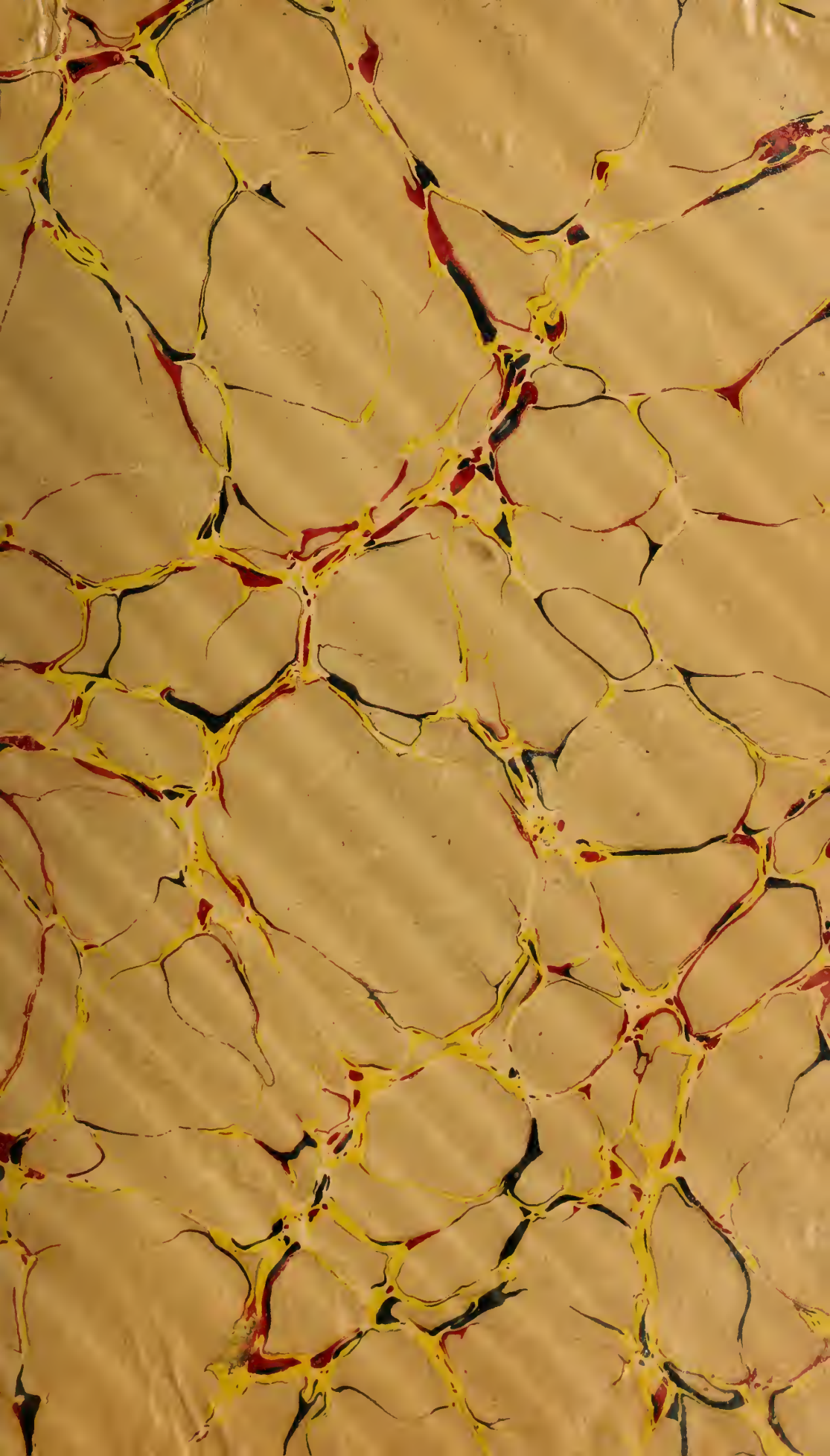




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, ROILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
MESMOND, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
SIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLEST,
SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN,
DE LA TOUR DÙ PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÈRES, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY ;

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉCAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LA TOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, AS-ELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FONSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, AS-ELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

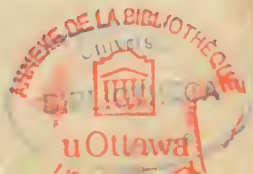
PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-NEUVIÈME,
CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DES DEUX TERRASSON.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

VIES DES DEUX ABBÉS TERRASSON.

ANDRÉ TERRASSON.

CARÊME.	col. 9-597
SERMONS DIVERS.	597-675
PANEGYRIQUES	675-710
PROFESSION RELIGIEUSE.	710-722

GASPARD TERRASSON.

CARÊME.	723-1261
AVENT.	1261-1313
SERMONS DIVERS ET PANÉGYRIQUES	1313-1382
PROFESSION RELIGIEUSE.	1383-1398
ORAISON FUNÈBRE DU DAUPHIN.	1398-1410

BX

1756

A2 M5

1844

V. 29

VIES DES DEUX ABBÉS TERRASSON.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné de Pierre Terrasson, conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon, s'acquît beaucoup de réputation comme prédicateur. Il prêcha devant le roi le carême de 1717, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris. Son éloquence était à la fois simple et noble, forte et naturelle. Ses travaux, pour lesquels il consulta plus souvent son zèle que ses forces, finirent par altérer sa santé. Le dernier carême qu'il prêcha dans la cathédrale de Paris lui causa un épuisement dont il mourut le 25 avril 1723, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans. Ses *Sermons* ne furent publiés que trois ans après sa mort, et formèrent quatre volumes in-12, 1723. Cette édition ayant été épuisée en peu d'années, il en parut une nouvelle en 1736, même format et même nombre de volumes, par les soins du P. Gaichîs, de la congrégation de l'Oratoire. André Terrasson est mis au nombre des meilleurs prédicateurs du second ordre, ainsi que son frère GASPARD.

Celui-ci naquit à Lyon le 5 octobre 1680. A l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé par son père à Paris, où il entra dans l'institution de l'Oratoire. Après avoir professé les humanités et la philosophie dans différentes maisons de son ordre, il se consacra à la prédication, et ne tarda pas à s'acquérir une réputation supérieure à celle dont avait joui son frère André. La mort du dauphin, fils de Louis XIV, étant arrivée dans le temps que le P. Gaspard professait à Troyes, il prononça l'oraison funèbre de ce prince dans l'église des Cordeliers de la même ville. Après la mort d'André, on lui fit de vives instances pour le décider à

remplir plusieurs stations promises par le défunt. Il y consentit ; et dès lors il se livra tout entier à la prédication. Ce fut surtout pendant un carême prêché dans l'église métropolitaine de Paris, en 1727, qu'il fit preuve d'un véritable talent. Son auditoire fut très-nombreux. Toutefois il ne brilla que par l'Evangile et les Pères, dont il avait fait constamment l'objet spécial de ses études et de ses méditations. Sa modestie égalait son savoir, et il ne recherchait point les applaudissements. Différentes circonstances, dont la plus grave fut sans doute son zèle pour le jansénisme, l'obligèrent ensuite de quitter l'Oratoire et la prédication. Il mourut à Paris dans le sein de sa famille, le 2 janvier 1752. Dès 1733, on avait imprimé, à Utrecht, un vol. in-12 de sermons de Gaspard, sous ce titre : *Nouveaux sermons d'un célèbre prédicateur* ; mais ils sont différents de ses véritables sermons, qui ne parurent qu'en 1749, chez Didot, 4 vol. in-12. Les trois premiers vol. contiennent 29 sermons pour le carême ; le quatrième renferme des sermons détachés, trois panégyriques et l'oraison funèbre du grand dauphin. Ces discours, qui tiennent un rang distingué parmi les ouvrages de nos meilleurs prédicateurs, sont surtout recommandables par une noble simplicité. Quelques-uns, plus faibles, auraient sans doute été revus par l'auteur, si les infirmités dont il fut affligé dans les dernières années de sa vie ne l'en avaient empêché. On a encore de Gaspard Terrasson un livre anonyme, intitulé : *Lettres sur la justice chrétienne*, qui fut censuré par la Sorbonne.

(Extrait de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.)

SERMONS D'ANDRÉ TERRASSON.

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la pensée de la mort.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souriens-toi, ô homme ! que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière. (Ce sont les paroles de l'Eglise dans la cérémonie de ce jour.)

Quel avertissement, mes frères, et quel souvenir vient-il réveiller ! Comment l'E-

ORATEURS SACRÉS. XXIX.

glise, cette mère si compatissante, peut-elle exiger de ses enfants qu'ils ne perdent jamais de vue l'objet affligeant qu'elle leur met aujourd'hui devant les yeux ? Déchus par le péché du droit que nous eûmes d'abord à l'immortalité, condamnés par un arrêt irrévocable à retomber dans la poussière d'où nous fûmes tirés, n'était-ce pas assez de ce châtement, sans nous obliger encore à le prévenir par nos pensées, et à

ne nous occuper que du moment fatal auquel nous le devons subir ? Dit-on jamais à un malheureux : Souviens-toi que tu es malheureux ; songe que tu l'es sans ressource, devance par tes réflexions les maux inévitables prêts à fondre sur ta tête ? Hélas ! pourquoi nous envier la faible consolation de nous distraire d'un souvenir aussi triste qu'est celui de la mort ? Ne sera-t-il pas temps de nous en occuper, quand nous la verrons s'approcher de nous, nous saisir et nous entraîner dans les horreurs du sépulchre ?

Cependant, mes frères, l'Eglise n'en juge pas ainsi. Non-seulement elle nous répète l'arrêt de mort que Dieu prononça autrefois contre le premier homme, et en sa personne contre tous ses enfants ; mais elle veut encore que ce sévère arrêt soit toujours présent à notre souvenir, que nous fixions toutes nos pensées sur cet objet funèbre, que jamais nous n'en détournions notre esprit : *Memento, homo*, souviens-toi bien, ô homme ! toi d'ailleurs qui conserves dans la nature tant d'horreur pour la mort, toi que tous tes desirs emportent si rapidement vers l'immortalité, souviens-toi que tu n'es que poussière, et que bientôt tu retomberas en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*.

Est-ce donc, mes frères, que l'Eglise, notre tendre mère, se ferait une joie de nous attrister ? A Dieu ne plaise que nous l'en accusions ! Ses motifs sont tous charitables, et le soin qu'elle prend de nous rappeler à notre dernière fin, est bien plutôt un témoignage de sa tendresse que de sa rigueur.

En effet, quoiqu'à considérer la mort du côté du péché dont elle est le châtement, elle n'offre rien à l'homme que d'affligeant et de honteux, le souvenir qu'il doit mourir lui procure d'une autre part des avantages essentiels, qui le dédommagent infiniment de la rigueur de cette loi. Et pour le comprendre, nous n'avons qu'à examiner quels sont les écueils de la vie les plus dangereux. Ce sont tout ensemble les biens et les maux : les biens par leurs faux attraits enchantent le cœur de l'homme, et lui font négliger la recherche des biens solides de l'autre vie ; les maux par leur amertume l'attristent, le découragent et le jettent dans la désolation. Or je dis que le souvenir de la mort est un préservatif assuré contre ces deux écueils. Il détache l'homme des biens de ce monde, vous le verrez dans mon premier point. Il le console de ses maux, je vous le montrerai dans le second.

Du reste, mes frères, quel fonds de consolations à l'ouverture de cette carrière, si j'osais espérer que Dieu donnât à mes disciples un succès proportionné tant à l'importance des vérités que je vous exposerai, qu'au mérite et à la dignité du pasteur (1) qui me charge de vous les annoncer ! C'est, il est vrai, Monseigneur, une gloire pour

moi de pouvoir me dire aujourd'hui l'organe de Votre Eminence pour prêcher l'Evangile au peuple qui vous est confié. Mais qui me donnera de vous représenter par ce même zèle et ces mêmes vertus, qui seules peuvent véritablement honorer un ministre évangélique, et attirer sur ses instructions cette grâce de fécondité sans laquelle elles tourneraient autant et plus encore à sa condamnation qu'à celle de ses auditeurs ? Heureux si, en recevant votre mission, je pouvais recevoir de vous ce caractère de piété qui la sanctifierait, et qui vous pare bien plus glorieusement que la pourpre et tous les autres titres que nous respectons dans Votre Eminence. C'est surtout par ce caractère que vous êtes devenu le modèle non-seulement du troupeau, mais de tous les pasteurs. C'est dans ce fertile fonds que naissent, au milieu de ces autres qualités que saint Paul exige de tous les évêques, et cette sollicitude vraiment pastorale pour tous les besoins de votre peuple, et cette bonté qui vous rend également accessible à tous, et cette application toujours tendue aux sérieuses fonctions du plus éminent et du plus sacré ministère.

Et quel mérite cette piété ne donne-t-elle point à tout ce que vous faites ? mérite bien plus solide que celui d'un suffrage flatteur, mérite auquel la censure même est obligée de rendre hommage ; mérite enfin si avoué, qu'il qualifierait ennemis de la piété tous ceux qui seraient les vôtres ?

Pussions-nous obtenir de posséder longtemps un pasteur dont la conservation est l'objet des vœux de tous les gens de bien ; vous l'accorderiez, ô mon Dieu ! sinon à nos desirs, au moins à votre propre gloire. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

Si les hommes faisaient usage de leur raison, il ne serait pas besoin d'aller chercher dans l'avenir des motifs pour les détacher du présent. Tous les faux biens dont ils se repaissent, portent un caractère qui les rend d'eux-mêmes assez méprisables ; et leur néant se découvre sans peine à travers leur spécieuse superficie. Mais parce qu'il leur reste encore je ne sais quelle douceur qui séduit et qui attire, achevons d'y jeter l'amertume et de corrompre tous leurs attraits. Je n'ai besoin, pour y réussir, que du souvenir de la mort. Il peut seul changer en fiel toute la douceur des vanités de ce monde, et vous en donner un salutaire dégoût. Comment cela, mes frères ? c'est que ce souvenir met sans cesse devant les yeux le peu de durée de la jouissance des biens terrestres, et qu'il effraye ensuite par l'image des châtements préparés à ceux qui les auront aimés.

Premièrement, le souvenir de la mort détache des biens terrestres, en ce qu'il nous rappelle sans cesse leur peu de durée. Qu'est-ce, en effet, que songer que l'on doit mourir, sinon se

(1) Monseigneur le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

représenter le moment fatal auquel tous ces biens nous seront enlevés, voir toutes les créatures s'échapper de nos mains et s'évanouir pour jamais, voir tous ces objets qui flattent aujourd'hui nos sens, les richesses, les honneurs, les plaisirs s'enfuir et se perdre dans le néant, voir le monde entier périr à notre égard sans réserve et sans ressource. Or, mes frères, comment accorder une telle pensée avec l'amour du monde et de ses faux biens ? Je ne vous parle point de toutes les amertumes qui assaisonnent toujours la jouissance des vanités ; je ne fais point valoir tant de témoignages du néant du monde et de ses faux charmes ; je ne vous demande point, par exemple, d'où vous vient aujourd'hui cette sombre mélancolie, cet épuisement entier d'esprit et de corps, dignes fruits des divertissements profanes d'où vous sortez à peine, et auxquels vous avez consacré tous ces derniers jours. Je veux que toutes ces choses, que vous appelez biens, ne vous présentent rien que de délicieux : quel cas pourriez-vous en faire, si vous songiez sérieusement que la mort doit bientôt les faire disparaître et vous les enlever ? Charmants tant qu'il vous plaira, le souvenir actuel de leur fin prochaine ne vous empêcherait-il pas d'en goûter les charmes ? En effet, si l'on vous prédisait de la part de Dieu que, dans quelques mois ou quelques années, des voleurs doivent ravir toutes les richesses que vous accumulez avec tant de soin, sans vous laisser d'ailleurs aucune espérance de les garantir de leurs mains, vous fatigueriez-vous à les accumuler ? Si l'on vous assurait d'un autre côté, que des ennemis puissants doivent tôt ou tard vous faire déchoir honteusement de ce rang illustre auquel vous aspirez, continueriez-vous d'une égale ardeur vos poursuites ambitieuses ? Si dans la chaleur de vos divertissements, on vous apprenait que le prince vient de prononcer un arrêt qui vous condamne au dernier supplice, seriez-vous en état d'y goûter le moindre plaisir ? Voilà cependant, mes frères, quelle est votre condition présente. La mort est ce ravisseur impitoyable qui doit vous dépouiller de tous vos trésors. Elle est cet ennemi puissant qui doit vous précipiter de ce haut étage de fortune, et vous faire tomber dans la poussière avec les plus vils des hommes. Elle est ce dernier supplice auquel vous êtes condamnés par un arrêt irrévocable. Ce n'est point ici une supposition arbitraire. Vous savez sur quel fondement elle est appuyée : vous voudriez être aussi certains de votre salut que vous l'êtes de la vérité de ma prédiction. Jugez donc ce que deviendrait toute votre ardeur présente pour les biens du monde si, au lieu de distraire votre esprit de cette pensée, vous aviez soin de l'y appliquer continuellement.

Arrêtons-nous à ceci, mes frères ; car enfin la vérité que je vous prêche demande moins de raisonnements que de réflexions. Quand vous lisez dans l'Evangile la parabole de cet homme riche qui, lorsqu'il formait le

dessein de bâtir de grandes greniers pour renfermer ses grains, et qu'il se proposait de jouir à l'aise de son opulence, fut tout d'un coup averti de sa mort prochaine ; vous concevez sans peine quel renversement fit dans ses projets cette triste nouvelle, et vous en jugez par l'impression qu'elle ferait sur vous-mêmes, si elle vous était portée. Qui vous empêche donc de régler aujourd'hui vos sentiments sur ceux que vous supposez dans ce riche ? Car vous avez beau repousser l'application, votre sort n'est point différent, et Jésus-Christ n'avait que vous en vue dans cette parabole. Semblables à ce riche, vous n'êtes occupés que du soin d'accumuler, pour pouvoir ensuite jouir à votre gré de votre abondance. C'est donc à vous aussi que Dieu dit, non pas, hommes téméraires, ou hommes de peu de foi ; ces dénominations ne vous qualifieront pas assez ; mais, insensés que vous êtes, cette nuit ou va vous redemander votre âme ; et que deviendront alors tous ces biens et toutes ces richesses ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te ; quæ autem parasti, cujus erunt* (Luc., XII, 20) ? Comme ce riche, ou plus ambitieux que lui, vous vous glorifiez uniquement du rang distingué que vous occupez, et peut-être traitez-vous encore de nouvelles charges. C'est donc à vous que Dieu dit, comme à lui : Insensés, cette nuit la mort va vous enlever vos emplois avec votre vie. Que vous servira donc de vous être parés de tous ces vains titres : *Quæ autem parasti, cujus erunt* ?

Et vous, idoles de mollesse et de luxe, pires que ce riche et mille fois plus vaines que lui, vous ne respirez que sensualités et délicatesses ; vous ne vous piquez que d'agréments et de bonne grâce, sans cesse appliquées à relever par de frivoles ajustements une beauté encore plus frivole. C'est donc à vous encore que Dieu dit plus qu'à lui : Folles créatures, la nuit prochaine, la mort vous dépouillera de tous ces ornements, elle effacera de votre visage toutes ces couleurs empruntées, pour y substituer les siennes ; et alors, je vous le demande, que deviendra tout cet appareil de luxe et de mondanités ? *Quæ autem parasti, cujus erunt* ?

Vous n'ignorez pas tout cela, mes frères ; mais ce qui affaiblit en vous l'efficacité de ces idées lugubres, c'est l'éloignement prétendu de votre dernière heure. Quoique convaincus de la fragilité de tous les faux biens, vous vous flattez qu'ils ne vous échapperont pas sitôt ; et là-dessus vous vous déterminez à en jouir tranquillement. C'est cette illusion que Jésus Christ a si bien représentée dans la personne de ce riche de la parabole ; il mesurait le nombre de ses jours sur la quantité de ses grains : Tu as du bien en réserve, se disait-il à lui-même, pour plusieurs années : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos* (Ibid., 19). Cependant quelle fut sa sentence ? *Stulte, hac nocte* : Insensé, cette nuit, cette nuit même, malgré ton abondante récolte, malgré l'importance de tes emplois qui te rendent, ce semble, si néces-

sairo au public, malgré la vigueur de ton âge et de ta santé, tu mourras cette nuit; et ton âme étonnée se trouvera subitement portée aux pieds de son juge, également dénuée et de tous les faux biens que tu as amassés, et de tous les biens véritables que tu as négligé d'acquérir.

Nous ne pouvons pas, il est vrai, mes frères, vous assurer d'une mort si soudaine. Mais sur quel fondement vous assurez-vous qu'elle le sera moins? Rien actuellement, dites-vous, ne vous donne lieu de la craindre; mais ce riche, tel que Jésus-Christ nous le représente, avait-il plus de lieu de la craindre que vous? Vous avez autant de force et de jeunesse, que tant d'autres qui doivent vivre longues années; mais ce riche n'en avait-il pas assez pour se flatter du même privilège? Votre santé, telle qu'elle est, vous promet une longue vie; mais votre santé même sera-t-elle longue? Ceux qui demain doivent être frappés d'une maladie mortelle, se portent aujourd'hui aussi bien que vous. Je passe tant d'accidents imprévus qui peuvent vous enlever. Je veux encore que ce nombre infini de vaisseaux et de ressorts, qui entrent dans la structure de votre corps, soient actuellement dans l'état le plus parfait; il ne faut qu'un instant pour les déranger; et leur délicatesse donne bien plus à craindre qu'à espérer.

D'ailleurs, mes frères, le vrai sens de la parabole proposée par Jésus-Christ n'était-il pas celui qu'il avait en vue en la proposant, et pensez-vous qu'il ne l'adressât qu'à ceux qu'il savait devoir mourir ou la nuit suivante, ou peu de jours après, et qu'il dispensât les autres de s'en faire l'application? Il est vrai que l'incertitude où nous sommes tous de l'heure de notre mort devrait encore nous effrayer davantage que la prédiction même d'une mort prochaine, puisqu'en effet on se précautionne bien plus sûrement contre le certain que contre l'incertain. Mais indépendamment de cette incertitude, la parabole de Jésus-Christ n'attelle pas toujours un sens véritable à l'égard de tous? et quelque tardive que puisse être la mort de quelques-uns, sont-ils moins insensés en s'attachant aux biens de ce monde, que ceux-là mêmes qui sans le savoir doivent mourir demain? Qu'est-ce en effet que le tôt ou le tard dans un espace aussi court que la vie? Et quel avantage ont aujourd'hui les morts qui ont vécu plus longtemps, sur ceux qui ont vécu le moins? Peut-être, il est vrai, n'avez-vous encore fourni que la moitié de votre carrière; mais pour juger sainement de tout le temps qui vous reste à vivre, consultez l'idée qui vous est demeurée de tout le temps que vous avez vécu. Hélas! ne vous semble-t-il pas que vous n'êtes nés que d'hier? Il n'y a qu'un jour, disait saint Augustin, qu'Adam a été chassé du Paradis terrestre. Plusieurs siècles se sont écoulés depuis, il est vrai; mais où? dans quel espace? que sont-ils devenus? Ainsi, mes frères, vous avez beau faire, vous avez beau peindre en grand les années qui

vont suivre, elles vous échapperont aussi subitement que celles qui ont précédé. Le torrent du temps va les emporter, et dans peu vous pourrez dire la même chose de l'avenir où vous entrez, que du passé d'où vous sortez.

Ce sont là, mes frères, les réflexions qui naîtraient naturellement du souvenir de la mort. Voilà ce qu'elle vous mettrait sans cesse devant les yeux. Tout occupés du peu de durée de la vie présente, vous mépriserez des biens qui ne sont pas plus durables qu'elle. Vous concluriez avec le prophète, de sa brièveté, que toutes les choses créées, que l'homme lui-même, et tout ce qui est dans l'homme, n'est que vanité : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens* (Ps. XXXVIII, 6). Vous suivriez enfin le conseil de saint Augustin, et vous diriez utilement aujourd'hui : Toutes choses passent; de peur de dire un jour inutilement : Toutes choses sont passées. *Modo fructuose dicamus; Transeunt; ne tunc dicamus infructuose; Transierunt.*

Cependant, mes frères, quelque puissant que soit le souvenir de la mort pour vous montrer le peu de durée des biens de ce monde, peut-être ne suffirait-il pas encore pour vous en dégoûter, s'il ne portait plus loin votre vue. Le libertinage même pourrait tirer de ce souvenir une conséquence tout opposée, et l'Écriture nous fait voir des impies qui se disent entre eux : Jouissons des biens présents, hâtons-nous de nous réjouir, mangeons et buvons; car nous mourons demain. Mais parce qu'à l'égard de ceux que la foi éclaire, la pensée de la mort embrasse avec l'idée de la fin de toutes les vanités, celle de la peine qui les doit suivre, il n'est pas possible qu'elle ne leur en inspire une horreur infinie.

Quelle sera cette peine, mes frères? La moins rigoureuse sera la douleur et le déchirement que la perte des biens du monde fera ressentir à tous ceux qui les auront aimés. En effet, si au témoignage du Saint-Esprit le souvenir d'une mort, même éloignée, est si amer à quiconque fait consister son bonheur dans la jouissance des biens terrestres : *O mors! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* (Eccli., XLI, 1)! que sera-ce, quand il verra la mort présente, accompagnée de toutes ses horreurs, le dépouiller à jamais de tous ces chers objets de son attachement? L'Écriture sainte ne semble-t-elle pas nous donner une figure bien naturelle d'un pécheur en ces circonstances, en la personne de ce malheureux prince que Saül avait épargné contre l'ordre de Dieu, et que Samuel fit venir devant lui pour l'immoler à la vengeance du Seigneur? Il paraissait, dit le texte hébreu, comme un homme engraisé de délices, et tout tremblant à la vue de la mort qui le menaçait. Ah! s'écria-t-il alors, ah! faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi de tout ce que j'aime? *Siccine separavi amara mors* (1 Reg., XV, 32). Ainsi vous écrierez-vous vous-même, quand cette mort,

dont vous éloignez aujourd'hui de tout votre pouvoir le souvenir salutaire, viendra vous arracher avec violence à toutes vos vanités. Et que gagnez-vous à n'y pas penser ? Il serait bien plus sage de faire maintenant de ce souvenir le motif d'un prompt et généreux renoncement, que de fortifier, en l'écartant de votre esprit, un attachement qui doit un jour se terminer à de si cuisantes douleurs.

Peut-être, il est vrai, vous consoleriez-vous encore de la perte de ces misérables biens, auxquels vous donnez toute votre affection, si, près de les voir disparaître, vous aviez lieu d'espérer quelque dédommagement de la part de Dieu. Mais si la foi n'est pas encore éteinte en vous, quelles terreurs au contraire n'excitera point dans votre âme le souvenir de la préférence indigne que vous aurez faite de ces biens à Dieu ? Cette crainte ne vous émeut pas aujourd'hui, parce qu'il n'y a guère que la pensée de la mort qui soit capable de l'exciter : mais quand, forcés de penser à elle, vous ne pourrez vous empêcher de penser à ses suites, et qu'à travers ses horreurs vous apercevrez ce tribunal terrible au pied duquel vous allez comparaître ; quand vous vous représenterez devant ce Dieu jaloux, le cœur plein d'un amour qui n'était pas pour lui, obligés de lui rendre compte d'une vie toute consumée dans l'oubli du salut, dans la recherche des biens d'ici bas, dans l'asservissement au monde et à vos passions, de quels troubles et de quels funestes pressentiments ne vous sentirez-vous point tourmentés ? Tout ce que vous nous aurez entendu dire de l'éternité malheureuse, de l'affreuse réprobation des amateurs du monde, des supplices horribles où tous leurs plaisirs doivent aboutir, se représentera dès lors à votre souvenir. Que dis-je ? il vous semblera déjà voir ce Dieu que vous n'avez jamais craint, que vous aurez encore moins aimé, prononcer contre vous cet effroyable, mais trop juste arrêt : Retirez-vous de moi, maudits ! *Discedite a me, maledicti* (Matth., XXV, 41). Vous descendrez, pour parler comme le Prophète, vous descendrez tout vivants dans l'enfer, soit par la vive image que vous vous ferez de ses horreurs et de ses flammes, soit par la crainte trop fondée d'y descendre réellement bientôt. La mort, dont les approches ne vous permettront plus d'éloigner le souvenir, remplira votre imagination de ces idées désespérantes, mais inutilement, mais trop tard ; et je ne vous demande d'y penser aujourd'hui que pour vous épargner alors de si cruels déchirements. Ah ! si la pensée de ce terrible avenir avait été fortement gravée dans votre esprit, vous seriez-vous rendus coupables de toutes ces dissolutions scandaleuses qui mettent l'Eglise en deuil, et auxquelles vous avez consacré tous les derniers jours ? Vous aurait-on vus, hommes profanes, les passer dans l'intempérance et dans les excès ? Vous aurait-on vus, femmes mondaines, les consumer dans le jeu, les danses et les festins ? Auriez-vous pu soutenir, au milieu de ces voluptueux plaisirs, l'idée d'une éternité

aussi effrayante que celle que la pensée de la mort vous représentera lors de ses approches ?

Ce fut sur ce fondement que saint François de Sales fit à une personne du monde, qui le consultait sur le bal, cette réponse si judicieuse, et dont vous vous autorisez quelquefois si grossièrement pour le fréquenter : Je vous permets de vous y trouver, lui dit ce sage directeur, si vous pouvez n'y perdre point de vue les jugements de Dieu et les peines de l'enfer. Nous n'avons pas aussi d'autre décision à vous donner. Vous nous demandez sans cesse en quoi consiste le mal que nous supposons dans ces assemblées publiques de jeux ou de danses, dans ces cercles où règne la vanité. Vous vous plaignez que nous invectivions éternellement contre ces sortes de plaisirs. Eh bien ! cessons nos invectives, accordez-vous tous ces plaisirs profanes, soyez de toutes ces parties dangereuses, courez aux bals et aux spectacles, pourvu que vous ne vous y occupiez que de la pensée de la mort, que du souvenir de l'enfer et des supplices qu'y endurent aujourd'hui ceux qui ont marché par les mêmes voies que vous. Ah ! combien à ce prix vos plaisirs ne seraient-ils point amers ! et quelle horreur n'en concevriez-vous point ! On en a vu que la seule pensée de cet avenir a fait renoncer aux honneurs que leur illustre naissance leur promettait, pour se cacher dans des antres obscurs ; et l'on dit de quelqu'un d'eux, à qui l'on demandait le motif d'une retraite si austère, qu'il ne répondit autre chose que cette parole du Prophète : J'ai repassé mes jours anciens, et les années éternelles ont effrayé mon esprit : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui* (Ps. LXXVI, 6).

Aussi le démon, qui sait combien la pensée de la mort nuirait à ses desseins, emploie-t-il tous ses soins pour l'effacer de votre esprit. Il vous en distrait par tous les objets qu'il présente à vos yeux ; il vous amuse par mille vaines occupations ; il vous étourdit par le bruit tumultueux des plaisirs, de peur que vous n'entendiez les cris de tant de mourants, dont le spectacle vous rappellerait à vous-mêmes : semblables à ces prêtres idolâtres, qui employaient les tambours et pareils instruments pour empêcher les mères de s'attendrir aux cris de leurs enfants, quand ils les immolaient.

Ce qu'il y a de plus inconcevable en ceci, c'est que les hommes puissent allier l'oubli de la mort avec la certitude qu'ils ont de mourir. Car enfin il n'en est pas de cet article comme de plusieurs autres points sur lesquels les hommes se sont partagés. Les païens et les chrétiens conviennent sur celui-ci. Ces empereurs superbes, qui se faisaient mettre au rang des dieux, n'étaient point assez insensés pour se flatter de ne point mourir. Les libertins de nos jours, qui se font un honneur de douter de tout, ne doutent point qu'ils ne soient sujets à la mort. Une multitude d'exemples ne les convaincraient trop : tant d'hommes qui meurent sous leurs yeux ; les maladies, les dangers

dont il faut sans cesse se garantir, toutes nos actions animales même, comme le boire, le manger, le sommeil, qui ne tendent qu'à éloigner la mort, sont pour nous de continuel avertissements que nous ne tarderons guère à en être frappés. Combien de précautions ne prend-on point contre ses surprises, quand il s'agit de disposer de son bien, ou de régler quelques affaires importantes ? On ne l'oublie que quand il est question du salut ; on vit comme si jamais on ne devait mourir, on s'attache aux biens terrestres aussi fortement que s'ils étaient éternels ; on court après les plaisirs avec autant de vivacité que s'ils étaient stables. Courant ainsi, on va heurter lourdement contre la mort, et l'on ne songe à elle qu'au moment qu'on est frappé. C'est ce malheur que l'Eglise veut prévenir aujourd'hui en vous mettant la mort devant les yeux. Rien de plus efficace que cet objet pour vous détacher des biens de ce monde. Vous venez de le voir dans mon premier point. Rien aussi de plus propre à vous consoler de ses maux. Vous l'allez voir dans le second.

SECOND POINT.

Quelque dangereuse que soit la vie par la fausse félicité qui l'accompagne quelquefois, elle ne l'est guère moins par les adversités auxquelles elle est sujette. La sensibilité que les hommes ont pour les maux leur fait faire autant de faux pas que l'ardeur qu'ils ont pour les biens. Ceux-ci par leurs attraits, ceux-là par leur amertume, sont pour eux une tentation également funeste ; et ils n'ont pas moins besoin de préservatifs contre les uns que contre les autres. Or, mes frères, le souvenir de la mort est ce préservatif universel et souverain ; s'il nous dégoûte des vanités en nous en montrant le peu de durée et le châtement, il nous console dans les afflictions, en nous en promettant la fin et la récompense.

Je dis d'abord que le souvenir de la mort nous console dans les afflictions, en nous en promettant la fin. Ce fut sans doute un arrêt bien terrible pour le premier homme créé dans l'abondance et au milieu des délices, que celui qui l'arrachait à sa félicité et le condamnait à mourir : *Morte morieris*. Mais combien plus terrible encore, après son péché et la perte de tous ses biens, eût été l'arrêt qui l'aurait condamné à vivre toujours, et à ne voir jamais la fin de ses maux ! Quel désespoir pour Adam et sa postérité, si Dieu, en lui imposant toutes les peines dont il punit sa rébellion, n'avait point prescrit de bornes à sa misérable vie ; et s'il lui eût dit : Non-seulement la terre, tandis que tu l'habiteras, ne produira pour toi que des ronces ; mais tu l'habiteras éternellement cette terre ingrate, sans espérance d'en sortir jamais ? Non-seulement tu mangeras ton pain durant tout le cours de ta vie à la sueur de ton visage ; mais le cours de cette pénible vie ne finira point, et le travail et les sueurs seront éternellement ton partage. Non-seulement tu éprouveras jusqu'à ton dernier soupir la révolte de toutes tes passions ; mais

tu seras éternellement aux prises avec elles ; cette guerre intestine n'aura point de fin, et la mort qui en serait l'unique ressource ne t'en délivrera jamais. Ce n'était donc pas moins un adoucissement à la peine, qu'une peine même, que cette mort à laquelle Dieu condamnait Adam. C'était autant par pitié que par justice qu'il lui en prononçait l'arrêt ; et ce qui semblait mettre le comble à tous ses maux, en était réellement le remède et la délivrance.

Il est vrai que la plupart des hommes, insensibles à leurs misères et aveugles sur leurs maladies, n'ont pu s'accoutumer à regarder la mort comme un bien et à la désirer. Charmés de vivre et de jouir des biens terrestres, ils ont toujours eu pour elle une horreur invincible ; et l'on serait mal reçu à leur proposer comme un motif de consolation cet objet de leur désespoir. Aussi n'est-ce plus à cette sorte d'hommes que je m'adresse maintenant, mais à vous, chrétiens, soit que vous gémissiez sous le poids des adversités étrangères, soit que vous connaissiez toute l'étendue des devoirs que vous impose le chrétianisme. C'était vous que le Saint-Esprit avait en vue, quand il disait dans l'Ecclesiastique : O mort ! que la sentence est douce à un homme pauvre, ou épuisé par de longs travaux ! *O mors ! bonum est judicium tuum homini indigenti, et qui minoratur viribus !*

Vous donc, chrétiens, qui êtes de l'ordre de ceux qui sont affligés dans ce monde par quelque sorte d'adversité que ce puisse être, et quel est le chrétien qui soit entièrement exempt de toutes sortes d'afflictions ? Quand vous n'en éprouveriez aucune de personnelle, la charité vous ferait prendre part aux afflictions publiques. Membres de la société civile, vous vous affligeriez en bons citoyens de tous les désordres que vous y verriez régner ; enfants de l'Eglise, vous sentiriez encore bien plus vivement tous les maux et les scandales qu'y causent soit les ennemis du dehors, soit ceux du dedans : et malheur à qui n'en serait pas vivement pénétré ! Il ne serait plus dès lors un véritable enfant de cette même Eglise ; et son insensibilité aux douleurs de sa mère ne serait que de peu moins punie que les violences de ses persécuteurs. Bien davantage, en le supposant chrétien, il s'affligerait encore de tous les maux en particulier de chacun de ses frères, de leurs misères spirituelles, comme de leurs calamités temporelles ; de leurs péchés, comme de leurs disgrâces. Il leur dirait avec saint Paul : Qui de vous est malade, sans que je le sois avec lui ? qui de vous est scandalisé, sans que j'en sois consumé de douleur ? *Quis infirmatur et ego non infirmor ? quis scandalizatur et ego non uxor ?*

Mais indépendamment de tous ces motifs étrangers d'affliction, qu'il est rare qu'un vrai chrétien, qu'un élu de Dieu, ne soit pas éprouvé dans ce monde par quelque adversité personnelle plus ou moins considérable ! C'est au moins là, dit saint Pierre, la vocation de tous les chrétiens : *In hoc enim vo-*

cati estis. Et le plus funeste préjugé serait d'être exempt de toutes souffrances ; puisque dès lors on aurait lieu de craindre d'être de l'ordre de ces réprouvés dont parle le prophète que Dieu néglige d'affliger dans ce monde, et d'associer aux peines de ses élus : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.*

Vous donc que je suppose ou affligés, ou à la veille de l'être, puisqu'il est juste que je vous regarde tous comme des prédestinés : *Sicut est mihi justum hoc sentire de omnibus vobis*, vous me demandez une consolation capable de vous soutenir, et d'animer votre patience. Des philosophes païens vous répondraient que l'homme sage se suffit à lui-même, et qu'il n'a besoin d'autre consolation que de sa propre vertu. Un superbe stoïcien vous dirait qu'il est honteux à l'homme d'être sensible à la douleur ; qu'une grande âme la laisse agir sur son corps sans s'en occuper ; et que pour lui il saurait encore être heureux au milieu des brasiers. Mais je n'ai garde de vous débiter de pareilles extravagances. L'homme sage, il est vrai, ne se livre pas à sa douleur, mais il la sent ; il est constant dans l'adversité, mais d'une constance qui n'en supprime pas l'amertume ; et toute sa sagesse doit consister à en bien user d'une part, et à y chercher de l'autre de salutaires adoucissements. Or, mes frères, quel adoucissement plus efficace et plus prompt que le souvenir que vos maux finiront ? Et prenez garde encore, je ne vous dis pas qu'ils finiront durant votre vie, car c'est un incertain sur lequel on ne peut compter ; et quand il serait vrai que les maux qui vous affligent aujourd'hui finiraient pour un temps, que sais-je si dans la suite vous ne retomberiez point dans quelques autres maux plus douloureux encore ? Manquons-nous d'exemples de gens dont toute la vie n'a été qu'un enchaînement de maux, ou du moins qu'une bizarre alternative de maux et de biens ? Mais je vous dis que vos maux finiront de telle façon, que vous ne serez plus sujets à aucun autre mal ; qu'ils finiront de sorte qu'il n'est point de puissance humaine qui puisse vous y replonger. Vous comprenez assez que c'est de la mort que j'entends parler. Mais la mort, me répliquez-vous, n'est-elle pas elle-même le plus grand des maux ? Oui, mes frères, mais à ceux à qui je parlais dans mon premier point, à un heureux du siècle, aux adorateurs du monde, aux idolâtres de la fortune, à tous ceux enfin qui ne soupirent qu'après les richesses, les grandeurs et les vanités d'ici-bas. Mais à vous que je suppose, non-seulement ennemis de tous ces faux biens, mais environnés d'afflictions, mais éprouvés par différentes sortes de calamités, comment la mort serait-elle le plus grand de vos maux, dès qu'elle en est la fin et la délivrance ?

Mais quand il serait vrai que la mort, considérée d'un certain côté, serait pour vous-mêmes une espèce de mal, eh bien ! par cette raison seule, ne devriez-vous pas souhaiter d'en être délivrés ? Plus vous m'exagérerez ce

mal, et plus je comprendrai qu'il vous doit être douloureux d'avoir toute votre vie ce triste objet devant les yeux, de le sentir à chaque instant s'approcher de vous, de vous voir même mourir tous les jours par le retranchement continuél de quelque portion de votre vie. En un mot, plus la mort serait de sa nature un mal véritable et plus vous seriez intéressés à sortir d'une vie où vous auriez toujours à craindre ce mal.

Mais encore une fois comment serait-elle pour vous un véritable mal, pour vous, dis-je, que j'ai supposés du nombre des élus que Dieu afflige d'ordinaire en tant de manières ? Quoi ! pour vous faire goûter la consolation que je vous présente dans la pensée de la mort, faudrait-il que moi-même j'exagérasse ici toutes vos douleurs, que je vous invitasse à y faire attention ? Mais non, votre sensibilité n'éclate souvent que trop : puisse-t-elle ne dégénérer jamais en impatience et en murmures ! Je vous le demande donc, quelle comparaison y a-t-il entre la mort et ces autres maux dont vous vous plaignez si amèrement ? N'est-il pas étrange, disait assez judicieusement un philosophe païen (Sénèque), que nous puissions craindre si longtemps un mal qui dure si peu ? *Quomodo, quod tam cito fit, timetur diu ?* Eten effet quel est l'homme, s'il n'était attaché à la vie qu'autant qu'elle le mérite, qui ne préférât volontiers les courtes douleurs de la mort à ces longues et humiliantes adversités auxquelles la vie est souvent condamnée ? J'en appellerais à plusieurs d'entre ceux-là mêmes à qui leur impénitence devrait rendre la mort plus redoutable. Combien de fois, dans l'excès de leurs calamités ou de leurs douleurs, ont-ils sincèrement désiré que la mort les en délivrât ? Serait-il donc si étrange que l'espérance de sa prochaine arrivée fût à tout chrétien affligé dans ce monde, et qui n'a pas d'ailleurs les mêmes raisons de la craindre, la plus douce des consolations ?

Mais, dites-vous, si ce n'est qu'aux chrétiens affligés qu'appartient cette consolation, nous qui ne le sommes pas, nous n'avons aucun intérêt à y recourir. Malheur à vous, mes frères, je l'ai déjà dit, un chrétien sans affliction est rarement un prédestiné. Supposons cependant que Dieu, par une disposition extraordinaire de sa Providence, fraye à quelques-uns une autre voie que celle des afflictions, la pensée de la mort ne leur sera pas une consolation moins nécessaire dans la pratique de leurs devoirs. Heureux d'ailleurs tant qu'il vous plaira, favorisés de tous les biens de la fortune, que personne ne vous le dispute en richesses, en honneur, en crédit ; quels charmes pouvez-vous trouver à une vie que saint Augustin appelle un martyre, et qui l'est en effet, en la supposant chrétienne ? Renoncer à tous les plaisirs illicites ou dangereux ; être toujours en garde pour ne point excéder dans l'usage des plus légitimes ; n'user des richesses qu'en les méprisant ; haïr les honneurs dont on est revêtu ; vivre dans le monde sans en suivre les ma-

ximes ; résister au torrent des mœurs et de la concupiscence ; réprimer la concupiscence ; combattre toutes les passions ; crucifier sa chair et tous ses désirs, non quelques mois ou quelques années, mais tous les jours de la vie, sans dispense, sans adoucissement, sans interruption. Ajoutez à tout cela, mes frères, ces craintes et ces tremblements que saint Paul exige de ceux-là mêmes qui travaillent sérieusement à leur salut, parce qu'ils ne sont jamais assurés de leur persévérance à y travailler, parce qu'ils se sentent environnés de pièges dans lesquels ils peuvent être pris à chaque moment, parce que Dieu ne leur doit point la grâce de les en garantir. Or où en seriez-vous, mes frères, si vous deviez demeurer éternellement dans cette triste situation ? où en seriez-vous, si vos obligations et vos craintes devaient être éternelles ? Mais ne vous rebutez pas, la mort va bientôt mettre fin aux uns et aux autres. Je consens qu'à l'exemple du grand Apôtre, quand vous éprouvez la révolte de vos passions, que vous sentez dans vos membres cette loi de péché toujours contraire à la loi de Dieu, cette répugnance de votre nature au bien que vous voudriez, et ce penchant violent vers le mal que vous ne voudriez pas ; je consens, dis-je, que cédant à votre impatience vous vous écriiez : Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus !* Mais enfin il viendra bientôt ce moment auquel vous en serez délivrés. A quelques jours de larmes succédera cet autre jour qui doit les essuyer. La mort s'avance, cette heureuse mort qui vous affranchira de la servitude du péché, et de l'austérité des commandements. Alors plus de passions à vaincre, plus de tentations à surmonter, plus de pénitence à subir, plus de crainte, plus de gémissements, plus de larmes.

Mais quoi ! vous vous troublez encore à ce souvenir, cet objet de consolation vous attriste, et je crois lire sur votre visage que, malgré l'austérité de vos devoirs, il vous en coûterait plus encore de mourir que de vivre. Ah ! mes frères, que j'en augure mal ! C'est sans doute que vous ne les pratiquez pas ces devoirs austères : ce joug vous paraît supportable, parce qu'en effet vous ne le portez pas. Vous ne faites comparaison de la mort qu'avec la vie que vous menez, et non avec celle que vous devriez mener, et dans ce parallèle il n'est pas étrange que vous préféreriez la vie à la mort. Mais donnez-moi un chrétien qui obéisse exactement aux lois évangéliques, qui marche sans s'écarter dans le chemin étroit, qui ne se relâche point de l'austérité des règles qui lui sont prescrites ; un chrétien pénétré des craintes où la connaissance de ses faiblesses et l'incertitude de son salut le jette inévitablement, donnez-le-moi ce chrétien, et je le prendrai à témoin combien plus il en coûte pour vivre que pour mourir.

J'ai dit, mes frères, en second lieu, que la pensée de la mort nous console dans les af-

flictions par les récompenses et la félicité qu'elle nous promet. Ce n'est même, à proprement parler, que par cet endroit qu'elle est véritablement consolante. On a vu des païens, il est vrai, qui, sans avoir lieu d'espérer la béatitude céleste, sans en avoir même aucune idée, se sont consolés de mourir, uniquement parce que la mort les délivrait des misères de cette vie. Mais bien loin que leur tranquillité fût à envier, elle n'était en eux que l'effet d'une brutale stupidité, puisqu'à quelque disgrâce que la vie soit condamnée, mourir sans espérance, c'est passer d'un mal à un plus grand mal, c'est sortir de la prison pour aller au supplice. Mais que la mort d'un chrétien est bien d'un autre genre ! Au travers des horreurs apparentes de cet objet si rebutant, il aperçoit cette vaste et délicieuse éternité à laquelle il est attendu. La mort ne lui paraît plus qu'un passage heureux de l'agitation à une paix immuable, de l'amertume à des joies excessives, des opprobres à une gloire ineffable, d'un combat dangereux à un triomphe et à des couronnes éternelles. S'il compare alors ses souffrances à cette félicité qu'il attend, il reconnaît aisément avec saint Paul qu'elles n'ont avec elle aucune proportion : *Non sunt condignæ passionibus hujus temporis ad futuram gloriam*. S'il mesure le temps qui lui reste à souffrir avec la durée de sa récompense, il s'étonne avec le même apôtre qu'un moment si court d'une affliction légère produise en lui le poids éternel d'une souveraine gloire : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis*.

Et sans doute, il faut bien que la pensée de la mort ainsi envisagée soit la plus solide des consolations, puisque Jésus-Christ lui-même nous ordonne de demander comme une grâce l'avènement de ce règne que la mort seule peut nous ouvrir : *Adveniat regnum tuum*. En effet, dit saint Augustin, s'il ne s'agissait ici que des intérêts de Dieu, de quoi servirait de lui demander que son règne arrive, puisqu'il n'en arriverait pas moins, quand nous ne le demanderions pas ? Mais c'est pour vous, ajoute-t-il, que vous faites cette prière, et non pas pour Dieu : *Ergo pro te rogas, non pro Deo*. C'est parce qu'ayant vous-même un si grand intérêt à l'avènement de ce glorieux règne, vous ne pouvez ni le trop désirer, ni le demander avec trop d'instance ; c'est qu'en attendant qu'il arrive, vous ne pouvez trouver de plus douce consolation que dans la pensée qu'il arrivera.

Et certainement il arrivera tôt ou tard, quoique bien différemment pour les bons et pour les méchants. Mais vous, dont les adversités appellent de toutes leurs forces ce bienheureux avenir, outre la consolation qui naît déjà de sa certitude, vous avez encore dans vos afflictions mêmes un délicieux gage de sa prochaine arrivée. Plus elles sont cuisantes, plus elles hâtent votre délivrance. Aussi, mes frères, puis-je appliquer aux tribulations dont vous vous plaignez ce que

disait Jésus-Christ à ses disciples, en leur annonçant des calamités bien plus affreuses. Dès qu'elles commenceront, leur disait-il, à vous attaquer, levez les yeux vers le ciel, et prenez courage, parce que votre rédemption est proche : *Iis autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra*. Je vous en dis de même aujourd'hui, mes frères, vous voilà, je le veux, dans les conjonctures les plus douloureuses. De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous ne voyez que des sujets d'affliction, et vous n'imaginez point de consolations capables de tempérer l'amertume de votre cœur. Il est vrai, non plus que vous, je n'en connais point d'humaines ; mais levez les yeux en haut, et regardez le ciel. Ces maux-là même dont vous vous plaignez vous annoncent votre prochaine rédemption. Ils en sont le prélude, et vous voilà aux portes d'une félicité qui vous fera perdre jusqu'au souvenir de vos afflictions : *Respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra*.

Ah ! mes frères, quel fonds de consolations dans ce seul souvenir ! toutes celles que l'on puise d'ailleurs ne sauraient longtemps occuper et soutenir l'âme, parce qu'elles n'ont elles-mêmes ni fondement ni solidité. Semblables aux sons de cette harpe par lesquels le jeune David suspendait quelques moments dans Saül les agitations de l'esprit malin, ces consolations humaines pourront peut-être distraire par intervalle votre âme de sa douleur ; mais à peine aura-t-on cessé l'harmonie, qu'on la verra s'y replonger, et retomber dans ses convulsions. Le seul objet que je vous présente est capable de vous procurer un soulagement durable, parce qu'il ne vous montre que des biens réels, des biens immenses, des biens éternels. C'est d'ailleurs une consolation que vous pouvez vous procurer sans le secours de personne, et la solitude la favorise bien plus que le grand monde. On se plaint quelquefois, dans l'adversité, d'être abandonné de tous ses amis, et de n'en trouver plus qui viennent y prendre part. Ah ! mes frères, de quoi vous plaignez-vous, et que vous diraient-ils ces amis importuns, qui ne fût plus capable d'aggraver vos douleurs, que de les soulager ? Quel fruit tira le saint homme Job de la visite des siens ? Ils pensèrent le désespérer dans son affliction. Mais voyez comment il sait se passer de leurs secours et se consoler lui seul. Depuis que je combats, dit-il, avec les douleurs, je suis dans l'attente du changement heureux qui se fera en moi par la mort : *Cunctis diebus, quibus nunc milito exspecto donec veniat immutatio mea* (Job, XIV, 14). Je sais que mon rédempteur est vivant, que je ressusciterai au dernier jour, que je verrai mon Dieu dans ma chair, qu'il me sera permis de le contempler, de le posséder éternellement. C'est cette confiance qui me console, et qui reposera toujours dans mon sein : *Reposita est hac spes mea in sinu meo*.

Et certes, quelle est la douleur qu'une telle espérance ne dissiperait pas ? Oui, j'ose,

appuyé sur elle, j'ose défier tous les maux d'ébranler mon courage et d'altérer ma patience. Assemblez-vous contre moi, opiniâtres persécuteurs ; employez pour me perdre la violence ou la calomnie ; réussissez même à noircir ma réputation, à me rendre odieux à ceux dont la faveur m'importerait le plus, à m'exiler de ma patrie, à me priver de ma liberté : vous pourrez tout au plus m'empêcher de vivre, mais non pas de mourir ; et le même coup qui déconcertera vos projets tragiques commencera ma bienheureuse éternité. Vous-même, ô mon Dieu ! éprouvez-moi par les plus cruelles afflictions ; permettez au démon de me frapper comme un autre Job dans mes biens et dans ma personne ; faites-moi tomber comme lui du trône sur le fumier ; couvrez mon corps d'ulcères et de pourriture, mes maux ne dureront jamais plus que ma vie : s'ils avancent ma mort, ils avancent ma félicité, et leur excès, bien loin de me décourager, prête à mon espérance une nouvelle force.

Vous me direz peut-être que, ne voyant en vous que des péchés et des imperfections, vous ne pouvez vous familiariser avec un souvenir qui vous laisse autant à craindre qu'à espérer. Vaine désaite d'une âme lâche qui tient encore à la terre par de secrètes chaînes ; suspecte disposition, qui sent bien davantage l'amour des choses du monde que la crainte des jugements de Dieu. Vous tremblez, dites-vous, de paraître devant votre juge, couvert d'imperfections et de péchés. Et pourquoi donc ce retardement à les expier ? pourquoi cette opposition à la pénitence, cet éloignement des croix, ces murmures dans les afflictions ? Que puis-je faire pour vous contenter ? disait Jésus-Christ, dans une vision, à une personne qui vous ressemblait : vous ne voulez ni souffrir ni mourir ; comment vous traiterai-je donc ? *Pati non vultis, mori non vultis, quid faciam vobis ?* Ah ! que vous pensez bien autrement, âmes saintes, qui haïssez sincèrement vos imperfections ; persuadées qu'une longue vie ne ferait que les prolonger, vous n'y voyez point de remède plus efficace qu'une prompte mort. Instruites, par une triste expérience, que chaque jour donne lieu à de nouvelles fautes, vous attendez le dernier avec impatience. Effrayées de cette multitude de tentations et de dangers, toujours en garde contre les surprises, toujours à la veille de périr, vous soupirez après ce moment heureux qui vous affranchira de toutes vos craintes, qui fixera pour jamais votre justice chancelante, et vous établira dans une éternelle impeccabilité. Si vos péchés présents vous épouvantent, la clémence de votre Père vous rassure, la confiance en sa bonté supplée à vos mérites ; et vous aimez bien mieux vous reposer de votre salut sur sa gratuite miséricorde que sur une pénitence incertaine et sur un douteux amendement.

Il est vrai que, quelque consolante que soit la mort à tout vrai chrétien, par la félicité qu'elle lui promet, c'est un passage hu-

militant, et qui sent encore le péché dont il est la peine : mais, chrétiens, rendons grâces à Jésus-Christ qui, en s'y soumettant lui-même, en a si bien réparé la honte. C'est par sa mort qu'il a triomphé de la mort, qu'il en a retranché l'aiguillon, qu'il l'a vaincue et absorbée, pour parler comme saint Paul; c'est sur sa croix qu'il a dit et qu'il a exécuté cet arrêt prophétique : O mort ! je serai la mort ; ô enfer ! je serai ta ruine ! *Ero mors tua, o mors ! morsus tuus ero, inferne !*

Mais quand, malgré tout cela, la mort aurait encore pour vous je ne sais quoi d'affligeant et de dur : eh bien ! mes frères, elle sera votre pénitence ; pénitence d'autant plus salutaire que l'amour-propre et votre propre choix n'y auront aucune part. Ah ! si, nonobstant la répugnance de votre nature, votre foi ne laisse pas de la désirer, si vous l'acceptez au moins comme une juste satisfaction pour tant de péchés, s'il est vrai de dire de vous, comme saint Paul l'a dit de Jésus-Christ, que vous vous êtes rendus obéissants jusqu'à subir la mort : *Factus obediens usque ad mortem* ; quelle source de mérites dans cette répugnance même ! quel fonds d'espérance, quel titre de prédestination, quel gage d'une bienheureuse immortalité !

Ainsi, mes frères, de quelque côté que vous considériez la mort, elle ne vous présentera, si vous êtes chrétiens, que des consolations ; et, dans quelque situation que vous puissiez être, votre intérêt le plus pressant, comme votre plus étroit devoir, sera de ne la jamais perdre de vue. Rendez donc grâces à l'Eglise qui vous la remet aujourd'hui devant les yeux ; et admirez en même temps la sagesse de cette tendre mère, qui proportionne ainsi les remèdes aux besoins de tous ses enfants. En effet, que pouvait-elle faire de mieux, à l'entrée de cette carrière de jeûnes et de pénitence, que d'intimider les uns et de consoler les autres ? Souvenez-vous, dit-elle à tous, que vous avancez à grands pas vers la mort, et que la cendre qu'on met sur votre tête n'est que le symbole de la poussière d'où vous avez été tirés, et où vous rentrerez bientôt : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*. Vous qui, accoutumés aux délices, imaginez déjà des prétextes pour vous dispenser de la pénitence qui vous est imposée, et qui vous préparez peut-être à ajouter à mille autres prévarications le violement de la plus importante loi : *Memento*, souvenez-vous que la mort est proche, et que le châtiment ne tardera pas. Et vous qui, repentants de vos infidélités passées, acceptez avec joie les moyens qui vous sont offerts pour les expier : *Memento*, souvenez-vous que votre carrière sera bientôt finie, et que vous touchez à la récompense promise aux vrais pénitents. Prolifions, mes frères, de cet avis salutaire, et ne perdons jamais de vue un objet si capable de nous détacher des biens de ce monde, de nous consoler de ses maux, et de nous faire marcher persévéramment dans

cette voie étroite qui seule conduit à l'éternelle félicité, que je vous souhaite.

SERMON

PUR LE PREMIER JEUDI DE CARÊME.

Sur l'affaire du salut.

Deo vobis, quod omni. O Orient et Occident, ve ient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno eorum ; Ibi autem regni ejicientur in tenebras exteriores.

Je vous déclare que pl. sieurs vie. dront d'Orient et d'Occident, et auront leur place dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob ; et que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (Math., VII, 11 et 12).

Ce que Jésus-Christ disait alors, mes frères, à l'occasion de ce centenier qui, tout gentil qu'il était, montrait plus de foi que les Juifs, pour qui Jésus-Christ était principalement venu, et au milieu desquels il ne cessait de faire des miracles, se vérifie si sensiblement à l'égard des chrétiens, qu'il n'est pas permis de douter que Jésus-Christ ne les eût en vue autant que les Juifs mêmes auxquels il parlait, et qu'il ne les comprît également dans la menace qu'il faisait à ceux-là de les rejeter du royaume de Dieu, et d'y donner leurs places à des étrangers qui s'en rendraient plus dignes. Combien d'hommes en effet que la grâce, à notre insu, amène tous les jours des ténèbres de leur aveuglement à la connaissance de l'Evangile, et qui, une fois entrés dans l'Eglise, marchent à grands pas dans la voie des commandements, tandis que des chrétiens, nés dans le sein de cette même Eglise, la déshonorent par leurs infidélités, et y négligent souverainement l'ouvrage de leur salut ? C'était, dis-je, en comparant les uns avec les autres, que Jésus-Christ disait : Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leurs places dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants de ce même royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents.

C'est pour prévenir l'effet de cette menace que je viens vous piquer aujourd'hui d'une salutaire émulation, et vous inviter de tout mon pouvoir à ne pas vous laisser enlever vos places dans un royaume qui vous appartient, en différant ou en traitant négligemment l'important ouvrage de votre salut. En effet, on en renvoie toujours à un avenir à y travailler, ou l'on n'y travaille qu'avec lenteur et avec nonchalance. Et le désordre consiste en ce point à n'ajuster jamais l'ouvrage du salut au temps qui nous est donné pour y travailler. Car si le temps est incertain, quel péril n'y a-t-il point dans le retardement ? Et si le temps est court, combien la lenteur n'est-elle point funeste ? Deux réflexions, mes frères, qui vont faire aujourd'hui la matière de cet entretien, et que j'ai crues les plus propres à vous tirer de l'assoupissement où vous êtes à l'égard de l'œuvre du salut. Je les répète pour en faire le partage de ce discours. Le temps est incertain, il faut donc incessamment travailler au salut. C'est mon premier point. Le temps est

court, il y faut donc travailler vivement et sans relâche. Ce sera le second. Commentons par implorer le secours du Saint-Esprit, et, pour l'obtenir, adressons-nous à Marie.

PREMIER POINT.

Il est facile de se représenter, mes frères, quelle sera l'épouvante des méchants à la fin du monde, quand ils entendront la voix de cet ange dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui criera de toutes les extrémités de la terre qu'il n'y aura plus de temps : *Tempus non erit amplius*. Tout ce que les signes avant-coureurs du dernier avènement auront eu de plus terrible n'aura point égalé les impressions effrayantes que feront dans le cœur des impénitents ces dernières paroles ; puisque ces signes même, en annonçant les approches d'un jugement irrévoicable, seront des invitations à la pénitence, et laisseront encore quelque intervalle au repentir et à la conversion. Mais dès lors que ce temps écoulé les méchants entendront crier qu'il n'y aura plus de temps, c'est-à-dire plus de ressources contre l'arrêt qui va se prononcer, plus de moyens de se convertir, plus de lieu à aucune grâce, ne concevez-vous pas dans quel affreux désespoir ils tomberont sur l'heure ?

En effet, mes frères, entre tous les secours dont le défaut est plus capable de désespérer, n'est-il pas évident que le temps est le principal ? Qu'importerait à un criminel condamné à la mort d'avoir entre les mains tous les autres moyens de se délivrer, s'il n'avait pas le temps d'en faire usage et de les mettre en œuvre ? Ainsi en serait-il d'un pécheur à qui le temps de la conversion manquerait ; car quoique la grâce par sa dignité soit d'un ordre supérieur à tous les autres secours, et qu'elle lui soit d'ailleurs si essentielle, que le temps même de se convertir lui serait, sans la grâce, très-inutile, il est vrai cependant que le temps est, de tous les moyens, le premier en nécessité, puisque c'est sur lui que roulent tous les autres moyens, et que la soustraction de ce secours fondamental entraîne avec elle la privation de tous les autres secours.

De là, mes frères, il s'ensuit que, pour être fondé à remettre à un autre temps l'ouvrage du salut, il faudrait sur toutes choses être assuré de cet autre temps auquel on le renvoie. Car de prétendre se faire un mérite de la volonté sincère d'y travailler, en s'exposant de dessein formé à l'impuissance de réduire en acte cette volonté, c'est tout ensemble extravagance et mauvaise foi.

Je dis plus, pour différer raisonnablement le travail du salut, il faut non-seulement être assuré d'un temps à venir, mais encore d'un temps à venir favorable au travail. Deux choses bien différentes, mes frères, et qu'il est important de ne point confondre. Dieu me donnera-t-il le temps de me convertir, et quand il me l'accorderait, ce temps serait-il propre à ma conversion ? Or, voilà sur quoi je voudrais qu'il me fût donné de vous

ouvrir les yeux, afin qu'étonnés de la témérité de vos retardements, vous n'en fussiez que plus ponctuels à mettre la main à l'œuvre de votre salut.

Premièrement, rien de plus incertain que ce temps à venir auquel vous renvoyez l'œuvre de votre salut ; car ce temps à venir, mes frères, est-il en votre disposition ? Vous n'êtes pas assez insensés pour le présumer. Mais vous espérez, dites-vous, que Dieu vous l'accordera. Vous l'espérez, sur quels fondements ? Est-ce sur les promesses qu'il vous en a faites ? A la vérité, dit saint Augustin, nous lisons bien dans un prophète qu'en quelque temps que nous fassions pénitence, Dieu sera disposé à nous pardonner ; mais en quel prophète lisons-nous que celui qui a promis le pardon à la pénitence nous ait promis un temps à venir auquel nous la puissions faire : *Sed in quo propheta legis quia qui promisit correcto gratiam, promisit et tibi longam vitam* ? Est-ce sur sa miséricorde que vous fondez l'espérance de ce temps à venir ? Je veux que l'idée juste de la miséricorde suppose une espèce d'engagement de la part de Dieu à vous donner du temps pour faire pénitence. Mais ce temps est-ce le temps à venir, ou le temps présent ? Et dès que la miséricorde vous donne le présent si libéralement, pouvez-vous vous plaindre qu'elle vous refuse le vrai temps de la pénitence ?

Ce n'est donc plus, mes frères, ni sur la miséricorde, ni sur les promesses que vous pouvez fonder l'espérance d'un avenir. Mais moi je fonderai parfaitement sur l'un et sur l'autre l'incertitude de ce même avenir. Premièrement, sur les promesses, on, pour parler plus proprement, sur les menaces. Car qu'est-ce que Jésus-Christ a plus inculqué dans son Évangile, soit par ses paraboles, soit par des avertissements exprès, sinon que nous serons surpris lorsque nous y penserons le moins ? Tantôt ce sont des vierges folles qui, ayant différé de remplir leurs lampes dans la pensée que l'Époux était encore bien éloigné, ont la douleur de n'être plus à temps, après s'être pourvues, d'entrer avec lui dans la salle du festin. Tantôt c'est un serviteur qui, se flattant de même que le retour de son maître ne sera pas si prompt, maltraite ses compagnons, boit et mange avec des ivrognes, et qui étant surpris au milieu de tous ces désordres, est condamné irrémisiblement au supplice des hypocrites. Tantôt c'est Jésus-Christ qui nous dit clairement qu'il viendra à l'heure la moins attendue, la nuit, le jour, au soleil couché, ou au chant du coq indifféremment.

Voilà donc d'abord toutes les promesses formelles contre vous. Mais la miséricorde même ruine encore toutes vos prétentions ; car enfin si vous en avez une idée juste et raisonnable, il faut que vous supposiez que son but principal est de rendre votre salut certain, en vous ôtant tous les prétextes d'en différer éternellement l'ouvrage. Or, mes frères, qu'arriverait-il si elle vous laissait

espérer un avenir pour y travailler ? qu'en quelque temps de votre vie que vous puissiez vous prendre, vous seriez toujours fondés à différer ce travail, puisqu'il n'est point de temps auquel ne puisse succéder un avenir. Qu'arriverait-il encore ? que non-seulement la miséricorde vous tendrait un piège, en vous conduisant insensiblement par l'appas flatteur de cet avenir jusqu'au moment de la mort ; mais qu'elle vous autoriserait au moins pour le présent à vivre dans l'oubli de Dieu et dans la négligence de tous vos devoirs ; qu'elle prêterait la main à vos iniquités, et s'en rendrait en quelque sorte complice, en vous donnant lieu d'espérer un autre temps pour les expier, c'est-à-dire que la miséricorde tendrait moins à vous sanctifier qu'à vous pervertir, à vous retirer du péché qu'à vous endurcir dans le crime, à vous faire entrer dans la voie du salut qu'à vous précipiter dans la damnation. Pernicieuse et cruelle miséricorde, si c'était là tout le bien qu'elle eût à vous faire ! Mais admirez, dit saint Augustin, la sagesse de sa conduite, pour accorder tous vos intérêts. D'un côté vous avez besoin de temps pour travailler à votre salut, et de l'autre il est essentiel que vous ne puissiez compter sur le temps. Que fait-elle donc ? Elle laisse en votre disposition tout le temps présent, elle vous dit que, quelque souillé de crimes que vous puissiez être, que, quand vos iniquités surpasseraient en nombre les grains de sable qui sont dans la mer, pourvu que vous vous convertissiez sincèrement à elle, elle consent de les oublier et de vous rendre ses faveurs.

Mais parce que vous pourriez abuser de cette indulgence, qui semble d'abord n'excepter aucun temps, et vous dire à vous-même que puisqu'il est vrai, selon les Écritures, qu'à quelque jour que vous retourniez à Dieu par une vraie pénitence, il reviendra à vous par une pleine réconciliation, rien ne vous presse donc de mettre ordre à votre salut ; la miséricorde vous arrête là, et vous annonce que ce temps futur que vous vous promettez, est un temps incertain et purement imaginaire ; que les conjectures sur lesquelles vous vous assurez de l'avoir, sont vaines et chimériques ; que vous y serez pris ; que c'est un piège dont à peine en voit-on un seul entre mille s'échapper heureusement.

Elle vous le dit, mes frères ; et ce qui est étrange, c'est que vous puissiez résister à tous les témoignages qui vous confirment la vérité de cet avis miséricordieux : car enfin je suis moins surpris que plusieurs autres vérités qui ne sont que des objets de foi, et dont les sens n'aperçoivent point l'accomplissement, je suis, dis-je, bien moins surpris qu'elles ne fassent sur vous que peu d'impression et que rarement vous régliez sur elles votre conduite. Que nous vous disions, par exemple, sur l'autorité de tous les Pères de l'Eglise, que la pénitence d'un mourant est ordinairement fausse, dépourvue de toutes les qualités d'une vraie con-

version, et par conséquent infructueuse pour le salut ; comme vous ne voyez point ce qui en arrive ; que cette vérité n'est appuyée que sur les vérités de la religion, qui sont toujours très-faibles en vous ; que souvent même les dispositions apparentes du pécheur mourant semblent démentir tous les témoignages des Écritures et des Pères, votre aveuglement sur ce point est en quelque sorte plus pardonnable. Mais qu'à l'égard de l'incertitude de la vie et du peu de fond que vous pouvez faire sur un avenir, outre le témoignage de la religion et de la parole formelle de Jésus-Christ, vous ayez encore celui de la plus commune expérience, et que cependant vous comptiez toujours sur cet avenir, ou du moins que vous vous comportiez toujours comme si vous aviez lieu d'y compter, est-ce stupidité, est-ce ensorcellement, est-ce fureur ?

Ouvrez donc une fois les yeux, hommes inconsidérés, et voyez si cette incertitude d'un avenir n'est fondée que sur des illusions et des préjugés chimériques. Je ne vous renvoie pas à la connaissance que vous pourriez avoir de la structure de votre corps, de l'extrême fragilité de tous ses ressorts, de cet enchaînement de parties, si merveilleux à la vérité, mais si délicat, qu'il n'est personne qui, l'examinant de près, ne soit bien plus surpris que nous puissions durer seulement quelques heures, que non pas que nous soyons sujets à un si grand nombre d'accidents mortels. Je ne vous dis pas qu'à la différence d'un bâtiment, dont on peut prévoir et prévenir la chute par la visite exacte de chacune de ses parties, comme on ne peut ni prévenir ni prévoir le dérangement des ressorts cachés dans notre corps, tel aujourd'hui se croit sain et en bon état, qui verra demain sa ruine certaine et irrémédiable. Peut-être ces motifs de crainte vous paraîtraient encore peu sensibles et trop spéculatifs. Je ne propose à vos réflexions que ce qui arrive tous les jours sous vos yeux et ce que vous ne pouvez vous empêcher de voir : tantôt ces accidents tragiques et inopinés, dont les causes sont étrangères, qui arrachent l'âme avec violence d'un corps robuste et plein de vigueur ; tantôt ces désordres subits dans l'économie et l'intérieure construction de toute la machine, et qui ne laissent aucun intervalle entre la santé et la mort ; tantôt ces maladies plus longues à la vérité, mais qui, saisissant d'abord la raison et assoupissant l'âme, ne lui permettent plus de songer à elle et de se reconnaître ; et tantôt d'autres maladies, qui, pour paraître peu considérables dans leur commencement, font différer au malade de pourvoir à sa conscience jusqu'au moment auquel elles lui ôtent du même coup la vie et le salut. Regardez enfin tout autour de vous ; considérez tous les tempéraments, tous les âges, sans sortir peut-être du cercle de votre famille, sans sortir au moins du milieu de vos citoyens, vous n'y trouverez guère moins d'exemples de morts prématurées et non attendues que de morts tardives et long-

temps annoncée. Or à quels témoignages en croyez-vous, si des exemples de tant de sortes, des exemples si fréquents et si familiers, ne vous convainquent pas de l'incertitude d'un avenir et de la vérité de l'oracle qui vous invite à n'y pas compter?

Mais enfin, dites-vous, qu'il soit incertain si j'aurai du temps, il n'est pas certain aussi que je n'en aurai pas, et tout le monde n'éprouve pas les accidents funestes dont on nous menace. Hé quoi ! voilà, mon frère, le fondement de votre sécurité ? Ah ! grand Dieu, que viens-je donc faire ? Cette terrible incertitude, que je croyais si propre à émouvoir votre peuple d'une salutaire crainte et à le hâter de revenir à vous, c'est cette même incertitude qui le rassure et le ralentit. Il n'est pas certain, dites-vous, que vous n'aurez plus de temps. Hé ! de grâce, où seriez-vous si la chose était bien certaine ? Quoi ! pour vous ébranler, n'y a-t-il d'autre moyen que de vous désespérer ? Et ne commencerez-vous à craindre que le temps manque à vos résolutions que quand vous entendrez retentir cette voix redoutable : C'en est fait, il n'y a plus de temps : *Tempus non erit amplius* ? Il n'est pas certain que vous n'aurez plus de temps. Ah ! s'il était certain, que me servirait de vous inviter à la pénitence ? Déjà votre damnation serait déterminée, et il ne resterait qu'à pleurer en secret sur la juste peine de vos retardements. Mais non, mes frères, il est également incertain si vous aurez du temps ou si vous n'en aurez pas ; et c'est sur cela même que je viens vous presser de mettre à profit celui que vous avez encore. Etrange aveuglement, si la faible espérance d'un avenir que vous n'aurez peut-être pas l'emporte dans votre cœur sur la crainte du danger auquel vous vous exposez en vous flattant que vous l'aurez ! Car enfin, si vous êtes sages, ne devez-vous pas prendre ici la balance, mettre d'un côté les motifs que vous pouvez avoir de compter sur le temps, et de l'autre les malheurs effroyables où vous tomberez, supposé que ce temps vous manque ? Ne devez-vous pas vous dire à vous-même : Il est vrai, je puis avoir du temps. Quelque positives que soient les menaces de Jésus-Christ, elles n'ont pas l'effet à l'égard de tous, et j'en vois quelques-uns parvenir à une longue vieillesse. Amusé par cette espérance, il dépend de moi de perdre le présent en quelques plaisirs fades et peu durables, et de remettre à ce temps que je puis avoir l'ouvrage de mon salut. Mais si malheureusement je n'arrive pas à ce temps espéré ; si la justice divine me fait servir d'exemple à ceux qui, comme moi, diffèrent de se convertir ; si, comme plusieurs autres, je me vois surpris de la mort, ces frivoles plaisirs me dédommageront-ils de la perte de mon salut ? Et quand, au surplus, il m'arriverait de vivre au delà du temps que je me promets, mon salut, un salut éternel, ne me dédommagerait-il pas du sacrifice que je ferais à Dieu du présent et de ces plaisirs ?

Ainsi, mes frères, raisonneriez-vous quand vous auriez autant de motifs de vous pro-

mettre un avenir que de vous en défer. Mais il est bon de vous dire encore, à vous qui de dessein formé différez l'ouvrage de votre salut, que ce même avenir, incertain à l'égard de tous, l'est encore plus pour vous que pour tous les autres, et qu'entre tous ceux que la mort peut surprendre, vous avez plus de lieu que personne de supposer que vous serez surpris. Récriez-vous tant qu'il vous plaira contre ce sinistre présage ; opposez d'abord à mes conjectures la vigueur de votre âge, la force de votre tempérament : ces prétendus heureux pronostics n'éblouiront jamais que ces esprits aveugles qui se rient d'une providence et qui ne connaissent d'autres causes des événements qu'une certaine disposition de la nature indépendante des décrets de Dieu. Mais dès là que soumis à la foi je reconnais un Dieu seul arbitre de la vie et de la mort des hommes ; dès que je sais, par les lumières de la religion, que c'est lui qui tue et qui donne la vie : *Mortificat et vivificat*, bien loin que votre jeunesse ou votre santé me rassure contre la menace que vous fait Jésus-Christ, je n'y vois que l'appas trompeur qui doit servir à la vérifier plus sensiblement. Ah ! si, appliqués à l'ouvrage de votre salut, je vous voyais au contraire vous mettre en état de ne craindre point les surprises, comme la menace de Jésus-Christ ne vous regarderait plus, ces indices de jeunesse ou de santé ne me seraient plus suspects, et je n'en augurerais pour vous que favorablement. Mais tandis que je vous verrai dans le rang de ces pécheurs présomptueux que Jésus-Christ avait personnellement en vue en nous menaçant des surprises, si ces menaces ne sauraient être vaines, ne suis-je pas fondé à vous croire plus près d'être surpris que ces chrétiens vigilants qui prennent des mesures pour ne le jamais être ?

2^e Mais je veux, et c'est ici ma seconde proposition, je veux que vous puissiez compter sur un temps à venir. Ce temps à venir sera-t-il plus favorable à l'ouvrage de votre salut ? Et de quel côté pourrait-il l'être davantage que celui-ci ? Du côté des secours extérieurs de la religion ? Mais tous ceux que l'on peut désirer ne sont-ils pas présents ? N'y a-t-il point assez de conducteurs fidèles, de ministres zélés, de savants pasteurs ? Les vérités de la religion ne sont-elles pas assez développées et assez certaines ? Y a-t-il quelques principes fondamentaux, quelques maximes essentielles, quelques règles des mœurs, sur lesquelles il soit demeuré quelques nuages et quelque doute ? Y a-t-il un âge, un sexe, un état, dont on n'ait marqué clairement les devoirs ? Citez-moi un cas particulier dans l'exercice de vos fonctions, une conjoncture singulière dans tout le cours de votre vie sur laquelle, ou vous ne soyez suffisamment instruits du parti que vous devez prendre, ou vous n'ayez d'assez habiles maîtres pour vous en instruire. Ah ! bien loin que vous ayez lieu d'espérer un temps qui vous offre plus de lumières, n'avez-vous pas sujet de craindre

que le temps à venir ne devienne bien plus ténébreux, que les vérités les plus simples et les plus claires ne se débloquent sous le nuage de l'ignorance ou des contestations, que le mensonge et l'erreur ne prennent enfin le dessus sur elles? Et ne pensez pas que vous fussiez les premiers à éprouver cette juste peine de l'abus des lumières présentes : l'exemple de tant de peuples chez qui elles brillaient avec plus d'éclat, et à qui le royaume de Dieu a été si subitement ôté, ne vous apprend que trop que le jour le plus lumineux est souvent la veille des ténèbres les plus épaisses. Et n'était-ce pas sur ce fondement que Jésus-Christ donnait à tous ses disciples ce salutaire avis de profiter du jour qu'ils avaient, et qu'ils n'avaient que pour un peu de temps, pour entrer dans la voie du salut, de peur que les ténèbres ne les surprissent avant qu'ils fussent dans la route? *Adhuc modicum lumen in vobis est ; ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* Et ailleurs encore ne vous fait-il pas assez entrevoir les conséquences funestes de vos retardements, quand, après s'être donné lui-même pour exemple de ponctualité à travailler à l'œuvre de son Père tandis qu'il est jour, il vous avertit qu'il y a une nuit et qu'elle n'est pas loin, en laquelle personne ne peut agir? *Me oportet operari opera ejus qui misit me, donec dies est. Venit nox quando nemo potest operari.*

Peut-être ne serait-ce pas aussi le défaut de lumières que vous allégueriez pour justifier vos retardements : mais les engagements que vous avez encore dans le monde, votre état ou votre jeunesse qui semble ne vous permettre pas de songer sitôt à la sérieuse affaire de votre salut. Mais qui vous a dit que ces engagements ne seront point plus étroits dans la suite des temps qu'ils ne le sont à cette heure? Est-ce en se prêtant au monde et à ses vanités, qu'on affaiblit ses habitudes et ses liens? Est-ce en avançant toujours dans le fort de ses amusements et de ses plaisirs qu'on se fraye un chemin à une vie plus laborieuse et moins dissipée? et quand vous arriveriez par cette voie à vous désabuser du monde et à le mépriser, ne tomberiez-vous point dans d'autres embarras non moins préjudiciables au soin de votre salut? Car enfin, si tous les temps n'opposent pas à la conversion des obstacles de la même nature, ils lui en opposent de différents. Et qu'importe qu'ils soient différents, s'ils n'en sont pas moins des obstacles? Aujourd'hui vous vous excusez sur une jeunesse qui se doit tout entière au plaisir, dans un âge plus mûr vous nous alléguerez des soucis domestiques, un accablant d'affaires, une continuité d'occupations toutes plus pénibles ; car qui sait ce que le temps n'amènera point? Êtes-vous assez clairvoyants dans l'avenir, ou assez maîtres des événements pour répondre que votre salut ne souffrira point alors de plus fâcheuses difficultés que celles que vous refusez aujourd'hui de vaincre?

Mais c'est peut-être sur la force de votre

volonté que vous vous appuyez : autre supposition non moins frivole que la première. Il est vrai, nous dit saint Augustin, que rien n'est plus à nous que notre volonté ; mais c'est de là même, reprend saint Bernard, qu'elle est à nous que nous avons plus de raisons de nous en défier. Oh! si Dieu, continue ce saint docteur, avait bien voulu s'en rendre uniquement le maître, comme il ne le pourrait pas faire qu'il ne la tournât toujours vers le bien, c'est alors que nous aurions lieu de compter sur elle ; mais dès là qu'il a voulu qu'elle dépendît aussi de nous, de nous que notre corruption fait toujours pencher vers le mal, que n'avons-nous point à craindre du pouvoir qu'il nous a laissé sur elle, et quel sera l'usage que nous en ferons? Vous voudrez, dites-vous, dans un autre temps travailler à votre salut, et l'empire que vous avez sur votre volonté est le motif qui vous le fait penser ainsi ; mais pour être plus certain si vous le voudrez dans un autre temps, faites-en aujourd'hui l'épreuve, et essayez actuellement de le vouloir. Mais je dis de le vouloir, comme vous supposez que vous le voudrez alors, c'est-à-dire, efficacement, et d'une manière qui vous fasse mettre la main à l'œuvre. Me direz-vous que vous ne le pouvez aujourd'hui ? Mais quoi ! où est donc cet empire que vous prétendez avoir sur votre volonté ? et s'il est vrai que vous ne puissiez le vouloir maintenant, quel motif avez-vous de croire que vous le pourrez mieux dans un autre temps ? Me direz-vous que vous pourriez absolument le vouloir, mais que le temps et les conjonctures ne vous permettent pas de réduire ce pouvoir en acte ? Mais quoi ! votre volonté dépend-elle donc du temps et des conjonctures ? Et s'il est vrai qu'elle en dépende, quel fond pouvez-vous faire sur votre volonté, que le temps et les conjonctures font tourner à leur gré ? J'aurai alors, me répliquez-vous, des motifs de vouloir que je n'ai pas maintenant. Mais dites-nous quels pourront être ces motifs ? En connaissez-vous d'autres que l'importance du salut, et le danger de le différer ? Or ces motifs ne sont-ils pas aujourd'hui les mêmes ? votre salut acquerra-t-il par le temps quelque nouveau degré d'importance ? et le risque que vous courez à présent à le négliger est-il moins effrayant que celui que vous courriez alors ? Je veux qu'au bout de quelques années vous soyez plus près de votre dernière heure que vous ne l'êtes maintenant ; mais en êtes-vous aujourd'hui moins incertains que vous ne le serez alors ? Et si chaque moment de la vie peut toucher à celui de la mort, et y touche réellement pour quelqu'un de nos frères, qu'aurez-vous à craindre de plus, après quelques années, que ce que vous craindriez, si vous étiez raisonnable, au moment que vous m'écoutez ?

Mais, dit-on, Dieu me donnera des grâces supérieures à toutes les difficultés, par le moyen desquelles je voudrai efficacement mettre la main à l'œuvre de mon salut : autre supposition plus téméraire encore que

la première. C'est à-dire, ô mon Dieu! qu'ils voudraient rejeter sur le défaut de vos grâces le crime de leur retardement; c'est-à-dire, qu'ils voudraient couvrir l'abus actuel qu'ils font de celles que vous leur donnez, du voile spécieux d'une juste confiance en vos miséricordes; c'est-à-dire, qu'en faisant semblant de reconnaître qu'ils ne peuvent rien sans le secours de vos grâces, ils travaillent de toutes leurs forces à les éloigner et à s'en rendre plus indignes. Mais non, mes frères, tout ce que la miséricorde a de grâces à vous faire, elle vous l'offre dès maintenant. Si les grâces présentes ne sont pas assez fortes pour vaincre votre résistance actuelle, accusez-en votre résistance, et non pas ses grâces. Quoi! serait-elle coupable de votre opiniâtreté à les refuser? Si les grâces, dites-vous, étaient plus fortes, elles vaincraient ma résistance; mais si votre résistance l'était moins, ses grâces telles qu'elles sont, n'en auraient-elles pas déjà triomphé? Que ne vous priez-vous aux secours dont la miséricorde vous prévient? A mesure que vous coopéreriez à ses moindres grâces, elle vous en accorderait de plus singulières, elle proportionnerait ses libéralités à la fidélité de votre correspondance. Une grâce enclêmerait sur l'autre, et hientôt votre reconnaissance n'y suffirait pas: mais de penser que la miséricorde récompensera quelque jour votre obstination à abuser de ses grâces communes par une ample effusion des plus spéciales, et qu'en faveur de l'empêchement que vous mettez à l'effet des unes, elle vous accordera les autres plus libéralement, c'est supposer que la miséricorde renversera pour vous toute l'économie de ses grâces, qu'elle opérera votre salut par des voies tout extraordinaires: c'est supposer qu'au lieu de consulter sa sagesse et vos vrais intérêts dans la distribution de ses faveurs, elle voudra bien s'assujettir à vos caprices et autoriser vos criminels retardements.

Ainsi, mes frères, repaissez-vous tant qu'il vous plaira de flatteuses espérances, promettez-vous que le temps à venir sera plus propre, plus fécond en grâces que celui-ci. J'aime mieux en croire à l'oracle du grand Apôtre, qui nous dit que le temps présent est l'unique temps favorable, l'unique propre à l'œuvre du salut, l'unique sur lequel on puisse raisonnablement compter: *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. Pourquoi cela, mes frères? c'est que rien n'est plus incertain que le temps à venir, soit qu'on le considère en lui-même, soit qu'on le considère par rapport au salut: de là j'ai conclu qu'il faut y travailler sans retardement. J'ai maintenant à vous dire que le temps est court, et nous en concluons qu'il faut travailler au salut vivement et sans relâche. C'est mon second point.

SECOND POINT.

A quoi servirait, mes frères, de se précautionner contre l'incertitude d'un temps à venir, en mettant dès à présent la main à

l'œuvre du salut, si, faute d'ardeur et d'activité dans le cours de l'ouvrage, le temps venait à vous manquer avant qu'il fût fini? Ce n'est donc pas assez d'être ponctuels à le commencer, il faut de plus y travailler avec vivacité, de peur que la fin du temps ne prévienne la fin de l'œuvre. Il suffit d'unir deux réflexions toutes simples pour tirer d'abord cette conséquence; la première est que le temps est court, et la seconde que l'ouvrage est long.

D'abord le temps est court, mes frères, et je ne pense pas qu'il y en ait aucun parmi vous qui veuille contester cette vérité. Les plus ardents pour la vie, les plus empressés à jouir des biens du monde, les plus indifférents pour l'éternité, sont les premiers à se plaindre de la brièveté de la vie; et ils en sont d'autant plus vivement touchés, qu'ils ne craignent rien davantage que de la voir finir. Mais le malheur est que, par une contrariété inexplicable de pensées et de dispositions, eux qui trouvent le temps si court par rapport à la jouissance de quelques vains objets qui ne les rendent que plus malheureux, se le représentent si long par rapport à l'ouvrage du salut, d'où dépend leur éternelle félicité. Cependant, bien loin que l'affaire du salut dût affaiblir l'idée que nous avons d'ailleurs de la brièveté du temps, vous concevez qu'il la devrait rendre d'autant plus vive, que notre salut nous importe bien davantage que toute autre affaire.

Tenons-nous-en cependant à l'idée commune. Ne consultez, si vous voulez, sur la brièveté du temps, que l'impression qu'en a laissée dans votre cœur ou votre attachement à la vie, ou votre ardeur peut-être à finir certaines entreprises dont vous craignez que la mort ne prévienne la consommation; et premièrement, si vous portez une vue générale sur le cours ordinaire de la vie des hommes, ne conviendrez-vous pas sans peine qu'elle dure peu? *Breves dies hominis sunt*. Vous aurez beau fixer vos yeux sur la plus longue qui fut jamais, marquer son étendue depuis le premier moment de la plus tendre enfance jusqu'au dernier instant de la vieillesse la plus décrépète, elle vous semblera disparaître aussi promptement que votre esprit l'aura parcourue. Que sera-ce donc quand, regardant sa durée par rapport à vous et à l'œuvre de votre salut, vous en retrancherez tout d'un coup le temps que vous avez vécu comme n'en pouvant plus faire aucun usage, et que vous vous bornerez à celui qui vous reste à vivre? A quel nombre d'années fixerez-vous ce reste, et à quoi se réduira-t-il? Vous n'avez, dit saint Augustin, pour en juger sainement, qu'à vous consulter vous-même sur tout le temps qui s'est écoulé depuis le jour de votre naissance. Quelle idée avez-vous de sa durée, quelle place occupent dans votre souvenir les années que vous laissez derrière vous? Elles y repassent toutes dans quelques instants, et elles s'effacent de votre mémoire plus promptement qu'elles ne s'y sont présentées; que sera-ce donc de ce petit nombre d'années

qui va succéder, et qui peut-être à l'égard d'un seul n'égale pas le nombre de celles qui ont précédé? Si ces premières vous paraissent si courtes, les suivantes vous promettent-elles une longueur plus durable et un cours moins précipité?

Cependant il s'en faut bien encore que tous les moments qui formeront l'étendue du temps qui vous reste à vivre puissent être employés au travail du salut. Je sais que ce qu'on appellerait heures perdues à l'égard de tout autre travail, comme sont, par exemple, les heures du sommeil, de la nourriture, du délassement, des occupations étrangères, pourraient n'être pas absolument inutiles à l'égard du salut, si l'on ne s'assujettissait à ces sortes de nécessités qu'en vue d'obéir à l'ordre de Dieu. Mais est-ce là l'usage qu'on en fait d'ordinaire, et le fruit qu'on songe à en retirer? Demandez aux plus saints, aux plus attentifs à toutes leurs actions, ce qu'ils pensent de tous ces moments qu'ils sont forcés de consacrer aux besoins du corps, demandez-leur s'ils les jugent bien profitables à leur salut; s'ils n'ont pas au contraire à gémir sans cesse du dommage qu'il en reçoit. Quelle proportion cependant entre la mesure de ce temps perdu pour le salut, et celui que vous employez à y travailler? Quoi que vous puissiez faire pour ménager celui-ci, ne vous étonnez-vous pas qu'il se réduise à si peu de chose, et que les besoins d'un corps destiné à la pourriture puissent plus prendre sur votre temps, que les besoins d'une âme appelée à jouir d'une immortelle vie?

Déjà commence à se montrer dans toute son évidence cette conséquence que j'ai à tirer, qu'il faut hâter l'ouvrage du salut, de peur que le temps n'y suffise pas. Mais afin de ne rien oublier de tout ce qui peut la mettre dans un plus grand jour, comparez exactement à la brièveté du temps qui vous reste la longueur de l'ouvrage. Et certes, quelque court que puisse être le temps, on aurait encore le loisir de respirer, si l'œuvre du salut avait des bornes aussi étroites que le supposent la plupart des hommes, qui ne la font consister qu'en l'accomplissement extérieur de certains devoirs passagers, et non dans la conversion totale du cœur, dans la mortification de ses convoitises, dans l'acquisition d'une sainteté véritable et solide. Or de quelle étendue ne doit point être un tel ouvrage, et surtout à l'égard de ceux qui sont à le commencer? Que de péchés à expier, que de vices à déraciner, que de vertus à acquérir! Remarquez tous ces points, mes frères, essentiellement compris dans l'œuvre du salut, et mesurez-les bien à ce peu de temps qui vous est accordé pour l'exécution.

Premièrement, que de péchés à expier! En effet pourriez-vous douter que le premier devoir d'un chrétien qui veut désormais travailler sérieusement à son salut, ne soit de satisfaire à Dieu, et de s'acquitter envers lui de toutes les dettes qu'il a contractées dans le cours de ses égarements? Quel succès pourrait-il se promettre dans son travail, et quel secours aurait-il à attendre de la part

de Dieu contre tous les obstacles qui s'y rencontrent, tant qu'il ne songerait point à l'apaiser par la pénitence, et à mériter son entière réconciliation? Mais si cette pénitence pour être efficace doit avoir quelque proportion avec la mesure des iniquités; si, comme le dit saint Grégoire, pape, ce n'est qu'en accumulant les réparations qu'on peut expier des péchés accumulés, comment un aussi petit espace de temps que celui qui vous reste suffira-t-il à cette exacte compensation? Jetez les yeux sur cette vie toute consummée dans l'oubli de Dieu, dans la recherche de vos plaisirs, dans l'asservissement à toutes vos passions. Parcourez ces années de dissipation et d'égarement, où vous n'avez connu d'autre loi que celle de votre amour-propre, d'autre Évangile que les maximes du monde, d'autre salut que la félicité du siècle. Rappelez enfin toutes ces espèces différentes de prévarications, dont chaque jour de votre vie a plus ou moins allongé la chaîne. Voilà ce qu'il faut réparer par une continuité de satisfactions et de bonnes œuvres équivalentes à cette continuité de prévarications et de chutes. Car quoi que vous en pensiez, la justice a des droits auxquels la miséricorde ne déroge point : celle-ci peut bien adoucir les réparations dues à celle-là, changer, commuer les peines, en substituer de passagères aux éternelles, mais elle ne peut frustrer la justice de toute satisfaction. Chaque péché forme envers elle une dette qu'il faut acquitter : plus y a de péchés commis, et plus il y a de réparations à faire; et parce qu'on risquerait trop à les renvoyer à l'éternité, il faut les faire pendant le temps. Mais quelle proportion entre ce temps qui reste et cette quantité de dettes? Quelque peu de vie qui vous est encore accordé (je le suppose pour un moment, quoique vous en connaissiez à présent l'incertitude), ce peu de vie, réduit à moins du tiers par le temps que vous y prendrez pour les besoins du corps, répond-il à cette longue suite d'années, dont tous les moments ont été employés à contracter de nouvelles dettes? trouveriez-vous encore dans un si court espace quelques heures à négliger, et y a-t-il pour vous d'autre moyen de compenser la brièveté du temps, que de presser le paiement et les réparations?

Secondement, que de vices à déraciner! Et c'est en ceci, mes frères, que la brièveté du temps doit faire encore sur vous des impressions plus vives. Car enfin, quelque défaut de proportion que nous venions de remarquer entre le temps qui vous reste pour la pénitence, et cette multitude de péchés qu'il vous faut expier, on peut y suppléer, soit par un redoublement de douleur et de repentir, soit par un surcroît de mortifications et d'austérités. Mais à l'égard de ce second devoir renfermé dans l'ouvrage du salut, qui consiste à défricher son cœur, et à en arracher cette quantité de vices et de mauvaises inclinations qui s'y sont accumulés, le temps y est surtout nécessaire; et je ne sais qu'une grâce rare, et des efforts pou

communs, qui puissent suppléer à sa brièveté. En effet, sans descendre ici dans l'abîme profond de la corruption de l'homme, pour y trouver la cause de cette malheureuse facilité qu'a notre cœur à contracter toutes sortes d'habitudes vicieuses, et de cette peine extrême qu'il éprouve au contraire à s'en délivrer, ne nous suffit-il pas de l'expérience que nous avons de l'un et de l'autre, pour reconnaître que la plus longue vie n'a aucune proportion avec l'étendue de ce second travail ?

Consultez-la donc, cette expérience, qui, toute funeste qu'elle ait été pour vous, pourrait aujourd'hui, par l'usage que vous en feriez, entrer dans les moyens heureux de votre salut. Je ne vous arrête ni sur la facile ouverture que vous avez donnée dans votre âme à certaines inclinations dont vous connaissez le dérèglement, ni sur les secours que vous leur avez prêtés vous-même pour s'y fortifier ; il s'agit ici de guérir la plaie, et non de vous la reprocher. Mais si quelquefois et dans ces intervalles où la passion dépouillée de ses charmes se montre dans toute sa laideur, vous avez rougi de l'empire qu'elle avait pris sur vous ; si vous avez quelquefois formé la résolution de l'exclure de votre cœur, si, prenant la pensée pour l'effet, vous vous êtes dit à vous-même qu'elle n'y rentrerait jamais, en a-t-il été comme vous l'avez dit ? Le même moment qui vous vit former ce généreux projet, vit-il donner la mort à cette passion honteuse ? Ah ! rappelez le jour auquel pour la première fois vous conspirâtes contre elle. C'est du plus loin peut-être que vous puissiez vous ressouvenir. Rappelez toutes ces autres fois que vous avez confirmé depuis cette impuissante et stérile résolution. Cependant la passion vit encore, et depuis tant d'années que vous lûtez contre elle, vous n'avez pu seulement la faire plier. Quedis-je ? bien loin que le temps l'ait affaiblie, il n'a fait qu'ajouter à ses forces. Je veux croire que vos résolutions présentes sont tout autrement efficaces que vos résolutions passées : et certes, si cela n'était, il s'agirait bien moins de vous exhorter à hâter le travail, que de vous plaindre d'être si éloigné de le commencer. Mais enfin si vos résolutions présentes sont plus efficaces, la passion a jeté dans votre âme des racines bien plus profondes. Et quand je dis la passion, je n'entends pas une seule passion, mais une infinité de vices et d'habitudes dont il n'y en a pas une seule qui ne demande une application singulière, et pour laquelle tout le temps qui vous reste serait encore trop court. Car est-il naturel qu'il en faille moins pour guérir toutes ces maladies, que vous n'en avez mis à les fortifier ; et quand même à l'égard du temps les choses seraient égales, le seraient-elles à l'égard du travail ?

Mais la grâce, dites-vous, suppléera au défaut du temps et avancera les progrès de l'ouvrage. Il faut bien l'espérer, mes frères, et sans doute une éternité ne suffirait pas sans la grâce. Mais ne vous flattez pas que

ses secours, tout puissants qu'ils soient, vous empêchent de sentir la difficulté de déraciner de vieilles habitudes. Car prenez garde que ces secours ne consistent pas à lever absolument les difficultés, mais à donner la force de les surmonter. Elle pourra bien vous faire faire les efforts convenables ; mais non pas vous dispenser de faire ces mêmes efforts : elle pourra bien vous appliquer à l'œuvre avec un zèle proportionné à la brièveté du temps ; mais non pas vous faire finir l'œuvre indépendamment de ce même zèle. Quoique aidés de la grâce, vous éprouverez que des habitudes ne se corrigent pas aussi promptement qu'on les a contractées ; qu'elles tiennent à l'âme d'autant plus fortement, qu'on les y a laissées plus longtemps vieillir. Quoique aidés de la grâce, il n'en faudra pas moins vous roidir vigoureusement contre ces mêmes habitudes, passer par tous les remèdes nécessaires pour une guérison parfaite, mériter par des prières répétées des secours qui se font quelquefois attendre longtemps ; demeurer séparés de tous les objets qui pourraient réveiller en vous vos anciennes passions ; pratiquer une infinité d'exercices qui tendent à les mortifier. Il faudra, quoique aidés de la grâce, dépouiller votre caractère, concevoir de nouveaux désirs, plier votre cœur à de nouvelles inclinations, le réformer, le refondre, le renouveler. Or comment en venir à bout dans un si court espace de temps, si vous ne gagnez par votre diligence ce que vous perdez sur sa brièveté ?

En troisième lieu, que de vertus à acquérir ! Car tout ceci est essentiel à l'œuvre du salut. Que de vertus à acquérir ! Et pour juger si le temps y fournira de reste, comparez le vide de vertus qui est en vous avec le grand nombre dont il faut vous orner : l'humilité, la chasteté, la tempérance, le détachement, la patience, la piété, tout ce qui entre essentiellement dans la composition de la charité, cette vertu universelle avec laquelle on est tout, et sans laquelle on n'est qu'un néant.

Mais ce n'est pas assez de comparer ce vide de vertus avec les vertus mêmes : comparez encore ce qu'il vous en doit coûter pour les acquérir, avec la brièveté du temps qui vous est donné pour y travailler. Et certes quand vous n'auriez d'autre obstacle à combattre que cette corruption naturelle et commune à tous, qui retarde toujours si considérablement l'établissement des vertus dans notre âme, auriez-vous trop encore du temps qui vous reste à vivre pour surmonter ce malheureux obstacle ? Mais depuis que vous avez si fort augmenté cette corruption par un surcroît d'habitudes vicieuses, qui sont comme concentrées dans le fond de votre âme, sera-ce assez d'un temps si court, pour y planter et y faire naître des vertus ? Quoi ! l'humilité prendra-t-elle sitôt racine dans ce fonds d'orgueil ? Verra-t-on sitôt germer la tempérance et la sobriété où l'on n'a vu fructifier durant tant d'années que l'intempérance et les sensuelles cupidités.

tés? Le détachement, la chasteté, la patience, couvriront-elles en si peu de temps une terre qui a été si longtemps couverte par tous les vices opposés? Ah! que de façons lui faudra-t-il donner avant qu'elle soit en état de porter de si heureuses plantes? Quels reversements n'y faudra-t-il point faire, de combien de larmes ne faudra-t-il point l'aroser, par combien de saisons ne faudra-t-il point passer avant que ces vertus s'enracinent solidement dans un si mauvais fonds?

Combien donc, car telle est la conséquence où je voulais vous amener, combien donc faut-il se hâter pour finir en si peu de temps un travail de si longue haleine! Ces deux idées rassemblées de la brièveté du temps et de la longueur de l'ouvrage ne forment-elles pas nécessairement cette conséquence? Mais que servira que son évidence frappe notre esprit, si elle n'influe dans notre conduite? Comment en faire usage dans la pratique, si ce n'est en ménageant tous nos moments avec un extrême soin, et en redoublant notre vivacité dans le travail?

En ménageant, dis-je, tous nos moments avec un extrême soin. Hé quoi! serions-nous assez insensés pour retrancher encore quelque chose d'un si court espace? Ah! les nécessités de la vie n'en retranchent déjà que trop. Et il est étonnant, dit le saint homme Job, qu'une si courte vie soit sujette à un si grand nombre de nécessités. Que serait-ce donc si nous allions abrégier encore ces petits intervalles que nos besoins nous laissent, soit en consommant une partie dans les plaisirs du siècle, soit en prolongeant le temps que nous donnons à ces mêmes besoins? Et pourquoi pensez-vous que nous vous invitons si souvent à diminuer de vos divertissements, de vos repas, de votre sommeil? Pourquoi ces jeûnes et ces longues veilles que les saints étaient si exacts à observer, si ce n'est en vue de ménager le temps, et d'en donner davantage au soin de leur salut?

Mais, ô étourdissement! ô foliel non-seulement on ne veut rien prendre sur le temps consacré aux besoins du corps, non-seulement on le prolonge encore autant que l'on peut, et bien au delà des bornes de la tempérance chrétienne; mais les autres intervalles réduits presque à rien par cette énorme prolongation, la plupart les consomment en de vains plaisirs, en des amusements inutiles. Il n'est rien qu'on n'imagine pour les dissiper : jeux, promenades, visites, spectacles, passe-temps de toutes les sortes; et les plus habiles, au jugement du monde, sont ceux qui entendent mieux à les prodiguer.

Cependant ce ne serait pas encore assez de ménager tous les moments. Un ouvrage aussi étendu qu'est celui du salut ne s'achèverait pas en si peu de temps, si l'on ne redoublait son zèle et sa vivacité. Ce ne serait pas assez de marcher, il faut courir; et encore tous ceux qui courent, nous dit saint Paul, n'atteignent pas le but, parce qu'ils ne courent pas tous également et avec la même ardeur. Ceux-là seuls y arriveront,

dont il sera vrai de dire, comme le Saint-Esprit l'a dit du Sage, qu'ayant peu vécu, ils ont rempli la course d'une longue vie : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*. Puissions-nous donc, mes frères, le dire de vous avec autant de vérité. Puissiez-vous, par votre zèle dans le travail du salut, arriver à l'achèvement de cet important ouvrage, et à l'éternelle félicité qui en sera le prix. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CAREME.

Sur l'amour des ennemis.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.

Moi je vous dis, aimez vos ennemis (Math., V, 44).

Que cette religion, mes frères, est grande et divine, dont les lois sont d'une part si justes et si raisonnables, et de l'autre si supérieures à toutes celles que les plus sages législateurs ont jamais établies! On vit, il est vrai, des philosophes dans le paganisme traiter de faiblesse le ressentiment des injures, mettre l'honneur à les mépriser, et faire honte aux hommes de ces animosités qui altèrent la paix de l'âme et allument dans les Etats des discordes dangereuses. Mais outre que ces maximes, quoique bonnes et judicieuses en elles-mêmes, n'avaient d'autres principes que la vanité, ni d'autre objet que l'intérêt propre, elles s'anéantissaient toutes, et devenaient inutiles dans la pratique, parce que, n'allant point jusqu'à la racine des haines et des inimitiés, elles n'en pouvaient empêcher les effets funestes. Comme elles n'exigeaient point d'amour pour les ennemis, elles laissaient dans le cœur un levain de ressentiment, d'où naissaient tôt ou tard ces éclats de vengeance qu'elles condamnaient. L'ancienne loi elle-même, quoique aussi sainte que son auteur, n'avait fait que laisser entrevoir l'obligation d'aimer ses ennemis dans le commandement général de l'amour du prochain; et comme si elle avait craint de hasarder cet important précepte chez un peuple grossier et désoberissant, elle se contenta de prévenir les excès de la haine et de la vengeance, en y fixant des bornes, sous de sévères peines : non pas, dit saint Augustin, pour en autoriser les premières saillies, mais pour empêcher ses débordements et ses ravages. Peuples chrétiens, vous étiez les seuls que Jésus-Christ, par sa grâce, dût rendre capables de cette loi si sainte, parce que vous étiez les seuls qu'il dût fonder et enraciner dans la charité, dans cette charité, le caractère et l'essence de la religion, et hors laquelle il n'y a ni chrétien ni christianisme; c'est à vous que Jésus-Christ dit aujourd'hui : Aimez vos ennemis : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros*. Quelle récompense auriez-vous à attendre, si, semblables aux païens et aux juifs, vous n'aimiez que vos amis et ne laissiez du bien qu'à vos bienfaiteurs? Comme il n'y a de grandeur qu'à pardonner une injure, et à aimer l'ennemi de qui on l'a reçue, il n'y aura de couronnes

que pour les cœurs capables de ce pardon généreux et de cet héroïque amour.

Mais, ô douleur ! une loi si sainte, et qui honore si fort notre religion, n'a pu faire encore que des prévaricateurs. Non-seulement on ne s'y soumet pas, on la condamne dans le fond de l'âme ; et parce qu'en effet il n'y a point de loi qui trouve plus d'opposition dans la nature corrompue, tantôt on la taxe d'injustice, en ce qu'elle exige pour un ennemi un amour dont on le juge indigne, tantôt on la regarde comme une loi pernicieuse, nuisible au repos, à l'honneur ou à l'intérêt, tantôt enfin on la met au nombre de ces lois de surégogation qui n'obligent point indispensablement, et dont on suppose que la difficulté justifie la prévarication. Trois illusions, mes frères, que je vais combattre, en établissant premièrement la justice de la loi de l'amour des ennemis, en vous montrant ensuite les avantages de cette même loi, et en vous convainquant en troisième lieu de la nécessité de lui obéir. Cette loi est juste, ce sera mon premier point ; elle est favorable à tous vos intérêts, ce sera le second ; elle est de plus indispensable et de nécessité de salut, ce sera le troisième. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

C'est une erreur, mes frères, assez ordinaire de regarder le précepte du pardon des injures et de l'amour des ennemis comme une loi toute nouvelle, et qui n'a d'autre fondement que la volonté de Jésus-Christ qui nous l'a imposée. Il est vrai que depuis que cet Homme-Dieu nous l'a si clairement signifiée, et qu'il a fourni de plus à notre obéissance de si puissants motifs, soit par son propre exemple, soit par tout ce qu'il a fait pour nous, l'obligation de la loi en est devenue bien plus étroite, et le violement bien plus punissable ; mais quelque force qu'elle reçoive de l'autorité de ce divin législateur, elle a d'ailleurs un fondement si juste, qu'avant même sa publication on ne pouvait sans injustice refuser à un ennemi le pardon et l'amour qu'elle nous commande.

En effet, mes frères, pour avoir de justes motifs de le haïr, il faudrait que vous les trouviez ou dans sa personne, ou dans les injures que vous prétendez en avoir reçues. Or, selon les principes de la religion, et sa personne et ses injures même ne vous offrent que des motifs d'amour et une source de bénédictions.

1° Considérez-le d'abord dans sa personne. N'est-il pas comme vous l'ouvrage de Dieu, formé à son image et à sa ressemblance ? Ne reconnaissez-vous pas dans toutes les facultés de son âme et dans tous les dons naturels dont il est orné, les traits de la toute-puissance de son Créateur, tous les symboles de ses perfections, tous les caractères de sa divinité ? Sa vocation à l'éternelle béatitude, le pouvoir de devenir enfant de Dieu, héritier de son royaume et de sa gloire, son élection enfin que vous

devez supposer, n'est-elle pas un gage de l'amour éternel de son Créateur ? Et comment osez-vous haïr celui que Dieu a aimé, jusqu'à sacrifier pour lui son propre Fils ? Vous haïssez donc Dieu lui-même, puisque vous haïssez sa créature et son ouvrage. Vous êtes donc vous-même l'ennemi de Dieu, puisque vous l'êtes de celui qui porte son image et sa ressemblance. Vous condamnez donc en Dieu sa bonté, son amour, l'abondance de ses miséricordes, puisque vous ne pouvez souffrir celui sur lequel il les a déployées.

Mais si vous considérez en la personne de cet ennemi les nœuds qui le lient à vous et à Jésus-Christ même, combien votre haine vous paraîtra-t-elle encore plus injuste ? Quant aux nœuds qui le lient à vous, en connaissez-vous de plus étroits que ceux qui unissent les membres d'un même corps ? Car n'êtes-vous pas tous les membres les uns des autres ? N'avez-vous pas, dit saint Paul, tous été baptisés dans le même esprit ? Ne participez-vous pas tous au même pain, n'avez-vous pas tous reçu le même breuvage, pour n'être tous ensemble qu'un même cœur et une même âme ? Quelle honte donc de haïr celui avec qui vous avez un si étroit rapport ; et comment ne voyez-vous pas qu'en rompant l'union que la grâce et les sacrements avaient mise entre vous, vous vous frustrez vous-mêmes de tous les fruits qui en devaient naître, que vous renoncez à la participation des mérites communs, que vous vous excommuniez même véritablement, puisque le corps des fidèles étant indivisible, c'est se retrancher réellement de leur société, que de n'en vouloir point avoir avec l'un d'entre eux !

Vous faites pis encore, vous rompez avec Jésus-Christ même en rompant avec l'un de ses membres. Il vous en avertit assez en vous déclarant qu'il ne fait qu'un corps avec chacun d'eux, et qu'ils lui sont tous si étroitement unis, qu'une injure faite au moindre d'entre eux est une injure faite à lui-même : *Quod fecistis uni de minoribus his, mihi fecistis*. En vain prétendez-vous un jour vous justifier sur une intention bien différente, dans le même sens qu'il dira aux uns : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'étais dans le besoin, et vous ne m'avez pas secouru ; il vous dira à vous : J'étais moi-même ce prochain que je vous commandais d'aimer, et vous m'avez haï. J'étais ce frère à qui j'exigeais que vous pardonniez, et contre lequel vous avez poursuivi votre vengeance : *Quod fecistis uni de minoribus his, mihi fecistis*.

Mais quoi ! nos ennemis n'ont-ils pas perdu par leurs injustices tous les rapports qu'ils avaient avec Jésus-Christ, et les motifs sur lesquels nous les haïssons ne les rendent-ils pas à lui-même assez odieux ? Ah ! mes frères, que Jésus-Christ juge peut-être bien autrement que vous, de ce que vous appelez leur injustice ! Car enfin, ce n'est pas à votre amour-propre à en décider. Peut-être, il est vrai, ont-ils offensé votre amour-propre,

soit en traversant vos projets ambitieux, soit en vous disputant des droits qui ne vous appartiennent pas, soit en invectivant avec sujet contre votre conduite, soit en ne servant pas selon votre gre vos passions différentes. Mais l'injustice n'est-elle pas plutôt de votre côté que du leur? Sont-ils obligés de sacrifier leurs devoirs à vos prétentions et à vos caprices, d'assujettir leur conscience à vos fantaisies, de prêter la main à tous vos désirs sans égard à leurs propres lumières qui les désapprouvent? Saint Paul autrefois se plaignait aux Galates d'avoir encouru leur inimitié, en leur disant la vérité : *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis*. Mais votre ennemi n'aurait-il point lieu de se plaindre à vous de ne s'être attiré votre haine que pour n'avoir pas voulu favoriser vos propres injustices, pour avoir traversé des entreprises téméraires et nuisibles à votre salut, pour s'être déclaré contre vos mauvais déploiements, pour vous les avoir reprochés peut-être avec trop de force et de sincérité? *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis*.

Mais quand l'injustice dont vous vous plaignez serait tout entière du côté de votre frère, que de raisons peut-être l'excusent auprès de Dieu! La droiture de son cœur, ses intentions que vous ne connaissez pas, et dont Dieu seul est le juge, quelques préoccupations involontaires qui lui ont fait voir les choses par une autre face, et qui l'ont séduit sans le rendre coupable; la charité enfin qui habite en son âme, et qui couvre la multitude de ses péchés. Et au surplus ne vous flattez pas que Dieu pèse les injures que vous fait le prochain dans la balance de vos jugements, et au poids de votre amour-propre. Oh! qu'elles seraient énormes, s'il les mesurait toujours à votre délicatesse! il n'y aurait plus dès lors de châtiments assez sévères pour les punir. C'est selon ce qu'elles sont en elles-mêmes que Dieu les considère, ou plutôt selon les dispositions du cœur et le plus ou le moins de malice de celui qui vous fait l'injure. Comment donc, sans connaître ses dispositions, pouvez-vous le haïr avec quelque justice? Ne vous exposez-vous pas dès lors à excéder dans la haine, et à haïr même ce qui au fond ne serait digne que de votre estime?

Mais je suis sûr, dites-vous, de l'iniquité de mon ennemi; et les témoignages qu'il m'en a donnés sont trop évidents, pour pouvoir la révoquer en doute. Je le veux, mon frère; mais êtes-vous sûr que votre ennemi persévérera dans son iniquité? Ah! quelle témérité à vous de juger digne de votre haine celui qui peut-être vous passera bientôt en justice et en sainteté, qui dans l'ordre de la prédestination est peut-être un objet de l'amour de son Dieu, et que vous-même vous serez peut-être obligé d'aimer éternellement! Méchant aujourd'hui tant qu'il vous plaira, tant qu'il est dans ce monde, n'est-il pas dans la voie de la pénitence? Est-il pécheur si désespéré qu'il ne soit plus possible à la grâce de le convertir, et le sang de Jésus-

Christ, assez efficace pour effacer tous les péchés du monde, le serait-il trop peu pour effacer celui de votre ennemi? Ce que vous pourriez, ce semble, plus raisonnablement alléguer, c'est qu'au moins actuellement il est ennemi de Dieu et dans la voie de la damnation. Mais n'est-ce pas là plutôt un motif de le plaindre que de le haïr? Et si vous aviez quelque charité, ne devriez-vous pas l'employer tout entière à fléchir en sa faveur la colère de Dieu, bien loin de songer à poursuivre la réparation d'une injure, qui retombe bien moins sur vous que sur votre frère, et à laquelle vous ne devriez être sensible que pour les intérêts du Dieu qu'elle offense, et du coupable à qui elle cause un si funeste préjudice?

Et après tout, mes frères, quel que puisse être votre ennemi aux yeux de Dieu, en est-il moins le ministre de ses volontés sur vous, et quel que soit le motif qui le porte à vous persécuter, agit-il tellement de lui-même, que Dieu ne se serve de lui comme d'un instrument, ou pour mettre à l'épreuve votre patience, ou peut-être pour vous châtier, et vous faire expier un nombre infini de péchés, qui de votre part sont encore sans réparation? Dieu lui-même, dans ses Écritures, n'appelle-t-il pas nos ennemis les exécuteurs de ses volontés, les ministres qu'il s'est singulièrement consacrés pour les exercer? *Ego mandavi sanctificatis meis*. Qui êtes-vous donc pour vous soulever contre le ministre de Dieu, ou, pour mieux dire, contre Dieu lui-même, quand il vous frappe par son ministre? Ainsi pensait le saint roi David, quand, obligé de fuir devant le perfide Absalon, l'insolent Semei le chargeait de malédictions. Laissez-le faire, dit-il à l'un de ses officiers qui se préparait à le venger, laissez-le faire, car le Seigneur a commandé à Semei de maudire David, et qui osera lui demander raison de ce commandement? *Dimitte eum ut maledicat; Dominus enim præcepit ei ut malediceret David, et quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit?* Ce n'est donc pas dans la personne d'un ennemi que vous pouvez trouver de justes motifs de haine et de vengeance; mais ne sera-ce point dans le mal qu'il vous fait, et dans l'injure même que vous en avez reçue?

2^e Je consens, mes frères, que nous l'examinions, et pourvu que vous vouliez bien ne consulter sur ce point d'autres règles que les lumières de la foi et les maximes du christianisme, j'ose me promettre que vous trouverez bientôt dans ce prétendu mal plus de motifs de reconnaissance que de vengeance et de ressentiment. Estimons le ce mal par rapport aux biens qui nous sont les plus chers, et dont la perte nous est ordinairement plus sensible, tels que sont nos richesses, notre réputation et notre vie.

Je hais cet ennemi, dites-vous, parce qu'il en veut à mes biens et à ma fortune, qu'il n'aspire qu'à me dépouiller, qu'il est sur le point de me réduire à la dernière misère. Hé bien! mon frère, que vous ôterait-il? Des trésors périssables, sujets aux vers et à

la ronille, que la mort tôt ou tard doit vous enlever, les aliments de la cupidité et de l'avarice, des richesses que Jésus-Christ a mille fois maudites. Que vous ôtera-t-il ? ce qui corrompt aujourd'hui votre cœur, ce qui le fixe vers la terre, ce qui le vide de l'amour de son Dieu, ce qui le détourne de la recherche des véritables biens, ce qui l'empêche de les acquérir. Que vous ôtera-t-il ? ce qui multiplie vos obligations, ce qui embarrasse et charge vos comptes, ce qui rendra votre jugement bien plus rigoureux, ce qui vous fera déclarer peut-être un économe prévaricateur, un dispensateur infidèle. Supposons que votre ennemi vous a déjà fait tout le mal qu'il médite. Hé bien ! vous voilà dans le rang de ceux que Jésus-Christ a béatifiés. Tous ces anathèmes fulminés contre les riches attachés à leurs biens ne vous regardent plus. Vous nous entendrez dire désormais sans en être troublé qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le ciel. Saint Jacques aura beau crier : Riches, pleurez, poussez des sanglots et des hurlements, dans la pensée des maux qui vont fondre sur votre tête ; vous demeurerez tranquilles et en sûreté. Libre de tous les devoirs inséparables de la condition des riches, vous n'aurez plus à craindre les châtimens qui en suivent l'omission. L'embarras de déterminer le superflu, et d'en faire l'usage ordonné, ne vous jettera plus dans le danger de la prévarication. Les péchés d'avarice, d'usure, de prodigalité, ne fourniront plus de matière à vos examens ni à votre jugement. Vous n'aurez plus de chaînes qui vous attachent à la terre, plus d'obstacles à la recherche des biens du ciel, plus d'héritage, plus de patrie que le séjour des bienheureux. Est-donc là un mal qui vous doive irriter si fort contre l'ennemi qui vous l'a procuré, ou qui songe à vous le procurer ?

Vous me direz peut-être que la pauvreté a ses tentations et ses risques, qu'elle est sujette à l'impatience, aux défiances et aux murmures. Il est vrai ; mais alors le mal viendrait de vous, et non pas de votre ennemi ; c'est de votre fonds que sortiraient ces plaintes, ces murmures, ces défiances, et c'est à vous-même qu'il faudrait imputer le mauvais usage d'une condition sainte et sanctifiante, condition que Jésus-Christ a préférée à celle des riches, qu'il a honorée, consacrée par le choix volontaire qu'il en a fait, à laquelle il a attaché ses plus précieuses grâces, qu'il a rendue une source de bénédictions, un gage de salut ; condition enfin qui avec vos prétendus dangers est mille fois moins dangereuse que celle des riches.

Mais c'est peut-être contre votre réputation que conspire votre ennemi, et vous me dites, pour justifier votre haine, que la réputation vous doit être plus chère que tous les biens du monde. Je ne vous en désirai pas, mon cher frère, si vous l'entendez comme Salomon, qui l'avait dit avant vous : *Melius*

est nomen bonum, quam divitiæ multæ. Mais je pourrais vous demander d'abord de quelle espèce de réputation vous me voulez parler ; car si celle qu'on vous enlève ne regardait que certaines qualités profanes, et du genre de celles que la vanité seule a consacrées, je vous réduirais bientôt à m'accorder qu'il y aurait plus de bien que de mal à en être privé. Mais sans insister sur ce point, j'aime mieux supposer que votre réputation n'a pour fondement que des qualités véritablement estimables ; et je sais qu'en la supposant telle, vous êtes redevable et à Dieu et à votre prochain de sa conservation : à Dieu que vos vertus glorifient, à votre prochain qu'elles édifient, et à vous-même qu'elles justifient. Cependant si Dieu vous tenait quitte de votre réputation tant à son égard qu'à l'égard de votre prochain, penseriez-vous perdre beaucoup pour votre compte en perdant l'estime des hommes ? vous ôtent-ils les vertus en vous ôtant la réputation de les posséder ? Non, sans doute. Que vous ôtent-ils donc ? une certaine estime qu'ils accordent indiscrètement à qui bon leur semble, et qui n'a d'ordinaire d'autre fondement que leurs caprices et leurs préjugés. Que vous ôtent-ils ? une certaine idée qu'ils s'étaient formée de vous, et qui, si elle était juste, était plutôt leur bien que le vôtre ; c'est-à-dire, qu'ils se privent eux-mêmes des bonnes impressions que l'image de vos vertus pouvait faire en eux, et qu'ils vous en abandonnent tout le fruit. Que vous ôtent-ils encore ? une tentation de complaisance en vous-même, une occasion d'abuser de vos bonnes qualités, et d'en perdre tout le mérite en vous en attribuant la gloire, ou en ne recherchant que celle qui vient des hommes.

Mais je veux encore que l'estime qui vous en revenait ne vous fût point nuisible : comparez la perte de ce bien avec le gain par lequel Dieu saura le compenser. Heureux, dit-il dans son Evangile, et mille fois heureux, quand les hommes médieront de vous, quand ils débiteront contre vous mille calomnies ! Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in calis.* Ah ! mes frères, si notre félicité dans le ciel doit être d'autant plus immense que nos ennemis auront semé contre nous de médisances plus atroces, si notre gloire éternelle doit croître à proportion de la malignité de leurs impostures, si à la perte de notre réputation dans l'esprit des hommes, est attachée l'estime que les saints, les anges, et Dieu lui-même fera de nous, est-il juste de traiter d'ennemis et de haïr ceux qui nous préparent de si grands biens ?

Restent donc pour unique motif apparent de vengeance et de haine, les entreprises qu'ils formeraient contre notre vie ; et c'est surtout à cet égard, qu'on a peine à se persuader qu'il soit injuste de les haïr. Cependant, si le mal qu'ils peuvent nous faire en nous ôtant la vie ne mérite pas que nous

les craignons, comment mériterait-il que nous les haïssions? Or, Jésus-Christ ne nous défend-il pas de craindre ceux qui ne peuvent faire mourir que le corps, et qui n'ont aucun pouvoir sur notre âme? *Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere.* Ne s'ensuit-il pas de ce que la mort n'est point un mal à craindre, qu'elle ne peut être un sujet légitime de haïr ceux qui voudraient nous la procurer? Qu'est-ce en effet qu'un chrétien qui meurt, surtout en pardonnant à un ennemi? C'est un homme qui passe subitement d'une vie d'autant plus dangereuse, qu'elle était plus douce, à un état immuable de gloire et de félicité, qui, libre de tous les obstacles qui rendaient son salut douteux et incertain, prend à jamais possession de la souveraine béatitude; qui, au lieu des craintes et des justes terreurs auxquelles la plus sainte vie est toujours sujette, n'aura plus en partage que des joies ineffables et des délices sans bornes. C'est un homme qui va être enivré des richesses surabondantes de la maison du Seigneur, qui va se plonger, se perdre, s'abîmer dans le torrent des voluptés éternelles. C'est où tend le mal et le plus grand mal que lui puisse faire son ennemi.

Or, encore une fois, y a-t-il là de quoi le haïr? Ah! si de ce haut point de gloire et de béatitude où la violence d'un ennemi vous aurait élevé, vous le voyiez sur la terre confus de son crime, craindre les effets de votre ressentiment, ne lui diriez-vous pas, comme autrefois Joseph le dit à ses frères quand ils le conjuraient d'oublier l'attentat qu'ils avaient commis contre sa personne : Ne craignez rien, vous aviez voulu, il est vrai, me faire du mal; mais Dieu a fait tourner à ma gloire tous vos mauvais desseins, et sans vous je ne serais point monté à ce degré de puissance où vous me voyez maintenant : *Vos cogitastis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum, ut exaltaret me, sicut in presentiarum cernitis.* Mais ce que vous diriez alors à cet ennemi, votre cœur ne devrait-il pas le lui dire dès maintenant, et ne devriez-vous pas d'autant plus l'aimer, que les maux qu'il vous a faits et qu'il veut vous faire vous procurent des avantages plus considérables?

Convenez donc, mes frères, que ni dans la personne de vos ennemis, ni dans ce que vous appelez leurs injures et leurs mauvais offices, vous ne pouvez trouver des motifs légitimes de les haïr, et encore moins de vous venger d'eux. Concluez ensuite que la loi qui ordonne de leur pardonner et de les aimer est une loi juste. J'ajoute encore quelle est une loi favorable : et voici le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce ne serait pas assez, mes frères, pour porter un vindicatif à pardonner les injures et à aimer ses ennemis, que de lui représenter la justice de la loi qui l'y oblige. Tant qu'il la regardera comme une loi rigoureuse, et contraire à ses intérêts, il se soulèvera

toujours contre elle, et penchera toujours à lui désobéir. Voici quels sont ses préjugés les plus ordinaires. Il est dur, dit-il, de pardonner, il est honteux de pardonner, il est dangereux de pardonner. J'oppose à ces préjugés trois autres propositions bien plus véritables, et je dis que le ressentiment d'une injure est toujours pénible et amer, que la honte l'accompagne toujours, qu'il est toujours funeste de le satisfaire. De là vous conclurez aisément combien est favorable la loi qui ordonne de pardonner.

Premièrement, le ressentiment d'une injure est toujours pénible et amer. J'en ai d'abord pour autant de témoins tous ces vindicatifs dont l'Ecriture sainte nous cite l'exemple. A peine le malheureux Caïn eut-il formé l'horrible dessein de se venger de l'innocent Abel, qu'une sombre tristesse s'empare de son âme, et répand la pâleur sur tout son visage, jusque-là que Dieu lui-même semble en être surpris, et ne dédaigne pas de lui en demander la cause : *Quare iratus es, et cur concidit facies tua?* Si l'impie Esaü conçoit la même haine contre son frère Jacob, son cœur se livre à la même mélancolie, il pousse des rugissements, dit l'Ecriture, la vie de son père lui devient à charge, et il en compte amèrement les jours, dans l'impatience de faire mourir Jacob : *Veniet dies luctus patris mei, et occidam Jacob fratrem meum.* Dès que l'infortuné Saül laisse entrer dans son âme une basse jalousie contre David, tout l'éclat de son trône ne saurait le consoler de la réputation que s'est acquise ce jeune guerrier. Cet ami, ce serviteur fidèle lui cause seul plus d'inquiétudes que tous les Philistins ensemble. Son noir chagrin se transforme au fond de son âme en un esprit malin, qui le tourmente par intervalles, et il faut que David lui-même joue de la harpe pour le soulager. Quels témoignages encore de ces troubles amers que la haine d'Absalom contre son frère Amnon, et celle d'Aman contre Mardochée?

Mais qu'est-il besoin d'exemples où l'expérience commune et le sentiment du cœur déposent si constamment? J'en appelle à vous-mêmes, vindicatifs. Depuis que vous avez conçu cette haine mortelle contre votre ennemi, avez-vous pu goûter une véritable paix? De quels troubles au contraire ne vous êtes-vous point sentis agités? L'outrage que vous supposez avoir reçu ne se présente-t-il pas sans cesse à votre esprit? Ne vient-il pas mille fois vous distraire dans vos plus sérieuses occupations, ne vient-il pas surprendre et corrompre la joie de vos plus honnêtes délassements? Ingénieux à aigrir vous-même votre inquiétude, vous grossissez dans votre imagination l'affront qui vous a été fait; ou, pour mieux dire encore, vous en réalisez le vain fantôme, et le faites plus ou moins odieux, à proportion de votre délicatesse. Vous prêtez à votre ennemi des intentions qu'il n'eut jamais; vous supposez à votre gré ses vues et ses pensées. La colère qui couve en votre âme jette quelquefois sur votre visage de subites

altérations; elle articule dans votre bouche des menaces qui se perdent dans l'air, elle vous met en fureur contre un ennemi absent et hors de portée. Vous rougissez ensuite de votre illusion, et vous vous reprochez à vous-même un si honteux délire.

C'est pour vous délivrer de ces tristes agitations que vous formez quelquefois le dessein de vous faire raison à vous-même. Vous espérez recouvrer le calme, en vous vengeant de votre ennemi; mais dans quelles perplexités ne vous jette point encore ce nouveau projet! Que d'obstacles en traversent l'exécution! C'est un homme puissant et accrédité, qu'il est dangereux d'attaquer; c'est un ennemi vigilant qui se défend toujours à son avantage; et quand même il succomberait, quelles funestes suites ne présenteriez-vous point de votre vengeance? Vous pourriez peut-être, comme l'infortuné Samson, ébranler les colonnes, et faire tomber les voûtes sur la tête de vos ennemis; mais ne serez-vous point enseveli avec eux sous les mêmes ruines? L'exemple de tant de malheureux, à qui la vengeance a si mal réussi, vous trouble et vous effraye. Vous craignez avec justice les conséquences d'un coup d'éclat. Les reproches de tout un public ou la perte de votre fortune en sera peut-être l'unique fruit. Toujours tremblant, toujours en garde contre les entreprises d'un ennemi désespéré, vous vous considérerez dans le sein de votre famille comme un voyageur égaré au milieu des bois les plus dangereux. La haine que vous allez allumer ne s'éteindra pas avec votre vie, elle passera jusqu'à vos enfants, et de vos enfants à vos neveux les plus reculés.

Sont-ce là ces délices, ces charmes du ressentiment et de la vengeance? Comment se peut-il faire que vous vous abusiez si grossièrement à votredésavantage, et que, non content de prononcer contre votre propre expérience, vous agissiez encore si directement contre votre repos et tous vos intérêts? Quoi! vous qui partout ailleurs avez tant de soin d'écarter de votre esprit tout ce qui peut altérer sa tranquillité, qui ne l'appliquez qu'avec tant de peine à des objets sérieux, quelque utiles et importants qu'ils soient, vous consentez pour une injure imaginaire de le livrer aux plus noirs soucis, et vous sacrifiez volontiers aux transports d'une haine injuste le calme de vos jours, et souvent votre vie même. Ah! si pour recouvrer le repos dont vous vous êtes privé, il vous fallait entreprendre de pénibles voyages, donner de grandes sommes, vous séparer quelques mois ou quelques années de vos amis, de tous vos plaisirs, et vous assujettir aux plus durs travaux, que feriez-vous de plus que ce que font la plupart des hommes pour acheter ce même repos? Mais ce n'est point ce qu'on vous demande; on exige seulement de vous que vous oubliiez cette injure, que vous étouffiez ces ressentiments, que vous vous reconciliiez avec cet ennemi, que vous repreniez pour lui des sentiments de paix et de charité; et voilà vos chagrins

dissipés, vos inquiétudes finies, votre tranquillité revenue.

Interrogez, si vous ne m'en croyez pas, ces personnes autrefois ennemies, et que la piété a enfin réconciliées. De quel poids ne vous diront-elles point qu'elles se sont délivrées en dépouillant leur haine? Il leur fallait prendre mille précautions pour ne point se trouver ensemble: leurs yeux craignaient de se rencontrer. Quel embarras quand le hasard les avait conduites au même lieu? Maintenant elles se voient avec tranquillité, avec joie, elles se félicitent mutuellement d'une réunion qui les met au large et leur rend le calme.

Secondement. Mais, dira-t-on, qu'il soit plus doux de pardonner, il est plus glorieux de ne pardonner pas, puisqu'une injure reçue et non réparée est une tache dans le monde qui ne peut s'effacer que par la vengeance. C'est là ce malheureux préjugé qui règne surtout parmi les nobles, qui a fait autrefois tant de ravages, et qui n'en ferait pas moins aujourd'hui, si la crainte du châtiement n'en arrêtaient les effets tragiques; préjugé d'ailleurs aussi insensé qu'il est funeste. Car enfin, mes frères, en quoi faites-vous donc consister cette gloire prétendue que vous trouvez à vous venger? Est-ce dans l'action même de la vengeance, ou seulement dans l'idée qu'il a plu à quelques furieux de s'en former?

Dans l'action même, quoi! mes frères, il est glorieux de céder aux transports d'une passion cruelle, il est glorieux de se laisser vaincre par sa colère, de se rendre l'esclave de ses ressentiments, de renoncer à cet empire que Dieu a donné à l'homme sur tous ses mouvements, et dont il l'établissait le maître, quand il lui disait: Vos passions vous seront soumises, et vous dominerez sur elles: *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius*. Il est glorieux, dis-je, de renoncer à ce privilège, qui distingue l'homme des animaux, et qui nous rend en quelque degré semblables aux anges et à Dieu même? Il est glorieux enfin de livrer son âme à cette passion brutale, qui fera pendant toute l'éternité le caractère et le supplice des démons? Il est donc glorieux aussi de céder à toutes les autres passions, de se laisser dominer par l'avarice, de se livrer à l'intempérance, de se plonger dans toutes sortes de voluptés. Mais, dites-vous, c'est que la vengeance est la passion des grandes âmes. Oui, mes frères, et c'est aussi celle des tigres et des léopards. On les voit, comme vous, faciles à s'irriter, se jeter les uns sur les autres et se déchirer. S'il est beau de ressembler à ces animaux féroces, il est beau sans doute de se venger, et la vengeance est la passion des grandes âmes. Etrange stupidité des hommes, de se faire honneur de ce qui leur donne plus de conformité avec les animaux, et de traiter de belles passions les qualités honteuses qui leur sont communes avec eux! Oh! que le prophète l'avait bien dit, que dès que l'homme s'est vu distingué par tous les caractères

les plus honorables, il a perdu l'intelligence, qu'il a pris pour modèle les bêtes brutes et s'est rendu semblable à elles : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*

Ah ! si vous étiez capables, cœurs lâches et sans honneur, de concevoir ces nobles sentiments qu'inspire la vraie grandeur, vous laisseriez aux âmes vulgaires à ressentir vivement les injures et à en poursuivre la réparation. Plus l'affront que vous auriez reçu serait sanglant, et plus il vous paraîtrait beau de le pardonner. Au lieu de vous abaisser jusqu'à la condition des bêtes, en cédant lâchement à votre colère, vous vous élèveriez au-dessus des conquérants, en triomphant généreusement de vous-mêmes et de votre haine. Vous seriez honteux de penser moins dignement du pardon des injures au milieu du christianisme, que cet orateur païen, qui faisait plus d'honneur à César d'avoir su vaincre sa colère à l'égard d'un ennemi, que de s'être rendu maître de l'empire du monde. Vous en croiriez au moins au Saint-Esprit lui-même, qui nous assure que l'homme patient est préférable aux héros, et que celui qui commande à son propre cœur l'emporte sur le conquérant des villes : *Melior est patiens forti viro, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* D'illustres modèles vous exciteraient encore à ce pardon généreux. Vous verriez dans l'Égypte un Joseph, le premier après Pharaon, qui, non content de pardonner à ses frères les injures qu'il en avait reçues, les comble encore de mille biens, et partage avec eux toutes ses richesses. Vous verriez un Moïse que Dieu lui-même s'offre à venger des insultes répétées d'un peuple ingrat, n'employer son crédit auprès de lui qu'à demander grâce pour le même peuple. Vous verriez un David, maître deux fois de la vie de Saül son persécuteur, le laisser généreusement échapper, malgré les sollicitations de ses officiers, et venger ensuite sa mort par celle de l'Amalécite qui lui apportait sa tête. Vous verriez des empereurs chrétiens, des Théodose signer de leur main triomphante la grâce des peuples qui les avaient outragés. Et si les héros ne suffisaient pas à votre grand cœur, vous trouveriez en Dieu même un modèle capable de le flatter. Vous affecteriez de ressembler à ce Dieu, qui n'est bon, dit saint Augustin, envers ses ennemis, que parce qu'il est grand, qui n'est patient dans les injures qu'il en reçoit, que parce qu'il est tout-puissant ; à ce Dieu qui fait également lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui verse sa rosée avec une égale abondance sur les justes et sur les injustes.

Mais je vois ce qui vous arrête ; ce sont les préventions populaires, c'est la crainte de passer pour lâches dans l'esprit de ceux qui mettent le courage à se venger. O l'illustre témoignage d'une âme vraiment généreuse, de dépendre des préventions populaires, d'assujettir le point d'honneur aux caprices des maximes et des usages ! Et voilà,

O mon Dieu ! dans la balance de leurs jugements, quel poids l'emporte sur tous vos conseils. Mais vous sur qui les pensées des hommes font plus d'impression que celles de Dieu, avez-vous consulté tous les hommes, et n'y aurait-il sur ce point aucun partage de sentiment ? Tous les chrétiens s'accordent-ils à établir le véritable honneur dans le ressentiment et dans la vengeance ? Mais c'est au plus grand nombre que nous nous en rapportons. Hé ! mes frères, le plus grand nombre ne fut-il pas toujours celui des insensés ? Et êtes-vous sages de vous ranger dans le parti de ces derniers ? Laissez la crier, cette misérable multitude, ou plutôt faites-la taire par des témoignages bien plus certains de votre courage ; et si le prince vous le commande, marchez à leur tête dans les combats ; étonnez par d'héroïques exploits leur suspecte et fausse valeur : et venez-ensuite, le front couronné de lauriers, pardonner à un ennemi, vous verrez bientôt vos injustes critiques changées en respectueux admirateurs ; et peut-être aurez-vous la gloire d'étouffer autant d'inimitiés que votre exemple aura eu de témoins. Peut-être, en effet, n'attend-on aujourd'hui qu'un modèle digne d'être imité ; qu'il y en a qui gémissent sous le joug de cette malheureuse loi de se venger d'un ennemi, au péril même de leur fortune ! Secouez le premier ce jong, interrompez ce maudit usage. Plus votre rang est distingué, plus votre exemple aura de poids ; il sera suivi de tous ceux qui, comme vous, aspirent à la solide vertu et à la vraie valeur. La vengeance ne sera plus que la passion des lâches, et l'oubli des injures sera la marque des grandes âmes.

3^e Mais enfin, direz-vous, il est dangereux de pardonner, et la loi qui l'ordonne semble ouvrir la porte à toutes les injustices des méchants, que la crainte d'être réprimés n'arrêtera plus. Dites plutôt, mes frères, qu'elle met un frein à toutes les violences des vindicatifs, que la liberté de venger leurs injures emporterait aux derniers excès. Car je vous demande, à vous qui craignez que les injustices ne s'accumulent sur la loi du pardon et de l'amour des ennemis, si vous n'avez pas des juges et des magistrats pour réprimer les méchants, et venger vos injures ? Ah ! si'il vous était permis de vous faire raison à vous-même, ce serait donc en vain que le prince porterait l'épée et qu'il communiquerait son autorité à toutes les puissances qui relèvent de lui. Et comment ne voyez-vous pas qu'en usurpant leurs fonctions et vous attribuant leurs droits, vous offensez leur autorité, et tombez dans la prévarication de ceux dont saint Paul a dit que qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et se précipite dans la damnation ?

Ce n'est donc pas contre les injustices des méchants qu'il s'agit de se prémunir, puisque les puissances de Dieu établies sur la terre y pourvoient de reste ; mais contre les violences et les excès des vindicatifs, qui, n'écoulant que leur haine, ne sont pas capables

de garder aucune mesure dans la vengeance. Or je soutiens qu'il n'y avait que la loi du pardon et de l'amour des ennemis qui pût prévenir les effets funestes de leur colère immodérée. J'en appelle à l'expérience de tout le temps qui a précédé la publication de cette favorable loi. Qu'avait produit autrefois celle qui se contentait de régler la vengeance, et cette maxime donnée aux anciens : OEil pour œil, dent pour dent. Maxime néanmoins qui, selon l'interprétation des Pères, autorisait bien moins la vengeance qu'elle ne tendait à en arrêter les excès ; maxime d'ailleurs proportionnée à la grossièreté des hommes, incapables alors de goûter une loi plus parfaite et de lui obéir ; maxime enfin qui semblait n'avoir été dictée que pour faire sentir aux hommes, par l'épreuve de son insuffisance, la nécessité de la loi évangélique, et du précepte de porter le pardon des injures jusqu'à l'amour des ennemis. Qu'avait en effet produit cette maxime, que de plus grands excès dans les vengeances ? Nous n'aurions pas besoin d'en chercher des exemples parmi les infidèles, nous en trouverions chez les patriarches mêmes, et les fureurs de Siméon et de Lévi, dans le carnage des Sichimites, n'en seraient des preuves que trop démonstratives.

Vous me direz sans doute qu'on ne voit pas aujourd'hui d'exemples d'une vengeance si excessive ; mais n'en voit-on pas tous les jours qui excèdent infiniment la grièveté de l'injure, n'en voit-on pas qui mettent le feu dans les familles entières, qui allument entre des citoyens des haines irréconciliables, qui consomment et anéantissent les maisons les plus florissantes ? On ne porte plus, dites-vous, si loin la vengeance ; mais qu'est-ce que la maxime qui exige pour la réparation d'une raillerie, ou d'une autre légère insulte, qu'on répande le sang d'un homme ? Est-ce là garder une juste proportion de peines, est-ce là même s'en tenir à la règle donnée aux anciens : OEil pour œil, dent pour dent ? On ne porte plus aujourd'hui la vengeance si loin. Il est vrai, les moyens de la satisfaire ne sont pas toujours présents ; mais le cœur en est-il moins disposé à outrepasser les bornes, dès qu'aucun obstacle ne s'y opposera ? Rappelez à votre souvenir tous les mouvements qui se sont excités dans le vôtre, pour une faible injure. Combien de fois avez-vous souhaité qu'au défaut de votre bras mille maux imprévus tombassent sur la tête de votre ennemi ? Combien de fois vous l'êtes-vous représenté surpris par la disgrâce, déchu de sa fortune, accablé sous le poids de l'adversité, et avez-vous livré vos pensées à ces douces chimères en ne vous plaignant que de leur peu de réalité ? et comment tous ces mouvements ne s'exciteraient-ils pas dans un cœur dominé par la haine ? Cette passion est-elle capable de modération ? Son caractère n'est-il pas la fougue et l'emportement ? Mais travaillez à dépandre votre cœur de cette passion effrénée, inspirez-lui pour un ennemi des sentiments d'amour et de charité, et vous arrê-

terez dès lors tous les excès et tous les désordres de la vengeance. On n'aura plus à se garantir des surprises d'un vindicatif ; on n'entendra plus parler d'embûches ni de trahisons ; on ne verra plus de citoyens faire la guerre à leurs citoyens. Toutes les querelles s'étoufferont d'elles-mêmes dès leur naissance, et le sang et les homicides n'en seront plus le détestable fruit. C'est à quoi tend la loi du pardon des injures et de l'amour des ennemis. Jugez après si cette loi n'est pas même des plus favorables. Mais il me reste encore à vous dire qu'elle est indispensable. Je vais le faire en très-peu de mots dans ce troisième point.

TROISIÈME POINT.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, du pardon des injures et de l'amour des ennemis, ne tendait qu'à en justifier la loi, et à vous la faire aimer. C'en serait assez pour des chrétiens dociles et raisonnables, et il ne serait pas besoin de donner à leur obéissance de plus pressants motifs. Mais parce que le plus grand nombre ne se conduit pas par les seules vues de la justice et de la droite raison, il faut ajouter encore que la loi du pardon des injures et de l'amour des ennemis est une loi indispensable, et d'où dépend invariablement le salut ou la damnation.

La manière et le ton d'autorité dont Jésus-Christ l'a donnée ne laisse pas la liberté d'en douter. Vous savez, dit-il à ses disciples, qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain ; et moi je vous dis : *Ego autem dico vobis*, et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, orate pro persquentibus et calumniantibus vos*. Il n'y a point de loi dans tout l'Evangile que Jésus-Christ ait plus clairement signifiée que celle-ci ; il n'y en a point qu'il ait accompagnée de plus de promesses pour ceux qui l'observeront, et de plus de menaces contre ceux qui refuseront d'y obéir.

1° Et si vous voulez savoir pourquoi l'obéissance à cette loi est si essentielle au salut, c'est d'abord parce qu'il n'y aurait point d'ingratitude plus punissable que de refuser à Dieu le juste retour que nous lui devons pour toutes les dettes qu'il nous remet ; car dès là que Dieu n'a pas besoin de nos biens, et qu'il exige toutefois de nous un témoignage de reconnaissance proportionné à une si grande miséricorde, pouvait-il mieux faire que de substituer le prochain en sa place, et de lui céder ses droits pour recevoir de nous le même pardon qu'il nous accorde ? Mais que dis-je, le même pardon ? Ah ! quelle proportion entre les offenses que le prochain commet à notre égard, et les péchés dont nous nous rendons coupables à l'égard de Dieu ! Ici c'est une vile créature que l'on attaque ; là c'est un Dieu redoutable, infini, à la majesté duquel on attende. Ici

ce sont des offenses légères et en petit nombre; là ce sont des crimes griefs et innombrables. Ici c'est une injure imaginaire qui ne nous fait aucun tort réel, qui ne nous blesse qu'à proportion de notre vanité, qui nous procurerait même des biens infinis si nous savions en faire usage, une injure d'ailleurs que nous nous sommes le plus souvent attirée par nos indiscretions, et qui, comparée aux humiliations et aux châtimens dus à nos péchés, ne devrait nous paraître injuste que parce qu'elle ne les expie pas assez; là ce sont des outrages véritables qui croissent à proportion des grâces que nous avions reçues, et d'autant plus énormes qu'il y a plus de distance entre Dieu et nous. Quelle est donc notre ingratitude, quand nous refusons à Dieu pour nos frères une miséricorde si fort au-dessous de celle qu'il nous fait à nous-mêmes?

2^e Mais la loi du pardon des injures n'est pas seulement indispensable à titre de reconnaissance, pour les dettes déjà remises; elle l'est de plus à titre de satisfaction, pour les dettes encore à remettre. Car je veux qu'il en coûte à la nature pour pardonner à un ennemi les injures qu'on en a reçues; mais n'en doit-il rien coûter pour mériter le pardon des offenses commises contre Dieu? La rémission des péchés est-elle une grâce si peu importante qu'elle ne mérite pas que nous nous fassions quelque violence pour l'obtenir? On ne refusera pas, dit-on, toute autre espèce de satisfaction. Mais c'est précisément celle que vous refusez que Jésus-Christ vous demande. Il vous déclare que c'est à celle-ci qu'il attache spécialement la grâce de votre réconciliation, qu'il ne vous pardonnera qu'autant que vous pardonneriez à vos frères, qu'il n'y aura point pour vous de miséricorde si vous ne la leur faites entière et sans restriction. Celui, dit saint Augustin, qui ne se réveille pas au bruit d'un si grand tonnerre, ne dort pas, mais il est déjà mort : *Ad tam magnum tonitruum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est*. Dites-nous donc maintenant tant qu'il vous plaira, que l'injure que vous avez reçue est la plus sanglante des injures, qu'elle attaque votre honneur ou votre fortune, que vous êtes d'un rang qui ne vous permet pas de souffrir impunément les affronts. Dites-nous que si vous ne vous vengez, vous allez passer pour un lâche, que vous êtes perdu de réputation, qu'il vous faudra quitter la profession honorable que vous exercez. Toutes vos raisons tombent après la sentence que Jésus-Christ a prononcée; et si cette sentence ne vous effraye pas, vous n'êtes pas endormi, mais vous êtes mort : *Ad tam magnum tonitruum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est*.

Mais vous-même ne la prononcez-vous pas votre sentence, quand vous dites tous les jours à Dieu : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? Ne lui ditez-vous pas au moins la manière dont vous voulez qu'il vous traite à son jugement? Et avez-vous bonne grâce

après de nous demander jusqu'à quel point vous devez pardonner à un ennemi, si ce n'est pas assez de ne point tirer vengeance de l'injure qu'il vous a faite, si vous êtes obligé encore de le voir, de l'aimer, de lui faire du bien? Quand la loi n'y serait pas formelle, quand Jésus-Christ n'aurait pas dit si précisément : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour ceux qui vous persécutent, ne vous prescrivez-vous pas à vous-même votre devoir par la demande que vous faites à Dieu : Pardonnez-nous comme nous pardonnons ; usez-en à notre égard comme nous sommes disposés d'en user à l'égard de nos frères ; que votre miséricorde ait la même mesure, la même étendue que la nôtre? C'est donc avec restriction que vous voulez que Dieu vous pardonne, puisque vous lui proposez pour modèle un pardon imparfait et plein de réserves? Vous consentez donc qu'il ne vous fasse jamais de bien, qu'il vous éloigne même à jamais de sa vue, pourvu qu'il ne se venge pas de vous, et qu'il ne vous précipite pas pour l'éternité dans l'enfer? Mais quand vous y consentiriez, ce tempérament serait-il possible de la part de Dieu? pourrait-il, sans vous haïr, ne vous point aimer, ne vous permettre jamais sa présence, sans vous condamner au feu éternel? Quelle espèce de miséricorde lui demandez-vous donc, vous qui ne pardonnez à vos frères qu'à demi? Une miséricorde impossible, une miséricorde qui ne sera autre que sa justice la plus rigoureuse, une miséricorde enfin qui, excluant votre salut, entraînera nécessairement votre damnation.

Je sais bien tout ce que l'amour-propre oppose de raisons spécieuses à ce devoir du pardon entier; je sais de quels prétextes il colore le refus de prévenir un ennemi, de faire les premières démarches d'une sincère réconciliation. Mais enfin, quels que puissent être ces prétextes, il sera toujours du devoir étroit de se comporter à cet égard selon qu'il est plus convenable aux besoins spirituels de celui qui nous a offensés, et de consulter sur ce point, non les maximes humaines ou les inspirations de l'amour-propre, mais les principes de la charité, et ce quelle exige, tant pour le salut de notre ennemi que pour notre propre salut.

Et après tout, mes frères, pouvez-vous craindre d'en trop faire pour un ennemi, après qu'un Dieu en a tant fait pour vous? Oubliez-vous à quel point vous étiez éloignés de Dieu, quand il voulut bien vous réconcilier avec lui? Oubliez-vous quel a été le prix de cette réconciliation, et de quel sang elle a été signée? L'image d'un Dieu crucifié n'offrent-elle pas à votre souvenir toute l'étendue de la miséricorde qui vous a été faite; et chaque plaie dont vous le voyez percé ne vous reproche-t-elle pas les bornes que vous voulez mettre à la miséricorde qu'il vous demande pour cet ennemi? Rassemblez, j'y consens, tous les prétextes que votre amour-propre peut vous suggérer, ou pour refuser absolument de pardonner à votre frère, ou pour

ne lui pardonner qu'à demi, ou pour vous dispenser au moins de faire les avances de la réconciliation. Exagérez tant qu'il vous plaira l'injure que l'on vous a faite; faites-nous valoir votre rang et la justice d'une réparation; insistez sur les conséquences d'un pardon absolu et offert par celui-là même qui a reçu l'injure. Que deviendront tous ces prétextes exactement comparés à la conduite de ce Dieu mourant? Chacun d'eux n'y trouvera-t-il pas sa condamnation, et pourrez-vous, en le considérant, ne vous pas reprocher à vous-même la honte de vos vaines excuses?

Aussi, mes frères, ne vous y trompez pas, c'est à cet exemple que vous serez responsables de vos dispositions à l'égard de vos frères. Que votre amour-propre imagine mille défaites pour éluder la loi du pardon des injures, vous n'éluderez jamais la force de ce divin exemple. Quand vos ennemis, pour leur impénitence, ne seraient pas reçus à s'en prévaloir, Jésus-Christ, pour les intérêts de sa gloire, l'opposerait toujours à votre dureté, et en punirait le mépris avec d'autant plus de rigueur, qu'il devait faire dans votre cœur des impressions plus profondes et plus efficaces. Fasse le ciel qu'il y produise dès à présent les effets salutaires pour lesquels il vous a été proposé, et que vous méritiez, par votre miséricorde envers vos ennemis, la miséricorde que vous attendez de la part de Dieu, et que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le jeûne.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Après que Jésus-Christ eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (Matth., IV, 2).

Voilà, mes frères, un miracle d'un ordre bien différent des autres. Que Jésus-Christ employât sa puissance pour nourrir de cinq pains une multitude innombrable de peuple, qu'il ne la mit en œuvre, pendant tout le cours de sa vie, que pour guérir des malades, ressusciter des morts, faire du bien à tout le monde, qu'il la fit même éclater quelquefois en sa propre faveur, quand il était question de se dérober du milieu d'un peuple qui voulait le précipiter, de faire échouer les projets tragiques de ses ennemis, de suspendre au moins les effets de leur haine jusqu'au moment marqué par son Père, c'était là, ce semble, ce qu'on devait naturellement attendre de sa puissance miraculeuse; mais que Jésus-Christ, dans le désert, n'usât de cette même puissance que pour faire souffrir à son corps une pénitence plus rigoureuse, qu'il ne le soutint sans aliments pendant quarante jours et quarante nuits, contre l'ordre de la nature, que pour l'affliger par une plus longue et plus austère abstinence, il faut, mes frères, qu'il fût bien important de nous engager au jeûne et à la pénitence, pour nous en donner un exemple si surprenant.

Mais si Jésus-Christ ne se soumit à cette sorte de pénitence que pour nous en marquer la nécessité, quel jugement devons-nous porter, soit de ces chrétiens rebelles qui refusent de la pratiquer, je ne dis pas comme Jésus-Christ, ni selon toute la rigueur de l'ancienne discipline, mais même avec toutes les mitigations que l'Eglise ne tolère que par indulgence, soit de ces autres chrétiens qui, la pratiquant en apparence, la corrompent en effet, et en empêchent le fruit par les mauvaises dispositions dont ils l'accompagnent? Car voilà les deux grands désordres que le relâchement et le libertinage ont rendus presque universels, et sur lesquels on ne saurait trop verser de larmes. Les uns, hardis prévaricateurs, refusent absolument d'obéir à la loi du jeûne, les autres, observateurs hypocrites, s'en tiennent dans la pratique à l'écorce du précepte, et n'y satisfont que d'une manière toute pharisaïque. Ceux-là pèchent contre la lettre, et ceux-ci contre l'esprit. Que ce soit ignorance, lâcheté ou rébellion, il faut tâcher de les instruire sur l'un et sur l'autre, je veux dire sur la lettre et sur l'esprit du précepte. Fasse le ciel que ce ne soit pas pour les rendre inexcusables, mais pour les porter à un vrai repentir et à la réparation de leur infidélité passée!

Or, j'entends par la lettre du précepte tout ce qui regarde le jeûne extérieur des aliments interdits dans ce saint temps de carême, soit pour la qualité, soit pour la quantité; et je comprends dans l'esprit du précepte toutes les autres obligations qu'il nous impose, quoique d'une manière tacite, et seulement en conséquence. Ce qui est expressément ordonné par la loi, c'est ce que j'appelle la lettre, c'est ce qui condamne les prévaricateurs; et voilà le sujet de mon premier point. Ce qui est tacitement ordonné par la loi, c'est ce que j'appelle l'esprit, c'est ce qui condamne les observateurs hypocrites; et voilà le sujet de mon second point.

En un mot, mes frères, la lettre et l'esprit de la loi du jeûne, c'est toute la matière de ce discours. Ne commençons pas sans avoir recours à la mère de Dieu

PREMIER POINT.

Il y a, mes frères, deux choses à considérer dans la lettre même du commandement du jeûne, comme dans celle de tous les autres commandements. Premièrement, l'obligation de jeûner; secondement, la manière et la forme extérieure de ce même jeûne.

1^o Quant à l'obligation de jeûner, elle est si clairement marquée, que, pour en douter, il faudrait révoquer en doute l'autorité de l'Eglise, et lui disputer le droit d'établir des lois. N'allons donc point chercher, mes frères, si le jeûne du carême est d'institution divine ou apostolique, ou s'il n'est ni de l'une ni de l'autre. Ne nous informons point dans quel siècle il a commencé à passer en loi; ce n'est pas ici le lieu de faire un examen, où la curiosité aurait peut-être plus de part que la piété. Qu'il vous suffise, enfants de l'Eglise,

du commandement que vous fait votre mère : c'en est assez pour obéir.

Mais au moins quel était le motif de ce commandement ? Si c'est vous, enfants rebelles, qui le demandez, je n'ai rien à vous répondre, sinon que le démon avant vous avait fait une question pareille : Pourquoi, dit-il à Eve, pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis ? *Cur præcepit vobis Deus, ut non comederetis de omni ligno paradisi ?* C'est ce que vous suggère aujourd'hui le même esprit de rébellion : pourquoi l'Eglise nous retranchet-elle notre nourriture ordinaire ? pourquoi ce jeûne et cette abstinence qu'elle nous impose ? Est-ce un crime d'user des aliments qui conviennent à notre nature ? Question téméraire, qui fut autrefois la cause de la perte de tout le genre humain. Mais si c'est vous, enfants fidèles, qui ne cherchez les motifs de l'Eglise que pour exciter votre zèle, et vous animer à l'obéissance, nous vous répondrons que si Dieu put autrefois exiger de l'homme innocent qu'il s'abstint du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il peut bien exiger de l'homme pécheur qu'il répare son intempérance par la mortification, sa gourmandise par le jeûne, nous vous répondrons que l'homme, en punition de sa désobéissance, ayant été condamné à se contenter de son pain, c'est-à-dire de son nécessaire, il fallait que l'Eglise rappelât cette peine à son souvenir et le fit rentrer du moins quelquefois dans cet état de privation et de retranchement dont il ne s'éloignait qu'avec trop de facilité. Nous vous répondrons que l'abstinence et le jeûne du carême ne nous sont ordonnés que comme un moyen nécessaire pour expier nos iniquités passées, apaiser le ciel irrité, nous remettre en grâce avec Dieu, nous précautionner contre la tentation, émousser, selon les termes du grand Apôtre, l'aiguillon de la chair, amortir le feu des passions, débarrasser notre âme des liens des sens, l'élever plus facilement à Dieu, la préparer à la grâce d'une véritable résurrection. Nous vous montrerons ensuite ce jeûne de quarante jours prédit et figuré dans la loi et les prophètes en la personne de Moïse et d'Elie, qui jeûnèrent ce même espace de temps ; nous vous le montrerons plus particulièrement consacré par l'exemple de Jésus-Christ, que notre Evangile nous représente après son baptême retiré dans le fond d'un désert, s'abstenant de toute nourriture pendant quarante jours et quarante nuits.

De tels exemples et de tels motifs ne justifient-ils pas assez l'Eglise dans le commandement qu'elle vous fait d'observer le jeûne du carême ? Et quand ce commandement n'obligerait pas étroitement par lui-même, ne vous suffirait-il pas, pour lui obéir inviolablement, de savoir qu'il est fondé sur des raisons si saintes et si intéressantes ?

(1) Ut quisquis diebus Quadragesimæ esum carniû præsumpserit attentare, non solum reus erit resurrectionis Dominicæ, verum etiam alienus ab eisdem diei sacra communione, et hoc illi cumuletur ad præcium, ut ipsius anni tempore ab omni esu carniû absteineat quam

Aussi était-ce l'unique motif qui anima les premiers fidèles. Plusieurs siècles s'étaient écoulés, si nous en croyons quelques auteurs, avant que l'Eglise songeât à faire un commandement exprès de l'observation du jeûne du carême : elle s'en reposait sur l'énumération qu'elle voyait dans tous ses enfants à en perpétuer la tradition. L'exemple de Jésus Christ et leur zèle pour la pénitence, leur tenait lieu de loi, et bien loin qu'on murmurât alors de l'austérité d'un carême, la ferveur en établissait de toutes parts la pluralité.

Mais enfin ces siècles heureux s'écoulèrent, et la tiédeur insensiblement en amena d'autres, qui forcèrent l'Eglise d'opposer une digue au relâchement, et d'appuyer par des lois l'austérité chancelante de son carême. Alors se tinrent divers conciles, dont les uns privaient de la communion pascale les violateurs de l'abstinence, et leur interdisaient de plus l'usage de la viande pour toute l'année (1) ; et les autres frappaient d'anathème ceux qui, sans une nécessité réelle, se dispenserait de jeûner (2). C'est ainsi que ce qui n'avait été jusque-là qu'une tradition, devint un commandement, et que l'Eglise crut devoir donner une nouvelle force à une obligation que la pratique de tant de siècles rendait d'ailleurs suffisamment indispensable.

Qu'avez-vous donc maintenant à nous alléguer, prévaricateurs, pour nous justifier votre désobéissance ? Peut-être qu'à l'égard de plusieurs autres préceptes plus enveloppés l'ignorance vous servirait d'excuse. Mais ici elle n'a point de lieu, et vous n'êtes que trop instruits du commandement pour votre condamnation. Si vous reconnaissez l'autorité de l'Eglise dans toutes les lois qu'elle vous prescrit, pourquoi désobéissez-vous à celle-ci ? et si vous ne la reconnaissez pas, pourquoi ne désobéissez-vous pas à toutes ? Vous qui peut-être imputeriez à crime de n'assister pas à la messe aux jours qu'elle vous l'ordonne, qui quelquefois la faites célébrer à vos frais, pour accommoder avec plus de liberté votre mollesse à votre dévotion, et qui vous plaindriez d'un ministre qui aurait le courage de ne se rendre pas l'esclave de vos retardements, comment n'hésitez-vous point à violer l'abstinence et le jeûne qui vous sont imposés ? Quelle est donc cette bizarre obéissance qui vous rend fidèles à un précepte et qui vous laisse tranquilles prévaricateurs de l'autre ? N'est-ce donc point la même autorité qui vous oblige le carême au jeûne et les fêtes à la messe ? Et ne savez-vous pas que violer la loi par mépris en un seul de ses articles, c'est se rendre coupable comme l'ayant toute violée ? *Quicumque totam legem servaverit, offendet autem in uno, factus est omnium reus.*

A cela vous me répondrez peut-être que si la loi du jeûne n'était pas plus difficile que l'assistance à la messe, on vous verrait également soumis à l'une et à l'autre. Voilà donc,

Concilium viii Toletanum.

(2) Si quis eorum qui exercentur absque corporali necessitate, tradita jejuniâ quæ communiter servantur, ab Ecclesia dissolvat, anathema sit. *Concilium de G.*

Ô mon Dieu ! toute l'étendue de votre pouvoir ! Commandez, et qu'il n'en coûte rien, vous serez obéi. Ô mon cher auditeur ! qu'il y a de honte dans votre procédé, et peu de sagesse dans votre défense ! Vous vous soumettriez, dites-vous, à la loi du jeûne, si le jeûne était moins pénible ; mais s'il l'était moins, l'Eglise vous en aurait-elle fait la loi ? Cette peine qui vous révolte n'est-elle pas le principal motif de son commandement ? Ah ! si votre innocence, ou le rang que vous tenez dans le monde, vous exemptait de la pénitence, nous n'aurions rien à vous dire ; mais qu'il est étrange que vous vous en dispensiez sur la raison même qui vous y doit le plus engager ! Vous qui ne pouvez voir dans toute votre vie que des péchés à expier, qui avez toujours tout accordé à la sensualité, et rien à la mortification, qui n'avez jamais reconnu d'autre loi que celle de votre amour-propre, vous surtout à qui la condition et les richesses ont toujours servi de prétextes pour vivre dans les délices et flatter votre chair, qui avez toujours ignoré la modération dans vos repas, comme dans vos autres plaisirs, voluptueux et intempérant par état ; vous d'ailleurs en qui la chair est si faible et la concupiscence si allumée, et qui, par l'empire que vous avez toujours donné à vos passions, avez tant d'intérêt à les mortifier, vous osez alléguer la peine du jeûne comme une légitime dispense. Et qui est-ce donc que la loi obligera plus que vous ? Seront-ce ces malheureux nés dans le sein de la misère, dont la vie est une abstinence et un jeûne perpétuel ? Seront-ce ces artisans à qui le travail et les sueurs peuvent à peine fournir le pain et le nécessaire ? Seront-ce ces pénitents qui usent tous les jours leurs corps par les austérités, qui ont su soumettre leur chair à l'esprit, et en qui les macérations ont presque éteint le feu de la concupiscence ? Que deviendra donc la loi du jeûne, si vous en êtes légitimement exempt ? Et qui n'aura pas plus de droit que vous à la dispense ?

Aussi sentez-vous trop bien le peu de solidité de cette première excuse pour y insister longtemps. La faiblesse de votre santé est un prétexte plus naturel, et qui vous paraît sans réplique. Ce sont donc vos infirmités, mon cher auditeur, qui vous empêchent de jeûner. Les attestations que vous nous produisez sont trop authentiques pour les contester ; que d'ailleurs toutes les apparences parlent contre vous, les apparences sont quelquefois trompeuses ; mais pourquoi ne les alléguez-vous pas, ces mêmes infirmités, quand on vous proposait, il y a quelques jours, ces parties de veilles et de bals, qu'on vous sollicitait de passer les nuits aux festins et aux jeux, d'exposer votre santé à des exercices mille fois plus pénibles que le jeûne ? Pourquoi ne les alléguez-vous pas, ces infirmités, quand on vous faisait ces défis d'intempérance, et qu'on vous provoquait à excéder toutes les bornes de la sobriété et les forces de votre tempérament.

Vous me répondrez peut-être que ce sont ces mêmes excès qui vous mettent aujourd'hui hors d'état de pratiquer le jeûne. Mais qu'il ne rougissez-vous point en le confessant, et de quel front peut-on alléguer le péché comme une raison légitime de s'exempter de la pénitence ? Mais quand il y aurait moins de honte à s'appuyer d'une telle excuse, pourriez-vous nous la faire valoir avec quelque apparence de vérité, lorsque vous-même vous n'y avez point d'égard pour tout le reste ?

Vous ne pouvez, dites-vous, pratiquer l'abstinence, et vous avez certaines faiblesses qui ne s'accroissent pas des aliments que nous vous prescrivons. Comment donc s'accroissent-elles de cette abondance et de cette variété de mets, dont votre intempérance fait encore tous les jours un usage si désordonné ?

Le jeûne, dites-vous, est contraire à votre sommeil, et par conséquent au soutien le plus nécessaire de votre santé. Comment donc n'est-elle point altérée par ces veilles également exactes, et par ces jeux prolongés toujours si avant dans la nuit ? Vos forces, dites-vous, succombent sous le poids du jeûne et de l'abstinence, et l'un et l'autre vous jettent dans des épuisements qui vous font craindre de plus funestes suites. Comment vous prodiguez-vous donc si facilement à ces plaisirs violents où le corps a besoin de toute sa vigueur, et qui sont bien plus propres à l'exténuer, que le jeûne le plus exact ? Ainsi avez-vous soin de détruire vous-même par votre conduite tous les vains prétextes que vous nous alléguez. Infirmes et languissants quand il est question de vos devoirs, vous le disputez pour vos plaisirs ou vos intérêts avec les plus robustes. Qu'il s'agisse d'arriver à un poste considérable et avantageux, on trouve dès lors dans son tempérament assez de force pour surmonter les obstacles les plus difficiles. Voyages, assiduités, contention d'esprit, travaux pénibles, rien ne coûte, rien ne rebute. Ces femmes mêmes dont la santé paraît si fragile, qu'altère la moindre agitation, ne se sentent point de tous les mouvements qu'elles se donnent dans le plaisir et dans le bal ; leur vigueur se maintient dans le dérangement et l'irrégularité de toutes leurs actions ; la nourriture la moins saine ne les altère point, dès qu'elle s'accorde avec leurs appétits. Il n'y a de mortel que le jeûne et que l'abstinence. On en doute si peu, qu'on ne daigne pas même en faire l'épreuve ; une dispense subreptice y supplée avantageusement ; c'est une ressource aisée contre la nécessité de la loi, elle justifie la rébellion, elle prévient tous les scrupules. Que n'y recouriez-vous donc aussi, chrétiens fidèles et obéissants ? Que vous en coûtait-il de vous faire la même barrière contre les remords et l'impunité ? Et vous, pasteurs de l'Eglise, que ne favorisez-vous tout votre peuple de ces exemptions efficaces ? Pourquoi vous rendre si difficiles à les accorder, s'il suffit de les avoir obtenues pour pouvoir en user légitimement ? Téméraires chrétiens, n'est-ce donc point

assez de la prévarication, sans y ajouter encore l'imposture? Hé! comment ne craignez-vous point, quand vous venez mentir à l'Eglise et au Saint-Esprit, que quelque nouvel apôtre n'exerce sur vous le même châtement qu'exerça autrefois saint Pierre sur Ananie et Saphire, qui le méritaient bien moins que vous? Il ne se fait plus aujourd'hui de ces miracles de vengeance, l'Eglise ne respire que douceur envers ses enfants, mais elle ne s'aperçoit pas moins de votre perfidie. Convaincue même que vous passeriez par-dessus ses refus, elle aime encore mieux ne pas perdre tout à fait ses droits que d'en user rigoureusement avec vous: elle fait enfin à votre égard ce que fit Dieu à l'égard de ce peuple rebelle, qui, fatigué de la manne, lui demandait de la viande à manger; elle l'accorde à votre injuste requête; mais le premier morceau n'est pas entré dans votre bouche, que la colère de Dieu s'allume sur votre tête: *Adhuc carnes erant in dentibus eorum, et ecce furor Domini concitatus in populum.*

Mais je veux que des infirmités réelles puissent vous dispenser d'une partie de la loi du carême, vous dispensent-elles de la loi tout entière? Sans doute l'intention de l'Eglise, en vous ordonnant l'abstinence et le jeûne, n'est pas de vous imposer un joug que vous ne puissiez porter, ni d'énervier votre santé par des austérités au-dessus de vos forces. Mais les dispenses qu'elle vous accorde dans le cas de nécessité excluent-elles toute sorte de mortification? N'y a-t-il point de milieu entre le violement entier du précepte et la plus rigoureuse observance? S'ensuit-il, par exemple, de ce que l'abstinence altère votre santé, que le jeûne lui soit également contraire, ou si c'est le jeûne qui l'intéresse considérablement, ne pouvez-vous pas au moins pratiquer l'abstinence? Vous savez bien sur toute autre chose user de ces sortes de tempéraments, ménager tout à la fois votre faiblesse et vos appétits, vous dédommager de la privation de certains plaisirs par l'usage de plusieurs autres. Quoi donc! la pénitence seule perdrait-elle tous ses droits pour vos plus légères infirmités? N'y aura-t-il pour elle aucune réserve, tandis que vous vous permettez d'ailleurs tant de douceurs surabondantes? Et au surplus, qu'appelle-t-on infirmités réelles? Ce n'est dans la plupart qu'une répugnance de la nature à l'austérité du carême, qu'un soulèvement de l'appétit sensuel contre les retranchements que la loi ordonne, qu'une délicatesse facile à s'alarmer à la plus légère impression de la faim et de la soif, c'est-à-dire, que l'on prend pour une infirmité réelle le sentiment pénible qu'excite en quelques-uns l'abstinence et le jeûne. Mais n'est-ce pas dans ce pénible sentiment que consiste la pénitence? Son effet ne doit-il pas être d'alliger le corps, pour le rendre plus flexible aux saints desirs de l'âme? Et voudrez-vous vous faire un mérite d'un jeûne ou d'une abstinence, dont vous ne sentiriez pas la peine?

Pussent encore les prévaricateurs s'en tenir au simple violement de la loi! mais qu'ils portent le mépris et l'audace jusqu'à la violer publiquement, qu'ils assemblent des témoins de leur prévarication, qu'ils les conviennent à s'en rendre complices, c'est là le comble de l'irrégion, c'est insulter à l'Eglise et à ses préceptes. Vous qui dans le besoin même de rompre l'abstinence, devriez rougir de cette nécessité, et cacher votre honte dans le lieu le plus reculé de votre maison, vous qui, quoique légitimement dispensé du jeûne, devriez craindre de n'avoir aucune part à la couronne de vos frères, n'en ayant point à leur combat, qui devriez au moins suppléer par d'autres abstinences à celles que vous ne pouvez faire, et nous convaincre, par le témoignage d'une plus grande sobriété dans l'usage d'une viande commune, qu'il n'y a que la nécessité qui vous réduise à vous distinguer de vos frères; vous affectez, au contraire, de mettre en évidence votre iniquité, vous l'étalez scandaleusement aux yeux du public; et comme si c'était peu de manger seul du fruit défendu, vous voulez, comme Eve, vous associer des prévaricateurs. Grand Dieu! qu'on passe rapidement de la désobéissance à l'irrégion, du violement de vos lois au mépris de votre justice! Ce n'est plus tant, ce semble, pour s'épargner les austérités de la pénitence qu'on refuse de la pratiquer, que pour ne paraître pas se mettre en peine de vos menaces; et la gloire de les mépriser n'est pas le moindre avantage que se propose l'impie.

Et en effet, ne voyons-nous pas quel progrès a déjà fait en ce point le libertinage? Il est presque honteux aujourd'hui d'observer le carême. Un homme, une femme de condition croiraient déroger, en se soumettant à la loi du jeûne et de l'abstinence. On la relève chez la bourgeoisie, d'où bientôt on la renverra chez les artisans. Tout ce qu'on peut faire en sa faveur, c'est de mêler sur sa table les viandes permises avec les défendues, et d'en laisser le choix aux plus scrupuleux.

Qu'êtes-vous donc devenus, temps heureux, où les rois mêmes et les empereurs ne rougissaient pas de donner à leurs peuples l'exemple d'un jeûne austère! Vous qui craignez de vous dégrader en obéissant à l'Eglise, êtes-vous plus qualifiés que les Théodose, les Valentinien, les Charlemagne? Ah! qu'il était beau, mes frères, de voir ces maîtres de l'univers, dans le temps même de la plus rigoureuse discipline, enchaîner encore sur elle, jeûner au milieu de leur cour avec les rois et les autres princes qui la composaient, avec autant d'austérité que les plus fervents religieux dans leurs monastères! Bien plus, ils ne dédaignaient pas de devenir eux-mêmes les prédicateurs du jeûne, et l'on vit jusqu'au dixième siècle les empereurs chrétiens en faire tous les ans l'exhortation en plein sénat, obliger tout le monde à le pratiquer, et appuyer même par

les plus sévères châtimens l'autorité de l'Eglise et leurs propres exemples.

C'était dans ces heureux siècles qu'on ne connaissait ni sexe, ni qualité, ni profession, qui dispensât du jeûne. Ne commencer à jeûner qu'après vingt et un ans, et cesser de le faire à soixante, eût été regardé alors comme une véritable infraction. Les voyageurs, les artisans, n'étaient point exemptés de la loi. Et si leurs voyages et leurs travaux devaient leur rendre le jeûne impossible, ils étaient obligés de les différer, à moins d'une nécessité absolue; de légères infirmités, toutes celles qui n'étaient point accompagnées de fièvre, ou qui n'allaient pas certainement à corrompre le sang, n'étaient point censées des exemptions légitimes. Fasse le ciel que toutes ces exceptions qu'on donne aujourd'hui à la loi soient moins des illusions que de vraies dispenses!

2^o Mais si le sentiment qui les autorise est d'un assez grand poids pour excuser de prévarication, combien au moins ceux que la loi oblige doivent-ils la dédommager par une obéissance exacte, de tout ce que lui a enlevé le relâchement! Cette obéissance consiste non-seulement à jeûner, mais à jeûner selon la forme ordonnée; c'est le second devoir renfermé dans la lettre du précepte; devoir indispensable, et qui néanmoins trouve encore plus de prévaricateurs que le premier. Si un reste de religion, une certaine bienséance en retient quelques-uns, on peut dire que leur abstinence et leur jeûne est plutôt un violement de l'un et de l'autre, qu'une véritable observance.

Que faudrait-il davantage pour les en convaincre, que de leur remettre devant les yeux la pratique constante de l'Eglise pendant près de douze siècles, leur retracer le plan du jeûne et de l'abstinence qui s'observait alors, leur montrer d'abord des chrétiens de tout sexe et de toute condition se contenter d'un seul repas, et le différer jusqu'au soir; ne s'accorder dans l'intervalle aucun rafraîchissement qui pût les aider à soutenir ce long jeûne? Les leur faire voir ensuite dans cet unique repas s'abstenant, je ne dis point des viandes défendues, mais de toutes celles qui pouvaient irriter l'appétit et flatter le goût, n'y mangeant que des racines et quelques légumes, n'y buvant que de l'eau, et même avec mesure, regardant l'usage du vin comme un violement de l'abstinence aussi criminel que l'usage de la viande; jusque-là que saint Augustin semblait dire qu'il était de précepte divin de s'abstenir également de l'un et de l'autre : *Si Quadragesima sine vino et carnibus, non superstitiose a vobis, sed divina lege servatur.*

Mais parce que vous m'allégueriez d'abord le changement de la discipline pour justifier vos relâchements, ne jugeons plus de ce que vous devez à la lettre du précepte par la pratique ancienne de l'Eglise, mais par ses motifs toujours constants et invariables. Ces motifs sont sans doute de mortifier nos appétits, et d'élever nos âmes au-dessus de nos sens et de notre chair. Voilà la fin de

la loi du jeûne et de l'abstinence. Or, mes frères, oseriez-vous nous dire que la manière dont vous observez l'un et l'autre ait quelque rapport à cette fin? Et pour ne dire qu'un mot de l'abstinence, cette liberté que vous vous accordez d'user de toutes sortes d'aliments, dès qu'ils ne sont pas nommément défendus, cette recherche, cette abondance, cette variété de mets, ces vins exquis, ces liqueurs délicieuses tendent-elles bien directement à mortifier vos sens et vos appétits? Que vent donc dire l'Eglise en défendant l'usage de la viande, si elle vous permet de la remplacer par d'autres nourritures plus capables de flatter votre goût et d'irriter votre sensualité? Sommes-nous encore sous le joug de la loi judaïque, où, par le seul motif du commandement, il fallait faire le discernement des viandes? O douleur! s'écriait saint Jérôme, comment ne rougissons-nous point de ces sensuelles subtilités, de ces superstitieux raffinements de notre intempérance, et comment osons-nous encore, au milieu de tant de délices, affecter le titre d'exacts observateurs de l'abstinence? *Proh dolor! non erubescimus istiusmodi ineptiis, nec tædet superstitionis, insuper etiam famam abstinentiæ in deliciis quarimus (Epist. ad Nepot.).*

Si maintenant nous examinons la loi du jeûne sur les mêmes motifs, en êtes-vous moins les violateurs? Je n'ai garde de toucher ici à ce que l'Eglise vous permet. Qu'il ait été inouï dans les premiers siècles de rompre le jeûne avant le coucher du soleil, et de prendre plus d'un repas; que les rois mêmes comme le peuple, au témoignage de saint Bernard, se soumissent encore de son temps à cette loi, il suffit que l'Eglise vous permette aujourd'hui d'avancer vers le midi votre repas, et d'y ajouter le soir ce que vous appelez une collation, pour vous justifier sur l'un et sur l'autre, tant que vous en demeurerez à certaines bornes. Mais quel abus ne faites-vous pas de cette condescendance? Ne perdons point de vue les motifs de l'Eglise, et dites-nous après si votre âme se trouve bien moins appesantie et bien plus capable de vaquer à la prière et de s'élever à Dieu, quand dans le premier repas vous vous êtes surchargés d'aliments, quand au lieu de vous modérer sur le nécessaire même, non-seulement vous rassasiez votre appétit pour le présent, mais que par une indigne précaution vous le munissez encore contre l'avenir; quand vous prolongez ce repas au delà des bornes que la tempérance ne permet de franchir en aucun temps, que vous le faites presque toucher à l'heure du second, que bien loin de laisser entre l'un et l'autre un intervalle suffisant, pour souffrir un peu du besoin de nourriture, vous ne laissez pas à ce besoin le loisir de se faire sentir. Quoi! mes frères, dans le temps même qu'on se contentait d'un seul repas, après avoir porté d'un soir à l'autre tout le poids du jeûne, on aurait cru le violer en accordant à sa faim et à sa soif tout ce qu'elle demandait : ce n'était pas à l'égard des mets

délicieux ou de quelques boissons agréables, qu'il était question de se retrancher; on craignait, en mangeant des racines et en buvant de l'eau, l'excès et la sensualité, fondé qu'on était sur cette maxime universelle, que pour jeûner véritablement, il faut éviter de se rassasier jamais, quand ce ne serait que de pain et d'eau : *Ipsius panis et aquæ satiatus est cavenda* (Cassian., collat. 22, cap. 3). Et vous, mes frères, à qui l'on permet dans le jeûne des aliments moins communs et plus nourrissants, et à qui par surcroît on accorde au soir un léger rafraîchissement, vous croirez dans votre premier repas pouvoir violer toutes les règles de la tempérance, sans blesser celle du jeûne; vous ne vous ferez pas même de scrupule d'excéder encore au second toutes les bornes du privilège, mangeant et buvant au delà du nécessaire, n'y changeant tout au plus que la qualité des mets et le nom du repas, vous faisant servir dans vos collations de quoi nourrir plusieurs jours une multitude de pauvres, portant encore l'irrégularité jusqu'à multiplier ces mêmes collations au moindre prétexte, traitant de nécessités tous vos appétits, maniant la règle selon vos caprices, l'ajustant toujours à vos sensuels relâchements, anéantissant les jeûnes, n'en ménageant pas même les apparences. O mes frères ! ce n'est pas ainsi qu'on se joue des lois de l'Eglise; on ne les abroge pas en les violant, mais on les irrite, et leur pouvoir, méprisé lorsqu'elles commandent, saura bien se faire sentir quand elles condamneront.

Mais n'est-il pas au moins permis de boire entre les repas, sans risquer de rompre le jeûne? Ce sont ces sortes de questions que le relâchement se plaît à agiter. En un siècle déjà chargé d'adoucissements, on veut se prévaloir d'une réponse de l'Ange de l'école.

Je sais, mes frères, que sur un principe que saint Thomas a supposé vrai, qui est que la boisson ne nourrissait pas, il semble avoir décidé qu'elle ne rompait pas le jeûne. Je laisse aux philosophes à contester la vérité du principe. Quant à moi, je délère trop à l'autorité d'un si grand docteur pour oser vous donner ici une décision contraire à la sienne; mais souffrez qu'en réponse à votre question, je vous propose moi-même quelques difficultés dont je cherche de bonne foi une solution qui me satisfasse. Pourquoi, si le boire ne rompt pas le jeûne, l'usage du vin a-t-il été interdit dans les premiers siècles? Et s'il était permis d'opposer autorité à autorité, pourquoi, si le boire ne rompt pas le jeûne, saint Augustin nous dit-il si formellement que l'abstinence du boire a toujours été jugée aussi nécessaire pour dompter notre corps, que celle du manger? Pourquoi saint Ambroise demande-t-il si l'ardeur de la soif n'est pas au moins bien plus supportable que l'ardeur des flammes éternelles? *Nunquid æstus quem sustentaturus es, torrentior est gehennæ*? Ainsi, mes frères, croyez-moi, laissez à ceux qui ne craignent point l'enfer à se révolter contre

les lois de l'Eglise ou à leur donner de frivoles interprétations. Celle qui vous oblige à l'abstinence et au jeûne du carême est trop positive pour vous laisser la liberté de lui désobéir. Cependant, mes frères, inutilement seriez-vous fidèles à observer la lettre de la loi du jeûne, si vous ne l'êtes encore à en observer l'esprit. C'est une seconde obligation dont je ne traiterai qu'en peu de mots dans le second point.

SECOND POINT.

Il n'en est pas, mes frères, de l'esprit des préceptes comme de la lettre : cette dernière peut varier selon la différence des lieux ou des temps; et il est souvent arrivé que l'Eglise s'est relâchée quant à l'extérieur de certaines lois, par la même autorité qui les avait établies. C'est ainsi qu'elle a adouci celle du jeûne, soit en permettant l'usage du vin, soit en avançant à midi le repas, soit en accordant une collation au soir; mais parce que l'esprit de ses lois en est l'âme et l'essence, que c'est de lui qu'elles tirent leur force et leur mérite, et qu'elles ne seraient sans lui que des pratiques de pharisiens, les obligations qui en naissent ne sont sujettes à aucune variation : elles sont toujours également étroites, et elles n'admettent ni dispenses, ni adoucissements.

Ce principe une fois supposé, je comprends dans l'esprit de la loi du jeûne les dispositions intérieures avec lesquelles il faut jeûner, et les autres bonnes œuvres dont il faut accompagner le jeûne. Jésus-Christ semble avoir marqué la première disposition, quand il a dit : Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites : *Nolite fieri sicut hypocritæ, tristes*. Il est vrai que cette tristesse dont parlait Jésus-Christ n'est pas tout à fait celle dont je veux vous parler ici. La différence qui est entre les pharisiens et la plupart des chrétiens, c'est qu'au lieu que ceux-là, glorieux de leurs austerités, affectaient, quand ils jeûnaient, de paraître pâles et exténués, ceux-ci, honteux de la pénitence, sentent une tristesse véritable et qui est bien plus dans leur cœur que sur leur visage.

C'est de cette dernière sorte de tristesse que saint Grégoire de Nysse faisait honte aux chrétiens de son temps, et qu'il représentait avec des couleurs si naturelles. Ils ne s'approchent, disait-il, qu'avec dégoût d'une table qu'ils trouvent trop frugale; ils murmurent contre des mets insipides, et ils invectivent contre les racines et les légumes : *Fastidiose ad severam mensam accedunt, murmurant contra olera, convicia jaciunt in legumina*. Qu'est-ce en effet, mes frères, que cette tristesse avec laquelle vous entrez dans la carrière du carême, sinon un témoignage de votre intempérance? Si, par une crainte purement servile, vous n'osez violer la loi du jeûne et de l'abstinence, vous dites au moins dans le fond de l'âme, comme ils le disaient hautement en se plaignant de la manne : Notre cœur se soulève à la vue de cette trop légère nourriture : *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo*. Avec

de telles dispositions, quel fruit espérez-vous de votre abstinence? Pensez-vous que Dieu vous sache beaucoup de gré d'une pénitence forcée, et où votre cœur n'a aucune part? Vous qui vous trouveriez offensés d'un service qui ne vous serait rendu que de mauvaise grâce, oseriez-vous vous prévaloir de ces jeûnes que l'Eglise arrache de vous, et que vous ne lui accordez qu'en murmurant? Quand saint Paul invitait les Corinthiens à faire l'aumône, il leur faisait entendre en même temps que, quelque abondantes qu'elles fussent, elles seraient sans mérite, si elles n'étaient faites qu'avec tristesse et comme par contrainte, parce que Dieu n'aime que ceux qui donnent avec joie : *Non ex tristitia aut ex necessitate, hilarem enim datorem diligit Deus*. Mais ce que saint Paul dit de l'aumône, n'avons-nous pas lieu de le dire de toutes les bonnes œuvres, et du jeûne en particulier? N'est-ce pas seulement à proportion de la bonne volonté de celui qui le pratique, qu'il peut être utile et vraiment méritoire? Ah! si vous vous accoutumiez à le regarder par tous les avantages qu'il vous procure, et que j'ai déjà touchés dans mon premier point, bien loin de vous attrister du commandement que vous en fait l'Eglise, vous l'accepteriez avec joie, et vous vous étonneriez encore qu'elle vous offrit de si grands biens à si peu de frais. Est-ce en effet un sujet de tristesse, qu'un moyen aussi efficace de réparer tant de péchés contre la tempérance, de satisfaire à Dieu pour toutes vos dettes, et de mériter la grâce d'une vraie résurrection?

Une seconde disposition essentielle au jeûne, c'est un esprit de pénitence; bien loin que celle-ci soit contraire à la première, elle en est une conséquence, puisque ce n'est que par l'amour de la pénitence qu'il n'est pas permis d'être triste en la pratiquant. Et certes si la fin principale du jeûne est d'expier nos péchés, quels sentiments de douleur et de retour à Dieu ne suppose-t-il point pour avoir tout son effet? Ce fut ainsi qu'en jugea autrefois le roi de Ninive, quand il ordonna dans tous ses Etats le jeûne rigoureux auquel il assujettissait les animaux mêmes; il conçut qu'il serait inutile de s'interdire l'usage de la nourriture, de se revêtir de sacs, et de coucher sur la cendre, d'accumuler les austérités extérieures, si le cœur ne se convertissait sincèrement, et s'il n'entraînait dans de vrais sentiments de pénitence : *Convertatur vir a via sua mala, et ab iniquitate quæ est in manibus eorum*.

C'est donc ici principalement, mes frères, que les adoucissements n'ont point de lieu. Que la discipline de l'Eglise puisse varier sur la forme extérieure du jeûne, les dispositions de pénitence qui doivent l'accompagner ne sont point du ressort de la discipline. Jeûner sans se convertir, c'est, dit saint Isidore de Séville, imiter les démons, qui ne mangent point, et sont toujours méchants : *Qui a cibis abstinent, et præce agunt, demones imitantur, quibus non est esca, et nequitia semper est* (*Sent. lib. II, c. 44*). Or, mes frères, quelle

apparence que vous souteniez votre jeûne de ces sentiments de componction, sans lesquels il ne peut être que pharisaïque? Sont-ce des témoignages de douleur et de pénitence, que cette vanité toujours égale dans vos ajustements? Ces parures fastueuses et immodestes sont-elles l'appareil d'un chrétien pénitent et humilié? Les jeux assidus et prolongés, qui succèdent à chaque repas, ces assemblées régulières, ces parties de plaisirs, aussi exactes aujourd'hui que dans tout autre temps, et que vous regardez comme un légitime dédommagement du jeûne et de l'abstinence, prouvent-elles une conversion sincère, un véritable changement de mœurs, un désir efficace de fléchir la colère de Dieu? Vous que des défaillances, des insomnies, des je ne sais quelles infirmités, empêchent de jeûner, nous alléguerez-vous encore quelques raisons de santé pour persévérer dans le luxe et dans les délices, pour accorder tout à votre vanité et à vos plaisirs, pour consumer enfin dans la mollesse et les divertissements profanes un temps essentiellement destiné aux larmes et à la pénitence? Interrogez les premiers siècles de l'Eglise, consultez nos Pères, et ils vous diront que le jeûne des aliments n'était en carême que la moindre partie de leurs austérités; qu'ils s'y interdisaient avec une égale rigueur les bains, la chasse, les festins et toutes sortes de divertissements. Vous rencontrerez dans le cours de ces siècles un empereur, qui non-seulement ne mangeait qu'une fois en deux jours, mais qui se faisait une obligation étroite de retrancher plus de la moitié de son sommeil ordinaire. Si vous consultez ensuite les décisions des papes, vous apprendrez qu'il n'y a aucun genre de pénitence qu'on ne soit obligé de pratiquer en carême : *Omnimodæ penitentia vacare debetis*, ce sont les termes du pape Nicolas I^{er} (*C. 44, 48*). Que bien loin que les jeux accoutumés y puissent être permis, on devrait même s'y interdire la plus grande partie des conversations ordinaires : *Non solum jocis, verum etiam ab omni vaniloquio*. Tel fut, dis-je, dès le commencement l'esprit de l'Eglise; et s'il est de foi qu'il ne peut changer, que de jeûneurs hypocrites, que de faux pénitents, que de vrais prévaricateurs!

En second lieu, mes frères, la pratique des bonnes œuvres est encore de l'esprit du précepte. Ces bonnes œuvres sont surtout l'aumône et la prière. Sans ces deux ailes, dit un savant auteur (Ratherius), nos jeûnes ne sauraient monter jusqu'à Dieu. Quant à l'aumône, saint Augustin l'a jugée si nécessaire pour donner du mérite au jeûne, qu'il n'a pas craint de dire que sans elle il ne méritait pas même le nom de bien : *Jejunium sine elemosyna, nullum bonum est* (*Serm. 62*).

Et ne pensez pas qu'il s'agisse ici des aumônes ordinaires qu'on est obligé de faire en tout temps. Il est question des extraordinaires, et chacun doit les multiplier à proportion de ses facultés, et des dettes qu'il a contractées envers Dieu. Il n'était pas difficile de les taxer autrefois; la frugalité de ce

unique repas qu'on faisait en carême, égalait les aumônes à l'épargne qui s'y faisait, et les rendait même assez abondantes, pour donner lieu aux Pères de l'Eglise de n'exiger de surcroît pour les pauvres que ce qu'on retranchait de sa nourriture. Mais comment, aujourd'hui que la dépense du carême a doublé, réglera-t-on les aumônes sur le même plan? Nous voilà donc dispensés de les augmenter, depuis que le relâchement et l'intempérance ont augmenté les frais de nos repas? Peut-être ne rougirez-vous pas de conclure ainsi? Mais non, mes frères, et j'ose dire, fondé toujours sur l'esprit du précepte, que l'obligation de multiplier les aumônes, n'en est devenue que plus grande et plus indispensable. Quoi! ce serait une raison pour faire perdre à la pénitence sur vos charités, que de lui avoir fait perdre sur votre jeûne? Au lieu de dédommagement, vous pourriez lui ravir encore le reste de ses droits? Ne vous y trompez pas, mes frères, ce que l'Eglise vous relâche d'un côté, ce n'est que pour l'exiger de l'autre plus rigoureusement; il lui faut une compensation, et la loi vous rappellera plutôt à l'ancienne discipline des jeûnes, que tous vos prétextes ne l'obligent à se départir des aumônes.

Ce n'est pas même à ce seul devoir que les Pères de l'Eglise exigeaient qu'on étendît sa charité. Ils y ont renfermé toutes les œuvres de miséricorde. Elles faisaient autrefois l'unique exercice des chrétiens dans le temps du carême : les empereurs eux-mêmes y donnaient les premiers l'exemple d'une générosité digne de leur puissance; ils rappelaient les exilés, ils faisaient ouvrir les prisons, ils renvoyaient absous le plus grand nombre des criminels; et l'on rapporte du grand Théodose, que, comme on le louait un jour de tous ces témoignages de sa pieuse magnificence : Plût à Dieu dit-il, que je pusse encore ressusciter les morts! *Utinam ego mortuos ad vitam revocare possem!*

La prière est enfin le dernier devoir renfermé dans l'esprit de la loi du jeûne. Jésus-Christ avait déjà marqué dans son Evangile la nécessité de joindre l'un avec l'autre; et saint Ambroise faisait depuis de cette alliance un précepte particulier à son peuple pour le temps du carême (*Serm.* 27). Pensez-vous, lui disait-il dans l'un de ses sermons, pensez-vous accomplir tout le devoir du jeûne, si vous ne venez dès le grand matin assister aux divins offices, et si vous n'employez ensuite une partie du jour à visiter les lieux saints? *An putatis illum jejunare, qui primo diluculo non ad ecclesiam vigilat, non beatorum martyrum loca sancta perquirat* (*Serm.* 33)?

Que sont-ils devenus, ces temps de bénédiction où les chrétiens se rendaient exacts à toutes ces pieuses pratiques, où on les voyait renoncer à toute autre occupation qu'à chanter les louanges du Seigneur, et à écouter sa parole; où la pureté de leur vie les rendait dignes de participer tous les jours de carême au corps et au sang de Jésus-Christ? Ainsi leurs jeûnes montaient-ils jusqu'au ciel, comme un encens d'agréable odeur;

ainsi attireraient-ils sur eux toutes les grâces pour lesquelles l'Eglise a établi le jeûne et l'abstinence du carême.

Pourquoi, mes frères, n'en recueillez-vous point les mêmes avantages? Il ne fallait autrefois à la coupable Ninive que quelques jours de pénitence pour forcer le Seigneur à rétracter ses menaces : et après tant de carêmes qui se sont succédé, il paraît toujours également irrité, et ces fléaux ne cessent point de tomber sur nous. Vous pourriez, ce semble, lui dire comme autrefois les Israélites : pourquoi avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes sans que vous ayez daigné vous en mettre en peine? *Quare jejunavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti?* Mais voici ce qu'il vous répondrait comme à eux : Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de l'inutilité de vos jeûnes, vous ne les avez pratiqués que par contrainte ou par hypocrisie, vous ne les avez accompagnés d'aucun sentiment sincère de pénitence, vous ne les avez sanctifiés par aucune aumône, ni par aucune bonne œuvre. Les jours que vous avez jeûné ont été des jours également destinés à vos plaisirs, à satisfaire vos passions, à contenir tous les desirs d'une volonté corrompue : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* Bien loin que vous ayez fait servir vos jeûnes à la correction de vos mœurs, vous n'en avez été que plus avarés et plus intéressés, plus ardents aux querelles et aux procès, plus violents et plus emportés dans la vengeance : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impie.* Mais commencez à rompre les chaînes de l'impiété, n'exigez plus vos dettes avec tant de rigueur, faites part de votre pain à celui qui a faim, faites entrer les pauvres en votre maison, et ne méprisez plus votre propre chair; alors votre lumière éclatera comme l'aurore, votre justice marchera devant vous, vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera, vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici. Vos jeûnes fortifiés de vos aumônes, de vos prières et de vos larmes, écarteront les fléaux qui vous menacent, ils vous réconcilieront avec Dieu, et vous mériteront encore des récompenses éternelles. Je vous les souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE
CARÊME

Sur le jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis sue.

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiera sur le trône de sa gloire (*Matth.* XXV, 31).

Quelle impression, mes frères, ne ferait point dans une âme, en qui la foi ne serait pas tout à fait éteinte, l'appareil terrible de ce jugement dernier dont Jésus-Christ nous menace aujourd'hui? Tous les fléaux de la colère de Dieu réunis ensemble pour étonner, pour accabler les hommes, les astres

oublant leurs cour ordinaire, devenus tout d'un coup ténébreux et ensanglantés; les mers en fureur s'efforçant de sortir de leurs bornes, et d'ensevelir sous leurs flots tout ce vaste univers; la terre jusque-là ferme sur ses fondements, alors chancelante, ébranlée et prête à retomber dans son ancien chaos; toute la nature dans le désordre, cherchant en vain à se cacher dans le néant d'où elle a été tirée; le souverain Juge descendant ensuite au milieu des éclairs et des tonnerres, et avec tout l'appareil de sa majesté pour juger sans miséricorde les vivants et les morts. Rien de plus certain du côté de celui qui nous annonce ces événements, rien de plus terrible du côté des événements mêmes qui nous sont annoncés. D'où peut donc naître notre calme et notre tranquillité avec de si justes sujets de terreur?

Etrange aveuglement! Ce qui devrait augmenter la crainte des hommes, c'est précisément ce qui l'affaiblit; plus ils avancent dans l'avenir, et plus ils approchent de ces jours malheureux et tragiques. Cependant plus ils avancent, et plus ils se rassurent. Quel remède puis-je donc apporter à un si grand mal? Suffirait-il de vous adresser ces paroles que saint Paul adressait aux chrétiens de Rome : le temps presse, mes frères, et l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement : *Et hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere*. Mais ce n'est pas avec des endormis que j'ai à traiter, c'est avec des morts, et j'ai besoin, pour me faire entendre, d'emprunter la voix terrible de ces anges, qui des quatre coins de l'univers crieront à la fin du monde : Levez-vous, morts, et paraissez devant le tribunal de votre Juge : *Surgite, mortui, venite ad judicium*.

Fasse le ciel que tout ce que j'ai à vous dire du jugement dernier puisse vous procurer cette résurrection anticipée! Pour y réussir, il faut ruiner les principaux fondements sur lesquels vous pourriez appuyer votre sécurité. Les uns, qui cherchent à justifier leurs désordres par l'espérance de l'impunité, aiment mieux douter du jugement dernier que de le croire; les autres, qui se font une fausse idée de la miséricorde de Dieu, le croient et ne le craignent pas. Il faut donc ôter aux uns et aux autres ces deux retranchements par deux propositions contraires à leurs préjugés; montrer aux premiers qu'il n'y a rien de plus certain qu'un jugement dernier, et ce sera mon premier point; faire voir aux seconds qu'il n'y aura rien de plus terrible, et ce sera le second point.

Si les vertus qui brillent aux yeux des hommes ne devaient rien perdre de leur éclat auprès de la divine lumière qui les manifesterait dans ce grand jour, j'oserais, Madame (1), assurer Votre Altesse Royale que tout ce que mon sujet va présenter d'effrayant aux pécheurs ne doit exciter en vous et dans l'illustre prince dont vous faites les délices, qu'une sainte confiance et de solides consolations. Et qu'est-ce en effet que vous auriez à crain-

dre pour vous ou pour lui aux pieds d'un Juge infiniment équitable, dans l'examen d'une vie qui ne nous montre que des vertus à louer, et des exemples à proposer à tous les souverains? Ce ne serait pas de l'auguste alliance des deux plus illustres maisons qui furent jamais que je vous ferais un mérite aux yeux de ce suprême Juge; quelque respectables que soient aux hommes de tels avantages, vous savez trop quel en sera le néant auprès de celui qui ne connaîtra d'autre grandeur que la sienne, et devant lequel les cèdres du Liban plieront comme l'hysope et le vil arbrisseau. Ce ne serait pas même sur ces qualités royales de bonté, de magnanimité, de sagesse dans le gouvernement, que j'entreprendrais de vous rassurer contre les justes terreurs d'un jugement aussi rigoureux qu'éclairé. De telles vertus peuvent faire de grands rois, sans faire de véritables saints : mais il est des vertus chrétiennes, dont les exemples moins équivoques, et tels que nous les admirons dans Vos Altesses Royales, nous garantissent leur religion. Et quel autre principe qu'une vraie piété produirait cette attention compatissante aux besoins de tous les malheureux; cette éducation sainte dont nos seigneurs les jeunes princes nous montrent déjà des fruits avancés, ce zèle pour toutes les pratiques les plus négligées de la religion, et mille autres exemples aussi édifiants qu'ils sont rares dans les souverains? C'est, dis-je, sur ces vertus chrétiennes, que je fonderais aujourd'hui votre confiance pour ce jour si terrible à tous les coupables, si le juste même n'avait lieu de craindre pour sa propre justice, quand il s'agira d'en subir l'examen devant Dieu, qui jugera sans miséricorde les justes mêmes. Mais cette crainte dans laquelle je dois vous laisser, et que mon ministère m'oblige même d'exciter en vous, n'en rendra votre cause que bien meilleure devant ce souverain Juge, et sera pour vous un gage de salut. Revenons donc à notre dessein, et commençons-le après que nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

Quand j'entreprends d'établir la certitude d'un jugement dernier, ce n'est pas que je suppose qu'il y ait parmi vous de ces incrédules opiniâtres, de ces impies déclarés qui ayant secoué le joug de la foi rejettent indifféremment toutes les vérités qu'elle nous enseigne. Je parle à des chrétiens chez qui j'aime mieux croire que le libertinage n'eût jamais d'accès. Mais quoiqu'on en trouvât peu parmi ces derniers qui osassent formellement contredire la vérité d'un jugement universel, le peu d'impression que fait dans leurs cœurs la prédiction de ce jugement, l'indolence et la sécurité où elle laisse la plupart d'entre eux ne nous donne que trop de lieu de soupçonner que leur foi sur cet article est très-chancelante, et qu'elle ne diffère guère de l'incrédulité : ainsi, mes frères, bien loin qu'il soit hors de propos de prouver ur-

(1) La duchesse de Lorraine.

jugement à venir, rien n'est plus propre à réveiller cette foi endormie, que de vous remettre devant les yeux les raisons qui en établissent la certitude. La plus forte, et celle à laquelle je me borne aujourd'hui, c'est la prédiction même de ce jugement.

1^o Je dis la prédiction même de ce jugement ; nous n'en avons aucune dans les livres saints ni plus marquée, ni plus souvent répétée. Presque tous les prophètes avant Jésus-Christ ont parlé du jugement dernier. Ezechiel, Joël, Isaïe, l'ont surtout prédit avec des circonstances qui ne permettent pas à un esprit raisonnable de s'y méprendre. Le jour du Seigneur arrivera, dit Isaïe, ce jour cruel, ce jour plein d'indignation et de fureur, ce jour auquel Dieu fera de la terre une vaste solitude, et réduira tous les méchants en poudre. Il n'oublie pas même les signes terribles qui précéderont ce grand jour. Les étoiles du ciel les plus éclatantes ne répandront plus leur lumière, le soleil à son lever se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus. J'ébranlerai, dit Dieu par la bouche du même prophète, j'ébranlerai le ciel même, et la terre sortira de sa place. Ces hommes alors, qui par leur puissance se rendaient redoutables aux autres hommes, chercheront inutilement dans les cavernes et les antres les plus profonds un asile contre la terreur de ma justice et de mes vengeances.

C'est à peu près dans les mêmes termes qu'en parlent les autres prophètes, et si leur témoignage n'est pas lui-même d'un assez grand poids, Jésus-Christ le confirme plus d'une fois dans son Evangile. Il annonce ce jugement en particulier à ses apôtres, il l'annonce en public et à tout le peuple, il en peint les préparatifs, il en décrit les particularités, il n'omet aucune circonstance ; et comme s'il avait besoin d'appuyer du serment la vérité de ses prédictions, il conclut celle-ci en disant que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point : *Calum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.*

Que pourrait donc l'incrédulité même opposer à de telles autorités pour les affaiblir ? Car enfin la prédiction une fois supposée, il n'y aurait plus qu'un défaut de puissance en Dieu, ou un changement de sa volonté qui en pût empêcher l'exécution. Vous ne m'algèbrez pas sans doute un défaut de puissance, vous auriez horreur de le prononcer ; et vous concevez sans peine qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de renverser le monde que de le créer, d'obscurcir le soleil et les autres astres, que de leur conserver leurs lumières ; d'ébranler les vertus des cieux, et de confondre tous les éléments, que de débrouiller les uns, et d'imprimer aux autres un mouvement toujours réglé. Et quand votre foi sur ce point aurait besoin d'un autre motif que celui de la religion même, y en a-t-il un plus décisif que l'accomplissement de toutes les autres choses qui avaient été prédites, et qui sont arrivées chacune dans leur temps ? Car, dit saint Augustin, est-il vraisemblable qu'un Dieu qui s'est montré si fi-

dèle dans toutes ses paroles à l'égard de tant d'événements d'ailleurs plus incroyables, eût eu dessein de nous tromper sur le seul article d'un jugement dernier ? *An vero exhibuit nobis omnia quæ promisit, et de solo die judicii nos fefellit ?* Et pourquoi pensez-vous, mes frères, que Jésus-Christ affectât de prédire à ses disciples tout ce terrible appareil de son dernier avènement, en même temps qu'il leur annonçait la ruine effroyable de Jérusalem, si ce n'est afin que l'accomplissement prochain de la destruction de cette malheureuse ville, servît de preuves à l'accomplissement plus éloigné de la ruine de tout l'univers ?

Vous retrancherez-vous sur un changement prétendu possible de la volonté de Dieu ? Mais quand la prétention ne répugnerait pas à la foi de son immutabilité, quel motif l'engagerait à ce changement ? Ah ! si, semblables aux Ninivites, quand ils entendent le prophète Jonas leur annoncer la destruction prochaine de leur ville, vous entriez de bonne heure dans une salutaire consternation, si l'on vous voyait renoncer à tous ces usages profanes, changer en habits de deuil ces vêtements superbes, pratiquer des œuvres vraiment satisfactives, vous pourriez peut-être espérer, comme ce peuple, une amnistie universelle, et vous dire les uns aux autres, en vous animant à la pénitence : Qui sait si Dieu, touché de nos larmes, n'apaisera point sa colère, et ne révoquera point l'arrêt de notre condamnation ? *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus, et non peribimus ?* Mais tant que vous ne cessez de l'irriter par de nouveaux péchés, quel intérêt l'engagerait à vous épargner ? Il ne serait donc plus ce même Dieu d'autrefois, que l'Ecriture nous représente touché jusqu'au fond du cœur, à la vue des crimes dont les premiers hommes avaient déjà inondé le monde, se repentant de les avoir créés, et se disant à lui-même qu'il les exterminerait de dessus la terre, eux et tous les animaux. Ah ! si fondés sur sa parole même vous n'avez plus à craindre un second déluge, ce n'est pas qu'endurci à vos injures il en néglige désormais la vengeance ; mais c'est que toutes les eaux du monde ne sauraient assez purifier la terre des taches dont vous l'avez profanée, et qu'il n'y a plus qu'un embrasement universel qui soit capable de la renouveler.

Aussi n'est-ce pas seulement à lui-même qu'il doit ce renouvellement, c'est à toutes les créatures que vous faites servir à vos iniquités. Car dès là que Dieu les avait destinées à un plus saint usage, et qu'il ne vous était permis d'en user que pour sa gloire et pour votre salut, c'est malgré elles, dit saint Paul, qu'elles se voient assujetties à vos vanités : *Vanitati creatura subjecta est non volens.* Elles gémissent aujourd'hui, continue cet apôtre, d'une si honteuse servitude, et elles sont comme dans le travail de l'enfantement, jusqu'au moment heureux de leur rédemption : *Ingemiscit et parturit usque adhuc.* Mais enfin arrivera le temps auquel, parfaitement affranchies de leur esclavage, elles s'élève-

ront contre vous, et vous déclareront la guerre : c'est le Saint-Esprit lui-même qui vous l'annonce dans le livre de la Sagesse : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos*. En effet, ne dirait-on pas, sur la peinture que nous fait Jésus-Christ de ce terrible bouleversement qui précédera le jugement dernier, qu'on doit voir toutes les créatures s'armer contre vous, et conspirer avec Dieu même à vous punir ? Le soleil par le refus de sa lumière, la terre par ses tremblements, l'air par ses tempêtes, tous les éléments par leur confusion, ne sembleront-ils pas entreprendre de venger sur vous l'abus criminel que vous en faites aujourd'hui, et combattre sous l'étendard de leur Créateur, pour la réparation de leurs propres injures, *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos*.

Mais je vois ce qui vous rassure, c'est l'éloignement supposé de ces malheureux temps : je ne vivrai plus alors, vous dites-vous à vous-mêmes, et la mort m'aura mis à couvert de ces fléaux terribles. Mais sur quel fondement vous assurez-vous, mon cher auditeur, que ces fléaux terribles sont si éloignés ? A Dieu ne plaise que je vienne ici m'ériger en prophète, et vous marquer des temps et des moments qu'aucun homme ne peut connaître, et que le Père a réservés à son souverain pouvoir. Cependant, si dès les premiers temps de l'Eglise les fidèles se croyaient si près de la fin du monde, que saint Paul fut obligé d'écrire une seconde lettre aux Thessaloniens, pour les remettre de l'épouvante où la première les avait jetés en leur parlant du jugement dernier, quel fondement, après tant de siècles écoulés, n'aurions-nous point à croire que nous y touchons, et surtout si nous en jugions sur les indices que Jésus-Christ nous donne des approches de ce grand jour ? Le moins équivoque et le plus marqué n'est-il pas l'extinction de la foi dans la plupart des hommes qui vivront dans ces derniers temps ? Mais si l'extinction de la foi n'est pas encore aussi générale qu'elle le sera pour lors, telle qu'elle est aujourd'hui, ne nous donne-t-elle pas d'assez justes sujets d'alarmes ? Quand est-ce en effet que l'athéisme et le libertinage fut plus répandu, pour ne pas dire plus accrédité qu'il l'est maintenant ? Je sais bien que dans tous les temps il n'y a eu que trop de ces esprits rebelles que la corruption de leurs mœurs a conduits jusqu'à l'irréligion, et qui pour n'être point troublés dans leurs secrets dérèglements par la crainte des jugements de Dieu, ont pris le parti de dire comme l'impie dans le fond du cœur, qu'il n'y a point de Dieu. Mais ceux-là au moins ne le disaient que dans le fond du cœur, et la honte de leur impiété ne permettait pas à leur bouche de la manifester. Aujourd'hui que leur multitude semble les rendre plus hardis, non-seulement ils n'en rougissent pas, c'est un caractère dont ils se font honneur. Traiter la religion d'invention humaine et de pure politique, laisser aux simples et aux dévots à s'alarmer d'un enfer,

ou à s'attendre à un paradis ; confondre l'âme et le corps dans la même mortalité, tel est aujourd'hui le langage usité dans le beau monde. Les femmes mêmes veulent avoir part à la gloire de cette monstrueuse philosophie, et elles croiraient ne pouvoir passer pour avoir de l'esprit, si elles ne passaient pour n'avoir point de religion.

Grand Dieu ! que les hommes sont insensés dans leur aveuglement ; plus ils voudraient vous convaincre d'infidélité dans vos paroles, et plus ils conspirent à les vérifier. Ils pensent anéantir les preuves de votre jugement dernier en refusant de le croire, et leur incrédulité même devient malgré eux une des preuves les plus effrayantes des approches de ce jugement.

Un second indice que Jésus-Christ nous en donne, c'est l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint ; et quoiqu'on ne puisse assurer sans témérité ce qu'entend Jésus-Christ par cette expression mystérieuse, nous n'en sommes pas moins fondés à donner ce nom à tous les scandales qui régneront dans l'Eglise vers ces derniers temps. Ces scandales seront peut-être entre plusieurs autres la profanation de nos sacrés mystères, l'intrusion des plus indignes sujets dans les emplois les plus redoutables, le trafic des biens et des dignités de l'Eglise. Ce sera peut-être le faste, l'orgueil, l'esprit de domination dans ceux que Jésus-Christ n'aura préposés sur son troupeau que pour être des modèles de tempérance et d'humilité. Or, si c'était là les scandales prédits, n'aurions-nous pas déjà l'accomplissement de la prédiction ?

L'Antechrist, cet homme de péché, qui doit venir accompagné de toutes les forces de Satan, dont les prestiges étonnants seraient capables de surprendre la foi des élus mêmes, s'il était possible ; cet homme, qui, sous prétexte de religion, doit persécuter tous les saints, s'élever au-dessus de toutes les grandeurs, s'asseoir dans le temple de Dieu, et se déclarer Dieu lui-même ; ce monstre enfin que Jésus-Christ doit exterminer par le souffle de sa bouche, ce monstre n'a pas encore paru tout entier, il est vrai. Mais saint Paul disait qu'il commençait déjà de son temps à se former : *Mysterium jam operatur iniquitatis*. Quel lieu n'avons-nous point de craindre que depuis tant de temps que le démon travaille à cet horrible ouvrage, il ne soit bien près d'être consommé ? En effet, si nous suivons l'idée que saint Paul nous en donne, ce n'est pas tout d'un coup que cet ennemi de Jésus-Christ doit se manifester, c'est insensiblement et par la succession des temps. Chaque erreur qui s'élève dans les différents siècles, contribue à le fortifier ; les erreurs passées ont commencé à l'enfanter, les erreurs présentes lui donnent l'accroissement, et les erreurs futures l'achèveront. Mais qui sait si nous ne touchons point à son entier achèvement ? Ah ! depuis tant de siècles qu'on ne cesse d'attaquer Jésus-Christ, soit dans les dogmes de son Evangile, soit dans sa mo-

rale, soit dans ses membres, resterait-il encore quelque injure à lui faire? Et ne serions-nous point mieux fondés à croire que ce monstre d'erreur va paraître dans son entier, qu'à nous rassurer sur la frivole supposition qu'il est encore bien éloigné de nous?

Aussi, mes frères, pourrions-nous vous appliquer, à l'occasion du dernier événement, ce que disait autrefois Jésus-Christ aux Juifs par rapport au premier : Insensés, vous savez bien juger sur les différentes apparences du ciel si le lendemain doit être orageux ou serein, et les indices les plus marqués ne peuvent vous aider à connaître les temps destinés à l'accomplissement des choses prédites ! *Faciem ergo cæli dijudicare nostis, signa autem temporum non potestis scire.*

Ce qu'il y a de plus singulier dans cet excès d'aveuglement, c'est que votre sécurité, au milieu de tant de sujets d'alarmes, devient elle-même un des plus forts indices des approches du grand jugement. Car observez, dit Jésus-Christ, qu'il en sera à la veille de ce terrible jour comme il en était peu avant le déluge. Les hommes mangeaient et buvaient, épousaient des femmes et mariaient leurs filles, sans faire attention aux indices que Noé leur donnait de l'inondation prochaine de tout l'univers. Ainsi verra-t-on dans les derniers temps les hommes, rassurés sur je ne sais quelles fausses apparences, se livrer avec la même ardeur à tous leurs plaisirs, former des projets d'établissement, s'engager dans des entreprises de longue haleine, jusqu'au moment auquel Jésus-Christ, semblable à un éclair qui brille de l'orient jusqu'à l'occident, paraîtra sur les nuées du ciel avec tout l'appareil de sa colère, pour les juger sans miséricorde. Or, si cette sécurité générale est l'un des signes de son dernier événement le moins équivoque et le plus prochain, ne se montre-t-il pas déjà, ce signe funeste, dans la conduite présente de la plupart des hommes?

Mais enfin je veux que vous ayez quelque fondement à croire le jugement dernier encore bien éloigné. Je veux qu'il soit vrai de dire que vous ne vivrez plus dans le temps qu'il arrivera. En serez-vous plus heureux, vous qui ne prenez aucune précaution contre l'inflexible sévérité de votre Juge, et qui n'employez le temps qu'il vous laisse pour l'apaiser qu'à l'irriter davantage? Peut-être, il est vrai, ne serez-vous plus alors sur la terre. Mais où serez-vous si malheureusement la mort prévient votre pénitence? Ah! l'on s'étonne quelquefois en considérant les châtimens effroyables que Dieu exerça sur la malheureuse Jérusalem, pour venger la mort de son Fils; l'on s'étonne, dis-je, que Dieu eût attendu à les faire éclater quarante années après cet horrible déicide, lorsque la plupart des vrais coupables ne vivaient déjà plus, et que la mort les avait mis à couvert de ces châtimens passagers. Mais était-ce par miséricorde ou par justice que Dieu les en avait délivrés? Ah! quelque affreux

qu'ils fussent, ils n'avaient pas assez puni le meurtre qu'il fallait venger, et il n'y avait qu'un enfer qui pût mettre quelque proportion entre le châtiment et un pareil crime. Les habitants de Jérusalem, qui ne connaissaient point de maux plus grands que ceux qu'ils souffraient, portaient envie à leurs pères morts; mais les pères qui enduraient alors dans les enfers des supplices bien plus cruels, à qui un jour, une heure, un moment, durait une éternité, trouvaient heureux le sort de leurs enfants, et Jérusalem saccagée leur eût semblé un lieu de délices et un paradis. Tel sera peut-être votre sort, vous qui espérez de ne plus vivre quand Dieu frappera la terre de ses derniers fléaux; trop indignes que sa miséricorde vous attende jusque-là, peut-être subirez-vous déjà le juste châtiment du mépris que vous faites de ses menaces. Vous ne vivrez plus alors. C'est ce qui fait aujourd'hui votre sécurité; et ce sera peut-être ce qui fera pour lors votre désespoir. Car, mes frères, si ces jours de tribulation vous trouvaient encore sur la terre, ce que Dieu par toutes ses bontés ne peut aujourd'hui obtenir de vous, il l'obtiendrait peut-être par la terreur de sa prochaine vengeance. Vous résistez aujourd'hui à sa patience, vous céderiez alors à sa sévérité; intimidés par les fléaux dont vous seriez comme accablés, vous ouvririez enfin les yeux sur vos égarements; vous reconnaîtrez la vanité du monde et de ses plaisirs dans son bouleversement et dans sa déroute; sur le point de comparaître devant un juge inexorable, vous travailleriez à le fléchir par les larmes et par la pénitence, et vous expieriez en peu de temps, par des souffrances salutaires, des péchés que les flammes éternelles n'expieront jamais. Mais hélas! vous ne vivrez plus alors, vos vœux et vos regrets seront superflus, et il ne vous restera que le désespoir de penser que si votre damnation est sans ressource, c'est parce qu'alors vous ne vivrez plus. Revenons, mes frères; rien n'est plus certain qu'un jugement dernier, vous l'avez vu dans ce premier point. Rien aussi ne sera plus terrible, vous l'allez voir dans le second.

SECOND POINT.

Après la description que Jésus-Christ nous fait dans son Evangile des malheurs extrêmes qui précéderont le jugement dernier, il paraît d'abord difficile à l'imagination de se figurer de plus grands maux et des événements plus à craindre. Cependant, mes frères, comme Jésus-Christ nous avertit que ces premières calamités ne seront que le commencement des douleurs, qu'une ombre et un léger crayon des malheurs qui les doivent suivre : *Initium dolorum hæc.* Aussi n'est-ce pas pour fixer notre crainte à ces fléaux avant-coureurs de son dernier événement, qu'il nous en fait une peinture si terrible; c'est pour nous conduire comme par degrés à la crainte d'un jugement plus terrible encore, et approcher insensiblement notre esprit d'un objet qu'il ne saurait at-

teindre d'une première vue. Mais parce que ce secours nous serait encore inutile sans les réflexions, examinons par ordre ce qui se passera dans ce grand jour; le récit le plus simple doit suffire pour vous effrayer.

Il arrivera donc qu'à la fin des temps, après que dans une effroyable tempête les cieus se seront écroulés, que la terre et tous les éléments auront été consumés par le feu; il arrivera, dis-je, que les anges, dans tous les coins du monde, feront retentir cette trompette éclatante, au son de laquelle tous les morts se réveilleront. Depuis Adam jusqu'à son dernier neveu, la mort rendra toutes ses dépouilles, le ciel et l'enfer ouvriront leurs portes. Tous les hommes revêtus des mêmes corps qu'ils auront eus sur la terre, seront assemblés par les anges dans un même lieu. Alors Jésus-Christ assis sur une nuée resplendissante, accompagné de toute la milice céleste, faisant porter devant lui l'étendard de la croix, paraîtra au milieu des airs, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire, les élus et les réprouvés.

Quel effroi dans ce moment ! quel désordre parmi ces derniers ! Et si saint Jean, dans son Apocalypse, nous représente cette multitude innombrable d'anges et de saints qui environnent le trône de l'Agneau prosternés sur le visage, n'osant porter sur lui leurs chastes et timides regards, ne pressentez-vous point quel sera le saisissement de cette multitude de criminels, quand ils verront subitement paraître leur juge, armé de toutes ses foudres, et ne respirant à leur égard que la vengeance et le châtiment ?

Ce ne sera plus cet homme de douleurs, autrefois le jouet de ses ennemis, qu'on exposait impunément à la risée de tout un peuple, et dont Isaïe disait qu'on ne voyait plus sur son visage aucun vestige de sa première beauté. Ce ne sera plus cet homme qui se mêlait familièrement avec les autres hommes, qui se laissait approcher avec tant de bonté des pauvres et des enfants, qui conversait, qui mangeait avec des pécheurs, qui souffrait leurs défauts avec tant de patience, qui les instruisait avec tant de zèle; cet homme dont les seuls regards répandaient la consolation dans les cœurs affligés, qui consacrait tous ses moments à essuyer des larmes, à guérir des malades, à ressusciter des morts, à faire du bien à tout le monde. Ce ne sera plus cet homme qui semble être insensible aujourd'hui à tous vos outrages, qui ne se venge point du mépris que vous faites de ses commandements, qui semble fermer les yeux à vos profanations et à vos sacrilèges, qui n'éclate point contre vos blasphèmes et vos impiétés. Mais ce sera un Dieu redoutable et terrible, dont les premiers regards feront sécher de frayeur les coupables sur qui ils tomberont, qui ne leur montrera qu'un visage enflammé, qui ne leur parlera que pour les confondre, qui n'élendra ses bras sur eux que pour les écraser : un Dieu enfin plein de colère et de fureur, et dont la seule présence fera le plus cruel supplice des méchants.

Déjà, mes frères, auront été aneantis tous ces faibles appuis de la vanité des hommes, richesses, crédit, autorité, valeur, agréments, éloquence, beauté d'esprit, grandeur de génie. Déjà se seront évanouis tous ces titres pompeux de juges, de conquérants, de rois, de monarques, d'arbitres de la paix et de la guerre. Dieu seul alors, dit un prophète, sera reconnu véritablement grand : *Et elevabitur Dominus solus in die illa*. Il ne restera de l'homme que l'homme même, avec ses bonnes ou mauvaises œuvres. Et toute la distinction que Dieu mettra entre les créatures présentes à ce jugement, sera de placer les unes avec les brebis, et les autres au rang des boucs : *Oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris*.

Alors commencera l'examen des uns et des autres; et tandis que toutes les vertus des saints seront mises au jour avec des éloges qui les combleront d'une gloire dont ils seront étonnés eux-mêmes, quel sera le désespoir des méchants, quand ils verront leurs plus secrètes iniquités exposées aux yeux de tout l'univers ?

Ne pensez pas, mes frères, qu'il en soit alors de l'examen de vos péchés comme de celui que vous en faites, lorsque la coutume, la bienséance ou l'hypocrisie vous appelle aux pieds d'un confesseur. Là les excuses, le déguisement, le mensonge, ne seront plus de saison. Ce que l'amour-propre vous cache, ce que la négligence vous fait oublier, ce que la honte vous fait taire, votre juge le manifestera sans ménagement. Tous ces péchés commis depuis le premier instant de l'usage de votre raison, ces péchés que vous croyez effacés par ce grand nombre de confessions que vous avez faites depuis, mais qui peut-être sont entrées elles-mêmes dans la chaîne malheureuse de vos iniquités, ce juge inexorable les fera revivre et vous en convaincra; toutes ces vaines pensées qui se sont succédées les unes aux autres, auxquelles vous avez donné un si libre consentement, tous ces mouvements qui se sont élevés au dedans de vous, et que vous n'avez point réprimés, tous ces desirs que vous croyez innocents, parce que vous ne les avez point effectués; toutes ces paroles de mépris, de mensonge, de médisance, d'ostentation, tous ces discours libres qui offensent la pudeur ou la religion, et qui passent aujourd'hui pour des rencontres heureuses, pour des traits ingénieux d'un esprit fin et enjoué; toutes ces actions criminelles avec leurs circonstances, toutes ces omissions avec leur nombre, tous ces scandales avec leurs mauvaises suites, tout cela vous sera présenté en détail, et fera la matière de votre jugement.

Combien d'autres crimes encore vous seront imputés, sur lesquels vous ne comptez pas, parce qu'en effet vous ne les avez pas commis, mais que d'autres tous les jours commettent pour vous et sur votre compte, faute d'attention et de vigilance de votre part ? Je veux que ce soit à votre insu, ou contre vos intentions, n'importe, vous en

serez également responsables au juge sévère qui vous en convaincra.

Quelle sera votre surprise, pères et mères, quand au pied de ce tribunal, où vous auriez tant d'intérêt à paraître innocents, vous verrez fondre sur vous avec vos péchés personnels tous ceux qu'auront commis vos enfants dès leur plus tendre jeunesse, par votre négligence à veiller sur eux, à les instruire et à les corriger? Que vous serez étonnés, maîtres et maîtresses, quand vous vous verrez coupables de toutes les intempérances, de ces vices qu'il n'est pas permis de nommer, que vous n'aurez point empêchés de tout votre pouvoir dans vos domestiques, et dont vous ne daignez pas même vous informer! Quel horrible poids pour vous, pasteurs de l'Eglise, quand vous vous trouverez chargés des désordres et des scandales du troupeau que Dieu a commis à vos soins, et sur lesquels votre négligence ou une indigne politique vous fait fermer les yeux! Seigneurs, juges, magistrats, vous tous qui êtes revêtus d'autorité, quel sera votre désespoir quand, outre vos prévarications particulières, il vous faudra répondre de toutes celles de vos inférieurs, qu'il vous appartenait de rechercher et de punir? Et vous qui vous appelez des personnes privées, et qui pensez ne répondre que de vos propres péchés, de quelle horreur serez-vous saisis, quand on mettra sur votre compte tous ceux que vos mauvais exemples auront fait commettre, toutes les impressions que vos paroles auront faites dans l'esprit de ceux qui les écoutent aujourd'hui, tous les mouvements de colère ou de haine que vos injustices auront excités dans leurs cœurs, toutes les médisances ou les calomnies auxquelles votre mauvaise conduite aura donné lieu?

Ce n'est pas tout encore : non-seulement les péchés réellement commis ou par votre négligence, ou par vos mauvais exemples, vous seront imputés; votre juge vous recherchera pour tous ceux qu'on aurait pu commettre en conséquence, et que sa seule providence aura empêchés, il les supposera comme existants dans leur principe, et il réalisera ce qui ne fut jamais, pour augmenter le poids de vos iniquités. C'est saint Augustin qui nous en assure, quand il dit à l'occasion d'un pasteur infidèle : Qu'il ne se rassure pas sur ce que ses mauvais exemples n'ont point donné la mort à certaines âmes que la grâce a soutenues; toutes vivantes qu'elles soient, il ne laissera pas d'être traité comme leur homicide, puisqu'en effet il n'a pas tenu à lui qu'elles ne mourussent : *Non sibi blanditur quia ille non est mortuus; et ille vivit, et tamen iste homicida est.*

Ce juge inexorable portera plus loin la rigueur de son jugement : il vous fera comme autant de crimes des vertus mêmes auxquelles vos iniquités auront donné lieu. Cette patience que vous aurez fait exercer à un juste par vos injustices, cette humilité qu'il aura pratiquée pour n'irriter pas votre orgueil, cette douceur qu'il aura opposée à

vos duretés, ces bienfaits dont il aura payé vos outrages, ces bénédictions par lesquelles il aura répondu à vos calomnies, seront, dit saint Paul, comme autant de charbons de feu qu'il aura allumés sur votre tête, et qui solliciteront votre condamnation.

Encore si vous aviez quelques vertus solides à opposer à ce déluge de crimes, si vous pouviez compenser cette multitude de péchés par quelques bonnes œuvres bien effectives, vous diminuerez sans doute la rigueur de votre jugement. Que sais-je même si vous ne le rendriez point tout à fait favorable? Mais que deviendront-elles ô mon Dieu! ces bonnes œuvres, quand vous les examinerez avec toute la sévérité de votre justice? Le juste même craindra de montrer les siennes, et à peine se reposera-t-il sur elles. Que pensez-vous donc de celles des réprouvés, et qu'en penseront-ils eux-mêmes, quand, à l'éclat de votre lumière, ils les verront dépouillées de tout ce faux brillant qui nous cache aujourd'hui leur véritable difformité; quand vous leur découvrirez, je ne dis pas seulement toutes les imperfections qui les accompagnent, mais les motifs criminels qui les leur ont fait entreprendre, cette vanité, cet amour de la gloire, ce désir des louanges et de l'estime; quand il paraîtra à tous les yeux qu'ils auront fait de la vertu comme une occupation lucrative, et un moyen de faire fortune? C'est alors, malheureux hypocrites, que vous vous écrierez lamentablement avec Jérémie : Comment est-ce que l'or s'est si promptement changé en un vil métal, comment son éclat éblouissant s'est-il sitôt effacé? *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* C'est alors, dis-je, que, plus honteux de vos prétendues bonnes œuvres que de vos crimes, vous souhaiterez que votre juge tire le rideau devant elles, et qu'il les ensevelisse dans un éternel oubli.

Mais qu'il s'en faudra bien que vos vœux soient exaucés! L'hypocrisie de vos œuvres et vos crimes seront manifestés aux yeux de tout l'univers, et cette circonstance de votre jugement ajoutera infiniment à sa rigueur. Je découvrirai, vous dit Dieu, votre honte à toutes les nations, et tous les peuples de la terre seront témoins de votre ignominie : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* O douleur! ô désespoir! Je vous laisse à en juger, mon cher auditeur, vous qui êtes si jaloux de votre réputation, qui craignez plus que la mort la moindre flétrissure, qui cachez vos faiblesses avec tant de soin, et qui ne vous en ouvrez jamais qu'à demi à un confesseur. Quelle rougeur couvrira votre front, quand on étalera aux yeux des anges et des saints tous les mouvements et les désirs les plus honteux que votre cœur ait jamais eues, ce vil et sordide intérêt qui est aujourd'hui le principe de toutes vos actions, cette infidélité que vos feintes caresses déguisent à un incrédule époux, ces vœux ardents et secrets pour la mort d'un père ou d'une mère dont vous dévalez l'héritage, ce fond d'ingratitude, de malignité, de déguisement, de mauvaise foi,

de corruption ; que sais-je, tout ce que vous voudriez vous cacher à vous même, et qu'un raffinement d'amour-propre vous rend si habile à couvrir ?

Vous ne le comprenez qu'à peine aujourd'hui, mes frères, vous ne concevez pas que Dieu doive punir si sévèrement l'omission de certaines bonnes œuvres, le violement de certains préceptes qui vous semblent n'intéresser en rien sa majesté. Que fait à Dieu, disent quelques impies, que je jeûne ou que je ne jeûne pas, que je m'abstienne de certaines viandes ou que je ne m'en abstienne pas ? Quelle injure reçoit-il de la liberté que je donne à mes sens, des plaisirs impurs que j'accorde à ma chair ? Ah ! vous le comprendrez alors, pécheurs audacieux, quelle injure il reçoit de vos crimes. Vous verrez que cette justice, que cette pudeur, que cette tempérance que vous offensiez n'était autre chose que Dieu même, et qu'il était caché dans chacune de ces vertus, comme il l'est dans le moindre de ses serviteurs.

Mais ce ne sera plus un Dieu caché, il se manifestera lui-même à vous tel qu'il est, et selon tout l'éclat de sa sainteté. Il affectera de vous montrer toutes ses perfections adorables ; il les approchera de vos yeux, il vous en découvrira toute l'étendue. Ah ! c'est alors qu'effrayés de la grièveté de vos crimes, vous ne comprendrez pas comment vous étiez assez hardis pour offenser un Dieu si grand. Vos moindres péchés vous paraîtront des monstres en sa présence. Vous reconnaîtrez avec horreur qu'il n'y en a aucun qui ne l'ait offensé tout entier, et dans tout ce qu'il est, dans sa vérité, dans sa justice, dans sa sainteté, dans tous ses attributs divins. Telle injure que vous aurez cru ne faire qu'au moindre de ses serviteurs, il vous apprendra que c'est à lui-même que vous l'aurez faite. Telle aumône que vous aurez cru ne refuser qu'à un misérable, il vous convaincra que c'est à lui-même que vous l'aurez refusée : *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis*

Que deviendrez-vous donc alors, et à qui aurez-vous recours pour vous garantir du châtiment ? Vous adresserez-vous aux créatures inanimées, direz-vous aux collines de vous couvrir, et aux montagnes de tomber sur vous ? Mais toutes les créatures inanimées ou seront sourdes à votre voix, ou ne répondront que pour demander justice contre vos attentats. Implorerez-vous le secours des anges et des saints présents à votre jugement ? Mais ils seront eux-mêmes vos plus formidables accusateurs ; ils laveront leurs mains dans votre sang, dit le prophète, et ils verront croître leur gloire à proportion de vos malheurs. Reviendrez-vous à votre juge, dans l'espérance de trouver auprès de sa miséricorde un asile contre sa justice ? Ah ! il n'y en aura plus de miséricorde, ses trésors seront épuisés, et son règne sera fini. Mais que dis-je ? il n'y en aura plus, non jamais elle ne se sera montrée avec plus d'éclat ; vous la verrez en la personne de Jésus-Christ revêtue de tous les caractères

auxquels vous refusez aujourd'hui de la reconnaître. Elle vous le représentera tel qu'il fut pour vous depuis les jours de la rédemption jusqu'à la consommation des siècles, vous attendant, vous exhortant à la pénitence, en prenant sur lui toute l'amertume, ne vous en laissant presque que les consolations. Elle vous le montrera prodiguant son sang, s'immolant lui-même, sacrifiant sa vie à votre salut. Elle attestera cette croix, autrefois l'instrument de sa honteuse mort, alors le glorieux monument de ses triomphes et de ses conquêtes. Toutes les grâces qui émanaient de sa personne adorable, et que vous n'aurez pas voulu recueillir, toutes les exhortations qu'il vous faisait par la bouche de ses ministres, toutes les inspirations par lesquelles il vous excitait ; ses sacrements et ses mystères, ses promesses et ses bienfaits, la miséricorde vous les remettra sous les yeux, mais en vous reprochant l'indigne mépris et l'abus outrageant que vous en aurez fait. Et qu'aurez-vous alors à lui répliquer ? Confus et désespérés, vous vous reprocherez votre ingratitude, vous n'imputerez qu'à vous-même votre damnation ; et vous n'aurez pas, dit saint Grégoire de Nazianze, la consolation de penser que si vous souffrez, c'est injustement.

Mais enfin à quoi se terminera ce jugement sévère, et quel arrêt en sera la conclusion ? Le voici, mes frères : Retirez-vous de moi, maudites, et soyez précipitées dans les flammes éternelles : *Discedite a me in ignem eternum*. O sentence foudroyante, ô exécrable destinée, ô tourments effroyables ! Retirez-vous de moi, et allez brûler éternellement avec les démons, vous dont la fortune si bien établie ne craignait aucun ébranlement, vous que la fierté mettait au-dessus de toutes les menaces, vous, juges, qui prononciez les arrêts aux coupables, qui décidiez de la vie et de la mort des hommes, votre tour est enfin venu. C'est à moi maintenant à juger les justices mêmes. Que votre orgueil soit à jamais humilié, et subissez les châtimens horribles qui sont dus à vos crimes : *Discedite*. Malheureux, vous avez mieux aimé vous éloigner de moi que de vous en approcher. Le monde était votre idole et votre Dieu ; vous rougissiez de mon service et de mon culte, et vous pensiez qu'il était indigne de vous de demeurer attachés à moi, soyez-en donc à jamais séparés : *Discedite a me*. Mais peut-être vous en consolerez-vous encore. Comme ce n'était pas à la jouissance de votre Dieu que vous aspiriez, votre peine serait trop légère, si elle se bornait à en être privés. Allez donc dans les flammes endurer des tourments qui arrachent de vous un repentir mortel ; allez-y, femmes mondaines, étaler les pompes de votre vanité, mettre votre mollesse à l'épreuve ; allez-y, voluptueux, plonger cette chair que les délices ont corrompue ; allez-y, sensuels, avares, vindicatifs, allez-y recueillir les fruits de vos criminelles passions : *Discedite, maledicti, in ignem*. Je n'avais exigé de vous que quelques moments de peines ; quelques souff-

frances passagères vous affranchissaient de tous les supplices. Je vous l'avais dit, vous le saviez, vous n'avez pas voulu. Les tourments que vous endurez seront éternels. Comme vous n'avez point mis de bornes à votre malice, je n'en mettrai point à la durée de vos châtements. Vous auriez voulu jouir éternellement du plaisir de vos crimes, vous en souffrirez éternellement la peine. Ma justice le demande, ma gloire y est intéressée : Allez, mandits, au feu éternel, et disparaissez à ce moment de mes yeux : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Je ne sais, mes frères, si tout ceci ne vous effraye pas ; mais je sais qu'il y aurait bien de la stupidité à n'en être pas effrayé. Car enfin, si vous êtes convaincus de la certitude d'un jugement dernier, et si vous êtes persuadés de son extrême rigueur, ne faut-il pas avoir renoncé à tout sentiment pour demeurer tranquilles dans l'attente de ce jour terrible ? Vous vous rassurez peut-être dans la confiance que vous ne serez pas du nombre de ces malheureux condamnés aux flammes ; espérez, j'y consens, pourvu que vous vous ressouveniez qu'à peine même le juste sera sauvé ; pourvu qu'en espérant vous travailliez sérieusement à votre conversion, et que vous commenciez dès aujourd'hui à effacer par la pénitence les péchés que tous vos regrets n'effaceraient pas alors. C'est à ce dessein que Jésus-Christ vous menace dans l'évangile de ce jour. S'il était résolu de vous condamner, dit saint Augustin, il se tairait. Jamais personne, ayant dessein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y prit garde. Profitez donc, mes frères, de ces menaces pleines de miséricorde ; assurez votre salut par la pénitence et la pratique des bonnes œuvres ; faites en sorte que vous soyez de cet heureux nombre d'élus, dont toutes les vertus seront glorieusement manifestées à ce grand jour, et auxquels Jésus-Christ dira d'un ton plein de douceur et de majesté : Venez les bénis de mon Père ; possédez pour votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le respect dans les églises.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple (Matth., XXI, 12).

Voici, mes frères, un juste sujet d'étonnement et de réflexions. Qu'au jour des vengeances, quand il n'y aura plus de lieu à la miséricorde et qu'il sera question de rendre rigoureusement à un chacun selon ses œuvres, Jésus-Christ paraisse comme un juge inexorable, armé de foudres pour punir les méchants, commençons le vîmes hier, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais que dans un temps de grâces et de bénédictions, et pendant le règne de la miséricorde, l'évangile d'aujourd'hui nous représente Jésus-Christ

animé de colère, chassant et mettant en déroute tous les vendeurs du temple : est-ce donc là, mes frères, cet Agneau de Dieu, ce modèle de douceur, ce roi pacifique, ce médiateur, ce Sauveur des hommes ? Comment celui qui se montre si propice à l'égard d'une femme adultère, et qui reçoit avec tant de bonté les plus grands pécheurs, en use-t-il si sévèrement à l'égard de ces vendeurs et de ces acheteurs, dont la faute d'ailleurs paraît d'autant plus excusable qu'ils ne font trafic dans le temple que des choses nécessaires au sacrifice ? Vous le concevez déjà, mes frères, c'est qu'il n'y a point de crime plus capable d'irriter Dieu, et plus indigne de sa miséricorde, que la profanation de ses temples.

Mais s'il est aisé d'en juger ainsi par la conduite si extraordinaire de Jésus-Christ envers ces anciens profanateurs, il ne l'est pas moins de concevoir combien plus criminels encore sont les profanateurs de nos jours, puisqu'au lieu que le trafic des premiers avait un prétexte de religion, rien ne peut excuser d'impiété l'espèce de commerce que les seconds font dans nos églises.

C'est d'eux surtout qu'il est vrai de dire qu'ils font de la maison de prière une caverne de voleurs, puisqu'ils n'y entrent que pour ravir à Dieu l'honneur et les adorations qui lui sont dus, et comploter ensemble contre le privilège de ses saints autels.

Quelque monstrueux que soit cet attentat, l'impiété l'a mis si fort en usage, que les uns le commettent sans scrupule et les autres sans s'en apercevoir. Les premiers, étourdis par le bruit et le grand nombre de leurs complices, se font honneur de leur irrégion et la croient assez justifiée par l'exemple de la multitude et la pratique de tant d'années ; les seconds ignorent même en quoi consiste cette irrégion ; il profanent les temples sans se croire du nombre des profanateurs ; et parce qu'ils ne connaissent pas le crime, ils ne songent pas qu'ils sont les criminels. Tâchons donc, mes frères, de remédier à la plaie mortelle des uns et des autres, en faisant connaître à ceux-là combien il est énorme de profaner les temples, et en apprenant à ceux-ci en quoi consiste cette profanation. C'est-à-dire, en un mot, que dans mon premier point je vous exposerai le crime, et que dans le second je vous montrerai les criminels. Commençons après que nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

Si toute religion, mes frères, suppose un culte et des exercices extérieurs, n'est-il pas nécessaire qu'il y ait des lieux principalement consacrés à ces exercices et à ce culte, et dans lesquels nous venions réunir nos prières et nos adorations ? Quel risque ne courrait point la religion, si les exercices n'en étaient publics ? Et à quelles funestes variations ne serait-elle point sujette, si on

l'abandonnait à la discrétion des particuliers et qu'on ne les rappelât fréquemment dans les mêmes temples et au pied des mêmes autels ?

Aussi voyons-nous que dès que le peuple hébreu eut été tiré de la captivité d'Egypte, Dieu commanda à Moïse de lui bâtir un tabernacle où tous les enfants d'Israël vissent ensemble le reconnaître pour leur Dieu, l'adorer et lui sacrifier en cette qualité. Le temple que Salomon lui éleva depuis ne fut-il pas l'unique lieu consacré à son culte et à sa religion, jusque-là que c'était un crime de lui dresser des autels ailleurs, et que tous les sacrifices offerts en d'autres lieux étaient traités de schisme ou de profanation ?

Il est vrai que la loi de grâce, loi de liberté, nous a mis bien plus au large que n'étaient les Juifs ; et qu'au lieu d'un seul temple où il fût permis autrefois de sacrifier au Seigneur, il n'est point aujourd'hui d'église à qui n'appartienne ce grand privilège, et où nous ne puissions légitimement exercer les plus augustes cérémonies de notre religion.

Voulez-vous juger maintenant, mes frères, combien ces églises sont saintes et respectables ? Rentrez un moment en esprit dans le temple de Jérusalem qui en était la figure ; rapportez-vous-en au témoignage de Dieu même qui promet si formellement d'y établir son nom et sa demeure. Voyez tous ces signes éclatants qu'il y donne de sa présence et de sa majesté. Voyez ces victimes miraculeusement consumées, cette nuée mystérieuse répandue dans toute l'étendue de ce sacré temple, et dont les yeux ne pouvaient soutenir la splendeur. Voyez Salomon d'un autre côté sommer le Seigneur, si je l'ose dire, d'y déployer sa miséricorde, d'y prodiguer toutes ses faveurs. Ecoutez ensuite les menaces faites aux profanateurs de ce même temple, et frémissez sur les châtiments terribles qui fondent sur leurs têtes de toutes parts.

Cependant, mes frères, quelle proportion entre la sainteté de ce temple et celle de nos églises ? La figure l'emporterait-elle sur la vérité, le culte judaïque sur le culte chrétien, les sacrifices de l'ancienne loi sur le sacrifice de la loi nouvelle ? Un temple enfin dans lequel Dieu n'habitait plus particulièrement qu'ailleurs que par des signes et par des symboles, serait-il plus saint et plus respectable que des églises où il habite substantiellement, tel dans la vérité qu'on le vit autrefois sur la terre et que les saints aujourd'hui l'adorent dans le ciel ? Jugez donc, par la punition exercée sur les profanateurs de cet ancien temple, combien est énorme et punissable la profanation de nos églises.

Pour vous en inspirer plus d'horreur, et donner en même temps quelque ordre à cette importante matière, je dis que le profanateur fait à Dieu une double injure, en ce qu'il l'outrage tout à la fois dans sa majesté et dans sa miséricorde. Il l'outrage dans sa majesté, parce qu'il lui refuse les

adorations qui lui sont dues dans le lieu particulièrement destiné à les lui rendre ; et il l'outrage dans sa miséricorde, parce qu'il l'empêche de distribuer ses faveurs, et qu'il fait d'une maison de grâces et de bénédictions une maison de colère et de châtement.

1° Il outrage Dieu dans sa majesté, parce qu'il lui refuse les adorations qui lui sont dues dans le lieu où il les exige le plus particulièrement. Il est vrai que Dieu, remplissant tout l'univers par son immensité, et qu'étant partout également adorable, en quelque lieu que le pécheur l'outrage, on doit l'appeler un profanateur et un sacrilège, puisque c'est toujours sur les terres de son Dieu et en sa présence. Cependant, mes frères, il faut avouer qu'il y a bien de la différence entre la manière dont Dieu est présent partout et celle dont nous le devons concevoir présent dans nos églises. Il est présent partout par une suite nécessaire de l'immensité de son être, qui fait qu'il est en toutes choses, comme toutes choses sont aussi en lui : mais outre cette manière générale, il est encore présent dans nos églises par un acte plus particulier de sa volonté, et par des opérations plus singulières. C'est là, pour ainsi dire, qu'il agit en Dieu ; c'est là qu'il établit toute sa grandeur, et qu'il rassemble tous les rayons de sa divinité plus dispersés ailleurs ; c'est de là comme de dessus son trône qu'il appelle à ses pieds toutes ses créatures, qu'il leur parle, qu'il les écoute, qu'il se communique à elles, et qu'il exige le tribut de leurs adorations et de leur encens. Il est vrai que vous ne voyez point ici ces signes éclatants de sa présence et de sa majesté, tels qu'ils parurent autrefois dans le temple de Jérusalem au jour de sa consécration. Aussi n'êtes-vous plus ce peuple charnel et grossier, qu'il fallait éblouir par des prodiges, et qui ne croyait point s'il ne voyait des miracles. Ce que Dieu retranche à votre curiosité, c'est pour l'ajouter au mérite de votre foi. Mais cette foi là même qui vous découvre Jésus-Christ réellement présent sous les voiles eucharistiques ne supplée-t-elle pas abondamment au défaut de ces signes et de ces symboles, et ne vous instruit-elle pas assez du respect que vous devez à ce Dieu caché, et de l'enormité du crime qu'il y aurait à le lui refuser ? Faut-il vous faire un léger tableau de la majesté qui l'accompagne réellement dans son tabernacle et sous ces voiles eucharistiques, quoique d'une manière invisible ? Transportez un moment vos esprits jusque dans le ciel : jugez de ce qu'il est sur nos autels par l'éclat qui l'environne sur son trône, et du respect que les hommes lui doivent par les hommages que lui rendent les saints. Croyons-en à ce disciple bien-aimé qui fut jugé digne de porter ses yeux jusque dans cette sacrée demeure. J'ai vu, dit-il, une porte ouverte dans le ciel, et ayant été soudain ravi en esprit, j'ai vu un trône dressé, d'où sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix ; c'était le Fils de l'Homme qui était

assis sur ce trône. Sa majesté était telle qu'il n'était pas permis à un mortel de le regarder fixement. Sa voix retentissait comme le bruit des plus grandes eaux, et son visage était aussi brillant que le soleil dans sa plus vive lumière. Autour de ce trône paraissait une multitude de saints, que personne ne pouvait compter, rassemblés de toutes les nations, qui, mettant leurs couronne aux pieds du trône, se prosternaient sur le visage, et répétaient sans cesse : Bénédiction, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles.

Du trône de la divinité, descendez maintenant sur nos autels, ouvrons nos tabernacles, la foi ne nous y montre-t-elle pas le même Dieu que les saints adorent dans le ciel ? Sa majesté, quoiqu'invisible, n'y est-elle pas la même ? Les anges, qui ne le quittent point, cessent-ils de l'y adorer, de se prosterner en sa présence et de rendre gloire à sa divinité ? Sur quel fondement pouvez-vous donc, je ne dis pas lui refuser vos hommages, mais le traiter avec tant de mépris, et faire gloire de vos irrévérences ?

Quoi ! mes frères, ces esprits bienheureux que Dieu seul surpasse en pureté, ces créatures si saintes et si parfaites, également confirmées dans la justice et dans la félicité, ces amis de Dieu, ces confidents de tous ses secrets, et qui, si je l'ose dire, touchent eux-mêmes de si près à la divinité, baissent les yeux devant sa majesté suprême, ils s'humilient et se prosternent au pied de sa grandeur ; s'ils osent ouvrir la bouche, ce n'est que pour chanter sa gloire et le publier trois fois saint. Et vous, indignes créatures, formées de terre et de boue, que le péché peut-être rend inférieures aux êtres inanimés ; vous que l'idée seule de la sainteté de Dieu, comparée à votre impureté, devrait abîmer dans le centre du néant ; vous qui avez tout à craindre de sa colère, et qui ne respirez encore que par un reste de miséricorde, vous demeurez fiers en sa présence, vous conservez au pied du trône de votre juge un maintien audacieux, vous l'insultez en face, et jusque sur ses autels ? Je laisse à décider ce qui l'emporte chez vous de la folie ou de l'impiété.

Je ne dis rien, mes frères, du scandale que ces profanations publiques causent à tant de chrétiens faibles, peu confirmés dans la piété, et toujours plus portés à suivre les mauvais exemples que les bons ; mais que pouvons-nous répondre à nos frères égarés, quand, pour justifier leur incrédulité, ils nous objectent vos irrévérences, qu'ils s'en servent comme d'arguments contre nous, et de motifs pour persévérer dans leur schisme ? Quoi, disent-ils, si les catholiques croyaient la réalité, les verrions-nous dans leurs églises se comporter bien plus indécentement que nos plus libertins ne se comportent dans nos prêches ? Ont-ils bonne grâce de nous proposer pour objet de nos adorations l'objet de leur mépris et de leurs insultes ? Qu'ils apprennent donc à réformer

leurs mœurs avant que de songer à réformer notre foi. Ainsi exposez-vous nos sacrés mystères à la dérision des incrédules. Ainsi, dit l'Écriture, êtes-vous cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations. Mais non, notre religion n'en souffrira pas. Votre impiété ne prouvera rien, et notre réponse sera toute prête. Nous leur dirons que vous n'êtes point des nôtres, que nous vous rangeons parmi les membres morts de la religion catholique, que nous abjurons votre impiété, que nous la détestons. S'ils ont besoin ensuite d'exemples qui détruisent les vôtres, nous rassemblerons avec soin ce petit nombre de vrais adorateurs échappés à la contagion du libertinage. Car enfin, quelque progrès qu'elle ait fait en ce point, elle n'a pas tout ravagé. Le Seigneur a encore autour de son tabernacle une élite d'âmes fidèles et respectueuses qui veillent à la garde de ses privilèges, qui garantissent la vérité de notre créance par la sincérité de leurs adorations, et dont les humbles prosternements rendent témoignage à la réalité de nos saints mystères.

Si de tels modèles ne suffisent pas à nos frères séparés, nous les ramènerons aux premiers âges de l'Église, à ces siècles si heureux où la foi toute pure servait d'âme à la piété. Nous leur ferons voir dans des temps de persécution des chrétiens de tout sexe et de tous états assemblés dans des chapelles souterraines, si respectueusement appliqués à la célébration de nos redoutables mystères, que souvent ils n'apercevaient ni l'entrée tumultueuse des bourreaux envoyés pour les massacrer, ni le carnage qui se faisait autour d'eux de leurs propres frères.

Mais ces exemples, qui peut-être serviront un jour à convaincre les hérétiques de la perpétuité de notre foi, ne serviront jamais à convertir nos profanateurs. Aussi leur en préparons-nous de plus proportionnés à leur caractère. Disparaissez, religieux chrétiens, vénérables modèles de respect et de piété, ce serait trop vous commettre que de vous exposer à des yeux aussi sacrilèges. Montrez-vous seulement, peuples idolâtres, malheureux adorateurs de fausses divinités. Ou vous-mêmes, mes frères, passez jusqu'à leurs entrées : *Transite ad insulas Cetim, et videte*. Pénétrez dans leurs temples profanes : voyez-les prosternés, couchés sur la poussière, osant à peine respirer devant des idoles muettes, des dieux ridicules, des figures honteuses de monstres et d'animaux. Et puisque vous nous forcez de vous renvoyer à de pareils maîtres, profitez au moins de leurs leçons. Serait-ce donc encore trop exiger de vous, que de vous demander pour Jésus-Christ les mêmes hommages qu'ils rendent à des démons ?

2^e Mais laissons des reproches peut-être trop amers pour revenir aux preuves de ma proposition. L'énormité de la profanation des temples ne consiste pas seulement en ce qu'elle outrage Dieu dans sa majesté ; l'in-

jure qu'elle fait à sa miséricorde n'est ni moins griève ni moins punissable. Souffrez pourtant, ô mon Dieu ! que je perde ici de vue vos intérêts propres, pour n'envisager que ceux de mes auditeurs. Et en effet, mes frères, il y a cette différence entre l'une et l'autre injure, que si celle-là semble s'attaquer à Dieu plus directement, celle-ci retombe tout entière sur vous, puisqu'en blessant la miséricorde, vous empêchez ses favorables influences, vous l'armez contre vous, et la convertissez en fureur.

Et certes, on ne peut douter que le second motif de la fondation des églises n'ait été de nous fournir des asiles, où nous vinssions recourir avec assurance à la miséricorde, et recueillir toutes les grâces qu'elle y verse avec profusion. Ailleurs mille obstacles en arrêtent le cours, le tumulte du commerce, les occupations séculières, les soucis étrangers, comme autant d'épines et de ronces, les empêchent de se répandre, et la rosée céleste ne tombe guère sur une terre profane. Mais nos églises consacrées par la présence du Dieu qui y fait sa demeure, sont des lieux propres à la recevoir. C'est là qu'il a fait comme un pacte avec ses vrais adorateurs, par lequel il s'est engagé à ne rien refuser à leurs sincères prières. Jugez, pieux chrétiens, jugez des biens qui vous y attendent par tous ceux que se promettait le peuple d'Israël dans un temple bien inférieur aux nôtres en sainteté. Ce sera, disait Salomon en s'adressant à Dieu, ce sera dans ce temple que vous aurez les yeux ouverts sur tous les besoins de votre peuple, que vous écouterez ses vœux et que vous vous rendrez propice à tous ses désirs. S'il a eu le malheur d'irriter votre colère par ses crimes, et que, touché d'un vrai repentir, il vienne vous confesser ses iniquités et vous demander grâce, c'est ici, Seigneur, que vous accepterez ses gémissements, que vous vous laisserez toucher par ses larmes, et que vous lui accorderez un pardon plein et entier. Je passe tant d'autres faveurs signalées que Dieu assure à son peuple dans ce même temple par l'organe du même Salomon.

Or, mes frères, pourriez-vous penser que nos églises fussent moins privilégiées, moins fécondes en grâces et en bénédictions, et que Dieu y fût moins disposé à vous prodiguer ses présents ? Tout ce que vous voyez dans la plupart de ces églises ne vous répond-il pas des biens qu'il vous y prépare ? Ces sacrés fonts où, lavés de la tache originelle, vous recouvrez votre innocence, ces tribunaux où vos péchés vous sont remis ; cette chaire d'où Dieu vous parle par notre bouche, d'où il vous enseigne sa loi et vous montre le chemin du salut ; ces autels où s'immole pour vous la victime sainte ; ces tables où l'on vous distribue le pain des anges, la véritable manne, la chair et le sang de Jésus-Christ même, ne sont-ce pas là comme autant de gages des grâces invisibles et surabondantes que Dieu se plaît à verser dans ces saints lieux ? Mais aussi ne sont-ce pas là comme autant de témoins contre vous,

quand vous les profanez par vos irrévérences ? Ah ! que l'on pourrait bien appliquer à cette occasion ce que disait un jour Jésus-Christ aux Juifs : Quand mes disciples se tairaient, quand nous, ministres des autels, nous garderions un honteux silence sur vos profanations, les pierres mêmes de nos temples crieraient : *Et si hi tacuerint, lapides clamabunt*. Oui, mes frères, ces fonts sacrés où vous fûtes si gratuitement admis au nombre des enfants de l'Eglise, des serviteurs et des membres de Jésus-Christ ; ces fonts sacrés vous reprocheront de venir l'insulter dans ces mêmes lieux, qui devraient vous rappeler sans cesse ce premier et signalé bienfait. Ces tribunaux de pénitence, en présence desquels vous venez enchérir sur les crimes qui vous y avaient été remis ; cette chaire au pied de laquelle vous osez braver votre aimable et divin docteur ; ces tables couvertes des mets délicieux dont vous y avez été nourris ; ces autels teints encore du sang de la victime immolée pour votre salut ; tout cela, dis-je, quand nous nous tairions, crieraient contre vos profanations : *Et si hi tacuerint, lapides clamabunt*.

Mais certes, ce ne sera pas en vain : on n'outrage point impunément la miséricorde. Ce qu'elle avait de grâces à prodiguer se change entre ses mains en poisons mortels, à l'égard de ceux qui osent l'irriter. Ces lieux qui devaient, si je l'ose dire, regorger de grâces en votre faveur ne vous offriront que des malédictions et des anathèmes. Vous y deviez trouver un Dieu favorable et propice, et vous n'y trouverez qu'un Dieu sévère et inexorable. Là devaient s'ouvrir pour vous tous les trésors célestes, et là se prépareront tous les châtiments que méritent vos impiétés. Sur ces mêmes autels où le sang de la victime sainte n'était versé que pour effacer vos crimes, ce sang, comme celui d'Abel, criera sans relâche pour demander vengeance de vos sacrilèges.

Le pis est que le dommage que vous vous portez à vous-mêmes retombe en quelque sorte sur tous vos frères, et que toute la société des fidèles souffre de votre impiété ; car remarquez encore, mes chers auditeurs, et voici ce qui vous doit animer d'un saint zèle contre les profanateurs de nos temples, et ce qui vous autorise, qui que vous soyez, à vous élever contre eux avec force, et à les reprendre sans ménagement ; remarquez, dis-je, que le fruit principal que nous devons tirer de l'établissement de nos églises, était d'y réunir toutes nos prières, de telle sorte qu'elles s'aidassent les unes les autres, se prêtant mutuellement leur force et leur vertu ; que les plus faibles participassent au mérite des plus parfaites, que chaque membre contribuât à obtenir des grâces pour tout le corps, et tout le corps pour chacun de ses membres, et qu'ainsi la miséricorde, se trouvant comme forcée par cet assemblage de vœux et de gémissements, ne pût contenir ses richesses, et les répandit sur nous avec plus d'abondance.

Mais que font les profanateurs de nos égli-

ses ? Encore une fois, mes frères, réveille ici votre zèle, vos intérêts y sont trop engagés ; ils troublent et renversent tous les projets de votre société, ils ôtent à cette communion de prières tout le mérite et la vertu qu'elle devait avoir, ils en empêchent le fruit et l'efficacité. Bien loin de concourir avec vous à vous rendre votre Dieu favorable, ils ne travaillent qu'à outrager sa miséricorde et qu'à exciter sa colère. Craignez encore, si vous ne vous opposez fortement à leur impiété, que les traits qu'il va lancer contre eux ne s'écartent jusqu'à vous. C'en fut assez autrefois des sacrilèges d'Ophui et de Phinéas, pour envelopper dans la vengeance tout le peuple de Dieu, et le péché d'un seul Acham causa la défaite de tout Israël.

Et combien de fois n'avez-vous point déjà senti les effets de cette vengeance générale ? Ah ! vous cherchez quelquefois ou dans le hasard, ou dans je ne sais quelles frivoles apparences, la causée des guerres, des calamités, des maladies. Profanateurs, ce sont vos sacrilèges qui attirent sur nos têtes tous ces châtiments : que sais-je ce que Dieu ne nous garde point encore ? Il n'est point de fléaux qui suffisent à sa colère, ni qui puissent assez punir de telles profanations. Toutes les pensées du Seigneur, disait autrefois un prophète, sont contre Babylone, et il ne se lassera point qu'il ne l'ait exterminée, parce qu'il s'agit de venger en Dieu l'honneur de son temple : *Contra Babylonem mens ejus est ut perdat eam, quoniam ultio Domini est ultio templi sui.*

Mais enfin quels sont donc ces coupables, ces auteurs des maux dont Dieu nous afflige, ces profanateurs de ses temples ? Je vais, mes frères, vous les montrer dans mon second point.

SECOND POINT.

S'il suffisait, mes frères, pour être innocent, de ne se point compter parmi les coupables, jusqu'ici je n'aurais presque parlé à personne, et tout ce que je viens de dire contre les profanateurs n'aurait été que des invectives vaines et hors de saison, que des traits tirés en l'air contre des fantômes ; aussi les plus grands désordres ne sont pas toujours les crimes en eux-mêmes contre lesquels nous nous élevons ; mais l'aveuglement et, si je l'ose dire, la stupidité, qui empêche les criminels de se reconnaître, et leur fait renvoyer à d'autres les vérités et les menaces que nous leur adressons. C'est ce qui arrive surtout à l'égard de la profanation des temples ; point de désordre plus commun et moins aperçu ; la même impiété qui l'a introduit l'a mis depuis si fort en usage, que chacun y donne naturellement et sans réflexion, et l'on est aussi éloigné de se croire soi-même le profanateur que de songer à ne l'être plus.

Or, mes frères, pour revenir de cette prévention aveugle, vous n'avez qu'à comparer vos dispositions avec celles qu'exige la sainteté de nos églises. Les uns regardent

voire extérieur, et les autres votre intérieur, c'est-à-dire que ces premières consistent dans un maintien modeste et respectueux, et les secondes dans une pureté de cœur qui vous rende dignes d'approcher de Dieu et de ses autels

1^o Quant à l'extérieur, il faut conserver dans nos églises un maintien modeste et respectueux. Cette proposition, mes frères, vous paraît-elle hasardée, et aurait-elle besoin de preuves ? Quoi, dans un lieu où réside Dieu lui-même, et qu'il remplit de sa majesté, sous ces voûtes augustes où tout nous parle de sa grandeur, qui ne retiennent que de ses louanges, qui ne nous rendent que ses oracles, qui ne nous présentent que ses mystères, qui ne renferment que ses sacrements, où nous ne respirons que l'encens offert à sa gloire ; dans ces lieux enfin destinés seulement à la prière et à l'adoration, faudrait-il s'épuiser en raisonnements, pour vous persuader que la modestie et le respect extérieur y sont essentiellement requis ? Princes, rois de la terre, vos palais seraient donc plus augustes que les temples de notre Dieu, et votre grandeur plus redoutable que la majesté du Très-Haut. Mais non, il n'est pas question de vous convaincre du devoir, à quelque excès de libertinage où l'irréligion ait amené plusieurs de nos chrétiens, elle a plus fait de désordre dans leur cœur que dans leur esprit, et ils conviennent volontiers des règles dont ils s'écartent sans scrupule. Il ne s'agit que de comparer votre conduite au devoir, votre maintien dans nos églises avec le respect et la modestie qu'il y faut observer.

Mais dans quel affreux détail n'irais-je point me jeter, si j'entreprenais de vous conduire depuis la porte de nos temples jusque dans le sanctuaire, et au pied des autels, où vous osez souvent prendre place ? Si je représentais ces hommes profanes, qui tout occupés de leurs affaires temporelles dont ils conféraient en arrivant au temple, en traitent encore quand ils y sont entrés, qui semblent disputer au Seigneur, dans sa propre maison, ce premier et facile devoir qu'on ne refuse pas à un inférieur qu'on aborde, qui mettent à peine un genou à terre, non pour adorer, mais pour donner quelque chose à la bienséance, et qui, après mille postures qui déclarent leurs distractions ou leur ennui, sortent enfin du temple sans savoir ce qu'ils y sont venus faire ?

Où ne me mènerait point encore le portrait de ces femmes mondaines, suivies d'un cortège de serviteurs, faisant leur entrée dans nos églises avec autant de pompe que de fracas, rappelant à elles les regards et toute l'attention des peuples, affectant les places les plus remarquées, se haussant encore sur la foule pour n'échapper aux yeux de personne, et goûter avec plus de charme le plaisir du scandale qu'elles donnent à tous ?

Il vaut bien mieux laisser à Dieu même le soin de représenter toutes ces abominations. Écoutez comme il en parle à Ezéchiel, quand pour justifier sa vengeance, il veut aupara-

vant qu'il voie de ses yeux. Entre, lui dit-il, entre, prophète, dans ce temple qui m'était consacré; promène ta vue de tous côtés, vois d'abord l'idole de jalousie placée contre mon autel, et les enfants d'Israël conjurant tous ensemble pour me chasser de mon sanctuaire. Regarde de plus près encore, et tu verras quelque chose de pis. Jette les yeux sur toutes ces diverses représentations, ces images honteuses, peintes tout autour de mon temple. Vois les anciens du peuple, les plus sages d'Israël attachés sur toutes ces figures, comme sur autant de divinités auxquelles ils donnent leurs adorations. Mais ce n'est encore rien : Suis-moi, prophète, et je te montrerai de plus effroyables abominations. Vois dans ce lieu ces femmes assises qui ont choisi mon temple pour leur rendez-vous, qui en font le théâtre de leurs vanités, qui ne s'y entretiennent que de leur Adonis, qui le souillent et le prostituent par un commerce détestable. Regarde encore d'un autre côté. Vois-tu ces hommes, entre le vestibule et l'autel, qui tournent le dos à mon sanctuaire, dont le visage est vers l'orient, et qui adressent à un autre Dieu les honneurs qui ne sont dus qu'à moi.

Ne commencez-vous point, mes frères, à reconnaître les coupables à cette peinture? N'est-ce point là une description bien naturelle des irrévérences qui se commettent dans le lieu saint? Ah! si le même prophète dont je l'ai empruntée revenait au milieu des hommes, et si la même main qui le transporta dans le temple de Jérusalem l'introduisait dans quelqu'une de nos églises, quelle surprise pour lui d'y retrouver les mêmes abominations, qui pensèrent autrefois le faire mourir d'horreur? Ce ne serait plus, il est vrai, une idole muette et inanimée qu'il verrait placée contre l'autel du Seigneur, mais autant d'idoles vivantes, que nous y remarquons de femmes mondaines, étalant avec une indécence qui tient de l'effronterie leurs parures et leurs vanités, n'aspirant, ce semble, qu'à fixer sur elles tous les regards, et qu'à s'attribuer toutes les adorations. Il les verrait, ces femmes mondaines, semblables à celles qui pleuraient Adonis dans le temple de Dieu, après avoir donné tout le matin à la mollesse et à la vanité, s'assembler vers le midi, comme de concert, dans quelques-unes de ces églises où les profanations sont le moins censurées, choisir le temps du sacrifice redoutable pour disputer entre elles des agréments et de l'immodestie, promener tout autour du temple leurs yeux téméraires; mendier de tous côtés des regards et des complaisances; lancer et recevoir des traits enflammés et mortels. Il verrait des hommes sans religion se prévaloir, comme elles, du précepte ou de la coutume d'entendre une messe pour venir dans ces mêmes églises divertir leur impie curiosité. Il les verrait tournant le dos à l'autel et à Jésus-Christ, adresser leurs adorations à ces idoles de vanité, leur offrir des vœux sacrilèges, et y tenir des propos qui

seraient punissables loin même du sanctuaire. Grand Dieu, vous le voyez, et vous vous taisez! Ah! vos tonnerres sur de telles abominations m'effraye aient moins que votre silence. Et ne dites pas, mes frères, qu'il y en a peu qui donnent dans de si grands excès; quelque horrible qu'en soit la peinture, la pratique n'en fait point d'horreur. Mais quand il serait vrai que le plus grand nombre n'y donnerait pas, à combien d'autres profanations se laisse-t-on aller qui ne sont moins scandaleuses que de quelques degrés? Est-il rare en effet de voir parmi vous et dans nos églises des hommes se tenant debout, la tête haute et l'air ébété, converser ensemble pendant la célébration de nos saints mystères, avec bien plus de bruit et de liberté qu'ils ne l'oseraient faire dans l'antichambre d'un grand? Est-il rare d'y voir des femmes négligemment assises, croire obéir au précepte d'entendre une messe pourvu qu'elles y payent de leur présence, ne s'y occuper que de pensées vaines, suivre des yeux tous ceux qui entrent ou qui sortent, et donner à la créature l'attention tout entière qu'elles doivent à Jésus-Christ? Qu'est-ce que tout cela, sinon profaner le temple de Dieu? Et si vous en convenez, ne serez-vous pas forcés de convenir aussi qu'il y en a bien peu parmi vous qui ne soient des profanateurs?

Que ne dirais-je point encore de mille autres abus plus ou moins sacrilèges, de cette curieuse ardeur avec laquelle on en voit plusieurs accourir dans nos églises comme aux spectacles, uniquement pour y divertir leurs oreilles par l'harmonie des voix et des instruments? Je parle de ces concerts profanes, qu'une vanité déguisée sous un voile de piété a mis en usage dans certaines églises aux jours d'une grande fête; de ces concerts où l'on voit des acteurs subitement passés d'un théâtre dans une tribune, chanter la gloire de Dieu ou de quelques saints, sur les mêmes instruments et de la même bouche qui ne retentit tous les jours que des impuretés des hommes et des victoires du démon. De combien d'irrévérences cette pratique scandaleuse n'est-elle point la cause? Où en serez-vous un jour, vous qui l'avez introduite, ou qui la maintenez, si vous avez à répondre de toutes les profanations auxquelles elles donnent lieu?

Je passe plusieurs autres pratiques moins sacrilèges à la vérité, mais toujours injurieuses à la sainteté des temples. Je ne dis rien à ceux qui, pour abrégier leur chemin et s'épargner quelques pas, traversent hardiment nos églises et en font un lieu de passage, ni à ces mères inconsidérées qui, au lieu d'inspirer de bonne heure à leurs enfants le respect et la retenue dans la maison de Dieu, les y laissent errer, et leur permettent de troubler par leurs cris l'attention des ministres et des assistants; ni à ceux et celles qui semblent ne s'y vouloir asseoir parmi les auditeurs de la divine parole, que pour y dormir avec plus de scandale et en présence de plus de témoins. A parcourir, mes frères,

toutes les diverses sortes de profanations, peut-être n'en trouverait-on pas un seul parmi vous qu'on pût retrancher du nombre des profanateurs.

2° Cependant je n'ai encore parlé que des irrévérences extérieures; et si j'en viens à la pureté du cœur, si essentielle à tous ceux qui entrent dans nos églises, combien moins encore auront-ils lieu de se justifier?

Et en effet, mes frères, si de ce que Dieu est grand il s'ensuit qu'il faut apporter dans sa maison un extérieur modeste et respectueux, ne s'ensuit-il pas de ce qu'il est saint qu'il y faut apporter une disposition intérieure qui réponde à cette sainteté? Voyez comment il en use à l'égard de son serviteur Moïse, quand il l'appelle du milieu du buisson ardent pour lui donner ses ordres : Otez, lui dit-il, la chaussure de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte; c'est-à-dire que c'eût été profaner ce lieu que d'y traîner même la poussière qu'il avait ramassée sur un terrain profane. N'eut-il pas soin encore d'ordonner à son peuple, par le même Moïse, de se purifier chaque fois qu'il devait approcher de son tabernacle? Pourquoi enfin n'était-il pas permis aux lépreux d'entrer dans le temple, sinon pour nous faire comprendre qu'il le serait encore moins d'entrer dans nos églises à ceux qui portent dans l'âme une lèpre mortelle dont ils ne veulent pas guérir.

Je dis, mes frères, dont ils ne veulent pas guérir; car à Dieu ne plaise que je veuille écarter de nos temples les pécheurs pénitents, ou qui sont en voie de le devenir. Qu'ils y viennent au contraire avec confiance. La maison de Dieu, je l'ai déjà dit, est une maison de miséricorde. C'est là que les gémissements sont mieux écoutés, que les larmes sont plus efficaces, que la grâce du pardon est plutôt accordée. C'est dans ce lieu surtout que Dieu reçoit avec plus de joie un pécheur qui retourne à lui que quatre-vingt dix-neuf justes qui ne l'ont jamais abandonné. Le publicain se frappant la poitrine à la porte du temple, et sortant ensuite justifié, est un motif à tous les pénitents pour venir dans nos églises solliciter la même réconciliation, et pour l'espérer. Mais que des pécheurs qui se complaisent dans leur iniquité, qui conservent dans le fond de leur âme des impuretés volontaires, des pécheurs qui traînent toujours leurs passions avec eux, et toujours disposés à enfanter de nouveaux crimes, qu'ils se mêlent témérairement avec les saints dans la maison du Dieu de la sainteté, et qu'ils osent se montrer à ses yeux couverts de mille plaies honteuses dont ils ne rougissent point, pensez-vous, mes frères, que cette espèce de profanation soit moins criante que la première?

Quoi! Jésus-Christ ne put voir autrefois sans indignation dans la maison de son Père les colombes et les autres animaux qui n'y avaient été amenés que pour les sacrilices, et il y verrait aujourd'hui sans s'offenser des haines, des rapines, des impuretés, et mille

autres monstres également horribles? Vous qui les y apportez voulez-vous savoir de quel œil il les voit? Ecoutez-le parler par la bouche d'un de ses prophètes : Insensés, quelle est votre pensée? Vous ravissez le bien de votre prochain, soit par des injustices, soit par des violences; vous portez votre haine ou votre vengeance jusqu'à lui désirer la mort; vous commettez l'adultère, vous jurez faussement, et vous venez après vous montrer à mes yeux dans ma propre maison. Depuis quand est-elle donc devenue une retraite de scélérats, une caverne de voleurs? *Nunquid ergo spelunca latronum facta est domus ista (Jerem., VII)?* Vous vous flattez peut-être que vos désordres, parce qu'ils sont secrets, échappent à ma vue, ou que je me laisserai surprendre par vos feintes adorations : vous me prenez pour quelque aveugle divinité, vous vous trompez. C'est moi, c'est moi qui suis véritablement. Je vous ai vus, dit le Seigneur : *Ego, ego sum; ego vidi, dicit Dominus.*

Que les temps sont changés ! On vit autrefois des empereurs chrétiens consentir d'être exclus du vestibule même de l'église, quand ils étaient tombés dans quelque péché considérable. Personne n'ignore ce trait de l'histoire du grand Théodose, qui a fait dire depuis à la postérité qu'elle ne savait ce qu'elle devait le plus admirer, ou de l'humilité de ce pieux empereur, ou de la fermeté d'Ambroise. On sait, dis-je, qu'après la sanglante exécution d'un édit échappé trop légèrement à cet empereur pour châtier la ville de Thessalonique de sa sédition, s'étant un jour présenté devant la porte de l'église de Milan pour y assister aux prières publiques, Ambroise, qui savait accorder la soumission d'un sujet avec l'autorité d'un évêque, lui en défendit sévèrement l'entrée, jusqu'à ce qu'il eût expié, par une pénitence authentique, les cruautés exercées, peut-être au delà de ses ordres, sur cette malheureuse ville. Non-seulement Theodose ne s'offensa point de la rigueur de ce saint prélat, il se soumit encore à la pénitence, et demeura plusieurs mois exclu de l'église. Aujourd'hui nous voyons toutes sortes de pécheurs sans exception des plus scandaleux, ne se contenter pas de se présenter dans la nef de nos temples, ils pénètrent jusque dans le sanctuaire; ces places qui n'appartiennent qu'aux ministres du Seigneur, et interdites dans des siècles plus religieux à tout séculier, quelque saint ou quelque qualifié qu'il pût être, les plus profanes d'entre les pécheurs s'en emparent scandaleusement, ils traînent leurs iniquités jusqu'au pied des autels, et ils semblent affecter de les porter sous les yeux de leur juge. Que dire, mes frères, de cette témérité, sinon ce que disait autrefois Jérémie dans ses lamentations en plaignant l'infortunée Jérusalem : Ma douleur n'est plus susceptible de consolation, parce qu'elle a vu, Seigneur, pénétrer dans votre sanctuaire une nation impie, à qui vous aviez défendu d'oser même se présenter dans votre église : *Quia vidit gentes in-*

gressas sanctuarium suum, de quibus præceperas ne intrarent in ecclesiam tuam.

Mais enfin qu'arrivera-t-il à ces pécheurs hardis et impertinents? Ce qui arriva autrefois au malheureux Joab. Ce général convaincu de plusieurs crimes s'était réfugié dans le tabernacle du Seigneur, et tenait embrassée l'une des cornes de l'autel, espérant que sa vie y serait en sûreté. Mais Salomon jugeant sagement qu'il devait cette victime au Seigneur, n'hésita point à l'y faire attaquer, persuadé que l'horreur de ce châtement retomberait sur le criminel. Tel à peu près sera votre sort, profanes adorateurs. Vous venez les mains pleines d'iniquité, et ne respirant que le crime, vous cacher dans nos temples, comme dans des lieux d'asile : vous pensez vous faire des autels du Seigneur un rempart contre sa colère ; mais ce sera là même que, vous trouvant plus à portée de ses traits, il vous percera bien plus sûrement, et vous accablera de toute sa vengeance. Au reste, pécheurs, ne pensez pas que je fasse consister votre crime en ce que vous venez vous présenter dans nos temples : nous osons même nous plaindre de ce que vous y paraissez si rarement, nous vous invitons volontiers à y venir recueillir au moins quelques miettes qui tombent de la table où les justes sont rassasiés, lesquelles Dieu vous destine peut-être. Nous espérons toujours que vous y serez touchés ou de la sainteté de nos mystères, ou de la force des vérités qu'on vous prêche, ou des exemples de vos frères : mais ce que j'ai prétendu condamner, c'est l'impiété même que vous apportez dans nos temples, les scandales que vous y donnez, l'endurcissement que vous y conservez, l'outrage que vous y faites à Dieu, et c'est à cette espèce de crime que j'ai dit que toutes les vengeances de Dieu sont réservées.

Voulez-vous, mes frères, n'avoir rien à craindre? mettez en pratique les leçons que vous venez d'entendre. Conservez dans nos temples un extérieur modeste et respectueux, tel qu'il convient en la présence d'un Dieu devant lequel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Apportez-y de plus une pureté intérieure, qui réponde à sa sainteté. Si vos péchés vous rendent indignes de vous présenter à sa vue, tenez-vous comme le publicain à la porte du temple, frappez votre poitrine, poussez des gémissements, conjurez la miséricorde de vous faire grâce. Alors la maison de Dieu sera pour vous un véritable asile ; et bien loin que vous y ayez des châtiments à craindre, vous n'y trouverez que des grâces à recueillir. Je vous les souhaite.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CAREME.

Sur la prière.

O mulier ! magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis.

O femme ! votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le désirez (Matth. XI, 22).

Quel exemple plus propre à nous faire valoir le mérite de la prière, que celui que

notre évangile nous propose aujourd'hui en la personne d'une femme cananéenne? C'était une païenne, indigne par sa condition des grâces du Sauveur des Juifs. Ce qu'elle sollicitait, c'était la délivrance de sa fille, païenne comme elle, qu'un démon tourmentait misérablement. Jésus-Christ, à qui elle s'adresse directement, semble ne lui donner d'abord aucune attention, et il répond ensuite à ses disciples qui intercèdent pour elle, qu'il n'est envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Si la Cananée, sans se rebuter, se jette encore aux pieds de Jésus-Christ et le conjure d'avoir pitié d'elle, il ajoute au refus des paroles dures, et il lui fait cette réponse humiliante, qu'il n'était pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. C'en était assez pour la piquer vivement, et pour couper court à toutes ses instances. Mais parce qu'au lieu de s'en offenser, elle confesse humblement à Jésus-Christ son indignité, en lui représentant toutefois que les chiens mêmes avaient quelque droit aux miettes qui tombent de la table du maître, non-seulement elle obtient tout ce qu'elle demande, mais elle mérite encore de la part de Jésus-Christ cet éloge magnifique, qu'il la rendra recommandable dans tous les siècles : *O femme ! votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le désirez : O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.*

Comment, mes frères, se peut-il donc faire que des chrétiens bien plus autorisés que la Cananée à prétendre aux grâces de Jésus-Christ, invités par lui-même à lui demander tous leurs besoins et fondés sur ses promesses les plus positives, à tout espérer de leurs prières, comment, dis-je, se peut-il faire que le plus grand nombre demeure dépourvu de ses grâces les plus essentielles, et qu'ils aient si peu de part à ses libéralités? La raison en est toute naturelle ; c'est évidemment ou parce qu'ils ne la demandent pas, ou parce qu'ils la demandent mal. Les uns, dis-je, ne demandent pas, et dès lors que la prière est le moyen général établi de Dieu pour obtenir ses grâces, il n'est pas étonnant qu'il ne les accorde point à ceux qui n'usent pas de ce moyen. Les autres demandent mal, et parce que la prière ne peut être efficace qu'autant qu'elle est accompagnée de toutes les conditions requises, ne soyons pas surpris encore que, manquant de quelqu'une et peut-être de toutes ces conditions, elle n'obtienne rien.

Mais pourquoi y en a-t-il si peu qui prient, et moins encore qui prient bien? C'est ce qu'il est question d'examiner, et ce que je vais tâcher de faire en comparant la conduite de la Cananée à celle du commun des chrétiens. Son exemple nous servira dans mon premier point à découvrir quels sont les obstacles qui empêchent le plus ordinairement de prier, et dans le second il nous apprendra de quelles dispositions il faut accompagner la prière. Commençons par invoquer le secours du Saint-Esprit, et pour l'obtenir adressons-nous à Marie.

PREMIER POINT.

Il est hors de doute, mes frères, que le devoir le plus essentiel de la vie chrétienne c'est la prière, non-seulement parce que Jésus-Christ nous en fait un commandement exprès en mille endroits de son Evangile, mais encore parce qu'étant obligés de travailler à notre salut, et qu'ayant besoin pour réussir dans ce travail de bien des grâces que Dieu ne nous doit point, et qu'il ne promet qu'à nos prières, ce serait évidemment renoncer au salut, que de négliger le moyen unique d'obtenir de Dieu les secours nécessaires pour y arriver.

Ce principe une fois établi, comment arrive-t-il que la prière soit toutefois le devoir le plus négligé du christianisme ? Nous en trouverons les différentes causes dans ce que nous lisons dans notre évangile sur la Cananée. Jésus-Christ, nous dit-il, étant parti de Génésareth, arriva dans un lieu voisin de Tyr et de Sidon, et une femme cananéenne, qui était sortie de ce pays-là, l'étant venue trouver, s'écria en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! *Et ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.*

Je suppose d'abord que vous comprenez que ces villes de Tyr et de Sidon, d'où sortit la Cananée pour venir prier Jésus-Christ, étaient toutes plongées dans l'idolâtrie, et dans tous les désordres auxquels les grandes richesses et le concours des nations étrangères donnent toujours lieu. Aussi leurs péchés étaient-ils si connus que Jésus-Christ ne pouvait exagérer davantage les châtimens qui menaçaient plusieurs autres villes de la Judée à raison de leur incrédule, qu'en leur disant qu'au dernier jour elles seraient traitées plus rigoureusement que Tyr et Sidon. C'était, dis-je, de ces villes idolâtres et criminelles que sortit la Cananée pour venir trouver Jésus-Christ sur les confins de la Palestine : *Mulier Chananæa a finibus illis egressa.* Et de là je tire, mes frères, cette réflexion : que pour se mettre en état de prier, il faut commencer par s'éloigner de tous les obstacles qui empêchent le goût et la pensée même de la prière. Or ces principaux obstacles nous sont figurés par les caractères singuliers des habitans de Tyr et de Sidon. Premièrement, ils étaient engagés dans les ténèbres de l'infidélité ; d'où je conclus que le défaut de foi est le premier, et tout ensemble le plus universel obstacle à la prière. Secondement, les habitans de ces villes maritimes étaient tout occupés à faire fleurir leur commerce et à s'enrichir de ses fruits ; d'où il s'ensuit que l'embarras et le tumulte des affaires ou des plaisirs du siècle, est un second empêchement à la prière non moins funeste que le précédent. En troisième lieu ces malheureux peuples étaient adonnés à tous les désordres que le concours des nations étrangères y entretenait ; d'où je tire encore cette conséquence, qu'il n'y a point d'état plus ennemi de la prière que l'état du vice et du dérèglement.

J'ai dit que le premier obstacle à la prière était le défaut de foi ; aussi la Cananée ne se serait-elle jamais adressée à Jésus-Christ, si elle n'était sortie du milieu d'un peuple infidèle : *A finibus illis egressa.* Non pas tant par les démarches extérieures que par sa prompte correspondance à cette grâce de foi dont elle fut prévenue, et qui lui inspira de recourir à Jésus-Christ, comme à l'unique sauveur dont elle pouvait attendre la délivrance de sa fille et sa propre guérison : *A finibus illis egressa clamavit : Miserere mei, Domine, fili David.*

Ainsi, mes frères, la première démarche qu'il faut faire pour se mettre en devoir de prier, c'est de sortir de l'état d'infidélité ; et quand je parle d'infidélité, je n'ai pas seulement en vue ceux qui demeurent engagés dans les ténèbres de l'idolâtrie ou de l'hérésie. Vous concevez aisément que hors de l'Eglise il n'y a point de prières véritables, si ce n'est de la part de ceux qui, prévenus comme la Cananée d'un premier rayon de foi, priaient pour en obtenir l'accroissement et pour mériter ensuite d'entrer dans l'Eglise ; car hors de là, dit saint Augustin, comment demander des biens qu'on ne connaît pas ? et comment invoquer celui en qui on refuse de croire ? *Si fides deficit, oratio perit ; quis enim orat quod non credit ; quomodo autem invocabunt in quem non crediderunt ?*

Je ne parle pas même d'une autre sorte d'infidèles qui, dans le sein du christianisme et sous les livrées de la foi, cachent un cœur rebelle à plusieurs points de sa doctrine, et contestent des vérités non moins essentielles à la religion que ces dogmes spéculatifs qui nous divisent d'avec les hérétiques. Ou les uns et les autres ne prient point, ou s'ils prient, ce sont pour parler comme saint Paul des airains sonnans, des cymbales retentissantes. Leurs prières n'ont ni sens ni vertu ; et Dieu veuille que ce soit là leur unique vice et qu'elles ne tournent pas encore à leur condamnation. Les infidèles que j'envisage ici sont d'une autre espèce, et ils forment le plus grand nombre de ceux qu'on appelle fidèles. Ils croient toutes les vérités que la foi leur propose, ils n'ont l'esprit ni assez pervers pour rejeter ces points capitaux que contestent les hérétiques, ni assez subtil pour altérer par des interprétations artificieuses les principes invariables de la morale évangélique ; mais si leur esprit acquiesce sans peine à toutes les vérités de la religion, leur cœur n'en est aucunement pénétré. Ils croient, mais d'une foi stérile, d'une foi qui n'opère point, d'une foi qui n'a point de vie : je n'en veux d'autres preuves que leur éloignement pour la prière. Car enfin si le premier effet de la foi est de nous découvrir tout ensemble et la grandeur des biens qui nous sont proposés, et le fond de notre impuissance à les acquérir, et la bonté de Dieu toujours prête à y suppléer par sa grâce, dès là que nous la lui demandons ; comment serait-il possible qu'avec une foi vive et agissante nous n'eussions

que de la répugnance à prier? Comprenez-vous, mes frères, qu'un chrétien qui se considère sur la terre comme un exilé infiniment éloigné de cette patrie céleste à laquelle il est attendu, environné de périls et d'obstacles qui l'exposent à n'y arriver jamais, toujours prêt à tomber dans les pièges que les ennemis de son salut ne cessent de dresser sous ses pas, ne trouvant en lui-même et autour de lui aucune ressource contre les dangers, n'y trouvant au contraire que des motifs de crainte et de tremblement; prévenu d'ailleurs qu'il y a un Dieu dans le ciel, dont la miséricorde compatissante à tous ses besoins n'attend de sa part pour le secourir efficacement, que des prières sincères et persévérantes; comprenez-vous, dis-je, qu'un chrétien dans cette extrémité ne daigne pas recourir à lui? et s'il cesse de le prier, ne conclurez-vous pas que la foi est morte dans ce chrétien, et qu'il n'a ni sentiment de ses misères, ni désir des biens éternels?

Le plus triste en ceci, c'est que le jugement que vous porteriez d'un tel chrétien, nous ayons lieu de le porter de la plupart de ceux qui nous environnent, et peut-être de ceux-là mêmes devant qui je parle. Car quel exercice est aujourd'hui plus négligé dans le monde que celui de la prière? Bien loin d'en faire son capital, à peine y daigne-t-on consacrer quelques moments en commençant et en finissant le jour; et ces moments sont tout à la fois et les plus ennuyeux et les plus rapides de la journée. Mais sans parler de tous les défauts qui rendent souvent ces prières plus préjudiciables qu'utiles, une véritable foi se bornerait-elle à des moments si courts? Une foi qui nous représenterait nos misères dans toute leur étendue, le besoin perpétuel que nous avons de la grâce pour ne pas faire à chaque pas de mortelles chutes, l'affreuse incertitude de notre éternelle destinée, tant de péchés qui sollicitent continuellement l'arrêt de notre réprobation; des motifs d'espérance, il est vrai, mais d'une espérance telle qu'elle ne peut avoir pour principe et pour fondement qu'une miséricorde qui ne s'excite que par des instances réitérées; une telle foi se contenterait-elle de ces prières que l'habitude ou la bienséance articule le matin et le soir, et laisserait-elle écouler tout l'intervalle que met le jour entre ces deux extrémités, sans former en vous quelqu'un de ces gémissements qui réveillent la miséricorde et attirent ses grâces?

Jugez-en par les fruits que la foi produisait dans les premiers fidèles. Dans ces heureux temps où elle avait toute sa ferveur, où elle était même assez courageuse pour triompher de toutes les horreurs du martyre, les chrétiens ne trouvaient leur consolation que dans la prière, et ils consumaient la plus grande partie du jour à ce saint exercice: ils ne pensaient pas qu'il ne convînt qu'aux ministres du Seigneur d'affecter différentes heures à la récitation ou au chant des psaumes; mais ils disputaient avec eux en ce point de zèle et de régularité.

Saint Basile rend ce témoignage, non-seulement à son peuple de Césarée en Cappadoce, mais encore à toutes les Eglises d'Orient, tandis que d'autres Pères donnaient à celles d'Occident d'aussi glorieuses attestations. La piété des chrétiens de ces heureux siècles ne se bornait pas même à prier régulièrement à différentes heures du jour, ils observaient d'interrompre le sommeil de la nuit, pour se rendre à l'adoration et à la psalmodie des saints nocturnes; et c'était, dit Tertullien, pour être alors plus disposés à la prière, qu'ils affectaient dans leur dernier repas une plus exacte sobriété: *Ita saturantur ut meminerint etiam per noctem adorandum sibi Deum esse*. Or, à quel principe attribuer cette prodigieuse différence de dispositions par rapport à la prière entre les chrétiens des premiers siècles et ceux de nos jours? Pourquoi ceux-là priaient-ils continuellement, et pourquoi ceux-ci ne prient-ils jamais? C'est qu'il y a une différence non moins prodigieuse entre la foi des uns et des autres; c'est que les premiers, tout occupés du soin de leur salut, sans souci et presque sans sentiment pour les biens terrestres, n'estimant, n'ambitionnant que les richesses spirituelles et les grâces du ciel, saisissaient de toute leur ardeur le moyen unique de les obtenir; et que les nôtres au contraire, tout possédés de l'amour des objets sensibles, indifférents pour leur salut, sans goût pour tous les biens de l'autre vie, n'ont garde d'employer leur temps à les demander. C'est en un mot que la foi vivait dans les premiers chrétiens, et qu'elle est dans les nôtres, sinon entièrement morte, du moins dangereusement endormie.

Or, voilà cet état d'infidélité figuré dans notre évangile, dont à l'exemple de la Cananée, il faut absolument sortir, pour se mettre en devoir de prier comme elle: *Et ecce mulier Chananæ a finibus illis egressa*. Ce fut à la faveur de ce premier rayon de foi, dont elle fut prévenue, qu'elle reconnut tout ensemble, et sa misère et la miséricorde de celui qui pouvait seul y remédier. Et parce qu'il n'est point de foi véritablement vivante, qui n'opère aussitôt la prière, à peine fut-elle favorisée de ce rare don, qu'elle se mit à crier de toutes ses forces: Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David: *A finibus illis egressa clamavit, dicens ei: Miserere mei, Domine, fili David*. Ainsi en sera-t-il de vous, dès que votre foi revivra dans votre cœur. En même temps qu'elle vous découvrira tous vos vrais besoins, la puissance et la miséricorde de celui de qui seul vous en devez attendre la délivrance, elle formera en vous ces cris efficaces, ces gémissements ineffables, qui sont toujours exaucés. On n'aura pas besoin de vous exciter à la prière, votre foi seule vous y invitera, et vous montrerez autant d'ardeur pour elle, que vous y faites voir aujourd'hui de répugnance et d'opposition.

J'ai dit, mes frères, en second lieu, que l'embaras et le tumulte des affaires ou des

plaisirs du siècle, était un autre empêchement à la prière, non moins funeste que le défaut de foi. Et ce second obstacle nous est figuré dans notre évangile, par la précaution que prit la Cananée, pour se mettre en état de prier. Elle sortit du pays de Tyr et de Sidon, fameux par le mouvement et l'étendue de son commerce, et elle vint trouver Jésus-Christ dans un lieu où il s'était retiré avec ses disciples : *A finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Misere mei, Domine, fili David.*

Et certes est-il étonnant que rien ne soit plus contraire à l'esprit de prière, qu'une vie tout appliquée aux affaires du siècle, ou entièrement dissipée par la vanité de ses plaisirs? Comment la pensée du salut, et toutes ces réflexions sérieuses qui excitent à la prière, se feraient-elles jour à travers la foule des soucis séculiers et des profanes affections, dont les gens du monde s'étudient à remplir leur cœur? Ah! si ceux-là mêmes qui font profession de quelque piété, éprouvent tous les jours combien le peu de soin qu'ils ont de vivre dans le recueillement, et d'éviter de se répandre trop dans le monde, leur cause de froideurs et de dégoûts pour la prière; quelle opposition n'y doivent point avoir ceux qui affectent de se charger d'emplois et d'occupations toutes tumultueuses, ou qui, au défaut de cette sorte d'empêchements, s'en fabriquent de plus dangereux encore dans la multitude et la variété des plaisirs? En vain vous promettiez-vous de vous partager entre la prière et les profanes occupations; on n'allie point, dit saint Bernard, la vérité avec la vanité, les choses éternelles avec les périssables, les basses affections avec les désirs élevés; il n'est pas possible de goûter tout à la fois les biens du ciel et ceux de la terre : *Non misceri poterunt vera vanis, aeterna caducis, summa imis; ut pariter sapias quæ sursum sunt, et quæ super terram.*

Aussi, mes frères, des chrétiens n'exigeraient-ils point d'autres raisons pour condamner certains divertissements qu'on se permet dans le monde, que l'opposition de ces divertissements à l'esprit de la prière. Car je vous demande, à vous, qui traitez de vains scrupules de s'abstenir des spectacles, des bals, des jeux assidus, si l'usage de ces sortes de plaisirs est compatible avec le recueillement intérieur, ce vif sentiment de ses misères et cet ardent désir de la grâce, sans quoi l'on ne prie point? Je sais bien que le commandement que fait Jésus-Christ de prier toujours et de ne discontinuer jamais, n'exclut ni l'application que l'on doit donner à ses autres devoirs, ni certains délassements innocents qu'exige notre faiblesse après le travail. Je sais bien qu'il ne serait pas possible à l'infirmité humaine de vaquer de telle sorte à la prière qu'elle n'interrompît jamais ce pieux exercice. Mais si cette prière continue que l'ordonne Jésus-Christ doit s'entendre d'une disposition continue à la prière; si, pour satisfaire à l'obligation de prier toujours, il faut être attentif à ne laisser

entrer dans son esprit aucune pensée capable de le dissiper, ni dans son cœur aucune affection qui puisse y amortir l'ardeur des biens éternels; comment des divertissements dont le propre est de transporter l'âme loin d'elle-même, et de la noyer dans l'oubli de Dieu et de son salut, la laisseraient-ils dans des dispositions convenables à la prière? Et ce que je dis de ces divertissements réprouvés par tous les vrais chrétiens, de combien d'autres exercices ne le dirais-je point, qui, pour être moins profanes de leur nature, n'en sont guère moins opposés à l'esprit de prière? La crainte de passer pour outrés nous empêche souvent de censurer bien des plaisirs, qui ne présentent rien que d'innocent; et je conviendrais volontiers avec vous qu'ils le seraient en effet, si l'on n'y franchissait point les bornes de la modération. Mais je vous demanderais encore, si ceux qui semblent faire leur capital de la chasse ou de tant d'autres exercices aussi violents que dissipants, vous paraissent bien préparés à la prière, et s'il est vraisemblable qu'ils puissent conserver dans le fort de ces exercices ce recueillement d'esprit et de cœur qui en doit faire la préparation. Je vous demanderais si tandis qu'ils vont chercher dans la campagne, comme Esaü, quelque nouvelle proie, il n'est point dangereux que Jacob assidu dans la retraite de sa maison ne se prévale de leur absence, pour enlever une bénédiction que leur père leur destinait? Justifiez tant qu'il vous plaira toutes ces sortes d'amusements; sans les condamner en eux-mêmes, il me suffira pour déplorer l'usage immodéré que vous en faites, de savoir que la prière continue étant le principal moyen du salut, tout ce qui tend à la rendre plus rare et à la refroidir, tend aussi à éloigner de nous ce même salut.

Vous me direz peut-être qu'il y a des états et des ministères qui ne détournent pas moins de la prière que tous ces plaisirs, et auxquels néanmoins le devoir oblige de donner toute son application. Mais non, mes frères, il n'y a point de ministères, il n'y a point d'états dans lesquels on ne soit obligé de joindre la prière aux fonctions qui leur sont propres; et bien loin que la multitude et l'embarras des affaires dont ils sont chargés, dispensent de la prière, c'est à proportion que les devoirs sont plus difficiles ou plus étendus, qu'on est obligé de prier davantage. En effet que pourrait-il y avoir de plus important dans aucun de ces ministères que de s'y sanctifier, et dès lors à quelle fonction plus capitale engageraient-ils qu'à celle de la prière? Y avait-il un devoir plus capable d'occuper totalement les apôtres que celui de la prédication évangélique? Cependant ne regardaient-ils pas la prière comme une partie non moins essentielle de leur vocation que le ministère de la parole? *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus.*

Supposons de même pour un moment de véritables chrétiens dans tous les états, depuis les plus distingués jusqu'aux plus obs-

curs, des chrétiens attentifs à remplir tous les devoirs de leur vocation. Demandez ensuite à chacun quelle est sa fonction principale. Le roi vous répondra qu'il prie et qu'il gouverne un Etat, le général d'armée, qu'il prie et qu'il livre des batailles; le magistrat chrétien, qu'il prie et qu'il rend justice au public; le pieux artisan, qu'il prie et qu'il travaille d'un métier; tous enfin qu'ils joignent la prière aux autres fonctions de leurs ministères. *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Ils vous diront que, bien loin de renvoyer ce saint exercice aux personnes oisives, ils s'en font une ressource nécessaire contre les dangers de leur état; et que c'est surtout dans la prière qu'ils puisent les secours dont ils ont besoin, pour en remplir saintement toutes les obligations.

Mais enfin, me répliquez-vous, quel moyen d'accorder cette prière assidue avec la multitude des occupations auxquelles pour l'ordinaire nos plus longs jours ne suffisent pas? Quel moyen, mes frères? Je le demanderais à ces premiers chrétiens, dont la plupart vraisemblablement n'étaient pas moins occupés que vous; qui comme vous avaient des familles aux besoins desquelles il fallait pourvoir, qui étaient employés comme vous, les uns aux ministères publics, les autres à des fonctions aussi assujettissantes, d'autres à des travaux non moins laborieux. Je leur demanderais, comment ens'acquittant de tous ces devoirs bien plus scrupuleusement que vous, ils trouvaient encore le loisir de donner à la prière un temps si considérable? Ne serait-ce point qu'ils ne mettaient au rang de leurs occupations essentielles, que celles qui l'étaient véritablement; qu'ils n'y comprenaient point ces parties de jeu supposées innocentes, ces visites vaines et inutiles, ou si vous voulez même, ces occupations de pure fantaisie, que le mauvais goût d'un siècle profane a mises à la mode? Et en effet que de temps ménagé pour la prière, si on lui sacrifie tout celui que l'on perd en frivoles amusements?

Il y a des temps, dites-vous, où vous êtes si occupés, qu'il vous serait impossible de donner à la prière d'autres moments, que les premiers et les derniers de la journée. Je le veux : mais n'y a-t-il pas d'autres temps où vos occupations vous laisseraient assez de loisir pour les entremêler de quelques prières? N'y a-t-il pas même certains jours où d'autres occupations que celles de la prière vous rendraient prévaricateurs? Ces jours que vous connaissez bien, si vous n'ignorez pas les divins commandements, vous est-il impossible de prier autant que le faisaient les plus occupés d'entre les premiers chrétiens durant le cours de la semaine? Mais enfin quand il serait vrai qu'indépendamment de ces jours privilégiés et consacrés à de plus fréquentes prières, les autres se trouveraient remplis par des occupations vraiment indispensables; ne pourriez-vous les commencer et les finir, ces différentes occupations, par quelques courtes prières? Ne pourriez-vous, sans les interrompre d'une manière trop

marquée, les sanctifier par quelques élévations à Dieu, par des gémissements secrets, par quelques actes d'amour, d'oblation, de reconnaissance, d'union à Jésus-Christ, de désir de lui plaire, de regret de l'avoir offensé? Ces saintes pratiques vous coûteraient moins de temps que je n'en mets à vous les dicter; et pourvu qu'elles partissent d'un cœur vif et ardent, elles suppléeraient à des prières plus étendues, elles imprimeraient à toutes vos actions un caractère de sainteté; elles les transformeraient même toutes en prières, parce qu'elles n'en prendraient la place que par la nécessité de vaquer à vos autres devoirs, et qu'elles n'étoufferaient en aucune sorte ces désirs et ces gémissements du cœur, en quoi consiste la vraie prière.

Ce n'est pas, mes frères, que je ne reconnaisse qu'il y a des emplois et des ministères, qui dissipent l'âme bien davantage, et qui la rejettent bien plus loin des pensées du salut que d'autres ministères et d'autres emplois. Ceux-là nous étaient figurés par ce grand commerce qui se faisait à Tyr et à Sidon, et qui étouffait tout autre souci dans le cœur de leurs habitants. Aussi la Cananée eut-elle la précaution de sortir du milieu de ces villes pour se mettre en état de prier : *A finibus illis egressa.* C'est dans ces sortes de ministères, qu'il est vrai de dire que le salut est étrangement difficile, et que le plus sûr moyen de ne pas périr est de les abandonner. Non pas qu'ils soient d'eux-mêmes incompatibles avec le salut. Dieu a ses saints dans tous les états, parce qu'il y en a qui dans chacun d'eux usent des moyens nécessaires à leur sanctification; mais si la prière est le premier et le plus capital de tous ces moyens, ne s'ensuit-il pas qu'un chrétien, que les fonctions de son ministère empêchent de prier, doit comme la Cananée se débarrasser de cet obstacle, pour venir dans la retraite réfléchir sur ses besoins, et les représenter à Jésus-Christ : *A finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.*

Enfin, mes frères, il y a un troisième empêchement à la prière sur lequel, pour abrégér, je passe légèrement. Il nous est marqué par tous les désordres qui régnaient dans Tyr et dans Sidon, et que le concours des différents peuples y entretenait. En effet on conçoit assez qu'on n'est jamais moins en état de prier, que lorsqu'on se livre sans scrupule à toutes sortes de dérèglements, et qu'une vie de crimes étant incompatible avec la piété, l'est essentiellement avec la prière. Mais ce que peut-être vous n'avez jamais assez observé, c'est que sans être du nombre de ces pécheurs de profession ennemis de toute vertu, c'est qu'avec des sentiments de religion et sous les dehors de la piété, un attachement volontaire à certains péchés que l'habitude a rendus familiers, suffit d'ordinaire pour fermer la bouche du cœur, et pour en étouffer la voix. Je ne dis pas, mes frères, qu'on ne prie plus dès qu'on est pécheur, ni qu'il n'y ait que les prières des justes qui puissent être efficaces et agréables à Dieu. Je ne dis pas même qu'engagé dans une mau-

vaïse habitude, dont la chaîne fortifiée par mille rechutes, fait sentir au pécheur l'extrême difficulté de la surmonter, il n'arrive point qu'il ne recoure sincèrement à son libérateur, et qu'il en obtienne sa guérison : bien loin d'avancer des propositions si désespérantes, je donnerais souvent l'avantage aux prières de certains pécheurs sur celles de plusieurs justes, parce qu'elles sont souvent plus humbles et plus ferventes; mais je dis qu'un pécheur qui ne sent point en lui-même un vrai désir de sa conversion, un pécheur, qui, quoique juste en apparence et aux yeux des hommes, conserve une affection secrète à certains désordres, dont il remet le sérieux amendement à un autre temps; qu'un pécheur, dis-je, de ce caractère ne saurait prier. Non pas qu'il ne se joigne souvent avec le commun du peuple pour les prières publiques. Il a trop d'attention à en conserver l'estime, pour n'y pas paraître régulièrement. Non pas même qu'il osât omettre les autres prières domestiques, que la bienséance chrétienne a mises en usage dans les familles bien réglées; il faut sans doute compenser le mal secret par quelque prière extérieure : mais ces prières où le cœur parle à Dieu seul à seul, ces prières dans lesquelles il lui expose sincèrement ses maladies, et les confesse avec humilité; ces prières enfin qui sont les seules efficaces, un tel pécheur ne les forme point, sa conscience criminelle ne lui en laisse pas le courage, elle le repousse trop loin de Dieu; il n'ose se montrer à lui tel qu'il est : il attend que sa volonté autrement disposée lui permette cette confiance, et il rougirait de demander à Dieu ce qu'il sent bien ne vouloir pas sitôt obtenir. C'est donc aussi ce troisième empêchement qu'il faut lever pour se mettre en état de prier. C'est de cette situation qu'il faut nécessairement sortir. Et ce devoir nous est encore clairement montré par la démarche que fit la Cananée, en abandonnant un pays où régnait le crime : *A finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.* Cependant, comme il ne suffit pas de prier pour attirer les grâces, et qu'il faut encore bien prier, cherchons dans l'exemple de cette femme cananéenne le modèle d'une bonne prière; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si l'on ne peut douter, mes frères, sans pécher contre la foi, de la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : Quiconque demande, reçoit : *Omnis qui petit, accipit.* Demandez, et il vous sera donné : *Petite, et dabitur vobis.* Ne pourrions-nous pas dire de tous ceux qui n'obtiennent rien, qu'il est aussi de la foi de croire, ou qu'ils n'ont point demandé, ou qu'ils ont demandé mal? Ainsi, mes frères, ne cherchons point ailleurs la cause de la privation des grâces les plus importantes, la cause même de la damnation, que dans le défaut des prières, ou du moins dans les défauts qui rendent impuissantes toutes nos prières. Si celui-ci ne se convertit pas, c'est qu'il n'a pas demandé comme il faut sa con-

version : si celui-là ne persévère pas, c'est qu'il n'a pas demandé comme il faut la grâce de la persévérance; s'il y en a si peu à qui le salut soit accordé, c'est qu'il y en a peu qui prient, comme il faut prier pour l'obtenir. Juger ainsi, c'est juger, non pas témérairement, mais conséquemment à cet article de foi, que quiconque demande bien obtient l'effet de sa demande : *Omnis qui petit, accipit.*

De tout cela, mes frères, ne s'ensuit-il pas qu'il n'y a rien de plus important que d'apprendre à bien prier? Malheur à ceux que leur indifférence pour leur salut empêche de comprendre la nécessité de cette science, et qui lui préfèrent mille connaissances vaines, qui ne tendent qu'à leur faire négliger celle-ci. Ce ne sera pas des philosophes, ni des savants du siècle présent, que nous en prendrons les leçons, mais d'une simple Cananéenne, et nous vous rendrons gloire, ô mon Dieu, à l'exemple de votre Fils, de ce qu'il vous a plu révéler ces choses, non aux sages du monde, mais aux simples et aux petits : *Confiteor tibi, Pater : quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Or, mes frères, les conditions essentielles d'une bonne prière, conditions qui nous sont clairement marquées dans notre évangile par tous les caractères de celle de la Cananée, sont l'humilité, la confiance et la persévérance.

Je dis d'abord l'humilité. Et en voici un parfait modèle dans l'exemple de cette femme étrangère. En effet, dès qu'elle s'est mise en état de prier en s'éloignant de tous les obstacles qui empêchent la prière, elle se prosterne aux pieds de Jésus-Christ : *Procidit ad pedes ejus.* Elle se présente à lui comme une indigne qui n'a rien à attendre que de sa pure miséricorde : *Miserere mei, Domine, fili David.* Elle lui expose le déplorable état de sa fille qu'un démon tourmentait misérablement, et sous ce symbole elle comprenait bien d'autres misères qui lui étaient personnelles, et que sa confusion ne lui permettait pas de développer : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Toutes ces circonstances déclaraient assez son humilité. Mais ce qu'il faut surtout observer, c'est que pour entrer dans ces humbles dispositions, il faut commencer par connaître la vraie maladie de son âme, et toute l'étendue de sa misère. Je dis de son âme, puisqu'elle est véritablement cette fille qui nous est confiée, et du salut de laquelle nous répondons. Et qui est-ce qui en ce sens n'a pas lieu de dire comme la Cananée : *Filia mea male a dæmonio vexatur* : Ma fille est misérablement tourmentée par le démon? Mais pour le dire, il faut le reconnaître, et c'est pour l'ordinaire le défaut de cette connaissance, qui fait que nos prières n'ont point ce caractère d'humilité dont la Cananée nous donnait l'exemple, et qui peut seule les faire exaucer. Il est vrai qu'entre les chrétiens qui prient, pas un seul n'ignore que notre nature a été corrompue par le péché, et il n'en est point d'assez insensé pour se croire exempt de cette dépravation

commune à tous les enfants d'Adam. Mais qu'il y en a peu qui comprennent à quel point leur âme en est infectée, et les ravages qu'elle y fait ! Qu'il y en a peu qui reconnaissent, qu'étant laï-sés à eux-mêmes, leur raison n'est que ténébreuse, leurs pensées qu'égarées, leur volonté qu'iniquité : que l'homme, ainsi que l'a défini le concile d'Orange, n'a de son propre fonds que le mensonge et le péché : *Nemo habet de suo nisi peccatum et mendacium*. Qu'il n'y a dans l'homme, comme le chante l'Eglise dans l'une de ses proses, qu'il n'y a dans l'homme sans l'Esprit de Dieu, rien de pur, rien qui ne soit souillé : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium* ! Qu'il y en a peu enfin qui portent aux pieds de Jésus-Christ, comme la Cananée, un vif sentiment de leur indignité ! S'ils la confessent quelquefois de bouche, c'est plutôt, si je l'ose dire, par routine que par sentiment : c'est qu'ils l'ont trouvée écrite dans les formules de prières qu'ils ont appris à réciter : c'est qu'en un mot, c'est là le style de toutes les prières.

Mais il ne suffirait pas pour exciter en nous l'humilité sincère, d'avouer ce fond de corruption et d'impuissance commun à tous les hommes. La pensée même que personne n'en est exempt, tendrait plus à vous en consoler qu'à vous humilier, et peut-être vous croiriez-vous d'autant plus dispensé de vous en affliger, que vous regarderiez cette impuissance et cette corruption comme une fatalité et un sort jeté sur toute la nature humaine. Une âme véritablement humble ne donne pas dans ce piège : elle s'approprie en quelque sorte toute la faiblesse et toute la dépravation humaine, elle la regarde, non pas comme répandue sur tous les hommes, mais comme réunie dans son propre fonds, elle s'en reconnaît solidairement coupable ; et de même que saint Paul, pour exciter sa reconnaissance, semblait s'approprier l'amour de Jésus-Christ et la mort même qu'il avait soufferte pour tous les hommes, quand il disait : Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi à la mort : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* ; ainsi l'humble chrétien dit dans sa prière : C'est dans mon fonds qu'est plantée la racine de toutes les iniquités, et c'est mon âme en particulier que le démon tourmente misérablement. *Filia mea male a dæmonio vexatur*.

Les plus justes même le disent avec vérité : mais vous qui, outre l'indignité générale à tous les hommes, êtes encore affecté de tant de maladies qui vous sont personnelles ; vous qui avez ajouté à la plaie commune tant de plaies particulières, et qui vous caractérisent singulièrement, que de motifs n'avez-vous point de vous écrier avec la Cananée : Mon âme est misérablement tourmentée par le démon : *Filia mea male a dæmonio vexatur* ? Il n'est pas question de révéler ici quel est ce démon. Peut-être est-il de l'ordre de ceux dont Jésus-Christ a dit qu'ils ne pouvaient être chassés que par le jeûne et par la prière : *Hoc autem genus non ejicitur, nisi per orationem et jejunium*. Son nom c'est la passion

qui domine en vous, c'est le vice qu'une longue habitude, jointe à un malheureux tempérament, y a fortifié. Ce vice que ni vos résolutions, ni vos faibles tentatives, n'ont encore pu déraciner ; ce vice enfin qui noircit votre conscience et tout le cercle de votre vie, c'est ce démon cruel qui assujettit et tourmente votre âme : *Filia mea male a dæmonio vexatur* ; et vous n'en obtiendrez la délivrance, que lorsque véritablement humilié aux pieds de Jésus-Christ, véritablement pénétré de la honte de votre état, vous le lui représenterez avec larmes et le supplierez comme la Cananée d'avoir compassion de votre misère : *Miserere mei, Domine, Fili David : filia mea male a dæmonio vexatur*.

Bien plus, mes frères, la vraie humilité ne consiste pas seulement à reconnaître et à confesser l'excès de son mal. Elle se juge indigne de parler à Dieu et d'en être écoutée : elle cherche des intercesseurs en la personne de ses saints. Ainsi la Cananée eut-elle recours à la médiation des disciples de Jésus-Christ, comme étant plus propres qu'elle à solliciter et à obtenir la grâce qu'elle demandait. Aussi n'est-ce pas moins sur la connaissance de notre indignité que sur celle du crédit des saints auprès de Dieu, qu'est fondé le recours que nous avons à leurs prières. Ce n'est pas, comme nous en accusent nos frères errants, que nous transportions aux saints la qualité de médiateurs dans le sens auquel elle convient uniquement à Jésus-Christ, puisque les saints eux-mêmes ne peuvent rien obtenir pour nous qu'en vertu des mérites de ce divin chef ; mais c'est que, convaincus de la faiblesse de nos prières, nous supplions les saints de les appuyer des leurs, et d'employer leurs intercessions pour nous aider à obtenir cette application même des mérites de Jésus-Christ, par lesquels seulement toutes les grâces nous sont accordées.

Mais comment apporter à la prière ces dispositions d'humilité, si l'on ne se rend, pour ainsi dire, cette vertu familière par un exercice continu ? Ne s'agirait-il, pour prier humblement, que de contrefaire la posture des humbles, et d'exprimer de bouche l'aveu de son indignité, tandis que le cœur et toute la conduite ne respirerait qu'orgueil et qu'estime de soi-même ? L'humilité dans la prière ne suppose-t-elle pas l'humilité dans tout le détail de la vie ? et feindre devant Dieu des dispositions autres que celles que l'on montre ailleurs, et qui dominent réellement dans l'âme, ne serait-ce pas plutôt mentir à Dieu que s'humilier en sa présence ? Pour prier humblement, il faudrait non-seulement affecter moins de vanité dans tout son extérieur ; non-seulement ambitionner moins les honneurs et les préséances ; non-seulement être moins avides de l'éclat et de la réputation, mais être moins délicats sur les torts de nos frères à notre égard, moins sensibles à leur indifférence ou à leurs hauteurs, moins ardents à poursuivre la réparation de leurs injures. Pour prier humblement, il faudrait surtout se montrer dans la pénitence plus

docile aux lumières d'un sage ministre, se mettre au rang des plus indignes de sa charité, ne pas murmurer de ses prétendues prédilections, quand son devoir l'appelle aux hrebis perdues de la maison d'Israël. Il faudrait n'exiger pas de lui des égards que le tribunal de la pénitence n'admet point, être en état de soutenir l'épreuve de ses charitables rigueurs, et avouer qu'on est trop heureux de pouvoir recueillir les miettes qui tombent de la table du Maître. En effet, si, dans le sacrement qui demande une profonde humiliation de cœur, on est souvent si éloigné de cette disposition, quelle apparence qu'elle s'exerce assez dans les prières communes, pour émouvoir la miséricorde d'un Dieu, qui n'exauce que les âmes humbles !

Une seconde disposition essentielle à la prière, c'est une ferme confiance en celui que nous prions. Car si vous doutez, dit saint Jacques, vous êtes semblables aux flots de la mer, qui sont agités et emportés çà et là par la violence des vents : dans cet état, n'attendez rien du Seigneur : *Non ergo æstimet homo ille, quod accipiat aliquid a Domino*. Aussi, mes frères, la Cananée ne fut-elle exaucée qu'en vertu de la confiance dont elle accompagna sa prière. Plus elle reconnut en elle de misères et d'indignité, et plus elle se promit d'exciter en sa faveur la compassion du Sauveur du monde : non moins instruite par la foi que par ses miracles, de sa toute-puissante miséricorde, elle ne douta point qu'il ne pût et qu'il ne voulût lui accorder la grâce qu'elle lui demandait. Telle aussi doit être notre confiance pour prier efficacement ; et la foi seule doit suffire pour nous en fournir les plus puissants motifs. Car comment hésiter dans la prière, dès que l'on croit fermement et la toute-puissance et l'infinie miséricorde de Dieu ?

Je dis d'abord la toute-puissance. En effet, si l'on avait lieu d'en douter, je conçois qu'on aurait lieu de douter de même du succès des prières que l'on fait à Dieu. Aussi ne m'étonnerai-je pas que celles qu'on adresse aux rois de la terre, soient souvent accompagnées de tant de défiances. Quand on serait toujours sûr de leur bonne volonté, mille obstacles peuvent les empêcher d'accorder ce qu'on leur demande. Quelquefois c'est une grâce déjà promise à d'autres, et dont ils ne peuvent faire part qu'à un seul. Tantôt ils ont des intérêts particuliers qui ne leur permettent pas de favoriser qui ils veulent : souvent ils se ruinaient eux-mêmes, s'ils donnaient indifféremment tout ce qu'on leur demande. Et combien y a-t-il de choses qu'il ne serait pas plus en leur pouvoir d'accorder, qu'au pouvoir des derniers des hommes ? Mais en est-il ainsi de Dieu, et y a-t-il une seule grâce, de quelque nature que vous la supposiez, pourvu qu'elle soit une véritable grâce, qu'il ne puisse accorder à quiconque la lui demande ? C'est cette toute-puissance qu'un lépreux confessait par ces paroles aux pieds de Jésus-Christ : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Domine, si vis, potes me mundare*. Et telle fut la

vertu de cette confession pleine de foi, qu'elle lui mérita sur l'heure de la part de Jésus-Christ cette réponse favorable : Eh bien, je le veux, soyez guéri : *Volo, mundare*.

Vous me direz peut-être qu'il n'y a personne qui sur ce principe ne dût d'abord obtenir l'effet de ses prières, puisqu'il n'y en a point qui ne soit prêt à confesser que Dieu peut accorder tout ce qu'on lui demande. Mais qu'il y a loin, mes frères, de cette conviction purement spéculative de la puissance de Dieu, à ce sentiment vif et actif, capable d'engendrer une confiance ferme ! On ne nie pas, il est vrai, que Dieu ne puisse tout ce que nous lui demandons ; mais on ne le confesse qu'en supposant qu'il n'est point dans la disposition de nous l'accorder. Combien y en a-t-il parmi ceux-là mêmes qui ont de la religion, qui, dès là que les maux et les scandales sont venus à un certain point, ne voient plus d'apparence d'obtenir de Dieu qu'il y remédie, et n'osent plus en espérer la fin et la demander ? Combien plus de pécheurs encore, qui sentant l'empire qu'une criminelle habitude a pris sur eux, et qui croyant leur conversion impossible, renoncent à la pensée de prier pour l'obtenir ? Telle grâce, dit-on quelquefois, dans les conjonctures présentes serait un miracle qu'il y aurait trop de présomption à demander à Dieu, et plus encore à l'attendre de lui. Eh quoi ! le bras de Dieu est-il donc raccourci ? Et ce miracle, tout grand qu'il fût, l'emporterait-il sur tant de prodiges dont tout l'univers fut autrefois étonné, et qui furent accordés aux prières des derniers d'entre les serviteurs de Dieu ? Toutes nos prières, dites-vous, bien loin de guérir les maux, n'ont servi, ce semble, qu'à les porter à l'extrémité, nous enfoncer de plus en plus dans la mer des tribulations, et nous voilà prêts à être submergés. Mais, hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? *Modicæ fidei, quare dubitasti* ? Ah ! prenez-vous-en à votre défiance, qui, en retardant le secours de Dieu, a favorisé le progrès des maux dont vous vous plaignez. Que ne le priez-vous avec une ferme foi ? Vous ressentiriez aussitôt les effets heureux de sa toute-puissance. Car pourquoi Jésus-Christ vous a-t-il assuré avec serment que, moyennant que vous eussiez de la foi comme un grain de senevé, dès que vous commanderiez à une montagne de se transporter d'un lieu à un autre, elle s'y transporterait ; sinon pour vous faire entendre que quand une grâce que vous demanderiez serait aussi miraculeuse que le transport d'une montagne, pourvu que vous la demandassiez avec une vraie confiance, elle vous serait accordée ? Mais enfin si l'idée d'un miracle accordé à votre prière blesse encore votre prétendue modestie, Dieu n'a-t-il pour vous exaucer que la voie du miracle, et ne peut-il pas cacher ses grâces les plus signalées sous l'apparence des moyens les plus naturels ?

Un autre puissant motif de confiance dans la prière, c'est la foi en la miséricorde de Dieu. La plus vive persuasion de sa puis-

sance nous serait même très-inutile, si elle n'était jointe à une espérance ferme en sa miséricorde, puisque, quelque puissant qu'il soit à nous accorder toutes les grâces que nous lui demandons, nous n'en demeurerions pas moins dépourvus, s'il ne voulait effectivement nous en faire part. Mais quel gage plus assuré de sa bonne volonté, que la promesse qu'il nous a faite d'écouter favorablement toutes nos prières? *Petite, et dabitur vobis.* Je veux que toutes ses grâces soient tellement des dons de sa pure libéralité, qu'il ne nous les doive en nulle sorte; il les doit au moins à la vérité de ses promesses, dès là qu'il s'est engagé à les accorder à des prières faites avec confiance. Nous pouvons bien douter, il est vrai, si nos prières ont toutes les conditions requises pour être exaucées : mais supposé toutes ces conditions, je n'hésite pas à le dire, fondé sur la vérité de ses paroles, il est de foi qu'il les exaucera.

Dites-nous donc maintenant quelles raisons vous pourriez avoir de vous défier de sa miséricorde? C'est, me répondez-vous, qu'il faut si peu de chose pour gâter toutes nos prières, que nous ne savons jamais si elles sont dignes d'être écoutées. Il est vrai; mais c'est de vous alors que vous avez lieu de vous défier, et non pas de la miséricorde; et pourvu que vous joigniez à cette sincère défiance de vous-même une vive confiance en Dieu, vos prières auront déjà le plus propre de tous les caractères à les faire exaucer.

Mais comment, sujets à tant de misères et chargés de tant de péchés, pourrions-nous avoir quelque confiance que Dieu recevra favorablement nos prières? Eh! c'est cette connaissance même de vos misères et de vos péchés, qui va vous le rendre plus favorable. De grandes misères que vous ne reconnaissez pas vous laisseraient sans ressource : mais de grandes misères jointes à une grande humiliation de cœur, à un grand désir de votre guérison, à des prières ferventes pour l'obtenir, m'annoncent pour vous de grandes miséricordes. En effet, de ce que la Cananée, convaincue de son indignité, la reconnaissait aux pieds de Jésus-Christ, s'ensuivait-il qu'elle renonçât à l'espérance d'obtenir? Au contraire elle en conclut, contre toutes les rigueurs apparentes de cet Homme-Dieu, qu'elle avait en cette qualité une sorte de droit aux miettes qui tombent de la table du maître. *Etiam Domine : nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suorum.*

D'ailleurs, mes frères, ces grâces que vous demandez, est-ce en votre nom ou au nom de Jésus-Christ que vous les demandez? Ah! sans doute tels que vous êtes, et si indignes de toutes grâces, vous n'auriez rien à espérer de Dieu, s'il ne considérait que vous dans les prières que vous lui adressez; mais les mérites de son Fils, au nom duquel vous le priez, mais le prix infini de sa médiation, mais la dignité de ce pontife, qui, toujours présent devant son Père, ne cesse de lui offrir le sang qu'il a versé pour vous, ne rend-

elle pas infaillible le succès de votre prière? La vue de vos misères décourage votre confiance, mais vos misères ne disparaissent-elles pas devant les mérites de ce médiateur? C'est à lui et non pas à vous que vous devez les grâces qui vous seront faites. Ce ne sera pas en vous considérant en vous-même, que son Père vous en gratifiera; mais en vous considérant dans son Fils bien-aimé : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo.* C'est en lui que vous serez élus : *Elegit nos in ipso.* En lui que vous serez vivifiés : *Convificavit nos in Christo.* En lui que vous recevrez la rédemption par son sang, et la rémission des péchés : *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, et remissionem peccatorum.* Il est vrai, dit saint Augustin, que toute prière qui ne serait pas faite par Jésus-Christ, c'est-à-dire, dont on attendrait le succès par d'autres mérites que par ceux de Jésus-Christ, non-seulement n'effacerait pas le péché, mais serait elle-même un péché. Mais aussi la vérité même ne vous assure-t-elle pas que toute prière qui sera faite au nom de ce divin médiateur, sera sûrement exaucée? *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

Je dis plus, vos prières mêmes ne sont-elles pas un nouveau préjugé des grâces que Dieu vous prépare? Car ces prières naissent-elles de votre fonds? Vous êtes-vous donné à vous-mêmes la pensée de prier? Et n'est-ce pas, comme le dit l'Apôtre, l'Esprit de Dieu qui prie en vous et pour vous par des gémissements ineffables? *Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or y a-t-il apparence que Dieu refuse d'exaucer des prières que son Esprit vous a dictées? Que ceux en qui ce divin Esprit ne prie point, n'aient rien à espérer, je le conçois, et il est juste. Mais tant que vous verrez, dit saint Augustin, que Dieu n'a pas retiré de vous l'Esprit de prières, assurez-vous qu'il n'a pas retiré sa miséricorde : *Cum videris a te non amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est amota a te misericordia ejus.*

Enfin, mes frères, la troisième condition essentielle à la prière, c'est la persévérance. Il n'y en a point que la Cananée ait rempli plus parfaitement que celle-ci, et dont elle nous ait donné un exemple plus marqué. Tout autre qu'elle se serait désisté de prier sur la manière dont Jésus-Christ la reçut d'abord. Le mépris apparent qu'il lui témoignait, en feignant de ne lui donner aucune attention; ses refus réitérés à proportion de ses instances; les rigueurs même dont il usa à son égard, devaient, ce semble, lui faire perdre toute espérance d'obtenir. Cependant elle ne se rebute point; sa confiance croît par les refus; elle se prévaut des rigueurs, pour émouvoir sur elle la compassion; elle prend Jésus-Christ par ses propres paroles, et le force enfin par sa persévérance à en faire l'éloge, et à lui accorder tout ce qu'elle demande : *O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.*

C'est, dis-je, par cet exemple que Jésus-

Christ voulait nous instruire du mérite et tout à la fois de la nécessité de la persévérance dans la prière. Toutes les autres conditions sans celle-ci, ou ne seraient point, ou elles seraient inutiles. Et prenez garde, que cette persévérance qu'exige Jésus-Christ n'est pas une persévérance limitée à un certain temps, c'est une persévérance sans bornes, une persévérance qui ne se termine qu'avec la vie. Il ne s'agit pas de demander quelques mois ou quelques années ; mais de demander toujours, et de ne se lasser jamais. *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* Dieu, dit saint Augustin, promet d'accorder sa grâce à quiconque la lui demande ; mais à condition seulement qu'il la demandera autant et en la manière qu'une si grande chose mérite d'être demandée : *Qui sic petunt, et tantum petunt, quomodo et quantum res tanta petenda est.*

Or la moindre des grâces de Dieu ne mérite-t-elle pas d'être demandée toute notre vie ? Et si l'on se lasse de les solliciter, n'en faudra-t-il pas accuser le peu d'estime qu'on a pour elles ? En effet, les pauvres se lassent-ils de demander l'aumône à ceux-là mêmes qui la leur refusent ? Les courtisans désespèrent-ils d'obtenir ce que le prince ne leur accorde pas d'abord ? Cessent-ils de demander parce qu'on les diffère ? Non sans doute ; les retardements ne font qu'irriter leurs désirs, ils s'obstinent contre les refus, et ils ne cessent de prétendre qu'au moment qu'ils cessent de vivre.

Or, mes frères, quand les retardements de Dieu n'auraient d'autre fondement que ce défaut d'estime et d'ardeur pour ses grâces, aurions-nous lieu de nous en plaindre ? Le moins qu'il puisse exiger de nous, n'est-ce pas que nous les désirions assez pour mériter de les obtenir ? Et quel moyen plus propre d'exciter en nous ce désir, que de nous laisser porter longtemps le poids et la confusion de notre indigence ? Aussi, dit saint Augustin, quand Dieu nous diffère ses grâces, ce n'est pas pour nous les refuser, mais pour nous les faire estimer davantage : *Cum aliquando tardius dat, commendat dona, non negat.* On obtient avec joie, continue-t-il, ce qu'on a désiré longtemps : au lieu qu'on méprise facilement ce qu'on a d'abord obtenu : *Diu desiderata dulcius obtinentur, cito autem data vilescunt.* Encore n'est-ce pas là le seul avantage que vous retireriez des retardements de Dieu. Comme c'est toujours aux défauts de vos prières que vous devez, dit saint Jacques, en imputer le peu de succès : *Non accipitis, eo quod male petatis ;* ses retardements vous avertissent d'examiner quels sont ces défauts. Ils vous engagent à redoubler l'humiliation, la ferveur, les importunités. Ils vous excitent à veiller davantage sur tout le détail de votre vie, à considérer plus attentivement toutes vos actions, de peur qu'elles ne démentent vos prières ; à fouiller avec plus de soin au fond de votre cœur, pour en arracher toutes les affections, tous les désirs capables de déplaire à Dieu, et de le refroidir pour vous.

Autre réflexion, mes frères : s'ensuit-il de ce que Dieu ne vous donne pas des marques sensibles du succès de vos prières, qu'il ne les agrée pas ? Jésus-Christ ne daignait pas, ce semble, répondre à la Cananéenne, ni même l'écouter : mais en secret recevait-il sa prière moins favorablement ? Tandis qu'il dissimulait de l'entendre, dit saint Augustin, il formait le dessein de l'exaucer. Sa rigueur apparente était une adresse de sa bonté, ses rebuts étaient des grâces, et lorsqu'il la rejetait avec plus de mépris et de dureté, il était tout prêt à récompenser sa foi, à exalter son humilité, à couronner sa persévérance. Ainsi peut-être en est-il à votre égard. Vous pensez qu'il ne vous écoute pas, et à votre insu votre prière est exaucée. Il ajoute même à la grâce que vous lui demandiez celle de l'épreuve de votre foi, de l'augmentation de votre vigilance, du redoublement de tous vos désirs. Aussi est-ce selon ce sens que saint Augustin expliquait ce passage de l'Écriture, qui d'abord semblerait contraire à ce que nous disons : *Vous ne m'aurez pas plutôt invoqué que je vous exaucerai.* Dieu, dit-il, ne laisse pas de nous secourir, lorsqu'il diffère de nous exaucer, et il nous assiste souvent en cela même qu'il suspend son assistance ; puisque s'il accomplissait d'abord les désirs impatients que nous avons de guérir, nous ne pourrions recevoir de lui qu'une guérison imparfaite et précipitée : *Deus et differendo adest, ne præproperam dum inplet voluntatem, perfectam non impleat sanitatem.*

Mais enfin, quand il serait vrai que Dieu refuserait à vos prières certaines grâces, que vous croiriez être des moyens nécessaires à votre salut, qu'importe, pourvu qu'il vous accorde votre salut même ? N'a-t-il pas dans les trésors de sa sagesse mille autres moyens de vous faire arriver à ce terme heureux ? Eh ! qui sait si ces grâces particulières ne vous seraient point plus nuisibles par l'abus que vous en feriez, que la privation de ces mêmes grâces ? Ce qu'il refuse alors à votre volonté, dit toujours saint Augustin, il l'accorde à votre salut : *Et si voluntati non dat, saluti dat.* Que dis-je ? il vous sert même selon votre volonté principale, s'il est vrai que vous n'ayez que votre salut en vue dans toutes les demandes particulières soit temporelles, soit spirituelles que vous lui faites. C'est ce que ce même saint docteur nous explique merveilleusement dans ses Confessions par un exemple tiré de sa mère sainte Monique. Que vous demandait-elle, s'écrit-il à Dieu, avec tant de larmes, sinon que vous empêchassiez mon voyage à Rome, dans la crainte qu'il ne fût un obstacle à ma conversion ? Mais vous qui connaissiez ses vues, vous ne lui refusâtes cette grâce particulière, que pour l'exaucer dans son objet principal, en permettant que ce voyage même donnât lieu à ma conversion.

De tout cela jugez combien le découragement dans la prière est déraisonnable et contraire à la foi : combien même il est nuisible au succès de la prière, dès là surtout

qu'il en empêche la persévérance. Que serait-il arrivé de la Cananée si, au lieu de persister dans ses instances, elle s'était rebutée des retardements et de la sévérité apparente de Jésus-Christ? Mais parce qu'elle s'obstina contre les refus, et qu'elle ne cessa d'insister qu'elle n'eût obtenu ce qu'elle demandait, non-seulement elle obtint, mais elle força, pour ainsi dire, Jésus-Christ à l'honorer de son admiration. O femme ! votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon vos desirs. *O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.* C'est, mes frères, par cette persévérance soutenue des autres dispositions, dont la Cananée nous a donné l'exemple, que nos prières mériteront de la part de Jésus-Christ les mêmes éloges et le même succès. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

Sur le délai de l'absolution.

Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam.

Seigneur, je n'ai personne qui me jette dans la piscine aussitôt que l'eau n'a été troublée (Joan., V, 7).

Quelques traits de ressemblance que les Pères aient remarqués dans ce paralytique de notre évangile et ces autres paralytiques spirituels dont il était la figure, il n'est pas difficile de découvrir une différence essentielle de sa situation d'avec celle de ces derniers. Car enfin si la piscine de Jérusalem, auprès de laquelle était couché un si grand nombre de malades, représentait surtout le sacrement de pénitence, où tant de pécheurs viennent chercher leur absolution, qui ne voit qu'aucun d'eux n'a lieu de se plaindre comme le paralytique, qu'il ne trouve personne qui le jette assez diligemment dans cette piscine sacramentelle : *Hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam.*

Non-seulement les ministres auxquels ils s'adressent sont prompts à les y plonger, dès que l'ange a troublé l'eau, c'est-à-dire, dès que Jésus-Christ a excité dans leurs cœurs les mouvements d'une contrition effective; mais la plupart préviennent même ces mouvements salutaires, et par des absolutions précipitées, établissent les âmes dans une malheureuse sécurité, et une presumption funeste de leur guérison.

Sur qui, mes frères, rejetterons-nous l'indiscrétion de ce procédé? Sera-ce sur les ministres de la pénitence? Mais si leur complaisance aveugle ne peut être excusée de prévarication, n'est-ce pas dans vos dispositions qu'elle trouve son origine? Et se relâcheraient-ils si facilement des règles qui leur sont prescrites, s'ils ne s'exposaient à vous déplaire en s'y tenant constamment attachés? Allons donc directement à la source du mal, tâchons de corriger les dispositions défectueuses des pénitents; et nous n'aurons plus de reproches à faire aux ministres de la pénitence. Leur relâchement cessera sitôt que vous cesserez d'y donner occasion, et

ils ne vous délieront que conformément aux règles, dès que vos murmures ne les porteront plus à s'en écarter.

Le moyen le plus naturel de vous réformer sur ce point, c'est de détruire deux préjugés, sur lesquels vous pourriez fonder avec plus d'apparence la demande d'une absolution subite et précipitée. Le premier est que vous êtes en droit de l'exiger de vos confesseurs, sitôt que vous leur avez déclaré vos péchés; le second, qu'il y va de votre intérêt de la recevoir sans délai, et que vos confesseurs vous desservent, en quelques cas qu'ils vous la diffèrent. J'oppose donc à ces deux préjugés deux autres propositions; et je dis premièrement, que vous commettez une injustice en exigeant de vos confesseurs qu'ils vous délient subitement et sans précaution. Secondement, que, bien loin que ces absolutions prématurées vous soient profitables, elles ne peuvent que vous porter un très-grand dommage. Vos confesseurs, dites-vous, sont injustes en quelque cas qu'ils diffèrent de vous absoudre; et moi je dis que vous l'êtes vous-mêmes, si vous exigez qu'ils ne diffèrent jamais. Ils préjudiciaient, ajoutez-vous, à vos intérêts, s'ils attendent à un autre temps de vous délier; et moi je vous soutiens qu'ils vous portent un très-grand dommage, s'ils vous délient avant le temps. En un mot, mes frères, si votre état demande qu'on vous diffère l'absolution, il n'y a que de l'injustice à l'exiger sans délai, vous le verrez dans mon premier point. Il n'y aura que du préjudice pour vous à l'obtenir, je vous le montrerai dans le second. Commençons par saluer Marie.

PREMIERE POINT.

Quand je parle, mes frères, du délai de l'absolution, ce n'est pas que je veuille vous faire entendre que, quelques dispositions que vous apportiez au sacrement de pénitence, il soit toujours plus à propos de vous la différer. Il est vrai que dans des siècles plus innocents, lorsque l'Eglise ne comptait presque que des saints au nombre de ses enfants, si quelqu'un d'eux dégénérant de sa piété se rendait coupable de quelques péchés considérables, on ne lui accordait une entière réconciliation qu'après qu'il l'avait méritée par de longues austerités. Quelquefois même la lui différerait-on jusqu'à la mort, comme si toute sa vie n'eût suffi qu'à peine pour se rendre digne d'un si grand bienfait. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici m'ériger en censeur de la nouvelle discipline, et taxer de relâchement les sages mitigations que l'Eglise a apportées à son ancienne sévérité. Que jusqu'au douzième siècle on ait pratiqué de différer aux pénitents leur absolution jusqu'après l'accomplissement de leur pénitence; il suffit qu'aujourd'hui l'Eglise autorise l'usage d'absoudre immédiatement après la déclaration des péchés, ceux qu'on a lieu de croire suffisamment disposés, pour ne les point soumettre à de nouveaux retardements. Mais je dis, mes frères, ceux qu'on a lieu de croire suffisamment disposés. Car

autant que je suis éloigné de condamner la charitable condescendance de l'Eglise dans ses usages présents, autant serais-je coupable, si je vous déguisais ses véritables intentions, et si, sous prétexte de ne rien innover dans sa discipline, je lui attribuais un relâchement infiniment contraire à l'esprit qui l'anime. Les mêmes délais dont elle usait autrefois dans la réconciliation de tous les pénitents, elle veut que ses ministres en usent aujourd'hui à l'égard de ces pénitents hypocrites, de ces faux convertis, sur qui l'absolution tomberait en vain, et n'en ferait que des présomptueux ou des sacrilèges.

Pour donner jour à une matière d'autant plus importante qu'elle est plus rarement traitée, il faut supposer que tout confesseur a un double pouvoir, qui consiste à remettre et à retenir les péchés. De là nous concluons, que c'est commettre une double injustice, que de murmurer d'une absolution légitimement différée. Comment cela? C'est que d'une part, c'est disputer à son confesseur le pouvoir de retenir les péchés, et l'exposer de l'autre à abuser du pouvoir de les remettre.

C'est en premier lieu disputer à son confesseur le pouvoir de retenir les péchés. Pour le lui contester avec fondement, il faudrait ou douter de l'autorité de celui de qui il le tient, ou, sans donner atteinte à l'autorité, nier absolument que ce pouvoir lui ait été conféré. Or l'un et l'autre est également absurde et contraire à la foi. En effet, et quant à l'autorité d'où ce pouvoir dérive, n'est-ce pas de Jésus-Christ même que l'Eglise l'a reçu, de Jésus-Christ ressuscité, à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre? Et quel impie oserait douter qu'un pouvoir, émané de Jésus-Christ même, ne soit un pouvoir légitime? C'est d'ailleurs en termes clairs et incontestables qu'il l'a conféré. Et s'il était permis de douter de cet article, il le serait de douter de tout l'Evangile. Ecoutez Jésus-Christ parlant à ses apôtres, et en leur personne à tous leurs successeurs : *Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Prenez garde, mes frères, voilà la puissance de remettre et de retenir les péchés clairement exprimée. Jésus-Christ avant sa résurrection avait promis à ses apôtres cette double puissance à peu près dans les mêmes termes, quand il leur dit : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; et tout ce que vous lierez sera lié : *Quæcunque alligaveritis super terram erunt ligata et in cælo; et quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.* Sur quel fondement pouvez-vous donc vous plaindre que ce confesseur use de son pouvoir, quand il vous lie, et qu'il retient vos péchés? Des titres si divins ne l'autorisent-ils pas assez, et votre témérité n'est-elle pas semblable à celle de ces pharisiens, qui osaient demander à Jésus-Christ par quelle autorité il faisait des miracles, et qui lui avait donné cette

puissance? *In qua potestate hæc facis, et quis tibi dedit hanc potestatem?* Car enfin si vous avez lieu de penser que ce confesseur passe son pouvoir quand il retient vos péchés, que ne l'accusez-vous de le passer de même quand il vous les remet, puisqu'il n'a pas d'autre titre pour vous les remettre que celui-là même en vertu duquel il vous les retient, et que l'un et l'autre sont du même ordre de puissance?

Vous me dites, pour vous justifier, que l'accusation des péchés n'ayant pour fin que l'absolution, c'est mal à propos que nous condamnons votre empressement à la recevoir, et vos murmures quand on vous la diffère. Il est vrai, mes frères, l'accusation des péchés n'a pour fin que l'absolution; mais pour arriver à cette fin, il faut passer par certain milieu, et ce milieu est le jugement du prêtre. Car afin que vous ne vous y trompiez pas, le tribunal de la pénitence est un vrai tribunal, et le prêtre qui y est assis un véritable juge. Vous ne tenez d'autre rang à ses pieds que celui d'un criminel, dont la condamnation ou la grâce dépend de la sentence qu'il prononcera. C'est à lui à connaître de tous vos péchés, à en mesurer l'énormité, à en peser toutes les circonstances. Il n'y a ni actions de votre part, ni paroles, ni mouvements du cœur, qui ne soient de sa compétence. A lui appartient de creuser dans votre intérieur, de développer ces replis secrets d'une âme criminelle, de juger de vos dispositions. Nous avons dans l'Ancien Testament une figure de ce pouvoir des prêtres en la personne des lévites, devant lesquels les lépreux étaient obligés de comparaître pour en attendre leur jugement. Ils examinaient la nature de leurs plaies, ils discernaient entre la lèpre et la lèpre. Ceux en qui cette maladie était évidente, ils les séparaient du milieu du peuple; ceux même qui en paraissaient guéris, ils ne les admettaient pas aussitôt dans le camp, ils les renvoyaient au septième jour, et ils différaient leur entière purification jusqu'à ce que leur guérison fût solide et incontestable. Mais ce n'était là qu'une figure imparfaite de la puissance donnée aux prêtres de la loi nouvelle : car au lieu que ceux-là ne pouvaient rien sur la lèpre extérieure, mais qu'ils déclaraient seulement si elle était incurable ou guérie : ceux-ci opèrent réellement sur la lèpre intérieure; ils ne disent pas seulement que les péchés sont remis, mais ils les remettent; ou qu'ils sont retenus, mais ils les retiennent. Ils ne demandent pas à Dieu d'absoudre le pénitent, mais ils l'absolvent : *Ego te absolvo.* Il faut, il est vrai, afin que l'absolution ait un plein effet, que Jésus-Christ prononce comme son ministre; mais il ne prononce qu'après lui, et la sentence de Pierre, dit saint Bernard, précède celle du ciel : *Præcedit sententia Petri sententiam cæli.* Qui êtes-vous donc encore une fois, pour vous opposer à l'autorité de ce sacré ministre? Appartient-il à des criminels de s'élever contre leur juge, et de leur demander raison de la sentence qu'ils ont prononcée?

Ce qui me touche le plus, c'est la condamnation que vous vous attirez par ces murmures séditieux ; car enfin si saint Paul recommande aux chrétiens avec tant de soin de se soumettre aux puissances temporelles : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*. S'il exagère si fort le crime de ceux qui ne leur obéissent pas ; si, selon cet apôtre, c'est résister à Dieu même que de résister à un prince, à un juge de la terre, dans les choses où ils ont droit de nous commander ; si c'est encourir la condamnation : *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt* ; que sera-ce de résister à ces juges spirituels que Dieu a établis sur vos consciences, à ces sacrés ministres à qui Jésus-Christ a communiqué sa puissance, qu'il a revêtus de toute son autorité, qu'il a substitués en sa place ? Ne sera-ce pas surtout à leur occasion qu'il vous convaincra un jour que l'injure que vous avez faite au moindre d'entre eux, c'est à lui-même que vous l'avez faite ? *Quod fecistis uni de minoribus his, mihi fecistis*.

Mais pourquoi, me répliquez-vous, si la puissance de remettre et de retenir les péchés est égale dans nos confesseurs, pourquoi ne prennent-ils pas toujours le parti le plus favorable en nous les remettant ? Seconde injustice, mes frères ; vous voulez les réduire à abuser du pouvoir de remettre les péchés. Votre prétention néanmoins serait moins téméraire, s'il n'était question ici que de vos intérêts ; mais il s'y agit encore des intérêts de Dieu. C'est avec lui que vous êtes en cause, puisque c'est lui que vous avez offensé. Les arbitres de vos différends, ce sont vos confesseurs ; Dieu veut bien en votre faveur les avouer pour tels. Jugez, leur dit-il par un prophète, jugez entre moi et ma vigne : *Judicate inter me et vineam meam*. Ma cause et celle de ces pécheurs sont entre vos mains ; prenez garde de ne pas sacrifier mes droits à une aveugle condescendance. Je suis offensé, et des châtements éternels ne me vengeraient pas au delà de mes privilèges. Je consens toutelois à me relâcher de leur juste sévérité, je veux bien même entendre à une entière réconciliation. Je ne demande de la part de ces pécheurs qu'une humiliation sincère, qu'un repentir véritable, qu'un désir effectif de me satisfaire par la pénitence. Est-ce trop exiger ? Jugez en vous-même : *Judicate*. Si vous reconnaissez en eux ces dispositions, je souscrirai à la sentence d'absolution ; mais ne m'exposez pas à vous démentir, pénétrez dans leurs consciences, interrogez leurs cœurs plutôt que leurs paroles, et soutenez par l'équité de votre jugement le titre glorieux de médiateur entre moi et mes créatures : *Judicate inter me et vineam meam*.

Ce n'est donc point, mes frères, un pouvoir arbitraire que le pouvoir des prêtres, pour lier ou pour délier ; ce n'est point une affaire de faveur que celle qui se traite au tribunal de la pénitence, une affaire, dis-je, dont le succès dépende de la bonne ou mauvaise volonté des juges. Tout roule sur vos dispositions, et il est vrai que si elles sont

telles que Dieu les exige pour mériter votre absolution, vos confesseurs sont dans le tort, s'ils vous la refusent. Mais ne craindriez-vous point d'en venir à un examen ? Paraissez ici, vous qui faites le plus de bruit, qui ne cessez de vous récrier contre ces sages délais des ministres de Jésus-Christ à vous absoudre de vos péchés, qui les taxez d'une sévérité outrée, bizarre, indiscrete, ne vous trahissez-vous pas vous-mêmes par tous ces murmures ? Et ces preuves que vous nous donnez de votre indocilité, ne suffisent-elles pas toutes seules pour vous condamner ? Quoi ! mon frère, vous vous dites un vrai pénitent, et vous vous soulevez contre le ministre de la pénitence ? Vous voulez que nous vous croyions véritablement contrit et humilié, et vous refusez de vous soumettre au moindre retardement, et votre orgueil, dès la première épreuve, éclate en plaintes et en invectives ? En quoi faites-vous donc consister cette contrition véritable, cette sincère humiliation de cœur ? Si l'Evangile offre un Publicain pour modèle d'un vrai pénitent, nous le voyons prosterné à la porte du temple, n'osant ni lever les yeux, ni approcher du sanctuaire. S'il vous présente un enfant prodigue, il vient, il est vrai, plein de confiance, confesser son péché à son père ; mais il ne s'avance pas à lui redemander le droit des enfants ; il reconnaît qu'il est même indigne d'être appelé son fils, et il consent de demeurer au rang de ses plus vils serviteurs. Tous les pénitents de la primitive Eglise se trouvaient heureux de pouvoir espérer leur réconciliation après des années entières de pénitence ; ils ne rougissaient pas d'en porter publiquement les marques, de se recommander aux suffrages de leurs frères, d'assister prosternés aux prières qu'on faisait pour eux, de passer enfin par tous les degrés humiliants de la pénitence publique. Si pour récompenser la ferveur de quelques-uns, l'évêque abrégait le temps de leur pénitence, et les réconciliait avant le terme accoutumé, ils appréhendaient que leur absolution n'en fût moins efficace ; et cette distinction était autant pour eux un motif de crainte que de reconnaissance.

Vous, au contraire, sans donner d'ailleurs aucun témoignage de douleur et de repentir, sans avoir préparé votre âme à la grâce de l'absolution par aucune pratique d'humiliation et de pénitence, vous venez hardiment sommer vos confesseurs de vous délier, comme s'il n'y avait qu'un pas à faire de l'abîme du péché à l'état éminent de la justification ; comme si la qualité de pécheur, sans celle de pénitent, donnait droit à l'absolution ; comme si vous étiez les souverains arbitres de votre réconciliation, et qu'il ne vous en dût coûter pour l'obtenir que de la demander avec assurance et avec hauteur. Ah ! si vous vous montriez autrement disposés, si, quand vos confesseurs jugent à propos de vous remettre à un autre temps, vous reconnaissiez humblement votre indigité ; si vous vous soumettiez sans murmures à ces salutaires retardements, et que

vous parussiez accepter en esprit de pénitence cette légère humiliation, c'est alors que nous vous croirions véritablement convertis, et véritablement dignes de l'absolution. Peut-être même pencherions-nous à condamner la sévérité de vos confesseurs ; mais vous-mêmes vous les justifiez par votre révolte, et vos murmures rendent témoignage à leur discernement et à leur sagesse. Mais passons sur ces préjugés déjà si peu favorables, pour venir aux raisons principales sur lesquelles on vous diffère. Ce confesseur, dites-vous, excède en sévérité, quand il refuse de vous absoudre. Mais êtes-vous digne d'absolution, vous qui, engagé dans une criminelle habitude, en êtes devenu le misérable esclave, qui ne faites aucun effort pour vous en affranchir, ou qui n'en faites que de faibles ou d'impuissants ? Etes-vous digne d'absolution, vous qu'on ne peut résoudre à vous éloigner de cette occasion prochaine, je dis prochaine pour vous, attendu la vivacité de votre passion et la faiblesse contractée par vos fréquentes rechutes ? Je veux même que vos engagements ne vous permettent pas de vous en éloigner ; êtes-vous digne d'absolution, tant que vous succombez à la tentation, et que ce qui fut pour vous dès le commencement une occasion de péché, ne cesse point de l'être ? En êtes-vous digne, vous qui nourrissez dans le fond de l'âme une inimitié à laquelle vous ne souffrez aucun remède, qui ne voulez faire aucune avance pour vous réconcilier, et qui pensez encore accorder beaucoup à votre ennemi, en vous contentant de le haïr, et en ne vous vengeant pas ? En êtes-vous digne, vous qui reprenez opiniâtrement le bien de votre prochain, qui vous tranquillisez sur la vaine intention de le restituer quelque jour, et qui appelez impuissance actuelle à satisfaire, la prétendue nécessité d'entretenir votre luxe, et la honte imaginaire de retrancher de votre dépense ? Et vous, êtes-vous digne d'absolution, vous, dis-je, qui vivez dans l'ignorance tant des devoirs généraux du christianisme, que des devoirs particuliers de votre état, sans vous mettre en peine de vous en instruire ? En êtes-vous digne enfin, vous qui, exempt à la vérité de ces vices grossiers qui nuiraient également à votre réputation et à votre santé, ne vous faites aucun scrupule de mener une vie toute sensuelle, qui ne connaissez que le nom de la mortification chrétienne, de l'abnégation évangélique, du crucifiement de votre propre chair ; qui n'obéissez à d'autres lois qu'à celles de vos passions, qui ne suivez d'autre Evangile que celui du monde, et qui, sans désir de changer de mœurs, déterminé au contraire à reprendre la même route, ne vous présentez à Pâques au tribunal de la pénitence, que pour sauver les dehors et pour fermer la bouche à un pasteur qui vous éclaire ?

Et après tout cela, vous nous faites un crime du retardement de votre absolution ? Hé ! sommes-nous coupables des vicieuses dispositions qui nous obligent de vous la différer ? Prenez-vous-en à vous-même, ac-

cusez-en vos iniquités qui nous tiennent les mains liées. Ainsi parla autrefois le prophète Elie à l'impie Achab après trois années d'une horrible famine, pendant lesquelles le ciel devenu d'airain n'avait fait tomber sur la terre ni pluie ni rosée. Ce prince qui savait le crédit que le prophète avait auprès de Dieu voulait le rendre responsable de la durée de ce châtement, parce qu'il ne le conjurait pas de le faire cesser. N'êtes-vous pas, lui dit-il en l'abordant, n'êtes-vous pas celui qui trouble tout Israël ? *Tune es ille qui conturbas Israel ?* Non, non, lui répondit le prophète, ce n'est pas moi qui trouble Israël, c'est vous-même et la maison de votre père, en abandonnant les commandements du Seigneur pour suivre Baal : *Non ego turbavi Israel, sed tu, et domus patris tui, qui dereliquistis mandata Domini, et secuti estis Baalim.* Nous vous en dirons de même, pécheurs obstinés, quand vous nous accuserez de jeter le trouble dans vos consciences par le délai de l'absolution. Et plutôt à Dieu que vous dissiez vrai, et que nous les troublas-sions assez pour vous porter à la pénitence ; mais non, ce n'est pas nous qui troublons vos consciences, s'il est vrai qu'elles soient troublées ; ce n'est pas nous qui retenons votre âme dans les liens du péché, qui éloignons la grâce de la réconciliation ; mais c'est vous-même par votre impénitence, par l'opposition étrange de votre vie à celle que Jésus-Christ vous trace dans son Evangile, par votre asservissement au monde et à ses maximes : *Non ego : sed tu, et domus patris tui, qui dereliquistis mandata Domini, et secuti estis Baalim.* Vous me direz peut-être que Jésus-Christ n'en a pas usé ainsi à l'égard des plus grands pécheurs ; qu'il ne différa point d'absoudre la femme adultère, quand elle lui fut présentée ; qu'il pardonna à la pécheresse sitôt qu'il la vit pleurer à ses pieds. Il est vrai, mes frères ; mais cette pécheresse, cette femme adultère, Jésus-Christ les convertissait avant que de leur pardonner, il changeait leurs cœurs en remettant leurs péchés, et il leur accordait la grâce du repentir aussitôt que celle de leur réconciliation. Quant à nous, nous n'avons pas le même pouvoir. Ah ! s'il nous était donné de vous convertir par de prompts absolutions, bien loin de vous les différer nous préviendrions même vos demandes, et nous serions bien plus empressés à vous les offrir, que vous ne l'êtes à les recevoir. Mais il n'appartient qu'à Jésus-Christ d'opérer ces conversions subites et miraculeuses. Maître des grâces, il peut les répandre quand il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît. Nous, simples ministres, nous devons, dit saint Cyprien, nous en tenir à la règle, et attendre à remettre vos péchés que vous donniez de légitimes assurances de votre repentir. Or voilà ce que vous ne faites point. Car, dites-moi, où sont-elles ces légitimes assurances ? Est-ce l'accusation même que vous nous faites de tous vos péchés ? Mais saint Grégoire ne nous dit-il pas que le vrai repentir ne consiste point dans l'humilité

apparente de l'accusation, mais dans le renouvellement effectif de l'homme intérieur? *Non in humilitate confessionis, sed in renovatione interioris hominis.* Or il n'y a point en vous d'apparence de renouvellement; le même amour règne toujours, le même attachement au monde, les mêmes passions. Nous direz-vous que vous haïssez le péché, et que vous sentez en vous la volonté de ne le plus commettre? Illusion, mon cher auditeur, ce n'est point haïr le péché que d'aimer les occasions qui vous y font tomber, et c'est vouloir le commettre encore que de rejeter les moyens uniques de vous en préserver. Mais je promets de renoncer à ces occasions et de pratiquer ces moyens. Mais cent fois vous l'avez promis sans effet, et rien ne nous engage à croire que vous serez plus fidèle à l'avenir que par le passé. Mais depuis ma confession dernière j'ai succombé moins souvent à la tentation; mais depuis cette confession vous y avez encore succombé souvent, et tant qu'on succombe, vraisemblablement on n'est point converti. Mais je soupire sous le poids de ma chaîne, mais je gémiss sur le danger de mon état, mais je verse des larmes amères. Vains soupirs, faux gémissements, larmes suspectes, vous répond saint Fulgence! Il y en a mille, dit ce Père, qui comme vous, frappés de la vue de leurs crimes, en gémissent dans leurs prières et ne les quittent pas; ils avouent leurs désordres, et ils y persévèrent. Ils demandent avec larmes un pardon, dont ils se privent par de nouveaux péchés, et tandis qu'ils pensent apaiser le juste Juge par ces témoignages de pénitence, ils irritent de plus en plus sa colère par les crimes qu'ils ne se lassent point de multiplier.

Mais je vois quelle est votre illusion. Elle ne consiste pas précisément à vous croire dignes de l'absolution, mais à supposer que vos péchés n'en seraient pas moins remis, quand nous vous absoudrions sans égard à votre indignité. Sur ce fondement il vous importe peu que nous trahissions notre conscience, pourvu que nous mettions la vôtre en repos. Sentiments dénaturés autant qu'illusoires. Et à quel prix, mes frères, mettez-vous donc notre salut? Quoi! pour nous conformer à vos imaginations, il faudra nous exposer à tous les châtements qui menacent les ministres prévaricateurs? Il faudra franchir toutes nos limites, violer toutes nos règles, fouler aux pieds les statuts synodaux de nos plus saints évêques, les sages décisions de nos Pères, les lois inviolables de notre sainte Mère? Il faudra, pour vous complaire, profaner l'un de nos plus augustes sacrements, nous rendre avec vous sacrilèges, participer enfin à tous vos péchés? Ah! n'est-ce pas assez que nous nous condamnions à en entendre l'affreux détail? que consentant d'interrompre d'autres occupations toutes consolantes, nous venions dans un tribunal essuyer le récit affligeant de toutes vos misères? Faut-il ajouter à la douleur de les avoir connues le désespoir d'en porter la peine? Mais quand nous se-

rons assez insensés pour oublier nos devoirs jusqu'à ce point, quel bien vous procurerions-nous par ces absolutions précipitées? Nous chargerions notre conscience sans décharger la vôtre; nous encourrions la disgrâce de notre Dieu, sans vous réconcilier avec lui; nous nous perdriions nous-mêmes, et nous ne vous sauverions pas. Car enfin, mes frères, détrompez-vous une fois pour toutes, et ne rougissons pas d'en venir aux premiers éléments. Ce n'est pas l'accusation des péchés qui rend le pénitent capable d'absolution. Quoique partie nécessaire du sacrement, elle n'est pas la première en nécessité; c'est la contrition, ce sont les dispositions intérieures du pénitent. L'accusation des péchés comme la satisfaction peuvent être supplées par la contrition dans le cas d'impuissance d'accuser ses péchés ou de satisfaire. Mais la contrition ne saurait être remplacée par l'une ou par l'autre. Sans elle le sacrement est au moins nul et sans validité. Et certes pourriez-vous penser que Jésus-Christ eût attaché une telle vertu à ces paroles que prononce le prêtre quand il vous absout, qu'elles effaçassent vos péchés indépendamment de votre repentir, qu'elles forçassent Dieu à vous pardonner au préjudice de sa justice, lors même que votre cœur impénitent refuse de se convertir à lui? Jésus-Christ en instituant ce sacrement n'aurait donc voulu que fomenter l'endurcissement des pécheurs et ouvrir la porte à l'impunité. Nous-mêmes nous ne serions donc plus que les auteurs de vos dérèglements; et la puissance que nous avons reçue ne consisterait qu'à prêter la main à vos iniquités, et à en faciliter le débordement? Non, non, mes frères, quoique l'absolution sacramentelle n'emprunte pas sa force originellement des dispositions du pénitent, mais des mérites de Jésus-Christ, elles sont néanmoins des conditions si essentielles à son efficacité, que sans elles elle n'en a aucune. Et de là je conclus que, supposé ce défaut de disposition, il n'y a que de l'injustice à exiger votre absolution. Je dis plus, il n'y a que du préjudice à la recevoir. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il devrait suffire, mes frères, d'être bien convaincu de l'inutilité d'une absolution indignement reçue, pour comprendre dès lors qu'elle ne peut être que préjudiciable. Et certes quand elle ne ferait d'autre mal au pécheur que de le laisser dans son péché, dans la privation de la charité, dans la haine de son Dieu, dépouillé de son droit au royaume éternel, esclave du démon, condamné à l'enfer; que de malheurs renfermés dans cette seule inutilité de l'absolution? Cependant, mes frères, on peut dire que ce n'est encore là que le commencement des maux qui en naîtront infailliblement : *Initium dolorum hæc.* Car enfin quelque horrible qu'il soit de porter dans sa conscience le poids du péché, il est toujours temps de se délivrer de ce poids; c'est même déjà être

plus qu'à moitié nore, que de desirer sincèrement d'en être délivré. Mais le porter, cet horrible poids, et n'en avoir point d'horreur, le porter et ne songer point à s'en décharger, le porter et n'en être que plus disposé à le grossir toujours, c'est là le comble de tous les maux, et c'est précisément où ces absolutions téméraires et précipitées entraînent la plupart des pécheurs. Tâchons de développer cette vérité en peu de mots, et s'il vous reste encore quelques raisons à opposer, j'espère que nous y satisferons.

Je dis donc, mes frères, que le préjudice qui naît d'une absolution reçue indignement, consiste en ce qu'il fait perdre insensiblement au pécheur l'horreur de ses crimes, en ce qu'elle lui ôte la pensée de les expier par la pénitence, en ce qu'elle l'expose à les multiplier, et qu'elle le conduit ainsi pas à pas à l'impénitence finale. Or comment une absolution précipitée produit-elle ces malheureux effets? C'est qu'elle établit le pécheur dans une sécurité funeste; c'est qu'elle le flatte d'une véritable rémission de ses crimes, lors même qu'ils ne sont point remis. Avant son absolution, son cœur, quoique non converti, ne laissait pas d'être troublé de certains remords, ses crimes se présentaient quelquefois à lui sous des images affreuses; et malgré tous ses soins à en distraire ses pensées, ils venaient frapper à sa porte, pour parler comme l'Écriture, et le troubler jusque dans ses plaisirs, et au milieu des délices. Qu'a fait ce pécheur pour se délivrer de ces retours amers? Au lieu d'écouter les reproches secrets de sa conscience, de se prêter à ces premiers mouvements de grâce, d'ouvrir son âme aux salutaires impressions d'une douleur profonde; au lieu de donner le loisir à son cœur de former des gémissements, de pousser des sanglots, de se tourner vers son libérateur, il n'a songé qu'à se délivrer de ces reproches importuns d'une conscience agitée; il s'est hâté d'aller déposer aux pieds d'un confesseur, non ses péchés, mais ses remords. Le ministre indulgent ou peu éclairé a pris ses troubles pour une vraie contrition, et ses promesses pour des témoignages d'un repentir sincère. Voilà ce pécheur muni d'une absolution bien articulée, ses péchés aussitôt ont disparu de devant ses yeux, ses remords se sont dissipés, sa conscience s'est tranquillisée. Si quelquefois ses crimes passés se présentent à sa mémoire, il les regarde comme des fantômes qui n'ont plus aucun être réel, comme des songes, qui à son réveil se sont évanouis. Il ne les mesure plus sur l'énormité de l'outrage qu'ils ont fait à la majesté divine, sur la profondeur de la plaie qu'ils ont faite à son âme, sur le prix de l'innocence dont ils l'ont dépouillée, sur le mérite du sang qui avait été versé pour les expier, sur l'éternité des supplices destinés à de pareils crimes; mais sur la facilité avec laquelle il en a reçu l'absolution. Il ne conçoit qu'à peine comment des péchés si promptement remis, remis à ce qu'il croit, comment ces péchés ont pu troubler un moment sa tranquillité. S'il

lui arrive jamais de les réitérer, sa conscience se trouvera précautionnée contre de pareils troubles, et le péché ne lui fera plus tant de peur.

N'est-ce pas là, mon cher auditeur, votre situation présente? Je ne demande pas que vous le déclariez tout haut; mais interrogez-vous en secret, examinez les dispositions de votre cœur, et vous les trouverez telles que je viens de les exprimer. Ah! elles seraient aujourd'hui tout autres sans cette absolution prématurée que vous avez reçue. Retenu encore dans les liens salutaires de la pénitence, vos péchés vous seraient toujours présents, ils se montreraient à vous avec toute leur énormité. Ah! diriez-vous en vous-même, il faut que le péché renferme en soi bien des horreurs, puisqu'il est si difficile d'en obtenir la rémission. Oui, mon Dieu, je reconnais à présent par tout ce qu'il en coûte pour se rapprocher de vous, combien il est dur et amer de s'en être éloigné. Il me semble voir mes crimes comme une barrière invincible entre vous et moi; si j'ose élever mes yeux jusqu'au trône de votre sainteté, c'est là surtout que mes péchés me paraissent horribles; c'est auprès de vos perfections adorables que je suis effrayé de leur difformité; et lorsque je crois trouver un adoucissement à ma douleur dans la contemplation de vos miséricordes, vos miséricordes me font rougir de mon ingratitude. Cependant, ô Seigneur! vous ne rejetez pas un cœur contrit et humilié. Je suis indigne de ma réconciliation, je le reconnais, je le sens; mais hâtez-vous de former en moi cette contrition, cette humiliation véritable, par laquelle seule je puis la mériter. Ainsi, mes frères, vous en rendriez-vous dignes par le vif sentiment de votre indignité même. Mais l'absolution précipitée que vous avez reçue vous a fait perdre vos péchés de vue, et a fait avorter votre contrition; et voilà le premier préjudice qui en naît infailliblement.

Le second consiste en ce qu'une telle absolution vous ôte la pensée d'expier vos péchés par de convenables satisfactions, et toujours sur ce même principe qu'ils vous sont déjà pardonnés. Car pourquoi, dites-vous en vous-même, pourquoi faire de si grands frais, pour fléchir un Dieu qui n'est plus irrité? Peut-il rétracter le pardon qu'il m'a accordé? Le sacrement a effacé mes iniquités, Dieu les a oubliées, il ne voit plus rien en moi qui excite sa colère, et me voilà rentré dans tous les privilèges des innocents. Ah! mon frère, vous pensez être vivant et vous êtes mort: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*. Je n'en veux d'autres témoignages que ces dispositions mêmes où nous vous voyons. Car quand il serait vrai qu'une absolution aussi indignement reçue que l'a été la vôtre, vous aurait véritablement réconcilié avec Dieu, d'où concluriez-vous que vous êtes dispensé de satisfaire à sa justice pour vos péchés passés? Ah! voilà, voilà ce qui s'ensuit toujours de ces absolutions précipitées. Non-seulement l'omission de la pé-

nitence, mais la présomption insensée qu'on n'est pas même obligé de la faire, comme s'il en était du sacrement de pénitence, ainsi que du sacrement de baptême, qui remet la peine avec le péché; comme si la vraie contrition ne supposait pas un désir sincère et effectif de satisfaire à Dieu, même après l'absolution; comme s'il n'y avait point de risque à rétracter la promesse que vous lui en avez dû faire, et à manquer à la condition sous laquelle seule il a pu vous pardonner.

C'est ce même malheur que vos confesseurs auraient détourné, s'ils avaient différé votre absolution. Vos péchés seraient déjà en partie expiés par les pénitences qu'ils auraient exigées de vous, avant que de vous délier. Ils vous auraient convaincus, pendant cet intervalle, de ce que dit le concile de Trente, que la justice divine exige que les péchés même pardonnés soient expiés dans ce monde par de convenables satisfactions. Et parce qu'ils auraient donné le temps de vous nourrir de cette vérité et de la digérer, vous ne l'auriez pas oubliée sitôt après votre absolution : elle porterait aujourd'hui de dignes fruits, et vos confesseurs auraient la consolation de s'assurer sur ces témoignages qu'ils ne vous ont pas déliés en vain et avant le temps.

Passons légèrement sur ce second préjudice d'une trop prompte absolution, pour venir au troisième qui consiste en ce qu'elle vous expose à réitérer ces péchés que vous supposez vous avoir été déjà pardonnés. Comment cela ? Ah ! mes frères, ne le sentez-vous pas ? Et faut-il, à force de raisonnements, vous obliger à reconnaître ce que vous dicte une funeste expérience ? C'est que non-seulement le péché souille votre âme, mais qu'il y fait encore un ravage très-difficile à réparer, qu'il énerve toutes ses puissances, qu'il la corrompt jusque dans le fond, et la réduit à une faiblesse dont elle a peine à se relever. Semblables à ces violentes maladies, dont on échappe quelquefois, mais qui ont toujours de grandes suites, et qui laissent après elles de grandes infirmités. Ainsi l'absolution pourra bien effacer le péché; mais elle ne vous rendra pas par elle-même, dit le concile de Trente, cette santé parfaite que vous aviez avant de le commettre. Et ce n'est, ajoute-t-il, que par de grands travaux et de longs gémissements, qu'on parvient à un rétablissement entier, et tel que les rechutes ne soient plus à craindre.

Qu'a donc fait ce confesseur, ou plutôt qu'avez-vous fait vous-même, quand, coupable de ces péchés qui donnent à l'âme de si rudes secousses, qui la brisent et font en elle de si profondes plaies, vous avez extorqué une subite absolution ? Je m'en rapporte, mon cher auditeur, à votre situation présente. Et puissiez-vous ne nous pas donner en votre personne de si tristes preuves de la vérité que je prêche. Autrefois pécheur seulement, mais aujourd'hui pécheur inconvertible, à peine vous crûtes-vous libre par

l'absolution du poids de vos crimes, que vous vous hâtâtes de vous en charger de nouveau. A peine vous fûtes-vous lavé dans la piscine de la pénitence, que vous courûtes vous replonger dans votre bourbier. Le repentir et les bonnes résolutions n'ayant pas eu le temps de jeter dans votre cœur d'assez profondes racines, elles s'évanouirent au sortir du saint tribunal. La plaie mal fermée se rouvrit bientôt, votre âme brisée par sa première chute ne put se soutenir debout, elle fut renversée au premier souffle de la tentation. La facilité avec laquelle vous aviez obtenu votre pardon vous fit espérer que vous l'obtiendriez une seconde fois aussi facilement. Les anciennes idées se renouvelèrent dans votre imagination, les mêmes occasions s'offrirent à vous, les feux qui n'avaient été que couverts, se rallumèrent subitement ; vous consentîtes, vous succombâtes ; une seconde absolution ne vous coûta rien, encore moins les rechutes qui s'en ensuivirent. Ce n'est pas aujourd'hui qu'une vicissitude de crimes et d'absolutions. Des rechutes s'est formée l'habitude, de l'habitude l'endurcissement, de l'endurcissement l'impénitence, de l'impénitence, fasse le ciel que ma prédiction ne s'accomplisse pas, de l'impénitence se formera la réprobation.

Après cela, mes frères, saint Cyprien n'avait-il pas raison d'appeler ces absolutions prématurées une nouvelle persécution excitée dans l'Eglise de la part des confesseurs, une nouvelle tentation, dont l'ennemi se sert pour achever de perdre ceux qui sont tombés ? *Persecutio est hæc alia, et alia tentatio, per quam subtilis inimicus impugnandis adhuc lapsis occulta populatione grassatur.* Et vous, mes frères, n'avez-vous pas tort, continue le même Père, d'appeler bienfait la plus grande injure que ces confesseurs puissent vous faire, de donner le nom de douceur et de compassion à la plus horrible des cruautés ? *Quid injuriam beneficium vocant, impietatem vocabulo pietatis appellant ?*

Mais ce qui est souverainement pitoyable, c'est que vous alliez vous-même au-devant de votre malheur. Si vous nous refusez notre absolution, nous dites-vous quelquefois, nous irons à d'autres qui nous la donneront. Ridicule menace ! Ah ! mon frère, courez. Si notre charité ne vous voit périr qu'à regret, elle aura la consolation de n'avoir pas contribué à votre perte. Que ne nous dites-vous aussi que pour vous venger de nous, vous allez vous précipiter ? Car enfin que prétendez-vous faire ? Surprendre une absolution ? Mais savez-vous bien ce que c'est qu'une absolution surprise ? Dirai-je que c'est une absolution nulle ? Ce n'est pas assez : et il n'y aurait encore que de la puérilité à courir après elle. Mais c'est une sentence de condamnation, c'est une source de malédictions, c'est un anathème ; et dès lors il y a plus que de l'extravagance à s'y exposer. Vous allez à d'autres, dites-vous, qui vous absoudront sans difficulté : hé ! mes frères, pour qui prenez-vous donc ces autres ? Mi-

nistres de Jésus-Christ, voyez quelle injure ils vous font; ils vous supposent ou assez peu clairvoyants pour ne pas vous apercevoir de leur indignité, ou assez lâches pour sacrifier vos devoirs à une molle condescendance, ou assez cruels à vous-mêmes pour vouloir bien vous envelopper dans leur damnation. Mais vous, mon cher auditeur, car enfin je veux bien n'envisager ici que vos intérêts, quand vous trouveriez de tels confesseurs, leur indulgence, ou leur peu de lumière, empêcherait-elle que Dieu, qui voit vos dispositions, ne désavouât l'absolution qu'ils vous auraient donnée? En sera-t-elle moins pernicieuse pour vous, et en produira-t-elle moins tous ces effets funestes dont je vous ai parlé? Concluons donc qu'il n'y a que du préjudice à attendre d'une prompte absolution, quand vos besoins exigent qu'on vous la diffère. C'était là ma proposition.

Mais voici ce que vous m'objectez. Chacun a lieu de craindre une mort subite. Je puis, comme tant d'autres, en être frappé, et c'est m'exposer à mourir sans absolution que de me la différer. Vous craignez, dites-vous, une mort subite; et pourquoi donc, mon frère, différez-vous vous-même de faire pénitence? Pourquoi renvoyez-vous sans fin l'importante affaire de votre conversion? Que ne vous hâtez-vous de mettre fin à vos dérèglements, de vous éloigner de ces funestes occasions, de renoncer à ce jeu, à ce luxe, à ces autres pratiques encore plus criminelles? Vous craignez une mort subite; mais depuis quand, mon cher auditeur, êtes-vous devenu si timide? Ah! quand pour vous engager à mettre ordre à votre conscience, à travailler sérieusement et sans délai à la réforme de vos mœurs, nous vous proposons pour motif le danger de ces morts subites, quand nous vous remettons devant les yeux un si grand nombre de personnes qui en ont été frappées, et que nous vous renvoyons même à des exemples domestiques, vous vous moquez de nos raisonnements. Ce sont là, dites-vous, des hasards extraordinaires, vous traitez nos craintes et nos inquiétudes de terreurs paniques, et maintenant vous nous les allégez, ces hasards extraordinaires, comme des raisons essentielles de précipiter votre absolution. Ah! mes frères, vous devriez donc encore être plus uniformes dans vos jugements, et ne pas contredire un jour ce que vous accordez un autre.

Mais non, rassurez-vous; ces morts subites si fort à craindre à ceux qui diffèrent leur conversion ne le sont nullement à ceux qui acceptent humblement et en esprit de pénitence le délai de leur absolution. Elles peuvent bien ôter aux pénitents le loisir de se convertir, mais elles n'ôtent guère à personne celui de recevoir une absolution. Et certes il faut bien plus de temps pour l'un que pour l'autre; et un moribond sera mille fois absous, avant qu'il soit une fois converti. Combien même un vrai pénitent mérite-t-il de n'être pas frustré de ce puissant secours? Saint Cyprien ose lui promettre de la part

de Dieu qu'il ne sera pas même privé du bienfait de l'eucharistie. Mais quand, par un ordre secret de la Providence, sa mort précéderait son absolution, le désir qu'il aurait eu de la recevoir, l'humilité avec laquelle il en aurait souffert le retardement, la pénitence et ses bonnes œuvres par lesquelles il s'y serait préparé, y suppléeraient abondamment. Ainsi l'ont décidé de savants théologiens; et l'on peut dire encore que c'est le sentiment de toute l'Eglise, puisqu'elle n'a jamais refusé ses suffrages à ceux qui étaient morts dans le temps de leur pénitence et avant leur absolution, et qu'elle a même ordonné en plusieurs conciles de recevoir les offrandes qu'on ferait pour eux.

Vous me faites une seconde objection, et vous me dites que les actions ne pouvant être méritoires, si elles ne sont faites en état de grâce, c'est vous laisser dans l'impuissance de mériter, que de vous laisser sans la grâce de l'absolution. Mais moi, mes frères, je vous demande si des actions faites après une absolution nulle ou sacrilège seront des actions faites en état de grâce. C'en serait assez pour vous fermer la bouche, à vous, dis-je, que vos mauvaises dispositions rendent absolument indignes de l'absolution; mais je suppose que votre indignité ne fût pas telle qu'elle en détruisît absolument l'effet, je vous soutiens encore que l'humble acception du délai de l'absolution, et les exercices laborieux de la pénitence sont mille fois plus propres à vous obtenir une conversion sincère et durable, que ne le serait une absolution peu méritée et trop subitement reçue.

Mais enfin, me répliquez-vous, la grâce de l'absolution peut fortifier en moi mes faibles résolutions, et me tenir lieu de préservatif contre les rechutes. Ah! mes frères, que de raisonnements! l'Eglise s'est donc trompée, quand elle a jugé que le délai de l'absolution était plus salutaire aux pécheurs mal convertis que l'absolution même? Elle a donc erré pendant douze siècles, quand effectivement elle la leur a différée jusqu'après l'accomplissement de leur pénitence, et quelquefois jusqu'à la mort? Elle erre donc encore aujourd'hui, quand elle ordonne par ses évêques à tous les confesseurs de la différer dans tous les cas que je vous ai marqués? Elle n'a donc pas senti toutes vos difficultés? Ah! qu'il vous fait beau voir opposer vos faibles raisons à ses ordonnances et à sa pratique!

Cessez donc, mes frères, cessez de vous plaindre du bien que l'on veut vous faire. Ce n'est pas précisément votre ardeur pour l'absolution que je viens condamner. Votre indifférence pour elle serait encore moins pardonnable qu'un téméraire empressement. Mais je condamne votre résistance à en souffrir le délai salutaire. Ainsi s'en expliquait autrefois saint Cyprien. Il est bien juste, disait-il, que ceux-là témoignent quelque sorte de pudeur et de retenue en demandant leur absolution, qui ont péché sans retenue et sans pudeur. Qu'ils frappent à la porte, à la

bonne heure, mais qu'ils ne la rompent pas. Qu'ils veillent à l'entrée du camp céleste, mais armés de modestie, comme le doivent être des déserteurs. Que leurs larmes et leurs gémissements intercèdent pour eux, et non leurs plaintes et leurs murmures. Qu'ils n'exigent pas qu'on précipite leur guérison, mais qu'ils s'efforcent de la mériter par une bonne et légitime pénitence. Ainsi, mes frères, vous rendrez-vous dignes d'une solide réconciliation, dont le fruit sera dans ce monde une justice persévérante, et dans l'autre une éternelle félicité. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE DEUXIEME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'obligation de n'écouter que Jésus-Christ.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

C'est là mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le (Matth., XVII, 5).

Ainsi, mes frères, convenait-il que la loi nouvelle fût publiée, cette loi de grâce et d'amour; il ne s'agissait plus d'embraser les montagnes, de faire briller les éclairs et retentir les tonnerres, pour effrayer un peuple rebelle, et le réduire à l'obéissance; c'est à des enfants soumis, et non pas à des esclaves indociles que Dieu parle ici, et il lui suffit pour être obéi de donner ses ordres sans bruit et sans menaces. Ce n'est pas même par ce seul endroit que Dieu distingue les chrétiens des juifs. Comme ceux-ci étaient un peuple grossier et sans intelligence, il est obligé de leur faire un long détail de tous ses commandements, de les écrire ensuite de son doigt sacré sur des tables de pierre, de peur qu'ils ne les oublient. Mais aux chrétiens, peuple spirituel et intelligent, il se contente de dire un mot qui contient en abrégé toutes leurs obligations; et ce mot le voici : *Ipsium audite*, écoutez Jésus-Christ, obéissez à sa doctrine.

Il est vrai que pour nous rendre parfaitement dociles à ce nouveau maître, Dieu prend toutes les précautions les plus dignes de sa sagesse. Comme il fallait d'abord lui donner du poids et de l'autorité, il nous le montre revêtu de gloire, ses vêtements sont plus blancs que la neige, et son visage plus lumineux que le soleil. Moïse et Élie paraissent à côté de lui, pour nous faire comprendre qu'à lui seul se rapportaient la loi et les prophéties. Le Père éternel fait entendre sa voix, et lui rend témoignage qu'il est son-Fils bien-aimé, Dieu comme lui, et par conséquent notre légitime maître. Il ajoute le commandement à ce témoignage, et nous ordonne de n'écouter désormais que lui : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.*

Voilà donc, mes frères, le sommaire et l'abrégé de tous nos devoirs. N'écouter que Jésus-Christ, et n'adhérer qu'à sa doctrine. Et en effet quelle doctrine embrasserions-nous qui fût meilleure et plus parfaite que celle de Jésus-Christ? Quel maître ensuite et quel docteur qui ait sur nous des droits plus

légitimes que Jésus-Christ? et enfin qui put mieux que lui punir ou récompenser ceux qui auront été rebelles ou dociles à ses divins préceptes? Trois motifs, mes frères, dont le premier se tire du caractère de la doctrine, le second de l'autorité du docteur, et le troisième de l'intérêt des disciples.

Nous devons nous attacher uniquement à la doctrine de Jésus-Christ; premièrement, parce qu'elle est la meilleure et la plus parfaite de toutes les doctrines, ce sera mon premier point : secondement, parce que Jésus-Christ est notre maître naturel et légitime, ce sera le second : en troisième lieu, parce que notre bonheur ou notre malheur éternel dépend de notre soumission ou de notre désobéissance à sa doctrine, ce sera le troisième. En un mot, mes frères, et plus précisément nous devons par trois grands motifs ne déférer qu'à la doctrine de Jésus-Christ, par estime, par religion et par intérêt. Commençons après avoir salué la Mère de Dieu.

PREMIER POINT.

C'est un principe pris dans la raison et dans l'expérience, que, pour obéir avec joie, il faut estimer. Ainsi, mes frères, ne cherchons pas ailleurs la cause de la désobéissance de tant de chrétiens à la doctrine de Jésus-Christ, que dans le défaut d'estime et le mépris qu'ils ont pour elle. Tantôt ils ne trouvent que de la bassesse dans la plupart des maximes évangéliques, et ils craignent de se ravalier en s'y conformant. Tantôt ils les regardent comme des lois meurtrières qui ne tendent qu'à la vexation, et dont l'observance ne peut faire que des malheureux. Tantôt ils les supposent sans force et sans vertu pour se faire obéir par leur extrême difficulté et la répugnance de notre nature. C'est-à-dire, qu'ils attribuent à ces lois sacrées trois sortes de caractères également injurieux à leur divin Auteur : un caractère de bassesse, un caractère de cruauté, un caractère d'impuissance.

Je n'ai donc, mes frères, pour justifier la doctrine de Jésus-Christ et vous la faire estimer, qu'à opposer à ces caractères si odieux trois autres qualités contraires qui lui conviennent essentiellement. Ainsi, je soutiens, premièrement, qu'au lieu de cette bassesse prétendue, la doctrine de Jésus-Christ est pleine de grandeur et de majesté; secondement, que bien loin qu'elle tende à vexer les hommes et à en faire des malheureux, elle n'a pour but que de les soulager et les rendre heureux; et en troisième lieu, que tant s'en faut qu'elle soit impuissante à les réduire à l'obéissance, elle est la plus puissante et la plus efficace de toutes les doctrines.

Je dis d'abord que la doctrine de Jésus-Christ est pleine de grandeur et de majesté, et qu'elle porte le caractère du Dieu qui en est l'auteur. Nous n'avons qu'à l'examiner en détail, et voir ce qu'elle nous prescrit. Par rapport à Dieu, l'aimer de tout son cœur et de tout son esprit, l'aimer toujours et sans mesure : l'aimer non-seulement

quand il nous comble de biens, mais lors même qu'il nous châtie, l'aimer jusqu'à lui sacrifier tout ce qu'on a au monde de plus cher, amis, parents, richesses, repos et la vie même. Quoi de plus grand, quoi de plus héroïque? Vous le sentez, mes frères, et ce sentiment intérieur devrait être pour vous une preuve incontestable de ce que j'ai avancé. Mais pour l'appuyer encore sur le raisonnement, remarquez, je vous prie (cette réflexion servira à vous faire juger de tous les autres points de la doctrine de Jésus-Christ, sans que j'en fasse l'application), remarquez, dis-je, que deux qualités sont essentielles à une loi, pour lui donner de la grandeur : la justice et la difficulté. Si elle était difficile sans être juste, elle serait mauvaise; si elle était juste sans être difficile, elle ne serait que bonne; mais qu'elle renferme l'une et l'autre de ces qualités, vous l'appellerez alors véritablement grande, et d'autant plus grande qu'elle les renfermera dans un plus éminent degré. Tel est sans doute l'amour qui nous est prescrit envers Dieu. Il est juste et il est difficile : la raison seule dicte le premier, l'expérience nous apprend le second. Aussi Jésus-Christ l'appelle-t-il le plus grand et le premier en dignité de tous les commandements : *Hoc est maximum et primum mandatum*.

Si nous examinons ensuite sur cette même règle la doctrine de Jésus-Christ par rapport au prochain, quelle noblesse encore et quelle majesté! Aimer à l'égal de soi-même, non-seulement ses amis, mais ses plus mortels ennemis; les aimer, non-seulement à l'extérieur, mais du fond du cœur : *De cordibus vestris*. Les aimer, non d'un amour stérile, mais payer de bienfaits leurs mauvais traitements, opposer nos bénédictions à leurs malédictions, répondre à leurs calomnies et à tout ce qu'ils font pour nous perdre, par des prières sincères et ardentes pour leur salut. Quel maître avant Jésus-Christ, disait à cette occasion saint Grégoire de Nazianze, quel maître avant Jésus-Christ, avait eu la pensée de donner un si beau précepte? Parcourez tous ces législateurs si fameux dans le paganisme, ces sages de l'ancienne Rome et de l'ancienne Grèce, ces philosophes surnommés divins; tout l'orgueil qu'ils ont affecté dans leurs lois et dans leurs maximes n'attribuait jamais à la noblesse de celle-ci. Jamais tant de grandeur avec moins de faste; et ainsi jamais de loi qui sentit davantage le Dieu qui en est l'auteur.

Si nous considérons enfin la doctrine de Jésus-Christ par rapport à nous-mêmes, quoi de plus grand que de résister sans cesse à sa concupiscence, que de mortifier sans cesse tous ses sens et tous ses désirs, de réprimer toutes ses inclinations corrompues, de combattre et de dompter toutes ses passions? Les païens eux-mêmes, quoiqu'ils ignorassent l'étendue et plus encore la pratique de cette loi, ne laissaient pas d'en sentir la noblesse. Et en effet, quand un orateur romain disait à César qu'il s'était vaincu lui-même, ne prétendait-il pas le flatter par la plus insigne

de toutes les louanges? Et s'il se trompait en l'appliquant injustement à un empereur orgueilleux, qui ne surmontait une passion que pour céder à une autre, se trompait-il, quand il préférerait à la conquête de tout l'univers cette victoire prétendue de César sur lui-même.

Aussi, mes frères, remarquez avec saint Grégoire qu'une des plus excellentes prérogatives de la doctrine de Jésus-Christ est de ne se contenter pas de régler l'extérieur de l'homme, mais de réformer son intérieur. C'est surtout par là, dit ce Père, que les lois évangéliques l'emportent, non-seulement sur toutes les lois des plus sages législateurs du paganisme, mais sur les lois mêmes de l'Ancien Testament, qui, toutes saintes et toutes divines qu'elles fussent, ne connaissent que des actions et n'entreprenaient rien sur le cœur; au lieu que celles-ci assujettissent également et le cœur et les actions. Non-seulement elles condamnent le crime, mais la volonté même du crime. Elles entreprennent sur nos désirs et sur les plus secrètes pensées. La loi ancienne défendait l'homicide, la nouvelle défend la colère. Celle-là ne voulait pas qu'on enlevât le bien du prochain; celle-ci ne permet pas même de le désirer. La fornication, l'adultère, était autrefois un crime; c'en est un aujourd'hui qu'une pensée volontaire, qu'un simple consentement du cœur. Il suffisait parmi les Juifs de n'être pas méchant; parmi les chrétiens il faut être saint et tendre à la perfection. Oh! que cette doctrine est grande, qu'elle est majestueuse! et quels héros sont les chrétiens eux-mêmes qui lui obéissent fidèlement?

Mais, dira-t-on, comment justifier la grandeur d'une doctrine qui commande elle-même de haïr la grandeur, de fuir l'estime, de mépriser les richesses et les honneurs; d'une doctrine enfin qui ne prêche que l'anéantissement et l'humilité? Comment la justifier, mes frères? Mais comment la justifierions-nous, si elle permettait de rechercher les grandeurs mondaines, ces honneurs frêles et passagers, ces richesses périssables sujettes aux vers et à la rouille? Comment ferions-nous valoir sa noblesse, si elle enseignait aux hommes à courir après des biens si frivoles, à se reposer dans la jouissance de ces méprisables objets, qui les dégradent et qui les avilissent? Mais formez-vous l'idée d'une grandeur réelle et accomplie; songez à acquérir une gloire immense, à devenir des rois dans le ciel, à partager avec Dieu même sa félicité, à vous déifier, à vous éterniser, vous en trouverez les leçons et les moyens dans la doctrine de Jésus-Christ.

Cette doctrine à la vérité ne nous prêche que l'humilité et l'anéantissement. Mais n'y a-t-il pas plus de grandeur à reconnaître son néant qu'à s'éblouir sur des qualités prétendues? D'ailleurs, quelle vertu plus noble et plus héroïque que celle qui guérit nos maux, en les exposant à nos yeux, qui nous relève en nous humiliant, qui nous

approcne du Seigneur, et qui doit nous rendre semblables à lui dans l'éternité?

Mais quand la doctrine évangélique n'aurait pas d'elle-même cette noblesse qu'elle montre dans tous ses articles, Jésus-Christ ne lui en aurait-il pas assez imprimé le caractère, en commençant le premier à lui obéir? Car enfin, dit le texte sacré, il fit avant que d'enseigner : *Capit Jesus facere et docere*. Vous donc qui craignez de vous avilir en pratiquant cette doctrine sainte, supposez-vous que votre Maître avait moins de cœur et de grandeur d'âme que vous? Téméraire, tu ne rougis pas de taxer de bassesse des lois que Jésus-Christ a le premier observées, et un joug que ton Dieu a porté lui-même n'est pas assez noble pour toi? Ah! je vous pardonnerais, disait saint Augustin, en prêchant à son peuple, d'avoir honte de l'humilité, si je n'avais que des hommes à vous proposer pour modèles. Mais comment pouvez-vous en rougir depuis qu'un Dieu vous en a donné l'exemple? *Puderet fortasse imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum*.

Un second préjugé qui empêche l'estime si raisonnablement due à la doctrine de Jésus-Christ, c'est qu'elle ne tend qu'à vexer les hommes et à en faire des malheureux. Celui-ci, mes frères, n'est pas moins injuste que le premier. Je lui oppose cette vérité contradictoire, qu'il n'y a point de doctrine plus favorable aux hommes, ni plus propre à les rendre heureux. Les paroles de Jésus-Christ peuvent d'abord me servir ici de témoignage. Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai; mais comment, ô mon Sauveur! nous soulagerez-vous? Le voici, mes frères, vous ne vous y seriez pas attendus : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris*. Prenez mon joug sur vous, obéissez à ma doctrine, pratiquez exactement toutes les règles de mon Evangile, et dès lors vous goûterez une joie et un repos que le monde ne vous saurait donner : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris*.

C'est pour vous un paradoxe, gens du monde, esclaves de vos désirs et de vos passions, qu'un Evangile et une doctrine qui vous oblige à réprimer sans cesse ces mêmes passions et ces mêmes désirs, à renouer sans cesse à vous-mêmes, à vous faire une continuelle violence. Que cet Evangile et cette doctrine ne tendent qu'à vous procurer une paix et un bonheur solides, il ne vous est pas possible de le concevoir; mais essayez un moment de percer les ténèbres qui vous enveloppent, et de découvrir ce qui donne lieu aujourd'hui à tous vos maux et à tous vos troubles, ne sont-ce pas ces dérèglements et ces passions que la doctrine de Jésus-Christ s'efforce de corriger? Supposons un homme rebelle aux principaux articles de cette doctrine, qui ne connaisse d'autres lois qu'une nature corrompue, ni d'autre règle de ses mœurs que son caprice et sa volonté propre. Le christianisme même

ne nous en fournira que trop de ce caractère. Le voilà cet homme, privé de tout amour pour Dieu, c'est-à-dire plein de l'amour des créatures, cherchant en elles un repos et une félicité qu'il n'y trouve jamais; courant sans cesse après de vains objets, ou qu'il ne peut attendre, ou qui s'évanouissent entre ses mains; plein de mille désirs frivoles, et vide de tout bien réel; les richesses qu'il possède ne le rassasient pas, mais elles l'affament; les dignités auxquelles il est parvenu ne contentent pas son ambition, mais elles l'irritent; les voluptés où il se plonge ne le remplissent pas, mais elles le consomment. A force de plaisirs, il ne les savoure plus; accoutumé au crime, il n'en goûte plus les charmes; ennemi du travail, ennuyé du repos, à charge et insupportable à lui-même.

Le voilà, cet homme sans amour pour le prochain, ou ne l'aimant que par rapport à soi-même et à ses intérêts, incapable par conséquent de fidélité à l'égard de ses amis mêmes, disposé à les trahir et à leur nuire dès qu'il y trouvera le moindre avantage, et qu'il pourra cacher la honte de sa perfidie. Inquiet et jaloux de tout le bien qui leur arrive, s'il n'en partage le profit; se faisant de la prospérité d'autrui des raisons de chagrin et de mélancolie; sensible d'ailleurs sur la moindre injure jusqu'à en perdre le repos; tout occupé de son ressentiment et des moyens de le satisfaire; se remplissant de mille pensées qui l'aigrissent et qui le troublent, habile et industrieux à se tourmenter lui-même.

Le voilà cet homme qui, pour ignorer l'abnégation chrétienne et le dépouillement de sa volonté propre, lâche la bride à mille désirs qui partagent son âme et la traînent de divers côtés; sans cesse agité de mille passions dont il est le jouet. L'ambition le travaille, l'avarice le ronge, l'envie le dessèche, la haine l'enflamme, la colère le transporte, l'intempérance l'énerve, le plaisir l'épuise, la volupté l'abrutit. Chaque passion dont il est possédé concourt à le tyranniser et à le détruire. Le voilà néanmoins cet homme libre du joug chrétien, affranchi de l'austérité des lois évangéliques, le moins tranquille, le plus mécontent, et par conséquent le plus malheureux des hommes.

Au portrait de cet infortuné comparez maintenant celui d'un chrétien exact à tous les points de la doctrine de Jésus-Christ. Vous le voyez ce chrétien fidèle plein de l'amour de son Dieu, son cœur trouve dans cet unique objet de quoi satisfaire ses plus vastes désirs. C'est un bien réel dont la jouissance lui procure un bonheur solide; c'est un bien durable et qu'il sait ne pouvoir perdre que par sa faute; c'est un bien qui, renfermant en soi-même tous les autres biens, remplit tellement son cœur, qu'il ne lui est pas possible de rien désirer après lui. Aussi n'a-t-il que du mépris pour toutes les autres créatures, et c'est dans ce mépris même qu'il trouve encore son repos et sa félicité. De là nous le voyons sans sollicitude

pour les richesses et pour les honneurs, sans impatience dans les privations, sans trouble dans l'adversité, également tranquille dans la bonne et dans la mauvaise fortune, indifférent pour tout autre bien que pour celui qu'il possède déjà et qu'il se promet de posséder bien plus parfaitement dans l'éternité.

Vous le voyez, ce chrétien, conservant dans son cœur un amour sincère pour le prochain, et par là non-seulement le plus honnête homme qui fut jamais, puisqu'aucun intérêt ne peut l'engager à manquer de fidélité à ses amis, et que, bien loin de nuire à personne, il est disposé à servir tout le monde; mais il est encore le plus heureux, puisqu'il partage avec tous ses frères tout le bonheur qui leur arrive par la joie véritable qu'il en ressent; qu'il participe à tous leurs biens, et que leur félicité fait la sienne. Heureux, parce qu'il est exempt de toutes les inquiétudes que l'envie traîne après elle, qu'il n'a point le souci de supplanter personne, ou d'écarter quelque concurrent. Heureux enfin parce qu'aucune injustice ne saurait lui causer du trouble; que l'outrage le plus sanglant ne peut l'enrouvoir ni le jeter dans l'embarras de la vengeance.

Vous le voyez, ce chrétien, attentif à régler tous les mouvements de son cœur, et les pensées de son esprit, à l'épreuve par conséquent de toutes les saillies d'une passion aveugle et impétueuse, exempt de toutes les fausses démarches où elle engage, et de tous les périls qu'elle entraîne, également maître de sa joie et de sa tristesse, possédant son âme et toutes ses affections, réglant tous ses désirs, et les faisant marcher de concert vers la gloire et l'immortalité.

Telle serait, mes frères, la situation d'un chrétien parfaitement soumis à la doctrine de Jésus-Christ. Or, je vous le demande, le trouveriez-vous à plaindre dans cet état, et en concluriez-vous qu'une telle doctrine ne peut faire que des malheureux?

Mais quoi! cette pénitence à laquelle elle condamne ne prouve-t-elle pas sa rigueur extrême? Non, mes frères, pourvu que vous ne la sépariez pas, cette pénitence, des consolations et des joies intérieures qui l'accompagnent toujours. Ce qui vous la rend affreuse, c'est que vous la regardez seule et sans ses douceurs; et dès lors je ne m'étonne pas que la doctrine qui vous y assujettit vous paraisse cruelle et impraticable. Mais voyez à travers ses épines les roses qu'elle vous présente; et si vos yeux fascinés ne les découvrent pas, songez aux couronnes qu'elle vous promet, et concevez ensuite quelle douceur répand sur la pénitence même l'espérance de les acquérir.

Prêtez-nous ici votre témoignage, âmes pénitentes; combien de fois dans la ferveur de votre obéissance aux maximes les plus austères de l'Evangile, vous êtes-vous écriées: Ah! Seigneur, que vos lois sont droites et justes. Elles sont plus désirables que l'or, plus douces et plus délicieuses que le miel :

Desiderabilia super aurum, dulciora super mel et favum.

Quant à vous, chrétiens, je ne vous demande plus que cette réflexion pour achever de vous désabuser. Vous vous plaignez quelquefois de tant de sortes de disgrâces auxquelles on est exposé dans la vie. Le monde, dites-vous, est plein d'ennemis qui ne travaillent qu'à nous nuire; il y en a de tous ordres et de tous états. Si l'on se renferme dans son domestique, tantôt c'est un mari jaloux ou emporté qui exerce la patience d'une vertueuse épouse; tantôt c'est une épouse infidèle ou capricieuse, qui pousse à bout la modération d'un vertueux mari. Là un fils débauché prépare à son père de mortels déplaisirs; ici un serviteur perfide dérobe le bien de son maître. Si vous sortez de votre famille, vous ne rencontrez que de durs créanciers, des parties intraitables, des amis parjures. Je ne parle point de ces désordres généraux qui font gémir tous les gens de bien, et qui sont si préjudiciables à tout le public; des charges possédées par des indignes, des malversations dans la plupart des emplois, de l'abus de la grandeur et de l'autorité, des usures, des injustices, des vexations, des scandales de tant de sortes. Je passe mille autres dangers plus tragiques encore auxquels on est exposé, soit dans la ville, soit dans les voyages, par les entreprises des scélérats.

Or, mes frères, représentez-vous une république qui ne serait composée que de vrais chrétiens, et dont tous les sujets sans exception obéiraient exactement à tous les points de la doctrine de Jésus-Christ. De quelle paix et de quel bonheur ne jouirait-on point dans l'enceinte de ce religieux état? Quelle concorde dans les familles entre les maris et leurs femmes, les pères et leurs enfants, les maîtres et leurs serviteurs! Au dehors, non-seulement on ne craindrait point les violences des méchants, mais on y serait à couvert de toutes les injustices qui troublent le commerce et la société. Les grands n'y souffriraient point des petits, parce qu'ils dépendraient d'eux sans murmure et sans résistance; les petits n'y souffriraient point des grands, parce qu'ils ne se prévaudraient point de leur autorité pour les accabler, et qu'ils n'en useraient au contraire que pour les servir et les protéger. On n'y verrait ni fourberie dans le commerce, ni injustice dans le barreau, ni perfidie dans les sociétés, ni prévarication dans aucun ministère. Les emplois n'y seraient possédés que par les plus dignes, parce que l'ambition n'y pousserait personne, et que la vertu seule en déciderait. Bien loin qu'on affectât de se supplanter dans les premières places, il n'y aurait de presse que pour les derniers rangs. Tous ces désordres, excités par les passions différentes des hommes, qui nuisent si fort à la sûreté des particuliers et au repos du public, seraient hannis de cet état chrétien. Là, ni injures à repousser, ni querelles à pacifier, ni révoltes à soumettre, ni malfaiteurs à punir. Les noms mêmes de ven-

geance et d'inimitiés y seraient inconnus. Ce serait une société d'amis, qui, semblables aux premiers chrétiens, n'auraient tous qu'un cœur et qu'une âme, qui se feraient part de tous leurs avantages, également empressés à se servir mutuellement, disposés même à donner leurs vies les uns pour les autres. C'est à quoi tend directement la doctrine de Jésus-Christ : s'ensuit-il de là, mes frères, qu'elle ne soit propre qu'à vexer les hommes et à en faire des malheureux ?

Un troisième préjugé contre cette doctrine, c'est qu'elle est sans force et sans vertu pour se faire obéir, par la répugnance de notre nature et l'extrême difficulté de toutes les choses qu'elle commande. Je renverse ce préjugé par cette autre proposition : Que de toutes les doctrines, celle de Jésus-Christ est la plus puissante et la plus efficace.

Qu'on examine la doctrine de ces sages législateurs du paganisme. Si on leur passe d'avoir donné quelquefois des leçons de vertu, quels moyens ont-ils fournis aux hommes pour les faire observer ? Que leur servait de s'épuiser à prêcher la modération à des emportés, la tempérance à des intempérants, la justice à des injustes, la sagesse à des insensés, s'ils n'avaient d'ailleurs de quoi convertir les uns ni les autres ? mais qu'il en est bien autrement de la doctrine de Jésus-Christ ! Ce n'est plus sur des tables de pierre, mais dans nos cœurs qu'elle s'imprime. Le même Dieu qui en est l'auteur donne la grâce qui la fait pratiquer. Non-seulement il nous montre le bien, il nous donne encore le vouloir et le faire. Ainsi l'avait-il prédit par son prophète : Je ferai que vous marcherez dans mes voies, et que vous garderez mes préceptes ; je vous les ferai faire, ô maison d'Israël ! c'est moi qui le ferai, et qui le ferai pour l'amour de moi-même et de ma propre grandeur.

Voulez-vous, mes frères, des témoignages bien éclatants de la puissance de cette doctrine ? remontez jusqu'à la naissance de l'Eglise chrétienne. A peine un saint Pierre, le jour de la Pentecôte, a-t-il élevé sa voix et commencé son discours, que plus de trois mille se convertissent. Suivez les autres apôtres dans le cours de leurs voyages et de leurs prédications, vous verrez des peuples entiers d'idolâtres renoncer à leurs superstitions et embrasser l'Evangile. Cette doctrine si austère, si mortifiante, si rebutante à la nature, est reçue presque dans tout l'univers. Des ruisseaux de sang coulent à sa gloire de toutes parts ; le même jour voit des païens devenir des martyrs. Aujourd'hui, cette doctrine ne nous donne-t-elle pas des preuves fréquentes de sa puissance, combien d'âmes ne range-t-elle pas sous ses lois ? Aucune des prédestinées ne lui échappe, toutes les vraies brebis entendent la voix de leur pasteur et lui obéissent. Donnez-moi, dit à cette occasion le pieux Lactance, en comparant la doctrine de Jésus-Christ à celle des plus sages païens, donnez-moi un homme colére et emporté, avec peu de paroles je le rendrai plus doux qu'un agneau. Donnez-moi une

âme timide, qui craigne la mort et les douleurs, je ne l'aurai pas plutôt instruite, qu'elle aimera les croix, qu'elle méprisera les feux et les taureaux ardents. Donnez-moi un naturel barbare, cruel, impitoyable, Dieu, par notre bouche, ne lui aura pas plutôt fait entendre sa voix, qu'il deviendra débonnaire et miséricordieux. Y a-t-il aucun philosophe qui fasse rien de pareil, ou qui le puisse, quand il le voudrait ? Ils passent toute leur vie à l'étude de la philosophie, sans qu'eux-mêmes ni aucun de leurs disciples en deviennent meilleurs ; et tout ce qu'ils font avec leur sagesse se réduit à montrer les vices et nullement à les guérir ; au lieu que le petit nombre des préceptes évangéliques cause un si grand changement dans l'homme, qu'il le renouvelle entièrement, et le fait autre qu'il n'était.

Mais je sens l'objection que vous êtes prêts à me faire. Vous n'éprouvez point, allez-vous me dire, les effets de cette force puissante que nous attribuons à la doctrine de Jésus-Christ. Vous ne les éprouvez point, mes frères. Ah ! je n'en suis pas surpris. C'est que vous opposez un mur d'airain à tous ses efforts, une volonté rebelle à toutes ses lois. Cette liberté, qu'elle ne vous laisse que pour donner du mérite à votre obéissance, vous n'en usez que pour désobéir, et tous les secours que la grâce vous présente, vous les rendez inutiles par votre obstination. Ah ! qu'il vous fait beau voir attribuer à l'impuissance de cette doctrine l'opiniâtreté de votre rébellion. Veuillez, veuillez lui obéir, et dès lors vous éprouverez sa force ; ou plutôt, conjurez Jésus-Christ de vous faire vouloir, et la grâce de l'accomplissement suivra de près cette volonté. Aussi bien, mes frères, la doctrine de Jésus-Christ n'est-elle pas une doctrine arbitraire qu'il soit permis d'adopter ou de rejeter ; et quoique par les seuls motifs d'estime que je viens de vous marquer on soit déjà très-obligé de l'embrasser, on l'est encore bien davantage par les motifs de religion. Vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il n'en est pas, mes frères, de la doctrine de Jésus-Christ comme des lois humaines et politiques, qui peuvent être changées ou abolies, selon qu'elles paraissent plus ou moins estimables, et qu'elles sont plus ou moins utiles à la conservation de l'ordre et de la tranquillité publique. Quand les caractères de sagesse auxquels l'Evangile est marqué seraient moins éclatants, nous n'en serions pas moins obligés de nous soumettre à ses lois : et le seul titre de Rédempteur et de Maître, que Jésus-Christ a sur tous les hommes, suffirait pour rendre les prévaricateurs coupables du dernier châtiment.

Et certes si les Juifs attirèrent sur eux une si grande malédiction, pour n'avoir pas écouté les prophètes par lesquels Dieu leur avait parlé autrefois en plusieurs manières, quelle condamnation tombera sur la tête de ces chrétiens qui auront refusé d'écouter

son propre Fils, par lequel il leur a parlé dans ces derniers temps? Aussi, mes frères, a-t-il soin de les avertir, en leur ordonnant d'embrasser sa doctrine, qu'il est son Fils bien-aimé, l'unique objet de sa complaisance, pour leur faire comprendre que le crime de leur désobéissance serait d'autant plus énorme et plus sévèrement puni, que le Maître qu'il leur donnait était plus respectable et plus cher à ses yeux.

Mais pour développer une vérité qui n'a pas besoin d'autres preuves, remarquez que l'obligation d'écouter que Jésus-Christ exclut premièrement toute précipitation dans le choix des divers ministres de sa doctrine, secondement toute pratique contraire à cette doctrine.

Je dis, en premier lieu, que l'obligation de n'écouter que Jésus-Christ exclut toute précipitation dans le choix des divers ministres de sa doctrine; et voilà néanmoins le désordre qui règne plus universellement aujourd'hui.

En faut-il d'autres preuves que cette diversité de partis et de sentiments parmi les simples fidèles mêmes? D'où vient, mes frères, qu'entre vous les uns croient qu'une telle chose est permise, et les autres qu'elle ne l'est pas, sinon parce que ceux-ci ont épousé les sentiments des uns, et ceux-là des autres? O insensés Galates! s'écriait saint Paul à cette occasion, qui vous a donc ensorcelés, pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité? Et depuis quand les traditions des hommes ont-elles prévalu sur l'Evangile de Jésus-Christ? Direz-vous que c'est à sa seule doctrine que vous pensez déférer, en déférant à celle de vos docteurs? Mais, encore un coup, Jésus-Christ est donc divisé? *Divisus est Christus?* Tantôt son Evangile est austère et mortifiant, tantôt il est doux et favorable à la nature; et sans doute il faut bien que vous en jugiez ainsi, puisque vous marchez les uns et les autres dans des chemins contraires avec une égale sécurité sur la foi des différents maîtres auxquels vous vous êtes livrés, sans examiner le rapport ou l'opposition de leur doctrine à celle de Jésus-Christ.

Or, mes frères, pour vous guérir de cette funeste préoccupation, il me suffit d'établir ce principe que si, comme le dit saint Paul, il n'y a qu'une foi, qu'un baptême et qu'un Jésus-Christ, il n'y a aussi qu'une doctrine. En vain les docteurs seront partagés, en vain entraîneront-ils chacun dans leurs sentiments un grand nombre de disciples, la vérité sera toujours une, et tous leurs efforts pour la diviser ou pour l'affaiblir n'en sauraient entamer ni la force ni l'intégrité.

Supposons donc que, sur les principaux articles de la morale de Jésus-Christ (car il ne s'agit pas ici de ces questions spéculatives qui s'agitent dans les écoles, et qui ne sont d'aucune conséquence pour les mœurs, il ne s'agit que des points de pratique et des préceptes indispensables de l'Evangile), supposons, dis-je, qu'à l'égard de ces derniers les interprètes et les docteurs ne s'accordent pas: si les uns ont la vérité pour eux, il s'en-

suit nécessairement que les autres ont adopté le mensonge: et vous qui sans discernement prenez parti pour les uns ou pour les autres, vous êtes les disciples des auteurs du mensonge, si vous ne l'êtes pas des auteurs de la vérité.

Or, mes frères, cette alternative qui ne souffre point de milieu, vous paraît-elle si indifférente, qu'elle ne mérite pas que vous examiniez dans lequel de ces deux ordres vous avez pris parti? Ah! si le prince aujourd'hui faisait une loi qui obligeât irrémissiblement tous ses sujets, sous peine de la mort, et que les ministres chargés de la publier lui donnassent des interprétations contraires, croiriez-vous qu'il vous fût libre de vous en tenir à celle de ces interprétations qui vous plairait le plus? Ne vous informeriez-vous pas au contraire avec un soin extrême du vrai sens de cette loi capitale, de peur d'être enveloppés dans le châtiment des prévaricateurs? Quoi donc! la doctrine de Jésus-Christ, les lois de son Evangile, sont-elles moins essentielles que ne le seraient celles du prince, est-il moins important d'en bien prendre le sens? Et cependant vous vous en rapportez à des interprètes qui ne s'accordent pas, vous aimez mieux courir le risque de la prévarication que de discerner entre eux les sincères d'avec les séducteurs; vous commencez par prendre parti sur le seul témoignage de vos intérêts ou de vos préjugés. Bien plus, on en trouve parmi vous qui osent avancer qu'aujourd'hui tout est arbitraire, que tous les sentiments sont libres depuis que de part et d'autre ils sont soutenus par différents docteurs. Peu s'en faut que vous ne rendiez grâce au ciel d'une contrariété qui favorise vos relâchements. Elle les favorise en effet, mais les justifie-t-elle? Il est à propos, dit saint Paul, qu'on voie des dissensions dans l'Eglise: *Oportet et hæreses esse*. Quelle raison nous en donnera cet apôtre? sera-ce pour vous laisser les maîtres de choisir entre les sentiments ceux qui vous plairont le plus? Non, sans doute, mais pour mettre à l'épreuve votre attachement à la vérité, et faire discerner ses partisans des sectateurs du mensonge: *Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt manifesti fiant in vobis*.

Nous voilà donc bien embarrassés, dirait-on; car enfin à qui s'en rapporter? Chaque docteur, chaque interprète de l'Evangile veut avoir la vérité pour lui; par quelle marque les discernons-nous? Par ces mêmes marques, mes frères, par où saint Paul voulait qu'on le discernât des faux docteurs. Remarquez, dit-il aux Corinthiens, que nous ne nous conduisons point avec artifice, que nous n'altérons point la parole de Dieu par des explications subtiles et forcées: *Non ambulantes in astutia, neque adulterantes verbum Dei*; mais que nous n'employons pour toute recommandation envers les hommes qui voudront juger de nous selon le sentiment de leur conscience; que nous n'employons, dis-je, pour toute recommandation que la sincérité avec laquelle nous prêchons devant Dieu la vérité de son Evangile: *Sed in manifesta-*

tione veritatis commendantes nosmetipsos ad omnem conscientiam hominum coram Deo. De sorte, mes frères, que si les docteurs servent à faire connaître la vérité, la vérité sert à son tour à faire connaître ses docteurs. C'est un flambeau qu'ils portent devant eux pour éclairer les hommes; mais c'est un flambeau à la faveur duquel ils se montrent eux-mêmes, et font voir tous les traits de leur visage. Cette lumière ne vous suffit-elle pas pour les discerner? Je vous répondrai donc que ce n'est plus le défaut de la lumière, mais celui de vos yeux, aveuglés par la prévention.

Ainsi, mes frères, c'est en vain que vous vous retranchez sur la difficulté de discerner la véritable doctrine d'avec la fausse. Tous les principes fondamentaux de la religion, toutes les vérités morales et essentielles contenues dans l'Evangile sont claires et évidentes par elles-mêmes. Que si cet Evangile que nous vous prêchons est encore voilé, c'est seulement, dit saint Paul, pour ceux qui périssent : *Quod si etiam opertum est Evangelium nostrum, in iis qui pereunt est opertum.*

Je dis que les principes fondamentaux de la morale de Jésus-Christ sont toujours clairs; car pour les conséquences de ces principes, j'avoue qu'elles ne le sont pas toujours : de là cette multitude de cas particuliers, pour lesquels on est obligé de recourir aux docteurs et aux interprètes. Mais que faut-il faire quand sur ces conséquences les docteurs se trouvent partagés? Ce que vous feriez à l'égard de vos intérêts temporels : prendre le parti le plus sûr. De ce principe, par exemple, que la vie d'un chrétien est une vie de pénitence, de renoncement aux vanités et aux pompes du siècle, nous concluons que certains plaisirs, tels que sont les jeux assidus, les bals et la comédie, sont défendus. Je veux qu'une opinion contraire rende douteuse la vérité de cette conséquence : au moins ne pêcherez-vous pas en vous privant de ces plaisirs. Voilà le parti le plus sûr : c'est donc celui que vous devez prendre. Et certes, si les uns vous disaient qu'une telle viande est empoisonnée, et les autres qu'elle ne l'est pas, balanceriez-vous à vous déterminer à l'égard de ce mets suspect? Ne balancez donc pas à vous éloigner de toutes ces pratiques qui le sont infiniment davantage.

Ainsi, mes frères, débrouillerez-vous dans la pratique toutes les difficultés qui partagent les interprètes. Tout dépend de guérir en vous ce fonds d'amour-propre et de cupidité qui a jeté d'épaisses ténèbres sur les vérités les plus évidentes; tout dépend de chercher la vérité sincèrement et avec droiture. Plus d'obstacles alors ni de difficultés. Aujourd'hui vous marchez à l'étroit, gênés, pour ainsi dire, entre vos passions et votre conscience; alors vous pourrez dire à Dieu, comme David, que vous marchez au large, parce que vous ne cherchez qu'à obéir à ses commandements : *Ambulabam in latitudine quia mandata tua exquisivi.*

Ce choix des maîtres qui nous parlent de la part de Jésus-Christ amène naturellement une autre obligation, qui est d'exclure dans la pratique tout ce qui est contraire à sa doctrine : c'est ma seconde réflexion.

Vous supposez sans doute qu'il n'est pas question ici d'une soumission simplement spéculative, mais d'une soumission pratique et qui tende à former les mœurs sur la doctrine de Jésus-Christ : l'écouter et le reconnaître pour son unique maître n'est autre chose qu'obéir à ses lois et à suivre exactement toutes les maximes répandues dans son Evangile. Voilà la religion, voilà l'essence du christianisme : tous ceux qui obéissent à d'autres lois et à d'autres maximes sont des païens et n'ont point de part avec Jésus-Christ.

Quelle conséquence, ou plutôt quel arrêt prononcé contre vous, gens du monde, qui vous éloignez si directement des saintes règles de l'Evangile pour vivre conformément aux maximes du siècle! Ah! quand nous comparons vos mœurs avec ces lois sacrées, ce qu'elles vous défendent avec ce que vous vous permettez, nous ne savons plus de quelle religion vous êtes, et nous cherchons inutilement les chrétiens dans le christianisme. Si j'ouvre le saint Testament, dépositaire des volontés de mon Sauveur, je vois qu'il n'y recommande autre chose que le mépris des richesses et des honneurs, que l'amour de la pauvreté et de l'abaissement, que la fuite de l'estime et du faste. Si je viens ensuite au milieu de vous, je ne vois que des hommes ardents à acquérir ou à conserver des biens périssables, avides d'emplois et de dignités, jaloux de leurs préséances, idolâtres de leur réputation, passionnés pour les vanités et des pompes du siècle. Dans l'Evangile, je ne lis autre chose qu'exhortation au travail, à la retraite et à la prière, qu'anathèmes contre ceux qui rient et qui participent aux joies du monde, qui menacent des supplices éternels, je ne dis pas contre ceux qui donnent dans les vices sensibles et les excès grossiers, mais contre ceux qui ne vivent pas dans la mortification et la pénitence, qui ne pleurent pas, qui ne portent pas leurs croix tous les jours, sans distinction d'âges, de sexes et de conditions. Parmi vous, je ne vois que des mœurs contradictoires à cette doctrine : on laisse le travail aux artisans ou aux gens d'affaires, la prière aux religieux, la retraite aux aumôniers, et l'on substitue à ces pratiques essentielles l'oisiveté, la dissipation, les visites inutiles et les rendez-vous dangereux. Ces chrétiens que nous aurions cru voir pénitents et mortifiés, ne s'accordant qu'à peine après un long travail les plus courts et les plus légers délassements, nous les voyons nager dans les délices, se répandre sur tous les plaisirs, faire métier, si je l'ose dire, d'immortification et d'impénitence. C'est une vicissitude de jeux et de bonne chère. Ennemis de toute retenue, ils outrent même le dérèglement : ils passent de l'intempérance à la dissolution, du faste à l'immodestie, de la

mollesse à la volupté, des libertés au libertinage.

Qu'en pensez-vous, mes frères : de telles mœurs s'accordent-elles avec la doctrine de Jésus-Christ? Y trouvez-vous de la proportion, et reconnaissez-vous le maître à de pareils disciples? Vous qui, malgré l'opposition étrange de votre conduite à l'Evangile, vous prévalez néanmoins du nom de chrétien ; qui ne reconnaissez d'autres crimes que le larcin, le blasphème, l'homicide, l'adultère ; qui regardez toutes nos invectives contre vos plaisirs et vos vanités comme des figures qui ne sont propres qu'à orner nos discours et à intimider les simples, jugez vous-mêmes, et parlez sans déguisement. Car enfin il ne s'agit plus ici de justifier la doctrine de Jésus-Christ : si c'est par religion que vous devez lui obéir, il n'est question que de lui comparer vos mœurs. Cet amour-propre dont vous faites profession, cette attention à contenter tous vos désirs, cette opiniâtreté à en poursuivre l'exécution, quelque vains et quelque injustes qu'ils puissent être, répondent-ils à cette abnégation et à ce dépouillement total que l'Evangile vous prescrit et qui doit faire le caractère du chrétien? Cette affectation dans vos parures et vos ajustements, ce faste et cette indécence, ce maintien, ces airs efféminés dont vous faites gloire, conviennent-ils à cette modestie évangélique, à cette religieuse simplicité, à cette humilité sincère si étroitement ordonnée par Jésus-Christ? Ces jeux outrés et assidus, que vous prolongez si avant dans la nuit ; ce temps et cet argent que vous y dissipez si cruellement ; ces bals, ces assemblées nocturnes ; cette vie oisive, molle, sensuelle, voluptueuse, que tant de chrétiens, et principalement les femmes de nos jours, regardent comme un privilège de leur condition, s'accorde-t-elle avec l'obligation imposée par Jésus-Christ, sous peine de l'enfer, de mener une vie de prière, de travail et de pénitence? O mon Dieu! où en seront un jour ces chrétiens infidèles, quand vous les jugerez vous-même sur les maximes de votre Evangile, et que vous comparerez rigoureusement leurs mœurs à votre doctrine?

Faut-il, mes frères, vous renvoyer à des exemples qui vous confondent? Allez, disait Dieu à son peuple, descendez aux îles de Céthim, passez ensuite à Cédar ; considérez de près les mœurs de ces nations idolâtres, et voyez si elles se comportent à l'égard de leurs dieux ainsi que vous vous comportez à mon égard : *Transite ad insulas Cethim, et videte; in Cedar mittite, et considerate vehementer, et videte si factum est hujuscemodi*. Je vous en dis de même, chrétiens rebelles : passez chez les Turcs et chez les Tartares, confrontez leurs mœurs avec leur Alcoran, admirez leur rapport et leur exacte convenue, et rougissez ensuite de voir chez eux la doctrine d'un Mahomet plus fidèlement observée que ne l'est chez vous celle de Jésus-Christ.

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher

hors du christianisme des témoins contre vous : ne sortons pas même de votre cœur, et n'interrogeons que vos sentiments. Que penseriez-vous d'un religieux que vous verriez s'écarter de la modestie qui convient à son ordre et à son habit, déshonorer ses confrères et son état par ses vices et ses dérégléments? Ah! si à la honte de la religion les cloîtres en ont quelquefois enfanté de tels, vous avez été leurs plus sévères censeurs ; quoique sans religion et sans piété, vous en avez senti et condamné le défaut en eux. Et certes, si votre censure naissait plutôt de la charité que d'une malignité qui vous est naturelle, nous ne pourrions que l'approuver, puisque enfin rien de plus monstrueux qu'un religieux mondain et déréglé. Mais que nous aurons après des armes bien propres à triompher de vous! Car enfin, je vous le demande, devez-vous moins à Jésus-Christ que ce religieux à son fondateur? Les lois saintes de l'Evangile obligent-elles moins que les règles de son monastère? Et les vœux que vous avez faits dans la religion de Jésus-Christ sont-ils moins sacrés que ceux qui le lient à l'ordre qu'il a embrassé? Vous voilà donc coupable, mon cher auditeur, de la même apostasie. Parlons plus juste : elle n'est pas la même, et j'y vois cette différence, que ce religieux méprise sa règle, et que c'est l'Evangile que vous foulez aux pieds ; qu'il viole des lois établies par un homme, et vous des lois prescrites par un Dieu ; qu'il déshonore un ordre particulier, et vous tout le christianisme ; qu'il est un indigne enfant de son fondateur, et vous un membre indigne de Jésus-Christ.

Le pis est que vous vous fassiez une espèce de religion de suivre une autre doctrine que celle de Jésus-Christ, et que vous osiez nous citer les usages et les maximes du monde comme une dispense légitime des saintes règles de l'Evangile. L'usage du monde à l'égard des femmes est de se parer immodestement, de charger leurs têtes d'ornements superflus, de flatter leurs corps, de vivre mollement, de courir après les vanités. Si nous leur disons que l'Evangile condamne expressément toutes ces pratiques : C'est là l'usage, nous répondent-elles froidement, et notre état exige que nous nous y conformions. L'usage du monde à l'égard des hommes est de ne songer qu'à thésauriser, de ne former que des projets d'ambition, de se faire un Dieu de leur honneur, de se venger d'un affront au péril de leur propre vie. Si nous leur disons que la doctrine de Jésus-Christ anathématise toutes ces maximes, ils le confessent volontiers, ils en reconnaissent même l'iniquité : Mais que faire, nous répondent-ils, nous ne réformerons pas le monde ; et quelque tyranniques que soient les usages, malgré nous il faut bien nous y rendre.

Malgré vous il faut bien vous y rendre? Et d'où, mes frères, tirez-vous donc cette conséquence? Depuis quand êtes-vous si nécessairement engagés au monde? Est-ce dans sa religion que vous avez été baptisés? *In quo*

ergo baptizati estis? Ah ! vous nous disiez que c'était au nom de Jésus-Christ et dans sa religion, et si vous osiez le désavouer, nous vous montrerions vos noms écrits dans le catalogue des enfants de l'Eglise ; nous prendrions à témoin les sacrés fonts où vous fûtes portés, les pasteurs dépositaires de vos serments, les saints, les anges et Dieu même si solennellement attestés. Non-seulement vous jurâtes alors de ne reconnaître d'autre maître que Jésus-Christ, ni d'autres lois que son Evangile ; vous articulâtes encore l'abjuration que vous faisiez du monde et de tous ses usages. Aujourd'hui vous nous les alléguez, comme des lois indispensables, qui justifient vos parjures et votre apostasie. Des chrétiens plus sensés diraient, c'est l'usage dans le monde d'observer telle et telle maxime, de se parer immodestement, de consumer les jours en jeux et en visites, de fréquenter les assemblées et les lieux de plaisirs. C'en est assez, puisque c'est l'usage, j'ai fait vœu de m'en éloigner. Le monde me commande de ne songer qu'à m'établir et à me pousser, d'être délicat sur le point d'honneur, de ressentir vivement une injure, et d'en poursuivre la vengeance jusqu'aux dernières extrémités ; c'en est assez, puisque le monde me le commande, je dois donc lui désobéir, j'en fais le serment, et rien ne peut m'en relever.

Voilà, mes frères, où m'a conduit insensiblement cette vérité proposée d'abord, qu'un chrétien, par religion, doit n'écouter que Jésus-Christ et n'obéir qu'à sa doctrine. J'avais encore à vous dire qu'il le devait par intérêt. Mais je supprime un troisième point, de peur d'abuser de votre patience. Mon dessein était de représenter d'abord la doctrine de Jésus-Christ comme un volume d'arrêts fulminants qui, tombant tout à coup sur la tête des rebelles, les écraseraient. Je leur aurais montré non des flammes dévorantes, ni des démons acharnés à les tourmenter, mais des vérités armées, qui ne cesseraient éternellement de les percer de leurs traits, et qui toutes seules feraient leur plus cruel supplice. C'est ce que Jésus-Christ nous voulait faire entendre, quand il disait que quiconque ne recevait pas sa doctrine trouverait un juge plus sévère que lui, et que ce juge serait sa doctrine même : *Qui non accipit verba mea, habet qui judicet eum : sermo quem locutus sum ille judicabit eum in novissimo die*. J'aurais ensuite fait voir cette doctrine comme une source de vie et de consolations éternelles pour tous ceux qui lui obéissent. Chaque vérité, chaque maxime qu'elle renferme se serait montrée avec sa récompense. J'aurais pris les saints à témoin des joies ineffables que répand dans leur âme la contemplation de ces vérités et de la parfaite béatitude dans laquelle elle les établit.

Ne soyons donc pas assez lâches, mes frères, pour nous rebuter de la doctrine de Jésus-Christ, quelque austère qu'elle soit d'ailleurs. N'imitons pas ces disciples infidèles, qui trouvant ses discours trop durs,

l'abandonnèrent pour aller chercher un autre maître. Mais disons-lui comme les apôtres : Ah ! Seigneur, à qui irions-nous ? Vos paroles sont pleines de consolations, ce sont les paroles de la vie éternelle ! *Ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes*. Ce sera, mes frères, par notre fidélité à leur obéir, que nous obtiendrons les récompenses qu'elles nous promettent, et que je vous souhaite.

AUTRE SERMON

POUR LE DEUXIEME DIMANCHE DE CAREME.

Sur la vocation.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse. Si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum... Non enim sciebat quid diceret.

Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici. Si vous le voulez, nous y ferons trois tentes, une pour vous, une autre pour Moïse et l'autre pour Elie... Mais il ne savait alors ce qu'il disait (Math., XVII, 4, et Marc., IX, 5).

Il n'était pas, ce semble, bien surprenant, mes frères, que Pierre sur le Thabor, témoin et compagnon en quelque sorte de la gloire qui environnait son Maître, se trouvât bien en ce lieu, et souhaitât d'y établir sa demeure. Quelque juste toutefois et quelque raisonnable que parût ce désir, l'évangéliste nous apprend qu'il était d'un homme préoccupé et hors de lui-même, et que Pierre ne savait ce qu'il disait quand il demandait à Jésus-Christ de consentir qu'il dressât trois tentes en ce même lieu : *Non enim sciebat quid diceret*.

Combien de personnes dont les désirs dans le même genre sont bien moins sensés encore que celui de cet apôtre ? C'était à la vérité une présomption à lui que de marquer sa place en un lieu si peu sortable à un homme mortel, et de se croire en état de soutenir longtemps une gloire dont le poids l'accablait déjà : mais enfin c'était avec Jésus-Christ qu'il voulait demeurer. Ce n'était pas même sans son consentement ; et son attachement à ce divin Maître, joint à sa soumission, excusait assez sa témérité. Mais comment justifier celle de ces aveugles qui, sans chercher Jésus-Christ, sans le consulter, choisissent eux-mêmes leurs places, qui croient être bien dans tous les états qui flattent leur amour-propre ? *Bonum est nos hic esse* ; qui n'interrogent que leur ambition, pour se fixer en un lieu plutôt qu'en un autre, et qui dès qu'ils se trouvent portés sur ces montagnes resplendissantes, ne songent plus qu'à s'y dresser des tentes : *Faciamus hic tria tabernacula* ?

Que peut-on penser de ces téméraires, sinon que leur raison est égarée, et qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font ? *Non enim sciebat quid diceret*.

Il suffit, pour les condamner et les plaindre, d'examiner les dangers d'un état téméraire-ment choisi, et la difficulté de réparer ce choix téméraire. Vous le comprendrez peut-être après tout ce que je vais vous dire dans ce discours, où je traiterai l'importante matière de la vocation. Mais comme le monde

est composé de deux sortes de personnes, et de ceux qui ont à choisir un état, et de ceux qui l'ont déjà choisi, il est juste d'instruire ici et les uns et les autres d'une manière proportionnée à leur différente situation. Et en effet, tous les abus qui se commettent dans le monde en matière de vocation se réduisent à ces deux chefs ; à entrer dans un état sans précaution, et à y demeurer sans scrupule. Ceux-ci commencent leur damnation en s'engageant mal à propos, ceux-là l'achèvent en négligeant de corriger un téméraire engagement. C'est pour les premiers que je ferai voir, dans ma première partie, le désordre et les conséquences funestes d'un mauvais choix ; et c'est pour les seconds que je montrerai, dans la seconde, les moyens de le réparer. Vous qui devez bientôt entrer dans des chemins difficiles et tortueux, prenez garde de vous égarer. Et vous qui êtes malheureusement égarés, n'oubliez rien pour vous retrouver. C'est, mes frères, tout ce que j'ai à vous dire, après que nous aurons salué la Mère de Dieu.

PREMIER POINT.

Si la sagesse de Dieu éclate en toutes ses œuvres, il n'y en a aucune où elle se soit marquée d'une manière plus sensible que dans cette multitude et cette variété d'états si proportionnés à la différence des besoins et des caractères, et qui concourent tous ensemble à former un corps aussi magnifique, par l'économie et la distribution de toutes ses parties, que par leur prodigieuse diversité. Mais tel est le dérèglement de l'esprit de l'homme, qu'au lieu de contribuer autant qu'il est en lui à la conservation d'un ordre si merveilleux et si favorable à ses intérêts, il semble n'aspirer au contraire qu'à y apporter le dérangement, en s'emparant sans choix et sans discrétion des places qui lui conviennent le moins ; et cela sur ce principe mal entendu, que toutes les conditions sont honnêtes par elles-mêmes, et que l'on peut se sanctifier dans tous les états. Or, mes frères, pour renfermer cette maxime dans son véritable sens, et donner en même temps quelque ordre à une matière si importante, j'entreprends de vous montrer qu'on se rend doublement coupable en s'engageant dans un état sans discernement ; coupable envers la sagesse divine, dont on trouble l'économie dans la distribution des conditions différentes ; coupable à l'égard de son propre salut, qu'on réduit par là à une étrange difficulté. De tout cela, mes frères, vous conclurez de vous-mêmes combien sont nécessaires les précautions dans le choix d'un état.

Premièrement, on se rend coupable envers la sagesse divine, en ce qu'on s'expose à se tirer de l'ordre qu'elle a établi pour chaque homme en particulier. Car enfin, mes frères, si dans le monde matériel et sensible nous sommes si charmés du merveilleux arrangement de tous les êtres qui le composent, si la proportion et le rapport de toutes les parties de ce grand ouvrage est un témoignage toujours subsistant de la sagesse infinie du

souverain architecte ; dans quel ordre n'a-t-il point dû ranger ses créatures les plus importantes, et pour qui seules il a fait tout le reste ? Quoi ! dans ce vaste univers nous admirerons l'heureuse disposition de tous les corps dont il est orné, les montagnes s'élèvent, disait David, et les vallées s'abaissent chacune au lieu où Dieu les a placées ; il a prescrit à la mer des bornes qu'elle ne peut passer, et qui l'empêchent d'inonder la terre ; les astres marchent sur notre tête sans s'écarter jamais de la route qu'il leur a marquée. C'est sans doute en faveur de l'homme qu'il a disposé toutes ces choses si avantageusement ; et nous pourrions croire que l'homme serait le seul à qui sa sagesse n'aurait point pourvu, et qu'il ne l'aurait tiré du néant que pour le livrer ensuite au caprice d'une fortune aveugle ou à la fougue d'un tempérament déréglé ? La droite raison pourrait-elle admettre un jugement si peu équitable ?

Il est vrai qu'étant, comme nous le sommes, des créatures libres, Dieu n'en a pas usé à notre égard comme à l'égard des autres êtres inanimés, et qu'il a laissé à chacun de nous le pouvoir de nous déterminer. Mais s'ensuit-il qu'il nous soit permis d'en abuser pour envahir d'autres postes que ceux qui nous sont les plus convenables ? Et ne devons-nous pas être d'autant plus attentifs à nous placer à propos et avec discrétion, que Dieu ne nous a laissés la liberté du choix, qu'afin que nous eussions tout le mérite de l'avoir fait conforme aux règles de sa sagesse ?

Mais ce n'est pas seulement à l'idée générale d'une Providence infiniment sage que j'en appelle ici ; c'est aux lumières de la religion, c'est à l'idée qu'elle veut que nous nous formions de cette Eglise sainte, de ce corps de chrétiens, dont Jésus-Christ est le chef, et dont nous sommes les membres. Car enfin si indépendamment de la religion, et en ne regardant le monde que comme un état purement politique, il serait toujours nécessaire à ses intérêts et à sa conservation qu'il y eût parmi ses membres une subordination parfaite, et que les emplois n'y fussent distribués que selon les talents, combien cet ordre et cette proportion doit-elle être plus exactement gardée dans un corps aussi saint et aussi important que l'Eglise chrétienne, dans un corps que Jésus-Christ anime, et pour la perfection duquel il n'a pas cru trop faire que de verser tout son sang ?

Et n'est-ce pas, mes frères, sous cette même image que saint Paul représentait aux premiers fidèles la nécessité des précautions pour le choix d'un état ? Car de même, leur disait-il, que dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi dans le corps mystique de Jésus-Christ chacun de nous a une place marquée, selon le don particulier et le talent qu'il a reçu : *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent* :

ita multi unum corpus sumus in Christo, habentes donationes secundum gratiam quam data est nobis, differentes. Mais ce que l'Apôtre s'étudiait surtout à faire remarquer, c'est que comme nous ne saurions trop admirer la sagesse de Dieu dans la disposition de tous les membres du corps naturel, à la conservation duquel chacun d'eux prête son ministère, selon l'usage particulier auquel il est propre, de même cette sagesse a-t-elle dû varier, pour la gloire et la perfection du corps de Jésus-Christ, les fonctions de chacun de ses membres, et les leur distribuer de manière qu'elles ne convinssent qu'à ceux auxquels elle les assigne. Les uns à qui Dieu a donné une vertu suréminente pour servir aux peuples de parfaits modèles, un zèle infatigable pour s'opposer de tout leur pouvoir aux désordres qu'ils aperçoivent, une science profonde pour confondre l'erreur et faire triompher la vérité; ceux-là, dis-je, et ceux-là seuls sont destinés à régir l'Eglise en qualité d'évêques et de pasteurs. Les autres à qui Dieu a fait part d'un grand discernement pour démêler le vrai d'avec le faux, le bon droit d'avec la mauvaise cause, une suffisante connaissance des lois, une intégrité à l'épreuve de l'intérêt, de l'amitié, des sollicitations des grands, une droiture qui ignore les préférences; ceux-là seulement sont appelés à la magistrature. D'autres que Dieu a ornés de toutes les qualités qui concourent à faire un vaillant et pieux soldat, que le libertinage n'a point engagés dans la profession des armes, mais que le devoir et les ordres du prince y ont appelés; ces autres ont été choisis pour défendre l'Etat, le temple et la religion des entreprises de leurs ennemis. Ceux-ci dans le commerce du monde sont appelés à consacrer leurs veilles à l'intérêt public. Ceux-là dans la retraite ne répondent que de leur propre salut. Les uns dans le mariage sont chargés de former à Dieu une sainte famille, les autres dans le célibat doivent donner l'exemple d'une virginité angélique; et autant que cette disposition de la Sagesse divine est merveilleuse en soi, autant devons-nous veiller à la connaître et à la suivre, de peur que nous ingérant, à l'aveugle et contre ses vues, dans d'autres emplois que ceux qu'elle nous destine, nous ne causions quelque dommage au corps mystique de Jésus-Christ, et ne troubliions l'harmonie qui doit régner parmi tous ses membres.

Cependant est-ce là l'objet qu'ont devant les yeux les enfants du siècle, quand il est question de choisir un état? Oh! combien leur pratique s'éloigne-t-elle d'une fin si sainte et si raisonnable! Quelle confusion ne mettent-ils point parmi les membres de Jésus-Christ? Quel bizarre assemblage de parties toutes disproportionnées? Et ne dirait-on pas à voir ce peu de rapports de leurs talents à leurs emplois, que bien loin de concourir à la gloire du corps dont ils sont les membres, ils n'aspirent qu'à le déshonorer et à le détruire?

Aussi, mes frères, quels préjudices ne

reçoit-il point de leur témérité, et comment la divine Sagesse ne réprouverait-elle pas un désordre dont les conséquences sont toujours si déplorables? Pourriez-vous croire qu'elle eût appelé aux sacrés mystères, à ces fonctions si saintes et si redoutables, ces hommes qui, n'y ayant apporté que des vues d'intérêt et des inclinations profanes, y font un honteux usage des richesses du sanctuaire, y ravagent la vigne du Seigneur par leurs malversations et par leurs scandales, laissent au pillage le troupeau commis à leur garde, ou s'entendent eux-mêmes avec l'ennemi pour le dévorer? Pourriez-vous croire qu'elle eût choisi, pour maintenir la règle et la piété dans les monastères, ces personnes qui, n'y ayant été jetées que par la violence de leurs parents, ou par le caprice d'une jeunesse inconsiderée, ne respirent que les vanités qui leur sont interdites? ces personnes dont la conduite est une continuelle protestation de la légèreté de leurs vœux et du repentir de leur engagement, et qui, dans l'impuissance de retourner au monde, s'efforcent de l'appeler à elles, et de répandre dans le cloître la contagion de son esprit et de ses maximes? Pourriez-vous croire que la divine Sagesse eût elle-même formé les nœuds de ces mariages infortunés, où la disparité de la naissance, autant que la contrariété des humeurs, fomente entre l'époux et l'épouse des haines irrémédiables; de ces mariages qui semblent ne les avoir unis que pour les mettre aux mains, et les rendre l'un à l'autre leurs propres tyrans? Aurait-elle destiné à mettre au monde des enfants, et à les élever, ces parents dénaturés qui, par les maximes pernicieuses qu'ils leur insinuent, et plus encore par le scandale de leur propre vie, ne sont propres qu'à les pervertir et à les damner? Parcourez de même toutes les conditions différentes, examinez tous les ministères; faites-vous ensuite une image des désordres qui se commettent dans la plupart, il n'est pas besoin d'art pour se les représenter, ils se montrent assez d'eux-mêmes, chacun les sent et en gémit; et les plaintes sur aucun sujet ne furent jamais ni plus justes ni plus éloquentes. Mais si ces désordres ont leur auteur, s'ils tirent leur origine, ou de l'incapacité, ou des mauvaises dispositions de ceux qui remplissent ces différents états, attribuons-nous à la suprême Sagesse de les avoir distribués avec autant de disproportion, et d'y avoir appelé ces indignes sujets, préférablement à ceux qu'elle avait ornés de tous les talents convenables à chacun d'eux? C'est donc sans doute troubler ses desseins et lui faire injure, que de s'engager témérairement dans un état, mais c'est en second lieu nuire étrangement à son propre salut, et le réduire à une extrême difficulté.

Comment cela, mes frères? c'est que Dieu dans la distribution de ses grâces n'a pas égard aux besoins que nous fait notre caprice, mais à ceux qui naissent des obligations attachées aux divers états où son ordre nous a placés. Semblable à un père de fa-

mille, qui en distribuant à ses serviteurs différents emplois, fournit en même temps à chacun d'eux tous les secours nécessaires et proportionnés aux fonctions particulières auxquelles il les applique; ainsi Dieu, dit l'apôtre saint Paul, nous distribue-t-il à nous-mêmes, selon la différence des conditions où il nous appelle, des talents et des grâces différentes : *Habentes donationes secundum gratiam quæ data est nobis, differentes*. Et tant que nous demeurerons dans l'ordre que sa sagesse nous a marqué, nous avons lieu d'espérer qu'il ne nous refusera point les grâces proportionnées à nos obligations. Mais si par un funeste égarement nous renversons cet ordre, si nous nous jetons à l'aveugle dans d'autres voies, si nous préférons aux états qu'il nous assigne ceux que le hasard, le caprice ou quelque intérêt temporel nous présente; ces grâces dès lors n'ayant plus de proportion avec ces états, ni nos moyens avec nos besoins, quels obstacles pourrons-nous surmonter? Quelles chutes au contraire ne ferons-nous pas; et qui pourra nous tirer des abîmes où notre aveuglement nous aura précipités? Si Moïse est appelé à délivrer le peuple d'Israël de la captivité d'Égypte, quelque impossible que paraisse l'exécution de cette entreprise, il faudra toutefois qu'elle lui réussisse. En vain Pharaon protestera qu'il ne laissera point sortir ce peuple, en vain son cœur s'endurcira contre les menaces et les châtiments, Moïse par le secours d'en haut brisera l'orgueil de ce prince, et le forcera de céder au Tout-Puissant. S'il est choisi de Dieu pour conduire ce même peuple dans le désert, en vain les mers s'opposeront à son passage; Moïse élèvera sa verge, elles se sépareront, et leurs eaux suspendues lui laisseront un chemin facile. S'il est destiné à pourvoir ce peuple de tous les secours nécessaires à sa subsistance dans des déserts incultes et arides, l'eau coulera des rochers, et le ciel fera pleuvoir des aliments en abondance. Mais si, sans l'aveu du Seigneur, l'impie Achab entreprend la guerre contre la Syrie, il aura beau consulter mille devins et mille faux prophètes, avant que de marcher contre ses ennemis, il aura beau s'allier au pieux Josaphat, pour intéresser Dieu même dans sa cause; il aura beau se déguiser dans le combat, afin de n'être point reconnu pour le roi d'Israël, toutes ses précautions lui seront inutiles; une flèche lancée au hasard le renversera et il périra dans la bataille.

Et en effet, mes frères, s'il est constant d'une part qu'il n'y a aucun état où le salut ne trouve des difficultés plus ou moins grandes, et si la foi nous apprend de l'autre que nous n'en pouvons surmonter aucunes que par des secours proportionnés à ces difficultés, est-il vraisemblable que Dieu nous distribue ces secours selon notre fantaisie, ou que telles grâces, qui nous auraient suffi dans certains états où il nous appelait, nous fussent également dans ceux où il ne nous appelle pas? Il vous destinait, je le suppose, à vivre dans la retraite, séparés du com-

merce des hommes, éloignés de toutes les occasions; les grâces qu'il vous préparait, conformes à ce genre de vie, vous auraient conduits sûrement au terme de votre salut; mais ces grâces proportionnées aux légères difficultés de l'état de retraite seront-elles assez puissantes pour triompher de tous les périls de l'état du monde, que vous avez témérairement embrassé? Exposés comme vous l'êtes aux tentations les plus dangereuses, ne vous faut-il pas maintenant de plus fortes grâces que toutes celles qui vous étaient préparées; et quel sera le funeste effet de votre témérité, si Dieu par un miracle de sa miséricorde ne change en votre faveur l'économie de ses grâces, et qu'au lieu de celles qui étaient faites pour vous, il n'en substitue de plus convenables aux périls où vous vous êtes exposés?

Or voilà ce qui démontre la nécessité des précautions dans le choix d'un état, et ce qui met en évidence l'extrême folie de ceux qui n'en prennent aucune. Que nous aurions donc de raisons d'adresser à la plupart des hommes ces paroles que Moïse adressait autrefois aux Israélites : Ce peuple est sans jugement, il n'a point de prudence. Oh ! que ce peuple n'est-il sage, que n'a-t-il de l'intelligence, que ne prévoit-il ce qui lui arrivera ! *Gens absque consilio est, et sine prudentia; utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* De quelle indifférence en effet n'est-on point aujourd'hui sur sa vocation? Se met-on en peine d'attirer par la prière et par les bonnes œuvres les lumières du ciel, pour faire un bon choix? Se met-on en peine de comparer les difficultés de l'état qu'on embrasse avec ses forces, ses talents et les grâces qu'on a reçues? Songe-t-on à faire sérieusement cet examen ou avec soi-même, ou mieux encore avec un directeur pieux et éclairé? Les pères et mères songent-ils à y exhorter leurs enfants, à leur montrer les difficultés des diverses conditions qu'ils peuvent embrasser, à leur faciliter le choix des plus conformes à leurs besoins spirituels, à leur en frayer les chemins? Mais comment y songeraient-ils, eux qui pour les établir ne consultent d'ordinaire d'autres lois que leurs prédilections, ni d'autres intérêts que ceux de leur vanité? eux qui ne reconnaissent dans leurs enfants d'autres marques de vocation que le titre de la naissance, que le droit d'aînesse, que les avantages du corps, quel'occasion d'un bénéfice ou de quelque autre parti lucratif? Serait-il permis aujourd'hui à un aîné ou à un fils unique d'écouter une voix intérieure qui l'appellerait à la retraite? Quel désordre dans une famille, s'il répondait à une si sainte inspiration ! Mais ses parents charnels sauraient bien en détourner l'efficacité par leurs caresses ou par leurs violences. Ce serait dommage, en effet, ô mon Dieu, que cet aîné ou ce fils unique appartint à vous, et non pas au monde. Serait-il libre à un cadet ou, si vous voulez, à un aîné disgracié de la nature, d'éviter le cloître, où ses parents le poussent depuis si longtemps? Quelle charge pour une famille,

s'il s'obstinait à vouloir prendre un autre parti? Il faut bien, ô mon Dieu! que vous acceptiez ce que le monde n'accepte pas! Ah! mes frères, quand en déterminant ainsi, par des vues purement humaines, la vocation de vos enfants, vous ne vous rendriez coupables que de l'usurpation d'un pouvoir que Dieu ne vous a pas donné, votre témérité ne serait-elle pas déjà bien criminelle? Mais que vous vous chargiez encore de toutes les conséquences de leur engagement, que vous ajoutiez à vos propres péchés le poids de tous ceux qu'ils commettront et qu'ils feront commettre dans tous ces états pour lesquels ils n'étaient pas faits, que vous fabriquiez vous-mêmes la chaîne malheureuse de leur damnation, votre crime ne semble-t-il pas enchérir sur le parricide?

Ce n'est pas que Dieu, par une providence aussi admirable que miséricordieuse sur vos enfants, ne fasse quelquefois tourner à leur avantage la contrainte dont vous usez à leur égard, et que les vues profanes que vous avez sur eux ne lui servent souvent de moyens pour les faire entrer dans la voie qu'il leur avait marquée; mais en êtes-vous moins coupables du péril où vous les exposez, parce qu'en effet ils ne périssent point? Et n'est-il pas toujours vrai de dire de vous, comme le disait saint Augustin d'un pasteur, dont les mauvais exemples seraient capables de donner la mort à toutes les âmes qui lui seraient confiées, que quoique Dieu conservât la vie à quelques-uns, il ne laisserait pas d'être traité comme leur homicide? *Et ille vivit, et iste homicida est.* Supposez-vous en effet que Dieu doive régler ses desseins sur les vôtres; assujettir ses grâces à vos maximes criminelles; sauver celui-ci dans les emplois du monde, parce qu'il est l'aîné; celui-là dans les dignités ecclésiastiques, parce qu'il est le plus jeune; cette fille dans le mariage, parce qu'elle est ornée de quelques avantages extérieurs; et cette autre fille dans un monastère, parce qu'elle a moins de ces frivoles embellissements? Ne déclarerait-il pas au contraire dans ses Ecritures, qu'il n'a aucun égard à toutes ces qualités vaines? Ne défend-il pas expressément à Samuel de s'y arrêter; lorsqu'il est question d'élire entre tous les enfants d'Israël un roi sur Israël, ne lui recommande-t-il pas de ne consulter ni le droit d'aînesse, ni les avantages du corps? *Ne respicias vultum neque altitudinem stature.* Ne lui fait-il pas entendre qu'il laisse aux hommes à juger sur ces apparences équivoques, mais qu'il n'interroge que les dispositions qu'il a mises dans le cœur de celui dont il a fait choix? *Nec juxta intuitum hominis ego judico; homo enim videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor.* Et plutôt à Dieu encore que les jugements que vous fondez sur des apparences fussent toujours raisonnables. Mais aveuglement de regarder dans vos enfants comme une marque de vocation à un état ce qui est plutôt un signe contraire! Celui-ci, dites-vous, avec un extérieur avantageux, possède toutes les qualités que le monde

consacre; il est donc appelé au monde. Cet autre, d'un caractère différent, ne montre d'autre talent que celui de la piété; il faut donc le reléguer dans le cloître. Pères imprudents, quelle illusion vous fait prendre le change si grossièrement sur la destination de vos enfants? Ce premier, dites-vous, est appelé au monde, et vous en jugez par la conformité de ses inclinations aux maximes qu'il autorise. Quoi, parce qu'il porte dans le siècle toutes sortes de dispositions à s'y perdre, est-ce une marque qu'il s'y sauvera? Idolâtres des vanités, en sera-t-il plus porté à s'en garantir? Adorateur des créatures, songera-t-il à s'en détacher? Avidé et insatiable des plaisirs, se défiendra-t-il de leurs funestes enchantements? Dévoué, asservi au monde, osera-t-il le combattre, et le vaincra-t-il? Ah! cachez-le bien plutôt à cet ennemi, qui n'a déjà sur lui que trop d'avantages. Qu'il fuie, qu'il fuie dans le fond des retraites; la plus reculée sera pour lui la plus sûre. Et certes, s'il fallait exposer quelqu'un de vos enfants à ce combat dangereux, celui-ci que vous en écarterez serait bien plus propre à le soutenir. Prévenu contre toutes les ruses de son ennemi, armé contre tous ses efforts, il le vaincrait bien plus sûrement.

Mais quoi, faut-il donc prendre tout le contre-pied, jeter ce mondain dans le cloître, et livrer la vertu de l'autre à tous les dangers du monde? Non, mes frères, il ne faut faire ni l'un ni l'autre. C'est à Dieu à les placer tous deux dans le lieu qu'il leur a marqué. Mais je dis que ce que vous appelez de grandes dispositions pour le monde sont de grandes dispositions pour la damnation. Je dis que si votre fils porte dans le monde ces dispositions, son salut y sera mille fois plus en danger qu'il ne le serait hors du monde. Je dis que vous n'en êtes que plus obligé de craindre pour votre fils, de lui faire horreur de ses dispositions, de l'aider à les corriger, de conjurer, de presser le Seigneur de mettre la main à ce changement. Après cela laissez-lui le soin de déterminer chacun de vos enfants selon son bon plaisir. Et si comme le jeune Samuel, quand il crut entendre la voix d'Héli, ils viennent à vous, disposés à suivre aveuglément vos vues, renvoyez-les au Seigneur, comme ce grand prêtre, avec ordre de n'écouter que lui, et de répondre à sa seule voix.

Et vous, jeunesse chrétienne, dont le sort est encore indéterminé, et qui êtes libre de choisir, n'imitiez pas ce roi de Babylone, dont parle un prophète, qui se trouvant entre deux chemins, incertain sur celui qu'il devait prendre, au lieu de s'adresser à Dieu dans son irrésolution, eut recours à de vains augures, interrogea ses idoles, consulta les entrailles muettes des animaux: *Stetit rex Babylonis in bivio, in capite duarum viarum, divinationem quærens, commiscens sagittas, interrogavit idola, exta consuluit.* Hélas! on n'en voit que trop parmi vous qui, sans prévoir les funestes suites d'un téméraire engagement, ne veulent devoir leur établissement

qu'au hasard et à la fortune, se jetant eux-mêmes au sort et se dévouant à une aveugle destinée : *Divinationem quærens, commiscens sagittas*. D'autres, épris d'un fol amour pour des créatures qui les séduisent, ou entraînés par le torrent impétueux de quelque autre passion, attendent que la divinité qu'ils adorent prononce sur le parti qu'ils doivent prendre : *Interrogavit idola*. Plusieurs autres enfin, qui font consister le souverain bonheur dans la vie commode et sensuelle, dans la bonne chère, dans les plaisirs charnels, interrogent, pour ainsi parler, les entrailles des animaux : *Extæ consuluit*. Dangereux exemples, funestes dérèglements ! Craignez surtout de vous y conformer. Mais imitez bien plutôt le saint roi David, qui ne cessait de demander à Dieu qu'il lui fit connaître la voie dans laquelle il devait marcher : *Notam fac mihi viam in qua ambulem* ; qu'il lui enseignât, non-seulement les grandes routes qui conduisent au ciel, mais qu'il lui marquât même tous les sentiers différents qu'il devait tenir : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me*. Sans cette précaution on ne peut que se perdre, parce qu'on demeure exposé aux dangers inévitables d'un mauvais choix ? Mais hélas ! dites-vous, le mauvais choix est déjà fait, et mon parti est pris depuis longtemps. N'y a-t-il plus rien à espérer pour mon salut ? Je vais vous répondre dans mon second point.

SECOND POINT.

On peut juger, mes frères, par la nécessité des précautions pour ne pas s'engager témérairement dans un état, de quelle importance il est de rectifier un téméraire engagement. Mais avant que d'en marquer les moyens, il est bon de vous avertir de ne pas vous méprendre dans l'application que vous pourrez en faire. Car enfin, s'il est dangereux de se maintenir dans un état où Dieu n'appelle pas, il ne l'est pas moins d'abandonner un état où il appelle. Un scrupule mal fondé, une inconstance naturelle, une lâche infidélité ne font que trop souvent tomber dans ce piège. Les difficultés qu'on trouve dans sa condition, les croix qui s'y présentent de toutes parts, les traverses à essuyer servent ordinairement de prétexte à la désertion, et l'on se fait des raisons pour renoncer à son état, de ces épreuves salutaires qui ne le rendent que plus saint et plus favorable au salut. Funeste illusion, démarche terrible dans ses conséquences ! puis-qu'en rendant inutile la grâce précieuse de la vocation, elle tarit en même temps la source de toutes celles qui en dépendaient. Il ne s'agit donc point ici de regarder comme un défaut de vocation à un état les répugnances et les tribulations qu'on y éprouve, ni moins encore de l'abandonner sans de solides raisons. Que chacun, dit expressément l'Apôtre, demeure ferme dans la condition à laquelle il a été appelé : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat*. Mais il s'agit de réparer le mal d'un téméraire engagement et de corriger sans délai le choix

imprudent et dangereux d'un parti qui ne convient pas. Plusieurs marques le peuvent faire discerner. N'avoir pu s'introduire dans un état que par des voies illégitimes ; ne pouvoir s'y maintenir que par des moyens criminels ou suspects ; manquer d'un talent nécessaire pour s'en acquitter raisonnablement quand on serait orné de tous les autres ; être dépourvu de certains secours, même humains, sans lesquels on ne peut dignement le remplir, y trouver nécessairement des occasions prochaines au crime et des obstacles invincibles au salut. Ce sont là, mes frères, des signes moralement certains qu'on n'était pas appelé à la condition dans laquelle on s'est engagé.

Or, pour donner de sûrs moyens de rectifier ce mauvais engagement, il faut distinguer entre toutes les conditions de la vie celles qu'on peut absolument abandonner, de celles dont il n'est plus permis de sortir.

Avez-vous mal à propos et contre l'ordre de Dieu choisi ces premières, quelles ressources vous reste-t-il pour ne pas y périr ? Ambition, respects humains, honte criminelle, sentiments charnels, taisez-vous. Il faut, mes frères (il n'y a point ici de dispense ni de tempérament), il faut abandonner cet état que vous avez témérairement embrassé. Rappelez les principes que j'ai établis dans mon premier point ; d'une part l'injure que vous faites à la sagesse divine quand vous troublez l'ordre qu'elle a établi dans le monde, la difformité, le dérangement que vous causez dans le corps mystique de Jésus-Christ, et de l'autre les difficultés extrêmes où vous réduisez votre salut en vous privant des grâces qui vous étaient préparées dans le poste qui vous était propre ; rappelez, dis-je, tous ces principes, et vous vous convaincrez de l'obligation de rentrer dans l'ordre d'où vous êtes sortis.

Vous qui pour vous revêtir d'une charge, soit ecclésiastique, soit séculière, n'avez eu d'autre titre que celui de vos richesses ou de votre ambition : vous qui manquez de toutes les qualités nécessaires pour vous en acquitter raisonnablement, qui dans un poste qui exige de la fermeté ne trouvez en vous qu'un fond de faiblesse qui, au lieu du désintéressement requis dans votre ministère, ne laissez voir qu'une basse cupidité ; vous qui n'avez ni la capacité essentielle à vos fonctions, ni aucune disposition à l'acquiescer, en vain vous en défendriez-vous, il faut renoncer ou à votre salut, ou à votre charge : *Descende, sede tacens, et intra in tenebras*. Assis peut-être sur les tribunaux de la justice, arbitre de la fortune et de la vie même des hommes, rien ne devait échapper à votre pénétration pour tenir entre eux la balance égale : il n'y avait ni sollicitation ni intérêt humain qui dût donner atteinte à votre droiture : toutes les injustices des plus grands comme des plus petits devaient venir se briser contre elle. Cependant tout ce que vous êtes dément ce que vous devriez être. Descendez de ce rang, dont votre incapacité ternit la splendeur : *Descende, sede tacens*. Préposé peut-être pour

être le gardien du troupeau chéri, pour le défendre des assauts et des pièges du loup ravissant, pour lui servir de guide dans les pâturages les plus sûrs, pour être son modèle et sa lumière, quelle science, quelle sainteté, et tout à la fois quelle vigilance n'exigeait point un ministère si important? Cependant, au lieu de ces qualités, vous ne montrez que des défauts contraires. Science : la vérité passe chez vous pour le mensonge, et le mensonge pour la vérité ; vous ne connaissez ni les devoirs du troupeau, ni vos propres devoirs. Sainteté : tout est profane dans vos mœurs, vos exemples sont plus capables de détruire que d'édifier. Vigilance : des amusements séculiers remplissent tous vos moments, et le bercail demeure ouvert de tous côtés aux désordres et aux scandales. Défaitez-vous d'une dignité dont vous n'êtes pas propre à remplir les obligations ; descendez de ce poste, où jamais vous n'auriez dû monter, et contentez-vous de quelque ministère plus obscur et moins important : *Descende, sede tacens, et intra in tenebras.*

Et ne pensez pas encore que cette obligation n'ait lieu que dans le cas d'incapacité ; mille autres circonstances peuvent la rendre également étroite : *Descende.* Descendez de ce poste, vous qui, pourvu d'ailleurs de tous les talents convenables pour en remplir les devoirs, n'y êtes arrivé que par la voie de l'injustice, ou qui ne pouvez vous y maintenir que par d'indignes artifices et des moyens suspects : *Descende.* Descendez-en, vous qui, quoiqu'à couvert de ces reproches, n'avez pu encore effacer des esprits l'impression de vos scandales passés, vous dont ce malheureux souvenir arrête tous les succès, rend inutiles tous les travaux, et fait, quoique injustement, rejaillir sur le ministère la honte qui n'est due qu'au ministre : *Descende.* Descendez-en, vous dont l'innocence et la vertu même trouve dans ce poste de si invincibles obstacles, vous à qui les affaires dont il est chargé ont presque fait oublier tout le soin de votre salut, et qu'une expérience de longue main n'a que trop convaincu de votre impuissance à accorder les devoirs essentiels du chrétien avec ceux de votre charge : *Descende.* Descendez-en enfin, vous tous à qui Dieu donne de si évidentes preuves qu'il ne vous veut point dans ce ministère. Et après tout ne lui appartient-il pas d'en disposer selon sa volonté? Quoi! tandis qu'il vous déclare par je ne sais combien d'événements qu'on ne peut appeler équivoques, par ces mauvais succès qu'il donne à toutes vos entreprises, par ces tempêtes furieuses que vous excitez, ou qui s'excitent à votre occasion, que vous n'êtes point dans la place qu'il vous destinait, vous opiniâtrerez-vous à vous y maintenir? Ah! si, comme le prophète Jonas, vous avez été assez téméraires pour vous détourner du chemin qu'il vous avait ouvert, et pour vous embarquer contre sa volonté sur une autre mer, ne devriez-vous pas au moins comme lui reconnaître votre infidélité, confesser ingénument qu'elle est l'unique cause de tous ces orages? Et plutôt

que de voir submerger avec vous tant d'âmes innocentes que vous y avez exposées, vous sacrifier généreusement à leur conservation, et les encourager vous-mêmes, comme ce prophète, à vous jeter dans la mer, sûr que la tourmente cessera dès qu'elles seront déliivrées de vous? *Tollite me, et mittite in mare, et cessabit mare a vobis.*

Il est vrai que cette résolution n'est pas facile à prendre, et que la nature y oppose d'étranges difficultés. Quoi donc, est-on obligé de se déshonorer soi-même en se dégradant, de renoncer à sa fortune en abandonnant un emploi dont elle dépend? Que dira le monde de cette conduite inouïe? Si j'ai quelque crédit, je le dois tout entier à la dignité dont je suis revêtu; et si je m'en dépouille, je retombe dans mon néant. Et c'est ce qu'il fallait prévoir, mon cher auditeur, avant que de vous engager. Il fallait examiner vos forces et vos talents, et les comparer à cet emploi. Il fallait, selon le conseil de Jésus-Christ, vous placer au dernier rang, peut-être alors vous aurait-on dit de monter plus haut, ou du moins ne seriez-vous pas réduit maintenant à la honte de descendre plus bas. Mais enfin est-il temps de s'effrayer des difficultés, quand il faut ou les surmonter ou périr? Hélas! où en seriez-vous si le mal était sans remède? On vous en offre un capable de le guérir, et vous vous irritez. Vous plaindriez-vous dans un naufrage où vous verriez périr tous vos compagnons, que la fortune vous présentât encore une planche que vous pussiez embrasser, quoi qu'il vous en coûtât pour arriver au rivage? Il vous est bien dur de renoncer à un poste si avantageux; mais, mon cher auditeur, s'il s'agissait de votre vie, n'y renoncerez-vous pas? Combien en voyons-nous qui seulement pour se procurer du repos, souvent pour un moindre avantage, quittent des emplois qu'ils remplissaient avec honneur? Quoi donc, le salut et l'éternité ne seront-ils jamais d'aucune considération parmi les hommes? Que devient donc ce précepte si formel de s'arracher un œil, de se couper un bras, s'il nous est un sujet de scandale? Mais il est bien honteux de se défaire d'une charge, parce qu'on ne peut l'exercer dignement. Mais n'est-il pas plus honteux encore de la déshonorer en la conservant? C'est un théâtre d'où votre incapacité se montre de plus loin; chacun s'en plaint et en murmure, les méchants s'en jouent, et les gens de bien en gémissent. Bizarre et malheureuse honte qui néglige les maux véritables, et qui ne rougit que de ses devoirs! Mais en vain prétendez-vous éluder la loi par vos instances et vos remises; en vain, comme Saül, demandez-vous qu'on vous ménage devant le peuple, il faut céder à la volonté de celui à qui seul il appartient d'élever ou de renverser les trônes mêmes. Au reste quelque parti que vous preniez, je puis vous dire, aussi sûrement que Samuel le dit autrefois au malheureux Saül, que Dieu vous exclut sans retour de ce rang et de cet emploi qui ne vous appartient pas, et qu'il le destine à un meilleur que vous : *Scidit Do-*

minus regnum Israel a te hodie, et tradidit illud proximo tuo meliori te. Trop heureux encore que Dieu daignât bientôt vous arracher de ce poste par une perte de biens ou quelque autre revers de fortune. Libre alors du principal obstacle que vous avez mis à votre salut, vous rentreriez peut-être dans l'état qu'il vous destinait. Mais malheur à vous, si, laissant triompher votre opiniâtreté, sa justice vous maintient dans la place que vous occupez indignement ! Semblable jusqu'au bout au malheureux Saül, toute votre vie ne sera qu'un enchaînement de crimes ; et chaque pas vous avancera vers le terme fatal de votre perte.

Mais il est un autre état qui demande d'autres ressources dans ses dangers, c'est la situation de ceux qui ont embrassé témérairement une condition stable, et qu'il n'est plus permis d'abandonner, tel qu'est le sacerdoce, le mariage ou l'état religieux. Tout est-il désespéré pour ceux-ci, et parce qu'ils ne peuvent retourner sur leurs pas, marchent-ils infailliblement vers le précipice ! Ce serait, ce semble, une conséquence nécessaire des principes que nous venons d'établir. Car si, comme nous l'avons déjà dit, le salut trouve de si grandes difficultés dans l'état même où Dieu nous demande ; si nous avons besoin de si fortes grâces pour triompher de tous les dangers d'une condition qui nous est propre, et où lui-même nous a placés, d'où puiserons-nous celles qui nous seraient nécessaires pour vaincre les difficultés bien plus grandes d'une condition disproportionnée et embrasée contre sa volonté ? Mais ce sont là, Seigneur, de ces miracles qui engagent d'autant plus votre miséricorde, qu'ils sont moins mérités ; et dès lors que vous inspirerez le repentir de l'égarement et le désir sincère de le réparer, bientôt de ces trésors immenses sortiront tout à la fois le remède et le pardon. Et qui sommes-nous en effet, mes frères, pour prescrire des bornes à la bonté de Dieu ? Ses ressources ne sont-elles pas infinies ? Dans quelque abîme que l'homme se trouve plongé, ne lui suffit-il pas de recourir sincèrement à elle pour obtenir sa délivrance ? Le Seigneur, dit le prophète, est près de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. Il tend sa main secourable à tous ceux qui sont tombés, et il relève tous ceux que leur chute a brisés.

C'en est assez pour vous consoler, vous qui contre l'ordre de Dieu vous êtes jetés dans cet état si peu sortable, et qui, honteux de votre témérité, en gémissez tous les jours en sa présence. Ce n'est pas sans doute en brisant les chaînes qui vous attachent à votre condition que vous vous délivrerez du danger d'y périr. Quel serait ce nouveau moyen de réparer l'indiscrétion de votre engagement, que de la couronner par le divorce, le sacrilège ou l'apostasie ? C'est au contraire en vous sommant à la dure nécessité de vivre et de mourir dans ce même état. Ayez confiance en Dieu, dit le Sage, et demeurez au lieu où vous êtes. Mais com-

ment demeurer tranquille dans un état où l'on a lieu de croire que Dieu ne nous voulait pas ? Ah ! mes frères, c'est que par une disposition merveilleuse de la Providence, la même volonté qui vous défendait autrefois d'embrasser cette condition, vous commande aujourd'hui d'y persévérer. De sorte que ce qui fut de votre part un acte de rébellion, devient maintenant l'effet d'une obéissance d'autant plus méritoire, qu'elle est plus difficile. Et c'est ainsi, selon la réflexion d'un savant auteur, que Dieu sait rappeler toutes choses à l'ordre de sa sagesse, et qu'après nous être écartés de l'une de ses voies, nous rentrons incessamment dans l'autre, afin, dit-il, que sous le règne de la Providence notre témérité ne prévale jamais sur elle.

Et d'ailleurs, mes frères, quels moyens cette Providence même ne vous fournit-elle point pour réparer la témérité de votre engagement ? Car enfin qu'il est difficile que dans un état où l'on s'est jeté contre l'ordre de Dieu, on n'y ait pas à essuyer de fréquentes tribulations ? Mais ces tribulations, que vous regardez comme le châtiment de votre infidélité, qui empêche qu'elles n'en deviennent le remède et l'expiation ? Ah ! que vous vous trompez, si de toutes ces croix qui s'accumulent sur vous chaque jour, vous en concluez que Dieu vous abandonne à votre mauvais sort, et que vous n'avez plus d'autre parti à prendre que le désespoir ! Que vous connaissiez peu les ressorts de sa miséricorde ! Et comment ne voyez-vous pas que c'est elle-même qui vous envoie ces tribulations, comme autant de moyens de vous rétablir en grâce, et de vous faire rentrer dans la route de votre prédestination ? Quoi ! les plus précieux gages de votre réconciliation et de votre salut vous deviendront suspects, et vous appellerez colère et abandon ce qui n'est que grâce et miséricorde ? Faites, faites usage de ces tribulations, dirigez à la réparation de votre infidélité toutes les croix qui vous sont offertes, et alors s'accomplira sur vous ce qu'avait dit le prophète Osée des gentils appelés après leur réprobation : que dans ce lieu-là même où il leur fut dit au commencement, vous n'êtes point mon peuple, c'est dans ce lieu-là même qu'ils seront nommés les enfants du Dieu vivant : *Et erit in loco ubi dictum est eis, non plebs mea vos, ibi vocabuntur filii Dei vivi.*

Je pourrais dire encore, mes très-chères sœurs (1), mais en un sens tout avantageux, que ce n'est point pour vous que parlait ce même prophète. Poussées dans vos retraites par le même esprit qui poussa Jésus-Christ dans le désert, vous n'avez pas besoin que l'on vous rassure contre les dangers d'un engagement dont Dieu lui-même a formé les nœuds. Cette fidélité scrupuleuse à remplir vos moindres devoirs, ce rigoureux attachement aux pratiques les plus assujettissantes de votre monastère, votre ferveur dans tous vos exercices garantit assez la sainteté de votre vocation et l'exempte de tous soupçons à cet égard. Puissiez-vous seulement ne

(1) Les religieuses Ursulines de Clermont en Auvergne.

vous démentir jamais de cette exacte régularité qui vous rend aujourd'hui le modèle de tous les autres ordres ! Puisse régner toujours parmi vous cet éloignement du monde, par lequel vous fermez tout accès au relâchement ! Puisse y régner toujours cette union de charité si convenable à des saintes épouses qui n'aspirent toutes qu'à plaire au même Époux ; puisse enfin ne se ralentir jamais cette piété solide que nous admirons, qui vous rend toutes si respectables, non-seulement les unes aux autres, mais à ce monde même, l'ennemi de toute piété !

Ce n'est point, dis-je, pour vous que parlait le prophète Osée, puisque n'ayant aucun fondement à vous défier de votre vocation, vous n'avez besoin d'aucun remède contre cette défiance ; mais seulement pour ceux qui, engagés dans un état témérairement choisi, s'efforcent d'ailleurs de réparer cette témérité par un attachement invincible à tous leurs devoirs, et une acceptation volontaire et constante de toutes les croix qui en accompagnent la pratique.

Mais ce n'est pas pour vous que parlait ainsi le prophète ; pour vous, dis-je, qui ajoutez au désordre d'un téméraire engagement le mépris et l'omission de tous vos devoirs. Ce n'est ni pour ces hommes, ni pour ces femmes, qui non contents de s'être indiscrètement unis par les liens du mariage, troublent encore leurs familles par d'éternelles dissensions ou des divorces scandaleux. Ce n'est point pour ces religieux ou religieuses qui conservent dans leur monastère l'esprit du monde qu'ils y ont apporté, qui s'y étudient à se dédommager de la privation des plaisirs du siècle par toutes les douceurs que le relâchement peut leur inspirer ; et qui ne pouvant se dégonfler de l'habit qu'ils portent, secouent au moins le joug de la règle. Pour vous qui êtes touchés d'un vrai repentir à la vue d'un téméraire engagement, gardez-vous de perdre courage. Si vous vous sentez arrêtés dans l'exécution de vos devoirs par des dégoûts mortels, ébranlés par les vents impétueux des tentations, repoussés par le choc des plus cruelles épreuves, n'en soyez que plus vigilants et plus intrépides, opposez l'opiniâtreté de votre résistance à l'opiniâtreté des attaques. Que la foi, les prières et les bonnes œuvres soient tout ensemble votre bouclier et vos armes. C'est l'avis consolant que donne saint Pierre à tous les chrétiens, mais qui semble s'adresser surtout à ceux qui sont dans votre situation. Mes frères, leur dit-il, ne vous laissez pas abattre, mais rendez certaine, par vos bonnes œuvres, votre vocation, que vous regardiez comme incertaine : *Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*. Par ce moyen, mes frères, vous rentrez dans l'ordre dont vous vous étiez écartés, et la même ronte qui semblait vous devoir conduire à votre perte vous conduira sûrement au port du salut. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME

Sur l'impénitence finale.

Ego vado, et queretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (Joan., VIII, 21).

S'il était permis, mes frères, de décider sur quelques signes de la réprobation de certains pécheurs en particulier, le moins équivoque serait la tranquillité avec laquelle nous les voyons écouter les plus terribles paroles que Jésus-Christ ait peut-être jamais prononcées. Ce n'est pas seulement aux Juifs qu'il les adresse, puisqu'il a eu soin de nous avertir une bonne fois, que ce qu'il disait aux uns, il le disait à tous : *Quod vobis dico, omnibus dico*. Ce ne sont pas seulement des maux passagers qu'il annonce, quelques disgrâces temporelles, quelques calamités peu durables ; c'est la damnation, c'est l'enfer ; et au lieu de frémir à la voix du Dieu qui en fait la menace, le pécheur le plus criminel se rassure sur cela même qu'il n'est menacé que de l'enfer et de la damnation.

Fasse le ciel que ce ne soit pas avec de tels pécheurs que j'aie à traiter aujourd'hui ! Hélas ! que me servirait de leur proposer pour motifs de pénitence des menaces dont ils ne craindraient pas les effets, une éternité qu'ils ne redouteraient pas ? J'ai pour vous, mes frères, cette confiance que vous n'êtes point dans cette disposition. Vous concevez qu'il n'y a rien de plus funeste que de mourir dans son péché. Vous découvrez par les lumières de la foi toutes les suites de cette mort malheureuse, et vous vous promettez que vous ne serez pas du nombre de ces infortunés qui en éprouveront toutes les horreurs. Mais quel est le fondement de votre confiance ? Est-ce l'innocence de votre vie, ou votre application à réparer par la pénitence les crimes qui l'ont souillée ? Non ; mais une espérance vaine que la mort ne vous surprendra pas, qu'elle vous laissera le loisir de vous repentir, qu'une dernière confession réparera tous vos désordres, qu'elle vous tiendra lieu d'une suffisante satisfaction, et vous fera rentrer par une voie plus courte et plus facile que ne le seraient les austérités de la pénitence, dans l'ordre et la région des prédestinés. Sécurité fatale, mortelle présomption qui participe bien davantage de l'horreur du désespoir que des mérites de l'espérance, qui assure au démon sa proie, qui conduit insensiblement le pécheur au terme de sa réprobation, et qui précipite à chaque moment des milliers d'âmes dans les enfers.

Comment cela, mes frères ? C'est que différer sa pénitence à la mort, et mourir dans l'impénitence, c'est presque une même chose. La parole de Jésus-Christ y est expresse, c'est un oracle dont tous vos préjugés, ni vos frivoles raisonnements ne sauraient empêcher l'exécution. Je m'en vais, vous dit Jésus-Christ, vous me chercherez, et vous

mourrez dans votre péché. Après cela, qu'avez-vous à répliquer, vous qui différez de jour en jour à vous convertir? Voilà d'abord le plus fort appui de votre confiance renversé. Et pour bien entrer dans le sens de cette menace si terrible, remarquez que cette parole de Jésus-Christ, vous me cherchez, n'est pas tant une prédiction qu'une simple supposition. Vous me chercherez, c'est-à-dire, soit que vous me cherchiez à la mort ou que vous ne me cherchiez pas, que vous fassiez quelques efforts pour vous convertir alors, ou que vous n'en fassiez aucun, vous mourrez dans votre péché.

Sentence effrayante que je me contenterai de vous développer dans ce discours, sans m'assujettir à aucune division plus marquée que celle des réflexions qui serviront à lui donner du jour. Commençons par implorer l'intercession de Marie.

POINT UNIQUE.

Si la menace faite dans notre évangile à tout pécheur qui diffère de se convertir n'avait réellement son effet qu'à l'égard de ceux qui meurent sans chercher Jésus-Christ, quelque grand qu'en soit le nombre, il y aurait encore lieu de se rassurer sur la quantité d'autres qu'on voit mourir en le cherchant, et au milieu de toutes les apparences d'une vraie conversion : mais c'est surtout ce dernier motif de confiance que Jésus-Christ a soin de retrancher à l'impénitence. Il ne lui dit plus : Vous serez surpris, vous n'aurez pas le loisir de me chercher, ou la pensée même ne vous en viendra pas ; mais il lui dit : vous me chercherez : *Quæretis me*. Vous ferez en apparence toutes les démarches d'un vrai pénitent, vous vous confesserez, vous gémirez, vous implorerez ma miséricorde ; chacun sera charmé de vos dispositions ; on publiera partout que vous mourrez en saint ; mais je vous déclare que vous mourrez en réprouvé et dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini*. Ceci, mes frères, est assez important pour mériter d'être approfondi. Cherchons donc la cause de ce jugement terrible sur le pécheur qui aura différé jusqu'à la mort sa pénitence. Je la trouve et dans la disposition de Dieu à son égard, et dans la disposition du pécheur lui-même à l'égard de Dieu.

Et ce sont ces deux réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours. Premièrement, je trouve la cause de ce jugement si formidable dans la disposition de Dieu à l'égard du pécheur. Mais quoi ! est-ce à nous à prescrire des bornes à la miséricorde de Dieu ? Non sans doute ; ce droit ne nous appartient pas. Y a-t-il un temps après lequel le pécheur n'ait plus rien à espérer ? Non, mes frères, jusqu'à son dernier soupir, la vertu d'espérance est pour lui d'un devoir étroit. N'est-il plus possible au pécheur mourant de rentrer en grâce avec Dieu ? Nous n'avons garde de le penser. Dieu peut toujours faire grâce au pécheur ; il n'est jamais permis de désespérer. Toutes ces propositions sont vraies ; mais elles n'em-

pêchent pas la vérité de celle-ci, que le pécheur qui aura refusé de chercher Dieu pendant sa vie, vraisemblablement le cherchera sans succès à la mort ; c'est l'Evangile : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini* ; que le pécheur qui aura négligé de répondre à Dieu quand il l'appelait à la pénitence, le trouvera sourd à sa voix quand il invoquera sa miséricorde, c'est Dieu lui-même dans les Proverbes : *Vocavi, et renuistis; tunc invocabunt me, et non exaudiam* ; qu'après que le pécheur se sera moqué de Dieu pendant tout le cours de sa vie, faisant aussi peu de cas de ses invitations que de ses menaces, Dieu à son tour se moquera de lui et lui insultera même, quand aux prises avec la mort il implorera sa clémence ; c'est toujours Dieu lui-même, dans le même endroit : *Despexistis omne consilium meum et increpationes meas neglexistis; ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo, cum vobis id quod timebatis adveniret*.

Ces paroles, mes frères, sont-elles précises, ou vous promettent-elles quelque exception ? Je ferai, dites-vous, je me repentirai, je confesserai mes péchés, je les réparerai par des aumônes, des messes et mille autres satisfactions. Je veux, mon cher auditeur, que vous puissiez nous répondre de ce que vous ferez à l'extérieur ; mais nous répondrez-vous de ce que Dieu fera ? Rentre-t-on en grâce avec lui indépendamment de lui ? Serez-vous seul l'arbitre de votre réconciliation ? Vous le prierez ; mais vous écouterait-il ? vous vous confesserez ; mais vous absoudra-t-il ? vous implorerez sa miséricorde ; mais sa miséricorde vous exaucera-t-elle ? Ah ! il vous menace aujourd'hui du contraire. Il ne nie pas que vous le cherchiez, mais il vous dit que vous ne le trouverez pas : *Mane consurgent et non invenient me*. Il avoue que vous crierez vers lui, mais il vous dit qu'il ne vous écouterait point : *Tunc invocabunt me, et non exaudiam*. Il confesse que vous ferez bien des efforts pour éviter les supplices qui vous menaceront de près, que vous lui promettrez des satisfactions et mille bonnes œuvres ; mais il vous dit qu'il se moquera de vous, qu'il se rira de toutes vos promesses, qu'il vous insultera encore au milieu de vos malheurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo, cum vobis id quod timebatis adveniret*.

Or, mes frères, sur quoi pensez-vous que sera fondée cette inflexible disposition de Dieu à l'égard du pécheur mourant ? Faut-il vous dire d'abord que ce sera sur les intérêts de sa justice ? Mais la chose ne paraît-elle pas d'elle-même ? Quoi ! vous plaindriez-vous encore que Dieu vous traitât comme vous l'aurez lui-même traité ? qu'il vous rendit mépris pour mépris, insultes pour insultes ? aurez-vous quelque chose à dire quand il punira par des refus obstinés l'opiniâtre résistance que vous faites aujourd'hui à sa grâce et à ses secrètes inspirations ? Il vous sollicite, il vous presse inutilement de vous convertir à lui ; sera-t-il trop rigoureux

quand vous n'obtiendrez pas qu'il se convertisse à vous ? Vous qui possédez si parfaitement les règles d'une justice exacte, qui vous faites honneur de votre intégrité à rendre à un chacun ce qui lui appartient, pesez, examinez et jugez après, si Dieu excédera en sévérité, quand il opposera à la dureté de votre cœur l'inflexibilité du sien, l'obstination de sa colère à l'obstination de votre impénitence, une haine implacable à des outrages persévérants.

Ah ! quand vous réprouvez, ô mon Dieu ! tant de malheureux peuples chez lesquels ne brilla jamais la lumière de votre Évangile ; quand au milieu de votre nation sainte vous sacrifiez à votre colère tant d'enfants infortunés, dont la mort prévient la régénération : c'est alors que n'osant interroger votre justice, j'en adore humblement l'impénétrable profondeur. Mais quand après avoir déployé toute votre miséricorde sur un pécheur, après l'avoir prévenu d'un million de grâces, après l'avoir appelé, invité, menacé par la bouche de vos ministres, vous vous vengez enfin de sa résistance en l'abandonnant ; quand à votre tour vous méprisez ses regrets tardifs, et le faites servir de victime à votre colère, ah ! ma raison alors ne s'étonne point de ce jugement. Si elle en redoute la rigueur, elle en sent toute l'équité ; elle s'étonnerait bien plus d'une conduite moins sévère.

Ce qui est, mes frères, réellement incompréhensible, c'est que persuadés, comme vous l'êtes, et que Dieu est juste, et que sa justice exige qu'une pénitence différée à la mort ne soit point acceptée, vous ne laissiez pas de la différer.

Dieu est juste, il est vrai, me répondez-vous, mais il est miséricordieux ; car voilà le retranchement ordinaire des pécheurs les plus opiniâtres ; et vos oracles ni vos menaces, ô mon Dieu ! ne les en tireront pas. Vous êtes miséricordieux, non pas, si on les en croit, de cette miséricorde qui contribue à votre gloire, mais de cette miséricorde qui favorise les iniquités : non pas de cette miséricorde qui consiste à convertir le pécheur, et à lui faire prévenir par une prompte et austère pénitence les supplices de l'autre vie, mais de cette miséricorde qui le dispense de la pénitence et du châtiement. Vous êtes miséricordieux ; dès lors il n'est point de grâces dont le pécheur ne puisse abuser, point de crimes qu'il ne puisse commettre, point d'habitudes qu'il ne puisse fortifier. Vous êtes miséricordieux, vous devez donc en sa faveur fermer les yeux à tous ses outrages, lui prêter encore et du temps et des forces pour vous offenser ; couronner ensuite tant de bontés par une rémission générale de tous ses crimes. Ah ! Seigneur, à quel prix mettriez-vous donc cette grâce finale, cette grâce importante, l'objet des vœux de tous vos élus, la fin de toutes leurs prières, la plus illustre récompense de leurs bonnes œuvres !

Nous nous étonnons, mes frères, à si juste titre de l'effroyable chute de tant d'illustres personnages, tant de l'Ancien que du Nou-

veau Testament, qui semblaient avoir quelque droit à la grâce finale. Salomon, le plus sage des rois et le favori du Seigneur, après un règne de près de quarante années, consacré tout entier à son culte et à la gloire de son nom, se pervertit dans sa vieillesse, et adore les divinités sacrilèges. Joas est choisi de Dieu pour rétablir l'honneur de son temple, il détruit les hauts lieux, renverse Baal et ses autels, et après mille autres témoignages de sa piété, il finit dans l'impiété. L'illustre Tertulien, intrépide défenseur de l'Eglise naissante, l'éclaire par ses lumières, l'édifie par ses exemples ; il tombe ensuite dans l'égarement, et ne se relève plus. Des anachorètes dans les déserts vieillissent sous le cilice et les chaînes de fer ; ils touchent à la fin d'une longue et austère carrière, ils sont tentés, ils succombent et ils meurent. Tous les saints de la terre au milieu des jeûnes et des macérations, pleins de bonnes œuvres, enrichis de vertus, chargés des gages de leur salut, tremblent encore pour la dernière grâce. S'ils espèrent fermement en la miséricorde, ils craignent qu'une sévère justice ne leur refuse ce qu'elle ne leur doit pas : ils redoublent leurs vœux, ils s'épuisent en larmes, et font de nouveaux efforts pour acheter ce rare privilège. Et vous, mon cher auditeur, au milieu de vos dérèglements, engagé dans mille habitudes criminelles, éloignant tous les jours par de nouveaux péchés la grâce de votre conversion, vous ne révoquez seulement pas en doute que vous ne vous convertissiez quand il en sera temps ; cette grâce est tellement en votre disposition, que vous ne soupçonnez pas même qu'à la mort elle puisse vous être refusée. Dieu n'aura garde de vous manquer après que vous lui aurez manqué toute votre vie : vous finirez comme les saints, après avoir vécu comme les réprouvés ; vous mourrez dans le baiser du Seigneur, après avoir volontairement persisté dans sa haine. Et vous ne rougissez pas, mon cher frère, de penser de Dieu si indignement. Ah ! bien loin que sa miséricorde l'engage à recevoir votre tardive pénitence, c'est par miséricorde qu'il doit vous retrancher cette trompeuse espérance : oui par miséricorde, sinon pour vous, au moins pour tant d'autres pécheurs qui se prévaudraient de la facilité à obtenir leur pardon à la mort, pour persévérer comme vous dans leur impénitence.

Jugez en effet de l'abus qu'ils feraient d'un exemple tel que le vôtre, s'ils étaient fondés à croire que Dieu aurait accepté votre pénitence différée à la mort, par l'abus que vous faites de l'exemple de ce seul coupable, à qui Jésus-Christ pardonna sur la croix. Exemple toutefois qui ne conclut rien ; puisque, selon le témoignage des Pères de l'Eglise, votre cause et celle de ce bon larron sont bien différentes. L'avait-on instruit des dangers d'une conversion différée ? Avait-il entendu dire à Jésus-Christ que qui remettrait sa pénitence à la mort mourrait dans l'impénitence ? Pécheur, pour ainsi dire, de bonne foi tout le cours de sa vie, il n'eut jamais la pensée de cesser de l'être. Et vous, pécheur

de malice, mille secrets remords vous reprochent vos iniquités. Privé du don de la foi, il ne l'étonna point dans le fond de son cœur ; et vous, favorisé de ce même don, vous le rendez inutile au dedans de vous-même. Ignorant Jésus-Christ, il ne remettait point à sa dernière heure à le reconnaître pour son Sauveur ; et vous qui le connaissez, vous le méprisez, vous l'outragez, vous le crucifiez aujourd'hui par vos crimes et vous renvoyez à votre dernier moment le repentir de vos insultes et l'ouvrage de votre conversion. Trouvez-vous là quelque apparence de conformité ? Ce bon larron ouvre les yeux à la lumière dès qu'elle brille, il répond à la grâce dès qu'elle l'appelle, il ne résiste point à ses premières impressions, il ne temporise point, et peut-être, dit saint Eucher, que s'il eût plus tôt connu Jésus-Christ, lui, qui entra le premier dans son royaume, ne serait pas entré le dernier au rang de ses disciples : *Fuisset forsitan inter apostolos non postremus in numero, qui prior factus est in regno*. Ainsi, continue ce Père, cet heureux coupable trouve grâce à la mort auprès de son Dieu, parce que la dernière heure de sa vie fut réellement la première de sa vocation : *Quia ad consequendam fidem non fuit extrema illa hora, sed prima*.

Voilà néanmoins, mon frère, quel est l'exemple dont vous vous prévaluez. Exemple non ressemblant, et qui par conséquent ne fait rien pour vous ; exemple unique et qui dès lors ne ferait encore rien, quand même il serait ressemblant. Quels funestes effets n'aurait donc point parmi les pécheurs un exemple tel que le vôtre, si de toutes les apparences de conversion que vous donnez peut-être à la mort, il s'ensuivrait que Dieu certainement vous aurait fait grâce ?

Mais encore de quoi vous plaignez-vous ? Ce que la miséricorde fera contre vous en faveur de tous les pécheurs, quand elle rejettera votre pénitence, ne l'a-t-elle pas fait en votre faveur, contre d'autres pécheurs dont elle n'a point accepté les tardives larmes. Vous trouvez étrange qu'elle vous sacrifie ainsi à leurs intérêts, combien n'en a-t-elle point sacrifié aux vôtres ? Pourquoi l'Écriture vous dit-elle si formellement d'un Esau que sa pénitence fut réprouvée, quoiqu'elle fut accompagnée de larmes ? Pourquoi vous représente-t-elle un Antiochus au lit de la mort, plus déchiré du remords de ses crimes que des vers répandus dans sa chair, promettant des satisfactions éclatantes, et demandant avec effort miséricorde à un Dieu dont il n'en devait point attendre ? Pourquoi enfin ce Dieu se montra-t-il si inexorable à l'égard de tant d'autres impénitents, si ce n'est par miséricorde pour vous, afin que leur malheur vous servît de leçon, et vous invitât à prévenir, par une prompte pénitence, une semblable condamnation ?

Mais quoi ! Dieu n'a-t-il pas promis dans ses Écritures qu'à quelques jours que l'impie se repentira véritablement de son impiété, son iniquité lui sera pardonnée ? Oui, mes frères, sa parole y est formelle dans le

prophète Ezéchiel : *Impietas impii non nocet ei in quacunque die conversus fuerit ab iniquitate sua*. Mais c'est que ce repentir véritable est moralement impossible à la mort, soit par un juste jugement de Dieu qui en refuse la grâce au pécheur en conséquence de ses retardements, soit par l'état de faiblesse auquel se trouve le pécheur mourant. Aussi, mes frères, vous ai-je dit que sa réprobation n'était pas moins fondée sur ses dispositions à l'égard de Dieu, que sur les dispositions de Dieu à son égard. Ceci demande un renouvellement d'attention.

Que la pénitence d'un pécheur mourant soit toujours suspecte, tous les Pères n'ont prêché autre chose. Comment, dit saint Augustin, celui qui n'est plus en état de faire aucune bonne œuvre pourrait-il se convertir réellement à Dieu ? La conversion d'un malade ne saurait être que bien infirme, et que je crains que la pénitence d'un mourant ne soit elle-même une pénitence morte : *Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est : pœnitentia quæ a moriente tantum petitur, timeo ne et ipsa morietur*. De là ce qu'ajoute le même Père, nous accordons la pénitence, c'est-à-dire les sacrements à la mort, parce qu'il ne convient pas de les refuser alors. Mais notre sentiment n'est point que la plupart de ceux qui les demandent méritent de les recevoir. De là cette autre parole du même saint docteur, si souvent répétée dans nos chaires : Je puis donner la pénitence, mais l'assurance, je ne la puis donner : *Pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum*.

Mais qu'est-il besoin d'autorités où l'évidence nous sert de preuves ? Voulez-vous juger sainement de la pénitence d'un moribond ? Que chacun de vous se suppose au lit de la mort. La réalité suivra peut-être de bien près la supposition. Tôt ou tard au moins il y faudra venir. Représentez-vous donc frappés de cette dernière maladie qui doit se terminer au tombeau, quelle est alors votre situation ? Une fièvre ardente, qui consume toutes les parties de votre corps ; des vapeurs qui par intervalles obscurcissent votre raison, des redoublements d'accès qui ne laissent à votre âme la liberté d'aucune fonction ; des douleurs cuisantes dans tous vos membres ; des oppressions, des langueurs, un épuisement général des forces, sont-ce là des dispositions favorables à la conversion ? Vous pourriez nous en dire quelque chose, vous qui avez survécu à tous ces accidents.

Ce n'est pas tout encore, et tandis que la mort travaille sur votre corps, des sollicitudes étrangères s'emparent de votre esprit. Toute une famille en détoute devant vos yeux, dont les larmes feintes ou sincères sollicitent les derniers gages de votre souvenir. Ce sont tout à la fois des restitutions embarrassantes à régler, des charges à assumer, des créanciers à satisfaire, une épouse à favoriser, des enfants à partager, des serviteurs à récompenser.

C'est au milieu de tous ces embarras qu'il est question de mettre ordre à votre conscience. Le ministre du Seigneur perce avec peine la foule des parents, des médecins, des gens d'affaire. Arrivé auprès de vous, il plaint tout haut la douloureuse situation où la maladie a réduit votre corps; mais tout bas, il plaint bien davantage le triste état d'une âme morte et ensevelie dans le péché, sur le point de comparaître devant son juge, pour rendre compte de toutes ses œuvres et entrer ensuite dans une éternité. Hélas ! quelle sera-t-elle ? Eh bien, mon frère, vous dit-il, songez-vous au moins à présent que vous êtes mortel, qu'à cette vie va succéder une éternité, que vous avez un Dieu à craindre, et une âme à sauver ? Parlez, réveillez-vous, ne songez-vous point à vous confesser ? Ah ! souvenir fatal ! ô moment que je redoutais, c'en est donc fait, et je touche à ma dernière heure ! Hé ! ne deviez-vous pas vous y attendre, que bientôt c'en serait fait, que votre vie, semblable à une fleur, passerait du soir au matin, que tous vos plaisirs s'enfuiraient comme l'ombre, que toutes ces richesses amassées avec tant de soin, conservées avec tant d'inquiétudes, accumulées pent-être avec tant d'injustices, s'évanouiraient de vos mains comme un songe à votre réveil ? que ce fantôme de fortune, de grandeur se dissiperait au moindre soufle, comme un léger nuage ? Oui, oui, mon frère, c'en est fait. Adieu tous ces objets de vanité, tous ces frivoles appuis de l'amour-propre, tous ces appas séduisants de la triple concupiscence. Adieu toutes les créatures, le monde entier va périr pour vous. Mais qu'il ce souvenir vous trouble ? Ah ! votre cœur se repose donc encore sur toutes ces mêmes vanités, il tient donc encore à toutes ces créatures ? Vous nous disiez autrefois que vous cesseriez de les aimer, dès que vous cesseriez d'en pouvoir jouir, que vous les verriez s'évanouir sans regret, que vous les haïriez même autant que vous les aviez aimées. Faites donc, laissez-les donc, mille raisons vous y engagent, leur inconstance, leur fragilité dont vous faites aujourd'hui une si triste expérience ; ce nombre infini de péchés qu'elles vous ont fait commettre, et dont il ne vous reste plus que la honte et les remords ; le jugement terrible, l'enfer auquel elles vous exposent pour l'abus que vous en avez fait. Eh bien ! il faut donc s'y résoudre : je renonce à ces créatures. Dites, dites plutôt que malgré vous elles vous échappent, que vous ne les laissez aller que parce que vous ne pouvez les retenir. Ce n'est pas votre volonté qui les abandonne, c'est la mort qui les arrache. Semblable au malheureux Saül, toute votre âme est encore au dedans de vous, vos charnelles inclinations règnent encore dans votre cœur, l'amour profane le remplit et le pénètre tout entier. Ce n'est qu'à regret, mon cher frère, que vous voyez toutes vos richesses s'enfuir, tous ces vains titres s'évanouir, tous ces fragiles supports de votre orgueil fondre et se perdre dans le néant. Ce n'est qu'à regret, ma chère sœur,

que vous sentez dépérir un corps que vous avez idolâtré ; s'effacer de votre visage tous les traits d'une frivole beauté qui occupait toutes vos pensées ; ce n'est qu'à regret que vous voyez se dissiper tous ces profanes adorateurs, que vous renoncez à leurs sacrilèges empressements, à leurs impudiques caresses. En un mot, ce n'est pas vous, c'est la mort qui les congédie.

Telle infailliblement sera pour lors, mes frères, votre situation : mais aujourd'hui vous n'avez pas toutes ces prévoyances, et vous vous flattez qu'une confession dernière suppléera de reste à tous ces défauts. Car qu'est-ce que se convertir à la mort selon la pensée des gens du monde ? se confesser et recevoir tous ses sacrements. Eh bien ! tenons-nous en donc à cette confession : et réellement il n'en faut qu'une bonne pour justifier le plus grand pécheur ; mais, mon frère, cette bonne confession, serez-vous alors en état de la faire ? Joignez à l'idée de la situation d'un malade mourant l'idée d'une vie toute criminelle. Dans cet état la déclaration de vos péchés sera-t-elle entière ? Votre contrition sera-t-elle suffisante ? Vos satisfactions seront-elles valables ?

Déclaration entière de vos péchés ; il ne s'agira pas seulement de ces crimes marqués qui se présenteront d'abord à votre souvenir, de ces péchés palpables qui combattent directement les lois communes et naturelles ; il s'agira de mille autres péchés relatifs à vos divers états, et auxquels vous n'aurez jamais fait aucune attention. Péchés dans votre jeunesse : elle a été consacrée tout entière aux plaisirs, à l'inutilité, à l'assouvissement de vos passions. Péchés dans un moyen âge ; la fortune y a été votre idole, le monde votre maître, ses maximes votre évangile. Péchés dans un âge avancé ; vous n'y aurez songé qu'à vous procurer un délicieux repos, qu'à vous rassasier des fruits malheureux de votre avarice ou de votre ambition. Péchés dans le gouvernement de votre famille ; vous y aurez violé tous les devoirs d'un époux, d'un père et d'un maître. Péchés dans l'usage de vos richesses ; la portion des pauvres aura été consumée en faste, en superfluités. Péchés dans l'administration de vos emplois ; il n'y aura sorte de prévarications que vous n'ayez commises. Péchés d'esprit, c'est ou un libertinage sur les principaux articles de votre religion, ou des doutes affectés, ou une ignorance inexcusable. Péchés de cœur ; il n'y a ni désirs corrompus, ni mouvements désordonnés auxquels le vôtre n'ait accordé son consentement. Que sais-je enfin ? péchés partout, et jusque dans vos actions les plus saintes en apparence. Vos bonnes œuvres n'auront été qu'ostentation, vos prières qu'hypocrisie, vos sacrements que sacrilèges. C'est cet océan d'iniquités qu'il s'agira d'approfondir, ce chaos infini de crimes qu'il sera question de développer. Or, mon frère, l'état où vous vous trouverez alors vous le permettra-t-il ?

Je suppose encore que vous en viendrez à

bout, votre contrition après sera-t-elle suffisante? Je me repens, nous direz-vous alors, de tous mes péchés. Mais comment? Comme un criminel qu'on mène à la roue se repent de ses assassinats. Ce ne sont pas vos péchés que vous haïssez, mon frère, mais les supplices qui les doivent punir. Vous craignez, dit saint Augustin, non de pécher, mais de brûler : *Ardere metuunt, pericare non metuunt*. L'amour de Dieu, dont, au moins à la mort, on n'a pas encore osé nier la nécessité dans le sacrement, l'amour de Dieu n'a aucune part à votre douleur. C'est de votre amour-propre qu'elle naît tout entière. Qui vous répondrait de l'impunité, l'annéantirait.

Combien moins encore vos satisfactions seront-elles valables? Elles ne seraient pas, il est vrai, absolument nécessaires à la rémission de vos crimes, si votre contrition d'ailleurs était bien sincère; mais comment compter, dit saint Augustin, sur la sincérité de votre contrition, dès que vous ne pouvez plus satisfaire? Nous alléguerez-vous des restitutions, vos aumônes, vos legs pieux? Hypocrites libéralités; vous donnez ce que vous ne pouvez emporter. Nous parlerez-vous des douleurs que vous souffrirez dans votre corps? Douleurs forcées, souffrances involontaires, toutes gâtées par vos impatiences. Nous ferez-vous valoir le sacrifice que vous ferez au Seigneur de votre vie? Sacrifice de désespoir, vous mourrez de regret de ne pouvoir plus vivre.

Quelle ressource vous restera-t-il donc, et comment éviter la condamnation? C'est sur quoi peut-être vous nous consulterez dans ces moments difficiles : mais que n'aurions-nous point à vous répondre alors, si nous n'appréhendions de vous désespérer? Il fallait nous en croire, mon frère, quand nous vous prêchions les dangers d'une conversion différée? Il fallait ne pas tourner en dérision nos menaces, ne les traiter pas de figures et de jeux d'imagination. Il fallait ne vous croire pas tellement l'arbitre des mouvements de votre cœur, que vous pussiez le changer en un moment, et haïr à la mort ce que vous auriez aimé toute votre vie. Il fallait vous persuader que l'ouvrage de la conversion est un ouvrage de longue haleine; que comme on ne guérit pas tout d'un coup des maladies du corps, il faut aussi bien du temps à l'âme pour guérir des siennes. Il fallait comprendre que la grâce n'opère que très-rarement des conversions subites, que cette grâce est encore plus rare à la mort qu'en tout autre temps; qu'entre les pécheurs à qui Dieu la refuse, c'est surtout ceux qui comme vous, ayant présumé d'elle, ont négligé de se convertir pendant la santé.

Mais nous nous garderons bien de vous tenir alors un pareil langage. De telles vérités vous accablent et vous jetteraient peut-être dans un désespoir plus criminel encore que votre présomption actuelle. Nous serons les premiers, au contraire, à exciter votre confiance. Nous vous dirons que la miséricorde n'est jamais fermée à un vrai pé-

nitent. Mais nous nous réserverons de penser qu'il n'y a guère à la mort de vrais pénitents. Nous vous dirons tout haut qu'il ne faut qu'un bon repentir pour effacer les plus grands péchés; mais nous dirons tout bas que la grâce d'un bon repentir n'est pas accordée à tous les pécheurs. Nous vous donnerons des absolutions, nous vous conférerons tous vos sacrements; mais les effets de ces sacrements, la vertu de ces absolutions, vous, grand Dieu, la conférerez-vous?

Ah! que vous vous trompez, mes chers frères, si vous jugez des dispositions d'un pécheur mourant par l'extérieur du spectacle. Rien de plus touchant, de plus consolant en apparence : mais rien de plus équivoque et de plus suspect aux yeux de la foi. Vous en voyez quelquefois au lit de la mort s'empresseur à demander leur réconciliation, recevoir nos exhortations d'une manière édifiante, gémir, pousser des soupirs, invoquer affectueusement le nom de leur Sauveur. Vous en voyez devenus prédicateurs, déplorer les vanités du monde, donner à leurs enfants de pathétiques instructions, les exhorter à n'imiter pas leurs mauvais exemples. On se récrie sur tous ces signes extérieurs d'une vraie conversion, les impénitents en augurent favorablement pour leur propre compte. Chacun donne au mourant des attestations de salut : c'est un saint, un prédestiné. Ah! plut à Dieu, mes frères, que vos conjectures fussent aussi efficaces qu'elles sont incertaines; pussent-elles sauver le mourant! Mais qui vous a dit que ces transports si édifiants sont plutôt des effets de la grâce que d'une terreur toute naturelle? Est-il étrange qu'un moribond, troublé de mille remords, qui ne voit que des crimes derrière lui, et devant lui qu'un juge sévère, laisse échapper des regrets amers, qu'il pousse des rugissements comme un Esaü, qu'il cherche partout des prophètes comme un Saül, qu'il se répande en vœux et en protestations comme un Antiochus? Qui vous a dit que tout cet extérieur de conversion n'est point la dernière ressource d'un malheureux qui cherche à s'étourdir lui-même, ou d'un hypocrite qui veut laisser après soi la réputation d'un vrai pénitent? Il ne serait pas permis de juger ainsi d'aucun en particulier : mais ce que nous savons en général, c'est que la conversion consiste, non en paroles et en démonstrations extérieures, mais dans le changement du cœur; que l'Eglise ne canonise ses enfants que sur la bonne vie, et non sur les apparences d'une bonne mort; que quiconque aura dit, Seigneur, Seigneur! n'entrera pas dans le royaume du ciel, mais ceux-là seulement qui auront fait la volonté du Père céleste.

Je dis plus, et plaise au Seigneur que les derniers sacrements que le mourant vient de recevoir ne soient pas de nouveaux sacrilèges; plaise au Seigneur, qu'au lieu d'achever son salut, ils ne consomment pas sa réprobation; mais que peuvent nos souhaits tardifs? Déjà ces sacrements opèrent dans

l'âme de cet agonisant, est-ce pour sa justification? est-ce pour sa condamnation? La voilà cette âme abîmée dans sa léthargie, dont toutes les facultés sont comme enchaînées, incapable de former aucune pensée raisonnable, tant s'en faut qu'elle puisse en former de saintes; hors d'état de réfléchir sur elle-même, et moins encore de mériter. Que faire maintenant pour elle? nous prosterner à vos pieds, Seigneur, la recommander à votre miséricorde; vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez fait en sa faveur, de l'esclavage du démon dont vous l'avez tirée, du sang que vous avez versé pour elle, des grâces sans nombre dont vous l'avez comblée? Mais n'irritons-nous point votre miséricorde en racontant ses bienfaits méprisés? Vous, chœurs des anges, vous apôtres, vous martyrs, vous confesseurs, vous vierges, vous tous habitants du séjour céleste, intéressez-vous au salut de cette pauvre âme, hâtez-vous, le temps presse de la protéger. Mais c'en est fait, elle passe, elle est passée, la voilà jugée.

Grand Dieu, qu'est-elle devenue! Vos miséricordes sont infinies, Seigneur, vous faites grâce à qui il vous plaît. Telles âmes qui nous paraissent les plus indignes de vos bontés sont quelquefois ces âmes choisies en faveur desquelles vous vous plaisez le plus à les signaler. C'est un mystère qui nous est voilé, et nous n'entreprenons pas de le pénétrer. Mais d'une autre part vos oracles sont infailibles. Vous avez déclaré que qui différerait à la mort de vous chercher, ne vous trouverait pas et mourrait dans son péché. Où en est donc cette âme qui vient de comparaître devant votre tribunal, si par une miséricorde incompréhensible vous ne l'avez exceptée de la loi commune?

Espérons néanmoins pour elle; ministres de Jésus-Christ, offrez des sacrifices pour le soulagement de ses peines, la charité vous le commande. Mais vous, pécheurs impénitents, n'espérez rien pour vous, tant que vous persévererez dans la volonté de différer votre pénitence; vous avez entendu Jésus-Christ; sa parole est précise, il ne promet aucune exception. Il faut, ou douter de la vérité de ses divins oracles, ou vous résoudre à votre perte, ou commencer sans délai l'ouvrage de votre conversion. Pourriez-vous balancer encore à prendre ce dernier parti? Hélas! tout le danger consiste à balancer, et l'on ne périt que pour tarder trop à se déterminer. Mais heureux ceux qui, touchés de ce qu'ils viennent d'entendre, vont mettre la main à l'œuvre. Ce n'est plus à eux que s'adresse la menace que fait Jésus-Christ dans notre évangile; et bien loin qu'ils aient lieu de craindre de mourir dans leur péché, ils auront tout lieu d'espérer qu'ils mourront dans le saint baiser du Seigneur. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la charité.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes (Matth., XXIII, 5).

Ce n'était pas seulement, mes frères, parmi les Juifs qu'on pouvait distinguer deux sortes de sectes, l'une des publicains, et l'autre des pharisiens : la première, qui se dispensait de l'observance de la loi, et la seconde qui ne l'observait que par ostentation. On les trouve encore, ces deux sectes, parmi les chrétiens, et elles se sont même si fort répandues, qu'elles ne laissent presque plus de place à une troisième, je veux dire à ces véritables justes qui pratiquent les bonnes œuvres, et qui les pratiquent par des vues saintes et avec des intentions droites. J'appelle les publicains du christianisme ceux qui omettent les exercices extérieurs de piété dont le vrai juste ne se dispense point. Et je mets au nombre de nos pharisiens ceux dont Jésus-Christ nous parle dans l'évangile de ce jour, qui, fidèles extérieurement à ces exercices, ne les observent que pour être vus des hommes : *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus*. Le malheur des uns et des autres consiste dans la privation de cette vertu qui seule fait les justes et les saints, je veux dire dans la privation de la charité. C'est par le défaut de cette vertu essentielle que les premiers omettent les bonnes œuvres, et que les seconds les pratiquent inutilement ; cependant telle est leur illusion, qu'ils marchent avec une égale sécurité, fondés sur deux principes également faux : le premier est que c'est assez pour avoir la charité que de s'abstenir des crimes sensibles, sans être obligé de pratiquer les bonnes œuvres : première erreur ; le second est que quelques bonnes œuvres pratiquées sont une marque infailible qu'on a la charité : seconde erreur. Je vais détruire l'une et l'autre dans les deux parties de ce discours en vous faisant voir dans la première que la charité étant essentiellement agissante, elle ne peut subsister sans les bonnes œuvres, et en vous montrant dans la seconde que les bonnes œuvres pouvant naître de l'amour-propre ne sont que des marques équivoques de la charité. La charité produit nécessairement les bonnes œuvres, matière de crainte pour ceux qui, suivant toutes les maximes du monde, se contentent de s'abstenir des crimes sensibles : vous le verrez dans mon premier point. Les bonnes œuvres ne naissent pas nécessairement de la charité, sujet d'appréhender pour ceux qui, se reposant sur quelques actions extérieures de piété, ne rectifient pas l'intention qui les produit ; vous le verrez dans mon second point. En un mot, mes frères, la charité est toujours accompagnée des bonnes œuvres, les bonnes œuvres ne sont pas toujours accompagnées de

la charité. C'est toute la matière de ce discours. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie

PREMIER POINT.

Si je n'avais, mes frères, qu'à vous convaincre de la nécessité des bonnes œuvres, indépendamment du rapport qu'elles ont avec la charité qui les produit, je me contenterais de rappeler dans votre souvenir ce grand précepte qui les renferme tous, cet abrégé de toute la loi : *Declina a malo et fac bonum* : évitez le mal, c'est par où il faut commencer ; mais n'en demeurez pas là , pratiquez le bien et exercez-vous aux bonnes œuvres : *et fac bonum*. J'ajouterais, s'il le fallait, à cette autorité du prophète David celle du prophète Isaïe ; il ne se contente pas d'ordonner de la part de Dieu à son peuple de cesser de faire le mal : *Quiescite agere perverse* ; mais il lui enjoint de faire le bien : *discite benefacere* ; il lui prescrit même les bonnes œuvres qu'il doit pratiquer : purifiez-vous, lui dit-il, soit par les sacrifices, soit par la pénitence ; exercez la justice à l'égard de tous, consolez les affligés, secourez le pupille, prenez en main la cause de la veuve : *Lavamini, mundi estote. . . quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam*. Et si ce n'était point encore assez de l'autorité de ces deux grands prophètes, j'y joindrais celle de l'apôtre saint Jacques, qui établit si expressément dans son Euvre la nécessité des œuvres par les exemples d'Abraham et de Rahab, et qui de l'obéissance et du sacrifice de l'un, de l'hospitalité et des soins officieux de l'autre, conclut que ce n'est pas par une foi stérile ou par la seule exemption des crimes, mais par les bonnes œuvres que l'homme est justifié : *Videtur quoniam ex operibus justificatur homo*.

Mais pour montrer encore par des preuves plus directes comment la charité ne saurait être où ne sont pas les bonnes œuvres, il faut supposer cette vertu si essentiellement agissante, qu'elle cesserait d'être dès lors qu'elle cesserait d'agir. La foi peut être morte, parce qu'on peut croire sans agir d'une manière conforme à sa créance : telle est la foi des démons et des réprouvés ; l'espérance peut être morte, parce qu'on peut espérer l'éternelle félicité, sans prendre les voies nécessaires pour y arriver : telle est l'espérance des lâches ou des présomptueux. Mais où la charité n'est pas vivante, la charité n'est pas, étant elle-même l'âme et la vie des autres vertus ; de sorte qu'on peut lui appliquer ce que Jésus-Christ dit du sel dans l'Evangile : *Quod si sal evanuerit, in quo salietur* ? Si le sel lui-même était insipide, comment lui rendrait-on sa pointe et sa saveur ? Si la charité elle-même était morte, comment lui rendrait-on la vie, puisque c'est elle qui la donne à tout le reste ?

Comment cela, mes frères ? c'est que la charité consiste toute dans l'amour. Or, dit excellemment saint Augustin, cherchez tant

qu'il vous plaira un amour oisif, un amour qui n'agisse point, et vous n'en trouverez pas : *Da mihi amorem vacantem in anima, et non invenies* ; c'est une passion toujours vive, toujours ardente, qui ne demande qu'à se signaler par des épreuves éclatantes. Ainsi quand une âme est une fois éprise de l'amour divin, ah ! ce n'est plus que zèle, qu'ardeur et que flamme ; ses mouvements secrets sont trop vifs pour ne pas se déclarer et se produire ; ses actions extérieures deviennent les interprètes de ses sentiments intérieurs. Il est vrai qu'elle agit diversement selon les diverses impressions que fait en elle l'objet qu'elle aime ; mais enfin elle agit toujours.

Tantôt charmée des perfections infinies de son Dieu et attirée par leur éclat, elle voudrait s'approcher de cet unique objet de sa félicité et de son amour ; mais attachée malgré elle à la terre, elle se répand en vœux et en prières : elle presse, elle sollicite son Dieu d'avoir pitié d'elle. C'est ainsi que la charité fait prier. Tantôt persuadée qu'elle ne peut plaire au Dieu de miséricorde qu'en faisant elle-même miséricorde ; pleine d'ailleurs de reconnaissance pour ses bienfaits, elle veut lui rendre grâces pour grâces en la personne de ses frères malheureux, elle ouvre aux pauvres ses mains libérales, aux affligés ses entrailles compatissantes, elle adoucit l'amertume des uns, elle soulage l'indigence des autres. C'est ainsi que la charité fait exercer les œuvres de miséricorde. Quelquefois elle regarde son Dieu comme un père justement irrité ; parce qu'elle s'intéresse tout entière à sa gloire, elle veut que sa justice soit satisfaite, que sa sainteté soit vengée ; elle se noie dans la douleur, elle verse des larmes amères, elle châtie son corps rebelle par des jeûnes austères : ainsi la charité fait pratiquer les œuvres de pénitence. Remontons, mes frères, à la première cause de tous ces effets divers, c'est, encore un coup, que la charité n'est qu'amour, et que l'amour dans une âme ne saurait être sans action. *Da mihi amorem vacantem in anima, et non invenies*.

Or combien cette idée que vous devez vous former de la charité est-elle éloignée de celle que s'en forment ordinairement les gens du monde qui, sous prétexte d'une prétendue exemption de crimes, vides d'ailleurs de bonnes œuvres, se flattent d'être animés de cette vertu ! Je n'ai rien, dit-on, à me reprocher ; je ne suis pas, il est vrai, de cette grande piété dont quelques-uns font profession ; mais je ne suis pas aussi du nombre de ces libertins qui se jettent de la religion et de ses mystères. Je n'emploie pas mon temps, il est vrai, à de fréquentes prières ; mais aussi je ne le donne qu'à des plaisirs honnêtes ou à mes affaires. Je ne fais pas, à la vérité, de grandes aumônes ; mais en revanche je ne suis point avare, et je sais me faire des amis de mon bien. Si le jeûne n'est pas mon exercice ordinaire, la débauche n'est pas mon vice. Je laisse à de plus saints que moi le

soin de visiter les prisons et les hôpitaux, de faire des retraites, de secourir la veuve et l'orphelin, de contribuer de leur crédit et de leur bien à les délivrer de l'oppression ; mais aussi je puis me rendre ce témoignage que je ne les ai jamais opprimés moi-même, incapable de commettre aucune injustice, d'attaquer les biens ou la réputation de personne ; là-dessus ma conscience est en repos, et je crois avoir la charité.

Erreur grossière et présomptueuse, mon cher auditeur ; erreur qui ne fait qu'un fantôme et qu'une chimère de la plus grande de toutes les vertus. Comment se peut-il faire qu'opposé à tout ce qu'elle inspire, vous vous flattiez d'en être animé ? Dit-on dans le monde qu'un homme est libéral, s'il n'ouvre ses mains à personne ? qu'il a de la douceur, s'il ne prononce que des paroles dures ? qu'il est patient et débonnaire, s'il est sujet à l'emportement et à la colère ? Pourquoi donc et par quelle injustice vous attribuez-vous la vertu qui fait prier, si vous vquez si rarement à la prière ? la vertu qui inspire la miséricorde, si jamais vous ne faites des œuvres de miséricorde ? la vertu qui porte à la pénitence, si vous êtes si ennemis de la pénitence ? la vertu enfin qui renferme toutes les vertus, si vous n'en pratiquez aucune ?

Ah ! c'eût été aux premiers chrétiens à se l'attribuer, cette vertu ; à eux, dis-je, qui la faisaient éclater par toutes sortes de bonnes œuvres, dont tous les moments étaient partagés entre Dieu et le prochain. Les églises, les prisons et les hôpitaux étaient leur séjour le plus ordinaire ; ils ne cessaient de prier que pour vaquer aux œuvres de miséricorde, comme ils n'interrompaient les œuvres de miséricorde que pour prier ; s'ils avaient soin de leurs revenus, ce n'était qu'afin de pourvoir plus abondamment aux nécessités des pauvres ; s'ils travaillaient de leurs mains, ce n'était que pour fournir à la nourriture de ceux que les maladies ou la prison mettaient hors d'état de travailler pour eux-mêmes. Les malades trouvaient en eux des hommes zélés pour leur guérison et tout occupés à la procurer ; les affligés venaient se consoler entre leurs bras. Les limites mêmes de leurs provinces étaient trop étroites pour l'étendue de leur charité, ils envoyaient leurs aumônes au-delà des mers ; les saints de la Macédoine assistaient les saints de Jérusalem ; et saint Paul est obligé de rendre témoignage aux premiers que, malgré les tribulations qu'ils avaient essuyées, malgré l'extrême pauvreté où leurs persécuteurs les avaient réduits, ils lui avaient demandé comme une grâce, quoi, mes frères ? l'honneur de secourir de leurs aumônes les Eglises les plus reculées.

Tels sont les fruits que produisait la charité dans ces siècles heureux de l'Eglise naissante. Mais, hélas ! que les temps sont changés ! Après tant de bonnes œuvres, les chrétiens d'autrefois craignaient de n'en avoir pas fait assez ; et sans en pratiquer aucune, vous pensez presque en avoir trop

fait. Si on vous exhorte, par exemple, à vous mettre en état d'approcher plus souvent du tribunal de la pénitence et de la sainte table, vous avez toujours une excuse prête, vous répondez comme ces conviés de l'Evangile : *J'ai acheté une maison aux champs, et il faut nécessairement que je l'aille voir ; j'ai acheté cinq couples de bœufs, et je m'en vais les éprouver ; j'ai épousé une femme, et ainsi je n'y puis aller.* Si l'on vous invite à vous rendre assidus aux exercices de la paroisse et surtout à cette messe qui s'y célèbre solennellement tous les dimanches, et où l'on vous explique toujours quelque article de la loi de Dieu, vous mettez cette bonne œuvre au rang des œuvres de surérogation. On a beau vous dire qu'elle est d'une obligation étroite, obligation aussi ancienne que l'Eglise, obligation fondée sur le droit naturel et ecclésiastique, qui veut que les brebis ne s'écartent point de la bergerie, qu'elles entendent la voix de leur pasteur, et qu'elles lui répondent dès qu'il les appelle ; on a beau vous dire que manquer à ce devoir c'est rompre le lien de l'unité, c'est faire un schisme dans l'Eglise, c'est méconnaître son autorité, c'est lui refuser le pouvoir de nous choisir des pasteurs ; on a beau vous dire qu'un nombre infini de conciles ordonnent sous peine d'excommunication de se rendre à la paroisse au moins pour y entendre la messe tout entière : *Saltem diebus dominicis audiat missam integram in sua parochiali ecclesia ; et quicumque contra fecerit tertio admonitus, excommunicationis sententia percellatur* (Concil. Ravenn.) ; on a beau vous dire que le concile de Trente vous ordonne non-seulement d'assister à la paroisse, mais encore d'y mener vos enfants, et qu'il invite les évêques à user des censures de l'Eglise à l'égard de ceux qui refuseraient d'obéir, quelques privilèges, exemptions, coutumes qu'ils pussent alléguer : *Censuris ecclesiasticis aliisque pœnis fidelem populum compellant, non obstantibus privilegii, exemptionibus, appellationibus ac consuetudinibus quibuscunque* : tous ces commandements, toutes ces menaces ne font sur vous aucune impression. Il en est de cette bonne œuvre comme de toutes les autres qui vous sont ordonnées. Vous laissez au peuple et aux âmes vulgaires à les pratiquer, et vous vous flattez ridiculement que vos emplois, votre noblesse, votre esprit sont autant de titres qui vous en dispensent. Qu'est-ce donc aujourd'hui que notre religion, et par où la distinguer des autres ? Car enfin les chrétiens de nos jours sont chrétiens de telle sorte qu'ils feraient les mêmes choses s'ils ne l'étaient pas. Toute leur vie est employée à l'établissement de leur fortune, à se procurer des richesses, à exercer des emplois qu'ils exerceraient tout de même hors du christianisme. L'artisan travaille de son métier, le marchand négocie, l'avocat défend ses parties, le juge absout ou condamne, le courtisan est assidu auprès du prince : voilà ce que font nos chrétiens. Les païens sans

le secours de la charité en ont fait autant ; mais pour ces œuvres qui en sont les fruits nécessaires, ces œuvres qui distinguent le chrétien de l'infidèle, on ne se croit pas même obligé de les pratiquer. Ce n'est plus que langueur, qu'inutilité, qu'œuvres mortes : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt*. Toute la vie se consume en occupations frivoles et souvent criminelles. On n'a jamais de loisir pour vaquer aux bonnes œuvres ; on croirait même s'avilir, se dégrader en pratiquant le bien : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*.

Cependant vous nous dites, mon cher auditeur, que vous avez la charité et que vous sentez en vous-même des étincelles de l'amour divin. Ah ! si l'exemple de ces premiers chrétiens dont je vous ai proposé le modèle ne suffit pas pour vous confondre, allez apprendre à vous désabuser auprès de ces adultères adorateurs des créatures : *Transite ad insulas Cethim et videte*, disait autrefois un prophète ; allez, peuple d'Israël, descendez chez ces nations qui adorent de fausses divinités, *et considerate vehementer*. Examinez de près tout ce qu'elles font pour elles, combien de vœux, combien d'encens, combien de sacrifices, pendant que vous me négligez et que vous ne faites rien pour moi : *In Cedar mittite, et videte si factum est hujuscemodi*. Ah ! voyez si cet esclave infortuné se contente de ne point outrager l'objet de son fol amour. Quelles assiduités au contraire, combien d'avances et de démarches aux dépens de ses biens, de sa liberté, de sa réputation et de son âme ! Et pour qui encore ? Pour une indigne créature qui ne lui prépare peut-être que de l'ingratitude et des mépris : pendant que votre Dieu, tout grand, tout libéral qu'il est, se plaint que vous ne faites pour lui aucune démarche. Non, non, vous ne l'aimez pas ; l'amour divin, non plus que le profane, ne demeure point oisif ; il vous échapperait malgré vous des actions qui le déclareraient, et vos bonnes œuvres manifesteraient votre charité.

Mais enfin, direz-vous peut-être, n'y a-t-il donc qu'un degré d'amour et de charité ? que les parfaits en donnent à Dieu des témoignages par leurs bonnes œuvres ; moi qui ne suis point appelé à ce degré de perfection, je m'en tiens à l'exemption des crimes qu'il me défend, et c'est jusque-là que j'aime Dieu. C'est jusque-là que vous l'aimez ! Ah ! chrétiens, oseriez-vous le dire à lui-même ? Oui, mon Dieu, je vous aime, le commandement que vous m'en faites est trop juste : mais je vous aime à ces conditions que, me contentant de ne point faire de démarches contre vous, je ne veux point en faire pour vous. Je ne me rangerai point du côté de vos ennemis, mais je ne veux point être au nombre de vos serviteurs : j'éviterai de vous outrager, mais je ne ferai rien pour vous plaire. Ah ! comment pensez-vous que Dieu écoutât un tel langage ? Vous-mêmes, mes frères, comment recevriez-vous une si étrange protestation d'amitié ? Cependant si ce n'est pas ainsi que vous parlez,

c'est ainsi que vous agissez. Vous vous faites un mérite auprès de Dieu des crimes que vous ne commettez pas, et vous voulez qu'il récompense en vous une charité chimérique, dépourvue de bonnes œuvres ; charité monstrueuse avec laquelle vous avez trouvé le moyen d'allier un amour désordonné de vous-mêmes, une recherche empressée de tous les plaisirs, une ambition démesurée, une jalousie secrète, un dégoût affreux pour la piété. Que sais-je ? tout ce que la concupiscence a de plus incompatible avec la charité.

Revenez, mes frères, revenez d'une erreur si funeste et songez que de quelque innocence que vous vous flattiez, la parole de Jésus-Christ sera toujours vraie : c'est par les fruits qu'on connaît l'arbre, c'est par vos œuvres qu'on connaît votre charité : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos*. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Jésus-Christ ne dit pas : Tout arbre qui porte de mauvais fruits, mais tout arbre qui n'en porte pas de bons : tous sans exception, il n'y a ni sexe ni âge, ni qualité qui dispense des bonnes œuvres : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum*. Il ne dit pas qu'on se contentera de le regarder comme un arbre inutile et qu'on le laissera sans honneur. Mais il sera coupé : *excidetur*. Ce n'est pas tout encore, il sera jeté au feu : *in ignem mittetur*.

Prenez garde, chrétiens, il y va de vos plus chers intérêts. Le temps presse même plus que vous ne pensez. Où en êtes-vous si Jésus-Christ vient à passer, et qu'il vous trouve sans fruits ? Prenez donc garde à cette terrible malédiction qui fit sécher autrefois le figuier jusqu'à sa racine : Que jamais les branches ne portent de fruits : *Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum*. C'est la charité, mes frères, qui produit ces bons fruits, c'est-à-dire les bonnes œuvres, et qui les produit si nécessairement, que qui ne pratique point les bonnes œuvres n'a point la charité. Mais ce qui est plus étrange et ce qui doit le plus exciter notre crainte, c'est que de là on ne puisse conclure que tout homme qui pratique les bonnes œuvres ait la charité. Je vais vous le faire voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Compter sur ses bonnes œuvres comme sur une marque infailible qu'on a la charité, c'est une erreur d'autant plus dangereuse, qu'il est difficile de s'en garantir. On comprendra plus aisément qu'il n'y a point de charité sans les œuvres, que non pas qu'il y a des œuvres sans charité. Il est si facile de s'y tromper, qu'il n'y a presque personne qui ne donne dans cette erreur. L'homme accoutumé à ne juger des choses que par l'extérieur, et intéressé à se justifier soi-même, canonise toutes ses actions dès qu'elles ont quelque apparence de bonté, et il n'a garde d'emprunter, pour les examiner de plus près, des lumières qui lui seraient odieuses.

Cependant il n'y a rien de plus vrai que la plupart des bonnes œuvres n'en ont que l'apparence, que la cupidité en est plus souvent le principe que la charité, et qu'elles sont mêlées de tant d'imperfections, qu'à les traiter à la rigueur, elles sont plus dignes de châtiment que de récompense. L'Ecriture sainte est pleine de ces exemples qui étonnent ceux qui les lisent avec réflexion. Caïn offre à Dieu des fruits que la terre ne lui rend qu'avec peine, et Dieu ne regarde ni Caïn, ni ses présents. Les Israélites dans le désert, animés d'un saint zèle, attaquent des peuples que Dieu leur avait commandé de détruire, et Dieu les abandonne à leurs ennemis : ils fuient honteusement devant les Chananéens et les Amalécites. Saül avant de marcher contre les Philistins offre à Dieu un sacrifice pour se le rendre propice, et Dieu dès lors le réprouve et nomme un autre roi sur Israël. Ananie et Saphire apportent aux pieds des apôtres une partie du prix d'un fonds de terre qu'ils ont vendu pour contribuer aux aumônes publiques, et tous deux sont frappés de mort, parce qu'ils accompagnent leur libéralité d'une dissimulation qu'on excuserait si Dieu ne l'avait punie si sévèrement. Le Pharisien prie Dieu dans le temple, il semble le remercier sincèrement de l'avoir préservé de plusieurs crimes et des vertus qu'il lui faisait pratiquer : non-seulement il n'est ni voleur, ni injuste, ni adultère; mais il jeûne régulièrement deux fois la semaine et paye exactement la dîme de tous ses biens. Cependant Dieu condamne sa prière et rejette toutes ses œuvres. Ces exemples sont étonnants, mes frères, mais ce n'est encore rien. Il est des actions de vertu bien plus héroïques qui ne naissent point de la charité, et desquelles Dieu ne tient aucun compte; saint Paul nous enseigne qu'on peut faire des prodiges éclatants, donner tout son bien aux pauvres, endurer volontiers la mort la plus cruelle, et cependant n'avoir pas la charité.

S'il en est ainsi, mes frères, à l'égard des œuvres les plus éclatantes de piété, quel jugement devons-nous porter de la plupart des nôtres, qui, sans avoir cet avantage, ont peut-être le malheureux caractère qui fait que Dieu les réprouve? Examinons quel est ce caractère, afin de le corriger plus facilement.

Deux causes peuvent rendre nos œuvres extérieures de piété nulles et sans mérite devant Dieu : premièrement nos dispositions sont criminelles, secondement nos motifs ne sont pas purs. Les dispositions criminelles ont un effet général, et corrompent en gros toutes les bonnes œuvres; les motifs qui ne sont pas purs ont un effet particulier et les corrompent dans le détail. Or c'est ici, mes chers auditeurs, que je vous demande un renouvellement d'attention.

D'abord j'appelle disposition criminelle l'état d'une âme qui entretient l'habitude et l'affection à certains péchés, qui la privent de la justice; et je dis qu'en cet état toutes ces œuvres extérieures de piété sont nulles

et sans mérite pour le ciel. Telles étaient les dispositions des pharisiens enflés d'orgueil, dominés par l'avarice, rongés par l'envie, agités de mille désirs criminels. Ils faisaient consister toute la justice dans la pratique extérieure des bonnes œuvres. Scrupuleux observateurs de certains articles de la loi de Dieu, ils ne s'en tenaient pas au précepte, que dis-je? ils allaient même au delà du conseil, et s'assujétissaient aux cérémonies les plus gênantes : ils payaient la dîme des moindres herbes de leur jardin, ils faisaient de longues prières, ils donnaient de grandes aumônes, ils jeûnaient souvent et austèrement. Quoi de plus saint en apparence? cependant quel est le mérite et le prix de toutes leurs œuvres? *Væ vobis phariseis*. Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui sous un extérieur saint et pieux, cachez un cœur tout corrompu, semblables à ces sépulcres qui, magnifiques au dehors, ne sont pleins au dedans que de pourriture et d'horreur.

Telles étaient, dis-je, les dispositions des pharisiens, et telles sont aussi celles de la plupart des chrétiens. Zélés quelquefois jusqu'au scrupule pour certaines pratiques extérieures de dévotion, ils pèchent contre le fond et l'essentiel de la loi. On donne quelques actions à Dieu, pourvu qu'il soit permis de dévouer son cœur au monde. On se fait de ses bonnes œuvres une ressource contre des remords importuns sur certains péchés secrets et favoris qu'on ne travaille point à corriger; quelques jeûnes, quelques aumônes ne coûtent pas, pourvu qu'on conserve le droit de continuer certaines pratiques criminelles, auxquelles on s'est malheureusement livré. On espère par de vaines démarches engager Dieu à fermer les yeux sur des désordres réels; et comme s'il pouvait être gagné par des présents, on essaie d'acheter de lui le droit de l'offenser impunément.

Peuple insensé, disait Dieu par un de ses prophètes, vous vous étonnez que je n'aie nul égard à vos austérités et à vos jeûnes, lorsque vous nourrissez en secret des désirs sacrilèges, et que les jours mêmes que vous jeûnez, votre volonté corrompt enfante de nouveaux crimes : *Ecce in die jejuniî vestri invenitur voluntas vestra*. Vous croyez m'éblouir par ces œuvres apparentes, et vous ne les pratiquez que pour m'empêcher de voir vos injustices, vos vexations et vos violences : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impie*. Ah! ce ne sont pas ces signes trompeurs qui me gagneront. Rompez, rompez tous ces commerces criminels, renoncez à vos injustices, cessez d'opprimer le pauvre par vos usures et vos vexations : *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi, dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes*.

C'est à vous, mes frères, que j'adresse aujourd'hui ces mêmes paroles; vous venez peut-être de réconcilier deux ennemis, pendant que vous conservez une haine secrète contre les vôtres. Vous venez peut-être de

rétablir la paix et l'union dans une famille, pendant que la division et le désordre règnent dans la vôtre. Vous venez peut être d'engager un homme à restituer un bien qu'il possédait injustement, pendant que vous retenez celui que vous, ou vos pères, avez fait entrer dans votre famille par des voies aussi peu légitimes et avec d'aussi mauvaises dispositions. Pensez-vous que Dieu vous tiendra compte de ces bonnes œuvres ? *Dissolve colligationes impietatis.*

Peut-être, mon cher auditeur, êtes-vous depuis longtemps engagé dans une folle passion ; les choses même sont si avancées, qu'il n'y a plus de jour à votre changement. Soit que vous aimiez le dangereux état où vous vous trouvez, soit que, ne l'aimant pas, vous sentiez qu'il vous faudrait faire trop de violence pour en sortir, vous n'osez tenter l'entreprise ; et sans faire de votre côté aucune démarche, vous vous en remettez, ou à la force de la grâce, ou à la faiblesse d'un âge plus avancé, auquel vous espérez que votre passion s'éteindra d'elle-même. Cependant il vous reste encore quelque crainte des jugements de Dieu, vous voulez lui accorder quelque chose, partager le différent et vous accommoder avec lui. Vous pratiquez quelques exercices de piété, vous paraissez dans plusieurs bonnes œuvres ; mais ce n'est pas là tout ce que Dieu demande ; c'est votre passion qu'il faut vaincre, c'est cette attache criminelle qu'il faut rompre, ce sont ces chaînes d'iniquité dont vous êtes lié qu'il faut briser : *Dissolve colligationes impietatis ; nonne hoc est magis jejunium quod elegi ?*

Voilà donc, mes frères, nullité dans les bonnes œuvres du côté des dispositions criminelles, et par conséquent exclusion de la charité. Mais en second lieu les motifs qui ne sont pas purs ne les rendent pas moins vaines, et s'ils n'excluent pas toujours la charité, du moins ils ne la supposent pas. Car remarquez, je vous prie, c'est un principe de saint Augustin, que chaque action emprunte son caractère du motif qui la produit, de manière que si le motif est saint, l'action, tout humaine qu'elle nous paraisse, ne laisse pas d'être toute sainte. Comme au contraire si le motif est humain, quelque sainte que soit l'action en apparence, elle ne laisse pas d'être réellement tout humaine. C'était sur ce principe que Jésus-Christ réprouvait encore toutes les œuvres des pharisiens, et qu'il ne promettait d'autres récompenses à leurs longues prières, à leurs aumônes et à leurs jeûnes, que celle que leur vanité leur faisait rechercher : *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.* Or, mes frères, trouvez-vous à cet égard beaucoup de différence entre vous et eux ? Peut-être qu'à examiner de près les motifs de toutes vos œuvres, ne les trouverons-nous pas moins corrompues que les leurs. Vous vazez, il est vrai, de temps en temps à la prière, vous approchez des sacrements, vous feriez scrupule de ne point entendre la messe, je ne dis pas les fêtes et dimanches, mais les jours même qu'elle n'est point or-

donnée. Ces actions sont louables, je l'avoue, mais c'est à tort que vous fondez là-dessus votre justice, et que vous vous donnez en les pratiquant des attestations d'une parfaite charité. Cependant quel est le principe qui vous fait agir ? Nés dans le sein d'une religion où ces sortes de pratiques sont en usage, issus d'une famille où chacun est exact à les observer, accoutumés de longue main à tous ces exercices, vous suivez le pli qu'on vous a donné. C'est une espèce d'occupation que la coutume vous a rendue facile. C'est chez vous une habitude de commencer votre journée par quelques prières, comme d'en donner tout le reste à vos affaires ou à vos plaisirs. Vous n'êtes pas moins exacts à paraître certains jours dans les églises, qu'à fréquenter toute la semaine les plus dangereuses compagnies. C'est pour suivre un même usage que vous approchez des sacrements à certaines solennités, et que vous en consacrez d'autres aux plaisirs du siècle. La coutume enfin est la seule vue qui vous porte à pratiquer certaines bonnes œuvres. Or, mes frères, je vous le demande, reconnaissez-vous la charité dans un tel motif ?

Ajoutons-y des raisons de bienséance, qui vous engagent quelquefois aux pratiques extérieures de la piété chrétienne ; vous scandaliseriez, en les omettant, la dévotion de ceux parmi lesquels vous vivez et avec qui vous avez le plus de commerce. Peut-être si vous cessiez de passer pour pieux, cesserait-on de vous fréquenter. Que diraient ces gens de bien, dont vous recherchez l'estime avec tant d'empressement, si vous vous dispensiez de certaines bonnes œuvres ? Que dirait ce peuple dont votre condition ou votre charge vous attire tous les yeux, si au lieu de trouver en vous un modèle de probité et de vertu, il n'y trouvait qu'un exemple d'impiété et de libertinage ? Ah ! vous savez trop les bienséances pour ne pas observer un extérieur qui réponde, ou au rang que vous tenez, ou aux inclinations de ceux à qui vous voulez plaire, ou à la pratique que vous voyez la plus usitée. Ainsi ce que la vertu n'eût jamais fait en vous, les considérations humaines l'ont pu faire. Vous dirigez aux hommes les devoirs que vous rendez à Dieu, et c'est pour plaire aux créatures que vous servez le Créateur. Or, mes frères, je vous le demande encore, reconnaissez-vous la charité dans un tel motif ?

Tantôt l'intérêt à le plus de part dans les bonnes œuvres. Combien de gens qui ne se pousseraient pas dans certaines charges ou ecclésiastiques ou séculières, s'ils ne faisaient parler de leur piété ? Combien de juges qui ne rendent exactement la justice que parce qu'ils sont examinés de près par des juges supérieurs qui les tiennent en respect ? Combien d'enfants assidus auprès de leurs pères et de leurs mères, dans la vue et dans l'espérance d'une abondante succession ? On est plein d'ardeur pour les bonnes œuvres qui ont des récompenses humaines attachées, mais quand les choses ne regardent que

Dieu ou quelque intérêt spirituel ; quand il s'agit d'éviter les occasions du péché, en se privant de quelque utilité temporelle ; quand il est question de soutenir gratuitement la vérité et la justice, et de s'opposer à l'injustice des plus puissants, ah ! c'est alors que tout ce zèle apparent et ces faux empressements s'évanouissent. On trouverait encore plus d'un Amalécite qui dans l'attente d'une récompense oserait se flatter d'avoir tué de sa propre main Saül expirant et presque inanimé. Mais on ne trouve plus de Judith qui, à travers ses ennemis, aille attaquer un Holopherne jusque dans sa tente, lui trancher la tête au milieu de ses adorateurs, et se dérober ensuite aux applaudissements et aux récompenses que mérite sa vertu. L'intérêt humain est le grand mobile, non-seulement des actions civiles et politiques, mais même des actions de piété et de religion. Or, mes frères, n'est-il pas clair que la charité n'est point dans de tels motifs ?

Le pis est qu'il soit si facile de s'y méprendre, et que sous les dehors de la charité, l'amour-propre se déguise si adroitement. Admirez, dit saint Augustin, comment deux racines si différentes peuvent porter des fruits si semblables, qu'on ne distingue presque pas ceux qui naissent de la charité de ceux que la vanité produit : *Videte qualia opera faciat superbia, quam similia faciat, et prope paria charitati*. Celle-ci se porte-t-elle à nourrir les pauvres ? celle-là les nourrit de même. *Pascit esurientem charitas, pascit et superbia*. L'une pratique-t-elle des jeûnes austères ? l'autre sait se contrefaire jusqu'à jeûner aussi : *Jejunat charitas, jejunat et superbia*. Ce n'est pas tout encore, le martyr, qui est le dernier effort de la charité la plus parfaite, n'en est pas une singulière prérogative ; et si l'on en vit plusieurs souffrir la mort, on en vit d'autres l'affronter par orgueil : *Moritur charitas, moritur et superbia*.

Ah ! chrétiens, combien de gens seront trompés à ce jour terrible auquel Dieu ordonnera à ses anges de séparer le froment d'avec la paille, les élus d'avec les réprouvés ? Quelle étrange surprise pour ceux qui, ayant compté sur leurs bonnes œuvres, entendront cet arrêt de la bouche de leur juge : Retirez-vous de moi, je ne vous connais point, vous tous qui faites l'iniquité : *Discedite a me, qui operamini iniquitatem*. Mais quoi ! Seigneur, avez-vous donc oublié tant de saintes actions que vous nous avez vos pratiquer ? Combien de fois avons-nous invoqué votre saint nom, combien de fois vos temples ont-ils retenti des hymnes que nous chantions en votre honneur ? Prières, sacrements, aumônes, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait tirer sur nous vos regards ; non, non, je n'écoute rien, je ne vous connais point. C'était à vous-mêmes que vous rapportiez les actions les plus saintes, c'était votre gloire que vous recherchiez, et non pas la mienne. Tandis que par des vertus feintes vous dérobiez l'approbation des hommes, vous m'irritiez en secret par de véritables crimes : vos mains pratiquaient les bon-

nes œuvres, et votre cœur commettait l'iniquité. Vous me serviez en apparence, et vous me trahissiez dans le fond de l'âme. Allez chercher qui récompense le bien que vous avez fait pour d'autres que pour moi. Je ne connais ni vous ni vos œuvres ; éloignez-vous à jamais : *Nunquam novi vos, discedite a me, qui operamini iniquitatem*.

Prévenons, mes chers auditeurs, cet arrêt irrévocable, ne perdons pas nos bonnes œuvres en les corrompant, ou par nos dispositions criminelles, ou par des motifs intéressés. Purifions notre cœur, rectifions nos intentions. Que ce soit enfin la charité qui nous anime sur la terre, afin que dans le ciel nous soyons consommés dans la charité. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME.

Sur le mauvais riche.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.

Le riche mourut, et il fut enseveli dans les enfers (Luc., XI, 22).

Quelle mort, mes frères, et quelle sépulture ! Combien, si ce que notre évangile nous dit de ce riche n'est pas tant une parabole qu'un fait historique, combien ceux qui, attachés à lui par les liens du sang ou de l'amitié, recueillirent ses derniers soupirs, furent-ils éloignés de juger ainsi de sa destinée ? De quels éloges peut-être n'honorèrent-ils point sa mort ? Quelle émulation entre eux à vanter, les uns sa magnificence, les autres sa probité ; ceux-ci les agréments de son esprit, et ceux-là même sa religion ? Sans doute la pompe de ses funérailles fut proportionnée à ses grandes richesses, et peut-être un mausolée superbe érigé à sa vanité fut-il longtemps le monument de son opulence. Soins frivoles et superflus ! Le riche meurt, et tandis que les hommes s'amusent à rendre à son corps de vains honneurs, Dieu prononce à son âme l'arrêt irrévocable de sa damnation, et elle est à l'instant ensevelie dans les enfers : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno*.

Que ce sort est affreux, chrétiens auditeurs, et que la raison humaine se récrierait volontiers contre sa rigueur ! Quoi donc, ce riche était-il criminel parce qu'il était riche ? Il allait revêtu de pourpre et de lin ; mais peut-être était-il d'un rang à paraître avec éclat. Il se traitait magnifiquement tous les jours, mais ses richesses et sa condition ne justifiaient-elles point cette somptuosité ? Il négligeait de secourir Lazare couché à sa porte ; mais peut-on secourir tous les pauvres, et le délaissement de celui-ci, ne devait-on point l'imputer plutôt à la négligence des serviteurs qu'à la dureté du maître ? Cependant voilà ce riche condamné pour jamais à l'enfer, le voilà pour jamais enseveli dans les flammes, et qui, pour surcroît de désespoir, voit Lazare dans le sein d'Abraham, plongé dans d'éternelles délices, tandis qu'il ne peut obtenir pour lui-même une goutte d'eau sur l'extrémité de sa langue, ni pour ses frères la

consolation de les faire avertir de se garantir de ce lieu de tourment. Étonnez-vous-en, chrétiens, tant qu'il vous plaira. Autant que les jugements de Dieu sont terribles, autant sont-ils équitables ; et dès lors qu'il a condamné ce riche, il n'est plus permis de douter de la justice de sa condamnation. Mais si malgré ce consentement nécessaire à votre foi, le peu que l'Evangile semble reprocher à ce riche comparé avec la grandeur des peines où il nous le représente, vous laissez encore quelque étonnement, faisons servir à votre instruction votre surprise même, et tirez avec moi cette conséquence, que s'il est peu de riches aujourd'hui dont l'iniquité ne surpasse celle du riche de notre évangile, il y en aura peu dont la damnation ne soit autant ou plus cruelle que la sienne. Bornons, mes frères, à cette seule réflexion tout le fruit de notre évangile. Elle fournira aux riches du monde assez de matière à leur méditation. Dieu veuille qu'elle fasse dans leurs cœurs des impressions proportionnées à son importance : pour la mettre dans tout son jour, je la partage en deux propositions, dont la seconde n'est qu'une conséquence de la première.

Peu de riches aujourd'hui dans le monde qui ne soient plus coupables que le mauvais riche ; première proposition et mon premier point.

Peu de riches par conséquent dont la damnation ne soit pour le moins aussi affreuse que celle du mauvais riche ; seconde proposition et mon second point. Adressons-nous à Marie pour obtenir par elle les lumières dont nous avons besoin.

PREMIER POINT.

Ce serait, mes frères, détourner témérairement le sens de notre évangile, et anéantir le fruit que Jésus-Christ se proposait de tirer de l'histoire du mauvais riche, que d'attribuer la cause de sa damnation à d'autres désordres qu'à ceux qui lui sont reprochés, ou d'exagérer ceux-là mêmes que Jésus-Christ lui impute, comme si, dans le simple exposé, nous ne les jugions pas assez griefs pour l'avoir rendu digne de l'éternelle réprobation. En effet pourrions-nous penser, dit saint Augustin, que Jésus-Christ eût voulu nous donner le change en nous déguisant les véritables crimes de ce réprouvé, ou en nous insinuant qu'il aurait mérité l'enfer pour des péchés que quelques peines passagères de l'autre vie auraient pu expier ? Non, mes frères, cette pensée ferait trop d'injure à la sagesse de Jésus-Christ et au dessein qu'il avait de marquer précisément aux hommes les différentes voies du salut et de la damnation. De là doit naître naturellement cette réflexion, que si le mauvais riche, pour les choses que l'Evangile se contente de lui reprocher, a été si coupable aux yeux de Dieu, le plus grand nombre des riches d'aujourd'hui l'est encore bien davantage, puisqu'il s'en faut de beaucoup qu'aux yeux du monde même ils paraissent si innocents que lui.

Mais afin que la comparaison que je veux

en faire vous soit plus sensible, examinons d'abord en quoi le mauvais riche était lui-même si criminel.

Il y avait un homme riche, dit l'Evangile, qui était vêtu de pourpre et de lin et qui se traitait magnifiquement tous les jours, tandis qu'un pauvre nommé Lazare, qui était tout couvert de plaies et couché à sa porte, désirait inutilement de se rassasier des miettes qui tombaient de sa table ; c'est-à-dire que ce riche était criminel, premièrement parce qu'il était riche, dans le sens que l'entend l'Evangile, et que je vous expliquerai ; secondement, parce qu'il faisait de ses richesses tout autre usage que celui pour lequel elles lui avaient été confiées. Or j'ajoute que, quelque criminel qu'il fût dans ces deux points, nos riches dans l'un et dans l'autre le sont d'ordinaire encore plus que lui. Il suffira pour en convenir d'en faire la comparaison.

Premièrement, il y avait un homme riche : *Homo quidam erat dives*. Jésus-Christ ne dit pas, remarque saint Augustin, il y avait un homme ravisseur du bien d'autrui, oppresseur du pauvre et de l'orphelin, dont la fortune s'était élevée sur la ruine du public ou de ses pupilles ; à qui les usures et les concussions avaient servi de moyens d'acquérir. Il ne dit pas, un homme dont la cupidité n'avait point de bornes, qui entassait trésors sur trésors, et qui ne connaissait sur la terre d'autre félicité que celle d'accumuler. Jésus-Christ dit seulement, il y avait un homme riche : *Homo quidam erat dives*, riche de son propre bien et possesseur légitime de l'héritage de ses pères ; mais riche de cœur et d'affection, possédant bien moins ses richesses qu'il n'en était possédé lui-même. Car à Dieu ne plaise que nous fassions consister son crime précisément en ce qu'il avait de grandes richesses, et que nous établissions avec les pélagiens ce dogme insensé, qu'un riche chrétien ne peut espérer de salut, s'il ne se dépouille réellement de tous ses biens. Notre évangile même nous prévient aujourd'hui contre cette erreur, en nous montrant en la personne d'Abraham un riche dans l'état de la gloire, tandis qu'il nous en montre un autre au milieu des flammes. Mais d'où venait cette différence énorme du sort de ces deux riches, sinon de ce que dans ce monde, leurs dispositions avaient été bien différentes ? Abraham possédait des richesses, mais sans y mettre son affection, et quelque opulent qu'il fût, il était du nombre de ceux que Jésus-Christ béatifiait en disant : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Le mauvais riche, au contraire, quoique peut-être moins pourvu qu'Abraham lui-même des biens de ce monde, faisait consister toute sa félicité à en jouir. Tout son cœur, toutes ses pensées étaient dans ses richesses. Comme il n'en connaissait point d'autres que les périssables, il ne soupirait point après les éternelles, et il ne se donnait aucun mouvement pour les acquérir. Il ne pratiquait point ce précepte du grand Apôtre, de ne mettre point sa confiance dans les richesses fragiles et incertaines,

mais dans le Dieu vivant qui nous fournit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie ; ni cet autre précepte de s'en faire un trésor et un fondement solide pour l'avenir, afin d'arriver à la véritable vie. Mais mettant au contraire toute sa complaisance dans les biens terrestres, il se disait à lui-même, comme cet autre riche de l'Evangile : Mon âme, tu as du bien en réserve pour plusieurs années : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos*. Donne-toi tout entière à la jouissance de ce que tu possèdes , repais-toi du plaisir de ton abondance, écarte de ton souvenir toutes les pensées qui en trouble-raient la délicieuse ivresse , et ne va point corrompre, par la crainte des maux à venir, les charmes des biens présents.

Déjà vous concevez, mes frères, que de telles dispositions suffisaient de reste pour damner ce riche ; et que sans qu'on eût d'ailleurs aucune injustice à lui reprocher dans l'acquisition de ses biens, cette seule attache qui l'en rendait l'esclave, et lui fai-sait oublier le soin de son salut, méritait sa réprobation : mais n'avons-nous que ce même attachement à condamner dans les riches de notre siècle, n'avons-nous à nous plaindre que de les voir, comme le mauvais riche, préférer les biens périssables aux biens éter-nels, faire de la félicité terrestre l'unique terme de leurs désirs, mettre dans leurs richesses toute leur confiance, s'en faire, non-seulement un rempart contre les afflictions et l'adversité, mais un titre pour se dispen-ser de la loi de la pénitence ? N'avons-nous même à leur reprocher que cet orgueil insup-ortable qui les caractérise singulièrement, cet orgueil qui leur fait regarder avec tant de mépris tous leurs inférieurs, qui les rend si inaccessibles à tous leurs besoins, si déli-cats sur les préséances, si sensibles aux in-jures, si ardents aux réparations ? Peut-être en ce point-là même seraient-ils déjà plus coupables que le mauvais riche. Mais leurs richesses, comment la plupart les ont-ils acquises, et à quel titre les possèdent-ils ? Saint Jérôme ne semblait-il pas les enve-lopper tous dans la même condamnation, quand il disait en général et sans exception que tout homme riche l'est injustement, ou par son iniquité personnelle, ou par l'ini-quité de ceux aux biens desquels il a succé-dé : *Omnis dives aut iniquus est, aut hæres iniqui*. Et peut-être en effet qu'à remonter jusqu'à l'origine des maisons les plus opu-lentes, n'en trouverions-nous guère qui ne dût ses richesses à l'injustice, à la violence et à la fourberie. Mais non, je consens qu'à l'égard des riches qui le sont plutôt par succession que par ce qu'on appelle leur industrie, nous donnions quelques restric-tions à la proposition, ce semble trop gé-nérale, de saint Jérôme. J'y consens, dis-je, non pas sur ce principe illusoire, qu'on jette-rait dans le scrupule bien des gens d'hon-neur, qu'on ferait retomber bien des familles aujourd'hui distinguées dans une obscure et humiliante médiocrité, qu'on engagerait des enfants à des discussions embarrassantes et

injurieuses à la mémoire de leurs pères, que s'il y a eu du péché dans l'acquisition des biens, les héritiers n'en sont pas responsa-bles. Faux prétextes, pernicieuses maximes qui ne justifieront jamais ceux qui, fondés d'ailleurs à soupçonner la conduite des pa-rents auxquels ils ont succédé, s'endorment tranquillement dans la jouissance de leurs richesses, sans se mettre en peine de réparer leurs injustices. Ce n'est point, dis-je, sur ces principes illusoires que je consentirais d'adoucir la proposition de notre saint doc-teur ; mais sur ce qu'en effet on peut être né riche par différentes causes qui en elles-mêmes n'ont rien de criminel ; témoin le riche de notre évangile à qui Jésus-Christ ne re-proche aucune injustice, ni de sa part, ni de celle de ses pères. Mais n'en a-t-on aucune à reprocher à ces riches de notre siècle, dont les richesses immenses sont moins leur pa-trimoine que l'ouvrage de leur cupidité ? Quoi ! mes frères, vouloir seulement devenir riche, indépendamment des moyens qu'on peut employer pour y parvenir, c'est, selon les paroles formelles de saint Paul, se préci-piter dans les pièges du démon, et s'engager en mille désirs vains et fuestes, qui se ter-minent à la mort éternelle. Que sera-ce donc de le devenir effectivement par des voies suspectes, et telles que sont aujourd'hui dans le monde les plus usitées ? Car enfin ne sa-avons-nous pas quels moyens la cupidité met tous les jours en œuvre pour assouvir ses désirs avarés, à quelles usures elle a donné cours dans le commerce ordinaire du monde, quelles supercheries elle a introduites dans le négoce, quels sordides émoluments elle ose s'arroger dans les charges et dans les emplois, quelles prévarications et quelles simonies elle a mises en usage dans l'Eglise même ? Ne savons-nous pas que, si cette passion aveugle condamne les vols, et les excès criants dans les scélérats de profession, et les malfaiteurs publics, ce n'est pas tant par un principe d'équité que pour son inté-rêt propre, puisqu'elle-même elle est la mère de tous ces désordres, et que dès lors que les violences et les rapines, sous une face moins odieuse, tourneront à son avantage, il n'en est point qu'elle n'autorise et qu'elle n'ins-pire ? Ne savons-nous pas que c'est cette passion qui apprend à un maître à frustrer du salaire ses serviteurs, à un tuteur à s'en-richir de la dépouille de son pupille, à un juge à vendre la justice, à un seigneur à opprimer tous ses vassaux, à un dépositaire des deniers publics à ruiner un Etat et le prince même ? Savoir maintenant lequel de ces moyens injustes vous avez employé pour vous enrichir, je laisse à votre conscience à vous le reprocher. Mais est-il vraisemblable que le même jour ait presque vu votre for-tune naître et monter à son comble, sans qu'aucune injustice ait concouru à un pro-grès si précipité ? C'est un oracle de l'éter-nelle vérité, écrit dans les sacrés proverbes, que qui se hâte de devenir riche n'y peut réussir par des moyens innocents : *Qui festi-nat dilari non erit innocens* ; et la raison

n'en es. pas difficile à découvrir, c'est qu'à examiner tous les moyens imaginables d'acquiescer, permis seulement par la religion, tout ce que peut produire le travail du corps ou de l'esprit, tous les émoluments légitimes d'un emploi ou d'une profession, ces moyens seront toujours lents, et les fruits qui en naissent toujours très-tardifs. Or je vous demanderais, à vous que ce discours regarde, et dont la fortune du côté des richesses a été si rapide, par quel miracle, si vous n'avez employé que ces moyens permis, ils ont eu entre vos mains une si étonnante et si subite fécondité, lorsqu'ils deviennent chaque jour plus stériles entre les mains de tant de gens de bien, non moins attentifs que vous à leur négoce ou à leurs emplois? Quoi! tandis que votre fortune s'élève si haut, nous verrons baisser si considérablement celle de tous vos citoyens, sans que nous ayons lieu de soupçonner que vous avez enflé la vôtre des richesses dont la leur se trouve amoindrie? Quelle main invisible les a donc fait passer si subitement de chez eux dans votre maison? ou quel service si important rendu à l'Etat vous a mérité un si prodigieux accroissement de biens? N'est-ce pas que la cupidité, devenue la seule règle de votre conscience, vous a fait préférer aux moyens ordinaires et légitimes d'acquiescer des voies plus courtes et plus abrégées, que la religion et la probité chrétienne n'ont jamais connues? En vain prétendriez-vous éluder des préjugés si justes; nous avons pour garant l'oracle des Ecritures, et vos richesses même acquises si promptement déposent contre vous : *Qui festinat ditari non erit innocens*. Vous voilà donc, pour la plupart, par votre état de riches, déjà plus coupables que le réprouvé de notre évangile. Voyons si vous le serez moins par l'usage de vos richesses.

Le second motif de sa condamnation fut qu'il allait revêtu de pourpre et de lin, et qu'il se traitait magnifiquement tous les jours, tandis que Lazare couché à sa porte, et tout couvert d'ulcères, désirait de se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, sans que personne lui en donnât. Et en cela Jésus-Christ lui reproche encore un emploi de ses biens doublement criminel. Criminel par la magnificence à laquelle il les faisait servir, criminel par le défaut de l'assistance qu'il devait à Lazare.

Premièrement le mauvais riche était criminel par la magnificence avec laquelle il prodiguait ses richesses. Et en effet à quel titre prétendait-il qu'il lui fût permis d'en faire les instruments de son luxe, et les aliments de sa sensualité? Ne savait-il pas, ou du moins ne devait-il pas savoir, que l'homme n'étant pas dans ce monde pour y repaître ses vains désirs, pour s'y enivrer de la jouissance des objets créés, et pour y vivre dans les délices, il ne pouvait sans crime faire servir ses richesses à un si pernicieux usage? Ne devait-il pas savoir que tout ce qui se borne à nourrir l'orgueil de l'homme, à l'endormir dans sa mollesse, à lui faire trouver

son bonheur sur la terre, l'exclut infailliblement de la félicité du ciel? Devait-il ignorer enfin que l'amour du faste, et une vie de bonne chère, étant incompatible avec la tempérance et l'humilité, ne pouvait se terminer qu'à la damnation? Cependant quelque coupable qu'il fût d'ignorer des vérités que les Ecritures et les exemples des saints patriarches lui avaient assez prêchées, l'était-il autant que nos riches d'aujourd'hui, à qui l'Evangile les annonce bien plus clairement, et qui ont devant leurs yeux non plus l'exemple des anciens patriarches, mais celui d'un Dieu, qui, souverainement riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, qui a embrassé l'humiliation et la croix pour nous apprendre à préférer l'une et l'autre aux honneurs et aux joies du siècle? Ah! si la différence des lumières et des connaissances aggrave ou diminue si considérablement les prévarications, combien ce riche de l'ancien Testament paraîtra-t-il innocent, en le comparant avec les riches du Nouveau? Il était revêtu de pourpre et de lin, mais la pompe extérieure n'était-elle pas le caractère singulier des temps de la Synagogue; et Dieu lui-même ne semblait-il pas l'avoir autorisée par la superbe décoration de son tabernacle, et le majestueux appareil de son culte? Il se traitait tous les jours splendidement. Mais les promesses faites aux Juifs ne consistaient-elles pas à leur faire espérer une terre où coulerait avec abondance le lait et le miel; et ces promesses n'étaient-elles pas à ce riche un titre assez spécieux pour le rassasier des biens qu'elles lui avaient annoncés? Mais quel prétexte la religion chrétienne laisse-t-elle à nos riches pour justifier leurs somptuosités? Les distingue-t-elle des pauvres dans l'obligation générale de la modestie extérieure, du renoncement au faste, de la mortification des sens et de la pénitence? N'est-ce pas même spécialement aux riches qu'elle enjoint de se contenter du nécessaire tant pour la nourriture que pour le vêtement? *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus*. Tous ses préceptes, toutes ses maximes, ne tendent-elles pas à leur faire horreur du luxe et de la sensualité, à leur en montrer les pernicieuses suites, à leur signifier qu'elles sont la voie large qui conduit à la damnation? L'exemple de Jésus-Christ n'est-il pas lui-même un Evangile vivant de simplicité, de retranchement et de tempérance? Quelle proportion y a-t-il donc, du côté des connaissances et des lumières, entre la conduite de ce mauvais riche et celle des nôtres?

Bien plus, quelle proportion y a-t-il du côté de la conduite même? L'Evangile nous dit qu'il était magnifiquement vêtu : *Induebatur purpura et bysso*. Mais dit-il qu'il portât cette magnificence ailleurs que sur ses vêtements, qu'il la fît également éclater dans ses édifices, ses aménagements et son équipage? Je veux même que l'Evangile nous donne lieu de le supposer. Mais dit-il que sa magnificence fût fort au-dessus de sa condi-

tion, ou de ses moyens ; que, quoique d'une naissance médiocre, il se crût en droit par ses seules richesses de trancher du grand et du souverain ; ou que, pour mesurer sa dépense à sa dignité, il exigeât de ses vassaux d'odieuses contributions, qu'il épuisât tout à la fois, et les espérances de ses créanciers, et l'héritage de ses enfants ? Ah ! ne lui imputons pas des désordres ignorés jusqu'à notre temps. Siècle malheureux ! A toi seul il était réservé de les établir et de les faire passer en loi.

L'Evangile nous dit que ce riche se traitait tous les jours splendidement : *Epulabatur quotidie splendide*. Et en ce point il ressemblait assez aux nôtres. Mais nous dit-il qu'il fit servir à la dépense de sa table ou le bien public, ou les richesses du sanctuaire ? Nous dit-il qu'il excédât dans ses repas les besoins de son tempérament, et les bornes de la sobriété ; qu'il en fit une école de dissolution et de libertinage ; que la médisance, les propos deshonnêtes, d'impies plaisanteries en fussent l'assaisonnement ordinaire ? Il se traitait magnifiquement, mais dit-on qu'il ne reconnût aucun temps de jeûne, qu'il se fit des ses richesses ou de sa dignité un prétexte pour se dispenser d'obéir à la loi commune, et qu'il laissât au vulgaire à s'y soumettre ; nous dit-on même qu'il choisît spécialement les jours de sabbat pour les consacrer à la bonne chère, et qu'ôtant à ses serviteurs le loisir de vaquer au culte de Dieu, il les occupât en ces saints jours aux pénibles préparatifs de ses somptueux festins ? Il se traitait magnifiquement ; mais dit-on que les intervalles de ses repas fussent entièrement consommés aux jeux et à ses plaisirs ; que les spectacles, les bals, les assemblées publiques fissent presque l'occupation de tous les jours de sa vie ; qu'il n'entremêlât ses festins de la pratique d'aucune bonne œuvre ; que négligeant tous les devoirs de père et de maître, et renonçant à toute vigilance sur sa famille, il en fût bien moins le chef que le scandale ? C'est vous seulement, riches de notre siècle, que nous reconnâtrions à ces traits. Les plus grands péchés du riche de notre évangile ne seraient presque encore que vos moindres imperfections ; et quelque mauvais qu'il fût au jugement de Jésus-Christ même, il ne l'était pas assez pour vous ressembler.

Mais peut-être que par sa dureté envers Lazare il vous paraîtra plus criminel que vous ; et il est vrai que rien ne semble le charger davantage, et aux yeux de Dieu et à nos propres yeux, que la comparaison de ses somptueux repas avec la faim cruelle qu'endurait à sa porte ce pauvre ulcéré, qui ne demandait pour tout soulagement que les miettes qui tombaient de sa table. Mais si cette dureté était moins dans le riche que dans ses serviteurs ; s'il ignorait même, ou du moins s'il oubliait dans la gaité du festin, que Lazare fût couché à sa porte ; si tout son péché consistait à se reposer sur son domestique du soin de ce pauvre, et à ne s'informer pas assez exactement de leur attention à le

seconrir ; qu'y a-t-il dans son oubli ou dans sa négligence que vous n'excussiez aujourd'hui dans tout autre riche ou que vous ne vous soyez mille fois reproché à vous-mêmes ?

Aussi, mes frères, ce qui le rendait criminel n'était pas tant l'abandon de ce pauvre en particulier que le mauvais emploi qu'il faisait des biens qu'il aurait dû répandre sur tous les pauvres en général. Il était criminel, non pas précisément parce qu'il ne secourait pas Lazare, puisque, quand même il l'aurait secouru, il l'eût encore été, pour n'avoir secouru que lui ; mais parce qu'il consumait, soit dans la superfluité de ses festins, soit dans la magnificence de ses vêtements, le nécessaire de Lazare et de mille autres pauvres. Il était criminel, parce que n'étant maître lui-même que de son nécessaire, c'était au dépens de ces mêmes pauvres qu'il employait son superflu à de vains usages. Il était criminel enfin, parce que tout ce qu'il y avait sur sa table de trop délicat, sur ses habits de trop magnifique, dans tout son domestique de trop fastueux, était pris sur tous les pauvres qu'il pouvait assister, et qu'il n'assistait pas.

Or, ces principes une fois établis, je vous demande, riches du siècle, si ce qui faisait le crime du mauvais riche ne fait déjà pas le vôtre ? Mais quoi ! le violement de cette charité chrétienne que le judaïsme ne connaissait qu'imparfaitement, de cette charité l'âme et le singulier caractère de notre religion, n'ajoute-t-il rien à l'injustice qui vous est commune avec ce réprouvé ? Depuis que vous et les pauvres ne faites qu'un même corps avec Jésus-Christ, l'obligation de fournir de votre superflu à leur nécessaire n'est-elle pas devenue plus étroite, et l'omission de ce devoir bien plus criante de votre part que de celle de ce riche juif ? L'extrême faim qu'endurait Lazare couché à sa porte lui reprochait sans doute l'abondance voluptueuse de sa table, et toutes les superfluités qu'il s'accordait d'ailleurs. Mais la faim cruelle qu'endurent tant d'autres pauvres ne vous fait-elle pas le même reproche, et à d'autant plus juste titre, qu'étant aussi bien que vous les membres de Jésus-Christ, ils tiennent à vous par des liens bien plus intimes que Lazare ne tenait à ce riche de l'Ancien Testament ? Ah ! lorsqu'on vous représentera dans les siècles à venir, au milieu d'une abondance si universelle, logé dans de si superbes appartements, environné d'un si grand nombre de serviteurs, faisant briller sur vous l'or et la soie, vous traitant tous les jours si délicieusement, prodiguant ensuite à des jeux outrés, ou à mille autres fastueux plaisirs des sommes excessives, tandis que votre ville regorge de pauvres, malades, nus, affamés, n'ayant pas où reposer leurs têtes, privés enfin de tous les secours humains ; et cela même dans le sein du christianisme, et au milieu d'une religion fondée tout entière sur la charité ; pensez-vous que cette image ne jettera pas plus d'horreur sur vous que n'en jette sur le

mauvais riche la peinture qu'en fait l'Évangile? Il ne secourait pas Lazare, j'en conviens, mais au moins il ne le rebulait pas; il souffrait même qu'il demeurât couché à sa porte, qu'il pût s'adresser à ses serviteurs pour leur demander quelque soulagement, que ses chiens léchassent ses plaies; et un objet si dégoûtant ne soulevait point sa délicatesse. Vous au contraire, mille fois plus inhumains que lui, avec quelle sévérité n'écartez-vous point les yeux quand ils viennent se montrer à vous? Plus leur personne est disgraciée, plus leur corps est couvert de plaies, et plus leur présence semble vous irriter. C'est peu de leur refuser le secours qu'ils vous demandent, vous vous offensez encore de ce qu'ils vous le demandent; et bien loin d'accorder quelques soulagements à leurs misères, vous ne leur permettez pas même la triste consolation de vous les exposer. Après cela, formez-vous du riche une image affreuse : si elle ne surpasse pas la peinture qu'en fait l'Évangile, ce riche tel que vous vous le peindrez serait encore un saint au milieu de vous. Étrange enchantement! Prévenus par la foi de la justice de sa condamnation, vous semblez y souscrire sans peine; et mille fois plus criminels que lui, aucun funeste pressentiment n'alarme votre sécurité. C'est ainsi, ô mon Dieu! que la malédiction que vous avez jetée sur les richesses jette ensuite sur les yeux des riches une espèce de charme que vos menaces les plus terribles ne peuvent plus rompre. N'y épargnons rien toutefois; si l'image des péchés du riche ne peut les troubler, l'image de ses supplices les troublera peut-être. En effet, mes frères, si vous venez de voir qu'il y a peu de riches qui ne soient plus coupables que celui de notre évangile, ne s'en suit-il pas qu'il y en aura peu dont la damnation ne soit pour le moins aussi affreuse que la sienne? C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quelque difficile qu'il soit à l'imagination ne se représenter l'excès des supplices qu'endurera dans l'enfer le moins coupable des réprouvés, il n'est pas moins de la raison que de la foi de supposer autant de différence dans les degrés de peines dont Dieu punira chacun d'eux, qu'il y en aura eu dans les degrés de leur malice. Si la justice humaine ne peut observer une si exacte proportion dans les châtiments des coupables, c'est que le corps ne pouvant supporter sans mourir qu'une certaine mesure de douleur, inutilement le condamnerait-on à des supplices qui passeraient ses forces. Mais parce que les âmes des méchants après cette vie, et leurs corps même après la résurrection, auront malheureusement acquis une infinie capacité de souffrir, la justice divine exercera sur eux une si rigoureuse proportion de peines, que la différence de leur enfer ne sera pas moins grande que celle de leurs crimes. De là, mes

frères, nous devrions conclure que la plupart des riches de nos jours étant mille fois plus criminels que le riche de notre évangile, leur damnation sera aussi mille fois plus affreuse. Mais sans nous engager à mesurer les peines des uns des autres, qu'il nous suffise de la seule peinture que nous fait Jésus-Christ de la damnation du mauvais riche, pour effrayer les nôtres sur celle qui les menace.

Or il arriva, dit l'Évangile, que Lazare et le riche moururent. Car c'est là le sort de toutes les conditions : grands ou petits, riches ou pauvres, heureux ou misérables, ils vont tous plus ou moins rapidement se précipiter dans ce gouffre immense qui les engloutit sans retour. Lazare mourut : mais sans doute ce fut sans regret; car quel charme aurait eu pour lui une vie aussi dure que l'Évangile nous dépeint la sienne, et de combien de maux la mort ne le délivrait-elle point? Comment même l'aurait-elle surpris, lui que la faim et les douleurs avaient accoutumé à la regarder de si près? Le riche mourut aussi : mais qu'il lui en eût coûté pour se défaire de tous les liens qui l'attachaient à la vie! Quel déchirement quand la mort l'arrachait aux richesses et aux délices dont il avait fait sa félicité, et comment l'eût-elle trouvé prêt à la recevoir, lui surtout en qui la prospérité en avait étouffé jusqu'au plus léger souvenir? Cependant elle ne fut pas son dernier malheur; et tandis que les anges portaient l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham, les démons entraînaient la sienne dans le fond des enfers : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno*. O l'effroyable destinée! Et qu'un moment imperceptible met de différence dans la situation de ce réprouvé! Hier plongé dans les délices, et aujourd'hui enfoncé dans les flammes. Hier un riche est un puissant du monde, aujourd'hui un vil excrément, le jouet et la proie des démons aux enfers. Hier un exemple de la plus brillante prospérité, aujourd'hui une victime de fureur, et l'objet éternel de la plus terrible vengeance!

Mais, mes frères, ne précipitons rien et suivons pas à pas le fil de notre évangile. Le riche dans les tourments lève les yeux en haut : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis*. Malheureux, que ne les levait-il quand il était temps, et qu'il pouvait encore faire tomber sur lui quelque regard de miséricorde? Quoi! pour lui faire lever les yeux en haut, il fallait que la main de Dieu l'écrasât et le précipitât dans le fond des flammes! Ah! sa reconnaissance n'eût-elle pas dû faire, pendant qu'il vivait, ce que fait inutilement aujourd'hui le sentiment des supplices auxquels il est condamné? Du milieu des tourments il lève les yeux en haut; mais pourquoi ne les levait-il pas du sein de sa prospérité? Pourquoi les tenait-il toujours fixés sur la terre, et sur les objets sensuels? Pourquoi ses richesses avaient-elles étouffé dans son cœur tout souvenir de Dieu et de l'autre vie? Ah! si au lieu de demeurer courbé sur les biens terrestres, il avait quel-

quelquefois porté ses regards vers les biens du ciel ; si durant sa vie il avait tourné son cœur et ses désirs du côté de l'objet unique qui pouvait le rendre éternellement heureux ; il partagerait aujourd'hui avec Lazare les biens qu'il regrette inutilement , et sa mort n'eût été qu'un passage heureux des richesses viles et périssables à des richesses solides et éternelles ; mais que lui sert maintenant de lever les yeux vers le ciel , et qu'y verra-t-il qui ne contribue à irriter son désespoir ?

En effet , ayant levé les yeux il voit Lazare dans le sein d'Abraham. Mais , dit l'Evangile , il le voit de loin : *Vidit Abraham a longe , et Lazarum in sinu ejus*. Circonstance remarquable par la proportion qu'elle met entre le châtimement du riche , et ce qui avait fait son péché. Car quelle distance n'avait-il point mis dans ce monde entre lui et Lazare ? Quelle inégalité de fortune et d'état ? Quelle disproportion de biens et de facultés ? Mais voici bien un nouvel ordre de destinée ; Dieu terrible , quel jeu vous vous faites du renversement des fortunes et des conditions ! Lazare du sein de sa misère est porté dans le sein d'Abraham , et le mauvais riche du faite de son élévation est précipité au fond des enfers. Le mauvais riche autrefois se voyait autant au-dessus de Lazare que la plus haute fortune est au-dessus de la plus misérable ; et il se voit autant aujourd'hui au-dessous de lui , que l'état le plus malheureux est au-dessous de la félicité la plus accomplie.

Pendant , en quelque éloignement que le riche voie maintenant Lazare , il n'en découvre pas moins toute l'étendue de sa félicité , et cette vue ajoute encore infiniment à son désespoir ; en effet quoi de plus douloureux , et pour lui et pour tous les riches , compagnons de son supplice , que la comparaison de leur malheureuse destinée avec l'heureuse condition des élus ? Vous vous représentez peut-être assez facilement quelle impression faisait cette différence dans le cœur du riche de notre évangile ; mais vous représentez-vous bien , vous heureux et puissants du siècle , quelle impression elle fera dans le vôtre , quand du fond de ces cavernes ténébreuses , où vous serez éternellement renfermés , Dieu vous découvrira , non plus un seul Lazare , mais cette multitude de saints autrefois méprisés et abandonnés , buvant maintenant à longs traits dans le torrent des célestes voluptés (c'est Dieu même qui s'exprime ainsi par la bouche de son prophète) , et s'enivrant des joies ineffables de la maison du Seigneur ? Vous voudriez alors détourner les yeux , pour n'être pas témoins de leur gloire ; elle se développera malgré vous dans toute son étendue , son poids surchargera celui de votre ignominie. Autant tourmentés par la prospérité des saints que par votre propre adversité , vous vous écrierez , le cœur serré de douleur et déchiré de mille remords : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de tous nos mépris , et que nous donnions en exemples de personnes indignes même de nos regards. Insensés que

nous étions , leur vie nous paraissait une folie , et leur mort nous semblait honteuse ; et voilà qu'ils sont élevés au rang des enfants de Dieu , et que leur partage est avec les saints , tandis que nos maux égalent en rigueur l'excès de leur félicité.

Mais ces regrets , ces déchirements intérieurs ne seront encore qu'une partie de votre supplice , et l'Evangile vous annonce bien d'autres peines dans l'exemple du mauvais riche. Écoutez-le lui-même : Père Abraham , s'écrie-t-il , ayez pitié de moi , et envoyez-moi par Lazare une goutte d'eau pour rafraîchir ma langue , parce que je souffre d'horribles tourments dans cette flamme. Et c'est surtout en ceci , mes frères , que la proportion du châtimement du riche avec son iniquité paraît mieux marquée. Revenez un moment sur la peinture que l'Evangile vous a faite de ses mœurs. Il était revêtu de pourpre et de lin , et il se traitait magnifiquement tous les jours. C'est-à-dire qu'il ne s'était étudié , pendant toute sa vie , qu'à orner son corps , qu'à flatter sa chair , qu'à la nourrir dans les délices , qu'à procurer à ses sens toutes les délicatesses que sa mollesse lui inspirait. Le voici maintenant non-seulement dépouillé de ses biens et de tous les objets de sa sensualité , mais horriblement tourmenté dans toutes les parties de son corps , et dans tous ses sens. Les flammes sont tout à la fois son vêtement et sa nourriture. Elles s'attachent à sa chair comme à un bois imbu d'un suc inflammable , elles pénètrent dans ses entrailles , et jusque dans la moelle de ses os ; elles l'embrasent , mais sans le consumer. Du fond de cette fournaise il s'écrie : Ah ! père Abraham , un peu de relâche , ayez pitié de moi , une goutte d'eau seulement , une goutte sur le bout de ma langue ! Hélas ! que lui servirait-elle , au milieu de ces torrents de flammes , et à quelle extrémité est-il donc réduit ? Quoi ! celui que nous venons de voir dans une abondance si universelle , environné de délices , ornant tous les jours sa table d'une si grande variété de mets et de liqueurs exquis , est maintenant réduit à désirer une goutte d'eau , sans espérance de l'obtenir ! Est-ce jeu de la fortune , est-ce songe , est-ce châtimement ? Ingez-en , riches du siècle , par la réponse que lui fait Abraham , et frémissez sur les malheurs qu'elle vous présage : Mon fils , lui dit-il , souvenez-vous que vous avez été comblé de biens pendant votre vie , et que Lazare au contraire n'a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la joie , lorsque vous êtes dans les tourments : *Fili , recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur , tu vero cruciaris*. Remarquez , mes frères , il ne lui dit pas spécialement ici : Souvenez-vous de la dureté avec laquelle vous avez toujours refusé à Lazare les plus pressants secours , tandis que vous ne vous refusiez à vous-même aucune délicatesse ; car quoique l'oubli qu'il avait fait de Lazare entrât pour beaucoup dans les motifs de sa damnation , il n'en était pas l'unique et la première

cause. Il ne lui dit pas non plus : Souvenez-vous que votre opulence a donné lieu à mille péchés, dont la pauvreté a préservé Lazare ; que vous avez fait servir vos richesses à l'assouvissement de vos passions honteuses, et à la recherche des voluptés criminelles ; qu'elles vous avaient amené au mépris de toutes les lois divines, et à une irréligion formelle. Non, mes frères ; il lui dit seulement : Souvenez-vous que vous avez eu toutes vos aises pendant votre vie, que vous y étiez dans la joie et dans le repos, que les richesses, les emplois, les honneurs fondaient sur vous de toutes parts, que ce n'était chez vous que délices et somptuosités. Pouviez-vous croire que cet état fût de longue durée, que la félicité terrestre pût vous conduire à la céleste félicité, qu'heureux dans le monde du bonheur des méchants, vous le seriez encore pendant l'éternité du bonheur des saints ? Non, mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua*. Ces biens, il est vrai, n'étaient rien moins que de véritables biens, ils étaient plus vains que solides, plus funestes que profitables, peut-être même remplissaient-ils votre âme de soins et d'amertume, de crainte et de noirs chagrins : mais enfin, c'étaient-là vos biens, puisque c'étaient les seuls que vous désirassiez, les seuls que vous connaissiez, les seuls dont vous eussiez voulu éternellement jouir. Ces biens, vous les avez reçus, souvenez-vous-en : *Recordare quia receperisti* ; si Lazare est maintenant dans les consolations, s'il est plongé dans d'ineffables délices, c'est qu'au contraire il n'a eu en partage pendant toute sa vie que des afflictions et des misères. Ma justice ne doit-elle pas à l'un et à l'autre une compensation, à lui, qui était dans les souffrances, des joies et des consolations ; à vous, qui viviez délicieusement des peines et des supplices ? *Receperisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris*.

Or je vous demande, riches du siècle, si rien en tout ceci ne vous intéresse, et ne paraît s'adresser à vous ? Quoi ! parce que, plus voluptueux que le mauvais riche, vous portez le faste et la délicatesse à un excès qu'il ne connaissait pas, s'ensuivrait-il que vous seriez à couvert des tourments qu'il souffre ? Ah ! c'en devrait être assez pour vous faire trembler, de savoir que, semblables à lui, vous avez tout à sonhait dans ce monde, que vous y jouissez paisiblement et à votre gré de toutes les commodités que les richesses peuvent procurer, qu'on n'entend parler chez vous que de jeux et de festins ; puis qu'enfin s'il n'est pas moins vrai de dire de vous que du mauvais riche que vous avez reçu vos biens pendant votre vie : *Receperisti bona in vita tua*, il doit être vrai de même qu'on vous dira un jour comme à lui : *Tu vero cruciaris*. Et maintenant vous voilà tourmentés. Mais combien devez-vous frémir, quand vous songez que Dieu aura non-seulement à vous dire que vous avez reçu vos biens pendant cette vie,

mais que vous les avez profanes, prostitués à l'iniquité, qu'après les avoir acquis par l'injustice, vous les avez fait servir à des injustices nouvelles, à l'oppression du pauvre, à l'accablément de vos débiteurs, et peut-être de tout un public ? Car, dit saint Augustin, si Jésus-Christ, au dernier jour, doit envoyer au feu éternel ceux à qui il aura lieu de dire : J'étais sans habit, et vous ne m'avez point revêtu, où enverra-t-il ceux auxquels il pourra faire cet autre reproche : J'étais revêtu et vous m'avez dépouillé ? Que sera-ce encore quand il vous opposera que vos richesses ont étouffé en vous tout sentiment de religion, toute crainte de ses jugements ; que vous en avez fait les instruments de vos convoitises, et le prix peut-être de vos impuretés ? Ah ! combien sentirez-vous alors la vérité de cette parole : *Tu vero cruciaris*. Vous voilà maintenant horriblement tourmentés. Quels différents genres de torture cette parole ne comprendra-t-elle point dans sa signification ; quelle variété, quel redoublement, quel excès de supplices n'exprimera-t-elle point ? Chacun de vos sens, chaque membre, chaque partie de votre corps souffrira son tourment, et parce qu'ils auront tous servi d'instruments à l'iniquité, ils serviront tous de victimes à la vengeance de l'Eternel.

Trop heureux encore si tous ces supplices ne devaient durer qu'autant de temps que vous aurez joui de la vanité des biens auxquels vous vous attachiez ! Mais non, l'éternité seule en sera la mesure. Et c'est ici la troisième et la plus horrible circonstance de la damnation du riche. Elle nous est assez marquée dans ces paroles qu'ajoute Abraham, en lui refusant sa demande, et qui indiquent également l'éternité de la gloire des élus, et des supplices des réprouvés. Il y a, lui dit-il, un chaos immense entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le pourraient, comme ils ne pourraient passer ici du lieu où vous êtes. Ce chaos immense c'est l'éternité ; et qui dit l'éternité, dit un espace qui n'a point de bornes. L'éternité ! Ce mot est bientôt prononcé, mais quelle imagination pourrait mesurer la durée infinie qu'il nous représente ? Souffrir des tourments horribles, excessifs, et les souffrir éternellement ! Être réduit à dire, je brûle actuellement dans les flammes : *Crucior in hac flamma*, et avoir à le dire durant toute l'éternité ! Encore si chaque jour amenait sa peine, si l'on ne souffrait que successivement les maux éternels. Mais non, mes frères, notre imagination, aujourd'hui trop faible pour parcourir ce chaos immense de l'éternité, se la représentera sans cesse dans toute son étendue. Cette affreuse idée d'un avenir sans bornes la tourmentera sans cesse, et dans tous les instants elle ajoutera sans cesse à la rigueur des maux présents et actuels le cruel souvenir de leur éternelle durée, en sorte que chaque moment de souffrance sera pour un réprouvé aussi rigoureux que leur éternité même

Voilà, riches du monde, de quels maux nous vous menaçons; étonnez-vous après que l'apôtre saint Jacques vous invite à pleurer, à pousser des cris et des hurlements dans la pensée des malheurs horribles prêts à fondre sur vous : *Agite nunc, divites; plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* Cependant, ô étourdissement, ô folie ! Ces maux-là mêmes, qui devraient vous faire sécher de frayeur, n'interrompent pas d'un moment votre joie ni votre tranquillité. Vous vous faites même une espèce d'honneur d'en mépriser la menace; et il suffirait pour dissiper vos alarmes de ne vous annoncer qu'un enfer à craindre. Dites-nous quel est le principe de cette affreuse sécurité ? Serait-ce courage et force d'esprit ? Mais pourquoi n'en donnez-vous pas des preuves quand il s'agit d'endurer de bien plus petits maux que ceux de l'enfer ? Quoi ! vous qui vous laissez abattre à la moindre disgrâce, que le refroidissement ou la colère d'un grand de qui dépend votre fortune glace, interdit et jette dans le désespoir, vous soutiendrez courageusement la haine implacable d'un Dieu en courroux, quand il appesantira sur vous son bras vengeur, sans vous laisser aucune espérance de réconciliation ? Quoi ! vous qui redoutez si fort les apparences de la pauvreté, qui pour l'éloigner de votre maison, amassez des trésors avec tant de peines, et les conservez ensuite avec tant d'inquiétude ; vous qui placez les richesses au-dessus de tous les autres biens, et qui vous immolez vous-mêmes à leur conservation ; vous pourrez vivre toute une éternité dans une indigence affreuse et universelle, destitués de tous biens et de tout secours, et vous soutiendrez avec constance cette effroyable pauvreté ? Quoi ! vous qui êtes toujours dans les festins et la bonne chère, qui êtes si délicats et si recherchés dans le choix des vins et des viandes, vous qui vous effrayez des approches d'un carême, et qui avez toujours une infirmité toute prête pour vous dispenser d'obéir à la loi du jeûne, vous aurez assez de fermeté pour endurer une faim et une soif éternelles, trop heureux si quelque Lazare daignait rafraîchir d'une goutte d'eau l'extrémité de votre langue ! Quoi ! vous qui ressemblez à la mollesse même, qui donnez à votre chair toutes vos attentions, qui la ménagez avec tant de soin ; vous qu'on ne peut arracher du sein de la volupté, qui éloignez si soigneusement de vos yeux et de votre pensée tous les objets capables d'y porter la tristesse ; vous enfin que la moindre douleur, que le plus léger chagrin alarme et désespère, vous demeurerez constamment, toute une éternité, couchés sur des grils ardents, et dans des lits de flammes, n'ayant devant les yeux que des spectres effrayants, dans la pensée que des idées désespérantes, et dans le cœur qu'un ver immortel qui le rongera sans relâche ? Ah ! il faudrait donc mieux vous étudier vous-mêmes, et apprendre de votre sensibilité présente aux maux les plus légers à re-

douter ces maux effroyables que vous vous préparez.

Mais avouez-le, c'est que vous ne les croyez que très-faiblement. Accoutumés à renfermer toutes vos idées dans les bornes de cette vie, vous n'avez qu'une idée confuse et embarrassée des événements de l'autre, et si vous y devez être malheureux, il vous semble que ce sera quelque autre vous-même, pour lequel vous vous intéresserez moins. Vous demanderiez volontiers pour vous ce que le mauvais riche demandait pour ses frères à Abraham, que quelque mort ressuscité pour vous confirmer la vérité de cet enfer dont nous vous menaçons. Mais ces morts ressuscités auraient-ils plus de crédit sur votre esprit que l'Evangile et Jésus-Christ même ? N'attribueriez-vous point encore à quelque illusion la résurrection de ces mêmes morts ; et après tout, serait-elle aussi constante que la vérité des oracles de Jésus-Christ ? Vous voudriez, pour croire un enfer, que quelqu'un des réprouvés vînt se montrer à vous, et vous raconter les peines qu'il y endure. Mais si vous croyez un Jésus-Christ, que manque-t-il au témoignage qu'il vous produit aujourd'hui en la personne du mauvais riche ? Quel autre réprouvé mériterait plus de créance que celui-ci, et quelle autorité appuierait mieux sa déposition ? Ne l'entendez-vous pas qui vous confirme lamentablement, et la vérité d'un enfer, et l'horreur des supplices que nous vous annonçons ? C'était un riche semblable à vous, jouissant honorablement des avantages de sa condition. Tels que vous voudriez passer aux yeux des hommes, tel il était, sans déguisement, libéral, bon ami, plein de droiture et de probité ; il se prêtait à sa prospérité sans ambition et sans jalousie. Ses plaisirs étaient de ceux qu'on nomme innocents, et que le monde justifie. S'il ne montrait aucune vertu, il paraissait-être sans vices. Cependant quelle est sa destinée ? Ah ! ses cris et ses hurlements ne vous le disent-ils pas assez ? Les tourments qu'il souffre sont si violents, que la pensée même n'y saurait atteindre. C'est un ver immortel qui le ronge, ce sont des flammes qui le dévorent, c'est une éternité qui le désespère. Tels qu'ils sont toutefois, ces tourments horribles, craignez encore qu'ils ne soient qu'une faible peinture de ceux où vous courez vous précipiter ; car encore un coup, ne vous y trompez pas, la même différence qui est entre les péchés se trouvera entre les supplices, et c'est ce que Dieu nous veut faire entendre quand il ordonne dans l'Apocalypse aux exécuteurs de ses vengeances de punir Babylone selon la mesure de ses iniquités, de multiplier ses châtiments et ses douleurs à proportion de ce qu'on l'avait vue s'élever dans son orgueil et se plonger dans les délices : *Duplicate duplicia secundum opera ejus; quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.*

Mais après tout, mes frères, ce terrible arrêt n'est pas encore prononcé, et il est en-

core temps de le prévenir. Riches du siècle, car c'est surtout à vous que ceci s'adresse, l'heureux Zachée, avant que Jésus-Christ entrât dans sa maison, n'était peut-être pas menacé d'une moindre damnation que vous, et toutefois à peine eut-il vu son Sauveur, que son salut lui fut accordé. Mais comment le mérita-t-il? En satisfaisant aux hommes par une restitution exacte, et plutôt surabondante qu'imparfaite, et en satisfaisant à Dieu par des aumônes proportionnées à ses richesses et à ses péchés. Seigneur, dit-il à Jésus-Christ, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant. Peut-être, chrétiens, la condition vous paraît-elle dure : mais aussi qu'il est doux d'entendre de la bouche de Jésus-Christ même : Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison : *Hodie salus domui huic facta est*. Quoi ! votre cœur tiendrait-il encore si fort à vos richesses, qu'il refusât d'acheter par elles l'assurance de ce même salut? Ah ! si en les conservant dans ce monde vous pouviez vous promettre qu'elles vous suivraient dans l'autre ; mais quelle folie de sacrifier à des richesses qui périront avec vous un salut qui durera éternellement, et surtout un salut qui ne laisse point de milieu entre lui et la damnation? Mais c'est à vous, ô mon Dieu ! à opérer le rare miracle du salut des riches ! Vous avez déclaré vous-même qu'impossible aux hommes, il n'était possible qu'à vous. Commencez donc par rompre le maudit charme qui attache leurs cœurs aux biens périssables. Inspirez-leur de se faire des amis et des protecteurs pour le jour des vengeances de leurs richesses d'iniquité. Changez entre leurs mains en moyens de salut cet instrument de leur damnation ; faites qu'au lieu de s'amuser à amasser sur la terre des trésors sujets à la rouille, et dont la mort tôt ou tard les dépouillera, ils travaillent efficacement à s'en faire dans le ciel de solides et d'éternels. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÈME.

Sur la difficulté du salut.

Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam, et sepe circumdedit ei, et fodit in ea toreular, et ædificavit turrim.

Un père de famille ayant planté une vigne, il l'enferma d'une haie, et creusant dans la terre, il y fit un pressoir et y bâtit une tour (Matth., XXI, 33).

Pourquoi, mes frères, l'évangile de ce jour nous représente-t-il le royaume des cieux sous l'idée d'une vigne environnée de haies, dans laquelle un père de famille creuse un pressoir et bâtit une tour, sinon pour nous faire comprendre qu'on ne peut opérer son salut sans un grand travail? C'est sans doute un prodigieux ensorcellement que de renoncer à cette unique affaire, de s'étourdir sur les horreurs de la réprobation, de mépriser

les menaces et les vengeances du souverain Juge, de borner ses desirs à la vie présente, et d'abandonner toutes les espérances de la félicité future ; mais c'est un aveuglement qui n'est guère moins déplorable, de prétendre qu'il ne doit rien coûter pour se sauver, que la voie qui mène au ciel est une voie large et aisée ; que ces précautions, ces soins, cette violence tant recommandée sont superflus, et que si les maximes de l'Evangile, telles que nous les annonçons, peuvent paraître saintes et vraies dans la chaire, elles deviennent inutiles et outrées dans la pratique. Préjugé trop commun ! illusion trop efficace ! qui rassure les mondains au milieu des plus grands périls, qui endort les pécheurs dans une malheureuse sécurité, qui donne cours à tant de fausses vertus, qui retarde tant de conversions, qui fait perdre de vue tous les vrais sentiers de la justice, et qui conduit presque toutes les âmes dans le précipice.

Il est donc bien juste, mes frères, que nous vous aidions à corriger vos pensées sur ce point, et à découvrir les difficultés qu'il faut connaître pour les surmonter. Mais n'est-il point à craindre qu'en vous les proposant, ces difficultés, je ne vous décourage aujourd'hui, que je n'étouffe tous vos bons desirs sous cette multitude d'épines que j'ai à vous montrer, et que toutes vos résolutions, qui ne sont déjà que trop faibles, ne se terminent à un abattement et une répugnance invincibles? Ah ! s'il était permis à un ministre de Jésus-Christ de déguiser son Evangile, ou si, en le déguisant, je pouvais réellement retrancher de ses saintes rigueurs, j'aurais assez d'empressement pour votre salut, et je n'aimerais assez moi-même, pour diminuer un joug qui m'est commun avec vous, et dont nous sentons toute la pénible quoique très-aimable servitude. Mais que feraient mes paroles, après que Jésus-Christ même a parlé? Ne nous dit-il pas que le ciel et la terre s'évanouiront, mais que la vérité de ses oracles subsistera éternellement? Que ferais-je encore un coup en déguisant l'Evangile? Je me chargerais d'un crime sans vous garantir du châtimement ; je me perdrais moi-même, et je ne vous sauverais pas.

Ajoutons encore que, bien loin que la difficulté du salut déroge à l'obligation d'y travailler, ce n'est que par la nécessité de cette loi, qu'il n'est pas permis d'ignorer, qu'il est difficile de l'accomplir : vous prendriez le change trop aisément, et votre méprise sur ce point serait trop funeste. Il faut donc mes frères, vous convaincre une bonne fois qu'il est très-difficile de se sauver ; c'est tout le dessein de ce discours, dans lequel nous ne suivrons d'autre ordre que celui de nos preuves. Commençons par saluer Marie.

UNIQUE POINT.

Trois choses, mes frères, concourent à prouver qu'il est très-difficile de se sauver : l'autorité, les obligations imposées, la multitude des obstacles.

Quant à l'autorité, ne pensez pas que je

viens ici vous accabler de cette foule de passages répandus dans les Pères, qui établissent la difficulté du salut. Je ne vous dis point, avec saint Augustin, que toute la vie d'un chrétien est une eroix et un martyre : *Tota vita christiani hominis crux et martyrium*. Je ne vous dis point avec saint Bernard que si ce martyre est moins horrible que celui qui consiste à répandre son sang, il est bien plus fâcheux par sa durée : *Horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius*. Je passe mille autres expressions dont les Pères se sont servis pour faire sentir jusqu'où va la difficulté de se sauver. Votre amour-propre appellerait peut-être de leurs témoignages, après les avoir taxés d'exagérations. Il s'agit donc de prononcer ici en dernier ressort. C'est l'autorité seule de Jésus-Christ que je vous apporte, autorité qui ne souffre ni réplique, ni interprétation, ni appel; autorité que le temps ne peut affaiblir, contre laquelle les usages et la coutume ne sauraient prescrire. Voici donc comme il parle : Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux se prend par assaut, et il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent l'emporter : *A diebus Joannis Baptiste usque nunc, regnum celorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*.

Ce n'est pas dans un seul endroit de son Evangile qu'il nous prêche cette doctrine, il nous dit dans un autre : Entrez par la porte étroite, parce que la voie large et spacieuse conduit à la perdition, et que le plus grand nombre est de ceux qui marchent dans le chemin facile; et comme s'il appréhendait de ne s'être pas bien expliqué, ou que lui-même fût étonné qu'on se sauvât si difficilement, il le répète encore au même lieu, et il s'écrie : Oh ! que le chemin qui mène à la vie est étroit ! Oh ! que la porte du ciel est petite, et qu'il y a peu de gens qui y entrent ! *Quam angusta porta et arcta via est que ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* !

Qu'en pensez-vous, mes frères ? Un témoignage si précis et d'un si grand poids vous laisserait-il encore quelque doute, et après avoir entendu Jésus-Christ vous assurer en termes si énergiques de l'extrême difficulté du salut, auriez-vous droit d'exiger de nous que nous vous prêchassions une doctrine contraire, et plus favorable à votre amour-propre ? Ah ! vous attribuez quelquefois à un zèle indiscret l'exactitude de la morale des ministres de Jésus-Christ. Vous vous plaignez que nous vous présentions toujours l'Evangile du côté le plus effrayant, que nous ne vous ménagions pas assez ; mais Jésus-Christ vous ménage-t-il ici davantage ? Tout ce que les prédicateurs vous ont jamais dit de plus austère égale-t-il l'austérité de la doctrine que Jésus-Christ vous annonce ? C'est à lui qu'il faudrait vous plaindre si la plainte en ce cas était légitime ; car que sommes-nous si ce n'est ses ministres et ses organes, enveloppés comme vous dans les mêmes difficultés et condamnés, pour arriver

au ciel, à marcher sur les mêmes épines ?

D'ailleurs, qu'en serait-il quand nous vous prêcherions une morale plus aisée ? Elargirions-nous le chemin du ciel en vous disant qu'il est large ? Arracherions-nous les épines dont il est semé en vous assurant qu'il n'y a point d'épines ? Ah ! mes frères, s'il ne tenait qu'à cela pour vous faciliter le salut, nous vous annoncerions avec joie cette agréable nouvelle. Mais tant s'en faut que notre relâchement vous fût utile, qu'au contraire votre perte n'en deviendrait que plus certaine ; nous vous fermerions le chemin du ciel, au lieu de vous l'élargir, et nous ne vous rendrions d'autre service que celui de contribuer inhumainement à votre damnation.

Ce n'est donc pas l'apologie de notre doctrine qui serait ici difficile à faire, mais celle de cette vie douce et aisée que vous avez embrassée, et au bout de laquelle vous ne désespérez pourtant pas de trouver le salut. Car enfin, sans entrer ici dans le détail de vos prévarications, sans vous attaquer sur aucune de ces pratiques en particulier qui sont si directement opposées aux lois fondamentales de l'Evangile ; je vous demande seulement de comparer le plan de vie que vous vous êtes fait avec cette violence, ces assauts, ces difficultés extrêmes dont parle Jésus-Christ, et qu'il nous dit être les moyens uniques d'emporter le ciel, et *violenti rapiunt illud*. Quoi ! toute votre étude sera chaque jour d'éloigner de vous ce qui gêne et ce qui contraint, de vous pourvoir abondamment de toutes les commodités que l'ingénieux amour-propre a imaginées, de passer le temps agréablement et sans ennui, de faire succéder les repas à quelques amusements domestiques, les conversations aux repas, les jeux aux conversations, et à tout cela un long et délicieux sommeil. Je ne dis rien des excès où vous vous portez si fréquemment dans le cours de cette vie toute mondaine, je ne parle point de mille autres péchés dont vous les entremêlez, et qui d'eux-mêmes excluent du salut. Mais je vous demande si cette manière de vie répond à l'idée que Jésus-Christ nous donne de la voie pénible et épineuse qui seule conduit au ciel ; si elle se ressent en quelque sorte de tous ces efforts indispensables pour le ravir.

Ne passons pas, mes frères, légèrement sur cette réflexion, la conséquence en est trop importante pour la perdre sitôt de vue. Voilà d'une part Jésus-Christ qui me dit que le chemin qui conduit au salut est rempli d'épines et de difficultés, et qui se récrie sur le petit nombre de ceux qui y marchent ; et d'une autre part je m'éprouve dans celui que j'ai pris ni difficultés ni épines, et je m'y vois d'ailleurs environné de la multitude. Il faut donc, ou que Jésus-Christ ait eu tort de me tant exagérer les difficultés du chemin, ou que je me trompe moi-même, et que je ne sois point dans la véritable ronte.

Et certes, en faut-il davantage, gens du monde, vous qu'on appelle à si juste titre les heureux du siècle, et qui confirmez tous

les jours cette réputation par votre attention à vous procurer toutes les douceurs de la vie ? En faut-il davantage pour vous convaincre que la voie dans laquelle vous marchez ne peut être que la voie de la perdition ? Car je veux qu'il n'y ait rien de si criminel dans aucune de vos actions en particulier, que tous les plaisirs que vous vous accordez soient innocents d'eux-mêmes, que tous vos divertissements considérés à part ne répugnent point essentiellement à l'esprit du christianisme ; mais enfin toutes ces actions, tous ces plaisirs, tous ces divertissements ne concourent-ils pas à former un état de vie facile, doux, exempt d'amertume ? Et dès là n'ai-je pas droit de conclure que n'ayant aucune proportion avec cette étroite voie qui conduit au ciel, il est la voie large qui mène à l'enfer ?

Mais si nous condamnons si sévèrement et sans exception tous ceux qui goûtent à longs traits les joies du siècle, sauverons-nous par la raison contraire toutes les personnes affligées ou qui mènent une vie dure et laborieuse ? Ah ! le nombre en serait encore trop grand, et nous aurions trop de peine à justifier la vérité de l'oracle, qui nous assure du petit nombre des élus. Et certes, il faudrait à ce compte sauver tous ces mercenaires qui ne travaillent et qui ne s'épuisent que pour satisfaire à une avarice insatiable, qui, semblables aux animaux, horment toutes leurs vues à se nourrir, qui fixent à la terre toutes leurs pensées, et qui n'amassent que pour le temps. Il faudrait sauver tous ces esclaves de la fortune, qui courent après elle avec tant d'efforts, qui se consument à solliciter ses faveurs et qui se rendent misérables toute leur vie, pour n'être heureux qu'un jour d'un bonheur frivole et sans réalité. Il faudrait sauver tous ces adorateurs du monde, ces idolâtres des maximes du siècle que nous voyons renoncer à leur liberté, se priver du repos, sacrifier leurs veilles pour se conformer à des usages aussi tyranniques que criminels, hommes dignes de toute notre compassion, immolant, comme ils font, aux créatures une vie infiniment plus pénible que n'est la pénitence aux élus de Dieu. Il faudrait enfin tirer des enfers ces créatures infortunées, qui s'écrient lamentablement du milieu des supplices : Nous nous sommes lassées dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons marché toute notre vie dans des chemins âpres et difficiles, et nous nous sommes consumées dans notre malice : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis ; ambulavimus vias difficiles, in malignitate autem nostra consumpti sumus.*

Ah ! mes frères, ne confondez pas les pieux efforts qui ravissent le ciel avec les épines et les travaux qui n'ont pour fin que la mort et la damnation. Les épines dont parle Jésus-Christ sont les épines de la vertu et non pas celles de l'iniquité, et les croix qu'il nous fait embrasser sont les croix des élus et non pas celles des réprouvés. Les travaux des méchants ne les peuvent con-

duire qu'à leur perte, parce qu'ils ne tendent qu'à l'accomplissement de leurs désirs pervers, qu'à l'assouvissement de leurs passions honteuses. Ils ont conçu avec douleur, dit le prophète, et ils n'ont enfanté que l'iniquité : *Concepit dolorem et peperit iniquitatem.* Mais les travaux des justes opèrent le salut, parce qu'ils tendent à détruire les vices, à faire mourir toutes les convoitises, à orner l'âme de toutes les vertus. Ils opèrent le salut, parce qu'ils n'ont d'autre but que le salut même, et qu'ils mettent en œuvre tous les moyens propres à y parvenir.

Mais quels sont ces moyens, mes frères ? Ce sont nos obligations mêmes, et voici une seconde preuve de la difficulté du salut plus sensible encore que la première ; car enfin, quelque décisive que soit l'autorité de Jésus-Christ, le salut n'est pas difficile précisément parce qu'il l'a dit ; mais il l'a dit parce qu'il était difficile. Or, pour m'exprimer autrement, ce n'est pas de l'autorité de Jésus-Christ que le salut tire sa difficulté, mais des obligations qui nous sont imposées, et sur lesquelles Jésus-Christ appuyait son autorité. Et peut-être n'avez-vous jamais bien senti la force et l'étendue de ces obligations. Ceiles qui regardent Dieu se réduisent toutes à son amour ; mais cet amour combien doit-il être parfait pour être justifiant ? Vous entendez dire, sans en être troublés, qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces ; l'aimer plus que toutes les créatures ensemble, plus que vos proches, plus que vos amis, plus que vous-mêmes ; être prêts à lui immoler au premier signe votre cher Isaac, à vous dépouiller de toutes vos richesses, à vous réduire à la dernière misère plutôt que de violer sa loi, à souffrir sans murmure les pertes, les afflictions, les disgrâces ; à bénir Dieu, comme Job, au milieu des plus terribles épreuves, à livrer votre corps aux plus cruels tourments, à la mort même, et à la plus honteuse mort, plutôt que de commettre un crime, que de consentir à une pensée mauvaise. Point de salut sans l'accomplissement de ce précepte. Or, mes frères, est-il si facile de l'accomplir ?

Car prenez garde à une illusion à laquelle il n'est que trop ordinaire de se laisser séduire. On conçoit assez facilement que Dieu est aimable par-dessus toutes choses, qu'il mérite d'être préféré à toutes les créatures, que nous lui devons la première place dans notre cœur, qu'il y aurait une injustice manifeste à la lui refuser ; et parce que l'esprit porte sans peine ce jugement, on se flatte que le cœur est d'accord avec lui, et qu'il nourrit en soi le même degré d'amour dont il s'avoue redevable. Mais il n'en va pas ainsi, mes frères, et il n'arrive que trop souvent que le cœur est entièrement privé de l'amour de son Dieu, quoique l'esprit le juge infiniment aimable. En voulez-vous des preuves prises dans vous-mêmes ? Vous voilà tous bien persuadés, du moins je le suppose, que Dieu doit être aimé d'un amour de préférence ; c'est-à-dire que l'amour de Dieu

doit l'emporter sur tout autre objet, quelque utile, quelque agréable qu'il nous paraisse. Cependant on vous dit que c'est plus aimer votre argent que Dieu, que d'en tirer, en vertu d'un pur prêt, ces intérêts usuraires, et si usités aujourd'hui dans le commerce à la honte de notre siècle. Que c'est plus aimer votre corps que Dieu, que de violer sans un besoin réel l'abstinence ou le jeûne qui vous est prescrit dans ce saint temps. Que c'est plus aimer vos plaisirs que Dieu que de ne vous pas interdire absolument ces danses publiques et ces autres divertissements profanes, si opposés à la sainteté de notre religion. Que c'est plus aimer votre chair que Dieu, que de la traiter avec tant de mollesse, et de la revêtir avec cette indécence qu'abhorre le christianisme. Que c'est plus aimer vos enfants que Dieu, que de leur permettre ces fréquentations dangereuses, que de laisser fortifier en eux ces funestes inclinations, que de les détourner de suivre dans le choix de leur état une autre route que celle de vos prédilections ou de vos intérêts; que c'est vous attirer le même reproche que Dieu fit autrefois au grand prêtre Héli : Vous avez plus ménagé, plus honoré vos enfants que moi : *Magis honorasti filios tuos quam me*. On vous dit tout cela, et cependant vous passez outre. C'est qu'il ne s'ensuit pas que votre cœur aime Dieu de ce que votre esprit le juge aimable; mais il s'ensuit que ce défaut d'amour est d'autant plus criminel qu'il est joint à la connaissance de son injustice.

C'est néanmoins cette illusion qui vous cache la difficulté d'obéir au premier et au plus important de tous les préceptes; et parce qu'en effet il ne vous en coûte guère pour aimer Dieu comme vous l'aimez, vous pensez qu'il n'est pas difficile de l'aimer autant qu'il veut l'être. Mais quelle affreuse distance de l'un à l'autre! Elle vous effrayerait, si vous la mesuriez. Vous verriez d'un côté un Dieu qui demande tout votre cœur, et de l'autre votre cœur qui se refuse tout entier à Dieu. D'un côté un Dieu qui veut être aimé seul, et de l'autre un cœur qui n'aime que les créatures. D'un côté un Dieu qui veut que toutes vos inclinations lui soient sacrifiées, et de l'autre un cœur qui sacrifie Dieu à toutes ses inclinations. D'un côté un Dieu qui veut être la fin de tout, et de l'autre un cœur qui rapporte tout à lui-même. D'un côté un Dieu qui veut occuper seul toutes vos pensées, être l'âme de toutes vos actions, l'unique terme de tous vos desirs; si vous parlez, que ce soit pour sa gloire; si vous travaillez, que ce soit en son nom; si vous prenez des conseils, si vous formez des entreprises, que ce ne soit qu'en vue de l'exécution de ses volontés; et de l'autre côté, c'est un cœur qui ne songe qu'à se distraire de Dieu comme d'un objet importun, qui ne se remplit que de desirs charnels et indignes de lui, qui ne suit d'autre impression que celle de ses convoitises, qui ne pense et n'agit qu'au gré de ses passions, et en vue de les satisfaire. Ah! il est bien

aisé de dire en soi-même : il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses; mais de l'aimer effectivement en cette manière, il faudrait pour en sentir la difficulté se mettre en devoir d'acquiescer cet amour, briser ces chaînes qui vous asservissent à la créature, vous éloigner de tous ces objets qui divertissent votre cœur de l'amour de son Dieu, arracher du fond de votre âme toutes ces inclinations si incompatibles avec cet amour. Ah! il est bien aisé, au milieu des honneurs, des richesses et de toutes les aises de la vie, de dire en soi-même : Il faudrait renoncer à tout cela et me réduire à la dernière pauvreté, si Dieu me le commandait. Mais avoir dans son cœur un amour habituel capable de ce renoncement, il faudrait, pour comprendre combien on en est éloigné, s'examiner sur certains retranchements bien moins difficiles que Dieu exige actuellement de vous, et que cependant vous ne faites point; il est bien aisé, quand rien ne menace notre vie, que tout est calme autour de nous, qu'on n'a lieu de craindre ni disgrâce ni persécution, il est bien aisé de dire en soi-même : Ma religion m'oblige d'être prêt à répandre mon sang, à sacrifier ma vie, si Dieu exigeait de moi ce témoignage de mon amour. Ces pensées héroïques ne coûtent rien à l'esprit; mais avoir dans le cœur cet amour assez fort pour surmonter la terreur des supplices et d'une mort affreuse, il faudrait, pour convenir qu'on n'en approche pas, savoir rougir de sa facilité à renoncer son Dieu, et à se laisser vaincre au premier choc de la plus faible tentation.

Mais que cet amour est difficile! me répliquez-vous. Hé quoi! mon Dieu, nous ne rougirons pas de vous l'avouer? Ah! qu'il fût difficile de vous aimer autant que vous le méritez, d'égaliser notre amour à toutes vos perfections adorables, à votre bonté sans limites, à tous ces bienfaits dont vous nous avez comblés, à cet amour même que vous nous avez témoigné, je le concevrais sans beaucoup de peine; mais de vous aimer autant que vous nous le commandez, et que nous le pouvons par votre grâce, de vous aimer plus que vos créatures, et de vous donner sur elles un seul degré de préférence; ô mon cœur! quelle est ta dureté, si je ne puis arracher de toi une étincelle de cet amour! Mais enfin, quand la difficulté d'aimer Dieu de tout son cœur serait encore plus grande, que s'ensuivrait-il? Que cet amour en est moins juste? la raison seule ne voudrait pas l'entendre; moins nécessaire au salut? notre foi nous démentirait; quoi donc! que le salut lui-même est très-difficile? Oui, mes frères, c'est justement la conséquence où je voulais vous amener.

Cependant n'avons-nous point encore des obligations à remplir par rapport au prochain, n'en avons-nous point à l'égard de nous-mêmes? La nécessité d'abrégier m'obligera de ne les toucher qu'en peu de mots. A l'égard du prochain, elles consistent encore à l'aimer, et cet amour n'a point d'autres bornes que celui qu'on se doit à soi-même.

Cependant il arrive que ce qui en devrait être le modèle en devient ordinairement la ruine. C'est-à-dire qu'au lieu d'aimer le prochain comme on s'aime soi-même, c'est parce qu'on s'aime trop soi-même, qu'il est difficile d'aimer aussi le prochain. De là l'extrême difficulté de ne nuire à son frère ni dans ses biens, ni dans sa réputation, ni dans sa fortune; de ne l'irriter par aucune injure, et de pardonner sincèrement toutes celles qu'il nous pourrait faire; de se réjouir de ses vrais avantages, de s'affliger de ses vrais malheurs; de le secourir autant qu'on le peut dans tous ses besoins, sans distinguer l'ennemi de l'ami. De là encore l'extrême difficulté de ne le scandaliser par aucune faute essentielle, de l'édifier au contraire par de bons exemples, de le corriger à propos et avec charité, de prier pour lui avec zèle. Combien de devoirs réciproques selon les relations différentes d'un époux avec son épouse, d'un père avec ses enfants, d'un maître avec ses serviteurs, d'un supérieur avec ceux qui lui sont soumis! Point de salut néanmoins sans l'accomplissement de tous ces devoirs. Jugez de là s'il est facile de se sauver.

À l'égard de soi-même, que d'obligations plus difficiles encore! Se priver de tous les plaisirs criminels ou même dangereux, haïr toutes les vanités du siècle, vivre dans la peine et dans le travail, renoncer à soi-même et à tous ses désirs, combattre toutes ses passions, crucifier sa chair, préférer la pauvreté aux richesses, le mépris à l'estime, l'affliction à la prospérité. C'est là l'Evangile, ces lois n'ont pas d'autre législateur que Jésus-Christ même, et pour vous prévenir contre toutes les suppositions contraires, il nous avertit qu'il n'est pas venu retrancher de la loi, ni l'affaiblir par des mitigations, mais en exiger l'accomplissement dans toute son étendue : *Non veni solvere legem, sed adimplere*; que son dessein n'était pas d'établir la paix entre vous et vos passions, mais de vous armer d'un glaive toujours levé sur elles : *Non veni pacem mittere, sed gladium*; il n'exempte personne de cette guerre si difficile. Mais combien plus rude doit-elle être pour vous, qui, outre le penchant violent que vous avez en naissant apporté au mal, vous êtes fait depuis une si longue habitude du vice; pour vous qu'une mauvaise éducation a rendu si enclin au dérèglement et si indocile à la correction. Quels efforts, quelle violence pour vaincre ce naturel superbe, colère, vindicatif; pour surmonter cette intempérance, pour réprimer cette chair rebelle, pour triompher de cet amour-propre, de cette sensualité, de cette mollesse, pour dompter toutes ces passions! Quelques-uns y réussiraient avec une attention commune, et une légère résistance. Mais pour vous, c'est un combat sanglant, c'est une guerre implacable qu'il faut soutenir; et pour peu que vous vous endormiez, c'en est fait de votre salut.

Mais outre les obligations qui nous le rendent si difficile à tous, la multitude et la

grandeur des obstacles achèvent de m'effrayer, et font aussi ma troisième preuve. Et certes quand nous n'en aurions pas d'autres à surmonter que ceux que les démons y opposent, n'en serait-ce pas assez pour alarmer notre faiblesse? Car comment pouvez-vous demeurer tranquilles, et songer, comme dit saint Paul, que vous avez à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, et tous les esprits de malice répandus dans l'air? Comment pouvez-vous dormir en repos, lorsqu'on vous avertit que les démons, comme des lions rugissants, rôdent sans cesse autour de vous, pour saisir le moment favorable de se jeter sur leur proie? Qui pourrait ici vous représenter leur rage? Ce n'est pas seulement quelques blessures légères qu'ils veulent vous faire; ils n'aspirent qu'à déchirer votre âme et à la dévorer. Ils lui dressent sans cesse de nouvelles embûches, sans cesse ils lancent contre elle des traits enflammés. Ce sont eux qui approchent de vos yeux ces objets dangereux et mortels dont vous attribuez la rencontre au hasard. Ce sont eux qui impriment dans votre imagination ces images honteuses qui ne s'en effacent guère sans l'avoir souillée. Ce sont eux qui remuent, qui dérangent les ressorts de ce corps mortel où votre âme est comme emprisonnée, et qui y font ces ravages humiliants qu'elle a tant de peine à prévenir ou à réparer.

Ce qui vous empêche de craindre, et quelquefois même de croire ce nombre prodigieux d'esprits infernaux qui voltigent autour de vous, c'est que vous ne les voyez pas; et voilà ce qui devrait augmenter vos frayeurs, parce qu'il vous est bien plus difficile de vous en garantir. Disons mieux, c'est par cette raison même que vous ne songez pas à vous mettre en défense, et que, vous trouvant toujours dépouillé de ces armes salutaires dont saint Paul vous exhorte à vous revêtir, du bouclier de la foi et de la prière, du glaive de la mortification et du retranchement, ces esprits de malice remportent sur vous de si grands avantages. Et certes si nos premiers parents, fortifiés du rempart de leur innocence et de beaucoup d'espérances au démon, ne laissèrent pas de succomber sous ses ruses, que n'avez-vous point à craindre des efforts d'un ennemi que ce premier succès a rendu si fier? Vous surtout qui de tous côtés lui donnez prise sur vous, et dont les habitudes vicieuses ont énervé pour ainsi dire toutes les forces.

Mais passons ces premiers obstacles, tout terribles qu'ils sont, pour venir à d'autres qui vous paraîtront plus sensibles. C'est ce monde au milieu duquel vous vivez, les coutumes qui y sont établies, ses maudits usages, ses tyranniques bienséances. Ce sont ces respects humains, cette appréhension de passer pour dévot ou pour singulier, cette nécessité prétendue de se conformer au grand nombre aux dépens de votre salut. C'est ce rang, cette multitude d'affaires, ces emplois délicats, ces funestes engagements. C'est ce

crédit qu'il faut se conserver, cet éclat qu'il faut soutenir, ces grands qu'il faut ménager, cette famille qu'il faut élever. Que sai-je? ce sont toutes les créatures qui vous environnent, vos proches encore plus que les étrangers : *Inimici hominis domesticus ejus*. Vous, père, c'est ce fils dont l'amour vous engage à commettre mille injustices pour lui amasser des richesses et faire sa fortune. Vous, fils, c'est ce père qui vous a revêtu d'une charge que vous déshonorez par votre incapacité, et où vous vous perdez par vos prévarications. Vous, mère, c'est cette fille dont vous avez fait votre idole, et qui vous rend caution de ses dérèglements. Vous fille, c'est cette mère qui favorise votre vanité, qui vous instruit à plaire au monde, qui vous introduit dans ces assemblées toutes profanes, qui vous entraîne aux bals et aux spectacles. Vous, maître, c'est ce serviteur qui vous engage par ses bons offices à supporter son libertinage. Vous, serviteur, c'est ce maître qui donne lieu à vos débauches par ses mauvais exemples, dont le jeu vous laisse le temps de donner carrière à vos insolences, ou qui vous rend peut-être le ministre de ses propres intrigues.

Or, mes frères, qui ne s'effrayerait à la vue de tous ces obstacles, surtout quand on les compare aux devoirs dont je vous ai fait le détail? Quel moyen d'aimer Dieu de tout son cœur, de remplir à son égard toutes ses obligations, d'être prêt à mourir plutôt que de l'offenser, quand toutes les créatures attaquent notre fidélité, qu'elles nous sollicitent à la prévarication, et que le monde entier par ses maximes, ses terreurs, ou ses enchantements, travaille à corrompre notre cœur? Quel moyen d'aimer le prochain autant que nous-mêmes, de lui procurer tous les biens qui dépendent de nous, quand nos intérêts et les siens se trouvent toujours contraires, quand nos richesses ne s'accumulent que sur son indigence, et quand notre fortune ne peut s'élever que sur les ruines de la sienne? Quel moyen enfin de renoncer à nous-mêmes, de faire une guerre implacable à toutes nos passions, de crucifier notre chair avec tous ses désirs, quand nous n'avons rien au monde de plus précieux, et qui nous touche de plus près que ces désirs, que ces passions, et que nous-mêmes?

Mais ce qui est infiniment déplorable, c'est que, outre tous les obstacles déjà placés sur le chemin de notre salut, vous en ajoutiez chaque jour de nouveaux; et qu'au lieu de diminuer autant qu'il est en vous les difficultés, vous ne songiez qu'à les rendre plus grandes et plus invincibles. N'était-ce pas assez de ces richesses déjà trop funestes par l'empêchement qu'elles mettaient à votre salut, sans les accumuler encore pour le rendre tout à fait désespéré? N'était-ce pas assez de ces honneurs et de ce rang où vous vous trouviez placé par votre naissance, pour vous faire craindre de n'être pas du nombre des petits et des humbles à qui le royaume du ciel est seulement promis, sans rechercher encore un poste plus élevé, et plus incom-

patible avec le salut? N'était-ce pas assez de ces commodités et de ces aises, qui ne vous attachaient déjà que trop au monde, sans contracter avec lui de nouveaux engagements, sans aller encore tremper vos lèvres dans la coupe enchanteresse de tant de plaisirs criminels? Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes, si votre salut est si difficile. Jésus-Christ n'a pas tant augmenté les obligations que vous avez augmenté les obstacles. Vous n'avez pas plus de devoirs que nous à remplir, mais vous avez plus de difficultés à surmonter. Ah! il y aurait eu bien plus de prudence à rompre peu à peu avec le monde, à vous en éloigner insensiblement. Il y en aurait eu encore davantage à ne garder aucun ménagement avec lui, à fuir comme le prophète Elie dans la solitude, et à répondre comme lui à qui vous aurait demandé compte de cette retraite: Hélas! que ferais-je au milieu d'Israël, comment pourrais-je voir les impiétés qui s'y commettent? Ils ont abandonné l'alliance du Seigneur, et ils attendent encore à mon salut et à ma vie : *Dereliquerunt pactum tuum filii Israel, et querunt animam meam ut auferant eam*.

Aussi, mes frères, ne pensez pas que cette séparation entière du monde ne soit jamais que de conseil, elle devient de précepte à tous ceux à qui la faiblesse ne permet pas de surmonter les obstacles qu'ils y trouvent à leur salut. Vous avez tenté mille fois de rompre ces parties dangereuses où votre innocence fait toujours naufrage, et vous sentez bien que vous n'y réussirez jamais. Fuyez, fuyez, sortez de Babylone, c'est votre unique ressource : *Recedite, exite de medio ejus*.

Vous vous êtes souvent efforcés de vous roidir contre le torrent de la multitude, de vous distinguer par une fidélité plus exacte à vos devoirs essentiels; mais les respects humains, mais les railleries qu'il fallait essuyer, vous ont toujours fait succomber aux mauvais exemples. Retirez-vous, sortez du milieu de ce monde pervers : *Recedite, exite de medio ejus*. Ce poste, ces emplois sont pour vous des occasions prochaines à mille injustices; vous n'avez pas assez de fermeté pour soutenir les assauts de tant de gens accablés que vous êtes intéressés à ménager, sans parler du temps qu'ils vous dérobent, et l'impuissance où vous êtes d'y songer seulement à votre salut; ne balancez point, quittez ce poste, abandonnez ces emplois, c'est pour vous un devoir indispensable. C'est là l'œil qu'il faut arracher; ce sont ces membres que Jésus-Christ vous ordonne de couper sans ménagement, et de jeter loin de vous : *Recedite, exite inde, exite de medio ejus*.

Cependant, mes frères, ce moyen unique et indispensable à l'égard de plusieurs, pour vaincre les obstacles que le monde oppose à leur salut, n'est pas lui-même sans obstacles. Est-il donc si aisé de dire adieu au monde? Renonce-t-on sans efforts à ses charmes et à ses délices? Que dira-t-on de cette retraite? combien d'amis, de parents vont traverser cet heureux projet? Moïse aura

beau crier ne a part de Dieu : Laissez aller mon peuple, afin qu'il ne sacrifie dans le désert; l'orgueilleux Pharaon ne se rendra pas sitôt. Vous ne sortirez point, lui répondrait-il, sacrifiez à votre Dieu dans cette terre, si vous le voulez. Vous-même, comme les Israélites, vous aurez beau sentir le danger de votre esclavage, et vous plaindre à votre tyran de son obstination à vous retenir. Il attribuera vos plaintes à quelques mécontentements, il vous préparera de nouvelles charges, ou de nouveaux plaisirs. Il se reprochera peut-être, comme Pharaon, de ne vous avoir pas assez occupé : *Vacant enim, idcirco vociferantur*. Il espérera vous distraire de votre dessein en vous tenant toujours en haleine par la multitude des affaires, ou par la variété des divertissements. Ses attraites, ses caresses, ses sollicitations, l'emporteront sur votre faiblesse. Vous demeurerez, et vous périrez.

Mais quand vous seriez assez fort pour rompre vos chaînes et vous retirer, vous trouveriez encore dans votre retraite des obstacles à votre salut. Ils seraient moindres à la vérité; car enfin il ne faut point faire les dangers plus grands qu'ils ne sont. La retraite est sans comparaison un moyen plus facile que toutes les précautions que vous pourriez prendre au milieu du monde. Mais, tout facile qu'il est, il n'est pas sans difficulté. Les Israélites hors de l'Égypte et dans le désert trouvent encore des ennemis sur leur passage : les plus légères incommodités leur font regretter leur ancien esclavage, ils se rebutent, ils désespèrent de la conquête de la terre promise, et presque tous périssent avant que d'y arriver.

Ainsi, mes frères, raisonnez tant qu'il vous plaira; il demeure pour constant que le salut est très-difficile. Mais pourquoi Jésus-Christ n'en a-t-il pas levé la difficulté, pourquoi nous a-t-il imposé de si dures obligations? Pourquoi, mes frères, et qui êtes-vous pour oser contester avec Dieu? *O homo! tu quis es qui respondeas Deo?* Il lui plaît de ne vous donner son paradis qu'à ces conditions. Vous le doit-il, et le péché de votre origine ne vous en avait-il pas exclus? Ah! si ces conditions sont difficiles, plaignez-vous-en à celui qui nous a perdus, plaignez-vous-en à vous-mêmes qui rendez de plus en plus votre salut difficile en fomentant la corruption de votre cœur. D'où naissent en effet ces difficultés, si ce n'est de votre fond même? La loi n'est-elle pas juste? les obligations qui vous sont imposées ne sont-elles pas souverainement équitables, et les obstacles que vous trouvez à leur accomplissement partent-ils d'un autre principe que de la révolte de vos passions, de votre opposition au bien et à la justice, de votre pente vers l'iniquité? Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas levé les difficultés du salut? Mais pourquoi ne les levez-vous pas vous-mêmes, que ne réformez-vous l'injustice de votre cœur, la perversité de vos inclinations? le salut alors n'aura plus de difficultés.

Mais après cela, mes frères, ne vous rebu-

lez point. Je ne suis pas surpris qu'à l'exemple des apôtres, consternés d'entendre dire à Jésus-Christ qu'un chameau passerait plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche par la porte du ciel, vous vous écriiez comme eux dans un premier mouvement : Qui pourra donc être sauvé? *Quis ergo poterit salvus esse?* C'est que vous n'avez encore comparé les difficultés du salut qu'à votre faiblesse, et non avec la force toute-puissante de la grâce de Jésus-Christ. C'est que vous ne songez pas, comme il le disait lui-même à ses apôtres, que ce qui est impossible aux hommes est très-facile à Dieu : *Apud homines hoc impossibile est, omnia autem possibilia sunt apud Deum*. Serait-ce de sa bonté que vous vous défieriez? Mais est-il vraisemblable qu'après toutes les avances que Dieu a faites pour vous sauver, n'ayant pas épargné son propre Fils, mais l'ayant livré pour nous à une honteuse mort, il vous refuse tous les secours nécessaires pour achever l'ouvrage de votre salut? Mais il ne s'agit pas ici de vraisemblance, ou de conjectures. La promesse de Jésus-Christ y est expresse : Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Et si cela n'était, mes frères, comment accorderions-nous Jésus-Christ avec lui-même? comment son joug serait-il doux, comment son fardeau serait-il léger, s'il ne devait aplanir par sa grâce les difficultés dont nous nous plaignons? *Jugum meum suave est, et onus meum leve*. Ces paroles si consolantes sorties de sa propre bouche ne sont-elles pas un gage non-seulement des secours essentiels, mais des joies et des douceurs qu'il prépare à tous ceux qui voudront essayer son fardeau, et se courber sous son joug? Oui, mes frères, à tous ceux qui le voudront. En vain nous objecteriez-vous qu'il ne doit sa grâce à personne, qu'il peut sans injustice la refuser à qui il lui plaît : sa promesse n'en excepte aucun, et le nombre de ceux dont il s'engage d'adoucir le joug est exactement égal à tous ceux qui auront recours à lui pour être soulagés : *Venite ad me, omnes... et ego reficiam vos*.

Mais quand les amertumes que vous éprouveriez sous le joug de Jésus-Christ l'emporteraient encore sur les consolations, ne comparerez-vous jamais la félicité qui vous est promise avec les peines par lesquelles il faut l'acheter? Ne disparaissent-elles pas à la vue de cette gloire immense? C'était au moins le jugement qu'en portait saint Paul, qui ne concevait qu'à peine comment les plus grandes douleurs de cette vie pouvaient mériter une éternité de gloire et de béatitude : *Non sunt condignæ passionibus hujus temporis ad futuram gloriam*. Et c'est encore aujourd'hui le jugement qu'en portent les vrais disciples de Jésus-Christ, qui pratiquent avec tant de joie toutes les austérités évangéliques, et qui se croient encore trop heureux de pouvoir à ce prix espérer le ciel.

Entrez donc, mes frères, dans les mêmes

sentiments. Commencez par sortir de cette voie large qui ne mène qu'à la perdition ; et si les difficultés du chemin étroit alarment votre faiblesse, souvenez-vous qu'il ne saurait être bien long, et qu'il se termine infailliblement à une félicité sans bornes. Je vous la souhaite.

AUTRE SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur la pénitence pratique.

Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam et sepem circumdedit ei.

Un père de famille ayant planté une vigne, l'environna d'une haie (Math., XXI, 35).

Quelle consolation, mes frères, pour un chrétien qui a toujours vécu dans l'innocence, de songer que la vigne du Seigneur, qu'il cultive soigneusement, est environnée d'une haie qui le défend des insultes des ennemis de son salut, et le met à couvert de toutes leurs entreprises ! Mais aussi quel sujet de douleur pour un autre chrétien, qui, malheureusement sorti par le péché de cette forte enceinte, reconnaît qu'il n'y saurait rentrer qu'à travers les épines dont elle est fermée, et qui en rendent l'accès si pénible et si laborieux ! Que nous représente en effet cette haie dont la vigne du père de famille est de toutes parts entourée, sinon les travaux de la pénitence, que tout pécheur est obligé de subir, pour être admis une seconde fois dans la société des justes, quand après s'en être exclu soi-même, il se sent touché du repentir sincère de ses égarements ?

Non, mes frères, qu'on ne se flatte pas de reconquérir la justice et de rentrer dans les privilèges des innocents, sans passer par toutes les épines, qui, comme une haie, séparent l'état du péché de l'état de la justification. L'unique ressource du pécheur, c'est la pénitence : trop heureux encore qu'après un naufrage tout volontaire, et dont il ne peut accuser que lui, la miséricorde daigne lui présenter cette seconde planche, quelque effort qu'il soit obligé de faire pour arriver au port.

Il est vrai que l'erreur du plus grand nombre ne consiste pas à donter de l'obligation de la pénitence après le péché, mais à se faire de cette pénitence je ne sais quelle idée qui l'anéantit en même temps qu'on en avoue la nécessité. Les uns la font consister dans une simple cessation du crime, ou tout au plus dans un repentir stérile et oisif des désordres passés ; et si les autres croient devoir y ajouter quelques pratiques satisfactoires, ils se tiennent quittes auprès de Dieu pour les moins pénibles, et ils ne s'avisent pas de penser qu'il exige d'eux quelque proportion entre leurs péchés et leur pénitence. Ce sont ces deux illusions que je viens combattre en établissant, premièrement, que la pénitence, pour avoir son effet, doit n'être point oisive, mais produire des fruits réels, et ce sera mon pre-

mier point ; secondement, que ces fruits et cette pénitence doivent être proportionnés aux péchés qu'il s'agit d'expier, et ce sera mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit, et adressons-nous à Marie pour les obtenir.

PREMIER POINT.

Que la pénitence, pour être véritable, ne consiste pas seulement dans la cessation du péché, mais dans un brisement de cœur, joint à un désir sincère et effectif de se punir soi-même, c'est une vérité qui, pour être de foi, n'en trouve pas moins de contradiction dans la plupart des hommes. Luther avait osé enseigner, le premier, qu'un simple amendement de vie tenait lieu de pénitence : *Pœnitentia, nova vita*. Calvin avançait d'un autre côté que Jésus-Christ ayant de reste satisfait pour tous les hommes, c'était lui faire une espèce d'injure que d'exiger encore leurs satisfactions ; et quoiqu'on trouvât peut-être peu de catholiques qui osassent proposer les mêmes erreurs en forme de dogme, plusieurs ne laissent pas de leur donner cours dans la pratique, en se tenant quittes auprès de Dieu pour la cessation de leurs crimes, sans se mettre en peine de les expier et de satisfaire à sa justice. C'est ce qui donna lieu aux Pères du concile de Trente de frapper d'anathème quiconque oserait dire que dès que le pécheur a obtenu la grâce du pardon, la peine éternelle lui est tellement remise, qu'il n'est plus redevable à la justice divine d'aucune satisfaction temporelle.

Vous aurez donc beau nous dire, mes frères, que le sacrement de pénitence efface pleinement tous les péchés avant l'accomplissement actuel de la satisfaction ; que la vertu même de pénitence ne consiste pas principalement dans des œuvres extérieures ou corporelles ; que le repentir intérieur et l'affliction du cœur est plus efficace et plus agréable à Dieu que tout autre genre de mortification ; nous conviendrons avec vous de tous ces grands principes, et nous ne laisserons pas après de conclure de vos dispositions présentes, ou que jamais vous n'avez été réellement convertis, ou que vous avez rétracté votre conversion, ou du moins qu'elle ne sera pas de longue durée. Remarquez bien ceci, mes frères, car voilà ce qui sape tous les fondements de votre fausse sécurité, et ce qui établit bien solidement l'indispensable nécessité de la pénitence pratique, dont il est question ici.

Je dis donc que, soit que vous considériez le passé, soit que vous envisagiez le présent, vous avez un juste sujet de vous défier et de craindre ; puisqu'il s'ensuit de ce que vous négligez les œuvres extérieures de pénitence, ou que jamais vous n'avez été convertis, ou que vous ne l'êtes plus.

Non, mon cher auditeur, vous n'avez jamais été réellement converti. Nous avons du moins un juste sujet de le soupçonner, dès lors qu'après de grands péchés vous ne menez point une vie pénitente. Et afin que vous ne vous y trompiez pas, formez-vous

d'abord une juste idée de la vraie conversion. n'en jugez pas sur des indices équivoques, ni sur les préjugés communs, mais sur la nature même de cette grâce, et par les sentiments qu'elle a dû nécessairement exciter dans votre cœur. Représentez-vous une âme vivement pénétrée du misérable état où le péché l'a réduite; qui, à la faveur d'un rayon de grâce dont Dieu l'a prévenue, fait un retour amer sur toutes ses iniquités, et les envisage selon tout ce qu'elles ont d'horrible et de plus injurieux à la majesté de Dieu; qui déjà effrayée de l'idée seule de ses crimes, songe encore aux peines éternelles qui leur sont dues; qui conçoit que le péché offensant une grandeur infinie, n'est point trop sévèrement puni par des supplices infinis dans leur durée; qui se représente dans ces gouffres infernaux et au milieu des flammes, destinée à porter éternellement tout le poids des vengeances du ciel, et à reconnaître pour surcroît de désespoir que le châtiment n'excède point ses crimes. Saisie de ces tristes idées, elle forme le dessein de prévenir par la pénitence cette éternité malheureuse. Quoique assurée de la miséricorde, elle sait que la justice ne perdra pas ses droits; que si dans ce monde on ne s'acquitte auprès d'elle par des œuvres de pénitence, elle se dédommagera dans l'autre par des châtiments aussi rigoureux qu'inévitables. Elle lui promet donc de la satisfaire; elle lui dit, comme le disait à son maître ce serviteur accablé de dettes: Daignez m'attendre encore quelque temps et je vous rendrai tout : *Patentiam habeo in me, et omnia reddam tibi*. Trop redevable encore à la miséricorde, qu'elle la tienne quitte des supplices éternels pour quelques peines légères et de peu de durée.

Dites-nous à présent, mon frère, si telles furent vos dispositions, quand vous vous convertîtes? Mais ne vous flattez pas de nous en imposer, c'est votre conduite que nous interrogeons; c'est à elle à parler et à vous défendre. Où sont ces larmes, ces macérations, ces œuvres de pénitence, que vous deviez substituer à l'enfer qui vous était dû? Où sont ces privations volontaires, ces douloureux retranchements, ces pratiques mortifiantes, dont vous deviez payer la justice divine, et satisfaire à ses droits rigoureux? Où sont enfin ces effets d'une volonté sincère de réparer et d'anéantir vos péchés par la pénitence? A parcourir tous vos jours, à suivre pas à pas votre train de vie, nous n'y remarquons aucun vestige de la plus légère mortification. Vous ne donnez plus à la vérité dans ces excès par lesquels vous sembliez vous plaire à outrager Dieu; aussi vous en coûtait-il trop, vos biens et votre santé n'y pouvaient suffire. Il est vrai que vous ne passez plus les nuits en ces parties scandaleuses de bals et de dissolutions; mais vous les remplissez par un doux sommeil, sur lequel s'écoulent et se perdent encore les plus précieuses heures du jour. Vous ne dissipez plus votre argent en ces jeux ou-

saient un dérangement inconcevable dans votre famille et dans vos affaires: mais vous vous êtes fait une société d'amis avec lesquels votre temps se perd plus agréablement et à moindres frais. Vous n'épuisez plus votre santé dans ces débauches d'intempérance et de voluptés auxquelles il est étonnant que vous ayez survécu; mais vous vous retranchez sur la délicatesse d'un ordinaire exquis, et vous substituez à ces voluptés brutales mille recherches sensuelles, des plaisirs plus doux et plus salutaires. C'est-à-dire que toute votre pénitence consiste, non à mener une vie plus austère, mais à vivre avec plus de régime; non à mortifier davantage votre chair, mais à la traiter avec plus de ménagement; non à satisfaire à la justice d'un Dieu irrité par vos crimes, mais à réparer les ruines d'une santé usée par vos excès. Ensuite vous venez nous dire que vous vous convertîtes véritablement, que vous accompagnâtes le repentir de vos crimes de la résolution sincère de les expier. Il faudrait donc nous en donner des preuves au moins apparentes, et ne pas démentir si sensiblement par votre conduite le témoignage de vos paroles.

A cela, mes frères, nous répondrez-vous que les austérités extérieures ne sont pas essentielles à la conversion, que Dieu s'arrête principalement à la contrition du cœur, et que l'esprit de pénitence est préférable à toutes les macérations corporelles? Il est vrai, nous en convenons: mais, encore un coup, nous ne prendrons point le change. L'esprit de pénitence est préférable à toutes les macérations corporelles: c'est un principe si certain, que les macérations corporelles sans l'esprit de pénitence seraient même très-inutiles: mais qu'entendez-vous donc par cet esprit de pénitence? Une pénitence en idée, un repentir imaginaire, un souvenir vague et stérile de ses péchés, une persuasion oisive qu'ils méritent d'être punis? Dérompez-vous, si c'est là votre sentiment. L'esprit de pénitence est une vertu réelle, qui afflige, qui pénètre l'âme, qui y imprime profondément la douleur des péchés passés, par la considération de l'outrage qu'ils ont fait à Dieu et des châtiments qu'elle a mérités. C'est un sentiment vif et humiliant par lequel le pécheur se reconnaît indigne de l'usage des créatures depuis qu'elles lui ont servi d'instrument pour offenser son Créateur. C'est une volonté sincère, efficace de punir sur soi-même tous ses attentats par le renoncement aux plaisirs, par la mortification des sens, par le crucifiement de sa propre chair et de tous ses désirs. L'esprit de pénitence est enfin une répugnance de l'âme pour les délices et les enchantements du siècle, et une acceptation toute volontaire du travail, des humiliations, des croix, et des souffrances.

Or, mes frères, trouvez-vous dans cette idée que la religion vous donne de la vraie pénitence de quoi vous mettre à couvert de nos justes soupçons, de quoi vous garantir du reproche de ne vous être jamais convertis?

Cet éloignement que vous témoignez pour tout ce qui tient de la peine et de la mortification, cette recherche de toutes vos aises, cette attention à flatter votre chair, cette ardeur que vous conservez encore pour le plaisir, prouve-t-elle que vous soyez animés de cet esprit de pénitence sur lequel vous vous retranchez? Je veux, qu'il ne s'ensuive pas de ce que vous ne vous revêtiez point de cilices, que vous ne couvriez point votre tête de cendre, que vous ne macériez point votre corps par des veilles ou des jeûnes austères, je veux, dis-je, qu'il ne s'ensuive pas que vous n'êtes point, mon frère, un vrai pénitent; mais au moins ne nous empêcherez-vous pas de raisonner ainsi: Vous ne vous retranchez sur rien, ni sur votre sommeil, ni sur votre nourriture, ni sur vos plaisirs. Vous accordez tout à votre mollesse, à vos appétits, à vos sens. Donc vous n'avez point l'esprit de pénitence, donc votre cœur ne fut jamais réellement converti, donc vos péchés ne sont point encore expiés, donc vous êtes encore redevables à la justice divine de toutes les peines qu'ils ont méritées.

Mais quoi! direz-vous, le sacrement de pénitence dont nous nous sommes approchés depuis nos derniers crimes, l'absolution si bien articulée que nous en avons reçue, n'est-elle donc d'aucune valeur, et ne nous met-elle pas assez à couvert de l'enfer et de ses supplices? O mon Dieu! quelle idée les hommes se forment de vous et de vos sacrements! quels charmes ils trouvent à se séduire eux-mêmes! Aveugles, vous concluez du sacrement et de l'absolution reçue que vos péchés sont anéantis, et que vous n'avez plus qu'à vivre tranquilles, sans vous mettre en peine de les expier par des œuvres mortifiantes. Ah! concluez plutôt de votre tranquillité présente, que cette absolution et ce sacrement, bien loin d'anéantir vos crimes, les ont multipliés, en y ajoutant encore celui du sacrilège; car enfin en serait-il du sacrement de pénitence comme de celui du baptême, qui remet la peine avec le péché? Pourquoi donc tous les Pères de l'Eglise et tous les conciles ont-ils appelé celui-ci, je veux dire le sacrement de pénitence, un baptême laborieux, qui remet à la vérité le péché et les peines éternelles, mais seulement aux conditions qu'on aura le désir sincère de les remplacer par des satisfactions temporelles? Pourquoi enfin tous les anciens théologiens définissent-ils la contrition, soit parfaite ou imparfaite, une douleur amère de ses péchés, jointe à la résolution ferme de les confesser et d'y satisfaire: *Cum proposito confitendi et satisfaciendi*? Que s'ensuivra-t-il donc encore une fois de ce que vous n'y satisfaites pas, sinon que vous n'en eûtes point sincèrement la volonté, que votre contrition fut fautive, votre confession nulle, votre conversion illusoire?

Il est vrai, mes frères, car enfin je ne veux rien avancer ici que d'exact et d'incontestable, il est vrai, dis-je, que la volonté de l'homme étant sujette au changement, il pourrait se faire que vous eussiez voulu au-

trefois ce que vous ne voulez plus aujourd'hui, que dans le temps que vous vous approchiez du sacrement de pénitence, vous eussiez été réellement déterminés à satisfaire à la justice divine, et que cette résolution sincère se fût depuis évanouie; mais de là qu'en concluons-nous? Que si vous fûtes alors réellement convertis, aujourd'hui vous ne l'êtes plus. Seconde alternative aussi funeste que la première.

Je dis donc, mon cher auditeur, que vous n'êtes plus converti, et pour prévenir toutes vos répliques, je vous propose d'abord cette vérité, dont vous ne sauriez disconvenir: qu'il n'y a dans le monde que trois sortes d'états, l'état d'innocent, l'état de pénitent et l'état de pécheur. Or, je vous le demande, duquel de ces trois êtes-vous? Est-ce de l'état innocent? Ah! votre conscience vous démentirait, et tous ces péchés griefs, commis depuis votre baptême, viendraient en foule déposer contre vous. Est-ce donc de l'état pénitent? Quoi! parmi les délices, les aises, toutes les douceurs de la vie? Ah! l'illusion serait trop grossière, et votre aveuglement ne va pas jusque-là. Reste donc l'état de pécheur et de criminel. Voilà le vôtre: malgré vous il faudra l'avouer. Ainsi, mes frères, que vous sert d'avoir cessé durant quelques jours d'être criminels, si vous l'êtes à l'heure que je vous parle, de vous être convertis autrefois, si aujourd'hui vous ne l'êtes plus?

Mais quoi! nos anciens péchés revivent-ils donc? et Jésus-Christ, de dessus son trône, rétracte-t-il l'absolution qu'il nous en a une fois donnée par son ministre? Vous le mériteriez, mes frères, puisque vous rétractez vous-mêmes votre conversion et la promesse que vous aviez faite de réparer ces mêmes péchés par la pénitence. Mais non, vos péchés ne revivent point, et Dieu, plus fidèle que vous, consent de ne vous les reprocher jamais. Mais un autre crime a pris la place de ceux-là, et demande aujourd'hui vengeance. Ce crime, c'est votre refus actuel de satisfaire à Dieu, c'est votre impénitence présente. Crime d'autant plus énorme, qu'il suppose de votre part une cessation de haine pour le péché, puisque c'est ne plus le haïr, que de ne le punir pas; une extinction d'amour pour Dieu, puisque c'est ne plus l'aimer, que de refuser à sa justice le tribut qu'elle a droit d'exiger; une insigne ingratitude, puisque vous ne voulez pas lui accorder quelques mortifications passagères pour les peines éternelles qu'il vous remettait; une criante perfidie, puisque vous violez la condition sous laquelle il vous avait pardonné; une atroce rébellion, puisque vous secouez le joug du précepte formel de la pénitence; une horrible cruauté contre vous-même, puisque vous vous livrez aux supplices inévitables à tous ceux qui n'accompliront pas ce précepte.

Venez donc nous dire maintenant que vous avez cessé de pécher, et que depuis vos confessions dernières, votre conscience ne vous reproche rien. A cela, mon cher auditeur, je ne vous répondrai pas que qui fouil-

lerait dans les replis de votre âme y trouverait encore mille plaies secrètes qui, pour vous être inconnues, n'en sont pas moins mortelles. Je ne vous reprocherai pas mille péchés spirituels, dont vous ne tenez point de compte, et que vous substituez à ces vices grossiers auxquels vous avez renoncé, bien plus par honneur que par religion. Je ne vous attaquerai pas même directement sur cette vie oisive, molle, sensuelle, quoique suffisante pour vous perdre, quand vous n'auriez pas d'autres péchés à expier. Je n'ai besoin, pour vous mettre au nombre des coupables, que de votre opposition présente à la pénitence, puisque j'ai droit d'en conclure que vous ne laissez plus le péché, que vous avez cessé d'aimer Dieu, que vous êtes rebelle à ses lois, cruel à vous-même, et homicide de votre âme.

Voulez-vous savoir, mes frères, ce qui vous a trompés jusqu'ici ? C'est cette prévention qui vous est commune avec tous les gens du monde, et que nous n'avons jamais pu détruire, qu'il n'y a de péchés que ces péchés d'actions, ces vices grossiers qui s'aperçoivent par les sens. Quant aux péchés d'omission, ou vous n'en reconnaissez aucun, ou vous retranchez de leur nombre les plus essentiels et les plus damnables. Qui de vous nous a jamais dit en se confessant : Je m'accuse d'avoir omis toutes les œuvres de pénitence dont j'étais redevable à la justice de Dieu, pour mes péchés passés ; je m'accuse de n'avoir point aimé cette justice, puisque je lui ai refusé tous ses droits, et par conséquent je m'accuse de n'avoir point aimé Dieu ? De là, mes frères, qu'arrive-t-il ? que vous croyez être fort innocents dans le temps que vous êtes coupables de la plus criminelle des omissions.

Objectez tant qu'il vous plaira que la satisfaction actuelle n'étant pas de nécessité de salut, on ne saurait accuser de péché mortel quiconque ne satisfait pas actuellement. Il est vrai, la satisfaction actuelle n'est pas de nécessité de salut ; et tel qui, vraiment converti, mourrait après l'absolution, sans avoir pu satisfaire, ne serait pas exclu de la félicité du ciel. Mais êtes-vous dans les mêmes termes ? C'est le pouvoir de satisfaire qui manque à un moribond, et à vous, c'est la volonté. Ce qui le sauve, s'il est vraiment pénitent, c'est que son repentir est joint à une disposition effective de venger sur soi la justice divine, si la mort ne lui en ravissait pas le temps. Et ce qui vous perd, c'est qu'en ayant le loisir, il s'ensuit de ce que vous ne la vengez pas, que vous n'êtes point dans cette disposition. D'ailleurs, mes frères, nous le supposons converti, ce moribond ; mais qui nous a dit qu'il l'est véritablement ? Quel ange descendu du ciel est venu nous en assurer ? Saint Augustin n'avance-t-il pas que quelques signes de pénitence que donne un mourant, ils sont toujours équivoques, par cela même que sa pénitence ne peut plus produire de fruits ?

Mais enfin qu'il soit véritablement converti, véritablement disposé à satisfaire à

Dieu, et que le temps soit la seule chose qui lui manque : pensez-vous encore que sa bonne volonté présente le dispense du paiement ? Ah ! qu'il lui en coûtera peut-être dans l'autre vie, pour remplacer une pénitence qu'il a différée en celle-ci jusqu'à la mort ! Car, dit le concile de Trente, la justice divine exige que les péchés même pardonnés, s'ils ne sont pas expiés dans ce monde par les travaux de la pénitence, le soient dans l'autre par les flammes du purgatoire.

Eh bien ! me répliquez-vous, nous consentons de courir le même risque, et c'est au purgatoire que nous remettons à satisfaire à Dieu. Je vous entends, mes frères, mais si au lieu du purgatoire vous tombez en enfer, vous saurez-vous bon gré alors d'avoir différé jusque-là votre pénitence ? O aveuglement ! ô folie, de quitter ainsi le certain pour l'incertain ! Mais, que dis-je, pour l'incertain ? Ou les oracles de la vérité ne sont pas infailibles, ou votre damnation est assurée. Quoi ! Jésus-Christ n'a-t-il pas dit assez précisément que si vous ne faisiez pénitence vous péririez tous de la même manière ? Ajoute-t-il, mes frères, ou si vous n'avez dessein de la faire dans le purgatoire ? Non ; mais si vous ne la faites dès à présent, vous périrez. C'est donc, sans doute, un état mortel que de ne la pas faire, puisque c'est un état damnable. Vous ne la faites pas, vous n'en avez même ni la volonté ni la pensée ; jugez après, si j'ai tort de dire que vous êtes rentrés dans le rang des criminels, que vous n'êtes plus convertis.

Encore, mes frères, toute sorte de pénitence ne vous suffira-t-elle pas pour nous donner des preuves constantes de votre conversion ; il faut de plus proportionner cette pénitence à l'énormité de vos fautes ; vous l'allez voir dans mon second point ; et ceci demande un renouvellement d'attention.

SECOND POINT.

Ou ce n'est pas, mes frères, un devoir de justice de satisfaire à Dieu pour nos péchés, ou c'en est un autre également étroit de lui satisfaire d'une manière proportionnée à leur énormité. Ainsi a raisonné saint Thomas après tous les Pères. Mais quand nous manquerions d'autorités, il nous suffirait de la notion commune que nous avons de la justice pour comprendre qu'il ne lui est pas moins essentiel de proportionner ses récompenses ou ses peines, que de punir ou de récompenser. Si la justice humaine observe cette proportion autant qu'elle le peut, ce n'est que parce qu'elle est inspirée par la justice divine dont elle est une émanation.

Cette vérité supposée, j'ajoute que la pénitence doit avoir avec nos péchés une double proportion. Proportion quant au choix, proportion quant à la mesure. Car, dit le sacré concile de Trente, que tout confesseur se souvienne, en enjoignant des pénitences, qu'il s'agit également de guérir le pécheur et de le punir. Pour le guérir il lui faut appliquer des remèdes qui répondent à la nature de ses maladies, et c'est ce que

j'appelle proportion dans le choix de la pénitence. Pour le punir, il lui faut imposer des peines équivalentes à la grièveté de ses péchés, et c'est ce que j'appelle proportion dans la mesure de la pénitence.

Je dis donc qu'il faut de la proportion dans le choix de la pénitence pour guérir le pécheur de ses maladies. En effet, qu'est-ce qu'un pécheur, sinon un malade accablé de langueurs et d'infirmités, en qui chaque péché a fait une plaie profonde, un malade dont les entrailles sont dévorées comme par autant de fièvres ardentes qu'il a de passions allumées dans le fond de son âme; un malade enfin dont la guérison où la mort dépend de la nature des remèdes qui lui sont préparés? Qu'en sera-t-il donc si ces remèdes ne conviennent pas à ses maladies? S'il s'arrête indiscrètement aux premiers qui lui sont offerts, s'il préfère les plus doux aux plus salutaires? Qu'en sera-t-il si, tombant par hasard ou par choix entre les mains d'un médecin complaisant ou malhabile, qui consulte plutôt son goût que ses besoins, il lui fait avaler non pas de ces remèdes spécifiques et uniquement propres qui guérissent le mal jusque dans sa racine, mais de ces remèdes impuissants, qui ne servent qu'à l'irriter, ou à faire durer un peu plus longtemps le malade?

De là surtout la nécessité de cette proportion dans le choix de la pénitence. Et comme à l'égard des maladies corporelles on dit ordinairement qu'elles guérissent par la vertu des contraires, de même en est-il à l'égard des plaies que le péché a faites à notre âme; la pratique des vertus opposées en est pour l'ordinaire l'unique remède.

L'avarice, par exemple, a été jusqu'ici votre passion dominante? Les injustices, les usures, les exactions, ont été vos ressources dans l'ardeur insatiable d'accumuler : à quoi vous oblige la vertu contraire? non-seulement à restituer des intérêts illícites, et à réparer tout le dommage que vous avez pu causer à votre prochain : ce ne serait pas vertu, mais devoir rigoureux ; elle vous oblige à vous défaire autant que vos besoins réels le peuvent permettre, de cet argent dont vous aviez fait votre idole, à écarter ce dangereux appât de votre cupidité dont l'éclat trop présent le réveillerait encore, à distribuer avec abondance aux pauvres de Jésus-Christ ces trésors amassés avec tant de sollicitude. Si la pénitence convient à la mesure du péché, le remède est propre à la nature de la maladie.

Vous, femme chrétienne, qu'une grâce secrète sollicite depuis longtemps à embrasser la pénitence : l'amour de vous-même, l'oisiveté, la mollesse, la fureur de plaire, l'immodestie dans les parures, un penchant invincible pour toutes les pompes et les vanités du monde, voilà votre mal ; et en voici le remède. Non-seulement un renoncement entier à tous ces vains ajustements, un adieu éternel à toutes ces fréquentations, et à ces liaisons dangereuses, mais une retraite persévérante, un travail assidu au milieu de

vos enfants et de vos domestiques, des prières, des bonnes œuvres, des pratiques mortifiantes.

Et vous, mon frère, quelles plaies avez-vous à nous découvrir? Ah ! qu'elles sont profondes et envenimées ! ce n'est pas une simple chute, un crime une fois commis, et seulement par l'attrait d'une funeste occasion ; ce sont des rechutes multipliées, c'est une habitude formée, c'est une passion changée en nature. Vous nous demandez un remède, voici l'unique : serez-vous assez lâche pour le rejeter? Les prières pourraient quelque chose, mais les prières seules ne suffisent pas. Affligez, châtiez, macérez cette chair rebelle, ajoutez aux veilles le travail et le jeûne. Ce n'est qu'en affaiblissant le corps que vous affaiblirez la passion, et la peine de votre péché deviendra le remède de votre maladie.

Ces remèdes, mes frères, vous paraissent-ils violents? plaignez-vous en à vous-mêmes, accusez vos péchés qui vous les ont rendus nécessaires. Le sacrement de pénitence remettra bien le crime, mais il ne guérira pas ces infirmités qu'il vous a laissées ; et ce n'est, dit le concile de Trente, que par de grands gémissements et de longs travaux, qu'on peut recouvrer cette santé parfaite et entière que nous avions avant le péché : *Ad quam tamen novitatem et integritatem per sacramentum penitentiae, sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia, pervenire nequaquam possumus*. Et voilà ce qui résout parfaitement une question que vous pourriez me faire. Est-ce que nous serions damnés, seulement pour avoir omis cette pénitence proportionnée? Non, mes frères, peut-être ne seriez-vous pas damnés précisément pour l'avoir omise ; mais vous le seriez pour n'avoir pu guérir, faute de l'avoir pratiquée.

Nous direz-vous que vous vous trouvez dans une situation qui vous en dispense, qu'il ne convient pas, par exemple, à une femme de condition de vivre dans la retraite et le travail, à un homme en place de pratiquer des jeûnes et des austérités? Dites donc aussi qu'il ne convient pas à cet homme en place, à cette femme de condition de générer de leurs maladies, et qu'il leur sera bien plus honorable d'en mourir que d'en relever.

Mais quoi, tout le monde est-il en état de supporter les mêmes pénitences? N'y a-t-il pas des forts et des faibles dans le christianisme? et le concile de Trente lui-même n'invite-t-il pas les confesseurs à avoir égard aux différentes dispositions des uns et des autres? Oui, mes frères, mais c'est là l'affaire des confesseurs et non pas la vôtre. C'est à eux à examiner vos forces et votre portée, et à vous de vous établir dans de telles dispositions que vous puissiez prendre les remèdes, sans lesquels on ne guérit point. Vous vous réjouirez donc peut-être encore d'être trouvés trop faibles, pour supporter les pénitences salutaires et convenables à vos besoins. Mais que vous seriez à plaindre de

regarder comme un bonheur ce qui sera infailliblement la cause de votre perte. Vous réjouiriez-vous, mon cher frère, si, frappé d'une maladie mortelle, le médecin vous trouvait trop faible pour supporter le remède unique qui aurait pu vous guérir ? Et qu'est-ce encore que vous appelez faiblesse ? Ce n'est pas défaut de puissance, mais de volonté, c'est votre endurcissement dans le péché, votre opposition formelle à la pénitence. Ayez un vrai désir de la faire, et vous vous trouverez dès lors assez fort.

Mais enfin si c'était faiblesse de tempérament, infirmités corporelles, qui nous empêchassent de pratiquer certaines pénitences convenables à nos péchés, serions-nous donc coupables pour ne les pratiquer pas ? Non, mes frères, mais vous seriez perdus si vous ne remplaciez ces pénitences extérieures par une pénitence intérieure et un redoublement d'amertume, capable d'y suppléer. Vous ne seriez pas plus coupables, mais vous auriez bien plus à craindre que votre repentir ne fût pas tel qu'il pût seul vous obtenir une réconciliation parfaite sans le secours de ces pénitences. Que le pécheur dont je parle se suppose ici dans ces circonstances, c'est-à-dire redevable à Dieu d'une pénitence austère et dans l'impuissance de s'en acquitter, quel gage aura-t-il alors de sa réconciliation ? Mes péchés sont certains, se dira-t-il à lui-même, j'ai encouru la disgrâce de mon Dieu par un nombre infini de crimes réels, mille fois j'ai mérité l'enfer, en vain je le déguiserais, j'en suis sûr, je n'en puis douter. Cependant je respire encore, et me voici, pour ainsi dire, entre le salut et la damnation. Auquel de ces deux ports aborderai-je ? De quel côté vois-je plus d'apparence ? Mes péchés sont-ils pardonnés ou ne le sont-ils pas ? Après de longues austérités les pénitents d'autrefois doutaient encore de leur réconciliation, et moi je n'ai pas le pouvoir de pratiquer la plus légère ! Je sais bien que l'esprit de pénitence peut suppléer à ces austérités, et que Dieu ne rejette point un cœur contrit et humilié, mais qui me donnera cette contrition, cette humiliation de cœur proportionnée à la grandeur de mes péchés, et telle qu'elle puisse suppléer, et à la pénitence que je ne fais pas, et aux supplices éternels que j'ai mérités ?

Car enfin, mes frères, de manière ou d'autre il faut que la justice de Dieu soit satisfaite, ou par des pénitences équivalentes aux péchés, ou par une humiliation de cœur équivalente à ces pénitences. Et qu'est-ce à présent que cette proportion que Dieu exige dans ce monde, en comparaison de celle dont il nous menace dans l'autre. Ce ne sera pas tant une proportion qu'un redoublement de peines. Ecoutez comment il s'en explique dans l'Apocalypse. Punissez, dit-il aux exécuteurs de ses vengeances, punissez Babylone deux fois autant qu'elle a péché, doublez tous ses châtiments, multipliez ses supplices et ses douleurs à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et qu'elle s'est

plongée dans les délices : *Duplicate duplicia, secundum opera ejus... Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.*

Outre cette proportion dans le choix des pénitences pour guérir les maladies du pécheur, il y en a une seconde, que je fais consister dans la mesure des pénitences, proportionnée au nombre et à l'énormité des péchés. Ici, mes frères, la difficulté ne devrait pas être à établir qu'il est juste de l'observer ; mais à montrer comment il est possible. Proportionner la mesure de la pénitence à la gravité du péché, hé ! comment faire, si la gravité du péché est elle-même sans mesure, si le péché lui-même est un outrage infini à la majesté de Dieu ? Aussi ne parviendrions-nous pas à faire cette égalité, si les souffrances de Jésus-Christ s'unissant à notre pénitence, ne lui communiquaient leur prix et leur mérite. Mais elles ne s'y unissent qu'autant qu'elle est raisonnable, et que selon nos forces nous la proportionnons à la mesure de nos iniquités.

Ce n'est donc pas ici, mes frères, un simple conseil ni une pratique de bienséance ; c'est un précepte, c'est un devoir indispensable, fondé sur l'essence de la justice et sur nos intérêts les plus importants. Faites, dit l'Evangile, de dignes fruits de pénitence. Car, ne vous y trompez pas, la cognée est déjà à la racine de l'arbre ; et tout arbre qui ne porte point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Or, mes frères, qu'est-ce que ces bons fruits, ces fruits dignes de pénitence ? Saint Grégoire nous l'apprend dans une de ses homélies ; c'est une pénitence proportionnée à la mesure des péchés. En sorte, continue ce Père, que c'est à chacun à interroger sa conscience, afin qu'il acquière autant de mérites par la pratique des œuvres de pénitence, qu'il a fait de pertes par ses crimes.

Sur cette règle il n'est plus question que de s'examiner. Vous voilà, mon cher auditeur, qui que vous soyez, hélas ! peut-être parlé-je ici à tous, mais sûrement c'est au plus grand nombre, vous voilà, dis-je, dans le cas de ceux dont les péchés demandent de plus dignes fruits de pénitence. Creusez dans votre conscience, et peu s'en faudra que vous n'y trouviez autant de prévarications que vous trouveriez de commandements dans le Décalogue. Les vices les plus honteux ont été les vôtres. Peut-être aurions-nous à vous reprocher des actes tout récents d'une malheureuse passion qui vous domine encore. Quoi qu'il en soit, vous avez cent fois mérité l'enfer, vous le savez bien, et si comme tant d'autres, vous aviez été frappé de mort immédiatement après une telle action ; quelle serait, grand Dieu, votre destinée ! Cependant nous vous voyons tranquille. Sans doute c'est sur la pénitence que vous avez faite de tous vos péchés ; mais quelle a donc été cette pénitence efficace et si capable de vous rassurer ? serait-ce celle qui vous a été imposée dans le sacrement après une accusation vague et précipitée ? Vou-

driez-vous nous parler de la récitation de ces prières si courtes, et peut-être si négligemment faites, que le confesseur a exigées de vous; de cet acte passager de miséricorde ou de quelqu'autre vertu facile à laquelle il a eu peut-être bien de la peine à vous engager? Mon Dieu, se pourrait-il faire que tous les droits de votre justice se bornassent à ce vain tribut, que ce fussent là ces dignes fruits de pénitence, sans quoi la cognée va renverser l'arbre? Quoi! mon frère, des sacrilèges, des impuretés, un amas de crimes de tout genre et de toute espèce, seront assez réparés par ces légères satisfactions? Quoi! l'enfer et son éternité sera suppléé par un quart d'heure de prières bien ou mal récitées? Quoi! des péchés que toutes les pénitences des anges et des hommes n'auraient pu expier, et dont les souffrances et la mort seule d'un Dieu ont pu égaler l'énormité, ces péchés vous seront remis moyennant je ne sais quelles pratiques, qui sont plutôt un jeu qu'une satisfaction, et qui ne coûtent au pénitent que le souvenir et la volonté de s'en acquitter?

Consultez, mes frères, consultez l'ancienne discipline, les lois et les usages de la primitive Eglise, et jugez par la rigueur des pénitences qui étaient imposées à de moindres pécheurs que vous, ce que vous devez penser des vôtres. Ah! s'il m'était permis ici de vous faire un détail de ces saintes ordonnances, de ces canons pénitentiaux qui ont été si longtemps en vigueur, de vous marquer en particulier quelle satisfaction était imposée pour chaque péché; vous verriez des jeûnes au pain et à l'eau certains jours de la semaine pendant plusieurs années, des exclusions de l'Eglise, des excommunications publiques, et quelquefois jusqu'à la mort; des retraites perpétuelles dans des monastères pour des péchés que vous pensez expier aujourd'hui par la récitation de quelque psaume ou par un acte de la plus légère mortification. Quoi donc! l'Eglise était-elle excessive autrefois dans sa rigueur, ou les péchés n'ont-ils plus aujourd'hui la même énormité? N'est-ce plus la même loi que vous violez, la même majesté que vous outragez, le même Jésus-Christ que vous crucifiez, le sang du même testament que vous foulez aux pieds? Que cette Eglise se soit relâchée, tant qu'il vous plaira, de la sévérité de sa discipline extérieure, son esprit étant essentiellement immuable, la juste proportion qu'elle a toujours exigée entre les péchés et la pénitence, elle l'exige encore aujourd'hui. Et afin que vous n'en doutiez pas, elle s'en explique clairement dans le concile de Trente, en ordonnant à tous les confesseurs d'imposer des pénitences salutaires et convenables à la qualité des crimes et au pouvoir des pénitents, sous peine de participer aux péchés d'autrui, si, par une indulgence mal entendue, ils n'imposent pour de grands péchés que de légères pénitences : *Ne si forte indulgentius cum penitentibus agant, levissima quoddam opera pro gravissimis delictis injungendo, alie-*

norum peccatorum participes efficiantur.

Or, mes frères, je vous le demande, cette pénitence que vous nous alléguiez était-elle bien convenable à la mesure de vos péchés? Ne parlons plus de la discipline ancienne, et tenons-nous-en à ce que le concile ordonne. Ces prières courtes et expédiées en moins d'un quart d'heure, ces pratiques aisées et superficielles ont-elles quelque proportion avec cette longue chaîne de crimes? ces habitudes invétérées, qui ont souillé presque tout le cours de votre vie, ces vices, ces dérégléments scandaleux, par lesquels seulement vous êtes peut-être aujourd'hui connus, qui ont autorisé tant d'impies, et entraîné dans le même abîme tant d'âmes faibles et chancelantes, ces péchés publics sont-ils bien expiés par ces œuvres secrètes, qui n'ont apporté aucun changement dans votre extérieur, et qui laissent dans tous les esprits l'impression de vos scandales? Vénérables prélats, qui composâtes cet auguste et sacré concile, Esprit-Saint qui les inspiriez, était-ce là toute la proportion que vous exigiez entre les péchés et la pénitence? Ne vouliez-vous pas nous dire, que des péchés graves devaient être réparés par de graves peines, de longues habitudes par de longues austérités, des désordres connus et scandaleux par une pénitence connue et édifiante?

Mais quoi! ne devons-nous pas nous en rapporter à nos confesseurs? N'était-ce pas à eux à juger quelles satisfactions convenaient à nos péchés? Ah! mes frères, ne vous rabattez point sur nous; sommes-nous les maîtres de vous faire accepter des satisfactions convenables? quelles précautions ne nous faut-il point prendre pour ne pas vous effaroucher? quels préambules pour vous amener doucement à l'acceptation d'une pénitence qui n'approche pas de ce que vous devez à la justice? Ministres du Seigneur, juges souverains de vos consciences, c'est pourtant à nous à vous conjurer, à vous supplier de vouloir bien vous rendre. Combien de fois même y perdons-nous nos peines? Vous trouvez des obstacles à tout: cette pénitence incommoderait votre santé, cette autre retrancherait de votre nécessaire, et cette troisième prendrait trop sur votre loisir. Que faire donc, et où aborder? Nous vous donnons avec scrupule une pénitence que vous n'acceptez encore qu'en murmurant. Pénitence inutile, qui endort le pécheur et ne le punit pas.

Mais je veux qu'il n'ait tenu qu'à vos confesseurs de vous imposer des pénitences plus proportionnées, et que trop d'indulgence ait été la seule cause qui les ait portés à vous épargner. Pourquoi les cherchiez-vous, ces confesseurs faciles ou peu expérimentés? Mais vous saviez trop pour combien vous en seriez quittes, et ce que vous aviez à craindre de l'exactitude et de la capacité des autres. Après tout qu'avez-vous gagné en vous adressant aux premiers? En êtes-vous moins redevables à la justice divine d'une satisfaction capable de l'apaiser? En

seriez-vous moins obligés de faire de dignes fruits de pénitence ? Votre confesseur ne les a pas exigés ; mais que vous importe, si Dieu les exige ? Est-ce à ce confesseur, ou à Dieu lui-même que vous en répondrez ? Son indulgence ou sa faiblesse rendra-t-elle vains les oracles de la vérité ? Empêchera-t-elle la cognée de couper l'arbre vers la racine s'il ne porte de bons fruits, et de le renverser pour être ensuite jeté au feu ? Qu'avez-vous donc gagné à l'indulgence de ce confesseur ? Le concile vous l'a déjà dit, c'est de l'avoir rendu pour le présent complice de vos péchés, et pour l'avenir compagnon de vos châtimens.

Mais aussi, me répliquez-vous, nous pratiquons bien d'autres pénitences : nous nous abstenons des plaisirs criminels, et ce n'est pas sans qu'il nous en coûte, nous observons les jeûnes et les abstinences ordonnées par l'Eglise, et c'est beaucoup à nous qui jamais ne les avons observés. C'est quelque chose, il est vrai, mes frères, si vous êtes fidèles à vous acquitter de tous ces devoirs. Mais est-ce assez, et ne distinguez-vous point les obligations d'un pénitent de celles d'un innocent ? Vous vous abstenez, dites-vous d'abord, des plaisirs illicites, mais les innocents ne sont-ils pas obligés de s'en abstenir ? Vous ne vous livrez ni à l'intempérance ni aux autres voluptés charnelles, mais les innocents ne doivent-ils pas être chastes et tempérants ? Vous faites plus encore, vous vous assujettissez aux jeûnes et à toutes les lois de l'Eglise ; mais les innocents sont-ils dispensés d'obéir à ces mêmes lois ? Vous confondez, mes frères, vous confondez la pénitence générale imposée à tous les hommes, avec les œuvres pénibles et humiliantes que la justice divine exige des pécheurs en particulier. Les plus innocents ne sont pas exempts de la première. Enfants d'un père criminel, coupables eux-mêmes de mille fautes vénielles qui leur échappent tous les jours, c'est pour leur fournir les moyens de les expier, que Dieu d'une part les condamne à toutes ces humiliations inséparables de notre condition mortelle, et que de l'autre l'Eglise leur impose des lois difficiles à observer. Mais vous qui avez bien d'autres crimes à réparer, vous dont les péchés ont mérité l'enfer, et sur qui la pierre des fournaies éternelles serait déjà scellée, si la miséricorde ne vous attendait à la pénitence ; pensez-vous en être quittes pour les mêmes satisfactions ? Vous n'auriez donc rien perdu en vous rendant coupables de tant de crimes, et les innocents n'auraient rien gagné en se conservant dans leur innocence, si vos dettes et les leurs à l'égard de Dieu se trouvaient aujourd'hui les mêmes.

Ce qu'on pourrait, ce semble plus raisonnablement alléguer comme une pénitence suffisante et proportionnée aux péchés, ce sont ces disgrâces étrangères ajoutées aux peines communes ; ces afflictions domestiques, dont Dieu éprouve quelquefois les siens. Mais où sont ceux qui ont quel-

que droit de les faire valoir, ces afflictions et ces disgrâces ? Est-ce vous qui n'en éprouvez aucune, vous que le rang, les emplois, les biens de la fortune mettent à couvert des misères les plus générales ? Vous qui renfermé dans votre prospérité comme dans un fort, êtes inaccessible à toutes les disgrâces, et qui ne les connaissez que par les relations que l'on vous en fait, ou tout au plus par les cris des malheureux qui recourent à vous pour en obtenir le soulagement ? Ah ! bien loin que vous ayez lieu de vous en prévaloir, peut-être est-ce vous qu'avait en vue le Prophète, quand il disait que Dieu réservait les méchants à d'autres supplices, et qu'ils ne seraient pas du nombre de ceux qu'il afflige en ce monde et qu'il associe aux souffrances des élus : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.*

Ou bien est-ce vous qui nous alléguez ces disgrâces et ces afflictions, vous, dis-je, qui les ressentez quelquefois, qui peut-être en souffrez même considérablement, mais qui n'en savez faire aucun usage pour la réparation de vos péchés, qui en détruisez tout le mérite par vos plaintes aigres, par vos murmures ? Ah ! si vous les supportiez en esprit de pénitence, si, reconnaissant humblement que Dieu vous épargne encore, vous adoriez, vous baisiez la main qui vous châtie, peut-être vous en tiendrait-il quitte pour votre résignation. Mais comment recevez-vous tous ces fléaux de sa justice ? Comme les hommes du temps du déluge, quand les eaux commencèrent à inonder la terre et à les envelopper ; comme Pharaon et les Egyptiens quand ils furent frappés de mille plaies terribles ; comme les Juifs, renfermés dans Jérusalem quand Dieu vengea si solennellement la mort de son Fils, par le saccagement affreux de cette misérable ville. C'est-à-dire que vous souffrez non comme des enfants dociles qu'un père veut corriger, mais comme de rebelles esclaves qu'un maître veut punir ; non comme des pénitents qui satisfont à Dieu, mais comme des criminels que sa justice exécute.

Que faut-il donc faire, mes frères, je vous l'ai déjà dit, des fruits dignes de pénitence, soit en vous punissant vous-mêmes, chacun selon la mesure de vos iniquités, soit en acceptant avec résignation tous les maux dont Dieu vous afflige, quelque grands qu'ils puissent être, puisqu'ils n'excéderont jamais ni la grandeur de vos crimes, ni celle des peines que vous méritez.

Prévenons les effets terribles d'une justice inexorable, proportionnons notre pénitence à nos péchés ; et Dieu proportionnera notre gloire à notre pénitence. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'évangile de l'enfant prodigue.

Prater tuus hic mortuus erat, et revixit : penitentia, et iustus est.

Votre frère était mort, et le voilà ressuscité; il était perdu, et le voilà retrouvé (Luc, XV, 32).

Quelle bonté a Jésus-Christ, mes frères, de vouloir bien s'accommoder à la faiblesse de notre intelligence, en lui représentant sous des images sensibles et familières les progrès différents, mais incompréhensibles, tant du péché que de la grâce dans les âmes justes ou esclaves de l'iniquité! On sait bien par la foi que le malheur ou le bonheur d'un fils qui s'éloigne ou qui se rapproche de son père, n'a aucune proportion avec le malheur ou le bonheur d'une âme qui quitte Dieu, ou qui retourne à lui par la pénitence. Il est juste que la figure demeure au-dessous de la vérité qu'elle représente : mais quelle imagination pourrait atteindre d'une première vue, soit à la malheureuse destinée de cette âme une fois séparée de Dieu; soit à son heureux sort, quand elle revient sincèrement à lui? Des objets si spirituels ne sauraient être aperçus par des esprits terrestres qu'à travers des images proportionnées à la faiblesse de leurs lumières. Aussi est-ce par une charitable condescendance, que Jésus-Christ nous les représente aujourd'hui sous la parabole d'un enfant prodigue, qui, témérairement sorti de la maison de son père, éprouve dans un pays éloigné toutes sortes de misères et d'humiliations, et qui ensuite revenu à lui-même, va recourir à la clémence de son père qui lui rend toute sa tendresse, et le rétablit dans tous ses anciens droits.

Entrons donc, mes frères, dans les vues de Jésus-Christ, en nous proposant cette parabole : voyez dans la première de ses parties le tableau d'une âme qui, à mesure qu'elle s'éloigne de Dieu, tombe dans le plus honteux avilissement; et dans la seconde, reconnaissez son bonheur et ses consolations à proportion qu'elle se rapproche de Dieu par la pénitence. C'est là le double objet que Jésus-Christ nous met aujourd'hui sous les yeux en la personne de l'enfant prodigue. Cette âme était morte, et la voilà ressuscitée, elle était perdue, et la voilà retrouvée : *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* Ses égarements figurés par ceux de l'enfant prodigue feront le sujet de mon premier point : son retour à Dieu figuré par toutes les démarches de ce fils pénitent, fera la matière du second. Commençons par explorer les lumières du Saint-Esprit, et pour les obtenir, adressons-nous à Marie.

PREMIER POINT.

Il y a, mes frères, deux choses à remarquer dans chacune des deux parties de la parabole de l'enfant prodigue : et pour ne parler que de la première, à laquelle je dois me borner dans ce premier point, elle nous représente dans un seul tableau et les progrès des égarements de l'enfant prodigue, et toutes les disgrâces qui en furent la juste peine. Or, puisque le dessein de Jésus-Christ, dans cette parabole, était de nous donner une image sensible de l'état d'une âme qui s'éloigne de Dieu, nous devons donc supposer qu'il en est d'elle comme de l'enfant pro-

digne, et considérer dans les égarements de cette âme leurs divers progrès, et les peines qui en sont les suites. En effet, une âme qui quitte Dieu ne peut que courir de précipice en précipice. C'est là d'abord son iniquité. Elle n'éprouve en conséquence, qu'amertume et que désolations, c'est là ensuite son châtimement. La parabole de l'enfant prodigue va servir d'éclaircissement à ces deux réflexions.

Un homme, dit l'Evangile, avait deux enfants; le plus jeune dit à son père : Donnez-moi dans vos biens la portion qui m'en doit revenir, et leur père leur partagea son héritage. Ici, mes frères, admirez d'abord comment Jésus-Christ ménage tous les traits du tableau qu'il nous présente, pour lui donner plus d'énergie dans l'expression. Un père de famille avait deux enfants qui, quoique d'un âge différent, avaient une part égale à sa tendresse, et qui tous deux jouissaient dans sa maison des mêmes avantages et des mêmes droits. Si l'un d'eux avait eu lieu de s'en plaindre, c'aurait été l'aîné, qui en cette qualité pouvait ce semble exiger quelque distinction. Le cadet trop heureux de l'égalité que leur père avait mise entre eux, n'y trouvait que des motifs de reconnaissance et d'un plus grand amour. Mais aveuglé par son bonheur même, il médite de se soustraire à la dépendance de son père, pensant rendre sa fortune meilleure en se séparant d'avec lui, pour aller au loin jouir en liberté des richesses qu'il avait en sa disposition. Ainsi nos premiers parents au milieu des délices d'un paradis où Dieu présidait à leur félicité, présument de s'en rendre les seuls arbitres, en secouant le joug de son commandement.

Or, voilà le premier trait du tableau d'un chrétien qui commence à se pervertir. Depuis sa renaissance par le baptême il avait joui dans la maison de son père de tous les droits des enfants de Dieu, il y partageait avec tous ses frères toutes les richesses dont elle abonde, instructions, exemples, sacrements, communion de prières et de bonnes œuvres. Il lui était permis de puiser à son gré dans tous ces trésors. Quoique le plus jeune de tous les enfants, son père ne lui donnait pas des marques moins constantes de son attention et de sa tendresse : il supportait toutes ses faiblesses, il dissimulait toutes ses infidélités, toujours prêt à lui pardonner, il lui rendait son amour au premier signe de son repentir. Combien de fois l'avait-il tiré des périls où il s'était témérairement exposé? De combien de secours ne l'avait-il point aidé dans ses différents besoins, et par quelles sortes de grâces n'avait-il point essayé de se l'attacher inviolablement? C'était surtout à l'occasion de ce fils téméraire et ingrat, que Dieu disait par un prophète : J'ai élevé des enfants avec une tendresse vraiment paternelle, je les ai nourris dans mon sein, je les ai comblés de biens et d'honneur; et après cela, ils m'ont méprisé : *Filios enutrivì et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.*

Voyez en effet dans le procédé de l'enfant

prodigue une image assez naturelle du pécheur dont je vous trace le portrait. Las de sa dépendance, il dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui me doit revenir de votre bien : *Pater, da mihi portionem quæ me contingit*. L'aveugle ! il ne comprenait pas qu'en obtenant l'effet de sa demande, il serait mille fois moins riche qu'il ne l'avait été jusqu'alors, puisqu'au lieu qu'il ne devait plus jouir que d'une portion des biens de son père, il jouissait auparavant de toutes ses richesses, qu'elles étaient toutes pour lui et à son usage, et qu'il en recueillait les fruits, sans en avoir les sollicitudes.

Tel est aussi l'aveuglement du chrétien, dont cet enfant était la figure. Tant qu'il demeurait dans la dépendance de Dieu, s'abandonnant à lui pour tous ses besoins, toujours à portée de lui demander et d'obtenir de nouvelles grâces, ne se conduisant que par l'impression de son esprit et de ses volontés ; rien ne manquait à son bonheur, et tout aurait coopéré à sa sanctification et à son salut. Mais voyez de quels égarements l'orgueil est la première cause. Ce chrétien présomptueux commence à se persuader qu'il peut se gouverner sans maître. Il se juge assez sage pour être à lui-même son propre conseil, assez éclairé pour n'avoir recours qu'à ses propres lumières, assez fort pour surmonter, par les seules armes communes à tous les hommes, les obstacles qui naîtront sous ses pas. Il demande seulement à Dieu, comme l'enfant prodigue à son père, la portion qui lui doit revenir de ses biens, c'est-à-dire selon les interprètes, toutes les facultés de l'âme et du corps, toutes les prérogatives de sa nature, tous les biens enfin qu'il suppose avoir droit d'exiger : *Da mihi portionem quæ me contingit*. Qu'il le laisse ensuite à lui-même et à son libre arbitre, follement prévenu qu'il n'aura pas besoin d'un plus puissant secours pour faire un bon usage de tous les biens qui lui seront confiés, et qu'il saura bien mettre en œuvre, par ses propres forces, le pouvoir qu'il sent en lui-même d'en bien user.

Or, mes frères, combien de chrétiens ressemblent à celui-là ? Mais quel est le fruit de leurs prétentions orgueilleuses ? C'est que Dieu leur accorde dans sa colère ce qu'il ne pourrait leur refuser que par miséricorde, c'est qu'il les abandonne à eux-mêmes et à leur malheureuse disposition. En effet, dit notre évangile, dès que l'enfant prodigue eut demandé sa portion, son père partagea son bien entre ses deux fils : *Et divisit illis substantiam*.

Mais surtout remarquez ici la conduite qu'il tient avec l'un et l'autre. Ne semble-t-il pas d'abord qu'il eût été plus juste de s'en tenir à partager celui de ses enfants qui lui en faisait la demande insensée, et de laisser l'autre dans le même état où il consentait de demeurer, sans l'exposer à abuser comme son cadet de la propriété des biens qu'il lui mettait entre les mains ? Cependant il n'en use pas ainsi, et l'Évangile semble nous dire qu'il les partage tous deux également : *Et*

divisit illis substantiam. Comprenez-en la raison, mes frères ; c'est que le danger n'était pas à accepter les biens que leur père leur partageait, mais à vouloir en jouir loin de lui et indépendamment de sa direction. Ce n'était pas par les dons que ce père faisait à ses deux enfants qu'il les exposait à périr ; au contraire ces dons-là même étaient des témoignages de sa bonté. C'étaient de véritables richesses qui n'avaient pour but que de rendre heureux ses enfants ; et il n'était pas moins libre au cadet qu'à son aîné de prendre de justes mesures pour en user à son avantage. Mais son malheur était, que son père en les mettant entre ses mains le laissait le maître de les transporter loin de lui, et d'en disposer à sa discrétion. Disons-en de même de tous les hommes, quand Dieu les traite comme le père de famille traite ses deux enfants, et qu'il partage entre eux toutes ses richesses. Les voilà tous égaux dans la portion des biens qu'il leur distribue, les aînés et les cadets, les justes et les pécheurs. Il leur a fait à tous des dons excellents et dignes de sa magnificence, des talents naturels, des facultés inestimables, une raison qui les place au-dessus de toutes les créatures d'ici bas, et qui les rend de peu inférieurs aux anges, des secours sans nombre pour les aider dans le besoin, et au moyen desquels, ils peuvent toujours, s'ils le veulent, pratiquer le bien. Pourquoi néanmoins l'usage en devient-il si différent de la part des uns et des autres, pourquoi ceux-ci en usent-ils pour leur salut, et ceux-là pour leur condamnation ? C'est que les premiers comme cet aîné, ne se croyant pas capables de bien user par eux-mêmes des richesses qui leur sont échues, se tiennent inviolablement attachés à leur père pour n'agir que par les impressions de son esprit et sous sa direction ; et que les seconds, comme l'enfant prodigue, se croyant en état de faire valoir par leur propre industrie tous les bienfaits de Dieu, renoncent à sa dépendance, et ne veulent devoir qu'à eux-mêmes tout le mérite de leur travail.

Aussi ne tardent-ils guère à nous montrer les suites funestes de leur aveuglement. Car, dit la parabole, peu de jours après, *et non post multos dies*, le plus jeune des deux frères ayant ramassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays fort éloigné où il dissipa tout son bien en débauches. Il amassa tout ce qu'il avait, et il s'en va dans un pays fort éloigné. Mais quoi ! tout ce qu'il avait n'était-ce pas des dons de la pure libéralité de son père, chacun des biens qu'il mettait à part ne rappelait-il pas à son souvenir la bonté de celui de qui il les tenait, et tous ces biens ensemble n'étaient-ils pas d'assez puissants motifs de reconnaissance pour ne le détacher jamais d'auprès d'un père qui l'avait rendu si riche et si opulent ? Il assemble tous les biens qu'il avait recus, et il s'en va dans un pays fort éloigné. C'est donc là tout ce que les bienfaits opèrent dans un cœur ingrat, de lui rendre comme insupportable la vue et le souvenir de son bienfaiteur. Vous ne l'é-

prouvez que trop vous-même, ô mon Dieu ! et vos présents n'ont d'autre effet sur la plupart des hommes que de les éloigner de vous.

Le pécheur que nous envisageons dans la parabole de l'enfant prodigue en est une triste preuve. Il amasse tous les biens qu'il avait : *Congregatis omnibus*, et quels biens n'avait-il point ? Tout ce qu'il était rendait témoignage à la libéralité de l'auteur de son être. Son corps, son esprit, ses talents, tous les ornements de sa nature, toutes les perfections de son âme, sa raison, son entendement, sa mémoire, sa volonté, cette capacité presque infinie de connaissance et d'amour ; ces nobles idées, ces vastes désirs, cette sève d'immortalité répandue dans son âme ; tous ces divins caractères imprimés en elle, ces dons même surnaturels de foi, de vertus et de grâces, ces glorieux titres d'enfant de Dieu, de membre et de cohéritier de Jésus-Christ, tous ces autres gages de l'amour éternel de son Dieu ; c'était là la portion de ce fils ingrat. Voilà les richesses qu'il rassemblait en sa personne : *Congregatis omnibus*. Heureux s'il n'eût point présumé de pouvoir les conserver hors de la maison de son père. Mais que fait-il ? Chargé de ces trésors, il s'en va dans un pays éloigné : *Peregre profectus est in regionem longinquam*. Vous m'entendez assez, mes frères, et vous comprenez de quel éloignement il s'agit. Ce n'est pas d'un éloignement de lieu, mais d'un éloignement de cœur : *Non locorum spatiis, sed affectu*, dit saint Jérôme. Aussi ne faut-il qu'un instant à une âme pour mettre une distance infinie entre Dieu et elle. Qu'elle passe de l'amour de son Dieu à l'amour d'elle-même, la voilà tout d'un coup aussi éloignée de lui que le fond des abîmes l'est du plus haut des cieux. Horrible état, plus horrible encore l'aveuglement qui cache à cette âme cette prodigieuse distance !

Cependant qu'elle fait encore de chemin par delà cette distance même ? Car tel est l'effet le plus ordinaire de l'éloignement de Dieu, qu'il conduit chaque jour à un plus grand éloignement. A proportion que le pécheur le perd de vue, il s'enhardit à l'offenser. L'oubli de ses jugements lui ouvre le chemin aux plus honteuses iniquités. Dégagé des liens de sa crainte, il avance sans retenue dans la carrière du crime. Le péché qu'il ne commettait qu'avec quelque honte devient ensuite son élément. Il passe de l'habitude à l'impénitence, de l'impénitence à l'endurcissement, de l'endurcissement aux extrémités de la réprobation. Nous l'avions bien prévu, Seigneur, que tous ceux qui s'éloignent de vous ne tarderaient guère à périr, et que vous perdriez tôt ou tard quiconque fait divorce avec vous : *Omnes qui elongant se a te peribunt ; perdidisti omnes qui fornicantur abs te*.

Mais ces biens dont vous aviez enrichi ce pécheur, ces biens dont il voulait avoir la disposition, et qu'il se promettait de faire valoir indépendamment de vous, quels fruits lui rapporteront-ils ? Jugez-en, mes frères, par ce qu'ils rapportèrent à l'enfant prodig-

que. Arrivé, dit l'Evangile, dans ce pays éloigné, il consuma toutes ses richesses dans le luxe et dans la débauche : *Ibi dissipavit omnem substantiam suam vivendo luxuriose*. Vous n'en êtes pas étonnés, mes frères, et vous savez que la débauche et le luxe sont encore aujourd'hui le gouffre le plus ordinaire où vont s'abîmer les plus grandes richesses. Mais des richesses destinées à périr ne sont pas celles que je regrette. Songez à ces autres richesses dont Dieu avait comblé ce malheureux dissipateur, à tous ces dons de nature et de grâces dont il l'avait orné ; c'est la dissipation, c'est la perte de celles-ci que je ne saurais trop déplorer. Téméraire, le reconnaitras-tu au moins à présent, l'usage que ton libre arbitre, se dirigeant lui-même, peut faire des biens de Dieu ? Tu ne te plaindras pas qu'il ne t'ait donné bien des grâces avec lesquelles tu pouvais bien user de ta liberté même ; non-seulement ces grâces de Créateur, l'entendement, la raison, toutes les facultés naturelles, mais les grâces même de Rédempteur dont la foi est la racine : ces secours que tu avoues être nécessaires à tous les hommes pour faire le bien. A quoi tenait-il donc que tu ne les fisses valoir ? Cependant, quel usage as-tu fait de tous ces secours naturels et surnaturels ? Qu'est devenue cette foi, je dis cette foi telle que tu l'avais reçue dans le sacrement de la régénération, cette foi qui justifie l'impie, cette foi agissante par la charité, cette foi qui éclairait tes ténèbres, qui te montrait tous tes devoirs, qui te découvrait un Dieu vengeur des crimes, rémunérateur des vertus ? Que sont devenues toutes ces autres grâces ? ces bons mouvements vers le bien, ces saintes inspirations, ces impressions de piété, de droiture, de religion que tu trouvais dans le fond de ton âme ? Bien plus, qu'as-tu fait de ta raison même, prodigue enfant ? Il n'est donc que trop vrai que tu as consumé jusqu'à ta substance dans l'assouvissement de tes voluptés. Cette raison qui ne t'avait été donnée que pour te servir de guide, que pour être la modératrice de tes sens, de tes pensées, de toutes tes affections, que pour présider à la conservation et à l'accroissement de tous les autres biens que tu possédais, la voilà tellement abruti qu'elle ne t'est plus d'aucun usage ; ton esprit offusqué par les fumées de tes convoitises, ne discerne plus l'honnête d'avec le honteux. Ta mémoire ne conserve plus aucunes traces des saintes leçons que tu avais reçues. Ta volonté captive du péché n'a plus de force que pour vouloir le mal. Tu n'agis plus, tu ne penses plus que par l'impression de la passion qui te tyrannise. Maîtresse de ton âme, elle enchaîne toutes tes facultés et t'endort sur tous tes intérêts, et elle ne t'éveille que pour la servir. Tous tes sens lui rendent à l'envi un hommage infâme. Elle t'assujettit jusqu'à lui sacrifier ton repos, tes richesses, ta réputation, ta santé. Elle ensevelit enfin dans la fange des voluptés tous les précieux restes de ton patrimoine.

Voilà d'abord, mes frères, ce qui nous est représenté dans notre évangile par la conduite de l'enfant prodigue. Ce sont ces différents progrès des égarements du pécheur que les siens nous signifiaient, c'est en quoi consiste son iniquité ; mais voici ensuite quelle en est la juste peine.

Or, il arriva, continue l'Évangile, qu'après que cet enfant eut dissipé tout son bien, le pays où il était fut affligé d'une horrible famine, et alors il tomba dans la pauvreté : *Et postquam omnia consummasset, facta est famas valida in regione illa, et ipse capit egere*. Ce n'était, ce semble, par rapport à l'enfant prodigue, que par un accident extraordinaire et qu'il ne pouvait prévoir, que la famine survint dans ce pays éloigné où l'Évangile nous le représente ; mais dès là que nous considérerons ce qui nous est signifié par ce pays éloigné, au lieu de regarder cette horrible famine qui l'affligeait comme un accident extraordinaire, nous nous étonnerons qu'elle ne l'eût pas entièrement ravagé. Et comment, ô mon Dieu ! si loin de vous le pécheur trouverait-il autre chose qu'un vide affreux de tous les biens ! Tel sera toujours le sort de cette malheureuse région où il est venu s'égarer : *Facta est famas valida in regione illa*. Et si le pécheur en s'y réfugiant ne l'a pas prévu, c'est une nouvelle preuve de son aveuglement.

Mais ce n'est pas encore là tout ce que l'Évangile nous veut faire entendre. Il y a tel état de famine et de pauvreté dont le pécheur pourrait ne pas s'apercevoir. Combien en voyons-nous qui, présumant de leur innocence prétendue, contents de leurs vertus apparentes, et enflés de l'estime qu'elles leur attirent, se croient aussi riches aux yeux de Dieu qu'ils le sont dans l'opinion des hommes ? Tel était ce présomptueux à qui Dieu reprochait, dans l'Apocalypse, de se dire à soi-même : Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin du secours de personne : *Dixes sum et locupletatus, et nullius egeo*. Mais ce n'est guère là l'illusion de cette autre sorte de pécheur figuré par l'enfant prodigue, et qui, s'éloignant de Dieu de dessein formé, a cru trouver dans la recherche des plaisirs sensuels le dédommagement des vraies richesses auxquelles il renonçait. A peine est-il arrivé dans cette région éloignée que, semblable à l'enfant prodigue, il commence à sentir tout le poids de sa pauvreté : *Et ipse capit egere*. Car premièrement il ne trouve plus dans son âme cette douce paix, ni aucune de ces consolations toujours compagnes de la bonne conscience. Séparée de Dieu, elle n'en reçoit plus ces regards favorables qui versaient en elle certaines délectations, qui ne s'expriment point et qui ne sont connues que des âmes justes. Ou la foi y est entièrement éteinte, et dès lors la voilà livrée à des incertitudes qui l'agitent et qui la tourmentent ; ou elle y laisse encore quelques lueurs sombres qui, ne lui montrant que ses propres iniquités et l'horreur des supplices auxquels elle court, la glaçant et la désespèrent. Pour éloigner d'elle ces

noires idées, elle s'ouvre à tous les objets sensibles et s'efforce de s'en remplir. La voilà pleine, pour ainsi dire, de toutes les créatures ensemble par l'amour et par le désir. Mais bientôt elle s'aperçoit que sa plénitude n'est qu'un vide affreux, qui ajoute encore à sa première pauvreté. C'est, pour parler comme saint Augustin, une indigence copieuse : *Copiosa egestas*. Indigence aussi étendue que sa capacité, formée pour posséder Dieu ; la jouissance des vanités bien loin de la rassasier, ne sert qu'à l'affamer davantage. Elle a beau les accumuler, comme elle n'entasse que des néants, elle ne retrouve rien dans cet amas trompeur. Malheureuse de ne pouvoir parvenir à tout ce qu'elle désire, plus malheureuse encore après y être parvenue, sans en devenir plus riche elle en devient plus criminelle, et le fruit de ses coupables désirs n'est qu'un sentiment plus pénible de son impuissance à les satisfaire. Dans cette extrémité, de quel côté se tournera-t-elle ? Quoi ! sa douloureuse situation ne lui rappellera-t-elle point le souvenir des biens dont elle s'est privée, ne lui inspirera-t-elle point de sortir de cette région maudite, et de retourner à son père pour essayer d'exciter sur elle sa miséricorde ? C'était, il est vrai, la seule ressource raisonnable qui lui restât alors. Mais encore une fois qu'est-ce que la raison, quand la grâce ne la conduit point ? L'exemple de l'enfant prodigue devrait en convaincre les plus opiniâtres. Oubliant sa noblesse, il se détermine à se mettre au service d'un maître dur et impitoyable qui, sans égard, l'envoie à sa métairie et l'applique à la garde de ses pourceaux. Quel changement de condition ! s'écrie là-dessus saint Pierre Chrysologue : voilà tout d'un coup un citoyen changé en étranger, un fils en mercenaire, un maître en esclave, un riche héritier en un vil mendiant. Son aveuglement l'avait détaché d'un père tendre, et son aveuglement l'attache à des pourceaux. Il n'avait pu s'assujettir à l'autorité la plus douce et la plus aimable, et le voilà qui sert un vil et infâme troupeau : *Junxit porcis a patre piissimo, quem sejunxit ut serviret canoso pecori, qui pietati sanctæ parere contempsit*.

Or, n'est-ce pas là l'image de tant de pécheurs qui, après avoir goûté toutes les délices d'une vie innocente, s'étant depuis éloignés de Dieu pour chercher dans les vanités mondaines une félicité qu'ils n'y trouvent jamais, tourmentés par la faim que ces mêmes vanités ne servent qu'à irriter, ne rougissent pas de se mettre au service d'un maître ? Mais de quel maître, le dirai-je ? Du démon, qui les avilit jusqu'à la condition de gardiens et de serviteurs même de pourceaux. Vous m'entendez, mes frères, et vous savez de quel vice infâme cet animal est le symbole. Mais il était juste que des pécheurs qui n'ont pas voulu demeurer dans la dépendance de Dieu tombassent sous la domination du démon, et qu'ayant rejeté l'honneur de servir un si bon maître, ils se déshonorassent jusqu'à servir les passions les plus

honteuses et les plus brutales. Horrible destinée, et qu'on aurait de rai-on de leur appliquer ces paroles de Jérémie : Ceux qui mangeaient autrefois si délicieusement et sur des lits de pourpre, sont maintenant réduits à se nourrir d'ordures et de fumier : *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercorea.*

Mais admirez jusqu'où va leur malheur, et tâchez de le découvrir dans ce que l'Evangile nous ajoute de l'enfant prodigue. Il eût été bien aise, dit-il, de remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. C'est-à-dire que ces malheureux, dont il était la figure, ou n'ont pas même la consolation d'assouvir leurs passions brutales, ou ne trouvent plus dans leur assouvissement les infâmes délices qu'ils s'y promettaient. La faim cruelle qui les dévore est d'une nature à ne pouvoir être satisfaite. C'est un bourreau qui ne cesse de les tourmenter; en sorte, dit un saint docteur, que la peine vengeresse de leur iniquité marche toujours de pair avec leurs criminelles ardeurs : *Luxuriæ fimes tortor apponitur, ut ibi ultriæ pœna sæviat, ubi pœnalis reatus exarserat.*

L'enfant prodigue aurait voulu remplir son ventre d'écosses : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis* : c'est-à-dire, selon l'interprétation des Pères, de ces viandes creuses qui chargent et ne nourrissent point. Telles sont, selon quelques-uns d'entre eux, ces sciences vaines qui enflent et qui ne mènent point au salut. Telles sont, selon quelques autres, tous ces objets de la convoitise dont la plupart des hommes brûlent de se repaître, les richesses, les honneurs, les plaisirs, les voluptés charnelles. Nommez-moi, disait saint Chrysostome, lequel de ces vains objets vous désirez, et je vous répondrai toujours que vous ne désirez que des écosses : *Si vina Falerna adamas, siliquas amas; si aurum appetis, siliquas appetis; si veneres sectaris, siliquas porcorum, quasi porcus, ambis.*

Or, tout cela, mes frères, c'est que Jésus-Christ voulait nous représenter dans la première partie de la parabole de l'enfant prodigue, d'une part les égarements d'un pécheur qui s'éloigne de Dieu, et de l'autre les amertumes qui en sont toujours les suites. Comprenez de là, ce sont les paroles du Seigneur même dans le prophète Jérémie, et je ne puis mieux terminer ce premier point qu'en vous les adressant; comprenez de là quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et de n'avoir plus ma crainte devant les yeux : *Scito, et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te.*

Quant à la seconde partie de notre parabole, elle a pour but de nous donner une juste idée d'un véritable retour à Dieu, et des consolations qui y sont attachées. C'est aussi ce qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Nous avions d'abord remarqué, mes frères, qu'il y avait deux choses à observer dans chacune des deux parties de la parabole de l'enfant prodigue. Vous avez vu dans la première les différents progrès des égarements d'un pécheur qui s'éloigne de Dieu, et les disgrâces qui sont toujours les suites de ses égarements; dans la seconde, vous allez voir les caractères d'un sincère retour à Dieu, et les consolations dont il ne manque jamais de les récompenser. Jésus-Christ pouvait-il placer plus heureusement ces deux tableaux qu'en les mettant à côté l'un de l'autre, afin que le premier donnât au second une plus grande force, et que la condition d'un vrai pénitent nous parût d'autant plus heureuse, que nous aurions été plus touchés de celle d'un pécheur, tel que la parabole nous le représente? Entrons d'abord en matière, et voyons par où l'enfant prodigue commence sa pénitence.

Etant revenu à soi, reprend l'Evangile, il se dit à lui-même : Combien y a-t-il de serviteurs aux gages de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je suis ici à mourir de faim? Voilà donc enfin l'enfant prodigue qui revient à soi : *In se autem reversus.* Et sans doute vous vous souvenez, mes frères, dans quelle situation nous l'avons laissé, misérable, réduit à garder des pourceaux, n'ayant pas même la liberté de se rassasier des écosses qu'on leur donnait. C'est, dis-je, dans cette situation qu'il commence à rentrer en lui-même, et il n'est guère vraisemblable qu'au milieu des délices et dans l'abondance, il eût eu la pensée de retourner à son père. Tant il est vrai que l'adversité est mille fois plus favorable à la conversion que la prospérité. Non pas que l'adversité même, sans le secours d'une grâce intérieure, puisse jamais convertir le pécheur. L'exemple d'un si grand nombre que les plus grandes adversités laissent dans l'endurcissement, montre assez la perpétuelle nécessité de ce secours divin. Mais ce que l'adversité n'aurait point opéré sans la grâce dans le cœur de l'enfant prodigue, la grâce l'y opère par ce moyen préférablement à tout autre, comme étant le plus propre à humilier le pécheur et à le rappeler à lui-même.

En effet, du fond de sa misère il revint à lui : *In se autem reversus.* Et voilà toujours le premier pas du pécheur dans la voie de la pénitence. Car comment songerait-il jamais à se convertir tant qu'il laisserait son esprit et son cœur s'égarer parmi les objets sensibles et au gré des passions? La conversion du cœur est une affaire qui ne se traite que dans le cœur, encore faut-il le fermer exactement à toutes les pensées et à tous les desirs capables de le dissiper. La moindre ouverture qu'on y laisserait aux distractions séculières ferait perdre de vue cette importante affaire, et le moment de la décider une fois manqué, l'occasion peut-être n'en reviendrait plus. Aussi ne puis-je trop plaindre les pécheurs infortunés que leurs emplois,

ou les plaisirs du siècle, transportent toujours loin de leur propre cœur. C'est parce qu'ils y rentrent si difficilement que leur conversion est si difficile.

La condition de l'enfant prodigue, quelque affligeante qu'elle parût, était réellement bien plus heureuse. Elle le dispose à revenir à lui, à rappeler en sa mémoire son premier état, à le comparer avec sa situation présente. Combien, dit-il, y a-t-il de serviteurs aux gages de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je suis ici à mourir de faim : *Quantum mercenarii in domo patris mei abundant panibus; ego autem hic fame pereor!* Heureuse réflexion, qui en lui représentant, non pas le bonheur de son frère aîné; son cœur n'osait plus porter si haut ses regrets, mais le bonheur des moindres des domestiques de son père, le faisait rougir de l'état misérable dans lequel il s'était jeté : quelle vertu, quelle force n'aurait point une pareille réflexion sur un pécheur qui la saurait faire ? Quoi ! dirait-il, en comparant sa situation avec celle des justes et des moindres d'entre les justes : dans la maison de mon père la condition de ses derniers serviteurs est une fortune. Ils y recueillent abondamment les fruits de leurs travaux, la plus légère peine y est récompensée de toutes sortes de grâces et de consolations, ils y sont nourris du pain des enfants, et leur maître a pour eux un amour de père. Tous leurs jours coulent dans l'innocence et dans la paix. Ils ne connaissent ni troubles, ni remords, ni terreurs, et s'ils éprouvent quelquefois de faibles amertumes, l'espérance qui les soutient les leur fait bientôt oublier. Moi que la grâce de ma renaissance avait élevé à la dignité d'enfant de Dieu, frère et membre de son premier-né, cohéritier de son royaume et de sa gloire, me voici déchu par mon ingratitude de tous mes titres et de tous mes droits. Séparé de mon père par des espaces immenses, je n'en reçois plus ni consolations ni secours, et il ne me reste de tous les dons qu'il m'avait faits, que le désespoir de les avoir dissipés. Pour surcroît de malheur, ma honteuse indigence m'a précipité dans un esclavage encore plus honteux. La perte de ma liberté a vengé celle de mon innocence, et ce que j'ai cru ma ressource a fait le comble de ma disgrâce.

Quel pensez-vous, mes frères, que serait le fruit de ces réflexions de la part d'un pécheur ? Ah ! sa résolution serait bientôt prise. Oui, de ce pas, dirait-il alors comme l'enfant prodigue, il faut que j'aille retrouver mon père : *Surgam et ibo ad patrem meum*. Il est offensé, je le sais, et je ne suis digne que de sa colère ; mais je connais l'étendue de ses miséricordes. Son inclination à pardonner l'emportera sur tous les droits de sa justice. J'embrasserai ses genoux, j'arrosrai ses pieds de mes larmes ; je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; mais traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

Prenez garde à tout ceci, mes frères, cette disposition que montre l'enfant prodig-

gue est un second caractère essentiel à la vraie pénitence. Il ne suffit pas en effet de rentrer en soi-même et de considérer l'horreur de son état. Nous avons dans l'Écriture sainte des exemples de divers pécheurs, que ce retour et cette considération n'ont conduits qu'à l'impénitence et au désespoir. Un Saül, un Antiochus, un Judas rentrèrent en eux-mêmes, et moururent en repêchés. Mais le vrai pénitent commence par concevoir une forte confiance en la bonté de Dieu ; s'il craint sa justice, c'est d'une crainte telle que l'exige le concile de Trente, d'une crainte qui exclue non pas seulement l'action extérieure du péché, mais la volonté de pécher, et qui soit jointe à une vive espérance d'obtenir son pardon. Il prend en conséquence une résolution prompte de sortir de son état et de s'en aller à son père. Dès maintenant, dit-il, sans différer d'un moment je quitte le péché et toutes les occasions du péché. Je renonce non-seulement à ces commerces criminels, mais à ces liaisons, à ces libertés, à ces familiarités dangereuses que le monde corrompu traite d'innocentes, mais dont je n'ai que trop senti les funestes impressions. Je dis adieu au monde et à toutes ses vanités, j'en détache à jamais mon cœur pour le tourner du côté de mon père : *Surgam, et ibo ad patrem meum*. Il fait plus, il s'engage à lui faire une confession entière de ses péchés : je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Dicam ei : Pater, peccavi in cælum et coram te*.

Mais quel est cet esprit qui met si souvent le nom de père dans la bouche de l'enfant prodigue ? Il s'agit pour lui de confesser ses péchés, c'est-à-dire, de se déclarer coupable de toutes les iniquités par lesquelles il s'est mille fois dépouillé de la qualité d'enfant : il se prépare même à reconnaître hautement qu'il n'est plus digne de porter ce nom, et à demeurer dans la condition des plus vils serviteurs, et il semble ici démentir cette humble disposition, il ose encore nommer son père celui dont il n'ose plus se nommer l'enfant : *Dicam ei : Pater, peccavi; jam non sum dignus vocari filius tuus*. Ce n'est pas sans doute sans dessein que Jésus-Christ fait parler ainsi celui qu'il nous donne pour modèle d'un vrai pénitent. C'est qu'il n'y a ni vraie pénitence, ni confession salutaire de ses péchés qui n'ait l'amour pour principe : c'est que confesser ses péchés par un autre esprit que par cet esprit d'adoption par lequel seulement nous crions à Dieu : Mon père, mon père, c'est au moins les confesser sans fruit, et Dieu veuille que ce ne soit pas y ajouter un nouveau péché.

L'enfant prodigue médite donc de confesser ses péchés à son père : *Dicam ei, pater, peccavi*. Il comprend de reste que l'accusation de ses péchés en est une nécessaire satisfaction, et qu'ayant déshonoré son père par ses crimes, c'est bien le moins qu'il lui rende l'hommage d'un aveu sincère de ces mêmes crimes. Aussi saint Cyprien disait-il de la confession des péchés qu'elle était une gloire due et à la majesté offensée de Dieu

créateur, et à l'efficacité du sang de Jésus-Christ Sauveur : *Ingens est gloria Dei creatoris, æque ac Christi salvatoris.*

Mais comment l'enfant prodigue confesera-t-il ses péchés sans réserve, sans dissimulation? Ne craignez pas qu'il affecte de les pallier, ni qu'il use de ces tours adroits qui les excusent en les accusant. N'ayant pas rougi de les commettre, il ne rougira pas de les exposer dans toute leur énormité. Mon père, promet-il de dire, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Dicam ei : Pater, peccavi in cælum et coram te.* Egalement coupable et des péchés scandaleux et des péchés secrets, je vous ai offensé en toutes les manières : *peccavi in cælum*, à la face du ciel, sous les yeux des anges et des saints. Sans respect pour aucune de vos créatures, j'ai commis des crimes dont elles semblaient toutes vous demander vengeance. J'étais pour les justes un objet de larmes, pour les méchants un objet de triomphe, pour les faibles une occasion de chute. Mes mauvais exemples ont causé la perte d'un million d'âmes, et tous les témoins de mes dérèglements ont été ou scandalisés ou pervertis : *peccavi coram te*, en secret et dans les ténèbres, mais en la présence d'un Dieu à qui rien n'est caché. J'ai fait des œuvres dont j'aurais rougi en la présence des plus viles créatures. J'ai formé des pensées, j'ai conçu des désirs plus honteux encore que mes œuvres mêmes, et je ne me reprochais que l'impuissance de les effectuer. J'ai péché contre le ciel, *peccavi in cælum*, parce que j'ai préféré la terre au ciel, parce que je n'ai jamais désiré le ciel, parce que semblable à ces malheureux vieillards qui attentaient à la vertu de Susanne, j'ai mille fois détourné les yeux pour ne point voir le ciel. J'ai péché non-seulement devant vous, mais contre vous : *Peccavi coram te*; parce que j'ai offensé tous vos plus aimables attributs, votre sagesse par mon extravagance, votre bonté par ma malice, votre miséricorde par mes ingratitudes, votre amour par ma haine.

Un détail exact de ses iniquités entrera dans cet aveu sincère. Mais quant aux dispositions qui l'accompagneront, ce sera une humiliation de cœur proportionnée à la gravité de ses crimes. Et l'on peut bien l'en croire sur le témoignage de celle qu'il montre déjà. Après tant d'offenses, dira-t-il à son père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Aussi ne vous demandé-je plus de me traiter en fils. Trop de bonté surchargerait, ce semble, la honte de mon ingratitude, et je succomberais sous le poids d'une trop ample miséricorde. Mais s'il vous reste encore quelque léger souvenir de votre amour passé, traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Je serai trop heureux d'être encore reçu chez vous en quelque qualité que vous m'y souffriez. C'est dans la peine et le travail ; c'est à la sueur de son front, et loin des yeux du maître qu'il convient de manger son pain à un enfant rebelle, qui s'est exclu

lui-même de la table et de la maison de son père, et qui n'a plus droit au repos ni aux autres douceurs qu'y goûtent les enfants fidèles.

Telles étaient, dis-je, les dispositions de l'enfant prodigue, et telles ont toujours été celles des vrais pénitents. C'était par ce sentiment d'humiliation qu'ils consentaient d'être séparés extérieurement d'avec les autres fidèles, de n'être point admis à la participation de nos saints mystères, et de porter plusieurs années les livrées de la pénitence. Ils se gardaient bien d'exiger une réconciliation subite, et de murmurer de ces salutaires retardements, auxquels on ne les soumettait que pour leur imprimer plus d'horreur de leurs crimes, et pour donner le temps à leur contrition de mûrir et de se fortifier. Vous avez souvent ouï dire à quelles pratiques humiliantes on les condamnait avant l'absolution. Mais si l'Eglise s'est relâchée sur l'extérieur de son ancienne sévérité, les dispositions intérieures d'humiliation ne sont point du ressort de sa discipline, et n'ont jamais été sujettes aux changements qui y sont arrivés, en sorte que tout pécheur qui ne s'établit pas dans ces dispositions, est indigne d'être réconcilié.

Le troisième caractère de la pénitence nous est marqué dans ce que l'Evangile ajoute de l'enfant prodigue, qu'il se leva et se mit en chemin pour aller retrouver son père : *Et surgens venit ad patrem suum.* A ne considérer que les termes dont l'Evangile exprime ce retour, le récit en est bientôt fait ; et il semblerait n'avoir guère coûté à l'enfant prodigue. Mais rappelez ce que l'Evangile nous a dit d'abord de cette région éloignée où ce malheureux enfant s'était égaré. Mesurez le prodigieux espace qu'il avait laissé entre sa patrie et ce pays perdu ; et comprenez en conséquence quel chemin il lui fallut faire pour y retourner. Que de torrents à franchir, que de rivières à traverser, que de montagnes à grimper. Quelles ardeurs, et quelles pluies ; quelle lassitude, quelle faim, quelles défaillances ! Quel temps enfin avant de pouvoir seulement approcher de la maison de son père ! J'aurai bientôt dit de même d'un pécheur converti, que sortant de son misérable état il est revenu à son père : *Et surgens venit ad patrem suum.* Mais n'en aurait-il coûté au pécheur, dont je l'aurai dit, pour consommer cet heureux retour, que le temps que j'ai employé à le dire ? Représentez-vous la distance énorme de l'état de la grâce où je le suppose maintenant à son état passé. Songez à ces habitudes contractées d'abord par plusieurs actes réitérés, fortifiées ensuite, et comme naturalisées par des rechutes encore plus fréquentes. Imaginez-vous ce tempérament vicieux, qu'il s'était fait à lui-même. Joignez-y ces liaisons étroites, ces anciens engagements, ces nœuds presque indissolubles qui l'attachaient au crime, et jugez après si sa conversion a dû être un ouvrage facile et promptement achevé. O vous qui êtes ce véritable enfant prodigue que Jésus-Christ nous désignait par sa parabole, ne vous trompez pas ! Ce long voyage que vous

avez fait depuis la maison de votre père, jusqu'à cette région éloignée où vous êtes venu vous perdre, il faudra le relire, pour retourner de cette même région jusque chez votre père. Il faudra parcourir tout ce long espace qui vous sépare de lui, forcer tous ces empêchements que vous avez sentés sur votre chemin, ahâter à droite et à gauche avec le glaive de la mortification toutes ces broussailles que vos habitudes y ont si fort épaissies, traverser des montagnes d'oppositions de la part de vos charges, de vos engagements, de mille respects humains; passer par des torrents de larmes, essayer toute sorte de temps, le brûlant comme l'orageux, marcher souvent de nuit, et tandis que les justes reposent, subir mille dégoûts, supporter de longs jeûnes, mendier des secours et souvent être rebuté. Quant au temps que vous mettrez à ce voyage, il durera jusqu'à votre arrivée dans la maison de votre père: c'est-à-dire, qu'il n'aura d'autres bornes que la durée de votre vie. En effet de quoi aurait servi à l'enfant prodigue de se mettre en chemin, si s'arrêtant au milieu de sa course, il avait perdu ou la pensée ou le courage de l'achever? Mais sa résolution dès le commencement a été de marcher toujours, jusqu'à ce qu'il arrivât chez son père: *Surgam, et ibo ad patrem meum*. Si ce voyage vous paraît long, plaignez-vous-en à vous-même, c'est vous seul qui l'avez rendu tel. Vous auriez bien moins à marcher pour retourner à Dieu, si vous ne vous étiez pas si fort éloigné de lui. Mais ne vous rebutez pas; il sait que vous revenez, puisque c'est sa grâce même qui vous fait revenir. Il enverra de bonne heure au-devant de vous des secours qui aplaniront les voies. Que dis-je, vous serez encore loin, qu'ému de compassion il viendra au-devant de vous, il se jettera à votre cou, et il vous donnera le baiser de paix. C'est en effet, à la lettre, ce que fit le père de l'enfant prodigue, et vous comprenez que je veux maintenant parler des consolations de la pénitence.

Ah! quand les conditions qui doivent l'accompagner seraient encore mille fois plus pénibles, le pécheur ne serait-il pas assez invité à l'embrasser par toutes les consolations qui en suivent la pratique?

Lorsque l'enfant prodigue était encore bien loin, continue l'Evangile, son père l'apercevant en fut ému de compassion. Remarquez cette expression, mes frères, lorsque l'enfant prodigue était encore bien loin: *cum adhuc longe esset*. C'est-à-dire, pour passer d'abord de la figure à la vérité, lorsque le pécheur pénitent avant encore bien du chemin à faire dans la carrière de cette vie avant que d'arriver à cette habitation éternelle, où sa pénitence devait être couronnée. En un mot dès ce monde même, et lorsqu'il n'était encore qu'à moitié chemin, son père, quoique si grièvement offensé, et nonobstant toutes les raisons que sa justice lui suggérerait pour ne lui pardonner jamais, ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il en fut touché de compassion. Qui n'aurait pensé au contraire

qu'il devait sentir dès l'instant toute sa colère se réveiller? N'est-ce pas en effet à la vue de celui dont on a reçu une grande injure, que le cœur se courrouce plus violemment? Quel autre père que celui-là, tout porté qu'il eût été d'ailleurs à la compassion, n'aurait pas au moins affecté une implacable sévérité? David, le plus tendre des pères, après avoir consenti avec peine de rappeler son fils Absalon d'un exil qu'il n'avait que trop mérité, le laisse encore deux années depuis son retour, sans lui permettre d'oser paraître devant lui. Mais celui-ci, plus miséricordieux que tous les pères ensemble, va non-seulement chercher le pécheur jusqu'au plus profond abîme de sa misère, pour lui inspirer la pénitence. A peine en a-t-il commencé la carrière, que l'envisageant du sanctuaire de sa bonté, il s'empresse de courir au-devant de lui, il compatit à ses travaux, comme une tendre mère aux larmes d'un enfant qu'elle aurait corrigé. Il s'incline, il se courbe lui-même pour l'embrasser: *Cecidit super colum ejus*, et il lui donne, avant qu'il ose ouvrir la bouche pour demander son pardon, le baiser efficace de la réconciliation: *et osculatus est eum*.

Suivons notre évangile, le simple récit dira plus que toutes nos réflexions. A cet accueil que l'enfant prodigue n'aurait eu garde d'espérer, il se met en devoir de faire à son père cette humble confession qu'il avait projetée. Mon père, commençait-il à lui dire, j'ai péché contre le ciel et contre vous: je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Il allait ajouter sans doute, traitez-moi comme l'un de vos serviteurs, mais son père plus empressé, ce semble, de le reconnaître que d'entendre sa confession, l'interrompt pour donner ordre à ses serviteurs d'apporter promptement la plus belle robe et de l'en revêtir, de lui mettre un anneau au doigt, et des souliers à ses pieds. Louables dispositions dans un vrai pénitent à qui les plus grandes marques de la bonté de Dieu, à qui les gages de sa réconciliation même ne font jamais quitter la résolution qu'il a prise de s'humilier et de consommer sa pénitence. Mais étonnante miséricorde de la part de Dieu de récompenser la simple résolution de ce pénitent avant qu'il ait eu le temps de l'effectuer. Bonté prodigieuse de le traiter comme son fils, bien loin de lui en ôter le nom, et de lui laisser prendre la qualité de serviteur! Amour ineffable, et que la plus vive reconnaissance n'égale jamais, de couvrir la nudité du pécheur en le revêtant de Jésus-Christ et de sa justice sous la figure de cette belle robe dont on pare l'enfant prodigue; de sceller la paix qu'il fait avec lui du sceau de la charité, représenté par l'anneau qu'on met au doigt de celui-ci; de lui donner de nouveaux secours, pour marcher dans la voie de ses commandements, pour le garantir des morsures du serpent infernal, et l'aider à fouler aux pieds le démon, le monde et toutes ses pompes, sous le symbole des souliers qu'on met aux pieds de l'enfant prodigue!

Cependant tout cela ne suffit pas encore à

son amour pour ce pécheur pénitent. Il l'admet à cette table délicieuse qui n'est permise qu'aux enfants, et dont les esclaves n'approchent point : il l'y nourrit de sa propre substance, de ce mets d'immortalité dont l'Evangile ne pouvait que nous donner encore une faible idée, en nous le figurant par ce veau gras, que le père de famille fait apporter pour faire festin à son fils : *Adducite vitulum saginatum, et manducemus, et epulemur.*

Prenez garde seulement, vous, pécheur, qui voudriez peut-être vous prévaloir des caresses que le père de famille fait à l'enfant prodigue, pour exiger qu'on vous admit subitement à la réconciliation, et à la sainte table, prenez garde, dis-je, en quelles circonstances l'enfant prodigue paraît si gracieusement traité de la part de son père. C'est après avoir donné des preuves effectives d'un repentir et d'une humiliation sincère. C'est après avoir fait plus de la moitié de ce pénible chemin, qu'il s'était lui-même engagé à faire pour revenir à son père. C'est seulement enfin lorsqu'il est vrai de dire de lui, selon le témoignage que lui en rend son père même, qu'il était mort autrefois, mais qu'il est maintenant ressuscité; qu'il avait été perdu, mais qu'il est véritablement retrouvé : *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* Etablissez-vous dans ces circonstances, et nous inviterons après les ministres de la pénitence à user à votre égard de cette même miséricorde, dont usa envers l'enfant prodigue celui qu'ils représentent, et dont ils tiennent la place dans le saint tribunal. Jusque-là son exemple au lieu de prouver pour vous, ne serait que la condamnation des ministres qui s'en écarteraient.

Mais en considérant les grâces et les consolations dont Dieu récompense dès ce monde la vraie pénitence, nous étonnerons-nous qu'elles puissent aller jusqu'à donner de la jalousie aux innocents mêmes? Trop heureux si cette jalousie, toujours défectueuse, se changeait en une sainte confusion, ou mieux encore en une sainte émulation qui les excitât à redoubler leur ferveur et leur zèle pour atteindre à une justice aussi complète, et à des grâces aussi signalées. C'est l'instruction que la fin de notre parabole tend à nous donner, à l'occasion de ce fils aîné jaloux de tous les honneurs que le père de famille faisait à son frère. Il ne comprenait pas encore combien il était à propos que l'Eglise, de concert avec le ciel, montrât plus de joie pour la conversion d'un seul pécheur que pour la fidélité de quatre-vingt-dix-neuf justes : puisse, outre que c'est un double triomphe de voir d'une part le démon dépouillé, et de l'autre le nombre des serviteurs de Dieu augmenté, il est rare que la charité d'aucun de ces justes soit aussi fervente que celle de ce pénitent.

Peu instruit de cette vérité, ce frère aîné se formalise d'entendre dans la maison de son père le son des instruments, et toutes ces autres démonstrations de joie à l'arrivée de son frère. Il pousse la faiblesse jusqu'à refuser d'entrer chez son père, et si son

père, figure de cette miséricorde toujours attentive à consoler les justes comme les pécheurs, vient l'inviter lui-même à prendre part à sa joie: Quoi! lui répondit-il, depuis tant d'années que je vous sers sans vous avoir jamais désobéi, vous ne m'avez pas donné la moindre fête, et quand votre autre fils revient après avoir mangé tout son bien avec des femmes perdues, vous faites tuer le veau gras! Reproche d'autant plus injuste, que cet aîné même devait à son père la grâce de ne lui avoir jamais désobéi, s'il était vrai qu'il lui eût toujours été aussi fidèle qu'il s'en vantait : d'autant plus injuste encore que ce n'est point à l'homme à compter avec Dieu, qu'après trente années de service, on est encore un serviteur inutile; que c'est vouloir perdre sur les récompenses de l'autre vie, que d'aspirer aux récompenses de celle-ci; qu'un pénitent mille fois plus coupable que l'enfant prodigue peut surpasser un juste en mérite, s'il le surpasse en humilité.

Cependant admirez la bonté du père, et vous, justes, qui vous plaignez de ne recevoir aucune consolation dans ce monde, n'oubliez jamais la réponse qu'il veut bien vous faire. Mon fils, vous dit-il à chacun, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous : *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* N'êtes-vous pas trop heureux de savoir toujours votre père avec vous, de pouvoir dire, qu'il est lui-même à vous comme votre bien et votre héritage? A quoi vous serviraient toutes ces autres consolations humaines, qu'à vous dégoûter de ce bien suprême, et peut-être qu'à vous en séparer à jamais? Quant à votre frère, souvenez-vous qu'il était mort et qu'il est ressuscité, qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. Autant que vous deviez être touché de sa perte et de sa mort, puisqu'il est votre frère, autant ne convient-il pas que vous vous réjouissiez de son recouvrement et de sa résurrection? *Epulari autem, et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.*

Puissions-nous quelque jour dire la même chose de tous nos frères morts. Car enfin ce n'est qu'à cette condition que les consolations de la pénitence leur sont promises; une pénitence fautive, une imparfaite résurrection ne procurerait point à l'Eglise et au ciel cette joie que montre aujourd'hui le père de famille au retour de son fils, et à eux-mêmes. Elle ne procurerait ni ces douceurs qui sont dans ce monde les fruits d'une vraie pénitence, ni cette gloire qui en sera dans l'autre la récompense et la couronne. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE CAREME.

Sur l'usage qu'on doit faire de sa langue.

Et t. Jesus ejicis eum, et illud erat mutum. Jésus-Christ chassa un démon qui était muet (L. c. XI, 21)

C'était sans doute, mes frères, un triste spectacle et un sujet bien digne de la com-

passion du Sauveur du monde, que cet homme à qui le démon n'avait pas même laissé la liberté de la parole, pour se plaindre de son malheur et demander sa délivrance. Mais si les maux qui attaquent l'âme sont infiniment plus funestes que ceux qui affligent le corps; combien plus triste aux yeux de la foi est le spectacle de tant de muets spirituels, dont le démon tient la langue enchaînée, ou qu'il ne remue que conformément à ses pensées et à ses desseins ! C'est de cette sorte de muets, que celui de notre évangile était la figure, et Jésus-Christ ne permit que le démon produisît dans son corps cet effet extraordinaire, que pour nous faire concevoir celui qu'il n'opère que trop ordinairement dans l'âme de la plupart des hommes.

Or, pour vous donner, mes frères, une juste idée de ces muets spirituels, il faut supposer que Dieu ne nous ayant favorisé du don de la parole qu'afin que nous nous en servissions d'une manière conforme à ses volontés, c'est se rendre également prévaricateur, que de ne pas parler quand Dieu nous l'ordonne, et que de parler autrement qu'il ne nous l'ordonne. De là, mes frères, jugez combien de muets dans le monde. Les plus à plaindre, dit saint Augustin, sont souvent les plus grands parleurs, puisqu'il vaudrait mieux ne pouvoir parler que de parler autrement que selon Dieu : *Væ tacentibus de te, quoniam loquaces multi sunt*. Ce ne sont pas tant des paroles que forme leur langue que des bruits confus, des sons discordants, des cris d'enfants ou de frénétiques qui ne peuvent qu'offenser les oreilles des sages, et déshonorer une des plus excellentes facultés de la créature raisonnable. C'est donc à ces deux espèces de muets, qu'il faut tâcher aujourd'hui de délier la langue; et puisque tous les défauts ordinaires dans l'usage de la parole se réduisent à parler mal, et à ne pas parler quand le devoir l'exige, j'attaquerai l'un et l'autre successivement dans les deux parties de ce discours. Le premier qui consiste à user mal du don de la parole fera le sujet de ma première partie : le second, qui consiste à n'en user pas quand il faut, fera la matière de la seconde. Plaise à Jésus-Christ d'avoir pour les uns et les autres muets la même compassion qu'il eut pour celui de notre évangile : qu'il daigne m'ouvrir la bouche à moi-même, et conduire ma langue, afin que tout ce que je dirai tende efficacement à sa gloire, et à votre instruction. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

S'il est aisé de convenir, mes frères, que l'usage de la parole est l'un des plus importants privilèges dont Dieu ait honoré notre nature, et le lien le plus nécessaire et le plus étroit de la société humaine, c'est qu'on reconnaît sans peine, que c'est par la parole que nous manifestons nos pensées d'une part, et que nous faisons de l'autre dans l'esprit de ceux qui nous écoutent des impressions conformes à nos desseins.

Or, si c'est là le double effet du commerce de la parole, n'est-il pas évident que parler mal à propos, c'est faire tort tout à la fois et à soi-même et à son prochain ? A soi-même, puisque c'est mettre au jour le dérèglement de ses pensées, et à son prochain, puisque c'est l'exposer à recevoir toutes les fausses idées et les mauvaises impressions qui naissent naturellement des paroles inconsidérées. Le défaut que j'attaque est donc en même temps et un mauvais préjugé contre celui qui parle, et un grand danger pour celui qui écoute.

C'est en premier lieu un mauvais préjugé contre celui qui parle, puisqu'en parlant mal à propos, il donne lieu de penser à tous ceux qui l'écoutent, qu'il n'y a dans son cœur que mensonge et dérèglement. Et comment craindraient-ils d'en juger ainsi, après que Jésus-Christ lui-même a déclaré que la bouche ne peut parler que de l'abondance du cœur : *Ex abundantia cordis os loquitur*. C'est le cœur en effet qui conduit la langue, et qui lui dicte tout ce qu'elle énonce. Elle est l'interprète de ses pensées, elle exprime tous ses sentiments; ou si quelquefois elle les dissimule, c'est seulement en des cas singuliers, et lorsque d'autres intérêts lui défendent de les découvrir; mais toujours de concert avec le cœur même.

Ce principe supposé, quel jugement devons-nous porter de la plupart des hommes, et de vous en particulier, mes chers auditeurs ? Car enfin ne pensez pas que j'envisage seulement ici ces parleurs indiscrets, ces aïrains sonnants, ces cymbales retentissantes, pour n'exprimer comme saint Paul; ces personnes à l'occasion desquelles l'Écriture dit que dans l'abondance des paroles, le péché se mêlera toujours : *In multiloquio non deerit peccatum*; ces personnes dis-je, dont chaque parole est un témoignage de la légèreté de leur esprit, dont tous les discours heurtent autant le jugement et les bienséances, que la modération et la piété : ces personnes enfin dont le caractère est si à charge aux esprits sages, et si nuisible à la société. Le vice que je combats est plus général; et si l'on ne peut disconvenir que c'est toujours parler mal que de ne parler pas selon la sagesse et la vérité, à peine y en aura-t-il un seul, qu'on puisse excepter du nombre des coupables, et qui ne nous donne lieu de conclure, sur le témoignage de Jésus-Christ, qu'il n'y a dans son cœur que folie, que mensonge et que vanité.

Je le dirais d'abord à la plupart de ceux qui se piquent le plus d'une conversation aisée, qui ont la réputation de dire tout avec agrément, et de briller dans les compagnies. Quels sont en effet ces agréments, dont on orne aujourd'hui les conversations du monde ? sinon tout ce que saint Paul appelle dans l'épître de ce jour des paroles deshonnêtes, des paroles folles et bouffonnes, qui conviennent si peu à la vocation des chrétiens : *Aut turpitudinem, aut stultiloquium, aut scurrilitatem, quæ ad rem non pertinet*. Ce n'est plus de ce sel de discrétion que demandait le

même apôtre, qu'on assaisonne toutes ces paroles, mais de sel de l'équivoque, de la médisance ou de la raillerie. Ce qu'on appelle aujourd'hui dans le monde corrompu un beau parleur, c'est celui dont la langue blesse le prochain avec plus d'art, ou qui sait plaire en offensant la pudeur. C'est quelquefois celui qui tourne en dérision les sujets les plus saints, qui applique ingénieusement le profane au sacré, qui fait des allusions impies aux textes ou aux histoires des divines Écritures. Un beau parleur est quelquefois celui qui se donne plus de licence sur les matières de religion, qui traite de problématiques les vérités les plus fondamentales, qui s'érige en censeur de la doctrine ou de la morale, qui décrie tout ce qui le condamne. Vous qui êtes de ce caractère, vous pourrez bien acquérir quelque réputation parmi les enfants du siècle, parce, dit le prophète, qu'ils sont aussi vains que vous, qu'ils errent grossièrement dans l'estimation qu'ils font des choses, et qu'ils n'aspirent qu'à se tromper les uns les autres: *Vani filii hominum, mendaces in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum*. Mais les personnes sensées et les vrais sages jugeront de vous tout autrement. Ils vous accorderont, si vous le voulez, que vous avez de l'esprit dont les démons sont si abondamment partagés, mais qui ne sert qu'à les rendre plus malheureux et plus haïssables. Du reste ils n'en mépriseront pas moins l'usage que vous en faites. Ils seront même bien plus frappés de la malignité dont vous faites ostentation que de l'esprit dont vous l'assaisonnez. Ils soupçonneront en vous un fonds de corruption et de libertinage, et bien loin d'applaudir aux grâces prétendues de vos conversations, ils rougiront en secret des qualités vicieuses qui dominent dans votre cœur. Et pourrez-vous les accuser de témérité dans leurs jugements? Toutes vos paroles ne déclarent-elles pas votre caractère, et votre langue n'est-elle pas un assez fidèle interprète de vos dispositions? Quoi ! parce que vous donnez un tour plus ingénieux à la médisance, et que vous déchirez plus délicatement la réputation de votre prochain, vous croirez que la vôtre n'aura rien à perdre chez les personnes vraiment justes et vraiment chrétiennes? A la faveur de ces prétendus agréments dont vous accompagnez le libertinage de votre langue, tant sur ce qui concerne la pudeur que sur nos saints mystères, vous penserez vous mettre à couvert du soupçon de dérèglement et d'impiété? Comment vous en flattez-vous, vous qui vous plaignez si souvent de la malice des hommes à mal interpréter les discours les plus innocents, et à donner de malignes explications aux paroles les moins équivoques et les plus sages?

Vous me direz peut-être qu'on aura toujours tort de creuser ainsi dans le fond de votre âme; qu'il n'appartiendra jamais à personne de décider de vos secrètes dispositions. Supposons-le, mes frères, qu'on aura tort; mais quand le jugement qu'on portera

de vous serait moins conforme à la charité, il le serait toujours à la vérité, et dès là son injustice ne servira de rien à votre justification. Mais d'ailleurs pensez-vous, mes frères, que la charité consiste à fermer ses yeux à l'évidence même? A Dieu ne plaise que j'autorise ici les jugements téméraires et précipités ! Je sais que quelques paroles indiscretes, qui n'échapperaient que rarement, ne seraient pas un fondement légitime de condamnation, et que comme on ne doit pas conclure d'une action imprudente qu'un homme est toujours imprudent, il ne sensuit pas aussi d'une parole vaine et peu judicieuse que celui qui l'a prononcée soit absolument vain et sans jugement. Mais êtes-vous dans le même cas, vous dont les mauvais discours ne se démentent jamais, et qui soutenez si bien votre caractère dans toutes vos conversations? Est-ce sans réflexion et comme par hasard que vous ne cessez de décrier votre prochain, que vous reprenez toujours sur les personnes que vous croyez dignes de votre censure; que vous épiluchez tous leurs défauts avec tant de malignité; que vous leur en supposez même quelquefois, plutôt que de demeurer court sur la médisance; que vous donnez du ridicule à leur piété, et que vous répandez de si mauvaises couleurs sur toutes leurs bonnes œuvres? Est-ce par hasard et sans réflexion que vous semez l'équivoque, les paroles à double sens, les honteuses plaisanteries dans tous vos entretiens; que, par une malheureuse fécondité sur tous les propos qui blessent la modestie, vous y ramenez le discours avec tant d'adresse, que vous vous étudiez à offenser la pudeur sans la faire rougir? Est-ce encore sans réflexion et par inadvertance que vous traitez d'indifférentes les maximes les plus importantes de la religion; que, pour vous faire la réputation d'un esprit fort, vous prononcez témérairement contre les décisions et l'autorité de l'Eglise; que vous vous efforcez de renverser par de subtils raisonnements des mystères et des vérités qui sont au-dessus de votre faible raison; que vous niez tout ce que vous ne comprenez pas, que vous blasphémez tout ce que vous ignorez? Ces preuves que vous nous donnez de la dépravation de votre cœur ne sont-elles pas certaines? Et après que Jésus-Christ a dit si clairement que la bouche ne peut parler que de l'abondance du cœur, est-ce juger témérairement que de conclure de vos paroles que votre cœur est sans charité, sans pudeur et sans religion?

Mais non, mes frères : ces jugements désavantageux ne vous blessent pas. Car tel est aujourd'hui l'excès du libertinage, qu'on s'applaudit même d'y donner occasion, et qu'on s'efforce de les confirmer par tous les discours les plus licencieux. Peut-être, il est vrai, la dépravation des mœurs a-t-elle été de tout temps à peu près la même; mais du moins observait-on autrefois quelque bienséance dans les conversations. On laissait à la lie du peuple, aux gens sans honneur et sans éducation, à y tenir des propos

déshonnêtes. Toute lubricité dans les paroles était bannie de la société de ceux qui tenaient quelque rang dans le monde. Les femmes les moins chastes y étaient les plus attentives à se contrefaire, et tous leurs discours y étaient d'autant plus mesurés, que leur conduite ailleurs était plus suspecte. Aujourd'hui l'on se fait un honneur de ne garder aucune retenue. Le dérèglement du cœur craint bien moins de se laisser voir, que de ne se pas mettre dans un assez grand jour. Il n'est point d'infamie ni d'impiété qu'il ne dicte à la langue. Il est des assemblées où l'on dispute d'impudence dans les paroles, et souvent on aurait peine à décider qui l'emporte entre les deux sexes. Ainsi le vice s'est tellement accrédité, qu'on ne rougit plus d'en mettre l'enseigne, et l'on peut dire de la plupart des gens du monde ce que disait Isaïe des habitants de Jérusalem, que tous les dehors de leur personne annoncent leur iniquité, qu'ils la publient hautement comme Sodome, et qu'ils font gloire de la révéler : *Agnitio vultus eorum respondit eis; peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt.*

Ici, mes frères, plusieurs d'entre vous se croient à couvert de ces jugements désavantageux, parce qu'en effet ils évitent de souiller leur langue par ces sortes de discours qu'abhorre la plus commune piété. Mais s'il est toujours vrai que la bouche ne peut parler que de l'abondance du cœur, combien d'autres défauts vos paroles ne nous montreront-elles point dans le vôtre, qui, quoique moins haïssables, sont toujours très-opposés à la vraie sagesse ? Je sais bien qu'il est des sujets de conversations où le cœur a souvent moins de part que la complaisance et les conjonctures. Je sais même qu'il y a des heures et des moments où, sans déroger à la piété, l'esprit peut se délasser à des entretiens qui, quoique assez vains d'eux-mêmes, deviennent innocents par le bon usage. Mais n'est-il pas aisé de distinguer un langage de complaisance ou de délassement d'avec ces sortes de discours où le cœur lui-même se fait entendre et se montre pour ainsi dire au naturel. Or voilà quels discours vos conversations ne cessent de nous présenter. Tous les sujets que vous y traitez y paraissent pris dans le fond de vos inclinations. Et quels sujets encore ? Si vous exceptez des femmes du monde un certain petit nombre dont le goût s'est formé de bonne heure au solide et au raisonnable, vous verrez toutes les autres réduites à ne s'entretenir que de leurs ajustements et de leurs parures. Les heures, les après-dînées ne leur durent qu'un moment sur l'article des modes. C'est pour elles un sujet sérieux qu'un nouvel agrément dans la manière de se parer ; quelquefois d'autres amusements plus frivoles et plus dangereux échaufferont leurs conversations. S'il ne s'agit pas de bals ou de spectacles, il sera question d'autres vanités usitées parmi elles. Après cela, pourrez-vous douter quels objets remplissent leur cœur ? *Ex abundantia cordis os loquitur.* Ce

sont, sans hésiter, toutes ces bagatelles dont elles vous parlent.

Des assemblées des femmes si vous passez dans celles des hommes, peut-être, il est vrai, vous entretiendront-ils de quelque matière qu'ils jugeront bien plus importante, mais qui réellement n'en sera pas moins vaine. Les uns vous découvriront leur cupidité qui règne dans leur cœur, par les éloges qu'ils feront des riches et de leurs richesses ; les autres vous laisseront voir l'ambition qui les domine, en vous étourdissant de leurs emplois et de leurs dignités ; les troisièmes déclareront leur vanité secrète, en ne cessant de vous raconter tout ce qui tourne à leur avantage. Chaque passion enfin parlera sa langue et se montrera sans déguisement.

Ah ! mes frères, qu'il en était bien autrement des premiers fidèles ! rebutés de tous les objets terrestres et périssables, ils n'en parlaient jamais que pour s'exciter à les mépriser. Tout occupés au contraire des affaires de leur salut, ils ne s'assemblaient que pour conférer des moyens d'y réussir. Dans ces occasions même où l'on croit aujourd'hui pouvoir donner plus de licence à sa langue, et où l'on rougirait presque de traiter de la piété, c'était surtout alors qu'ils s'en occupaient plus agréablement. Quelques questions édifiantes faisaient dans leurs festins le sujet ordinaire de leurs entretiens. De sorte, dit Tertullien, qu'ils sortaient du repas bien plus nourris des maximes saintes dont ils avaient conféré, que des viandes qu'on leur avait servies : *Ut qui non tam carnem cœnaverint, quam disciplinam.* Mais, hélas ! qu'êtes-vous devenus, temps heureux, antiquité vénérable ? Autant que les conversations étaient saintes autrefois, autant sont-elles aujourd'hui profanes. Il n'est plus permis de proposer des sujets saints que dans la chaire de vérité. On y renverrait avec dérision quiconque oserait les proposer ailleurs. Ainsi se vérifie, à l'égard des chrétiens de nos jours, ce qu'a dit autrefois le prophète, que chacun ne parle à son prochain que de choses vaines : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum.* Ainsi peut-on conclure comme lui que le mensonge est autant dans le cœur que dans les paroles, et que c'est le cœur qui dicte à la langue tous ces discours faux et séduisants : *Labia dolosa in corde et corde locuti sunt.*

Parler mal est donc d'abord un bien mauvais préjugé contre celui qui parle. Mais c'est en second lieu un très-grand danger pour ceux à qui on parle, puisqu'en effet c'est par la parole qu'on inspire aux autres ses pensées et ses sentiments. Aussi est-ce sur ce fondement que le Sage invite un chacun à ne pas écouter indifféremment toutes sortes de discours, et à prendre garde à tout ce qu'il entendra dire, parce qu'il y va de son salut ou de sa perte : *Cave tibi, et attende diligenter auditui tuo, quoniam cum subversione tua ambulas.*

Et ne pensez pas, mes frères, qu'il ne faille mettre au rang de ces discours dangereux que ceux qui offensent directement la

charité, la pudeur ou la religion : car, quoiqu'au témoignage de saint Paul même, rien ne soit plus propre à corrompre les bonnes mœurs que ces sortes d'entretiens, il semble cependant qu'il soit d'autant plus facile de n'en pas prendre le venin, qu'on l'aperçoit avec moins de peine. Mais ces discours qui sont dans l'usage le plus ordinaire du langage humain, ces discours qui nous représentent toutes les choses du monde par une autre face que l'Evangile et la religion ne nous les font voir ; ces conversations dans lesquelles on relève les plaisirs, les richesses, les honneurs du siècle ; cette approbation qu'on y donne souvent à l'ambition, à la vengeance, aux passions les plus criminelles, ce sont là ces conversations dont le poison est d'autant plus à craindre qu'on est moins porté à s'en défier. C'est par de tels discours qu'on imprime le mensonge et la vanité dans l'âme de ceux qui les écoutent, qu'on prévient leur esprit de mille faux principes, qu'on leur donne le change sur l'estime ou le mépris qu'ils doivent faire de chaque chose. C'est par de tels discours qu'on souille dans le cœur des hommes toutes les passions dont on est soi-même animé, qu'on les accoutume à autoriser les maximes les plus pernicieuses, à donner aux vices le nom de vertus ; et c'est en conséquence de ces sortes de discours que les hommes suivent dans la pratique les impressions qu'ils ont reçues, qu'ils conforment leur conduite à leurs préjugés, et qu'ils renoncent à la recherche des biens véritables pour s'attacher à la jouissance de ces vanités, dont on leur a donné une si haute idée.

Et certes, si nous cherchons la cause des démarches que nous faisons, ou pour acquiescer certains biens, ou pour éviter certains maux, ne la trouverons-nous pas dans l'opinion que nous nous sommes faite, et de ces biens et de ces maux ? Et si nous remontons ensuite jusqu'à la source de cette opinion, douterons-nous qu'elle n'ait pris naissance dans les conversations que nous avons eues avec les autres hommes, qui par le commerce de la parole nous ont communiqué leurs propres idées, et ont imprimé dans notre âme leurs mêmes affections ? Aussi n'est-il guère moins vrai de dire de la plupart des opinions humaines, que des vérités de la foi, qu'elles se communiquent par l'ouïe. Car quand est-ce que nos idées sur les choses du monde ont commencé à se former en nous ? lorsque nous étions incapables de juger les choses par nous-mêmes, et que votre esprit plus susceptible de prétentions ne pouvait que s'en rapporter au jugement du plus grand nombre et à l'autorité de la voix publique. Vous voilà, par exemple, plein d'estime pour les biens terrestres. Vous voudriez élever en richesses et en élévation les plus puissants seigneurs. La réputation, l'autorité, le crédit vous semblent être des avantages vraiment désirables. Est-ce de la nature même de toutes ces choses que vous empruntez l'idée favorable que vous en avez ? Mais si cela était, Jésus-

Christ en aurait donc mal jugé, quand il les appelait de véritables maux, et qu'il déploierait la condition de ceux qui aspiraient à les posséder ? D'où vous vient donc cette autre idée si contraire à la sienne ? D'abord, il est vrai, nous en trouverons la cause dans la dépravation de votre nature, dans cet aveuglement originel qui vous montre le bien comme un mal et le mal comme un bien. Mais cet aveuglement et cette dépravation, qui vous est commune avec tous les hommes, n'avouerez-vous pas avec le prophète que les conversations du monde l'ont beaucoup augmentée, et que les discours des méchants l'ont emporté dans votre esprit sur les lumières de la religion ? *Verba iniquorum prævaluerunt super nos.* A force d'entendre exalter les riches et les puissants du siècle, vous vous êtes confirmé dans l'estime des richesses et de la puissance ; les éloges qu'on a donnés au crédit, à la réputation, aux talents humains, ont placé dans votre esprit au-dessus de tous les biens solides ces biens frivoles et dangereux. Tout ce que vous entendez dire dans les chaires du néant et de la vanité de toutes ces choses ne vous touche pas à l'égal de l'approbation qu'on leur donne dans les conversations du monde. Et les maximes qu'on y débite s'impriment bien plus avant dans votre esprit et dans votre cœur, que celles dont nous vous prêchons.

Or, mes frères, c'est sur cette expérience que vous avez vous-mêmes faite, que vous devez juger du dommage que vous causez à votre prochain par des paroles indiscrètes ; car enfin il n'est pas moins susceptible que vous des impressions d'un langage de vanité, et vous n'êtes qu'un exemple trop visible des funestes effets qu'il produit presque dans tous les hommes. Cependant y prenez-vous garde quand vous conversez avec vos frères ? et dans la nécessité de leur parler des choses du monde, ne leur en parlez-vous que conformément aux règles de la vérité ? Dites-vous, par exemple, des richesses, qu'il est plus dangereux d'en avoir que de n'en avoir pas ; qu'elles augmentent les besoins au lieu de les satisfaire, et que travailler à les accumuler, c'est accumuler tout à la fois et les soucis et les obstacles de son salut ? S'il s'agit des emplois et des dignités, dites-vous qu'elles ajoutent aux obligations sans rien ajouter au mérite, qu'elles multiplient les occasions de chute, qu'elles aggravent les péchés, et qu'en élevant les hommes dans ce monde, elles les exposent pour l'autre à un plus affreux avilissement ? S'il est question des plaisirs usités dans le monde, dites-vous qu'il n'y en a presque plus d'innocents, que la dépravation des mœurs en a fait des exercices de volupté, et que le fruit en est bien moins le délassement de l'esprit et du corps que le dérèglement de l'un et de l'autre ? Mais avouez-le : vous ne vous étiez pas encore avisés de ces scrupules. Vous avez cru que la liberté des conversations, ou peut-être le caractère des personnes que vous aviez à entretenir, vous autorisait à parler

de toutes ces choses selon leur goût et sur le même ton que tout le monde en parle. C'est-à-dire que vous avez cru pouvoir abuser des mauvaises dispositions de ceux avec qui vous conversiez, pour achever de corrompre leur jugement, et que la raison même qui devait vous rendre plus circonspects dans vos paroles, vous a portés à croire que vous étiez quittes de toute circonspection. Mais savez-vous quels effets ont produits de pareils discours? Ah! quand vous n'auriez fait d'autre mal que de démentir l'éternelle vérité, que d'approuver ce qu'elle réproue, ou de réprover ce qu'elle approuve, croiriez-vous n'être pas assez criminels et ne mériter pas assez sa condamnation? Mais les pernicieuses préventions que vous avez confirmées dans l'esprit de ceux qui vous écoutaient, l'autorité que vous avez donnée à leurs funestes préjugés; les passions déjà trop vives que vous avez fortifiées en eux, sont-ce là des suites si indifférentes de vos paroles, qu'elles ne méritent pas que vous vous en alarmiez? Aussi était-ce à ce propos que l'apôtre saint Jacques admirait qu'une parole inconsiderée pût produire de si grands maux. Voyez, dit-il, combien un petit feu est capable d'allumer de bois : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* Vous applaudissiez autrefois dans une conversation, dont vous n'avez même aucun souvenir, à la magnificence et au faste; vous en parliez comme du moyen le plus prompt de se faire connaître dans le monde, de s'acquérir de la réputation, du crédit, des amis. Peut-être ne pensiez-vous pas que personne dût abuser de ce que vous en disiez; vos paroles cependant firent de telles impressions dans l'esprit de ceux qui les recueillirent, qu'ils ne songèrent plus qu'à en faire profit. Il n'est point aujourd'hui d'excès dans lequel ils ne donnent : ameublements superbes, pompeux équipages, repas somptueux, rien ne coûte à leur prodigue vanité; furieux de l'éclat et de la dépense, ils se hâtent de dissiper leur héritage, de ruiner leurs enfants et leurs créanciers : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* Voyez de quels désordres quelques paroles téméraires ont été la cause. Vous accordiez une autre fois qu'il n'était pas possible de digérer certains affronts, qu'il était d'un homme d'honneur d'y paraître sensible et d'en avoir raison. Vous parliez alors sans dessein ou seulement par complaisance. C'est toutefois en conséquence de cette parole que ce jeune homme qui vous écoutait a porté si loin sa vengeance, qu'il a fait de si mortelles plaies à toute une famille, qu'il a allumé des haines qui ne s'éteindront jamais : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit!* Voilà quels embrasements a causés cette légère étincelle sortie de votre bouchel

Je passe, mes frères, mille autres manières de nuire au prochain par les paroles : si le temps me permettait de les parcourir, vous verriez tantôt de véritables vices érigés en vertus par de honteuses flatteries, tantôt des inimitiés implacables enfantées par de

mauvais rapports, tantôt de funestes entreprises inspirées par des conseils téméraires; car enfin, dit le même apôtre saint Jacques, il n'est point d'espèce de mal que la langue ne puisse produire. Elle est, pour ainsi parler, la cause universelle des iniquités : *Lingua universitas iniquitatis*. C'est, ajoute-t-il, un tison d'enfer qui embrase tout le cercle de notre vie : *Inflammat rotam nativitatis nostræ inflammata a gehenna*.

De tout cela, mes frères, ne s'ensuit-il pas qu'on ne saurait faire trop d'attention à toutes ses paroles, ni employer trop de précaution pour prévenir les maux qu'elles peuvent causer? Nous y sommes d'autant plus intéressés, que ce sera sur nos paroles, dit Jésus-Christ, que nous serons justifiés ou condamnés : *Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis*. Et certes, s'il nous assure en un autre endroit que nous n'aurons pas prononcé une parole inutile dont nous ne rendions un compte rigoureux à son jugement, que sera-ce des paroles nuisibles et pernicieuses au prochain? Aussi le prophète avait-il soin de demander souvent à Dieu qu'il mit une garde à sa bouche et une porte de circonspection à ses lèvres, afin qu'elles ne s'ouvrissent jamais mal à propos : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis*. Mais si c'est un grand mal que de ne pas parler en la manière qu'il faut, ce n'en est pas un moindre de ne pas parler quand il faut. Vous l'allez voir dans ce second point.

SECOND POINT.

S'il n'est pas permis de douter, mes frères, qu'il n'y a aucun temps où nous ne soyons étroitement obligés de diriger à la gloire de Dieu l'usage de tous les biens que nous avons reçus de lui, sur quel prétexte pourrions-nous excepter de cette obligation le don de la parole, et refuser en certains moments de le faire servir à le glorifier? Mais quoique ce devoir embrasse tous les temps, je ne laisserai pas de distinguer de l'obligation prise en général certaines conjonctures particulières qui la rendent plus spéciale. Ainsi je dis d'une part qu'il n'y a aucun temps dans la vie auquel on ne soit obligé d'employer sa langue à glorifier Dieu, et de l'autre qu'il y a certains cas singuliers auxquels cette obligation devient plus marquée.

Premièrement il n'y a aucun temps dans la vie auquel on ne soit obligé d'employer sa langue à glorifier Dieu, et cela parce qu'il n'y a aucun temps auquel il ne soit vrai de dire que c'est de Dieu que nous avons reçu le don de la parole, et que sa gloire est la fin unique pour laquelle il nous a favorisés de ce même don. Non pas, mes frères, que je veuille vous faire entendre qu'on soit obligé de parler sans interruption pour louer et pour bénir Dieu; car outre que ce précepte est de la nature de tous les préceptes positifs qui n'obligent pas pour tous les moments de la vie à une observation actuelle, il y a des temps où Dieu n'est pas moins honoré par le silence que par les paroles : *Te decet silen-*

tium, Deus. Comment d'ailleurs, assujettis à tant de besoins qui nous mettent dans la nécessité de parler souvent des choses temporelles, nous serait-il possible de n'interrompre jamais les louanges de Dieu ? Mais je dis que la principale occupation du chrétien pendant le cours de sa vie doit être de louer Dieu ; lors même que la nécessité l'oblige à parler des affaires séculières, il perd le fruit principal de toutes ses paroles, si la gloire de Dieu n'en est pas la dernière fin.

Mais prenez garde qu'il ne s'agit pas seulement ici de rapporter à Dieu tous les entretiens qu'on peut avoir avec les hommes sur quelque matière que ce puisse être. Il est vrai qu'en m'arrêtant à ce seul article, il ne me fournirait que trop de moyens d'accusations contre vous, puisqu'à vous examiner dans toutes vos conversations, à en considérer la matière et toutes les circonstances, il s'en faut de tout qu'elles ne tendent à glorifier Dieu. Pussent-elles ne pas le déshonorer ! mais ce n'est pas là le point sur lequel j'insiste. Je suppose vos conversations exemptes de tous les vices qui les rendent d'ordinaire si criminelles. Je veux que vous ne traitiez des affaires du monde que par nécessité, et toujours d'une manière chrétienne. Mais n'êtes-vous sur la terre que pour vous appliquer aux choses terrestres, et occupent-elles si indispensablement tout votre temps qu'il ne vous en reste point pour vous entretenir des bienfaits de Dieu, pour rendre gloire à sa miséricorde ou à quelqu'autre de ses perfections ? Quoi ! vous savez que Dieu ne vous a mis au monde que pour le glorifier, que toutes les facultés dont il a honoré votre nature se rapportent à cette unique fin, que vous lui devez toutes vos paroles, ainsi que toutes vos pensées et toutes vos actions. Vous savez qu'indépendamment des droits qu'il a sur elles en qualité de créateur et de maître absolu, la reconnaissance seule exigerait pour lui ce sacrifice de vos louanges, que les grâces sans nombre que vous en recevez chaque jour vous en imposent spécialement la loi, que toutes celles que vous en attendez sont pour vous un nouveau motif d'être fidèles à les lui offrir, et cependant vous comptez pour rien l'omission d'un si juste devoir. Vous semblez croire que tout consiste à en reconnaître la justice, mais que la pratique est, à votre égard, de surrogation. Car en quelle occasion vous voit-on consacrer votre langue à bénir et à louer Dieu ? Quelles paroles d'édification sont jamais sorties de votre bouche ? Est-ce l'usage dans le monde de sanctifier les conversations par quelques traits qui portent à la piété ? Fécond sur tous les sujets frivoles qui y sont proposés, chacun est muet sur les merveilles que Dieu opère tous les jours. Faire valoir ses bienfaits, raconter ses miséricordes, rendre gloire à sa providence, gémir sur les outrages que lui font les méchants, s'exhorter à le servir avec fidélité, ce sont là des pratiques inconnues parmi le grand monde. On renvoie aux personnes dévotes, aux âmes vulgaires à

s'en aviser. Il y a tels chrétiens, et c'est sans doute le plus grand nombre, qui passent les années entières sans parler de Dieu, peut-être même sans y songer, ou s'il leur échappe de prononcer son nom, c'est pour le déshonorer, je n'ose dire pour le blasphémer.

Or voilà, mes frères, ce que je dis être une omission capitale et l'un des plus grands scandales de la religion : je sais bien, et je viens de vous l'insinuer, que la plus grande partie du monde n'en demeure pas à l'omission du devoir, mais qu'il passe jusqu'à l'outrage ; qu'il ne se contente pas de refuser à Dieu les louanges qui lui sont dues, mais qu'il ose encore y substituer des affronts. Je sais que son sacré nom est devenu le jouet de l'impiété, qu'on le fait servir indifféremment à la colère, au parjure, aux malédictions, qu'on en abuse à tous propos et en toutes les manières ; et que telle en est aujourd'hui l'habitude, qu'il faut faire un mérite à plusieurs de pouvoir s'abstenir de le prononcer. Mais ce sont là des excès que je n'oserais exposer au jour, ou si j'avais quelque usage à en faire, ce ne serait que pour vous inviter à réparer par des louanges plus assidues tant d'outrages que l'on fait à Dieu. Et que sert en effet de lui demander tous les jours que son nom soit sanctifié, si vous n'y contribuez autant qu'il est en vous par des discours qui tournent à sa gloire ? Vous convient-il de lui désirer de la part des autres hommes les honneurs que lui refuse votre ingratitude ? Et votre prière même n'en devient elle pas la condamnation ? Ah ! si lorsque vous la lui adressez, vous reconnaissez humblement votre impuissance à louer Dieu autant qu'il mérite de l'être, et que, semblables à ces trois jeunes hommes conservés au milieu des flammes dans la fournaise de Babylone, vous n'invitassiez toutes les créatures à le glorifier et à le bénir que pour suppléer à votre insuffisance, c'est alors que votre prière lui serait véritablement agréable. Mais quel en peut être le mérite, quand jamais nous n'entendons sortir de votre bouche aucune parole de bénédiction, et que votre langue ne contribue en rien à la sanctification du saint nom de Dieu ?

Vous me direz peut-être que vous vous acquittez assez de ce devoir, quand, assemblés dans les temples avec les autres fidèles, vous y chantez les louanges de Dieu. Et il est vrai que c'est là surtout qu'il convient de vous en acquitter. Mais quels sont donc ces temps où vous vous assemblez dans les temples à cette fin ? Voudriez-vous ici nous faire valoir votre exactitude à vous y trouver ? C'eût été aux premiers fidèles à nous alléguer leur assiduité aux prières publiques, à eux, dis-je, qui non-seulement auraient cru violer le précepte de la sanctification du dimanche, en ne le consacrant pas tout entier à ce saint exercice, mais qui se faisaient une loi d'assister tous les matins à la prière commune, au psaume d'invocation, dit saint Basile, et d'interrompre leurs travaux à certains moments, pour mêler leurs

voix avec celles des sacrés ministres. C'eût été aux premiers fidèles à nous dire qu'ils destinaient certaines heures dans le jour aux louanges du Seigneur; à eux, dis-je, qui, de retour dans leurs maisons, faisaient toute leur joie de recommencer le saint exercice auquel ils venaient de vaquer dans les temples, et qui, soit dans leurs conversations, soit dans leur travail, ne connaissaient presque d'autre langage que celui que prescrit l'Apôtre à tous les chrétiens, quand il leur recommande de ne s'entretenir que par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels : *Loquentes vobismetipsis, in psalmis et hymnis, et canticis spiritualibus*. Mais vous en quel lieu vous surprendra-t-on payant à Dieu le tribut des louanges qui lui sont dues? Dans vos maisons? ce n'est que discours profanes, et au lieu des hymnes et des cantiques, vous ne consacrez vos voix qu'à chanter les vices des hommes et les victoires du démon. Dans l'église? vous auriez honte d'y paraître même aux jours dédiés au Seigneur hors le temps d'une courte messe. Vous laissez à la bourgeoisie et au simple peuple la dévotion des vêpres. L'assistance aux offices divins, le chant des psaumes est une pratique usée et qui n'a plus de cours parmi le grand monde. C'est la tâche des ministres préposés pour ce saint exercice, et vous ne soupçonnez pas même que Dieu puisse vous faire un crime de vous être dispensés toute votre vie de lui rendre le même hommage. Superbes créatures, est-ce que votre Dieu n'est pas assez digne que vous employiez quelques moments à le louer? Sa grandeur, sa souveraineté, sa puissance, tant de perfections adorables, ne méritent-elles pas ce faible tribut de votre religion? Ouvrez donc les yeux et considérez toutes les merveilles qui vous environnent : ces cieux et tous leurs ornements, cette terre et toutes ses richesses, cette structure, cette magnificence, cette variété d'êtres animés et inanimés, ne fournirait-elle pas assez de matières à vos bénédictions et à vos louanges? Si ce n'est pas encore assez, considérez-vous vous-mêmes au milieu de toutes ces merveilles; je consens que vous reconnaissiez que vous seuls vous les surpassez toutes, pourvu que vous ne perdiez point de vue celui dont vous êtes l'ouvrage. Créés à son image et à sa ressemblance, composés d'un corps et d'une âme qui concourent de toutes leurs perfections à former une nature peu différente en dignité de celle des anges; éclairés des lumières de la raison et de la foi, destinés à l'immortalité, capables d'une éternelle béatitude, ne trouvez-vous pas en vous-mêmes des motifs assez puissants pour ne cesser de bénir et de louer le Dieu qui vous a faits?

Mais vous, qui peut-être n'avez pas encore renoncé à l'espérance de jouir de lui dans le ciel, comment pourrez-vous vous faire une félicité d'une occupation dont vous vous faites aujourd'hui une si grande peine? Quoi! vous aurez passé tous les jours de votre vie dans l'oubli de Dieu et de ses bien-

faits, votre bouche n'aura jamais formé en sa faveur aucune parole de louanges et de bénédictions, et vous seriez admis pour toute une éternité dans cette bienheureuse société d'anges et de saints qui ne cessent de chanter sa gloire et de rendre hommage à ses miséricordes? Vous seules, ô âmes saintes! pouvez vous promettre cette destinée, vous, dis-je, qui mettez aujourd'hui toute votre joie à louer le Seigneur, et qui n'avez point sur la terre de plus précieuse occupation. Mais vous qui, bien loin de vous faire un devoir de ce saint exercice, semblez vous faire un mérite de le mépriser, craignez que votre bouche ne soit fermée à jamais aux louanges de votre Dieu, et qu'elle ne s'ouvre au contraire durant l'éternité qu'aux regrets et aux malédictions.

Mais outre l'obligation générale de faire sa principale occupation pendant tout le cours de la vie des louanges de Dieu, il y a encore certaines occasions particulières où il exige spécialement de nous que nous parlions pour sa gloire; et il doit suffire d'en marquer quelqu'une.

Un pasteur, par exemple, voit régner des désordres parmi son troupeau, quelques-unes de ses brebis s'écartent du droit chemin; celles qui dans son bercail tiennent un rang plus considérable, qui devraient se rendre les premières au devoir et donner l'exemple d'une plus grande régularité, ce sont celles qui s'en éloignent le plus hardiment; c'est un dérèglement marqué et soutenu, c'est un mépris scandaleux des plus essentielles obligations; quel est alors le devoir du pasteur? Suffira-t-il de se plaindre en général dans les exhortations publiques, où ces brebis rebelles ne se trouvent jamais, de déclamer en l'air contre les violements et les violateurs? Les traits qu'il lancerait n'arriveraient pas jusqu'à eux. Son devoir est de franchir toutes les barrières du respect humain, d'aller porter aux coupables la parole qu'ils refusent de venir entendre, de les exhorter, de les reprendre, d'écarter même, s'il est hesoin; de ne rien oublier enfin pour réduire des âmes dont la sienne répond.

Un père, une mère de famille voient quelques-uns de leurs enfants donner dans le dérèglement: c'est un jeune homme qui commence à se livrer aux plaisirs illicites, c'est une jeune fille qui ne respire que la vanité et les airs du monde, qui fait son apprentissage de luxe et de mollesse; mais la tendresse et l'indulgence ferment la bouche à ces parents charnels; ils craignent de contrister leurs enfants en les corrigeant, et ils se remettent de leur amendement à la grâce ou à un âge plus avancé. Fussent-ils d'ailleurs, ces lâches parents, aussi pieux que les plus saints anachorètes, ils sont sans foi et sans religion, dit saint Paul; ce sont de vrais païens, et ils seront plus sévèrement punis que les infidèles.

Tous ceux enfin qui dans le monde ont quelque supériorité, tous les chefs de quelque corps que ce puisse être, séculier ou ec-

clésiastique, qui s'aperçoivent de quelques prévarications dans leurs inférieurs, seront censés plus prévaricateurs encore et plus punissables, s'ils gardent un timide silence, et s'ils n'accompagnent même leurs avertissements de tous les moyens qui peuvent les rendre utiles.

Bien davantage, mes frères, il y a des temps et des occasions où les égaux et les inférieurs même sont obligés de reprendre et de se déclarer. Il est vrai qu'à leur égard c'est de tous les devoirs celui qui demande le plus de prudence et de circonspection; mais enfin il est toujours vrai que dès que la répréhension peut être utile, c'est se rendre coupable que de ne la pas faire, puisqu'il est dit à cette occasion dans l'Écclésiastique que Dieu a ordonné à chacun de prendre soin de son prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo*.

Combien encore est-on obligé de parler quand on est présent à quelques entretiens où l'on offense la gloire de Dieu! Et ne pensez pas que je n'y comprenne que les jurements, les calomnies, les blasphèmes, les obscénités. J'ai déjà dit dans mon premier point que ces discours, tout horribles qu'ils soient, sont souvent les moins dangereux, parce qu'il ne faut que de l'éducation et une probité païenne pour les condamner. Mais ces maximes corrompues et toutes contraires à l'Évangile, qu'on débite dans les conversations du monde, cette approbation que l'on y donne si souvent au vice, cette licence avec laquelle tant de libertins y décrivent nos saints mystères et contredisent la morale de Jésus-Christ, ces vérités divines et éternelles : voilà, chrétiens, ce que vous entendez tous les jours; et cependant vous demeurez muets, vous souscrivez par un honteux silence à ces discours menteurs et toujours dangereux. Que dis-je? vous portez même votre lâche complaisance jusqu'à donner des signes de consentement et d'approbation, jusqu'à sourire à ces impiétés. Je veux que vous condamnerez dans le cœur ces maximes profanes : pensez-vous en être quittes auprès du maître que vous servez, pour cette improbation secrète? Vous contenteriez-vous qu'un de vos amis ou de vos serviteurs, en présence duquel on déchirerait votre réputation, le désapprouvât intérieurement? Ne l'accuseriez-vous pas d'infidélité, s'il ne se déclarait hautement pour vous, et s'il n'imposait silence à vos calomniateurs? Quoi! mes frères, on attaque Jésus-Christ dans ses mystères ou dans sa morale, on insulte aux plus saintes règles de son Évangile, soit par des railleries, soit par des maximes perverses et licenciennes; et vous qui vous dites son serviteur, qui vous piquez de zèle pour ses intérêts, vous peut-être qui, revêtu d'un sacré caractère, êtes le dépositaire des vérités divines, et qui vous mêlez d'annoncer dans les chaires la parole sainte, vous n'osez vous élever contre l'impiété dans ces occasions pressantes où votre zèle serait plus efficace. Ministre de Jésus-Christ, vous rougisiez même de paraître chrétien? A

quoi devez-vous vous attendre, qu'à éprouver un jour l'effet de cette menace fulminée par Jésus-Christ même, qu'il rougira devant son Père et ses anges de celui qui devant les hommes aura rougi de lui et de son Évangile.

Je sais bien qu'il ne convient pas à tout le monde de contredire hautement et de censurer; je sais qu'il faut avoir d'ordinaire quelque autorité sur ceux que l'on reprend pour le faire avec fruit; mais il est un autre langage que celui de la parole dont personne n'est jamais dispensé; et si la bienséance ou la charité même exempte quelquefois légitimement de condamner tout haut le mensonge, la vérité exige toujours qu'on témoigne par quelque signe le condamner tout bas, et qu'au lieu d'y sourire lâchement, il paraisse par le maintien à tous les présents qu'on l'abjure du cœur et qu'on en gémit.

Et ne pensez pas vous disculper, en toutes ces occasions où le devoir exige que vous parliez pour les intérêts de Dieu, sur une timidité qui vous est naturelle, ni vous en faire une excuse légitime pour couvrir votre infidélité. C'est par les châtimens que Dieu prépare à cette timidité mal entendue et si injurieuse à sa gloire, qu'il faut juger de son énormité; et quels sont-ils ces châtimens? Ah! l'auriez-vous jamais pensé, que Dieu dans son jugement dût égaler le supplice des hommes timides à celui des homicides, des empoisonneurs, des fornicateurs, des exécrables; et qu'il les destinât à brûler ensemble éternellement dans l'éclat de feu et de soufre? C'est lui-même qui le leur signifie dans l'Apocalypse : *Timidis autem*. Remarquez-le bien : les voilà à la tête de tous ces scélérats : *Timidis autem, et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure*.

Armons-nous donc, mes frères, d'un saint courage, ou plutôt conjurons Jésus-Christ de vaincre en nous une timidité qui nous serait si funeste; conjurons-le de nous faire la même grâce qu'il fit autrefois au muet de notre évangile, de chasser de notre âme ce démon qui tient notre langue enchaînée; disons-lui, comme David : Seigneur, ouvrez nos lèvres, et dès lors elles ne parleront que pour annoncer vos louanges, pour défendre vos intérêts, pour rendre hommage à votre vérité. C'est là l'usage principal que vous devez faire de votre langue, et l'un des moyens de mériter la félicité que vous attendez et que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CAREME

Sur la connaissance de soi-même.

Ait illis : Utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura te ipsum.

Jésus dit aux Juifs : Sans doute que vous n'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même (Luc., IV, 23).

Qu'il eût été, mes frères, mal appliqué à Jésus-Christ, ce proverbe familier parmi les

Juifs : *Médecin, guérissez-vous vous-même*, surtout si nous l'entendons dans le sens le plus naturel et qui se présente d'abord à l'esprit ! Car entre tous les vices et tous les défauts que Jésus-Christ reprochait aux Juifs, lequel aurait-on pu lui reprocher à lui-même ? et avec quelle apparence aurait-on pu lui dire : Commencez par corriger en vous quelqu'une de ces imperfections que vous entreprenez de corriger dans les autres ? Aussi, mes frères, n'était-ce pas là la pensée des Juifs, et leur proverbe n'aurait signifié autre chose à l'égard de Jésus-Christ, si non, faites en faveur de vos parents et de vos compatriotes les mêmes merveilles que vous faites en faveur de tant d'étrangers. C'est le sens que les paroles suivantes de notre évangile nous obligent d'attribuer à celles-ci : *Quanta audivimus facta in Capharnaüm, fac et hic in patria tua*. Mais en quel quel sens que nous les entendions, elles auraient toujours été téméraires et injurieuses à Jésus-Christ, puisqu'il n'était pas moins éloigné de rapporter à des vues humaines la puissance de faire des miracles, que capable de contracter et de laisser voir en lui la moindre imperfection.

Cependant, mes frères, il faut reconnaître qu'autant que ce proverbe usité parmi les Juifs eût été insensé dans l'application qu'ils en auraient faite à Jésus-Christ, autant était-il raisonnable et judicieux en soi. Peut-être même pourrait-on le placer parmi les sacrés proverbes, depuis que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de le prononcer. C'est une leçon abrégée du plus étendu et du plus important de tous les devoirs, et en même temps une censure aussi sage que salutaire de la conduite de la plupart des hommes. Et en effet, quoi de plus commun et tout à la fois de plus téméraire, que de se mêler de guérir les autres avant que de songer à se guérir soi-même ? que de tenir les yeux toujours ouverts sur les défauts du prochain, et toujours fermés sur ses propres vices, que de s'occuper des maladies d'autrui, et de ne sentir pas les siennes ? *Medice, cura te ipsum*. Imprudent, aveugle médecin, commence par te guérir toi-même, exerce-toi sur tes maladies, avant que de traiter celles de ton frère. C'est à quoi je viens vous inviter aujourd'hui dans ce discours, qui aura pour sujet la connaissance de soi-même. Il semble que l'Eglise ne nous propose aujourd'hui cet évangile que pour nous préparer à nous acquitter plus utilement du devoir de la correction fraternelle, dont elle nous parle dans l'évangile de demain ; puisque le plus grand obstacle au fruit que devraient produire nos corrections, c'est que nous laissons voir en nous les mêmes défauts, ou de plus grands encore, que ceux que nous reprenons dans nos frères. Tâchons donc aujourd'hui de lever cet obstacle. A cet effet je vous proposerai d'abord les puissants motifs qui doivent vous engager à travailler à vous connaître ; je marquerai ensuite les moyens d'arriver à cette connaissance, et enfin je vous apprendrai les effets qu'elle doit

produire en vous. Motifs de travailler à la connaissance de soi-même ; ce sera mon premier point ; moyens d'arriver à la connaissance de soi-même ; ce sera le second ; usage qu'on doit faire de la connaissance de soi-même ; ce sera le troisième, après que nous aurons salué la Mère de Dieu.

PREMIER POINT

C'est une maxime descendue du ciel, dit saint Bernard, que celle qui ordonne à l'homme de se connaître : *De cælo cecidit ista sententia : Nosce te ipsum, homo*. Il n'est donc pas besoin, pour vous engager à la recevoir, de l'autoriser d'une foule de passages des Ecritures ou des Pères ; et il suffit de vous remettre devant les yeux les motifs pressants qui doivent vous exciter à la réduire en pratique. Le plus solide est celui auquel se rapportent tous les autres, c'est qu'il n'y a rien de plus nuisible au salut que de ne se connaître pas.

Je sais bien, mes frères, que cette connaissance n'offre rien à l'homme que de rebutant. Car enfin s'il rentre dans son propre cœur et qu'il en développe tous les replis, qu'y trouvera-t-il ? que misères et qu'indignités. Il verra cette partie de lui-même la plus noble et la plus excellente dégradée de sa dignité primitive ; et au lieu des perfections divines que Dieu lui-même y avait tracées, il n'y remarquera que les honteuses difformités de la concupiscence et du péché. Ce cœur autrefois le maître absolu de toutes ses affections, il le verra livré à toutes leurs contrariétés, flottant sans cesse entre la haine et l'amour, la crainte et l'espérance, la joie et la tristesse, misérable jouet de mille passions humiliantes et tyranniques. Il le verra entraîné par sa corruption vers des objets vains et imaginaires, attaché à la terre par de fatales chaînes, humilié jusqu'à ramper sur les créatures et assujéti volontairement à leur puissance. De là, mes frères, ne s'ensuivrait-il point qu'il serait plus utile à l'homme de se perdre à jamais de vue, que de se connaître ? Ah ! gardez-vous bien, chrétiens, de tirer cette conséquence ; elle serait juste en effet si vos maux étaient sans remède ; mais le premier moyen de les guérir étant de les connaître, ne seriez-vous pas bien cruels à vous-mêmes de négliger une connaissance si salutaire ?

Que les païens, tout convaincus qu'ils fussent de l'importance de cette maxime, négligeassent cependant de la mettre en pratique, bien loin qu'on ait lieu de s'en étonner, il est bien plus étonnant qu'ils ne se soient pas tous accordés à en nier la vérité. Car enfin, persuadés d'un côté comme ils l'étaient de la corruption du cœur de l'homme, et ne trouvant de l'autre dans leur religion aucun remède à cette corruption, ne semble-t-il pas qu'il leur était avantageux de fermer les yeux à une lumière si odieuse ? Est-ce une consolation à des misérables, qui le sont sans ressource, de savoir qu'ils sont misérables ? Est-ce un soulagement à un prisonnier accablé de chaînes d'en sentir le poids accablant ?

Hélas ! tout son malheur consiste à connaître qu'il est malheureux. Mais qu'il s'en faut bien, mes frères, que les chrétiens soient dans les mêmes termes ! S'ils ne peuvent se cacher les plaies humiliantes que le péché a faites à leur âme, la foi leur en découvre les remèdes efficaces et proportionnés. Quelques mortelles que soient leurs maladies, leur guérison devient certaine dès qu'ils veulent sincèrement guérir. La joie d'en être délivrés suit infailliblement la douleur de les avoir senties. L'insensibilité seule, le seul oubli de leurs misères peut les rendre incurables. De sorte qu'autant qu'il leur serait nuisible de n'en pas guérir, autant le serait-il de ne les connaître pas ; puisque ce défaut seul de connaissance en empêche la guérison.

Mais avant que de passer outre, souvenez-vous, chrétiens, qu'il ne s'agit pas seulement ici de la connaissance de cette corruption générale que le péché a répandue dans le monde, et dans laquelle toute la nature humaine est enveloppée. C'est de la vôtre en particulier, ce sont vos maladies personnelles qu'il faut étudier. Qu'importe que vous sachiez que le péché d'Adam s'est répandu sur toute la surface de la terre, que la malice des hommes l'a inondée, et qu'aujourd'hui, comme avant le déluge, toutes les pensées de leur cœur tendent au mal ? Qu'importe même que par une humilité affectée vous ne vous distinguiez pas de cette foule de criminels, et que vous reconnaissiez avec le prophète que vous avez été engendrés dans l'iniquité, que votre mère vous a conçus dans le péché ? Vous vous relèverez bientôt de cette honte par la pensée qu'elle vous est commune avec tous les hommes ; et vous vous croirez d'autant plus dispensés de vous en affliger, que vous la regarderez comme une fatalité et un sort jeté sur toute la nature humaine. Mais, je l'ai dit, ce n'est pas à cette plaie universelle que je viens vous rappeler aujourd'hui, mon cher auditeur ; c'est à cette plaie particulière qui vous caractérise, ou plutôt à cette multitude de plaies qui minent votre cœur et qui tendent à une mort funeste. Ces principes, qu'il fallait établir d'abord, une fois supposés, je viens à la preuve de ma proposition, et je dis qu'il n'y a rien de plus nuisible au salut que de ne se connaître pas.

Premièrement, parce que le défaut de cette connaissance engage les hommes dans plusieurs partis peu sortables à leur capacité, et où ils ne peuvent faire que des fautes essentielles. D'où pensez-vous, mes frères, que naissent tant d'abus qui se commettent dans différents états, sinon de l'insuffisance de ceux qui les embrassent ? On s'attribue des talents qu'on n'a pas ; on se flatte de posséder les qualités requises dans certains emplois ; on croit avoir assez de prudence pour en éviter les périls, assez de force pour en surmonter les difficultés ; dans cette prévention ou entre dans la carrière, on court avec témérité dans un chemin environné de précipices, on y tombe et on y périt.

Ce jeune homme sans se connaître a osé se revêtir d'une charge de magistrature : ses intentions étaient bonnes, il est vrai ; il espérait ne point déshonorer sa dignité par l'injustice, il savait les menaces terribles faites à tous les juges iniques qui font céder le bon droit à la mauvaise cause. L'ignorance cependant où il est des lois, jointe au peu d'ouverture qu'il a pour cette science, lui fait prendre le change dans les plus importantes affaires ; il confond la bonne cause avec la mauvaise ; des apparences, des lueurs, des subtilités l'emportent sur les raisons solides et le véritable droit ; il devient sans le savoir ravisseur du bien de la partie injustement condamnée. Remontez à la source de ce désordre, c'est que, n'ayant pas connu son insuffisance, il s'est promis de réussir dans un emploi infiniment supérieur à sa capacité.

Telle a été l'imprudence de ce bénéficiaire quand il s'est engagé dans l'état ecclésiastique : c'est sur un intérêt temporel, plutôt que sur ses dispositions intérieures, qu'il l'a embrassé. Il ne le déshonore par son luxe, sa vanité, et peut-être par plusieurs autres vices secrets ou publics, que parce qu'il n'a pas connu combien ses inclinations étaient opposées à la sainteté de cet état. Son aveuglement est cause qu'il scandalise l'Eglise, au lieu de l'édifier, et qu'il se prépare le châtiment des démons dans le ministère où il devrait mériter la récompense des anges.

Dans quel détail n'entrerais-je point encore si le temps me le permettait ! L'un, avide du gain, entre dans un ministère qui veut du désintéressement ; l'autre, lâchement complaisant, se charge d'un emploi qui demande de la fermeté. Celui-ci sans maturité s'ingère en des affaires où chancelle l'expérience la plus consommée ; celui-là, qui n'est propre qu'à obéir, se destine à commander. Parcourez enfin tous les états différents, montez par degrés jusqu'aux plus illustres, vous les verrez pour la plupart remplis par des aveugles que la faveur ou les richesses y ont portés. Ne vous étonnez pas des fautes qu'ils y commettent, ils ont consulté leur ambition, et non leur capacité ; leurs moyens et non leurs dispositions, et ils ne se perdent dans ces emplois que parce qu'ils n'ont pas connu qu'ils manquaient de tous les talents nécessaires pour s'y sauver.

Rien, en second lieu, de plus nuisible au salut que de ne se connaître pas, parce qu'on est tenté dès lors de s'exposer à mille occasions de chute, qu'on éviterait si l'on se connaissait. Je ne parle pas ici de ces occasions visiblement prochaines, qui sont des crimes par elles-mêmes, et que les plus forts comme les plus faibles sont obligés de fuir. Je parle de ces occasions qu'on appelle éloignées, qui peut-être ne seraient pour d'autres que de légères tentations, mais qui pour vous spécialement sont insurmontables, en égard à vos dispositions et à votre faiblesse. J'en appelle, mon frère, à votre expérience. Peut-être vous étonnez-vous de toutes ces impatiences qui vous ont échappé dans le jeu. Vous rougissez, maintenant que vous êtes revenu à

vous-même, de l'emportement où vous vous y êtes laissé aller. Vous vous reprochez les querelles injustes que vous y avez faites, le bas attachement que vous y avez marqué, les indignes supercheries dont peut-être s'est-on aperçu. Le jeu fini, vous vous êtes su mauvais gré de toutes ces fautes qui vont laisser de vous une mauvaise impression. Mais que n'aviez-vous mieux étudié votre humeur? Vous auriez trouvé dans sa délicatesse, sa facilité à prendre feu, et son avidité pour le gain, des raisons plus que suffisantes pour ne vous exposer jamais à de pareils accidents, et pour vous priver sans réserve d'un plaisir où vous n'êtes pas libres de garder la modération.

Autre exemple. Quand je vous accorderais, ce qu'à Dieu ne plaise! que ces spectacles, ces bals, ces lectures de romans, ces familiers commerces avec des personnes d'un autre sexe, n'ont rien de criminel en eux-mêmes, vous conviendrait-il de nous alléguer ces suppositions générales pour excuser tant de fautes graves où vous ont entraîné tous ces profanes amusements? Quoi! parce qu'il plaît aux mondains de mettre à la mode certaines maximes, quelque contraires qu'elles soient à celles de l'Evangile et aux précises décisions des Pères, vous serez disculpé, vous particulier, qui les avez suivies et en qui elles ont eu des effets si funestes? Ah! ne deviez-vous pas connaître mieux vos dispositions? combien votre esprit était susceptible des impressions mauvaises, et votre cœur de dérèglement? Ne deviez-vous pas vous apercevoir de la fragilité de votre vertu, de votre pente vers la dépravation, des ardeurs de votre concupiscence? Vous auriez conclu alors que quand ces maximes perverses seraient vraies à l'égard de quelques-uns, elles sont fausses à votre égard, et que vous ne pouviez sans crime vous y conformer dans la pratique. Mais faute de vous connaître vous avez passé outre, et vous sentez maintenant ce qui vous en coûte.

Ainsi, mes frères, est-il vrai de dire que le défaut de la connaissance de soi-même est la source des plus grands péchés. On n'est orgueilleux que parce qu'on ne connaît ni ses misères ni son néant; on ne présume de ses forces que parce qu'on ne sent pas ses faiblesses; on n'envie la prospérité d'autrui que parce qu'on se flatte de la mériter davantage; on n'est impatient dans l'adversité que parce qu'on se croit digne d'une meilleure fortune; on n'est aigre, colère, vindicatif, que parce qu'on ferme les yeux sur son indignité et sur la justice des mauvais traitements. Connais-toi mieux, ô homme! et tu remédieras à toutes tes maladies.

Rien, en troisième lieu, de plus nuisible au salut que de ne se connaître pas parce que ce défaut de connaissance empêche qu'on ne demande à Dieu les grâces proportionnées à ses besoins spirituels, et par conséquent qu'on ne les reçoive. C'est ce que Jésus-Christ semblait vouloir faire entendre à ses disciples quand il se plaignait à eux de ce qu'ils ne lui avaient encore rien demandé. Car comment est-ce,

dit saint Augustin, qu'il pouvait leur faire un pareil reproche, puisqu'il paraît au contraire dans l'Evangile que ses disciples s'étaient quelquefois adressés à lui pour en obtenir diverses faveurs, tant pour eux-mêmes que pour les autres. Saint Pierre sur le Thabor ne lui demanda-t-il pas de souffrir qu'il y bâtit trois tabernacles? les deux enfants de Zébédée ne lui demandèrent-ils pas qu'il les lit asseoir dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche? tous ensemble ne sollicitèrent-ils pas en faveur de la Cananéenne, qui implorait leur intercession? Cependant il leur dit qu'ils ne lui avaient encore rien demandé : *Usque modo non petistis quidquam*. Mais remarquez ce *quidquam*, continue saint Augustin; il ne signifie pas rien absolument, mais rien de ce qu'il fallait premièrement demander. C'est comme s'il leur avait dit : Vous m'avez fait bien des prières, il est vrai; mais vous ne m'avez point demandé encore certaines grâces principales qu'il vous importait bien davantage d'obtenir, et qui répondaient à vos pressants besoins : *Usque modo non petistis quidquam*. Or d'où pouvait venir dans les disciples du Seigneur leur indifférence pour ces sortes de grâces, sinon de l'ignorance de leurs vraies misères?

C'est, mes frères, ce que je vous dis à vous-mêmes. On ne peut nier qu'on n'en voie quelques-uns parmi vous assez assidus à la prière, qui ont marqué dans leur distribution de temps certaines heures spéciales pour vaquer à ce saint exercice. S'ils prient même, c'est, ce semble, avec assez de ferveur et d'humilité. Cependant comment se peut-il faire qu'ils laissent toujours voir en eux les mêmes défauts, qu'ils soient toujours aussi sensibles aux injures, aussi prompts à les repousser, aussi délicats sur les préséances et le point d'honneur? *Usque modo non petistis quidquam*. Ah! c'est que, ne connaissant pas leurs véritables maladies, ils n'ont point encore demandé à Dieu les grâces qui leur convenaient.

Je laisse une infinité d'autres maux qui s'ensuivent nécessairement du défaut de la connaissance de soi-même. Le peu que j'en ai dit suffit pour vous faire conclure que rien n'est plus nuisible au salut que de ne se connaître pas. Comment donc justifier la répugnance presque invincible qu'ont tous les hommes à se connaître? Ardents à acquérir mille connaissances inutiles, ils rejettent l'unique, dont ils pourraient tirer un profit véritable. On voit de tous côtés s'élever des académies de diverses sciences; les années ne suffisent pas à la fureur d'apprendre. On prévient l'usage de la raison dans les enfants, pour les appliquer à des études épineuses; on fait violence à leur inclination et à leur génie, pour leur faire parler des langues mortes ou étrangères; on pénètre curieusement dans tous les secrets de la nature, on fouille dans le sein de la terre pour en découvrir les divers métaux, on se transporte jusque dans les astres pour en mesurer l'élévation et le cours; on se fatigue, on s'é-

puise dans mille autres recherches ; et l'on se refuse à la connaissance d'un cœur qui dépérit tous les jours, faute d'être connu. Que dis-je ? on ne craint rien tant que de le connaître ; on tremble que ses maladies ne se déclarent. De là cette affectation à se procurer des exercices qui divertissent de la vue de soi-même : de là ces jeux, ces plaisirs, ces visites, ces amusements. La mort même est souvent moins redoutable que la connaissance de ce cœur. On entreprend de dangereux voyages, on traverse les mers, on se livre à la fureur des flots et des tempêtes, on va braver dans les batailles l'épée et le feu des ennemis, de peur de demeurer seul avec soi-même, et d'être ainsi obligé de se voir et de se connaître. Mais vous avez beau faire, hommes insensés, cette connaissance que vous redoutez, vous l'aurez un jour malgré vous-mêmes, et parce que vous refusez maintenant d'en faire le remède de vos maladies, viendra le temps que Dieu en fera le châtiment de vos iniquités. C'est lui-même qui vous en menace par son prophète : Je lèverai, dit-il, ce voile imposteur qui cache tant de corruption, et je vous montrerai à vous-même tel que vous êtes : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam*. Tu as voulu, malheureux, te soustraire à tes propres lumières, dérober ta honte à tes propres yeux ; tu as refusé de les ouvrir, quand tu le pouvais d'une manière utile et salutaire ; c'était un moyen sûr de guérir de tes maladies, tu as mieux aimé te les déguiser et ne les connaître pas ; tu les connaistras maintenant malgré toi ; elles seront éternellement présentes à tes yeux, elles serviront éternellement de matière à ta honte et à ton désespoir, et moi-même j'y appliquerai éternellement toutes les pensées : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam*.

Voilà, mes frères, de puissants motifs pour vous engager à travailler efficacement à vous connaître. Il fallait commencer par vous les proposer. Mais il faut ensuite apprendre les moyens de parvenir à cette connaissance. Je vais tâcher de le faire dans mon second point.

SECOND POINT.

On ne peut parvenir à se connaître que par trois moyens également nécessaires, en recourant à Dieu, en consultant le prochain et en s'étudiant soi-même.

En recourant à Dieu. Il est vrai qu'à quelque connaissance que nous désirions d'arriver, nous ne saurions y réussir sans le secours de Dieu ; mais jamais ce secours ne nous fut plus nécessaire que dans la connaissance de nous-mêmes. En effet, mes frères, il n'en est pas de notre cœur comme de ces autres objets sur lesquels les hommes s'exercent d'ordinaire, et qui d'eux-mêmes attirent leur curiosité. Car sans parler de la répugnance que nous avons tous à l'examiner et à l'approfondir, sans insister sur tous ces divers moyens que l'aveugle, mais ingénieux amour-propre, a imaginés pour nous distraire de cette étude salutaire, et pour nous

ôter même tout le loisir de nous y adonner, combien d'objets ne se présentent point d'eux-mêmes soit à nos yeux, soit à notre imagination, qui nous écartent de l'application que nous devrions avoir à tous les mouvements de notre cœur et à ses plus secrètes imperfections ? Tout ce qui nous environne, tout ce qui nous approche, semble conspirer à en divertir nos pensées ; les plus faibles amusements les dissipent et les tournent ailleurs ; et quand nous aurions surmonté tous ces obstacles étrangers, quelle résistance ne trouverions-nous point encore de la part de notre cœur même ? Avec quelle opiniâtreté ne se défend-il point contre la lumière qui le veut pénétrer ? Sous combien de replis ne s'enveloppe-t-il point ? Quelle adresse à se déguiser, à cacher ses défauts, à leur donner même des couleurs spécieuses et d'honnêtes prétextes ? L'avarice s'y nomme une prudente économie ; l'ambition et la vaine gloire, une grandeur d'âme et une noble émulation. Les plus honteux dérèglements n'y sont tout au plus que des infirmités humaines, des faiblesses pardonnables à la nature ; quelques prétendues bonnes qualités dont les hommes nous feront honneur, nous sembleront compenser les plus mauvaises inclinations, et en étoufferont la honte et le sentiment. A travers tant de difficultés, quel moyen de percer jusqu'à ce cœur, et d'y découvrir ces profondes plaies que le péché y a faites, et qui, à force d'y vieillir, nous ont accoutumés à n'y faire plus aucune attention ? Le cœur de l'homme, dit Dieu par un prophète, est également pervers et impénétrable. Qui est celui qui peut se flatter de le bien connaître ? Il n'appartient qu'à moi, qui suis le Seigneur, de l'ouvrir et de le sander : *Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscet illud ? Ego Dominus scrutans cor et probans renes*.

Aussi, mes frères, la plus grande preuve qu'on est encore bien éloigné de connaître son cœur, c'est de penser qu'on a déjà acquis cette connaissance, ou qu'il suffit pour l'acquérir de faire usage de ses propres lumières. Quelle présomption à ces hommes aveugles dont la vie s'est d'ailleurs écoulée dans la dissipation des emplois ou des plaisirs du siècle, de nous dire qu'ils se suffisent à eux-mêmes pour connaître leur cœur et pour en découvrir toutes les imperfections ! Peut-être, il est vrai, s'apercevront-ils assez de ces mouvements désordonnés qui y excitent quelquefois certaines passions violentes et impétueuses, dont ils se sont misérablement rendus les esclaves ; mais connaissent-ils bien toutes les affections vicieuses qui ont allumé ces mêmes passions ? Connaissent-ils toutes les différentes causes qui concourent à les fortifier ? Savent-ils au juste à quel degré de force elles sont parvenues, quelle est la mesure de leur perversité, et quels remèdes sont seuls capables de les guérir ? O le malheureux aveuglement qui leur cache non-seulement le danger et la profondeur de leurs plaies, mais qui leur ôte encore la connaissance de leur aveuglement même, et la pensée de recourir à celui-là

seul qui pourrait y remédier ! Non, mes frères, ne pensez pas être sur ce point plus clairvoyant que l'humble David : quelque appliqué qu'il eût toujours été à l'étude de son propre cœur, quelque pénétration qu'il eût acquise par l'habitude qu'il s'était faite de veiller sur tous ses mouvements, il y trouvait encore un fonds d'obscurité qu'il ne pouvait pénétrer ; et toute sa ressource était de conjurer le Seigneur son Dieu de sonder lui-même les replis de son cœur, de dissiper le nuage qui lui en cachait les difformités, d'éclairer ses sentiers ténébreux et ses sombres réduits : *Proba me, Deus, et scito cor meum; interroga me, et cognosce semitas meas.*

Cependant, mes frères, quelque efficace que soit ce premier moyen pour réussir à se connaître, comme Dieu n'accorde ses lumières qu'à ceux qui de leur côté font tout ce qui est en eux pour arriver à cette connaissance, il faut en ajouter un second qui consiste à consulter le prochain. En ce point tous les hommes peuvent être nos maîtres, les uns par la voie des paroles, les autres par la voie des actions.

Par la voie des paroles ; ce sont les directeurs, les prédicateurs, nos amis et nos ennemis mêmes. Mais autant que leurs secours devraient être utiles à chacun pour se connaître, autant s'efforce-t-on de se les rendre inutiles. Et pour entrer dans quelque détail, quel fruit, par exemple, ne tirerait-on point du choix d'un directeur habile, éclairé, pénétrant ? Qui pourrait mieux que lui nous mettre devant les yeux toutes nos imperfections, nous les faire observer, nous conduire comme par la main dans toutes ces routes obscures de notre cœur, nous arrêter sur chaque défaut qu'il y découvrirait, nous en montrer toutes les tortuosités, les hauts et les bas, les faiblesses, les égarements ? Mais que fait-on ? Pour abrégier le chemin, l'on se passe d'un directeur ; les hommes surtout croiraient déroger à leur gravité en se mettant sous la conduite d'un guide fidèle et en se fixant à lui. On appelle illusion, petitesse d'esprit, une pratique sainte aussi ancienne que l'Eglise, expressément recommandée par les plus graves et les plus savants des Pères. On se récrie sur les abus ; et nous aussi, mes frères : nous en gémissons même bien plus que vous ; mais les abus condamnent-ils le saint usage ? On abuse de l'eucharistie, est-ce une raison pour n'en point approcher ? Que ne renoncez-vous donc aussi à la nourriture, aux divertissements, aux emplois, puisqu'il n'y a rien dont on abuse davantage ? C'est néanmoins sur ce principe ridicule qu'on se prive du plus puissant de tous les secours, pour parvenir à se connaître. On donne à l'extérieur de la religion de se confesser quelquefois ; mais on voltige de confesseurs en confesseurs. Ce serait se captiver trop que de s'arrêter au même. Et faut-il s'étonner après qu'on ne tire aucun fruit de cette multiplicité pour la connaissance de son propre cœur ? Quels secours peuvent vous donner tous ces confes-

seurs ensemble dont chacun ne vous voit qu'en passant, qui ne peuvent vous suivre et encore moins vous approfondir, à qui vous n'apprenez de vos actions extérieures que ce qu'il vous plaît, et à qui vous échappez dès qu'ils commencent à vous entrevoir ?

D'autres, il est vrai, suivent une autre route : ils se donnent un directeur ; mais comment le choisissent-ils ? C'est le hasard, le caprice, ou peut-être la vogue qui les attache à lui. C'est un homme commode, assidu et qui n'y regarde pas de si près. Il s'en tient à ce qu'on lui dit, et il ne s'informe point de ce qu'on ne lui dit pas. Il ne pénètre point dans certains secrets, qu'on suppose n'être pas de sa compétence. Il ne connaît que des péchés extérieurs et sensibles, et il ne se mêle point des affaires du cœur. S'il surprend par hasard quelque passion secrète qu'il serait tenté de désapprouver, on lui fait entendre raison, et il se rend. Il ne subtilise point sur un amour-propre, sur certaines attaches, sur certaines intrigues. Il ne contrôle ni cette affection dans les parures, ni cette magnificence dans les meubles, ni ces jeux, ni ces assemblées, ni ces pertes de temps. Il ne creuse point dans ce genre de vie, dans cette mollesse, dans ce dérangement de toutes les actions. Il n'entre point ni dans l'éducation qu'on donne à ses enfants, ni dans la violence qu'on fait à leur vocation, ni dans ces funestes prédilections, ni enfin dans le gouvernement de tout un domestique. On lui abandonne cependant certains vices importuns dont on voudrait soi-même être guéri, ou certaines inclinations qui ne font pas un grand déshonneur, ou quelques-unes de ces faiblesses pardonnables à la nature : mais il ne faut pas qu'il touche aux passions favorites, et l'on évite sur ce point tout éclaircissement. Or, je vous le demande, est-ce pour apprendre à vous connaître que vous avez fait choix d'un tel directeur ? Est-ce un sacrement que vous allez recevoir, ou une comédie que vous allez jouer ? Ah ! malheureuse Jérusalem, s'écriait Jérémie, tes prophètes n'ont eu pour toi que des visions fausses et extravagantes, ils ne te découvraient point ton iniquité pour t'exciter à la pénitence ; mais ils t'endormaient par leurs mensonges et leurs rêveries : *Prophetae tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad poenitentiam provocarent.*

Mais, mes frères, ne vous en prenez qu'à vous du malheur de votre égarement, à vous-mêmes qui voulez bien être trompés, et qui, semblables à ce peuple aveugle dont parle un autre prophète, dites à ceux qui ont des yeux : Ne voyez point pour nous ce qui est droit et juste ; dites-nous des choses qui nous agréent, que votre œil voie des erreurs pour nous : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores.* Car enfin, quand vous auriez fait choix du plus habile de tous les directeurs, de quoi vous servirait-il, dès que vous usez avec lui de tant de dissimulation, et que vous êtes déterminé à lui déguiser les plaies honteuses de votre âme ? Ah ! est-ce ainsi que

vous vous comportez dans vos maladies corporelles ? Choisissez - vous le moins habile entre les médecins ? ou , après avoir fait choix du plus expérimenté , lui cachez-vous vos infirmités ? Exigez-vous de lui qu'il ne les approfondisse pas ? Ne lui aidez-vous pas au contraire à pénétrer dans toutes les causes du mal ? Ne lui donnez-vous pas tous les indices propres à le découvrir ? Est-il donc moins important pour vous que les médecins spirituels connaissent les plaies de votre âme , afin qu'ils y appliquent les remèdes proportionnés ? Que n'en usez-vous donc à leur égard avec autant de sincérité qu'à l'égard des médecins du corps ? Etrange entêtement d'aimer mieux demeurer malade que de recourir aux moyens efficaces de la guérison !

Encore , encore si vous vous dédommaginez sur les secours que nous présentons dans la chaire de vérité , de ceux que vous refusez dans le tribunal de la pénitence ! Car enfin , nous en disons assez pour vous représenter à vous-mêmes tels que vous êtes , nous rencontrons assez les défauts de chacun de vous , et grâce à la manière dont vous vous montrez à nous , tous nos tableaux sont d'après nature . Mais , ô comble d'aveuglement ! ces tableaux où tous vos traits , votre port , toutes vos attitudes sont si clairement marqués , ces tableaux si ressemblants , vous ne les adoptez point , et vous ne vous y reconnaissez jamais . Au lieu de vous appliquer toutes les vérités que nous vous prêchons , de vous en faire comme autant de degrés pour descendre dans votre cœur , de prendre en main le flambeau que nous vous présentons , pour en éclairer tous les recoins ténébreux , vous ne vous occupez que de l'extérieur du discours et du prédicateur , vous épiloguez en secret sur ses tours ou sur sa déclamation , et chacun de vous renvoie à son voisin le soin de se faire l'application des vérités qui ne frappent que ses oreilles . O mon Dieu ! est-ce donc là le fruit de notre travail , la récompense de nos veilles ? Nous voudrions convertir , et nous divertissons ; nous voudrions parler au cœur , et nous ne parlons qu'aux yeux ; nous voudrions que nos auditeurs revinssent sur eux-mêmes , et ils ne songent qu'à s'écarter .

Quel fruit encore ne tireriez-vous point pour la connaissance de vous-mêmes des avis charitables de vos amis , si vous leur laissiez la liberté de vous en donner , si , au lieu de leur marquer votre mécontentement par l'air dont vous les recevez , par des plaintes , des reproches , de malignes interprétations , par des rétorsions indiscretes , des froideurs affectées et quelquefois même par des ruptures , vous leur montriez au contraire un air serein et reconnaissant , qui les engageât à continuer de si bons offices ? Quel fruit ne tireriez-vous point des invectives mêmes de vos ennemis , si vous saviez distinguer les vérités qu'ils vous adressent de l'aigreur dont ils les assaisonnent ? Qu'importe en effet que l'intention de ceux qui vous servent soit défectueuse , pourvu que réellement ils vous servent ? Ah ! si quelqu'un vous in-

diquait un trésor caché dans votre fonds , vous amuseriez-vous à examiner le ton , l'intention , la manière , le caractère de celui qui vous donnerait cet avis agréable ? Et ne courriez-vous pas au contraire à la découverte d'un bien si peu espéré ? Qu'aurait cependant cette découverte de comparable à la connaissance de votre cœur ?

Peut-être , il est vrai , êtes-vous d'un rang qui ne permet à personne de vous représenter sincèrement vos défauts : mais combien de fois censure-t-on en votre présence ceux de votre prochain ! Que de railleries , que de médisances n'entendez-vous point ! Peut-être ne songe-t-on alors qu'à repaître agréablement votre malignité , qu'à vous servir selon votre goût ; et déjà ce serait là de votre part un grand défaut que le médisant vous apprendrait à reconnaître en vous . Mais qui vous empêche de faire encore un autre usage de ces médisances , et de les regarder comme des remontrances indirectes et des censures déguisées de vos propres défauts ? Qui vous empêche de vous dire à vous-même : Ce portrait que l'on fait devant moi des misères de mon prochain est le portrait des miennes ; ses faiblesses que l'on me raconte sont mes propres faiblesses , et les vices dont on le taxe m'appartiennent bien plus qu'à lui . Vous pourriez ajouter encore peut-être que ceux qui m'entretennent des défauts de mes frères sont les premiers à s'apercevoir des miens , et qu'ils pensent de moi tout ce qu'ils disent d'eux . Peut-être ne me ménagent-ils en ma présence que parce qu'ils me craignent ; mais qu'en mon absence ils ne m'épargnent pas , et qu'ils déchargent leur cœur avec d'autant plus de liberté , qu'ils se sont fait plus de contrainte pour me déguiser leurs vrais sentiments .

Bien davantage , les flatteries mêmes , qui semblent n'avoir pour fin que de vous empêcher de connaître vos imperfections , pourraient servir merveilleusement à vous les découvrir . Si ces flatteries sont des mensonges , eu égard à ce que vous êtes , ce sont des vérités eu égard à ce que vous devriez être .

C'est un langage tout singulier qu'il faut entendre à contre-sens : en vous attribuant certaines vertus , elles vous apprennent que vous ne les possédez pas ; en vous représentant sans défaut , elles vous donnent lieu de penser que vous en êtes plein . Ainsi le pensent le plus souvent les flatteurs eux-mêmes . Ils puisent la matière de leurs flatteries dans le fond des jugements désavantageux qu'ils forment de vous ; et c'est des vices qu'ils y reconnaissent qu'ils composent tout ce tissu de vertus opposées qu'ils vous attribuent si injustement . Mais observez surtout combien est grand ce défaut singulier qu'ils ont surpris dans votre cœur . Car enfin , comme ils supposaient avec assez de fondement , en décrivant le prochain en votre présence , que c'était vous faire leur cour que de vous donner le divertissement de la médisance , leurs flatteries maintenant ne vous accusent-elles pas d'un amour ridicule de l'adulation ? Et so

hasarderaient-ils à vous parler ainsi contre leurs pensées, s'ils ne vous croyaient et assez dupes pour vous laisser tromper par leurs fausses louanges, et assez ennemis de vous-mêmes pour leur en savoir gré?

Voilà, mes frères, les réflexions que feraient les grands, si la vanité ne les aveuglait. Ce qui les séduit deviendrait pour eux le contrepoison de la séduction, et ce qui leur sert aujourd'hui d'obstacle à la connaissance d'eux-mêmes leur servirait de moyen pour arriver plus promptement à cette connaissance.

C'est ainsi que tous les hommes peuvent être nos maîtres sur ce point par la voie des paroles; ils pourraient l'être encore par la voie des actions, c'est-à-dire des vertus ou des vices qu'on remarque en eux. Sont-ce des vertus qu'ils vous montrent? Ah! quoi de facile que de n'en demeurer pas à une vaine admiration, à des louanges stériles, mais de revenir sur vous-mêmes, de vous mesurer sur le modèle qu'ils vous offrent, de vous servir de l'éclat qui rejaillit de leurs vertus pour éclairer votre propre cœur, et découvrir, à la faveur de cette lumière, les taches qui le défigurent, les plaies et les maladies dont il est couvert? Sont-ce au contraire des vices qu'ils vous font voir? Ah! voilà le miroir où vous devez vous regarder, voilà le portrait de l'homme, ce qu'il est par lui-même, ce que vous êtes réellement, ou ce que vous seriez sans la grâce, puisque, comme le dit saint Augustin, de tous les péchés que les hommes commettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne commît, s'il n'était aidé par celui qui a fait l'homme.

Je veux, mon frère, que vous soyez exempt des défauts que vous remarquez dans votre prochain; mais combien n'en remarque-t-on point en vous dont il est exempt lui-même? Ne le justifions pas sur les siens, ils sont trop grands et trop sensibles; mais rentrez au dedans de vous, sondez, examinez, et que celui-là seul qui se trouvera sans péché lui jette la pierre. Ah! si ma faible voix était aussi efficace que celle de Jésus-Christ, plus honteux peut-être que ces Pharisiens qui lui amenèrent une femme adultère, vous vous désisteriez de vos invectives et de vos poursuites, vous vous retireriez l'un après l'autre, et laisseriez échapper le coupable. Trop heureux encore d'avoir appris par ces défauts à connaître les vôtres et à en rougir. Consulter le prochain, soit dans ses paroles, soit dans ses actions, second moyen d'arriver à la connaissance de soi-même. Le troisième est d'étudier son propre cœur; mais comment réussir dans cette étude? Comment pénétrer à travers tant de ténèbres? comment démêler cette partie de soi-même qui se cache avec tant de soin? Aussi, mes frères, n'est-ce pas en allant directement au cœur qu'on fait toujours cette découverte. Il en est à peu près de lui comme de ces parties nobles cachées dans notre corps, que les yeux des plus habiles médecins ne sauraient découvrir, et dont néanmoins ils connaissent les maladies par l'observation des effets extérieurs

qu'elles produisent dans le malade. C'est aussi par ces mêmes moyens qu'on peut connaître les maladies de son cœur. Quelque soin qu'il ait de se cacher, il lui échappe malgré lui mille mouvements qui le déclarent; il se fait connaître par les actions qui paraissent audehors. La langue, selon Jésus-Christ, est encore son interprète : *Ex abundantia cordis os loquitur*. C'est, dis-je, par ces signes extérieurs qu'on peut juger de ses dispositions secrètes : ce sont là les symptômes de ses maladies, et les routes qui conduisent à sa connaissance.

En effet, mes frères, ne sont-ce pas ces mêmes témoignages que vous consultez pour juger des dispositions de ceux que vous voulez connaître? D'où concluez-vous qu'un tel est avare ou ambitieux, sinon des démarches que vous lui voyez faire pour acquérir des richesses ou des dignités? Par où jugez-vous qu'il aime les plaisirs, la dépense, la bonne chère, que par son attention à se satisfaire dans toutes ces choses? Par où enfin découvrez-vous les passions différentes qui l'animent, que par les indices extérieurs qu'il vous en donne quelquefois? Indices cependant très-souvent équivoques à l'égard du prochain, mais qui ne le seraient jamais à votre égard, par la comparaison que vous en pourriez faire avec vos sentiments secrets.

Je dis plus, mes frères : ces sentiments mêmes, tout secrets qu'ils sont, serviraient merveilleusement à vous conduire à la connaissance de votre cœur, si vous les consultiez attentivement. Il est vrai que pour juger des dispositions intérieures du prochain, comme l'on ne peut pas lire dans ses pensées ni dans son cœur, il faut nécessairement le voir agir ou l'entendre parler; mais il n'en est pas ainsi de nous, et il n'y a qu'un défaut d'application qui nous puisse empêcher de connaître par sentiment ce qui se passe au dedans de nous. Ce serait même s'abuser que de se croire exempt de toutes les affections vicieuses qui ne produisent pas des effets au dehors, mille causes étrangères pouvant les empêcher de naître. On peut désirer les richesses sans en amasser; aimer le faste et la grandeur, sans être en état de faire aucune démarche pour y parvenir; soupirer après les plaisirs et les joies du monde, sans pouvoir se les procurer. Mais voulez-vous comprendre comment votre cœur est affecté à l'égard de toutes ces choses, examinez de près quels sont vos sentiments sur tous ceux qui en jouissent. Les trouvez-vous heureux? Êtes-vous jaloux de leur fortune? Préférez-vous leur destinée à la vôtre? Murmurez-vous de votre impuissance à leur ressembler? Ah! n'en doutez pas, votre cœur est pris par les mêmes liens; il aime les richesses, le faste, les grandeurs; il est passionné pour les plaisirs, les délices mondaines; il est coupable enfin de tous les défauts qu'il ne dérobo à notre connaissance que parce qu'il n'a pas le moyen de les manifester.

C'étaient consultant ces sentiments secrets que les saints réussissaient à connaître leur

cœur et à en remarquer les défauts. C'était le motif de l'attention que David avait sur tous les mouvements du sien, et ce qui lui faisait dire qu'il tenait toujours son âme entre ses mains : *Anima mea in manibus meis semper*. Les mêmes moyens ne vous manqueront pas, mes frères, quand vous voudrez vous en servir, et il ne vous restera plus alors qu'à apprendre quel usage vous devez faire de la connaissance de vous-mêmes. C'est de quoi j'aurais voulu vous entretenir dans un troisième point. Mais j'aime mieux le retrancher que de vous fatiguer. J'aurais réduit tous les avantages que nous devons tirer de cette connaissance à deux chefs principaux : à nous humilier et à nous guérir : à nous humilier dans la vue de tant de misères qui nous accablent, de tant de plaies que nous nous sommes faites, reconnaissant en même temps notre impuissance à nous relever par nous-mêmes de nos maladies, et le besoin que nous avons d'un rédempteur ; à travailler cependant à nous guérir par la mortification continuelle de nos passions et l'éloignement entier de tous les objets qui les flattent et les entretiennent. Car c'est là l'unique moyen de guérir de ses maladies et de rentrer dans cet état de perfection et d'innocence hors duquel nous ne pouvons jouir de Dieu ni de l'éternelle félicité que je vous souhaite

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE
DE CARÈME

Sur le mélange des bons avec les méchants.

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.

Si votre frère n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain (Matt., XIII, 17).

Il y en a donc, mes frères, dans l'Eglise même et parmi ceux qui portent le nom de chrétiens, que leurs scandales et leurs mauvaises mœurs nous doivent faire regarder comme des païens et des publicains, et ce qui est plus digne de nos gémissements, c'est qu'au lieu qu'ils devraient être au moins aussi rares dans le champ de l'Eglise que l'est d'ordinaire le mauvais grain dans une terre bien préparée et ensemencée avec précaution, ils en couvrent au contraire tellement la surface, qu'à peine discerne-t-on encore dans leur multitude un petit nombre de justes et de vrais fidèles. Quels remèdes, mes frères, à un si grand mal ? Serait-ce de séparer dès à présent ces justes d'avec ces méchants ? Mais quand ce projet violent serait moins impossible dans l'exécution, ne risquerions-nous point, comme le disait un père de famille à ses serviteurs, d'arracher le bon grain avec le mauvais, et n'est-il pas plus raisonnable, en attendant le jour auquel il en sera fait par les anges une éternelle séparation, de mettre à profit ce mélange inévitable, et d'en faire l'usage le plus conforme aux desseins de Dieu et à notre salut ?

En effet, mes frères, si la foi nous apprend qu'il n'y a rien dans le monde qui ne contribue à la sanctification des élus, et qu'entre

tous les moyens que Dieu peut prendre pour arriver à cette fin, il fait toujours choix des plus salutaires, ne devons-nous pas conclure de la préférence qu'il a faite de celui-ci à une infinité d'autres, qu'il est plus utile aux justes de se trouver mêlés dans ce monde avec les méchants que d'en être absolument séparés ? Il est vrai que si ce mélange a de grands avantages, il est sujet aussi à de grands périls. Mais n'en est-il pas de même de tous les autres moyens que Dieu nous présente pour le salut, et ne nous sont-ils pas tous utiles ou dangereux selon l'usage que nous en faisons ? Tout consiste donc à en connaître tout à la fois les avantages et les périls : les avantages pour en profiter, les périls, pour s'en garantir ; et c'est à ce dessein que je vais vous mettre devant les yeux les uns et les autres. Il est utile aux justes d'être mêlés avec les méchants, s'ils savent profiter des avantages de ce mélange, vous le verrez dans mon premier point. Ce mélange, tout utile qu'il soit en soi, leur deviendra nuisible s'ils ne savent pas se garantir de ses périls, je vous le montrerai dans mon second point. Commençons par implorer les lumières du Saint-Esprit, et pour les obtenir adressons-nous à Marie.

PREMIER POINT.

Quand nous n'aurions, mes frères, d'autres motifs pour souffrir les méchants dans notre société, que l'inutilité de tous les efforts que nous pourrions faire pour les en bannir, ne serions-nous pas déjà par cette raison seule assez obligés de prendre à leur égard le parti du support et de la patience, et y aurait-il de la sagesse à tenter une séparation dont l'exécution est d'elle-même impossible ? Mais si cette société même, par le bon usage, peut nous être très-avantageuse, et qu'elle entre dans les moyens de la Providence pour nous sanctifier, sera-ce assez de la souffrir patiemment, et ne devons-nous pas de plus en tirer tous les fruits qu'elle nous peut procurer ?

Or, en quoi cette société nous peut-elle être très-avantageuse ? C'est premièrement, mes frères, en ce qu'elle nous confond avec les pécheurs, soit aux yeux des hommes, soit à nos propres yeux. C'est en ce qu'elle empêche qu'on ne nous distingue d'eux, et que nous ne nous en distinguions nous-mêmes. Pour entrer mieux dans cette pensée, supposons pour un moment que l'Eglise chrétienne ne renfermât que des justes, et qu'elle ne souffrit dans son sein aucun pécheur ; nous, qu'on saurait être enfants et membres de cette Eglise, ne serions-nous pas dès lors reconnus pour justes, et aurions-nous besoin d'autre attestation envers les hommes et envers nous-mêmes, que de la profession extérieure que nous ferions du christianisme ? De là, mes frères, qu'arriverait-il ? L'un ou l'autre de ces deux maux, et peut-être tous les deux ensemble : que plusieurs de ces justes tireraient vanité de la réputation que leur ferait leur justice, ou qu'ils se relâcheraient insensiblement et rentreraient

bientôt dans l'ordre et la destinée des pécheurs.

Je dis que, vraisemblablement, ils tiraient vanité de leur justice. Car, enfin telle qu'elle puisse être, nous savons par la foi qu'elle n'est pas inanissible, que les justes sont susceptibles des mêmes faiblesses que les plus grands pécheurs; qu'enfants d'Adam ils portent en eux la racine de ce même orgueil qui fit déchoir leur père de son innocence; que si cette racine ne s'y fortifie pas continuellement, c'est que leur humilité, gardienne de leur justice, l'empêche de pousser et veille sans cesse à arrêter ses progrès. Mais leur humilité même comment durerait-elle, dès qu'elle perdrait de vue le principal objet qui la soutient et qui la nourrit, je veux dire leur faiblesse et leur indignité, les fautes sans nombre qu'ils commettent chaque jour, et toutes celles qu'ils commettraient si la grâce cessait un moment de les secourir? Comment subsisterait-elle, leur humilité, quand, au lieu de se défier de leur innocence, de craindre pour des péchés secrets et spirituels, qui ne sont connus que de Dieu, et qui peut-être l'offensent plus grièvement que plusieurs péchés sensibles et extérieurs, ils n'auraient devant les yeux que leur propre justice; que tous les justes au milieu desquels ils se contempleraient, en autoriseraient la présomption; que leur séparation extérieure d'avec les pécheurs leur en répondrait; leur justice même ne deviendrait-elle pas dès lors leur tentation la plus dangereuse et l'écueil le plus inévitable de leur humilité? L'exemple des pharisiens en est une preuve assez naturelle. Ils pensaient qu'il en était réellement de leur secte ce qui en serait dans notre supposition de la religion chrétienne; que la profession extérieure qu'ils y faisaient d'une exacte observance des cérémonies légales les établissait dans une parfaite justice; qu'ils en contractaient le mérite aussi sûrement que la réputation, et que ce leur était assez du titre qu'ils portaient pour se discerner d'avec les pécheurs. Or, quelles étaient les conséquences de ce faux préjugé? Elles se manifestent en la personne de ce pharisien qui priait dans le temple avec le publicain. Tout occupé de la réputation que lui faisait sa justice apparente, il se canonisait à ses propres yeux. Présumant de sa justice, non-seulement il ne pensait pas avoir aucune grâce à demander à Dieu, mais il osait encore le remercier de ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, et en particulier comme ce publicain. Il lui suffisait, pour se croire plus juste que lui, d'être d'une condition différente de la sienne, et il ne soupçonnait pas que son orgueil secret le rendît mille fois moins digne des regards de Dieu, que cet humble pécheur qui lui confessait son indignité.

Mais quand l'assurance de notre justice ne nous exposerait pas à ce premier péril, en éviterions-nous un autre non moins funeste, je veux dire la paresse et le relâchement? Quoi! mes frères, dans le doute même si nous

sommes dignes d'amour ou de haine, nous nous endormons si facilement sur notre incertitude, et nous avons tant de peine à faire quelques efforts pour assurer d'avantage notre justice et notre salut! Que serait-ce donc si nous avions un fondement légitime de nous croire déjà possesseurs et du salut et de la justice, et que la seule qualité de chrétien nous en répondît? Ah! bientôt nous nous dirions à nous-mêmes, comme ce présomptueux de l'Apocalypse: Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai pas besoin d'en acquérir davantage: *Dives sum, et locupletatus, et nullius ego*. Bientôt on nous verrait, tranquilles sur notre salut, en négliger le pénible ouvrage, suspendre tous nos exercices, laisser oisives toutes les armes, sans lesquelles on ne se défend point des surprises de l'ennemi commun, la prière, les bonnes œuvres, la pénitence. Bientôt, enfin, dégénéral de notre justice, nous tomberions dans ce malheureux état d'indolence et de tiédeur que Dieu lui-même dans ses Ecritures dit être plus funeste à une âme que l'état du péché, et pour lequel il ne la menace de rien moins que de la vomir de sa bouche: *Utinam frigidus esses aut calidus! sed quia tepidus es, incipiam te emovere ex ore meo*.

Mais supposons le mélange des bons avec les méchants, et nous voilà dès lors également à couvert de tous ces dangers. Du danger de l'orgueil; car comment me glorifier de ma justice, si, confondu avec les plus grands pécheurs, je n'ai aucun signe certain par où je puisse me discerner d'avec eux? Je me vois à la vérité marqué par le baptême au caractère des enfants de Dieu, honoré du nom de chrétien, participant à tous les sacrements de ma religion; mais les méchants n'ont-ils pas reçu ce même caractère, ne se parent-ils pas de ce même nom, et ne participent-ils pas à tous ces mêmes sacrements? Je veux qu'il y ait en moi quelques vertus apparentes auxquelles les hommes donnent leur estime, et qui me fassent la réputation de juste; mais les méchants qui nous environnent n'en montrent-ils pas d'aussi spécieuses, et souvent de plus éblouissantes qui leur attirent les éloges des hommes, tandis que Dieu les réprouve et les condamne? Les méchants quelquefois se rendent coupables de quantité de crimes qui les font reconnaître pour tels, et qui effacent toutes leurs bonnes œuvres, et il est vrai que ma conscience ne me reproche aucun de ces désordres; mais que sais-je si Dieu ne me reproche point mille péchés secrets, qui, pour être plus imperceptibles, n'en sont pas moins griels dans leur principe, et qui, comparés tant aux grâces que j'ai reçues qu'au fonds de corruption qui réside en moi, surpassent peut-être en malice les iniquités des plus grands pécheurs? De là, mes frères, combien serai-je plus porté à faire de nouveaux efforts pour avancer dans la justice, qu'à succomber à la tentation du relâchement? Cette incertitude où me jette si naturellement ce petit nombre de justes confondus avec cette multitude de pécheurs n'est-elle

pas le plus fort aiguillon par lequel la grâce puisse m'exciter à faire dans la justice de continuel progrès, de peur qu'en demeurant tranquille sur mon état présent, je ne sois censé appartenir plutôt à cette multitude qu'à ce petit nombre? Au moins était-ce le fruit que saint Paul tirait de cette multitude. Après une vie toute consommée dans les travaux apostoliques, chargé non-seulement de ses mérites propres, mais encore de tous ceux des millions d'âmes converties par son ministère, ce peu d'étas qu'il voyait semé parmi un si grand nombre de réprouvés était pour lui un motif de frayeur qui l'emportait sur toutes ses assurances. Il ne croyait pas devoir s'en reposer sur elles, il redoublait tous ses efforts. Je cours, disait-il, non à l'aventure, mais je châtie continuellement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir été l'instrument du salut des autres, je ne sois moi-même un réprouvé.

Aussi Dieu qui savait combien la défiance de notre justice nous était salutaire, ne s'est pas contenté de nous confondre avec les pécheurs par le simple mélange; il nous traite encore de la même manière pour les maux comme pour les biens, et les mêmes événements nous sont communs à tous. Il y a des justes et des sages, dit le Saint-Esprit dans l'Ecclesiaste, et leurs œuvres sont dans la main de Dieu; mais tout se réserve pour l'avenir et demeure ainsi incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur; à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les sacrifices; l'innocent est traité comme le pécheur, et le parjure comme celui qui jure dans la vérité : *Sicut bonus, sic et peccator; ut perjurus, ita et ille qui verum dejerat*. C'est là, ajoute-t-il, il est vrai, ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout ce qui se passe sous le soleil; mais fâcheux, pour qui? Le Saint-Esprit s'en explique lui-même; pour les méchants seulement, qui en prennent occasion de nier une Providence ou de blasphémer contre elle. Car pour les justes, ils en savent tirer des avantages considérables, et ils n'en sont que plus excités à s'humilier et à presser leur avancement. Si c'est par les biens et par la prospérité que Dieu les égale aux méchants, bien loin d'y mettre leur complaisance et de s'en prévaloir, ils n'en usent qu'avec précaution et avec défiance. Les afflictions et l'adversité seraient pour eux de meilleur augure. Ils craignent que ces biens ne soient de ces récompenses vaines, qui ne sont faites que pour les vains, ou qu'ils ne soient eux-mêmes du nombre de ceux dont le prophète a dit, que Dieu néglige de les affliger dans ce monde, et qu'ils sont indignes d'avoir part aux souffrances de ses élus : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur*. Si c'est au contraire par des maux et par des disgrâces que Dieu les confond avec les pécheurs, ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes, et ils n'en accusent que leurs péchés propres. Nous avons péché,

disaient les saints enveloppés dans la captivité de Babylone, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions impies; la justice est à vous, Seigneur, et il ne nous reste que la honte d'avoir mérité que vous couvriessiez de cette ignominie les habitants de Jérusalem et tout Israël : *Tibi, Domine, justitia; nobis autem confusio faciei, sicut est habitatoribus Jerusalem, et omni Israel*.

Et n'est-ce pas encore de ce mélange avec les pécheurs, ou pour mieux dire, de l'obscurité que jette ce mélange sur la justice des justes, que ceux-ci se sentent plus obligés à vivre dans la pénitence? Ah! mes frères, que deviendrait cette vertu, je dis la pénitence, et par qui serait-elle pratiquée, si les justes étaient dès ce monde séparés des pécheurs? Ce ne serait pas sans doute par les pécheurs, puisqu'ils ne sont pécheurs que parce qu'ils ne sont point pénitents. Ce ne serait pas non plus par les justes, puisqu'ils croiraient par cette qualité-là même être exempts de la pénitence. Mais dès lors que, confondus avec les pécheurs, ils ne savent plus s'ils ne sont point pécheurs eux-mêmes, et qu'ils ont au contraire tant de lieu de se considérer comme tels, les voilà non-seulement persuadés de la nécessité de la pénitence, mais vivement sollicités à la faire prompte et austère, de peur que la cognée qui doit bientôt renverser tout arbre qui n'en portera pas de dignes fruits, ne les confonde avec les arbres les plus inutiles et les plus mauvais. Et comment ne tireraient-ils pas cette conséquence de leur incertitude, puisque encore qu'ils seraient sûrs d'eux-mêmes, ils devraient la tirer du nœud seul qui les lie avec les pécheurs, je veux dire de leur fraternité spirituelle, de leur incorporation dans le sein de la même Eglise, de leur union intime à Jésus-Christ, leur chef. Quoi! chrétiens, ne serait-ce pas à nous un motif assez fort, quelque innocents que nous puissions être, de faire pénitence pour nos frères, que le souvenir seul qu'ils sont nos frères? Quoi! les membres d'un même corps seraient-ils si indifférents les uns pour les autres, que de ne prendre aucune part à leur santé ou à leur maladie? Quoi! négligerions-nous si fort les intérêts de notre corps que nous ne rougissons point de la honte de nos membres morts, que nous ne contribuassions point à leur obtenir la vie, que nous ne fissions rien pour la leur mériter? Quoi! la gloire de notre divin chef nous toucherait-elle si peu, que nous consentissions de laisser sa rédemption imparfaite, ses mérites sans fruit, ses souffrances perdues à l'égard de la plupart de ses membres disgraciés, informes, corrompus, sans nous mettre en peine de concourir à leur réparation par nos prières, nos larmes, notre pénitence? Ah! quand nous ne tirerions d'autre avantage de notre mélange avec les pécheurs que la gloire d'avoir contribué à la perfection du corps mystique de Jésus-Christ, aurions-nous lieu d'en murmurer et de nous en plaindre? Mais quel fonds de mérites pour nous, si nous sommes fidèles à pratiquer envers nos frères ces de-

voirs de charité ! quel surcroît de justice pour les justes mêmes, quelles récompenses, et quelles couronnes !

Le second avantage que nous avons à tirer du mélange avec les méchants, c'est qu'ils peuvent nous tenir lieu de maîtres, et même de modèles dans l'ouvrage de notre salut. Cette proposition, qui dès sa première vue ressemble à un paradoxe, n'a rien que de très-naturel dans le sens auquel je l'entends, et que je vais vous l'expliquer. Et premièrement, combien de défauts et d'imperfections dans les plus justes même dont ils ne s'apercevraient jamais, s'ils n'avaient autour d'eux que des gens de bien, bien plus attentifs à veiller sur leurs propres imperfections que sur celles de leurs frères, toujours disposés à juger des autres favorablement, à excuser leurs fautes, à justifier leurs intentions, circonspects et timides dans la remontrance, craignant toujours de n'y pas mettre assez de cette huile de charité qui en corrige l'aigreur, ne se croyant eux-mêmes ni assez irréprochables, ni assez prudents pour reprendre utilement. Car enfin, quelque devoir que se fasse la charité de la correction fraternelle, comme elle ne soupçonne que difficilement le mal, qu'elle n'est point téméraire et précipitée, qu'elle est au contraire naturellement patiente, douce, bienfaisante ; les précautions qu'elle se croit obligée de prendre pour satisfaire à ce devoir, énervent souvent la force de la correction, et en retardent l'effet ; non pas, il est vrai, par le défaut de la charité elle-même, mais par celui des coupables qu'elle corrige et qui abusent de ses ménagements. Combien donc serait-il à craindre que les plus justes ne vicillissent dans leurs imperfections, si la malignité des méchants, venant, pour ainsi parler, au secours de la charité, n'écartait de la correction, tous ces tempéraments qui l'empêchent de se faire sentir ? s'ils ne la présentaient souvent dans toute son amertume ; si pour lui donner plus de pointe, ils ne l'assaisonnaient encore de la raillerie, de l'exagération, de l'invective ? Vous vous en plaignez quelquefois, vous, chrétiens, en qui l'amour-propre est plus dominant que le désir de votre perfection. Quelquefois même vous prenez occasion de l'amertume des remontrances d'en rejeter absolument le fruit. Mais les justes qui n'ont point tant de délicatesse font un autre usage de cet important secours, et parce qu'ils ne désirent rien avec plus d'ardeur que d'être défaits de leurs imperfections, et de se montrer à leur Dieu comme une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux ; de quelque manière que la correction leur soit présentée, ils en tirent un égal avantage. Que leur importe en effet que ceux dont ils la reçoivent, aient plus en vue de leur déplaire que de les servir, pourvu que réellement ils les servent ?

Bien plus, mes frères, cette inclination des méchants à censurer les justes, n'est-elle pas à ceux-ci un nouveau motif de circonspection et de vigilance, pour ne leur don-

ner aucune prise sur leur conduite, ni aucune occasion de s'en scandaliser ? Toutes ces attentions dont parlait saint Paul, et dont il se disait redevable aux forts et aux faibles, aux sages et aux insensés, mais bien plus encore aux insensés qu'aux sages, et aux faibles qu'aux forts, toutes ces attentions, dis-je, quelque gênantes qu'elles puissent être, ne sont-elles pas très-avantageuses aux justes, et ne les accoutument-elles pas à se perfectionner sans cesse, et à ne s'écarter jamais des bornes d'une exacte régularité ? S'y croiraient-ils également intéressés, s'ils n'avaient à converser qu'avec des gens de bien dont la charitable condescendance ne songerait qu'à couvrir leurs défauts, et les leur passerait souvent sans s'en apercevoir ? Quel essor ne donneraient-ils point à leur tempérament et à leurs humeurs ? Que de démarches peu mesurées, que de paroles indiscrettes, que de faiblesses leur échapperaient, s'ils ne se sentaient observés par des méchants toujours prêts à les relever et à en faire la matière de leurs censures et de leurs railleries ?

Mais ce n'est pas encore principalement en ce point que les méchants nous tiennent lieu de maîtres ; c'est surtout en ce qu'ils contribuent merveilleusement par l'horreur qu'inspirent leurs iniquités à nous faire aimer les vertus contraires.

En effet, quel est l'homme, je parle de ceux en qui le péché n'a pas encore aveuglé la raison ; quel est l'homme qui, en voyant un malheureux brutalement plongé dans les désordres de l'incontinence, ne se sentira pas épris des doux charmes de la pureté ? Qui est celui qui, témoin des excès dont l'intempérant fait ses délices, ne se rendra pas avec joie aux attrails de la tempérance ? Y en a-t-il un seul parmi vous qui, spectateur des emportements et des fureurs d'un homme colère, ne bénisse le sort de ceux qui possèdent tranquillement leur âme ? Quel vice plus universel et qu'on se pardonne plus facilement, quelque honteux qu'il soit en soi, que l'avarice et l'amour de l'argent ? En vain pour vous en inspirer l'horreur, rassemblerons-nous les raisons les plus fortes et les plus convaincantes ; en vain vous représenterons-nous qu'il dégrade votre âme de sa noblesse, en la rendant esclave d'un si vil métal. En vain vous dirons-nous que saint Paul met ce vice au nombre des plus funestes, qu'il l'égalait à l'idolâtrie, toutes ces réflexions ne feront sur vous qu'une impression légère, et ne vous donneront point de ce même vice une idée proportionnée à sa difformité. Mais voyez-le comme revêtu d'un corps en la personne de ceux qu'il domine ; considérez, non plus l'avarice en soi, mais l'avare lui-même ; examinez-le dans ses manières, dans ses discours, dans toutes ses démarches : jugez de ce qui se passe au fond de son cœur par tous les mouvements qu'il se donne pour conserver ce qu'il a et pour acquiescer qu'il n'a pas encore. Voyez-le, roulant dans son esprit mille vaines sollicitudes, toujours inquiet et dans les alarmes ; désirant toujours,

et jamais pleinement satisfait ; n'amassant que pour jouir, et jamais ne jouissant ; dur et sans naturel à l'égard des pauvres, de ses serviteurs, de ses propres enfants, se plaignant à lui-même son nécessaire et sa subsistance ; ennemi de toute société, inutile ou à charge même à tous ses amis ; ne reconnaissant, n'adorant d'autre divinité que son argent ; adoptant pour légitimes les moyens les plus injustes d'accumuler, n'y épargnant ni les usures, ni les vexations ; portant la main sur le sacré comme sur le profane, ne respectant non plus le public que le particulier, prêt à tout immoler à la fureur d'avoir ; cet homme mêlé parmi vous et devant vos yeux, ne vous peindra-t-il pas l'avarice avec des couleurs plus noires, et ne vous prêchera-t-il pas le détachement avec plus de succès, que nous ne le faisons dans nos chaires ?

Mais combien plus forte et plus efficace encore, est la voix de tous les méchants réunis et considérés ensemble ! Quels sentiments de compassion ne doivent point s'exciter en nous, quand, avec des yeux de religion, nous voyons cette multitude de pécheurs poussés de différentes passions, abandonner le véritable et souverain bien, et courir à l'aveugle après des biens frivoles et fantastiques ? Quand nous voyons les uns se consumer à amasser des richesses, les autres se morfondre à attendre une fortune tardive ; ceux-là chercher dans les plaisirs des consolations qu'ils n'y trouvent jamais, ceux-ci s'embarrasser dans des voluptés qui ne leur laissent que des remords ? Quel retour n'avons-nous point à faire sur les avantages de la justice, quand nous considérons ces malheureux esclaves gémissant sans cesse sous le poids de leurs chaînes et sans cesse s'en forgeant de nouvelles, se plaignant éternellement de l'injustice du monde, et chaque jour formant avec lui de plus étroits engagements ; déclamant à toute heure contre les inconstances de la fortune et toujours prêts à s'exposer à ses cruelles bizarreries ? Comment n'applaudir pas à la félicité des justes, en voyant tous ces pécheurs qui n'ont entre eux d'autres liens, que celui du crime ou d'un vil intérêt, nourrissant les uns contre les autres de secrètes envies, mutuellement jaloux de leurs succès et de leurs prospérités, attentifs à se traverser dans toutes leurs entreprises, n'aspirant qu'à se supplanter et à se détruire ? Et que serait-ce encore si, creusant dans leur cœur, nous y découvrions tout ce qu'ils cachent de passions honteuses et d'infâmes désirs, ces noires perfidies, ces sanglantes animosités, ces adultères et brutales ardeurs, ces fangeuses inclinations, que la seule crainte empêche de se produire ? Que serait-ce si, considérant la situation de leur âme au milieu de cette infection, nous la voyions sans support et sans consolation, sentir toute son indigence, inquiète, déconcertée, rongée de soucis, ne se nourrissant que de sombres pensées ? Mais sans creuser dans ces noirs sépulchres, ne nous suffit-il pas de ce qui paraît à nos yeux pour

déplorer le triste sort du pécheur et pour nous exciter, par la comparaison de son état avec celui du juste, à aimer uniquement la justice et à la rechercher avec le même zèle que nous voyons les méchants courir après une indigne et détestable félicité ? Aussi saint Paul ne craignait-il pas de proposer de pareils modèles aux premiers chrétiens. Jetez les yeux, leur disait-il, sur ces vils athlètes qui se destinent à combattre à la lutte ou à courir dans une carrière, pour remporter le prix. Admirez la tempérance qu'ils observent et la dureté du régime qu'ils gardent, pour être plus légers et plus agiles ; voyez quels mouvements ils se donnent, quels efforts ils font pour surpasser leurs compagnons. Comparez ensuite le prix auquel ils aspirent avec celui après lequel nous courons, et si la magnificence et la durée de l'un efface si prodigieusement la vanité et le néant de l'autre, jugez par tout ce que font ces hommes insensés pour obtenir une couronne corruptible, de tout ce que vous devez faire pour en acquérir une incorruptible.

Que n'ai-je le temps de vous dire encore qu'un troisième et le plus considérable avantage du mélange des méchants avec nous, avantage que la nature n'avouera pas, mais que la religion confessera sans peine, c'est que les méchants nous exercent et nous persécutent. Dieu, dit saint Augustin, ne peut avoir pour les laisser vivre que l'un ou l'autre de ces deux motifs, ou de leur donner le temps de se corriger, ou de s'en servir comme d'instruments, pour éprouver le juste : *Aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit ut per illum bonus exerceatur*. Malheur aux méchants qui préfèrent ce maudit ministère au soin de leur amendement ! Mais heureux le juste qui sait tourner leur malice à sa propre sanctification ! Eh ! ne pensez pas, mes frères, que ces fréquentes épreuves où l'injustice des méchants met la patience des justes, ne soient pour ces derniers qu'une surabondance de mérites non essentielle et tendant seulement à l'augmentation de leur gloire. Elles entrent si nécessairement ces fréquentes épreuves dans les moyens de notre salut, qu'il est toujours en péril sans elles. Nous sommes tous destinés à souffrir, dit l'apôtre saint Pierre, et telle est notre vocation, depuis que Jésus-Christ a souffert, et qu'il n'a souffert que pour nous en montrer l'exemple : *In hoc enim vocati estis*. Quelle obligation n'avons-nous donc point à ceux qui nous mettent dans l'heureuse nécessité de répondre à cette vocation ? Car de se procurer des souffrances à soi-même par la mortification de la chair et les travaux de la pénitence, vous savez quelle peine à l'amour-propre à y consentir. D'attendre que Dieu nous allige par lui-même, en nous frappant de maladies, en nous privant de nos amis ou de nos biens, ces moyens ne sont pas pour tous dans l'ordre de la Providence. Mais d'avoir à souffrir de la part des méchants, qu'il est difficile que l'occasion ne s'en présente très-fréquemment ! Leur inclination à nuire, caractère inséparable de l'iniquité, leur nombre, qui domine

toujours et qui inonde toutes les conditions, les relations nécessaires que nous avons tous avec eux, ce sont là, pour ainsi parler, des fonds inépuisables d'épreuves et de tribulations. Point d'état qui puisse se flatter d'être à l'abri de leurs insultes. Le domestique même, dit Jésus-Christ, fournit à un chacun des ennemis et des persécuteurs : *Inimici hominis, domestici ejus*. Tantôt c'est un mari qui, par l'abus de son autorité, exerce la patience d'une épouse, et tantôt c'est une épouse qui, par ses caprices, met à l'épreuve celle d'un mari. Tantôt c'est un enfant dont l'indocilité fait souffrir un père, tantôt c'est un père dont la dureté pousse à bout un enfant. C'est tantôt à un maître à supporter les insolences d'un serviteur, et tantôt à un serviteur à essayer les emportements d'un maître. Mais combien les justes sont-ils encore plus en butte aux méchants que le commun des hommes ? Leur justice, que ceux-là regardent comme une censure continuelle de leur iniquité, est un objet trop irritant pour les en laisser paisiblement jouir : s'ils ne peuvent l'anéantir, il faut qu'ils la persécutent. Allons, se disent-ils entre eux dans le livre de la Sagesse, faisons tomber le juste dans nos pièges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre manière de vie, qu'il nous reproche les violements de la loi, et que sa conduite est la condamnation de la nôtre. Mais vous, justes, ne vous en plaignez pas, leur malice est utile pour votre salut : ils en sont malgré eux, les ministres et les coopérateurs. Sans eux, vous demureriez redevables à la justice divine de l'expiation de mille fautes, qui retarderaient infiniment votre félicité, et sans eux, peut-être n'auriez-vous point de part à ces couronnes, qui ne peuvent être distribuées qu'au même prix que Jésus-Christ les a lui-même acquises : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur*. Ainsi, mes frères, le mélange des méchants avec nous, ne nous procurera que de vrais avantages, tant que nous serons attentifs à en profiter. Mais parce que ce mélange même a aussi de très-grands périls, il n'est pas moins important d'apprendre de quelles précautions il faut user pour s'en garantir. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ne vous montrer, mes frères, le mélange des bons et des méchants que du côté de ses avantages, en vous cachant les périls auxquels il est sujet, ce serait non-seulement vous en donner une fausse idée, mais vous exposer encore à en recevoir des dommages d'autant plus considérables, que vous seriez moins sur vos gardes pour vous en garantir. Aussi quoique dans la parabole de l'ivraie semée parmi le bon grain, le père de famille défende à ses serviteurs de prévenir le temps de la moisson pour en faire la séparation, il ne laisse pas de reconnaître que le mélange de l'un et de l'autre n'avait pu partir que d'une main ennemie : *Inimicus homo hoc fecit*. Et sans doute il ne s'exprimerait pas ainsi, si ce mélange ne promettait que des avantages.

De m'entendre ici, mes frères, à vous en montrer les périls, ce serait vous arrêter inutilement sur un article dont vous êtes assez prévenus, et que la raison, de concert avec l'expérience, ne vous confirme que trop chaque jour. Il vaut bien mieux chercher promptement des remèdes au mal et vous apprendre de quelles précautions vous devez user, pour n'en recevoir aucun préjudice.

La première, la plus sûre et sans contredit la plus facile de toutes, c'est d'éviter autant qu'il est possible tout commerce avec les méchants. Car remarquez, je vous prie, qu'il y a bien de la différence, entre séparer absolument les méchants d'avec les bons, et nous séparer nous-mêmes en particulier d'avec les méchants. Il est vrai qu'à considérer l'Eglise comme une société composée de justes et de pécheurs, et plus encore de pécheurs que de justes, il ne serait ni de la charité, ni de la prudence d'entreprendre d'en faire dès à présent une entière séparation. Encore ne s'ensuit-il pas qu'à l'égard des sociétés particulières il ne soit du devoir d'employer tous ses soins pour n'y admettre aucun méchant, ou pour les en exclure, quand ils y sont entrés, si on le peut sans scandale. Dans l'Eglise même, il est quelquefois à propos de faire de ces retranchements, et saint Paul reproche à l'Eglise de Corinthe de n'avoir pas rejeté de son sein l'incestueux public : *Et non magis luctum habuistis, ut tollatur de medio vestrum qui hoc opus fecit*. Mais enfin, en quelque degré d'impossibilité que puisse être aujourd'hui l'exclusion entière des méchants, est-il impossible de se séparer soi-même de leur société et de rompre au moins ces liaisons étroites et non nécessaires, qui sont l'écueil de notre innocence ? Je veux donc que leur multitude couvre tellement aujourd'hui le petit nombre des justes, qu'à peine en discerne-t-on quelques-uns. Je veux que le monde ne soit plus qu'une Babylone plongée dans l'iniquité, et où la vertu ne trouve sous ses pas que des pièges et des scandales : je veux qu'il n'y ait aucun âge qui ne participe de sa corruption, que la veillesse n'y soit qu'un miroir d'avarice et de cupidité ; l'âge moins avancé, qu'une carrière de volupté et de libertinage ; l'enfance même, qu'un apprentissage de crimes et de méchancetés. Je veux enfin qu'il n'y ait plus dans le monde de poste sûr à la vertu, que la religion et la probité y soient encore plus étrangères, plus décriées que nous ne le pourrions dire. Eh bien, qui vous empêche de laisser là ce monde, de renoncer à cette Babylone et d'aller dans une retraite mettre à couvert votre innocence et votre salut ? Seriez-vous le premier à prendre ce parti prudent ? L'exemple de tant de saints, dont l'Eglise s'est fait un si grand honneur, ne garantirait-il pas assez la sagesse de votre démarche ? Vous me direz peut-être qu'une retraite entière exposerait à de nouveaux risques votre vertu trop faible, pour se soutenir seule et sans le secours des exemples. Il est vrai qu'à moins d'une grâce éminente et d'une vocation spécialement marquée, une vie de solitaire serait

souvent plus périlleuse, qu'un commerce indifférent avec les pécheurs. Mais la religion ne vous offre-t-elle pas mille autres asiles, où vous seriez également à couvert et des périls de la solitude et de la contagion du monde? Et pourquoi pensez-vous que Dieu ait inspiré à tant de saints fondateurs l'établissement des différents ordres dont l'Eglise est aujourd'hui enrichie? Pourquoi cette variété de règles plus ou moins austères, sinon pour fournir aux fidèles, selon le degré de leur force et de leur ferveur, non-seulement des abris assurés contre l'infection et les scandales du siècle, mais encore des soutiens à leur piété, et comme autant d'exhortations à la vertu, qu'ils en ont d'exemples devant les yeux dans ces pieuses sociétés? Non pas, mes frères, que ces sociétés-là mêmes soient si exactement fermées à tous les méchants, qu'il ne s'y en glisse encore plusieurs. Le démon a trop d'intérêt à en ruiner la piété pour n'y entretenir pas de secrètes intelligences : mais ces méchants étant obligés de s'y déguiser, et leur nombre y étant ordinairement plus petit qu'il ne l'est dans le monde, leurs scandales n'y sauraient avoir des conséquences si étendues que les bons exemples, et de quelque nature que soient leurs désordres, dès lors qu'ils y sont toujours punis ou désapprouvés, il s'en faut bien que la contagion en soit si maligne que celle de ces dérèglements qu'on canonise, ou qu'on récompense même au milieu du siècle.

Mais qu'il est-on obligé, pour ne pas périr avec les méchants, de s'enfermer dans les monastères, et voudrait-on nous faire une loi de la vie du cloître? Non, mes frères, on ne veut point vous faire de lois, mais on vous offre un moyen de vous garantir des périls du commerce avec les méchants. Quoi! déjà vous offenseriez-vous d'un conseil qui, du moins à l'égard de plusieurs, n'a d'autres défauts que de ne pas favoriser assez leur attachement au monde et leur indifférence pour leur salut. Et quel préservatif en effet plus naturel et plus efficace contre la contagion de la société? Quel moyen plus sûr de ne point faire naufrage sur une mer orageuse et pleine d'écueils, que de ne s'embarquer point sur cette mer? Quel conseil plus sage à donner à un homme, qui ne veut point être blessé par les traits de ses ennemis, que de l'inviter à se réfugier dans un fort bien gardé et à l'épreuve de toutes leurs attaques? Le conseillerions-nous mieux en lui disant de se jeter au milieu de la mêlée et de veiller seulement à parer tous les coups et à se bien défendre? Mais, dites-vous, tout le monde est-il appelé à renoncer au siècle et à embrasser la vie retirée? Mais moi, je vous demande, tout le monde n'est-il pas appelé à ne point se laisser corrompre dans le siècle et à user de toutes les précautions convenables pour se garantir de sa contagion? Voyez donc laquelle convient mieux à cette fin essentielle, ou de se tenir à l'écart et loin de la contagion, ou d'avoir toujours à veiller sur soi-même et à se contraindre en toutes manières pour ne lui donner aucune ouverture. Tout le

monde n'est pas appelé, dit-on, à la vie religieuse; non sans doute, parce qu'il y en a qui sont appelés à livrer des combats bien plus difficiles et à se faire bien plus de violence pour se conserver dans la sainteté que des religieux. Tout le monde n'est pas appelé à se séparer entièrement du siècle; non, il est vrai, parce qu'il y en a qui sont appelés à donner au siècle de rares exemples, et à faire valoir la puissance de la grâce de Jésus-Christ et le salut qu'elle offre à toutes les conditions. Tout le monde n'est pas appelé à rompre tout commerce avec les méchants; non encore, parce qu'il y en a qui sont appelés à souffrir beaucoup de la part des méchants et à contribuer de tous leurs soins à les convertir. Mais combien y en a-t-il parmi ceux-là mêmes qui demeurent au milieu du siècle, qui étaient appelés à s'en éloigner, et qui, pour n'avoir pas répondu à cette vocation, se laisseront corrompre par les méchants et seront enveloppés ensuite dans la même condamnation?

Mais à la bonne heure, qu'on ne soit pas obligé, pour se garantir du péril de leur société, de se retirer dans les cloîtres, on n'en est pas moins obligé d'éviter autant qu'on le peut leur fréquentation, et de n'entretenir d'autre commerce avec eux que celui que la nécessité ou la charité rend indispensable. Saint Paul en a fait un précepte formel à tous les chrétiens. Si parmi vos frères, leur dit-il, vous en connaissez quelqu'un qui soit ou peu chaste, ou avare, ou médisant, remarquez, je vous prie, ou médisant, ou sujet à l'intempérance, ou avide du bien d'autrui, évitez même de manger avec lui : *Si is qui frater nominatur est fornicator, aut avarus, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere*. Et si l'Apôtre en faisant cette loi avait surtout en vue d'empêcher que ces vices ne se communiquassent par un commerce trop familier avec ceux qui en sont infectés, n'avons-nous pas lieu de conclure que la fréquentation de tout ce qu'on appelle les personnes du monde, n'est ni moins pernicieuse, ni moins défendue?

Idoles du siècle, amateurs esclaves des vanités, à quelle nécessité nous réduisez-vous! Encore, si nous en étions quittes pour plaindre votre aveuglement, pour exciter sur vous les gémissements et les larmes du peuple fidèle, pour l'exhorter à n'imiter pas vos mauvais exemples, à vous édifier au contraire par la bonne odeur d'une vie irréprochable et vraiment chrétienne! mais que nous soyons obligés de vous montrer à eux comme des personnes infectées, dont l'air, les manières, toutes les paroles sont contagieuses, et qu'il faille leur faire un devoir d'éviter toute fréquentation familière, toute relation trop étroite avec vous; où en sommes-nous et où en êtes-vous vous-mêmes? Cependant telle est la conséquence que nous devons tirer du précepte du grand Apôtre; et bien loin qu'on puisse vous excepter du nombre de ces pécheurs contagieux qu'il défend d'approcher, nous sommes d'autant mieux fondés à vous y comprendre, que votre

mal est plus facile que le leur à se communiquer.

En effet, quelque forte que soit la pente de la nature corrompue vers les vices les plus grossiers, l'horreur qu'ils inspirent aux âmes innocentes, est souvent un préservatif suffisant contre leur venin, et les vicieux eux-mêmes sont souvent plus portés à le tenir couvert, qu'à le manifester et à le répandre. Mais il en est autrement du grand vice du monde, qui consiste principalement dans l'amour et dans la recherche des vanités, dans une opposition formelle à la vie chrétienne et évangélique, dans l'oubli profond du salut et de l'éternité. Quelque horrible que soit ce vice, comme il ne se montre d'ordinaire dans toutes les personnes du monde que sous un air affable et gracieux, qu'il y affecte de se parer de tous les ornements extérieurs qui peuvent le rendre aimable, qu'il y prend le nom de probité, de belle éducation, de politesse; que son caractère spécial est de s'insinuer et de chercher à plaire, qu'à le considérer en détail et dans ses actions particulières, on n'y voit rien d'ailleurs de si criminel, est-il étrange que l'innocence même s'y laisse prendre si facilement, et qu'elle n'ait d'autre moyen d'en éviter l'amorce, que de s'en éloigner? Et n'est-ce pas là la peinture que saint Jean, dans son Apocalypse, nous fait du monde, sous le nom de la grande Babylone? D'abord, il est vrai, il nous la représente comme une femme assise sur une bête monstrueuse, et toute couverte de noms de blasphèmes, et c'est pour nous faire comprendre que le monde n'est appuyé, n'est porté que sur le démon, qu'il n'est conduit, dirigé, animé que par lui. Mais cette femme située si horriblement, saint Jean ne laisse pas de nous la montrer belle et pleine d'attraits, vêtue de pourpre et d'écarlate, ornée de pierres précieuses, ne présentant à boire ses abominations que dans un vase d'or, altérée surtout du sang des saints, c'est-à-dire, aspirant surtout à les attirer dans ses pièges, et à corrompre leur innocence. Or, à quoi se termine ce portrait si ressemblant du monde? A nous faire une loi de nous en séparer. Car j'entendis alors une voix qui criait du ciel, éloignez-vous, mon peuple, de cette Babylone, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses châtimens : *Exite de illa, populus meus, ut ne participes sitis delictorum ejus, et de plagis ejus non accipiatis.*

Mais quand la loi serait moins formelle, la connaissance que vous avez et de la contagion du monde, et de votre faiblesse, ne devrait-elle pas vous tenir lieu de loi? Quoi! susceptible comme vous êtes de toutes les impressions de la vanité, si facile à vous rendre aux attraits des pompes et des plaisirs profanes, si porté à la dissipation et au dérangement, vous croirez n'avoir rien à risquer au milieu du monde et dans la société de ses adorateurs? Les maximes licencieuses qui s'y débitent de toutes parts, ne trouveront aucune entrée dans votre esprit; le

torrent des pernicious exemples n'aura pas la force de vous entraîner? Ah! combien de fois la vertu même la plus éprouvée y a-t-elle misérablement fait naufrage? Et par quel prodige arriverait-il que les plus faibles échappassent du péril, dont les plus forts ne revinrent jamais qu'avec la honte de s'y être exposés? Non ce n'est point, mes frères, précaution surabondante, ni, comme vous le pensez peut-être, le sublime de la perfection, que de vivre séparé du monde et dans la retraite de son domestique; ce n'est encore que le premier degré de la piété, et un moyen tout simple de ne participer pas à tous les dérèglements du monde, de ne s'empoisonner pas de ses maximes criminelles; et bien loin que la retraite ne convienne qu'aux âmes parfaites, c'est surtout aux plus faibles qu'elle est essentielle, comme étant les plus susceptibles de la dépravation.

Et c'est ici que je voudrais gémir sur l'aveuglement de ces parents cruels qui se font une loi d'exposer leurs enfants au milieu du monde, afin, disent-ils, qu'ils en prennent mieux les manières et le bel air, et qu'ils fassent honneur aux soins qu'on s'est donnés pour les élever. Pères dénaturés, faut-il donc qu'il leur en coûte si cher pour acquérir une vaine et funeste science? Car qu'est-ce réellement que ce bel air du monde et ces belles manières que vous voulez leur faire prendre, si ce n'est tout le poison du commerce du monde, l'amour de tous ses plaisirs, l'ensorcellement de toutes ses vanités, une préférence indigne des créatures à Dieu, un endurcissement invincible sur toutes les vérités de la religion, un libertinage de mœurs et de sentiments dont peut-être ces malheureux enfants ne reviendront jamais? Et que verront-ils dans le siècle qui ne les amène à ce point? Qu'entendront-ils qui ne tende directement à prévenir leurs esprits de maximes fausses et à remplir leurs cœurs d'affections profanes? Supposez-vous que cette tendre cire résistera longtemps à la force de l'impression des discours et des exemples de la multitude? Mais nos enfants n'auront point de manières si nous ne les produisons dans le beau monde. Hé! s'agit-il de manières, quand il est question de l'éternité? Quoi! le salut de vos enfants vous touche moins que quelques prétendus agréments dans leur extérieur, et l'air dont ils se damneront vous consolera de leur damnation? O ridicules dispositions! ô sens-cis insensés! qu'importe que leur extérieur plaise moins aux hommes, pourvu que leur âme demeure ornée de son innocence? Et ne vaut-il pas mieux qu'ils entrent dans le ciel informes, ou même disgraciés au goût des mondains, que d'être précipités dans les enfers avec tous vos chimériques agréments?

Cependant, mes frères, cette retraite même, qui est sans comparaison la plus sûre de toutes les précautions contre les périls de la société des méchants, ne suffirait pas encore si vous n'en joigniez une autre, que le temps ne me permet plus de vous développer, et

qui consiste à se roidir contre les opinions et les exemples de la multitude. Car enfin, quelque attention que vous puissiez avoir à vous éloigner de la compagnie des méchants, il n'est presque pas possible, surtout aux personnes engagées dans le monde, de ne se trouver souvent à leurs conversations et de n'être pas témoins de leurs dérèglements; et à force de les voir et de les écouter, non-seulement leurs discours et leurs exemples ne déplaisent plus, mais ils acquièrent dans notre esprit une telle autorité, que bientôt ils y tiennent lieu de lois et de règles sûres. Or comment éviterez-vous ce piège, si vous ne portez dans le monde un esprit fortement prévenu contre la fausseté de toutes ses maximes; si, avant que de vous engager dans ces dangereuses conversations, vous ne vous dites à vous-mêmes : Tout ce que je vais entendre ne sera que mensonge et qu'erreur; ce que la loi de Dieu traite de folie et d'égarement, les méchants me le nommeront sagesse et rare prudence; ils donneront des éloges à ce qu'elle condamne, et ne me parleront qu'avec mépris de tout ce qu'elle estime; ce qu'ils appelleront fortune, prospérité, ne sera réellement que disgrâce et affliction d'esprit; toutes les langues conspireront à meséduire et à me tromper, à faire dans mon cœur des impressions contraires à la vérité, à me donner de chaque chose de fausses idées et directement opposées à celles que l'Evangile et la religion m'en donnent? Mais, Seigneur, vous m'avez enseigné le secret de ne m'y pas laisser surprendre : c'est de ne perdre jamais de vue votre sainte loi et d'en faire l'unique règle de mes jugements : *Tunc non confundar cum perspexero in omnibus mandatis tuis*. En vain j'entendrai tous les hommes la contredire, je ne serai point assez insensé pour donner à leurs opinions plus d'autorité qu'à vos divins oracles, persuadé que tous les hommes passeront, et que la vérité de vos paroles subsistera éternellement.

De même, mes frères, à l'égard des exemples de la multitude, nous n'ignorons pas quelle conséquence on en tire pour justifier les plus grands abus. Serait-il possible, dit-on, que tant de personnes qui ont la réputation de probité donnassent dans toutes ces pratiques, si elles n'étaient innocentes? Dieu damnerait donc tout le monde, si tels usages conduisaient à la damnation? C'est-à-dire qu'on s'efforce de justifier ces usages sur les raisons mêmes qui les devraient rendre bien plus suspects, et qu'au lieu de conclure après Jésus-Christ, du chemin que prend la multitude que c'est la route de la perdition, on conclut, au contraire, qu'on y peut marcher en sûreté et sans aucun risque. Mais l'homme sensé se conduit par d'autres principes : il s'en rapporte à la règle et non à l'exemple de la multitude. On a beau vouloir lui faire entendre que c'est s'ériger en censeur de la conduite du genre humain et taxer témérairement de folie une infinité de personnes réputées pour sages que de rougir de les imiter; il répond avec

un prophète qu'il s'en tient à la loi qui les condamne et aux témoignages des Ecritures, bien plus sûrs que tous les exemples : *Ad legem magis, et ad testimonium*. On a beau le renvoyer à des directeurs prétendus habiles et éclairés, qui permettent et justifient même toutes ces pratiques; il répond, comme David, que son guide et son flambeau c'est la loi de Dieu, et que son conseil est la justice de ses ordonnances : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et consilium meum justificationes tuæ*. On a beau lui représenter enfin que sa singularité va jeter sur lui un ridicule qui le rendra méprisable à tous les honnêtes gens et leur fera fuir son commerce; il répond, avec saint Paul, qu'il s'embarrasse peu des jugements des hommes, qu'il ne craint que celui du souverain juge, et qu'après tout il aime bien mieux se sauver seul en pratiquant la loi que de se damner en la compagnie des prévaricateurs. Et que peut, en effet, contre la loi de Dieu l'autorité des exemples du plus grand nombre? Est-ce la multitude qui jugera la loi, ou la loi qui jugera la multitude? Se flatte-t-on que Dieu, qui ne craignit pas autrefois de noyer tout le genre humain à l'exception d'une seule famille, et qui prépare encore un si terrible jugement à tant de nations infidèles qu'il abandonne à leur aveuglement, craindra de frapper une multitude de mauvais chrétiens, bien plus dignes de sa colère par leur ingratitude?

Ce seront, dis-je, ces réflexions mises en pratique qui tiendront lieu de préservatif contre la contagion de la société des méchants; et quelque dangereuse qu'elle soit d'ailleurs, elle ne nous nuira point dès lors que, sans égard à leurs maximes et à leurs exemples, nous demeurerons fortement attachés aux règles et à la loi de Dieu. Bien plus, nous aurons encore ce nouveau mérite d'avoir tenu ferme contre tous ces exemples et toutes ces maximes; et notre fidélité à nous distinguer des méchants dans ce monde nous vaudra la gloire d'en être pour jamais distingués dans l'autre. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CAREME.

Sur la sainteté.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis; scorus autem Simonis tenebatur magnus febrilis.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre (Luc., IV, 38)

Qu'était-ce, mes frères, selon saint Ambroise, que cette fièvre ardente dont la belle-mère de saint Pierre était travaillée, sinon une image bien naturelle des diverses passions qui agitent la plupart des hommes? Et que nous marquait l'empressement des disciples de Jésus-Christ à lui demander la guérison de cette malade, sinon l'ardeur que nous devrions avoir nous-mêmes à demander à Jésus-Christ la délivrance de nos passions, et à travailler efficacement à nous en gué-

rir? Mais autant qu'il est rare dans le monde d'y trouver des malades corporels qui négligent leurs maladies et qui ne soupirent pas après la santé, autant est-il ordinaire d'y trouver des malades spirituels qui se complaisent dans leurs infirmités et qui en éloignent la guérison. D'où vient, mes frères, cette différence énorme de dispositions dans ces deux sortes de malades? C'est qu'au lieu de juger des unes et des autres maladies par les lumières de la religion, on en juge par le sentiment d'une nature toute corrompue, et que, comme les corporelles font dans le corps des impressions bien plus douloureuses que n'en font dans l'âme les spirituelles, on se persuade aisément que celles-ci sont moins dangereuses et qu'il importe peu d'y remédier. De là cette multitude de malades volontaires; de là ce petit nombre d'âmes saines, ou qui soupirent au moins après la santé; de là enfin, pour parler sans figures, cette multitude de pécheurs et ce petit nombre de saints.

Non, mes frères, rien aujourd'hui de plus méprisé que cette sainteté, à laquelle néanmoins tout chrétien, de quelque âge, de quelque état, de quelque rang qu'il soit, est indispensablement appelé. On la regarde comme une qualité spéciale, qui ne convient qu'aux habitants du ciel, ou tout au plus à ceux qui, sur la terre, en font dans les cloîtres une profession singulière et s'y consacrent à la vie religieuse. On s'en croit dispensé dans l'état du monde, par son état même, et l'on s'y attribue le droit de mener une vie profane, une vie de passions et de dérèglements. Ce sont là ces malades spirituels que Jésus-Christ guérissait figurativement en la personne de la belle-mère de saint Pierre. Heureux si je pouvais aujourd'hui lui servir d'instrument pour leur procurer une véritable et solide guérison.

A cet effet, mes frères, j'attaque d'abord ce préjugé commun et universel, que la sainteté n'est point de précepte à toutes sortes de chrétiens, dans quelque état qu'ils se trouvent engagés; et j'établis ensuite en quoi consiste cette sainteté nécessaire à tous les chrétiens. Il faut être saint : vous le verrez dans mon premier point. Qu'est-ce qu'être saint? vous l'apprendrez dans le second. Commençons par saluer Marie.

PREMIER POINT.

Ne vous y trompez pas, mes frères, il n'en est pas de l'état de sainteté comme de plusieurs autres états de la vie, sur lesquels il est bon de délibérer avant le choix, et qui dépendent ordinairement du goût, des talents et du caractère de ceux qui s'y engagent. La sainteté est un état si nécessaire, qu'il y va du salut éternel de ne pas l'embrasser. Cette nécessité imposée à tous d'être saints est fondée sur trois illustres caractères que nous portons, et qui nous ennoblissent infiniment : nous sommes tous les enfants de Dieu, les membres de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit. Quoi de plus grand, quoi de plus auguste? Et ne sentez-vous pas déjà,

mes frères, les conséquences que je dois tirer de ces qualités éminentes dont nous sommes honorés?

Nous sommes tous les enfants de Dieu. Par combien d'endroits, dit saint Augustin, n'avons-nous point acquis cet illustre titre? La foi, la grâce, les sacrements, le sang de Jésus-Christ, le sceau de cette adoption divine, c'était là, dit ailleurs ce Père, la fin principale de l'incarnation du Verbe; et le Fils de Dieu ne s'est fait fils de l'homme qu'afin que les enfants des hommes devinssent enfants de Dieu : *Propter vos qui erat Filius Dei, factus est filius hominis. ut qui eratis filii hominum, efficeremini filii Dei*. Et ne pensez pas, mes frères, que ce soit là seulement un titre honoraire dépourvu de réalité. Non, non, dit saint Jean, Dieu ne nous a pas favorisés à demi, et s'il nous a permis de porter le nom auguste de ses enfants, c'est qu'il nous a véritablement revêtus de cette qualité par sa charité infinie : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*.

Mais quand mille autorités semblables, répandues dans les Ecritures, ne nous confirmeraient point cette qualité éminente d'enfants de Dieu, les mouvements secrets de notre cœur, ces soupirs qui nous échappent si souvent et qui volent directement à Dieu ne nous déclarent-ils pas qu'il est notre Père? Et en effet, à qui nous adressons-nous dans nos besoins? Qui implorons-nous dans nos afflictions? De qui attendons-nous notre véritable héritage? Avec qui espérons-nous habiter éternellement? C'est ainsi, selon saint Paul, que nous portons dans nous-mêmes, et au fond de notre conscience, le témoignage assuré que nous sommes enfants de Dieu : *Ipse enim spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei*. Grands du monde, qui vous laissez flatter de l'idée d'une naissance illustre et qui cherchez avec tant de soin dans une obscure antiquité des ancêtres depuis longtemps oubliés, ah! que ne creusez-vous encore plus avant? Vous trouveriez, non pas des hommes mortels réduits en cendre, mais un Dieu qui était avant tous les temps et qui sera éternellement. Et vous, peuple de pauvres sans crédit, sans parents et sans nom, qui gémissiez dans l'obscurité d'une fortune rigoureuse, laissez, laissez les grands se parer de vains titres, d'une noblesse d'opinion : le Dieu que les rois adorent est votre Père.

C'est donc à vous tous que je m'adresse, enfants de Dieu. Mais si l'on ne peut sans admiration envisager la noblesse de votre origine, peut-on sans trembler penser à l'éminente sainteté qu'elle exige? Il ne s'agit de rien moins, mes frères, que d'être les imitateurs de Dieu votre Père, d'être saints comme lui : voilà votre modèle. Il ne faut point alléguer les difficultés : c'est une conséquence que saint Paul tire naturellement du principe que nous venons d'établir; et il faut ou renoncer à la qualité d'enfants de Dieu, ou s'en rendre les imitateurs : *Estote imitatores Dei, ut filii charissimi*.

Dieu lui-même ne nous fait-il pas ce commandement du trône de sa sainteté? Soyez saints, dit-il, parce que je suis saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*. Si je vous ai choisis, préférablement à tant d'autres peuples, pour vous consacrer à mon culte et vous élever à l'auguste qualité de mes enfants; si je vous ai donné ces marques de mon amour, il est juste que vous me donniez celle de votre reconnaissance. Justifiez le choix que j'ai fait de vous par votre application à vous rendre dignes de moi : des enfants profanes déshonoreraient un père saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*.

Et, certes, y a-t-il rien de plus raisonnable que des enfants ressemblent à leur père et en imitent les exemples? Maxime si usitée dans tous les temps, que les païens mêmes ne trouvaient point de plus fort engagement à embrasser certaines vertus que le souvenir que leurs ancêtres les avaient pratiquées. Et n'est-ce pas encore aujourd'hui le langage de bien des gens, surtout de ceux qui tiennent quelque rang dans le monde? Si un chef de famille a fait éclater quelques vertus dignes d'être imitées, et qu'on remarque dans ses enfants des inclinations opposées et indignes de leur noblesse, ne leur remet-on pas devant les yeux ce qu'ils sont et à quels parents ils appartiennent? Hé! pères et mères, ces réflexions si judicieuses ne vous condamnent-elles pas vous-mêmes? Et ne craignez-vous point que vos enfants, profitant trop bien de vos leçons, n'emploient les lumières que vous leur fournissez à découvrir combien vous êtes encore plus criminels de ne ressembler pas à Dieu votre Père, qu'ils ne le sont eux-mêmes de ne pas imiter vos exemples? Est-ce en effet que vous êtes moins les enfants de Dieu qu'ils ne sont les vôtres? ou le modèle est-il moins beau, et la sainteté de votre père moins digne d'être imitée que les vertus, peut-être toutes païennes, que vous vous plaignez que vos enfants n'imitent pas?

Ah! mes frères, quels bons effets ne produirait point le souvenir continué qu'on appartenait à un père saint? Quelle ressource contre les tentations! quel frein contre cette inclination violente qui nous entraîne au péché! C'était aussi par cette pensée si sage et si noble que le fils de Tobie conserva jusqu'au tombeau cette piété que les Ecritures ont consacrée. Quand il rappelait dans son souvenir les vertus de ses aïeux, il ne pouvait assez s'exciter à les imiter; et il ne cessait de représenter à Sara, son épouse, qu'étant les enfants des saints ils étaient obligés de soutenir par leur vie la sainteté de leurs illustres pères : *Filii quippe sanctorum sumus*.

Mais ce qui doit encore nous exciter davantage à ne point dégénérer de cette sainteté, c'est que sans elle nous devenons les enfants du démon, d'enfants de Dieu que nous étions auparavant. Voulez-vous savoir, dit saint Jean, ce qui distingue les uns des autres? Celui qui s'abstient du péché est en-

fant de Dieu; celui qui le commet est enfant du démon : *In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli : qui natus est ex Deo peccatum non facit; qui facit peccatum ex diabolo est*. Etrange alternative! mes frères; pouvez-vous y songer sans frémir? Ah! vous dites tous les jours à Dieu qu'il est votre Père; vous l'invoquez tous les jours en cette qualité : *Pater noster qui es in caelis*; et peut-être vous répond-il, comme autrefois aux pharisiens : *Vos ex patre diabolo estis*. Vous êtes mes enfants, dites-vous, vous qui nourrissez dans le fond du cœur des passions si opposées à ma sainteté, vous dont la vie est un enchaînement de crimes : c'est au démon que vous appartenez; c'est lui qui est votre père, et vous êtes ses vrais enfants : *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere*.

Voilà donc, mes frères, le premier caractère, qui nous oblige à la sainteté, le caractère d'enfants de Dieu; le second est celui de membres de Jésus-Christ. Il n'y a point de titre que saint Paul prenne plus de soin de confirmer au chrétien que celui-ci, parce qu'il n'y en a point qui le relève tant au-dessus du reste des hommes, et dont il doive tirer de si grandes conséquences pour la règle de ses mœurs et la sainteté de sa vie. C'est à raison de ce caractère qu'il doit concourir à la gloire de Jésus-Christ et de tous les membres de son corps mystique. Aussi, mes frères, un chrétien qui n'est pas saint fait injure et à Jésus-Christ, et à tous les chrétiens ensemble.

Premièrement, il fait injure à Jésus-Christ. Hé! ne savez-vous pas, disait saint Paul aux Corinthiens, qu'étant les membres de Jésus-Christ, vous le déshonorez lui-même en vous déshonorant? Que dis-je? vous le prostituez en vous prostituant : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi? tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis!* Chose horrible! mes frères, on n'oserait le penser, si saint Paul ne l'avait pas dit : la plupart des chrétiens font du corps mystique de Jésus-Christ un composé monstrueux de crimes et de passions. Ceux-ci, dominés par l'ambition, jaloux de la grandeur de ceux qu'ils voient au-dessus de leur tête, heureux s'ils pouvaient voir tous les hommes au-dessous d'eux, substituent aux membres d'un Jésus-Christ humble les membres d'un superbe et d'un ambitieux; ceux-là, dévorés de la soif des richesses, inquiets pour celles qu'ils ont amassées, attentifs aux moyens d'en acquérir de nouvelles, substituent aux membres d'un Jésus-Christ pauvre les membres d'un riche avare. Ces autres, accoutumés à une molle oisiveté, industrieux à procurer à leurs corps toutes sortes d'aïses, engraissés dans les délices, plongés dans les voluptés, des membres d'un Jésus-Christ laborieux, pénitent et austère, en font les membres d'un sensuel, d'un intempérant, d'un voluptueux. Cette femme en fait une idole de luxe et de vanité; ce jeune homme, un profane adorateur des créatures; chacun fait gloire de le déshonorer et d'imprimer sur son sacré

corps les marques profondes de son impiété. Et c'est de ces chrétiens rebelles bien plus que de ses bourreaux que Jésus Christ se plaignait par son prophète, quand il disait que les pécheurs avaient comme imprimé sur lui leur iniquité : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores, prolongaverunt iniquitatem suam*

Mais en second lieu, un chrétien qui n'est pas saint fait injure à tous les chrétiens ensemble; puisque étant membres d'un même corps, il ne fait qu'un tout avec eux : *Omnes enim vos unum estis*. Ce fut aussi la raison du reproche que fit autrefois saint Paul aux Corinthiens à l'occasion de l'incestueux qu'ils avaient souffert au milieu d'eux. Au lieu de pleurer, leur dit-il, et de retrancher incessamment de votre Eglise ce membre infecté et contagieux, vous avez fermé les yeux à son crime, comme s'il ne vous regardait pas. Ignorez-vous donc que comme il ne faut qu'un peu de levain pour aigrir toute la pâte, il ne faut aussi qu'un chrétien corrompu pour corrompre toute une Eglise ? Chassez, chassez ce méchant du milieu de vous : *Auferte malum ex vobis ipsis*.

Ce n'est pas ainsi que vous en jugez, vous qui, bien loin d'édifier vos frères par votre sainteté, les scandalisez par vos désordres, et qui, au lieu d'en rougir, vous offenseriez encore de la censure qu'ils en feraient. Qu'est-ce, dites-vous quelquefois, que ces personnes ont à voir à ma conduite ? répondent-elles de mes actions ? Si je pèche, c'est sur mon compte, et ma bonne ou mauvaise vie ne les regarde pas. Ne les regarde pas, mon cher auditeur ? Comptez-vous donc pour rien l'affront que reçoit tout le corps des chrétiens de la maladie honteuse de l'un de ses membres ? Comptez-vous pour rien ce caractère d'iniquité dont vous le marquez ? Comptez-vous pour rien l'occasion que vous donnez à nos ennemis de nous blasphémer ? Hé ! que sont devenues ces promesses si solennelles faites autrefois sur les sacrés fonts, de soutenir à l'envi l'honneur des membres de Jésus-Christ ? Qu'est devenue cette société de bonnes œuvres par lesquelles nous devions nous édifier mutuellement ? Où sont ces bons exemples dont la bonne odeur devait se répandre dans tout le corps ? Quels dommages au contraire ne lui causez-vous pas ? Quelle infection n'exhalent point vos mauvaises mœurs ? Quel danger que la corruption ne se glisse dans plusieurs autres membres ? Que leur importe, dites-vous, que je sois saint ou non ? Mais, chrétiens, qu'importait aux Juifs fidèles que les autres Juifs se fussent prosternés devant le veau d'or pour l'adorer ? Cependant ils en font un carnage de vingt-trois mille, sans épargner ni amis ni parents. Qu'importait au fils d'Eléazar qu'aux yeux de tout Israël un du peuple eût osé se prostituer à une Madianite ? Cependant, animé d'une sainte horreur, il court expier leur crime dans le sang de l'un et de l'autre. Qu'importait à toutes les tribus que les enfants de Ruben, de Gad et de Manassé, élevassent sur les bords du Jour-

dain un autel suspect ? Cependant elles les allaient exterminer sans une authentique démonstration de leur innocence. Tel fut autrefois le zèle du peuple d'Israël, tant il se croyait intéressé dans les crimes de ceux de sa nation. Et si la charité n'empêchait l'Eglise de punir aussi rigoureusement vos prévarications, vous comprendriez peut-être quelle injure elles font à Jésus-Christ et à tous vos frères.

J'avais, mes frères, un troisième et puissant motif de sainteté à vous proposer, c'est le caractère que nous portons de temple du Saint-Esprit. Si les bornes étroites d'un discours ne me défendaient de m'étendre sur une matière aussi vaste, que n'aurais-je point à vous dire sur ce dernier titre, qui nous ennoblit infiniment ? J'aurais tâché de vous faire sentir la dignité de ce caractère ineffable, la noblesse de votre âme et de votre corps, en qui Dieu même daigne habiter, et qui sont, pour ainsi dire, tout pénétrés du Saint-Esprit. Mais quelle conséquence n'aurions-nous point tirée de cet illustre avantage ? Quelle sainteté assez éminente pour répondre à ce sacré privilège ? Les choses auraient assez parlé d'elles-mêmes. De là cette précaution à ne laisser entrer dans notre âme aucune pensée, aucune affection, aucun désir indigne du Dieu qui y fait sa demeure ; de là cette fidélité à consacrer tous nos membres à la gloire du Saint-Esprit, qui en est devenu l'unique possesseur. Nos crimes se seraient montrés à nous avec toute leur énormité. Les moindres même nous auraient effrayés comme autant de profanations et de sacrilèges. Nous aurions gémi sur le malheur trop ordinaire de ceux qui par leurs péchés forcent le Saint-Esprit à sortir de son temple. Enfin nous aurions prévu les terribles châtimens destinés à ces profanateurs : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus*. Mais il serait inutile d'avoir établi la nécessité d'être saint sur ces trois augustes caractères d'enfant de Dieu, de membre de Jésus-Christ, de temple du Saint-Esprit, si nous n'expliquions ensuite ce que c'est qu'être saint : c'est ce que je vais faire dans mon second point.

SECOND POINT.

Telle est, mes frères, l'extrême dépravation du monde, que pour définir la sainteté, il suffirait presque de dire qu'elle n'est autre chose qu'un état de vie directement opposé à ses usages et à ses maximes. C'est même là le sens de ce mot sainteté, qui signifie proprement séparation, et qui nous donne ainsi à entendre que pour être saint, il faut être séparé du monde, sinon réellement, du moins de cœur et d'affection.

Mais pour comprendre plus aisément encore en quoi consiste cette sainteté, il faut vous en proposer un modèle non suspect, et qu'il ne vous soit pas permis de rejeter. Quel sera ce modèle, mes frères, sinon celui que saint Paul propose à tous les chrétiens, et auquel ils se sont tous engagés à ressem-

bler par les vœux de leur baptême? *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis.*

C'est donc à Jésus-Christ que tout chrétien est obligé de se conformer. Mais pour déterminer encore cette conformité à quelque chose de précis, remarquez, je vous prie, qu'il y a dans l'homme trois puissances principales qu'il lui est de la dernière importance de bien régler. L'homme pense, l'homme parle et l'homme agit; or je dis qu'être saint c'est penser comme Jésus-Christ, c'est parler comme Jésus-Christ, c'est agir comme Jésus-Christ. Donnons du jour à ces trois réflexions.

C'est penser comme Jésus-Christ. Je n'en veux pas ici, chrétiens, à ces pensées passagères que le hasard présente à notre imagination, qui naissent dans notre esprit sans son consentement, et quelquefois même malgré lui, et qui s'échappent sans y laisser aucune impression. Je parle de ces sentiments fixes et inhérents dans l'âme, qui la déterminent à estimer certaines choses, et à en mépriser d'autres; à appeler bien ce qu'elle juge lui être avantageux, et mal ce qu'elle croit lui être nuisible. Or ce sont ces sortes de sentiments qu'il faut régler sur ceux de Jésus-Christ, et qui ne peuvent être saints qu'autant qu'ils sont conformes aux siens. C'est ce que voulait dire l'apôtre saint Paul, quand il ordonnait aux fidèles de penser comme Jésus-Christ : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.* Tout consiste donc, mes frères, à examiner quels étaient les sentiments de Jésus-Christ.

Que pensait-il, par exemple, des honneurs, des richesses et de ce qu'on appelle prospérité dans le monde? Infiniment sage et clairvoyant, sans doute ses jugements n'étaient ni aveugles ni précipités; aussi n'avait-il garde d'attacher une idée de réalité à ce qui ne dépend que de l'opinion et du caprice des hommes. Il découvrait à travers le charme le vide et le néant de toutes ces choses que le monde estime; il connaissait combien elles étaient peu capables de remplir la vaste étendue du cœur de l'homme; qu'elles ne faisaient qu'irriter sa soif sans la satisfaire; que, bien loin d'y apporter le repos et la joie, elles le remplissaient d'inquiétudes, de troubles et de chagrins. Pénétré de la fragilité de ces biens imaginaires, il les regardait comme des ombres qui s'enfuient incessamment, comme des vapeurs qui se dissipent sans laisser d'elles aucunes traces, comme des torrents qui s'écoulaient rapidement et sans retour.

Les plaisirs, les délices, les joies du monde n'étaient pas moins haïssables au jugement de Jésus-Christ; il les regardait comme de funestes enchantements préparés par les démons mêmes, pour endormir et surprendre les hommes; comme des poisons mortels qui, en corrompant leur cœur, leur faisaient perdre le goût des biens du ciel et des joies éternelles; comme des semences de repentir et de déchirement, lorsque du même coup l'homme charnel se verrait dé-

pourvu de ces biens frivoles, et privé à jamais des biens véritables auxquels il les avait follement préférés.

Quel jugement au contraire portait Jésus-Christ des afflictions, de la pauvreté, de la pénitence? Ah! il les regardait non comme un joug insupportable, mais comme des remèdes salutaires qui amortissent les feux de notre concupiscence, qui nous dégoûtent des biens fragiles et périssables, et qui, allumant en nous la soif des biens solides et éternels, nous fournissent en même temps les moyens de les acquérir. De là naissait en Jésus-Christ cet éloignement pour toutes les grandeurs du monde; de là cette préférence qu'il fit volontairement des humiliations à l'éclat, des opprobres à la gloire, de la croix aux joies et aux plaisirs : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* De là les bénédictions qu'il donnait aux pauvres, les malédictions dont il frappait les riches : *Beati pauperes spiritu; vae vobis divitibus!* De là les espérances dont il consolait les affligés et les anathèmes qu'il fulminait contre ceux qui participent aux joies du monde : *Beati qui nunc fletis, qui ridebitis; vae vobis qui ridetis nunc, qui lugebitis!*

Tels étaient, mes frères, les sentiments de Jésus-Christ. Mais le monde est bien d'un autre avis : mettre sa gloire dans l'abaissement, les richesses dans la pauvreté, la joie dans la pénitence; c'est faiblesse d'esprit, c'est égarement, c'est folie. Heureux, heureux, dira-t-on toujours, ceux que la naissance, les emplois et les dignités distinguent dans le monde! Tant s'en faut qu'on regarde l'humiliation et la pauvreté comme un avantage, qu'on ne se resserre qu'avec peine dans la médiocrité de sa condition. On accuse même la Providence d'injustice dans le partage si disproportionné des biens de ce monde. On était né pour des emplois plus éclatants. On croit son cœur plus grand que sa fortune, parce que la cupidité est plus grande que les moyens. Enfin on se croirait heureux de pouvoir tenir dans le monde le rang dont on se juge bien plus digne que ceux qui l'occupent.

O mon Dieu! vous vous trompiez donc vous-même, lorsqu'étant parmi les hommes vous décidiez du bien et du mal, et que vous appeliez souveraine misère ce qu'ils jugent être le bonheur suprême? Poursuivez, chrétiens, poursuivez. Il fait beau voir en effet des chrétiens tenir ferme contre Jésus-Christ. Ah! je veux que vous n'ayez pas assez de lumières pour juger par vous-mêmes de la juste valeur des biens de ce monde; mais comment ne vous rendez-vous point au jugement qu'en porte Jésus-Christ? Je veux que vos yeux ne soient pas assez perçants pour pénétrer à travers le charme des objets qui vous séduisent. Jésus-Christ, dites-vous, voyait plus clair que nous ne voyons. Hé! il faut donc l'en croire, s'il voyait plus clair que vous : *Ex ore tuo te judico, serve nequam.* Ah! malheureux serviteur, je vous prends par votre propre bouche. Jésus-Christ était bien autrement éclairé

que vous ne l'êtes ; étant la sagesse et la vérité même, il ne pouvait ni tromper ni être trompé. Vous le sentez, vous l'avez, et cependant vous ne vous en rapportez pas à lui ; vous conservez des sentiments contraires aux siens ; vous trouvez aimable ce qu'il jugeait haïssable, et haïssable ce qu'il croyait aimable. Est-ce là penser je ne dis pas saintement, mais même raisonnablement ?

Il ne suffit pas pour être saint de penser comme Jésus-Christ, il faut encore parler comme Jésus-Christ. Et certes, si l'Évangile nous apprend que c'est par nos paroles que nous serons justifiés ou condamnés, de quelle importance n'est-il point de les régler sur le modèle prescrit à tous les chrétiens, et qui n'est autre que Jésus-Christ ? Ah ! mes frères, que sa langue s'accordait bien avec son cœur ! Vide de l'amour des choses du monde, plein au contraire de l'amour des biens du ciel, qu'a-t-il dit qui ne réponde à ses sentiments ? Tout occupé de la gloire de son Père et du salut des hommes, toutes ses paroles se rapportent à ces deux grands intérêts. Le vit-on jamais se repandre je ne dis pas en des discours indignes de sa sainteté, mais en des discours qu'on appelle indifférents dans le monde ? La chute de la république romaine, la gloire du nouvel empire, un Auguste, un Tibère, un Hérode, matières qui intéressaient alors tout l'univers, c'est de quoi Jésus-Christ ne daigne pas même ouvrir la bouche. Le plus éclairé de tous les hommes sur toutes sortes d'arts et de sciences, sur la vertu des plantes, sur les secrets de la nature, ne parle non plus de toutes ces choses que s'il les eût absolument ignorées. Suivez-le je ne dis pas dans le temple ou dans les synagogues, lieux destinés à annoncer la loi de Dieu, mais dans ces lieux et dans ces occasions où l'on n'est pas d'ordinaire occupé des affaires du ciel. Si, par exemple, il est invité à un festin de noces à Cana, ou au repas de Simon le Pharisien, il ne fatigue pas les conviés par une morale à contre-temps, mais les choses naissent d'elles-mêmes, et il tire des incidents les plus communs les instructions les plus solides. S'il entre dans la maison de Marthe et de Marie où elles l'ont appelé pour le traiter, ses discours insinuants rendent l'une comme immobile auprès de lui, et Marie aux pieds de son Maître oublie qu'elle doit lui donner à manger. Partout enfin ce sont des conversations saintes, des discours dignes de Jésus-Christ. Grand Dieu ! que les disciples sont différents du Maître !

Des conversations saintes, des discours saints dans les assemblées du monde, oserait-on seulement en faire la proposition ? C'est à la vanité et aux passions à y parler, et non à la piété et à la vertu. C'est là surtout que le démon tient école et qu'il enseigne hardiment ses maximes les plus pernicieuses. On y entend des chrétiens et des chrétiennes n'y préconiser que ce qu'ils ont autrefois solennellement abjuré

sur les fonts sacrés du baptême. On louera celle-ci non de la modestie qui conviendrait à son sexe, mais de sa bonne grâce prétendue et de la propreté de ses ajustements. On flattera celle-là non sur une bonne œuvre, mais sur le prix de la danse qu'elle aura remporté aux yeux de toutes ses rivales. On félicitera cette autre, non d'une pudeur qu'elle ignore, mais de l'éloquence meurtrière de ses regards empoisonnés. Ce ne sont plus les hymnes et les cantiques dont les premiers fidèles égayaient autrefois leurs conversations et que saint Paul leur permet seulement : *Loquentes vobismetipsis in psalmis, et hymnis, et canticis spiritualibus*. Ce sont des airs profanes et passionnés, dignes monuments de l'ancien paganisme, et cette même bouche destinée seulement à louer Dieu est employée à chanter les victoires du démon.

Et plutôt à Dieu que ce fût encore là le plus grand désordre ! Mais, pour passer tout le reste, combien de libertins qui n'y parlent jamais de la religion que pour la décrier ? Combien d'impies qui ne prononcent jamais le nom de Dieu que pour en abuser ? Parcourez, disait Dieu à ses prophètes, parcourez cette grande ville, entrez dans les maisons, pénétrez dans les assemblées : *Circuite vias Jerusalem, et aspice* ; vous y verrez la langue de ces impies comme un arc toujours tendu pour blesser les âmes innocentes : *Et extenderunt linguam suam quasi arcum*. C'est une flèche toujours prête à porter la mort : *Sagitta vulnens lingua eorum*. Moi-même je ne suis pas à couvert de leurs insultes, et s'ils s'avisent de prononcer mon nom, c'est pour le déshonorer par leurs parjures : *Quod si etiam, vivit Dominus, dixerint, et hoc falso jurabunt*. Ah ! mes frères, soutez-les là les exemples que Jésus-Christ nous a donnés ?

Mais n'est-il donc permis de parler que de choses saintes et édifiantes, et faut-il bannir de nos entretiens tout ce qui peut les égayer ? Hélas ! que sont devenus ces temps heureux où les chrétiens rebutés de tous les plaisirs qui nous amusent, n'en parlaient jamais que pour s'exciter à les mépriser ? Uniquement occupés des affaires de leur salut, ils ne s'assemblaient que pour conférer des moyens d'y réussir. Touchés jusqu'au fond du cœur du bienfait de l'Évangile que les apôtres leur avaient nouvellement apporté, ils ne cessaient de se raconter les miséricordes de Dieu, et leurs plus douces conversations se passaient en actions de grâces. Mais ces chrétiens ne sont plus : autres temps, autres maximes. Eh bien ! mes frères, il faut donc céder à votre faiblesse ? Vous ne pouvez, dites-vous, parler toujours des choses saintes : mais ne pouvez-vous tenir que des discours profanes et criminels ? Vous ne pouvez être toujours sur l'éloge de la vertu : mais ne pouvez-vous qu'approuver le désordre et applaudir aux vices ? On se lasse de louer et de bénir Dieu ; mais ne vous lasserez-vous point d'insulter à sa patience et d'outrager son auguste nom ? Qu'il soit permis tant qu'il vous plaira, de lier des conversations

agréables, il ne sera jamais permis de le faire aux dépens de votre prochain, en déchirant sa réputation par la médisance ou les railleries; aux dépens de ceux avec qui vous conversez en soufflant dans leurs cœurs le venin de vos discours dangereux; aux dépens de votre âme; aux dépens de Dieu même qui vous écoute et dont vos paroles profanes offensent la sainteté. Qu'il vous soit permis d'égayer tons vos entretiens, il ne le sera jamais de prononcer même le nom de ces crimes qui ne doivent être connus que chez les païens; il ne le sera jamais de mêler dans ces entretiens de honteuses plaisanteries, des équivoques, des paroles à double sens : *Aut turpitude, aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet*; en un mot, mes frères, qu'il ne soit pas absolument défendu de parler d'autres choses que des choses saintes, il est absolument ordonné de parler toujours saintement de quelque matière que vous parliez; parce qu'il est du devoir d'un chrétien de ressembler à Jésus-Christ; et, par conséquent, de parler comme Jésus-Christ.

Ce n'est pas tout encore; il faut, en troisième lieu, agir comme Jésus-Christ; non qu'on soit obligé de faire précisément toutes les actions qu'il a faites, mais il faut agir dans son esprit et par les mêmes vues. C'est un précepte qu'il donna à ses apôtres quelque temps avant sa mort. Je vous ai donné l'exemple, leur dit-il, afin que vous fassiez comme j'ai fait : *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Si j'ai été votre médiateur, je dois aussi être votre modèle. Rappelez, mes chers disciples, rappelez dans vos esprits toute l'histoire de ma vie, rassemblez toutes mes actions depuis le jour auquel je vous ai choisis jusqu'à ce moment rigoureux qui va nous séparer. Qu'avez-vous vu, qu'ai-je fait qui ne tendit directement et à glorifier mon Père, et à vous sauver? Fixé sur ces deux objets, j'ai toujours fermé les yeux à mes propres avantages. Par combien de moyens n'aurais-je point pu me procurer le repos et l'abondance? Il n'eût tenu qu'à moi de changer en or toutes les pierres que nous foulons aux pieds. Que m'eût-il coûté de détrôner tous les rois du monde et de me faire obéir par tous les hommes? Je n'avais qu'à les effrayer par l'éclat de ma grandeur et les effets de ma puissance. Maître absolu des vents et des tempêtes, souverain arbitre de toute la nature, avec quelle facilité ne me serais-je point vengé de mes ennemis? Mais il s'agissait d'édifier les hommes par mes exemples, et non de les intimider par des prodiges. L'humilité, la douceur, la charité ont été l'âme de toutes mes actions. Toujours grave, toujours modeste, toujours égal, sans faiblesse, sans ressentiment, sans passions, les divers événements de ma vie n'ont jamais altéré l'uniformité de ma conduite; mais si je vous ai donné de si beaux exemples, c'est afin que vous les imitiez : *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*.

Or, mes frères, si pour imiter les actions de Jésus-Christ, il faut agir en son esprit et par ses vues, rendons-nous justice, les imitons-nous? Je ne parle pas ici de ces actions manifestement criminelles, ni même de celles qui, quoiqu'autorisées par les gens du monde, ne sauraient être dirigées à la gloire de Dieu, tels que sont les jeux excessifs et mille autres divertissements profanes; mais je parle des actions les plus innocentes en elles-mêmes, et je vous demande si vous n'avez d'autres vues dans ces actions que celles qu'avait Jésus-Christ dans les siennes, l'intérêt, le caprice, la vanité, n'en sont-ils pas toujours le principe et la fin? L'artisan travaille pour se nourrir, le marchand négocie pour amasser des trésors, le magistrat rend la justice pour se maintenir en réputation, le courtisan sert son prince pour gagner ses bonnes grâces. Le devoir et la piété n'ont aucune part à toutes ces choses. Chacun suit l'impression de la passion qui le domine : c'est elle que l'on consulte, c'est à elle qu'on obéit. On s'agit, on se travaille, on s'embarrasse les uns les autres. Ils ont conçu avec douleur et n'ont enfanté que l'iniquité, disait un prophète : *Conceperunt laborem, et pepererunt iniquitatem*. Tous leurs travaux sont des travaux inutiles, et l'ouvrage de leurs mains un ouvrage d'iniquité : *Opera eorum, opera inutilia et opus iniquitatis in manibus eorum*.

C'est ainsi, mes frères, que nous aurions lieu de nous écrier aujourd'hui, comme autrefois le saint roi David : Sauvez-nous, Seigneur, car il n'y a plus de saints sur la terre : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus*. Il n'y en a plus, mes frères, parce qu'il n'y a plus d'imitateurs de Jésus-Christ; plus de chrétiens qui pensent, qui parlent et qui agissent comme lui. Aussi y en aura-t-il bien peu qui participent à sa gloire. Car enfin, ne vous y trompez pas, comme Dieu n'aime que Jésus-Christ et qu'il n'a point d'autre objet de sa complaisance, il ne couronnera que lui et ceux qui lui ressemblent. Que pouvons-nous donc faire de mieux que d'imiter l'adresse de Jacob quand il voulut surprendre la bénédiction de son père? L'Écriture dit qu'il se revêtit de la robe de son aîné et de toutes les autres marques extérieures qui pouvaient le rendre plus semblable à lui. Heureuse adresse! ruse salutaire! l'exemple en est trop beau pour ne le pas imiter. Nous aspirons tous à cette bénédiction promise à Jésus-Christ notre frère aîné; mais il faut user d'un saint stratagème pour la surprendre; Dieu un jour nous demandera : Êtes-vous donc mon fils, ce fils bien-aimé qui seul a droit sur ma bénédiction? Nous répondrions en vain comme Jacob : Oui, je le suis : *Ego sum*, notre Père ne nous en croira pas sur notre parole. Approchez-vous, dira-t-il, que je vous examine, que je vous compare. Voyons si vos mains, pleines de bonnes œuvres, ressemblent à celles de mon Fils; voyons si vous portez ses vêtements, et si votre vie répand la même odeur que la sienne : ce n'est qu'à ce prix que je

puis vous en croire, et vous accorder la bénédiction qui lui est destinée. Malheureux ceux qui ne pourront garantir par ces marques l'auguste titre qu'ils auront usurpé ! Mais mille fois heureux, ceux qui, par leur entière conformité avec Jésus-Christ, forceront Dieu même à avouer que leurs mains sont les mains de Jésus-Christ, par les bonnes œuvres qu'ils auront pratiquées, que leurs vêtements sont les vêtements de Jésus-Christ, par la bonne odeur d'une vie toute sainte ! *Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni*. Semblables en tout à Jésus-Christ, ils ne lui enlèveront pas sa bénédiction comme Jacob enleva celle d'Esau ; mais ils la partageront avec lui pour en jouir éternellement. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la confiance et la correspondance que l'on doit à la grâce.

Si scires donum Dei.

Si vous connaissiez le don de Dieu (Joan., IV, 10).

Il n'y a point de matière, mes frères, sur laquelle les hommes aient plus raisonné que sur la grâce ; et cependant il n'y a rien qu'ils négligent davantage. Chacun décide et prend parti sur la manière dont elle opère en nous, et personne ne s'applique à se prêter à ses opérations et à seconder ses mouvements secrets. On se débat, on s'échauffe, pour donner cours à ses conjectures sur ce don ineffable de la bonté de Dieu, et l'on demeure froid et dans l'indolence à l'égard des moyens de l'acquérir et de l'augmenter : *Si scires donum Dei*. O vous qui vous égarez en vains raisonnements et qui pensez assujettir la grâce à vos voies et à votre sens, si vous estimiez ce don autant qu'il le mérite, vous emploieriez à vous le procurer le temps que vous perdez à en discourir. Prévenus de son excellence sur tous les autres dons, il serait le centre de tous vos desirs, l'objet de toutes vos prières, la fin de toutes vos œuvres. Vous négligeriez cette eau corrompible des vanités du monde qui ne désaltère point ; et vous demanderiez à Jésus-Christ de cette eau vive dont il est lui-même la source ; de cette eau qui éteint pour jamais la soif des biens périssables qui donne à l'âme une fécondité salutaire ; de cette eau enfin qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Ainsi le disait Jésus-Christ à la Samaritaine ; heureuse que son élection l'ayant rendu l'objet des sollicitudes de son Sauveur, il la fût venu chercher au milieu de ses dérangements pour lui enseigner la source de cette eau délicieuse, pour en allumer la soif dans son cœur, et l'y repandre ensuite avec abondance ! Heureuse, dis-je, qu'ayant été choisie pour être un exemple éclatant de sa prévenante miséricorde, elle le devint, et de la confiance qu'il faut avoir en la grâce, et de la prompte correspondance que nous lui devons. Car quoique la Samaritaine témoignât d'abord se défier de la puissance de

Jésus-Christ quand elle lui dit : Comment pourriez-vous me donner de l'eau vive, puisque vous n'avez point de quoi en puiser et que le puits est profond ? *Neque in quo haurias habes, et puteus altus est* ; quoiqu'elle résistât à la grâce qui la sollicitait, et qu'elle voulût renvoyer son entière conversion à la venue du Messie : *Scio quia Messias venit ; cum ergo venerit, ille annuntiabit nobis omnia* ; c'est par cette défiance même et par ses retardements qu'elle apprend aujourd'hui aux pécheurs à se garantir de l'un et de l'autre excès, également injurieux à la grâce et nuisibles au salut.

Aussi, mes frères, si nous remontons à la source de la perte de tant de pécheurs, nous la trouverons, ou dans ce défaut de confiance, ou dans ce défaut de correspondance. Comment cela ? C'est que le premier éloigne la grâce et que le second la rend inutile. Le défaut de confiance éloigne la grâce, puisque rien n'est plus capable de refroidir la miséricorde à notre égard, et d'arrêter le cours de ses fécondes influences, que de n'espérer pas en elle. Le défaut de correspondance rend la grâce inutile, puisque ne nous étant donnée que pour mettre en action notre volonté, si celle-ci ne coopère avec elle, son secours n'a point son principal effet. De là, mes frères, il s'en suit évidemment que notre plus pressant devoir est d'exciter notre confiance en la grâce de Jésus-Christ, et d'y correspondre ensuite avec fidélité. Nous trouverons abondamment dans notre évangile des motifs et pour l'un et pour l'autre. La confiance en la grâce, fera la matière de mon premier point ; la correspondance à la grâce, sera le sujet du second. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT

Pour trouver, mes frères, dans le miracle de la conversion de la Samaritaine les motifs de confiance qui nous y sont offerts, il faut supposer d'abord la vérité de ce principe établi par saint Paul, que tout ce qui a été écrit, l'a été pour notre instruction, et afin que nous concevions une espérance ferme par la patience, et par la consolation que les Ecritures nous donnent : *Quæcunque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus*. Car enfin si ce n'est que pour animer notre espérance que l'Evangile nous propose aujourd'hui l'exemple consolant de la conversion de la Samaritaine, c'était donc aussi pour la même fin que Jésus-Christ la convertissait : et ce qu'il faisait pour elle n'était qu'un témoignage de ce qu'il était près de faire en notre faveur.

Cette vérité supposée, quel fond de confiance dans ce seul exemple que notre évangile nous met aujourd'hui devant les yeux ? Si nous produisons des miracles plus éclatants de la puissance de Jésus-Christ, il ne nous produit point de témoignage plus authentique de sa bonté. C'était une Samaritaine, et indigne par son état des grâces du Sauveur

des Juifs. Elle n'était d'aucune distinction parmi ses citoyens, et ses impuretés l'avilissaient encore au-dessous de toutes les conditions. Elle ne fait d'ailleurs aucune démarche pour mériter les sollicitudes de Jésus-Christ. Elle ne s'empresse point de le voir et de le connaître, comme Zachée le Publicain; elle ne le prévient point par des instances répétées, comme la Cananée; elle ne vient point pleurer à ses pieds au milieu d'un festin, comme la pécheresse. C'est Jésus-Christ, qui de la Judée, va la chercher en Samarie, qui sue et se fatigue pour arriver au puits de Jacob à l'heure favorable. Le salut de cette criminelle lui fait oublier les plus nécessaires soulagements; et il ne connaît d'autre nourriture, que l'accomplissement de la volonté de son Père, dans la conversion de cette âme, qu'il lui a confiée.

Or je dis, mes frères, qu'un exemple si marqué de la miséricorde de Jésus-Christ, doit animer notre espérance, et nous tenir lieu de préservatif contre toutes les défiances où nous pourrions tomber à l'égard de la grâce. Je sais bien que ce que fait Jésus-Christ en faveur d'une âme choisie n'est pas une obligation qu'il s'impose de le faire en faveur de tous. Je sais bien que nous n'avons aucun titre qui nous donne droit à la moindre de ses grâces. Je sais, comme le dit saint Paul, que si la grâce nous était due, elle cesserait dès lors d'être grâce. Aussi n'est-ce pas sur nos mérites que je veux ici fonder notre confiance, mais sur la miséricorde gratuite de notre Dieu; fondement bien plus réel que celui de nos prétendus mérites; c'est sur les témoignages qu'il donne aujourd'hui de cette miséricorde à la Samaritaine ou plutôt sur les témoignages qu'il nous en a donnés à nous-mêmes, et qu'il nous représente comme dans un tableau, dans l'exemple de cette femme.

Ce qui d'abord nous y touche le plus, ce sont les avances que fait Jésus-Christ pour sa conversion, c'est le long voyage qu'il entreprend pour la chercher, c'est l'épuisement et la lassitude où le réduit cette pénible course. Mais qu'est-ce, après tout, que toutes ces avances, en comparaison de celles qu'il a faites dès le commencement pour notre salut? Vous admirez que Jésus-Christ vienne de la Judée en Samarie pour ramener une femme égarée; mais quand il sortit du sein de son Père, et qu'il descendit sur la terre, pour chercher et pour sauver l'homme qui s'était perdu; quand il traversa cet espace infini, qui séparait sa divinité de notre humanité, et qu'il réunit l'une et l'autre dans sa personne, était-il, moins miséricordieux, que lorsqu'il alla de Jérusalem à Sichar? Notre évangile nous dit que Jésus-Christ, fatigué du chemin, s'assit sur le bord du puits, en y attendant la Samaritaine: *Fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem*. Et c'est sans doute un spectacle bien touchant aux yeux de la foi, qu'un Dieu qui se fatigue pour le salut d'une vile créature. Mais les peines et les travaux qu'il essuya dans tout le cours de sa vie voyageuse, pour le

salut de chacun de nous en particulier; mais les tribulations qu'il y eut à souffrir de la part de ses ennemis; mais cette longue suite d'humiliations, de persécutions, d'outrages, qui se terminèrent enfin à une mort aussi cruelle qu'ignominieuse, et tout cela pour expier nos crimes, pour nous réconcilier avec son Père, et nous rétablir dans tous nos droits à l'héritage éternel; n'est-ce pas un spectacle plus touchant encore, et un effet bien plus incompréhensible de sa miséricorde?

Or, encore un coup, c'est de ces témoignages qu'il nous en a donnés que notre confiance doit tirer toute sa force. Car comme la Samaritaine ne pouvait plus douter légitimement, après les avances que son Sauveur avait faites pour elle, qu'il ne la conduisit au terme de son élection, quelle injure ne feriez-vous point vous-mêmes à la bonté de Jésus-Christ, si nonobstant tout ce qu'il lui en a coûté pour vous tirer de la masse de la damnation et vous rétablir dans le droit des enfants de Dieu, vous le soupçonniez de vouloir laisser votre rédemption imparfaite, et perdre en vous abandonnant le fruit de tant de travaux? Vous auriez donc lieu de lui dire alors ce qu'Absalon fit dire à David, par Joab son intercesseur, quand il eut obtenu le pardon de son parricide: Qu'était-il besoin de me rappeler de mon exil, et de m'accorder mon retour à Jérusalem, si vous deviez borner là toutes vos bontés, et ne me permettre pas de paraître devant vous? *Quare veni de Gessur? melius mihi erat ibi esse. Obsecro ergo ut videam faciem regis*. Mais non, mes frères, et je puis vous dire avec autant de confiance que saint Paul le disait aux Philippiens, que celui qui a commencé en vous l'ouvrage de votre salut ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ; et il est juste, ajoute l'Apôtre, que j'aie ce sentiment de vous tous: *Sicut est mihi justum hoc sentire de omnibus vobis*. Remarquez, mes frères, la force de cette expression, et elle est juste; c'est-à-dire, qu'un sentiment contraire eût dérogé, non-seulement à la charité qui espère tout, mais même à la droite raison, qui veut qu'au défaut d'une certitude entière, nous penchions toujours du côté des plus fortes apparences. Or comment les apparences de l'heureux achèvement de votre salut sont-elles plus fortes? Le même apôtre saint Paul nous en donne l'éclaircissement dans son Epître aux Romains: c'est que dès lors que Dieu a pu porter sa miséricorde jusqu'à livrer pour nous son propre Fils à la mort, et cela dans un temps que nous étions pécheurs et indignes de toute miséricorde, il n'est pas vraisemblable qu'étant maintenant justifiés par son sang, il ne nous délivre de la colère éternelle. Car enfin, continue-t-il encore, si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été contre toute espérance réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant maintenant réconciliés, nous accordera-t-il le salut par la vie de ce même Fils: *Si enim, cum inimici essemus, reconciliati*

sumus Deo per mortem Filii ejus, multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius.

Vous m'alléguez sans doute, contre tout ce raisonnement, l'événement contraire à l'égard du plus grand nombre, qui, quoique favorisés du bienfait de la rédemption, n'arrivent pas cependant au salut, et en qui toutes les grâces dont Dieu les prévient, sont la source d'une horrible condamnation. Il est vrai, mes frères, mais est-ce faute de bonne volonté de la part de Dieu, ou faute de bonne volonté de leur part? Ils n'ont pas, dites-vous, cette grâce puissante et spéciale qui fait mettre la main à l'œuvre, et qui opère toujours efficacement. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas? Parce qu'ils négligent tous les moyens de l'obtenir, et qu'ils ne s'efforcent point de la mériter par la prière et les bonnes œuvres. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas? C'est parce qu'ils abusent des grâces plus communes, et qu'ils en empêchent, par leur résistance, le dernier et le plein effet. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas? C'est parce qu'ils refusent d'en reconnaître la nécessité pour toute bonne action, c'est qu'ils veulent devoir principalement à leurs propres forces ce qui principalement est dû à l'efficacité de cette grâce; c'est que Dieu par un jugement trop juste les laisse privés d'un secours dont ils pensent n'avoir pas besoin. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas? C'est peut-être encore parce qu'ils n'ont point de confiance en la bonté de Dieu, qu'ils renoncent à l'espérance d'obtenir de lui ce rare don, qu'ils ne reconnaissent point en lui assez de miséricorde pour l'accorder à leurs gémissements; et ce n'est pas là le plus léger obstacle qu'ils y puissent mettre, ni la cause la moins générale de la privation de ce grand bienfait. Ainsi, mes frères, ce que vous alléguiez de la destinée de tant de chrétiens, à l'égard de toutes les avances que Jésus-Christ a faites pour leur salut, demeure sans conséquence, ne donne aucune atteinte à la confiance que vous devez avoir en sa miséricorde, puisqu'enfin tous ceux qui périssent, ne périssent que parce qu'ils ne veulent pas user des secours qui leur sont offerts, et que par une obstination toute volontaire, ils ferment toutes les avenues aux grâces puissantes qui les sauveraient.

Ce n'est pas que nous ne trouvions dans la manière dont Dieu distribue ces sortes de grâces, de légitimes sujets de craindre. Aussi la confiance que je veux vous inspirer n'est pas telle, qu'elle ne doive être accompagnée de cette crainte salutaire. A ce même peuple à qui saint Paul promettait que celui qui avait commencé en eux l'ouvrage de leur salut le conduirait jusqu'à sa consommation, il ne laissait pas de recommander d'y travailler de leur côté avec crainte et avec tremblement; parce que, leur disait-il, c'est Dieu qui donne le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. Mais bien loin que cette crainte affaiblisse la confiance, elle en est au contraire le plus solide soutien, puisqu'en maintenant l'âme dans la vigilance et dans le travail, et l'excitant sans cesse à se purifier,

elle empêche les découragements qui troubleraient son espérance.

En effet, mes frères, pensez-vous que les saints manquaient de confiance, lors même qu'ils paraissaient plus pénétrés de la crainte des jugements de Dieu? Nous nous étonnons de voir un saint Paul, prévenu des grâces les plus signalées, consumé dans les travaux d'une vie éminemment apostolique, douter encore s'il est justifié aux yeux de son juge. Nous nous étonnons de le voir craindre, qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit lui-même un réproché. Sans doute ces sentiments ne pouvaient naître en lui que de la vive persuasion de la sévérité des jugements de Dieu, de l'instabilité de l'homme dans les voies de la justice, de la gratuité de la grâce et de la prédestination. Mais ces sentiments, quelque vifs, quelque constants qu'ils fussent, portaient-ils quelque refroidissement dans sa confiance? Ah! elle prévalait sur toutes ses craintes, et la miséricorde déployée sur lui dans sa conversion, lui tenait lieu de gage des couronnes éternelles qu'il en attendait. Je sais, disait-il, à qui je me suis confié, et je suis sûr, qu'il peut par sa miséricorde conserver le dépôt de mon salut jusqu'au jour auquel il sera consommé : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.*

Mais, dites-vous, c'étaient là des saints, dont l'espérance croissait à l'ombre de leurs vertus, et que fortifiait le favorable témoignage de leur conscience. Mais quelle espérance peuvent avoir des criminels qui ne voient au-dessus d'eux qu'un juge justement irrité, et en eux-mêmes qu'un profond abîme de péchés, où la force de leurs habitudes les tient ensevelis? Car voilà les deux plus plausibles motifs de la défiance de plusieurs pécheurs : d'une part la colère d'un Dieu, qu'ils supposent irréconciliable, et de l'autre, les difficultés extrêmes de sortir du gouffre de leurs dérèglements. Et c'est ce que la Samaritaine semblait opposer aux premières démarches que fit Jésus-Christ pour sa conversion. Comment, lui dit-elle d'abord, pouvez-vous vous adresser à moi, qui suis Samaritaine, et qui en cette qualité vous dois être si odieuse? *Quomodo, tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum Samaritana?* Premier motif de la défiance du pécheur; il regarde Dieu comme un ennemi, dont il n'a plus de grâces à attendre. Comment, lui dit-elle ensuite, pourriez-vous me donner de l'eau vive, le puits étant si profond? *Domine, puteus altus est; unde ergo habes aquam vivam?* Second motif de défiance. La profondeur de l'abîme où le pécheur est tombé, et la fausse supposition qu'il n'y a point de grâces assez fortes pour l'en retirer. Mais à Dieu ne plaise que nous l'abandonnions à des préjugés si injurieux à la miséricorde, et si funestes à lui-même.

Et pour les détruire l'un après l'autre en peu de mots, je vous suppose d'abord dans les termes de ces pécheurs, sur qui la colère de Dieu doit être plus allumée. Votre con-

science vous reproche des crimes, après lesquels il semble n'être plus permis d'espérer de miséricorde, et, semblable à ce frère parricide, vous vous dites à vous-même que votre iniquité est trop grande pour laisser quelque lieu à votre réconciliation. Ah! mon frère, si ce témoignage que vous portez contre vous naissait du vil sentiment de votre indignité et d'une sainte terreur à la vue des jugements de Dieu, je l'en bénirais, comme d'un indice assuré d'un prochain et sincère retour à lui. Mais quel outrage ne lui faites-vous point, quand, désespérant de sa miséricorde, vous prenez le parti funeste de persévérer dans sa haine! Votre iniquité, dites-vous, est trop grande pour mériter aucune réconciliation; elle est grande, il est vrai, et mille fois plus grande que votre imagination ne pourrait se la représenter. Mais toute grande qu'elle est, l'est-elle plus que la miséricorde de votre Dieu? Ah! vous accusez d'impiété quiconque donnerait des bornes à sa puissance, à sa sagesse ou à quelqu'autre de ses perfections adorables; mais pensez-vous que sa miséricorde lui soit moins chère qu'aucune d'entre elles? N'est-ce pas au contraire celle de toutes ses perfections dont il a le plus affecté de signaler l'étendue? Vous avez trop excité sa colère pour espérer de lui aucune grâce; mais quand est-ce que le monde avait le plus mérité sa haine, que quand il l'aima jusqu'à lui sacrifier son propre Fils? Vous êtes trop indigne de sa miséricorde pour oser encore espérer en elle; c'est au contraire votre indignité qui va réveiller sa miséricorde; moins de misères en vous lui fournirait moins de matière et serait moins propre à la faire éclater. Car, qu'est-ce, dit saint Paul, qui relève si fort la charité de Dieu à notre égard? Est-ce de ce qu'il est mort pour nous lorsque nous étions justes? Non; c'est au contraire de ce qu'il est mort lorsque nous étions pécheurs : *Commendat caritatem suam Deus in nobis, quoniam cum peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est.*

Voulez-vous savoir, mes frères, en quel cas votre indignité vous laisserait sans ressource? Ce serait si vous étiez assez endurcis pour ne la sentir pas, ou assez méchants pour vous y complaire. Ce serait si vous étiez de ces âmes abandonnées qui, s'étant affranchies de toute crainte et de tout remords, goûtent au milieu du crime une mortelle paix. Mais dès que vous avez assez de sentiment pour déplorer votre état, assez de crainte des jugements de Dieu pour désirer sincèrement de n'en éprouver pas la rigueur, non-seulement je ne désespère plus de votre réconciliation, mais je la tiens comme assurée, et je vous répète encore, sur la foi du grand Apôtre, que celui qui a formé en vous ces heureuses dispositions les anéantira au terme d'une entière abolition de vos crimes. Et en effet, ces dispositions mêmes, quoique peut-être imparfaites, ne les devez-vous pas à sa grâce prévenante? Et dès lors ne sont-elles pas un gage d'une plus abondante miséricorde? Les premières démar-

ches que fit Jésus-Christ pour la Samaritaine, qu'avaient-elles de plus marqué que celles qu'il fait pour vous, quand il jette dans votre cœur ces semences de pénitence? Vous désespérez de fléchir sa colère : mais si sa colère devait être inflexible, vous prévendrait-il par ces premiers mouvements de grâce? Vous représenterait-il si vivement votre indignité? Vous pénétrerait-il de la crainte de sa justice? Vous offrirait-il comme à la Samaritaine les moyens de vous le rendre propice, en vous demandant, en la personne des pauvres, quelques soulagements à ses besoins? *Mulier, da mihi bibere.* Ah! je sais bien que quand on a irrité Dieu par de grands crimes, on ne l'apaise pas gratuitement, et qu'il lui faut une convenable satisfaction : mais quelle preuve plus convaincante de son empressément à vous procurer votre pardon, que l'offre qu'il vous fait lui-même des moyens les plus propres à l'obtenir? Daniel l'avait dit autrefois à l'impie Nabuchodonosor, et si ce prince eût mis à profit ce conseil salutaire, Dieu n'aurait pas exercé sur lui un si terrible châtement. Rachetez vos péchés par l'aumône, et vos iniquités par vos libéralités sur les pauvres : *Peccata tua elemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* Jésus-Christ vous le répète aujourd'hui, mais d'une manière bien plus intéressante, puisque, outre l'expiation de vos crimes, il vous propose encore la gloire de l'assister lui-même en assistant le pauvre : *Mulier, da mihi bibere.* Etonnez-vous après, si vous le voulez, comme la Samaritaine, qu'un Dieu, que le Saint des saints et la sainteté par essence, veuille bien recevoir de vous ce gage de votre retour à lui ; dites-lui comme elle, avec les sentiments de la plus profonde humilité, quand il vous demande quelque secours par la bouche d'un malheureux : Ah! Seigneur, comment pouvez-vous vous adresser à moi, la plus criminelle et la plus indigne de vos créatures? *Quomodo tu, Judeus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum Samaritana?* Mais que votre étonnement n'aille pas jusqu'à vous défier de sa miséricorde, ou à vous croire dans l'impuissance d'acquitter vos péchés; puisque enfin quand le pouvoir de les racheter par l'aumône vous manquerait, il n'y a point d'œuvre de miséricorde ou de pénitence qui n'y puisse suppléer, et qui ne soit également efficace pour vous réconcilier avec Dieu.

Le second motif de défiance dans le pécheur, c'est la difficulté de sortir de l'abîme de ses dérèglements, et la fausse supposition qu'il n'y a point de grâces assez fortes pour l'en tirer. Ainsi la Samaritaine disait-elle à Jésus-Christ, quand il lui promettait de l'eau vive : Hé! comment pourriez-vous m'en donner, le puits étant si profond? *Puteus altus est, unde ergo habes aquam vivam?* C'est donc d'abord, mon frère, la profondeur du puits que vous m'alléguez ; et bien loin que j'entreprenne de vous la dissimuler, je vous invite au contraire à mettre tous vos soins à la bien sonder. Ce n'est pas peut-

être un vice seul qui a pénétré dans votre âme, c'est une complication de vices que l'habitude y a fortifiés et qui s'y entretiennent mutuellement. Pour en déraciner un, il faudrait les déraciner tous, et l'idée seule d'un si grand travail vous décourage de l'entreprendre. Si quelquefois de violents remords vous y ont sollicité, ils n'ont servi qu'à mettre en évidence l'inefficacité de vos tentatives contre des passions qui ont pris le dessus. Affaibli par leurs victoires répétées, vous vous dites à vous-même qu'il est inutile de les attaquer. Vous n'êtes pas encore à moitié debout que vous voilà de nouveau renversé, et parce que chacune de vos chutes vous brise de plus en plus, vous ne retombez ensuite que plus lourdement; d'un précipice vous roulez dans un plus profond; c'est un abîme impraticable que celui où vous voilà plongé, et c'est de cet enfoncement affreux que vous nous criez, comme la Samaritaine, que le puits est infiniment profond : *Puteus altus est*.

Or, avant que de vous assurer de l'efficacité des secours que vous offre la grâce pour vous tirer de cet horrible gouffre, je dois vous demander d'abord si vous voulez sincèrement en sortir. Car à Dieu ne plaise qu'au lieu d'animer ici votre confiance, je n'excite que votre présomption! Vous promettez qu'avec une volonté faible de revenir de vos dérèglements, sans employer des efforts proportionnés à la force de vos habitudes, la grâce seule en brisera la chaîne, ce serait vous séduire par de vaines espérances. Mais si déjà cette grâce a formé en vous le désir effectif de rompre ces liens funestes, si elle vous a inspiré le généreux dessein de mettre tout en œuvre pour vous en dégager, ah! dès lors je ne crains plus de vous assurer qu'elle surmontera toutes les difficultés de cette entreprise, qu'elle les aplanira même, et vous conduira par la voie des consolations à un entier succès. Vous pouvez bien dire, il est vrai, que le puits est profond : *Puteus altus est*; et comment ne le serait-il pas, depuis le temps que vos iniquités ne cessent de le creuser? Mais qui êtes-vous, pour dire à Jésus-Christ : D'où pourriez-vous me donner de l'eau vive, n'ayant pas de quoi en puiser? *Domine, neque in quo haurias habes, unde ergo habes aquam vivam?* Ah! que vous l'entendez mal, si de l'inutilité de tous vos efforts pour vous tirer de l'abîme de vos dérèglements, vous concluez que la grâce y serait inutile! Vous demandez, pécheur incrédule, d'où Jésus-Christ puisera ces secours puissants qui vous aideront efficacement à rompre les chaînes de vos habitudes : *Unde?* De la source intarissable de ses mérites, qui ne demandent qu'à se répandre, et dont toutes ses grâces ne sont qu'un écoulement. *Unde?* De l'infinité de cette puissance à qui tout est également facile, et qui, des pierres qu'on foule aux pieds, se plaît à susciter des enfants à Abraham. *Unde?* Du fonds inépuisable de sa miséricorde, qui fait choix des plus indignes pour leur prodiguer ses faveurs, et qui s'excite à proportion de la profondeur des

misères. *Unde?* De cette même source d'où il puisa les grâces qui convertirent autrefois les Samaritains, les Paul, les Augustin, qui n'étaient pas moins désespérés que vous; ou, si vous voulez, de cette même source d'où il puise aujourd'hui cette longanimité, cette patience infinie qui vous attend et vous invite depuis si longtemps à la pénitence. Et ne pensez pas que je vous donne ici de simples conjectures. J'ai pour garant la parole toujours infaillible de Jésus-Christ même. Tout dépend que, véritablement altéré d'une eau si efficace, vous lui en demandiez avec ardeur et avec persévérance. Ne s'en explique-t-il pas bien précisément à la Samaritaine, quand il lui dit : O femme ! si vous connaissiez le don de Dieu, et celui qui vous demande à boire, vous lui auriez peut-être demandé vous-même de cette eau vive, et il vous en aurait sûrement donné? *Forsitan petisses ab eo, et dedisset.*

Ah! qui est-ce qui, sur une promesse si positive, ne sentira pas son espérance se ranimer? Et prenez garde, mes frères, que ce n'est pas un léger défaut que de la laisser s'évanouir; c'est un crime véritable, et d'autant plus capital, que la vertu d'espérance est plus fondamentale. Peut-être n'y avez-vous jamais fait assez d'attention. On ne doutera pas, il est vrai, qu'il n'y ait une miséricorde; mais combien peu espèrent en elle! Je crois, dit-on, qu'il ne dépend que de Dieu de m'accorder la grâce de la conversion, celle de mon salut; mais on ne lui dit guère : J'espère, ô mon Dieu! que vous m'accorderez toutes ces mêmes grâces. On dit bien : Dieu peut me faire surmonter par sa grâce tous les obstacles qui s'opposent à mon salut; mais l'on ne dit point comme saint Paul : J'ai cette confiance : *Confidens hoc ipsum*, que celui qui a commencé en moi l'ouvrage de mon salut le conduira jusqu'à sa consommation. C'est-à-dire, que l'on prend pour un acte d'espérance ce qui n'est encore qu'un acte de foi, et que l'on se flatte d'être animé de l'une et de l'autre vertu, lorsqu'on ne possède encore que très-imparfaitement la première. Cependant, si, comme le dit saint Paul, c'est par l'espérance que nous sommes sauvés : *Spe salvi facti sumus*, puisqu'en effet c'est par l'espérance que nous sommes plus vivement excités à ne nous écarter jamais de la voie du salut, combien doit-on craindre de ne posséder pas cette vertu si nécessaire et si étroitement commandée? Je passe ici mille réflexions qui en établiraient bien solidement la nécessité : mais n'est-ce pas encore un motif bien puissant d'espérer que le commandement même que Dieu nous en fait? Car enfin nous commanderait-il d'attendre des biens qu'il n'aurait pas la volonté de nous accorder? Et quand il ne les accorderait pas, n'est-ce pas à ce défaut d'espérance qu'on le doit imputer? Cependant en vain espérons-nous en la grâce de Jésus-Christ, si nous n'y correspondions pas; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si rien, mes frères, n'est plus capable d'éloigner la grâce que le défaut de confiance en elle, rien aussi n'est plus propre à la rendre inutile que l'infidélité à y correspondre. La raison en est que la grâce étant offerte à notre volonté pour l'aider dans ses opérations, et non pour la contraindre, quelque efficace que vous la supposiez, elle n'agit point sans la participation de la volonté, et lors même qu'elle triomphe de sa résistance, c'est en formant en elle le consentement sans lequel elle n'en triompherait pas, et en le formant même de telle sorte, qu'elle laisse toujours dans la volonté le pouvoir de le refuser.

C'est donc, mes frères, bien mal entendre l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, que de supposer qu'elle mettra votre volonté en action, sans que votre volonté même se prête à son impression; qu'elle l'assujettira, non-seulement sans qu'elle coopère à son assujettissement, mais sans même qu'elle se relâche de sa résistance. Qu'importe, dit-on quelquefois, que je fasse de si grands efforts pour me convertir? Je n'ai besoin que de la grâce pour y réussir, et si Dieu a résolu de me l'accorder, elle saura bien vaincre tous les obstacles que j'oppose aujourd'hui à ma conversion. Raisonnement captieux, qui nous montre combien fausse est l'idée que vous vous formez de ce don inestimable! puisque enfin, s'il est vrai de dire que vous vous convertirez dès que la grâce voudra vous convertir, il n'est pas moins vrai d'ajouter qu'elle ne le voudra jamais que vous ne le veuillez véritablement vous-mêmes, et que si dès à présent vous ne vous convertissez pas, c'est bien plutôt à la résistance de votre volonté qu'au défaut de la grâce qu'il le faut imputer.

Mais sans nous arrêter à établir en général la nécessité de cette correspondance à la grâce, dont vous devez être assez convaincus, voyons en particulier en quoi elle consiste. L'exemple de la Samaritaine nous tiendra lieu de règle. Premièrement, elle reconnaît ses désordres qu'elle avait d'abord voulu déguiser, et elle confesse à Jésus-Christ qu'il a découvert le secret de ses dérèglements. Seigneur, lui dit-elle à cette occasion, je vois bien que vous êtes un prophète : *Domine, video quia propheta es tu*. Secondement, elle cherche à s'éclaircir de ses doutes sur le point capital qui discernait les Juifs des Samaritains, sur le lieu du sacrifice figuratif; et c'est là-dessus qu'elle interroge Jésus-Christ : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet*. Enfin elle renonce à tous ses attachements, elle laisse là tous les soucis terrestres, et tout occupée de Jésus-Christ, elle va dans Samarie l'annoncer à ses citoyens : *Reliquit ergo hydrium suum mulier, et abiit in civitatem*.

Or voilà le modèle d'une fidèle correspondance à la grâce de la conversion. Voilà les degrés par où chacun doit arriver à l'achè-

vement de cet important ouvrage. Le premier est un retour sérieux sur les dérèglements de sa vie passée, une confusion salutaire de ses désordres, jointe à une accusation sincère dans le tribunal de la pénitence. Le second est un désir effectif de s'instruire de ses obligations, pour marcher sûrement dans la voie de l'Evangile, à travers les opinions contraires et les frivoles contestations. Le troisième enfin est un renoncement actuel à tous les amusements du siècle, une ardente ponctualité à se déclarer pour Jésus-Christ, et à l'annoncer par ses œuvres et par le témoignage d'une vie véritablement chrétienne. Quelques réflexions sur tous ces articles.

Je dis d'abord que le premier effet de la correspondance à la grâce est un retour sérieux sur ses dérèglements passés, une sainte confusion de ses désordres, un aveu sincère de ses iniquités. Hé! depuis quel temps ce premier pas ne serait-il point fait, si vous n'aviez fermé les yeux à tous les rayons que la grâce a fait briller dans votre cœur, pour en éclairer les vices et vous en convaincre? Car enfin, sans parler de ces lumières que la foi distribue à chacun de nous, de cette foi écrite dans le fond de votre âme, et que vous sentez bien accuser sans cesse vos prévarications; sans parler de ces reproches intérieurs, de ces remords secrets d'une conscience criminelle, par lesquels la grâce a si souvent essayé de vous réveiller de votre léthargie et de vous rappeler à vous-mêmes, combien de ministres ne vous a-t-elle point envoyés, qui tantôt, comme le prophète Nathan, quand il fut question de dessiller les yeux de David sur son double crime, vous ont fait entrevoir toute la noirceur des vôtres à travers le voile de leurs paraboles; et tantôt, comme Samuel, quand il reprochait ouvertement à Saül sa désobéissance, vous ont clairement représenté vos désordres, et les ont portés jusque sous vos yeux? Mais, semblables à la Samaritaine avant que la grâce eût touché son cœur, au lieu d'écouter avec docilité des reproches si salutaires, et de confesser ingénument votre iniquité, vous ne cherchez qu'à la déguiser à vous-mêmes, et qu'à échapper à la lumière qui vous en accuse : vous imitez, dis-je, cette criminelle, qui, lorsque Jésus-Christ lui dit, pour la rappeler à ses dérèglements, d'aller chercher son mari, crut lui donner le change en lui répliquant qu'elle n'en avait point. Ainsi vous-mêmes ne songez-vous en nous écoutant qu'à éluder toutes nos remontrances; vous êtes plus attentifs à en épilucher le tour ou les expressions, qu'à en pénétrer le sens. Vous vous amusez à relever quelques traits qui n'attaquent point directement vos passions chéries, que nous n'employons souvent que par condescendance à votre goût, pour nous insinuer dans votre confiance et vous disposer à écouter favorablement des vérités plus humilantes; mais ces vérités principales, vous les laissez tomber sans les recueillir, ou si vous en faites quelque ap-

plication, c'est souvent à quelque autre qu'elles regardent de moins près que vous.

Ne nous dites donc plus que si vous ne vous convertissez pas, c'est que les moyens de conversion vous manquent. Car enfin qu'est-ce que Jésus-Christ fit de plus pour la Samaritaine, quand il lui remit devant les yeux ses dérèglements, que ce que nous faisons nous-mêmes, quand nous vous représentons si vivement les vôtres? Vous avez raison, lui dit Jésus-Christ, de répondre que vous n'avez point de mari; car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. Ce reproche était trop circonstancié pour refuser de s'y reconnaître; mais depuis le temps que nous vous dépeignons vos vices, y a-t-il un seul trait qui vous convienne en particulier, que nous ayons omis? Quelque passion nous est-elle échappée qui soit véritablement la vôtre? Votre cœur cache-t-il encore quelque affection honteuse, quelque sordide inclination que nous n'ayons produite au jour? A quoi tient-il donc que vous ne vous reconnaissiez dans ces miroirs fidèles? A quoi tient-il que, confessant humblement vos misères, vous ne vous écriiez comme la Samaritaine : Ah! Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète : *Domine, video quia propheta es tu*. C'est en vain que je prétends me déguiser à mes propres yeux, étouffer dans mon cœur le sentiment de mes iniquités, mettre sur mes désordres un voile d'hypocrisie; votre lumière a pénétré jusque dans les replis les plus ténébreux de ma conscience, elle a découvert toutes les horreurs qu'elle tenait secrètes, elle l'a convaincue de sa corruption, et j'espère que l'humble confession que je vous en fais engagera votre miséricorde à y appliquer le souverain remède.

Et en effet, mes frères, si cet aveu sincère de ses iniquités est le premier pas que doive faire une âme pour répondre à la grâce qui les lui reproche, il est aussi un des plus efficaces pour obtenir une prompte réconciliation. Dès la première fois que le prophète Nathan vint représenter à David son péché, ce prince le confessa avec douleur, et cette confession prompte et sincère lui mérita sur l'heure la consolation d'entendre de la bouche du prophète même : Le Seigneur a transféré votre péché, et vous ne mourrez point. Bien davantage, Dieu n'attend pas toujours, pour pardonner les iniquités, que le pécheur les confesse de bouche, il lui suffit de voir dans son cœur la conclusion et le repentir joint à la résolution sincère de les confesser; croyons-en au témoignage du même David : J'ai dit dans mon cœur, c'est ce prophète qui parle, j'ai dit dans mon cœur, je déclarerai au Seigneur, et je confesserai contre moi-même mon injustice, et vous m'avez aussitôt remis l'impunité de mon péché. O prodige de bonté! s'écrie là-dessus saint Augustin; ô disposition trop bien récompensée! David a dit, mais qu'a-t-il dit? Il n'a pas encore exprimé l'aveu de son péché, et Dieu le lui a déjà remis. Il promet seulement de confesser

son injustice, et cela suffit à Dieu pour le lui pardonner. Sa confession n'est pas encore sur ses lèvres, et l'oreille de Dieu entend et exauce déjà la voix de son cœur : *Vox in ore nondum erat, sed auris Dei jam in corde erat*.

Mais après ce premier pas de correspondance à la grâce, il faut ensuite s'instruire de tous ses devoirs, pour ne point errer au gré des opinions différentes sur les articles essentiels de la morale de Jésus-Christ; c'est ce que nous insinue l'exemple de la Samaritaine, qui propose à Jésus-Christ la question agitée entre les Juifs et les Samaritains, sur le lieu où l'on devait offrir les sacrifices. Peut-être, il est vrai, était-ce moins en elle un désir sincère de s'éclaircir d'une vérité alors fondamentale, qu'un prétexte pour demeurer dans son ignorance. C'est comme si elle eût dit à Jésus-Christ : on ne sait plus quel parti prendre, ni à quoi s'en tenir. Si nous consultons l'exemple de nos pères, c'est sur cette montagne qu'il faut adorer; si nous en croyons à la décision de vous autres Juifs, Jérusalem est l'unique lieu destiné à l'adoration. Le plus court est de vivre au hasard et de demeurer dans son incertitude.

Mais quel que fût le motif de la difficulté qu'elle formait à Jésus-Christ, l'instruction que nous en devons tirer n'en sera pas moins solide. Ce qui devrait être aujourd'hui à chacun un motif pressant de chercher sérieusement la vérité, pour s'y attacher inviolablement après l'avoir connue, et régler sur elle tout le plan de sa vie, devient un prétexte pour s'endormir dans une paresseuse et volontaire incertitude. On ne sait plus, dit-on, à qui ajouter foi : la plupart des vérités sont devenues arbitraires. Chaque interprète des maximes de la religion les explique en sa manière, et quelque parti qu'on prenne, on sera toujours dans l'erreur, au sentiment des uns ou des autres. Combien même y a-t-il de libertins qui prennent occasion de la diversité des sentiments, de décrier la religion? Comme si les opinions des hommes pouvaient donner quelque atteinte à sa réalité, et qu'elle pût varier selon la variété de leurs pensées et de leurs préjugés; comme si la pierre sur laquelle elle est fondée n'était pas à l'épreuve des secousses de ses ennemis, et que Jésus-Christ ne fût pas le même hier, aujourd'hui et dans tous les siècles : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula*.

Mais vous qui vous prévalez de ces contestations pour demeurer dans votre indolence, avez-vous quelque légitime fondement à douter des articles essentiels de la morale de Jésus-Christ? Je veux qu'on ne convienne pas sur la manière d'exprimer certaines vérités importantes à la religion; mais en quoi ces disputes justifient-elles vos prévarications, à l'égard des vérités mêmes sur lesquelles tous les docteurs conviennent, et qui tendent directement à la réforme de vos mœurs? Trouvez-vous une grande variété d'opinions sur les maximes

qui condamnent vos injustices, vos vengeances, vos emportements ? En trouvez-vous qui vous laissent dans l'incertitude à l'égard de ces dangereux commerces, de ces liaisons suspectes, de ces libertés immodestes et de mille autres occasions si prochaines aux crimes ? Trouvez-vous même les sentiments bien partagés sur cette irrégularité, ce dérangement de vie ; sur ce temps et cet argent consumé dans le jeu ; sur cette mollesse, cette sensualité marquée dans toutes vos actions ; sur cette vie enfin vide de toutes bonnes œuvres, et bien plus épicurienne qu'évangélique ? Que vous importe donc qu'on ne s'accorde pas sur des questions étrangères à vos mœurs, si celles qui les attaquent directement sont de reste éclaircies, et ne sont sujettes à aucune contradiction ?

Mais quand, par un scandale dont Jésus-Christ veuille préserver son Eglise, on constaterait même les maximes les plus certaines de la morale, et qu'on voudrait jeter l'obscurité sur les vérités les plus claires, s'ensuivrait-il qu'on devrait se tranquilliser sur ses doutes et s'endormir dans son incertitude ? Ah ! il faut bien, dit saint Paul, qu'il y ait des hérésies : *Oportet et hæreses esse*. Mais pourquoi le faut-il ? Est-ce pour justifier l'indolence des particuliers à s'éclaircir de la vérité, ou pour leur laisser la liberté de choisir l'opinion qui leur plaira le plus ? Non, mais pour manifester, ajoute l'Apôtre, ceux d'entre les fidèles qui ont une foi et une vertu éprouvée : *Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt manifesti fiant in vobis*. Et en effet, mes frères, si le prince aujourd'hui faisait une loi qui obligerait irrémissiblement tous ses sujets sous peine de mort, et que les ministres chargés de la publier lui donnassent des interprétations différentes, croiriez-vous qu'il vous fût libre de vous en tenir à celle de ces interprétations qui vous semblerait plus commode, et de négliger absolument de vous instruire de la véritable ? Ne vous informeriez-vous pas au contraire avec un soin extrême du vrai sens de cette loi capitale, de peur d'être enveloppés dans le châtimement des prévaricateurs ? Quoi donc ! la doctrine de Jésus-Christ, les lois de son Evangile, sont-elles moins essentielles que celles du prince, et les supplices qui menacent ceux qui les violeront sont-ils moins certains ou moins terribles que ne le serait une mort passagère ? Etrange stupidité des hommes, de penser éluder la loi en nourrissant leurs doutes sur son véritable sens !

Mais encore, sur quel fondement la plupart appuient-ils leurs doutes à l'égard de plusieurs maximes, et quelles pensez-vous que soient les autorités qui balancent dans leur esprit notre témoignage ? La multitude qui leur trace un autre chemin, les exemples domestiques, la conduite de leurs pères. Car enfin l'illusion n'était pas singulière à la Samaritaine, elle a passé d'elle à tous les faux chrétiens qui s'attribuent le droit de révoquer en doute les maximes les

plus incontestables de l'Evangile, dès qu'elles ne sont pas suivies par le plus grand nombre. Nos pères, disent-ils comme elle, ont adoré sur cette montagne, et vous autres vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer ; ils ont cru pouvoir s'accorder tels divertissements, se permettre ces bals ou ces spectacles, et vous autres vous condamnez toutes ces pratiques comme étant criminelles. Mais je vous demande, est-ce l'exemple de vos pères ou l'Evangile qui doit faire votre loi ? Cet exemple de vos pères que vous m'alléguez prévendra-t-il à l'autorité de ce livre saint ? Sera-ce sur les mœurs de ceux-là, ou sur la morale de celui-ci, que vous serez jugés ? Vos pères : ah ! n'allez pas redoubler leurs tourments en vous autorisant de leurs funestes exemples ; ou si vous conservez encore quelque souvenir de ce qu'ils ont été, que ce ne soit que pour pleurer sur eux et sur leurs péchés. Et certes, quand nous serions des dépositaires assez infidèles de la vérité pour ne pas contredire l'exemple de vos pères, la loi même ne le contredirait-elle pas assez ? Car ce n'est pas encore précisément à notre autorité que je veux que vous désériez, puisqu'elle n'a de poids qu'autant qu'elle est conforme à celle de l'Evangile. Mais cet Evangile ne vous offre-t-il pas des lumières assez brillantes pour dissiper tous vos prétendus doutes ? Ses maximes ne sont-elles pas assez claires ? Non, non, mes frères, vous avez beau vous retrancher sur leur obscurité supposée, elles n'en ont point pour ceux qui les examinent de bonne foi. Que si l'Evangile que nous vous prêchons, dit le grand Apôtre, est encore voilé pour quelques-uns, c'est pour ceux-là seulement qui veulent bien périr : *Quod si etiam opertum est Evangelium nostrum, in iis qui pereunt est opertum*.

Enfin, mes frères, le troisième effet de la correspondance à la grâce, c'est de n'hésiter point à se déterminer, de renoncer sans délai à tous les amusements du siècle, et de mettre actuellement la main à l'œuvre de sa conversion. Ainsi fit la Samaritaine : dès que la grâce lui eut touché le cœur, elle n'eut plus d'autres soucis que d'aller annoncer Jésus-Christ à ses concitoyens : *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem*. Mais combien encore n'allègue-t-on point de raisons pour se dispenser d'imiter son exemple, et pour différer à un autre temps de se convertir ? Tantôt c'est une jeunesse qu'on croirait perdre en ne la consacrant pas entièrement au monde. On s'imagine qu'il en coûtera moins de se priver des plaisirs dans un âge plus avancé. Tantôt ce sont les affaires du siècle, qui ne laissent pas le loisir de songer encore efficacement au salut ; et tantôt on attend de plus fortes grâces que celles qui sollicitent actuellement la conversion. Les premiers, dis-je, se retranchent sur une jeunesse dont les passions sont trop vives encore pour entreprendre de les combattre. On se flatte qu'elles s'amortissent d'elles-mêmes par la succession des

années. C'est l'heure de midi, se dit-on à soi-même, comme la Samaritaine, et voilà le temps favorable pour puiser de l'eau dans le puits de Jacob. On va, on court comme elle essayer de se désaltérer à la fontaine d'une eau corruptible. Rarement on y trouve Jésus-Christ, qui désabuse de l'estime de cette eau grossière, qui en inspire du dégoût, qui en fasse craindre les mauvais effets, qui, en échange, offre de cette eau vive qui rejait jusqu'à la vie éternelle. Si quelquefois la grâce fait de ces sortes d'avances, si elle répand quelquefois sur cette eau matérielle quelque légère amertume, si elle suscite de temps en temps des directeurs ou des prédicateurs qui invitent à lui préférer l'eau incorruptible de la justice et de la piété, on répond aussitôt, comme la Samaritaine le fit à Jésus-Christ : Hé ! y a-t-il une eau plus délicieuse que celle que nous puisons dans les plaisirs du siècle ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a creusé ce puits, qui a bu lui-même de cette eau, et qui en a fait boire à tous ses troupeaux ? De là, mes frères, qu'arrive-t-il ? Qu'on éprouve malheureusement ce que Jésus-Christ voulait faire craindre à la Samaritaine, qu'on ne se désaltère point de cette eau corruptible, que la soif en est toujours également ardente. Non, vous avez beau dire que l'âge amortit les passions, que le temps vient enfin qu'on se dégoûte des amusements du siècle, et qu'on se donne à la vertu avec moins de peine ; ce n'est point là l'effet de la soif des plaisirs du monde. Dès qu'on la contente, l'e plus naturel, comme le plus ordinaire, est de l'accroître par la jouissance. Si l'on se dégoûte de certains plaisirs, ce n'est que pour courir à d'autres avec plus d'ardeur ; si l'on perd une inclination, une autre s'élève en sa place, qui ne s'éteindra que par la violence d'une troisième. De l'amour des jeux, des spectacles, on passe à l'avidité des richesses ou des honneurs. Il se fait par la succession des années comme une chaîne de passions qui s'entrelacent les unes dans les autres, et qui en produiraient de nouvelles à l'infini, si la mort ne la terminait. Mais que dis-je, si la mort ne la terminait ? Ah ! cette mort qui met fin à tout le reste, laissera vivre éternellement ces mêmes passions pour servir de supplices à ceux qui les auront satisfaites. L'oracle de la vérité l'a clairement prédit : Quiconque boira de cette eau aura encore soif : *Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum*. Encore y aurait-il de quoi s'en consoler, si cette soif éternellement brûlante laissait la liberté de boire de cette même eau qui l'aura allumée : mais en être altéré pour l'éternité, et ne pouvoir jamais en être abreuvé ; la voir fuir de ses lèvres à mesure qu'on court après elle, quel supplice, quel désespoir !

D'autres diffèrent de répondre à la grâce de leur conversion, sous prétexte d'enlaidissement et de soins qui ne leur laissent pas le temps d'y songer. Ils sont venus pour puiser de l'eau au puits de Jacob, leurs vases sont là tout prêts ; c'est une famille, ce sont des

enfants, à l'entretien desquels il est juste de pourvoir : le temps approche de les établir. Il est vrai ; mais si Jésus-Christ, rebuté de vos retardements, disparaît tout d'un coup de devant vos yeux ; si, voyant que vous ne l'écoutez pas, il s'éloigne de vous, et porte aux brebis perdues de la maison d'Israël le salut qu'il vous présentait, l'établissement de vos enfants, l'ordre que vous avez mis à vos affaires séculières vous dédommagera-t-il de la grâce que vous laissez échapper ? Ces conviés que le père de famille appelait à son festin, et qui se défendaient d'y aller, les uns parce qu'ils avaient acheté des maisons aux champs, les autres parce qu'ils avaient épousé une femme, et les troisièmes pour d'autres raisons, n'étaient-ils pas aussi fondés que vous ? Cependant quelle est la sentence que prononce le père de famille ? qu'aucun de ces conviés ne sera jamais admis à son banquet : *Dico vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam*.

D'autres enfin remettent à se convertir qu'ils y soient poussés par de plus fortes grâces. Nous savons, disent-ils avec la Samaritaine, que le Messie doit venir ; lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses : *Scio quia Messias venit ; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia*. Vous savez, dites-vous, mon frère, que le Messie doit venir : *Scio*. Et vous ne doutez point qu'il ne vous apporte alors des grâces qui vous convertiront. Mais sur quelle caution appuyez-vous votre certitude ? Ah ! si c'était une confiance fondée sur l'humble sentiment de votre faiblesse, sur la persévérance de vos prières, sur vos efforts actuels pour obtenir ces grâces spéciales, bien loin de la condamner, cette confiance, je travaillerais de tout mon pouvoir à l'exciter en vous. Mais tant que je vous vois demeurer dans l'indolence et dans l'inaction, ne vous aider en aucune sorte à guérir de vos maladies, les fortifier au contraire par l'intempérance de vos désirs et l'irrégularité de votre conduite, au lieu d'espérer pour vous un surcroît de grâces, je crains qu'on ne vous enlève, comme au serviteur infidèle, celles que vous ne faites point valoir. Le Messie, dites-vous, doit venir ; et moi je vous réponds que le Messie est déjà venu. Ce Jésus-Christ que vous attendez, c'est lui-même qui vous parle aujourd'hui par ma bouche : *Ego sum qui loquor tecum*, qui vous presse, qui vous sollicite de vous rendre à lui, qui vous engage par des promesses, qui vous intimide par des menaces. C'est lui-même qui, pour vous dégoûter du monde, le rend aujourd'hui si ingrat à vos empressements, si sourd à toutes vos demandes, si insensible à toutes vos plaintes. C'est lui-même qui agit peut-être actuellement dans votre cœur par de secrètes inspirations, qui lui donne ces mouvements vers le bien, qui lui fait former ces saintes résolutions. Que ferait-il donc de plus pour vous dans la suite que ce qu'il fait aujourd'hui ? Il nous annoncera, dites-vous, toutes choses : *Nobis annuntiabit omnia*.

Mais toutes choses ne vous sont-elles pas déjà annoncées ? Et les récompenses qui vous sont assurées si vous vous convertissez à lui sans retardement, et les châtimens que vous n'éviterez pas si vous différez toujours à un douteux lendemain ? Que pourrait-il donc vous dire encore que vous ne sachiez déjà, et dont vous n'ayez été mille fois rebattu ?

Il n'est donc question, mes frères, que de correspondre aux grâces que Jésus-Christ vous fait, que de ne plus hésiter à vous déclarer pour lui, que d'imiter enfin la Samaritaine, qui laissa là son vase et tous ses soucis terrestres pour aller dans la ville annoncer Jésus-Christ à ses citoyens : *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem*. Et voyez ce que lui valut sa fidèle correspondance à la grâce. De Samaritaine qu'elle était, elle devint tout d'un coup l'apôtre de son pays. Elle a la consolation et la gloire de faire connaître Jésus-Christ aux Samaritains, et de donner lieu à la conversion de la plupart d'entre eux. Et qui sait quels effets ne produira point votre changement ? Peut-être la conversion de toute votre famille dépend-elle de votre exemple ; peut-être sa bonne odeur se répandra-t-elle plus loin encore, et serez-vous la cause du salut de tous ceux qui entendront parler de vos bonnes œuvres. Mais quand vous seriez le seul à jouir de la grâce de votre conversion, ne seriez-vous pas assez récompensé de votre correspondance à cette grâce par la réconciliation qu'elle vous obtiendrait avec Dieu, par la justice dans laquelle elle vous établirait, par la paix qu'elle procurerait à votre conscience, et enfin par le salut dont elle vous serait un gage assuré ? Car c'est là véritablement cette eau vive dont Jésus-Christ a dit qu'elle deviendra dans votre âme une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. Je vous la souhaite

SERMON

POUR LE QUATRIEME DIMANCHE DE CAREME.

Sur l'aumône.

Dixit Jesus ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi ?

Jésus dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à toute cette multitude (Joan., VI, 5) ?

Était-ce à Jésus, mes frères, à prévenir ses disciples et à les consulter sur les moyens de nourrir un peuple que la faim pressait, ou aux disciples eux-mêmes à consulter leur Maître, et à recourir à sa toute-puissance pour en obtenir des secours que le temps et le lieu refusaient à ce même peuple ? A qui convenait-il mieux de marquer quelque inquiétude pour son soulagement, ou à celui dont la puissance abondante en ressources ne pouvait être en peine des moyens d'y pourvoir, ou à ceux qui, manquant des moyens ordinaires, n'étaient point en état d'y suppléer par des secours miraculeux et surnaturels ? Il était, je l'avoue, de la bonté de Jésus-Christ de ne pas laisser périr dans le désert des milliers d'hommes et de femmes

qui ne l'y avaient suivi que pour profiter de ses instructions ; mais n'était-il pas de la charité de ses disciples de s'intéresser à leurs besoins, et fallait-il, pour la réveiller, que Jésus-Christ lui-même leur représentât l'extrême nécessité de cette multitude, et le péril où on l'exposerait en la renvoyant sans nourriture ?

Ainsi, mes frères, en serait-il encore à l'égard de ce peuple de pauvres qui vous environnent, si Jésus-Christ, devenu leur intercesseur par l'organe de ses ministres, ne vous sollicitait fréquemment d'ouvrir les yeux sur leurs misères, et de les aider de votre abondance. Trop heureux encore si son intercession était toujours efficace ! Mais telle est l'insensibilité de la plupart des chrétiens et le petit nombre des cœurs véritablement charitables, qu'au milieu des plus grandes villes on pourrait dire encore ce que Jésus-Christ disait dans ce désert écarté où notre évangile nous le représente : D'où pourrons-nous avoir assez de pain pour donner à manger à cette multitude de malheureux ? *Unde ememus panes ut manducent hi ?*

Ce n'est pas que les pauvres puissent avoir jamais un juste sujet de se défier de la Providence ; ce même Jésus-Christ qui, sans le secours de ses apôtres, put nourrir tout un grand peuple par la multiplication de cinq pains et de deux poissons, et qui fournit encore tous les jours à la subsistance des oiseaux du ciel et des plus vils animaux, pourra bien, sans le secours des riches, pourvoir à tous les besoins de ses membres les plus précieux. Mais vous, riches, vous n'en serez pas moins coupables si, vous appropriant des richesses dont vous n'êtes que les dispensateurs, vous n'en répandez sur les pauvres tout le superflu ; et quelque secours que la Providence leur fournisse d'ailleurs, il vous suffira, pour être déclarés leurs homicides, qu'ils n'aient pas vécu de vos libéralités : *Et ille vivit, et iste homicida est*.

En effet, mes frères, l'aumône est un devoir si indispensable, et la loi qui l'ordonne est si positive, qu'il n'y a aucun prétexte qui en puisse justifier la prévarication. Et afin de ne rien omettre de tout ce qui peut servir, tant à développer ce point capital de la loi de Dieu, qu'à vous exciter à le mettre en pratique, j'établirai d'abord les fondemens solides sur lesquels est posée l'obligation de faire l'aumône ; et ce sera mon premier point. Je vous marquerai ensuite à quoi l'aumône doit être taxée, et quels fonds lui sont assignés ; et ce sera mon second point. Et enfin je vous remettrai devant les yeux tous les avantages que procure l'aumône à celui de qui elle part ; et ce sera mon troisième point. En un mot, mes frères, l'obligation de l'aumône, la mesure de l'aumône, les avantages de l'aumône, c'est tout le partage de ce discours et le sujet de votre attention. Commençons par saluer la Mère de Dieu.

PREMIER POINT.

Quand l'obligation de l'aumône n'aurait

d'autre fondement que la loi même qui l'a imposée, c'en serait assez pour nous convaincre de l'indispensable nécessité de nous y soumettre, et de l'inévitable condamnation qui tombera sur ceux qui s'en dispenseront. En effet, il n'y a point de loi que Jésus-Christ ait plus clairement signifiée que celle-ci ; et si elle laissait encore quelque obscurité, ce serait bien moins du côté de son étroite obligation que du rang qu'elle tient parmi les autres lois ; puisqu'à en juger par la manière dont Jésus-Christ s'en explique, il semble n'attacher le salut qu'à l'aumône, et faire consister toute la rigueur de son dernier jugement dans la discussion de ce seul article. Mais parce que notre indocilité se rend plus volontiers aux motifs d'un précepte qu'à son autorité même, j'établis l'obligation de l'aumône sur les relations différentes que nous avons avec Dieu, qui nous en a fait la loi, et avec les pauvres, en faveur desquels cette loi est faite. Ainsi, d'une part nous devons nos aumônes à Dieu comme sujets et comme ministres de sa providence, et de l'autre nous les devons aux pauvres, comme étant nos frères et les membres d'un même corps.

Et premièrement nous devons nos aumônes à Dieu comme sujets et, pour ainsi parler, comme tributaires ; car enfin serait-il vraisemblable que ce que vous appelez vos biens fussent plus à vous que vous n'êtes à vous-mêmes ? Or ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous-mêmes vous n'êtes pas à vous ? *An nescitis quoniam non estis vestri ?* Et dès là que vous ne pouvez point disposer de vous-mêmes à votre gré, que vous n'avez aucune faculté que vous ne soyez obligés d'employer au service et à la gloire de celui qui en est l'auteur ; que votre âme et votre corps appartiennent tellement à Dieu, qu'il ne vous est permis d'en user que pour lui et selon ses ordres ; que votre vie même est tellement à lui, qu'à quelque prix que ce pût être, vous ne pourriez sans crime la lui refuser au moment qu'il vous la redemanderait ; croyez-vous avoir sur vos richesses un droit plus indépendant et une propriété moins subordonnée à la volonté de celui de qui vous les tenez ? Quoël mes frères, il suffit aux rois de la terre du titre qu'ils portent, pour pouvoir légitimement, quand les besoins de l'Etat l'exigent, lever sur leurs sujets des subsides proportionnés à leurs facultés et à ses besoins, et vous traiteriez de rebelle quiconque refuserait ces justes tributs ; et Dieu, de qui relèvent toutes vos richesses bien plus immédiatement, puisqu'il en est l'auteur et le suprême arbitre, n'aura pas le droit d'en exiger l'hommage et de vous en prescrire la dispensation ? Est-ce que Jésus-Christ, en vous ordonnant de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, attribuait à César plus de droit sur vos richesses qu'à lui-même ? Et ne voulait-il pas au contraire, en affectant de joindre ces deux préceptes, que l'un servît de modèle pour l'autre, et que vous fussiez d'autant plus fidèles à payer à Dieu le tribut de vos

biens, qu'il a sur eux des droits antérieurs à tous les rois du monde ?

Mais ce tribut si légitime, comment l'exige-t-il ? Sujets ingrats, ce qui devrait engager votre fidélité et la rendre plus empressée, c'est ce qui excite et enhardit votre désobéissance. Bien différent des rois de la terre qui usent d'autorité et quelquefois de violence, pour lever sur leurs sujets des impositions souvent arbitraires ; Dieu, pour vous laisser tout le mérite d'une volontaire docilité, se contente non-seulement de vous demander ses droits par la bouche des pauvres ; il leur défend encore de les solliciter avec hauteur, de les exiger comme une dette, de murmurer de vos refus. S'ils obtiennent de vous une vile obole, il veut qu'ils vous en tiennent compte comme d'un don purement gratuit, il consent que vous l'appeliez aumône. Mais après tout, elle n'est pas moins une véritable dette, et vous n'en êtes pas moins coupables à l'égard de Dieu d'injustice et de vol, quand vous retenez ce qui lui doit revenir en qualité de souverain, et que vous refusez de le déposer entre les mains des pauvres, que saint Pierre Chrysologue appelle à cet égard les trésoriers de Dieu, les ministres préposés pour lever ses droits : *Gazophylacium Dei, manus pauperis*.

Bien plus, vous faites encore une injure particulière à Jésus-Christ. Ignorez-vous en effet que non-seulement comme Dieu, mais même comme homme, il est seul maître et légitime possesseur du monde ; que son Père lui a donné tout l'univers comme son héritage, et par conséquent tous les biens et tous les trésors que l'univers renferme ; qu'il n'y a rien enfin dans le monde qui ne lui appartienne, et qu'il n'ait droit de s'attribuer, soit à titre de Fils unique du Père, soit à titre de Rédempteur de toutes les créatures ? Mais que fait-il ? Comme il n'a besoin pour lui-même d'aucune de ces choses, et que son état glorieux le rend libre de toutes sortes de nécessités, il vous laisse l'usage des choses terrestres, mais seulement aux conditions que vous n'y prendrez que votre nécessaire, et que tout le reste vous le lui rapporterez en la personne des pauvres dont il est revêtu, et dans lesquels il vous avertit que lui-même aura faim et soif, et ressentira tous les autres besoins qu'ils vous exposent. Et qu'importe, après tout, que ces pauvres n'aient personnellement aucun droit à ces richesses qui vous sont confiées, si Jésus-Christ en a de si incontestables ? Et ne suffit-il pas, pour vous rendre coupables à son égard, que vous vous attribuez dans ces richesses qui lui appartiennent, la portion qu'il vous redemande par ces mêmes pauvres, et qu'il affecte à leur soulagement ?

Mais combien n'aggrave point encore votre injustice la qualité que vous portez de ministres de la Providence ? C'est un nouveau titre, en vertu duquel vos aumônes deviennent envers Dieu de véritables dettes. Car pourquoi pensez-vous que ce même Dieu, qui fait également luire son soleil sur tous les hommes, et qui verse sur eux sa rosée

avec une égale abondance, leur ait distribué avec tant d'inégalité les secours les plus nécessaires à leur subsistance? Pourquoi, tandis qu'il fait naître les uns dans l'opulence et au milieu des trésors, fait-il naître les autres dans la pauvreté et comme dans le sein même de la misère? Je veux qu'il ne doive à personne les biens de ce monde, et que personne n'ait droit de se plaindre quand il en est privé; mais pourquoi les répand-il si libéralement sur quelques-uns, auxquels il ne les doit pas davantage, et qui n'en sont pas moins indignes que ceux qu'il en prive? Ah! mes frères, gardons-nous bien d'accuser ici sa Providence d'injustice et de prédilection. Ce qui semblerait à notre faible raison un défaut de sagesse, est un témoignage des plus éclatants de cette sagesse même. En effet, sans parler de la nécessité de cette disproportion de biens, pour former entre les hommes cette dépendance mutuelle qui est le nœud de leur société, et sans laquelle il n'y aurait entre eux que discorde et que jalousie, quoi de plus digne de la divine sagesse, que cette variété de moyens qu'elle a établis pour la sanctification des riches et des pauvres, en proposant à ceux-ci, comme dit saint Basile, le mérite de la patience, et à ceux-là le prix des œuvres de miséricorde? Supposez les uns et les autres fidèles à répondre aux desseins de Dieu, le prétendu désordre de cette disproportion ne sera-t-il pas parfaitement levé? Et dès lors que les riches suppléeront de tout ce qu'ils ont de trop à ce qui manque aux pauvres, que résultera-t-il de la différence de leur fortune, qu'une égalité merveilleuse et une plus parfaite union entre eux?

Il est vrai qu'il y a peu de riches qui secondent en ce point les desseins de la Providence. Mais voilà ce qui fait aujourd'hui leur crime, comme aussi ce qui fera un jour leur condamnation. Non, riches infidèles, ce n'est pas l'injure que vous faites à vos frères en négligeant de les assister, que je veux encore vous faire valoir, ce n'est pas non plus ce défaut d'humanité, si odieux chez les païens mêmes, mais bien plus en horreur dans le christianisme, que je m'arrête ici à vous reprocher. J'insiste bien moins encore sur le tort que vous faites à la république, quand, faute de secourir ses membres, non-seulement vous les rendez inutiles à ses besoins, mais que vous donnez lieu à tous les désordres où les entraîne si souvent le désespoir de leur pauvreté. Mais ce qui me touche et ce qui m'alarme pour vous, c'est l'outrage que vous faites à la Providence, qui vous avait choisis pour être les ministres de ses miséricordes, et dont vous frustrez les desseins, en vous réservant des richesses qu'elle ne vous avait données que pour en faire part au pauvre; c'est l'injustice dont vous la taxez dans l'inégale distribution des biens temporels; c'est la confiance en ses promesses, soutien nécessaire de son empire sur les cœurs, que vous anéantissez dans les pauvres; c'est l'impuissance où vous semblez vouloir la réduire de pour-

voir à la conservation de ses plus chères créatures, puisqu'en effet elle n'a donné aux pauvres d'autres ressources dans leurs misères que les libéralités des riches; ce sont les plaintes, ce sont les murmures que vous excitez contre elle de la part de ces misérables délaissés. Aussi est-il vrai de dire que vous en êtes les premiers coupables, et que c'est par vous que le nom de Dieu est blasphémé chez vos propres frères! Et faut-il s'étonner qu'ils s'écarterent souvent jusque-là des bornes de la religion et de la plus commune piété? Est-il étrange que des créatures nourries pour l'ordinaire dans la fange du vice et de l'ignorance soutiennent avec tant de peine l'énorme disproportion de leur état et de celui des riches? Si d'une part ils se voient dépourvus de tout, de l'autre ils voient des riches se noyer dans les délices de leur opulence. Que l'on soit malheureux, il semble que l'on se console de son infortune: mais languir dans l'extrême indigence, et se voir environné de gens fiers pour la plupart de l'abondance dont ils jouissent, c'est ce qui outre, c'est ce qui désespère: *Dum superbit impius, incenditur pauper*. Tandis que le riche impie se glorifie de ses richesses, le pauvre sèche de désespoir: il s'en prend à Dieu même, continue le prophète, de l'injustice apparente de cette disproportion. Quoi! dit-il dans le fond de son cœur, pendant que nous gémissons sous le joug cruel d'une misère affreuse et universelle, voilà que des richesses surabondantes s'accumulent de toutes parts sur la tête des plus grands pécheurs: *Ecce ipsi peccatores et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias!* Et de là qu'osent-ils conclure? On qu'il n'y a point de Dieu qui préside à cette inégalité, ou qu'il ignore ce qui se passe, et que le Très-Haut n'a point véritablement la connaissance de toutes choses: *Et dixerunt: Quomodo scit Deus, et si est scientia in Excelso?*

Or sur qui pensez-vous, mes frères, que ces blasphèmes retomberont un jour? Est-ce l'ordre que la Providence a mis dans le monde, ou votre infidélité à suivre ses dispositions, qui donne lieu à de tels scandales? Ah! si Dieu n'avait point donné à la terre assez de fécondité pour nourrir tous les hommes, et qu'après que les riches en ont tiré leur nécessaire, il n'y restât plus rien pour la subsistance des pauvres, c'est alors qu'on pourrait l'accuser que Dieu de la malheureuse condition de ces derniers. Mais tandis que sous l'influence de ses regards elle produira surabondamment de quoi remplir les besoins de tous, et que les pauvres ne manqueront que par l'avidité des riches à s'approprier tous ses fruits, ce ne sera pas à la Providence, mais aux riches qu'il faudra s'en prendre, et si c'est elle que l'on accuse, elle saura bien venger sur les vrais coupables l'injure faite à sa gloire.

Voilà donc d'abord l'obligation de l'aumône invinciblement établie sur les relations que nous avons avec Dieu, c'est-à-dire sur les qualités de tributaires de son empire et

de ministres de sa providence. J'ajoute encore qu'elle ne l'est pas moins solidement sur les relations que nous avons avec les pauvres, puisqu'ils sont nos frères et que nous ne faisons tous avec eux qu'un même corps en Jésus-Christ. Or, chrétiens, si d'une affinité si étroite il s'ensuit que nous les devons aimer comme nous-mêmes, que nous devons leur procurer les mêmes biens que nous désirerions pour nous-mêmes si nous étions à leur place, n'est-il pas évident que nous sommes obligés de contribuer de tout notre pouvoir à soulager leur misère et à les secourir dans tous leurs besoins ? Aussi ces deux devoirs de l'amour du prochain et de l'assistance du prochain sont-ils tellement liés, qu'on ne satisfait à l'un qu'en satisfaisant à l'autre. Car comment, dit saint Jean, pourrions-nous attribuer quelque charité à celui qui, ayant des biens du monde, et qui voyant son frère dans la nécessité, tiendrait ses entrailles fermées pour lui ? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo caritas Dei manet in eo ?*

Mais qu'il la vraie charité n'a-t-elle point une fin plus noble et plus importante que l'assistance corporelle, et n'est-il pas plus digne d'elle de se réserver tout entière à procurer au prochain des secours spirituels ? Ah ! plutôt à Dieu, mes frères, que la charité elle-même eût bien gravé dans votre cœur cette vérité dont vous abusez ! plutôt à Dieu que ce fussent ses intérêts plutôt que ceux de la cupidité, que vous défendissiez ! Non-seulement vos aumônes n'en deviendraient que plus abondantes, mais elles acquerraient un nouveau mérite par la fin que vous vous proposeriez en les répandant sur les pauvres. Et sans doute la vraie charité ne se termine pas à leur procurer des secours temporels. Elle ne les aime que pour le ciel, et c'est tellement à cet unique terme qu'elle se propose de les conduire, que si les aumônes devaient les en écarter, elle n'aurait garde de les secourir de la plus légère ; mais c'est justement par zèle pour leur salut qu'elle se fait une loi de les verser sur eux avec plus d'abondance ; c'est qu'elle juge les secours temporels des moyens nécessaires pour les gagner à Dieu. Et quel obstacle en effet plus dangereux au salut que l'excès de la pauvreté ? Je sais bien qu'elle y servirait elle-même de moyen, si l'on savait mettre à profit les souffrances qui en sont inséparables : et après tout, quelque extrême que soit la pauvreté, ses périls seront toujours moindres que ceux des richesses. Mais enfin ils n'en sont pas moins des périls, et le Sage, qui connaissait parfaitement la mesure des uns et des autres, ne demandait pas à Dieu avec moins de zèle qu'il le préservât d'une extrême pauvreté que d'une trop grande abondance.

Et certes, quand la pauvreté ne mettrait d'autre empêchement au salut, que les sollicitudes et la continuité des soins auxquels elle engage, vous pourriez être un témoignage du danger de ces empêchements, vous

qui, quoique suffisamment pourvus du nécessaire, êtes toujours en alarmes pour l'avenir ; vous à qui les soucis terrestres ne laissent aucun loisir pour la prière et les bonnes œuvres, et qui, à force de vaquer aux besoins du corps, semblez être irrémédiablement endurcis sur ceux de votre âme. Mais outre ces sollicitudes bien plus excusables dans les pauvres, quoique non moins funestes pour le salut, à combien de maux plus funestes encore leur condition même ne les expose-t-elle point ? Ah ! c'est ici, mes frères, que je vous rappelle à votre christianisme. Je laisse à la police humaine à n'envisager dans le maintien de l'ordre que la tranquillité publique et l'honneur de l'Etat. Mais si vous avez encore quelque amour pour vos frères, quelque zèle pour leur salut, comment n'êtes-vous point touchés de tant d'espèces de dérèglements où les entraîne leur pauvreté ? Quoi ! sous des yeux chrétiens, et dans le sein de la religion, l'indigence et la faim ont presque érigé en métier le plus honteux désordre. Il n'est bruit que de ces malheureuses qui vérifient en leur personne cette parole d'une sainte prophétesse, qu'elles se donnent elles-mêmes pour un morceau de pain : *Pro panibus se locaverunt*. Vous le savez, vous tremblez pour toute une jeunesse exposée à leurs séductions. Vous vous plaignez que des magistrats chrétiens semblent tolérer de pareils scandales. Mais que n'y remédiez-vous vous-mêmes par des moyens bien plus efficaces que les châtiments ? Vos libéralités non-seulement mettraient fin aux désordres, mais changeraient peut-être en pénitentes quantité de ces criminelles, que la misère seule arrête dans leur libertinage. Et quand est-ce donc qu'aura lieu cette sentence de l'Ecriture, que Dieu a chargé un chacun du soin de son prochain ? *Mandavit illis unicuique de proximo suo*. Pouvez-vous utilement accomplir ce précepte autrement que par vos aumônes ? Vous voulez que la vraie charité n'ait en vue que de procurer le salut à vos frères ; mais comment le leur procurera-t-elle, si elle ne commence par lever les obstacles qu'y oppose leur pauvreté ? Espérez-vous que vos remontrances les convertiront, tandis que la faim les empêchera de les écouter ? Ah ! qu'il vous fait beau voir, vous répondrait-on, nous donner des leçons de vertu quand votre cruauté nous refuse la moindre assistance ! tirez-nous de notre misère, et nous déserrerons après à vos exhortations. J'en appelle à vous-mêmes, pasteurs des fidèles, ministres de l'instruction des peuples. Combien de fois vous êtes-vous plaints que les riches ne vous aidaient point à la conversion des pauvres, en mettant entre vos mains les moyens efficaces de vous les gagner, pour les gagner ensuite à la piété ? Il n'en était pas ainsi dans les premiers temps de l'Eglise. Persuadés que les aumônes servaient, si je l'ose dire, de véhicule à la vérité, chaque fidèle se faisait un devoir de les confier à ceux qui étaient spécialement chargés de l'enseigner. Les apôtres ne suffisaient pas à

recevoir les libéralités qu'on venait de toutes parts déposer entre leurs mains ; et quelle entrée l'Evangile ne trouvait-il point dans des cœurs préparés par les charités que versaient sur eux les ministres de l'Evangile ? Tous les chrétiens pouvaient se flatter d'avoir part à la gloire de ses progrès, puisqu'ils n'y contribuaient pas moins efficacement par leurs aumônes, que les apôtres par leurs prédications.

Or d'où venait dans les premiers fidèles cette attention aux besoins des pauvres, sinon de ce fonds même de charité qui les leur faisait regarder comme leurs frères et comme membres du même Jésus-Christ ? De là non-seulement cette conformité si merveilleuse d'affections et d'intérêts, qu'on eût dit qu'il n'y avait entre eux tous qu'un seul cœur et une seule âme, mais de là encore cette communication de biens si générale et si parfaite, qu'on ne discernait plus les pauvres d'avec les riches, et que toutes les conditions semblaient se venir confondre dans une sainte et heureuse médiocrité. Autres temps, autres usages ; mais les relations que nous avons avec les pauvres ne sont-elles pas les mêmes ? ont-ils perdu par la succession des siècles l'affinité qu'ils avaient avec nous ? ne sont-ils plus nos frères et nos membres ? ne participent-ils plus à la même grâce et aux mêmes sacrements ? ne sont-ils plus nourris du même pain, enivrés du même sang, oints de la même onction, entés sur le même Jésus-Christ, appelés, destinés au même héritage et à la même gloire ? Ah ! sur ces communes et illustres prérogatives, les premiers chrétiens ne pensaient pas que ce fût assez d'accorder quelques soulagements à la misère de leurs frères pauvres, ils se croyaient obligés de partager leurs biens avec eux, et de les établir dans cette égalité convenable à des créatures élevées à un même rang. Et vous, ce semble, vous croyez en trop faire, quand vous ne les laissez pas tout à fait périr, et que d'un air indifférent vous laissez tomber sur eux quelque reste inutile de votre avarice. Puissiez-vous même n'y avoir pas de regret, et ne porter jamais votre dureté jusqu'à leur refuser les plus légers secours. Chose étrange ! Nous avions lieu de croire qu'en traitant de l'aumône avec des chrétiens, notre unique objet devait être de les exhorter à ne la pas faire comme les païens, par le seul motif d'une compassion toute humaine, mais par un vrai principe de charité et de zèle pour le salut de leurs frères ; et voilà que nous sommes réduits à implorer cette compassion même, et à désirer au moins qu'ils aillent de pair avec les païens.

En effet, n'en voyons-nous pas d'assez insensibles pour ne daigner jamais jeter sur les pauvres le moindre regard ? Plus ils sont misérables et disgraciés, plus ils craignent d'en être approchés. Leur présence soulève plutôt leur délicatesse qu'elle n'émeut leur pitié. C'est peu de leur refuser le secours qu'ils demandent, ils ajoutent au refus ou des reproches, ou un air de mépris qui ne le rend

que plus cruel. Combien de femmes dans le monde qui se font une injure de la liberté des pauvres à les aborder, et qui leur feraient volontiers un crime de leurs propres misères ? Quel spectacle en effet qu'un pauvre déchiré et revêtu de haillons à côté de ces idoles de vanité, de ces modèles de luxe et d'immodestie ? Et que les yeux sont étrangement frappés de cette énorme différence ! Mais combien leur orgueil en est-il encore plus blessé ? Elles qui s'attendrissent si facilement sur la lecture séduisante d'une fabuleuse aventure, et que vous voyez quelquefois à de profanes représentations compatir et donner des larmes aux disgrâces chimériques d'un héros de théâtre, elles voient leurs frères, les membres de Jésus-Christ, affligés, accablés de mille maux réels, sans ressource, sans consolation ; et bien loin d'en être touchées et de leur accorder quelque soulagement, leur présence les blesse et n'excite que leur impatience.

Mais, dit-on, combien de fainéants sous la forme des véritables pauvres, et que nos aumônes ne serviraient qu'à entretenir dans leur oisiveté ! Mais moi, je dis, combien de véritables pauvres sous la forme de ces fainéants, qui feraient un saint usage de vos aumônes, et dont elles adouciraient l'extrême misère ? Quoi ! parce que vous craignez, ou du moins parce que vous feignez de craindre que vos aumônes ne tombent sur des sujets indignes et disposés à en abuser, faut-il risquer d'en laisser privés une infinité d'autres qui en ont un besoin réel, et qu'elles empêcheront de se précipiter dans le désespoir ? Ne ressemblez-vous pas à un juge qui, de peur d'absoudre un coupable, s'exposerait à condamner plusieurs innocents ? Et après tout, mes frères, avez-vous bonne grâce de rebuter si sévèrement quelques malheureux pour la fainéantise dont vous les taxez ? Ah ! que ne vous diraient-ils point, si quelque bienséance ne les retenait ? Qu'à donc cette oisiveté que vous nous reprochez de plus criminel que celle dont vous nous donnez l'exemple ? Si nous n'employons pas au travail notre misérable vie, à quoi consommez-vous la vôtre ? Cette indigne mollesse dans laquelle vous demeurez plongés, ces spectacles, ces jeux, tant de profanes amusements, sont-ce là des occupations moins dignes de censure que notre oisiveté ? Aussi, mes frères, n'est-ce pas précisément la fainéantise que vous haïssez dans les pauvres, mais la nécessité où elle les réduit de vous importuner par leurs demandes, et vous la condamnez non par vertu, mais par avarice. Il faudrait donc, pour justifier vos motifs, ne pas confondre tous les pauvres dans vos refus, il faudrait en excepter ceux dont vous connaissez les véritables besoins, faire quelques avances pour vous en assurer, n'attendre pas toujours qu'ils vinssent vous les exposer, et nous donner des marques, en les prévenant, qu'il n'y a pas moins de zèle que de discernement dans vos charités.

Vous croirez peut-être nous échapper encore en nous répliquant qu'on ne peut pas

secourir tous les pauvres. Mais ne pouvez-vous en secourir aucun ? O l'étrange moyen de justification, que de se prévaloir d'un impossible qu'on ne demande pas, pour se dispenser du possible que la loi exige ! Hé ! que deviendrait cette multitude de malheureux, si chacun refusait de les assister, sur le prétexte de leur multitude ? Mais que chacun au contraire remplisse à cet égard toute l'étendue de son pouvoir, et l'on verra bientôt toute cette multitude rassasiée. Or quelle est l'étendue de ce pouvoir, et à quoi l'aumône doit-elle être taxée ? C'est ce qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quelle est donc, mes frères, la mesure de l'aumône qui nous est commandée ? Quelle portion de nos biens devons-nous y sacrifier ? A quoi le précepte nous taxe-t-il ? Car voilà le point capital. On ne se défend pas, à proprement parler, de faire l'aumône ; il n'y a point de chrétiens si avarés à qui il n'échappe quelques charités. La loi est si formelle sur ce point, qu'on n'oserait la violer absolument. Quelques mouvements passagers de compassion, une certaine bienséance, l'importunité d'un pauvre arrache assez souvent quelques viles pièces de monnaie à la cupidité la plus enracinée. Mais est-ce là tout le tribut que nous devons à Dieu comme le souverain maître de toutes nos richesses ? Est-ce là tout ce qu'il exige des ministres de sa providence, pour l'acquitter envers ses créatures ? Est-ce là enfin tout ce que la loi de la charité et de l'amour que nous devons au prochain nous demande pour les pauvres ? Il serait absurde de le penser. Mais pour fixer la mesure de l'aumône à ses justes bornes, et apprendre à tous les chrétiens à quoi ils sont rigoureusement obligés, il faut distinguer, entre les nécessités des pauvres, celles qui sont ordinaires et qui appartiennent à tous les temps, de celles qui sont extraordinaires et auxquelles des événements imprévus peuvent donner lieu. En un mot, il faut distinguer les misères communes des misères extrêmes. A l'égard des premières, c'est le superflu de la condition que l'on doit aux pauvres ; et à l'égard des secondes, c'est au moins le commode de la condition qu'on est obligé de sacrifier à leur soulagement. Tout ceci demande d'être développé.

Premièrement, dans les misères communes et ordinaires, c'est le superflu de la condition que l'on doit aux pauvres. Car je n'ai garde de vouloir rien outrer en comprenant dans le superflu tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la vie. Je réduirais par là tous les hommes au même point, tant pour la nourriture que pour les autres besoins du corps ; et j'ôtterais aux conditions différentes une certaine proportion qui sert à les distinguer, et qui peut même, jusqu'à certaines bornes, leur être nécessaire pour le maintien de leur autorité. Je ne parle donc que du superflu de la condition, c'est-à-dire de tout ce qui excède ce qui est nécessaire, à

proportion du rang qu'elle tient entre les autres conditions, mais toujours conformément aux règles de la modération chrétienne, et non aux usages d'un monde corrompu. C'est, dis-je, au moins ce superflu que l'on doit aux pauvres. Et pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de vous rappeler aux principes déjà établis dans mon premier point, et en particulier aux relations que nous avons avec Dieu. En effet, si d'une part nos biens lui appartiennent de telle sorte que nous ne puissions en user que pour sa gloire et dépendamment de lui, ne s'ensuit-il pas que nous devons lui rapporter en la personne des pauvres tout ce qui n'est pas nécessaire à l'entretien de notre vie et de la condition dans laquelle il nous a placés ? Et si d'une autre part nous sommes tellement les ministres de sa providence, que ce soit à nous à la justifier dans le partage inégal des richesses, quel autre moyen de nous acquitter de ce devoir, qu'en donnant ce que nous avons de trop à ceux qui n'ont pas même le nécessaire ? La conséquence est évidente, et saint Paul en a fait une loi contre laquelle il n'y a ni prétexte ni interprétation qui puisse prescrire : Que votre abondance, dit-il, c'est-à-dire votre superflu, soit le supplément de l'indigence de vos frères, afin que l'égalité soit rétablie parmi vous : *Vestra autem abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas.*

Et si vous me disiez, mes frères, que donner aux pauvres tout son superflu, c'est plutôt une perfection qu'un devoir étroit, je vous répondrais que ce n'est donc qu'une perfection de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, comme à César ce qui est à César ; qu'il n'est donc pas de précepte de faire de nos biens l'usage pour lequel seul ils nous sont confiés ; qu'il est donc permis d'outrepasser les bornes de nos besoins, et par conséquent de la modération dans l'emploi de nos richesses, de les faire servir à l'ambition, au faste ou à la bonne chère ; qu'il n'y a donc point de péché à lâcher la bride à l'avarice ou à la prodigalité ; que Dieu, en nous permettant l'excédant de notre nécessaire, fournit donc lui-même des aliments à notre intempérance, des appâts à notre cupidité, des armes à toutes les passions. Je vous répondrais que s'il n'est que de conseil de restituer à Dieu en la personne des pauvres tout son superflu, on peut donc sans impiété rejeter sur la Providence l'injuste dispensation des biens de ce monde, et supposer qu'elle autorise les riches à prendre sur le nécessaire des pauvres de quoi nourrir leur superfluité, puisqu'en effet, au témoignage de saint Augustin et de la raison même, le superflu des riches est le nécessaire des pauvres : *Superflua divitum necessaria sunt pauperum.*

Aussi, mes frères, en trouve-t-on peu qui contestent le principe ; la raison et l'autorité l'ont mis à couvert des contradictions. Mais on a le secret d'en eluder la force, en renfermant le superflu dans le nécessaire même, et en se faisant un si grand nombre de besoins, que jamais on n'a rien de trop pour

les satisfaire. Dites donc à un homme riche que tout ce qui surpasse l'entretien honnête de son état et de sa condition est censé son superflu, il vous accordera votre proposition, pourvu que vous lui permettiez de porter si loin cet entretien honnête, que son superflu même n'y puisse suffire. Mais est-ce sur ses fantaisies ou sur les règles de la tempérance évangélique que Dieu en jugera? Je sais, et je l'ai déjà donné à entendre, que la différence des conditions met aussi bien de la différence dans les besoins; mais ces besoins n'ont-ils pas des bornes au delà desquelles tout le reste est le superflu? J'appelle besoins réels d'une condition tout ce qui lui est nécessaire pour être remplie dignement d'une matière utile et profitable au public; et c'est tellement le bien public que Dieu a eu en vue dans l'établissement des conditions différentes, que la royauté même n'a point d'autre objet et ne peut légitimement, ni dans sa magnificence, ni dans aucune de ses entreprises, consulter d'autres intérêts. Or est-il nécessaire au bien public que vous vous y montriez avec eet éclat dont vous faites ostentation? Ce public y en serait-il plus mal servi, ou rendriez-vous moins bonne justice à vos citoyens, quand tous vos dehors seraient moins fastueux, vos meubles moins magnifiques, vos édifices moins superbes? N'est-ce pas au contraire votre somptuosité qui rend votre condition onéreuse au public, par les frais excessifs de son entretien, par les richesses qu'elle absorbe, et peut-être par les contributions qu'elle lève sur ce public? N'est-ce pas votre somptuosité qui décrédite votre condition par les murmures qu'elle excite, par l'envie et les malédictions qu'elle vous attire? N'est-ce pas au moins votre somptuosité qui vous fait perdre la confiance et l'amour du peuple, en vous donnant la réputation d'un homme vain, prêt à tout sacrifier à son luxe et à ses plaisirs?

Vous n'avez pas de superflu, dites-vous, et vos revenus suffisent à peine à votre nécessaire. Mais dans quel fonds puisez-vous donc de quoi fournir à tous ces plaisirs que vous vous accordez, à ces parties si fréquentes de spectacles et de festins, à cette propreté si recherchée, pour ne pas dire si scandaleuse, dans vos parures et dans vos ajustements? Quel argent exposez-vous donc au hasard de ce jeu continuel, dont les frais suffiraient tout seuls à l'entretien de plus d'une famille? Vous n'avez pas de superflu : comment donc se sont élevés ces superbes édifices, qui se parent avec tant de pompe des richesses qui s'y sont fondues? Comment donc ont été ajoutées à vos héritages, ces nouvelles acquisitions qui s'étendent encore chaque jour, et semblent menacer toutes les terres de vos voisins de les engloutir? Vous n'avez pas de superflu : qui fournit donc à l'entretien de ces somptueux équipages, qui étalent également aux yeux du public votre opulence et vos injustices? De quels revenus engraissez-vous donc cette multitude de serviteurs, dont l'inévitable oisiveté fomenté les vices et le libertinage, tandis que nos

terres en friche n'attendent pour rapporter leurs fruits que des sujets propres à les cultiver? Vous n'avez pas de superflu; mais si vous ne nous trompez pas, c'est donc sur votre nécessaire que vous prenez les frais de votre somptuosité, c'est donc l'héritage de vos enfants, ou peut-être les hypothèques de vos créanciers que vous y consumez. Etrange alternative, qui ne vous disculpe d'un crime que pour vous charger d'un plus grand, et qui vous constitue inévitablement ou économe prévaricateur des biens de Dieu, ou ravisseur cruel des biens du prochain!

Mais enfin, dans quel fonds que vous puissiez l'entretien de votre magnificence, n'est-elle pas elle-même un superflu et un superflu criminel, non-seulement en ce qu'elle est inutile à vos vrais besoins, mais encore en ce qu'elle offense directement la tempérance et l'humilité chrétienne; en ce qu'elle insulte à la pauvreté de Jésus-Christ, votre modèle et votre Dieu; en ce qu'elle détourne à des usages profanes des richesses qui ne vous avaient été données que pour les appliquer à des usages saints? Vous n'avez pas de superflu : ah! je le comprends assez, et je conçois bien encore que vous n'avez pas même tout le nécessaire, s'il en faut mesurer l'étendue aux vastes désirs de votre vanité, s'il est permis d'y faire entrer tout ce fastueux appareil de l'orgueil humain, si vos richesses ou le rang que vous tenez dans le monde justifient votre luxe et vos dépenses immodérées, si vous pouvez légitimement prostituer à l'ambition ou à l'avarice des biens qui ne sont point à vous, et dont vous êtes comptable à celui qui vous les a confiés. Mais s'il en est autrement, si l'Evangile et la religion disent anathème à toutes vos vanités, si tout ce qui excède les besoins réels de la condition n'est point à vous quant à l'usage, mais aux pauvres; si c'est sur les principes évangéliques, et non sur les maximes du siècle présent, que ces besoins réels doivent être fixés, n'avouerez-vous pas qu'il y a chez vous bien du superflu, et qu'à en faire une exacte estimation, la mesure en surpassera celle-là même du nécessaire?

Mais, dit-on, si les besoins de notre condition présente nous laissent du superflu, ce superflu peut devenir notre nécessaire dans une condition plus élevée à laquelle nous aspirons. Je vous entends, mes frères; c'est-à-dire, que comme il n'y a point de condition qui ne puisse servir de degré pour monter à une plus haute, personne n'aura jamais de superflu. C'est-à-dire, que la loi qui assigne aux pauvres le superflu des riches est une loi captieuse qui ne leur donne rien d'effectif et qui les laisse dans leur indigence. C'est-à-dire, en un mot, que le superflu est une chimère, et que Dieu, en ordonnant aux riches de le répandre sur les pauvres, se joue également et des pauvres et des riches. Or en faudrait-il davantage pour vous convaincre d'iniquité? Et comment ne comprenez-vous pas que vos prétentions ne tendent à rien moins qu'à accuser Dieu même de fraude et de supercherie? Vous aspirez dites-vous

à une condition plus élevée, et n'est-elle point elle-même un superflu auquel vous devriez renoncer? Quoi! l'ambition, qui est de tous les vices le plus opposé à l'esprit du christianisme, sera-t-elle jamais un titre pour frustrer les pauvres du surabondant que vous réservez pour la satisfaire? Qu'est-ce donc que cette humilité si essentielle à tout chrétien, et sans laquelle point de salut, si elle peut s'accorder avec l'amour de l'élévation? Et que veut donc nous dire Jésus-Christ, quand il nous déclare si précisément que quiconque s'élève sera abaissé : *Qui se exaltaverit, humiliabitur*? Vous me répondrez peut-être que Jésus-Christ n'a ici en vue que ceux qui s'élèvent dans le cœur par des sentiments orgueilleux d'eux-mêmes, et non pas ceux qui, pour suivre l'usage du monde, aspirent à une condition plus haute. Mais songeriez-vous à vous élever à cette condition, si auparavant vous ne vous étiez élevés dans le cœur? Et n'est-ce pas par ces sentiments orgueilleux de vous-mêmes, que vous vous jugez dignes de ce poste plus éminent? Je ne veux pas néanmoins vous dire qu'il ne puisse arriver quelquefois qu'on passe sans orgueil d'un rang inférieur à un plus haut rang. Un droit légitime à certaines dignités, l'état où la naissance en a placé plusieurs, et qui les met en vue au distributeur des grâces; un ordre naturel de progrès et d'avancement, des services qui sollicitent d'eux-mêmes leur récompense, certains mérites distingués, certaines conjonctures favorables ont porté quelquefois et peuvent porter encore jusqu'au faite de la fortune, des personnes véritablement humbles et disposées de cœur à l'abaissement. Mais je dis qu'aspirer à l'élévation par l'amour même de l'élévation, et sans avoir d'autre titre que celui de son ambition ou de ses richesses, bien loin d'être une raison légitime de réserver son superflu, c'est une disposition de cœur qui aggrave l'iniquité de cette réserve, et qui sera pour vous au jugement de Dieu un nouveau motif de condamnation.

Un prétexte plus apparent, et sur lequel les gens du monde insistent davantage, c'est celui qui se tire de la nécessité d'établir leurs enfants. C'est pour eux, disent-ils, qu'ils amassent et qu'ils gardent leur superflu. C'est pour les pourvoir d'une manière conforme à leur naissance. Quoi de plus naturel? Quoi de plus raisonnable? Cependant, ô la basse excuse! s'écrie là-dessus saint Augustin; vos pères ont gardé leur superflu pour vous, vous gardez le vôtre pour vos enfants, et vos enfants le garderont pour les leurs. Que deviendront donc les pauvres, et dans quel fonds puisera-t-on leur subsistance? La loi qui leur assigne le superflu sera donc encore une loi chimérique et qui n'aura jamais de lien? Mais voulez-vous, continue ce saint docteur, un témoignage sans réplique de votre avarice? Vous destinez dans vos biens à chacun de vos enfants une certaine portion que vous jugez suffisante; la mort vient de vous en enlever un, que faites-vous de cette portion qui lui devait

échoir? Je la réserve, dites-vous, pour la partager entre ses autres frères. Mais ses autres frères n'étaient-ils pas déjà suffisamment partagés? Leurs nécessités sont-elles devenues plus grandes depuis la mort de celui-ci? Ne vous y trompez pas, cette portion que vous lui destiniez lui appartient encore après sa mort, et vous en devez faire aujourd'hui l'usage qu'il souhaite que vous en fassiez. C'est à Jésus-Christ, dans le sein duquel il s'est allé reposer, qu'il la faut envoyer par la main des pauvres. C'est de là qu'il l'attend et qu'il la réclame : *Illi debetur ad quem perrexit; Christo debetur, ad illum enim perrexit*.

Et en effet, quand il serait juste que vous ajoutassiez au patrimoine de vos autres enfants, faudrait-il prendre cette augmentation sur la portion que vous devez aux pauvres? Ah! prenez-la plutôt sur mille autres dépenses vaines que l'amour de vos enfants ne vous empêche pas de faire. Car comment pouvez-vous nous dire que c'est pour eux que vous réservez votre superflu, quand nous vous voyons d'un autre côté consommer en luxe et en volupté des sommes qui leur feraient toutes seules un suffisant patrimoine? Vous me dites que vous n'avez pas assez de biens pour fournir à toutes ces dépenses sans endommager leur héritage; et voilà justement ce qui vous convainc d'une injustice injuste à l'égard des pauvres; puisque toutes ces dépenses étant pour le moins superflues, elles sont prises nécessairement sur les fonds qui leur appartiennent.

Mais quoi! nos richesses ne nous seront donc d'aucun avantage, et si tout le superflu en doit revenir aux pauvres, autant vaudrait n'être pas nés riches? Hé! mes frères, aviez-vous pu croire que les richesses fussent un bien? Ah! Seigneur, que vos oracles sont peu compris, et que votre Evangile trouve encore de contradiction dans la plupart des cœurs! Chrétiens aveugles, vous vous étonnez que nous n'accordions aucun privilège à vos richesses. Nous faisons plus encore, nous gémissons sur elles, et nous déplorons les maux extrêmes qui les accompagnent. Et certes il serait beau voir que nous songeassions à mettre en honneur une condition que Jésus-Christ a mille fois maudite! Ouvrez, riches infortunés, ouvrez le livre de ses sacrés oracles, et versez des larmes de sang sur les terribles anathèmes qu'il y fulmine contre vous. Autant vaudrait, dites-vous, n'être pas nés riches. Mais, de grâce, que pouvait-il vous arriver de pis? N'est-ce pas en effet parce que vous êtes riches qu'il vous sera moins facile d'entrer dans le ciel qu'il ne le serait à un chameau de passer par le trou d'une aiguille? N'est-ce pas au moins parce que vous êtes riches qu'il vous faudra rendre de votre administration un compte plus rigoureux, et qu'ayant bien plus de devoirs à remplir, les châtimens qui en suivent l'omission vous menacent de bien plus près? Ah! sans doute il vaudrait bien autant n'être pas nés riches, puisqu'on ne peut l'être innocemment qu'en cessant de jouir de son abondance, qu'en se

resserrant dans les bornes de la médiocrité, et qu'en distribuant aux pauvres tout ce qui excède ses vrais besoins.

Je sais bien que cette morale répugne étrangement à la cupidité et à l'avarice, et peut-être n'y-a-t-il personne qui, en l'écoulant, ne s'écrie comme les apôtres, quand ils l'entendirent de la bouche de Jésus-Christ même : Qui pourra donc être sauvé ? *Quis ergo poterit salvus esse ?* Aussi le salut d'un riche serait-il impossible, si Dieu ne pouvait par sa grâce ce que ne peut la nature avec tous ses efforts. Mais enfin il n'en est pas moins vrai que tout le superflu des richesses appartient aux pauvres, non pas à la vérité, selon saint Thomas, quant à la propriété, qui demeure toujours aux riches ; mais quant à l'usage qu'ils doivent faire de ce superflu en faveur des pauvres. Il n'en est pas moins vrai que leurs richesses ne sont point un titre pour réserver ou pour dissiper au delà des besoins de leur état, et qu'ils n'ont droit sur le surabondant que pour l'employer selon les vues différentes de la charité, ou en aumônes, ou en autres œuvres de miséricorde. Vous aurez beau me répliquer que cette morale n'est propre qu'à mettre en scrupule les personnes les plus charitables, par l'extrême difficulté de déterminer leur superflu. Je vous répondrai que quand cette morale ne serait propre qu'à les mettre en scrupule, ce serait à l'auteur de la morale qu'il faudrait s'en prendre, et non pas à nous qui ne sommes que ses organes, et qu'il n'excepte pas d'ailleurs de la même loi. Mais ce ne sont pas les personnes les plus charitables que cette morale doit mettre en scrupule, puisque leurs dispositions mêmes de charité garantissent leur innocence et les portent souvent au delà du devoir étroit. Ce sont les riches du siècle présent qui auraient lieu d'en être troublés. Et plutôt à Dieu qu'ils le fussent assez pour être excités à la réduire en pratique ! Car quant à ce que vous dites de l'extrême difficulté de déterminer son superflu, d'où naît-elle, cette difficulté, sinon du fond de la cupidité, qui ne dit jamais, c'est assez, et qui se fait des nécessités de tout ce qui la flatte ? Arrachez de votre cœur cette racine amère, et vous démêlerez bientôt le superflu d'avec le nécessaire. Vous savez bien au juste quelle quantité d'aliments conviennent à votre santé, ce que votre corps a besoin de vêtements selon les saisons différentes. Qui empêche donc que vous ne jugiez des véritables nécessités de votre condition, si ce n'est l'intempérance de vos desirs et les aveugles prétentions de votre vanité ou de votre avarice ?

Encore n'a-t-il été question jusqu'ici que des misères communes et ordinaires, dans lesquelles la loi de l'aumône n'exige pour le soulagement des pauvres que le superflu de la condition. Mais en sera-t-il de même dans les misères extrêmes auxquelles ce superflu ne suffirait pas ? J'en appelle maintenant à ces relations intimes que nous avons avec le prochain, et sur lesquelles j'ai fondé dans mon premier point l'obligation de faire

l'aumône. En effet, si ces relations étroites exigent que nous aimions les pauvres comme nous-mêmes, elles exigent donc que nous les aimions plus que notre condition, et que nous sacrifiions à leur assistance toutes les commodités que notre condition pourrait nous permettre dans des misères moins générales et moins pressantes. Quoi ! tandis qu'une famine inopinée, ou peut-être quelques maladies contagieuses, ravagent les villes et les campagnes, que le travail et les sueurs ne peuvent plus être à l'artisan ni au laboureur d'aucune ressource contre les rigueurs de la pauvreté, que la faim et la mort sont peintes dans les yeux d'une multitude de malheureux couchés sur la terre, qui ne peuvent qu'à peine vous tendre la main, et qui semblent moins vous demander l'aumône que la sépulture ; dans ces temps, dis-je, de désolation, vous vous en croirez quittes pour donner aux pauvres ce que vous ne pourriez leur refuser légitimement dans les temps mêmes les plus favorables ? Et vous n'auriez pas honte de conserver, soit dans l'intérieur de votre domestique, soit au dehors et aux yeux du public, le même éclat et la même aisance que vous vous permettriez au milieu de la plus heureuse abondance ? Je ne vous suppose plus au delà des bornes d'une chrétienne médiocrité, accumulant sur vos réserves, sans épuiser jamais les desirs de votre avarice, ou donnant sans modération dans tout le somptueux appareil de la vanité. Je vous envisage dans une situation moins fastueuse, et dont l'éclat n'excède point le rang que vous tenez dans le monde, mais environnés d'ailleurs de toutes les commodités que vous jugez permises à votre condition et à vos richesses ; et je vous demande si la plus commune charité, si la bienséance même n'exige pas que vous vous en dépouilliez en faveur de vos frères, quand vous les voyez réduits à une telle misère que les secours ordinaires n'y peuvent plus être un suffisant remède ? Me direz-vous que votre condition souffrirait de ce retranchement ? Mais quoi ! la vie de vos frères n'est-elle pas plus précieuse que votre condition ; et quand vous ne pourriez la leur conserver sans déchoir de votre rang, croiriez-vous faire au delà du rigoureux devoir, en sacrifiant votre rang à la conservation de leur vie ? Et pourquoi pensez-vous donc que le Seigneur vous ait élevé à ce même rang, si ce n'est pour le bien de vos frères ? Ne vous a-t-il fait grand que pour vous, et afin que vous goûtiez à l'aise toutes les douceurs de votre fortune, tandis que vos frères périssent dans leurs misères, sans adoucissement et sans espérance ? Vous craignez, disait à la pieuse Esther le vénérable Mardochée, vous craignez de vous exposer en paraissant devant le roi sans y être appelée ; mais pourquoi Dieu vous a-t-il fait reine, si ce n'est pour délivrer vos frères du péril extrême qui les menace ? Ah ! ce Dieu, qui ne vous avait élevée à un si haut rang que pour vous procurer la gloire de sauver Israël, saura bien à votre refus lui trouver d'autres protecteurs,

et vous périrez, vous et toute votre maison.

Mais il y a plus, mes frères, et si vous avez assez de religion pour remonter à la véritable cause de ces calamités, de ces misères extrêmes dont Dieu nous afflige quelquefois, je vous demande quels péchés et quels coupables les attirent sur nous avec plus d'apparence ? L'abus des richesses et de la prospérité qui en est le motif le plus naturel et le plus ordinaire, l'imputerons-nous aux pauvres et aux malheureux, plutôt qu'aux riches et aux heureux du siècle ? Cependant sur qui tombe le châtimement ? Hélas ! les seuls innocents en éprouvent toute la rigueur, et les vrais coupables s'en sentent toujours le moins. Mais c'est, disait le prophète, que Dieu les réserve à d'autres supplices, et qu'ils ne sont pas du nombre des hommes que Dieu n'afflige en ce monde que par miséricorde : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur*. Ce n'est donc qu'en se mettant au rang de ces pauvres affligés qu'on peut éviter l'horrible destinée des riches et des heureux du siècle. Mais comment participerez-vous aux souffrances des premiers, si vous ne vous retranchez à vous-mêmes tant de commodités dont vous avez abusé pour grossir vos aumônes de ces retranchements, et secourir vos frères avec plus d'abondance ? La loi seule de la pénitence ne vous y obligerait-elle pas, quand leurs misères seraient moins extrêmes ? Et y a-t-il un autre moyen d'expiation l'abus des superfluités, qu'en renonçant à l'usage des choses permises, pour se resserrer dans les bornes les plus étroites du nécessaire ? Quoi ! dans ces temps de calamités les plus innocents n'accomplissent que leur devoir, en se retranchant tout ce qui n'est point nécessaire à leur vie et à leur santé pour en assister les pauvres ; vous en verrez même dont la charité ne rougira pas de sacrifier mille bienséances à leur soulagement, de se condamner eux-mêmes aux privations les plus mortifiantes, de peur de demeurer responsables à Dieu de la perte de plusieurs d'entre eux : je ne vous parle pas de tant de saints qui se sont crus obligés, dans ces misères urgentes, de vendre leurs fonds et leurs héritages, de se réduire presque à la mendicité, pour secourir leurs frères plus abondamment ; je ne vous fais point valoir l'exemple d'un saint Paulin, qui, après s'être dépouillé de tout, honteux de n'avoir plus rien à donner aux pauvres, se vendit lui-même comme un esclave, et leur distribua le prix de sa liberté. Et vous, qui, outre la loi de la charité commune à tous les hommes, avez encore à obéir en qualité de pécheurs à celle de la pénitence, non-seulement vous ne prenez rien sur votre nécessaire, pour tirer vos frères de l'extrémité où la faim les réduit ; vous vous croyez encore suffisamment autorisés à conserver à votre condition un éclat qui, dans tout autre temps, ne serait qu'à peine exempt de péché ! Mêmes superfluités, mêmes ajustements, mêmes parures, et peut-être devrais-je dire, même faste, même excès de somptuosité. Si la bienséance ne vous permet pas d'étaler alors vos

plus précieuses vanités, vous refusez au moins de vous en dessaisir, et tandis que les pauvres manquent de pain, une riche vaine demeure inutile dans le trésor de votre avarice. Grand Dieu ! était-ce là tout le fruit que vous vous promettiez de vos châtimements ? Ne vouliez-vous que faire passer les riches d'une vaine magnificence à une avarice encore plus criminelle ? Et que servent tant de fléaux dont vous nous frappez, si les pauvres n'en deviennent que plus malheureux, et les riches plus impitoyables ?

À cela, mes frères, vous objectez que plus les temps sont malheureux, plus chacun a à craindre pour soi-même et à se précautionner contre les maux à venir. Il est vrai, mais les maux à venir, d'où pensez-vous qu'ils soient plus à craindre ? Ah ! mes frères, ne les redoutez qu'à proportion du mauvais usage que vous faites des maux présents. Quoi ! pensez-vous que les mesures que vous prenez pour vous en garantir lieront tellement la puissance de Dieu, que vous ne serez plus à portée des traits de sa colère ? Vous ressemblez donc aux enfants de Noé, qui espéraient se mettre hors d'état de craindre un second déluge, en entreprenant d'élever jusqu'au ciel une superbe tour ? Et comment ne voyez-vous pas que les mesures mêmes que vous prenez vont devenir les motifs d'une vengeance plus certaine et plus rigoureuse ? Il est bon, dites-vous, de se précautionner contre les maux à venir, et je n'ai garde de vous en dissuader. Mais la première des précautions n'est-elle pas d'apaiser par des aumônes abondantes la colère de votre Dieu ? En effet, vous dit saint Augustin, bien loin que la crainte des maux à venir doive ralentir votre charité pour les pauvres, jamais vous n'eûtes un plus pressant motif de la ranimer. Car de même, continue-t-il, que quand une maison est près de sa chute, chacun se hâte d'en transporter toutes les richesses dans un lieu de sûreté ; ainsi c'est lorsque votre fortune est plus menacée que vous devez plus promptement envoyer par la main des pauvres vos trésors dans le ciel, où ils ne seront sujets à aucun accident, et d'où même ils vous mériteront encore, ou la préservation des maux que vous redoutez, ou la patience nécessaire pour les soutenir.

Mais faut-il pour soulager les pauvres appauvrir ses enfants ; car voilà toujours le spécieux prétexte qu'on ne se lasse point d'opposer aux autorités les plus décisives ; comme s'il n'y avait point de milieu entre appauvrir ses enfants, et ne les enrichir pas de la portion des pauvres. Comme si ce que j'ai nommé dans les misères pressantes, le commode de la condition, était le nécessaire de la vie des enfants. Non, non, mes frères, je ne vous invite pas à les appauvrir, mais à attirer sur eux par vos aumônes des richesses bien plus fécondes que toutes celles dont vous les voudriez pourvoir. Je ne vous invite pas à les appauvrir, mais à les rendre riches en grâces et en bénédictions célestes.

Pensez-vous en effet que le témoignage que vous donneriez à Dieu d'une plus grande confiance en lui qu'en des richesses périssables et incertaines serait moins propre à rendre vos enfants heureux même sur la terre, que tout ce que vous prendriez sur le légitime pàtrimoine des pauvres, pour l'ajouter à leur héritage? Quels biens au contraire n'auriez-vous point à espérer pour eux, si vous pouviez vous flatter de leur laisser, entre mille autres bonnes qualités, le mépris des richesses, l'amour des pauvres, une heureuse inclination à les assister? Et n'est-ce pas ce que le saint vieillard Tobie ne cessait d'inspirer à son fils? Fuyez, lui disait-il, toute société avec les méchants, et n'admettez à votre table que les pauvres et les malheureux : *Panem tuum cum esurientibus et sitientibus comede*. Si je ne puis vous laisser qu'un petit héritage, ah ! ne craignez rien, mon cher enfant : *Noli timere, fili mi*. Vous serez toujours assez riche, si vous conservez la crainte de Dieu, si vous fuyez le mal, si vous faites le bien : *Noli timere, fili mi : pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, si recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene*.

Tout ceci, mes frères, me conduirait insensiblement à vous parler dans un troisième point du mérite de l'aumône; et que ne vous en dirais-je pas, si je ne craignais d'abuser de votre attention? Elle est de toutes les bonnes œuvres la plus agréable à Dieu, en ce qu'étant faite avec de saintes dispositions, elle met en pratique les deux grands préceptes de la loi, l'amour de Dieu et l'amour du prochain : l'amour de Dieu, puisqu'elle est un sacrifice que nous lui faisons de nos biens, et l'amour du prochain, puisqu'elle le gagne à Dieu, et le met en état de le servir avec autant de fidélité que de reconnaissance. Parcourez toutes les autres bonnes œuvres, et vous en trouverez peu qui portent si sensiblement le caractère de ces deux amours. Faut-il donc s'étonner que Dieu attache à l'aumône de si grandes grâces, et que ses effets soient si salutaires? C'est elle, disait l'ange Raphaël à Tobie, c'est elle qui délivre de la mort, qui expie les péchés, qui nous obtient de Dieu ses miséricordes, qui nous merite enfin l'éternelle félicité. Et Jésus-Christ depuis a confirmé cet authentique témoignage, quand il a dit : Satisfaites pleinement à la loi de l'aumône, et tous vos péchés dès lors seront effacés : *Quod superest, date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis*.

Non pas, à la vérité, que sans le sacrement et la vertu même de pénitence, l'aumône seule efface les péchés. Quelle erreur ne serait-ce point que de croire pouvoir acheter à prix d'argent le droit d'offenser Dieu impunément, ou la dispense du repentir de l'avoir offensé? Mais de quel prix n'est point une œuvre de miséricorde, qui d'une part peut nous obtenir la vraie pénitence, et de l'autre nous acquitter envers Dieu si abondamment? Et voilà quel fut le fonde-

ment du sage conseil que donna autrefois le prophète Daniel au superbe Nabuchodonosor. Ce n'est, lui disait-il, que par de grandes satisfactions, que vous détournerez de dessus vous le châtement terrible qui vous menace. Mais quel conseil vous donner sur le choix de la pénitence? Les jeûnes, les macérations affligeraient votre corps et ne rendraient pas à Dieu un honneur équivalent aux outrages que vous lui avez faits. Les larmes? hé! vos yeux n'en fourniraient pas assez pour effacer de si grands crimes. Les prières? eh! quel accès pouvez-vous avoir auprès d'un Dieu si irrité? Comment vous écontera-t-il, comment même osez-vous élever vers le ciel des mains souillées par tant d'abominations? Je n'y sais qu'un moyen : Rachetez vos péchés par l'aumône, et que les pauvres enrichis de vos libéralités sollicitent, pressent, forcent la miséricorde à vous pardonner : *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum*.

Heureux donc en effet les riches qui se préparent par les aumônes de si puissants protecteurs auprès de Dieu! quelques motifs qu'ils puissent avoir de craindre sa colère, les pauvres qu'ils auront assistés leur en fourniront de plus grands encore d'espérer ses miséricordes. Il en sera d'eux comme de Jacob, lorsqu'il eut appris que son frère Esaü marchait contre lui dans le dessein de le perdre, sans qu'il lui fût possible d'éviter sa rencontre. L'Ecriture dit qu'il se fit précéder d'une troupe d'enfants, de femmes, de serviteurs, et qu'il leur ordonna de se prosterner devant Esaü d'aussi loin qu'ils l'apercevraient, espérant que la vue de cette troupe innocente et timide changerait en compassion la colère de son frère. Ce moyen lui réussit; et vous pouvez, mes frères, vous promettre le même succès. Arrivera bientôt le jour auquel vous verrez votre Juge venir contre vous armé de tous ses châtiments. Comment alors éviter sa colère? Partager en différents corps tous les malheureux que vous aurez secourus, les veuves affligées que vous aurez consolées, les orphelins abandonnés dont vous aurez pris la défense; les placer entre Dieu et vous. Alors leurs prosternements, leurs supplications attendriront son cœur, fléchiront sa justice, et enfin la désarmeront. Quelle consolation pour le riche, d'entendre cette troupe innombrable de saints raconter ses aumônes, et faire le détail de ses charités aux yeux de tout l'univers! *Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum*. Et quelles instances ne feront-ils point pour lui obtenir son pardon? Semblables aux Israélites quand ils enlevèrent le vaillant Jonathas à l'aveugle sévérité de son père Saül, qu'il Seigneur, diront-ils, il mourrait, lui qui par ses largesses nous a si souvent délivrés de la mort, et qui méritait le mieux, après vous, le titre de Père et de Sauveur? *Ergone Jonathas morietur, qui fecit salutem hanc magnam in Israel*? Non, Seigneur, il ne mourra point, et ce grand nombre de serviteurs qu'il vous

a faits par ses libéralités intéresse votre miséricorde à ne permettre pas qu'il périclite : *Vixit Dominus, si ceciderit capillus de capite ejus.*

Telle est, mes frères, la protection éclatante que Jésus-Christ lui-même nous ordonne d'espérer, si nous savons nous faire des amis des richesses d'iniquité. Malheur à ceux qui se privent par leur dureté de cette ressource au jour de la colère ! Étrange aveuglement ! Si dans le monde on était menacé d'une disgrâce humiliante, si l'on avait eu le malheur d'encontrer l'indignation du prince, et que l'arrêt de mort dût bientôt être prononcé, ah ! que ne ferait-on point pour éviter la condamnation ? Songerait-on alors à ménager sa bourse, épargnerait-on les sommes nécessaires pour se faire de puissants protecteurs ? Des exemples assez fréquents nous apprennent qu'on se conduit bien autrement. On ouvre alors tous ses trésors, on distribue de tous côtés des sommes immenses, on s'épuise, on se ruine, et souvent on risque tout pour ne rien obtenir. N'avons-nous pas, mes frères, de plus grands dangers à craindre ? Nos péchés, nous le savons trop bien, ont mérité les derniers châtiments. Qu'aurons-nous à répondre à notre juge sur tant d'actions criminelles, sur tant de grâces dont nous avons abusé, sur tant de sacrements reçus au moins inutilement ? De quelles vertus nous parerons-nous alors ? Nous nous verrons environnés d'accusateurs. Les créatures même inanimées se déclareront contre nous. Les pauvres seuls pourraient nous défendre, il ne tient qu'à nous de les intéresser dans notre cause. Pour peu de chose nous achèterions leurs suffrages, et nous ne faisons aucune avance pour nous les gagner. Non contents d'irriter notre juge par nos crimes, nous aigrissons encore nos seuls défenseurs par notre dureté. Fut-il jamais une conduite plus irrégulière, un aveuglement plus funeste ?

Pour vous, âmes chrétiennes, que je suppose dans des dispositions toutes différentes, je n'ai que des miséricordes à vous promettre de la part de Dieu, mais encore quelles miséricordes ? Ah ! Seigneur, vous nous aviez menacés des supplices éternels si nous négligions les pauvres, parce que, disiez-vous, c'était vous négliger vous-même. C'est donc à vous-même que nous avons fourni tant de secours. C'est votre personne adorable que nous avons délivrée de la faim, de la nudité, des maladies, nous osons ici vous prendre par votre propre aven. Si le prix doit être proportionné à la dignité de la personne qu'on a servie, jugez vous-même, Seigneur, à quoi vous êtes engagé. C'est au Dieu que nous avons secouru, il nous faut une récompense digne d'un Dieu ; votre gloire est ici intéressée à se signaler dans ses bienfaits, et ce n'est qu'en vous donnant vous-même que vous pouvez seconder nos justes prétentions. Aussi, chrétiens, les secondera-t-il, il vous l'a promis, et je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le détachement des biens de ce monde.

Accipit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus, quantum volebant.

Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis, autant qu'ils en voulaient (Joan., VI, 11).

Qu'il fallût, mes frères, à un peuple grossier et pressé de la faim un miracle tel que celui de la multiplication des pains, pour exciter envers Jésus-Christ sa foi et sa reconnaissance, il n'y a pas lieu de s'en étonner : mais que des chrétiens qui, plus spirituels, devraient reconnaître dans les productions les plus ordinaires de la nature la puissance du Dieu qui en est l'auteur, et cette même puissance par laquelle Jésus-Christ multiplia autrefois cinq pains et deux poissons, jusqu'à en nourrir plusieurs milliers d'hommes qui l'avaient suivi ; que ces chrétiens paraissent si peu touchés de cette attention continuelle de la Providence à fournir à tous leurs besoins ; qu'ils y soient même d'autant moins sensibles, qu'elle est plus prodigue à leur égard, et que ses trésors ne tarissent point, c'est, mes frères, ce qui ne se conçoit qu'à leur honte et au préjudice de leur foi et de leur religion. Peut-être encore leur passerions-nous de ne découvrir pas dans les richesses de la nature la main puissante qui la rend si féconde en leur faveur, si ce défaut d'application ne se terminait qu'à l'affaiblissement de leur reconnaissance. Mais à quel abus de ces mêmes richesses ne les conduit-il point ! Et faut-il s'étonner qu'ils fassent un si indigne emploi des biens dont ils ne pensent pas que Dieu seul est l'arbitre et le dispensateur ? Les uns, emportés par l'intempérance de leurs désirs, accumulent ou dissipent ces biens sans modération ; les autres, servilement attachés à ceux qu'ils possèdent, suppléent par un redoublement d'affection à l'impuissance d'en acquérir davantage. C'est ce désordre si universel, source et principe de tous les désordres, que je viens combattre dans ce discours, où je traiterai de l'usage qu'on doit faire des biens de ce monde. Moins le devoir est connu, et plus il importe de vous en instruire. Pour le mettre dans tout son jour et vous apprendre précisément à quoi vous vous en devez tenir dans l'usage des choses créées, je distingue d'abord les superflues des nécessaires ; et je dis qu'il est également défendu à un chrétien de toucher aux premières et de s'attacher aux secondes. Renoncer absolument à l'usage des biens qui ne nous sont d'aucune nécessité, c'est un devoir que j'établirai dans mon premier point ; user simplement et sans affection des biens les plus nécessaires à nos besoins, c'est une obligation dont je vous convaincrai dans le second. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

C'est une erreur que la cupidité des hom-

mes a introduite dans le monde, de penser qu'ils ont droit sur toutes les choses créées, qu'il leur est permis de tout désirer, de tout acquérir, de tout posséder, et de porter la main sur tout ce que le hasard ou leur industrie présente à leur insatiable avidité. De là ces vastes et ambitieux projets, ces désirs immodérés de l'éclat et de la grandeur, cette soif ardente des richesses, ce cercle éternel de plaisirs. De là ce luxe dans les parures, cette magnificence dans les ameublements, ce faste dans le train et les équipages, cette délicieuse abondance sur la table et dans les festins. De là enfin ce grand nombre de chrétiens qui franchissent témérairement les bornes de la tempérance évangélique, et qui ne comptent parmi les choses défendues que celles dont il n'est pas en leur pouvoir de jouir. C'est cette erreur si fatale au salut que je viens tâcher de détruire, en lui opposant cette vérité incontestable : que tout chrétien est obligé de se priver de l'usage des biens qui ne lui sont pas nécessaires, au moins d'une nécessité de bienséance, dans l'état où Dieu l'a placé. Cette obligation est fondée sur divers principes non contestés, dont elle est une conséquence nécessaire, et que j'espère vous développer dans la suite de ce premier point.

Le premier de ces principes est la sentence que Dieu prononça contre l'homme dès qu'il eut péché. Vous savez, mes frères, dans quelle félicité, et au milieu de quelle abondance Dieu le créa d'abord. Quelque magnifique que fût la peinture que je vous en ferais, elle ne répondrait pas à l'idée que nous en donne l'Écriture, quand elle appelle le lieu où Dieu plaça l'homme en le créant, un paradis de délices : *Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis*. La beauté, la variété, le goût exquis de tous les fruits dont le jardin était planté, la liberté que Dieu laissa à l'homme d'user de tous à son gré, à l'exception d'un seul auquel il ne lui défendit de toucher que pour mettre à l'épreuve sa fidélité : tout cela, dis-je, vous donne assez à comprendre de quel bonheur et de quelle opulence Dieu le faisait déchoir, quand après son péché il le chassa pour jamais de ce paradis de délices, pour l'exiler dans un monde inculte et désert, et qu'au lieu de l'ample permission qu'il lui avait donnée de manger de tous les fruits de ce premier séjour, il le réduisit, pour le reste de sa mourante vie, à se contenter du pain qu'il gagnerait à force de travail et de sueur : *In sudore vultus tui vesceris pane*.

C'est-à-dire, selon l'interprétation des Pères, tu ne toucheras plus, ô homme ! à aucune des choses dont le secours n'est nullement nécessaire à tes besoins véritables, et que ta condition n'exige point absolument ; si tu possèdes de grandes richesses, tu n'en useras qu'autant que l'entretien honnête de ta famille et de l'éducation que tu dois à tes enfants le demanderont. Tout ce que ton avarice se réservera par delà, ou ce que répandra ta prodigalité, sera le

larcin d'un bien dont tu n'es que l'économe et le dispensateur ; parce que depuis ton péché tu n'es plus maître que de ton nécessaire : *Vesceris pane*. Tous les jeux et les plaisirs que l'esprit humain a imaginés, qui n'ont pour but que de flatter les sens, qui ne sont que les vrais appâts de la volupté et les ressources malheureuses de l'oisiveté et de la mollesse ; ces sortes de plaisirs te sont interdits, et tu ne t'accorderas que ceux que tu te seras rendus par ton travail et tes sueurs aussi nécessaires que le pain même : *In sudore vultus tui vesceris pane*. Si la gourmandise a fait ton péché, la mortification et le jeûne en doivent être la réparation. Au lieu de satisfaire ton intempérance par l'usage fréquent et ordinaire des mets les plus délicieux, tu te réduiras aux viandes les plus communes, et précisément nécessaires à la conservation de la santé ; si tu peux quelquefois passer au delà, c'est seulement quand la bienséance et la charité te le permettront ; mais souviens-toi toujours que ton pain même ne t'appartient qu'après que ton travail t'en a rendu le légitime maître : *In sudore vultus tui vesceris pane*.

Par quelle explication prétendez-vous donc éluder un arrêt si formel ? Car enfin, si ce n'était là qu'une simple prédiction des misères où le péché devait nous réduire, comment, ô mon Dieu ! n'avez-vous pas prévu que l'homme saurait bien s'en délivrer par les secours multipliés de tant de créatures ? Mais si c'est une sentence véritable, comment, ô homme ! as-tu la témérité de lui désobéir ? Direz-vous qu'elle ne regardait que notre premier père, et qu'elle ne doit point s'étendre sur sa postérité ? Quoi donc ! ne trempons-nous point dans le même crime, ne naissons-nous pas coupables de la même prévarication ? Ah ! que les misères que nous éprouvons tous les jours, cette inégalité des saisons, cette faim, cette soif, ces douleurs, cette mortalité qui nous est commune avec le premier père, que toutes ces choses nous apprennent bien que nous avons été compris dans le même arrêt et condamnés aux mêmes châtimens !

Mais quand il serait vrai que le seul péché d'Adam ne vous condamnerait pas à la privation des choses non nécessaires, n'y seriez-vous pas suffisamment condamnés pour l'expiation de mille autres péchés que vous avez commis depuis, et que vous commettez encore tous les jours ? Quoi ! la seule désobéissance du premier homme aura mérité d'être punie ; et toutes vos prévarications seront exemptes de châtimens ? Pour avoir une fois touché à un fruit défendu, Dieu lui interdit l'usage de tous les fruits du paradis, et le condamne à se contenter du pain trempé dans ses sueurs ; et vous, qui avez si souvent porté la main sur tant d'autres fruits que la loi de Dieu ne vous défendait pas moins rigoureusement ; qui, non contents d'en avoir simplement goûté comme Adam, vous en êtes pour ainsi dire rassasiés et en avez fait les aliments ordinaires de toutes vos passions, vous croirez pouvoir

ne vous rien retrancher, et avoir conservé sur tous les biens créés plus de droit que votre innocence même ne vous en donnerait? Sur quel fondement vous en flatteriez-vous? Serait-ce sur la supposition que vos péchés, moins griefs que celui d'Adam, ne mériteraient pas une aussi rigoureuse peine?

Quoi! mes frères, des péchés assez griefs pour mériter la privation éternelle de Dieu ne le seront pas assez pour mériter la privation passagère des biens frivoles? Quoi! des péchés qui ne sont pas trop punis par la perte irréparable du plus nécessaire de tous les biens, le seront trop par le salutaire renoncement aux choses les plus superflues? Ah! que vous changeriez bien de pensée, si l'amour excessif de ces dangereuses superfluités n'étouffait en vous le sentiment de vos péchés et le désir sincère de les réparer! Bien loin de trouver trop sévère la sentence qui vous condamne au retranchement de toutes les choses non nécessaires, vous vous étonneriez que Dieu vous en tint quittes pour le retranchement, et qu'il voulût bien suppléer à l'éternelle privation de lui-même, par la privation peu durable de quelques vanités.

Vous me répliquerez peut-être qu'il y a d'autres moyens d'expier vos péchés, et que l'obligation générale de satisfaire à Dieu n'emporte point l'obligation particulière de lui satisfaire par cette privation. Il est vrai, mes frères, il y a d'autres moyens d'expier les péchés; et dans l'impuissance de les réparer de la manière la plus convenable, la miséricorde est prête à accepter des pénitences d'un autre genre. Mais je dis, dans l'impuissance de les réparer en la manière la plus convenable. Hors de là, c'est refuser la pénitence que de refuser de la proportionner à la nature de ses péchés; c'est imiter la folie du malade qui refuserait l'unique remède convenable à sa maladie. Or, mes frères, quelle pénitence plus propre à expier des péchés qui ont presque tous consisté dans l'abus des choses créées, que de renoncer au moins à l'usage des superflues? Si vous avez à vous reprocher tant d'excès contre la tempérance, n'est-ce pas par l'usage fréquent et ordinaire des aliments les plus capables de les fomentier? Si vous fûtes à tant d'âmes faibles une occasion de chute et de scandale, si vous allumâtes en elles tant de désirs honteux et criminels, n'est-ce pas par le luxe et les superfluités de vos ajustements? Si dans le plaisir vous avez si souvent franchi toutes les bornes de la modération, si vous y avez impitoyablement consumé la substance des pauvres et les espérances de vos créanciers; si vous n'y avez compté pour rien le délaissement de votre domestique et l'omission de tous vos devoirs, n'est-ce pas par votre avidité à vous rassasier de tous les plaisirs? Nommez donc une satisfaction plus convenable à de tels péchés, nommez-en une plus indispensable que le retranchement de toutes ces choses, qui y ont servi de matière, et qui tous les

jours encore y donneraient lieu, si vous omettiez ce nécessaire retranchement.

Mais voici un second principe d'où naît aussi évidemment que du premier l'obligation de se dépouiller des choses superflues. C'est le titre en vertu duquel seul il nous est permis d'user même des plus nécessaires; car enfin, si l'homme, dès le moment de sa révolte, mérita la mort, *morte morieris*, il mérita d'être privé de tous les secours qui pouvaient la différer. N'ayant plus de droit sur la vie, il n'en avait plus sur aucune des choses qui lui étaient nécessaires pour la conserver; et Dieu n'aurait fait qu'exécuter un arrêt juste, quand aussitôt après son crime il aurait fait foudre sous ses pieds toutes les créatures, et qu'il l'aurait anéanti lui-même avec elles. D'où lui vint donc, et ce reste de vie, et cette liberté d'user des secours nécessaires à l'entretenir, sinon du prix et de la mort future du Rédempteur? Voilà le titre sous lequel seul il lui est permis d'en user. Son droit ne saurait s'étendre au delà des choses dont l'usage a été mérité par cette mort: si sa convoitise l'emporte plus loin, c'est un téméraire et un usurpateur.

Or, mes frères, j'en appelle ici à vous-mêmes, et la raison seule suffit pour en décider. Oseriez-vous dire que Jésus-Christ, en donnant son sang et sa vie, avait en vue d'acquiescer à l'homme le droit d'user de toutes les superfluités qui servent aujourd'hui de nourriture à votre orgueil et à votre luxe? Pensez-vous, chrétiens intempérants, qui ajoutez tous les jours au faste dont vous faites ostentation, qui ne vous piquez d'émulation que dans la recherche des mondanités, et qui tirez toute votre gloire de votre magnificence, pensez-vous, dis-je, que Jésus-Christ n'ait souffert et ne soit mort que pour vous mériter la jouissance de ces vanités? Et vous qui, à la honte de votre sexe, l'avez rendu le modèle de l'immodestie et de la mollesse, uniquement occupés à flatter un corps que vous idolâtrez, et à imposer aux yeux des hommes par l'éclat emprunté des ajustements dont vous le parez, pensez-vous que Jésus-Christ ne soit descendu sur la terre, et qu'il n'y ait accepté le plus ignominieux de tous les supplices, que pour vous obtenir la liberté d'user de ces vains ornements, et de scandaliser ainsi l'Eglise par votre luxe? O sang! ô mort! ô redemption fatale, si elle avait dû procurer aux hommes de si funestes avantages, et leur donner quelque droit à ces dangereuses superfluités!

Ce n'est pas, mes frères, qu'il y ait rien dans le monde qu'on ne doive au prix du sang du Rédempteur. Comme toutes les choses créées ont leur utilité dans l'ordre de Dieu, qu'elles contribuent toutes à l'embellissement de cet univers, et que certaines conjonctures peuvent rendre nécessaires celles qui paraissent les plus superflues, il est vrai de dire que, dès que l'usage en est saint et conforme aux règles de la nécessité ou de la bienséance, c'est aux mérites de la mort de Jésus-Christ que nous en sommes redevables. Mais s'ensuivra-t-il de là que

nous pouvons jouir de tout ce qui s'offre à nos désirs, sans crainte d'excéder nos privilèges? Ne s'ensuivra-t-il pas au contraire que nous devons être d'autant plus réservés à user de toutes ces choses, qu'il en a plus coûté à notre Rédempteur pour nous en acquérir l'usage? Nous lisons dans l'Ecriture que David ayant un jour témoigné quelque désir de boire de l'eau d'une source qui était dans un poste que les Philistins occupaient, trois des plus braves de ses soldats, pour donner à leur prince un témoignage de leur zèle, se firent jour à travers leurs ennemis, puisèrent de cette eau et en apportèrent à David; mais que ce prince, saisi d'une sainte horreur et effrayé du danger que ces trois soldats venaient de courir: Ah! je me garderai bien, dit-il, de commettre ce crime en présence de mon Dieu, de goûter d'une eau si chère à mes sujets, et de m'abreuver ainsi de leur sang : *Absit ut in conspectu Dei mei hoc faciam, et sanguinem istorum virorum bibam!* Et nous, mes frères, qui savons que Jésus-Christ s'est non-seulement exposé à la mort pour nous mériter l'usage des choses nécessaires à nos vrais besoins, mais qu'il lui en a réellement coûté la vie, au lieu d'y borner notre avidité, nous donnons sans retenue au milieu des plus inutiles, nous nous répandons sur elles, nous foulons aux pieds les conquêtes de Jésus-Christ et le sacré sang dont elles sont teintes. Ah! que ne disons-nous plutôt, contents du nécessaire, et saisis comme David d'une horreur sainte et respectueuse : Je me garderai bien d'user sans besoin de toutes ces choses dont le rachat a coûté si cher à mon Rédempteur, et de profaner en les prodiguant le sang qui en a été le prix : *Absit ut in conspectu Dei mei hoc faciam!*

Aussi, mes frères, ces sentiments naissent-ils d'eux-mêmes dans votre cœur, s'ils n'y étaient étouffés par cette foule de désirs effrénés qu'y produit la cupidité. Une supposition familière en fera la preuve; car enfin, s'il vous arrivait de voir un homme courir en insensé sur le bord d'un fleuve, et jeter dans les eaux, avec son or et son argent, toutes les précieuses superfluités que vous vous permettez, une juste indignation ne s'emparerait-elle pas de votre âme, et ne diriez-vous pas, comme le disaient dans une autre occasion les disciples de Jésus-Christ : *Ut quid perditio hæc?* Est-ce là l'usage qu'il faut faire des biens de Dieu, et ne vaudrait-il pas mieux les distribuer aux pauvres que de les ensevelir sous les flots? *Potuit istud venditari multo et dari pauperibus.*

Et sans doute, mes frères, votre indignation serait légitime. Mais sur quel fondement pensez-vous que l'usage que vous faites des biens de Dieu est moins criminel que celui qu'en ferait ce frénétique? La vanité, le luxe et le faste sont-ils des titres qui rendent cet usage plus innocent? Ces biens que vous reconnaissez venir de Dieu sont-ils plus dignement employés, quand vous vous en servez à repaître votre cupidité et vos autres passions, que si vous les rendiez inu-

tiles en les jetant dans un fleuve? Non, non, je ne crains pas de le dire, périssent plutôt dans les flots cet argent que vous exposez au hasard d'un jeu excessif, ces vêtements superbes, ces meubles magnifiques et toutes vos fastueuses superfluités, que de servir ainsi d'instruments à vos voluptés et à votre orgueil.

N'omettons pas, mes frères, un troisième principe d'où naît encore comme une conséquence nécessaire l'obligation de se priver des choses superflues : c'est qu'il n'est jamais permis d'aimer pour lui-même aucun objet créé. C'est une maxime indubitable, fondée sur la loi éternelle, et aussi ancienne que le premier de tous les commandements : tout amour de la créature qui s'arrête à elle et qui ne se rapporte pas à Dieu est un amour profane, parce qu'il s'éloigne de la fin véritable, qu'il tend à une préférence indigne de la créature à Dieu, d'un bien frivole au souverain bien. De là, mes frères, que s'ensuit-il? que, ne pouvant user des superfluités par rapport à Dieu, vous n'en pouvez user sans prévarication. Car comment en rapporteriez-vous l'usage à la gloire de Dieu, dès là que cet usage n'a d'autre fondement que votre vanité? A l'égard des choses qui vous sont vraiment utiles ou nécessaires, quelque suspecte que soit l'attache que vous avez pour elles, nous aurions peut-être de la peine à vous convaincre de ne les pas aimer pour Dieu. Il vous ordonne d'avoir soin de votre vie et de votre santé : il vous permet d'observer dans le monde certaines bienséances proportionnées au rang que vous y tenez. Si je vous attaquais sur votre attention servile à toutes ces choses, vous me répondriez que vous êtes dans l'ordre de Dieu, qu'il est en tout cela la dernière fin que vous vous proposez; et alors, faute de témoignage évident contre vous, il faudrait vous en croire sur votre parole. Mais dès que je vous vois passer les bornes de ces raisonnables nécessités, et donner sans modération dans tous ces fastueux amusements de la vanité, je n'ai plus besoin d'autre témoignage. Vous n'avez plus à m'alléguer ni bienséance, ni soin légitime de votre santé. La gloire de Dieu ne saurait plus être la fin de toutes les superfluités que vous vous accordez; le plaisir, la curiosité, l'intempérance de vos désirs, sont les seuls titres sur lesquels vous vous les appropriez; et de quelque spécieux prétexte que vous couvriez votre amour pour elles, je conclus de l'usage désordonné que vous en faites, que c'est pour elles-mêmes et non point pour Dieu que vous les aimez.

Mais quoi! nous voilà donc réduits à une entière égalité, et si chacun est obligé de se resserrer dans les bornes de son nécessaire, les grands et les riches seront confondus avec les pauvres et les petits, et il n'y aura plus de distinction de rangs et de qualités? Hé! pensez-vous, mes frères, que ce serait là un si grand malheur? L'ordre du monde en serait-il moins beau, quand, à l'exemple des premiers fidèles, les riches se-

raient avec les pauvres communauté de biens, et que les uns suppléeraient de leur superflu ce qui manque au nécessaire des autres? Quel que fût ce prétendu désordre, il n'égalerait pas au moins celui que cause aujourd'hui dans le monde l'abus des richesses et de la grandeur; il serait moindre que le scandale qui naît de l'énorme disproportion de la condition de plusieurs riches avec celle de tant de pauvres qu'on voit pourrir dans la misère, tandis que ceux-là se baignent dans les délices de leur abondance. Mais non, mes frères, je ne veux rien outrer, et j'en demeure au terme de l'étroite obligation. Je ne réduis pas le riche au même point que le pauvre; je laisse au rang et à la qualité toute leur distinction. Je sais que la différence du tempérament, de l'éducation, des états, met aussi bien de la différence dans les nécessités; qu'il est juste qu'un homme en place, pour conserver à sa dignité le respect qui lui est dû, frappe les yeux par un certain dehors, et use de bien des choses qui lui seraient superflues dans une condition plus basse. Mais ces nécessités attachées à la condition, pensez-vous qu'elles n'aient point de bornes? Quoi! parce qu'il vous est permis de conserver à votre emploi le lustre dont il a besoin, vous croirez qu'il n'y aura plus de modération à observer, et que l'appareil le plus fastueux vous sera passé comme une nécessaire bienséance? Mais vous qui voulez des distinctions de rang, pourquoi ne vous mesurez-vous pas exactement au vôtre? Importe-t-il à votre dignité que vous l'égaliez à une plus grande? Et faut-il, pour vous distinguer du peuple, que nous vous confondions avec le souverain? Non, non, mes frères, s'il est vrai que les nécessités sont différentes selon la différence des états et des conditions, ces nécessités ont chacune leurs bornes, au delà desquelles tout le reste est superflu. Dieu ne connaît point celles qui n'ont leur source que dans la vanité. La tempérance évangélique est l'enseigne de tout chrétien: il n'y a point d'état si distingué qui soit exempt de marcher sous ce commun drapeau, et tous ceux qui s'en écarteront seront punis comme des rebelles et des déserteurs.

Mais, direz-vous, à quoi servent les biens créés, sinon à l'usage de l'homme? Pourquoi dit, par exemple, un intempérant quand il voit sa table chargée des mets les plus capables de flatter sa sensualité, pourquoi Dieu nous aurait-il donné ces vins exquis, ces viandes si délicieuses, si ce n'est pas pour servir à notre nourriture? Je sais, mes frères, que toutes les créatures sont bonnes en elles-mêmes. Je sais, comme le dit saint Paul, qu'on ne doit rien rejeter de tout ce qui se reçoit avec actions de grâces, parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière. Aussi ne sont-ce pas, à proprement parler, les objets créés qui nous souillent, mais l'usage déréglé que nous en faisons. Ce n'est pas, disait Jésus-Christ, ce que l'homme met dans sa bouche qui porte la corruption dans le fond du cœur: *Non*

quod intrat in os, mais c'est le désir désordonné de satisfaire sa sensualité, en usant fréquemment de ces mets exquis si capables de l'irriter; c'est l'immortification qui les fait préférer à des viandes plus communes, ce sont les aliments qu'on fournit à ses passions par de tels excès. Ce ne sont pas de même ces riches parures des femmes mondaines qui sont mauvaises en elles-mêmes; mais c'est la vanité qui les porte à en user, c'est l'opposition de la modestie évangélique avec les vains ornements. Ce ne sont point enfin ces meubles superbes, ces tableaux précieux que les riches étalent dans leurs maisons qui souillent leur âme, mais c'est l'orgueil que suppose et qu'entretient cette magnificence, c'est l'amour du faste si contraire à l'humilité chrétienne, c'est l'emploi criminel d'un superflu destiné à de plus saints usages.

Ainsi, mes frères, que toutes les créatures soient bonnes en elles-mêmes, l'usage en sera toujours très-criminel dès qu'il ne sera plus réglé par la nécessité, l'utilité réelle et une certaine bienséance proportionnée aux différentes conditions. Et si cela n'était, pourquoi Jésus-Christ aurait-il si souvent déclaré bienheureux ceux qui en sont privés, et si souvent déploré le sort de ceux qui en jouissent? Pourquoi, s'il était permis d'user de tous les avantages que procurent les richesses, aurait-il si souvent répété: *Heureux les pauvres, malheur aux riches: Beati pauperes, vae vobis divitibus!* Pourquoi, s'il était permis de s'accorder tous les plaisirs que l'industrie et la vanité des hommes ont mis à la mode, n'aurait-il point cessé d'anathématiser ceux qui rient, d'exalter ceux qui pleurent? *Vae vobis qui ridetis nunc; beati qui nunc fletis!* Pourquoi enfin, si le retranchement des superfluités n'était point de précepte, aurait-il si souvent menacé de l'enfer ceux qui ne mortifient point leurs sens, puis-qu'il n'y a point de vraie pénitence qui ne soit accompagnée de ce retranchement? Ainsi, mes frères, ce n'est pas un péché léger que de s'accorder l'usage des superfluités, parce que c'en est un grand que de ne point faire pénitence.

Mais enfin, me répliquerez-vous encore, pourquoi Dieu a-t-il donné l'être à toutes ces choses, et à quoi seront-elles bonnes, s'il n'est pas permis aux hommes d'en user à leur gré? A quoi seront-elles bonnes? Ah! le voici, mes frères, le voici; mais reprenez-le bien, et ne l'oubliez jamais: elles seront bonnes à quitter, à faire la matière du détachement et de la mortification chrétienne. Dieu en les créant pouvait-il avoir une fin plus salutaire que de les faire servir ainsi à notre sanctification? Que nous peut en effet procurer la jouissance des biens du monde, que des plaisirs fades, passagers, dangereux et funestes? au lieu que la privation de ces mêmes biens nous en procure de grands, de solides et d'éternels. La jouissance des biens créés a des bornes étrangement étroites, et l'homme le plus avide n'en saurait posséder qu'une très-petite portion; mais le renoncement à ces mêmes biens est d'une

étendue presque infinie, puisqu'il les comprend toutes, et qu'étant connu de Dieu, il trouvera dans sa magnificence une récompense proportionnée à cette étendue. Mais il ne suffit pas de se priver absolument des choses superflues, il faut encore user sans attache des plus nécessaires. C'est un second devoir, dont je vais tâcher de vous convaincre dans mon second point.

SECOND POINT.

S'il suffisait, mes frères, pour être parfait, de se dépouiller de toutes les superfluités que se permettent les amateurs du monde, quelque difficile que soit ce dépouillement, on trouverait encore bien des chrétiens qui pourraient se flatter d'être arrivés à la perfection. Car enfin, sans parler de tant de pauvres qui semblent manquer du nécessaire même, combien de gens qui, par épargne ou, si vous voulez, par une espèce de bienséance, se retranchent dans la jouissance des choses qui conviennent à leur fortune, et négligent tous ces autres amusements et ce fastueux appareil des riches et des orgueilleux du siècle? Mais comme il n'est pas moins essentiel à un chrétien d'user sans attache des choses les plus nécessaires que de se priver absolument des superflues, bien loin qu'il y en ait beaucoup de parfaits, on peut dire qu'il est bien rare d'en trouver qui soient véritablement chrétiens.

Aussi, mes frères, faut-il avouer qu'il est bien plus difficile de s'acquitter de ce dernier devoir que du premier, d'user du nécessaire sans s'y attacher, que de se priver entièrement du superflu. Saint Augustin va plus avant, et il soutient qu'il y a moins de vertu à renoncer à la possession des créatures les plus permises, qu'à ne s'y pas attacher quand on les possède : *Multo mirabilius est non inhærere istis, quamvis possideas, quam omnino eas non possidere*. Cependant, quelque rare et quelque difficile que soit la pratique de ce devoir, il est d'une obligation si étroite, que le même Père ne craint pas de dire que toute la religion consiste à s'en acquitter, c'est-à-dire à user simplement des choses dont on ne doit qu'user, comme à jouir de celles dont on doit jouir.

Mais pour me renfermer dans les bornes de mon sujet, je considère trois choses à l'égard de cette attache aux biens même les plus nécessaires. Premièrement, l'illusion sur laquelle elle est fondée; secondement, le péché qu'elle renferme; et en troisième lieu, la peine qui doit la suivre.

L'illusion sur laquelle est fondée cette attache consiste dans la fausse idée que nous avons de notre nécessaire. Car pourquoi s'attache-t-on si fortement à certaines choses? C'est, dit-on, parce qu'elles nous sont d'une nécessité absolue, et que nous serions malheureux si elles nous manquaient. Mais, mon cher auditeur, quelles sont donc ces choses que vous jugez si nécessaires? Quant à moi, je n'en connais qu'une dont la privation pût vous rendre véritablement malheureux; et cette unique chose, c'est Dieu

même qui, renfermant en lui tous les biens possibles et imaginables, n'en laisse aucun hors de lui qui mérite le nom de bien, et dont la jouissance puisse procurer à l'homme une félicité réelle. C'est là cet unique nécessaire dont parlait Jésus-Christ : *Porro unum est necessarium*. Et il faut, dit saint Augustin, que vous soyez bien avares, si ce bien suprême ne vous suffit pas : *Nimis avarus est cui Deus non sufficit*.

Il est vrai que dans l'état de cette vie mortelle, assujettis comme nous le sommes à divers besoins, il y a bien des choses qu'on pourrait qualifier nécessaires en un certain sens. Dieu vous a donné un corps, il faut pourvoir à son entretien; vous avez des enfants, il faut fournir à leur éducation; vous êtes d'un certain rang, il faut avoir de quoi le soutenir; on a besoin de consolation dans les disgrâces et de remèdes dans les maladies; toutes ces choses sont, si vous voulez, nécessaires : mais comment le sont-elles? les unes pour des besoins purement arbitraires, et que vous vous êtes faits à vous-mêmes; les autres parce que la Providence vous y a réellement assujettis, et que ce serait tenter Dieu que de n'en user pas. Quant aux premières, quel titre auriez-vous pour vous y attacher? Vous voilà revêtu, par exemple, d'une charge considérable, et pour la porter noblement vous avez besoin, dites-vous, de paraître avec plus d'éclat qu'une personne privée. Mais est-il nécessaire que vous soyez revêtu de cette charge considérable? Votre salut courrait-il plus de risque dans un poste moins élevé? Je veux même que vous y ayez été placé par un ordre exprès de la Providence : cet éclat avec lequel vous voulez vous y soutenir est-il si nécessaire? Que fait à l'administration de votre charge cet éclat étranger, quelque modéré d'ailleurs qu'il puisse être? En rendriez-vous moins bonne justice à vos citoyens, ou le prince en serait-il plus mal servi, quand votre table serait plus frugale, vos appartements moins magnifiques, votre équipage moins fastueux? Est-il sans exemple qu'on ait allié une édifiante simplicité avec les dignités les plus éminentes? Mais ce sont là, dites-vous, certaines bienséances qu'exige l'état présent du monde et que Dieu me permet. Il faut bien vous les accorder, mon cher auditeur, de peur de vous révolter : mais s'il vous les permet, il ne vous les ordonne pas, et dès lors vous n'en devriez user que comme de simples bienséances à charge à l'humilité chrétienne; vous devriez n'en pas faire votre capital, n'y pas livrer toutes vos pensées; mais gémir en secret, comme la reine Esther, de cette espèce de nécessité, et comme elle, dans le silence de votre retraite, fouler aux pieds toutes ces vanités. J'en dirais de même de mille autres choses que nous appelons nécessaires, des consolations humaines dans les afflictions, de certaines commodités qui passent pour innocentes, de certains plaisirs que Dieu nous permet comme par condescendance, mais qui n'empruntent le plus souvent leur nécessité que de notre fai-

blesse et de nos répugnances pour la simplicité chrétienne

Mais l'attache aux choses auxquelles Dieu lui-même nous a assujettis n'aura-t-elle pas au moins un légitime fondement ? il faut se nourrir, se vêtir, se précautionner contre les rigueurs des saisons : toutes ces choses sont nécessaires, et ce serait tenter Dieu que de les négliger. Il est vrai, mes frères ; mais s'ensuit-il de ce qu'elles sont nécessaires, qu'il faille s'y attacher ? et leur nécessité ne nous fournit-elle pas plutôt mille motifs d'humiliation, qu'une raison d'attache et de complaisance ? En effet, cette dépendance où nous sommes des secours humains, cet assujettissement à ces secours pour tant de divers besoins ne nous reproche-t-il pas sans cesse, et l'empire d'où nous sommes déchus, et les misères où nous sommes réduits ? Que nous disent les aliments dont nous sommes obligés d'user, sinon que nous avons péché, et que pour châtimement nous avons été assujettis à la faim et à la soif comme les plus vils animaux ? que notre corps est si fragile qu'il tomberait en ruine, si nous cessions de le réparer par ces secours étrangers, et qu'enfin il périra dès qu'il ne sera plus en état de les recevoir ? Que nous disent les vêtements dont nous nous couvrons, sinon que nous avons perdu cette innocence originelle qui nous rendait aussi purs que les anges, que le péché a répandu sur notre corps une difformité honteuse à nos propres yeux, et que la concupiscence y a fait de tels ravages, qu'on ne peut y penser sans rougir ? Que nous disent les maisons que nous habitons, sinon que de ce paradis terrestre, où le ciel toujours serein ne versait sur nous que de favorables influences, nous avons été exilés dans une terre étrangère, exposés aux ardeurs brûlantes du soleil, à la violence des pluies, à toutes les rigueurs des saisons différentes ? qu'exclus de ce lieu de délices, dont la magnificence l'emportait autant sur les palais des rois, que les ouvrages de Dieu l'emportent sur ceux des hommes, nous avons été réduits à nous bâtir des prisons, d'où nous ne sortirons que pour être renfermés dans des sépulcres ? Que nous préchent enfin toutes les créatures qui servent à nos besoins, sinon que nous sommes des criminels accablés d'infirmités, assujettis à mille misères, condamnés au froid, au chaud, aux maladies et enfin à la mort ? Or, mes frères, trouvez-vous là des motifs raisonnables d'attache et de complaisance ?

Cependant, ô bassesse ! ô indignité ! non-seulement on s'attache à ces secours si humiliants, et on s'y complait, mais on se glorifie de la nécessité même qui porte à y recourir ; on s'en fait un mérite aux yeux des hommes, et l'on se croit d'autant plus respectable, qu'on se trouve engagé par son état à user de bien des choses qui seraient superflues dans une condition plus basse. Car enfin qu'est-ce qui fait dans le monde que les grands se préfèrent aux petits, les riches aux pauvres, les rois à leurs sujets, si ce n'est qu'asservis à plus de besoins, l'u-

sage d'un plus grand nombre de secours humains leur devient nécessaire ? Il faut à un grand seigneur plus d'appartements, plus de meubles, plus de serviteurs, qu'à un homme obscur. C'est par là qu'il prétend l'emporter sur lui, et mériter bien plus d'hommages. Il ne voit pas, dit l'Apôtre, qu'il fait gloire de sa propre honte : *Et gloria in confusione ipsorum* ; qu'il étale avec pompe les signes éclatants d'une indigence copieuse, pour parler comme saint Augustin : *Copiosa egestas*. Indigence d'autant plus humiliante, qu'elle est plus étendue, et qu'ainsi ce qu'il regarde comme un privilège de sa dignité et de sa grandeur n'est réellement qu'un témoignage authentique de son impuissance et de ses misères.

Aussi était-ce en conséquence de ces réflexions que le saint roi David ne cessait de demander à Dieu qu'il le délivrât de ces humiliantes nécessités : *De necessitatibus meis erue me*. Que d'autres se glorifient dans l'abondance des secours humains que leur condition leur rend nécessaires ; pour moi, qui ne les regarde que comme les honteuses ressources de mon indigence et de mon néant, je rougis de l'obligation où je suis d'en user. Je sais, ô mon Dieu ! qu'il n'y a que vous qui soyez véritablement grand, véritablement riche, parce que vous n'avez besoin du secours de personne ; et si j'ai quelque faveur à vous demander, c'est que vous retranchiez au moins de cette foule de nécessités qui m'accablent, et qui me rendent réellement plus pauvre et plus malheureux que le moindre de mes sujets : *De necessitatibus meis erue me*.

Mais, mes frères, il n'y a pas seulement une grande illusion à s'attacher aux choses les plus nécessaires, il y a encore un très-grand péché, soit par l'injustice actuelle que renferme cette attache, soit par le danger auquel on s'expose de ne pouvoir se détacher de ces créatures, quand la gloire et l'intérêt de Dieu l'exigeront. En effet, quoi de plus injuste que de donner à des objets frivoles une partie de l'amour que vous devez tout entier à Dieu ? Je ne regarde pas seulement cette injustice du côté du violement du premier précepte, qui vous oblige à aimer Dieu sans partage, de tout votre cœur et de tout votre esprit. Je la regarde encore du côté de la fin que Dieu se proposait en vous permettant l'usage de votre nécessaire, et dont vous vous éloignez si directement en vous y attachant. Car enfin, si, selon saint Paul, les païens sont inexcusables de n'avoir pas su monter de la connaissance des créatures à celles du Créateur, ne l'êtes-vous pas encore davantage de ne savoir pas vous élever à l'amour du Créateur par les secours que vous tirez de ses créatures ? Quoi, mes frères ! est-ce donc pour vous refroidir à son égard que Dieu a pourvu si abondamment à tous vos besoins ? Par quel prodigieux renversement arrive-t-il que le comble de l'ingratitude prenne sa source dans la multitude des bienfaits ? Et qu'est-ce que votre conduite a de moins énorme que celle de ces

Israélites qui, après que Dieu eut rempli leurs mains des richesses de l'Égypte, les employèrent pour toute reconnaissance à construire un veau d'or, auquel ils adressèrent leurs adorations, comme à l'unique divinité qui les avait délivrés de la servitude de Pharaon : *Hi sunt dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti*. N'est-ce pas là l'image naturelle de votre injustice, quand vous livrez votre cœur à l'amour des choses terrestres ? Ne vous faites-vous pas de toutes ces choses comme autant de divinités, que vous regardez comme les uniques soutiens de votre vie ? Ne vous dites-vous pas à vous-mêmes, comme ce peuple infidèle : *Hi sunt dii tui, Israel* : Voilà, voilà les dieux par qui seuls je vis ? Ces fonds, cet héritage, ce précieux métal, c'est ce qui m'habille, c'est ce qui me nourrit, c'est ce qui fournit à tous mes besoins. Il ne manque plus que de vous prosterner devant tous ces objets si chers, que de leur offrir de l'encens et des sacrifices. Mais que dis-je, il ne vous manque plus ? Ah ! mon cher auditeur, il n'y manque rien. Vous ne leur sacrifiez pas, il est vrai, des brebis ou des taureaux, mais vous faites pis, disait saint Jean Chrysostome, vous leur sacrifiez votre âme : *At non ipsis sacrificas boves, sed quod multo pestilentius est, tuam ipsius animam pro victima offers*. Et n'est-ce pas, en effet, leur sacrifier votre âme, que de préférer au soin de votre salut la conservation de ces objets frivoles ? N'est-ce pas leur sacrifier votre âme, que de négliger vos principaux devoirs pour vaquer à l'administration de ces biens périssables, que de faire de ces mêmes biens l'unique terme de vos désirs, que d'y fixer toutes vos espérances, que d'employer même si souvent les moyens injustes pour vous en assurer la jouissance ? Quelle preuve encore plus démonstrative de l'excès de votre attache, que la sensibilité que vous faites paraître, quand Dieu vous retranche quelque'un de ces appuis de votre amour-propre, quand il vous éprouve par la soustraction de ces bagatelles ? A quelle mélancolie, à quels murmures ne vous laissez-vous point aller, quand le hasard, la violence ou quelque autre accident vous en prive ? Car voilà la pierre de touche, dit saint Augustin : l'on ne possédait sans attachement que ce que l'on perd sans aucun regret. Mais quand, contre toute apparence, votre attache à tous ces vains objets ne l'aurait pas encore emporté sur l'amour que vous devez à Dieu, croiriez-vous n'être coupable à son égard d'aucune injustice, en conservant dans votre cœur cette attache quelle qu'elle soit, sans travailler efficacement à la diminuer ? Est-ce que Dieu ne mérite pas que vous vous attachiez à lui, non-seulement plus qu'à aucune créature, mais même que vous vous attachiez à lui seul ? Tout ce que vous donnez d'amour aux choses créées, ne le prenez-vous pas sur celui que vous devez à Dieu ? Et n'avez-vous pas lieu de craindre qu'en laissant fortifier dans votre âme cet amour étranger, il n'y étouffe bientôt ces restes languissants de l'amour

divin ? Car ne vous flattez pas que ces deux amours puissent demeurer longtemps dans un même cœur, sans prendre l'un sur l'autre des avantages considérables. Ce sont ces deux jumeaux que Rébecca sentait dans son sein lutter opiniâtrément ; mais avec cette différence qu'elle s'apercevait de leurs combats et qu'elle en redoutait les suites, au lieu que vous n'apercevez ni ne craignez la guerre de vos deux amours. Bien davantage, ne favorisez-vous pas le parti du mauvais, quand, non contents de le laisser vivre, vous lui fournissez sans cesse de nouveaux aliments qui le fortifient, tandis que l'autre dépérit par votre négligence à l'entretenir, et souvent même par les atteintes dangereuses que vous lui donnez ? Et vous vous flattez après que le bon amour dominera longtemps dans votre cœur, et que le mauvais ne prendra jamais le dessus sur lui ? Ah ! il faudrait donc veiller sur l'un et sur l'autre avec plus de soin, réchauffer votre amour pour Dieu par des actes fréquents, par la prière, par les bonnes œuvres, par l'usage réglé des sacrements ; et affaiblir au contraire votre amour pour les biens créés, par des renoncements continuels, quelquefois même par des retranchements et des privations volontaires.

Il le faudrait, mes frères, et le défaut de cette précaution est d'autant plus capital, que comme l'effet le plus naturel de l'amour de Dieu est de fortifier l'âme et de la mettre en état de surmonter les plus grandes tentations, l'effet de l'amour des créatures est au contraire de l'affaiblir et de la réduire à l'impuissance de résister aux plus faibles attaques. Allez, disait Dieu à Gédéon, quand il se préparait à faire marcher le peuple d'Israël contre les Madianites, conduisez tout ce peuple sur le bord du fleuve, dans le temps qu'il sera le plus altéré, et là je distinguerai ceux qui sont le plus en état de combattre de ceux qui sont indignes de cet honneur : *Duc eos ad aquas, et ibi probabo illos*. Quelle sera, mes frères, cette nouvelle épreuve ? Sera-t-il défendu à ce peuple de soulager la soif ? Non, chrétiens : mais voici par quelle marque Dieu discernera les vrais Israélites d'avec les lâches. Ceux, dit-il à Gédéon, qui se contenteront de porter un peu d'eau à leur bouche, sans s'arrêter sur le rivage, et comme en courant, c'est à ces premiers que vous pouvez confier le combat ; mais ceux qui mettront leurs genoux à terre se courberont sur le fleuve pour boire plus avidement et avec plus de loisir, renvoyez-les comme des lâches et d'inutiles soldats : ils sont indignes de porter les armes contre les ennemis de mon culte, et ce n'est pas à eux que la victoire est réservée.

Voilà, mes frères, la figure de ce qui vous arrive à vous-mêmes, quand il est question de livrer des combats au démon, ou de vous exposer pour la gloire de Jésus-Christ à quelques maux passagers. Toujours penchés, toujours courbés sur les biens terrestres, Dieu ne trouve plus en vous que des cœurs lâches et indolents, toujours prêts à rendre

les armes et à préférer un vil intérêt à l'honneur de lui plaire et de lui obéir. Proposez à cet homme qui aime uniquement la terre et qui jouit paisiblement des avantages de sa fortune, proposez-lui de se déclarer pour la justice en certaines occasions, de prendre parti pour l'innocence contre ses oppresseurs, s'il y voit quelque danger à craindre, quelques risques à courir pour ses biens ou pour sa liberté, de spécieux prétextes l'emporteront sur ses devoirs, et il verra plutôt périr l'innocent et la justice, que de hasarder les chers objets de son attache. C'est donc, mes frères, un grand péché que de s'attacher aux choses même les plus nécessaires, puisque cette attache renferme non-seulement une si grande injustice, mais qu'elle donne lieu de plus à tant de péchés.

Je m'étais encore proposé de vous dire quelle sera la peine de cette attache criminelle. Mais pour finir, la voici en un mot. Ce sera le désir éternel de jouir de ces biens frivoles, joint au désespoir éternel de n'en pouvoir jamais jouir. Car telle est notre condition, que l'amour qui sera trouvé dominant en nous à l'heure de notre mort y dominera éternellement; avec cette différence, que les uns arriveront sûrement à la jouissance de l'objet qu'ils auront légitimement aimé, et que les autres seront à jamais privés des objets qu'ils auront aimés si injustement. Représentez-vous donc, mes frères, la douleur et les déchirements d'une âme condamnée à sentir éternellement tout le poids de son amour et de sa privation. Représentez-vous sa honte, quand Dieu, insultant à ses malheurs, lui demandera ce que sont devenues ces créatures, ces dieux, ces vains supports de sa confiance : *Ubi sunt dii tui quos fecisti tibi? Surgant, et liberent te.* Où sont-ils, malheureux, ces objets frivoles qui t'étaient si chers, et auxquels tu as si souvent sacrifié les intérêts de ton salut et de ta gloire? Où sont maintenant ces vains appâts de tes desirs terrestres, ces fragiles appuis de ta fortune? Qu'ils paraissent et se rassemblent autour de toi, pour te dérober à mes vengeances : *Surgant, et liberent te.* Ah! si j'avais été l'unique objet de ton amour, si tu avais usé des biens terrestres comme n'en usant point, bien loin que leur séparation te fût rigoureuse, je t'y ferais trouver la félicité; et cette mort même qui fait ton martyre n'aurait pour toi que des délices. Je suppléerais avec avantage à l'absence de ces faux biens, et je rassasierais éternellement tous tes desirs par la communication de ma propre gloire; mais c'est aux créatures et non pas à moi à te protéger. Prends garde qu'elles ne t'échappent et ne te laissent en proie à mes ressentiments et à ton désespoir : *Surgant, et liberent te in die afflictionis tuæ.*

Ah! mes frères, nous n'y pensons pas quand nous nous attachons aux biens terrestres; nous oublions que, ne pouvant éviter d'en être un jour séparés, nous nous exposons à des douleurs excessives et à des déchirements cruels. C'est la réflexion que saint Paul faisait faire aux chrétiens en les

exhortant à user sans attache des choses créées; parce, disait-il, que la figure de ce monde passe : trop heureux encore que cette attache aux biens périssables ne fût suivie que de leur privation! Quelque douloureuse qu'elle fût, nous ne perdions rien de réel en les perdant. Mais quel désespoir de perdre avec eux le véritable et l'unique bien, dont la jouissance nous devait rendre éternellement heureux! Travaillons donc, mes chers auditeurs, à déraciner de nos cœurs cet amour profane, et n'établissons dès ce monde notre félicité que dans la jouissance de l'objet éternel qui la consommera dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le sacrifice de la messe.

Jésus invent in temp'o vendentes boves, et oves, et columbas, et dixit : *Auferete ista hinc.*

Jésus ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, il leur dit : *Otez cela d'ici (Joan., II, 16).*

Qu'y avait-il donc, mes frères, de si énorme dans la faute de ceux qui, pour fournir aux sacrificateurs de l'ancienne loi les hosties alors usitées, avaient amené, selon la coutume, sous les portiques du temple des bœufs, des brebis et des colombes? Pourquoi Jésus-Christ les en chasse-t-il si sévèrement en leur ordonnant de faire sortir toutes ces victimes comme autant de choses profanes? *Auferete ista hinc.* Ne semblait-il pas par cette conduite contribuer moins au respect dû à la maison de son Père, que mettre obstacle à la facilité des sacrifices, et troubler en quelque sorte le plus nécessaire et le plus saint exercice de la religion? Sans doute, mes frères, cette conduite n'est pas sans mystère, et ce mystère sera facile à développer, pour peu que nous l'examinions. Car enfin pourquoi Jésus-Christ chasse-t-il du temple toutes ces victimes, et pourquoi l'Eglise propose-t-elle cette action de zèle à nos méditations, si près de l'immolation de Jésus-Christ sur l'autel de la croix, sinon pour nous faire penser que ces victimes inutiles allaient être abolies et remplacées par une autre hostie dont les mérites seraient infinis, et qu'aux sacrifices impuissants de l'ancienne loi allaient enfin succéder le très-adorable et très-efficace sacrifice de la loi nouvelle?

Ce n'était donc pas tant pour empêcher une profanation, que pour signifier l'institution d'un nouveau sacrifice, que Jésus-Christ commandait aux vendeurs de faire sortir du temple tous ces animaux qu'ils y avaient introduits : *Auferete ista hinc*; c'est comme s'il leur eût dit : Il n'est plus question désormais de ces sortes de victimes, le temps est venu que les figures vont faire place à la vérité, les cérémonies légales au culte chrétien, les vils sacrifices du Vieux Testament à l'auguste sacrifice du Nouveau; la chair et le sang des animaux à ma propre chair et à mon propre sang.

Que puis-je donc faire de mieux, mes frères, que de vous entretenir aujourd'hui de cet adorable sacrifice qui se continue tous les jours sur nos autels? et quel sujet pourrais-je traiter qui fût plus important et d'un plus grand usage? Vous assistez tous les jours au sacrifice de la sainte messe; il n'y a point d'œuvre de piété plus commune, il n'y en a pas de plus sainte, et peut-être n'y en a-t-il point de plus indignement pratiquée; d'où vient cela? C'est que d'un côté vous ignorez l'excellence de ce sacrifice, et que de l'autre vous n'êtes pas instruits des dispositions qu'il y faut apporter. Je tâcherai de remédier à ce double mal dans les deux parties de ce discours. Je traiterai dans la première de l'excellence du sacrifice de la sainte messe; et dans la seconde, des dispositions avec lesquelles on y doit assister. Faisons auparavant à Marie la prière ordinaire.

PREMIER POINT.

Pour bien juger, mes frères, de l'excellence de notre sacrifice, il faut examiner d'abord quelles sont les principales obligations de l'homme à l'égard de Dieu. Saint Thomas les réduit toutes à quatre chefs : à adorer Dieu, à satisfaire à sa justice, à le remercier de ses grâces, et à lui en demander de nouvelles. C'était aussi, selon la remarque du saint docteur, pour chacune de ces quatre fins que les Juifs offraient à Dieu quatre sortes de sacrifices. Ils l'adoraient par l'holocauste; ils satisfaisaient à sa justice pour leurs péchés par la victime propitiatoire; ils le remerciaient de ses grâces et lui en demandaient de nouvelles par les hosties pacifiques. Ainsi fallait-il que tous ces sacrifices ensemble concourussent à prédire et à figurer le nôtre. Un seul d'entre eux n'y aurait pas suffi; et il en était, dit saint Augustin, de leur multiplicité à l'égard du sacrifice unique de nos autels, comme de la multitude des paroles qu'on est obligé d'employer quelquefois pour exprimer une grande chose : *Hoc unum sacrificium per multa figuraretur, tanquam verbis multis res una diceretur*. De là, mes frères, vous comprenez que notre sacrifice fait tout seul ce que ne faisaient même que très-imparfaitement tous les sacrifices ensemble de l'ancienne loi. Il adore Dieu d'une manière digne de lui, il satisfait pleinement à sa justice pour tous nos péchés, il le remercie abondamment de toutes ses grâces, et il lui en demande efficacement de nouvelles. Reprenons tout ceci par ordre.

Notre sacrifice adore Dieu d'une manière digne de lui. Jusqu'à ce grand sacrifice de la nouvelle loi, les démons osaient se glorifier de l'avoir emporté sur Dieu même, par les victimes qu'on leur immolait de toutes parts. Ce n'était pas seulement le sang des animaux qu'on répandait en leur honneur; ils exigeaient encore qu'on leur sacrifiât des hommes; et l'on a vu dans le paganisme des pères et des mères se dépouiller en faveur des démons des sentiments les plus naturels, et faire cruellement fumer leurs autels du sang de leurs propres enfants. C'était, dis-je, par

ces abominables sacrifices que les démons insultaient à Dieu même, et semblaient le défier de se faire rendre de plus grands honneurs. Mais enfin vous avez triomphé de leur insolence, ô mon Dieu! et la victime adorable que nous vous immolons venge abondamment votre suprême majesté de leurs sacrilèges attentats.

Et en effet, mes frères, quelle victime peut égaler celle qui est tous les jours offerte à Dieu par notre ministère? Ce ne sont plus des boucs ni des taureaux, ce ne sont pas des hommes mortels; c'est Jésus-Christ, Dieu comme son Père, égal à lui en toutes choses. Les autres victimes qu'on lui immolait autrefois, outre qu'elles étaient fort méprisables de leur nature, elles l'honoraient encore d'autant moins parfaitement qu'elles ne consentaient point à leur immolation, et qu'elles résistaient de toutes leurs forces au couteau qui les égorgeait. Mais celle-ci ne consent pas seulement à être sacrifiée, elle-même elle se sacrifie et s'anéantit à proportion de la majesté du Dieu qu'elle veut adorer. Tel que Jésus-Christ parut autrefois sur la croix humilié jusqu'à une mort honteuse, tel il est aujourd'hui sur nos autels; et quoique une fois ressuscité il ne meure plus, c'est toujours dans le même état de mort et d'anéantissement qu'il se montre et s'offre à son Père. C'est ainsi que saint Jean dans son Apocalypse nous assure l'avoir aperçu. Je regardai, dit-il, et je vis au milieu du trône et des vieillards qui l'environnaient, l'Agneau qui était comme une victime égorgée. De sorte que le sacrifice de nos autels n'est point autre, quant à la substance, que celui de la croix; c'est toujours la même hostie offerte, la même victime autrefois immolée, en un mot le même sacrifice. Et remarquez que le sacrifice de la messe adore la majesté de Dieu d'une manière d'autant plus parfaite, que la victime qui y est offerte s'y anéantit aussi profondément, et dans des circonstances non moins avantageuses qu'elle ne le fit sur la croix. Car enfin, que Jésus-Christ revêtu d'une chair mortelle consentit de mourir pour la gloire de son Père, c'était en quelque sorte sa destinée, et il lui devait une vie qu'il n'avait reçue de lui qu'afin qu'elle lui fût sacrifiée; mais que Jésus-Christ, après avoir si parfaitement consommé ses humiliations et son sacrifice, après avoir si chèrement acheté la gloire de ne plus mourir, après avoir mérité par tant de titres de s'aller asseoir éternellement à la droite de son Père, que Jésus-Christ infiniment glorieux et immortel semble se déponiller encore de sa gloire et de son immortalité; qu'il se cache sous les viles espèces d'une matière toute corruptible, qu'il ne se rende présent sur nos autels que pour y renouveler la mémoire de sa mort; que dis-je? que cet innocent Agneau s'y laisse encore égorger, quoique d'une manière non sanglante et surnaturelle, qu'il souffre que son corps et son sang, toujours unis très-réellement par concomitance, nous soient représentés séparés, lorsque, par la vertu des paroles sacramentelles,

comme par un glaive tranchant, le sacrificeur met son corps et son sang à part sous des espèces différentes ; qu'il accepte enfin sans mourir tous les symboles d'une véritable mort, ne s'eussent-ils pas au moins que ce second anéantissement n'a rien de moins parfait que le premier, qu'il rend un aussi grand hommage à la majesté de Dieu, et qu'il l'adore aussi profondément ?

Cependant, mes frères, quelque glorieux que soit à cette majesté suprême un sacrifice déjà si parfait, il fallait, pour rendre à Dieu un hommage équivalent au souverain domaine qu'il a sur toutes les créatures, que Jésus-Christ ne fût pas le seul ministre de son sacrifice, ni la seule victime sacrifiée. Les autres créatures devaient contribuer à l'honneur que Dieu reçoit du sacrifice de Jésus-Christ, et Dieu devait encore exiger que les autres créatures lui fussent sacrifiées. Or le sacrifice de la messe remplit parfaitement toutes ces obligations. Car premièrement, mes frères, depuis que Jésus-Christ par la rédemption vous a faits rois et prêtres tout ensemble : *Fecisti nos Deo regnum et sacerdotes*, depuis que vous avez trouvé place, pour parler comme saint Augustin, dans le corps de ce souverain Prêtre : *Sibi providerunt locum in corpore sacerdotis*, l'oblation qu'il fait de lui-même à son Père sur nos autels, vous la faites conjointement avec lui. Ce n'est pas Jésus-Christ seul qui se sacrifie, vous tous ensemble vous le sacrifiez, non pas, il est vrai, de cette même manière qui convient spécialement à nous en vertu de notre ordination, mais par l'affection de votre cœur, et en vertu de l'onction intérieure par laquelle vous ne faites tous avec nous qu'une Eglise, qu'un sacerdoce et qu'un Jésus-Christ.

Bien davantage, mes frères, dans le sacrifice de la messe vous êtes tous ensemble la victime sacrifiée ; car, dit saint Augustin, toute la sainte cité rachetée par le sang de Jésus-Christ, toute l'assemblée et toute la société des chrétiens est offerte à Dieu comme un sacrifice universel par le grand prêtre qui l'offre pour nous.

Et en effet, mes frères, comment se pourrait-il faire que, entés et incorporés en Jésus-Christ comme nous le sommes, nous ne fusions pas tous ensemble sacrifiés avec lui ? Comment se pourrait-il faire que le chef fût immolé, et que les membres ne le fussent pas ? La messe ne serait donc plus un véritable holocauste, puisque l'hostie tout entière n'y serait pas consumée, et la réalité n'égalerait pas les anciennes figures ? Mais non, chrétiens, il n'en est pas ainsi. Non-seulement nous offrons tous ensemble la victime, mais nous sommes tous ensemble la victime offerte ; et le même glaive qui immole Jésus-Christ, immole à la fois toute son Eglise. Il ne sera donc plus besoin désormais de s'écrier comme le prophète : *Accourez, ô enfants de Dieu ! apportez avec vous de jeunes héliers pour le Seigneur Afferte Domino, filii Dei, afferte Domino filios arietum* ? Nous vous dirons, au contraire : Cessez d'ap-

porter au Seigneur des hosties étrangères qui ne sauraient lui plaire ; mais vous-mêmes unissez-vous à votre chef, et composez tous ensemble une victime sainte, dont l'odeur agréable s'élève jusqu'à son trône.

Et certes, quoi de plus digne de la grandeur de Dieu, que de voir ainsi en la personne de son Fils toutes les créatures anéanties et sacrifiées à sa gloire ? Que Salomon à la tête de tout Israël, quand il conduit en pompe l'arche du Seigneur dans le nouveau temple, immole à chaque pas des victimes sans nombre, qu'il inonde ce sacré temple du sang de vingt mille taureaux et de cent mille agneaux, qu'est-ce que tout ce spectacle a de comparable à un peuple entier de chrétiens qui s'immolent tous ensemble avec Jésus-Christ sur le même autel, et qui concourent à l'envi, par le sacrifice qu'ils font d'eux-mêmes, à célébrer l'immensité de leur Créateur ?

Mais avançons, chrétiens, et disons en second lieu, pour relever l'excellence de notre sacrifice, qu'il satisfait pleinement à Dieu pour tous nos péchés. C'est la doctrine du sacré concile de Trente. La messe, dit-il, est un sacrifice propitiatoire, qui fait que, nous approchant de Dieu pleins de crainte et de révérence, vraiment contrits et repentants, nous recevons miséricorde, et trouvons grâce dans nos besoins. C'est par cette oblation, dit-il encore au même lieu, que, le Père étant fléchi et pleinement satisfait, accorde la grâce en vertu de laquelle il remet les péchés, quelque énormes qu'ils puissent être.

Et pourrait-il, mes frères, en être autrement ? Ah ! quand saint Paul nous dit que les sacrifices anciens n'étaient que des cérémonies impuissantes et défectueuses, qui purifiaient à la vérité de la lèpre extérieure, mais qui d'elles-mêmes n'avaient pas la force d'effacer les péchés, nous n'avons pas de peine à le concevoir. Mais dès là que nous comprenons que le sacrifice de la messe est le même quant à la substance que celui de la croix, que c'est le même sang que celui qui y fut offert, que Jésus-Christ s'y montre à son Père dans le même état de pénitent, et tel que sur le Calvaire ; qu'il ne se rend présent sur nos autels que pour lui remettre devant les yeux toutes ses douleurs, et lui offrir toutes les gouttes de sang qu'il répandit autrefois pour la réconciliation des pécheurs, ne s'ensuit-il pas que ce sacrifice n'a rien d'inférieur à celui de la croix, qu'il doit opérer les mêmes effets, qu'il n'est pas moins puissant à effacer nos péchés et à purifier nos consciences des œuvres mortes ? Ah ! si par impossible il y avait quelque différence entre le sacrifice de la croix et celui de nos autels, j'oserais presque dire que tout l'avantage serait du côté de ce dernier. Car enfin, si le sang de Jésus-Christ versé par des méchants et des déicides ne laissa pas d'être au Père éternel de si agréable odeur, et de procurer aux hommes une si ample réconciliation, quel doit être son prix et son efficacité, quand il est versé par

de sacrés ministres qui ne le répandent qu'en l'honneur de Dieu, et qui n'immolent Jésus-Christ que de concert avec Jésus-Christ même?

Ce n'est pas, mes frères, que je veuille vous faire entendre qu'il suffise d'assister au sacrifice de la sainte messe pour obtenir le pardon des péchés mortels. C'est au sacrement de pénitence que Jésus-Christ a attaché notre réconciliation : mais comment ce sacrement a-t-il la vertu de nous réconcilier? N'est-ce pas parce qu'il nous applique les mérites du sang une fois offert sur la croix, et tous les jours sur nos saints autels? Les sacrements sont comme des canaux par où le sang de Jésus-Christ découle jusque dans nos âmes. Mais ce grand sacrifice est la source qui fournit à tous ces canaux. C'est cette fontaine intarissable où le prophète Isaïe nous invite à puiser avec empressement les eaux du Seigneur : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*. Et d'ailleurs il sera toujours vrai de dire que ce sacrifice est infiniment puissant à effacer les péchés, puisque, ainsi que l'a décidé le concile de Trente, il nous obtient par lui-même cette vraie pénitence en vertu de laquelle ils nous sont remis. C'est donc là, mes frères, un sacrifice vraiment propitiatoire; et voilà la seconde preuve de son excellence.

C'est en troisième lieu un sacrifice d'actions de grâces, et le plus parfait témoignage que nous puissions donner à Dieu de notre reconnaissance. C'est de là que l'hostie que nous y offrons est appelée eucharistie par excellence, c'est-à-dire, action de grâce. C'est de là que l'Eglise, chaque fois qu'elle l'offre, invite tous ses enfants par la bouche de son ministre à se joindre à elle pour rendre grâces à son Dieu : *Gratias agamus Domino Deo nostro*.

Et comment en effet nous acquitterions-nous dignement de cet important devoir sans cet auguste sacrifice? Serait-il nécessaire de réveiller ici votre reconnaissance par un détail des grâces sans nombre que Dieu a répandues sur vous? Ah! Seigneur, la plus longue vie ne suffirait pas à les raconter. Si nous sommes, c'est par vous que nous sommes; si nous respirons, c'est pour vous que nous respirons; si nous avons quelque mouvement, c'est de vous que nous l'avons reçu. Vous êtes tout à la fois, et l'auteur, et le conservateur de notre vie. Nous ne voyons rien ni en nous, ni autour de nous, que nous ne devions à votre libéralité : création, réparation, adoption divine, élection éternelle. Et qu'est-ce que vous ne nous avez pas donné en nous donnant votre propre Fils? Mais, ô mon Dieu! que vous rendrons-nous pour tant de biens que vous nous avez faits? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Méditez, mes frères, imaginez quelques moyens de rendre à Dieu autant qu'il vous a donné. Peut-être que si vous n'aviez reçu de lui que des biens naturels, c'en serait assez, pour vous acquitter, que de lui en

faire un sacrifice, soit par un dépouillement réel, soit au moins par un usage saint et dirigé tout entier à sa gloire. C'est ainsi que plusieurs lui consacrent les talents de l'esprit, quelques-uns les avantages du corps, d'autres les biens de la fortune; et alors c'est égalier en quelque sorte la reconnaissance aux bienfaits. Mais depuis que Dieu vous a donné son propre Fils, quel présent pourrez-vous lui faire qui soit proportionné à un si grand don? Ah! chrétiens, rendez gloire à sa bonté, qui a pourvu si abondamment à votre indigence. Le sacrifice de l'eucharistie va faire cette égalité merveilleuse; et si vous voulez juger du prix de l'hostie que vous y offrez à Dieu, formez-vous d'abord une haute idée du don ineffable qu'il vous avait fait en vous donnant son Fils. Vous estimerez assez votre présent, dès lors que vous saurez assez estimer le sien. L'objet de ses complaisances, la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, le réparateur du monde, l'auteur de toutes les grâces, voilà ce que vous aviez reçu, et voilà ce que vous donnez. S'il n'est pas possible à des hommes de faire à Dieu un présent plus digne, c'est qu'il n'a pas été possible à un Dieu d'en faire un plus grand aux hommes.

La quatrième prérogative de notre sacrifice est qu'il est infiniment efficace pour nous obtenir de nouvelles grâces. C'est ce que l'Eglise nous donne assez à entendre par toutes les prières qu'elle y fait à Dieu pour les pécheurs comme pour les justes, pour les infidèles comme pour les fidèles, pour les morts comme pour les vivants. Et qu'est-ce après tout que Dieu pourrait refuser à des prières qui lui sont portées par Jésus-Christ même? C'est surtout dans ce sacrifice qu'il exerce la fonction de pontife et de médiateur. Accablés de misères, mais assez aveugles pour ne les sentir pas, nous ne savions, dit saint Paul, ni que demander à Dieu, ni de quelle manière lui demander. Mais Jésus-Christ, en s'immolant pour nous, supplée à tous ces défauts. La même prière qu'il fit à son Père en présence de ses apôtres, avant que de monter au Calvaire, cette prière excellente qui sollicitait en abrégé toutes les grâces que sa mort allait nous impêtrer, il la continue pour nous sur nos autels, et il y est exaucé en vertu de cet humble respect qui le fit exaucer dès lors : *Exauditur est pro sua reverentia*. Ce n'est plus, il est vrai, par des paroles, ni comme autrefois sur la croix avec un grand cri et avec des larmes qu'il prie son Père : *Cum clamore valido et lacrymis offerens*; mais c'est par un silence qui n'est pas moins efficace, c'est par son sang, par les mérites de son sacrifice, et par toutes les vertus dont il est un parfait modèle dans l'eucharistie. Son amour brûlant qui le porte à se sacrifier tous les jours à la gloire de son Père lui demande qu'il allume en nous quelque étincelle de ce même amour, et qu'il y excite ce même esprit de sacrifice. La charité qu'il exerce sur nos autels à l'égard de ses mem-

bres demande à son Père qu'il nous inspire cette même vertu à l'égard de nos frères ; il le prie par son humilité d'étouffer en nous l'orgueil qui nous domine ; il le conjure par son état de pénitent, de souffrant et de mort, de nous apprendre à faire pénitence, à crucifier notre chair, à mourir à nous-mêmes. Tout enfin parle pour nous en Jésus-Christ ; et la voix de son sang, bien plus forte et plus favorable que celle du sang d'Abel, va percer jusque dans le sein de la miséricorde, et fait pleuvoir sur nous toutes les grâces dont elle est la source.

Tels sont, mes frères, les effets merveilleux du sacrifice de nos autels. Jugez par là de son prix et de son excellence. Et certes, quel hommage ne doit point rendre à Dieu, et quelles faveurs ne doit point nous procurer à nous-mêmes un sacrifice où c'est toujours un Dieu qui prie, un Dieu qui rend grâces, un Dieu qui expie nos péchés, un Dieu qui adore et qui s'auéantit ? Malheureux nos frères errants qui, en abolissant ce grand sacrifice, ont retranché à Dieu l'unique honneur qu'il pût recevoir de la part des hommes, et se sont privés eux-mêmes de tant d'avantages inestimables ! Malheureux ces catholiques mêmes qui n'ont que de l'indifférence pour cet auguste sacrifice, qui regardent comme une œuvre surabondante d'assister tous les jours à la sainte messe, qui se trouvent même gênés de l'obligation que l'Eglise leur impose d'y assister aux jours spécialement consacrés à Dieu, et qui secouent ce joug salutaire au moindre prétexte ! Mais bien plus malheureux encore ceux qui n'assistent à ce saint sacrifice que pour le profaner ! Le mal est trop pressant pour n'y pas apporter remède. Je vais tâcher de le faire en vous apprenant avec quelles dispositions il faut assister à la sainte messe. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Rappelez, mes frères, ce que je viens de vous dire des motifs pour lesquels le sacrifice de la messe a été institué, et vous comprendrez aisément quelles sont les dispositions que vous y devez apporter. Le premier motif est d'adorer Dieu d'une manière digne de lui ; il faut donc y apporter un esprit d'adoration. Le second motif est d'expier nos péchés ; il faut donc y apporter un esprit de pénitence. Le troisième motif est de remercier Dieu de ses bienfaits ; il faut donc y apporter un cœur plein de reconnaissance. Le quatrième motif est d'obtenir de Dieu de nouvelles grâces ; il faut donc y apporter la disposition d'un suppliant. Commençons par cette dernière disposition, et nous remonterons ensuite par degrés jusqu'à la première.

Je dis d'abord que le sacrifice de la messe ayant pour fin d'obtenir de Dieu toutes les grâces nécessaires, on doit y assister dans la disposition d'un suppliant, dont le cœur est plein de désirs. C'est une conséquence qui naît si évidemment du principe, qu'il serait inutile d'y employer un long raisonnement.

Offrir à Dieu le sacrifice d'impétration, et ne prétendre rien de lui ; solliciter ses grâces au prix du sang de son propre Fils, et n'avoir pour elles ni estime ni empressement, vous concevez sans peine que ce serait se jouer de l'acte le plus saint de la religion, et irriter Dieu plutôt que de se le rendre favorable.

Mais quels sont ces désirs dont le cœur doit être plein quand on offre le sacrifice, et de quelle nature sont ces grâces pour lesquelles il faut soupirer ? Saint Paul nous le donne à entendre, quand il dit que Jésus-Christ est le pontife des biens futurs : *Christus assistens pontifex futurorum bonorum*. C'est-à-dire, que les seuls biens que Jésus-Christ demande à son Père pour ses membres dans son sacrifice sont les biens à venir, les biens célestes et éternels. Tout autre bien ne mériterait pas d'être demandé à Dieu par un tel prêtre, et encore moins d'être acheté par le sang d'une telle victime. Que les sacrifices de l'ancienne loi se terminassent à obtenir à un peuple charnel des biens terrestres et périssables, la médiation d'un pontife mortel et pécheur lui-même, qui n'avait à offrir que de viles hosties, ne pouvait pas s'en promettre davantage. Mais quelle proportion y aurait-il entre ces misérables biens et la médiation d'un pontife saint, innocent, sans tache, plus élevé que les cieux, et qui n'offre rien moins à son Père que son propre sang ?

C'est donc, mes frères, des seuls biens futurs que Jésus-Christ est le pontife, et c'est à eux seuls que se dirige son sacrifice. Accourez, vous tous qui les désirez véritablement. Les mérites d'un tel pontife vous répondent de l'efficacité de son oblation. Mais quelle part espérez-vous y avoir, vous au contraire qui n'avez que de l'indifférence pour ces mêmes biens, et qui ne songez point à les obtenir ? Quoi ! tandis que vous déclarez à Dieu par vos dispositions que la terre est le seul héritage auquel vous aspirez, que tous vos désirs se bornent à vous y établir et à vous y rendre heureux, que vous êtes prêts à céder tous les biens de l'éternité pour le moindre avantage temporel, qu'un surcroît de richesses périssables, un degré de réputation, un nouveau titre d'honneur vous flatterait tout autrement que ces dons spirituels ; ces grâces surnaturelles qui ne sont d'usage que pour l'autre vie, vous croyez avec de telles dispositions participer aux mérites du pontife des biens futurs, et assister utilement à son sacrifice ? Ah ! il faudrait donc ne pas renoncer aux fruits de son sacerdoce, en renonçant aux seuls biens dont il est le pontife. Il faudrait au moins le venir conjurer de changer vos dispositions, et de vous faire part des siennes, d'étouffer dans votre cœur cet amour désordonné des biens présents, et d'y allumer la soif des biens futurs, des biens de l'éternité. Mais vous êtes bien éloignées de former de semblables vœux. Je veux bien croire que vous ne demandez pas ouvertement à Dieu, par les mérites du sacrifice de Jésus-

Christ, qu'il vous accorde les biens de ce monde préférablement à ceux de l'autre vie; mais ce que vous n'oseriez faire par une prière articulée, vous le faites tacitement par les dispositions que vous apportez au pied des autels. Car la prière, dit saint Augustin, n'est autre chose que la tendance du cœur vers l'objet qu'il aime, et il est censé demander toujours ce qu'il désire continuellement : *Intentio cordis est flagrantia dilectionis, qua semper petitur quod semper optatur*. Non, mon cher auditeur, ce que vous demandez à Dieu dans la sainte messe, ce n'est pas ce que vous semblez lui demander quand vos lèvres prononcent quelques prières; c'est ce que votre cœur demande réellement par tous ses désirs; ce sont tous ces profanes objets dont il est enchanté, c'est l'acquisition de quelque bien terrestre, l'accomplissement de quelque vain projet; c'est le gain peut-être de quelque procès injuste, la ruine ou l'humiliation de quelque ennemi. Ce que vous lui demandez, hommes charnels, ce sont des appâts à votre cupidité, des degrés à votre ambition, des aliments à toutes vos passions différentes. Ce que vous demandez, femmes sensuelles, c'est de quoi repaître votre mollesse et votre vanité, des agréments trompeurs, une beauté séduisante, des attraites qui lui dérobent ses adorateurs, et vous soumettent leurs cœurs idolâtres. Ce sont là, dis-je, les seuls biens que vous demandez, parce que ce sont les seuls que vous désirez, et il est vrai de dire que vous les demandez dans le sacrifice, parce que vous ne cessez pas de les désirer dans le sacrifice : *Intentio cordis est flagrantia dilectionis, qua semper petitur quod semper optatur*.

Mais n'est-il permis de demander à Dieu, dans la sainte messe, aucun de ces besoins temporels qui nous sont nécessaires dans le cours de cette malheureuse vie? Ce serait entendre mal ce que je viens de dire que d'en tirer cette conséquence. Il est permis de demander à Dieu nos besoins, de quelque nature qu'ils soient. L'Eglise nous fournit elle-même dans son Missel plusieurs prières pour la paix entre les princes chrétiens, pour la consolation des affligés, pour les fruits de la terre et pour mille autres nécessités. Elle demande à Dieu pour ses enfants la conservation de leur vie temporelle : *Pro spe salutis et incolumitatis suæ*, la santé du corps et de l'âme : *Tutamentum mentis et corporis*, toutes sortes de secours dans leurs différents besoins : *Ut in omnibus protectionis tue muniamur auxilio*. Bien loin qu'elle pense faire injure à la victime qu'elle immole en demandant par elle ces sortes de biens, c'est par là au contraire qu'elle reconnaît solennellement qu'elle ne les peut obtenir que par ses mérites. Mais dans quel esprit les demande-t-elle? C'est toujours en vue des biens éternels, c'est comme un moyen d'arriver à ceux-là; et de peur que ses enfants ne s'y méprennent, et ne croient pouvoir terminer leurs désirs aux biens d'ici-bas, elle les avertit d'élever leur cœur en haut : *Sursum corda*,

comme pour leur signifier qu'elle n'aurait garde de demander pour eux les biens présents, si leur cœur de vait s'y reposer, et s'ils avaient d'autres motifs en les désirant que l'acquisition des biens futurs, pour lesquels seulement le pontife saint leur accorde sa médiation : *Christus assistens pontifex futurorum bonorum*.

La seconde disposition qu'il faut apporter au sacrifice est une disposition de reconnaissance, parce que le second motif pour lequel il a été institué est de rendre grâces à Dieu de tous ses bienfaits. De quel œil en effet Dieu pourrait-il regarder vos présents, s'il n'apercevait dans vos cœurs que de l'ingratitude à l'égard des siens? Ne tomberiez-vous pas dès lors dans la condamnation de ces malheureux Juifs, dont il disait : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est fort éloigné de moi? Non, chrétiens, ne pensez pas l'éblouir par le prix de la victime que vous lui immolez. Ce n'est pas, disait saint Ambroise, par les présents que Dieu se laisse gagner, mais par l'affection du cœur de celui qui les lui offre : *Non muneribus, sed offerentis affectu*. Les fruits de la terre que Caïn présentait à Dieu valaient bien peut-être les brebis que lui sacrifiait Abel : cependant il accepte les sacrifices de l'un, parce qu'ils étaient des témoignages sincères de sa reconnaissance, et il rejette les oblations de l'autre, parce qu'elles n'étaient qu'un voile à son ingratitude.

Or, mes frères, combien parmi vous ne compterions-nous point de Caïns à cet égard? N'êtes-vous pas de ce nombre, vous tous à qui j'ai parlé d'abord, et que votre indifférence pour les plus précieuses grâces empêche de les demander? Car quelle apparence que vous soyez assez reconnaissants quand vous les avez reçues, si vous les méprisez assez pour ne pas même les désirer? Ah! il faudrait sentir ce qu'elles valent, pour être susceptible de reconnaissance envers celui qui vous les accorde. Mais le mépris et l'abus que vous en faites est un témoignage sans réplique de votre ingratitude. Car de quoi nous direz-vous que vous venez remercier Dieu quand vous assistez à la sainte messe? Est-ce de votre régénération dans les eaux saintes du baptême? Ah! vous n'avez jamais songé à la grandeur de cette grâce, et vous l'avez mille fois perdue? Est-ce de votre réconciliation dans le sacrement de pénitence? Ah! vous ne travaillez tous les jours qu'à contracter avec Dieu de nouvelles dettes. Est-ce de ce qu'il vous offre son corps à manger et son sang à boire dans l'eucharistie? Ah! vous n'avez que de l'indifférence pour cet auguste sacrement, et jamais vous ne vous mettez en état d'en approcher dignement. Est-ce enfin du bonheur d'être né dans la religion chrétienne? Ah! vous gémissiez sans cesse des difficultés de ses devoirs, et vous en trouvez le joug insupportable.

Mais peut-être que, peu touché de ces biens spirituels, vous venez marquer à Dieu votre reconnaissance des biens temporels dont il vous a comblés? Car enfin, à l'égard

de ceux-ci, on aurait tort de vous reprocher que vous ne les estimez pas assez. Cependant, tel est le fonds inépuisable de votre ingratitude, qu'à force d'aimer ces biens vous perdez de vue votre bienfaiteur. Bien davantage : ce n'est pas à lui que vous voulez en être redevable, mais à la fortune, mais à votre naissance, mais à votre industrie. Car, rendez-vous justice, si vous croyiez les tenir de Dieu, ces biens temporels, en feriez-vous l'usage que nous vous en voyons faire? les prostitueriez-vous à ces profanes superfluités, à ce luxe, à ces jeux excessifs, à l'assouvissement de ces passions honteuses? Si vous vouliez les devoir à Dieu, ces biens temporels, travailleriez-vous à les accumuler par tant de moyens injustes, par ces usures criantes, par l'oppression de tant de pauvres, par la ruine irréparable de ces malheureux débiteurs? Ah! ne nous vantez plus une imaginaire reconnaissance, et rougissez plutôt de n'avoir jamais apporté au sacrifice d'actions de grâces qu'un cœur également ingrat pour tous les bienfaits de Dieu et toujours disposé à en abuser.

Mais si ce défaut de reconnaissance est si injurieux à Dieu dans ceux qui assistent au sacrifice d'actions de grâces, que dirons-nous de ceux qui au sacrifice d'expiation apportent un cœur impénitent et souillé de crimes? Quoi! mes frères, lorsque les Juifs n'offraient à Dieu que des animaux, c'était un sacrilège énorme que de sacrifier avec des mains profanes; et il ne cessait de marquer à son peuple combien de tels sacrifices lui étaient odieux. Que me sert, peuple impie, ce grand nombre de victimes? J'en suis rassasié : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? Plenus sum.* Je ne puis plus soutenir l'odeur de vos sacrifices, j'ai horreur de vos fêtes, et votre encens m'est en abomination : *Incensum abominatio est mihi, solemnitates vestras odovit anima mea.* De quel œil ce Dieu doit-il donc regarder ceux qui, dans des dispositions toutes criminelles, sans aucun dessein de se convertir, quelquefois même dans l'affection actuelle au péché, osent immoler, je ne dis pas des animaux, mais Jésus-Christ lui-même? La profanation n'est-elle pas d'autant plus punissable que la victime que l'on profane est plus sainte?

Quel spectacle! et quel contraste, si je l'ose dire, que Jésus-Christ qui d'un côté demande à son Père miséricorde pour des pécheurs, qui lui offre tout le sang versé sur la croix pour expier leurs iniquités et fléchir sa colère, et des chrétiens d'un autre côté, qui insultent à ce même Dieu par leur attachement opiniâtre à leurs désordres, et qui l'irritent dans le temps même où ils ne devraient songer qu'à l'apaiser! Si le sacrifice de nos autels n'est point autre que celui de la croix, jugez de l'iniquité de vos dispositions par celles de ces Juifs incrédules qui étaient présents à la mort de Jésus-Christ; jugez-en par celles de ce mauvais larron qui insultait au Sauveur expirant; jugez-en par celles des bourreaux mêmes qui lui donnaient la mort. Ce que leur cruauté faisait

alors, ne le faites-vous pas par tous les crimes dont votre âme est souillée? Ces jalousies, ces haines, ces vengeances, ces désirs peut-être plus honteux encore, ont-ils moins de part à la mort de Jésus-Christ que la fureur de ces barbares? N'en ont-ils pas même bien davantage, puisque sans tous ces crimes, qu'il fallait expier, ses plus mortels ennemis n'auraient eu sur lui aucun pouvoir?

Que les temps sont changés! Autrefois, quand l'Eglise ne nourrissait dans son sein que des enfants fidèles et religieux, les pénitents mêmes étaient exclus de nos saints mystères, comme s'en étant rendus indignes par leurs péchés passés, quoiqu'ils travaillassent tous les jours à les expier par les larmes et les austérités. Avant que l'action du sacrifice commençât, et à ces prières de la messe qui par cette raison étaient appelées secrètes, et qui en ont encore conservé le nom, les ministres ordonnaient à haute voix aux pécheurs, aux catéchumènes et aux pénitents, de sortir de l'église, et de n'oser profaner par leur présence la célébration du sacrifice redoutable. Aujourd'hui, non-seulement les pénitents, mais les pécheurs opiniâtres et endurcis y présentent avec confiance, et viennent de leurs mains sacrilèges immoler la victime sainte. Il est vrai que la discipline de l'Eglise ayant changé, même en faveur des plus grands pécheurs, on ne peut que les exhorter à profiter de cette indulgence. Qu'ils viennent, qu'ils viennent mêler leurs larmes avec le sang de l'Agneau égorgé. Bien loin que leur confiance les rende plus criminels, elle leur procurera une pleine réconciliation. Mais que, sous prétexte de ce changement extérieur arrivé dans la discipline, on suppose que la disposition d'un cœur impénitent et attaché à ses désordres n'est pas infiniment plus criminelle au pied de l'autel où Jésus-Christ s'immole qu'en tout autre lieu, et que cet endurcissement actuel n'entraîne pas avec soi une insigne profanation, ah! il faudrait donc auparavant supposer aussi que notre sacrifice, n'est qu'une vaine cérémonie, que Jésus-Christ n'en est point la victime, que son sang n'y est point réellement offert pour l'expiation de nos péchés; il faudrait accuser nous-mêmes notre culte d'idolâtrie et céder à nos frères errants le dépôt précieux de la véritable foi.

Enfin, mes frères, il y a un quatrième défaut de disposition très-injurieux à la majesté de Dieu, dans ceux qui assistent à nos saints mystères : c'est le défaut d'aneantissement d'esprit, de mort et de sacrifice. Et certes, si Jésus-Christ s'aneantit si profondément sur nos autels; si, pour adorer son Père d'une manière digne de sa majesté, il s'offre à lui en état de mort, n'est-ce pas afin que nous entrions avec lui dans les mêmes dispositions? Cette conformité des membres au chef est d'autant plus essentielle, qu'il s'agit ici d'un holocauste où la victime tout entière doit être consumée en l'honneur de Dieu. S'il y a quelque défaut dans

quelqu'un des membres, il déshonorerait ce corps et défigurerait l'holocauste. Si donc vous voulez y trouver une place honorable, ce ne peut être que par une ressemblance et une communion parfaite d'esprit et de dispositions avec votre chef. Aussi était-ce pour s'unir plus intimement à lui que les premiers fidèles communiaient tous ensemble sacramentellement chaque fois qu'on célébrait les saints mystères : jusque-là que saint Jean Chrysostome ne jugeait pas dignes d'y assister ceux qui ne l'étaient pas d'y communier. Mais au moins la communion spirituelle y est-elle encore aujourd'hui nécessaire : communion qui ne consiste pas en de simples réflexions ou quelques actes passagers, mais dans une disposition effective et durable d'anéantissement et de sacrifice ; communion qui vous rende un véritable holocauste par une abnégation parfaite de vos propres désirs et un dépouillement entier de vos inclinations, de votre amour-propre et de tout vous-même.

Mais quelle apparence que vous apportiez à notre sacrifice de semblables dispositions ? Celles que nous remarquons en vous hors de l'église, et que vous déclarez dans tout le corps de vos actions, cet attachement opiniâtre à tous vos sentiments, cette obstination dans toutes vos volontés, cette application à venir à bout de tous vos vains désirs, tout cela, dis-je, est-il un signe de cet esprit de dépouillement et de sacrifice si essentiel au pied de nos saints autels ? Est-il vraisemblable, mon cher auditeur, que vous puissiez être si différent de vous-même en si peu de temps ? Dans l'église parfaitement soumis aux volontés de Dieu, et hors de l'église esclave de tous les vôtres ; ici sans attachement aux biens de ce monde, et ailleurs ardent à les entasser ; préparé dans une certaine heure à toutes les disgrâces par lesquelles il plairait à Dieu de vous éprouver, et un moment après renversé par la plus légère affliction ? Non, non, mes frères, le sacrifice est une suite de la vie : qui ne vit point pour Dieu ne sacrifie point à Dieu, et la victime ne peut être à l'autel que telle qu'on l'a préparée avant que de l'y apporter.

Mais nous n'avons pas besoin de vous examiner hors de l'église pour juger de l'indignité de vos dispositions, elles se manifestent dans l'église même, et les yeux suffisent pour en décider : car enfin, quand ce serait assez, pour sacrifier véritablement, d'avoir quelques sentiments passagers de respect et d'anéantissement devant la majesté de Dieu, pourrions-nous les supposer en vous quand nous vous voyons au pied de l'autel où Jésus-Christ s'immole, affecter un air d'indolence ou de dissipation, quelquefois un maintien fier et irréligieux ? Pourrions-nous les supposer en vous, femmes si peu chrétiennes, ces sentiments actuels d'une sincère humiliation, quand nous vous voyons étaler à nos saints mystères le même luxe qui vous accompagne dans les assemblées les plus profanes ? J'évitais en toute autre occa-

sion de censurer des modes et des vanités que nous sommes plus las de vous reprocher que vous ne l'êtes de nous entendre ; mais ici jugez-vous vous-mêmes, et si vous avez quelque idée de la majesté du Dieu à qui l'on offre le sacrifice, du profond anéantissement de la victime adorable qui est sacrifiée, de l'esprit et de la componction de l'Eglise en sacrifiant, jugez, dis-je, si la piété peut soutenir au milieu de cette redoutable action l'immodestie de vos ajustements et l'indécence de toutes vos manières.

N'allons pas plus avant, et ne révélons pas des abominations inconnues chez les païens mêmes. Epargnons à la religion la douleur d'entendre, qu'au milieu de ses plus augustes cérémonies, il est question souvent d'intrigues et de commerces criminels, que les yeux et le cœur s'y donnent de tous côtés de honteuses licences, et que les autels, bien loin d'être un asile à la pureté, sont devenus pour plusieurs des lieux favorables à la passion la plus criminelle. Détournez, Seigneur, de dessus votre peuple les fléaux terribles que sollicitent ces impiétés ; ou si c'est trop vous demander que l'impunité, ne confondez pas au moins, quand vous frappez, l'innocent avec le coupable !

Quant à vous, chrétiens, qui que vous soyez, prenez garde à l'action que vous venez faire. Ce n'est pas votre présence à la messe que j'ai voulu condamner, mais les mauvaises dispositions que vous y apportez. Qu'est-ce en effet qui faisait le crime de cet homme de l'Evangile, qui osa entrer dans la salle du festin sans y apporter la robe nuptiale ? Etait-ce d'être entré au festin ? non, sans doute, puisqu'il y avait été presque forcé par les serviteurs du père de famille ; c'était de s'y être montré sans la robe nuptiale. Voilà ce qui le fit précipiter pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures ; et voilà le châtiment qui menace tous ceux qui, sans les dispositions prescrites, oseront participer à nos sacrés mystères, dont ce banquet n'était que la figure. Ou la parabole proposée par Jésus-Christ est une fable vide de sens, ou il faut en tirer cette conséquence. Ainsi, mes frères, si c'est un crime que de n'entendre pas la messe les jours que l'Eglise l'ordonne, c'en est un autre que de l'entendre mal ; et vous ne serez pas moins punis pour votre profanation, que vous l'auriez été pour votre désobéissance. Le juste milieu entre ces deux excès est de l'entendre avec les dispositions que je viens de vous marquer. Disposition de suppliant, puisque c'est un sacrifice d'impétration ; disposition de reconnaissance, puisque c'est un sacrifice d'actions de grâces ; disposition de pénitence, puisque c'est un sacrifice d'expiation ; disposition d'anéantissement et de mort, puisque c'est un sacrifice d'adoration. Par là, mes frères, vous rendrez à Dieu le plus grand de tous les hommages, et vous procurerez à vous-mêmes tous les avantages pour lesquels ce grand sacrifice a été institué. Je vous les souhaite.

SERMON

POUR LE JEUDE DE LA QUATRIÈME SEMAINE
DE CARÊME.*Sur l'éducation des enfants.*

Cum appropinquaret porta civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris sue.

Lorsque Jésus-Christ était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique de sa mère (Luc., VII, 12).

C'était sans doute, mes frères, un spectacle touchant et un sujet bien digne de la compassion de Jésus-Christ, que ce fils unique de la veuve de Naïm, qu'il rencontra lorsqu'on le portait en terre, et que sa mère éplorée suivait ce convoi funèbre. Toutes les circonstances de cet appareil concouraient à émouvoir la pitié. C'était un fils unique, enlevé à la fleur de son âge, et un fils peut-être de grande espérance. La mère était veuve, et n'avait plus d'autre objet de consolation depuis la perte de son époux. C'était d'ailleurs une femme fort distinguée parmi ses concitoyens, à en juger par ce grand concours et cette foule de consolateurs qu'elle avait autour d'elle. Elle présidait à cette lugubre cérémonie et conduisait son cher et unique fils à la sépulture. Qui de vous ne s'attendrait encore, s'il se trouvait présent à un pareil spectacle ? Hélas ! mes frères, nous en avons tous les jours de bien plus tristes devant les yeux. La mort de ce fils unique n'était qu'une mort temporelle, et peut-être fut-elle précieuse devant le Seigneur ; mais la mort de tant d'autres enfants qui se pervertissent dans le monde est une mort éternelle, si Jésus-Christ, par une grâce rarement accordée, ne les ressuscite. Cette veuve de Naïm avait au moins la consolation de n'avoir rien épargné pour sauver la vie à son fils ; mais la plupart des pères et des mères ont à se reprocher d'avoir contribué à la mort de l'âme de leurs enfants, et de s'en être eux-mêmes rendus les parricides. Cette mère de notre évangile était d'autant plus sensible à la mort de son fils, qu'il était fils unique ; et ce sont au contraire les enfants uniques dont les parents ordinairement hâtent plus volontiers la mort. Une multitude d'amis, de proches et d'étrangers prenaient part à la douleur de cette tendre mère et s'empressaient à la consoler ; mais personne ne compatit à la perte éternelle que tant de parents font de leurs enfants ; et quelquefois même les aide-t-on à leur donner la mort. La veuve de Naïm survivait à la mort de son fils, elle le conduisait au tombeau, mais elle n'y devait pas être renfermée avec lui, au lieu que les parents du siècle, en poussant leurs enfants vers la mort, s'y entraînent eux-mêmes ; ils marchent d'un pas égal vers la damnation et vont tous ensemble s'ensevelir dans les enfers.

Voilà, mes frères, ce semble, la vérité que nous représente la figure de notre évangile ; et nonobstant toutes les différences que j'y viens de remarquer, ce convoi d'un enfant mort, que sa mère conduit au sépulchre, me paraît être une image parlante de cet autre

convoi de tant de malheureux enfants que leurs parents mènent aux enfers. Pères et mères, arrêtez-vous donc, c'est pour vos enfants que je vous implore. Depuis quand la nature vous inspire-t-elle tant de fureur ? Armez, armez plutôt contre eux les mêmes satellites qu'arma autrefois le cruel Hérode contre tous ces tendres innocents de la Judée, et s'il faut que vos enfants soient une fois la victime de votre cruauté, qu'ils ne la soient pas au moins éternellement de la rage des démons. Vous comprenez déjà, mes frères, où me mène tout ce début, et de quelle manière je dois aujourd'hui vous entretenir.

Et certes, de quel devoir serait-il plus important que vous fussiez instruits, que de l'éducation de vos enfants ? C'est ce que je me propose de faire dans ce discours. Et pour entrer d'abord en matière, il faut remarquer qu'on peut pécher différemment contre cet important devoir. Les uns, qui n'ont que de l'indifférence pour leurs enfants, négligent absolument de les élever ; les autres, qui ont pour eux un amour trop humain, les élèvent mal. De sorte que tous les défauts des parents sur cette matière se réduisent à ces deux chefs, ou à priver leurs enfants de toute éducation, ou à ne leur donner qu'une éducation toute profane. Ce sont ces deux défauts également criminels que je viens attaquer, en établissant, premièrement la nécessité indispensable de s'appliquer à l'éducation de ses enfants, et en dictant en second lieu les règles d'une éducation sainte et chrétienne. En un mot, mes frères, l'importance du devoir, c'est mon premier point ; la manière de s'en bien acquitter, ce sera le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Mère de Dieu.

PREMIER POINT.

Si l'on pouvait s'assurer, mes frères, de trouver toujours dans le cœur des parents chrétiens un amour sincère pour leurs enfants, il suffirait, pour les engager à prendre soin de leur éducation, de recourir à ce même amour, et de leur faire sentir le tort irréparable qu'ils leur font en négligeant de les élever. Mais parce qu'il y en a plusieurs qui ne manquent à ce devoir que par un principe d'indifférence, voici d'autres intérêts auxquels ils seront peut-être plus sensibles : les intérêts de Dieu, les intérêts du public et leurs intérêts propres. Les pères et les mères sont redevables de l'éducation de leurs enfants, et à Dieu, parce qu'il les leur a confiés, et au public, parce que leurs enfants sont membres de la société, et à eux-mêmes, parce que leur repos et leur gloire dépendent de la docilité et de la sagesse de leurs enfants.

Premièrement, c'est à Dieu qu'ils sont redevables de leur éducation, et c'est lui-même qu'ils outragent quand ils la négligent. Peuvent-ils ignorer en effet que Dieu les leur a confiés, que c'est un dépôt qu'il a remis entre leurs mains, et un grand et précieux dépôt ? dit saint Jean Chrysostome : *Mignum*

habemus pretiosumque depositum filios. Oui, chrétiens, ces faibles et tendres créatures que la raison n'éclaire pas encore, et qui semblent n'être que des ouvrages ébauchés de la toute-puissance du Créateur, ne laissent pas d'être les objets de sa complaisance. Ce sont les enfants chéris et les héritiers de son royaume : *Tantum est enim regnum celorum.* Jésus-Christ n'a point dans son corps mystique de membres plus saints ni plus respectables, et leur âme innocente est le temple vivant du Saint-Esprit. C'est ce trésor, pères et mères, que Dieu vous a donné en garde. Pouvait-il vous honorer davantage qu'en vous le confiant ? Mais pourriez-vous le déshonorer lui-même plus indignement, qu'en négligeant ce trésor, et le laissant dépérir entre vos mains ?

Négligence d'autant plus criminelle et plus injurieuse à Dieu, qu'en confiant aux parents l'éducation de leurs enfants, il leur a confié les intérêts de la religion même, et les a rendus responsables de son affermissement et de ses progrès. Ecoutez, Israël, dit-il à son peuple : vous graverez au fond de votre cœur les commandements que je vous ai donnés, vous les méditez jour et nuit ; mais vous n'en demeurerez pas là ; vous aurez soin de les faire exactement observer à tous vos enfants. Vous leur répéterez sans cesse les merveilles que j'ai opérées en votre faveur, vous leur expliquerez le sens de toutes les cérémonies que j'établis parmi vous, vous rendrez enfin mon culte éternel, en le faisant passer successivement jusqu'à vos derniers neveux.

Et en effet, mes frères, par quel moyen plus naturel la religion se perpétuera-t-elle dans sa pureté et dans sa ferveur, que par les soins et la vigilance des parents chrétiens ? Où en serions-nous nous-mêmes, si nos pères n'avaient été fidèles à nous en instruire et à la faire passer jusqu'à nous ? Que les premiers chrétiens l'aient embrassée si généreusement, cette religion, qu'ils l'aient achetée même au prix de leur sang, c'est sans doute une merveille qui en prouve invinciblement la vérité. Mais enfin pouvaient-ils se défendre de l'embrasser ? Comment résister à tant de miracles et tant de prodiges dont ils étaient les témoins ? Des aveugles éclairés, des malades guéris, des morts ressuscités, le Saint-Esprit descendant visiblement sur eux et les transformant tout d'un coup en apôtres et en prophètes, quel moyen de ne pas se rendre à tant de merveilles ? Chaque chrétien pouvait presque dire, en parlant de Jésus-Christ, qu'il l'avait entendu lui-même, qu'il l'avait vu de ses yeux, qu'il l'avait touché de ses propres mains. Mais, nous, mes frères, nous n'avons pas les mêmes avantages. Près de deux mille ans se sont écoulés depuis ces grands miracles, nous n'avons vu aucun prodige, et nous avons droit de dire, quoiqu'en un autre sens que ces impies dont parle David : Nous n'avons plus nos signes et nos oracles, il n'y a plus de prophètes parmi nous : *Signa nostra non vidimus, jam non est propheta.*

Où en serions-nous donc, encore un coup, si nos parents avaient négligé de nous transmettre l'ancienne religion, et de nous rendre comme présents par leurs instructions les miracles qui l'ont établie ? N'en doutez pas, pères et mères, vous êtes les dépositaires de la religion chrétienne. Ce que Jésus-Christ a fait autrefois en faveur de vos pères, soit par lui-même, soit par ses apôtres, c'est à vous à le faire en faveur de vos enfants. C'est vous qu'il a choisis pour être les ministres de leur salut, et c'est sur vous qu'il se repose de la propagation de son culte parmi eux.

Qu'est-ce donc, mes frères, selon ce principe, qu'un père et une mère qui négligent l'éducation de leurs enfants ? Saint Paul en a tiré le premier cette conséquence si naturelle. Ce sont des ennemis de la foi, des apostats de la religion chrétienne ; ce sont des païens ; ce n'est point encore assez dire, ils sont pires que des païens : *Si quis suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* Sentence terrible et bien capable d'effrayer ceux en qui la religion n'est pas encore tout à fait éteinte ! Que l'on manque à s'acquiescer de certains autres devoirs du christianisme, on ne sera que de mauvais chrétiens : mais que l'on omette le devoir de l'éducation des enfants, on trahit la religion dont on est le dépositaire, on renonce à sa foi, on est pire que des païens. Soyez fidèles tant qu'il vous plaira à la pratique des autres commandements ; ajoutez, si vous voulez, l'exécution des conseils à celle des préceptes, distinguez-vous sur tous les autres chrétiens, par vos aumônes, vos prières et mille autres bonnes œuvres ; si vous ne veillez avec soin sur vos enfants, si vous ne rendez à Dieu un bon compte de ce dépôt qu'il vous a confié, si vous ne leur remettez votre religion aussi sainte et aussi pure que vous l'avez reçue de vos pères, encore un coup vous avez abjuré votre foi, vous êtes pires que les infidèles : *Fidem negavit, et est infideli deterior.*

Aussi, mes frères, si, selon le langage de saint Augustin, les pères et les mères sont véritablement les évêques de leur famille, ne sont-ils pas fondés à s'appliquer ces paroles que saint Paul adressait autrefois à tous les pasteurs ? et pourquoi ne les leur adresserions-nous pas ? Prenez garde à vous-mêmes, leur disait-il, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang : *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.*

Et certes quel motif plus pressant pourrions-nous alléguer pour engager les parents chrétiens à veiller soigneusement sur les mœurs de leurs enfants, que le sang que Jésus-Christ a versé pour les racheter ? Ah ! l'on dit ordinairement dans le monde, et l'expérience le confirme, que les enfants les plus chers à leurs mères sont ceux qu'elles ont mis au monde avec plus de douleur :

mais ne devrait-ce pas être aux parents chrétiens un motif bien plus puissant pour les élever avec un extrême soin que le souvenir des douleurs mortelles que Jésus-Christ a souffertes en les enfantant sur la croix ? Oui, pères et mères, je veux que vos enfants soient nés avec des défauts de corps ou d'esprit qui vous les rendent méprisables ; je veux que vous ne remarquiez en eux que des actions basses et indignes de leur naissance ; je veux même qu'ils n'aient payé jusqu'ici vos soins et votre amour que d'ingratitude ; ne suffit-il pas, pour vous les rendre chers, que Jésus-Christ ait versé tout son sang pour eux ? L'amour que vous devez avoir pour lui ne doit-il pas suppléer aux raisons que vous avez de ne les point aimer, et le prix du sang dont leur âme a été lavée n'efface-t-il pas abondamment tous les défauts extérieurs qui peuvent vous les rendre odieux ?

Mais ne vous y trompez pas, ce sang que vous méprisez en négligeant leur éducation vous accusera un jour et vengera ses sacrés droits avec une sévérité égale au crime de les avoir foulés aux pieds. Non, non, pères infidèles, ce ne sera plus le sang d'Abel cruellement répandu, mais le sang de Jésus-Christ même inutilement versé qui criera de la terre, et dont la voix s'élèvera jusqu'au trône de Dieu, pour demander vengeance de votre indifférence et de vos mépris : osez-vous lui répliquer alors, comme Caïn : Sommes-nous donc les gardiens de nos enfants ? les lois, la religion, la raison, la nature, seront autant de témoins qui vous convaincront de perfidie, et vous accableront.

Mais, mes frères, ce n'est pas seulement à Dieu que vous êtes redevables de l'éducation de vos enfants, c'est encore au public, dont ils sont les membres. C'était en effet le bien de l'univers que Dieu avait en vue quand il a peuplé la terre de tant d'habitants, c'était afin qu'ils contribuassent tous ensemble à former un corps réglé dans toutes ses parties, et qui empruntât de chacun de ses membres sa beauté et sa perfection. Or, mes frères, si vos enfants tiennent rang parmi les membres de ce corps, si même ils doivent un jour le composer tout entier, quels dommages ne lui portez-vous point en négligeant de leur inspirer des sentiments conformes à ses véritables intérêts ? L'Écriture dit qu'un père qui élève son fils soigneusement fait sécher de dépit ses ennemis, et qu'il s'attire les louanges et les bonnes grâces de tous ses amis : mais on pourrait dire sur le même fondement, qu'un père au contraire qui néglige l'éducation de son fils fait triompher ses ennemis, et qu'il mérite les mépris et la haine de tout le public. Il lui prépare un membre qui le déshonorerait, qui en sera la honte, qui détruira l'ordre qui en fait l'âme et la gloire, et qui peut-être corrompra par ses vices plusieurs autres membres. Ce n'est pas la coutume dans le monde de punir dans les pères les crimes des enfants, parce qu'ayant pu se pervertir eux-mêmes, leurs désordres ne sont que des

marques équivoques de la négligence des parents à les élever. Mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des parents sont les premiers coupables des dérèglements de leurs enfants, et qu'ils devraient ainsi les premiers en éprouver le châtiment.

Non, chrétiens, ne cherchons pas ailleurs la cause de tant de désordres qui arrivent dans le monde, qui troublent le commerce, la paix, la tranquillité, et qui empêchent la parfaite union qui devrait être parmi les hommes. La première source de tous les maux est la négligence des parents à élever leurs enfants. Ils laissent croître les mauvaises inclinations qu'ils ont apportées dans le monde, ils permettent à leurs passions de se fortifier, ils souffrent que leurs défauts passent en habitude, et se changent pour ainsi dire en nature. Devenus grands, ils leur procurent des emplois, qu'ils deshonnorent par leurs injustices, où ils n'usent de leur autorité que pour s'enrichir aux dépens du public, et où leur moindre crime est de donner de funestes exemples à tous ceux qui les environnent. En sorte qu'on pourrait dire aujourd'hui de ces enfants ainsi négligés ce que saint Basile prédit autrefois de Julien l'Apostat, quand il le vit étudier à Athènes, et qu'il aperçut dans la dépravation de son esprit les semences de son impiété : Quel dangereux serpent la terre des Romains élève ! *Quale malum Romanorum terra nutrit !*

Vous destinez cet enfant à la magistrature, c'est un juge que vous voulez donner à vos citoyens. Mais quelle équité et quelle droiture peuvent-ils espérer de ce même enfant, dont vous ne corrigez ni les mensonges ni les fourberies ? Sa paresse au travail et son avidité pour le plaisir est-elle un présage de l'assiduité et de l'attention qu'il donnera aux affaires publiques ? La veuve et l'orphelin pourront-ils attendre beaucoup de justice et de compassion de cet esprit dont vous ne réprimez ni l'orgueil, ni la dureté ? Léger, téméraire, rebelle, indiscipliné, songera-t-il à faire observer les lois, ou lui-même leur obéira-t-il ? *Quale malum Romanorum terra nutrit !* Ah ! quel sera ce juge qui s'élève dans votre maison, dont vous voyez croître les défauts et les vices sans les corriger, sinon un de ceux dont un prophète a dit : Vos juges eux-mêmes sont des infidèles, ils s'entendent avec les voleurs, ils reçoivent des présents, ils ne cherchent que le gain et l'intérêt, ils ne font point justice au pauvre, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux ? ou il sera ce juge dont Dieu a menacé son peuple dans sa colère, quand il a dit par le même prophète : Je leur donnerai des enfants pour princes et pour juges, et des effeminés les domineront : *Et dabo pueros principes eorum, et effeminati dominabuntur eis.*

Vous destinez cet autre enfant au ministère des autels, vous vous promettez qu'un bénéfice en déchargera votre famille ; mais quel présent à l'Eglise que cet enfant dont votre négligence entretient l'indévotion et le

libertinage ? Quel prêtre , quel sacrificateur , quel médiateur entre Dieu et les hommes , que cet enfant que l'on voit aujourd'hui si ennemi de la prière , si éloigné des sacrements , si licencieux et si impie ? *Quale malum Romanorum terra nutrit !* Quel monstre s'élève dans votre sein ! Peuples , craignez ce ministre sacrilège . Il attirera sur vous un jour tous les fléaux de la colère de Dieu . C'est de lui et de ses pareils qu'il a dit par un autre prophète : Parce que leurs prêtres ont méprisé ma loi , qu'ils ont violé mon sanctuaire , qu'ils n'ont point fait de discernement entre les choses saintes et les profanes , j'ai répandu mon indignation sur tout ce peuple , je l'ai consumé dans le feu de ma colère , et j'ai fait retomber sur sa tête les crimes de ses sacrificateurs .

Et qu'est-ce en effet qui attirera autrefois cette plaie terrible sur tout Israël , lorsque les Philistins passèrent au fil de l'épée trente-quatre mille hommes , et que l'arche d'alliance fut prise , sinon les crimes des enfants d'Héli , et la négligence de leur malheureux père à les corriger ? Que ces deux enfants périssent dans le combat , et que Dieu punisse de mort leur prévarication et celle de leur père , c'est un châtement qu'ils n'avaient que trop mérité ; mais que tout Israël fût enveloppé dans la vengeance , qu'il fût taillé en pièces en deux différents combats , qu'il fût humilié jusqu'à perdre cette arche sainte qui faisait toute sa ressource et sa gloire : pères et mères , cet exemple ne prouve-t-il pas plus que tous les raisonnements du monde quel tort vous faites , je ne dis pas à vos enfants , mais à tout le public , en négligeant leur éducation ?

Je vous dirais encore que vous êtes redevables à vous-mêmes de l'éducation de vos enfants , parce que votre gloire dépend de leur sagesse et de leur vertu . L'Écriture sainte ne se lasse point de le répéter . Un enfant sage , dit-elle en plusieurs endroits , est la joie de son père , et le fils insensé fait toute la douleur de sa mère : *Filius sapiens lætificat patrem ; filius vero stultus mœstitia est matri sue* .

Mais quand nous n'aurions pas le témoignage des Écritures , j'en appellerais à vous-mêmes , pères et mères . Malgré votre indifférence pour vos enfants , ne sentez-vous pas une joie secrète quand vous entendez parler de leur vertu et de leur piété ? Quoiqu'ils ne vous doivent peut-être rien de ce qu'ils ont de sagesse , vous ne laissez pas de prendre part à la réputation qu'elle leur attire ; vous vous flattez qu'elle rejaillit sur vous , et qu'on attribue à vos soins ce qui ne part peut-être que d'un naturel heureux dont Dieu les a favorisés ; mais si vous avez contribué par la bonne éducation à l'estime qu'ils se sont acquise , quelle consolation , quelle gloire ! Vous pouvez dès lors vous flatter d'une heureuse immortalité , et vous promettre que la vertu de vos enfants fera vivre éternellement la vôtre dans la mémoire des hommes . L'Écriture même vous assure cet illustre avantage . Le père est mort ,

dit-elle , et il ne semble pas mort , parce qu'il a laissé après lui un autre lui-même , qui défendra sa maison contre ceux qui la haïssent , et qui rendra à ses amis la reconnaissance qu'il leur doit .

Quelle honte au contraire pour des pères chrétiens d'avoir des enfants pervers , méprisés , haïs de tous ceux qui aiment la vertu ! Quand même ils auraient mis tous leurs soins à les élever , leur front ne peut se défendre de rougir de leurs désordres . Ils voudraient qu'ils fussent aussi inconnus au monde qu'ils lui sont odieux . C'est une injure pour eux que d'être appelés pères ; et si Job autrefois , dans l'excès de sa douleur , souhaitait que le jour de sa naissance pérît et fût effacé du nombre des jours , ces parents malheureux détestent le moment auquel ils ont mis au monde leurs enfants criminels , et ils voudraient n'avoir jamais engendré . Maudite , dit l'Écriture , est la créature à laquelle ils ont donné le jour ! ils seraient plus heureux d'avoir été stériles : *Maledicta creatura eorum ! quoniam felix est sterilis* . Cette humiliation même est telle , que Dieu s'en est quelquefois servi pour punir les crimes des pères . Ce fut en cette manière qu'il punit l'homicide et l'adultère de David . A peine ce prince l'eut-il irrité qu'il permit que toute sa maison tombât dans la confusion et le désordre . Amnon commet un inceste horrible ; Absalon trempe ses mains dans le sang de son frère , il se révolte et il prend les armes contre David lui-même . Dieu ne pouvait punir le père plus sévèrement que par la honte et le dérèglement des enfants . Mais combien un tel châtement doit-il être plus sensible à ceux qui l'ont mérité par leur négligence à les élever ? Malheureux parents , si vous sentez assez la honte de votre disgrâce , plus malheureux encore si vous ne la sentez pas ! Elle vous tiendrait lieu de satisfaction et de pénitence , et les châtements éternels en seraient moins à craindre .

Voilà sans doute , mes frères , de puissants motifs pour vous engager à prendre soin de l'éducation de vos enfants : les intérêts de Dieu , les intérêts du public et vos intérêts propres . Mais comme il serait inutile d'avoir établi la nécessité d'élever ses enfants , si l'on ne marquait la manière de les bien élever , je vais tâcher de le faire dans mon second point .

SECOND POINT.

Si l'on trouve des parents dans le monde qui par indifférence pour leurs enfants négligent de les élever , on en trouve encore un plus grand nombre qui par un excès d'amour pour eux les élèvent mal . Essayons donc de les corriger , en leur apprenant la manière de s'acquitter chrétiennement de cet important devoir . On ne peut y réussir que par trois moyens également nécessaires : par l'instruction , par la conduite et par l'exemple . C'est-à-dire que des parents chrétiens sont obligés de donner à leurs enfants de saintes leçons , d'user à leur égard d'une conduite sage , et enfin de les édifier par une

vie chrétienne. Donnons quelque jour à ces devoirs.

Je dis en premier lieu que les parents chrétiens sont obligés de donner à leurs enfants de saintes leçons. Celui, dit l'Écriture, qui aime son fils, ne cesse point de l'instruire selon les besoins de chaque âge, et il règle tous les mouvements de son cœur et de son esprit par des remontrances convenables et judicieuses : *Qui diligit filium, instanter erudit.*

Mais quelles sont ces remontrances et ces leçons qu'on est obligé de faire à ses enfants? Ah! c'est ici, mes frères, que je devrais mettre dans tout son jour l'iniquité de tant de parents charnels qui, se prévalant de la facilité de leurs enfants à recevoir toutes sortes d'impressions, soufflent dans leur cœur le poison du mensonge et de la vanité, et fournissent à leurs passions naissantes tous les aliments les plus capables de les irriter. C'est ici que je devrais me plaindre, comme le prophète, de la cruauté de ces pères insensés qui ne parlent à leurs enfants que de choses vaines et trompeuses, dont la langue comme le cœur est pleine d'illusions et de fourberies : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum, labia dolosa in corde et corde locuti sunt.*

Et en effet, mes frères, quoi de plus criminel que d'abuser du crédit qu'on a sur l'esprit de ses enfants, pour le prévenir de mille préjugés contraires à la morale de Jésus-Christ et aux maximes saintes de son Évangile? Vous vous souleveriez sans doute, pères et mères, si des maîtres étrangers venaient corrompre la foi de vos enfants, et leur enseigner que Jésus-Christ n'est pas mort pour eux, qu'il n'est pas ressuscité, qu'il n'est pas réellement présent dans l'auguste sacrement de nos autels; vous auriez horreur d'une entreprise si impie, et vous déféreriez à l'Eglise ces docteurs sacrilèges, pour en être punis avec une rigueur égale à leur impiété. Que feraient-ils cependant de plus punissable que ce que vous faites vous-mêmes tous les jours par les maximes dangereuses que vous prêchez à vos enfants? Est-ce un moindre crime de démentir l'Évangile dans sa morale que dans ses dogmes, et les règles pratiques que Jésus-Christ nous a tracées sont-elles moins essentielles à la religion que les articles spéculatifs qu'elle propose à notre foi?

Quelle indignité d'entendre des pères et des mères donner à leurs enfants une hante idée du monde et de ses maximes, leur dicter les moyens de s'en faire aimer et de le trouver aimable, malgré ce précepte si formel de n'aimer ni le monde, ni tout ce qui est dans le monde? *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* Quelle témérité, quel aveuglement, d'exhorter ses enfants à étudier les manières du siècle, à s'y accommoder, à s'y conformer, malgré cette défense si expresse de se conformer au siècle présent! *Nolite conformari huic sæculo.* Quel égarément, quelle folie, de ne vanter à ses enfants que les richesses, les grandeurs, la

noblesse! de ne leur inspirer que le désir de la réputation et de l'estime des hommes, après que Jésus-Christ a dit si précisément qu'il était impossible de croire en lui d'une foi véritable, et de rechercher la gloire qui vient des créatures! *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis?* Pussent encore ces parents charnels en demeurer là! mais combien en voit-on qui, non contents d'avoir jeté dans le cœur de leurs enfants les semences du crime, leur inspirent le crime même? Combien y en a-t-il qui leur font honte du pardon des injures, qui les animent au ressentiment et à la vengeance, leur apprennent de bonne heure à sacrifier à l'idole cruelle d'un faux honneur leurs biens, leur vie, leur salut et leur Dieu?

Mais, dit-on, comment des enfants seront-ils propres pour le monde, et pourront-ils faire quelque fortune, si l'on ne les élève selon ses maximes? Hé quoi! pères et mères, est-ce donc à ce monde pervers que vous devez vos enfants? Ne les avez-vous reçus de Dieu que pour en faire les esclaves de son ennemi, et vous-mêmes ne les lui avez-vous donnés dans le baptême que pour les lui enlever dès que la raison commence à les éclairer? N'est-ce pas par votre bouche qu'ils ont fait vœu dans ce sacrement de renoncer à ce monde pour lequel vous les formez? Et n'est-ce pas sur votre foi que Jésus-Christ les a reçus au nombre de ses serviteurs, et qu'il les a nommés les cohéritiers de son royaume? *In fide parentum*, dit saint Augustin : comment osez-vous donc leur donner maintenant des leçons contraires aux promesses solennelles qu'ils ont faites par votre bouche? Comment osez-vous les solliciter vous-mêmes à violer ces serments sacrés dont toute l'Eglise a été témoin, dont vous vous êtes rendus les garants, et dans lesquels les trois personnes divines ont été si solennellement attestées?

Vous élevez, dites-vous, vos enfants pour le monde. Parents infidèles, était-ce là le dessein de l'Eglise quand elle vous liait par les nœuds sacrés du mariage? Était-ce là le dessein de Jésus-Christ quand il instituait ce sacrement auguste pour être l'image de son alliance éternelle avec l'Eglise, son épouse, ce sacrement, dit saint Paul, qu'il a formé sur le modèle de cette ineffable alliance, afin que votre mariage n'eût point d'autre but que le sien, et qu'il ne tendît par son heureuse fécondité qu'à multiplier le nombre de ses membres et de ses élus?

Ah! ce n'était pas ainsi, dit saint Augustin, que se comportaient les anciens patriarches, plus chrétiens avant l'Évangile que nous ne le sommes aujourd'hui; ce n'était pas pour le siècle présent qu'ils engendraient et qu'ils élevaient leurs enfants, ce n'était pas pour le monde, mais pour Jésus-Christ : *Non propter hoc sæculum, sed propter Christum conjuges, et propter Christum patres fuere.*

Mais je veux qu'il vous soit permis d'oublier que c'est uniquement à Jésus-Christ

que vous devez vos enfants. Je veux que vous puissiez sans infidélité n'avoir d'autre vue dans leur éducation que de les rendre heureux dans le monde. Quelle erreur de croire y réussir par les leçons dangereuses que vous leur donnez, et dont la pratique est autant opposée à leurs véritables intérêts qu'à leurs principaux devoirs ! Vous voulez faire de votre fils ce que vous appelez un honnête homme selon le monde ; vous voulez le mettre en état de faire fortune, de s'acquérir du crédit, de la réputation, des amis ; est-ce une voie pour y parvenir que de ne l'appliquer qu'aux moyens de satisfaire son amour-propre, sa vanité, ses passions ? Que peut produire dans son cœur le désir que vous y excitez de plaire au monde et de se livrer à toutes ses maximes, qu'une mollesse extrême, ennemie du travail et de la peine, qu'un entier oubli des affaires les plus sérieuses, qu'un amour ruineux du jeu, de la dépense et de la bonne chère, qu'une préférence indigne de ses plaisirs aux plus pressants intérêts de son domestique et de sa patrie ?

Que produiront de même vos soins à lui relever les avantages de la noblesse, des grandeurs, de la gloire humaine ? Son cœur enflé par vos discours n'enfantera que des projets hardis et téméraires. Nulle voie ne lui paraîtra criminelle pour parvenir au rang qu'il se proposera. On lui verra sacrifier ses devoirs à son ambition, sa conscience à un faux honneur, sa religion à sa fortune. La passion que vous allumez dans son cœur le portera plus loin que vous ne voudrez ; il s'y livrera sans égard aux droits les plus sacrés, il ne reconnaîtra d'amis que ceux qui auront assez de lâcheté pour la servir. Tous les autres, et peut-être vous-mêmes en serez les victimes ; et au lieu de lui avoir procuré le crédit et l'estime dont vous le flattiez, vous n'en aurez fait qu'un esclave de ses plaisirs ou de son ambition, qu'un objet de haine ou de jalousie, qu'un exemple d'orgueil, de luxe et de vanité.

Ah ! qu'il en arriverait bien autrement si vous lui donniez des leçons conformes aux saintes règles de l'Évangile ! Elles tendraient directement à en faire un honnête homme, parce qu'elles en feraient un bon chrétien. Comme elles lui inspireraient également l'horreur du vice et l'amour de la vertu, elles l'éloigneraient de tous les défauts qu'accompagnent la honte et l'infamie, et l'exciteraient à s'orner des qualités les plus estimables. Vous le verriez libéral, bienfaisant, fidèle à ses amis, parce qu'il haïrait infiniment l'avarice, l'ingratitude, la perfidie. Il se rendrait utile à l'Eglise et à sa patrie, parce qu'il aurait appris de vous à aimer l'application, l'étude et le travail. Toutes ses actions seraient conformes à la raison et à la justice, parce que vous l'auriez accoutumé de bonne heure à les mesurer toutes à cette règle.

Vous en feriez d'ailleurs un homme parfaitement heureux, parce qu'il userait en chrétien de l'une et de l'autre fortune. Mo-

déré dans la prospérité, elle ne lui ferait point d'envieux ; tranquille dans l'adversité, il s'en consolait dans l'espérance des joies éternelles. Ses richesses ne lui seraient point à charge, parce qu'il saurait s'en faire des amis et des protecteurs auprès de Dieu ; sa pauvreté ne l'abattrait point, parce qu'il n'aurait que du mépris pour des biens périssables, et qu'il se ferait dans le ciel un trésor inaccessible aux voleurs, et que les vers ni la rouille ne détruiraient point.

Le père du jeune Tobie était bien prévenu de cette vérité, lui qui donnait à son fils des instructions si judicieuses. Ah ! qu'il serait beau, mes frères, de voir encore aujourd'hui, à l'exemple de ce saint vieillard, un père de famille environné de sa chère postérité, au milieu de ses jeunes Tobies, les exciter à la vertu, leur donner des leçons de sagesse ! Que ne lui dicterait point alors l'amour chrétien et paternel ! Je suis votre père, leur dirait-il, et en cette qualité vous savez tous combien je vous aime ; mais vous avez un autre Père dans le ciel, à qui vous appartenez plus qu'à moi, que vous devez aimer bien plus que moi. L'obéissance que vous me rendez n'est qu'une faible image de celle que vous devez lui rendre. Gardez-vous de l'irriter par vos péchés ou par l'omission de quelqu'un de ses préceptes : *Cave ne aliquando peccato consentias, et pratermittas præcepta Dei nostri*. Fuyez, fuyez, mes chers enfants, la compagnie des pécheurs, dont l'exemple corromprait infailliblement votre innocence. La faiblesse de votre âge, le feu de vos passions n'est déjà qu'une occasion trop prochaine au dérangement et au vice. Eloignez-vous de toutes ces sociétés dangereuses : *Noli manducare et bibere cum peccatoribus*. Le bien que je vous laisse ne doit pas être employé à nourrir votre luxe, à vous élever au-dessus de votre condition, et à vous procurer des dignités que vous ne seriez pas capables de soutenir ; mais je vous le donne pour en racheter vos péchés par l'aumône, pour le répandre sur les pauvres et vous faire des amis qui vous ouvrent le ciel : *Panem tuum cum esurientibus et egentibus comede*. Si au contraire je ne puis vous laisser qu'un petit héritage, ne craignez rien, mes chers enfants : *Noli timere, fili mi*. Vous serez toujours assez riches, si vous possédez la vertu, si vous conservez la crainte de Dieu, si vous fuyez le mal, si vous faites le bien : *Noli timere, fili mi ; pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene*.

Mais que vous servira de donner à vos enfants de si saintes leçons, si en second lieu vous n'usez à leur égard d'une conduite sage et telle qu'elle contribue à faire fructifier dans leur cœur les bonnes semences que vous y devez jeter ? Que servira de leur inspirer par des paroles l'éloignement des plaisirs et des vanités du monde, si vous leur permettez d'en goûter les fausses délices et les dangereux enchantements ? Serait-

ce une suffisante précaution pour les garantir de la contagion répandue dans une ville, que de les inviter à s'en garantir, si en même temps vous souffriez qu'ils y habitassent et qu'ils en respirassent l'air empoisonné ? Telle est cependant la folie et la cruauté de la plupart des parents chrétiens : non-seulement ils permettent à leurs enfants de respirer cet air contagieux du monde, mais ils les conduisent eux-mêmes par la main dans les lieux où la peste est plus allumée. Est-il rare de voir des mères mener leurs filles dans ces assemblées où toutes les pompes du monde et du démon sont magnifiquement étalées ? Est-il rare de les voir les introduire dans ces cercles où l'on ne dispute que des agréments et de la beauté, où elles accoutument leur pudeur à écouter de honteux discours, et à ne plus s'effaroucher des libertés les plus dangereuses ?

C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que vous imitez la cruauté de ces malheureux Israélites dont parlait David, qui immolaient leurs fils et leurs filles au démon, qui répandaient le sang innocent, le sang de leurs propres enfants, et en faisaient fumer les autels des idoles de Chanaan. Vous accomplissez parfaitement la vérité de cette figure, par la manière dont vous vous conduisez à l'égard des vôtres. Vous n'omettez même aucune des cérémonies que pratiquaient autrefois ces parents barbares. Vous avez soin d'orner les victimes que vous allez sacrifier. On voit, mères mondaines, on voit vos mains appliquées à ce dangereux et pitoyable ministère. C'est en cet état que vous les conduisez à l'autel de l'idole. Vous n'y versez pas leur sang, il est vrai, vous n'y immolez pas leurs corps, mais vous sacrifiez leur cœur au monde et leur âme au démon : *Hos patres parricidis ipsis crudeliores esse dixerim : illi enim corpus ab anima separant, isti animam et corpus æternis ignibus tradunt.* Et c'est en cela, dit le même Chrysostome, que vous êtes bien plus cruels que ces parricides Israélites, puisque s'ils livraient le corps de leurs enfants à une mort passagère, vous livrez le corps et l'âme des vôtres à des supplices éternels.

Je voudrais, mes frères, que le temps me permît d'entrer dans le détail de tant de fautes d'une autre espèce que la plupart commettent dans l'éducation de leurs enfants. Que ne dirais-je point par exemple, à ces parents dénaturés qui, par une honteuse économie, leur refusent les maîtres ou les autres secours nécessaires à leur avancement, ou qui sans conseil et sans choix les confient à des maîtres suspects, et bien plus capables de leur inspirer le vice que la vertu ? Que ne dirais-je point à ceux qui par d'indignes préférences entretiennent la jalousie parmi leurs enfants, et qui prodiguent à un seul l'amour et les faveurs qu'ils refusent à tous les autres ? Quelles disgrâces ne ferais-je point appréhender à ces autres parents qui par une lâche complaisance pardonnent à leurs enfants tous leurs défauts, qui croiraient se dégrader ou les dégrader eux-

mêmes en les corrigeant, et qui sont toujours prêts à les justifier ? Quels seront les effets de cette aveugle condescendance ? L'ingratitude et le mépris suivront de près l'impunité. Ils voudront trop tard rappeler au devoir leurs enfants égarés : emportés par la fougue de leurs passions, ils ne connaîtront plus leur voix, ils parviendront même jusqu'à leur faire craindre leur insolence. C'est l'Ecriture qui le dit : *Lacta filium, et parentem te faciet.*

Je sais bien, mes frères, que saint Paul défend aux pères et aux mères d'irriter leurs enfants par une sévérité capricieuse et outrée. Je sais qu'il vaut mieux les gagner par la douceur et par les récompenses, que de les effaroucher par les menaces et par la rigueur ; qu'il est dangereux de les porter au désespoir par le refus opiniâtre de toutes sortes de libertés et de divertissements honnêtes. Je sais qu'il faut les accoutumer de bonne heure à agir en hommes, à faire le bien par inclination et par raison, et à craindre plus la honte attachée à l'omission du devoir que la peine qui peut la suivre. Mais je sais aussi, et le Saint-Esprit l'a dit lui-même, que rien n'est plus funeste que de montrer trop de tendresse à un fils indocile, que de se contenter de se plaindre quand il faut menacer, et de menacer seulement quand il faut punir. De même, dit l'Ecriture, qu'un cheval qu'on ne dompte pas de bonne heure devient indomptable, un enfant dont on ne réprime pas les caprices devient insolent et intraitable : *Equus indomitus evadit durus, et filius remissus evadit præceps.* Vous ne l'éprouvez que trop, pères malheureux, mères infortunées ! Quelle honte de voir votre autorité céder à la rébellion de votre fils, d'être réduits à le prier, et de n'oser lui commander, de verser des larmes en sa présence, et de ne savoir pas lui en faire verser ! Ah ! si, selon le conseil du Sage, vous lui courbiez le cou pendant qu'il est jeune, si vous domptiez son orgueil, et faisiez pencher son esprit à l'obéissance et au devoir avec toute la force qui vous convient, vous le verriez bientôt aussi soumis qu'il est rebelle. Votre apparente sévérité ne vous rendrait que plus conforme à Dieu même, qui humilie, qui frappe et qui renverse le pécheur pour le convertir, qui s'en fait redouter, afin de s'en faire aimer, et qui le rend malheureux pendant quelques moments, pour le rendre heureux pendant toute une éternité.

Il est vrai qu'on a souvent le regret de voir toutes ses précautions inutiles par l'indocilité et le mauvais naturel de certains enfants. On entend tous les jours des parents se plaindre du peu de succès des soins qu'ils se donnent pour les bien élever, du mépris qu'ils font de leurs avis, de leurs oppositions formelles à toutes leurs volontés. Votre sort, pères et mères, est alors véritablement à plaindre, et l'on ne peut que compatir à votre douleur. Mais n'avez-vous point encore omis une autre précaution, sans laquelle les premières sont inutiles ? Prosternés en secret devant Jésus-Christ, avez-vous eu soin tou-

les jours de lui offrir vos enfants, de lui recommander leur salut, de le prier, de veiller sur toutes leurs actions, de diriger tous leurs mouvements, de verser son amour dans leur cœur, et de l'en rendre l'unique maître?

C'était par cette précaution que le saint homme Job attirait sur les siens toutes les bénédictions du ciel. Quelque innocente que fût la coutume qu'ils observaient de s'assembler tous les jours et de se traiter tour à tour pour confirmer l'union et l'intelligence qui était entre eux, ce père prudent et pieux ne laissait pas de les inviter à se sanctifier; et se levant de grand matin, dit l'Ecriture, il offrait à Dieu des holocaustes pour chacun d'eux, de peur, disait-il en lui-même, que mes enfants n'aient offensé le Seigneur par quelques péchés, et qu'ils n'aient laissé échapper de leur cœur quelques mouvements capables de lui déplaire : *Ne forte peccaverint filii mei, et benedixerint Deo in cordibus suis.*

Ah ! si, à l'exemple de ce saint patriarche, vous veniez assidûment offrir pour vos enfants au Père éternel la victime sainte que nous immolons tous les jours sur ses autels, peut être ne seraient-ils jamais tombés dans les dérèglements que vous déplorez, ou peut-être obtiendriez-vous bientôt leur conversion. Les larmes et les sacrifices de la mère d'Augustin ne firent-ils pas d'un enfant indocile et vicieux le plus grand des Pères de l'Eglise? Mais quand même, par un secret jugement de Dieu sur vos enfants, vos prières pour eux seraient inutiles, elles ne le seraient pas pour vous, et vous trouveriez dans leurs désordres mêmes l'expiation de vos propres péchés, votre pénitence et votre sanctification.

Je ne vous dirai pas, mes frères, qu'après avoir donné à vos enfants de saintes leçons, après avoir usé à leur égard d'une conduite sage, vous êtes surtout obligés de les édifier par de bons exemples. Il est temps de finir ce discours. Mais qu'il m'eût été facile de vous faire sentir de quelle funeste conséquence est le scandale qu'on donne à ses enfants, et combien le crime en est énorme ! C'est ici, pères et mères, que je vous aurais fait voir tous vos défauts sous une autre face que vous ne les regardez d'ordinaire ; cette vie molle et efféminée, cette vie de jeux, de plaisirs et de luxe ; ces autres vices auxquels vous êtes quelquefois si sujets ; ces médisances, ces emportements, ces vengeances dont vous n'apercevez pas les suites, et que vous regardez comme des défauts pardonnables, je vous les aurais montrés dans toute leur énormité, et peut-être vous aurais-je effrayés par leurs terribles conséquences. Maudit soit l'homme, dit Jésus-Christ, par qui le scandale arrive ! mais trois et quatre fois maudits soient les pères et mères qui scandalisent leurs enfants !

On se défend en effet plus aisément du scandale qui naît des personnes étrangères. L'indifférence où l'on est à leur égard, le peu d'estime que l'on a quelquefois pour ces personnes, fait qu'on est plus porté à s'éloigner

de leur conduite qu'à l'imiter : mais il en est des péchés des pères et des mères ce qui en était des crimes que supposaient les païens dans les dieux qu'ils adoraient. La crainte et le respect qu'ils avaient pour eux leur faisait regarder leurs désordres comme des vertus. Ils croyaient, dit saint Augustin, les honorer en les imitant, et ils se faisaient un point de religion d'être aussi méchants qu'ils les représentaient : *Pia spurcitia et adulteria religiosa*. On peut dire la même chose des crimes des pères et des mères. Leurs enfants dont ils sont en quelque sorte les dieux, croient aisément qu'il est de leur devoir de les imiter. L'amour et le respect naturel les empêchent de condamner et de haïr ce qu'ils leur voient faire. Peu s'en faut qu'ils ne regardent leurs plus honteux dérèglements comme des vertus, ou, si vous voulez, comme de beaux défauts dont il est glorieux de se revêtir : *Pia spurcitia et adulteria religiosa*. De là il arrive, dit le pieux Salvien, que les enfants succèdent plutôt aux mœurs corrompues de leurs parents qu'à leur patrimoine ; ils n'ont pas encore leurs biens qu'ils ont leur malice, et ils s'approprient leurs crimes avant que de jouir de leur héritage.

Le pis est que de ces enfants malheureux naîtront d'autres enfants aussi méchants, qui auront à leur tour des successeurs et des héritiers de leurs crimes. C'est ainsi que Dieu se venge des péchés des pères et des mères. Je suis, dit-il, le Dieu fort, le Dieu jaloux, qui punirai l'iniquité des pères dans celles de leurs enfants, et qui me vengerais de leur impiété jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Mais ce qui vous doit faire sécher de frayeur, c'est que vous serez vous-mêmes punis de tous les péchés que commettront vos descendants, en conséquence du mauvais exemple que vous leur donnez. Saint Chrysostome l'a dit, et tous les Pères de l'Eglise l'ont confirmé : *Neque suorum tantum peccatorum penas dabunt, sed et eorum quæ filii peccarint.*

Ce furent aussi ces réflexions qui fortifièrent autrefois le courage du saint vieillard Eléazar contre les lâches conseils de quelques amis, qui l'invitaient à faire semblant de manger des viandes défendues par la loi, pour le garantir de la mort dont le menaçait un tyran. Ah ! je me garderai bien, dit-il, de flétrir en un jour, par une action sacrilège, l'innocence d'une si longue vie, et de donner à nos enfants un exemple d'impieeté qu'ils ne seraient que trop portés à imiter. Je veux au contraire leur servir aujourd'hui de modèle, et que ma constance à souffrir une mort injuste leur apprenne à mourir généreusement pour la justice et la défense de notre loi : *Adolescentibus exemplum forte relinquam, si fortiter pro sanctissimis legibus honesta morte defungar.*

Heureux les pères et les mères qui, animés de la même piété, en donneront de beaux exemples à leurs enfants ! Ils recevront dans le ciel, dit saint Basile, autant de couronnes et de degrés de gloire, que leurs descendants feront d'actions saintes sur la terre.

C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le péché d'habitude.

Voce magna clamavit : Lazare, veni foras.

Jésus-Christ cria à haute voix : Lazare, sortez du tombeau (Joan., XI, 43).

Quelque ancien que soit le miracle de la résurrection de Lazare, il y a peu de chrétiens qui ne trouvent un nouveau plaisir à en entendre répéter l'histoire, mais par des principes qui ne sont pas les mêmes. Les uns, semblables à ces Juifs charnels qui ne demandaient des miracles à Jésus-Christ : que pour repaître leur curiosité, ne sont frappés dans celui-ci que du miracle même. Leur esprit se renferme dans la contemplation d'un événement dont il est agréablement occupé, et ils n'admirent que le spectacle. Les autres, plus spirituels, adorent dans ce miracle la toute-puissance de Jésus-Christ : ils y voient avec joie l'inérédulité des Juifs confondue, l'athéisme déconcerté, et la vérité de la religion chrétienne invinciblement prouvée. Ces derniers sont sans doute les plus raisonnables, puisqu'ils répondent à l'un des principaux desseins qu'eut Jésus-Christ en ressuscitant Lazare, qui fut de donner des preuves incontestables de sa mission et de sa divinité ; des preuves, dis-je, qui servissent non-seulement à confondre les inérédulés, mais à consoler et à fortifier les fidèles dans leur foi.

Cependant, s'ils en demeurent là, ils n'ont pas encore tiré de ce grand miracle tout le fruit qu'il leur doit rapporter, et qu'il est aisé de découvrir dans les circonstances qui l'accompagnèrent. Car enfin, quoique la résurrection de Lazare soit le témoignage le plus éclatant que Jésus-Christ ait donné sur la terre de sa toute-puissance, on dirait, à en juger par la relation qu'en fait l'Evangile, que de tous ses miracles ce fut celui qui semble lui avoir coûté le plus. Et en effet il paraît ne pas s'en reposer sur lui-même, il implore le secours de son Père, il pleure, il frémit, il se trouble, il ne se contente pas du simple commandement, il crie de toutes ses forces : Lazare, sortez du tombeau : *Lazare, veni foras !* Le mort obéit et se lève ; mais le visage encore couvert, et les pieds et les mains liés, et il veut que des mains étrangères s'emploient à les délier.

Que signifient, mes frères, toutes ces mystérieuses difficultés ? c'est que Lazare mort depuis quatre jours, déjà corrompu et infect, n'était qu'une figure de plusieurs autres morts infiniment difficiles à ressusciter ; et ces morts ce sont tous ceux qu'une malheureuse habitude tient ensevelis dans le péché, qui se sont rendus le crime comme nécessaire par leurs rechutes réitérées, et qui ont donné le temps à la corruption de pénétrer et de s'enraciner dans leur âme.

Voilà, dis-je, la véritable cause des diffi-

cultés qui semblèrent se rencontrer dans la résurrection de Lazare : difficulté non pas du côté de Jésus-Christ, ressuscitant en figure une âme enseveli depuis longtemps dans son péché, mais du côté de cette âme qui ressuscite par la grâce. C'est à quoi Jésus-Christ voulait alors appliquer nos pensées, voilà le sens principal de notre évangile, et l'esprit de l'Eglise en nous le proposant. Tenons-nous-en donc, mes frères, à cette instruction, qui tend à vous inspirer une horreur salutaire du péché d'habitude. Et quels motifs plus pressants que ceux que l'Evangile nous en fournit ! Il nous montre d'abord en la personne de Lazare, enseveli depuis quatre jours, victime des vers et de la corruption, le triste état où le péché d'habitude conduit l'âme insensiblement ; et il nous fait comprendre ensuite par toutes les circonstances qui accompagnèrent la résurrection de Lazare, combien pénible et laborieuse est la résurrection d'une âme enseveli dans ses habitudes. C'est aussi sur ce plan que j'ordonne tout ce discours, et je dis que le péché d'habitude est extrêmement funeste par deux endroits : premièrement par la profondeur de l'abîme où il entraîne une âme malheureuse, et ce sera mon premier point ; secondement par l'extrême difficulté de la résurrection de cette âme, et ce sera mon second point. Plaise au Seigneur que ce discours fasse dans vos cœurs les impressions que je me propose ! Demandons cette grâce par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

S'il est vrai de dire, mes frères, que le plus grand de tous les maux est le péché, c'est seulement en le comparant avec les maux temporels, qui tous ensemble n'égalent point son énormité. Mais il en faudra raisonner autrement, si nous le considérons en lui-même et dans l'ordre des maux spirituels. Il est vrai qu'il outrage infiniment la sainteté de Dieu, qu'il dépouille l'âme de son innocence, qu'il lui fait une plaie mortelle, qu'il l'assujettit au démon, et l'expose à des tourments excessifs et éternels ; mais après tout, quelque horribles que soient tous ces maux, ils ne sont pas sans remède. Un péché commis ne rend pas le pécheur désespéré. Le sacrement l'efface, la pénitence l'expie. Dieu s'apaise par un sincère retour à lui. Souvent même il se sert du péché pour rappeler le pécheur à lui-même. Combien d'âmes qu'il a réveillées de leur tiédeur, en permettant qu'elles fissent des chutes honteuses ? et combien y en a-t-il qu'il a conduites par cette voie à une vigilance plus exacte, à une humilité plus profonde, à une pénitence plus persévérante ? Voulez-vous savoir, mes frères, quel est le suprême mal, ce mal redoutable, ce mal qui ne laisse plus que de faibles espérances de guérison ; ce mal enfin qui conduit à grands pas le pécheur au terme de sa réprobation ? C'est l'habitude dans le péché. C'est là ce mal qui nous est représenté dans notre évangile par l'état de Lazare mort, enseveli depuis quatre jours,

et répandant déjà une infection horrible et insupportable : *Quatriduanus est, jam fœtet*

Or, pour vous donner une idée juste et distincte du malheur extrême renfermé dans l'habitude du péché, je n'ai qu'à vous montrer les divers abîmes où elle conduit ordinairement ses esclaves. Le premier de ces abîmes, c'est une malheureuse facilité à pécher ; le second, c'est une espèce de nécessité de pécher ; et le troisième enfin, c'est pour quelques-uns l'endurcissement dans le péché, et pour quelques autres le désespoir de se convertir jamais. Examinons tous ces chefs en particulier.

Je dis que le premier abîme où conduit une criminelle habitude, c'est la facilité à pécher. Il est vrai que nous apportons tous dans le monde cette facilité malheureuse ; c'est le triste héritage que nous a laissé notre premier père, c'est là l'effet de cette maudite concupiscence qui naît avec nous et qui ne peut mourir qu'avec nous. Cependant il faut avouer que, malgré la corruption de notre nature, nous ne laissons pas de trouver encore au dedans de nous quelque horreur du vice et quelque amour pour la vertu. C'est ce qui a fait dire à un saint abbé, dont les ouvrages ont été longtemps attribués à saint Bernard, que l'homme ayant été créé dans la droiture, il n'y a aucun vice qui lui soit naturel ; mais qu'au contraire toute vertu lui est naturelle : *Nullum vitium naturale est, virtus vero omnis homini naturalis est*. Combien même fortifient en nous ces heureuses dispositions, une éducation sainte, un long exercice de la vertu, et surtout cette charité habituelle répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit dans le sacrement de baptême ! Mais voyez, dit saint Bernard, les conséquences d'une première chute, et comment ensuite se forme imperceptiblement cette chaîne accablante de l'habitude, qui renverse l'âme et la précipite dans un abîme si profond, qu'on peut dire avec le prophète que l'ouverture du puits est fermée pour elle. Premièrement, dit ce saint docteur, quand un homme accoutumé au bien vient à perdre la grâce par un péché grief, ce péché où l'a entraîné la force de la tentation lui paraît d'un poids insupportable, et il lui semble, après l'avoir commis, être descendu tout vivant dans les enfers : *Videtur ei adeo importabile, ut in infernum vivens descendere videatur*. Mais si Dieu, par un jugement assez ordinaire, punit l'infidélité de cette âme, en permettant qu'elle retombe une seconde fois, ce péché si insupportable au commencement lui paraît un peu plus léger : *Paulo post et leve judicat*. Enfin si, tout à fait abandonnée de Dieu, elle multiplie ses rechutes jusqu'à se faire une habitude de pécher, ah ! dès lors, non-seulement elle n'est plus incommodée du poids de ses crimes, mais elle se plaît encore à se surcharger, elle trouve de la douceur où elle ne trouvait que de l'amertume, et le poison qu'elle avale est à son goût un délicieux breuvage : *In brevi temporis spatio non so-*

lum non sentit, sed et placet, et dulce fit quod amarum erat, et asperum vertitur in suave.

Et certes, mes frères, si, selon l'expérience commune, telle est la force de l'habitude, qu'elle nous rend faciles les vertus même les plus austères et les pratiques les plus pénibles, quelle rapidité ne doit-elle point donner à cette pente originelle qui nous entraîne vers le mal ? Ah ! nous avons déjà tant de peine à demeurer fermes dans le bien ! il nous en coûte déjà tant à nous abstenir du péché, avant même que nous en ayons goûté les charmes séduisants ! que sera-ce quand, ayant lâché la bride à nos passions, et laissé prendre le dessus à notre concupiscence, nous nous serons apprivoisés avec le crime ? Que sera-ce quand l'habitude, se trouvant jointe à la corruption de notre nature, elle aura desséché en nous toutes les racines de la vertu, qu'elle y aura étouffé toutes les bonnes semences que la grâce y avait répandues ?

Vous pouvez nous l'apprendre ce qu'il en sera, pécheurs d'habitude, et plutôt à Dieu que vous n'eussiez pas fait une si funeste expérience ! Je m'adresse à ceux-là mêmes d'entre vous qui avaient plus long-temps vécu dans l'innocence et qu'effrayait l'ombre seule du crime. Quel changement dans vos dispositions ! Autrefois vous plaigniez le sort de ces malheureux que vous saviez être abandonnés à certains vices ; vous ne conceviez pas quels charmes ils pouvaient trouver dans l'assouvissement de certaines passions, comment la crainte des jugements de Dieu pouvait être étouffée en eux jusqu'à ce point. Vous les traitiez dans le fond de l'âme d'impies, de libertins, de gens sans religion. Vous vous croyiez plus près de souffrir le martyre que de commettre une seule fois ce péché qui vous paraissait si horrible. Aujourd'hui vous voilà tombés dans le même précipice, aussi avant engagés dans les mêmes désordres ; et ces pécheurs que vous regardiez, pour ainsi parler, du fort de votre innocence avec tant d'indignation, pourraient vous dire aujourd'hui en vous insultant : Vous voilà donc pécés des mêmes plaies que nous, et vous nous êtes en tout devenus semblables : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*. Il vous paraissait impossible de donner jamais dans ce vice honteux ; et voilà qu'il est devenu votre caractère. Vous vous saviez bon gré de trouver en vous autant d'horreur pour ce désordre que d'attraits pour la vertu contraire ; et voilà que, par un changement inouï, l'horreur est pour la vertu, et l'attrait pour le vice. Vous vous y laissiez aller sans gêne et sans résistance, vous buvez à longs traits dans la coupe de Babylone, et vous avalez l'iniquité comme l'eau.

Dites-nous, mon cher frère, par quels degrés vous êtes descendu de ce faite de vertu dans un si profond abîme ? Nous ne vous demandons pas la cause de votre première chute, nous ne la trouverions que trop aisément, ou dans quelque mouvement d'orgueil,

qu'a excité dans votre âme la contemplation de vos bonnes œuvres, on peut-être dans quelque infidélité qui, quoique légère à vos yeux, a déplu sensiblement à Jésus-Christ, et l'a engagé à s'éloigner de vous, ou enfin dans votre négligence à éviter certaines occasions, dont vous vous êtes flâté de sortir sans péché : mais comment cette première chute a-t-elle pu avoir de si funestes suites ? Nous avons vu tomber des justes ; mais aussitôt ils se relevaient avec avantage. L'adultère de David ne servit qu'à le rendre plus chaste et plus pénitent ; l'infidélité de saint Pierre ne fit qu'échouer son zèle pour la gloire de son divin Maître ; et vous, au contraire, vous n'avez fait que vous plonger plus avant dans votre péché ; de sorte que vous avez parfaitement accompli la vérité de cette parole de l'Apocalypse, que celui qui est souillé se souille encore : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc*. N'est-ce point qu'au lieu de recourir à Jésus-Christ dès le commencement de votre langueur, et de lui dire, comme les sœurs de Lazare, avec autant de douleur que de confiance : *Ah ! Seigneur, celui que vous aimez est malade, vous avez eu recours à des médecins malhabiles et plus capables d'irriter votre mal que de le guérir ?* Parlons sans figure : n'est-ce point qu'au lieu de vous adresser à un directeur exact et éclairé, qui aurait su prévenir les suites de votre péché, et lui couper court en vous retenant dans la pénitence, à proportion de vos besoins, vous vous êtes adressé à un directeur aveugle ou indulgent, qui a commencé par vous délier sans égard aux dangereuses conséquences d'une absolution précipitée ? Mais qu'est-il besoin de vous interroger ? Votre situation présente ne parle que trop contre vous. Voilà la vraie cause de cette mortelle facilité à retomber sans cesse, l'imprudence affectée du choix que vous avez fait : vous avez préféré le confesseur commode au confesseur habile, autant de fois que vous vous êtes présenté au tribunal de la pénitence, autant de fois en êtes-vous revenu absous. La honte qui accompagne le péché a commencé dès lors à se dissiper, les remords qui le suivaient se sont affaiblis insensiblement. Sûr de trouver toujours la même condescendance dans ce ministre aveugle et inconsidéré, il ne vous en a rien coûté de multiplier vos rechutes ; comme il vous passe indifféremment le plus ou le moins, vous vous le passez à vous-même avec une égale indulgence. C'est le nombre des tentations qui détermine celui de vos chutes. Ainsi êtes-vous tombé dans ce premier abîme que j'ai nommé la facilité de pécher. Ainsi est-il vrai de dire de vous ce que Jésus-Christ dit de Lazare, que vous êtes tout à fait mort : *Tunc Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est*.

En fussiez-vous encore demeuré là ! mais un abîme, dit le prophète, appelle toujours un autre abîme : *Abyssus abyssum invocat*. De la facilité à pécher, vous vous êtes précipité dans une espèce de nécessité de pécher. Et je ne crains pas, mes frères, de me servir de

cette expression, supposant bien que vous n'en abuserez pas, pour en porter le sens au delà de sa juste signification, en comprenant mal à propos que l'habitude au péché peut donner une telle atteinte à la liberté de l'homme, qu'il ne soit plus en son pouvoir de la surmonter. Non, mes frères, comme la plus forte grâce ne saurait le nécessiter au bien, l'habitude la plus enracinée ne peut aussi le contraindre au mal ; et dans quelque situation que vous le supposiez, le pouvoir de faire ou de ne faire pas sera toujours inséparable de sa nature. Mais quelque réel que soit toujours son pouvoir sous le joug même de la plus ancienne habitude, il n'en est pas moins vrai qu'elle lui en rend l'exercice si difficile, que rien ne ressemble mieux à la nécessité de pécher, que la difficulté qu'il éprouve à s'en abstenir. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre toutes ces expressions des Pères, qui, à les prendre à la rigueur, passeraient pour outrées, mais par lesquelles ils n'ont voulu que représenter au naturel cette extrême difficulté de résister à la violence d'une longue habitude. Comment, se demande saint Bernard, dans son Traité de la conscience, comment la facilité à pécher entraîne-t-elle si sûrement après soi la nécessité de pécher ? C'est que l'habitude se change, pour ainsi dire, en une seconde nature ; de sorte qu'autant qu'un péché semblait impossible à commettre avant qu'elle fût formée, autant éprouve-t-on ensuite qu'il est impossible de s'en abstenir : *Quia consuetudo vertitur in naturam ; et quod prius ad faciendum erat impossibile, jam impossibile est ad continentium*. Saint Augustin en parle encore plus précisément, et on peut bien l'en croire sur l'épreuve qu'il en avait faite avant sa conversion. Aujourd'hui, dit-il, et tant que nous ne sommes dominés par aucune habitude, nous sommes également maîtres de faire une action ou de ne la pas faire ; mais si, abusant de cette liberté, nous la tournons au péché, et que nous accoutumions notre âme à en savourer les douceurs finesses, elle se trouve tellement embarrassée dans son habitude, qu'elle ne peut plus rompre cette maudite chaîne qu'elle-même s'est fabriquée : *Eodem ipsa sua consuetudine sic implicatur, ut postea vincere non possit quod sibi ipsa peccando fabricata est*.

Mais laissons les autorités pour revenir à l'expérience. J'en appelle à vous-mêmes, esclaves malheureux de cette passion que vous avez laissé enraciner au dedans de vous. Combien de fois, si vous n'êtes pas encore tombés dans l'endurcissement ou dans le désespoir, combien de fois avez-vous tenté sans succès de sortir d'un dérèglement qui vous est à charge à vous-mêmes, et dont, à la faveur de quelques rayons de grâce, vous prévoyez les funestes suites ? Combien de fois, ébranlés par une crainte passagère des jugements de Dieu, troublés par la considération d'un enfer où vous craignez vous précipiter, avez-vous formé la résolution de surmonter cette passion violente, de vous abstenir de ces voluptés honteuses ? C'en est fait, avez-

vous dit à vous-mêmes, c'est à ce coup que je renonce à mon péché et que j'embrasse la vertu contraire. Loin d'ici, passion détestable, qui fus pour moi la source de tant d'inquiétudes et de remords; je n'écouterai plus tes trompeuses suggestions. Tu ne me surprendras plus par les faux attraits; tu ne me trouveras plus désarmé pour te combattre. Vous ne vous en êtes pas tenus là, et nous vous avons vus faire de réelles démarches pour rendre votre conversion solide, des prières, des aumônes, des confessions générales; souvent même nous avez-vous attendris par les larmes que vous êtes venus répandre au pied de nos tribunaux, par votre docilité à accepter les pénitences les plus rigoureuses, par votre exactitude à les pratiquer; nous en augurons favorablement. Vous sembliez être affranchis de votre habitude, et confirmés dans la grâce d'une sincère conversion, lorsqu'un souffle léger de la tentation vous a renversés et vous a fait rougir de l'impuissance de vos résolutions et de l'inefficacité de tous vos efforts.

Etrange situation, s'écrie saint Augustin, d'une âme non-seulement morte, mais ensevelie! Cette grosse pierre qui fermait le sépulcre de Lazare, qu'était-elle donc autre chose que la figure du poids horrible d'une habitude invétérée, sous laquelle une âme malheureuse ne peut ni se relever, ni respirer même? *Moles illa imposita sepulcro ipsa est vis dura consuetudinis, qua premitur anima, nec resurgere, nec respirare permittitur.* O le dur, ô l'horrible esclavage! continue ce Père: vous savez combien mauvaise, combien détestable, combien funeste est l'action que vous allez faire, et cependant vous la faites: *Vides quam male facias, quam detestabiliter, quam infelicitè, et facis tamen.* Vous la faites hier, et vous la ferez encore aujourd'hui: *Fecisti heri, facturus es hodie.* Quelle puissance vous y force? Par quelle fatale chaîne êtes-vous donc entraîné: *Unde raperis? quis te captivum trahit?* Ah! mon frère, reconnaissez-le enfin, c'est votre habitude, qui s'étant fortifiée à proportion du nombre de vos rechutes, l'emporte aujourd'hui sur votre raison, et vous donne lieu de dire avec bien plus de fondement, et dans un sens bien plus honteux pour vous que ne le disait de lui-même l'apôtre saint Paul: Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas: *Non quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio.*

A la bonne heure, nous répondra peut-être quelque libertin, nous voilà donc exempts de tous châtimens, puisque Dieu ne peut imputer à personne que les péchés péniement volontaires. Quel égarement, ô mon Dieu! Il n'y aurait donc plus à ce compte que de l'avantage à vieillir dans le crime? Le comble de l'iniquité deviendrait un rempart contre votre justice? Et ce serait à force de vous offenser plus hardiment qu'on pourrait se rassurer contre votre vengeance? Mais non, chrétiens, vous n'aurez pas cette consolation impie. Saint Augustin avait prévu la conséquence que vous tireriez de cette espèce

de nécessité que forme une longue habitude, et il la renverse par le fondement. Car, dit excellemment ce Père, quoiqu'un vice fortifié par l'habitude soit devenu comme nécessaire et naturel à l'homme, c'est sa volonté qui lui a donné naissance: *Nam etiam quod vitium consuetudine roboratum velut naturaliter inolevit, a voluntate sumpsit exordium.* Le même Père s'en explique encore plus clairement dans ses Confessions. Il semblait, dit-il, que j'eusse peu de part dans mes désordres, puisque je les souffrais plutôt malgré moi que je ne m'y portais volontairement: mais c'était moi-même qui avais rendu ma mauvaise habitude si forte contre moi-même; ainsi mon mal étant volontaire dans son principe, j'étais véritablement coupable, et je méritais très-justement d'être puni. Ajoutons, mes frères, cette réflexion à l'autorité de saint Augustin, que si Dieu sans injustice punit le péché originel, auquel notre volonté propre n'a nulle part, parce qu'il fut volontaire dans notre premier père, à plus forte raison punira-t-il très-justement ces autres péchés qui, quoiqu'ils deviennent comme nécessaires par l'habitude, auront été volontaires en nous dans leur commencement.

Telle est cependant la folie du pécheur d'habitude, que de se rassurer quelquefois au milieu de ses plus grands désordres sur une impunité prétendue. Aussi, mes frères, vous ai-je dit que le troisième abîme où il va périr enfin, c'est l'endurcissement du cœur. Or en quoi consiste cet endurcissement? Tantôt c'est à justifier ses déréglemens. La facilité qu'il se sent à pécher, cette espèce de nécessité où l'a jeté la force de l'habitude, le porte à se persuader que Dieu ne saurait s'offenser, s'il assouvit une passion à laquelle il croit n'être pas libre de résister, et il la regarde au moins comme une faiblesse très-pardonnaable à l'humanité. Le monde est plein de cette sorte de libertins qui, sur un principe si détestable, se livrent sans scrupule aux plus honteuses voluptés. Combien y en a-t-il même qui osent répandre dans leurs conversations ce dogme diabolique, et qui ne rougissent pas de manifester l'extravagance de leurs pensées, en même temps qu'ils soufflent le poison dans le cœur des faibles!

Tantôt leur endurcissement consiste, non pas à se mettre en peine de justifier leurs désordres, mais à mépriser les jugemens de Dieu et à braver toutes ses menaces. Ils péchent sans aucun sentiment de crainte, ils marchent tête levée au milieu des vices les plus scandaleux, et insultent encore à ceux qui par devoir ou par charité entreprennent de les ramener: semblables aux habitans de ces villes abominables, lorsque le juste Loth s'opposait à leurs infâmes desseins. Telle était, dit saint Augustin, l'habitude horrible qu'ils avaient contractée, que leur brutalité passait chez eux pour une vertu, et que le censeur du crime y était jugé plus répréhensible que le criminel. Or, ajoute saint Bernard, c'est lorsque le pécheur est arrivé à l'un ou à l'autre de ces deux espèces d'en-

durcissement, qu'on doit dire de lui, comme de Lazare, qu'il est enseveli depuis quatre jours, qu'il répand une infection horrible: *Hic peccator sætet, hic quatruiduanus est*. Et c'est alors qu'on a lieu de craindre que les rayons de la divine lumière ne pénètrent jamais l'épaisseur de la pierre qui ferme son sépulcre.

Il est vrai, mes frères, que l'habitude invétérée ne conduit pas tous les pécheurs à ce même endurcissement, et qu'il y en a plusieurs qui vont aboutir au désespoir de leur salut. Mais lequel de ces deux états est le plus digne de compassion? Ce dernier n'est-il pas encore le plus injurieux à Dieu et le plus damnable? C'est toutefois celui où l'habitude au péché se termine le plus naturellement, et peut-être est-il le plus universel. Quand, après avoir formé plusieurs projets de conversion, le pécheur se voit par lui-même dans l'impuissance d'en exécuter aucun, quand il sent que la violence de son habitude l'emporte sur tous les efforts qu'il fait pour se relever, c'est alors que, renonçant à toute espérance, il s'abandonne pour ainsi dire à sa funeste destinée. Il ne dit pas comme Caïn : Mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon ; mais il dit : Mon habitude est trop forte pour espérer de la vaincre jamais. Au lieu de se tourner vers la miséricorde, et de se confier en son étendue, il rappelle tous ses regards à sa propre faiblesse, et la comparant aux difficultés extrêmes de sa parfaite conversion, il prend le parti, mais, ô parti détestable ! il prend le parti de persévérer dans son iniquité ; il vogue au gré de la passion qui le tyrannise, et il se détermine à mourir dans l'impénitence. C'est ce que disait saint Paul aux Ephésiens, en parlant de cette même espèce de pécheurs, qui, ayant perdu toute espérance, s'abandonnent à la dissolution, se plongent en fatigues dans toutes sortes d'impuretés : *Qui desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitie, in operationem immunditiæ omnis*.

Voilà, mes frères, ce que j'ai nommé les divers abîmes où précipite successivement une criminelle habitude. Jugez de là quel intérêt vous avez à vous garantir d'un si funeste esclavage, si vous êtes encore libres, ou à faire de puissants efforts pour vous en affranchir, si vous êtes déjà esclaves. Car enfin, quelque incurable que soit en soi-même une habitude invétérée, on peut en guérir par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. S'il ressuscite un mort enseveli depuis quatre jours, exhalant déjà une horrible puanteur, c'est pour montrer au pécheur le plus désespéré ce qu'il peut attendre de sa miséricorde dès qu'il y aura sincèrement recours. Mais ne vous flatter pas : une telle résurrection ne saurait être sans difficulté, et il est aisé d'en juger par toutes les circonstances qui accompagnèrent celle de Lazare. De sorte, mes frères, qu'en même temps que vous apprendrez les moyens de ressusciter de son habitude, vous aurez lieu de conclure de la difficulté de ces moyens, combien il est funeste de s'engager dans l'habitude : c'est la seconde face sous laquelle je me suis pro-

posé de vous la représenter, et le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Le péché, dit saint Augustin, a trois degrés selon lesquels il donne également la mort, mais d'une manière qui n'est pas également funeste. Le premier de ces degrés, c'est lorsqu'il s'arrête dans le cœur par le simple consentement que donne le pécheur à un désir criminel : le second est lorsqu'il passe du cœur à l'action, et que le pécheur effectue son mauvais désir : le troisième, enfin, c'est lorsque par des actes réitérés se forme cette habitude qui captive le pécheur et le rend esclave de son péché. Ces trois différents degrés, ajoute ce Père, étaient figurés par les trois morts dont la résurrection nous est marquée dans l'Evangile. La fille de Jaïr qui était encore dans la maison de son père, où elle venait d'expirer, représentait le péché qui n'est point sorti du cœur ; le fils de la veuve de Naïm, que Jésus-Christ trouvait déjà hors de la ville, figurait le pécheur qui manifeste son péché, et le rend comme visible par ses actions ; Lazare mort depuis quatre jours et déjà corrompu était l'image du pécheur enseveli dans son habitude, ancienne victime de l'iniquité. Or, continue saint Augustin, il fallait employer différents moyens pour ressusciter ces trois morts, selon la différence de leur état ; et c'est ce que fit Jésus-Christ. Il lui suffit, pour ressusciter la fille de Jaïr, qui venait seulement d'expirer, de la prendre par la main : *Tenuit manum ejus, et surrexit puella*. Quant au fils de la veuve de Naïm, qu'on portait déjà en terre, il fallut toucher le cercueil et employer le commandement : *Tetigit loculum, et ait : Tibi dico, surge*. Mais est-il question de ressusciter Lazare déjà enseveli et presque corrompu, il semble que Jésus-Christ n'en peut venir à bout qu'avec de grands efforts : il pleure, il frémit, il se trouble et crie ensuite de toutes ses forces : Lazare, sortez du tombeau : *Infremuit spiritu, turbavit seipsum : vocemagna clamavit : Lazare, veni foras !* Concevez de là, conclut saint Augustin, combien difficile est la résurrection d'une âme accablée sous le poids horrible de son habitude : *Quam difficile surgit quem tanta moles consuetudinis premit*.

Nous comprendrons aisément, mes frères, en quoi consistent les difficultés de la résurrection d'un pécheur d'habitude, pour peu que nous fassions d'attention aux circonstances de celle de Lazare. Il y eut des difficultés qui précédèrent sa résurrection, il y en eut qui l'accompagnèrent, et il y en eut qui la suivirent. Appliquons tout ceci à la résurrection du pécheur d'habitude.

Difficultés qui précédèrent la résurrection de Lazare : la principale fut l'impuissance plus grande où il se trouva par son état de mort, et de mort enseveli et corrompu, de faire aucune démarche pour obtenir sa résurrection. Il n'en était pas de même des malades à qui Jésus-Christ accordait la guérison corporelle : ils le prévenaient ou par leurs prières ou par quelques autres démonstra-

tions de leur foi. Témoin cet aveugle qui, se trouvant le long d'un chemin par où passait Jésus-Christ, ne cessait de crier: Jésus, fils de David, ayez pitié de moi; Seigneur, faites que je voie: *Jesu, fili David, miserere mei; Domine, ut videam*. Témoin ce lépreux qui, prosterné aux pieds de Jésus-Christ, lui disait avec une humilité pleine de confiance: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir: *Domine, si vis, potes me mundare*. Témoin encore cette hémorroïsse qui, se mettant parmi la foule qui suivait Jésus-Christ, s'assurait de sa guérison, si elle pouvait seulement toucher l'extrémité de sa robe: *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero*. Mais Lazare mort ne peut pas même désirer sa résurrection, tant s'en faut qu'il soit en état de la demander; et si Jésus-Christ n'en eût fait toutes les avances, sa mort était irrévocable.

Tel est, mes frères, avec quelque proportion, l'état d'un pécheur que son habitude a plongé dans l'abîme de l'endurcissement. Je dis avec quelque proportion, car à Dieu ne plaise que je le suppose ici dans une impuissance absolue de désirer sa résurrection! comme il pourrait sortir de son endurcissement, il pourrait demander et obtenir une résurrection parfaite. Mais au moins est-il vrai de dire que, tant qu'il persévère dans cet endurcissement, il n'est en état de faire aucune démarche pour recouvrer la vie.

Or voilà, mes frères, avec quelque proportion, l'état où se trouve un pécheur endurci dans son habitude. Son mal n'est pas de la nature de ces autres maux qui se laissent sentir et qui n'empêchent pas le pécheur de recourir à Dieu pour demander sa délivrance; il consiste au contraire à étouffer en lui tout sentiment de sa misère. C'est un mort également incapable de désir et de crainte. Ses yeux ne s'ouvrent plus à la lumière de la vérité, ses oreilles n'entendent plus les menaces qui retentissent dans nos chaires, sa langue ne forme plus aucune prière, ni son cœur aucun gémissement. Bien davantage, il est enseveli depuis quatre jours, c'est-à-dire, qu'il s'est approuvé avec la mort, qu'il a fait alliance avec elle et qu'il lui en coûterait trop de recouvrer la vie. Dans cette situation, comment aurait-il la pensée de s'adresser à son libérateur? Ah! Seigneur, disait le prophète, est-ce dans le sépulcre qu'on pense à implorer vos miséricordes? et peut-on, du centre de la perdition, rendre hommage à votre vérité? *Nunquid narrabit aliquis in sepulcro misericordiam tuam, et veritatem tuam in perditione?* Etrange obstacle, mes frères, à la résurrection du pécheur! Car enfin, si Dieu a attaché ses grâces à nos prières, s'il suffit même, pour être refusé, de ne les demander pas avec assez de ferveur et de persévérance, que peut se promettre un pécheur qui ne les demande en aucune sorte, et qui, par son état même d'endurcissement et de mort, n'a pas la force de les désirer?

Sur quel fondement, mes frères, appuyons-nous donc notre espérance? Car enfin,

dans quelque abîme que soit tombé le pécheur, nous avons déjà dit qu'il n'était jamais permis d'en désespérer. Nous n'en avons plus qu'un, qui est bien solide, il est vrai, mais qui n'est plus dans notre fonds ni de notre domaine; c'est la miséricorde prévenante et toute gratuite de Jésus-Christ. S'il ne fait lui-même toutes les avances pour tirer ce pécheur du sépulcre de son habitude, le voilà sans ressource, mort et perdu pour jamais. Il les fit pour Lazare, qui en était la figure. Personne n'osait plus le solliciter; Marthe et Marie n'osaient plus espérer. C'est de son propre mouvement qu'il se détermine à retourner en Judée, et tout roule sur son bon plaisir. Lazare est mort, dit-il à ses disciples, mais allons le trouver: *Lazarus mortuus est, sed eamus ad eum*. Voilà, pécheurs, toute votre ressource, vous que l'habitude tient enchaînés, et sur qui la pierre de votre sépulcre semble déjà scellée. Voyez-vous là de quoi autoriser votre sécurité, de quoi vous flatter d'une résurrection certaine? Comptez les Lazares en faveur de qui Jésus-Christ a fait les mêmes avances; et si vous n'en trouvez qu'un parmi un si grand nombre de morts ensevelis et corrompus, tremblez et frémissez de votre tranquillité dans l'état le plus horrible qui fut jamais.

Supposons cependant, mon cher auditeur, que vous êtes ce pécheur privilégié, cet unique mort à qui Jésus-Christ doit rendre la vie. Les difficultés qui accompagneront votre résurrection ne seront pas moindres que celles qui l'auront précédée. Voyez-les clairement marquées dans la figure de notre évangile. Jésus-Christ, déterminé à ressusciter Lazare, était déjà de retour en Judée et aux portes de Béthanie; quoiqu'il n'ignore rien, que toutes les créatures soient présentes à ses yeux, les morts comme les vivants, puisqu'il en est également le Dieu, il demande où l'on a mis Lazare: *Ubi posuistis eum?* Ainsi semblait-il autrefois que Dieu cherchait Adam caché dans le paradis terrestre: *Adam, ubi es?* Où le trouver en effet, ce pécheur d'habitude, et dans quel antre s'est-il renfermé? Car enfin, quoiqu'il paraisse encore au milieu des hommes, il n'a plus avec eux qu'une société apparente, il est retranché, du moins aux yeux de Dieu, du nombre des vivants; il est comme s'il n'était pas, et l'on peut dire en quelque sorte qu'il a disparu de dessus la terre. Où est-il donc ce pécheur? Ah! malheureuse habitude, dans quelle affreuse nuit, dans quel chaos ténébreux l'avez-vous jeté: *Ubi posuistis eum?* C'est vous-même qui le demandez, Seigneur, et vous ne le cherchez sans doute que pour le ressusciter. Venez donc et voyez: *Veni et vide*. Considérez son état, non pas pour donner lieu à votre colère, mais à votre compassion. Voyez cet abîme de misère, ce gonflement de corruption où son habitude l'a précipité. C'est de là qu'il le faut tirer. Mais, ô puissant témoignage de la difficulté de cette entreprise! Jésus-Christ qui d'une seule parole guérissait des malades de trente-huit ans, et chassait des légions entières de dé-

mons des corps des possédés, Jésus-Christ, à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre, frémit et se trouble : *Infremuit spirita et turbavit seipsum*. Ce n'était pas, sans doute, qu'il se déliât de sa toute-puissance, mais il pénétrait dans tout ce qu'a d'horrible la situation d'un pécheur d'habitude ; il voyait l'étrange disproportion de son état avec l'état de la grâce, il mesurait la distance infinie de l'un à l'autre, il s'étonnait du petit nombre de ceux qui passeraient du premier au second, et à qui serait accordé le miracle d'une solide résurrection. Il frémit, dis-je, et se trouble à cette pensée. Et vous, pécheurs, qui n'y avez que trop d'intérêt, vous qui êtes ces véritables morts qu'envisageait Jésus-Christ dans la personne de Lazare, vous reposez tranquillement dans le sépulcre de votre habitude ; votre état n'a rien de si effrayant pour vous ; vos désordres, tout honteux, tout criants qu'ils soient, ne vous paraissent que de légers défauts, dont le temps vous corrigera. Que sais-je même si vous ne regardez point comme un moyen de vous dégoûter et de guérir de cette infâme passion, que de vous en rassasier et vous y plonger avec plus de fureur ? Vous vous promettez au moins une résurrection facile dès que vous en aurez la volonté. Une confession sèche et précipitée vous lavera de tout et tranquilliserait votre conscience sur une jeunesse consommée tout entière dans le crime. Ah ! sachez que vous ne ressuscitez jamais, que les remords, les troubles, les frémissements n'aient précédé. Car pourquoi, dit saint Augustin, Jésus-Christ se serait-il troublé et aurait-il frémi en ressuscitant Lazare, si ce frémissement et ce trouble n'étaient une condition essentielle à la résurrection du pécheur ? *Quid enim est quod turbavit semetipsum, nisi ut significaret tibi quod et tu turbari debeas ?*

Encore n'en serrez-vous pas quittes pour ces frémissements : il faudra ensuite lever la pierre de votre sépulcre : *Tollite lapidem*, et ce travail ne sera pas le moins difficile. Et certes, comment Lazare aurait-il pu recouvrer la vie, si la pierre qui le tenait fermé dans son tombeau n'eût été ôtée ? Et comment vous-mêmes pourriez-vous sortir du sépulcre de vos habitudes, si vous ne commenciez par lever les obstacles qui vous y retiennent ? Car enfin, quoique nous trouvions dans notre propre fonds la source des plus grands désordres, ce sont ordinairement des causes étrangères qui les fortifient, et ce sont ces causes qu'il faut nécessairement retrancher. La colère est le vice qui domine en vous : peut-être le tempérament y a-t-il beaucoup de part, mais votre assiduité au jeu fournit à ce vice de nouvelles matières ; mais votre curiosité à vous informer du bien et du mal que l'on dit de vous, mais votre imprudence à vous exposer aux injures, mais votre hauteur dans toutes vos manières, est ce qui donne lieu à cette passion funeste et lui prête des forces : *Tollite lapidem*. Retranchez tous ces empêchements, corrigez toutes ces pratiques vicieuses ; que

les jeux même réputés innocents soient interdits : sans cela point de résurrection.

Vous voilà, mon cher frère, engagé depuis plusieurs années dans une habitude encore plus honteuse. La corruption a pénétré jusque dans le fond de votre âme ; et telle est la nature du vice dont vous êtes atteint, qu'on ne peut l'indiquer qu'en disant, ainsi que de Lazare : *Jam factet*. C'est ce vice qu'on ne nomme point sans horreur, et qui infecte toute la nature. Or, comment vous tirer du fond du sépulcre où ce même vice vous a précipité ? *Tollite lapidem*. Levez tous ces obstacles qui vous empêchent d'en sortir, éloignez de vous toutes ces occasions prochaines, détournez vos yeux de ces objets de vanité ; renoncez sans réserve à ces liaisons, à ces conversations, à ces lectures, à ces spectacles. Ce n'est point encore assez : une molle oisiveté, une délicatesse excessive, l'amour des aises, ajoutent de nouvelles forces à votre concupiscence et en font naître les flammes impures ; ôtez la pierre, substituez le travail à l'oisiveté, la mortification à la délicatesse, les jeûnes, les veilles, les austerités, à ces recherches sensuelles : toutes conditions essentielles à la résurrection. Mais que l'exécution en est difficile ! Non-seulement on s'est fait une habitude du crime, mais de toutes les choses qui portent au crime. Il faudrait, pour ainsi dire, se refondre et changer de nature, se dépouiller de son caractère, renverser tout son plan de vie ; il faudrait haïr ce qu'on avait le plus aimé, renoncer à ses plus chères inclinations et quelquefois à des intérêts temporels, qui paraissent bien plus importants que celui de guérir de ses habitudes. Combien y en a-t-il, parmi le nombre de ces pécheurs dont je parle, et à qui je parle peut-être, dont les habitudes sont telles, qu'il n'y a pour eux d'autre ressource que d'abandonner leur état et de se séparer entièrement du monde ! Lazare dans le sépulcre était surtout la figure de ces derniers ; et jamais il ne serait ressuscité s'il n'eût obéi à la voix de Jésus-Christ, quand il lui cria : Lazare, sortez dehors : *Lazare, veni foras !*

Ne vous y trompez pas, mon frère, si les engagements de votre état servent d'obstacles à votre résurrection, si la nécessité de vaquer à certaines fonctions expose votre faiblesse et la fait succomber, le commandement est formel : *Veni foras !* Quittez cet emploi, abandonnez ce poste, et ne soyez pas assez insensé pour préférer un gain temporel ou de frêles honneurs au recouvrement d'une parfaite vie et à votre salut. Bien davantage : votre mal est-il d'une nature à ne pouvoir guérir que hors du monde et dans la retraite, est-ce dans le commerce des hommes que vous l'avez contracté, est-ce l'air contagieux du siècle qui, malgré toutes vos précautions, l'entretient et l'irrite ? *Veni foras !* Il n'y a pas de milieu : dites adieu à ce monde maudit, brisez toutes les chaînes qui vous y retiennent, franchissez toutes les barrières que le sang, l'amitié, les grandes espérances opposent à votre sortie. He ! com-

ment recouvreriez-vous la vie dans le séjour des morts? Comment, dans le centre de la volupté, vous dégageriez-vous de ces funestes liens? Comment enfin vous déshabitueriez-vous du vice, où tout conspire à le faire régner et à le rendre aimable? Mais c'est sur cette obligation même que j'établis la difficulté de la résurrection. Car qui est celui, parmi ce grand nombre de pécheurs d'habitude qui sont dans le cas de ne pouvoir guérir sans changer d'état ou sans sortir du monde, qui est celui d'entre eux qui aura le courage d'obéir à ce commandement? C'est à des morts que nous parlons, à des morts ensevelis et corrompus, et les morts ne sont pas en état d'entendre. Il n'y a que vous, Seigneur, dont la voix puisse pénétrer au fond de leur sépulcre et les réveiller : criez-leur donc, avec autant de force que vous le fîtes autrefois : Lazare, sortez dehors : *Lazare, veni foras!* Alors se vérifiera cette parole que vous nous avez dite, que l'heure était venue que les morts entendraient la voix du Fils de Dieu, et que tous ceux qui l'entendraient recouvreraient la vie : *Veni hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent.*

Mais après tout cela, mes frères, après que la grâce de Jésus-Christ vous aura ressuscités, pensez-vous que vous n'aurez plus de difficultés à éprouver? Jugez-en par ce que l'Evangile nous dit de Lazare : qu'il sortit du tombeau; mais ses pieds et ses mains demeuraient encore liés, et son visage encore couvert : *Et statim prodit... ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata.* Sur quoi je fais deux courtes réflexions, après lesquelles je finis. La première est qu'après une longue habitude dans le péché il ne s'ensuit pas, de ce que le cœur y renonce sincèrement, qu'on doive être sitôt délié par l'absolution du ministre. Le désirer et le demander comme la plupart des pécheurs le font aujourd'hui, en supposant que la simple accusation de leurs crimes leur donne droit à une absolution subite, taxant même d'une sévérité capricieuse les confesseurs qui la leur diffèrent, c'est désirer et demander que les confesseurs aillent directement contre les intentions et la pratique constante de toute l'Eglise, contre les lois prescrites par les assemblées de nos évêques, contre les décisions des plus habiles et des plus saints docteurs dans le cas des péchés d'habitude; c'est souhaiter son propre dommage, puisque rien n'est plus capable de diminuer l'horreur du crime et n'expose plus à la tentation des rechutes que la facilité d'en obtenir l'absolution; c'est se montrer dès lors indigne de la recevoir, par le défaut de l'humiliation intérieure, essentiellement à tout pénitent, et d'une soumission aveugle au jugement d'un sage et pieux ministre. A la bonne heure qu'on ne soit pas obligé, avant la réconciliation, de passer par tous les exercices publics de pénitence, tels qu'ils étaient pratiqués dans le temps de la rigoureuse discipline. Vos confesseurs ne

s'acquitteront que d'un devoir indispensable quand ils attendront, de vous délier, que vous ayez donné de solides preuves d'une véritable résurrection, ainsi qu'en donna Lazare en se relevant et sortant de son sépulcre : *Et statim prodit;* quand ils exigent que vous méritiez votre absolution par des pratiques secrètes, si vous voulez, mais réelles de pénitence, figurée par les liens qui serraient les pieds et les mains de Lazare, et par le suaire qui lui couvrait le visage, même après sa résurrection : *Ligatus pedes et manus institis.* Après cela, mais non auparavant, Jésus-Christ commandera à ses ministres de vous délier et de vous laisser aller : *Solvite illum, et sinite abire.*

La seconde réflexion, mes frères, qui sert de fondement à cette première, c'est qu'après même que Jésus-Christ vous aura tirés, par une grâce toute singulière, du sépulcre de votre habitude, vous demeurerez encore comme liés par le penchant extrême que la concupiscence vous laissera vers le mal. Et combien ne vous en coûtera-t-il point pour résister à ce même penchant, pour prévenir tous ces retours vers des plaisirs illécites, mais trop accoutumés pour retenir une malheureuse pente au péché? Quelle attention, quelle vigilance, pour éloigner de votre imagination des idées anciennes et familières, pour purifier votre esprit de ces premières impressions, pour contre-balancer le poids qui entraînait votre cœur vers la créature! Quel travail, enfin, pour vous défaire de tous ces liens dont votre habitude aura formé les nœuds! Ainsi éprouverez-vous alors combien il est dur et amer d'avoir abandonné votre Dieu; ainsi reconnaîtrez-vous qu'autant que sont profonds les abîmes où précipite l'habitude, autant est-il difficile d'en sortir.

Mais enfin il n'est pas impossible. Malheur à vous si vous désespériez de la miséricorde et de votre salut! malheur à vous, si, des difficultés que je viens de vous exposer, vous tiriez cette conséquence, qu'il vaut mieux vous abandonner au torrent de vos habitudes, que d'aller contre leur cours! Tout ce qu'il en faut conclure, c'est que vous devez employer des efforts proportionnés aux difficultés; c'est que vous devez recourir à Jésus-Christ avec d'autant plus de ferveur, d'humilité et de confiance, que vous reconnaissez en vous plus d'impuissance à vous relever par vous-mêmes. Peut-être, ainsi qu'il le dit autrefois de Lazare, peut-être n'a-t-il permis que vous vous trouvasiez réduits à cette profonde misère, que pour faire éclater la gloire et la force toute-puissante de sa grâce; peut-être votre mort, ainsi que la sienne, n'est-elle à son égard qu'un sommeil : *Lazarus amicus noster dormit.* Il paraît étrange, dit saint Augustin, que Jésus-Christ parlât ainsi d'un mort enseveli et déjà corrompu, et qui était de plus, par cet état-là même, la figure d'un pécheur enfermé dans le sépulcre de son habitude. Mais ne vous en étonnez pas, ajoutez ce Père. Lazare, quoique mort depuis quatre jours,

dormait seulement à l'égard de celui qui avait la puissance de le ressusciter : *Verum dixit dormiebat, sed illi a quo poterat excitari*. Jésus-Christ, mes frères, nous défend de juger autrement de ce pécheur d'habitude. Il est mort, nous dit-il, par rapport à vous, puisque vous ne pouvez lui rendre la vie de la grâce; mais il dort seulement par rapport à moi, puisque je puis lui rendre cette même vie : *Mortuus est vobis, dormit mihi*. Rendez-la lui donc, ô mon Sauveur, cette précieuse vie; nous osons plus aujourd'hui en faveur de ce pécheur d'habitude, que n'osèrent autrefois Marthe et Marie en faveur de leur frère mort. Mais vous pardonnerez à notre zèle pour son salut. Venez, Seigneur, le chercher vous-même, commandez que la pierre de son sépulcre soit levée, que tous les liens qui l'y retiennent soient rompus; accordez-lui enfin une résurrection entière, mais surtout une résurrection durable, afin qu'après avoir joui en ce monde de la vie de la grâce, il jouisse en l'autre de celle de la gloire. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la parole de Dieu.

Qui ex Deo est verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : et c'est parce que vous n'êtes point de Dieu que vous n'entendez point ses paroles (Jean., VIII, 47)

Voilà donc, mes frères, bien des travaux inutiles, bien des prédications perdues : car, hélas ! combien peu dans le plus nombreux auditoire peuvent se flatter d'être de Dieu, et d'entendre sa parole dans le sens de notre évangile, c'est-à-dire d'une manière profitable, et comme l'entendent les âmes prédestinées ? Comment Jésus-Christ qui prévoyait le peu de fruit que devait faire cette divine semence, nous a-t-il ordonné de la prodiguer et de la répandre, pour ainsi dire, à pleines mains dans les terres les plus ingrates et les moins propres à lui faire porter des fruits ? Pourquoi tant d'apôtres, tant de prédicateurs, tant de ministres évangéliques ? N'est-ce point faire tort à la divine parole, commettre imprudemment son efficacité, que de la prêcher indifféremment à ceux qui l'entendent et à ceux qui ne l'entendent pas ? aux bons qui en profitent, et aux méchants qui la rejettent ? Non, mes frères, ne craignons rien pour elle. Comme ce n'est pas de vous qu'elle emprunte son mérite et son excellence, elle sera toujours également adorable, indépendamment de votre estime ou de vos mépris ; je dis plus, elle sera toujours également efficace et fertile, et de quelque manière que vous l'écoutez, vous confirmerez malgré vous, et à votre insu, la vérité de cet oracle que Dieu lui-même a prononcé : La parole qui sort de ma bouche, ne retournera point à moi sans avoir produit son effet : *Verbum meum quod egredietur de ore meo, non revertetur ad me vacuum*.

Il est vrai, mes frères, que des fruits de

cette divine parole seront différents, selon la différence de vos dispositions ; qu'ils seront pour les uns des fruits de vie et de salut, et pour les autres des fruits de mort et de damnation. Mais enfin que les malheureux s'en prennent à eux-mêmes, si la parole de Dieu leur devient nuisible. Sa première institution est pour profiter et non pas pour nuire ; et ce n'est que la corruption de leur cœur, qui change en poison cette nourriture salutaire, et la rend mortelle. Aussi est-ce pour vous exciter à y apporter de saintes dispositions, que j'entreprends aujourd'hui de vous montrer les effets différents de la divine parole. Ses effets salutaires dans les âmes bien préparées, feront le sujet de mon premier point. Ses effets funestes dans les âmes mal disposées, feront la matière du second. Esprit-Saint, qui êtes le maître des cœurs, préparez-les vous-même, afin que mes auditeurs n'entendent pas, pour leur condamnation, la parole qui ne leur est annoncée que pour leur salut. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

S'il fallait appuyer l'efficacité de la parole de Dieu sur des témoignages extérieurs de sa puissance, il n'y aurait rien de plus aisé que de vous en produire, et toutes les créatures ensemble lui serviraient de preuves. Vous verriez, dès le commencement du monde, le néant obéissant à cette divine parole, enfanter la lumière, et produire ensuite successivement de son sein tous les autres êtres qui composent cet univers. Vous les verriez, par la force de cette parole, se développer et se placer eux-mêmes dans le lien qu'elle leur a marqué. Vous reconnaitriez avec le Prophète que c'est par sa puissance que les cieux ont été créés, et qu'ils ne doivent qu'à ce souffle divin leur agréable variété : *Verbo Domini celi firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum*.

De ces effets sensibles et corporels, nous passerions à cette multitude de miracles opérés dans l'ordre de la grâce, par la vertu de cette parole. Je vous montrerais non pas tant les malades qu'elle a guéris, ni les morts qu'elle a ressuscités, que les peuples qu'elle a convertis. Vous admireriez comment elle seule a remporté plus de victoires, et subjugué plus de nations, que les plus heureux conquérants avec leurs nombreuses armées. Les idoles de toutes parts renversées, la croix de Jésus-Christ glorieusement arborée, son Évangile porté jusqu'à nous à travers les obstacles et malgré la fureur des tyrans : ce sont là les prodigieux témoignages de l'efficacité de cette parole.

Mais sans qu'il soit besoin de creuser dans les siècles passés pour nous convaincre de sa puissance, il suffit de considérer les effets salutaires qu'elle produit dans les âmes bien préparées. Il n'en sera que plus facile ensuite de juger du zèle et de l'empressement avec lequel vous la devez entendre.

Le premier de ses effets est d'éclairer, et c'est sous ce symbole de lumière que le Pro-

phète la regardait, quand il disait à Dieu : Votre parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas et le flambeau qui luit dans les sentiers où je marche : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*. C'était l'épreuve que ce Prophète en avait faite, qui le faisait parler de la sorte : mais vous-mêmes servez-moi ici de témoins, vous, dis-je, qui êtes enfin revenus de vos égarements passés, vous n'avez qu'à rappeler ces premiers temps en votre souvenir. Qu'étiez-vous alors que des aveugles, errant à l'aventure; tantôt allant vous heurter contre tous les objets de vos vains désirs, et tantôt vous précipitant dans les divers abîmes que vos passions vous avaient creusés; des aveugles qui, n'étant fixés par aucune lumière, voltigez sans cesse d'erreur en erreur, de chimère en chimère; qui ne voyant rien au delà de la vie ni à désirer, ni à craindre, vous vous renfermiez comme les animaux dans la jouissance des biens présents; des aveugles enfin dont toutes les pensées étaient autant d'illusions, toutes les paroles autant de mensonges, toutes les démarches autant de chutes?

Or, mes frères, à qui devez-vous la lumière dont vous jouissez aujourd'hui? C'est à la grâce, me direz-vous, et il est vrai : mais de quel instrument s'est-elle servie pour vous la procurer? N'est-ce pas de la divine parole qui vous a été annoncée? Où en seriez-vous encore sans les instructions que vous avez entendues? Ah! vous aviez beau vous étourdir dans vos désordres, vous rassurer sur la multitude, affecter une tranquillité à l'épreuve de tous les remords. Cette parole vous a forcés de voir la honte de vos dérèglements, le danger où vous vous exposiez, le terme fatal où vous alliez aboutir. Elle a levé tous les obstacles qui s'opposaient à votre conversion. Si le vice vous paraissait moins haïssable, elle vous l'a montré dans toute sa difformité; si la vertu vous semblait moins utile, elle vous en a découvert tous les avantages; si l'usage du monde autorisait votre vanité, elle vous a déclaré les anathèmes fulminés contre le monde; si le torrent de la multitude vous entraînait, elle vous a appris qu'on ne périsait que dans la multitude. C'est elle, en un mot, qui, des routes égarées où vous marchiez autrefois, vous a conduits dans le droit et unique chemin de la vérité.

Je sais bien, mes frères, que je parle ici au plus petit nombre. La multitude n'est pas de ces aveugles éclairés qui peuvent rendre témoignage à l'efficacité de la divine parole; elle est au contraire de ceux qui demeurent ensevelis dans les ténèbres de la mort. Nos églises sont semblables à cette campagne jonchée d'ossements, où Dieu conduisit autrefois le prophète Ezéchiel, et il n'y a guère de prédicateurs qui ne puissent dire aujourd'hui comme ce prophète, en s'adressant à ceux qui les écoutent : *Os deséchés, entendez la parole du Seigneur : Ossa arida, audite verbum Domini*. Mais pour justifier quelle est la fin de cette divine parole à l'égard de

tous, il suffit qu'elle réveille par sa puissance quelques-uns de ces morts. Ce n'est pas toujours pour la première fois une parfaite résurrection, ce n'est qu'un trouble et un désordre salutaire dans les consciences : *Factus est sonitus prophetante me, et ecce commotio*. Il faut donc que le prédicateur élève encore sa voix, qu'il étonne par de nouvelles menaces, qu'il presse, qu'il confonde, qu'il atterre. C'est alors que ces os desséchés, ces cœurs durs et rebelles se rassemblent, et se ramollissent. La grâce commence à en faire des cœurs de chair, et à donner des nerfs à leurs faibles désirs, il ne leur manque plus que la vie et l'action : *Accesserunt ossa ad ossa, super ea nervi et carnes ascenderunt, et spiritum non habebant*. Mais enfin si Dieu commande une troisième fois au prédicateur d'annoncer sa divine parole, et de souffler sur ces morts pour les animer : *Vaticinare et insuffla super interfectos istos, et reviviscant*. L'esprit de vie, le feu divin de la charité s'allume tout d'un coup dans ces cœurs glacés et sans mouvement. Tous ces morts se dressent sur leurs pieds comme de généreux soldats, prêts à combattre les passions qui les asservissaient, et à en triompher généreusement : *Et ingressus est in ea spiritus, steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde*.

Cependant, mes frères, quelque heureux que soient ces premiers effets de la divine parole, ce ne serait encore rien si elle n'allait pas plus avant. Que servirait qu'elle vous eût rappelés des ténèbres de la mort, et qu'elle vous eût conduits dans le chemin du ciel, si la lumière devait s'éteindre ensuite et vous abandonner? Qu'eût servi aux Israélites que Dieu les eût tirés de l'Egypte, et qu'il les eût heureusement conduits dans le désert à travers les flots de la mer, et les armées de leurs ennemis? Sans cette colonne de lumière qu'il fit depuis marcher devant eux, ils se seraient sans doute égarés dans cette solitude, et ne seraient jamais arrivés à la terre promise. C'est pour prévenir le même malheur que la parole de Dieu marche aussi devant nous comme un flambeau dans notre pèlerinage. Après nous avoir instruits des devoirs généraux et communs à tous, elle montre à chacun ses devoirs particuliers. Elle apprend aux supérieurs la manière de commander chrétiennement, et aux inférieurs l'esprit dans lequel ils doivent obéir. Elle enseigne la justice au magistrat, et donne à l'homme de guerre des leçons de la vraie valeur. Elle prescrit des bornes à l'avidité du marchand; elle empêche les fourberies de l'artisan, elle inspire la vigilance aux pères et aux mères, la soumission aux enfants, la fidélité aux serviteurs; elle marque au riche l'emploi de ses biens, et au pauvre l'usage qu'il doit faire de sa pauvreté. Elle porte les heureux à la modération, et les affligés à la patience. Elle fournit aux coupables les moyens de reconquerir leur innocence, et aux innocents ceux de la conserver. Cette parole enfin distribuée à tous sa lumière, et la proportionne aux besoins. Elle

se fait même, dit le Prophète, sentir aux enfants, et elle leur donne de l'intelligence : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis*. Ce ne sont pas seulement les vertus aimables et faciles qu'elle persuade : mais les plus difficiles, les plus austères, les plus contraires à la nature.

Je dis, mes frères, qu'elle les persuade, parce qu'il ne suffirait pas qu'elle les montrât ; c'est le second effet de la divine parole. Car enfin nous ne sommes plus dans ce temps d'innocence où l'homme faisait le bien sans gêne et par inclination, où il trouvait ses délices dans la parfaite soumission à la volonté de Dieu, et où la vertu n'avait pour lui que des charmes. Le péché en le rendant coupable, a corrompu sa nature et énérvé les forces de sa volonté. Son âme est livrée à mille passions qui contrarient ses bons desirs. Ce n'est qu'avec des douleurs extrêmes qu'elle enfante les bonnes œuvres, et c'est elle qui a éprouvé la première l'effet terrible de cette menace dont Dieu frappa la femme, quand il lui dit : Je multiplierai vos douleurs, et vous n'enfanterez qu'avec de cuisants efforts.

Il n'est pas besoin, mes frères, de vous les exagérer ces douleurs. Hélas ! vous ne les éprouvez que trop. Haïr le monde, ses vanités, ses plaisirs ; aimer les croix, les humiliations, les opprobres ; faire la guerre à ses passions, crucifier sa chair et tous ses desirs, vous sentez combien vous coûte la pratique de toutes ces austères vertus. Combien de fois, je parle à vous, chrétiens qui travaillez sérieusement à votre salut, combien de fois vous êtes-vous laissés abattre dans l'exercice de ce saint travail ? Combien de fois, rebutés par les tentations, avez-vous été au point de l'abandonner ? Mais la parole de Dieu que vous avez alors entendu prêcher a soutenu votre défaillance et rallumé votre ferveur. Elle vous a fait voir l'équité des commandements que vous trouviez d'abord si difficiles : elle vous en a fait sentir la sainteté. Tantôt elle vous faisait craindre les suites funestes d'une honteuse chute, tantôt elle vous flattait par les avantages d'un glorieux triomphe. C'était quelquefois par l'exemple d'un saint qu'elle excitait votre émulation, d'autres fois par l'exemple de Jésus-Christ même. Ici elle vous présentait des armes contre la tentation, là elle vous montrait la grâce toujours prête à vous secourir. Si d'une part elle vous effrayait par des menaces, elle vous ranimait de l'autre par des récompenses. Vous sentiez alors votre cœur, auparavant chancelant, reprendre une nouvelle force ; chaque vérité, chaque parole y jetait une étincelle d'amour ; et comme les deux disciples d'Emmaüs, vous pouviez dire après avoir entendu Jésus-Christ vous prêcher par ses ministres : N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait et qu'il nous expliquait les Écritures ? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas ?*

Par tous ces effets, mes frères, de la di-

vine parole, n'est-il pas aisé de juger de l'empressement avec lequel vous devez la venir entendre ? Ce n'est pas l'injure que vous faites à Jésus-Christ même en la négligeant que je viens attaquer. Je ne vous dis pas que le respect que vous devez à sa personne mériterait bien de votre part un peu plus d'ardeur, quand il vous parle par ses ministres. Je ne veux ni vous confondre par l'exemple de ces premiers chrétiens, qu'on voyait désertir leurs maisons et courir en foule dans les temples, où l'on devait leur annoncer les vérités du salut, ni vous effrayer par les menaces que Dieu fait dans les Écritures à ceux qui témoignent de l'indifférence pour sa divine parole : je ne veux que vous intéresser par les avantages qu'elle vous procure, et dont vous vous privez, quand vous négligez de l'entendre. Ah ! que vous refusiez de vous approcher de la sainte eucharistie aussi fréquemment qu'il conviendrait à de vrais chrétiens, vous pouvez vous excuser sur vos maladies spirituelles ; et quoique vous soyez toujours infiniment coupables de ne pas vous mettre en état de la recevoir, vous l'êtes cependant bien moins que si vous la receviez dans de mortelles dispositions. Mais quelle excuse pouvez-vous alléguer pour vous dispenser de venir entendre la parole de Dieu ? Est-ce votre peu d'intelligence ? Ah ! cette divine parole n'est-elle pas la lumière qui luit dans les ténèbres et qui éclaire les plus ignorants ? Est-ce votre langueur et votre faiblesse ? Mais n'est-elle pas la force des faibles et des languissants ? Sont-ce vos maladies et la mort de votre âme ? Mais ne rend-elle pas la santé aux malades et la vie aux morts ? Que de vous-nous donc penser de votre indifférence pour elle, sinon que vous êtes des aveugles qui aiment leurs ténèbres, des malades qui se plaisent dans leurs maladies, des morts qui craignent de ressusciter ?

Mais enfin, direz-vous, si nous lisons en secret cette divine parole, ou dans les Écritures, ou dans les ouvrages de tant d'auteurs pieux que nous avons entre les mains, n'en tirerons-nous pas un égal avantage ? Si vous la lisez en secret, mes frères, ah ! oseriez-vous feindre d'être exacts à ce saint exercice, vous qui vous en défendez toujours sur le grand nombre de vos affaires, ou qui ne vous plaisez qu'à des lectures profanes et empoisonnées ?

Je veux cependant que vous soyez assidus à la lecture des livres pieux : j'ose dire qu'il est difficile que vous en tiriez autant de fruit que des discours publics que nous vous faisons. Premièrement, mes frères, c'est dans le lieu saint que la divine parole vous est annoncée, dans ce lieu où Dieu se plaît à répandre ses grâces avec bien plus d'abondance que partout ailleurs. Secondement, c'est avec les autres fidèles que vous l'écoutez, et vous savez que Jésus-Christ promet de se trouver au milieu de ceux qui se seraient assemblés en son nom. En troisième lieu, la prédication publique de la divine parole étant le premier moyen que Jésus-

Christ lui-même ait institué pour l'établissement de la religion, il est aussi le plus nécessaire pour ses progrès, et la plus triste preuve de sa prochaine décadence est peut-être le mépris que l'on fait aujourd'hui de la prédication. Ajoutons à tout cela, mes frères, que la manière dont la parole de Dieu vous est annoncée dans les chaires, est bien plus vive et frappe bien davantage qu'une lecture morte et dépouillée de ces mouvements qui pénètrent jusqu'au cœur. Mille obscurités sont répandues dans les Livres saints, et saint Augustin, le plus éclairé des hommes, avoue qu'il s'y trouve bien plus de choses qu'il ne peut comprendre, qu'il n'y en a qu'il entend. Le prédicateur, au contraire, tâche de ne rien vous dire qui ne soit à votre portée ; il se proportionne autant qu'il le peut à vos différents caractères, et rend utiles aux simples les mêmes vérités qu'il prêche aux savants. C'est à vous à tirer vous-mêmes les conséquences des principes répandus dans les ouvrages de piété, et l'amour-propre ne vous les cache que trop souvent. Mais le prédicateur vous décharge de ce soin onéreux ; il vous les développe, ces conséquences, il vous les applique lui-même, il mesure vos mœurs à la règle, il vous en montre la disproportion et vous convainc de vos maladies en même temps qu'il vous en offre le remède.

Peut-être voudriez-vous rejeter sur les ministres de la divine parole le dégoût que vous avez pour elle ? Mais ne serait-ce point plutôt à eux à se plaindre de cette vaine délicatesse qui rend aujourd'hui leur ministère si difficile et si ingrat, qu'à vous, à vous plaindre de la médiocrité de leurs talents et de leurs discours ? Combien, puisqu'il faut vous le dire, parmi les plus saints d'entre ces ministres, rebutés de vos injustes raffinements, plus rebutés encore du peu de fruit de leur travail, ont abandonné vos villes pour aller chercher dans les campagnes des auditeurs dociles et moins critiques ? C'est le malheur que les Juifs attirèrent autrefois sur eux. Vous étiez les premiers, leur disait saint Paul, à qui nous aurions voulu annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, nous allons la prêcher aux gentils : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei, sed quoniam repellitis illud, ecce convertimur ad gentes*. Mais quand vous auriez quelque reproche à faire à plusieurs des ministres de la sainte parole, en serait-elle moins respectable pour vous être mal annoncée ? Pensez-vous que cette eau si vive et si claire perde quelque chose de sa pureté et de sa vertu, pour passer par des canaux grossiers et mal assortis ? Avec quelque incécence que des prêtres vous distribuassent le corps du Seigneur, le croiriez-vous moins adorable et moins efficace ? Le prophète Elie dans la solitude recevait-il avec moins de reconnaissance le pain que Dieu lui envoyait par des corbeaux, que celui qui lui fut une fois présenté par un ange ? Ah ! si l'efficacité de la divine parole dépendait de nous ou de la manière dont nous l'annon-

çons, vous auriez raison de mépriser notre bégayement et de chercher ailleurs des instructions plus agréables ; mais ignorez-vous, dit saint Augustin, que pendant que notre voix frappe vos oreilles, un maître intérieur touche votre cœur : *Sonus verborum nostrorum aures percutit, magister intus est*. C'est lui qui grave dans le fond de votre âme les vérités que vous entendez et qui donne l'accroissement à cette divine semence. Vous vous trompez, mes frères, si, lorsque vous vous sentez émus, attendris, ébranlés à nos discours, vous nous attribuez la gloire de ces secrètes opérations : nous ne sommes, hélas ! que les faibles voix, les fragiles organes de celui qui excite en vous ces heureux mouvements. Mais vous vous trompez aussi, si, lorsqu'en nous écoutant, votre cœur ne reçoit aucune de ces impressions sensibles, vous pensez que la grâce y demeure oisive. Dieu, dit un prophète, n'est pas toujours dans les vents violents ; *Non in spiritu Dominus*. Ce n'est pas toujours par des troubles marqués qu'il se fait connaître : *Non in commotione Dominus*. Il agit bien plus souvent en secret, et sa grâce, pour vous toucher, n'attend pas les tours étudiés des prédicateurs. Il peut encore de nos paroles brutes et vides de sens, exprimer dans vos cœurs une substance vivifiante aussi facilement qu'il put autrefois tirer l'eau des rochers pour abreuver son peuple. Et si cela n'était, à quel temps serions-nous donc arrivés et combien seriez-vous à plaindre ? Vous attribuez au défaut des ministres évangéliques la stérilité présente de la parole de Dieu. Je suppose que vous pensez juste ; mais concluez-en donc que votre malheur est bien grand d'avoir une telle disette d'hâbles ministres, et que Dieu ne punissant jamais sans justice, ce sont sans doute vos péchés qui vous l'ont attirée. Qu'en pourriez-vous conclure, sinon que la connaissance de la vérité ne vous est point due, et que l'opiniâtreté de votre aveuglement vous en a rendus indignes ; que cette privation en est le juste châtiment ; que votre plus pressant devoir est donc de gémir, de pleurer, d'apaiser la colère de Dieu par la pénitence, de le conjurer de ramener dans son Eglise des ministres propres à l'instruire ? C'est là le fruit que les saintes âmes savent tirer de la stérilité présente de la sainte parole, de quelque cause qu'elle puisse naître, et il ne tient qu'à vous de le tirer comme elles. Ainsi, mes frères, vous sera-t-elle toujours très-utile, cette sainte parole, supposé vos bonnes dispositions. Mais prenez-y garde, faute de ces dispositions, au lieu des fruits de vie et de salut, elle ne produira en vous que des fruits de mort et de condamnation ; et voici le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas seulement de la personne de Jésus-Christ qu'il est vrai de dire qu'il est né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Sa parole que nous vous annon-

cons produit encore ces deux effets contraires; et si elle n'est une source de vie dans l'âme de ceux qui l'écoutent, elle y devient infailliblement un poison qui la fait mourir. C'était l'idée que Jésus-Christ lui-même en voulut donner à saint Jean, quand il se montra à lui revêtu de gloire, faisant sortir de sa bouche une épée à deux tranchants pour en frapper différemment les nations : *Et de ore ejus procedit gladius ex utraque parte acutus, ut in ipso percutiat gentes*. Ainsi, mes frères, ne vous y trompez pas; ce n'est point pour vous une action indifférente que de venir nous écouter. C'est une démarche qui tend directement à votre salut ou à votre perte. Vous venez de voir dans mon premier point que les effets de la parole de Dieu étant toujours salutaires dans les âmes bien disposées, il fallait l'écouter avec empressement; il s'agit de vous montrer, dans le second, que ces effets pouvant vous devenir funestes, il faut l'écouter avec crainte et avec tremblement.

Mais comment est-ce que cette divine parole peut être funeste à ceux qui l'écoutent? C'est en premier lieu, mes frères, en les chargeant d'un nouveau crime par l'abus qu'ils feraient d'un des principaux moyens du salut; et en second lieu, en les endurecissant, et en éloignant par cet endurecissement toute espérance de leur conversion.

Premièrement, elle les charge d'un nouveau crime par l'abus qu'ils font de sa lumière; et toutes les vérités qu'elle leur annonce deviennent pour eux comme autant de pierres de scandale et d'achoppement. Etrange condition que la nôtre, mes frères! nous voudrions être les ministres de votre salut, et nous ne sommes le plus souvent que les ministres de votre damnation. Nous portons le flambeau jusque dans les recoins les plus ténébreux de votre cœur; nous levons la pierre de ces noirs sépulchres, nous exposons à la lumière du soleil toutes les horreurs qu'ils renferment, nous vous montrons au doigt les plaies différentes dont votre âme est couverte, ce mélange affreux de crimes et de passions honteuses; nous espérons exciter en vous une confusion salutaire. C'est l'effet naturel que devrait produire cette lumière; aussi le produit-elle dans les âmes bien préparées; mais en vous, pécheurs obstinés, elle en produit un tout contraire. Plût à Dieu qu'elle n'y fût qu'inutile, votre sort en serait moins déplorable; mais elle ajoute à tous vos autres crimes celui du mépris et de l'obstination. Avides, elle vous convainc que votre attachement à vos richesses est une véritable idolâtrie; ambitieux, elle vous démontre que cette ardeur démesurée pour l'élévation est un attentat contre la majesté divine; elle vous prouve invinciblement, amateurs du monde, que cette recherche des plaisirs, des délices, des vanités, est un violement des vœux de votre baptême, une abjuration de la religion chrétienne. La force de la vérité surmonte malgré vous-même l'aveuglement de votre esprit; ses rayons vifs et pénétrants se font

jour à travers les ténèbres, dont il s'enveloppe. Sa beauté le charme, sa majesté l'étonne, ses menaces le troublent, ses coups l'accablent; qui ne croirait qu'elle va triompher de son opiniâtreté? Non, mes frères, elle ne l'éclaire que pour le rendre plus criminel, que pour donner plus de noirceur à sa rébellion, et ne laisser aucune excuse à ses égarements.

Vous vous flattez, pécheurs impénitents, vous que la curiosité, l'habitude ou la bien-séance amène à nos discours; vous vous flattez en être quittes pour nous écouter indifféremment, en vous réservant le droit d'appeler de toutes les vérités que nous vous prêchons, et de n'en pratiquer aucune. Peut-être même comptez-vous par vos bonnes œuvres ce digne effort de votre hypocrisie. Insensés, vous ne songez pas que toutes ces vérités vont servir de témoignage contre vous, que ce sont autant de charbons ardents que nous allumons sur vos têtes rebelles, qu'elles vont combler la mesure de vos iniquités, et vous préparer un jugement bien plus terrible que celui de ces nations infidèles auxquelles l'Evangile n'a jamais été annoncé.

Et certes, si saint Paul nous apprend, que les païens mêmes sont inexcusables dans leur aveuglement, pour ne pas profiter des lumières naturelles que la seule raison leur présente; si la colère de Dieu, dit ce grand apôtre, doit éclater un jour contre leur impiété, parce qu'ils n'ont pas su monter à la connaissance du Créateur, par celle des créatures qui les environnent; quelle effroyable vengeance se prépare contre vous, chrétiens, qui non-seulement êtes éclairés des lumières de la raison et de la foi, mais que nous élevons dans la science évangélique, que nous familiarisons en quelque sorte avec la morale de Jésus-Christ; vous enfin que nous ne cessons d'instruire, d'exhorter, de reprendre, de menacer! N'êtes-vous pas déjà tombés dans cette malédiction des Juifs dont Jésus-Christ disait, que s'il n'était point venu leur parler et leur annoncer son Evangile, ils n'auraient point de péché, au lieu qu'alors ils étaient sans excuse? *Si non venissem, et locutus fuisssem eis, peccatum non haberent; nunc autem excusationem non habent de peccato suo*.

Que venez-vous donc chercher ici, vous que le désir de votre conversion n'y conduit point, et qui vous déterminez au contraire à vieillir dans vos habitudes? Les déguiser sous une apparence de piété? Ah! si vous les pouviez déguiser aux yeux de celui qui lit dans le fond des cœurs, j'excuserais votre stratagème; mais la parole que vous venez entendre va vous déferer; semblable à cette eau mystérieuse dont parle l'Écriture, qu'un des sacrificateurs faisait boire en présence de l'Éternel, aux femmes qu'on voulait convaincre d'infidélité. Autant qu'elle était salutaire pour les innocentes, autant était-elle mortelle pour les coupables. Tel est à votre égard l'effet de la divine parole. Ces vices que vous tenez secrets, et dans lesquels vous

voulez persévérer, elle ne vous en purifie pas, mais elle vous en accuse: elle ne vous guérit pas de vos maladies, mais elle les rend plus mortelles. Elle est dans vos veines comme un poison subtil qui les consume, tandis qu'elle efface les taches des âmes pénitentes, qu'elle fortifie les âmes saintes, et qu'elle y produit des fruits de vie et de salut.

Encore un coup, que venez-vous chercher ici, pécheurs obstinés? insulter à la doctrine que nous vous annonçons? Ah! qu'éloignés de nos chaires évangéliques, vous entreteniez vos passions honteuses et criminelles, j'en suis moins effrayé; mais que vous osiez les apporter devant le tribunal d'où se prononcent les divins arrêts, qu'enivrés de l'amour du monde, esclaves volontaires de ses plaisirs, de son luxe, de ses vanités, revêtus même de toutes ses livrées, vous veniez hardiment écouter les malédictions et les anathèmes fulminés contre ce monde et ses adorateurs; que vous osiez par votre impénitence irriter dans notre bouche la loi qui vous condamne au feu, c'est ce qui me saisit et surpasse toute ma raison.

Mais peut-être ces invectives ne vous regardent pas, vous n'êtes point du nombre de ces pécheurs audacieux, qui viennent braver les vérités qui les condamnent. Quelque imparfait que vous vous reconnaissiez, vous respectez encore la parole de Jésus-Christ dans la bouche de ses ministres. Vous la respectez, mes frères, et vous lui désobéissez. Ô l'étrange témoignage de votre respect! Qu'il ferait beau voir des sujets respecter ainsi les ordres de leurs souverains! Que je voudrais vous voir vous-même au milieu de vos serviteurs, quand ils vous donnent de semblables preuves de leur soumission! Non, non, mes frères, ne vous abusez plus; insulter à la parole de Dieu, n'est autre chose que lui désobéir. Empressez-vous tant qu'il vous plaira à venir l'entendre, soyez charmés des vérités lumineuses qu'elle présente à votre esprit, que votre cœur soit même sensible à la manière dont nous vous l'annonçons; vous serez tout au plus semblables à ces idolâtres Athéniens, qui, éblouis de l'éloquence de saint Paul, brûlaient de l'entendre dans l'Aréopage.

Voilà cependant ce qu'il fait aujourd'hui votre sécurité. Peut-être ne vit-on jamais plus d'empressement à écouter la parole de Dieu; les bons et les méchants viennent en foule à nos discours; plus le prédicateur est exact dans sa doctrine, plus il persuade, plus il touche, plus il étonne, et plus trouve-t-on de plaisir à l'entendre. On se sait bon gré de cette bonne disposition qu'on aperçoit en soi; on prend pour un amour sincère de la vérité, un certain goût pour la manière dont elle est annoncée, et l'on croit, après cela, avoir satisfait à tout ce qu'elle exige; mais suivons toutes les démarches de ces auditeurs empressés; du détail de notre morale descendons au détail de leurs mœurs; que verrons-nous, hélas! que de tristes témoignages de leur obstination et de leur mépris? Même prévarications dans l'exercice de la justice,

mêmes fourberies dans le négoce, mêmes rapines chez les artisans. Le père lâche la bride au fils, le fils désobéit au père. Le maître néglige le serviteur, le serviteur est infidèle au maître. Ce n'est que divisions dans les familles, qu'usures dans le commerce, que perfidies dans les sociétés, que sacrilèges dans l'Eglise. Qu'avons-nous donc fait, ô mon Dieu! quand nous avons porté vos ordres à votre peuple? Que faisiez-vous vous-même, quand sur le mont Sina vous nous confiez les tables sacrées avec tant de bruit? Brisons, brisons ces tables inutiles, elles ne seraient que de honteux monuments de l'impuissance de votre parole, et de la stérilité de notre ministère. Mais que dis-je, de l'impuissance de votre parole? Ah! je lui fais injure, et son pouvoir n'éclate ici qu'avec trop de rigueur. Ces crimes mêmes dans lesquels je vois votre peuple se précipiter, en sont le déplorable fruit. C'est le mépris qu'ils en ont fait que vous punissez. Oui, chrétiens; et vous éprouvez encore d'une manière funeste l'accomplissement de cette prophétie faite à l'occasion des ministres évangéliques. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie tout le temps qu'ils prophétiseront : *Hi habent potestatem claudendi cælum, ne pluat diebus prophetiæ ipsorum*

Cependant ce n'est encore rien que ce premier fruit de mort, en comparaison de celui que nous avons lieu de craindre, et qui en est ordinairement une suite. Je veux dire l'endurcissement, et une opposition plus grande à la pénitence. Comment cela, mes frères? C'est qu'à force d'entendre les mêmes vérités, l'esprit n'en est plus frappé, et le cœur n'en est plus ému. Vos yeux se rendaient autrefois à l'éclat de cette lumière, vous sembliez être convaincus par la force des raisonnements, nous arrachions de vous quelques soupirs, vous formiez même quelques bonnes résolutions. Nous espérions que par le bon usage de cette première grâce vous en attireriez sur vous une plus féconde. Mais non, vous en êtes demeurés à ces désirs stériles; vous avez, comme le serviteur infidèle, enfoui ce premier talent, au lieu de le mettre à profit. Le père de famille est venu ensuite exiger de vous ce profit, et parce qu'il ne l'a pas trouvé, il vous a même fait enlever le talent. C'est-à-dire, qu'il a permis que vous perdissiez ces premiers désirs, que sa divine parole ne fit plus d'impression sur vous, qu'elle tombât dans votre cœur comme une semence sur une terre pierreuse, que vous ne fussiez plus sensibles ni aux promesses, ni aux menaces. Chaque fois que vous nous êtes venus écouter depuis, vous avez contracté un nouveau degré d'endurcissement, et peut-être est-il tel aujourd'hui, qu'il n'y a plus qu'un miracle de grâce qui puisse vous convertir.

Je n'en veux, mes frères, d'autres preuves que les dispositions marquées que la plupart apportent aujourd'hui à la divine parole. S'ils n'osent absolument désavouer sa lumière, ils trouvent d'autres moyens de se

défendre contre elle. C'est eux qu'elle intéresse, c'est eux qu'elle accuse, et ils se flattent de n'être du nombre ni des coupables, ni des intéressés. Les vices qu'elle combat ne sont jamais les leurs, et c'est à leur prochain qu'ils renvoient toutes ces menaces. Que faisons-nous donc, ministres de la parole sacrée? Nous luttons toute notre vie contre des fantômes; tous nos coups portent à faux, et nos lâches ne percent pas un cœur. Ah! si nous étions sûrs de trouver chez vous autant de docilité, qu'en trouva autrefois un prophète dans le saint roi David, nous garantirions bien de vos outrages la vérité. Nous vous présenterions de si près le miroir, que vous seriez forcés à vous y reconnaître. Nous irions, comme ce prophète, parler à vous-même; vous dire, avare, que cet homme que nous n'osions nommer, qui veille jour et nuit sur ses trésors, qui n'est occupé que du soin de les grossir, et de la crainte de les perdre; qui néglige, de peur de les entamer, les besoins des pauvres et de ses propres enfants, que c'est vous-même qui êtes cet homme : *Tu es ille vir*. Nous vous dirions, voluptueux, que cette personne que nous vous avons représentée attentive aux moyens de procurer à ses sens toute sorte de plaisirs, idolâtre de son propre corps, vivant dans l'oisiveté, la mollesse et la bonne chère, que cette personne n'est autre que vous-même : *Tu es ille vir*. Nous vous prendrions enfin chacun en particulier, l'ambitieux, le vindicatif, le médisant, l'hypocrite; nous vous marquerions à tous votre caractère. Chaque trait vous serait si propre, qu'il ne conviendrait qu'à vous; et pour ne laisser aucun lieu à la méprise, nous vous déclarerions à chacun, que vous êtes celui que nous voulons dépeindre : *Tu es ille vir*.

Mais qu'il nous en coûterait, si nous voulions aujourd'hui nous donner cette liberté! Quelle précaution votre délicatesse n'exige-t-elle point? Plus semblables à l'orgueilleux Saül, qu'à l'humble David, vous ne cessez de nous avertir de vous ménager devant le peuple : *Saltem honora me coram populo*. Vous ne nous permettez que des portraits vagues et éloignés, où personne ne puisse vous reconnaître, et que vous soyez libres de vous appliquer. Gênés ainsi entre la crainte de vous offenser et le hasard de vous être inutiles, nous penchons tous, pour votre malheur, vers cette dernière extrémité. Nous prêchons à un grand auditoire, et nous ne parlons à personne. Disons mieux, nous parlons à tous, et personne ne s'en aperçoit; et Dieu, par un jugement trop juste, prononce sur vous cet arrêt terrible que nous lisons dans Isaïe, et que Jésus-Christ a répété depuis si souvent dans son Évangile : J'ai aveuglé leurs yeux, j'ai endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient et qu'ils ne comprennent, qu'ils ne se repentent et que je ne leur pardonne : *Excæcavit oculos eorum, et induravit cor eorum, ut non viderent oculis, et non intelligant corde, et convertantur, et sanent eos*.

Encore n'est ce pas là le seul retranche-

ment de ces endurecis; s'ils sont forcés de voir que la vérité s'adresse à eux, ils se prévalent, pour n'y pas adhérer, des défauts qu'ils supposent dans ceux qui la leur annoncent. Ce prédicateur, disent-ils, aime les vanités : donc il ne faut point l'en croire quand il déclame contre elles; il est de tous les cercles et de tous les plaisirs : donc toutes les raisons qu'il nous apporte pour nous en montrer les dangers, sont frivoles et sans solidité; nous le connaissons sujet à l'emportement, à la bonne chère, à la plupart des passions qu'il condamne : donc il n'y a pas tant de mal à leur obéir et à s'y livrer. A Dieu ne plaise que je les justifie, s'ils sont réellement coupables ces ministres prévaricateurs; puisse leur bouche sacrilège ne s'ouvrir jamais, que pour pousser des sanglots, et demander miséricorde. Mais, ô l'étrange folie, que d'autoriser votre endurcissement de leurs mauvais exemples! Faites ce qu'ils vous disent, et non pas ce qu'ils font. Est-ce sur leurs actions que vous serez jugés, ou sur la doctrine évangélique qu'ils vous prêchent? Ah! bien loin que leurs dérèglements affaiblissent la vérité, ils lui servent de preuves, et la rendent bien plus convaincante. Que les saints prophètes, animés de l'esprit du Seigneur, ne disent autre chose que ce qu'il leur met dans la bouche, il n'est pas surprenant; leur cœur s'accorde avec leurs paroles. Mais qu'un prophète menteur, qu'un Balaam, appelé pour maudire Israël, oublie sa condition et ses intérêts, et ne puisse prononcer sur ce peuple que des bénédictions; n'est-ce pas dans ce dernier que la vérité se montre avec toute sa force, qu'elle est plus belle et plus triomphante?

C'est ainsi que vous raisonnez un jour, pécheurs obstinés, lorsque vous la verrez, cette vérité, tourner contre vous les mêmes armes que vous employez aujourd'hui contre elle. Combien, malheureux, deviez-vous être convaincus de la nécessité de la pénitence, puisque les prédicateurs les plus impénitents étaient forcés à vous l'annoncer? Combien fallait-il que la mollesse et l'intempérance fussent criminelles, puis que les plus intempérants vous en parlaient avec tant d'horreur? Combien les vanités, les délices du monde, n'étaient-elles point funestes et empoisonnées, puisque leurs plus zélés partisans ne pouvaient ne les pas maudire?

Enfin, mes frères, une troisième marque d'endurcissement est de taxer d'exagérations toutes les vérités que nous vous prêchons. Quelques précautions que nous puissions prendre pour ne vous rien dire de nous-mêmes, pour appuyer toutes ces vérités sur des autorités irréprochables, et le plus souvent sur les paroles mêmes de Jésus-Christ; quelque évidentes que soient d'ailleurs toutes les conséquences que nous tirons des principes que vous accordez; ce sont là, dites-vous, des maximes outrées, excellentes dans la chaire, mais impossibles dans la pratique. Vous nous accusez de vous surfaire la vérité, pour vous justifier ensuite d'en rabattre sur la pratique. Mais à quoi faudrait-il

Il ne s'en tenir pour nous ajuster à vos relâchements ? Renverser toute la morale de l'Evangile, vous prêcher à vous, femmes mondaines, qu'il n'y a point de danger à vivre dans la mollesse qui vous est ordinaire, à consacrer à votre luxe les heures que vous dérochez à la prière et au travail domestique ? A vous, hommes charnels, qu'il vous est permis de sacrifier au jeu votre temps et vos revenus, de passer vos jours dans la bonne chère ? Mais non, vous vous soulèveriez contre une morale si conforme à vos mœurs, et vous traiteriez de mensonge dans notre bouche, ce que vous ne nous permettez pas de traiter d'égarement dans votre conduite. Vous reconnaissez donc que c'est là le mensonge ; et quand nous prêchons une doctrine opposée, vous refusez d'en confesser la vérité, vous n'en sentez pas la force, et nous exagérons. Accordez-vous donc enfin avec vous-mêmes, et confondus par vos propres sentiments, ne rejetez plus sur le défaut de la divine parole, le crime de votre obstination.

Ce fut ainsi, à peu près, que le prophète Michée convainquit l'opiniâtreté de l'impie Achab. Ce prince malheureux le consultait sur le succès d'un combat qu'il allait livrer aux Syriens, contre la volonté du Seigneur. *Allez, prince, lui dit le prophète, marchez, hardiment contre vos ennemis, la victoire est entre vos mains.* Cette réponse favorable de la bouche d'un saint prophète, devait, ce semble, séduire Achab ; mais la force de la vérité, l'emportant dans son cœur sur ses ténébres volontaires, ne lui permit pas de s'y laisser surprendre : Je vous conjure au nom du Seigneur, répondit-il au prophète, de ne me prédire que la vérité ? *Iterum atque iterum adjuro te, ut non loquaris mihi, nisi quod verum est, in nomine Domini.* Qu'en arrivait-il, mes frères ? Que cette vérité ne lui fut annoncée que pour l'endurcir davantage ; sa lumière qu'il avait obtenue fut bientôt ofusquée par le nuage de son ambition. Il s'efforça comme vous de se persuader que le prophète était outré dans ses prédictions, qu'il se plaisait à lui annoncer des malheurs : *Nunquid non dixi tibi, quia non prophetat mihi bonum, sed semper malum ?* Il se rassura sur le témoignage de ses faux prophètes, et il alla chercher dans un combat téméraire le châtimement de sa rébellion.

Tel sera, et tel a déjà été à l'égard de plusieurs, le funeste effet de la parole de Dieu. D'abord elle les a chargés d'un nouveau péché, par l'abus qu'ils ont fait de sa lumière, elle les a endurcis ensuite, et a éloigné toute apparence de leur conversion. Ainsi, mes frères, ne s'accomplit que trop à l'égard de tous les ministres évangéliques, ce que disait saint Paul aux premiers chrétiens, en parlant de lui-même ; que s'il devait être à quelques-uns une odeur de vie pour les faire vivre, il serait à plusieurs autres une odeur de mort, qui les ferait mourir : *Aliis odor vitæ in vitam, aliis odor mortis in mortem.*

Mais que fais je ? est-ce à des cœurs endurcis qu'il faut parler raison ? Peut-être,

hélas ! tout ce que je leur dis ne sert qu'à les endurcir encore. Et en effet combien en voyons-nous qui, ne pouvant s'échapper à la faveur de ces trois moyens, se raidissent contre la vérité, et l'attaquent de front ? Déterminés à suivre toujours le torrent de leurs passions, et à persévérer dans leurs criminelles pratiques, ils tiennent ferme contre tous nos raisonnements, ils les traitent d'idées et de déclamations. Ce sont des jeux d'une imagination échauffée, des exagérations de la vérité, des figures et non pas des preuves. Ils nous défient de leur donner des démonstrations du crime supposé, dans ces parures immodestes, dans ces fréquentations dangereuses, dans ces jeux assidus, dans ces bals, dans ces spectacles. Que faire à ces derniers, que de leur dire avec Jérémie : Nous avons consumé tous nos remèdes pour guérir Babylone, elle ne veut pas être guérie, abandonnons-la sans ressource : *Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam.*

Mais s'en suivra-t-il de là, qu'il faille moins s'empresser à venir entendre la parole de Dieu ? Non, sans doute, mes frères, puisque son unique but étant de vous procurer le salut, elle ne peut produire en vous des fruits de mort, que par votre faute. Tout ce qu'il en faut conclure, c'est qu'on doit l'entendre avec crainte et avec docilité. Loin de nos chaires donc ces auditeurs imprudents et téméraires, que la seule curiosité y entraîne, et qui n'ont d'autre but que de décider du mérite du prédicateur. O l'étrange folie de plusieurs chrétiens, de se faire un délassement de ce qui fait peut-être leur condamnation ! Vit-on jamais des criminels s'occuper de l'éloquence de leur juge, quand il prononce leur arrêt ? Et ici même, si je vous disais, mes frères, que le feu est actuellement dans vos maisons, songeriez-vous à examiner le tour que je donnerais à cette période ? Quoi ! mes frères, un prédicateur vous dit que vous êtes perdus sans une prompte pénitence, que le châtimement est prêt à tomber sur vos têtes criminelles, et vous lui direz qu'il y a dans ses discours, ou peu de délicatesse, ou trop de véhémence ! Il vous dit que l'enfer se prépare à vous dévorer, que les fournaises sont allumées, que les démons impatients attendent leur proie, et la demandent avec des hurlements horribles ; et vous lui direz que ses tours et sa déclamation plaisent à votre esprit et l'occupent agréablement ? Ah ! laissez, laissez ces fades louanges qui dament souvent le prédicateur avec l'auditeur, et songez à vous garantir des malheurs effroyables qu'il vous annonce. Est-ce donc ici le lieu de repaître votre imagination de vaines pensées ? et nous-mêmes n'avons-nous reçu l'onction sainte que pour être les ministres de vos divertissements ? Allez chercher ailleurs ces ministres profanes. Retournez aux théâtres ou dans les bals, et là vous trouverez de quoi charmer vos oreilles sacrilèges. Ici tout est terrible, tout est effrayant, du moins pour vous, en qui la divine parole n'a pu

produire encore que des fruits de mort, par l'abus que vous en avez toujours fait. Mais repentez-vous, et faites de meilleures résolutions; ne venez plus nous entendre que pour vous instruire, pour vous édifier, pour trouver des remèdes à vos maladies; ce qui n'a servi jusqu'ici qu'à les irriter, servira dorénavant à les guérir. Cette parole, aidée de la grâce, dissipera votre aveuglement, elle brisera la dureté de vos cœurs, elle y jettera de profondes racines, et y produira des fruits de vie, et d'une immortalité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la croix.

Ubi ego sum, vos non potestis venire.

Vous ne pouvez venir où je suis (Joan., VII, 34).

Il suffit, mes frères, de se rappeler ce que Jésus-Christ avait souvent répété à ses disciples, que pour venir à lui il fallait se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours, marcher exactement sur ses traces, pour comprendre en quel sens il dit aujourd'hui aux Juifs qu'ils ne peuvent venir où il est : *Ubi ego sum, vos non potestis venire*. Il connaissait parfaitement leurs secrètes dispositions, l'orgueil dont leur cœur était plein, leur passion pour la gloire humaine, leur éloignement étrange pour la vie de renoncement, de mortification et de croix; et il était vrai qu'en persévérant dans ces dispositions, il leur était impossible de se rencontrer jamais avec Jésus-Christ humble, pénitent et crucifié : *Ubi ego sum, vos non potestis venire*.

Mais, mes frères, cette impuissance d'aller à Jésus-Christ, telle que nous l'expliquons dans les Juifs, n'est-elle pas en vous dans le même degré? Vous savez que c'est sur la croix que ce divin Sauveur a établi sa demeure : Que je parcoure, s'écriait saint Bernard dans les transports de sa piété, que je parcoure le ciel et la terre, les villes et les déserts, je ne vous trouverai jamais que sur la croix, ô mon céleste époux ! C'est là que vous dormez, que vous prenez votre nourriture, que vous reposez au milieu du jour : *Circuire possum, Domine, cælum et terram, mare et aridam, et nusquam te inveniam nisi in cruce; ibi dormis, ibi pascis, ibi cubas in meridie*. Quiconque a le honneur de vous rencontrer, ne vous rencontre point ailleurs que sur cette croix : *In hac cruce te invenit quicumque te invenit*. Vous le savez, dis-je, mes chers auditeurs; mais votre répugnance, votre aversion pour la croix n'est-elle point si enracinée et si incurable, que nous ayons lieu de craindre pour vous cet anathème que Jésus-Christ prononça contre les Juifs? En vain vous flattez-vous d'arriver à moi, vous ne pouvez venir où je suis : *Ubi ego sum, vos non potestis venire*.

Que servirait, mes frères, de le dénigrer? Rien n'est plus odieux au monde que la croix de Jésus-Christ; et si saint Paul disait qu'elle était un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils : *Judæis quidem scandalum,*

gentibus autem stultitiam; on peut dire qu'à l'égard du plus grand nombre des chrétiens, elle est tout ensemble, et un scandale, et une folie. Elle leur est d'une part, comme aux Juifs, un sujet de scandale, en ce qu'ils n'y voient rien que de vil et d'humiliant, et qu'ils n'aiment que le faste et la vaine grandeur; et de l'autre, elle leur est, comme aux gentils, un objet de folie, en ce qu'elle ne leur présente que des mortifications et des austérités, et que toute leur sagesse consiste à se procurer les aises de la vie et les plaisirs des sens.

Tâchons, mes frères, de guérir des préjugés qui ne tendent à rien moins qu'à anéantir la croix du Sauveur. Et puisque nous entrons dans cette sainte quinzaine, que l'Eglise consacre tout entière à la célébrer, excitons nos respects envers elle par tous les motifs les plus intéressants et les plus solides. A cet effet, je combats les préjugés que nous venons de remarquer; et je dis de la croix la même chose que saint Paul disait du Crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam*. Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils; mais qui réellement est la force de Dieu à tous ceux qui sont appelés, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les gentils. Je vous en dis de même de la croix. Jusqu'ici vous l'avez regardée comme un mystère d'humiliation et de honte, et c'est ainsi qu'elle a été pour vous un sujet de scandale; et moi, je vous soutiens qu'elle est la force de Dieu, et le plus glorieux instrument de sa toute-puissance : *Dei virtutem*. Jusqu'ici vous l'avez traitée de folie, parce qu'elle ne teud qu'à mortifier vos sens et vos plus chères inclinations; et moi, je vous soutiens que la sagesse de Dieu ne pouvait appliquer à vos maux un remède plus propre et plus salutaire : *Dei sapientiam*. Ainsi, mes frères, soit que nous considérions la croix du Sauveur en elle-même, soit que nous la considérions par rapport à nous, nous la trouverons également digne de nos respects et de notre amour. En elle-même, elle est un prodige de puissance par les merveilles qu'elle a opérées; vous le verrez dans mon premier point. Par rapport à nous, elle est un chef-d'œuvre de sagesse par la proportion des remèdes qu'elle applique à nos maladies; je vous le montrerai dans le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

Que les Juifs se soient scandalisés de la croix de Jésus-Christ; qu'ils aient refusé de reconnaître leur Messie à cette marque ignominieuse, il faut avouer, mes frères, que leur aveuglement est moins surprenant qu'il n'est digne de compassion. Ils attendaient un libérateur triomphant, magnifique, qui, par la force de ses armes, dissipât tous leurs ennemis, et les enrichit de toutes leurs dépouilles; et on leur prêchait un Jésus-Christ

pauvre, méprisé, l'opprobre de toute leur nation, condamné enfin à mourir entre deux voleurs, sur une infâme croix. Quel trône pour un roi, quelle fin pour un conquérant, quel Messie, quel Libérateur! Il est vrai que les prophéties annonçaient ses humiliations et sa croix; mais en même-temps elles leur annonçaient sa gloire, la majesté de son trône, l'éclat et la durée de son règne. Elles leur montraient tous les rois de la terre prosternés à ses pieds, toutes les nations se rangeant sous ses lois, tout l'univers devenu sa conquête. Et parce que leur orgueil prenait intérêt à la gloire de leur Messie, ils ne lui appliquaient que les grandeurs prédites, et ils renvoyaient à d'autres les ignominies. On eut beau leur prêcher depuis, que ce Messie qu'ils attendaient était déjà venu, que c'était ce même Jésus-Christ qu'ils avaient chargé d'opprobres, livré à Pilate comme un scélérat, et ensuite crucifié. Si vous en exceptez quelques-uns qui crurent et se convertirent au commencement, les autres ne le reconnurent point à ces traits. En vain leur rappelait-on ses miracles : tant de possédés délivrés, tant de malades guéris, un Lazare mort depuis quatre jours tout récemment ressuscité; les indignités qu'il avait essayées, la mort honteuse qu'il avait soufferte, effaçait dans l'esprit des Juifs tous ces témoignages authentiques de sa divinité; et quoiqu'ils eussent eux-mêmes prouvé le Messie en le crucifiant, ils se faisaient de son crucifiement une preuve contre le Messie.

Il n'en est pas des chrétiens tout à fait de même. La croix de leur Sauveur ne les empêche pas de le reconnaître en cette qualité; ils ne concluent point, comme les Juifs, de la mort honteuse du Fils de Dieu, qu'il n'était pas Fils de Dieu; mais la plupart désavouent en secret ce moyen si humiliant, dont il a fait choix pour racheter les hommes. Ils voudraient, non pas par zèle pour sa gloire, mais par le motif de ce même orgueil qui aveuglait les Juifs, et qui se sent blessé des humiliations d'un Dieu, ils voudraient qu'il eût pris une plus noble route pour arriver à l'exécution d'un dessein aussi glorieux que la rédemption du monde. La voie de la croix leur paraît déroger à sa divinité, et ne répondre pas à l'idée qu'ils ont de sa puissance. Ainsi, il est toujours vrai de dire qu'ils se font de la croix un sujet de scandale.

Pour les désabuser plus efficacement, il faudrait commencer par détruire en eux ce fonds d'orgueil qui leur fait mépriser tout ce qui ne le favorise pas. Mais en attendant que la grâce opère ce grand miracle dans leurs cœurs, tâchons au moins de réformer leur jugement. Car c'est surtout en cette occasion que se vérifie ce qu'a dit le prophète : Que les enfants des hommes errent grossièrement dans l'estimation qu'ils font des choses : *Mendaces filii hominum in stateris*.

En effet, ce qui trompait autrefois les Juifs, et ce qui trompe aujourd'hui cette sorte de chrétiens, c'est qu'ils mesurent la puissance à la force des instruments qu'elle met en

œuvre. Accoutumés à se laisser prendre par l'éclat, ils n'estiment grand que ce qui frappe plus vivement leurs sens. Le politique qui, dans un Etat, fera jouer plus de ressorts, le monarque qui mettra sur pied des armées plus nombreuses, le conquérant qui fera marcher contre ses ennemis des troupes plus formidables, c'est ce qu'ils nommeront un grand conquérant, un puissant monarque, un politique habile. Ils ne comprennent pas que ce qu'ils appellent un témoignage de force, est une vraie marque de faiblesse, et que rien ne prouve davantage l'impuissance que l'homme a par lui-même, que la nécessité de multiplier les moyens, et d'employer les plus forts instruments pour venir à bout de ses plus faibles entreprises.

Aussi, mes frères, n'appartenait-il qu'à celui qui de rien put créer l'univers, de racheter le monde par la croix, de confondre la force par la faiblesse, et de choisir ce qu'il y avait de plus vil et de plus humiliant aux yeux de la chair, pour achever le plus important et le plus glorieux ouvrage qui fut jamais. Que la croix, tant qu'il vous plaira, ait donc été jusqu'à Jésus-Christ un instrument d'ignominie, qu'elle ait été en horreur à toutes les nations, qu'on en ait fait le supplice des voleurs et des scélérats, que Dieu lui-même, dans l'Ancien Testament, ait appelé maudit quiconque y était attaché : *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno*. Voici ce que le Seigneur a dit depuis par la bouche d'Ezéchiel : Je couperai une greffe tendre, et je la planterai sur une montagne élevée, sur la haute montagne d'Israël; elle poussera un rejeton, elle portera du fruit et deviendra un grand cèdre; tous les oiseaux habiteront sous ce cèdre, et tout ce qui vole fera son nid sous l'ombre de ses branches, et tous les arbres de cette terre sauront que moi, qui suis le Seigneur, j'ai élevé l'arbre bas et faible, et fait reverdir l'arbre sec : *Et scient omnia ligna regionis, quia ego Dominus exaltavi lignum humile, et frondere feci lignum aridum*.

Pour comprendre, mes frères, comment la croix, cet objet si humiliant en apparence, ce sujet de scandale à tant de chrétiens, est pourtant la force de Dieu et le prodige de sa puissance, nous n'avons qu'à examiner les merveilles que Jésus-Christ a opérées par elle. Je les réduis à trois principales, qui vont servir de matière à ce premier point. C'est par la croix que Jésus-Christ a réconcilié la terre avec le ciel, les hommes avec Dieu. C'est par la croix qu'il a renversé les idoles, qu'il s'est fait reconnaître et adorer des nations comme le vrai et unique Dieu. Enfin, c'est par la croix qu'il a vaincu les démons, qu'il a triomphé de l'enfer et de toutes ses forces. Ainsi peut-on dire de la croix du Sauveur, qu'elle a fait preuve de sa puissance dans le ciel, puisqu'elle l'a ouvert et rendu accessible aux hommes; sur la terre, puisqu'elle s'y est élevée sur les ruines de l'idolâtrie; et dans les enfers, puisqu'elle s'y est rendue terrible à tous les démons.

Je dis donc premièrement, mes frères, que c'est par la croix que Jésus-Christ a ouvert

le ciel que le péché avait fermé aux hommes. Comment cela? C'est que par sa croix il les a réconciliés avec son Père, et a établi une paix éternelle entre eux et les habitants du ciel : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris sunt, sive quæ in cælis.*

Mais pour estimer ce premier triomphe de la croix autant qu'il le mérite, il faudrait être vivement touché du malheureux état où le péché d'Adam avait réduit tout le genre humain, voir avec des yeux de religion toutes les suites de ce même péché, la perte de notre innocence, l'image de Dieu effacée de notre âme, celle du démon substituée en sa place. Plus de ressources, plus d'espérance de recouvrer nos anciens privilèges. Esclaves du péché, victimes de la mort, bannis pour jamais du ciel, destinés à l'enfer et à ses supplices; il faudrait, dis-je être pénétré de l'horreur de cet état. Il faudrait ensuite se représenter le bienfait de la rédemption dans toute son étendue, concevoir tous les avantages que la mort d'un Dieu nous a procurés, le recouvrement de notre innocence; notre délivrance de l'esclavage du démon, notre rétablissement dans tous nos anciens droits, notre adoption divine, faveur qui surpasse seule tous les autres biens que nous avions perdus; et, ce qui en fait le prix et le couronnement, la jouissance de la plénitude éternelle de Dieu. Il faudrait, encore un coup, être sensible à tous ces avantages; et que sais-je si vous ne les regardez point avec indifférence? Donnez-moi, disait saint Augustin, donnez-moi un cœur qui les aime, qui les désire, qui en soit altéré, il comprendra ce que je dis : *Da amantem, da desiderantem, da sitientem, da talem, et scit quid dicam.* Mais si je parle à un cœur froid et insensible, il ne saurait m'entendre : *Si frigido loquor, nescit quod loquor.*

Quoi qu'il en soit, mes frères, de vos dispositions à cet égard, la croix du Sauveur, qui nous a procuré tous ces illustres avantages, n'en sera pas moins digne de notre vénération; et il suffira de dire qu'elle est l'instrument de notre rédemption, pour la rendre à jamais adorable.

Or, comment en a-t-elle été l'instrument? Ah! mes frères, mon sujet m'engagerait-il à prévenir ces tristes jours, ces jours de douleur, dont l'Eglise, par son deuil, nous annonce déjà les approches? Faudrait-il d'avance vous faire l'histoire des ignominies de notre Sauveur, vous le montrer sur le Calvaire, livré à la fureur des bourreaux, qui le dépouillent inhumainement, qui étendent sur une croix ses membres ensanglantés, qui lui percent avec des clous les pieds et les mains? Ah! épargnons ce détail à notre douleur, et réservons nos larmes pour ces jours auxquels nous ne sanrions en répandre assez. Qu'il nous suffise aujourd'hui de regarder la croix sous l'idée d'un autel sur lequel le Fils de Dieu s'immole pour les péchés du monde; c'est l'idée que nous en donne saint Augustin : *Ara sacrificantis.* Elle a quelque chose de moins horrible, et ne laisse pas de conserver à la croix tout le mérite et la

gloire de notre rédemption. Et en effet, n'est-ce pas sur la croix que Jésus-Christ, comme victime et comme prêtre tout ensemble, s'est lui-même immolé? Or, dit saint Jean Chrysostome, partout où il y a immolation, il y a rémission des péchés. Là où se trouve la rémission des péchés, se trouve de même la réconciliation avec Dieu, et dès lors qu'on parle de réconciliation avec Dieu, il faut parler de fête, de joie et de reconnaissance. *In cruce enim immolatus est Christus, et ubi immolatio, amputatio peccatorum; ubi amputatio peccatorum, reconciliatio Domini; ubi reconciliatio Domini, ibi festivitas et omnis gratulatio.*

On ne peut pas en dire de même des autres autels sur lesquels on a autrefois sacrifié au Seigneur, mais aussi les victimes étaient bien différentes. Là c'étaient des hosties offertes malgré elles, et qui résistaient de toutes leurs forces au couteau qui les égorgeait; ici c'est un Agneau paisible qui s'offre lui-même à être immolé, et qui se fait sous la main de celui qui le tond. Là c'étaient des victimes qui, privées de raison, ne pouvaient accompagner leur immolation d'aucun sentiment intérieur qui la rendit méritoire et agréable au Seigneur; ici c'est une victime raisonnable, qui ajoute à son sacrifice des dispositions plus saintes et plus touchantes que le sacrifice même. Sur ces anciens autels, c'étaient de vils animaux, dont le sang ne pouvait être que très-méprisable; sur la croix, mes frères, mais peut-on le dire et le penser sans admiration? *Obstupescite, cæli.* Vous, ô cieux, soyez saisis d'étonnement! sur la croix, mes frères, c'est le Fils éternel de Dieu, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, qui s'immole à son Père, et qui verse tout son sang pour le salut des hommes. Or, conclut l'apôtre saint Paul, si le sang de ces hosties anciennes, toutes grossières et méprisables qu'elles étaient, n'a pas laissé de donner aux hommes une pureté au moins extérieure, doit-on s'étonner que le sang d'un Dieu ait purifié nos âmes des œuvres mortes et de toutes souillures? *Quanto magis sanguis Christi emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis!*

De là, mes frères, quelle illustre prérogative pour la croix du Sauveur! Ah! vous concevez aisément quel honneur ce fut pour Marie de porter le Verbe fait chair dans son chaste sein, et d'avoir concouru en quelque sorte avec les trois Personnes divines au grand mystère de l'incarnation. Je ne prétends pas faire ici un parallèle exact; je sais que le privilège de Marie est au-dessus de toute comparaison; mais si cet auguste avantage l'a fait nommer bienheureuse entre toutes les femmes, s'il lui a valu sa prééminence sur toutes les autres créatures, le titre et la qualité honorable de Reine des hommes et des anges; quel triomphe pour la croix d'avoir été l'autel sur lequel Jésus-Christ s'est immolé, sur lequel il a versé son sang, satisfait pour les hom-

mes, et consommé l'ouvrage de notre rédemption !

Je dis plus, mes frères, et comme Marie a contribué au mystère de l'incarnation, non-seulement par son consentement, mais en fournissant son plus pur sang à la formation de l'Homme-Dieu, on peut dire en quelque sorte que la croix a mis du sien dans la rédemption ; et quoi, mes frères ? l'opprobre et l'humiliation qu'elle porte avec elle. Car remarquez que ce qui fait le prix de l'anéantissement du Verbe dans le mystère de la croix, n'est pas seulement la dignité de la Personne qui s'est anéantie, mais l'excès prodigieux et le terme de cet anéantissement. Que Jésus-Christ, dit saint Paul, ait porté son humiliation et son obéissance jusqu'à mourir : *Factus obediens usque ad mortem*, c'est sans doute un prodige d'obéissance et d'humiliation. Mais qu'il ait porté l'un et l'autre jusqu'à mourir sur une croix : *Mortem autem crucis* ; sur cette croix, l'horreur de toutes les nations, le supplice infâme des scélérats ; ah ! c'est ce qui enchérit sur le prodige, c'est ce qui passe nos pensées et nos expressions, c'est ce qui rend notre rédemption non-seulement parfaite, mais excessive et surabondante.

Ce que je trouve ici de plus merveilleux, c'est qu'autant que la croix a contribué à l'humiliation de Jésus-Christ, autant Jésus-Christ ait contribué à la gloire de la croix. En chargeant le Rédempteur d'opprobres, elle a effacé sa propre honte, et partagé l'honneur de la rédemption. Autrefois, dit saint Chrysostome, le nom seul de la croix était un supplice, aujourd'hui son nom seul est un titre de gloire : *Ante ipsum, vocabulum crucis pœna fuit, sed nunc ad gloriam nuncupatur*. Autrefois elle portait sur elle l'horreur de la condamnation, aujourd'hui elle est l'enseigne de notre salut : *Antea condemnationis ferebat horrorem, nunc salutis indicium est*. C'est donc par la croix, mes frères, que les hommes ont été réconciliés avec Dieu, que leurs anciens droits leur ont été rendus, que le ciel leur a été ouvert ; et voilà ce que j'ai appelé le premier triomphe de la croix, le premier prodige de sa puissance.

Le second est de s'être érigée sur les ruines de l'idolâtrie, de s'être fait reconnaître et adorer des nations ; et celui-ci, mes frères, n'est pas moins étonnant que le précédent. Car, premièrement, quels obstacles n'a-t-il point fallu vaincre pour réduire les hommes à lui déferer leurs hommages ? Représentez-vous le monde tel qu'il était avant la rédemption ; parcourez tous les siècles qui l'ont précédée, examinez les mœurs et le culte des différents peuples, voyez tous les hommes se précipiter dans l'idolâtrie. L'Être suprême, l'auteur de toutes les créatures, le dominateur du monde, celui dont le pouvoir se rend si sensible par l'ordre et l'harmonie qui règne dans cet univers, le seul et unique Dieu, est le seul qu'on n'adore pas. Héritiers de l'orgueil du premier père, les enfants d'Adam osent se soustraire à son obéissance ;

sa souveraineté, son indépendance leur devient à charge et les rappelle trop à leur petitesse. Ils veulent des dieux qui aient sur eux moins de supériorité ; et à force d'être orgueilleux, ils s'abaissent jusqu'à adorer des êtres inanimés, des créatures plus viles qu'ils ne le sont eux-mêmes.

Cependant ce ne fut pas là le dernier excès de l'impiété. O nature perverse, dans quels abîmes ne précipites-tu point l'homme dès qu'il s'est livré à la corruption ! Quelque horrible qu'il fût d'avoir transporté à des êtres inférieurs et finis l'honneur qui n'était dû qu'à l'Être suprême et indépendant, on n'adorait encore que les astres ou d'autres créatures qui, étant directement sorties des mains de Dieu, avaient quelque prix, et méritaient au moins quelque admiration. En cela, dit le Saint-Esprit lui-même dans le livre de la Sagesse, ces premiers hommes étaient un peu moins sacrilèges, puisqu'ils cherchaient Dieu parmi ses ouvrages, et qu'ils étaient emportés par la beauté des choses qu'ils voyaient : *Sed tamen in his minor est querela. Hi enim fortasse errant Deum quærentes, et persuasum habent quoniam bona sunt quæ videntur*. Mais l'impiété fit bien d'autres progrès. La dépravation des mœurs est en même temps la mère et la fille de l'idolâtrie ; tous les crimes y tendent, et tous les crimes en naissent. Affranchis de la crainte de l'unique Dieu qui pouvait contenir les hommes dans leurs devoirs, ils donnèrent tête baissée dans toutes sortes de dissolutions. Les passions ne trouvaient plus de frein qui pût les arrêter, parce qu'elles ne voyaient plus de Dieu en état de les punir. Elles se répandirent sur toute la surface de la terre, et inondèrent le genre humain. Mais parce que, d'une part, leurs excès avaient encore je ne sais quoi d'odieux et de contraire à cette loi naturelle que l'homme, malgré lui-même, portait écrite dans le fond de son cœur, et que de l'autre il se sentait entraîné par leur douce violence, et qu'il en aimait même la tyrannie, il crut lever l'infamie de ses passions en les consacrant : chaque homme divinisa la sienne, et comme s'ils avaient pu réaliser ces nouvelles et abominables divinités, en leur donnant du corps, ils les représentèrent sous des formes humaines. Toute la terre fut couverte d'idoles. Elles multipliaient à proportion des vices. Les plus infâmes étaient les plus révérées ; on leur érigea des temples, on leur dédia des autels, on leur offrit de l'encens et des sacrifices ; on ne découvrit plus sur la terre aucun vestige de l'ancienne innocence. La probité, la justice, la tempérance avaient fait place aux débordements et à l'iniquité. Il n'y avait plus d'émulation que pour le crime, toutes les religions se réunissaient dans l'impiété, et à l'exception d'un petit espace de terre où le vrai Dieu était encore assez mal servi, le monde entier n'était plus qu'un gonflement d'abominations, où les hommes se précipitaient pêle-mêle, et se renversaient les uns sur les autres.

Tel était, mes frères, l'état du monde

avant la mort du Rédempteur. Quelle apparence de le réformer? Pen de siècles après la création, lorsque la nature humaine, quoique déjà toute pervertie, n'avait pas encore vieilli dans l'iniquité, on eût dit que Dieu lui-même ne voyait plus de ressources à sa corruption, et désespérait de la convertir. Je me repens, dit-il, d'avoir fait l'homme; je l'exterminerai de dessus la terre, lui et toutes les créatures. Comment donc, après une longue suite de siècles pendant lesquels l'iniquité avait en le loisir de se fortifier, après qu'un déluge avait inutilement ravagé la terre, et n'avait pu empêcher que les crimes qui l'avaient attiré ne se renouvellassent; comment fera Dieu pour les ramener à son culte et à leur devoir? Quels éléments va-t-il soulever, par quels prodiges les effraiera-t-il? Ah! mes frères, il n'est plus question de prodiges ni de soulèvement. Rappelez ce songe mystérieux qu'eut autrefois Nabuchodonosor, et dont le seul Daniel put lui donner l'interprétation. Représentez-vous ce grand colosse, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre d'airain, les jambes de fer, et les pieds partie de fer et partie d'argile, figure assez naturelle de cette multitude de nations qui, quoique différentes dans leur culte, formaient toutes ensemble un colosse énorme d'idolâtrie. Souvenez-vous ensuite de cette petite pierre qui se détacha d'elle-même d'une montagne, et qui, tombant sur cette statue, la renversa et la réduisit en poussière; l'application n'est pas difficile, et vous l'avez déjà faite. C'est la croix, mes frères, qui, comme une petite pierre détachée de la sainte montagne du Calvaire, a renversé toutes ces idoles de divers métaux qu'adoraient les nations, et s'est érigée en leur place. Quel prodigieux changement! et qui n'admira ici la vertu toute-puissante de la croix du Sauveur? Ne faisons plus tant d'attention aux obstacles qu'elle avait à vaincre qu'aux moyens dont elle s'est servie pour réduire les hommes sous son obéissance. On a vu des chefs de religion mettre en œuvre tantôt l'artifice et tantôt la violence, pour agrandir leurs sectes. Le mahométisme ne doit son progrès qu'à celui des armes de Mahomet, et les victoires seules de ce faux prophète donnèrent du crédit à ses rêveries. Mais la croix du Sauveur n'a pas besoin de tous ces secours pour triompher de l'idolâtrie. Plus puissante encore que cette arche sainte, au pied de laquelle fut renversée deux fois l'idole de Bagon dans son propre temple, elle n'a qu'à paraître pour dissiper de dessus la terre toute cette multitude prodigieuse de fausses divinités. Douze hommes pauvres, sans éloquence, sans recommandation, sans crédit, vont la montrer aux nations, et les nations enivrées, pour ainsi dire, par l'esprit nouveau, l'embrassent, l'adorent et se dévouent à elle. Suivez les apôtres dans le cours de leurs prédications, traversez les mers avec eux, entrez à leur suite dans les îles les plus inconnues, parcourez les provinces et les empires, péné-

trez jusque dans les régions les plus reculées, vous y verrez partout la croix arborée, et ces adorateurs d'idoles transformés tout d'un coup en adorateurs du Dieu crucifié. Ce n'est pas seulement parmi les nations dociles et policées que se font ces heureux changements, c'est, au rapport de saint Justin, parmi les sauvages et chez ces peuples vagabonds qui, n'ayant point de demeure fixe, erraient sur leurs chariots au gré de leur fantaisie. Ce ne sont pas seulement des esclaves, ou le simple peuple, qui croient et se convertissent; l'orgueil des Césars n'est pas à l'épreuve de la puissance qui triomphe de tout l'univers: on voit les rois et les empereurs descendre de leur trône, déposer au pied de la croix tout le faste qui les environne, s'y consacrer solennellement et faire gloire d'en subir le joug.

Qu'en pensez-vous, mes frères, fut-il jamais dans toutes ses circonstances un miracle plus étonnant et en même temps plus démonstratif de la vérité de notre religion? Car remarquez-les bien toutes ces circonstances. Jamais plus de faiblesse en apparence de la part des moyens dont Dieu se sert pour planter la croix dans le monde. Ce n'est ni par la violence ni par l'artifice, mais par la folie de la prédication. Jamais plus d'opposition à la recevoir de la part des nations au milieu desquelles elle a été plantée, et la peinture que je vous ai faite de l'état du monde quand les apôtres entreprirent de le convertir, suffit pour vous en convaincre. Jamais plus de résistance de la part des tyrans, qui épuisaient tous les raffinements de la barbarie pour empêcher les progrès de la prédication de la croix, et jamais plus de progrès de la part de cette même prédication.

Il n'est point, ou il n'y aura point de peuples à la fin du monde chez qui la croix du Sauveur n'ait été annoncée et reçue. Jamais toutefois moins d'intérêt humain à la recevoir, puisqu'elle contrarie également nos sens et nos plus chères inclinations. Quand la secte d'un Epicure se serait répandue dans tout l'univers, il n'y aurait pas grand miracle, tous les hommes n'étaient déjà que trop portés à ne reconnaître et à ne servir d'autres divinités que leurs plaisirs; aussi tous les hommes étaient-ils épicuriens avant Epicure. Mais que la croix sur laquelle est écrit, avec le nom du Dieu qui y a été attaché, l'Evangile d'abnégation, de renoncement aux plaisirs, de crucifiement de sa propre chair; que la croix dont le culte ne consiste pas seulement à l'adorer, mais à l'aimer, à la porter sur soi, à se charger de tout ce qu'elle renferme d'affligeant et d'ignominieux: que cette croix se fasse révéler d'un bout à l'autre de l'univers, voilà le miracle, et ce que j'ai eu raison d'appeler le second prodige de sa puissance.

Le troisième est d'avoir triomphé de l'enfer, et de s'être rendue terrible à tous les démons. Et certes quel motif de consternation pour tout ce bas monde, quand, après

que Lucifer et ses anges eurent été chassés du ciel, on entendit ces paroles que saint Jean nous répète dans son Apocalypse : Malheur à vous terre, malheur à vous mers, parce que le démon est descendu vers vous, ne respirant que colère, et d'autant plus furieux qu'il sait le peu de temps qui lui reste à faire du mal aux hommes : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* Ce qui devait encore augmenter la terreur, c'est que Dieu eût permis au démon de faire la guerre aux saints et de les vaincre, qu'il lui eût donné puissance sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation ; ce sont les termes du même saint Jean : *Et est datum illi bellum facere cum sanctis et vincere eos, et data est illi potestas in omnem tribum et populum, et linguam et nationem.*

Aussi, mes frères, le démon a-t-il usé longtemps à son gré de ce pouvoir funeste. Vous savez ses fureurs à l'égard du saint homme Job. Nous en lisons, dans les Livres de Tobie, des traits non moins surprenants. Toutes ces possessions dont nous parle l'Évangile en sont de nouveaux témoignages, et l'on peut dire que l'histoire du monde avant la mort du Fils de Dieu, était l'histoire de la tyrannie et de la cruauté du démon sur tout le genre humain.

Mais enfin le temps arriva auquel Jésus-Christ devait du même coup et racheter l'homme et renverser l'empire du démon. Et qui l'aurait cru, que le démon lui-même dût lui servir d'instrument et être le ministre de sa propre ruine ? Comme autrefois l'impie Aman se perdit lui-même, en voulant perdre Mardochée, et qu'après avoir honteusement servi à son triomphe, il fut condamné à mourir sur le gibet qu'il lui avait préparé.

Ainsi, le démon, ignorant que Jésus-Christ était ce Messie qui devait triompher de lui par la croix, inspire aux Juifs et aux Phariséens cette haine et cette fureur dont il est animé lui-même. Il accuse Jésus-Christ par leur bouche devant Pilate, il demande sa mort par leurs clameurs, il plante sa croix par le ministère des bourreaux, et cette croix, dont il pensait faire un supplice à Jésus-Christ, devient tout d'un coup, selon la pensée de saint Augustin, le char de son triomphe : *Currus triumphantis.* Le démon y est enchaîné comme son esclave, il y est traîné, pour ainsi dire, par tout l'univers ; il augmente malgré soi la gloire du triomphateur, et sa défaite honteuse crie bien plus fort que le malheureux Aman : Ainsi mérite d'être honoré celui qu'il a plu au suprême roi d'honorer : *Hoc honore conligus est quemcunque rex voluerit honorare.* Ce n'est point ici, mes frères, une pensée d'orateur, je l'ai prise dans le fond de la religion, et c'est saint Paul qui me l'a fournie. Jésus-Christ, dit-il, ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a amenées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix : *Tra-*

duxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.

Il est vrai que, quoique Jésus-Christ ait triomphé par elle de toutes les puissances de l'enfer, nous ne laissons pas encore d'avoir un juste sujet de les craindre, puisque le même saint Paul nous avertit que nous avons à combattre, non contre de faibles créatures, contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances de ce siècle ténébreux, contre tous les esprits de malice répandus dans l'air. Ce ne sera qu'à la fin du monde, lorsque le dragon sera renfermé dans l'abîme, pour n'en jamais sortir, qu'il ne pourra plus faire de mal aux saints ; mais si nous avons à combattre contre de terribles ennemis, nous avons entre les mains des armes formidables ; et jugez quelle est la vertu de la croix du Sauveur, puisque son signe seul fait sur soi-même avec piété, est capable de mettre en fuite tous les démons. Avec piété, dis-je ; car je sais l'abus qu'on en fait dans le monde, et combien superstitieuse est l'erreur de tant de chrétiens qui mettent ce signe sacré aux usages les plus profanes. C'est ce que reprochait déjà saint Augustin à plusieurs chrétiens de son temps, qui ne se faisant point scrupule d'assister au théâtre et aux combats du cirque, s'il s'y passait quelque chose qui les effrayât, faisaient d'abord sur eux un signe de croix : Ainsi, disait-il, ils osent porter sur le front, dans un lieu profane, un signe qui les en chasserait, s'ils le portaient dans le cœur : *Et stant illic portantes in fronte unde abscederent, si hoc in corde portarent.* Ils ne savent pas, continue ce Père, qu'employer la croix à cet usage, c'est plutôt renfermer le démon au dedans de soi, que l'en chasser : *Et nescit quod includit potius demonem, quam excludit.* Bien plus, mes frères, ce même Père ne craignait pas de dire que, quelque saint et salutaire que soit en soi-même le signe de la croix, il n'avait d'efficacité qu'à l'égard des vrais disciples de Jésus-Christ et des fidèles observateurs de ses commandements : *Magna res est signum Christi, et crux Christi, sed illi soli prodest qui facit mandata Christi.* Mais aussi j'ose dire à mon tour, qu'à l'égard d'un bon chrétien, ce signe seul, accompagné de foi, lui suffit pour dissiper tous les ennemis invisibles de son salut. Que d'exemples ne me serviraient point de preuves, si le temps me permettait de les rapporter ! J'en prendrais à témoin les Antoine, les Hilarion, tant d'autres saints anachorètes, qui, tantôt d'un signe de croix, tantôt en s'armant de son image, mettaient en déroute des légions de démons. Vous faudrait-il encore d'autres témoignages de sa puissance ? Le peu que j'en ai dit ne vous suffit-il pas pour vous faire avouer que la croix est la force de Dieu : *Dei virtutem* ? Mais ce n'est là que son premier caractère, et je me suis engagé à vous montrer encore qu'elle est la sagesse de Dieu : *Dei sapientiam.* Je vais le faire en peu de mots dans ce second point.

SECOND POINT.

Que la puissance de Dieu ait surtout éclaté dans le mystère de la croix, on ne peut plus en disconvenir. Le monde racheté, l'idolâtrie renversée, le démon vaincu, toutes les puissances de l'enfer aux abois, sont comme autant de trophées qui publient sa gloire, et qui forcent l'incrédulité à lui rendre hommage. Mais le mondain, non plus que le gentil, ne revient pas encore de cet autre préjugé qui le porte à traiter la croix de folie ; et plus il la considère de ses yeux charnels, plus elle lui semble contrarier tous les principes de sa vaine sagesse. Ne cherchons point ailleurs la cause de son aveuglement sur ce point, que dans le peu de sentiment qu'il a de sa propre misère. Oh ! s'il pouvait revenir à lui-même, réfléchir sur ses maladies, en connaître les dangers et les suites, le mystère de la croix se développerait bientôt à ses yeux, et il confesserait aisément avec le grand apôtre, qu'elle n'est pas moins le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu que le miracle de sa puissance. Essayons donc de les lui montrer, ses maladies ; car de l'y rendre sensible, c'est une entreprise qui est au-dessus de l'homme, et qui surpasse notre ministère. Saint Jean nous les a marquées, quand il a dit que tout ce qui était dans le monde était ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, c'est-à-dire que toutes les maladies de l'homme se réduisent à l'orgueil, à l'avidité des biens de ce monde et à la recherche des plaisirs sensuels. C'est de ces trois vices ou de ces trois concupiscences que naissent, comme de leurs sources, tous les dérèglements qui font tant de ravages dans le cœur de l'homme, et qui mettent le trouble dans tout l'univers. Or, mes frères, si la croix du Sauveur fut le remède le plus proportionné à ces trois grandes maladies, si elle fut le plus efficace et même l'unique, n'avouerez-vous pas qu'elle est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu : *Dei sapientiam* ? Jugez-en par tout ce que je vais vous dire.

Et premièrement, il faudrait être dépourvu de lumière, pour ne reconnaître pas que l'orgueil est de toutes les maladies de l'homme la plus ancienne, la plus universelle et la plus funeste. La plus ancienne, c'est un héritage de notre premier père, et plusieurs siècles avant que de naître, nous étions déjà orgueilleux dans Adam. La plus universelle, elle embrasse tous les hommes et tous les temps : ce n'est ni un caractère particulier à une nation, ni une époque singulière dans la durée du monde ; c'est une maladie commune à tous les peuples et à tous les âges. Et la plus funeste : on serait infini à parcourir tous les maux qu'elle cause au dehors. Tout ce que l'histoire nous raconte des désordres arrivés dans le monde, tout ce que nos yeux en découvrent aujourd'hui, tout ce que notre esprit en prévoit dans l'avenir, trouve son origine dans l'orgueil. Mais pour se renfermer dans les maux qu'il cause au dedans de nous, c'est lui, c'est l'orgueil qui enivre notre cœur, qui met notre âme hors

de son assiette et qui renverse notre raison, en nous faisant perdre Dieu et nous-mêmes de vue. Il nous fait oublier sa souveraineté et notre dépendance, les droits qu'il a sur nous et les tributs que nous lui devons ; il étouffe en nous tout sentiment de crainte, de respect et de religion, et nous inspire au contraire la rébellion, l'audace et l'impiété. En voulant nous égaler à Dieu, il nous fait perdre la ressemblance que nous avions avec lui ; il ne nous revêt pas des qualités qu'il nous attribue, mais il nous dépoille de celles que nous avons reçues ; il ne nous élève pas réellement au-dessus de nous-mêmes, mais il nous avilit au-dessous de tous les êtres créés ; il n'ajoute rien à notre mérite, mais il met le comble à notre indignité. Qu'est-ce qui du premier des anges, de la plus brillante et de la plus accomplie créature qui fut jamais, en a fait le prince des ténébres, le plus hideux et le plus méchant des démons ? C'est l'orgueil. Qu'est-ce qui, d'un Adam innocent, heureux, immortel, en a fait un Adam criminel, surchargé de misères, et sujet à la mort ? C'est l'orgueil. O étrange, ô cruelle maladie ! que les effets sont désespérants ! Quel remède l'appliquerons-nous qui le puisse égaler et qui opère la guérison ? Montrez-vous, sages du monde, paraissez, docteurs de la loi, assemblez-vous, esprits sublimes, réformateurs des mœurs de ce siècle ; méditez, consultez ensemble comment déraciner cet orgueil mortel, et couper court à ce funeste poison : *Ubi sapiens, ubi scriba, ubi conquistator hujus sæculi*, s'écriait saint Paul ? Qu'ont-ils fait, mes frères, tous ces faux sages du paganisme, par la subtilité de leurs raisonnements, qu'irriter le mal au lieu de le guérir ? Ses accès, toujours plus violents, ne protestent-ils pas la vanité de leur philosophie ? Mais vous, ô mon Dieu ! ne les avez-vous pas convaincus de folie bien plus avantageusement, quand vous avez appliqué au mal un remède aussi efficace qu'il était opposé à tous les principes de la sagesse humaine ?

Quel est-il, mes frères, ce souverain remède ? C'est la croix. Jetez les yeux sur elle, ô enfants d'Israël, vous tous qui, dans le désert de ce monde, avez été mortellement blessés par les morsures de l'orgueilleux serpent. Regardez seulement celui dont le serpent d'airain n'était qu'une faible figure, et vous serez guéris. Comment et par quel miracle ? Ah ! ce fut un prodige autrefois, que de guérir dès qu'on avait regardé ce serpent d'airain ; mais c'en serait un plus grand aujourd'hui, que de ne guérir pas en regardant Jésus-Christ en croix. Et quel orgueil, grand Dieu, pourrait tenir contre l'exemple d'une si profonde humiliation ? Ah ! je ne m'étonne plus que ces prétendus sages, tant vantés dans le paganisme, se soient inutilement épuisés en paroles et en raisonnements, pour réprimer les excès de l'orgueil, et persuader la modération. Quelle impression pouvaient faire dans des cœurs superbes des maximes qu'une autre espèce d'orgueil avait dictées ? Je ne m'étonne pas non plus

que tant de prophètes, dans l'ancienne loi, aient invectivé sans succès contre le même vice, qu'avec si peu de fruit, ils aient employé tantôt les menaces et tantôt les promesses, pour en arrêter le cours; car enfin, quoique leurs exemples appuyassent parfaitement leurs paroles, les hommes étaient trop orgueilleux pour déléger à d'autres hommes; mais ici, c'est un Dieu qui prêche: Et voilà la chaire, dit saint Augustin, d'où il enseigne tout l'univers: *Cathedra docentis*. C'est de là, c'est de cette croix qu'il s'élève contre l'orgueil, et qu'il persuade l'humilité. Mais encore comment la persuade-t-il? Ce n'est ni par de simples paroles, ni à force de raisonnements, mais par son exemple, et en s'humiliant soi-même: *Humiliavit semetipsum*. Il n'en fallait pas moins; mais aussi c'était précisément tout ce qu'il fallait, et les hommes, pour ainsi parler, se trouvaient pris par leur propre orgueil, et engagés d'honneur à s'humilier. Vous avez voulu, superbes mortels, vous élever au-dessus de vous-mêmes, la condition humaine vous a paru trop vile pour vous y fixer, le serpent séducteur vous a flattés de pouvoir vous rendre semblables à Dieu: *Eritis sicut dii*. Eh bien! il faut vous en fournir les moyens. Moi qui suis le plus grand des dieux, me voici à votre portée, formez-vous sur un si noble modèle, et soyez semblables à moi. Car enfin, dit saint Augustin, on ne peut plus s'en défendre. Qu'on rougisse d'être humble à l'exemple d'un homme, à la bonne heure; mais qui ne rougirait pas de refuser de l'être à l'exemple d'un Dieu? *Puderet fortasse imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum*. Depuis qu'un Dieu s'est abaissé, s'élever, c'est se dégrader, et retomber dans son néant.

Mais jusqu'où faut-il s'abaisser, et quelle sera désormais la mesure de l'humilité? Levez les yeux, et voyez. Voilà le modèle, voilà la règle. Avant cet exemple, vous auriez pu nous dire que certaines humiliations excèdent vos devoirs et votre patience; que vous passeriez par-dessus certaines injures, mais qu'il ne convient pas à une personne de votre rang de digérer un tel affront; que votre dignité justifie vos ressentiments; qu'il faut proportionner son humilité à sa condition. Mais depuis que vous avez devant les yeux un Homme-Dieu humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort honteuse de la croix, oseriez-vous nous alléguer de pareilles excuses? Mettriez-vous en comparaison sa dignité et la vôtre, l'excès de son humiliation et le degré de celle qu'il vous faut subir? Cet objet seul ne vous convainc-t-il pas de vos devoirs à cet égard? Ne confond-il pas votre orgueil? n'en réprime-t-il pas les saillies, ne vous inspire-t-il pas des sentiments plus humbles, ne tempère-t-il pas l'amertume des humiliations qui vous surviennent quelquefois, n'y répand-il pas certaines consolations qui vous les rendent, sinon précieuses, au moins supportables? Tout autre moyen ne produirait point en vous les mêmes effets; et de là je conclus que la croix est le moyen le

plus authentique de la sagesse de son inventeur.

La seconde maladie de l'homme qu'il fallait guérir, c'est l'avidité des biens de ce monde; et la troisième, car je les mets ensemble pour éviter la longueur, c'est la recherche des plaisirs sensuels. Or, je dis que la croix était l'unique remède capable d'opérer cette double guérison. Que ces deux maladies ne désolent toute la nature humaine, vous n'en disconvenez pas, mes frères; jetez les yeux autour de vous, vous verrez d'un côté des hommes uniquement occupés aux moyens d'augmenter leurs richesses, ou de conserver celles qu'ils ont amassées; et de l'autre vous en verrez qui ne soupirent que pour le plaisir, attentifs à flatter leurs corps, idolâtres de leur propre chair, passionnés pour le repos, les aises, les douceurs de la vie: qui pourrait de quelque endroit éminent découvrir toute l'étendue de l'univers, et contempler ce qui s'y passe, n'y verrait les hommes vaquer qu'à l'un ou à l'autre de ces misérables emplois. Les uns affectent les dignités, ou accumulent leurs trésors; les autres s'endorment dans une molle oisiveté, ou se plongent dans les délices. Ceux-là ne songent qu'à conserver ou agrandir leurs héritages, ceux-ci ne respirent que le jeu ou la bonne chère. Là on adore le dieu de la fortune, ici l'on sacrifie à l'idole de la volupté. Ces deux concupiscences que saint Jean appelle la concupiscence des yeux, et la concupiscence de la chair, font partout un affreux ravage. De la première naissent les injustices, les rapines, les trahisons, les violences: de la seconde naissent les débauches, les dissolutions, le libertinage, les impuretés. Celle-là, je veux dire la concupiscence des yeux, attache les hommes à de frêles honneurs, à une fortune fragile, à des richesses périssables. Elle leur fait perdre à la fois le goût et le souvenir des véritables biens, des biens célestes et éternels, et les met dans l'impuissance de les acquérir. Et celle-ci, je veux dire la concupiscence de la chair, appesantit leur âme, corrompt leur cœur, et abrutit leur raison. Elle les aveugle jusqu'à se déshonorer eux-mêmes, et à outrager leur propre chair. Elle allume et nourrit en eux des flammes impures, où leur âme se consume déjà, et semble se façonner aux brasiers éternels.

Jugez, mes frères, par la grandeur du mal, de l'importance du remède. Mais quel remède à un si grand mal? Suffira-t-il d'avertir les hommes que ces deux concupiscences les perdent, et de les inviter à y renoncer? Ah! depuis quel temps ne les y invitait-on point? Combien de prophètes successivement n'ont cessé de déclamer contre ces vices funestes, et toujours sans succès? Suffira-t-il de dicter des lois qui prescrivent des bornes à la cupidité et à la convoitise? Ah! les lois ont-elles manqué aux hommes, et qu'ont-elles fait qu'ajouter aux crimes qu'elles condamnaient l'excès de la prévarication? Suffira-t-il d'intimider les hommes par des châtimens, de frapper et d'exterminer les con-

pables ? Hé ! quel châtement plus terrible que celui d'un déluge ? Les hommes en devinrent-ils meilleurs ? A peine les eaux furent écoulées de dessus la terre, que les mêmes crimes commencèrent à l'inonder, et Dieu avait à peine fermé les cataractes du ciel, qu'il fallut faire pleuvoir le soufre et le feu sur deux abominables villes. Toute notre ressource est donc, ô mon Dieu ! au fond du trésor de votre sagesse. Tirez-en ce puissant et unique remède, si proportionné aux deux mortelles plaies qui restent encore à fermer dans le cœur de l'homme ; arboriez cette croix salulaire qui doit servir de contre-poison à ces deux fatales concupiscences, des yeux et de la chair.

En effet, mes frères, quel remède plus souverain contre l'une et l'autre ? C'est là, c'est contre la croix que viennent se briser tous ces désirs immodérés d'acquiescer et de posséder, de s'agrandir et de commander. C'est à son aspect qu'on sent s'évanouir cet amour-propre, cette délicatesse, cette recherche des plaisirs des sens, cette affectation à éloigner de soi tout ce qui peut mortifier la chair, et à lui accorder au contraire tout ce qui la flatte le plus. Qui de vous, je parle aux plus avides des biens de ce monde, qui de vous au moment qu'il se sent tenté par le démon de l'avarice et de la cupidité, de l'ambition et de la vaine gloire, s'il venait à regarder la croix, ne rougirait pas aussitôt de trouver dans son cœur des dispositions si contraires à l'état de pauvreté et de dépouillement où son Dieu s'est réduit ? Soutiendrait-il la comparaison qu'il ferait alors de sa condition avec celle de son Dieu, de ses richesses avec cette indigence, de son élévation avec cet abaissement, de son éclat avec cette obscurité, de cette abondance de toutes sortes de secours avec ces privations et ce délaissement ? Qui de vous, je parle maintenant aux plus voluptueux et aux plus sensuels, qui de vous ne se confondrait pas en jetant les yeux sur son Dieu crucifié, déchiré, percé de coups ? Quoi ! dirait-il au fond de son cœur, sous un chef couronné d'épines, moi le plus indigne de ses membres, je vis dans la délicatesse ! Je ne suis qu'une vile créature, qu'un coupable, qu'un malheureux pécheur, et je me baigne dans les délices, tandis que mon Dieu, l'innocence même et le saint des saints, se plonge dans les douleurs, et ne me montre que des blessures ! Quoi ! je le verrai suspendu, élevé sur une croix, sans rougir de mes aises et de ma mollesse ! Quoi ! mon luxe et mes vaines parures tiendront encore devant un Dieu qui les accuse par son dépouillement, et plus encore par toutes les plaies qui défigurent son sacré corps ? Quoi ! mon cœur, tu formeras encore de honteux désirs ? Quoi ! ma chair, tu l'accorderas encore des plaisirs criminels sous les yeux de ce même Dieu qui n'a souffert, et qui n'est mort que pour t'en inspirer, le l'horreur et pour les expier ?

Ah ! mes frères, quelle sagesse à ce Dieu de nous fournir par sa croix des sentiments si salutaires, et d'avoir appliqué à nos ma-

ladies un remède si souverain ! Saint Augustin n'a-t-il pas eu raison de l'appeler le grand médecin, qui est descendu du ciel pour guérir le grand malade ? *Magnus e celo descendit medicus, quia magnus in terris jacebat agrotus*. Si le remède qu'il a employé est dur et amer, il ne l'est que pour lui. C'est à lui à se plaindre de nous, de l'avoir réduit à ne pouvoir plus nous guérir que par sa croix, et non pas à nous à nous plaindre de lui, d'avoir fait choix d'un remède si étrange et si douloureux. Un enfant aurait-il bonne grâce de reprocher à sa mère les douleurs extrêmes qu'elle aurait souffertes en le mettant au monde ? Car c'est la pensée de saint Augustin, quand il appelle la croix du Sauveur le lit sur lequel il nous a enfantés : *Thalamus parturit*. C'est sur elle, en effet, qu'il nous a faits de nouvelles créatures, qu'il a formé en nous un cœur nouveau, et de nouvelles inclinations. Combien y en a-t-il que la seule méditation du mystère de sa croix a fait renoncer à tous les biens du siècle, aux honneurs, aux dignités, à toutes leurs richesses, pour n'être plus distraits de l'acquisition des biens solides et éternels ! Combien y en a-t-il qu'elle a non-seulement ramenés des désordres de la volupté, mais à qui elle a fait trouver des charmes dans la pénitence, les austérités, et le crucifiement de leur propre chair ! Vous qui, privés des biens de la fortune, n'avez en partage que les misères et la pauvreté, dites-nous ce qui vous console et vous soutient dans ce triste état ; n'est-ce pas la vue de ce Dieu dépouillé de tout secours humain, et n'ayant que sa croix pour toutes richesses ? Et vous qui, heureusement sevrés de tous les vains plaisirs et des fausses délices de ce monde pervers, vous êtes volontairement dévoués à l'austérité et aux macérations, apprenez-nous ce qui vous fortifie dans des pratiques si rigoureuses. N'est-ce pas la vive impression qu'a faite dans votre âme l'objet de la croix, et l'exemple de ce Dieu souffrant et crucifié ? Et nous-mêmes, mes frères, si nous n'étions autorisés de ce divin modèle, oserions-nous nous élever aujourd'hui avec tant de force contre vos vanités, vos sensualités, votre luxe, vos jeux, vos dissolutions ? Oserions-nous tenir tête à cette multitude de mauvais chrétiens, censurer si hardiment les pratiques du monde les plus usitées, cette cupidité insatiable, cette mollesse excessive, ces fastueuses superfluités ? Comment alors ne vous récriez-vous point contre nos entreprises, et comment n'appellez-vous point au tribunal du siècle de nos hardis reproches ? N'est-ce pas parce que vous sentez bien de quel poids est l'exemple sur lequel nous nous appuyons, et que cette croix vous en dit bien davantage que nous ne saurions faire par nos invectives les plus véhémentes ? Si donc elle est en tout sens si efficace, n'ai-je pas eu raison de l'appeler, après saint Paul, le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu ? *Dei sapientiam*.

Mais après tout cela, mes frères, quelles doivent être nos réflexions ? Ne viennent-

elles pas se présenter en foule et nous accabler de mille reproches? Comment cette croix si puissante, si féconde en triomphes, n'a-t-elle encore rien fait en nous? Comment ce chef-d'œuvre de sagesse, ce remède si proportionné à toutes les maladies de l'homme, n'a-t-il encore guéri aucune des nôtres? Par elle tout l'univers a été renouvelé, le monde entier a changé de face, les idolâtres se sont convertis; et nous qui sommes chrétiens, et nés dans une religion dont la croix est l'unique étendard, nous demeurons dans le même endurcissement! Quoi donc! n'a-t-elle été plantée que pour être à nos yeux un objet stérile d'admiration? Si elle est notre enseignement, n'est-elle pas notre Évangile? Quel rapport néanmoins, et quelle conformité entre sa morale et nos mœurs, ce que nous pratiquons, et ce qu'elle nous prêche? Où sont dans aucun de nos membres ces impressions profondes d'un Jésus-Christ crucifié, que saint Paul faisait tant de gloire de porter sur tout son corps? *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*. Reconnaissez-vous l'humilité de la croix dans cette avidité des honneurs, des préséances, de la réputation, qui règne dans tous les cœurs? La pauvreté de la croix, dans cet extérieur fastueux, ce luxe, ces mondanités: la mortification de la croix, dans cette vie molle, sensuelle et voluptueuse, dont on fait profession? Ah! n'aurions-nous pas raison de dire avec larmes, comme saint Paul, qu'il y en a plusieurs parmi vous qui se conduisent en vrais ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont de pensées et d'affection que pour la terre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, qui font leur Dieu de leur ventre, et qui n'auront, hélas! qui n'auront pour fin que la damnation? *Multi enim ambulantes quos saepe dicebam vobis, nunc autem et fletus dico, inimicos crucis Christi, quorum deus venter est, quorum finis interitus*. Car enfin, mes frères, ne vous y trompez pas, viendra le jour que cette croix, qui maintenant n'offre rien à vos yeux que de faible et d'humiliant, qui n'est pour les uns qu'un sujet de scandale, et pour les autres qu'un objet de folie; viendra le jour que vous la verrez revêtue d'une lumière si resplendissante, que le soleil et les autres astres s'obscurciront devant elle, et sembleront couverts de ténèbres: *Sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et tunc parebit signum filii hominis in caelo*. Alors, c'est la pensée de saint Augustin, et la cinquième qualité qu'il attribue à la croix, mais qualité terrible, elle deviendra le tribunal de notre juge: *Sedes judicantis*. Ou, s'il est permis d'enchérir sur la pensée de ce Père, elle deviendra notre juge elle-même. Elle se contente aujourd'hui de nous prêcher l'humilité, le détachement, la mortification; alors elle prononcera contre notre orgueil, notre cupidité, notre mollesse, et notre impénitence. Nous négligeons aujourd'hui d'y lire nos devoirs; nous y lirons alors l'arrêt de notre condamnation. Aujourd'hui qu'elle nous tend les bras, nous refusons de nous appuyer,

de nous reposer sur elle; alors elle sera cette pierre dont parle Jésus-Christ, qui tombera sur nous, et nous écrasera: *Super quem ceciderit, conteret eum*.

Mais il est encore temps, mes frères, de prévenir son jugement. C'est un signe de vie et de salut, et non de condamnation et de mort. Faisons-lui amende honorable de nos mépris et de notre éloignement pour elle. Imprimons-la dans notre cœur, bien plus que sur notre front. Ne nous contentons pas de la révéler comme l'instrument de notre rédemption, mais regardons-la comme la règle de notre vie. Que l'humilité de la croix soit le remède de notre orgueil, la pauvreté de la croix celui de notre attachement aux biens de ce monde, les douleurs de la croix celui de notre sensualité et de nos convoitises; afin qu'ayant été pour nous un moyen de sanctification dans ce monde, elle nous soit un gage de gloire et de félicité pour l'autre. Je vous le souhaite

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur l'évangile de la pécheresse.

Remittatur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (Luc., VII, 47).

Quelle est donc, mes frères, cette vertu si efficace de l'amour divin, qu'à peine est-il formé dans un cœur, qu'il en fait, pour ainsi dire, un nouvel être, et que d'horrible qu'il était aux yeux de Dieu, il le rend subitement le plus digne objet de ses regards et de sa complaisance? Une femme pécheresse, en quelque sorte, par état, soit qu'elle eût mérité ce titre par des désordres scandaleux et criants, ou seulement par une profession ouverte de luxe et de mondanités; une femme enivrée de l'amour d'elle-même, idolâtre, et tout à la fois l'idole des créatures, servilement attachée aux maximes du siècle et à tous ses profanes usages, esclave de ses sensualités et de ses convoitises; une pécheresse chargée non-seulement de ses iniquités personnelles, mais encore de tous les péchés auxquels ses mauvais exemples avaient donné lieu; prévenue d'une grâce inespérée, réfléchit sur ses égarements, et elle en rougit. Elle sent s'exciter dans son cœur un amour dont jusqu'alors elle avait ignoré les charmes, un amour qui la détache de tous les vains objets qui l'avaient séduite, pour ne l'attacher qu'à son Dieu et à son Sauveur. Elle se livre à tous les transports de ce saint amour, elle s'en remplit. La voilà aussitôt pleinement justifiée, tous ses péchés lui sont authentiquement remis, et la plus insigne des pécheresses devient tout d'un coup le plus parfait modèle des pénitents.

Après un si rare exemple, qui ne confesse le pouvoir suprême de l'amour divin? Quel cœur assez insensible ne soupirera pour en être embrasé, et quel est le pécheur si opiniâtre et si endurci, qui ne se sentira pas secrètement excité d'acheter au même prix

la rémission entière de ses péchés ? Car enfin, mes frères, cette absolution que Jésus-Christ donna sur l'heure à la pécheresse, ne fut pas un privilège singulier pour elle. Il n'est point de pécheur qui, animé du même amour, n'obtienne à l'instant le même pardon ; et en quelque cœur que domine la charité, sa vertu sera toujours de couvrir la multitude des péchés. Mais si telle est l'efficacité de l'amour divin, que par lui les péchés sont toujours remis, telle est aussi sa nécessité, que sans lui ils ne le sont jamais. En vain vous flatteriez-vous d'en obtenir la rémission par les œuvres extérieures de la pénitence, si ces œuvres n'ont pour principe quelque amour de Dieu, elles vous laisseront, dit saint Jean, dans la mort du péché : *Qui non diligit manet in morte*. Mais la manière même dont s'en explique Jésus-Christ à l'égard de notre pénitente est encore plus décisive. Beaucoup de péchés, dit-il, lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Il n'attribue point la rémission de ses péchés à une autre cause qu'à son ardent amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. Et c'est à proportion que l'amour est plus ou moins parfait que la rémission des péchés est plus ou moins entière. Car, ajoute Jésus-Christ, c'est à celui qui aime moins que l'on remet moins : *Cui autem minus dimittitur, minus diligit*.

Ainsi, pécheurs, qui que vous soyez, voulez-vous avoir lieu de compter sur votre pénitence ? qu'elle ait au moins en quelque degré le caractère de celle qui vous est proposée dans l'exemple de notre pénitente ; et afin qu'il vous soit plus aisé de vous conformer à cet illustre exemple, je vais tâcher de vous le mettre dans tout son jour. Remarquez donc, je vous prie, et voici le partage de tout ce discours : que l'amour fut tout à la fois le motif et la règle de la pénitence de la pécheresse. L'amour fut le motif de sa pénitence, c'est-à-dire que sa pénitence ne fut véritable que parce qu'elle aimait ; vous le verrez dans mon premier point. L'amour fut la règle de sa pénitence, c'est-à-dire que sa pénitence n'eut toutes les conditions requises pour obtenir la rémission parfaite de ses péchés que parce qu'elle aimait ; je vous le montrerai dans mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

Que l'amour ait été le motif de la pénitence de la femme pécheresse, c'est une vérité qui est devenue en quelque sorte un objet de foi, depuis le témoignage que Jésus-Christ lui-même a rendu à cette illustre pénitente, que beaucoup de péchés lui étaient remis parce qu'elle avait beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. Mais sans recourir à la foi, dès là que nous supposons que la pécheresse fut vraiment pénitente, nous concluons aisément que l'amour dut être le motif essentiel de sa pénitence. Car quel autre motif aurait pu opérer en elle ce repentir véritable, et ce

sincère changement de cœur en quoi consiste la vraie pénitence ? Serait-ce quelqu'un de ces autres motifs qui donnent lieu à ces conversions apparentes dont le monde nous fournit tous les jours de nouveaux exemples ? Serait-ce une certaine bienséance, qui engage quelquefois, et en des conjonctures singulières, de donner quelques marques extérieures de religion et de pénitence, ou quelque mécontentement de la part du monde, quelque disgrâce inopinée qui n'aurait plus laissé à la pécheresse la liberté de vivre comme elle faisait ci-devant, et de se permettre les mêmes plaisirs ? Mais si le changement qui parut en elle n'avait eu pour principe que quelqu'un de ces motifs humains, y trouveriez-vous l'idée que la religion nous donne de la vraie pénitence, et Jésus-Christ l'aurait-il récompensée de ce pardon authentique qui la rendra recommandable dans tous les siècles ? Examinons-les en particulier, tous ces motifs autres que l'amour, sur lesquels sont fondés aujourd'hui tant de conversions superficielles, et voyons s'ils auraient pu faire une vraie pénitente de la pécheresse de notre évangile.

Le premier de ces motifs n'est à l'égard de plusieurs qu'une certaine bienséance qui exige quelquefois, et en des conjonctures singulières, qu'on donne au moins quelques marques extérieures de religion et de pénitence. Tel sera, par exemple, le motif de la plupart de ceux que le saint temps où nous allons entrer va inviter à se préparer au devoir pascal. Car comment aux approches de la grande solennité se dispenser d'imiter le grand nombre ? Convierait-il à des chrétiens qui ont encore quelque soin de leur réputation, qui font encore quelque cas de l'estime des gens de bien, à des chrétiens surtout que leur rang et leurs emplois exposent aux yeux du public, leur convierait-il au moins de ne pas sauver les apparences de leur christianisme ? On pourrait à la vérité, comme plusieurs autres, pousser le libertinage jusqu'à secouer le joug de toutes les lois de l'Eglise, s'épargner tout le travail de la préparation à la pâque, ne se présenter non plus au tribunal de la pénitence qu'à la sainte table. On sent aussi bien qu'eux tout le poids de ces pratiques sérieuses. On se rend même cette justice, que la vie qu'on mène ne répond guère à la sainteté des dispositions qu'elles exigeraient. Mais enfin à combien de discours ne s'exposerait-on point en s'en exemptant ? A quels reproches peut-être de la part d'un pasteur vigilant ? Plus la conduite est équivoque, et plus il importe de la couvrir du voile de la piété. On se résout donc à interrompre les plaisirs ordinaires. On fait précéder les sacrements de quelques pratiques aisées de dévotion, de l'assistance à quelques offices ; on se met en posture de pénitent, on se confesse et on fait la pâque.

Mais ce motif, qui détermine à s'acquitter de ces devoirs de religion, opérera-t-il une vraie pénitence ? Si cela était, peut-être pourrait-on supposer qu'un semblable motif

aurait opéré celle de la pécheresse. On pourrait croire que, lasse enfin de la mauvaise réputation qu'elle s'était faite par ses désordres, elle voulait regagner l'estime des hommes et les éblouir par d'éclatantes démonstrations de repentir et de pénitence. Mais si cette pécheresse devint réellement une pénitente, si Jésus-Christ, qui lisait dans le fond de son cœur, la jugea digne de la rémission entière de ses péchés ; si elle soutint de plus les témoignages extérieurs qu'elle donna pour lors de sa conversion, par une vie aussi mortifiée qu'elle avait été jusque-là voluptueuse ; comment n'attribuer qu'à des motifs de bienséance la démarche qu'elle fit chez le pharisien, démarche d'ailleurs qui, dans l'usage du monde, devait paraître comme insensée à tous les spectateurs ?

Car je vous demande, est-ce là le fruit que nous devons attendre par rapport à vous de ces mêmes motifs, qui seuls vont vous déterminer à contrefaire une vraie pénitence ? Vous verra-t-on, après les saints jours où nous allons entrer, autres que vous n'étiez auparavant ? Cette confession que vous préparez et dans laquelle, si vous n'ajoutez pas le sacrilège à l'impénitence, vous vous accusez sans doute en détail de ce qui rend aujourd'hui en gros votre vie toute sensuelle et toute mondaine ; cette confession, dis-je, sera-t-elle suivie d'un amendement effectif ? Ces heures, que vous déclarerez n'avoir jamais données qu'à la mollesse et à la vanité, les donnerez-vous désormais à la prière et au travail ? Ces jours employés aux amusements, aux jeux et aux spectacles, les consacrez-vous dans la suite aux soins de votre domestique et à des occupations véritablement chrétiennes ? Et vous qui avez bien d'autres crimes à déclarer, vous verra-t-on, après la confession que vous en aurez faite, prendre de justes mesures pour n'y retomber jamais, rompre absolument toutes ces liaisons qui donnaient lieu, éviter toutes ces libertés, toutes ces familiarités qui vous y amenaient insensiblement ? Bien plus, vous verra-t-on, comme la pécheresse, expier ces mêmes crimes par des satisfactions proportionnées à leur grièveté, pratiquer exactement ces mortifications salutaires qui doivent les punir, les effacer par des larmes sincères et des privations douloureuses ? Le motif de pure bienséance qui va vous conduire au saint tribunal, nous promet-il un si entier renouvellement ? Mais comment ces dignes fruits de pénitence pourraient-ils naître d'une racine aussi stérile, pour ne pas dire aussi empoisonnée que l'est ce motif ? Et si l'expérience des années passées nous apprend de reste ce qu'il en faut croire, y a-t-il apparence qu'un motif qui n'a jamais servi qu'à vous rendre plus impénitent, eût pu faire de la pécheresse un des plus parfaits modèles de pénitence ?

Mais au moins quelques mécontentements de la part du monde, quelques disgrâces inopinées, un renversement de fortune, n'en auraient-ils pas pu faire une vraie pénitente ? Combien de conversions qui paraissent aujourd'hui n'avoir d'autre principe que

celui-là ! Si toutefois elles n'en ont point d'autres, ne craignons pas de les appeler des conversions fausses et infructueuses. Je sais que Dieu, qui cache ordinairement les plus grands miracles de sa grâce sous des moyens humains et tout naturels, permet souvent en faveur des pécheurs qu'il veut convertir qu'ils retombent dans l'infortune, qu'ils reçoivent de la part du monde des mécontentements qui les en dégoûtent : qu'ils en soient méprisés et abandonnés. Je sais que, pour les réveiller de leur léthargie, Dieu les frappe souvent par différentes sortes d'afflictions, par des pertes de biens, par des infirmités habituelles, ou par d'autres humiliations ; et quand il plaît à la miséricorde d'opérer en eux, à l'occasion de ces disgrâces, un véritable changement de cœur et un sincère retour à Dieu, on peut d'autant plus justement les regarder comme de vraies grâces, que le prophète ne connaissait point de plus grande marque de la colère de Dieu sur d'autres pécheurs, que lorsqu'il ne daignait pas les frapper dans ce monde, et les associer aux afflictions du commun des hommes : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.*

Aussi, mes frères, ne saurait-on assez condamner l'injustice de ceux qui traitent d'hypocrites toutes les conversions auxquelles certaines infortunes ont pu donner lieu. Cette personne, dit-on quelquefois, n'a pris le parti de la dévotion que parce qu'elle n'est plus au goût du beau monde. Telle que vous la voyez, depuis sa disgrâce, assidue à tous les exercices de piété, nous l'avons vue, dans ses beaux jours, la plus ardente à tous les plaisirs. C'est l'état de ses affaires, et non la vertu qui lui donne cet air de réforme. Ce n'est pas elle qui a quitté le monde, c'est le monde qui l'a quittée. Car telle est la malignité des hommes qu'ils donnent, autant qu'ils peuvent, de mauvaises couleurs à tous les bons exemples, et que n'osant censurer directement la vertu, ils censurent au moins les motifs et les intentions.

Mais quoique je sois bien éloigné d'autoriser l'injustice de ces téméraires censeurs, et qu'il ne soit permis en effet de taxer d'hypocrisie aucune de ces conversions en particulier dont des disgrâces humaines ont été l'occasion, il n'en est pas moins vrai que ces disgrâces n'ont point par elles-mêmes la vertu de convertir les cœurs, et que si la réforme extérieure qu'elles opèrent quelquefois n'est soutenue de la pénitence intérieure, elles sont sans fruit et sans mérite pour le salut. Or voilà que les conversions le monde ne cesse de nous présenter. On n'est plus des plaisirs, parce que réellement on ne peut plus en être. On renonce au faste et à la somptuosité, parce qu'on n'est plus en état d'en soutenir les frais. On ne paraît plus dans le monde, parce qu'on n'y peut plus paraître avec agrément. On se mêle même dans les bonnes œuvres, on arbore l'étendard de la dévotion, parce qu'il faut bien faire quelque personnage, et être de quelque chose. Mais je vous demanderais, a

vous que ceci regarde, si votre cœur est véritablement changé, s'il abhorre sincèrement toutes ces vanités dont il ne peut plus jouir; si vous gémissiez intérieurement de vous y être si longtemps livré, si, supposé que votre fortune devint meilleure, vous ne vous engageriez plus dans ces mêmes vanités? Quoi! parce que, déchu de votre ancienne prospérité, il ne vous est plus libre de vous répandre sur les plaisirs du siècle, vous croirez mériter par cette privation forcée le titre de vrai pénitent? Mais de quelle disposition accompagnez-vous cette réforme de conduite, ce changement d'état? Ah! si votre situation présente est devenue votre pénitence, ce n'est pas parce que vous l'acceptez en expiation de vos égarements passés, mais parce qu'elle ne vous laisse plus la liberté de vous égarer. Elle n'a pas éteint dans votre cœur l'ardeur des vanités, mais elle y a allumé le dépit de n'en pouvoir jouir. Et, à le bien prendre, votre présente situation n'est pas tant votre pénitence que votre désespoir. Je n'examine pas si vous êtes parfaitement guéri de mille plaies secrètes, communes à toutes les situations. Mais qu'importe après tout que vous ne vous rendiez plus coupable des péchés de la prospérité, si vous y substituez tous les vices de l'infortune? Ce n'était autrefois que sensualités et que délices, et ce n'est aujourd'hui que murmures et qu'emportements. Vous ne donnez plus dans un luxe immodéré, mais vous le remplacez par des inquiétudes non moins criminelles. Vous n'êtes plus une maîtresse scandaleuse par la mauvaise odeur de votre conduite, mais vous êtes dure et insupportable par vos promptitudes et par vos aigreurs. A l'ombre de certaines bonnes œuvres, dont vous ne vous mêlez au dehors que par ostentation, et pour regagner du côté des femmes pieuses la considération que vous avez perdue chez les femmes mondaines, vous donnez carrière dans le secret de votre famille à toutes vos humeurs. Bien loin d'honorer la piété par votre exemple, vous la déshonorez par vos caprices. Et le fruit de votre conversion est bien moins l'édification de votre domestique que l'exercice de sa patience.

Jugez après cela, mes frères, quelle idée nous devrions avoir de la pécheresse, si nous n'en pouvions attribuer la cause qu'à quelqu'un de ces motifs, qui font aujourd'hui tant de faux pénitents. Mais supposez, comme il est vrai, que l'amour ait été le motif de sa pénitence, *dilexit*, et vous comprendrez dès lors comment elle a été une vraie pénitente. Vous trouverez d'abord dans cet amour cette disposition de haine et d'horreur du péché essentielle à la pénitence. Car enfin si notre pénitente aimait Jésus-Christ, elle commençait donc à haïr tout ce qui déplait à Jésus-Christ. Elle vit, à la faveur du rayon de grâce qui la prévint, la sainteté de ce Dieu caché sous le voile de l'humanité, cette charmante pureté ennemie de la moindre tache, et dont celle des anges n'est qu'une légère émanation. Elle reconnut combien le

péché était opposé à cette sainteté, et la comparaison qu'elle en fit le lui montra dans toute sa laideur. Quel renversement ne se fit point dès lors dans toutes les affections de son âme? A proportion que son amour s'excitait pour Jésus-Christ, elle entraînait dans une plus grande indignation contre elle-même. Tout ce qu'elle voyait en lui de qualités aimables et divines lui remettait sous les yeux tout ce qu'il y avait en elle de vicieux et de haïssable, et les charmes de tant de vertus la firent rougir de la noirceur de ses iniquités. *Dilexit*. Elle aimait Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ son humilité. Combien donc se reprocha-t-elle cet amour orgueilleux d'elle-même, cette complaisance aveugle pour une beauté fragile à laquelle elle avait livré toutes ses pensées, cette affection à rappeler à elle tous les regards des créatures, et à dérober à Dieu toutes leurs adorations? *Dilexit*. Elle aimait Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ cette application infatigable au travail et aux plus pénibles fonctions de son ministère; combien donc ne rougit-elle point de cette inclination à l'oisiveté, d'autant plus funeste, qu'elle avait servi d'occasion à tous ses autres dérèglements? Quelle honte n'eut-elle point de tant d'inutilités et de vains plaisirs, sur lesquels s'étaient écoulées misérablement des années précieuses, et une jeunesse irrévocable, dont il ne lui restait plus qu'un souvenir amer? *Dilexit*. Elle aimait Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ cet esprit de renoncement et de mortification qui en faisait un des principaux caractères; combien donc ne se confondit-elle point de ses sensualités et de sa mollesse, de cette attention à flatter son corps et à le nourrir dans les délices, de ces soins idolâtres de sa propre chair, à qui elle n'avait jamais refusé aucune de ces délicatesses que l'ingénieux mais damnable amour-propre a imaginées? *Dilexit*. Elle aimait Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ cette pureté plus qu'angélique que l'imposture la plus envenimée n'osa jamais flétrir. Quel horreur donc ne conçut-elle point de la corruption qu'avait jetée dans son âme le vice contraire à cette précieuse vertu? Combien déplorait-elle les honteux ravages qu'y avait faits une concupiscence dont un penchant malheureux avait favorisé les progrès, et à laquelle tous ses sens avaient prêté leur ministère? Que de larmes ne versa-t-elle point sur la perte de tant d'âmes innocentes surprises dans les pièges qu'elle leur avait dressés. sur tant de regards immodestes par lesquels elle avait porté dans les cœurs les mêmes feux qui la dévoraient, sur tant de libertés réciproques dont il n'y eut peut-être que le respect humain qui arrêtât les suites, mais qui toujours la mettaient plus près du dernier précipice; sur tant d'indécences dans ses manières, tant de lubricités dans ses paroles, tant d'immoralités dans ses actions? Que dirai-je enfin? Elle aimait Jésus-Christ, *dilexit*. Elle eut donc horreur de toutes les choses qui déplaisaient à Jésus-Christ, et parce qu'elle l'aimait beaucoup : *Dilexit multum*, elle conçut pour

toutes ces choses une horreur au delà de toute expression.

Après cela vous étonnerez-vous que Jésus-Christ la récompensât d'une absolution si entière et si authentique ? Et qu'est-ce qu'un Dieu infini en miséricorde pouvait faire de moins que de proportionner la vertu de son absolution à l'étendue de l'amour de notre pénitente ? Beaucoup de péchés, dit-il, lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Voilà pour beaucoup d'amour la rémission de beaucoup de péchés.

Mais c'est cette même proportion que gardera Jésus-Christ à votre égard. Car ne vous flattez pas qu'il fasse pour vous une loi particulière, et que pour peu d'amour il vous accorde un pardon abondant. Je ne dis pas que vous ne puissiez obtenir la rémission de vos péchés ; que vous n'accompagniez votre pénitence d'un aussi grand amour que notre pénitente accompagna la sienne. Hélas ! à combien de pécheurs ôterions-nous l'espérance du pardon, si nous ne le leur promettions qu'au même prix ? Mais je dis que si votre amour est moindre que celui de notre pénitente, votre pardon ne sera pas si entier. C'est-à-dire, qu'après même être rentré en grâce, vous demeurerez redevable à la justice divine pour l'autre vie, ou pour celle-ci, d'une satisfaction d'autant plus grande que votre amour aura été plus faible. C'est-à-dire, qu'après même votre réconciliation, vous ne serez pas si bien avec Dieu, si avant dans ses bonnes grâces, que le fut notre pénitente après la sienne. C'est-à-dire que votre réconciliation même ne sera ni si solide ni si durable que celle de notre pénitente. Car, dit Jésus-Christ, c'est toujours à celui qui aime moins que l'on remet moins : *Cui autem minus dimittitur, minus diligit.*

Quelle folie après cela de tant discourir sur le degré d'amour précisément nécessaire dans la pénitence, et de chercher tant de subtilités pour autoriser la maudite inclination à en rabattre ? Ah ! craignez-vous que trop de péchés ne vous soient pardonnés, que votre réconciliation ne soit trop parfaite et trop abondante ? Ne devriez-vous pas songer au contraire à exciter en vous cet efficace et puissant amour, et vous étonner encore qu'après tant de péchés qui sollicitaient de la part de Dieu une haine implacable, il ne demande de votre part pour s'apaiser qu'un si juste retour ? Mais avançons, mes frères : l'amour ne fut pas seulement le motif de la pénitence de la pécheresse : il en fut encore la règle. C'est mon second point.

SECOND POINT

Il est étrange, mes frères, qu'après avoir obtenu d'un pécheur son consentement à l'obligation en général de faire pénitence, on trouve encore de sa part tant de difficultés à vaincre à l'égard de la pénitence en particulier qu'on lui doit prescrire. La plus convenable à ses besoins est ordinairement la plus opposée à ses inclinations. Si l'on a lieu surtout d'exiger de lui un entier changement

de vie, c'est tantôt le temps qu'on précipite trop, tantôt c'est l'austérité des pratiques qu'il suppose n'avoir pas la force de soutenir, et tantôt ce sont les discours et les jugements des hommes qu'il craint encore plus que la pénitence même. Pour lever tous ces obstacles, je ne lui demanderais que le même amour qu'apporta notre pénitente aux pieds du Sauveur ; et sans plus lui prescrire de règle, je lui dirais avec saint Augustin : *Ama, et fac quod vis.* Suivez, mon frère, seulement les impressions de cet ardent amour, sûr qu'il l'amènerait bien plus promptement que toutes mes invitations à la vraie pénitence. En voulez-vous, mes frères, des preuves constantes ? c'est ce que ce même amour inspira à notre pénitente. Premièrement, le temps de sa pénitence fut le moment même auquel l'occasion s'en présenta : *Ut cognovit quod Jesus accubuit in domo Pharisæi* : Dès qu'elle sut que Jésus Christ était à table chez le Pharisien. Secondement, les pratiques de sa pénitence furent les larmes qu'elle versa aux pieds de Jésus-Christ, et le sacrifice qu'elle y fit de tout ce qui avait servi d'instrument à sa vanité. En troisième lieu, elle n'a aucun égard au jugement que le Pharisien et tous les conviés devaient porter d'elle ; et parce qu'elle avait scandalisé le public par des désordres connus, elle veut que sa pénitence soit publique et édifiante. Tâchons de développer ceci, et de nous en faire ensuite l'application à nous-mêmes.

Premièrement, l'amour de notre pénitente ne lui permet pas de différer un moment sa pénitence, *ut cognovit*, dès qu'elle sut que Jésus-Christ était chez le Pharisien. Mais comment le sut-elle ? Ce ne fut pas sans doute le hasard qui le lui apprit. Bien différente de celles qui craignent de trouver trop tôt des occasions favorables à leur conversion, des ministres qui les y sollicitent ; qui ne voient arriver qu'avec inquiétude ces temps destinés à la pénitence, et auxquels il faudra, du moins par bienséance, interrompre ces parties de plaisir, se présenter au saint tribunal, satisfaire au moins extérieurement aux devoirs de la religion ; notre pénitente épie au contraire le moment et l'occasion favorable. Elle cherche, elle s'informe où était donc le Sauveur dont on parlait à Jérusalem avec tant d'estime, qu'on disait avoir tant de bonté envers les pécheurs, ne rebuiter jamais les plus indignes, les prévenir même, les inviter, les solliciter. Quoi ! disait-elle, il est au milieu de nous et je n'en profiterais pas ? Ses discours, ses exemples, les grâces qui émanent de toute sa personne ont converti des pécheurs sans nombre : chaque jour enfante des prodiges de pénitence, et je serai la seule qui demeurerai dans la fange de mes iniquités ! Et quelle pécheresse est plus digne que moi de toute sa pitié ? Quelle conquête honorerait plus sa puissante miséricorde ? Il est prophète, il est Sauveur, il connaît mon état, et il m'abandonnerait ! Mais d'où me vient cet amour dont je brûle pour lui, d'où part ce trait ai-

mable qui a percé si avant dans mon cœur? Ah! c'est lui-même, je n'en doute plus, qui du haut de sa sainteté m'a regardée dans le profond abîme de ma corruption; c'est sa grâce qui me prévient et qui me presse d'aller à lui. Il sait tout ce qui se passe au dedans de moi, il me suit pas à pas, et peut-être à ce moment m'attend-il à ses pieds. Là-dessus elle apprend que Jésus-Christ était convié chez Simon le Pharisien; il ne lui en faut pas davantage, et l'occasion la moins convenable au jugement des hommes est la plus propre à son ardent amour.

Mais, avant que de faire la démarche qu'elle médite, ne pensez pas qu'elle n'ait point de combats à soutenir. C'est au moment qu'il s'agit de rompre avec le monde qu'on sent plus vivement la force de ses liens; et quelque ardent que soit l'amour de Dieu dans un cœur qu'il possède nouvellement, il n'y supprime pas tout d'un coup les soulèvements de l'ancien amour. Aussi devez-vous, mes frères, vous représenter ici notre pénitente comme aux prises avec toutes ses passions. Vous les auriez vues rassembler, pour ainsi dire, tous leurs enchantements pour la distraire de son entreprise; tout ce qu'elle avait plus tendrement aimé, tous ces chers objets de ses profanes empressements se représenter à son souvenir avec tous leurs charmes. Attendez, semblaient-ils lui dire au fond de son cœur, attendez; quelques jours, quelques mois de retardement feront mûrir vos généreux desseins, et le sacrifice vous coûtera moins. Que de réflexions ne concourent point à tenter sa faiblesse? Les plaisirs séduisants qu'elle laissait derrière elle, l'austérité des maximes qu'elle allait embrasser, une jeunesse dans sa fleur, tant d'attraits qu'elle ensevelissait. Mais qu'auraient pu toutes ces réflexions contre un amour aussi ardent que le sien? Bien loin qu'elles soient capables de l'arrêter, ce sont ces réflexions mêmes qui la déterminent à ne différer pas d'un moment. Elle sent trop bien quel danger il y aurait à les écouter. L'amour de Dieu suit d'autres maximes que la prudence humaine; l'une arrive à ses fins par la lenteur, l'autre par la précipitation; et la grâce, dit saint Ambroise, ignore tous les retardements : *Nescit tarda molimina sancti Spiritus gratia*.

Or voilà, mes chers auditeurs, le modèle que j'ai à vous proposer. Vous n'êtes pas, je le veux croire, de ces pécheurs ni de ces pécheresses qui s'aveuglent sur tant de pratiques mondaines dont ils font profession, à qui la conscience ne fait aucun scrupule de cette mollesse extrême dans laquelle ils nourrissent leur chair, de ces sensualités toujours nouvelles qu'ils lui accordent, de cet asservissement à des modes profanes que la modestie a traitées de tout temps de vrais scandales, et qui ne paraissent aujourd'hui un peu plus supportables, que parce que la pudeur elle-même s'est endurcie à les voir ainsi autorisées, de cette oisiveté honteuse qui semble être aujourd'hui le partage de toute femme de distinction, de ce cercle

éternel de jeux, de parties, de festins, qui ne laissent aucun intervalle ni à la prière, ni aux soins sérieux de toute une famille. Vous êtes encore moins de ces pécheurs ou de ces pécheresses, qui, tranquilles dans leur situation, se déterminent à n'en jamais changer. Non, je ne vous en soupçonne pas : je vous soupçonne au contraire de réfléchir quelquefois sur le danger de votre état, de vous dire quelquefois à vous-mêmes qu'il en faudrait sortir, de vous promettre un temps auquel vous en aurez le courage. Mais voilà justement d'où je conclus, contre vous, que vous n'avez pas encore la plus faible étincelle de cet amour de Dieu qui inspire la pénitence, et qui la règle ensuite selon ses maximes. Vous attendez un temps, dites-vous, auquel sûrement vous vous convertirez; mais l'amour attend-il quelque chose? Vous pourriez nous l'apprendre, profanes adorateurs des créatures, si nous n'avions en notre pénitente un modèle plus digne que le vôtre; car quel prétexte de retardement pouvez-vous alléguer que son exemple ne confonde et n'anéantisse? Une jeunesse qu'il vous coûterait trop de sacrifier si promptement à la piété? les engagements d'une condition qui semble justifier votre luxe et vos mondanités? Mais si quelque amour de Dieu dominait dans votre cœur, écouterait-il tous ces regrets frivoles? Les écouta-t-il dans le cœur de notre pénitente, qui peut-être avait bien plus à regretter que vous? Ne comprit-elle pas qu'en différant son sacrifice, non-seulement elle en perdait le principal mérite, mais qu'elle s'exposait à ne le faire jamais? Car qui vous l'a dit, que le temps viendra auquel vous abjurerez généreusement toutes ces vanités? Répondez vous que cette grâce d'amour, qui peut-être vous y sollicite aujourd'hui si vivement, ne s'affaiblira point par le temps, et plus encore par votre résistance à la seconder? L'effet le plus infailible de la résistance à cette grâce n'est-il pas son entière extinction? Et ne seront-ce pas vos retardements à renoncer aux vanités qui vous en rendront dans la suite le renoncement plus impraticable?

Mais peut-être n'attendez-vous pour vous convertir à Dieu qu'une occasion favorable de vous déclarer pour lui. Hè! quelle occasion plus favorable que celle de ce saint temps? Les grands mystères qui vont vous être présentés ne vous y invitent-ils pas assez? Notre pénitente n'avait qu'un Jésus-Christ à qui elle pût s'adresser, tandis qu'il se multiplie en quelque sorte en votre faveur, en la personne de tous les sacrés ministres qui le représentent dans le tribunal de la pénitence. Elle ne pouvait s'adresser à lui, au moment qu'elle le lit, sans s'exposer à la censure et à la risée. Mais aujourd'hui les plus libertins mêmes seront forcés de louer votre religion; et quand ils la censureraient, vous aurez pour vous tous les partisans de la vertu, dont les éloges vous feront plus d'honneur que les railleries de ces libertins ne vous porteront de dommage. Et quand tout cela ne serait pas encore

faut-il à l'amour une autre occasion pour se déclarer que le temps présent? Exige-t-il tant de précautions, et l'exemple de notre pénitente ne vous dit-il pas que les occasions les plus humiliantes sont souvent pour lui les plus favorables? Première règle de l'amour à l'égard de la pénitence, la promptitude à la faire : *Ut cognovit quod Jesus accubuit in domo Pharisæi.*

La seconde consiste dans le choix des pratiques mêmes de la pénitence. Rappelez ce que l'Evangile nous dit de notre pénitente, que dès qu'elle sut que Jésus-Christ était à table chez le pharisien, elle y apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et que se tenant derrière Jésus-Christ à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes; qu'elle les essuyait avec ses cheveux, qu'elle les baisait, et y répandait ce précieux parfum. Chacune de ces circonstances fournirait une ample matière à un discours entier; mais resserrons-nous dans cette seule réflexion, qu'il n'y a point d'amour dans la pénitence, qu'il n'y a point même de pénitence, où il n'y a point une sincère humiliation de cœur figurée par cette posture de notre pénitente aux pieds de Jésus-Christ, une véritable mortification des sens représentée par les larmes qui coulaient si abondamment de ses yeux, et enfin un sacrifice entier de tout ce qui a servi de matière et d'instrument au péché. Sacrifice dont elle nous montre l'exemple par l'usage qu'elle fait aux pieds du Sauveur de ses cheveux, et du précieux parfum qu'elle y avait apporté. De ces principes que vous ne contesterez pas, passons tout d'un coup à l'application.

Point d'amour dans la pénitence sans une sincère humiliation de cœur. Ce n'est pas de celle de notre pénitente que je suis en peine, dès que je la vois si humblement prosternée aux pieds de Jésus-Christ, non pas sous ses yeux, mais derrière lui, trop contente encore qu'il l'y veuille bien souffrir. Mais c'est de la vôtre que je me défie, quand je vous vois apporter aux pieds d'un confesseur une certaine assurance, qui dément la posture même que vous y tenez; qui ne peut souffrir qu'on vous fasse honte de vos péchés, en vous représentant leur énormité, qui murmure et qui se soulève, quand on exige de vous, avant de vous délier, que vous donniez au moins quelque témoignage d'un repentir sincère et d'une conversion solide. C'est de votre pénitence que je suis en peine, quand dans toute votre conduite, dans votre air, votre maintien, je reconnais encore cette même fierté que vous nous montriez avant la pénitence, cette même délicatesse sur les préséances et les marques d'estime, ces mêmes ressentiments, ces mêmes aigreurs contre ceux ou celles qui osent vous le disputer, ou qui méritent réellement qu'on les préfère à vous. Car, je vous le demande, tout cet extérieur est-il un témoignage d'humiliation intérieure, inséparable de la vraie pénitence? Et si vous êtes de bonne foi, ne serez-vous pas sur ce point votre propre juge?

Point d'amour dans la pénitence, où il n'y a point une véritable mortification des sens. Notre pénitente, pour le comprendre, n'eut besoin que de son amour même. Aussi ne se contente-t-elle pas de retrancher à ses yeux tous les objets flatteurs d'une vaine curiosité, elle les condamne à pleurer les péchés dont ils ont été les organes. Et sans doute elle n'épargna pas à ses autres sens les mortifications qui leur étaient propres. Mais le comprenez-vous bien, vous, dis-je, qui pensez pouvoir accorder avec la pénitence la même recherche des sensualités que vous vous permettez dans le cours de vos dérèglements? Vous qui, bien loin de faire expier à vos sens tant de plaisirs illicites par de douloureuses mortifications, croyez encore donner beaucoup à Dieu en ne les souillant plus par ces mêmes plaisirs, mais qui, en revanche, ne vous refusez aucun de ceux qu'il vous plaît de regarder comme innocents? Le comprenez-vous bien, qu'il n'y a point de pénitence sans la mortification des sens, vous qui, sans cesse, nous demandez raison de la salutaire obligation que nous voudrions vous faire de refuser à vos appétits cette délicatesse, à vos yeux ces vaines curiosités, à vos oreilles ces dangereux enchantements, à votre langue ces inutiles conversations, à votre mollesse ce lâche et délicieux sommeil, si avant prolongé dans le jour? Le comprenez-vous bien, vous qui sans cesse nous objectez que ces plaisirs n'ont rien de criminel, et qui ne connaissez d'autres satisfactions pour les plus énormes péchés que ces courtes prières qu'on vous impose dans le tribunal, après une accusation vague et précipitée?

Point d'amour dans la pénitence, sans un sacrifice entier de tout ce qui a servi d'instrument et de matière au péché. Aussi ne m'étonné-je pas de voir notre pénitente, aux pieds du Sauveur, déranger ses cheveux dont elle avait fait le sujet principal de sa vanité, expier l'usage profane auquel ils avaient si longtemps servi, en ne les employant qu'à essuyer les pieds de son divin maître, qu'à effacer, qu'à défigurer cette même beauté dont elle fut si longtemps idolâtre. Je ne m'étonne pas de lui voir briser aux pieds de Jésus-Christ toutes ces rares superfluités, y répandre ces parfums précieux, qui n'avaient servi jusqu'alors qu'à son luxe et à sa mollesse. Mais ce qui m'étonne, est de voir des femmes du monde, aussi intéressées à la pénitence que la pécheresse, se flattant d'en remplir les conditions au moins essentielles, et toutefois ne rien retrancher de ces vaines parures qu'elles savent bien avoir été et pouvoir être encore la source de mille péchés. Ce qui m'étonne, c'est de voir ces pénitentes prétendues, aussi affectées, aussi recherchées dans leurs ajustements que le pourraient être des pécheresses mêmes, le disputer avec elles sur l'air et sur l'immodestie, s'en faire presque un devoir, réduire enfin toute leur pénitence à quelques pensées pieuses, à je ne sais quelles dévotes subtilités. C'est ce qui m'étonne, ou

plutôt c'est ce qui ne m'élonne point, dès que l'amour n'est pas la règle de leur pénitence.

Enfin, mes frères, l'amour de notre pénitente lui fait mépriser tous les jugements des hommes; et parce qu'elle a scandalisé le public par des désordres connus, elle veut que sa pénitence soit connue et édifiante. Qui l'empêchait en effet d'attendre que Jésus-Christ fût retiré chez lui, pour s'aller jeter à ses pieds? Elle se serait épargné le jugement désavantageux que le pharisien porta d'elle; elle se serait même mise en état d'ouvrir son cœur à Jésus-Christ avec d'autant plus de liberté qu'elle l'aurait fait sans témoin. Mais ce ne sont pas là les règles qu'un véritable amour prescrit à une pécheresse qui a des scandales à réparer : si ses dérèglements ont éclaté, il faut aussi que sa pénitence éclate.

Puissiez-vous en être convaincus, vous qui redoutez si fort les censures et les railleries, et qui semblez craindre qu'on ne s'aperçoive de votre conversion. Etrange disposition de ne rougir pas du péché, et de rougir de la pénitence; de n'être point sensibles aux regrets de tant de saintes âmes qui gémissent sur le scandale de vos mondanités, et de l'être si fort aux jugements ridicules de quelques mondains, que condamnerait votre changement. Vous ne refusez pas la pénitence, dites-vous, mais vous ne pouvez vous résoudre à faire parler le monde. Mais quoi! la pénitence ne doit-elle pas avoir une proportion avec le péché, et les discours du monde peuvent-ils vous dispenser d'expier des vanités scandaleuses par une modestie édifiante? Ah! si vos péchés avaient été tels qu'ils n'eussent fait tort qu'à vous-mêmes, on pourrait peut-être vous en tenir quittes pour de secrètes satisfactions. Mais le tort qu'ils ont fait à votre prochain par le scandale qu'ils ont donné, mais les péchés où ils ont entraîné vos frères, mais les funestes impressions qu'ils ont faites dans leur cœur l'exemple d'une vie toute sensuelle et toute mondaine; tout cela, dis-je, ne demande-t-il point de réparation? A la bonne heure que vous ne frappiez pas leurs yeux par des mortifications excessives et de singulières austérités; mais que peut-on exiger de moins, sinon que vous cessiez de les scandaliser, en changeant votre luxe en modestie, votre dissipation en recueillement, votre orgueil en humilité? Vous craignez de faire parler le monde : mais faut-il pour lui imposer silence continuer à perdre vos frères, et à vous perdre avec eux, en persévérant dans ce même dérangement de vie si contraire, je ne dis pas à la pénitence, mais à la plus commune piété? Car qu'est-ce après tout que paraître pénitent, sinon cesser de vous comporter en pécheur? Et à quoi se réduit tout cet éclat que nous vous demandons, qu'à vous tirer de la voie de l'iniquité pour entrer dans celle de la justice? Peut-être parlera-t-on de votre pénitence; mais qu'en pourra-t-on dire, si l'on en parle raisonnablement, sinon que vous ne marchez plus

dans le grand chemin de la perdition, que vous vous êtes séparé de la multitude réprouvée, que vous ne vivez plus sous la domination du péché, que vous n'êtes plus enfin ce que jamais vous n'auriez dû être? Mais quoi qu'on en dise, y a-t-il d'autre moyen de réparer le scandale de vos mondanités que d'y renoncer solennellement; et quand il vous en reviendrait quelque humiliation, n'en serait-elle pas dès lors la pénitence la plus convenable? Au reste, si vous craignez tant de faire parler le monde, allez donc vous en faire oublier, et, par l'éloignement de votre retraite, cachez-lui même votre pénitence. Notre pénitente avait bien prévu que sa conduite serait censurée par le pharisien, qu'il désapprouverait qu'elle vint troubler la joie d'un festin par ses larmes, qu'il jugerait d'elle peu favorablement; mais bien loin qu'elle crût pouvoir s'épargner cette humiliation, son amour la lui fit embrasser comme une nécessaire protestation de sa pénitence, et un moyen unique de satisfaire suffisamment pour ses scandales. Ainsi en jugeriez-vous vous-mêmes, si votre pénitence était animée de ce même amour. Mais vous, Seigneur, qui êtes venu sur la terre apporter ce feu céleste, et qui ne désirez rien avec plus d'ardeur que de lui voir embraser tous les cœurs, daignez donc l'allumer aujourd'hui dans ceux de mes auditeurs. Il anéantira tous les vains obstacles qui s'opposent à leur conversion, il réglera leur pénitence sur le même plan qu'il régla celle de votre amante. Il les reconciliera solidement avec vous, et les conduira de plus à l'éternelle félicité. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la crainte des hommes.

C. Hegerunt pontifices et pharisei concilium, et dicebunt : Quid lacrimis, quia hic homo multa signa facit? Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum; et venit Romani, et tollent nos: rum locum et gentem.

Les principaux d'entre les prêtres et les pharisiens s'assemblèrent, et dirent entre eux : Que faisons-nous? cet homme fait plus en lui-même que nous; si nous le laissons faire, tous croiront en lui, les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation (Jean., XI, 47, 48).

L'aurai-je jamais pensé, mes frères, que dans une assemblée composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la nation juive, des principaux d'entre les prêtres, les docteurs de la loi et les pharisiens ayant à leur tête le souverain pontife, on dût y rendre contre Jésus-Christ un jugement si injuste et si affreux? Il n'y est plus question d'examiner sa doctrine ni sa mission, les miracles étonnants qu'il fait tous les jours n'autorisent que trop l'une et l'autre. On disputait encore par quelle puissance il avait pu rendre la vue à un aveugle-né à la face de toute la Judée, ressusciter un mort enseveli depuis quatre jours. Les témoins qui l'attestent sont trop irréprochables; les sujets même sur lesquels se sont opérés ces

miracles sont trop présents et parlent trop haut pour pouvoir en douter; on n'oserait plus ne pas convenir que cet homme fait plusieurs miracles : *Quia hic homo multa signa facit*. Qu'en devait-on conclure? que Jésus-Christ était un envoyé de Dieu, qu'il fallait déferer à son témoignage, et l'honorer dès lors comme le Messie et le désiré des nations. Mais au contraire, qu'en conclut-on? que les Romains prendront ombrage du crédit que lui attirent ses miracles, qu'ils traiteront de révolte l'empressement des peuples à le suivre, qu'ils s'en vengeront sur le temple et sur toute la nation; qu'ainsi, pour prévenir ce mal, il faut faire mourir Jésus-Christ, et le sacrifier sans délai à la sûreté publique. Conclusion horrible, mais peu surprenante, en supposant les principes sur lesquels elle était établie. Car que fallait-il que les pharisiens, les prêtres et le grand pontife, eussent dans la pensée pour prendre une résolution aussi désespérée? Que leur intérêt temporel était préférable à l'amour de la justice et de la vérité, que l'indignation des Romains était plus à craindre que la colère d'un Dieu vengeur, et qu'il était de la prudence de se garantir des maux de cette vie, au hasard d'encourir les supplices de l'éternité.

Ces sentiments, mes frères, vous paraissent sans doute effroyables; cependant, à en juger par la conduite la plus usitée des gens du monde, ils ne sont encore aujourd'hui que trop ordinaires. Car enfin, quoi de plus commun dans le siècle présent que de faire céder l'innocence, la vérité et la religion même, à la crainte des maux temporels? Quoi de plus commun que d'abandonner le parti de la justice, de trahir sa propre conscience, quand on pense ne pouvoir sauver l'une et l'autre qu'en exposant sa fortune? Quoi de plus commun, quand il est question de se déterminer entre Dieu et l'homme, de craindre plus d'encourir l'indignation de celui-ci, que de tomber entre les mains du Dieu vivant? Quelle est la source de tout ce désordre? La crainte des hommes, et l'idée fausse qu'on se forme de leur puissance. Peut-être fut-elle moins un motif à l'égard des prêtres et des pharisiens, qu'un prétexte pour couvrir leur haine contre Jésus-Christ, dont ils ne pouvaient souffrir les reproches et la grande réputation; mais il est toujours vrai que ce prétexte leur parut assez solide, pour pouvoir raisonnablement l'alléguer au peuple, et l'engager à souscrire à la condamnation du juste.

Or, mes frères, puisque notre évangile nous mène directement à combattre cette mauvaise crainte, j'entreprends de le faire aujourd'hui; et pour donner quelque ordre à cette importante matière, je remarque d'abord, et vous prie de le remarquer avec moi, que la crainte qu'on a des hommes est fondée d'une part sur certains principes, et qu'elle a de l'autre certaines suites. Or que fais-je? Je renverse ces principes, et j'expose à vos yeux l'horreur de ces suites. Ainsi je dis, et voici le partage de tout ce discours,

que la crainte des hommes n'est fondée que sur des principes frivoles; ce sera mon premier point: qu'elle ne peut avoir que des suites funestes; ce sera le second. Crainte des hommes, vaine dans ses principes, fatale dans ses suites: voilà le sujet de vos attentions. Nous commencerons quand nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

Craindre Dieu, mes frères, si ce n'est pas la perfection de la sagesse, c'en est au moins le commencement : *Initium sapientiæ timor Domini*. Ce serait même le dernier degré de la folie, que de ne le craindre pas. Pourquoi cela? parce que la raison nous dicte, que celui-là est réellement à craindre, qui d'une part est véritablement puissant, et qui peut de l'autre nous faire de véritables maux. Mais autant que la crainte, appuyée sur ces deux motifs, est conforme à la raison, autant lui est-elle contraire, dès que ces deux motifs ne subsistent plus. Sur cette règle, vous pouvez décider de quelle nature est la crainte qu'on se forme des hommes, si elle participe de la sagesse ou de la folie. Les hommes sont-ils véritablement puissants? Peuvent-ils nous faire de véritables maux? Car encore un coup ils ne sont à craindre que dans cette supposition, et si je vous fais convenir qu'elle est fausse dans tous ses points, vous serez obligés de reconnaître qu'il y a à les craindre autant de folie que de lâcheté.

Je dis, en premier lieu, que pour craindre les hommes avec fondement il faudrait supposer qu'ils ont une vraie puissance, une puissance indépendante de toute autre puissance, qu'ils n'ont qu'à vouloir pour exécuter. Or est-ce là l'idée que la foi nous donne des hommes? Et sans parler de la foi, les lumières naturelles, le sentiment commun, et une longue expérience ne nous convainct-elle pas que les hommes n'ont en partage que la faiblesse et l'impuissance; que comme ils n'ont pu se donner l'être à eux-mêmes, ils ne peuvent user des facultés de l'être que dépendamment de Dieu; qu'ils ne pourraient ni agir, ni se mouvoir, si Dieu ne le leur permettait; qu'ils sont entre ses mains comme des instruments qu'il remue à son gré et par où il accomplit ses desseins; que tant s'en faut qu'ils puissent agir sur nous selon leur volonté, ils ne peuvent agir sur eux-mêmes que conformément à celle de Dieu?

Or, mes frères, si les hommes ne peuvent rien sur leur propre personne, que dépendamment de Dieu, comment pourraient-ils quelque chose sur nous indépendamment de lui? Est-ce que vous jugez de leur puissance à vous faire du mal par la volonté qu'ils en ont? Mais qu'il y a loin de l'un à l'autre, dit saint Augustin! L'homme peut bien trouver le désir de nuire dans ce fond inépuisable de malice et de corruption, qu'il a hérité de nos premiers pères; mais il n'en aura pas le pouvoir, si Dieu ne le lui donne, puisque le pouvoir ne vient que de Dieu? *Malitia hominum cupiditatem nocendi potest*

habere propriam; potestatem autem, si ille non dat, non habet, non est enim potestas, nisi a Deo. Voulez-vous, mes frères, une preuve sensible de cette vérité? Le même Père va vous la donner. Apparemment vous ne supposez pas que les hommes soient plus puissants à vous faire du mal que le démon; cependant, dit ce saint docteur, put-il enlever au saint homme Job une seule de ses brebis, avant que d'en avoir eu de Dieu la permission expresse? Est-ce qu'auparavant il n'en avait pas la volonté? Il l'avait sans doute, mais Dieu ne lui permettait pas de la mettre à exécution : *Iste volebat, sed ille non sinebat.* Quand est-ce qu'il en eut le pouvoir? quand il en eut la permission : *Quando iste permisit, ille potuit.* Ce ne fut donc pas, à proprement parler, le démon qui put affliger Job, mais celui qui le lui permit : *Non ergo iste potuit, sed qui permisit.*

Or, mes frères, ce que saint Augustin dit du démon à l'égard de Job, comment ne le dites-vous pas de tous les hommes à votre égard? Quoi! je puis craindre des créatures qui ne sont pas moins faibles que moi, qui n'étaient à mes yeux qu'un fantôme de puissance, et qui d'elles-mêmes ne peuvent non plus me nuire que les corps immobiles et privés de vie! Que m'importe qu'elles en aient la volonté, si elles n'en ont pas le pouvoir? Que m'importe que tous mes ennemis conspirent contre moi, qu'ils en veuillent à mes biens et à ma fortune, qu'ils attentent à ma vie même? Leurs plus noirs desseins ne m'effleurent point, et tant que vous ne leur permettrez pas, ô mon Dieu! de les exécuter, je me rirai de leur conspiration, je les regarderai comme des lions enchaînés qui peuvent bien rugir, mais qui ne sauraient me faire aucune blessure. C'est ainsi, mes frères, que pensait et que parlait David. Convaincu de l'impuissance de ses ennemis, tant que le Seigneur serait le défenseur de sa vie, il les défiait de le faire trembler : *Dominus defensor vitæ meæ, a quo trepidabo?* Oui, je suis en état de demeurer ferme, lors même que je les verrai prêts à fondre sur moi, comme des bêtes féroces, pour me dévorer : *Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas.* Quand des armées entières seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé; quand je verrais tous les hommes rangés devant moi en bataille, et moi tout seul contre leur troupe nombreuse, je ne laisserais pas encore de mettre en cela mon espérance. En quoi, prophète? Dans la forte persuasion qu'ils n'auront aucun pouvoir sur moi, si Dieu ne le leur donne : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum; si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.*

Et en effet, mes frères, combien de preuves Dieu n'a-t-il point données de l'impuissance des hommes, à l'égard de ceux qui semblaient déjà ne pouvoir plus échapper de leurs mains? Vous me dites que votre malheur est trop avancé, que votre ruine est trop prochaine, pour avoir lieu d'espérer

aucune ressource; que vos ennemis vous tiennent déjà le pied sur la gorge, et que les voilà prêts à vous écraser; mais quand est-ce que les Israélites devaient moins échapper à Pharaon, que quand ils le virent derrière eux à la tête d'une armée formidable, composée d'une multitude innombrable de charriots et de cavalerie, et qu'ils ne voyaient devant eux qu'une vaste mer, qui les tenait serrés entre eux et leurs ennemis? Dieu cependant ne sut-il pas leur ouvrir un passage facile au milieu de ses flots, et faire périr dans ses gouffres Pharaon et toute son armée? Vous me répondez peut-être que Dieu ne fait plus de ces miracles éclatants, qu'il y aurait de la présomption à vous en promettre un semblable. Je le veux, mes frères. Mais Dieu n'a-t-il donc dans les trésors de sa sagesse qu'une seule ressource, pour rendre vains tous les efforts de vos ennemis? Ce serait à lui en effet à se plaindre, si vous exigiez toujours de pareilles preuves de sa protection, si vous lui fixiez les moyens de vous délivrer, ou que vous attribuassiez au hasard les issues qu'il vous ouvrirait, dès qu'elles ne seraient pas aussi miraculeuses que le passage de la mer Rouge. Les voies les plus simples ne sont pas les moins dignes de lui : elles sont même d'autant plus propres à vous convaincre de l'impuissance des hommes, qu'elles lui suffisent pour briser leurs forces, et pour démonter toutes leurs machines. Or combien y en a-t-il qui, dans des extrémités aussi fâcheuses que celles où vous vous trouvez, ont été délivrés par ces mêmes voies? Ne semblait-il pas que c'en était fait de David, après que son fils Absalon l'eut chassé de Jérusalem, et se fut emparé du trône, si, selon le conseil d'Achitophel, ce fils perfide eût incessamment poursuivi son père, quand il fuyait presque seul, et qu'il n'avait autour de lui qu'un petit nombre d'amis fidèles, aussi abattus par la faim que parla lassitude? Par quel miracle échappera-t-il à la fureur d'un fils si bien conseillé et si bien servi? Ce sera sans miracle, mes frères, et Dieu n'aura qu'à susciter un Chusai qui renversera tous les conseils de cet Achitophel, qui trouvera plus de créance dans l'esprit d'Absalon, qui lui persuadera, sur des raisons spécieuses, de différer à poursuivre son père, et par là le fera tomber dans le même malheur qu'il lui préparait. Chaque page des Ecritures nous fournit de pareils exemples à l'égard de ceux que Dieu a pris sous sa protection. Tantôt c'est un Esaü qui s'avance contre Jacob dans le dessein de le perdre, et qui en sa présence oublie tous ses ressentiments, et lui jure une éternelle amitié. Tantôt c'est un Laban qui poursuit le même Jacob pour se venger de l'enlèvement de ses richesses et de ses dieux, et qui, l'ayant joint, n'a pas même la permission de lui rien dire d'offensant, et s'en retourne après l'avoir béni. Tantôt c'est un Saül qui cherche partout David pour le faire mourir, et qui, par hasard, se livre lui-même entre ses mains, et est forcé d'avouer qu'il lui doit la vie. Tantôt c'est un Aman qui, pensant par-

ler pour lui-même, parle pour son ennemi Mardochée, et reçoit ordre de couronner celui qu'il destinait à un honteux supplice. Peut-être, mes frères, sera-ce par quelqu'un de ces moyens que Dieu dissipera vos persécuteurs, peut-être aussi sera-ce par quelque autre. Et qu'importe de savoir comment, s'il a résolu de les dissiper? Quand on descendait Daniel dans la fosse aux lions, voyait-il plus d'apparence à éviter d'être mis en pièces par ces animaux cruels et affamés que vous n'en voyez à échapper à la fureur de cet ennemi? Quelle preuve plus démonstrative Dieu pouvait-il nous donner de l'impuissance des créatures à nous nuire sans sa permission, qu'en tenant la gueule de ces lions fermée pendant les sept jours que le prophète fut dans la fosse, pour ne leur permettre d'exercer leur fureur qu'à l'égard des Babyloniens qui y furent jetés après lui? Est-ce que Dieu depuis est devenu plus faible, et ses créatures plus puissantes? Ah! quelle folie, s'écrie saint Augustin: un roi se voit gardé par ses soldats, et il ne craint plus rien; un mortel est défendu par d'autres mortels, et il se croit en sûreté; un mortel a pour protecteur le Dieu immortel, et il craint, et il tremble encore : *Protegitur imperator seutatis, et non timet; protegitur a mortalibus mortalis, et securus est; protegitur mortalis ab Immortali, et timebit et trepidabit!*

Mais enfin, direz-vous, pourquoi donc les hommes réussissent-ils si souvent à nous nuire et à nous accabler? La réponse, mes frères, n'est pas difficile; c'est qu'alors Dieu le leur permet. Il ne s'ensuit pas du mal qu'ils font qu'ils aient été les maîtres de vous le faire, mais seulement qu'ils en ont eu la permission; et ce n'était pas eux qu'il fallait craindre quand ils vous menaçaient, mais celui qui pouvait leur permettre d'effectuer leurs menaces. Car prenez garde, dit saint Augustin, en expliquant cet endroit du psaume : Que toute la terre craigne le Seigneur, prenez garde de ne pas vous méprendre en craignant quelque autre que lui. Une bête féroce s'avance-t-elle pour vous devorer? craignez le Seigneur; un homme vous hait-il? craignez le Seigneur; le démon vous attaque-t-il encore une fois? craignez le Seigneur : *Fera scvit? Deum time; homo te odit? Deum time; diabolus te impugnat? Deum time.* Pourquoi cela? Le même Père vous en donne d'abord la raison. C'est que toutes les créatures sont sous la puissance de celui que vous êtes seul obligé de craindre : *Toti enim creatura sub illo est quem juberis timere.* Elles n'ont toutes que l'impuissance en partage, et, dès qu'elles vous font du mal, c'est de Dieu qu'elles en ont emprunté le pouvoir.

Peut-être, il est vrai, se glorifient-elles de ce pouvoir emprunté, peut-être attribuent-elles à leur propre force tous les coups dont elles vous frappent. Semblables à cet orgueilleux roi des Assyriens dont Dieu s'étant servi pour affliger son peuple, peut-être entendez-vous vos ennemis qui se disent entre

eux : C'est par la force de notre bras que nous avons fait ces grandes choses : *in fortitudine manus mee feci.* Qui nous empêche de faire de Jérusalem comme de Samarie, d'humilier et d'abattre tous nos adversaires, de nous élever sur leurs ruines, de nous enrichir de leurs dépouilles? Car c'est là votre pensée, si ce n'est pas votre langage, hommes superbes, qui n'usez de votre autorité que pour commettre des injustices, et qui croiriez avoir mal profité de votre crédit, si vous ne l'employiez à la destruction. Mais vous, mes frères, plaignez-les, et ne les craignez pas. Plaignez-les, car quoi de plus à plaindre que de n'avoir d'autres fonctions que celle d'exercer les justes et les élus de Dieu, que de ne faire dans ce monde d'autre personnage que celui que font les démons? Quel témoignage plus sensible de la colère de Dieu sur eux, que leur penchant invincible à persécuter et à nuire? Leur ministère ne fait-il pas partie de leurs châtimens, et ne peut-on pas leur appliquer ce que dit saint Augustin des esprits de malice, que la puissance par laquelle ils mettent à l'épreuve les gens de bien n'est pas tant une puissance que la peine de leur réprobation : *Non est ista potestas irati, sed pœna damnati.* J'ajoute donc que vous ne devez pas les craindre; ils auront beau former contre vous des projets funestes, ils n'iront pas au delà des bornes qui leur sont prescrites; et au moment que Dieu dira, c'est assez, tous leurs desseins s'en iront en fumée, et tout leur pouvoir tombera par terre.

Supposons néanmoins, mes frères, qu'indépendamment de la volonté de Dieu les hommes puissent vous faire tous les maux qu'ils méditent, ces maux seront-ils de véritables maux? Car c'est la seconde condition sans laquelle il n'y aurait encore que de la folie à les craindre. Voyons donc de quelle nature sont ces maux que les hommes peuvent nous faire. Mais auparavant convenons par quelle règle nous en allons juger; sera-ce par les sentimens d'une nature aveugle et toute corrompue, ou par les lumières de la foi et les principes de la religion? Si c'est, mes frères, par les préjugés de la nature, je n'ai plus rien à vous dire. Les hommes sont à craindre, car ils peuvent nous enlever, au moins avec la permission de Dieu, plusieurs de ces biens que la chair et le sang estiment des biens véritables. Mais oseriez-vous me proposer pour règle les préjugés de la chair et du sang, au préjudice des lumières de la foi, des principes de la religion, et des maximes de l'Evangile? Et ne conviendrez-vous pas au contraire que le modèle de nos jugemens doit être le jugement de Jésus-Christ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Faisons donc sur ce divin modèle l'estimation des maux que vous craignez de la part des hommes. Nous n'avons qu'à les comparer avec les biens qu'ils peuvent vous enlever. Les plus chers sont ordinairement vos richesses, votre réputation et votre vie.

Je crains cet ennemi, dites-vous, parce qu'il en veut à mes biens et à ma fortune, qu'il n'aspire qu'à me déposséder, qu'il est sur le point de me réduire à l'extrême misère. Eh bien ! mon frère, que vous ôtera-t-il ? Des trésors périssables, sujets aux vers et à la rouille, que la mort tôt ou tard doit vous arracher, des aliments de la cupidité et de l'avarice, des richesses que Jésus-Christ a mille fois mandites. Que vous ôtera-t-il ? Ce qui corrompt aujourd'hui votre cœur, ce qui le fixe vers la terre, ce qui le vide de l'amour de son Dieu, ce qui le détourne de la recherche des véritables biens, ce qui l'empêche de les acquérir. Que vous ôtera-t-il ? Ce qui multiplie vos obligations, ce qui embarrasse et charge vos comptes, ce qui rendra votre jugement bien plus rigoureux, ce qui vous fera déclarer peut-être un économe prévaricateur, un dispensateur inlidèle. Supposons que votre ennemi vous a déjà fait tout le mal que vous appréhendez ; eh bien ! vous voilà dans le rang de ceux que Jésus-Christ a béatifiés. Tous ces anathèmes fulminés contre les riches attachés à leurs biens ne vous regardent plus ; vous nous entendrez dire désormais, sans vous en émouvoir, qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Saint Jacques aura beau crier : Riches, pleurez, poussez des cris et des hurlements dans la pensée des maux qui vont fondre sur vos têtes. Vous demeurerez tranquille et en sûreté. Libre de tous les devoirs inséparables de la condition des riches, vous n'aurez plus à craindre les châtimens qui en suivent l'omission. L'embarras de déterminer le superflu, et d'en faire l'usage ordonné, ne vous jettera plus dans le danger de la prévarication. Les péchés d'avarice, d'usure, de prodigalité, ne fourniront plus de matière à vos examens, ni à votre jugement. Vous n'avez plus de chaînes qui vous attachent à la terre, plus d'obstacles à la recherche des biens du ciel, plus d'héritage, plus de patrie que le séjour des bienheureux. Est-ce là un si grand mal à craindre de la part de cet ennemi ?

Vous me direz peut-être que la pauvreté a ses tentations et ses risques, qu'elle est sujette à l'impatience, aux défiances, aux murmures ; il est vrai. Mais alors le mal viendrait de vous, et non pas de votre ennemi ; c'est de votre fond que sortiraient ces plaintes, ces murmures, ces défiances, et c'est à vous-même qu'il faudrait imputer le mauvais usage d'une condition sainte et sanctifiante : condition que Jésus-Christ a préférée à celle des riches, qu'il a honorée, consacrée par le choix volontaire qu'il en a fait, à laquelle il a attaché ses plus précieuses grâces, qu'il a rendue une source de bénédictions, et un gage de salut : condition enfin qui, avec vos prétendus dangers, est mille fois moins dangereuse que celle des riches.

Ce n'est donc plus du côté des richesses que les hommes peuvent vous enlever qu'ils méritent d'être appréhendés : mais c'est peut-

être du côté des atteintes qu'ils donnent à votre réputation ; et la réputation, me dites-vous d'abord, nous doit être plus chère que tous les biens du monde. Je ne vous en dédirai pas, mes frères, si vous l'entendez comme Salomon, qui l'avait dit avant vous : *Melius est nomen bonum quam divitiarum multitudo*. Mais j'aurais droit de vous demander d'abord de quelle espèce de réputation vous me voulez parler ; car autant que le plus grand nombre des qualités dont les hommes s'honnorent le plus sont vaines et souvent profanes, autant l'est aussi la réputation qui leur en revient ; et si la vôtre était de ce genre, je vous réduirais bientôt à m'accorder qu'il y aurait plus de bien que de mal à en être privé. Mais plutôt que de m'arrêter sur ce point, j'aime mieux supposer que votre réputation n'a pour fondement que des qualités véritablement estimables ; et je sais, mes frères, qu'en la supposant telle, vous êtes redevables à Dieu, à votre prochain et à vous-mêmes, de vous la conserver. A Dieu que vos vertus glorifient, à votre prochain qu'elles édifient, et à vous-mêmes qu'elles justifient. Cependant si Dieu vous tenait quittes de votre réputation et à son égard, et à l'égard de votre prochain, penseriez-vous perdre beaucoup pour votre compte en perdant l'estime des hommes ? Vous ôtent-ils les vertus en vous ôtant la réputation de les posséder ? Non sans doute. Que vous ôtent-ils donc ? Une certaine estime qu'ils accordent indistinctement à qui bon leur semble, et qui n'a d'ordinaire d'autre fondement que leur caprice ou leurs préjugés. Que vous ôtent-ils ? Une certaine idée qu'ils s'étaient formée de vous, et qui n'ajoutait rien à votre mérite : c'est-à-dire qu'ils se privent eux-mêmes des bonnes impressions que vos vertus pouvaient faire en eux, et qu'ils vous en abandonnent tout le fruit. Que vous ôtent-ils encore ? Une tentation de complaisance en vous-mêmes, une occasion d'abuser de vos bonnes qualités, et d'en perdre tout le mérite, en vous en attribuant la gloire, ou en ne recherchant que celle qui vient des hommes.

Mais je veux encore que l'estime qui vous en revenait ne vous fût point nuisible. Comparez la perte de ce bien avec le gain par lequel Dieu le compensera. Heureux, dit-il dans son Evangile, et mille fois heureux, quand les hommes médiront de vous, quand ils déborderont contre vous mille calomnies ; réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans les cieux : *Beati cum maledixerint vobis, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me ; gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis*. Ah ! mes frères, si notre félicité dans le ciel doit être d'autant plus immense que nos ennemis auront semé contre nous des médisances plus atroces ; si notre gloire éternelle doit croître à proportion de la malignité de leurs impostures ; si à la perte de notre réputation dans l'esprit des hommes est attachée l'estime que les

saints, les anges, et Dieu lui-même fera de nous; si leurs éloges infiniment honorables en doivent être le dédommagement et la récompense, nos ennemis ne nous servent-ils pas en nous flétrissant, et toutes leurs calomnies ne sont-elles pas plutôt à notre égard un bien réel qu'un véritable mal?

Que vous reste-t-il donc à craindre de leur part, mon cher auditeur? le plus grand de tous les maux, selon l'opinion des hommes: c'est la mort dont ils vous menacent. Et c'est ici sans doute que vous m'attendez; car comment réussir à vous persuader qu'un ennemi ne vous fait point de mal en vous ôtant la vie? Cependant est-ce être téméraire que de l'avancer après Jésus-Christ? Ne craignez pas, dit-il, ceux qui ne tuent que le corps, et qui ne peuvent ensuite faire d'autre mal: *Ne timeamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciant*. Il ne se contente pas de dire: Craignez-les moins que celui qui peut jeter et votre corps et votre âme dans les enfers; mais il dit: Ne les craignez point du tout: *Ne timeamini*. Faible nature, tu ne le comprends pas; la mort sera toujours ton supplice, et tu ne te guériras jamais de ton horreur pour elle. Mais ne sommes-nous pas convenus, mes frères, que nous ne la prendrions point pour arbitre de nos jugements, mais que nous prendrions la raison éclairée de la foi, la religion et l'Evangile?

Qu'est-ce donc, selon les maximes du christianisme, qu'un chrétien qui vit? C'est un homme exposé à toutes les tentations les plus périlleuses: car je ne parle point ici des adversités temporelles auxquelles notre vie est sujette, et qui, après tout, ne sont pas de grands maux. C'est un homme toujours en garde contre le péché; toujours en danger de périr et de perdre la grâce; toujours incertain s'il est digne d'amour ou de haine, flottant sans cesse entre l'espérance de son salut et la crainte de sa damnation, livré à mille terreurs dont il ne trouve que trop de fondement dans ses infidélités, ses vicioux penchants et sa corruption. Qu'est-ce au contraire qu'un chrétien qui meurt, par quelque accident que cette mort lui arrive? C'est un homme qui se dépouille de toutes ses misères, pour se revêtir de tous les avantages de l'immortalité; un homme qui n'aura plus ni ennemis à craindre, ni passions à combattre, ni tentations à surmonter; un homme sur qui la chair et le péché n'auront plus d'empire; qui touche irrévocablement au terme de sa prédestination, qui entre dans un état fixe de justice et d'impeccabilité, qui tient le salut, qui en est en possession, sans que jamais il puisse lui échapper. Qu'est-ce encore qu'un chrétien qui vit? C'est un homme assujéti à toute l'austérité des lois évangéliques, dont tout l'exercice est de renoncer à ses desirs, de réprimer son amour-propre, de contrarier ses inclinations, de mortifier tous ses sens, de crucifier sa chair et toutes ses convoitises; c'est un homme dont toute la

vie, dit saint Augustin, n'est, à le bien prendre, qu'une croix et un martyre continu. Qu'est-ce au contraire qu'un chrétien qui meurt? C'est un homme affranchi des rigueurs saintes de la loi, libre du joug austère de l'Evangile; qui, au lieu de peines et d'afflictions, n'aura plus en partage que des joies ineffables et des délices sans bornes; qui va s'enivrer des richesses surabondantes de la maison du Seigneur; qui va se plonger, se perdre, s'abîmer dans le torrent des voluptés célestes. Direz-vous, mes frères, après cela, qu'il y a bien du mal à mourir, et que vous avez grand sujet de craindre un ennemi qui médite de vous ôter la vie?

Ce que vous pourriez nous alléguer avec un peu plus d'apparence de raison, c'est que n'étant point du nombre de ces chrétiens qui vivent comme je l'ai marqué, la mort ne vous présente rien que d'affreux: mais à qui tient-il, mon frère, de vous mettre en état de ne la pas craindre? Quoi! parce qu'il ne vous plaît pas de vivre en bon chrétien, il faudra renverser toutes les idées de notre religion, démentir et rayer tous les principes de notre Evangile, appeler un vrai bien ce qui est un vrai mal, et un vrai mal ce qui est un vrai bien? Ah! il fait beau vous voir venir nous débiter de nouvelles maximes, et nous établir qu'un chrétien doit craindre la mort, parce qu'un méchant doit craindre l'enfer. Cessez, cessez d'être méchant, et vous ne craindrez ni l'enfer, ni la mort. Comme les supplices ne sont pas faits pour les gens de bien, il n'appartient qu'aux mal-faiteurs de les redouter. Voulez-vous, dit saint Paul, ne craindre ni les supplices, ni toutes les puissances humaines? Faites bien: *Vis non timere potestatem? Bonum fac*. Comment cela? C'est qu'alors ou les hommes ne pourront rien contre vous, ou le mal qu'ils vous pourraient faire tournera tout entier à votre avantage. Il en sera de vos ennemis à votre égard comme des enfants de Jacob à l'égard du jeune Joseph; ils le vendent comme un esclave à des Ismaélites, pour se défaire de lui, et par là ils lui ouvrent le chemin à la gloire et à la puissance qu'il va s'acquérir dans l'Égypte. J'avais donc raison de vous dire, mes frères, que la crainte des hommes est vaine dans ses principes, puisqu'ils n'ont point une véritable puissance, et qu'ils ne peuvent nous faire de véritables maux. Il me reste à vous montrer encore combien cette crainte est funeste dans ses suites; je le vais faire en peu de mots dans ce second point.

SECOND POINT.

Si la crainte des hommes n'avait d'autre défaut que de manquer d'un fondement solide, il n'y aurait que de la faiblesse à s'y laisser prendre, et nous n'aurions pas, après tout, un grand intérêt à vous en guérir. Mais il n'est pas possible à la charité chrétienne d'envisager ses suites sans la placer aussitôt dans le rang des plus grands maux, et sans faire ensuite tous ses efforts pour la

combattre et pour la dissiper. Oh! que ne puis-je vous les bien développer ces funestes suites! J'aurais bien d'espérer que vous en concevriez une horreur salutaire, et que vous trembleriez autant de suivre les impressions de cette malheureuse crainte, que peut être vous avez été faciles à y succomber. Pour vous en donner au moins quelque idée, je remarque que la crainte des hommes a deux sortes de suites: suites de désordres, et suites de châtements.

Suites de désordres; en ce point, dit saint Augustin, la crainte des hommes va de pair avec la cupidité; ce sont les deux grands principes, et les sources capitales de tous les péchés: *Omnia peccata due res faciunt in homine: cupiditas et timor*. Cherchez, creusiez tant qu'il vous plaira, continue ce saint docteur; interrogez vos cœurs, visitez tous les coins et tous les replis de votre conscience, et voyez s'il y a aucun péché qui puisse avoir d'autre cause qu'un mauvais désir, ou une mauvaise crainte. Tantôt on vous propose une récompense pour vous engager à une injustice; cette récompense vous flatte, votre cupidité vous surmonte; vous péchez alors, parce que vous désirez. Tantôt les promesses ne pouvant rien sur vous, on vous intimide par des menaces; ces menaces ont leur effet, la terreur l'emporte sur la conscience, vous péchez alors parce que vous craignez: *Proponitur præmium ut pecces, facis propter quod cupis; tereris minis, facis propter quod times*. S'il y avait, mes frères, quelque chose à dire dans ce parallèle, ce serait, et j'en appelle à l'expérience, ce serait que la crainte fait dans l'âme des impressions plus vives et plus profondes que la cupidité même; et pour vous mettre d'abord au fait, qui de vous ne se consoleraît plutôt de manquer une dignité éminente qu'on lui promettrait, que d'enconrir un supplice honteux dont il serait menacé? Jugez donc, car c'est où j'en veux venir; jugez, dis-je, quels désordres dans le monde ne doit point produire la crainte, si la cupidité, d'un commun aveu, en produit de si déplorables?

Le premier, et celui qui mène à tous les autres, c'est que la crainte des hommes étouffe bientôt en nous la crainte de Dieu: car il en doit être nécessairement de ces deux craintes comme des deux amours que Jésus-Christ nous déclare dans son Evangile avoir une incompatibilité naturelle, et ne pouvoir subsister ensemble. Aimer tout à la fois Dieu et les créatures, craindre tout à la fois les créatures et Dieu, l'un et l'autre est également impossible: *Nemo potest duobus dominis servire*. C'est un oracle de la Vérité, personne ne peut servir deux maîtres tels que Dieu et le monde; s'il aime l'un, il haïra nécessairement l'autre; s'il craint d'offenser celui-ci, il ne se souciera pas de déplaire à celui-là. Pourquoi? parce que ces deux maîtres sont deux ennemis, dont les volontés, étant toujours contraires, réduisent leurs serviteurs dans l'impuissance d'avoir pour

tous deux les mêmes égards et les mêmes craintes.

Qu'est-ce donc, mes frères, que commencer à craindre les hommes? C'est commencer à perdre la crainte de Dieu; c'est, comme dit l'Écriture à l'occasion de deux malheureux vieillards, c'est détourner ses yeux pour ne plus voir le ciel, et pour ne se plus souvenir des justes jugements de Dieu: *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cælum, neque recordarentur judiciorum justorum*. C'est tendre et monter par degrés au souverain mépris des volontés et des lois de Dieu; c'est se mettre hors de portée d'entendre ses menaces, et d'en être ébranlé; c'est courir à l'oubli de sa justice et de ses châtements, c'est pencher vers l'irréligion; ce ne sont point ici des expressions qui m'échappent, ce n'est point le jeu d'une imagination qui se donne carrière, et qui outre la vérité. Il est vrai que la crainte des hommes ne nous place pas d'abord dans une extinction entière de toute crainte de Dieu, mais elle nous y amène peu à peu, et le chemin n'est pas long à faire. Et quelle preuve, je vous prie, plus incontestable que celle que nous présente notre évangile, et qui m'a donné lieu de traiter cette matière? Voilà les principaux d'entre les prêtres, tous les chefs de la Synagogue, et le grand pontife lui-même, assemblés pour délibérer sur le bruit que faisait déjà dans toute la Judée l'étonnante résurrection de Lazare. Jamais concile ne fut composé de personnages plus éminents en dignité, ni plus religieux en apparence. Ils conviennent tous que Jésus-Christ fait plusieurs miracles: *Quia hic homo multa signa facit*. Ces miracles justifient sa mission, autorisent sa doctrine, garantissent sa qualité de Messie et de Fils de Dieu. C'est la première impression qui, malgré eux, s'en forme dans leur cœur. Mais il leur vient en pensée que si les Romains sont informés du crédit que tous ces miracles donnent à Jésus-Christ, ils pourraient bien en prendre ombrage, et venir fondre sur toute la nation. Que faire pour prévenir ce mal? *Quid facimus?* L'expédient est bientôt trouvé: vous n'y entendez rien, dit gravement le grand prêtre à cette nombreuse assemblée, il faut que Jésus-Christ meure pour tout le peuple; qu'il soit tout ce qu'il voudra, prophète, Messie, Fils de Dieu, n'importe; il faut s'en débarrasser, et risquer plutôt un déicide que la perte imaginaire de toute la nation.

Cet excès d'impiété vous surprend sans doute; cependant il n'était qu'une suite très-naturelle de la crainte frivole de ces pharisiens. Je dis bien plus, il n'était qu'un échafillon des désordres que cette même crainte devait produire dans le cours des siècles. Car enfin, quelque énorme que fût le crime de ces chefs de la Synagogue, on peut dire que son effet fut bien moins un désordre que le plus grand de tous les biens, puisqu'il se termina à la rédemption du monde. Aussi l'évangéliste remarque-t-il que quand Caïphe prononça qu'il était avantageux qu'un seul homme mourût pour tout le peuple, il

ne parla pas de lui-même, mais par une révélation prophétique du salut qu'allait procurer au monde la mort du Rédempteur. Mais qu'a produit depuis cette lâche crainte, sinon de vrais désordres, et combien de fois aurait-elle déjà renversé l'Eglise, si les portes de l'enfer avaient pu prévaloir contre elle?

Et en effet, ne fut-il pas un temps, dit saint Jérôme, auquel tout l'univers fut dans l'étonnement de se trouver arien? *Miratus est universus orbis se esse arianum*. Comment cela? C'est que dans un concile composé de quatre cents évêques, et à qui il ne manquait, pour être œcuménique, que d'avoir été libre, ou reçu de toutes les Eglises, tous ces évêques, à l'exception de vingt, succombèrent lâchement à la crainte de l'exil dont les menaçait l'empereur Constance, s'ils ne souscrivaient à la condamnation de la foi d'Athanase et à la formule impie des ariens. Mais ce n'est là qu'un exemple, et je pourrais vous en rapporter mille. Si dans des temps de persécution l'Eglise a pleuré un si grand nombre d'apostats, c'est la crainte qui les avait formés; si plusieurs hérésies se sont si fort répandues depuis, c'est la crainte qui en a favorisé les progrès; si tant d'innocents ont été livrés à leurs oppresseurs, c'est la crainte qui les a laissés sans secours; si tant de justes ont succombé sous la calomnie et les faux témoignages, c'est la crainte qui a refusé de les justifier; si les méchants s'accreditent, s'ils réussissent dans leurs projets d'iniquité, c'est la crainte qui les appuie; si la vérité demeure inconnue surtout dans les cours et parmi les grands, c'est la crainte qui la retient captive. Nommez-moi enfin quelque scandale dans la religion, quelque malversation dans les ministères, quelque abus considérable dans l'univers entier, où la crainte n'ait quelque part.

Mais peut-être vous justifiez-vous à vos propres yeux, dans la pensée que ces désordres généraux ne sont pas de votre compétence, et qu'il ne vous appartient pas, à vous particulier, de réformer le monde. Il est vrai, mon cher auditeur, si vous n'êtes point dans les premières places, et que votre dignité n'emporte point cette obligation: mais combien voyons-nous d'autres désordres dont vous répondez, et qui vous font conclure vraisemblablement que vous craignez les hommes? Quoi! si nous apprenons, par exemple, que dans le barreau il se commet de la part des subalternes mille prévarications, aussi nuisibles au public que contraires aux sages ordonnances de nos rois, des négligences affectées, des fraudes préméditées, des exactions injustes, vous dirons-nous à vous, juges, qui êtes préposés pour tenir la main à l'observance des réglemens, que ces désordres sont l'effet de l'ignorance de vos devoirs? Non, vous donnez ailleurs trop de témoignages de votre capacité. Oserions-nous vous soupçonner d'intelligence avec les prévaricateurs? Encore moins, votre probité personnelle nous est trop connue. Que nous

reste-t-il donc à penser, sinon que vous craignez le ressentiment de ceux que vous corrigeriez, et que pour vous ménager leurs bons offices vous fermez les yeux à leurs malversations?

Si l'on nous dit de même que dans une ville il se tolère mille abus contraires au bon ordre et préjudiciables aux citoyens, comme, par exemple, des monopoles parmi les marchands, des ventes à faux poids et à fausses mesures, des distributions de denrées suspectes, ou peut-être bonnes, mais débitées à contre-temps et pendant le service divin, que vous dirons-nous, chefs de police, et à quoi attribuerons-nous plus vraisemblablement ces désordres et ces abus, qu'à une indigne appréhension de vous attirer à dos les coupables, si vous les réprimez, et de vous en faire autant d'ennemis?

Si nous voyons encore dans les familles des enfans s'écarter de leurs devoirs, des fils donner dans la débauche, des filles dans la galanterie, des domestiques ivrognes, emportés, jureurs, que vous dirons-nous, pères et mères de famille? Que vous êtes de concert avec vos enfans et vos domestiques? il n'y a pas d'apparence; mais que vous craignez de contrister les uns ou de perdre les autres, si vous employez les moyens légitimes et efficaces de les ramener au devoir.

Il n'est pas besoin même d'être ou juge, ou magistrat, ou chef de famille, pour avoir lieu de se reprocher bien des désordres, qui n'ont d'autre principe que la crainte des hommes: il suffit d'être personne privée pour s'en reconnaître coupable en mille occasions. Car, dites-moi, vous hommes et femmes du monde, qui avez d'ailleurs quelque faible désir de vous convertir, ce qui vous retient dans cette vie de mollesse, de luxe, de divertissement, ce qui vous appelle à ces assemblées de jeux, à ces parties de festins, à ces spectacles et autres plaisirs; dites-moi ce qui vous détourne de renoncer à toutes ces pratiques mondaines, pour embrasser une vie réglée, une vie de retraite, de travail, de bonnes œuvres, en un mot, une vie chrétienne; ne sont-ce pas les respects humains, les qu'en dira-t-on, les craintes des censures et des railleries des compagnons et des compagnes de vos plaisirs? Ah! que penseriez-vous de nous, ô généreux martyrs, nos illustres ancêtres, nos vénérables pères! vous, dont les tortures, les scies, les rasoirs, les torches ardentes, les ongles de fer, ne pouvaient ébranler la foi? que penseriez-vous si, revenant dans ce monde, vous voyiez vos enfans trembler devant des fau-tômes, trahir l'innocence, abjurer la vérité, embrasser le mensonge sur des terreurs paniques, ou pour s'épargner tout au plus quelques légers chagrins, quelques disgrâces passagères? Et vous, Seigneur, ne ramenez pas les anciennes persécutions, ne faites pas revivre les Néron et les Dioclétien; conservez à votre Eglise le calme et la paix; car, hélas! à quelles tentations ne serions-nous point exposés, et que ne ferions-nous point, mes frères, c'est la réflexion du grand

saint Grégoire, que ne ferions-nous point, s'il s'agissait de souffrir le martyre pour Jésus-Christ, nous que la moindre injure ou la moindre menace empêche de le confesser? *Quid, rogo, iste faceret in dolore pœnarum, qui Christum erubuit inter flagella verborum?* Premières suites de la crainte des hommes, suites de désordres. Les secondes sont des suites de châtimens.

Et l'on peut dire en quelque sorte qu'il n'y a point de vice que Dieu soit plus intéressé à punir que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui blesse plus directement sa grandeur. Craindre les hommes, c'est égaler leur puissance à la sienne, c'est les mettre en parallèle avec Dieu; c'est tomber, ou peu s'en faut, dans le même désordre que le prophète reprochait au peuple d'Israël, quand il disait qu'ils avaient piqué Dieu de jalousie par toutes les idoles qu'ils s'étaient fabriquées : *Et in sculptilibus suis ad æmulationem eum provocaverunt*. Et voilà ce qui rend le châtiment de ce désordre si inévitable. Trop heureux encore, quand Dieu se contente de le punir dans ce monde. Mais admirez alors comment il le punit. Oh! qu'on éprouve bien en cette occasion la vérité de cette menace qu'il fait lui-même dans ses Écritures : *Comprehendam sapientes in astutia eorum!* Je tromperai toutes les précautions de ces sages du monde, je leur ferai un piège de leur propre prudence, et ils tomberont dans tous les maux qu'ils craignent, par les voies mêmes qu'ils prendront pour les éviter. Et n'est-ce pas ce qu'on vit arriver à la lettre à l'égard des Juifs? Il faut, disent-ils, que Jésus-Christ meure, de peur que les Romains ne viennent détruire le temple et notre nation. Insensés! Et la mort de Jésus-Christ sera précisément la cause que le temple et votre nation seront détruits par les Romains. Encore quarante années, malheureuse Jérusalem, toi qui tues tous les prophètes qui te sont envoyés, et qui n'épargnes non plus le propre Fils et le propre héritier du père de famille, que ses serviteurs; encore quarante années, et tu te verras environnée de tranchées, enfermée, serrée de toutes parts; tu tomberas par terre, toi et tous tes enfans; et tes ennemis ne te laisseront pas de tes murs pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel ton Dieu t'a visitée.

Ce châtiment, mes frères, fut éclatant à l'égard des Juifs; mais il n'est guère moins sensible à l'égard de tous ceux qui, par la crainte des maux humains, sacrifient comme eux à leurs intérêts l'innocence ou la vérité. Est-il rare, malgré leurs précautions, de les voir tomber dans toutes les disgrâces qu'ils ont appréhendées, de voir l'iniquité se prévaloir de tous les avantages qu'ils lui ont laissé prendre, de les voir devenir les victimes des méchans auxquels ils ont cédé? Et quand les maux dont Dieu les punirait dans ce monde ne seraient pas précisément ceux qu'ils auraient craints, leur punition en serait-elle moins authentique? Qui nous a dit que les pertes, les désolations, les calamités

publiques et tant d'autres fléaux qui pleuvent sur nos têtes, ne sont pas les justes châtimens de tant de lâches prévarications? Trop heureux, encore une fois, si, mettant à profit ces légères punitions, les coupables savent en faire des moyens d'expiation et des préservatifs contre les supplices de l'autre vie. Car enfin, qu'on ne s'y trompe pas, inutilement prétendrait-on se sauver sur sa faiblesse, et mettre au rang des péchés excusables ces perfidies que la crainte des hommes arrache de nous. C'est sur la rigueur des châtimens que Dieu leur prépare qu'il en faut mesurer l'énormité, et quels sont-ils ces châtimens? Ah! l'auriez-vous jamais pensé, que Dieu dans son jugement dût égaler le supplice des hommes timides à celui des homicides, des empoisonneurs, des fornicateurs, des exécrables, et qu'il les destinât à brûler ensemble éternellement dans l'étang de feu et de soufre? C'est lui-même qui le leur signifie dans l'Apocalypse : *Timidis autem*, remarquez-le bien, les voilà à la tête de tous ces scélérats, *timidis autem et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, pars illorum erit in stagno ardenti, igne et sulphure*.

Que faut-il donc faire, mes frères, pour se garantir d'une timidité si funeste? Le voici, c'est saint Augustin qui nous en apprend le remède, et je ne puis mieux finir qu'en vous rapportant littéralement ses pensées et ses expressions. Souvenez-vous qu'il nous avait dit d'abord que la source de tous les péchés était tout ensemble un mauvais amour et une mauvaise crainte. Il nous dit maintenant que la source de tout bien c'est une bonne crainte et un bon amour. Vous ne péchiez autrefois que parce que vous aimiez le monde et que vous craigniez le monde. Vous ne pécherez plus dès que vous craindrez Dieu et que vous aimerez Dieu. Je ne vous dis donc pas de ne plus aimer et de ne plus craindre, je vous dis au contraire : Aimez et craignez : *Ama ergo et time*. Mais au lieu qu'autrefois vous aimiez les biens terrestres, aimez aujourd'hui la vie éternelle. Et au lieu que vous craigniez auparavant une mort passagère, craignez maintenant des supplices qui ne finiront point : *Amabas terram, amatam æternam; timebas mortem, time gehennam*. Car enfin, continue-t-il, quelque promesse que vous fasse le monde pour vous rendre injustes, peut-il vous donner autant que ce que Dieu vous donnera si vous demeurerez justes? De quelques maux au contraire que vous menace le monde pour vous faire abandonner la justice, égaleront-ils jamais les supplices dont Dieu punira ceux qui l'auront abandonnée? *Quidquid tibi iniquo promiserit mundus, nunquid potest dare quantum dabit justo Deus? Quidquid tibi justo minatus fuerit mundus, nunquid potest facere quod facit iniquo Deus?* C'est par de telles réflexions que les saints ont également mépris les promesses et les menaces du monde, et que vous parviendrez à ne craindre que Dieu et à n'aspirer qu'à ses récompenses. Je vous les souhaite.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la communion pascale.

Clamabant dicentes : Hosanna filio David : Benedictus qui venit in nomine Domini.

Tout le peuple criait : Gloire à jamais au fils de David : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (Matth. XXI, 9).

Quel spectacle plus consolant, mes frères, pour les disciples de Jésus-Christ, et quel préjugé plus favorable pour leur divin Maître, que ces acclamations de tout un peuple et ces démonstrations de respect et de joie dont ils honorèrent son entrée à Jérusalem ! Cette ardente émulation à lui donner des marques de reconnaissance et d'amour, ces vêtements qu'ils s'empressaient d'étendre sous ses pas, ces branches d'arbre dont ils jonchaient les chemins par où il passait, ces bénédictions dont ils le comblaient, tout cela, dis-je, ne rendait-il pas témoignage à sa royauté, et n'était-ce pas là, ce semble, de la part de ce peuple, une sincère protestation de la plus inviolable et de la plus constante fidélité ? Cependant, dit saint Augustin, il en fallait juger bien autrement, et tout ce magnifique appareil était bien moins le triomphe d'un roi que la pompe funèbre d'une victime qu'on menait à la mort : *Non regis triumphus, sed pompæ victimæ moritura*. A quoi en effet allaient bientôt se terminer tous les honneurs que ce peuple léger et ingrat rendait à Jésus-Christ, qu'à lui procurer une mort d'autant plus cruelle et plus ignominieuse, qu'ils semblaient lui donner alors des gages plus sincères de leur affection et de leur respect ?

Mais, mes frères, les conjonctures ne sont-elles point encore aujourd'hui les mêmes ? Et à considérer d'une part les démarches de religion qu'on verra faire à plusieurs chrétiens, pour honorer la prochaine entrée de Jésus-Christ dans leurs cœurs, et de l'autre les ignominies et les outrages qu'ils lui préparent dans ces mêmes cœurs, n'aurions-nous pas lieu de dire avec saint Augustin que tous ces honneurs extérieurs qu'ils se disposent à lui rendre seront bien moins le triomphe d'un roi que le funèbre appareil d'une victime qu'ils vont égorger ? *Non regis triumphus, sed pompæ victimæ moritura*.

En effet, combien n'y en aura-t-il point qui, sous les dehors de la piété et d'une obéissance exacte à la loi de la communion pascale, donneront la mort à Jésus-Christ au dedans d'eux-mêmes ? Combien y en aura-t-il qui par une communion sacrilège se rendront coupables du corps et du sang du Seigneur, et mangeront leur jugement et leur condamnation ? Fasse le ciel que tout ce que je vais vous dire pour vous inspirer l'horreur de ce sacrilège vous engage efficacement à prendre de justes mesures pour vous en préserver ! Commençons par demander cette grâce, et pour l'obtenir adressons-nous à Marie.

POINT UNIQUE

Il semble, mes frères, que nous pourrions surtout appliquer au précepte de la communion pascale ce que saint Paul disait autre-

fois dans son Epître à Tite, que, comme tout est pur pour ceux qui sont purs, rien ne l'est au contraire pour les impurs et les infidèles, parce que leur raison est aussi dépravée que leur cœur est corrompu : *Omnia munda mundis, coinquatis autem et infidelibus nihil est mundum, sed inquinata sunt eorum et mens et conscientia*. En effet quel usage fait un bon chrétien, et de la loi qui lui ordonne de communier à Pâques, et des menaces qui lui sont faites s'il communie mal ? C'est de se préparer à bien communier, pour ne se rendre ni prévaricateur ni sacrilège. Quel usage au contraire fait un mauvais chrétien de cette loi ou de ces menaces ? C'est de se jeter dans l'une ou dans l'autre des extrémités opposées, selon qu'il est plus frappé de la désobéissance à la loi de l'Eglise, ou de l'énormité d'une communion indigne. Ainsi les uns, sous prétexte de ne pas violer le commandement de la communion pascale, s'exposent à communier indignement, et les autres, au contraire, pour ne pas communier indignement, se rendent prévaricateurs du précepte de la communion pascale. Quelle est la cause d'une conduite si irrégulière ? Saint Paul nous l'a déjà dit, le dérèglement de leur esprit et la corruption de leur cœur. Or à des esprits dérégés et à des consciences souillées rien n'est pur, et les plus saintes lois leur deviennent funestes : *Inquinata sunt eorum et mens et conscientia. Coinquatis autem et infidelibus nihil est mundum*.

De là, mes frères, s'ensuit-il que nous devions leur dissimuler ces lois ? A Dieu ne plaise ! ce serait trahir notre ministère. Malheur à eux s'ils abusent des vérités que nous leur prêchons ! et d'ailleurs que pouvons-nous faire de mieux pour leur propre bien, que de leur montrer les différents écueils qu'ils ont à craindre et à éviter ? L'omission de la communion pascale est un premier excès contre lequel je me serais élevé dans un premier point, si je ne devais me resserrer dans les bornes du temps qui m'est prescrit. La communion pascale indignement faite est un second excès plus horrible encore que ce premier, tout horrible qu'il est, et c'est de celui-ci que je viens vous entretenir dans ce discours, où je n'ai besoin que d'une demi-heure de votre attention.

Oui, mes frères, communier à Pâques et communier indignement est un crime plus énorme encore que de manquer même à la communion pascale. En effet, ce n'est plus un simple mépris de Jésus-Christ caché dans l'eucharistie, un simple éloignement pour lui et pour toutes les grâces qu'il nous offre en sa personne. C'est un outrage prémédité, un outrage fait à lui-même, et l'outrage le plus sanglant qu'aucune créature puisse jamais lui faire. Et afin que vous compreniez combien ce dernier outrage est plus horrible que le premier, je compare un chrétien qui refuse de communier, à ces disciples déserteurs, qui, lorsqu'ils entendirent Jésus-Christ leur faire un précepte de la communion à sa propre chair et à son propre sang, se scandalisèrent de ce discours, et ne voulurent plus avoir de

communication avec lui ; à cette différence près , qu'ils n'abandonnèrent Jésus-Christ que parce qu'ils entendaient grossièrement ce qu'il leur disait de l'obligation de manger sa chair et de boire son sang, au lieu que nos prévaricateurs ne s'abstiennent de la communion que par un principe d'irréligion ou d'impénitence. Mais un chrétien qui communie indignement, je le compare à ce perfide apôtre qui, à la tête de cette troupe de soldats envoyés pour se saisir de Jésus-Christ, le trahit sous l'apparence d'un baiser de paix, et le livre entre leurs mains ; avec cette différence encore, que livrer Jésus-Christ à des ennemis est un moindre crime que de le faire descendre dans une âme impure et souillée de péchés. En effet, s'il n'est pas possible d'entendre sans horreur ce que l'Écriture raconte de ces Philistins qui, après avoir pris sur les Israélites l'arche du Seigneur, osèrent la placer à côté de Dagon dans un même temple, combien devez-vous frémir, âmes saintes, quand vous vous représentez ce grand nombre de pécheurs qui placent dans un même cœur Jésus-Christ et le péché ! Cette arche matérielle était-elle plus sainte que le Dieu même de la sainteté, ou l'idole de Dagon plus profane que ces autres idoles que le démon a fabriquées dans l'âme de ces sacrilèges ? Quoi ! saint Paul regarde comme une injure faite à Jésus-Christ même, lorsqu'un de ses membres habitait avec un infidèle sous le même toit, ou qu'il avait avec lui la moindre familiarité ; car, disait-il, quelle relation peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité, entre Jésus-Christ et Bélial ? *Que enim participatio justitiæ cum iniquitate, quæ conventio Christi ad Belial ?* Que sera-ce donc de faire habiter la personne même de Jésus-Christ avec tout ce qu'il y a de plus opposé à sa sainteté, le Dieu de toutes les vertus avec un amas de vices, la source de toute pureté avec les souillures les plus odieuses ? Ah ! Seigneur, quelque chastes que fussent les entrailles de votre sainte Mère, à peine étaient-elles dignes de vous posséder, vous qui êtes le Saint par excellence et la sainteté substantielle ; et votre Eglise que vous inspirez toujours, semble s'étonner que vous n'ayez point eu horreur d'habiter dans le sein même d'une Vierge : *Non horruisti Virginis uterum*. Comment pouvez-vous donc vous résoudre à descendre dans une âme pleine d'impuretés ? Quelle habitation, quel séjour ! Vous l'aviez prévu, Seigneur, en instituant la divine eucharistie, et ce qui m'étonne, c'est que pour un si petit nombre de justes, qui ne vous reçoivent encore qu'avec de très-imp parfaites dispositions, vous vous soyez exposé de la part des pécheurs à tant d'indignités et à tant d'outrages.

Vous dirai-je encore qu'une communion indigne donne une seconde fois la mort à Jésus-Christ ? Ce n'est point là une exagération, c'est une vérité que saint Paul a prêchée lui-même : Quiconque, dit-il, mange ce pain et boit ce calice indignement, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur, comme s'il l'avait répandu de ses propres mains :

Reus erit corporis et sanguinis Domini. Comment cela, mes frères ? Saint Paul nous l'explique lui-même, et ceci mérite toute votre attention : C'est, dit cet apôtre, que chaque fois qu'on participe à l'eucharistie, on annonce la mort de Jésus-Christ, ou, ce qui est la même chose, on répète, on représente efficacement l'immolation qu'il fit de sa vie à son Père sur l'autel de la croix : *Quotiescunque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis*. Ce qui se passe à la sainte table, quand vous le recevez, est donc une vive image de ce qui se passait sur le Calvaire, quand Jésus-Christ y consommait par sa mort l'ouvrage de la rédemption. Tous les hommes alors prenaient part à son sacrifice, et le sacrifiaient même, mais d'une manière bien différente : les uns, et en petit nombre, tels qu'étaient sa sainte Mère, son bien-aimé disciple, et quelques autres élus d'entre les Juifs, concouraient à son sacrifice en qualité de prêtres, et en partageaient le mérite avec lui ; les autres, et le plus grand nombre, tels qu'étaient ses bourreaux et presque tout le peuple juif, n'avaient de part à son sacrifice qu'en qualité de meurtriers et de déicides ; et la mort du Sauveur, qui aurait dû être leur salut, était tout à la fois leur crime et leur condamnation. Ainsi, dis-je, en est-il de la communion, selon les différentes dispositions que vous y apportez. Est-ce avec de saintes dispositions que vous mangez la chair du Seigneur et que vous buvez son sang ? Vous célébrez sa mort d'une manière utile, et vous participez à tous les fruits de cette mort. Est-ce au contraire avec de mauvaises dispositions que vous communiez ? Vous êtes de vrais meurtriers de Jésus-Christ, vous prostituez son corps et son sang, et vous ne tenez plus d'autre rang à l'autel que celui que tiennent sur le Calvaire les bourreaux qui le crucifièrent.

Et combien même, si nous comparions exactement votre crime au leur, y trouverions-nous de différences qui vous accablent ? Là c'était un Dieu revêtu d'une chair passible, et dont la condition, comme celle des autres hommes, était encore mortelle ; ici c'est un Dieu ressuscité pour ne plus mourir, que vous assujettissez toutefois à une mort plus ignominieuse que la première. Là c'était un agneau qui s'offrait lui-même à être immolé, et qu'on n'égorgeait que parce qu'il le voulait bien ; ici c'est une victime suffisamment rachetée par son propre sang, que vous entraînez de nouveau malgré elle au plus honteux de tous les supplices. Sur le Calvaire c'étaient des bourreaux empressés à le tourmenter, mais des bourreaux qui ne le connaissaient pas, et qui ne croyaient voir en lui que les crimes dont l'imposture l'avait accablé ; au pied des autels ce sont des chrétiens instruits de sa divinité, qui ne respirent que ses miséricordes, des chrétiens comblés de ses bienfaits, et auxquels il n'offre rien moins que sa propre gloire. Que dirai-je encore ? Sur la croix la mort qu'on lui faisait souffrir était une mort toute salutaire, sa honte même et son ignominie don-

naient plus de prix à la rédemption, et ne la rendaient que plus abondante ; mais dans le cœur d'un sacrilège, la mort qu'il endure est toute funeste, elle ne sollicite que le jugement et la condamnation, et son effet le plus ordinaire est la réprobation du coupable qui la lui fait souffrir.

Mais quoi ! Jésus-Christ ressuscité, essentiellement immortel, peut-il être capable d'une nouvelle mort ? et tout ce que nous venons de dire n'est-il point plus propre à effrayer les simples qu'à persuader les personnes instruites ? Ainsi peut-être raisonnez-vous en secret, vous qui, importunés des remords de vos sacrilèges, voudriez emprunter de la vérité même les moyens de les étouffer. Mais non, la vérité, sans se démentir jamais, saura bien tourner contre vous les armes que vous essayez contre elle. Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus, il est vrai ; aussi la vie que vous lui ôtez par une indigne communion n'est pas cette vie naturelle qu'il reçut dans le sein de Marie, et qu'il se rendit si glorieusement ense ressuscitant lui-même, mais cette vie surnaturelle qu'il communique sans cesse à tous les membres de son Eglise, cette vie dont il dit lui-même : Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi ; cette vie par laquelle nous ne faisons avec lui qu'un même corps, comme son Père et lui ne font qu'une même chose, cette vie enfin dont il vivifie nos âmes, et de laquelle il assure qu'il n'est venu dans le monde que pour nous la donner, et nous la donner avec abondance : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*, c'est là cette vie dont vous le dépouillez réellement par rapport à vous et au dedans de vous, quand vous participez indignement à l'eucharistie ; vous faites de lui à votre égard un Jésus-Christ mort, puisqu'il cesse dès lors d'être pour vous principe de vie, qu'il n'opère plus dans votre âme ni mérites ni grâces, qu'il n'a plus en elle aucune vertu salutaire et vivifiante, et que sa puissance y est tellement liée, qu'il est vrai de dire alors de lui ce qu'en disait son évangéliste par rapport aux habitants de Nazareth, qu'il ne peut plus y faire aucun miracle : *Non poterat ibi virtutem ullam facere*.

Mais non, mes frères, je m'explique mal. Sa puissance n'y est point liée, ce serait lui faire injure que de le penser ; mais, semblable à cette arche sainte dont la présence était toujours salutaire ou nuisible, et qui frappait de mille plaies mortelles toutes les villes des Philistins, tandis qu'elle comblait de biens la maison du pieux Obédédom ; dès que Jésus-Christ n'est plus dans votre âme un principe de vie, il y devient infailliblement un principe de mort ; l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur sont les suites presque inévitables de la profanation de sa chair divine ; une insensibilité mortelle à toutes les menaces, un entier oubli des jugements de Dieu, l'impénitence finale, en sont le fruit le plus ordinaire. Et jugez quel ravage doit faire dans l'âme un tel sacrilège, dès qu'au

témoignage du grand Apôtre l'indécence seule avec laquelle quelques Corinthiens participaient à l'eucharistie était la vraie cause des maladies et des mortalités qui affligeaient leur nouvelle Eglise : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*.

Pendant ce sacrilège si horrible est en même temps des plus ordinaires. Ah ! chrétiens, sur ce que je viens de vous dire de l'énormité d'une communion indigne, quand il serait vrai qu'un seul dans cet auditoire devrait bientôt s'en rendre coupable, chacun de vous ne serait-il pas assez fondé à craindre pour lui-même, et à demander, comme les apôtres à Jésus-Christ, quand il leur prédit qu'un d'entre eux devait le trahir : Ne serai-je point, Seigneur, le perfide que vous avez en vue ? *Nunquid ego sum, Domine ?* Mais que nous serions heureux, si dans cette nombreuse assemblée nous pouvions assurer de la moindre partie qu'elle ne trempera point dans ce sacrilège ! Car enfin il n'en est pas de ce dernier excès comme de violer le devoir pascal. L'omission de la communion pascalle est un crime sur lequel le coupable ne saurait se méprendre, et sa prévarication est trop volontaire pour pouvoir se la déguiser à lui-même ; mais à l'égard d'une communion sacrilège, qui est celui qui, lors même qu'il s'en rend coupable, ne présume pas en être innocent ?

Et certes je ne parle pas ici de ces insignes profanateurs de l'eucharistie, qui, au mépris du sacrement de la pénitence, ou peut-être par indocilité au jugement d'un sage ministre qui ne les aura pas jugés dignes d'une subite réconciliation, aiment mieux traîner à la sainte table une conscience souillée que de subir aux yeux de ceux qui les éclairent l'humiliation d'un salutaire retardement. J'en excepte encore ces pécheurs téméraires qui n'estimant nos sacrements que des formalités et des bienséances, n'en usent dans le temps de Pâques que pour fermer la bouche au public et à leur pasteur, et comptent pour rien le plus horrible des sacrilèges, dès qu'ils n'en ont pour témoins que Dieu et leur conscience. Ne parlons pas même de mille autres pécheurs qui, ne connaissant d'autre préparation à la communion pascalle qu'une confession succincte et superficielle, passent subitement du tribunal de la pénitence à la sainte table, et osent recevoir Jésus-Christ dans une âme encore infectée de l'odeur de leurs derniers crimes. De tels sacrilèges ne sont point équivoques, ou s'ils échappent à la connaissance de ceux qui les commettent, c'est de leur part un aveuglement volontaire, qui ne rend leur état que plus désespéré. Mais combien d'autres chrétiens dans le monde, qui, je ne sais sur quels préjugés, mettent au rang de leurs bonnes œuvres des communions très-indignes, et qui ne sont que de quelques degrés moins sacrilèges que ces premières ? Je parle de ces chrétiens dont la vie peut passer pour exemple de crimes, du moins de ces crimes avoués pour tels par les criminels mêmes ; de ces chrétiens dont le monde canonise l'honneur, la probité, et une

sorte de vertu qui ne serait pas incompatible avec le culte païen ; de ces chrétiens tels qu'il faut qu'ils soient pour être bien venus dans le monde, formés à ses maximes, exacts à ses usages, dociles à ses lois ; de ces chrétiens dont le mérite capital est de savoir en conserver le titre, sans en pratiquer les devoirs ; de ces chrétiens enfin qui semblent tenir un milieu entre la justice et l'iniquité, et qui forment le plus grand nombre dans le christianisme. Vous les voyez, ces chrétiens, dans le temps de Pâques, munis d'une confession à laquelle rien n'a manqué que le désir sincère de changer de vie ; vous les voyez, contents d'eux-mêmes et de leur dévotion, se presser autour de la sainte table, articulant quelques actes que leur cœur dément, communier au corps et au sang du Seigneur avec une assurance que les plus justes n'ont jamais éprouvée. Mais si cette communion n'est pas une communion indigne, les dispositions que saint Paul et tous les Pères ont exigées pour participer à la grâce du sacrement, et ne manger pas sa condamnation, sont donc des dispositions superflues, des conditions inutiles et surabondantes.

Car rendez-vous justice, apportez-vous au pied de nos tabernacles la moindre de ces dispositions ? Ne surfaçons point ici les obligations. Si je croyais ne parler qu'à ces âmes pieuses et avides de l'eucharistie, à ces âmes qui voudraient être dignes de communier tous les jours, je leur dirais, en louant, en excitant leur zèle, que cette communion fréquente demande d'elles une sainteté suréminente, que pour être dignes de participer si souvent au corps et au sang du Seigneur, il faut mener une vie qui ne tienne presque plus de celle de la terre, une vie toute renfermée en Dieu, que toute leur conversation doit être dans le ciel : plus d'attachement aux choses du siècle, plus d'affection aux fautes vénielles, plus de goût que pour la prière, le travail et la mortification. Mais à vous qui êtes d'un ordre bien différent, et qui peut-être croyez beaucoup faire de communier à Pâques, il faut parler un autre langage ; et ce serait ne rien vouloir obtenir que de vous demander de si parfaites dispositions. Mais au moins y en a-t-il d'indispensablement requises, dont la médiocrité de votre justice ne vous exempte pas, et la plus essentielle est de vivre en chrétien ; car de prétendre être digne de communier à tout ce qu'est Jésus-Christ dans l'eucharistie, et ne vouloir d'ailleurs avoir avec lui, pour ainsi parler, aucune autre communion ; croire mériter de le recevoir dans son cœur, même une seule fois, et nourrir habituellement dans ce cœur des inclinations ennemies des siennes, c'est une illusion qui ne mérite pas qu'on s'arrête à la réfuter. Il faut donc au moins être chrétien pour communier à Pâques, être chrétien, non pas seulement de nom, mais de vie et de mœurs ; et l'épreuve que saint Paul demande, avant que d'oser participer au corps et au sang de Jésus-Christ, consiste à examiner si l'on peut légitimement se rendre ce témoi-

gnage, que l'on mène une vie chrétienne : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Or je vous le demande, à vous qui devez bientôt vous approcher de la sainte table, menez-vous une vie chrétienne ? Je ne vous attaque pas sur tant de pratiques si directement opposées à l'esprit du christianisme, et que vous ne voudriez pas vous-même nous donner en preuves de votre religion ; je ne révèle pas mille péchés secrets multipliés sur votre conscience, et qui, à force d'y séjourner, y sont devenus des habitudes vicieuses, et presque le fond de votre caractère. Mais du reste en quoi votre vie tient-elle de celle du chrétien ? Aperçoit-on en vous quelque inclination à la prière, quelque zèle pour la pratique des bonnes œuvres, quelque exactitude à vous approcher des sacrements ? Vous voit-on faire votre capital de certains devoirs spécialement attachés à votre condition ? Ou si vous les remplissez, ces devoirs, est-ce plutôt par des vues chrétiennes et pour plaire à Dieu, que par des motifs d'intérêt et pour vous conserver l'estime du monde ? Être chrétien, c'est avoir au moins quelque légère ressemblance avec Jésus-Christ, c'est tenir à lui par quelque conformité de mœurs et de sentiments. Or, par où justifierez-vous cette conformité et cette ressemblance ? Ah ! tout ce que vous êtes dément la qualité de disciple de ce divin maître. Toute votre vie est un désaveu de la sienne. C'est une éternelle opposition de ses règles à vos maximes, de ses exemples à vos usages, de ses désirs à vos inclinations, et vous prétendez vous incorporer en lui par la communion ! Mais comment pourrez-vous vous unir à un Dieu si différent de vous ? Quoi ! dans un cœur superbe, un Dieu humble trouverait une habitation digne de lui ! Ennemi des vanités, il choisirait son tabernacle dans un cœur qui ne respire que les vanités ; et, ce qu'à peine osé-je dire, Jésus-Christ et le mondain ne deviendraient plus qu'une même chose !

Mais est-il surprenant qu'arrivés à cette solennité vous soyez si indignes de communier, vous qui vous faites presque une religion de ne communier qu'alors ? Ah ! quand nous n'aurions d'autre vice à vous reprocher que cette indolence ; disons mieux, que ce dégoût et cette répugnance pour l'eucharistie, je vous le demande, seriez-vous chrétiens ? Mais ce n'est pas précisément par ce que cette répugnance a de vicieux en soi que je juge de votre indignité, c'est par les grâces dont elle vous prive. Car enfin, si pour être digne de communier à Pâques il faut, comme je l'ai dit, avoir au moins quelque conformité avec Jésus-Christ, s'il faut mener une vie qui ressemble au moins en quelque chose à la sienne, comment conserverez-vous cette faible conformité, ce commencement de vie et de ressemblance avec lui, si vous ne vous nourrissez de temps en temps de lui ? Je n'entreprends pas ici de déterminer le nombre de vos communions, c'est aux directeurs de vos consciences à le régler

selon vos besoins. Mais je dis qu'il n'est pas possible d'être digne de communier à Pâques, si l'on n'a pris soin d'entretenir, par des communions précédentes, cette vie chrétienne, cette vie de la grâce, par laquelle seule on peut en être digne. Quoi donc! le pain sacré de l'eucharistie n'est-il pas à nos âmes une nourriture aussi essentielle que l'est à nos corps le pain ordinaire et matériel? Et vous pensez qu'après une année de jeûne vos âmes se seront conservé assez de vie et de santé pour pouvoir aujourd'hui se rassasier de ce pain des forts? Vous ignorez donc qu'autant qu'il est salutaire aux âmes saines, autant il est dangereux aux âmes malades.

Mais l'Eglise, dites-vous, ne nous ordonne de communier qu'à Pâques. Ah! plutôt à Dieu, lâches chrétiens, que vous fussiez aussi exacts à faire tout ce qu'elle vous ordonne, que vous l'êtes à n'en pas faire davantage! Mais si l'Eglise ne vous ordonne de communier qu'à Pâques, les peines dont elle menace les désobéissants, et dont elle les frappait effectivement autrefois, ne vous disent-elles pas assez quel est son esprit, en restreignant son précepte à cette seule solennité? C'est vous seuls, prévaricateurs de ses lois, qui l'avez réduite à vous faire un commandement d'une pratique à laquelle tous vos intérêts devaient assez vous porter d'eux-mêmes, et tout le fruit de votre servile obéissance est de n'encourir pas ses anathèmes et ses censures. L'Eglise ne vous ordonne de communier qu'à Pâques, mais ne vous ordonne-t-elle pas aussi de bien communier? Or s'il est moralement impossible de remplir dignement cette obligation quand on a négligé durant toute une année de se nourrir de l'eucharistie, si la santé de l'âme dépend en telle sorte de cet aliment céleste, que sans lui elle tombe infailliblement dans des maladies habituelles qui ne peuvent plus être guéries que par de longs remèdes; si l'on ne peut enfin que communier indignement à Pâques quand, faute d'assiduité à se nourrir de Jésus-Christ, on n'a point vécu de sa vie, mais d'une vie toute contraire à la sienne, ne s'ensuit-il pas que le précepte de la communion pascale renferme celui de communier autant de fois qu'il est nécessaire pour s'acquitter dignement de celle-ci, et ne se rendre pas coupable du corps et du sang du Seigneur?

Vous me répliquerez peut-être que vous n'êtes pas assez saints pour communier plus d'une fois l'année. Mais à cela je vous répondrai que si vous n'êtes pas assez saints pour communier plus d'une fois, vous ne l'êtes pas assez pour communier même une seule fois. En effet, dit saint Chrysostome, si la sainteté de la vie est une disposition essentielle à la communion, ou votre vie est sainte, et alors rien n'empêche que vous ne communiez autant de fois qu'il convient à un vrai chrétien; ou elle ne l'est pas, et dès lors vous ne devez communier jamais : *Qui sunt hujusmodi, semper accedant; qui non sunt, ne semel quidem.*

Mais enfin, dites-vous, il n'est plus question de délibérer, et le temps presse d'accomplir le devoir pascal. Le temps presse, il est vrai, mais n'est-ce que d'aujourd'hui que vous êtes instruits du précepte et de la préparation qu'il demande? Ne saviez-vous pas dès le commencement de cette sainte quarantaine quelles dispositions étaient requises pour être dignes de manger avec vos frères l'Agneau pascal? Et ne pouviez-vous dès lors travailler à acquérir ces dispositions? Vous convient-il de nous dire aujourd'hui que le temps presse, quand il n'a tenu qu'à vous d'accepter les moyens que vous offrait l'Eglise pour n'être pas pressés par le temps. A-t-elle cessé pendant tout le carême de vous inviter à la pénitence? ne vous a-t-elle pas assez représenté les dangers du retardement? les jeûnes qu'elle vous prescrivait n'auraient-ils pas contribué, en mortifiant votre corps, à purifier vos âmes et à les préparer à la céleste nourriture qu'elle leur proposait? N'auriez-vous pu trouver dès le commencement de ce carême aucun de ces ministres vraiment fidèles et charitables qui, dès lors vous auraient fait entrer dans la voie de la conversion, et vous y auraient peut-être assez avancés pour vous mettre aujourd'hui en état de participer à l'eucharistie? Le commandement vous presse de satisfaire à la communion pascale, et voilà justement ce qui accuse vos retardements à vous tenir prêts, et ce qui aggrave votre indignité présente. Mais enfin si le commandement vous presse de communier, vous presse-t-il de vous rendre sacrilèges en communiant? Ah! différez plutôt d'obéir à la loi, que de l'accomplir par un crime mille fois plus énorme que la désobéissance. Ce qui vous presse véritablement, c'est d'embrasser une vie nouvelle, c'est de commencer l'ouvrage d'une sérieuse conversion, c'est d'entrer dans cette épreuve que saint Paul demande, avant que d'oser participer au corps et au sang du Seigneur : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat.* Cette épreuve demande du temps, il est vrai, et d'autant plus de temps, qu'à force de l'avoir différée il est bien plus difficile qu'elle ne soit sujette à de fâcheuses inconstances, qui en retarderont considérablement les progrès. Mais enfin le vrai temps de faire votre pâque sera le temps auquel vous en serez dignes; et l'Eglise ne vous tiendra compte de votre obéissance à sa loi que du jour auquel vous l'aurez accomplie selon son esprit et avec toutes les dispositions que demande une action si sainte.

Et ne craignez pas que le retardement de votre communion soit à ceux de vos frères qui s'en apercevraient un sujet de scandale; tout dépend que vous les édifiez d'ailleurs par un vrai changement de vie, et qu'il paraisse par tout l'extérieur de votre conduite que vous ne différez la pâque que pour la faire plus dignement. Malheur à vous si, par un respect humain, ou peut-être pour vous épargner les frais d'une convenable préparation, vous alliez

vous rendre coupables du corps et du sang du Seigneur, et changer pour vous le sacrement de vie en un sacrement de mort. Préservez, ô mon Dieu, tous mes auditeurs d'un si horrible sacrilège. S'il y en a parmi eux que leurs dispositions rendent indignes d'approcher de vous à cette grande solennité, adressez-les à ces ministres fidèles et éclairés qui savent faire goûter aux âmes ces salutaires retardements dont le fruit est toujours une vraie pénitence et une disposition plus certaine à l'eucharistie. Commencez même dès à présent, Seigneur, à vous préparer en elles une demeure digne de vous par la destruction du péché, par l'établissement de votre grâce, par l'infusion de votre charité, afin qu'en communiant à votre chair divine, elles communient plus abondamment à toutes les vertus dont vous êtes la source, et que vous soyez en elles un gage plus assuré de l'immortalité bienheureuse. Je vous la souhaite.

DISCOURS

SUR LA CÉRÉMONIE DE LA CÈNE,

Prononcé dans un hôpital aux pauvres malades

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Jésus-Christ ayant aimé les siens dès le commencement, il les aima jusqu'à la fin (Jean., XIII, 1).

Le Sauveur du monde, mes très-chers frères, pouvait-il justifier d'une manière plus authentique le témoignage que l'évangéliste lui rend d'avoir aimé les siens jusqu'à la fin, qu'en s'humiliant à leurs pieds pour les leur laver, et en les préparant par cette cérémonie à recevoir dignement la sainte eucharistie qu'il allait instituer en leur faveur? Qu'eût servi en effet aux disciples de Jésus-Christ que leur Maître consacraît son corps et son sang, s'il ne les avait mis en état d'y participer en les nettoyant de leurs moindres souillures? Quel fruit auraient-ils tiré de l'institution de ce grand et auguste sacrement dont il n'est permis d'approcher qu'à ceux qui sont purs et qui ne conservent volontairement dans leur âme aucune imperfection ni aucune tache? Il fallait donc que Jésus-Christ achevât de purifier ses disciples de toutes celles qu'ils avaient pu contracter par le commerce des hommes. C'est ce qu'exigeait de lui son tendre amour pour eux, et c'est ce qu'il fit en leur lavant les pieds avec une bonté dont le souvenir seul nous charme et nous attendrit. Mais ce que Jésus-Christ fit autrefois à leur égard, il le va faire en votre faveur, mes très-chers frères, par les mains de son ministre; et l'on peut dire que cette cérémonie a d'autant plus de conformité avec la première, que vous êtes vous-mêmes plus conformes aux disciples de Jésus-Christ par votre état de pauvreté, d'affliction et de maladie.

Oui, mes frères, ces grandes salles dressées sous les ordres et par les mains d'une généreuse charité me représentent ce vaste cenacle où Jésus-Christ célébra cette fameuse cène. Ce prêtre si respectable par son rang et par sa vertu, que l'humilité va jeter à vos pieds, me rappelle Jésus-Christ lui-

même prosterné aux pieds de ses disciples, et les leur lavant de ses mains sacrées; et vous, mes frères, qui êtes les seuls sujets de cette sainte cérémonie, je vous regarde comme autant de disciples de Jésus-Christ appelés à vous purifier de vos plus petites taches, pour être plus dignes de participer à la véritable cène du corps et du sang de votre divin Maître. C'est là, mes frères, le but de cette cérémonie. Elle n'est pas faite pour ceux dont l'âme est souillée de ces péchés qui donnent la mort; que servit au traître Judas que Jésus-Christ lui lavât les pieds, qu'à le rendre encore plus criminel? Elle n'est ut le qu'à ceux qui, parfaitement lavés de leurs souillures mortelles, ont conservé quelques légères taches dont il est bien difficile à la faiblesse humaine de se garantir.

C'est dans cette situation que j'ai lieu de vous croire tous. Votre état de maladie et d'affliction me donne une confiance à ne pouvoir douter de la pureté de votre âme. Je dis, mes frères, votre état de maladie et d'affliction, et non pas précisément votre état de pauvreté. Car hélas ! nous voyons avec douleur que les pauvres dont la condition est sans contredit la plus sainte de la religion chrétienne, puisqu'elle les approche de plus près de Jésus-Christ, qui l'a embrassée; nous voyons, dis-je, avec douleur, qu'ils profanent tous les jours cet état si saint par lui-même par des désordres grossiers, que ceux qui ont quelque rang dans le monde évitent ordinairement, sinon par piété, au moins par honneur et par éducation. C'est par ces désordres que les pauvres dépouillent leur condition de tout ce qu'elle a de saint et de sanctifiant, pour ne lui laisser que ce qu'elle a d'incommode et d'humiliant aux yeux des hommes. Ils commettent le crime avec d'autant plus de licence, qu'il éclate moins dans le monde; que n'ayant point de fortune à faire, ils ne craignent pas de la reculer; que n'ayant point de crédit à ménager, ils ne risquent pas de le perdre, en un mot, qu'ils pèchent sans conséquence. Si parmi les pauvres artisans on en trouve quelques-uns de réglés, combien en trouvez-vous en qui la piété est tout à fait éteinte? Est-ce en esprit de pénitence qu'ils supportent la peine de leur travail et le petit profit qu'ils en tirent? C'est en murmurant, c'est en désespérant de la Providence, c'est en maudissant la misère et la dureté de leur condition. Comme ils n'ont point d'autre vue en travaillant pour le public que de gagner leur misérable vie, toute sorte de voie leur est bonne pour y parvenir; leur unique application est de tromper habilement, de faire passer pour bonne une marchandise mauvaise, de se faire payer d'un travail qu'ils n'ont point fait. Ils ne gagnent pas le pain qu'ils mangent, mais ils le volent. Savent-ils ce que c'est que sanctifier les fêtes? C'est moins dans les églises que dans les cabarets qu'ils les solennisent, trop heureux d'avoir pu gagner pendant la semaine de quoi s'enivrer le dimanche. De retour dans leurs familles, quels troubles n'y apportent-ils pas?

Toujours aux prises avec leurs femmes ou leurs enfants, ce n'est qu'injures, qu'emportements, que jurements, que blasphèmes. Telle est ordinairement la vie de la plupart des pauvres ouvriers.

Mais le dérèglement des autres pauvres est encore plus grand. Je parle de ceux qui n'ont ni feu ni lieu, qui se répandent dans les villes et dans la campagne, que le libertinage a chassés de chez eux, et qui viennent dans les provinces étrangères enlever aux pauvres du lieu le pain et l'aumône qui leur appartiennent. De ces pauvres, dis-je, que leur patrie a rejetés hors de ses limites, à peu près comme une rivière rejette sur ses bords l'écume et les ordures qui en corrompaient l'eau; de ces pauvres qui, préférant à un travail honnête et utile une honteuse et criminelle oisiveté, ne font d'autre métier que de fatiguer le public par leurs demandes importunes. Car enfin, pour passer tout le reste, quelle ignorance dans ces pauvres de leurs devoirs les plus essentiels, quelle extinction de tout sentiment de religion, quel mépris des choses les plus sacrées? En a-t-on vu quelquefois entendre une messe, s'approcher des sacrements? S'ils entrent dans les églises, c'est pour y détourner par leurs quêtes éternelles, et ceux qui assistent aux saints mystères, et les prêtres mêmes qui les célèbrent. Et plutôt à Dieu que ce fussent là les plus grands désordres!

Je veux bien croire, mes chers frères, que parmi les pauvres qui m'écoutent il n'y en a point qui ait jamais été de ce caractère. Mais il est toujours vrai que l'état de pauvreté dans lequel vous êtes n'est pas précisément ce qui nous doit rassurer sur vos dispositions et sur une préparation suffisante de votre part au festin de l'Agneau sans tache, puisque tant de pauvres en sont absolument indignes. Si vous n'aviez pas d'autres privilèges, il serait à craindre que cette cérémonie, toute sainte qu'elle est, ne suffît pas pour achever de vous purifier, et je doute que nous pussions vous dire dès lors ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre : Celui qui a été déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur dans tout le reste.

Ce qui nous remplit donc de confiance, c'est l'état de douleur et de maladie par lequel vous avez passé. J'avoue même que quand vous auriez été tels que ces pauvres dont je viens de parler, je ne vous en croirais pas moins purifiés, depuis que vous avez été éprouvés dans le feu de la tribulation. C'est là que vous vous êtes aperçus peut-être pour la première fois qu'il y avait un Dieu qu'il fallait craindre, que votre vie n'était qu'un songe, qui pouvait à tous moments être terminé par la mort; qu'après la mort il y avait un jugement, où les pauvres comme les riches devaient rendre un compte exact de leurs bonnes ou mauvaises actions; qu'il y avait à la vérité un paradis pour les pauvres vertueux qui auraient supporté avec patience l'humiliation et la dureté de leur sort, mais aussi qu'il y avait un enfer

destiné à ceux qui n'auraient pas su mettre à profit les avantages de leur état, et qui auraient deshonoré Jésus-Christ même en leurs personnes, en deshonorant la condition qu'il avait embrassée. Avouez-le, mes très-chers frères, pendant que vous jouissiez de la santé, ces vérités, quelque terribles qu'elles soient, ne vous touchaient guère : vous n'y pensiez pas même. Mais depuis que Dieu vous a affligés par la maladie, elles ont fait sur vous une vive impression; vous avez fait dès lors de fortes résolutions de changer de vie, si la santé vous était rendue, vous l'avez promis à Dieu, j'en suis sûr; vous lui avez dit, chacun les larmes aux yeux, et le cœur percé de douleur : Ah ! Seigneur, où en étais-je réduit ? Si vous ne m'aviez frappé de cette maladie, je ne vous aurais jamais connu, jamais je ne vous aurais aimé. Ingrat que j'étais, j'abusais de la santé que vous m'aviez donnée; et au lieu d'employer mes forces à vous servir, je ne les employais qu'à vous offenser. Ma pauvreté me devait tenir lieu de mérite auprès de vous, et j'en ai perdu tout le fruit par mes égarements et par mes crimes. Je méritais, Seigneur, que vous m'abandonnassiez à l'endurcissement de mon cœur, que vous m'oubliassiez comme je vous oubliais, que vous me laissassiez périr; mais votre miséricorde l'a emporté sur votre justice, vous m'avez châtié par bonté, et les coups que vous m'avez portés m'ont réveillé de mon assoupissement et m'ont converti : *Castigasti me, et eruditus sum*. Continuez, Seigneur, frappez, renversez ce malheureux qui a osé se révolter contre vous, mortifiez, affligez mon corps par les douleurs les plus cuisantes, pourvu que vous sauviez mon âme, et que vous me pardonniez : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*. Tels ont été, mes chers frères, vos sentiments pendant votre maladie, elle vous a tenu lieu de satisfaction et de pénitence pour les péchés commis dans le temps de votre santé; elle vous a fait hâter de recourir à un prêtre à qui vous les avez humblement confessés, et qui vous les a remis. Tout a contribué à vous inspirer ces mouvements de componction et de retour à Dieu : les avis et les instructions des ministres de Jésus-Christ, dont le zèle ne vous abandonne point dans cette maison de bénédiction, la piété, les exemples édifiants de ces saintes filles, qui ont préféré à l'orgueil et aux plaisirs du monde l'humiliation et le pénible travail du service des pauvres.

Voilà, mes très-chers frères, ce qui nous donne cette confiance, que vous êtes disposés à participer à la sacrée cène, dont nous honorons aujourd'hui le mystère, et c'est maintenant que nous dirons : Celui qui a été déjà lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur dans tout le reste. Mais aussi avez-vous besoin qu'on vous lave les pieds : car enfin, sans que je prétende détruire ce que je viens de dire en votre faveur, il est bien difficile que vous n'ayez contracté bien des taches qui demandent une nouvelle purification. Vous avez senti, à la vérité, les

effets de la miséricorde de Dieu sur vous, quand il vous a ouvert les yeux sur vos anciens égarements; mais les avez-vous assez sentis? En avez-vous été assez reconnaissants? Avez-vous assez répondu aux desseins de sa bonté, qui vous a conduits dans cet hôpital, bien moins pour y trouver des remèdes aux infirmités de votre corps, qu'aux maladies infiniment plus dangereuses de votre âme? L'en avez-vous assez remercié? Et si vous avez omis ce devoir si juste, n'est-ce pas une faute dont il faut vous purifier? Vous avez reconnu il est vrai qu'ayant si longtemps abusé de la santé, vous méritiez d'en être privés; que vos péchés demandaient un châtement mille fois plus rigoureux que celui que vous éprouvez, mais que la miséricorde de Dieu a mieux aimé vous punir dans ce monde par des douleurs passagères, que de différer à le faire dans l'autre par des supplices éternels. Vous l'avez, dis-je, reconnu : mais avez-vous accepté ce léger châtement avec assez de soumission? Votre cœur n'a-t-il laissé échapper ni murmures, ni plaintes? Diverses inquiétudes sur les besoins d'une famille, que votre maladie vous met hors d'état de secourir, n'ont-elles point trop balancé votre confiance en la bonté de Dieu? Certaines impatiences, un trop grand empressement de guérir, d'aller retrouver une femme ou des enfants, n'a-t-il rien diminué du mérite de votre affliction? Mille autres défauts enfin auxquels des malades sont toujours sujets, et qui ne se font que trop sentir à ceux qui les servent, n'exigent-ils pas que vous vous en purifiez, et oseriez-vous sans cette précaution vous présenter à la sainte cène, et manger de ce pain sacré, de ce pain des anges, qui n'est accordé qu'à ceux qui sont purs comme eux, ou qui aspirent du moins à la plus parfaite pureté?

Si je ne vous lave, disait Jésus-Christ à saint Pierre, vous n'aurez point de part avec moi, c'est-à-dire vous ne tirerez point de fruit de la participation de mon corps et de mon sang. Quelque exempt que vous soyez des crimes grossiers, de ces péchés qui éteignent entièrement la charité dans l'âme, si vous retenez encore volontairement quelques-unes de ces imperfections qui l'affaiblissent et qui contristent le Saint-Esprit; si vous n'employez tous vos efforts à vous en guérir, vous mangerez extérieurement le pain céleste que je vous prépare, mais vous n'en serez point nourri intérieurement : il ne produira point dans votre âme l'effet qu'il y doit produire; en un mot vous n'aurez point véritablement part avec moi.

Ce que Jésus-Christ disait alors à saint Pierre, il le dit à vous aujourd'hui, mes frères, gardez-vous donc de refuser cette nouvelle purification; elle aura sur vous, n'en doutez pas, le même effet qu'elle eut sur les disciples de Jésus-Christ, si vous y assistez avec la même componction de cœur et les mêmes dispositions. Dites comme saint Pierre, dans la vue de vos imperfections : Ne vous contentez pas, Seigneur, de me la-

ver les pieds, mais lavez encore mes mains et ma tête. Je reconnais qu'il n'y a rien en moi qui ne soit criminel. Je vous ai offensé par tout ce que je suis, et j'ai besoin d'être purifié tout entier; mais surtout ne permettez pas que je sois assez malheureux pour me salir de nouveau et pour me replonger dans l'ordure du péché. Plutôt la mort, Seigneur, plutôt la mort. Lavez mon âme à jamais, et je deviendrai plus blanc que la neige; lavez-la de ce sang que vous allez demain verser sur le Calvaire avec tant d'abondance, et que je puisse éternellement vous glorifier dans le ciel d'un si grand bienfait. C'est là, mes frères, tout le honneur que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, cujus livore sanati estis.

Jésus-Christ a porté nos péchés dans son corps jusqu'à la croix, d'où il vous a guéris par ses meurtrissures. C'est dans la première Épître de saint Pierre, chap. II vers. 24.

Je ne sais, mes frères, ce qui doit ici nous toucher davantage, ou le spectacle tragique que l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux, ou le peu d'impression que fait ce spectacle dans la plupart des cœurs. Voici sans doute depuis la création du monde le plus étrange et tout à la fois le plus important des événements. Tous ces autres faits que l'histoire a si curieusement recueillis, s'ils n'ont pas quelque relation avec celui-ci, ne nous intéressent point et ne méritent de notre part aucune attention. Des républiques, des empires, prirent naissance et furent renversés : des rois, des conquérants, toute cette suite de héros si fameux dans les différents âges, ont vécu, et ils sont morts. Que nous en revient-il, que nous importe même de le savoir? Mais le Fils éternel de Dieu, par qui toutes choses ont été créées, et par qui tout l'univers respire, né d'une vierge dans le temps, s'étant fait homme pour l'amour des hommes : ce Messie désiré, promis, attendu depuis tant de siècles, dont la sagesse éclatait dans la doctrine, la sainteté dans les exemples, la puissance dans les miracles : cet Homme-Dieu, l'objet unique des complaisances de son Père, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, et au nom duquel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, après avoir souffert toutes sortes d'ignominies de la part des Juifs et des gentils, est enfin condamné à mourir, et il expire sur une infâme croix. Un prodige si surprenant déconcerte toute la nature. Le soleil perd sa lumière, le voile du temple se déchire, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, la terre tremble, tout l'univers frémit; et nous que ce prodige intéresse si directement, puisque c'est à la mort seule de Jésus-Christ que nous devons notre rédemption et notre salut, et que sur elle seule roulent toutes nos espérances, nous ne nous en occupons que superficiellement; nous passons comme les Juifs devant

la croix et le crucifié, sans nous arrêter : *Prætereuntes*. Peu s'en faut que ce ne soit comme eux en branlant la tête, pour marque du peu d'intérêt que nous prenons à tout ce spectacle : *Moventes caput*.

Ce n'est pas qu'il n'y en ait encore parmi vous qui, semblables à ces femmes de Jérusalem qui suivaient Jésus-Christ sur le Calvaire, ne s'attendrissent à la vue des souffrances de leur Sauveur. Mais que servent à Jésus-Christ et à vous-mêmes ces mouvements passagers d'une compassion toute naturelle? Ah! si vous avez à pleurer, pleurez, pleurez sur vous; et si votre cœur est capable d'indignation, tournez-la tout entière contre vous-mêmes, puisque vos iniquités sont les seules causes des souffrances et de la mort de Jésus-Christ; et que ses plus mortels ennemis n'auraient eu sur lui aucun pouvoir, s'il n'y avait eu des péchés à punir et à réparer.

N'attendez donc pas, mes frères, que je m'en tienne ici à vous faire un détail infructueux des circonstances de la passion de notre Sauveur. Je veux de plus vous aider à en approfondir le mystère. Jésus-Christ, dit saint Pierre dans les paroles de mon texte, a porté en son corps nos péchés jusque sur la croix, d'où il nous a guéris par ses blessures et par sa mort : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, cujus livore sanati estis*. Or comment Jésus-Christ a-t-il porté le péché en son corps jusque sur la croix? C'est, premièrement, en rendant témoignage par toutes ses souffrances à l'énormité du péché. Secondement, en devenant lui-même dans sa passion l'objet et le but de tous les attentats du péché. Troisièmement, en l'expiant et le détruisant par sa mort.

Vous verrez donc, mes frères, successivement dans la passion de Jésus-Christ, l'énormité du péché, les attentats du péché, la destruction du péché. Je n'aurai pas besoin, pour exécuter mon dessein, de changer l'ordre des circonstances de cette passion. Ce sera dans le jardin des Oliviers, que le péché vous paraîtra dans toute son énormité. Ce sera dans la ville de Jérusalem que le péché signalera tous ses attentats; et ce sera enfin sur le Calvaire que vous verrez le péché détruit.

O croix de mon Sauveur, croix adorable! car enfin c'est à vous seule qu'il convient aujourd'hui d'adresser nos vœux : si vous avez été l'instrument du péché pour faire mourir le juste, vous fûtes aussi l'instrument du juste pour faire mourir le péché. Soyez donc à jamais notre ressource contre ses appas mortels. Consacrée par le sang de notre Rédempteur, c'est de vous que nous attendons notre force et notre salut. Nous vous révérons, nous vous embrassons, et tombant à vos pieds nous vous chantons avec l'Eglise : *O crux! ave*, etc.

PREMIER POINT.

Ce qui rend les hommes si faciles à commettre le péché, c'est que sa malice n'étant point un objet à portée de leurs sens, ils

n'en jugent d'ordinaire que sur les spécieuses apparences sous lesquelles il se cache, et qui en dérobent les horreurs à leurs yeux. De là ces pensées licencieuses, ces propositions impies, que Dieu ne saurait s'offenser du péché autant qu'on le public, ni le punir avec cette sévérité dont on nous menace. Mais voici des preuves de son énormité, qui, tombant sous les sens, ne laissent plus d'excuse à l'aveuglement. La première de ces preuves, c'est l'impression surprenante que fait dans l'âme de Jésus-Christ, et sur tout son corps, l'image seule du péché; car de là ne s'ensuit-il pas que le péché a quelque chose en soi d'infiniment horrible? La seconde, c'est le refus rigoureux et persévérant que le Père éternel fait à son propre Fils de le dispenser de boire jusqu'à la lie le calice de sa passion : car de là encore n'est-il pas évident qu'il n'y a point de peines si sévères dont le péché ne soit redevable à la divine justice?

Pour établir la première preuve, nous n'avons qu'à commencer l'histoire de la passion de notre Sauveur. Mais, ô péché, qu'il nous en va coûter pour mettre au jour ton énormité, et quelles plaies ne vas-tu point rouvrir! Enfin l'heure marquée était venue, ce moment qu'on n'aurait eu garde de prévoir, s'il n'eût été prédit par tant de prophètes, et si Jésus-Christ lui-même ne l'avait annoncé si souvent à ses disciples. Ce moment qui, ce semble, n'aurait pas dû être le terme d'une si belle vie; d'une vie si féconde en vertus et en miracles, d'une vie consacrée tout entière à glorifier Dieu, à convertir les hommes, à éclairer les aveugles, à guérir des malades, à ressusciter des morts; d'une vie enfin marquée à tous les caractères les plus éclatants de la Divinité; le moment qui devait la finir, et la finir si cruellement, est enfin arrivé. Jésus-Christ, victime volontaire, après avoir couronné tous ses bienfaits envers les hommes par l'institution de l'eucharistie, et s'être ainsi donné lui-même à eux comme par testament, va préparer et commencer son sacrifice. Il passe le torrent de Cédron, en silence et tout renfermé en lui-même, il monte sur la montagne des Oliviers. Il entre dans un jardin solitaire, accompagné seulement de ses trois fidèles et bien-aimés disciples, Pierre, Jacques et Jean, dont le cœur serré par la douleur ne s'expliquait que par des sanglots. Il leur recommande de prier avec lui; et s'éloignant ensuite à la portée d'un jet de pierre, il se met à genoux et se prosterne devant son Père.

Or c'est ici que je vous appelle, vous qui ne pouvez croire que le péché renferme rien de si horrible, et qui sur ce damnable préjugé avez l'iniquité comme l'eau. Je veux que vous ayez quelque fondement à vous défier de ce que nous vous en disons, et que l'autorité des ministres de Jésus-Christ ne fasse pas foi. Vous en rapporterez-vous au témoignage de Jésus-Christ même? Témoignage non de paroles, mais plus puissant et plus expressif encore que les pa-

roles. Ouvrez les yeux seulement, et voyez tout ce qui se passe.

Jésus-Christ prostré commence par se représenter vivement la cause de toutes ses souffrances. Sans doute ce n'est pas en lui-même qu'il la doit trouver : Dieu comme son Père, et la sainteté par essence, il ne découvre dans son propre fond que des trésors de gloire et de félicité. Mais le péché qu'il a pris sur lui pour nous en décharger le rend maintenant redevable à la majesté divine d'une réparation proportionnée à l'outrage qu'elle en a reçu. Aussi est-ce sur le péché qu'il fixe dès lors toutes ses pensées. Il l'envisage accompagné de toutes ses horreurs et selon tous les caractères qui en aggravent l'énormité, selon son injustice, qui, aux dépens de l'ordre et des lois divines et naturelles, usurpe des droits qui ne lui appartiennent pas ; selon son aveuglement, qui place le souverain bonheur dans la jouissance d'un plaisir aussi vain que funeste ; selon son ingratitude qui oublie les bienfaits et outrage le bienfaiteur ; selon son impureté, qui souille et qui défigure le plus bel ouvrage du Créateur ; selon sa cruauté qui dépouille l'âme de son innocence et de ses plus beaux ornements, qui la prive de tous ses droits à l'héritage céleste, et la condamne à des supplices éternels.

Si Jésus-Christ considère ensuite le péché du côté de son objet, son énormité ne lui en paraît que plus effrayante. Il le voit s'attaquer à Dieu même et blesser du même coup toutes ses perfections adorables ; sa vérité par son mensonge, sa sagesse par sa folie, sa bonté par sa malice, sa sainteté par sa corruption, sa souveraineté par sa révolte, sa gloire par son infamie. Il le voit aux prises, pour ainsi dire, avec tout ce qu'est Dieu, et il verrait Dieu lui-même anéanti par le péché, si quelque chose pouvait l'anéantir.

De l'objet du péché s'il revient à son principe, il le voit se former dans le cœur d'une misérable et vile créature, qui d'elle-même n'est qu'un néant, et qui doit le peu qu'elle a d'être à celui qu'elle ose outrager ; d'une créature qui ne respire encore que parce qu'elle est soutenue par la main toute-puissante contre laquelle elle se soulève, et qui en un moment peut l'exterminer.

De toutes ces manières différentes dont Jésus-Christ considère le péché, il s'en forme une idée, telle qu'avec toutes ses lumières il ne lui est pas possible de concevoir rien de plus affreux. Tout ce que l'enfer dans son enceinte renferme d'horreurs, ces dragons énormes dont saint Jean nous fait dans son Apocalypse une peinture si effrayante, ces spectres, ces démons hideux, n'ont rien d'égal à l'image que Jésus-Christ se fait du péché ; il le voit comme un monstre horrible, détestable, prêt à fondre sur lui pour le dévorer. O péché ! qu'il faut bien que tu sois terrible, puisque Jésus-Christ lui-même tremble et frémir à ta vue ? Lui qui dormait autrefois sur la mer, lors même

qu'elle était agitée des plus horribles tempêtes ; qui se mêlait parmi ses plus cruels ennemis sans se mettre en peine de leurs complots sanguinaires ; qui dans le désert se jouait avec les bêtes les plus féroces ; qui soutint même si tranquillement la présence de Satan, quand il osa le tenter : il pâlit, il se trouble, il est saisi de frayeur, dit le texte sacré, dès qu'il se représente le péché avec toutes ses horreurs : *Capit pavere et tedere*. Il semble même qu'il ne peut plus tenir contre cet effroyable objet, il se lève subitement, et vient à ses apôtres, qu'un accablement de tristesse tenait endormis. Vous dormez, leur dit-il, et votre maître se livre à des ennuis mortels. Veillez avec moi, je vous conjure, et ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis : *Sustinete hic, et vigilate mecum*. Mais il n'était pas question d'adoucissement à ses douleurs. Quels secours, ô mon Sauveur, auriez-vous pu attendre de vos créatures, vous qui êtes leur Dieu, leur consolateur et leur force ? Aussi n'en attendiez-vous pas, et vous ne vouliez sans doute, en nous montrant le trouble que la vue du péché causait dans votre âme, que nous donner quelque idée de son énormité.

En effet, bien loin que Jésus-Christ songe à se distraire de ces pensées affligeantes, il retourne incessamment au lieu d'où il était parti, pour ne se replonger que plus avant dans son affliction. Jusque-là, il n'avait encore envisagé que les péchés commis depuis le commencement du monde ; quelque horreur qu'ils lui inspirassent, soit par leur noirceur, soit par leur multitude, soit par leur affreuse variété ; comme il n'avait encore rien fait pour les réparer, et que les coupables n'avaient pas prévu ce qu'il en coûterait au réparateur, il manquait, ce semble, encore quelque chose à la douleur de Jésus-Christ pour monter jusqu'à son comble. Mais quand il mesure l'énormité des péchés à venir sur l'excès des souffrances qu'il veut bien accepter pour leur expiation ; quand il songe à l'abus que tant de pécheurs vont faire de sa passion et de sa mort ; quand il voit tout l'ouvrage de la rédemption renversé à l'égard de plusieurs, son sang foulé aux pieds, son crucifiement réitéré, toutes ses plaies rouvertes par autant de crimes qu'il s'en commettra jusqu'à la fin du monde, ah ! c'est alors que sa tristesse ne souffre plus de bornes, qu'il s'y livre et qu'il s'y abandonne tout entier. Croyez-en à l'aveu qu'il en fait lui-même à ses apôtres : Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort. Ce n'est point ici une manière de parler, une exagération, c'est une expression exacte de la mesure de sa douleur ; c'est-à-dire qu'il souffre dans le fond de son âme des déchirements bien plus cuisants que toutes les plaies dont ses bourreaux percèrent son sacré corps ; c'est-à-dire que l'énormité du péché fait dans son âme des impressions plus vives et plus douloureuses que n'en firent dans sa chair divine les fouets et les épines dont elle fut déchirée ; c'est-à-dire que l'amertume don-

le péché remplit son âme est si excessive, qu'elle lui causerait la mort, si sa puissance ne venait au secours pour le fortifier et le réserver à un autre supplice.

Mais qu'est-il besoin du témoignage de sa propre bouche? Venez le voir vous-même couché sur la terre, travaillé par une agonie qui n'eut jamais d'exemple et qui dut être bien plus douloureuse que la mort qu'il endura depuis; jusque-là, dit l'Evangile, que son sang s'ouvrant un passage à travers les pores de sa chair sacrée, les gouttes en manière de sueur en découlent abondamment sur la terre et y forment plusieurs ruisseaux: *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

Or, mes frères, ces impressions surprenantes que fait dans l'âme de Jésus-Christ, et sur tout son corps, l'image du péché, ne sont-elles point des témoignages incontestables de son énormité? Eût-il été capable de s'épouvanter d'un fantôme, et la vivacité de ses lumières lui aurait-elle fait illusion? Si vous n'osez le dire tout haut, ne semble-t-il pas au moins que vous le supposiez, quand vous vous faites un jeu du péché, et que, bien loin de reculer à la vue de ce monstrueux objet, vous allez au-devant de lui et que vous lui ouvrez avec complaisance toutes les avenues de votre âme? Ne semble-t-il pas que vous le supposiez, quand, après avoir accumulé crimes sur crimes, appelés par la bienséance au pied de nos tribunaux, vous nous montrez tant d'opposition à en concevoir un juste repentir, et que nous avons tant de peine à exciter en vous ces premiers mouvements de douleur qui ne suffiraient pas encore sans la grâce du sacrement? Ange consolateur qui autrefois fûtes envoyé de la part du Père au secours de son Fils près d'expirer à la vue des péchés des hommes, que votre ministère fut bien moins triste que le nôtre! Il s'agissait pour vous de tempérer l'amertume d'une contrition formée sur des péchés qui n'appartenaient pas à celui que vous consoliez; et il s'agit pour nous de briser de douleur des cœurs plus durs que des rochers au souvenir des crimes dont ils sont les vrais coupables, et le fruit de notre travail n'est le plus souvent de leur part qu'un endurcissement plus inexcusable.

Mais voici, mes frères, une seconde preuve de l'énormité du péché, non moins concluante que la première. Je la tire de l'excès de la peine qu'il exige pour sa réparation, et je n'en veux d'autre témoignage que le refus rigoureux que le Père éternel fait à son propre Fils de le dispenser de boire jusqu'à la lie le calice de sa passion.

En effet, si l'incrédulité se refuse à la foi de l'éternité des peines de l'autre vie, c'est qu'elle ne croit voir aucune proportion entre le péché et la sévérité de ces peines. Qu'on commence par reconnaître son énormité, et l'on n'hésitera plus sur la vérité d'un enfer. Or comment ne la pas reconnaître, dès qu'il n'y a eu que les souffrances et la mort d'un Dieu qui aient pu suffire à expier le péché

et à suppléer à l'éternité des peines qui lui étaient dues? Car telle est la compensation que la justice divine a exigée, et tout ce qui se passe au Jardin des Oliviers met, pour ainsi dire, cette vérité sous vos yeux.

Représentez-vous donc Jésus-Christ combattu entre l'horreur de la mort qui lui est présentée, et le désir ardent de satisfaire pour tous nos péchés. Plus il sent l'injure qu'ils ont faite à la sainteté de Dieu, et plus il comprend qu'il lui en doit coûter pour les expier selon toute la sévérité de sa justice. Quelle affreuse image ne se fait-il point dès lors de tous les tourments qui vont concourir à sa passion? Il ne les souffrira dans son corps que successivement et à la suite les uns des autres; mais maintenant il les souffre tous à la fois dans le fond de son âme, par la connaissance distincte qu'il en a, et par l'application actuelle qu'il y fait de toutes ses pensées. Bien loin que sa divine puissance lui en tempère l'amertume, elle ne lui sert à cet instant qu'à l'y rendre plus sensible. Dans l'âme d'un pur homme, ce n'eût été qu'une douleur bornée; mais dans l'âme d'un Homme-Dieu, c'est une douleur égale à sa capacité. Saisi de terreur à la vue de ce qu'il doit endurer, il laisse éclater l'opposition naturelle de son humanité à l'acceptation de tant de souffrances. Tout Dieu qu'il est, il ne rougit pas des faiblesses de l'homme. Au moment de son incarnation, et dès son entrée dans le monde, impatient de se sacrifier au salut des hommes, il se présente à son Père, plein de courage, et il lui dit du fond de son cœur qu'il est déjà prêt à exécuter toutes ses volontés aux dépens de sa propre vie: *Ingrediens mundum dicit: Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Maintenant qu'il s'agit de subir cette mort, à laquelle il s'est offert si solennellement, il recule dès qu'elle se présente, toutes ses forces l'abandonnent, et il n'emploie ce qui lui en est resté qu'à conjurer son Père d'éloigner de lui ce calice amer: *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Ce n'est pas même ici un premier mouvement qui échappe à son trouble: il insiste, il persévère dans sa demande; lui qui nous avait appris à prier en peu de paroles, il étend et prolonge sa prière, comme pour fléchir et pour attendre son Père: *Prolinxius orabat.* En effet, il n'oublie rien de tout ce qui peut y contribuer. Quoique égal à lui en toutes choses par sa nature divine, il prend en sa présence la posture d'un esclave condamné; il se prosterne le visage contre terre devant sa majesté, il reconnaît qu'il est juste d'obéir à ses volontés les plus rigoureuses; mais il le conjure de ne point vouloir si rigoureusement. Sur la croix, lorsqu'il ne s'agit plus de recourir à sa tendresse, et que sa vengeance est consommée, il l'appelle son Dieu: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Mais ici qu'il est temps encore de le fléchir, il le nomme son Père, qualité dont le souvenir doit réveiller toute sa tendresse: *Pater mi.* Il intéresse sa toute-puissance, qui, sans déroger aux droits

de sa justice, peut absolument se contenter d'une moindre satisfaction : *Si possibile est, omnia tibi possibilia sunt*. Je ne me défends pas de racheter les hommes, ils me sont trop chers; d'expier leurs péchés, ils font trop d'outrage à votre sainteté; mais les mérites de votre Fils étant infinis, il peut opérer l'un et l'autre par une seule larme, par un seul soupir, par un seul acte de sa volonté. Cependant, ô mon Père, j'en ai déjà bien plus fait; tous les travaux de ma vie auraient racheté mille mondes; et quand même il vous faudrait du sang, ne complexez-vous pour rien celui que j'ai versé dans ma circoncision, tout celui que je viens de répandre en votre présence dans mon agonie? Que votre vengeance soit donc satisfaite, et dispensez-moi de cet autre calice : *Transfer calicem hunc a me*. Il ajoute enfin à tous ces motifs la soumission avec laquelle il se rendra, s'il le faut, à ses plus sévères volontés; et rien, ce semble, n'était plus capable d'achever de gagner son Père, que cette soumission si humble. Car enfin, ajoute-t-il, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat*.

Une prière si ardente et réitérée jusqu'à la troisième fois n'aura-t-elle point son effet? Quoi! le médiateur des hommes, celui par les mérites duquel ils obtiennent toutes les grâces, et au nom duquel aucune ne leur peut être refusée, serait-il refusé lui-même? Ne l'entendions-nous pas, il n'y a encore que quelques jours, à l'occasion de Lazare qu'il ressuscitait, rendre témoignage à son Père qu'il l'exauçait toujours? *Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me; ego autem sciebam quia semper me audis*. Il est vrai, mes frères, mais c'est qu'alors Jésus-Christ demandait des grâces dues aux mérites anticipés de ses souffrances et de sa mort, au lieu qu'il demande aujourd'hui d'être dispensé de cette mort et de ces souffrances, qui pouvaient seules nous les mériter : c'est qu'il priait alors en qualité de médiateur digne de tout obtenir, et qu'il prie maintenant en qualité de pécheur, indigne de toutes grâces. Quel est aussi le succès de sa prière? Un refus plus humiliant de la part de son Père, une sévérité plus inflexible, un abandon plus persévérant. Comme il ne voit plus en lui que le péché dont il s'est chargé, il ne forme plus sur sa personne que des pensées de vengeance et de châtement. Un seul de ses soupirs, il est vrai, pourrait expier le péché, mais un seul de ses soupirs ne signifierait que le prix infini de sa médiation, et ne marquerait pas assez tout ce que le péché doit de peines à la justice divine. Il faut que Jésus-Christ en instruisse les hommes à ses propres dépens. Châtié pour le péché, il n'y aura rien de trop dans toute sa passion, il n'y aura point d'outrages qu'il ne doive essuyer, point de plaies dont il ne doive être percé, point de gouttes de sang dans ses veines qu'il ne doive répandre; et mille fois plus de souffrances ne suffiraient pas encore à la vengeance divine,

si celui qui souffre n'était Dieu lui-même.

Quel fonds de réflexions, mes frères, quel motif de crainte pour tous les pécheurs? A quoi néanmoins les pensez-vous occupés, tandis que tout ceci se passe? Venez voir les trois disciples de Jésus-Christ : c'est au naturel le portrait de ces pécheurs. Auriez-vous cru les trouver endormis, quand il est question de tirer vengeance de leurs péchés, et que leur maître ne peut obtenir le moindre adoucissement à la peine qui leur est due? Quoi donc! n'ont-ils point d'intérêt à l'arrêt qui se prononce actuellement contre tous les pécheurs en la personne de Jésus-Christ? C'était, il est vrai, la douleur et l'accablement qui tenaient endormis ces faibles disciples; mais s'ils en étaient moins inexorables, leur assoupissement n'en est pas moins la figure du sommeil léthargique de la plupart de ces pécheurs que nous voyons tranquilles, indifférents, disposés même à lier des parties de festins, de jeux, de spectacles, au moment que leurs péchés crient vengeance, et que la colère divine apprête leurs supplices. Horrible et monstrueuse sécurité! Ah! si, vous qui semblez vous en faire honneur, vous pouviez vous flatter de l'impunité : mais Jésus-Christ priant avec tant d'instances pour l'éloignement de son calice, et toutefois non exaucé, laisse-t-il encore quelque lieu à votre présomption? Le bois sec sera-t-il traité plus favorablement que le bois vert, et si les apparences du péché ont été punies si sévèrement dans la personne du juste, que sera-ce de la réalité dans la personne des coupables?

Ce sont là, mes frères, les saintes frayeurs que Jésus-Christ veut vous inspirer, par celles qu'il fait paraître dans le jardin des Oliviers; c'est là qu'il vous appelle aujourd'hui, pour vous y montrer l'énormité du péché, soit dans l'impression surprenante que sa seule image fait dans son âme et sur tout son corps, soit dans l'amertume du calice qu'il est condamné à boire pour le réparer. Mais un spectacle plus tragique encore se prépare : venez voir ce même péché devenu l'exécuteur de la passion de Jésus-Christ, signaler contre sa personne tous ses attentats : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Pourquoi, mes frères, Jésus-Christ qui pouvait mourir sans le ministère des hommes, et par un seul acte de sa volonté, a-t-il voulu toutefois se servir d'eux pour l'exécution de ce projet de miséricorde? La grâce de la rédemption n'aurait-elle pas été plus complète, s'il n'eût point permis au péché de mettre la main à cet ouvrage, et de le consommer par un déicide? La sagesse divine en a sans doute autrement jugé; et il semble que sa principale vue ait été de nous représenter plus sensiblement ce que les pécheurs entreprennent encore tous les jours contre Dieu, chaque fois qu'ils l'offensent, sous la figure de ce que les Juifs entreprirent contre Jésus-Christ dans tout le cours de sa passion. Jusque-là ils ne l'avaient, co

semble, attaqué qu'en tremblant; mais maintenant ils ne l'épargnent plus, ils déploient sur lui toute leur fureur, et ils attentent en quelque sorte à tout ce qu'il est; à sa puissance, à son innocence et à sa patience. Ils attentent à sa puissance, en lui insultant; à son innocence, en la condamnant; à sa patience, en s'en prévalant. Ainsi le pécheur, chaque fois qu'il offense Dieu, commet contre lui un triple attentat; un attentat de témérité, puisqu'il ne peut ignorer la puissance de celui qu'il ose outrager; un attentat d'injustice, puisqu'en violant sa loi il porte contre elle un jugement de condamnation; un attentat de cruauté, puisqu'il renouvelle autant qu'il est en lui toutes les douleurs que Jésus-Christ souffrit autrefois pour l'expiation du péché.

Premièrement, le pécheur commet contre Dieu un attentat de témérité, puisqu'il ne peut ignorer la puissance de celui qu'il outrage. Voyez-en d'abord la figure dans la conduite des Juifs à l'égard du Sauveur du monde. Car enfin après tant de miracles, avoués par eux-mêmes, pouvaient-ils douter de sa divine puissance? Cette multitude d'aveugles éclairés, de malades guéris, de morts ressuscités, ne lui rendaient-ils pas un suffisant témoignage? Ce Lazare surtout récemment rappelé du tombeau après quatre jours de sépulture, ce prodige authentique, inouï et toujours présent à leurs yeux, n'avait-il pas arraché de leur bouche cet aveu si juste, mais de leur part si difficile, que jamais prophète n'avait fait de si grands miracles? Cependant ce même prodige, qui devait leur ouvrir les yeux sur la divinité de Jésus-Christ, qui devait au moins leur faire craindre d'attaquer un homme si puissant, c'est ce même prodige qui achève de les aveugler, et qui ne leur permet plus de délibérer sur la perte du Sauveur du monde. Que faisons-nous, disait Caïphe à tout le conseil assemblé? Si nous laissons vivre cet homme, ses miracles lui attacheront tout le peuple, et les Romains jaloux viendront fondre sur notre nation; il faut donc qu'il meure et que notre nation ne périclite point. Aussitôt sa mort est résolue, les ordres sont donnés, déjà marchent les satellites; et à peine Jésus-Christ avait-il achevé sa prière au Jardin, qu'on vit entrer, à la tête d'une grande troupe armée d'épées et de bâtons, Judas, l'un des douze apôtres.

A ce nom, mes frères, vous frémissiez. Ce nom seul vous présente tout ce que la plus énorme ingratitude, la plus noire perfidie, l'apostasie la plus détestable renferme d'horreurs; et plutôt à Dieu qu'une si affreuse image servît à exciter votre indignation contre vous-mêmes, quand, semblables à ce malheureux apôtre, oubliant comme lui tant de bienfaits reçus, tant de grâces accumulées, tant de miracles de miséricorde et d'amour, vous ne rongissez pas de vous mettre à la tête des ennemis de Jésus-Christ, pour les animer par votre exemple à l'outrager! Plût à Dieu que l'ordre le plus sacré ne nous

fournît plus de Judas, faisant servir à leur avarice ou à leur ambition la puissance de leur ministère, mettant à prix les choses les plus saintes, les livrant sans discernement à des profanateurs, se prévalant quelquefois eux-mêmes de l'accès qu'ils ont auprès de Jésus-Christ pour le trahir plus indignement par leurs sacrilèges!

Mais pour passer sur tout ce qu'a d'horrible en soi une perfidie qui n'a encore que trop d'exemples, comment Judas ne fut-il point intimidé, je ne dis pas par le souvenir de tous les miracles qu'il avait vu faire à Jésus-Christ, mais par le témoignage de sa toute-puissance, qu'il lui donna dans ce moment même? Je ne suis pas surpris qu'il ne se rendît point au tendre reproche que lui fit Jésus-Christ en le traitant d'ami : *Amice, ad quid venisti?* qu'il ne rentrât point en lui-même quand il lui représenta doucement la noirceur de sa trahison : *Juda, osculo filium hominis tradis!* Rarement les ingrats se ramènent par des hontes. Mais quel aveuglement put l'empêcher de faire attention au désordre que mit dans sa troupe une seule parole prononcée par Jésus-Christ? Quoi! ces deux mots, *Ego sum*, suffirent au Verbe éternel pour renverser par terre tous ses ennemis, et cette nouvelle épreuve qu'ils font de sa puissance n'est pas capable de les rappeler à eux-mêmes, et de les effrayer sur la témérité de leur attentat! Quoi! Judas couché par terre ne reconuait pas encore la main qui l'a frappé, et qui ne l'a frappé que pour le réveiller de sa léthargie! Aussi est-ce à cet égard, ô mon Dieu! qu'on ne peut trop reconnaître la nécessité de votre grâce pour convertir les cœurs, et l'inutilité de tous les secours extérieurs, quand vous la refusez. Saul, votre persécuteur, qui ne fut témoin d'aucun de vos miracles, et qui jamais ne vous connut, est renversé, et il se convertit. Judas, votre apôtre, confident de tous vos secrets, dépositaire de toutes vos faveurs, est renversé, et il s'endurcit davantage. C'est que vous piquez l'un intérieurement d'un aiguillon contre lequel il regimbe en vain, et que vous abandonnez l'autre à son aveuglement et à sa réprobation.

Mais vous que cet excès d'endurcissement étonne peut-être, comment ne sentez-vous point la puissance qui renverse tous vos projets d'iniquités, qui fait manquer tous ces ressorts préparés avec tant d'adresse, qui dissipe et résout en fumée toutes ces entreprises si habilement concertées? Comment ne la sentez-vous pas, cette puissante main, quand elle vous frappe par des maladies, par des pertes ou par quelques autres disgrâces? Quel enchantement vous empêche alors d'ouvrir les yeux sur la témérité de vos attentats, et de rendre hommage à la majesté contre laquelle vous conspirez? N'est-ce point parce que, à l'exemple de Judas et de sa troupe impie, qui attribua sans doute à quelque accident ordinaire, ou peut-être à une terreur panique, la cause qui les renversa, vous attribuez de même ou au hasard, ou à quelque principe tout naturel,

ces événements imprévus qu'ordonne une providence toute particulière, pour vous rappeler à vous-mêmes? Quoi qu'il en soit, vous imitez en tout cette troupe insensée, qui, bien loin de reconnaître sa folie, et d'adorer la puissance de celui qui les avait renversés d'une seule parole, après s'être relevés, non sans une permission nouvelle de sa puissance, se jetèrent sur Jésus-Christ et se mirent à le lier. Et c'est à cette occasion que je me représente encore l'extravagance de tant de pécheurs qui, après avoir éprouvé mille fois l'inutilité de leurs efforts contre Dieu, semblent tenter de nouveau de lier sa toute-puissance, par toutes les mesures qu'ils prennent pour la traverser; qui s'agitent, qui se tourmentent pour surmonter tous les obstacles qu'elle oppose à leurs desseins; qui s'applaudissent même quand ils croient l'avoir réduite à ne pouvoir plus les faire échouer sans miracle: mais enfin, si ce même Dieu fait semblant quelquefois de se laisser lier, parce que ainsi que le dit alors Jésus-Christ à cette troupe insolente, c'est maintenant l'heure de ces pécheurs et la puissance des ténébres : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum*, que n'ont-ils point à craindre de sa colère, quand, s'étant réveillé de son sommeil, il rompra, bien plus facilement que Samson autrefois, tous ces faibles liens; et que, armé de ses foudres, il tombera sur toute cette populace de brigands et de sacrilèges? Premier attentat du péché, attentat de témérité.

Le second est un attentat d'injustice contre l'innocence de Jésus-Christ, que tous les pécheurs outragent en leur manière. Les uns, comme les prêtres et tous les chefs de la Synagogue, en l'attaquant de front par envie et par haine; les autres, comme son premier disciple, en le renonçant par faiblesse et par lâcheté, d'autres enfin, comme Pilate, en le sacrifiant à l'intérêt et à la politique.

Les uns, dis-je, comme les prêtres et les chefs de la Synagogue, attaquent de front l'innocence de Jésus-Christ; et que ne puis-je dissimuler que ses plus mortels ennemis se trouvent d'ordinaire parmi ceux-là mêmes que leurs devoirs et la sainteté du ministère devraient rendre ses plus zélés défenseurs! En effet Jésus-Christ pris et lié est conduit chez le grand prêtre Caïphe, ou tous les scribes et les docteurs de la loi se trouvèrent assemblés. Là il s'agissait, non pas d'examiner si Jésus-Christ était véritablement coupable, mais de le trouver tel et de le condamner sous ce titre à quelque prix que ce pût être. Mais comment le trouver coupable, sans avoir au moins un délit apparent à lui reprocher? C'était l'envie et la haine qui attaquaient Jésus-Christ, et ces passions s'allument bien plus volontiers sur l'innocence que sur le crime. Ce qui les irrite, ce ne sont pas les vices et les dérèglements de ceux contre qui elles se déclarent, mais l'exactitude et la sainteté de leurs mœurs ou de leur doctrine. On leur passerait aisément une conduite peu édifiante et peut-être même un libertinage de sentiments sur les matières

de la religion; mais une vie sans reproche, un grand zèle pour le maintien de la discipline, une opposition constante aux abus et aux relâchements de la doctrine et de la morale, c'est un crime que des scribes et des pharisiens ne pardonnent pas. Cet homme (disaient-ils entre eux, en parlant de Jésus-Christ, et ses vrais disciples n'endoient pas attendre un jugement plus favorable), cet homme nous est incommode, sa vie est une censure continuelle de la nôtre, son humilité accuse notre orgueil, son désintéressement notre avarice, sa piété notre hypocrisie: *Inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris*. Le crédit qu'il s'acquiert, soit par ses œuvres miraculeuses et toujours bienfaisantes, soit par la sainteté de sa doctrine, nous fait déchoir tous les jours dans l'estime des gens de bien. Rassasions-le donc d'opprobres et de tourments, condamnons-le à la mort la plus infâme: *Contumelia et tormento interrogemus eum, morte turpissima condemnemus*. Ils le disent et ils l'exécutent. Jésus-Christ paraît devant le grand prêtre comme un criminel. Le créateur est interrogé par sa créature; un Dieu est jugé par un homme. Mais encore sur quel chef d'accusation Caïphe le condamnera-t-il? Si pour sauver les apparences d'un jugement équitable on assemble quelques témoins, leurs dépositions ou insuffisantes ou évidemment fausses font bientôt abandonner au juge un moyen plus propre à justifier l'innocent qu'à le charger. Le plus court est de tirer de sa propre bouche le témoignage d'une vérité qui, quoique confirmée par tous ses miracles et attestée par toutes les prophéties, sera sans examen déclarée un blasphème. Caïphe lui demande donc, au nom du Dieu vivant, s'il est le Christ et le Fils de Dieu. Et parce que Jésus-Christ voulait nous apprendre à ne pas rougir de la vérité et à la confesser même au péril de notre vie, quelque odieuse qu'elle pût être, il répond qu'il est véritablement Fils de Dieu et qu'en cette qualité ses juges eux-mêmes le verront au dernier jour assis sur les nuées du ciel et à la droite de son Père, jugeant souverainement les vivants et les morts. Qu'avons-nous besoin d'autres témoignages, s'écrie le grand prêtre, vous venez de l'entendre, que vous en semble? Et tout le conseil répond unanimement qu'il est digne de mort.

Cette conduite, mes frères, vous paraît horrible, et peut-être seriez-vous tentés d'en faire l'application à tout autre qu'à vous-mêmes. Mais n'y a-t-il pas une manière de s'élever, contre la vérité qui n'est que trop commune à toutes sortes d'états et qui ne tend que trop directement à l'anéantir? j'entends le mépris et l'infraction de tous ses préceptes. Qu'est-ce en effet que ce spectacle que nous donne aujourd'hui dans le monde cette multitude innombrable de pécheurs qui, quoique agités de passions contraires et souvent ennemis, se réunissent dans le violement général de toutes les lois chrétiennes, si ce n'est pas là, comme le disait le prophète, une conjuration ouverte contre le Seigneur

et contre son Christ? *Convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus.* Combien même portent l'impieété jusqu'à taxer de mensonge ou de rigueur outrée ses oracles les plus formels? N'en entendons-nous pas tantôt censurer la loi du pardon des injures, la déclarer contraire à tous les principes de l'honneur, impossible ou honteuse dans la pratique; tantôt justifier des relâchements incompatibles avec les maximes évangéliques, dès qu'il a plu au monde de les introduire; tantôt approuver des crimes dont le nom même devrait être hors d'usage parmi les chrétiens; traiter d'arbitraires les articles fondamentaux de notre foi, renvoyer à une autre vie à s'assurer de ce qu'il faut croire d'un enfer, ne refuser pas le salut hors de la vraie Eglise à une prétendue bonne foi; démentir enfin l'éternelle vérité jusque dans ses points les plus essentiels? Que leur manque-t-il que de crier, comme Caïphe et son conseil impie, que Jésus-Christ a blasphémé en nous enseignant toutes ces vérités? Que leur manque-t-il que de le condamner comme un usurpateur de la qualité de Fils de Dieu et de suprême législateur? Mais si leur bouche n'ose prononcer cet exécrable arrêt, leur cœur le sollicite par tous ses desirs. Il demande qu'il n'y ait point de Dieu, point de vengeur de leurs prévarications, que leur injustice triomphe et que la justice éternelle soit anéantie.

Maistandis que ces impies, de concert avec le grand prêtre, font le procès à la vérité incarnée, en voici d'autres qui l'abandonnent par faiblesse et par lâcheté. Et quel exemple suis-je obligé de vous en produire? Ah! Pierre, était-ce donc à vous-même à nous le fournir? A vous-même, que Jésus-Christ avait honoré d'une primauté qui devait vous rendre à tous les disciples un modèle de zèle et de fidélité, à vous surtout que votre maître avait averti de vous garantir du piège où vous alliez tomber. Aussi, mes frères, voyez ce qu'il en coûte pour ne se défier pas assez de ses propres forces. Cet apôtre aussi faible, mais plus présomptueux que les autres apôtres, veut montrer plus de courage qu'eux, en n'usant pas de la permission que Jésus-Christ leur avait donnée de prendre la fuite, quand il dit aux soldats qui le saisissaient : Laissez aller ceux-ci : *Sinite hos abire.* Il suit Jésus-Christ qu'on traîne chez le grand prêtre, il entre chez Caïphe, il s'engage témérairement au milieu d'une troupe ennemie, et la plus horrible infidélité devient le fruit de sa présomption. Lui qui promettait de braver toutes les horreurs des supplices plutôt que de manquer à son maître, il le renonce à la première occasion, à la voix d'une servante et de quelques valets; il enchérit même sur les renoncements, il ajoute le parjure au mensonge et les imprécations au parjure; tant il est ordinaire de surpasser bientôt en faiblesse et en lâcheté ceux qu'on a surpassés en orgueil et en présomption. Mais déjà je vois Jésus-Christ qui jette sur son disciple un regard de miséricorde. Déjà Pierre, revenu à lui-même, s'abandonne à la

plus profonde douleur et verse des larmes amères. N'insistons donc plus sur sa faute, puisque la voilà réparée; et du palais de Caïphe passons au prétoire, où les Juifs, dépouillés du pouvoir de condamner les criminels à mort, viennent réclamer l'autorité romaine, dont le malheureux Pilate ne se trouva revêtu alors que pour nous donner en sa personne un exemple de cette autre espèce de pécheurs, toujours prêts à sacrifier les intérêts de Dieu à leurs intérêts propres et à la politique.

Bien différent de ces prêtres et de ces pharisiens, en qui la fureur avait obscurci la raison, Pilate connaissait parfaitement l'innocence de Jésus-Christ. Ses miracles, dont toute la Judée retentissait et dont le bruit était venu jusqu'à lui, cette paix répandue sur le visage de Jésus-Christ quand ses ennemis sollicitaient sa mort avec plus d'acharnement, son silence au milieu de leurs plus véhémentes accusations, tout cela le lui faisait regarder non-seulement comme innocent des crimes dont on le chargeait, mais comme un homme extraordinaire et qui montrait en sa personne quelque chose de plus grand que l'homme. Aussi se déclara-t-il assez ouvertement en sa faveur, tant qu'il ne crut point sa fortune commise avec ses devoirs : il reproche aux prêtres de lui avoir présenté comme digne de mort un homme qu'on ne peut convaincre de la plus légère faute. Si ceux-ci, pour ébranler sa fermeté, suscitent les clameurs d'une populace insolente, quels moyens ne met-il pas en œuvre pour s'exempter de prononcer contre l'innocent? moyens, il est vrai, infiniment injurieux à Jésus-Christ, mais qui laissaient voir dans Pilate, à travers sa faiblesse, un reste de probité. Il renvoie à Hérode, quoique son ennemi, la cause du Sauveur du monde, et il se sert ensuite contre ses accusateurs du jugement qu'en a porté ce prince. Ce moyen ne réussit-il pas? Il profite de la coutume établie de délivrer un criminel à la fête de Pâques, et dans l'espérance qu'ils seront honteux de préférer la vie d'un séditionnaire et d'un meurtrier à celle du plus doux des hommes, il leur donne l'alternative ou de Jésus ou de Barabbas. Quelquefois il a recours à la compassion. De juge qu'il est, il se rend l'avocat de l'innocence calomniée, il représente aux Juifs l'inhumanité de leur procédé. Qu'il leur dit-il, je crucifierai votre roi? Mais quel mal a-t-il fait, pour le crucifier? Il fait plus : indigné de leur obstination, il leur déclare qu'il ne consentira point à la mort de ce juste et qu'il va le renvoyer absous. Jusque-là nous pardonnerions peut-être à ce juge païen tant de faibles démarches en faveur de ses intentions. Mais les prêtres et les pharisiens n'avaient pas encore touché à la passion qui le dominait. Attendez qu'ils attaquent son faible, et vous jugerez après à quoi tient toute son intégrité. Si vous ne condamnez cet homme, lui disent-ils, vous vous déclarerez l'ennemi de César, puisque c'est être son ennemi que de pardonner à un homme qui usurpe la qualité de roi. Voilà

aussitôt le malheureux juge frappé de ces paroles fatales comme d'un coup de foudre. L'innocence de Jésus-Christ, l'amour de la justice, le devoir de sa dignité, tout s'évanouit en un moment de devant ses yeux ; il ne songea plus qu'à Tibère, le plus jaloux et le plus soupçonneux des hommes. Il craignit pour sa fortune ; l'exposer en faveur de l'innocence et pour la défense de la justice lui parut être une vraie folie. Que ferai-je donc de Jésus ? commença-t-il à dire aux principaux de la Synagogue : *Quid igitur faciam de Jesu ?* Le malheureux en est embarrassé dès qu'il le regarde comme un obstacle à sa fortune. Il interroge, non sa conscience qui lui aurait dit de le venger avec éclat de l'oppression de ses persécuteurs, non Jésus-Christ lui-même qui lui aurait inspiré de faire de lui son Dieu, son Sauveur, sa félicité ; mais ses plus mortels ennemis qui lui crient de l'ôter du monde et de le crucifier : *Tolle, tolle, crucifige eum !* Il voudrait bien toutefois s'épargner une si horrible injustice ; gêné entre sa politique et sa conscience, il essaye d'accorder l'une et l'autre par un nouveau crime, et pour sauver Jésus-Christ de la mort, il le condamne à une cruelle flagellation qui ne la lui fait pas éviter. Les Juifs, qui se prévalent de sa faiblesse, redoublent leurs clameurs ; il cède enfin à leur insolence, en cherchant un spécieux prétexte dans la crainte d'une plus fâcheuse émotion : *Videns quia magis tumultus fieret.* Et, comme s'il avait pu se laver devant Dieu de l'injustice qu'il commettait en se lavant les mains devant tout le monde, il proteste d'une part qu'il est innocent du sang de ce juste, et de l'autre il le livre en proie à la fureur de ses ennemis : *Lavit manus coram populo dicens : Innocens ego sum a sanguine justis hujus. Jesum vero tradidit voluntati eorum.*

Sages du monde, politiques du siècle, vous reconnaissez-vous à cette peinture ? Mais ne pensez pas que je compare ici à Pilate ceux d'entre vous dont le caractère est une opposition formelle au bien et à la vertu, qui n'attendent pas à livrer Jésus-Christ à ses ennemis, la justice à l'iniquité, l'innocence à l'oppression, la vérité au mensonge, qu'ils y soient vivement sollicités par une force étrangère, ou que leur fortune soit menacée ; mais qui s'y portent d'eux-mêmes avec ardeur et qui semblent en épier toutes les occasions. Ce ne serait point à Pilate, mais à Caïphe et aux prêtres juifs que je comparerais ceux-ci. Je ne mets en parallèle avec ce gouverneur que vous, qu'on ne peut nier avoir quelque inclination vers le bien, quelque semence de droiture, quelques sentiments de vertu et de probité ; mais qui en même temps laissez croître en vous d'autres passions qui s'y fortifient comme à votre insu, et qui, se trouvant aux prises avec votre conscience, l'emportent toujours sur elle. Qu'aucun intérêt, par exemple, ne vous engage à trahir vos devoirs, à appuyer certains désordres, on vous verra plein de zèle vous déclarer hautement pour ce qui est droit et

juste. Si vous êtes en place, vous réprimerez même les prévaricateurs, vous leur ferez craindre votre probité, et tous leurs murmures ne seront pas capables de vous émouvoir. Mais qu'ils trouvent moyen d'intéresser la passion qui domine en vous, votre cupidité peut-être ou votre ambition, qu'ils vous montrent quelque avantage à concourir à leurs injustices, à vous ranger dans le mauvais parti, qu'ils vous menacent de la disgrâce d'un grand de qui dépend votre fortune, vous voilà dès lors chancelants, ébranlés, prêts à entrer avec eux en composition. Vos propres lumières, la connaissance de vos devoirs commencent à vous importuner. Vous ne cherchez plus qu'à vous débarrasser de Jésus : *Quid igitur faciam de Jesu ?* qu'à opposer des raisons plausibles à ses inspirations qui vous pressent, à sa loi qui vous éclaire, à ses exemples qui vous condamnent. Vous ne voudriez pas que la justice et la probité fussent crucifiées, mais vous consentez qu'elles soient flagellées. Vous vous flattez qu'un certain bien apparent, que les engagements de votre condition, que la volonté de vos supérieurs justifiera votre lâcheté. Si vous ne faites pas, comme Pilate, la cérémonie de vous laver les mains devant tout le monde, vous affectez quelque autre pratique de dévotion, une édifiante régularité de mœurs, pour amuser votre conscience et Dieu lui-même si vous le pouviez, et vous livre ensuite Jésus-Christ et tous ses intérêts aux desseins pernicieux de ses ennemis : *Jesum vero tradidit voluntati eorum.* Voilà, mes frères, ce que le péché entreprend encore tous les jours contre Dieu ; et c'est ce que j'ai nommé son second attentat, attentat d'injustice.

Le troisième est un attentat de cruauté, dont les Juifs ne nous donnèrent qu'une figure quand, se prévalant de la patience de Jésus-Christ, ils exercèrent sur sa personne toutes sortes d'indignités. Et plutôt à Dieu, mes frères, qu'il ne fût qu'à vous les représenter, pour faire couler de vos yeux, non pas tant des larmes de pitié sur Jésus-Christ qui souffre toutes ces ignominies, que des larmes de contrition sur vous-mêmes qui les lui faites souffrir ! Mais comment émouvoir efficacement votre cœur par cet affreux détail, si votre esprit refuse de se convaincre d'une vérité aussi solide qu'elle est peu comprise, qui est que chaque péché que l'homme commet renouvelle tous les outrages que Jésus-Christ souffrit autrefois dans le cours de sa passion, puisqu'il n'y a aucun de ces péchés pour lequel il ne les ait soufferts, et qui puisse être expié sans une nouvelle application de ses souffrances ? Oui, mes frères, et cette vérité n'est point, comme vous le pensez peut-être, la production d'une pieuse imagination, mais un objet de foi proposé par saint Paul à tous les chrétiens, quand il leur dit que se replonger dans le péché après en avoir été lavé par les mérites du sang de Jésus-Christ, c'est de nouveau le crucifier en soi-même et le charger d'ignominies : *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei, et ostentui habentes.* Ne séparez donc point cette idée du spec-

tacle où je vous appelle. Mais pourrai-je vous raconter toutes ces horreurs, et vous, mes frères, pourrez-vous n'être pas vivement touchés en les écoutant?

Ce ne sont plus ici des ennemis ordinaires qui complotent entre eux la perte d'un innocent; ce ne sont plus des témoins corrompus, vendus à l'iniquité, qui l'accablent de leurs impostures; ce ne sont plus des juges, les uns aveugles et passionnés, les autres lâches et politiques, qui le sacrifient à la haine de ses persécuteurs : ce sont des bêtes féroces, qui se lancent et qui s'acharnent sur Jésus-Christ comme sur une proie : ce sont des démons revêtus d'une forme humaine, qui exercent sur le Sauveur du monde toutes les cruautés que leur malice leur a suggérées : ce sont tous les monstres échappés de l'abîme, c'est tout l'enfer déchaîné. Vous savez, mes frères, quelle retenue la justice humaine exige qu'on observe envers les plus insignes coupables, quelle protection elle leur donne contre les insultes, avec quelle gravité elle-même procède contre eux; mais à l'égard de Jésus-Christ, l'innocence même et le Saint des saints, on ne rougit pas de violer les règles les plus inviolables. Aussi n'est-ce plus une justice régulière qui agit contre lui, c'est la passion et la fureur. Les outrages les plus sanglants y prennent la place des formalités ordinaires, et les indignités les plus inouïes y tiennent lieu de toutes les procédures. Si Jésus-Christ, interrogé par le grand prêtre sur ses disciples et sur sa doctrine, lui répond avec une douceur mêlée de fermeté, qu'il était bien plus convenable de s'adresser sur cet article à tous ceux qui l'avaient entendu prêcher dans le temple et dans les synagogues, puisque leur témoignage lui devait être bien moins suspect que le sien, un valet du pontife, contre toutes les lois les plus communes de la bienséance et du respect dû à la présence et à la dignité des juges, mais sans doute pour tirer son maître de l'embarras où la sagesse de cette réponse l'avait jeté, étend sur Jésus-Christ sa main sacrilège, et le frappe au visage, en lui disant : Est-ce ainsi que vous répondez au pontife?

Ce premier outrage, dont la terre n'engloutit pas subitement l'auteur, cet outrage imprimé sur la face du Verbe éternel, fut comme le signal donné à une furieuse troupe, pour accabler Jésus-Christ de toutes sortes d'ignominies. Il n'y eut dès lors ni valets ni soldats qui n'exerçassent sur lui quelque nouvelle indignité. Tout ce que notre langue rougit d'exprimer, c'est précisément ce qu'on ne rougissait pas de lui faire souffrir. Cra-chats au visage, soufflets, traitements plus honteux encore, vous les essayâtes, ô mon Sauveur ! sans vous en venger, sans vous plaindre. La fureur, qui ne réfléchit point, semblait toutefois s'étudier à outrager Jésus-Christ dans toutes ses qualités les plus respectables. Dans sa qualité de prêtre, on le traite de Christ par dérision, et on lui fait une injure de cette onction sainte qui le rend supérieur aux anges. Dans sa qualité de

prophète, on lui met un bandeau sur les yeux, et on lui dit ensuite : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé? Dans sa qualité de roi, on lui jette sur les épaules un manteau de pourpre, on lui met entre les mains un roseau en guise de sceptre, on enfonce sur sa tête avec violence une couronne hérissée de pointes. On l'insulte dans son humanité, par toutes les plaies dont on défigure son sacré corps. On l'insulte dans sa divinité, par les feintes adorations et les ridicules prosternements qu'on affecte devant sa personne. Que vous dirai-je encore? Voyez-le traîné dans toutes les rues de Jérusalem, comme le plus scélérat des hommes, bafoué, foulé aux pieds, livré à toutes les ignominies qu'une insolente populace peut imaginer. Que sais-je enfin? Le Dieu du ciel et de la terre devient le jouet de ses créatures. On me traite, dit-il, on m'écrase comme un ver de terre; je suis l'opprobre des hommes, le rebut et l'exécration du peuple : *Ego sum vermis, et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Cette peinture vous touche, mes frères; mais vous souvenez-vous de ce que nous avons remarqué d'abord, que tous ces outrages si humiliants et si douloureux n'étaient que figuratifs de ces autres outrages bien plus réels que souffre tous les jours Jésus-Christ de la part des pécheurs? Le temps ne nous permet pas de comparer ici en détail les uns avec les autres; mais en gros, quelle image plus naturelle de cette horrible variété de crimes et d'attentats commis aujourd'hui contre Dieu, que ces différentes indignités exercées autrefois sur la personne du Sauveur du monde! N'y reconnaissez-vous pas cette multitude de pécheurs désespérés, qui conspirent par des affronts de toute espèce à combler la mesure de ses humiliations, qui, pour ne laisser aucune injure à faire à sa sainteté, imaginent des crimes inusités à la malice humaine, et semblent s'étudier à épuiser l'art de le deshonoré?

Resterait, pour ralentir leur fureur, à essayer le même moyen que tenta le faible Pilate pour arrêter celle des Juifs. Après cette cruelle flagellation, par laquelle il crut pouvoir satisfaire leur haine, il produisit à leurs yeux Jésus-Christ ensanglanté et tout couvert de plaies, en leur disant : Voici cet homme dont vous sollicitez la mort avec tant d'instances, cet homme que vous m'avez réduit à traiter si inhumainement, malgré son innocence vérifiée; cet homme enfin, que peut-être ne reconnaissez-vous plus, si je ne vous assure que c'est là lui-même : *Ecce homo.* Je vous en dirais à peu près de même, pécheurs téméraires, offusqués par les flammes de vos passions; peut-être n'aperceviez-vous pas celui qu'elles perçaient de tant de plaies. Le voici maintenant devant vos yeux, tel qu'il vient de sortir de vos mains. Ce sang qui coule de toutes les parties de son corps, cette chair déchirée, ces larges ouvertures, entassées les unes sur les autres, sont l'ouvrage de vos iniquités; reconnaissez-vous à ces marques le Fils éternel de Dieu, ce Verbe

adorable fait chair pour l'amour de vous, ce Sauveur que tous les prophètes avaient annoncé, après lequel tous les patriarches avaient si longtemps soupiré, l'attente de toutes les nations, votre Messie, votre Rédempteur, votre Dieu? Voilà toutefois celui que vos péchés ont réduit à cet horrible état; ouvrez les yeux et contemplez-le : *Ecce homo*.

Mais quoi! mes frères, un tel spectacle n'émeut point ces pécheurs? Que dis-je? La patience de ce Dieu, souffrant par leurs crimes, ne fait qu'irriter leur fureur. Entendez-les qui redoublent leurs cris et qui demandent avec plus de force qu'on enlève, qu'on crucifie leur Sauveur. Eh bien! cruels, baignez-vous donc dans le sang de cet innocent; voilà la croix, voilà les clous, voilà votre victime prête; chargez ses épaules déchirées du bois sur lequel vous devez l'immoler, traînez-le sur le mont Calvaire, étendez-le, élevez-le sur ce honteux gibet, et ne vous lassez point de le tourmenter que vous n'ayez vu couler la dernière goutte de son sang, et qu'il n'ait rendu son dernier soupir. Pour nous, mes frères, dont la douleur ne soutiendrait pas ce spectacle horrible, si nous sommes obligés de le voir, envisageons-le par une autre face. Jésus-Christ n'a permis au péché de signaler sur lui tous ses attentats, que pour donner plus d'éclat au triomphe qu'il allait lui-même remporter sur le péché. C'est sur le Calvaire qu'il en opère la destruction : vous l'allez voir dans le troisième point.

TROISIÈME POINT.

Quelle figure plus naturelle du spectacle qui va s'offrir à nos yeux, que cette cérémonie, pratiquée autrefois par le grand prêtre quand, tenant les mains étendues sur la tête du bouc émissaire, il le chargeait de toutes les iniquités du peuple d'Israël, et qu'après toutes les imprécations accoutumées, il le chassait hors de la ville comme un anathème universel, et le faisait conduire dans le désert, où on le laissait à la merci des bêtes sauvages, pour en être dévoré? Quelque odieuse que paraisse l'application, elle n'en est qu'une image plus ressemblante de ce qui se passe en la personne de Jésus-Christ condamné et conduit de Jérusalem au Calvaire pour y être crucifié. Ne vous semble-t-il pas en effet, voir ici le Père éternel accumuler sur la tête de son Fils tous les péchés des hommes, le charger lui seul de toutes les malédictions qu'ils avaient méritées, et faire, pour parler comme saint Paul, de celui qui ne connaissait point le péché, un suppôt de péché et le péché même? *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*. Ne vous semble-t-il pas ensuite voir Jésus-Christ devenu anathème pour le genre humain, honteusement chassé de la ville sainte, comme indigne même d'y souffrir la mort, traîner sur le Calvaire nos iniquités, et là les expier en sa personne par le plus douloureux et le plus humiliant de tous les supplices?

Mais pour concevoir comment Jésus-Christ a expié et détruit le péché par ses souffrances et par sa mort, il est surtout important de ne perdre point de vue la dignité de sa personne, et l'ineffable union qui s'était faite en elle de la nature divine avec la nature humaine. En effet, comment un pur homme eût-il été capable de proportionner la satisfaction à l'injure infinie que le péché avait faite à Dieu? et comment un Dieu qui n'aurait pas été homme eût-il pu satisfaire par ses souffrances et par sa mort? Il était donc nécessaire que le Médiateur fût tout à la fois Dieu et homme : homme pour souffrir jusqu'à la mort, et Dieu pour donner un mérite infini à ses souffrances. Aussi est-ce selon cette qualité d'Homme-Dieu que Jésus-Christ a pleinement satisfait pour le péché, et qu'il a épuisé, pour ainsi dire, tout ce que la divine justice avait droit d'exiger pour sa réparation. J'ajoute même qu'il en a doublement épuisé tous les droits, premièrement par le mérite que ses souffrances ont acquis de la dignité de sa personne, en second lieu par leur conformité à la nature des péchés qu'il fallait expier.

Je n'insiste pas sur leur mérite, vous concevez que les souffrances d'un Dieu ont dû être d'un prix infini; mais quant à leur conformité à toutes les espèces de péchés, quelle proportion plus exacte, et y en a-t-il un seul pour lequel Jésus-Christ n'ait satisfait par quelques souffrances? Suivons-le de Jérusalem au Calvaire, chargé comme un autre Isaac du bois sur lequel il doit être immolé; et si, semblables aux saintes femmes qui l'y accompagnaient, nous sommes touchés de le voir succomber sous ce poids horrible, pleurons bien moins sur lui que sur nos péchés qui en ont formé l'énorme pesantur. Cette croix qui l'accable en est la figure, disons mieux, elle en est l'ouvrage, et l'impression douloureuse que son poids fait sur tout son corps serait déjà une suffisante satisfaction pour tous les péchés qui en ont été les fabricateurs.

Le premier et le plus mortel, celui que saint Jean met au rang de ces trois vices capitaux qui ont corrompu toute la nature humaine, et qui sont comme les trois racines d'où naissent tous les autres péchés, c'est l'orgueil. Vous concevez que le moyen le plus propre à l'expier était l'humiliation. Or quelle humiliation plus profonde pour Jésus-Christ, l'innocence même et la sainteté substantielle, que de se voir condamné et conduit au Calvaire comme un criminel, placé entre deux voleurs, chargé d'une croix? Et quelle idée avait-on alors de la croix? Comme elle était le plus honteux supplice, quiconque y devait être attaché était regardé comme un homme infâme, selon cette parole de l'Écriture : *Maudit est celui qui est pendu au bois : Maledictus omnis qui pendet in ligno*. Aussi saint Paul, après avoir admiré que Jésus-Christ eût porté son humiliation et son obéissance jusqu'à mourir : *Factus obediens usque ad mortem*, semblait ne pouvoir com-

prendre comment il avait pu porter l'une et l'autre, jusqu'à mourir sur une croix : *Mortem autem crucis* ; sur cette croix, l'horreur de toutes les nations, le supplice infâme des scélérats ; mais c'est qu'il n'y avait qu'une humiliation aussi prodigieuse, je ne dis pas de la part d'un homme, mais de la part d'un Homme-Dieu, qui pût suffisamment expier l'orgueil, et tous les péchés qui sont les branches de cette malheureuse tige.

Une seconde racine, non moins funeste, est celle que saint Jean appelle la concupiscence de la chair. De là naissent toutes les sensualités, les voluptés honteuses, les pensées, les désirs, les actions impures, tous les crimes dont jamais il ne devrait être fait mention parmi les chrétiens : *Nec nominetur in vobis*. Or, comment Jésus-Christ les expie-t-il ? Par tous les supplices des sens, par la plus cruelle mortification de sa chair, par le plus douloureux crucifiement. En effet, arrivé au Calvaire, lieu éminent et hors l'enceinte de Jérusalem, pour nous signifier que sa mort allait être la rédemption, non des seuls Juifs, mais de tous les peuples de l'univers, on le dépouille de ses habits, que le sang de ses plaies tenait collés à sa chair, on expose une seconde fois à tous les spectateurs son corps déchiré et meurtri de coups ; et sans doute vous ne souffrites, ô mon Sauveur ! cette cruelle honte que pour venger une fois pour toutes la sainteté divine de tant de crimes qui font rougir la pudeur, et qui l'ont presque exilée de dessus la terre.

Mais à quelle circonstance de la passion touché-je ? Ah ! mes frères, vos entrailles ne commencent-elles point ici à s'émouvoir ? Voilà le bois tout prêt, voilà la victime en état, voilà le moment arrivé. La voyez-vous, cette victime adorable, plus empressée de se sacrifier que les vautours qui l'environnent ne le sont de fondre sur elle, se coucher et s'étendre d'elle-même sur l'autel destiné à son immolation ; mais quel autel encore ! La voyez-vous présenter d'elle-même à ses bourreaux ses mains et ses pieds, ces mains bienfaisantes qui n'ont jamais agi que pour guérir des malades et pour opérer des miracles ; ces pieds aimables qui, durant tout le cours de sa vie, se sont lassés et fatigués pour chercher les brebis égarées de la maison d'Israël ? Voyez-les cependant, ces pieds et ces mains, cruellement percés avec des clous et attachés à cette infâme croix, et reconnaissez en même temps ce qu'il en devait coûter à votre Sauveur pour expier tant d'actions, tant de démarches criminelles auxquelles vos pieds et vos mains prêtent leur ministère.

Ce n'est pas néanmoins encore la plus cuisante de ses douleurs. Approchez, chrétiens et chrétiennes, vous surtout qui fûtes toujours si attentives, si industrieuses à procurer à vos corps toutes les aises imaginables, qui le jour et la nuit, dans vos meubles et dans vos équipages, en tout et partout affectez tant de mollesse ; jetez les yeux sur votre Sauveur, qu'on élève en croix avec des

ébranlements qui renouvellent toutes ses plaies ; voyez-le suspendu, accablé de son propre poids ; c'est dans cette situation si différente de la vôtre, qu'il vous crie par son prophète : O vous qui passez ici, considérez et voyez s'il y a quelque douleur égale à la mienne : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* !

Ce n'est pas encore assez, il faut que tous ses sens expient par quelques supplices proportionnés les plaisirs immodérés des nôtres : notre délicatesse dans le goût et dans l'odorat, par le fiel et le vinaigre qu'on présente à sa bouche ; notre curiosité par la vue des objets les plus désagréables ; les vains enchantements que nous donnons à nos oreilles, par les railleries, les insultes, les blasphèmes dont on étourdit les siennes ; tous nos excès enfin par toutes les privations les plus rigoureuses.

En effet, cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle la concupiscence des yeux, consistant principalement dans l'amour excessif des richesses et des superfluités, dans l'attachement à tous les objets qui flattent les sens, Jésus-Christ ne pouvait l'expier d'une manière plus convenable que par un dénuement universel, et par la privation de tous les secours qu'il avait droit d'attendre, soit des hommes, soit de son Père. Aussi, du côté des richesses, quelle pauvreté plus humiliante ! Les seuls vêtements qui lui restaient ne sont plus à sa disposition, ses bourreaux les partagent entre eux. Du côté des secours humains, tous ses disciples l'ont lâchement abandonné. Si sa mère et saint Jean ont le courage de se tenir auprès de la croix, leur présence est bien plus capable d'aigrir ses douleurs que de les adoucir. Du côté du ciel, son Père lui-même s'est retiré dans le sanctuaire de sa divinité, il le laisse en proie à toutes les horreurs de la mort. Et combien ce sévère délaissement n'est-il point sensible à Jésus-Christ ? Jusque-là on n'avait ouï sortir aucune plainte de sa bouche ; ici son cœur ne peut retenir sa douleur : Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me* ? Vous vous en plaignez, ô mon Sauveur ! et vous en demandez la raison : *Utquid* ? C'est parce que l'homme ayant abandonné Dieu, il était juste que Dieu l'abandonnât, et que vous étant offert à payer pour lui, vous portassiez tout le poids de cet abandon. *Utquid* ? C'est parce qu'il n'y avait qu'un si rigoureux délaissement de la part de votre Père qui pût assez nous faire comprendre à quelle damnation nous demeurerions exposés pour l'éternité, si vous n'aviez bien voulu prendre sur vous la peine due à nos crimes. *Utquid* ? C'est parce que le péché ayant corrompu l'homme tout entier, il fallait, pour le réparer, que vous souffrissiez non-seulement dans votre corps les douleurs les plus cruelles, mais dans votre âme toute l'amertume dont elle était capable. En effet, mes frères, ne dirait-on pas que le Père éternel veut suppléer ici à l'impuissance des bourreaux, et que comme ils ne pouvaient

porter leurs mains que sur le corps de Jésus-Christ, il affectait d'appesantir la sienne sur son âme sainte, afin qu'il n'y eût aucune partie de lui-même qui ne souffrit et ne concourût à l'expiation du péché?

Mais enfin en voilà l'expiation consommée : *Consummatum est*. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous en assure ; et comment ne le serait-elle pas par des souffrances si excessives et d'un si grand prix ? Pour consommer l'expiation du péché, il n'eût été besoin, de la part de l'Homme-Dieu, que d'une seule larme, d'une seule parole, d'un seul acte de sa volonté ; et voilà toutefois qu'au témoignage du grand Apôtre, il offre le sacrifice de sa chair avec des larmes abondantes : *Cum clamore valido et lacrymis offerens*. Et voilà qu'il fait à son Père d'instantes prières pour obtenir le pardon des bourreaux qui le crucifient, et qui dit le pardon des bourreaux qui le crucifient, dit le pardon de tous les pécheurs, puisqu'il n'y en a aucun qui, par ses péchés, n'ait mis la main à son crucifiement : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt*. Et voilà enfin qu'il n'y a point de douleur qu'il ne souffre et dans son âme, et sur son corps, pour satisfaire pleinement à tout ce que le péché doit de peines à la justice divine : *Consummatum est*. Tout est consommé, et la vengeance du Père sur le Fils, et l'amour du Fils envers les pécheurs, et la réconciliation des pécheurs avec Dieu. Tout est consommé : *Consummatum est*. Plus de mur de séparation entre Dieu et les hommes, plus de malédiction sur la nature humaine, plus de cédule qui nous soit contraire, plus de décret de condamnation : *Consummatum est* ; tout est consommé. Le Messie a rempli sa mission, il a fourni tous ses exemples, annoncé toute sa doctrine, opéré tous ses miracles, institué tous ses sacrements, ouvert les sources de toutes ses grâces, jeté les fondements de toute son Eglise. Ses travaux, ses humiliations, ses souffrances, sa vie est consommée.

Mais quoil passerons-nous si rapidement sur cet important période de la passion de notre Sauveur ? Sa vie est consommée : *Consummatum est*. Et voici le moment venu de mettre par sa mort le sceau à notre rédemption. C'est par elle surtout qu'il devait donner le dernier coup au péché, et l'anéantir à jamais. Elle était tout ensemble, et le dernier effort de son amour pour nous, et le couronnement de tout l'édifice de notre salut. S'il est Dieu, disaient les Juifs aveugles, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Mais, ô insensés pécheurs ! s'il en descendait, il n'y mourrait pas, et ce dernier trait de miséricorde manquerait encore à la parfaite expiation de vos péchés ; il connaît mieux que vous vos véritables avantages ; et bien loin que sa mort nuise à l'établissement de la foi, elle en sera le plus solide et le plus consolant appui. Il l'accepte donc, il l'embrasse. Mais toutes les créatures étaient trop intéressées à cette salutaire mort, pour n'en être pas informées ; et c'est

le mourant lui-même qui, par un cri véhément et jusqu'alors inouï, en porte la nouvelle à toutes les nations. Peuples, prosternez-vous, votre Dieu vient de rendre le dernier soupir, et celui pour lequel vous deviez mille fois mourir vient lui-même de mourir pour vous.

Après cela, mes frères, que nous reste-t-il qu'à nous répandre en actions de grâces, et à concourir avec Jésus-Christ à la destruction du péché ? Et certes, que nous servirait que Jésus-Christ l'eût anéanti par sa mort, si nous le faisons revivre en nous par un retour funeste à nos anciennes iniquités ? Ne craignez rien de l'affreuse condamnation qu'il avait attirée sur vous. Si vous acceptez la part que Jésus-Christ vous offre à la rédemption, quelque mortelles que fussent vos plaies, le sang du Rédempteur les a parfaitement guéries. Mais malheur à vous si, renonçant à tous les mérites de ce précieux sang, vous en rendez à votre égard l'effusion inutile ! Bien différent aujourd'hui du sang d'Abel, qui ne criait de la terre que pour demander vengeance du parricide qui l'avait versé, celui-ci ne crie de dessus la croix que pour obtenir miséricorde aux pécheurs pour lesquels il est répandu ; et de là, dit saint Paul, combien sa voix n'est-elle point plus favorable que celle du sang d'Abel ! *Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel*. Mais combien au contraire deviendrait-elle encore plus terrible si, négligeant de recueillir ce sang, et d'en purifier nos âmes, nous le laissons se perdre et se dessécher sur la terre, par le mépris et l'abus que nous en ferions ! Espérons mieux de la miséricorde de notre Rédempteur, et fondés sur la confiance que nous donne sa mort, allons l'adorer sur sa croix. Pleins de foi, d'amour et de reconnaissance, allons le serrer tendrement, baiser toutes ses plaies, nous laver dans son précieux sang, et mériter par le changement de notre vie qu'il nous en applique tous les mérites. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum : surrexit, non est hic.

Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici (Marc., XVI. 6).

Enfin, mes frères, l'ouvrage de notre rédemption est achevé : la mort est vaincue, son empire est détruit, ses esclaves sont délivrés. Misérables dépouilles de cette cruelle ennemie, Jésus-Christ par sa résurrection nous arrache à sa tyrannie, il rompt nos chaînes, il révèle toutes nos espérances, et nous rétablit dans tous nos privilèges. Il est vrai que sa mort nous avait déjà procuré de grands avantages. C'est par elle qu'il avait expié nos crimes, et pleinement satisfait à la justice de son Père. Mais que nous servirait de n'être plus les esclaves du péché, si nous l'étions encore de la mort ? Quel fruit tirerions-nous d'une rédemption qui se terminerait à la poussière du tombeau ? et de quoi

nous profiterait d'avoir été revêtus de grâces et de justice, si nous ne l'étions un jour de gloire et d'immortalité?

Non, mes frères, ne craignons pas de le dire après saint Paul, quelque glorieux qu'il soit pour nous qu'un Dieu ait mis en œuvre toute sa puissance pour nous racheter, que le Verbe se soit fait chair, qu'il se soit rendu lui-même notre docteur et notre maître, qu'il nous ait lavés dans son propre sang, qu'il nous ait adoptés pour ses frères, qu'il nous ait faits participants de sa sainteté, de sa divinité, de toutes ses grandeurs, si nos avantages et nos espérances se bornent à cette vie, non, ne craignons pas de le dire, nous sommes les plus misérables des créatures; et si nous ne devons ressusciter un jour, votre foi et notre prédication sont également vaines : *Inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra*.

Mais grâces éternelles soient rendues à Jésus-Christ, qui n'a rien laissé à faire dans notre rédemption, et qui, après nous avoir délivré de nos péchés par sa mort, vient encore d'assurer notre résurrection par la sienne. O jour heureux ! ô jour le plus beau des jours ! jour ineffable, jour éternel, jour dont nos cantiques et nos louanges ne sauraient assez célébrer la gloire, puisqu'il est le gage et le principe de notre immortalité future, et de l'immense félicité dont nous devons être éternellement enivrés.

Mais quoi ! cette félicité immense, éternelle que nous annonce la résurrection de notre Sauveur, nous est-elle tellement assurée que nous n'ayons qu'à nous endormir sur notre espérance, sans prendre aucune précaution contre le danger d'en être frustrés ? Tant d'illustres apanages de notre résurrection future, cette immortalité, cette gloire, cette conformité parfaite à la splendeur de notre divin chef, est-elle promise indifféremment aux méchants et aux justes, à ceux qui par la sainteté d'une vie nouvelle coopèrent eux-mêmes à cette glorieuse transformation, et à ceux qui, demeurant ensevelis dans la corruption du péché, se mettent hors d'état d'y participer ? Non, mes frères, il est vrai que Jésus-Christ ressuscitant nous ouvre les voies à une résurrection glorieuse, qu'il nous la mérite même ; mais il exige en même temps, comme une condition essentielle, que nous travaillions de tout notre pouvoir à nous en rendre dignes par un changement entier de mœurs et de dispositions, et que, passant de la corruption du péché à la sainteté d'une vie nouvelle, nous exprimions d'avance en nous-mêmes la ressemblance à tous les caractères de Jésus-Christ ressuscité.

Mais la résurrection même ne nous présente-t-elle pas et le plus puissant motif, et le plus parfait modèle de cette spirituelle résurrection ? Le plus puissant motif, car ce mystère seul est à tout chrétien une invitation pressante à se débarrasser des liens du péché, pour marcher dans les voies de la justice ; le plus parfait modèle, puisqu'en effet notre retour à la justice ne saurait

être qu'illusoire, s'il ne porte les mêmes caractères que la résurrection de Jésus-Christ. C'est aussi sous ces deux faces que je me propose de vous la montrer aujourd'hui. Vous verrez dans mon premier point comment elle est le motif de notre résurrection spirituelle, et dans le second comment elle en est le modèle. Commençons par saluer Marie.

PREMIER POINT.

Comment, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ nous est-elle un si puissant motif de ressusciter spirituellement, et de marcher, selon l'expression de saint Paul, dans la voie d'une vie nouvelle ? Pour le comprendre, remarquons d'abord que les obstacles les plus ordinaires à ce renouvellement de vie sont tantôt la triste image que s'en fait un pécheur : il se le représente comme un état dur et insupportable, où il n'aurait qu'à regretter les charmes imaginaires de son ancienne vie ; tantôt c'est l'impossibilité prétendue de rompre les liens funestes qui le retiennent dans le péché, de se défaire de ses engagements et de ses habitudes ; et tantôt c'est une foi confuse et chancelante à l'égard des biens de l'autre vie et des récompenses promises à la vraie conversion. Il craint, pour ainsi parler, de se convertir gratuitement, et de ne recueillir aucun fruit des espérances dont on le flatte. Or, mes frères, dès que la résurrection de Jésus-Christ lève tous ces obstacles, ne devient-elle pas un motif pressant de conversion, et un fort engagement à embrasser une nouvelle vie ? Premièrement, elle nous montre dans Jésus-Christ ressuscité, vainqueur de la mort et de tous ses ennemis, le bonheur d'une âme convertie, qui a triomphé de toutes ses passions, et qui a passé de l'esclavage du péché dans la liberté des enfants de Dieu : état sans doute plus doux et plus heureux que ne l'était son ancienne servitude. Secondement, elle lui fait voir en Jésus-Christ ressuscité un Homme-Dieu, à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, et duquel par conséquent elle doit attendre des secours supérieurs à toutes les difficultés de la conversion. Enfin, la résurrection de Jésus-Christ dissipant tous les doutes qui affaiblissaient sa foi et ses espérances, et lui étant un gage assuré de sa propre résurrection, elle n'a plus devant les yeux que les récompenses qui lui sont promises, et elle s'anime par l'attrait de ces récompenses à les mériter et à s'en rendre digne. Reprenons tout ceci par ordre et en peu de mots.

Vous, mes frères, qui que vous soyez, que nous invitons depuis si longtemps à vous débarrasser des liens de vos criminelles habitudes, à rompre ces funestes engagements que vous avez avec le monde, à renoncer à ces plaisirs profanes et tumultueux, à ces délices empoisonnées des voluptés du siècle ; vous que nous sollicitons de rentrer dans cette voie de salut dont vous vous êtes si fort écartés, d'embrasser des mœurs et des

dispositions plus évangéliques, de commencer enfin sérieusement à être chrétiens : ce qui vous retarde dans l'exécution de cette entreprise, c'est l'image que vous vous faites du nouveau genre de vie que nous vous proposons. La privation entière de ces plaisirs funestes auxquels vous vous livrez, cette réforme universelle de pratiques et d'inclinations, ce sérieux d'une vie rangée et véritablement chrétienne, ne vous montrent rien que de triste et de rebutant; vous regrettez le monde et ses séduisants attraits : façonnés à son joug, vous craignez de le secouer : vos passions, toutes honteuses, toutes tyranniques qu'elles sont, font encore illusion à votre servile cœur, et vous penchez plutôt à leur obéir qu'à leur commander. Mais voulez-vous juger combien votre condition présente est plus dure et plus affligeante que celle d'un chrétien converti? jetez les yeux sur Jésus-Christ ressuscité; comparez ce qu'il est, dans cet état de gloire et d'immortalité, avec ce qu'il était dans son état d'humiliation et d'assujettissement à la mort; car sa résurrection n'est pas seulement le fondement et le principe de cette bienheureuse résurrection qu'elle vous annonce selon la chair, elle est encore une parfaite image de l'état heureux d'une âme spirituellement ressuscitée et affranchie par sa conversion de la servitude du monde et de ses passions.

Consultez - la donc, cette image. Voyez quelle différence de la condition présente de Jésus-Christ à l'état où nous l'avons vu dans le cours de sa vie mortelle. Si la foi ne nous assurait que c'est bien là lui-même, si les marques des plaies dont il fut percé ne nous aidaient encore à le reconnaître, ne serions-nous pas tentés de le prendre pour un autre homme, ou, comme les apôtres, pour un pur esprit? Autrefois revêtu de toutes nos infirmités, assujéti comme nous aux besoins les plus humiliants de notre nature, on ne le distinguait des plus vils d'entre les hommes que par sa sagesse et par ses miracles. Aujourd'hui pleinement glorifié dans son humanité, elle n'est pas moins indépendante de tous les secours humains que sa divinité même. En butte autrefois à la haine de ses ennemis, il n'y avait ni persécution ni outrage qu'ils ne lui fissent essuyer, et toute sa vie ne fut qu'un tissu de souffrances et d'humiliations. Aujourd'hui vainqueur de tous ses ennemis, hors d'atteinte à toutes leurs insultes, il les fait servir de trophée à sa gloire. La mort elle-même, pleinement absorbée par le triomphe éclatant qu'il remporte sur elle, la mort ne l'attaquera plus, et sa glorieuse résurrection est la ruine éternelle de son cruel empire.

Telle est avec proportion, dès ce monde même, la félicité d'un chrétien ressuscité. Il participe en quelque sorte de la nature des corps glorieux, ou même, comme le dit saint Pierre, de la nature divine, par l'indépendance où il s'est mis de ces secours fragiles que la vanité seule et l'intempérance de ses desirs lui faisaient juger nécessaires : et le

retranchement de ces vaines superfluités le met au-dessus des soins onéreux et humiliants qui occupaient toutes ses pensées. Ces passions dont il était ci-devant l'esclave et la proie, qui tourmentaient misérablement son âme, qui entremêlaient des plus cuisantes sollicitudes quelques plaisirs insipides et passagers, ces ennemis domestiques, ces tyrans de son cœur, les voilà par sa résurrection parfaitement assujettis. Il n'est plus livré à leur impétuosité ni à leur caprice, il leur commande, et elles lui obéissent; s'il ne jouit pas encore de l'immortalité bienheureuse, du moins en a-t-il le germe dans le fond de son âme, et tant qu'il n'y étouffera point la grâce nouvelle dont elle est ornée, elle sera à l'épreuve de cette mort spirituelle, mille fois plus affreuse que la naturelle.

Or, cet état, mes frères, tel qu'il vous est aujourd'hui représenté dans la personne de notre Sauveur, n'est-il pas du premier coup d'œil mille fois plus doux et plus désirable que la condition d'un chrétien qui marche encore dans les égarements de sa première vie? Et comment ne le serait-il pas, puisque la vie ne saurait être sujette à aucune disgrâce, qu'autant qu'il manque quelque chose à cette spirituelle résurrection? Qu'on me montre un chrétien vraiment ressuscité du péché à la grâce, libre de toutes les passions dont il était esclave, vainqueur de toutes ses habitudes, purifié de tous les péchés qui remplissaient son âme d'amertumes et de remords, sans goût pour les vains plaisirs et pour les frivoles enchantements du siècle; un chrétien exempt de tout attachement aux choses de la terre, ne les estimant que leur juste valeur, ne regardant cette vie que comme un exil, ne soupirant que pour le ciel, bornant tous ses desirs à jouir de la félicité qui l'y attend : de quelle infortune le menacera-t-on pour ce monde, à laquelle il puisse être sensible? de quels biens terrestres ses ennemis le dépouilleront-ils, dont la privation lui soit douloureuse? quelles persécutions lui susciteront-ils, qui ne soient plus capables d'augmenter sa joie que de la troubler? Or voilà l'état où vous établirait une véritable résurrection; et c'est pour vous le mettre comme sous les yeux que Jésus-Christ se montre à vous ressuscité, afin que la félicité de sa condition présente, comparée aux peines et aux douleurs de sa vie mortelle, vous désabuse de l'esclavage de votre ancienne vie, et vous invite à goûter les charmes de cette résurrection spirituelle dont la sienne est une vive image.

Il est vrai que pour passer des misères de l'ancienne vie à ce repos et à ces consolations de la vie nouvelle, il faut vaincre bien des difficultés, rompre bien des engagements, mortifier bien des passions, mourir auparavant comme Jésus-Christ, non à la vie du corps, mais au monde, à ses habitudes, à soi-même. Et voici ce second obstacle à la résurrection spirituelle contre lequel celle de Jésus-Christ ranime notre cou-

rage et nous devient un puissant motif de travailler à le surmonter.

En effet, si abandonnés à notre faiblesse il nous fallait emprunter de nous-mêmes les secours nécessaires pour vaincre tant de difficultés, nous serions excusables en refusant de tenter l'entreprise. Car comment, du milieu de notre corruption, accablés sous le poids des chaînes de nos habitudes, engourdis et presque inanimés sur la fange de nos iniquités, pourrions-nous espérer de venir à bout d'un si grand travail ? Nous nous dirions volontiers à nous-mêmes, à l'égard de cette félicité céleste que l'on nous propose, ce que disaient autrefois aux Israélites leurs infidèles espions à l'égard de la terre promise : Cette terre est véritablement agréable et fertile, les fruits en sont beaux et délicieux ; mais c'est une terre qui dévore ceux qui aspirent à l'habiter : *Terra quam lustravimus devorat habitatores suos*. Les ennemis qu'il faut combattre pour la conquérir, les passions qu'il faut vaincre sont comme autant de monstres et de géants terribles : *Ibi vidimus monstra de genere giganteo*. Pour sortir victorieux de cette guerre, il faut renoncer à ses plaisirs, à son repos, à toutes les douceurs de la vie. Les mortifications, les croix, la pénitence sont les seules armes propres à surmonter ces redoutables ennemis, et nous ne sommes point assez forts pour les attaquer avec succès : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est*.

Il est vrai, mes frères, vous n'êtes point assez forts par vous-mêmes et de votre fond, mais Jésus-Christ ressuscité vous offre en sa personne des secours infiniment supérieurs à toutes les difficultés. Avant sa résurrection et dans son état mortel, comme il ne paraissait à nos yeux que couvert de faiblesses et d'infirmités, qu'il sembla même dans sa passion succomber sous les efforts de ses ennemis, peut-être auriez-vous eu lieu de vous défier de sa puissance et de l'efficacité des secours qu'il vous promettait ; mais depuis qu'en se ressuscitant lui-même il vous donne un témoignage si incontestable de son pouvoir, et qu'il vous confirme si démonstrativement ce qu'il déclara dès lors à ses apôtres, que toute puissance lui avait été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra*, quel fond ne devez-vous point faire sur les secours de cet Homme-Dieu, et quels obstacles l'emporteront sur la force des grâces dont il est prêt à vous prévenir ? Car en faveur de qui cette souveraine puissance lui a-t-elle été donnée, si ce n'est en votre faveur ? Elle était, il est vrai, la juste récompense de ses travaux, le digne fruit de sa mort, le droit incontestable de sa résurrection ; mais si ses travaux, si sa mort, si sa résurrection n'ont eu d'autres motifs que vos intérêts, si, comme le dit saint Paul, il n'a été livré que pour vos péchés, et s'il n'est ressuscité que pour votre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram*, c'est

donc aussi pour vos intérêts qu'il est entré en possession de cette toute-puissance également due aux mérites de sa mort et à la gloire de sa résurrection.

Et remarquez, mes frères, avec quelle précaution il mesure l'étendue de son pouvoir à celle de vos besoins. Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra*. En effet, dans la situation où vous êtes, si indignes d'une part de rentrer en grâce avec Dieu, d'obtenir de lui aucune faveur, et de l'autre, si embarrassés dans les liens de vos criminelles habitudes, environnés de tant d'obstacles qui s'opposent à votre parfaite conversion, vous aviez lieu de craindre dans le ciel et de la part de Dieu une haine irréconciliable, qui l'empêchât de faire tomber sur vous le moindre regard de miséricorde ; sur la terre et de votre part, une impuissance invincible à vous défaire de tous les liens qui vous retiennent dans le péché ; c'est-à-dire que, soit sur la terre, soit dans le ciel, vous ne trouviez que difficultés et que motifs de découragement. Mais Jésus-Christ ressuscité vous rassure aujourd'hui contre toutes vos craintes : *Omnis potestas in terra*. Tout-puissant sur la terre, sa grâce y surmontera tous les empêchements de votre spirituelle résurrection. Tout ce que le monde par ses attrait, votre nature par sa corruption, vos habitudes par leur force y opposeront d'obstacles, il les fera céder à l'efficacité de ses puissants secours. *Omnis potestas in cælo*. Tout-puissant dans le ciel, il vous obtiendra de la part de son Père une parfaite réconciliation ; tous les trésors de sa miséricorde vous seront ouverts, tous les vœux, toutes les prières que vous lui adresserez seront exaucés par sa médiation. Et quels préjugés plus favorables pour vous que les effets qu'a déjà opérés sa toute-puissance dans le ciel, quand il en fit descendre son Saint-Esprit avec tant d'éclat sur ses apôtres et sur toute son Eglise ; et sur la terre, quand il convertit toutes les nations par le ministère de ses apôtres, et que par la folie de la prédication il soumit tous les peuples au joug de son Evangile ? C'est donc encore un nouveau motif de ressusciter spirituellement que de voir Jésus-Christ ressuscité, revêtu d'une puissance si universelle dont il n'est entré en possession qu'en votre faveur, et pour vous faciliter cette spirituelle résurrection.

Mais si les peines qui l'accompagnent ne devaient avoir aucune récompense bien assurée ; si cette félicité dont on nous flatte pour l'autre vie n'était point aussi certaine qu'on nous le dit ; si enfin notre résurrection spirituelle ne devait point être suivie de cette glorieuse résurrection dont on repaît nos espérances, quel intérêt aurions-nous à nous faire tant de violence pour embrasser une nouvelle vie ? Non, mes frères, nous n'en aurions aucun. Aussi avons-nous remarqué que, comme un des plus forts obstacles à la résurrection spirituelle était

dans la plupart des chrétiens une foi vacillante, des hésitations et des doutes à l'égard des récompenses de l'autre vie, le plus fort motif de ressusciter spirituellement était la résurrection même de Jésus-Christ, puisqu'elle affermit notre foi et qu'elle dissipe tous les nuages qui obscurcissent nos espérances.

En effet, que ne croirons-nous point dès là que nous pouvons croire que Jésus-Christ est ressuscité; et comment ne le croirions-nous pas sur cette foule de preuves, ou, pour parler comme saint Paul, sur cette nuée de témoignages qui nous certifient sa résurrection? Joignez aux figures anciennes qui la représentaient, aux prophéties qui l'annonçaient, à la prédiction si claire et si souvent réitérée que Jésus-Christ lui-même en avait faite à ses disciples, joignez-y toutes les preuves tirées des circonstances qui l'accompagnèrent, le témoignage des soldats mêmes qui gardaient le sépulcre, le peu de disposition, disons mieux, l'opposition des disciples de Jésus-Christ à le croire ressuscité, l'obstination de l'incrédule Thomas forcée enfin par la présence et par les reproches charitables de son divin Maître; tant de diverses apparitions, les unes à quelques disciples, les autres à tous les apôtres assemblés, et la dernière à plus de cinq cents frères; joignez à toutes ces preuves le succès de la prédication d'un Jésus-Christ ressuscité, les miracles étonnants par lesquels les apôtres en confirmèrent la vérité, le sang dont ils la signèrent, et dites-nous ensuite quels soupçons raisonnables en pourraient affaiblir la certitude? Aussi était-ce de ce mystère principalement que notre religion devait tirer toute son évidence; sur lui est appuyée la certitude de tous les autres, et je n'adhère à tous les différents articles de ma foi, que parce qu'il ne m'est pas possible de refuser mon acquiescement à celui-ci.

Mais aussi quelle force ne donne point ce grand mystère et à ma foi et à toutes mes espérances! Si Jésus-Christ est ressuscité, il est donc véritablement Dieu. Toutes ses paroles, soit menaces, soit promesses, sont donc véritables. Que les méchants voient ce qu'ils ont à craindre d'une résurrection qui leur annonce une si cruelle immortalité. Quant à nous, vrais disciples de Jésus-Christ, quel heureux avenir et quelle éternité de gloire ne nous assure-t-elle point? Je sais que mon Rédempteur est vivant. C'en est assez, et je dis dès lors avec assurance, comme le saint homme Job, que je ressusciterai moi-même au dernier jour, immortel et glorieux. Ce n'est pas seulement sur ses promesses et sur sa puissance que je m'en repose, c'est sur sa qualité de chef et de rédempteur, c'est sur l'intérêt qu'il a lui-même à délivrer ses membres de la corruption, et à les rendre conformes à lui. Et certes, si depuis qu'il s'est revêtu de notre humanité, il n'a pu souffrir qu'elle demeurât dans la condamnation du péché, exclue de la justice et de

la sainteté; s'il n'a pas hésité, pour la réparer, de se sacrifier lui-même à la mort; s'il l'a même en quelque sorte déifiée par l'abondante communication de ses grâces et de ses perfections divines, ne serait-il pas indigne de lui de l'abandonner ensuite à la pourriture et à l'infection? Les nœuds étroits qui nous lient à lui n'exigent-ils pas qu'il nous associe à la même immortalité, et la glorification du chef ne sollicite-t-elle pas la glorification des membres et de tout le corps?

Il est vrai que ceux-là seuls seront censés les membres de ce divin Chef, et auront droit à sa glorieuse immortalité, qui s'en seront rendus dignes par une résurrection anticipée de la mort du péché à la sainteté d'une nouvelle vie; mais quels motifs plus pressants de travailler à cette spirituelle résurrection que cette immortalité même qui en doit être le prix! et dès là que la résurrection de Jésus-Christ nous y donne un droit si incontestable, ne nous invite-t-elle pas à satisfaire à la condition sous laquelle seule elle nous est offerte? Mais la résurrection de Jésus-Christ n'est pas seulement le motif de notre spirituelle résurrection, elle en est encore le modèle: c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Oui, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ est tellement le modèle de notre spirituelle résurrection, que, pour peu que celle-ci s'écartât de ce divin exemplaire, ou elle ne serait point, ou elle nous serait inutile. Jésus-Christ est ressuscité, dit saint Paul, afin qu'en la même manière qu'il est ressuscité, nous marchions dans une nouvelle vie: *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus*. Aussi était-il nécessaire qu'après avoir excité en nous le désir de notre retour à la grâce, Jésus-Christ nous y servît de guide, et, pour ainsi dire, qu'il nous en traçât un plan que nous eussions toujours devant les yeux afin de nous y conformer. Or ce plan est sa résurrection même, dont voici les caractères essentiels bien marqués dans le texte sacré.

Premièrement, Jésus-Christ ressuscite de grand matin: *Valde mane*, pour nous apprendre que notre résurrection spirituelle doit être prompte et exempte de toutes remises. En second lieu, il ressuscite non pas en apparence, mais véritablement: *Surrexit vere*. D'où il s'ensuit que notre résurrection ne doit point être illusoire, mais effective et réelle. En troisième lieu, il ressuscite pour ne plus mourir: *Resurgens ex mortuis, jam non moritur*. D'où nous concluons que notre résurrection doit être persévérante, et nullement sujette à une seconde mort.

Je dis d'abord que Jésus-Christ ressuscite de grand matin, ainsi qu'il est aisé de le conclure de ce que les évangélistes rapportent des saintes femmes, qui, s'étant mises en chemin dès le point du jour, arrivées à son sépulcre au lever du soleil, le trouvèrent déjà

ressuscité. Premier caractère de la résurrection spirituelle, elle doit être prompte, et elle ne souffre aucun retardement. Je ne rappellerai pas ici les raisons si souvent rebattues dans le cours de ce carême à l'occasion du délai de la conversion. Je ne vous remettrai devant les yeux, ni l'incertitude de la vie si souvent abrégée par de subits accidents, ni tant d'autres obstacles qui surviennent à la conversion, et qui croissent toujours à proportion des retardements. Je fonde la nécessité d'une prompte résurrection sur des raisons plus particulières à ce mystère et à mon sujet. Et en effet, ne comprenez-vous pas que chaque mystère que nous célébrons ayant une grâce propre, c'est courir un danger évident de ne l'obtenir jamais, que de négliger de la recueillir dans le temps auquel est nous elle offerte? Car de même que Jésus-Christ nous a assujettis à des sacrements pour recevoir par eux les grâces particulières dont ils sont les sources, et que rarement nous les obtenons par d'autres moyens, ainsi y a-t-il des temps tellement propres à certaines grâces, que, ces temps écoulés, ces grâces ne se recouvrent guère. C'est au temps convenable, dit Dieu dans un prophète, que je vous ai exaucé, et c'est en un jour de salut que je vous ai aidé de mon secours : *Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te*. Or, quelle est la grâce attachée au mystère de ce saint temps? C'est la grâce de la résurrection. Et qu'arrivera-t-il si vous laissez écouler ce temps sans la recueillir? Que cette grâce vous échappera, et que pour avoir refusé de ressusciter aujourd'hui, jamais peut-être vous ne ressusciterez.

Car, mes frères, remarquez encore que ce qui est vrai à l'égard de tous les mystères dont on ne tire aucun fruit le doit être bien davantage à l'égard de celui-ci, puisqu'il est d'autant plus rare de recouvrer les grâces négligées, qu'elles étaient plus précieuses et plus importantes. Or quelle grâce l'emporterait sur celle de votre spirituelle résurrection? Ah ! quand vous laissez échapper quelqu'une de ces autres grâces que nos différentes solennités apportent avec elles, comme elles ne sont pas toutes nécessaires au salut dans le même degré, la perte n'en est pas également irréparable. Une grâce peut être remplacée par une autre, et la dernière obtenue peut remplir avantageusement le vide de la grâce manquée. Mais quelle est la grâce dont vous risquez d'être à jamais privés en différant de ressusciter? C'est, à parler exactement, la grâce de votre conversion, c'est-à-dire une grâce capitale et qui n'en connaît point au-dessus d'elle en nécessité ; une grâce aussi importante, mais plus rarement accordée que celle de la régénération ; une grâce qui ne peut être suppléée par aucune autre grâce ; une grâce même sans laquelle les plus éminentes, si elles ne servent à procurer celle-ci, ne se termineront qu'à une plus horrible condamnation. Or, pensez-vous, mes frères, qu'une grâce de cette conséquence puisse

souffrir le moindre délai ? Pensez-vous qu'il soit indifférent de se mettre en état de la recevoir au jour favorable, ou de renvoyer à un autre temps à courir après elle ? Une telle grâce serait-elle une grâce de tous les jours ? Serait-il plus facile de la recouvrer, après l'avoir négligée, ou même rejetée, que de s'en prémunir dans sa saison naturelle et lorsqu'elle vous est offerte ? Considérez tous ceux dont la conversion vous est connue. Si vous remontez au temps auquel elle commença, peut-être auquel elle fut consommée, vous trouverez qu'à l'égard du plus grand nombre ce fut autour de ces saintes fêtes ; que d'abord ils furent ébranlés par quelques-unes des instructions qu'ils entendirent dès l'entrée d'un carême ; que chacun des discours suivants faisait dans leur âme des impressions plus vives ; que les derniers achevèrent de les pénétrer d'une sincère componction. Le jeûne et la mortification de ce saint temps secondaient nos discours et préparaient les voies à une vraie pénitence. De sages confesseurs surent profiter de tous ces progrès ; mieux instruits des plaies secrètes de leurs malades, ils y appliquèrent des remèdes plus personnels ; ils virent éclore le repentir amer et les solides résolutions. La grâce des sacrements concourut avec la grâce de notre mystère ; et le même jour qui vit sortir Jésus-Christ glorieux de son sépulcre, vit ces âmes vraiment pénitentes ressusciter à la sainteté d'une nouvelle vie.

Aussi, mes frères, toutes les conjonctures favorisent-elles aujourd'hui votre résurrection. Tous les secours extérieurs sous lesquels Dieu cache ordinairement l'efficacité de ses grâces, tous ces secours, ou vous ont été offerts, ou sont encore présents ; les instructions fréquentes, les prières publiques, la cessation des plaisirs, le spectacle auguste de nos divins mystères, toutes les sources des sacrements ouvertes, ce sont là comme autant de moyens de résurrection. Mais ces moyens vont bientôt être ou supprimés ou presque hors de saison, et quelle apparence alors que vous vous mettiez en devoir de ressusciter ? N'en perdrez-vous pas même la pensée, dès que vous ne verrez plus rien qui en réveille le souvenir ? Vous ne vous sentez pas, dites-vous, encore disposés à mettre la main à l'œuvre d'une sérieuse résurrection. Mais le serez-vous mieux quand tous les secours qui vous y invitaient ne seront plus présents, que les prières publiques seront devenues plus rares, que vous n'entendrez plus retentir dans nos chaires les vérités ou menaçantes ou consolantes de notre Evangile, que l'exemple des fidèles ne vous appellera plus si vivement à la participation de nos sacrements ? Le serez-vous mieux, quand vous serez rentrés dans la dissipation des affaires ou des plaisirs du siècle, que vous n'aurez plus devant les yeux que des exemples de vanité, que les amusements et les occupations profanes occuperont toutes vos pensées ? Quoi ! au milieu des plus saints exercices de notre religion,

lors même que nous vous exposons les plus pressants motifs d'une prompte résurrection, quand tous les fidèles vous invitent par leurs exemples à vous acquitter des devoirs de la piété, et qu'il est presque honteux de ne pas donner des marques de son christianisme, par la participation au sacrement auguste des vrais ressuscités, dans ce temps-là même, vous ne vous sentez point excités à attirer sur vous la grâce de votre résurrection, et vous vous flattez que cette grâce vous viendra saisir au milieu de vos divertissements et de tous les obstacles que vous lui opposez, qu'elle vous surprendra peut-être au théâtre, ou engagé dans quelque autre partie non moins dangereuse ? Ah ! ces miracles sont-ils assez fréquents pour vous reposer sur eux d'un ouvrage aussi important qu'est celui de votre résurrection ?

Vous oseriez me répliquer peut-être que ces grands mystères revenant chaque année, il ne vous sera pas moins aisé de ressusciter les suivantes que celle-ci. Mais si ces grands mystères reviennent chaque année, reviendront-ils certainement pour vous, et cette pâque ne sera-t-elle point la dernière que vous célébrerez ? Ah ! ne nous forcez pas d'opposer à vos retardements des raisons que vous avez entendues mille fois ; et s'il est vrai qu'elles n'aient pu vous effrayer assez pour vous faire hâter votre conversion, concluez de l'opiniâtreté de votre endurcissement, qu'en supposant même que vous aurez encore à célébrer plusieurs fois la pâque, vous ne ressusciteriez non plus à la prochaine qu'à la présente. J'en appelle ici à votre bonne foi. Les années passées, vous vous reposiez sur celle-ci, et celle-ci ne vous trouve pas autrement disposés que les précédentes ; c'est qu'en fait de résurrection il faut ou qu'elle soit prompte ou qu'on se détermine à n'y parvenir jamais. Première condition de la résurrection spirituelle.

La seconde est qu'elle soit véritable. Et c'est surtout selon cette qualité essentielle que la résurrection de Jésus-Christ doit servir de modèle à la nôtre : *Surrexit vere*, il est vraiment ressuscité. Toutes les différentes apparitions de Jésus-Christ à ses apôtres ne tendaient qu'à écarter de leurs pensées les soupçons d'une résurrection feinte et apparente. Si dans le trouble que leur causait quelquefois sa présence, ils le prenaient pour un esprit, ce divin maître n'oubliait rien pour les désabuser : Approchez-vous, leur disait-il, regardez mes pieds et mes mains, touchez mes plaies, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Or, pourquoi pensez-vous qu'il fût si attentif à leur prouver la vérité de sa résurrection selon la chair ? Ce n'était pas seulement, dit saint Chrysostome, parce qu'elle devait servir de fondement à tous les autres points de foi, mais encore parce qu'il voulait la donner pour modèle de notre spirituelle résurrection, et fonder notre obligation de ressusciter véritablement du péché à la grâce, sur la réalité de sa résurrection de la mort à l'immortalité. La voilà donc

bien établie, cette obligation, puisqu'elle a pour fondement celui-là même sur lequel toute notre religion est appuyée. Mais est-elle aussi bien observée ? Maintenant que pour la plupart vous avez peut-être déjà satisfait extérieurement au devoir de la communion pascalle, peut-être aussi vous glorifiez-vous d'être vraiment ressuscités. Mais ce que les apôtres troublés pensaient de Jésus-Christ, quand, les portes fermées, il se rendait tout d'un coup présent au milieu d'eux, ne le dirions-nous pas de vous avec bien plus de fondement, que vous n'êtes que des fantômes de ressuscités, que des ombres de chrétiens convertis ? *Existimabant se spiritum videre*. Car quel témoignage nous donneriez-vous de la vérité de votre résurrection ? les démarches extérieures qu'on vous a vus faire pour avoir part à la grâce de ce grand mystère, la confession et la communion pascalle dont vous vous êtes acquittés ? Ah ! plutôt à Dieu qu'en ce point-là même vous eussiez bien secondé l'intention de l'Eglise ! Plût à Dieu que, réellement purifiés dans la piscine de la pénitence, votre âme n'y eût rien retenu de ses anciennes souillures ! Plût à Dieu que, vraiment dignes de manger l'agneau pascal, vous eussiez communiqué à toutes ces saintes dispositions ! Nous n'en demanderions pas davantage, et de si pieuses pratiques auraient opéré en vous une véritable résurrection. Mais s'être approché de ces augustes sacrements, comme on s'en approche d'ordinaire dans le temps de Pâques, seulement pour satisfaire au dehors du devoir et pour sauver les apparences du christianisme ; s'être contenté de réciter ses désordres à un confesseur, sans avoir eu la volonté sincère de les corriger, lui avoir peut-être seulement raconté les péchés sensibles et grossiers, sans aucune attention à mille plaies secrètes dont l'âme est demeurée souillée ; n'avoir pas cru même devoir s'accuser de tant de pratiques essentiellement contraires à l'esprit du christianisme, mais qu'on a supposé suffisamment autorisées par l'exemple de la multitude et l'usage présent du monde ; avoir passé de là subitement à la sainte table, avec une assurance toujours compagne de l'aveuglement, n'y apportant pour toute préparation que la récitation de quelques actes que le cœur démentait, ne sont-ce point là plutôt des témoignages d'une plus grande condamnation que d'une véritable résurrection ?

Voulez-vous savoir, mes frères, sur quels indices nous vous jugerons vraiment ressuscités ? Sur les effets naturels de la grâce de la résurrection, c'est-à-dire sur un vrai changement de vie et une réforme entière de pratiques et de dispositions. En effet, en quoi Jésus-Christ parut-il plus véritablement ressuscité, qu'en ce que sa vie devint entièrement différente de celle qu'il avait menée dans son état de mortalité ? La résurrection de Lazare, quoique très-véritable, n'était pas de la même nature : elle ne changea en aucune sorte sa première condition, et elle ne fit que le remettre dans le même

état où on l'avait vu avant sa mort. Mêmes relations avec les hommes, même assujettissement aux besoins du corps, même conduite; en un mot, nne même vie. Aussi n'est-ce pas cette espèce de résurrection que l'Eglise propose aujourd'hui pour modèle à la vôtre; c'est celle de Jésus-Christ, d'autant plus propre à vous servir d'exemple, qu'il entra par elle dans une vie toute différente de la première. Non pas que dans son état mortel sa conduite eût été ni moins sainte ni moins exemplaire qu'elle le fut depuis dans son état de ressuscité; mais à l'extérieur elle était bien plus conforme à celle du commun des hommes. Il conversait, il mangeait familièrement avec les pécheurs, il usait des mêmes soulagements, il avait enfin les mêmes dehors, et ce n'était même que cette conformité eûtère et humiliante qui enhardissait ses ennemis à le persécuter. Mais voyez-le depuis sa résurrection. C'est à la vérité le même Jésus-Christ, revêtu du même corps et de la même chair; mais non plus vivant de la même vie. S'il paraît quelquefois avec ses apôtres, c'est seulement ou pour les confirmer dans la foi de sa résurrection, ou pour les instruire, ou pour leur promettre le Saint-Esprit. Mais il demeure entièrement séparé du reste des hommes, il n'a plus de relation avec les pécheurs, il ne permet pas même à Madeleine de le toucher, et il ne le permet à l'un de ses apôtres que pour confondre son incrédulité. S'il s'abaisse encore quelquefois jusqu'à manger avec ses disciples, c'est toujours pour les convaincre davantage de la vérité de sa résurrection; mais hors de là, son corps lui-même, devenu tout spirituel, n'use plus des aliments terrestres ni d'aucuns des secours humains, et sa résurrection l'a parfaitement affranchi de son ancienne dépendance.

Or, voilà le modèle qui vous est proposé; et c'est singulièrement en ce point que saint Paul veut que votre résurrection ressemble à celle de Jésus-Christ : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vivamus*. On ne demande pas, il est vrai, qu'en qualité de chrétien ressuscité vous rompiez tout commerce avec les hommes, que vous vous dépouilliez de vos charges et de vos emplois, et que vous sortiez absolument du monde; mais on demande que, comme Jésus-Christ, vous n'y fassiez que de nécessaires apparitions, que vous n'ayez plus même de société avec le monde profane et corrompu; qu'obligé de converser encore quelquefois avec les hommes, comme lui avec ses disciples, ce soit uniquement pour les édifier, pour leur inspirer au moins par vos exemples le mépris des pompes du siècle et l'horreur de sa dépravation. On ne demande pas qu'en témoignage d'une vraie résurrection vous n'usiez plus des aliments ni des autres secours humains, nécessaires à votre condition mortelle; mais on demande que vous n'en usiez que selon les règles de la tempérance et de la modération chrétienne; que de terrestres que vous étiez, devenus tout spirituels, vous ne donniez plus

vos attachement aux choses créées; que vous compreniez que le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, non plus que dans la jouissance des biens périssables : on demande qu'engagé quelquefois, soit par charité, soit par bienséance, à vous asseoir à table avec vos frères, ils vous reconnaissent comme Jésus-Christ à la fraction du pain, c'est-à-dire qu'ils jugent par votre tempérance et votre modestie que vous êtes un vrai membre de Jésus-Christ, et que le bruit qui avait couru de votre résurrection était fondé sur la vérité. On ne demande pas enfin que, pour vous montrer vraiment ressuscité, vous frappiez les yeux du monde par un dehors extraordinaire et des pratiques toutes singulières; mais on demande que vous vous écartiez de tous les usages corrompus du siècle, que vous ne vous rendiez plus esclave de ses maximes et de ses modes, que vous ne paraissiez plus à ces assemblées de vanité; que, non content d'avoir corrigé les vrais désordres, vous nous édifiez encore par tout l'extérieur de votre conduite; que vous soyez enfin si différent de ce que vous étiez, que, comme Jésus-Christ, on ne vous reconnaisse presque plus qu'à son de votre voix, et quand vous vous annoncerez vous-même : *Ego sum, nolite timere*.

Encore ne suffit-il pas de paraître tout autre à l'extérieur : la vraie résurrection réforme encore les dispositions intérieures, et le changement principal qu'elle fait dans le cœur est de lui inspirer un parfait mépris pour toutes les choses de la terre, comme au contraire un goût et une vive ardeur pour toutes les choses du ciel. J'en appelle toujours à notre modèle; car de quoi Jésus-Christ paraît-il occupé après sa résurrection, et de quoi entretient-il le plus ordinairement ses disciples, que de son ascension prochaine et de la gloire dont il allait jouir? Il leur en parle même jusqu'à les contrister, et il ne les console qu'en les assurant qu'il leur est important qu'il s'en aille, pour leur envoyer du ciel son Saint-Esprit. Tous ses désirs enfin, toutes ses pensées sont dans le ciel, et rien ne l'arrête encore quelques jours sur la terre, que la nécessité de ne laisser à ses disciples aucun doute sur sa résurrection. De là, mes frères, que conclut l'Apôtre? Vous donc, dit-il, qui vous glorifiez d'être vraiment ressuscités avec Jésus-Christ, voulez-vous n'être pas démentis? Ne désirez, ne recherchez que les biens du ciel : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite*. N'ayez de goût et d'ardeur que pour les choses d'en haut, et méprisez souverainement tous les objets d'ici-bas : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*. Tous les autres témoignages que vous nous donneriez de votre résurrection ne seraient que des témoignages équivoques, disons même des témoignages faux, s'ils n'étaient joints à celui-ci; car prétendre être ressuscité, et borner toutes ses sollicitudes aux biens de ce monde, ne rouler dans sa tête que des projets d'ambition, n'aspirer qu'à amasser des richesses, qu'à faire fortune

sur la terre ; prétendre être ressuscité, et vivre dans l'indifférence sur le salut, ne sentir en soi aucun attrait pour les choses du ciel, et ne le point regarder comme sa vraie patrie, ne soupirer point après le moment d'y monter ; n'avoir d'ailleurs que de l'éloignement pour la prière, pour les exercices de piété et toutes les pratiques par lesquelles seules on peut le ravir, c'est se tromper, mes frères, c'est se repaître d'illusions ; c'est non-seulement n'être pas ressuscité, mais être dans des dispositions toutes contraires à la résurrection.

Je vous dirais encore, s'il n'était temps de finir, qu'il ne suffit pas que notre résurrection soit prompte, qu'elle soit véritable, mais qu'elle doit surtout être persévérante, fondée toujours sur la ressemblance qu'elle doit avoir avec celle de Jésus-Christ. Or, dit saint Paul, Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus : *Resurgens ex mortuis, jam non moritur*. La mort n'aura plus d'empire sur lui : *Mors illi ultra non dominabitur*. Et l'Apôtre en rend cette raison remarquable, mais bien naturelle, qui est que si Jésus-Christ est une fois mort, c'est qu'ayant porté dans sa première vie la ressemblance du péché, il était juste qu'il mourût une fois pour son expiation ; mais que la vie qu'il a recouvrée par sa résurrection étant une vie toute divine, il fallait nécessairement qu'elle fût aussi éternelle que Dieu : *Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel ; quod autem vivit, vivit Deo*. Telle doit être aussi la nouvelle vie que nous avons reçue par la grâce de Jésus-Christ ressuscité ; car puisqu'elle n'est qu'une participation de sa glorieuse vie, qu'elle en est l'image et la vive représentation, c'est surtout dans son immortalité qu'elle lui doit être conforme. En effet, s'il n'est pas moins vrai de dire d'un chrétien spirituellement ressuscité que de Jésus-Christ même, que la vie dont il vit maintenant est la vie de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* ; ne s'ensuit-il pas qu'elle est de sa nature aussi immortelle dans le chrétien que dans Jésus-Christ ? Aussi, mes frères, ne mourrait-elle jamais en nous, si jamais nous ne lui donnions la mort. Bien différente en ce point de notre vie naturelle, qui, malgré toutes nos précautions, périt nécessairement tôt ou tard. Mais malheur à qui étouffera cette vie spirituelle ! Une première résurrection trouve son modèle dans celle de Jésus-Christ, parce qu'étant mort une fois pour nos péchés, il est aussi ressuscité une fois pour notre justification : mais à quel modèle se conformerait une seconde résurrection ? Ah ! si celle dont vous vous flattez aujourd'hui n'a pas de durée, disons au moins qu'elle n'est point conforme à son exemplaire, que vraisemblablement elle n'est point le fruit de la résurrection de Jésus-Christ, et que n'en ayant pas le caractère principal, il est à présumer qu'elle n'en a aucun.

Mais enfin il est temps encore de lui donner cette parfaite conformité à celle de no-

tre divin Chef. Nous voici, si je l'ose dire, dans le fort de la saison des grâces, et spécialement de la grâce de la résurrection. La même vertu qui peut aujourd'hui vous ressusciter, peut imprimer à votre résurrection ce caractère de persévérance sans lequel elle n'aboutirait qu'à une plus horrible condamnation.

C'est de vous, ô mon Sauveur ! que nous attendons cette importante grâce, et le grand mystère que nous célébrons devient le plus ferme appui de notre espérance. Mais si la plus pure innocence n'est pas moins sujette à l'instabilité que la nouvelle vie que nous embrassons, elle n'a pas un moindre intérêt à obtenir des mérites de votre résurrection la précieuse grâce de la persévérance. Et pour qui l'implorerions-nous, ô mon Dieu ! avec plus de zèle que pour ce digne fils de votre droite (1), qui fait aujourd'hui la ressource et les délices de tout votre peuple ? Déjà, Seigneur, vous l'avez en quelque sorte ressuscité au monde, lorsqu'en ces tristes jours où nous vîmes presque s'éteindre avec lui nos plus douces espérances, vous le ranimâtes de votre souffle vivifiant, et que, par les tendres ménagements de la fidèle gardienne de sa première enfance, vous le rendîtes à la vie et à nos plus ardens désirs. Mais ce miracle de votre amour n'en est pas encore le plus important, et la conservation de son innocence signalera bien plus votre miséricorde que la conservation de sa vie. Tout implore pour lui, Seigneur, une grâce si singulière ; et les dons mêmes que vous avez si abondamment versés dans son âme en sont les consolants présages. Cette heureuse disposition à la piété ; cette attention respectueuse que nous lui avons vu donner à votre parole, en un âge qui n'y apporte guère que de l'ennui et des inquiétudes ; ce caractère de gravité, qui, sans lui rien ôter de ses grâces les plus brillantes, tourne toutes ses affections du côté des choses sérieuses et le laisse sans ardeur et sans goût pour tous les frivoles amusements ; tant d'autres vertus naissantes, si heureusement cultivées par les sages ministres de son éducation, prêtent chaque jour de nouvelles forces à nos espérances. Mais, Seigneur, c'est au milieu des écueils que flotte son innocence, et le trône même qui devrait en rehausser l'éclat sera pour elle le plus dangereux. Bientôt l'ivresse de la grandeur, le poison de la flatterie, l'enchantement des plaisirs conspireront à la corrompre ; et comment se garantira-t-elle de leurs atteintes, si votre puissante grâce ne veille sans cesse à la protéger ? Ah ! Seigneur, ne permettez pas qu'une si belle fleur soit jamais flétrie. C'est pour un roi que nous vous implorons, pour un roi aussi pur à vos yeux qu'il est aimable aux nôtres. Que votre amour soit à jamais imprimé dans son cœur ; que votre loi soit toujours la règle de ses entreprises ; qu'il ne perde jamais de vue ni vos jugements, ni vos récompenses. Et, tandis que l'illustre prince, depositaire de sa

(1) Le roi Louis XV

puissance, signale sa sagesse à lui préparer sur la terre un royaume paisible et florissant, signalez, Seigneur, votre miséricorde à préparer dans le ciel à l'un et à l'autre des couronnes éternelles et incorruptibles.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Sur la sanctification des fêtes.

Hæc est dies quam fecit Dominus ; exsultemus, et lætemur in ea.

Voici le jour qu'a fait le Seigneur ; réjouissons-nous, et tressaillons de joie. (Ces paroles sont du psaume CXVII, vers. 24.)

L'Eglise, mes frères, pouvait-elle mieux les appliquer qu'à ces saints jours consacrés à adorer le plus important de tous les mystères, et dans lequel nous trouvons de si puissants motifs de joie et de reconnaissance ? Souffrez néanmoins que je donne un peu plus d'étendue à ces mêmes paroles, et que je les applique non-seulement aux fêtes présentes, mais à toutes les fêtes que l'Eglise célèbre pendant le cours de l'année, puisqu'on les peut toutes appeler par excellence des jours que le Seigneur a faits, tant à cause de la sainteté qui leur est propre, que des moyens de sanctification qu'ils nous offrent à nous-mêmes.

C'est, mes frères, dans tous ces saints jours que le prophète nous exhorte à nous réjouir : *Exsultemus, et lætemur in ea*. Mais de quelle joie entend-il parler ? Vous voudriez, gens du monde, que ce fût de la vôtre. Peut-être même ne rougiriez-vous pas d'autoriser de ces paroles dictées par le Saint-Esprit même, ces jeux profanes, ces dissolutions scandaleuses, et mille autres pratiques toutes païennes, par lesquelles seulement vous célébrez les plus saintes fêtes. Maudite soit-elle cette joie mondaine, puisqu'elle ne se terminera qu'à des pleurs et à des regrets éternels ! Celle dont parle le prophète est la même dont saint Paul a parlé depuis, quand il a dit : *Réjouissez-vous dans le Seigneur*, c'est-à-dire que toute votre joie naisse du Seigneur et des grâces qu'il répand sur vous ; qu'elle consiste tout entière à lui en marquer votre reconnaissance, qu'elle participe de la sainteté de celle des bienheureux, dont toute l'occupation est de chanter les louanges du Seigneur et de célébrer ses miséricordes.

Aussi, mes frères, toute autre manière de sanctifier les fêtes serait-elle plutôt une profanation qu'une sanctification, un violement du précepte qu'une véritable observance : c'est sur quoi je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui. La matière est de pratique, et convient assez au temps où nous sommes, peut-être même convient-elle fort à vos besoins : car enfin, combien peu de chrétiens comprennent l'importance du précepte de la sanctification des fêtes, et qu'il y en a bien moins encore qui le mettent en pratique !

Pour traiter cette matière utilement et avec quelque ordre, je vous proposerai d'abord les motifs de l'Eglise en ordonnant la sanctification des fêtes, et je vous ferai voir

ensuite combien il est rare qu'on les sanctifie : vous apprendrez d'une part d'où cette loi tire son importance et sa sainteté, et vous serez surpris de l'autre d'être obligés de reconnaître que jamais peut-être vous n'y avez satisfait. Rien de mieux ordonné que la sanctification des fêtes, vous le verrez dans mon premier point : rien de plus mal observé ; vous en conviendrez dans le second. Mais avant que de commencer, faisons à Marie la prière ordinaire.

PREMIER POINT

Quand je dis, mes frères, qu'il n'y a rien de mieux ordonné que la sanctification des fêtes, ce n'est pas seulement pour vous faire entendre qu'on est obligé de les sanctifier. Je parle, non à des prétendus réformateurs de la religion, mais à des catholiques qui, fidèles enfants de l'Eglise, conviennent de la nécessité d'obéir à tous ses préceptes. Mon dessein est plutôt de vous marquer les motifs et la fin de celui-ci, pour vous porter à l'observer avec toute la piété qu'il exige. Entre ces motifs, les uns regardent Dieu, les autres vous regardent vous-mêmes ; c'est-à-dire que le précepte de sanctifier les fêtes est fondé premièrement sur l'honneur et la reconnaissance que nous devons à Dieu ; secondement, sur les secours que nous nous devons à nous-mêmes.

Les jours de dimanches sont surtout ces jours de fêtes singulièrement dédiés au culte et à l'honneur de Dieu ; et le nom qu'on leur a donné de jours du Seigneur nous en avertit assez. Il est vrai que tous les jours lui appartiennent également, puisque, outre qu'il n'y en a aucun dont il ne soit l'auteur, chacun d'eux est marqué par quelques miracles de sa puissance ou par quelques nouveaux bienfaits de sa miséricorde. C'est aussi ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome que tous les jours sont pour de vrais chrétiens des jours de fêtes : *Omne tempus est tempus dei festi christianis*.

Mais parce que la multiplicité des soins temporels nous empêche d'appliquer incessamment nos pensées aux diverses faveurs que nous avons reçues de Dieu, et que d'ailleurs le travail et les occupations nous sont plus salutaires qu'une contemplation qui dégènerait bientôt en oisiveté, Dieu nous a marqué certains jours qu'il veut que nous lui consacrons plus particulièrement par l'interruption des affaires temporelles, par la prière, l'application aux bonnes œuvres, et les autres témoignages de notre reconnaissance et de nos respects. Le jour du sabbat, qui répond à notre samedi, était chez le peuple d'Israël ce jour particulièrement dédié à Dieu, parce que c'était celui auquel il s'était reposé après avoir achevé le grand ouvrage de la création ; qu'il l'avait sanctifié par ce repos mystérieux, et qu'il le leur avait donné comme un signe d'une éternelle alliance entre eux et lui : *Sabbata mea dedi eis, ut essent signum inter me et eos*. Mais parce qu'il était juste que la loi juidaïque cédât à la chrétienne dans ses fêtes, comme

dans toutes ses cérémonies, les apôtres, inspirés du Saint-Esprit, ordonnèrent qu'en faveur du grand mystère de la résurrection opérée le jour du dimanche, nous transférassions à ce jour la solennité du sabbat des Juifs, et qu'il fût célébré d'autant plus saintement, que le mystère en l'honneur duquel ils l'établissaient était plus intéressant et plus digne de notre reconnaissance. Et en effet, mes frères, si c'est par sa résurrection que Jésus-Christ a si glorieusement achevé l'ouvrage de notre rédemption, quel autre bienfait mériterait mieux d'être célébré comme celui-ci toutes les semaines, au jour auquel il nous a été conféré? Serait-ce le bienfait de la création célébré par les Juifs le jour du sabbat? Il est vrai que nous en devons à Dieu une reconnaissance d'autant plus parfaite que nous n'aurions jamais recueilli les fruits de la rédemption, si nous n'avions été créés; mais quand d'un autre côté nous considérons les malheurs dont notre création allait bientôt être suivie, l'esclavage du démon dans lequel nous devions tomber, et cet enchaînement de maux où ce même esclavage nous allait entraîner, ne pourrions-nous point en ce sens dire comme Job : *Périssè le jour auquel je suis né, et cette nuit fatale à laquelle il a été dit de moi qu'un homme est venu au monde : Periret dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est de me : Conceptus est homo !* Mais qu'il en est bien autrement du grand jour de la résurrection du Sauveur ! autant que ce premier nous était devenu fatal, autant ce second nous a été heureux. Dieu, en nous donnant la vie, nous avait laissé tomber par une suite funeste du péché d'Adam dans les chaînes cruelles du démon; Jésus-Christ en ressuscitant rompt nos chaînes et triomphe de ce fort armé. Il semble que nous n'avions été créés que pour être assujettis à mille douleurs, et enfin à la mort; Jésus-Christ ne ressuscite que pour faire mourir la mort elle-même, et assurer à nos corps une immortelle résurrection. Par les suites de notre création, nous nous trouvions enveloppés dans les ténèbres honteuses du péché; la résurrection de Jésus-Christ dissipe cette nuit épaisse et nous rend des enfants du jour et de la lumière : *Eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino*. Quel état ne devons-nous point faire de ce jour glorieux qui nous a procuré de si grands avantages? Que les enfants d'Israël, en mémoire de leur sortie de l'Egypte, se contentent de célébrer une fois tous les ans leur pâque avec solennité; l'esclavage temporel dont ils avaient été délivrés n'en demandait pas davantage. Mais nous que Jésus-Christ ressuscitant rachète d'une servitude éternelle, nous à qui sa résurrection assure une glorieuse immortalité, croirions-nous assez marquer notre reconnaissance par une seule fête, et ne devons-nous pas en perpétuer la célébration avec d'autant plus de zèle que notre délivrance est bien plus durable et plus importante?

Ce n'est donc plus tant ce mystérieux repos

que Dieu prit après avoir créé le monde, que nous célébrons le dimanche, que celui dont Jésus-Christ jouit après avoir achevé le pénible ouvrage de notre rédemption. Repos heureux que nous célébrons dans ce monde après les sept jours de notre travail, en attendant que nous le célébrions dans le ciel après les jours laborieux de notre triste vie. Repos éternel figuré par le jour même auquel nous le célébrons, puisque, étant tout à la fois le premier et le dernier de la semaine, il porte, selon la pensée de saint Augustin, le caractère de l'éternité : *Octavus dies æternum sæculum*.

Cependant, mes frères, quoique le mystère de la résurrection, par sa supériorité sur tous les autres mystères, mérite de notre part un culte plus particulier, il ne nous dispense pas de les célébrer tous avec piété. Chacun d'eux nous fournit un nouveau motif de reconnaissance, puisqu'ils entrent tous dans l'économie de notre salut. Et comment en effet pourrions-nous rappeler à notre souvenir ce moment si heureux pour les hommes, auquel le Fils de Dieu s'incarna dans le sein de Marie, cette nuit si brillante en laquelle il naquit parmi les cantiques des anges, ce jour auquel il voulut bien subir pour l'amour de nous la dure loi de la circoncision, cet autre jour qui fut pour les gentils de si bon augure, et qui leur promettait d'avance leur prochaine conversion à la foi, ce jour, dis-je, auquel Jésus-Christ fut reconnu et adoré par des mages venus de l'Orient; comment pourrions-nous rappeler l'institution qu'il fit en notre faveur de l'eucharistie, son ascension, la descente de son Saint-Esprit sur ses apôtres et sur toute son Eglise, sans en célébrer les fêtes avec tous les sentiments de la plus vive reconnaissance? Serait-il juste encore d'oublier les faveurs que Dieu a faites à ses saints, celles dont il a surtout comblé Marie sa mère dans les différents états où l'Eglise l'honore, cette plénitude de grâces dont il l'a favorisée, ce crédit qu'il lui a donné pour nous obtenir les plus signalées? Serait-il juste de ne prendre aucune part au triomphe de ses apôtres, au courage de tant de martyrs, au zèle de tant de confesseurs, à la pureté de tant de vierges? Quels avantages l'ancienne Synagogue n'aurait-elle point sur nous? Ne la vit-on pas consacrer par des fêtes solennelles les anciens prodiges que Dieu avait opérés en faveur de son peuple, et la mémoire des pieux héros qu'elle avait enfantés? Ne la vit-on pas célébrer tous les ans les glorieuses victoires d'Esther sur l'orgueilleux Aman, de Judith sur l'impie Holopherne, de Judas Machabée sur tous les ennemis d'Israël? Mais non, mes frères, la Synagogue n'aura sur nous aucun avantage; l'Eglise l'emportera sur elle, et les fêtes de nos saints y seront toujours plus célèbres que celles de ces héros. Laissons les hérétiques, aveuglés par l'esprit d'erreur, et jaloux peut-être de notre piété, nous accuser d'idolâtrie quand nous honorons les saints. Ce n'est pas, disait saint Augustin, parce que les martyrs sont nos

dieux que nous élevons des temples en leur honneur, mais parce que leur Dieu est le nôtre. C'est à leur Dieu et non pas à eux que nous offrons des sacrifices sur leurs tombeaux ; à Dieu, dis-je, qui les a faits hommes et martyrs : et les fêtes que nous célébrons en leurs noms n'ont été instituées que pour leur rendre hommage des grâces qu'il leur a faites, pour nous exciter à imiter leurs exemples et à mériter leurs couronnes.

Tel a donc été, mes frères, le dessein de l'Eglise en instituant les dimanches et les fêtes. C'est toujours l'honneur de Dieu qu'elle a eu en vue, et l'obligation où nous sommes de lui rendre grâces, tant pour les faveurs accordées à ses saints, que pour celles qu'il nous accorde à nous-mêmes par leurs intercessions. Et quand est-ce en effet que nous nous acquitterions de cet important devoir, si l'Eglise n'avait marqué certains jours spécialement destinés à nous en acquitter ? Y songeriez-vous, gens du monde, au milieu de ces nécessités temporelles, dont vous êtes tout occupés pendant le cours de la semaine ? Y songeriez-vous dans la chaleur de vos divertissements et de vos plaisirs, dans ces jours dédiés aux festins, aux jeux, à la vanité ? Ah ! quand nous vous invitons à rappeler dans vos esprits tant de divers bienfaits que vous avez reçus de Dieu, à faire quelque retour sur les grâces continuelles dont il vous favorise, sur l'attention qu'il donne à tous vos besoins ; quand nous vous exhortons à consacrer un peu plus de temps à la prière et au culte de Dieu, vous vous en défendez toujours sur le grand nombre de vos affaires, sur une charge qui ne vous laisse pas le loisir de respirer, sur un négoce pénible et assujettissant, sur les soins embarrassants de tout un domestique. Nous ne savons alors que répondre, et nous n'avons plus de raisons contre vos défaites. Que deviendrait donc la religion s'il n'y avait des jours particulièrement consacrés à ces exercices ? Il faudrait renverser nos chaires, détruire nos autels, fermer les portes de nos temples ; et les prêtres du Seigneur, inutiles et oisifs, seraient réduits à pleurer avec Jérémie les malheurs de Sion, et à crier lamentablement, comme lui, que les chemins de la sainte Cité sont dans le deuil, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : *Via Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.*

Le second motif, mes frères, qui a porté l'Eglise à instituer les fêtes et les dimanches, se tire de vos intérêts propres. Il fallait, à la vérité, que l'homme employât ses jours au travail. Défricher des terres ingrates, manger son pain à la sueur de son visage, fut, après son péché, la première pénitence que Dieu lui imposât, pénitence salutaire qui lui tenait lieu de remède contre l'oisiveté : mais comme par sa corruption l'homme pouvait abuser de ce remède et de cette pénitence, en demeurant toujours courbé sur la terre, sans se relever jamais pour porter les yeux vers sa véritable patrie, Dieu voulut encore pour-

pendre en certains jours son travail ordinaire pour s'appliquer totalement au soin de son salut. Ces jours, mes frères, sont les jours de fêtes et de dimanches, jours sans doute véritablement nécessaires, et sans lesquels il courrait risque de se perdre éternellement. Car enfin que faites-vous pendant le cours de la semaine qui tend à vous sanctifier ? Nous travaillons, répondez-vous, chacun selon nos emplois et nos conditions, et nous suivons en ce point l'ordre de Dieu. Il est vrai, mes frères, si c'est à sa gloire et à votre salut, que vous dirigez vos peines et votre travail. Mais est-ce ainsi que vous en usez ? votre salut et la gloire de Dieu entrent-ils pour quelque chose dans vos occupations ? l'un et l'autre en sont-ils les motifs et la fin ? Ah ! vous n'y avez d'autre vue que d'y acquérir des richesses périssables, ou peut-être une vaine réputation. Vous travaillez pour fournir des aliments à votre avarice ou à votre vanité ; tantôt c'est pour écarter de votre maison cette médiocrité de biens si salutaire, et vous mettre hors d'atteinte à tous les accidents humains ; et tantôt c'est pour vous faire un nom dans le monde, qui vous distingue de tous ceux de votre profession. Vous vous dites à vous-mêmes, comme les enfants de Noé : Allons, bâtissons une tour si haute qu'elle éternise notre mémoire, et que nous n'ayons plus de déluge à craindre : *Venite, faciamus nobis civitatem et turrin cuius culmen pertingat ad cælum ; et celebremus nomen nostrum.* Votre travail enfin ne contribue en rien à votre salut. Bien au contraire, il en éloigne toutes les pensées, et il en deviendrait le plus invincible obstacle, si l'Eglise ne vous ordonnait de le suspendre quelquefois, pour vous occuper totalement de cet unique nécessaire, après quoi tout est vanité, néant et fumée.

C'est en ces jours seulement, qu'elle consacre au culte de Dieu, que vous en avez les moyens. Libres des affaires du siècle, rien ne vous empêche de répandre votre cœur devant le Seigneur dans la prière, d'en sonder les replis secrets ; d'y remarquer les taches et les altérations qu'y ont faites les soucis terrestres. Les ministres de la pénitence vous attendent alors dans leurs tribunaux, pour donner des remèdes à vos maladies, et vous délivrer du poids honteux de vos iniquités. C'est surtout en ces jours que vous pouvez plus facilement vous venir prosterner au pied des autels, offrir au Seigneur le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, tandis que le prêtre offre pour vous la victime sainte. C'est en ces jours qu'il vous est plus libre de fortifier votre âme d'une nourriture céleste, de vous asseoir à la table sacrée, et d'y manger le pain des anges. C'est en ces jours que les ministres de la parole font retentir à vos oreilles mieux disposées les préceptes de la loi divine ; que Dieu touche vos cœurs par leur ministère, qu'il les fléchit sous le joug salutaire de son Evangile. C'est enfin en ces jours qu'il vous est permis de vous associer à ces anges terrestres, destinés à chanter les louanges du Dieu immortel, et

commencer dès ce monde l'heureuse occupation que vous aurez éternellement dans l'autre.

Ce sont donc là ces temps favorables, ces temps de salut dont parle saint Paul : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. Ce sont là ces jours heureux, auxquels Dieu se plaît à verser ses grâces bien plus abondamment qu'en tout autre jour. Outre les générales et les communes, chaque mystère et chaque fête vous en procure de singulières. Tantôt c'est Jésus-Christ qui naît dans vos âmes la même nuit où vous célébrez sa naissance dans une crèche. Tantôt il les circonçoit par le glaive du retranchement et de la mortification, en même temps et au même jour que le couteau de Moïse ensanglante sa chair sacrée. Tantôt il les amène à la connaissance de ses lois et de sa vérité, par la lumière de la même étoile qui conduisit les mages jusqu'à son berceau. Quelquefois il imprime en elles les mérites de sa mort; quelquefois il y produit tous les fruits de sa résurrection. S'il transporte un jour vos désirs dans le ciel au moment qu'il y monte lui-même, dix jours après il fait descendre son Saint-Esprit dans vos cœurs, et les embrase du feu de sa charité.

Chaque saint encore, dont vous célébrez dignement la fête, vous obtient une grâce nouvelle, le martyr son courage, le confesseur sa foi, la vierge sa chasteté, la sainte veuve son détachement et sa piété; chacun d'eux enfin toutes les vertus qu'ils ont eux-mêmes pratiquées. Ah! s'il m'était permis ici d'entrer dans un plus long détail, je vous ferais voir dans la célébration de chaque dimanche, une grâce singulière à recueillir; et en même temps que je vous découvrirais l'esprit de l'Eglise dans le choix de l'épître et de l'évangile qu'elle leur assigne, vous admireriez la bonté de Dieu toujours attentive à vous enrichir de nouveaux bienfaits.

Heureuses ces âmes vigilantes et toujours prêtes pour ces jours si féconds en grâces! A quelque heure, à quelque moment que le démon vienne les attaquer, elles ne sont jamais surprises, et elles se trouvent toujours pourvues d'armes propres à le repousser. Mais malheureuses ces âmes endormies, qui laissent écouler sans profit ces jours de salut! Arrivera le temps auquel, s'apercevant de leur indigence et de leur faiblesse, on les verra comme le paresseux Esau recourir à leur père, pour demander une bénédiction déjà enlevée par Jacob; mais que trouveront-elles? Un Isaac inflexible, un père sourd à leurs rugissements et à leurs cris. Votre frère, leur dira-t-il, s'est présenté à moi au moment favorable, revêtu d'une robe odoriférante, et les mains pleines de ses présents. Que faisiez-vous alors dans la campagne, que ne vous hâtiez-vous? Je l'ai béni, et il demeurera béni : *Benedixi ei, et erit benedictus*.

C'est là, mes frères, le malheur qui menace tous ceux qui ne sont point attentifs à recueillir les grâces que Dieu distribue particulièrement dans les saints jours de fêtes et de dimanches. Hélas! combien de malheu-

reux! Car enfin, s'il n'y a rien de mieux ordonné que la sanctification de ces mêmes jours, il n'y a rien de plus mal observé. Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Un des plus grands désordres dont gémissait le prophète David était celui de ces impies qui avaient dit, non par des paroles, mais dans le fond du cœur et par leur conduite : Faisons cesser toutes les fêtes du Seigneur, et qu'on n'en célèbre plus sur la terre : *Dixerunt in corde suo : Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra*. N'avons-nous pas aujourd'hui, mes frères, les mêmes raisons de gémir, et ne peut-on pas dire du plus grand nombre des chrétiens, qu'ils sont déjà arrivés à ce même point de dérèglement que le prophète reproche aux impies? Où sont en effet ceux qui satisfont au précepte de la sanctification des dimanches et des fêtes? Il n'y en a presque pas un seul; et vous en conviendrez, dès que vous examinerez de près ce qu'on doit faire en ces saints jours, et ce qu'on n'y fait pas; ce qu'on n'y doit pas faire, et ce qu'on y fait. Commençons par ce qu'on n'y fait pas.

Il faudrait être absolument dépourvu de toutes les lumières de la religion et de la raison, pour ne pas voir, dans les termes mêmes de la loi, que les fêtes et les dimanches sont destinés à une pratique bien plus exacte des bonnes œuvres que tous les autres jours. Que signifierait, sanctifier les dimanches, sanctifier les fêtes? Serait-ce les passer dans la mollesse, l'inaction et l'oisiveté? les employer aux jeux ou à d'autres divertissements, les rendre enfin plus profanes que tous les autres jours de la semaine, par l'omission des œuvres chrétiennes et sanctifiantes, dont on n'est pas même dispensé dans tout autre temps? La supposition est trop ridicule pour tomber dans des esprits sensés, et vous concevez trop bien que ce n'est que par des actions saintes qu'on peut sanctifier les saints jours.

Mais ce qu'il est important de bien remarquer, est qu'il ne s'agit pas pour obéir à la loi de vaquer les jours de fêtes ou de dimanches à certaines œuvres que de bons motifs pourraient rendre saintes dans les autres jours, il faut de plus qu'elles soient saintes par elles-mêmes et de leur nature. Car si cela n'était, à quoi bon ce précepte, et quelle obligation nouvelle nous imposerait-il, puisque tout bon chrétien ne saurait douter qu'il ne soit obligé de sanctifier tous les jours de sa vie, et qu'il ne lui est permis d'en profaner aucun par des actions indignes de la sainteté de son caractère?

Ce principe une fois supposé, nous n'avons qu'à comparer les jours avec les jours, les devoirs avec les devoirs. A quelles actions vous occupez-vous pendant le cours de la semaine, à quoi votre état vous oblige-t-il? Ne pensez pas que je m'adresse ici à ces hommes oisifs, à ces femmes mondaines, qui emploient tous les jours de leur vie aux jeux, aux spectacles, aux visites, aux promenades;

qui consomment les premières heures de la journée, à dormir et à se parer; et les dernières à se trouver dans les comédies, ou dans les bals. De tels chrétiens et de telles chrétiennes sanctifieraient les fêtes à peu de frais, et il leur suffirait, pour les distinguer des autres jours, d'interrompre ces criminelles occupations. C'est aux chrétiens instruits que je m'adresse, à vous, mes frères, que je suppose être de ce nombre; et je veux que vous jugiez de vos obligations les jours de fêtes et de dimanches par celles que vous avouez tous les autres jours. Suffira-t-il de prier quelques moments en commençant et en finissant la journée? mais n'y êtes-vous pas également obligés, les jours mêmes que vous travaillez? Suffira-t-il d'entendre à la hâte une courte messe? Ce n'est pas, à la vérité, une obligation étroite tous les jours de la semaine, mais c'est une pratique à l'égard de laquelle votre négligence serait condamnable. Suffira-t-il de vous abstenir de tout travail? Mais le travail est plus sanctifiant que l'oisiveté. Suffira-t-il d'éviter en ces saints jours toutes les occasions de pécher? Mais ce serait un crime de ne pas les éviter avec le même soin tous les autres jours. Sans doute il faut donc faire quelque chose de plus. Vous commencez à en convenir, et vous attendez impatiemment que je vous marque vos obligations. Mais hélas! ne songez-vous point aux conséquences que j'en dois tirer contre vous? J'aime bien mieux m'en reposer sur ces anciens chrétiens, qui, après avoir rempli le précepte dans toute sa rigueur, craignaient encore n'en avoir pas assez fait. C'est à eux que je remets le soin de vous confondre.

Rapprochez-vous donc, siècles heureux, antiquité vénérable. Sortez de vos tombeaux, serviteurs fidèles de Jésus-Christ, la cause qu'il faut traiter n'est pas moins importante que celle qui rappela autrefois Samuel des ombres de la mort, pour répondre aux doutes de l'infortuné Saül. Ah! si ma voix pouvait ranimer les cendres de ces premiers chrétiens, quels exemples ne vous offriraient-ils point? Vous les verriez couverts encore des sueurs du travail de la semaine, se lever au milieu de la nuit dès la première heure du dimanche et des autres fêtes, venir en foule dans l'église assister aux divins nocturnes, y revenir encore à toutes les heures canoniques, mêler leurs voix avec celles des sacrés ministres. Vous les verriez, leurs magistrats à leur tête, conduire eux-mêmes leurs enfants et leurs serviteurs dans leurs paroisses, pour y entendre la messe solennelle chantée par leurs pasteurs, y participer tous ensemble au corps du Seigneur, écouter avidement l'explication qu'on leur faisait du saint Évangile au milieu de la célébration des saints mystères. Vous les verriez, de retour dans leurs familles, n'employer les intervalles des offices qu'à répéter aux infirmes et à ceux que la charité avait retenus auprès d'eux, les discours pieux qu'ils venaient d'entendre, les dédommager et s'édifier eux-mêmes par la lecture des saintes Écritures. Vous les

verriez achever la sanctification de ces mêmes jours par la pratique de toutes les œuvres de miséricorde, par la visite des prisons et des hôpitaux, par le service des malades, et par la distribution des aumônes à proportion de leurs facultés. Vous reconnaîtrez-vous alors dans ces illustres modèles? Ne rougiriez-vous pas, au contraire, s'ils se présentaient devant vous, et ne me feriez-vous pas pour ces saints personnages les mêmes plaintes que Samuel ressuscité fit pour lui-même : *Quare inquietatis me ut suscitarer?* Pourquoi rappeliez-vous du tombeau ces chrétiens respectables, qui ne paraissent à nos yeux que pour troubler notre lâche repos, et pour nous condamner?

Et en effet, mes frères, quelle proportion entre votre conduite et la leur dans ces saints jours de fêtes? Je veux qu'ils aient poussé leur obéissance à la loi au dernier degré de la perfection; vous poussez, vous, votre désobéissance au dernier excès du relâchement; qu'ils aient porté leur zèle au delà du rigoureux devoir, quand ils se levaient au milieu de la nuit pour assister aux saints offices : où ne portez-vous point votre irrégulation quand vous ne vous levez pas même au commencement du jour pour vaquer à la prière, et que vous en dérobez la meilleure partie à ce saint exercice, pour l'accorder au sommeil et à votre mollesse?

Mais laissons là les anciens chrétiens. Trop aisés à confondre par ce parallèle, vous cherchiez à vous échapper à la faveur du changement de la discipline. Tenons-nous-en précisément à la loi, et voyons si vous y satisfaites. Vous êtes exacts à entendre la messe les jours de fêtes et de dimanches, et c'est là, dites-vous, l'unique obligation que l'Eglise vous impose. Je n'examine point, mes frères, la manière dont vous l'entendez; je ferme les yeux à ce maintien indécent; à ces regards téméraires, à ces colloques honteux, à ces irrévérrences scandaleuses, à ces profanations publiques de nos redoutables mystères. Je veux bien supposer que vous y assistez avec toute la décence et la piété convenable; mais je vous demande d'où vous concluez qu'il vous suffit d'entendre une courte messe, pour satisfaire au précepte de la sanctification des jours de fêtes et de dimanches? L'Eglise vous ordonne expressément de l'entendre en ces saints jours, donc elle vous tient quittes de l'avoir entendue. La conséquence est-elle raisonnable? Dieu vous commande d'honorer vos pères et vos mères, donc il n'exige point que vous honoriez vos égaux et vos inférieurs. Il vous défend expressément l'homicide, donc il vous permet d'exercer toutes les autres violences. Que penseriez-vous, mes frères, d'un si bizarre raisonnement? Ah! n'attribuez pas à l'Eglise, dans le commandement qu'elle vous fait, une intention si contraire à l'esprit qui l'anime. Ce n'est pas pour vous dispenser des autres bonnes œuvres qu'elle vous ordonne d'entendre la messe, mais pour vous faire comprendre que le sacrifice étant de toutes les actions celle qui rend à Dieu le

plus d'honneur, il n'est pas permis de le lui refuser aux jours qui lui sont spécialement consacrés. Autrefois que les enfants de l'Eglise, pleins de zèle et de vénération pour nos saints mystères, attendaient avec impatience le seul jour dans la semaine auquel on les célébrait, elle ne leur faisait point de commandement exprès d'y assister : elle s'en reposait assez sur leurs pieux empressements. Bien loin qu'elle fût obligée de les y appeler, elle en chassait même les pénitents, comme indignes pour leurs péchés passés d'y participer. Mais parce qu'elle s'aperçut depuis que ces enfants, devenus plus tièdes, se disculpaient de leur absence sur leur indignité volontaire, elle les mit dans l'heureuse nécessité de s'en rendre dignes, en leur défendant sous peine de désobéissance de s'en absenter. Elle imita ce roi de l'Evangile, qui, au refus que firent les conviés de venir à son repas, envoya ses serviteurs avec ordre de rassembler tous ceux qu'ils trouveraient dans les places et les carrefours, et de les forcer d'entrer dans la salle du festin.

Et certes, mes frères, si le commandement que Dieu fit autrefois de sanctifier le jour du sabbat, et sur lequel l'Eglise a appuyé la loi de célébrer saintement les dimanches et les fêtes, si ce commandement devait se terminer un jour à l'obligation d'entendre une messe, qu'était-il besoin de le signifier avec tant de bruit et un appareil si terrible ? Pourquoi ces feux, ces éclairs, ces tonnerres ? Pourquoi faire trembler le mont Sina jusque dans ses fondements et mettre tout le camp d'Israël en désordre par des prodiges si effrayants ? Quel téméraire aurait osé violer un commandement si facile ? Quel impie aurait refusé au Seigneur un si petit espace du jour ? Est-ce que l'Eglise en renouvelant la loi a prétendu l'énervier ? Ce surcroît d'autorité ajouté à l'ancien précepte, en serait-il la dispense ou l'affaiblissement ? Quoi ! mes frères, quelques moments imperceptibles de la journée, le temps d'une messe employé à la prière, vous dispensera de la sanctification du jour tout entier, et les douze heures qui le composent seront réduites à quelques minutes accordées à regret au sacrifice ? Ah ! quand vous renfermerez dans un aussi petit espace les jours que vous consacrez à vos plaisirs, quand au lieu de les prolonger des heures que vous prenez sur la nuit, vous resserrerez vos divertissements dans des limites aussi étroites, Dieu peut-être sera moins jaloux de tous les moments que vous refusez à son culte, et votre rébellion sera moins criante. Jusque-là, les jours du Seigneur seront égaux aux jours ordinaires, et chaque partie considérable que vous en retrancherez, sera censée un larcin et un sacrilège.

Mais si la messe que vous entendez ne suffit pas à la sanctification des jours de fêtes, la cessation du travail n'accomplira-t-elle point le précepte ? C'est sur quoi j'en appelle encore à vous-même, mon cher auditeur. Les Juifs, selon la remarque de saint

Augustin, étaient dans cette prévention : ils s'imaginaient grossièrement satisfaire à la loi en demeurant oisifs les jours de sabbat, jusque-là qu'ils faisaient un crime à Jésus-Christ de ce qu'en ces saints jours il guérissait les malades. Mais vous, que la religion et la foi éclairent, vous rendriez-vous à ce préjugé ? croiriez-vous honorer Dieu davantage par l'oisiveté que par le travail ? Si cela était, pourquoi, ô mon Dieu, plaçâtes-vous l'homme innocent dans le paradis terrestre, afin qu'il le cultivât ? Pourquoi en pénitence de son péché lui ordonnâtes-vous de manger son pain à la sueur de son visage ? C'est, mes frères, qu'il en était bien autrement que vous ne le supposez, et que l'oisiveté était également injurieuse à Dieu et nuisible au salut de l'homme. S'il est donc ordonné, pour honorer le repos de Dieu, de suspendre certains travaux les jours de fêtes et de dimanches, ce ne sont pas, dit saint Ambroise, les travaux religieux et saints, mais les mercenaires et les séculiers : *Ut ad similitudinem Dei secularia opera nostra, non religiosa cessarent*. Si le corps doit se reposer, c'est afin que l'âme en soit plus appliquée aux choses du ciel, qu'elle vaille plus librement à la prière ; qu'elle ne soit nullement distraite des objets de méditation que chaque mystère et chaque fête lui présente, qu'elle se puisse préparer à recevoir les différentes grâces que Dieu distribue en ces saints jours, qu'elle s'efforce de les mériter par la fréquentation des sacrements, par son empressement à assister aux services divins, à écouter la divine parole, à se nourrir de la lecture de quelques livres saints. C'est afin, pères et mères, que vous ayez tout le loisir d'instruire vos enfants et vos serviteurs des divers articles de votre religion, et que vous ne vous en reposiez pas toujours sur des étrangers. C'est afin que vous ne prolongiez pas au delà du besoin réel les délassements qu'il ne vous est permis de prendre en ces saints jours qu'après avoir satisfait aux principaux devoirs de la piété, et que vos divertissements mêmes tiennent encore de la sainteté de ces sacrés jours.

Voilà, dis-je, ce qu'exige de vous la loi de la sanctification des dimanches et des autres fêtes, indépendamment de l'exemple des premiers chrétiens, et des changements arrivés dans la discipline. Or je vous le demande, avez-vous jusqu'ici satisfait à cette loi, et n'ai-je pas eu raison de vous dire qu'il n'y en avait point de plus mal pratiquée ?

Encore si l'on ne la violait que par l'omission des bonnes œuvres, mais combien d'actions fait-on en ces saints jours sensiblement mauvaises et criminelles ? c'est une seconde preuve de ma proposition, sur laquelle je n'ai plus que deux mots à dire. Vous qui, pour satisfaire au précepte, pensez comme les Juifs qu'il suffit de vous reposer, que ne vous reposez-vous donc ? Ah ! si ce malheureux peuple n'observait pas l'esprit de la loi, au moins en observait-il la lettre ; il punissait même de mort le moindre violement qu'on en faisait ; et nous lisons

dans l'Ecriture, que Moïse, par l'ordre de Dieu, fit lapider un Juif qui fut trouvé dans la campagne ramassant un peu de bois le jour du sabbat. A quel châtement ce saint législateur vous aurait-il donc condamné, s'il avait été témoin de toutes vos prévarications ? s'il vous avait vues, femmes mondaines, consumer tout le jour du Seigneur tant à orner vos corps qu'à recueillir ensuite les fruits sacrilèges de vos vanités ; s'il vous avait vus, hommes charnels, choisir ce même jour, ou pour lier des parties de profanes divertissements, ou pour entreprendre des voyages non nécessaires, ou pour vaquer à des affaires encore plus dissipantes ? Je ne parle point de ceux qui grossièrement violent le repos du saint jour par un travail mercenaire, ou qui le font violer à d'autres par des récompenses ou par autorité. Mais comment se justifieront ces chrétiens téméraires qui, sous prétexte de la nécessité de se nourrir, occupent leurs serviteurs aux pénibles préparatifs des repas somptueux qu'ils donnent indifféremment les jours saints comme les jours profanes ? Etait-ce donc en vain que Dieu défendit autrefois aux Israélites de recueillir la manne le jour du sabbat ; et si l'Eglise, par condescendance, ne défend pas aux chrétiens de préparer leur nourriture aux jours de fêtes, n'exige-t-elle pas au moins qu'ils laissent à leurs serviteurs le temps et les moyens de vaquer à la sanctification de ces mêmes jours ? Ces festins mêmes auxquels vous consacrez la meilleure partie des jours saints, ce temps que vous dérobez à la prière et au culte de Dieu, pour le donner à la sensualité et à l'intempérance ; qu'en pensez-vous, mes frères, contribuent-ils bien à la sanctification du jour du Seigneur ?

Puissiez-vous encore en demeurer là ; mais à quoi se termine ce désordre, et comment consommez-vous la célébration des plus saintes fêtes ? Comme les Israélites autrefois consumèrent celle du veau d'or. Ce peuple, dit l'Ecriture, s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent ensuite pour danser et pour jouer : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*. N'est-ce pas en effet en ces saints jours, plus particulièrement qu'en d'autres, qu'il se fait de tous côtés des parties de jeux et de promenades, qu'on court aux spectacles avec plus d'ardeur, qu'on entre en foule dans les assemblées, et qu'on fait revivre le paganisme dans le sein même du christianisme ? Ah ! si quelque nouveau Moïse descendant de la sainte montagne, chargé des tables de la loi, entendait ce bruit confus d'idolâtres adorateurs, s'il voyait ensuite de plus près tout cet appareil voluptueux, ces jeux publics, ces danses, ces concerts ; saisi d'une sainte fureur, il briserait sans doute ces sacrées tables, où le doigt de Dieu a inutilement écrit sa loi. Que dis-je, ardent à le venger, il armerait ses plus fidèles serviteurs du même glaive dont s'armèrent autrefois les lévites, il immolerait les rebelles à la gloire du sacré culte si honteusement méprisé, et il effacerait par ce châtement l'opprobre du nom chrétien. En

effet quelle bizarre religion, de ne s'abstenir des travaux corporels, toujours innocents par eux-mêmes, que pour vaquer à des exercices profanes dans tous les temps ? Et combien, disait saint Augustin, serions-nous moins blessés de voir filer la laine à leurs femmes, que de les voir danser dans ces saints jours ! *Quanto melius feminae eorum lanam facerent, quam illo die in neomoniis saltarent !*

Ainsi en avait jugé l'empereur Léon, quand il fit publier dans toutes ses provinces un édit qui interdisait, aux jours de fêtes et de dimanches, le théâtre, les jeux publics, les danses, les festins, et qu'il punissait les contrevenants de la perte de leurs emplois, de la dégradation de la milice, et de la confiscation des biens. Il ne subsiste plus, cet édit salutaire, bien digne de la piété d'un empereur chrétien. Le nombre des prévaricateurs a prévalu sur la force des plus saintes ordonnances. Mais le crime de la prévarication n'en est ni moins grief, ni moins punissable. Le pis est que vous ne vous en fassiez aucun scrupule ; que vous ne daigniez pas même vous en accuser dans le tribunal de la pénitence, et que ce péché échappe toujours à vos examens. Tel qu'il est cependant, c'est lui, n'en doutez pas, qui attire sur vous tous les maux dont vous vous plaignez. Hé quoi ! disait autrefois, au peuple juif le saint homme Esdras, vous osez encore violer le sabbat, et vous oubliez que ce fut pour cela même que Dieu frappa nos peuples de tant de fléaux : *Nunquid non hæc fecerunt patres nostri, et adduxit Deus noster super nos omne malum hoc ?* Mais enfin, mes frères, tâchez de fléchir la colère de Dieu par le repentir du passé, et une fidélité plus exacte à l'avenir à l'un des préceptes dont il est le plus jaloux. Ne lui refusez plus les hommages que vous lui devez dans les jours dédiés à son culte. Imités en quelque sorte la piété de ce vaillant Machabée, qui après avoir glorieusement terminé les affaires de son peuple et vaincu tous ses ennemis, l'invitait à réparer les ruines du temple, et à purifier ses autels profanés : *Eccce contriti sunt inimici nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare*. Dites de même dans ces jours que Dieu se réserve à lui seul : Ah ! c'est assez avoir donné de soins et de temps au monde et à nos affaires ; c'est assez avoir consacré de jours aux plaisirs et à la vanité : allons, au moins à présent, payer au Seigneur le tribut de nos adorations ; allons renouveler ses sacrifices négligés, et rétablir l'honneur de ses temples : *Ascendamus nunc mundare sancta et renovare*. Par ce moyen, mes frères, vous participerez à toutes les grâces que Dieu verse si abondamment dans ces saints jours, et vous vous procurerez de plus les récompenses éternelles promises aux fidèles observateurs de ses commandements. Je vous les souhaite.

SERMON

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Sur le chrétien.

Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et ildes vestra.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est inutile, et votre foi est vaine (1 Cor., XV, 14).

Que serait-ce en effet, mes frères, que la religion chrétienne, si Jésus-Christ fondateur et chef de cette religion n'était ressuscité ? Quelle gloire y aurait-il à être disciples d'un maître accablé d'outrages et d'ignominies, et que la mort retiendrait encore dans ses liens ? Quel intérêt aurions-nous à nous assujettir à des lois dont l'auteur, réduit en poussière, ne serait plus en état ni d'en punir l'infraction, ni d'en récompenser la fidèle observance ? Et comment nous résoudrions-nous à nous charger d'un joug si pesant, sans aucune espérance de soulagement de la part de celui-là même qui nous l'a imposé ? Mais dès là que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il s'est fait reconnaître par sa résurrection pour le Fils du Père, engendré de toute éternité, dont le trône et l'empire n'auront jamais de fin, quelle gloire ne rejaillit point de ces augustes titres sur la religion qu'il a établie, de quelle conséquence n'est-il point dès lors d'en connaître tous les devoirs, et quel secours n'avons-nous point à attendre de lui pour en surmonter les difficultés ? Trois choses, mes frères, sur lesquelles il était important de vous prévenir pour vous rendre votre religion aimable, et vous exciter à être fidèles à tous ses devoirs. En effet, si l'on trouve aujourd'hui si peu de vrais chrétiens, c'est que la plupart ou n'estiment point assez cette qualité auguste, ou ignorent les obligations qui en naissent, ou les jugent trop difficiles à remplir. Le mépris ou la honte arrête les premiers, l'ignorance séduit les seconds, les difficultés rebutent les troisièmes. Essayons donc de lever tous ces obstacles, en montrant aux uns combien est glorieuse la qualité de chrétien, en instruisant les autres des devoirs qui y sont attachés, et en encourageant les derniers par tous les secours les plus capables de leur en faciliter la pratique. En un mot, mes frères, la grandeur du chrétien, c'est mon premier point ; les devoirs du chrétien, c'est le second ; les ressources du chrétien, c'est le troisième. Nous commençons quand nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

Quoique toute la religion soit fondée sur l'humilité, et que cette vertu, pour parler comme saint Augustin, soit l'enseigne de Jésus-Christ : *Signum ejus est humilitas ejus* ; ce n'est point s'attribuer une fausse gloire, que de reconnaître qu'il n'y a rien au monde de plus grand que le chrétien. Cet aveu, dit le même Père, n'est pas dans l'homme un témoignage de son orgueil, mais une marque de sa reconnaissance : *Non est ista superbia elati, sed confessio non ingrati.*

Mais pour vous donner, chrétiens une juste idée de votre grandeur, il faut la regarder à peu près par les mêmes endroits par où l'on juge dans le monde de la grandeur d'un jeune prince, je veux dire, par la dignité de ses ancêtres, et par le trône qu'il doit un jour occuper. Ainsi, mes frères, le chrétien est grand, et par la noblesse de son origine, et par la gloire à laquelle il est destiné. Commençons à l'envisager par la noblesse de son origine.

Qu'est-ce qui faisait autrefois la grandeur du peuple juif, et le distinguait si fort de toutes les autres nations ? C'est qu'il descendait de ces grands patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, de ces patriarches, dis-je, dont Dieu se faisait le Dieu par excellence, à qui il avait donné de si fécondes bénédictions, dont la postérité devait être aussi nombreuse que les étoiles du firmament, et les grains de sable qui sont dans la mer ; de ces patriarches dans lesquels toutes les nations de la terre devaient être bénies, et qui devaient donner au monde son Messie et son Rédempteur. De là naissait dans les Juifs cette haute idée qu'ils avaient de la noblesse de leur origine. De là cette affectation à répéter souvent qu'ils étaient les enfants d'Abraham : *Patrem habemus Abraham. Semen Abraham sumus*. De là cet ordre fréquent que Dieu donnait par ses prophètes aux Israélites, de rappeler dans leur esprit cette pierre dont ils avaient été taillés, de jeter les yeux sur Abraham leur père, et sur Sara, qui les avait enfantés : *Attendite ad petram unde excisi estis ; attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram, quæ peperit vos*.

Or, mes frères, si c'était un titre de grandeur pour les Juifs, que de descendre de ces saints patriarches, quelle haute idée ne devons-nous point nous former de celle des chrétiens, quelle supériorité de gloire pour eux d'appartenir singulièrement à ce Messie, auquel se terminait toute la grandeur de ces hommes si vénérables : d'être en même temps les frères et les membres de Jésus-Christ, de ce Dieu incarné auprès duquel toutes les grandeurs de la terre ne sont que cendre et que néant ?

Faut-il, pour vous donner de votre noblesse une idée qui réponde à son excellence, vous dire ce qu'était Jésus-Christ ? Mais qui pourrait raconter sa génération ? Isaïe lui-même avec son esprit prophétique, et plein du Dieu qui l'animait, n'osait l'entreprendre. Quel moyen de sonder ce profond océan de merveilles, de percer jusque dans le sein même du Père, d'y découvrir ce Fils adorable engendré avant tous les temps, l'image du Dieu invisible, la splendeur de sa gloire, et le caractère de sa substance : ce Jésus-Christ au nom duquel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers ? C'est en lui que tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés ; c'est en lui que la plénitude de la divinité habite corporellement : c'est par lui que toutes choses ont été faites ; c'est lui qui tient en sa main toutes les créatures, qui a sur elles

un domaine souverain. Son règne est absolu, glorieux, universel, et ce règne n'aura jamais de fin. Voilà, chrétiens, votre Père et votre chef, voilà de qui vous descendez, voilà le principe de votre grandeur et l'origine de votre noblesse.

Mais peut-être qu'en voulant élever vos esprits jusqu'à la contemplation de la divinité de Jésus-Christ, je leur propose un objet inaccessible, et qui, par son éloignement et sa hauteur, est moins capable de les frapper. Peut-être n'apercevez-vous pas votre grandeur, faute de pouvoir atteindre à la source d'où elle dérive. Rapprochons donc cet objet trop éloigné, mettons-le en quelque sorte à portée de vos sens. Que ce Verbe éternel et ineffable descende du sein de son Père, qu'il se revête de l'humanité pour se faire voir de plus près. Séparez seulement les humiliations qu'il accepte pour nous instruire des marques de grandeur qu'il conserve pour se faire connaître : voyez cette légion d'anges qui paraît dans les airs au moment de sa naissance, qui chantent la gloire dont il remplit les cieux, la paix et le salut qu'il donne à la terre. Voyez le Saint-Esprit descendre et se reposer sur sa tête le jour de son baptême. Voyez, en la personne de Moïse et d'Elie, tous les patriarches et tous les prophètes de l'ancienne loi prosternés en sa présence le jour de sa transfiguration. Entendez cette voix du Père éternel lui rendre témoignage qu'il est son Fils, l'objet de sa complaisance, le maître et le docteur des anges et des hommes. Voyez Jésus-Christ commandant aux vents et à la mer, chassant des légions de démons d'une seule parole, effrayant et confondant par sa voix toutes les puissances de l'enfer. Que dirai-je encore ? Toute sa vie n'est qu'une suite de miracles et de prodiges. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, son nom et son Évangile est porté par tout l'univers. Voilà, chrétiens, quel est votre Père ; quelle gloire d'être ses enfants, d'être nés d'un Dieu aussi grand, aussi magnifique, aussi puissant !

Bien davantage, et je veux que vous reconnaissiez votre grandeur dans les humiliations même les plus profondes de Jésus-Christ. Elles vous scandalisent, hommes charnels et aveugles, qui n'êtes éblouis que par le faux éclat des richesses et des vanités du monde. Vous rongissez d'être les disciples d'un Dieu humilié jusqu'à la mort honteuse de la croix ; mais si ces humiliations ont été volontaires dans Jésus-Christ, si c'est par un choix libre et infiniment sage, qu'il les a préférées à toutes les grandeurs vaines et passagères ; si l'on n'a été livré à la mort que parce qu'il l'a voulu ; si les Juifs et les pharisiens qui le persécutaient, si Judas qui le trahissait, si Pilate qui le condamnait, si les bourreaux qui le crucifiaient, n'étaient que les instruments et les exécuteurs de ses volontés ; quelle élévation dans cet abaissement ! quelle gloire ne procure-t-il point et au chef et à tous ses membres ? Souvenez-

vous, disciples de Jésus-Christ, que c'est par les humiliations de votre maître, qu'il a dompté le maître de toutes les nations, qu'il a fait descendre les rois et les empereurs de leur trône, et les a jetés à ses pieds. Souvenez-vous que c'est par elles qu'il a fait changer de face à tout l'univers, qu'il a enlevé au démon toutes ses dépouilles, qu'il en a renversé l'empire. Souvenez-vous que c'est par sa croix qu'il a désarmé la colère de son Père, qu'il a arraché de son bras vengeur la foudre prête à tomber sur les hommes ; qu'il les a réconciliés avec lui, et qu'il a pacifié, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans le ciel. Quelles victoires, et quels triomphes égalèrent jamais de telles humiliations, et qu'il est beau d'appartenir à un Dieu si glorieusement humilié !

Il est vrai, mes frères, que quelque grand que soit Jésus-Christ, l'honneur de lui appartenir ne nous procurerait aucun avantage réel, s'il se réservait toute sa grandeur, et qu'il ne nous en rendît pas participants ; mais il n'en est pas ainsi, et les desseins de Dieu, en comblant son Fils de tant de perfections, étaient d'en faire un modèle auquel nous fussions entièrement ressemblants : *Conformes fieri imaginis Filii sui*. S'il répandit sur lui toutes ses grâces dès le moment de son incarnation, c'était afin qu'en qualité de chef il les distribuât à tous ses membres. S'il l'enrichit de tous les trésors de sa sagesse et de sa science, c'était pour nous les prodiguer. Si toute la plénitude de la divinité habita dès lors corporellement en lui, c'était afin que chaque chrétien puisât dans cette plénitude, et qu'ils fussent en quelque sorte déifiés avec lui : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus*.

Ce n'est pas tout, chrétiens, et cette divine communication nous procure bien d'autres avantages : mais des oreilles de chair s'en sont-elles capables d'entendre ce langage ? Écoutez ce que dit Jésus-Christ en parlant à son Père : *J'ai donné à mes élus la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient avec moi une même chose, comme vous et moi nous sommes un même Dieu*. C'est-à-dire que chaque chrétien est si étroitement uni à Jésus-Christ, qu'il ne fait plus avec lui qu'un même corps. C'est le même esprit qui les inspire, c'est la même volonté qui les fait agir, c'est la même grâce qui les sanctifie. Jésus-Christ habite dans le chrétien, et le chrétien dans Jésus-Christ : *In me morat, et ego in eo*. Ils sont enfin tellement mêlés et confondus ensemble, que qui voit le chrétien, voit Jésus-Christ ; et qui voit Jésus-Christ, voit le chrétien : *Christianus, alter Christus*.

De là, mes frères, rien de plus aisé que de se former une idée juste de notre grandeur. Car enfin si le chrétien n'est plus qu'une même chose avec Jésus-Christ, il suffit de concevoir combien Jésus-Christ est grand, pour concevoir combien est grand le chrétien. Si Jésus-Christ est le Fils éternel du Père, l'objet de sa complaisance, et l'héritier de son royaume, chaque chrétien devient par le baptême enfant de Dieu, l'objet de

son amour, et l'héritier de ce même royaume. Si Jésus-Christ est le sacré temple dans lequel l'auguste et adorable Trinité habite, chaque chrétien est ainsi cette pierre vivante, cette maison spirituelle, où les trois personnes divines l'ont leur demeure : *Et ipsi tanquam lapides vivi superedificamini domus spiritualis*. Si Jésus-Christ a été prédestiné de toute éternité pour être le chef de la race choisie, s'il est le suprême roi, s'il est le souverain prêtre, s'il est le saint des saints, les chrétiens sont eux-mêmes cette race choisie, ils sont rois, ils sont prêtres, ils sont la nation sainte et le peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis*. Si Jésus-Christ doit être vu un jour sur les nuées du ciel, assis à la droite de Dieu pour juger les vivants et les morts, les chrétiens paraîtront aussi avec lui environnés de lumière sur un trône de gloire, d'où ils jugeront les hommes et les anges mêmes : *Nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt ? Nescitis quoniam angelos judicabimus ?* Tous les titres enfin les plus glorieux, toutes les prérogatives les plus augustes, Jésus-Christ les partage avec les chrétiens, ils entrent dans les mêmes droits, et ils sont grands de la même grandeur.

Quel avantage n'avons-nous donc point, mes frères, sur tous les autres peuples, par la noblesse de notre origine ? et quelle nation osera nous disputer notre grandeur ? Les Juifs, ce peuple si distingué, se prévaut-il des prodiges sans nombre que Dieu fit autrefois en sa faveur ? Ces prodiges sont étonnants, il est vrai ; et l'autorité seule du Saint-Esprit, qui les rapporte, peut les rendre croyables. Mais qu'ils ne s'en élèvent pas au-dessus de nous. Ces miracles nous appartiennent bien plus qu'à eux, puisqu'ils ne faisaient que prédire et que figurer les merveilles que Dieu devait opérer un jour en faveur des chrétiens. N'en doutez pas : jamais les Juifs n'auraient été délivrés avec tant d'éclat de la captivité d'Égypte si Jésus-Christ, avec plus de puissance, n'avait dû délivrer les chrétiens de l'esclavage du démon ; jamais la mer Rouge, en suspendant ses eaux, n'aurait donné aux Juifs un passage libre et submergé les ennemis qui les poursuivaient, si les chrétiens, dans les eaux du baptême, n'avaient dû trouver les mêmes ressources et le même salut ; jamais les Juifs n'auraient été nourris pendant quarante ans de la manne dans le désert, si les chrétiens n'avaient dû être nourris du pain des anges jusqu'à la fin du monde ; jamais les Amalécites, les Amorrhéens, les Cananéens, n'auraient été défaits par les Juifs, si le démon, l'enfer et toutes ses puissances n'avaient dû être vaincus par les chrétiens ; peut-être enfin n'y aurait-il jamais eu un peuple juif s'il n'avait dû y avoir un peuple chrétien. C'est donc à nous, mes frères, plutôt qu'aux Juifs, à nous écrier, comme le prophète : Quels miracles, quels prodiges Dieu n'a-t-il point faits en faveur de nos pères ! *Quanta audiri-*

mus et cognovimus ea, et patres nostri narraverunt nobis !

Mais quand nous serions obligés de céder aux Juifs tous ces anciens miracles, ne serions-nous pas bien dédommagés par cet autre prodige plus surprenant, qu'ils ne peuvent nous disputer, je veux dire l'union de la nature humaine avec la nature divine, l'incarnation du Verbe ? Oui, chrétiens, ce Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, qui de toute éternité a été l'objet de l'attention et des complaisances de son Père, qu'annonçaient depuis tant de siècles tous ces anciens miracles, que prédisaient tous les prophètes, que tous les patriarches représentaient, que figurait toute la nation juive, ce chef-d'œuvre de toute la puissance des trois personnes divines ; ce Jésus-Christ enfin, en qui, par qui et pour qui toutes choses ont été faites, a été fait lui-même pour le chrétien. Que Dieu frappe l'Égypte de mille fléaux divers, que les mers se partagent, que les rochers se fondent en eaux, que les fleuves remontent à leurs sources, que les astres s'arrêtent au milieu de leur cours pour favoriser les conquêtes d'Israël : ce ne sont là, si je l'ose dire, que les amusements d'un Dieu qui se joue dans l'univers. Mais que le Verbe prenne une chair, qu'il se revête de l'humanité, que Dieu devienne homme et que l'homme devienne Dieu : c'est où le bras du Très-Haut a dû déployer toute sa force, c'est là le dernier effort de sa puissance, et c'est pour vous, chrétiens, qu'il a opéré ce grand prodige.

Que puis-je donc faire de plus convenable, mes frères, en vous montrant Jésus-Christ, dont vous tirez toute votre grandeur, que de vous adresser ces paroles, que les prophètes n'adressaient aux Juifs qu'en figure : Peuple saint, rappelez dans votre esprit cette pierre dont vous avez été taillés ? *Attendite ad petram unde excisi estis*. Ah ! vous vous plaignez, mon frère, vous qui joignez à une naissance obscure une pauvreté rigoureuse, vous vous plaignez de la bassesse et des inconvénients de votre fortune. Pourquoi, dites-vous, ne suis-je pas né d'une famille illustre ? Pourquoi suis-je le plus misérable et le plus méprisé des hommes ? Mais que vous sentez bien peu ce que vous êtes, que vos pensées sont basses et que vos plaintes sont injustes ! *Attendite ad petram unde excisi estis*. Si vous êtes encore chrétien, regardez cette pierre dont vous avez été taillé, ce Messie, ce Jésus-Christ, ce Dieu duquel vous descendez. C'est son sang qui coule dans vos veines, c'est sa divinité qui vous pénètre. Vous êtes bien plus la chair de sa chair et les os de ses os qu'Eve ne l'était du premier homme. Qu'importe que vous ne comptiez pas parmi vos aïeux des grands, des rois réduits en cendre, si le Dieu qui vit éternellement est votre père ? Vous êtes pauvre, dites-vous, et d'une condition méprisée : hé ! c'est encore là, mon cher frère, un titre de votre grandeur, puisque vous n'en êtes que plus conforme à Jésus-Christ. Grandeur d'autant plus effective, qu'elle se soutient d'elle-même, qu'elle n'em-

prunte son éclat d'aucune grandeur étrangère, qu'elle ne doit rien aux richesses, aux emplois et aux dignités; grandeur d'autant plus durable, qu'elle est à couvert de tout ce qui pourrait la diminuer ou la détruire, qu'elle n'est point effacée par le faux éclat d'une vaine noblesse, que le vent des honneurs ne la flétrit point, que la fumée de la réputation ne l'obscurcit point, que l'attrait des plaisirs ne la souille point, que la jouissance des biens périssables ne la corrompt point. Peut-être, mes frères, si vous possédiez ces avantages humains, cesseriez-vous d'être grands, parce que vous cesseriez peut-être d'être chrétiens.

Et vous, grands du monde, qui faites consister toute votre noblesse, ou dans une longue suite d'ancêtres, ou dans l'éclat des dignités dont vous êtes revêtus, ah! ce n'est pas de ce côté que vous devez jeter les yeux : *Attendite ad petram unde excisi estis*. Aveugles que vous êtes! pourquoi chercher dans le néant et dans les horreurs du sépulchre des titres imaginaires, quand vous en avez de si magnifiques dans les cieux et dans la Divinité même? Hé! que sont encore ces ancêtres, qui vous rendent si superbes? Que sont-ils aujourd'hui, s'ils ne se sont occupés que des vanités qui vous occupent, s'ils n'ont reconnu d'autre grandeur que celle que vous reconnaissez, s'ils n'ont adoré d'autres divinités que les créatures qui sont vos idoles? Ensevelis dans les enfers, l'objet de la haine éternelle de Dieu et des anges, la proie des flammes et des démons, ne sont-ils pas les plus misérables et les plus vils d'entre les hommes? Quelle gloire trouvez-vous à descendre de ces réprouvés? Quelle horrible alliance! Quel funeste présage pour vous, qui vous dites leurs enfants et qui n'en soutenez que trop bien le caractère! S'ils jouissent au contraire de la félicité du ciel, ils étaient grands, à la vérité, et il n'y a que de la gloire à les reconnaître pour vos aïeux. Mais d'où tiraient-ils cette grandeur? Est-ce de leur noblesse ou de leur piété? des richesses qu'ils possédaient ou des vertus dont ils étaient ornés? des batailles qu'ils gagnaient sur les ennemis de leur prince ou des victoires qu'ils remportaient sur les ennemis de leur salut? Croyez-moi, mes frères, ils n'étaient grands que parce qu'ils étaient chrétiens et qu'ils faisaient consister toute leur gloire à appartenir à Jésus-Christ. Ce n'est donc pas d'eux, mais de Jésus-Christ, que vous tirez vous-mêmes votre grandeur. Ce n'est pas parce que vous êtes leurs enfants, mais parce que vous êtes comme eux de dignes membres de Jésus-Christ. C'est là l'unique grandeur dont il vous est permis de faire gloire, et c'est l'unique que tous vos ennemis conjurés ensemble ne vous sauraient enlever.

Mais, outre la noblesse de votre origine, vous avez encore un autre titre de grandeur qui vous distingue infiniment : c'est la gloire à laquelle vous êtes destinés. Que n'aurais-je point à vous dire sur ce nouveau titre, si je n'étais obligé de courir à ma seconde partie?

Elle est telle, cette gloire, que saint Paul, qui, élevé jusqu'au troisième ciel, en avait été le témoin, ne pouvait la décrire. Ce sont des joies, ce sont des plaisirs que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais sentis; c'est une félicité immense dans sa grandeur, éternelle dans sa durée; c'est, en un mot, la félicité de Dieu même. C'est à sa puissance, à sa majesté, à toutes ses perfections infinies que vous participerez. Quelle gloire est donc égale à la votre? Cherchez-en quelque une qui mérite de lui être comparée. A quoi se termine celle des souverains, des rois, des conquérants? A quoi s'est terminée celle des Césars, des Alexandre? Hélas! on ose à peine prononcer leurs noms dans nos églises sacrées. Le moindre de leur malheur a été que la mort ait confondu leurs cendres avec celles des plus vils esclaves. Bientôt on oubliera même qu'ils ont vécu. J'ai vu, disait le Prophète, j'ai vu l'impie adoré sur la terre; semblable au eèdre du Liban, il portait sa tête superbe jusque dans les cieux : je n'ai fait que passer, et il n'était déjà plus; je n'ai pu même reconnaître la place d'où il avait été arraché. Voilà le terme de toutes les grandeurs du monde : un oubli, un anéantissement éternel. Mais qu'il en est bien autrement de celle du chrétien! Non-seulement elle les surpasse toutes par sa réalité et par sa noblesse; mais elle se termine encore à une gloire excessive, ineffable, après laquelle il n'est pas possible au cœur de l'homme de rien désirer. Mais comme il serait inutile, mes frères, que vous connussiez votre grandeur si vous ignoriez vos devoirs, je vais tâcher de vous en instruire dans mon second point.

SECOND POINT.

S'il y a, mes frères, peu de vrais chrétiens, c'est parce que le plus grand nombre ignore les obligations indispensablement attachées à cette auguste qualité. Ne craignez pas que je les fasse ici plus rigoureuses qu'elles ne le sont. A Dieu ne plaise que j'étrécisse une voie déjà si étroite et que j'ajoute de nouvelles épines à celles qui y sont semées. Je me retrancherai aux devoirs qui vous obligent essentiellement, et je ne ferai que vous développer les premiers principes du christianisme.

Saint Paul a marqué en deux mots ces devoirs essentiels quand il a dit : Dépouillez le vieil homme et toutes ses œuvres, et revêtez-vous du nouveau : *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum*. Ce double précepte de saint Paul était fondé sur ce que Jésus-Christ avait dit auparavant : Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même et qu'il me suive : *Abneget semetipsum, et sequatur me*. Ainsi, mes frères, tous les devoirs du chrétien se réduisent à ces deux chefs : et à dépouiller le vieil homme par une abnégation entière de ses propres desirs, et à se revêtir du nouveau par une imitation parfaite des exemples de Jésus-Christ : *Exspoliantes vos*

veterem hominem, et induentes novum. Examinons la force et l'étendue de ces deux devoirs.

Quel est ce vieil homme que tout chrétien est obligé de dépouiller? Vous vous attendez sans doute, mes frères, que je vais vous en faire une peinture affreuse, que j'avais vous le représenter chargé de crimes et d'abominations, que je vais vous dire : C'est cet homme qui, par une audace scandaleuse, viole tous les préceptes de la loi divine; qui a dit dans le fond de son cœur : Il n'y a point de Dieu, et qui n'en reconnaît d'autre que l'avarice, l'intempérance et la volupté; cet homme qui ne cherche qu'à envahir le bien de son prochain, qui l'opprime par ses concussions et ses usures; cet homme enfin livré aux plus honteuses passions, qui donne une licence effrénée à tous ses sens, et qui fait des membres de Jésus-Christ les membres d'une prostituée.

Tel est, dis-je, le portrait que vous vous attendez que je ferai du vieil homme; et, fondés sur votre innocence prétendue et sur l'exemption de tous ces crimes, vous prononcez déjà son arrêt, et vous protestez, à l'exemple de David, que cet homme est digne de mort : *Vivit Dominus, quoniam filius mortis est vir qui fecit hoc.* Mais non, chrétiens, ce vieil homme que vous condamnez n'est pas celui dont je viens vous parler; et si vous me demandez quel il est, je vous dirai, aussi hardiment que Nathan le disait à David : *Tu es ille vir.* C'est vous-même; oui, mon cher auditeur, c'est vous-même, tel que vous êtes, qui vous piquez d'une probité à l'épreuve de la corruption et du libertinage, qui croyez voir en vous plus de vertus que de vices, qui vous flattez que le nombre de vos bonnes œuvres surpasse celui de vos crimes; c'est vous même qui êtes ce vieil homme, et c'est à vous-même qu'il faut renoncer ou renoncer au christianisme : *Abneget semetipsum.*

N'allez pas le chercher dans cet impie qui se révolte ouvertement contre Dieu et la religion, qui ne discerne point les choses saintes d'avec les profanes, et qui foule aux pieds les droits les plus sacrés; mais cherchez-le chez vous, chez vous, dis-je, qui ne servez le Seigneur que pour éviter les châtimens qui menacent les impies, qui vous livrez à toutes sortes de dérèglements s'il n'y avait un enfer pour les punir; chez vous, qui ne pratiquez quelques bonnes œuvres que par bienséance et pour vous maintenir dans un certain crédit nécessaire à votre fortune, qui faites de la vertu un commerce d'intérêt, et qui rapportez à vous-même tout ce que vous croyez donner à Dieu. C'est à ce vieil homme que vous devez renoncer; et ce vieil homme, c'est vous-même : *Abneget semetipsum.*

Ne le cherchez pas dans cet intempérant et ce voluptueux, peut-être ne vous y reconnaîtrez-vous pas; mais cherchez-le dans ce penchant que vous avez à l'oisiveté et à la mollesse, dans cette ardeur qui vous entraîne aux plaisirs, dans cette attention aux

moyens de satisfaire vos sens et vos inclinations, dans cette superfluité qui règne sur vos habits, sur vos meubles et sur votre table, dans cette magnificence fastueuse, si opposée à l'humilité et à la modération chrétienne : c'est là que vous vous trouverez, et c'est ce vieil homme que vous devez dépouiller : *Abneget semetipsum.*

Vous n'enlevez pas, il est vrai, le bien de votre prochain; vos mains sont innocentes de toute rapine, vous êtes de ceux qui n'ont jamais prêté leur argent à usure et n'ont jamais reçu de présents contre l'innocent : je le veux; mais ce n'est pas de ce vieil homme qu'il s'agit : c'est de vous-même, qui avez le cœur si attaché à vos richesses, qui flottez sans cesse entre le désir de les augmenter et la crainte de les perdre, qui regardez avec des yeux d'envie ceux qui en ont plus que vous, qui, malgré tout ce qu'en a dit Jésus-Christ, malgré les malédictions données aux richesses et à la grandeur, faites consister le bonheur dans l'un et dans l'autre. Voilà ce vieil homme; c'est ce vous-même que vous devez détruire : *Abneget semetipsum.*

On ne peut vous reprocher ni haine cruelle, ni vengeance éclatante, ni calomnie atroce. Que le ciel tonne contre ceux qui sont coupables de ces crimes, que l'enfer se prépare à les dévorer, vous demeurez tranquille : ce n'est pas ce que vous êtes. Mais cette délicatesse sur les préséances et le point d'honneur, cette sensibilité dans les injures, cette vivacité à les repousser, ces ressentiments que toute votre religion ne saurait étouffer, ce mépris que vous témoignez pour tous ceux qui ont le malheur de vous déplaire, ces railleries piquantes, ces médisances impitoyables : vous voilà : c'est ce vieil homme, c'est lui qu'il faut dépouiller : *Abneget semetipsum.*

À combien d'autres marques ne le reconnaîtrez-vous point, si vous ne vous aveuglez vous-même pour ne le point voir? Que vous le distinguiez aisément par tous ces mouvements qui s'élèvent au dedans de vous et que le seul amour-propre peut exciter, par cette complaisance aveugle et présomptueuse pour tout ce que vous faites, par cette vanité qui vous porte à juger si favorablement de vous, à rechercher avec tant d'ardeur l'estime et l'approbation des hommes, à n'aimer que ceux qui flattent vos inclinations et à vous révolter contre tous ceux qui les contrarient! Qu'il vous serait facile de le découvrir dans cet attachement opiniâtre à votre propre sens et à vos propres lumières, cette ostentation de tous vos prétendus talents et de toutes vos fausses vertus, ces retours éternels sur vous-même, cette jalousie basse, ces dépit secrets quand quelqu'un vous efface ou partage avec vous le crédit et l'estime! N'est-ce pas là le caractère du vieil homme, ou plutôt n'est-ce pas là vous?

Ah! mon cher auditeur, ne vous abusez plus : tout en vous est le vieil homme. Vos yeux, à qui vous permettez tant de regards curieux et indiscrets; vos oreilles, que vous ouvrez à tant de discours libres et téméraires

res; votre langue, que vous profanez par tant de mensonges, de médisances, d'entretiens inutiles ou criminels; tous vos membres, enfin, instruments funestes de mille péchés, sont les membres du vieil homme. Ce sont eux qu'il faut crucifier, qu'il faut détruire; et ce n'est que par ce crucifiement et cette destruction entière que l'on peut appartenir à Jésus-Christ : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.*

Vérité bien effrayante, mes frères, puisque, en même temps qu'elle nous impose une loi aussi austère, elle nous donne à comprendre combien est petit le nombre des vrais chrétiens. Car enfin, mon cher auditeur, vous flatteriez-vous d'obéir à cette loi? Vous auriez bien peu d'idée de sa force et de son étendue. Quel rapport y a-t-il entre cette paix funeste dont vous jouissez, ce repos cruel que vous vous accordez à vous-même, cette liberté meurtrière que vous accordez à tous vos désirs, et ce détachement entier, cette abnégation universelle, ce crucifiement éternel de votre propre chair? Quels efforts, quelle violence avez-vous jamais faite à vous-même? Quand vous a-t-on vu combattre quelques-unes de vos passions, réprimer cet amour-propre, renoncer à ces objets de votre vanité, dépouiller enfin le vieil homme et le crucifier? Jugez-en par votre situation présente : n'exerce-t-il pas aujourd'hui sur vous le même empire qu'autrefois? Ne vous maîtrise-t-il pas aussi tyranniquement? Vos passions ne sont-elles pas également vives? Ah! si jamais vous aviez entrepris de combattre le vieil homme, vous ne l'auriez pas entièrement détruit, c'est là l'ouvrage de toute la vie, mais vous auriez remporté sur lui bien des avantages, et ses forces seraient aujourd'hui bien affaiblies.

Il est vrai, mes frères, qu'il en coûte pour le crucifier, puisque crucifier le vieil homme n'est autre chose que se crucifier soi-même. Oui, mes frères, il en coûte; il n'y a point de douleur égale à ce crucifiement; et si, comme le dit saint Bernard, la douleur du martyr est plus horrible par sa violence, celle-ci est réellement bien plus fâcheuse par sa durée : *Horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius.* On regarde, dit saint Grégoire, comme un courage héroïque de se séparer de ses amis et de ses proches, de renoncer volontairement à ses biens : mais qu'il est bien plus grand encore de renoncer à son amour-propre et de se séparer de soi-même! qu'il y a bien moins de vertu à l'homme de se dépouiller de ce qu'il a que de ce qu'il est! *Minus quippe est abnegare quod habet, valde autem multum est abnegare quod est.* C'est au milieu de ce dépouillement et dans les efforts de cette douloureuse séparation que le vieil homme s'écrie comme le malheureux Agag : O mort, cruelle mort! est-ce ainsi que tu me divises? *Siccine separat amara mors?* Amour-propre, désirs sensuels, volonté corrompue, sentiments humains, qu'il m'en coûte pour me dépouiller de vous, et que tous les coups

que je vous porte me pénètrent et me déchirent! *Siccine separat amara mors?*

Mais pourquoi Jésus-Christ nous impose-t-il une loi aussi rigoureuse? Ah, mes frères, est-ce donc une rigueur que d'exiger de vous que vous dépouilliez votre ennemi, que vous donniez la mort à celui qui veut vous la donner à vous-mêmes, que vous résistiez à ces passions qui vous entraînent au précipice, que vous détruisiez en vous ces semences de mort et d'une éternité de peines? Si le remède est douloureux, le mal ne l'est-il pas encore davantage? Quand vous êtes attaqués de quelque violente maladie, accusez-vous un médecin de rigueur, parce qu'il vous donne des remèdes amers, ou qu'il vous retranche les aliments et mille autres douceurs permises dans la santé? le trouveriez-vous plus charitable s'il vous laissait périr? Jésus-Christ est ce grand médecin qui est descendu du ciel, dit saint Augustin, pour guérir le grand malade : *Magnus de celo descendit medicus, quia magnus in terris jacebat ægrotus.* Il ne pouvait vous guérir que par des remèdes proportionnés à la grandeur du mal, c'est par amour et non par rigueur qu'il vous les présente. Trop heureux encore qu'un Dieu ait bien voulu préparer des remèdes pour un mal qui de sa nature était sans remède. Voilà donc, mes frères, les devoirs du chrétien : dépouiller le vieil homme et toutes ses œuvres : *Exposciantes vos veterem hominem cum actibus suis.*

Le second n'est pas moins essentiel, c'est de se revêtir du nouveau : *Et induentes novum.* Mais quel est ce nouvel homme? Saint Paul nous l'apprend encore quand il dit à tous les chrétiens : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum*; c'est-à-dire, rendez-vous si conformes à Jésus-Christ, imitez si exactement ses exemples, que votre vie ne soit qu'une expression de la sienne, et qu'à vous voir agir on vous prenne pour Jésus-Christ même. Obligation glorieuse et bien digne de notre grandeur; mais obligation terrible, et sur laquelle nous serons tous rigoureusement jugés; car enfin, mes frères, il ne s'agit pas ici d'un conseil, ni d'une plus grande perfection, c'est une loi immuable, qui oblige indifféremment tous les hommes, depuis le monarque assis sur le trône jusqu'au plus vil de ses sujets. Jésus-Christ, en vivant au milieu des hommes, n'a pu avoir d'autres motifs que de s'en faire imiter. Ainsi, dit saint Jean, celui qui se flatte de demeurer en Jésus-Christ, c'est-à-dire d'être chrétien, doit marcher comme il a marché lui-même : *Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare.*

C'est donc à ce modèle, chrétiens, que je vous appelle aujourd'hui; c'est Jésus-Christ, c'est ce miroir que je viens vous représenter : mais qui de vous en pourra soutenir la vue? Je ne m'adresse pas ici à ceux qui, ayant renoncé à la qualité de chrétiens, souillent en secret leur âme de divers crimes, ou scandalisent par des désordres sensibles et connus les membres de Jésus-Christ; jo

n'attaque que ceux dont les mœurs sont moins corrompues, et qui, quoique esclaves du monde, osent se nommer les disciples de ce divin maître. C'est à eux que je m'adresse ; c'est à ce divin modèle que je viens les comparer : mais , ô Dieu ! quelle disproportion !

D'un côté , je vois Jésus-Christ , toujours appliqué à la gloire de son Père ou au salut des hommes , se consumer dans les travaux et dans les fatigues , passer successivement de la prière aux plus saintes et aux plus pénibles occupations , ne s'accorder ni délassement ni repos jusqu'à ce qu'il ait consommé par sa mort la grande œuvre de la rédemption ; et , de l'autre côté , je vois des chrétiens donner au monde et à la vanité le temps qu'ils dérobent à Dieu et à leur salut ; je les vois languir dans une molle oisiveté , ou se fatiguer dans des occupations plus criminelles que l'oisiveté même ; je leur vois perdre sans regret des jours si chers et si précieux à des jeux souvent excessifs , ou à d'autres plaisirs plus profanes ou plus dangereux.

Ici je vois Jésus-Christ qui cache sa divinité sous des habits pauvres et une modeste simplicité ; dont les paroles , les exemples et toutes les démarches prêchent sans cesse la modération , la frugalité , la pénitence : là je vois des chrétiens superbes et fastueux , attachés à tous les objets qui flattent leur sensualité ; je vois des chrétiens idolâtres de leur propre corps , sans cesse occupés à relever une beauté trompeuse et passagère , à retenir des agréments qui fuient avec leurs années , et à se revêtir d'ornements que l'humilité ni la modestie ne connoissent jamais.

D'une part , c'est Jésus-Christ dont l'innocence et la sainteté , à l'épreuve du mauvais exemple , semblait lui permettre de s'exposer au milieu du monde , qui néanmoins en fuit les pompes et les dangers , comme s'il avait eu lieu de les craindre ; qui ne converse avec les hommes que pour les instruire ; qui n'entre chez les riches que pour apporter chez eux le salut ; qui ne mange avec des pécheurs que pour les convertir ; qui n'ouvre ses yeux sur des publicains que pour les sanctifier par ses regards salutaires ; qui ne parle des grandeurs que pour les mépriser , des plaisirs que pour les réprouver , des richesses que pour les maudire ; et d'un autre côté , ce sont des chrétiens qui démentent Jésus-Christ par tous leurs discours , qui autorisent tout ce qu'il condamne , qui condamnent tout ce qu'il autorise ; des chrétiens qui , quoique faibles et susceptibles de la contagion du monde , se jettent tête baissée au milieu des périls , s'approchent indiscrètement de tous les objets les plus capables d'exciter en eux les feux de la concupiscence , se permettent des fréquentations où l'amour profane se déguise sous le voile d'une chaste amitié , se mêlent dans ces assemblées composées de différents sexes , où la galanterie passe pour politesse , où la pudeur s'accoutume à entendre de honteux discours et à

ne plus s'effaroucher des libertés les plus dangereuses.

Tel est , mes frères , l'opposition étrange de votre vie à celle de Jésus-Christ , et cependant vous demeurez tranquilles , vous pensez avoir satisfait aux lois du christianisme lorsque vous violez la plus essentielle , qui vous ordonne de vous revêtir de Jésus-Christ , et de l'imiter de telle sorte que la sainteté de vos actions réponde à la sainteté des siennes ; vous accusez même d'une sévérité excessive ceux qui condamnent votre genre de vie et qui exigent de vous plus de modestie , plus de retraite , plus de régularité. Si l'on veut vous interdire absolument les bals , les spectacles , les assemblées de jeux , c'est , dites-vous , outrer la morale , c'est obliger à une perfection dont vous êtes dispensés. Vous vous appuyez , dans votre relâchement , sur le sentiment de tant d'autres personnes que vous supposez plus éclairées. Quel parti prendre en effet dans cette contrariété d'opinions ? à qui s'en rapporter ? Ah ! qu'il serait aisé de se déterminer , si l'on avait un peu de bonne foi ! Jésus-Christ , dit saint Jean Chrysostome , est la solution de toutes ces difficultés : *Solutio omnium difficultatum Christus est*. Car enfin , chrétiens , j'en appelle à vous-mêmes , oseriez-vous penser que Jésus-Christ se fût permis ces divertissements profanes , quand même il se serait trouvé dans votre situation ? oseriez-vous dire que c'est pour imiter Jésus-Christ que vous assistez aux spectacles , que vous vous trouvez dans ces assemblées publiques où le moindre crime est de donner aux jeux et à la vanité le temps que vous devez à Dieu et au soin de votre domestique ? Ah ! ce n'est pas là , disait saint Paul aux Ephésiens , la peinture que nous vous avons faite de Jésus-Christ : *Non ita didicistis Christum* ; ce ne sont pas là les leçons que ce divin maître vous a données , si toutefois vous le reconnaissez pour votre maître et que vous vouliez faire profession d'obéir à ses préceptes : *Non ita didicistis Christum , si tamen illum audistis et in ipso edocti estis*.

En vain vous nous opposez la coutume établie dans le monde , une certaine bienséance , votre jeunesse qui semble vous permettre ces divertissements , le rang que vous tenez dans une ville et qui exige que vous y paraissiez avec éclat ; l'exemple de Jésus-Christ résoudra toutes vos objections : *Solutio omnium difficultatum Christus est*. Est-ce en effet que la loi d'imiter Jésus-Christ n'est pas une loi générale qui oblige également tous les hommes ? devez-vous plus à cette prétendue bienséance , à cette jeunesse , à ce rang distingué , que vous ne devez à votre religion ? Que vous êtes à plaindre si , parce que vous êtes grands , vous ne pouvez être chrétiens ! Maudite soit-elle cette grandeur , et mille fois maudite , si elle vous empêche d'imiter Jésus-Christ , et si elle vous engage nécessairement à des actions si opposées à la sainteté du christianisme !

Mais quoi ! n'est-il donc permis de s'accorder aucun délassement ? cette loi d'imiter

Jésus-Christ nous défend-elle de vivre d'une manière conforme à notre condition , de mêler nos occupations de quelques divertissements honnêtes et innocents ? Non, chrétiens, ce n'est pas là le sens de la loi ; elle permet d'observer un ordre selon la différence des états et des conditions ; elle permet à la faiblesse humaine de s'accorder après le travail certains délassements innocents et nécessaires ; mais elle lui ordonne de gémir de cette nécessité et de se priver absolument de tous les plaisirs que la vanité seule a mis à la mode , et où l'innocence des mœurs est toujours en danger de faire naufrage ; elle permet enfin de se réjouir, mais seulement dans le Seigneur et selon l'esprit de Jésus-Christ ; c'est-à-dire , de n'avoir dans toutes ses actions d'autres vues que les siennes, et de leur conserver un tel caractère de sainteté, qu'elles puissent toutes être avouées par Jésus-Christ.

C'était ainsi, dit Tertullien , qu'en usaient les chrétiens de son temps ; leurs divertissements étaient aussi saints que leurs plus sérieuses occupations ; leurs festins étaient une école de frugalité et de tempérance ; quelques questions pieuses y faisaient toujours la matière ordinaire de leurs entretiens , et, s'ils les égayaient quelquefois, c'était par le chant des cantiques et des actions de grâces ; de sorte, dit ce Père, qu'ils sortaient du repas bien nourris des maximes saintes dont ils s'étaient entretenus que des viandes qu'on leur avait servies : *Ut qui non tam cœnam cœnaverint quam disciplinam*. Mais hélas ! qu'êtes-vous devenus, temps heureux, antiquité vénérable ? Autrefois Jésus-Christ respirait dans chaque chrétien ; il était également gravé dans leur cœur et peint dans leur extérieur, et tous pouvaient dire comme saint Paul : Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus*. Aujourd'hui Jésus-Christ n'est pas connaissable dans ses disciples ; le relâchement et la corruption ont effacé en eux tous ses traits , ce sont des mœurs entièrement différentes et des sentiments contradictoirement opposés ; de sorte que, pour juger sainement de ce qu'était Jésus-Christ, il suffirait presque de le supposer directement contraire à tout ce que sont aujourd'hui les chrétiens.

Cependant, mes chers auditeurs , si les temps sont changés, les obligations ne le sont pas. L'Evangile est toujours le même ; on ne prescrit point contre ses lois , et il n'y a ni coutume, ni bienséance, ni relâchement dans la discipline, qui puisse vous dispenser d'imiter Jésus-Christ. Ignorez-vous donc, disait saint Paul aux Galates, que, vous tous qui avez été baptisés, vous avez fait profession de vous revêtir de Jésus-Christ ? Il n'y a plus maintenant de juifs, ni de gentils, ni d'esclaves, ni de libres, ni d'hommes, ni de femmes. De quelque âge, de quelque condition que vous soyez, voilà votre devoir. Si tous vos sentiments ne sont pas conformes à ceux de Jésus-Christ, si toutes vos actions ne portent pas le même caractère de sainté-

té, si, comme saint Paul, vous ne pouvez pas dire : Je vis, ou plutôt, ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi, vous aurez beau vous flatter d'une probité reconnue, vous reposer sur la pratique exacte de certains devoirs de religion, vous appuyer sur l'observation extérieure des commandements ; bien loin d'avoir satisfait à tous vos devoirs, vous n'avez pas encore commencé à être chrétiens, et vous n'êtes que des ennemis de Jésus-Christ. Il est vrai, mes frères, que vos devoirs sont difficiles à remplir, mais que la difficulté ne vous rebute pas ; je vais tâcher en deux mots de vous encourager à en embrasser la pratique. Et c'est mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Le plus grand crime que commirent les Israélites dans le désert fut lorsque, sur le rapport des espions qu'ils avaient envoyés pour reconnaître la terre de Canaan et pour mesurer les forces des peuples qui l'habitaient, ils désespérèrent de les vaincre, qu'ils se défièrent de la puissance et du secours de Dieu et qu'ils formèrent le dessein insensé de retourner plutôt en Egypte que d'entrer dans une terre dont ils croyaient la conquête si difficile.

Telle est encore aujourd'hui la lâcheté de la plupart des chrétiens. Quelques-uns estiment leur religion, quelques autres en connaissent les devoirs, mais peu ont le courage de les pratiquer. Le monde leur dit, comme ces infidèles espions : le christianisme, cette terre promise, est véritablement fertile et salubre, les fruits en sont beaux et délicieux, les eaux qui l'arrosent rejaillissent jusqu'à la vie éternelle ; mais c'est une terre qui dévore ses habitants : *Terra quam lustravimus, devorat habitatores suos*. Les ennemis qu'il faut combattre pour la conquérir, les passions qu'il faut vaincre sont comme autant de monstres et de géants terribles : *Ibi vidimus monstra de genere giganteo*. Pour sortir victorieux de cette guerre, il faut renoncer à ses plaisirs, à son repos, à toutes les douceurs de la vie. Les mortifications, les croix, la pénitence, sont les seules armes propres à surmonter ces redoutables ennemis, et nous ne sommes point assez forts pour les attaquer avec succès : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est*.

Mais souffrez, mes frères, que je vienne ici démentir les discours séducteurs de ce perfide monde, et qu'à l'exemple de Caleb et de Josué, ces deux fidèles Israélites, je vous encourage à entrer dans cette terre heureuse et que je vous assure, de la part de Dieu, que vous n'avez qu'à attaquer les ennemis qui vous en défendent l'abord, pour les terrasser ; qu'ils tomberont à vos pieds, dès que vous emploierez contre eux des efforts raisonnables, parce que le Seigneur sera avec vous et qu'il combattra pour vous.

Vous faut-il un signe certain des secours qu'il vous prépare ? c'est ce qu'il a déjà fait en votre faveur. Et quoi, dit saint Paul, depuis que Dieu n'a pas pardonné à son propre Fils,

mais qu'il l'a livré pour nous à une mort honteuse, pouvons-nous douter qu'il ne nous donne tous les autres secours nécessaires pour achever l'ouvrage de notre salut ?

Mais qu'est-il besoin de signes pour nous assurer des secours déjà présents ? Voyez, mes frères, avec quelle bonté Jésus-Christ a institué les sacrements et quelle vertu il leur a donnée. En quelque situation que vous soyez, innocents ou coupables, vous trouverez en eux des grâces conformes à vos besoins. Les uns vous remplissent de force pour vaincre les ennemis de votre salut, les autres vous fournissent des ressources quand vous êtes vaincus. Ceux-ci vous garantissent des chutes, ceux-là vous aident à vous relever. Si vous êtes morts, ils vous ressuscitent ; si vous êtes vivants, ils augmentent en vous la vie. Il est vrai que tous ces sacrements pour opérer leur vertu demandent de saintes dispositions dans ceux qui les reçoivent, et qu'il serait bien plus funeste d'en abuser que d'en être privé. Mais enfin il dépend de vous de ne pas mettre obstacle à la grâce qu'ils vous apportent, et ce ne serait que par votre faute qu'ils ne produiraient pas leurs effets.

Joignez, mes frères, à ces moyens extérieurs cet autre secours intérieur, cette grâce autrefois presque inconnue, dont Jésus-Christ est l'unique auteur et qu'il est toujours disposé à accorder à tout le monde ; cette grâce par laquelle tout est possible à l'homme, soit qu'il s'agisse de triompher des puissances de l'enfer, ou de pratiquer les vertus les plus héroïques. C'est par elle qu'on a vu, dans tous les siècles, des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ trouver plus de douceur dans les austérités et les larmes de la pénitence que dans les joies et les enchantements du monde. C'est par elle qu'on a vu des martyrs courir aux supplices avec plus d'ardeur que les moudains ne courent au théâtre. C'est elle enfin qui change en miel et en douceur toute la rigueur des lois évangéliques et qui forçait un prophète à s'écrier : Quelles joies. Seigneur, quelles consolations n'avez-vous point cachées dans l'âme de ceux qui vous craignent : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te*

Mais non, chrétiens, je consens que vous ne vous en rapportiez pas à ce témoignage ; voyez vous-mêmes, éprouvez, goûtez combien le service de Jésus-Christ est doux et agréable : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*. Ah ! combien de fois avez-vous franchi de plus grandes difficultés pour le service du monde ? quelles sujétions ! quelles assiduités ! quel esclavage ! Combien vous en coûte-t-il encore tous les jours pour ne point blesser ses tyranniques bienséances, ses modes bizarres, ses cruelles lois ? Combien de fois vous êtes-vous privés de votre repos pour obéir à ses maximes criminelles ? Quels affronts n'avez-vous point quelquefois dévorés ? Croyez-moi, mes frères, ou plutôt croyez en Jésus-Christ ; son service n'est pas si difficile, il est et moins dur et moins ingrat. Éprouvez-

le seulement, et vous en serez bientôt convaincus : *Gustate et videte*.

Vous ne me démentirez pas, serviteurs fidèles de Jésus-Christ, qui avez enfin changé de maître et abandonné le monde que vous serviez autrefois. Venez donc nous aider à convaincre ces pécheurs obstinés. Elevez votre voix, et dites-nous si, depuis votre changement, vous ne goûtez pas plus de paix que vous n'en goûtiez au milieu des plaisirs du siècle. Combien de fois, en comparant vos consolations présentes à vos amertumes passées, avez-vous béni l'heure où vos yeux ont commencé à s'ouvrir ? Combien de fois, en regardant de cette éminence où la grâce vous a placés cette foule d'esclaves qui s'empresment, qui se fatiguent dans le service du monde, avez-vous eu pitié de leur aveuglement et rendu grâces au ciel de vous avoir séparés de cette multitude de malheureux ? Parlez-nous sans déguisement. Changeriez-vous aujourd'hui votre condition pour la leur, vos larmes pour leurs plaisirs, vos austérités pour leurs molles délices ? Ah ! si quelque regret vient troubler votre paix, c'est d'avoir attendu si tard à connaître Jésus-Christ, et de n'en pas faire encore assez pour l'amour d'un si bon maître.

Mais je veux, mes frères, que les lois évangéliques soient encore plus difficiles à observer. Je veux que leur austérité ne soit mêlée d'aucune douceur. La grandeur des récompenses promises à ceux qui les observeront ne devrait-elle pas vous encourager à surmonter toutes ces difficultés ? Oui, chrétiens, il faut l'avouer après saint Paul, engagés comme nous le sommes à la pratique exacte des lois austères de l'Evangile, si nous n'attendions des couronnes éternelles et que nous n'eussions d'espérance en Jésus-Christ quo pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes. Mais comparez la rigueur de ces lois avec la félicité immense et éternelle que Jésus-Christ nous promet, ne reconnaissez-vous pas alors avec le même apôtre que les souffrances présentes n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous ?

Gardez-vous donc, mes frères, d'imiter ces lâches Israélites qui, au lieu d'écouter ce qu'on leur rapportait de l'abondance et de la beauté de la terre promise, ne faisaient attention qu'aux difficultés qu'il fallait surmonter pour la conquérir. Que je crains, si vous leur ressemblez, que Dieu irrité contre vous ne prononce le même arrêt qu'il prononça contre eux et qu'il ne jure par lui-même, qu'aucun de ces ingrats qui ont oublié les miracles sans nombre opérés en leur faveur n'entrera dans la terre promise, mais qu'ils périront tous dans la solitude. *Vide ego, omnes homines qui viderunt signa quæ feci in Ægypto et solitudine, et tentaverunt me, non videbunt terram pro qua juravi patribus eorum*.

Prévenez cet arrêt terrible, mes chers auditeurs, et méritez par votre fidélité à obéir aux lois évangéliques la gloire éternelle que

Jésus-Christ prépare à ses fidèles serviteurs.
Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la vraie et la fausse paix.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis.

Jésus vint, et se présentant au milieu de ses apôtres, il leur dit : La paix soit avec vous (Joan., XX, 19).

Est-il surprenant, mes frères, que Jésus-Christ ressuscité, dès la première fois qu'il se rend présent au milieu de ses apôtres, leur annonce et leur donne la paix ? N'était-elle pas le fruit qu'ils devaient attendre d'une rédemption si parfaitement achevée par sa glorieuse résurrection ; et à qui d'ailleurs convenait-il mieux d'en porter la nouvelle aux hommes qu'à celui-là même qui avait pacifié par son sang tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans le ciel ; qui avait rompu en sa chair, pour parler comme saint Paul, le mur de séparation qui était entre Dieu et les hommes : *Medium parietem macerie solvens* ; qui avait détruit en lui-même par sa mort leurs implacables inimitiés : *Interficiens inimicitias in semetipso* ; à celui enfin par lequel il avait plu au Père céleste de se réconcilier toutes les créatures : *Per eum reconciliare omnia in ipsum* ?

Jouissez, chrétiens, du don que vous fait Jésus-Christ de cette paix précieuse ; mais prenez garde de ne la pas confondre avec une autre paix qui n'en a que l'apparence. C'est de quoi Jésus-Christ avertissait ses disciples. Je vous laisse la paix, leur disait-il, non cette paix imaginaire telle que le monde la donne, cette paix qui n'a rien ni de solide ni de durable, cette paix qui dépend du caprice des hommes, qui est sujette à leurs légèretés et à leurs inconstances et qui s'évanouit au gré de leurs fantaisies et de leurs passions. C'est ma paix que je vous donne : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis*. Cette paix qui, ayant la charité pour fondement, est aussi durable qu'elle ; cette paix, à l'épreuve de tous les maux humains, que l'adversité ni la persécution ne peuvent altérer, parce qu'elle réside dans le fond de l'âme, où les traits de vos ennemis ne sauraient percer ; cette paix enfin qui consiste dans la bonne conscience et dans la parfaite conformité de vos volontés à celles de Dieu.

Telle est, dis-je, la paix que Jésus-Christ nous a méritée par sa résurrection et dont chacun de vous a tâché de se rendre digne par toutes les pieuses démarches qu'il a faites dans ce saint temps pour obtenir la rémission de ses péchés, et son entière réconciliation avec Dieu. Cependant, combien y en aura-t-il encore qui s'y méprendront et qui, comptant trop facilement sur ces démarches précieuses, confondront une sécurité funeste dans laquelle ils vont s'endormir, avec cette paix véritable qui n'appartient qu'aux véritables justes ?

Mais par quelles marques discerner l'une de l'autre ? C'est, mes frères, ce qu'il est im-

portant de bien examiner et ce que je vais tâcher de faire dans tout ce discours, en opposant les caractères de la véritable paix aux caractères de la fausse. Vous verrez dans mon premier point la différente origine de la vraie et de la fausse paix ; dans le second leurs différents soutiens, et dans le troisième leurs différents termes. Ce qui donne naissance à la véritable paix opposé à ce qui donne naissance à la fausse paix, ce sera ma première partie ; ce qui nourrit la véritable paix opposé à ce qui nourrit la fausse paix, ce sera la seconde ; ce qui couronne la véritable paix opposé à ce qui termine la fausse paix, ce sera la troisième. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT

Où la paix n'est pas véritable, ou elle prend naissance dans la bonne conscience, dans une conscience pure et exempte de tous les péchés incompatibles avec la charité. Car comment l'iniquité pourrait-elle enfauter la paix, elle qui est la mère du trouble et de la discorde ? Et comment la paix habiterait-elle dans une conscience souillée que ses crimes armeraient contre elle ? Elle aurait beau se dissimuler son état, imposer silence à ses remords, se dérober au souvenir honteux de ses désordres. Ils frapperaient sans cesse à sa porte, pour parler comme l'Ecriture : *Statim in foribus peccatum aderit*. Non, chrétiens, que le pécheur paraisse, tant qu'il vous plaira, content de son sort, qu'il affecte une tranquillité véritable, il pourra bien en imposer aux yeux des hommes, mais non à sa propre conscience, et nous aurons droit d'assurer, fondés sur le témoignage du Saint-Esprit même, que la paix n'habite point dans le cœur de l'impie : *Non est pax impiis*.

Mais parce que la conscience elle-même est susceptible d'illusion et d'erreur, et qu'il n'y a rien de plus commun que de confondre la vraie justice avec une justice apparente ; quand je dis que la paix prend sa source dans la bonne conscience, j'entends une conscience droite, une conscience éclairée, une conscience qui ne s'est pas formée sur les lois de l'amour-propre, sur les désirs d'une nature corrompue, sur les usages d'un monde profane, sur de vains préjugés, sur des principes arbitraires, sur de chimériques probabilités, mais sur les lois constantes de l'éternelle vérité, et sur les règles immuables de l'Evangile. C'est, dis-je, du sein de cette conscience que naît la véritable paix. Comment cela, mes frères ? C'est qu'en elle se trouvent les trois dispositions essentielles qui concourent à lui donner naissance. Remarquez-les bien, je vous prie, vous y découvrirez en même temps, et l'origine de cette véritable paix, et ce qui sert de prétexte à la fausse.

Car que faut-il pour former ce qu'on appelle une bonne et tranquille conscience ? Premièrement, quant au passé, n'avoir à se reprocher aucun de ces péchés qui étouffent la vie de la grâce, et qui dépouillent l'âme

de sa primitive innocence ; ou du moins, avoir un juste fondement de penser que ces péchés ne subsistent plus, et qu'ils sont expiés. Secondement, quant au présent, pouvoir se rendre témoignage qu'on a une volonté sincère de pratiquer le bien, et de tout souffrir plutôt que d'offenser mortellement son Dieu. En troisième lieu, quant à l'avenir, avoir une forte confiance en sa miséricorde qu'il nous soutiendra dans le temps de la tentation, et espérer de la bonté de celui qui a commencé en nous l'ouvrage de notre salut, qu'il le conduira jusqu'à sa consommation. Reprenons tout ceci par ordre.

Premièrement, pour jouir de cette paix intérieure dont il est ici question, il faut n'avoir à se reprocher aucun de ces péchés qui font perdre la grâce et l'innocence primitive. C'est une des conditions que demande saint Bernard, et qu'il exprime en ces termes, Que la mémoire soit sans souillures : *Sit memoria sine sorde*. Donnez-moi une âme qui puisse se flatter de ce privilège, qui en repassant sur ses premières années n'y découvre aucune tache importante qui en ait noirci la fleur, qui puisse dire avec vérité qu'elle a porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse, et qu'elle a fidèlement marché dans le sentier de l'innocence ; donnez-la-moi, cette âme, et j'attesterai qu'elle a non-seulement en elle le principe de la véritable paix, mais la véritable paix elle-même ; qu'elle en goûte dès à présent toutes les douceurs, qu'il n'est point enfin de consolations égales aux siennes.

Mais où la trouver cette âme choisie ? Hélas ! si la paix n'appartient qu'à celles en qui le péché n'a jamais souillé la précieuse robe de leur innocence, la paix n'appartiendra presque à personne. On le reconnaît, on le confesse de tous côtés, que l'innocence n'est plus aujourd'hui le caractère des enfants. La corruption se hâte de se glisser en eux ; il semble que le péché veille à la porte de leur cœur, pour y entrer conjointement avec la raison. S'il y en a quelques-uns que les soins et la vigilance des parents empêchent de se précipiter dans les grands désordres, le caractère dominant de tous est l'assujettissement aux sens, la dissipation de l'esprit, l'amour du plaisir, l'oubli de Dieu, l'indifférence pour leur salut, un dégoût infini pour tous les exercices de piété. Toute leur innocence consiste à pécher plus étourdiment et avec moins de réflexion. Et je gémis, disait saint Augustin, en s'adressant à Dieu, et je gémis, Seigneur, d'avoir été du nombre de ces innocents. Y en a-t-il, mes chers auditeurs, y en a-t-il quelqu'un parmi vous dont la jeunesse ait été plus innocente que celle de David ? Cependant ce saint roi ne conjurait-il pas le Seigneur d'oublier les péchés de sa jeunesse et de son ignorance ? *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris*.

Dans quelle source puiserons-nous donc la véritable paix, si nous n'avons plus celle de l'innocence ? Je n'en connais d'autre, que le secret témoignage que nous avons expié,

par une légitime pénitence, les péchés de notre jeunesse. Vous qui le supposez avec un juste fondement, qui avez pour garant la revue exacte que vous avez faite aux pieds d'un confesseur de vos égarements passés ; qui vous appuyez sur des gémissements sincères, sur des résolutions mises en pratique, sur de convenables satisfactions : *Pax vobis*, la paix soit avec vous, vos péchés ne subsistent plus, votre innocence est recouvrée. Mais vous qui n'avez point les mêmes assurances ; vous, dis-je, qui ne pouvez vous prévaloir, ni d'une innocence conservée, ni d'une innocence recouvrée, quel est le principe de cette paix, où votre âme s'est comme enservelie ? Car vous ne direz pas sans doute que le passé n'offre aucun péché à votre souvenir, dont votre conscience doive tant s'alarmer, que vous êtes du nombre de ces âmes privilégiées qui, depuis leur naissance spirituelle dans le baptême, n'ont jamais fait alliance avec la mort. Vous avouez ingénument les désordres de votre jeunesse. Mais vous nous dites que ce sont là de vieux péchés, sur lesquels vous ne revenez plus, que l'âge et les réflexions vous ont ramenés de ces premiers égarements, que vous vous en êtes confessés autrefois, que Dieu les a oubliés. Ah ! mes frères, puissiez-vous ne vous pas tromper ! Mais que j'ai lieu de craindre que ce préjugé sur lequel vous vous endormez ne soit une véritable illusion, et par conséquent que la paix dont vous jouissez ne soit une fausse paix ! Car, dites-moi, qu'avez-vous fait pour engager Dieu à oublier vos égarements passés ? Vous vous en êtes confessés, dites-vous ; mais quand ? dans les temps mêmes de vos égarements, lorsque la dissipation de votre esprit ne lui permettait pas de faire aucune réflexion sérieuse ; lorsque votre cœur, tout enivré de ses passions, n'était pas capable d'en concevoir une juste horreur ; lorsque votre jeunesse et la vigueur de votre âge ne vous montraient la mort qu'en éloignement, et vous empêchaient de craindre qu'elle ne prévînt votre pénitence. Vous vous en confessiez, mais par quels motifs ? Peut-être par vanité même. Car de quels travers la jeunesse n'est-elle point capable ? Saint Augustin avoue qu'il avait rougi autrefois de ne paraître pas aussi méchant que les compagnons de ses débauches. Je veux croire pourtant que votre irréligion n'allait pas jusque-là ; mais par quels motifs, encore une fois, vous confessiez-vous ? Pour sauver les dehors, pour amuser la piété d'un père ou d'une mère qui vous examinait, pour endormir leur vigilance, pour mettre un voile sur leurs yeux qui les empêchât de voir et de soupçonner même vos dérèglements. Vous vous en confessiez, mais comment ? sans préparation, sans composition, sans sincérité, diminuant le nombre, déguisant toutes les circonstances, accompagnant enfin votre confession de tous les défauts dont un seul aurait suffi pour la rendre sacrilège. Et quand tout cela ne serait pas encore, quelle pénitence avez-vous faite des désordres de

vous jeune? quand les avez-vous pleurés? quand avez-vous repassé vos jours anciens dans l'amertume de votre cœur? Ah! bien loin d'en avoir gémi, vous vous souvenez encore avec complaisance des plaisirs criminels que vous goûtiez alors, vous en parlez comme des plus belles circonstances de votre vie.

Et malgré tout cela, votre conscience est parfaitement tranquille sur tout le passé, et vous vous flattez encore que le Seigneur ne s'en souvient plus. Vous supposez donc qu'il en est de lui comme des hommes, à qui le temps fait oublier les injures, que sa mémoire s'écoule avec les années? Non, mes frères, il vous convient à vous, qui êtes sujets au temps, et qui passez aussi rapidement que lui, de perdre le souvenir des choses à proportion qu'elles s'éloignent de vous: mais à l'égard de Dieu, dont l'éternité renferme tous les temps, le passé et l'avenir lui sont aussi présents que le présent même. Mille ans, Seigneur, lui disait le prophète, sont à vos yeux comme le jour d'hier: *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterni*. Comptez les années qui se sont écoulées depuis que les Juifs firent mourir Jésus-Christ; cependant ne portent-ils pas encore aujourd'hui la peine de leur déicide? Quel péché plus ancien que celui d'Adam? Dieu pourtant ne le punit-il pas tous les jours en chacun de nous? Or, si le fondement de votre paix est si peu solide, jugez de là combien vaine est votre paix même.

Mais ce n'est pas sur le passé seulement qu'il faut n'avoir rien à se reprocher, pour jouir d'une paix véritable; il faut encore être assuré de ses dispositions présentes, c'est-à-dire, selon saint Bernard, pouvoir nous rendre ce témoignage à nous-mêmes, et que nous n'ignorons aucun de nos principaux devoirs, et que nous avons une volonté sincère de les remplir. C'est ce que ce saint docteur exprime en ces termes: Que notre entendement soit sans illusion, et notre volonté sans iniquité: *Sit sine errore ratio, sit et voluntas sine iniquitate*.

Et en effet, mes frères, si, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a que la bonne conscience qui puisse enfanter la véritable paix, comment prendrait-elle naissance dans une conscience aveugle et pleine de ténèbres, qui ignorerait ses principaux devoirs, ou qui se serait fait de fausses maximes sur lesquelles elle se conduirait? Comment encore prendrait-elle naissance dans une conscience qui, quoique éclairée d'ailleurs, n'aurait que de l'opposition au bien, et serait comme déterminée à faire le mal? Mais représentez-vous une âme qui, d'une part, à l'exemple de David, ait fait sa principale étude des lois du Seigneur, qui n'ignore rien de tout ce qu'elle est obligée de savoir et de pratiquer, et qui, de l'autre, soit dans la disposition sincère d'accomplir en tous ses points la volonté de Dieu, et de mourir plutôt que de violer aucun de ses préceptes: ne concevez-vous pas sans peine que le témoignage que rend à cette âme sa propre conscience doit être en

elle une source abondante de paix et de consolations?

Ce qui est réellement incompréhensible, c'est d'en voir un si grand nombre dans le monde qui, quoique fort éloignés de ces dispositions, ne laissent pas de jouir d'une paix au moins apparente. Et je ne parle pas de ceux qui ont une volonté déterminée à vivre dans le crime, qui sont toujours prêts à commettre l'iniquité, qui, comme parle un prophète, en portent le caractère imprimé sur le front: nous savons, quoi qu'ils nous en disent, que la tranquillité qu'ils affectent n'est que le voile des remords secrets qui les déchirent dans le fond de l'âme. Mais combien n'en comptons-nous point dont les passions n'étant pas domptées, mais seulement endormies, se tranquillisent sur l'état présent de leur conscience, et demeurent dans la sécurité? N'en cherchons pas bien loin des exemples: vous voilà vous-même, mon cher auditeur; vous voilà, dites-vous, déchargé du poids de vos péchés, et rentré dans la justice, par la confession et la communion pascale que vous avez faites. Ce pas que vous redoutiez, vous l'avez heureusement franchi, et vous en voilà quitte. Ne craignez pas que je vous reproche encore des motifs de pure bienséance, qui peut-être ont été les seuls qui vous aient poussé dans le saint tribunal. Il n'est pas question des motifs qui vous y ont conduit, mais des dispositions que vous en avez rapportées. Vos péchés, bien ou mal, y ont été accusés: mais ne règnent-ils plus dans votre corps mortel par une inclination secrète et une pente également rapide? Ce vice honteux fortifié en vous par une longue habitude et des rechutes multipliées, vous l'avez déclaré, je le suppose, sincèrement et avec toutes ses circonstances; je ne vous le dispute pas, mais l'avez-vous déraciné du fond de votre âme, n'y tient-il plus par aucun endroit? ne renvoie-t-il plus dans votre imagination de ces idées funestes dans lesquelles vous vous complaisiez encore? Votre cœur enfin ne conserve-t-il plus aucune inclination secrète pour ce maudit péché? Vous n'y êtes pas retombé depuis, me répondez-vous; hé! mon cher auditeur, vous n'en avez pas eu le temps, l'occasion n'a pu se présenter sitôt; mais l'horreur que vous en avez actuellement est-elle assez forte pour vous tenir lien de préservatif? Vous répond-elle d'une conversion durable? Sentez-vous en vous-même une résolution sincère de prendre de justes mesures pour ne retomber jamais, de prévenir par la fuite cette malheureuse occasion, de rompre absolument cette liaison funeste?

Parcourez de même tous les autres péchés qui ont fait la matière de votre confession, et sondez ensuite sur chacun d'eux vos dispositions présentes: cette inimitié, par exemple, est-elle parfaitement éteinte? cette réconciliation est-elle bien solide, au moins de votre part? songez-vous efficacement à cette restitution toujours promise et jamais exécutée? Je veux bien croire que

vous n'avez pas voulu tromper votre confesseur en lui répondant de vous : mais que vous dit aujourd'hui votre cœur sur tous ces articles ? que vous dit-il sur ce changement de vie que vous avez promis, sur ce renoncement à toutes ces pratiques mondaines, sur cette nouvelle régularité d'exercices que nous attendons ? Est-il prêt à confirmer les protestations sorties de votre bouche ? car si cela n'est pas, il n'est pas vrai de dire que votre volonté soit actuellement sans iniquité : *Sit voluntas sine iniquitate*, et la paix que vous vous attribuez ne vous appartient pas.

Mais que vous manque-t-il, peut-être, pour avoir une volonté sans iniquité ? ce qu'ajoute saint Bernard, d'avoir un entendement sans illusion : *Sit sine errore ratio*. Vous ne voudriez pas formellement vous rendre coupable d'aucun péché, mais vous désireriez que certaines actions défendues ne le fussent pas, et à force de le désirer, vous vous persuadez enfin qu'il en est ainsi que vous le souhaiteriez. Car voilà par quels degrés se forme la fausse conscience, et en elle la fausse paix. Au lieu de régler ses desirs sur la loi de Dieu, elle règle la loi de Dieu sur ses desirs. Ce que nous voudrions qui nous fût permis, on suppose qu'elle le permet. Il suffit qu'une telle pratique favorise notre amour-propre, pour juger qu'elle est innocente : on ne manque pas de mauvaises raisons pour la justifier ; on allègue tantôt les privilèges de sa jeunesse, et tantôt les engagements de sa condition. On interprète bénévolement la loi évangélique qui la condamne : ces maximes austères ne sont, dit-on, que pour les parfaits, il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, et l'on se tient heureux d'y occuper les dernières places.

Que chacun de vous mette ici la main sur sa conscience : n'est-ce pas par ces faux préjugés qu'elle se tranquillise sur ses prévarications et sur le violement général des saintes règles de l'Évangile ? Je ne le devine pas, mon cher auditeur, et je n'en décide que sur votre propre témoignage : car, que nous répondez-vous quand, par exemple, nous représentons que certaines pratiques dont vous ne faites aucun scrupule, les bals, les spectacles, les assemblées publiques et souvent nocturnes de jeux et de danses, offensent directement les principes fondamentaux de la morale de Jésus-Christ ? quand nous comparons l'immodestie de vos ajustements avec la modestie qui vous eût si expressément ordonnée, l'oisiveté, la mollesse de votre vie avec cette vie de travail et de pénitence que l'Évangile vous recommande en toutes ses pages ; votre asservissement aux usages du monde avec le vœu solennel que vous avez fait dans votre baptême de vous écarter de tous ses usages ? Que nous répondez-vous ? Qu'il n'est point de lois si sévères qui ne reçoivent des adoucissements ; qu'on damnerait tout le monde, à prendre l'Évangile à la lettre ; que ses maximes ne sauraient être de pratique que dans les cloîtres.

Vous nous apportez des autorités que vous mettez en parallèle avec celle de Jésus-Christ ; vous en appelez à votre conscience, qui vous dit que vous ne faites point de mal dans ces assemblées que nous disons être si condamnables, que vous en sortez tels que vous y êtes entrés. Bien plus, vous entreprenez de nous persuader qu'il est avantageux aux personnes du monde de se faire de ces sortes d'amusements qui les détournent de plus grands péchés ; bien-tôt, si l'on vous en croit, ce seront de saintes pratiques et de pieuses inventions pour garantir vos mœurs de la corruption. Car enfin, dit saint Augustin, il n'est point d'excès d'aveuglement où la dépravation de la volonté n'entraîne bientôt la raison : l'une et l'autre s'accordent ensemble pour séduire la conscience ; ce que veut la volonté, la raison le juge bon ; et, parce que la folie succède à l'illusion, ce qui flatte l'amour-propre, l'esprit bientôt l'estimera saint : *Quodcumque volumus bonum est, quodcumque placet sanctum est*. De là cette fausse paix que goûte la conscience au milieu de ses desirs les plus désordonnés ; de là cette sécurité funeste dans laquelle elle s'endort, lors même que ses dispositions actuelles sont le moins conformes à la vérité et à la loi de Dieu.

Cependant, mes frères, et l'innocence de la vie passée, et les bonnes dispositions présentes ne suffisent pas encore pour établir l'âme dans une parfaite paix. Il faut de plus qu'elle ne voie rien dans l'avenir qui la trouble et qui la porte au découragement. Et il est vrai que cette situation paraît d'abord n'être pas possible. Car quel moyen de sentir sa faiblesse autant qu'on la doit sentir, d'être assez convaincu de la pente habituelle que nous avons tous vers le mal, de trouver dans ses membres une loi de péché toujours contraire à la loi de l'esprit ? Quel moyen de se voir environné de tentations, de songer que le démon rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, pour saisir le moment de nous dévorer ? Quel moyen d'être persuadé de son impuissance à lui résister si la grâce s'éloigne d'un moment, et de goûter en même temps une véritable paix ? Qui m'a donc répondu que cette grâce m'aidera toujours efficacement, que ma bonne volonté présente ne se pervertira jamais, que près d'arriver au port du salut je n'y ferai point naufrage ? Voilà, ce me semble, mes frères, de quoi troubler la paix de l'âme la plus innocente. Mais non : la confiance en la bonté de Dieu lui tient lieu de préservatif contre des inquiétudes qui l'offenseraient. Autant qu'elle est convaincue de sa propre faiblesse, autant l'est-elle de la puissance miséricordieuse de son Rédempteur. Elle sait qu'il n'abandonne point ceux qui espèrent en lui. Elle repasse dans son souvenir les grâces sans nombre dont il l'a déjà comblée, et ses faveurs passées lui répondent de ses faveurs à venir. Elle compare ce qu'il a fait pour elle avec ce qui lui reste à faire, et elle conclut, comme le grand Apôtre, que celui qui a pu la tirer de l'état du péché, pour l'é-

tablir dans l'état de la grâce, pourra bien à plus forte raison la conserver dans cet état, et qu'après lui avoir donné son sang et sa vie, il daignera lui faire part de sa gloire. De ces pensées et de cette espérance, se forme dans l'âme une paix d'autant plus solide, qu'elle a Dieu pour principe, sa puissance et sa miséricorde pour fondement.

Mais qu'il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de la paix du pécheur, parce qu'il ne la tire pas de la même source! Ce n'est point sur son Dieu qu'il se repose de son salut, mais sur ses propres forces. Il l'attend, non de la miséricorde de son Rédempteur, mais uniquement de sa volonté propre. Il la suppose libre, et c'est sans doute avec justice, mais d'une liberté qu'il mettra en action sans la grâce, et voilà son erreur. Je me convertirai, dit-il, quand je voudrai; il est vrai, quand tu le voudras véritablement; mais, pauvre aveugle, le voudras-tu de cette volonté pleine et efficace, si Dieu lui-même ne te la donne? Saint Paul ne t'avertit-il pas d'opérer ton salut avec crainte et avec tremblement, parce que c'est Dieu qui donne le vouloir et le faire selon qu'il lui plaît? *Deus enim dat velle et perficere pro bona voluntate.*

Quelquefois, il est vrai, c'est sur la miséricorde de Dieu que le pécheur établit sa fausse paix : mais sur sa miséricorde mal entendue. Il n'espère pas en elle, mais il présume d'elle. C'est-à-dire que son espérance n'est pas tant une espérance qu'une vraie présomption. Elle consiste, cette fausse espérance, à se promettre qu'il aura le temps de se convertir, que la mort ne le surprendra point; elle consiste à supposer la grâce trop efficace, à penser que, sans qu'il mette la main à l'œuvre, sans qu'il y contribue en rien de sa part, elle changera son cœur et sa volonté, qu'elle agira enfin toute seule; de sorte que, bien loin que sa confiance soit de quelque mérite auprès de Dieu, elle l'offense, parce qu'elle le tente. Telle qu'elle est néanmoins, cette confiance, c'est sur ce fondement qu'il construit, qu'il établit sa paix. Fondement ruineux, et par conséquent fausse paix.

Mais avançons, mes frères, vous venez de voir ce qui donne naissance à la véritable paix, opposé à ce qui donne naissance à la fausse : voyons maintenant ce qui nourrit la véritable paix, opposé à ce qui nourrit la fausse paix. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Entre toutes les prérogatives de la paix que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres, et en leur personne à tous ses vrais disciples, la plus consolante et la plus estimable, c'est qu'elle est constante et durable, et nullement sujette à toutes ces variations qui font le caractère principal de la paix du monde. La raison en est que la paix de Jésus-Christ est fondée sur la charité, qui ne peut finir : *Charitas nunquam excedit.* Au lieu que la paix du monde n'a d'autre fondement que la volonté des hommes, toujours

inconstante, toujours capricieuse, aussi changeante que leurs intérêts, aussi volage que leurs affections.

Cependant, mes frères, quelque éternelle que soit la charité prise en elle-même, ou regardée dans son principe qui n'est autre que le Saint-Esprit : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum*, ce serait une étrange erreur que de la supposer éternelle au dedans de nous, de telle sorte qu'elle n'y pût périr. Une triste expérience ne nous convainc que trop de l'extrême fragilité de ce vase d'argile où nous portons cette liqueur précieuse; et il n'arrive, hélas! que trop fréquemment, que nous la laissons évaporer, faute de vigilance et de précaution pour la conserver. Dès là, mes frères, vous concevez ce que doit devenir la paix dont elle était l'unique soutien, et vous jugez sans peine que la ruine de l'une entraîne nécessairement la ruine de l'autre. Il ne suffit donc pas d'avoir reçu la paix, encore moins de savoir ce qui lui donne naissance; il faut de plus apprendre ce qui la nourrit et ce qui la conserve. Appliquez-vous, mes frères; la matière est plus importante et moins spéculative que vous ne le pensez peut-être.

Qu'est-ce donc qui nourrit la paix? Je parle de la véritable, et nous tomberons ensuite sur la fausse. Disons-nous premièrement que c'est la crainte de Dieu? Mais quoi! la crainte et la paix sont-elles compatibles? Etre en paix et craindre, ne sont-ce point deux situations contraires et ennemies l'une de l'autre? Non, mes frères, parce que cette crainte dont il s'agit ici n'est point une crainte servile, une crainte d'esclave : c'est une crainte filiale, une crainte chrétienne, une crainte d'amour. Je sais que l'apôtre saint Jean nous dit que la crainte ne se trouve point dans l'amour, que la charité parfaite chasse la crainte; mais, encore une fois, il parle de la crainte servile, et il s'en explique assez quand il ajoute au même lieu que la crainte est accompagnée de peine, ou, selon une autre version, que la crainte a la peine pour objet : *Timor panam habet.* Or celle dont je parle n'est point accompagnée de peine, mais de consolations; elle n'a point la peine pour objet, mais son Dieu en tant qu'il est bon, qu'il est aimable et digne qu'on s'applique de tout son pouvoir à ne le point offenser.

C'est, dis-je, dans cette crainte que se nourrit la paix; et il ne faut qu'un peu de réflexion pour le concevoir. Car enfin, mon cher auditeur, supposez que vous êtes véritablement animé de cette crainte filiale, et plût à Dieu qu'à force de vous l'imaginer la chose devînt réelle! dès là toute votre application sera de connaître et d'étudier la volonté de Dieu, afin de vous y conformer. Semblable à un enfant bien né, qui craint de déplaire à son père, vous irez au-devant de tout ce que vous saurez lui être agréable. Vous formerez toutes vos inclinations sur les siennes, vous mesurerez toutes vos actions sur la droite règle de sa sainte loi. Bien

loin de songer à en éluder la pratique exacte par des explications artificieuses et favorable à l'amour-propre, vous aimerez bien mieux aller au delà du précepte que de demeurer au-dessous du devoir rigoureux. Alors le témoignage secret que vous ne craignez rien tant que d'offenser votre Dieu calmera tous les troubles qui naîtraient de cette crainte même. Assuré de votre conscience, vous vous écrierez comme David : Ah ! Seigneur, quelle abondance de paix et de consolations n'avez-vous point cachée dans l'âme de ceux qui vous craignent ! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te !* Ce qui semblerait me devoir toujours tenir en alarme, c'est ce qui maintient mon âme dans la tranquillité. A proportion que la crainte de vous offenser excite ma vigilance, elle éloigne tous les remords qui accompagneraient mes prévarications ; et j'éprouve, ô mon Dieu ! avec reconnaissance, que rien ne peut troubler la paix des fidèles observateurs de votre sainte loi : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.*

D'où pensez-vous au contraire que la fausse paix reçoive son accroissement ? C'est, mes frères, de l'indifférence pour Dieu, du mépris de ses volontés, de l'oubli de sa justice. Et ici le pécheur n'a pas besoin de se supposer autre qu'il n'est. Qu'il examine seulement ses dispositions présentes, et il en conviendra. Car, dites-nous, vous que nous voudrions troubler jusque dans le fond de l'âme, que nous voudrions effrayer sur le danger de votre état, en qui au moins nous voudrions jeter quelque scrupule sur ce genre de vie si opposé aux règles de l'Evangile, sur cette mollesse extrême, incorporée, et comme personnifiée en vous, sur cette licence sans bornes que vous donnez à vos sens, à vos appétits, à toutes vos passions, sur toutes ces pratiques dont le détail serait infini, qui offensent tantôt la tempérance et tantôt la pudeur, tantôt la charité envers le prochain et tantôt la piété envers Dieu ; dites-nous ce qui entretient, ce qui nourrit sur tout cela votre sécurité. Est-ce l'ignorance des principes fondamentaux de votre religion ? Non, vous avouez vous-mêmes qu'on ne vous prêche autre chose, vous les savez par cœur, nous répondez-vous, et au besoin vous en donneriez des leçons. Est-ce la conviction que votre train de vie n'a rien que de conforme à ces règles fondamentales, qu'à comparer vos règles avec elles, on y trouvera toute la proportion requise ? Mais leur contrariété saute trop aux yeux, et les ténèbres de votre entendement ne l'obscurcissent pas jusque-là. Est-ce que vous supposez que l'Evangile n'est pas fait pour vous, que votre rang, votre condition, vos emplois portent avec eux leur dispense ? Il n'y a pas d'apparence que vous donniez dans de telles absurdités. Qu'est-ce donc, sinon le peu d'empressement que vous avez de plaire à Dieu et d'obéir à ses lois ? Ce qui l'offense vous paraît être de petite conséquence, parce que vous n'avez pour lui que de la froideur.

Tous vos péchés vous semblent véniels, parce que les intérêts de sa sainteté ne vous importent que faiblement. Que fait à Dieu, dites-vous quelquefois, que je m'accorde ou que je me refuse ce plaisir ? Bon comme il est, me damnerait-il pour si peu de chose ? A force de répéter ces maximes licencieuses, ou de les entendre débiter par ceux qui vous ressemblent, elles s'impriment jusque dans la moelle de votre âme, elles y prescrivent contre la vérité, elles en étouffent la voix, elles font avorter les légers remords qui échappent quelquefois à une conscience inquiète, elles calment ses incertitudes, elles rassurent sa défiance. Muni de ce préservatif, vous êtes en état d'écouter sans émotion les vérités les plus effrayantes, de décider encore de la capacité du prédicateur. S'il force quelquefois ce retranchement d'un cœur endurci, s'il y fait naître quelques troubles involontaires, vous rappelez aussitôt toutes vos préventions : elles sont face à la vérité, elles en dissipent la lumière importune, et vous rentrez dans votre ténébreuse sécurité. Telle est, ô mon Dieu ! la triste situation d'une âme qui ne vous craint point. Mais la malheureuse paix dont elle jouit vaut bien moins que les remords les plus cuisants. Préservez-moi, Seigneur, de cette paix maudite. Celle que je goûte à vous craindre surpasse toutes les fortunes ; et si vous avez quelque grâce à m'accorder, pénétrez, percez mes chairs de cette crainte aimable. Car je sais par l'épreuve que j'en ai faite, je sais le prix de la crainte de vos jugements. *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.*

En second lieu, mes frères, la véritable paix se nourrit dans la retraite et le recueillement. Nous en trouvons la figure dans notre évangile, qui a soin de remarquer, que quand Jésus-Christ parut au milieu de ses apôtres pour leur donner la paix, les portes étaient fermées sur eux, et qu'ils ne s'entretenaient que de la nouvelle de la résurrection de leur maître : *Dum hæc loquuntur*, dit saint Luc, *et fores essent clausæ*, ajoute saint Jean, *stetit Jesus in medio eorum, et dixit eis : Pax vobis.* Or, si ce n'est que dans la retraite et le recueillement que la paix se trouve, il n'est guère possible qu'elle se conserve ailleurs. Car comment subsisterait-elle au milieu du grand monde, dans le bruit ou l'embarras des affaires ou des plaisirs du siècle ? là où les sens emportent toujours l'âme loin d'elle-même, là où toutes les passions sont excitées et se donnent une pleine licence, là où tous les objets sont des tentations, et presque tous les pas de mortelles chutes ? Comment la paix subsisterait-elle où règnent les jalousies, les cabales, les inimitiés, où l'on ne connaît d'autre loi que son intérêt, d'autre divinité que la fortune ? Comment enfin subsisterait-elle hors du royaume de la grâce, dans un pays ennemi de toute vertu, et sur les terres delinquées ? La paix, dit un prophète (Isaïe), n'est l'ouvrage que de la justice ; or la justice ne se nourrit que dans le silence et n'habite que

sur le Carmel : *Et erit opus justitiæ pax, et cultus justitiæ silentium, et justitia in Carmel sedebit.*

Mais quoi ! la paix n'appartient-elle donc qu'aux solitaires ou à ceux qui habitent les cloîtres, et faut-il exclure de son partage tous ceux que leur état retient dans le monde ? Non, mes frères, parce qu'il y en a qui savent trouver la retraite au milieu du monde et dans le sein de leur famille. Parce qu'il y a encore des femmes fortes, qui savent conserver le recueillement dans le travail et parmi les soins domestiques. Parce qu'il y a encore des Esthers qui osent prendre Dieu à témoin qu'elles ne paraissent dans la cour d'Assuérus que par nécessité, qu'elles méprisent infiniment tout l'éclat qui les y environne, qu'elles y adressent à Dieu toutes leurs pensées et tous leurs regards, et qu'elles n'ont de consolation qu'au secret sacrifice qu'elles lui font de toutes leurs grandeurs. Parce qu'il y a encore des Judiths qui, après avoir franchi tous les périls d'un camp ennemi, et avoir délivré leur patrie du redoutable Holopherne, au lieu de s'amuser à recueillir de dangereux applaudissements et de frivoles récompenses, rentrent dans la retraite dont elles n'étaient sorties que par l'ordre de Dieu, lui rendent tout l'hommage de leurs victoires, y reprennent tous leurs exercices de prières et de pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort. Il y en a, dis-je, encore de ces âmes distinguées qui conservent la paix intérieure dans l'administration des affaires publiques et séculières ; mais c'est toujours à la faveur du recueillement dans lequel elles ont trouvé le secret de se maintenir, et sans lequel la paix dont elles jouissent s'évaporerait avec leurs pensées.

Mais telle est l'opposition de la fausse paix à la véritable, que ce qui serait la ruine de l'une devient le soutien et la conservation de l'autre. Celle-ci ne se nourrit que dans le recueillement du cœur et de l'esprit, et celle-là ne se maintient que dans la dissipation de l'esprit et du cœur. Jetez les yeux sur cette foule de faux chrétiens et de fausses chrétiennes, qui conservent une sécurité funeste au milieu de leurs infidélités et de leurs prévarications ; examinez de près ce qui les nourrit dans cette mortelle assurance : c'est leur adresse à se procurer des occupations qui divertissent leur esprit de toutes les réflexions qui leur rendraient suspecte la voie dans laquelle ils marchent, et leur en feraient craindre le terme fatal. Semblables au malheureux Caïn, qui pour distraire ses pensées de l'affreuse image de son parricide, courait de pays en pays, et bâtissait des villes de tous côtés, comme pour s'étourdir par l'effort du travail et par le bruit du marteau ; ainsi nous vous voyons vous-mêmes voltiger sans cesse de plaisirs en plaisirs, vous faire traîner à grand bruit d'un spectacle à un festin, d'un festin à une assemblée de jeux. Le Saint-Esprit a beau vous crier par notre bouche : Arrêtez, écoutez, ô maison de Jacob ! et vous tous qui êtes restés dans la maison d'Israël, faites

quelque attention à votre folie, et rougissez-en ; rentrez dans votre cœur, prévaricateurs de ma loi : *Audite me, domus Jacob, et omne residuum domus Israel, mementote istud, et confundamini ; redite, prævaricatores, ad cor ;* la voix du Saint-Esprit se perd dans le bruit et le fracas de vos divertissements ; ses menaces, non plus que ses conseils, n'y sont point entendues. Vous ne laissez aucun intervalle ni à votre esprit pour réfléchir sur la perversité de vos déportements, ni à votre cœur pour en redouter les funestes suites ; vous avez soin de tenir l'un et l'autre en haleine par la variété des objets et des amusements ; et tandis qu'ils s'égarent chacun de leur côté, votre conscience demeure endormie dans une espèce de paix. Mais, grand Dieu ! quelle paix ? Celle qui de tous les signes de la réprobation est le moins équivoque et le plus prochain.

Enfin, mes frères, car il faut abrégier, la véritable paix se nourrit dans le travail et l'application à tous les devoirs de son état. Et certes ce serait le moyen de la perdre en bien peu de temps, que de tomber à cet égard dans la négligence et dans la paresse. Ce n'est pas seulement parce que la paix étant une récompense, Dieu ne la peut accorder qu'à une fidélité scrupuleuse dans l'accomplissement de nos différentes obligations ; c'est encore parce que la paix et cette exacte fidélité ont entre elles une relation si étroite, que l'une ne saurait subsister sans l'autre, et que celle-ci venant à défaillir, il faut aussi que celle-là se sente de son altération.

J'en appelle à vous-mêmes, âmes chrétiennes, qui avez passé quelquefois dans les états différents de ferveur et de relâchement, quand est-ce que vous avez goûté ces consolations intérieures, cette délicieuse paix que vous n'auriez pas changée pour tous les trésors de la terre ? N'est-ce pas quand vous demeuriez inviolablement attachées à la pratique de tous vos devoirs, que vous remplissiez avec zèle tous les engagements de votre état ; que vous n'aviez à vous reprocher aucune omission un peu importante à l'égard de ceux que Dieu a commis à vos soins ; que vous ajoutiez même aux obligations essentielles plusieurs autres exercices, qui ne paraissent de surérogation qu'aux âmes tièdes, mais que vous regardiez sagement comme les soutiens nécessaires de votre piété. Quand est-ce, au contraire, qu'à ces consolations et à cette paix ont succédé les troubles et les reproches intérieurs ? N'est-ce pas quand votre ferveur a commencé à se ralentir que vous vous êtes relâchées de votre ancienne exactitude, que vous avez traité de petites fautes certaines omissions dans la pratique de vos principaux devoirs, certaines infidélités dans les exercices ordinaires de prières, de pénitence ou d'autres bonnes œuvres ? Ah ! c'est qu'alors votre conscience s'armait contre vous, c'est qu'elle vous reprochait, comme Dieu autrefois à l'ange d'Ephèse, d'avoir laissé déchoir votre première charité : *Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti.* Aussi

n'avez-vous recouvré le calme et la paix qu'en réchauffant votre zèle et en ranimant votre fidélité.

Il est vrai qu'il y a une autre paix indépendante de cette exactitude, et qui se nourrit même dans l'omission des obligations principales ; mais c'est la fausse, celle que les justes ne connaissent point et qui n'appartient qu'aux pécheurs. Comment cela, mes frères ? Ce n'est pas sans doute que la transgression du devoir ait rien en soi qui puisse flatter la présomption du transgresseur, et nourrir en lui cette fausse paix ; mais c'est qu'il substitue aux obligations plus essentielles d'autres pratiques moins importantes, qu'il regarde comme une juste compensation du violente des premières. Ainsi les pharisiens autrefois se rendaient exacts observateurs de toutes les cérémonies légales, et violaient sans scrupule tous les commandements de Dieu. Ainsi vous-mêmes, je parle aux plus réguliers, vous pensez remplacer ce que l'Evangile et la loi vous ordonnent plus expressément, par des exercices qui, quoique pieux en eux-mêmes, cessent de l'être par vos omissions capitales. Que le détail serait ici facile, s'il était temps de commencer un détail ! Là paraîtrait un règne appliqué à tous les devoirs, excepté à celui de mettre l'ordre dans sa famille. Ici ce serait une mère abandonnant ses enfants et ses domestiques à leur discrétion, pour courir après des dévotions que Dieu n'avoue point. D'un côté nous verrions des brebis tournant le dos à leurs pasteurs pour suivre des étrangers ; des chrétiens, dis-je, absents de leurs paroisses, mais assidus à des assemblées qui, tout excellentes qu'elles soient en elles-mêmes, n'excusent pas de prévarication ceux qu'elles empêchent de satisfaire à l'obligation principale. Et, d'un autre côté, nous verrions d'autres chrétiens, préférant des pratiques surabondantes de charité aux devoirs indispensables de la justice, faire des largesses, ou orner des autels d'un bien qu'ils retiennent à leurs créanciers. Que faudrait-il, dit Jésus-Christ, pour rendre leur piété régulière ? observer ce qu'ils ne pratiquent pas, sans omettre ce qu'ils pratiquent : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

Mais j'ai dit, et je le répète, que ce sont encore là les plus religieux ; car combien en voyons-nous d'autres qui, sans pratiquer ni l'essentiel ni le surabondant, vivent toutefois dans la sécurité ! Ils ne laissent pas les obligations importantes de leur état pour s'assujettir à d'autres pratiques moins essentielles, mais pour ne s'assujettir à rien et vivre selon leurs désirs. Il serait difficile de deviner ce qui nourrit la paix de ceux-ci, si ce n'est peut-être l'omission des grands crimes, et une certaine prohibée païenne qui garantit leur réputation de tous les mauvais bruits, et qu'ils croient suffisante à l'égard de Dieu, parce qu'elle leur suffit à l'égard des hommes. Mais au surplus, qu'importe de deviner ce qui nourrit en eux cette fausse paix ? Il nous suffit de savoir quelle est

fausse, et d'avoir pu apprendre à la distinguer de la véritable.

Il ne resterait plus maintenant qu'à vous dire, dans un troisième point, quel sera le terme de l'une et de l'autre paix. Mais ce serait mal reconnaître l'attention dont vous m'avez honoré pendant tout ce carême, que de la fatiguer en finissant par une longueur ennuyeuse. Et peut-être comprenez-vous assez, sans que je vous le dise, quelle sera dans les derniers moments de la vie la différente situation d'un chrétien dont la paix aura pris naissance dans la bonne conscience, et se sera nourrie dans la crainte de Dieu, le recueillement du cœur, la fidélité à tous ses devoirs ; et d'un autre chrétien en qui elle n'aura eu d'autre principe que son illusion, et d'autre nourriture que son indifférence pour Dieu et pour son salut, que la dissipation de son cœur et de son esprit, que l'observation de certaines pratiques superficielles. Tandis que la confiance et les consolations couronneront la paix du premier, les troubles et les regrets amers termineront celle du second ; car alors la fausse paix n'aura plus ses soutiens ordinaires. Le pécheur sera trop près des jugements de Dieu pour les pouvoir oublier. Les amusements, les plaisirs du siècle, n'en distrairont plus ses pensées. Le voile qui lui cachait ses infidélités sera levé de dessus ses yeux. Il verra ses péchés à découvert, et alors représentez-vous quelles agitations dans sa conscience !

Mais ce n'est encore rien, et l'éternité mettra bien une autre différence dans la situation de ces deux chrétiens. Et pour tout dire en un mot, l'un habitera pour jamais dans cette charmante Jérusalem dont le prophète a dit que la paix était ses murs et son enceinte : *Qui posuit fines tuas pacem* ; et l'autre sera renfermé sans retour dans ce lieu ténébreux que Job a appelé une terre de misère, où tout est dans le désordre et dans une éternelle horreur : *Terram miseriæ, ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabit.*

Puissiez-vous donc sortir aujourd'hui de cette fausse paix dont le terme sera si fatal, pour entrer dans cette paix véritable dont le couronnement sera un repos éternel dans le sein de Dieu. C'est celle-ci que Jésus-Christ donne à tous ses vrais disciples, et que je suis venu de sa part vous offrir à vous-mêmes. Heureux si, en finissant, mes chers auditeurs, je pouvais me flatter de vous avoir laissé cette précieuse paix, et comme un fruit de toutes les instructions que vous avez entendues, et comme un gage de mon zèle pour le salut de tous ! Mais à vous seul appartient, ô mon Dieu ! de rendre féconde dans les cœurs la semence de votre parole. Vous qui choisîtes autrefois ce qui était de plus faible et de plus méprisable selon le monde, pour confondre ce qui était de plus fort ; vous qui de rien créâtes la lumière et l'univers entier, ne permettez pas que l'indigne instrument dont vous vous êtes servi pour planter et pour arroser dans

les cœurs votre parole divine, soit un obstacle à son accroissement. Donnez à mes auditeurs la volonté de mettre en pratique toutes les vérités qu'ils ont entendues ; donnez-leur la force d'accomplir cette volonté. Affermissez-les invariablement dans cette véritable paix dont je viens de leur faire la peinture consolante.

Puisse-t-elle, cette véritable paix, être le fruit du ministère que j'ai eu l'honneur d'exercer dans cet auguste temple. Puisse-t-elle aussi être la récompense de celui qui s'y exerce continuellement avec tant d'édification et de dignité. Non, Messieurs (1), ce qui nous frappe le plus ici n'est ni la structure de l'édifice, ni l'antiquité de ses fondements, ni cette magnifique décoration dont votre zèle, plus généreux encore que celui de vos prédécesseurs, l'a si glorieusement illustré. Ce serait bien plutôt le mérite de tant d'hommes distingués parmi vous, dont les lumières font l'honneur de votre illustre corps, dont les vertus sont le modèle de tout le clergé, dont le zèle pour le maintien de la discipline est la ressource et la joie de tous les vrais fidèles. Mais ce qui fait notre principale consolation, c'est de vous voir ici placés entre Dieu et nous, comme autant de médiateurs toujours prêts à lui porter nos vœux et à solliciter ses grâces. Et ce qui ajoute l'admiration à notre juste reconnaissance, c'est de penser qu'assemblés nuit et jour dans cet auguste temple, vous ne cessez d'y offrir au Seigneur le sacrifice de la louange avec un zèle et une piété à l'épreuve de l'habitude et de la longueur des divins offices ; c'est de vous avoir vus honorer d'une assiduité si édifiante et d'une si favorable attention un ministre déjà trop honoré du choix que vous avez fait de lui pour annoncer chez vous la parole sainte. Puissions-nous n'abuser jamais des grâces que vous nous obtenez, et mériter par elles l'éternelle félicité !

SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi ; ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.

Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (Luc., I, 35).

Voilà, mes frères, une ambassade bien glorieuse pour l'humble Marie. C'est un ange qui lui est envoyé de la part de la Trinité sainte, c'est pour traiter avec elle du plus important de tous les mystères ; c'est pour lui annoncer que le Père éternel la choisit pour son épouse, que la vertu du Très-Haut va la couvrir de son ombre, que le Saint-Esprit va survenir en elle et former l'Homme-Dieu dans son chaste sein. Quel éclat n'aurait point exigé, ce semble, la nouvelle d'un événement si considérable ! quelle pompe n'aurait point dû l'accompagner ! Cependant où se passe-t-il ? Dans

le secret du silence et de la retraite, dans la cellule d'une vierge pauvre, solitaire, inconnue, et à l'insu de tout l'univers. Quoi donc ! l'incarnation du Verbe était-elle une œuvre si indifférente à la Divinité, qu'elle ne méritât pas que les hommes l'en glorifiasse ? ou les hommes eux-mêmes y avaient-ils si peu d'intérêt, qu'il leur fût inutile d'en être informés ? A Dieu ne plaise que nous ayons une telle pensée ! Le mystère que nous célébrons aujourd'hui est, de tous les mystères, le plus glorieux à Dieu et le plus fécond en grâces pour nous. Si Dieu le tient secret dans le sein de l'humble Marie, c'est qu'il n'a pas besoin, pour donner du prix à ses plus grands ouvrages, de la pompe extérieure, ni des louanges et des applaudissements de ses créatures ; c'est que, bien différent des hommes qui, n'étant point maîtres de l'avenir, se hâtent de jouir du bien que leur vanité se propose dans le bruit et l'éclat, Dieu, au contraire, ordonne toutes les suites de ses ouvrages et en dispose souverainement ; c'est enfin qu'il saura bien, quand le temps en sera venu, les mettre dans tout leur jour, et s'en faire rendre par ses créatures tous les hommages qui lui en sont dus. Ainsi en était-il de l'incarnation de son Verbe : la gloire qu'il en devait tirer n'attendit pas que les hommes en eussent connaissance, et il en jouit pleinement dès le premier instant de l'accomplissement de ce grand mystère. Les avantages même qui en devaient revenir aux hommes prévinrent en partie la révélation qu'ils en ont eue depuis, puisque le monde eut dès lors son Messie, son Rédempteur. Le voici arrivé ce temps : le mystère ineffable nous a été découvert, et il ne nous reste plus qu'à le célébrer avec le respect et la reconnaissance qu'il mérite. Je vais vous en proposer les motifs dans l'une et dans l'autre partie de ce discours : vous verrez dans la première la gloire que procure à Dieu l'incarnation de son Verbe, ce sera là le motif de votre respect ; et dans la seconde, je vous montrerai les avantages qu'elle vous procure à vous-mêmes, et ce sera le motif de votre reconnaissance. A qui convient-il mieux de nous adresser, pour obtenir les lumières dont nous avons besoin, qu'à celle qui fut la mère du Verbe incarné ? Et quel moyen plus propre à nous la rendre favorable que de lui dire avec l'ange : *Ave, Maria* ?

PREMIER POINT

C'est une vérité reçue sans contradiction, que Dieu ne saurait agir pour une autre fin que pour sa gloire. Il nous suffit pour le concevoir de la seule notion que la foi nous donne de sa puissance et de sa sagesse ; et dès là que l'une et l'autre concourent dans tous ses ouvrages, il s'ensuit que chacun d'eux le glorifie en sa manière, et rend témoignage à quelqu'une de ses perfections. Mais entre tous les ouvrages sortis de la main de Dieu, le plus glorieux et le plus digne de lui, c'est sans aucune proportion l'incarnation de son Verbe, soit parce qu'il

(1) MM. les chanoines de Notre-Dame de Paris.

n'y en a point où, pour ainsi dire, il ait mis plus du sien, soit parce que c'est de tous ses ouvrages celui qui lui rapporte de plus grands honneurs. Tâchez, mes frères, de vous appliquer ; car autant qu'il y aurait de présomption à vouloir découvrir ce qu'il y a d'impénétrable dans ce mystère, autant y aurait-il de négligence à ne méditer pas ce que Dieu a bien voulu nous en faire connaître.

Or je dis que c'est de tous les ouvrages le plus glorieux à Dieu, tant par tout ce qu'il y a mis que par tout ce qui lui en revient : je m'explique.

D'abord, par tout ce que Dieu y a mis. Toutes ses perfections adorables se montrent avec éclat dans ce grand mystère. Il est tout à la fois le prodige de sa puissance, le chef-d'œuvre de sa sagesse, le miracle de sa miséricorde.

Le prodige de sa puissance. Dieu, il est vrai, nous en avait donné de suffisantes preuves dans la création du monde ; la lumière aussitôt faite que commandée, les cieux et tous leurs ornements subitement produits, l'univers et toutes ses richesses tirés du néant par sa seule parole ; des créatures plus dignes encore, les anges et les hommes formés à son image et à sa ressemblance : ce sont là comme autant de héros qui publient sa toute-puissance. Cependant, quelque parfaites, quelque dignes de leur auteur que soient toutes ces créatures, elles disparaissent en présence du Verbe fait chair ; et ce grand ouvrage efface seul ses plus magnifiques opérations.

Jugeons-en nous-mêmes, et comparons. Car enfin, quelque disproportion que vous supposiez entre le néant d'où nous avons été tirés, et l'être que nous avons reçu, qu'est-ce après tout que cette disproportion, comparée à la distance infinie de la nature humaine à la divine, hypostatiquement unies par l'incarnation ? Nous n'étions rien, il est vrai, avant la création ; mais que sommes-nous depuis ? Ne parlons point encore du péché qui a corrompu toute notre nature. Hélas ! entre le néant et nous, il n'y a qu'un point imperceptible. Faibles, muables, dépendants, le peu d'être que nous avons reçu n'est point en notre pouvoir, et le même moment qui le vit éclore l'aurait vu disparaître, si Dieu n'eût veillé à sa conservation. Mais que l'être de Dieu descende jusqu'à l'être de l'homme, que malgré le chaos infini qui sépare l'humanité de la divinité, Dieu non-seulement approche ces deux natures, mais qu'il les unisse intimement dans la même personne ; que par une communication ineffable les propriétés de l'une et de l'autre s'y rassemblent sans s'y confondre, et qu'en vertu de cette union intime et substantielle, il soit vrai de dire du même Jésus-Christ qu'il est tout à la fois mortel et immortel, passible et impassible, glorieux et humilié, n'est-ce pas là, mes frères, une merveille sans égale, et mille fois plus incompréhensible que l'ouvrage de la création ?

Pour entrer mieux dans cette pensée, remar-

quez, mes frères, qu'il ne faut pas juger de la puissance de Dieu par les mêmes règles que nous jugerions de celle des hommes. L'idée de faiblesse que nous attachons à leur nature nous les fait admirer dès qu'ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes par quelque action généreuse, ou qu'ils donnent à leurs ouvrages un air de grandeur qui semble surpasser la portée de leur force ou de leur génie. Mais à l'égard de Dieu, dont les ouvrages les plus éclatants n'apportent aucune surprise, c'est à ses abaissements qu'on doit mesurer sa puissance. Un Dieu qui s'anéantit m'étonne tout autrement qu'un Dieu qui crée le monde, et plus il y a de disproportion de l'anéantissement à sa grandeur, moins je comprends qu'il concilie ces deux extrêmes. Voilà toutefois ce que nous admirons dans le mystère de l'incarnation. Non-seulement la grandeur suprême s'y unit à une nature fragile et dépendante, mais à une nature rendue par le péché plus vile que le néant. Car quoique nous soyons bien éloignés de penser que cette portion de notre humanité à laquelle le Verbe s'unit ne fût pas dans sa personne et par cette union là même infiniment pure et la source de toute pureté, elle n'en portait pas moins la ressemblance et la honte du péché. C'est toujours un Dieu qui se revêt de toutes ses apparences, qui en prend sur lui toute l'ignominie, qui se charge de son anathème. Ainsi saint Paul s'en est expliqué. Dieu, dit-il, a donné la forme du péché à celui qui ne connaissait point le péché : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*. Or, mes frères, tout autre qu'un Dieu aurait-il pu s'abaisser jusque-là ? Comment même un Dieu l'a-t-il pu ? Et sa toute-puissance n'éclat-elle pas d'autant plus dans cet abaissement, qu'il semblait plus incompatible avec sa grandeur ?

Mais le succès de cet abaissement est un témoignage plus sensible encore de la souveraine puissance du Dieu qui s'est abaissé. Car de quoi s'agissait-il dans la rédemption ? D'arracher au démon ses dépouilles, de lui enlever ses esclaves, de triompher de l'enfer et de toutes ses forces. Or, mes frères, l'esprit humain se serait-il figuré que pour un ouvrage de cette importance et de cette difficulté, Dieu dût employer un moyen aussi faible, et en apparence aussi impuissant que celui de l'incarnation ? Était-il vraisemblable que pour vaincre le démon Dieu commençât par se revêtir de notre faiblesse, que pour triompher de ce fort armé, il se réduisit à l'état d'un enfant, que pour l'enchaîner et se l'assujettir éternellement, il prit la forme d'un de ces esclaves, qu'il le rendit maître de sa propre vie et se livra à toutes ses fureurs ?

De quoi s'agissait-il encore dans la rédemption ? de renouveler le monde entier, de réformer toute la nature humaine, de guérir les hommes de leurs superstitions, de changer leurs cœurs et tous leurs désirs, de leur faire aimer tout ce qu'ils avaient haï, et haïr tout ce qu'ils avaient aimé. Quelle en-

treprise, et quels moyens ! Où toute la force d'un Dieu, tout l'éclat de sa gloire, toute la terreur, de sa puissance aurait eu peine, ce semble, à réussir, la faiblesse, l'obscurité, l'excès de l'anéantissement commencent et achèvent l'ouvrage. En êtes-vous surpris, mes frères ? C'est que ce qu'il y a en Dieu de faible et de méprisable en apparence, est plus fort et plus puissant que tous les hommes ensemble : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus*.

Cependant, mes frères, quelque singulier que paraisse à l'esprit humain ce moyen par lequel Dieu a opéré notre rédemption, s'il est par sa singularité le prodige de sa puissance, il est par sa proportion avec la fin que Dieu se proposait le chef-d'œuvre de sa sagesse. La réflexion seule en sera la preuve. Quel était le dessein de Dieu dans l'incarnation de son Fils ? C'était de punir le péché en sauvant le pécheur, de le punir selon toute son énormité et selon les lois inviolables de sa sévère justice. De le punir, remarquez tout ceci, mes frères, de le punir dans la nature coupable, non-seulement sans perdre cette même nature, mais en l'ennoblissant, en la rehaussant, et la rendant supérieure à son origine. Or comment fallait-il s'y prendre pour exécuter un si grand projet ? Esprits terrestres, et pourtant superbes, sages du siècle, toutes vos recherches y auraient été vaines. Mais jetez les yeux sur le mystère que nous adorons, et rendez hommage à la sagesse de votre Dieu. Voyez d'un coup d'œil dans ce mystère ineffable tous ses desseins remplis et exécutés. Sa justice exigeait-elle une victime capable de la satisfaire ? Voilà un Dieu égal à son Père, qui au moment qu'il entre dans le monde lui offre pour notre rançon le prix infini de toutes ses souffrances. Était-ce dans la nature coupable que le péché devait être puni ? Voilà un homme semblable à nous qui prend sur lui toutes nos iniquités, et qui, comme pécheur universel, satisfait solidairement pour tous les pécheurs. Fallait-il réparer notre nature en la punissant ? la voilà non-seulement ennoblée, mais déifiée par son union hypostatique à la divinité ; et dès-là que le Fils de Dieu se fait fils de l'homme, il faut, dit saint Augustin, que les enfants des hommes deviennent enfants de Dieu. Tout enfin dans l'incarnation justifie le choix que Dieu a fait de ce moyen pour nous racheter, tout y publie sa suprême sagesse et nous invite à la glorifier.

J'ajouterais encore qu'elle est le miracle de sa miséricorde, si la chose ne parlait d'elle-même. Et certes, quand notre rédemption n'aurait dû coûter à Dieu que de vouloir nous racheter, quand sa justice, se départant de tous ses droits, aurait pu réparer l'homme sans frais, et lui pardonner gratuitement, qu'y avait-il en nous qui méritât une telle faveur ? Étions-nous des créatures plus précieuses à Dieu et plus importantes que les anges ? Pourquoi sont-ils abandonnés ? Pourquoi sommes-nous délivrés ? Je veux que la prévarication de ceux-là, attendu

leurs connaissances, et l'excellence de leurs lumières, renfermât plus de malice que celle de l'homme : je veux que le péché du premier père s'étant communiqué à tous ses enfants, sans la participation de leur volonté, ils fussent moins indignes de la rédemption que les anges, dont la rébellion avait été également volontaire en chacun d'eux ; mais enfin en étions-nous dignes ? Et dès là que Dieu nous avait condamnés, oserions-nous penser qu'il n'y eût pas une justice entière dans la condamnation ? Cependant il la révoque, il jette sur l'homme criminel un regard de miséricorde. A peine a-t-il péché qu'il lui promet un rédempteur, et quel rédempteur encore ! Ah ! ne dirait-on pas qu'il était considérablement intéressé à réparer l'homme ? C'est un Dieu, c'est son propre Fils, c'est sa substance qu'il incarne dans notre nature, qu'il consent de sacrifier au salut de notre humanité. C'est peu de l'humilier jusqu'à le revêtir de notre chair : il ne l'en revêt que pour le condamner aux souffrances, et à la mort qui nous était due : il le charge enfin de toute la chaîne de nos péchés, et il nous en lave dans son propre sang. N'est-ce pas là, mes frères, le dernier effort de la miséricorde ? Un pardon gratuit aurait été d'un moindre prix, et la bonté de Dieu, dit saint Chrysologue, se signale bien davantage en payant pour des pécheurs, qu'elle n'eût fait en leur pardonnant. Or voilà, mes frères, ce que Dieu a mis du sien dans l'incarnation, sa puissance, sa sagesse et sa miséricorde. Reste encore dans ce premier point à examiner ce qui lui en revient.

Qu'est-ce donc qui revient à Dieu de l'incarnation de son Fils ? C'est premièrement une infinie et surabondante satisfaction. Aussi n'y avait-il qu'un Dieu qui pût l'égaliser à l'outrage fait à un Dieu. Les anges eux-mêmes, tout purs et tout saints qu'ils soient, n'auraient pu offrir à sa majesté infinie qu'une satisfaction bornée : encore moins eût-il pu l'agréer, cette satisfaction, de la part des hommes, qui, outre l'infériorité de leur nature, n'avaient plus en partage que le péché et la condamnation. Il fallait d'une part que le réparateur n'eût rien en soi qui pût faire rejeter sa médiation, et de l'autre que le prix de la réparation fût égal à la grièveté de l'injure. Or voici d'abord un pontife saint, innocent, sans tache, plus élevé que les cieux. C'est le Fils du Très-Haut, égal en tout à son Père, et l'objet éternel de son amour et de ses complaisances. Quelle hostie ensuite lui offre-t-il en expiation ? Le corps même dont il vient de se revêtir, l'humanité sainte à laquelle il vient de s'unir. Il lui offre le prodigieux anéantissement de sa personne, tous les douloureux événements de sa vie voyageuse, cette longue suite de travaux, d'humiliations, de souffrances, la mort enfin à laquelle il lui plaira de le condamner. Quand fait-il à Dieu cette universelle oblation ? Dès le moment qu'il entre dans le monde : *Ingrediens mundum*. La gloire de son Père, la réparation de l'injure faite à sa sainteté, l'exécution de ses volon-

tés le pressent trop vivement pour différer d'un moment à s'offrir. A peine la victime est-elle formée, que la voilà qui brûle du désir de se sacrifier, heureuse d'avoir un corps qu'elle puisse substituer aux victimes anciennes et impuissantes. Elle prévient son immolation par tous ses desirs, comme pour se dédommager par une oblation anticipée du retardement de son sacrifice. Combien enfin durera cette même oblation ? A jamais et sans fin, et parce que c'est à l'Éternel qu'elle en doit l'hommage, elle ne cessera de s'offrir éternellement.

De là, mes frères, comprenez quelle gloire revient à Dieu du mystère de l'incarnation. Car je veux que le péché eût pu être réparé par tout autre moyen, et que la justice de Dieu eût pu se contenter d'une moindre satisfaction. Mais quel autre moyen, quelle autre satisfaction eût mis dans un si grand jour l'énormité du péché et la sainteté de Dieu ? Saurais-je sans l'incarnation combien le péché offense cette sainteté, quelles peines la justice divine avait droit d'exiger pour sa réparation ? Saurais-je qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût dignement expier l'injure faite à un Dieu ? Si j'ai quelque notion de sa suprême grandeur, n'est-ce pas à ce mystère que j'en suis redevable ? Ne se manifeste-elle pas dans l'anéantissement où il me montre son propre Fils, dans l'humiliante satisfaction qu'il exige de son obéissance, dans le douloureux sacrifice qu'il lui demande de sa propre vie ? Il est vrai que Dieu n'en serait pas moins grand, quand son Verbe ne se serait pas incarné ; mais sa grandeur en serait bien moins connue, et il en recevrait bien moins d'hommages de la part des hommes.

Aussi, mes frères, dois-je vous dire encore que la plus grande gloire qui revienne à Dieu de l'incarnation de son Fils, c'est le culte et la religion dont elle est la base et le fondement. Jetez les yeux sur l'état du monde avant l'incarnation, parcourez tous les siècles qui l'ont précédée, entrez chez toutes les nations : dans quelles affreuses ténèbres ne les verrez-vous point ensevelies ? Dirait-on qu'il y a un Dieu auteur de cet univers, par qui seul respirent toutes les créatures, et qui mérite seul leurs soins et leurs adorations ? Où sont ses temples et ses autels ? En l'honneur de qui voit-on de tous côtés fumer l'encens ? Grand Dieu ! quelles divinités vos créatures vous ont-elles substituées ! Non contentes d'avoir transféré aux ouvrages de Dieu les hommages qui n'étaient dus qu'à lui, ses créatures lui préférèrent leurs propres ouvrages. Partout on voit s'élever des idoles fabriquées par la main des hommes. Les plus ridicules et les plus infâmes sont celles qu'ils révèrent davantage : ils pensent consacrer leurs vices en les érigeant en divinités. Et parce que la dépravation des mœurs avait fait naître l'idolâtrie, l'idolâtrie lui rend avec usure ce qu'elle en a reçu, et donne de nouvelles forces à la dépravation des mœurs. C'est peu aux hommes de se prosterner devant ces dieux abominables, de leur offrir de l'encens et des sacrifices ; ils

croient les devoir honorer par leurs dissolutions, et ils se font une religion de se livrer aux crimes, dont ils les regardent comme les patrons et les tutélaires. On ne voit plus sur la terre aucun vestige de l'ancienne innocence ; les eaux de l'iniquité en inondent toute la surface et submergent tous ses habitants.

Il est vrai qu'au milieu de cette inondation générale, Dieu s'était réservé un petit espace de terre où il avait encore un temple et des adorateurs. Son peuple, autrefois si enclin à l'idolâtrie, semblait être entièrement guéri de cette folle et sacrilège inclination. Mais la plupart n'en rendaient pas à Dieu un culte plus sincère et plus véritable. Les plus exacts observateurs de la loi n'en observaient que l'écorce et la superficie. La crainte et la vanité étaient l'âme de leur obéissance. L'amour et la piété n'y avaient aucune part. Nourris dans la chair, possédés de l'amour des choses présentes, il n'avaient que du dégoût pour les biens célestes et à venir. A peine même les connaissaient-ils. Le Messie qu'ils attendaient n'était pas celui qui leur fut envoyé : ils voulaient non un Sauveur qui les délivrât de leurs péchés, qui éclairât leurs ténèbres, qui leur fit espérer une félicité céleste, qui leur donnât l'exemple de l'humilité, de la patience, de toutes les vertus ; mais un roi puissant, magnifique, qui les affranchît avec éclat de la servitude temporelle, qui soumit tous leurs ennemis à leur domination, qui les rendit riches des richesses périssables, et heureux d'une félicité terrestre. Du reste vous les auriez vus jaloux, superbes, présomptueux, rongés d'avarice, agités de mille passions, capables de porter l'envie et la fureur jusqu'à tremper leurs mains dans le sang de leur Messie et de leur Dieu.

Quels hommages et quelle gloire Dieu pouvait-il donc attendre de la part de telles créatures ? Depuis que la terre n'enfante plus que des criminels, quel moyen d'y trouver de véritables adorateurs ? Ouvrez-vous donc, ô cieux ! envoyez-nous d'en haut celui que nous attendons, et faites descendre le juste comme une rosée douce et féconde : *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant Justum*. Nos vœux sont exaucés, mes frères, le voilà ce Juste, ce réparateur du culte de Dieu, que le Saint-Esprit même forme dans le sein de Marie du plus pur sang de cette incomparable vierge. Le Verbe s'incarne : attendez seulement que ses apôtres en portent la nouvelle au monde, et vous verrez toute la terre se renouveler. Il n'aura pas besoin d'une puissance étrangère, pour venir à bout de ce grand ouvrage. Ce ne sera ni par la force des armes, ni par les ruses de la politique, ni par l'éloquence ou le crédit de ses envoyés qu'il achèvera ce prodigieux renouvellement. Son Évangile simplement annoncé par douze inconnus, pauvres et sans science, convertira toutes les nations. Vous allez voir bientôt toutes leurs mœurs changées, tous leurs temples détruits, toutes leurs idoles réduites en cendres. Le Dieu vérita-

ble sera seul reconnu, aimé, servi, adoré sur la terre. Si son culte trouve encore des obstacles à son accroissement, si la mourante idolâtrie fait ses derniers efforts contre ses adorateurs, ils donneront leur vie pour la défense de leur foi; et la terre arrosée du sang des martyrs germera de tous côtés des peuples de chrétiens. Sur les ruines des autels du paganisme seront dressés dans tous les lieux du monde d'autres autels à la majesté du Très-Haut. Et quelles pensez-vous que seront les hosties qu'on y offrira? Des fruits de la terre ou des animaux? Le temps en est passé, et la grandeur de Dieu veut désormais des victimes plus dignes. Ce sera celle-là même qui s'apprête dans le sein de Marie, cette chair adorable que le Verbe éternel vient de prendre en elle. Que de cœurs s'immoleront, se consumeront avec lui sur ces mêmes autels! Tous ses membres entrés dans sa chair, vivifiés par le même esprit qui lui a donné la vie, unis à lui par le même nœud qui le rend un avec son Père, tous ses membres, dis-je, auront part à l'honneur de ce sacrifice. L'amour sera le glaive qui fera cette commune immolation, et la charité, le brasier dans lequel tous ensemble ils seront consumés. Jésus-Christ ne sera pas le seul dont son Père tirera une véritable gloire : il avouera le mérite de son Fils dans chacun de ses membres, et toutes leurs actions, animées de l'esprit de ce divin chef, seront capables de le glorifier. Or voilà ce qui est renfermé dans le mystère de l'incarnation. Avec quel respect ne devrions-nous donc point le célébrer? Peut-être jusqu'ici n'y aviez-vous jamais fait assez d'attention. Qui de vous s'était intéressé à la gloire qui revient à Dieu de l'incarnation de son Fils? Si au temps de l'accomplissement de ce grand mystère, la Vierge fut la seule qui s'en occupât, c'est qu'elle était la seule à qui Dieu eût fait la grâce de le révéler. Maintenant que Dieu nous a fait cette grâce à tous, pourquoi ne nous en occupons-nous pas comme elle? Est-ce que ce prodige de puissance, ce chef-d'œuvre de sagesse, ce miracle de miséricorde, est-ce, en un mot, que toutes les perfections divines si sensiblement marquées dans ce mystère ineffable, ne fournissent pas assez de matière à nos réflexions? Quelles pensées plus dignes et plus importantes remplissent nos esprits? N'avons-nous aucun intérêt à considérer quelle satisfaction la justice divine a exigée pour le péché, à quel anéantissement il fallait qu'un Dieu se réduisît pour apaiser un Dieu, quel devait être enfin et le rédempteur et le prix de la rédemption? N'avons-nous encore aucun intérêt au renouvellement que l'incarnation a fait dans le monde? Les ténèbres de l'idolâtrie d'où nous avons été tirés, la lumière de l'Evangile qui nous a été annoncé, sont-ce des événements qui ne méritent pas que nous en rendions gloire à Dieu, et que nous célébrions ses miséricordes? Mais les avantages que l'incarnation nous a procurés sont trop considérables pour ne les toucher qu'en pas-

sant. Je vais vous en dire quelque chose de plus dans mon second point.

SECOND POINT.

Quand il serait vrai, mes frères, contre les lumières que nous empruntons des passages de l'Ecriture et des décisions formelles des Pères, que le Verbe se serait incarné quand même l'homme n'aurait pas péché, il est certain du moins que, le péché supposé, la fin principale de l'incarnation a été de le réparer, et de donner à l'homme des remèdes proportionnés à ses plaies et à sa faiblesse. Qu'importe, après tout, de disputer sur ce qui serait ou ne serait point arrivé, si nous étions demeurés dans l'état d'innocence? Nous en sommes déchus, et l'incarnation nous a relevés. Voilà ce qui nous regarde. C'en est assez pour occuper toutes nos pensées, sans les perdre en des suppositions qui ne changent en rien notre état présent, et qui ne peuvent qu'affaiblir notre reconnaissance. Mais comment l'incarnation a-t-elle réparé la chute de l'homme, et quels sont les avantages que Dieu nous a procurés par elle? Tâchons de découvrir du moins les plus essentiels.

Et d'abord, mes frères, il faut supposer que le devoir et la félicité de la créature raisonnable ont toujours consisté à connaître et à aimer la justice essentielle et l'éternelle vérité autant qu'elle en est capable. Les anges mêmes ne sont justes et heureux que par cet amour et cette connaissance, et s'ils ne peuvent cesser de l'être, c'est qu'ils ne cessent jamais de connaître et d'aimer la justice et la vérité. Mais avant le péché, l'homme avait le pouvoir de s'unir immédiatement à elle par la vivacité de sa connaissance et de son amour; moins parfaitement, il est vrai, que les bienheureux aujourd'hui dans le ciel, mais en la même manière et selon sa portée. Cette vérité, cette justice se découvrait à lui dans toute sa beauté; elle n'empruntait point pour se faire voir des formes ou des couleurs étrangères; elle n'avait pas besoin de recourir aux paroles pour se faire entendre; il ne lui fallait point d'art pour se faire aimer. L'homme la contemplait en elle-même, la possédait et en jouissait selon toute sa capacité. Mais que fit le péché? Entre plusieurs autres ravages qu'il causa dans l'homme, il éteignit en lui cette pure et vive lumière, il le priva de cette connaissance immédiate de la justice et de la vérité, et parce qu'il les avait abandonnées en désobéissant à son Dieu, il mérita de les perdre de vue, et il ne lui fut plus permis de les contempler. Plongé dans l'amour des corps, et, si je l'ose dire, devenu lui-même tout corps, il n'eut plus d'yeux ni de sentiment que pour les objets sensibles et corporels; à peine a-t-il conservé une notion obscure des spirituels, encore ne les conçoit-il qu'à la faveur des images sous lesquelles on les lui représente. De là l'origine de cette multitude de formes que le paganisme a données à la Divinité; de là ce pro-

digieux nombre d'idoles par lesquelles il s'est efforcé de rendre Dieu corporel et visible ; de là même encore aujourd'hui la peine que nous avons à élever nos pensées, et à donner notre amour aux objets spirituels. Combien faible, combien obscure n'est point l'idée que nous avons de la justice et de la vérité ! Ces noms, qui ne signifient rien moins que l'essence de l'être de Dieu, frappent nos oreilles et ne portent dans nos esprits aucune lumière, plus rarement encore portent-ils dans nos cœurs l'amour de ce qu'ils expriment.

Or, comment relever l'homme de cet état funeste ? comment suppléer au défaut de cette lumière primitive, et le remettre sur les voies de cette justice et de cette vérité qu'il a perdues de vue ? Dieu, mes frères, en trouve le moyen dans le trésor de sa sagesse. Sa puissance et sa miséricorde coopèrent avec elle. Heureuses créatures, qu'aviez-vous fait pour mériter leurs soins ? Les voilà qui travaillent de concert à réparer vos pertes. Au commencement, et quand il fut question de former l'homme pour la première fois, Dieu se dit à soi-même : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Maintenant qu'il s'agit de le réformer, Dieu tient un autre langage, et il dit : Faisons-nous à l'image et à la ressemblance de l'homme. Déchu par son péché de la lumière que je lui avais communiquée, il n'a plus le pouvoir de contempler ma nature divine, et ses yeux charnels ne s'ouvrent plus qu'à des yeux de chair. Accommodons-nous donc à sa faiblesse, donnons un corps à sa divinité, et que mon Verbe se fasse chair : *Et Verbum caro factum est*. Et voilà le Verbe fait chair.

Dès là, mes frères, quelle facilité n'avons-nous point à étudier nos devoirs dans cette vérité incarnée ! Avant cela l'homme, ce semble, pouvait s'excuser sur ce qu'à peine elle lui était connue. Toute lumière qu'elle fût, c'était pour lui une lumière inaccessible. Mais depuis que cette vérité, cette sagesse éternelle s'est si parfaitement humanisée, depuis qu'elle a conversé parmi nous, que nous l'avons vue de nos yeux, que nous l'avons touchée de nos mains, que par le secours de son Evangile ses exemples et sa doctrine nous sont toujours présents, quel obstacle nous empêchera de la consulter sans cesse et de nous former sur elle ? Je dis, mes frères, de la consulter sans cesse et de nous former sur elle ; car voilà le double fruit que nous tirons de l'incarnation : elle nous donne tout ensemble en la personne de Jésus-Christ un docteur d'une autorité non suspecte, et un modèle éminemment parfait.

Quant à l'autorité du docteur qui nous est donné, quel prétexte pourrions-nous avoir de la rejeter ? Ce n'est pas seulement parce que Jésus-Christ nous parle de la part de Dieu, et qu'il ne nous annonce rien que ce qu'il a appris de son Père. Les prophètes autrefois avaient parlé à son peuple de la

même manière et en vertu de la même mission. Moïse, son législateur, ne lui annonça pas d'autres lois que celles que Dieu lui avait dictées sur la sainte montagne. Combien de fois néanmoins ce peuple rebelle refusa-t-il d'écouter Moïse et les prophètes, parce qu'ils n'étaient que des hommes semblables à eux ? Combien de fois les accusa-t-il de ne lui débiter que leurs propres songes ? Combien même en mirent-ils à mort sous ce faux prétexte ? mais dès là que la foi nous montre en la personne de Jésus-Christ, non-seulement un envoyé de Dieu, mais un Dieu envoyé, de quel poids ne doit point être son autorité ? Ce qu'il nous dit, c'est la sagesse incréée, c'est l'éternelle vérité, c'est le Verbe de vie qui l'exprime par sa bouche. C'est la parole vivante et substantielle du Père qui se fait entendre par son organe. L'éclat et la terreur de sa divinité ne seront pas non plus un prétexte qui nous dispense de l'écouter. Nous ne pourrions pas dire comme les Israélites à Moïse, quand ils entendirent la voix de Dieu sur le mont Sina : Que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions ; mais plutôt parlez-nous vous-mêmes, et nous vous écouterons sans crainte : *Loquere tu nobis, et audiemus ; non loquatur nobis Dominus ne forte moriamur*. Jésus-Christ par son incarnation pourvoit à notre faiblesse, et comme autrefois le même Moïse mit un voile sur son visage pour dérober aux enfants d'Israël les rayons de lumière qui en sortaient depuis l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, notre législateur couvre du voile de sa chair la splendeur de sa divinité, il paraît au milieu de nous comme un homme semblable à nous ; mais sa doctrine n'en porte pas moins le caractère du Dieu qui en est l'auteur, elle ressent en tous ses points la sagesse éternelle cachée dans son humanité. Ce ne sont pas des maximes fastueuses, telles que l'orgueil les dictait aux sages du paganisme, mais des maximes saintes qui tendent à réformer l'homme, à lui faire connaître l'excès de ses maladies, et à lui en apprendre les remèdes sûrs. Ce ne sont pas des secrets pour rendre l'homme heureux d'une félicité charnelle et passagère, mais des moyens infaillibles pour le faire arriver à une béatitude aussi immense dans sa grandeur qu'éternelle dans sa durée.

Il est vrai que la pratique de ces maximes et de ces moyens n'est pas sans épines, et qu'elle trouve d'étranges oppositions de la part de notre nature. Mais si l'incarnation nous donne en la personne de Jésus-Christ un docteur respectable, elle nous montre en lui un modèle dont l'exemple doit surmonter toutes nos répugnances ; car de quel exemple serons-nous frappés, si nous ne le sommes de l'exemple d'un Dieu ? Que l'orgueil des hommes ait refusé si longtemps de se rendre à l'exemple d'autres hommes, qu'il ait négligé de suivre les traces de tant de saints patriarches suscités de Dieu pour être des modèles de toutes les vertus, quoiqu'il ne fût pas excusable dans son ob-

stination, le souverain modèle n'avait pas encore été montré aux hommes. Mais depuis, comme le dit saint Paul, que la grâce de Dieu notre Sauveur s'est rendue visible : *Apparuit gratia Salvatoris nostri Dei*; depuis que le Verbe fait chair nous a instruits bien plus par ses exemples que par ses paroles, quel prétexte resterait-il à l'orgueil humain pour prendre une autre route que celle qu'il nous a tracée? Toutes les vertus ne sont-elles pas devenues glorieuses par l'exemple qu'il nous en a donné? L'humilité même, qui ne tend, ce semble, qu'à nous abaisser, n'a-t-elle pas de quoi flatter les plus grandes âmes, depuis qu'un Dieu s'est si profondément humilié? Peut-être, dit saint Augustin, rougiriez-vous encore d'être humbles à l'exemple d'un homme. Mais comment ne rougisseriez-vous point de ne l'être pas à l'exemple d'un Dieu? *Puderet fortasse imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum.*

Aussi, mes frères, n'emploierons-nous point d'autre autorité pour vous détromper de toutes vos illusions que l'exemple de ce grand modèle. Ce ne sera plus à force de raisonnements que nous essayerons de vous convaincre du néant des prospérités du monde, du danger de ses honneurs, de la vanité de ses plaisirs. Nous vous montrerons un Homme-Dieu, juste estimateur de toutes ces choses, maître de se les procurer, qui non-seulement y renonce sans aucune réserve, mais qui les méprise souverainement, et qui ne compte au nombre des siens que ceux qui les traitent de même. Faudrait-il au contraire vous faire valoir le mérite de la pauvreté, des afflictions, de la pénitence? Nous vous renverrons à l'exemple de ce même Dieu, et nous appellerons de toutes vos répugnances à la préférence libre et volontaire qu'il a faite des croix, aux joies qui lui étaient proposées : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* S'il s'agit enfin de vous tracer un plan de vie, si, touchés du désir sincère de votre salut, vous venez nous demander comme cet homme de l'Évangile : Que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle? *Quid faciam ut vitam æternam percipiam?* nous vous répondrons seulement : Jetez les yeux sur Jésus-Christ, et conduisez-vous en toutes choses comme ce divin modèle : *Inspice, et fac secundum exemplar.* Vous trouverez en sa personne l'exemplaire de toutes les vertus; il n'est aucun état de vie à qui la sienne ne doive servir de règle. Il n'est dans la vie aucun événement pour lequel ses exemples n'abondent en instructions. L'usage des biens et des maux, la fuite des vanités, le zèle de la religion, la fidélité à Dieu, le soulagement du prochain, l'application à tous ses devoirs, tout cela trouve son modèle dans la personne de l'Homme-Dieu. Sa vie est une leçon pratique et familière à tous. S'il y avait une condition où ses exemples n'eussent point de lieu, je la tiendrais pour réprochée, et elle n'aboutirait qu'à la damnation.

Ainsi, mes frères, est-il vrai de dire que

l'incarnation a procuré aux hommes des avantages infinis. C'est par elle, dit saint Augustin, que la sagesse éternelle est devenue saine, c'est-à-dire qu'elle s'est proportionnée à la faiblesse et aux besoins des hommes. Par elle, ajoute saint Bernard, l'incompréhensible est devenu compréhensible, l'invisible est devenu visible, et l'inaccessible s'est rendu accessible. Par elle enfin nous avons eu tout, puisque Jésus-Christ est lui-même toutes choses : *Omnia Christus*; qu'en lui sont renfermés tous les trésors de sagesse, de grâce, de félicité. De sorte, dit saint Paul, qu'en nous le donnant, il n'est pas possible que Dieu ne nous ait tout donné : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?*

Mais avant que de finir, remarquez un autre avantage que nous tirons du mystère de l'incarnation : c'est qu'elle fortifie merveilleusement en nous ces trois vertus fondamentales, la foi, l'espérance et la charité.

A l'égard de la foi, quel mystère n'est pas facile à croire dès là que nous croyons que le Verbe s'est incarné? Il est vrai que son incarnation est elle-même un grand objet de foi, et qu'elle a trouvé d'étranges oppositions dans les esprits superbes. Combien d'hérésiarques le démon n'a-t-il point suscités dans les différents siècles, pour traverser l'établissement d'un article dont il prévoyait les conséquences pour tous les autres? Combien de libertins n'y a-t-il point encore parmi nous qui, incommodés des vérités effrayantes que Jésus-Christ leur a prêchées, pensent les éluder en niant un Jésus-Christ? Mais dès qu'une fois la grâce a humilié le cœur, et lui a fait recevoir ce point capital, il n'est plus de mystère si relevé qui ne trouve une entrée facile. Aussi fut-ce par la prédiction du mystère ineffable de l'incarnation, que le prophète Isaïe réduisit autrefois un roi incrédule à ne plus douter de la vérité des choses qu'il lui annonçait. Demandez, lui dit-il, demandez au Seigneur qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre ou du haut des cieux : *Pete tibi signum in profundum inferni, sive in excelsum supra.* En vain vous couvrez votre infidélité du voile d'un faux respect, c'est peu pour vous de lasser la patience des hommes, si vous ne laissez encore celle de votre Dieu par vos injurieuses défiances. Écoutez donc, ô maison de David! et doutez après, si vous le pouvez, des promesses que Dieu vous fait par ma bouche. Voici sur quel signe il en appuie la vérité. C'est qu'une vierge concevra, et qu'elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel : *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.*

Or, mes frères, si cette prophétie, avant même qu'elle fût accomplie, suffit pour confondre l'incrédulité d'Achaz, quelle force ne doit-elle point avoir depuis son accomplissement sur les esprits les plus rebelles à la vérité? Vous me demandez un signe qui vous aide à croire la Trinité des personnes divines en une seule nature, la présence

réelle dans l'eucharistie, l'immortalité de l'âme, une résurrection, un jugement dernier, une éternité de peines et de félicité. Je ne vous dirai pas comme le prophète Isaïe : Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils qu'on nommera Emmanuel ; mais je vous dirai de plus, c'est qu'une vierge a conçu et enfanté ce fils Emmanuel, ce Messie, ce Rédempteur, cet Homme-Dieu. Ses miracles incontestables ont prouvé plus que suffisamment sa divinité. Ses actions dont nos pères ont été les témoins, ses paroles qu'ils ont entendues, sa chair semblable à la nôtre, qu'ils ont vue de leurs yeux et touchée de leurs mains, ne nous laissent aucun doute sur son humanité. Comment donc ensuite pourriez-vous douter de la vérité de ses autres mystères ? Si je crois l'incarnation du Verbe, il ne m'en coûte plus rien de croire toutes les vérités qu'il m'a annoncées ; ma foi sur cet article emporte la créance de tous les autres ; et il me suffit de l'autorité d'un Dieu fait homme, pour embrasser aveuglément tous les points de sa morale et de sa doctrine.

Quant à notre espérance, quelle force n'emprunte-t-elle point du mystère de l'incarnation ! Non, je ne m'étonne pas que tant de païens et de Juifs n'attendissent rien au delà de leur vie. Quelles espérances auraient pu avoir des hommes qui ne connaissaient pas celui sur qui seul ils les pouvaient appuyer ? Tout ce qu'ils sentaient en eux leur reprochait leur bassesse, et ne leur parlait que de leurs misères. Tout ce qu'ils voyaient autour d'eux ne leur annonçait que leur mortalité. Combien moins encore auraient-ils espéré, s'ils avaient bien connu la véritable cause de cette mortalité et de ces misères, s'ils avaient compris à quel point le péché avait avili toute la nature humaine, à quel anéantissement il l'avait réduite, et combien elle était indigne qu'un Dieu songeât à la réparer ! Nous-mêmes, que la foi éclaire, nous ne le comprenons encore, ou nous n'y songeons du moins que très-faiblement. Mais la foi la plus éclairée, à quoi nous servirait-elle, qu'à nous confondre et à nous abattre, si elle était seule et sans espérance ? Il nous fallait donc une espèce de contrepoids pour balancer la connaissance de notre indignité. Mais encore où trouver ce contrepoids favorable, ces motifs d'espérance ? Dans nous, dans notre propre fonds ? Hélas ! nous n'y découvririons qu'un abîme de misère et des motifs de désespoir. Toute notre ressource était en vous, ô mon Dieu ! et dans l'excès de vos miséricordes. Mais les témoignages que vous nous en avez donnés sont trop éclatants, et notre reconnaissance ne pourra suffire à vous en rendre grâces. Non, mes frères, ne vous découragez plus sur la bassesse de votre nature. Si la connaissance de votre indignité, disait saint Augustin, vous rend vils à vos propres yeux, jugez de vous-mêmes par le prix auquel vous avez été rachetés : *Si vobis ex terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos estimat*. Et certes, continue le même Père,

quel gage plus assuré Dieu pouvait-il nous donner de l'estime qu'il fait de nous, qu'en incarnant son Verbe dans notre nature ! Quelle gloire ne nous présage point un si grand honneur ! ce bienfait seul ne nous répond-il pas de la vérité de toutes ses autres promesses, et y aurait-il quelque fondement à craindre qu'il laissât imparfaite une rédemption commencée à si grands frais, et dont son propre Fils a été le prix ?

J'ajoute enfin que l'incarnation est un puissant motif à la charité ; car comment serait-il possible de ne pas aimer un Dieu qui nous a aimés jusqu'à nous sacrifier son propre Fils, et cela gratuitement, sans intérêt de sa part, non pas lorsque nous étions bien avec lui, mais lorsque nous en étions infiniment éloignés, et que nous n'en devions attendre que des châtiments ? Quel motif d'amour nous engagera si celui-là ne nous gagne pas ? Nous serions même d'autant moins excusables de le lui refuser, qu'en donnant un corps à sa divinité, il a donné à notre amour un objet sensible et capable de le fixer. C'est la pensée judicieuse de saint Bernard. Je crois, dit-il, que la principale raison qui a porté Dieu invisible à se faire voir revêtu d'un corps, a été d'attirer d'abord les hommes charnels, et qui ne pouvaient rien aimer que des objets sensibles, à l'amour salutaire de son humanité, pour les élever de là par degrés jusqu'à l'amour de son être divin. Quelle facilité encore cet amour ne trouve-t-il point dans la diversité des états auxquels Jésus-Christ se montre à nous ! Chacun de ses mystères nous en fournit un nouveau motif. Sa naissance, ses travaux, ses voyages, toutes les actions de sa vie forment une variété d'objets capables d'occuper notre âme et de nourrir en elle ses pieux mouvements envers ce Dieu incarné.

Tels sont, mes frères, les avantages que nous a procurés son incarnation ; et si vous les comprenez, vous comprendrez bientôt à quelle reconnaissance vous oblige un si grand bienfait. Il est vrai, et voilà sans doute ce qui empêche dans la plupart cette juste reconnaissance ; il est vrai, dis-je, qu'il y en a peu qui participent à ces avantages inestimables, et qui ne les rendent inutiles par leur négligence à en profiter. O douleur ! le Verbe s'incarne, un Dieu se fait homme pour l'amour des hommes, et ce prodige de bonté qui devait faire changer de face à toute la nature humaine, demeure sans fruit à l'égard du plus grand nombre, en qui règnent toujours les mêmes passions et les mêmes vices. Cette vérité, cette sagesse éternelle, antrefois inaccessible aux hommes, et qui ne s'est incarnée que pour nous mettre à portée de la consulter sans cesse, et de nous former sur elle, est-ce elle que l'on consulte dans le monde ? Est-ce elle que l'on prend pour modèle ? A-t-elle enseigné ces maximes perverses et licencieuses qui font aujourd'hui toute la morale des gens du siècle, et dont ils s'autorisent dans l'accomplissement des désirs les plus corrompus ? A-t-elle donné l'exemple de cette vie oisive, molle, volup-

lueuse, consumée tout entière dans la vanité et la recherche des plaisirs des sens? L'incarnation du Verbe devait fortifier la foi. Quand est-ce qu'elle fut plus chancelante qu'elle l'est aujourd'hui? Quand fut-on plus hardi à traiter d'arbitraires les vérités les plus fondamentales de la religion? L'incarnation devait animer l'espérance : quand fut-elle moins vive et plus présomptueuse? Quand renonça-t-on plus volontiers aux promesses éternelles, pour se borner à la jouissance des biens d'ici-bas? L'incarnation enfin devait enflammer notre amour pour Dieu. Quand témoigna-t-on moins de zèle pour lui plaire, une préférence plus indigne des créatures à lui, une opposition plus formelle à ses volontés? Quand l'outragea-t-on plus insolument? Cependant, mes frères, prenez-y garde, l'incarnation du Verbe ne saurait être une œuvre sans conséquence : si elle n'est un principe de résurrection, elle sera infailliblement une occasion de ruine, et d'une ruine d'autant plus effroyable, qu'il n'y a point de crime égal à l'abus d'une si grande grâce. Laquelle de ces alternatives choisissez-vous? Ah! mes frères, j'ai de vous de trop bons sentiments, pour douter un moment du parti que vous voulez prendre. Veillez seulement à ne pas laisser ralentir vos bonnes résolutions, et méritez par votre correspondance à la grâce de ce mystère la gloire dont elle est le germe. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOËL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus es, vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ le Seigneur (Luc., II, 10 et 11).

Quelle nouvelle en effet, mes frères, était plus capable de saisir les cœurs d'une joie vive et solide, que celle de la naissance d'un tel Sauveur? Tout ce que furent autrefois, à l'égard du peuple juif, Moïse, Josué, Gédéon, Judas Machabée, et tant d'autres illustres héros qui le délivrèrent si souvent de ses ennemis, n'était que l'ombre et une figure imparfaite de ce que Jésus-Christ allait être, et du salut qu'il apportait dans le monde. Ce n'était pas d'une servitude temporelle qu'il venait délivrer les hommes, mais d'un esclavage éternel ; ce n'était pas des ennemis faibles et peu redoutables qu'il venait détruire, mais le démon lui-même et toutes les puissances de l'enfer. Depuis le commencement du monde, tous les patriarches et tous les justes de l'Ancien Testament n'avaient cessé de demander ce Sauveur ; tout Israël retenissait de ces cris réitérés : *Cieux, envoyez votre rosée sur la terre, et que les nues fassent descendre le Juste, l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Rorate, celi, desuper, et nubes pluant Justum.**

Ils furent enfin exaucés dans le temps marqué par les prophètes ; la soixante-cinquième semaine prédite par Daniel, lorsque toute la

terre jouissait d'une paix profonde, Jésus-Christ, vrai Dieu, tout-puissant, éternel comme son Père, s'étant fait homme pour l'amour des hommes, neuf mois après avoir été conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une vierge, naquit à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda. Les anges furent les premiers qui portèrent aux hommes cette grande nouvelle ; on les entendit chanter dans les airs : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mais que les yeux durent être surpris quand ils comparèrent la grandeur et la toute-puissance du Sauveur qui venait de naître, avec la pauvreté et la misère de l'état dans lequel il naissait! Que cette crèche, cette paille, ces langes qui l'enveloppaient, semblaient être peu dignes d'un Dieu qui commande aux cieux et à la terre, et qui tient en sa main tous les trésors pour les distribuer à qui il lui plaît! comment accorder cette contrariété apparente de puissance et d'infirmité, de bassesse et de grandeur? Ah! c'est que Jésus-Christ venait dans ce monde, non pour effrayer les hommes par l'éclat de sa majesté, mais pour les sauver par l'opprobre de ses humiliations. En un mot, c'est que c'était un Sauveur qui naissait : *Natus est vobis hodie Salvator.* Il fallait, pour soutenir cette qualité, et réussir dans le dessein qu'il avait de sauver les hommes, premièrement, satisfaire pour eux à la justice de Dieu son Père ; secondement, guérir les hommes de leurs maladies et les remettre dans la voie du salut. Or, mes frères, les humiliations de Jésus-Christ étaient le moyen le plus propre à produire ces deux grands effets.

C'était par les humiliations que Jésus-Christ devait satisfaire à la justice de son Père, que l'orgueil des hommes avait irrité ; vous le verrez dans mon premier point. C'était par les humiliations que Jésus-Christ devait guérir les hommes, que leur orgueil avait perdus ; vous le verrez dans le second. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

Quoi de plus grand, mes frères, que l'ouvrage de la rédemption des hommes, et quoi de plus faible en apparence que les moyens dont Jésus-Christ se sert pour l'opérer! Que, pour triompher de toutes les puissances de l'enfer, renverser l'empire du démon et délivrer les hommes de sa tyrannie, il ait fallu le ministère d'un Dieu, il n'est pas difficile de le concevoir ; mais que ce même Dieu, pour réussir dans un ouvrage où toute sa puissance est nécessaire, commence par se dépouiller de cette puissance et se réduire à la pauvreté et à l'état de faiblesse dans lequel il naît aujourd'hui, c'est où l'esprit humain ne saurait atteindre, c'est un mystère dont la foi seule pénètre la profondeur.

En effet, après les moyens dont Dieu s'était servi pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude de Pharaon, après les fléaux terribles dont il avait frappé ce prince et

tous les Egyptiens, après ce passage si miraculeux de la mer Rouge, et toute cette suite de prodiges qu'il fit en faveur de son peuple, jusqu'à ce qu'il l'eût introduit dans la terre promise, qui n'eût cru que pour délivrer le genre humain d'un esclavage bien plus funeste que celui de l'Egypte, et arracher les hommes à une puissance bien plus formidable que celle de Pharaon, il allait employer au moins des moyens aussi éclatants, aussi dignes de sa grandeur, et aussi proportionnés, ce semble, à la difficulté et à l'importance de cette entreprise ?

Ainsi raisonne l'esprit humain, qui, ne suivant d'autres pensées que celles de son orgueil, désapprouve tout ce qui le contrarie, et ne trouve de véritable grandeur que dans ce qui le favorise. Mais Dieu, dont la sagesse est à jamais adorable, devait tenir une conduite toute opposée. Non-seulement il était bien plus digne de sa puissance de confondre la force par la faiblesse, et de choisir ce qui était de plus vil et de plus méprisable selon le monde, pour détruire ce qui était de plus fort; mais sa sagesse exigeait encore que les hommes ne pussent être réconciliés avec lui que par les humiliations et les opprobres de son propre Fils.

Car, mes frères, si, pour travailler avec succès à la rédemption du monde, il fallait d'abord réparer le crime qui avait irrité la colère de Dieu, quelle réparation plus proportionnée à ce crime que celle des humiliations? N'est-ce pas par orgueil que l'homme perdit son Dieu de vue, qu'il tourna tous ses regards du côté de lui-même et de son excellence, qu'il oublia qu'il devait à Dieu toutes ses perfections, et qu'il s'en attribua toute la gloire? N'est-ce pas par orgueil qu'il osa se promettre de devenir semblable à Dieu, d'acquérir la science du bien et du mal, pour se tirer ensuite de la dépendance de son Créateur dans les divers besoins, qu'il se regarda comme le maître de sa félicité, qu'il crut pouvoir se soustraire impunément à l'obéissance qu'il devait à Dieu, et manger du fruit auquel il ne lui était pas permis de toucher? Quelle espèce de réparation pour une telle offense? Ah! il ne s'agissait pas ici de faire des prodiges étonnants de puissance pour réconcilier des rebelles avec Dieu; il ne s'agissait pas de renverser l'ordre de la nature, de changer des fleuves en sang, de partager des mers, de lancer des foudres et des tonnerres, et d'enlever à grand bruit au démon ses esclaves: il s'agissait d'apaiser le courroux d'un Dieu, de dédommager sa gloire offensée, de la venger de l'orgueil et de l'insolence de l'homme. Mais quel sera ce vengeur, ce réparateur? De quels hommes, ô mon Dieu! accepterez-vous désormais les satisfactions et les hommages? Des criminels seront-ils satisfaits pour d'autres criminels? Des innocents même, quand il y en aurait, seraient-ils en état de réparer une offense faite à votre majesté? Non, sans doute, et il fallait ou que l'homme pérît sans ressource, ou qu'un Dieu s'anéantît et répa-

rât par des humiliations infinies l'orgueil insensé du premier homme.

Etrange alternative, mes frères, de la perte de l'homme ou de l'humiliation d'un Dieu! Qu'est-ce qui va l'emporter, ou de la miséricorde, ou de la justice? Quelle apparence d'un côté qu'un Dieu descende, pour ainsi dire, de son élévation, de sa gloire, de sa félicité, jusqu'au néant de l'humanité, et dans le plus profond abîme de la pauvreté et de la misère? Quelle rigueur de l'autre côté, s'il abandonne l'homme à son funeste sort, et qu'il le laisse périr, cet homme qu'il a formé à son image et à sa ressemblance, pour qui seul il a créé le ciel et la terre, et tout ce que l'un et l'autre renferment! Que deviendra sa miséricorde, s'il n'a égard qu'aux intérêts de sa justice? Mais aussi, que deviendra sa justice, s'il n'écoute que la voix de sa miséricorde? Ah! c'est ici, mes frères, que les expressions inanquant pour louer dignement les secrets merveilleux de la sagesse du Tout-Puissant. Ne pensez pas qu'il accorde les intérêts si différents de sa miséricorde et de sa justice, en donnant et en retranchant quelque chose à l'une et à l'autre: il les satisfait pleinement toutes deux, et il vérifie par un tempérament tout divin ce que le prophète avait dit autrefois, que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, que la justice et la paix se sont entrebaïsées: *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt*. C'est pour ne rien refuser à sa miséricorde, que Dieu, malgré l'indignité de l'homme, forme le dessein de le racheter, qu'il envoie son propre Fils sur la terre, et que son Verbe se fait chair. Mais c'est pour ne rien refuser à sa justice qu'il humilie ce même Fils, qu'il se venge sur sa personne de tous les attentats de l'homme, et qu'il exige de lui le plus profond anéantissement.

Jésus-Christ en naissant entre dans toutes ces vues: transportez-vous un moment, mes frères, à Bethléem, entrez dans l'étable avec les bergers, et dites-nous ce que vous y voyez. Semble-t-il, je ne dis pas que ce soit un Dieu, mais que ce soit un homme qui mérite de tenir quelque rang parmi les hommes? les oiseaux du ciel ont des nids, les animaux les plus sauvages ont des retraites, et le Fils de l'homme n'a pas seulement où reposer sa tête. Examinez encore toutes les circonstances de sa naissance, et admirez en même temps comment Jésus-Christ, par ses diverses humiliations, ne laisse rien à réparer dans le péché de l'homme. Représentez-vous ce second Adam, qui prend ici la place du premier, et qui veut pleinement venger son Père de l'outrage qu'il en a reçu. Le premier Adam, par un orgueil insensé, avait osé désobéir à la juste défense que Dieu lui avait faite de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal; et le second Adam, par une humilité excessive, obéit avant que de naître au commandement injuste d'un empereur orgueilleux, malgré les difficultés d'un long et dangereux voyage. Le premier Adam avait voulu acquérir sur les créatures une autorité indépendante de celle du Créateur, de

venir le suprême arbitre et comme le Dieu de tout l'univers; et le second Adam souffre d'être rejeté comme le plus vil des enfants des hommes : il ne trouve aucune place dans les hôtelleries de Bethléem, et il est réduit à chercher un asile dans une étable abandonnée, où il n'a pour tout lit qu'une pauvre crèche. Le premier Adam, fier des privilèges de son innocence, exempt de toutes douleurs, à couvert des incommodités des saisons, dans l'abondance de toutes sortes de biens, ose porter plus loin ses desirs superbes et aspirer à une félicité égale à celle de Dieu même; et le second Adam, se dégonflant en quelque sorte des droits et des richesses de sa divinité, se soumet à une indigence universelle et douloureuse, et livre son corps aux rigueurs de la plus fâcheuse saison. Enfin le premier Adam, enivré de sa trop grande félicité, enflé de ses perfections et avide de l'indépendance, veut donner de la jalousie à Dieu même, partager avec lui sa divinité, et se rendre par ses propres forces tout-puissant et immortel comme lui; et le second Adam se plonge, pour ainsi dire, dans le plus profond abîme du néant et de la misère; il se revêt d'une chair mortelle; il cache sa divinité sous les faiblesses et les infirmités d'un enfant; il s'abaisse même en quelque manière au-dessous de l'humanité : c'est un ver de terre, et non pas un homme, l'opprobre des hommes, le mépris et le rebut du peuple : *Ego sum vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis.*

Je dis plus, mes frères, et ne pensez pas que Jésus-Christ naissant n'ait d'autres humiliations à essayer que celles que vos yeux aperçoivent. Il accepte encore dans ce moment même tous les opprobres et toutes les douleurs qui lui sont préparées pour tout le cours de sa vie. Car remarquez qu'il n'en est pas de cet Enfant-Dieu comme des autres enfants des hommes, lorsqu'ils viennent au monde : à quelque infortune que ceux-ci soient destinés, à quelques disgrâces humiliantes que tous leurs jours doivent être marqués, comme ils ne peuvent par la faiblesse de leur connaissance, ni s'en affliger ni les prévoir, ils sont toujours heureux en quelque sorte dans ces premiers moments; et leur condition présente ne diffère en rien de celle des enfants des rois et des plus fortunés d'entre les hommes. Mais Jésus-Christ naissant connaît non-seulement toute l'humiliation de son état présent, il prévoit et il envisage encore toutes les humiliations futures auxquelles il est condamné; la persécution des pharisiens, les insultes de ses ennemis, sa flagellation, sa croix, sa mort ignominieuse. Rien n'échappe à sa pénétration et à ses lumières. Il rappelle en ce premier instant tous les instants de sa vie les plus rigoureux, il y applique dès lors toutes ses pensées, et sa crèche, pour ainsi parler, n'est pas moins le théâtre de sa passion que le berceau de sa naissance. En entrant dans le monde, dit saint Paul : *Ingrediens mundum*, il songe qu'il doit mourir : que s'il a un corps, c'est pour en faire une victime à la justice

de son Père et suppléer à l'impuissance et à l'inutilité des hosties anciennes : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem non luisti; corpus autem aptasti mihi.* A peine vit-il, qu'il sacrifie déjà sa vie. Il est à peine en état de souffrir, qu'il accepte et offre à son Père toutes ses souffrances, et qu'il semble impatiemment se présenter à lui pour subir le rigoureux arrêt de son immolation : *Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Cependant, mes frères, quelque vive que soit l'impression que font dans l'âme de Jésus-Christ, et le sentiment de ses humiliations présentes, et la prévoyance des humiliations à venir, toutes ensemble elles n'égalent pas encore la honte de se voir et de se montrer dans le monde, revêtu d'une chair entièrement semblable à celle du péché. Vous n'avez garde de le comprendre ni d'entrer dans sa confusion, vous que l'amour de vous-mêmes a rendus idolâtres de votre propre chair, et qui, bien loin de rougir des difformités que le péché y a répandues, n'êtes occupés qu'à la flatter et à l'embellir. Mais Jésus-Christ dont les dispositions sont bien différentes, avec quelle peine ne porte-t-il point aux yeux de tout l'univers la forme et la ressemblance de l'homme pécheur? Représentez-vous, mes frères, celle du premier homme, lorsque dépouillé de son innocence, ses yeux s'ouvrirent sur sa propre honte; quelle horreur n'eut-il point de lui-même; quelle crainte de paraître en cet état devant son Dieu, et quel fut son saisissement quand, du fond du paradis terrestre, il entendit cette voix : Adam, où es-tu? *Adam, ubi es?* Mais combien dut-il être plus sensible à Jésus-Christ, le Saint des saints et la sainteté même, de se voir ainsi comme transformé en pécheur, et condamné à en porter toutes les apparences! Quel changement d'état et de condition! Lui que nous adorions comme le Fils éternel du Père, la splendeur de sa gloire et sa vivante image, le voilà réduit à la condition des coupables, environné de leurs mêmes infirmités; et nous pourrions maintenant lui dire avec un prophète : Vous voilà donc percé des mêmes plaies que nous, et vous nous êtes en tout devenu semblable. *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es.*

Tout ce qu'il est en effet ne lui rappelle-t-il pas le malheureux péché dont il s'est revêtu? Ses membres même et sa chair ne lui représentent-ils pas les membres et la chair du péché? *In similitudinem carnis peccati.* Que dirai-je enfin? Dieu a humilié cet innocent Agneau jusqu'à lui donner pour l'amour de nous la forme du péché même : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*

Concevez-vous, mes frères, quelque humiliation plus profonde et plus douloureuse? Oh! qu'il fallait que l'orgueil de l'homme eût sensiblement outragé la majesté de Dieu, puisqu'il en exige une si rigoureuse réparation! Mais enfin le voilà réparé, la justice divine est pleinement satisfaite; si un Dieu

était offensé, c'est un Dieu qui s'est anéanti. Pourrait-il ne pas accepter ses humiliations, lui qui ne rejeta pas autrefois celle d'un prince impie? As-tu vu, dit-il à Elie, comment Achab s'est humilié en ma présence? *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me?* C'est pourquoi je suspends en sa faveur tous les fléaux dont je devais frapper sa maison, et tant qu'il vivra, je ne la punirai point : *Quia igitur humiliatus est mei causa, non inducam malum in diebus ejus.* Or, chrétiens, si les humiliations d'un Achab eurent tant de pouvoir auprès de Dieu, que ne devons-nous point nous promettre de celles de Jésus-Christ? C'est à nous à dire maintenant : Avez-vous vu, Seigneur, non pas comment Achab s'est humilié : *Nonne vidisti humiliatum Achab?* Mais avez-vous vu comment votre cher Fils s'est anéanti, avez-vous vu cet excès d'abaissement, et votre colère tiendrait-elle encore devant de si profondes humiliations?

Mais en même temps que nous y trouvons de si puissants motifs de confiance, combien notre reconnaissance ne doit-elle point éclater? Ah ! quand, pour satisfaire à la justice divine, Jésus-Christ n'aurait dû employer qu'une seule prière ou une seule larme, qu'avions-nous fait pour la mériter, et quelles grâces ne devrions-nous pas encore à une miséricorde si gratuite? Mais qu'il ait fallu que Jésus-Christ rachetât les hommes à si grands frais, que pour venger les sanglants privilèges de la justice de son Père, il se soit déterminé à subir tant d'humiliations et de souffrances, et que sans intérêt il ait préféré cette pénible satisfaction au repos éternel et à la gloire qui lui était proposée, quelles expressions peuvent qualifier l'excès de cette miséricorde? quel cœur peut suffire à la reconnaissance?

Cependant, mes frères, en vain Jésus-Christ aurait-il si pleinement satisfait pour l'orgueil des hommes par ses humiliations, si ses humiliations mêmes ne nous guérissaient de notre orgueil. C'est aussi la seconde vue que Jésus-Christ a eue en les acceptant, et le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quelque important qu'il fût que Jésus-Christ satisfît par ses humiliations à la justice de Dieu, son Père, si grièvement offensé par l'orgueil du premier homme, ce n'était encore là que le commencement de la rédemption; et il était nécessaire, pour achever ce grand ouvrage, que Jésus-Christ guérît la plaie profonde que ce même orgueil avait laissée dans le cœur de tous les hommes. Car, dit saint Augustin, ce vice qui dans le père fut purement volontaire, était devenu par la propagation comme naturel à tous ses enfants : *Quod fuit in Adam culpæ non naturæ, nobis propagatis factum est jam naturæ.*

Mais par quelle voie Jésus-Christ devait-il opérer cette grande guérison? C'était, mes frères, par ses humiliations; et il semble qu'après avoir épuisé tous les autres remè-

des, il ne restait à sa puissance que cette ressource pour convertir les hommes. Elle était sans doute bien étrange et bien dure, mais aussi le mal était extrême. Reconnais, ô homme ! s'écrie saint Bernard, combien la plaie était profonde, puisque pour la guérir, il a fallu que Jésus-Christ en souffrit une si cruelle.

En effet, chrétiens, qu'est-ce que Dieu n'avait point fait avant l'incarnation de son Fils, pour rabaisser l'orgueil de ses créatures? Combien de prophètes ne leur avait-il point successivement envoyés, qui n'avaient cessé de se plaindre, d'exhorter, de menacer? Par combien de châtiments n'avait-il point humilié les hommes en divers temps? Mais bien loin qu'ils en devinssent plus humbles et plus soumis, ils s'irritaient contre la main toute-puissante qui les châtiât; et ils s'endurcissaient sous ses coups réitérés. Le déluge même, ce châtiment si universel et si terrible, ne fut pas capable de réprimer leur leur orgueil. A peine les enfants de Noé commencèrent-ils à se multiplier sur la terre, qu'ils osent entreprendre d'élever jusqu'au ciel une superbe tour, comme s'ils avaient voulu forcer Dieu même dans le séjour de son repos et de sa gloire.

Que restait-il donc à la sagesse du Tout-Puissant pour confondre l'orgueil opiniâtre des hommes? Ah ! c'est assez punir, s'écriait autrefois le prophète Isaïe : depuis tant de siècles que vous ne cessez de frapper les hommes, ils n'en sont pas devenus meilleurs, et vous vous lasserez plutôt de les humilier par des châtiments, qu'ils ne se lassent de vous irriter par leur orgueil; mais si vous daignez, Seigneur, ouvrir vos cieux et descendre vous-même sur la terre, ces montagnes audacieuses fondront bientôt devant votre face : *Utinam dirumperes celos et descenderes ! a facie tua montes defluerent.* Si l'orgueil des hommes a pu tenir contre les châtiments les plus terribles, peut-être ne tiendra-t-il pas contre l'humilité la plus excessive. Ils rougiront de vouloir s'élever au-dessus de leur Créateur, quand ils le verront s'abaisser lui-même au-dessous de sa créature, et descendre jusqu'à son néant : *Utinam dirumperes celos et descenderes ! a facie tua montes defluerent.*

C'est, mes frères, ce que fait Jésus-Christ naissant au milieu des hommes. Et quel changement ne devait point produire dans leur cœur un exemple aussi parfait d'humilité, soit que nous le regardions du côté de celui qui s'humilie, soit que nous le considérions du côté des humiliations mêmes auxquelles il s'assujettit?

Du côté de celui qui s'humilie; quoi de plus capable de déraciner l'orgueil le plus invétéré, et qu'est-ce que la malignité la plus subtile pourrait opposer à l'autorité d'un si grand modèle? Qu'une pure créature, qu'un homme égal aux autres hommes se fût soumis aux mêmes humiliations, quelque rare qu'eût paru cet exemple, il eût été sans conséquence, mille raisons en auraient obscurci le mérite. Les uns auraient regardé les hu-

milications d'un homme, ou comme un châtement, ou comme l'effet ordinaire d'une aveugle et bizarre fortune; si les autres les avaient cru volontaires, ils auraient taxé de folie celui qui en aurait fait le choix préférentiellement aux honneurs et à la prospérité. Ce nouveau modèle d'humilité eût été suspect d'intérêt, de caprice, ou de peu de lumières; et quand on l'aurait justifié de tous ces défauts, le même orgueil que son exemple aurait voulu guérir, eût empêché les hommes d'accepter leur guérison d'un homme semblable à eux. Mais il en est bien autrement du modèle qui nous est proposé dans la personne de Jésus-Christ; étant nécessairement libre, ses humiliations n'ont pu être que volontaires et de son choix : étant infiniment sage, c'est par une préférence éclairée qu'il les a mieux aimées que les richesses et la gloire qui lui étaient proposées. Enfin étant Dieu comme son Père, quel honneur n'y a-t-il pas à les embrasser?

Voilà donc, chrétiens, toutes les ressources de l'orgueil entièrement fermées par l'exemple de Jésus-Christ : car que pourriez-vous alléguer désormais qui justifiait votre répugnance pour les humiliations? Il vous est bien dur, dites-vous, d'essuyer de pareils affronts, de vous voir si honteusement dégradé, d'avoir à soutenir une telle disgrâce. Mais quoi! mon frère, le Fils de Dieu n'est-il pas descendu de plus haut que vous, et n'y a-t-il pas encore plus de disproportion de la condition qu'il a embrassée à la gloire dont il jouissait, qu'il n'y en a de votre état présent à votre première fortune? N'êtes-vous pas encore trop heureux que Jésus-Christ vous donne quelque part à ses abaissements? L'esclave est-il au-dessus de son maître, la créature est-elle plus noble que son Créateur? Ah! je vous pardonnerais, disait saint Augustin, si nous n'avions à vous proposer qu'un homme pour modèle, mais comment pouvez-vous rougir de partager les humiliations d'un Dieu? *Puderet fortasse imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum.* Mais Jésus-Christ avait volontairement embrassé les humiliations, et voilà ce qui en levait toute la honte. Eh bien! mes frères, qui vous empêche de rendre les vôtres aussi glorieuses par une libre et volontaire acceptation? Craignez-vous de vous tromper en aimant ce que Jésus-Christ a aimé? craignez-vous de vous égarer sur les pas même de Jésus-Christ? Pour vous, heureux du siècle, vous vous supposez dispensés d'imiter son exemple, et vous vous faites de votre fortune comme au titre qui vous excepte de la loi de l'humilité. D'autres, au lieu de s'applaudir de la leur, gémissaient des engagements dangereux de leur condition, ils y trouveraient autant de sujets de crainte que vous y trouvez de motifs de joie. Ils seraient honteux de leur grandeur, et di- raient avec le saint roi David : Dès que je me suis vu élevé, je suis tombé dans l'abattement et dans le trouble : *Exaltatus autem, humiliatus sum, et conturbatus.* Mais si vous étiez capables de ces justes terreurs, vous

trouveriez bientôt le secret de réparer le danger de votre fortune, vous descendriez quelquefois de votre élévation dans une modeste simplicité. Vous vous sépareriez de cette foule orgueilleuse qui vous environne, pour marcher avec les pauvres et les humbles. Chacun de vous, comme la reine Esther, dirait à Dieu : Vous savez, Seigneur, combien je hais les fêtes criminelles des pécheurs; vous savez que cette pompe à laquelle je suis condamnée, que ces ornements dont on m'a revêtu dans ces jours dédiés à l'orgueil, je les foule aux pieds en secret. Vous savez que je préfère l'humilité de ma retraite à toutes ces grandeurs, et que je n'ai de consolation qu'aux larmes que vous me voyez répandre. Par là, grands du monde, vous auriez sur les pauvres même cet avantage que, vos humiliations étant plus volontaires, elles seraient plus conformes à celles dont votre Dieu a donné l'exemple, et qu'il serait vrai de dire de chacun de vous, comme saint Paul l'a dit de Jésus-Christ : Il s'est humilié lui-même : *Humiliavit semetipsum.* Mais est-ce aux grands du siècle présent qu'il faut prêcher l'humilité, et n'aurions-nous pas lieu de leur appliquer ce que saint Augustin disait autrefois sur le même sujet à un orgueilleux platonicien : C'est en vain que je vous exhorte, je sais qu'en vous parlant, je parle à un mort. Vous et vos disciples ne refusez d'entrer dans la religion chrétienne que parce que Jésus-Christ est venu dans l'humilité, et que vous êtes superbes : *Quid causæ est cur christiani esse nolitis, nisi quia Christus humiliter venit, et vos superbi estis?* En effet, y a-t-il une loi à laquelle vous opposiez plus de résistance qu'à celle de l'humilité? Nous écoutez-vous seulement quand nous vous invitons à digérer patiemment certaines injures, à vous départir de ces prétentions orgueilleuses, à céder à ce concurrent? Vous vous y résoudriez, nous répondez-vous quelquefois, si vous n'aviez d'autres intérêts que le gain qui vous est offert. Mais c'est ici une affaire d'honneur, il vous serait honteux d'en avoir le démenti, et la gloire de l'avoir emporté est tout le prix que vous vous proposez. Dites, dites plutôt que c'est ici une affaire de votre amour-propre, que votre orgueil ne souffre pas que personne le contrarie, que vous rougiriez de pratiquer une vertu qui vous rehausserait davantage devant Dieu que devant les hommes; car je vous le demande, le Fils éternel de Dieu savait-il moins que vous en quoi consiste le véritable honneur? Est-ce par faiblesse ou par lâcheté qu'il préfère les humiliations à la gloire, qu'il se dépouille de sa puissance pour se revêtir de vos infirmités, qu'il se réduit enfin à l'état le plus vil, auquel un homme puisse jamais descendre?

En effet, à quelle espèce d'humiliation ne se soumet-il point? car c'est encore en ceci que l'exemple de Jésus-Christ est un exemple sans réplique. Si l'orgueil de l'homme ne peut se retrancher sur la qualité de celui qui s'humilie, il ne se justifiera pas non plus sur la nature des humiliations aux-

quelles il s'assujettit. Elles sont entières, profondes et générales. Et pour le comprendre, observez, je vous prie, qu'il y a deux sortes d'humiliations : les unes mortifient les sens, et les autres affligent l'esprit. Or Jésus-Christ accepte également les unes et les autres. Il n'est pas difficile d'avouer les premières. Naître dans la pauvreté et l'extrême misère, venir au monde hors de la maison paternelle, et durant le cours d'un pénible voyage, choisir l'heure de sa naissance au milieu de la nuit, temps auquel on éprouve davantage la difficulté des secours, exposer la délicatesse de sa première enfance à la plus rigoureuse de toutes les saisons, préférer enfin une étable, une crèche, un peu de paille à des palais superbes, à des lits magnifiques, et tels qu'un Dieu tout-puissant pouvait se les procurer. Richesses, grandeurs, plaisirs des sens, mollesse, voluptés, osez-vous vous montrer encore, et comment ne ferez-vous point à la vue de si profondes humiliations ?

Ah ! mes frères, qu'on n'aille pas au-devant des croix, de la mortification, de la pénitence, après l'exemple que Jésus-Christ en a donné, c'est sans doute une lâcheté bien honteuse à des chrétiens. Mais qu'on les fuie avec tant d'horreur, qu'on ne coure au contraire qu'après les délices, qu'on soit si attentif aux moyens de procurer à son corps toutes sortes d'aises, et si industrieux à y réussir ; que, quand Dieu l'afflige par les privations ou par la douleur, on se livre au chagrin, aux plaintes, aux murmures : n'est-ce pas là insulter en quelque sorte aux humiliations de Jésus-Christ, se déclarer, comme dit saint Paul, les ennemis de sa croix, et renoncer hautement à la qualité de ses disciples ?

Nous lisons dans l'Ecriture, que David ayant un jour rappelé de l'armée le fidèle Urie, sous prétexte de lui en demander des nouvelles, il lui ordonna d'aller se reposer dans sa maison, en attendant ses ordres ; mais que ce brave Israélite aimait mieux passer la nuit devant la porte du palais avec les domestiques de son roi. Eh quoi ! dit-il à David, quand il lui demanda raison de cette conduite : l'arche du Seigneur, Juda et tout Israël habite sous des tentes : Joab mon maître et tous ses serviteurs couchent sur la terre ; et moi j'entrerais dans ma maison, et je songerais à jouir des délices de ma famille ? Je jure par la vie et par le salut de mon roi qu'Urie ne commettra point cette lâcheté : *Per salutem tuam, et per salutem animæ tuæ, non faciam rem hanc.* Voilà, chrétiens, quels devraient être vos sentiments et votre langage. Quand le monde vous inspire de vous conformer à ses vanités, quand il vous tente, femmes mondaines, de vous parer de ces ajustements superbes et superflus, ou de vous livrer à cette mollesse si ordinaire à votre sexe, que ne dites-vous alors comme Urie : Quoi ! j'oserais couvrir mon corps de ces riches ornements, j'oserais affecter tant de superfluités et de délicatesses, tandis que mon maître, mon

roi et mon Dieu est revêtu de pauvres langes, qu'il couche sur la paille et dans une crèche ? Non, Seigneur, je ne commettrai point cette indignité : *Per salutem tuam, et per salutem animæ tuæ non faciam rem hanc.* Ce devraient être là vos dispositions, hommes vains et orgueilleux, quand vous vous sentez épris de l'amour du faste, de l'éclat, des somptuosités. Quoi ! je me livrerais à cette foule de désirs intempérants et désordonnés, tandis que le Tout-Puissant, le Dieu du ciel et de la terre manque des secours les plus nécessaires, et qu'il naît dans le sein même de la misère ? Non, Seigneur, je n'insulterai point à votre pauvreté par mon abondance ; et vos privations me seront mille fois plus chères que les plus délicieuses superfluités : *Per salutem tuam, et per salutem animæ tuæ, non faciam rem hanc.*

Encore, mes frères, ne suffit-il pas, pour être véritablement humble, d'accepter cette sorte d'humiliations qui mortifient les sens ; Jésus-Christ en a accepté d'une autre espèce qui sont bien plus sensibles à la nature, parce qu'elles affligent l'esprit. Quelle humiliation n'était-ce point pour lui de paraître dans le monde sous la forme d'un enfant, et sujet à toutes les faiblesses ordinaires à cet âge ? Ne concevez-vous point, mes frères, quelle étrange disproportion entre la puissance, la sagesse, la science du Verbe éternel, et l'état d'un enfant ? La divinité de Jésus-Christ a quelquefois éclaté dans le cours de sa vie par sa transfiguration, ses miracles, cette majesté même répandue sur sa personne et sur toute sa conduite ; mais dans sa première enfance elle était entièrement obscurcie, et il ne laissait voir que les infirmités les plus humiliantes de cet état. Quel mépris aussi ne lui attirent-elles point de la part des hommes ? Si vous en exceptez les bergers à qui les anges annoncèrent sa naissance, et les mages qui vinrent l'adorer, tous les autres le regardaient comme un enfant ordinaire, et d'autant plus méprisable que la condition de ses parents était plus obscure. N'est-ce pas là, disaient un jour les habitants de Nazareth, le fils de ce charpentier ; ne connaissons-nous pas sa mère et sa profession, et tous ses parents ne sont-ils pas parmi nous ? Comment donc se flatte-t-il de nous en imposer aujourd'hui par sa doctrine et par ses miracles ? Or, pourquoi pensez-vous, mes frères, que Jésus-Christ ait bien voulu se soumettre à ce genre d'humiliation, si ce n'est pour confondre l'orgueil des hommes le plus raffiné et le plus mortel ? On en voit, à la vérité, qui souffrent assez patiemment de n'être pas riches, qui ont même renoncé volontairement au faste, à l'éclat, aux grandeurs, et qui se font honneur d'une modeste médiocrité, mais qui conservent dans le cœur un amour orgueilleux d'eux-mêmes et de leur réputation. Ils laissent à d'autres la passion du luxe et de la magnificence, et ils se retranchent sur celle du crédit et de l'estime. Avec quelle rigueur n'exigent-ils point tous les égards qu'ils croient être dus à leurs talents et à leur mérite ?

Quelle sensibilité dans les moindres occasions? Une marque équivoque de mépris, l'omission de quelque déférence les abat, les contriste, les déconcerte. L'orgueil secret dont ils ne se défiaient pas éclate aux yeux du public, et fait juger aux moins clairvoyants que leur modestie extérieure n'en était que le fard et la superficie. C'est, dis-je, ce même orgueil que Jésus-Christ enfant est venu confondre par son état et par son exemple. Mais ne vous y trompez pas, cet exemple n'est pas tel qu'il soit permis de s'en tenir à l'admirer; Jésus-Christ lui-même le déclare assez précisément dans son Évangile : Si vous ne devenez, dit-il, comme des enfants, si vous n'êtes de cœur et de disposition aussi petits et aussi humbles qu'ils le sont par état, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.*

Et en effet, mes frères, serait-ce donc en vain que Jésus-Christ se serait si profondément humilié? Ne s'agissait-il dans la rédemption que de donner aux hommes un spectacle inutile d'humiliations qui ne les engageât à rien moins qu'à les embrasser? Non, sans doute, et je puis tirer aujourd'hui de l'humble naissance de Jésus-Christ une conséquence à peu près semblable à celle que saint Paul tirait de sa glorieuse résurrection. Si tout chrétien, de quelque rang, de quelque condition qu'il soit n'est pas obligé de s'humilier, il n'est pas vrai que Jésus-Christ soit né dans les humiliations, ni que toute sa vie n'ait été qu'un exemple continu d'humilité. Sa naissance et sa vie que nous prêchons, n'est plus qu'une chimère, et tout ce que vous en croyez qu'une erreur et une illusion : *Inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra.*

Prenez garde, chrétiens, cet enfant que vous êtes venu adorer est né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs : pour la résurrection des humbles, pour la ruine des superbes. Encore une fois, ce Jésus-Christ que vous voyez naître dans la pauvreté, que vous voyez revêtu de langes, couché sur la paille et dans une crèche, ce Sauveur qui ne respire qu'amour et que paix, vous le verrez un jour terrible, étincelant, assis sur le trône de sa majesté, vous demander compte du fruit que vous aurez tiré de ses humiliations et de ses souffrances. Réjouissez-vous de sa naissance, si votre humilité vous met au rang de ceux à qui les anges ont chanté cette nuit : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Mais malheur à vous, si votre orgueil ne vous laisse aucune part à la grâce de ce mystère ! Malheur à vous si c'est un juge qui vous est né et non pas un Sauveur ! Nous espérons, mes frères, toute autre chose de ses miséricordes, et que par l'imitation des exemples qu'il vous donne dans sa naissance, vous arriverez à la gloire dont il jouit, et que je vous souhaite.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.

Je mettrai une inimitié entre toi et la femme; entre sa race et la tienne, et elle te brisera la tête (Genes., III, 15).

Le voici enfin arrivé, mes frères, ce jour prédit dès le commencement du monde, ce jour auquel la seconde Eve devait réparer la honte de la première, et la venger des mortelles ruses du serpent infernal, par la victoire éclatante qu'elle remporte sur cet ennemi. Que ce triomphe est rare et glorieux ! Fier du succès de ses premiers coups, le démon jouissait à son gré des dépouilles de tout l'univers. Depuis la défaite de nos premiers parents, personne n'avait évité le joug de sa tyrannie; tous les hommes cédaient à la malheureuse nécessité de naître ses esclaves. Il leur en imprimait le honteux caractère dès le moment de leur origine. Il les frappait, sans égard, de cette plaie générale qui saignera jusqu'à la fin des siècles, et il versait dans leur âme le poison mortel de la concupiscence qui ne cesse de la dévorer.

Mais enfin il est temps que cet esprit de malice, l'instrument dont Dieu s'était servi pour punir la prévarication de l'homme, soit lui-même puni d'en avoir été l'instigateur, et qu'après avoir triomphé de la faiblesse de la créature, la créature à son tour triomphe de son orgueil. Pendant qu'il ravage le monde et qu'il range tous les mortels sous un même joug, le Tout-Puissant sur son trône, parmi les cantiques des esprits célestes qui l'environnent, s'occupe à former une créature digne de sa complaisance et de son amour. Il lui donne la vie, il l'anime, il verse dans son âme, dès ce premier moment, une abondance de grâces, pour lui servir de préservatif contre le venin du serpent qu'elle va combattre. Les anges l'admirent, ils la nomment leur reine, ils l'honorent comme la mère future du Dieu qui doit s'incarner en elle. Le démon frémit à la vue de son ennemie, il rappelle la terrible menace que Dieu lui fit après son attentat, et reconnaissant à la sainteté originelle de Marie que c'est là cette femme dont la race lui doit être si funeste, et qui lui brisera la tête, il l'attaque, il fait de vains efforts pour l'envelopper dans la disgrâce commune au reste des créatures. C'est ce dragon furieux dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui vomit de sa bouche un fleuve impétueux contre cette femme environnée de lumière, pour l'entraîner par la rapidité de ses eaux infectées, et la noyer dans le torrent de l'iniquité. Dieu donne un prompt secours à la mère de son Fils. La terre est condamnée à boire elle seule tout ce fleuve de malédiction, et Marie, miraculeusement préservée, demeure pure et sans tache au milieu de l'infection répandue dans tout l'univers.

Ne craignez point, mes frères, que je fasse ici ce tort à votre piété, que de la soupçonner d'opposition à se rendre à l'opinion qui prévaut aujourd'hui parmi les fidèles, de l'immaculée conception de Marie. Reine du ciel et de la terre, souveraine des anges, Mère de Jésus-Christ, épouse du Père éternel, ce sont des titres que la piété ne peut accorder avec l'idée de la moindre tache ; et grâce aux soins de l'Eglise pour nourrir dans le cœur de tous ses enfants un juste respect envers la Mère de leur Dieu, peut-être y en a-t-il peu qui ne se soulevassent contre une doctrine qui donnerait ouvertement atteinte à la pieuse présomption de la conception toute pure de cette incomparable Vierge.

Mais quelle instruction tirer de la prérogative dont elle est honorée ? Pouvons-nous parvenir à nous procurer le même privilège ? Enfants d'Adam, pouvons-nous ne pas naître enfants de colère ? Non, sans doute, mes frères ; mais d'autres réflexions nous intéressent dans ce mystère. Si Dieu, par une faveur singulière à Marie, l'a exemptée du péché originel, Dieu efface en nous le même péché, par un bienfait qui exige toute notre reconnaissance. Ce que la grâce sanctifiante fait dans Marie par voie de préservation, cette même grâce le fait en nous par voie de réparation. Elle nous rend, par le baptême, avec proportion, l'innocence et la sainteté dans laquelle Marie fut conçue. Grâce excellente, que nous ne saurions ni trop estimer, ni conserver avec trop de soin. C'est aussi à ce double devoir que je rapporte toute cette instruction. Je veux que la prérogative que vous honorez aujourd'hui dans Marie vous aide à vous former une juste idée du prix de cette grâce qui l'a préservée du péché, et qui le répare en vous. Je veux ensuite que l'usage qu'elle a fait de cette grâce de préservation vous apprenne à user, ainsi que vous le devez, de la grâce de réparation. Ce sera dans mon premier point que je traiterai de l'excellence de cette grâce ; et dans le second que je vous apprendrai les moyens d'en bien user. Jamais il ne convint mieux de nous adresser à Marie pour obtenir par elle les lumières nécessaires. Disons lui donc avec l'ange : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est, mes frères, un préjugé de respect et de piété envers Marie, que ce zèle que la plupart témoignent à l'excepter de la disgrâce commune à tous les enfants d'Adam, à la publier exempt de cette tache universelle qui infecte leur origine, et à rejeter comme injurieuses à la Mère d'un Dieu toutes les opinions qui lui contestent ce signalé privilège. Mais ce qui est incompréhensible, c'est qu'ardents défenseurs de la pureté originelle de la bienheureuse Vierge, ils témoignent d'ailleurs si peu d'horreur du péché qu'ils craindraient de lui attribuer, et tant d'indifférence pour la grâce qui l'a sanctifiée. C'est que d'une part ils fassent si peu de réflexions sur la nature et les suites funestes de ce même péché, auquel toutefois le sentiment de leurs misères actuelles devrait les

rendre si attentifs ; et que de l'autre ils paraissent se soucier si peu du bienfait de leur justification, dont l'abus les rend encore plus malheureux qu'ils ne l'étaient par le péché même. Ne nous amusons pas à discourir sur la contrariété de ces dispositions, mais tâchons de réformer la plus dangereuse, en montrant l'excellence de cette grâce justificante, qui nous rétablit, avec proportion, dans la même innocence dont elle orna Marie dès ses premiers moments. Il suffit pour cela de considérer l'état déplorable dans lequel cette grâce trouve la créature, et l'état heureux dans lequel elle la rétablit.

Quel est cet état déplorable où la grâce trouve la créature ? c'est l'état du péché, dans lequel nous naissons tous inévitablement ; vous savez, mes frères, quel en fut le premier auteur, et vous l'appriâtes dès votre berceau. Mais quelle est la nature de ce péché ? Ah ! il n'est pas donné à l'homme charnel d'en apercevoir la laideur ; il s'en tient à ce que ses yeux lui représentent ; il se contente de plaindre dans un enfant qui vient de naître les faiblesses ordinaires à un âge si délicat ; ses pleurs mêmes et ses cris l'attendent bien moins qu'ils ne l'importunent ; rarement il compatit à ses infirmités, plus rarement encore à leur véritable origine, et jamais il n'accorde ses plaintes aux maux réels qui assiégent son âme et qui l'affligent bien plus cruellement. Mais que les yeux de la foi pénétrèrent bien plus avant ! A travers les misères extérieures auxquelles cet enfant est assujéti, ils passent jusqu'aux intérieures ; ils voient dans la nudité de son corps, la nudité de son âme honteusement dépouillée de l'innocence. Ils découvrent dans son impuissance à s'aider d'aucun de ses membres, les chaînes malheureuses sous lesquelles son âme gémît ; ses sanglots et ses cris les ramènent à cette plaie mortelle et douloureuse, qui défigure cette âme et qui la déchire. Ils la considèrent, non plus entre les mains de Dieu, quand il y traçait son image, mais entre les mains du démon qui s'en est rendu le possesseur et le tyran ; qui travaille à y effacer tous les traits de la divinité que le Créateur y avait gravés, et à substituer en leur place les marques honteuses de son orgueil et de sa révolte. Ils le voient s'établir dans cette âme malheureuse, la façonner à son joug tyrannique, s'emparer de sa volonté, maîtriser toutes ses puissances, l'enivrer du vin empoisonné de la concupiscence, allumer en elle le feu de toutes les passions, y jeter les semences de tous les crimes, et en faire un monstre presque égal à lui-même.

Mais peut-être que cet état, tout déplorable qu'il est en soi, n'est pas encore par lui-même assez sensible pour vous émouvoir. Considérez-le donc dans ses suites, et jugez du malheur du péché d'origine par les ravages qu'il fait en votre âme, surtout dès que la grâce n'y habite plus. Car enfin, quoique ce péché soit tellement effacé par le baptême, qu'il ne puisse plus vous être imputé, même après la grâce perdue, il ne laisse pas d'y

revivre en quelque sorte par ses effets, et tous les dérèglements qui s'excitent dans votre cœur, en sont réellement les funestes suites. Vous les sentez vous-mêmes, âmes saintes, et malgré tous vos soins pour réprimer ses mouvements désordonnés, ils ne vous instruisent que trop que si le sacrement a effacé le péché de la concupiscence, il n'a pas déraciné la concupiscence même, et qu'il vous l'a laissée comme un mémorial de la profondeur de votre ancienne plaie. Mais, quelque grandes que soient vos misères, la grâce qui domine en vous n'en laisserait pas assez voir, pour juger par elles des maux attachés-au péché d'origine. C'est de ceux en qui cette grâce n'habite plus, que je veux emprunter le témoignage. Montrez-vous donc, ô hommes qui l'avez malheureusement perdue, ou si vous rougisiez d'étaler à nos yeux votre corruption, reconnaissez au moins par tout ce qui se passe en vous-mêmes, combien votre première plaie fut mortelle et envenimée. Je ne vous parle pas des ténèbres que le péché d'Adam a jetées dans votre entendement. Quelque épaisses qu'elles puissent être, votre aveuglement même vous empêcherait peut-être de les apercevoir. Mais de quelle foule de passions également funestes ce péché n'agite-t-il point votre cœur ? Nées de la concupiscence, elles participent toutes de l'amertume de cette racine. Elles vous emportent vers de frivoles objets, ou que vous n'atteignez jamais, ou dont elles-mêmes troublent la jouissance ; malheureux quand vous n'y pouvez parvenir, plus malheureux encore après y être parvenus. Votre raison est un faible rempart contre les assauts de toutes ces furies : elles excitent dans votre âme des mouvements impétueux qui l'emportent loin d'elle. Tantôt c'est l'esprit de vengeance qui, préférant la voix du faux honneur à celle de la religion, vous entraîne aux derniers excès ; tantôt c'est la fureur du jeu qui prépare et qui avance à grands pas la ruine entière de votre maison ; tantôt c'est une flamme impure qui consume votre âme et énerve toutes ses puissances ; tantôt ce sont toutes ces passions ensemble, qui exercent sur elle une tyrannique domination, qui se jouent de sa faiblesse et de ses inconstances, qui la remplissent de troubles et de perplexités, qui la travaillent de mille soucis, et ne lui accordent pas le moindre repos.

N'est-ce pas là, ô enfants d'Adam ! votre situation présente, et tous les efforts que vous faites pour en étouffer le sentiment, n'y servent-ils pas eux-mêmes de témoignage ? Or quelle est l'origine de tant de misères ? Vous me direz qu'elles naissent de la corruption de l'homme, ingénieux à se tourmenter lui-même. Mais cette corruption, où a-t-elle pris naissance ? Dieu n'avait-il pas fait l'homme droit et juste ? Quand le Saint-Esprit ne nous le dirait pas dans les livres saints, l'idée confuse qui nous est demeurée de la rectitude et de la justice, idée que nous n'avons pu nous donner à nous-mêmes, ne nous le persuaderait-elle pas assez ? Qu'est-il donc arrivé

entre le moment de la création et le temps où nous vivons ; qui a pu causer dans l'homme un si étrange bouleversement ? Chose étonnante ! Le mystère le plus éloigné de notre raison, qui est celui de la transmission du péché originel, devient un mystère si nécessaire, que notre raison sans lui ne saurait où se prendre. Faibles hommes, vous ne comprenez pas comment le péché d'Adam a pu vous rendre coupables, et rien ne heurte plus directement les règles de votre prudence, que de damner un enfant pour un péché commis six mille ans avant sa naissance. Mais expliquez-moi, sans ce mystère, toutes ces contrariétés que je découvre en vous, cet instinct puissant qui vous entraîne vers la félicité, et ce choix volontaire et libre des routes que vous savez bien aboutir au dernier malheur ; d'un côté cet ardent amour de la grandeur et de la gloire, de l'autre ces honteux penchants vers les vices les plus odieux et les plus indignes. Quelque incompréhensible que soit ce mystère, ne seriez-vous pas, sans ce mystère, encore plus incompréhensibles ?

Mais autant que vos misères présentes vous forcent à croire le péché d'origine, ne vous forcent-elles pas à convenir de son énorme conséquence ? Ah ! que cette plaie a dû être profonde, qui, après même qu'elle est fermée, laisse de si profondes cicatrices ! Combien donc n'a point été heureuse cette créature privilégiée, que la grâce a si promptement secourue contre les mortelles atteintes de ce funeste péché ! Non, mes frères, ce n'est point parce que Marie descend de ces premiers patriarches à qui Dieu promit autrefois une si nombreuse postérité, et qui furent depuis les pères d'un peuple si puissant et si distingué ; ce n'est point parce qu'en remontant à ses ancêtres, on la trouve issue de tous côtés de rois et de pontifes ; ce n'est point parce qu'elle est fille de David, et de tant d'autres princes aussi recommandables par leur piété que par leur vaillance ; ce n'est pas même parce que le Saint des saints devait naître d'elle, que vous devez précisément l'appeler bienheureuse ; c'est parce que la grâce, par une distinction qui lui était réservée, la soustrait d'avance à une malédiction qui, nonobstant tous ses autres avantages, n'aurait pas laissé de la rendre réellement malheureuse, réellement l'esclave du démon, réellement l'objet de la haine de son Dieu.

Mais aussi, mes frères, admirez en elle les conséquences de cette première grâce. Autant que le péché d'origine nous est funeste par ses suites, autant cette grâce fut considérable par les siennes. Car enfin ce ne serait pas en connaître tout le prix, que de l'estimer par cet endroit seulement, qu'elle sanctifia les premiers moments de la vie de cette bienheureuse Vierge, que le Tout-Puissant la regarda dès lors comme sa bien-aimée, qu'il la posséda, qu'il versa dans son âme une plénitude de grâces, une abondance de bénédictions. Si tous ces avantages avaient dû se borner au moment qu'elle en

fut enrichie, Marie en les perdant serait tombée dans un état plus malheureux que celui dont la grâce la garantissait. Mais le comble du bonheur, et ce qui ajoute infiniment à tout ce que cette première grâce avait déjà de précieux en soi, c'est qu'en ornant Marie d'une justice si pleine et si abondante, elle devint un germe qui porta la sanctification dans tout le reste de sa vie, et qui la fit croître à chaque moment en justice et en grâces. Car quels progrès de sainteté ne devez-vous point supposer dans une créature, en qui le feu de la charité avait consumé dès le commencement jusqu'à la racine de tous les péchés, dans une créature prévenue d'une grâce plus abondante que celle des anges mêmes, dans une créature enfin que Dieu lui-même, pour l'honneur de son Fils, avait tant d'intérêt à orner continuellement d'une plus abondante sainteté?

Telle fut l'excellence de la prérogative que nous honorons aujourd'hui dans cette illustre Vierge; mais que la haute idée que vous vous en formez, ne retranche rien de l'estime que vous devez faire de vos propres privilèges. Quoi! mes frères, est-ce que la grâce que Dieu a accordée à Marie vous ferait compter pour rien celle qu'il vous fait à vous-mêmes, parce qu'elle est d'un ordre inférieur à la sienne? Ne pourrait-il pas alors vous faire le même reproche que fit un père de famille à ses vigneronniers mécontents de la distinction qu'il faisait de l'un de leurs compagnons: Est-ce que votre œil est méchant parce que je suis bon: *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* Les avantages que je fais à l'une de mes créatures diminuent-ils le prix du bienfait que vous recevez de moi? Ah! si vous êtes sensibles à la disgrâce de votre origine, ne devez-vous pas en estimer davantage la faveur singulière qui la répare si abondamment? Comparez l'un avec l'autre, la faveur avec la disgrâce; et vous jugerez ensuite de l'un par l'autre. Autrefois, misérables victimes du démon, vous étiez livrés à sa tyrannie: *Et hoc quidem fuistis*, disait saint Paul aux Corinthiens. C'en était fait, si Dieu vous avait abandonnés à votre mauvais sort: *sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi, et in spiritu Dei nostri*. Ah! que l'état malheureux où vous étiez réduits ne serve qu'à exciter votre reconnaissance sur l'état heureux où vous êtes entrés. Votre âme était honteusement souillée du péché, mais les eaux sacrées du baptême l'ont lavée jusque dans le fond, et il n'y reste pas la plus légère tache: *sed abluti estis*. Elle avait été profanée par la demeure que le démon y avait faite, mais le Saint-Esprit l'en a chassé, et lui-même a bien voulu la sanctifier par son habitation: *sed sanctificati estis*. L'iniquité s'en était emparée, il n'y avait en elle aucune puissance qui n'en fût toute pénétrée; mais cette iniquité a fait place à la justice et à la grâce qui l'ornent aujourd'hui, et qui la rendent aussi belle et aussi brillante que le démon l'avait rendue difforme et hideuse: *sed justificati estis*. Que manque-t-il donc,

mes frères, à la grâce de votre réparation, pour mériter toute votre estime? Et qu'est-ce, après tout, que cette grâce a de si disproportionné à l'excellence de celle de Marie? Si le degré en est inférieur, elle est aussi noble que son principe: la vôtre aussi bien que la sienne prend sa source dans les mérites du Rédempteur. C'est la vertu des mêmes souffrances et du même sang qui l'a sanctifiée, et qui vous sanctifie. Je dis plus, elle est en quelque sorte aussi efficace, du moins quant à l'abolition du péché, puisque par la grâce qui le détruit, et qui l'anéantit en vous, vous n'êtes pas moins exempts de toute condamnation que le fut Marie par celle qui la prévint. Et quant aux autres effets, quelle conformité ne trouverions-nous point encore entre l'une et l'autre grâce? Celle qui prévient Marie l'élève à la dignité de fille du Très-Haut, mais la grâce qui vous répare ne vous élève-t-elle pas à l'auguste qualité d'enfants de Dieu? La grâce de Marie prépare à Jésus-Christ une digne mère, mais la vôtre ne vous fait-elle pas un digne membre de Jésus-Christ? Marie, par la grâce qui lui est propre, contracte une étroite alliance avec la Trinité sainte; mais par la grâce de votre baptême, n'entrez-vous pas vous-mêmes en société avec les trois personnes divines? *Et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo*. Enfin si Marie, dès le moment qu'elle est conçue, est reconnue reine de la cour céleste, dès lors que vous êtes régénérés, n'acquièrez-vous pas un droit légitime à ce même royaume?

Vous m'allez opposer que la grâce qui sanctifie Marie ne laisse en elle aucune de ces funestes impressions qui demeurent en nous, même après que le péché d'origine a été effacé par le sacrement. Il est vrai, mais la grâce même du sacrement ne vous prémunit-elle pas contre ces impressions funestes? O vous qui vous plaignez de la miséricorde, parce qu'elle n'a pas détruit avec le péché tous ces malheureux restes, où en seriez-vous si elle n'avait pas même détruit le péché? Mais elle a bien plus fait, elle vous a fourni des remèdes proportionnés à vos ma ladies, et ces remèdes sont toujours des écoulements de la grâce qui vous régénère. Est-ce en effet que la foi qui vous est apportée par cette première grâce, que l'espérance dont elle est le principe, que la charité qu'elle répand dans vos âmes, ne sont pas déjà d'assez puissants secours contre les atteintes de la concupiscence? Pourquoi donc saint Paul vous déclare-t-il invincibles, tant que vous demeurez revêtus de cette sorte d'armes? *Induti lorica fidei et charitatis, et galeam spem salutis*. Est-ce encore que toutes les autres grâces, dont cette première est une semence féconde, ne vous suffisent pas contre toutes les instigations de cette malheureuse fille du péché? Vous ne vous apercevez point, dites-vous, que la grâce de votre régénération vous soit d'aucun secours contre les soulèvements de la concupiscence. Mais n'est-ce point, mon frère, que vous avez laissé perdre cette précieuse grâce,

et qu'elle n'habite plus en vous ? Ah ! je ne m'étonne pas que, rentré dans l'esclavage du démon, vous n'éprouviez plus les effets de la grâce qui vous en avait affranchi : il faudrait qu'elle fût présente pour se faire sentir, vous reconnaîtrez alors sa puissance et sa force. Si la charité habituelle répandue dans votre cœur par le Saint-Esprit, n'empêchait pas toujours ces mouvements inopinés de la rebelle concupiscence, elle les réprimerait au moins sans beaucoup d'efforts. Accoutumée de longue main à triompher de cette ennemie, de nouvelles victoires lui coûteraient peu. L'ennemie elle-même, rebutée par ses fréquentes défaites, ne ferait plus contre elle que de timides efforts, n'exciterait plus que de faibles soulèvements. Ce ne sont pas ici des conjectures incertaines, la raison en est toute naturelle, et l'expérience le confirme à ces heureuses âmes qui ont su conserver cette première grâce. Autant que le péché a pour vous d'attraits, autant leur fait-il d'horreur ; et leur persévérance dans la justice leur coûte aussi peu que le recouvrement de la vôtre vous paraît pénible. Demandez-leur si elles se font beaucoup de violence pour s'abstenir de ces vices honteux que l'habitude vous a rendus presque nécessaires. Elles vous diront qu'elles frémissent à cette seule image, et que le crime leur serait mille fois plus à charge que les précautions qu'elles prennent pour s'en garantir. N'imputez donc plus à l'imperfection prétendue de la grâce justificante, mais à la perte que vous en avez faite, le triste ascendant qu'a repris sur vous votre concupiscence, puisque en ceux qui ne l'ont point perdue, elle prévaut sur cette ennemie et la tient soumise. Ne lui imputez pas même de ce que vous l'avez si promptement perdue, puisque cette grâce n'étant autre chose que la charité habituelle, c'est surtout à son égard qu'il est vrai de dire que Dieu n'abandonne jamais, qu'on ne l'ait abandonné le premier : *Non deserit nisi prius desatur*.

Ainsi, mes frères, soit que vous considériez la grâce de votre réparation en elle-même, soit que vous la considériez par rapport à ses suites, vous lui trouverez, sinon une perfection égale à celle de Marie, au moins une merveilleuse conformité, et l'excellence de la sienne ne servira qu'à relever le prix de la vôtre. Cependant où est le chrétien qui fasse consister sa gloire à se voir prévenu d'une si éminente grâce ? Etrange aveuglement ! Elevés par elle à la souveraine grandeur, devenus enfants de Dieu, et marqués au caractère de la divinité même, ils négligent des honneurs si solides, pour ne se repaître que d'avantages vains et imaginaires. On emprunte de tous côtés des qualités étrangères pour se rehausser dans l'esprit des hommes, on entasse titres sur titres, on se charge d'emplois et de dignités, et l'on renonce à sa véritable grandeur, pour se parer du faux éclat d'une grandeur superficielle, qui ne subsiste que dans notre idée. Peut-on voir sans pitié ces hommes qui, fondés sur leur noblesse, croient faire une classe à part,

et n'avoir de commun avec les autres hommes qu'une ressemblance extérieure ? Peut-on les voir sans pitié vanter leur naissance, étudier leur généalogie, mettre leur gloire à descendre de ces antiques et prétendus héros, dont le temps a dissipé les cendres, dont les vers ont fait leur pâture, et qui maudissent peut-être cette même grandeur au milieu des flammes, parce qu'en conséquence de l'abus qu'ils en ont fait, elle sera éternellement la cause de leur damnation et de leur supplice ?

Apprenez donc, chrétiens, qui que vous soyez, que ce n'est que par la grâce sanctifiante que vous êtes véritablement grands. Mais quels sont les moyens de conserver cette grâce quand on l'a reçue ? L'exemple de Marie va nous en instruire dans mon second point.

SECOND POINT.

Il est étrange, Messieurs, que quelque persuadé que soit l'esprit de l'excellence de la grâce sanctifiante et de l'intérêt que nous avons à en bien user, on témoigne cependant tant d'indifférence pour elle. Ce n'est pas assez dire, il est étrange qu'on en fasse un si grand mépris, et qu'on compte pour rien de la laisser perdre : mais au lieu de nous répandre en vains gémissements sur la perte trop ordinaire de cette précieuse grâce, cherchons d'abord les moyens de la conserver. Nous les trouvons parfaitement marqués dans l'exemple de Marie ; et puisque la grâce qui nous répare dans le baptême, ou même dans la pénitence, a un si grand rapport avec la grâce qui la prévient dès les premiers moments, l'usage qu'elle a fait de la sienne est la plus sûre règle que nous puissions suivre à l'égard de la nôtre.

Premièrement, elle fait de cette grâce l'unique objet de toutes ses pensées, et elle ne cesse d'exciter sa reconnaissance sur un si grand bienfait. Secondement, elle est attentive à ménager ce précieux trésor, et elle ne l'expose point au danger de la dissipation et de la vanité. En troisième lieu, elle travaille sans relâche à le faire valoir, et à s'attirer chaque jour un nouvel accroissement de grâces. Ainsi nous-mêmes nous n'avons point d'autres moyens de conserver la grâce sanctifiante, que de méditer fréquemment sur la grandeur de ce bienfait, que de ne l'exposer point témérairement au danger de nous être enlevée ; et enfin de la mettre à usure, et d'en faire un fonds qui nous produise de nouvelles grâces. Quelques réflexions sur ces trois articles.

1^o Je dis d'abord que le premier moyen de conserver la grâce sanctifiante qui nous est conférée par le sacrement de baptême, et que nous recouvrons, quand nous l'avons perdue, dans le sacrement de pénitence, c'est de nous occuper sans cesse du prix et de l'excellence de cette grâce. Et en effet, mes frères, à quoi pouvons-nous en attribuer plus naturellement la perte, qu'à l'oubli qu'on en fait, et au peu de souci qu'ont la plupart des chrétiens d'en rappeler le souvenir ? Je

n'insiste pas ici sur l'ingratitude dont cet oubli est un signe si évident, et qui mérite seul que Dieu retire de nous toutes les autres grâces, sans lesquelles on ne conserve point celle-ci. Mais est-il étrange que l'esprit ne réfléchissant jamais sur la grandeur de ce bienfait, le cœur en perde insensiblement l'estime; qu'il soit moins sur ses gardes contre les dangers d'en être privé, et qu'il compte ensuite pour si peu de chose le malheur de l'avoir perdue? Ah! est-ce ainsi que vous en usez à l'égard des choses qui vous sont véritablement chères? Est-il besoin de vous inviter d'y appliquer toutes vos pensées? Serait-il possible à l'avarice de ne songer à rien moins qu'au trésor qu'il a amassé? L'ambitieux ne se repaît-il pas sans cesse du bonheur qu'il se figure dans le poste où il s'est élevé? Si vous jouissez de quelques avantages temporels que vous jugiez considérables, ne sont-ils pas toujours présents à votre esprit; vous laissez-vous de les envisager? Que devons-nous donc conclure de l'oubli que vous faites de la grâce sanctifiante, sinon que vous ne la mettez point au rang des biens vraiment désirables, et qu'il vous importe peu de la perdre ou de la conserver?

Les dispositions de la sainte Vierge étaient bien différentes. Toute sa vie ne fut qu'une contemplation de l'éminente grâce dont Dieu l'avait prévenue. C'est l'occupation où la trouva l'ange Gabriel, quand il lui vint annoncer l'incarnation du Verbe dans son chaste sein. Si elle rend visite à sa cousine Elisabeth, elle ne peut l'entretenir d'autres choses que des merveilles que le Tout-Puisant a opérées en elle : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus*. Suivez-la dans tous les mystères où l'Évangile nous apprend quelques circonstances de sa vie, vous la trouverez renfermée en elle-même, repassant continuellement dans son cœur les grâces que Dieu lui avait faites : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*.

Mais autant que cette occupation était digne de Marie, autant les gens du monde la jugent-ils indignes d'eux. Quelques chagrins ou quelques inquiétudes que les affaires du siècle traînent après elles, elles les occupent plus agréablement que la méditation des grâces de Dieu les plus signalées. Ce serait les réduire à un ennui mortel, que de les obliger à ne se distraire jamais de ces réflexions salutaires. Aussi ont-ils soin de se tenir en garde contre elles en se procurant des occupations qui remplissent tous leurs moments. S'il y en a que leur condition établisse dans un profond loisir, ils ne connaissent plus d'autres ressources contre une ennuyeuse oisiveté, que les jeux, ou mille autres vains passe-temps. Eh! que pourrions-nous faire, répondent-ils, quand nous les invitons à se détacher de ces amusements frivoles? Ah! mes frères, vous pourriez rentrer dans la retraite et dans le secret de votre intérieur; et là, vous débarrassant de toutes les pensées profanes et séculières, vous remplir de ces nobles sentiments que

doit inspirer la solide grandeur d'un chrétien régénéré dans les eaux du baptême. Vous pourriez, repassant sur ces augustes titres d'enfants de Dieu, de membres de Jésus-Christ, d'héritiers du royaume éternel, concevoir toute l'estime due à la grâce qui vous élève à un si haut rang. Vous pourriez comparer le sort de ces peuples malheureux, à qui Dieu l'a refusée, avec le sort de ce peuple choisi auquel il l'accorde. Vous pourriez jeter un coup d'œil sur tant de nations infidèles où l'Évangile n'est point parvenu, parcourir l'étendue de ces régions idolâtres où la lumière de la foi n'a point encore brillé; ou même, sans aller si loin, et en vous renfermant dans l'enceinte de la véritable Eglise, vous pourriez compter le nombre de ces enfants infortunés qui meurent avant que de naître, et qui conçus au milieu du peuple chrétien, périssent sans le sacrement qui fait les chrétiens. Vous pourriez vous regarder ensuite au milieu de cette foule de malheureux, distingué non par vos mérites, mais par le choix que Dieu a fait de vous; vous étonner d'une préférence qui n'a pu avoir d'autre source que dans la profondeur de ses miséricordes, et vous écrier enfin comme le Prophète, avec les sentiments de la plus vive reconnaissance : *Oh! qu'il s'en faut bien que Dieu ait traité si favorablement les autres nations, et qu'il les ait appelées avec autant de distinction que nous à la manifestation de ses lois et de ses justices! Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis*.

Est-ce en effet, mes frères, qu'une grâce si singulière, et sur laquelle roulent toutes les autres grâces, ne fournirait pas à vos réflexions une assez ample matière pour vous occuper dans votre loisir? Ces autres exercices dans lesquels vous les consommez, sont-ils plus nobles que celui-ci? Que votre esprit est léger, s'il n'est pas capable de se fixer sur un objet si digne et si intéressant! Et certes si vous n'avez rien de plus important que la conservation de cette précieuse grâce, est-il un devoir plus essentiel que de réfléchir souvent sur son prix et sur son excellence? N'en seriez-vous pas dès lors bien plus portés à veiller sur elle avec un extrême soin, et à ne l'exposer jamais au danger de vous être enlevée?

2^e Car voici le second devoir sur lequel l'exemple de Marie est encore plus digne de considération, et met notre témérité dans un plus grand jour. Comparez la grâce dont elle fut ornée à celle que nous recevons dans les sacrements de baptême ou de pénitence par l'application des mérites de Jésus-Christ; quelque conformité que nous ayons remarquée entre ces deux grâces, elles diffèrent en ce point capital, que celle qui prévint Marie fut une grâce exempte d'affaiblissement et d'altération, au lieu que la grâce qui nous répare est sujette à l'inconstance et à la fragilité, et qu'elle s'évanouit souvent au premier souffle de la tentation. Cependant Marie prévenue d'une grâce constante, d'une grâce à l'épreuve de tous les dangers du

monde, semble craindre de l'exposer à sa contagion; elle l'éloigne du péril, elle la tient à l'écart, et la conserve à l'ombre de la retraite, du silence et de la prière. La présence d'un ange qui n'a d'un homme que l'apparence, dont l'abord n'inspire que la pureté, dont les premiers discours ne présentent à son esprit que des pensées saintes, sa présence la trouble, et le céleste ambassadeur est obligé de la rassurer : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum*. Vous au contraire qui portez la grâce, cette liqueur précieuse, dans des vases d'argile, vous qui savez qu'on ne la conserve qu'à force de précautions et de vigilance; vous qu'une fatale expérience ne convaine que trop qu'il n'est rien de plus facile et de plus ordinaire que de la laisser perdre, vous l'exposez témérairement aux dangers les plus évidents. Ce serait déjà trop que de n'être point en garde contre les surprises, vous allez encore au devant de la tentation, vous pensez que cette grâce toute fragile qu'elle est, se soutiendra dans le tumulte et l'intempérance de vos plaisirs, que les plus profanes divertissements ne lui donneront aucune atteinte, qu'il n'est ni lectures empoisonnées, ni dangereuses fréquentations, ni liaisons suspectes, à l'épreuve desquelles vous ne puissiez la mettre. Si nous vous prêchons l'obligation de renoncer à certaines pratiques usitées dans le monde, de vous interdire les bals, les spectacles, ces jeux assidus et prolongés où se consume si indignement votre temps avec le patrimoine des pauvres, vous traitez de vains scrupules ou de déclamations nos raisons les plus fortes et les plus pressantes. Et quel péché, nous demandez-vous, pourrait-il y avoir à s'accorder ces sortes de passe-temps? Quoi donc, mes frères, n'y en aurait-il point à exposer si légèrement la grâce sanctifiante, et à se mettre dans le danger prochain de la perdre sans assurance de la recouvrer jamais? Car enfin je ne vous parle ici ni de l'opposition qu'ont toutes ces pratiques à la vie de mortification et de pénitence qui doit faire le caractère d'un chrétien, et sans lequel point de salut; ni des vœux que vous avez faits dans votre baptême, de renoncer à toutes ces pompes mondaines. Je tais le péché que renferment, et cette opposition formelle à la vie chrétienne, et le violement effectif de ces sacrés vœux. N'est-ce pas d'ailleurs un assez grand péché de risquer pour de vains plaisirs un trésor d'un aussi grand prix qu'est la grâce sanctifiante, cette grâce sans laquelle une âme, quelque ornée qu'elle soit d'ailleurs de tous les dons de la nature, n'est qu'un néant aux yeux de Dieu, et avec laquelle, quoique privée de tous ces dons, elle est digne de tout son amour; cette grâce qui nous a été si chèrement achetée, et qui n'a pu nous être méritée que par les souffrances et la mort d'un Dieu! N'est-ce pas, dis-je, un assez grand péché que de la risquer cette importante grâce? Et quand tous ces plaisirs, que vous vous permettez, n'auraient rien de plus criminel, ne le seraient-ils pas as-

sez par un danger de cette conséquence?

Et ne pensez pas nous en imposer, en nous disant que ces sortes de divertissements ne font sur vous aucune impression, qu'ils laissent votre âme dans la même assiette, que votre innocence n'y reçoit jamais aucune blessure. Peut-être est-il vrai qu'elle n'y en reçoit aucune; mais pourquoi? c'est que rarement votre innocence vous y accompagne; c'est que le plus souvent elle n'est déjà plus quand vous entrez dans ces lieux profanes. Ah! sans doute il n'est pas étrange qu'une innocence déjà éteinte, ne soit plus susceptible des impressions de la vanité; qu'elle n'ait plus de sentiment pour les coups qu'on lui porte, et pour les blessures qui lui sont faites. Non, si votre innocence n'a plus rien à craindre au milieu des apps du vice, ce n'est pas qu'elle soit moins fragile, mais c'est qu'elle ne vit plus. Ce n'est pas que votre vertu se soit fortifiée par les funestes épreuves où vous l'avez mise, mais c'est qu'elles l'ont tellement affaiblie qu'elle n'est plus capable d'aucune résistance. Ce n'est pas que le vice n'ait plus d'empire sur vous, mais c'est que l'habitude vous l'a rendu bien plus familier, c'est qu'il est devenu comme votre élément, c'est que votre âme s'y entretient, comme cette espèce de serpent qu'on dit se nourrir dans le feu.

Et en effet, mes frères, si la grâce pouvait subsister au milieu des dangers auxquels vous l'exposez, pourquoi la sainte Vierge aurait-elle pris tant de précautions pour les éviter, elle dont la vertu était si enracinée, et en qui cette grâce avait absorbé la concupiscence? Pourquoi, si le commerce des hommes n'a rien de si périlleux, s'alarmait-elle à la vue d'un ange qui portait moins le caractère de l'homme, que de l'ambassadeur de la Divinité? Pourquoi, si ces plaisirs passionnés et tumultueux qu'un raffinement de vanité a mis à la mode, n'étaient point des écueils insurmontables à la vertu, pourquoi craignait-elle d'exposer la sienne aux plaisirs les plus innocents, et la tenait-elle à l'abri du silence et de la retraite? N'est-ce pas parce qu'il n'est point de vertu si solide et si éprouvée, qui ne soit sujette à périr, dès qu'on l'expose volontairement?

3^e Encore ne suffit-il pas, pour répondre au bienfait inestimable de la grâce sanctifiante, de ne la point exposer; il faut de plus la faire valoir et travailler efficacement à l'augmenter en nous. Et certes s'il pouvait être permis de s'arrêter à un certain degré de grâces, quelle créature eût été plus autorisée que l'incomparable Marie à se contenter de la mesure qu'elle en avait reçue, puisqu'on ne peut douter qu'elle n'en eût la plénitude dès le premier instant de sa sanctification? Aussi l'ange la déclara-t-il pleine de grâces avant même qu'elle eût donné son consentement au grand mystère de l'incarnation, et les premières paroles qu'il employa pour la saluer en furent une attestation : *Ave, gratia plena*. Cependant il n'en était pas de cette plénitude comme de celle d'un vase, qui ne peut rien recevoir au delà

d'une certaine mesure. Dieu, pour ainsi parler, dilatait l'âme de Marie à proportion qu'il y versait ses grâces. Chacune d'elles préparait la place à une nouvelle, et lui procurait une plus grande capacité. Marie elle-même avec quelle fidélité ne se prêtait-elle point à cette copieuse effusion de grâces? Quelle attention à ménager tous les moyens d'en acquérir de nouvelles? Et s'il n'y avait ni mouvement, ni action, ni parole de Jésus-Christ qui n'en fût une source abondante, quelle plénitude s'en devait former à chaque moment dans l'âme d'une créature si soigneuse de les recueillir?

Mais autant que cet exemple est admirable en soi, autant doit-il exciter nos gémissements en le comparant à notre conduite. Marie, pleine de grâces, se croit obligée d'en acquérir toujours une nouvelle plénitude, et nous, trop satisfaits de celle que nous supposons habiter en nous, nous croyons comme le serviteur infidèle, être dispensés de la mettre à profit. Nous l'ensevelissons comme lui dans l'indolence et dans l'oisiveté, et au lieu de lui faire produire des fruits de piété et de bonnes œuvres, nous en étouffons le germe, et nous la laissons dessécher au dedans de nous. Peut-être à la vérité en est-il peu parmi vous qui vécussent tranquilles, s'ils savaient certainement que la grâce ne réside plus dans leur âme, je dis cette grâce habituelle qui lui donne la vie, et sans laquelle vous ne seriez plus qu'un objet horrible aux yeux de Dieu : mais vous qui vous flattez, ou de ne l'avoir jamais perdue depuis que vous l'avez reçue dans le sacrement de baptême, ou de l'avoir recouvrée par la vertu de celui de pénitence, sur quel témoignage vous appuyez-vous? Car enfin si cette grâce est essentiellement féconde, si elle ne peut être dans une âme sans y pousser des rejetons et sans y porter des fruits, où sont ces fruits et ces rejetons? Quel progrès vous voyons-nous faire dans la piété? quel accroissement les vertus de tempérance, de mortification, de détachement ont-elles pris en vous? Etes-vous plus ardens qu'autrefois dans les bonnes œuvres, plus patients dans les injures, plus zélés pour les intérêts de Dieu et de la religion? Est-ce donc que la grâce a changé en vous de nature, et que, féconde partout ailleurs, en vous seuls elle est stérile? Mais non, mes frères, ne vous y trompez pas, là où la grâce ne produit rien, là certainement il n'y a point de grâce. Cependant, qu'il y a de chrétiens, qui, avec des dispositions toutes opposées à ce progrès de grâces, s'endorment dans leur sécurité! Qu'il y en a qui ne voudraient pas même passer pour pieux! C'en est assez, dit-on quelquefois, pour des personnes du monde et de notre état : plus de vertu ne nous conviendrait pas, elle siérait mal à notre profession, et nuirait peut-être à notre fortune.

Mais vous, mon frère, qui tenez ce langage, savez-vous bien qu'en fait de vertu, c'est déchoir que de ne pas croître? Savez-vous qu'étant de l'essence de la charité de

tendre à sa perfection, c'est vouloir la laisser éteindre que de ne vouloir pas la laisser augmenter? Savez-vous enfin qu'être satisfait de la mesure de sa charité, c'est être dès lors convaincu de n'en avoir pas le commencement? Et n'était-ce pas sur ce fondement que saint Paul invitait avec tant d'instance les premiers fidèles à avancer toujours dans le bien, persuadé qu'il était que la grâce ne peut subsister qu'autant qu'on travaille à la faire croître, et qu'elle se perd insensiblement dès qu'on cesse d'ajouter à sa mesure par une vigilante fidélité à répondre à tous ses mouvements et à en faciliter les progrès? C'est cette vigilance que nous admirons aujourd'hui dans Marie. En vain sa conception aurait-elle été sainte, si elle n'avait fait valoir cette première grâce qui la sanctifia. Son privilège, tout grand qu'il fût, n'aurait servi qu'à la rendre moins digne des regards du Très-Haut et de l'auguste maternité à laquelle elle fut élevée. Mais en vain aussi admirerons-nous en elle sa fidélité à mettre à profit cette précieuse grâce, si nous ne nous excitons par son exemple à user aussi saintement de celle qui nous a été donnée par le Saint-Esprit ; et qui, quoique inférieure à celle de Marie, ne laisse pas de nous élever au plus haut rang où des créatures puissent aspirer. C'est le fruit que nous devons tirer de ce mystère, et le moyen le plus infaillible d'arriver à l'heureuse immortalité dont cette grâce est le germe, et que je vous souhaite.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Dominum.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (Luc., II, 22).

Pourquoi l'Eglise nous donne-t-elle aujourd'hui, mes frères, comme un sujet singulier d'admiration, la fidélité de Marie à se rendre au temple au jour marqué pour sa purification, pour la solennelle consécration qu'elle y fit à Dieu de Jésus-Christ, son Fils, et accompagné des hosties qu'elle y offrit pour le rachat de ce premier-né? Toutes ces pratiques n'étaient-elles pas expressément ordonnées par la loi? Et que fit après tout cette sainte mère que n'observassent toutes les autres femmes? Il est vrai, mes frères, et voilà surtout ce qui fit le mérite de son obéissance, et ce qui doit faire aujourd'hui le digne objet de nos méditations. Car enfin, que Marie la plus pure des vierges, et qui, bien loin d'avoir contracté quelque tache par son divin enfantement, n'en était parvenue qu'à un plus éminent degré de grâce et de pureté, n'hésite point à se confondre avec les autres femmes, pour qui, seules avait été faite la loi humiliante de la purification; qu'elle expose, ce semble, et la divinité de son Fils, et son ineffable maternité aux soupçons injurieux d'un peuple

grossier et incrédule, n'est-ce pas, mes frères, parce qu'en tous ces points Marie ne fait qu'obéir et se conformer à toutes les autres femmes, que sa conduite est plus merveilleuse et plus digne de toutes nos louanges ?

Mais ce n'est encore là qu'une partie des saintes leçons que nous donne son exemple. En effet, si Marie se confond avec le commun des femmes dans l'obéissance extérieure qu'elle rend à la loi, combien au contraire ne se distingue-t-elle point par l'esprit avec lequel elle obéit ? Quelle autre femme se purifiait avec les sentiments d'une aussi profonde humilité que cette incomparable Vierge ? Quelle autre mère consacrait son premier-né au Seigneur avec tant de zèle et de dévouement ? Quelle autre que Marie eût été en état d'entendre avec la même foi et la même résignation, la prédiction que lui fit le saint vieillard Siméon du glaive de douleur dont son âme devait un jour être percée à l'occasion de ce cher Fils ? Or, ne séparez point de si parfaites dispositions d'avec ses démarches extérieures, et vous trouverez dès lors dans l'exemple de Marie, non-seulement un digne sujet d'éloge pour elle, mais, ce qui est bien plus important, une source féconde d'instructions pour vous, puisqu'entre tous les abus que nous déploions dans la religion, le plus considérable est de la part des uns, la liberté avec laquelle ils se dispensent des pratiques extérieures et publiques du christianisme, et de la part des autres, le défaut de ces dispositions intérieures, sans lesquelles toutes ces pratiques sont vaines et sans mérite pour le salut. C'est, dis-je, ce double abus que condamne aujourd'hui l'exemple de la sainte Vierge, et que je viens attaquer dans ce discours, en établissant la nécessité d'être fidèle aux pratiques extérieures de la religion, et l'inutilité de ces mêmes pratiques, si elles ne sont accompagnées des dispositions intérieures dont elles empruntent tout leur mérite. En un mot, mes frères, le culte extérieur sera la matière de ma première partie ; le culte intérieur sera le sujet de la seconde.

C'est ici un point de morale qu'il est d'autant plus important de prêcher aux rois, que l'exemple de leur fidélité à le pratiquer est à l'égard de leurs sujets plus efficace que la loi même. Mais qu'heureux est le ministre de l'Evangile qui, ayant l'honneur de parler à celui qui fait aujourd'hui nos plus douces espérances, le trouve actuellement appliqué aux devoirs auxquels il l'invite ! Docile aux sages conseils, il embrasse avec grâce toutes les pratiques de piété qui lui sont proposées. Mais ce qui peut-être ne ferait aujourd'hui que l'éloge du digne prince chargé de son éducation, dans un âge plus avancé, fera le sien propre. Le seul amour de son devoir aura tout le mérite de son application à le suivre. Chaque jour nous développera quelqu'une de ces vertus royales qu'ont transmises en lui ses augustes aïeux, et qui déjà se laissent entrevoir sous le voile de son aimable enfance. Puisse son

règne heureux être le durable fruit de la plus sage et de la plus douce régence que la France ait admirée ! Puissent nos vœux et notre piété mériter la conservation de ce tendre héritier de la couronne et de la gloire de nos rois ! C'est la grâce, Sire, que nous ne cesserons de demander pour Votre Majesté. Commençons par saluer la Mère de Dieu. Ave.

PREMIER POINT.

Il est étrange, mes frères, que ce qui devrait être aux chrétiens un plus puissant motif de fidélité aux pratiques extérieures de la religion, leur devienne une occasion de négligence et de relâchement ; et qu'abusant de la liberté où la loi nouvelle les a établis, ils s'en fassent un titre pour se dispenser de ses plus faciles obligations. Quelle proportion en effet entre ce petit nombre de saints exercices, que l'Eglise a si sagement institués parmi ses enfants, et cette multitude d'observations légales, auxquelles Dieu avait autrefois assujéti son peuple ? Et n'aurions-nous pas lieu d'appliquer à ces chrétiens lâches, et qui se croient encore surchargés, ce que Pharaon disait sans fondement des Israélites, quand Moïse lui commandait de la part de Dieu de les laisser sortir de l'Egypte : que s'ils avaient moins de loisir, ils ne songeraient pas à se plaindre de leur travail ? *Vacant enim, et ideo vociferantur.* D'où peuvent naître de si funestes dispositions, sinon d'une tiédeur mortelle, d'un fond de mépris pour les exercices de la religion, et peut-être pour la religion même ? Cependant, comme la lâcheté la plus criminelle est toujours ingénieuse à se justifier, la plupart ne laissent pas de s'autoriser de ce principe mal entendu, que le vrai culte de Dieu consiste moins dans les pratiques extérieures, que dans la bonne disposition du cœur ; que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, et qu'il fait peu de cas de toute autre manière de l'honorer ; que c'est l'esprit qui vivifie, et non pas la lettre de ces observations extérieures. C'est, dis-je, sur ces principes mal entendus, qu'on se dispense de tous les saints exercices de la discipline chrétienne, et qu'à l'exception de certains devoirs capitaux, dont l'omission serait trop scandaleuse, on se fait presque un mérite de négliger souverainement tout le reste. Or, sans donner atteinte à ce qu'il y a de vrai dans ces principes dont on abuse, j'établis la nécessité des pratiques extérieures sur trois sortes d'intérêts, qui nous doivent être infiniment chers : les intérêts de Dieu, les intérêts de la religion et nos intérêts propres. Premièrement, nous sommes redevables à Dieu d'une exacte fidélité à toutes ces pratiques, parce qu'elles sont une protestation publique de notre zèle pour sa gloire. En second lieu, nous en sommes redevables à la religion, puisqu'elle ne saurait ni conserver son lustre, ni même subsister sans ces exercices extérieurs ; et enfin, nous en sommes redevables à nous-mêmes, puisqu'ils servent d'aliment à notre piété, qui

sans ce secours se dessècherait insensiblement et bientôt s'évanouirait.

Je fonde donc premièrement la nécessité des pratiques extérieures, sur l'obligation où nous sommes de protester à Dieu solennellement de notre zèle pour sa gloire, et il ne sert de rien de dire que Dieu préfère les dispositions du cœur à tous ces témoignages extérieurs. Car enfin, de ce que ces témoignages ne lui sont agréables qu'à proportion de ce que les dispositions intérieures sont plus ou moins parfaites, s'ensuit-il qu'il n'en exige pas l'extérieur ? Il est vrai, mes frères, et nous le dirons plus expressément dans la suite, que si l'esprit de religion n'anime toutes les pratiques extérieures de notre culte, elles seront sans mérite aux yeux de Dieu. Mais l'obligation de les animer de cet esprit vivifiant exclut-elle l'obligation d'honorer Dieu par ces pratiques ? Cet hommage extérieur qu'il demande de nous n'est-il pas le juste tribut de sa grandeur et de sa gloire ? N'en est-il pas même de notre part comme le solennel aveu ? Et si nous ressentons assez vivement tant d'effets signalés de sa libérale magnificence, ne lui promettons-nous pas, comme le prophète, de lui en rendre grâces, et dans l'assemblée des fidèles, de confesser son nom et de chanter ses miséricordes sous les yeux de ces anges terrestres destinés à les célébrer ? *In conspectu angelorum psallam tibi; adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo.* Aussi, mes frères, est-il à remarquer que ce n'est, à proprement parler, que par les œuvres qui se manifestent au dehors, que Dieu peut être véritablement glorifié, puisqu'elles seules servent à le faire connaître et à lui attirer les louanges de ses créatures. Les vertus qui demeurent renfermées dans le cœur, quelque éminentes qu'elles puissent être, lui procurent bien moins de gloire et ne nous acquittent point assez envers sa grandeur. Dieu lui-même n'a-t-il pas toujours expressément exigé de ses serviteurs des démonstrations extérieures de leur fidélité ? Et pour ne point sortir de notre mystère, la conduite de Marie n'est-elle pas sans réplique ? Car pourquoi transporter Jésus-Christ à Jérusalem, exposer la délicatesse de son enfance aux dangers d'un voyage long et pénible ? Pouvait-elle douter que l'oblation qu'elle en allait faire au Seigneur, n'eût été déjà faite en secret par cet Enfant-Dieu ? Ignorait-elle que dès son entrée dans le monde, et au premier instant de son incarnation, il s'était présenté à son Père, comme une hostie toute pure et impatiente de lui être immolée ? *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* Que manquait-il donc à une oblation déjà si parfaite, qui demandât qu'elle fût réitérée ? C'est que jusque-là elle était demeurée cachée dans le cœur du Verbe fait chair et de sa sainte mère, et que pour glorifier Dieu autant qu'il méritait de l'être, il fallait qu'elle fût faite solennellement dans le temple de Jérusalem, avec tout l'appareil des cérémonies accoutumées, et à la face de toute l'Eglise.

Ainsi sans doute le comprit Marie ; et ce qui fait aujourd'hui votre honte, c'est que l'exemple d'une Vierge que sa dignité de mère de Dieu mettait si fort au-dessus des lois ordinaires, laisse encore quelque prétexte à votre lâcheté, pour vous dispenser de rendre à Dieu les honneurs extérieurs que sa grandeur exige. Car je veux, contre toute apparence, que vous soyez fidèles à vous acquitter envers lui de certaines obligations qui vous sont personnelles, que vous n'omettiez aucune des pratiques secrètes de prières, d'aumônes, de pénitence. Je veux que dans l'intérieur de votre cœur, ou même dans le centre de votre domestique, il ne se passe rien de désordonné et qui ne soit conforme à la loi ; mais quelle gloire revient-il à Dieu de ces vertus obscures et comme ensevelies, qui n'étant connues que de lui, ne tendent point à le glorifier devant ses créatures, et à le faire glorifier par elles ? Je sais bien qu'il y a certains devoirs qui, pour lui être rendus en secret, ne lui sont pas moins agréables ; qu'il y a même certaines bonnes œuvres qui sont d'autant plus saintes et plus méritoires qu'on affecte de les tenir cachées. Je sais que qui rechercherait la gloire des hommes dans les pratiques extérieures de la piété, n'aurait d'autre récompense à espérer que celle des hypocrites ; mais ces maximes, bien entendues, anéantissent-elles l'obligation de se réunir avec le corps des fidèles, pour rendre à Dieu conjointement les actions de grâces et les honneurs qui lui sont dus ? Jésus-Christ se contredisait-il dans son Evangile, quand d'une part il invitait ses disciples à n'imiter point l'ostentation des pharisiens dans la pratique des bonnes œuvres, et qu'il leur ordonnait de l'autre de s'assembler en son nom pour prier, et de faire en sorte que les hommes témoins de leur piété, et excités par leurs bons exemples, en glorifiasse leur Père céleste ? *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in celis est.* Cependant jusqu'où ne portet-on point l'indifférence à cet égard ? Quel éloignement pour toutes les pratiques extérieures et publiques de la religion ! Assidu jusqu'à l'esclavage à faire sa cour à un souverain dont on espère quelque faveur ; vigilant à prévenir les plus empressés, on refuse au Roi des rois les faibles hommages de la plus faible piété. Ces jours spécialement consacrés à célébrer ses mystères et à chanter sa gloire, on néglige de venir dans ses temples s'acquitter d'un si saint devoir. L'assistance au service divin n'est plus regardée que comme une œuvre de surérogation : on se repose sur les prêtres du Seigneur du soin de le glorifier ; le chant des psaumes et des hymnes, que saint Paul recommandait à tous les chrétiens, et qui faisait autrefois leur principale occupation, dans leur domestique comme dans l'église, la tiédeur et la vanité l'ont mis hors d'usage parmi le grand monde. Dans l'église même, on abandonne au simple peuple cette dévotion trop vulgaire, et l'on croirait se déshonorer en honorant Dieu, comme dit l'Apôtre,

d'un même cœur et d'une même bouche : *Ut unanimes, uno ore honorificetis Deum*. Mais, lâches chrétiens, Salomon crut-il se déshonorer, quand à la tête de tout Israël il conduisait l'arche solennellement dans le nouveau temple, qu'il immolait à chaque pas des victimes sans nombre, qu'il animait tout le peuple par son exemple à chanter les miséricordes et les grandeurs de Dieu ? Mais David avait-il cru se déshonorer, lorsqu'en ramenant la même arche de la maison d'Obédédém dans la tente qu'il lui avait préparée, il se mêlait avec les chœurs des prêtres ; que dépouillé de ses ornements royaux, et revêtu comme un simple lévite d'un éphod de lin, il se donnait en spectacle à tout son peuple par des démonstrations de joie que la délicatesse traiterait aujourd'hui de ridicules ? Se mit-il en peine des railleries que lui en fit Michol ; et ne lui répondit-il pas qu'il ferait gloire de paraître encore plus vil qu'il n'avait paru, quand il s'agirait de donner à Dieu des témoignages éclatants de son amour et de son zèle ?

Mais ce n'est pas seulement à Dieu que nous sommes redevables des pratiques extérieures, c'est encore à la religion qui ne peut subsister sans elles. Et ce fut là, sans doute, le second motif qui porta Marie à se rendre fidèle à la loi de la purification, et à toutes les autres cérémonies, dont elle devait être accompagnée. Car enfin, que les autres femmes obéissent exactement à cette même loi, elles y étaient personnellement intéressées à raison des taches légales qu'elles avaient contractées, et dont il leur était important qu'elles fussent purifiées ; mais quel autre intérêt Marie pouvait-elle avoir à se confondre avec elles dans une cérémonie d'ailleurs si humiliante, elle surtout qui n'ignorait pas combien chaste avait été son enfantement, et par quelle vertu Jésus-Christ avait été conçu en elle ? Quel autre intérêt, dis-je, pouvait-elle avoir, que celui de concourir au maintien et à la gloire de sa religion, par son exacte obéissance à toutes ses pratiques ?

En effet, mes frères, représentez-vous une société dépourvue de toutes sortes de pratiques extérieures, une religion qui n'ait ni temples, ni autels, ni prêtres, ni sacrifices, où l'on ne découvre parmi ses membres aucune uniformité d'exercices et d'observations ; une religion enfin qui ne porte aucun caractère qui fasse discerner son culte, et par lequel on puisse la définir. A quelles altérations ne sera-t-elle point sujette au dedans et au dehors ! Quelle occasion à ses ennemis de la mépriser et même de la blasphémer !

Aussi n'y eut-il aucun temps auquel on se soit dispensé du culte extérieur. Dès le premier âge du monde les enfants d'Adam le trouvèrent établi par leur père. Le seul instinct de la religion avait suffi pour le mettre en usage, sans y être obligé par aucune loi positive ; ces premiers hommes offraient à Dieu des sacrifices selon leurs professions différentes, et l'exemple du parricide

Caïn est une preuve que les plus méchants mêmes ne s'en dispensaient pas.

Mais combien plus étroite l'ancienne loi ne rendit-elle point l'obligation de ce culte extérieur ? Avec quels soins et quelles précautions Dieu lui-même n'en dressa-t-il point le plan ? Quel nombre de fêtes et de solennités ; quelle variété de cérémonies et d'observations ! Quelle scrupuleuse exactitude de la part du peuple choisi, à se rendre à toutes ces pratiques ! Combien de fois et par quels signes éclatants Dieu n'en agréa-t-il point l'hommage ? Ses récompenses prodiguées aux plus fidèles observateurs, les châtimens, au contraire, dont il punissait la plus légère omission, tout cela, dis-je, ne nous apprend-il pas de quelle importance il était de réunir son peuple par le lien des mêmes pratiques, et de rendre son culte célèbre parmi les nations ?

Mais quoi ! la nouvelle alliance ne nous affranchit-elle pas de ce joug onéreux, et que nos pères n'ont pu porter ? E-le nous en affranchit, il est vrai, mais en substituant en sa place d'autres observations, qui, sans donner atteinte à la liberté des enfans, les maintiennent dans une sainte uniformité, et conservent à la religion toute sa splendeur. De là, d'abord l'institution des sacrements, qui pour nous conférer la grâce, nous assujettissent à certains signes sensibles, dont Jésus-Christ la fait dépendre. De là la convocation des fidèles dans leurs paroisses, pour y protester sous un même pasteur de la conformité de leur culte et de leur créance. De là l'usage de ces assemblées pour les différentes formes d'instructions, selon les besoins et la portée des fidèles. De là ces fêtes, ces offices solennels, ces processions, ces prières publiques également nécessaires à l'édification du dedans, et à la gloire extérieure de la religion. Et avec quel zèle les premiers chrétiens ne se rendaient-ils point à toutes ces pratiques ? La persécution la plus allumée n'était pas pour eux un suffisant prétexte pour s'en abstenir. Au défaut des églises, ils s'assemblaient furtivement dans des chapelles souterraines pour y célébrer le sacrifice, et y faire les autres exercices de la religion.

Si la vigilance des magistrats païens leur rendait impossibles ces assemblées secrètes, chaque famille formait comme une église domestique dans laquelle ils observaient de prier au moins aux mêmes heures, ne le pouvant faire en commun.

Aussi, mes frères, de quelle odeur n'était point alors la religion chrétienne parmi les infidèles ! Quelle admiration ses plus mortels ennemis n'étaient-ils point forcés de lui accorder ! Et quel nombre de prosélytes ne se faisait-elle point chaque jour ! Mais au dedans quelle force n'acquerrait-elle point par cette conformité de pratiques, et cette continuelle communication de ses membres entre eux ? Et vous étonnerez-vous après cela, que tous les efforts des tyrans vinssent échouer contre une religion si bien affermie,

et dans laquelle s'entretenait un si parfait accord ?

Ainsi, sans doute, en serait-il encore aujourd'hui, si l'ennemi de la religion n'eût affaibli si considérablement ces liens extérieurs de la piété des fidèles, et de quels stratagèmes n'a-t-il point usé pour y réussir ? Tantôt on l'a vu par le ministère des hérétiques, s'élever ouvertement contre toutes les pratiques de notre religion, censurer nos fêtes et nos cérémonies, décrier nos sacrements, tourner en dérision nos mystères les plus respectables. Tantôt il semait parmi les fidèles mêmes un esprit d'illusion, qui les tirant de l'uniformité, les portait à se distinguer par des dévotions arbitraires, et à préférer aux pratiques anciennes et au culte solide, des observations nouvelles et superstitieuses ; tantôt il étouffait dans le plus grand nombre jusqu'aux dernières étincelles de cette ferveur primitive, substituant au zèle de la maison de Dieu l'indolence et le mépris pour tous les exercices de la religion, traitant de dévotions populaires des usages consacrés par la vénérable antiquité, réduisant au sort de tout autre mode les œuvres les plus importantes de la piété, et donnant le nom de discipline aux abus les plus déplorables du relâchement.

Et quel usage ne fait-il point encore aujourd'hui de ce dernier moyen, pour la ruine de la religion ? Dans quel siècle vit-on le culte extérieur plus déchu qu'il l'est en celui-ci ? Si, pour conserver le nom de chrétien, on ne s'interdit pas tout l'usage des sacrements, on n'en prend qu'autant qu'exige la loi rigoureuse, et qu'il est nécessaire, tant pour déguiser son libertinage, que pour éviter l'éclat des censures. Ces trésors sacrés qui, par leur utilité seule, et la nature des biens dont ils regorgent, nous invitent assez d'eux-mêmes à y recourir fréquemment, ces sacrements qui ne sont faits que pour les hommes, pour guérir les maladies des uns, pour fortifier la santé des autres, pour faciliter le salut à tous, ils les regardent d'un œil mécontent ; ils les trouvent à charge à la religion, ils ont besoin de temps et de courage pour se résoudre à en approcher. Le joug des cérémonies légales leur semblerait plus léger, et la condition juive moins dure que la chrétienne.

Parlez-leur, après cela, de satisfaire aux autres devoirs du christianisme, de se rendre exacts, par exemple, aux exercices d'une paroisse ; montrez-leur cette obligation fondée sur le droit naturel et ecclésiastique, qui veut que les brebis ne s'écarternt point de la bergerie, qu'elles entendent la voix du pasteur aux soins duquel elles sont commises, et qu'elles lui répondent dès qu'il les appelle ; dites-leur que manquer à ce devoir, c'est se soustraire à une autorité légitime, s'émanciper de l'obéissance due à son propre pasteur, se retrancher soi-même en quelque sorte de la communion de ses confrères, faire avec son Eglise particulière une rupture peu différente de celle qu'ont faite les schismatiques avec l'Eglise universelle ; mon-

trez-leur cette pratique sainte observée sans interruption par les fidèles de tous les siècles, recommandée sous de sévères peines par les décrets des conciles : ils appelleront de la force de vos raisons à leurs propres idées, ou à la pratique actuelle des gens du monde ; ils se persuaderont que la loi est suffisamment abrogée par la multitude des prévaricateurs, qu'à force de lui obéir on a prescrit contre elle, ou que si elle subsiste encore, c'est seulement pour le simple peuple, qui aurait moins bonne grâce à s'en affranchir.

Mais comment se promettrait-on de les trouver fidèles à ces sortes de pratiques qui demandent quelque sujétion, dès lors qu'on les voit négliger si absolument les plus faciles même ? Vous vous plaignez, ministres évangéliques, de ne plus voir à vos instructions ce concours de chrétiens de tout sexe et de tout état, que la soif de la divine parole y attirait autrefois, et vous attribuez cette étonnante désertion à un raffinement de goût, rebuté de l'antique simplicité, auquel tout votre art ne peut plus atteindre. Ah ! ne faites pas honneur au siècle présent d'une vaine délicatesse, dont il ne se flatte déjà que trop. Non, non, le goût des chrétiens de nos jours n'est pas meilleur que celui de nos pères, mais leur religion est bien plus languissante ; et ce n'est point tant à leur plus grande délicatesse que vous devez vous en prendre, qu'à leur plus grande ardeur pour le plaisir et pour la vanité. Et en effet à quels exercices les trouveriez-vous occupés, tandis que vous les cherchez inutilement dans le vide de vos auditoires ? A ces mêmes exercices auxquels s'occupaient les Israélites, quand Moïse descendu de la montagne venait leur publier de la part de Dieu la loi dont il était chargé. Ce peuple, dit l'Ecriture, était assis pour manger et pour boire, et il se levait ensuite pour jouer : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*. Ainsi en est-il du plus grand nombre de nos chrétiens. Quelques précautions qu'ait pu prendre l'Eglise, pour leur faciliter l'assistance au service divin et aux instructions publiques ; quelque dérangement qu'elle ait fait dans ses heures pour s'accommoder aux leurs, le temps destiné à ces saints exercices se trouvera toujours le temps de leurs divertissements ou de leurs repas. Ingénieux à donner un prétexte plausible à leur dégoût pour la sainte parole, ils affectent, au préjudice de l'ordre le plus naturel, de différer leur nourriture corporelle à des heures indues, de peur de se trouver libres dans le temps convenable pour la nourriture spirituelle.

Mais je veux qu'on ait quelque lieu d'imputer à cette prétendue délicatesse du siècle présent, leur négligence à venir nous entendre, lui imputerons-nous l'omission générale de toutes les autres pratiques ? Est-ce par un raffinement de goût qu'ils pensent avoir satisfait à la sanctification du jour du Seigneur, pour s'être trouvés présents à une courte messe ? Est-ce encore par délicatesse

qu'ils ne se peuvent résoudre à assister au moins au service de vêpres, et qu'ils ont établi entre eux qu'il est du bel air de laisser au peuple ce pieux exercice? Mais enfin à quelques principes que vous attribuez toutes leurs omissions, n'est-il pas toujours vrai de dire d'eux, comme le disait du peuple d'Israël le saint roi Ezéchias, qu'ils ont déserté le tabernacle du Seigneur, et qu'ils lui ont tourné le dos: *Averterunt facies suas a tabernaculo Domini, et præbuerunt dorsum*; qu'il ne tient pas à eux qu'on ne ferme les portes de nos temples, qu'on ne renverse nos chaires et nos autels, qu'on ne brûle plus d'encens au Seigneur, et qu'on n'abolisse à jamais le chant des psaumes et les sacrifices?

Aussi, mes frères, quelle différence de l'état présent de la religion à son ancienne splendeur! Négligée dans ses observances les plus essentielles, faut-il s'étonner des scandales qui la minent au dedans, et des insultes que lui font sans cesse les ennemis du dehors? Quand ces maux ne naîtraient pas de cette négligence comme de leur cause la plus naturelle, n'en naîtraient-ils pas au moins comme un juste châtiment; et n'était-ce pas à cet abandon entier du culte de Dieu que le même saint roi attribuait de semblables maux qui étaient tombés sur Jérusalem? *Concitus est itaque furor Domini super Jerusalem, tradiditque eos in commotionem et in sibilum, sicut ipsi cernitis oculis vestris.*

Je voudrais vous dire, en troisième lieu, que les pratiques extérieures sont nécessaires pour nourrir notre piété, qui sans ce secours s'affaiblirait, se dessècherait inévitablement. Car telle est notre condition présente, et la faiblesse que nous avons contractée par le péché, que nos âmes ne sauraient presque plus s'élever à Dieu, qu'elles n'y soient aidées par des secours extérieurs et sensibles qui leur en réveillent le souvenir, et qui les y appliquent comme malgré elles. Ainsi, dit le savant Hugues de Saint-Victor, depuis que l'homme s'est rendu lui-même si dépendant des sens, il fallait lui proposer de certaines œuvres extérieures de piété, propres à l'édification de son intérieur; afin qu'occupé par elles, il ne s'appliquât jamais aux œuvres d'iniquité, et qu'il fût avantageusement interrompu dans ses œuvres même de nécessité: « *Nec unquam vacaret ad opera iniquitatis, nec semper ad opera necessitatis.* » Mais que nous servira que la divine sagesse ait offert ces secours à notre piété, si nous négligeons d'en user? Je n'aurais besoin ici que de la plus commune expérience pour vous convaincre de leur nécessité. Car pourquoi n'en serait-il pas de ces pratiques pieuses comme de tous les autres exercices dont le propre est d'incliner l'âme vers leur objet, et de l'y attacher d'autant plus fortement que ces exercices sont plus souvent réitérés? N'est-ce pas par l'usage fréquent des jeux ou des autres plaisirs que l'amour s'en enracine dans le cœur si profondément, qu'il n'est presque plus possible de l'en arracher? Ne serait-ce pas de même par l'assiduité aux exercices de la religion qu'on sentirait s'échauffer son

zèle pour elle, et sa piété se renouveler chaque jour? Car d'où pensez-vous que naisse dans les gens du monde cet entier oubli de Dieu et de leur salut, cette extinction de tous sentiments chrétiens, cet esprit même d'irréligion qui domine dans la plupart, sinon du violement ordinaire de toutes ces pratiques, qui d'elles-mêmes les rappelleraient à Dieu, et exciteraient dans leurs cœurs quelques mouvements heureux de conversion? Est-il surprenant que ne paraissant jamais à nos instructions, ils demeurent endurcis sur des vérités qui n'arrivent point jusqu'à eux? Faut-il s'étonner que si éloignés de nos sacrements, ils ne participent à aucune des grâces dont ils sont les sources? Et comment se pourrait-il faire que toujours absents des assemblées des fidèles, jamais présents aux prières publiques, ils eussent quelque part aux fruits d'une communion, dont ils affectent eux-mêmes de se retrancher?

Mais vous, mes frères, combien de fois n'avez-vous point senti le besoin qu'une vertu faible a de ces secours extérieurs pour se soutenir dans le bien? Je parle ici à ces âmes attentives à leur progrès spirituel. Quel dégoût dans la prière, quelles faiblesses dans les tentations, quel dérangement intérieur n'ont-elles point éprouvé, en conséquence de leur infidélité à des exercices qui avaient été jusque-là le soutien de leur piété?

Ah! quand nous voyons une vierge, dont la vertu sans doute n'avait pas besoin de soutiens extérieurs, n'oser pas encore s'en reposer sur les grâces dont elle était remplie, mais chercher de nouveaux secours dans l'exacte observance de tous les points de la loi, oserons-nous nous flatter, nous, dis-je, dont la piété est si chancelante, nous dont la vertu de toutes parts attaquée est toujours prête à succomber; osgrons-nous nous flatter qu'elle se soutiendra sans appui, et indépendamment de ces pratiques extérieures uniquement propres à la conserver? Mais inutilement nous rendrions-nous exacts à ces mêmes pratiques; si nous ne les animons de l'esprit intérieur qui les sanctifie. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Il y a peu de vérités, mes frères, dont on convienne plus unanimement que de la nécessité de rendre à Dieu un culte qui ne consiste pas dans des pratiques purement extérieures, mais dans les saintes dispositions d'un cœur dirigé vers Dieu, et qui sent réellement pour lui tout ce qu'il affecte d'exprimer par les hommages extérieurs. Bien loin de contester le principe, on va souvent jusqu'à l'outrer, et à conclure de la nécessité du culte intérieur, qu'on est dispensé de s'assujettir à des pratiques extérieures. Et d'où vient, mes frères, cet unanime consentement, que de l'évidence du principe même, qui ne permet pas de douter que Dieu étant tout à la fois lumière et vérité, il ne peut ni se contenter d'un culte feint et hypocrite, ni se laisser séduire par les trompeuses appa-

rences d'un culte véritable? Il n'appartenait qu'à des juifs grossiers de croire que l'observance extérieure des cérémonies légales les acquittait suffisamment envers Dieu, et il suffit aux chrétiens des notions communes de la religion, pour reconnaître que l'extérieur des plus pieuses pratiques ne lui saurait plaire qu'autant qu'elles sont animées de cet esprit vivifiant, dont elles empruntent tout leur mérite. De vous dire maintenant, mes frères, de quelle disposition spéciale on doit accompagner chacune de ces pratiques; comme il faudrait, pour y réussir, les parcourir toutes en particulier, ce serait se jeter dans un détail plus long que le temps ne le permettrait. Je me bornerai aux dispositions générales, et sur lesquelles roulent toutes les autres; et parce que nous ne saurions douter que celles dont Marie nous donne l'exemple, dans l'observance des deux points de la loi dont elle s'acquitte en ce jour, n'aient servi de base à toutes les dispositions avec lesquelles elle s'acquittait de tous les autres points, c'est à ces dispositions que je vous rappelle, pour en faire le modèle des vôtres. Et premièrement, quel fond d'obéissance et d'humilité ne supposait point en elle la pratique d'une loi aussi humiliante qu'était celle de la Purification? Et en second lieu, de quel esprit de sacrifice ne comprenez-vous point qu'elle accompagna l'oblation qu'elle fit de Jésus-Christ et d'elle-même au Père éternel? Deux dispositions principales qui les renferment toutes, et sans lesquelles toutes les observances extérieures sont sans mérite.

En premier lieu, Marie vient au temple de Jérusalem se purifier comme les autres femmes; et je dis que cette démarche supposait en elle un fond d'obéissance et d'humilité à l'épreuve de tous les soupçons. En effet, quels spécieux prétextes une piété moins simple que la sienne ne lui aurait-elle point suggérés, pour la dispenser d'une si honteuse cérémonie? Outre la gloire de sa virginité, n'avait-elle pas encore à sauver l'honneur de son Fils, et la foi de l'ineffable opération par laquelle il avait été formé dans son chaste sein? De quelle importance l'établissement de cet article n'était-il point, pour appuyer la créance de tous les autres mystères; et à quel danger Marie ne semblait-elle point s'exposer, en se soumettant à une loi qui donnait lieu de croire au commun des juifs que Jésus-Christ était un enfant ordinaire, conçu dans le péché comme tous les autres enfants des hommes? Cependant, toute vierge qu'elle est, elle n'hésite point à subir l'humiliation des femmes. Mère de Jésus-Christ, elle ne voit devant ses yeux que la loi imposée à toutes les mères. De quelques titres, se dit-elle à elle-même, que je puisse me parer d'ailleurs, me voilà, par cette qualité seule, sujette à cette même loi. Le plus sûr pour moi est d'obéir, toute autre route serait de mon choix, et déplairait peut-être à celui qui préfère l'obéissance à toutes les vicieuses. Si cette humiliante purification intéresse la gloire de mon fils, il saura bien en

prévenir les fâcheuses suites, et c'est sur sa sagesse que je m'en repose.

Telles étaient alors les dispositions de cette humble vierge, et telles sans doute elles furent dans toutes les autres observances du culte de Dieu. Mais, chrétiens, sont-ce là les vôtres? Il est vrai qu'à quel que mépris qu'on ait mis aujourd'hui les pratiques les plus essentielles de la religion, elles ne sont pas encore généralement abandonnées. La chrétienne ne se plaint pas encore, comme l'ancienne autrefois, qu'elle n'a plus d'enfants qui viennent à ses solennités. Non, mes frères, il lui en est demeuré quelques-uns qui conservent au moins les apparences de son culte, qui approchent quelquefois de ses sacrements, qui se trouvent présents à la célébration de ses saints mystères, qui prennent place autour de nos chaires, et se présentent aux instructions publiques. Mais est-ce avec les dispositions que Marie apporta au temple, quand elle y vint s'acquitter des devoirs prescrits par la loi? Est-ce la fidélité que vous devez à Dieu et à votre religion qui vous amène à nos exercices? Sont-ce des sentiments sincères d'humilité que vous y apportez? Mais comment supposer en vous cette disposition, quand nous vous voyons ailleurs si tranquilles prévaricateurs des plus sacrés commandements, vous faire un jeu de les mépriser? Quelle est donc cette bizarre obéissance qui n'embrasse que quelques devoirs faciles, et qui laisse en arrière les plus étroites obligations?

Ah! quand nous jugeons de Marie que sa ponctualité à l'humiliante cérémonie de sa purification n'avait d'autre principe que son obéissance, c'est que nous la voyons également fidèle à tous les autres devoirs que Dieu exigeait d'elle; c'est que c'était partout une obéissance soutenue, et qui ne connaissait aucune exception: mais dès là que vous négligez, comme le reprochait Jésus-Christ aux pharisiens, ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la foi, la miséricorde, pour vous attacher à des pratiques bien moins capitales, y a-t-il de la témérité à penser de vous que l'esprit d'obéissance et de fidélité à Dieu n'est point l'âme de ces observances extérieures dont vous vous prévalez, mais quelque autre principe couvert du voile de la piété?

Tantôt c'est la seule habitude qui vous y conduit. Né dans le sein d'une religion où ces sortes de pratiques sont en usage, issu peut-être d'une famille où chacun est exact à les observer, accoutumé de longue main à tous ces exercices, vous suivez le pli qu'on vous a donné. C'est une espèce d'occupation que la coutume vous a rendue facile. C'est chez vous un train ordinaire, de mêler quelques dévotions à vos profanes divertissements, de paraître dans les églises à certaines heures, et de fréquenter en d'autres les assemblées de jeux et les spectacles; et c'est pour suivre un même usage que vous approchez des sacrements à certaines solennités, et que

vous consacrez tout le reste de votre vie au plaisir et à la vanité.

Tantôt ce sont des raisons de bienséance ; ces pratiques extérieures sont assez à la mode parmi un certain monde : vous scandaliseriez, en les omettant, la dévotion de ceux avec qui vous êtes en liaison. Peut-être si vous cessiez de passer pour pieux, cesseraient-ils de vous fréquenter. Que diraient les gens de bien dont vous cherchez l'estime avec tant d'empressement, si vous vous dispensiez de toutes sortes de bonnes œuvres ? Que dirait ce peuple dont votre condition ou votre charge vous attire tous les yeux, s'il ne trouvait en vous aucune apparence de christianisme ? Ah ! il faut bien au moins en conserver les dehors, et ménager une réputation qui peut servir à votre fortune.

Tantôt c'est un esprit de curiosité qui vous amène à nos exercices.* Ces magnifiques décorations, ces augustes cérémonies, ces sacrés concerts dont l'Eglise a orné le service divin, et qu'elle n'a d'abord institués que pour donner plus de majesté à son culte extérieur, et garantir par ce pieux artifice la dévotion de ses enfants du dégoût et des distractions séculières, la plupart en font un sujet de dissipation et un amusement profane. Ils y accourent comme à un spectacle, qui n'aurait d'autre fin que de donner à leurs sens un agréable divertissement. Et n'est-ce pas le plus souvent avec de telles dispositions qu'ils viennent nous écouter ? Ne font-ils pas de cette pratique sainte, et dont l'abus ne conduit à rien moins qu'à la réprobation, n'en font-ils pas une manière de passe-temps, qui concourt avec leurs autres plaisirs à les déshonorer ?

Or, si c'est tout autre motif que celui de la fidélité à Dieu qui leur fait pratiquer quelqu'un de ces devoirs extérieurs, croirons-nous qu'ils les accompagnent de ces sentiments d'humilité sans lesquels ils ne sauraient lui plaire ? On ne pouvait douter qu'ils ne fussent dans Marie au suprême degré, et elle n'avait besoin d'autre témoignage, que de celui de son obéissance à une loi aussi humiliante que l'était pour elle celle de la purification. Quoique supérieure en grâce à toutes les créatures, elle ne croit voir en elle que faiblesse et que néant ; et tout exempt qu'elle est de la moindre tache, elle se persuade avoir des motifs d'autant plus forts de se purifier sans cesse, que sa qualité de Vierge et de Mère de Dieu exigeait d'elle une pureté plus éminente. Mais qu'il s'en faut bien que vous soyez pénétrés de ces humbles sentiments, quand vous venez au temple satisfaire à quelques devoirs extérieurs de la religion. Bien loin de songer à les exciter en vous, vous semblez craindre qu'on ne les soupçonne dans votre cœur. Vous affectez au pied des autels le même faste qui vous accompagne dans les assemblées profanes. Les rangs et les préséances ne s'y observent pas moins scrupuleusement qu'en ces autres lieux consacrés à la vanité. On y étale avec autant de pompe toutes les marques de sa dignité. C'est surtout pour ces occasions que

les femmes du monde rassemblent tous leurs ajustements. C'est là surtout qu'elles s'étudient à plaire et à se faire remarquer. Bien moins occupées du soin d'adorer Dieu que de se faire adorer elles-mêmes, elles composent leur maintien et tout leur extérieur conformément à cette ambition secrète. La vanité se manifeste jusque dans les actions les plus saintes, et dans les lieux où elle est le plus déplacée. Si l'on approche d'un sacrement, si l'on se présente à la sainte Table, si l'on donne à l'Eglise quelques marques forcées de son obéissance, tantôt c'est avec un air qui tient toujours du faste et de l'ostentation ; tantôt au contraire, honteux de son devoir, on se cache pour n'être pas surpris en obéissant. Ah ! mes frères, que les dispositions de Marie étaient bien différentes ! Egalement humble et obéissante, elle ne montre ni ostentation ni mauvaise honte. C'était une obligation imposée par la loi à toutes les femmes, en présentant leur premier-né au Seigneur, d'offrir pour lui un agneau, ou si leurs facultés ne le leur permettaient pas, de substituer en la place deux colombes ou deux tourterelles. Non-seulement Marie est fidèle à l'essentiel, elle ne rougit point de passer pour pauvre, et de n'avoir à offrir pour Jésus-Christ que les dernières de ces hosties. Mais combien son humilité ne les rendit-elle point précieuses aux yeux de Dieu, et combien, par la raison contraire, votre vanité ne ravale-t-elle point à ses yeux toutes vos observances extérieures ?

Mais voici, mes frères, une seconde disposition sans laquelle toutes ces observances seraient encore plus vaines, et dont Marie nous donne en sa personne un illustre exemple dans le mystère de ce jour. C'est la disposition de sacrifice. J'appelle disposition de sacrifice ce renoncement, ce dépouillement intérieur avec lequel cette incomparable vierge vient dans le temple présenter son fils au Père éternel. J'appelle disposition de sacrifice cette démission sincère qu'elle fait de ce cher Fils entre les mains de son Père, pour en ordonner, non pas selon les conseils de sa propre tendresse, mais selon ses volontés absolues, et conformément aux moyens qu'il jugerait les plus convenables à la rédemption. J'appelle disposition de sacrifice cette parfaite résignation à ses ordres les plus rigoureux, tant sur Jésus-Christ que sur elle-même ; déjà prête à le voir immoler pour le salut du genre humain, à ressentir le contre-coup de toutes ses blessures, à offrir d'avance son âme à ce glaive de douleur dont le saint vieillard Siméon lui prédisait qu'elle serait percée. C'est, dis-je, avec de telles dispositions que tout chrétien est obligé de pratiquer les actes de sa religion, c'est en quoi consiste surtout le culte intérieur, sans lequel l'extérieur n'est qu'hypocrisie.

En effet, à quoi tiendraient donc toutes ces pratiques extérieures de notre religion, si ce n'était à reconnaître sincèrement le souverain empire de Dieu sur nous, à lui protester de notre dépendance, à lui faire hom-

image de nos biens, de notre vie, de tout ce que nous sommes ? Tous les devoirs différents que les courtisans rendent à leur prince n'ont-ils pas pour fin de lui servir de témoignages de leur parfait dévouement, et à quelles disgrâces devraient-ils s'attendre, s'ils lui donnaient lieu de s'apercevoir que ces témoignages ne sont pas sincères, et que leurs secrètes dispositions démentent ces pieuses apparences ? Mais prenez garde que cette disposition de sacrifice ne consiste pas dans une vague persuasion que Dieu a sur nous un souverain domaine, que nous lui appartenons essentiellement, que nous nous devons à lui par toutes sortes de titres. Prenez garde qu'elle consiste encore moins dans cet acte passager de consécration que nous dicte l'habitude, et que les lèvres forment quelquefois ; mais dans une abnégation effective de notre volonté propre, un dépouillement réel de toutes nos profanes affections, une véritable adhérence à tout ce que Dieu désire de nous, une acceptation sincère de toutes les disgrâces, quelque dures qu'elles pussent être, par lesquelles il voudrait nous éprouver. Toute autre méthode de protester à Dieu de notre dépendance est plutôt un mensonge qu'une véritable protestation, et bien loin de passer à ses yeux pour un acte de vertu, il nous l'imputerait, dit saint Augustin, à une double iniquité ; iniquité pour l'omission d'un devoir légitime qu'il exige essentiellement de nous ; iniquité pour le mensonge que nous lui donnerions en la place. *Simulata equitas, duplex iniquitas, iniquitas enim est et simulatio*. Or, entre toutes les dispositions qu'on peut soupçonner raisonnablement n'être pas en vous, y en a-t-il aucune dont vous paraissiez plus éloignée que de celle-ci ? Etre disposé à se sacrifier à Dieu, c'est s'établir soi-même dans une totale dépendance de Dieu, c'est subordonner toutes ses volontés à celles de Dieu, c'est dans toute la conduite de sa vie, dans le détail de toutes ses actions, dans le choix et l'exécution de toutes ses entreprises, ne consulter, n'écouter que l'esprit de Dieu. Vous au contraire, vous semblez n'aspirer qu'à vous affranchir de sa dépendance, vous vous établissez l'arbitre et comme la dernière fin de votre être et de ses facultés. Vous ne connaissez d'autres lois à suivre que celles de votre propre volonté, d'autres intérêts à ménager que les vôtres, d'autres désirs à satisfaire que votre propre cupidité. Vous bornez à vous-même toutes vos attentions, vous faites de vous-même comme le point de vue où se terminent tous vos regards. Et bien loin d'être prêt à vous sacrifier à Dieu, c'est Dieu réellement que vous sacrifiez à vous-même. Etre disposé à se sacrifier à Dieu, c'est ne conserver dans le cœur aucun attachement volontaire pour ce qui n'est pas Dieu ; c'est écarter de soi tout ce qui pourrait lui dérober notre amour ; c'est se tenir en garde contre tous les attraits du siècle ; c'est avoir pour suspectes toutes ses vanités, c'est n'user du monde que par nécessité, et comme n'en usant point. Vous, au contraire, vous

fomentez de tout votre pouvoir votre amour pour le monde : charmé de lui plaire et de lui appartenir, vous vous dévouez à sa servitude, vous vous engagez dans toutes ses maximes, vous vous répandez sur tous ses plaisirs. Chaque jour vous lie avec lui par de plus étroites chaînes, c'est un continuel progrès d'engagements et de relations, c'est un tissu d'affaires et de nouveaux projets : et vous auriez trop à sacrifier pour espérer trouver dans votre cœur une sincère disposition à ce sacrifice. Etre disposé à se sacrifier à Dieu, c'est attendre avec une égale résignation les biens et les maux de la main de Dieu, c'est n'avoir de sollicitude que pour l'accomplissement de ses desseins sur nous, soit aimables, soit rigoureux. C'est, comme saint Paul le disait de lui-même, être fait à tout, être content de tout : *ubique et in omnibus institutus sum*. C'est savoir, comme lui, porter indifféremment l'humiliation et la gloire, la faim et l'abondance, l'opulence et la pauvreté : *Scio et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati*. Vous, au contraire, vous n'êtes docile que pour les biens et pour la prospérité, vous ne voulez devoir à Dieu qu'une fortune toujours riante. Vous ne lui répondez de votre soumission qu'autant qu'il ne l'éprouvera par aucune disgrâce. La plus légère adversité vous fait éclater en murmures contre sa providence. Il suffit d'un parent enlevé, d'une entreprise échouée, d'une perte peu considérable, pour vous jeter dans le trouble, et faire chanceler votre foi. Vous vous dites alors à vous-même ce que disait la femme de Tobie à son pieux époux, quand Dieu l'eut privé de la vue : Tu vois maintenant de quoi t'ont servi tes aumônes et la fidélité à Dieu : *Manifeste vana facta est spes tua, et eleemosynæ tuæ modo apparuerunt*.

Et avec de telles dispositions vous pensez que Dieu recevra favorablement ces hommages extérieurs que vous lui venez rendre, qu'il vous en tiendra compte comme d'un témoignage sincère de votre religion. Non, non, mes frères, vous n'aurez de lui que le reproche qu'il faisait autrefois aux Juifs : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est fort éloigné de moi.

Peut-être, il est vrai, qu'au moment que vous venez ici vous offrir à Dieu, votre intention n'est pas de le tromper par de feints hommages ; peut-être même formez-vous, avec quelque sorte de recueillement et de ferveur, plusieurs actes d'oblation et de dévouement à ses volontés ; mais de quel mérite peuvent-ils être ? Et comment les croirions-nous sincères, dès que vous les désavouez ailleurs, et dans le détail de votre conduite ? Cette disposition de sacrifice que Dieu exige de tous ceux qui viennent l'adorer ne serait-elle qu'une disposition passagère et sujette à s'évanouir dès qu'il est question de la mettre en pratique ?

Pensez-vous que l'oblation que Marie vint faire à Dieu de Jésus-Christ et d'elle-même n'eut de durée qu'autant que la cérémonie ? L'oublia-t-elle au sortir du temple ? Toute

sa vie ne fut-elle pas une confirmation continue de cette solennelle consécration, toutes ses actions n'y répondirent-elles pas ? Et quand le moment arriva auquel son âme fut percée de ce glaive de douleur prédit par Siméon, ne la vit-on pas constamment debout au pied de la croix, effectuer dans le fond de son cœur ce qu'elle avait promis au jour de sa purification ? *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.*

Ainsi en serait-il de vous, s'il y avait quelque sincérité dans vos démarches extérieures, et si votre cœur y avait quelque part. Votre conduite confirmerait les assurances que vous venez donner à Dieu de votre consécration. Toutes vos actions tiendraient de cette disposition habituelle de sacrifice, elles en porteraient toutes le caractère. On ne vous verrait pas livrer votre cœur au monde, après l'avoir offert solennellement à Dieu ; on ne vous verrait pas esclave de votre volonté propre, après avoir promis à Dieu de ne prendre que la sienne pour règle ; on ne vous verrait pas enivré de vous-même, vous contemplant sans cesse vous-même, n'aimant rien que vous-même, ou par rapport à vous-même, après avoir promis à Dieu de vivre dans une abnégation, un dépouillement éternel de vous-même et de tous vos désirs.

Voulez-vous donc, mes frères, que le culte extérieur que vous rendez à Dieu lui soit agréable et vous tienne lieu de mérite, accompagnez-le de ces dispositions intérieures dont Marie vous donne un si grand exemple dans le mystère de ce jour. Omettre ce culte extérieur, ce serait retrancher à Dieu une partie de sa gloire, exposer la religion à une funeste décadence, et se priver soi-même des secours les plus nécessaires au soutien de la piété ; mais se borner à ce culte extérieur, et ne l'animer pas de ces dispositions intérieures d'obéissance et de sacrilice, telles que nous les avons admirées dans Marie ; c'est ne rendre à Dieu qu'un honneur pharisaïque, c'est se jeter dans la condamnation de ces hypocrites, qui n'ayant recherché que la gloire des hommes, n'auront aucune part à celle qui vient de Dieu, et qu'il destine seulement à ses véritables adorateurs. Puisse l'exemple de notre incomparable Vierge vous exciter à vous ranger dans cet heureux nombre. Puisse-t-elle par ses intercessions vous obtenir quelque part à leur récompense ! Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Nos tantum habentes impositam nubem testium, depolentes omne pondus, et circumstant nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.

Puisque nous avons devant les yeux cette nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit, et des liens du péché dont nous sommes environnés, et courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte (Hebr., XII, 1).

Il semble, mes frères, qu'on ne saurait vous adresser plus à propos qu'à l'occasion de cette sainte solennité ce que disait saint Paul aux Hébreux en les exhortant, sur

l'exemple de la foi de leurs pères, à demeurer fermes dans l'obéissance à l'Evangile qu'ils avaient embrassé. Egalement affaiblis et par la force de leurs anciens préjugés, et par la terreur des persécutions que les zélateurs de la loi judaïque ne cessaient de leur susciter, tantôt ils avaient pour suspect un Evangile qui leur semblait abolir la loi qu'il ne tendait qu'à perfectionner ; et tantôt, sans lui refuser leur estime, ils préféreraient le repos de la vie présente à la gloire d'essuyer courageusement les violences de leurs persécuteurs. C'était pour les fortifier contre ces tentations différentes que le grand Apôtre leur faisait un si magnifique éloge de la foi de ces saints patriarches, chrétiens avant l'Evangile, et qui n'étant fondés que sur des promesses dont ils ne pouvaient que voir et saluer de loin l'accomplissement (ce sont les termes du grand Apôtre), n'avaient pas hésité, pour y arriver, à passer par les plus affreuses tribulations.

Telles sont encore aujourd'hui, du moins à quelques égards, les dispositions de plusieurs chrétiens, par rapport à la sainteté qu'on exige d'eux, pour avoir part à la gloire des bienheureux. Ou elle leur paraît d'un accès trop difficile, et sur ce faux principe ils renoncent à la peine de l'acquérir ; ou, par une illusion contraire, ils pensent qu'on peut être saint sans qu'il en coûte tant de travail, et sur ce vain préjugé ils demeurent infiniment en arrière de la plus commune sainteté. C'est-à-dire, que les uns, pour ne pas croire la sainteté possible, n'osent entreprendre de devenir saints ; et que les autres, pour la croire moins pénible qu'elle ne l'est en effet, ne font point les efforts convenables pour l'acquérir. Mais voici une nuée de témoins que j'oppose aux uns et aux autres, dont l'exemple leur doit être un motif pressant de se dégager du poids du péché et de l'amour des choses terrestres, pour courir persévéramment dans la carrière qui leur est ouverte. Car enfin si cette multitude de saints, dont nous honorons aujourd'hui le triomphe, a pu parvenir à la sainteté, et par la sainteté à la gloire dont ils jouissent, sur quel fondement désespérerions-nous d'y pouvoir arriver comme eux ? Et si d'une autre part, ils n'y sont arrivés que par des moyens pénibles à la nature, sur quels prétextes nous flatterions-nous d'y parvenir par des routes moins épineuses ? Deux réflexions, mes frères, que je tire du fond de cette solennité, et qui vont servir de partage à ce discours. Nous pouvons arriver à la sainteté comme à la gloire des bienheureux ; c'est mon premier point. Nous ne pouvons y arriver que par les mêmes voies qui les y ont conduits ; ce sera le second. Pour traiter utilement cette matière, implorons l'intercession de la première des saintes, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est pas rare, mes frères, de trouver des chrétiens dans le monde, qui, lorsqu'on leur oppose l'exemple des saints pour con-

damner leur genre de vie, pensent se disculper assez en répliquant que c'étaient là des saints auxquels tout le monde ne peut pas ressembler; comme s'ils supposaient que les saints étaient d'une autre nature que nous, ou qu'il leur en coûtait moins pour devenir saints qu'il n'en coûterait aujourd'hui au commun des hommes. Quelque absurde que soit cette supposition, ne négligeons pas d'employer ce premier point à la combattre; puisque dès là qu'elle sera détruite, il ne restera plus de prétexte aux plus lâches chrétiens pour se dispenser de travailler efficacement à devenir saints. Ainsi je dis premièrement que les saints n'étaient pas d'une autre nature que nous, et en second lieu qu'ils n'ont pas eu à remplir des devoirs moins difficiles que les nôtres.

Premièrement, ils n'ont pas été d'une autre nature que nous. Hommes comme nous, ils étaient sujets aux mêmes infirmités. Nés d'un même père, et enfants d'Adam comme nous, ils participaient à la dépravation commune à toute sa postérité. Ce combat éternel de la chair contre l'esprit, cette loi du péché toujours contraire à la loi de Dieu, cette résistance de la nature corrompue au bien que nous voudrions, et ce penchant violent vers le mal que nous ne voudrions pas, les saints l'éprouvaient dans leurs membres, et ils n'en étaient pas plus exempts que nous. Toutes ces tentations qui se succèdent les unes aux autres, et qui mettent à chaque moment notre salut en péril, tous ces pièges que le démon nous tend, tous ces efforts qu'il fait pour nous renverser, étaient aux saints, comme à nous, de continuels sujets d'alarmes. Ils y étaient même d'autant plus exposés que leur sainteté excitait davantage la jalousie et la haine des démons. Combien leur histoire nous en montre-t-elle, qui ne sont fameux que par les persécutions de ces esprits de ténèbres, et par les combats qu'ils eurent à soutenir de leur part?

Il est vrai que ces saints, aussi exposés que nous à tous ces périls, étaient bien plus vigilants que nous à s'en garantir. Mais voilà ce qui fait notre confusion et non pas notre excuse. Car enfin toutes ces attentions sur eux-mêmes, et mille autres précautions qu'ils se croyaient obligés de prendre, pour ne point dégénérer de leur justice, sont-elles moins à notre portée qu'elles n'étaient à la portée des saints? ou avons-nous moins d'intérêt qu'ils n'en avaient eux-mêmes à les mettre en usage? Vous êtes trop faibles, dites-vous, trop environnés de misères et de tentations, pour espérer d'arriver jamais à la sainteté: mais cet aveu que vous nous faites de votre faiblesse n'est-il point plutôt la déclaration d'une lâcheté toute volontaire, ou peut-être d'une opposition toute formelle à la sainteté, que le témoignage d'un humble et douloureux sentiment des misères qui vous accablent? Car, je vous demande, ces misères que vous avouez, et dont vous semblez vous prévaloir contre l'autorité de l'exemple des saints, ne les reconnaissaient-ils pas en eux, n'en déplorait-ils pas l'étendue et le danger aussi

sincèrement et plus amèrement que vous? Ah! s'ils avaient toujours été tels que la foi nous les représente aujourd'hui, exempts non-seulement de toutes ces différentes espèces de calamités qui nous affligent au dehors, mais encore de toutes ces misères intérieures et bien plus humiliantes que le péché d'origine accumulées dans notre âme, leur exemple, à la vérité, ne pourrait rien contre vous, et nous serions mal fondés à l'opposer à votre lâcheté: mais dès là qu'ils peuvent vous défier d'alléguer aucune sorte de misères dont ils n'aient eu dans ce monde à rougir comme vous, aucune passion qui ne les eût entraînés aussi loin que vous, s'ils n'y avaient résisté de tout leur pouvoir, aucune inclination vicieuse qu'ils n'aient eu comme vous à combattre et à réprimer; ne s'ensuit-il pas de ce qu'au milieu de toutes ces oppositions de leur nature ils sont parvenus à la sainteté, que vous y parviendriez aussi heureusement, si vous ne refusiez de marcher par les mêmes voies et d'employer les mêmes moyens?

Aussi, mes frères, n'y a-t-il point d'exemple plus décisif contre vous que celui des saints. Car quoique le modèle proposé en la personne de Jésus-Christ à tous les chrétiens soit sans comparaison d'un bien plus grand poids, tant par son excellence que par son autorité, il semble toutefois laisser encore à notre faiblesse un prétexte d'autant plus spécieux qu'il est pris dans sa prééminence sur tous les autres modèles: puisque si Jésus-Christ a été saint, il ne lui était pas libre de ne l'être pas, et que ne trouvant dans sa personne aucune opposition au bien et à la justice, il ne lui en coûtait rien pour marcher constamment dans les voies de la plus sublime sainteté.

Mais qu'alléguer contre l'exemple de ces hommes fragiles et semblables à vous, que l'Eglise vous propose aujourd'hui pour modèles? Direz-vous que, enclins au mal comme vous l'êtes, il ne vous serait pas possible de vous élever à la sainteté? Mais ces hommes qui s'y sont élevés, ne trouvaient-ils pas en eux cette inclination malheureuse, et s'en croyaient-ils moins obligés de travailler de tout leur pouvoir à se rendre saints? Vous rabattrez-vous sur votre caractère particulier, sur certaines dispositions qui vous sont personnelles, sur un certain tempérament qui ne s'accorde point avec la piété, et que vous jugez devoir vous rendre le chemin de la vertu plus impraticable qu'au commun des hommes? Mais quel que puisse être ce caractère si peu favorable, je vous montrerai une multitude de saints qui ne différaient de vous qu'en ce point, qu'ils se tenaient en garde contre leur caractère, qu'ils ne se livraient point à leur tempérament et à leurs humeurs, qu'ils travaillaient plus sérieusement à les réformer, mais qui du reste n'avaient pas de plus heureuses dispositions que vous à la sainteté. Car ce n'est point déroger au respect que nous leur devons, que de reconnaître qu'il y a eu des saints, qui sur la terre n'étaient pas exempts des mêmes défauts que

vous vous reprochez. Plus nous en avouons dans la plupart, et plus il en reviendra de gloire à la grâce qui en a triomphé, et à eux-mêmes, qui, par son secours, se sont fait une continuelle violence pour s'en dépouiller. Mais quant au fond de leur caractère, il y en a peu auxquels vous n'eussiez pu dire avec un prophète : Vous voilà donc percés des mêmes plaies que nous, et vous nous êtes semblables en tout : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*. Combien parmi eux qui, nés d'un tempérament aussi paresseux que le vôtre, auraient négligé comme vous leurs principaux devoirs, s'ils n'avaient sans cesse combattu leur tempérament ? Combien qui, aussi vifs et aussi bouillants que vous, n'auraient pas gardé plus de retenue en mille occasions, s'ils avaient, comme vous, lâché la bride à leurs vivacités ? Combien qui, aussi faibles et aussi fragiles que vous, auraient succombé aux plus légères tentations de la volupté, s'ils n'avaient eu soin d'éloigner toutes les occasions ? Combien enfin auraient été toute leur vie ce que vous êtes, s'ils n'avaient travaillé de bonne heure à réformer tout ce qu'ils étaient ? Mais si, nonobstant la conformité de leur caractère avec le vôtre, ils sont parvenus à la sainteté, à quoi tient-il, sinon à votre opiniâtre résistance, que vous n'y parveniez comme eux ?

Vous me répliquerez peut-être qu'il y a en vous d'autres empêchements à la sainteté qui n'étaient pas en eux : qu'outre les misères communes à tous les hommes, et ce caractère qui vous est particulier, un surcroît de dépravation, de longues habitudes dans le crime, de profondes racines que le péché a jetées dans votre âme, vous rendent aujourd'hui la sainteté impossible, et ne vous permettent plus d'y aspirer. Etrange situation, il est vrai, et plutôt à Dieu, qu'en nous en faisant l'aveu, vous pussiez en rougirassez pour désirer sincèrement d'en sortir ! Il faudrait, dites-vous, pour devenir saints, vous être moins écartés des routes de la sainteté, avoir donné moins d'empire à vos passions, et n'avoir pas laissé fortifier en vous tant de mauvaises inclinations, qui maintenant vous entraînent au mal comme malgré vous. Il le faudrait à la vérité ; mais pourquoi vous obstinez-vous à les fortifier, ces malheureuses inclinations ? Pourquoi vous flattiez-vous de les réprimer avec plus de facilité dans un autre temps ? Que ne nous en croyiez-vous, quand nous vous prédisions ce qu'une triste expérience vous fait sentir, que vous seriez d'autant moins disposés à entrer dans les voies de la justice, que vous auriez plus longtemps marché dans celles de l'iniquité ? Mais enfin, quel que prodigieux intervalle que vous ayez mis entre votre état et la sainteté, ne trouvons-nous pas encore dans l'exemple des saints de quoi confondre tous vos vains prétextes ? En effet, si parmi cette multitude innombrable qui compose la cour céleste, il n'en a coûté à plusieurs pour devenir saints que de vaincre les empêchements ordinaires que la nature corrompue met toujours à la sainteté, combien d'autres en compterons-

nous qui ont eu à surmonter les mêmes obstacles que vous nous alléguiez : cette dépravation acquise, et entée, pour ainsi dire, sur l'originelle, ces mauvaises inclinations fortifiées par de longs dérèglements, ces habitudes contractées par une multiplication de crimes, et enracinées jusqu'au fond de l'âme par d'éternelles rechutes ? Car pourquoi refuserions-nous aux plus grands pécheurs la consolation de leur avouer qu'il y a dans le ciel quantité de saints, qui sur la terre ne l'ont pas toujours été ? quantité, dis-je, en qui les dérèglements d'une jeunesse impétueuse avaient précédé l'édification d'une vie toute appliquée à les réparer, quantité enfin qui ne sont aujourd'hui de grands saints que pour avoir été pénitents.

Or c'est à l'exemple de ces derniers que je vous rappelle. N'avaient-ils pas les mêmes prétextes que vous pour s'épargner le travail de leur conversion ? N'en sentaient-ils pas, comme vous, toutes les difficultés ? Ne prévoyaient-ils pas tout ce qu'il leur en coûterait, pour rompre des engagements que l'habitude avait rendus presque indissolubles, et pour vaincre des inclinations qui semblaient être devenues le fond de leur être ? Cependant ne passèrent-ils pas sur toutes ces réflexions, et s'ils furent assez heureux pour triompher de tous ces obstacles, quelle lâcheté vous porte à désespérer d'un pareil triomphe ?

L'exemple de saint Agustin, vers le temps de sa conversion, est ici d'une autorité non suspecte. D'abord il s'était dit à lui-même qu'il ne viendrait jamais à bout de soumettre des passions dont il avait été si longtemps esclave, de dompter une concupiscence à laquelle il avait donné un si puissant empire, de vivre chastement après s'être fait une espèce de nécessité de l'incontinence. Mais quand, dans cette vision merveilleuse dont il nous parle dans ses Confessions, la sainteté en personne lui sembla se présenter à lui avec toutes ses grâces, et lui dire en lui reprochant sa lâcheté : *Tu non poteris quod isti et istæ* ? Quoi ! vous seul ne pourrez pas ce que tant d'autres de tout âge et de tout sexe ont pu avant vous ? Ce simple reproche fut pour lui un raisonnement qui le laissa sans réplique. Il demeura convaincu, sur les exemples qui se présentèrent en foule à son esprit, que l'unique empêchement réel de sa conversion était sa mauvaise volonté ; et que dès qu'il la voudrait sincèrement, il l'achèverait avec le même succès que tous ces pécheurs convertis qui lui en avaient tracé le plan.

Or voilà ce que vous devez vous dire à vous-mêmes, quand nous vous montrons parmi cette multitude de bienheureux dont nous célébrons la fête, tant de saints et tant de saintes, qui, autrefois aussi pécheurs que vous, devinrent depuis de parfaits modèles de pénitence : *Tu non poteris quod isti et istæ* ? Quoi ! tels et telles qui avaient eu le malheur comme moi de se charger des chaînes de l'iniquité et de se rendre le crime comme nécessaire par l'accoutumance, ont eu le courage, non-seulement de rompre leurs liens, mais d'en-

trer dans les routes épineuses de la pénitence, et d'y persévérer jusqu'à la fin. Pourquoi donc ne pourrai-je pas ce qu'ont bien pu ceux-là, nonobstant la force de leurs habitudes ? Revenons, mes frères ; les saints n'étaient pas d'une autre nature que nous : première réflexion, d'où je conclus qu'il est en votre pouvoir de devenir saints.

La seconde est qu'ils n'avaient pas d'autres devoirs à remplir. En effet, si, nonobstant la conformité de leur nature à la vôtre, vous pouviez alléguer que leurs obligations étaient moins difficiles, il serait vrai de dire que la sainteté leur aurait moins coûté à acquérir, qu'il ne vous en coûterait à vous-mêmes pour y arriver. Mais quelle aurait été cette différence prétendue entre vos obligations et les leurs ? Ah ! s'il en fallait juger par tout ce qui nous est rapporté dans leurs actes, des travaux et des austérités de la plupart d'entre eux ; si cette nuée de témoins de la foi, si ces grands hommes que l'Apôtre nous propose pour modèles dans son Epître aux Hébreux, ont été obligés pour devenir saints, les uns d'abandonner leur patrie, pour aller habiter sous des tentes dans une terre étrangère, sans autre intérêt que celui d'obéir aux ordres de Dieu ; les autres de renoncer aux honneurs qui leur étaient destinés dans les palais des rois, pour aller partager avec leurs frères leurs peines et leurs humiliations ; ceux-là de passer leur vie, ou errants dans les déserts, ou renfermés dans d'obscures cavernes, plutôt que de consentir à l'iniquité ; ceux-ci d'être chargés de chaînes, d'être lapidés, sciés, traités enfin comme les plus scélérats des hommes, eux dont le monde n'était pas digne : s'ils n'ont pu, dis-je, être saints qu'à ces conditions, la différence de leurs devoirs et des vôtres ne tournera-t-elle pas tout entière à votre confusion ?

C'était aussi sur tous ces exemples que saint Paul s'efforçait de soutenir le courage des Hébreux qui commençaient à se laisser affaiblir par les persécutions que leur suscitaient les ennemis de l'Evangile ; car enfin, leur disait-il, en comparant ce qu'ils souffraient avec tout ce qu'avaient souffert ces généreux martyrs de l'Ancien Testament, vous n'avez pas encore résisté comme eux jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché : *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes*. Et cependant il s'en fallait peu que les Hébreux n'eussent réellement résisté jusque-là. On les dépouillait de leurs biens, on les chargeait de chaînes dans les prisons, on allait même jusqu'à les accabler de coups ; et c'était pour leur en faire honneur que saint Paul les invitait à rappeler dans leur mémoire ces premiers temps auxquels ils avaient eu le courage de souffrir de si grandes tribulations : *Rememoramini pristinos dies, in quibus magnum certamen sustinuistis passionum*. Combien donc, s'il s'agissait de comparer vos travaux avec ceux par où la plupart des saints ont acheté le ciel, combien sérieux-nous mieux fondés à vous dire avec cet apôtre : *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus*

peccatum repugnantes ? Vous convient-il, n'ayant jamais éprouvé la moindre persécution dans la pratique de vos devoirs, de nous en exagérer les difficultés, tandis que nous vous montrons tant de saints qui ne sont arrivés au salut que par les plus horribles souffrances ?

Mais sans parler de ces saints distingués à qui le salut a coûté si cher, sur quelle apparence supposeriez-vous que ceux auxquels vous vous contenteriez de ressembler auraient eu à remplir des devoirs moins difficiles que les vôtres ? On veut que vous viviez plus conformément aux règles évangéliques ; mais les saints même du dernier ordre étaient-ils dispensés d'y conformer toute leur conduite ? On demande que, toujours attentifs sur vous-mêmes, toujours en garde contre vos passions, toujours armés contre votre amour-propre, vous fassiez votre capital de le mortifier. Mais ces saints ont-ils eu d'autres voies pour arriver à la sainteté que cette vigilance exacte, cette continuelle mortification, ce combat éternel ? Nommez-moi une loi difficile du christianisme à laquelle ces saints n'aient pas été fidèles. Nommez-moi une pratique de religion, une vertu évangélique dont nous vous fassions un précepte, qui n'ait été pour tous les saints, comme pour vous, d'une obligation étroite. Nommez-moi une occasion périlleuse, une tentation délicate que vous ayez à surmonter, à laquelle les saints n'aient pas été aussi exposés, et peut-être plus exposés que vous ; où en seraient-ils, s'ils n'en avaient pas triomphé ?

Mais, direz-vous, comment travailler à devenir saints dans des conditions, dont presque tous les engagements sont des obstacles à la sainteté ? Comment, au milieu des sollicitudes et des occupations dont elles accablent, au milieu des périls qui nous environnent, serait-il possible de nous sanctifier ? Etranges conditions, mes frères, s'il est vrai que la sanctification n'y soit pas possible ! Et comment ne voyez-vous pas qu'en les supposant telles vous vous accusez vous-mêmes d'une étonnante témérité dans le choix que vous en avez fait, et d'un monstrueux aveuglement dans votre obstination à y demeurer ? Mais non, excepté ces professions qui de leur nature sont criminelles, et que l'Eglise a dans tous les temps anathématisées, celles, par exemple, qui font d'un chrétien un infâme acteur, et dont vous ne laissez pas de favoriser le scandaleux exercice, quand vous assistez aux spectacles, les autres sont non-seulement compatibles avec la sainteté, mais fournissent encore de puissants moyens de sanctification à tous ceux que Dieu y a appelés. Je n'en veux d'autres témoins que ces saints dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe. Pensez-vous en effet qu'ils aient tous été ou anachorètes, ou religieux, ou simples particuliers, et que leur sainteté n'ait permis à aucun de s'engager dans les emplois du monde ? Ces différentes conditions que Dieu lui-même a établies, autant pour ouvrir aux hommes divers chemins à la sainteté que pour les unir plus étroitement par le

rapport nécessaire qu'elles ont entre elles, les aurait-il ensuite réprouvées comme ne pouvant donner des saints à la terre ? Mais quand saint Paul ne nous assurerait pas que Dieu n'exclut du salut aucune condition, *vult omnes homines salvos fieri*, l'histoire des saints ne démentirait-elle pas cette supposition chimérique ? Combien l'Eglise en a-t-elle canonisés qui se sont sanctifiés sur le trône, et parmi les dangers des plus éminentes conditions ? Combien de Josephs, qui, dans le poste le plus délicat, ont mérité tout à la fois, par la sagesse de leur administration, les louanges de leur souverain et les bénédictions des peuples ? Combien de Josués qui, dans la profession des armes, se sont rendus aussi recommandables à leur nation par leur piété que formidables à leurs ennemis par leur valeur ? Combien de Samuels, qui, établis juges sur le peuple de Dieu, ont pu défier de faire le plus grand jusqu'au plus petit, de faire le moindre reproche contre l'équité de leurs jugements et le désintéressement de toute leur conduite ? Parcourez enfin toutes les conditions, depuis les plus distinguées jusqu'aux plus viles, vous n'en trouverez aucune qui n'ait été honorée par quelques saints qui les ont remplies, et qui en ont fait même les principaux moyens de leur sanctification.

Et comment toutes ces conditions ne nous auraient-elles pas autrefois donné plusieurs saints, puisque aujourd'hui même, et dans un siècle où il est vrai de dire que la dépravation des mœurs est presque montée à son comble, elles ne laissent pas d'en montrer encore assez pour nous servir de modèles ? Car je vous demande, à vous qui voudriez emprunter de la nature de vos conditions des prétextes pour justifier vos relâchements, si vous ne connaissez pas, chacun dans la vôtre, quelques gens de bien auxquels vous voudriez ressembler ? Vous prétendez que les engagements de votre état vous écartent bien loin de la route de la sainteté ; mais si ce sont les engagements de votre état, comment certaines personnes que vous connaissez, et qui ont embrassé le même état que vous, marchent-elles si constamment dans la voie du salut, malgré ces prétendus engagements ? Comment, s'il n'est pas possible, quand on tient dans le monde un rang distingué, de ne pas se laisser aller à tous les usages corrompus du monde, en voyons-nous toutefois quelques-uns qui, dans ce rang même, savent bien se mettre au-dessus de ces détestables usages ? Comment, s'il était vrai qu'on ne pût honorablement exercer la profession des armes sans violer en plusieurs rencontres certaines lois du christianisme, s'en trouverait-il encore quelques-uns, qui, sans donner lieu de former sur leur bravoure le moindre soupçon, savent bien par leur retenue écarter toutes les occasions de violer ces lois ? Et si, dans certaines circonstances, le juge le plus intégrè ne pouvait s'empêcher de sacrifier ses devoirs au crédit ou à l'autorité, combien notre siècle nous en montrerait-il que ni l'autorité ni le crédit n'ont pu faire ylier au préjudice de leurs devoirs ? Ces

exemples sont rares, il est vrai, mais quand il n'y en aurait qu'un dans chacune de ces conditions, j'en conclurais toujours invinciblement que la sainteté n'y est pas impossible, et que tous les prétextes que vous voudriez tirer de votre état présent, pour vous dispenser d'y tendre, sont vains et sans fondement. Mais s'il est si aisé d'établir sur l'exemple des saints que nous pouvons tous arriver à la sainteté, il n'est pas moins facile de montrer sur ce même exemple que nous n'y pouvons arriver que par les mêmes voies. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

S'il est certain d'une part, mes frères, que Dieu ne nous présente le salut qu'aux mêmes conditions auxquelles les saints l'ont eux-mêmes obtenu : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* ; et s'il est évident de l'autre, que plusieurs d'entre eux n'y sont arrivés que par la voie du martyre et des plus affreuses souffrances, tandis que les autres y sont parvenus par le simple accomplissement des devoirs communs à tous les chrétiens ; il s'ensuit nécessairement que nous avons deux obligations, qui, à quelques égards, nous mettent le salut au même prix qu'il a coûté aux uns et aux autres. La première est de remplir tous les devoirs de notre vocation présente avec la même fidélité que Dieu exigeait des saints les moins distingués. La seconde est d'être prêts à souffrir tout ce que les plus grands saints ont souffert, s'il plaisait à Dieu de nous appeler à ce même degré d'épreuves et de souffrances.

Quant à la première obligation, elle est si évidemment juste, si conforme aux plus simples lumières de la raison, que la seule réflexion supplée à toutes les preuves. Point de salut pour vous, si vous ne remplissez tous les devoirs de votre vocation présente aussi fidèlement que les saints dont la vocation était la même que la vôtre. Je sais bien qu'il y a différents degrés dans la fidélité même à ses devoirs ; que parmi cette multitude de saints, dont nous célébrons aujourd'hui la gloire, il y en a qui se sont distingués des autres par une exactitude plus scrupuleuse, plus fervente, plus soutenue. Aussi leur félicité dans le ciel est-elle autant au-dessus de celle du commun des saints, que leurs mérites sur la terre étaient au-dessus des leurs. Mais les autres saints, quoique inférieurs en mérite, comment seraient-ils parvenus à la gloire dont ils jouissent, s'ils ne s'en étaient rendus dignes par une fidélité proportionnée à la mesure de leurs grâces et de leurs devoirs ? Bornons-nous, j'y consens, à l'imitation de ces derniers ; mais comprenez au moins que si cette fidélité dont ils nous ont donné l'exemple n'a pu les placer dans la gloire qu'au dernier rang des saints, vous n'y occuperez pas même les dernières places, si vous ne les égalez au moins en fidélité.

Or y en a-t-il quelqu'un parmi vous qui, sans trop présumer de sa justice, puisse se flatter d'avoir au moins atteint ce degré inférieur, au-dessous duquel il n'y a ni sainteté

ni salut ? Mon dessein n'est pas de jeter ici dans le trouble ces âmes humbles qui, se défiant toujours de leur fidélité, sont les premières à se reprocher quantité de négligences dans la pratique de leurs devoirs, en même temps qu'elles s'efforcent autant qu'il est en elles de faire de continuel progrès en exactitude et en vigilance. Grâce à Dieu, il y a encore des saints sur la terre qui y marchent sur les mêmes traces que les saints du ciel. Jen'envisage que cette autre sorte de chrétiens dont le nombre domine toujours sur les véritables justes, et qui se croient suffisamment bons, dès qu'ils ne sont pas de l'ordre des plus méchants. Or je vous demande, à vous qui êtes de ce plus grand nombre, si vous oseriez vous mettre en parallèle avec ces saints auxquels au moins vous devez ressembler pour participer à leur gloire ? Consultez l'histoire de leur vie, je parle de ceux-là mêmes dont la sainteté était moins éminente, qui ne seraient les modèles que des moins parfaits, et qui tiennent le dernier rang entre les bienheureux. Vous n'y lirez pas, il est vrai, que, sortant de la vocation commune à tous les chrétiens, ils se soient distingués par des œuvres singulières et surabondantes, qu'ils aient renoncé à leurs amis, à leurs conditions, à leurs biens pour aller vivre en anachorètes dans le fond des déserts ; ou que, engagés par la nécessité de leur situation à demeurer dans le siècle, ils s'y soient assujettis aux mêmes austérités qui se pratiquent dans les cloîtres : mais vous verrez des saints qui, sous les dehors d'une vie commune, cachaient une pureté de mœurs qui les rendait dignes des regards et de l'amour du Seigneur, se renfermant dans la pratique exacte des devoirs de leur état, se conduisant en toutes choses, ainsi que l'ordonne le grand apôtre, selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété : *Ut sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.*

Selon les règles de la tempérance. Ils s'étudiaient à ne s'en écarter jamais, et à y conformer leurs desirs et toutes leurs actions. Si, pour conserver à leurs conditions une distinction convenable à leurs prérogatives, les grands parmi eux n'affectaient pas la même simplicité que les petits, ils ne se croyaient pas en droit de ne point donner de bornes à leur magnificence, et ils aimaient mieux honorer leur rang et leurs emplois par la sagesse de leur conduite, que par l'éclat d'une fastueuse somptuosité. Modestes dans leurs ornements extérieurs, ils les réglaient chacun selon son état sur les lois d'une raisonnable bienséance, et non sur le caprice d'une jalouse et ambitieuse vanité. Tempérants sur leurs tables et dans leurs repas, ils n'y cherchaient ni cette abondance voluptueuse, ni ces sensuels raffinements dont on fait aujourd'hui parade ; ils auraient rougi d'engloutir dans un seul repas le prix de la subsistance de mille pauvres ; et ils ne croyaient pas, pour conserver les nœuds de la société, devoir franchir les bornes de la modération. Tempérants dans leur sommeil, ils n'en prenaient que

pour satisfaire aux besoins réels de la nature, et ils ne le prolongeaient pas au delà du temps destiné au travail et à la prière. Tempérants dans leurs plaisirs, ils s'interdisaient tous ceux que le relâchement et la licence des mœurs a mis à la mode ; ils ne connaissaient ni bals, ni spectacles, ni assemblées de jeux ; ils n'usaient même qu'avec retenue des plaisirs les plus innocents, et ils ne pensaient pas pouvoir changer en occupations ce qui n'est de sa nature qu'un délassement après le travail. Tempérants jusqu'à la pénitence, qu'ils savaient être de précepte à tous les hommes et à tous les états, s'ils n'étaient pas des austérités singulières, ils étaient fidèles aux pratiques plus communes de mortification. Leurs dignités, leur rang, n'étaient pas un titre pour se dispenser de l'abstinence ou des jeûnes prescrits en certains jours et en certains temps ; et ils joignaient à l'observance littérale toutes les dispositions sans lesquelles elle est sans mérite.

Selon les règles de la justice. Le monde, d'ordinaire, ne la fait consister qu'à ne faire tort à personne ; et nous conviendrions avec lui en ce point, s'il ne restreignait toutes les injustices à nuire au prochain dans ses biens ou dans sa fortune. Mais les saints, qui comprenaient sous l'idée de la justice tous les devoirs qui naissent des différents rapports que nous avons avec nos frères, auraient cru se rendre prévaricateurs en négligeant le moindre de ces devoirs. De là leur application à rendre à chacun ce qui lui était dû, l'honneur à qui était dû l'honneur, le tribut à qui était dû le tribut, soumis à ceux à qui ils devaient l'obéissance ; commandant avec sagesse à leurs inférieurs, n'usant de leur autorité que pour l'avantage de ceux qui vivaient dans leur dépendance, donnant à leurs enfants une éducation chrétienne, et à leurs serviteurs une attention charitable ; officieux envers tous, secourant ceux-ci de leurs biens, ceux-là de leurs conseils, et ces autres de leur protection ; couvrant les défauts des uns, s'édifiant de la vertu des autres, conformant enfin en toutes manières leur conduite à cette maxime du grand apôtre, de ne demeurer redevable à personne de quoi que ce soit, si ce n'est de la charité, dont on n'est jamais quitte : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.*

Selon les règles de la piété. Elle était l'âme de toutes leurs actions, et ils la consultaient dans toutes leurs entreprises. Comme elle seule pouvait les sanctifier, ces actions n'avaient souvent d'autre mérite que celui de la piété qui en était le principe. Plus elles étaient conformes à leurs obligations, et moins elles attiraient l'attention des hommes ; mais l'esprit de religion qui les animait prévalait à l'éclat extérieur de tant d'autres œuvres qu'enfante la vaine gloire, qui n'ont pour fin que la réputation, et l'estime du monde. Saints, parce qu'ils étaient chrétiens, ils préféraient ce caractère de salut à tous les titres et à tous les talents que l'orgueil des hommes a consacrés ; et ceux

mêmes qui se trouvaient ornés de quelques qualités humaines n'en faisaient usage que pour honorer en leur personne celle de chrétien par l'éclat qu'elles lui prêtaient. Bien loin de rougir de ces sentiments de religion qu'on ose à peine produire dans le monde, et qui n'y excitent de la part des libertins que le mépris ou la raillerie, ils faisaient gloire de les manifester, et de les opposer à l'impiété. S'ils n'affectaient pas d'étaler leurs bonnes œuvres, ils ne se cachaient pas de ces pratiques extérieures aussi essentielles au soutien de la piété qu'à la gloire de la religion. Ces saints exercices qui ne sont plus d'usage parmi le beau monde, l'assistance au service divin, l'assiduité aux instructions publiques, les assemblées paroissiales, ils ne les regardaient pas comme des œuvres de surérogation, et ils se croyaient d'autant plus obligés d'y être fidèles, que leur rang ou leurs dignités donnaient plus de poids à tous leurs exemples. Pieux sans ostentation, ils ne montraient de leurs bonnes œuvres que ce qu'ils devaient à l'édification de leurs frères. Du reste ils étaient plus saints par leurs vertus cachées que par celles qui étaient connues. Pieux sans déguisement, ils n'étaient pas différents dans le secret de leur conduite ni dans le fond du cœur de ce qu'ils paraissaient à l'extérieur. Ce n'étaient pas de ces sépulchres blanchis, propres et magnifiques au dehors, pleins au dedans d'infection et de pourriture. Pieux sans illusion, c'était d'une piété selon la lumière; ils ne substituaient pas leurs propres idées aux véritables règles, ils ne négligeaient pas ce qui est de plus important dans la loi, la justice et la miséricorde, pour s'attacher à des pratiques superficielles, et ils n'alliaient pas avec la piété des défauts essentiellement contraires. Pieux sans étêtement, d'aveugles préventions ne faisaient pas la règle de leur foi; ils n'étaient pas par religion indociles à la vérité, rebelles à la lumière, mais flexibles à l'instruction. Ils suivaient ce précepte de saint Paul, d'éprouver tout, et de choisir ce qui est bon : *Omnia probate, quod bonum est tenete*.

Tels furent les saints dont nous solennisons la fête, et ces saints même du dernier ordre, qu'il faut au moins imiter pour participer à leur gloire. Car quelque saints qu'ils vous paraissent, qu'y a-t-il de trop dans le tableau que je vous en ai fait, et quel trait en retrancheriez-vous comme non essentiel à la sainteté? Si je vous avais proposé pour modèles ces admirables solitaires de la Thébaine, dont la vie et les austérités semblaient tenir du prodige, ou ces illustres confesseurs consumés dans les travaux et les persécutions, vous me répondriez qu'ils étaient de l'ordre de ces saints auxquels tout le monde ne peut pas ressembler; qu'il y en a d'autres dans les différentes demeures de la maison du Père céleste, dont la sainteté moins éminente est plus à votre portée. Mais ces autres saints, ce sont ceux-là mêmes que je viens de vous proposer; je ne vous ai

point dit qu'ils se fussent signalés par aucune œuvre éclatante, mais seulement qu'ils avaient été tempérants, justes et pieux : tout l'éloge que j'en ai fait se réduit à ces trois vertus essentielles à tout chrétien; et puisqu'il s'agit ou d'être conformes à vos modèles, ou de renoncer à leur gloire, rien ne vous importe plus que d'examiner si vous leur ressemblez véritablement par tous ces caractères.

Par le caractère de la tempérance. Mais de quel côté faudrait-il vous envisager pour le trouver en vous? Tous vos dehors n'annoncent queluxe, que mollesse, que sensualités; toute votre dépense en plaisirs, en ajustements, en superfluités, n'a d'autres bornes que celles que lui a données l'impuissance d'aller plus avant, et vous suppléez, par l'intempérance de vos désirs à tous ces retranchements forcés où la vertu n'a aucune part. Du reste, quel exemple nous donnez-vous de modération, de privation, de pénitence? Ne lâchez-vous pas la bride à toutes vos humeurs et à tous vos caprices? Refusez-vous rien à votre curiosité, à vos appétits, à aucun de vos sens de tout ce qu'ils désirent? La moindre mortification ou la moindre douleur n'excitent-elles pas vos murmures et vos impatiences? Ne portez-vous pas même quelquefois jusqu'au scandale votre opposition à la pénitence, et le refus d'obéir à la loi que vous en fait l'Eglise dans les temps qui lui sont consacrés? Quels saints êtes-vous, si vous l'êtes au milieu de tant d'intempérances?

Par le caractère de la justice; il n'est pas plus le vôtre que le précédent. Vous n'enlevez pas grossièrement le bien du prochain; mais combien d'autres manières de l'offenser, qui ne lui portent pas moins de préjudice? Et quand il n'aurait à vous reprocher ni médisance, ni jugements désavantageux, ni jalousie secrète, ni mauvais office, ne seriez-vous pas assez coupables à son égard, par l'omission de tant de devoirs qu'il a droit d'exiger de vous? Vous rendez, dites-vous, à un chacun ce qui lui est dû; mais cette éducation plus chrétienne que vous devriez à vos enfants; mais cette vigilance plus exacte sur les mœurs de vos domestiques; dont on dirait que vous vous croyez dispensés; mais ces soulagements dont vous laissez privé le pauvre, ne démentent-ils pas votre témoignage? Rendre à un chacun ce qui lui est dû, c'est ne donner à personne aucun sujet de plainte, c'est s'acquitter envers tout le monde de toutes sortes d'obligations, c'est ne demeurer redevable de quoi que ce soit au grand et au petit, au maître et à l'inférieur, à l'ami et à l'ennemi, au parent et à l'étranger, au public et au particulier. Mais l'examen de tous ces devoirs ne le serait-il pas de toutes vos injustices?

Par le caractère de la piété. C'est presque vous faire grâce, que de ne point vous soupçonner d'irrégion. Vous paraissez par habitude, ou par bienséance, à certaines pratiques indispensables de notre culte. Souvent peut-être seriez-vous moins de mal en

n'y paraissant pas. Mais d'ailleurs quels sentiments de piété laissez-vous voir, quelle assiduité à la prière, quel goût pour les œuvres saintes, quelle crainte de déplaire à Dieu, quel zèle pour ses intérêts? Le personnage dont vous rougiriez le plus serait celui de la dévotion; vous voulez passer pour avoir de la probité, mais vous vous souciez peu de ce qu'on pensera de votre christianisme. Toute votre religion consiste à ne vous point déshonorer par une conduite qui vous décréditerait parmi les gens de bien. Du reste vous ne donnez aucun signe, ni par vos discours, ni par vos œuvres, auquel on puisse vous distinguer d'avec ceux qui vivent à peine en chrétiens.

Après cela jugez. Voilà devant vos yeux ce qu'étaient les saints et ce que vous êtes. Me direz-vous que je vous propose encore de trop parfaits modèles? Mais ces modèles, à votre avis trop parfaits, sont pris dans le dernier ordre des bienheureux, et il n'y a point de saints au-dessous de ce dernier ordre. Dites donc, non pas que ces modèles sont trop parfaits, mais que vous êtes trop éloignés de leur ressembler, pour pouvoir vous promettre le dernier degré de la béatitude. Vous voudriez, pour vous autoriser dans vos relâchements, que je vous trouvasse des saints faits comme vous. Mais que servirait ici de vous abuser, mes frères? Je n'en connais point, et toutes mes recherches y seraient inutiles. Il serait bien plus sage de vous mettre en état de ressembler à ceux qui ont réellement existé, que d'en imaginer qui ne furent jamais, pour les faire ressembler à vous. Ce qui vous trompe, c'est que le monde en canonise plusieurs qui ne sont pas meilleurs que vous; mais est-ce la canonisation du monde qui fait les saints, et compleriez-vous beaucoup sur la protection de ceux dont nous faisons la fête, s'ils n'avaient été canonisés que par le monde? On y justifie, il est vrai, bien des pratiques dangereuses, bien des plaisirs profanes, un certain genre de vie qui n'est, ce semble, ni chrétien ni criminel. Exclure du nombre des saints tous ceux qui mènent une telle vie, ce serait envelopper dans la condamnation presque tous les hommes, et entre autres une multitude d'honnêtes gens, aussi recommandables par leur mérite que par leur rang. Je l'avoue: mais parcourez les histoires de tous les saints connus, et trouvez-m'en un seul avoué pour tel, qui ait vécu comme ces honnêtes gens dont vous m'alléguez les exemples. Vous me direz peut-être que les vies de tous les saints ne sont pas écrites, qu'il peut y en avoir dans le ciel qui n'ont pas été aussi saints, ni aussi différents de vous que nous le disons. Mais qu'il sur un peut-être tel que celui-là, y a-t-il de la sagesse à risquer votre sort éternel? Il est certain que nous n'en connaissons aucun qui vous ait ressemblé, il est donc au moins très-douteux qu'on puisse être saint en vous ressemblant, et, par conséquent, c'est être très-insensé que de demeurer tels que vous êtes, sur une simple supposition qui n'a

d'ailleurs ni vraisemblance ni fondement.

Mais de plus, à quel prix Dieu mettrait-il donc l'éternelle béatitude, cette gloire immense, ineffable, avec laquelle saint Paul disait que les mérites des plus grands saints ne pouvaient avoir aucune proportion, si nous la supposons destinée à des saints de votre caractère? Ah! bien loin que je m'étonne que Dieu ne la promette qu'à ceux qui auront au moins ressemblé aux saints que nous supposons du dernier ordre; ce que je conçois le moins, c'est que l'ayant fait acheter si cher à tant d'autres saints qui ne l'ont obtenue que par les plus cruelles tribulations, souvent même par le martyre le plus horrible, il nous la propose moyennant une sainteté plus commune, et bien moins rigoureusement éprouvée.

Cependant, mes frères, ne vous y trompez pas. Dès que Dieu est maître de nous offrir le salut à tel prix qu'il lui plaît, il s'ensuit nécessairement qu'il est du devoir d'un chacun de nous d'être au moins, quant à la préparation du cœur, disposés à l'acquiescer par des moyens aussi pénibles que les plus grands saints, s'il exigeait de nous ce témoignage de notre obéissance. Je ne dis pas qu'obligés actuellement de marcher sur les pas des plus grands saints, nous devions aller au-devant des souffrances et du martyre: nous sommes obligés, au contraire, de nous défier assez de nos propres forces pour nous mettre à couvert de cette tentation par toutes les voies permises, et de demeurer renfermés dans la sphère de notre vocation présente: *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat*. Jamais saint Pierre n'aurait renoncé Jésus-Christ si, plus humble dans sa faiblesse, il n'était point allé chercher dans le palais de Caïphe la tentation à laquelle il succomba. Mais je dis que les dispositions actuelles de notre cœur doivent être telles que, s'il fallait, ou trahir nos devoirs, ou essayer les plus affreuses tribulations, nous n'hésitions pas d'un moment à nous sacrifier, plutôt que de commettre la plus légère infidélité.

Aussi, mes frères, remarquez que ces épreuves si difficiles, par lesquelles Dieu a fait passer les plus grands saints, n'étaient pas pour l'ordinaire de leur choix; si nous en connaissons quelques-uns qui, emportés par le zèle de leur charité, ont été s'offrir d'eux-mêmes à la persécution, c'étaient là des vocations extraordinaires qui ne font pas loi pour tous les chrétiens. Le plus grand nombre était de ceux qui se trouvaient engagés par leur état, et par les conjonctures, à défendre les intérêts de Dieu au péril de leur vie. Ce n'était pas simplement par le désir d'une plus grande perfection, mais par devoir, qu'ils combattaient généreusement pour leur religion. Combien y en a-t-il qui n'ont souffert les exils, les prisons, les tortures que pour n'être pas prévaricateurs, et ne pas manquer à leur loi et à leur conscience? Si Dieu les avait faits ce que vous êtes, le salut ne leur aurait pas coûté plus

qu'à vous, et ils l'auraient acquis par des moyens aussi faciles. Mais de ce que Dieu pouvait vous faire naître au milieu des mêmes conjonctures, et qu'il pourrait encore exiger de vous d'aussi pénibles témoignages de votre fidélité, ne s'ensuit-il pas que vous devez être tellement disposés dans le cœur, que vous fussiez prêts à acheter le salut aussi chèrement que les plus grands saints, si Dieu un jour ne vous l'offrait qu'aux mêmes conditions ?

C'est là sans doute une seconde obligation essentielle à la sainteté, et parce qu'elle ne consiste qu'en une certaine disposition de l'âme, qui rarement a lieu d'être réduite en pratique, on se flatte qu'il est aisé de l'acquiescer, ou qu'on l'a même déjà acquise. Cependant qu'il y a loin des dispositions actuelles de la plupart des gens du monde à cette autre disposition sans laquelle il n'y a point de saints ! Il n'en coûte guère, il est vrai, pour se dire à soi-même : Oni, je serais obligé de passer par toutes ces mêmes épreuves, par où ont passé les plus grands saints, de soutenir courageusement les mêmes tribulations, d'endurer les mêmes supplices, si Dieu l'exigeait de moi ; mais qu'il en coûterait à ceux qui le disent pour essayer, je ne dis pas les mêmes tribulations ni les mêmes supplices, mais les moindres disgrâces, les moindres dérangements dans la fortune, plutôt que de manquer à leur devoir et à leur conscience ! Disons mieux, il ne leur en coûterait rien, parce qu'en effet ils manqueraient plutôt à l'un et à l'autre, que de sacrifier le moindre de leurs intérêts aux intérêts de Dieu. J'en appelle à l'expérience. Grâce au Seigneur, nous ne sommes plus exposés à ces violentes persécutions du premier âge de l'Eglise, où la qualité de chrétien entraînait presque inévitablement celle de martyr. Mais quelle apparence que, assez faibles pour préférer le plus vil avantage à ses devoirs, on fût assez fort pour préférer ses devoirs à sa propre vie ? Vous seriez prêts, dites-vous, à mourir plutôt que de trahir votre religion. Mais n'est-ce point la trahir, que d'autoriser tant de fausses maximes qu'elle réprovoie, que de conniver à tant d'injustices qui la font gémir, que de vous rendre les partisans de tant d'iniquités et de pratiques odieuses qui n'aboutissent qu'à la décrier ; et cela, non pas pour vous épargner l'horreur du martyre, mais pour vous ménager les bonnes grâces de ceux qui exigent de vous ces infidélités ; pour ne pas vous fermer la porte aux emplois et aux honneurs, pour jouir sans alarme de votre fortune ? Peut-être, il est vrai, ne direz-vous pas crûment : Je renonce à ma religion, mais vous composeriez avec les ennemis de la religion, vous useriez, pour vous sauver, de détours et d'ambiguïtés. De spécieux prétextes autoriseraient votre supercherie, et vous échapperiez à la persécution par des routes inconnues à ces illustres confesseurs dont l'Eglise célèbre la gloire.

Non, non, mes frères, ne vous flattez pas d'être, au moins dans la préparation du cœur, ce qu'il faudrait être indispensablement si

Dieu vous plaçait dans les mêmes conjonctures que ces grands saints à qui le salut n'a été offert qu'au prix des travaux et des plus cuisantes tribulations. Pour être ainsi disposés, il faudrait actuellement préférer les biens éternels aux biens périssables, aimer Dieu au-dessus de toutes les choses créées, l'aimer assez pour pouvoir dire comme saint Paul : Non, rien ne sera capable de me séparer de la charité de Jésus-Christ, ni la persécution ni la faim, ni le glaive ni les plus dures extrémités : *Quis nos separabit a charitate Christi ? tribulatio, an fames, an persecutio, an gladius ?* Il faudrait, pour être en état de tout souffrir, plutôt que de manquer à ce qu'on doit à Dieu et à sa religion, s'exercer quelquefois par les privations et par des œuvres de pénitence à de plus rudes épreuves. Il faudrait surtout n'être pas si esclave de ses commodités, si curieux des délicatesses, si avide des vanités ; il faudrait pour être en état de se dépouiller de la vie, plutôt que de trahir ses devoirs, se défaire insensiblement de tout ce qui nous attache à la vie, ne point soupirer, comme vous faites, après les richesses et les honneurs, négliger tous les amusements du siècle et courir avec plus de vivacité vers les couronnes qui nous sont proposées.

C'est ainsi que les saints les plus distingués s'étaient préparés aux souffrances et au martyre ; car ne pensez pas qu'ils n'aient été confesseurs et martyrs de la foi que par occasion ; que ce fût la nécessité des temps et des conjonctures qui les élevât subitement à ce haut point de sainteté. Si, semblables à vous et lorsqu'ils n'étaient encore que dans le rang des simples fidèles, ils avaient été aussi ennemis que vous de la pénitence, aussi enivrés de l'amour des choses terrestres, aussi indifférents pour tous les biens du ciel, la persécution les aurait trouvés aussi lâches qu'elle vous trouverait ; et bien loin d'en faire des martyrs, elle n'en aurait fait que des apostats. Combien de chrétiens dans ces temps d'épreuves, tels que vous êtes aujourd'hui, présumant de leurs dispositions, qui faute de s'être exercés aux souffrances, frappés de l'horreur des supplices, passaient malheureusement de l'état de la foi à celui de l'infidélité, et déshonoraient par leur chute l'Eglise et le nom chrétien ? Si le nombre n'en surpassait pas celui des martyrs, c'est qu'alors elle ne comptait presque que des saints au nombre de ses enfants ; c'est que dans les temps les plus calmes tous les chrétiens vivaient conformément aux règles évangéliques, qu'on ne connaissait point parmi eux tous ces relâchements qui régnaient parmi vous, et que leurs dispositions effectives étaient un acheminement à cette force et à ce courage qui fait les martyrs dans les temps d'épreuves.

Telles aussi doivent être vos dispositions pour participer, je ne dis pas à cette gloire supérieure à celle de tous les autres saints, mais à ce dernier degré de béatitude auquel vous vous contentez d'aspirer. Ce n'est qu'à ce prix que Dieu l'a donnée aux saints même

du dernier ordre, et ce n'est aussi qu'à ce prix qu'il vous la propose. Il est trop juste pour faire vos conditions plus douces que les leurs. Une même gloire ne peut être acquise que par les mêmes moyens. S'ils vous paraissent difficiles, ils ne l'étaient pas moins pour les saints qui vous ont précédés. Et d'ailleurs, quelle proportion entre les travaux et la récompense ? Mais si la distance que votre lâcheté a mise entre vous et vos modèles doit être pour vous un sujet de honte et de tremblement, quel motif aussi de consolation que de reconnaître que ce sont là vos patrons et vos intercesseurs ? Quelque différents qu'ils soient de vous par leur sainteté, quelque élevés qu'ils soient au-dessus de vous par leur gloire, vous tenez à eux, et ils tiennent à vous par le nœud de cette communion des saints que vous professez tous les jours dans votre symbole. Ayant été ce que vous êtes, fragiles et mortels comme vous, environnés de toutes vos infirmités, ils n'ignorent pas la multitude de vos besoins ; et la charité qui les anime est à vous un puissant motif d'espérer qu'ils ne cesseront jamais d'en solliciter les remèdes et la délivrance. Tout dépend qu'en vous adressant à eux avec confiance, vous vous rendiez dignes de leurs soins par votre application à les imiter. Moyennant cette précaution, ils vous obtiendront pour ce monde leur sainteté, et pour l'autre leur béatitude. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT.

Certamen forte dedit illi ut viuceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.

Le Seigneur l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses (Sap., X, 12).

Ce n'est donc pas, mes frères, pour fournir des excuses à notre faiblesse, quand elle succombe à la violence d'une tentation, de quelque nature qu'elle puisse être, que Dieu permet quelquefois que nous ayons à soutenir des assauts qui semblent être au-dessus de nos forces ; puisque, ne voulant que notre salut, il ne peut avoir d'autre motif pour nous engager dans un rude combat, que de rendre notre triomphe plus éclatant, et de nous faire mériter des couronnes plus magnifiques. S'il avait un autre dessein que celui-là, en nous mettant à de grandes épreuves, ce serait encore pour nous engager, par le vif sentiment de notre faiblesse, à n'attendre notre victoire que de son secours, et à reconnaître qu'il n'y a point de violente tentation dont sa grâce ne puisse triompher. C'est ce que le Sage nous apprend aujourd'hui par les paroles de mon texte, et ce que confirme merveilleusement l'exemple du saint martyr dont nous célébrons la fête. En effet, si, eu égard à la faiblesse humaine, quelque homme pouvait être excusable en se laissant vaincre par les tourments, peut-être n'y a-t-il point de martyr dont la défaite nous eût moins étonnés que celle de saint Vincent ; puisque nous n'en connaissons aucun qui

ait été plus cruellement martyrisé, et que l'esprit ne conçoit qu'à peine qu'il soit possible à l'humanité de surmonter de si affreux supplices. Mais parce qu'il n'est point de combat si rude qu'il n'impose l'obligation de vaincre, et que la vraie sagesse est plus forte que tous les supplices imaginables, Dieu n'exposa notre saint martyr à tant de souffrances que pour donner plus de mérite à son triomphe et pour le rendre un témoin plus irréprochable du souverain pouvoir de sa grâce dans ceux qu'elle remplit de sa sagesse : *Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Ainsi, mes frères, en est-il de toutes les tentations auxquelles Dieu permet que nous soyons exposés dans ce monde ; car pour tourner à notre instruction l'éloge de notre saint, remarquez que si nous n'avons pas à soutenir des combats du même genre, nous sommes, dit saint Bernard, exposés à d'autres qui, quoique moins horribles par leur cruauté, sont souvent bien plus fâcheux par leur durée : *Horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius.* Et ces combats sont surtout ceux dont parle saint Augustin, quand il dit que nous avons besoin d'une puissante grâce pour triompher des attrails, des erreurs et des terreurs de ce monde : *Magnum opus gratia est, ut cum suis terroribus, erroribus, amoribus vincatur hic mundus.*

Aussi, mes frères, peut-on dire que ces trois sortes de tentations, communes à tous les hommes, nous étaient représentées dans le martyre de saint Vincent. Car, premièrement, il eut à se garantir des promesses que lui fit le tyran s'il consentait à sacrifier aux dieux de l'empire, comme nous avons à nous garantir nous-mêmes des promesses que nous fait le monde pour nous attirer dans ses pièges ; et ce sont là ces attrails dangereux que saint Augustin appelle les amours du monde : *Amoribus.* En second lieu, il eut à combattre contre la séduction des maximes superstitieuses du paganisme, comme nous avons à nous défendre de tous ces faux préjugés que saint Augustin appelle les erreurs du monde : *Erroribus.* Enfin, il eut à surmonter toute la violence des supplices, au milieu desquels sa constance et sa foi furent éprouvées, de même que nous avons à vaincre la crainte de toutes ces disgrâces dont nous sommes menacés de la part du monde, si nous n'obéissons à ses lois ; et c'est ce que saint Augustin appelle les terreurs du monde : *Terroribus.* Chacune de ces trois tentations qui formèrent à l'égard de notre saint ce rude combat dans lequel il fut engagé, formèrent aussi celui que nous avons à soutenir de la part du monde, non pas pour rendre notre défaite plus excusable, mais pour donner plus de mérite à notre victoire, et nous apprendre que la sagesse triomphe de toutes les tentations : *Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.* C'est ce que je me propose de vous faire voir dans les trois réflexions qui feront tout le par-

tage de ce discours après que nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

L'une des plus violentes tentations que nous ayons à combattre, c'est celle que saint Augustin appelle les amours du monde, c'est-à-dire ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses, toutes les espérances dont il nous flatte, toutes les promesses qu'il nous fait, tous les biens qu'il nous offre, en un mot tous les charmes par lesquels il nous attache à lui. C'est là, dis-je, l'une de ces tentations que saint Augustin avoue ne pouvoir être vaincues que par le secours d'une puissante grâce : *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis amoribus vincatur hic mundus*. Ce fut aussi la première par laquelle la foi de saint Vincent fut attaquée. A peine eut-il été transféré de Saragosse, lieu de sa naissance, dans les prisons de Valence en Espagne, que Dacien gouverneur de la province, sous l'empire de Dioclétien, l'ayant fait comparaître devant son tribunal, touché de sa jeunesse et de l'éclat que son innocence semblaient répandre sur toute sa personne, commença par lui représenter non-seulement tous les avantages que son illustre naissance lui promettait si, soumis aux édits de l'empereur, il offrait de l'encens aux idoles, mais encore tous les honneurs qu'il allait par surcroît accumuler sur lui, en récompense de la soumission dont il lui demandait un témoignage actuel. Je ne vous parle pas encore de l'horrible alternative dont il le menaçait, s'il refusait d'obéir. Je n'ai pas besoin, pour donner du prix à la victoire que remporta notre Saint sur les promesses flatteuses de son tyran, de recourir à la terreur des menaces dont il les appuya. Il suffit pour juger de la vivacité de la foi de Vincent de réfléchir sur tous les attraits des honneurs du monde, surtout quand pour les obtenir il n'en coûte que de les accepter. Car qu'est-ce d'ailleurs que le sacrifice de sa foi et de sa religion, si nous consultons sur ce point les dispositions de la plupart des hommes, et les témoignages qu'ils nous donnent tous les jours de leur facilité à sacrifier l'une et l'autre au plus vil intérêt?

Il est vrai que saint Vincent ne commençait pas de ce jour-là à combattre contre le charme des grandeurs du siècle. Car quoique les historiens les plus exacts nous apprennent peu de chose de lui depuis sa naissance jusqu'à son martyre, nous savons qu'il était sorti de l'une des plus illustres familles de la province Tarragonaise, et que, renonçant dès sa jeunesse à toutes les espérances du siècle, il se donna au saint évêque Valère, qui, profitant des heureuses dispositions qu'il aperçut en lui, le mit bientôt en état d'être élevé au rang des diacres, dignité qui supposait pour lors une vertu éminente dans tous ceux qui y étaient élevés, et dans laquelle saint Vincent se montra un digne coopérateur de son évêque, dans le ministère de la prédication. Mais était-ce là la destinée naturelle d'un jeune

seigneur, qui trouvait dans la noblesse de sa maison des titres assez éclatants pour aspirer aux plus grandes places? Quels prétextes même ne lui fournissaient point ces temps de la plus violente persécution pour se dérober à elle à la faveur des emplois du monde, bien plus propres à couvrir sa qualité de chrétien que ne l'était un ministère dont toutes les fonctions l'exposaient presque inévitablement à la fureur des ennemis de ce sacré nom? Quels combats dès lors n'eut-il point à soutenir contre l'attrait de ses grandes espérances pour répondre à une vocation si périlleuse, et quelle force le charme des honneurs du monde n'empruntait-il point de la vue du martyre, où il s'allait exposer en les refusant? Mais tel qu'autrefois le jeune Moïse, qui, nourri dans le palais de Pharaon, renouça courageusement à toutes les grandeurs qui lui étaient destinées, pour aller partager avec ses frères leurs peines et leurs humiliations, saint Vincent ne put envisager les périls où la persécution exposait les siens sans rompre tous les liens qui l'attachaient au monde, pour courir à l'appui de leur foi, en embrassant un ministère dont toutes les fonctions ne tendaient qu'à les y confirmer. Armé de ces dispositions, je m'étonne moins qu'il rejetât avec indignation les offres que lui fit Dacien, s'il consentait à sacrifier aux idoles; comment, accoutumé de si longue main à mépriser tous les honneurs du siècle, n'eût-il pas eu horreur de les accepter à des conditions si affreuses? Mais aussi quel péril sa foi n'aurait-elle point couru dans ce rude combat, si un long exercice de renoncement et de privation ne l'eût fortifié contre l'attrait des richesses et des grandeurs du monde?

Or, mes frères, cette tentation dont saint Vincent demeura victorieux, est celle-là même à laquelle vous êtes tous les jours exposés. Non pas, à la vérité, dans les mêmes circonstances que ce généreux martyr : grâces à Dieu, il n'y a plus de Dacien qui, pour faire sacrifier aux idoles, vous propose l'alternative ou du martyre ou des honneurs du siècle. Combien, hélas! trouverait-on peu de Vincents aujourd'hui plus prêts à choisir les supplices que les honneurs à cette condition? Mais la tentation n'est-elle pas d'autant plus dangereuse, qu'elle vous est présentée d'une manière moins tyrannique? On ne vous demande pas de renoncer à votre foi par une abjuration formelle, la proposition vous ferait horreur, et vous refuseriez d'y entendre. C'est, ce semble, gratuitement que le monde vous offre ses vanités. Il se contente de les étaler à vos yeux, et d'y répandre des attraits enchanteurs, qui pénètrent jusque dans le cœur. Ici ce sont des richesses qu'il vous montre avec tous leurs avantages, et comme la source de tous les autres biens terrestres. Là, ce sont des dignités flatteuses par le crédit et la distinction qu'elles vous promettent. D'un autre côté, des plaisirs qui enivrent tous les sens, et qui cachent leur

poison sous des apparences toutes délicieuses. Le monde, en vous faisant ses offres, ne vous impose point d'autre loi que de vous attacher à lui et d'obéir à toutes ses maximes : mais cette loi-là même a aussi ses douceurs et ses charmes. Plus elle s'accorde avec les dispositions de la nature corrompue, et moins le joug vous en paraît lourd. Bien loin de vous effrayer par sa pesanteur, elle semble vous décharger du poids d'un autre joug que la religion vous impose, et que vous ne portez qu'avec répugnance. Il est vrai que cette loi du monde n'est pas moins sacrilège que celle qu'imposait le tyran Dacien à notre saint martyr. Car qu'est-ce que vous offrir les biens du monde aux conditions d'aimer et de servir le monde, sinon vous proposer de sacrifier à l'idole, et vous dire, comme Satan osa le dire à Jésus-Christ même : Je vous donnerai toutes ces choses si vous consentez de m'adorer : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*. Et qu'est-ce de votre part qu'accepter ses offres et ses conditions, sinon passer de la religion de Jésus-Christ à celle du monde ? Mais parce que ce traité que le monde fait avec vous n'a rien de forcé, et qu'il vous amène à y souscrire plutôt par attrait que par violence, à peine vous apercevez-vous des funestes engagements que vous prenez avec lui. Votre cœur se trouve lié à ce nouveau maître par l'amour des biens dont il vous enrichit, ou dont il flatte vos espérances. Vous commencez dès lors à ne reconnaître d'autre Evangile que ses usages et ses maximes ; vous lui sacrifiez votre temps, vos sollicitudes, toutes vos affections. Vous oubliez auprès de lui tout ce que vous aviez promis à un autre maître, qui a sur vous des droits bien plus anciens, à qui vous appartenez par tout ce que vous êtes, et qui vous offrirait des biens dont la magnificence et la solidité effacent tout le faux brillant des biens terrestres et périssables. Vous ne retenez des engagements que vous aviez pris avec celui-ci qu'un nom que vous déshonorez, et qui vous reproche votre perfidie. Tel est enfin votre état présent, que le chrétien chez vous n'est plus distingué de l'infidèle que par une foi qui n'a plus de vie, et qui dès là fait tout ensemble et votre crime et votre condamnation.

Etrange force de cette tentation, que nous avons appelée, après saint Augustin, la tentation des amours du monde ! Combien avez-vous à craindre, vous surtout qui nés au milieu de ses vanités êtes bien plus en butte à tous ses traits mortels ? Tentation déjà trop funeste par les affections profanes dont elle remplit votre cœur, et qui ne tardent guère à y éteindre tout amour de Dieu. Mais à combien de prévarications capitales ne vous entraîne-t-elle point ? Combien de fois, engagés par les caresses du monde, gagnés par ses présents, avez-vous passé par-dessus les mouvements de votre conscience, pour vous prêter à l'injustice ? Combien de fois vous a-t-il éblouis par la

magnificence de ses offres, jusqu'à vous faire fermer les yeux aux plus vives lumières de la religion et de la vérité, pour entrer dans un parti funeste à l'une et à l'autre ? combien de fois enfin avez-vous sacrifié vos devoirs et votre salut au désir d'emporter ses faveurs et ses récompenses ? Et certes je ne suis pas surpris qu'il y en ait si peu qui demeurent victorieux des amours du monde : c'est qu'il y en a peu qui, à l'exemple de notre saint martyr, se soient exercés de longue main à le mépriser, c'est qu'après s'être formé le goût à ses douceurs et à ses charmes, il est bien difficile que, au moment d'en faire un sacrifice à sa religion, on ne leur sacrifie pas sa religion même. C'est qu'entre toutes les tentations qu'on ne peut vaincre sans une puissante grâce, celle des amours du monde n'est ni la moins violente ni la moins périlleuse : *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis amoribus vincatur hic mundus*.

Mais ne s'ensuit-il point de la violence de cette tentation qu'on est plus pardonnable de se laisser vaincre par elle ? Non, mes frères, tout ce qui s'en ensuit, c'est qu'on est bien plus coupable de ne pas se mettre en état de lui résister par la prière, par la séparation du monde, par un prompt renoncement à toutes ses vanités, par un long apprentissage de privations, d'abnégation, de détachement. Vous alléguiez votre faiblesse ; mais votre faiblesse fait votre crime et non pas votre excuse. Que n'usez-vous des mêmes précautions dont usa notre saint martyr, pour n'être pas surpris au moment de la tentation ? Que ne vous guérissez-vous de bonne heure de cette affection aux choses terrestres, en embrassant un genre de vie qui vous dispense de la nécessité de les accumuler ? Que ne tournez-vous enfin du côté des biens éternels ce cœur incliné vers les biens périssables ? La tentation alors n'aurait plus de force sur vous ou elle n'en aurait que pour donner plus de prix à la victoire que vous remporteriez sur elle ; et l'on dirait de vous, comme je l'ai dit d'abord de notre saint martyr : Le Seigneur l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : *Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia*. Première tentation, dont saint Vincent par son exemple nous a appris à triompher : tentation des amours du monde. La seconde est celle des erreurs du monde, et nous en allons faire le sujet de ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Je dis, mes frères, que la seconde tentation dont nous avons à nous défendre, est celle des erreurs du monde ; et j'ajoute avec saint Augustin, qu'elle est de l'ordre de ces tentations capitales qu'on ne saurait vaincre que par le secours d'une grande grâce : *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis erroribus vincatur hic mundus*. Je l'appelle une tentation capitale, parce qu'elle est la source de tous nos

égarements, et qu'il n'y a guère de péchés dont nous nous rendions coupables, qui n'aient pour principe quelque erreur, qui, s'étant emparée de notre esprit, lui représente comme un bien le mal qu'il choisit, et sur lequel il se repose. L'origine de ces erreurs sont les ténèbres que le péché d'Adam a répandues dans notre entendement, et qui s'y sont tellement épaissies, qu'elles ont offusqué toutes les lumières de notre raison. Voyez aussi à quels égarements elle a été livrée depuis ce péché funeste. Y a-t-il une erreur si bizarre ou si extravagante qu'elle n'ait été capable d'embrasser? Dans le paganisme elle ne s'est pas contentée de transférer à des êtres finis et créés, l'honneur qui n'était dû qu'à l'Être suprême et indépendant: elle a choisi parmi les créatures pour en faire ses dieux, les plus viles ou les plus haïssables, et l'on s'étonne encore que des hommes aient pu se prosterner devant des animaux qui n'inspirent que de l'horreur. Il ne leur manquait plus, pour consommer leur folie, qu'adorer l'ouvrage de leurs propres mains ou de vils excréments, et ils ne rougirent pas de la porter jusqu'à cet excès. Dans la nation juive, quoiqu'enfin revenue de son penchant à l'idolâtrie, que d'erreurs grossières, que de ridicules superstitions, quelle variété de bizarres sectes? Son Messie tant désiré paraît enfin au milieu d'elle, la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent point. Dans le christianisme même, qui pourrait compter les différents ordres d'hérétiques qui s'y sont répandus, et admirer assez le progrès de leurs extravagances? Mais, quelque disposé que soit l'esprit humain à embrasser toutes sortes d'erreurs, celles dont il se défend le moins, sont d'ordinaire ces erreurs au milieu desquelles nous sommes comme élevés, et que nous suçons, pour ainsi dire, en naissant. Il n'importe pas alors de quelle nature elles soient; les plus déraisonnables, si nous les trouvons établies et accréditées, s'emparent sans effort de notre raison; elle y adhère sans défiance, et l'exemple de la multitude lui tient lieu d'une autorité qui prévaut à l'évidence même.

Tel était encore le crédit de l'idolâtrie, dans le siècle de saint Vincent; il est aisé de le conclure de toutes les cruautés qu'on exerçait alors de toutes parts sur les nouveaux chrétiens. Aussi, mes frères, ne jugez pas de l'horreur qu'elle devait dès lors leur inspirer par le décri où elle est aujourd'hui parmi vous. Nés, comme vous l'êtes, dans le centre d'une religion, dont la sphère immense écarte bien loin de vous tous les exemples d'idolâtrie, héritiers et possesseurs tranquilles d'une foi respectable par son antiquité, je ne m'étonne pas que vous soyez moins susceptibles de la tentation de l'abandonner, pour embrasser le culte païen. Mais en était-il ainsi des fidèles des premiers temps, et le christianisme ne leur était-il pas en quelque sorte aussi étranger et aussi nouveau, que l'idolâtrie même le serait pour vous? Trois

siècles, il est vrai, s'étaient écoulés depuis le commencement de la prédication de l'Evangile, jusqu'au martyre de saint Vincent; mais quelque progrès qu'elle eût déjà fait dans l'univers entier, les chrétiens n'étaient encore, si je l'ose dire, que clair-semés parmi les idolâtres; ils ne possédaient aucune contrée qui les séparât d'avec eux, et la terreur des empereurs païens ne leur permettait pas de former une société à part et ouvertement distinguée de la foule des infidèles. Ils vivaient au milieu d'eux comme de timides étrangers au milieu d'une nation féroce. Rarement une même famille était tout entière composée de chrétiens. Comme la plupart ne faisaient que de naître dans le christianisme, les exemples d'idolâtrie leur étaient d'autant plus familiers, qu'ils les trouvaient parmi leurs plus proches; et vous comprenez de quelle autorité sont des exemples soutenus du respect et de l'amour de ceux qui les donnent.

Or ce fut au milieu de ces conjonctures que Dacien attaqua la foi de notre saint martyr. Et combien ce tyran n'en sut-il point profiter pour la combattre plus fortement? Avec quelle adresse ne lui fit-il point valoir tous les motifs humains, qui pouvaient l'engager à retourner à la religion de ses pères? d'une part ce qu'il devait à la noblesse de sa naissance, et au respect de ses ancêtres, qu'il accusait de superstition en embrassant une religion si contraire à la leur; de l'autre les édits des empereurs déterminés à maintenir de tout leur pouvoir le culte des faux dieux, l'exemple de toute la nation romaine, et de tous les peuples qu'elle embrassait dans son vaste empire. Je ne vous répète plus les magnifiques promesses dont il appuya le commandement qu'il lui fit d'offrir de l'encens aux idoles; et je ne vous parle pas encore des horribles supplices dont il le menaça, s'il persistait à désobéir. Cependant remarquez, en passant, quelles ouvertures de si puissantes considérations ne devaient point donner, dans le cœur de saint Vincent, à une erreur d'ailleurs si générale et si accréditée. D'un côté l'attrait des récompenses, et de l'autre la terreur des supplices. Tout éclairé qu'il fût des lumières de la foi, la séduction n'était-elle pas d'autant plus dangereuse, qu'il y allait de tous ses intérêts à se laisser séduire? Quels moyens n'avait-il point encore de satisfaire à son tyran, sans changer intérieurement de créance? Ne pouvait-il pas rapporter en secret au Dieu véritable l'encens qu'il aurait fait semblant d'offrir aux fausses divinités, et sacrifier au démon relativement à Jésus-Christ? Car quelles supercheries l'amour-propre n'est-il point capable de suggérer, pour pallier les plus horribles prévarications? Notre saint martyr n'aurait-il pas trouvé, comme autrefois le saint vieillard Eléazar, assez d'amis aveugles qui l'auraient invité à sauver sa vie par une honteuse dissimulation, et qui se seraient ensuite rendus les paucyristes de sa fausse prudence? Peut-être aussi en

trouva-t-il de tels; mais semblable à cet illustre martyr de l'Ancien Testament, à Dieu ne plaise, leur répondit-il, que je déshonore ma religion par une feinte indigne de sa sainteté, et que je donne aux lâches chrétiens un exemple qu'ils ne seraient que trop portés à imiter. Il vaut bien mieux leur servir de modèle, et leur apprendre, en acceptant une mort injuste, à mourir généreusement pour la gloire de Jésus-Christ et de son Evangile : *Adolescentibus exemplum forte relinquam, si fortiter pro sanctissimis legibus honesta morte defungar.*

Mais c'eût été trop peu pour notre saint de ne pas succomber à la tentation de l'erreur. Il s'arme contre elle du glaive de la parole de Dieu, et il la combat dans le tyran même, qui s'efforce de la lui inspirer. Il lui signifie hardiment que tous ces dieux qu'il lui commandait d'adorer, prétendus les dieux de l'empire, n'étaient que d'affreux démons, soumis au Dieu véritable qu'il faisait profession d'adorer uniquement. Il en appelle aux témoignages éclatants que Jésus-Christ donnait tous les jours de son pouvoir sur eux, quand ses ministres leur commandaient en son nom de sortir du corps des possédés; et que, forcés d'obéir, ils rendaient encore hautement hommage à sa divinité. Le tyran aveugle et endurci ne se rend pas à des preuves si évidentes; mais saint Vincent n'en triomphe pas moins de l'erreur, et sa foi le rend victorieux de toutes ses illusions.

Telle est aussi la victoire que vous avez tous à remporter sur elle. Mais qui de vous n'a pas à se reprocher d'avoir mille fois succombé lâchement à ses séductions? Je ne vous parle pas d'une autre espèce d'idolâtrie qui, pour être moins grossière que celle dont triompha notre saint martyr, n'en est guère moins injurieuse à Dieu; puisque quelque créature que vous lui préféreriez, c'est toujours une idole à laquelle vous immolez un cœur qui n'est dû qu'à lui. Je ne vous parle pas non plus d'une erreur peut-être plus horrible encore, et qui, à force de se répandre dans le sein même du christianisme, nous donnerait lieu de craindre que nous ne touchassions à ces derniers temps auxquels Jésus-Christ nous dit qu'il n'y aura presque plus de foi sur la terre. J'entends cette impie incrédulité, cet horrible athéisme qui semble distinguer aujourd'hui le beau monde d'avec le simple vulgaire, et devenir un titre de bel esprit à quiconque sait prendre sur soi de douter de tout et de ne rien croire. Peut-être n'aurait-on besoin que d'une droite raison pour se garantir d'une erreur si opposée à ses plus simples lumières. Mais ceux que la foi éclaire, à combien d'illusions ne sont-ils point sujets, qui les amènent quelquefois jusqu'aux derniers égarements? Ce n'est pas sur des articles purement spéculatifs de la religion qu'ils prennent le change; comme il leur coûte peu de les croire, leur esprit y donne volontiers son acquiescement; c'est sur les lois pratiques de l'Evangile, sur les points qui tendent à réformer les mœurs. Le monde ne se donne-t-il pas la liberté de

les contredire formellement, et de substituer ses erreurs aux maximes les plus saintes de la morale? Ne l'entend-on pas tantôt censurer la loi du pardon des injures, la déclarer contraire à tous les principes de l'honneur, impossible ou honteuse dans la pratique; tantôt excuser des crimes dont le nom même devrait être hors d'usage parmi des chrétiens, accorder à la police humaine de n'autoriser pas l'adultère, mais prendre le parti de la fornication; tantôt justifier des pratiques incompatibles avec la plus commune piété, traiter d'innocentes des fréquentations et des libertés, qui furent toujours le plus funeste écueil de l'innocence; permettre des spectacles ou d'autres divertissements, que la religion a de tout temps anathématisés? Le pis est que ces mêmes erreurs, toutes contraires qu'elles sont aux lois fondamentales de l'Evangile, trouvent une entrée facile dans l'esprit de plusieurs chrétiens, et qu'elles s'y accréditent insensiblement au point, que bientôt elles vont de pair avec les vérités les plus incontestables. Aussi le monde ne manque-t-il pas d'adresse pour les insinuer. Semblable au tyran Dacien, quand il pressait notre saint martyr de sacrifier aux dieux de l'empire, il vous représente que l'opinion du plus grand nombre doit être préférée à celle de quelques particuliers. Il taxe de zèle indiscret l'exactitude de ceux qui condamnent ces maximes communes, il attribue, ou à humeur, ou à intérêt, l'austérité de leur doctrine. Si vous lui alléguiez l'Evangile, il vous dit qu'il le prendre à la lettre, Dieu damnerait tout le monde; qu'il n'est point de lois si sévères, qui ne reçoivent des adoucissements; que la miséricorde couvrira toutes nos infractions. Bien plus, il vous montrera du danger à porter l'exactitude à un si haut point. Des abus, il tirera des preuves contre le saint usage. Les excès lui serviront de moyens pour justifier les relâchements, il fera des plus profanes divertissements d'innocentes ressources contre de vrais désordres, et bientôt, si vous l'en croyez, ce seront de louables précautions pour sauver l'innocence même.

Que chacun fasse ici quelque retour sur ses prévarications, sur certaines pratiques suspectes, qu'il sait bien n'être pas unanimement approuvées, sur les voies qu'il prend, par exemple, ou qu'il a prises autrefois pour acquérir des richesses, sur les intrigues qu'il a mises en œuvre pour arriver à ses fins, sur certaines liaisons, ou sur certains plaisirs qu'il s'accorde; qu'il examine ensuite ce qui le tranquillise sur toutes ces choses, il trouvera qu'il s'est fait à lui-même des principes qui les justifient, ou qu'il s'est fondé sur des maximes qu'il a trouvées reçues dans le monde, et accréditées par un long usage; que ces maximes ont prévalu dans son esprit sur des principes bien plus certains, et dont il ne se serait jamais départi, si l'amour-propre et des intérêts humains ne lui avaient fait changer d'idées et de sentiments.

Après cela, jugez si la tentation des erreurs du monde n'est pas l'une des plus dan-

gereuses, et si l'on n'a pas besoin d'une grâce toute spéciale pour n'être pas vaincu par elle : *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis erroribus vincatur hic mundus*. Et sans doute il faut bien qu'il soit facile d'y succomber, puisqu'il n'y a presque personne qui s'en exempte. Si tous ne donnent pas dans ces erreurs grossières, qui sont la cause primitive des plus grands désordres, qu'il y en a peu qui ne donnent dans quelque illusion capable de les égarer du chemin de la justice et de la piété ! Aussi le roi prophète demandait-il à Dieu qu'il ne permît pas qu'il perdît jamais de vue ses commandements, prévenu que l'unique moyen de ne s'égarer jamais, était de les avoir toujours devant les yeux, et de les consulter sans cesse : *Tunc non confundar, cum perspexero in omnibus mandatis tuis*. Seconde tentation, tentation des erreurs du monde. La troisième fera le sujet de ma dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Tout ce que je viens de dire, mes frères, du danger des attraits et des erreurs du monde, n'est encore rien en comparaison de la tentation que saint Augustin appelle les terreurs du monde : et c'est surtout par rapport à celle-ci qu'il nous dit que nous avons besoin d'une puissante grâce pour la surmonter. *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis terroribus vincatur hic mundus*. En effet, sans prétendre affaiblir l'idée que je vous ai donnée des deux premières tentations, je ne crains pas de dire qu'il s'en faut bien que l'impression qu'elles font dans l'âme, soit aussi vive et aussi profonde que celle qu'y fait la terreur. Rarement les cœurs les plus courageux sont à l'épreuve de celle-ci, surtout quand les maux qui en sont l'objet sont véritablement affreux, et qu'ils se montrent de plus près. Aussi est-ce de cette espèce de terreur qu'il est dit, que l'homme le plus intrépide n'en est pas exempt. Il n'est rien à quoi le trouble dont elle le saisit, ne soit capable de le porter, et souvent les plus honteuses prévarications de la part de ceux dont on les attendait le moins, ont été l'effet d'une terreur subite à laquelle ils s'étaient laissés vaincre.

Mais si la crainte seule d'un mal violent et prochain est capable de renverser les plus grands courages, combien le péril n'est-il point plus grand, quand ce mal est présent, et qu'il se fait sentir dans toute sa violence ? Quelle grâce ne faut-il point alors pour n'y pas succomber, principalement quand pour se délivrer de ce mal, on trouve le moyen sous sa main, et qu'il n'en doit coûter que de trahir ses devoirs et sa religion ?

Or voilà dans quelles conjonctures se trouva saint Vincent. Jamais la cruauté n'avait imaginé de plus affreux supplices, et si le mérite des martyrs ne dépendait moins de la mesure de leurs tourments, que du degré de leur charité, nous pourrions assurer qu'il n'en est aucun qui n'ait été fort inférieur en mérite à celui-ci. Vous avez ouï parler des différents genres de tortures que les païens

mettaient autrefois en œuvre, selon la différence des coutumes et des lieux pour tourmenter les chrétiens, et pour les faire renoncer à la foi. Vous savez qu'entre ce grand nombre de martyrs que l'Eglise honore, les uns ont été éprouvés par la faim qu'on leur faisait souffrir dans d'obscures prisons, les autres par les cruelles flagellations auxquelles on les condamnait ; ceux-ci par les chevalets, où tous leurs membres étaient disloqués, ceux-là par les ongles de fer avec lesquelles on mettait toute leur chair en pièces : quelques-uns par des flammes ardentes qu'on appliquait sur toutes les parties de leurs corps, quelques autres par des brasiers allumés, sur lesquels on les étendait ; et si chacun de ces supplices, considéré séparément, jette déjà tant d'horreur sur les tyrans qui les ont fait souffrir ; que serait-ce si je vous disais, que tous ensemble, ils furent employés pour tourmenter notre saint martyr avec des circonstances que je dois taire pour ne pas soulever votre délicatesse ? Aussi ne sais-je ce qui est ici plus digne d'étonnement, ou la cruauté que le démon est capable d'inspirer à ceux qu'il possède, ou cette force surnaturelle dont la grâce anime les cœurs dont elle s'empare. Le courage dont elle remplit saint Vincent fut tel, qu'il épuisa toute la rage de son tyran. Ce monstre furieux contre tous les chrétiens, et qui s'était fait une espèce de point d'honneur de les assujettir à l'idolâtrie, jeta d'abord les yeux sur saint Vincent, qu'il jugea le plus propre à signaler le triomphe qu'il se promettait de remporter sur lui. Convaincu par le succès de ses premières tentatives, que Vincent se préparait à lui résister jusqu'à la mort, il se contente d'envoyer en exil le saint évêque Valère compagnon des liens de notre saint martyr, comme pour réunir tous ses efforts sur celui dont la défaite aurait flatté davantage son ambition. Aussi Vincent lui seul semblait-il être animé de la force de tous les martyrs ensemble. Mais plus il montre de courage, et plus Dacien s'acharne à le tourmenter. Il ne s'agissait plus d'essayer sur lui, ni les promesses, ni les menaces. Les tortures accoutumées n'étaient qu'un jeu pour notre saint martyr, et sa constance reprenait de nouvelles forces à proportion qu'on multipliait les supplices. En vain Dacien, désespéré, s'irrite contre les bourreaux mêmes, et veut venger sur eux la honte de sa défaite. Saint Vincent rit de sa colère, et le convie de suppléer par ses propres mains à l'impuissance de ses bourreaux. Voilà dès lors le tyran hors de lui, qui se consume à imaginer de nouveaux supplices ; et tandis qu'il médite quelque tourment qui réponde à sa fureur, on rouvre par son ordre toutes les plaies de notre saint martyr. On réitère les roues, les chevalets, les ongles de fer ; on déchire toutes ses chairs, on perce son corps à jour. En cet état, qu'on ne saurait se représenter sans horreur, le tyran ordonne qu'on l'étende sur un lit de fer, dont les barres, travaillées en forme de scie, pénétraient bien avant dans ses plaies, et que

posé sur un brasier ardent, on flagelle cruellement le dessus de son corps, tandis que le feu agitait au-dessous : qu'on y applique de toutes parts des lames ardentes ; qu'on répande enfin dans toutes ses plaies une si grande quantité de sel, que tombant dans le feu et rejaillissant sur le saint martyr, les grains comme autant de traits enflammés, pénétrassent ses nerfs avec des douleurs qui ne s'expriment point.

Vous avez peine à l'entendre, mes frères, et peut-être aurais-je totalement supprimé cet horrible récit, s'il ne faisait un si grand honneur à la puissance de la grâce de Jésus-Christ et à sa force victorieuse des plus affreux supplices. Aussi Dieu n'engagea-t-il notre saint martyr dans un si rude combat, que pour donner en sa personne, un exemple plus éclatant de cette force et de cette puissance, dans le fond même de la faiblesse humaine. *Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Mais pourquoi pensez-vous, mes frères, que l'Eglise vous mette aujourd'hui devant les yeux ce glorieux triomphe de votre illustre patron, sinon pour vous animer à triompher aussi courageusement de toutes les terreurs que le monde vous inspire quelquefois pour vous porter à l'infidélité ? Grâce à Dieu, nous ne sommes plus exposés à ces violentes persécutions du premier âge de l'Eglise, où la qualité de chrétien entraînait presque inévitablement celle de martyr ; mais combien d'autres n'en avons-nous point à essuyer de la part du monde, qui, pour être moins terribles, ne vous deviennent pas moins funestes par votre facilité à y succomber ? Le Saint-Esprit l'a prédit à tous les chrétiens par la bouche du grand Apôtre, que quiconque se déclarerait pour le bien et pour la justice, serait en butte à la contradiction des ennemis de toute justice et de tout bien ; qu'ils opposeraient toutes sortes d'obstacles à leurs pieux desseins, qu'ils soulèveraient contre eux toutes les puissances, qu'ils les accablent de leur autorité ; et la vérité de cette prédiction ne cessera de s'accomplir jusqu'à la fin des siècles. Tant que le monde subsistera, tant qu'il y aura des méchants sur la terre, la vertu y sera toujours exposée aux persécutions : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Et la raison en est toute naturelle ; c'est que les méchants parvenant bien plus ordinairement à l'autorité que les gens de bien, elle les met en état de signaler leur haine contre la vertu, et de l'accabler de tout leur pouvoir. Mais ce n'est pas là le plus grand des maux ; peut-être même serait-ce le plus grand des biens, si la vertu demeurait toujours victorieuse de leurs persécutions. Le véritable mal, c'est que rarement elle résiste à ses atteintes, c'est qu'elle se laisse ébranler par ses violences, c'est qu'elle succombe sous ses efforts.

En effet, si nous remontons à l'origine de tant de prévarications, ne les verrons-nous pas naître pour la plupart, de cette terreur

qu'impriment les menaces et les violences ? Je sais bien que parmi la foule des prévaricateurs, il y en a qui le sont par goût et par les mauvaises dispositions de leur propre cœur. Ce ne sont pas des puissances étrangères qui les sollicitent au mal, c'est le fond de leur caractère : ce n'est pas parce qu'ils craignent les hommes, mais parce qu'ils ne craignent pas Dieu. Mais combien d'autres y en a-t-il, qui, d'eux-mêmes assez portés au bien, n'auraient jamais trahi leurs devoirs, s'ils n'avaient rien risqué en s'y tenant constamment attachés ? Non pas qu'ils aient eu à craindre de la part des puissances humaines ces mêmes excès de cruauté, qu'exerçaient les tyrans sur les nouveaux chrétiens ; le monde, pour les affaiblir, n'a pas eu besoin de recourir à ces moyens extrêmes : il s'est contenté de leur faire entrevoir des disgrâces toutes prêtes à tomber sur eux, la perte de leurs emplois ou de leur liberté, plus d'accès chez les grands, plus de moyens de parvenir, plus de jour à aucune espérance. Ces maux, quelque légers qu'ils soient, ont vivement frappé leur imagination, ils ont réveillé leur attachement à tous ces biens frivoles dont on menaçait de les dépouiller. Leur probité dès lors a commencé à chanceler, le mal qu'on leur proposait ne leur a plus semblé qu'une démarche arbitraire, qu'une question douteuse et susceptible de diverses faces ; ce qu'ils auraient traité d'horribles prévarications dans des conjonctures moins épineuses, leur paraît maintenant une innocente condescendance, un sage ménagement. Si quelque voix intérieure les accuse d'infidélité, ils en rejettent le reproche sur ceux qui l'ont extorquée de leur complaisance, sur la nécessité des temps, sur la violence qu'on leur a faite, et ils croient trouver dans leur propre faiblesse, une suffisante excuse de leur injustice. Or qu'est-ce qui les a fait tomber dans ce malheureux piège ? Cette même terreur que le monde leur a inspirée par ses menaces, et dont on ne triomphe point sans le secours d'une puissante grâce : *Magnum opus gratiæ est, ut cum suis terroribus vincatur hic mundus.*

Cependant, mes frères, s'il est hors de doute que tout chrétien doit être tellement disposé dans le fond de l'âme, qu'il soit prêt à souffrir la plus cruelle mort, plutôt que de commettre la plus légère injustice, comment accorder cette bonne disposition prétendue avec des témoignages qui la démentent si évidemment ? Quelle apparence, qu'assez faibles pour succomber à la crainte des maux les plus légers, on fût assez fort pour surmonter la terreur des plus affreux supplices ? Ah ! que penseriez-vous de nous, ô généreux martyrs ! vous dont les tortures, les ongles de fer, les brasiers ardents, ne pouvaient ébranler la foi ; que penseriez-vous de nous, si revenant dans ce monde, vous nous voyiez trembler devant des fantômes, trahir nos devoirs, conniver aux plus honteuses prévarications sur des terreurs paniques, ou pour nous épargner tout au plus quelques légers chagrins, quelques disgrâces

imaginaires? Et vous, Seigneur, ne ramenez pas les anciennes persécutions, ne faites pas revivre les Néron, les Dioclétien : conservez à votre Eglise la paix et la vérité. Car, hélas! à quelles tentations ne serions-nous point exposés, et que ne ferions-nous point, mes frères, c'est la réflexion du grand saint Grégoire, que ne ferions-nous point, s'il s'agissait de souffrir le martyre pour Jésus-Christ, nous que la moindre injure ou la moindre menace empêche de le confesser? *Quid, rogo, iste faceret in dolore pœnarum, qui Christum erubuit inter flagella verborum?*

Non, non, mes frères, ne vous flattez pas d'être, au moins quant à la préparation du cœur, ce qu'il faudrait être indispensablement, si Dieu vous mettait à ces mêmes épreuves que ces illustres martyrs à qui le salut n'a été offert qu'au prix des plus horribles souffrances et de la plus affreuse mort. Il faudrait, pour vous montrer ainsi disposés, savoir dans les occasions vous mettre au-dessus de ces craintes frivoles, de ces lâches terreurs, par lesquelles le monde tente si souvent votre fidélité; il faudrait savoir mépriser ses menaces, soutenir ses assauts, épuiser, comme saint Vincent, par votre constance, toute sa malice et tous ses efforts. Vous seriez au moins en quelque degré de véritables imitateurs de votre patron. Et qui sait si Dieu n'opérerait point en votre faveur le même miracle qu'il opéra pour lui, s'il n'enverrait point son ange pour vous guérir de toutes vos blessures, pour rompre tous vos liens, pour changer en un lit de fleurs toutes les pointes dont le monde aurait semé votre prison, pour déconcerter enfin toutes les mesures de votre tyran? Qui sait même si vos ennemis, aussi touchés de votre courage que de ces merveilles, n'ouvriraient point les yeux à la lumière, et s'ils ne se convertiraient point à la justice et à la piété, comme firent les bourreaux de notre saint martyr? Ce fut par de tels prodiges, que Dieu consola dès ce monde le courage de saint Vincent. Si Dacien ne fut pas jugé digne d'avoir part à la même miséricorde, honteux au moins de ses cruautés, et comme pour les effacer de la mémoire des hommes, il ordonna qu'on transportât notre saint martyr du sombre cachot où se passèrent toutes ces merveilles, sur un lit délicieux et qu'on lui procurât toutes sortes de soulagements. Mais, chose étonnante! la vie du saint martyr, à l'épreuve des plus douloureux supplices, ne le fut pas à celle des plus faibles douceurs; à peine est-il étendu sur ce lit, que son âme s'exhale et vole dans le ciel, pour y recevoir toutes les couronnes dues à son triomphe.

Heureux peuple, d'avoir pour patron un saint dont le crédit est égal au mérite de ses combats et de ses victoires. Si, semblable à l'illustre Machabée, il perdit la vie sur le champ de bataille, ce ne fut pas en combattant faiblement et en lâche, mais en triomphant de tous les ennemis qui l'avaient attaqué, des attraites, des erreurs et des terreurs

du monde. Le combat fut rude et sanglant, mais sa victoire n'en fut que plus mémorable, et n'en signala que plus glorieusement la puissance de la sagesse : *Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia*. Cependant ces mêmes ennemis dont il triompha pour lui, ne sont pas tellement vaincus, qu'ils nesoient encore en état de vous déclarer la guerre, et donner lieu à un nouveau triomphe de votre part. Il n'y a aucun de vous qui ne soit appelé à ce rude combat, et ce n'est toutefois que par le secours d'une puissante grâce que vous pourrez en sortir victorieux; mais quelle protection n'avez-vous point à vous promettre auprès de l'auteur de toutes les grâces d'un patron aussi puissant que le vôtre? Tout dépend, qu'en vous adressant à lui avec confiance, vous vous rendiez dignes de ses soins par un généreux mépris des attraites, des erreurs et des terreurs du monde : c'est l'unique moyen d'avoir part à ses couronnes et à l'éternelle félicité, que je vous souhaite.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS

Obsecro, primum omnium, fieri orationes pro regibus, ut quietam et tranquillam vitam agamus. Hoc enim bonum est, et acceptum coram Deo, qui omnes homines vult salvos fieri.

Je vous conjure, avant toutes choses, de prier pour les rois, afin que nous menions une vie paisible et tranquille; car cette pratique est bonne et agréable à Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés (1 Tim., II, 1-4).

Quel témoignage plus sensible, mes frères, de la faiblesse de la raison des hommes, que la fausse idée qu'ils se sont formée de la sainteté? Les uns par l'inspiration d'un esprit sévère et amer, ou peut-être par une aversion secrète de la suprême autorité, excluent hardiment les rois du salut, et jugent la grandeur de leur condition incompatible avec l'humanité du christianisme. Les autres par un principe d'irrégion et de mépris pour la sainteté même, la traitent de défaut capital dans les rois; et ils les croient d'autant moins habiles au gouvernement, qu'ils sont plus chrétiens et plus religieux. L'oracle du Saint-Esprit a prononcé bien différemment des uns et des autres, et il ne fallait pas moins que l'autorité de son témoignage, pour détruire des jugements également injurieux, et à la dignité royale, et à la sainteté. C'est par l'organe du grand Apôtre qu'il s'en explique dans les termes les plus décisifs. Car par quels motifs nous invite-t-il à prier surtout pour les rois? Le premier est la possibilité de leur salut, fondée sur une miséricorde qui embrasse toutes les conditions, et qui veut que tous les hommes soient sauvés : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Deo, qui omnes homines vult salvos fieri*. Le second est l'intérêt que nous avons tous au repos et à la tranquillité de l'Etat; d'où il s'ensuit évidemment que la sainteté des rois en est la cause la plus naturelle : *Obsecro primum omnium, fieri orationes pro regibus, ut quietam et tranquillam vitam agamus.*

Et quel exemple plus propre à justifier la vérité d'un témoignage d'ailleurs si respectable, que l'exemple du saint roi que le ciel donna autrefois à la France, et que la France à son tour a donné au ciel? Et certes, tout ce qui semblerait s'opposer invinciblement au salut des rois, la grandeur, l'indépendance, l'autorité suprême, le poison de la flatterie, le charme des plaisirs; tout cela, dis-je, conspira sans doute contre le salut de saint Louis. Mais ce qui semblait en devoir être la ruine en devint par le saint usage, l'occasion principale; toujours en garde contre les périls de sa dignité, ils ajoutèrent à ses autres exploits la gloire d'avoir su les vaincre. Insensible à tous les plaisirs, il se renferma dans la pratique exacte de tous ses devoirs. Supérieur à sa grandeur même, il lui en coûta plus de la laisser voir, que de la négliger; et parce qu'il ne se regarda que comme le dépositaire du pouvoir suprême, il n'en usa que pour contribuer à l'honneur de Dieu et à l'avantage de ses sujets.

Ainsi, dis-je, la piété de saint Louis servit également, et à justifier la possibilité du salut dans la plus éminente des conditions, et à procurer à son peuple cette félicité qui fut toujours le fruit d'un sage et religieux gouvernement. De là, mes frères, je conclus avec saint Paul, en vous exhortant à prier surtout pour les rois. Premièrement par un principe de charité, puisque dès là que Dieu veut le salut de tous, quelque difficile que soit le leur, il ne leur est pas impossible d'en consommer l'ouvrage : l'exemple de saint Louis en sera la preuve dans mon premier point. Secondement, pour votre intérêt propre, puisque de la sanctification des rois dépend la félicité des peuples. Le même exemple vous rendra cette vérité sensible dans mon second point. En un mot, mes frères, il est possible aux rois de se sanctifier : il est de l'intérêt des peuples que les rois se sanctifient. C'est tout le partage de ce discours que nous commencerons après que nous aurons salué Marie.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas, mes frères, à parler exactement, à la nature même de nos conditions, que nous devons imputer les difficultés que nous y trouvons par rapport au salut, mais à ce fond de corruption qui est en nous, et qui nous rend plus susceptibles des tentations spéciales à certains états, que de celles qui sont communes à tous les autres. Non-seulement il n'y en a aucun où il soit impossible de se sanctifier, mais chacun d'eux nous offre de puissants moyens de sanctification, et des moyens proportionnés à la nature des devoirs que nous y avons à remplir. Et c'est sur ce fondement que saint Paul, en nous invitant à prier pour tous les hommes, et spécialement pour les rois, nous assure que Dieu veut le salut de tous, sans excepter aucune condition : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Deo, qui omnes homines vult salvos fieri.*

Cette vérité supposée, comment arrive-t-il

si rarement que nous puissions compter au nombre des saints ceux que la naissance a élevés au-dessus des autres hommes, et jusqu'au faite de la grandeur? C'est le défaut, mes frères, non de ces places éminentes, mais de ceux qui y sont établis. C'est qu'ils n'usent pas des moyens qui leur sont offerts pour s'y sanctifier; c'est que par la dépravation de leur cœur, ils changent en obstacles les secours qu'ils y trouveraient pour y opérer leur sanctification.

En effet, s'il était vrai de dire que le salut est plus difficile aux rois qu'au commun des hommes, ce ne serait qu'en supposant que leur grandeur, leur autorité, leurs richesses, seraient des empêchements réels à leur sanctification. Leur grandeur, parce que son effet ordinaire est d'enfler leur cœur, et de leur faire oublier ce qu'ils doivent à Dieu et à la religion; leur autorité, parce qu'elle paraît être une occasion prochaine à n'en user que conformément à leur ambition et à leurs caprices; leurs richesses enfin, parce qu'elles les mettent en état de tout accorder à leur vanité et à leurs inclinations les plus corrompues. Mais si la piété peut inspirer aux rois de faire un autre usage de toutes ces choses, et de s'en servir comme de degrés pour s'élever à une plus éminente sainteté, n'est-il pas encore plus vrai de dire qu'elles ne deviennent entre leurs mains des obstacles à leur salut, que par le dérèglement de leur cœur qui les porte à en abuser? L'exemple de saint Louis va servir de preuve et d'éclaircissement à cette vérité.

Car premièrement ce fut dans sa grandeur même qu'il trouva les motifs de cette humilité profonde dont il fit sa vertu principale. Bien différait de ceux qui se croient d'autant moins redevables à Dieu de leur grandeur, qu'ils s'y trouvent placés par la naissance, il conçut au contraire qu'il ne devait la sienne qu'à l'auteur de sa naissance même. Combien de fois, dès qu'il fut en âge de se connaître, se dit-il à lui-même, comme le disait aux Machabées leur généreuse mère : Je ne sais comment j'ai été formé dans le sein d'une mère reine, car ce n'est point elle qui m'a donné l'âme, l'esprit et la vie, mais le Créateur du monde et l'arbitre souverain de la naissance de tous les hommes. De là, mes frères, dans quelle dépendance de Dieu, dans quelle subordination à ses lois ne concevez-vous point qu'il s'établissait? Cette même grandeur qui devient dans les autres rois le principal écueil de la piété, parce qu'oubliant qu'ils la tiennent de Dieu, et qu'elle ne leur appartient qu'à titre de dépositaires, ils s'en attribuent la propriété, et n'en usent qu'au gré de leur orgueil; cette même grandeur fut pour saint Louis une continuelle exhortation à ne perdre jamais de vue celui qui l'y avait élevé, et à n'interroger que sa gloire sur l'usage qu'il en devait faire.

Il est vrai que de sages conseils avaient de longue main préparé dans saint Louis de si heureuses dispositions. Dieu, qui veillait singulièrement sur son innocence, ne permit

pas qu'après la mort de Louis VIII, son père, son éducation fût abandonnée au sens réprouvé de ces avengles modérateurs de l'enfance des rois, qui ne leur inspirent que des pensées hautes, qui ne s'étudient qu'à enfler leur cœur de l'idée flatteuse de leur supériorité sur les autres hommes; qui les exercent de bonne heure à vouloir avec autorité, incapables de leur apprendre à ne vouloir qu'avec justice; qui ne leur enseignent d'autres lois que celles de l'amour-propre, ni d'autre religion que la politique. L'illustre Blanche, que Dieu avait donnée pour mère à notre saint roi, et qui joignait à une éminente piété toutes les qualités qui concourent à former une grande reine, prévint les dangers d'une si déplorable éducation en s'en réservant le soin principal, également intéressée, en qualité de mère et de reine régente, à former pour la France un roi capable de la bien gouverner, et pour elle-même un fils digne de sa piété. Ni les troubles d'une régence agitée de diverses factions, ni le malheureux usage établi pour lors de différer l'éducation des rois, tant pour les mœurs que pour les lettres au temps de leur adolescence, ne l'empêchèrent pas de jeter dans le cœur de son fils, dès sa plus tendre enfance, toutes les semences des vertus chrétiennes et royales qui éclatèrent depuis en lui. Que j'aimerais à vous la représenter se mettant au-dessus, je ne dis pas de la faiblesse des mères ordinaires, mais des préjugés des sages du siècle, démentir toutes leurs maximes dans les leçons qu'elle donnait au jeune roi; lui faire valoir, non les privilèges, mais les devoirs de sa condition; ne lui montrer le trône que comme une place où Dieu exigeait de lui une humilité plus profonde; où il devenait redevable à ses sujets d'une attention plus laborieuse, et à lui-même d'une sagesse plus irréprochable; lui redire mille fois que les rois ne sont pas rois pour eux-mêmes, mais pour leur peuple; qu'ils ne sont pas préposés pour aggraver leur joug, mais pour le soulager; pour envahir leur bien, mais pour le défendre; tirer, non des maximes d'une politique orgueilleuse, mais des principes de la religion toutes les règles qu'elle lui dictait; ne lui permettre de se souvenir qu'il était roi, qu'après s'être souvenu qu'il était chrétien, et lui déclarer nettement qu'elle aurait moins de peine à le voir mourir qu'à lui voir perdre son innocence!

Prévenu de si sages leçons, faut-il s'étonner que saint Louis n'envisageât sa grandeur que du côté des obligations qu'elle lui imposait? Si quelquefois il parut sensible à la gloire d'une naissance qui n'en connaît aucune au-dessus d'elle, c'était seulement, disait-il, parce qu'elle m'honore de l'auguste titre de roi Très-Christien, et de Fils aîné de l'Eglise. Aussi mit-il bien au-dessus de tous les privilèges de sa naissance royale, le signalé bienfait de sa chrétienne renaissance. N'en jugeons pas, mes frères, par son affectation à supprimer tous ses autres titres, pour ne faire mention que de celui-là seul, qui lui rappelait le souvenir de son baptême,

en se nommant d'ordinaire du lieu où il l'avait reçu, Louis de Poissy. Notre saint roi donna des marques bien moins équivoques de son respect pour ce sacrement, par son attention à ne dégénérer jamais de l'innocence qu'il y avait contractée. En effet, l'horreur du péché fut toujours si avant imprimée dans son âme, qu'elle était en quelque sorte son caractère spécial. De là, non-seulement cette scrupuleuse attention sur lui-même qui suffirait seule à l'éloge du plus grand saint; mais de là encore l'obligation qu'il s'était imposée de recourir régulièrement toutes les semaines à la piscine de la pénitence, pour se purifier des taches qu'il craignait d'avoir contractées dans le commerce de la cour et dans le tumulte des affaires. Bien éloigné de penser comme les gens du monde qui, au lieu de conclure de la multitude de leurs occupations qu'ils ont un plus pressant besoin de s'approcher souvent du sacrement de la pénitence, croient au contraire justifier assez le rare usage qu'ils en font, par la multitude de leurs occupations.

Et avec quelle joie saint Louis n'embrassait-il point toutes les autres occasions d'humilier sa grandeur devant le Dieu des rois? On en trouve encore, il est vrai, qui respectent assez la religion pour ne se pas dispenser de ses pratiques plus essentielles, qui semblent même quelquefois rechercher l'estime d'un peuple pieux, en se trouvant à la tête de plusieurs cérémonies du culte chrétien. Mais s'il fallait juger de leurs dispositions secrètes par l'éclat et la pompe qu'ils affectent dans ces occasions, ne dirait-on pas qu'ils songent moins à rendre à Dieu la gloire qui lui est due, qu'à partager avec lui le respect et les hommages de ses créatures? Mais non-seulement saint Louis se fait un devoir de donner à son peuple un exemple de zèle pour toutes les pratiques les plus communes de notre culte; il se fait encore une religion d'y dépouiller tout le faste de la majesté royale, et d'y paraître avec un extérieur qui ne respire que l'humilité et l'anéantissement de sa grandeur. Voyez-le, tantôt dans une procession solennelle, qu'il avait indiquée en l'honneur de la sainte couronne d'épines qu'il venait de recevoir de l'empereur de Constantinople, ne rougir pas de la porter lui-même sur ses épaules, nu-pieds et tête nue, au milieu de tout un grand peuple, jusqu'au lieu où il la devait déposer; tantôt, venant régulièrement à la Sainte-Chapelle, qu'il avait fait bâtir, rendre ses hommages au bois de la vraie croix, exposant de ses propres mains la sainte relique à la vénération du peuple, donnant l'exemple de la plus profonde humiliation, par des prosternements réitérés et entremêlés de prières. Les orgueilleux en étaient blessés; les impies en faisaient le sujet de leurs railleries, semblables à l'imprudente Michol, quand elle vit le saint roi David accompagnant l'arche du Seigneur, et se donnant en spectacle à tout son peuple par des démonstrations de joie, qu'elle traitait de ridicules.

Mais saint Louis, plus sensible à l'honneur de Dieu qu'aux discours des hommes, n'en était que plus excité à lui marquer son zèle, et répondait à ces insensés, comme David à Michol : Oni, devant le Seigneur qui m'a choisi pour être le chef de son peuple, je paraîtrai, si je le puis, plus vil encore que je n'ai paru, je serai petit à mes yeux, et je n'en acquerrai que plus de gloire devant ses vrais serviteurs : *Ante Dominum qui elegit me, vilior quam plusquam factus sum, et ero humilis in oculis meis, et cum ancillis de quibus locuta es, gloriosior apparebo.*

Cependant, mes frères, ne vous représentez point en la personne de saint Louis un roi, qui n'étant humble que par faiblesse, laissât avilir entre ses mains l'autorité souveraine. Egalement instruit de ce qu'il devait à sa dignité et à sa religion, vous l'auriez vu aussi grand dans sa cour, qu'il était humble au pied des autels, imprimer dans tous les cœurs le respect de sa majesté royale. Jamais roi ne la représenta dans les jours de cérémonies avec plus de splendeur. S'il en négigeait sur sa personne la fastueuse décoration, c'est qu'il la remplaçait avec avantage par la noblesse de son extérieur, et par la gravité de toute sa conduite. Et quels témoignages ne donna-t-il point d'une grandeur d'âme à l'épreuve de toute atteinte? Dans la prospérité, les offres les plus avantageuses ne sont pas capables de tenter son ambition. Si, pour l'engager à prendre parti contre l'empereur Frédéric, le pape Grégoire IX lui propose l'investiture de l'empire pour le comte d'Artois son frère, l'attrait d'une couronne si importante ne le peut détacher d'une juste neutralité entre ces deux puissances : il la refuse généreusement, et fait au pape cette réponse si digne de l'indépendance de nos rois : qu'il ne lui appartenait ni de déposer les empereurs, ni de donner les empires. Dans l'adversité, sa constance inébranlable subjuguait la fierté de ses ennemis. Il est leur prisonnier, et il leur parle en maître; ils traitent avec lui de sa liberté, et il en règle toutes les conditions. Ils lui demandent pour sa rançon des sommes excessives, et il répond que les rois ne doivent aucune rançon; ils exigent au moins qu'il s'oblige par un serment impie à tenir sa parole, et il déclare qu'il ne connaît d'autre serment que sa parole même. Les barbares s'étonnent de sa fermeté; et telle est l'estime qu'elle lui acquiert parmi eux, qu'ils délibèrent, après avoir tué leur sultan, de l'établir en sa place, et de le reconnaître pour leur souverain. En quelque état enfin que vous le considériez, c'est une grandeur d'âme supérieure à sa condition même : mais une grandeur d'âme, qui ne sert qu'à donner plus de prix à sa piété envers Dieu, et au sacrifice qu'il se plaît à lui faire de sa royauté. Or la grandeur d'un roi qui sait en faire un si saint usage, n'est-elle pas plutôt un moyen de salut, qu'un obstacle à la sanctification?

De même, mes frères, de la suprême autorité. L'inclination qu'ont les rois d'ordinaire

à en abuser, les tentations où elle les expose, la font regarder comme un des plus dangereux écueils de la sainteté. Mais pour juger si elle n'en peut être un puissant moyen, voyons quel usage en fait saint Louis. Persuadé que la piété des rois a des devoirs aussi étendus que leur autorité, et qu'ils ne sont censés servir Dieu véritablement, qu'autant qu'ils le font servir par tous leurs sujets, il fit son capital d'y contribuer de tout son pouvoir. Mais parce qu'il savait s'appliquer ce que saint Paul avait dit des pasteurs en particulier, qu'ils sont indignes de conduire l'Eglise de Dieu s'ils ne savent pas gouverner leur propre famille, il commença par réformer dans sa cour tous les désordres que le luxe et la volupté y avaient introduits. A peine eut-il épousé Marguerite, fille aînée de Raimond Bérenger, comte de Provence, princesse dont la vertu égalait les charmes, qu'il travailla, de concert avec elle, à faire régner la piété dans leur cour. Les charges et les faveurs n'y étaient le prix que de la vertu. Les vices et l'irréligion, quoique associés aux qualités les plus recommandables, ou à la plus illustre noblesse, étaient une exclusion assurée de tous les emplois. Et jamais prince ne put dire avec plus de vérité, à l'exemple de David : *J'ai jeté les yeux sur ceux qui sont fidèles et sincères sur la terre, pour les faire asseoir avec moi. Je n'ai point admis à ma table, ni dans ma maison, le superbe, et celui qui parle pour l'iniquité.*

Mais ce devoir une fois rempli, avec quel zèle ne travailla-t-il point à la réformation des mœurs dans toute l'étendue de ses Etats? Tandis que les autres rois, dirigeant toutes leurs pensées à leur propre gloire, ne roulaient dans leur esprit que de fastueux projets, saint Louis ne formait dans le sien que des desseins conformes aux intérêts de Dieu et à la gloire de son nom. Il jette les yeux sur tous les désordres qu'un long usage avait autorisés, il les déplore, il s'excite à les corriger; il l'entreprend, et il y réussit. Parmi les nobles le faux honneur avait donné au duel le titre spécieux de juste réparation. Ce crime, quoique également contraire à la loi divine et à la loi naturelle, aux principes fondamentaux de la religion, et aux plus importants intérêts de la république, s'était déjà, à la honte de notre nation, érigé en vertu : saint Louis le couvre d'opprobre, par la peine irrémissible dont il le punit. Dans le commerce, l'usure avait fait d'odieux progrès, et sous prétexte de le favoriser, elle faisait gloire d'affronter les censures les plus respectables : saint Louis sait lui faire craindre des châtimens qui lui sont plus sensibles; et son inflexible sévérité l'oblige de disparaître dans toute l'étendue du royaume. L'impiété avait donné cours au blasphème, et l'habitude qu'on s'en était faite, semblait en pallier la noirceur : saint Louis, que la gloire du saint nom de Dieu excite souverainement, s'arme contre ce vice d'une rigueur inexorable; quiconque s'en rend coupable l'expie en sa langue, par un douloureux, mais trop juste supplice. Les impies en mur-

murent, quelques-uns même s'échappent en malédictions contre notre saint roi; mais aussi indulgent pour ses propres injures, que sévère pour celles de Dieu, il défend la punition de ces téméraires; et nous lisons dans un historien de sa vie, que, comme on lui donnait une autre fois mille bénédictions pour quelques ouvrages publics qu'il avait faits à ses dépens: J'aimais encore mieux, répondit-il, les malédictions que l'on me donnait, quand je fis percer la langue d'un blasphémateur, trop heureux qu'il ne m'en coûtât que d'essuyer des malédictions pour venger ou pour prévenir les outrages que l'on fait à Dieu.

C'était là, ce semble, avoir satisfait à tout ce que la piété exigeait d'un puissant roi. Mais il y a cette différence entre les saints et le commun des hommes, qu'au lieu que ceux-ci s'arrêtent presque toujours en deçà du devoir étroit, ceux-là au contraire, emportés sur les ailes d'un amour ardent, en franchissent souvent les limites, et vont jusqu'à de saints excès, dont Dieu leur fait un mérite en vertu du principe qui les fait agir. Ce fut par les impressions de cet ardent amour que saint Louis ne crut pas devoir borner sa puissance à rétablir les ruines du culte de Dieu dans ses Etats, et qu'il forma le projet de le porter chez les infidèles, et jusque dans la terre sainte, à travers les obstacles les plus invincibles. Je sais bien, mes frères, ce qu'une piété critique alléguerait aujourd'hui contre l'entreprise de notre saint roi. Mais, sans m'engager ici à prononcer sur le fond, transportez-vous un moment dans le siècle de saint Louis; souvenez-vous dans quelle estime les succès du fameux Godefroi de Bouillon avaient mis depuis longtemps les croisades; voyez-les, non-seulement autorisées par l'exemple des princes les plus religieux, mais canonisées en quelque sorte par les instances des papes, et par l'approbation de quelques conciles; et jugez après s'il est étonnant qu'un roi, qui surpassait en zèle tous ses prédécesseurs, fût sensible à la gloire de porter aussi loin qu'eux la terreur du Dieu des chrétiens. Et quels sacrifices ce nouveau projet ne lui coûta-t-il point? Il relevait à peine d'une maladie dont le danger avait jeté le deuil et la consternation dans tout le royaume. La cour et le peuple commençaient à jouir de l'espérance de recouvrer son roi; et les deux reines n'avaient pas encore essuyé leurs larmes, qu'il leur en fallut répandre de nouvelles, sur le vœu qu'il venait de faire entre les mains du célèbre évêque de Paris (Guillaume). Mais quels égards humains auraient pu dompter un zèle tel que le sien? Après des préparatifs dont la prompte exécution fit autant d'honneur à sa sagesse qu'à sa puissance, il part accompagné de la reine sa femme, et de ses frères, les comtes d'Artois et d'Anjou. Il se dérobe aux embrassements d'une mère qui perd avec lui son unique consolation, et à l'amour d'un peuple dont il fait la gloire et les plus chères délices. Mais tel que vous l'avez vu dans le sein de

ses Etats, tel il est dans ses voyages et à la tête de sa flotte. Même vigilance, même discipline parmi ses troupes, même assiduité à tous ses exercices de religion. Le vaisseau qui le porte est un temple où le chant des psaumes, les prières publiques, les prédications se renouvellent exactement aux jours et aux heures marquées: on croit voir sur la mer naviguer une nouvelle église. L'île de Chypre, l'Égypte et la Palestine, qui furent successivement le théâtre de ses exploits et de ses malheurs, admirèrent en lui un roi dont la vertu était supérieure à toutes les fortunes. Tantôt triomphant et tantôt dans les fers; quelquefois la terreur de ses ennemis, d'autres fois la victime de leur insolence, on le vit toujours égal à lui-même, aussi modeste dans ses prospérités, qu'intrépide dans ses disgrâces. Si, vainqueur à Damiette, il défait les Sarrasins par mer et par terre, c'est à Dieu seul qu'il rapporte toute la gloire de ses conquêtes; si, vaincu à la Massoure, bien plus par la contagion qui avait ravagé toute son armée, que par les forces de ses ennemis, il se rend leur prisonnier, c'est seulement à ses péchés qu'il attribue sa défaite, et sa prison est un oratoire où il achève de se sanctifier. Mais comme dans sa disgrâce son unique regret était de ne pouvoir étendre aussi loin qu'il l'avait espéré l'empire du christianisme, sa plus charmante gloire, au milieu de ses prospérités était la conversion d'une multitude sans nombre de Sarrasins, qui chaque jour venaient dans son camp demander le baptême, et s'enrôler dans sa religion.

Enfin le dernier écueil du salut des rois, ce sont les richesses, soit parce qu'en enfant leur cupidité, elles donnent lieu à toutes les injustices dont elle est la source; soit parce qu'en amollissant leur cœur, elles les mettent en état de tout accorder à leurs plaisirs et à leurs inclinations les plus corrompues. Mais la piété de saint Louis fit de cet écueil-là même un moyen de sanctification, parce qu'il n'usa des richesses que conformément à leur véritable destination, et qu'elles ne le rendirent que plus précautionné contre les attraites des plaisirs et de la volupté.

Quant à l'usage qu'il fit des richesses, si le bon ordre qu'il établit dans ses finances en augmenta considérablement le fonds, s'il ne négligea pas d'ailleurs cette magnificence convenable à un puissant roi, et qui renfermée dans de justes bornes, appuie le respect dû à l'autorité souveraine, il se fit encore un plaisir plus doux de répandre avec abondance, et il prenait sur son propre fonds de quoi enrichir le peuple, bien plus volontiers que les autres rois ne prennent sur le fonds du peuple de quoi s'enrichir eux-mêmes. Je ne vous parle point ici des sommes qu'il fit distribuer dans tout le royaume, tant aux communautés qu'aux particuliers, en dédommagement des injustices qu'ils avaient souffertes sous le règne de ses prédécesseurs. Je ne fais point valoir les secours extraordinaires qu'il envoya aux provinces de Normandie, de Guienne et de

Poitou, pendant les années de la famine qu'elles essuyèrent. Je n'insiste point sur l'attention qu'il avait en ses voyages, à se faire suivre de quelques journées par des officiers chargés de répandre surabondamment de quoi réparer tous les dommages que sa marche avait pu faire. Mais ce qui relève la piété de saint Louis au-dessus de celle des plus saints rois, c'est l'attention qu'il donna au soulagement des pauvres, et la familiarité dont il les honora. Outre les différentes tables que sa magnificence entretenait dans son palais pour la multitude de ses officiers, son amour pour les pauvres leur en affectait une, à laquelle il en appelait tous les jours un nombre considérable, selon les mémoires qu'il se faisait donner de leur indigence et de leur piété. Et combien de fois s'abaissa-t-il jusqu'à les servir de sa propre main, et à leur rendre les offices les plus dégoûtants ? Il faisait plus encore, et il perpétuait, pour ainsi dire, sa charité, par les soulagements qu'elle préparait aux pauvres des siècles à venir. J'en atteste tous les monuments qu'elle a laissés d'elle, et je puis bien dire à cette occasion, à peu près comme Jésus-Christ le disait dans une autre : Quand tous les panégyristes de notre saint se tairaient, ces hôpitaux sans nombre, et de toutes les sortes ; tant de solides établissements pour les différentes espèces de malheureux ; tant de religieuses maisons fondées par ses soins et de ses deniers, publieraient assez hautement l'ardeur et l'étendue de sa charité. *Et si tacuerint, lapides clamabunt.* Vous surtout, qui, dans ce magnifique hôtel où j'ai l'honneur de parler (1), trouvez une retraite si proportionnée aux mérites de vos travaux guerriers, et si digne du glorieux témoignage que rendent vos blessures à votre valeur et à votre zèle pour la patrie ; vous seriez mieux que nous l'éloge d'un roi dont la charité a pourvu à jamais si magnifiquement à tous les besoins de ses plus fidèles et de ses plus importants sujets. Mais si tous les secours que vous trouvez ici, tant pour la vie temporelle que pour le salut, vous rappellent sans cesse l'heureuse mémoire de Louis le Grand votre auguste bienfaiteur, souvenez-vous que c'est à l'exemple que lui donna le plus saint de ses aïeux, que vous êtes redevables de tous les biens qu'il vous a faits.

Tel, dis-je, fut l'usage que saint Louis fit de ses richesses ; vous étonnerez-vous après, qu'il fût si éloigné de les profaner à tous ces plaisirs qui amollissent le cœur des rois, et qui y dessèchent bientôt toutes les racines de la vertu ? C'est parce qu'il en connaissait le poison, qu'on le vit de bonne heure s'interdire les plus innocents. Bien loin de se persuader qu'il était de la dignité royale de donner à sa cour de fréquentes fêtes, et d'y paraître à la tête de tous les divertissements ; il crut qu'un roi vraiment chrétien devait en ce point, comme en tout le reste, donner l'exemple de la plus parfaite modération. Et quel avantage ne trouvait-il point au re-

tranchement de tous ces plaisirs ? Non-seulement le moyen de donner plus de temps aux affaires de son peuple ; mais, par rapport à la piété, le moyen de se procurer à lui-même plus de loisir pour travailler à sa sanctification par le secours de la prière, de la méditation des saintes Ecritures, de la lecture des Pères de l'Eglise ; religieux et rares exercices, que saint Louis avait substitués à tous les vains amusements des rois, et dont il remplissait tous les vides que laissaient dans ses jours les fonctions pénibles de la royauté.

C'est encore un effet naturel des richesses, à raison des commodités qu'elles procurent abondamment, de nourrir dans ceux qui les possèdent une certaine délicatesse facile à se soulever, et sujette à mille vaines répugnances, que la raison même ne surmonte guère : mais que ne peut la piété dans un cœur que les délices n'amollissent jamais ? saint Louis en fournit un exemple, qui accuserait en vous cette même délicatesse, si le récit vous en offensait. Après de nouvelles victoires remportées depuis sa prison, sur les Syriens et sur les Turcomans, comme il poursuivait ces barbares, il trouva les chemins jonchés des corps de près de mille Français qu'ils avaient surpris quatre jours auparavant, et laissés sans sépulture : représentez-vous et l'horreur et l'infection de ce spectacle. Ordonner la sépulture de ces cadavres, surmonter par des invitations et par des largesses la répugnance naturelle à mettre la main à cette œuvre de miséricorde ; c'était là, ce semble, tout le devoir d'un roi véritablement pieux. Mais commencer soi-même une fonction si rebutante ; encourager toute une armée par son exemple bien plus que par ses paroles, à un exercice qui semblait au-dessus de la charité même, charger courageusement ses épaules de ces cadavres corrompus, les porter soi-même comme en triomphe jusqu'au lieu destiné à leur sépulture, tout autre qu'un saint Louis aurait-il enrichi les annales de nos rois d'un trait si glorieux à leur religion ?

Que ne vous dirais-je point encore de son extrême tempérance, si le temps me le permettait ? Et ici il ne s'agirait pas de vous montrer un roi exempt de tous ces vices, qui ne passent chez les autres rois que pour de légers défauts, n'ayant jamais donné lieu au moindre soupçon contre la vertu la plus rare, surtout dans les jeunes princes. Je ne vous dirais pas que, quoique maître de toutes ses actions, orné d'ailleurs de toutes les grâces de la nature, né dans le sein d'une cour délicieuse, il ne se prêta jamais aux appas de la volupté. Ce qui achèverait l'éloge du plus saint roi, n'ébaucherait qu'à peine celui de saint Louis. Je vous le montrerais pratiquant des austérités jusqu'alors inconnues dans les cours des rois, soumettant sa chair à de rigoureuses macérations, ajoutant des jeûnes de surrogation à ceux que l'Eglise ordonne, bien éloigné de se croire dispensé par sa condition d'obéir à la loi com-

(1) Cette apostrophe fut faite un jour que ce sermon fut prêché dans l'église des Invalides.

mune ; cachant un affreux cilice sous sa pourpre royale, joignant enfin au mérite d'une innocence toujours conservée, le surcroît d'une pénitence austère, qui ne finit qu'avec sa vie, et dont la cendre sur laquelle il voulut mourir ne fut encore qu'un des plus faibles témoignages.

De tout cela, mes frères, ne s'ensuit-il pas que la royauté n'est point de sa nature incompatible avec le salut, et que si les rois se sanctifient si rarement dans leur condition, c'est que le plus grand nombre changeant en obstacles les secours qu'elle leur offrirait pour arriver au plus haut point de la sainteté ? Concluons donc avec saint Paul, qu'une des plus saintes pratiques de la charité chrétienne est de prier spécialement pour eux, afin qu'ils ne rendent pas inefficace à leur égard cette bonne volonté de Dieu, qui n'exclut du salut aucune condition : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Deo, qui omnes homines vult salvos fieri.* Mais ce n'est pas seulement par un motif de charité que nous y sommes obligés, c'est encore par un motif d'intérêt puisqu'au témoignage du même saint Paul, c'est de la sainteté des rois que dépend le repos et la félicité des peuples : *Obsecro fieri orationes pro regibus, ut quietam et tranquillam vitam agamus.* C'est ce que l'exemple de saint Louis va vous rendre sensible dans mon second point.

SECOND POINT.

* Il n'est pas surprenant, mes frères, que les faux sages de notre siècle, intéressés à décrier la piété, s'efforcent de nous persuader que ses principes étant si directement opposés aux règles de cette politique humaine, qu'ils croient être l'âme d'un bon gouvernement, un roi pieux est ordinairement inhabile à procurer les véritables intérêts de ses sujets, et à les rendre véritablement heureux. Ne cherchons pas ailleurs la cause de leur aveuglement sur ce point, que dans la fausse idée qu'ils se sont faite de la piété. Il est vrai qu'on a vu quelquefois des princes assez religieux qui, manquant de lumières, ou dominés par des préventions que les maîtres de leur confiance avaient pris soin d'enraciner dans leur âme, ont fait des fautes considérables dans le gouvernement des peuples qui leur étaient soumis ; mais c'était bien moins en eux le défaut de la piété, que celui de leur caractère ; et les fautes qu'ils commettaient avaient pour principe, non les vraies maximes de la religion, mais les illusions d'un esprit facile à se préoccuper, et qui embrasse sans discernement tout ce qu'on lui présente sous le nom de bien. Loin que la piété soit contraire aux maximes d'un bon gouvernement, c'est elle seule qui peut y assujettir les rois, et s'ils font de fausses démarches, ce ne sera jamais qu'en s'écartant des règles qu'elle leur prescrit.

En effet, mes frères, pourvu que nous convenions que l'art de bien gouverner ne consiste pas à subjuguier les sujets, mais à les protéger ; que sa fin n'est pas de porter à son

comble la souveraine autorité, mais de procurer le bien et la félicité des peuples qui lui sont confiés, je ne crains pas d'avancer qu'il n'y a que la piété qui puisse former un prince selon cette idée, et l'amener heureusement à cette unique fin de la royauté. Et pour vous en convaincre, considérez d'abord que le bonheur d'un Etat dépendant de la protection qu'on lui doit contre ses ennemis, du maintien du bon ordre dans toutes les parties qui le composent, et de l'abondance des secours nécessaires à chacun de ses membres, un roi, pour le bien gouverner, doit premièrement le mettre à couvert des ennemis étrangers, soit par sa valeur, soit par sa prudence ; en second lieu, entretenir au dedans parmi tous les ordres une discipline exacte ; et enfin procurer l'abondance de toutes les espèces de richesses qui concourent au bien public. Or, mes frères, quels rois l'histoire nous produit-elle, qui, sans religion, aient parfaitement rempli tous ces différents devoirs ?

Et premièrement quant à la protection qu'ils doivent à leurs sujets contre leurs ennemis, s'il ne s'agissait que de se rendre fameux dans la guerre, de se laisser emporter à la fougue d'une valeur aveugle et de pur tempérament ; de jeter chez des peuples innocents l'alarme et le désespoir, et de soumettre tous les voisins au joug d'une domination usurpée ; je sais bien qu'on trouverait des rois, qui, sans piété, se seraient acquis cette malheureuse réputation. Mais est-ce là cette protection favorable aux sujets ? de tels rois ne sont-ils pas plus propres à multiplier leurs ennemis qu'à leur faire des alliés ? Ce que fait la vraie piété dans les rois, c'est de les rendre tout à la fois guerriers et pacifiques ; c'est d'une part de les animer d'une noble valeur, quand, engagés par la témérité de leurs ennemis dans une guerre juste et indispensable, il est question de les humilier ; et c'est de l'autre, de leur inspirer un tel goût pour la paix, qu'ils mettent toute leur prudence à l'entretenir avec leurs voisins, et qu'ils en préfèrent les fruits à tous les avantages d'une guerre, qui, quelque juste qu'elle puisse être, est toujours à charge à l'Etat et à leurs sujets.

Or voilà ce que la piété fit dans saint Louis. Elle lui inspira dans les guerres justes et nécessaires une valeur égale à celle des plus grands capitaines ; et tout ensemble elle le rendit le plus habile des rois à conserver la paix avec ses voisins, et même à terminer leurs différends.

Quant à sa valeur, les preuves qu'il en donna dès ses jeunes années furent si éclatantes, qu'elles auraient fait craindre qu'il ne tournât toutes ses inclinations du côté de la guerre, si la réputation de sa piété n'avait dès lors égalé celle de sa valeur. Je ne vous rappellerai pas ici l'histoire de troubles, que l'ambition des grands, jaloux de la régence, excita dans le royaume durant tout le temps de la minorité. Je passe sur toutes les entreprises du comte de Baulogue, oncle paternel de saint Louis, pour exclure la

reine Blanche, et pour s'emparer du gouvernement. Je ne dis rien de la conspiration que formèrent le duc de Bretagne et le comte d'Evreux son frère, pour surprendre saint Louis à Etampes dans une embuscade, et disposer ensuite plus facilement de la régence, s'étant rendus maîtres de sa personne. Si les Parisiens donnèrent en cette occasion un glorieux témoignage de leur amour pour leur roi, par le zèle avec lequel ils coururent en foule à son secours jusqu'à Montlhéry, et le ramenèrent en triomphe jusqu'à Paris; leur roi ne leur donna pas une marque moins éclatante de l'estime qu'il faisait de leur fidélité, en se reposant sur eux du soin de sa conservation. Mais combien peut-être seriez-vous étonnés de, le voir, avant l'âge de quatorze ans, marchant en personne contre ces princes révoltés; tantôt faisant valoir le mérite de son alliance par les secours qu'il donnait au comte de Champagne assiégé dans sa capitale, forçant les barons ennemis du comte à lever le siège, les poursuivant de ville en ville, et les dissipant; tantôt déconcertant toutes les mesures du duc de Bretagne et de l'anglais son allié; formant aux plus grandes rigueurs de l'hiver le siège de Belême, place alors également redoutable, et par ses murs, et par sa garnison; forçant l'Anglais arrivé trop tard, à repasser la mer, et contenant dans le devoir par cette exécution toute la Normandie déjà ébranlée; tantôt passant en Poitou pour réduire le comte de la Marche, qui refusait l'hommage au duc de Poitiers, frère de saint Louis; forçant toutes les places qui osaient résister, s'avançant ensuite jusqu'à Taillebourg, où le comte, fortifié de l'armée et de la présence même d'Henri, roi d'Angleterre, eut la témérité de lui livrer une bataille; s'emparant presque du pont qui les séparait, enfonçant tous les bataillons, moissonnant toute leur armée, et ne faisant de leur nombreuse troupe, que des morts ou des prisonniers? Rappelez, dis-je, à votre souvenir tous ces différents exploits: joignez-y tant d'autres que les bornes de ce discours, et la qualité d'orateur évangélique m'obligent de supprimer; et jugez après si la piété, bien loin d'énervier le courage, n'en est pas le plus vif aiguillon.

Cependant, mes frères, l'auriez-vous cru? Ce saint roi si vaillant par religion, était par le même principe le plus pacifique de tous les rois, et la gloire de vaincre lui fut moins sensible que celle de procurer la paix à tout son royaume. Instruit par la piété même, il comprit sans peine que la fin de la royauté n'étant pas de dompter des ennemis, mais de rendre heureux des sujets, le moyen le plus naturel d'arriver à cette fin était de les exempter des alarmes et de tous les maux que les plus justes guerres traînent après elles. Aussi s'appliqua-t-il singulièrement à les terminer plutôt par des voies de pacification que par des exploits de valeur. La fin de la guerre des Albigeois, qui depuis tant d'années ravageait la religion dans le Languedoc et les provinces voisines, fut le pre-

mier fruit de la sagesse et de l'habileté de saint Louis. Après Dien, ce fut à lui seul que l'Eglise eut l'obligation de voir Raymond comte de Toulouse, et le chef des rebelles, non-seulement faire la paix avec elle, et déposer les armes, mais prenant la posture de pénitent, pieds nus et en chemise, lui venir faire amende honorable dans l'église de Notre-Dame, en présence de notre saint roi.

Et avec quelle prudence n'éloignait-il point toutes les occasions d'allumer de nouvelles guerres? De là ces précautions pour ne donner aucun ombrage à ses voisins par des entreprises suspectes ou trop hardies. De là cette inviolable fidélité à garder les traités passés avec eux, nonobstant les prétextes qu'ils lui fournissaient quelquefois de les entamer. De là cette facilité à pardonner aux princes conjurés contre lui, à leur ménager des issues pour se tirer avec honneur des mauvais engagements qu'ils avaient pris, à leur rendre non-seulement la paix, mais ses bonnes grâces. De là ces alliances faites ou renouvelées avec l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire; cette parfaite neutralité dans les différends qui naissaient entre ces puissances. De là enfin ce titre glorieux qu'elles lui donnèrent de médiateur et de prince de la paix.

Vous dirai-je qu'il se fit en ce point une si haute réputation, que souvent les princes étrangers le choisirent pour unique arbitre de leurs différends? Vous le représenterai-je érigé en juge, non du simple peuple, mais des têtes couronnées, discutant leurs droits, prononçant sur leurs intérêts, décidant souverainement leurs contestations? Vous rappellerai-je cette fameuse conférence qu'il voulut avoir avec le pape Innocent IV, en faveur de l'empereur Frédéric, dans la célèbre abbaye de Cluny, où l'on vit avec étonnement la cour de France et la cour de Rome dans toute leur splendeur, l'un et l'autre accompagnée de l'empereur de Constantinople, des cardinaux, des patriarches d'Orient, des princes de l'Europe les plus distingués, avec tous les seigneurs et toute leur suite, logés à l'aise dans ce vaste enclos, sans que les religieux en fussent troublés dans leurs exercices? Si pendant les sept jours que dura cette conférence, le pape ne voulut entendre à aucun accommodement avec Frédéric, saint Louis n'en eut pas moins tout l'honneur de la médiation. Vous le montrerai-je à l'occasion d'un autre fameux démêlé entre le roi d'Angleterre et ses propres sujets, choisi de concert par eux-mêmes pour être leur arbitre; les appelant à Amiens, où les deux cours donnèrent à la nation un nouveau spectacle de magnificence; et là, tenant la balance entre le roi et le peuple, sauvant le respect dû à l'autorité de l'un, sans donner atteinte à la justice qu'il devait à l'autre, terminant toutes leurs querelles, et rétablissant entre eux une paix aussi avantageuse aux deux parties, que glorieuse au médiateur? Tout autre qu'un saint Louis aurait fait consister le sublime de la politique à fomentier les divisions entre les voisins, et à en profiter. Ce qui serait dans de simples

particuliers le plus odieux de tous les caractères, se pare chez les rois du nom spécieux de rare prudence. Mais la piété qui inspirait saint Louis lui fit horreur d'une politique si honteuse à des rois chrétiens, et dirigea toute sa sagesse à le rendre un ministre de paix, soit parmi ses voisins, soit parmi son peuple. Or un roi de ce caractère n'est-il pas le plus digne présent que le ciel puisse faire à une nation, et le repos des sujets n'est-il pas infailliblement le fruit de ce talent à pacifier ?

Il est vrai que pour les rendre parfaitement heureux, il faut de plus veiller sur tout l'intérieur de l'Etat, et entretenir au dedans parmi tous les ordres une discipline exacte : mais pensez-vous, mes frères, qu'un prince sans piété soit plus propre à y réussir, qu'un prince véritablement pieux ? Formez-vous l'idée de la vigilance, et du travail nécessaire pour venir à bout d'une entreprise si étendue ; songez au discernement requis dans le choix des différents ministres, à cette fermeté à l'épreuve du propre intérêt, des prédilections, des sollicitations, du crédit ; à cette bonté qui au premier besoin se doit rendre également accessible aux grands et aux petits : et nommez-moi ensuite un roi sans religion, ou même un roi médiocrement religieux, qui ait renfermé dans sa personne toutes ces qualités si essentielles, et qui se soit acquitté sans reproche de tous ces devoirs. Mais moi je puis vous en nommer un dont la piété les a tous embrassés, et vous devinez sans peine que c'est saint Louis.

Et certes il n'est pas étrange qu'un prince, aussi ennemi de tous ces plaisirs qui amoindissent le cœur des rois, donnât toute son application aux affaires de son royaume, sans se rebuter jamais du travail et des difficultés qui en sont inséparables. Prévenu de longue main que le premier devoir de la royauté était de s'instruire de tout ce qui appartient au bien de l'Etat, et au règlement de toutes ses parties, saint Louis avait commencé dès ses jeunes années à en faire son étude capitale. Les secours qu'il empruntait des lumières de la reine Blanche, joints à la pénétration de son esprit, lui firent faire en peu de temps des progrès étonnants dans cette science. Mais parce qu'il comptait pour rien la connaissance générale des affaires, sans celle du détail, et que celle-ci ne s'acquiert jamais si sûrement par des relations étrangères que par la propre expérience, il se fit un devoir de visiter lui-même régulièrement les villes de son royaume, pour reconnaître l'état des provinces, voir de plus près les besoins des sujets, corriger les abus, et punir les malversations. Et quelle peine ne lui donna point la réformation de tous les désordres qu'il y découvrit ? Représentez-vous, mes frères, quels dérèglements avaient dû s'introduire dans le royaume, pendant le long espace d'une minorité poussée jusqu'à l'âge de vingt et un an, et toujours traversée par les factions des princes conjurés contre la régence. Quelle occasion plus favora-

ble aux malintentionnés pour s'écarter du devoir sans craindre d'être punis ? A peine y avait-il un corps, ou un particulier dans l'Etat, qui ne se prévalût des troubles, pour entreprendre contre le bon ordre : tantôt c'étaient les nobles qui, abusant des ménagements que la reine Blanche était obligée d'avoir à leur égard, pour les retenir dans ses intérêts, s'élevaient en tyrans du peuple : tantôt c'étaient les juges préposés pour le protéger, qui l'abandonnaient à la tyrannie, ou qui, par d'injustes exactions, lui rendaient même la justice plus onéreuse que l'injustice de ses oppresseurs ; tantôt c'étaient des seigneurs laïques, qui dépouillant le respect et toute probité, se servaient, pour usurper les droits de l'Eglise, des forces qu'ils n'avaient entre les mains que pour les défendre ; et tantôt c'étaient des prélats qui, au défaut de titres et de raisons solides pour justifier la témérité de leurs entreprises, repoussaient par des censures inconsidérées les oppositions des parties et les procédures de la justice, enveloppaient dans l'interdit tous leurs diocèses, et avilissaient leur autorité à force de la compromettre : du reste, ce n'était partout que rapines et que brigandages. Les villes ni les campagnes n'offraient plus d'asiles contre les violences et les trahisons ; et le désordre était si général, qu'au rapport de Joinville, le simple peuple n'osait plus habiter dans le royaume, et qu'il était réduit à errer de côté et d'autre.

Quelle ample matière au zèle et à la sagesse d'un roi, dont la plus vive inclination était d'établir dans l'Etat une discipline aussi conforme à sa piété que favorable à tous ses sujets ? Imaginez-vous, mes frères, tout ce que la prudence la plus consommée, le génie le plus étendu, la politique la plus savante peut fournir de ressources, pour une réforme si importante, saint Louis les trouva dans sa piété. Elle lui dicta tout à la fois, et le devoir, et les moyens de l'accomplir. Il mit en œuvre tantôt le châtement et tantôt les grâces ; tantôt la terreur de son nom, et tantôt la profusion de ses récompenses. On vit en peu de temps tous les prévaricateurs ou ranges au devoir, ou destitués de leurs ministères. On vit chaque ordre de l'Etat assujéti à une police qui, sans donner atteinte à leurs privilèges, les renfermait dans de justes bornes, et ne leur permettait pas d'entreprendre les uns sur les autres.

Mais ce que saint Louis eut surtout à cœur, fut le règlement de la justice, et l'ordonnance qu'il fit publier dans toute l'étendue de ses provinces, connue sous le nom des Etablissements de saint Louis, fut en même temps la réformation de tous les abus, et le monument éternel de la sagesse de notre saint roi. Ne le vit-on pas quelquefois tenir lui-même l'audience au Châtelet pour honorer par sa présence l'exercice de la justice, et pour inviter les juges, par son exemple, à ne rongir pas de s'appliquer aux plus petites affaires ? quelquefois se montrer à son peuple dans le bois de Vincennes, non pour lui donner un vain spectacle de la majesté

royale, mais pour écouter les plaintes et les demandes des moindres sujets, s'en laissant approcher avec une bonté, qui sans affaiblir le respect, excitait dans tous les cœurs l'amour de sa personne; et là sur un simple gazon, qui lui tenait lieu de tribunal, recevant les requêtes des plus misérables, les consolant de ses conseils et de ses largesses, et décidant sur l'heure tous leurs différends?

Mais peut-être l'attendez-vous, mes frères, à la réforme des abus introduits dans le premier ordre du clergé. En effet, si la piété pouvait quelquefois être l'écueil du bon gouvernement, ce serait, ce semble, quand il est question de s'opposer aux entreprises injustes des ministres sacrés, de démolir l'abus de leur pouvoir d'avec leur pouvoir même: de contenir les lévites et le grand-prêtre même dans les justes bornes de leur autorité, sans toucher à leur encensoir; de respecter entre leurs mains les armes de l'Eglise, sans leur permettre d'en frapper selon leurs caprices. Mais bien loin que la piété de saint Louis lui fit un scrupule de l'accomplissement de ce devoir, elle ne servit qu'à l'éclairer davantage, et sur les moyens de le pratiquer, et sur le milieu qu'il devait tenir entre les deux excès. Il est vrai que de tous les désordres qu'il eut à réformer, ce fut celui qui lui coûta le plus. Quelle pente l'ambition ou le vil intérêt ne donne-t-il point à l'abus de l'autorité la plus sainte, et que ne peuvent point sur les esprits des peuples des préjugés fortifiés par l'ignorance des siècles et par l'adresse des méchants, intéressés à les entretenir? Mais tirons le rideau sur des scandales, dont la honte qui n'était due qu'aux ministres, rejaillirait peut-être sur leur ministère. Saint Louis en arrêta le cours par sa prudence et par sa fermeté. La puissance ecclésiastique n'usurpa plus les droits de la séculière. Les évêques, sans déchoir de leur autorité légitime, furent soumis à celle que Dieu a établie sur la terre, et qui embrasse indifféremment tous les hommes. Leurs censures n'eurent plus d'effet, qu'autant qu'elles étaient justes. Les anciens canons reprirent leur force, et devinrent nos règles; nos saintes libertés furent le rempart de l'indépendance de nos rois, et des droits inviolables de leur couronne; et ce fut à la pragmatique-sanction, à ce chef-d'œuvre de la science et de la piété de saint Louis, que l'Eglise de France fut redevable de tous ces avantages.

Enfin, mes frères, le bonheur de l'Etat dépend-il encore de l'attention d'un roi à y procurer l'abondance? J'ose dire que sa piété y pourvoira bien plus sûrement qu'une politique dont la religion ne sera pas le principe, puisqu'en effet il n'y a guère que la piété qui puisse attendre un roi sur les besoins de ses sujets, et l'empêcher de détourner à des usages fastueux et à une magnificence outrée des trésors destinés au soulagement et au bien public. Les exemples de tous les rois en qui la piété ne do-

minait pas, ne serviraient que trop à la preuve de cette vérité. Mais l'exemple de saint Louis la confirme bien plus heureusement. Et pour vous épargner des détails que votre attention ne soutiendrait plus, il me suffit de dire sur le témoignage de tous les historiens de sa vie, que depuis l'établissement de la monarchie, la France n'avait jamais été si riche et si florissante, ni son commerce si tranquille et si sûr qu'il le fut sous le règne de saint Louis.

Mais ce ne fut pas là le seul avantage qu'elle dut à ses soins. Si la piété des rois amène naturellement l'abondance dans les Etats, soit par l'amour qu'elle leur inspire pour leurs sujets, soit par la sagesse qu'elle répand sur toute leur conduite, il est d'autres richesses non moins importantes qu'elle s'applique bien plus volontiers à leur procurer, parce qu'elles tendent plus directement à l'affermissement de la religion, en dissipant les nuages de l'ignorance, à travers lesquels sa lumière ne pénètre que difficilement. Ces richesses sont, entre plusieurs autres, les Livres saints et ces doctes ouvrages qui transmettent la religion de siècle en siècle, et qui forment cette tradition décisive et si redoutable à tous les hérétiques. Saint Louis qui avait toujours fait son plus doux délassement de la lecture de ces saints ouvrages, en connaissait trop le prix pour n'en pas faciliter l'usage à tous ses sujets. Après avoir fait bâtir vers la Sainte-Chapelle une bibliothèque destinée au public, il sacrifia de grandes sommes pour suppléer à la rareté des livres, par les nombreuses copies qu'il fit faire des exemplaires des écrits sacrés, des Pères de l'Eglise et de tous les bons auteurs, dont la connaissance aurait pu percer les ténèbres d'un siècle ignorant. Et que ne fit-il point pour exciter l'émulation de tous les sujets qu'il crut les plus propres à répandre quelques lumières par leurs ouvrages? Trop heureux si son siècle avait pu lui fournir quelques-uns de ces hommes dont le nôtre enfante chaque jour des sociétés entières, et qui, partagés en différents corps, nous offrent pour toutes les sciences des maîtres également illustres, et par leur mérite personnel, et par la dignité des académies dont ils sont les membres (1). Quel usage ce saint roi n'aurait-il point fait, soit des curieuses découvertes des uns dans les secrets de la nature, pour élever à la connaissance du Créateur par le spectacle magnifique des créatures qui nous environnent; soit de la profonde érudition des autres dans une science qui embrasse tous les âges et toutes les nations, pour faire adorer tantôt la sagesse de l'Eternel dans le gouvernement de cet univers, tantôt ses jugements dans les différentes révolutions des empires et des monarchies, mais toujours sa suprême puissance dans le maintien et le progrès de la religion? Heureux savants, si vous faites vous-mêmes de votre science l'usage que saint Louis aurait

(1) Cet éloge fut fait pour les deux académies des sciences et des belles-lettres, en présence desquelles ce sermon fut un jour prêché.

fait de vous ! Mais si son siècle, moins fécond que le nôtre en grands hommes, ne lui laissa pas le mérite du choix, il n'en eut pas moins celui de l'application à les découvrir et à les mettre en œuvre : il en parut un dans le petit nombre, que les siècles les plus florissants lui auraient envié, et la vénération que le docteur saint Thomas devait s'acquiescer dans toute l'Eglise, fait encore aujourd'hui l'éloge de l'estime et de la familiarité singulière dont notre saint roi l'honorait.

Ainsi, mes frères, la piété de saint Louis fut en même temps le principe de toutes les qualités royales qui brillèrent en sa personne, et la source de tous les biens dont il enrichit ses sujets. Il est vrai qu'elle devint aussi dans la terre sainte l'occasion de toutes les disgrâces qu'il y essuya. Dieu, qui lui destinait dans le ciel des couronnes égales à celles des plus grands saints, le fit passer par toutes les tribulations auxquelles seules elles sont promises. Les naufrages, les maladies contagieuses, la perte de plusieurs de ses fils et sa mort même furent le triste fruit d'un second voyage entrepris pour délivrer les chrétiens de la tyrannie des infidèles. Mais serait-ce un défaut à la piété d'élever les rois au plus haut point de la sanctification après les avoir ornés de tous les talents qui concourent à rendre leurs sujets heureux ; et quand leur salut nous serait moins cher, ne serions-nous pas fondés sur notre propre intérêt à prier pour eux afin que par la sagesse de leur gouvernement, ils nous procurent une vie paisible et tranquille ? *Obsecro primum omnium fieri orationes pro regibus, ut quietam et tranquillam vitam agamus.*

Mais si cette pratique est salutaire dans tous les temps, n'est-ce pas principalement quand il est question d'offrir ses vœux pour un roi qui du point de sa tendre jeunesse (1) voit s'ouvrir devant lui les chemins différents du vice et de la vertu, libre encore de se déterminer pour l'un ou pour l'autre, mais dont le choix décidera de son salut et de la fortune de tout l'Etat ? Ce qui d'ordinaire ralentit les prières que l'on fait pour les rois, c'est lorsque engagés déjà bien avant dans la carrière du désordre, ils ne laissent plus qu'une faible espérance de retour dans celle de la piété. Mais ici que d'heureux présages doivent exciter l'ardeur de nos vœux ! Cette aimable inclination à la justice et à la règle, ce respect pour la religion qui semble nous préparer déjà un second saint Louis en la personne de son petit-fils, mille vertus naissantes si heureusement cultivées par les soins et la vigilance des dignes ministres de son éducation, promettent à nos prières le succès qu'elles sollicitent. Mais, Seigneur, achevez vous-même un ouvrage où la main des hommes n'imprimerait que leurs propres défauts. Faites de l'auguste héritier du trône de saint Louis un parfait imitateur de toutes ses vertus, afin qu'ayant régné sur nous sain-

tement dans ce monde, il règne avec vous éternellement dans l'autre.

SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

Prêché chez des ursulines

Ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquiesci.

Je marchais au large, Seigneur, parce que je ne désirais que d'accomplir vos commandements (Ps. CXVIII, 43).

Comment se pouvait-il faire, ma chère sœur, que le saint prophète dont j'emprunte ces paroles se trouvât au large en marchant dans l'étroite voie des commandements du Seigneur ? et par quel miracle arrivait-il que la pratique la plus austère de ses saintes lois, bien loin de les lui rendre plus onéreuses, ne lui en rendît le joug que plus facile et plus délicieux ? Quoi ! ce sacrifice universel des profanes plaisirs du siècle, ces austères retranchements des doux plaisirs de l'amour-propre, cette abnégation totale des plus tendres inclinations de la faible nature, cette éternelle mortification de la chair et de tous ses désirs, cet assujettissement de l'âme à toutes les saintes rigueurs des maximes évangéliques, ces violents efforts pour avancer dans la voie de la perfection à travers les épines dont elle est semée, sont-ce là des adoucissements à l'austérité des divins préceptes ? et le joug en sera-t-il d'autant moins pénible qu'on le portera plus exactement et avec une plus rigoureuse fidélité ? Vous n'avez garde de le concevoir, encore moins d'en faire l'épreuve, vous, âmes lâches et indolentes, qui ne connaissez d'autres adoucissements aux rigueurs de la loi que ces abusives mitigations qui ont apporté le relâchement. Mais vous, ma chère sœur, qu'une longue expérience a si bien instruite, c'est parce que vous le concevez, que non-seulement vous n'hésitez pas à embrasser ce salutaire joug, mais que vous n'avez point de plus grande ardeur qu'à vous y voir attachée par les nœuds indissolubles de la sainte règle que vous embrassez. Et à quoi tendent en effet ces nouvelles obligations que vous allez vous imposer, qu'à vous faciliter la pratique de ces obligations principales, communes à tous les chrétiens, et qui ne sont pas moins indispensables au milieu du monde que dans les cloîtres les plus austères ? Aussi est-il vrai de dire qu'entre tous les moyens de les observer, les vœux de la religion sont les plus sûrs et les plus faciles. Point de salut sans le détachement des biens de ce monde : mais quel moyen plus propre à s'en détacher que de se réduire à la pauvreté ? Point de salut sans le renoncement aux voluptés charnelles : mais quelle voie plus courte pour arriver à ce renoncement que de se dévouer à la chasteté ? Point de salut enfin sans le dépouillement de sa volonté propre : mais quoi de plus capable de faciliter ce dépouillement que le lien d'une parfaite obéissance ? Ainsi, ma chère sœur, le sacrifice que vous allez faire ne chargera pas

(1) Louis XV était alors dans sa minorité.

tant vos obligations qu'il en soulagera le poids; il ne vous rétrécira pas la voie du salut, mais il vous la rendra plus facile et moins épineuse; et hientôt vous pourrez dire avec le prophète : Je cours, Seigneur, avec liberté dans la voie de vos commandements, parce que je n'ai en vue que de les accomplir : *Ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi*. Donnons quelque jour à ces réflexions, aussi consolantes pour vous qu'édifiantes pour tous ceux qui m'écoutent, et commençons par implorer le secours de Marie.

C'est une erreur qui n'est que trop commune dans le monde, et peut-être dans le cloître même, de donner à la pratique des conseils une espèce de prééminence sur celle des préceptes, et de faire consister la perfection dans cette démarche courageuse d'un serviteur ou d'une servante de Jésus-Christ, qui, renonçant à toutes les espérances du siècle, se consacre par des vœux à la retraite et à l'exercice de certaines vertus, dont les personnes du monde se supposent dispensées par leur état même. Non, ma chère sœur, quoique je sois bien éloigné de vouloir diminuer le prix du sacrifice que vous faites à Jésus-Christ, et que je le juge même d'autant plus méritoire qu'il est plus rare et plus généreux, je dois à la vérité et à votre propre édification de n'ajouter rien à sa juste valeur, et de ne point vous représenter comme un degré suprême de perfection ce qui n'est qu'un moyen plus facile d'accomplir le devoir étroit. Ainsi, ne nous y trompons point, il n'y a aucun état de vie plus éminent que celui du chrétien, et la condition de la plus sainte religieuse n'emprunte tout son mérite que de la supposition nécessaire qu'elle est en même temps une vraie chrétienne. Vérité consolante pour toutes les personnes du monde qui, chacune dans son état, travaillent efficacement à se rendre dignes de cette qualité auguste, puisque en effet, tous les états étant indifférents d'eux-mêmes, le salut n'y est plus ou moins certain qu'à proportion qu'on y remplit plus ou moins exactement les devoirs du chrétien. Mais ces devoirs communs à tous ne sont pas également faciles à tous; et ces mêmes états, indifférents de leur nature, opposent au salut des obstacles si différents, qu'il n'est pas moins rare de se sauver dans les uns que de se perdre dans les autres. Et voici, ma chère sœur, ce qui réellement vous distingue de mille autres chrétiens : c'est que, plus zélée pour l'accomplissement de ces mêmes devoirs, vous préférez la condition qui en facilite l'observance à la condition qui la rend plus difficile. Vous n'aspirez pas, à proprement parler, à être plus que chrétienne, puisqu'il n'y a point de condition supérieure à celle-là; mais, entre toutes les conditions, vous choisissez sagement celle où il y a le moins d'obstacles à devenir chrétienne.

En effet, si pour l'être véritablement il faut surtout être fidèle à ces trois préceptes évangéliques qui consistent à ne point attacher

son cœur aux richesses vaines et périssables, à ne point se laisser corrompre par l'attrait des plaisirs sensuels, à ne point se rendre l'esclave de sa volonté propre, mais à la captiver sous l'empire de celle de Dieu, quoi de plus sage que de vous rendre nécessaire la pratique de ces grands préceptes, en embrassant un état de vie où l'on fait une profession spéciale de les pratiquer?

Premier précepte. Ne point attacher son cœur à des richesses vaines et périssables. Saint Paul recommandait expressément à Timothée de le signifier, non à des personnes consacrées à Dieu par le vœu de la pauvreté, mais aux riches du monde : *Divitibus hujus sæculi præcipe*. Défendez-leur de mettre leur gloire dans leur opulence, d'établir leur confiance dans les richesses incertaines : *Non sublime sapere, nec sperare in incerto divitiarum*. Dites-leur que les seules richesses qu'il leur est permis d'accumuler sont celles des bonnes œuvres : *Bene agere, divites fieri in bonis operibus*. Voilà, dis-je, une obligation imposée à tous les chrétiens, riches ou pauvres : telles auraient dû être, ma chère sœur, vos dispositions dans le monde même, quelle qu'y eût été votre condition. Et sans doute il n'est pas besoin de vous dire de quelle conséquence est pour le salut la pratique de ce commandement. Vous savez que saint Paul met l'amour des richesses au niveau de l'idolâtrie : *Avaritia, quod est idolorum servitus*. Vous savez qu'aimer Dieu et l'argent sont deux choses incompatibles : *Non potestis Deo servire et mammonæ*; que, quel que puisse être l'attachement aux biens de ce monde, il dérobe à Dieu, en tout ou en partie, l'amour que nous lui devons. Peut-être aussi n'ignorez-vous pas quel ravage fait dans le cœur des hommes la passion des richesses, à quel point elle éteint en eux le goût et le désir des choses célestes, dans quelle irrégulation elle les établit, de quelles violences et de quels excès elle les rend capables. Mais quand le peu d'habitude que vous avez eue avec le monde profane et réprouvé ne vous permettrait pas d'en être informée, il suffirait de vous dire qu'il n'est ni crimes ni scandales auxquels cette passion ne puisse donner lieu : et dès lors vous comprenez assez de quelle importance il était d'obliger les hommes à s'en garantir et de ne leur promettre le salut qu'à ce prix. Mais comment au milieu du monde se défendre d'une passion qui est si vivement réveillée, non-seulement par la présence de l'objet, mais encore par les divers besoins qui semblent incessamment l'appeler au secours? Chaque nécessité que nous éprouvons l'imprime plus avant dans l'âme et allume la vivacité de cette passion. Il faudrait, ce semble, pour ne point aimer les richesses, ou ne point sentir nos besoins, ou pouvoir emprunter d'ailleurs de quoi les satisfaire. Mais les besoins affectent l'âme trop vivement pour ne les sentir pas, et les richesses sont l'unique source des soulagements qui leur sont propres. Joignez à un si fort motif l'estime et le crédit qu'elles acquièrent dans le

monde à ceux qui en possèdent le plus, et jugez quels progrès ne doit point faire dans le cœur un amour excité par le désir de la réputation. Car enfin c'est à proportion des richesses qu'on est aujourd'hui plus ou moins distingué, et tout autre mérite cède le pas à celui-ci. Mais quand tout cela ne serait pas encore, les richesses seules n'ont-elles pas en elles un je ne sais quel charme, qui saisit et qui enivre le cœur? Il suffit d'en posséder pour en être bientôt possédé soi-même; et depuis la malédiction que Jésus-Christ a jetée sur elles, le plus simple usage en est contagieux.

De là, ma chère sœur, quelles pénibles précautions un chrétien, dans l'état du monde, n'est-il point obligé de prendre pour garantir son cœur d'un poison si facile à s'insinuer? Je sais bien qu'il y en a peu qui sentent la peine de ces précautions, parce qu'il y en a peu qui songent à les prendre. Mais représentez-vous un chrétien attentif à se préserver de l'amour idolâtre des biens de ce monde, un chrétien instruit de la perversité de ce même amour, à quels renoncements ne se condamnera-t-il point? quels retranchements sur ses plus chères commodités ne se croira-t-il point obligé de faire? Quels doutes sur les justes bornes de son nécessaire! quelles craintes sur l'administration fidèle de son superflu! Et quand sa conscience n'aurait rien à lui reprocher actuellement sur l'emploi de ses biens, une condition frappée de tant d'anathèmes, et qui de sa nature oppose au salut de puissants obstacles, en serait-elle moins pour lui une source abondante d'alarmes et de terreurs?

Vous voilà, ma chère sœur, exempte de ces inquiétudes, et la pauvreté à laquelle vous vous dévouez va tout d'un coup vous affranchir de ces étranges difficultés. Volontairement dépouillée de tous les biens du monde, vous n'aurez plus de violence à vous faire pour vous en détacher; tous les périls qui en accompagnent la jouissance seront pour vous des périls étrangers. Ces richesses, si funestes à ceux qui s'y attachent, ne partageront jamais l'amour que vous devez à Dieu; vous n'aurez plus de trésors que celui-là seul qui n'est point sujet aux vers et à la rouille, et qui vous suivra dans l'éternité.

Bien plus : vous voilà, par la condition que vous embrassez, exempte des périls de la pauvreté même; car enfin, si les richesses mettent au salut de si grands obstacles, une pauvreté qui vous réduirait à manquer de tout n'y en opposerait pas de moindres, et vous retomberiez peut-être dans l'amour des richesses par la misère où vous vous réduiriez en vous en dépouillant. Mais c'est la vertu et non pas le vice de la pauvreté que vous allez vouer; ce ne sont pas ses disgrâces, mais ses avantages que vous épousez. Quoique véritablement pauvre par la réelle abdication de toutes vos richesses, par le sincère renoncement à toute propriété, par l'esprit effectif d'un dénûment général, par l'amour et la pratique même de toutes les privations, vous n'en serez pas moins

exempte de sollicitude pour vos besoins, parce que la charité des fidèles compagnes de votre sacrifice veillera sur eux et les prévendra. Vous n'aurez point à craindre ces fâcheuses nécessités qui rappellent l'âme aux soucis terrestres et qui l'appliquent malgré elle aux infirmités du corps, parce que vous participerez à toutes les richesses de la maison du Seigneur, et que vous puiserez en commun dans son abondance. Il en sera de vous comme de ces premiers chrétiens qui n'avaient rien en propre, et qui, après s'être dépouillés de leur patrimoine, retrouvaient dans les aumônes communes de plus grands secours qu'ils n'y en avaient apporté.

La seule chose, ce semble, qui vous resterait à craindre, ce serait qu'en vous garantissant de l'amour des richesses, vous ne vous fissiez d'autres attachements non moins dangereux; car telle est l'illusion de plusieurs d'entre les vierges qui se consacrent à la pauvreté par le vœu de la religion, et je puis en gémir ici d'autant plus librement, que je parle dans un monastère exempt du moindre soupçon et dont l'esprit singulier est un détachement universel qui ne souffre aucune réserve : telle est, dis-je, l'illusion de plusieurs, qu'elles croient pouvoir se dédommager de l'abdication volontaire de leurs richesses par la jouissance de mille autres amusements qu'elles se rendent propres et auxquels elles donnent toute leur affection. Également aveugles et infidèles, elles restreignent leur pauvreté à ne posséder ni or ni argent, et elles se réservent le domaine de plusieurs choses équivalentes, auxquelles seules ce vil métal doit lui-même tout ce qu'il a de prix. Qu'il y en a parmi elles qui le disputeraient en meubles et en ajustements avec les plus aisés du siècle! combien leur cœur ne tient-il point à ces superfluités? d'autant plus criminelles envers Dieu, qu'outre l'indigne partage de leur amour entre lui et ces vils objets, elles se rendent encore coupables du violement formel de leur sacré vœu.

Mais comment, ma chère sœur, pourrions-nous craindre de votre part un tel égarement, dès lors que vous vous consacrez à la pauvreté dans un monastère où cette vertu est en si grande recommandation, où toute propriété est si rigoureusement interdite? Le choix même que vous en faites préférablement à tant d'autres, où peut-être elle serait moins chérie, ne vous répond-il pas de votre fidélité à observer la vertu du détachement en son entier et sans restriction? Heureuse toutefois de vous y trouver engagée par la rigueur salutaire de votre règle autant que par l'exemple des illustres vierges avec lesquelles elle vous est commune.

Puissamment aidée et par ces exemples et par la nécessité de vos obligations, nous vous verrons, du milieu des obstacles qui nous retardent, traverser rapidement les vastes plaines de la vertu, et vous pourrez dire avec autant de vérité que saint Paul, qu'oubliant tout ce que vous laissez derrière vous, vous courez incessamment vers le bout de la carrière pour remporter le prix de la

céleste félicité où Jésus-Christ vous appelle : *Que retro sunt obliscens, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.* Premier précepte, ma chère sœur, dont le vœu de pauvreté va vous faciliter la pratique. Le second va faire le sujet de ma seconde réflexion.

Il consiste à ne point se laisser corrompre par l'attrait des plaisirs sensuels, et je ne pense pas que le monde même le plus pervers osât ouvertement en contester l'importance et la nécessité. C'est là en effet une de ces lois qui se trouvent gravées dans le fond de l'âme avant qu'on la sache lire dans les livres saints, et c'est d'elle surtout qu'il est dit dans un prophète : Je l'écrirai dans tous les cœurs, et vos fils et vos filles seront en état d'en donner des leçons. Vous en reconnaissez l'autorité, gens du monde, et quelque inclination que vous ayez à vous en affranchir, vous ne l'avez pas mise encore au rang de ces lois de surrogation que vous renvoyez dans les cloîtres et dont vous attachez la dispense à votre état même. Ne point se laisser corrompre par l'attrait des plaisirs sensuels, se conserver pur et chaste au milieu de l'infection du siècle, c'est là la loi de tous les âges, de tous les sexes, de tous les états ; et la condition du mariage n'y est pas moins sujette que celle du célibat. Cependant cette même loi si universellement connue est en même temps universellement violée, et telle est l'étrange corruption de notre nature, que sa plus forte pente l'entraîne à lui désobéir. Nous ne l'éprouvons que trop, cette pente funeste ; et si le grand apôtre au milieu des travaux et des macérations se plaignait encore amèrement de la révolte si humiliante de sa chair contre son esprit, et n'y connaissait presque d'autre remède que la destruction de son corps mortel, que n'ont pas à craindre pour eux-mêmes des chrétiens moins exercés dans la pénitence et quelles précautions n'ont-ils point à prendre pour prévenir ou pour étouffer de si dangereux soulèvements ?

J'en appellerais surtout à vous-mêmes, chrétiens qui vivez au milieu du monde, si, assez sensibles à votre misère, vous étiez capables de la déplorer. Car, hélas ! combien tout ce qui vous environne contribue-t-il à irriter le mal et à le rendre plus mortel ? Je passe sur les impressions qu'a laissées dans votre âme une éducation peut-être toute profane ou un défaut de vigilance de la part de ceux qui en étaient chargés, à garantir vos mœurs de tant de divers périls inévitables à la première enfance. Je ne vous rappelle pas à ces années d'ignorance et de légèreté où l'innocence, devenue un piège à elle-même, va heurter inconsidérément contre les plus affreux dangers et avale sans défiance tous les poisons qu'on lui présente. Je consens de laisser dans l'oubli ces anciens dérégléments dont la succession des années a bien pu effacer le souvenir en vous, mais non pas corriger les mauvaises inclinations qu'ils y firent naître. Je ne parle que des tentations présentes que le monde suscite de tous côtés

à votre faiblesse. Du côté des aises dont vous jouissez : quoi de plus propre à soulever la chair que la mollesse où on la nourrit, et quel usage plus autorisé dans le monde que d'accorder tout à ses appétits ? Votre corps n'y est-il pas le principal objet de vos attentions, vos soins les plus empressés ne se terminent-ils pas à le bien traiter ? Quelle recherche dans ses parures ? Quelle délicatesse dans le choix de ses aliments ? Quelle abondance, quelle variété de délicieux secours ? La nécessité de pourvoir aux besoins du corps est devenue un titre pour satisfaire ses sensualités, et, sous prétexte de ne pas le laisser défaillir, on le fortifie au préjudice de l'âme même, et l'on fournit des armes à sa rébellion. Du côté des plaisirs et des amusements profanes : ce ne sont pas de ces fatigues nécessaires à la faiblesse humaine qui ne dissipent point le cœur et d'où il ne retourne qu'avec plus de zèle au travail et à la prière. Ce sont des divertissements inventés par la volupté même pour amollir et corrompre le cœur. Tantôt des spectacles, où le vice se pare de tous ses charmes, où tous les sens saisis et enivrés donnent ouverture à la passion la plus dangereuse. Tantôt des lectures qui souillent l'imagination par les idées qu'elles lui présentent, des romans qui ne peignent le vice que pour l'insinuer et qui distillent jusqu'au fond de l'âme tout le poison dont ils sont imbus. Tantôt des fréquentations dont la familiarité dégénère bientôt en licence, où la pudeur s'accoutume à entendre de honteux discours et à ne plus s'effaroucher des libertés les plus dangereuses. Du côté des mauvais exemples : quelle force ne leur connaît-on point, pour pervertir la plus pure innocence, et dans le monde peut-on ouvrir les yeux, qu'ils ne tombent sur des exemples infiniment dangereux à la chasteté ? Du côté des occasions funestes : le monde n'en offre-t-il pas chaque jour à la vertu la plus précautionnée, et la chute du plus saint des rois ne nous dit-elle pas ce que les plus chastes ont à craindre des occasions ?

Aussi est-ce, ma chère sœur, pour soustraire votre pureté à tous ces périls, que, vous séparant entièrement du monde, vous êtes venue vous réfugier dans un asile impénétrable à toutes ces tentations. Car voyez de combien d'écueils votre retraite met à couvert cette vertu précieuse ; des sensuelles commodités : vous en faites un entier sacrifice, et la tempérance à laquelle votre état même vous assujettit sera la gardienne inséparable de votre innocence. Des plaisirs séculiers et profanes : la paix et le recueillement du cloître n'en admet aucun. Vous ne connaîtrez d'autres spectacles que celui de nos sacres mystères, d'autres lectures que celle des livres saints, d'autres passe-temps que ceux de vos pieux exercices, d'autre société, d'autre fréquentation que celle de vos chastes compagnes. Des scandales et des mauvais exemples : ah ! quel sujet auriez-vous de les craindre ? Vous pouvez toutes dire, comme saint Paul, nous sommes la bonne odeur de

Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus*. Les plus faibles parmi vous seraient ailleurs des modèles de pureté, et tous les exemples qu'on donne ici prêtent à cette vertu de nouveaux secours. Des occasions funestes : et comment pénétreraient-elles dans un si saint lieu ? Ce qui les produit, c'est quelquefois le hasard, et la règle est ici l'âme de toutes choses. Quelquefois un défaut de précaution : et ici l'ange du Seigneur dirige toutes vos démarches. Quelquefois la malice des méchants : et tout accès est ici fermé aux méchants. Quelquefois enfin les avances que l'on fait soi-même pour trouver des occasions de péché, et ici l'on ne trouve sur son chemin que de nouvelles occasions à la pratique de la vertu.

Ce qui rend aux personnes du monde la chasteté si difficile, c'est leur opposition ordinaire à la pénitence. Vous, ma chère sœur, vous embrassez un état où la mortification est une des vertus plus recommandées. S'il est exempt des austérités excessives, on y supplée par des privations pénibles aux sens et à l'amour-propre. Tout ce qui ne tend qu'à le flatter y est sévèrement interdit ; et quand même nous ne devrions pas cet éloge à votre ordre de n'être jamais déchu de sa première régularité, vous savez trop les obligations d'une vraie religieuse, de quelque ordre qu'elle puisse être, pour vous relâcher de la mortification essentielle à votre état.

Dans le monde, l'écueil ordinaire de la pureté, c'est la vie oisive et dissipée. Vous, ma chère sœur, vous vous consacrez à une vie de travail et de recueillement. Outre les exercices qui vous sont communs avec tous les autres ordres (1), le vôtre fait encore une profession spéciale de s'appliquer à l'instruction de la jeunesse, et ce travail, aussi utile qu'assujettissant, occupe indispensablement tous ses membres ; il n'y aura pas enfin un vide dans tous vos jours qui ne soit rempli par divers exercices également saints, parce que la piété et l'amour de la règle en seront toujours l'âme. Les moments mêmes que la faiblesse de notre nature est obligée d'accorder au relâchement de l'esprit et du corps, ces moments seront employés à d'innocentes conversations, qui tiendront toutes du caractère des chastes épouses de Jésus-Christ, et qui ne respireront que la pureté.

Dans le monde, cette vertu ne se conserve que rarement, parce que son principal soutien étant la prière, il n'y a point de pratique à laquelle on s'y applique moins. Vous, ma chère sœur, vous voilà par votre état, comme engagée à faire de cet exercice votre capital. L'oraison, le sacrifice, le chant des psaumes partageront presque tous les moments de votre vie. Il sera même vrai de dire que vous accomplissez littéralement le précepte qui ordonne de prier toujours : *Oportet semper orare*, parce que vous porterez dans toutes vos actions l'esprit de prière, et que, pour ainsi parler, vous les transformerez toutes en prières par les saintes dispositions dont vous les

accompagnerez, par l'élévation continuelle de votre âme à Dieu, par l'application que vous aurez à vous tenir en sa présence et à faire de lui l'unique objet de toutes vos pensées.

Ainsi, ma chère sœur, la virginité à laquelle vous vous dévouez est plutôt un moyen d'accomplir facilement une loi difficile, qu'un nouveau joug dont vous vous chargez. Il est vrai que quelque étroite que soit l'obligation imposée à tous d'être chastes, votre état même exige de vous une chasteté bien plus éminente que celle du commun des hommes. Mais aussi quelle différence des secours que vous y trouvez, pour arriver au plus haut point de cette vertu avec ceux qu'ils trouvent dans leur condition pour parvenir même à son premier degré ! Ce sont bien moins pour eux des secours que des obstacles, des facilités que des empêchements. Les vierges mêmes, dans le monde, sont les plus exposées à la tentation ; ici au contraire tout contribue à garantir votre innocence : d'une part, l'éloignement de tous les périls, de l'autre, la multitude des différents secours les plus propres à la conserver. De sorte qu'on peut dire de ce saint lieu, par rapport à la chasteté, qu'il est cette tour de David fortifiée de boulevards, que mille boucliers y sont suspendus et qu'elle brille au dedans de toutes sortes d'armes : *Sicut turris David quæ ædificata est cum propugnaculis. Mille clipei pendent ex ea, et omnis armatura fortium* : second précepte dont le vœu que vous allez faire vous rend la pratique bien plus aisée. Ne point se laisser corrompre par l'attrait des plaisirs sensuels, se conserver pure et chaste au milieu de l'infection du siècle. Faisons du troisième le sujet de ma dernière réflexion.

Le troisième est de ne point se rendre l'esclave de sa volonté propre, mais de la captiver sous l'empire de celle de Dieu ; et celui-ci n'est pas tant un précepte particulier que l'abrégé de tous les préceptes, puisqu'en effet on les accomplira tous dès qu'on aura une volonté parfaitement soumise à la volonté de Dieu. Et certes, si nous remontons au principe de toutes les prévarications des hommes, ne le trouverons-nous pas dans ce défaut de subordination et de dépendance à laquelle leur nature même les assujettit ? Corrigez ce défaut capital, et dès lors il n'y aura plus de prévarications ; toutes les lois de Dieu seront rigoureusement observées, et le monde ne sera plus qu'une société de saints également empressés à lui obéir, au milieu desquels nous verrons s'accomplir ce que nous lui demandons tous les jours dans la prière que Jésus-Christ nous a dictée : que sa volonté s'exécute aussi parfaitement sur la terre que dans le ciel : *Sicut in celo et in terra*.

Mais quelle apparence de réduire les hommes à cette juste et nécessaire subordination ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez dompter leur volonté rebelle et la soumettre à votre obéissance. Mais quoi que vous en soyez tellement le moteur,

(1) Ceci fut prêché à des ursulines.

qu'elle n'a d'action que par vous, votre justice permet souvent qu'elle n'en use que pour vous désobéir. Tel fut l'indigne usage qu'en firent dès le commencement du monde nos premiers parents, et de là s'est répandue une telle dépravation dans la volonté de tous leurs descendants, qu'elle ne peut plus aujourd'hui d'elle-même que se porter au mal et se révolter contre Dieu.

Quel remède donc à ce mauvais usage que l'homme laissé à lui-même fait toujours de sa volonté? C'est de la priver de son indépendance, c'est de la captiver sous le joug d'une autorité légitime. Car enfin, qu'on ne s'y trompe pas, plus la volonté propre sera maîtresse, et plus la grâce trouvera de résistance à la tourner au bien. C'est une furieuse qu'il faut lier, c'est une indomptée qu'il faut charger de chaînes pour l'empêcher de nous entraîner dans le précipice. Et qu'on ne pense pas que ce dépouillement de sa volonté ne soit d'obligation que dans les monastères. L'abnégation chrétienne est une loi qui embrasse indifféremment tous les hommes, et le salut n'est accordé qu'à ceux qui l'observeront.

Et voilà, ma chère sœur, ce qui fait l'éloge de l'état que vous embrassez, de l'obéissance que vous allez vouer. Car, dans le monde, faire violence à sa volonté, c'est une pratique dont on n'a point l'usage. On y voit, il est vrai, des idolâtres de ce même monde lui vendre leur liberté pour je ne sais quels avantages non moins funestes que leur liberté même; on y en voit qui se donnent des maîtres pour s'en faire ensuite des patrons et des protecteurs; mais bien loin que cette espèce de servitude tende à guérir la rébellion de la volonté, elle n'a d'autre but que de lui acquérir pour l'avenir un affranchissement plus entier de toute sorte de subordination.

Du reste que verriez-vous au milieu du siècle, que des hommes attentifs à donner carrière à leur volonté? S'ils ont un état à choisir, ils préféreront toujours celui qui leur promettra moins de gêne et de dépendance. Et avec quelle vivacité ne repoussent-ils point tout ce qui contrarie leur volonté propre? C'est se déclarer leur ennemi que de la heurter en la moindre occasion, et parce qu'en effet leurs divers intérêts les font vouloir différemment, de cette différence de leur volonté naissent nécessairement ces discordes éclatantes qui les arment les uns contre les autres, et qui mettent le trouble dans tout cet univers.

Et comment dans le monde aurait-on la pensée de contraindre sa volonté? Tout y invite à la satisfaire. La liberté qu'elle y respire est pour elle un engagement à s'en prévaloir. Comme elle ne rend compte à personne de ses désirs, elle n'en est que plus portée à les laisser agir. Ce n'est pas que tous les chrétiens n'y soient obligés de renoncer sans cesse à leur volonté propre, d'en mortifier sans cesse les inclinations, de se roidir sans cesse contre tous ses penchants; mais dès là qu'il leur est libre de

violer ou de pratiquer les devoirs, ils sont toujours, pour ainsi dire, dans l'occasion prochaine de la transgression. Dans le monde, il est vrai, la liberté dont ils jouissent ne les oblige que plus étroitement à prendre pour guides des hommes sages et éclairés qui redressent leurs volontés, et qui la tiennent dans la dépendance de Dieu. Mais quelque essentielle que soit cette précaution, l'amour-propre n'y résiste-t-il pas? N'en rougirait-on pas même parmi un certain monde? C'est, dit-on, à sa propre conscience que chacun doit appeler de ses obligations. Pourquoi emprunter d'ailleurs des lumières qu'on trouve chez soi?

Aussi n'arrive-t-il que trop souvent que les plus religieux du siècle ne veulent dans la piété d'autres guides qu'eux-mêmes, qu'ils n'y prennent conseil que de leur humeur et de leur fantaisie. L'amour-propre étend ses droits jusque dans la dévotion; il s'attribue d'en régler tous les exercices, de décider sur le choix des œuvres chrétiennes, sur la fréquentation des sacrements, sur tout le plan de vie. Si pour donner quelque chose à la bienséance, on ne refuse pas de s'autoriser de l'avis de quelque directeur, on le choisit tel qu'on soit sûr de sa condescendance, qu'on puisse l'amener à son propre sens, et qu'il couvre plutôt les désordres de la volonté propre, qu'il n'entrepreneur de la diriger. De là ces illusions dans l'idée qu'on se forme de la vraie piété, ces méprises capitales à l'égard des devoirs essentiels du christianisme, ces pratiques superficielles dans lesquelles on fait consister toute la religion. De là cette orgueilleuse sécurité au milieu des plus dangereuses dispositions, cette inflexible obstination à marcher dans des routes suspectes et égarées; de là enfin ce nombre infini de faux chrétiens qui sont damnés pour ainsi dire de bonne foi, et qui croient obéir à Dieu, lorsqu'ils n'obéissent qu'à leur propre volonté.

Vous avez senti, ma chère sœur, les dangers de cette liberté du monde, et prévenue que rien n'était plus difficile que de tenir en bride une volonté libre, vous vous êtes déterminée à lier la vôtre, une fois pour toutes, par le vœu salutaire de l'obéissance. Peut-être, il est vrai, aviez-vous moins à craindre qu'une autre de la liberté que vous lui auriez laissée. Formée de longue main au bien et à la vertu, on n'apercevait plus en elle aucune pente dangereuse, et vous sembliez ne risquer plus rien à la confier à ses inclinations. Mais qui sait quelles impressions n'aurait point faites sur elle le monde et ses mauvais exemples? Quelque saine qu'elle puisse être, n'était-elle pas toujours en danger de se pervertir? Et les précautions que vous auriez eu à prendre au milieu du siècle, pour la garantir de sa dépravation, n'auraient-elles pas été mille fois plus pénibles que le sacrifice même que vous en allez faire?

Dans le monde aucun secours extérieur ne l'aurait aidée à se tourner du côté du bien. Tout, au contraire, aurait conspiré à

la faire pencher vers le mal. Les maximes corrompues dont le monde n'aurait point cessé de la prévenir, ses pernicieux usages qui, à force de s'accréditer, prévalent bientôt sur tous les scrupules d'une volonté laissée à elle-même; tous les objets enfin qui l'auraient environnée eussent été pour elle autant de tentations qui l'auraient vaincue, ou qu'elle n'aurait surmontées qu'avec de violents efforts. Maintenant, au contraire, la voilà comme entraînée vers le bien par la chaîne même de son obéissance; moins elle sera libre de se porter au mal, plus le choix qu'elle fera du bien lui sera facile. Elle n'aura pas besoin, pour s'y déterminer, de se faire aucune violence, de se garantir de la séduction des fausses maximes, d'aller contre le torrent des mauvais exemples. Tout dépend au contraire qu'elle ne fasse aucune résistance aux secours qui la préviendront, qu'elle se laisse aller à la pente qui lui sera donnée, qu'elle se prête tout entière aux impressions des saintes leçons et des religieuses pratiques auxquelles on la pliera.

Ce qui fait le danger dans le monde, c'est que la volonté, trouvant toujours devant elle plusieurs chemins ouverts, quelque bien disposée qu'elle soit d'ailleurs, elle n'en est pas moins sujette à se tromper dans le choix, et à prendre pour la voie sûre une voie périlleuse. Car enfin, dit l'Ecriture, la différence n'en est pas toujours connaissable, et tel chemin paraît droit à l'homme dont le terme est le précipice et la mort : *Est via quæ videtur hominî recta, et novissima ejus ducunt ad mortem.*

Vous, ma chère sœur, vous voilà pleinement affranchie de la crainte de la méprise dans le choix de la route que vous devez tenir, et de la peine même des précautions. Comment en ce point seriez-vous sujette à aucune méprise, dès là que cette route même sera unique, qu'elle ne se partagera point en différents sentiers, qu'une seule règle formera vos obligations, que toutes vos pratiques vous seront tellement dictées qu'il n'y aura pas même de lieu à la délibération, et qu'en les embrassant à l'aveugle, votre obéissance n'en sera que plus raisonnable et plus méritoire? Dans le monde, en obéissant à ses supérieurs, on est exposé à obéir à leurs fantaisies plutôt qu'à de légitimes commandements. Et c'est de quoi se plaignait le Prophète, quand il disait à Dieu : Ah! Seigneur, l'autorité de nos maîtres nous est devenue un piège, vous avez accablé nos épaules de tribulations. Vous avez mis sur nos têtes des hommes capricieux et injustes : *Induxisti nos in laqueum, posuisti tribulationes in dorso nostro, imposuisti homines super capita nostra.* Mais dans le cloître, une supérieure ne commande que conformément à la règle à laquelle elle est elle-même soumise; et ses commandements ne lui sont pas moins dictés que l'est l'obéissance à ses inférieures.

C'est ainsi, ma chère sœur, qu'en liant votre volonté, vous l'affranchissez de tous

les périls où sa liberté l'aurait exposée. Le monde, il est vrai, ne saurait goûter ce nouveau moyen de la mettre en sûreté, et l'idée seule du joug que vous lui imposez lui semble offenser la raison et les lois les plus communes de la nature. L'homme, dit-on, est né pour la liberté. Quelle fureur de s'en dépouiller pour se réduire à la servitude? Mais l'homme n'était-il pas né de même pour la félicité? En est-il moins sage de se rendre en quelque sorte malheureux dans ce monde par la privation des plaisirs, par le crucifiement de sa propre chair, par les saintes rigueurs de la pénitence? L'homme était né pour la liberté. Oui, sans doute, et le dessein du Créateur, en le favorisant de ce don précieux, était de lui faire un présent qui tournât tout entier à son avantage. Mais l'homme était-il né pour abuser de sa liberté, pour s'en servir à son propre dommage, pour s'en faire un instrument de mort et de damnation? Retourne, si tu le peux, homme aveugle et superbe, à ce premier état de liberté où ton innocence t'avait établi; et que sais-je encore, si le plus sage conseil ne serait point de t'en dépouiller, de peur d'en faire le même usage qu'en firent tes premiers parents dans le temps même de leur innocence? Mais enfin nous ne t'en ferions pas une loi, et tant que ta liberté serait saine, nous nous contenterions de t'inviter à en bien user. Mais telle qu'elle est aujourd'hui, corrompue, souillée par le péché, impuissante d'elle-même à tout bien, encline au contraire à tout mal, croirais-tu te dés-honorer en la captivant et en la réduisant à ne pouvoir te nuire? Mais enfin, ma chère sœur, que le monde en croie ce qui lui plaira, ses préjugés ne seront pas votre règle, et vous aimez bien mieux renoncer à votre liberté que de vous exposer à périr par elle. Et que veut dire encore renoncer à votre liberté? Ah! jamais vous n'aurez été plus libre que vous le serez par ce renoncement. Le véritable esclavage est d'être le jouet de sa volonté propre, d'être livré à ses propres désirs, d'errer au gré de ses passions et de ses fantaisies. Mais ne plus suivre que les impressions de la volonté de Dieu, n'avoir plus de maître que lui, ne se donner plus que par son esprit, c'est là, ma chère sœur, l'unique et la vraie liberté : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* Partout où l'esprit de Dieu commande et règne seul, là est une parfaite et délicieuse liberté. Vous en allez jouir, ma chère sœur, et peut-être vous tarde-t-il de consommer par votre sacrifice ce bienheureux affranchissement des liens du monde et de votre volonté propre.

Achevez donc, ma chère sœur, ce que vous méditez, et prononcez avec courage ces vœux salutaires. Bien loin de vous plaindre, nous porterons envie à votre destinée, et si nous avons à gémir, ce ne sera que sur les dangers où nous demeurons exposés, tandis que nous vous voyons loin de tous les périls, toucher presque à la félicité qui vous est promise, et que je vous souhaite.

SERMONS

DE

GASPARD TERRASSON⁽¹⁾.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA
SAINTE VIERGE.

Sur le sacrifice.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (Luc., II, 22).

Si nous nous arrêtons, mes frères, au simple récit que l'Evangile nous fait de ce qui se passe aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, nous admirerions l'obéissance d'un Dieu qui se prête aux désirs de sa sainte mère, et qui souffre qu'on le confonde avec les pécheurs; nous honorerions l'humilité d'une mère vierge qui, également pure avant et après son enfantement, vient néanmoins se purifier et se soumettre à une loi qui n'était pas faite pour elle; nous serions touchés de la piété de cet heureux vieillard qui reçoit entre ses bras le Désiré des nations, et qui, dans les transports de sa joie, ne demande plus qu'à être enlevé de ce monde; nous aimerions à contempler le zèle de cette prophétesse qui devient l'apôtre du Sauveur d'Israël, et dans cette multitude d'événements et de mystères, nous aurions peine à nous déterminer sur le choix des vérités qui pourraient servir à notre instruction.

Mais si nous donnons plus d'étendue à notre foi, des prodiges plus intéressants s'offriront à nous. En effet, quand je considère Jésus-Christ dans cette présentation qui se fait de lui au temple, je le vois par les yeux de la foi s'offrir à son Père, non plus selon la loi de Moïse, mais selon une autre loi éternelle et plus excellente qu'il a reçue de son Père même; je contemple le Fils unique de Dieu qui se charge de tous nos devoirs et de toutes nos dettes envers lui, qui rend un hommage parfait à sa souveraineté, qui promet d'accomplir toute la justice qui lui est due, qui lui offre une satisfaction abondante pour tous les outrages commis contre lui, qui se présente comme une victime dévouée au sacrifice, et qui renouvelle cette consécration qu'il a faite de lui-même au moment de son entrée dans le monde, lorsqu'il a dit : Je viens, mon Père, pour faire votre volonté.

Ah! si les prophètes invitaient autrefois les cieux à réclamer contre l'infidélité d'un peuple qui avait transféré à de vaines idoles

l'honneur dû au Créateur, que ne devons-nous pas faire nous-mêmes lorsque nous voyons le Créateur prendre la place de la creature, et offrir à Dieu le sacrifice qu'il exige d'elle? *Obstupescite, cæli, super hoc (Jerem., II, 12).* Je me trompe, mes frères : ce mystère se développe à mes yeux et n'a plus rien de surprenant pour moi. Dieu doit être adoré comme un Dieu. L'Infini, le Saint des saints demande une victime; et quel autre que son Fils pourrait lui en offrir une qui fût digne de lui? Prêtres de la loi, votre ministère n'est plus nécessaire, un nouveau pontife vient accomplir par une seule oblation ce que vous n'avez pu faire par une multitude de sacrifices.

Mais Jésus-Christ en s'offrant lui-même ne s'offre point seul, il offre avec lui tout son corps mystique, et, quoique en qualité de Fils de Dieu il puisse honorer dignement son Père par son sacrifice, il ne peut pas comme chef en communiquer le mérite à ses membres, s'ils ne s'offrent pas avec lui. Non, chrétiens, Jésus-Christ ne vient pas détruire la loi du sacrifice, il ne fait que la perfectionner et la sanctifier. C'est une instruction qu'il nous donne, aussi bien qu'un devoir de justice qu'il rend à son Père, et il nous prescrit par son exemple le culte que nous devons à Dieu.

Or c'est de ce culte que j'entreprends de vous entretenir. Comme le sacrifice est l'acte le plus essentiel de la religion, mon dessein est de vous en marquer les règles; et, pour réussir dans ce projet, je tâcherai d'en prendre les idées sur le modèle exposé aujourd'hui aux yeux de notre foi. Nous verrons quel est celui qui exige de nous le sacrifice, quel sacrifice il exige et avec quelles conditions il l'exige. L'objet, la matière, la perfection du sacrifice : voilà, chrétiens, tout le plan de ce discours. Jésus-Christ offre à Dieu son Père le sacrifice : Dieu seul doit donc être l'objet des sacrifices que nous offrons; vous le verrez dans mon premier point. Jésus-Christ s'offre lui-même : nous devons donc être aussi nous-mêmes la matière de nos sacrifices; vous l'apprendrez dans le second point. Jésus-Christ s'offre tout entier pour tous et pour toujours : la plénitude de nos sacrifices doit donc en être la perfection; je tâcherai de vous le montrer dans le troisième point. Fasse le ciel que je remplisse l'idée que je vous donne d'un sujet si important; mais avant que de commencer, adressons-nous à celle qui eut

(1) Voyez la biographie du P. Gaspard TERRASSON à la première page de ce volume.

tant de part au sacrifice qui s'offre aujourd'hui, et disons-lui avec l'Ange : *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Le sacrifice renferme essentiellement une oblation et un hommage que l'on fait à l'Être suprême pour reconnaître sa grandeur et sa souveraineté. Or en supposant ce que la foi et même le sentiment naturel nous obligent d'avouer, je veux dire cet état de faiblesse et d'indigence dans lequel nous naissons ; si nous considérons que non-seulement nous n'avons point formé le limon qui compose notre être, mais que nous n'avons en nous ni force ni vertu pour l'accroître et pour le conserver, pourrions-nous sans injustice et sans témérité refuser à Dieu l'hommage de notre soumission et de notre dépendance ? Je vous le demande, mes frères, que serait l'homme sans Dieu ? que serait le monde ? que seraient toutes les créatures ? Hélas ! sans un miracle continu de la providence et de la miséricorde de mon Dieu, tout s'écroulerait, tout dépérirait à mes yeux, et je rentrerais moi-même avec tout ce qui m'environne, dans le néant dont j'ai été tiré.

C'est de ce sentiment gravé dans le fond de nos cœurs que toutes les religions ont pris naissance. De là cette multitude de divinités que les hommes se sont forgées pour multiplier, si j'ose ainsi parler, l'aveu qu'ils faisaient de leur dépendance. Effets admirables de l'idée et de la notion d'un Dieu ! l'homme, tout vain qu'il est, enivré de sa propre excellence, l'homme dont le premier crime fut d'entreprendre sur la souveraineté de Dieu, l'homme, dis-je, n'a pu s'empêcher de sentir et de voir l'Être suprême auquel il est soumis, et malgré les ténèbres épaisses qui lui cachaient le vrai Dieu, il a mieux aimé se prosterner devant le bois et la pierre que de soutenir contre lui-même cette folle mais flatteuse erreur, qu'il était son Dieu et son tout.

Heureux le chrétien qui, n'ayant point connu ces idées monstrueuses du paganisme, a été appelé pour servir le Dieu vivant et véritable ! mais ingrat et malheureux mille fois, si, pour servir à d'autres idoles qui ne sont ni moins viles ni moins profanes, il quitte le Dieu qu'il connaît ! Car, mes frères, quoique dans le christianisme le nom d'idolâtrie soit un nom que l'on déteste, et que la multiplication des dieux y soit regardée comme un paradoxe insoutenable et comme une horrible impiété, hélas ! il est une autre superstition et une idolâtrie de cœur, qui consistent à se faire des objets étrangers comme autant de divinités auxquelles on sacrifie, idolâtrie qui fait presque toute la religion de nos jours, et que Jésus-Christ vient détruire aujourd'hui par son exemple.

En effet, quel est l'objet qui occupe son âme sainte sous ce voile qui nous le cache ? Suivez ici, chrétiens, si vous le pouvez, toutes les idées que la foi va vous développer. La majesté de Dieu se découvre à lui dans tout son éclat ; il est abaissé sous le

poids des perfections qu'il y contemple ; il voit d'un côté cet Être souverain dans l'éternité qui a précédé les siècles, resserrant toute la nature dans le néant, pour ne contempler que lui-même ; il le révère d'un autre côté, animant de son souffle le néant même, et produisant ce vaste univers comme en se jouant ; il admire avec effroi cette force infatigable qui conserve le monde, cette Providence universelle qui en ordonne les mouvements, cette volonté toute-puissante qui en règle la destinée. Plein de la divinité, il en reçoit toutes les impressions, il en sent tous les caractères, il en pénètre toutes les profondeurs. Cet objet le saisit, l'humilie, l'anéantit ; il avoue sa dépendance, il lui fait hommage de tout ce qu'il est, il lui représente tout ce qu'il vient faire pour sa gloire. Ce n'est pas encore tout. Cette majesté qui brille à ses yeux lui montre dans toutes ses circonstances l'outrage qu'elle a reçu par le péché : tout l'être de Dieu lui paraît blessé par les traits dont ce monstre l'accable, ce monde d'iniquités, révolté contre lui, ces autels érigés, dans tout l'univers, à tant de divinités profanes, l'empire du démon établi sur les ruines du véritable culte, allument dans son âme un zèle qui la dévore. Peu content de rendre à son Père des adorations qui répareraient les sacrilèges de mille mondes, il offre avec lui, par forme d'association, le monde spirituel qu'il est venu renouveler. Ses divines pensées lui rappellent sans cesse les combats qu'il vient livrer pour rétablir l'honneur du vrai Dieu, et c'est pour venger dignement sa gloire qu'il substitue à des victimes indignes de sa colère toute sa sainteté, toute son innocence. Enfin il aperçoit tous les fruits de son sacrifice, il voit dans le sein de la Divinité toutes les miséricordes préparées pour le genre humain ; il se répand, il se fond en amour devant ce Dieu qui le donne lui-même au monde, et il offre tout son sang comme le juste prix du trésor inestimable de la rédemption des hommes. De cette manière se vérifie cette parole de l'Apôtre, que le Christ est tout pour Dieu : *Christus autem Dei* (1 Cor., III, 23).

Vous me prévenez sans doute, chrétiens auditeurs, et vous voyez les conséquences que je veux tirer de ce mystère ; car enfin ne sommes-nous pas les membres de ce Christ qui s'offre aujourd'hui ? ne sommes-nous pas associés à sa religion ? n'avons-nous pas les mêmes motifs de n'adorer que Dieu ? Cependant, mes frères, vous ne sentez pas assez quel outrage c'est faire à cet Être souverain, que d'interrompre ou même de partager le culte que nous lui devons. Y pensez-vous, mon cher auditeur ? Lorsque vous aimez quelque autre chose autant ou plus que Dieu, ou que vous ne l'aimez pas pour Dieu ou dans l'ordre établi de Dieu, dès lors vous ne reconnaissez plus l'Être suprême pour votre Dieu, vous protestez contre sa royauté, vous le détroné en quelque sorte, vous mettez la créature à sa place, vous croyez être heureux sans lui.

Dès ce moment, il n'a plus, selon vous, ni qualité qui le fasse aimer, ni providence qui nous soit nécessaire, ni lumière pour juger de nos infidélités, ni puissance pour nous en punir. Vous voulez alors ne lui plus rien devoir ; vos biens et votre vie ne lui appartiennent point ; il ne peut ni vous les ôter ni en disposer ; et par le plus horrible de tous les sacrilèges, vous croyez, comme le juif idolâtre, que vous êtes créés pour les autres objets que vous aimez, qu'ils peuvent faire votre bonheur, qu'ils sont enfin les dieux en qui vous pouvez espérer : *Illi sunt dii tui, Israel* (*Exod.*, XXXII, 4).

Que pensez-vous à présent de votre religion, chrétiens auditeurs ? Est-ce à Dieu qu'elle se rapporte ? est-ce à Dieu que vous sacrifiez ? Je ne vous interroge point sur l'extérieur de votre culte et de vos sacrifices ; je ne demande point si c'est à Dieu que vous offrez l'encens qui brûle dans nos temples, si c'est pour honorer Dieu que vous fléchissez le genou au pied de ses autels, que vous venez participer à ses mystères et entendre ses divins oracles ? Ce serait insulter à votre religion, quoique peut-être, hélas ! vous en ayez à peine conservé ces déplorables restes. Mais que sera-ce si je vous interroge sur le sacrifice du cœur ? Ah ! dès que je jette les yeux sur vos âmes, il me semble que je suis transporté dans ce temple que Dieu fit voir autrefois à un prophète, et où il lui découvrit toutes les prévarications de son peuple.

Levavi oculos meos ad viam aquilonis (*Ezech.*, VIII, 5) : Je le vois, ce temple intérieur et spirituel, qui avait été bâti avec tant de frais et au prix des trésors immenses des mérites de Jésus-Christ ; ce temple qui avait été enrichi de l'or précieux de la charité et de l'innocence, qui avait été sanctifié par la présence et la majesté de Dieu ; je l'aperçois maintenant ouvert du côté du monde, figuré et indiqué sous le nom de l'aquilon dans les saintes Ecritures : *Ab aquilone portæ altaris* (*Ibid.*). Ce n'est plus cet autel où autrefois vous immoliez chaque jour au Seigneur plus de mille victimes, où, par les actes fréquents d'un amour sincère, par la prière, par la reconnaissance, par les saints désirs, vous faisiez exhaler l'odeur agréable d'un encens toujours brûlant pour lui. Vous y avez placé une idole qui pique Dieu de jalousie, et que tout le monde aperçoit dès qu'on vous considère : *Idolum zeli in ipso introitu* (*Ibid.*) ; je veux dire quelque-une de ces passions principales qui remuent toutes les autres, auxquelles tout se rapporte, qui régulent toute l'économie de votre conduite, qui possèdent enfin toutes les avenues de votre âme : *Idolum zeli in ipso introitu*.

Si j'entre, si je pénétre au travers de quelques dehors de probité que vous conservez peut-être encore et que vous m'opposez ; si je pénétre au travers de ce mur dont vous couvrez le secret de votre conscience : grand Dieu ! qu'allez-vous me montrer ? *Fode parietem, ingredere* (*Ibid.*, 8, 9). Quelles abo-

minations se présentent à ma vue ! *Vide abominaciones pessimas* (*Ibid.*, 9). C'est une multitude de démons qui siègent dans votre âme et qui s'y font adorer : des péchés sans nombre s'y trouvent peints et en couvrent toute la surface, chacun de ces péchés y est une idole érigée en divinité ; vous les aimez, vous en rendez sans cesse les traces plus profondes : *Ecce, ecce omnis similitudo reptilium et animalium, et universa idola depicta erant in circuitu per totum* (*Ibid.*, 10). Toutes vos passions se réunissent pour rendre hommage à ces dieux sacrilèges ; les affections les plus nobles de votre cœur sont comme suspendues et tiennent (si j'ose le dire) l'encensoir à la main pour les adorer ; vous vous épuisez pour eux en soupirs, en sentiments, en amour : *Viri de senioribus ante picturas unusquisque habebat thuribulum in manu sua* (*Ibid.*, 11).

Faut-il encore sonder plus avant ? hélas que vais-je découvrir ? Non content de vous prosterner devant les objets que vous possédez, vous appelez encore à votre secours des idoles renversées : vous n'avez des alarmes et des inquiétudes, vous ne répandez des pleurs que pour des passions que vous ne pouvez satisfaire ; vous regrettez des biens dont la privation vous épargne des crimes ; vous êtes sensible à la perte d'une fortune fragile et d'un degré d'élévation qui vous ont échappé ; peut-être même étendez-vous vos regrets jusque sur la perte d'une occasion de contenter votre brutalité : *Et introduxit me per ostium, et ecce mulieres plangentes Adonidem* (*Ibid.*, 11). Ce qu'il semble, mon cher auditeur, que je n'ai dit ici qu'en figure, n'est-il pas en vous la pure vérité ? et si (selon la maxime de saint Augustin) l'objet que nous aimons est notre Dieu, n'avouerez-vous pas, ou que vous êtes sans Dieu dans ce monde, ou que vous en avez plusieurs ? Et qu'on ne dise pas que je n'attaque ici que les grands pécheurs : car, hélas ! nous sommes malheureusement forcés d'appliquer ce reproche à un grand nombre de ceux qui témoignent quelque zèle pour le christianisme. Ne me vantez donc point tout cet extérieur de religion dont vous paraissez si jaloux : vous aimez le monde, le plaisir, les richesses, la gloire ; voilà votre Dieu : *Deus est*.

Mais, chrétiens auditeurs, souffrez que je vous parle encore en parabole : permettez-moi d'emprunter ici une autre figure tirée des livres saints, et de mettre vos dieux à l'épreuve, comme fit autrefois Elie en présence de tout Israël. Qu'on nous représente ici, je le veux, tous ces hommes livrés à la volupté et à l'amour des créatures. Qu'ils invoquent leurs divinités, qu'ils me montrent qu'ils sont heureux ; et si leur dieu leur est favorable, qu'ils lui offrent l'encens de leur cœur : *Ipse sit Deus* (*III Reg.*, XVIII, 24). Mais ce monde dont vous respectez tant les lois et les usages, vous a-t-il exaucés ? où sont les biens que vous vous en promettez ? il n'a pas même un cœur pour vous aimer. Ce plaisir, ce malheureux objet dont vous

êtes l'esclave, qu'en espérez-vous? comptez parmi ses faveurs les jalousies amères, les cuisants remords, le vide désespérant qui vous en restent. Cette fortune que vous appelez (je ne dis pas depuis le matin jusqu'à midi : *De mane usque ad meridiem dicentes, Baal exaudi nos* (*Ibid.*, 26); mais le jour et la nuit), est-ce une divinité ou bien un fantôme? Montrez-nous donc ces richesses qui devaient éteindre votre soif insensée, et vous mettre à couvert de toute inquiétude? Quoi! ce dieu est-il endormi? intéressez le ciel, la terre et les éléments pour le réveiller : *Clamate voce majore* (*Ibid.*, 27). Epuisez-vous en projets; trahissez tout honneur et toute justice; affligez-vous, désespérez-vous; faites couler même, si vous le voulez, tout le sang qui est dans vos veines : *Incidebant se donec perfunderentur sanguine* (*Ibid.*, 28). Mais, ô foliel vous réclamez une divinité aussi insensible à vos désirs qu'incapable de les satisfaire.

Je veux cependant, mon cher auditeur, et je suppose que vos désirs soient satisfaits : vous possédez des biens et des honneurs; vous jouissez paisiblement de tous les plaisirs : me croirez-vous si je vous dis que c'est le Dieu que vous n'invoquez pas, qui par miséricorde ou par justice, ou pour accomplir les desseins de sa Providence, vous abandonne ces sortes de biens? Mais ces biens sont-ils éternels comme vous? Que deviendront ces misérables dieux dans le temps de la colère? Qu'ils s'élèvent s'ils le peuvent; qu'ils vous arrachent des bras de la mort; qu'ils vous couvrent de leur ombre contre la fureur du Dieu vivant; qu'ils ferment les portes de l'enfer; qu'ils en éteignent les feux. Hélas! ils n'ont point d'oreilles pour vous écouter, point de voix pour vous répondre, point de puissance pour vous exaucer : *Nec audiebatur vox, nec aliquis respondebat, nec attendebat orantes* (*Ibid.*, 29). Ah! mon cher auditeur, laissez, laissez ces idoles muettes, et venez éprouver la puissance et la libéralité de mon Dieu : *Venite ad me* (*Ibid.*, 30).

Seigneur, faites-nous voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël : apprenez à tout ce peuple qui m'écoute, que vous êtes son Maître et son Tout. Ah! si vous m'exaucez, si vous répandez dans son cœur le feu divin de votre Esprit, il se détrompera enfin de ses profanes erreurs, il verra qu'il n'y a de bonheur qu'à vous aimer : la paix de l'âme lui tiendra lieu de tous les trésors : dégagé des sollicitudes du siècle, il goûtera à longs traits les douceurs ineffables du ciel : les richesses et les joies criminelles du monde n'exciteront point son envie; il demandera même que les faibles désirs qu'il en pourrait concevoir ne soient pas exaucés : sa consolation sera de n'être connu que de vous, ô mon Dieu; ses richesses consisteront à posséder les dons de votre grâce; ses espérances n'auront d'autre objet que de jouir éternellement de vous. En effet, mes chers auditeurs, considérez ce que le feu de l'amour de Dieu produit dans le cœur du juste. Il regardera les biens et les maux d'un œil

indifférent, parce qu'il ne vit point sur la terre : la mort n'aura rien de terrible pour lui; la pensée d'un avenir ne le troublera point; il adorera la justice des jugements de Dieu sans s'alarmer; il prévendra même par ses désirs les grands jours de la gloire et du triomphe, et il se croira déjà inondé de ces torrents de délices dont il sera rassasié dans l'éternité.

Que faudrait-il encore vous dire pour vous persuader ou pour vous confondre? Faudrait-il, je ne dis pas faire descendre un feu du ciel, mais susciter du fond des enfers ces flammes vengeresses qui dévorent sans les consumer ces victimes éternelles de la colère divine? Ah! n'attendez pas pour vous convaincre, que vous soyez devenus vous-mêmes en proie aux mêmes supplices, et que le sort de tant de réprouvés vous fasse enfin reconnaître la faiblesse de vos dieux. Ecrivez-vous (comme autrefois le peuple juif) dans l'amertume de votre cœur : C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu; c'est lui seul qu'il faut adorer et qu'il faut craindre : *Cecidit omnis populus in faciem suam, et ait : Dominus ipse est Deus* (*Ibid.*, 39). Détruisez dès ce moment ces passions idolâtres de la vanité mondaine; qu'il n'en échappe aucune à votre zèle : *Apprehendite prophetas Baal* (*Ibid.*, 40). Les prophètes du Seigneur vous offriront leurs secours. En vous plongeant dans les torrents salutaires de la pénitence, ils pourront y faire mourir ces affections toutes païennes qui vous détournent de Dieu : *Duxit eos Elias ad torrentem, et interfecit eos ibi* (*Ibid.*).

Mais j'ai assez prouvé que Dieu seul doit être l'objet de nos sacrifices; voyons maintenant quelle en doit être la matière : c'est mon second point.

SECOND POINT

Si nous considérons tout ce vaste univers selon l'état où le péché l'avait réduit, ce serait en vain, mes frères, que nous y chercherions des victimes propres à être offertes à Dieu. Hélas! sans Jésus-Christ, cette terre maudite et réprouvée présenterait-elle autre chose à notre vue, sinon l'abomination et le sacrilège répandus sur toute sa surface, des monstres d'iniquité toujours révoltés contre Dieu : tout enfin n'y respirerait que malédiction, et ne pourrait rien offrir à la vengeance divine qui fût capable de satisfaire sa justice. Mais depuis que du sein de Dieu il nous est venu un pontife, toutes les nations ont été bénies en lui, le ciel et la terre ont été renouvelés, tout y est lavé et sanctifié par le sang de la victime qu'il a immolée : et nos sacrifices unis au sien sont non-seulement agréables à Dieu; mais par la grâce et le privilège de la nature réparée, ils sont même d'un prix infini.

Ici, chrétiens auditeurs, que ne suis-je point en droit d'exiger de vous? et que pouvez-vous trouver de dur et de pénible dans le culte que je vais vous prescrire? Je ne prétends point vous effrayer comme le juif esclave, par une multitude de lois accablan-

les ; mon dessein n'est pas d'esservir votre religion à des cérémonies tout extérieures et incapables d'honorer Dieu : je ne veux pas, dans un temps de grâce et de délivrance, mettre sur vos têtes un joug que vous ne pourriez pas supporter. Non, mes frères, le législateur qu'il faut consulter n'est point Moïse ; mais c'est Jésus-Christ, qui, descendu de cette montagne céleste dont Sinai n'était que la figure, habite perpétuellement sur nos autels et dans nos temples. C'est lui qui, couvert du voile de son humanité, nous assemble aujourd'hui pour nous apprendre par son exemple ce que le Seigneur demande de nous. Il me suffira de vous exposer les premiers sentiments de son cœur lorsqu'il entra dans le monde, parce qu'ils furent en effet le principe de toutes les actions de sa vie.

Vous n'avez point accepté (disait-il à son Père) les sacrifices qui vous ont été offerts jusqu'à ce jour ; ces hosties rebelles au glaive qui les immolait n'ont pas été capables d'expier la révolte de l'homme pécheur, et le sang de vils animaux ne vous rendait qu'un hommage indigne de votre sainteté outragée. Je vous présente donc le corps que vous m'avez formé, je le charge de toutes les iniquités de votre peuple, et je l'abandonne à toute la rigueur de votre justice. Me voici, non avec l'éclat d'un Dieu égal à vous, mais sous la forme d'un esclave revêtu de toute la faiblesse de l'humanité, réduit en apparence au néant du péché même : *Ecce venio*. Tout s'annéantit en moi en votre présence ; je me dépouille de ma propre volonté pour la soumettre à vos ordres : marquez toutes les circonstances de ma vie ; disposez tout l'appareil de mon sacrifice, je n'aurai d'action ni de mouvement que pour recevoir de vos mains le calice que vous me préparez : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam* (Psal. XXXIX, 8, 9).

Comprenez-vous à présent, mes frères, quel est le culte que Dieu exige, quelle est la victime qu'il faut lui sacrifier ? Ah ! mon cher auditeur, cette victime n'est pas loin de nous : c'est notre cœur, ce sont nos passions, c'est notre amour, c'est nous-mêmes. Car le sacrifice est établi pour deux fins principales, savoir : pour honorer Dieu et pour nous le rendre favorable. Or, en premier lieu, il n'y a que le sacrifice de nous-mêmes qui honore Dieu. Je sais que les créatures insensibles annoncent sa gloire ; je sais que les cieux par leur magnificence, les astres par l'éclat de leur lumière, la terre par sa fécondité, les éléments par l'ordre invariable qu'ils conservent entre eux ; je sais, dis-je, que tout publie ses louanges. Mais quel hommage est celui que l'on peut rendre à son Créateur sans le connaître ? et quelle gloire le Créateur lui-même peut-il trouver à soumettre des créatures qui ne peuvent pas lui résister ? C'est notre cœur, ô mon Dieu ! qui vous glorifie, parce qu'il se donne librement à vous ; c'est notre cœur qui vous loue, parce que c'est lui qui vous parle, qui vous connaît, qui espère en vous ; c'est notre cœur qui publie que vous êtes seul grand, seul

aimable, seul digne de faire notre félicité ; c'est notre cœur qui rend gloire à toutes vos perfections, qui honore votre sainteté, qui adore votre justice, qui respecte votre vérité, qui redoute votre colère, qui implore votre miséricorde, qui vous remercie de vos bienfaits, qui accomplit votre volonté. C'est notre cœur qui rétablit en quelque sorte votre souveraineté : par lui vous disposez de notre raison, de nos sens, de toutes nos facultés : par lui vous rentrez (si j'ose le dire) en possession des droits qu'il semblait que vous aviez perdus sur les êtres même qui nous sont étrangers. Dès lors toutes les richesses de l'univers vous appartiennent ; dès lors toutes les créatures qui nous environnent, la terre qui nous porte, les trésors qu'elle nous prodigue ne sont plus à nous ; et par l'oblation que nous vous faisons de tous nos biens, nous vous en assurons le domaine. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que se vérifient ces paroles d'un de vos saints, qu'on ne vous honore qu'en vous aimant : *Non colitur Deus nisi amando*.

J'ai dit en second lieu que le sacrifice de nous-mêmes était le seul qui pût nous rendre notre Dieu favorable, parce qu'en effet c'est le seul qui détruise le péché et qui le punisse. Eh ! qu'importe à la majesté de Dieu que l'on égorge des victimes incapables de l'offenser, et que l'on fasse couler sur ses autels le sang des boucs et des taureaux, si le glaive qui les immole épargne le pécheur et le laisse vivre ? Mais par le sacrifice intérieur, on immole tout à la fois l'iniquité et le coupable ; on fait mourir l'homme terrestre et charnel, il est devant Dieu comme s'il n'existait pas, il n'a plus ni volonté ni passions, et sur l'autel de son cœur brûle toujours (comme autrefois dans le tabernacle) un feu pour consumer à chaque instant quelque holocauste. Ah ! pour lors nous devenons des hosties vraiment pacifiques ; notre état demande miséricorde, et par cette espèce d'anéantissement et de destruction, nous suppléons à la destruction et à l'anéantissement réel que nos crimes avaient mérité.

Que la Synagogue ne me vante donc plus la pompe de ses cérémonies et la magnificence de ses fêtes. Qu'elle ne me parle point de son temple auguste ni des richesses qu'il renferme ; et qu'elle éloigne de ma vue les hosties qu'elle offre au Seigneur. J'ai maintenant en moi des victimes et les instruments de mon sacrifice. Ce n'est plus à Jérusalem plutôt qu'à Samarie que j'offrirai mes adorations. Je porterai partout mon temple et mon autel, partout j'exercerai les fonctions de mon sacerdoce. Qu'on me charge de chaînes, qu'on m'emmène captif, qu'on me renferme dans les plus sombres cachots, qu'on démolisse même, si l'on veut, le temple de mon corps, tandis qu'il me restera un cœur pour aimer, jamais on n'interrompra le culte de ma religion ni mon sacrifice. Mais, ô religieux, à sacrifice, que vous êtes peu connus ! Mon Dieu, que vous recevez peu de cet encens de pas cœurs et de ces hommages spirituels que vous demandez !

En effet, mes frères, où sont cette immolation et cette destruction de vous-mêmes ? Et daigneriez-vous sacrifier aujourd'hui une seule de vos passions ? Il faudrait maintenant pour honorer Dieu et pour l'apaiser, homme sensuel et voluptueux, il faudrait éteindre en vous cette brutale ardeur pour le plaisir, faire mourir ces cupidités charnelles qui y sont si vives ; arracher enfin de votre sein cet amour profane que vous y laissez croître, et qui par les aliments que vous lui avez fournis, est déjà devenu un monstre énorme et insatiable. Il faudrait, homme vindicatif, écraser dans votre âme ce serpent qui grossit chaque jour en s'engraissant du venin dont vous le nourrissez : il faudrait réprimer toutes ces saillies d'un cœur qui veut se venger et se satisfaire, et étouffer ces antipathies secrètes que vous entretenez par mille réflexions dont votre imagination se repaît. Il faudrait, homme vain et ambitieux, percer cette enflure du cœur qui en fait presque toute la substance, modérer les transports de cette âme toujours pleine de désirs, retrancher ce qu'il y a de trop dans ce faste qui vous accompagne, vous réduire en un mot à la petitesse qui conviendrait si bien à votre état de pécheur. Il faudrait enfin, ô homme, qui que vous soyez, détruire à chaque instant quelque partie de vous-même, anéantir votre propre esprit en le soumettant à la vérité de Dieu, anéantir votre volonté en la captivant sous la loi du Seigneur, anéantir enfin vos affections toutes terrestres en les renfermant dans les bornes de l'humilité chrétienne. Mais hélas ! vous faites grâce à toutes ces victimes ; que dis-je ? Vous les engraissez, non pas pour le sacrifice, mais pour en faire votre idole : vous flattez votre corps par la sensualité et la délicatesse ; vous enfliez votre esprit par la vanité ; vous ne pouvez souffrir qu'on contredise vos sentiments et vos pensées ; vous voulez disposer de votre volonté ; vous exigez qu'on ménage et qu'on respecte vos défauts mêmes. On vous voit toujours appliqué à parer ce vieil homme qu'il faudrait immoler ; vous voulez tout ce qu'il veut ; vous flattez toutes ses passions ; vous l'élevez aux dépens de tout ; votre unique soin est de réparer ses pertes ; s'il décroît d'un côté par la ruine d'une passion, vous la remplacez par une autre. En vain nous suscitons tous les ennemis qui pourraient le combattre : inutilement nous opposons la foi qui vous éclaire, la vérité qui vous condamne, les remords qui vous agitent : vous allez toujours au-devant d'eux pour les repousser, vous leur opposez des retranchements et des barrières qu'ils ne peuvent forcer ; et si par la vertu de Dieu nous parvenons à dompter en vous ce vieil homme, votre misérable complaisance sait bientôt le faire revivre.

Ce n'est pas encore tout ; il faut même, à votre avis, que tout conspire à l'agrandir. Votre condition présente ne vous suffit pas pour le contenir ; il vous faut une nouvelle fortune, des emplois plus honorables, des titres plus pompeux, une gloire plus

établie et plus connue, et de cette multitude de créatures qui vous environnent ou qui vous servent, vous vous faites comme un corps dont vous augmentez votre être que vous trouvez toujours trop petit et trop borné.

Où est donc à présent, chrétiens, votre religion ? Où est votre sacrifice ? Direz-vous que c'est dans nos temples que vous venez l'offrir, que le sang de Jésus-Christ y coule toujours pour demander miséricorde, que c'est par la vertu de son sacrifice que vos péchés vous sont remis ? Grâces immortelles vous soient rendues, ô souverain médiateur, de ce que nous trouvons en vous le pontife qui prie pour nous, le Sauveur qui nous délivre, la rançon qui nous rachète, la victime qui expie nos crimes. Mais en vous immolant pour nous, prétendiez-vous nous dispenser du premier culte que nous devons à Dieu, et laisser vivre dans nos cœurs les passions que vous veniez crucifier dans votre chair ? Hé ! que nous marquerait donc cette communion que vous nous ordonnez, et à laquelle nous participons tous les jours dans le sacrifice adorable de votre corps et de votre sang, si vous ne nous appreniez en vous incorporant à nous, que nous ne devons faire avec vous qu'une même victime, et que votre sacrifice est en même temps la sanctification et le modèle des nôtres ?

Me direz-vous encore, mon cher auditeur, que vous offrez à Dieu le sacrifice de tout ce que vous possédez, que vous répandez abondamment et sans murmure vos richesses dans le sein des pauvres, que vous renoncez volontiers à toutes les fortunes du siècle, que vous retranchez avec joie tout le superflu de votre dépense, que les plaisirs et les honneurs du monde ne flattent point votre cupidité, que vous êtes content de la médiocrité de votre condition ? Je l'avoue, mes frères, ce sont là des sacrifices ; mais je n'y trouve point encore le sacrifice de vous-mêmes. Hé ! qui est-ce qui me répondra que c'est par religion plutôt que par goût que vous avez embrassé ce parti ; que ce désintéressement et cette séparation ne sont point plutôt l'effet d'un tempérament paisible et qui craint le tumulte, qu'un effort de votre piété ? Vous avez renoncé aux embarras du monde, mais avez-vous renoncé à vous-mêmes ? Hélas ! peut-être n'avez-vous quitté les embarras et les affaires, que pour jouir de vous plus à loisir, pour mieux faire votre volonté, pour vous livrer à votre humeur lâche et oisive, pour vous faire un mérite plus respectable, quoique moins connu. C'est néanmoins ce vous-même qu'il faudrait sacrifier : *Abneget semetipsum* (Matth., XVI, 24) : C'est là, dit un Père de l'Eglise, ce qu'il y a de difficile dans la piété ; c'est là l'héroïsme ainsi que le véritable caractère du chrétien : *Minus est abnegare quod habet, valde autem multum est abnegare quod est*. Et ne pensez pas, mes frères, que ce culte et ce sacrifice dont je parle soient un culte et un sacrifice nouveaux. Cette religion qui

nous ordonne de nous offrir nous-mêmes est aussi ancienne que le monde : c'est à elle que se rapportaient tous les anciens sacrifices : c'est par elle qu'Abel, Noé, Abraham, tous les patriarches se rendirent agréables à Dieu : c'est elle que les cérémonies augustes de la loi mosaïque ont figurée et représentée en tant de différentes manières : c'est elle qui nous fait un devoir du sacrifice extérieur : c'est elle qui le sanctifie et qui lui donne son prix : sans elle toutes nos pratiques sont destituées de l'âme et de l'esprit qui communique la vie à notre adoration, à nos prières et à notre reconnaissance : de sorte, chrétiens auditeurs, qu'autant qu'il serait funeste pour nous de retrancher le culte sensible, parce que c'est celui qui nous rassemble, qui nous réunit, qui nous fait membres visibles du même corps, autant serait-il injurieux pour Dieu, si nous abandonnions le culte intérieur et spirituel, parce que c'est celui qui rend au Seigneur les vrais hommages qui lui sont dus.

Encore une fois, mon cher auditeur, où est donc votre religion, où est votre sacrifice ? Ah ! que ne puis-je ici répandre pour vous les mêmes larmes que répandit autrefois le prophète Joël sur l'infortunée Jérusalem ? Pleurez, fille de Sion, revêtez-vous d'un sac et couvrez-vous de cendre : *Plange, virgo, quasi accincta sacco (Joel., I, 8)* ; parce que, hélas ! dans la maison de Dieu, dans ce temple autrefois si saint et si auguste, votre Dieu n'est plus adoré, on ne lui offre plus de sacrifices, on n'y fait plus de libations en son honneur : *Quoniam interit de domo Dei vestri sacrificium et libatio (Ibid., 13)*. Rassemblez donc tous vos habitants pour rétablir les autels renversés ; venez derechef y invoquer le Dieu pour lequel ils avaient été élevés. Oui, mes frères, daignez vous souvenir que vos cœurs sont des temples consacrés au Seigneur, que c'est là qu'il veut recevoir l'encens de vos vœux et l'hommage de vos sacrifices. Que toutes les puissances de vos âmes se réunissent pour lui dresser des autels où chaque jour vous lui offriez les fruits de vos bonnes œuvres, où vous répandiez abondamment ce vin de l'Esprit divin qui rend les vierges fécondes, où vous immoliez quelque hostie de paix et de réconciliation ; d'où enfin s'élèvent toujours vers Dieu les parfums agréables de vos prières, de vos desirs et de votre reconnaissance : *Vocate cœtum, congregate senes in domum Dei vestri, et clamate ad Dominum (Ibid., 14)*. Vous venez de voir quelle doit être la matière du sacrifice. Achevons et voyons quelle en doit être la perfection : c'est le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Si Dieu ne demandait que le sacrifice d'un jour, s'il se contentait de quelques offrandes jetées au hasard sur ses autels, si, pour l'apaiser, il suffisait de lui immoler quelque partie de nous-mêmes, nous lui trouverions peut-être un assez grand nombre d'adorateurs pour nous consoler de cette multitude

d'idolâtres et de sacrilèges qui profanent son temple, qui défigurent son image, et qui offrent l'encens de leurs cœurs à toutes les idoles qu'il plaît au monde de leur présenter. Mais quand je considère l'étendue de nos devoirs envers le Créateur et le Seigneur de toutes choses, quand je pense que notre Dieu veut être servi sans partage, qu'il demande toute la religion de notre cœur, et qu'il n'y a de véritable holocauste que celui qui est entièrement consumé à ses yeux ; je vous l'avoue, mes frères, je ne sais presque plus où trouver de vrais adorateurs ; la solide piété est pour moi un prodige rare que je ne discerne presque nulle part ; je tremble pour moi-même, et je commence à croire, ô mon Dieu ! que vous n'avez point encore reçu de moi un culte digne de vous.

En effet, mes frères, sans m'arrêter davantage à considérer Jésus-Christ dans le temple de Jérusalem, recevant dans le silence pour tous les moments de sa vie les ordres de son Père, lui abandonnant entièrement son âme, disposant lui-même, pour le salut de tous les hommes et pour la gloire de Dieu, tout l'ordre et toute l'économie de sa mission ; sans entrer ensuite dans les réflexions que sa mission même me fournirait, sans entrer dans le détail des solides conséquences que je pourrais tirer de cette disposition continuelle d'obéissance qui parut dans toutes ses œuvres, de cette soumission avec laquelle il accepta jusqu'à la dernière goutte le calice de sa passion, de cet amour sans mesure qui le porta à perpétuer pour tous les siècles à venir, par l'institution du sacrifice de nos autels, le sacrifice de sa croix ; sans m'étendre, dis-je, sur toutes ces circonstances que le temps ne me permet pas de développer : faites réflexion, chrétiens, sur ce que nous devons à la souveraineté, à la miséricorde et à la justice de Dieu, et vous comprendrez que si c'est un précepte indispensable de nous offrir nous-mêmes en sacrifice, ce n'est pas une obligation moins étroite pour nous de nous sacrifier tout entiers.

Je dis ce que nous devons à la souveraineté de Dieu ; car, mes frères, qu'y a-t-il en vous et hors de vous qui ne lui appartienne ? L'univers entier n'est-il pas de son domaine ? N'y exerce-t-il pas une souveraine juridiction ? Montrez, si vous l'osez, vos titres et vos droits prétendus. Quelle force avez-vous pour retenir ces biens que vous croyez posséder en maîtres et en souverains ? Attendent-ils pour vous quitter que vous les relâchiez, et si vous les rappelez, sont-ils dociles à votre voix ? Hélas ! que votre présomption est vaine ! vous n'êtes pas les maîtres de vous-mêmes, vos corps dépérissent sans vous, on ne vous interroge point sur leur destinée, et on vous laisse même ignorer le temps de leur destruction. Vous pouvez, je l'avoue, disposer de vos cœurs ; votre amour est entre vos mains ; mais quel doit être l'objet de cet amour ? Qu'est-ce qui peut remplir ce cœur ? Et si l'un et l'autre se refusent dans le temps à la

bonté divine, pourront-ils se soustraire à sa vengeance dans l'éternité? Vous consentez, dites-vous, d'en donner une partie. Oh ! le riche présent pour un Dieu qui s'est donné tout entier pour vous ! S'il n'avait créé pour vous qu'un monde périssable, s'il ne vous avait laissé que de ces biens qui s'usent avec le temps ; si, en se donnant lui-même, il ne s'était donné qu'à moitié et par mesure, alors vous seriez peut-être moins criminels de partager entre vous et lui. Mais, mon Dieu, vous ne nous deviez rien, et cependant vous nous avez tout donné, votre Fils et votre Esprit, votre grâce, votre royaume, vous-même ; et nous disputerions encore, injustes et ingrats que nous sommes, sur la part que nous vous ferons ? Enfin, mes frères, sa justice a sur nous un droit universel ; elle a pu nous anéantir et nous perdre ; et dans cette ruine générale rien ne se fût sauvé de ses rigueurs.

Ces principes supposés, où trouverons-nous de véritables sacrificateurs ? car, mes frères, par le sacrifice de nous-mêmes nous ne devons plus entendre ces actes passagers de consécration que les lèvres prononcent, cet amour faible qui ne se manifeste que par des soupirs, ces pensées fugitives de se donner à Dieu, et qui disparaissent comme des éclairs ; ces idées qu'on se forme d'une parfaite mortification, et qu'on n'exécute point. Mais j'entends cette oblation parfaite qui nous rend véritablement des hommes de Dieu ; qui nous consacre tout entiers à sa gloire, qui nous fait employer pour son service les talents que nous en avons reçus, la santé dont nous jouissons, les différents ministères dont nous sommes chargés, le crédit ou les richesses que nous possédons, le peu de temps qui nous reste à vivre : j'entends cette soumission intérieure qui captive l'esprit et le cœur sous les règles de la foi et de l'Evangile, qui nous fait aimer toutes les vérités chrétiennes, qui combat tous les préjugés de l'amour-propre, qui en rejette toutes les distinctions et les prétextes : j'entends cette abnégation qui déconcerte toutes les passions, qui retranche tout ce qui les flatte, qui écarte tous leurs objets, qui les fait mourir jusqu'à la racine : j'entends cette violence continuelle qui assujettit la volonté, qui réprime tous ses caprices, qui soumet toutes ses répugnances, qui l'humilie, qui la dompte, qui l'anéantit : j'entends cet amour dominant qui se repose en Dieu seul, qui le rend présent partout, qui nous fait craindre jusqu'aux moindres offenses, qui adoucit toutes les peines, qui calme toutes les inquiétudes, qui nous console dans toutes les privations, qui nous fortifie contre toutes les épreuves, qui nous sollicite à tout entreprendre, à tout perdre et à tout souffrir pour Jésus-Christ : j'entends cette mortification persévérante qui crucifie notre chair, qui résiste à tous ses désirs, qui punit toutes ses révoltes, et qui décharge abondamment sur le cœur par la componction et par les larmes les coups qu'elle ne peut porter. Enfin, mes frères,

j'entends ce que Jésus-Christ entend lui-même par ces mots : Prendre son joug, c'est-à-dire, renoncer à soi-même, se faire violence, porter sa croix tous les jours, être petit comme un enfant, tressaillir de joie dans les souffrances, et ne chercher en toutes choses que le royaume de Dieu et sa justice.

Maintenant, chrétiens, n'appréhendez-vous point la discussion qu'on pourrait faire de vos mœurs ? Il ne s'agit point ici d'invectiver contre les adorateurs du monde, de décrier la fausse vertu qui ne blâme que les passions déshonorantes ; de proscrire cette sorte de religion qui retient ce qu'elle offre à Dieu, ou qui n'offre que ce qu'elle ne peut pas retenir. Mon dessein n'est pas de m'arrêter à prononcer une funeste condamnation contre ces âmes flottantes entre le vice et la piété, qui ne font jamais que les préparatifs du sacrifice, et qui reculent toujours quand il faut le consommer. C'est dans le sein même de la prétendue probité que je trouve des prévaricateurs. J'admire les généreux efforts que vous avez faits pour votre conversion. Hé ! que d'obstacles il a fallu surmonter : la force des habitudes, les yeux de toute une famille, les différents engagements qu'il fallait rompre, rien n'a pu vous arrêter ; toutes les démarches sont faites pour un entier retour vers Dieu. Mais qui le croirait ? Vous frémissez au nom seul de pénitence ; vous ne voulez ni réparer le scandale, ni expier le crime : s'agit-il d'une restitution ou d'une réconciliation, vous vous y refusez, et par là vous perdez le fruit de vos premiers sacrifices. Vous me parliez il n'y a pas longtemps de pénitences et d'austérités, votre genre de vie vous paraissait trop doux et trop commode, vous vouliez entreprendre des jeûnes et des macérations ; il a fallu modérer votre zèle. Il survient aujourd'hui une affaire fâcheuse, un dérangement dans votre famille, une infirmité qui vous menace pour longtemps : alors vous commencez par le murmure ; l'inquiétude et la défiance succèdent bientôt. Que sais-je comment vous finirez ? Il n'est presque point d'occasion à laquelle vous ne manquiez. Il faudrait, pour le bien de la paix, souffrir cette légère perte, relâcher ce petit intérêt, accommoder ce différend qui divise déjà votre famille. N'importe, vos poursuites (dites-vous) sont justes, vous irez jusqu'au bout quoi qu'il en coûte, et vous ne sacrifierez pas en faveur de la charité le petit avantage que vous poursuivez contre votre frère. Vous avez souvent offert vos enfants à Dieu, peut-être même les avez-vous élevés dans sa crainte et dans son amour. Cependant il demande aujourd'hui, comme il fit autrefois à Abraham, que vous lui sacrifiiez celui qui vous est le plus cher : il veut le sanctifier loin de vous et dans la retraite, il l'exige comme un hommage que vous devez à la vocation de cet enfant. Mais non, vous refusez d'écouter cette voix, vous donnerez celui que vous n'aimez pas ; vous retiendrez celui que Dieu a choisi, et vous tomberez

ainsi dans la malédiction dont parle un prophète, c'est-à-dire qu'ayant entre vos mains une victime demandée et digne d'être offerte, vous immolez ce que vous avez de plus vil et que Dieu ne vous demande pas : *Maldictus dolosus qui habet in grege suo masculum, et votum fuciens immolat debile Domino* (*Malach.*, 1, 14).

Je ne finirais point si je voulais marquer ici toutes les souplesses du cœur pour s'entourdir sur ce qu'il doit à Dieu. Dès qu'il s'est débarrassé de toutes les passions qui l'agitaient et qui l'incommodaient, il croit être quitte de tout : il ne souffrira plus qu'on le trouble dans la possession des objets qu'il s'est réservés ; il veut être maître de ce qui lui reste de désirs et de volonté propre. Dans cette situation il réglera lui-même ce qu'il doit se permettre et se pardonner ; il se frayera à lui-même la voie qu'il doit suivre, et il se choisira la vertu qu'il doit pratiquer. S'il s'avance pour quelque œuvre de justice et de charité, c'est toujours avec précaution et sans s'incommoder. S'il fait quelque retranchement du côté des passions charnelles et honteuses, il se dédommage du côté de la vanité et de l'ambition. Il se consulte avant que de faire, il se repent quand il a fait ; il revient sur ses propres résolutions ; il retire ce qu'il était près de relâcher ; il dispute sans cesse avec Dieu ; il est toujours, pour ainsi dire, aux prises avec la loi, il l'explique à sa manière, il la plie à ses intérêts : ce qui le gêne, ce qui le captive n'est pas commandé, ce qui lui plaît est toujours permis ; ses biens (dit-il), son temps, ses emplois, sa vie même sont à Dieu ; cependant il use de tout comme s'il n'était que pour lui-même ; et par la plus grande de toutes les illusions, il jouit en même temps et de sa personne et de la bonne opinion qu'il en a.

Mon Dieu, voilà donc comment vous êtes servi ? Vous avez fait écouler devant nous ces temps de troubles et de persécution où votre religion ne faisait presque que des martyrs, où l'on avait à combattre toutes les puissances de l'enfer et du monde ; où il fallait pour vous être fidèle, perdre non-seulement ses biens et sa liberté, mais sa vie même par les plus affreux supplices. Qu'aurions-nous fait, hélas ! lâches et perfides que nous sommes, sinon de déshonorer votre nom parmi les nations ? Vous avez eu compassion de notre faiblesse ; vous nous avez réservés pour des temps moins difficiles, où il suffit et où il est même glorieux de vous adorer et de vous servir. Il n'est plus nécessaire de se cacher dans les solitudes et dans les antres ; nous pouvons au milieu du monde, dans nos familles (et plus encore dans ces asiles toujours ouverts où règnent l'innocence, la piété, le bon exemple), nous pouvons, dis-je, vous offrir sans interruption nos vœux et nos sacrifices. Vous ne demandez pas même de nous ces actes prodigieux de renoncement de tant de solitaires, qui semblaient être plutôt des anges en ce monde, que des hommes passibles et mortels. Vous n'exigez peut-être pas que nous exer-

cions contre nous ces excessives et saintes rigueurs de tant d'illustres pénitents. Vous consentez que notre vertu soit aujourd'hui moins austère ; vous ne nous laissez à la plupart que de petits sacrifices à vous faire, et vous proportionnez la victime à la faiblesse de notre bras. Cependant il n'est point d'épreuve à laquelle nous ne succombions : tout est martyre pour nous : les feux, les chevalets, les ongles de fer ont paru moins terribles à nos pères, que les mortifications les plus légères ne le sont aujourd'hui pour nous. Eh quoi ! mon Dieu, cette religion autrefois si affligée, si combattue, si persécutée, n'est-elle pas aujourd'hui la même ? N'êtes-vous pas toujours l'objet qu'elle révère, et ne demande-t-elle pas de nous le même culte et le même sacrifice ? Je me prosterne donc aujourd'hui devant vous, ô mon Dieu, pour gémir de mes infidélités. Je m'offre à votre Fils offert dans le temple, pour me lier et me consacrer éternellement à vous. Au pied de cet autel qui n'est toujours présent et où ce Fils adorable se sacrifie tous les jours pour moi, je renouvelle et je demande cet esprit de sacrifice qui doit faire toute ma religion. Je viendrai tous les jours dans ce temple invoquer ce même esprit : je prendrai part à ces mystères qui s'y opèrent pour moi : je mettrai toute ma dévotion à m'unir aux prêtres qui les célèbrent. Non content de mettre la main sur cette hostie, j'y communierai souvent, pour n'être avec elle qu'une même victime. Enfin j'offrirai mon corps, mon âme, mes volontés, ma vie, ma mort à celui en qui je dois vivre et subsister dans l'éternité que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la mort du vieil homme.

Cum jejunatis, nolite fieri tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes (Math., VI, 16).

C'est, mes frères, un des plus beaux caractères de l'esprit de Dieu, d'unir dans le cœur des sentiments qui paraissent contraires ; de le remplir en même temps d'amertume et de joie ; de l'abattre et de le relever ; de lui faire trouver son repos et sa paix dans les croix et dans les douleurs. Le jeûne, si recommandé par Jésus-Christ, ne peut être par lui-même que l'effet de la tristesse et des regrets que produit dans un cœur chrétien le sentiment du péché. Si malgré cela nous sommes avertis qu'il faut être dans la joie, et que la pénitence même doit nous l'inspirer, c'est parce qu'en effet il est consolant d'obéir à Dieu, de satisfaire à sa justice, d'expier nos propres fautes, et de marcher avec sûreté dans la voie du salut. Je sais, mes frères, que le monde n'en juge pas ainsi : le jeûne du carême est un jong insupportable à plusieurs ; les plus modérés n'y pensent qu'avec peine. Les uns s'en dispensent sur de légères excuses, les autres par des adoucissements le réduisent presque à rien : il en

est qui en perdent tout le mérite par leur impatience et leur murmure ; c'est pour un grand nombre un temps long et pénible dont on redoute les approches, dont on compte les jours et les moments, dont on voudrait hâter le terme, et après lequel on se trouve déchargé comme d'un poids incommode.

Mais Jésus-Christ pour nous précautionner contre les défauts qu'il prévoyait devoir être très-communs, et qu'on est même quelquefois étonné d'apercevoir dans des gens de bien ; Jésus-Christ qui connaît mieux que nous nos véritables intérêts, nous invite à bannir de nous la tristesse dans le temps du jeûne, et à présenter sur notre visage le contentement de notre cœur : *Unije caput tuum et faciem tuam lava* (Matth., VI, 17).

Pour entrer, mes frères, dans les intentions de l'Eglise qui nous adresse au commencement du carême ces paroles de notre évangile, et pour tirer de ces paroles mêmes tout le fruit que Jésus-Christ avait en vue, il faut savoir ce que c'est que le jeûne, en connaître toute l'étendue, et tâcher de découvrir quel en est l'esprit. Mon dessein dans ce discours est de vous développer une vérité des plus importantes dans la morale ; c'est que le jeûne bien entendu n'est borné ni à ce que nous concevons communément par ce mot, ni au temps du carême ; mais qu'à le prendre dans son vrai sens, il est un devoir essentiel à toutes sortes de personnes, et qu'il doit durer tout le temps que nous sommes sur la terre.

Premièrement le temps de quarante jours auquel est fixé le jeûne du carême nous donne à connaître que le jeûne (tel que je l'entends) est un devoir de toute la vie. L'on sait que dans l'Ecriture le nombre de quarante ans, de quarante jours a été regardé par les Pères, et surtout par saint Augustin, comme le symbole de notre vie mortelle. En second lieu, la nature même du jeûne du carême nous sert à découvrir quel est le vrai jeûne du chrétien. Cette privation où l'on nous réduit par rapport aux aliments, et qui tend à la mortification et à la destruction du corps, nous apprend qu'il y a donc en nous quelque chose à détruire, qu'il est une mort que nous devons opérer comme en détail ; que comme on ne célèbre le mystère de la résurrection qu'après cette quarantaine de jeûne et de pénitence, on ne peut aussi participer à la gloire du nouvel homme qui nous est promise, qu'autant que l'on aura travaillé avec fruit à cette destruction et à cette mort mystérieuse. C'est donc, mes frères, à cette mort que je viens non-seulement vous inviter, mais que je viens vous dire que votre salut et votre rédemption sont attachés. Cette mort est celle de l'homme de péché, de cet homme que nous appelons dans la morale le vieil homme ; et je dis qu'à le considérer dans son âme et dans son corps, il n'est rien que nous devons épargner en lui. L'obligation de détruire les pensées et les désirs du vieil homme, ce sera mon premier point ; le devoir de mortifier

les œuvres et la chair du vieil homme, ce sera mon second point.

Mon Dieu, j'entreprends ici une grande guerre : j'attaque un terrible ennemi ; et couvert de la cendre que j'ai reçue aujourd'hui sur la tête, je m'écrierais volontiers vers vous, comme autrefois votre servante Judith, lorsqu'elle méditait la défaite du redoutable Holopherne : *Posuit cinerem super caput suum, et prosternens se clamabat ad Dominum* (Judith, IX, 1). Seigneur, Dieu de mes pères, qui avez opéré pour eux tant de merveilles, faites que la tête de ce superbe soit coupée de ma propre main ; frappez-le par les paroles qui sortiront de ma bouche, et qu'il soit pris par le piège que je lui tends : *Capiatur laqueo, et percuties eum ex labiis caritatis mee* (Ibid., 13) : donnez-moi assez de constance pour le mépriser, et assez de force pour le vaincre ; mettez vous-même les paroles sur mes lèvres, et fortifiez la résolution de mon cœur. C'est pour la gloire de votre nom, et pour faire connaître votre Evangile, que je me suis engagé à ce combat. Je n'emprunterai point d'ornements étrangers, je renonce au fard et à la vanité de l'éloquence humaine ; tout l'éclat que je demande, c'est celui que peut donner l'onction de votre Esprit : je veux que votre vérité soit la seule arme que j'emploie pour triompher du péché ; et que si je lui enlève ses dépouilles, ce soit à vous seul et non à moi qu'on en attribue la gloire. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

L'homme par son péché se réduisit à un tel état, et sa vie devint si abominable aux yeux de Dieu, que la mort devint la peine de son crime. Un monstre tel que lui n'eut plus de droit à la lumière du jour : toutes les créatures jurèrent sa perte : elles s'armèrent pour le détruire et l'anéantir ; et elles ne cessent encore aujourd'hui de le tourmenter, que lorsqu'il a pleinement acquitté sa dette par la dissolution générale des parties qui le composent. C'est donc un arrêt pris dans la plus exacte justice, que l'homme pécheur doit mourir. Jusque-là tout est encore en désordre ; et les délais que Dieu lui accorde sont comme une violence qu'il fait à sa propre justice pour donner lieu à ses miséricordes. Disons plus : cette mort naturelle que saint Paul appelle le paiement et la solde du péché (Rom., VI, 23) n'achève pas même de détruire et de punir le péché de l'homme. L'âme criminelle en quittant son corps ne quitte point son iniquité ; le corps livré aux vices ne perd rien de la corruption qu'il a contractée par ses vices ; et quand la mer rendra les corps ensevelis sous ses eaux, elle les rendra tels qu'elle les aura reçus. Si elle les a reçus criminels, ils n'en sortiront que pour subir une seconde mort et une mort éternelle, c'est l'enfer, c'est l'étang de feu : *Hæc est mors secunda* (Apoc., XX, 14).

Mais il est une autre mort qui d'un côté

anéantit le péché, qui le punit en toute rigueur, qui le répare abondamment, qui accomplit toute justice, et qui d'un autre côté rend au pécheur la vie de la grâce qu'il avait perdue, qui le renouvelle, qui le sanctifie, qui le rend digne de Dieu. Or cette mort, mes chers auditeurs, réduit l'homme (je dis l'homme de péché, l'homme que nous avons pris dans Adam) à un néant parfait, à une abnégation totale de ses pensées, de ses caprices, de sa volonté, de ses affections, de tout ce qu'il est : mort qui le rend insensible aux biens et aux maux de la vie, qui lui fait perdre le goût des plaisirs présents, qui le dérobe et qui le cache à ce monde visible, et qui fait qu'il n'est plus pour les créatures, de même que les créatures ne sont plus pour lui.

Comprenez ici, chrétiens auditeurs, l'économie admirable de votre rédemption. L'homme ayant péché ne devait plus vivre; mais Dieu voulant le sauver, il fallait qu'il survécût à sa propre destruction. Or c'est ce qu'opère la mort chrétienne et évangélique : par elle l'homme de péché se détruit et s'anéantit, et de ses cendres renaît et resuscite un homme tout divin. Le mort évangélique vit toujours, mais ce n'est plus lui qu'il vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui (*Galat.*, II, 20) : il est mort, mais c'est à la vie d'Adam, à son péché, à ses passions déréglées, et sa vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (*Coloss.*, III, 3). C'est ainsi, ô sagesse éternelle ! que vous avez su allier les droits de votre justice rigoureuse avec les décrets de votre excessive miséricorde. Vous aviez résolu de faire périr toute chair, l'arrêt en avait été prononcé : *Finis universæ carnis venit coram me* (*Genes.*, VI, 13); et par la mort évangélique, l'homme de chair et de sang est exterminé de dessus la terre : *Delebo hominem quem creavi, a facie terræ* (*Ibid.*, 7). Mais vous avez voulu en même temps que toute chair vit le salut de Dieu : *Videbit omnis caro salutare Dei* (*Isa.*, XL, 5, sec. LXX; *Luc.*, III, 6); et par la mort chrétienne toute chair reçoit un esprit divin, qui lui rend une nouvelle vie : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem* (*Joel.*, II, 28); de sorte que par ce double prodige de justice et de grâce, la miséricorde et la vérité se sont rencontrées : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi* (*Psal.* LXXXIV, 11).

Il est donc vrai, mes frères, que pour être chrétien, pour avoir part à la gloire que notre Rédempteur nous a méritée, il faut être véritablement mort. Il n'y a point de salut pour celui qui vit encore de cette première vie qu'il a reçue dans Adam; et la gloire éternelle qui vient de Dieu ne revêtira jamais une âme qui portera à son tribunal les vêtements sordides de son ancienne naissance.

Cependant cette vie profane et criminelle du vieil homme ne se détruit pas tout d'un coup; la mort évangélique ne s'opère que lentement et par succession. C'est l'état des saints sur la terre de vivre par l'esprit à la justice, et d'être encore par la chair assu-

jettis au péché; de porter dans leurs membres les principes du péché même, d'en ressentir les impressions et les inclinations, de s'en voir retracer les idées importunes, d'être toujours aux prises jusqu'à la fin avec cet ennemi domestique qui ne meurt point; et ce qui est bien affligeant pour eux, c'est qu'il livre de rudes combats; que lors même qu'il paraît vaincu, il reprend tout d'un coup de nouvelles forces; qu'il profite de toutes nos chutes; que quelquefois il nous blesse mortellement, et qu'il en est plusieurs qui périssent dans cette guerre.

C'est, mon cher auditeur, de ces principes que dérive toute la morale que je dois vous exposer dans ce discours. J'ai dit d'abord (et c'est ce qui fait le sujet de ce premier point) que nous devons anéantir en nous les pensées et les désirs du vieil homme : car premièrement, par rapport aux pensées, il n'est rien qui prouve davantage la corruption de notre nature, que les ténèbres et les égarements de notre esprit. Il semble que l'homme, depuis son péché, ait cessé d'être raisonnable; et lorsqu'on y fait attention, l'on est surpris de voir jusqu'où il a pu porter la stupidité et la folie. Je ne parle point ici de ceux qui ont douté de l'existence d'un Dieu, qui ont réalisé un être aussi chimérique que le hasard; qui, après avoir étouffé toutes les impressions que l'Être suprême a gravées en eux de leur destinée et de leur immortalité, se sont rassurés contre le véritable avenir, et se sont eux-mêmes condamnés à retomber dans le néant; qui ont divinisé les passions les plus honteuses, et qui ont adoré des dieux plus brutaux que les animaux mêmes. Je n'attaque point les différentes erreurs dont on a dans tous les temps infecté l'univers : je mets à part, si vous voulez, toutes les folles maximes qui composent celles du monde corrompu; maximes néanmoins, erreurs, égarements qui suffiraient pour faire le procès à l'esprit humain.

Je n'en veux qu'à vous-même, mon cher auditeur; à ceux qui, outre la lumière naturelle, ont encore le flambeau d'une foi plus éclairée. Combien de fausses pensées, de faux jugements n'admettez-vous point tous les jours? Il est vrai, je vous trouve très-intelligents sur les affaires du monde; vous avez des principes certains pour vous conduire dans tout ce qui a rapport à vos intérêts temporels; l'usage et l'expérience joints à ce qu'on appelle un bon jugement vous ont appris à traiter avec les hommes, à ménager les grands, à vous concilier des amis, à vous soumettre vos inférieurs, à gouverner votre domestique, à bien soutenir une entreprise, à prévenir tout ce qui s'oppose à vos desseins. Peut-être même avez-vous puisé de brillantes lumières dans l'étude; peut-être votre esprit est-il orné de connaissances aussi utiles que curieuses : une sagesse dans vos décisions, une maturité dans vos avis vous rendent l'oracle et la ressource de tout un peuple; dès que vous parlez, on vous écoute, on vous admire, et

c'est avec justice. Mais s'agit-il de ce qu'il y a de plus important, je veux dire de ce qui regarde la nature, l'état et la fin de l'homme, de ce qui appartient à la vraie morale, de ce qui se décide par la loi de Jésus-Christ et par la conscience, je ne vous retrouve plus; votre raison et votre esprit vous échappent; à peine avez-vous commencé à parler, que votre langage a été un langage d'erreur. Instruit dans l'école du mensonge, accoutumé dès l'enfance à juger de tout par sentiment, par imagination, par intérêt, vous pervertissez toutes les idées de la vérité, toutes les règles des mœurs, et j'ose dire qu'il n'est presque pas un seul point sur lequel vous ne formiez de faux jugements. Qu'on vous suive dans toutes vos conversations, et l'on verra que la plupart de vos maximes sont des maximes de relâchement; que vous ne donnez presque aucun conseil qui ne blesse l'ordre et la vérité; que vos mépris et vos censures tombent presque toujours sur ce que vous devriez approuver; que vous louez ce qu'il faudrait condamner; que vous vous vantez de ce qui fait votre honte. Enfin l'ignorance des choses de Dieu est comme un caractère attaché à l'esprit de l'homme. Depuis qu'il a mésusé de sa raison, il n'est point d'erreurs qu'elle ne puisse enfanter. Courbée vers la terre, obscurcie de ténèbres, dominée par les sens, toujours distraite par les fantômes que les objets extérieurs lui renvoient, peut-elle s'élever jusqu'à l'Être infini? Elle se perd et se confond dans cet abîme; les passions la rappellent vers elles; les sens lui font illusion; elle éteint elle-même en leur faveur ce qui lui reste de jour et de clarté; elle s'égare en de vains raisonnements. Si quelquefois elle est prudente sur des choses du siècle présent, on peut dire que, sans une lumière surnaturelle, elle est toujours très-insensée sur ce qui regarde le monde futur, et c'est ce que saint Paul a exprimé par ces paroles : L'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I Cor., II, 14).

Encore si notre esprit n'était sujet qu'à l'erreur et à l'ignorance, mais il est aussi sujet aux vices. C'est lui qui les conçoit et qui les mûrit; la volonté se sert de lui comme de son conseil pour lui en imaginer qui la flattent et qui la contentent, pour les lui embellir et les lui préparer sous une face qui la séduise.

Hé ! mes frères, qui d'entre vous pourrait supporter qu'on lui fit voir le tableau de ses propres pensées, qu'on les mit au jour, qu'on les exposât à la censure publique? Qu'y aurait-il de plus propre à désabuser de la vanité une femme remplie d'elle-même et qui ne cherche qu'à plaire au monde, que de lui faire envisager le portrait de son esprit? Quel objet serait-ce pour elle si, dans le temps qu'elle se pare dans le secret de sa maison, on lui mettait par écrit et sous les yeux cette bizarrerie d'idées sur lesquelles elle se promène, ces fantômes qu'elle con-

çoit d'admirateurs qui la regardent, ces folles représentations de jugements qu'elle croit qu'on doit former sur son compte, ces images qu'elle se fait de l'air et des tours qu'elle prendra pour se rendre agréable? Qu'il ferait beau voir cet esprit si vain s'amuser à une mode, à un ajustement; former le plan d'une parure; se représenter à elle-même revêtue de ce mérite qu'elle tire du faste qui l'environne, et se placer en imagination au milieu d'une assemblée, d'une compagnie, comme une idole et une divinité que l'on adore! Ah! ne cherchons pas seulement dans le sexe des preuves de la faiblesse et de la corruption de l'esprit humain! Un homme avare, un voluptueux, un ambitieux pourraient nous donner une scène encore plus ridicule. A travers tous ces dehors imposants, brillants, au milieu de cette apparence de sagesse et de cette gravité dont ils font profession, j'aperçois toute la folie de leurs projets, toute la bassesse de leurs sentiments, tout le faible de leurs pensées. Je sais qu'ils n'oseraient m'en entretenir, qu'ils sont attentifs quelquefois à ne les pas produire; qu'ils ne me pardonneraient pas s'ils pouvaient croire que je les en soupçonne; qu'ils me regarderaient comme un ennemi si j'étais assez téméraire pour les leur reprocher; qu'ils ne s'assurent de mon estime et de mon respect que parce qu'ils croient que j'ignore leurs préjugés; et ils se flattent de m'en imposer, parce qu'ils ne présument pas que je devine les objets honteux qui les possèdent, les frivoles idées qui les remplissent, les desseins insensés qui les occupent. Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, abandonnez l'homme à son propre esprit, laissez-le, pour ainsi dire, penser tout seul, vous ne reconnaissez plus l'homme raisonnable, créé à l'image de Dieu; vous ne savez plus ce que c'est; vous ne voyez plus que petitesse, que déraison et que folie.

Il n'est donc point de partie de nous-mêmes sur laquelle il y ait plus à retrancher que sur notre propre esprit. C'est sans doute, ô mon Dieu! ce que vous avez voulu nous apprendre lorsqu'en nous enseignant la foi vous n'avez pas consulté les bornes resserrées de notre raison. Vous avez voulu la soumettre comme une esclave : *Captivantes intellectum* (II Cor., IX, 5); vous ne l'avez pas cru digne de juger de vos vérités, de vos dogmes. Vos mystères ne lui sont pas contraires, mais ils surpassent son étendue, et vous voulez qu'elle les reçoive et qu'elle les croie sans les comprendre : vous permettez même tous les jours que ceux qui se confient en elle, que les plus beaux esprits soient livrés aux plus grands égarements. Oui, mes frères, un devoir essentiel de la piété, c'est de se défier de toutes les pensées humaines, d'appeler toujours de leurs jugements au tribunal de la raison éternelle, plus encore de renoncer à tous les préjugés de l'amour-propre et à toutes les idées que le péché pourrait avoir imprimées dans notre âme : c'est le précepte, c'est la condition que le Saint-Es-

prit... à tous ceux qui veulent revenir à Dieu : *Auferte malum cogitationum vestrarum* (Isai., I, 16).

Ah! mon cher auditeur, si vous compreniez bien cette maxime, vous auriez déjà fait de grands progrès dans la connaissance de la morale; vous sauriez un des points les plus essentiels de la mortification chrétienne : *Auferte malum cogitationum vestrarum*; corrigez tout le vice de vos pensées. Vous ne seriez guère flatté des louanges qu'on vous donnerait sur ce qu'on appelle le bel esprit; on ne vous verrait plus si prodigue en paroles pour le faire paraître, si industrieux à vous procurer des applaudissements sur ses productions; la retenue et le silence deviendraient votre caractère propre; vous seriez très-circonspect à parler des choses de Dieu; vous craindriez de donner des conseils et des maximes téméraires; vous n'ambitionneriez point de faire prévaloir vos sentiments; vous ne vous donneriez point pour juge souverain des opinions, et vous ne détourneriez pas sur vous-même par des airs décisifs le respect qu'on ne doit qu'à la vérité.

Votre premier soin serait d'étudier votre propre esprit, de ne point l'enfler par la vanité, de ne point l'amuser à de vaines lectures, d'écarter loin de vous tout ce qui pourrait lui faire illusion; de le tenir en garde contre toutes les fausses maximes du monde; de le rendre timide à recevoir les idées qui lui naissent des objets, des conversations, des cupidités du siècle. Vous veilleriez sur toutes ses pensées; vous n'en feriez pas la règle de votre conduite; vous rejetteriez toutes celles qui ne sont pas de Dieu; vous ne le laisseriez point s'égarer sur de vains fantômes, s'appliquer, je ne dis pas à des images impures et honteuses, mais à des idées frivoles et inutiles, s'endormir sur des projets d'ambition, s'occuper de lui-même, de ses succès, de ses qualités personnelles, de l'estime qu'on a pour lui, des louanges qu'il a reçues. Vous reformeriez sur l'esprit de Jésus-Christ, sur les principes de la foi, sur les règles de l'Evangile, vos pensées et vos jugements, et le sujet le plus ordinaire de vos prières serait d'obtenir de Dieu qu'il éclairât votre esprit, qu'il le rétablît, qu'il le rendît droit : *Spiritum rectum innova in visceribus meis* (Psal. I, 12).

Voilà déjà un commencement de mort par rapport au vieil homme; anéantir son propre esprit. Mais il faut encore s'en prendre à son cœur : c'est là que se trouve plus véritablement cet homme de péché; c'est là que doivent retomber tous les coups que nous portons sur lui; c'est par là qu'il faut l'attaquer; c'est par le cœur que nous devons commencer et finir la guerre que nous nous déclarons à nous-mêmes : toute réforme qui ne s'étend pas jusqu'au cœur ne détruit point, n'anéantit point le vieil homme.

Lorsque Dieu eut inondé la terre par un déluge, elle ne fut pas pour cela renouvelée; les eaux qu'il avait fait pleuvoir sur

elle avaient fait mourir les corps, mais elles n'avaient point changé les cœurs pour l'avenir. Elle ne reproduisit que des enfants d'Adam; et quand le Seigneur descendit, selon l'expression de l'Ecriture, pour reconnaître leurs œuvres, il retrouva toujours cette malheureuse race : *Descendit Dominus ut videret civitatem et turrim quam edificabant filii Adam* (Genes., XI, 3). Mais dès qu'il veut véritablement rétablir le monde, il n'attaque que le cœur de l'homme; c'est là qu'il adresse tous ses traits, et la vraie rédemption tant promise par les prophètes, et apportée par Jésus-Christ, ne dépend que de l'anéantissement et du renouvellement du cœur humain : *Dabo cor novum; auferam cor lapideum* (Ezech., XXXVI, 26). Aussi le prophète Joël, après avoir annoncé aux hommes le jour du Seigneur et tous les succès de sa mission, les avertit de sa part qu'il ne s'agit plus de déchirer ses vêtements, qu'il faut briser les cœurs, que c'est par le cœur qu'il faut se renouveler : *Nunc ergo, dicit Dominus, convertimini in toto corde; scindite corda vestra, et non vestimenta vestra* (Joel., II, 12, 13), et la raison en est qu'il n'y a de blessure mortelle pour l'homme de péché que celle qu'on fait à son cœur : tant qu'on le ménage dans cette partie de lui-même, il n'est ni vaincu ni battu; quelque autre part qu'on le frappe, il pourra bien pour quelque temps se donner les apparences d'un mort, et couvrir sous quelques dehors trompeurs sa force et sa vie, mais il vit toujours, et il se ranime dès qu'on ne pense plus à lui.

C'est, chrétiens auditeurs, sur ces principes que j'établis la nécessité d'anéantir de plus en plus en soi les désirs et les inclinations du vieil homme. Et certes, à qui est-ce que nous faisons la guerre quand nous combattons contre notre propre cœur? Ressouvenez-vous, mes frères, pour un moment de l'usage que vous en avez fait peut-être dans vos plus tendres années; rappelez-vous cette corruption universelle dont il a été infecté; pensez à ce qu'il a aimé. Hélas! que cet objet doit être affreux pour vous! vous y découvririez peut-être des énormités qui font horreur; vous y verriez des passions qu'on n'ose nommer. Vous avoueriez qu'il y a eu des temps où il n'a formé presque aucun acte libre que pour commettre des crimes; vous seriez surpris des actions basses, pour ne rien dire de plus, qu'il vous a suggérées; vous admireriez comment il a pu avilir jusqu'à ce point, et vous ne comprendriez pas comment avec de la raison et de la foi on peut être aussi méchant.

Mais je veux qu'on n'ait point de ces vices à lui reprocher, au moins ne peut-on nier d'un côté qu'il n'en ait été capable; et doit-on dire d'un autre côté qu'il n'a peut-être jamais aimé rien de ce qui fait son vrai bien, qu'il n'a été occupé que d'amusements et de bagatelles, et que des riens ont pu le satisfaire et le remplir.

Mais peut-être encore qu'il est devenu meilleur dans des temps où il s'est tourné

vers des objets plus sérieux. Ah ! qui est-ce qui peut dire tout ce qui nous reste de ce cœur charnel et terrestre, tous les désirs criminels qu'il conçoit, toutes les passions qui l'animent, toutes les vues basses qui l'occupent, toutes les intentions dépravées dont il empoisonne nos meilleures œuvres, toutes les vicissitudes auxquelles il est sujet ? Ce qui en échappe seulement malgré nous le déshonore infiniment : que serait-ce s'il paraissait à découvert ? Il se chagrine et se console sur rien ; il conçoit des haines et des amitiés sans savoir pourquoi ; il est fier, jaloux, soupçonneux, inquiet et colère ; timide où il faudrait de la fermeté ; emporté où il faudrait de la douceur, il veut et il ne veut pas l'un et l'autre, souvent une même chose, les désirs seuls de la vanité (qui pourrait y penser sans rougir ?) sont stables chez lui ; on ne peut dire jusqu'où il porte la faiblesse sur ce point ; le détail même en serait trop bas, et vous me le reprocheriez.

Je vous le demande, mes frères, faut-il être bien éloquent pour vous armer contre un monstre de cette nature ? Quoi que vous en pensiez, je conclus toujours qu'il n'y a point de conversion où il n'y a point de changement de cœur ; qu'il faut briser le cœur par la douleur, le noyer dans les larmes, le captiver sous la loi ; il faut toujours le combattre, toujours l'assujettir ; il faut vouloir ce qu'il ne veut pas, vaincre ses répugnances, résister à ses inclinations, lui retrancher les objets de ses désirs. Ah ! mon cher auditeur, si vous vouliez le faire rentrer dans son véritable état, vous prendriez avec vous le glaive de la parole de Dieu, vous l'insinueriez jusque dans les moelles et les jointures, pour en extirper sans précaution et sans ménagement tout ce qui y reste de mauvais amour, de désirs frivoles, de penchant vers les créatures ; vous n'y épargneriez ni attachement humain, ni image des biens présents, ni souvenir des plaisirs passés, ni crainte des maux temporels, et vous le réduiriez à un tel anéantissement qu'il pourrait dire avec vérité, comme l'Apôtre : Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis : *Vivo ego, jam non ego* (Galat., II, 20) ; j'ai une volonté, des désirs, des inclinations, mais ce ne sont ni mes anciens désirs, ni mes inclinations, ni ma volonté passées ; il n'y a rien en moi que je n'aie sacrifié, *jam non ego*. Si j'embrasse un état, si je m'acquiesce d'un emploi, si je prends des résolutions, si je me fixe à un genre de vie, si j'entreprends un travail, si je m'applique à certains exercices, ce n'est point par mes anciennes vues que je m'y suis déterminé, *jam non ego*. On pourra me reconnaître à mon visage, à ma démarche, à ma contenance, à mon ton de voix, mais je ne veux plus qu'on me reconnaisse à mon ancien caractère, à mes humeurs, à ma fierté, à mes vivacités, à mes emportements, à ma délicatesse, à ma sensibilité, à mes attaches, et moins encore à toutes mes anciennes passions, *jam non ego*. Je suis tellement mort que, si l'on m'estime ou que l'on me méprise, si l'on me blâme ou si l'on me

loue, si l'on me critique ou si l'on m'approuve, j'y suis insensible ; on me tourne, on me retourne, on me fléchit, on me courbe, on me fait aller comme on veut, dès que c'est pour la gloire de Dieu, ou qu'il n'y est pas offensé, parce qu'en effet je ne vis plus : *Vivo ego, jam non ego*. Je sais, mes frères, qu'on n'en vient pas là tout d'un coup, que la vie la plus longue y suffirait à peine ; mais c'est par cette raison là même qu'il faut se hâter, qu'il faut travailler, qu'il faut détruire. On se console quelquefois de ses défauts et de défauts essentiels, et on les néglige, parce que, dit-on, on est homme ; mais parlerait-on ainsi si on savait ce que l'on dit ? Hè ! quoi, n'est-ce pas parce qu'on est homme qu'on doit craindre l'anathème prononcé contre l'homme : *Delebo hominem quem creavi* (Genes., VI, 7) ? et ne doit-on pas se souvenir que l'homme ancien périra, et qu'il n'y aura que l'homme nouveau qui sera sauvé.

Mais achevons, et voyons ce que c'est que cette destruction par rapport à la chair et aux œuvres du vieil homme ; c'est mon second point.

SECOND POINT.

C'est avoir beaucoup fait que d'avoir su régler ses pensées et ses affections. Mais il nous reste encore un terrible ennemi à combattre, une grande victoire à gagner ; et telle que soit celle que nous avons remportée sur notre propre cœur, si nous ne la poursuivons pas sur le corps du péché que nous portons, nos dépuilles et nos avantages nous seront bientôt enlevés.

En effet, mes frères, en supposant d'un côté que la rédemption de nos corps ne sera complète qu'au dernier jour, et que nous attendons encore le Sauveur qui doit les rétablir ; et en considérant d'un autre côté quel est l'empire que le corps a pris sur l'esprit, combien la loi de nos membres est tyrannique, et jusqu'à quel point notre âme est dépendante de la chair du péché, il n'est pas difficile de comprendre jusqu'où nous devons porter la mortification et le crucifiement de notre chair même.

Etrange situation de l'homme sur la terre, d'être obligé, je ne dis pas de souffrir, de porter toujours avec soi, mais même de nourrir et d'entretenir un corps dont les mouvements tendent si souvent au péché ; qui appesantit toutes les puissances de son âme ; qui ne lui parle que pour l'asservir à la corruption ; qui la captive sous la loi de la mort ; qui l'oblige de penser à des objets dont elle a horreur ; qui lui fournit des désirs ; qui lui fait sentir des plaisirs qu'elle déteste ; qui la détourne sans cesse du bien qu'elle recherche, et qui la met dans un danger continuel de perdre l'objet qu'elle aime ! C'est ainsi que l'apôtre saint Paul représente la chair du péché : C'est là, dit-il, que, dans les jours où nous vivions selon la chair, les passions et les désirs du péché produisaient dans nos membres des fruits de mort ; c'est là que réside encore la concupiscence qui nous sollicite au mal ; c'est par elle que nous

sommes charnels et vendus au péché, quoique nous soyons spirituels par la loi intérieure qui est en nous : *Ego autem carnalis sum, venundatus sub peccato* (Rom., VII, 14) : c'est par elle que nous faisons le mal que nous haïssons, et que nous ne faisons pas le bien que nous voulons. C'est de cette chair dont il est dit que le bien n'habite point en elle : *Non habitat in carne mea bonum* (Ibid., 18), mais le péché : *Habitat in me peccatum* (Ibid., 17) ; qu'il y donne en quelque sorte la loi, qu'il nous y tient en servitude, et qu'il s'oppose à la loi de l'esprit. C'est aussi là, mon cher auditeur, la plus terrible épreuve des justes, comme c'est le plus grand effort de leur patience d'être toujours en garde contre un ennemi si proche et si redoutable.

Je m'engagerais dans un détail immense, s'il fallait vous faire remarquer toutes les tentations qu'il vous suscite. Tout ce qui frappe vos sens vous est une occasion de chute ; chaque objet porte son impression jusqu'au fond de votre âme, il trouble son attention, il y excite quelque cupidité, il l'occupe malgré elle, il la sollicite, il la flatte, il la séduit. Qui pourrait dire les plaies que l'imagination fait à l'esprit ? Elle lui réalise des fantômes, elle lui grossit des riens, elle lui fait illusion sur les vérités les plus claires, elle lui représente opiniâtrement ce qu'il a mille fois réprouvé, elle lui peint avec grâce des monstres qu'il ne veut plus voir, elle le fait errer de chimères en chimères.

Que n'a-t-on point à souffrir de sa propre mémoire ? Un mot que l'on dit réveille mille idées fâcheuses, rappelle des actions auxquelles il ne faudrait penser que pour les pleurer. C'est un trésor où tout ce qu'il y a de bon et de précieux se perd et se corrompt, mais où se conservent et se déploient toutes les inutilités, toutes les maximes pernicieuses dont on l'a enrichi.

Y a-t-il rien de plus humiliant que cet esclavage où le corps nous réduit ? Il faut que ce soit la disposition de notre corps qui fasse notre caractère, qui règle notre humeur, qui dispose de nos affections. De combien de défauts n'est-il pas le principe ? S'il nous échappe des indiscretions, si nous parlons témérairement, si nous sommes précipités, colères, chagrins, distraits, c'est presque toujours au corps que nous devons nous en prendre.

Enfin, pour bien juger de ce que nous avons à craindre de notre propre corps, il suffirait de se représenter ce qu'il est capable d'inspirer à ceux qui n'aiment que lui. La vie d'un voluptueux, d'un homme débauché en est une preuve bien convaincante. Je passe toutes les actions honteuses que ce corps vous a fait commettre, toutes les misères dont il vous afflige, toutes les nécessités auxquelles il vous assujettit, et par dessus toutes ces choses la mortalité et la pourriture où il sera bientôt réduit, et je me contente de me récrier et de vous inviter à le dire avec moi : *Malheureux homme que je*

suis ! qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort (Rom., VII, 24) ? Ah ! je ne suis plus surpris si celui qui faisait cette prière disait de lui-même qu'il châtiât son corps, qu'il était attaché à la croix, qu'il mourait tous les jours. Mais ce qui m'étonne, c'est de voir que, malgré votre propre expérience, avec des sentiments de religion, instruits de la morale de l'Evangile, pleinement convaincus des dangers où vous êtes exposés, du besoin que vous avez de la pénitence, des honteux retardements où la corruption de votre corps met votre vertu, vous trouviez mauvais que nous blâmons cette sensualité et cette mollesse dans laquelle vous l'entretenez ; que nous vous interdisions les spectacles, les assemblées mondaines, les lectures profanes ; que nous vous fassions un crime de vous passionner pour les délices de la table, de violer la loi du jeûne, de vous procurer des repas somptueux, de vous endormir dans une lâche oisiveté ; que nous condamnions ceux qui passent leur vie à orner leur corps, à le parer, à l'idolâtrer ; qui le consultent avant que de rien entreprendre ; qui préfèrent son repos à la prière, au travail, aux devoirs les plus essentiels ; qui veulent être toujours bien, toujours à l'aise, toujours satisfaits dans leurs appétits ; à qui rien ne doit jamais manquer, et qui jugent de leur bonheur par l'état où leur corps se trouve.

Cependant, mes frères, retenons bien cette parole de l'Apôtre, que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt* (Gal., V, 24). La première idée que cette maxime semblerait devoir porter dans notre esprit est que, pour être chrétiens, nous devons affliger, tourmenter, persécuter notre propre corps, et en cela nous ne ferions que ce que saint Augustin dit être très-louable en ceux qui ont pour but, non pas de n'avoir plus de corps, mais de soumettre celui qu'ils ont : *Qui persequi videntur corpora sua, si hoc recte faciunt, non id agunt ut non habeant corpus, sed ut habeant subjugatum* ; il semblerait, dis-je, qu'il n'y a de vie vraiment évangélique que dans ceux qui se macèrent par des jeûnes, par des veilles, par des cilices, et que, comme disait un saint solitaire, nous devons tuer notre corps, puisqu'il nous tue. Hélas ! j'entends quelquefois qu'on censure la conduite de ceux qui ne se ménagent point, qu'on traite d'imprudence les saintes sévérités que quelques pénitents exercent contre eux-mêmes, qu'on appelle malheureux des religieux dont la vie est un crucifiement continuel de leur propre corps. Cependant il faudrait nier l'Evangile et désavouer tout ce que la tradition nous apprend des saints pénitents et des saints solitaires, si nous ne regardions pas avec envie le sort de ceux à qui Dieu inspire ces heureux excès de mortification. Ce n'est pas là néanmoins la morale que je veux tirer de la doctrine de l'Apôtre : tous les hommes ne sont pas capables de porter la mortification jusqu'à de pareilles rigueurs. Mais il est sur ce sujet un point de vérité qu'il faut trouver,

on ne peut le déterminer pour chacun en particulier. Ce qui est certain en général, c'est que nous devons regarder comme un devoir étroit pour nous de venger sur notre propre corps, par des pénitences proportionnées, les péchés dont il a été l'occasion. Crucifier sa chair, c'est l'appliquer au travail, lui interdire toutes superfluités, lui retrancher tout ce qui peut l'amollir, la vêtir simplement, la nourrir frugalement ; c'est veiller sur tous ses sens ; l'accoutumer à ne rien voir, à ne rien lire, à ne rien entendre de tout ce qui peut la révolter contre l'esprit ; c'est réprimer son imagination, modérer tous ses mouvements et ne jamais agir par ses impressions. Crucifier sa chair, c'est recevoir au moins avec patience les infirmités et les maladies, se consoler de ses pertes et de ses décroissements, en faire une hostie agréable à Dieu, quand il s'agit du devoir, et ne tenir aucun compte de sa santé et de sa vie lorsque la justice et la gloire de Dieu le demandent.

Ah ! si j'entends bien toutes ces maximes, je regarderai désormais mon corps comme un ennemi que j'ai sous ma main et à ma discrétion ; je m'en prendrai d'abord à toutes les œuvres qu'il m'a fait faire, je les mortifierai par l'esprit, je les retrancherai sans exception, j'éloignerai tout ce qui me traitait à portée d'y revenir, j'en veux perdre jusqu'aux plus légères idées. Je ferai plus : je leur opposerai des œuvres toutes contraires ; je combattrai l'oisiveté et la paresse par le travail, la volupté par la vie dure, l'intempérance par le jeûne, l'amour du monde par la retraite, la recherche des honneurs par l'obscurité et l'humiliation, l'attachement aux richesses par d'abondantes et de religieuses libéralités, le mauvais usage des biens par des privations, les péchés de la langue par le silence, les mouvements de la colère par l'affabilité et la douceur, les vengeances qu'elle m'a inspirées par des bienfaits, la liberté des sens et de l'imagination par la contrainte, le caprice des inclinations et des passions par la soumission et la dépendance.

Je n'en demeurerai pas là : je porterai mes défiances jusqu'à me refuser quelquefois aux impressions les plus naturelles. Les attraites et les répugnances, les désirs et les craintes, les affections ou les antipathies, les joies et les chagrins qui me sembleront partir de cet homme extérieur me seront toujours suspects. Je n'agirai point lorsque je sentirai ses premiers mouvements ; je ne jugerai point par ce que les sens me diront, je serai toujours en crainte sur les plaisirs les plus légitimes qu'ils m'offriront, je les réprouverai dès qu'ils me gagneront, je punirai toutes leurs surprises, je les préviendrai par les retranchements et par la fuite.

Ce n'est pas encore tout : comme je sais que je ne puis être parfaitement déchargé du péché que par la mort, je serai moins alarmé de tout ce qu'elle emploiera pour me détruire. On ne me verra point m'endormir dans un lâche repos, m'interroger moi-

même avec inquiétude sur ce qui me fait mal, m'épuiser en précautions pour ne point souffrir, rechercher ce qui flatterait ma sensualité, préférer mes aises à mon devoir, trahir ma conscience pour conserver mes commodités.

Si Dieu me frappe, ce sera pour lors que je prêterai ma tête avec soumission à tous les coups qu'il voudra me porter : tout ce que la Providence ordonnera pour avancer ma dissolution, je l'accepterai avec gratitude ; chaque secousse donnée à cette chair mortelle sera pour moi un avertissement, un préjugé consolant de ma prochaine délivrance ; toutes mes douleurs, je les réputerai des visites de miséricorde du Seigneur, et j'attendrai la mort comme le dernier coup porté au péché qui habite en moi. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, mes frères, vous paraît-il trop dur ? et dans tout ce détail que j'ai fait du crucifiement de la chair, votre cœur ne s'est-il point révolté contre cette morale ? Mais qu'ai-je avancé qui ne soit fondé sur la parole de Dieu, sur l'exemple de Jésus-Christ, sur la théologie de saint Paul, sur la doctrine des saints ? Ce qui vous trompe, mon cher auditeur, c'est que vous ne connaissez de vertus que les vertus morales ; ne point commettre de crimes scandaleux, ne faire tort à personne, rendre la justice, être bon citoyen, bon père, bon époux, bon ami, bon parent, bon maître, et par dessus cela s'acquitter de quelques pratiques de religion, c'est tout ce que vous connaissez : Platon et Sénèque vous en auraient encore appris davantage. Mais ce n'est pas là l'Evangile ; la religion de Jésus-Christ et la religion de la croix sont une même chose : souffrir et mourir sont la devise du chrétien.

Mais, objectez-vous, à quoi bon toute cette violence ? Pourquoi faire ainsi la guerre à la nature ? La raison elle-même se révolte contre une loi qui ne tend qu'à la destruction. Mon cher auditeur, je pourrais vous répondre que Jésus-Christ a parlé et que cela doit suffire. Il est le souverain législateur ; il met son royaume à tel prix qu'il juge convenable ; il a droit d'indiquer la voie par laquelle il veut qu'on marche pour y arriver ; il pardonne à telles conditions qu'il lui plaît. C'est aux disciples à obéir, c'est aux coupables à se soumettre. Mais pour prouver l'injustice de cette loi, il faudrait au moins vous corriger des vices qu'elle a voulu prévenir ou expier. Vous n'aimez pas qu'on vous réduise à tant de privations et à tant de contrainte ; mais avant que de m'imposer silence, faites donc disparaître de devant mes yeux les désordres, la corruption, les horreurs du monde ; faites que je n'aveugle sur les excès auxquels vous vous livrez, sur les impuretés de votre vie, sur vos rechutes continuelles, sur votre facilité à succomber en toute occasion, et ensuite vous me demanderez raison de la loi.

Vous insistez, et vous me dites encore que tout ce que j'ai dit n'est point le précepte, mais seulement la perfection. Et moi je vous réponds que c'est là la perfection commandée :

disons mieux, que c'est un engagement attaché à votre baptême. Vous avez été baptisés dans la mort de Jésus-Christ, dit saint Paul, vous avez été ensevelis avec lui pour mourir; vous êtes morts.

Mais enfin, si l'Evangile est si difficile, si les voies de la piété sont si épineuses, il faut donc y renoncer. Quelle parole! J'aimerais bien mieux que sur un portrait que je vous ferais des peines éternelles destinées aux lâches et aux timides vous me répondissiez : Il faut donc les éviter. Mais lorsque je vous entends vous plaindre des rigueurs de la piété, je me représente cette femme dont il est parlé dans l'Ecriture, Rebecca, qui, sentant le combat de deux enfants qu'elle portait dans son sein, s'en plaignit à Dieu et parut se repentir de lui avoir demandé d'être féconde : *Quid necesse fuit concipere* (Genes., XXV, 22)? Ah! dit-on, il en coûte trop, on ne peut pas toujours résister; ces combats contre soi-même deviennent enfin insupportables, et après une telle morale il vaut autant tout abandonner : *Quid necesse fuit concipere?* Mais je vous répondrai ce que le Seigneur dit à cette femme : Il est vrai, vous portez en vous deux ennemis irréconciliables, la chair et l'esprit; ils se feront l'un à l'autre une guerre qui ne finira point; mais ne vous alarmez pas, le plus ancien, qui est la cause de la guerre, sera vaincu; la grâce l'emportera sur la cupidité; l'homme nouveau dominera sur le vieil homme : celui-ci ne sera que l'esclave, *Major serviet minori* (*Ibid.*, 23). Ainsi, mes frères, je vous invite de tout mon cœur à ne point vous lasser dans cette guerre; surtout ne souffrez point que le péché, qui est le grand œuvre et le grand triomphe du vieil homme, séjourne dans votre âme. Je vous offre pour le dompter et le détruire le sang, la croix, les douleurs, les ignominies, la mort de Jésus-Christ même. Je vous offre sa grâce, ses mérites, son sacrifice, ses sacrements, les prières de l'Eglise et le jeûne du carême. Hé! mon Dieu, puis-je espérer de mes auditeurs qu'ils respecteront une loi aussi sainte, aussi salutaire, aussi divine que celle-là! Je leur ai fait voir que le jeûne bien entendu devait être une pratique de toute la vie; mais il ne m'était pas possible de fixer pour chacun en particulier le point où il fallait porter ce jeûne universel. L'Eglise y supplée aujourd'hui : elle nous fait des lois qui nous décident au moins pour cette sainte quarantaine; et la pénitence à laquelle elle nous soumet est d'autant plus méritoire qu'elle est sanctifiée et par l'obéissance et par l'union particulière qu'elle nous donne avec tout le corps des fidèles. Par quels prétextes pourriez-vous donc vous défendre de vous y assujettir? Vous ne me direz pas que vous ne savez à quoi vous en tenir, puisque la loi est claire et certaine, et que, quand même vous l'ignoreriez, vos pasteurs sont à portée de vous en instruire; ou, si vous voulez que je le fasse moi-même, je vous dirai en abrégé :

Premièrement, que c'est un péché mortel

de violer notablement et sans besoin le jeûne du carême; que c'est un scandale intolérable que la liberté que l'on se donne de le violer en présence de ses frères; que ces tables ambiguës où l'on mêle indifféremment les mets défendus avec ceux qui ne le sont pas sont une licence qu'on ne connaissait pas avant notre siècle, et qu'il est des ordonnances de nosseigneurs les archevêques qui défendent à ceux même qui sont dispensés légitimement de l'abstinence de manger de la viande en présence et à la table des conviés.

Secondement, que c'est frustrer la loi du jeûne que de se permettre cette abondance, cette variété, cette délicatesse de mets et de liqueurs si usités parmi les riches; de prendre dans un seul repas ce qui dans un autre temps pourrait fournir à deux; de satisfaire tellement ses appétits, de distribuer si bien ses repas avec son sommeil, que jamais on ne souffre la faim, et de se donner des collations qui ne diffèrent que de nom d'un véritable souper.

En troisième lieu, que l'usage des plaisirs qui sont défendus en tout temps, les spectacles, les bals, les jeux immodérés, les lectures profanes, reçoivent dans ce saint temps le double de leur grièveté; que le jeûne des plaisirs les plus permis fait partie du jeûne du carême; que le travail, le silence, la continence sont plus recommandés par les saints pour ce même temps; et que cette dernière, entre les personnes mariées, eût été autrefois une condition pour accomplir la loi du jeûne.

Enfin, que la confession des péchés, la prière, l'aumône, plus que tout cela la conversion du cœur, doivent sanctifier le jeûne du carême. Encore une fois, mes chers auditeurs, puis-je espérer que vous accomplirez ces lois, que vous les ferez accomplir dans votre domestique; qu'au lieu de vous exciter mutuellement, comme vous faites quelquefois dans vos familles, à rompre le jeûne, sous prétexte des plus légères infirmités, vous vous encouragerez au contraire à l'observer religieusement; que, sans manquer aux règles de la prudence, vous accoutumerez vos enfants au jeûne, que vous y obligerez vos serviteurs; qu'en un mot, je prêcherai l'Evangile, non à des prévaricateurs volontaires et déterminés, mais à des chrétiens consciencieux, qui veulent être instruits, qui pratiquent déjà le bien qu'ils connaissent, qui commencent à subir la pénitence qui leur est imposée, et qui se préparent la voie à la résurrection par la mortification. Plaise à Dieu de former lui-même ces résolutions dans leurs cœurs, de me composer un auditoire qui attire sur mon ministère la grâce et l'onction dont j'ai besoin, qui m'encourage moi-même à prêcher librement la vérité, et qui me soit un gage du seul bien que je cherche, qui est d'être réunis tous ensemble dans le sein de Dieu pour l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE PREMIER JEUDI DE CAREME.

Sur l'affaire du salut.

Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur.

Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il souffre extrêmement (Matth., VIII, 6).

Qu'il est admirable, mes frères, ce zèle du centenier pour la guérison de son serviteur! Que ses soins et ses précautions pour l'obtenir sont édifiantes et instructives pour nous! Mais que doit-on penser de l'indifférence et des illusions de la plupart des chrétiens à l'égard de leur propre salut? Et si Jésus-Christ ne trouva jamais tant de foi dans Israël qu'il en vit dans le cœur de ce nouveau fidèle, ne doit-on pas dire qu'on ne vit jamais tant de stupidité et d'endurcissement qu'on en trouve aujourd'hui parmi nous? Ce n'est ni un serviteur, ni un fils qui périssent; il ne s'agit point d'une infirmité, ni d'une mort corporelle, ce sont nos âmes qui sont malades et qui se perdent; c'est nous-mêmes qui sommes tourmentés par le péché, qui demeurons couchés sous le joug d'une honteuse servitude, et qui sommes menacés d'une mort éternelle. Cependant nos propres maux ne nous affligent point : uniquement occupés des soins superflus de cette vie temporelle, nous ne nous intéressons point pour nos âmes; il semble que nous les abandonnions à leur malheureux sort; nous nous tranquillisons sur leur destinée dans l'éternité. A peine connaissons-nous le Sauveur qui pourrait les délivrer; et quoique enfants du royaume par le baptême, nous renonçons à la grâce qui nous était donnée; nous négligeons tous les moyens qui pouvaient nous la conserver; nous laissons à d'autres les places qui nous étaient préparées dans le sein d'Abraham.

Y pensez-vous, mes chers auditeurs? N'aurez-vous point compassion de vous-mêmes? Serez-vous les seuls insensibles à vos propres dangers? et ne pourrions-nous jamais vous faire craindre une réprobation qui vous menace et qui s'avance? Tâchons, au commencement de cette carrière, de nous relever d'un état si malheureux, de bien comprendre qu'il faut se sauver, d'en former des desirs bien sincères. Et pour nous préparer à recevoir les vérités qui nous sont prêchées, appliquons-nous vivement à considérer toute l'importance d'une affaire pour laquelle elles nous ont été enseignées.

C'est donc de la nécessité du salut que je dois vous entretenir aujourd'hui; et pour le faire utilement, je me servirai des leçons que nous donne notre Evangile. Ce zèle qui y paraît pour la guérison d'un serviteur nous apprendra avec quelle vivacité nous devons opérer notre salut : les moyens dont on se sert pour obtenir cette guérison nous instruiront de ceux qu'il faut employer pour le mériter. Dans mon premier point j'opposerai à votre négligence sur cette unique affaire l'empressement du centenier, et dans

le second les sages précautions de cet officier me serviront à combattre vos erreurs et vos préjugés sur ce qu'on doit faire pour se sauver. En un mot, l'importance et les moyens du salut sont tout le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours de Dieu par l'intercession de Marie. *Ave*

PREMIER POINT.

A juger des affaires du monde par les différentes agitations que l'on se donne pour les traiter, on pourrait croire que tout ce qui y a rapport est fort important; qu'elles sont d'une nature à devoir occuper tout le cœur humain, qu'il s'agit de quelque chose de grand, que les biens que l'on poursuit, que les maux qu'on veut éviter, doivent fixer pour jamais l'état des hommes, et qu'il n'y a rien de mieux à désirer ni à faire que de réussir dans tout ce que l'on entreprend. Ce ne sont pas seulement ceux qui commandent dans l'univers, les grands, les puissants, les opulents qui favorisent ce préjugé, il pourrait naître de tout ce qui se passe parmi le peuple, dans les plus petites familles; et si l'on suivait toutes les démarches, si l'on devinait toutes les pensées de l'homme du plus bas état, l'on affirmerait volontiers que quelque grand objet le possède, qu'il y va de tout pour lui, et que toute sa destinée dépend des succès qu'il espère. Qu'on jette les yeux sur la face de la terre, qu'on parcoure depuis l'orient jusqu'à l'occident, qu'on examine toutes les conditions, on ne voit que des hommes empressés, ardents, passionnés; ce sont des mouvements violents, des travaux immenses, des fatigues excessives, des soucis sans relâche, des amertumes cuisantes, une multitude, une confusion de sentiments et de desirs. Nous apprenons tous les jours qu'il se forme de grandes intrigues, que des royaumes entiers se remuent, qu'on lève de grandes armées. Nous voyons dans les hautes conditions des hommes qui se travaillent eux-mêmes le jour et la nuit, qui bâtissent de vastes projets, qui envoient dans toutes les parties du monde, qui élèvent ou de grandes fortunes ou de superbes édifices. Si je passe à des conditions d'un ordre inférieur, mêmes agitations, mêmes sollicitudes. Ici on se consume de douleurs et de dépit; là on s'anime à parler de ce que l'on aime : les uns risquent leur santé et leur vie dans de longs voyages, les autres exposent leur bien pour quelque nouvelle entreprise; partout on se traverse mutuellement, on se supplante, on se plaide, on se querelle, on se charge d'outrages, on se détruit. Enfin la seule vue d'une ville, d'une place publique, ce tumulte, ces mouvements, ces courses rapides, tout annonce de grandes affaires, de grands intérêts, et qui ne connaîtrait pas les hommes jugerait d'abord, par tout ce spectacle, qu'il se passe dans le monde de grandes choses, et que de grands biens doivent être la récompense de tant d'agitations. Mais dès qu'on approche, tout ce fantôme s'évanouit. Ces objets de tant de recherches ne sont plus que de l'ombre et de la fumée; ces bruyantes entreprises, des

jeux d'enfants ; toutes ces courses, des délirés de frénétiques ; et lorsqu'on croyait heureux ceux qui parvenaient à leurs fins, la mort qui les enlève détruit tout leur ouvrage, et anéantit par son souffle tout cet édifice de vanité. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin que les amusements des hommes s'appellent des affaires : *Nugæ hominum negotia vocantur* : comme s'il pouvait y avoir rien d'important de ce qui passe, et que ce qui ne sera pas demain, quoiqu'il soit aujourd'hui, pouvait jamais avoir aucune réalité.

Ainsi, mes frères, vous avez beau vous défendre et vous excuser : vous ne fixerez jamais l'instabilité des créatures ; vous ne donnerez jamais d'être réel à ce qui n'en a point ; vous ne retiendrez pas ce qui s'échappe et ce qui s'enfuit ; vous n'empêcherez pas que le monde ne finisse pour vous dans peu ; et que ce qui est arrivé dans chaque siècle pour tous ceux qui nous ont précédés n'arrive également dans le nôtre. Ils ne sont plus, ils nous ont abandonné la terre et tout ce qu'elle contient, nous l'abandonnerons nous-mêmes à nos successeurs : nous mourrons, et à peine restera-t-il de nous le plus léger souvenir.

N'y a-t-il donc rien de solide à faire pour l'homme ? Ne saurait-on donner à son cœur un objet qui soit capable de l'occuper et de le remplir ? Ne pourrait-on point l'appliquer à quelque ouvrage qui pût répondre à l'immensité de ses désirs, et lui donner un état certain et durable ? Ah ! chrétiens, si vous vouliez l'entendre, si votre cœur voulait s'écouter lui-même, s'il jugeait des choses sans prévention, sans passion, par ce qu'il trouve écrit dans son propre fond, par ce que j'y lis moi-même lorsque vous êtes raisonnables ; par ce que vous me répondez lorsque vous êtes hommes, plus encore lorsque vous commencez à vouloir être chrétiens, je vous dirais que votre âme mérite seule toute votre attention ; qu'étant si excellente (remarquez ceci, je vous prie), qu'étant premièrement si excellente, en second lieu si intime à vous-mêmes, vous lui devez uniquement votre soin et votre travail ; qu'il n'y a rien de nécessaire pour vous que de la rendre juste, sainte, parfaite, heureuse pour l'éternité ; qu'en un mot, le salut de votre âme doit être la fin de toutes vos démarches, le centre de tous vos désirs, l'unique objet de vos espérances.

Je dis premièrement que l'excellence de votre âme prouve la nécessité de travailler uniquement à la sauver, et c'est ce que je crois découvrir dans ce serviteur paralytique dont le centenier demande la guérison. C'était, à ce qu'il paraît, un serviteur important qui lui tenait lieu de fils, à qui il confiait l'administration de toutes ses affaires, sur qui il se reposait de tous ses intérêts : *Puer meus* (Matth., VIII, 6). Il est vrai qu'en qualité d'officier il avait sous lui des soldats auxquels ils commandait, mais il n'en tirait que des services mercenaires et pour les fonctions extérieures de son état : celui-ci, ce serviteur, est dans sa maison : *Jacet in*

domo ; il y tient sa place, il le représente, il y dispose de tout, il y agit au nom du maître, et le maître lui-même, en le perdant, perdrait ce qu'il a de plus cher et de plus précieux ; c'est ce qui est remarqué par un autre évangéliste : *Centurionis cujusdam servus qui illi erat pretiosus* (Luc., VII, 2).

Mais qu'est-ce que peut être un tel serviteur à l'égard d'un maître, en comparaison de ce que votre âme est pour vous ; et la perte que le centenier aurait faite de son serviteur vaudrait-elle, mes frères, la perte que vous feriez de vous-mêmes ? Je ne vous rappelle point à votre première origine. Ce n'est pas assez de vous dire que votre âme est l'image de Dieu ; que Dieu lui-même, pour la créer, est entré, pour ainsi dire, dans son conseil ; qu'il en a trouvé le modèle dans son adorable Trinité ; qu'il y a vu toutes les perfections qu'il devait lui donner ; qu'il s'est prodigué lui-même pour se représenter en elle ; qu'il a voulu qu'elle fût comme l'expression de son être infini. Cette connaissance et cet amour qu'il lui a communiqués de l'ordre et de la justice, cette volonté qui se porte rapidement vers le bonheur, ces désirs violents pour d'autres biens que ceux qui l'environnent, ces sentiments vifs par lesquels elle s'élance, pour ainsi dire, vers l'infini, ne sont-ce pas là des écoulements de cette source intarissable de vérité, de félicité, d'immortalité ? Car ne vous y trompez pas, chrétiens auditeurs ; quoique vous vous dégradiez par votre attachement servile aux objets extérieurs, que votre âme soit toujours rampante sur la terre, qu'elle se perde dans la poussière et dans la fange, que vous l'ayez rendue toute charnelle par la corruption où vous l'avez condamnée, j'y reconnais la trace de la main qui vous a formés. Je sens que la première grâce à laquelle vous seriez dociles la dégagerait de cette boue, et lui rendrait toute sa beauté ; qu'on y verrait encore tous les caractères de justice, de raison, d'immortalité, de divinité auxquels elle est marquée, qu'elle se rapprocherait de son modèle, que ses pensées et ses désirs y paraîtraient conformes, qu'elle pourrait s'entendre dire sans étonnement qu'il faut imiter ce modèle, qu'on doit être parfait comme lui, qu'il est sa fin, son centre, le lieu de son repos, et, quelque dépravés que vous soyez, le moindre rayon qui pénétrera jusqu'à vous et auquel vous ouvrirez votre cœur tout entier vous fera concevoir des espérances éternelles, vous donnera des désirs de ce qu'il y a de plus excellent, vous élèvera au-dessus de tous les objets ; alors vous vous trouverez plus grands que le monde entier, vous aurez honte de la petitesse où vous vous êtes réduits. Eh ! je n'ai pas besoin même que vous quittiez vos vices pour reconnaître ce que vous êtes par nature ; je découvre dans vos vices mêmes (qui le croirait ?) toute votre grandeur. Plus vous avez de passions, plus vous cherchez de plaisirs, plus vous ambitionnez la gloire humaine, plus aussi je me persuade

qu'il n'est rien de créé qui puisse remplir votre cœur; que vous ne courez après tant d'objets que parce qu'il n'en est pas un seul qui vous contente; que si vous possédiez tous les honneurs et toutes les richesses à la fois, tout cela laisserait encore dans votre âme un vide infini. Ainsi, mes frères, lors même que vous vous éloignez de Dieu, vous faites voir que vous êtes faits pour lui, par l'inquiétude et les agitations que vous éprouvez; j'aperçois toute la dignité de votre être jusque dans votre propre avilissement. Comme vous ne trouvez point de paix parmi les créatures, j'en conclus qu'elles ne sont pas dignes de vous; les temps et les lieux ne paraissent trop resserrés pour votre cœur, et je n'imagine sur la terre aucune félicité qui ne soit un atôme par rapport à la vaste étendue de vos désirs.

Ah ! loin donc d'ici ces esprits aussi insensés que libertins qui renferment tout l'homme dans un peu de matière et dans le court espace de cette vie, qui voudraient me persuader que je suis tout entier dans cette prison où je suis captif, tandis que je sens mes pensées se porter jusqu'à l'infini; qui me fixent où je ne suis pas, pour ainsi parler, parce que mon bonheur n'y est pas, et que tout y fond sous moi; qui me disputent ce qu'il y a de plus vivant et de plus réel dans mon être, je veux dire l'amour d'une félicité sans mesure, qui me déplacent du lieu de mon repos, qui n'est autre que Dieu; et qui, contre mes plus vifs sentiments, me retranchent d'un seul coup tout cet infini où mon cœur habite.

En effet, de tout ce que nous connaissons des desseins de Dieu sur notre rédemption, ce qu'il y a de capital, c'est de ce qu'il a bien voulu nous rapprocher de lui, se faire connaître à nous, inspirer à nos cœurs le désir de jouir de lui, et nous promettre le repos dans lequel il est entré lui-même. Toute la religion, depuis son origine, ne nous prêche autre chose; les premiers adorateurs ont ambitionné cette récompense; ils l'ont vue et sauvée de loin. Abraham en reçut authentiquement la promesse: Je serai, lui dit Dieu, votre grande récompense: *Ero merces tua magna nimis* (Genes., XV, 1). Ce patriarche reconnut qu'il était étranger sur la terre, que le sein de Dieu était sa véritable patrie, et il mérita par cette foi que Dieu lui-même s'appelât son Dieu. Tous les patriarches qui l'ont suivi ont été animés de la même espérance; ils ont percé tous les voiles sous lesquels le Seigneur cachait toutes ses promesses; ils ne s'arrêtaient point au culte figuratif: le temple, le sanctuaire, l'arche, Jérusalem, ne leur paraissaient que des ombres et des figures du vrai tabernacle où ils devaient entrer; ils ne trouvaient rien d'incroyable dans tout ce qu'on leur annonçait de leur félicité future; et ils reconnaissaient dans le salut que le Messie devait apporter au monde, non une nouvelle destination, mais une réparation et un rétablissement. Voilà, chrétiens auditeurs, ce qu'on appelle estimer son âme, et lui

faire, si je puis le dire, tout l'honneur qu'elle mérite.

Mais si les saints de l'Ancien Testament ont été de justes estimateurs de leurs âmes dans un temps de ténèbres, sous une loi qui ne s'enonçait qu'en énigmes, au milieu d'un peuple eharnel qui, par son attachement aux biens terrestres, semblait la réduire toute au siècle présent, que devons-nous penser aujourd'hui, nous qui savons que le Verbe et la Sagesse éternelle se sont unis à une âme; qu'ils l'ont remplie de la divinité, qu'ils en ont fait le trésor d'où cette même divinité devait découler jusqu'à nous; que le Verbe s'est livré lui-même pour nous racheter, qu'il nous a purifiés par son sang, qu'il a communiqué son esprit à nos âmes, qu'il les a marquées de son sceau; qu'il les a fait entrer dans l'adoption divine, qu'il en a formé une société dont il est lui-même le chef, et qu'il n'a pas craint de dire qu'elles étaient en lui comme il est dans son Père?

Qu'on ne me parle donc plus de tout ce qu'il y a de beau, de parfait dans le monde; qu'on se garde bien de relever à mes yeux le faste et les richesses des grands; qu'on ne me vante point l'étendue de leur puissance! Tout disparaît ici auprès d'une seule âme rachetée par le sang de Jésus-Christ; et la gloire réelle de l'homme le plus vil, s'il est chrétien, fait éclipser toute la leur. C'est à cette âme si méprisable aux yeux de la chair, mais si noble aux yeux de Dieu, qu'il est dit qu'elle est créée pour être sainte en sa présence; qu'elle est son temple, que le règne de Dieu est en elle, que le royaume des cieux lui est destiné, qu'elle jouira d'un héritage incorruptible, qu'elle verra Dieu, qu'elle sera inondée de sa félicité, cachée dans sa face, pénétrée de sa gloire, enivrée des délices de sa maison; qu'elle lui sera semblable, qu'elle sera transformée en lui; et ces promesses ne surpassent point ses idées: réconciliée avec Dieu par le sang de Jésus-Christ, éclairée du flambeau de la foi, elle trouve ces promesses proportionnées à ses désirs, son cœur lui paraît assez grand pour se mesurer à ce bonheur.

Aussi, mes frères, Dieu a-t-il respecté les âmes au point que tout ce qu'il a fait dans le monde n'a eu pour fin que de les sauver. Le monde même ne subsiste que pour cela; non-seulement la religion, l'Eglise, le sacrifice, les sacrements, le ministère, l'instruction se rapportent à cet objet, mais le ciel et la terre, les royaumes, les républiques, les princes et les rois, tous les événements, la guerre et la paix, les révolutions ne servent qu'au salut des âmes; et si l'on veut pénétrer la vraie raison de tout ce qui s'est passé et se passe dans l'univers, on connaîtra que la sanctification de nos âmes sera toujours la fin que Dieu se propose.

Que serait-ce, chrétiens auditeurs, si on pouvait vous faire le détail de tous les événements particuliers qui ont un rapport plus immédiat à votre salut? Je vous ferais remarquer que Dieu en paraît occupé comme si vous étiez seuls, comme si c'était son ou-

vre, sa victoire, sa félicité ; qu'il est animé d'une sainte jalousie pour vous le procurer ; que toute sa providence s'emploie à vous en fournir les moyens, que tout ce que vous avez devant vous est une invitation à vous en servir, que depuis l'origine du monde il vous les a préparés dans son conseil ; et si le voile pouvait tomber de dessus vos yeux, vous seriez étonné de n'avoir pas su connaître et cet infini de ressources qui vous sont offertes, et l'abondance de miséricorde qui vous les présente.

Cependant cette âme si précieuse, si noble, si excellente, ne vous semble pas digne de vos soins, vous la perdiez pour une obole ; il ne vous survient ni sollicitude, ni désir, ni pensée par rapport à son état futur. Pourvu que votre corps soit bien, que vous jouissiez de quelques plaisirs passagers, qu'on ne vous enlève point vos richesses, qu'on ne vous trompe point dans votre commerce, que vous perceviez vos revenus, que vos enfants soient bien établis, que vous vous vengiez de vos ennemis, que vous viviez un peu plus longtemps, votre âme deviendra ce qu'elle pourra ; vous consentez qu'elle perde tous ses privilèges, qu'elle soit frustrée de son bonheur, pourvu que vous réussissiez sur la terre. Si quelquefois elle vous reproche votre injustice et votre cruauté, vous êtes sourds à sa voix, vous la rassurez sur je ne sais quels prétextes ; vous l'amusez à des riens, vous la remplissez de fantômes, vous l'ensorcellez par des prestiges, vous la repaissez de fumée ; vous ne lui offrez que des ombres, tandis que vous la détournez de la véritable fin pour laquelle elle est créée, et qu'elle se voit menacée d'une éternelle réprobation.

Ah ! ce ne fut pas ainsi que le centenier en usa. L'estime qu'il faisait de son serviteur l'appliqua tout entier à sa guérison ; il ne paraît occupé que de lui, il met tout en œuvre, il emploie tous ses amis, il veut le recouvrer à quelque prix que ce soit, et s'il faut un miracle pour obtenir sa délivrance il saura le demander.

Mais quand votre âme ne serait pas aussi excellente que je voudrais vous le persuader, du moins n'avouerez-vous qu'elle est proprement votre bien, que ses malheurs seront les vôtres, qu'elle n'est autre que vous-mêmes, et que par conséquent, à quelque prix que vous la mettiez, il est bien important pour vous de la sauver. Lorsque le centenier pria pour son serviteur, c'est qu'il le regardait comme un autre lui-même, c'était peut-être moins les bonnes qualités de ce serviteur qui rendaient le centenier si actif que les rapports qu'il avait avec lui, *Puer meus*. Il trouvait en lui son esprit, ses dispositions et ses vœux, une affection tendre unissait ces deux cœurs ; c'était sa main, son conseil, sa personne même. Mais ce n'est pas assez bien représenter ce qu'est votre âme par rapport à vous. Votre âme, mon cher auditeur : eh ! qui est-ce qui souffrira si elle souffre ? Qui est-ce qui sera jeté dans les flammes éternelles si elle y est

précipitée ? Qui est-ce qui sera dévoré de dépit et de rage si elle y est condamnée ? Ne quoi ! je vous trouve aujourd'hui si sensibles à toutes vos peines ; la moindre douleur vous impatiente et vous irrite, vous êtes inconsolable pour les plus légères pertes ; tout votre soin est de vous mettre à couvert des maux, et l'amour de vous-même est si profondément gravé dans le fond de votre cœur, qu'il le rend souvent insensible aux malheurs d'autrui, qu'il y étouffe toute compassion, qu'il lui fait sacrifier toute justice, toute religion à ses propres intérêts ; et cependant, lorsque je vous parle d'abandon éternel, de feu dévorant, de vengeances qui surpassent toutes pensées, je ne me fais plus entendre, je ne reconnais plus ces sentiments si vifs pour vous-même.

Je l'avoue, chrétiens auditeurs : la foi que nous avons reçue des châtiments que Dieu doit exercer contre les âmes criminelles, ce que nous en connaissons par les Écritures, les idées que la religion nous donne d'une justice souveraine, d'une puissance sans bornes, d'une vérité éternelle qui ne se dément point, et le spectacle que vous nous offrez d'une indifférence parfaite pour ce qui vous touche de si près, d'un entêtement effroyable à offenser cette vérité, à provoquer cette justice, à mépriser cette puissance, d'une sécurité monstrueuse sous la main d'un Dieu qui peut vous précipiter dans un instant au fond des abîmes ; au milieu de tant d'exemples de morts imprévues, portant avec vous le principe de votre réprobation, n'ayant qu'un pas à faire de votre état présent à l'enfer : ces deux vues ensemble de notre religion et de votre conduite nous pénètrent et nous soulèvent. Car enfin, c'est à vous, pécheurs qui m'écoutez, oui, c'est à vous que s'adressent toutes les menaces du souverain Juge, c'est vous que je vois courir à votre perte, c'est vous-mêmes qui tomberez entre les mains du Dieu vivant, qui subirez toute la rigueur de ses vengeances, qui serez environnés de sa malédiction, qui deviendrez la proie d'un feu qui ne s'éteint point, qui pouvez être surpris aujourd'hui. C'est vous qu'il importe de sauver de ce malheur, comme c'est vous qui pouvez le détourner, qui avez en main le salut auquel je vous invite, à qui la grâce en est donnée, qui connaissez le libérateur de qui elle vient, qui ne vivez que pour la mériter, qui pouvez devenir ces enfants du Père céleste, ces temples de son esprit, ces héritiers de son royaume. Cependant c'est vous-mêmes qui refusez ces avantages, qui entendez à peine ce qu'on vous en dit, qui ne voyez pas vos propres dangers ; et tandis que nous qui n'avons proprement que notre âme à sauver, qui pouvons la sauver sans vous, être heureux sans vous, entrer dans le ciel sans vous ; nous qui vous connaissons à peine, tandis que nous nous répandons en prières pour votre conversion, que nous tâchons de fléchir le ciel sur vos désordres, que nous consacrons nos veilles et nos forces à vous instruire, que nous élevons nos voix pour vous rappeler de l'abîme

où vous vous précipitez, que nous vous tendons la main pour vous en retirer, que notre cœur est déchiré de regrets et d'amertumes sur vos malheurs, vous êtes tranquilles, vous dormez en paix, vous continuez à marcher dans vos voies, vous prenez vos plaisirs, vous contentez vos passions, vous jouissez du monde présent, vous nous laissez prêcher, agir, prier, soupirer pour vous, comme si nous ne traitions que de nos propres affaires, et que votre damnation ne fût pas véritablement la vôtre.

Encore si vous pouviez vous partager, et qu'en perdant votre âme vous ne perdisiez qu'une partie de vous-mêmes ! Mais votre âme, chrétiens auditeurs, c'est tout ce que vous avez, et vous n'en avez qu'une : tout le reste vous est étranger ; votre corps même peut se détacher de vous, et, dans l'état où il est, vous n'en seriez peut-être pas plus malheureux en le perdant. Il paraît que le centenier de notre Evangile n'avait qu'un serviteur et que c'était encore par ce motif qu'il s'attachait à lui. A plus forte raison, mes frères, devez-vous aimer votre âme, puisqu'elle est le seul bien dont vous puissiez disposer. Si vous la perdez, il ne reste plus rien de vous ; tout votre bonheur est en elle. Aussi le prophète disait-il qu'il tenait toujours la sienne entre ses mains, de peur qu'elle ne lui échappât : *Anima mea in manibus meis semper* (*Psalm. CXVIII, 109*). Il usait de tous ses autres biens comme de biens qui étaient hors de lui, qu'on pouvait lui ôter sans l'intéresser lui-même, qui ne faisaient que passer par ses mains, mais qui ne devaient pas toujours être, qu'il relâchait ou qu'il reprenait selon qu'il plaisait à Dieu, et qui, en le quittant, l'eussent laissé tout entier à lui-même. Mais, pour son âme, il ne l'abandonnait pas, parce qu'il savait qu'il ne lui eût servi de rien de gagner tout le monde, ou plutôt qu'il n'eût rien gagné s'il eût perdu son âme : *Anima mea in manibus meis semper*.

C'est la réflexion, mes frères, que nous faisons souvent sur les vicissitudes et les révolutions que vous éprouvez. Toutes les pertes que nous vous voyons faire d'un bien temporel, d'un ami, d'un protecteur, d'une épouse, d'un fils, nous laissent toujours une consolation et une ressource ; nous demandons alors : Est-il chrétien ? possède-t-il son âme ? pense-t-il à la sauver ? et si l'on nous donne une réponse favorable, nous ne jugeons pas de vos malheurs comme le monde, nous croyons que vous n'avez rien perdu, que vous êtes d'autant plus riches que vous êtes à vous, et que vous trouvez dans votre âme même, si vous la tenez, le centuple de ce qui vous a été enlevé. Il n'en est pas ainsi des autres biens : votre prospérité, votre nombreuse famille, votre abondance, vos succès, toute cette gloire qui vous environne ne nous rassurent point sur ce qui vous regarde. J'en reviens toujours à votre âme : j'interroge, je voudrais savoir ce que vous en faites, ce qu'elle est,

ce qu'elle deviendra, et si malheureusement j'aperçois par votre conduite qu'elle s'égare, qu'elle se corrompt, qu'elle se perd et qu'elle se damne, vous excitez alors ma compassion, vous me donnez d'étranges alarmes ; et comme ce que j'aime en vous, c'est vous-mêmes et non votre fortune et vos honneurs, je vous cherche dans vos égarements pour vous rendre à vous-mêmes, je vous prie d'avoir pitié de vous, je vous fais violence pour vous faire reprendre votre âme, je vous conjure de la sauver, je me sens prêt à sacrifier tout ce que j'ai et tout ce que je suis pour la retrouver, je suis rempli de joie quand elle l'est, et ce triomphe me vaut toutes les richesses et toutes les grandeurs du monde.

Quel nom, mes frères, donnerez-vous donc désormais à l'indifférence que vous avez eue jusqu'ici pour elle ? Est-ce folie, extravagance, frénésie ? Je vous en fais les juges. Oui, mes chers auditeurs, décidez maintenant si nous devons beaucoup estimer tous ces talents, toute cette industrie, tout ce travail, toutes ces inquiétudes qui n'ont pour fin et pour objet que les biens présents ; s'il nous est permis de nous répandre en congratulations sur le succès de vos entreprises, si vous devez croire que notre cœur soit bien content lorsque nous paraissions nous réjouir de quelque avantage nouveau qui vous est survenu, de l'élévation de votre famille, de quelque charge honorable qui y est entrée, du gain d'un procès, du rétablissement de vos affaires. Afin que vous n'y soyez point trompés, je ne crains point de vous le dire, nous serons sensibles à tous vos succès même temporels, pourvu qu'ils soient légitimes, nous nous croirons obligés de vous en féliciter : mais c'est à condition que vous en retirerez quelque fruit pour votre salut ; car si vous négligez les affaires de l'éternité pendant que vous avancez celles du temps, je ne sais plus vous applaudir, je ne puis même que vous plaindre, je gémis de votre aveuglement, je vous croirais bien mieux partagés si vous aviez moins de biens de la terre et plus de ceux du ciel. Mais quand les fortunes du monde sont par dessus cela un obstacle à votre salut, que vos succès sont des péchés, que vous ne vous élevez que pour donner plus de liberté et d'éclat à vos vices, que vous vous faites de vos vices mêmes une voie pour exécuter vos desseins, que vous sacrifiez votre âme à toutes les idoles du monde, ah ! je ne puis plus penser à vous, vos prospérités me font horreur, votre gloire ne fait qu'exciter mon indignation, et la charité que je vous dois ne peut étouffer la justice qui me fait mépriser et haïr votre stupidité.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici, mes frères, je tire une conséquence fort naturelle : c'est que cette maxime : le salut est l'unique affaire, est une maxime qu'il faut entendre à la lettre ; que non-seulement, à considérer les choses dans leur généralité, il n'y a que le salut des âmes qu'on puisse appeler

une affaire, un objet qui mérite qu'on y pense, un point capital qui décide du monde ; qu'il n'est rien de si petit que tous les grands événements dont l'histoire est remplie lorsqu'on les considère sans rapport à l'état présent des âmes qui y ont eu part ; que ce sont des jeux de la sagesse divine qui ne sont dignes de nos connaissances et de nos réflexions qu'autant qu'ils peuvent nous conduire à celui qui en est l'auteur et l'ordonnateur ; qu'il importe peu que les hommes soient riches ou pauvres, heureux ou malheureux, pourvu que les âmes se sauvent ; que dans tout ce qui arrive notre esprit et notre cœur doivent se porter à discerner quel en sera l'effet par rapport au salut ; et que pour juger si l'on doit se réjouir ou s'attrister, pour savoir ce qu'il faut désirer ou ce qu'il faut craindre, le seul intérêt des âmes doit nous guider et nous fixer. Non-seulement, dis-je, ces sentiments, nous les devons avoir à l'égard du général, mais je dis qu'ils nous sont encore bien plus nécessaires pour ce qui nous regarde. Ainsi, mes frères, me consultez-vous sur un parti que vous méditez, sur une démarche que vous voulez faire, sur un établissement ou un traité qu'on vous propose, sur une alliance qui se présente, sur un procès qu'il faut entreprendre, souffrez que je vous arrête d'abord et que je vienne au fait, que j'examine ce que vous pouvez y gagner ou y perdre pour le salut.

Si j'insiste et que vous vous défendiez sur votre condition, sur l'état de vos affaires, sur la nature de votre bien, sur les engagements que vous avez pris, sur la nécessité de votre emploi, sur ce que vous tenez à une femme, à des enfants, à une famille entière, sur les bienséances du monde, je vous répondrai que les conviés de l'Évangile qui s'excusèrent sur les mêmes prétextes furent exclus avec indignation de la salle du festin ; qu'un intérêt temporel peut en faire abandonner un autre, mais jamais l'intérêt du salut éternel ; qu'il n'y a point de nécessité qui doive céder à celle-ci ; que, sur le témoignage de Jésus-Christ, il faut perdre son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, sa vie même, pour retrouver son âme ; que si l'on est sur le toit ou dans le champ, on ne doit point rentrer dans sa maison pour reprendre ses habits, si l'on est menacé d'y périr, et qu'il n'est rien qu'il ne faille faire, quelque insensé qu'il paraisse aux yeux des hommes, s'il est nécessaire pour se sauver.

Je termine toutes les questions par ce point de vue ; j'ordonne toute votre vie, j'indique ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, je juge du prix de toutes vos œuvres, je vous nomme tels que vous êtes, sur cette règle ; c'est-à-dire qu'il n'y a de licite pour vous que ce que vous pouvez rapporter à votre salut ; que votre état n'est sûr qu'autant que le désir du salut domine dans votre cœur et que vous êtes résolu de tout sacrifier au salut ; qu'il n'y a de vraie science ni de recherche importante que celle du salut ;

qu'il faut renoncer à tout ce qui y est un obstacle invincible, et que vos actions les plus belles, les plus généreuses, les plus éclatantes, vos vertus mêmes n'ont de mérite qu'autant que vous les dirigez à cette fin.

Vérité, que je voudrais faire aimer à mes auditeurs, quand est-ce que vous pourriez vous insinuer et vous graver dans leurs cœurs ? Mais je sens ce qui les retient. Ils vont m'opposer les difficultés ; ils m'allèguent l'impossibilité, et c'est à quoi il faut répondre, en leur faisant voir par la suite de notre évangile qu'il y a des moyens efficaces de se sauver. L'importance du salut, vous venez de la voir ; les moyens du salut, c'est mon second point, que je vais abréger.

SECOND POINT.

Quand je vous propose les moyens de salut, n'attendez pas, mes frères, que je vous fasse un détail de tous les devoirs qu'il faut remplir pour l'opérer. Ces devoirs sont proprement les difficultés qui vous arrêtent. En vous les expliquant je produirais peut-être un effet tout contraire à celui que je désire ; je vous laisserais dans une espèce de désespoir de les accomplir jamais, et par-dessus cela je n'entrerais pas même dans l'esprit de notre évangile. Les moyens dont il s'agit sont des devoirs, il est vrai, mais ce sont des devoirs qui rendent tous les autres aisés, qui soulagent tout le fardeau que la loi impose, qui sont eux-mêmes faciles et abrégés, qui se trouvent, pour ainsi dire, dans la nature de l'homme, qui sont sa consolation et sa ressource, qui le mettent à portée de tout entreprendre, qui influent sur tout le cercle de sa vie, et qui ont cet avantage par-dessus toutes les vertus, qu'ils lui assurent son élection et son salut.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre et qu'ils ont fait alliance avec le péché, trois erreurs capitales ont été la cause de leur malheur, selon les trois états par lesquels ils ont passé. Dans l'état de la loi de nature, la plus grande partie n'a point connu le Libérateur ; dans l'état de la loi écrite, ils ont cru pouvoir le mériter, et dans le temps de la loi de grâce, plusieurs ne savent point encore qu'ils peuvent tout avec son secours. Les premiers sont demeurés dans leur péché, parce qu'ils ont mis leur confiance dans la nature ; les seconds y sont morts aussi en grand nombre, parce qu'ils se sont reposés uniquement sur la loi ; les troisièmes y périront de même, parce qu'ils n'ont pas espéré en Jésus-Christ.

Or le centenier oppose à ces trois vices trois dispositions qui renferment toute l'économie du salut, et qui lui font obtenir efficacement la guérison de son serviteur. Premièrement, il le regarde comme déjà mort selon les règles ordinaires de la nature : *Centurionis cujusdam servus male habens*, dit saint Luc, *erat meriturus* (Luc., VII, 2). Secondement, il ne se juge point digne de recevoir le Sauveur dans sa maison, et il impute à pure grâce le miracle qu'il demande : *Non sum dignus ut intres sub tectum*

meum (Matth., VIII, 8) ; enfin il reconnaît toute la puissance de Jésus-Christ, et il sait qu'une parole de sa bouche lui rendra tout ce qu'il désire : *Dic verbo, et sanabitur puer meus.*

Or il faut que ces mêmes dispositions soient bien saintes et bien efficaces, puisque non-seulement elles obtiennent, mais que la foi qui les produit est la plus grande qui se soit jamais trouvée dans Israël. Ah ! mes frères, qu'il me semble que j'ai ici un beau champ pour vous inviter à vous sauver, ou pour vous rendre inexcusables, si vous ne le faites pas ! Reconnaître le besoin que l'on a de Jésus-Christ, qu'on n'est pas digne de Jésus-Christ, que rien n'est impossible à Jésus-Christ ; trois moyens aussi abrégés qu'ils sont nécessaires pour le salut.

Erat moriturus (Luc. VII, 2) : voilà l'état de tous les hommes depuis le péché. C'est un des points importants de la doctrine de saint Paul, que l'homme dans le péché y est en quelque sorte captif : *Conclusit omnia sub peccato* (Galat., III, 22) ; qu'il ne trouve pas dans la nature des forces assez grandes pour se relever, que la sagesse humaine ne suffit pas pour le tirer d'esclavage, que l'indignation de Dieu repose sur lui, que la mort, et la mort éternelle, est la solde de son péché, qu'elle a passé dans tous les hommes, qu'ils méritent tous d'être condamnés pour jamais, et que depuis le moment de cette prévarication ils ont besoin du secours et de la gloire de Dieu : *Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei* (Rom., III, 23).

C'est cet état qui est bien représenté par le paralytique de notre évangile ; il est misérablement tourmenté, la mort lui est assurée : *Erat moriturus*. Il est vrai que le péché n'a point ôté à l'homme sa liberté ; mais sa réprobation est prochaine, si ce Sauveur ne vient pas à son secours : *Erat moriturus*.

C'est ce que connaît le centenier, et ce fut par ce premier acte de foi qu'il mérita le bienfait qu'il demandait. Mon serviteur, dit-il, est malade de paralysie, et il est extrêmement tourmenté. C'est aussi, chrétiens auditeurs, ce que vous devez avouer pour vous-mêmes, si vous voulez être guéris. Non, vous ne commencerez jamais à marcher dans la voie de la justice que lorsque vous sentirez la plaie du péché, que vous confesserez devant Dieu que vous êtes malades, que sans le secours de Jésus-Christ votre mort est certaine, et que vous avez besoin de ce secours pour parvenir à votre guérison.

Ce moyen que je vous propose est-il donc si difficile ? Qu'y a-t-il dans cette morale qui ne convienne parfaitement à votre état, que vous ne trouviez dans votre propre fonds, dont vous ne fassiez une expérience journalière ? Eh bien ! vous êtes un grand pécheur ; des habitudes invétérées vous tiennent dans l'esclavage ; les passions vous tyrannisent ; vous ne sentez en vous qu'inclination au mal ; un mur de division vous sépare de Dieu ; votre raison seule ne vous suffit pas pour déraciner le vice qui vous domine ; ce changement de vie, cette conver-

sion de cœur vous paraissent impossibles. Ne sont-ce pas là les difficultés qui vous arrêtent ? Ah ! je ne vous demande que d'avouer humblement ce qui vous sert de prétexte ; de l'avouer non en philosophe, mais en chrétien ; de l'avouer avec un esprit de foi, comme le centenier ; de l'avouer dans des dispositions qui vous fassent chercher le Libérateur, qui produisent la prière et l'espérance, qui abattent l'orgueil de votre esprit, qui vous humilient sous la puissante main de Dieu, et qui vous fassent dire à Jésus-Christ : Mon âme est tourmentée par ses cupidités, elle est dans la mort, et si vous ne la secourez, ô le Dieu de mon cœur ! elle se perdra pour jamais.

Si c'étaient là vos dispositions, mon cher auditeur, si toutes vos prières étaient, comme elles le doivent, animées de ce sentiment, l'œuvre de votre salut serait déjà bien avancée ; il n'y aurait plus qu'un pas à faire. Car enfin, quels sont ceux que Jésus-Christ est venu chercher, sinon les pécheurs ? Qu'a-t-il pris d'eux, sinon leurs faiblesses ? De quoi les a-t-il délivrés, si ce n'est de la mort ? Il faut donc se mettre au rang des pécheurs, reconnaître ses misères, avouer qu'on est dans la mort pour l'attirer à soi : hors de là on ne le trouve plus, et c'est le sens le plus lumineux et le plus instructif de cette parole, qu'il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, comme c'est ce qui nous est indiqué par la charité qu'il exerce envers un serviteur dont on lui représente l'excès de maladie et le péril évident de mort : *Puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur* (Matth., VIII, 6).

A ce premier sentiment doit en succéder un autre qui en est même un effet naturel ; c'est de reconnaître qu'on n'est pas digne du secours de Jésus-Christ, et c'est ce qui est encore bien plus marqué par l'exemple du centenier : il n'avait osé se présenter lui-même à son Sauveur, il ne se jugeait pas digne de le voir, ni de l'introduire dans sa maison : *Me ipsum, disait-il, non sum dignus ut sub tectum meum intres* (Luc., VII, 6, 7) : en cela bien différent des Juifs qu'il avait envoyés, et qui faisant toujours dépendre la justice des œuvres de la loi, étalaient ses bienfaits envers leur synagogue, le jugeaient digne du miracle qu'ils sollicitaient, et semblaient exiger de Jésus-Christ une dette plutôt qu'une grâce : *Dignus est ut hoc illi præstes; diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis* (Ibid., 4, 5).

C'est cette malheureuse présomption qui fut toujours l'écueil des Juifs ; c'est ce que l'apôtre saint Paul a le plus combattu en eux ; c'est ce qui les a privés pour la plupart du bienfait de la rédemption. Vous qui voulez être justifiés par la loi, leur dit-il, vous n'avez plus de part à Jésus-Christ, vous êtes déchus de sa grâce : *Evacuati estis a Christo, a gratia excidistis* (Galat., V, 4).

Ce point-ci, mes frères, est un des plus importants à savoir dans le mystère de notre rédemption, que la grâce de Jésus-Christ est purement gratuite, que nous ne pouvons

jamais la mériter par nous-mêmes; que les œuvres que nous faisons avec elle sont à la vérité nos propres mérites, parce que nous les faisons librement; mais que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ces mérites à Dieu, parce que Dieu, en couronnant nos mérites mêmes, ne couronne que ses dons : *Qui coronat te in misericordia et miserationibus* (Psal. CII, 2). Qu'il y a de ressources cachées, mes chers auditeurs, dans cette disposition que je voudrais vous inspirer! J'aimerais, il est vrai, à voir un peuple entier solliciter votre conversion et votre salut; je voudrais entendre dire à cette multitude de pauvres qui vous environnent que vous les aimez, que vous les soulagez, que vous leur avez bâti des hôpitaux, fourni des vêtements, préparé leur nourriture : *Diligit gentem nostram, et synagogam ipse edificavit* (Luc., VII, 5). Il y aurait sans doute beaucoup de mérite à se faire ainsi des amis avec les richesses d'iniquité, à implorer la protection des pauvres pour obtenir miséricorde, à vous rendre dignes de leur intercession, en les aidant, en les consolant, en les relevant de la misère excessive où ils sont aujourd'hui; et votre récompense, chrétiens auditeurs, votre sort éternel est attaché à toutes ces œuvres. Mais ces œuvres mêmes, vous ne les ferez utilement, que lorsque vous en rapporterez la gloire à Jésus-Christ, que vous reconnaîtrez qu'il ne vous doit rien, mais que c'est vous qui lui devez; que quelque bien que vous ayez déjà fait, vous n'êtes pas dignes de ses soins ni de son attention; et qu'après que vous avez été fidèles à tout, vous n'êtes encore, comme il le dit lui-même, que des serviteurs inutiles : *Servi inutiles sumus* (Luc., XVII, 10).

Ici, mes frères, vous voyez qu'en vous inspirant de reconnaître toujours votre indignité, je ne vous décharge pas du soin de vous appliquer aux bonnes œuvres : elles font une partie essentielle de la justice; c'est même votre indignité qui vous en doit faire produire tous les jours de nouvelles. Mais la meilleure œuvre, la plus excellente, celle qui sanctifie toutes les autres, c'est l'humble sentiment de vous-mêmes; c'est de vous dissimuler tout ce que vous faites de bien; c'est de dire à Dieu, comme Daniel, que ce n'est point votre propre justice, mais ses miséricordes qui vous donnent la confiance de paraître devant lui; que vous n'êtes pas dignes de lui parler; qu'il pouvait vous abandonner sans injustice après votre péché, et que sa grâce aussi bien que sa gloire seront en vous l'effet de sa pure miséricorde, puisque sa grâce est toute gratuite, et qu'en récompensant de sa gloire vos bonnes œuvres il couronne ses propres dons.

Mais est-ce ainsi que vous en usez? Hélas! non-seulement je ne vois point en vous de bien réel, de vertu solide; vous ne me montrez que quelques pratiques qui vous coûtent peu, que quelques exercices de religion par intervalle, sans foi et sans piété; que quelques aumônes échappées qui ne soulagent point le pauvre, et qui ne remédient

point aux misères publiques; et pour quelques actions qui paraissent louables, je remarque des omissions essentielles, un vide de vertus chrétiennes dans votre vie, et par-dessus tout cela des œuvres de péché sans nombre. Non-seulement, dis-je, vos œuvres ne sont pas pleines et abondantes, mais le peu que vous en faites vous enflé et vous élève : je vous trouve toujours prêts à justifier votre conduite; vos premiers efforts vous doivent tout obtenir; ce qu'on vous propose de plus vous paraît outré; les lois que nous vous prescrivons ou dans la chaire ou dans le tribunal sont toujours trop sévères, vous voulez compter avec Dieu, vous en avez toujours trop fait, et à vous voir agir, je conclus et que vous êtes indignes du salut et que, pour comble de malheur, vous avez encore la présomption de croire que vous l'avez assez mérité.

Mais dites une bonne fois, ou plutôt dites-le toute votre vie : Je ne suis pas digne. Ah! pour lors Jésus-Christ entend votre langage: plus vous descendez par l'humilité, plus il s'approche de vous, et votre justice n'étant plus la vôtre, dans le sens que saint Paul l'a dit : *Non habens meam justitiam* (Philipp., III, 9), elle devient la justice même de Jésus-Christ, elle vous guérit de toutes vos maladies, elle vous relève de toutes vos chutes, elle vous rend féconds en bonnes œuvres, elle vous garde pour le salut éternel.

Mais non-seulement le centenaire reconnaît la nécessité et la gratuité du secours de Jésus-Christ pour la guérison de son serviteur, il en avoue encore l'efficacité par ces termes remarquables : Dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri; troisième moyen de salut que le temps ne me permet pas de développer, et que je me propose de traiter au long sur l'Evangile de la Chananéenne. Qu'il me suffise, mon cher auditeur, de vous l'avoir indiqué, et de vous avoir fait apercevoir que votre salut n'est pas si difficile que vous l'aviez pensé. A Dieu ne plaise que je veuille ici élargir une voie étroite; que, pour vous faire désirer le salut, je vous dispense des lois qu'il faut accomplir pour y arriver. Malheur à moi si, sous prétexte de vous faire aimer l'Evangile, je corrompais par des adoucissements les saintes règles qu'il nous donne; si je vous proposais des maximes qui iraient à flatter vos passions; si, pour vous convertir, je vous laissais jouir de vos préjugés et de vos vices. Non, je ne retranche rien de la sainte sévérité de notre religion; j'avouerai toujours que le royaume des cieux ne s'obtient que par violence; mais cette violence, c'est la foi, la prière et les bonnes œuvres qui la font. Je veux que les malades avouent qu'ils le sont; j'invite les criminels à se juger dignes de la colère de leur Juge, et, après les avoir humiliés par les sentiments de leur indignité, je les relève par la vue de leur Sauveur : je les conjure d'attendre tout de sa miséricorde et de sa grâce; je leur dis qu'elles ne peuvent leur manquer s'ils se

confient en elles; je leur fais surmonter par ces secours les plus grands obstacles; je leur apprendis à vaincre le monde et le péché par leur foi; je leur facilite tout ce qui semblait impossible; et sans altérer la loi, je leur présente un moyen efficace et abrégé de l'accomplir jusqu'à la fin.

Que je serais heureux, mes frères, si ces deux vérités que j'ai tâché de vous prouver, l'importance et les moyens du salut, avaient pu amollir vos cœurs! Ah! si vous voulez vous sauver, si vous l'espérez avec la grâce de Jésus-Christ, vous aimerez à être instruits, vous voudrez connaître et vos devoirs et vos dangers, vous ne demanderez point qu'on vous épargne, vous serez dociles aux vérités, vous ne trouverez rien de dur ni de difficile; après avoir connu le bien, vous vous y porterez avec amour, et nous aurons la joie de vous faire prendre la route qui conduit à la récompense éternelle que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

Sur l'excellence et la gloire de l'Evangile.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (Math., IV, 4).

Ce que le tentateur disait autrefois à Jésus-Christ dans le désert, il le dit encore aujourd'hui dans le monde, mais plus efficacement aux chrétiens de nos jours: Commandez, leur dit-il, que ces pierres deviennent des pains; faites que cette terre sur laquelle vous marchez remplisse tous vos desirs; nourrissez-vous des biens qu'elle vous présente; rassasiez votre faim des plaisirs qu'elle vous fournit; cherchez votre bonheur en elle, et mettez toute votre industrie à tirer de cette poussière et de cette boue le suc et l'aliment que votre cœur insatiable et inquiet ne cesse de lui demander.

Mais je viens opposer à cette tentation la réponse même de Jésus-Christ. Je viens vous dire, mes frères, que votre félicité ne dépend point de ces vains objets; que ce pain dont vous êtes affamés ne sera jamais qu'une poudre qui dessèche et qui suffoque; que le monde convertirait plutôt en pierres la nourriture que vous emprunteriez de lui que vous ne convertiriez en nourriture les pierres dont il est semé: je viens vous dire qu'il n'y a que la parole Dieu, l'Evangile de Jésus-Christ, qui puisse fixer les desirs de votre âme et en remplir la vaste étendue: *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Je sais, mes frères, qu'il est difficile de vous détromper de l'erreur où vous êtes. Je sais que vous croirez toujours ne trouver qu'amertume dans la loi que nous vous proposons; que, pour vous défendre de l'exécuter, vous vous excuserez sur la sévérité de ses préceptes, sur la singularité de sa morale, sur l'opposition de ses maximes aux penchans de votre nature et au prétendu

repos de votre vie. Cependant je ne suis point effrayé de l'entreprise. Je me porte aujourd'hui pour défenseur de l'Evangile de Jésus-Christ, je me déclare authentiquement pour lui, malgré tous vos préjugés, j'en développe toutes les beautés et tous les avantages, je fais voir qu'il n'y a de gloire et de bonheur qu'à l'écouter et à le suivre, et ceux que je ne convertirai pas, car, hélas! oserai-je me flatter de vous convertir tous? j'espère du moins de les convaincre.

Pour ne point perdre de temps, j'expose d'abord mon dessein. Vous verrez dans mon premier point qu'il n'y a de véritable grandeur que dans l'Evangile, et je vous montrerai dans le second qu'il n'y a de véritable sûreté que dans l'Evangile. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, etc.*

PREMIER POINT

Il est certain, mes frères, que nous sommes capables de quelque chose de grand: il y a dans tous les hommes un désir nécessaire d'excellence et de perfection qui prouve que nous pouvons y atteindre. Ce désir n'est pas un simple caprice; nous avons des idées assez justes de la vertu, de la science, de la sagesse, de la force, de la puissance, de la liberté, du vrai bonheur. Notre cœur nous dit que nous sommes créés pour tout cela; que c'est un malheur pour nous, une dégradation d'être privés de tous ces avantages; que nous sommes plus bas qu'il ne faudrait, hors de notre premier état, au-dessous de nous-mêmes: c'est qu'en effet, notre être et notre nature ont été formés sur le modèle de l'Etre parfait. Dieu est notre idée et notre exemplaire, ses perfections sont le principe de la nôtre, et notre bonheur dans l'éternité sera de lui être semblables: *Scimus quoniam, eum apparuerit, similes ei erimus* (1 Joan., III, 2).

C'était là le véritable état de l'homme dans sa première origine, état qui lui parut si grand qu'il en fut ébloui. Tous ces nobles caractères que la Divinité avait imprimés en lui l'arrêtèrent malheureusement sur lui-même, il crut être grand, ou du moins il voulut l'être par essence et sans dépendance; il perdit de vue son principe et son modèle; il oublia qu'il n'en était que l'image et la ressemblance, et dès lors il mérita d'être déplacé de ce rang où Dieu l'avait mis; il fut précipité de ce faite de gloire, pour ramper sur les créatures, et celui qui était semblable à Dieu devint en un moment semblable aux bêtes: *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Psal. XLVIII, 13).

Mais dans cet abîme de bassesse et de misère l'homme n'a point perdu l'idée de son premier état, il fait de continuels efforts pour y revenir, et il n'a de sentimens et de desirs que pour reprendre la place d'honneur dont il est déchu.

Ce que je dis ici, mes frères, n'est pas une pure spéculation; ce sont vos sentimens, c'est votre propre cœur que je viens de vous

exposer ; et l'orgueil qui vous est si naturel, qui vous fait désirer d'être riches, d'être puissants, de commander, de vous faire servir, d'acquérir de la science, d'avoir des talents et de faire parler de vous, n'est que l'impression d'une âme criminelle qui, tombée de bien haut, se prend où elle peut pour se relever, et court après l'ombre d'une grandeur et d'une perfection qui lui sont échappées. Où trouverons-nous la vérité qui nous rende notre premier état ? sera-ce dans le langage et les maximes du monde ? Hélas ! mes frères, si vous suivez ces maximes, je vous trouve infiniment petits, infiniment malheureux ; car dès lors vous ne pouvez plus vous suffire à vous-mêmes, vous dépendez de tout ce qui vous environne, vous êtes abandonnés à la discrétion de toutes les créatures ; elles peuvent désormais vous affecter, vous blesser, vous faire souffrir. Si elles vous échappent, que deviendra toute votre félicité ? si elles vous sont contraires, où sera votre force ? et si la terre vient à vous manquer, où sera votre soutien ? D'ailleurs, mon cher auditeur, ne sentez-vous pas que votre cœur se rétrécit et se resserre en le bornant au malheureux temps, en le mesurant à ces frivoles objets ? Pourquoi faut-il que cette âme, si grande et si noble, se replie et se retourne sur des riens ; que ces désirs si vastes de la grandeur et de la gloire s'arrêtent et se fixent à un peu de fumée, et que, lorsque je vous cherche au delà des temps et des lieux, je vous trouve renfermés dans un petit espace où vous vous occupez à ramasser quelques pailles et un peu de boue. Au moins, si vous ne sauriez vous dépandre et vous élever, avouez votre servitude, et convenez que tous vos préjugés et toutes vos maximes vous laissent toutes vos imperfections et toutes vos faiblesses. Toujours en guerre avec vous-mêmes, capables des plus grands vices, des plus honteuses passions, peut-être des plus indignes lâchetés ; déchirés par vos propres pensées, en proie à vos vains désirs, dans l'impuissance de trouver votre repos et votre bonheur, quelquefois dans des frayeurs étonnantes sur un avenir qui vous désole, réduits souvent à désirer l'anéantissement, toujours condamnés à espérer, pour fin de vos malheurs, la pourriture et les vers.

Cependant vous voulez le bonheur et la perfection ; mais où trouverez-vous la vérité qui vous y conduise ? La chercherez-vous dans la philosophie humaine ? Mais il n'y en eut jamais qui puisse rendre l'homme tel que je le demande et qu'il peut être. Elle saura bien vous peindre la vertu sous de belles couleurs, vous dire qu'il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'il faut fuir les plaisirs et les richesses, mépriser la douleur et la mort, chercher sa félicité dans l'ordre et dans la justice, elle vous donnera des lois assez sages en apparence pour vous conduire, elle décidera assez heureusement plusieurs questions de morale, mais vous rendra-t-elle raison de la corruption de votre cœur ? vous montrera-t-elle le remède

aux désordres des passions ? vous indiquera-t-elle le médecin qui peut les guérir ? Elle vous parle de vertu ; mais que vous sert de la connaître, si vous ne pouvez pas la pratiquer ? Elle vous dit qu'il faut fuir les plaisirs et les richesses ; mais qu'elle vous délivre donc de la triste nécessité de les aimer. Elle veut que vous méprisiez la douleur et la mort ; mais la douleur se fait sentir, et la mort est inévitable ; l'une et l'autre sont des maux présents : où sont la consolation et la récompense ? Ah ! loin de moi une philosophie qui ne me fournit un plaisir et un repos qu'en idée ; qui me retranche tous les objets de mes désirs, sans y rien substituer de solide et de réel ; qui m'invite à mépriser les maux, sans me proposer un remède qui les adoucisse ; qui, en me laissant toute ma faiblesse et toute ma corruption, me dit de chercher mon bonheur en moi-même ; et qui, me représentant la vertu comme le centre de ma félicité, ne m'indique point la source où je puis la trouver.

O vous qui avez substitué à la vraie vertu le point d'honneur, la seule force naturelle, une philosophie toute humaine dont vous vous parez, et dans laquelle vous faites consister la véritable grandeur, vous qui, quoique sans foi et sans religion, avez réussi à modérer à l'extérieur tous vos mouvements, on dirait, à vous voir, que vous êtes sans passions, préparés à tous les événements, insensibles à toutes les disgrâces, amateurs nés de la justice, peu touchés de tous les avantages humains. Mais je ne m'y trompe pas, vous n'êtes que des hommes de théâtre ; victimes malheureuses de l'orgueil et de la gloire mondaine, dévorés au dedans de toute la fureur des passions que vous n'osez satisfaire, livrés à de cuisantes amertumes ; au travers de ces beaux dehors que vous m'opposez, je découvre toute l'inquiétude et tout le désespoir de votre âme : ce masque de la vertu vous pèse plus que ne ferait la vertu même, et cette modération extérieure cache d'autant plus de noirceurs, que vous êtes plus industrieux à les renfermer en vous. Où en êtes-vous donc, sages du monde, esprits forts ? quel fruit avez-vous retiré de toutes vos recherches : *Ubi sapiens ? ubi scriba ? ubi conquistator hujus sæculi ?* (I Cor., I, 20). Avez-vous trouvé la vérité, cette vérité qui vous rétablisse et qui vous replace dans le rang de gloire après lequel votre cœur soupire ?

Non, mes frères, il n'y a de vraie sagesse que celle qui vient de Dieu, qui nous a été apportée du ciel, et que nous trouvons dans le petit livre divin qui la renferme, sagesse qui porte l'homme au plus haut point d'honneur où il puisse arriver, parce qu'elle l'approche de Dieu et qu'elle le rend semblable à lui.

En effet, chrétiens, comment concevons-nous que Dieu est heureux et qu'il est parfait ? C'est parce qu'il est indépendant, qu'il est maître de toutes ses opérations, qu'il n'a besoin de personne, qu'il triomphe de tous ses ennemis. C'est parce qu'il possède tous

les biens ; que les cieux et la terre sont à lui, qu'il en dispose à son gré, qu'il peut donner sans rien perdre, que tout lui obéit. C'est parce qu'il a en lui une lumière qui pénètre tout et qui prévoit tout ; qu'il ne craint point, qu'il ne se repent point, qu'il est immuable, et par-dessus tout qu'il est honoré, craint, aimé, adoré. N'est-il pas vrai, mes frères, que plus nous approcherons l'homme de cet état, plus nous le rendrons heureux et parfait ? N'est-il pas vrai que si l'on vous propose une règle et des principes de conduite qui vous affranchiront de tous les vains désirs, qui vous rendront insensibles aux biens et aux maux de la vie, qui délivreront votre cœur de toutes les craintes ; si l'on vous établit dans ce point de n'avoir plus besoin de personne, de savoir vous passer de la protection des grands, des services de vos amis, de la bienveillance de vos supérieurs, des soins et de la tendresse de vos parents, des secours de tout le monde ; si l'on trouve le moyen de donner à votre âme une supériorité de lumière pour juger de tout, pour prévoir tout, pour vous instruire de tout ; une force invincible pour surmonter tous les obstacles ; une magnanimité à toute épreuve pour tout entendre ; une autorité universelle sur tout ce qui vous environne, pour le faire servir à tous vos desseins ; une joie, un repos, un contentement que rien ne pourra troubler, une assurance ferme qui vous mette à couvert de tous les remords et de tous les repentirs ; si l'on vous fournit une espérance certaine qui satisfasse et qui remplisse tous vos désirs ; si l'on vous donne le ciel et la terre pour héritage ; si l'on vous ouvre tous les trésors de félicité et de gloire que l'esprit est capable de concevoir, et des trésors que jamais on ne vous enlèvera malgré vous, n'est-il pas vrai, mes frères, et vous l'avouez sans peine, que dès lors il ne manquera rien à votre bonheur et à votre perfection ?

Or, voilà ce que l'Evangile, ce que la parole de Jésus-Christ a produit en ceux chez qui elle a trouvé entrée. Voilà le grand œuvre de la vérité qui nous a été apportée du ciel. En effet, la parole de l'Evangile commence d'abord par répandre sur tous les objets sensibles une difformité qui les rend insupportables : elle les montre tels qu'ils sont ; elle les fait même disparaître, parce qu'ils ne sont qu'une ombre et qu'une fumée ; elle dégage l'âme de cet amas de boue qui l'environne ; elle met entre son corps et elle une sorte de distance qui l'empêche désormais d'en être dominée ; elle lui fait connaître que sa vraie vie ne dépend point de lui, qu'elle a en elle un être et une intelligence qui ne sont renfermés ni dans ce petit espace de matière qui l'affecte et qu'elle traîne après elle, ni dans ce petit intervalle de temps où elle doit lui être unie ; qu'elle pénètre et qu'elle s'étend au-delà de ce grand univers, au-delà de tous les siècles ; elle lui fait voir dans l'éternité et au-dessus de ce monde visible un bonheur dont elle est capable ; elle lui présente le Dieu dont elle a déjà l'idée, comme le centre de son repos ; elle ne lui propose

rien moins que de partager avec lui sa félicité et sa gloire ; elle met tous les biens à venir sous ses yeux ; elle leur donne du corps ; elle les lui représente comme étant à sa mesure ; elle répond pour ainsi dire à tous ses désirs ; elle lui parle de paix, de gloire, de richesses, de royaumes, d'ordre, de justice, de liberté, de sainteté, d'éternité, qui sont vraiment les objets après lesquels elle soupire : elle lui en donne le goût et l'espérance. Ah ! que de ce point d'élévation l'âme évangélique découvre de choses ! Elle voit dès lors ce qu'elle doit faire de son corps, et comment elle doit le traiter ; elle aperçoit en lui un ennemi qui cherche à la détourner de sa fin et de son objet, qui lui jette des pensées importunes pour l'attirer à lui, qui la flatte cruellement par des plaisirs plus présents et plus sensibles que ceux qu'elle espère, et elle comprend qu'il n'y a point de rigueurs qu'il ne mérite ; que c'est à le combattre et à le soumettre qu'elle doit principalement s'appliquer ; que même elle le sert en l'affligeant, qu'elle le guérit en le blessant, qu'elle le prépare à l'immortalité en le mortifiant.

Cette première impression de haine que l'Evangile lui a donnée de son propre corps la rend infiniment sobre dans tous les biens extérieurs et sensibles. Elle n'a que de l'horreur pour tous leurs attraits ; elle ne se compromet avec eux que dans la nécessité ; elle redoute leur contagion ; elle les rejette loin d'elle, dès qu'elle sent qu'ils la possèdent et qu'ils la dominent ; elle leur dit : Vous n'êtes point mon Dieu ; elle est contente quand ils lui échappent, et elle ne soupire qu'après le moment auquel elle pourra se dérober entièrement à leur séduction et à leurs charmes.

L'âme ainsi dédagée jette les yeux sur le Dieu de son cœur. Mais sous quelle idée l'Evangile le lui présente-t-il ? C'est un juge irrité devant lequel il faut fuir ; elle ne peut soutenir ses regards sévères ; elle se voit réprochée et condamnée ; et retombant ainsi sur elle-même, elle aperçoit en elle la noirceur des péchés dont elle est couverte ; elle reconnaît tout le désordre de son cœur ; elle sent toute la justice de son juge ; elle avoue sa propre iniquité ; et se confondant avec la poussière de la terre, elle désespérerait de s'en relever jamais, si cette terre elle-même ne lui offrait son réparateur.

C'est ici que ses espérances commencent à renaître : elle reconnaît dans ce réparateur le Dieu qui l'avait réprochée : elle s'étonne de le voir si près d'elle, plus encore de ne trouver en lui que compassion pour ses maux ; de pouvoir traiter avec lui de ses intérêts, le charger de ses iniquités, lui renvoyer toutes ses faiblesses, le rendre caution de toutes ses dettes, s'assurer auprès de lui de sa réconciliation, recevoir toutes les leçons dont elle a besoin pour se conduire, et toute la force nécessaire pour triompher de ses ennemis.

Dès lors elle s'attache à lui ; elle s'instruit de ses mystères ; elle le suit dans toutes ses démarches, elle le voit toujours appliqué à

s'offrir pour elle, à la décharger de ses offenses, à demander sa grâce, à s'immoler pour son salut; elle l'accompagne jusqu'à la croix; elle y voit sa sentence attachée avec lui; elle y recueille les précieuses gouttes de sang qui découlent sur elle. Alors son péché disparaît de devant ses yeux, elle recouvre son innocence; elle se revêt de la justice même de son Sauveur; elle se voit ennoblie par le prix qu'on lui a mis en main; elle remonte au ciel avec confiance; elle se représente devant son Dieu; et en échange des supplices qu'il lui préparait, elle reçoit son esprit, sa sainteté, sa vie, ses perfections divines.

De quels trésors de lumière et de grâce ne se trouve-t-elle pas environnée par cette union si intime qu'elle reprend avec son Dieu? Non-seulement elle est avec lui, elle se repose en lui, elle lui parle et il l'écoute; mais elle se voit honorée des glorieux noms d'ami, d'époux, d'héritier et de fils. Elle ne conçoit plus de désirs que pour lui; elle n'a de pensées que par rapport à lui, de volonté que la sienne, de crainte que de le perdre, de reconnaissance que pour ses dons, de joie que de souffrir pour lui, de douleur que de ne le pas assez aimer, de zèle que pour sa gloire. Elle ne connaît plus rien d'important que de se le rendre favorable, de satisfaire à sa justice, d'implorer sa miséricorde, de se confier dans sa grâce, d'adorer sa providence, de se soumettre à sa loi, de marcher à sa lumière, de communiquer à sa sainteté, de publier ses grandeurs, de faire honorer son saint nom, de défendre sa vérité, de combattre tout ce qui s'oppose à lui. Munie d'une force divine, elle se croit capable de tout, elle peut tout entreprendre, elle ne voit plus rien qui puisse la vaincre, elle ne se rebute point des plus grandes difficultés, elle se sent supérieure aux efforts de tout ce qui l'environne; toute la nature ensemble ne saurait lui ravir sa vigueur, et la chute du monde entier ne changerait pas sa condition, sinon pour la rendre meilleure.

Il n'est plus rien désormais dans l'univers que l'Evangile ne lui explique; elle voit la fin et la destination de toutes choses; les temps qui l'ont précédé lui offrent des événements qui ont rapport à elle; les histoires du monde ne sont ou que l'histoire des conseils de Dieu sur son salut, ou que des leçons qu'il lui présente. Toutes les créatures lui semblent être les instruments de son bonheur: le ciel, la terre, les empires, les rois, les princes, les méchants mêmes, ses ennemis, les biens et les maux, tout conspire, tout concourt à son bien; tout sert à lui assurer, à augmenter, à hâter sa félicité.

Mais cette gloire dont elle se voit environnée, ne la rend point insensible aux intérêts des hommes parmi lesquels elle vit. Elle découvre en eux l'image de celui qu'elle aime; elle y respecte ses traits et sa ressemblance; elle sait qu'ils sont créés pour lui aussi bien qu'elle, qu'ils sont appelés au même bonheur, rachetés au même prix, héritiers du même royaume, associés à la même gloire. Elle s'afflige amèrement quand elle les voit sou-

pirer après d'autres biens, se complaire dans leurs servitudes, se refuser à leur libérateur, et rejeter des secours et des honneurs qui pourraient leur être communs avec elle. Elle profite de la familiarité qu'elle a avec Dieu, pour solliciter leur grâce; elle intéresse à leurs maux le rédempteur commun; elle s'offre à partager avec lui pour leur salut ses travaux et ses souffrances; elle voudrait être le sauveur de tous, elle s'immolerait pour leur réconciliation; elle ne hait en eux que leurs désordres: les plus méchants, ses plus grands ennemis sont les plus dignes de sa compassion; elle voudrait détourner les foudres qui les menacent; elle s'épuise à former des souhaits de les réunir en celui qu'elle aime.

Voilà l'état, mes frères, voilà les sentiments d'un cœur formé par la parole de l'Evangile. Je sais que ceux qui n'en connaissent point l'esprit, pourront regarder ceci plutôt comme un jeu d'imagination que comme un portrait fidèle du sujet que j'ai voulu définir; et en effet il faut être chrétien, pour connaître jusqu'où la grâce et la vérité de Jésus-Christ peuvent élever l'homme; mais aussi celui qui l'est sincèrement ne me reprochera pas d'en avoir trop dit; et pourvu qu'on soit instruit de sa religion, on concevra encore de plus grandes idées que celles que je viens de proposer.

Etablissons maintenant dans le monde cet homme évangélique; et voyons ce qui peut nuire à son bonheur, ce qui manque à sa perfection. En quelque place que vous le mettiez, à quelque état que vous le réduisiez, quelques coups que vous lui portiez, je défie qu'on lui ravisse la tranquillité de son âme, la paix de sa conscience, la possession de son bonheur. Il n'espère rien de vous, il ne redoute point vos menaces, il ne sent point que vous puissiez aller jusqu'à lui. La pauvreté est pour lui un trésor; les injures, un profit certain; les souffrances, une gloire; les contradictions, un préjugé de sa félicité; la mort même, le plus grand objet de ses désirs. Proposez-lui une injustice à faire, une prévarication contre la vérité, un écart sur le devoir; et vous verrez s'il est capable de fermeté et de courage.

Imaginez, mes frères, tout ce que l'on peut prescrire de devoirs pour le bien de la société; rappelez-vous tous les principes de justice; rassemblez sous une même idée toutes les vertus; vous trouverez tout réuni dans le cœur de l'homme évangélique. Non-seulement il gouvernera avec sagesse, s'il est roi; il prononcera avec justice, s'il est juge; il combattra avec valeur, s'il est soldat; il commandera avec bonté, s'il est père; il aimera avec tendresse, s'il est époux; il servira avec zèle, s'il est ami; il obéira avec fidélité, s'il est serviteur; il donnera avec largesse, s'il est riche; il souffrira sans murmure, s'il est pauvre; il aidera de son crédit, s'il est en honneur; il pardonnera, si on l'offense; il résistera, si on veut le corrompre; non-seulement il sera fidèle dans ses promesses, équitable dans ses jugements,

circonspect dans ses discours, modeste dans la prospérité, tranquille dans l'adversité, patient dans ses douleurs, compatissant à celles d'autrui, aimant le bien où il le trouve, honorant la vertu dans ses ennemis mêmes, condamnant le mal partout où il le verra, sévère quand il le faut, doux et affable dans l'occasion; non-seulement il accomplira tous ces devoirs, il se conformera à toutes ces règles, il pratiquera toutes ces vertus, mais il en aura le solide et le vrai. Ce ne sera point pour le spectacle qu'il sera vertueux; ce sera pour la vertu même, pour celui qui en est l'auteur, pour l'ordre et pour la justice. Son cœur sera toujours plus étendu que ses œuvres, ses vues plus relevées que ses vertus; il est plus grand qu'il ne le paraît; ces légères apparences le défigurent encore, et ce que j'en ai dit ne l'embrasse et ne le définit pas même.

Il ne me serait pas difficile, mes frères, de le prouver par des exemples. Je n'aurais qu'à appeler pour témoins le législateur même de l'Evangile, suivi de tous les grands saints dont vous savez l'histoire; je ferais passer sous vos yeux les apôtres, les martyrs, les confesseurs de la foi, les grands évêques qui ont servi l'Eglise, les Cyprien, les Athanase, les Chrysostome, les Augustin, les Grégoire, les Léon et tout ce que la tradition nous offre de vrais disciples de l'Evangile; et vous verriez que si vous ne reconnaissez presque plus personne aux marques que je vous ai données, c'est, hélas! parce que l'Evangile n'a plus qu'un petit nombre de vrais sectateurs; il ne se conserve presque plus que par écrit; nous l'avons, pour ainsi dire, resserré dans le petit volume qui le contient. Nos mœurs en ont comme interrompu la tradition; et j'ai senti, lorsque j'en ai parlé, que j'aurais de la peine à citer beaucoup d'exemples présents pour remplir une si noble idée.

Que manque-t-il donc, mes frères, à la perfection et à la gloire de l'homme évangélique? Ce qui lui manque? ce ne pourrait être que ce qu'il n'a pas encore appris de l'Evangile; car j'ose dire que s'il est tel que l'Evangile même a dû le former, la gloire extérieure et les respects du monde ne lui manqueront pas; et il pourra dire, comme le Sage, que son nom sera immortel, qu'il sera respecté parmi les vieillards, et qu'on admirera sa sagesse dans les jugements: *Habebo propter hanc immortalitatem ad turbas, et honorem apud seniores; juvenis et aculus inveniar in judicio* (Sap., VIII, 10, 11).

Et certes, mes frères, supposons pour un moment une société d'hommes évangéliques; qu'on en retranche toutes les passions et tous les vices que l'Evangile condamne; qu'on écarte tous les défauts, je ne dis pas de la vertu chrétienne, car elle n'en a point, mais de l'humanité ou des hommes vertueux; concevez-vous qu'il pût y avoir une république plus parfaite, plus tranquille et plus heureuse? Il est vrai qu'aujourd'hui le monde étant comme il est, les vrais disciples de l'Evangile y sont incommodes. Il est fâcheux

pour les passions de trouver des hommes qui ne veulent pas les seconder, qui ne rendent jamais service contre leur conscience, qui ne prennent point de part aux affaires injustes ou douteuses, qui combattent de front toutes les coutumes criminelles. Mais c'est leur éloge que d'être inébranlables au milieu des contradictions. Que seraient-ils, s'ils n'étaient jamais contredits? Seraient-ils si admirables s'ils n'avaient point d'ennemis, puisqu'ils enlèvent encore l'amour et les respects de leurs ennemis mêmes.

En effet, qu'est-ce que les gens du monde haïssent dans les gens de bien? Est-ce la vérité et la vertu? Ah! qu'un cœur vraiment évangélique serait pour eux un beau spectacle! qu'il y aurait de plaisir de voir tout ce qui se passe dans une âme bien chrétienne! que de noblesse dans ses sentiments, que de désintéressement dans ses vues, que de douceur, que de charité dans son cœur! que de courage dans ses résolutions! Qu'est-ce donc que les gens du monde haïssent dans la vertu, sinon la contrariété qu'ils y trouvent avec leurs désirs et leurs passions? Je dis bien plus; et c'est ici une remarque qui va peut-être vous paraître un paradoxe, mais qui est vraie; c'est que dans toutes les vertus que les hommes louent, comme la valeur, la justice, l'amitié, la reconnaissance, ils ne louent et n'estiment sans s'en apercevoir que ce qu'elles ont de conforme à l'Evangile. Comment se représente-t-on un homme courageux? On se le figure comme un homme qui compte pour rien son repos, ses intérêts, sa vie et sa personne, quand il s'agit du devoir, du service de son prince et de l'honneur de sa patrie. Quelle idée a-t-on d'un vrai ami, d'un homme toujours prêt à rendre service, qui paye toujours au double ceux qu'on lui a rendus? Comment conçoit-on la probité et la justice? On n'imagine dans toutes ces vertus qu'un désintéressement parfait, une disposition d'esprit et de cœur, qui fait qu'on est plus attentif aux intérêts du prochain qu'aux siens propres. Cependant ceux qui possèdent ces vertus n'en ont pour l'ordinaire que les apparences. L'homme courageux ne cherche que soi dans les périls; et s'il n'y avait ni gloire ni récompenses humaines attachées au péril, peut-être serait-il le premier à fuir. L'ami ne rend service, ou ne reconnaît un bienfait que parce qu'il y a de l'honneur et de la satisfaction à le faire. Le juge n'est ferme à rendre la justice que parce qu'il est agréablement flatté de l'idée noble que porte avec soi cette intériorité à toute épreuve. Sont-ce là les motifs que les hommes estiment? Non, c'est la vertu même telle qu'elle devrait être, telle que l'Evangile la représente et l'ordonne.

Ah! que cette parole de l'Apôtre est donc bien véritable, que le ministère de la justice est accompagné d'une gloire infinie: *Abundat ministerium justitie in gloria* (II Cor., III, 9). Il ne s'agit pas ici de cette gloire et de cet éclat extérieur qui ornèrent le spectacle de la promulgation de la loi mosaïque. La gloire de l'Evangile ne brille point aux

yeux : ce n'est point cette gloire qui étonne, qui épouvante, qui met en fuite, qui foudroie. Mais c'est une gloire invisible aux yeux de la chair, qui nous élève au-dessus de la terre, qui nous rend citoyens de Dieu, qui nous associe aux anges, à l'Eglise des premiers nés, et aux esprits des justes qui sont dans l'éternité. Mais ce n'est pas tout : s'il n'y a de vraie grandeur que dans l'Evangile, il n'y a de vraie sûreté que dans l'Evangile ; c'est ce qui me reste à vous faire voir dans mon second point.

SECOND POINT

Ce que je me propose de vous dire, mes frères, dans cette seconde partie est, à proprement parler, ce qu'on appelle le secret de l'Evangile, secret que je ne dois pas vous cacher : *Non abscondam a vobis sacramenta Dei* (Sap., VI, 24) ; secret qui dès qu'on l'a bien pénétré, répand un ridicule énorme sur la conduite des hommes ; qui vous les représente comme une multitude d'insensés et de furieux, d'extravagants et de frénétiques, moins propres à exciter votre haine et votre indignation que votre compassion et vos mépris.

C'est une impression qu'on n'effacera jamais du cœur de l'homme, que l'âme criminelle ne peut demeurer impunie. Le plus hardi pécheur n'oserait porter ses pensées au delà du temps, jusque dans cet immense avenir, dans cet abîme de l'éternité qu'il a devant lui. Il y a une voix secrète et importune qu'on ne saurait étouffer, et qui jette dans d'horribles défiances sur ce qui arrivera après la mort : et je soutiens qu'il n'est personne qui de sang-froid pût supporter pendant quelques heures l'image un peu vive de ce que pourrait être devenu un homme mort après beaucoup d'injustices et beaucoup de péchés. Il y a dans notre conscience un je ne sais quoi qui nous dit que cette intelligence dont nous avons le sentiment, qui ne tient point à la matière et qui n'en dépend point, qui se représente à elle-même toujours subsistante, lorsque son corps sera rendu à la terre ; il y a, dis-je, en nous quelque chose qui nous apprend que cette intelligence s'intéressera plus que jamais à ce qui la regarde, et que dégagée de tout ce qui sert ici-bas à l'amuser et à la distraire, livrée tout entière à ses propres sentiments et à ses propres remords, uniquement dépendante de son Créateur, destituée de tout appui et de tout secours, elle doit, si elle s'est livrée à l'injustice, subir des rigueurs inexprimables. Or que fait l'Evangile ? Il me développe tous ces sentiments intérieurs, il m'explique cette voix secrète ; il articule, pour ainsi dire, ce qui n'était en moi qu'un bruit sourd et un murmure confus ; il m'enonce clairement tout ce que mon cœur n'osait me dire, et ce que j'entendais néanmoins comme dans l'éloignement, je veux dire la lui que je dois suivre, et ce que je dois craindre si je ne l'observe pas.

Mais cette lumière céleste qui n'est pas, mes frères, comme les libertins se l'imagi-

nent, une simple opinion, une pure fiction de l'esprit, mais une lumière qui forme dans l'âme une certitude que toutes les démonstrations géométriques n'égaleront pas ; cette lumière, dis-je, nous rendrait plus malheureux, si d'un côté elle ne nous donnait pas la vigueur dont nous avons besoin pour faire le devoir qu'elle nous montre, et si d'un autre côté elle ne nous assurait pas après cette vie un bonheur tel que notre cœur peut le désirer.

Quel est donc l'état de mon âme par rapport à cet avenir qui doit suivre la vie ? Car c'est dans ce point que je considère maintenant l'Evangile. Quel est mon état, si je suis un homme vraiment évangélique ? Ce que c'est, mes frères ? le voici au naturel : je vois d'abord en frémissant la plupart des hommes qui m'environnent courir à une perte certaine. Je sais et je sens en même temps qu'il ne m'est pas permis d'hésiter sur ce point ; qu'en les prenant tous depuis celui qui est le plus élevé en dignité jusqu'à l'esclave qui est employé aux plus vils ouvrages, le plus grand nombre doit devenir la proie du feu éternel ; que la plupart des personnes à qui je parle dans le cours d'une semaine ou d'un mois, que je vais voir et qui viennent me voir, que je rencontre dans les places publiques, en équipage ou sans équipage, qui me servent ou que je sers ; que la plupart, dis-je, en les considérant tous ensemble, seront bientôt engloutis dans des flammes qui ne s'éteindront jamais ; qu'il n'y a que quelques-unes de ces personnes qui échapperont à ce malheur. Je me vois dans la nécessité de penser qu'il est très-vraisemblable que plusieurs de ceux à qui j'ai été envoyé pour les instruire ou leur administrer les sacrements, pour qui j'ai travaillé à découvrir les vérités saintes de la religion, à qui je les ai annoncées, que j'ai voulu détromper, pour qui j'ai demandé une solide conversion, une connaissance salutaire de leurs devoirs, une fidélité inviolable à les remplir ; que plusieurs de ceux-là je les verrai un jour, et peut-être dans peu, pleurer avec désespoir l'abus des secours que Dieu leur avait fournis par mon ministère ; que je serai forcé de les haïr, de contribuer même à leur malheur par des réditions éternelles, mais inutiles, des vérités qui m'avaient été confiées pour leur salut ; et pendant que je m'afflige amèrement sur cette pensée, néanmoins si je suis un homme vraiment évangélique (ce que je suis bien éloigné de croire), si j'aime les vérités que j'annonce, si je les pratique avant que de les dire, si mon zèle n'est point un simple spectacle que je donne, mais qu'il soit formé par la charité ; en un mot, si l'Evangile est la loi de mon esprit, de mon cœur, de ma volonté, de mes discours, de mes occupations, de mes exercices, de mes études, de mon ministère, de toute ma vie : je sais que non-seulement je suis pour le présent aimé de Dieu, favorisé de Dieu, protégé de Dieu ; que toutes mes œuvres sont un objet de joie aux anges et aux saints ; que je suis précieux à Jésus-Christ, un autre

lui-même ; mais je sais de plus avec certitude (et je douterais plutôt que je parle actuellement, que je ne douterais de ce point) que si je meurs dans les dispositions que je viens de dire, je deviens plus grand, plus noble, plus heureux que tout ce qu'il y a de grands et de riches dans le monde ; que ma gloire surpassera tout ce que l'esprit humain est capable de concevoir ; et que quoique mon œil n'ait pas vu, que mes oreilles n'aient point entendu, que mon cœur n'ait pas compris ce qui m'est préparé, cependant j'en ai le sentiment vif, comme le possédant par avance, et je le tiens déjà par une espérance ferme que rien ne peut ébranler.

Qu'on s'en croie ou qu'on ne le croie pas, qu'on s'imagine que tout ceci est dit par manière de discours et pour remplir le temps, il n'en est pas moins vrai que le cœur évangélique a tous ces sentiments. Je sais, disait autrefois le saint homme Job, que mon rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, que je serai encore revêtu de cette peau, que je verrai mon Dieu dans ma chair, que je le verrai, dis-je, moi-même, et que je le contemplerai de mes propres yeux ; c'est là l'espérance que j'ai et qui reposera toujours dans mon cœur : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (Job, XIX, 27), et c'est là ce que j'ai appelé le secret de l'Evangile, parce qu'en effet, c'est tellement un secret, que ceux à qui on le dit ne le savent pas encore, à moins qu'ils ne l'aient goûté ; et c'est ici que trouve sa vraie place cette parole si connue de saint Augustin : *Da amantem, et sentit quod dico* (Tract. 26 in Joan.).

J'aperçois bien ici, mes frères, ce que l'on aurait à m'objecter, que personne ne peut savoir s'il a dans le cœur le vrai amour de l'Evangile, ni s'il le conservera jusqu'à la fin, et que c'est à cette triste incertitude que l'Evangile même ne remédie point. Je l'avoue : si cette incertitude devait toujours durer, il manquerait un point essentiel à l'Evangile, et la parole apportée par Jésus-Christ laisserait encore quelque chose à désirer. Mais, sans m'arrêter à justifier ici l'économie de cette conduite de Dieu sur ses élus, d'où naît cette incertitude ? Est-ce de l'Evangile même, de la parole de Jésus-Christ, de la vérité qu'il nous a apportée ? ou bien est-ce de cet état de ténèbres et de concupiscence où le péché nous a réduits, et où la foi, pour nous punir, nous laisse dans cette vie ? Ah ! mes frères, c'est le triomphe de l'Evangile, c'est un de ses plus beaux caractères d'unir en même temps dans le cœur qui en est épris et la crainte humiliante d'être frustré, s'il est infidèle, du bonheur qu'il lui montre, et l'assurance ferme de l'obtenir, s'il lui est fidèle ; de l'accabler d'un côté par défiance de sa propre faiblesse, et de le relever de l'autre par la confiance en son libérateur ; de lui laisser ignorer ses dispositions et ses voies, et de lui présenter en même temps le moyen sûr et efficace pour arriver au terme qui lui est indiqué ; car, mes frères, qu'on raisonne tant qu'on vou-

dra sur la prédestination, sur la persévérance finale, sur les décrets infailibles de Dieu, cette doctrine, toute terrible qu'elle est, ne peut prévaloir contre cette autre vérité si consolante, que celui qui croit en Jésus-Christ ne périra point, que la vraie espérance ne sera jamais confondue, et que l'Evangile sauvera certainement celui qui l'aura pratiqué.

De là, qu'arrive-t-il ? Que plus je doute de mon état, plus je tâche de m'en assurer par la conformité de mes sentiments avec l'Evangile ; plus je crains et plus j'espère, parce que je sais que l'espérance contribue à me sauver. Je ne juge de mon sort ni par la multitude de ceux qui périssent, ni par l'énormité de mes fautes passées, ni par les difficultés qui m'environnent, ni par la faiblesse de ma vertu, ni par la force de mes tentations. Ne dût-il y avoir qu'un seul élu dans le monde, eussé-je été plus méchant que tout ce qui a jamais paru sur la terre, je sais que j'ai encore ma destinée entre les mains, que ce serait la souveraine extravagance de ne pas espérer fermement un bonheur toujours accordé à une espérance persévérante ; que je puis à tout moment trouver dans l'Evangile une ressource prête à mes maux et à mes alarmes. Je me tiens invariablement à mon Christ et à mon Sauveur ; je l'embrasse et je le serre, de peur qu'il ne m'échappe ; j'y reviens, dès que je m'aperçois que j'ai pu l'oublier ; je tiens bon contre toutes les inquiétudes et toutes les défiances, et j'aime à me donner cette sorte de certitude dont parle l'Apôtre, que ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni le monde entier, ne me sépareront jamais de la charité de Jésus-Christ.

Ah ! chrétiens, qu'un cœur ainsi disposé trouve de douceurs dans les rigueurs de l'Evangile ! On est quelquefois étonné de la fermeté héroïque de quelques martyrs, on comprend à peine comment des hommes de chair et d'os comme nous ont pu, je ne dis pas résister aux lames brûlantes, aux ongles de fer, aux charbons ardents, mais conserver la joie et la paix du cœur au milieu de ces tourments. On serait tenté de douter de ce que l'histoire nous rapporte des saintes sévérités que quelques pénitents ont exercées contre eux-mêmes. On se récrie sur le courage de ceux qui ont mis leur gloire dans la pauvreté, dans les afflictions, dans les emplois pénibles et humiliants, dans les exils et les emprisonnements. On ne sait pas, dit-on encore tous les jours, comment celui-ci et celui-là peuvent faire. Mais qu'il faut bien peu connaître l'Evangile, pour en juger ainsi ! Eh ! c'est parce qu'ils accomplissent toute la vérité de l'Evangile, que leur cœur est rempli de consolation. S'ils avaient moins à souffrir, ils douteraient plus de leur destinée ; ils se hâtent, pour s'en assurer, de finir la ressemblance qu'ils doivent avoir avec leur modèle ; ils craignent d'en manquer un seul trait ; et quand Dieu cesse d'y ajouter en les affligeant, ils y suppléent

eux-mêmes par des œuvres abondantes ; ils s'arment contre eux-mêmes d'une sainte cruauté, ils se regardent sans cesse dans ce miroir de la vérité ; ils retraignent, ils ajoutent sans relâche, ils réparent ce qui était difforme, ils perfectionnent ce qui n'était pas fini, ils appréhendent d'être flattés, ils veulent connaître tout le vrai pour ne pas se méprendre, ils se défient des conseils modérés, ils craignent les adoucissements, ils font plus qu'on ne leur dit. Les prédictions, les remontrances dans le tribunal, les décisions des casuistes ne les intimident qu'autant qu'ils redoutent les affaiblissements de la morale. *Cela est outré, cela est trop sévère*, ne sortit jamais de leur bouche ; ils aimeraient mieux en trop faire que de ne pas aller où il faut ; ils veulent être gênés dans la règle plutôt que de marcher plus au large, mais avec doute ; et par les sentiments que l'Evangile même leur inspire, ils y trouvent la certitude qu'on lui reprochait de ne pas donner, ils le forcent de s'expliquer en leur faveur : ce n'est plus qu'un voile à jour qui leur laisse voir toute la miséricorde qui les attend, ils pénètrent même au delà : *Incedentem usque ad interiora velaminis* (Hebr., VI, 19). On aura beau leur dire qu'il faut douter de son état, qu'il faut craindre la justice de son juge, ils donneront, ils craindront, parce qu'en doutant, ils s'assureront ; en craignant, ils s'affermiront.

Ai-je eu raison, mes frères, de vous dire que c'est ici le secret de l'Evangile : *Sacramenta Dei* (Sap., VI, 24) ? C'est un secret, parce qu'en effet il n'y a aujourd'hui qu'un petit nombre de personnes qui en soient instruites. Peut-être l'ignore-t-on encore maintenant que je m'efforce de le développer, que j'emploie tout ce que j'ai de termes pour l'expliquer. Je sais que quand nous parlons de l'Evangile, nous parlons presque toujours à des sourds ; je sais qu'on n'a nulle idée des consolations que la pratique exacte des préceptes de Jésus-Christ porte avec elle ; que le langage de la foi touchant les biens à venir et les conditions auxquelles ils nous sont promis est un langage étranger au plus grand nombre. Mais qu'on essaye, pour voir si j'en impose ; qu'on se rende aujourd'hui disciple de l'Evangile ; qu'on me donne non pas de ces chrétiens de routine et de coutume, de ces hommes en qui je le vois tout défiguré, qui sont honnêtes gens comme les païens auraient pu l'être, qui exercent la religion commodément et sans rien faire ni rien souffrir ; mais qu'on me donne des humbles de cœur, de vrais pénitents, des hommes formés par l'esprit même de l'Evangile ; et qu'ils me convainquent de faux, s'il est possible.

J'en appelle au témoignage de ces hommes illustres qui ont été disciples de l'Evangile, avant même qu'il fût écrit ; de ces premiers patriarches dont il est dit, tantôt qu'ils attendaient cette cité bâtie sur un ferme fondement ; tantôt qu'ils voyaient et qu'ils saluaient de loin les biens qui leur étaient pro-

mis ; tantôt que les ignominies de Jésus-Christ étaient pour eux un plus grand trésor que toutes les richesses, parce qu'ils envisageaient la récompense ; tantôt qu'ils demeurèrent fermes et constants, comme s'ils eussent vu l'invisible. C'est par la foi et par la foi de l'Evangile qu'ils ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, qu'ils ont été tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, et s'occupant d'en trouver une meilleure dans la résurrection. C'est enfin par cette foi qu'ils ont souffert les insultes, les fouets, les chaînes et les prisons, qu'ils ont été lapidés, sciés, éprouvés en toute manière, quoiqu'ils ne dusent recevoir qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur (Hebr., XI, 10-40).

D'où vient donc, chrétiens auditeurs, que cet Evangile ne fait pas sur vous les mêmes impressions ? Est-ce que vous n'êtes pas également intéressés à en pratiquer les lois ? Est-ce que vous n'y devez pas aussi vous-mêmes chercher votre sûreté ? Car, dites-moi, mes frères, que prétendez-vous devenir en vous conformant à d'autres maximes ? Lorsque je vous vois suivre tous les penchants de votre nature, esclaves malheureux de tous les usages du monde, vous faire une religion à votre mode, vous justifier à vous-mêmes toutes vos prévarications, décider au hasard que telles ou telles coutumes peuvent être permises ; lorsque j'examine sur quels principes vous agissez ; que je considère cette vie toute de fantaisie ou de passions ; qu'en vous suivant de près j'aperçois qu'il n'y a en vous qu'instinct, qu'impression des sens, que caprice et qu'humeur ; que ce qui vous décide, c'est ce qui vous flatte, ce qui vous attire, ce que vous voyez faire, ce que vous entendez dire ; je me demande à moi-même, sont-ce là des hommes raisonnables ? pensent-ils à quel terme ils vont aboutir ? oublient-ils qu'ils ont une âme ? Et s'ils s'en souviennent, peuvent-ils ainsi la risquer brutalement sur ce qu'il plaît au monde de leur débiter, sur ce que leurs passions leur suggèrent, sur je ne sais quelles idées confuses qu'ils se sont formées de la religion ? Vous vous dispensez à votre gré et sur de légers prétextes, de toutes les lois de l'Eglise ; du jeûne, de la sanctification des dimanches et des fêtes ; vous réduisez toute votre pénitence et toute votre conversion à quelques récits imparfaits que vous venez faire de vos désordres ; vous prétendez que pourvu que vous ayez fait vos Pâques, sans savoir ni ce que c'est que ressusciter avec Jésus-Christ, ni ce que c'est que de communier dans l'esprit de Jésus-Christ, vous avez accompli tout le précepte. J'entends dire de toutes parts que vous vous faites sans raison des maximes chacun selon votre état : vous, riche, qu'il est permis de prêter son argent à intérêt ; que n'ayant point, dites-vous, d'autre moyen de le faire valoir, cette injustice vous devient permise ; que c'est ainsi que tout le monde en use ; vous, noble, qu'il est injuste d'exiger que vous pardonniez une insulte, et que c'est par l'épée qu'il s'en faut faire raison ; vous,

pères et mères, qu'il faut avancer vos enfants dans l'Eglise, s'ils y trouvent de la protection; vous, marchand, que vous pouvez au delà du juste prix vous dédommager sur les uns de ce que vous perdez sur les autres; vous, officiers de justice, qu'il n'y a point de péché à vous écarter des ordonnances sur le salaire que vous exigez, vous tous, qu'on vous fait acheter le salut trop cher, lorsqu'on veut vous réduire à une vie réglée, aux exercices de la paroisse, aux prières et aux lectures communes dans les familles, à l'éducation de vos enfants, à la pratique des œuvres de pénitence et de charité, à vous abstenir des spectacles et des autres divertissements profanes. Mais y pensez-vous quand vous vous déterminez ainsi sans examen et sans précaution? Où sont donc les sûretés qu'on vous a données sur tous ces points? Où avez-vous pris vos décisions? Et si je vous dis que tout cela vous conduit à la perdition, que toutes ces maximes sont des maximes damnables; qu'en vivant comme vous vivez, vous courez tous pêle-mêle à l'enfer; qu'il n'y a ni raison ni christianisme dans toute votre conduite; qu'en changeant l'extérieur de votre religion, on ferait à peine de vous d'honnêtes païens; et que tout ce que vous pouvez espérer de ces titres que vous portez, de ces sacrements que vous recevez, de ces secours abondants que l'Eglise vous offre, c'est une plus terrible condamnation, que me répondez-vous? Que je suis trop sévère? Dites, dites plutôt que c'est l'Evangile qui est trop sévère, et que vous y renoncez; et alors je répliquerai qu'au moins vous renoncez donc à ses récompenses; et par cela seul, notre état est bien différent. Quant à ses menaces, vous les traitez d'illusions, vous en faites un jeu, et dès lors vous courez un étrange risque; car après tout avez-vous bien examiné ce qu'on en doit penser? Au moins devriez-vous vous en instruire; et quand vous ne feriez à Dieu d'autre outrage que celui de ne pas même écouter ce qu'on vous en dit, vous mériteriez par là le châtiment que vous méprisez. Mais, mes frères, ce n'est pas à ces termes que nous en sommes. Si vous ne redoutez pas ces menaces, elles n'en sont pas moins véritables ni moins terribles; et ce qui est affreux à penser, c'est que c'est vous qu'elles regardent, c'est vous qui en ressentirez les effets, et qui déplorerez bientôt, mais trop tard, de n'avoir pas voulu me croire.

Il en faut donc, chrétiens auditeurs, revenir à l'Evangile. C'est là que nous devons chercher notre sûreté; c'est de lui que toutes les vraies connaissances peuvent émaner. On ne décidera sagement aucune question de morale, on ne résoudra aucun doute, on ne levera aucune difficulté qu'à la lumière de l'Evangile: tout ce que l'on pourra proposer de règles exactes pour diriger les pensées, les sentiments; le plus petit détail des actions des hommes partira de là; tout ce qu'il y aura jamais de disputes sur les devoirs de la vie trouvera là son éclaircissement. Il n'y a que désordre, que confusion, que misère où il ne préside

point; il n'y a que richesses, que gloire et que justice où il est écouté: *Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia* (Prov., VIII, 18). Il n'y a de vertu digne de nous que celle qu'on puise dans l'Evangile; de consolation solide que celle qu'on y trouve; de force que celle qu'on emprunte de lui. Il n'est point de passions qu'on ne puisse réprimer, d'habitudes qu'on ne puisse rompre, de tentations qu'on ne puisse vaincre, de vices qu'on ne puisse effacer par la vertu de cette parole. Un seul mot de l'Evangile prononcé avec foi rend plus fort que tout ce qu'il y a de créé; une seule pensée de l'Evangile peut dissiper toutes les légions de l'enfer, faire entreprendre les œuvres les plus difficiles, faire supporter avec joie les plus grandes afflictions, les tourments même les plus affreux, soumettre toute la force et toute la prudence de la chair. Enfin, mes frères, je dirais volontiers à l'égard de l'Evangile ce que Jésus-Christ demandait autrefois aux Pharisiens à l'égard de lui-même: *Quis ex vobis arguet me de peccato* (Joan., VIII, 46)? Qu'aurait-on à reprendre dans sa doctrine? Que faudrait-il ajouter à ses préceptes? Quelles récompenses voudrait-on qu'il promît encore?

Quand je lis les lois romaines, je me forme, il est vrai, l'idée d'une illustre république: mais je vois en même temps que toutes ces lois ne parlent point au cœur; qu'elles ne portent avec elles ni force ni vertu pour se faire observer; qu'elles ne vont point à la racine des passions, qu'elles n'en empêchent que les effets extérieurs; qu'elles ne promettent point de félicité durable; et que tout le fruit qu'on en peut espérer est borné à la vie présente. Mais l'Evangile remplit tous mes desirs, me représente tel que je veux être, me fait voir clairement et me fait vouloir efficacement ce que je puis devenir, me porte au delà du temps, m'élève jusqu'à Dieu, m'associe à sa sainteté, à sa gloire, à toutes ses perfections; me corrige, me transforme, m'éternise et me divinise. Qui donc pourra le convaincre de manquer en quelque chose? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Aussi, mes frères, ce livre de l'Evangile, tout petit qu'il est, ce livre qui ne contient que des leçons opposées à l'esprit humain, qui ne propose rien moins que la réforme du monde entier et le renversement de toutes ses coutumes, qui en réproche toutes les maximes; qui fait des joies, des richesses et de la gloire du monde un objet d'horreur; qui condamne tous les hommes aux souffrances, à la pauvreté à une mort entière à soi-même; ce livre enfin que toute la terre a persécuté, que l'on a quelquefois condamné au feu, que les hérétiques ont tâché d'altérer et de corrompre: ce petit livre se trouve aujourd'hui tel qu'il a été écrit; il s'est conservé dans toute sa pureté au milieu de ce déluge de volumes dont le monde a été inondé, au milieu de cette corruption de morale et de sentiments dont l'univers est infecté. Il nous a été religieusement transmis comme le dépôt et le testament le plus précieux de notre Père. On le lit, on le croit, on le porte

sur soi, on l'explique, on le prêche ; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que quelque contradiction que les hommes lui opposent ou dans leurs discours ou dans leurs mœurs, ils l'écoutent encore avec respect, et ils savent bon gré à quiconque réussit à le leur développer.

Disons donc, mes frères, comme le Sage : *Hanc amavi et exquisivi, et amator factus sum formæ illius* (Sap., VIII, 2) ; je l'ai aimé, je l'ai recherché, j'ai tâché de l'avoir pour épouse, cette sagesse et cette vérité de mon évangile, et je suis devenu amateur de sa beauté. J'ai résolu de la prendre avec moi pour la compagne de ma vie, parce que je sais qu'elle me fera part de ses biens, et que dans mes peines et mes ennuis elle sera ma consolation ; entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa* (Ibid., 16). C'est donc à dire, mes frères, que l'Evangile doit être désormais la règle de vos mœurs : qu'au lieu de ces livres profanes dont vous faites votre amusement, je dois voir chez vous le livre où cet Evangile est contenu ; qu'il faut que vous fassiez connaître, aimer et pratiquer ses maximes à vos enfants, que vous vous en entreteniez avec eux, que vous ne laissiez pas ignorer ses vérités saintes à vos domestiques. Et certes n'est-il pas étonnant, que dis-je ? n'est-il pas scandaleux que dans des familles chrétiennes, il n'y soit jamais parlé de Jésus-Christ ni de son Evangile, qu'on ne s'y assemble que pour jouer, pour prendre la nouarriture du corps, pour conférer de bagatelles, d'affaires purement humaines, et jamais pour prier, ni pour parler de Dieu ; qu'on y voie des domestiques bien dressés au service de l'homme, mais inhabiles et sans sentiments pour le service de Dieu ; que si l'un des époux veut établir quelques règles pour l'instruction de la famille, l'autre s'en moque et s'y oppose. Ah ! vous dit saint Paul, vous êtes pires que des infidèles (1 Tim., V, 8). Mais non, j'espère, mes chers auditeurs, que vous prendrez d'autres sentiments ; qu'en rentrant aujourd'hui dans vos maisons, vous allez ériger un trophée à votre Evangile ; que vous le mettez au milieu de vous pour en faire la règle de votre conduite, de l'éducation que vous donnerez à vos enfants, de l'usage et de l'administration de vos biens, de votre fidélité à remplir chacun les devoirs de votre état, de votre soumission à la Providence. Je vous en ai fait l'éloge sans envie et je ne vous ai point caché les richesses qu'il renferme : *Quam sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo* (Sap., VII, 13). Ma carrière serait heureusement commencée, si je vous en avais efficacement inspiré l'amour. Ne résistez donc pas, je vous prie, à mes instances ; recevez le trésor que je vous offre : *Ergo accipite disciplinam per sermones meos, et proderit vobis* (Ibid., VI, 27). Vous y trouverez la gloire et la félicité éternelles que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le Fils de l'homme viendra, il s'assemblera sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront appelées devant lui (Matth., XXV, 31 et 52)

Il semble, mes frères, qu'on ne puisse rien ajouter au portrait que l'Ecriture nous fait de l'effroyable désolation qui doit arriver dans les derniers jours du monde. Lorsque tout paraîtra tranquille, que les hommes jouiront des biens et des plaisirs de la vie, que les pécheurs diront que les choses sont comme elles étaient dès le commencement (II Petr., III, 4), et qu'il n'y a rien à craindre : tout d'un coup à la voix de Dieu l'univers sera ébranlé ; le ciel se repliera comme un livre ; le soleil et la lune se couvriront de ténèbres ; les étoiles tomberont pêle-mêle ; la terre ne pourra plus soutenir ses habitants ; elle les agitera par ses secousses comme pour les rejeter loin d'elle ; la mer ne connaîtra plus de bornes ; les fleuves et les fontaines seront changées en absinthe ; des sons formidables retentiront de toutes parts ; on aura devant les yeux un gouffre affreux d'où s'élèvera une fumée qui obscurcira le monde entier. Tantôt ce seront des lions et autres animaux préparés pour tourmenter les hommes ; tantôt des anges armés de faux qui moissonneront à droite et à gauche ; ici c'est un pressoir où l'on foule le vin de la fureur du Tout-Puissant : là c'est une cuve immense d'où le sang sort avec une telle abondance que les chevaux en ont jusque aux mors. Enfin c'est une grande voix qui sort du trône et qui s'écrie : C'en est fait, tout est passé : *Factum est* (Apoc., VI, 12, 14 ; VIII, 10, 11 ; IX, 2, 19 ; XIV, 15-20 ; XVI, 17). Cette désolation, mes frères, qui est-ce qui pourra la voir sans sécher de frayer ? *Arescentibus hominibus præ timore* (Luc., XXI, 26).

Cependant tous ces objets ne m'effrayent point comme celui-ci : *Filius hominis sedebit super sedem majestatis suæ* (Matth., XXV, 31). C'est le Fils de l'homme assis sur son tribunal ; c'est le juge des vivants et des morts ; c'est le souverain arbitre des âmes, c'est celui qui peut les précipiter dans le feu ; nous le verrons. Eh ! que viendra-il faire ? O jour redoutable ! ô moment terrible ! Il viendra pour examiner les consciences, pour exercer ses jugements, pour prononcer un arrêt décisif et irrévocable.

O vous qui êtes déjà morts ou qui mourrez dans le péché, puissiez-vous être écrasés par la chute des montagnes ! puissiez-vous être ensevelis sous les ruines du monde, plutôt que de voir la colère de cet Agneau ! Mais non, vous serez appelés, vous serez examinés, vous serez condamnés, et vous essuyerez toute la puissance et toute la majesté du Dieu que vous n'avez pas voulu voir

lorsqu'il se montrait à vous dans ses miséricordes.

Il est juste, mes frères, de vous exposer une vérité à laquelle vous êtes si intéressés. La crainte des jugements de Dieu étant le commencement de la sagesse et le premier pas vers la conversion, que puis-je faire de plus convenable que de vous inspirer cette crainte au commencement de ce saint temps, et de profiter de notre Evangile pour vous mettre sous les yeux un objet que tous les saints ont regardé comme le plus capable de ramener les pécheurs à la justice, et de les soutenir dans les voies de la pénitence ?

Filius hominis sedebit super sedem majestatis suæ : voilà l'objet que je vous prie d'envisager aujourd'hui par avance; Jésus-Christ assis sur son trône pour juger toutes les nations. Hélas ! tous vos désordres ne viennent que de ce que vous en détournez vos esprits et vos cœurs. Essayons donc de vous y rappeler. Pour y parvenir, je ne parlerai point de cette gloire qui revêtira notre Dieu : je laisse tout cet appareil de grandeur et de puissance qui effrayera toutes les créatures : ce ne sont ni les richesses ni les ornements du tribunal que je veux vous dépeindre ; je ne considère que la justice du juge qui y est assis et qui doit nous juger.

Justice formidable ! pour deux raisons qui feront la matière de ce discours : parce qu'elle est infiniment éclairée, ce sera mon premier point : parce qu'elle est infiniment rigoureuse, ce sera le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique les attributs de Dieu soient infinis et incompréhensibles, on peut dire néanmoins qu'il n'y en a aucun qui s'étende aussi loin que la connaissance qu'il a de tout ce qui se passe dans l'univers. Il ne fait pas tout ce qu'il peut ; sa providence ne s'exerce que sur les êtres qu'il a créés ; il met quelquefois des bornes à ses vengeances, il en donne à ses miséricordes. Mais à l'égard de ses connaissances, il ne peut lui-même les limiter ; il sait et il appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont ; il voit tous les mondes possibles, il en rassemble dans son idée toutes les différences.

Qu'est-ce donc que cette lumière de Dieu par rapport à ce qui subsiste ? Auteur et conservateur de tous les êtres, il en sait non-seulement le nombre, mais il en découvre les plus petites parties : *Ab institutione ipsorum distinxit partes illorum* (*Eccli.*, XVI, 26) ; il en aperçoit tous les mouvements ; il compte, dit l'Ecriture, toutes les étoiles, il les connaît chacune par son nom (*Ps.* CXLVI, 4) ; il en ordonne le cours, il leur marque leurs places et leurs révolutions.

Or, s'il n'est rien dans cet univers qui échappe à cet œil divin, croirons-nous que ce monde étroit de notre cœur surpasse ses lumières ? Ah ! disons plutôt que c'est principalement sur notre intérieur qu'il exerce ses connaissances. C'est sa perfection, sa na-

ture, pour ainsi dire, que de pénétrer les cœurs, il en emprunte même son nom : *Ego Dominus scrutans cor* (*Jerem.*, XVII, 10). En vain nous resserrons dans le secret de nos consciences une multitude de désirs frivoles et criminels, en vain nous voudrions lui dérober ces sombres retraites que nous nous faisons au-dedans de nous-mêmes, ces profondeurs et ces abîmes où nous croyons pécher en sûreté. Insensés que nous sommes, *Intelligite, insipientes* (*Ps.* XCIII, 8), qu'il le Créateur, le maître, le juge de tous les cœurs ne verra pas ce qui s'y passe ? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* (*Ibid.*, 9) ?

J'ajoute même que Dieu, selon notre manière de penser, doit être singulièrement attentif à toutes les œuvres de l'homme et à tous les mouvements de son âme : car observez-le avec moi, mes frères, les créatures inanimées sont soumises à Dieu, elles exécutent nécessairement ses volontés, elles suivent invariablement les lois qu'il leur a prescrites ; jamais elles ne résistent à la main toute-puissante qui les dirige : mais l'homme non-seulement est libre, mais il est encore sujet à la révolte ; quelquefois il veut troubler l'ordre de la Providence, il entreprend d'en détruire les ouvrages, il s'oppose à ses desseins. Il est donc juste que Dieu l'examine de plus près, qu'il le suive dans toutes ses démarches, qu'il compte tous ses pas, et qu'il mette toute son attention à remarquer les progrès de notre malice, à les arrêter à propos, à les faire servir à sa gloire et à ses desseins.

C'est ce qu'expriment admirablement ces paroles de l'Ecriture : *Auris zeli audit omnia* (*Sap.*, I, 10). Par là elle nous fait entendre que Dieu est, si on peut le dire, comme en sentinelle, pour entendre tout ce qui se dit, qu'il prête une oreille jalouse à ce langage intérieur des cœurs, qu'il est attentif sur les plus petites préférences que nous donnons à la créature, qu'il voit toutes nos œuvres, qu'il en examine toutes les conséquences : *Auris zeli audit omnia* : c'est-à-dire que jaloux de sa loi, de ses grâces, du sang de son Fils, de notre salut, il ne laisse pas échapper la moindre de nos prévarications, de nos ingratitude, de nos infidélités ; il les pèse, il les compare, il se les retrace à lui-même : *Auris zeli audit omnia*.

Qui que vous soyez, qui avez oublié toutes ces iniquités commises contre Dieu, tous ces outrages faits à l'esprit que vous aviez reçu, au sang de Jésus-Christ dont vous aviez été lavés ; ô vous qui avez toujours résisté à sa grâce, qui avez mille fois profané ses plus saints mystères, qui nourrissez dans votre âme des passions qu'il déteste ! ne vous y trompez pas, tout est écrit dans son souvenir ; vous l'avez piqué de jalousie, et il est aujourd'hui tout appliqué à considérer jusqu'où vous porterez votre repentir et vos regrets : *Auris zeli audit omnia*.

Cette vérité, mes frères, si utile pour nous préserver du péché, est infiniment acca-

blante, lorsque nous pensons à l'usage que Dieu fera de cette lumière dans le jour de ses jugements.

Car premièrement ce jour sera le jour de Dieu : *Dies Domini*. Les jours que nous avons à passer sur la terre sont les jours de l'homme ; jours faux, jours ténébreux, où les objets ne se montrent que sous des faces trompeuses ; jours qu'on peut appeler une véritable nuit, où nous nous repaissons de songes vains, où nous marchons au milieu des fantômes ; où nous prenons pour des réalités, des ombres vides et fugitives ; où ce qu'il y a de plus petit et de plus frivole paraît grand et énorme ; où à la faveur d'un sommeil ou plutôt d'un délire volontaire, nous nous laissons ensorceler par l'éclat des faux biens qui nous environnent ; où nous nous formons l'idée d'une félicité parfaite, où tout paraît beau et brillant, où les hommes les plus méchants se présentent sous une forme avantageuse, où les vices les plus honteux se trouvent quelquefois enveloppés sous des dehors magnifiques, où ils se commettent impunément et dans le secret, où enfin les cœurs sont ensevelis dans d'épaisses ténèbres qui les rendent impénétrables. Mais attendons la fin ; viendra le jour ; et quel jour ? Le jour du Seigneur : *Dies Domini* : jour de sa manifestation, jour où il doit parler, jour où il fera rentrer toutes choses dans le vrai, jour où il fera connaître qu'il est le scrutateur des cœurs : *Scient omnes Ecclesie quia ego sum scrutans renes et corda* (Apoc., II, 23) ; jour où il n'y aura plus de ténèbres, qui éclairera ce qu'il y a de plus sombre et de plus caché : *Dies Domini illuminabit abscondita tenebrarum* (I Cor., IV, 5).

En second lieu, mes frères, comme le jugement que Dieu doit prononcer en ce jour doit être un jugement équitable, puisque c'est le jugement d'un Dieu ; jugement dont on ne pourra pas appeler, qu'on ne récusera pas, qui sera avoué de toutes les créatures, qui n'en imposera pas au coupable ; il faut que l'examen qui précédera un tel jugement soit un examen exact et complet. Sur la terre, on ne juge que moralement du crime d'un coupable ; on passe légèrement sur tout le détail d'une action ; les proportions entre le forfait et la peine ne sont jamais entières, et l'on est souvent forcé de punir également des crimes bien différents : d'ailleurs la justice humaine ne s'étend point sur tous les vices ; il en est peu dont elle connaisse ; les pensées et les desirs ne sont pas de sa compétence ; et les plus grands scélérats ne sont pas toujours ceux qu'on appelle à ses tribunaux. Mais la justice dont il s'agit ici est une justice universelle ; justice à laquelle tout est soumis ; qui doit connaître des plus légères pensées, des moindres paroles, des mouvements du cœur les plus imperceptibles. Il est donc nécessaire que tout comparaisse devant elle, que tout soit pesé à sa balance ; qu'on y examine, qu'on y compare, qu'on y compte tout.

Je dis plus, et c'est ici une troisième preuve de l'étendue de cet examen, et qui développe la précédente ; c'est qu'alors il s'agira d'une âme ; et que Dieu, pour sauver sa justice et sa miséricorde en la condamnant, doit étaler toutes les révoltes et toutes les injustices qu'il vaudra punir dans une créature aussi excellente et aussi précieuse. Vous le savez, mes frères, et l'histoire vous en fournit des exemples qui ne sont pas même fort éloignés de vous : quand un prince veut condamner son fils à la mort pour sa rébellion, la justice semble demander qu'il rende à ses peuples raison de sa conduite : l'univers même (si c'est un prince recommandable) doit être instruit de ses motifs ; il faut qu'on sache comment ce fils a mérité le supplice qu'on lui prépare. On parle de sa filiation, des bons traitements qu'il a reçus ; on expose tout ce qu'on a fait pour le gagner ou pour le soumettre ; on développe ensuite le crime même, on le suit dans tous ses progrès, on en explique toutes les intrigues, on fait voir les impressions d'un tel exemple sur tout un peuple : on revient sur ce qu'on lui a souvent pardonné, qu'on a fait mourir ses complices devant lui, sans le comprendre dans la condamnation, qu'on a écouté ses prières, qu'on s'est fié à ses promesses : en un mot, le crime et le criminel se trouvent peints dans tous leurs caractères ; et le juge réus-sit enfin à faire approuver sa conduite, toute rigoureuse qu'elle paraît. C'est ainsi, mes frères, que le pécheur rebelle à Dieu subira toute la rigueur et toute la confusion d'un examen que toutes les créatures mêmes sollicitent. C'est une âme rachetée qu'il faut condamner ; c'est le prix du sang d'un Dieu qu'il faut réprouver ; c'est un fils héritier par sa régénération d'un royaume éternel ; un fils rendu par son adoption le bien-aimé, l'objet des complaisances du Père céleste ; un fils qui avait droit de s'asseoir à la table de son Père, de se reposer dans son sein, de jouir de ses plus doux embrassements : ce fils sera bientôt confondu avec les hypocrites, il sera condamné à un feu qui ne s'éteindra jamais. O Dieu ! la terre entière se soulève à cet arrêt ; mais que vous saurez bien le justifier ! Oui, mes frères, l'iniquité du coupable paraîtra dans tout son jour ; tout le détail des grâces et de l'ingratitude sera exposé à la lumière. C'est mon fils, c'est mon image, c'est mon ouvrage, il est vrai : mais, ô mon peuple ! mes anges, mes élus, mes ennemis même, si je vous appelle en témoignage, vous jugerez entre moi et ma vigne : *Judicate inter me et vineam meam* (Isaï., V, 3).

Enfin, mes frères, l'affaire dont il s'agit est une affaire qui n'est pas du temps, mais de l'éternité. Nous voyons que quand Dieu punit sur la terre, il ne punit pas toujours d'une manière proportionnée ; l'innocent s'y trouve souvent confondu avec le coupable, on le coupable épargné à cause de l'innocent. Il semble que ces fléaux de la colère divine se répandent ou se suspendent comme

par hasard; et Dieu, quand il blesse, ou quand il guérit, ne s'explique pas sur la justice de ses arrêts. C'est parce qu'en effet il ne s'agit que du temps, de quelques moments, et qu'il se réserve, pour ainsi dire, de revenir sur des jugements toujours justes à la vérité, mais dont l'effet n'était que passer. Le jugement dont nous parlons est un jugement éternel et irrévocable, un jugement après lequel il ne reste rien à examiner, un jugement qui place un chacun dans la maison de son éternité, qui le fixe à jamais; jugement qui par conséquent marque toutes les différences; qui sépare non-seulement le criminel d'avec le juste, mais le coupable d'avec le coupable; jugement enfin qui condamne à payer jusqu'à la dernière obole : *Usque ad novissimum quadrantem* (*Matth.*, V, 26), et qui suppose que tout est vu, que tout est discuté.

Ces réflexions, chrétiens auditeurs, ne sont que de légères preuves d'une vérité que Dieu nous a souvent inculquée dans l'Écriture : Je porterai, dit-il par un de ses prophètes, la lumière des lampes dans Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Soph.*, I, 12). Ces paroles nous font voir d'abord que c'est principalement sur son peuple, sur son Eglise, que cet œil divin exercera sa lumière et ses recherches : *Scrutabor Jerusalem*. L'apôtre saint Pierre a dit depuis que le jugement commencerait par la maison de Dieu : *Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei* (*I Petr.*, IV, 17). C'est qu'en effet il en est jaloux; tout ce qui s'y passe le touche et l'intéresse; son trésor y est renfermé; il s'y prépare un édifice et un temple; il y a placé son trône, il y a établi son culte et sa religion; il lui a confié sa parole, ses sacrements, ses mystères, son propre Fils et son Esprit; il la nourrit, il la porte dans son sein, il veille sur elle. Là tout est grand, tout est important à ses yeux; et il y fait continuellement ce qui est rapporté dans l'Apocalypse au sujet de cette ville superbe dont on mesure les portes et la muraille, dont on compte toutes les pierres, dont on sait toutes les proportions, où l'on marche, où l'on se promène, où l'on est attentif à tout, où ce qu'il y a de plus riche est ce que l'on considère et que l'on garde de plus près (*Apoc.*, XXI, 10, etc.).

On croit assez souvent que le jugement de Dieu ne sera terrible que pour les grands pécheurs, qu'il n'y aura de sévérité dans la discussion que pour le siècle corrompu; et qu'à l'abri de quelques vertus apparentes ou de quelques bonnes œuvres, on se sauvera des atteintes de cette lumière divine. Il est vrai que Babylone sera donnée en spectacle avec toute sa difformité; mais Jérusalem n'en sera pas exempte : *Scrutabor Jerusalem*. Hé! quelle lumière emploiera-t-on à cette recherche? C'est, dit le Seigneur, avec la lumière des lampes que j'entrerai : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* : c'est-à-dire, mes frères, que comme le soleil n'éclaire que la surface des corps, que ses rayons ne pénètrent point dans les cachots

ni dans les entrailles de la terre, mais qu'on se sert de la lumière des lampes pour y découvrir ce que l'on y cherche; ainsi le Seigneur, non content d'exposer à la vue ce qui paraissait déjà, prendra le flambeau, portera sa lumière dans les replis les plus secrets du cœur, se fera jour dans les abîmes les plus profonds de notre âme, y démêlera tout jusqu'aux plus petites pailles : *Scrutabor Jerusalem in lucernis*.

Transportons-nous maintenant à ce tribunal, et voyons qui de nous pourra soutenir les ardeurs de cette lumière si pénétrante. Hélas! quand on n'y exposerait que ce que le soleil a éclairé, en faudrait-il davantage pour nous accabler? Il est vrai qu'aujourd'hui les âmes ne se déguisent plus; les vices semblent avoir acquis le droit de se montrer sans opprobre; les passions les plus honteuses ne craignent plus la lumière; et ceux qui sembleraient les plus intéressés à se ménager la gloire que donne la vertu, sont les plus hardis à la mépriser. On ne se cache point d'être vicieux, on consent de passer pour impie; il est peu de péchés dont on redoute les reproches; il est même commun de s'en vanter, d'y paraître plus expérimenté que les autres, de s'exercer mutuellement à les commettre; et à voir jusqu'où le désordre a porté l'impudence, on pourrait croire que ce n'est pas une grande menace que de dire aux pécheurs qu'ils paraîtront un jour ce qu'ils sont. Mais je ne voudrais pour les confondre que les dépouiller un moment de tout ce faste qui les environne; leur retrancher leurs équipages, leurs meubles, leurs richesses; les représenter sans domestiques, sans amis, sans crédit; en un mot leur ôter tout ce qui ne tient point à leur être, écarter tout cet appareil extérieur qui éblouit, et les montrer dans leur naturel avec tous les vices dont ils se font honneur : vous jugeriez alors, mes frères, de leur véritable état et de la confusion que ces vices mêmes donneraient s'ils n'étaient pas si adroitement déguisés.

Ce n'est pas encore tout : ce qui rassure les méchants contre la honte que devrait donner le péché, c'est qu'il n'y a que leurs semblables qui les approchent; que s'éloignant de toutes les personnes sages et vertueuses, ils ne voient point le jugement qu'elles portent d'eux. Ils savent que les gens de bien sont souvent en butte au mépris et à la raillerie du monde, qu'on les traite d'insensés et de bizarres; et cela suffit pour marcher au milieu d'eux tête levée, sans se soucier de leurs pensées et de leurs sentiments. Enfin dans l'opinion où l'on est qu'il n'y a rien à perdre à être vicieux, que la plupart des crimes sont impunis, que plusieurs mêmes sont un moyen assuré de réussir dans les desseins qu'on peut avoir, il n'est pas étonnant qu'on les expose en public, qu'on les porte sur le front et qu'on veuille bien être reconnu à cette marque.

Mais que votre sort, enfants du siècle, me paraît différent, lorsque je vous considère au tribunal de Dieu, n'ayant avec vous que

vous-mêmes, vos œuvres, vos passions criminelles, vos habitudes viciennes ! Que vous me paraissiez difformes, lorsque je vous regarde hors de la portée de ces insensés qui vous flattent, dépouillés de tout cet éclat qui vous convre, et ne pouvant me montrer de toute votre personne que les crimes et les horreurs qui la caractérisent ; injustices, impuretés, adultères, trahisons, ingratitude, infidélités, vengeances honteuses, indignes bassesses, vils attachements, insatiables cupidités ! Oubliez-les tant qu'il vous plaira ; ornez même, si vous le voulez, le sépulchre qui les renferme ; traînez-les en triomphe dans les places publiques ; logez-les superbement ; faites-les respecter par votre puissance et votre autorité : le Seigneur saura bien les dégarer de tout cet embarras, les mettre à nu et à découvert, vous les représenter dans toute leur noirceur.

Encore si tout ce spectacle n'était que pour vous. Mais vous ne serez pas seuls ; toutes les créatures ensemble, et surtout les anges et les saints seront témoins de votre confusion, vous la reprocheront ; et cette vue que vous aurez de leurs pensées sera pour vous un surcroît d'accablement. Eh ! quoi, mon cher auditeur, vous êtes si sensible au moindre reproche : qu'on vous rappelle une faute commise, une imprudence échappée, une parole de travers, un seul défaut naturel ; votre cœur se soulève, votre visage change de couleur, et celui qui vous reprend devient aussitôt votre ennemi. De quel œil regarderiez-vous un homme (je dis l'homme le plus saint et le plus respectable) qui épierait votre conduite, qui interrogerait votre domestique, qui s'insinuerait dans votre maison, pour entendre ce que vous dites, pour censurer toutes vos actions ; qui blâmerait les folles dépenses que vous faites, les superfluités de votre table, les meubles inutiles de vos appartements, les peintures déshonnêtes que vous y exposez ; qui vous reprendrait de toutes les mauvaises affaires que vous entreprenez, de tous les discours frivoles que vous débitez, de tous les emportements auxquels vous vous livrez, de toute l'irrégularité qui paraît dans vos mœurs ; ne regarderiez-vous pas son zèle comme trop libre ? vous ne le lui pardonneriez pas.

Vos pasteurs qui sont obligés de vous instruire, de vous avertir non-seulement en public, mais en particulier, *publice et per domos*, sont forcés de perdre le temps à chercher des ménagements pour gagner votre confiance, à étudier leur ton de voix, à composer leur visage pour vous faire recevoir un avis ; et après tous ces préparatifs, souvent la voix s'étouffe dans leur houe. D'un autre côté, ceux qui auraient besoin d'être repris et qui le sentent, se hérissent et se retranchent de toutes parts, ferment toutes les avenues par où l'on pourrait aller jusqu'à eux, cherchent à en imposer, font apercevoir qu'on serait fort mal reçu, et se placent malheureusement comme dans un lieu de sûreté où ils jouissent tranquillement de tous leurs défauts. Hé ! que deviendrez-vous donc

quand il vous faudra essayer, non pas de ces reproches qui ne disent jamais toute la vérité, qui n'attaquent que l'écorce de vos défauts, qui ne vous montrent que ce que tout le monde voit, qui ne vous humilient point devant les autres, et qui vous sont faits par des hommes incapables de vous faire un grand mal ; mais des reproches de la Vérité éternelle, dont les traits iront jusqu'au cœur, qui vous feront voir en vous des monstres que vous ne connaissiez pas, qui vous seront faits à la face de l'univers, et qui seront suivis d'un jugement éternel de condamnation ; car c'est encore là ce qui rendra cette discussion infiniment terrible.

Mais ne prévenons pas ce que j'en dois dire dans mon second point ; et qu'il me suffise de vous demander encore une fois ce que vous deviendrez, lorsqu'un juge souverainement éclairé, souverainement juste, souverainement puissant, vous représentera tout ce détail d'actions, d'entreprises, de démarches, de projets qui remplissent le cercle de votre vie ; qu'il rassemblera tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est fait à votre exemple et par vos conseils ; qu'il vous fera sentir le poids de mille iniquités que vous n'aurez peut-être jamais commises, mais que vous aurez fait commettre ; qu'il citera sur votre compte toutes les suites d'un péché que vous aurez communiqué, d'une vengeance que vous aurez animée, d'une médisance que vous aurez répandue, d'un conseil que vous aurez donné, d'une lettre que vous aurez écrite, d'un livre que vous aurez prêté, d'un récit que vous aurez fait, des exemples publics que vous aurez donnés dans les spectacles, dans les bals, dans les repas, dans le jeu, dans les voyages, dans toutes les assemblées mondaines ; qu'il vous fera voir dans ce tableau de votre vie tous les devoirs négligés, toutes les bonnes œuvres omises, toutes les pratiques de justice, de charité, de piété, de religion que vous aurez méprisées.

Que sera-ce, lorsqu'on ira fouiller avec la lampe dans cet abîme ténébreux de votre âme ; qu'on discutera toutes les pensées qui vous auront occupé, tous les motifs qui vous ont fait agir, toutes les souplesses de votre amour-propre ; qu'on vous fera voir que vous n'étiez régulier que par intérêt, pieux que par vanité, pénitent que par caprice, zélé que par ostentation ; que la plupart de ces œuvres extérieures qui décoraient votre personne n'étaient que des œuvres mortes que la charité ne formait point, que la volonté de Dieu ne réglait point, que l'esprit de Jésus-Christ ne sanctifiait point.

Que sera-ce quand on vous demandera compte de votre éducation, des vérités que vous aurez connues, des saintes impressions que vous aurez éprouvées, des remords que vous aurez sentis, des secours qui vous auront été offerts, des exemples que vous aviez sous les yeux ; de l'Évangile, de la grâce, de la croix, du sacrifice, des mystères de Jésus-Christ, de votre santé, de votre bien, de vos qualités naturelles, de votre emploi, de votre

autorité, de votre temps, de votre vie, en un mot de tout ce que vous êtes?

Votre cœur aujourd'hui vous est caché, toutes vos fautes passent et s'effacent de votre mémoire, vous les ignorez presque toutes. Votre conscience est toute repliée sur elle-même; elle est fermée pour vous; elle entretient des vices qui y sont comme endormis, des péchés sans nombre qui n'y causent aucun trouble. Mais un seul rayon de la lumière divine la déploiera; tous ces serpents que vous nourrissez dans votre sein se réveilleront, vous sentirez toutes leurs morsures; votre cœur se répandra comme l'eau; vous verrez, vous discernerez tout; et la justice de Dieu vous appliquera d'autant plus à vous-même, que vous vous serez plus méconnu. C'est la menace qu'il fait au pécheur : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (Psal. XLIX, 21). Premier motif de terreur par rapport au jugement de Dieu; sa justice est infiniment éclairée, vous venez de le voir. Mais elle est encore infiniment rigoureuse, second motif de terreur; et c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Voilà donc la conscience du pécheur à découvert, sa cause est pleinement instruite, le compte de toute sa vie est dressé, et le temps est enfin venu de prononcer l'arrêt éternel de sa destinée. Quel pensez-vous, mes frères, que sera ce jugement? Qu'on se flatte tant qu'on voudra, qu'on se rassure sur quelques vains prétextes, la justice divine ne s'accommodera point à nos préjugés; elle nous jugera selon trois règles qui rendront ce jugement infiniment terrible.

Premièrement, Dieu nous jugera selon sa vérité; c'est une parole souvent répétée dans l'Ecriture : *Judicabit populos in veritate sua* (Ps. XCV, 13). Il n'est rien qui ait été plus attaqué dans tous les temps que la vérité de Dieu par rapport aux préceptes qu'il nous a donnés, et aux châtiments dont il menace les violateurs de sa loi. Nous voyons que, sous l'Ancien Testament, il n'était presque point d'article que l'on n'eût corrompu par des interprétations arbitraires, par des traditions tout humaines. Les docteurs avaient substitué leurs propres fantaisies au commandement de Dieu, et la foi même se trouvait altérée, surtout celle du Messie, par la licence effrénée des opinions et des préjugés. L'Evangile aurait dû, ce semble, éclaircir tous les points, fixer à jamais le sens de la loi, et mettre la morale dans un si grand jour, que la subtilité de l'esprit humain ne fût plus capable de l'obscurcir.

En effet, Jésus-Christ qui nous a apporté l'Evangile l'a proposé clairement, brièvement, simplement; il a dévoilé les figures, expliqué les prophéties : les apôtres sont venus depuis, et ont parlé sans paraboles; les peuples entiers ont reçu cette doctrine dans toute sa pureté; les Pères l'ont soutenue par leurs écrits, les saints l'ont attestée par leurs travaux, les martyrs l'ont scellée

de leur sang, la tradition l'a consacrée; et de nos jours on exige encore des prédicateurs et des casuistes qu'ils l'annoncent telle qu'elle nous a été transmise. Cependant il n'est presque personne qui ne se réserve le droit de l'expliquer pour soi, de la restreindre selon ses caprices, de l'accommoder au temps et à l'usage, quand il s'agit de la pratique. On se fait à soi-même sa morale et sa vertu; on détermine selon ses idées jusqu'où l'on doit aller; on prend parti sur ce qu'on peut se permettre et se pardonner; on oppose à ses propres remords des exemples présents qui ne concluent pas; et l'on en est enfin venu au point d'abréger la voie du salut, et de réduire la sainteté à une médiocrité commode.

Je vous laisse à penser, mes frères, si la justice divine doit s'assujettir à toutes ces opinions. Eh! grand Dieu! quel Evangile que celui que l'on dresserait sur les préjugés personnels et sur la conduite des chrétiens de nos jours! Quelle justice que celle qui réglerait ses arrêts sur les maximes et les relâchements de nos prétendus gens de bien! Non, la vérité de Dieu ne prend rien des maximes des hommes, elle a sa source dans la raison éternelle, elle est immuable, et elle aura son accomplissement.

C'est cette vérité que Dieu prendra dans le jour de son jugement comme son arme et son bouclier, pour opposer à la malheureuse licence des fantaisies humaines. En vain voudra-t-on alléguer les exemples de ceux qu'on estimait, les raisons ou les prétextes de sa condition, l'usage et les bienséances : ce bouclier de la vérité sera impénétrable, et le tribunal de Dieu ne sera point infecté de tous ces faux jugements : *Accipiet pro galea judicium certum, sumet scutum inexpugnabile æquitatem* (Sap., V, 19, 20).

C'est là, mes chers auditeurs, l'usage que Dieu fera de l'Evangile, de cet Evangile qui devait être votre loi et votre guide, votre consolation et votre force, votre ressource et votre salut; cet Evangile sera votre témoin, votre accusateur et votre juge : *Sermo quem locutus sum, ipse vos judicabit* (Joan., XII, 48). Il ne sera plus temps d'examiner si les maximes en sont austères, et si la nature paraît s'opposer à ce qu'on les mette en pratique; tous les vains prétextes allégués par les hommes seront dissipés.

L'Evangile seul subsistera, et celivre si peu vu, si peu connu, sera mis devant le pécheur pour le juger. Il sera vrai pour lors que la paille n'est destinée qu'au feu, que l'arbre stérile doit être coupé, que le pécheur impénitent doit périr. Sur cette vérité l'on jugera non-seulement les impuretés et les scandales, mais on jugera les médisances, les divisions, les colères, les vengeances, les ressentiments, les traités injustes, les attachements aux biens, aux honneurs, aux plaisirs de la terre, les préférences de la créature à Dieu. Il est dit que les amateurs du monde, que les hypocrites, que les avares, que les riches de cœur et d'affection, que les ministres infidèles, que les lâches, que

les timides seront maudits, et ils le seront. Il est dit que celui qui ne porte pas sa croix tous les jours, qui ne fait point la volonté du Père céleste, qui n'exerce point la miséricorde, qui ne pardonne point les injures, n'est pas digne de Jésus-Christ, n'entrera point dans le royaume des cieux, sera jugé sans miséricorde; et cela sera. Il y a plus; car tandis qu'on verra passer devant soi le ciel et la terre, les grandeurs humaines, l'éclat du monde, l'univers entier : *Cælum et terra transibunt*, le pécheur aura la douleur de voir régner seule cette vérité qu'il a méprisée et qui le condamne : *Verba autem mea non transibunt* (Matth., XXIV, 35).

C'est, mes frères, ce qui portera les saints à se récrier sur la justice de ce jugement : *Vera et justa judicia sunt ejus qui judicavit de meretrice magna* (Apoc., XIX, 2). *Vera*, ils sont vrais, ces jugements : *justa*, ils sont justes, puisque le juge n'a exécuté que ce qui était écrit, qu'il a accompli ses menaces sur Babylone, et qu'il l'a condamnée selon sa vérité : *Vera et justa judicia sunt ejus*.

Trouverez-vous donc désormais étrange que nous nous appliquions à vous développer cette vérité, à vous l'exposer dans tout son jour, à reprendre dans vos mœurs tout ce qui mérite d'être repris; que nous appelions un mal tout ce qui est un mal; que nous vous fassions sentir toute l'énormité de vos vices? Et pourriez-vous nous faire un crime de ce que dans le tribunal nous vous arrêterions sur tout ce qui est défendu par la loi de Dieu; de ce que nous vous prescrivions tous les devoirs qu'elle impose; de ce que nous ne laisserions passer aucune des prévarications qu'elle condamne? Ah! qu'il serait bien plus doux pour nous de nous accommoder un peu à vos préjugés et à vos passions, de nous accréditer auprès de vous par des condescendances et des adoucissements!

Mais jugez vous-mêmes si vos prétentions sont raisonnables. Il est vrai que nous devons avoir pour vous des entrailles de charité, vous écouter avec patience, ne point nous lasser de vous instruire, le faire toujours avec humilité, vous présenter l'Evangile sous les faces les plus propres à vous le faire aimer, vous rendre la piété douce et supportable, vous y encourager par de puissants motifs, vous aider à marcher, et surtout ne jamais rien outrer dans les préceptes que nous vous donnons. Mais aussi nous ne devons rien retrancher de la sainte sévérité de la loi, nous ne devons pas nous rendre commodes à ses dépens et au péril de votre salut. Car il n'en est pas de cette loi comme de celles des hommes : celles-ci reçoivent des interprétations, des adoucissements; quelquefois même elles s'abrogent, et les législateurs, ou ne les font pas toujours observer à la rigueur, ou ne condamnent pas à toutes les peines qu'elles ont décernées. Mais la vérité de Dieu ne se dément pas dans un seul point : tout, jusqu'à un iota en sera accompli; le Seigneur en a fait

le serment : *Amen dico vobis, iota unum aut unus apex non prateribit a lege, donec omnia fiant* (Matth., V, 18).

En second lieu, mes frères, Dieu nous jugera selon sa sainteté; seconde règle qui prouve la rigueur de ce jugement. Ce qui trompe la plupart des hommes, c'est la comparaison qu'ils font de leurs sentiments et de leur vie avec la vie et les sentiments des autres hommes. Depuis que le dérèglement des mœurs a prévalu, que le crime a marché sans pudeur, et qu'on a pu être homme d'honneur sans être homme de bien, la vertu la plus médiocre n'a pas eu peine à se distinguer; on s'est cru saint, parce qu'on n'était pas vicieux, et l'on s'est contenté de pouvoir dire avec le pharisien : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (Luc., XVIII, 11). D'ailleurs les grands saints sont devenus si rares, et les grands exemples sont si éloignés de notre temps, qu'on ne reçoit plus leur témoignage, et qu'on s'en tient aux mœurs et à la vertu de son siècle. Mais qu'il parce que notre siècle est plus corrompu, le Dieu que nous servons en est-il moins saint? Ou bien est-ce sur la corruption du siècle que Dieu nous jugera, plutôt que sur la sainteté de son Être.

Il est, mes frères, un grand principe dans la morale; c'est que Dieu est la source et le modèle de toute vertu, que tout être créé n'est bon qu'à proportion qu'il participe de la bonté et des attributs de son auteur, et que c'est sur cette ressemblance qu'on doit juger des défauts ou de la perfection de ses ouvrages. Un homme ne peut être la règle d'un autre homme : tel que soit celui qu'on me propose, je ne suis pas toujours obligé de faire, et je me rendrais même souvent coupable si je faisais tout ce qu'il fait; et si l'on me dit d'imiter les saints, ce n'est que parce qu'ils ont été plus semblables à Dieu. C'est sans doute par cette raison que la justice même et la sainteté se sont incarnées : il fallait exposer aux hommes leur véritable modèle, et leur apprendre à être parfaits comme le Père céleste est parfait. De là, mes frères, il s'ensuit que comme on n'est saint qu'autant qu'on approche de la sainteté de Dieu; son jugement sera réglé sur la manière dont nous aurons approché, ou dont nous nous serons éloignés de sa sainteté.

Quelle sera donc la situation d'une âme criminelle citée au tribunal de Dieu pour être comparée à ce modèle? Nous éprouvons quelquefois que la présence d'un homme de bien nous en impose et nous intimide; sa vertu porte au cœur une certaine impression de respect, et y suscite mille reproches qui nous humilient et qui nous importunent. De là vient que, comme je l'ai déjà remarqué, les personnes dérégées ou qui ont beaucoup de défauts cherchent toujours leurs semblables et ne s'approchent guère des gens de bien; et c'est à ce sujet qu'il est dit que la vertu des apôtres était si éclatante, que personne n'osait se joindre à eux : *Ceterorum autem nemo audebat se conjungere illis* (Act., V, 13). Mais qu'est-ce que la présence

d'un homme, quelque saint qu'il soit, en comparaison de celle de Dieu? Un prophète ne comprenait pas qu'il fût possible de se soutenir devant lui : *Quis stabit ad videndum eum* (Malach., III)? En effet, que deviendra le pécheur, lorsque séparé de cette multitude de prévaricateurs qui couvraient sa honte et ses dérèglements, il sera placé face à face contre Dieu, pour être mesuré sur cette raison et cette justice sainte; lorsque dans ce désert (dont parle l'Ecriture) où Dieu l'aura conduit, où il n'y aura plus de flatteurs, d'approbateurs, de séducteurs, il sera comparé à son juge : *Adducam vos in desertum populorum, et judicabo ibi vobiscum facie ad faciem* (Ezech., XX, 35)? Alors toute la sainteté de Dieu sortira de lui pour juger et pour condamner : alors cette sagesse éternelle qui devait éclairer nos esprits, cette lampe céleste qui devait conduire nos pas, paraîtront dans toute leur splendeur. De là partiront des éclairs qui découvriront des taches où l'on n'en voyait point; et cette pureté de notre Dieu rendra le salut du juste presque incertain : *Iustus vix salvabitur* (I Petr., IV, 18). Saint Augustin n'a pas craint de parler ainsi contre la vie la plus louable, si Dieu l'examinait sans miséricorde. David eût voulu que le Seigneur ne fût jamais entré en jugement avec lui (Ps. CXLII, 2). Le saint homme Job reconnaissait qu'il s'était égaré dans ses paroles, et il avouait que toutes ses œuvres lui étaient suspectes, *Verebar omnia opera mea* (Job, IX, 28); et saint Paul, lors même qu'il ne se reprochait rien, ne croyait pas être justifié (I Cor., IV, 4).

En effet, où trouvera-t-on des pensées toujours conduites par la vérité de Dieu, des desirs toujours réglés par sa justice, des sentiments toujours conformes à sa raison, des résolutions toujours prises sur sa volonté? Où seront-ils, ces justes dont les paroles n'auront été que des paroles de sagesse, les démarches que des démarches de justice, les actions que des actions de sainteté, dont toute la vie enfin aura été la vie de Dieu même? *O Dieu! retirez-vous de moi* (vous disait un apôtre lorsque vous étiez encore revêtu du voile de notre faiblesse et de nos misères), *retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur* (Luc., V, 8); mais à combien plus juste titre le dirai-je, lorsque vous paraîtrez ce que vous êtes, environné de toute votre gloire! Vérité, sagesse, justice, sainteté, éloignez-vous de moi! Mais non, vous m'accablerez de toute votre présence; j'entends de tous côtés qu'on vous sollicite de me juger et de me condamner : *Usquequo sanctus et verus non judicas* (Apoc., VI, 10)? Vous vengerez sur moi les outrages que j'aurai faits au Christ dont j'étais le membre, au sang précieux qui m'avait racheté, à la vérité qui m'avait instruit, à l'Eglise qui m'avait adopté, à la religion que j'avais professée, et par-dessus tout au ministère que j'avais exercé; tous ces outrages seront vengés sur moi; tout demande cette vengeance, tout parle contre moi : *Usquequo*

sanctus et verus non judicas? Mais peut-être que votre miséricorde viendra pour nous être favorable; elle paraîtra à ce tribunal : nous serons jugés selon la miséricorde de Dieu; troisième règle que Dieu suivra dans son jugement, et par laquelle je finis.

Mais que signifient ces termes, être jugé selon la miséricorde de Dieu? Je l'entends, mes frères, comme l'Ecriture même me l'a appris : *Secundum misericordiam suam, sic et correptio illius* (Eccli., XVI, 13); c'est-à-dire qu'à proportion des secours qui nous auront été donnés, des facilités que nous aurons eues pour le salut, notre jugement sera rigoureux : *Secundum misericordiam suam, sic et correptio illius*. Il n'est rien qu'on rebatte davantage que la miséricorde de Dieu; elle est aujourd'hui devenue le prétexte de presque tous les relâchements; c'est la redite éternelle des mauvais chrétiens et des imparfaits; et souvent sans savoir quelle est l'économie de cette miséricorde, on la revendique au hasard, on en fait son dogme favori, et l'on se rassure sur les idées qu'on s'en est formées.

Je n'examine point ici comment elle s'exerce dans cette vie; il n'est pas question de trailler des conditions auxquelles on doit l'espérer. Je ne l'envisage qu'au tribunal de Dieu; et je dis qu'autant qu'elle sera aimable pour les justes, autant sera-t-elle terrible pour ceux qui seront morts dans leur péché. Et certes, mes frères, Jésus-Christ qui distribue sur la terre cette miséricorde, ne prend plus sur lui les péchés que l'on porte à son tribunal; ils retombent tous par un retour funeste sur le pécheur même; et de cette même main dont il a répandu sur lui ses faveurs et ses grâces, il lance encore sur lui avec plus de force ses foudres et son tonnerre.

C'est cette menace qu'il voulait nous faire entendre, lorsque dans la description qu'il nous fait des événements qui précéderont le dernier jour, il nous avertit qu'on verra paraître le signe du Fils de l'homme, et qu'alors toutes les nations seront dans les pleurs et les lamentations. Jamais il n'y eut de trésor de grâces plus abondant que celui que nous trouvons dans la croix de Jésus-Christ; c'est là que nous puisons toutes les miséricordes qu'il plaît à Dieu de nous accorder. Mais cette croix même renferme le trésor de colère préparé aux méchants; c'est cette pierre contre laquelle ils sont venus se heurter, comme c'est elle qui les brisera en tombant sur eux (Matth., XXI, 44). De cette bouche qui avait prié pour les hommes et qui leur avait parlé si tendrement, partiront les charbons de feu qu'ils auront attirés sur eux; et ces plaies qui devaient leur servir d'asile vomiront contre eux toute la colère divine.

En effet, mes frères, si la sainteté, la justice, la vérité de Dieu demandent vengeance contre le péché, la miséricorde seule sera-t-elle exceptée? Cette perfection de Dieu dont il fait le fondement de sa gloire, cette miséricorde qui lui a donné tant d'adorateurs,

qui lui a engendré tant d'enfants, qui lui a formé tous ses élus et tous ses saints, sera-t-elle oubliée dans les réparations qu'il exigera ? Non, mes chers auditeurs ; elle sera, pour ainsi dire, de tous les jugements qu'il rendra ; elle parlera la première, elle poursuivra tous ses droits contre les ingrats, elle imputera tout le bien qu'elle a fait. Le seul oubli de ses faveurs, la seule omission de l'action de grâces sera réputée un crime, et les plus malheureux seront ceux qu'elle aura à juger.

Ah ! mes frères, vous plaignez quelquefois, et avec raison, ceux qui n'ont jamais reçu la foi ; vous regrettez les enfants qui meurent avant le baptême ; vous déplorez le sort des incrédules et des libertins ; vous gémissiez sur l'ignorance de la plupart des pauvres : mais vous devriez plutôt pleurer sur vous-mêmes ; car enfin malheur à vous qui êtes plus instruits, qui avez été élevés dans le sein de la piété, qui connaissez les mystères du salut : malheur à vous qui approchez peut-être de plus près du trône de Dieu, qui participez plus souvent à la grâce de ses mystères, qui recevez plus abondamment le pain de sa parole : encore une fois malheur à vous, si tous ces avantages se perdent entre vos mains ; puisqu'en effet la miséricorde qui vous les distribue aujourd'hui doit venger horriblement sur les hypocrites l'abus qu'ils en auront fait !

Peut-être entendez-vous maintenant le sens de ces paroles si mystérieuses que le Saint-Esprit met dans la bouche des méchants, lorsqu'ils comparaitront au tribunal de Dieu ; paroles que Jésus-Christ a eu soin de nous rappeler, lorsqu'il montait au Calvaire, pour consommer l'œuvre de sa plus grande miséricorde : *Montagnes, tombez sur nous, et cachez-nous de devant la colère de l'Agneau : Abscondite nos ab ira Agni* (Apoc., VI, 16). Qui l'eût cru que pour exprimer l'alarme et l'effroi des méchants, pour les inviter à solliciter la chute des montagnes, pour irriter leur désespoir, on dût leur présenter un agneau ? Cet Agneau qui est appelé l'Agneau de Dieu parce qu'en effet Dieu l'a rempli de toute sa douceur et de tous les dons de sa grâce ; cet Agneau qui a été sacrifié sans se plaindre, sans ouvrir la bouche, qui a été immolé pour le salut des pécheurs, qui nous est tous les jours représenté comme mort sur nos autels ; qui repose dans nos tabernacles comme dans un lieu de réserve, pour nous servir de nourriture dans nos besoins ; cet Agneau enfin qui expie et qui efface tous les péchés du monde : qui l'eût cru, dis-je, qu'on pût nous menacer de sa colère comme du plus grand malheur et comme d'une désolation plus désespérante que le bouleversement des montagnes ? Ah ! Dieu ! j'aperçois déjà ce que c'est : je comprends que ce qui ferait mon désespoir, ce serait d'avoir eu le salut si près de moi, et de n'en avoir pas profité. Ma foi, ma religion, les sacrements, la grâce, le sacrifice, la vérité, les saints mystères, tout était sous mes yeux et entre mes mains ; j'avais devant moi ma justice,

ma réconciliation, ma rédemption ; j'étais pressé de les accepter, je me trouvais malheureux de m'y refuser, je voyais mes semblables y recourir ; tout me portait à m'enrichir de tant de trésors ; mille fois je fus averti qu'il fallait se hâter ; mille exemples m'y encourageaient ; mille pensées secrètes, mille reinords instructifs m'y attiraient ; je n'avais, pour ainsi dire, qu'à prendre et à recevoir : mais j'ai tout méprisé, j'ai tout profané, j'ai abusé de tout. Ah ! ce ne sont plus les rugissements du lion que je redoute ; c'est cet Agneau plein de douceur pour moi ; sa colère m'accable : montagnes, défendez-moi des coups qu'il vame porter, brisez-moi, écrasez-moi : *Abscondite nos ab ira Agni*.

Cependant l'arrêt va se prononcer, une seule parole va tout décider, une parole éternelle, immuable, irrévocable : *Discedite*, Allez (Matth., XXV, 41). Ah ! je me souviens qu'on me répéta si souvent une parole semblable lorsqu'il était encore temps d'en profiter ; je me rappelle toutes les invitations de mon Sauveur d'aller travailler à sa vigne : *Ite in vineam meam* (Matth., XX, 4). Il est vrai que je n'y avais pas absolument renoncé ; mais je comptais sur un temps qui ne m'était pas promis : il m'a néanmoins été donné ce temps ; mon enfance, ma grande jeunesse, un âge plus avancé, tout s'est écoulé dans l'oubli de mon salut, et, lorsqu'il ne me restait plus que quelques jours inutiles pour le monde, peu propres pour le plaisir, j'entendais encore une voix miséricordieuse qui me réveillait, qui m'appelait, et je l'ai étouffée. Mais aujourd'hui ce n'est plus à mon œuvre qu'on me renvoie, c'est à mon supplice : *Discedite*, Allez ; vous n'êtes plus mon fils, mon bien-aimé ; retirez-vous de moi, je ne vous connais plus ; allez, je vous oublie à jamais, vous ne m'invoquerez plus, je ne vous écouterai plus ; allez subir la rigueur des feux que j'ai préparés au démon et à ses anges ! *Discedite, ite in ignem æternum*.

Ce ne sont pas ici des craintes superflues que je prétends vous inspirer, mes frères, et quoique tous les saints aient regardé le jugement de Dieu comme le plus grand motif de terreur que la religion nous offre, et que cette vérité soit d'une nature à ne pouvoir être envisagée de sang-froid ; cependant j'ai voulu moins vous effrayer que vous instruire. Plus les jugements de Dieu sont terribles, plus on doit chercher les moyens de les prévenir. L'apôtre saint Paul a réduit tous ces moyens à un seul, en disant que si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés de Dieu : *Si nosmetipsos dijudicemus, non utique judicemur* (1 Cor., XI, 31). Son jugement renferme deux choses : l'examen et la sentence ; vous avez vu combien l'un et l'autre sont terribles. Que faut-il faire pour s'en défendre ? s'examiner et se condamner soi-même ; s'examiner, non à la lueur des maximes, des usages, des bien-séances du monde, car cette lueur n'est que ténèbres ; s'examiner, non avec les précautions qu'inspirent l'amour-propre, les inté-

rêts, les engagements, les passions, certains desirs du cœur qui font rejeter toute la lumière qui voudrait les troubler, et en faveur desquels on commence par ne vouloir point écouter tout ce qui s'y oppose; s'examiner, non-seulement à la lumière du soleil, je veux dire sur les actions extérieures, sur les crimes marqués, mais à la lumière des lampes, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus caché dans les replis de l'âme; s'examiner avec un œil simple mais pénétrant; s'examiner sous les yeux de Dieu, comme au lit de la mort, comme au tribunal du souverain Juge; s'examiner enfin sur tout, sans ménagement, sans déguisement, sans chercher à se tromper; se condamner selon la vérité de l'Evangile, selon la sainteté du Dieu que nous servons, selon la grâce que nous avons reçue. C'est ainsi que saint Bernard en usait pour lui-même : Je jugerai, dit-il, le bien et le mal qui est en moi; je corrigerai le mal par de bonnes œuvres, et je ne m'enorgueillerai pas du bien; je craindrai de donner de la paille ou de l'ivraie au lieu de grain; j'examinerai toutes mes voies et tous mes desirs, afin que celui qui doit entrer dans Jérusalem avec la lampe, ne trouve rien en moi qui n'ait été examiné et jugé, parce qu'en effet je sais qu'il ne jugera pas deux fois la même cause: *Non enim judicaturus est bis in idipsum.*

Faites-nous en la grâce, ô mon Dieu ! donnez-nous vous-même la lampe qui doit conduire nos pas et nous les faire discerner; mettez-nous en main l'épée qui doit nous punir, afin qu'après que nous aurons exercé sur nous-mêmes un jugement de justice, vous exerciez sur nous un jugement de miséricorde dans l'éternité. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

Sur la Chananée ou sur la foi en Jésus-Christ.

O mulier ! magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis. Et nata est filia ejus ex illa hora.

O femme ! votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et sa fille fut guérie à l'heure même (Matth., XV, 28).

C'est le grand privilège de la religion de Jésus-Christ, de faire connaître à l'homme ses véritables maux, et de lui préparer en même temps les remèdes pour sa guérison. Il n'est rien de si déplorable que l'état où l'Evangile nous représente l'homme sous le symbole des différentes maladies dont il y est parlé. L'on y voit les plaies profondes du péché, les suites funestes qu'il entraîne après lui, la faiblesse où il nous a réduits, les châtiments qu'il mérite : mais en même temps il n'est rien de si consolant que de voir le libérateur, attendri sur nos misères, nous offrir notre délivrance, nous prêter son secours, nous relever de nos chutes, nous revêtir de sa force et nous rétablir dans l'état d'où nous étions déchus.

Nous voyons aujourd'hui une femme épro-

uvée à cause de la maladie de sa fille, ne trouvant plus parmi les hommes aucune ressource à sa douleur, connaissant qu'ils n'avaient point en eux le pouvoir de la soulager, indigne par son état d'idolâtre d'approcher même du vrai médecin : nous la voyons néanmoins recourir à la charité de Jésus-Christ, souffrir avec patience ses rebuts et ses délais, l'intéresser par ses propres paroles à l'exaucer, et recevoir enfin l'éloge de sa persévérance et l'effet de sa prière : *O mulier ! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.*

Ce serait donc, mes frères, s'acquitter bien mal du ministère de la parole qui nous est confié, que de nous borner à reprendre vos vices, à vous exposer vos propres maladies, à vous inspirer la terreur sur les périls qui vous environnent. Il faut de plus que nous relevions vos espérances, en vous faisant connaître que vos maux ne sont pas sans remède, que vous avez à votre main le prix de votre réconciliation, le Sauveur qui peut vous délivrer, et le seul moyen pour opérer votre salut.

Jésus-Christ, en se récriant sur la foi de la Chananée, vous montre, chrétiens auditeurs, que la foi est ce moyen qu'il nous a laissé. Jamais, pendant sa vie mortelle, il n'opéra de guérison, qu'il ne fît en même temps l'éloge de la foi : tout était accordé à la foi ; la guérison suivait toujours la foi qui la sollicitait. Il admire aujourd'hui la foi qu'il avait lui-même inspirée, et il la récompense authentiquement par une guérison aussi éclatante que miraculeuse.

Venez donc, vous tous qui géissez sous le poids de vos propres malheurs ; venez apprendre quelle est la ressource qui vous reste pour vous en relever ; venez vous convaincre qu'à telle extrémité que vous soyez réduits, quelque désespérés que paraissent vos maux, de quelque nature qu'ils soient ; si vous invoquez avec foi le nom du Seigneur, vous serez sauvés.

Mon dessein, mes frères, est de vous parler de la foi en Jésus-Christ, de vous en découvrir les fondements, et de mettre à profit cette découverte pour en tirer les motifs qui doivent servir à ranimer et à augmenter votre foi. L'exemple de la Chananée nous servira de preuve. Nous verrons que cette foi est fondée, premièrement sur la puissance de Jésus-Christ ; en second lieu sur la charité de Jésus-Christ ; en troisième lieu sur les mérites de Jésus-Christ. Je tirerai donc de la toute-puissance de Jésus-Christ, de l'excessive charité de Jésus-Christ, et des mérites infinis de Jésus-Christ, les trois motifs qui doivent ranimer et augmenter notre foi ; et ces trois motifs feront tout le plan et le partage de ce discours. Mais en vous les développant, je vous ferai voir par l'exemple même de la Chananée, les effets de l'espérance, et l'excellence des œuvres qui doivent accompagner la foi, afin qu'elle soit efficace. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Si par la foi en Jésus-Christ nous n'entendions que cette disposition d'esprit par laquelle nous adhérons à toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler sur l'incarnation du Verbe éternel, et sur la rédemption qu'il nous a méritée, nous n'aurions pas besoin, mes frères, de vous inviter à croire en lui. Vous n'ignorez pas que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a souffert pour vous. Toutes les églises retentissent de cette confession publique : Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu : *In unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum*. C'est la première leçon que vous donnez à vos enfants; vous la récitez vous-mêmes plusieurs fois chaque jour; et ce nom adorable de Jésus vous est devenu si familier, que nous aurions peut-être quelquefois à vous reprocher l'usage trop peu respectueux que vous en faites.

Mais qu'il s'en faut bien, mes frères, que ce ne soit là cette foi que je viens vous exalter ici! Vous êtes heureux de l'avoir reçue, parce qu'elle peut être le germe de votre conversion; mais votre sort n'en sera que plus déplorable si vous la resserrez dans ces bornes étroites : elle deviendra un témoignage contre vous-mêmes, et elle ne servira qu'à attirer sur vous une plus terrible condamnation.

La foi dont je parle est d'un autre genre : c'est une foi lumineuse qui pénètre l'âme, et qui l'éclaire sur le mystère de l'Homme-Dieu; qui porte ses rayons jusque dans les plus secrets replis du cœur; qui lui découvre, qui lui fait sentir et sa misère et la miséricorde du Sauveur qui lui a été donné; qui le remplit de confiance dans sa grâce; qui fixe en lui ses désirs et son amour. C'est une foi qui renouvelle l'homme intérieur, qui donne corps aux objets qu'elle lui fait voir, qui le relève, qui le ranime, qui le remue, qui le fait agir. Enfin c'est cette foi qui nous approche de Jésus-Christ même, une foi vive qui nous rend ses membres vivants, qui le met sous nos yeux, qui nous unit intimement à lui; qui fait couler avec abondance les sources et les canaux par où nous recevons la vie et ses accroissements; qui nous fait être une même chose avec lui.

Vous reconnaissez ici, chrétiens auditeurs, la Chananée. Peut-être avait-elle souvent entendu parler de Jésus-Christ; peut-être avait-elle cru ce qu'on lui avait dit de ses miracles; mais jusqu'à ce jour sa foi n'avait été qu'un consentement stérile aux bruits qui s'étaient répandus dans sa province. Elle pouvait s'en entretenir avec ses concitoyens, disputer sur la vérité des prodiges qu'on lui rapportait, admirer une si grande puissance, envier au peuple juif les secours et la gloire qu'il en retirait. Mais cette même créance ne changeait rien à son état; elle ne demandait rien à ce Sauveur des Juifs; elle suivait la religion de ses pères; elle se conformait aux usages de sa ville; elle profitait de l'abondance qui y régnait, et elle croyait pouvoir

se passer de voir et de connaître de plus près ce Jésus qu'on lui avait annoncé. Mais ce n'est plus aujourd'hui une simple opinion de sa vertu, c'est un sentiment qui remue son cœur, qui lui fait quitter sa maison et son pays : *A finibus illis egressa* (Matth., XV, 22); qui lui explique en un moment toutes les prophéties faites à David sur celui qui devait sortir de sa maison; qui lui fait voir en lui son Seigneur et son Dieu; qui lui donne une espérance vive dans sa miséricorde, et qui forme dans son âme des cris puissants pour implorer son assistance : *A finibus illis egressa clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David*.

C'est cette foi, chrétiens auditeurs, bien différente de la vôtre; c'est, dis-je, cette foi qui obtient, qui opère, qui produit véritablement des effets. Vous croyez en Jésus-Christ; mais comment y croyez-vous? à peu près comme aux choses qu'on vous dit, qui se passent loin de vous, qui ne vous intéressent point. Vous croyez en Jésus-Christ; c'est-à-dire, que vous vous bornez à croire qu'il est tout ce qu'on vous annonce, qu'il est Dieu, qu'il est homme, que même il est Sauveur, qu'il est inépuisable, qu'il est rédempteur : mais vous ne tenez point à lui par le cœur et la volonté; il n'est point en vous, et vous n'êtes point en lui : sa vertu parvient jusqu'à vous, mais elle ne repose point sur vous, et par conséquent, ne produit rien en vous, parce que vous êtes toujours éloignés de lui. Mais la foi que je vous prêche qui, avec le secours de l'espérance et de la charité, forme cette union étroite des membres avec le chef, je l'ai dit, mes frères, c'est une foi vraiment efficace, c'est cette foi à laquelle Jésus-Christ a accordé tous les miracles; c'est par elle qu'Abraham a été justifié; que les saints de l'ancienne loi ont conquis les royaumes, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évit le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont paru remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, ont rendu aux mères leurs enfants après les avoir ressuscités, ont accompli tous les devoirs de la justice, et ont reçu l'effet des promesses (Hebr., XI, 33, 35).

Hé certes! comment cette foi demeurerait-elle sans fruits? Je comprends, chrétiens auditeurs, qu'étant dans la région du péché; n'ayant point en vous la vie ni l'esprit de Jésus-Christ; demeurant par votre volonté ce que vous êtes déjà par nature, c'est-à-dire enfants de colère, vivant selon l'esprit de ce monde, vous abandonnant à tous les désirs corrompus de votre cœur; divisés d'avec Dieu par ce mur de séparation que vos crimes et vos dérèglements ont mis entre lui et vous; n'ayant de la foi que ce qu'il en faut pour ne pas retomber dans les ténèbres de l'incrédulité; ne connaissant Jésus-Christ que par la simple vue de l'esprit; ne communiquant point avec lui par la confiance et par l'amour; vous devez n'avoir que de l'indifférence pour vous approcher de Dieu, et pour demander vos be-

soins. Je me représente vos âmes comme étant dans une espèce de solitude affreuse, et dans un engourdissement à l'égard de celui qui pourrait vous sauver; vos prières me semblent être dépourvues de sens, vos désirs me paraissent des désirs stériles, vos œuvres des œuvres mortes, votre foi une pure spéculation. Mais si je vous suppose entés en Jésus-Christ par une foi vive; si vous avez les yeux du cœur ouverts pour reconnaître (selon les expressions de l'Apôtre) quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelle est la grandeur du pouvoir qu'il exerce en ceux qui croient : *Quæ sit magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus* (Ephes., I, 18, 19); si vous le voyez, si vous le sentez selon tout ce qu'il est à votre égard; en un mot, si votre foi est telle qu'il commence au moins d'habiter dans vos cœurs : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (Ephes., III, 17), et que la vie de votre âme soit un écoulement et une participation de la sienne; alors je ne vois plus rien d'impossible : l'Esprit qui vous anime vous aidera et vous soulagera dans vos faiblesses; il priera lui-même pour vous avec des gémissements ineffables (Rom., VIII, 26); et celui qui pénètre le fond des cœurs entendra bien les cris de cet Esprit (Ibid., 27); il les exaucera, parce qu'ils seront toujours conformes à la volonté de Dieu; et c'est cette foi que j'ai dit premièrement être fondée sur la toute-puissance de Jésus-Christ.

Car, mes frères, si vous m'avez bien compris, vous devez apercevoir que la foi, par cette communication qu'elle nous donne avec Jésus-Christ, doit nous rendre participants de sa vertu et de son pouvoir; et que si Dieu a donné à son Fils l'empire sur tous les ouvrages de ses mains, s'il lui a assujéti toutes choses; cette puissance ne lui est pas tellement propre qu'elle ne se communique à tous ceux qui sont remplis de son Esprit. Or, voilà le grand secret de la Sagesse divine, de nous avoir donné un chef qui peut tout, qui, étant Dieu, exerce une autorité absolue dans tout l'univers; qui commande non-seulement aux mers et à la tempête, mais aux cœurs et à la volonté; qui a triomphé de toutes les puissances et de toutes les légions de l'enfer; car par ce moyen l'homme qui depuis son péché avait été dépouillé de tous ses droits sur les êtres créés, qui était soumis au prince des ténèbres, qui était esclave du péché, de son propre corps, de ses mauvais désirs; l'homme (dis-je) reprend non-seulement tous ses avantages, mais il recouvre une vertu qui tient de la vertu divine. Membre vivant de Jésus-Christ, il se trouve rempli de la force d'en haut, il peut tout en celui qui le fortifie (Philipp., IV, 13), il commande à tout, il s'assujétit tout, il triomphe de tout; parce que, comme dit l'apôtre saint Pierre, l'Esprit qu'il a reçu fait reposer sur lui l'honneur, la gloire et le pouvoir de Dieu même : *Quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit* (I Petr., IV, 14).

Aussi, mes frères, Jésus-Christ qui sentait bien son pouvoir et ce qu'il pouvait en communiquer, prédisait-il à ses disciples que celui qui croirait en lui ferait les œuvres qu'il avait faites, et en ferait même de plus grandes (Joan., XIV, 12). Tous ces prodiges, qui dans l'Eglise naissante accompagnaient la prédication de l'Evangile; tous ces dons extérieurs qui se distribuaient sur ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit; cette vertu qui dans les apôtres opérait tant de merveilles, et qui donnait tant de pouvoir non-seulement à leurs paroles, mais à leur ombre même; tout cela, si j'ose le dire, était l'effet naturel de la foi dont ils étaient animés. On eût dit qu'ils partageaient avec leur Maître cette puissance universelle qu'il exerce sur le monde visible; ils semblaient disposer à leur gré de tous les éléments; ils rappelaient les morts du tombeau, ils y faisaient descendre ceux qui l'avaient mérité, et toujours par la vertu de la foi. C'est par de pareilles armes qu'ils ont rempli tout l'univers du bruit de leurs victoires, qu'ils ont soumis les cœurs les plus indomptables, qu'ils ont changé toutes les mœurs, qu'ils ont rendu chrétien tout le monde. Ceux qui les ont suivis, en héritant de leur foi, ont hérité de leur puissance. On pouvait les faire souffrir, mais jamais on n'a pu les vaincre; ils convertissaient leurs propres bourreaux. Plus on persécutait le nom chrétien, plus ils l'étendaient, plus ils lui formaient de disciples; et c'est par la force et par la ferveur de leur foi que nous a été transmise, malgré tous les efforts du monde et de l'enfer, celle que nous professons aujourd'hui. C'est qu'en effet c'était Jésus-Christ qui parlait, qui parlait, qui agissait et qui combattait en eux et avec eux; comme c'est encore Jésus-Christ qui opère en ceux et avec ceux qui croient vraiment en lui.

C'est cette puissance de Jésus-Christ qui paraît avoir été le premier motif de la foi de la Chananée. Ma fille, disait-elle, est misérablement tourmentée par le démon : *Filia mea male a demonio vexatur*. Si ce n'eût été qu'une plainte qu'elle eût voulu faire de son malheur, si elle n'eût cherché qu'une consolation dans sa peine, n'eût-elle pas trouvé dans sa famille et parmi ses amis toute la compassion qu'elle pouvait demander? Mais elle avait besoin d'un médecin qui eût autorité sur le démon, qui pût lui commander en maître, qui pût le chasser du corps de sa fille. Or, il n'y avait aucun homme qui eût ce droit par lui-même; Jésus-Christ seul lui parut être le roi, le modérateur, le souverain devant qui l'enfer dût fléchir le genou. Elle connut tout son pouvoir pour lier le fort armé, pour enlever ses dépouilles, pour dissiper son règne (Matth., XII, 29). Aussi ne voit-on pas qu'elle ait hésité dans sa prière; elle ne dit pas (comme cet homme qui demandait la guérison de son fils aussi possédé du démon) : Si vous pouvez, aidez-moi : *Si quid potes* (Marc., IX, 21); mais elle suppose cette puissance, elle la reconnaît en Jésus-Christ : *Ma fille est tourmen-*

tée par le démon ; elle n'avait rien à ajouter pour intéresser la miséricorde du Libérateur ; il ne s'agit pas de savoir s'il peut chasser cet esprit malin, il n'est question que d'inviter sa charité à exercer son pouvoir ; il est Seigneur, et il peut tout ; ayez donc pitié de moi, dit-elle : *Miserere mei, Domine ; filia mea male a demonio vexatur*. Aussi éprouvera-t-elle bientôt les effets de sa puissance ; les choses arriveront comme elle le veut : *Fiat tibi sicut vis* ; et sa foi lui obtiendra le miracle qu'elle demande : *Sanata est filia ejus ex illa hora*.

Hé ! n'était-ce pas à cette même puissance que Jésus-Christ rappelait souvent ceux qui lui demandaient de semblables prodiges ? Croyez-vous, disait-il à deux aveugles qui le priaient d'avoir pitié d'eux, croyez-vous que je puisse faire ce que vous souhaitez : *Creditis quia hoc possum facere vobis* (Matth., IX, 28) ? N'était-ce pas aussi cette puissance qu'on implorait ? On ne lui demandait qu'une parole, et on était assuré du succès : *Dic verbo et sanabitur* (Matth., VIII, 8) ; on supposait qu'il pouvait soumettre toute la nature avec la même facilité qu'un maître se fait obéir de ses serviteurs ; et il regarda ce témoignage comme la marque de la plus grande foi qu'il eût trouvée dans Israël. Enfin le plus signalé de tous ses miracles avant sa mort, la résurrection de Lazare, fut accordé à la foi de sa puissance : *Scio quia quacunq̃ue poposceris a Deo, dabit tibi Deus* (Joan., XI, 22).

L'aviez-vous compris, mes chers auditeurs, ce qu'une foi vive peut obtenir et ce qu'elle peut faire ? Saviez-vous que celui qui a cette foi participe au pouvoir de Jésus-Christ même ; que tout est possible à celui qui croit : *Omnia possibilia sunt credenti* (Marc., IX, 22) ; qu'un seul acte de cette foi peut opérer les plus grands prodiges. Mais souvenez-vous que je ne parle que de cette foi qui, détruisant la trop grande confiance dans l'homme et dans nous-mêmes, nous transporte dans le sein de Jésus-Christ, nous met dans une dépendance entière de ses volontés sur nous, le rend le souverain arbitre de notre sort, nous représente et nous rend sensibles tous les biens que nous en pouvons espérer, et nous unit à lui par le lien d'un même esprit et d'une même charité.

Ah ! chrétiens, s'il m'était aussi facile de vous communiquer cette foi, que de vous la prêcher ; si je la possédais moi-même comme je la conçois, que de prodiges je pourrais me promettre et pour vous et pour moi ! Je dis pour vous et pour moi, car je ne prétends point m'arrêter ici à relever les grands avantages que la foi et les prières des saints pourraient encore nous procurer. Je ne vous dirai pas que leur foi sert à détourner de dessus nos têtes les fléaux de la colère divine, qu'elle met un frein aux dérèglements qui se hâtent d'inonder la terre ; que quelquefois elle opère tout d'un coup les plus heureux changements, qu'elle obtient souvent la conversion des plus grands pécheurs ; et que si elle était aussi vive qu'elle

le parut lorsqu'elle nous fut apportée par le Saint-Esprit, elle pourrait, comme elle fit alors, donner à l'univers une face nouvelle. Non, mes frères, quoique je sache que dans les maux les plus désespérés, lorsque toutes les ressources paraissent fermées, que la malice des méchants semble triompher de Dieu même, la foi d'un seul juste peut obtenir la délivrance commune ; quoiqu'il soit vrai que nous devons réveiller la nôtre pour demander miséricorde pour nos frères, qu'il faille toujours l'espérer fermement et faire à Dieu, par des prières ferventes, une sainte violence pour la leur obtenir ; cependant comme il n'a pas promis d'accorder toujours ce que nous solliciterions pour les autres, selon la remarque de saint Augustin : *Non utcuq̃ue dictum est, dabit ; sed, dabit vobis* : comme Jésus-Christ lui-même n'use pas encore de tout son pouvoir pour perfectionner son règne, la foi en son nom ne détruit pas tout ce qui s'y oppose.

Je ne vous dirai pas non plus qu'à l'égard de vos nécessités temporelles, la foi en Jésus-Christ serait toujours pour vous une grande ressource ; que si vous saviez demander vos besoins avec l'humilité et la confiance que vous devriez avoir, vous seriez toujours secourus ; que si vous exposiez à Jésus-Christ les malheurs de votre état (comme fit la Chananéenne), si vous les exposiez avec des vœux chrétiennes, dans l'esprit de la religion, laissant à Jésus-Christ même le soin de juger s'il est utile pour votre salut que vous souffriez ces maux, ou que vous en soyez délivrés ; si enfin vous les exposiez avec une foi éclairée, tranquille, soumise aux ordres de Dieu, ce serait souvent un titre pour réussir en tout, pour tout obtenir, pour soumettre en quelque manière Jésus-Christ à vos volontés. Non, chrétiens, ce ne sont pas ces avantages temporels que je veux vous faire envisager dans la foi, parce qu'en effet la foi qui les demande n'est pas toujours exaucée dans les desirs qu'elle exprime à cet égard, et que l'esprit qui engage à les demander, connaît qu'il est quelquefois utile que la foi même ne soit pas toujours exaucée.

Mais ce que je dis, c'est premièrement que la foi, qui quelquefois est inefficace à l'égard de ceux pour qui l'on prie, n'est jamais sans effet pour celui qui prie ; qu'elle opère dans son sujet tout ce qu'elle souhaite de biens spirituels au prochain, et qu'elle apporte d'autant plus de richesses à un cœur généreux qui embrasse tous les hommes par sa charité, qu'elle leur est plus inutile par leur faute et par leur malice. O vous qui portez sur vous-mêmes tous les maux de vos frères, qui avez des sentiments pour compatir à tous leurs besoins, et qui paraissez devant Dieu à titre d'intercesseurs publics, vous voudriez peut-être que Dieu fit des miracles pour renouveler la terre ; vous essayez de le fléchir en faveur de son peuple ; vous vous offrez à être victimes pour tous les pécheurs ; vous le priez de rétablir la gloire de son culte, de faire triompher sa vé-

rité et sa religion, de suspendre le progrès de l'iniquité ; vous invoquez sa puissance pour la conversion des âmes ; vous lui dites souvent qu'elles sont misérablement tourmentées par le démon. Ah ! que votre sort me paraît digne d'envie, lors même que Dieu semble ne pas vous exaucer ! Cette puissance divine que vous avez implorée s'exerce à vous enrichir des biens que vous sollicitiez pour vos frères ; et si elle ne vous donne pas toujours les âmes que vous demandez, elle vous donne avec usure ce que vous demandiez pour elles.

Je dis en second lieu que la foi qui prie en vous pour vos besoins temporels, est toujours d'autant plus efficace pour vous procurer les biens du ciel, qu'elle vous le paraît moins pour ceux de la terre ; et si Jésus-Christ ne fit jamais de miracles sur les corps, qu'il ne fit en même temps éclater son pouvoir sur les âmes (comme il paraît par l'exemple de la Chananée) ; s'il a dit à un paralytique qui lui demandait sa guérison et qui devait l'obtenir : *Vos péchés vous sont remis* (Matth., IX, 2), la foi en son nom remplacera toujours par une justice surabondante ce que vous n'obtiendriez pas pour ce qui regarde la vie présente.

Mais ce qui est plus important, mes frères, et ce que je voudrais imprimer dans vos cœurs avec des caractères ineffaçables, c'est que la foi en Jésus-Christ (je dis la foi telle que je vous l'ai représentée), n'est jamais frustrée des secours nécessaires pour le salut. En effet la puissance que Jésus-Christ a fait éclater sur le monde visible, n'est, pour ainsi dire, que le signe et la preuve de son souverain pouvoir sur le monde invisible ; car, quoiqu'il n'agisse pas sur les âmes de la même manière qu'il le fait sur les corps, et que la liberté de l'homme ne souffre point de l'action de Dieu sur les cœurs, cependant les miracles que Jésus-Christ a opérés dans la nature doivent servir à nous convaincre de son pouvoir ; et je dirais volontiers comme il fit autrefois aux scribes et aux pharisiens : Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés, de convertir les cœurs, d'arrêter les efforts du malin esprit, de triompher de toutes les légions de l'enfer, de se former des élus de ce qu'il y a de plus perdu et de plus abandonné, de ressusciter à la justice les morts les plus désespérés ; considérez les prodiges visibles de sa puissance.

Jusqu'ici compreniez-vous qu'il vous fût possible de recouvrer la santé de votre âme ? Des iniquités sans nombre, des habitudes invétérées, de continuelles rechutes, des tentations violentes, des engagements nécessaires, vous semblaient être des obstacles insurmontables ; vous avez fait plusieurs fois d'inutiles efforts ; vous avez épuisé tous les moyens, vos plaies n'ont pas moins profondes, vos maladies moins incurables en apparence, votre servitude moins dure. Considérez les prodiges différents que Jésus-Christ a faits sur tant de malades qui lui demandaient avec foi leur guérison, plus encore sur son Eglise qu'il a

formée avec tant d'éclat et tant de succès. Considérez le miracle qui se fait aujourd'hui sur une personne possédée du démon, et tâchez de vous bien convaincre que si Jésus-Christ a pu chasser le démon du corps d'une païenne, il pourra bien en délivrer vos âmes et les convertir, si vous le lui demandez avec foi, et si vous agissez avec les secours que cette foi vous obtiendra de lui. Que dis-je, vous convertit ? Le pouvoir de Jésus-Christ ne se borne pas là, il opérera même au delà de ce que vous croyez et de ce que vous demandez : *Potens est omnium facere superabundanter quam petimus aut intelligimus* (Ephes., III, 20) : il préparera tous les événements ; il aplanira toutes les voies ; il écartera toutes les difficultés ; il lera tomber à droite et à gauche tous vos ennemis : il tirera du péché même la matière de votre pénitence ; il vous inspirera toutes les vertus ; il dilatera votre cœur ; il vous rendra forts contre toutes les épreuves, vous accumulera chaque jour de nouveaux mérites ; il vous accordera le don de la persévérance ; il couronnera enfin la persévérance même. Or la puissance de Jésus-Christ qui opère toutes ces merveilles, les opère à cause de la foi ; c'est à cause de la foi qu'elle nous délivre du péché, qu'elle affermit notre justice, qu'elle nous garde et qu'elle nous soutient pour être sauvés : *In virtute Dei custodimini per fidem in salutem* (1 Petr., I, 5). En un mot, Jésus-Christ a dit que celui qui croit en lui ne périra pas ; que celui qui vit et qui croit ne mourra jamais ; que celui même qui est mort vivra s'il commence à croire : *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet* (Joan., III, 5 ; XI, 25, 26). La toute-puissance de Jésus-Christ est donc le premier fondement et le premier motif de notre foi ; vous venez de le voir : l'excessive charité de Jésus-Christ, second fondement et second motif de notre foi ; c'est mon second point.

SECOND POINT.

S'il n'y avait en Jésus-Christ que de l'autorité et de la puissance, il serait peut-être plus raisonnable, mes frères, d'attendre des prodiges de justice et de vengeance, que des prodiges de grâce et de résurrection. L'état général du monde, les crimes et les horreurs qui s'y commettent, tous ces excès dont je vous ai déjà tant parlé, semblent nous annoncer plutôt des châtements que des miséricordes, solliciter avec de grands cris le souverain pouvoir de Dieu à nous exterminer ; et nous en sommes venus à des temps où le Seigneur pourrait demander, comme autrefois par son prophète Jérémie : Que vous reste-t-il qui puisse obtenir ma miséricorde ? *Super quo propitius tibi esse potero* (Jerem., V, 7) ? Dieu ne pourrait-il pas nous dire que quand même Moïse et Samuel se présenteraient devant lui, son cœur ne se tournerait pas vers nous ; et que Noé, Daniel et Job ne sauveraient pas même de la ruine commune leurs fils ni leurs filles : *Si fuissent tres viri isti in medio ejus, non liberabunt filios neque filias* (Ezech., XIV, 18).

Mais, malgré tant de crimes, tant d'infidélités répétées, tant d'abus des grâces de Dieu, tant de violements de nos promesses ; Jésus-Christ, mes frères, n'a point dépouillé la qualité de médiateur. Ne croyez pas qu'il ait fermé pour vous ses entrailles de miséricorde ; ses trésors ne sont point encore épuisés, et les iniquités des hommes n'ont point fermé son cœur à la compassion.

Il est vrai que la Chananée avait, ce semble, un juste sujet de penser qu'elle n'avait aucune part à la grâce de sa médiation ; que n'ayant aucune société avec le peuple de Dieu, engagée malheureusement dans un culte idolâtre ; enfant d'une de ces nations que le Seigneur avait laissées marcher dans leurs voies ; habitante d'une ville célèbre par ses désordres, à qui Jésus-Christ avait refusé sa prédication et ses miracles, quoiqu'elle eût pu, comme il le dit lui-même, en profiter : il est vrai, dis-je, que cette femme eût paru peut-être bien fondée à désespérer de se concilier l'attention et le secours du Sauveur ; on dirait que le Sauveur lui-même eût voulu favoriser les défiances de cette femme en refusant de lui parler, en déclarant qu'il n'avait point été envoyé pour elle, et en lui donnant un nom dont l'opprobre nous permet à peine de le répéter. C'est ainsi que vous croiriez peut-être vous-mêmes, mes très-chers frères, qu'il est certains états d'incrédulité et d'endurcissement où le salut est désespéré. Mais à Dieu ne plaise que je vous prêché une pareille morale qui serait également opposée aux desseins de Dieu et à la vérité. Je vous dis au contraire qu'il n'y a point d'état où l'on doive désespérer du salut ; que vos défiances (de quelque prétexte que vous puissiez les colorer) seraient injurieuses à Dieu, qu'elles renfermeraient beaucoup d'ingratitude, et qu'elles marqueraient que vous connaissez peu le prix des dons que le Seigneur vous a faits. Nous voyons dans l'Écriture le Dieu des armées, dans les temps de sa plus grande colère, avoir des pensées de paix sur son peuple (*Jerem.*, XXIX, 11) ; et de la même bouche dont il prononce contre lui des menaces foudroyantes, lui promettre ses bénédictions, l'attirer par des paroles de douceur et de tendresse, lui déclarer qu'il est son Père, qu'il ne veut point sa mort, qu'il le purifiera de ses péchés, qu'il le délivrera avec éclat de sa servitude (*Ezech.*, XVIII, 31, 32 ; XXXVI, 24, 25) : et après cela pourrions-nous croire que Jésus-Christ.... A ce nom, mes chers frères, ne sentez-vous pas naître toutes vos espérances ? ne vous rappelez-vous pas tout ce qu'il a fait pour vous ? ne vous le représentez-vous pas selon tous les états où son amour l'a réduit ? Ne pensez-vous pas qu'il n'est venu que pour sauver des pécheurs, qu'il a pris sur lui toutes leurs iniquités, qu'il s'est livré pour eux, qu'il a donné son sang et sa vie pour les réconcilier, qu'il est monté aux cieux pour les y attirer, qu'il intercède toujours pour leur salut ; qu'il n'a répandu son esprit que pour en former un corps dont il serait le chef, l'âme, le pasteur, le conser-

vateur, le rémunérateur ; et qu'enfin vous entrez vous-mêmes dans ce corps, que vous avez droit à ses privilèges, que vous vous nourrissez tous les jours de sa chair, et que vous pouvez espérer de participer à sa gloire ? Pourrions-nous croire que Jésus-Christ qui est tout amour, et dont il est dit qu'il est aujourd'hui et qu'il sera dans l'éternité ce qu'il était hier (*Hebr.*, XIII, 8) ; pourrions-nous croire qu'il ne nous connaît plus, qu'il ne nous entend plus, qu'il est inaccessible, et que nos péchés ont anéanti toutes ses promesses ? Ah ! s'écrie l'Apôtre, à Dieu ne plaise ! *Absit* (*Rom.*, III, 3) !

Mais pour réveiller cet amour et le rendre efficace pour nous, Dieu nous commande-t-il des choses impossibles ? nous donne-t-il des lois impraticables ? nous accable-t-il d'un joug que nous ne pouvons porter ? Vous voudriez le croire, vous qui vous défendez de vous convertir sous prétexte de la difficulté de l'entreprise et de la sévérité des règles. Ah ! son amour, il vous l'a donné avant que vous l'eussiez demandé, lorsque vous étiez encore ses ennemis, et il vous l'offre aujourd'hui à une condition. Écoutez-le bien, chrétiens toujours défiant, toujours inquiets, toujours abattus, toujours pusillanimes, il vous l'offre à condition que vous saurez qu'il vous a aimés de toute éternité, qu'il vous a aimés dans le temps, qu'il vous a aimés avec excès, qu'il vous a aimés gratuitement : il vous offre enfin cet amour, à condition que vous l'espérerez, que vous le désirerez, que vous le demanderez jusqu'à la fin.

Oui, mes frères, la foi qui nous fait connaître l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, qui nous le fait regarder comme la cause unique de notre rédemption, qui est accompagnée d'une vive confiance que nous n'en sommes pas exclus, qui se manifeste par les efforts que nous faisons pour mériter cet amour, qui nous fait dire, comme saint Paul : *Jésus-Christ m'a aimé et s'est livré pour moi* (*Galat.*, II, 20) : c'est cette foi que j'ai dit être vraiment puissante pour opérer les miracles, parce que la charité de Jésus-Christ qui en est l'objet est une charité excessive, surabondante, qui est elle-même le plus grand des miracles. Aussi l'apôtre saint Paul demande-t-il pour les fidèles une foi qui leur découvre cette charité de Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance : parce qu'alors, dit-il, ils seront comblés de toute la plénitude de Dieu : *Scire etiam supereminenter scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei* (*Ephes.*, III, 19) ; et remarquez, mes frères, que cette plénitude des dons de Dieu n'est pas bornée à opérer pour nous des prodiges de puissance, mais qu'elle opère en nous et avec nous des prodiges d'amour.

Ah ! que la preuve en est éclatante dans la Chananée ! Le silence de Jésus-Christ à la première demande qu'elle lui fait n'aurait-il pas dû rebuter cette femme ? Peut-on croire qu'on est aimé, lorsqu'on voit des signes si sensibles qu'on ne l'est pas ? Ma fille, disait-elle, est misérablement tourmentée

par le démon : quel est le cœur qui ne serait pas sensible à ce malheur ? elle s'en plaint, non avec des soupirs, mais avec de grands cris : *Clamavit* : les assistants en sont eux-mêmes touchés ; ils parlent, ils sollicitent pour cette affligée ; celui seul qui peut guérir paraît sourd à ses tristes plaintes : *Et non respondit ei verbum*. S'il s'explique, c'est pour faire entendre qu'il ne connaît de brebis que celles de la maison d'Israël ; que tout ce qui n'en est pas ne doit rien attendre de lui. Que reste-t-il à la Chananée, sinon de s'abandonner à son mauvais sort, et de revenir sur ses pas avec le dépit de n'avoir rien obtenu ; de dire partout qu'elle a prié sans être exaucée, et de faire mépriser par des paroles de désespoir la puissance ou la charité de ce Seigneur qu'elle avait invoqué ? Mais elle connaît mieux que vous quelle est l'étendue de sa miséricorde, hommes de peu de foi. Elle avait d'abord parlé de loin ; ce n'avait été qu'un commencement de foi ; ce qu'elle avait dit n'était qu'une proposition hasardée. Mais maintenant elle s'approche ; son courage augmente, elle se prosterne, elle adore, elle prie qu'on la secoure : *At illa venit et adoravit eum dicens : Domine, adjuva me*. Ces tendres soupirs ne fléchiront-ils donc point le Sauveur ? Oui, mes frères, ils le fléchiront ; car je le vois déjà qui l'écoute et qui lui répond. Mais en répondant il faut qu'il prévienne toute présomption ; il faut qu'on sache que ce qu'il donnera sera purement gratuit, et que son amour ne se communique qu'à ceux qui comprennent bien qu'ils en sont indignes. Il n'est pas juste, dit-il, de donner aux chiens le pain des enfants. Désormais la Chananée est victorieuse, elle a entendu la voix de son Seigneur ; elle comprend que la foi, pour être exaucée, doit être une foi humble ; elle avoue tout ce qu'on lui reproche, elle consent d'être mise au rang de ces vils animaux ; mais ces animaux on les aime, on leur donne les restes, on les garde dans sa maison, et elle sait bien le dire : *Etiam, Domine*. Oui, je suis telle, et plus misérable encore que vous ne me représentez ; aussi ne vous demandé-je point les grandes faveurs ; je n'aspire point à des grâces qu'on ne donne qu'aux enfants et aux favoris ; être servante et la dernière dans votre maison est encore trop pour moi ; pourvu que j'y habite, que vous me souffriez à vos pieds ; quand même j'y serais foulée, frappée, un objet de mépris à tous vos enfants ; si dans cet état vous me regardez quelquefois, que vous me permettiez de vous regarder moi-même, de me tenir à la frange de vos habits, de vous avertir humblement de mes besoins, et de recueillir les miettes qui tomberont de votre sein, je suis heureuse à jamais. O femme ! on ne peut plus résister à votre foi ; Dieu lui-même est vaincu : vous avez reconnu jusqu'où le Rédempteur devait porter son amour, vous en avez compris toutes les dimensions, vous avez réuni dans votre cœur toute la religion qu'on peut désirer ; adoration, prière, humilité, soumission, amour ardent, espérance

vive, patience à toute épreuve, persévérance. ah ! que votre foi est grande ! allez, vous obtiendrez désormais tout ce que vous voudrez : *Fiat tibi sicut vis*.

Venez donc, chrétiens ingrats et infidèles, venez ici vous confondre. Pourquoi faut-il que je vous entende toujours dire que vous ne pouvez pas, que le temps de votre conversion n'est pas encore arrivé ; que les liens sont trop forts, les passions trop violentes, les obstacles trop difficiles à surmonter ; que pour revenir à Dieu, il faudrait faire des efforts dont vous n'êtes pas capables, corriger en vous de trop grands vices, les expier par des pénitences trop austères, vous soumettre à des règles trop dures ; que d'ailleurs vous avez trop offensé Dieu pour espérer miséricorde, que vous avez abusé de toutes ses grâces, résisté à toutes ses inspirations ; que votre conscience est un abîme impénétrable ; que vous avez sur votre compte des scandales sans nombre, des injustices horribles, des sacrilèges, des noirceurs auxquelles vous n'osez penser ? Me représenteriez-vous encore les maux dont Dieu vous afflige, les marques sensibles de sa colère et de ses jugements sur vous ; l'état d'infirmité, de pauvreté où il vous a réduits ? Ah ! mon cher frère, vous n'êtes pas encore entièrement perdu ; et c'est l'effet des miséricordes du Seigneur, vous dit un prophète : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (*Thren.*, III, 22) ; il y a toujours en lui un fonds inépuisable de bonté : *Non defecerunt miserationes ejus*. Je ne vous demande autre chose, sinon que vous vouliez bien le croire ; que vous ayez toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ immolé sur la croix ; que vous pensiez qu'il est votre Sauveur, que vous êtes marqué de son sceau, que vous avez droit à sa grâce et à son héritage ; je veux seulement que vous le lui disiez, que vous le fassiez souvenir de son amour, de ce qu'il a fait pour vous ; et bientôt vous serez exaucé.

Vous ne m'objecterez plus sans doute les rebuts et les délais de Dieu à votre égard. L'exemple que je vous ai mis sous les yeux vous apprend que si Dieu diffère de vous écouter, ce n'est que pour éprouver votre foi et votre persévérance, et pour les couronner plus heureusement. Mais vous insisterez toujours sur ce que l'entreprise est trop difficile, qu'il faut se faire trop de violence, s'assujettir à trop de devoirs. Eh ! que vous importe, pourvu que Jésus-Christ vous rende tout aisé, vous fasse tout faire avec joie, le fasse lui-même avec vous ? Ayez de la foi, vous dit-il, et vous transporterez les montagnes. Vous trouvez devant vous des obstacles insurmontables ; mais croyez fermement en Jésus-Christ, espérez en lui, et les voies s'aplaniront. Vous êtes malheureusement engagés ; mais fixez vos yeux sur Jésus-Christ crucifié ; travaillez à sortir de votre esclavage, et vos chaînes seront rompues. Les tentations vous pressent de tous côtés ; mais tenez-vous au pied de la croix de Jésus-Christ, et vous êtes assurés de la

victoire. Vous ne sentez en vous que défaillance et que tiédeur dès que vous mettez la main à l'œuvre : mais cherchez votre force en Jésus-Christ, et vous entreprendrez tout, vous réussirez en tout. En un mot, mes frères, à quelque extrémité que vous soyez réduits, vous n'avez jamais qu'une parole à dire, Jésus-Christ. Vous aurez beau m'objecter que vous n'avez point d'issue pour sortir de vos désordres, que votre état est une cruelle nécessité, que tout s'oppose à vos desseins : et moi, je vous réponds, Jésus-Christ ; et je voudrais vous le répéter si souvent qu'il pût devenir enfin votre langage le plus commun ; que ce nom reposât sur vos lèvres dès le matin, pendant votre travail, dans vos douleurs, dans vos maladies, dans vos ennuis, dans vos afflictions, dans vos perplexités, dans les événements subits, dans les fautes imprévues, dans les tentations violentes, Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ, et toujours Jésus-Christ, sans vous lasser, sans vous décourager, sans jamais l'oublier. Essayez, mes chers auditeurs ; vous verrez si j'en impose, et si vous serez secourus.

Mais non ; vous porterez l'ingratitude et l'endurcissement jusqu'à ne vouloir pas même vous donner la peine de vous élever jusqu'à lui. Vous trouverez encore qu'il est trop dur de mettre votre confiance dans son secours ; qu'on est trop sévère en vous invitant à croire qu'il vous aime, à y penser souvent, à vous adresser à lui et à implorer sa miséricorde. Vous vous abandonnerez plus volontiers à votre désespoir. Vous trouverez plus de satisfaction à vous agiter, à vous troubler, à murmurer, à blasphémer, à vous travailler vous-mêmes par des soins superflus ; et vous préférerez tous les tourments inutiles que vous vous donnez, à la douce joie de vous souvenir que vous avez un Libérateur qui console et qui sauve tous ceux qui croient vraiment en lui. L'excessive charité de Jésus-Christ est donc le second motif qui doit ranimer et augmenter notre foi ; je l'ai dit et je l'ai prouvé. Il me reste à vous faire voir que les mérites infinis de Jésus-Christ sont le troisième motif de notre foi : c'est mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

C'est le triomphe de la sagesse de Dieu d'avoir su concilier une excessive miséricorde envers les hommes avec la plus exacte justice ; d'avoir effacé le péché, sans intéresser sa sainteté ; d'avoir remis aux pécheurs toutes leurs dettes, sans rien perdre de ses droits. En effet, chrétiens auditeurs, il fallait non-seulement un sacrifice d'expiation, dont le prix fût proportionné à la majesté d'un Dieu offensé ; mais il fallait encore que celui qui offrirait ce sacrifice, se mit à la place des criminels, portât sur lui toutes leurs faiblesses, éprouvât toutes leurs douleurs, pour donner ensuite à son âme tous les sentiments et toutes les formes capables de remplir tous les devoirs de la satisfaction. Il fallait qu'il représentât au vrai et avec fidélité

tous les différents mouvements envers Dieu, tous les actes de religion que la vue des malheurs de tout le genre humain, la connaissance de tous les péchés et de leur énormité, le désir d'obtenir une réconciliation partane et éternelle, devaient faire naître dans le cœur d'un médiateur chargé de la cause commune.

C'est le sens de cette parole de saint Paul, que l'auteur du salut devait se rendre en tout semblable à ses frères, pour être un pontife compatissant et fidèle auprès de Dieu, et pour effacer les péchés de tout le peuple (*Hebr.*, II, 17). Or c'est ce qui est arrivé en Jésus-Christ ; il a passé par tous nos états, hors le péché et l'ignorance : il a fait une épreuve détaillée de tous nos maux ; il a subi dans sa personne toute la rigueur de notre jugement ; il a payé toutes nos dettes jusqu'à la dernière obole : *Usque ad novissimum quadrante* (*Matth.*, V, 26) ; et il a offert à son Père toute la religion, tous les hommages, tous les sacrifices que Dieu, tout Dieu qu'il est, a droit d'exiger pour la réparation entière de chacun de nos péchés. Aussi le même apôtre nous dit-il que l'esprit de ce médiateur répandu en nous, fortifiant nos espérances et animant nos œuvres, efface toute notre malediction, nous délivre de la loi du péché et de la mort (*Rom.*, VIII, 2), accomplit en nous toute justice, et nous met en état de défier qui que ce soit de nous accuser et de nous condamner : *Quis accusabit adversus electos Dei ? Deus qui justificat : quis est qui condemnet ? Christus Jesus qui mortuus est* (*Ibid.*, 33, 34).

De tous les points de notre religion il n'en est peut-être pas, mes frères, de moins compris que celui-ci ; et cependant il n'en est point de plus nécessaire, de plus consolant, ni qui prouve mieux celui que j'établis dans ce discours ; car dès lors nous voyons que le trésor des mérites de Jésus-Christ est infini, non-seulement parce que c'est un Dieu qui nous l'a préparé ; mais encore parce que nous y trouverons toujours, si nous le voulons, le remède et la ressource à tous les maux imaginables par lesquels nous pouvons passer. Parcourez, chrétiens auditeurs, tous les siècles depuis l'origine du monde jusqu'à sa destruction : représentez-vous tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes et tout ce qu'il y en aura jamais jusqu'à la fin des temps : considérez dans un seul point de vue, si vous le voulez, ce détail immense de péchés commis et des maux qui en sont les suites : donnez à votre esprit toute la portée dont il est capable, pour pénétrer cet infini de désordres et de calamités qui affligent, ou qui peuvent affliger non-seulement la terre en général, mais chacun de nous en particulier : Jésus-Christ a tout vu, tout prévu, tout senti, tout éprouvé, hors le péché ; Il a pris des sentiments convenables pour fléchir la colère de son Père, pour nous obtenir la grâce propre à chacun de ces états, et pour nous mériter une délivrance parfaite : de sorte qu'on peut dire qu'il n'est ni tenta-

tion, ni affliction, ni désolation, ni extrémité, telle qu'elle puisse être, et pour le corps et pour l'âme ; qu'il n'est aucun état pour lequel nous ne trouvions dans le trésor infini des mérites du Sauveur un secours proportionné ; parce qu'en effet il n'est aucun de ces états que Jésus-Christ n'ait connu, pour lequel il n'ait prié, pour lequel il n'ait souffert, pour lequel il n'ait offert à son Père une satisfaction entière et complète.

Ce que je dis ici, mes frères, n'est que l'interprétation exacte et littérale de ces autres paroles de saint Paul : Nous avons un pontife qui peut compatir à toutes nos faiblesses, parce qu'il les a toutes éprouvées, sans être néanmoins sujet au péché : *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (Hebr., IV, 15). D'où je conclus avec cet apôtre qu'il faut nous présenter avec confiance devant le trône de sa grâce, parce que nous y trouverons toujours de la miséricorde, et un secours convenable au besoin où nous serons : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur in auxilio opportuno* (Ibid., 16).

Que pourrait-on m'objecter maintenant de raisonnable et de plausible, pour se défendre d'avoir de la foi et de la confiance en Jésus-Christ ? Il est Dieu, donc son sacrifice est souverainement méritoire. Il a donné à sa religion toutes les formes nécessaires pour nous mériter la délivrance des maux que nous devons éprouver ; donc il n'en est pas un seul pour lequel il n'y ait un secours préparé et mérité. Ce trésor de secours et de mérites est toujours ouvert, le trône de sa grâce est toujours accessible ; donc on peut et on doit toujours y avoir recours. On n'en approche point sans trouver miséricorde ; et c'est par la foi et par la confiance qu'on en approche : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ*.

Encore un coup, mes frères, je le demande ; que pouvez-vous m'opposer de juste et de plausible pour excuser vos murmures, vos inquiétudes, votre découragement dans vos afflictions ; pour vous défendre de travailler à l'œuvre de votre salut ; pour justifier vos retardements à l'égard de votre conversion ; pour donner une couleur apparente à cette espèce de désespoir où vos vices et vos passions vous ont jetés ? Je n'oserais assurer que la Chananée ait eu une connaissance bien distincte du dogme que je viens d'établir ; Jésus-Christ n'avait point encore consommé son sacrifice : et quoiqu'elle vît bien qu'en qualité de Fils de David, de Messie promis, de médiateur compatissant à toutes sortes de maux et pour toutes sortes d'états, il pouvait la secourir : *Miserere mei, fili David* ; peut-être ne comprenait-elle pas encore toute l'étendue et toute la richesse du trésor que ce même médiateur devait nous former. Mais ma preuve n'en devient que plus forte ; et si Jésus-Christ, n'ayant pas encore tout accompli, n'a pas laissé de répandre abondamment sa grâce sur une femme idolâtre

qui ne savait pas à quel prix, par quels travaux, par quel genre de mort elle devait être méritée : maintenant que le trésor est rempli, qu'il en est déjà décollé sur nous tant de richesses, que nous sommes les vraies brebis de la maison d'Israël, que nous avons droit au pain des enfants, que nous le mangeons souvent, que nous sommes instruits dans le détail de l'infinité (si je puis ainsi parler) des mérites du sacrifice offert pour nous ; que nous pouvons prier avec connaissance de ce qui se trouve en Jésus-Christ, et que nous savons qu'il n'est aucune grâce, aucune consolation, aucun secours qui ne soit entre ses mains pour nous être distribué à temps et à propos ; maintenant, dis-je, nous abandonnera-t-il, nous rejettera-t-il ?

Ainsi, mes frères, si vous entendez le mystère et l'économie de votre rédemption, vous êtes désormais inexcusables, dès que vous refusez votre cœur à la confiance. Quand vous me direz que vous êtes surchargés de peines, que votre vie est un supplice continu, que chaque jour amène quelque nouvelle désolation, que tous les appuis vous manquent, que toutes les ressources vous sont ôtées : je vous demanderai, avez-vous de la foi ? Faites-vous dépendre votre délivrance et votre consolation de la grâce et des mérites de Jésus-Christ ? vous confiez-vous plus volontiers dans son secours que dans votre industrie ? l'aimez-vous ? l'invoquez-vous sans murmure et sans révolte ? espérez-vous en lui ? lui abandonnez-vous tous vos intérêts, sans néanmoins cesser d'agir êtes-vous bien résolus de ne jamais laisser affaiblir votre foi et votre prière, quand même il paraîtrait ne pas vous écouter ; et faites-vous votre capital de vous adresser toujours à lui comme au seul maître et au seul ordonnateur de tous les événements ? Jusque-là vous pourrez être surchargés, accablés, consumés ; et je n'en serai point surpris, parce que vous négligez la foi, la confiance et les œuvres qui sont le seul moyen de détourner tous ces maux, ou de vous les faire supporter avec joie.

Si vous me représentez l'état de votre âme, et que vous me fassiez voir des horreurs, un enchaînement de vices, des difficultés insurmontables : pour moi je ne suis effrayé que de ce que vous ne saisissez pas le moyen qui est à votre main et à votre bienséance ; car je sais qu'il n'est aucun de ces vices, aucune de ces horreurs que Jésus-Christ n'ait connus et qu'il n'ait expiés ; qu'il en a fait à son Père la confession dans le détail ; qu'il en a porté exactement toute la peine ; et qu'il vous a mérité surabondamment la grâce de surmonter toutes ces difficultés, de résister à toutes ces tentations, de rompre tous ces engagements, de confesser tous ces péchés, et d'en faire de votre côté la satisfaction nécessaire. Il ne s'agit donc que de croire, d'agir et de se confier en lui ; et dès que vous ne le faites pas, je ne puis que déplorer votre stupidité.

Me direz-vous encore?... Mais, hélas ! que

pourriez-vous me dire, sinon que vous n'étiez point instruits de votre religion, que vous ne connaissiez point ce que vous devez à Jésus-Christ et ce que vous en pouvez attendre? En effet, où est votre foi? Je vous trouve, il est vrai, fort agissants, fort inquiets, fort troublés sur toutes vos affaires : mais je n'entends point dire que Jésus-Christ y préside, qu'il soit l'âme de vos conseils, que vous le consultiez dans la prière, que vous recouriez à lui dans tous vos besoins. Toute votre prudence se réduit à vous plaindre du malheur de votre condition, à vous consumer par mille travaux inutiles, à épuiser toute votre âme à des prévoyances et à des projets sans fin; et vous oubliez, vous ignorez même Jésus-Christ, le seul arbitre et le seul réparateur de votre sort.

Si je reviens sur les besoins de votre âme, je me trouve toujours arrêté dans les conseils que je vous donne, par vos défiances et votre pusillanimité, par une crainte excessive de ne pas réussir. Je veux, et il est nécessaire que vous sentiez tout le poids de vos fautes, que vous accusiez toutes vos ingratitude, que vous vous rappeliez avec douleur toutes vos rechutes, que vous redoutiez toute votre faiblesse; et j'aimerais à vous voir bien convaincus, comme la Chananée, de toute votre indignité. Mais que ne vous relevez-vous à l'instant comme elle à la vue du Fils de David? Ignorez-vous que sa grâce peut surabonder où le péché a abondé; et qu'il lui en coûte moins de concourir avec vous à vous appliquer ses mérites, qu'il ne lui en a coûté de vous les préparer? Ah! désormais, je l'ai déjà dit, le trésor est tout formé, les richesses sont toutes acquises; il ne faut plus que des cœurs qui se dilatent pour les recevoir. Elles sont près de vous, elles vous sont offertes; et toute votre religion consiste à les bien connaître, à les demander, à les espérer, à les attirer par vos œuvres, à les accepter, à les conserver jusqu'à la fin. La foi qui vous les découvre les fait passer jusqu'à vous, elle les fait fructifier, elle les sauve des mains de vos ennemis, elle les rend éternelles.

Eh bien! mes frères, puis-je espérer que vous travaillerez désormais à votre conversion avec plus de courage et de persévérance; car je crois vous avoir forcés dans vos derniers retranchements? Encore une fois, l'entreprenez-vous, cette œuvre si importante? Non, je n'oserais croire qu'il y ait personne dans cet auditoire qui n'éprouve ce que le roi Agrippa ressentit à ce discours si pathétique que saint Paul fit devant lui au sujet de Jésus-Christ, et après vous avoir dit, comme cet apôtre dit à ce roi (*Act.*, XXVI, 26, 27), que tout ce que je vous ai annoncé est sans réplique, que je l'ai publié avec d'autant plus de liberté, que je sais que vous en êtes pleinement convaincus; après vous avoir demandé : Croyez-vous aux prophètes, à l'Evangile, à la religion? Oui, je sais que vous y croyez : *Credis, rex Agrippa, prophetis? Scio quia credis*; je m'assure que vous dites dans votre cœur : Peu s'en faut que je ne me

convertisse : *In moaco suades me christianum fieri* (*Ibid.*, 28, 29). Eh! faites donc. Ah! plutôt à Dieu que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout que vous tous, mes chers frères, qui m'écoutez, ne devinssiez tels que je le souhaite : *Opto et in modico et in magno omnes qui audiunt tales fieri*. Mais que je crains qu'il n'arrive tout à l'heure ce qui arriva dans cette occasion! Paul ayant dit ces paroles, ajoutent les Actes (*Ibid.*, 30), le roi, le gouverneur, Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux se levèrent, et s'étant retirés à part, ils parlèrent ensemble. Et que dirent-ils? Hélas! mes frères, dispensez-moi de l'ajouter : ils oublièrent le discours de saint Paul (*Ibid.*, 31); ils s'amuserent à délibérer sur le jugement qu'on pouvait porter de sa personne; ils conclurent qu'il n'était pas tel qu'on l'avait dépeint, et tout le succès de ce beau discours fut de lui rendre un témoignage qui n'eut point de suites.

Eh! mes frères, laissez là les réflexions inutiles, et profitez du sermon : convertissez-vous, ressuscitez la foi dans vos cœurs, rendez-la agissante et féconde en bonnes œuvres. Commencez dès aujourd'hui à concevoir de meilleures espérances du secours et de la grâce de Jésus-Christ : invoquez-le sans cesse, jetez toutes vos sollicitudes dans son sein, afin qu'il vous garde, qu'il vous soutienne, qu'il vous fasse embrasser avec joie les pratiques de la pénitence, qu'il vous retire des occasions du péché, qu'il vous donne toutes les ouvertures pour réussir, qu'il vous délivre de tous vos engagements, qu'il vous fasse marcher avec persévérance dans la justice; qu'il vous prépare, qu'il vous conduise à une bonne mort, et qu'il vous consume en lui dans l'éternité. Je vous la souhaite. Au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur les conversions commencées et non achevées.

Est autem Hierosolymis Probatica piscina quinque porticus habens : in his jacebat multitudo magna languentium expectantium aquæ motum.

Il y avait à Jérusalem près la porte des Brebis une piscine qui avait cinq galeries, dans lesquelles étaient couchés par terre un grand nombre de malades qui attendaient que l'eau eût été remuée (*Joan.*, V, 2, 5).

Vous croiriez peut-être, mes frères, que nous n'avons dans le christianisme d'autres maux à déplorer que l'endurcissement et la réprobation de cette multitude de pécheurs, qui ayant fait un pacte avec l'enfer et avec la mort, ont renoncé à toutes les espérances du salut, ne connaissent point de Rédempteur, et s'excluent pour jamais de toutes les ressources de la pénitence aussi bien que de toutes les grâces de la rédemption. Ce sont là des maux, je l'avoue, bien dignes de nos larmes. Nous avons peine à comprendre que sous la loi de Jésus-Christ il y ait tant d'hommes qui soient coupables de pareils désordres; nous les regardons

comme la plus grande marque de la colère de Dieu sur notre siècle; nous leur attribuons tous les fléaux dont il nous afflige, et nous craignons qu'ils ne deviennent encore la cause de plus grands malheurs.

Mais il est une autre désolation presque aussi déplorable, quoique moins sensible; plus digne peut-être de notre compassion, parce qu'elle marque moins de malice dans ceux qui la causent; plus digne aussi de notre ministère, parce qu'elle n'est pas sans ressource; souvent plus accablante, parce qu'elle donne lieu à des regrets plus amers; toujours plus présente, parce qu'elle est plus commune. Cette désolation, mes frères, est cette multitude de chrétiens qui sont près du salut, et qui n'y arrivent point; qui commencent leur conversion et qui ne l'achèvent pas; qui semblent chercher les voies de la justice et qui n'y entrent jamais. Désolation qui nous est bien représentée dans notre Evangile par cette multitude de malades couchés au bord d'une piscine, qui attendent pour s'y plonger qu'un ange en remue l'eau, dont il n'y a qu'un seul qui soit guéri quand elle est remuée; qui, par défaut de courage, se laissent toujours prévenir par les plus empressés; et parmi lesquels il en est plus d'un qui languissent depuis longtemps auprès de cette eau, sans avoir su jusqu'à ce jour y trouver leur guérison. Désolation dont vous êtes les tristes témoins, vous qui annoncez la parole de vérité aux pécheurs, qui leur prêchez la pénitence, qui les recevez dans vos tribunaux. Vous vous plaignez souvent que vos auditeurs ne reçoivent de vos discours que des impressions passagères; que vos pénitents languissent des années entières à vos pieds, sans finir leur conversion; que les plus zélés vous échappent, lorsque vous croyez les tenir; que plusieurs ne connaissent que les bords de la piscine sans vouloir y entrer; que presque tous ne font que l'effleurer sans s'y plonger, et que vous ne savez presque plus ni qui se convertit, ni qui se sauve.

Cependant, chrétiens auditeurs, les eaux de cette piscine qui est dans l'Eglise, je veux dire les eaux de la pénitence, sont bien plus salutaires que celles de Jérusalem : elles ne sont point bornées à un certain lieu, elles inondent toute la terre. C'est l'ange du grand conseil, Jésus-Christ, qui les remue sans cesse par la prédication et l'invitation de ses ministres; qui y appelle ses brebis; qui ne se fait point attendre, mais qui y attend lui-même les âmes; qui les y plonge dès qu'elles le veulent, et qui par ce nouveau baptême les guérit toujours de toutes leurs maladies.

D'où vient donc, mes frères, que plusieurs de ceux mêmes qui en sont si proches ne sont point guéris? que ceux qui semblent vouloir s'y laver, ne sont point encore entièrement purifiés? D'où vient que la solide pénitence est si rare, que les conversions ne sont presque jamais qu'ébauchées, que la plupart échouent au moment qu'elles naissent, et que les plus durables sont souvent

fausses et simulées? C'est à quoi je me propose de répondre aujourd'hui. Mon dessein est de faire voir, en suivant notre évangile, pourquoi tant de conversions commencées ne s'achèvent point; pourquoi tant de bons desirs demeurent stériles; pourquoi enfin tant d'œuvres de pénitence sont rendues inutiles par la faute des pénitents mêmes. J'embrasse dans un même sujet soit ceux qui éprouvent en eux de faibles desirs de se convertir, soit ceux qui croient être convertis; et j'expliquerai de mon mieux les raisons pour lesquelles il arrive souvent que ni les uns ni les autres ne se convertissent jamais véritablement. Je ne donnerai d'autre ordre à ce discours que celui qui naîtra des différentes circonstances de notre évangile. Commençons par implorer l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la mère de Dieu. *Ave.*

POINT UNIQUE.

Il est certain, mes frères, qu'il n'y a pour les pécheurs d'autre ressource que la conversion et la pénitence; que c'est la seule planche qui reste après le naufrage (*Concil. Trid., sess. 6, c. 14*), le seul baptême pour ceux qui ont perdu la grâce du premier, la seule espérance pour ceux qui sont rentrés sous la tyrannie du démon. La loi qui nous l'impose est pour tous les états; nulle condition n'en est exempte : les grands et les riches y doivent être plus soumis que les autres, parce qu'étant souvent plus criminels, elle leur est plus nécessaire : les obstacles qu'ils y trouvent ne les en dispensent point; et s'ils les croient invincibles, ils n'en sont pas plus excusables, mais ils en sont plus malheureux. C'est la nécessité de cette loi qui a porté notre divin Sauveur à nous ouvrir dans le sacrement de pénitence une piscine où toutes sortes de malades sans exception peuvent être admis; piscine qu'on peut vraiment appeler celle des Brebis : *Probatia piscina*, parce que c'est là que se purifient toutes les brebis qui se consacrent au service de Dieu et au sacrifice de la religion; piscine qu'on peut encore nommer Bethzaïde, qui signifie grâce et miséricorde, et dont les bords accessibles de toutes parts ne nous sont figurés qu'imparfaitement par ces cinq galeries qui environnaient la piscine de Jérusalem : *Est autem Hierosolymis Probatia piscina, quæ cognominatur Bethzaida, quinque porticus habens*. C'est aussi sans doute la nécessité de cette loi qui amène tant de pécheurs à nos tribunaux, comme à la source d'où découle cette eau divine, où ils espèrent que l'ange visible du Seigneur la troublera pour eux, et la rendra efficace pour leur conversion. Mais, hélas ! je l'ai déjà dit, je n'y vois presque que des malades qui attendent, que des aveugles et des boiteux sans action et sans force, que des cœurs desséchés qui ne font qu'effleurer l'eau et qu'elle ne pénètre point, que de faux pénitents qui ne se convertissent jamais.

L'Evangile me donne lieu de remarquer trois causes principales de ce malheur, et je dois vous avertir, mes chers frères, qu'en

vous les exposant, mon dessein est de vous apprendre et de vous exhorter à les prévenir. La première est cette déplorable illusion où sont la plupart des pécheurs, que le temps n'est pas encore venu, que les grâces ne sont ni assez abondantes ni assez fortes, qu'on peut attendre des jours plus favorables et des secours plus présents pour opérer plus sûrement la conversion ; et c'est cette première cause de retardement que nous présente d'abord ce qui est dit dans notre évangile, qu'après de la piscine étaient couchés un grand nombre de malades, qui tous attendaient que l'eau eût été remuée : *In his jacebat multitudo magna languentium expectantium aque motum*. Vous voyez, mes frères, qu'il ne s'agit point ici de ces impies dont j'ai parlé, qui renoncent à la grâce de la pénitence, et qui, jouissant en paix de leurs propres vices, se portent même jusqu'à blasphémer le Sauveur qui leur a préparé ce bain salutaire. Il n'y avait point sans doute à Jérusalem de ces malades insensés qui méconnaissent le miracle de la piscine ; il n'y en avait aucun qui ne crût pouvoir y prétendre : ils voyaient de temps à autre quelques-uns de leurs semblables qui étaient guéris ; ils épiaient le moment où ils pourraient eux-mêmes recevoir leur guérison.

Il s'agit donc de ces pécheurs en qui la foi n'est pas éteinte, qui sentent et qui avouent leurs misères, qui connaissent le besoin qu'ils ont d'être purifiés, qui le désirent et qui le demandent, qui savent même ce qu'il faut faire pour l'obtenir : ils sont sur les bords, mais ils y sont retenus, parce que, disent-ils, leur cœur n'est point encore assez remué, que la grâce n'a point assez opéré, qu'ils sont desséchés par la multitude de leurs vices, qu'ils sont sans force pour en sortir : ils ajoutent qu'au premier moment favorable ils feront un dernier effort, qu'ils secourront tous leurs liens, et qu'ils se plongeront eux-mêmes dans la piscine. Mais je leur demanderais si la conversion qu'ils méditent est une de ces affaires qui doivent dépendre du temps, qu'on puisse laisser ou reprendre selon son loisir, qui soient fixées à certaines conjonctures ? Hé ! si ce temps ne vient jamais, si ces conjonctures ne se trouvent point, il faudra donc y renoncer ? Que deviendrez-vous, si la mort vous surprend avant qu'elles arrivent ? A vous entendre, vous croiriez qu'on peut travailler à son salut comme on travaille à sa fortune. Les établissemens, les alliances ne se font point avant le temps ; il faut que toutes les circonstances se réunissent : jusque-là on se contente de les préparer, on les attend, on se borne à la seule espérance, on se repose sur l'avenir ; et si les obstacles deviennent invincibles, on s'en tient à son état, et l'on se console sur ce que d'autres ne sont pas plus heureux. J'y consens, mon cher auditeur, pour tout ce qui regarde les biens présents ; encore trouverait-on des hommes qui à cet égard essaieraient l'impossible, forceraient toutes les barrières, voudraient l'emporter par violence, risqueraient tout pour y réus-

sir. Mais votre salut doit-il éprouver tant de ménagemens ? Votre âme se perd, votre éternité vous échappe, votre réprobation s'avance à grands pas, et vous me dites qu'il n'est pas encore temps, et que vous y penserez quelque jour ? Ah ! que ne puis-je vous enlever à vous-même pour vous mettre à couvert de l'orage qui va crever sur vous, pour vous sauver de l'incendie qui vous environne, pour vous tirer de l'abîme où vous vous noyez ? Vos chaînes fussent-elles encore plus pesantes, il s'agit de vous délivrer de la mort et de la mort éternelle : je ne connais sur cet article ni ménagement ni prudence, il faut tout exposer et tout perdre ; et pourvu que vous vous sauviez, qu'importe à quel prix et par quels moyens ? Votre cœur, dites-vous, n'est point encore assez remué : mais c'est déjà un grand bonheur que de le sentir. Il n'est point assez remué ; mais il l'est au moins un peu, et c'est un préjugé que Jésus-Christ n'est pas loin de vous. L'Évangile ne détermine point la mesure de mouvement que l'ange devait donner à l'eau pour la rendre salutaire : on s'y jetait dès qu'elle était remuée, et celui qui y entraît le premier était guéri, quelque maladie qu'il eût : *Qui prior descendisset in piscinam post motionem aque sanus fiebat a quacunq; detinebatur infirmitate*. D'où vient donc que vous différez de recourir à la piscine salutaire, dès les premières impressions que Dieu vous en donne ? Elles peuvent augmenter, il est vrai ; mais elles peuvent aussi s'effacer : l'esprit qui les produit souffle où il veut et quand il veut ; si vous le manquez aujourd'hui, il n'est pas sûr qu'il revienne. C'est donc aujourd'hui qu'il faut être docile à sa voix, de peur qu'il ne vous échappe à jamais, et qu'il ne vous laisse dans votre endurcissement.

Votre cœur n'est pas remué ? mais faut-il s'en étonner, lorsque vous lui refusez tout ce qui pourrait l'émouvoir, que vous fermez toutes les avenues par où la lumière pourrait pénétrer, que vous craignez d'y rentrer et de le trop connaître, que vous étouffez tous ses remords, que vous lui opposez la voix des passions, que vous le surchargez de soucis et d'embarras inutiles, que vous l'enivrez de plaisirs, et que vous le calmez par mille prétextes et mille excuses frivoles ? Ah ! si vous le dégagez pour quelque temps de ce tumulte et de cette confusion où vous le laissez ; si vous le prenez entre vos mains pour le sonder et l'approfondir ; si vous vouliez traiter avec lui seul à seul et dans le secret, si vous le répandiez devant Dieu par la prière, et si vous y portiez quelquefois par de saintes lectures, le jour de la vérité et de la parole divine : alors ces premiers mouvemens qui vous semblent si faibles feraient bien un autre effet sur vous ; ses cris et ses remords se feraient entendre, et vous expliqueraient votre état et vos devoirs, alors vos desirs ne seraient plus des invitations, mais une douce violence à laquelle vous ne résisteriez pas : ce ne seraient plus seulement des pensées et des vœux, mais une résolution ferme, une volonté stable, un parti pris ; et dès lors les ca-

naux de la pénitence vous seraient ouverts : vous y trouveriez votre rafraîchissement et votre guérison. Ce fut ainsi qu'Augustin, pour mieux écouter la voix de son cœur qui lui jetait mille pensées et mille desirs confus, se sépara pour quelques moments d'Arlyse son ami, et dans l'enfoncement d'un jardin, donna cours à ses sentiments et à ses larmes : là toutes ses incertitudes furent dissipées, et ce fut de ce moment qu'il compta désormais les jours de sa conversion (*Confess., lib. VIII, c. 12*).

Mais c'est, dites-vous, que la grâce n'a point assez opéré ; car c'est toujours là le retranchement de ces âmes paresseuses qui sur le fait de la conversion s'étonnent de toutes les difficultés, veulent rendre Dieu coupable de leur impénitence, et croient trouver dans ses retards la justification de leurs propres délais. La lettre de notre évangile semblerait d'abord favoriser leurs excuses. L'ange n'était pas toujours présent à la piscine, il n'y paraissait que de temps à autre : *Angelus Domini descendebat secundum tempus in piscinam* ; et lors même qu'il y avait passé, tous les malades n'étaient pas guéris : un seul pouvait profiter de la vertu qu'il avait donnée à l'eau en la trébuchant, et il ne restait aux autres que d'attendre qu'il vînt la troubler une seconde fois. Oui, mes frères, il est vrai que la grâce a ses temps et ses moments ; que par un secret jugement de Dieu et en punition de l'abus que vous en avez fait, elle paraît quelquefois se retirer de vous, vous laisser à vous-mêmes, et permettre que vos maladies deviennent plus dangereuses, que vos plaies s'aggravent, que votre volonté s'engage de plus en plus dans le mal. Il est des jours malheureux, des saisons rigoureuses qu'une justice redoutable donne aux pécheurs, dans lesquels toute lumière paraît s'éclipser, où il n'y a plus, ce semble, ni rosée ni pluie qui découle sur eux : souvent même elle n'opère point efficacement sur leur cœur, elle se dessèche au moment qu'ils l'ont reçue ; et tandis que quelque âme plus diligente en profite dans le secret, la leur demeure aride et sans eau.

Mais que trouvez-vous en tout cela qui vous justifie ? Pour moi je n'y trouve que votre condamnation, et je n'y apprend que à déplorer votre stupidité. Si la grâce a ses temps et ses moments, c'est donc à vous de les étudier et de les connaître, et tout votre malheur sera de n'en avoir pas profité. C'est ainsi que Jésus-Christ reprochait à l'infidèle Jérusalem de n'avoir point observé le jour qui pouvait lui apporter la paix : il n'y restera pas pierre sur pierre, parce qu'elle n'a pas connu le temps auquel Dieu l'a visitée (*Luc., XIX, 42-44*). Vous attendez que la grâce opère sur votre cœur : ah ! je voudrais que vous l'attendissiez véritablement, que vous l'espérassiez fermement, que vous la demandassiez persévéramment, et ce serait déjà une grâce des plus précieuses. Vous attendez la grâce ? dites plutôt que vous sentez bien qu'elle vous poursuit, que vous l'avez,

que vous craignez qu'elle ne vous surmonte, et dès que vous en parlez, je juge qu'elle vous importune, que vous la redoutez, et que vous ne la blasphémiez que pour l'éloigner de vous. Vous attendez la grâce ? mais voulez-vous qu'elle vous sauve et qu'elle vous convertisse sans vous, et exigez-vous une grâce qui ne vous trouble point dans votre indolence, qui vous laisse sans action et sans mouvement, une grâce qui vous dispense du travail, que vous puissiez suivre sans peine et sans combat ? Dites-nous la vérité, mes frères, cette grâce, telle que vous la définissez et que vous l'attendez, n'est qu'un prétexte dont vous vous servez pour rester tels que vous êtes. Vous voulez jouir de vos passions, vous abandonner au gré de vos desirs, faire toujours la volonté de votre chair et de vos pensées. La grâce qui vous en détourne et qui vous le reproche, est celle que Dieu vous donne toujours ; mais ce n'est pas celle que vous attendez.

Ne dites donc plus que vous n'avez pas la grâce. Eh ! que vous faut-il pour vous faire juger que vous l'avez ? La foi dans laquelle vous êtes nés, n'est-elle pas une grâce ? Les troubles, les agitations, les craintes, les remords, les perplexités, les dégoûts que l'esprit intérieur suscite en vous ; tout cela n'est-il pas des grâces ? Refuserez-vous ce nom aux exhortations que l'on vous fait, aux exemples que vous avez devant les yeux, aux sacrements qui sont à votre main, au sacrifice de Jésus-Christ ? N'est-ce point une grâce que Dieu vous ait conservés jusqu'ici, qu'il ait ordonné tant d'événements qui pouvaient vous dégoûter du monde, qu'il vous ait préparé peut-être dans votre état tant de moyens de satisfaire à sa justice, qu'il vous ait effrayés par tant de morts dont vous avez été témoins, qu'il vous donne encore du temps ? N'est-ce point une grâce qu'il vous ait fait sentir le besoin que vous en avez, l'horreur de votre état, le désir d'en sortir ? Ah ! je dirais bien plutôt que vous êtes à plaindre, non pas de ce que vous n'avez point de grâce, mais de ce que vous ne savez pas la reconnaître. De plus grands pécheurs que vous eussent fait pénitence s'ils avaient vu ce que vous voyez, s'ils avaient senti ce que vous éprouvez. Hé ! n'en est-il pas sous vos yeux qui la font avec moins de secours que vous n'en avez ? Mais c'est que vous vous laissez prévenir comme les malades de la piscine, et que la grâce qui avait été préparée pour vous, en a converti quelqu'autre à votre défaut : *Dum venio ego, alius ante me descendit*.

Mais si vous ne vous convertissez pas, à qui faut-il l'imputer ? Souvenez-vous de cette voix qui vous rappelait du précipice où vous alliez tomber, qui vous défendait de vous charger des nouveaux liens que le péché vous présentait, qui vous sollicitait de vous dérober à cet engagement que vous n'aviez pas encore pris. Vous pouviez encore alors disposer de votre cœur ; vous avez eu assez de temps pour délibérer ; vos habitudes et vos vices vous avaient donné quelque trêve ; vous aviez même fait quel-

ques efforts pour recourir à la piscine de la pénitence ; vous aviez commencé à en essayer ; tout avait concouru à votre guérison ; la même grâce qui vous presse aujourd'hui, avait alors bien plus de force et aurait produit votre conversion, si vous y eussiez coopéré. Mais le monde, vos passions vous ont rappelés ; vous êtes revenus à vos premiers crimes, vous y en avez ajouté de nouveaux ; votre joug est devenu plus pesant, votre cœur plus esclave, le péché plus tyrannique et plus familier, les obstacles plus énormes ; et vous venez me dire avec un air de sécurité et de triomphe que vous n'avez pas la grâce de la conversion. Je vois bien que vous ne vous entendez pas vous-mêmes, et que vous ne savez pas qu'en parlant ainsi, vous accusez votre ingratitude et l'obstination sacrilège avec laquelle vous avez rendu la grâce impuissante sur votre cœur. Hélas ! que dis-je, impuissante ? non, elle ne l'est pas encore : mais pour surcroît de malheur, vous attendez qu'elle le devienne ; vous allez encore donner un libre cours à votre cupidité, à votre ambition, à vos habitudes. Vous dites que la grâce n'est pas assez forte ; mais pourquoi l'irritez-vous par vos dédains ? A la fin vous achèverez de combler votre mesure, et vous attirerez sur vous cet effroyable jugement que Dieu prononce par un de ses prophètes : Après trois et quatre crimes je ne le convertirai plus : *Super tribus sceleribus et super quatuor non convertam eum* (Amos, I, 3).

Que me répliquerez-vous encore ? Que nous rendons la voie trop difficile ; qu'il faudrait à notre avis tout renverser, tout changer, tout réformer ; que dès qu'on se convertit, il n'y a plus rien de permis ; il faut tout quitter, tout rompre, tout retrancher, se faire ennemi de tout le monde, renoncer à ses affaires, n'avoir plus de liberté, plus de commerce avec personne, se rendre singulier et insupportable, se tourmenter, se détruire soi-même ; et qu'il est vrai de dire que vous n'avez point cette grâce-là ? Mais hélas ! que vous êtes injustes dans vos résistances ! Je n'examine point jusqu'où la justice divine exige que vous qui imaginez aujourd'hui tant de rigueur dans la pénitence, la portiez un jour. Peut-être avez-vous sur votre compte des crimes et des scandales qui ne peuvent s'expier que par de grandes austérités. Peut-être êtes-vous tellement engagés que vous ne puissiez vous sauver que par des démarches ridicules en apparence ; et depuis que je vois dans l'Écriture un roi puissant, le maître de la terre, condamné à être chassé de la compagnie des hommes, à vivre parmi les bêtes sauvages, à être trempé de la rosée du ciel, et à manger pendant sept ans du loin comme les animaux qui paissent dans les pâturages : *Fenum ut bos comedes* (Dan., IV, 22) ; je ne serais point étonné quand Dieu nous révélerait que plusieurs de ces grands pécheurs qui font tant de bruit dans le monde, ne peuvent mériter leur salut que par de prodigieuses humiliations.

Mais laissons cela pour un moment. Je suppose avec vous que vous n'avez point encore la grâce de faire tout ce que Dieu demande de vous ; je veux bien même vous épargner le reproche d'avoir mérité par d'affreux désordres de passer par des épreuves que votre faiblesse ne soutiendrait pas aujourd'hui. Mais ne pourriez-vous pas au moins commencer ? La grâce, dites-vous, n'est pas assez forte pour vous faire entreprendre toute la pénitence dont vous avez besoin. Mais pour quoi employez-vous votre force à résister à cette grâce qui vous attire doucement, en vous inspirant quelques petits retranchements, quelques légères mortifications, quelques œuvres de justice ou de charité proportionnées à votre faiblesse ? Eh ! comprenez donc que c'est peut-être par une économie de miséricorde que cette grâce ne vous présente pas toute la pesanteur du joug qu'elle vous prépare. Elle essaie en quelque sorte votre fidélité, elle s'insinue peu à peu, elle veut vous gagner par progrès ; et si vous saviez la suivre dans toutes ses inspirations, elle ne tarderait guère à vous faciliter toute cette réforme que vous redoutez aujourd'hui. Nous verrons bientôt dans la Samaritaine un exemple de ce que j'avance ici ; et peut-être pourrions-nous citer dans notre siècle et de nos jours, des pénitents qui ont fait d'éclatants et de généreux sacrifices qui dans les commencements leur paraissaient impossibles.

D'ailleurs, mes frères, il est des démarches nécessaires pour assurer la conversion, et qui néanmoins ne le sont pas toujours pour la commencer. L'esprit de la grâce n'est pas ennemi de toute prudence, il ne met point le trouble dans les familles ni dans les États ; et s'il divise quelquefois le frère d'avec la sœur, le fils d'avec le père, l'époux d'avec l'épouse, ce ne peut être qu'après avoir inspiré tous les ménagements possibles pour prévenir cette espèce de guerre. Le seul engagement qu'on soit obligé de rompre dès le premier instant qu'on revient à Dieu, c'est celui du péché ; c'est la première guerre qu'il faut déclarer et qui ne doit jamais finir. Le reste peut être mis au rang des moyens que l'on prépare et que l'on amène avec le temps, que l'on prend selon les facilités et les ouvertures. Lorsque saint Augustin eut assuré sa conversion, il n'abandonna pas tout d'un coup l'emploi de rhétoricien qu'il exerçait à Milan ; il sut mettre de la différence entre ce qui était péché ou occasion prochaine de péché, et ce qui n'était qu'un retardement à la plus grande perfection. Il comprit qu'en renonçant tout d'un coup à l'ambition et à la volupté, il ne devait pas pour cela renoncer d'abord à une profession publique, ni faire avant le temps une démarche qu'il prévoyait bien lui devenir nécessaire, mais qui, en excitant le trouble dans toute une ville, aurait donné trop d'éclat à sa vertu, ou l'aurait rendue suspecte. Il attendit le moment favorable, mais il en profita dès qu'il fut venu : *Placuit mihi in conspectu tuo non tumultuose abripere, sed leniter subtrahere*

ministerium linguæ meæ (*Confess., lib. IX, c. 2*). Ainsi, mon cher auditeur, attendez, je le veux, la grâce de Providence qui vous fournira les moyens de faire tous les retranchements et tous les sacrifices que je pourrais vous proposer : mais suivez la grâce d'inspiration qui vous en fait prendre aujourd'hui le dessein ; et plus encore celle qui vous presse de renoncer dès à présent à tous les péchés qui vous tiennent dans l'esclavage.

Vous voilà donc désormais convaincu qu'il ne faut plus attendre la grâce, mais profiter de celle qu'on a, travailler à l'attirer avec plus d'abondance, la suivre, la conserver ; que c'est une résolution insensée de ne vouloir commencer sa conversion que lorsqu'on sera en état de tout faire ; qu'il faut, selon saint Augustin, faire ce que l'on peut, et demander ce qu'on ne peut pas ; qu'il est toujours temps d'agir ; que c'est cette paresse à profiter de ce qui se présente qui fait que votre grâce vous est enlevée et est donnée à un autre, comme il arrive à la piscine : *Dum venio ego, alius ante me descendit* ; et qu'enfin pour revenir à ma proposition, la première raison pourquoi il est si peu de vraies conversions, c'est qu'on croit pouvoir toujours différer jusqu'à ce que la grâce ait remué notre cœur : *In his jacebat multitudo magna languentium exspectantium aquæ motum*

Mais quand il serait vrai, mes frères, que vous feriez des tentatives pour vous convertir, il est une seconde cause qui fait que vous ne réussissez pas ; et c'est celle qui est exprimée bien clairement par la réponse du paralytique de trente-huit ans : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été troublée : *Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam*. Vous m'entendez, chrétiens auditeurs, et déjà vous m'opposez une prétendue disette de bons ministres, qui aient assez de force pour plonger les âmes dans la piscine, ou qui sachent même discerner les temps où l'ange invisible en trouble les eaux. Mais lorsque je vous entends discourir sur les prétendus vices des ministres ou des pasteurs, je vous dirais volontiers : Ne pleurez pas sur eux, mais sur vous-mêmes ; car si Dieu vous en donne quelquefois qui ne soient pas assez parfaits, c'est que vous n'êtes pas dignes d'en avoir de meilleurs. Mais de quoi vous servent les ministres les plus instruits, lorsque vous tombez entre leurs mains ? Vous les abandonnez, ils ne sont pas de votre goût : des hommes qui vous tendraient la main pour vous plonger dans la piscine seraient des hommes extraordinaires ; il vous en faudrait qui vous y fissent toucher du bout des doigts, qui vous laissassent aveugles et boiteux, qui vous endormissent sur les bords sans vous faire aucune violence, et qui vous persuadassent que vous êtes purs et guéris : *Ecce sanus factus es* ; le tout avant que vous fussiez lavés. Voilà ce que signifie, par rapport à vous, cette parole de notre évangile : *Ho-*

minem non habeo, ut mittat me in piscinam. Je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, c'est-à-dire, que ce qui met un nouvel obstacle à votre conversion, c'est l'opposition que vous avez à la lumière et au secours dont vous avez besoin.

Pour le bien comprendre, mes chers auditeurs, remarquez, je vous prie, que c'est un point capital dans la conduite de Dieu de faire dépendre notre instruction et notre salut du ministère extérieur. Depuis que le péché a répandu ses ténèbres sur le cœur de l'homme, il fallait d'un côté faire subir à l'homme la confusion de ne pouvoir être instruit de la vérité que par des organes humains, et, d'un autre côté, lui faciliter son instruction en la lui faisant recevoir de son semblable. Il paraît néanmoins que dans l'état de la nature, immédiatement après la chute d'Adam, Dieu parlait aux hommes sans interprète : mais ce qui paraît encore plus, c'est qu'il parlait très-rarement, et que sa parole ne fut entendue que de très-peu de personnes. Dès qu'il vint se former un peuple, il établit des ministres et des prophètes qui lui portent ses oracles : il défend à ce peuple d'approcher du lieu où il doit les rendre lui-même (*Exod., XIX, 12*) ; il menace d'exterminer tous ceux qui passeront les bornes prescrites ; Moïse et Aaron sont les seuls qui paraissent devant sa face, et la loi même du Décalogue n'est donnée qu'à Moïse. Depuis ce temps, cet ordre n'a point changé : tout ce qu'Israël a jamais connu des volontés de Dieu lui fut toujours annoncé par des hommes ; et le Verbe lui-même s'est fait homme pour nous enseigner par sa propre bouche la vérité. A peine fut-il rentré dans le sein de son Père, qu'on vit paraître des prêtres et des pasteurs qui prêchèrent sur les toits ce qu'ils avaient entendu dans le secret : la grâce fut confiée à des ministres qui reçurent le pouvoir de lier et de délier ; et leur jugement même, prononcé et articulé, devait former la justice et la réconciliation. Par cette dépendance, nous étions punis d'avoir rejeté la justice et la vérité de Dieu ; et nous étions invités à la recouvrer par la facilité de la recevoir des mains de ceux qui habiteraient avec nous.

Que serait-ce donc que se soustraire à la dépendance du ministère extérieur ? Je n'aurais besoin pour vous répondre, que de votre propre exemple. Je jette les yeux sur l'état des âmes ; je parcours tous les âges et toutes les conditions ; j'aperçois des pécheurs de toute espèce. Il est vrai que dans cette multitude de prévaricateurs, il y a des malades qui ont d'assez bonnes dispositions, qui ne sont pas entièrement ennemis de la santé, qui font quelques avances pour leur guérison : ils sentent dans leur cœur des mouvements et des impressions qui les portent à la demander ; ils font quelques efforts pour l'obtenir, mais efforts inutiles. Pourquoi ? Parce que ces pécheurs ne veulent emprunter le secours de personne : *Hominem non habeo*. Ils sont effrayés de la seule pensée de confesser leurs péchés, de dépendre de la

conduite d'un homme, de se soumettre à ses décisions. Ils voudraient avant toutes choses ne plus commettre d'actions criminelles, avoir renoncé à leurs habitudes, avoir commencé à marcher dans la justice, et pouvoir porter au tribunal du juge qu'ils auraient choisi, des œuvres de piété qui couvriraient un peu la honte qu'ils ont de déclarer les œuvres de péché qu'ils ont faites; c'est-à-dire qu'ils voudraient être guéris avant que d'avoir pris le moyen que Dieu a établi pour qu'ils parviennent à la guérison : ils voudraient bien aussi que Jésus-Christ eût retranché de la pénitence la loi de la confession; ils font retentir partout des plaintes amères sur la sévérité de ce devoir; ils écoutent volontiers les discours libertins qui se tiennent sur ce point; ils savent tous les abus qu'on peut faire de cet exercice, ils aiment à en discourir, ils cherchent à s'autoriser dans l'éloignement qu'ils en ont; et pour ne vouloir pas se vaincre à cet égard, ils en demeurent où vous les voyez depuis si longtemps, ils sont incapables de faire le dernier effort pour revenir à Dieu. Si vous persistez à m'en demander la cause, je vous répondrai toujours que c'est parce qu'ils prétendent n'avoir personne pour les aider : *Hominem non habeo*.

Qu'est-ce donc que se soustraire au ministère extérieur? C'est se fermer la voie à la justice; c'est accuser Jésus-Christ de n'avoir pas su ce qui convenait pour nous y faire rentrer; c'est lui imputer d'avoir exigé des pécheurs plus qu'ils ne doivent; c'est récuser la condition qu'il a exigée des coupables pour qu'ils fussent réconciliés; c'est s'exposer à toute la rigueur du jugement de Dieu; c'est se refuser au moyen le plus prochain et le plus naturel de le prévenir; c'est vouloir mourir dans son péché.

Mais peut-être ne portez-vous pas encore l'indifférence pour votre salut, jusqu'à rejeter toutes sortes de secours. Vous n'avez pas entièrement renoncé au sacrement de pénitence; l'on vous voit de temps en temps comparaître à nos tribunaux; vous avez trouvé un homme à qui vous confiez votre âme, et que vous avez pris pour juge de votre conscience. Est-il bien vrai, mon cher auditeur, que vous ayez trouvé un homme, je dis un homme pour vous éclairer, pour vous porter, pour vous conduire? Car il ne faut point ici se faire illusion : en trouvant un homme, on ne trouve pas toujours un secours : est-ce même là ce que vous cherchez, quand vous vous présentez à la confession? Car j'appelle un secours une lumière vive et pénétrante qui vous fasse connaître toute la profondeur de vos plaies, toute l'énormité de vos péchés, toute la rigueur des jugements de Dieu, toute la justice que vous lui devez, toute l'étendue de vos obligations. J'appelle un secours, une parole puissante qui remue votre âme, qui la déploie, qui y répande le repentir et la ferreur; qui y excite les saints desirs, qui y forme les bonnes résolutions, qui la mette en action et en mouvement. J'appelle un se-

cours un ministre éclairé qui ne cherche point à vous flatter, qui dissipe toutes vos illusions, qui sache discerner le penchant qui vous domine, le principe qui vous fait agir, les ouvertures par où l'on peut vous pénétrer; qui distingue ce qui n'est qu'apparent, superficiel et passager, d'avec ce qui est intime, réel et stable. J'appelle un secours, un homme de Dieu qui connaisse l'esprit de l'Évangile, qui sache toutes les routes de la vertu, qui emploie les vérités avec discrétion, qui vous les présente dans leur point de vue, qui voie toujours le terme où il doit vous faire aboutir, qui vous y conduise par progrès, qui ne précipite rien à contre-temps, qui ne perde aucune occasion de hâter votre course, qui, en un mot, fasse son affaire de consommer votre œuvre, et de vous établir dans une véritable justice. Mais en bonne foi, est-ce là ce que vous cherchez, lorsque vous cherchez un homme? Hélas! je ne saurais définir votre conduite en ce point; et je dirais presque que lorsque vous cherchez un homme, vous voudriez en même temps que cet homme, pour s'accommoder à vos passions, oubliât les devoirs les plus essentiels de son ministère. Vous craignez d'avance son exactitude et sa pénétration. Dans toute autre affaire, vous seriez bien plus difficile : jamais, selon vous, on n'aurait assez de discernement pour s'en acquitter et pour remplir dignement vos vœux. Mais dans l'affaire de votre salut on est toujours trop clairvoyant pour vous. Il faudrait, pour vous satisfaire, que le ministre le plus éclairé devînt tout d'un coup une espèce d'être particulier qui, sans examen ni connaissance de cause, fût seulement capable d'articuler quelques paroles dont vous avez besoin pour vous rassurer : et vous appellerez cela chercher un homme, chercher un secours? Non, mes frères, ce ne sont point là les secours que l'Église vous offre; elle renferme assez de bons ministres pour que vous ne puissiez pas vous plaindre de son indigence à cet égard.

Mais quoi, nous direz-vous, faut-il donc passer une partie de sa vie à découvrir de pareils ministres? ce secours n'est pas toujours présent, il est rare, on ne le trouve pas toujours sous sa main. Il est vrai, mes frères, que le ministère est devenu si difficile et si redoutable, que les plus expérimentés sont souvent les plus timides à s'en charger. Hé! comment soutenir en effet cette double épreuve, et de ne pouvoir plus observer les règles sans paraître singulier, et d'engager sa conscience en ne s'y conformant pas? Est-il étonnant que chacun préfère son étude et sa retraite à un travail qui vous met aux prises avec tous les hommes, et qui vous rend souvent criminel devant Dieu? Si l'on trouvait dans les pécheurs de la sincérité, de la droiture, un peu d'amour pour la vérité, un grand désir de connaître les vrais sentiers de la justice, on irait au-devant de vous pour vous secourir; car ce ne sont pas vos péchés ni vos habitudes qui nous effrayent le plus : ce sont vos préjugés, c'est

vosre obstination, vosre indocilité, et cette malheureuse pente que vous avez à soumettre vos juges à vos modes et à vos maximes, plutôt qu'à vous conformer à leur règle et à leur conduite. Mais si ces ministres sont rares, en sont-ils moins nécessaires? Les saints ne vous enseignent-ils pas qu'on en doit chercher un entre mille, entre dix mille? Ils sont rares, mais ils ne sont pas invisibles; la prière, une sainte sollicitude vous feraient mériter de les découvrir, et il est juste qu'après vous être longtemps égarés dans des routes perdues, il vous en coûte un peu pour trouver un conducteur qui vous ramène.

Mais ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que je veuille justifier ici la bizarrerie de ces prétendus pénitents qui ne sont jamais contents de rien, qui ne trouvent nulle part assez de mérite et de talent pour les conduire, qui veulent essayer de tout ce qui fait quelque bruit dans le monde, qui parcourent tous les tribunaux un peu accrédités ou qui se fixent à celui qui peut leur faire plus d'honneur, ou leur procurer des entretiens plus agréables. Si vous ne leur offrez que de la simplicité et de la vertu, vous ne leur convenez pas. Ils veulent dans un directeur de la réputation, de l'esprit, des discours, de la complaisance, des assiduités. Un homme obscur, qui parle peu, qui décide brièvement, n'est pas ce qu'il leur faut; ils ne peuvent y mettre leur confiance, ils n'en sont pas les maîtres. Hé ! mon cher frère, votre confiance ! Si vous ne cherchiez que Dieu dans ses ministres, vous le trouveriez quelquefois dans ce qui vous paraît le plus médiocre. Mais je crains que ce que vous appelez confiance ne soit attachement humain, vanité secrète, désir de connaître et d'être connu, impatience de converser; esprit inquiet et hypocrite, qui voudrait avoir la satisfaction de surprendre un habile homme et de s'autoriser dans certains défauts sur ses décisions. Je l'ai dit, quand vous ne chercherez que Dieu dans ses ministres, quand vous n'y reconnaîtrez que le caractère, la puissance et la personne même de Jésus-Christ, vous ne serez plus si difficile. Une parole courte vous suffira pourvu qu'elle soit vraie; la voix intérieure du Saint-Esprit suppléera à ce qui vous manque; votre conscience vous résoudra ce que la voix de l'homme n'aurait pas bien expliqué; peut-être même réformera-t-elle ce qu'il aurait mal décidé, et l'humble soumission pour le ministre que vous n'estimez pas vous attirera l'attention et la protection du Maître qui vous l'a donné. Notre paralytique n'avait point encore trouvé d'homme assez fort ni peut-être assez charitable pour le jeter dans la piscine, mais sans doute il l'avait cherché; il eût emprunté le ministère de quiconque eût voulu le lui prêter; il était rempli de bonne volonté pour sa guérison, et c'est cette bonne volonté qui attire Jésus-Christ à lui et qui lui fait mériter un secours surnaturel pour suppléer abondamment à ce qui lui manque du côté des

hommes. Mais vous n'entendez point tout cela, et il est vrai de dire que sous la conduite des meilleurs directeurs, instruits par la parole des pasteurs les plus éclairés, vous n'avez point encore l'homme qui vous serait nécessaire : *Hominem non habeo*, c'est-à-dire que vous n'avez point Jésus-Christ, parce que vous ne le connaissez point, que vous ne mettez point en lui votre confiance et qu'en vous attachant à ses ministres vous ne cherchez véritablement que l'homme, au lieu de vous attacher à Dieu qui seul peut vous guérir : *Unus enim mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* (1 Tim., II, 5).

J'ai donc eu raison de vous dire, mes frères, que ce qui retarde votre conversion et vous empêche de la consommer, c'est votre opposition à la lumière et au secours dont vous avez besoin; c'est la seconde cause que je m'étais proposé de vous développer. Mais il en est une troisième qui demande encore plus votre attention et qui va s'expliquer par la suite de notre évangile : c'est par là que je finis.

Nous voyons que Jésus-Christ en guérissant le paralytique lui commande trois choses : de se lever, de porter son lit et de marcher : *Surge, tolle grabatum tuum et ambula*; et nous ne pouvons douter que par ce commandement il n'ait voulu nous indiquer les conditions de la pénitence : d'où il s'ensuit, mes très-chers frères, que si je vous montre qu'il est très-peu de conversions qui remplissent ces conditions et qui soient marquées à ces caractères, il me sera aisé de vous faire voir que ce qui fait qu'on ne se convertit point, lors même qu'on croit être converti, c'est l'ignorance ou l'omission de ce qu'il y a de principal et d'essentiel dans la conversion même.

Ce que j'ai d'abord à vous demander, mes chers auditeurs, c'est que vous vouliez bien faire cet honneur à la religion que vous professez, de croire qu'elle a des lois et des maximes bien supérieures à celles du paganisme ou de la société humaine; qu'ayant Dieu pour objet de son culte, elle vous impose des devoirs que la sagesse humaine n'a pu nous découvrir, et qu'il y a dans sa morale des points qui lui sont tellement propres et en même temps si nécessaires qu'avec beaucoup de justice et de probité en apparence on pourrait être réellement très-injuste et très-criminel. S'il ne fallait que réformer les désordres civils, qu'apprendre à l'homme ce qu'il doit à son semblable, ce qu'il se doit à lui-même, on pourrait dans une assemblée de citoyens et d'hommes raisonnables trouver des motifs de les faire renoncer aux vices par lesquels ils troublent l'ordre public et se déshonorent eux-mêmes. Un simple orateur, un orateur profane se ferait écouter s'il leur disait que c'est une témérité punissable, un attentat que les magistrats et les juges civils devraient réprimer, que d'attaquer publiquement la religion, de tenir sans pudeur des discours qui inspirent le mépris de la Divinité, et qu'il n'y a qu'un siècle aussi malheureux que le nôtre

qui ait pu enfanter ces pestes publiques pour troubler le repos des cœurs et des esprits et pour rendre les hommes aussi méchants qu'ils le peuvent être. Il réussirait quelquefois par de puissantes invectives à corriger ces hommes de sang, qui sacrifient le bien public à leurs passions et à leurs intérêts ; qui établissent leur fortune sur les débris de tout un peuple ; qui s'élèvent aux dépens du premier qui se présente ; qui ne discernent ni le riche ni le pauvre dès qu'il s'agit de faire un gain ; à qui les usures, les emprunts ruineux, les vexations de toute espèce servent de matière à un faste importun et ridicule par ses excès ; qui tiennent renfermé un argent qui appartient à l'État ou qui l'exposent au hasard d'un jeu plus pénible que divertissant, et qui privent le pauvre du secours même de ce qui leur est inutile. Il déchargerait peut-être avec succès son indignation contre l'opprobre répandu sur les mariages, contre l'impudence avec laquelle les époux et les épouses font gloire de transporter ailleurs l'amour et les inclinations qui devraient se réunir entre eux, contre les suites déplorables de ces crimes honorés, et contre l'outrage fait à la nature en les commettant. Peut-être encore persuaderait-il à quelques-uns qu'on se doit à soi-même de ne point altérer sa raison, sa santé, sa réputation par des vices honteux ; qu'on se rend inhabile à tout dès qu'on s'y abandonne ; qu'une bonne éducation, une âme bien née ne comporte ni des désirs ni un langage de lubricité ; qu'une vertu sans reproche attire une gloire plus solide que les crimes les plus accrédités ; et qu'il vaut encore mieux résister à l'opinion publique pour se rendre un bon témoignage, que d'avoir à essuyer sa propre honte et ses propres remords pour complaire aux méchants. Croiriez-vous, mes chers frères, qu'un législateur, qu'un orateur qui aurait ainsi réformé l'État et les familles aurait vraiment opéré des conversions, et que ces mœurs nouvelles fussent toute la pénitence que Jésus-Christ exige de vous ?

Cependant c'est souvent tout ce que nous apercevons en ceux en qui la vie reçoit quelque changement. Il en est plusieurs qui se bornent à ne plus commettre d'actions manifestement injustes ou brutales, et ce qu'ils y font entrer de religion, peut-être le pratiqueraient-ils s'ils en avaient une autre.

Non, mes frères, quand nous prêchons contre les vices, ce n'est point en politiques : nous avons des vues bien plus étendues quand nous voulons corriger vos mœurs. Nous connaissons une autre justice que celle des tribunaux séculiers : nous défendons les droits de celui qui préside aux États et qui commande aux rois ; nous savons qu'il n'y a proprement que lui qui soit offensé par le crime ; nous voulons qu'on satisfasse à sa justice, qu'on se soumette à toutes ses lois, qu'on rentre dans son ordre, que les cœurs lui rendent hommage aussi bien que les œuvres ; qu'en un mot l'on sache que c'est avec un Dieu que l'on traite lorsqu'on pense

à se reformer. Or la justice divine demande d'abord que vous renonciez à toutes sortes de péchés, et c'est ce qui est exprimé par le commandement qui est fait au paralytique de se lever : *Surge*. Or, quel est celui d'entre vous qui puisse dire que sa conversion est marquée à ce caractère : renoncer à toutes sortes de péchés ? Hélas ! je ne sais même si vous croyez y être obligés ; car c'est une erreur assez répandue que, pourvu qu'on commette le péché plus rarement, qu'on n'en fasse plus une habitude, qu'on s'abstienne des plus grossiers, on peut se flatter d'être converti. Eh ! comment ne pas vous soupçonner d'une telle erreur, lorsque je vous vois souhaiter de vous mêler avec les justes et demander à vous asseoir à la sainte table, parce que, dites-vous, vous vous êtes corrigés, et que le crime que vous commettiez tous les jours, vous ne le commettez plus si souvent. Mais entendez-vous bien le sens de cette parole : *Surge*, levez-vous ? Signifierait-elle, levez-vous pour une semaine, pour un certain temps, levez-vous pour retomber après quelque intervalle ? Et ne vous marquez-elle pas plutôt que cette action de se lever est, selon le sens de l'Esprit-Saint, une résurrection qui ne doit jamais être suivie de la mort : *Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis* (*Ephes.*, V, 14) ? Et si vous en doutez encore, mes frères, écoutez bien cette autre parole de Jésus-Christ à notre paralytique, parole qu'il a énoncée clairement pour dissiper toutes vos illusions eu ce point : Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare*.

Détrompez-vous donc une bonne fois, chrétiens auditeurs ; redoutez ces jugements hasardés que l'on prononcerait pour votre absolution, lorsque vous tenez encore par quelque endroit au péché. Pensez qu'un Dieu jaloux ne peut vous recevoir dans son amitié, lorsque vous vous prostituez encore à son ennemi ; faites un divorce généreux, entier et absolu avec le péché ; éprouvez-vous, suivant le précepte de l'Apôtre ; paraissez ensuite devant l'époux de vos âmes, cessez de faire le mal, et vous viendrez vous présenter devant lui : *Quiescite agere perverse, et venite* (*Isai.*, I, 16, 18).

Mais tout ce que je vois en vous, mes chers auditeurs, me donne lieu d'appréhender que vous ne soyez dans des dispositions bien éloignées de celles que je viens de vous proposer ; car outre que vous retombez quelquefois dans vos anciens vices, je m'aperçois que votre volonté est toujours très-vicieuse ; que même il est des péchés dont peut-être vous ne vous êtes point accusés, dont vous n'avez point gémi, et dont vous êtes encore coupables. Votre grand crime, et celui qui renferme tous les autres, a été de ne vivre que pour vous, de n'aimer que les choses sensibles, de ne vous occuper que de la vanité et de l'ambition ; de mettre votre gloire et votre félicité dans le faste, dans la mollesse, dans la bonne chère, dans les com-

pagnies du monde ; de ramper et de vous rouler sur la terre, d'y établir votre repos. Lorsque Jésus-Christ vous a dit par la voix intérieure de son Esprit ou par la bouche de ses ministres : Levez-vous, *Surge*, vous avez peut-être fait quelques efforts pour vous relever de ce qu'il y a de plus abominable et de plus brutal dans le vice ; vous avez cessé d'être fornicateur et adultère ; vous n'êtes plus ni impie ni athée ; mais la nature ne vous le disait-elle pas, et fallait-il un autre moniteur pour vous retirer d'un tel abîme ? Il n'en est pas de même quand Jésus-Christ vous dit : *Surge*, levez-vous : cet ordre qu'il vous donne embrasse bien d'autres devoirs ; il vous défend de vous attacher à tout ce que je vois qui vous occupe et vous possède, de vivre dans les délices comme vous faisiez auparavant, de faire votre dieu de la fortune, de traîner avec vous tout cet appareil de vanité, de jouir du monde comme à l'ordinaire. Vous ne faites plus d'injustices criantes ; mais acquittez-vous vos dettes, payez-vous le salaire de vos ouvriers, retranchez-vous sur votre dépense pour satisfaire à ces devoirs ; êtes-vous traitable dans vos procès, donnez-vous votre superflu ? Votre maison n'est plus une maison de débordement et de licence ; mais en avez-vous retranché les peintures, les conversations scandaleuses ? y entretenez-vous la paix et la piété ? y remplissez-vous les devoirs d'époux, de père et de maître ? élevez-vous vos enfants pour le royaume des cieux ? veillez-vous sur votre domesticque ? Vous n'êtes plus l'oppressur du pauvre, vous avez renoncé à tous ces cruels desseins de vengeance, votre langue ne distille plus le venin de la calomnie ; mais êtes-vous le défenseur de la justice ? vous opposez-vous à l'iniquité ? aimez-vous vos ennemis ? êtes-vous bien résolu de ne jamais vous défendre d'un affront par l'épée ? condamnez-vous la détestable maxime qui l'autorise, et préférez-vous votre salut à ce faux point d'honneur ? Ah ! quand je vous ai dit : Levez-vous, *Surge*, j'ai voulu que vos yeux fussent tournés vers le ciel ; que vous regardassiez avec dédain la terre et tout ce qu'elle contient ; que vous foulassiez aux pieds ses richesses, ses honneurs et tous ses plaisirs ; que vous parussiez ferme à résister aux attaques du monde ; que vous eussiez des mains prêtes à agir, et que, comme vous aviez porté l'image d'un homme terrestre et charnel, vous portassiez celle de l'homme céleste : *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus imaginem cælestis* (I Cor., XV, 49).

Mais je vois, mes chers frères, ce qui vous fait illusion : c'est que vous ne savez pas où se doit faire la conversion ; vous ne comprenez point assez que le cœur n'est pas toujours changé dans son fond et dans sa substance, lorsqu'il l'est, pour ainsi dire, sur sa surface ; qu'il y a dans la volonté des replis secrets et comme des demeures plus profondes où le péché se cache et se ré-
lue, lorsque l'esprit de la grâce répand

sa vertu sur les avenues ; que les dehors de l'âme peuvent recevoir des impressions saintes, et produire quelques bons fruits, lorsque l'intérieur demeure corrompu. C'est un sable ou un rocher couvert d'un peu de terre qu'on a remuée ; il en sort une pointe d'herbe assez belle dès que le grain a germé ; mais la racine ne peut s'étendre, et les ardeurs du midi flétrissent et dessèchent tout. N'exigez donc pas de moi que je prononce avant que j'aie, pour ainsi dire, tourné et retourné votre cœur, avant que j'aie porté le glaive jusque dans ses moëllles et ses jointures. Vous-même craignez qu'il n'y ait encore quelque racine d'amertume ; qu'il n'y ait de la duplicité dans vos démarches ; et que cette parole remarquable que nous lisons dans les Pères, qu'on se damne par la pénitence comme par le péché, ne soit une parole vraie par rapport à vous.

J'aurais encore à m'étendre sur les deux derniers points du commandement de Jésus-Christ : *Portez votre lit, et marchez* ; et je vous aurais fait voir que ce qui rend encore les conversions inutiles et fausses, c'est qu'on ne veut point porter la peine de ses péchés ni marcher dans les bonnes œuvres ; *Tolle grabatum tuum et ambula*. Mais je ne dois pas abuser de votre patience : qu'il me suffise de vous dire que la condition des pécheurs justifiés, doit être bien différente de celle des justes qui n'ont jamais péché comme eux ; que porter votre lit, c'est porter la peine des vices qui vous ont porté ; que tout ce que vous pourriez m'alléguer des bienséances du monde ne peut jamais vous dispenser de rendre à Dieu ce que vous lui devez. Les pharisiens aussi bien que les libertins pourront trouver mauvais que vous vous réduisiez à une vie retirée, sérieuse, frugale, mortifiée ; que vous fassiez de généreux retranchements dans votre table, dans vos meubles, dans vos équipages, dans vos ajustements ; ils vous demanderont : Qui est-ce qui vous a condamné à cette séparation, à cette restitution, à cette réconciliation ? *Quis est ille homo qui dixit tibi : Tolle grabatum tuum et ambula* ? Mais tenez-vous-en à la parole de Jésus-Christ, consultez ses lois et non vos contradicteurs et vos censeurs, laissez parler le monde, et faites votre devoir. Si Dieu vous fait cette grâce, mes très-chers frères, hâtez-vous de venir dans son temple lui en témoigner votre reconnaissance, avancez de plus en plus dans la justice ; conservez précieusement la portion que vous en avez reçue, surtout ne péchez plus : *Jam noli peccare* ; redoutez les suites d'une rechute, et vivez de telle sorte que vous puissiez un jour trouver Jésus-Christ dans le temple éternel de sa gloire, pour le bénir à jamais de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

*Sur les grandeurs de Jésus-Christ.**Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui; ipsum audite.**Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le (Math., XVII, 5).*

Le mystère de l'Homme-Dieu est, mes frères, un grand spectacle aux yeux de la foi. Ce serait une grande grâce que de le connaître, c'est peut-être une témérité que d'entreprendre de l'annoncer. En effet, sous le nom de Jésus-Christ, il faut réunir tout à la fois le ciel et la terre, Dieu et l'homme, le temps et l'éternité. Le nom seul de Jésus-Christ rassemble dans sa signification tout ce qu'on est capable de penser. C'est le livre qui nous explique tout ce que les cieux possèdent de grandeur et de majesté, tout ce que l'histoire du monde nous offre de vicissitudes et de révolutions. Dans ce nom tout se voit, tout se comprend; la création, le péché, la réparation, la loi ancienne, la loi nouvelle, le peuple juif, le peuple chrétien, les prophètes, l'Evangile, les figures, la vérité. Nous y apercevons en même temps la justice qui peut nous condamner et la miséricorde qui nous sauve, ce que nous avons à craindre, ce que nous pouvons espérer, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut désirer, ce que nous sommes, où nous tendons, tout enfin se trouve renfermé dans ce Fils bien-aimé que le Père éternel nous commande aujourd'hui d'envisager comme l'objet de toute son affection et comme la matière de notre instruction; *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui; ipsum audite.* C'est donc, mes frères, de ce Fils bien-aimé que je me propose de faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions.

Mais quel plan nous formerons-nous pour faire entendre tout ce que nous en sentons et tout ce que vous en devez savoir? S'il ne s'agissait, mes frères, que d'exciter votre admiration et vos respects, mon sujet me fournirait assez de grandeurs et de merveilles pour y réussir; mais comme il s'agit du grand objet de votre religion, je cherche où je dois le fixer. En parlant de Jésus-Christ qui est le grand œuvre de Dieu à l'égard de l'homme, je dois déterminer le point où aboutissent tous les devoirs de l'homme envers Dieu, en un mot je dois dire ce que Jésus-Christ est à l'homme et ce que l'homme doit être à Jésus-Christ. La première idée qui s'offre à moi avant que d'entrer en matière, c'est la malédiction du péché. Or le péché, dès qu'il fut commis, produisit trois effets funestes à l'égard de l'homme : le premier fut de lui ravir son vrai bien, de lui cacher son Dieu, et d'établir un mur de séparation qui devait le lui dérober pour jamais : le second fut de l'aveugler sur la voie qui pouvait l'en rapprocher, de substituer la vanité et le mensonge à la vérité et à la justice qui pouvaient le ramener vers Dieu, le troisième fut de mettre dans l'homme les plus grands obstacles à l'égard

du retour, en le rendant esclave du démon.

Jésus-Christ est le grand réparateur qui remédie à ces trois maux. Il s'offre à son Père pour expier le péché que l'homme a commis; il met sous les yeux de la majesté divine une hostie digne d'elle, et par là il rend à l'homme tout à la fois et le Dieu qui fait son bonheur, et la vérité qui lui en ouvre la voie, et la grâce qui l'y ramène. Voilà les biens inestimables que l'Homme-Dieu a procurés à l'homme pécheur; avantages dont plusieurs ont profité par avance sous la loi de nature et sous celle de Moïse, mais dont il était réservé de jouir tout autrement et avec bien plus d'abondance après la venue de Jésus-Christ. Aussi, mes frères, je me propose principalement de vous les développer sous ce dernier point de vue qui nous intéresse singulièrement, et voici comment je m'explique. Par l'union des deux natures divine et humaine, Jésus-Christ rend à l'homme son Dieu; voilà d'abord l'objet de la religion. Jésus-Christ par sa doctrine et par sa vie rend à l'homme la vérité et la justice; voilà la règle de la religion. Jésus-Christ par les mérites de son sacrifice ouvre à l'homme un trésor de grâces et fait cesser sa captivité; voilà la ressource de la religion. Ainsi Jésus-Christ considéré dans cet admirable composé d'un Dieu-Homme, sera le sujet de mon premier point. Jésus-Christ considéré dans sa vie et dans sa doctrine, sera le sujet du second point. Jésus-Christ considéré dans son sacerdoce et sa royauté, sera le sujet du troisième point. Invoquons cet Esprit dont Jésus-Christ lui-même a dit que lorsqu'il serait venu, il rendrait témoignage de lui et qu'il le glorifierait (*Joan.*, XV, 26; XVI, 14). Pour l'obtenir, adressons-nous à celle qui en fut remplie, et disons-lui avec l'Ange. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Qu'un Dieu soit homme, c'est un mystère dont notre faible raison se scandalise, que la sagesse du monde traite de folie, et où le chrétien même trouve des obscurités impénétrables. Cependant, mes frères, en supposant les plus simples notions sur la nature et la fin de l'homme, sur l'état où il est tombé par le péché, sur le besoin qu'il avait d'un réparateur, et sur les proportions qui devaient se trouver entre le mal et le remède, nous découvrirons tant de grandeurs, tant de sagesse et tant de puissance dans le moyen que Dieu a pris pour l'exécution de ses desseins à cet égard, qu'il faut désormais que toute bouche se taise et que l'esprit humain se soumette et adore. C'est une maxime des plus communes, que l'homme est non-seulement capable de Dieu, mais qu'il n'y a que Dieu qui soit digne de lui. Voir Dieu, posséder Dieu, jouir de Dieu, telle est la destination de l'homme. Tout ce qui n'est point Dieu ne le remplit point, ne le rend point heureux, ne fixe point ses desirs; c'est en vain que son cœur se répand sur les choses sensibles; elles ne sont

point à sa mesure, elles ne peuvent même lui être unies ; elles sont toujours hors de lui, elles changent, elles s'écoulent, elles lui échappent malgré qu'il en ait. Dieu seul est assez grand pour l'occuper, Dieu seul peut s'unir à lui, et comme l'image n'a de justes proportions qu'avec le modèle d'après lequel elle est gravée, qu'elle n'entre et ne tient point exactement partout ailleurs, ainsi l'homme, qui est fait à la ressemblance de Dieu, ne peut trouver sa vraie place ni le point qui le fixe, qu'en celui sur lequel il a été tracé. Mais au lieu que l'image inanimée n'a point d'action pour se porter vers son modèle, qu'elle ne le connaît ni ne le désire, l'homme au contraire tend toujours au sien, il ne peut souffrir le vide qui lui reste quand il en est séparé : cependant ce vide lui demeure toujours, et par conséquent il est toujours malheureux, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé celui que son cœur désire.

C'est à cette idée qu'il semble que le Prophète faisait allusion lorsqu'il disait que la face lumineuse de son Seigneur avait été comme appliquée et gravée sur lui, et qu'alors son cœur avait été rempli de joie : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine ; disti latitiam in corde meo* (Psal. IV, 7). Qu'a donc fait le péché ? Sans ôter à l'homme l'avidité insatiable qu'il a pour son repos et pour son bonheur, il lui a ravi son bonheur même. Cette âme, auparavant unie à son Dieu, s'est détachée de lui pour ne s'occuper que des créatures et s'unir avec elles. Elle n'a plus eu de désirs que pour les choses terrestres, elle a voulu les attacher à son être, et par cette violence qu'elle a faite à sa propre nature, elle a défiguré la trace de son premier modèle, sans pouvoir la combler par son changement.

Ces premières réflexions bien pesées et bien éclaircies nous conduisent nécessairement au mystère de l'incarnation ; car en supposant les desseins de la miséricorde divine sur le salut de l'homme, il fallait d'un côté que Dieu se rendit à l'homme pour le remplir de nouveau et le rendre heureux ; et d'un autre côté, il fallait qu'il prit une forme proportionnée au nouvel état où notre amour pour les corps nous avait réduits. Or l'homme par le péché s'étant rendu tout terrestre et tout charnel, il était convenable que Dieu, pour s'unir à l'homme, se présentât à lui sous la forme d'un corps : de manière que l'homme ne faisant plus qu'une même personne avec Dieu, l'homme ne pût se défendre de s'unir à un Dieu qui prenait sa nature en unité de personne.

Ce sont là, mes frères, les deux effets de l'incarnation du Verbe de Dieu, effets qui remédient à ceux du péché. Dieu se revêt d'un corps ; le voilà donc désormais en proportion avec la nature de l'homme, et l'homme attaché à un corps pourra parvenir jusqu'à son Dieu : Dieu s'unit à l'homme hypostatiquement ; voilà donc l'homme attiré par cette union personnelle à s'unir à son Dieu de cœur et de volonté. En un mot, qu

Dieu fait homme rend de nouveau l'homme capable de Dieu ; un Dieu fait homme attire et lie l'homme à Dieu. Or, mes frères, ce Dieu fait homme, c'est Jésus-Christ ; et par cette union de l'humanité avec la divinité, il a produit les deux effets que je vous ai fait observer.

Premièrement, il nous a rendus capables de Dieu en le mettant à notre portée. En effet, je vois en Jésus-Christ un corps, et un corps animé comme le nôtre ; mais sous ce voile est le Dieu après lequel nous soupignons. Avant Jésus-Christ nous ne voyions le Dieu de notre cœur qu'à travers des ombres : sa lumière ne frappait que faiblement nos yeux ; toutes les créatures ne nous parlaient de lui qu'obscurément ; notre âme devenue corporelle ne pénétrait point au delà des corps ; ce mur qui nous séparait de lui n'offrait aucun jour qui pût nous le faire entrevoir : en vain nous l'avons cherché pendant la nuit de notre péché et dans le lit de nos passions : *In lectulo meo per noctes quæsi vi quem diligit anima mea* (Cant., III, 1) ; nous ne l'avons trouvé ni dans la personne de Moïse ni parmi les prophètes : *Quæsi vi illum et non inveni*. Mais depuis que nous possédons Jésus-Christ, que nous pouvons toucher de nos mains cette chair adorable dont il s'est revêtu, nous touchons en même temps le Verbe de Dieu : *Manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ* (I Joan., I, 1). A l'ombre de ce corps visible nous pouvons recevoir les vives influences de cette douce lumière sans en être consumés : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi* (Cant., II, 3). Nous savons que nous aimons Dieu dès que nous aimons Jésus-Christ ; que nous adorons Dieu quand nous adorons Jésus-Christ ; que nous prions Dieu quand nous prions Jésus-Christ ; que nous nous unissons à Dieu, quand nous nous unissons à Jésus-Christ. Il est vrai que nous sommes encore tout charnels, asservis à ce corps de péché par la condition de notre origine, et que notre âme est toute courbée vers la terre, mais il n'est plus nécessaire de pénétrer les cieux pour trouver Dieu. Il est une terre qui l'environne et qui nous le donne ; cette terre est celle-là même qui est la plus proche de nous, que nous aimons davantage, qui nous compose, qui nous affecte ; et c'est à travers cette terre que notre bien-aimé se fait voir, qu'il nous parle, qu'il nous console, qu'il nous invite d'aller à lui : *En ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos ; en dilectus meus loquitur mihi : Surge, prope et veni* (Cant., II, 9, 10). C'est, mes frères, dans ce sens que l'apôtre saint Paul dit que nous avons la liberté d'entrer dans le sanctuaire, en suivant cette voie nouvelle et vivante que Jésus-Christ nous a tracée par le voile de sa chair : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est carnem suam* (Hebr., X, 19, 20). Et ce qui est remarquable, c'est que, selon la pensée de l'Apôtre, ce voile n'est pas demeuré sans ouverture, il a été comme déchiré par les

plaies de la croix, et ces plaies sont proprement les jours et les barreaux dont parle l'épouse des Cantiques, et par lesquels nous parvenons jusqu'à l'Époux céleste : *Respi-ciens per fenestras, prospiciens per cancellos ; en dilectus meus loquitur mihi* (Cant., II, 9, 10).

Et qu'on ne dise pas que Jésus-Christ n'étant plus visible sur la terre, il nous a privés par là du fruit de son incarnation. Mais quoi ! en dérochant à nos yeux son humanité, n'en a-t-il pas imprimé la foi dans nos cœurs ? En croyant en Jésus-Christ ne croyons-nous pas en Dieu ? et cette foi même d'un Dieu fait homme n'est-elle pas devenue le principe de notre salut, et une source plus abondante de grâces, que si nous l'avions vu de nos propres yeux ? Plusieurs de ceux qui ont vu Jésus-Christ conversant sur la terre sont morts dans leur péché : aucun de ceux qui croient en Jésus-Christ ne périt : *Omnis qui credit in eum non pereat* (Joan., III, 16). Heureux donc les apôtres, heureux les peuples, je le veux, qui ont vu ce que plusieurs justes et plusieurs prophètes avaient souhaité de voir (Matth., XIII, 17) ! mais plus heureux et les peuples et les apôtres, lorsqu'ils ne le virent plus, parce qu'en effet si l'Homme-Dieu fût toujours demeuré sur la terre, l'homme charnel y fût toujours demeuré lui-même. Il fallait donc pour nous élever jusqu'au ciel que l'Homme-Dieu y montât, et que son Esprit, pour nous conduire à la foi d'un Dieu, formât en nous la foi de l'Homme-Dieu. Mais ne nous plaignons point ; nous n'avons rien perdu, nous possédons tout ensemble, et la foi de l'Homme-Dieu et l'Homme-Dieu substantiellement. Jamais il ne fut plus proche de nous ; nous l'enfermons dans l'enceinte de nos murs, il se multiplie dans toutes les églises du monde ; tout les peuples, sans changer de contrée, peuvent l'adorer présent ; et au lieu qu'autrefois on ne pouvait que le voir et l'entendre, il est devenu aujourd'hui notre pain et notre breuvage.

Mais ce n'est pas assez de dire de Jésus-Christ, qu'en lui la Divinité s'est cachée sous notre humanité. Une union de grâces : une simple inhabitation ne lui ont pas paru suffire pour intéresser toute la nature humaine et pour l'attirer à Dieu. Il est vrai que si notre humanité n'eût été le temple de la Divinité que dans le sens que Dieu eût été présent à elle par son Esprit et par la communication de sa sainteté, nous eussions bien pu être avertis d'aller à Dieu, nous eussions été pleins de respect et de vénération pour ce temple ; mais aurait-il excité en nous les mêmes sentiments qu'un Dieu incarné ? La majesté et la gloire de Dieu avaient autrefois rempli le temple de Salomon ; la magnificence dont il était orné, les sacrifices qu'on y offrait, les témoignages sensibles que le Seigneur y avait donnés de sa présence, tout invitait le peuple juif à l'honorer, tout l'instruisait du culte qu'il lui devait, tout tendait à le lui faire aimer. Cependant les idées des Juifs se bornaient pour ainsi dire à l'extérieur de ce temple : *Templum Domini, templum Domini*

(Jerem., VII, 4). Ils en admiraient les murs et la structure, mais la plupart d'entre eux ne s'occupaient pas assez de la majesté de Dieu qui y présidait. C'est ainsi que les patriarches et les prophètes, remplis de l'idée et de l'esprit de Jésus-Christ, qu'ils voyaient de loin, attiraient quelquefois la vénération des peuples ; mais souvent ces mêmes peuples ne portaient pas leurs vues jusqu'au Dieu que les prophètes adoraient. Contents de reconnaître Abraham pour leur père, la plupart d'entre eux ne poussaient pas plus loin leurs adorations et leurs hommages. Ainsi, Jésus-Christ lui-même, plus grand et plus saint que tous ces prophètes ensemble, n'eût fait que de ces sortes de Juifs, s'il n'eût rempli que de sa gloire l'humanité qu'il avait choisie ; nous eussions pu admirer ce grand œuvre de la main de Dieu, nous nous fussions attachés à cet homme dont Dieu eût été si proche, nous nous en serions glorifiés ; mais nous en serions demeurés là, et la personne de Dieu étant toujours étrangère à notre être, nous n'eussions pas été attirés à nous unir à elle. Il fallait donc, pour nous intéresser, que notre humanité s'alliât intimement avec la personne du Verbe ; que cette personne divine lui fût appropriée ; qu'elle lui donnât son être, son action et sa subsistance ; que l'homme enfin, conservant toute sa nature et toute son essence, perdît heureusement dans l'Être divin son moi et sa personne. C'est aussi, mes frères, ce qui est arrivé en Jésus-Christ, et c'est par là qu'il a produit le second effet, qui est de nous rendre non-seulement capables de Dieu, mais de nous lier actuellement et efficacement à lui.

En effet, dès que nous croyons qu'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, et que cette personne est Dieu, nous comprenons en même-temps que la nature divine et la nature humaine ne subsistent pas séparément et chacune à part en Jésus-Christ ; que ces deux natures n'ont qu'une seule et même subsistance ; que ces deux natures subsistent l'une et l'autre par la subsistance du Verbe ; que ces deux natures sont unies ensemble aussi véritablement que le corps est uni à l'âme ; de sorte que, comme en définissant l'homme, nous devons dire que c'est une âme unie à un corps ; de même, en définissant Jésus-Christ, nous devons dire que c'est le Verbe qui a l'humanité. Ce sont les propres paroles de saint Augustin : *Quid est homo ? anima rationalis habens corpus : Quid est Christus ? Verbum Dei habens humanitatem* (Aug., epist. 137, c. 11). Mais il s'en faut bien que l'union de l'âme avec le corps représente parfaitement cette union de notre nature avec la divinité ; car enfin il ne résulte de l'union de l'âme et du corps, qu'une seule nature totale et complète ; d'ailleurs cette union n'est point indissoluble, l'un n'est pas entièrement et absolument régi et gouverné par l'autre ; et quoique les différents états de l'une dépendent souvent des différentes impressions de l'autre, que l'âme règle et ordonne plusieurs mouvements du corps, et que quelquefois le corps avertisse l'âme de ce qui se passe en

lui, cependant nous savons bien que ce n'est pas l'âme qui dirige dans le corps tous les mouvements nécessaires à la vie; que ce n'est point elle qui règle le cours du sang et des esprits, qui distribue à cette multitude innombrable de ressorts leurs offices et leurs usages, qu'elle ne les connaît pas même, qu'elle les sent s'user et dépérir malgré elle, et que le corps entier lui échappe enfin sans qu'elle puisse le retenir.

Il n'en est pas ainsi de l'union de l'humanité avec le Verbe. Le Verbe qui prend, qui reçoit réellement en lui la nature humaine, ne la quitte point; la nature divine et la nature humaine sont en Jésus-Christ deux natures parfaites: le Verbe pénètre et remue l'humanité, il la soutient, il la sanctifie dans tout son être; tout ce qu'il y eut jamais de pensées, de désirs, de mouvements dans l'âme de Jésus-Christ, étaient ordonnés par le Verbe, appartenait au Verbe dans une singulière propriété que le Verbe lui-même ne partageait pas avec les deux autres personnes divines. Toutes les actions même de Jésus-Christ, qui semblaient ne pouvoir convenir qu'à l'humanité, sont dites néanmoins et sont jugées très-véritablement être des actions de la personne du Verbe. En Jésus-Christ le Verbe a été conçu, est né, a paru aux hommes, a souffert, a été crucifié, est mort, est ressuscité. Le Verbe égal à son Père a pu dire qu'il ne faisait pas sa propre volonté (*Joan.*, VI, 38); que son Père était plus grand que lui (*Joan.*, XIV, 28); qu'il l'avait abandonné (*Matth.*, XXVII, 46), parce qu'en effet tout cela étant dit de l'homme, le Verbe, qui était la personne, pouvait se l'approprier. De là qu'arrive-t-il? que l'humanité se trouve élevée à la plus haute dignité que l'on puisse concevoir, puisqu'il est vrai de dire de Jésus-Christ que l'homme est Fils de Dieu, qu'il a la divine essence, la splendeur et la gloire de Dieu, enfin qu'il est Dieu (*Hebr.*, I, 3).

Qu'on rassemble sous une même idée tout ce que la foi nous apprend du Verbe éternel, de sa génération ineffable, de cette unité d'essence, de puissance, de souveraineté qu'il a avec le Père; tout cela se dit de notre Dieu fait homme. L'humanité, il est vrai, en Jésus-Christ, n'est point le caractère de la substance du Père, n'est point avec lui le principe du Saint-Esprit, n'est point le Créateur du monde, n'est point l'exemplaire sur lequel il a été formé, mais l'Homme-Dieu est tout cela. Bien plus, dès qu'en parlant de l'homme on parlera de la personne, on dira que l'homme est Dieu, que le fils de l'homme est le Fils de Dieu, que le fils de l'homme envoie l'Esprit de Dieu, que le fils de David est son Seigneur (*Matth.*, XXII, 45); que le fils d'Abraham est avant lui (*Joan.*, VIII, 58). Le Fils de l'homme lui-même a dit que son Père et lui n'étaient qu'un (*Joan.*, X, 30), que tout ce qui appartenait à son Père était à lui (*Joan.*, XVI, 15); qu'il était sorti de son Père, et qu'il y retournerait (*Ibid.*, 28); enfin, le Fils de l'homme a pu demander et obtenir la même gloire qu'il avait dans son

Père avant que le monde fût (*Ibid.*, XVII, 5). C'est donc à dire que le Fils de l'homme est assis à la droite de Dieu (*Marc.*, XVI, 19); que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (*Matth.*, XXVIII, 18); que tous les anges doivent l'adorer (*Hebr.*, I, 6); et qu'il possède l'essence, toutes les propriétés et les splendeurs de la Divinité; et cette communication est une, immuable, éternelle.

Aussi, mes frères, les peuples qui ont vu Jésus-Christ ont-ils bien éprouvé que Dieu était en lui. Les démons frémissaient à son aspect, les tempêtes se calmaient à sa voix, la mer se laissait fouler sous ses pieds; une seule de ses paroles rendait la vue aux aveugles, guérissait les malades, ressuscitait les morts; il n'y avait pas jusqu'à la frange de son vêtement où la vertu divine ne fût répandue; la boue que ses doigts avaient touchée devenait une source de lumière. Il fut, je l'avoue, l'homme de douleurs, mais toute la nature rendit témoignage que c'était un Dieu qui souffrait. Le soleil en perdit sa lumière, la terre en fut émue, les pierres l'annoncèrent en leur manière; son nom seul a depuis changé la face de l'univers: le bois sur lequel il fut attaché se fit adorer, le voile qui le cache et qui le contient aujourd'hui dans le sacrement de nos autels est un principe fécond de grâces et de conversions; les images mêmes qui le représentent sont notre consolation; un seul regard de foi vers le crucifix fait notre force dans les tentations, et l'homme mourant qui le tient dans ses mains et qui l'embrasse, est persuadé qu'il tient son Dieu et son salut.

Je le demande mes frères; pouvons-nous dire à présent que Dieu soit rendu à l'homme; et Dieu lui-même pouvait-il se mettre plus près de l'homme, plus à sa portée? Il est vrai qu'il n'y a qu'un homme en Jésus-Christ uni hypostatiquement au Verbe: mais tous les hommes rachetés étaient représentés en lui. Il n'y a qu'un homme en Jésus-Christ qui soit plein de grâces et de vérité (*Joan.*, I, 14); mais nous avons tous reçu de cette plénitude (*Ibid.*, 16). Il n'y a qu'un homme en Jésus-Christ qui ait pu dire en toute rigueur de vérité, *Mon Père et moi nous sommes une même chose* (*Joan.*, X, 30); cependant cet Homme-Dieu a dit qu'il était dans ses saints comme son Père était en lui, afin que tous fussent consommés en l'unité (*Joan.*, XVII, 21). Voilà donc, mes frères, notre rédemption bien commencée quant à ce point: nous ne sommes plus sans Dieu dans ce monde, et ce Dieu est proche de nous (*Ephes.*, II, 12). Cherchez après cela un objet qui vous intéresse davantage, qui vous touche de plus près; allez, répandez votre cœur sur les créatures, courez après des biens qui vous fuient toujours. Pour nous, nous aimerons celui qui nous cherche; nous l'aimerons de tout notre cœur, nous nous unirons à lui: voilà l'objet de la religion, Jésus-Christ nous rend notre Dieu. Mais il fallait encore qu'il nous rendît la vérité et la justice qui conduisent à Dieu: voilà la règle de la religion.

Ainsi Jésus-Christ considéré dans cet admirable composé d'un Dieu-Homme, je viens de vous le montrer : Jésus-Christ considéré dans sa doctrine et dans sa vie, c'est ce que nous allons voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Il est donc vrai, mes frères, que nous qui étions autrefois éloignés de Dieu, nous en avons été rapprochés par Jésus-Christ : *Qui aliquando eratis longe, factis estis prope* (Ephes., II, 13). Cependant elle n'est pas moins vraie cette autre parole de l'Apôtre, que tant que nous sommes sur la terre, nous sommes encore séparés de lui : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino* (II Cor., V, 6). Il y a toujours entre lui et nous une voie pénible, une carrière à parcourir : le temps de la vie est le temps de marcher, et nous ne serons parfaitement consommés dans son unité, que lorsque nous aurons fourni la course qui nous est marquée. Ce n'était donc pas assez que Jésus-Christ nous montrât le Dieu que nous devons chercher, il fallait de plus qu'il nous ouvrît la voie qui conduit à lui, et l'œuvre de notre rédemption ne serait encore qu'ébauchée, si nous n'avions connu que le terme auquel il faut tendre, et si nous avions ignoré la route que nous devons suivre pour y arriver. C'était là le second désordre que le péché avait produit : il avait non-seulement dérobé à nos yeux le doux objet de notre cœur, mais il avait, pour ainsi dire, rompu tous les sentiers qui pouvaient nous y ramener. Toutes nos voies étaient perdues et égarées, et, transportés dans la fatale et ténébreuse région de la mort, nous avions perdu pour jamais de vue la voie du salut et de la vie. Je vous prie, mes frères, de remarquer que quand je dis que nos voies étaient égarées, et que les vrais sentiers étaient perdus, je ne prétends pas en conclure qu'avant la venue de Jésus-Christ le salut fût devenu impossible aux hommes, et que les voies de la grâce leur fussent absolument fermées : au contraire, la miséricorde de Dieu qui devait un jour se montrer dans toute son étendue, avait eu soin de préparer aux hommes les moyens de salut dont ils avaient besoin. La venue d'un libérateur leur ayant été révélée et souvent prédite, ils avaient pu en prévenir l'accomplissement par rapport à eux en croyant en lui; je vous l'ai fait observer dès le commencement de ce discours; mais la grâce qui n'était alors donnée qu'en vertu des mérites du Rédempteur futur, n'avait opéré le salut que pour ceux qui avaient eu foi au Médiateur : ainsi plusieurs juifs et même plusieurs gentils avaient profité par avance de la grâce de la rédemption. Mais comme le péché avait répandu des ténèbres épaisses dans le monde, et que les moyens de salut étaient moins abondants, les hommes ainsi aveuglés ne suivaient que des routes égarées. Il fallait donc leur en indiquer une qui fût sûre et infaillible : les vrais sentiers étant devenus en quelque manière impraticables pour eux, il fallait les leur rétablir et les leur frayer de nouveau; la vraie voie étant invi-

sible à la plupart des hommes, il fallait par conséquent qu'elle se montrât à tout le monde, et que tous y pussent entrer. Or, mes frères, c'est ce que Jésus-Christ est venu faire : premièrement il nous a enseigné une voie sûre; en second lieu, il l'a lui-même tracée et comme frayée par son exemple; enfin il l'a exposée aux yeux de tout l'univers par la prédication publique et par l'infusion de son Saint-Esprit dans les cœurs.

La doctrine qu'il a enseignée est cette voie dont je parle, c'est celle dont je dis en premier lieu qu'elle est sûre et infaillible. Pour vous le prouver, mes frères, je n'ai d'abord qu'à vous dire qu'elle est divine dans son principe. Tant que les hommes ont parlé aux hommes, il n'y eut jamais de sûreté dans les règles qu'ils leur ont données. Bornés dans toutes leurs lumières, connaissant peu les plaies du cœur, aveuglés sur les droits immenses de la souveraineté et de la justice divine; ne pouvant d'ailleurs embrasser par leur idée ce détail infini des devoirs de l'homme, ni ces rapports sans nombre que donnent les différentes conditions, les différents âges, les différents événements de la vie, et par-dessus tout cela, prévenus de passions qui intéressent le cœur à se tromper et à tromper les autres; sujets à des vices qui ne peuvent souffrir la lumière; étrangers à une vérité qu'ils ne consultent presque jamais dans leurs mœurs, qui les blesse et qui les condamne; comment pourraient-ils nous faire des lois assez saintes d'un côté, et de l'autre assez étendues pour corriger tous nos désordres, pour remédier à tous nos maux, pour nous instruire sur tout le détail de nos œuvres, pour nous indiquer tous nos devoirs envers Dieu et envers les hommes? Aussi le monde entier n'a-t-il pu nous fournir encore un seul homme à qui nous puissions nous fier, qui décide toutes nos questions, qui nous éclaire sur toutes nos incertitudes, qui apaise tous nos remords, et qui donne au cœur cette aimable assurance qu'il est dans l'ordre et qu'il possède la justice. Il n'y avait que Dieu qui pût nous donner une lumière sûre, une lumière universelle, une loi qui embrasse tout, qui décide tout, qui juge tout. Il avait parlé autrefois par Moïse et par les prophètes (Hebr., I, 1), mais ces hommes, quoique des hommes tout divins, n'avaient pas en eux la plénitude de la vérité : ne la possédant que par mesure, ils ne pouvaient la distribuer que par mesure. Chargés d'instruire un peuple grossier et indocile, ils ne lui proposaient même que des paraboles et des figures; la vérité dans leur bouche ne marchait point sans voile, et ce voile joint à celui que ce peuple avait sur le cœur, formait ces ténèbres dont parle saint Jean, qui n'ont point compris la lumière (Joan., I, 5). Il n'appartenait qu'à la lumière elle-même de dissiper ces ténèbres; c'était l'ouvrage réservé à cette lumière substantielle qui prend sa source dans l'Être divin; il n'appartenait qu'au Verbe de Dieu d'éclairer tout homme venant au monde (Ibid., 9). C'est par lui que le Père a parlé dans ces derniers jours : No-

vissime diebus istis locutus est nobis in Filio (Hebr., I, 2)

Par là vous comprenez, mes frères, que la doctrine qu'il nous annonce est une doctrine céleste; que la parole qui sort de sa bouche est la parole de Dieu même; que c'est en elle qu'il faut chercher la solution de tous nos doutes; que c'est à son tribunal qu'on doit appeler de toutes les opinions; que là doivent comparaître, pour y être jugées, les justices des souverains, les lois des législateurs, les maximes des philosophes; qu'il n'y a de vrai, de bon et de juste que ce qui est conforme à ses arrêts; que la vérité qui les prononce doit s'étendre sur tout, embrasser tous les âges et toutes les conditions, fournir des préceptes pour tous les temps et pour toutes les conjonctures, régler jusqu'aux mouvements du cœur et aux pensées de l'esprit, ordonner toute la vie des hommes; qu'enfin elle ne doit recevoir son témoignage de personne (*Joan.*, V, 34, 36); qu'il faut qu'elle s'explique par elle-même, qu'elle propose ses dogmes sans discussions et sans disputes, qu'elle s'annonce avec autorité (*Luc.*, IV, 32), qu'elle soit puissante pour renverser tout ce qu'on lui oppose, qu'elle détruise tous les raisonnements humains, qu'elle ne dépende point des interprétations arbitraires, qu'elle ne soit point sujette aux temps, qu'elle soit éternelle.

Voilà, mes frères, ce que c'est que l'Evangile de Jésus-Christ: c'est la doctrine de celui qui l'a envoyé (*Joan.*, VII, 16), c'est l'Evangile de Dieu (*I Thess.*, II, 8), c'est la parole du Père (*Ibid.*, 9); c'est à ce titre qu'elle a été annoncée. Les hommes, il est vrai, en ont été quelquefois les organes et les interprètes; les apôtres l'ont prêchée, les écrivains sacrés nous l'ont transmise, l'Eglise en est la dépositaire, les pasteurs et les ministres la publient aujourd'hui, mais ils déposent tous que ce n'est pas leur sagesse, que c'est celle de Dieu même qu'ils nous enseignent: *Sapientiam non hujus sæculi, sed loquimur Dei sapientiam* (*I Cor.*, II, 6, 7); ils ne reconnaissent pour fidèles que ceux qui la reçoivent à ce titre: *Accepistis illud non ut verbum hominum* (*I Thess.*, II, 13). C'est à la lumière de cette parole qu'on a résolu toutes les contestations, qu'on a fini toutes les disputes, que l'Eglise a formé toutes ses décisions; c'est cette parole enfin que Dieu appellera dans le grand jour de ses justices pour juger l'univers.

Une règle si divine pourrait-elle nous tromper? Nous ne l'avons encore considérée que dans son principe; que sera-ce si nous l'examinons en elle-même? Il fallait pour nous ramener sûrement à Dieu, nous débarrasser d'un côté de tous les liens qui nous retenaient, et de l'autre nous indiquer et nous offrir celui qui devait nous attirer à lui. Or, mes frères, ce sont ces deux caractères qui relèvent infiniment la doctrine de Jésus-Christ. Toute doctrine qui ne fait point connaître à l'homme son péché, qui ne lui expose point son état, qui ne lui explique point la cause de sa corruption et de ses douleurs,

qui ne lui en fournit point le remède; toute lumière qui ne pénètre point jusqu'à son cœur, qui ne lui en démêle point les replis cachés; toute parole qui n'arrête point la pente que son âme a naturellement vers les créatures, qui ne lui en fait point voir le néant et le vide; toute sagesse qui ne combat point son amour-propre, le séduit et le laisse dans ses égarements. Telles sont néanmoins toutes les doctrines humaines, toutes celles qu'on enseigna autrefois dans les écoles publiques de Rome et de la Grèce; nous savons que plusieurs se sont distinguées par les idées nobles qu'elles ont données du devoir et de la justice, par d'illustres leçons de vertu et de probité, par des maximes éblouissantes sur le véritable bonheur.

Mais où sont celles qui aient fait sentir à l'homme les liens qui le retardaient, qui lui aient appris les causes de sa servitude, qui lui aient parlé du crime universel de son origine, qui lui aient expliqué ce principe de péché qui vit en lui, qui lui aient fait toucher au doigt les plaies de son cœur? Où sont celles qui aient entrepris de connaître des droits de la justice divine sur lui, qui aient osé lui proposer les peines et les satisfactions qu'il doit à l'Etre suprême, et qui aient jamais su ce que c'était que d'affliger l'homme pour le rendre heureux, et de le faire mourir pour le faire vivre? C'était là néanmoins ce qu'il fallait faire pour lever tous les obstacles qui nous éloignaient de Dieu, et c'est là le premier triomphe de l'Evangile de Jésus-Christ. La première leçon qu'il nous fait est une leçon de pénitence. J'y vois à découvert ce que j'ai mérité et ce que je suis; j'y apprend à redouter et à fléchir la colère éternelle. Ici l'on me parle de mon propre cœur; on l'attaque dans l'endroit le plus délicat, qui est mon amour-propre, on me dépouille de mon propre esprit, on me fait renoncer à ma volonté, on me réduit à la soumission d'un enfant, on veut que je haïsse mon âme, que je la perde pour la retrouver (*Matth.*, XVI, 24; XVIII, 3, 4). Là on me peint sous les plus affreuses couleurs les richesses et les honneurs du monde, on me défend de les aimer, on me prouve que je suis malheureux en les possédant. Il ne m'est pas même permis de m'inquiéter sur le nécessaire (*Matth.*, VI, 25, etc.); on me rend suspects tous les attachements humains, on me dit de les haïr plutôt que de trahir mon devoir. Ce n'est pas tout, on me charge d'une croix (*Matth.*, X, 38), on m'avertit de me préparer à des persécutions, on m'ordonne des tressaillements de joie dans l'humiliation et dans les souffrances (*Matth.*, V, 11, 12). C'est ainsi que la religion rompt nos liens, lève les obstacles, nous met en état d'aller vers Dieu.

Mais où est donc encore la voie qui nous y conduit? où est le lien qui nous attire à lui? O la douce leçon que celle qu'on va nous faire! ô l'aimable joug qu'on va nous imposer! ô loi de mon Sauveur,

puissiez-vous parler à mon cœur ! ô Évangile, que ne vous ai-je compris plus tôt ! Il ne s'agit plus ici, mes frères, de vous dicter des règles dures et accablantes, de vous ennuier par un détail de devoirs importuns, ni de vous asservir à de gênantes cérémonies. Un seul mot vous vaudra tous les livres du monde ; une parole abrégée vous développera toute la morale, vous instruira de toute la science de l'homme, vous apprendra tout le culte que vous devez à Dieu. A peine sera-t-elle prononcée, que le sceau qui fermait les Écritures va être levé, la loi et les prophètes vont s'expliquer (*Matth.*, XXII, 40) ; vous saurez en un moment tout ce que la nature nous prêche depuis si longtemps, tout ce que les maîtres on pu jamais nous apprendre de solide et de réel, tout ce que Dieu lui-même a pu enseigner à l'homme pour le rendre heureux. Si nous la comprenions bien cette parole, toutes nos lectures seraient désormais superflues, toutes nos connaissances recevraient un nouvel ordre et un nouveau jour ; il ne resterait plus de questions à résoudre, de doutes à dissiper : *Diliges* (*Ibid.*, 37), vous aimerez ; la voilà cette parole : alors tout est dit. Voilà, mes frères, toute la doctrine de Jésus-Christ ; voilà l'Évangile de la loi nouvelle, voilà ce que le Verbe a appris dans le sein du Père, voilà le fruit de ses travaux et de sa mission, voilà toute la religion : *Diliges* ; c'est-à-dire que Dieu n'est plus un Dieu sévère, un Dieu vengeur, un Dieu irrité ; qu'il ne traite plus avec nous comme avec des esclaves, qu'il ne parle plus en Souverain, qu'il n'emprunte plus la voix de son tonnerre ; c'est le cœur de Dieu qui parle au cœur de l'homme ; c'est un père qui embrasse ses enfants, c'est un époux qui se donne à son épouse.

Diliges ; c'est-à-dire qu'il ne s'agit plus d'un simple rapport de l'homme avec Dieu, d'une communication extérieure de la créature avec le Créateur, d'une vue de pensées mutuelles de l'un envers l'autre ; mais il s'agit de l'union la plus étroite et des communications les plus intimes : *Diliges Dominum, diliges proximum* (*Matth.*, XXII, 37-39), vous aimerez Dieu, vous aimerez votre prochain. Imaginez, mes frères, tout ce que l'on peut dire sur la fin et la destination de l'homme ; représentez-vous tout ce que l'on peut lui prescrire de devoirs, toutes les vertus qui peuvent former le sage et le héros parfait, toutes les règles que l'on peut donner pour l'esprit et pour le cœur ; rappelez toutes les lois de justice et d'équité, tout ce que les auteurs les plus éclairés nous ont dit de la manière de traiter avec les hommes, tous les principes des mœurs ; rassemblez sous une même idée tout ce qui est nécessaire pour gouverner les États, pour rendre la justice, pour corriger les désordres, pour éteindre les haines et les vengeances, pour réprimer toutes les passions, pour établir la paix dans les royaumes et dans les familles, pour apprendre à chacun comment il doit vivre dans son

état ; formez-vous le plan d'une république la plus parfaite, la plus tranquille, la plus heureuse ; pensez, si vous le voulez, à la vie du ciel, entrez en esprit dans la société des anges et des saints, prenez l'idée la plus haute du bonheur que vous attendez ; tout est renfermé dans ce mot : Vous aimerez, *Diliges*. La charité envers Dieu, la charité envers le prochain, c'est le lien qui nous unit tous à notre vrai bien ; c'est l'accomplissement de la loi, c'est la consommation de notre félicité, et c'est la voie que Jésus-Christ est venu nous montrer.

Mais il ne suffisait pas de nous donner une voie qui fût sûre, il fallait encore en aplanner les hauteurs, la frayer et la rendre aisée, et c'est, mes frères, ce qui distingue encore Jésus-Christ de tous les maîtres du monde. Nous voyons que ceux qui ont érigé des écoles publiques de sagesse et de morale, ne se sont point chargés de faire ce qu'ils enseignaient ; ils indiquaient la voie du bonheur, mais ils n'y marchaient pas eux-mêmes ; ils voulaient qu'on les crût, mais ils n'eussent osé demander qu'on les imitât. Les plus sages mêmes et les plus éclairés dans la doctrine étaient souvent les plus corrompus dans leurs mœurs, et toute leur philosophie se renfermait dans la chaire où ils se faisaient écouter. Cependant s'ils avaient eu à cœur d'instruire efficacement les hommes, ils auraient dû comprendre que l'exemple est de toutes les leçons la plus propre à persuader ; que tant que la vertu ne se montre que dans sa spiritualité et par son idée, elle paraît toujours inaccessible ; qu'il faut l'animer pour la rendre sensible, et lui donner un corps pour la faire suivre. Mais, avouons-le, la justice païenne ne méritait pas qu'on se donnât tant de peine ; il n'y avait que la loi de Jésus-Christ qui fût digne de ce soin, et Jésus-Christ lui-même était le seul qui pût se faire imiter efficacement. Il devait premièrement apprendre aux hommes à se détacher des biens sensibles ; c'est le premier caractère que nous avons reconnu dans sa doctrine, et c'est aussi la leçon que nous trouvons écrite dans le tableau de sa vie.

Mais, mes frères, sans trop m'arrêter ici à vous faire remarquer dans le détail le mépris que Jésus-Christ a fait des richesses et des grandeurs du monde, souffrez que je prévienne le scandale que l'on pourrait prendre de la bassesse et de l'infirmité qu'il a fait paraître à cet égard, et qui pourrait servir de prétexte pour se dispenser de l'imiter. S'il n'y avait eu que bassesse et infirmité dans la vie de Jésus-Christ, son exemple n'aurait peut-être pas justifié ni honoré sa doctrine ; mais on voit tant de grandeur dans cette bassesse, tant de dignité dans cette obscurité, tant de force dans cette faiblesse, que non-seulement on ne peut se défendre de l'admirer, mais qu'on se sent fortement invité à le suivre. Il n'y a rien, au jugement des hommes, de plus faible qu'un enfant qui vient d'être conçu. Naître d'une maison obscure et oubliée, être réputé le fils d'un artisan, avoir une étable pour

asile, une crèche pour berceau; être exposé à toutes les infirmités d'un âge tendre, être captif entre les bras d'une mère et soumis à toutes ses volontés, tout cela ne présente à l'esprit qu'une idée de misère. C'est une bassesse apparente d'avoir pour ennemis les grands et les riches, d'être obligé de fuir un persécuteur, de vivre pendant trente années à l'ombre d'un toit où l'on n'est connu de personne, de subir toutes les rigueurs de la pauvreté; c'est faiblesse aux yeux de la raison de se confondre avec les pécheurs, de ne prendre que des pauvres pour compagnons de ses voyages, d'être toujours en contradiction avec les savants, de paraître ignorer toutes les sciences humaines, de ne point s'intéresser aux affaires du monde, d'être méprisé par ses propres parents, de passer pour un possédé, d'être regardé comme un séducteur; c'est une ignominie d'être pris comme un voleur, d'être trahi ou désavoué par ses amis, d'être traîné devant les tribunaux, d'être conduit à un supplice, d'être attaché à une croix, de mourir entre deux scélérats, de finir par l'obscurité d'un tombeau.

Mais que tout cela est grand aux yeux de la foi! car dès lors nous comprenons que toute la gloire de Jésus-Christ était en lui, et ne dépendait point des hommes; qu'il n'avait pas besoin d'être connu pour jouir de sa divinité et de ses splendeurs; qu'un sceptre et une couronne, un palais et des courtisans n'auraient rien ajouté à sa dignité. Nous sentons que quoique son âme fût sensible à la tristesse et aux douleurs, cependant son cœur et sa volonté n'étaient point captifs dans sa faiblesse, et qu'en obéissant à sa mère, il n'obéissait qu'à la loi qu'il s'était imposée. Tout ce que l'on nous dira de sa pauvreté et de son obscurité, du mépris que l'on faisait de lui, des calomnies dont on le chargeait, des persécutions qu'on lui suscitait, nous donnera lieu de nous représenter son âme courageuse élevée au-dessus de la terre, donnant le prix à toutes choses, démêlant toutes les erreurs de l'esprit humain, contente de la justice qui était en elle, se nourrissant de la seule vérité, tranquille dans cette possession au milieu des maux, moins attentive à ses douleurs qu'au malheur de ceux qui les lui procuraient. Enfin l'histoire de sa passion et de ses ignominies est le tableau fidèle d'une magnanimité supérieure à tous les outrages, d'une patience à toute épreuve, d'un cœur qui est plus touché de la justice que des rigueurs qu'elle exerce sur lui. Quand les faiblesses de l'Homme-Dieu se présentent sous cette idée, on consent volontiers d'être faible avec lui; on secoue sans peine le joug des désirs humains, pour s'élever où il est monté, et l'on fait gloire de marcher dans une voie où celui qui nous précède nous montre tant de force et tant de grandeur. C'est ainsi qu'il justifie le premier point de sa doctrine, et qu'il trace dans sa propre vie le premier plan de la route qu'il faut tenir.

Mais ce mépris des choses humaines n'eût

été qu'une philosophie humaine, s'il n'eût eu pour fin de nous inspirer l'amour du bien éternel et invisible. C'est le second caractère de sa doctrine, c'est la seconde leçon qu'il nous fait par son exemple. Il n'est pas nécessaire, ici, mes frères, d'employer un long discours pour vous prouver combien Jésus-Christ était occupé du royaume éternel qu'il venait nous annoncer. Dans quelque circonstance de sa vie que nous l'envisageons, nous voyons son âme sainte toujours appliquée à cet objet. Le premier mouvement de son cœur fut un mouvement d'amour et d'adoration envers son Père; il exerça dès lors la fonction de pontife des biens éternels, et toutes les parties de son ministère furent depuis employées ou à les proposer aux hommes, ou à les leur mériter. Qu'on parcoure tous les discours qu'il leur a faits, qu'on examine tous les sujets qu'il a traités, qu'on le suive dans ses entretiens ou particuliers ou publics, et qu'on dise si jamais il a perdu de vue l'objet dont nous parlons. Si on l'interroge sur les motifs qui l'ont tenu caché si longtemps, qui lui firent interrompre sa solitude à l'âge de douze ans, qui l'amènèrent au Jourdain, qui le traduisirent dans le désert, qui le portèrent à se choisir des disciples, qui le firent passer d'un pays en un autre, qui l'arrêtèrent en certaines villes, qui le conduisirent tantôt à Capharnaüm, tantôt à Jérusalem, quelquefois à Nazareth, quelquefois sur les confins de Tyr et de Sidon, quelquefois aussi dans les déserts et sur les montagnes; si l'on demande pourquoi dans un temps il fuyait ses ennemis, pourquoi dans un autre il se représentait à eux: si l'on veut savoir quelle était la fin qu'il se proposait dans les miracles qu'il opérait, pourquoi il ordonnait ici qu'on les publiât, là qu'on les tint secrets, si l'on veut pénétrer dans l'esprit de tous ses mystères, connaître les profondeurs cachées dans sa circoncision, sa présentation au temple, sa fuite en Egypte, son baptême, son jeûne, sa tentation, sa manifestation au monde, sa transfiguration, son entrée triomphante dans Jérusalem, sa pâque, son agonie, ses douleurs, sa croix, sa mort, sa sépulture; il n'y a jamais qu'une réponse à faire: Dieu, la volonté de son Père, l'exercice de sa mission, le salut des hommes, la formation de son Eglise, ses élus, le ciel, l'éternité; voilà toute sa raison.

Trouvez-vous, mes frères, que la voie ait été bien frayée, surtout si vous considérez cette multitude de saints qui y sont entrés depuis, et qui ont encore servi à l'aplanir. Ah! qui peut refuser désormais d'entrer dans une route, où le maître qui l'a tracée, a marché avec tant de courage, et où nous sommes précédés par un monde entier de disciples de tout âge, de tout sexe, de toutes nations, de toutes conditions? Je l'avoue, la voie de l'Evangile me paraîtrait impraticable, s'il fallait que j'y marchasse le premier; mais le docteur de l'Evangile ne m'a point dit: Allez devant, mais: Suivez-moi: *Séquere me*. Non, je n'oublierai jamais cette

parole : il me semble que j'entends une mère qui me dit : Mon fils, nous avons un grand héritage à recueillir, mais nous avons aussi un grand chemin à faire, de longues fatigues à essuyer, n'importe, je les prendrai toutes sur moi ; venez, suivez, je vous aiderai, je vous porterai, je vous soulagerai : *Venite ad me... reficiam vos* (Matth., XI, 28).

Mais non-seulement la voie est sûre, non-seulement elle est frayée ; il n'est plus même permis de la méconnaître, elle est visible à tout le monde, et tous y peuvent entrer. C'est l'effet de la prédication publique, et de l'infusion du Saint-Esprit dans les cœurs.

J'aurais bien des choses à dire, mes frères, sur cette prérogative particulière de la doctrine de Jésus-Christ, d'avoir été prêchée et annoncée publiquement. C'est le caractère de l'erreur de s'insinuer par la voie de la surprise : elle ne parle jamais qu'en tremblant, elle ne s'explique jamais toute entière, elle se fait voir comme par progrès, elle se replie et se resserre dès qu'on y porte la lumière, elle se cache dès qu'on la poursuit. Il n'en fut pas ainsi de la doctrine de Jésus-Christ ; l'aspect triste et difforme sous lequel elle devait se présenter aux yeux de la chair, ne l'empêcha point de se montrer. Jésus-Christ lui-même en fut le premier prédicateur ; elle fut dans sa bouche comme une lumière sur le chandelier ; il l'exposa à ses ennemis comme à ses disciples ; il en parlait aux savants comme aux ignorants, aux riches aussi bien qu'aux pauvres, en public comme en particulier, devant les tribunaux comme parmi le peuple ; il ordonna qu'on la publiât sur les toits, qu'on la portât à toutes les nations, qu'on la confessât devant les rois et les magistrats, qu'on la défendît aux dépens de sa vie. Interrogé lui-même le jour de sa passion sur cette doctrine, il reprocha à son juge l'inutilité de son interrogatoire ; il le convainquit qu'il n'avait jamais parlé en secret ; il lui inspira d'appeler pour témoins ces milliers de peuple qui l'avaient entendu : Ils savent, dit-il, ce que je leur ai dit : *Ego palam locutus sum mundo : ego semper docui in synagoga et in templo, quo omnes Judæi conveniunt, et in occulto locutus sum nihil. Quid me interrogas ? Interroga eos qui audierunt quid locutus sim ipsis. Ecce hi sciunt quæ dixerim ego* (Joan., XVIII, 20, 21). A peine eut-il quitté la terre, que ses apôtres remplis de son esprit commencèrent à parler ; jamais il ne fut possible de leur imposer silence : *Nous ne pouvons*, disaient-ils, *nous empêcher de publier ce que nous avons vu et entendu* (Act., IV, 20). Ils se partagent ensuite dans tout l'univers. Chaque contrée est un théâtre où ils se promettent de bien souffrir pour leur Evangile ; ils se forment des disciples qui vont le répandre dans les pays les plus barbares ; ils le proposent naïvement, simplement, sans éloquence, mais sans dissimulation et sans jamais varier. Ils prêchent en même temps en Afrique, dans les Indes, en Italie, en Espagne, dans les Gaules, la

même doctrine : même courage, même progrès partout. Enfin elle est parvenue jusqu'à notre siècle, où nous savons qu'elle est établie, et qu'elle a des défenseurs dans tous les coins du monde ; nous la croyons et nous l'annonçons, nous sommes suspects si nous ne l'annonçons pas, on réproche tous les équivoques et toutes les dissimulations sur ce point, et le silence seul est une prévarication qu'on ne nous pardonne pas.

Mais c'eût été peu que l'Evangile n'eût été annoncé qu'aux oreilles ; il fallait encore qu'il fût prêché au cœur ; et c'est en dernier lieu ce qui me paraît admirable dans la doctrine de Jésus-Christ. Les vérités qu'on proposait aux hommes paraissaient dures et difficiles à pratiquer, elles semblaient toutes nouvelles. Cependant elles trouvent créance dans les esprits, on les adopte au moment qu'elles sont annoncées : c'est, mes frères, parce que le maître qui les enseigne est intérieur et invisible ; que c'est dans l'âme qu'il siège et qu'il donne ses leçons, et que le cœur n'y trouve rien qui ne soit fait pour lui, qui ne soit juste, raisonnable, divin. On n'eut donc pas besoin pour les faire recevoir, de recourir à l'esprit humain ; les savants ne furent pas les premiers employés à les prêcher, on n'emprunta point la plume des orateurs ; les hommes les plus grossiers et les plus timides furent l'organe dont on se servit. On ne dédaigna pas de confier cette vérité à ceux qui avaient été ses plus grands ennemis. D'un persécuteur on en fit un apôtre. Les écrivains qui nous l'ont transmise, n'ont point entrepris de l'orner par leurs réflexions ; ils ne l'ont point prouvée par raisonnement, leur livre est un simple récit de ce qu'ils ont entendu. Ils parlent de l'ignominie de leur maître comme de sa gloire, ils ne préviennent pas le scandale qu'on eût pu prendre de ses humiliations. Ce qu'ils nous rapportent de ses discours est toujours ce qu'il y a de moins favorable à la raison humaine ; ils le proposent sans en rien conclure, ils ne préparent point les esprits à les croire, ils exposent les vérités, ils racontent les faits sans disputer. Quelle autre doctrine que celle d'un Dieu pouvait s'établir par une pareille voie ?

Cependant la foi de cet Evangile n'a pas été une simple opinion ; le cœur le crut avec certitude et par sentiment. Toutes les mœurs furent changées par cette seule impression ; on vit les riches s'appauvrir, les savants brûler leurs livres, les prêtres sacrilèges briser leurs idoles. Les pauvres et les ignorants le comprirent, les grands et les princes l'admirèrent, les sages s'en firent honneur. Ce n'est pas tout ; l'adversité trouble souvent et change les idées, mais notre Evangile fut à l'épreuve de tout. On le persécuta cruellement pendant plusieurs siècles sur les corps des chrétiens, mais il n'en fut pas moins la loi de leur cœur. Ils se sentaient déchirer dans tous leurs membres, sans que leur âme en fût ébranlée. Les roues, les chevaux, les ongles de fer ne touchaient point à ces caractères sacrés que l'Esprit-Saint y

avait gravés, et le feu les pénétrait moins que le doigt divin qui les avait écrits. C'est, mes frères, je l'ai déjà dit, parce que la promesse devait s'accomplir d'imprimer la loi non sur des tables, mais dans les cœurs : *Dabo leges meas in cordibus eorum, et in mentibus eorum superscribam eas* (Jer., XXXI, 33; Hebr. X, 16).

Qu'on ne nous reproche donc plus de croire au hasard, de ne nous soumettre à l'Evangile que par éducation ou par habitude. Il n'appartient qu'à ceux qui vivent d'opinions et de préjugés, de marcher dans les ténébres, et de ne savoir où ils vont. Mais à l'égard du vrai fidèle, c'est la lumière qui guide ses pas, et son cœur lui dit toujours qu'il est dans la voie et qu'il ne se trompe point.

Voilà donc, mes frères, notre rédemption bien avancée. Nous avons recouvré par Jésus-Christ le Dieu de notre cœur, c'est l'objet de notre religion. Nous avons recouvré la vérité et la justice qui conduisent à Dieu; c'est la règle de notre religion. Jésus-Christ considéré dans cet admirable composé d'un Dieu-Homme, Jésus-Christ considéré dans sa doctrine et dans sa vie, c'est ce que nous avons examiné.

TROISIÈME POINT

Il nous resterait, mes frères, à considérer encore Jésus-Christ dans son sacerdoce et dans sa royauté, et nous verrions comment l'offre généreuse qu'il a faite de s'immoler aussitôt que le péché fut commis, a rendu la grâce à l'homme et a fait cesser sa captivité; mais le temps ne me permet pas de traiter ce sujet. Je vous avoue cependant, mes frères, que je le regarde comme le plus intéressant dans le mystère de l'Homme-Dieu; et quand j'ens formé le plan que je vous ai proposé d'abord, je comptais que cette dernière partie serait la plus étendue, et que des vérités que je vous y proposerais dépendrait le fruit de tout ce discours.

Je vous aurais d'abord fait voir qu'il eût été inutile à l'homme de connaître Dieu et la vérité, sans une grâce qui l'eût délivré de son esclavage. J'aurais tâché de vous représenter vivement la profondeur des plaies du péché. Je vous aurais exposé l'homme comme un monstre chargé d'iniquités et d'ignominies, devenu un objet de haine à l'égard du Tout-Puissant, condamné à une réprobation éternelle.

Cette première idée aurait pu me fournir des réflexions touchantes sur la charité de Dieu, qui dans cet éloignement affreux où nous étions réduits, jeta néanmoins sur nous un regard de miséricorde, et forma le décret éternel de notre salut. De là nous aurions passé au moyen dont il s'est servi; nous nous serions volontiers étendu sur la richesse du don qu'il nous a fait dans la personne de son Fils, dont les mérites prévus ont été la source des grâces qui ont été données avant sa naissance temporelle, et dont la mort nous a ouvert des trésors abondants de salut. Notre cœur se serait peut-être expliqué sans peine sur la charité de cet

Homme-Dieu, qui le porta à se revêtir non-seulement de notre humanité, mais à se charger de toutes nos faiblesses et de toute la haine que nous méritions. Nous nous serions même engagé à développer ce mystère, et nous aurions dit comment il a pu arriver que nos péchés aient été en quelque sorte appropriés à Jésus-Christ : *Pro nobis peccatum fecit* (II Cor., V, 21), comme ses souffrances nous ont été appropriées. Nous aurions parlé de cet esprit commun qui nous lie avec lui, et qui forme ces communications que saint Paul explique admirablement par ces jointures et ces canaux qui se trouvent dans le corps humain (*Ephes.*, IV, 16). Cela nous aurait donné lieu de faire quelques réflexions sur ce qui regarde notre élection éternelle, sur notre délivrance de la loi de la mort et du péché (*Rom.*, VIII, 2), sur cette cédule qui a été attachée à la croix (*Col.*, II, 14), sur notre baptême, sur notre mort, sur notre résurrection en Jésus-Christ (*Rom.*, VI, 3-5); tout cela se serait développé.

Il aurait fallu vous faire comprendre à quel titre Jésus-Christ était notre pontife, vous représenter les qualités de la victime qu'il offrait, s'étendre ensuite sur toutes les circonstances de son sacrifice; bien mettre sous vos yeux la dignité de son oblation; vous faire sentir comment par sa mort il mérita non-seulement de ressusciter, de monter aux cieux, de s'asseoir à la droite de son Père, mais encore d'y attirer tous ses élus, d'y intercéder puissamment pour les pécheurs, de devenir le chef de son Eglise, de s'y former des ministres qui le représentent, d'y instituer des sacrements qui appliquent efficacement tous ses mérites, de lui communiquer jusqu'à la fin des siècles son esprit et sa grâce, et, par-dessus tout cela, de juger le monde, d'avoir tous ses ennemis sous ses pieds, et de régner éternellement avec ses saints sur toutes les puissances de l'enfer.

Ah! que j'aurais pu me servir utilement de tout cela, pour vous faire voir comment il est vrai que Jésus-Christ est le seul objet que Dieu aime d'un amour de prédilection, comme il est le seul objet que nous devons aimer d'un amour de préférence; que nous ne pouvons être rachetés et sauvés qu'en lui; que nous n'avons accès auprès de Dieu que par lui; que ce n'est qu'en lui que nous pouvons utilement penser, vouloir, souffrir, vivre et mourir.

Je n'aurais pas négligé de vous donner la consolation qui naît de toutes ces réflexions; j'aurais dit aux pécheurs de prendre courage, qu'ils ont un Sauveur qui est venu les chercher, qui les invite d'aller à lui, qui a porté tous leurs péchés, qui se charge de leur réconciliation; que ce Sauveur leur est toujours présent, qu'un seul acte d'une confiance vraiment filiale en Jésus-Christ peut effacer les crimes les plus énormes, qu'une bonne prière faite à Jésus-Christ peut les soutenir contre les plus violentes épreuves, qu'une pénitence portée avec foi en Jésus-Christ leur vaut les souffrances, les

douleurs et la croix de Jésus-Christ même : j'aurais dit aux justes qu'étant membres vivants de Jésus-Christ, ils entrent dans tous ses droits ; qu'ils sont les enfants et les amis de Dieu comme lui, participants du même esprit que lui, associés à ses mérites, héritiers présomptifs de son royaume, destinés à vivre éternellement avec lui ; mais le Seigneur n'a pas permis que je pusse satisfaire en ce point à votre piété. Qu'il me suffise donc de vous avoir fait entrevoir ce que l'on peut penser de Jésus-Christ, ce que c'est qu'une religion qui nous montre de si grands mystères, et qui nous intéresse par des droits si sensibles.

Qu'on se fatigue tant qu'on voudra dans la recherche des sciences humaines, pour moi je ne trouve rien qui élève davantage l'homme au-dessus de lui-même, qui ennoblesse son esprit, qui contente sa raison, qui embellisse son âme, qui console et qui pacifie son cœur, comme l'étude de Jésus-Christ. Non, je ne crois pas qu'il y ait dans le ciel, pour les anges et pour les saints, de bonheur plus grand que de le bien connaître. Que cette étude soit donc, mes frères, notre unique occupation sur la terre ; faisons profession de ne savoir que Jésus-Christ, de n'aimer que Jésus-Christ, de n'écouter que Jésus-Christ, de n'imiter que Jésus-Christ, de n'avoir confiance qu'en Jésus-Christ, de ne prêcher que Jésus-Christ, de ne représenter que Jésus-Christ, de n'inspirer que l'amour de Jésus-Christ ; afin qu'ayant été sur la terre ses vrais disciples, nous soyons tous ensemble consommés avec lui en Dieu dans l'éternité. Amen.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la vanité.

Omnia sua opera faciunt ut videantur ab hominibus : amant primos recubitus in cœnis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi.

Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes, ils aiment les premières places dans les festins, ils veulent qu'on les salue dans les places publiques et que les hommes les appellent maîtres (Math., XXIII, 5-7).

Voilà, mes frères, l'image du plus grand des vices, et, j'ose dire, le portrait fidèle de presque tous les hommes. Enfants d'un père qui s'est perdu par l'orgueil, ils ont recueilli de lui ce triste héritage ; son crime est devenu le crime universel, la passion mère de toutes les autres, le corrupteur général de tout ce qu'il y avait de bon en eux. Peut-être croyons-nous que ce caractère était propre aux pharisiens, qu'ils étaient en ce genre des pécheurs d'un ordre différent ; que les reproches que Jésus-Christ leur faisait, ne regardaient que leur secte, et nous dirions volontiers à leur égard ce qu'ils disaient eux-mêmes en parlant des publicains : Nous ne sommes pas comme eux. Il est vrai que ce qui mettait le comble à leur iniquité était de faire servir la vertu à leur vanité, d'emprunter le voile et les apparences de la reli-

gion pour couvrir la corruption de leurs cœurs, et de se prévaloir de leur exactitude aux œuvres de la loi, pour attirer sur eux les regards et les respects des peuples, attentat horrible qui pourrait peut-être avoir passé jusqu'à nous, et qui y causerait encore aujourd'hui les plus grands maux.

Mais si l'horreur que nous en avons le rend peut-être un peu moins commun, si les malédictions dont Jésus-Christ l'a chargé en ont fait un objet de mépris et de haine, l'amour de la vaine gloire n'en est pas moins le vice de l'humanité ; et si parmi les hommes il s'en trouve quelques-uns en qui ce sentiment ne se développe pas, c'est souvent de leur part une pure civilité, une simple cérémonie, et même une attention industrielle à se ménager au moins par l'estime le rang qu'ils ne peuvent pas acquérir par l'état et la condition.

Cependant, chrétiens auditeurs, ce vice de la vanité dont on ne se défie point, que l'on se pardonne si aisément, que l'on ne regarde pour l'ordinaire que comme un reste de faiblesse humaine, un défaut qui ne préjudicie point au salut, une impression naturelle qui ne doit point alarmer ; ce vice enfin que saint Augustin a dit être le dernier qui meure dans ceux qui s'approchent de Dieu, comme il est le premier qui vit dans ceux qui s'en éloignent : *Hoc ultimum est accedentibus ad Deum, quod recedentibus primum fuit*, ce vice est tout à la fois et ce qu'il y a de plus criminel, et ce qu'il y a de plus frivole dans l'homme. Je voudrais, mes frères, tâcher aujourd'hui de vous en désabuser, je voudrais vous engager à profiter de l'instruction que Jésus-Christ nous donne de ne point faire nos œuvres comme les hypocrites pour être honorés des hommes, de ne point souhaiter d'être appelés maîtres, et de ne point ambitionner les honneurs du monde. C'est donc de la vanité que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui ; et pour la combattre, j'emploierai les mêmes armes que Dieu employa lui-même pour faire sentir à Adam, le premier des hommes orgueilleux, sa prévarication et sa révolte. D'abord Dieu lui fit voir l'énormité de son crime, ensuite il lui en fit subir la honte. Cette conduite de Dieu à l'égard du premier homme, me fournira tout le partage de ce discours. Dans mon premier point je vous exposerai le crime de la vanité, et le frivole de la vanité fera le sujet de mon second point. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Pour connaître les principes qui prouvent l'énormité du vice que j'entreprends de combattre, il est d'abord nécessaire de vous rappeler la règle souveraine de l'ordre et de la justice, qui veut qu'entre tous les êtres les proportions soient exactement gardées, que chaque chose soit dans son rang, qu'on les estime ce qu'elles valent, qu'on ne donne point à l'une ce qui appartient à l'autre, et qu'on s'en tienne au point précis d'économia

selon lequel le souverain modérateur a distribué, ordonné et fixé tout ce qu'il a créé. Tel fut le monde lorsqu'il sortit des mains de Dieu; tel serait-il encore si l'homme n'en avait pas troublé l'harmonie. Dieu parut d'abord au milieu de ses créatures ce qu'il était; toutes reconnurent sa souveraineté, elles rendirent hommage à sa grandeur, elles s'abaissèrent sous sa puissance, elles se soumirent à ses ordres. Dieu fut pour lors le Dieu de l'univers, on ne lui contesta pas ses droits, et lorsqu'après la création il entra dans son repos, il se vit, pour ainsi dire, possesseur de toute sa gloire.

Les créatures entre elles se placèrent aussi dans le rang qui leur était marqué; elles n'usurpèrent rien les unes sur les autres, elles se bornèrent à la fin pour laquelle elles étaient destinées : les plus parfaites et les plus proches de Dieu méritèrent de commander aux autres, de les assujettir à leurs usages; les autres se soumirent à cette servitude, et toutes en ce point obéirent à leur maître commun. Mais l'homme qui avait été placé si honorablement qu'il ne voyait que son créateur au-dessus de lui, ne fut pas content du rang qu'il occupait; le trône de Dieu lui parut assez proche, pour qu'il pût entreprendre d'y monter; son orgueil le déplaça, et par d'ambitieux efforts il voulut entrer en partage de la science et de la souveraineté de son auteur. O présomption, que tu nous causas de maux! Tout l'univers se ressentit de ce désordre : l'homme le premier fut dépossédé du rang où il avait été placé, il fut mis au-dessous des êtres les plus méprisables; les créatures inanimées refusèrent de lui obéir, elles le rendirent esclave, il fit dépendre d'elles tout son bonheur ou son malheur, il les érigea en idoles, il mit en elles toutes ses espérances, et, par une contradiction étonnante, celui qui voulait être semblable à Dieu se donna néanmoins des dieux qui ne le valaient pas lui-même.

Il me serait facile de faire à chacun de nous l'application de cette idée générale que nous venons de donner du bouleversement affreux que l'orgueil a produit dans le monde; car, mes frères, que voyons-nous aujourd'hui, sinon des hommes qui d'un côté s'élèvent par leur orgueil jusqu'au trône de Dieu, usurpent tous ses droits, s'approprient une gloire qui n'appartient qu'à lui, recherchent un honneur et des respects qui font partie du culte qu'on lui doit, et qui d'un autre côté dégènerent de l'excellence de leur nature, qui s'avilissent jusqu'à aimer des objets qui leur sont inférieurs, qui descendent jusqu'à la poussière de la terre, qui se répandent et se reposent sur cette boue, et qui se placent honteusement jusque dans le néant du péché? C'est cette usurpation des droits de Dieu, cette entreprise sacrilège sur sa majesté souveraine qui font le crime de la vanité.

Pour le comprendre, mon cher auditeur, il faut remarquer ce que l'homme est par rapport à Dieu. Il n'est guère dans la morale de sujet plus fécond que ce que l'on appelle

communément le vide et le néant des créatures : toutes nos chaires ne retentissent que de cette vérité, tous nos livres de piété nous l'annoncent, le monde lui-même en parle quelquefois assez exactement, et dans le paganisme il y a eu des sages et des orateurs qui ont admirablement traité cette matière. C'est une voix commune, que tout ce qui n'est point Dieu n'est que vanité; que c'est une fumée qui se dissipe, une ombre qui disparaît, un fantôme qui s'évanouit. On a dit souvent de l'homme même, qu'il est semblable à une fleur qui tombe, à une herbe qui se dessèche, à une eau qui s'écoule, à un trait qui s'enfuit, à la trace d'un oiseau qui s'envole, à la poussière que le vent emporte, à l'écume légère qui est dispersée par la tempête, au souvenir d'un voyageur qui passe et qui n'est qu'un jour dans un même endroit (1 *Petr.*, I, 24; *Sap.*, V, 11, etc.). Mais cette vérité, qui d'ailleurs serait si propre à dissiper toutes nos illusions, à réprimer tous nos vains désirs, à nous inspirer l'amour et la recherche du vrai bien, et surtout à nous humilier sous la puissante main de Dieu, cette vérité que le cœur sent et affirme malgré lui, cette vérité, dis-je, peu l'étudient, peu la comprennent; moins encore y en a-t-il qui en découvrent les conséquences, et qui s'en servent pour régler leurs sentiments et leur conduite. Cette parole que l'homme n'est rien, est à l'égard de plusieurs une parole vide de sens. Nous sommes tellement frappés des objets extérieurs, et nous sommes nous-mêmes si près de nous, que nous ne pouvons nous empêcher de réaliser notre néant et celui des autres créatures : nous lui donnons un corps, un être et des qualités que nous lui rendons propres; il nous semble qu'il marche et qu'il agit tout seul, qu'il est grand, qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il n'a besoin de personne. Ces idées toutes grossières et toutes insensées qu'elles sont, dominent néanmoins le cœur à un tel point, que les plus attentifs y sont souvent surpris; elles animent quelquefois toute la personne, elles composent le front et les yeux, elles règlent la démarche, elles influent sur le ton de voix : si on les blesse et qu'on les contredise, elles s'arment de pointes et d'aiguillons pour se défendre, elles mettent en œuvre la colère et la vengeance, elles usent de souplesse, elles façonnent tout notre extérieur pour reprendre leurs avantages. Enfin nous voulons, à quelque prix que ce soit, être quelque chose dans le monde; il nous faut une place honorable, c'est à qui s'élèvera le plus, et notre orgueil nous ferait bientôt souhaiter de nous rendre l'idole de tous les cœurs et de tous les esprits, si l'orgueil même des autres ne s'opposait pas à nos entreprises.

Rien n'est donc plus nécessaire que de vous faire sentir le vide de tout ce qui flatte la vanité des hommes, et l'avantage qu'on peut tirer des réflexions qui se présentent sur ce point, consiste à développer cette autre vérité, qu'à Dieu seul appartiennent l'honneur et la gloire. En effet, quand nous

voulons examiner ce que c'est que l'homme en lui-même, et à quoi se réduit toute la grandeur dont il se glorifie, nous n'avons qu'à le soustraire un moment à la main de celui qui l'a créé et qui le conserve. Qu'on me représente un homme aussi parfait, aussi accompli qu'on le voudra; qu'on le place sur un trône élevé; qu'on le pare de tout ce qu'il y a de plus riche et de plus précieux sous le ciel; que toutes les nations viennent rendre hommage à sa puissance; que par la force de ses armes il ait conquis tous les royaumes, que chaque contrée retentisse du bruit de ses exploits, qu'on élève partout des monuments à sa gloire, que toutes les plumes s'exercent à célébrer la grandeur de son nom, qu'il possède d'ailleurs les qualités les plus éminentes de l'esprit et du cœur, qu'il ait acquis toutes les connaissances dont l'esprit humain est capable, qu'il soit le seul conseil qui ordonne de toutes les entreprises, et la seule loi qui décide tous les différends; qu'il soit juste, libéral, indulgent, ennemi des vices; qu'il soit même, si l'on veut, regardé comme un dieu, cet homme qu'on peut bien appeler un homme imaginaire, puisque assurément il ne fut jamais, cet homme, dis-je, je le suppose un instant échappé des mains de la Providence, si Dieu le lâche, pour ainsi dire, et le laisse à lui-même, je demande, qu'est-ce que devient alors tout ce spectacle, sinon une fumée qui n'est déjà plus; c'est-à-dire, mes frères, que Dieu, par une fécondité inépuisable, répand continuellement et sans interruption dans les créatures tout ce qu'elles ont d'être, de grandeur, de force et d'action. L'homme ne vit que par le souffle dont Dieu l'anime, le corps n'a de mouvement et de beauté que ce que Dieu lui en donne, l'âme n'a de pensées et de sentiments que ce qu'elle en reçoit de Dieu, le bel esprit n'a de lumières que ce qu'il plaît à Dieu de lui en communiquer, le savant ne connaît de vérité que ce qu'il en puise dans cette source intarissable; toutes les vertus humaines en émanent, le courage, le conseil, l'équité; plus encore toutes les vertus chrétiennes : en un mot, mes frères, tout roule sur ce principe, que Dieu est tout, et que l'homme n'est rien.

Dieu est tout; c'est-à-dire, que non-seulement Dieu seul existe par essence et sans dépendance; que toutes ses perfections sont en lui, de lui, et ne sont autres que lui-même; mais encore qu'il est le créateur toujours opérant de cet univers, le mobile des êtres qui le composent, la force toute-puissante qui en conserve l'harmonie, la loi toujours vivante de toutes les révolutions, le modérateur de tous les temps, l'ordonnateur de tous les événements, le distributeur de tous les dons, la raison des esprits, la lumière des savants, la justice des souverains, la force des conquérants, le conseil des magistrats, la sagesse des philosophes, la vie de tout ce qui est animé, la fin de toutes choses, le centre où tout doit se rapporter, celui en qui tout vit, est et subsiste : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (Act., XI, 28). L'homme

au contraire n'est rien, c'est-à-dire que hors des mains de son Créateur, il n'a plus ni consistance ni réalité; il est sans pensées, sans raison, sans mémoire, sans volonté, sans mouvement, sans vie, on ne le connaît plus, il n'est plus que néant.

Ce principe, mes chers auditeurs, que j'ai cru devoir vous exposer un peu au long, est le fondement de toute la religion; c'est le principe de toutes les vérités, le premier terme de toute l'analyse de la morale, le point où commence toute la philosophie chrétienne. Aussi l'Écriture nous le présente-t-elle à chaque instant; il est à la tête du premier livre du monde, ce fut la première parole portée au premier des législateurs : *Ego sum qui sum* (Exod., III, 14); c'est de là que part toute la justice des lois qui lui furent dictées, et c'est toujours par ce principe que Dieu ordonne, défend, reprend, menace, condamne, punit.

Tout ceci supposé, il n'est pas difficile de vous représenter le crime d'un homme vain, car j'y trouve deux caractères de la plus noire injustice qu'on puisse concevoir : Dieu est tout, mais en premier lieu l'homme vain lui refuse cette gloire, l'en dépouille, la méconnaît et l'anéantit en quelque sorte; l'homme n'est rien, mais en second lieu l'homme vain prend lui-même la place de Dieu, s'érige en idole et se constitue le centre où tout doit se rapporter.

Je dis premièrement que l'homme vain ravit à Dieu sa gloire et l'anéantit autant qu'il est en lui; car, mes frères, la gloire de Dieu est que vous reconnaissiez ce qu'il est à votre égard, que vos esprits soient occupés de lui, que vous vous appliquiez à révéler ses divines perfections, que vous adoriez sa providence dans tous les événements, que vous rendiez hommage à sa miséricorde pour tous les biens que vous possédez, que vous vous souveniez continuellement que c'est de lui que vous recevez votre être, votre vie, votre force, votre lumière, vos talents, vos succès, votre autorité, vos richesses, votre puissance, vos dignités, vos bonnes qualités, toutes vos vertus, que vous vous invitiez mutuellement à parler de lui, à chanter ses louanges, à annoncer ses grandeurs infinies. Votre religion, mes frères, consiste à ne concevoir de désirs et d'affections que pour lui; à faire en sorte que tous vos respects, tous vos hommages et tous vos sentiments se rapportent à lui; à ne connaître rien de grand que Dieu; à n'estimer l'autorité, le mérite, la vertu, les grandes actions, que dans ce qu'elles ont de conformité avec les perfections de Dieu; à ne vouloir être puissant que pour le faire craindre; à ne mettre la force en usage que pour venger les injures qu'il reçoit; à ne vous servir de votre esprit et de vos lumières que pour le faire connaître; à n'employer votre crédit, votre noblesse, vos richesses, votre éloquence, qu'à lui procurer des adorateurs; à ne manifester vos talents que pour le faire glorifier; à n'accepter d'autres louanges que celles qui retournent à lui; à n'ambitionner que l'honneur et la

gloire qui viennent de lui. Tel est en effet le culte que Dieu exige : c'est la gloire dont il est jaloux, et tout notre crime consiste à les lui refuser.

Non, mes frères, il n'y a plus de religion dans un homme qui est dominé par la vanité : toutes les grandeurs, toutes les perfections, tout l'être de Dieu, disparaissent à ses yeux ; il ne sent plus celui qui le remue et qui le fait vivre ; l'impression de son âme ne le porte point à croire que c'est Dieu qui l'orne et qui l'embellit des avantages naturels dont il se croit pourvu ; ce n'est pas Dieu qui l'a fait riche, noble, puissant ; ce n'est point Dieu qui éclaire sa raison, qui lui conserve sa lumière, qui lui crée toutes ses productions ; il ne se persuade point que c'est Dieu qui dirige ses jugements, qui dicte ses décisions, qui préside à ses entreprises, qui fait réussir ses projets ; il ne s'avise point de penser que c'est Dieu qui l'a mis dans la place où il est, que c'est Dieu qui lui soumet les créatures dont il a besoin, qui fait qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on l'écoute, qu'on l'approuve, qu'on le sert, qu'on lui obéit ; son cœur ne lui dit jamais : C'est Dieu qui m'a fait agir, qui m'a fait parler, qui m'a donné ce succès. Son amour ne va point jusqu'à reconnaître la main libérale qui l'enrichit de tous ses dons ; il n'adore ni puissance, ni miséricorde, ni providence sur lui. Ce n'est pas tout : il ne veut point que les hommes s'occupent de cet objet ; il les applique à d'autres idées ; il substitue un fantôme qui puisse les distraire et les amuser ; il les sollicite de ne l'aimer, de ne l'estimer, de ne le respecter, de ne le craindre que l'idole qu'il leur présente ; il souhaite qu'on parle d'elle, qu'on s'en souvienne ; que tous les égards, toutes les déférences, toutes les complaisances, tous les honneurs soient pour elle : et c'est ainsi que se vérifie cette parole si énergique de l'Écriture, que le commencement de l'orgueil est une vraie apostasie : *Initium superbiæ hominis apostasie a Deo (Eccl., X, 14)*.

Encore si en refusant à Dieu l'hommage de sa religion on ne se rendait pas soi-même l'idole qu'on lui substitue, peut-être dirait-on qu'il y a plus d'erreur que de malice dans ce procédé. L'infidèle qui se prosternait devant son idole reconnaissait au moins qu'il était lui-même dans la dépendance ; et puisqu'il consentait de se soumettre à un Dieu, on eût pu le ramener en lui faisant connaître le véritable. Mais l'homme vain ne bannit son Dieu de son esprit et de son cœur que pour se tirer de toute dépendance : il ne cherche point hors de soi une divinité qu'il puisse adorer ; il veut être seul, selon la pensée de saint Augustin : *Quid aliud in superbiu homo appetit, nisi solus esse, si fieri possit?* Il est à lui-même son dieu et son tout ; et afin qu'il ne manque rien à son attentat, il se donne pour tel à tout le reste des créatures ; et par une sacrilège imitation du vrai Dieu, il veut qu'elles se soumettent et qu'elles plient devant lui : *Quid aliud (c'est toujours saint Augustin qui parle),*

quid aliud in superbia homo appetit, nisi solus esse, si fieri possit, cui cuncta subjecta sint, perversa scilicet imitatione omnipotentis Dei?

Ce second caractère d'injustice, que je donne au crime de la vanité, n'est point un caractère outré ; et pour vous en convaincre, mes chers auditeurs, je n'aurais qu'à vous peindre l'esprit pharisaïque, dont l'Évangile nous donne un tableau si fidèle. Je vois en effet dans ces hommes vains tous les traits que je viens de marquer : je me les représente d'abord seuls avec eux-mêmes, retirés pour ainsi dire dans leur être propre, jouissant de toute leur personne, rassemblant dans leur idée toutes leurs vertus prétendues, rapprochant toutes les actions qu'ils avaient faites, toutes les connaissances qu'ils avaient de la loi, toutes leurs religieuses pratiques, réunissant sous un même point de vue l'estime qu'on faisait d'eux, le rang qu'ils tenaient parmi le peuple, les respects qu'on leur rendait, les louanges qu'on leur donnait, la soumission qu'on leur témoignait, et composant de toutes ces idées le monstrueux fantôme de leur être et de leurs personnes. Ainsi transformés, ils paraissent avec ostentation, ils marchent avec bruit, il faut qu'on les annonce, ils ne se confondent point avec le vulgaire, ils ne mangent point avec les pécheurs, ils exigent les premières places, ils veulent qu'on les salue ; s'ils jeûnent, tout le monde en doit être instruit ; s'ils prient, c'est pour être aperçus ; ils appellent de toutes parts des spectateurs quand ils font l'aumône ; ils commandent à tous les esprits de s'abattre sous l'éclat de tant de vertus ; et leur cœur impose pour loi de les regarder comme seuls maîtres, d'écouter leurs oracles avec respect, de s'occuper de leurs perfections, de craindre leur autorité, de se soumettre à leur puissance, d'admirer toute leur personne : en un mot, de n'avoir point de dieux étrangers devant eux : *Non habebis deos alienos coram me (Exod., XX, 3)*.

De là qu'arrive-t-il ? Qu'un Dieu paraissant sur la terre, non-seulement ils le méconnaissent, ils le méprisent, mais ils ne peuvent souffrir qu'on le suive, qu'on l'entende, qu'on parle de lui, qu'on le confesse ; ils étouffent la voix de ses miracles, ils le décrient, ils l'outragent, ils le persécutent, ils le crucifient ; sa mémoire même les importune ; la gloire de son sépulcre leur fait ombrage ; sa divinité, prouvée par le grand signe de sa résurrection, les fait tomber dans une espèce de frénésie ; et ne pouvant pas cependant en étouffer la vérité, ils affectent du moins de la dissimuler.

Qu'est-ce que tout ceci, chrétiens auditeurs, sinon la véritable image de l'orgueil ? image dont je n'effacerais pas un trait si je voulais représenter la vanité de la plupart des hommes de nos jours. Hé ! pourquoi voyons-nous, par exemple, les grands, les riches, les nobles, environnés de tout ce faste qui embarrasse nos villes ; placés dans ces superbes édifices où les murailles mêmes parlent de leurs titres, de leur généalogie, de leurs ancêtres revêtus de tout ce que la

nature a de plus riche et de plus précieux ; ayant à leurs gages des ministres et des serviteurs auxquels ils commandent, et dont tout l'emploi est souvent d'orner le spectacle qu'ils veulent donner au monde ? D'ailleurs jaloux jusqu'à l'excès des respects des peuples, délicats sur les plus légères bien-séances, durs et impitoyables sur les misères d'autrui, emportés et furieux dès qu'on les offense, censeurs cruels de tout ce qui peut leur faire ombrage, se supplantant les uns les autres, poursuivant le mérite partout où ils le trouvent, n'épargnant pas la probité même. Pourquoi tout cela, dis-je ? sinon parce qu'ils ne veulent point de dieux étrangers devant eux : *Non habebis deos alienos coram me.*

Ces exemples, mon cher auditeur, qui vous paraissent peut-être dans l'éloignement par rapport à vous, expriment néanmoins les vrais sentiments de votre cœur quand il est dévoré par la vanité ; et je dirais volontiers à tout homme qui en est atteint : Il est vrai, vous ne marchez pas avec tant de bruit ; mais n'est-ce point par faiblesse et par impuissance ? Car enfin à quoi pensez-vous le plus ordinairement ? Quels sont les désirs les plus familiers de votre âme ? Que cherchez-vous quand vous paraissez en public, que vous entrez dans une assemblée où vous êtes connu ? Pourquoi me parlez-vous si souvent de ce qui vous regarde, de ce que vous êtes, de ce que vous savez, de ce que vous avez fait, des personnes à qui vous tenez, de vos liaisons ? Pourquoi répondez-vous avec tant de suffisance ? Pourquoi décidez-vous si impérieusement de tout ? Pourquoi jugez-vous vos frères avec tant de liberté ? D'où vient que vous ne pouvez souffrir qu'on vous ait oublié, qu'on n'ait pas suivi votre conseil, qu'on ait manqué à une bienséance ? Pourquoi ne vous entend-je jamais louer vos pareils, rendre justice à leur mérite, parler de leurs bons succès ? Votre esprit ne semble fécond que dès qu'il s'agit d'exagérer leurs défauts, d'épiloguer sur leurs actions, d'interpréter malignement leurs discours, de fournir à la raillerie et à la médisance. D'où naît cette singularité de conduite, cette affectation dans votre extérieur, cette indifférence pour tous ceux qui ne sont pas à votre niveau ? Avouez-le : c'est votre personne qui vous occupe ; c'est là l'idole de votre cœur ; c'est à la faire honorer que vous rapportez tout. Vous ne changez d'humeur qu'à proportion ou qu'on l'encense, ou qu'on l'oublie. Vous jugez de votre place, de vos fonctions et de vos succès par les honneurs qu'on lui rend ; on ne vous sert qu'autant qu'on l'aime et qu'on y pense ; vous comptez pour rien tout ce qui ne lui procure pas quelque hommage nouveau ; ce qu'elle n'a point ordonné, ce qu'elle n'a point fait, n'est digne à votre avis ni d'attention ni d'estime. Et quelque énorme que soit ce crime, votre cœur le commet, et il dit secrètement à tout le monde en mille manières : Vous n'aurez point de dieux

étrangers devant moi : *Non habebis deos alienos coram me.*

Jugez, mes frères, si la tentation de l'orgueil est à négliger, si les pensées de la vanité doivent nous paraître indifférentes. Hé qu'il mon cher auditeur, vous avez horreur du blasphème ? vous ne pourriez soutenir l'idée qu'on voudrait vous donner de renoncer à votre religion ? vous êtes effrayé de la seule pensée d'adorer une idole ? Mais que fait donc le démon de la vanité quand il vous tente, sinon de vous porter à oublier votre Dieu pour vous appliquer à vous-même, de vous inviter à retenir l'encens qui doit monter jusqu'à lui, de vous solliciter à apostasier dans le sens que l'Écriture le dit, de vous faire adorer au moins pour ce moment, de vous faire dire dans ces instants de complaisance (lesquels, hélas ! reviennent souvent), non pas qu'il n'y a point de Dieu, mais que vous êtes celui qu'il faut respecter et qu'il faut craindre

Je le répète, l'orgueil est justement nommé le plus grand des crimes ; c'est, selon saint Augustin, celui dont le prophète demandait à être délivré, lorsque, considérant ses ennemis autour de lui, il disait à Dieu que, s'il échappait de leurs mains, il serait sans tache et purifié d'un très-grand péché : *Si mei non fuerint dominati, emundabor a delicto maximo* (Ps. XVIII, 14). Car, remarquez-le, je vous prie, les autres péchés ne troublent que l'ordre des créatures entre elles : celui qui se pervertit par la volupté ou par l'amour des richesses ne pèche, pour ainsi dire, que contre lui-même ; il se dégrade, il s'avilit, il se confond avec la poussière, il se rend esclave d'objets auxquels il devrait commander. Mais l'orgueil trouble l'ordre qui doit être entre le Créateur et la créature ; il s'en prend à Dieu même, il le détrône et le déplace en quelque sorte ; il s'attribue ce qui n'appartient qu'à l'Être suprême ; il s'élève au-dessus de lui, comme le dit saint Bernard : *Omnis superbus extollitur supra Deum.* Aussi voyons-nous que l'orgueil conduit naturellement à l'irréligion ; il est le principe de tout ce libertinage d'esprit qui est aujourd'hui si répandu ; c'est lui qui a enfanté tous ces monstres de maximes impies contre la loi et l'Évangile de Jésus-Christ. Une âme orgueilleuse ne peut souffrir le joug de la foi. La foi elle-même ne compatit guère avec ces esprits hautains ; elle les abandonne presque toujours à eux-mêmes. Et comme la vanité se place plus avantageusement parmi les grands, les riches et les savants, elle ne tarde guère à les rendre irréligieux et impies ; mais autant qu'elle les enfle, autant les déshonore-t-elle par des vices honteux ; et Dieu permet presque toujours que ceux en qui elle domine soient assujettis aux passions les plus brutales. Ainsi, mes frères, je ne crains point de vous le dire, le plus grand de tous les malheurs, la plus terrible de toutes les tentations, le jugement le plus rigoureux de la justice de Dieu sur un homme, est quelquefois de le revêtir d'honneurs, de

le mettre dans des places qui favorisent sa vanité et son ambition. Au contraire, c'est une des plus grandes grâces que Dieu puisse nous faire que de nous mettre dans le cas d'être oubliés et d'être avertis, ou par les humiliations qu'on nous suscite, ou par l'obscurité où l'on nous laisse, de notre faiblesse et de notre néant. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, pour commencer à être humble, il faut descendre du faîte où notre orgueil nous a placés et nous remettre en esprit à notre niveau; il faut être dans le monde comme si on n'y était pas, ne s'entretenir avec soi-même que de son indigence, n'accepter jamais pour sa propre personne la gloire qu'on ne doit qu'aux dons de Dieu, n'exposer à la vue des hommes que ce qui peut le faire honorer, s'affliger amèrement des éloges qu'on voudrait faire retomber sur nous, et corriger cette espèce d'idolâtrie que l'on commet à notre égard par des déchirements de cœur qui puissent l'expier et par une sainte colère contre l'insensé qui s'en rend coupable. Mais pour achever de vous convaincre, mes chers auditeurs, il faut qu'après vous avoir exposé le crime de la vanité, je vous en fasse voir le frivole et le ridicule : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Mon dessein, mes frères, en vous parlant de ce qu'il y a de faible et de ridicule dans la vanité, n'est pas de vous amuser par de vains portraits, mais plutôt de fournir à ceux qui sentent avec douleur les morsures de ce ver importun quelques réflexions qui en soient comme la mort et le contre-poison. Je sais que c'est de la grâce de Dieu qu'on doit attendre ce remède; qu'un mal aussi incurable par sa nature ne peut être guéri que par un médecin tout-puissant; et que les larmes, la prière et la pénitence peuvent nous conduire à notre guérison : mais les réflexions sur nous-mêmes peuvent être aussi fort utiles pour l'accélérer; elles engagent le malade à chercher le remède, et elles sont comme le bandeau qui tient l'appareil et qui le conserve.

Ce serait, par exemple, un moyen bien propre et bien naturel pour faire apercevoir le faible de la vanité que de la représenter par le détail des pensées et des desirs qu'elle fournit, et sous les différentes formes qu'elle fait prendre à celui qui en est possédé. Quel spectacle que celui d'un esprit qui s'égare dans les folles idées qu'il a de lui-même! Ce qu'il y a de vrai, c'est que tel qui s'y repose et qui s'y complait se croirait couvert d'ignominie, si quelque œil perçant pouvait les découvrir; et il n'y aurait point de folie comparable à la sienne, s'il s'avisait de les produire. Ainsi toute la sagesse des personnes qui sont dans ce cas ne consiste pas à bien penser, mais uniquement à ne pas faire connaître qu'elles pensent mal. Cependant, avouons-le, il n'y a pour l'ordinaire que leur bouche qui ne s'explique pas clairement; toutes leurs manières, toutes leurs démarches, tout leur extérieur les

trahit; leurs yeux, leur front, leur contenance, quelquefois mille affectations puérides dévoilent tout; et dès lors ils épargnent à la malignité et à la censure le soin d'interpréter leurs pensées et de deviner leurs défauts.

Mais ce n'est pas par cet endroit que je considère la vanité; je passe même sous silence les dérèglements qui en sont presque inséparables, les cruels desirs qui en sont le fruit, les bassesses dans lesquelles elle engage, les injustices qu'elle fait commettre, la haine, le dépit, les jalousies, les douleurs amères, quelquefois le désespoir où elle réduit une pauvre âme. Je ne considère la vanité que dans son objet et dans les motifs qui servent à la nourrir. En effet, qu'est-ce qui la produit pour l'ordinaire? qu'est-ce qui l'amuse? Ce sont ou ces sortes d'avantages qui ne tiennent point à la personne, comme les richesses, la noblesse, l'autorité; ou certaines qualités qui lui sont propres, comme la science, les talents, les actions d'éclat, et même les avantages du corps; ou enfin la louange, l'estime, la réputation : quelquefois ce n'est rien de tout cela, mais seulement l'idée fautive et fantastique qu'on a pris plaisir à se faire de soi-même. Or, qu'y a-t-il de plus faible que la vanité considérée par tous ces endroits? Car premièrement, quant aux avantages qui ne touchent point au fond de la personne, on voit d'abord ce que l'on en doit penser. Vous êtes riche, vous êtes de qualité, vous portez un grand nom, vous tenez à d'illustres personnages, vous occupez un beau rang; vous inférez de là que vous en êtes plus digne d'estime. Mais quelle liaison y a-t-il entre l'un et l'autre? Une statue défigurée dans toutes ses parties, qui passerait de la chaumière d'un pauvre dans le cabinet d'un prince, en recevrait-elle un nouveau prix? L'éclat des pierres précieuses dont elle serait environnée rejaillirait-il sur elle? La magnificence de la base où on l'aurait mise en imposerait-elle aux spectateurs? et ne dirait-on pas qu'elle n'est plus dans sa place et qu'il lui conviendrait mieux d'être restée dans la poussière?

Vous êtes noble, mais vous ne l'êtes que par naissance; et cette naissance, hélas! si vous êtes chrétien, vous avez dû la maudire mille fois. Vous êtes noble : mais si vous faisiez aujourd'hui une action de lâcheté qui vous déshonorât dans le monde, que deviendrait tout ce fantôme de noblesse? Ce n'est donc pas d'elle que vous devez tirer votre gloire. Vous êtes noble : mais, avant que de vous estimer, souffrez que l'on vous demande si vous avez du discernement, de la conduite, un bon esprit, un cœur bien placé, une âme bienfaisante, de la douceur dans le caractère, surtout de la piété et de la vertu. Jusque-là n'exigez de nous que de la civilité et de la cérémonie; car pour ce qui est de l'estime, on veut connaître avant que de la donner.

Vous êtes noble : hélas! si j'en juge par l'expérience, n'en dois-je pas conclure que vous n'en avez que plus de défauts, que vous

n'en serez que plus intraitable, plus rempli de préjugés, moins accessible à la vérité? Ne dois-je pas m'attendre que vous n'admettiez rien de sérieux ni d'important, que vous parlez beaucoup de vous-même, qu'on saura bientôt tous les noms de votre maison, toute la carte de vos terres? Ne puis-je pas craindre que vous ne soyez plus contagieux qu'un autre, plus dévoré de passions, plus enivré de l'esprit du monde, plus ennemi de la piété, plus susceptible des vices? Et ne m'est-il pas permis de m'effrayer par avance des engagements où votre noblesse vous précipitera, des prévarications qu'elle vous lera commettre, de l'éclat et du crédit qu'elle donnera à vos scandales. Ah! montrez-moi une noblesse vertueuse; marchez à la tête de gens de bien; remplissez tous vos devoirs; ayez de nobles sentiments. de nobles inclinations, des vues, des maximes de religion qui se sentent de la noblesse de votre origine; dès lors je cède et je me soumetts, je respecte votre qualité, j'en attends de grands fruits, j'en parle à tout le monde : sinon vous l'habillerez comme il vous plaira, vous la ferez marcher avec faste, vous la traînerez en grand équipage, vous la ferez suivre partout, vous la séparerez du vulgaire, vous l'introduirez en pompe dans les assemblées, vous la placerez dignement; mon esprit et mon cœur ne plieront point sous cet appareil. Voilà néanmoins le fantôme que l'on adore.

Ce que je dis ici de la noblesse, je pourrais l'appliquer à tous les autres avantages extérieurs. Si j'entre dans ces superbes édifices où toutes les beautés de l'art sont étalées, où le nombre et l'étendue des appartements ne semblent annoncer que grandeurs et que dignité, où toutes sortes de richesses se déploient sur les murs et dans les meubles, mes sens se trouvent d'abord épris, mon imagination se porte à admirer, et mon cœur, si je ne le retenais, serait assez insensé pour envier cette gloire; tout m'impose, tout m'inspire du respect; on m'arrête dès que je parais; ce n'est qu'à travers un monde d'officiers que je puis pénétrer. Si j'arrive enfin vers celui que je cherche, je sens alors toute ma timidité et toute ma faiblesse, et je succombe presque sous le poids de tant de grandeurs. Mais lorsque j'interroge et que je demande ce qui se fait dans ce palais, je me trouve bientôt rassuré: l'on me dit qu'on s'y ruine en dépenses, qu'on y abîme ses créanciers, qu'on s'y engraisse de voluptés, qu'on y passe sa vie à jouer, à manger, à dormir, que Dieu n'y est nommé que pour y être blasphémé, qu'il n'y a ni religion ni mœurs: on ajoute quelquefois que tout ce faste et toutes ces richesses sont acquises aux dépens des peuples; que tous les ouvrages de l'art sont la substance des ouvriers qu'on ne paie point; que les maisons qui environnent ce palais sont inondées de pauvres qui meurent de faim, et au milieu desquels on traîne tous les jours son luxe sans daigner seulement jeter sur eux un regard de compassion. Sur ce récit

je reconnais mon erreur, et je me retire confus de ma méprise.

Mais, dira-t-on, si l'éclat de la gloire mondaine ne doit pas faire honorer la personne, au moins ne peut-on refuser son estime aux qualités de l'esprit et du corps qui sont propres à la personne même. Quant à ces dernières, je veux dire aux qualités du corps, je n'ai rien à répondre; la mort et les vers en décideront, les années mêmes nous apprendront ce qu'il en faut penser, et peut-être quelque maladie viendra-t-elle en hâter le jugement. Qui est-ce qui sait si le monde même n'a pas déjà prononcé, et s'il n'est pas décidé que cette belle taille et cette tête si bien ornée ne servent qu'à cacher une âme plus vile et plus méprisable que cette boue si bien travaillée dont elle se glorifie? C'est au moins le préjugé le plus répandu et le mieux fondé; et l'on ne voit pas toujours la vertu et le bon esprit habiter dans ces corps si bien construits et si bien ménagés.

Quelque essor que les personnes sensées puissent donner à leur esprit, elles n'ont point encore pu comprendre comment les femmes du monde (je dis celles qui ont quelque pudeur, qui ne se sont point déshonorées par des bruits fâcheux, par de honteuses intrigues, et que l'on peut croire aimer encore l'honneur de leur sexe), comment, dis-je, elles s'entêtent de leur beauté et de leurs ajustements: car, sans parler du scandale qu'elles causent, des péchés qu'elles font commettre, du compte terrible qu'elles se préparent pour le jour auquel le souverain Juge décidera du vrai mérite, peuvent-elles penser qu'il y ait un seul homme (je dis même parmi les insensés qui les idolâtrèrent), qu'il y en ait un seul qui fonde son estime sur cette beauté dont elles se flattent ou qu'elles tâchent au défaut de la nature de se composer avec art? A-t-on jamais imaginé qu'une femme, parce qu'elle est belle ou qu'elle le veut paraître, a seulement les bonnes qualités de son sexe, que la sagesse et le jugement lui sont affectés de droit, et qu'elle doit avoir d'autant plus de mérite que son teint répand plus d'éclat ou qu'elle occupe plus de place. Je ne sais pas, mes frères, jusqu'où la passion peut aveugler les hommes à cet égard; je ne sais pas non plus jusqu'où les femmes elles-mêmes peuvent porter l'illusion en ce point; mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a qu'un grand vide de qualités réelles ou une grande corruption de cœur qui fassent rechercher une gloire aussi frivole. Il est vrai qu'il y a des hommes, et surtout des jeunes gens, qui sont en ce point plus frivoles que les femmes mêmes; mais la vanité de celles-ci n'en est pas plus excusable de servir de modèle à la vanité qu'on ne reproche à ceux-là que comme la marque la moins équivoque des vices de leur esprit et de leur cœur.

Je veux néanmoins qu'il en soit autrement, et qu'il y ait un mérite réel dans ces sortes de personnes; je demande toujours si les vertus chrétiennes s'y trouvent. Vous

offrez à mes yeux un homme qui, dites-vous, possède toutes les connaissances, qui est doué d'un grand talent pour les affaires, qui est d'une prudence consommée dans la conduite, dont tout le monde réclame le conseil, que l'on ne peut voir sans l'aimer, qu'on ne peut entendre sans l'admirer. Hélas ! si l'humilité n'est point là, si l'esprit de Jésus-Christ n'y préside pas, tout ce mérite me fait peur ; les grandes fautes partiront de là, les entreprises téméraires et ruineuses y prendront leur source ; plus de personnes y seront trompées ; la simplicité avec la bonne foi nous serviraient mieux. C'est un bel esprit : ah ! si par malheur il le sait et qu'il s'y confie, à quelles illusions, à quels égarements ne sera-t-il pas livré ! Qu'il sera industrieux pour le mal ! qu'il sera persuasif pour l'iniquité ! Le premier des esprits fut aussi le premier des pécheurs, et il devint la cause de tous nos maux. C'est un grand génie, c'est un savant, il a fait des actions d'éclat, il paraît avec dignité dans le monde : mais il doit mourir, peut-être demain : un accident, une maladie mortelle le mettront au-dessous de tout le reste des hommes.

Ah ! que cette parole de l'Apôtre, Je ne suis rien : *Nihil sum* (I Cor., XIII, 2), exprime parfaitement toutes les maximes que je donne ici le langage des anges et des hommes, le don de prophétie, la science de tous les mystères, la foi qui transporte les montagnes, la profusion de ses biens en faveur des pauvres, le martyre même, tout cela n'est rien sans l'esprit de Jésus-Christ : *Nihil sum* ; *nihil mihi prodest* (Ibid., I, 3). Ce n'est rien, parce que ce qui n'est bon à rien doit être compté pour rien : *Nihil sum*. Ce n'est rien, parce que ce qui ne rend pas meilleur ne peut pas avoir de réalité : *Nihil sum*. Ce n'est rien, parce que ce qui ne dure point, ce qui échappe, ce qui passe, ce qui finit, n'est que songe, que chimère et que vanité : *Nihil sum*. Et tels sont tous les talens humains sans l'esprit de Dieu : donc ce n'est qu'en Dieu et non en soi qu'il est raisonnable de s'en glorifier : *Nihil sum*.

Mais enfin, ajoutera-t-on, le monde estime ces talents ; on respectera toujours ceux qui en sont pourvus ; et c'est en effet là le troisième comme le plus fort appui de la vanité : l'estime et les louanges. Il est même des gens qui n'ont d'autre mérite que celui d'être flattés, et ce mérite leur suffit. Vieux jusqu'à dans le fond du cœur, n'ayant d'esprit que pour le mal, de bouche que pour l'exhaler, de souplesse que pour le communiquer, ils trouvent encore des approbateurs : semblables en ce point aux dieux de la fable, qui faisaient adorer leurs vices, et qui étaient moins dieux en puissance qu'en dérèglements et en abominations. Mais si les hommes sont idolâtres (et à dire vrai ils le sont presque tous), nous n'en sommes pas plus sages de recevoir leurs respects et leurs hommages. Si l'idole que le païen adorait eût eu le sentiment de l'encens qu'on lui offrait, elle eût dû en rire et s'en moquer : nous qui le sentons, nous méri-

tons encore plus qu'on se moque de notre erreur et qu'on nous méprise. On vous estime, on vous aime, on vous approuve ; mais pourquoi ces jugements favorables, qui vous semblent toujours fautifs quand ils portent sur d'autres, ne sont-ils vrais que par rapport à vous ? Quelle contradiction ! vous trouvez toujours à réformer sur ce que l'on dit de bien du prochain, et vous pensez qu'on est encore trop avare à parler de vous. On vous loue, on vous fait honneur, on trouve bon ce que vous faites et ce que vous dites. Hélas ! que vous connaissez peu les hommes ! Ils ne pensent qu'à eux-mêmes, ils ne s'occupent guère de vous ; et dans l'idée de celui qui vous flatte, croyez que vous ne le valez pas. Mais encore ces jugements ne se démentent point, et l'on ne vous dit jamais que du bien. Pour moi, qui entends plus parler de vous que de vous-mêmes, je rends témoignage qu'au moins dans un certain monde on en dit plus de mal que de bien, et que pour un éloge on vomit cent médisances sur votre compte. Mais c'est un homme de bien, un homme de mérite qui vous parle de la sorte. Ah ! plutôt à Dieu que les gens de bien ne péchassent jamais à cet égard, qu'ils n'estimassent que ce qu'il faut estimer, qu'ils ne louassent qu'à propos, et que leurs compliments aussi bien que leurs maximes fussent toujours marqués au sceau de la vérité : mais leur langage tient toujours un peu de l'homme en ce point ; et ce qu'il faut au moins avouer, c'est que leur charité, quoique sincère, n'est pas toujours hardie à tout dire, parce que vous n'êtes pas toujours disposé à tout entendre.

Je veux enfin que les hommes vous parlent comme ils pensent. Hélas ! que ces louanges sont humiliantes, et qu'elles doivent vous causer d'amertumes ! Vous aviez quelque mérite et quelques bonnes œuvres : mais le vent brûlant de la réputation a tout desséché, a tout emporté ; toutes vos vertus se flétrissent par le souffle des vains éloges des hommes, et ces bouches empoisonnées en dévorent toute la substance. On vous loue, et Dieu vous condamne ; on vous estime, et Dieu vous déteste ; on vous approuve, et Dieu vous réprouve ; et ce qui est terrible, c'est que la parole qui vous flatte périt, et que celle qui vous juge demeure éternellement. C'est la remarque que font les Pères sur la parabole des vierges sages et des vierges folles. Les premières avaient dans leurs lampes l'huile de la charité et de l'humilité ; et lorsque l'Époux arriva, elles purent montrer leurs lumières brillantes, leurs œuvres fécondes, leur vie remplie d'actions méritoires : mais les vierges folles ne tiraient leur lumière que de l'approbation et de l'estime des hommes : et comme ces hommes mêmes ont disparu, que leurs vaines louanges ont passé, qu'au souverain tribunal il n'y a que Dieu qui parle, qui examine et qui juge, cette lumière s'obscurcit et s'éteint. En vain appellent-elles à leur secours leurs approbateurs et leurs flatteurs ; en vain

cherchent-elles un témoignage de la part des sages et des saints : *Date nobis de oleo vestro* ; en vain voudraient-elles encore, par beaucoup de travaux et de sueurs, par des œuvres éclatantes, acheter la vaine réputation dont elles ont fait leur divinité, la porte se ferme : *Clausæ est janua* : elles frappent, mais inutilement, l'Époux ne répond plus ; il ne reconnaît point ces œuvres qui ne sont point faites pour lui ; on a beau représenter ce qu'on a fait, ce qu'on a été, on a beau demander d'être admis dans la salle du festin : *Domine, Domine, aperi nobis*, on ne reçoit plus qu'une parole éternelle et désespérante, Je vous le dis en vérité, je ne vous connais point : *Amen, amen dico vobis, Nescio vos* (Matth., XXV, 8-12).

Ah ! que le vice que nous combattons ici est donc bien nommé la vanité ! et qu'elle est vraie cette maxime, que l'homme, pour être dans sa place, pour demeurer dans la justice, pour être vraiment sage et raisonnable, doit n'être rien, doit aimer à être réputé pour rien, doit se perdre tout entier dans l'être, dans les perfections, dans la miséricorde de Dieu ! C'est ce qui nous est admirablement représenté par l'exemple de Jésus-Christ dans son incarnation et dans sa vie sur la terre ; et c'est ce que l'apôtre saint Paul semble avoir eu en vue lorsqu'il a dit que Jésus-Christ ayant la forme de Dieu, et pouvant s'appeler Dieu sans usurpation, s'est néanmoins anéanti lui-même : *Exinanivit semetipsum*, en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui : *Formam servi accipiens et habitu inventus ut homo* (Philipp., II, 7). Voilà la première démarche, le premier degré de l'humilité de notre Sauveur. Tout Dieu qu'il était, il s'humilie pour guérir l'orgueil de l'homme qui s'était élevé jusqu'à la Divinité ; et pour l'en faire descendre, il en descend lui-même et s'anéantit jusqu'à l'homme : *Exinanivit semetipsum, et habitu inventus ut homo*. Il y a plus : le docteur de l'humilité descend encore de la nature de l'homme même à celle de l'homme pécheur ; il se revêt de la ressemblance du péché ; il en prend sur lui toute la malédiction ; il en subit la peine ; il accepte la mort ; et afin qu'il ne manque rien à la justice qu'il doit remplir, il se soumet à une mort dont les tourments et l'ignominie pouvaient mieux représenter ce que méritait l'homme ; c'était la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Ibid., 8). Cet exemple de Jésus-Christ est donc notre modèle. Ayez, dit saint Paul, les mêmes sentiments que lui : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Ibid., 5) ; comme s'il eût voulu dire : Jésus-Christ s'est dépouillé en quelque sorte de la forme de Dieu pour s'anéantir jusqu'à l'homme, vous devez donc vous dépouiller aussi vous-mêmes de tout ce que votre orgueil vous a donné de la ressemblance de Dieu, pour vous réduire au néant qui vous convient par votre nature : *Exinanivit semetipsum, et habitu inventus ut homo*

Dieu seul étant l'auteur de tous les biens et le bien universel de ses créatures, il mérite seul d'occuper les esprits et les cœurs : c'est par conséquent lui ravir son culte et sa gloire que de vouloir s'attirer les respects des hommes ; c'est une vraie idolâtrie que de s'occuper de soi-même ; c'est une usurpation sacrilège des droits de Dieu ; c'est ne pas connaître l'économie de notre rédemption ; c'est ne vouloir pas participer à son objet. Je ne dis pas, mes frères, que vous ne puissiez et que vous ne deviez même faire valoir tous les talents que Dieu vous a donnés. Remplissez-vous de toutes les connaissances dont votre esprit est capable ; devenez dans l'Eglise et dans l'Etat une ressource pour tous les besoins ; pratiquez les plus hautes vertus ; honorez votre ministère et vos emplois, votre naissance, votre autorité par les actions les plus éclatantes de zèle et de charité ; soyez fidèles à tous vos devoirs ; rendez-vous nécessaires par les qualités les plus éminentes de l'esprit et du cœur : qu'on dise partout où vous serez que Dieu est bien servi, que vos enfants sont bien élevés, que les pauvres sont bien secourus, que la justice est bien rendue. Mais ignorez toujours ce que vous êtes ; que la main gauche ne sache jamais ce que fait la droite ; redoutez comme la persécution la plus cruelle ces retours importuns, ces enflures secrètes du cœur, ces aiguillons de joie sur un heureux succès, sur une réputation acquise, sur des honneurs qu'on vous aura rendus. Que Dieu seul soit toujours glorifié en vous ; qu'on n'y relève que sa grâce et sa puissance ; qu'on n'y parle que de ses dons ; qu'il croisse et que vous diminuez ; que votre attention se porte sans cesse vers l'Auteur de tous les biens ; que sous les yeux de votre foi se présente toujours celui qui est à votre droite ; jetez dans son sein toutes vos inquiétudes ; ne marchez qu'à sa lumière ; ne commencez rien que par son esprit ; que tous les mouvements de votre cœur soient des prières qui l'engagent à présider à tous vos travaux, à régler toutes vos paroles, à animer toutes vos démarches, à assister à toutes vos délibérations, à donner le succès à toutes vos entreprises ; n'admettez jamais aucune pensée qui ne soit de Dieu, aucun projet que vous ne le rapportiez à Dieu ; n'écrivez rien qu'il ne vous l'ait dicté, ne donnez aucun conseil que de sa part ; soyez en tout sa voix, son organe, son instrument : en un mot, faites en sorte que toutes vos actions n'aient pour principe que l'amour de Dieu, pour règle que la volonté de Dieu, pour fin que la gloire de Dieu ; afin qu'après vous être ainsi anéantis comme Jésus-Christ jusqu'à la condition de l'homme, vous soyez un jour élevés glorieusement avec lui à la qualité d'enfants de Dieu, que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE
CAREME.*Sur l'enfer, ou le mauvais riche.*Mortuus est dives et sepultus est in inferno, et clamans
dixit : Crucior in hac flamma.*Le riche mourut et eut l'enfer pour sépulcre; et s'écriant,
il dit : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme
(Luc., XVI, 22, 24)*

Que les cieux entendent ce que je vais dire, que la terre soit attentive aux paroles que je vais prononcer, disait autrefois le saint conducteur du peuple juif (*Deut., XXXII, 1*), lorsqu'il était près de lui exposer toute la rigueur des châtimens dont le Seigneur devait punir son ingratitude et sa révolte. C'est à un peuple bien plus chéri que je vais parler : les peines dont il s'agit sont bien plus redoutables, et la vengeance qui les ordonne est beaucoup plus prochaine. Que les cieux l'entendent donc pour y compatir et nous en préserver; que la terre y soit attentive pour les éviter et les prévenir; que vous tous, mes frères, y fassiez de sérieuses et d'utiles réflexions, et que moi-même j'en sois pénétré jusqu'au dernier soupir : *Audite, cæli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei.* C'est une âme précipitée d'un état de fortune et de volupté dans la plus énorme misère; qui du plus profond abîme fait entendre ses cris jusqu'au plus haut des cieux; qui est dévorée jusque dans les moelles par un feu jaloux; qui voit avec de cruels déchiremens de cœur la félicité dont elle pouvait jouir; qui sollicite sans relâche et sans succès quelque soulagement à ses douleurs; qui ne peut obtenir même une goutte d'eau pour les tempérer; qui est réduite à désirer toujours sans pouvoir être exaucée, et qui s'entend dire qu'il n'y a plus de remède à ses maux, qu'il ne lui reste aucune issue pour en sortir, et qu'il y a un chaos immense et impénétrable entre elle et la souveraine félicité.

Je sais, mes frères, qu'on ne s'accoutume point à penser qu'il y ait un enfer; qu'on ne veut point comprendre comment Dieu peut punir si sévèrement des crimes qui durent si peu; qu'on disputerait volontiers contre la vérité du dogme qui nous l'enseigne; qu'on se dissimule à soi-même l'intérêt qu'on y doit prendre; qu'on ne s'imagine guère avoir part au danger; et qu'on aime mieux courir le risque de tomber dans le malheur dont on est menacé que de s'exposer à des frayeurs qui troubleraient la sécurité et le repos dans lesquels on veut vivre.

Cependant il n'est point de vérités qui nous soient plus présentes que celles qui regardent les peines réservées aux méchants : toute la religion, toute la nature les annoncent; notre propre cœur en rend témoignage; nos idées les plus simples nous y conduisent; nos sentimens les plus communs nous en répondent; notre propre expérience nous en instruit, et j'oserais dire que la plus légère attention pourrait nous en convaincre. Je n'ai besoin pour cela que d'un principe bien familier : je ne vous demande, mes

frères, que de m'avouer qu'il y a un Dieu; et dès lors tout l'enfer se déploie; j'explique ce qu'il y a de plus fort et de plus terrible dans les Ecritures sur ce point; je ne trouve plus de difficultés dans notre Evangile; je sens que tout ce que l'on me dit du supplice du mauvais riche doit être comme on me le dit; et si vous êtes de bonne foi, vous en conviendrez vous-mêmes.

Un Dieu : Que de perfections renfermées sous ce mot ! Mais une seule me suffit encore; sa justice fait toute ma preuve : et tandis que les impies la blasphèment à cause de ses rigueurs, je la reconnais et je l'adore dans ce point même où ils affectent de la méconnaître.

Il y avait un homme riche : *Homo quidam erat dives*; et cet homme était, comme moi, créé à l'image de Dieu, doué d'un esprit capable de le connaître, et d'un cœur fait pour l'aimer. Tout lui paraissait de ses grandeurs, tout le lui rendait adorable : il eût dû chercher en lui sa félicité, parce qu'il n'y avait que Dieu qui pût le rendre heureux. Cependant il refusa de s'attacher à lui; il porta son cœur vers d'autres objets; il fit son dieu de ses richesses, il crut qu'il était fait pour elles, il s'en rendit l'esclave : *Homo quidam erat dives.* La justice demande que Dieu se retire de lui, qu'il l'abandonne à lui-même et qu'il le prive en même temps et de sa présence et de tous les biens dont il l'avait pourvu. C'est là le premier châtiment que Dieu exerce contre lui en le précipitant jusqu'au centre de la terre : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Il était vêtu de pourpre et de lin, et il faisait tous les jours de magnifiques repas : *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide* : il usait de tous les biens d'une manière contraire à l'ordre et à la volonté du Créateur; il les détournait à une autre fin que celle à laquelle ils sont destinés; il les faisait servir à ses passions et à ses vices; il privait le pauvre du droit qu'il a sur eux. Il était donc juste que ces mêmes objets se tournassent pour lui en supplice; qu'ils vengeassent sur lui la violence qu'il leur avait faite; et que tout ce qu'il avait touché, pour ainsi dire, prît feu pour le consumer. Tel est le second châtiment qu'il éprouve, et qu'il exprime lui-même par ces paroles : Je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Son premier crime fut de méconnaître et d'oublier son Créateur; son premier supplice sera d'être oublié et méconnu de lui : *Sepultus est in inferno.* Son second crime fut d'abuser des objets créés; son second supplice sera d'en être tourmenté : *Crucior in hac flamma.* Justice de Dieu dans l'abandon où il laissera le réprouvé, ce sera mon premier point : justice de Dieu dans les douleurs qu'il fera souffrir au réprouvé, ce sera mon second point. Plus le sujet est terrible, mes frères, plus il demande votre attention. Saluons la Mère de Dieu. *Ave.*

PREMIER POINT.

Il faut avouer, mes frères, que la conduite

des hommes devient de jour en jour plus incompréhensible. Si leurs prospérités, leurs plaisirs, leurs richesses, leurs dignités les mettaient à couvert de la mort; si je les voyais tranquilles dans leurs possessions; si tous leurs désirs étaient remplis; s'il n'y avait ni pertes, ni revers, ni rejets à essuyer; si je n'apercevais dans leurs âmes ni amertumes, ni soucis, ni remords; si d'ailleurs ils étaient justes, sages, raisonnables, vertueux: peut-être les excuserait-on en quelque sorte de s'aveugler sur ce qu'ils doivent à l'Être suprême, de fixer leurs cœurs aux objets qui sont plus proches et plus sensibles, d'oublier celui qui leur a donné tous ces biens, de croire qu'ils ne dépendent pas de lui, et de mépriser le culte et la religion que nous lui rendons. Mais lorsque nous faisons attention au spectacle qu'ils nous donnent, et que nous considérons toutes les vicissitudes qu'ils éprouvent, tous les travaux qui les agitent, toutes les douleurs dont ils sont accablés; que nous voyons, de plus, à quoi ils se portent, à quels excès ils sont livrés, à quelle tyrannie ils s'assujettissent; il n'est pas aisé de comprendre comment ils ne pensent point à s'élever, à rompre leurs liens, à chercher une autre félicité, et comment ils ne veulent pas même entendre les offres qu'on leur fait de la leur procurer.

Je sais que les biens du monde ont de violents attraits; les sens s'en trouvent épris; une certaine nature nous porte à les rechercher; leur jouissance produit dans l'âme un plaisir qui entraîne; leur image seule affecte agréablement: et quoique souvent on soit borné à les espérer, cette espérance amuse et réjouit. Mais qu'il n'y a-t-il donc plus de raison parmi les hommes; sont-ils incapables de réflexion; la vérité ne peut-elle plus se faire jour dans leur cœur; et sont-ils tellement ennemis de la lumière qu'il ne soit plus possible de les détromper? Ces mêmes hommes que je vois si enivrés des plaisirs des sens, si appesantis sous le joug des passions, je les trouve néanmoins assez prudents et assez raisonnables sur beaucoup de choses; ils ont quelquefois des idées assez grandes et assez nobles, une pénétration et un discernement assez étendus, un amour de l'ordre et de la justice qui leur est comme naturel. D'où vient donc cet égarement monstrueux sur ce qu'il y a de plus important, de plus intime et de plus vrai; je veux dire, sur le lien commun qui se trouve entre la Divinité et eux? Qu'ils m'apprennent eux-mêmes, s'ils le peuvent, comment il arrive que Dieu qui leur a imprimé un caractère si sensible de ressemblance avec lui, qui a gravé au fond de leurs cœurs une loi qui les trouble et qui les accuse dès qu'ils s'éloignent de lui, qui leur a donné une âme assez grande pour porter ses vues et ses désirs jusqu'à l'infini, qui s'est représenté dans tous les ouvrages de ses mains, qui fait éclater partout son pouvoir et sa providence, qui les instruit à chaque instant de la fragilité et du néant des choses humaines, qui

leur fait sentir en mille manières leur dépendance et leur faiblesse, et qui par-dessus tout a érigé au milieu d'eux une religion où ils peuvent, pour ainsi dire, le voir et l'étudier: qu'ils m'apprennent, d's-je, comment il arrive qu'à ce nom de Dieu ils ne se réveillent point, qu'à peine soupçonnent-ils qu'il existe, et que quelquefois ils soient assez téméraires pour le blasphémer? C'est un mystère que je n'entreprends pas d'expliquer, parce qu'en effet il est inexplicable. C'est néanmoins ce qui s'accomplit dans ce qu'on appelle le monde, et c'est ce qui paraît assez clairement dans le riche de notre Évangile.

Homo quidam erat dives, il y avait un homme riche: Voilà d'abord un grand commencement, et dans la bouche des gens du siècle ce serait un éloge magnifique très-propre à piquer et à repaître la curiosité de ceux qui l'entendent. Les riches, dans tous les temps, ont attiré les yeux du public, ce sont les grands acteurs de chaque siècle; ils donnent le mouvement à tout, ils forment les grands événements, ils répandent le lustre sur les États et sur les villes, ils sont les idoles que l'on encense. Que ne devons-nous donc point attendre du récit qu'on va nous faire? Quel en sera le dénouement? Pour moi qui dois ici démêler ce que l'Esprit de Dieu a voulu nous faire entendre, et qui puis juger de ce riche par la plupart des riches de nos jours, je dirai d'abord qu'il n'avait point d'autres lois que ses intérêts, d'autres pensées que d'amasser du bien, d'autres vues que de se rendre heureux dans le temps. Il était riche; et je croirais volontiers qu'il se souciait peu de la religion, qu'il n'en était guère instruit, que peut-être même il la méprisait. Il était riche; et sans doute il ne savait pas qu'il tenait de Dieu ses richesses; il ne pensait point à l'en remercier; il mettait en elles sa confiance; il se croyait fort, puissant et presque immortel. Il était riche; et j'assurerais bien qu'il ne demandait rien à Dieu par rapport aux besoins de son âme; il n'accusait point ses péchés; il ne venait guère au temple; s'il y venait, ce n'était que pour y traîner son faste et son luxe, pour y chercher des honneurs et des applaudissements, pour s'y faire honorer. Il était riche; et dès lors je le soupçonne de n'avoir point attendu le Rédempteur, d'avoir à peine connu les promesses, d'y avoir peut-être renoncé par un acte libre et formel. Enfin il était riche; et je puis juger sans témérité que tous ceux qui le servaient n'avaient point d'autres dieux que lui; que ses frères, ses amis, ses officiers lui ressemblaient, et la suite de notre évangile nous le fera assez connaître. Vous voyez, mes chers auditeurs, que j'ai assez flatté le portrait, et que je ne le charge ni de toutes les injustices, ni de tous les vices qui caractérisent les grands et les riches du monde. Mais en le considérant dans ce point de vue où je vous l'ai montré, est-ce là l'homme tel qu'il doit être? et faut-il que les richesses ou les autres biens du monde lui fassent perdre le sentiment de sa nature, de sa destination et de sa fin? Il était riche:

Erat dives ; mais il était homme : *Homo quidam* ; et par conséquent il avait des yeux pour voir et un cœur pour comprendre. Bien plus, il était Juif, puisque nous voyons qu'il reconnut Abraham pour son père. N'importe, il démentit sa propre raison, il désavoua les sentiments de son cœur, il ferma les yeux à toutes les lumières de sa religion. Mais par cet aveuglement volontaire put-il ôter à Dieu la souveraineté qu'il avait sur lui ? Dieu lui-même pouvait-il cesser d'être son bonheur et sa fin ? L'homme serait-il assez puissant pour changer sa nature et sa destination ? Non, mes frères : ce n'est point de vos idées ni de vos jugements, encore moins de vos désirs corrompus que dépendent l'autorité et le pouvoir de Dieu sur ses créatures : tous vos raisonnements et toutes vos subtilités, vos vices mêmes et vos passions n'anéantiront point en vous son ouvrage ; il sera toujours essentiellement le Dieu de vos cœurs, lors même que vous choisiriez un autre culte : vous n'empêcherez point que ce qui est hors de lui ne soit ombre et néant ; vous ne ferez point que votre âme trouve ailleurs son repos et son bien : c'est par une loi éternelle que cette âme est intimement unie à lui, qu'il s'en est déclaré l'unique bien, la fin dernière à laquelle elle devait se rapporter. Or, je vous le demande, cette même loi qui est immuable, que prescrit-elle contre l'âme qui n'a pas voulu la reconnaître ? Qu'est-ce que Dieu doit ordonner contre le pécheur qui a rejeté indignement le bien infini qu'il lui offrait ? Apprenons-le par l'exemple du mauvais riche.

Mortuus est, il mourut. Ici je vois disparaître toute la nature de devant lui ; la terre fond sous ses pieds, la lumière s'éteint pour lui, tout l'éclat du monde s'évanouit devant ses yeux, ses richesses et ses plaisirs lui échappent, tous les noms, toutes les dignités, tous les honneurs, toutes les espérances, tous les projets sont anéantis : palais, magnificence, serviteurs, amis, enfants, famille, la cour, la ville, les possessions, tout cela n'est plus pour lui ; son propre corps, l'objet de ses voluptés, périt, se dissout et le quitte ; il meurt, il n'est déjà plus : *Mortuus est*. Le retranchement universel de tout ce qui avait fait ses délices est le premier degré de l'abandon où Dieu laissera l'âme pour la punir de ce qu'elle lui a préféré les biens sensibles.

Il ne vous faut que des yeux, mes très-chers frères, et vous ne me disputerez pas la certitude de votre mort. Vous mourrez : cette pensée me rend déjà vos joies bien suspectes. Je ne conçois pas quelle sorte d'assaisonnement ce souvenir peut donner à vos plaisirs et à vos débauches ; quelle couleur il répand sur votre or et sur votre argent ; de quelles ombres il couvre ce train, ce luxe, cette beauté, tout cet éclat que je vois autour de vous ; par quelles secrètes amertumes il vous punit par avance de votre avarice, de votre ambition, de tous vos désirs insensés. J'apprends du moins par l'Ecriture que ce souvenir est bien dur à celui

qui trouve sa paix et son repos dans ses richesses : *O mors ! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* (*Eccli.*, XLI, 1) !

Mais enfin vous savez écarter ce souvenir ; car pour ce qui est de la mort même, vous ne l'empêcherez point, mon cher auditeur, de séjourner à votre porte, de s'introduire quelquefois dans vos appartements, de vous frapper à l'heure marquée. Vous mourrez donc, et peut-être bientôt. Mais avant que vous mouriez et lorsque vous ne serez plus qu'un corps défiguré étendu dans un lit, je verrai fuir tout le monde de devant vous. Déjà une grande solitude, un noir silence dans toutes vos salles ; peut-être alors ne se trouvera-t-il personne qui puisse vous donner de l'eau pour humecter vos lèvres. Quoi qu'il en soit, vous mourrez, et dès lors on se hâtera de vous chasser de chez vous et de la compagnie des hommes ; on se gardera bien de vous montrer ; et vous serez jeté en terre comme un objet d'horreur. Vous mourrez, et nous ne manquerons pas d'en être avertis par le bruit que fera votre chute, par la joie qu'en auront vos héritiers, peut-être par la pompe qui suivra votre convoi, mais qui reviendra sur ses pas après avoir enseveli et vous et votre mémoire. Vous mourrez, et que trouverez-vous en mourant ? rien. Que cet état est affreux ! et je ne sais si vous le concevez.

De toutes les épreuves dont l'Ecriture fait mention, il n'en est point de plus rigoureuses que celles par lesquelles il plut à Dieu d'exercer le saint homme Job, lorsque d'instant en instant on venait lui annoncer les désastres dont Satan l'affligeait, jusqu'à le réduire en un seul jour à un dépouillement général de tous ses biens. Mais ici on ne garde pas tant de ménagement ; tout périt à la fois pour l'impie ; et ce qui met encore une différence entre Job et lui, c'est que Job n'était point attaché à ses richesses ; au lieu que l'impie emporte avec lui tout l'amour qu'il a eu pour elles et toutes les passions qui l'ont dévoré ; il laisse seulement tout ce qui en a été l'objet ; car, mes frères, l'âme demeure éternellement ce qu'elle était à la mort ; sa volonté devient immuable au moment qu'elle se sépare du corps ; ses amours et ses cupidités sont immortelles ; et ce qui est remarquable, c'est que, dégagée du poids et des ténèbres de la chair, elle acquiert une vivacité de désirs et de regrets qui répond à l'étendue infinie de ses conceptions et de ses souvenirs.

C'est dans cet état que je contemple le mauvais riche et tous les riches réprouvés avec lui : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno*. Il est mort, il a été enseveli dans l'enfer ; et là, avec des désirs insatiables, il trouve le rien pour son partage : *Reductus sum in nihilum* (*Job.*, XXX, 15). Il est mort ; mais, en mourant, qu'a-t-il emporté ? qu'a-t-il trouvé ? Il aimait l'argent ; il se faisait honneur de le prodiguer ; il possédait d'amples domaines ; il avait à sa suite une multitude de vassaux ; un monde entier abordait

chez lui; une foule de prétendus amis venaient rendre hommage à son opulence : que lui reste-t-il de tout cela ? rien. Son nom était célèbre parmi ses concitoyens ; une famille nombreuse peut-être en répandait partout la gloire ; on recherchait son alliance, il s'en promettait l'immortalité ; qu'aurait-il trouvé dans l'enfer qui ressemble à cela ? rien. Sa vie était une vie de délices ; tous les plaisirs se rassemblaient chez lui ; il savait sans doute s'en faire au besoin ; il les achetait à prix d'argent ; il se récréait par la variété et le changement ; on ne lui manquait point dans l'occasion : qu'il cherche désormais dans l'enfer de quoi contenter ses désirs, il n'y rencontrera jamais qu'un néant infini de tous ces biens. C'est la consolation que le Saint-Esprit me donne lorsqu'il me dit : Ne craignez point, quand vous verrez le riche se gorger de biens, s'enivrer de gloire et de plaisirs ; ni ces plaisirs, ni cette gloire, ni ces biens ne descendront avec lui dans l'enfer : *Cum interierit, non sumet omnia; neque descendet cum eo gloria ejus* (Ps. XLVIII, 18). Que trouvera-t-il donc ? Son cœur, ses passions, sa soif ardente, le souvenir de tout ce qu'il aura possédé ; un désir éternel des mêmes biens, le dépit dévorant d'en être privé, et une impuissance désespérante de les revoir jamais. Voilà ce que le riche eût dû apprendre par ces autres paroles des livres saints : Lors, dit le Seigneur, que je vous aurai précipité dans l'abîme : *Cum adduxero super te abyssum* ; lorsque je vous aurai associé à ceux qui descendent dans le lac ; que je vous aurai établi dans cette terre d'où l'on ne revient point : *In terra novissima* ; je vous réduirai à un néant de toutes choses : *In nihilum redigam te* (Ezech., XXVI, 19-21).

Or, quelle idée voulez-vous que j'aie de l'effet que ce supplice fera sur vous, lorsque je vous vois déjà le désespoir dans l'âme au sujet d'un bien que vous avez perdu, d'une protection qui vous manque, d'un refus qu'on vous fait, d'un dessein qui échoue, d'un procès qui vous ruine, d'un crédit qui s'évanouit, d'une beauté qui se flétrit, d'une santé qui s'altère, d'une vie qui vous échappe, peut-être d'une passion que vous ne pouvez satisfaire, et d'une intrigue qui ne vous réussit pas ? Vous avez au moins encore la vue du ciel et de la terre, le jeu, le spectacle, les compagnies, vos amis qui vous consolent ; mais, dans l'enfer, le rien est un rien éternel, une âme qui se ronge, qui se consume elle-même, et qui ne trouve jamais rien pour modérer sa faim : *In nihilum redigam te*.

Voilà où l'on vous attend, ambitieux, avares, voluptueux, amateurs du monde, riches et puissants du siècle ; vous tous qui ne voyez rien au delà des biens présents, qui élevez de superbes édifices, qui traînez un grand luxe, qui accumulez tous les jours, qui voulez être heureux dans le temps, qui faites grand bruit, qui portez un grand nom, qui avez part aux grandes entreprises, qui vous faites redouter, qui vexe tout le

monde ; voilà où l'on vous attend : privation, dépouillement, le rien : *In nihilum redigam te*. Et cela est juste ; car c'est la moindre chose que Dieu puisse faire à l'égard d'un pécheur que de lui enlever des biens qui n'étaient que prêtés, dont il avait prescrit et borné l'usage, qui devaient servir à le faire connaître, aimer et adorer, et dont néanmoins le pécheur même a abusé sans respect pour la loi de son Dieu, sans modération, et pour l'offenser.

Ah ! mon Dieu, que vous seriez nécessaire à cette âme pour la consoler dans une indigence si affreuse ! En effet, je vois le mauvais riche qui vous cherche, qui du fond de l'abîme élève les yeux vers le ciel, qui tâche de pénétrer dans cet éloignement où il voit les saints dans la gloire, qui rappelle devant Abraham le doux nom de Père, qui gémit, qui soupire, qui demande : *Elevans oculos suos, vidit a longe : rogo te, Pater*. On ne peut douter que, lorsqu'il était encore sur la terre, Dieu n'eût parlé quelquefois à son cœur, qu'il ne l'eût attiré par quelques rayons de lumière qu'il avait jetés dans son âme, par quelques inspirations secrètes dont il l'avait prévenu ; peut-être qu'au plus fort de ses désordres, dans la plus grande prospérité, quoique endurci par le plaisir, il s'était dit quelquefois à lui-même qu'il était enfant d'Abraham, qu'il était membre du peuple de Dieu. Peut-être aussi que quelquefois il eût voulu avoir de la religion, qu'il la trouvait belle, consolante, capable de satisfaire une âme raisonnable ; peut-être que, dans les moments de dégoût du monde, il avait envié la paix, souhaité la justice et le bonheur de ceux qui la pratiquaient. Il pouvait alors s'en instruire, apprendre la loi, en connaître la sainteté, étudier la conduite de Dieu sur son peuple. Il avait les écrits de Moïse et des prophètes ; il pouvait en profiter ; il pouvait admirer dans les saintes Ecritures la puissance, la sagesse, la miséricorde, la justice, la providence de celui qui est le créateur, le conservateur, le modérateur de l'univers ; il y eût appris ce qu'il était lui-même, la noblesse de son origine, l'excellence de son être, la fin à laquelle il était destiné ; elles lui eussent expliqué son péché, sa corruption, son attrait au vice, tous ses mauvais désirs ; elles lui eussent fait voir le remède à ses maux, la dignité et le mérite du médiateur qui lui était promis, le secours qu'il en devait espérer, le règne et la récompense qu'il en devait attendre ; et par-dessus cela, les châtimens affreux dont Dieu devait punir les prévaricateurs et les infidèles.

Son cœur, s'il eût été de bonne foi, n'eût pas démenti les vérités qu'il y aurait trouvées ; il n'y aurait rien vu qui ne fût proportionné à sa nature, à son état, à ses besoins, à la vaste étendue de ses désirs. Un peu de réflexion sur tout ce qu'il voyait, sur tout ce qu'il éprouvait lui-même, lui eût fait comprendre qu'on ne peut compter sur rien dans la vie ; qu'il n'y a point de fond à faire sur les hommes ; qu'il n'y a parmi eux ni justice,

ni vérité, ni probité, ni bonne foi, ni sincère amitié; que rien n'est stable, solide ni durable; que tout change, que tout meurt, que tout se détruit; que d'ailleurs on n'est point heureux dans la jouissance des plaisirs; qu'ils sont la source des remords, des déplaisirs, des amertumes; qu'il n'y a plus de raison, de modération, de discernement, d'équité, de naturel, d'honneur, dès qu'on s'y abandonne; qu'on devient capable de tout excès, de toute brutalité; qu'on n'est plus homme; et qu'enfin l'on meurt sans consolation, sans espérance, sans ressource, chargé d'opprobres, de malédictions, de la haine publique. Mais les passions l'ont emporté; la volupté le tyrannisait, les liens lui semblaient indissolubles; la joie présente, les honneurs et les biens dont il était en possession, le sentiment vif d'une félicité charnelle, absorbaient toutes ses pensées, étouffaient tous ses bons désirs. Il n'est point d'efforts qu'il ne fit pour chasser Dieu de son cœur; la religion l'incommodait; il craignait de la méditer; il cherchait du secours pour en éteindre les restes dans son âme; il eût su bon gré à quiconque lui eût fourni des preuves contre elle. Il applaudissait à l'impiété; il faisait semblant de mépriser les supplices d'une autre vie; il en plaisantait avec ses amis; il les avait lui-même pervertis; et quand je le vois dans l'enfer demander qu'on envoie quelqu'un des morts pour les dé tromper, je juge, avec saint Augustin, qu'un de ses grands crimes avait été une incrédulité affectée, un libertinage de raisonnements et de discours; en un mot, l'athéisme de nos gens du monde, l'impiété de nos beaux esprits, le crime qui fait le scandale et l'horreur de notre siècle. Mais voyons-le dans l'enfer, où il est enseveli.

Il élève les yeux vers le ciel : *Elevans oculos suos*; eh! que ne les levait-il pendant sa vie? il eût vu la magnificence du Créateur qui surpasse même les ciens (*Psal. VIII, 2*); et s'il eût été capable de réflexion, voilà qui suffisait pour le porter à renoncer à tous ses plaisirs, et à rendre à l'unique Dieu de son cœur l'hommage et le culte qu'il lui devait. La mère des Machabées ne demandait autrefois à son dernier fils, pour l'encourager au martyre, que de regarder le ciel et tout ce qu'il contient (*II Mach., VII, 28*). Les deux vieillards qui attentèrent à la chasteté de Susanne ne se portèrent à cet excès, dit l'Ecriture, que parce qu'ils avaient détourné leurs yeux pour ne point voir le ciel (*Dan., XIII, 9*).

Elevans oculos suos, il lève les yeux; car celui qu'il cherche n'est plus avec lui; il en est bien éloigné; il eût pu le trouver autrefois; il ne lui eût pas fallu monter dans le ciel, ni traverser les mers pour le connaître, il l'avait près de lui; il eût pu le voir dans ses créatures, dans sa religion, dans ses Ecritures, dans ses ministres, dans sa parole, dans ses saints, dans sa morale, dans les prodiges de toute espèce qu'il opérât à ses yeux, dans son propre cœur : *Juxta et valde* (*Deut., XXX, 14*). Mais aujourd'hui ce Dieu,

dont les délices sont d'habiter avec les enfants des hommes, n'habite point avec ce réprouvé. Il lève les yeux; et que voit-il? Il voit le ciel, mais dans l'éloignement : *Vidit a longe*; et dans ce point de distance Dieu lui-même ne daigne pas se montrer à lui. Le mauvais riche n'ignore pas qu'il en est connu, que c'est ce Dieu qui le punit; mais il ne peut lui faire entendre ses cris, il n'oserait même les lui adresser. Cependant la gloire des saints se fait voir à lui dans un jour qui pique sa jalousie et son dépit; il reconnaît Abraham, et dans sa personne tous les croyants, tous les élus, tous les vrais enfants de la promesse, tous les saints qu'il a vus sur la terre et qu'il a méprisés; il aperçoit Lazare, et il est surpris que cet homme, si vil autrefois à ses yeux, ait été tout d'un coup élevé à un si haut degré de gloire. L'horreur et le désespoir le pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme lorsqu'il se souvient qu'il était comme lui enfant d'Abraham : *Pater Abraham*; qu'il eût pu participer à sa foi, à son obéissance, à son sacrifice, à ses récompenses. Mais il y a un chaos immense entre Abraham et lui; toutes les routes sont fermées; il n'y a plus de communication entre le ciel et l'enfer; il ne passe rien de l'un à l'autre : *In his omnibus inter vos et nos chaos magnum firmatum est*.

O privation éternelle de Dieu, de sa gloire, de son esprit, de sa providence, de la compagnie et du secours de ses saints, de ses plus légères consolations, que vous me semblez dure à l'âme réprouvée! Je sais bien, mes frères, qu'accoutumés à vous passer de lui, vous ne comprenez pas quel genre de tourment est celui-ci. N'avoir point de Dieu dans ce monde, point d'Evangile, point de loi, point de lumière intérieure, serait peut-être, à votre gré, maintenant votre bonheur; mais vous en savez la cause; c'est que vous avez des passions que vous pouvez satisfaire, des plaisirs dont il faut jouir, des vices que vous voulez fomenter. Vous aimez à marcher au large, à gagner de l'argent par toutes sortes de voies, à vous élever dans le monde sans être arrêtés par quoi que ce soit, à mener une vie donc et tranquille. L'ambition, le luxe, la vanité, les compagnies, les divertissements, la multitude et la tyrannie de vos vices vous occupent tout entiers. Un Dieu, une loi, un Evangile n'embellissent pas tous ces objets, assaisonnent mal tous ces plaisirs, ne s'accordent point dans un cœur avec tous ces amours. Détruisons donc tout cela, dites-vous en vous-mêmes; rendons-le méprisable, et secouons un joug qui nous est importun.

Mais qu'est-ce qu'une âme à qui tout Dieu se refuse dans le temps que tout le reste lui manque? Car, mes frères, dans l'enfer il n'y a plus lieu de douter; les démons croient, et les pécheurs réprouvés croiront aussi (*Jac., II, 19*). Là on ne dira plus qu'il n'y a point de Dieu (*Psal. XIII, 1*), qu'il ne nous voit point (*Psal. XCIII, 7*), qu'il ne pense point à nous; toute sa majesté, toute sa puissance, toute sa gloire, tous ses attributs se mani-

festeront à l'âme, viendront, pour ainsi dire, au-devant d'elle pour irriter son désespoir ; alors elle verra avec évidence et sans ombre tout ce qu'il est ; elle connaîtra tous les rapports qu'elle avait avec lui ; il n'y aura plus pour elle d'énigmes ni de voiles qui lui cachent la beauté, la sainteté, la vérité de sa religion ; tous les prétextes, toutes les mauvaises difficultés s'évanouiront ; et cette même âme, vide de tout, brûlée du désir d'un bonheur qu'elle a manqué, essayant encore de s'élever pour y atteindre, sera repoussée avec violence, et verra un chaos infini et impénétrable entre elle et lui : *Chaos magnum firmatum est*. Ah ! il ne sera plus temps alors d'appeler un Père et un Sauveur, *Pater* : on pouvait le dire autrefois, et l'on eût été écouté ; on eût pu connaître et éprouver les miséricordes de son Dieu, on les a rejetées. Mais dans l'enfer on les connaît, et ce sera pour en sentir éternellement la privation : *Chaos magnum firmatum est*. On eût trouvé dans la croix de son Sauveur le remède efficace à ses maux ; sa justice venait au secours du pécheur pour le délivrer ; la loi qu'il donnait était plus précieuse que l'or et les pierreries ; sa parole portait au cœur la douceur et l'onction ; son Evangile présentait le salut ; son jong le procurait ; son règne était un règne de paix, de justice, de vérité, de gloire et de bonheur. Tout cela se fera sentir en enfer, mais pour tourmenter le réprouvé par le cruel désespoir de ne pouvoir plus en profiter : *Chaos magnum firmatum est*.

O vous que la foi a fixés, qui trouvez dans la connaissance de Jésus-Christ le repos de vos âmes, vous que l'espérance d'une autre vie, le sentiment d'un Dieu tout-puissant, l'amour de sa religion, la vue de ses grandeurs, la méditation de sa parole, consolent et soutiennent dans les peines et les douleurs de la vie, vous m'entendez. Vous sentez bien sans doute à quels malheurs vous seriez réduits si Dieu se cachait de vous parce que vous vous seriez éloignés de lui, s'il n'y avait plus lieu à la prière et à l'adoration ; si l'on vous disait que Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur, que son sacrifice vous est inutile, que son royaume ne vous appartient plus, que vous n'êtes plus ses enfants et ses amis, que ses anges et ses élus ne prient plus pour vous, que son Eglise vous rejette à jamais de son sein. Vous comprenez quelle serait votre désolation si l'on vous ôtait ses sacrements, son Evangile, sa vérité ; si vous n'aviez plus de temple pour l'adorer, de chaire pour l'entendre, de ministres saints pour vous instruire de sa part. Hélas ! je vous ai vus quelquefois au milieu du monde, des plaisirs et de l'opulence, accablés d'un poids énorme de péchés, vous adresser à lui, recourir à ses ministres, invoquer son pouvoir pour vous délivrer. Vous trouviez votre consolation à entendre parler de lui, à vous faire raconter ses miséricordes, à vous faire dire les motifs que vous aviez d'espérer en lui. Les moments que vous donniez à la prière, à l'étude de sa loi, aux entretiens de piété, vous semblaient

être un doux délassement à vos travaux. Quelquefois encore liés par vos habitudes et par vos vices, vous vous consoliez par la pensée qu'un jour vous vous convertiriez à lui, que vous le trouveriez au besoin, que Jésus-Christ serait toujours prêt à vous écouter, que vous profiteriez des ressources qu'il vous offre. Mais dans l'enfer tout a disparu ; toutes ces grâces sont perdues, tous ces biens ne sont plus : Dieu, Jésus-Christ, les anges, les saints, leur gloire, leur immortalité sont dans un éloignement inaccessible ; on désire de les voir, mais ce désir n'est point exaucé ; *Desiderium peccatorum peribit* (Psal. CXI, 10). On sollicite avec de grands cris quelque envoyé pour apporter un peu de consolation, *Mitte Lazarum* : mais le temps n'en est plus ; tout, sans exception, est refusé ; l'abandon est absolu, et pour toujours : *In his omnibus chaos magnum firmatum est*.

Ah Dieu ! qu'il me soit permis de le dire encore, que cet état me paraît affreux ! que cette excommunication éternelle me semble redoutable ! Hé quoi ! je me plains tous les jours des ténèbres qui vous couvrent ; je gémis de ne vous posséder qu'en énigmes et sous des ombres ; je répands mes larmes devant vous le jour et la nuit lorsque j'entends les impies qui me demandent où est mon Dieu ; je me trouve contristé, abattu, désolé lorsque vous vous éloignez de moi. Il me semble que je n'ai dans la vie d'autre consolation que de m'entretenir avec vous et de vous, de m'asseoir à votre table, de méditer votre parole, d'étudier votre vérité, d'admirer les œuvres de votre miséricorde, de m'occuper de vos desseins sur moi, de vous rendre la louange qui vous est due, et de m'approprier tous ces sentiments de désir et d'espérance que David exprimait si vivement à l'égard de la céleste Jérusalem. Il me semble encore que si je vous quittais, si je vous renonçais, si je vous chassais de mon âme par le péché mortel, si je pouvais penser un seul moment que vous me haïssez, que je ne tiens point à Jésus-Christ, que je n'ai plus de part à la rédemption, je serais insupportable à moi-même. Que serait-ce donc si j'entendais au dernier jour cette parole irrévocable : *Discedite* (Matth., XXV, 41) ; si je me voyais traité comme la poussière que le vent emporte (Psal. I, 4), comme un tronc inutile, comme cette ceinture pourrie dont parle un prophète : *Erunt sicut lumbarum istud quod nulli usui aptum est* (Jerem., XIII, 10). Voilà donc (diraient avec dérision vos anges et vos saints que j'ai regardés comme mes protecteurs), voilà celui qui n'a point mis sa confiance en Dieu, qui a espéré dans les biens du monde, qui a mis sa force dans la vanité : *Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua* (Psal. II, 9). Ah ! la seule pensée m'en fait frémir ; tous les feux que vous allumerez ne sont pas un tourment si cruel ; peut-être seraient-ils supportables si l'on pouvait encore vous aimer ; vos saints en

ont éprouvé de bien rigoureux qui ne les affligeaient point, parce qu'ils vous possédaient; Lazare lui-même a vu ses chairs tomber en pièces, et il ne se plaignait point, parce que vous étiez avec lui. Mais souffrir et ne vous plus voir, ne plus vous aimer, ne plus espérer en vous, c'est le comble des maux, c'est la souveraine désolation, c'est le partage du réprouvé, c'est l'enfer.

Ici, mes frères, vous n'accuserez point la justice de Dieu; car qu'ôte-t-il au réprouvé? sa présence, sa gloire, ses récompenses? Mais il ne les demandait pas; peut-être ne les croyait-il pas: il les a méprisées, il a voulu lui-même les anéantir. Il est donc juste que Dieu se refuse à lui, et qu'il accomplisse la menace qu'il lui en avait faite. Je cacherai mon visage de devant lui: *Abcondam faciem meam ab eo* (*Deuter.*, XXXI, 17); et pour comble de désespoir, il faut qu'il n'ait pas même la ressource de pouvoir s'en plaindre, ni de dire à Dieu, comme le saint homme Job: Pourquoi vous cachez-vous, et me traitez-vous comme votre ennemi? *Cur faciem tuam abscondis, et arbitraris me inimicum tuum* (*Job*, XIII, 24)? Mais ce que vous ne comprenez pas, c'est la rigueur du feu à l'égard des réprouvés, et c'est sur quoi je vais vous satisfaire. Justice de Dieu dans l'abandon où il laissera le réprouvé, vous venez de le voir. Justice de Dieu dans les douleurs qu'il fera souffrir aux réprouvés, c'est mon second point.

SECOND POINT.

Le riche était revêtu de pourpre et de lin, et il faisait tous les jours de magnifiques repas: *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide*. Il me semble, mes frères, vous entendre me répondre au fond de vos cœurs: Quel mal y a-t-il à cela? c'était sa condition; il avait du bien, il vivait honorablement et selon la décence de son état. Il ne paraît pas qu'il dût rien à personne, qu'il vécût aux dépens de ses créanciers. On ne l'accusait ni de péculation, ni de concussion, on ne lui reprochait point une fortune rapide; on ne l'avait point vu s'élever en un moment pour avoir manié les deniers de l'Etat, pour avoir exercé l'usure, pour avoir trafiqué l'or et l'argent, pour avoir vendu son crédit. On ne lui imputait point d'avoir trahi sa religion pour s'avancer, de s'être rendu le calomniateur de ses frères pour réussir dans ses desseins, de s'être prêté à l'injustice pour grossir ses revenus. Il était riche, et il était vêtu superbement; l'un sans l'autre eût dû paraître un vice: être magnifique dans ses meubles, dans ses habits, dans sa table, et être pauvre, eût été une vanité ridicule; mais être simple et modeste en toutes ces choses et être riche eût passé pour une avarice sordide. Voilà le monde; voilà les discours des gens du siècle.

Hélas! mes frères, quand je n'envisagerais qu'avec des yeux idolâtres cette magnificence et cet éclat dont les riches sont environnés; quand je n'en jugerais que par la seule équité naturelle, j'y trouverais beau-

coup à reprendre. Je me demanderais à moi-même, pourquoi faut-il que dans un royaume ou dans une ville où l'on vit sous les mêmes lois, où tous les hommes sont d'une même nature, où ils ne sont en société que pour se secourir mutuellement, un certain nombre de riches qui souvent ne sont pas meilleurs que les autres attirent tout à eux et regorgent de superflu, tandis que presque tout le reste gémit dans la misère et dans l'indigence? Je voudrais savoir avec quel front on peut soutenir les regards de tant de familles qui manquent de pain, tandis qu'à chaque repas on charge sa table de plus de mets qu'on n'en pourrait consommer dans deux jours, et qu'on fait plus de dépense en une fois, sans aucun besoin réel, que cent pauvres n'en feraient en un mois pour leur nécessaire? Est-il fort important à l'état que ce riche, qui peut-être ne fait rien, prodigue ses sommes à entretenir un monde de serviteurs plus fainéants et plus inutiles que lui; qu'il occupe un immense terrain à lui produire des arbres et des fleurs pour lui récréer la vue; que, pour contenter son imagination, il ait le plaisir de voir dans ses appartements plus de richesses qu'il n'en faudrait pour tirer de la misère des villes entières; qu'il se fasse traîner à grand bruit pour occuper la curiosité du public.

Mais il se présente ici bien d'autres vues qui nous manifestent l'injustice des hommes dans l'usage immodéré qu'ils font des biens créés. Pour vous la faire comprendre, mes chers auditeurs, je n'ai qu'une question à vous faire. Je suppose que Dieu vous fût connu aussi sensiblement qu'il peut l'être; qu'il eût un trône visible élevé au-dessus des nues; que là nous le vissions environné de sa majesté et de sa gloire, présidant à tout ce qui se fait dans l'univers, appliqué à considérer toutes les actions des hommes, donnant ses lois et rendant ses oracles par lui-même: C'est moi, vous dirait-il, qui vous ai placés dans le monde, qui vous ai donné ce corps si bien organisé, cette âme douée de raison et d'intelligence: tout ce que vous voyez autour de vous est l'ouvrage de mes mains; c'est par mon ordre que le soleil se lève sur vos têtes, que la terre vous produit les fruits dont vous avez besoin; tout ce qui sort de son sein est l'effet de ma puissance. Parcourez depuis l'orient jusqu'à l'occident; considérez tout ce qui existe; considérez-vous vous-mêmes: tout est à moi, tout dépend de moi, tout se règle et tout se remue par une vertu qui sort de moi.

Toutes ces créatures qui m'obéissent vous représentent l'obéissance que j'exige de vous; l'ordre qui y règne est l'image de celui que vous devez garder vous-mêmes dans l'usage que vous en ferez: elles ne sont point votre fin ni votre bonheur; je vous réserve des biens beaucoup plus excellents et plus durables: c'est ma gloire, c'est ma félicité, c'est mon royaume, c'est moi-même; c'est là ce que je vous donne, c'est ce que je veux que vous regardiez comme un bien qui vous est propre. Mais pour les biens créés, je ne

fais que vous les prêter, vous n'en serez que les dispensateurs et les économes, vous ne vous en servirez que selon les lois que je vous ai prescrites. J'ai voulu qu'ils vous fussent un témoignage de ma puissance et de ma bonté, que vous pussiez y reconnaître tous mes divins attributs, que vous vous en fissiez comme des degrés pour vous élever jusqu'à moi, et non qu'ils vous fissent une occasion de m'oublier et de m'offenser : vous devez même vous souvenir que depuis votre péché je leur fais violence pour vous servir, qu'ils me sollicitent de les délivrer de l'assujettissement où je les ai réduits pour vous, et que si je vous traitais comme vous le méritez, non-seulement ils se refuseraient à vos besoins, mais ils me vengeraient de votre prévarication. Ce n'est donc que par grâce qu'ils vous sont accordés; je ne les ai laissés à votre disposition qu'afin que vous eussiez tout le mérite du sacrifice que vous m'en ferez. C'est la mort de mon Fils qui vous en a mérité l'usage; je l'ai fait habiter au milieu de vous, pour vous donner l'exemple du mépris que vous en devez faire. Si vous m'aimez, vous l'imiterez dans sa simplicité, dans son humilité, dans sa pauvreté; vous regarderez l'état des pauvres comme plus honorable, parce qu'il est plus conforme au sien; vous les aimerez comme la portion la plus noble et la plus précieuse de mon troupeau; vous justifierez ma providence envers eux par d'abondantes aumônes : ce qui vous restera, vous n'y toucherez qu'en tremblant; vous craindrez de vous y attacher; vous pratiquerez la mortification par tous les retranchements que vous pourrez; et comme je ne vous ai abandonné ces biens que pour fournir à votre nécessaire, vous lui donnerez des bornes fort étroites, de peur de passer mes ordres et de vous rendre criminels par l'usage illégitime que vous en feriez.

Je vous le demande, mes frères, si cet objet d'un Dieu qui parle, qui ordonne, qui préside, frappait nos sens selon tous les rapports et toutes les vues où la foi le représente, que penseriez-vous d'un homme qui répondrait : Non, je ne reconnais point de maître à qui je dois rendre compte de mes biens ni de moi-même; il me suffit que je sois dans le monde et que j'y trouve de quoi me contenter; il m'importe peu qui en est l'auteur et le conservateur; je n'examine point d'où me viennent toutes ces richesses, je les trouve à ma disposition, je les ai et j'en veux jouir; ma loi ne sera jamais que mon plaisir et ma volonté; je suis heureux dans le temps, c'est tout ce que je souhaite; s'il y a des misérables, c'est dans leur condition; que la Providence y pourvoie : qu'ait à moi, j'aurai soin de moi-même, je contenterai tous mes désirs, et je ne me retrancherai que ce que je ne pourrai pas me donner. Ce langage, mes chers auditeurs, qui se ferait entendre à ce Dieu que je vous ai mis sous les sens, à quelle peine le condamneriez-vous? C'est néanmoins ce langage que nous tiennent, au milieu et dans le sein de

l'Eglise, la plupart de ces riches qui marchent avec tant de bruit. Tout ce faste qu'ils traînent après eux, toute cette mollesse dans laquelle ils vivent, toutes ces dépenses superflues, tout ce cortège d'officiers inutiles, toute cette délicatesse dans leurs tables, toute cette somptuosité dans leurs meubles, dans leurs jardins, dans leurs équipages; cette multitude d'animaux qu'ils engraisseront, tandis que tout retentit des cris du pauvre, cris auxquels ils sont insensibles; tout cela n'est que l'expression de cette parole intérieure qui se forme au fond de leurs cœurs : Non, je ne connais point Jésus-Christ, je ne crains point votre Dieu, je me moque de votre religion, je renonce à votre Evangile, je ne veux point entendre votre morale, je me soucie peu de vos règles et de vos menaces. Encore une fois, mes frères, je vous le demande, serait-il étonnant que ce grand Maître, ce Tout-Puissant, ainsi méprisé, employât toute sa force pour venger un tel outrage, et qu'ayant en main, dans les créatures qu'il a formées, les instruments de ses vengeances, ils s'en servit contre ces rebelles?

Voilà ce que c'est que l'enfer; voilà ce que le mauvais riche exprime par ces paroles : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme, *Crucior in hac flamma*. Ah! ciel, quelles affreuses idées se présentent à moi! quels supplices, quelles horreurs, quelles désolations nous sont annoncées par ce peu de mots, *Crucior in hac flamma*! Ce ne sont plus ici des hommes qui font souffrir; ce n'est plus un léger instrument appliqué sur un corps : toute la nature me paraît irritée, tout me semble en mouvement pour punir ce criminel; le ciel, la terre, tout ce que je vois, tout ce que je ne vois pas. Je n'imagine aucun être qui ne s'offre pour le tourmenter, tout est armes et glaives pour le percer, tout est feu pour le consumer; et c'est un Dieu, c'est celui qui soutient le monde, c'est une force infinie qui manie tous ces instruments.

Qu'y a-t-il en effet dans l'univers qui n'ait droit d'exercer cette vengeance? On ne disputera pas sans doute ce droit au Dieu qui est l'offensé : ses anges, autrefois les ministres de sa miséricorde envers ce criminel, deviendront ceux de sa justice; les saints, que le mauvais riche a contristés par ses scandales, aideront à son supplice; ses frères, qu'il a pervertis et dont il craint désormais la vue, seront les plus ardents à le faire souffrir; tous ceux qui ont abusé de sa familiarité aideront à le tourmenter; les pauvres qu'il a vexés ou qu'il n'a pas soulagés animeront et solliciteront cette vengeance. Le jour qui a éclairé ses désordres doit pour lui se changer en ténébres. Je crois voir arriver tous les éléments, le soleil et les astres, tous ces grands corps qui lui annonçaient la grandeur de son Dieu, je les vois arriver pour seconder le courroux du Tout-Puissant : l'air qui conservait au mauvais riche une vie si criminelle, les vins qui servaient à ses délices, les mets qui fournissaient à ses débauches sont changés en

poisons qui lui déchirent les entrailles ; la terre, qu'il a subjuguée pour satisfaire ses passions, s'est déjà entr'ouverte pour l'engloutir ; elle assemble sur sa tête tous les feux qu'elle cache, elle appelle à son secours tous les insectes et tous les animaux qu'elle produit ; elle le tient elle-même renfermé dans ses sombres cachots, de peur qu'il ne lui échappe.

Il n'est pas une seule partie de son corps sur laquelle on ne doive exercer quelque supplice ; il en faisait son idole. Il faut aujourd'hui que ce même coup devienne son tourment, qu'il se sente dévoré dans chacun de ses sens qu'il a prostitués à la volupté ; que sa langue, autrefois si médisante, si cruelle, si impie, soit changée en foyer ; que sa bouche soit une fournaise, que le feu le pénétre jusqu'à la moelle des os, pour y chercher le péché qui y réside, que ses entrailles en soient consumées ; que ce qu'il touche, ce qu'il respire, ce qui l'approche soit feu et flamme. Il faut aussi que son âme éprouve en détail le sentiment de tous ces maux ; sa raison, dont il a étouffé toutes les lumières, lui est rendue pour voir tout ce qui le punit, tout ce qui le fait souffrir, tout ce qui lui attire ce supplice ; son cœur, le siège de toutes les passions, est désormais la victime de la haine, de la rage et du désespoir ; sa conscience, qu'il n'a point écoutée, est rongée par un ver qui ne meurt point ; chaque crime est un aspic qui lui suce le cœur ; sa mémoire est le répertoire des souvenirs les plus cruels ; son imagination, où il tenait en réserve tout ce qui pouvait suppléer à la jouissance et le dédommager de ce qu'il n'osait faire, est effrayée par les fantômes les plus hideux ; ses affections sont la proie de tout ce qu'une âme peut éprouver de sensations les plus cruelles : ce ne sont plus que pleurs, que cris, que grincements de dents, et les démons, dont il a recherché la servitude, qui président dans ce royaume de désordre et de trouble, forment autour de lui une légion qui irrite tous ses maux et qui insulte à sa misère. Voilà l'idée que portent dans mon esprit les cris impuissants du mauvais riche : *Crucior in hac flamma*.

De tout ce détail, mes chers auditeurs, que je viens de vous faire, il n'est pas un seul point que je ne pusse justifier par quelques paroles de l'Ecriture. Le monde entier, me dit-elle, combattrait pour Dieu contre les insensés ; il armerait toutes ses créatures pour se venger de ses ennemis : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (Sap., V, 18) ; et afin qu'il ne m'échappe rien, elle me fait considérer toutes les parties de cet arsenal immense (si je puis parler ainsi) où Dieu tient renfermés et comme sous le sceau tous les instruments de sa justice. Écoutons-la parler un moment ; c'est dans le trente-neuvième chapitre de l'Écclésiastique. Je n'y ajouterai pas un mot : *Les biens et les maux ont été créés pour punir les méchants. Ce qui est nécessaire pour la vie des hommes, l'eau, le feu, le fer, le sel, le lait, le pain, le miel, le raisin, l'huile et le vêtement, tout cela se*

change en maux pour les pécheurs. Bien plus, il y a des esprits qui ont été créés pour la vengeance ; et par leur fureur, ils augmenteront les supplices des méchants, ils satisferont la colère de celui qui les a créés. La grêle, la famine et la mort ont été créées pour la même fin ; les dents des bêtes, les scorpions et les serpents, toutes ces choses se tiendront prêtes pour servir au besoin, et, quand le temps en sera venu, elles obéiront avec joie à la parole de leur Seigneur (Eccli., XXXIX, 30 et seqq.).

Et en tout cela, mon cher auditeur, je ne vois rien qui ne soit juste, qui ne soit une suite de l'idée de Dieu. Dès qu'on le suppose créateur, modérateur de toutes choses, qu'on sait qu'il a tout créé pour sa gloire, que tout nous l'annonce et nous invite à lui rendre hommage, qu'il n'est rien en nous ni hors de nous qui ne lui appartienne, que nous ne pouvons user de rien que selon ses lois, il faut que le mépris qu'on a fait de lui et le mauvais usage qu'on a fait de ce qu'il a créé excitent contre le coupable une révolte générale, que tout dépose contre lui, que tout l'accuse, que tout le condamne, que tout le punisse.

Et ne me dites pas que tous ces corps inanimés n'auront aucune action sur l'âme ; car vous feriez voir par là que vous ne savez pas qu'il est aussi possible que tous les corps ensemble agissent sur elle que celui qu'elle traîne aujourd'hui.

Persisterez-vous encore à me demander quel a donc été le crime du mauvais riche pour mériter d'être réduit à un état si déplorable ? Écoutons Abraham qui lui en rend raison, aussi bien que du refus qu'on lui fait de lui donner aucune consolation. *Fili*, mon fils, parole qui le pénétre jusqu'à plus intime de son âme, et qui, si on l'entend dans le sens qu'elle sera portée aux réprochés de nos jours, rappelle les plus cruels souvenirs. *Fili*, mon fils, vous l'étiez par le baptême, vous étiez distingué entre toutes les nations qui ont péri dans leur ignorance, vous étiez placé dans le sein de mon Eglise. Là, tous mes trésors vous étaient ouverts, toutes les grâces de la rédemption étaient dans votre main ; le Christ que j'avais donné à l'univers n'avait pour vous que des entrailles de charité. Voyez sa croix, le signe du salut. Je vous avais nommé de son nom, je l'avais immolé pour vous ; il vous avait laissé son Evangile pour vous servir de règle, il vous avait ouvert mon royaume, il vous en avait frayé le chemin ; mais d'autres soins vous occupaient : vous croyiez être heureux, vous vouliez l'être sans moi, vous renonciez à l'Evangile et aux promesses de votre rédempteur. *Fili*, mon fils, vous n'ignorez plus le reproche que je vous en ferai, vous l'entendrez au fond de votre âme, et vous serez dévoré par le regret de n'avoir pas voulu l'entendre lorsqu'il en était encore temps.

Fili, mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu votre bonheur dans votre vie :

Recordare quia recepisti bona in vita tua. Vous avez regardé la vie comme le temps du bonheur et de plaisir, vous vous êtes contenté; vous avez dit en vous-même : Jouissons pendant que nous sommes jeunes, que nous avons de la santé, que tout nous réussit à souhait; abandonnons-nous à la joie; c'est la part que nous choisissons : *Ubique relinquamus signa letitiæ, quoniam hæc est pars nostra* (Sap. II, 6, 9). Eh bien ! vous avez vécu. Cependant cette même vie était à moi; vous sentiez assez qu'elle ne dépendait pas de vous; tout vous avertissait que vous n'en étiez pas le maître, que je la donnais et que je l'étais selon mon bon plaisir. Vous avez voulu néanmoins en user à votre gré; vous avez usé de votre liberté d'une manière contraire à ma volonté, vous avez résisté à ma grâce; votre vie est devenue à vous par usurpation; je vous l'ai abandonnée malgré moi, vous en avez joui : *In vita tua*; mais elle est finie, et vous aurez toujours présent à la mémoire, non-seulement sa brièveté, mais encore le mauvais usage que vous en avez fait : *Recordare*.

Vous vous plaignez de ce que vous êtes extrêmement tourmenté; mais je ne vous ai point surpris, je ne vous ai point caché mes justices; vous avez connu ma puissance dans les maux dont j'ai affligé la terre, vous avez toujours eu devant les yeux les instruments de votre supplice. Je vous avais dit que ce grand univers que vous habitez me servirait à mon gré quand je voudrais me venger, je vous ai même quelquefois effrayé par des signes de ma colère, je faisais gronder mon tonnerre sur votre tête, je commandais à la foudre de frapper votre toit et de consumer en un instant les corps les plus durs; je ravageais vos moissons ou par la grêle ou par les ardeurs du soleil, j'inondais vos campagnes, j'appelais les vents et les tempêtes pour submerger vos vaisseaux; je vous ai fait voir vos semblables et Lazare lui-même, accablés de douleurs, et par ces petits essais je voulais vous faire redouter mon pouvoir lorsque j'ébranlerais le monde entier. Le feu même dont je vous ai tant menacé, je l'avais mis sous vos yeux; il vous était familier, vous connaissiez son activité et ses effets; n'accusez donc que votre imprudence de n'avoir pas su prévenir celui qui vous consume aujourd'hui : *Recordare*.

Qu'y avait-il sur la terre qui ne dût servir à votre instruction, qui ne dût vous porter à m'aimer? Les biens dont vous jouissiez vous invitaient à me rendre gloire, ils vous faisaient assez sentir par le vide qu'ils vous laissaient qu'ils n'étaient point votre bonheur : vous les avez préférés à moi; ils n'étaient que pour le temps, ils ne sont plus. Appelez-les maintenant à votre secours, puisqu'ils étaient les dieux en qui vous espériez : *Surgant et opitentur vobis* (Deut., XXXII, 38). Pour moi, bien loin que je m'en serve jamais pour vous soulager, ils serviront d'exécuteurs à ma justice, et je veux que l'or et l'argent que vous avez aimés plus que moi, distillent du feu

dans vos veines, et dévorent vos chairs; je vous l'avais prédit : *Ærugo eorum manducabit carnes vestras sicut ignis* (Jac., V, 3).

Mais, ô mon Père ! je ne demande qu'une goutte d'eau pour tempérer les ardeurs de ma langue; envoyez Lazare : *Mitte Lazarum*. Ah ! votre langue ! ne me rappelez point ce souvenir; elle a allumé dans des familles entières des incendies qui ne s'éteindront de longtemps; elle a mille fois blasphémé mon nom, décrié mon Évangile, calomnié mes serviteurs; tout fut par elle inondé de corruption et de libertinage; l'on se souvient encore dans les places publiques de toutes les infamies et de toutes les impiétés qu'elle a vomies; et quand je vous épargnerais dans tout le reste, j'exercerais sur elle le supplice qu'elle endure. Que me dites-vous de Lazare, et comment osez-vous le nommer? Avez-vous partagé avec lui les biens que vous possédiez? Je l'avais placé plus près de vous qu'il ne l'est aujourd'hui; il était à votre porte pour exciter votre compassion, vous ne pouviez ignorer sa misère, les bêtes que vous nourrissiez vous donnaient l'exemple de la tendresse que vous deviez avoir pour lui; mais vous fûtes sourd à la voix de ses douleurs; vous l'affligeâtes par la vue de vos festins, de votre faste et de vos plaisirs, vous lui en refusâtes même les restes. Les choses sont changées aujourd'hui; il est dans la gloire et vous dans la confusion; vous verrez sa félicité et vous n'y participerez pas, tous vos désirs seront superflus : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris*.

Mais encore je crains la présence de mes frères, et je voudrais m'épargner la douleur de les voir dans ce lieu de tourments. Mais, mon fils, comment n'appréhendiez-vous pas autrefois de vous charger de leurs iniquités, et d'augmenter votre jugement par les conseils et les exemples que vous leur donniez, par les maximes dépravées que vous leur débitiez, par les vices, par les injustices, par les abominations auxquelles vous les engagiez? vous leur avez inspiré le mépris de ma loi et de mes prophètes; c'est leur malheur de n'y pas voir mes volontés, mes châtimens et mes récompenses. Mais il faut que vous en répondiez; je laisserai accumuler sur votre tête les vices dont ils se rendront encore coupables; je permettrai qu'ils deviennent les corrupteurs de tout un peuple, comme vous avez été le leur; vous aurez le dépit de voir un monde entier pécher sur votre compte, et je vous prépare dans des milliers d'hommes autant d'accusateurs et de bourreaux pour charger votre supplice. Vous voulez que je ressuscite un mort; mais qu'est-ce qu'un mort leur pourrait dire qu'ils ne voient écrit en gros caractères dans mes Écritures? Est-ce que tout ne leur parle pas de moi? Tout ne leur annonce-t-il pas qui je suis? Qu'ils cessent d'être vicieux, qu'ils réfléchissent de bonne foi, qu'ils étudient toute l'économie de ma religion, qu'ils consultent leur propre cœur, et ils me trouveront : hors de là tous les morts ensemble ne les convaincront pas,

ils prendraient leurs paroles pour des pres-tiges , et vous savez vous-même que vous fûtes déterminé à ne jamais croire en moi , quelque témoignage que je vous eusse donné de ma miséricorde et de ma providence.

Arrêtons-nous, mes frères, et n'allons pas plus loin ; car, après avoir parlé de la rigueur du supplice, je n'oserais en représenter l'éternité ; c'est un objet que je ne soutiens pas moi-même. Cependant cette éternité est certaine, le temps même que Dieu vous donne pour la prévenir est une grâce, et il ne fallait rien moins qu'un Dieu fait homme, un Dieu crucifié, pour vous le mériter. Dès que le pécheur s'engage une fois dans la perdition, il n'y a point de loi qui puisse obliger Dieu à l'en retirer. Eh quoi ! faudrait-il que l'Immuable s'accommodât à l'inconstance de sa créature ? Il l'a bien voulu faire en faveur de son Christ et des mérites infinis de son sacrifice : la sentence contre les pécheurs est sursise pour cette vie ; Dieu pouvait la prononcer et l'exécuter au moment de votre entrée dans le monde, plus encore depuis les crimes volontaires que vous avez commis, et il n'est ni dans cet auditoire ni partout ailleurs aucun pécheur, qui s'étant une fois exclu du royaume des cieux par le péché mortel, ne pût être précipité à l'instant dans la réprobation pour n'en sortir jamais. Les jours que Dieu vous donne sont donc des jours qui ne vous sont point dus : vous pouvez en profiter ; mais dès qu'ils seront passés, toutes choses rentreront dans l'ordre, tout sera éternel ; et quelque horrible, quelque désespérant que soit l'état où l'on pourra tomber, il est cependant vrai qu'il ne changera jamais. O âmes infortunées que la justice de Dieu a déjà fixées dans ces maisons ténébreuses de l'éternité, et qui regrettez les moments de salut qui vous avaient été donnés, pussiez-vous au moins ignorer la durée de votre supplice, pussiez-vous détourner vos pensées d'un objet si affreux ! Mais non, vous la verrez, vous la sentirez cette éternité, vous l'éprouverez tout entière à chaque instant, et je crois que cette seule pensée, *l'éternité*, et encore *l'éternité*, et toujours *l'éternité*, sera de tous vus maux le plus cruel et le plus désespérant.

Après toutes ces réflexions, mes chers auditeurs, quels sentiments, quelles craintes, quelles alarmes ne dois-je point avoir à votre sujet ? Je vois que vos âmes se perdent, que plusieurs d'entre vous tiennent une conduite toute semblable à celle du mauvais riche, que c'est à qui l'emportera en faste et en vanité, que les femmes sont toutes appliquées à orner leur corps, que la plupart des hommes sont femmes en ce point ; que la mollesse, la délicatesse, le luxe, forment votre caractère ; que d'ailleurs les pauvres ne sont point soulagés, et que les pasteurs succombent sous la multitude, qu'ils n'osent presque vous aborder ni vous représenter les besoins de leurs paroisses. Je voudrais encore n'avoir que ces vices à vous reprocher. Que voulez-vous donc que je vous dise, si-

non que tout ce spectacle du monde, toutes ces beautés qui vous amusent, cet éclat, cette splendeur, ces ornements, cet or, ces pierreries me font horreur : je les regarde à peu près comme ces instruments exposés dans les places publiques pour exécuter les criminels. Ce fard répandu sur votre visage est dans mon idée un masque combustible qui dévorera vos chairs, et vous rendra un spectre hideux ; ces vêtements si immodestes et si superflus sont la matière dont Dieu allumera le feu où vous serez enseveli ; tout ce que vous offrez à ma vue me semble des charbons qui s'amassent sur votre tête.

Ab ! mes frères, fuyez la colère à venir ; modérez ces fureurs avec lesquelles vous courez à votre réprobation ; ne vous irritez pas lorsque je veux vous arracher du milieu de cet incendie qui vous menace ; ne me dites point que je suis indiscret, lorsque j'écarte de vous les feux qui vous environnent ; ne m'accusez point de sévérité lorsque je vous condamne à n'en point approcher. Pouvez-vous exiger de moi que je me taise, lorsque je vois qu'en accumulant toutes ces superfluités, vous composez vous-mêmes le bûcher où vous devez être immolés à la justice divine ; lorsque je sais qu'il est un feu caché qui doit embraser tout cet amas de matière corruptible dont vous vous enveloppez ? Hélas ! je ne pense qu'en frémissant à ce que votre juge vous a déclaré : Malheur à vous riches, riches de cœur qui voulez tout avoir, qui attirez tout à vous, qui vous confiez dans vos richesses ; le pauvre qui n'a rien, qui ne désire rien, est bien mieux partagé : je voudrais qu'au moins vous enviassiez son sort, que vous sussiez vous rendre pauvres vous-mêmes au milieu de votre abondance, en usant sobrement, frugalement de tout, en rejetant loin de vous tout ce qui vous est inutile, en le partageant avec celui qui en a besoin. Oui, ces mêmes biens, qui ne sont à mes yeux que du bois et de la paille lorsqu'ils sont entre vos mains, se changent tout d'un coup pour vous en or et en pierreries lorsque vous en soulagez l'indigent ; ce meuble trop somptueux, cette argenterie, ces habits précieux, qui me semblaient être un soufre préparé pour vous consumer, deviennent des ornements de gloire, lorsque vous les vendez pour en secourir vos paroisses ; je vous trouve vous-mêmes éclatants de lumière, tous vos crimes disparaissent de devant moi, vous me paraissiez blanches comme la neige lorsque vous donnez tout ce superflu : *Verumtamen quod superest, date elemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (Luc., XI, 41). Pasteurs, prédicateurs, conducteurs des âmes, faites à ces riches une salutaire violence ; ne vous rebutez point de leur résistance et de leurs refus : en procurant aux pauvres le soulagement dont ils ont besoin, vous ne les faites vivre que pour le temps ; mais en arrachant aux riches les trésors qu'ils ont accumulés, vous les sauvez pour l'éternité ; ils sont les plus dignes de votre compassion, parce qu'ils sont exposés à de plus grands malheurs

Puissiez-vous voir le fruit de votre zèle, leur préparer dans les annônes que vous en obtiendrez, les sources d'eau qui doivent éteindre les feux dont ils allaient être consumés, et leur procurer d'autres trésors que la rouille et le temps ne dévoreront jamais. Je vous les souhaite, mes frères, pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur le travail.

Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam, et locavit eam agricolis.

Il y avait un père de famille qui planta une vigne, et qui la loua à des vigneron (Matth., XXI, 33).

Ce n'est donc pas, mes frères, en vivant dans l'oisiveté et dans la mollesse que nous coopérons aux desseins de Dieu sur notre salut. La vie chrétienne est une vie de pénitence et de travail; et Jésus-Christ ne nous la représente aujourd'hui sous l'image de la culture d'une vigne, qu'afin de nous faire entendre que ce travail qui nous est imposé est dur et pénible, et que nous devons être infatigables dans l'exercice de ce genre de pénitence.

Qu'y a-t-il en effet de plus indigne et de plus criminel que cette mollesse de la plupart des chrétiens de nos jours, qui, oubliant la loi imposée à nos premiers pères, ne prennent aucune part aux travaux des hommes, s'engraissent dans une voluptueuse oisiveté, ne vivent que pour eux-mêmes, et ne contribuent en rien au profit et à la décharge de leurs frères? Non moins criminelle peut-être est la conduite de ceux qui, en agissant beaucoup, ne rapportent point leurs œuvres au véritable bien, ne travaillent point pour Dieu, ne s'occupent que par cupidité ou par ambition, et se bornent dans leurs travaux à une fin toute terrestre et toute charnelle. Mais coupables à l'excès, et scandaleusement coupables sont ceux dont les emplois sont préjudiciables à leur prochain, une source de péchés, une espèce de désordre public, un déshonneur et un opprobre pour le nom chrétien.

C'est, mes frères, pour remédier à ces trois maux, et en même temps pour vous instruire sur un des points les plus essentiels de la vie chrétienne, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui du travail. J'en établirai d'abord la nécessité; j'en montrerai ensuite les abus, et après cela j'indiquerai quelle en doit être la fin. La loi du travail, l'objet du travail, la fin du travail c'est tout le partage de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. Ave, etc.

PREMIER POINT.

Lorsque l'on considère cette étonnante variété de conditions, et cette énorme différence que Dieu a mise entre les unes et les autres, on serait presque tenté de croire que le travail est plutôt un exercice d'état et une

destination particulière pour un certain ordre de personnes, qu'une loi générale imposée à tous les hommes. Il semblerait même qu'en interprétant cette loi selon la force des termes, elle ne devrait avoir sa véritable application qu'à l'égard de ceux à qui la nature n'a donné pour toutes richesses que de la force et de l'industrie; qui étant réduits à la pauvreté, se trouvent comme forcés de se procurer, par leurs peines et leurs sueurs, le pain dont ils ont besoin, et de se louer eux-mêmes, pour ainsi dire, comme étant le seul fonds qu'ils aient à donner en échange des secours qui leur sont nécessaires. Quelle apparence, dirait-on peut-être, que ceux qui ont leur pain tout acquis, qui l'ont reçu par héritage, qui le possèdent légitimement, dussent s'assujettir à un travail qui paraît n'être commandé que pour la nécessité; qu'il leur fallût subir une condamnation dont la Providence les a relevés en les faisant riches, et qu'ils fussent obligés de se contraindre et de se surmonter, lorsqu'ils peuvent user sans effort des biens qui leur sont échus?

C'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes se trompent toujours au préjudice de vos droits les plus sacrés; que vos faveurs leur sont un piège qui les fait tomber; qu'ils deviennent méchants parce que vous êtes bon, et que recevant de votre miséricorde des dons qu'ils ne méritent pas, ils oublient et ils méconnaissent ce qu'ils doivent à votre justice. Oui, mes frères, cette peine ordonnée contre nos premiers parents : *In sudore vultus tui vesceris pane* (Genes., III, 19), nous regarde tous; les grands et les riches n'en sont pas exempts; les biens dont ils jouissent ne leur sont donnés qu'à ce prix; c'est comme une avance que Dieu leur fait, et non une dispense qu'il leur accorde; et si leur pain n'est pas, comme à l'égard des pauvres, la récompense de leurs travaux, il faut au moins que leurs travaux soient le paiement du pain dont ils se nourrissent.

En effet, mes frères, la loi n'en fut portée au premier des pécheurs, qu'afin qu'elle nous fût transmise; tout ce qui lui fut dit s'adressait à nous. Enveloppés avec lui dans la même prévarication, nous fûmes condamnés à la même malédiction; et il serait aussi déraisonnable de vouloir éluder la loi du travail, qu'il serait insensé de prétendre pouvoir se soustraire à la loi de la mort.

Rappelons les choses à leurs principes, et tâchons d'approfondir une matière que vous n'avez peut-être jamais assez méditée, mes chers auditeurs. S'il n'y avait point de péché dans le monde, et que le monde même fût tel qu'il est sorti des mains de Dieu, tous les êtres qui nous environnent devraient s'efforcer de nous rendre heureux. Créés pour notre usage, il conviendrait qu'ils s'y prêtassent sans violence; nous les verrions tous respecter en nous l'image de leur auteur, rendre hommage à la sainteté et à l'innocence dont nous serions ornés. Le ciel nous serait toujours favorable; le soleil et les astres ne verseraient sur nous que de douces

influences ; nous n'aurions point à nous défendre de l'intempérie de l'air ni des rigueurs des saisons ; la terre nous offrirait ses fruits comme d'elle-même , elle nous prodiguerait ses trésors sans envie , elle préviendrait tous nos désirs , nous l'assujettirions sans peine à tous nos besoins. L'univers entier subirait toutes nos lois , nous y exercerions un empire absolu , nos droits s'étendraient sur tout , et notre volonté toujours juste , toujours dépendante de celle du Créateur , dominerait sur tout le reste et le soumettrait à son gré. Eh ! n'est-ce pas en cet état que l'Ecriture nous représente l'homme avant sa prévarication ? ne fut-il pas établi le maître de tout ? ne lui dit-on pas de remplir la terre et de l'assujettir , d'user de son autorité sur tous les animaux , de leur assigner à chacun leur nom et leur office ? et la terre elle-même ne devint-elle pas pour lui un trésor immense de richesses , un paradis de délices ? L'ordre et la justice le demandaient ainsi. Ce souffle que le Créateur avait répandu sur ce chef-d'œuvre de ses mains , ces admirables perfections dont il l'avait ennobli , le rendaient si supérieur à tout , qu'il devait commander à tout , tant qu'il serait lui-même soumis à son Dieu.

Mais vient-il à se déplacer , entreprend-il de se soulever contre son auteur , lui refuse-t-il l'obéissance ou le culte qu'il lui doit , abuse-t-il de la docilité qu'il trouve dans les créatures pour le servir , veut-il changer leur destination et se les rendre tributaires aux dépens des droits du Créateur commun , dès lors je sens qu'il doit être dépossédé de tous ses titres , que tous ces objets dont il a mésusé ne doivent plus le reconnaître pour leur maître et leur souverain , qu'il faut qu'ils l'assujettissent à leur tour , qu'ils se déclarent tous contre lui , qu'ils le punissent de sa perfidie , qu'ils s'arment de flèches pour le tourmenter , et qu'ils s'offrent de concert à être les instruments de son supplice , à le détruire même , et à l'anéantir s'il était possible. Oui , chrétiens , la même justice qui avait soumis toute la nature à l'homme innocent , exige aujourd'hui qu'elle soit l'ennemie irréconciliable de l'homme criminel ; et si la miséricorde divine n'eût voulu nous sauver , nous éprouverions déjà toute la force et toute l'activité de ces mêmes objets pour nous faire souffrir. De là , mes frères , cet effort continu qu'ils font pour se soustraire à notre vanité , comme nous le dit l'Apôtre : *Vanitati creatura subjecta est non volens* (Rom., VIII, 20). De là ces précautions dont il faut user pour nous soustraire nous-mêmes à leur violence ; de là ce dépérissement insensible où nous tombons en luttant contre eux ; de là cette triste nécessité d'y succomber un jour.

Ne comprenez-vous pas maintenant , chrétiens auditeurs , cette sentence prononcée contre le genre humain , et n'en apercevez-vous pas le motif ? La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait , vous n'en tirerez de quoi vous nourrir qu'avec beaucoup de travail ; elle vous produira des épi-

nes et des ronces , vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre dont vous avez été tirés (*Genes., III, 17-19*). Car c'est comme si Dieu eût dit à l'homme : Je vous avais placé comme sur un trône pour commander à tout l'univers ; tout ce que vous voyiez était à vous , je l'avais soumis à votre puissance et à vos ordres , je ne l'avais même créé que pour vous ; j'exigeais seulement que vous me reconnussiez pour votre maître , que vous fussiez toujours dépendant de mes volontés , que vous rapportassiez tout à ma gloire ; c'était à ce prix que je vous conservais tous vos privilèges ; mais vous n'avez pas été content du rang où je vous avais mis , vous avez cru être assez près de moi pour usurper ma place , vous avez voulu me ressembler , vous soustraire à mes lois , disposer de tout sans mon aveu , et vous rendre vous-même l'arbitre et le Dieu de tout ce qui existe. Ma justice demanderait que je vous abandonnasse à la discrétion de ces objets auxquels vous avez fait violence ; ils demandent impatiemment de servir à mes vengeances , ils voudraient en quelque sorte m'échapper pour tomber sur vous et vous écraser ; mais je les retiendrai pendant un temps pour donner lieu à mes miséricordes ; je modérerai leur rébellion contre vous , je suspendrai leur action et leur force , je ne les lâcherai pas entièrement jusqu'à ce que j'aie accompli les conseils de salut que je médite. Mais vous n'aurez plus le même empire sur eux , vous ne vous défendrez de leurs rigueurs qu'avec beaucoup de peine ; il faudra les forcer en quelque sorte pour en tirer les moindres services. La terre elle-même , qui vous est si nécessaire , n'obéira plus qu'à regret , il faudra la subjuguier par vos peines et vos sueurs. Et ne pensez pas qu'elle soit la seule qui vous reproche votre révolte : vous aurez à combattre contre tout ce qui vous environne , vous vous épuiserez à inventer tous les jours de nouveaux moyens pour assurer votre repos et votre vie , et vous expirerez enfin sous le poids de vos propres travaux : *In sudore vultus tui vesceris pane , donec revertaris in terram de qua sumptus es*.

Quelles exceptions pourraient donc désormais avoir lieu à l'égard du travail ? La loi qui en fut faite ne tombe-t-elle pas à plomb sur tous les pécheurs ? n'est-elle pas aussi ancienne que le péché ? peut-on dire qu'elle soit équivoque ? les raisons n'en sont-elles pas prises dans la sagesse éternelle ? n'en portons-nous pas tous en nous-mêmes les justes motifs ? et ne doit-on pas croire qu'elle n'a été publiée dès le commencement , qu'afin que personne n'en pût éluder la force et l'autorité ?

Ainsi , chrétiens , je trouve une double injustice à se refuser au travail. Injustice à l'égard de Dieu qui a fait la loi ; injustice à l'égard des autres hommes qui la subissent comme nous. Injustice à l'égard de Dieu : oui , mes frères , injustice d'autant plus grave , que Dieu lui-même , par la loi qu'il a faite ,

a eu plus d'égard à nos propres intérêts qu'à ceux de sa gloire; il a plus donné en ce point à sa miséricorde qu'à sa justice; il voulait moins nous punir que nous sauver; c'était un remède qu'il nous préparait plutôt qu'une rigueur qu'il exerçait, et si vous estimiez le prix de votre rédemption, vous reconnaîtriez dans la conduite de Dieu sa plus tendre bonté pour nous.

Car premièrement remarquez-le en passant, chrétiens auditeurs, ce travail auquel il vous condamne est-il un travail stérile et ingrat? Vous travaillerez, vous dit-il, mais vous mangerez: *In laboribus comedes*. Il vous propose donc le travail comme devant aider au soutien de cette vie que vous aimez tant, et dont néanmoins vous êtes indignes; c'est pour le soulagement de ce corps auquel vous êtes si attachés, qu'il vous assujettit à cette peine. Eh! comment trouveriez-vous qu'il fût si dur de vous y soumettre, lorsque même vous avez pour récompense ces biens qui vous paraissent si nécessaires, et qui sont l'objet le plus ordinaire de vos desirs. Mais je vois, mon cher auditeur, ce qui vous pervertit à cet égard: c'est que souvent il vous donne ces biens avant que d'avoir exigé le prix qu'il en demande: vous vous trouvez, pour ainsi dire, nanti avant le paiement; vous avez tout ce qu'il vous faut, peut-être même êtes-vous opulent sans effort et sans peine, et dès lors vous croyez pouvoir échapper à la loi: vous vous tenez quitte d'un travail dont vous n'avez plus besoin pour vivre; et, par un excès d'ingratitude, vous croyez d'autant moins devoir, qu'on a pris moins de précautions pour s'assurer de votre fidélité. Mais ne vous y trompez pas: c'est votre opulence, c'est ce nécessaire qui vous est échu, qui confirme votre obligation. Plus votre partage est ample, plus la Providence a été libérale envers vous; plus aussi vous êtes tenu de mériter par vos travaux l'usage des biens qu'elle vous a confiés; ils ne vous deviennent propres qu'à ce prix, hors cela, vous n'êtes qu'un usurpateur, indigne de la nourriture la plus commune: *Si quis non vult operari, nec manducet* (II Thess., III, 10).

Ne dites donc plus, mes frères, que les pauvres doivent travailler, et ne soyez plus si sévères censeurs de leur fainéantise. Ils sont coupables, il est vrai, en ne travaillant pas, mais la nécessité les en avertit assez, et s'ils ne lui cèdent pas, ils seront vraisemblablement rebelles à vos remontrances. Mais il me convient de vous dire à vous, riches, que le travail est d'une obligation plus étroite pour vous, parce que d'un côté vous avez plus de ces avantages qu'on ne doit point posséder sans travailler; et que d'un autre côté, si on ne vous le disait point, vous ne seriez point par vous-mêmes avertis de le faire.

Ce que j'ai dit ici n'est qu'une preuve légère de l'injustice qu'on commet envers Dieu en se refusant au travail. Car observez en second lieu que le précepte qui vous est donné, quelque rigoureux qu'il paraisse dans l'énoncé, quelque sévère que soit le

ton dont on le publie, tout cela est néanmoins une ressource de miséricorde qui vous est offerte. On dirait que Dieu veut se trahir lui-même en vous donnant ce précepte, puisqu'il vous indique la pénitence la plus propre à le fléchir et à le désarmer, lorsqu'il vous dit: *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage*. Mais à qui entend bien cette parole, elle signifie que vous réparerez tout votre crime; qu'en mortifiant votre corps par la peine, vous ferez servir à la justice les membres qui avaient servi à l'iniquité (Rom., VI, 19); qu'en détruisant la chair, vous détruirez le péché qui y réside; et qu'en punissant le coupable, vous obtiendrez la réconciliation.

C'est là, mes frères, la fin principale de la loi du travail, de nous faire expier le péché par la pénitence. C'était, selon saint Paul, le châtiment qu'il exerçait sur son corps: *Castigo corpus meum* (I Cor., IX, 27); il travaillait des mains, non-seulement pour être en état de se passer des aumônes des fidèles et de leur épargner un scandale dangereux pour la gloire de l'Evangile, mais il travaillait encore pour affliger le corps de péché qu'il portait avec lui: *Castigo corpus meum*, pour ne point courir en vain ni donner des coups en l'air, s'il eût cessé un moment de persécuter et de punir cet ennemi domestique, et pour éviter une réprobation dont il avait dans ses membres le principe et la cause: *Ne forte reprobus efficiar* (Ibid.). Je croirais même que si Jésus-Christ ne nous a voulu faire connaître d'autre pénitence de sa vie privée que le travail qu'il exerçait sous les yeux et la conduite de saint Joseph, c'est pour nous faire entendre par son exemple que le travail était la vraie satisfaction que Dieu exige pour le péché.

La voilà donc développée, chrétiens auditeurs, cette injustice que vous commettez envers Dieu lorsque vous ne travaillez point: et ne m'arrêtez pas sur le genre de travail, car vous serez satisfaits, et je vous l'assignerai bientôt. Tel que soit ce travail, il faut que vous en ayez un. Mais ne vous excusez pas sur ce que vous êtes riches; et pensez que quoique riches, vous n'en êtes pas moins pécheurs; que vos richesses ont été et sont encore la cause de tous vos péchés, et qu'elles sont peut-être elles-mêmes le plus grand de tous vos crimes. Je le répète: votre injustice est manifeste dès que vous refusez la première loi de la pénitence. Peut-être mangerez-vous votre pain dans la mollesse, dans l'oisiveté, dans les délices; mais votre sort n'en est pas plus digne d'envie: la justice divine que vous offensez se satisfera elle-même en vous refusant tous les dons spirituels dont le travail devait être le prix, en vous imputant tout votre péché, en vous laissant dans la condamnation qu'il mérite, et en permettant même que vous la surchargiez de nouveaux désordres.

Car remarquez en troisième lieu, mes frères, et c'est ici la grande preuve de l'injustice commise envers Dieu; remarquez, dis-je, qu'en vous assujettissant au travail, il

vous fournit une espèce de sûreté contre les vices, et une admirable facilité pour le salut. Si Dieu veut que vous vous occupiez, c'est afin que vous ne pensiez pas à l'offenser. En réduisant en servitude cette chair de péché, il veut vous rendre supérieurs à toutes ses tentations, il vous donne des armes pour vous défendre contre elles, il vous accoutume à vaincre presque sans violence.

C'était là ce que l'Apôtre avait en vue quand il recommandait aux fidèles de travailler. Nous apprenons, leur dit-il (II *Thess.*, III, 11), qu'il en est parmi vous qui ne font rien, et qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Nous vous conjurons, mes frères, d'agir autrement, de travailler de vos propres mains, afin que votre conduite soit toujours édifiante auprès de ceux mêmes qui sont hors de l'Eglise : *Ut honeste ambuletis ad eos qui foris sunt* (I *Thess.*, IV, 11). Hélas ! nous ne sommes plus dans ces temps où l'on ne reprochait aux chrétiens que de ces légers manquements et quelques inquiétudes qui étaient l'effet de leur oisiveté : *Audivimus quosdam ambulare inquiete, curiosae agentes* (II *Thess.*, III, 11). Mais ce qui fait notre douleur, c'est ce déluge d'impiétés et de scandales causés par ce monde d'oisifs et de sainéants ; c'est de voir presque toute la jeunesse de quelque distinction indignement désœuvrée, sans joug et sans loi, livrée à la plus honteuse corruption ; c'est ce spectacle des femmes du siècle, qui, depuis qu'elles se sont rendues inutiles au bien public, ont appris aux hommes par leur exemple à ne plus garder ni retenue ni pudeur, et font douter que Rome païenne, que Babylone, que Sodome elle-même aient été plus scandaleuses que ne l'est aujourd'hui cette grande ville que nous habitons. Ah ! on peut bien le dire ici, puisque Dieu l'a dit lui-même à son peuple par la bouche d'un de ses prophètes : L'iniquité de Sodome a été son oisiveté jointe à l'abondance où elle vivait elle et ses filles : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, saturitas panis et abundantia et otium ipsius et filiarum ejus* (Ezech., XVI, 49). Oui, je le dirai, l'iniquité de ce qu'on appelle le grand monde, c'est d'être opulent et d'être oisif tout à la fois : *Abundantia et otium*. C'est de là que naissent toutes ces horreurs qui jusqu'à nos jours étaient presque ignorées, ou qui redoutaient au moins la lumière ; c'est parce qu'on n'a rien à faire qu'on s'occupe à faire beaucoup de mal ; c'est parce que les femmes et les filles ne s'appliquent à rien, qu'elles ont le loisir d'inventer tous les jours des modes aussi indécentes que ridicules ; qu'elles viennent étaler le vice et la dissolution dans les assemblées ; qu'elles ont presque converti en coutumes reçues des désordres qui devraient être punis par les lois ; et que les lieux les plus exposés à la vue du public sont devenus le théâtre le plus ordinaire de leurs plus criminelles intrigues.

Connaissez donc votre bonheur, vous tous qui, par votre condition, êtes condamnés aux travaux les plus pénibles. Il est déjà

bien glorieux pour vous de ne pas ressembler à ces riches du siècle, à cette partie du monde dont le faste, la vanité et l'ambition font le déshonneur de l'Eglise et lui sont à charge ; c'est un grand privilège de n'être point du nombre de ceux que l'Evangile a maudits. Mais quel sujet de gratitude envers celui dont la Providence vous a non-seulement donné une loi de précaution et de sûreté, mais vous a mis encore dans la nécessité de la subir. Car comment votre vie ne serait-elle pas innocente, lorsqu'elle est occupée ? comment un corps dompté par la fatigue ne serait-il pas soumis à l'esprit ? quelle licence pourraient se donner des passions qui ont à peine la liberté de se faire sentir ? Vous êtes, pour ainsi dire, chrétiens par état ; pour être vertueux, il vous suffit de diriger vos intentions et vos vœux ; votre vie est par elle-même une pratique continuelle des vertus évangéliques ; la simplicité et l'innocence vous appartiennent en propre, et il serait aussi injuste de votre part d'admettre des vices dont vous avez en main le préservatif, qu'il le serait de la part des riches de ne pas se servir de ce préservatif pour se défendre des vices mêmes.

Il n'est donc plus permis de douter qu'on ne peut se refuser à la loi du travail, sans commettre une injustice énorme envers Dieu : ce serait offenser tout à la fois sa justice et sa miséricorde ; sa justice, en évitant la peine du péché ; sa miséricorde, en rejetant le remède du péché. Mais j'ai dit encore que c'était une injustice grave envers les autres hommes qui subissent la loi du travail.

Car, mes frères, cette loi, quoique vous l'ignoriez, quoique vous l'oubliez, a toujours sa force et son effet. Vous jouissez sans peine de toutes les commodités de la vie ; mais pensez donc qu'il n'en est aucune qui n'ait coûté des travaux immenses. Combien d'hommes ont risqué leur vie et ont épuisé leur santé et leurs forces pour vous construire les édifices que vous habitez ? Ces riches étoffes dont vous êtes revêtus, ces meubles précieux qui embellissent vos maisons, ces magnifiques équipages qui se forment et qui se rendent au premier ordre que vous donnez, sont le prix d'une multitude de soins accablants. Qui pourrait dire ce qu'ont coûté de sueurs et de fatigues les mets que l'on sert sur vos tables ? avec quelle patience et par combien de différents travaux il a fallu vous préparer le pain que vous mangez. C'est sous les ardeurs du soleil, parmi les rigueurs des saisons, que les plus vils légumes, les herbes les plus communes ont été semées, cultivées et recueillies pour vous. C'est à travers d'horribles dangers qu'on vous a apporté les remèdes ordinaires dont vous usez dans vos maladies. Il n'est pas une seule profession où l'on ne s'emploie jour et nuit pour votre service, et si vous vouliez considérer dans un seul point de vue tout ce que vous consommez, soit pour la nécessité, soit pour la vanité, soit pour le plaisir, si vous envisagiez tous les avantages que vous retirez de la société, vous seriez étonnés de voir combien

d'hommes vous occupez, et à quels travaux ils se réduisent pour vous

Or, je vous demande avec quelle justice vous pouvez demeurer inutiles, pendant que tout est en mouvement pour fournir à tous vos besoins? C'est, direz-vous, parce que j'ai du bien, et que je puis vivre de mes revenus. Eh! mon cher auditeur, ne parlons point de vos revenus, ni de vos biens; car il faut l'avouer, les riches en général sont aujourd'hui si décriés par leurs injustices, que non-seulement un chrétien, mais même un honnête homme devrait presque rougir de se voir confondu avec eux. Il est de notoriété publique que les grandes richesses sont presque toutes devenues le fruit de grandes usurpations; et nous sommes arrivés à des temps où une probité et une vertu opulente peuvent être légitimement suspectes. Vous avez du bien: eh! c'est déjà le désordre et le malheur d'un Etat que cette monstrueuse inégalité de fortunes; et quoiqu'il soit nécessaire au bien public qu'il y ait de la distinction en ce point, on a poussé les choses à un excès aussi préjudiciable qu'il est scandaleux. Mais, ajoutez-vous, votre possession est légitime aussi bien que l'usage que vous en faites: si l'on travaille pour vous, vous payez abondamment les services qu'on vous rend, et par cet échange vous accomplissez toute la justice que vous devez à vos frères. Ah! s'il était vrai que, selon le précepte de l'Écriture (*Deut.*, XXIV, 14, 15), vous ne différassiez jamais le salaire de l'indigent, et que tout ce que vous avez à votre usage fût bien à vous, parce que vous l'avez exactement payé, ce serait une injustice de moins; mais tout retentit de ce qu'au lieu que vous devriez nourrir les pauvres, ce sont les pauvres qui vous nourrissent à leurs dépens, parce que vous retenez le prix de leurs travaux. Tout murmure de ce que ce luxe que vous étalez, cet argent que vous consommez en jeux, en spectacles et en voluptés, est le sang de l'ouvrier que vous ruinez par vos délais, et de ce que les plus fastueux d'entre vous sont d'ordinaire les plus inhumains à cet égard.

Mais je veux que vous soyez en règle sur ce point, je demande toujours où est la justice que vous devez à tout un Etat, lorsque vous n'y rendez aucun service? Êtes-vous donc citoyen uniquement pour critiquer ce qui se fait ou ne se fait pas dans l'administration publique; pour vous plaindre de ce que les charges sont mal remplies, les arts mal cultivés, les mœurs mal policées, la jeunesse mal élevée, les plus saints ministères mal exercés? Mais qu'importe au public que vous formiez votre jugement bien ou mal sur tous ces points, tandis que vous êtes oisif pour lui? Est-ce que dans un corps chaque membre ne doit pas contribuer à l'utilité commune? Les peuples n'ont-ils pas été réunis dans des villes et dans des royaumes pour se servir mutuellement? N'est-ce pas ainsi que les païens mêmes en ont jugé? Vit-on jamais sous les consuls romains un monde entier d'oisifs et de désœuvrés, comme il en est parmi nous? Et convient-il à des hommes de

se rendre simples spectateurs des travaux publics, et d'en tirer tous les profits sans en avoir les charges? Ah! c'est, selon l'Écriture, le caractère des impies: *In labore hominum non sunt* (*Psal.* LXXII, 5). Oui, mes frères, cette disposition de ne vivre que pour soi, de jouir en repos de son abondance, d'être inutile à tout le monde, est un caractère d'injustice et d'iniquité: *Operti sunt iniquitate* (*Ibid.*, 6).

Mais, dira-t-on encore, à quoi donc faut-il que je m'applique? Ce n'est pas sans doute celui qui est en charge, qui me fait cette question; ce n'est pas le magistrat, ni aucun de ceux qui sont responsables au public de leur administration: car, je dois le dire ici, par le travail je n'entends pas seulement ces grandes et pénibles fatigues qui épuisent le corps; tous n'en sont pas capables, la condition même ne le comporte pas toujours, et nous ne sommes plus dans ces temps de la république, où les sénateurs romains passaient de la culture de leurs terres dans ces illustres assemblées où ils rendaient la justice et réglaient la destinée de l'Etat, mais j'entends aussi par le travail celui qui captive l'esprit, et qui met les sens, l'imagination, les passions à la gêne.

Quel est donc celui qui demande que je lui assigne sa tâche et son œuvre? Peut-être me serait-il difficile de répondre, si j'avais à traiter avec certains hommes rendus inhabiles à tout par une habitude invétérée de ne rien faire, et par une vie de licence et de débordements. Mais quoi! n'est-ce donc pas un travail de vaquer aux affaires de sa famille, d'instruire ses propres enfants, de les former de bonne heure pour les rendre utiles au public, de se prêter aux besoins légitimes de ses amis, de se rendre dans les occasions le solliciteur des opprimés? Ah! si celui qui m'interroge est de bonne foi, qu'il vienne, et je lui offre plus d'œuvres qu'il n'en pourra faire. Peut-être aussi se présenteront-elles d'elles-mêmes; et certes, dès qu'on est prêt à les accepter, elles ne tardent guère de s'offrir; la seule bonne volonté est un appât qui les attire bientôt; il est peu de gens de ce caractère qui n'en soient même accablés. Mais enfin, s'il faut les chercher, je lui en trouve une qui lui vaudra toutes les autres; c'est le soin des prisonniers, celui des pauvres et des malades. Qui pourrait dire jusqu'où la charité est capable de se porter sur ce point; combien de formes elle peut prendre? Vous en serez vous-même le témoin, mon cher auditeur, si vous voulez y aller; chaque objet vous fournira de l'occupation, et je doute que vous seul puissiez y suffire.

Ah! qu'une dame chrétienne peut se faire de mérites devant Dieu et devant les hommes en s'appliquant à cette œuvre! Semblable à la femme forte, non-seulement le cœur de son mari se confiera en elle pour le soin de sa maison et de son domestique: *Confidit in ea cor viri sui* (*Prov.*, XXXI, 11), mais elle sera la ressource d'une ville ou d'une paroisse. Quoique son époux soit illustre dans l'assemblée des juges, elle ne dédaignera pas de

chercher la laine et le lin pour le pauvre et pour l'indigent ; elle se lèvera lorsqu'il est encore nuit : *De nocte surrexit* ; ses mains seront ingénieuses à fournir des vivres et des habits à ceux qui en manquent : *Operata est concilio manuum suarum*. Ses enfants ne seront pas les seuls qui se lèveront pour la louer, on verra les pauvres montrer à l'envi les ouvrages qu'elle aura faits pour eux ; tout retentira de ses éloges, et son dernier jour sera pour elle un jour de joie, soit par les bénédictions dont elle sera comblée, soit par la récompense qu'elle recevra : *Ridebit in die novissimo* (*Ibid.*, 13-25). Mais, mon cher auditeur, ce n'est pas là votre compte, il vous faut quelque chose de plus éclatant, ou plutôt il ne vous faut rien. C'est votre plaisir que vous cherchez, c'est le soin de votre vanité ou de votre ambition qui vous occupe. Non content de ne rien faire, vous accoutumez vos enfants à imiter votre mollesse et votre oisiveté ; tout le talent que vous leur formez, c'est de figurer dans les compagnies, de prendre les airs et les maximes du monde, de bien faire leur personnage dans un bal, dans un concert, dans une assemblée profane ; de bien juger d'un roman ou d'une comédie, et d'être voluptueux avec grâce et avec esprit. Ce n'est pas tout : vous croyez qu'il est essentiel à votre condition d'ennoblir votre faste par un nombreux cortège de domestiques fainéants, d'enlever à l'État ses meilleurs hommes pour en faire le trophée de votre orgueil, et de vous faire honneur de grossir un peuple dont vous répondez devant Dieu, et qui néanmoins devient indisciplinable à votre service, qui y contracte toute la corruption dont vous lui donnez l'exemple, et qui est presque toujours le plus grand scandale de votre maison. Et vous n'appellerez pas cela une injustice criante qui devrait être réprimée ? Mais après avoir examiné la loi du travail, voyons quels en doivent être l'objet et la fin ; ce sont mes deux derniers points que je réunis et que j'abrège.

SECOND POINT.

Dès qu'on a bien compris les principes qui établissent l'obligation de travailler, il n'est pas difficile de fixer l'objet du travail même. La justice qui est due à Dieu, la justice qui est due au prochain, sont les deux preuves que nous avons employées. Il faut donc que les travaux que nous choisissons, remplissent cette double justice. Un travail qui n'est ni une peine ni un préservatif du péché, n'accomplit point la première ; un travail qui n'est utile à personne, ne satisfait pas à la seconde : aussi avons-nous dit que notre travail devait être hon et utile ; c'est la seconde proposition que j'examine dans cette seconde partie. Or, pour commencer par l'utilité que le prochain doit retirer de notre travail, il faut supposer d'abord que la règle que nous avons donnée sur ce point n'est pas si générale, qu'elle ne puisse avoir ses exceptions. Il est des personnes qui dès qu'elles entrent dans la voie de la pénitence, doivent se regarder comme des membres perdus pour le public ; qui,

ayant été le scandale du monde, n'ont plus d'autre service à lui rendre que de l'édifier par une retraite éclatante, et qui, se privant elles-mêmes de toutes les douceurs et de tous les avantages de la société, semblent ne lui plus rien devoir que de lui soustraire et de lui cacher ce qui a été pour elle une contagion et un sujet de ruine. Il n'est pas même nécessaire pour se retrancher ainsi de la compagnie des hommes et se dispenser de les servir, d'avoir abusé de leur compagnie même, ou d'y avoir été une occasion de scandale. Le monde doit être assez équitable pour faire grâce à ces âmes choisies qui redoutent son air empesté : corrompu comme il est, il mériterait que tous les gens de bien en sortissent ; il y a tant de péril à le servir, qu'il ne doit pas trouver mauvais qu'on l'évite, et qu'on le laisse pour ce qu'il est, et tel lui est même plus utile en se bornant dans la solitude à gémir de son aveuglement et à déplorer ses malheurs, qui, s'il fût entré dans ses travaux et ses ministères, en eût été plutôt perverti qu'il ne lui eût été profitable.

Cependant je crois, mes frères, être obligé de vous dire que quelque louable que soit en soi le choix que l'on fait d'une vie tranquille et retirée, il peut néanmoins y avoir bien de l'illusion. Ce n'est pas toujours la contagion du monde que l'on fuit, ce sont ses contradictions et ses amertumes ; ce n'est pas toujours pour la sainteté que l'on soupire, quand on le quitte ; c'est souvent pour le repos et l'oisiveté. Le Saint-Esprit nous avertit dans ses Ecritures que le paresseux se tient à lui-même ce langage : *Le lion est dehors, je serai tué dans les places publiques : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum* (*Prov.*, XXII, 13) ; parce qu'en effet le paresseux cherche de toutes parts des prétextes pour autoriser sa lâcheté, et que s'aimant beaucoup lui-même, il s'intéresse peu pour ses frères. C'est cette malheureuse disposition qui remplit d'hommes inutiles non-seulement les villes et les campagnes, mais même les sociétés les plus saintes. Le mal est trop évident pour le dissimuler ; les larmes de l'Eglise sont trop amères, pour ne pas gémir avec elle de voir qu'elle n'a pas souvent de quoi fournir au plus étroit nécessaire de ses meilleurs ouvriers, tandis que ses fonds les plus clairs sont employés à l'entretien, peut-être au luxe et au faste de ceux qui la déshonorent par l'inutilité ou même par le dérèglement de leur vie. Non, mes frères, il n'y a qu'une conduite irréprochable, une prière continuelle, une pénitence bien soutenue, qui puissent justifier et sanctifier le repos et le calme de nos retraites. Encore y doit-on travailler chacun selon ses forces pour le bien de la société où l'on se trouve. Plus notre sphère est resserrée, plus doit-on s'y prêter à la commune utilité.

Mais pour revenir à ma proposition qu'on ne doit entreprendre que des travaux utiles, mon dessein est seulement de blâmer ces sortes d'occupations qui seraient préjudiciables, et que j'ai appelées au commencement de ce discours une source de péchés, une espèce

de désordre public, un déshonneur et un approbre pour le nom chrétien. Ce qu'il y a d'avantageux pour moi en traitant ce point, c'est que je suis dispensé de prouver, et que je ne crains point d'être contredit. Car, mes frères, quoique le monde soit assez injuste pour user de certains ouvrages, je ne le crois pas encore assez pervers pour excuser ceux qui les font. Vous croyez, par exemple, qu'il est permis d'assister aux spectacles ; mais vous n'excuserez pas sans doute la profession de ceux qui épuisent toute la vivacité et la substance de leur esprit à vous en préparer la matière. Peut-être même aurez-vous de la peine à concevoir qu'il y ait des hommes qui se fatiguent rudement toute leur vie et qui emploient leurs veilles à exciter leurs propres passions, pour remuer les vôtres avec succès, et à vous composer des ouvrages uniquement pour vous divertir. Vous comprendrez encore moins qu'il y en ait qui fassent tout leur métier d'en remplir leur mémoire, et de dresser leurs corps à des contorsions propres à vous les représenter agréablement. Leur nom seul est une injure ; vous rougiriez de leur société dans la vie civile, et vous consentez à l'anathème que l'Eglise a prononcé et qu'elle foudroie si souvent contre eux. Tant il est vrai, je le dirai en passant, qu'il n'y a point de raison dans les maximes du monde, et que l'on condamne dans la vérité et avec rigueur ce qu'on approuve néanmoins par sa présence.

Vous ne me nierez pas non plus sans doute que ce ne soit un crime énorme de mettre toute la perfection de son art à vous représenter en image les objets les plus honteux, à vous peindre ce que vous regarderiez comme une effronterie punissable d'oser seulement vous nommer, et quoique les murs de vos maisons en soient quelquefois profanés ; que vous ne pensiez pas seulement à vous reprocher de les exposer à toutes sortes de personnes de tout âge et de tout sexe, à vos propres enfants ; que les plus petits meubles que vous avez à votre main et qui sont le plus à votre usage, soient tachés de ces sortes d'infamies ; seriez-vous assez déraisonnables pour en justifier les malheureux et indignes compositeurs ?

S'il m'était permis, mes frères, d'entrer avec chacun de vous dans le détail des différentes professions qui partagent les marchands et les ouvriers, peut-être vous ferais-je convenir, en suivant les principes de la morale la plus commune, qu'il est un grand nombre de ces mêmes professions que l'on rend presque incompatibles avec le salut ; que celles qui ont étendu leur objet jusqu'à s'occuper principalement du soin d'irriter la sensualité, d'entretenir la vanité, de porter à l'impureté, devraient être renfermées dans leurs anciennes bornes, et que ceux qui les exercent sont dans un péril évident de damnation. Peut-être m'objecteriez-vous, et je l'avouerais (car je ne veux rien outrer), qu'on ne doit pas condamner à titre de péché de faire ou de vendre quelques-uns de ces ouvrages à les considérer en soi et séparément, parce qu'en effet il

se peut faire que l'usage n'en soit pas toujours mauvais. Passez-moi, mes frères, quelques exemples familiers : j'aime mieux qu'on m'accuse d'être bas et rampant, que de supprimer des instructions qui peuvent être utiles. Ce n'est pas un péché de préparer un repas, même somptueux ; ce n'en est pas un de vendre publiquement une liqueur ; mais je vous le demande, si l'on étend cette profession jusqu'à la rendre favorable à l'impiété, à la débauche et à la volupté de tous les libertins d'une ville ; si d'ailleurs dans cette profession l'on ne saurait plus discerner les jours ni les heures, et que toute prière et toute instruction en soient presque bannies, je vous en rends les juges, mes chers auditeurs, une telle profession peut-elle être une profession chrétienne ?

C'est une chose à voir que ces feuilles volantes que des marchands d'un certain ordre répandent quelquefois dans le public, et dans lesquelles ils exposent le détail des ouvrages qu'ils mettent en vente. Je ne vous dissimulerai point, mon cher auditeur, l'interprétation que je leur donne : c'est comme s'ils disaient à tout un royaume : Mon état n'est point de fournir à personne le nécessaire, je me déclare uniquement l'inventeur et le distributeur de toutes les superfluités et de toutes les mondanités qui peuvent amuser l'esprit des femmes ou des hommes qui leur ressemblent : celles qui sont les plus voluptueuses, qui se distinguent le plus par leurs intrigues criminelles, qui ne veulent paraître en public que pour se faire des adorateurs, connaissent bien mon nom et ma demeure ; je leur offre tout ce que leurs passions peuvent demander ; je défie les plus débauchées d'imaginer quelques ornements auxquels je n'aie pourvu ; quoi qu'il leur en coûte, je les invite à prendre et à recevoir, à venir répandre chez moi le plus clair de leur bien, à frustrer à mon profit et pour le service que je leur rends, leurs créanciers et leurs serviteurs ; à se hâter de m'enrichir des sommes qui appartiennent aux pauvres, et à se rendre follement les dupes de mon insatiable cupidité, en payant au triple la matière que je fournis pour rehausser le ridicule de leur vanité. Je ne déciderai point ici tout ce que l'on doit conseiller à ces sortes de marchands, j'avouerai même qu'il est bien des choses qu'ils peuvent vendre sans péché, mais je les rappellerai à ce que j'ai dit, que leur état est une occasion de damnation, qu'il devient un crime réel, s'ils inventent de nouvelles modes fatales à l'innocence, et qu'ils répondront devant Dieu de tous les crimes dont ces mêmes modes auront été la cause.

Enfin, mes frères, quelque intéressés que vous soyez à ce que je vais dire, je le dirai néanmoins, et vous ne me démentirez pas. Est-ce un péché contre l'Evangile ou contre la probité païenne à un ministre de la justice de travailler sur une mauvaise cause que vous lui confiez, et de chercher des subtilités pour couvrir votre injustice ? à un autre, de faire des procédures qui éloignent le ju-

gement et qui étouffent le bon droit de votre partie ? à un troisième, de prêter sa plume et son témoignage à des traités usuraires ? à vos domestiques mêmes, de se rendre les confidents de vos crimes et de passer leur vie à vous servir de ministres dans tous vos dérèglements ? On pourra me dire qu'on ne serait jamais employé, si on refusait ces sortes de services ; que c'est le seul moyen qu'on ait pour se soutenir et pour vivre. Je ne suis point chargé, mes frères, de vous fournir les expédients et les ressources. Mon ministère se réduit à vous dire que le premier de tous vos besoins est de travailler efficacement à vous sauver ; qu'il vaudrait mieux mourir que de se damner, et que très-certainement vous vous damnez, si vous contribuez avec connaissance au péché et à la damnation de vos frères. Ce que je ne dois pas non plus oublier, et ce qui est une conséquence bien naturelle de tout ce que vous venez d'entendre, c'est qu'un de vos premiers soins quand vous établissez vos enfants, est de bien examiner quelle est la profession où vous les engagez. C'est un bon parti qui se présente, c'est un emploi lucratif, tant qu'il vous plaira, c'est une excellente condition ; mais est-elle sûre pour le salut ? Je sais, mes frères, que vous faites votre capital de gagner et d'avoir de l'argent. L'on dirait, à voir toutes les mesures que vous prenez pour ce qui regarde la vie présente, que vous n'en reconnâtriez point d'autre. Avoir de quoi vivre vous occupe tellement, que vous oubliez le royaume et la justice de Dieu, et que tout ce qui vous approche, tout ce qui dépend de vous n'agit et ne se détermine que par ces impressions. Ne comprendrez-vous donc jamais que la crainte de Dieu, l'accomplissement de sa loi, la confiance dans la Providence, le soin de votre salut, vous vaudraient et vous procureraient même tous les biens ? que cet argent que vous aimez tant, vous ne l'emporterez point en mourant (I *Timoth.*, VI, 7), et que, selon le témoignage de saint Jacques (*Cap. V, v. 3*), il s'élèvera contre vous et vous dévorera comme un feu, si vous l'avez préféré à Dieu et à votre salut.

Il ne faut donc point, mon cher auditeur, je le répète, entreprendre de travaux nuisibles au vrai bien de votre prochain ; il faudrait même n'en faire jamais que d'utiles. Il faudrait que ce que vous faites fût non-seulement profitable en soi à ceux qui en usent, mais que, selon la doctrine de saint Paul, le profit que vous en retirez vous-mêmes vous aidât à soulager les pauvres ; que vous pussiez quelquefois leur fournir gratuitement les fruits de votre art et de votre travail ; et qu'il ne fût pas dit qu'ils meurent de misère, tandis que vos magasins regorgent de biens : *Magis autem laboret operando manibus suis quod bonum est, ut habeat unde tribuat necessitatem patienti* (*Ephes.*, IV, 28).

Mais quand il serait vrai que votre travail ne serait utile à personne, il faut au moins qu'il vous serve ou de peine ou de préservatif à l'égard du péché. C'est la justice que

vous devez à Dieu, et que vous ne remplissez pas lorsque vos occupations sont toutes de pur amusement ou de pure vanité ; qu'elles ne sont qu'une contenance dans les compagnies ; qu'elles ne vous empêchent point de penser au mal, de prêter vos langues et vos oreilles à des discours profanes, de livrer votre cœur à des désirs criminels ; qu'en un mot, en travaillant de la sorte, votre vie n'en est pas moins une vie d'inutilités, de mollesse et de délices. Mais encore, si vous ne pouvez faire autrement, n'exigez pas que des vierges retirées du monde et vouées à Jésus-Christ vous aident et vous servent pour ces bagatelles ; que, condamnées à la pénitence, elles vous composent les ornements de votre luxe, et qu'elles profanent leurs mains à des mondanités qu'elles ont foulées aux pieds, et que leur cœur doit avoir en horreur.

TROISIÈME POINT.

Mais il ne suffit pas de travailler, il ne suffit pas que ce que l'on fait soit utile ou licite, il faut encore le faire pour une bonne fin ; c'est-à-dire qu'il faut le faire pour Dieu, pour Jésus-Christ, par amour de son devoir, par un esprit de charité et de pénitence. Tel se hâte et travaille beaucoup, dit l'Écriture, qui plus il en fait, moins il s'enrichit : *Est homo laborans et festinans, et tanto magis non abundabit* (*Eccli.*, XI, 11). Et c'est ici que je dois plaindre le sort de tant de personnes de toute condition, qui avec une âme toute mercenaire, n'ayant que la terre pour objet, ne soupirant qu'après un métal que la rouille mange et que les voleurs peuvent enlever, se consument dans les travaux les plus durs et y sacrifient leur santé et leur vie. Quoi ! faut-il qu'un sacrifice qui pourrait être si méritoire, s'il était fait par l'esprit de la religion, soit perdu pour l'éternité ? Peut-on penser sans amertume que des hommes qui portent tout le poids du jour et de la chaleur, qui cultivent et qui mettent en œuvre avec des fatigues inconcevables les arts les plus nécessaires, dont la vie pourrait être appelée un supplice continu, doivent néanmoins être la proie des flammes éternelles, pour n'avoir pas connu la véritable fin qu'ils devaient se proposer dans leurs souffrances ? Ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il y en ait qui exercent des professions où leur vie est à chaque moment exposée, et qui néanmoins n'en sont ni plus religieux ni plus préparés. Je ne m'étends pas davantage sur ce point. Ce que je dis seulement, c'est que la plupart nous fournissent tous les jours des preuves qu'ils n'ont point la piété dans le cœur, que Dieu en est bien éloigné, et que la pensée de leur salut leur est absolument étrangère. Car peut-on croire que c'est à cette fin qu'ils rapportent leurs travaux, lorsqu'ils les accompagnent de chansons et de paroles dissolues ; qu'ils les prolongent au mépris de toutes les règles de l'Église, jusque dans les jours les plus saints ; qu'ils tiennent leurs enfants et leurs aides en esclavage pour les empêcher d'assister aux

prières et aux instructions publiques ; qu'on ne prie non plus chez eux, que s'il n'y avait point de Dieu ; qu'ils consomment en débauches tous leurs profits et qu'ils en frustrent leur famille ; qu'ils mettent toute leur industrie ou à surprendre ceux qui les emploient, ou à decrier par une basse jalousie tous leurs confrères, et à leur ravir leurs pratiques, et qu'ils font des vices les plus énormes le délassement de leur condition.

Ah ! si l'on travaillait pour Dieu, on interromprait quelquefois son travail même pour le lui offrir (*Eccl.*, XXXVIII, 39) ; on prendrait dans la prière des forces pour le supporter avec joie ; on aimerait à s'instruire de sa foi, pour en faire la consolation de son état ; on appellerait Jésus-Christ à son secours dans ses peines et ses douleurs ; on attendrait son soulagement de la Providence ; loin de la blasphémer, on se trouverait heureux de dépendre d'elle ; on attirerait ses regards favorables en partageant quelquefois ses gains avec ceux qui ne peuvent travailler ; et dès lors on se rendrait digne de l'envie de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé dans la maison de Dieu : on estimerait son sort et on le préférerait aux plus hautes fortunes ; on serait vraiment par l'état de pauvreté et de souffrance ce qu'il y aurait de plus saint dans le corps de Jésus-Christ.

Il ne me reste plus, mes frères, qu'à décider une question : c'est de savoir si le travail est une raison légitime de se dispenser du jeûne. Hélas, une question ! De quelque côté que j'envisage la chose, il n'y a plus de question à faire. Si je considère d'un côté la loi du jeûne en elle-même, elle est claire et elle ne souffre d'exception que celle qu'une impossibilité morale y pourrait mettre. Demander si toute sorte de travail peut dispenser du jeûne, c'est demander si la loi du jeûne est une loi frivole, abusive et illusoire ; car tous doivent travailler, nous l'avons abondamment prouvé, et par conséquent, si la dispense fondée sur le travail est légitime, personne ne doit jeûner. Si je considère d'un autre côté ce qui se pratique, la question est encore décidée, mais au préjudice de la loi ; car il est étonnant avec quelle liberté et avec quelle indécence, si j'ose le dire, on se soustrait en ce point à l'autorité de l'Eglise. De toutes les lois qu'elle a faites, celle du carême est la plus ancienne, la plus universelle, la plus recommandée dès les premiers temps, la plus religieusement observée. Nous savons qu'elle était reçue chez les grands et dans les cours des princes comme chez les petits : nous voyons par les écrits des Pères et par les discours que les évêques des différents sièges faisaient à leurs peuples, avec quelle rigueur et quelle exactitude les peuples mêmes pratiquaient ce jeûne ; ce ne sont point des invectives contre l'infraction de la loi, on leur parle toujours comme si on les en supposait exacts observateurs, on se contente de les consoler dans l'exercice de cette pénitence, on leur apprend à la sanctifier, on leur dit qu'ils doivent y

ajouter la prière, l'aumône, la continence et les autres pratiques de mortification. Mais c'est qu'alors, outre la ferveur qui distinguait ces chrétiens, on avait encore un respect singulier pour les ordonnances de l'Eglise, et on eût regardé comme une prévarication sacrilège et mortelle de lui désobéir dans un point si essentiel. Aujourd'hui non-seulement on ne jeûne pas, mais on ne s'avise pas même de se reprocher cette infraction ; on la commet sans examen, sans ménagement, sans pudeur ; on ne s'en cache point ; et, ce qui est excessivement scandaleux, c'est que dans ces jours de pénitence, l'on fait avec la même liberté des parties de plaisir et de débauche, et que par le même principe par lequel on se dispense de la loi du jeûne, on se croit également dispensé de celle de la tempérance.

Mais quoi ! peut-on jeûner et travailler en même temps ? Je sais, mes frères, qu'il y a quelques travaux incompatibles avec le jeûne, mais ce que je sais, c'est que les saints ont su allier l'un avec l'autre ; qu'on ne doit pas se décider soi-même sur ce point, et qu'un travail ne peut être un légitime sujet de dispense que lorsqu'il peut suppléer par ses rigueurs à celles du jeûne. On voit encore dans les cloîtres des personnes dont toute la vie est partagée entre la veille, la prière et le travail, et qui cependant ne laissent pas que d'observer un jeûne rigoureux. D'où vient donc que les forces vous manquent toujours ? D'où vient, mon cher auditeur ? C'est parce que votre âme toute corporelle ne connaît d'autres biens que ceux du corps ; que vous ne vous interrogez vous-mêmes que sur ce qui regarde le corps ; et que n'ayant ni lumière ni sentiment sur vos véritables intérêts, vous ne trouvez en vous aucune ressource pour vous relever de l'abattement où le jeûne pourrait vous réduire. Mais devenez, mes frères, un peu plus spirituels : comprenez que toute la vertu chrétienne consiste à crucifier la chair du péché ; que la pénitence est la seule voie qui vous reste pour obtenir le salut ; que toute votre sollicitude doit être de satisfaire à la justice de Dieu, et pour lors votre âme, devenue courageuse, portera sans peine les infirmités de son corps, le rendra docile à la peine et à la souffrance, y trouvera sa joie, sa félicité et le salut que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'endurcissement du pecheur.

Cum immundus spiritus exierit de homine... tunc vadit et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et ingressi habitant ibi.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme... alors il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette âme, ils en font leur demeure (Luc., XI, 24-26).

C'est, mes frères, un état bien triste que celui d'une âme où le démon semble avoir établi une demeure fixe et éternelle, que le péché possède comme par droit de propriété et à titre irrévocable, et dont le salut est de-

venu si difficile, qu'on n'oserait presque plus le demander à Dieu, si la foi ne nous apprenait pas que sa miséricorde ne connaît point de bornes.

Tel est néanmoins l'état où nous voyons la plupart des pécheurs de nos jours. Les uns, trompés par les maximes et les usages du monde, entraînés par un torrent rapide qui ne leur permet pas de se reconnaître, se hâtent de se perdre sans réflexion avec la multitude. Les autres, retenus par des passions toujours vives, toujours nouvelles, épuisés par des désordres qui dévorent toute la substance de leur cœur, liés et comme gardés de tous côtés par des habitudes qui ne donnent ni paix ni trêve, ne trouvent point d'issue pour en sortir et ne l'essaient même pas. Quelques autres dans une espèce d'éloignement et comme à l'écart de toute vérité et de toute instruction, dans une longue ignorance des maximes évangéliques, ignorance que l'éducation a commencée, que la licence de l'âge a entretenue, que le tumulte des affaires a depuis rendue presque nécessaire, commettent le péché sans remords et se damnent sans inquiétude.

Dans cet état funeste le pécheur aveugle ne se connaît plus, la religion ne le retient plus, la vérité ne l'instruit plus, la conscience ne le trouble plus, et il achève tranquillement de combler la mesure de ses crimes et d'augmenter les trésors de la colère du Tout-Puissant. Etat d'endurcissement où l'on arrive par des degrés imperceptibles, où l'on s'engage presque toujours sans retour, où l'on meurt pour l'ordinaire sans repentir. Etat enfin que Jésus-Christ nous représente aujourd'hui sous la figure d'une âme où les démons entrent de tous côtés, dont ils prennent une possession assurée et où ils établissent pour toujours leur demeure : *Et ingressi habitant ibi.*

C'est, mes frères, pour vous précautionner contre cette affreuse extrémité que j'ai dessein d'en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions. Je parlerai de l'endurcissement du cœur, je vous présenterai des motifs et des moyens pour l'éviter, je vous ferai voir ce qui peut vous y conduire et ce qui doit vous porter à le craindre. En un mot, quelles sont les causes de l'endurcissement du cœur, vous le verrez dans mon premier point ; quels sont les effets de l'endurcissement du cœur, je vous le montrerai dans le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, et disons avec l'ange, Ave, etc.

PREMIER POINT.

Quand je parle du pécheur endurci, ne pensez pas, mes frères, que je ne veuille désigner que ces libertins déclarés qui ont renoncé à toute croyance, qui n'ont plus d'autres divinités que leurs infâmes plaisirs, d'autre morale que celle de leurs passions brutales, d'autre religion que celle de n'en avoir point, et qui par une volonté persévérante de mourir dans des désordres grossiers, n'attendent et n'espèrent à la fin de

leurs jours d'autre ressource que le désespoir.

Il y a des cœurs endurcis de plus d'une sorte. Il y en a qui ont levé l'étendard du dérèglement ; il en est d'autres plus cachés qui n'ayant que des vices communs, n'en sont que plus disposés à cette insensibilité dont je parle ; et pour développer ici ma pensée, je dis avec saint Bernard, qu'un cœur endurci est celui qui dans un état de mort et de péché ne hait point, ne sent pas même sa misère. Un cœur dur est un cœur fermé à la componction, inaccessible aux prières et aux remontrances, ferme et assuré contre tout ce que la piété et la religion peuvent inspirer de plus terrible. Si on le menace de la justice de Dieu, il n'en est point effrayé ; si Dieu lui-même le châtie, il est insensible. Intrépide au milieu des plus grands dangers, il ne pense point à réparer le passé. Il voit le présent s'écouler sans le regretter ; il n'envisage seulement pas l'avenir, bien loin de s'en alarmer ; et, pour finir en un mot le portrait d'un monstre si horrible, ajoute ce Père dont je ne fais que traduire les paroles, un cœur dur est un cœur qui ne craint point Dieu. Le dirai-je ? c'est le vôtre, mon cher auditeur, si vous n'êtes point effrayé de cette image : *Si non expavisti, hoc tuum est.*

Or, cette disposition si criminelle et si condamnable qui retrace dans l'âme du pécheur le caractère du démon, qui comble la mesure des péchés, qui en est même, selon saint Augustin, la punition la plus terrible et qui met assez ordinairement le sceau à la réprobation ; cette disposition, dis-je, est moins rare qu'on ne pense. Il n'est pas nécessaire, pour en venir là, de commettre les crimes les plus énormes, il suffit d'être quelquefois pécheur dans un ordre plus commun ; et tel qui n'a que de ces passions que l'usage autorise, ou de ces vices intérieurs et spirituels que les honnêtes gens du monde ne désavouent point, est souvent plus impénitent et plus endurci que les grands scélérats. Quelles sont donc, grand Dieu, les causes d'un si grand mal ? Apprenez-le, mes frères, et tremblez pour vous. L'esprit et le cœur contribuent également à le produire : l'esprit, par les fausses idées dont il se remplit ; le cœur, par les nouveaux péchés qu'il commet. Première cause de l'endurcissement du cœur, les faux préjugés de l'esprit.

Quoiqu'il soit vrai que la volonté se porte souvent aux objets que la raison condamne, et que les passions les plus honteuses se soutiennent quelquefois assez longtemps contre la lumière de l'esprit qui leur en découvre toute la laideur, cependant il est bien des âmes à qui ces retours de la raison deviennent insupportables et qui, pour apaiser ces révoltes de l'esprit contre le cœur, se déterminent enfin ou à suivre cette lumière ou à l'étouffer entièrement. C'est une situation trop pénible à l'âme de n'apercevoir en soi que des monstres, de ne voir à ses pieds que des abîmes, de n'attendre que

des gouffres de feux, et de sentir par avance toutes les horreurs de l'éternité. Je vous l'avoue, mes frères, un pécheur qui demeure volontairement en cet état est pour moi un mystère que je ne comprends point. Mais que celui qui a trouvé le secret de concilier sa raison avec ses passions, qui s'est érigé au dedans de lui-même un tribunal où la foi n'est plus écoutée et où l'amour-propre se rend juge souverain dans sa propre cause, qui enfin sait donner de belles couleurs à ses vices; que celui-là, dis-je, fasse de grands progrès dans l'iniquité et persévère tranquillement dans les routes égarées qu'il s'est frayées, je n'en suis point surpris. Tout conspire à l'endurcir : ses passions qui le tyrannisent, sa raison qui le séduit ; rien ne le trouble, rien ne l'arrête, il marche avec confiance. Les erreurs dont son esprit est prévenu sont comme autant de forts où il se retranche pour se rendre invulnérable aux traits de la vérité ; l'esprit de mensonge ne tarde guère à lui fournir des illusions pour se défendre contre elle ; et bientôt, par le secours d'une multitude d'opinions flatteuses qu'il a forgées et qui combattent pour lui, il jouira sans opposition de toutes les douceurs du vice.

Tels sont les progrès qui conduisent à l'endurcissement. On commence par aimer le crime, on vient ensuite à l'excuser, on finit par s'en rendre esclave. J'en appelle à vous-même, mon cher auditeur. Jetez les yeux sur ces premières années où d'un état de grâces et de salut vous fûtes comme transporté tout d'un coup à un état de péché et de damnation. Peut-être que le trouble s'empara de votre âme, que la voie de perdition vous parut d'abord pénible à tenir, et que, quand il fallut soutenir les cris d'une conscience révoltée ou les images d'un enfer que vous aviez allumé sous vos pieds, vous regrettâtes mille fois la justice dont vous étiez déchu. Troubles favorables ! salutaires inquiétudes ! si vous aviez reconnu la main qui les versait sur votre péché pour vous le faire haïr ; mais vous étiez engagé.

Qu'avez-vous donc fait pour vous soustraire à ces importunes perplexités et pour pécher avec assurance ? Vous avez entrepris de réformer les idées de vérité que le péché n'avait pas encore effacées de votre âme. Vous avez achevé d'éteindre la lumière qui luisait encore dans les ténèbres ; et vous avez rempli votre imagination de préjugés qui, formés par les passions mêmes que vous voulez satisfaire, marchent toujours avec elles comme pour les mettre à couvert de ces lueurs de grâce et de foi qui pourraient les incommoder ; préjugés qui vont être la cause de votre perte et qui, si Dieu n'a pitié de vous, vous affermiront pour toujours dans le mal. Eh ! d'où vient déjà cette confiance que vous conservez au milieu des plus grands relâchements ? Pourquoi dans le sein des plaisirs et de la mollesse n'êtes-vous plus agité par ces tourments intérieurs qui sollicitaient il n'y a pas long-

temps votre conversion ? Quelles sont donc les causes de cette stupidité, si je l'ose dire, qui vous rend sourd à la voix de Dieu, qui fait échouer tous les moyens de salut que la miséricorde vous offre et qui vous rassure contre les frayeurs de votre dernière fin ? Ne sont-ce pas ces différents prétextes que votre raison aveugle et téméraire a formés à l'avantage et au gré de vos inclinations corrompues ?

O vous qui, pour satisfaire brutalement et sans remords les plus honteuses passions, en êtes venus à cette affreuse extrémité de douter de tout, qui avez dit dans le fond de vos cœurs qu'il n'y a point de Dieu, ou que vous n'en êtes point connus ; qui vous êtes persuadés que les crimes doivent être impunis, que l'Evangile n'est qu'une invention de la politique humaine, nos mystères qu'une illusion, la religion qu'une chimère, et qui, de ces belles et rares productions d'un esprit impie et pervers, vous êtes fait comme un mur d'airain pour opposer à la lumière de Dieu et pour croupir avec assurance dans les crimes les plus énormes, plutôt à Dieu que vous fussiez les seuls que nous puissions prendre pour témoins de la vérité que j'avance ! Mais hélas ! vos exemples ne nous sont pas nécessaires, et nous trouvons partout des pécheurs qui, pour être moins criminels que vous, n'en sont ni moins endurcis ni moins difficiles à convertir. Oui, chrétiens, j'en découvre partout qui, prévenus de fausses idées, sont toujours en garde contre la vérité ; qui se font des règles et des maximes de conduite que rien ne peut altérer, et qui, après avoir bien raisonné sur les relâchements qu'ils croient pouvoir se permettre, se reposent dans leur impénitence à l'abri de quelques interprétations d'une conscience erronée. Coutumes et usages du siècle, que ne justifie-t-on point en votre faveur ! et quelle autorité peut prévaloir contre ceux qui se fient à vous ? On croit être dans le bon chemin parce qu'on marche de compagnie ; cette multitude de personnes qui nous suivent ou que nous suivons, nous semblent comme autant de garants de notre sûreté. Vous voulez, dira quelqu'un, que je me distingue et que je me sépare du monde, que je me renferme dans mon domestique, que je ne sois appliqué qu'à remplir exactement les devoirs de mon état, vous condamnez les plaisirs, les spectacles, les amusements par lesquels je tâche de me rendre la vie agréable ; vous prétendez me réduire à des règles austères de médiocrité et de mortification. Mais on n'est pas si scrupuleux aujourd'hui, on se sauve avec moins de contrainte, et si le ciel s'achetait si cher, il faudrait damner tout le monde.

Ah ! n'est-ce pas par cette voie que les vices établis ont perdu le nom de vices ? Les passions qui ont cours dans le monde se parent à nos yeux de beaux titres et de beaux dehors. On se permet, on se pardonne tout, parce qu'on est autorisé par l'exemple ; et nous verrons bientôt à la honte du christianisme, des pécheurs qui, sur une premiè-

re et imparfaite confession qu'ils auront faite de péchés énormes, d'habitudes criminelles, de prévarications sans nombre contre les devoirs de leur état, après avoir vécu dans un oubli continu de Dieu et dans un éloignement entier des sacrements, exigeront sans autre épreuve une absolution précipitée, et s'exposeront à profaner nos plus saints mystères. Que de préventions, que de maximes corrompues s'opposent aujourd'hui à tout ce que l'on emploie pour votre conversion, mon cher auditeur ! Maximes sur le point d'honneur, sur les privilèges du rang et de la condition, sur les moyens d'acquérir du bien, sur l'établissement et la vocation des enfants, sur l'entrée dans le sacerdoce, sur l'administration des biens de l'Eglise, sur l'accomplissement des vœux du baptême et de la religion ; maximes que l'on suit aveuglément et par lesquelles on réussit presque toujours à se sauver des remords de la conscience et des lumières de la vérité.

Parole de mon Dieu, parole vivante, qui percez plus qu'une épée à deux tranchants, qui pénétrez jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit (*Hebr.*, IV, 12), qu'il me soit permis de vous prendre à témoin ! N'êtes-vous pas morte et impuissante contre ces esprits prévenus, contre ces âmes endormies à la voix d'un monde qui les séduit ? Est-il bien vrai que vous perciez ces cœurs, que vous pénétriez dans ces consciences si bien gardées et si bien défendues ? Hélas ! vous les voyez, mais elles ne vous voient pas ; vous discernez leurs mouvements et leurs pensées, mais elles ne discernent pas vos attraits et vos douceurs ; disons mieux, vous leur parlez, vous les menacez, vous les condamnez, mais elles ne vous entendent pas. Voilà, voilà, mon cher auditeur, les fruits de vos préjugés ; vous n'apercevez plus rien ; la lumière de la foi est éteinte pour vous. Quoique vous soyez environné de cette lumière, et que la vérité lance de toutes parts ses éclairs sur vous, vous demeurez dans les ténèbres ; et il vous arrive ce que dit un prophète au sujet des idoles des païens, qu'on allume devant elles beaucoup de lampes, et qu'elles ne les voient pas : *Lucernas accendunt illis, et quidem multas, ex quibus nullam videre possunt* (*Baruch.*, VI, 18).

Et ne me dites pas que vous êtes de bonne foi. Ah ! si vous cherchiez la vérité sincèrement, ce ne serait pas dans les conversations du monde, parmi les personnes relâchées, ni dans votre propre esprit que vous la chercheriez. On ne vous verrait pas consulter dans vos doutes les guides les moins éclairés, vous ne demanderiez pas qu'on s'accommodât à votre mauvaise volonté et à vos besoins prétendus, vous paraîtriez quelquefois inquiet sur votre état, vous balanceriez avant que de vous déterminer. Mais hélas ! vous fuyez tout ce qui pourrait servir à vous détromper ; les livres saints n'ont pour vous ni goût ni attrait ; vous ne cherchez dans les prédicateurs que l'éloquence qui vous plaît, et non pas la vérité qui vous

instruit ; vous ne pouvez souffrir qu'on vous représente vos devoirs dans le tribunal ; vous ne voulez point être jugé sur les maximes de l'Evangile, vous appelez même du témoignage de votre conscience, et vous ne prenez des leçons que dans les fausses idées que la cupidité vous fournit. De là vient l'endurcissement, dit saint Bernard : *Inde cordis duritia, inde mentis obstinatio ; quia meditatur non legem Domini, sed propriam voluntatem*.

Mais que sera-ce, si votre cœur cimente lui-même sa dureté, s'il contracte de nouvelles habitudes, s'il s'engage dans de nouvelles passions, s'il s'ensevelit plus profondément dans le crime ? Ah ! c'est pour lors que l'endurcissement devient quelquefois presque sans remède. Seconde cause ; les œuvres nouvelles de péché qu'on commet. L'habitude que nous formons avec le vice produit en nous deux effets bien contraires ; elle nous rend d'un côté le vice plus aimable, et de l'autre la vertu plus amère. Vous commencez à contracter avec le péché, vous en faites ensuite vos délices : hardi à le commettre, vous vous le rendez familier ; il dépouille pour vous toute sa difformité, il se peint des plus belles couleurs, il vous endort, il vous flatte, il vous enchante ; et par le bruit confus de vos passions qu'il suscite comme autant de voix qui vous parlent, il vous rend sourd à celle de la vérité ; vous ne lui échapperez plus. Représentez-vous un homme qui quitte sa patrie pour s'établir dans un pays éloigné ; là il contracte de nouvelles alliances, il y fait des acquisitions, il y trafique ses trésors, il y place toute sa fortune, il s'y fait des amis et des protecteurs, on s'empresse de le servir, on flatte ses espérances ; alors serait-il, à votre avis, fort aisé de le ramener ? romprait-il volontiers ses engagements ? et le souvenir de son ancienne patrie troublerait-il un seul moment sa joie et ses plaisirs ?

Telle ou plutôt mille fois plus séduisante est la région du péché. Souvent, et ce n'est que par une colère consommée que vous le permettez, ô mon Dieu ! souvent cette région ne paraît rude, stérile et couverte d'épines qu'à ceux qui y arrivent nouvellement ; et tel qui a pu s'endurcir à ses rigueurs, se laissera bientôt vaincre par ses charmes.

Je sais, mes frères, qu'il est des hommes qui se lassent enfin de l'iniquité, et que l'horreur de leur état est souvent un motif pour eux d'y renoncer. Tel fut le motif de l'enfant prodigue. Aussi est-ce un piège de l'esprit malin, de ne pas solliciter toutes sortes de personnes à de grands crimes ; il leur en présente qui n'effraient et n'alarment point la raison, mais qui ne souillent pas moins la volonté. Il se met quelquefois peu en peine que certains pécheurs se précipitent dans des impuretés grossières, qu'ils commettent de noires injustices ; il y a trop d'iniquité dans ces sortes de désordres. Mais il fait pleuvoir sur eux (et Dieu le permet, selon l'expression de l'Ecriture) bien d'autres filets : *Pluēt super peccatores laqueos* (*Psal.* X, 7) : il leur

offre des vices moins honteux ; il les rend orgueilleux , présomptueux , ambitieux ; il leur donne de la réputation ; il les met en spectacle ; il leur fournit des établissements , des avantages humains qui les enivrent et leur corrompent le cœur ; souvent même il ne demande d'eux que de simples omissions ; et en leur laissant le fantôme de la probité humaine , il les engage dans d'insignes perfidies contre la justice et le devoir ; toute leur vie devient un tissu de prévarications ; les sacrilèges surviennent , chaque sacrement reçu forme une horrible profanation qu'on ne connaît pas , qu'on commet même peut-être , si j'ose dire , avec dévotion. Allez prêcher à ces sortes de personnes de se convertir : lieux communs , remontrances vaines , qui n'ont de crédit que pour démontrer ce que peut le péché pour corrompre le cœur et pour le tromper.

Eh ! comment se convertiraient-ils ? car non-seulement leur péché leur paraît aimable , mais ils ne connaissent plus la vertu ; et quand ils la connaîtraient , seraient-ils fort tentés de la pratiquer ? O charité ! ô humilité ! ô pénitence ! venez vous montrer à eux. Mais , hélas ! ils ne voient en vous qu'un visage triste et hideux ; les liens sont trop étroits , les engagements sont trop forts , les obstacles sont trop difficiles à surmonter : ils détourneront la vue pour ne plus vous apercevoir. Oui , mes frères , rien de plus ordinaire que d'en venir à cet état (et c'est le péché qui y conduit) , de n'oser plus , je ne dis pas embrasser , mais envisager même la vertu. Il est un temps où certains pécheurs la regardent comme impossible , et il leur arrive quelquefois ce que l'on voit arriver à un homme noyé de dettes ; il prend son parti , il s'endurcit à toutes les sommations , il ne suppose plus. Un homme s'engage dans un emploi qui est au-dessus de ses forces ; il se met dans le train d'une vie de plaisirs , de mollesse et d'oisiveté ; il forme contre sa conscience des liaisons et des engagements qui l'exposent à des prévarications sans nombre. Il acquiert par toutes sortes de voies , il consume en folles dépenses ce qui appartient aux pauvres , il omet des devoirs indispensables , il fait des fautes qui ont des suites éternelles , il trahit son ministère , il donne des conseils criminels , il abandonne la justice dans une occasion importante. Il faudrait pour qu'il retournât à Dieu , changer toute l'économie de sa vie , se débarrasser d'un monde dont il craint l'œil et les railleries , se décharger peut-être avec éclat de tous ses emplois , faire sur son nécessaire même des restitutions aux pauvres , réparer le scandale qu'il a donné , expier tous ses sacrilèges et se réduire à d'austères pratiques de pénitence. Mais il est insolvable ; c'est un abîme de devoirs qu'on n'a pas le temps ni la force de pénétrer. Le parti le plus commode est de se tranquilliser , de s'accoutumer à voir de sang froid qu'on se damne , ou plutôt de n'y plus penser , de s'étourdir sur le danger , d'avancer toujours sans savoir où l'on va , et de vérifier ce que dit l'Écriture , que lorsqu'on

est venu au plus profond des péchés , on méprise tout : *Impius cum in profundum venerit peccatorum , contemnit* (Prov., XVIII. 3). Mais achevons , et voyons quels sont les effets de l'endurcissement du cœur : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Voilà donc le pécheur réduit à cette funeste extrémité , de n'avoir plus ni crainte de Dieu ni respect pour sa loi , ni sensibilité pour les mouvements de sa grâce , ni desirs de retourner à lui , ni courage pour l'entreprendre. Il a des yeux , et il ne voit plus ; des oreilles , et il n'entend plus ; il est presque sans vie et sans mouvement ; rien ne le touche : c'en est fait , le voilà dans le fond de l'abîme. Cet état , chrétiens , n'est-il pas assez affreux par lui-même , et se peut-il faire qu'il y ait de plus grands maux à craindre ?

Je vous le demande , mon cher auditeur , qu'est ce que peut produire cette disposition d'un cœur endurci ? et quelle pensez-vous que doive être la conduite de Dieu envers un tel pécheur ? Je sais que le pécheur lui-même se flattera toujours , et qu'il dira dans le fond de son cœur contre le conseil du Saint-Esprit : J'ai péché et que m'en est-il arrivé de mal ? Le Très-Haut est lent à punir les crimes : *Peccavi , et quid mihi accidit triste ? Altissimus enim est patiens redditor* (Eccl., V, 4). Je sais que les mondains accoutumés à parler témérairement de Dieu et selon leurs inclinations corrompues , lui attribueront toujours une sorte de miséricorde dont ils auraient honte eux-mêmes ; et que d'un Dieu infini dans toutes ses perfections et par conséquent dans sa justice et dans ses vengeances , ils en feront , par une espèce de blasphème , un Dieu infiniment méprisable. Pour moi , qui ne dois ici consulter que la vérité , je le dis hautement , et je le dis d'après la vérité même : le premier effet de l'endurcissement c'est d'être en quelque sorte abandonné de Dieu.

Vous pensez peut-être , mes frères , que par cet abandon de Dieu j'entends un dépouillement général des dons du Saint-Esprit , une soustraction entière de grâces et de lumières , une privation universelle de secours extérieurs et intérieurs. Il vous semble déjà que le pécheur laissé à lui-même ne garde plus de mesure , se livre sans remords à tout ce qu'il y a de plus honteux et de plus abominable dans le péché , et que Dieu oubliant ses miséricordes , ne daigne plus le rappeler ni par la voix de ses ministres , ni par les mouvements secrets de son esprit.

Cependant ce n'est pas là ce que j'entends par l'abandon de Dieu. Il n'est point de chrétiens qui doivent craindre dans cette vie un dépouillement si entier , un abandon si universel et un jugement si terrible. Le sang de Jésus-Christ dont ils ont été lavés , demande toujours miséricorde pour eux. Il est encore beaucoup moins permis de penser que Dieu en abandonnant le pécheur , l'endurcisse encore davantage ; qu'il lui prépare lui-même les pièges dans lesquels il doit tom-

ber, et que ce soit à sa perte et à sa damnation qu'il rapporte les différents effets de sa providence et de sa conduite. Surtout ce serait un blasphème horrible que d'oser le dire. Non, mon Dieu, vous ne voulez point la mort du pécheur, vous voulez même qu'il se convertisse et qu'il vive (*Ezech.*, XXXIII, 11). Mais pour laisser à la vérité que je prêche toute sa force et toute son étendue, je ne dissimulerai point que certains événements, certains effets de la Providence sont souvent pour les pécheurs endurcis de fortes tentations qui servent à les faire tomber et auxquelles ils ne résistent pas. Dieu le sait, Dieu le voit, et il ne l'empêche pas, et cela en punition des péchés passés : *Mea est ultio*, c'est ma vengeance, dit-il, c'est celle qui me convient : *Mea est ultio ut labatur pes eorum* (*Deut.*, XXXII, 35).

En effet, mes frères, le pécheur qui résiste à Dieu et qui veut troubler l'ordre de sa Providence, mérite-t-il que Dieu lui-même s'écarte de cet ordre pour détourner sa perte et pour le convertir? D'ailleurs, ô profondeur des trésors de la sagesse de Dieu! ne se sert-il pas de la malice des pécheurs pour sa propre gloire? Ainsi permit-il autrefois l'endurcissement de Pharaon pour faire éclater sa puissance et sa charité envers son peuple?

Il est donc vrai que la même Providence qui avait tout réglé, tout disposé pour vous sauver et pour écarter de vos yeux les scandales du siècle, pour ménager le petit trésor de vertus que vous portiez, ne sera peut-être désormais pour vous qu'une Providence de justice et de colère. Tout s'opposait à vos passions : le crime semblait fuir de devant vous, le monde vous rebutait; les pertes, les mauvais succès suivaient de près vos injustices; à peine trouviez-vous du plaisir dans le plaisir même. Vous vous êtes raidi contre ces douces violences de la grâce; vous êtes devenu pécheur, si je l'ose dire, malgré vous-même. Hélas! quel changement! tout deviendra pièges et précipices pour vous par la corruption de votre cœur; chaque objet sera une tentation, et si vos iniquités ne suffisent pas pour combler votre mesure, peut-être Dieu permettra-t-il que vous preniez encore sur vous celles d'autrui, par le crédit que le rang, le ministère, les emplois que vous occuperez, donneront à vos passions : *Mea est ultio ut labatur pes eorum*. Aussi David, par un esprit prophétique, disait-il à Dieu qu'il obscurcirait la lumière des pécheurs, qu'il les courberait sous le poids de leurs iniquités, et qu'il les laisserait ajouter crimes sur crimes : *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum* (*Psal.* LXVIII, 28).

Ce n'est pas cependant encore en ce sens que j'ai dit que Dieu abandonne le pécheur endurci. Croyez que ces menaces ne sont point pour vous; espérez que les secours ne vous manqueront point, que les occasions vous seront toujours favorables; j'y consens : dites-vous sans cesse à vous-même ces paroles que le Sage met dans la bouche du pé-

cheur impénitent; Dieu sera miséricordieux, il aura pitié du grand nombre de mes péchés : *Multitudinis peccatorum meorum miserebitur* (*Eccli.*, V, 6). Oui, mon cher auditeur, la miséricorde ne vous manquera point; peut-être même répandra-t-elle plus abondamment ses dons sur vous; vous serez pressé, sollicité, presque forcé de vous convertir; tout semblera prêt pour vous recevoir dans la salle de l'époux : *Omnia parata; venite ad nuptias* (*Matth.* XXII, 4). Et cependant, ô jugements impénétrables! ô voies incompréhensibles! ô vengeances de mon Dieu! avec tous ces secours vous ne vous convertirez pas. Je dis, mon cher auditeur, que c'est ainsi que Dieu abandonne pour l'ordinaire le chrétien pécheur; c'est-à-dire qu'en lui donnant beaucoup de grâces, dont l'abus ne sert qu'à sa condamnation, il le laisse dans cette condamnation; de sorte que ces grâces qui dans les desseins de la miséricorde sont destinées à faciliter la conversion du pécheur, deviennent néanmoins, par la faute du pécheur même et par une juste permission de Dieu, l'effet de sa plus terrible vengeance sur lui.

Je dis par une juste permission de Dieu. Car remarquez, s'il vous plaît, que la malice de l'homme ne doit non plus troubler l'ordre de la bonté, que celui de la sagesse divine : il faut que la miséricorde ait son cours aussi bien que la justice. Donc tels que soient les dérèglements, dont les pécheurs endurcis déshonorent l'Eglise, quoique le mystère d'iniquité se hâte de se produire, et qu'il y ait à peine de la foi dans Israël, cette épouse de Jésus-Christ sera toujours sa bien-aimée, et les secours qu'il lui fournit pourront être profitables à tous ses enfants, tant qu'ils reposeront dans son sein. Peut-être même, mon cher auditeur, que selon un autre ordre de la bonté de Dieu, il y a dans l'Eglise même certains états, certaines conjonctures où ces secours sont plus abondants; peut-être qu'il est des chrétiens pour qui l'on prie davantage, et qui en conséquence reçoivent plus de grâces; peut-être enfin que ces grâces sont plus fréquentes, plus fortes en certains temps que dans d'autres. Vous vous trouverez dans ces états, dans ces conjonctures, dans ces temps; vous aurez part à toutes ces grâces; Dieu même ne vous les donnera que pour vous engager à vous convertir. Mais vous convertirez-elles? Non, les justes en profiteront; des pécheurs moins invétérés, quoique plus criminels peut-être, feront pénitence, tandis que vous demeurerez dans votre péché. Pourquoi? Par votre faute; parce que vous serez pécheur endurci, que votre mesure sera comblée, et que vous résisterez toujours à la grâce. Vous l'aurez prévu, ô mon Dieu, et vous n'en serez pas moins libéral envers le pécheur. Comprenez, mes frères, si vous le pouvez, une vengeance plus effroyable.

Misereamur, dit Dieu dans ses Ecritures (*Isai.*, XXVI, 10) : Exerçons notre miséricorde, ouvrons nos trésors, répandons nos faveurs; et sur qui? Sur le pécheur endurci,

sur l'impie : *Misereamur impio*. Grâce vous en soient rendues, ô Père des miséricordes, puisque vous ne répandez vos faveurs sur lui que pour le rappeler. Il est vrai, je sais néanmoins, dit le Seigneur, qu'il ne se convertira pas ; je sais qu'il abusera de mes dons, et que jamais il n'entrera dans ma gloire ; n'importe, je veux lui faire part de mes grâces : *Misereamur impio, et non discet justitiam, non videbit gloriam Domini (Ibid.)*. Je connais ce peuple ; c'est un peuple de voluptueux, de mondains, d'impénitents ; je sais que mes miséricordes, ma providence sur lui et ma protection ne servent qu'à l'endurcir ; n'importe, il y a des âmes justes auxquelles je veux fournir tous les moyens de se sauver ; il y a un petit nombre de pécheurs auxquels je veux administrer tous les secours nécessaires pour se convertir ; donnons-leur des pasteurs zélés, des ministres remplis de mon esprit, des prédicateurs qui les rendent inexcusables : *Misereamur*. Ce jeune libertin, je l'ai suivi dans toutes ses voies, j'ai compté toutes ses iniquités, il vient par un dernier crime de solliciter ma vengeance ; je me vengerai. Et comment ? Je répandrai le fiel sur toutes ses passions ; je lui remettrai jour et nuit devant les yeux l'horreur de ses crimes ; je l'affligerai par des maladies ; je l'attendrai à la pénitence, je lui en fournirai tous les moyens ; j'intéresserai le ciel et la terre à sa conversion, et s'il ne se convertit pas, ce sera toujours par sa faute : *Misereamur impio, et non discet justitiam*. Sont-ce là, mes frères, des vérités qu'on puisse entendre sans frémir ? Ce sont néanmoins des vérités.

Jésus-Christ savait, et il le prédit, que Capharnaüm serait précipitée jusqu'au fond des enfers, cependant il est peu de villes où il ait prêché pendant si longtemps. Il connaissait l'endurcissement de Bethsaïde et de Corrozaïn, et il y fait des miracles qui auraient converti Sodome. L'Écriture n'annonce à chaque page que l'incrédulité du peuple juif, cependant c'est à lui que le Messie est envoyé : *Misereamur impio, et non discet justitiam*. Oh ! que ces paroles sont terribles ! s'écrie saint Bernard : est-ce donc là, grand Dieu, la fin de vos miséricordes ? Loin de moi cette bonté sévère : *Durus est hic sermo : comminatio valde terribilis : hiccine totus misericordiarum finis ? Hanc ego misericordiam nolo*. Mais prenez garde, mes frères, d'accuser ici la bonté de Dieu ; je le répète, il ne fait rien et ne doit rien faire pour sa gloire ; c'est à cette fin qu'il rapporte et sa miséricorde et sa vengeance ; donc il faut qu'il exerce l'une et l'autre sans égard à la malice et au malheur du pécheur. Hé quoi ! la poussière de la terre doit-elle régler les ordres souverains du maître de l'univers ?

Cependant je vois les années du pécheur qui s'écoulent ; le temps passe, l'éternité s'avance ; il me semble que j'entends déjà prononcer contre lui la sentence de mort. Le terme est fixé à quelques mois, à quelques semaines. Le voilà saisi d'une violente maladie ; dans peu de jours il sera jugé. Mourra-

til le pécheur ; mourra-t-il pénitent ? Pour moi je crains qu'il ne meure pécheur ; dernier effet de l'endurcissement : l'impénitence finale.

Mais, me répondrez-vous, qui vous l'a dit ? êtes-vous entré dans le secret des conseils de Dieu ? Hé quoi ! mes frères, est-ce donc un secret ? est-ce un mystère qu'il ait voulu nous cacher ? ou bien est-ce un tonnerre que j'entends gronder de toutes parts ? Je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini (Joan., VIII, 21)*. Jésus-Christ ne dit pas que tel pécheur mourra dans le péché ; je ne le dis pas non plus ; mais vous mourrez, pécheurs endurcis, le plus grand nombre, presque tous, vous mourrez dans votre péché : *Moriemini in peccato vestro*.

Rien de plus juste que l'exécution de cette sentence, soit que je la considère par rapport à Dieu qui la prononce, soit que je l'examine par rapport au pécheur qu'elle regarde. Par rapport à Dieu : la vérité de Dieu doit avoir son accomplissement, sa justice doit être satisfaite. Puis donc qu'il assure qu'il s'en va, qu'il abandonnera le pécheur endurci, qu'il le laissera mourir dans son impénitence, il faut pour accomplir cette menace que la plupart des pécheurs endurcis meurent impénitents. L'impénitence à la mort est un tribut digne de sa justice sur les pécheurs endurcis : jusque-là tout est miséricorde pour eux, puisque tout, leur péché même, peut servir à leur conversion. Donc il faut, pour satisfaire à la justice, que la mort dans l'impénitence soit le plus ordinaire effet de l'endurcissement.

Par rapport au pécheur, elle est juste cette sentence ; car enfin de quoi peut-il se plaindre ? il meurt comme il a vécu. Exigera-t-il que Dieu lui donne la dernière grâce ? Mais cette grâce, Dieu la doit-il à quelqu'un ? et s'il la donne, est-ce le pécheur endurci qui doit y prétendre ? Mais il la demande avec larmes ; mais aussi il l'a méprisée avec insolence. Et quoi ! Dieu n'a-t-il pas promis d'exaucer en tout temps les prières ? Ah ! si ce pécheur priait comme il faut, Dieu de bonté, vous vous laisseriez encore fléchir, mais je soutiens qu'il ne prie point ainsi. Pour prier comme il faut, on doit détester son péché, et le cœur de ce pécheur, sa volonté y est encore attachée ; il est plutôt arraché au péché qu'il ne le quitte. Mais ne faut-il pas qu'il aime Dieu ? Or, ce pécheur l'aime-t-il ? Je l'aime de tout mon cœur, s'écrie-t-il. Mais, ô prodige ! celui qui peut-être n'avait jamais aimé Dieu, l'aime de tout son cœur. Ah ! s'il est vrai que la main du Très-Haut fasse souvent de ces sortes de miracles, pourquoi vous affligez-vous, âmes pénitentes ? pourquoi tant de larmes, de mortifications et de contraintes ? Notre Dieu n'est pas un Dieu si formidable ; attendez un Je l'aime de tout mon cœur, dans un dernier soupir, dans un temps où souvent l'on ne sait ni ce que l'on veut, ni ce que l'on aime ; un Je l'aime peut couvrir une multitude d'iniquités. Votre

raison, mon cher auditeur, peut-elle soutenir une telle conséquence?

Mais enfin ce pécheur lève les yeux au ciel, il confesse ses péchés, il demande miséricorde, il promet de se convertir, il reçoit le gage précieux de sa rédemption. Ah! mes frères, si ce retour du pécheur à Dieu était sincère, il trouverait le pardon qu'il demande. Mais, apparences trop souvent trompeuses, signes équivoques, si vous êtes utiles pour calmer nos soupçons, vous avez peu d'efficacité pour assurer le pécheur endurci. Que dis-je? vous ne servez souvent qu'à l'endurcir davantage, et vous êtes pour l'ordinaire un dernier effet de la colère de Dieu sur lui. Il n'y eut jamais, ce semble, de pénitence plus authentique que celle du roi Antiochus; jamais il n'y eut plus de larmes répandues, une confession plus exacte, des prières en apparence plus ferventes, des promesses plus généreuses: cependant ces larmes et ces prières sont les larmes et les prières d'un scélérat; *Orabat hic scelestus Dominum* (II Mach., IX, 13).

A quoi connaissons-nous donc que le pécheur est converti? Mes frères, ne jugeons de personne; espérons tout de la miséricorde; croyons que tel pécheur a fait pénitence. Mais il s'agit d'examiner en général ce qui en est: je dis qu'il est fort à craindre que le pécheur endurci qui meurt subitement et sans secours, et le pécheur endurci qui meurt muni des sacrements, ne soient l'un et l'autre précipités dans les flammes éternelles.

Et ne m'objectez pas, mes frères, qu'il s'ensuivrait que ces pécheurs ne devraient donc pas recevoir les sacrements à la mort; car souvent, pour éluder les vérités les mieux établies, on charge le prédicateur de conséquences fausses et outrées qu'il n'avoue point. Eh qu'il mes frères, si je vous avais prêché que la grâce de votre baptême, la foi dont vous faites profession, les sacrements auxquels vous participez, les vérités que vous entendez, les autres secours que l'Eglise vous offre, seront pour vous le sujet d'une horrible condamnation si vous ne vous convertissez pas; s'ensuivrait-il que vous devez renoncer à votre foi, vous éloigner pour jamais des sacrements, vous priver de tous les moyens de salut que vous avez en main? Non, mes frères, il ne s'ensuit point de ce que j'ai dit, que les grands pécheurs doivent se refuser les sacrements à la mort. Il s'ensuit au contraire qu'à la première atteinte de maladie un peu dangereuse, on doit appeler aussitôt les ministres du Seigneur, pour être en état de faire avec plus de liberté et de maturité la confession de ses fautes, pour les pleurer plus efficacement, pour recevoir avec fruit le corps adorable de son Sauveur; que ces retards qu'on apporte alors pour penser à sa conscience sont la preuve la plus manifeste comme la plus scandaleuse de l'irréligion et de l'impiété où l'on a vécu; qu'on ne sait quel nom donner à l'inhumanité de ces faux amis qui, sous prétexte qu'il ne faut pas incommo-

der ni effrayer le malade, écartent tout ce qui pourrait le rappeler à l'idée de la mort, et le mettent par là dans un péril évident de tomber dans les malheurs dont j'ai parlé. Eh qu'il s'agit-il donc alors d'épargner à un pécheur des frayeurs qui pourraient lui être salutaires? ne vaut-il pas mieux essayer de le troubler utilement par la crainte du jugement qu'il va subir que de l'exposer à une condamnation qui devient certaine dès qu'il n'a pas soin de la prévenir par l'examen et la douleur de ses péchés, et par la confiance en son Libérateur. Mais telles que soient les précautions que le pécheur endurci prendra pour lors, il est toujours vrai que, s'il demeure dans son endurcissement, ces précautions mêmes ne le sauveront pas.

Mais, mon Dieu, l'heure de ce pécheur arrive; il n'y a plus qu'un moment: et c'est à ce moment, dit le Seigneur, que je l'attendais. Mais il périt, il expire: n'importe; ma justice demande cette victime: *Quod moritur, moriatur; quod succiditur, succidatur* (Zachar., XI, 9). C'est donc pour l'éternité? Mais que ne profitait-il du temps? *Quod moritur, moriatur*. Ah! Seigneur, c'est votre ouvrage. Mais il ne m'a jamais reconnu pour son Dieu: *Quod succiditur, succidatur*. Que devient donc le sang de votre Fils? Il demande vengeance contre lui. Il sera donc damné ce pécheur? Mais il n'a tenu qu'à lui de l'éviter; je ne l'ai point surpris: *Quod moritur, moriatur; quod succiditur, succidatur*. O âme infortunée! tes yeux sont-ils enfin ouverts? Que penses-tu maintenant de ce monde que tu as tant aimé? Ton Dieu t'a-t-il jugé selon les maximes corrompues que tu as suivies? Ce rang que tu possédais sur la terre, ces richesses, ces honneurs qui te rassuraient vainement contre les atteintes de la mort et les rigueurs d'un Dieu vengeur, l'ont-ils défendue contre sa justice? ces plaisirs dont tu t'es enivrée méritaient-ils que tu les achetasses au prix de l'éternité? Mais cette âme ne m'entend plus: déjà elle est placée dans le fond des abîmes, et elle commence à cette heure un enfer qui durera autant que Dieu.

Mon cher auditeur, mon cher auditeur, avez-vous de la foi? Si vous en avez, ces vérités doivent-elles vous paraître indifférentes? Car enfin, vous êtes pécheur, vous l'êtes depuis longtemps; vous ne voulez point encore vous convertir: donc tout est à craindre pour vous; vos principes, vos préjugés, votre sécurité, ne vous sauveront pas. Faut-il donc, me direz-vous, se troubler, s'alarmer, se désespérer? A Dieu ne plaise que j'avoue cette conséquence. Non, il ne faut point se désespérer, mais il faut se convertir. Se convertir? Hé, mon Dieu! en est-il beaucoup dans cet auditoire qui y pensent sérieusement? Cependant, ou je n'ai prêché que l'erreur et le mensonge, ou il faut se convertir aujourd'hui. Or, pourriez-vous me reprocher d'avoir trahi la vérité? Pour m'en convaincre, pécheurs impénitents, vous n'avez qu'un moyen; c'est de vous laisser toucher par les paroles que vous

avez entendues. Qu'il serait consolant pour moi, ce moyen, et qu'il serait en même temps avantageux pour vous! Mais non; je prévois que plusieurs vont devenir la preuve vivante de tout ce que j'ai annoncé. Peut-être, mes frères, votre cœur est-il un peu ébranlé; peut-être avouerez-vous que ces vérités sont terribles; peut-être vous en entretiendrez-vous aujourd'hui dans votre famille. Mais de conversion, de changement de conduite, de vraie pénitence, il n'en sera pas question; et vous me laisserez dans la douloureuse persuasion où j'étais de la vérité que j'ai prêchée, que la grâce ne convertit guère des cœurs endurcis.

C'est donc à vous, ô Sauveur du monde! qu'il faut avoir recours? Ayez compassion de nous, ô lumière éternelle! dissipez nos ténèbres; donnez-nous des yeux qui voient, des oreilles qui entendent, et un cœur pour vous aimer. Inspirez-nous une si grande horreur de notre endurcissement que nous y renoncions pour jamais, et que la fermeté de nos cœurs s'applique à nous garantir constamment de tout ce qui pourrait nous éloigner de la bienheureuse éternité que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÈME.

Sur la fausse justice.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi (Matth., XV, 8).

Ne reconnaissez-vous pas ici, mes frères, la fausse justice, et n'y découvrez-vous pas en même temps le piège dont vous devez vous défendre? A voir le monde tel qu'il est, on croirait qu'on ne doit plus rien craindre de sa part que la contagion des vices honteux, qu'en se préservant du libertinage et des grands désordres, on est à couvert de sa corruption, et que, pour éviter l'anathème auquel il est condamné, il suffit de ne pas l'imiter dans ses scandales. Cependant il est une autre tentation qu'il nous suscite, et qui est encore plus dangereuse, parce qu'elle s'aperçoit moins, qu'elle se couvre du voile de la piété, et qu'elle favorise étrangement l'orgueil et la présomption. Cette tentation est de faire consister la vertu en des pratiques purement extérieures, de juger du mérite sur les apparences, et d'abandonner l'essentiel des préceptes pour s'attacher uniquement à ce qui n'en est que l'écorce et la lettre. C'était là le caractère du juif, et surtout des pharisiens. Zélés à l'excès pour les fausses traditions des anciens, ils s'imaginaient qu'il n'y avait de justice qu'à les accomplir; ils croyaient que tous les devoirs devaient céder à celui d'y être fidèles, et que tout était fait lorsqu'ils étaient irréprochables en ce point: comme si Dieu ne leur avait prescrit que des devoirs extérieurs à remplir, et que la loi de l'aimer de tout leur cœur, de l'adorer et de le servir ne leur eût pas été adressée.

Ce n'était pas même assez pour ces Juifs charnels de ne s'attacher qu'à l'observation des pratiques extérieures: ils mesuraient tous les hommes à cette règle; tout ce qui ne s'y rapportait pas était condamné à leur tribunal, et Jésus-Christ même ne fut pas à couvert de leur censure. Pourquoi, disaient-ils, vos disciples ne lavent-ils pas leurs mains lorsqu'ils prennent leurs repas? comme s'il n'y avait d'autres précautions à prendre pour les repas que de laver ses mains, et que toute justice fût remplie par cette cérémonie: *Non enim lavant manus, cum panem manducant.* Ce préjugé, chrétiens auditeurs, ne fut pas étouffé à la dispersion de ce peuple; il a passé jusque dans le christianisme; et il n'y a encore aujourd'hui dans le sein de l'Eglise même que trop de ces Juifs qui ne connaissent de la religion que ce qu'elle a d'extérieur, qui la renferment toute dans une certaine sphère de pratiques, et qui réduisent toute la justice à l'observation de la lettre.

C'est ce préjugé que Jésus-Christ a condamné si amèrement dans le peuple juif, qu'il a reproché aux pharisiens en tant d'endroits de son Evangile, et que je dois combattre aujourd'hui en établissant la vérité qu'il a voulu nous insinuer lorsqu'il a dit: Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est bien éloigné de moi; et c'est en vain qu'ils m'honorent: *Sine causa autem colunt me.* Cette vérité, mes frères, est que la justice chrétienne est fort différente de la justice judaïque; que si notre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux (*Matth., V, 20*), et que le salut dépend de bien connaître la perfection que l'Evangile exige de vous.

Trois caractères de la justice chrétienne, qui la distinguent de la justice judaïque, et qui vont faire le partage de ce discours. Le premier est qu'au lieu que la justice judaïque n'était qu'extérieure, la justice chrétienne doit être intérieure; ce sera le sujet d'un premier point. Le second caractère est que celle-ci est universelle et s'étend sur tout, à la différence de l'autre qui était limitée; nous le verrons dans un second point. Le troisième caractère est que l'une était morte et stérile, et que la justice chrétienne est féconde et opérante; ce sera la matière d'un troisième point. Justice intérieure, justice universelle, justice opérante; c'est ce qui distingue le chrétien d'avec le juif, et ce que nous allons examiner, après que nous aurons imploré l'intercession de Marie. *Ave*, etc

PREMIER POINT.

Je dis premièrement que la justice chrétienne doit être une justice intérieure, car le propre de la loi de Jésus-Christ est de commander aux esprits et aux cœurs et de s'introduire jusque dans les replis de l'âme pour en diriger, pour en redresser, pour en réformer toutes les pensées, tous les desirs, toutes les vues, toutes les intentions, toutes les volontés. Il n'est aucun mouvement libre

de notre cœur qui ne soit de sa juridiction ; il n'en est pas un seul dont elle ne connaisse, sur lequel elle ne décide ; et saint Paul lui donne le nom de juge souveraine des pensées les plus secrètes : *Discretor cogitationum et intentionum cordis* (*Hebr.*, IV, 12).

Aussi, mes frères, remarquons-nous que Jésus-Christ dans son Evangile s'est appliqué surtout au culte intérieur de la religion. S'il institue des sacrements, il nous instruit des effets intérieurs qu'ils produisent par rapport à notre âme : Ce qui est né de l'esprit (dit-il en parlant du baptême) est esprit : *Quod natum est ex spiritu, spiritus est* (*Joan.*, III, 6). L'adoration qu'il prescrit est une adoration en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 24). Quoique toutes les paroles qu'il a dites pour l'établissement de la communion de son corps et de son sang doivent se prendre à la lettre, il nous avertit qu'elles sont esprit et vie : *Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt* (*Joan.*, VI, 64). Tous les différents points de sa morale ont pour objet de régler les sentiments : il prend l'homme dans ce qu'il est, je veux dire dans son âme ; il envisage toujours la fin pour laquelle cette âme est créée ; il approfondit toutes ses plaies et leur applique tous les remèdes qui leur conviennent ; il place cette âme, il la met dans la position où elle doit être par rapport à Dieu et par rapport aux créatures. S'il parle de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence, du renoncement aux choses de la terre, c'est toujours au cœur qu'il s'adresse ; c'est la volonté qu'il appelle la première à son école. Il compte pour peu ce que la bouche dit à Dieu : il méprise les honneurs que les lèvres lui rendent dès que le cœur en est absent. Il réprouve tout le pharisaïsme, et il réduit toute la loi et tous les prophètes au grand précepte de la charité, précepte qui doit être reçu dans la volonté, pour influencer ensuite sur toutes les actions.

En effet, mes frères, Jésus-Christ n'est pas venu pour régler en politique la société civile, pour maintenir en souverain et en législateur la tranquillité publique, pour donner aux hommes une forme extérieure de gouvernement : le paganisme eût pu fournir des maîtres en ce genre. Il n'était pas non plus nécessaire d'instituer des cérémonies et des pratiques qui n'eussent eu pour fin que de fixer le culte extérieur : Moïse en avait assez donné ; et s'il devait y avoir quelque changement, ce n'était qu'en nous en délivrant. Mais la religion que Jésus-Christ venait établir était une religion intérieure ; le pays éloigné qu'il venait conquérir était le cœur de l'homme ; ses lois avaient pour objet de réprimer les passions ; ses armes étaient sa parole et sa grâce ; sa victoire consistait à triompher de nos vices. Il est vrai qu'il fallait réunir les hommes dans un culte extérieur, qu'il fallait un sacrifice et des sacrements ; mais l'effet propre des uns et des autres devait être de convertir les âmes, d'opérer dans les cœurs ce que ce sacrifice et ces sacrements signifient, de porter leurs vertus jusque dans les moelles et les jointures.

La raison de tout ceci, mes frères, est que Dieu étant esprit, ne peut être honoré que par l'esprit : *Spiritus est Deus ; et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (*Joan.*, IV, 24). Les corps n'ont de beauté que lorsqu'ils conservent entre eux leur harmonie ; qu'ils se placent chacun dans leur lieu ; qu'ils se remuent pour la fin à laquelle ils sont destinés ; qu'ils prennent les formes proportionnées aux effets qu'ils doivent produire : et le Créateur, qui les a ainsi ordonnés, tire sa gloire de cet ordre même dans lequel il les entretient. Mais les êtres intelligents ont d'autres rapports : formés à l'image de cet esprit souverain qui gouverne tout, il faut qu'ils se rapportent à lui, qu'ils se tiennent dans la subordination où ils ont été créés ; il faut qu'ils s'appliquent à le connaître, qu'ils conforment leurs pensées aux siennes, que leurs cœurs se mesurent avec lui, que sa volonté opère sur la leur ; il faut qu'ils l'aiment, qu'ils l'adorent, qu'ils lui obéissent, et que leur premier objet, aussi bien que leur dernière fin, soit de le posséder et de jouir de lui.

C'est de ce culte intérieur et de cet ordre qu'il a mis entre lui et les esprits qu'il a toujours paru fort jaloux. Scrutateur des cœurs, Dieu a toujours demandé leurs hommages : les crimes ne l'ont offensé que parce que les cœurs les avaient conçus avant qu'ils fussent commis. L'exécution de ses propres préceptes ne lui a paru parfaite que lorsque les cœurs les ont accomplis ; les sacrifices mêmes qu'il avait établis lui ont été insupportables, et les victimes lui ont été en abomination lorsque ce n'étaient pas les cœurs qui les offraient. Il ne pouvait souffrir qu'on se glorifiât d'un temple où les cœurs n'adoraient point. A l'entendre, on dirait qu'il est impatient d'abolir une loi qui est insuffisante pour corriger le cœur, et qu'il voudrait hâter le moment qu'il a prescrit, pour renouveler une alliance où il doit écrire sa parole dans le cœur : il inspirait à tous ses saints de la lui demander ; il la prédisait ; il la figurait en mille manières, il en marquait le temps ; et Jésus-Christ paraît triompher lorsqu'il a lui-même amené les jours où les vrais adorateurs adoreraient le Père en esprit et en vérité : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate* (*Ibid.*, 23).

C'est ce culte intérieur que le juif charnel ne connaissait point. La loi écrite ne parlait par elle-même qu'aux yeux ; ses sacrifices expiaient des fautes légales ; mais leurs effets ne passaient point par une vertu qui leur fût propre, jusqu'à la conscience. Ceux d'entre les Juifs qui ont été purifiés ne l'ont pas été par la vertu de ces mêmes sacrifices, mais uniquement par le sacrifice de la croix que ces holocaustes figuraient, par la grâce du Nouveau Testament, par la foi en Jésus-Christ, par la charité qu'il avait répandue en eux. Mais la loi de Jésus-Christ s'écrit dans le cœur ; la vertu de son sacrifice porte jusqu'au cœur ; ses sacrements opèrent la conversion du cœur ; et si le cœur n'est pas

renouvelé, quelque forme extérieure que l'on prenne, on ne les reçoit plus en chrétiens, et l'on demeure dans la condamnation comme le juif charnel qui, en pratiquant la lettre de la loi, persévérât dans la corruption de son cœur.

Loin donc de nous celui qui n'aurait de justice et de probité que celles qui règlent les rangs dans la société civile; qui ferait consister toute sa religion en pratiques et en cérémonies; qui ne jugerait de sa vertu que sur le témoignage de ses lèvres; qui ne serait littéral qu'à l'égard du commandement écrit sur la pierre. La religion de Jésus-Christ demande que celui qui observe la loi soit religieux dans son cœur, qu'il aime celui qu'il adore, qu'il plie sa volonté et son esprit sous la majesté du Dieu qu'il connaît. Cette religion veut que celui qui observe la loi soit juste et fidèle dans le plus intime de son âme; que toutes les vertus en sortent comme du fonds où elles ont pris racine; que la forme qu'il donne à sa conduite soit prise sur le modèle que la grâce a jeté dans son cœur, et que l'ordre qu'il met dans ses actions soit le même que celui qu'il a mis dans ses pensées et dans ses sentiments. C'est celui qui reçoit le commandement qui doit obéir; et puisque Jésus-Christ parle au cœur, il faut que le cœur se rende et se soumette. Ce qu'il y a même en ce point de remarquable dans la parole de Jésus-Christ, c'est que ce qui n'est que de conseil par rapport aux œuvres extérieures est toujours de précepte par rapport au cœur. Nous ne sommes pas obligés d'abandonner d'action et d'effet tout ce que nous possédons mais nous devons y renoncer de cœur et d'affection. Ce n'est pas un précepte de donner ou de prêter à tous ceux qui nous demandent, mais c'est un précepte d'être disposé à se livrer soi-même, si la nécessité ou la charité l'exigent. On n'est pas tenu, dans toutes sortes de circonstances, de faire du bien à tous ceux qui nous haïssent, mais on doit en souhaiter à tous. De là, mes frères, cette différence entre le pharisien et le chrétien, que le pharisien paraît toujours plus juste qu'il ne l'est; au lieu que le vrai chrétien est toujours plus juste qu'il ne le paraît. Les œuvres de ce dernier sont bornées, mais son cœur ne l'est pas : il est arrêté pour l'action; mais il ne l'est pas pour les intentions : il peut compter ou mesurer les effets de sa justice, mais il ne doit point connaître de mesure dans la justice même.

On ne saurait dire, mes frères, jusqu'où s'étendent les principes que nous venons d'établir; car dès lors on sent que non-seulement toutes les actions de religion, mais encore toutes les vertus qu'on appelle morales, ne sont des actions ni chrétiennes ni évangéliques, et que par conséquent elles ne peuvent être d'aucun mérite devant Dieu lorsqu'elles n'ont point leur racine dans la volonté; qu'elles ne sont qu'un ornement qui figure au dehors, un masque vide que l'on présente, une forme extérieure sans fond et sans solidité. Je n'aperçois rien de vicieux dans vos mœurs; vous ne commettez point

de ces actions honteuses qui déshonoreraient votre état et votre caractère; vous avez réformé sur ce point tout le dehors de votre personne; vous avez donné à toute votre conduite un air de discrétion et de retenue qui vous rend irréprochables devant les hommes. Mais avant que de prononcer sur votre changement, avant que de juger si c'est la grâce de Jésus-Christ qui a opéré ce miracle, je veux interroger votre cœur; je veux savoir quelles sont vos pensées et quels sont vos desirs; je veux entrer jusque dans le plus intime de votre âme, dans cette partie de vous-mêmes où vous résidez; et je veux connaître si c'est le péché que vous détestez, ou si vous craignez seulement la honte qui l'accompagne ou les disgrâces qui le suivraient.

Vous m'offrez au tribunal de la pénitence un visage triste et humilié; je vous vois dans la posture d'un suppliant et d'un criminel; vous vous accusez vous-mêmes avec exactitude; vous frappez votre poitrine. Mais qu'est-ce que tout cela, sinon un pur pharisaïsme, si votre cœur n'est pas pénétré de douleur, si votre âme n'est pas abattue sous la grandeur du mal qu'elle expose, si ses soupirs intérieurs ne sollicitent pas la miséricorde de son juge, si elle ne redoute pas les châtimens qu'elle mérite, si elle ne veut pas sincèrement rentrer en grâce, et si elle hésite sur ce qu'elle a à faire pour l'obtenir?

Nous paraissions, dites-vous, souvent en public à la prière, aux sacrifices, aux exercices de piété, aux instructions qui se font; nous composons nos yeux, notre visage, notre contenance; nous nous prosternons quand il le faut; nous unissons nos voix pour chanter les louanges de Dieu; nous répondons fidèlement à tout ce qui se dit en son honneur. Mais, vaine religion, piété que Jésus-Christ ne reçoit point, si nos cœurs ne deviennent pas encore plus souples que nos corps et s'ils n'en disent plus que nos lèvres! Nous faisons tous ici, mes frères, une action de religion; nous, de vous parler, et vous, de nous entendre. Ce silence, plein de respect, que vous donnez à la parole divine, ce zèle avec lequel nous l'annonçons, pourraient paraître édifiants; mais nous n'honorons guère celui de qui nous la tenons; et nous sommes, les uns et les autres, bien malheureux; moi, si je n'en suis pas encore plus embrasé que je ne le parais; vous, si vous ne la recevez pas dans votre âme avec autant de docilité que vous en montrez.

Grand Dieu, que le spectacle du monde sera un jour différent de ce que nous le voyons aujourd'hui! Ce ne sera pas seulement le faste et la vanité du siècle qui disparaîtront; ce ne sera pas la seule image des grandeurs et de la félicité humaine qui passera : le souffle de Dieu emportera d'un même coup tout le fantôme de la fausse vertu. Tous ces beaux noms, qu'on peut souvent à juste titre appeler des noms de théâtre, et que les hommes nous auront donnés, comme de pieux, de juste, de sage, de zélé, de la-

borieux, de désintéressé, de courageux, d'amateur de la vérité; tous ces noms, dis-je, seront oubliés à l'égard de plusieurs, aussi bien que le faux spectacle dont ils auront amusé les hommes. Alors nous rentrerons tous dans le vrai; nous paraîtrons ce que nous sommes; nous ne serons nommés que sur ce qui sera manifesté du plus secret de nos âmes; et quand elles auront passé par le feu de la justice divine, il n'en restera (hélas! que restera-t-il?), il n'en restera que ce qui sera véritablement or et argent.

Toute cette morale, mes frères, vous fait voir combien il faut avoir étudié et approfondi son propre cœur avant que de juger de sa propre vertu; que tel qui est honnête homme, homme chrétien, au milieu des approbations et des succès, ne peut assurer qu'il le soit véritablement s'il ne l'est pas devant Dieu, et si Dieu lui-même n'a pas sondé ses reins. Encore n'aura-t-on jamais d'assurance jusqu'à ce que le grand jour du soleil de justice ait dissipé toutes les ténèbres qui le couvrent; et il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu dire en toute rigueur de vérité ces paroles que le prophète dit en son nom : *Vous avez éprouvé mon cœur, vous m'avez visité dans la nuit de cette vie mortelle, vous m'avez fait passer par le feu, et vous n'avez point trouvé en moi d'iniquité* (Psal. XVI, 3).

Mais j'aperçois ici, mes frères, ce qu'on pourrait m'objecter; c'est que, si la justice réside dans le cœur, s'il n'y a de vrai sacrifice que celui qui est offert par le cœur, il était donc inutile d'établir un sacrifice et un culte extérieur; car alors (ajoutera-t-on) toutes ces pratiques que la religion nous impose, toutes ces cérémonies qui paraissent si respectables et qui s'exercent dans nos temples, ne sont plus qu'une vaine superstition; et dès qu'on serait religieux dans son cœur, on pourrait s'abstenir de ces mêmes pratiques, secouer le joug de ces cérémonies, et servir Dieu avec une liberté qui nous rendrait indépendants de tous ces assujettissements. Mais à Dieu ne plaise, chrétiens auditeurs, que nous voulions autoriser des maximes aussi impies, et que nous prétendions affaiblir en rien le respect que vous devez avoir pour toutes les pratiques approuvées par l'Eglise. Il est vrai que dans certains siècles l'ignorance des peuples en a quelquefois introduit de superstitieuses que l'Eglise a toujours condamnées et qu'elle est venue à bout d'abolir. Mais autant que l'Eglise même est ennemie de la superstition pharisaïque, autant exige-t-elle de la docilité de ses enfants, que non-seulement ils respectent, mais que même ils observent fidèlement dans le culte qu'ils rendent à Dieu toutes les pratiques qu'elle ordonne. Celles que son Epoux lui a laissées lui sont les plus précieuses. C'est un article de sa foi, qu'il y en a de nécessaires pour l'intégrité de son sacrifice et pour la validité de ses sacrements; que la grâce y est attachée, et que cette grâce ne se communique point, si on ne s'assujettit pas aux signes qui la renferment. Il est d'autres pratiques que l'Eglise a pres-

crites elle-même, et qui sont saintes, puisqu'elles sont dictées par le même esprit, qu'elles expliquent et qu'elles développent les vérités qu'il faut savoir aussi bien que les grâces qu'on doit espérer, et qu'elles tendent toutes au même but.

Si vous me demandez maintenant, mon cher auditeur, la raison de cette économie, je vous répondrai premièrement que si Jésus-Christ a établi un culte extérieur, que si l'Eglise en a conservé précieusement la tradition, que si elle a jugé convenable de l'embellir par toutes ces cérémonies majestueuses qu'elle observe dans nos temples et par toutes ces différentes pratiques qu'elle nous impose, c'a été pour nous élever par les choses sensibles à la connaissance des choses spirituelles. Charnels et terrestres que nous sommes, il fallait donner du corps à notre religion pour nous la faire comprendre : et comme la sagesse incréée ne s'est incarnée, ne s'est fait toucher de nos mains que pour se faire connaître, tous ses mystères, toutes ses vérités, sa grâce même ont dû (pour ainsi parler) se revêtir de la même forme pour se faire comprendre et pour se faire recevoir. C'est la belle remarque de saint Augustin : L'homme, dit-il, avait péché en s'arrêtant aux choses sensibles; il fallait donc lui donner du sensible afin de le gagner; et il devait arriver ce que l'on voit dans un homme qui a fait une chute, et qui, pour se relever, s'appuie sur l'endroit même où il est tombé : *In quem locum quisque ceciderit, ibi debet incumbere ut surgat*.

J'ajouterai en second lieu que le culte sensible est institué non-seulement pour nous instruire, mais encore pour nous humilier. Notre crime fut de nous asservir aux choses visibles; il était donc juste que Dieu fit dépendre notre grâce et notre réconciliation d'une sorte de servitude à ces mêmes choses.

Enfin je vous ferai remarquer que c'est par une précaution de miséricorde que Dieu nous a ainsi traités. Cette pente vers les objets sensibles était une source d'idolâtrie et de superstition; il fallait donc la fixer, la déterminer, et c'est ce que fait le culte extérieur. Ces trois raisons, nous instruire par les choses sensibles, nous humilier par les choses sensibles, nous précautionner par les choses sensibles, ont été exprimées en abrégé par ces trois paroles du grand docteur saint Thomas : *Per sacramenta homo eruditur, humiliatur et præservatur*.

Ce serait donc, mes frères, renverser toute l'économie de la religion, ce serait (après le pharisien) se déclarer le plus grand ennemi de la religion même, ce serait se priver des biens qu'elle nous fournit, que de mépriser ou de négliger les pratiques qu'elle approuve, qu'elle autorise et qu'elle ordonne. Vous ne me contesterez pas sans doute celles que Jésus-Christ a instituées par rapport au sacrifice et aux sacrements. Mais il en est d'autres dont vous faites peu de cas, et dont néanmoins l'omission est de soi-même très-grièver, et peut être souvent réputée comme

la marque d'une très-grande irrégion. Par exemple, vous ne vous reprochez guère les fautes que vous commettez contre la sanctification du dimanche, ni les œuvres serviles que vous faites, ni le temps que vous perdez, ni les amusements que vous vous permettez dans ces saints jours. Cependant, mes frères, si vous étiez un peu instruits, si vous saviez, je ne dis pas le précepte si positif que Dieu fait dans ses Ecritures de garder le jour du sabbat, et les menaces terribles qu'il emploie contre les violateurs de ce précepte, mais si vous connaissiez pourquoi le dimanche est institué, quel est l'esprit de cette pratique, vous en regarderiez l'infraction comme un très-grand crime et comme une preuve assez marquée qu'on n'a pas de religion. Car le dimanche qui suit les six jours de travail de la semaine est la figure du repos dans lequel Dieu est entré après les six jours de la création; et ce repos, selon saint Paul (*Hebr.*, III, 18; IV, 1-11), et selon l'explication que saint Augustin en donne, est celui-là même dont Dieu doit récompenser ses élus après les travaux de cette vie. Qu'est-ce donc que de ne pas respecter ces saints jours, si ce n'est renoncer en quelque sorte à ce repos éternel et en méconnaître le prix? Vous croyez de même que ce n'est pas un si grand mal de manquer à la messe de paroisse. Mais les personnes instruites savent fort bien que cette assemblée de fidèles sous un même pasteur est le symbole de notre réunion avec notre chef qui est Jésus-Christ; et que s'absenter souvent et sans des raisons fortes de ces mêmes assemblées, c'est désobéir formellement à l'Eglise, c'est en quelque sorte s'excommunier de son corps. Vous voyez où tout cela pourrait me conduire. Ainsi qu'il me suffise de vous avoir fait connaître qu'autant qu'il est nécessaire que la justice ait sa racine dans le cœur, autant doit-on se servir des moyens établis pour se la procurer.

Aussi, mes frères, ceux qui ont leur salut à cœur sont-ils également fidèles observateurs de la lettre et empressés à s'instruire de ce qu'elle signifie. D'un côté, ils sentent le besoin qu'ils ont d'être soutenus par les pratiques extérieures; et d'un autre côté, l'esprit qu'ils ont reçu leur explique tout, anime tout, sanctifie tout. Plus humble que les autres par un assujettissement plus entier aux signes extérieurs, ils sont infiniment plus élevés par la vue des choses mêmes significées. Il n'y a rien de petit pour eux, parce que leur âme y découvre et y adore les plus grands mystères. Ils comprennent tout le dérèglement de ces prétendus esprits forts qui dédaignent de s'assujettir à la règle et aux saints usages de l'Eglise, et ils déplorent la stupidité de ces cœurs judaïques, qui font tout consister en cérémonies. Ils voient le double désordre et de ces âmes orgueilleuses qui ne peuvent plier sous le joug de la loi, et de ces âmes pharisaïques qui croient avoir tout fait lorsqu'elles en ont accompli tout l'extérieur. Enfin ils attribuent à l'un et à l'autre de ces dérèglements tous les maux de l'Eglise : ils aperçoivent d'un côté l'irréli-

gion et le libertinage qui attirent la colère de Dieu, et d'un autre côté le culte extérieur qui ne suffit pas pour l'apaiser : et lorsqu'ils se demandent pourquoi le Seigneur, qui est si prié, si loué, si adoré dans nos temples, ne se laisse point fléchir, ils se répondent aussitôt que c'est parce que tout ce peuple qui paraît si religieux n'est chrétien que dans l'église, qu'il demeure païen dans ses mœurs, qu'il n'honore que des lèvres, que son cœur est bien éloigné de Dieu, et que c'est pour cela même que son culte ne produit rien : *In vanum autem colunt me*. Mais non-seulement la justice doit être intérieure, il faut encore qu'elle soit universelle : j'ajoute qu'elle doit être féconde : ce sont mes deux derniers points que je réunis et que j'abrège.

SECOND POINT

Je dis, mes frères, que le second degré de la perfection de la justice chrétienne consiste en ce que cette justice doit être universelle et doit s'étendre sur tout, puisque la loi sur laquelle elle est fondée connaît de tout, décide de tout et renferme des préceptes sur tout.

En effet, mes chers auditeurs, toutes les lois données par les hommes, celles même qui paraissent les plus justes et les plus étendues, sont toujours trop bornées pour nous conduire à la perfection. Non-seulement elles n'entreprennent point de diriger les pensées et les sentiments, mais elles ne règlent même que la moindre partie des actions humaines; et le législateur, qui ne peut pas tout prévoir ni tout dire, se borne à l'essentiel, ne touche qu'aux actions les plus importantes de la vie et à celles auxquelles le public est intéressé. C'est ainsi que tout cet immense corps de droit qui nous a été donné ne servira à plusieurs de nous que pour trois ou quatre circonstances où nous serons peut-être engagés, sans que dans tout le reste nous trouvions aucun article applicable à notre conduite.

Il n'en est pas de même des lois qui sont émanées de Dieu. Comme leur source n'est point limitée, elles se ressentent de l'immensité de leur auteur. Mais souvent les hommes qui en craignent l'étendue affectent de les resserrer dans les bornes de la lettre et d'en abandonner l'esprit. Tel était, par exemple, le juif charnel, qui s'était habitué à n'apercevoir dans la loi de Dieu que ce qu'elle réglait sur le culte extérieur de la religion. Ce n'était cependant là qu'une partie de la loi; mais, au lieu de l'accomplir tout entière en observant les préceptes de morale qu'il devait y trouver pour régler son intérieur, il s'attachait uniquement à la lettre; il se croyait au large sur bien des choses à l'égard desquelles il ne laissait pas d'être très-criminel; il craignait les châtiements sans aimer la justice, sans chercher à remédier à la corruption de son cœur, et par là il contrevenait à la loi qui condamnait en lui de pareilles dispositions.

Mais le chrétien, mes frères, se conduit par des principes bien différents. Il sait qu'il n'est

pas une seule partie de l'homme qui puisse dire : Je ne suis point sous la loi ; qu'il n'est pas un seul mouvement de son âme qu'il soit permis de lui soustraire ; que le plus léger de ses soupirs est soumis à la loi ; qu'il n'est ni lieu ni temps qui le sauve des jugements de la loi ; et que si l'œil du législateur le suit et l'éclaire partout, au ciel, au fond de la terre, au delà des mers, au milieu des plus sombres ténèbres, la justice marche toujours avec lui, elle exerce toujours ses jugements, et toujours elle approuve ou elle condamne. C'est donc à dire, mes frères, qu'il n'est pas une seule action libre de la vie, une seule pensée volontaire, un seul désir consenti, une seule parole sur laquelle nous ne devons consulter la règle de l'Evangile, et qu'il n'en est pas une seule dont on ne doive rendre compte au grand jour de la justice divine. Le législateur lui-même, Jésus-Christ, s'en est expliqué d'une manière à ne laisser aucun doute et à confondre tous les approbateurs d'actions morales qui ne sont point rapportées à Dieu. Les hommes, dit-il, rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites, telles qu'elles puissent être : *Omne verbum otiosum*. Remarquez tous ces termes, mes frères : *Verbum*, qui signifie en général tout ce que l'on peut imaginer et exprimer, et cela sans aucune exception : *Omne verbum quodcumque dixerint* : les choses mêmes qui ne produisent rien, qui n'ont aucun effet, ou plutôt qui n'ont point Dieu pour objet et pour fin, seront toutes examinées et jugées au tribunal de Dieu : *Omne verbum otiosum quodcumque dixerint homines, de eo reddent rationem in die judicii* (Matth., XII, 36). Aussi Jésus-Christ venait-il de dire auparavant que d'un trésor bon ou mauvais il en sort toujours le bien ou le mal.

Ce que j'avance ici, mes frères, est une de ces maximes que l'on doit défendre avec d'autant plus de zèle qu'elle est des plus importantes dans la morale chrétienne. C'est faire injure à la sagesse de Dieu, qui atteint depuis une extrémité jusqu'à l'autre, que de prétendre qu'elle puisse être oisive un seul instant dans ses jugements ; c'est ne pas connaître l'infinie justice du Législateur qui nous a été donné que de soutenir qu'il y a des œuvres sur lesquelles il ne prononce rien, et des actions humaines qu'il n'approuve ni ne condamne ; mais c'est la suprême impiété que d'avancer qu'il trouve bon ce qui ne peut se rapporter à lui, qu'il juge selon les apparences et non sur ses règles inflexibles.

Cette vérité, que nous avons toujours dans la loi de Jésus-Christ une règle de nos pensées, de nos actions, de tous nos mouvements, était sans doute ce qui faisait dire à ces saints, qui étaient chrétiens avant que d'avoir vu Jésus-Christ, qu'ils étaient en défiance sur toutes leurs actions ; qu'il était impossible de compter la multitude de leurs fautes ; qu'ils ne pouvaient consentir que Dieu entrât en jugement avec eux, parce que personne ne pourrait jamais être

trouvé juste devant lui : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* (Psal. CXLII, 2). C'est aussi cette vérité que le Saint-Esprit a voulu nous faire entendre lorsqu'il nous avertit de conserver précieusement les préceptes de notre Père, de les tenir sans cesse liés à notre cœur, de les attacher autour de notre cou : *Liga ea in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo* (Prov., VI, 21). Qu'il faut qu'ils nous accompagnent lorsque nous marchons, qu'ils nous gardent lorsque nous dormons, que nous nous entretenions avec eux en nous réveillant : *Cum ambulaveris, gradientur tecum ; cum dormieris, custodiant te ; et evigilans loquere cum eis* (Ibid., 22).

C'est enfin cette vérité que nous trouvons renfermée dans le précepte que Jésus-Christ nous a donné d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Il n'est donc aucune partie de nous-mêmes qui ne soit due à Dieu, il n'est rien qui ne doive lui être rapporté, qui ne doive être fait dans la vue de le glorifier. Non-seulement c'est par l'Esprit de Dieu que nous devons prononcer le nom du Seigneur Jésus, mais c'est pour sa gloire que nous devons faire les actions les plus communes : *Omnia in gloriam Dei facite* (I Cor., X, 31). En un mot, sa gloire doit être la fin de tout, et sa volonté la règle de tout.

De ces principes, mes frères, je tire deux ou trois conséquences très-importantes pour la conduite et dont l'esprit de ténèbres n'obscurcira jamais la vérité. La première, que toute action que vous ne pouvez rapporter à Dieu ne saurait être que criminelle ; si vous ne trouvez dans la loi aucun motif qui justifie votre œuvre, qui puisse la rendre agréable au souverain Juge, dès lors elle est mauvaise. Ainsi la manière la plus sensible pour juger si l'œuvre est permise ou non est d'examiner si elle est conforme ou contraire à la loi ; et si, en suivant l'esprit de la loi, vous pouvez la faire pour une fin légitime. Jugez, chrétiens auditeurs, de toute votre vie sur ce principe, et voilà bien des questions décidées.

La seconde conséquence, c'est que toutes les actions de votre vie qui ne sont point faites pour Dieu peuvent être quelquefois à la vérité très-justes, très-bonnes, très-louables en elles-mêmes ; mais votre justice n'est pas parfaite, vous n'êtes pas entièrement en règle, non pas parce que vous faites l'action, mais parce que vous ne la faites pas comme vous devez. Et qu'on ne dise pas qu'il est des actions purement naturelles qui ne peuvent pas avoir Dieu pour fin ; comme si l'âme raisonnable ne pouvait pas, dans l'usage de tous ses sens et de toutes ses facultés, avoir pour principe de ne jamais rien faire contre l'ordre et la volonté de Dieu, comme si l'on ne pouvait pas honorer le Créateur dans l'usage légitime que l'on fait de ces mêmes facultés, comme si l'on ne pouvait pas être attentif sur ses mouve-

ments et ses impressions, pour qu'il ne nous échappe rien qui blesse les yeux du souverain Juge ; comme si enfin il s'agissait d'actions de pure machine, et que, quand on dit qu'il faut rapporter ses actions à Dieu, on voulût dire autre chose, sinon que la volonté ne doit jamais commander aucune action, qu'elle ne la rapporte à sa dernière fin. Mais quand on fait cette objection, on voudrait apparemment que l'homme se livrât à tout instinct, à tout sentiment, à toute impression ; on lui permettrait d'aller où la nature le porte, et, sous prétexte qu'il est des actions naturelles qui ne dépendent point de la volonté, on trouverait bon que la volonté elle-même ne s'ingérât point à réprimer les mouvements de la nature corrompue, à régler les impressions naturelles, à mettre des bornes aux désirs de la chair, et à contenir la cupidité dans l'usage qu'elle fait des sens, de l'imagination et de tous les objets extérieurs.

Mais, ajoutera-t-on encore, qui est-ce qui peut pratiquer ce devoir, conserver cette attention, et porter son esprit et son cœur toujours vers le même objet ? Je réponds que ce n'est point cette attention actuelle qui est commandée, qu'on n'est pas obligé de penser à Dieu dans tout ce que l'on fait ; mais ce que je dis, c'est que, si l'on y pense, il faut qu'on puisse se rendre témoignage que c'est pour lui qu'on fait l'action. Par exemple, une des actions les plus communes de la vie, c'est de prendre ses repas ; vous n'êtes pas obligés alors d'être toujours occupés de Dieu ; mais il faut que, s'il se présente à votre esprit, votre cœur reconnaisse que c'est par l'amour de l'ordre qu'il a établi que vous usez de la nourriture ; il faut que vous la regardiez comme le moyen de fournir à tous les devoirs de la vie ; il faut que vous désiriez de n'en prendre que ce que les lois de la sobriété et de la pénitence peuvent vous permettre, et que vous tâchiez d'y garder une telle modestie, que vos conviés, vos enfants, vos domestiques, en puissent être édifiés. J'en dis de même, mes frères, de toutes vos autres actions ; il faut qu'il y ait en vous un fond de disposition à faire tout pour Dieu, et que tout ce que vous faites se rapporte à Dieu.

Je conclus de tout cela que, pour se former cette disposition, il en faut souvent faire les actes et souvent se rappeler à Dieu. La prière du matin est principalement pour cette fin : tous les actes de religion qu'on vous fait faire ont le même objet. On voudrait que vous vous souvinssiez que vous êtes devant Dieu ; que vous avez continuellement besoin de son secours ; qu'il y a un lion rugissant qui tourne sans cesse autour de vous pour vous dévorer ; que vous marchez sur des pièges et des précipices. Dans cette vue on vous inspirerait volontiers de ne jamais passer d'une action à l'autre, de n'entreprendre aucun ouvrage, de ne jamais sortir de chez vous ou de n'y rentrer jamais que vous n'eussiez attiré Dieu à vous par un retour subit vers lui, et de marcher tellement en sa

présence, que vous pussiez dire comme le prophète : J'avais toujours Dieu devant les yeux, parce que je savais qu'il était à ma droite : *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi* (*Psal. XV, 8*).

Enfin la justice chrétienne doit être féconde et opérante ; c'est le troisième degré de perfection au-dessus de la justice judaïque. Car il s'en faut bien, mes frères, qu'en prouvant que la justice évangélique devait être intérieure, j'aie voulu rien retrancher du mérite des œuvres : au contraire, j'ai prétendu l'établir ; et en marquant dans le cœur de l'homme le siège de la religion, j'ai cru lui assigner le principe le plus fécond des bonnes œuvres. Cependant il y a plus de chrétiens que l'on ne pense qui la resserrent toute dans la volonté, qui font tout dépendre de la prétendue bonne intention, qui appellent piété des idées de pure spéculation, de beaux sentiments sur la vertu et le devoir, et qui, prenant pour charité quelques pensées superficielles, quelques désirs passagers qu'ils en ont, s'endorment dans une paresse criminelle, et marchent dans une voie large que l'Évangile réproche, et qui pour l'ordinaire conduit à la mort.

Oui, mes frères, la justice chrétienne est encore bien plus opérante que la justice judaïque. Si la loi prescrivait des œuvres, la crainte était souvent le principe qui les faisait faire : la verge qu'elle portait était pour la plupart des Juifs le ressort qui les faisait agir ; dès qu'elle ne frappait plus, l'action et le mouvement cessaient ; c'est-à-dire qu'on se croyait permis tout ce qu'elle ne punissait pas ; on n'allait point au delà de la lettre du précepte ; c'était là que finissaient les œuvres de la justice. Mais c'est l'Esprit de Dieu, c'est la charité qui anime la justice chrétienne, et dès lors tout se met en action et en mouvement : l'homme qui en est épris ne se contient plus ; il trouve toute sa force en soi, toutes ses puissances sont en vigueur ; tout est vie en lui, tout parle, tout agit, et il ne peut suffire aux impressions que son cœur toujours embrasé donne à toutes les parties qui le composent. D'où il s'ensuit premièrement que les œuvres faites par cet esprit et cette charité sont non-seulement les signes de la justice, mais qu'elles la constituent ; qu'elles en sont non-seulement les fruits, mais qu'elles servent à l'augmenter. C'est un arbre dont la racine s'étend et se fortifie en proportion égale avec ses branches ; la sève qui l'anime fait un tout avec lui ; et si elle lui produit des fruits, ces fruits la reçoivent, l'étendent et la nourrissent.

Il s'ensuit, en second lieu, que les œuvres de la justice chrétienne, lorsqu'elle habite véritablement dans l'âme, sont toutes méritoires. Comme l'esprit qui les produit est le même que celui de Jésus-Christ, elles contractent toutes de son prix ; elles tiennent de sa nature ; elles sollicitent efficacement selon la part qu'elles en ont ; elles expient les fautes ; elles obtiennent les grâces ; elles méri-

tent la récompense selon que Dieu l'y reconnaît.

Ils'ensuit, en troisième lieu, qu'on ne doit jamais se borner au nombre et à la mesure des œuvres; que si l'on peut compter ce que l'on a fait, on ne peut ni compter ni mesurer ce qui reste à faire; que jamais on n'est quitte; qu'il n'est jamais permis de dire: C'est assez; parce qu'en effet l'esprit d'où sortent ces œuvres est infini dans ses opérations; qu'on ne l'épuise jamais si on ne le perd; qu'il tend toujours à se dilater; que plus on en est plein, plus on veut en recevoir; et que qui croirait avoir tout fait, témoignerait par là n'en avoir plus.

Ils'ensuit en dernier lieu que non-seulement notre justice doit produire des œuvres, mais que, comme je l'ai déjà dit, toutes nos œuvres doivent être des œuvres de justice; que ce qui ne tire pas sa force de la sève n'est bon qu'à être jeté au feu: *Mittetur foras sicut palmas* (Joan., XV, 6); et que celui qui est chargé de faire porter le cep doit retrancher tout le sarment qui ne produit rien, pour sauver le reste et lui faire porter plus de fruits: *Et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat* (Ibid., 2).

Mais ici, chrétiens auditeurs, je dois vous avertir que par les œuvres de justice je n'entends pas seulement les devoirs et les pratiques de religion: nous en avons suffisamment parlé dans notre premier point; mais j'entends toutes les œuvres qui entrent dans l'ordre de votre vocation. Vous pourriez être fidèles aux exercices de la piété, que vous ne posséderiez pas pour cela la vraie justice. Je conçois qu'il serait doux pour vous de n'avoir autre chose à faire que d'assister à des messes ou à des saluts, d'entendre des sermons, de vous appliquer à quelques lectures, et que l'amour-propre se relâcherait volontiers de son opposition au bien, si on voulait se contenter de ces œuvres qui ne le contrariaient pas beaucoup, et qui peuvent même servir quelquefois à le flatter. Mais il est d'autres œuvres qui ne sont pas moins essentielles pour former la justice: ce sont les œuvres de pénitence, les œuvres de charité, les œuvres de votre état. Le pharisien exerçait toutes les œuvres de religion, mais il ne pratiquait pas celles de miséricorde et de justice. Le chrétien ne doit pas négliger les premières, et il doit accomplir les autres avec fidélité: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere* (Matth., XXIII, 23). Ainsi, mon cher auditeur, jusqu'à ce que je vous voie remplir les devoirs de votre charge, de votre ministère, de votre condition, jusqu'à ce que je m'aperçoive que vous tenez tout en règle dans votre domestique, que vous vous appliquez à l'éducation de vos enfants comme à l'affaire la plus sérieuse que vous ayez, jusqu'à ce qu'on m'apprenne que vous vous prêtez à toutes les œuvres de justice et de charité, que vous allez même au devant, n'exigez pas de moi que je canonise tous ces exercices extérieurs que vous faites: et parce que vous n'avez pas les vices des païens, n'exigez pas que je croie que vous avez la

justice du chrétien. Montrez-moi votre foi par vos œuvres, et dès lors vous avez un caractère essentiel qui vous justifie.

L'on peut maintenant reconnaître, mes frères, les différences qui se trouvent entre la justice chrétienne et la justice des pharisiens. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que Jésus-Christ nous a dit que notre justice devait être plus abondante et plus parfaite que celle du juif purement juif, et que ce n'était qu'à ce prix que nous entrerions dans le royaume des cieux (Matth., V, 20). La loi de Jésus-Christ n'a rien ajouté aux obligations de l'homme; elle n'a fait que le rendre plus inexcusable s'il ne les remplit pas. Ses préceptes sont aussi éternels que Dieu, également nécessaires pour tous les temps et pour tous les lieux; le Verbe qui les a dictés était dès le commencement, il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde, et les ténèbres qui ne l'ont point comprise, n'en ont été que plus malheureuses. Aussi les justes qui ont précédé Jésus-Christ et qui ont été prévenus de son Esprit ont-ils été quelquefois plus abondants en œuvres que nous-mêmes: leur foi moins soutenue à l'extérieur, mais au fond plus féconde, leur a fait mériter le nom de Pères et de Patriarches; et l'apôtre saint Paul les a proposés pour modèles non-seulement des œuvres que nous devons faire, mais aussi de la récompense que nous devons en attendre. Au contraire, les plus fidèles à la lettre de la loi, mais qui n'en avaient pas l'esprit, n'ont été trouvés dignes que de réprobation, ont mérité de n'être plus le peuple de Dieu, et ne peuvent espérer de rentrer en grâce que lorsqu'ils participeront à l'Esprit que nous avons reçu, et qu'ils se réuniront au chef dont nous sommes les membres.

Tâchons de ne pas les imiter. Leur justice n'était qu'extérieure, la nôtre doit être intérieure; leur justice était bornée; la nôtre doit être sans bornes; leur justice était stérile, la nôtre doit être féconde, et c'est par là que nous mériterons et d'éviter les punitions qu'ils se sont attirées, et de recevoir les récompenses éternelles qu'ils n'ont pas voulu connaître et que je vous souhaite Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIEME SEMAINE DE CAREME.

Sur l'emploi du temps.

Bonas facite vias vestras et studia vestra.

Redressez vos voies et corrigez votre conduite. En l'épître de ce jour (Jerem., VII, 5).

S'il est vrai que la sagesse consiste à se procurer aux dépens de tout des jours et des moments favorables pour le salut, à mettre à profit ceux que la Providence nous offre, et à réparer sans délai ceux qui nous ont échappé par notre imprudence, je vous le demande, mes frères, quel jugement devons-nous porter de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui? Jamais les jours ne furent plus mauvais, les occasions de se perdre plus

prochaines et plus fréquentes, les temps de faire le bien plus rapides et plus incertains, et cependant jamais on ne vit moins de circonspection dans l'usage qu'on en fait. A voir la conduite des hommes, on dirait qu'ils disposent à leur gré de l'avenir; qu'ils peuvent étendre les bornes des temps aussi loin qu'il leur plaît, et fixer selon leur caprice le cours impétueux des années. Toujours abusés de cette folle espérance que tôt ou tard ils répareront le passé, ils ne savent que faire du présent; ils perdent en amusements des jours destinés à l'affaire la plus importante; et ils consomment inutilement une vie dont ils pourraient faire servir tous les moments à mériter une éternité. Hélas! dit saint Bernard, il n'est rien de si précieux que le temps, et néanmoins il n'est rien que l'on mette à plus bas prix : *Nihil pretiosius tempore; sed, heu! nihil hodie vilius aestimatur*. Que de jours de salut déjà perdus pour la plupart! que de moments échappés! Mais on n'y pense pas, on est tranquille sur ses pertes, on ne les pleure pas; et tel est à la veille d'une ruine entière et désespérée, qui voit avec indifférence cette longue suite d'années qu'il ne peut plus rappeler, et où il pouvait se faire des trésors éternels de gloire et de félicité : *Transeunt dies salutis, et nemo recogitat, nemo sibi non reditura momenta perisse causatur*.

Ah! mes frères, permettez-moi du moins de vous adresser les mêmes paroles que Dieu adressait aux Juifs par la bouche du prophète Jérémie : *Bonas facite vias vestras et studia vestra*. Redressez vos voies, corrigez votre conduite; c'est-à-dire employez mieux votre temps, connaissez-en tout le prix, réfléchissez sur son peu de durée, méditez son incertitude; n'abusez point des jours qui vous restent en les passant dans l'oisiveté, en vous écartant des devoirs de votre état et en vous livrant aux œuvres de l'iniquité.

Ces réflexions tirées de mon texte me conduisent naturellement, mes frères, à vous entretenir aujourd'hui de l'emploi du temps : matière importante que je vais tâcher de mettre dans tout son jour en vous faisant voir qu'il n'est rien qu'on doive plus ménager que le temps, et qu'il n'est cependant rien que l'on ménage moins. Les motifs qui doivent vous engager à bien employer le temps, ce sera mon premier point : les règles que nous devons suivre pour bien employer le temps, ce sera le second : c'est aussi tout le partage de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Les motifs de bien employer le temps se tirent premièrement de son prix; en second lieu, de sa brièveté; en troisième lieu, de son incertitude. Le temps est précieux. Hé! mes frères, comment jugeons-nous du véritable prix des biens que nous possédons, et sur quoi réglons-nous l'estime que nous en faisons? N'est-ce pas et sur ce qu'ils coûtent, et sur le fruit que nous en pouvons tirer?

Sur ce principe il est facile de montrer que le temps est un bien que nous devons infiniment estimer; car premièrement il n'en est point qui nous ait été acheté plus cher; je ne dis pas à nos dépens : Dieu le donne sans aucune avance de notre part; il fait couler pour nous une multitude de jours et d'années, avant que nous ayons pu les mériter et il nous en confie gratuitement la disposition et l'usage. Mais prenez garde, s'il vous plaît, que ce temps, qui ne nous coûte rien, nous a cependant été acheté par le plus précieux et le plus riche de tous les trésors, je veux dire par le sang même de Jésus-Christ.

Dès que l'homme eut péché, il n'eut plus aucun droit à la vie : un monstre tel que lui ne mérita plus de jouir de la lumière; la justice qu'il avait outragée le condamnait dès lors à lui être sacrifié; et le monde entier l'aurait enseveli sous ses ruines, si la miséricorde n'eût à l'instant offert la rançon qui devait le sauver. Ainsi l'ange prévaricateur fut précipité au moment même de sa révolte : ainsi, malheureux enfants de colère que nous sommes, le moment de notre naissance devrait être celui de notre destruction. Y pensiez-vous, mon cher auditeur? C'est un prodige dans l'univers qu'un pécheur qui vit et qui respire : chaque crime que vous commettez crie vengeance contre vous, vous méritez d'être écrasé dans l'instant même que vous le commettez, et une mort prompte et subite est le moindre de tous les supplices que Dieu serait en droit d'ordonner contre vous. Oui, pécheur, toutes les fois que vous l'outragez, il pourrait vous frapper, comme il frappa autrefois tant de prévaricateurs de sa loi, un Antiochus, un Ananie, un Hérode : cependant vous vivez, vous respirez, vous avez le temps de faire pénitence; et cela depuis tant d'années que vous avez péché, quoique vous péchiez encore tous les jours. A qui donc devez-vous ce temps? Est-ce le hasard qui vous le donne? sont-ce vos soins, votre attention pour votre santé qui vous le procurent? Ah! mes frères, apprenez à estimer le bienfait de Dieu et à profiter d'un don si précieux. C'est Jésus-Christ pour qui seul et par le mérite duquel toutes les créatures subsistent encore; c'est lui qui, en s'immolant sur la croix, a demandé pour vous quelques jours et quelques années, pour vous donner lieu de porter de dignes fruits de pénitence.

Dans ce moment où toutes nos âmes lui furent présentes, et où il les présenta lui-même à son Père, il fixa la destinée temporelle de chacune : *Dimitte illam et hoc anno*, dit-il, comme ce vigneron de l'Evangile, en faveur du figuier stérile (*Luc.*, XIII, 8); Seigneur, cette âme que je vous offre est conçue, il est vrai, dans le péché; vous pourriez dès à présent la perdre et la condamner : mais ne la frustrez pas de la grâce du sacrement que je viens de lui mériter par l'effusion de mon sang; encore un moment, et elle est réconciliée avec vous : *Dimitte illam*. Celle-ci, ô mon Dieu! est encore bien plus criminelle à vos yeux; elle a perdu cette

première grâce que je vous avais demandée pour elle ; sa jeunesse, ses passions, l'exemple du monde que vous réprouvez, l'ont malheureusement entraînée : mais je prends son crime sur moi ; je donne âme pour âme ; encore quelques années, encore quelques mois, et peut-être se rendra-t-elle à ma voix et à mes inspirations : *Dimitte illam et hoc anno*. Il y a longtemps que vous cherchez du fruit dans cette autre ; plusieurs années se sont déjà écoulées, et cependant point de bonnes œuvres ; c'est une vie passée dans la débauche, dans le plaisir et l'inutilité ; vous l'avez mille fois appelée à la pénitence ; vous l'avez affligée par des maladies, des contre-temps, des adversités ; vous lui avez fait sentir le dégoût du monde et de ses vanités, et elle vous a toujours résisté : elle mérite d'être ensevelie dès ce moment dans le fond des abîmes : *Utquid etiam terram occupat ?* Mais, ô mon Père ! les trésors que vous m'avez confiés ne sont pas épuisés ; encore quelques jours, et je lui prépare des grâces pour la convertir ; sinon je l'abandonne pour jamais aux rigueurs de votre justice : *Dimitte illam et hoc anno, usquedum fodiam circa illam*.

Voilà, chrétiens, ce que Jésus-Christ demanda sur la croix et pour votre âme et pour la mienne. Que faites-vous donc quand vous abusez de ce temps, que vous le perdez, que vous le laissez passer sans opérer votre salut ? J'ose le dire, c'est une espèce de sacrilège que vous commettez, puisque c'est Jésus-Christ, son sang, ses mérites que vous méprisez. Mais le temps est précieux, non-seulement par ce qu'il a coûté, mais par l'usage que vous en pouvez faire.

J'avoue, mes frères, que si nous jugions du temps par l'usage qu'en font la plupart des hommes, nous les estimerions d'autant plus malheureux qu'ils en ont davantage. Combien en est-il dont on peut dire qu'il vaudrait mieux pour eux que jamais ils ne fussent nés ; je dis plus, qu'ils fussent morts sans baptême ou après le premier péché mortel, que de n'avoir vécu jusqu'ici et de ne vivre encore tous les jours que pour augmenter leur jugement, et pour multiplier (si j'ose ainsi parler) leur enfer à l'infini. Mais, mes frères, l'abus que l'on fait du temps n'en diminue point le prix ; on peut dire même qu'il est d'autant plus précieux qu'on s'expose à de plus grands maux en le perdant : à plus forte raison, si nous considérons que la moindre partie de ce temps peut nous servir à mériter une heureuse éternité.

Ceserait déjà beaucoup, sans doute, qu'une vie de plusieurs siècles pût nous mériter de jouir de Dieu et de le voir face à face pendant un seul jour, puisqu'un seul jour dans vos tabernacles, ô mon Dieu ! vaut mieux que mille autres jours et que tous les temps ensemble (*Psal. LXXXIII, 11*). Mais il ne s'agit de rien moins ici que d'être heureux avec Dieu pendant l'éternité ; et cela je ne dis pas au prix de mille siècles, de mille années, de mille jours ; mais (écoutez ceci, chrétiens,

et connaissez votre bonheur) au prix d'un seul instant ; c'est saint Paul qui me l'apprend, *Momentaneum et leve tribulationis* (II Cor., IV, 17). Oui, un moment de pénitence, de contrition de ses péchés, d'amour de Dieu, de croix et de tribulation produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire : *Momentaneum*. Le bon larron ne donna à Dieu que le dernier soupir de sa vie ; cependant il entra dans le paradis, et il y sera éternellement avec Jésus-Christ. C'est ce moment après lequel les damnés soupirent, et qu'ils ne peuvent obtenir, moment qui leur suffirait pour se tirer de l'éternelle misère où ils sont réduits : *Momentaneum*.

Et la raison en est que Jésus-Christ ayant satisfait pour nous dans le temps, et ses mérites étant d'un prix infini, la moindre de nos actions faite dans le temps en conformité des siennes, mérite une récompense infinie. D'ailleurs l'amour de Dieu qui sanctifie nos actions et qui les rend méritoires n'est l'ouvrage que d'un moment : la volonté qui le produit n'a pas besoin de retardements ; et il n'est aucun d'entre vous, mes chers auditeurs (fût-il le plus grand pécheur de la terre), qui dans l'instant même que je vous parle ne pût retourner à Dieu, et par un changement entier de cœur et d'inclinations s'ouvrir à jamais les portes du ciel. Oh ! que la piété tire de conséquences de ces maximes ! car s'il est vrai qu'un moment d'amour de Dieu opère en nous un poids de gloire, que sera-ce de cette multitude d'années où par nos bonnes œuvres nous aurons mille et mille fois réitéré nos protestations ? que sera-ce de la vie d'un saint religieux, d'un prêtre zélé, d'un homme public et appliqué à ses devoirs, d'une femme charitable, d'un artisan laborieux et pénitent ? Mais, par une raison contraire, s'il est vrai que le temps nous soit si utile, quelle folie de le prodiguer comme on fait, sans discernement et sans réserve ! *Stultus complicat manus suas* (*Eccle., IV, 5*). Je sais que l'impie, le libertin, le pécheur impénitent raisonneront tout autrement. S'il ne faut, diront-ils, qu'un bon moment pour se réconcilier à Dieu, pour éviter l'enfer, pour mériter le ciel, attendons, jouissons du présent, le Seigneur est encore loin de nous : *Moram facit Dominus meus venire* (*Luc., XII, 45*). Mais nous avons de quoi les désabuser et les confondre ; car non-seulement le temps est précieux, mais il est court : second motif de le bien employer.

Je pourrais ici, mes frères, en suivant les idées que saint Augustin nous donne, vous faire voir que le temps dont vous pouvez disposer n'a pas même d'étendue : car enfin le passé n'est plus à vous ; le futur n'y est pas encore, et le présent dont vous croyez jouir, s'enfuit avec une telle rapidité qu'il est impossible de le mesurer : *Ita raptim a futuro in præteritum transvolat, ut nulla morula extendatur*. Mais parlons selon des idées plus continues ; considérons tout le temps de la vie la plus longue, telle qu'elle est aujourd'hui ; je dis que la brièveté de ce

temps est un des plus puissants motifs pour un chrétien d'en mettre à profit tous les moments.

Un temps est court (selon le langage ordinaire) ou par comparaison à un autre beaucoup plus long, ou par rapport à quelque grande affaire qu'on est obligé de terminer dans cet intervalle. Vous comprenez déjà, mes frères, quelle est ma pensée : car premièrement, sans comparer ici le temps avec le temps, votre vie avec cette multitude d'années qui se sont déjà écoulées, avec la vie même des anciens patriarches, qu'est-ce que ce temps qui borne votre séjour ici-bas, par rapport à l'éternité? Qu'on suppose tant qu'on voudra la vie la plus austère; qu'on imagine tout ce qu'ont jamais souffert les anachorètes dans leurs solitudes, les religieux dans leurs cloîtres, les confesseurs au milieu des persécutions, les martyrs mêmes sur les échafauds : une vie ainsi éprouvée vous paraît bien longue sans doute : mais rapprochons-la de l'éternité; c'est un point qui disparaît, c'est une vapeur qui s'envole, c'est une ombre qui n'est déjà plus. Y eut-il jamais de rigueurs plus affreuses et plus excessives que celles dont fut affligé le saint homme Job? Cependant, dans le temps même où il se contemple privé des biens qu'il possédait, couvert de plaies, insulté de ses amis et de ses proches, il ne laisse pas de s'écrier que les jours sont courts, que l'homme n'a non plus de durée que la fleur des campagnes, qu'il s'enfuit comme l'ombre (*Job, XIV, 1-5*). Ah! c'est qu'il se souvenait que son Rédempteur était vivant, et qu'un jour il devait ressusciter lui-même pour vivre éternellement : *Scio quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum (Job, XIX, 25)*.

En effet, mes frères, transportons-nous un moment dans cette vaste éternité; avançons le plus que nous pourrions dans ces abîmes de la durée de Dieu, où nous serons nous-mêmes engloutis après notre mort; représentons-nous à nous-mêmes dans cette société des saints, lorsque tous les temps seront finis, que l'univers aura changé de face, que les ennemis de Jésus-Christ seront brisés à ses pieds, que le démon et ses anges seront pour jamais relégués dans les enfers; et dans ce point de vue (car il n'y a de vrai que ce qui paraîtra vrai pour lors) examinons le peu d'années que nous aurons passées sur la terre, et voyons s'il y aura sujet de regretter les moments que nous aurons employés à l'œuvre de notre salut. La sentez-vous, chrétiens, cette comparaison? Que serait-ce si, pour mieux confondre votre lâcheté, pécheurs, au lieu de vous placer dans l'éternité bienheureuse, je vous avais porté dans cet océan de feu d'où, après les millions d'années mille fois répétés, vous n'aurez encore que l'éternité devant vous, et d'où vous verrez ce point imperceptible dans lequel vous pouviez opérer votre salut. Et remarquez, mes frères, qu'il y a encore cette différence entre le temps et l'éternité, qu'on ne jouit du temps que par succession : heureux ou malheu-

reux dans le temps, je ne le sais que pour le moment présent; les biens et les maux ou passés ou futurs ne me regardent pas : mais l'éternité, grand Dieu! l'éternité se retrouve à chaque instant, à chaque instant les biens ou les maux de l'éternité se font sentir. Après cela, hommes insensés, perdez, prodiguez, profanez le temps : et tandis que les enfants du siècle, pour une fortune périssable, pour des honneurs et des dignités qu'on n'est pas même sûr d'obtenir, emploient tout le temps de leur vie, et s'interdisent le repos le plus nécessaire, vous qui devriez être des enfants de lumière, persuadez-vous, si vous le pouvez, que vous avez trop de temps pour vous sauver.

Mais, mes frères, non-seulement le temps est court par rapport à l'éternité, il l'est encore par rapport à ce que nous avons à faire. Quelle est notre affaire ici-bas? C'est notre salut. Or pouvez-vous penser que la vie soit trop longue pour y travailler? Quoi! parce que le Père de famille a quelquefois libéralement récompensé ceux qui n'ont travaillé qu'à la dernière heure, croirons-nous qu'il y a trop de temps dans la journée pour mériter ce salaire? Ah! ce n'est point par des miracles et par des coups de grâce qu'on doit juger de la conduite de Dieu : il peut sauver dans un instant, comme dans l'espace de mille siècles; mais ce qui est possible à la force de son bras n'est pas toujours conforme aux règles de sa sagesse. En effet, chrétiens, de quoi s'agit-il? Il s'agit de conquérir une couronne, d'arracher un royaume d'entre les mains d'un maître qui ne le donne qu'à ce prix : il s'agit, pauvres et indigents que nous sommes, de faire les provisions nécessaires pour acheter tous les trésors d'un Dieu : il s'agit, sujets rebelles, d'apaiser notre roi irrité : il s'agit, criminels et condamnés au supplice, de nous rendre notre juge favorable : il s'agit de soumettre toutes les puissances de l'enfer, de dompter une armée de lions rugissants, et de se rendre invulnérables aux traits enflammés d'un ennemi toujours appliqué à nous perdre : il s'agit de guérir des maladies presque incurables, de fermer des plaies mortelles, de passer de la mort à la vie : il s'agit enfin de se faire la guerre à soi-même, de vouloir ce qu'on ne veut point, de haïr ce que l'on aime, et de se résoudre à faire ce que l'amour-propre ne peut souffrir.

Que le pécheur nous dise après cela qu'il ne faut qu'un bon moment. Il ne faut qu'un moment, je l'avoue; mais ce moment viendra-t-il si on ne le désire pas, si on ne s'empresse pas de le mériter, si l'on ne court pas au-devant de lui? Il ne faut que vouloir se sauver; mais pour cela il faut profiter des grâces que Dieu nous a données; et ces grâces mêmes, toutes puissantes qu'elles sont, Dieu ne nous en fera pas profiter malgré nous : souvent elles n'agiront que par degrés : leurs fruits se feront attendre et demander longtemps, ils souffriront les retardements de l'homme, ils attendront son consentement et sa coopération, et il est un or-

dre de moyens auxquels seuls les progrès et la consommation de l'œuvre de la grâce sont pour l'ordinaire attachés : *Hoc opus non est unius diei, sed multi temporis, secundum gratiam Dei miserentis, studium hominis volentis*. C'est saint Bernard qui parle.

Il ne faut que vouloir, il est vrai ; mais, chrétiens, pour entrer dans quelque détail, qu'est-ce que vouloir se sauver ? Pour un marchand, par exemple, qui, à la faveur du mensonge, de la tromperie et de l'usure, a grossi sa fortune, qui a mesuré son gain et ses profits sur son avarice insatiable, c'est procéder à une restitution exacte, mettre un nouvel ordre dans ses affaires, rompre les sociétés illégitimes, faire d'abondantes aumônes. Vouloir se sauver, pour une femme mondaine, qui après une jeunesse déréglée, s'est engagée dans le mariage sans vocation, a négligé l'éducation de ses enfants, s'est livrée à la vanité, au luxe, à la mollesse, c'est se dépouiller de tous ses ornements inutiles, renoncer aux compagnies, aux visites, aux parties de jeux et de plaisirs, se retirer dans l'intérieur de son domestique, reprendre le soin de sa famille, s'exercer à la prière, aux bonnes œuvres. Peut-être, mon cher auditeur, qu'en recommençant à vivre, vous n'auriez pas encore assez de temps pour tant d'ouvrages à la fois. Oui, chrétiens, il y a des pécheurs pour qui l'examen seul de leur conscience et la confession de leurs péchés demanderaient des années entières, et des années qu'ils n'obtiendront peut-être jamais, pour avoir misérablement compté sur quelques prétendus bons moments. Il ne faut que vouloir, mais encore une fois l'avez-vous jamais bien compris ce que c'est que vouloir se sauver ? C'est n'avoir aucune passion qui nous domine, posséder en soi le principe de toutes les vertus, s'avancer jusqu'au degré de perfection auquel nous sommes appelés, faire tout le bien que Dieu demande de nous, et se mettre en état de pouvoir dire à l'heure de la mort : J'ai consommé l'œuvre que Dieu m'avait donnée à faire. L'oserons-nous penser maintenant, que le temps est trop long, et ce que les nécessités de la vie, nos affaires temporelles, les bienséances qu'il faut accorder au monde nous en peuvent laisser, suffira-t-il à notre faiblesse ?

Encore si nous pouvions nous le promettre, ce temps ; mais il est incertain, dernier motif pour le bien employer. Quand je dis, mes frères, que le temps est incertain, je ne prétends point développer une vérité que chacun aperçoit assez par lui-même. L'heure de notre mort et du jugement de Dieu est un secret tellement caché dans son sein que les anges mêmes qui sont toujours présents devant lui ne peuvent le pénétrer. Encore moins l'homme faible et aveugle entreprendra-t-il de le découvrir : *De die illo vel hora nemo scit, neque angeli in calo.* (Matth., XXIV, 36). Mais ce qui me fait trembler, chrétiens, c'est que cette vérité, toute sensible qu'elle est, quoique répandue à chaque page dans les Ecritures, et confirmée par le témoignage de notre conscience ; cette vé-

rité, dis-je, qui a pour nous de si affreuses conséquences, et qui rend notre salut si douteux et si incertain, n'alarme point notre piété. Nous ne savons quand le Fils de l'homme viendra ; voilà la vérité : cependant nous vivons comme s'il ne devait jamais venir : quelle étrange stupidité ! car souffrez, mes frères, que je dessille aujourd'hui vos yeux et que j'expose devant vous toute la bizarrerie de votre conduite.

Votre âme est votre unique bien, vous n'en pouvez douter : votre unique intérêt est de la sauver. C'est en vain que vous êtes homme de naissance, d'honneur, de probité dans le monde, que vous vous distinguez par vos richesses, par votre esprit, par vos emplois et par vos talents ; si vous vous damnez, vous êtes la plus misérable, la plus insensée (permettez-moi le terme), la plus extravagante de toutes les créatures. Cela supposé, je vous le demande, voudriez-vous, dans le moment que je vous parle être cités au tribunal de la justice de Dieu, et recevoir l'arrêt décisif de votre éternité ? Répondez. Je lis déjà dans vos pensées, et je n'en vois aucun qui n'avoue qu'il voudrait du temps pour y réfléchir. Cependant le jour de demain n'est point à vous, et cette nuit peut-être on vous redemandera votre âme. N'importe, les affaires de votre conscience demeureront aujourd'hui dans le même état ; vous, libertin, vous retournerez à votre objet ; vous, femme du monde, à votre jeu et à votre luxe ; vous, avare, à votre injustice ; vous, vindicatif, à vos projets emportés ; mais peut-être demain serez-vous ensevelis pour jamais et sans ressource dans les enfers ; n'importe. Mais vous avez du temps aujourd'hui, et c'est le seul dont vous puissiez disposer ; n'importe, vous différerez, c'est-à-dire que, sur un lendemain que vous ne pouvez vous promettre, vous hasarderez votre âme, votre Dieu, votre éternité. Comprenez vous-même, si vous le pouvez, un si prodigieux aveuglement.

Vous me direz peut-être : Je suis jeune, j'ai de la santé ; mais, mon cher auditeur, pourriez-vous dire avec la même assurance que demain vous jouirez de cette jeunesse, de cette santé, de votre vie même, et si vous n'en jouissez pas, que deviendrez-vous ? Vous êtes jeune ; mais la mort a-t-elle perdu ses droits sur les jeunes gens ? Vous avez de la santé : eh quoi ! n'y est-on jamais trompé ? et faudra-t-il que tous les hommes ensemble périssent aujourd'hui d'une mort imprévue pour vous faire trembler pour vous ? Mais je ne serai pas du nombre des malheureux : quelles assurances en avez-vous ? n'êtes-vous pas aussi coupable qu'un autre, aussi ingrat envers Dieu, aussi impénitent ? Et moi je vous dis que votre jeunesse, votre santé, vos forces, vos espérances doivent être le motif de vos craintes. Oui, parce que vous vous flattez d'une entière sécurité, c'est pour cela même que vous serez surpris tout d'un coup par une ruine imprévue, sans qu'il vous reste aucun moyen de vous sauver ; c'est l'Apôtre qui parle : *Cum dixerint :*

Pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus, et non effugient (1 Thess., V, 3); et Jésus-Christ lui-même ne nous assure-t-il pas qu'il vient dans le temps qu'on s'y attend le moins : *Tanquam fur in nocte* (*Ibid.*, 2), comme un voleur; lorsque l'on conçoit des desseins pour la vie, que tout réussit à souhait, qu'on se croit plus éloigné de sa fin, qu'on pense moins à l'éternité : *Tanquam fur in nocte*. Qu'avez-vous à opposer à ces vérités?

Mais je veux que Dieu, par un effet de sa patience vous donne encore du temps, êtes-vous sûrs que ce temps vous sera favorable? Eh! ne savez-vous pas qu'il y a des jours mauvais, des saisons rigoureuses et importunes, où non-seulement on ne recueille rien pour le salut, mais où tout semble s'y opposer; temps malheureux où le ciel semble d'airain, où les grâces et les secours extérieurs sont plus rares, où nos passions paraissent indomptables; hivers tristes et funestes que Dieu quelquefois, par un jugement secret, ne daigne pas abrégier, et qui durent à l'égard de plusieurs toute la vie. Eh! qui vous a dit que cet hiver n'arrivera pas bientôt pour vous? Hélas! il est déjà peut-être arrivé ce temps où vous chercherez Dieu sans le trouver, où vous l'invoquerez sans être exaucés, disons mieux, où vous ne le chercherez plus, où vous ne l'invoquerez plus, où vous n'aurez plus ni goût pour la prière, ni retour sur vous-mêmes, ni douleur de vos péchés, et où, soit habitude, soit engagement, vous renoncerez brutalement à votre salut. Ah! mes frères, faisons le bien pendant que nous en avons le temps : *Ergo, dum tempus habemus, operemur bonum*. (*Galat.*, VI, 10). Car, ô Dieu! quel désespoir pour le pécheur, quelle rage, quelle désolation, lorsqu'il se verra privé de ce temps! désolation qui l'accablait à sa dernière heure, et qui fera son plus terrible supplice dans l'éternité.

Allez, dit Dieu dans l'Apocalypse aux sept anges, répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu (*Apoc.*, XVI, 1 et seq.). Hé! quel sera, mes frères, leur ministère? La terre va être affligée de plaies cruelles, la mer et les fleuves seront changés en sang, le soleil ne donnera plus sa lumière, les hommes seront tourmentés par l'ardeur du feu, tout l'univers ne sera plus que trouble et que confusion; mais ce n'est là que le commencement des malheurs. Dans cette consternation je vois arriver le septième ange qui répand sa coupe dans l'air; les tonnerres grondent à ses côtés, la terre tremble à sa voix, toutes les îles s'ensuient, les montagnes disparaissent, et les hommes blasphèment Dieu à cause de la plaie dont ils sont frappés : *Propter plagam, quoniam magna facta est vehementer* (*Ibid.*, 21). Quelle est donc cette plaie? C'est une voix qui se fait entendre et qui dit : C'en est fait : *Factum est*, il n'y a plus de temps. O parole de mon Dieu, que vous êtes terrible! *Vox Domini confringentis cedros* (*Psal.* XXVIII, 5); c'est vous qui renverserez ces cèdres, qui à

l'heure de la mort briserez ces hommes fiers et altiers, ces prétendus esprits forts, ces âmes rebelles à la grâce, ces pécheurs obstinés : *Factum est*; c'en est fait, il n'y a plus de jours de salut, plus de grâces, plus de miséricorde, plus de secours; c'en est fait, tout est passé, monde, vanité, plaisirs, richesses, vains honneurs, folles espérances, vous n'êtes plus; *Factum est*. Reposons-nous ici un moment et, après avoir vu les motifs de bien employer le temps, examinons quelles sont les règles qu'il faut suivre pour le bien employer : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Il y a trois abus que l'on peut faire du temps : le premier, en ne faisant rien; le second, en faisant le mal; le troisième, en faisant toute autre chose que ce que l'on doit : *Aut nihil agunt, aut male agunt, aut aliud agunt*, disait autrefois un philosophe païen. Pour remédier à ces trois abus, l'emploi du temps doit avoir trois conditions : il doit être continu, il doit être légitime, il doit être réglé. Il faut toujours faire quelque chose; première règle : il ne faut faire que ce qui est permis; seconde règle : il faut toujours le faire à propos; troisième règle. Voici, mes frères, des principes de conduite qui ont une extrême étendue et qui demandent toute votre attention.

Il faut toujours faire quelque chose, et par là j'attaque deux sortes de personnes qui composent la meilleure partie du monde : les unes qui languissent assez souvent dans une molle oisiveté, ne donnant à leur esprit et à leur corps ni action, ni mouvement; les autres, qui ne font jamais rien d'utile, ni à elles-mêmes, ni au prochain. Or, pour instruire d'abord les premiers, je dis qu'il n'est point permis de demeurer un seul instant dans l'oisiveté, soit parce qu'elle est un péché par elle-même, soit parce qu'elle est une occasion de péché. C'est un péché, parce qu'il n'est pas un seul instant où Dieu ne doive être adoré, aimé, servi et glorifié de nous; c'est un péché, parce que tout économe est obligé, sous peine de prévarication et d'injustice, d'employer jusqu'à la moindre partie des biens dont il n'est que le dépositaire aux usages auxquels ils sont destinés; c'est un péché, parce qu'on peut être surpris par la mort dans l'instant même qu'on ne fait rien, et que le serviteur qui ne sera pas trouvé veillant sera tout au moins repris de son maître.

Mais quand il serait vrai que l'oisiveté ne serait pas un péché, on ne peut nier qu'elle n'en soit l'occasion la plus prochaine. C'est dans l'oisiveté que le corps s'amollit, que les passions revivent, que l'âme perd sa vigueur; c'est à la faveur de l'oisiveté que naissent les mauvaises pensées, que l'on forme des projets de vanité et d'ambition (disons-le avec le Sage), que l'on s'instruit des crimes les plus noirs et les plus honteux : *Multam malitiam docuit otiositas* (*Eccli.*, XXXIII, 29). Que faisait David quand il con-

cut le péché dans son âme ? Ce saint roi selon le cœur de Dieu, accoutumé dès son enfance à dompter les lions, éprouvé par des persécutions et des guerres continuelles, déjà vainqueur des passions de son âme, ayant deux fois épargné son plus cruel ennemi, devient la victime d'une passion infâme ; il médite le plus horrible et le plus détestable des attentats, un adultère. D'où vient donc un changement si étrange ? Ah ! mes frères, il est oisif, dans l'inaction, il se promène sur la terrasse de sa maison, dans un temps néanmoins où il semblait que le repos fût fort permis ; c'était après midi : *Accidit ut surgeret David de strato suo post meridiem, et deambulare in solario domus regie* (II Reg., XI, 2).

Salomon, son fils, ne fut pas plus heureux que lui ; toute sa sagesse l'abandonne lorsqu'il n'a plus rien à faire ; la fornication, l'idolâtrie, sont les fruits du repos dont il jouit. Mais pour faire quelque chose il ne suffit pas d'éviter l'oisiveté, il faut encore que ce que l'on fait soit utile ou à nous, ou au prochain ; car j'appelle rien tout ce qui ne produit rien, qui ne conduit à rien, jeux, visites, conversations, promenades inutiles, lectures purement curieuses, ouvrages d'esprit qui ne servent souvent ou qu'à entretenir la vanité, ou qu'à blesser la charité ; et je dis que le temps qu'on emploie à ces riens est un temps perdu, parce que Dieu ne récompense, ne couronne que ce qui conduit au salut : tout ce qui n'y tend pas directement ou indirectement n'est d'aucun prix à ses yeux ; et ce qui est terrible, c'est que ce que Dieu ne compte pas pour lui est au profit du démon. Cette démarche que vous faites, cette affaire que vous entreprenez, cette étude à laquelle vous vous appliquez, n'avance en rien les intérêts de Dieu, ni ceux de votre âme ; autant de gagné pour l'ennemi de votre salut.

Comparons maintenant la conduite du monde avec les règles que nous venons d'établir. Combien de gens dont toute la vie est une oisiveté continuelle, qui n'ont point de plus grand embarras que de précipiter les moments qui leur restent ! Ah ! si la gravité de la chaire me le permettait, je vous les représenterais n'ayant point d'autre occupation chez eux que de se reposer, de compter leur argent, de penser à leur revenu, de s'endormir sur des projets chimériques ; ou bien vous les verriez dans le public se multiplier à chaque pas, renaître à tous moments dans tous les quartiers d'une ville, errer çà et là pour apprendre et pour dire des nouvelles, pour faire des rapports injurieux, quelquefois seulement pour se montrer. Que font la plupart des femmes du monde ? Je n'ose presque entrer dans ce détail : se parer, jouer, recevoir et rendre des visites, hâter la journée par je ne sais quels petits ouvrages utiles seulement pour la vanité, le luxe et l'ostentation : voilà ce qui partage leur temps.

Mais, dira-t-on (surtout à un confesseur qui voudra nous faire un crime de nos

passe-temps) : quel mal est-ce que je fais ? je ne commets point d'excès. Quel mal vous faites ? c'est que vous ne faites point de bien ; et afin que vous ne vous y trompiez pas, je ne crains point de vous dire que, selon la pensée d'un saint, l'inutilité seule suffit pour nous damner : *Sola inutilitas sufficit ad damnationem*. Par conséquent, tandis que nous y persévérons volontairement sans faire aucun effort pour nous en corriger, nous ne sommes point dans la grâce de Dieu. Mais que faire, dira-t-on encore, du temps que nous laissent nos études, nos exercices, nos emplois, nos affaires, notre famille ? Ah ! s'il était vrai que nous ne fussions prodigues que du loisir qui nous reste de nos exercices et de nos affaires, nos pertes ne seraient pas si considérables, et j'aurais tort peut-être de m'élever ici comme je fais contre les oisifs et les négligents. Mais, hélas ! le temps que nous donnons à ces exercices n'est souvent qu'un reste de ce que nous avons prodigué à nos amusements, peut-être même à notre péché. Je veux cependant qu'après avoir rempli fidèlement tous nos devoirs il nous reste encore du temps : oserons-nous dire que nous en sommes embarrassés ? Hé quoi ! nous comptons donc pour rien la prière, les retours sur nous-mêmes, la pensée de l'éternité, la lecture et la méditation des livres saints, les œuvres de charité ? Oh ! que les âmes prudentes savent bien mieux profiter de ces moments qu'on appelle perdus ! leur piété n'est jamais oisive ; vous les voyez toujours appliquées à faire ou à méditer quelque bonne œuvre, et par une pieuse adresse elles détournent, même au profit de la charité, ce qu'elles semblent ne donner qu'à la bienséance ou à la faiblesse. Mais si c'est une imprudence de ne rien faire dans le temps, que sera-ce de faire le mal ? Second abus qui n'est guère moins commun que le premier, quoique infiniment plus criminel, et c'est pour vous en faire voir les terribles conséquences que je dis qu'il ne faut faire que ce qui est bon et permis : seconde règle pour bien employer le temps.

Si nous étions pour toujours sur la terre, si le monde et ses plaisirs étaient éternels, si cet univers devait être le séjour de notre félicité, en un mot, s'il se pouvait faire qu'il n'y eût point de Dieu, je ne serais pas surpris, chrétiens, qu'il y eût une si effroyable multitude de prévaricateurs du véritable emploi du temps. Je dis même, s'il ne s'agissait que de renoncer à la gloire et aux récompenses que ce Dieu nous promet, et si on pouvait, au hasard d'en être privé, se soustraire seulement aux maux dont il nous menace, alors, pécheurs, votre folie serait plus supportable. Mais vous avez beau vous flatter, il y a sur vos têtes un Dieu vengeur, comme il y a un Dieu rémunérateur ; une éternité bienheureuse et une éternité malheureuse, un paradis et un enfer ; c'est à vous de choisir. La vie dont vous jouissez présentement n'est qu'un passage à l'un ou à l'autre de ces deux termes ; vous n'avez

que ce temps pour vous déterminer ; il passe, il est déjà fort avancé, il finit ; et quand une fois vous serez introduits dans ce nouveau monde, la place que vous y occuperez d'abord sera le séjour fixe et éternel de vos âmes.

Où est-ce que j'en veux venir, mes frères, sinon à vous faire comprendre que si c'est une folie de ne point penser dans le temps à se sauver pour l'éternité, c'est une espèce de brutalité de ne travailler que pour se damner ? Je dis travailler pour se damner ; car que fait autre chose le pécheur dans ce monde ? que fait ce jeune libertin dans ces moments qu'il donne à sa passion, lorsque dans ces peintures horribles que son imagination lui présente, et dans ces livres infâmes que sa tyrannique avidité lui fait rechercher, il boit à longs traits tout le venin de l'iniquité ? Ce qu'il fait ? Il ourdit la trame de ses malheurs, il creuse sous ses pieds des abîmes de soufre et de feu ; il met entre les mains de Dieu les carreaux qui doivent l'écraser, et il le sollicite à précipiter son jugement.

Que fait le vindicatif dans le temps qu'il médite la ruine ou le dommage de son ennemi ? Que fait l'avare appliqué à s'amasser des trésors par toutes sortes de voies ? Que fait l'ambitieux, le riche du monde qui s'occupe sans cesse de sa propre grandeur, des moyens de s'élever, de supplanter un rival ? Ah ! que, pour vous répondre, ne puis-je ici substituer à ma place tous ces hommes qui nous ont précédés, que la révolution a mis dans le tombeau, et qui, après avoir fait beaucoup de bruit sur la terre, n'ont trouvé dans leurs mains que des fruits de mort ! Ils vous diraient que presque tous les moments de leur vie ont servi à l'accroissement de leur malheur, que tous leurs pas les ont avancés vers l'enfer, et que les maux éternels qu'ils souffrent se multiplient à proportion des jours qu'ils ont vécu.

En faut-il davantage, mes frères, pour vous persuader que nous devons nous appliquer dans le temps à ne point faire de mal ? Car enfin, s'il ne faut qu'un bon moment pour mériter le ciel, il n'est pas moins vrai qu'il ne faut qu'un moment pour se rendre digne de la damnation. Que devons-nous donc penser, je ne dis pas de ces pécheurs dont toute la vie est une suite de crimes, de ces hommes abandonnés qui semblent braver le ciel en s'engageant dans des états criminels et illicites par eux-mêmes, qui les mettent dans la nécessité de pécher presque à chaque instant, mais du commun des fidèles, de nous-mêmes peut-être, mes chers auditeurs : car que voit-on aujourd'hui, sinon des gens qui emploient au péché la meilleure partie de leur vie ? Tantôt c'est l'homme de palais qui, par l'amour du gain, se charge d'un procès injuste et consume les journées à chercher des subtilités pour l'embrouiller ou pour le rendre favorable. Tantôt c'est l'artisan qui, dans des lieux de débauche et au grand désespoir souvent d'une famille opprimée, dissipe en

excès non-seulement le petit revenu qu'elle se promettait, mais encore le temps dont il lui est redevable.

Combien de temps perd-on tous les jours à médire du prochain, à parler témérairement sur sa conduite, à tenir des discours libres et scandaleux, à lire des livres qui affaiblissent la piété ? Les pensées seules dont on s'occupe contre la loi de Dieu, qui pourrait les compter ? Les antipathies et les haines secrètes que l'on irrite par des réflexions, les désirs d'avoir du bien, de vivre commodément, qu'on laisse volontiers mûrir dans son cœur, les idées d'un bon succès, les louanges qu'on a reçues d'une réputation acquise dont l'imagination se repaît, ne sont-ce point là nos occupations les plus ordinaires lorsque nous sommes seuls ? Et remarquez, mes frères, que je ne parle pas tant ici des fautes qui échappent à la légèreté et à la faiblesse que de celles qui demandent du temps ; parce qu'en effet ces sortes de fautes, toutes légères qu'elles paraissent, disposent étrangement la volonté au péché, ou partent d'un cœur qui, n'écoulant point les remords et la réflexion, est peut-être déjà bien affermi dans le péché.

Heureuses donc ces âmes qui, vivement pénétrées de la crainte d'offenser Dieu, ne se reposent point, si j'ose ainsi parler, dans leur péché, l'interrompent au moment qu'elles l'envisagent, et n'abusent point de ce malheureux prétexte, que la faute n'est point mortelle et qu'on ne sera pas damné pour l'avoir commise ! Mais il est temps de venir à ma dernière réflexion. Non-seulement il faut toujours faire quelque chose, non-seulement il ne faut faire que ce qui est bon et permis, mais il faut encore le faire à propos : troisième et dernière règle pour bien employer le temps.

Un des plus beaux et des plus excellents caractères de la Divinité, c'est l'ordre qu'elle observe dans ses opérations. Et certes, que voit-on de mieux marqué dans cet univers ? Non, mes frères, ce n'est ni cette vaste étendue de matière qui nous environne, ni cette multitude d'astres qui embellissent les cieux, ni ce soleil qui éclaire toute la nature, ni ces trésors que la terre nous fournit ; ce n'est point là, ce me semble, ce qu'on doit le plus admirer dans ce grand ouvrage. C'est cette disposition constante des parties qui le composent, ce mouvement toujours uniforme des ressorts qui animent cette machine immense, cette révolution exacte des temps et des saisons : voilà ce qui annonce plus que tout le reste la gloire de son Auteur.

Or, chrétiens, si Dieu, dont la souveraineté et la toute-puissance sont infinies, ne dédaigne pas de se soumettre aux règles que sa providence a prescrites, serons-nous dispensés d'entrer dans cet ordre et de nous y conformer ? Eh ! mes frères, jetons les yeux sur notre divin modèle, le Sauveur du monde : qu'a-t-il fait pendant sa vie, que nous donner par son exemple cette importante leçon ? Envoyé pour instruire toutes les nations, il ne prévient point les temps

de sa manifestation; il retient pendant trente années les trésors de sagesse et de science cachés en lui; il attend en silence les ordres de son Père, et sa nourriture est de faire à chaque instant la volonté de celui qui l'a envoyé. Je ne crains point de le dire, le fondement et la perfection de la piété chrétienne, c'est de ne rien faire que dépendamment de cette loi souveraine et immuable. L'étudier, la consulter, la suivre dans toutes ses œuvres et pour les circonstances et pour le temps, c'est le comble de la sagesse. Mon bien-aimé, dit l'épouse des Cantiques, a réglé en moi mon amour : *Ordinavit in me caritatem* (Cant., II, 4) : comme si elle eût voulu dire, selon l'explication de saint Bernard, qu'une des plus grandes marques de la tendresse que son époux a pour elle, est de lui avoir non-seulement inspiré la charité, mais d'en avoir réglé tous les mouvements. En effet, rien de plus inutile que nos bonnes œuvres mêmes, si elles sont faites à contre-temps et contre l'ordre de Dieu, soit parce qu'il ne peut approuver ce qu'il n'a pas disposé et ordonné, soit parce que les fruits de nos travaux ne dépendent pas tant de nos travaux mêmes, que des circonstances favorables qui doivent les accompagner.

Je ne sais, mes frères, si vous apercevez toutes les conséquences qu'on peut tirer de ce principe; car il en faut conclure que tout le temps que nous employons à faire toute autre chose que ce qui est de notre état, est un temps perdu. Prêtre du Seigneur, votre unique soin est de veiller sur le troupeau de Jésus-Christ, de lui distribuer le pain de la parole, de puiser dans la prière et dans la lecture des Ecritures l'onction et les connaissances que vous devez répandre ensuite dans les âmes qui vous sont confiées. Cependant vous vous appliquez à des études étrangères et profanes; vous vous chargez de mille soins temporels qui vous détournent de vos fonctions; et votre zèle s'épuise à travailler pour des intérêts humains et domestiques. Ce qui serait peut-être licite en soi, devient un crime en vous; vos jours sont vides, et bientôt vous ne trouverez en vos mains qu'œuvres mortes et stériles.

Magistrat, votre charge est de protéger la veuve et l'orphelin, de démêler à la lumière des lois le bon droit d'avec la chicane et l'injustice, de décider par des principes d'équité de la vie et de la fortune des hommes, et d'acheter par un travail assidu une science aussi difficile qu'elle est nécessaire aux provinces et aux royaumes. Néanmoins content de je ne sais quelle expérience que vous croyez suffisante, vous donnez aux dépens du public, la préférence à vos propres affaires; le soin d'augmenter vos fonds et vos terres, d'élever quelque édifice, de parvenir à quelque nouvel emploi, l'emporte sur votre devoir; jours perdus, travaux inutiles, qui ne sont qu'une véritable oisiveté.

Mère de famille, l'éducation de vos enfants, l'instruction de vos serviteurs, le détail de votre domestique, doivent être votre unique

emploi. Cependant vous n'êtes empressée que pour les affaires d'autrui; par une ferveur affectée vous voulez être de toutes les bonnes œuvres, et vous plaignez tout le bien qui ne se fait pas par vos mains. Votre charité serait louable sans doute, et votre récompense dans le ciel s'accroîtrait à l'infini, si par votre faute le désordre ne se trouvait pas dans votre maison, et si le vice en votre absence ne s'y montrait pas tête levée. Car à Dieu ne plaise que je condamne ici ces âmes fidèles à l'Esprit de Dieu, dont le zèle embrasse tout, et qui non-seulement par l'accomplissement exact de tous leurs devoirs, mais encore par une multitude de bonnes œuvres, répandent au loin la bonne odeur de leur vie et les fruits de leur charité. Non, chrétiens, je ne blâme que le zèle sans science, qui ne sait point discerner le bien qu'il doit faire, qui se laisse accabler de soins superflus, et qui néglige le nécessaire, qui enfin (selon le témoignage de l'Ecriture) s'enrichit d'autant moins qu'il en fait davantage : *Fili, ne in multis sint actus tui : est homo laborans, et tanto magis non abundabit* (Eccli., XI, 10, 11).

Encore une fois, mes frères, Dieu seul doit être l'arbitre et le souverain maître de tous nos moments. Car enfin puisque sa volonté a bien fait toutes choses, et que la volonté de l'homme au contraire a tout renversé, a tout perdu dans le monde, est-ce trop demander de celle-ci, qu'elle soit soumise à l'autre? C'est cet avantage, ô mon Dieu! que vous avez voulu nous procurer, lorsque vous avez suscité dans votre Eglise tant d'hommes remplis de votre Esprit, qui ont rassemblé sous des lois saintes et rigoureuses des colonies entières. C'est dans ces retraites sacrées que nos devoirs nous sont marqués et comme montrés au doigt; que notre volonté apprend à se dépouiller de ses propres fantaisies; et que nous avons toujours présents, si nous le voulons, des moyens sûrs et efficaces de nous sanctifier à chaque instant. C'est aussi, chrétiens, cet avantage que vous pourrez vous procurer quelque jour, si vous avez soin de faire de vos familles des espèces de communautés, où la règle et le bon ordre soient établis, où les temps, les occupations et les devoirs soient marqués à un chacun, et où l'on puisse dire que personne n'y fait sa volonté.

Quel fruit, mes frères, tirerez-vous de tout ce discours? En serez-vous plus convaincus de la nécessité de bien employer le temps? Il est précieux; l'estimerez-vous comme vous le devez? Il est court; en mettrez-vous à profit tous les moments? Il est incertain; commencerez-vous dès aujourd'hui? Comprendrez-vous une bonne fois ce que c'est que de ne rien faire, ce que c'est que de faire le mal, ce que c'est que de tout faire à contre-temps? Plaise au Seigneur que nous n'ayons pas au moins perdu celui que nous venons d'employer à vous parler.

O Dieu! qui avez réservé à votre souverain pouvoir les temps et les moments, nous ne vous demandons point que vous nous les

fassiez connaître; mais seulement que vous nous donniez la grâce de profiter de ceux que vous nous laissez. Vous savez quelle est la destinée d'un chacun de nous, puisque c'est vous qui la réglez. Peut-être en est-il dans cet auditoire dont la dernière heure est fixée à quelques jours ou à quelques mois; peut-être la trompette fatale qui doit les citer à votre tribunal est-elle prête à se faire entendre à leurs oreilles. Ne permettez pas qu'ils en soient surpris; et si votre miséricorde ne daigne pas leur accorder de nouveaux jours, faites au moins que pendant celui qu'on appelle aujourd'hui : *Donec Hodie cognominatur* (Hebr., III, 13), ils se hâtent de faire de dignes fruits de pénitence, afin d'entrer dans votre repos éternel, que je leur souhaite. Au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE
DE CARÈME.

Sur la Samaritaine.

Si scires donum Dei

Si vous connaissiez le don de Dieu (Joan., IV, 10)

Oui, mes frères, si elle l'eût connu, si vous le connaissiez vous-mêmes ce grand don de Dieu, ce don ineffable, ce don qui ne laisse plus rien à désirer, et duquel il est dit qu'avec lui nous avons tout reçu, vous ne résisteriez plus à nos exhortations; vous ne seriez plus effrayés des difficultés du salut. Alors vous admireriez l'excessive charité de Dieu pour nous; vous estimeriez vos illustres privilégiés; vous concevriez de nobles espérances; vous vous relèveriez de cette bassesse et de cette servitude où vous vivez; vous secoueriez le joug de tous les désirs humains; et ce don le plus précieux de tous les dons, vous tâcheriez de l'obtenir par vos prières auprès de celui-même qui vous sollicite à le lui demander.

Je ne suis pas surpris que la Samaritaine n'ait pas connu ce don dans ce premier moment où l'Évangile nous la représente. Outre les préjugés particuliers de sa nation, elle se trouvait engagée dans la condition générale du monde avant la manifestation de Jésus-Christ : l'économie de notre rédemption n'était pas développée; le Rédempteur avait été promis, il était venu; mais plusieurs ne le connaissaient pas, et se contentaient de l'attendre; ses mystères étaient encore comme cachés dans le sein de Dieu; et ce qui en avait déjà paru ne suffisait pas pour dissiper les ténèbres qui couvraient la terre. Mais pour vous, chrétiens auditeurs, qui voyez ces mêmes mystères accomplis, à qui ils ont été si souvent expliqués, qui entendez tous les jours la parole de vérité, l'Évangile du salut; vous ne le connaissez pas néanmoins encore ce don, vous n'en comprenez point la richesse, vous ne savez où le trouver, peut-être même ne le désirez-vous pas. Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, ce don est la grâce, l'esprit de Jésus-Christ : *Gratia Dei donum est Dei; donum autem maximum ipse Spiritus sanctus est; et ideo gratia Dei*

dicitur (S. Aug., serm. 61, de *Verbis Domini*). C'est ce même esprit qui fut envoyé des cieux avec tant d'éclat, qui a formé l'Église dont vous êtes membres, qui a opéré en elle tant de merveilles, qui a changé toute la face de l'univers, qui vous a été donné par le baptême, et qui est le gage de toutes les promesses de Dieu.

Je vous avoue, mes frères, que je n'ai pas eu plutôt prononcé ces noms : *le don de Dieu, la grâce, l'esprit de Jésus-Christ*, que toute la doctrine de saint Paul s'est présentée à moi. Je me suis cru chargé de vous expliquer toutes les opérations de l'esprit de Jésus-Christ sur le cœur de l'homme, d'éclairer vos yeux, selon l'expression de l'Apôtre, pour vous faire voir quelle est la grandeur suprême du pouvoir qu'il exerce sur ceux qui l'ont reçu et qui sont dociles à ses mouvements (*Éphes.*, I, 18, 19); de vous faire connaître comment il est vrai (comme le dit saint Pierre) que par cet esprit nous avons tout ce qui peut former la vraie vie et la vraie piété (*II Petr.*, I, 2-4); qu'enfin il nous fait participer à la nature divine, en nous apprenant quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage destiné à ceux qui ont été sanctifiés par cet esprit (*Ephes.*, I, 18).

Mais d'un côté j'ai compris qu'un discours ne pouvait pas suffire pour développer un si vaste sujet; et d'un autre côté j'ai fait réflexion que je devais me renfermer dans notre évangile, et me borner à considérer les opérations de l'esprit de Jésus-Christ par rapport à la conversion du cœur et à la rémission des péchés. Je ne sais, mes frères, s'il ne vous est jamais venu dans l'idée de demander comment il peut se faire que par la grâce de Jésus-Christ nous passions d'un état de réprobation à un état de justice et de salut; que nos péchés qui méritaient l'enfer, qui nous rendaient un objet de haine à l'égard de Dieu, se trouvent tellement effacés par l'esprit de Jésus-Christ, que nous devenions les enfants bien-aimés du Père céleste et les héritiers de son royaume : comment enfin les mérites de Jésus-Christ deviennent véritablement par ce même esprit nos mérites et notre justice. C'est ce point-là, mes chers auditeurs, que je me propose d'éclaircir dans ce discours. Je veux tâcher de bien développer comment l'esprit de Jésus-Christ convertit le cœur, comment il nous fait satisfaire à la justice la plus rigoureuse de Dieu, comment il nous fait mériter une réconciliation entière et parfaite.

Nous verrons dans la Samaritaine l'application de toutes les vérités que je dois vous dire sur ce point : il n'y aura pas une seule circonstance qui ne serve à mon sujet; et en vous disant comment l'esprit de Jésus-Christ opère sur le cœur, je ne négligerai pas de vous faire remarquer ce qui peut y mettre obstacle, et comment on doit l'attirer, le conserver, le faire fructifier. Je ne suivrai point les règles ordinaires du discours; et mon sujet s'est présenté à moi sous une face que je n'ai pu diviser. Je réduis donc tout à un seul point, qui est de vous faire voir com-

ment l'esprit de Jésus-Christ notre chef nous étant communiqué comme à ses membres, cet esprit nous fait recueillir le fruit du sacrifice que Jésus-Christ a offert pour tous les hommes, et nous aide à appliquer à chacun de nous le bienfait inestimable de la rédemption. Voilà ce que j'ai à vous développer dans ce discours, après que nous aurons invoqué ce même esprit par l'intercession de Marie. Ave, etc.

POINT UNIQUE.

Il suffit, mes frères, de consulter les premiers principes de la foi, pour savoir que c'est par Jésus-Christ que les hommes ont été rachetés; que ce Sauveur est en effet le Rédempteur de la postérité d'Adam, et qu'il a effacé par sa mort la dette que tous les hommes avaient contractée en péchant avec leur père commun. Mais les mêmes principes nous apprennent aussi que nous ne participons à cette rédemption que par l'application qui se fait sur un chacun de nous des mérites de Jésus-Christ, mérites dont nous ne recueillons les fruits que par la communication qui nous est faite de l'esprit de Jésus-Christ.

En effet, comment devons-nous concevoir que Jésus-Christ est Rédempteur? Ceci, mes frères, demande toute votre attention; car il s'agit de ce qu'il y a de plus profond dans la sagesse de Dieu, et de plus important dans sa morale. Il faut d'abord supposer deux choses : premièrement, que l'homme devenu prévaricateur n'avait aucun droit à la réconciliation et à la grâce : l'état de réprobation où son péché l'avait réduit, était par lui-même un état éternel; et l'homme au moment de sa révolte mérita d'être fixé (aussi bien que l'ange superbe son tentateur) dans l'abîme où il s'était précipité. Il faut supposer en second lieu que Dieu étant la justice essentielle, et ne voulant pas se relâcher de ses droits, n'aurait jamais pu réconcilier l'homme avec lui, s'il n'eût reçu de l'homme une satisfaction proportionnée à la sainteté de son Être, à l'énormité du péché et à l'étendue des châtements que le pécheur avait mérités. Le souverain Juge, le Saint des saints ne peut admettre de vraie intercession pour le péché, que celle d'un cœur qui se met dans la situation convenable à un criminel de lèse-majesté divine, qui prend tous les sentiments propres à réparer la faute et à restituer à son Dieu l'hommage et l'honneur qu'il lui avait ravés. Il faut que Dieu découvre dans l'âme de celui qui veut le fléchir, toutes les différentes impressions que la vue d'un mal aussi grand que le péché, et le désir d'être délivré d'une souveraine et éternelle misère peuvent y produire. En un mot, il faut que le coupable, avant que d'être réconcilié, acquitte lui-même sa dette, au moins de cœur et de volonté, jusqu'à la dernière obole. Or, quel était l'homme qui eût pu rénnir dans une seule âme tant de religion et tant de sentiments? Son cœur était trop étroit pour donner à sa prière assez de vivacité et d'étendue; et quand même il n'aurait dû intercéder que pour soi, il

n'aurait pas pu par ses propres sentiments honorer dignement la sainteté de son Dieu, et fléchir efficacement la justice de son juge.

Cela supposé, deux choses nous étaient nécessaires. Il nous fallait premièrement un médiateur qui par sa dignité et par le mérite de son sacrifice, fût changer notre destination, fût révoquer l'arrêt éternel prononcé contre nous, et nous obtînt du souverain modérateur de pouvoir être rétablis dans la justice dont nous étions déchus. Il fallait en second lieu que ce médiateur nous transmitt une vie et un esprit qui fissent avec nous ce que nous ne pouvions faire uniquement par nous-mêmes; qui nous fissent prendre toutes les formes convenables pour réparer tout le péché, et qui donnassent à nos âmes toutes les impressions, tous les sentiments capables de remplir tous les devoirs de la satisfaction. Or, ces deux moyens, l'un de prier efficacement pour des criminels condamnés sans ressource, l'autre de les mettre en état d'offrir à Dieu une satisfaction proportionnée, Jésus-Christ nous les a fournis avec une richesse et une abondance qui surpassent toutes nos pensées. Suivez moi, mes frères, je vous prie, et soutenez votre attention : ceci est nécessaire pour bien entendre notre évangile.

Premièrement Jésus-Christ, Fils de Dieu, et Dieu lui-même, en se revêtant de notre humanité, en prenant toutes nos faiblesses, en éprouvant tous nos maux, en subissant toute notre malédiction, en passant par tous nos états, et en se présentant à son Père avec une exacte fidélité selon toutes les formes qui pouvaient réparer chaque péché commis; il était juste que n'ayant point d'ailleurs de péché en lui, sa prière fût écoutée, que son sacrifice fût méritoire pour tous les pécheurs, et qu'entre les criminels il eût des frères qui recueilleraient le fruit de ce sacrifice offert pour tous les hommes. C'est le sens de ces paroles d'un prophète, qui dit que quand Jésus-Christ aura livré son âme, il lui sera donné une nombreuse famille. *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (Isai., LIII, 10); que son oblation lui méritera de recueillir de grandes et de riches dépouilles : *Ideo disperdiam ei plurimos, et fortium dividet spolia* (Ibid., 12). C'est aussi ce que le Sauveur prédisait lui-même lorsqu'il disait que lorsqu'il serait élevé en croix, il attirerait tout à lui : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan., XII, 32); parce qu'en effet dès qu'il était innocent, et que n'ayant point de crime à expier pour lui, il offrait néanmoins un sacrifice auquel il ne manquait rien pour satisfaire à la justice divine; dès lors il était en droit d'attirer à lui les pécheurs : *Dabit impios pro sepultura et divitem pro morte sua, eo quod iniquitatem non fecerit* (Isai., LIII, 9). Voilà donc déjà dans le médiateur un mérite qui lui procure des frères; le souverain Juge trouve en lui un prix infini qui satisfait à sa justice; il voit dans le Sauveur des hommes criminels un motif de penser à eux, et de leur procurer un moyen de s'ap-

pliquer les mérites de sa mort et de satisfaire dans leurs propres personnes.

Mais quel est ce moyen? Car, mes frères, je le répète, la justice de Dieu n'est point une justice capricieuse; elle ne pardonne point à des coupables, s'ils ne satisfont eux-mêmes; elle ne se rassasie point du sang d'un homme innocent; elle ne met point sa joie à se faire honorer par un médiateur qui soit saint, afin d'imputer ensuite par une dispensation arbitraire sa justice et ses douleurs à des criminels qui n'entreraient pour rien dans la satisfaction; et quelque gloire que Dieu ait tirée du sacrifice de son Fils, ce sacrifice serait infructueux pour le salut éternel des pécheurs, s'il ne devenait le leur. Quel est donc le moyen de le leur approprier? Saint Paul nous l'indique dans son Épître aux Romains : c'est de communiquer aux pécheurs l'esprit dont le médiateur est rempli; parce que dès lors, s'ils en suivent les saintes impressions, ils voudront, ils aimeront, ils adoreront comme le médiateur même; ils n'auront tous ensemble que les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes sentiments; ce sera la même vie qui les animera tous; et Dieu ne voyant et dans le chef et dans les membres qu'un même cœur et une même âme, il leur donnera à tous la même bénédiction et le même salut : *Lex Spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis* (Rom., VIII, 2). Par cette communication de l'esprit du médiateur, toute justice est accomplie dans ceux qui le reçoivent et qui agissent, qui marchent selon cet esprit : *Ut justificatio legis impleretur in nobis, qui non secundum carnem ambulamus, sed secundum spiritum* (Ibid., 4). Alors la grâce du Sauveur, ses mérites, ses œuvres, ses souffrances, sa mort, tous ses mystères, tout ce qu'il a fait, tous les désirs de son cœur, tous les mouvements de son âme leur deviennent propres. Si l'esprit du médiateur lui fait dire à Dieu : *Mon Père* (Ibid., 15), il tiendra le même langage dans ses frères : si c'est un esprit d'amour et de sacrifice dans le chef, il sera esprit de sacrifice et d'amour dans les membres; il rendra dans ceux-ci le même témoignage que dans celui-là, c'est-à-dire qu'ils sont enfants de Dieu et héritiers de son royaume (Ibid., 16, 17); il poussera d'une manière ineffable les mêmes gémissements (Ibid., 26); il fera vouloir les mêmes souffrances, le même sacrifice, la même mort. Ce sera une commune adoration, une égale soumission, un accomplissement unanime de toute justice : *Ut justificatio legis impleretur in nobis* (Ibid., 4). Il n'y aura plus désormais d'adversaires qui puissent déposer contre ces pécheurs justifiés; il n'y aura plus pour eux de condamnation à craindre : *Quis accusabit? quis est qui condemnet* (Ibid., 33, 34)? Et cet esprit commun entre le chef et les membres (esprit que j'ai appelé l'esprit de Jésus-Christ) est le don de Dieu dont il s'agit aujourd'hui : *Si scires donum Dei*.

Ici, mes frères, vous voyez pourquoi il fallait que Jésus-Christ fût éprouvé par l'excès des humiliations et des douleurs qu'il

a endurées. L'on dit quelquefois et avec raison qu'une seule goutte du sang de Jésus-Christ aurait pu sauver mille mondes. Il est vrai, tous ses mérites étant d'un prix infini, pouvaient lui acquérir mille mondes de criminels; et Dieu n'eût jamais pu se refuser à une seule de ses prières et à un seul de ses sacrifices. Mais il convenait en même temps de régler l'économie de la rédemption sur le mérite du Rédempteur et sur les besoins des rachetés; c'est ce que signifie cette parole de saint Paul : *Decebat auctorem salutis per passionem consummare* (Hebr., II, 10).

En effet, l'esprit du Médiateur nous étant une fois transmis, et cette communication devant consommer l'œuvre de notre rédemption dans tous ceux qui en feraient le saint usage pour lequel il nous est donné, il fallait par conséquent que ceux qui seraient animés de cet esprit et qui seraient dociles à ses mouvements, rendissent au souverain Juge toute la religion qu'ils lui devaient; il fallait enfin qu'ils fussent humiliés, souffrants, disposés à recevoir toutes les mortifications et à faire tous les sacrifices que Dieu exigerait d'eux. Or, l'esprit du Médiateur a commencé par prendre en lui toutes ces impressions dans un degré suréminent avant que de les répandre dans nos cœurs. C'est de ce concours des membres avec le chef pour consommer l'œuvre de la rédemption par les souffrances que l'Apôtre a voulu parler lorsqu'il a dit : *Decebat auctorem salutis per passionem consummare; qui enim sanctificat et qui sanctificantur ex uno omnes*. De là qu'arrive-t-il? Ce que dit l'Apôtre; qu'il y a en Jésus-Christ une plénitude d'esprit, de vie, de mérites, de satisfaction, de sacrifice, qui, se distribuant à ses membres, les réconcilie avec Dieu : *In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, et per eum reconciliare omnia in ipsum* (Coloss., I, 19).

Mes frères, je ne regrette point le temps que je viens d'employer à développer ces principes, pourvu que je me sois fait entendre, parce qu'ils sont comme la clef de toutes les vérités qui doivent servir de matière à ce discours.

J'ai dit et je vous ai expliqué en quel sens j'entendais que l'esprit de Jésus-Christ était un esprit de rédemption; c'est aussi, à ce qu'il paraît, l'idée que l'évangéliste a voulu nous en donner par l'événement dont il nous fait aujourd'hui le détail. Qu'est-ce en effet que cette fontaine auprès de laquelle Jésus-Christ est assis comme pour se délasser des longues courses qu'il a faites, si ce n'est les sacrements, et surtout celui de la pénitence, dans lequel est renfermé l'esprit de Jésus-Christ qui efface les péchés, sacrement où Jésus-Christ, dans un plein repos, après les fatigues de sa vie souffrante et voyageuse, voit comme avec complaisance tous les trésors de mérites qu'il a préparés aux pécheurs; sacrement pour lequel il s'est donné des coopérateurs qui attendent et qui invitent les âmes à venir puiser dans cette source, et où les plus désespérés, les plus opiniâ-

tres, les plus prévenus, les plus éloignés du salut peuvent trouver, quand ils le veulent, leur guérison et leur réconciliation.

Cette fontaine était dans un champ qui avait appartenu à Jacob : ce champ (selon le témoignage de l'Ecriture) avait été enlevé aux Amorrhéens par la force des armes de ce patriarche (*Genes.*, XLVIII, 22), qui l'avait ensuite donné à son fils Joseph lorsqu'il le bénit ; parce qu'en effet il fallait représenter au naturel le champ de l'Eglise que Jésus-Christ a conquis sur les nations par le glaive de sa parole ; champ sur lequel il devait répandre sa grâce, où il devait faire couler cette fontaine d'eau vive, et dont il devait confier le soin et la culture à des pasteurs et à des ministres qu'il se serait particulièrement consacrés, qui comme Joseph seraient appelés Nazaréens entre leurs frères (*Genes.*, XLIX, 26), et qui seraient envoyés pour leur salut.

C'était à l'heure de midi que Jésus-Christ parut sur le bord de cette fontaine : *Hora erat quasi sexta* ; pour nous faire voir que c'était principalement lorsqu'il serait dans sa gloire figurée par le soleil du midi, qu'il répandrait abondamment son esprit dans les cœurs, qu'il opérerait sur les âmes, qu'il userait du pouvoir de remettre les péchés, et que ses ministres dans le sacrement de la réconciliation feraient en ce genre de plus grandes œuvres qu'il n'en aurait fait par lui-même avant que ses mystères fussent accomplis.

L'esprit de Jésus-Christ est comparé à de l'eau, parce qu'en effet il purifie, il lave, il efface toutes les taches ; c'est aussi par cette raison que dans l'institution du premier des sacrements l'eau et l'esprit y sont nommés conjointement. C'est par la même raison qu'il est dit encore que l'eau et l'esprit rendent témoignage sur la terre à la vertu du Tout-Puissant (*I Joan.*, V, 8) ; et que Jésus-Christ lui-même en parlant des eaux vives qui devaient comme regorger du sein de celui qui croirait en lui, voulait parler de l'esprit qu'il devait donner : *Hoc autem dixit de spiritu quem accepturi erant credentes* (*Joan.*, VII, 38, 39).

Cette eau salutaire dont il est seul le dispensateur, est bien différente de celle dont Jacob avait abreuvé sa famille et ses troupeaux ; parce que la loi (dont Jacob, comme Père des douze tribus, portait en lui le symbole) n'effaçait point le péché ; que toutes les cérémonies de cette loi, les sacrifices qu'on offrait, les victimes qu'on égorgeait, les différentes purifications qu'on observait, ne portaient point, par une vertu qui leur fût propre, leur effet jusque dans les consciences, et n'avaient de force que par la foi en Jésus-Christ ; que c'étaient des eaux qui par elles-mêmes ne désaltéraient point les âmes, et dans lesquelles on ne pouvait jamais trouver la rémission de ses fautes ; au lieu que l'eau qu'il fournit éteint toute soif et pénètre jusqu'au plus intime de l'âme.

Enfin, non-seulement Jésus-Christ paraît

ici en plein jour, mais il attire à lui la Samaritaine ; il la provoque, il lui demande à boire, il lui parle du don qu'il a à lui offrir, il lui en donne l'idée, il l'invite à le lui demander, il la prie de le recevoir ; figure sensible de l'état commun des pécheurs qui pourraient toujours dans l'Eglise s'adresser à Jésus-Christ, pour le salut desquels il est brûlé d'un désir insatiable, qu'il invite à la pénitence par des moyens toujours présents ; et qui, au milieu des plus grands excès, ont toujours une ressource prête dans sa miséricorde, s'ils veulent y avoir recours.

Je n'ai plus besoin, mes frères, que de votre cœur pour vous inspirer le désir de votre conversion, pour vous faire apercevoir en quoi elle consiste, pour vous précautionner contre la pusillanimité et la défiance, pour vous convaincre qu'il n'est point de péché dont vous ne puissiez recevoir le pardon, pour ranimer votre courage et vos espérances, et pour vous faire envisager les secours surabondants que vous avez en main pour enlever à la justice divine tous les droits qu'elle a sur vous.

Car en premier lieu, vous ne pouvez douter (si vous avez la foi) que vous ne soyez de cette famille nombreuse promise à Jésus-Christ : le sceau dont vous êtes marqués vous met au rang de ces frères qu'il a demandés et qu'il a obtenus au prix de sa mort ; vous êtes (dit l'apôtre saint Pierre) une race choisie, une nation sainte, un peuple conquis : *Populus acquisitionis* (*I Petr.*, II, 9) ; vous entrez dans cette famille dont (après avoir parlé de ses souffrances) il dit qu'il louera Dieu au milieu d'elle, et qu'il lui fera connaître son nom : *Narrabo nomen tuum fratribus meis ; in medio Ecclesiarum laudabo te* (*Psal.* XXI, 23). Enfin vous êtes devenus par le baptême ces enfants que Dieu lui a donnés et qu'il aime à voir autour de lui : *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Deus* (*Isai.*, VIII, 18 ; *Hebr.*, II, 13). Voilà déjà (et je parle aux pécheurs les plus invétérés), voilà un grand motif de confiance. Vous n'avez la foi, vous n'êtes dans l'Eglise que parce que Jésus-Christ vous a demandés à son Père ; les pensées de son âme, les désirs de son cœur se sont portés jusqu'à vous ; et quoiqu'il vît bien tous les crimes que vous deviez commettre, il ne dédaigna pas de vous associer à cette postérité qu'il voulait sauver. Ce n'est pas assez dire ; avant même qu'il eût prié pour vous, Dieu l'avait prédestiné pour être votre chef, et vous avait vous-mêmes élus en lui gratuitement pour être ses membres vivants. O privilège, ô prérogative, que n'ai-je des paroles assez puissantes pour vous faire estimer de mes auditeurs ! Ah ! s'ils connaissaient ce premier don de Dieu, s'ils savaient ce que c'est que d'avoir été de toute éternité l'objet des pensées du Père céleste, et d'avoir été dans le temps l'objet des prières de Jésus-Christ, alors ils ne seraient pas éloignés de participer à tout le fruit de la rédemption que je leur prêche : il n'y a plus qu'à tendre

la main, et toutes leurs iniquités sont effacées.

Car en second lieu, lorsqu'on me donnera le plus grand pécheur ; lorsque j'examinerai la multitude de ses péchés, l'abondance de réparation qu'il doit à Dieu, l'énormité des peines qu'il mérite, et qu'il semblera que je doive désespérer de sa réconciliation : je serai bientôt rassuré par cette pensée, qu'avant même qu'il fût né, il a été crucifié avec Jésus-Christ ; que le corps de péché qu'il porte en lui a été détruit sur la croix ; que sa malédiction et sa condamnation y ont été attachées ; que son Sauveur y a été frappé de toutes les plaies qui pouvaient expier son crime ; que l'âme de son médiateur y a conçu en présence de la majesté suprême la religion qui devait le réparer ; que l'inimitié de Dieu envers ce pécheur a été apaisée par le sacrifice de ce Christ, et qu'il n'est pas une seule de ses offenses pour laquelle Jésus-Christ n'ait satisfait.

De quoi s'agit-il donc désormais ? Hélas ! je vois quelquefois les âmes fort troublées sur ce qu'elles ont à faire ou pour se convertir, ou pour confesser leurs péchés, ou pour les expier par la pénitence, ou pour se prémunir contre les rechutes. Cependant il n'y a rien de si simple : un moyen tout abrégé et tout facile leur est offert. Il s'agit de se confier en Jésus-Christ, de s'unir à Jésus-Christ, d'ouvrir, de dilater son cœur à Jésus-Christ, de vouloir bien recevoir l'esprit dont il est rempli, de ne former avec lui qu'une même âme, de tenir à lui comme le sarment à la vigne, comme les membres au chef, comme les pierres à l'édifice ; et tout d'un coup je vois s'accomplir sur ce pécheur toutes les plus magnifiques promesses que Dieu a faites à son Fils ; c'est-à-dire que, par le mérite de cette foi et de cette confiance, par cette union à Jésus-Christ, tous ses péchés sont effacés du souvenir de Dieu ; que toute la justice de Jésus-Christ lui est appliquée ; que le monde, le péché, l'enfer, le démon, toutes les puissances des ténèbres sont vaincues par lui ; parce qu'en effet cet esprit qui lui est commun avec ce divin chef opère dans son cœur, d'une manière ineffable, la prière, l'amour, l'adoration, le sacrifice, le crucifiement, la mort, la vertu de Jésus-Christ. Alors son âme se trouve transformée en celle de Jésus-Christ même ; et quand il ne sentirait point en lui tous ces effets, ils n'en sont pas moins réels : l'esprit qui l'anime saurait bien les produire dans l'occasion ; Dieu les voit dans son cœur, il lui en tient compte ; il s'y complait comme dans son propre Fils ; de sorte que son mérite est celui de Jésus-Christ, sa douleur est celle de Jésus-Christ, sa pénitence est celle de Jésus-Christ, sa religion est la religion de Jésus-Christ ; il est enfant humilié, pauvre, souffrant, calomnié, persécuté, trahi, flagellé, condamné, crucifié, mort, enseveli en Jésus-Christ, pour ressusciter, monter aux cieux, être assis à la droite de Dieu en Jésus-Christ.

Il est vrai que cette union à Jésus-Christ,

par la foi et la confiance, ne dispense point de quitter le péché, de confesser le péché, de renoncer aux occasions du péché, de se fortifier contre le péché, de faire une pénitence proportionnée au péché. En effet c'est ce qui est marqué, non-seulement par ces paroles de Jésus-Christ à la Samaritaine : Allez, appelez votre mari : *Vade, voca virum tuum* ; mais encore par l'ordre dans lequel il les a placées. C'était à la suite de ce que cette femme lui avait dit : Donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus plus soif et que je ne vienne plus ici puiser de quoi me désaltérer : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire*. Elle semblait ne demander qu'à être déchargée du soin et de la peine d'agir et de marcher. Les promesses du Sauveur lui avaient fait concevoir l'espérance d'un repos et d'une oisiveté commodes pour ses passions ; elle n'en eût été que plus libre à les satisfaire ; et il lui serait arrivé ce qui arrive à la plupart des pécheurs, qui, sous prétexte que les mérites de Jésus-Christ sont surabondants, qu'on peut toujours recourir à lui, qu'un bon repentir peut effacer tous les crimes, s'endormir dans la paresse et l'indolence, se permettent tous les plaisirs, se dispensent de toutes les lois de la mortification, des jeûnes mêmes prescrits par l'Eglise ; regardant les ressources que la religion leur offre dans le sacrement de la réconciliation, comme un motif de se tranquilliser dans leurs vices ; et disant en quelque manière aux ministres de la pénitence : Donnez-moi l'absolution toutes les fois que je viendrai la chercher : puisque vous avez le pouvoir de remettre les péchés, que la grâce de la réconciliation et de la justice est si efficace et qu'elle dépend de votre ministère, je l'accepte et je vous la demande pour qu'il ne me reste rien à faire ni à désirer, que je puisse pécher en toute liberté sans qu'il soit nécessaire de me contraindre, et qu'au milieu de mes désordres, je sois toujours assuré de trouver auprès de vous une parole de paix et de rémission : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire*. Mais Jésus-Christ lui fait entendre que l'esprit qu'il donne n'est point un esprit oisif : *Vade, voca virum tuum* ; qu'il inspire la confusion et la haine du péché, qu'il le fait confesser, qu'il porte à en quitter les occasions : et c'est ce qui est exprimé par ce détail de vices que le Sauveur lui représente et qu'elle avoue, aussi bien que par l'empressement qu'elle a d'aller publier dans sa ville le miracle qui s'est fait sur son cœur, jusqu'à oublier même le soin le plus légitime : *Reliquit ergo hydriam suam mulier*. Je le répète encore ; l'Esprit que Jésus-Christ nous communique ne nous dispense point d'agir et de travailler : cet esprit fait tout en nous, mais avec nous ; il nous aide à marcher ; il nous adoucit le joug de la pénitence ; il nous aide à triompher du démon, à faire les œuvres les plus pénibles, à accomplir la loi. Plus la mesure de cet esprit est abondante en nous, plus nous sommes ardents pour le

bien, plus nous nous hâtons de ressembler à notre modèle et à notre chef, plus nous sommes riches et féconds en fruits de justice. Entés en Jésus-Christ, nous sommes pleins de vigueur pour agir et pour souffrir; nous accomplissons dans nos personnes ce qui manque à son trésor; nous l'enrichissons, pour ainsi dire, de notre propre fonds, parce que c'est son esprit qui le fait fructifier; et c'est ce qui doit nous le faire désirer et demander avec encore plus d'ardeur, puisque, outre la rémission des péchés, il nous aide à en porter la peine, à en faire une satisfaction proportionnée, et qu'il nous fait croître en toutes sortes de bonnes œuvres.

Ne puis-je donc pas vous dire, mes frères, que si vous aviez bien connu le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous invite à la pénitence, qui sollicite votre conversion, qui vous demande en tant de manières de soulager la soif qu'il a de votre salut : *Da mihi bibere*; alors vous vous fussiez approchés de lui, vous lui eussiez demandé quelque participation de son esprit, vous vous fussiez jetés entre ses bras, vous l'eussiez prié de vous attacher à lui, et de répandre dans vos cœurs ces eaux divines qui purifient toutes les taches ? *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo.*

Hé! mon cher auditeur, vos désirs n'auraient pas été frustrés; car il exauce toujours la prière qu'on lui fait en son nom : *Et dedisset tibi aquam vivam*. Mais avouez-le, vous ne l'avez encore jamais prié, parce que vous ne l'avez jamais connu; et si vous l'avez connu, vous n'avez jamais conçu de lui les espérances que vous en deviez avoir. L'on nous dit quelquefois et l'on nous prêche même que ce qui retarde les conversions, c'est la présomption dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ : je viens moi-même de vous le reprocher : cependant j'oserais dire qu'il y entre plus de défiance que de présomption; que ces idées qui vous viennent d'une réconciliation future, lorsque vous aurez passé vos beaux jours dans le plaisir et dans le vice, ne sont point les vrais sentiments de votre cœur; que réellement vous n'êtes pas assez insensé pour croire que Jésus-Christ, en vous offrant ses mérites et ses grâces, ait voulu fournir un appât à vos passions, autoriser vos désordres, et vous laisser pécher toute votre vie, pour se rendre ensuite à vos vœux lorsque vous seriez las de l'offenser.

Mais ce qui vous retient, c'est que vous n'envisagez dans votre conversion que ce qu'il y a de difficile; vous ne vous imaginez pas qu'il soit possible de rompre tous ces engagements; vous ne voyez point de remède aux plaies de votre cœur; vous ne comprenez pas que vous puissiez jamais résister à telle ou telle tentation, vous abstenir de tels ou tels plaisirs, embrasser tel genre de vie, soutenir une telle pénitence, vous assujettir à tant d'œuvres qu'on vous dit nécessaires; et, je ne me trompe pas, lorsque j'assure

qu'il en est plusieurs parmi vous qui, au moment que je leur parle de Jésus-Christ, répondent dans le fond de leur âme, comme la Samaritaine : Y aurait-il des grâces assez puissantes pour opérer en moi de tels changements? L'abîme est trop profond; Dieu ne peut pas pardonner tant de crimes; Jésus-Christ ne peut pas communiquer tant de vertu, ni former un juste d'un pécheur comme moi : *Neque in quo haurias habes, et puteus altus est; unde ergo habes aquam vivam?*

Déplorable disposition, qu'on peut bien appeler le péché contre le Saint-Esprit, puisque en effet vous lui disputez la vertu dont il est le plus jaloux, c'est-à-dire de convertir les volontés, d'opérer sur les cœurs, de dépouiller le fort armé. Il est vrai que vous n'éprouverez pas d'abord tous ces effets : il a des grâces qui ne font que préparer le cœur à la conversion, qui opèrent lentement et par succession, qui répandent d'abord la lumière, qui forment ensuite les bons désirs, qui en font naître la prière, quoique imparfaite; et il arrive souvent ce que l'on voit arriver à la Samaritaine, c'est-à-dire qu'on résiste quelque temps, qu'on craint de rompre ses attaches, qu'on ne fait pas d'abord toute sorte de bien, qu'on a honte d'avouer son péché. Mais si l'on ne quitte point Jésus-Christ, si l'on est fidèle à l'écouter, si l'on répand son cœur devant lui à mesure qu'il s'approche et qu'il se fait sentir, si on lui confesse son crime, et, par-dessus tout, si l'on croit qu'en qualité de Christ et de prophète né et envoyé de Dieu, et Dieu lui-même, il est tout puissant pour opérer sur les âmes : *Domine, video quia propheta es tu*; alors son esprit se répandra en vous, animera votre volonté sans la nécessiter en aucune manière; il lui inspirera l'amour des vertus chrétiennes et l'aidera à les pratiquer : il lui donnera des forces et la soutiendra dans les efforts qu'elle fera pour marcher dans la voie de la justice, pour être fidèle à tout, et pour persévérer. Alors le démon n'aura plus d'empire sur vous; voyant en vous son vainqueur, il rugira sans succès; il exhalera ses fumées sur votre âme sans la noircir; il vous attaquera sans vous surmonter. Rien de ce qui est dans le monde ne sera capable de vous séduire; vous trouverez dans cet esprit une vertu toujours prête à résister à la contagion du siècle; vous aurez une force divine pour triompher de tous les obstacles; et, s'il le fallait, vous transporteriez les montagnes.

Mon Dieu, que les pécheurs sont donc à plaindre de ne pas connaître le trésor qu'ils ont entre leurs mains! Nous voyons dans le christianisme tant de gens qui auraient besoin de conversion; et qui au lieu de recourir au seul moyen qui leur reste pour y réussir, perdent le temps à disputer sur la religion; s'excusent, comme la Samaritaine, de se rendre à nos avis, sous prétexte que tout le monde ne pense pas comme nous; prennent un sujet de scandale des contestations qui agitent quelquefois l'Eglise; s'autorisent

à vivre à l'aventure, à passer leurs jours dans l'impénitence, à marcher dans leurs voies; parce que, disent-ils, on ne sait à quoi s'en tenir, que les uns approuvent ou tolèrent ce que les autres condamnent. Hélas ! mon cher auditeur, je pourrais commencer par vous dire que ce qui fait le sujet de vos conversations et de vos disputes, devrait bien plutôt faire le sujet de vos gémissements et de vos larmes; que vous devriez pleurer sur vous-même d'avoir attiré par vos désordres tous ces fléaux de Dieu; que c'est l'irréligion des peuples, la dépravation des mœurs, qui ont irrité le ciel contre vous; et que pour le fléchir, vous n'auriez point de plus sûr moyen que de vous convertir sincèrement, de retrancher ces scandaleuses voluptés, de supprimer tout ce faste qui semble insulter à la misère publique; de mettre fin à ces prêts usuraires qu'on dit être aujourd'hui si communs. Vous ne savez, dites-vous, à quoi vous en tenir: excuse frivole, indignes défaites ! Le Messie est déjà venu, mes frères, et il nous a annoncé toutes choses; notre foi sera toujours une lumière sur le chandelier, l'Eglise en sera toujours en possession; ceux qui ont le cœur droit la reconnaîtront toujours; il n'y aura jamais ni contestation ni dispute qui puisse obscurcir les vérités qui doivent être le fondement de vos mœurs et de votre créance; et s'il s'élève quelque contestation à ce sujet, c'est l'autorité de l'Eglise qui doit vous fixer. Il sera toujours certain que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce; que vous n'avez point reçu un esprit de crainte, mais d'amour; que Dieu étant un esprit de charité, c'est par la charité qu'on doit l'honorer : *Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare*; qu'on ne se convertit à lui, qu'en l'aimant par-dessus toutes choses; qu'on n'a accès auprès de lui que par Jésus-Christ (*Ephes.*, II, 18); qu'on ne peut être sauvé que par Jésus-Christ (*Act.*, IV, 12); que nous ne recevons de grâce que par Jésus-Christ, et que celui qui croit en lui ne sera jamais confondu (*Rom.*, IX, 33).

Ne me demandez donc plus ce qu'il faut faire pour se convertir. Tout consiste à bien connaître le don de Dieu : *Si scires donum Dei*; à le connaître, non pas par la lumière de l'esprit, mais par le sentiment du cœur; à se bien convaincre que c'est Jésus-Christ qui nous l'a mérité, qu'en la plénitude et qui le distribue; qu'il faut s'approcher de Jésus-Christ, tenir à Jésus-Christ, prier Jésus-Christ pour le recevoir; que ce don, c'est son esprit (*Joan.*, III, 8), lequel souffle où il veut, attire les cœurs les plus éloignés de lui, soumet les plus rebelles, et qui transformerait des pierres mêmes en enfants d'Abraham (*Matth.*, III, 9).

Mais il est des canaux par lesquels cet esprit se communique; et ces canaux sont les sacrements : car en vain, mes frères, vous prétendriez vous confier en Jésus-Christ et attirer sur vous son esprit, si vous vous refusiez aux moyens ordinaires qu'il a laissés

à son Eglise pour vous le transmettre. Hé ! je ne suis pas surpris de l'état d'impénitence où vous vivez : comme vous n'approchez que rarement des ministres qui sont assis à la source où cet esprit se communique, que vous répondez si mal aux vœux de l'Eglise, aux désirs mêmes de Jésus-Christ qui vous invite à confesser souvent vos péchés aux prêtres : *Da mihi bibere*; vous ne recevez ni la lumière qui pourrait vous éclairer, ni la grâce avec laquelle vous pourriez vous convertir. Il est même une sorte de pécheurs qui pourraient dire (à l'exemple de la Samaritaine) qu'ils ne reconnaissent ni les lois de Jésus-Christ ni celles de l'Eglise; qui, vrais Samaritains de cœur et de conduite, ne veulent avoir aucun rapport avec les ministres de la religion, qui la professent en païens, qui viennent à peine adorer dans nos temples, et qui méprisent tout le culte qu'on y offre à Dieu : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana? non enim constantur Judæi Samaritanis*. D'autres, plus religieux en apparence, s'approchent de la source, mais ils craignent d'y trouver Jésus-Christ; ils ne veulent point de ces ministres qui parlent en son nom et comme de sa part, qui demandent comme Jésus-Christ qu'on quitte ses désordres, avant que de relâcher l'eau de la justification. Il faudrait à ces pécheurs des distributeurs aveugles qui n'approfondissent rien, qui n'exigeassent aucune condition, qui fissent grâce sur tout, qui donnassent l'eau à la première sommation, ou plutôt qui la foulassent aux pieds (selon l'expression d'un prophète) par le mépris qu'ils en feraient et par celui auquel ils l'exposeraient : *Quæ pedes vestri turbaverant, hæc bibebant* (*Ezech.*, XXXIV, 19). Vous voudriez même que Jésus-Christ avouât leur ministère envers vous; que leur prévarication et la vôtre fussent un canal de grâce, et que ces sacrilèges réitérés devinssent un principe de conversion.

D'autres enfin, quoique mieux conduits, quoique mieux instruits, appréhendent de se faire trop connaître; ne présentent, comme la Samaritaine, leurs vices que dans un faux jour; ont une excuse toujours prête pour colorer leurs passions; avouent le bien qu'ils n'ont pas fait, mais ne disent point le mal qu'ils ont fait; confessent leurs œuvres, mais ne confessent point leurs dispositions. Ah ! croyez-moi, faites comparaître devant vous toute votre âme; citez à votre tribunal toutes vos œuvres, toutes les affections de votre cœur, toutes vos criminelles habitudes, tous les malheureux effets de vos passions; examinez-vous à la lumière de Jésus-Christ; aimez à connaître tout le désordre de votre vie; prenez en main le flambeau de la parole de Dieu pour vous juger sur toutes vos intrigues, sur tous vos plaisirs, sur tous vos scandales, sur votre mollesse, sur vos superfluités, sur votre orgueil, sur votre ambition, sur votre cupidité, sur vos injustices; et ensuite vous viendrez recevoir la bénédiction que vous demandez : *Vade, voca virum tuum et veni huc*. Ah ! mon

cher auditeur, que la Sâmaritaine fut heureuse d'avoir trouvé Jésus-Christ auprès de la fontaine ! plus heureuse encore d'avoir prêté son cœur à sa parole, de lui avoir humblement confessé son péché et de s'être soumise à ses ordres ! Il n'est plus rien désormais dont elle ne soit capable : elle ne rougira point de son changement ; elle ne connaîtra point ces timides précautions par lesquelles on veut se mettre à couvert de la censure et des railleries du monde ; elle ne retournera point à ses vices, à ses plaisirs, à ses intrigues et à ses liaisons, quand même ses concitoyens en devraient parler : plus sa vie a été scandaleuse, plus elle se hâte de réparer le scandale même : plus elle a donné d'esclaves au démon, plus elle s'empresse de donner des serviteurs à Jésus-Christ : sa vie sera désormais une prédication continuelle ; et par une pénitence solide et exemplaire, elle invitera toutes les âmes à se convertir comme elle : *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quaecunque feci.*

Voilà, mes frères, ce que l'esprit de Jésus-Christ peut sur les cœurs ; voilà où il les conduit lorsqu'ils s'approchent du Sauveur. Si quelqu'un de vous me demandait à présent (comme Dieu le demanda autrefois au prophète Ezéchiel au sujet d'os desséchés qui couvraient une vaste campagne), croyez-vous que ces os puissent revivre : *Putasne vivent ossa ista (Ezech., XXXVII, 4-3)* ? je sais ce que j'aurais à répondre. Je ne dirais pas comme ce peuple dont parle le prophète dans le même endroit, notre espérance est perdue, et nous sommes perdus pour jamais : *Ipsi dicunt : Periit spes nostra, et abscissum sumus (Ibid., 11)* ; mais je dirais qu'il y a au milieu d'eux un trésor d'où l'esprit et la vie découlent en abondance ; qu'il y a une source rejaillissante de toutes parts, qui cherche toutes les ouvertures pour s'insinuer en eux ; que cette eau a la vertu de renouveler les moelles, de consolider les jointures, de faire naître des nerfs, de former des muscles et des chairs, de remuer tous les ressorts, et de ressusciter à la vie les morts les plus corrompus ; qu'il ne s'agit que de se placer sous cette eau pour la recevoir ; que sans se transporter au loin, il suffit de se dilater ; qu'il est même des ministres qui instruisent, qui aident, qui mettent les pécheurs dans une situation propre à recevoir les influences ; que c'est à ces ministres qu'il faut avoir recours ; que le premier mouvement de vigueur que l'on éprouve en soi, est le préjugé d'une vie parfaite ; que d'un commencement faible, on doit aspirer à une santé vigoureuse qui non-seulement nous fasse marcher, mais qui nous mette en état de combattre, qui nous rende soldats et capitaines : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde (Ibid., 10)* ; et que ceux qui ne se laissent pas pénétrer par cette eau et par cette vie tiennent moins de l'indifférence et de l'insensibilité que de la brutalité et du désespoir.

Parlons sans figure, et disons qu'il est vrai que les pécheurs qui ne connaissent

point Jésus-Christ, qui ne cherchent point Jésus-Christ, qui ne demandent rien à Jésus-Christ, qui ne tiennent point à Jésus-Christ, qui ne se confient point en Jésus-Christ, qui résistent avec opiniâtreté à ses douces invitations, demeureront dans la mort et dans la condamnation ; et que leur malheur est d'autant plus déplorable, qu'ils sont à la source, qu'ils ont dans leurs mains les canaux par où se transmet l'esprit qui pourrait les faire revivre, qu'il n'est pas nécessaire de l'appeler des quatre coins du monde, selon l'expression du même prophète : *A quatuor ventis veni, spiritus, et insuffla super interfectos istos (Ibid., 9)* ; que son souffle se répand sur toutes les parties du champ de l'Eglise où ils sont couchés ; qu'ils pourraient le respirer et le recevoir dans le sacrifice, dans les sacrements, dans les instructions ; que leur cœur en est souvent atteint par les bonnes pensées, par les saintes inspirations, par des attraites ou des remords intérieurs ; et que Jésus-Christ qui dispose de ce souffle et de cet esprit, se montre à eux en plein midi, les convie, les presse, leur déclare qu'il ne veut point leur mort, mais qu'il veut leur conversion et leur vie.

Mais à l'égard des pécheurs qui écoutent ce qu'on leur dit de Jésus-Christ, qui savent et ce qu'ils seraient sans Jésus-Christ, et ce qu'ils peuvent être par Jésus-Christ, qui s'approchent de lui par la prière, qui invitent toutes leurs familles, tous leurs amis à le faire avec eux, qui attendent tout de lui, qui connaissent tout le mérite de ses souffrances, qui pénètrent dans l'esprit de ses mystères, qui savent son pouvoir absolu sur les cœurs, qui lui abandonnent le leur, qui se prêtent à toutes les impressions de sa grâce, qui obéissent à ses lois, qui se soumettent aux règles de son Eglise, qui ont recours à ses ministres, qui se nourrissent de sa parole, qui aiment sa vérité, qui demandent à être entés en lui, qui ne veulent être qu'un cœur et qu'une âme avec lui, qui aspirent à cette cohabitation mutuelle : *In me manet, et ego in illo (Joan., VI, 57)*, laquelle cohabitation ne fait du chef et des membres qu'un même corps et une même volonté : on ne doit pas se contenter de dire qu'ils recouvreront la vie ; mais on doit ajouter que la vie qu'ils recouvreront sera une vie divine ; qu'ils seront remplis en lui : *Estis in illo repleti (Coloss., II, 10)* ; et qu'ils abonderont en fruits de justice : *Repleti fructu justitiæ (Philip., I, 11)*. En un mot, ce sera un rétablissement et une rédemption telles, que s'ils persévèrent dans cet heureux état jusqu'à la mort, non-seulement il ne restera plus de péchés à effacer et à punir dans l'éternité, parce qu'ils participeront au sacrifice et au sacerdoce royal de leur chef : *Regale sacerdotium (I Petr., II, 9)* ; mais encore que Dieu verra en eux une sainteté, une dignité, une sublimité qui leur mériteront la gloire et la récompense de son propre Fils.

Pour vous, ministres de cet Esprit, qui avez été envoyés pour recueillir ceux qui ont été

semé, qu'il me soit permis (puisque notre évangile m'en fournit l'occasion) de vous inviter à lever les yeux, pour considérer les moissons abondantes que vous avez à faire : *Levate oculos vestros et videte regiones, quæ albæ sunt jam ad messem* (Joan., IV, 35). Il est vrai que l'esprit de ténébres s'est répandu sur la terre, qu'il n'y a presque plus de religion dans le monde, que Jésus-Christ n'y est presque plus connu, que l'impiété et l'incrédulité y marchent à visage découvert, que les pécheurs paraissent endurcis à toute vérité et à toute grâce, et qu'il n'y a presque plus lieu d'espérer de solides conversions ; mais les Samaritains étaient-ils plus préparés à recevoir Jésus-Christ, que les pécheurs ne le sont aujourd'hui ? et cependant ne l'ont-ils pas reçu ? Les travaux sont pénibles, je l'avoue, il faut une patience à toute épreuve ; le ministère paraît souvent infructueux ; mais envisagez, je vous prie, la récompense qui vous est promise, si vous travaillez jusqu'à la fin du jour. Celui dont la nourriture est de sauver des âmes, vous en donnera à proportion que vous participerez à sa charité et à son zèle ; et les fruits que vous produirez seront des fruits pour la vie éternelle. Surtout qu'on ne vous accuse point de vous intéresser plus (comme les apôtres encore mal instruits) aux soins de la vie temporelle qu'à l'accomplissement de l'œuvre du Seigneur : qu'on ne vous impute point de chercher dans vos fonctions plutôt ce qui peut fournir à l'aliment corporel et peut-être à la cupidité, que la conversion des pécheurs, et qu'on ne puisse pas dire que vous préférez vos aises et votre repos aux travaux du ministère. Un ministre de Jésus-Christ doit plus estimer une âme que sa propre vie ; il doit oublier tous ses intérêts, son sommeil même et sa nourriture, s'il le fallait, pour en gagner quelqu'une ; il doit, pour ainsi dire, mourir à la peine. C'est là le zèle qui attire les âmes et qui les convertit.

Enfin qu'on ne vous reproche pas de présenter à Jésus-Christ une nourriture qu'il rebuterait, de ne pas connaître quelles sont les âmes dont il se nourrit : *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis* (Joan., IV, 32) ; c'est-à-dire de prendre pour de vrais pénitents ce qui n'en serait que le fantôme. Qu'on ne puisse pas vous accuser de flatter les pécheurs dans leurs passions, de les nommer convertis avant que de les avoir éprouvés, et de les présenter à la sainte table : *Rabbi, manduca*, avant que de vous être assurés (autant qu'on peut l'être) qu'ils ont recouvré la vraie justice. Par ce moyen vous accomplirez votre œuvre, vous vous réjouirez avec celui qui a semé, et vous accumulerez des trésors pour la vie éternelle, que je vous souhaite. Amen

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'aumône.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo

maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde enim panes, ut manducent hi ?

Jésus ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à P. ilippe : D'où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde (Joan., VI, 5) ?

Quoique les biens de la grâce soient les seuls véritables, cependant, mes frères, la charité de Jésus-Christ ne s'est pas bornée à les procurer aux hommes : il a toujours paru sensible aux besoins corporels ; il n'a point rejeté les prières qu'on lui adressait dans cette vue ; il s'est laissé fléchir par la foi de ceux qui lui demandaient leur guérison ; il prévient aujourd'hui les besoins de tout un peuple qui l'avait suivi pour écouter sa parole ; et non content de l'en instruire, il fait un miracle pour fournir à sa nourriture. Il est vrai qu'il apprendra aussi à ce peuple que ce n'est point pour cette nourriture périssable qu'il doit travailler (Joan., VI, 27) ; qu'il lui reprochera son impatience à chercher ces secours temporels ; que plusieurs de ceux à qui il les procure en abuseront ; qu'ils voudront obscurcir l'éclat de ce miracle par la comparaison du pain qu'on vient de leur donner, avec celui que Moïse avait autrefois fait tomber du ciel (*Ibid.*, 30, 31). Mais Jésus-Christ ne connaît point ces fausses délicatesses que suggère la cupidité, ni ces spiritualités meurtrières qui rendent insensible aux malheurs des pauvres, sous prétexte qu'ils abusent quelquefois des biens qu'on leur donne. Il lui suffit de voir un peuple affamé, pour qu'il se porte à le secourir ; il s'adresse à ses disciples pour exciter en eux la même compassion ; il va multiplier entre leurs mains les aumônes qu'il veut faire, et il les en rendra bientôt les distributeurs.

Où pourriez-vous donc, mes frères, trouver une leçon plus vive de la charité que vous devez exercer envers les pauvres ? Cette foule qui se trouve pressée de la faim dans un désert, ne vous représente-t-elle pas cet abandon affreux où vivent tant de misérables ? Ne découvrez-vous pas dans l'état de ce peuple celui d'une multitude de familles affligées qui manquent de toutes les nécessités de la vie ? et faut-il porter sa vue bien loin pour apercevoir ce monde de pauvres qui sont consumés de misères ? Ah ! qu'il nous convient bien de vous demander si vous ne trouverez point de quoi les soulager, ou plutôt de vous inviter à le chercher efficacement, et à partager avec eux les biens que Jésus-Christ ne vous a mis en main que pour les leur distribuer !

Vous voyez, mes frères, que j'ai dessein de vous parler de l'aumône ; mais comme on ne peut pas tout dire sur cette matière, je veux vous intéresser à cette œuvre si importante, par la considération des avantages que vous y pouvez trouver. Lorsque Jésus-Christ eut multiplié les pains, et que le peuple eut été rassasié, il dit à ses apôtres : *Amassez les morceaux qui sont restés* ; et il leur dit cela pour leur faire comprendre que non-seulement on ne s'appauvrit pas par l'aumône, mais qu'elle est une source de

biens pour celui qui la fait. Ce n'est donc pas seulement la cause des pauvres que je viens soutenir. Je ne prétends point étaler à vos yeux les maux que l'indigence traîne après elle : mon intention n'est pas de vous faire descendre de vos maisons dans ces tristes demeures où la faim et la maladie exercent à l'envi toutes leurs rigueurs, ni de vous représenter ces familles entières destituées des secours que vous ne refusez pas aux plus vils animaux : mon objet n'est pas de vous faire voir vos propres frères qui voudraient bien se rassasier des miettes qui tombent de vos tables. Non, ces moyens ne sont pas les plus puissants que j'aie dessein d'employer pour ranimer votre charité. Ce sont vos propres besoins qui m'intéressent aujourd'hui ; c'est sur vous-mêmes que je veux exciter votre compassion ; c'est votre cause que je plaide ; c'est de votre âme que je vous prie d'avoir soin. Or quelle est la miséricorde que vous devez exercer envers elle ? C'est sans doute, mes chers frères, de lui procurer le salut. Mais quel moyen pour cela plus efficace et plus aisé pour y parvenir que l'exercice de l'aumône ? C'est par ces deux motifs que j'espère de vous inspirer d'aimer et de secourir les pauvres. L'utilité de l'aumône pour celui qui la fait, ce sera mon premier point ; la facilité de l'aumône, ce sera le second point, après que nous aurons fait à Marie la prière ordinaire, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Il est, mes frères, dans la religion des œuvres qu'on peut appeler des œuvres équivoques, qui n'ont qu'un rapport éloigné avec le salut : il est des devoirs qui nous sont communs avec les païens, des actes mêmes et des exercices de piété qui conviendraient à des Juifs ; et peut-être est-il des chrétiens qui, s'ils changeaient de religion, ne changeraient rien dans la forme de leur vie, s'acquitteraient de toutes ces œuvres, accompliraient tous ces devoirs, et feraient tous les actes qui pourraient compatir avec l'extérieur du culte qu'ils auraient embrassé. Mais l'aumône, je dis l'aumône dans le sens que je la conçois, l'aumône qui consiste non pas à se laisser extorquer quelques pièces d'argent, à donner par bienséance, par respect humain, ce qu'on ne peut refuser avec honneur, à calculer avec soi-même avant que de relâcher, à se renfermer dans certaines bornes qu'on ne passe jamais, à céder uniquement ce qui n'intéresse point le commode de la vie, à se décharger par quelques libéralités du soin de penser et de compatir aux malheurs d'autrui, et à se procurer une espèce de témoignage qu'on a de la charité, parce qu'on a fait comme les autres ; mais je dis l'aumône qui consiste à écouter tous les besoins, à se prêter à tous les services possibles, à retrancher sur les plaisirs, sur les adoucissements, sur les aises, et quelquefois sur ce qu'on nomme le nécessaire de la vie, à proportion des misères publiques ; je dis l'aumône qui consiste à suppléer au défaut de l'argent par le travail, par les

visites, par le crédit et les sollicitations ; en un mot à faire du soulagement des pauvres son œuvre, son capital et comme son emploi. L'aumône prise en ce sens fait le caractère propre de la vertu évangélique, désigne le chrétien et marque en quelque sorte le prédestiné. Vos aumônes (disait autrefois un ange envoyé de Dieu à un centenier que les distinctions de naissance devaient, ce semble, rendre insensible aux misères des pauvres, mais qui néanmoins, religieux et craignant Dieu, répandait ses libéralités sur tout un peuple : *Faciens elemosynas multas plebi Act.*, X, 2-4), vos aumônes sont connues dans le ciel, elles sont écrites dans le souvenir de Dieu, il veut les récompenser de toutes les richesses de sa bonté. C'est ainsi, mes frères, que d'après l'ange du Seigneur, je viens vous dire que votre charité sera pour vous une source de bénédictions ; que Dieu s'en souviendra ; qu'elle couvrira une multitude de péchés ; que la mesure de gloire qui vous est destinée sera proportionnée à la mesure de vos aumônes ; que pour avoir beaucoup, il faut donner beaucoup, et que votre salut dépend de ce fond de dispositions qui vous portent à secourir les malheureux.

Votre salut, mon cher auditeur ! pouvez-vous l'entendre nommer, sans éprouver un nouveau désir d'en voir l'accomplissement ? Vous savez combien vous en êtes encore éloigné. Un amas de vices vous surcharge ; des habitudes violentes vous subjuguent, des engagements presque nécessaires vous retiennent ; à peine êtes-vous instruit de ce qu'il faut faire pour revenir à Dieu. La vérité vous échappe au moment que vous l'envisagez ; les remords ne sont point assez puissants pour vous tirer d'esclavage ; les inspirations, les lueurs de grâce s'éteignent à l'instant qu'elles vous réveillent ; vous êtes découragé par la vue de ce qui vous reste à faire ; la pénitence vous alarme ; cette vie sérieuse vous trouble et vous déconcerte. Cependant vos années s'avancent ; vos semblables sont déjà dans le tombeau, le jugement de Dieu vous semble proche et vous sentez que la main qui doit punir les pécheurs n'est pas endormie. Quelle ressource au milieu de tant de périls ? Je l'ai déjà dit, c'est l'amour et le soulagement des pauvres.

En effet il n'y a que la miséricorde de Dieu qui puisse vous sauver : *Domini est salus (Psal.* III, 9). Or cette miséricorde n'est point un bien que Dieu prodigue au hasard ; il veut la trafiquer avec vous ; et ce n'est que par beaucoup de présents et de prières que vous pouvez vous la concilier.

Cela supposé, mes chers auditeurs, je dis d'abord que vous ne pouvez faire à Dieu de présent plus capable de le gagner et (si j'ose le dire) de surprendre sa charité et sa miséricorde, que la miséricorde et la charité que vous exercerez envers les pauvres. Je passe sous silence toutes les assurances qu'il vous en donne dans ses Ecritures : il me suffit de dire que l'aumône est de toutes les vertus celle qui honore Dieu davantage : premièrement, parce qu'il n'en

est point qui le représente mieux, ou qui le représente par des qualités dont il soit plus jaloux.

Rappelez-vous, je vous prie, pour quelques moments cet état de souveraine misère, cet esclavage honteux, cette mort éternelle où nous étions réduits par le péché et où nous serions restés si Dieu, ce grand riche, ce seul maître de tous les biens, n'eût ouvert en notre faveur les trésors de sa miséricorde. Vous le savez, dit l'apôtre saint Paul en parlant de l'aumône : *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi* (II Cor., VIII, 9) ; l'éclat de la gloire dont il est environné, la majesté dont il est revêtu, la souveraineté qu'il exerce sur toutes ses créatures n'ont point étouffé en lui la compassion. Dépouillé de sa grandeur, il a paru au milieu de nous comme un de nous ; il s'est chargé de nos faiblesses et de notre pauvreté ; ses biens nous ont été communs avec lui ; il nous a préparé, disons mieux, il s'est rendu lui-même le pain qui devait nous rassasier ; il a mis l'appareil sur nos plaies. Non content de nous consoler dans notre esclavage, il a brisé nos chaînes, il a effacé par son sang la sentence de mort prononcée contre nous. Enfin de pauvres, de captifs, de condamnés que nous étions, il nous a faits ses enfants, ses héritiers ; il nous a rendus rois comme lui : *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi quoniam propter vos egenus factus est, ut illius inopia divites essetis* ; et voilà ce que vous exprimez toutes les fois que vous exercez la charité envers les pauvres.

Oui, mes frères, une personne charitable, surtout si c'est une personne riche et de distinction, me remet devant les yeux tout l'ouvrage de ma rédemption. Quand je la vois descendre de sa grandeur, oublier toutes ses distinctions pour s'appliquer au détail des misères de sa ville et de sa paroisse ; quand je la rencontre dans un hôpital où elle console les malades et les affligés ; quand je l'aperçois fournir à une veuve ou à des enfants abandonnés le pain de sa table ; quand elle entre dans une prison pour y répandre ses libéralités, pour s'informer des moyens de délivrer de pauvres débiteurs, pour inviter quelques criminels à faire par leur résignation et leur esprit de pénitence, de leur arrêt de mort, un jugement de vie pour eux : il me semble que je retrouve en cette personne un libérateur, un sauveur. Alors la vie de Jésus-Christ se retrace à mes yeux ; et ce chef-d'œuvre de la grâce et de la puissance de Dieu que je croyais au-dessus de toute imitation, se trouve néanmoins représenté dans la plus parfaite ressemblance. Hé ! comment Dieu ne se reconnaîtrait-il pas lui-même à cette image ? comment ne serait-il pas attendri sur ces âmes revêtues de son ineffable charité ? Ne les confond-il pas avec son propre Fils ? en les exauçant ne croira-t-il pas l'exaucer lui-même ? et pourra-t-il leur refuser pour leur propre salut une miséricorde qu'elles ont si fidèlement représentée ?

Quel nom donnerons-nous donc, mon cher

auditeur, à cet endurcissement que vous voyez dans les richesses les misères des pauvres ; surtout lorsque vous les considérez dans cet état de splendeur où la Providence les a placés, jouissant de toutes les douceurs de la vie, tout appliqués à se rendre heureux par la richesse de leurs appartenements, par les délices de leurs tables, par la multitude de leurs officiers, par le faste de leurs équipages, par la variété de leurs plaisirs ? Comment pourrions-nous définir cette insensibilité qu'ils marquent pour les malheurs d'autrui dans le temps même qu'ils sont au milieu de l'abondance ? Peut-être parmi les sages du paganisme aurait-on donné à cette insensibilité le nom d'inhumanité, d'insultes faites au public, de surcroît de découragement et de désespoir pour les misérables. Mais nous, mes frères, qui pénétrons plus avant, nous pourrions la caractériser de reproches faits à Dieu même de la charité qu'il a exercée envers les hommes, de mépris sacrilège pour le Rédempteur et de renoncement entier à la grâce de la rédemption. Encore si on leur demandait de s'appauvrir comme Jésus-Christ : *Propter nos egenus factus est* ; si on les obligeait d'élever les pauvres à leur état de gloire, et de se substituer à leur place ; si on les forçait de se rendre captifs pour les prisonniers, de se soumettre à la mort pour délivrer les coupables ; on n'exigerait que ce que le Rédempteur a fait lui-même. Mais, ô bonté de Dieu ! on consent qu'ils ne se dépouillent pas entièrement, qu'ils accordent à la faiblesse et aux bienséances ce que l'éducation et la condition exigent raisonnablement, et qu'ils gardent le nécessaire : on leur passerait même de ne pas descendre jusque chez les pauvres, on leur épargnerait volontiers le triste spectacle de tant de misères rebutantes. Mais on voudrait qu'au moins leur âme en fût touchée, que du sein de leur félicité il sortît quelque rayon de bienveillance ; qu'ils prêtassent l'oreille aux cris de l'indigence, qu'ils fissent découler de leur abondance quelque rosée salutaire qui humectât les malheureux, que parmi les officiers qui les servent il y en eût d'établis pour distribuer leurs aumônes ; et que s'ils ne viennent pas en personne au devant des pauvres, ils eussent du moins des envoyés pour répandre leurs libéralités dans leurs mains. Alors Jésus-Christ se reconnaîtrait encore dans ces images imparfaites ; ces traits légers de ressemblance attireraient son attention ; Dieu en serait épris, il s'approcherait de ces âmes, il aimerait à les combler de ses biens ; et trouvant en elle quelque ombre de la perfection qu'il veut qu'on imite en lui, il les imiterait lui-même à son tour en leur rendant abondamment la miséricorde qu'elles auraient exercée. Soyez donc, mes frères, miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux : *Estote misericordes sicut Pater vester misericors est* (Luc., VI, 36) ; puisque, outre la gloire de lui ressembler, vous auriez encore l'avantage de partager avec lui ses miséricordes mêmes

Une seconde raison qui me fait dire que la charité envers les pauvres est de toutes les vertus celle qui honore Dieu davantage, c'est qu'elle prouve et qu'elle justifie sa providence. Une tentation bien forte pour les âmes faibles, c'est cette inégalité de biens et de conditions qui se trouve entre les hommes. Comme la terre a été créée pour eux, qu'ils sont tous d'une même nature, qu'ils ont les mêmes droits aux bienfaits du Créateur ; il paraît d'abord étonnant que la différence dans le partage soit si énorme ; que les uns se voient privés de toutes sortes de biens, tandis que les autres en regorgent ; que ceux mêmes qui travaillent le plus pour le public, qui font tous les ouvrages pénibles, qui cultivent eux-mêmes le fonds qui produit toutes nos richesses, soient souvent les seuls qui n'en profitent pas, tandis que des hommes oisifs les recueillent avec abondance ; qu'enfin le plus étroit nécessaire manque à plusieurs, lorsqu'il en est d'autres qui possèdent un énorme superflu. Et à dire vrai, s'il n'y avait point de péché, ce désordre ne serait pas ; les biens de la terre se distribueraient avec les mêmes proportions que les influences du ciel ; nous jouirions tous également de ce que nous avons sous notre main, comme nous jouissons de la lumière du soleil ou de l'air que nous respirons. Tout serait commun entre les hommes ; on ne s'en envierait pas mutuellement la possession, parce qu'on posséderait tout comme par indivis ; et par cette communication de biens, les hommes vivraient ensemble dans une paix parfaite. C'est à l'imitation de ce premier ordre du Créateur que les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise rétablirent entre eux cette communauté de biens ; et Dieu a permis que dans les siècles qui ont suivi, il y ait toujours eu des ordres saints, où personne ne possédait rien en propre, comme pour perpétuer la mémoire de cette première institution. Mais elle ne pouvait compatir dans le monde avec le péché. La terre étant devenue plus avare, les hommes étant dominés par les passions, les plus forts ont tout envahi ; et par une triste nécessité il a fallu que les lois leur adjugassent ce qu'ils avaient usurpé, afin de le mettre à couvert des violences qu'on eût pu leur faire, et afin de les contenir eux-mêmes dans les bornes de leur usurpation. Dieu l'a permis ainsi ; et il approuve même ce nouvel ordre ; il veut que les souverains et les magistrats veillent à le conserver. Il commande aux juges de former leurs arrêts sur cette règle, non-seulement parce que le bien et la tranquillité publique le demandent, mais encore pour nous faire souvenir que, par notre prévarication, nous avons mérité d'être dépouillés de tout ; et que s'il est des pauvres qui n'ont rien, c'est l'effet d'une justice qui pouvait nous réduire tous dans le même état.

Mais la même Providence qui a traité les pauvres avec tant de rigueur n'a pas prétendu les abandonner à leur malheureux sort. Non, chrétiens auditeurs, Dieu, en assignant aux riches les biens qu'il avait créés

pour tous, ne les en a rendus que les économes et les dispensateurs. Il veut que tout leur superflu retourne à ceux qui manquent du nécessaire : *Superflua divitum*, dit saint Augustin, *necessaria sunt pauperum*. Il entend les cris des pauvres lorsqu'on leur refuse cette justice qu'on leur doit : il veille sur eux ; il commande qu'on les aime et qu'on en ait soin ; il regarde comme un possesseur injuste celui qui ne leur donne pas ce qu'il a de trop : *Res alienæ possidentur*, dit encore le même Père, *cum superflua possidentur* ; et quoique les lois humaines ne punissent pas les violateurs de ce droit, Dieu saura bien le venger à son tribunal. Mais jusque-là que de murmures secrets ! que de doutes criminels ! que de blasphèmes peut-être contre la Divinité ne suscite point dans le cœur de l'indigent cette opposition de la vie commode, abondante, sensuelle, voluptueuse des riches du monde, à une vie pauvre, méprisée, souffrante, déstituée de tout ! Hé ! qu'importe que nous disions, comme Jésus-Christ, à tant de misérables, qu'il ne faut point s'inquiéter du vêtement ni de la nourriture, que le Père céleste s'intéresse pour tous nos besoins ? Qu'importe que nous leur prêchions une Providence toujours appliquée à nous, s'ils périssent dans le sein de leur misère par votre dureté ?

Mais dès que vous commencez à être charitable, vous devenez non-seulement le ministre, mais encore le héraut et le prédicateur de la providence divine ; vous annoncez qu'il y a un Dieu, vous faites voir que celui qui revêt les lis des champs et qui nourrit les oiseaux du ciel, a plus soin encore des âmes rachetées par le sang de son Fils ; vous imposez silence au murmure et au blasphème : que dis-je ? vous procurez à Dieu, comme dit saint Paul, une riche moisson d'actions de grâces ; on l'adore, on le bénit à cause de votre charité ; on appelle prodige ineffable, grâce excellente, le secours que vous donnez : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (II Cor., IX, 12-15).

Hé ! mes frères, au lieu donc de vous plaindre, comme vous faites souvent, de la hardiesse et de l'impatience des pauvres, vous devriez bien plutôt vous imputer à vous-mêmes de ne pas leur fermer la bouche en les secourant. Ils sont injustes, je le veux, de murmurer contre vous ; ils sont coupables d'impiété, lorsqu'ils insultent à la Providence ; leur pauvreté ne les excuse pas des crimes qu'elle leur fait commettre ; mais comment ne vous apercevez-vous point que tous ces péchés retombent sur vous ; que tout ce que l'indigence produit de désordres, est proprement le crime des riches impitoyables ; que le plus sûr moyen de prévenir ces désordres serait de faire d'abondantes aumônes ; qu'en vous exécutant chacun selon votre pouvoir, vous épargneriez bien des vices : qu'en vous rendant plus accessibles et plus traitables, vous fléchiriez le cœur des plus méchants, et que l'espérance que vous donneriez de vous prêter toujours à leurs besoins, en retiendrait plusieurs, les ferait peut-

être rentrer dans leur devoir, les inviterait à la vertu, en ferait de vrais pauvres de Jésus-Christ, et les remplirait de confiance en la Providence? Combien en pourrions-nous citer ici qui nous ont dit quelquefois qu'ils étaient étonnés comment Dieu les avait secourus; que lorsqu'ils étaient sur le point de manquer de tout, un nouvel Élie, des personnes qu'ils n'avaient jamais connues étaient venues leur tendre la main; qu'une aumône perdue avait presque toujours été remplacée par une autre, et que leur pain ne diminuait non plus dans leur maison que l'huile et la farine chez la veuve de Sarepta (III, *Reg.*, XVII, 8, etc.); qui enfin, touchés de nos remontrances, rendaient gloire à Dieu, et disaient, comme cette femme, qu'il était vrai ce que nous leur annoncions, que lorsqu'on se confie en lui il ne nous manque jamais dans le besoin : *Nunc in isto cognovi quod verbum Domini in ore tuo verum est* (*Ibid.*, 24) ! Ah ! je ne m'étonne plus si un verre d'eau froide doit avoir sa récompense : c'est que Dieu y puise une abondance de gloire, et que cette gloire qu'il y trouve, il l'impute à celui qui fait l'aumône.

Mais ce qui est à remarquer ici, mes frères, c'est qu'en favorisant ainsi la providence de Dieu à l'égard des pauvres, vous ne pouvez manquer de vous la rendre favorable à vous-mêmes. Cette providence en use souvent pour les biens spirituels comme pour les biens temporels. Il y a des personnes qui sont riches en grâce; mais il y en a aussi un grand nombre qui sont pauvres en ce genre. Peut-être, mon cher auditeur, êtes-vous de ces derniers; peut-être pourriez-vous dire à plus juste titre encore que le prophète : Je suis pauvre et mendiant : *Ego sum mendicus et pauper* (*Psal.* XXXIX, 18); peut-être jusqu'ici la Providence a-t-elle permis que les secours pour le salut fussent moins abondants pour vous. Votre âme, dès votre enfance, a été exposée au pillage; on vous a ravi toutes vos richesses, et vous vivez encore dans une terre inculte qui ne vous produit que des ronces, où personne ne vous fournit le pain de la vérité, où vous ne trouvez pour vous désaltérer qu'une eau bourbeuse et empestée. Il faudrait, pour sortir de cet excès de misères, une Providence qui vous facilitât votre retour, qui vous mit à portée de recevoir la rosée du ciel, qui rompit les liens par lesquels vous êtes attaché. Combien de fois avez-vous peut-être accusé cette Providence de n'avoir point secondé vos bons desirs, et de vous avoir abandonné lorsque vous aviez plus besoin d'être secouru ! Ah ! je sais bien ce qui la rend si inflexible pour vous; c'est que vous ne l'honorez pas, que vous ne la secondez pas vous-même à l'égard de ceux qui sont pauvres des biens de la terre, que vous les laissez languir de misère, lorsque par état vous êtes chargé de les soulager, que vous donnez occasion à toutes les défiances et à tous les murmures par lesquels on outrage cette Providence. Mais si elle trouvait dans vos aumônes de quoi se défendre des reproches qu'on lui fait; si vous lui procu-

riez des hommages par vos libéralités; si vous l'aidiez en quelque sorte à accomplir ses promesses à l'égard de ses enfants, elle vous aiderait vous-même, elle seconderait tous vos efforts, elle vous aplanirait toutes les voies : Car (dit l'apôtre saint Paul à cette occasion) Dieu est tout-puissant pour vous combler de toute grâce : *Potens est Deus omnem gratiam abundare facere in vobis* (II *Cor.*, IX, 8).

Une troisième raison, qui prouve combien l'aumône honore Dieu et quel droit elle nous donne à ses miséricordes, c'est ce que Jésus-Christ nous dit, que c'est à lui-même qu'on la fait (*Matth.*, XXV, 40). Car, mes frères, le corps mystique de Jésus-Christ est composé comme son corps naturel de différentes parties, qui ne lui sont pas moins étroitement unies, et qui lui sont encore plus chères. Ces membres sont tous les fidèles dont il est lui-même le chef; il est sensible à leurs biens et à leurs maux; et l'on peut dire avec vérité que les secours qu'on leur donne sont autant pour Jésus-Christ que les parfums que Madeleine répandit autrefois sur ses pieds. Mais comme dans le corps naturel il est des membres à la conservation desquels nous sommes plus attentifs, parce qu'ils nous sont plus nécessaires et que leurs plaies nous semblent mortelles; ainsi dans le corps mystique de Jésus-Christ les pauvres sont les parties nobles, ce sont eux qui l'ornent, qui le rendent parfait. Et certes Jésus-Christ, pour former son Eglise, n'a pas besoin des grands et des riches du monde; ce sont des parties presque superflues qu'il y laisse par miséricorde, s'ils n'ont pas l'esprit de la religion. Les seuls pauvres, s'ils sont pauvres d'esprit, sont les membres essentiels; tous leurs besoins intéressent le chef; c'est son cœur, c'est sa vie; les assister, c'est en quelque sorte conserver tout ce qui le compose.

Qu'un peu de foi sur ce point serait utile aux riches du monde ! Qu'il vous serait avantageux, mes frères, de vous représenter Jésus-Christ dans la personne de tous les pauvres qui sont renfermés dans votre ville; de penser que les hôpitaux, les prisons, les maisons affligées sont des temples, des tabernacles où il repose; qu'il n'est pas moins touché des hommages qu'il y reçoit de vous par les visites que vous y rendez, ou par les secours que vous y faites porter, que des adorations et des vœux que vous lui offrez dans nos églises; que toutes les fois que vous vous assemblez pour conférer des misères des pauvres, ou pour leur préparer leurs aumônes, vous ne faites rien moins que ces saintes femmes, qui, après la mort de Jésus-Christ, concertèrent ensemble le temps et les moyens de l'embaumer, et préparèrent les parfums qui devaient servir à cet usage : *Paraverunt aromata et unguenta* (*Luc.*, XXIII, 56). Oui, mes chers auditeurs, vous n'avez qu'à porter de vos familles ou des assemblées de charité, dans les maisons des pauvres, les doux parfums de vos aumônes, vous y verrez Jésus-Christ; vous l'y trouve-

rez, comme il vous l'a dit : *Ibi eum videbitis, sicut dixit vobis (Marc., XVI, 7).*

Saint Bernard profite admirablement de cet exemple des saintes femmes pour inviter les chrétiens à la pratique de l'aumône. Si vous avez, dit-il, des entrailles de miséricorde pour les pauvres, vous êtes riche en parfums, et vous avez non-seulement de quoi répandre sur les pieds ou sur la tête de Jésus-Christ, mais encore sur tout son corps, qui est l'Eglise. Ce fut sans doute pour cette raison, ajoute ce Père, que Jésus-Christ ne voulut point recevoir pour son corps mort un hommage qu'il voulait qu'on rendit à son corps vivant. C'est pour ce corps vivant et pour les membres qui le composent qu'il a réservé les parfums qu'on lui destinait; et s'il voulut se soustraire à la piété des saintes femmes, ce n'était pas pour l'é luder, mais pour la perfectionner. Il refusa l'onction, mais c'était par épargne et non par mépris; il ne rejetait pas l'honneur qu'on venait lui rendre, mais il le destinait au besoin de ses membres pauvres : *Devotionem non elusit, sed instruxit; renuit ungi, sed parcens, non spernens; non recusans obsequium, sed reservans quod membris suis indigentibus cuperet exhiberi*

Que pourrait-il donc manquer, mes frères, à une personne charitable? Hé quoi! Dieu ne dédaigna pas autrefois de récompenser des idolâtres, des femmes égyptiennes à cause de leur compassion pour les Hébreux, sans égard même au mensonge dont elles se servirent pour l'excuser (*Exod., I, 17-20*); et vous n'espéreriez pas pour vous-mêmes, lorsque vous sauvez de la mort les membres mêmes de son Fils? Ah! je ne vous dis pas qu'il bâtera vos maisons (*Ibid., 21*), qu'il y répandra la joie et la prospérité; qu'il en écartera les inquiétudes, les divisions, les autres maux temporels : avantages néanmoins qui ne manquent guère aux familles charitables. Mais je vous dis qu'il embellira votre âme de ses dons, qu'il multipliera les fruits de votre justice : *Panem od manducandum præstabit, et multiplicabit semen vestrum, et auget incrementa frugum justitiæ vestræ* (*II Cor., IX, 10*); que vos péchés ne subsisteront plus devant lui; et que quand ils seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendraient blancs comme la neige. C'est la promesse si positive qu'il nous fait par son prophète : *Subvenite oppresso, et venite : si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabitur* (*Isai., I, 17, 18*).

Mais quand il serait vrai que le présent que nous faisons à Dieu dans la personne des pauvres n'aurait rien en lui-même qui attirât ses regards; que devons-nous penser des prières que les pauvres offrent pour nous quand nous les assistons? Car j'ai dit en second lieu que ce n'était que par beaucoup de prières que nous pouvions nous concilier la miséricorde de Dieu. Hélas! si nous l'avions de ressources auprès de lui que les vœux que nous lui présentons, que ces prières rares, interrompues, hypocrites que nous faisons; quelle pourrait être notre confiance?

Nos besoins sont infinis, notre pauvreté est extrême, nous sommes malades et languissants; notre honte est presque le seul habit qui nous couvre; mille passions, comme autant de tyrans, nous tiennent enchaînés; nous mourons tous les jours par les coups que nous nous portons; nous allumons, sans y penser, les feux auxquels nous sommes condamnés; tout demande vengeance contre nous; notre cœur même nous trahit auprès de Dieu; et peut-être n'est-il rien que nous lui demandions moins que notre salut. Cependant nous ne l'obtenons que par la prière : c'est cette violence qui ravit le ciel; parce qu'étant déchu par notre faute de tous les droits que nous y avions, il est juste que nous reconnaissions que ce n'est que par grâce et par une grâce excellente que nous y rentrons. Or, en faisant l'aumône, nous nous donnons des intercesseurs, des avocats, des médiateurs auprès de Dieu; nous intéressons ses plus chers favoris à lui demander le pain qui nous est nécessaire; et souvent nous obtenons par les prières des pauvres des miséricordes qu'à peine nous avions souhaitées.

Ah! je frémissais à cette parole de Jésus-Christ, qu'il est plus difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux qu'il n'est difficile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille (*Matth., XIX, 24*). Je disais, comme l'apôtre saint Jacques disait à cette personne riche : *Pleurez, poussez des cris et des hurlements à la vue des maux qui doivent fondre sur vous* (*Jac., V, 1*). Mais aujourd'hui je sens dissiper mes alarmes; une voie de salut lui est ouverte; je trouve dans une multitude de pauvres autant d'amis de Dieu qui se présentent pour lui tendre la main et pour solliciter sa grâce; ils se disputent à qui parlera pour elle; ils ne demandent rien moins que le centuple; ils la placent au premier rang, ils la jugent digne des plus grandes récompenses. Hé! mon cher auditeur, qui sait combien de fois les pauvres que vous avez sonlagés ont dit à Dieu ce que disaient à Jésus-Christ ces Juifs envoyés par un centenier pour demander la guérison de son serviteur : Il est digne que vous lui fassiez miséricorde et que vous le combliez de vos bénédictions, car il nous aime, il nous favorise, il s'intéresse à tous nos besoins : *Rogabant eum sollicite, dicentes : Dignus est ut hoc illi præstes; diligit enim gentem nostram* (*Luc., VII, 4, 5*). Ah! s'il fallait approfondir les causes de la conversion de certaines âmes, nous verrions peut-être que ce sont quelques aumônes échappées de leurs mains et répandues dans celles de quelques bons pauvres, qui ont produit ces fruits de vie.

O vous donc, riches, qui que vous soyez, vous avez entre vos mains, il est vrai, la portion des pauvres pour la vie temporelle; vous êtes les économies volontaires de leur patrimoine; vous disposez à votre gré des biens qui leur appartiennent; vous décidez de leur bonheur ou de leur malheur sur la terre; vous pouvez ou les sauver par votre charité, ou les perdre par votre dureté. Mais souvenez-vous que les pauvres ont aussi

entre leurs mains la portion des riches pour la vie spirituelle; qu'ils sont pour le monde futur les arbitres de votre sort; que c'est à eux qu'il appartient de marquer la place que vous y devez occuper; et qu'enfin ils peuvent vous sauver ou vous perdre auprès de Dieu. Faites-vous donc des amis avec des richesses d'iniquité, afin qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels (*Luc.*, XVI, 9). Que votre abondance supplée maintenant, vous dit saint Paul, à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit un jour soulagée par leur abondance. Car, hélas! que je crains pour ces mauvais riches, pour ces riches dont tout le crime aura été de n'être pas charitables! Que je crains que les pauvres, ces maîtres du ciel, ces introducteurs dans le royaume de Dieu, ne les en excluent! Disons mieux: qu'elles seront dures et désespérantes au milieu des flammes pour cet homme, pour cette femme riche, ces paroles de refus qui rappelleront celles qu'on aura dites à tant de pauvres: Mon fils, je ne puis vous donner cette goutte d'eau, il y a trop loin de vous à moi; mon état et mon élévation ne me permettent pas de descendre jusqu'à vous; vous êtes indigne de mes soins; demeurez dans cet abîme de misères où vous vous trouvez, je vous oublie pour jamais: *Chaos magnum firmatum est* (*Ibid.*, 26).

Ce n'est donc pas envers les pauvres seuls, c'est plus encore contre vous-mêmes que vous êtes cruels, lorsque vous négligez la pratique de l'aumône. Car enfin c'est en quelque sorte le point décisif de votre salut; c'est ce qui fera le fond de votre cause au jugement de Dieu; c'est de là que dépend l'arrêt de votre éternelle destinée. Venez, dira le Seigneur à ses élus, *entrez dans mon royaume*: Pourquoi? *Parce que vous avez fait l'aumône*. Allez, dira-t-il aux réprouvés, *allez aux feux éternels*: Pourquoi? *Parce que vous n'avez pas fait l'aumône* (*Matth.*, XXV, 34 *et seqq.*). Ce qui nous marque deux choses: la première, qu'une vie exempte de crimes, une probité reconnue, toutes les vertus morales séparées de la charité envers les pauvres, peuvent conduire à l'enfer; et la seconde, que les péchés ne peuvent pour l'ordinaire se racheter sans la pratique de l'aumône. Vous avez eu des vertus, je le veux; mais vous n'avez pas été charitables: Retirez-vous: *Discedite*. Vous avez eu de grands vices, vous pouviez les couvrir par vos charités; vous ne l'avez pas fait: allez, maudits, aux feux éternels: *Discedite, maledicti, in ignem æternum*. Mais non-seulement l'aumône est un moyen de salut très-utile et très-efficace; c'est encore un moyen facile à pratiquer: vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

C'est un étrange combat que celui qu'il faut quelquefois soutenir contre les pécheurs, lorsqu'on veut leur prescrire ou des règles salutaires de conduite ou des œuvres satisfactrices de pénitence. Toujours l'amour-propre oppose des prétextes pour s'en défendre: les affaires, les bienséances, les infirmités rendent tout impraticable; et les ministres

de Jésus-Christ sont souvent forcés dans cette guerre de rendre les armes et de se relâcher de la sévérité des règles, pour en sauver du moins l'important et l'essentiel.

Mais ici l'amour-propre, tout fort qu'il est contre la vérité, doit s'avouer vaincu: car enfin, il ne s'agit pas d'œuvres pénibles, de jeûnes, de macérations, de retraites éclatantes: ie n'attaque point votre délicatesse, je ne blesse point votre vanité, je ne fais point la guerre à vos passions: ce n'est point à vous que j'en veux; ce n'est qu'à vos richesses, à des biens qui sont hors de vous, à des biens qui ne vous sont pas nécessaires, à votre superflu. Je ne vous prêche point une vertu opposée aux sentiments de la nature, une vertu qui révolte les sens, qui vous décrédite dans le monde, qui excite la raillerie et la jalousie des libertins. Je ne demande de vous que la pratique d'une vertu enracinée dans votre propre cœur; je vous dis seulement de suivre la pente secrète, l'instinct naturel que nous avons tous pour la miséricorde; je vous invite à une sorte de perfection qui cache tous les défauts, qui ennoblit toutes les vertus, qui décide de la probité, que tout le monde aime, exalte et canonise.

Que pourrait-il donc y avoir de dur et de pénible dans la pratique d'une telle vertu? Si l'on ne pouvait l'exercer qu'en donnant de grandes sommes, s'il n'y avait qu'une manière de l'exercer, si l'on était obligé de l'exercer en toutes les manières possibles, j'avoue, mes chers auditeurs, que quelque aimable que soit cette vertu, elle deviendrait un joug insupportable, elle serait même impossible à plusieurs. Mais ce qui la rend très-praticable, ce qui la met à la portée de tout le monde, c'est premièrement que l'abondance des sommes n'est pas toujours nécessaire pour remplir le devoir de l'aumône; en second lieu, qu'il y a plusieurs moyens de s'acquitter du devoir de l'aumône; en troisième lieu, qu'on n'est pas toujours obligé d'employer tous ces moyens pour faire l'aumône.

Je dis, premièrement, que l'abondance des sommes n'est pas toujours nécessaire pour remplir le devoir de l'aumône. Mais avant que de vous expliquer sur cela ma pensée, il faut que vous m'accordiez cette maxime si souvent répétée: que tout superflu appartient aux pauvres; que ce dont vous ne pouvez vous servir légitimement, sans passer les règles de la modestie, de la tempérance et de la piété chrétienne, doit être compté pour peu de chose, quand il vous échappe des mains; et que, selon les idées mêmes les plus naturelles, on n'appelle pas donner, lorsqu'on relâche seulement un bien absolument inutile. Or, il est vrai que dans l'ordre ordinaire le précepte ne va pas plus loin que de céder ce que je viens d'appeler un bien inutile et superflu. Quand il s'agira même de définir ce superflu et cet inutile, nous ne vous traiterons pas à la rigueur; nous ne prétendrons point qu'il n'y ait de nécessaire que ce qui l'est absolument pour ne pas

mourir. Non-seulement nous voulons que vous viviez, mais nous souhaitons aussi que vous ménagiez votre santé et vos forces; que vous vous procuriez même les adoucissements dont vous avez besoin pour vaquer au travail, pour satisfaire à tous vos devoirs, et pour le faire avec une sorte d'activité et de liberté d'esprit. Je ne vous nierai pas non plus qu'une certaine éducation, une malheureuse habitude qu'il faut tâcher de plus en plus de corriger, peuvent vous avoir rendu nécessaire ce qui ne le serait pas à d'autres, et que, comme il y a des travaux sous lesquels vous succomberiez, quoiqu'il y ait des hommes qui les portent sans peine, il y a aussi des privations que votre faiblesse ne porterait pas. Je vais plus loin, et je dis que vous devez souvent à votre condition ou à votre charge un certain honoraire (si je puis parler ainsi) non pas pour flatter la vanité que vous tirez déjà de votre charge même et de votre condition, mais uniquement parce que le bien public le demande, que c'est une loi juste de la société, et qu'il y a une bienséance raisonnable qu'il ne faut pas négliger. Il est vrai, mes chers auditeurs, que si nous voulions entrer ensuite dans un détail plus particulier, nous ne conviendrions peut-être pas ensemble; car, si vous l'avez remarqué, je n'ai point renfermé dans le nécessaire de la vie ce que les passions pourraient revendiquer; je ne donne point le nom de nécessaire à ce qu'il faut pour le jeu, pour les spectacles, pour les mets exquis, pour les vins délicieux, pour la richesse des meubles, pour l'ornement superflu des équipages, pour les parures frivoles. Quand je parle du nécessaire de la vie, je ne prétends pas parler de la vie païenne, de la vie douce, de la vie délicieuse; mais je parle de la vie chrétienne, de la vie évangélique, de la vie mortifiée et pénitente: j'ai même eu soin de vous prévenir que par le nécessaire des conditions je n'entendais pas ce qu'un monde déprave ou une vanité insensée pourraient leur assigner. Nous ne croyons point que parce qu'on est de qualité, qu'on est riche, qu'on est en charge, on doive par cette raison traîner autour de soi tout ce luxe que nous voyons; qu'on soit obligé d'avoir à ses gages tant de domestiques inutiles, qu'il faille charger sa table de mets dont le prix nourrirait plusieurs familles, ni qu'il soit de la bienséance d'entretenir un si grand nombre d'animaux, tandis qu'il y a des hommes qui meurent de misère. Comme vous n'êtes élevés au-dessus des peuples que pour leur utilité, ce n'est aussi que pour le bien des peuples que vous devez décorer votre condition: tout ce qui n'est que pour la vanité et pour le luxe est inutile et superflu.

Or, je l'ai déjà dit, appellerez-vous un don ce qui n'est bon à rien, ce qui sert de matière à tant de vices, ce qui ne peut que vous corrompre? et quand il serait vrai que ce serait quelque chose, qu'est-ce en comparaison de ce que vous retenez pour vos véritables besoins? En donnant aux

pauvres votre superflu, vous ne donneriez pas la cinquième partie de ce que vous employez pour vous, et votre dépense d'un jour l'emportera de beaucoup sur ce que plusieurs pauvres dépenseront de vos aumônes pendant une semaine.

Je vous le demande, mes frères, en coûterait-il beaucoup à une dame chrétienne de réserver en faveur de la charité ce qui lui reste des sommes employées pour la nécessité; de répandre dans les mains fertiles du pauvre un argent qui demeure inutile dans les siennes; de faire donner à Lazare, qu'elle voit à sa porte, les miettes qui tombent de sa table, et d'employer pour la consolation des affligés le temps que lui laissent les doux soins de son domestique? De quelle sorte de générosité vous flattez-vous donc, si les larmes de tant de familles désolées ne peuvent arracher qu'avec de grands efforts un pain qui leur rend la vie, sans intéresser même votre sensualité? Et quand je prêcherais ici, comme je le dois, aux dames du monde, qu'il faut pour le soulagement des pauvres retrancher le luxe, la vanité, le jeu, la délicatesse, tout ce qui flatte et nourrit la cupidité, ferais-je violence à leur nature? Quoi! elles porteraient, sans en être accablées, le poids de ces ornements superflus qui les avilissent étrangement; elles verraient avec complaisance leurs tables chargées de mets inutiles; elles consommeraient hardiment dans l'espace de quelques heures, à la face d'une nombreuse compagnie, à des jeux qui ne peuvent qu'irriter l'ennui, elles consommeraient, dis-je, leur abondance, tandis qu'elles savent que le pauvre n'a pas de quoi fournir aux plus pressantes nécessités! Non, il n'appartient qu'à un cœur païen, disons plutôt à un cœur de rocher, de soutenir ce contraste affreux, et il ne faut que de l'humanité pour sentir toute l'injustice et la cruauté de ce procédé.

Me direz-vous que le nombre des pauvres est trop grand, et qu'il est impossible de subvenir à tous leurs besoins? Mais saint Chrysostome vous répond pour moi que c'est la dureté des riches qui fait la multitude des pauvres, et qu'en supputant même le nombre des pauvres vous pouvez les soulager tous sans vous incommoder.

Partagez, disait autrefois dans Antioche ce grand et illustre prédicateur de l'aumône, partagez dans votre ville tous ceux qui sont extrêmement pauvres; à peine cent cinquante personnes en auraient-elles un à nourrir. Si cette proposition vous surprend, au moins sera-t-on obligé d'avouer que dix personnes médiocrement riches n'auraient pas entre elles dans cette ville plus d'un pauvre à soulager. Mais je vois ce que vous voulez m'objecter: tous les riches ne sont pas charitables, et le nombre des pauvres excède toujours celui des personnes qui font l'aumône. Eh bien! quand j'accorderais qu'il n'y a de personnes charitables que celles qui me font l'honneur de m'entendre, en faudrait-il davantage pour subvenir à tous les

les misères de votre paroisse? Ah! donnez tous, je ne dis pas, comme saint Clément, la moitié de votre revenu, ni même la troisième ou la quatrième partie, mais au moins la dîme, et je soutiens qu'il n'y aura bientôt plus de pauvres ici.

Et ne me dites plus que ces largesses vous incommode. L'on voit, il est vrai, des familles ruinées par des excès de jeux et de vanité: mais on n'imputa jamais ces revers à l'aumône. Vous avez, dites-vous, un grand nombre d'enfants; mais le meilleur héritage, le fonds le plus fertile que vous pourriez leur laisser, ce serait un grand amour pour les pauvres. Vous avez un grand nombre d'enfants; mais si Dieu vous en donne encore un, le laisserez-vous périr! Hé bien! ce que vous dépenseriez pour lui, faites-le servir à l'entretien de plusieurs pauvres. Il faut, dites-vous, établir ses enfants; mais ne faut-il point attirer sur eux la bénédiction du ciel? Ne vaudrait-il point mieux leur procurer une providence favorable que des biens que la Providence elle-même semble avoir maudits et qui sont sujets à tant de vicissitudes? Les temps sont malheureux: mais qui est-ce qui souffre du malheur des temps, si ce ne sont les pauvres? Qui est-ce qui a attiré ces malheurs, si ce ne sont les riches? qui est-ce qui doit plus craindre que les jours ne soient encore plus mauvais pour le salut, si ce n'est vous-mêmes qui vous plaignez de la rigueur des temps? Les temps sont malheureux: mais en quoi le sont-ils pour vous? serait-ce parce que vous ne pouvez plus fournir aux délices de la vie? Heureux les jours où vous ne trouveriez plus d'aliments à vos passions, où vous vous réduiriez à la pénitence et aux privations qui conviennent à des chrétiens, plus encore à des pécheurs, où vous ressentiriez la pauvreté! mais plus heureux encore ces jours qui vous avertiraient que Dieu est irrité, qui, en vous appauvrissant un peu, vous donneraient lieu de penser beaucoup aux pauvres, vous porteraient à acheter par des aumônes la miséricorde dont vous avez besoin, augmenteraient en vous la charité en retranchant sur la cupidité! Ah! s'il n'y avait d'autres malheurs dans le temps que ceux qui dérangent les fortunes, je dirais que nous sommes heureux d'apprendre par ces révolutions à compter peu sur les biens de la vie et à rechercher ceux de l'éternité: mais ces disgrâces ne sont que la suite d'autres maux que vous devriez écarter par la pénitence et par l'aumône. Il vous en coûterait, dites-vous, de votre nécessaire; mais ne le devez-vous pas quelquefois, ou pour expier de grands péchés, ou pour subvenir à de grandes misères? D'ailleurs, que donneriez-vous de votre nécessaire? Hé quoi! l'on a vu dans certains temps le laboureur confier à la terre qui lui avait déjà manqué le grain nécessaire à sa subsistance, et vous craindriez de semer dans les mains de Dieu qui vous a toujours été si fidèle? Enfin, mes frères, je voudrais que, dans toutes les dépenses que vous faites, il y eût toujours la

portion des pauvres. Si vous invitez vos amis à votre table, si vous donnez des vêtements à vos enfants, si vous faites quelques avances pour votre négoce, il serait à propos qu'il en rejaillisse toujours quelque chose sur les pauvres. Je voudrais encore que de tout ce que vous recueillez vous leur en réservassiez au moins la dixième partie; qu'ils eussent, pour ainsi dire, leur hypothèque sur tout ce que vous renfermez dans vos magasins, ou des étoffes pour les vêtir, ou quelques meubles pour leur usage, ou ce qui est nécessaire pour les préserver des rigueurs de la saison. Remarquez que j'ai dit la dixième partie; c'est le sentiment de saint Augustin, fondé sur le précepte de l'Ecriture, de payer à Dieu la dîme de tout ce que l'on possède. Est-ce, mes frères, trop vous demander sur un argent qui, selon la première institution de la nature, ne vous appartient pas plus qu'aux pauvres; sur un argent dont vous vous êtes rendus indignes par vos péchés; sur un argent qui, en remontant à son origine, ne vous paraîtrait peut-être pas trop bien acquis; sur un argent que vous devez regarder comme un démon d'iniquité, et qui a été pour vous la source de tant de misères? Est-ce enfin trop vous demander sur un argent que Dieu, par le mépris qu'il en fait, abandonne aux plus méchants, que Jésus-Christ a maudit dans l'Evangile, que vous n'emporterez point avec vous dans le tombeau, et qui délivrerait de la mort vos semblables, vos propres frères, rachetés comme vous par le sang d'un Dieu?

Mais je veux que vous ne puissiez point donner de votre argent. N'avez-vous que ce moyen pour soulager les pauvres? ne pouvez-vous pas leur donner de votre crédit, de vos soins, de votre travail? C'est une seconde raison qui prouve combien il est facile d'exercer la vertu de l'aumône. Pour juger, mes frères, des différentes formes que la charité peut prendre sur ce point, je n'aurais qu'à vous demander si vous n'avez dans la vie d'autres besoins que ceux de la nourriture et des vêtements; s'il ne vous faut pas des amis qui vous consolent, des médecins qui vous visitent dans vos maladies, des consultants qui se chargent de vos affaires, des sollicitateurs qui vous concilient vos juges, des ouvriers qui travaillent pour vous, des domestiques qui vous servent. Hé quoi! si la cupidité a bien pu fournir aux Etats et aux villes toutes les professions nécessaires à l'utilité publique, pourquoi la charité ne s'en servirait-elle pas en faveur des pauvres? Pourquoi ne leur donneriez-vous pas gratuitement ce qui est de votre profession même? Pourquoi ne le feriez-vous pas par religion ce que vous faites si souvent par amitié ou par intérêt?

Ici, mes frères, si je voulais parcourir tous les états, toutes les situations différentes, tous les rapports que nous pouvons avoir avec les hommes, je vous ferais voir qu'il n'est personne qui ne pût trouver dans son fonds de quoi exercer la charité envers

les pauvres : les seigneurs, en les faisant travailler sur leurs terres, en les défendant de l'oppression, en leur remettant de leurs droits, en leur payant surabondamment les services qu'ils en retirent ; tous les officiers de justice, en les servant sans exiger de salaire ; les médecins, en les visitant ; les personnes puissantes, en sollicitant pour eux ; les mères de famille, en s'appliquant à des travaux utiles pour leur entretien. Heureuses autrefois ces saintes femmes qui trouvaient dans leur industrie de quoi fournir à la subsistance du Sauveur et des douze disciples ! Heureuse Dorcas, qui fut trouvée remplie de bonnes œuvres pour avoir fait des habits à toutes les veuves qui demeuraient à Joppé ! *Plena operibus bonis* (Act., IX, 36). Mais aujourd'hui cette sorte de charité n'est presque plus d'usage. On voit bien des dames de distinction occupées à des ouvrages de vanité, à de magnifiques ameublements ; mais où sont les veuves, les orphelins, qui viendront nous montrer les vêtements qu'on aura faits pour eux ? *Ostendentes tunicas et vestes quas faciebat illis Dorcas* (Ibid., 39). Cependant n'est-ce pas à ce sexe qu'il appartient de descendre dans ce détail ? Les emplois civils, les fonctions du ministère, les affaires essentielles des familles, la bienséance même, permettent-elles à d'autres ces sortes de soins ? et si elles se défendent sur leur condition, je les renvoie au plus sage des rois, qui, faisant le portrait de la femme forte, dit que dans le temps même que son époux est assis parmi les sénateurs de la terre et se rend illustre dans l'assemblée des juges : *Nobilis in portis vir ejus* (Prov., XXXI, 23), elle ne dédaigne pas de chercher la laine et le lin pour le pauvre et pour l'indigent (Ibid., 13) ; qu'elle se lève lorsqu'il est encore nuit (Ibid., 15) ; que ses mains sont ingénieuses à fournir des vivres à ceux qui en manquent : *Operata est consilio manuum suarum* (Ibid., 13) ; que ses fils et ses filles s'empressent de la louer (Ibid., 28) ; que tout retentit de ses éloges, et que son dernier jour sera pour elle un jour de joie, soit par les bénédictions dont elle sera comblée, soit par les récompenses qu'elle recevra : *Ridebit in die novissimo* (Ibid., 25).

Je sais, mes frères, qu'on me dira toujours que ce n'est point l'usage, qu'on se rendrait ridicule, que le monde ne tolérerait point de tels exercices. Il faut donc, pour plaire au monde, que vous laissiez les pauvres manquer de tout, ou plutôt que vous vous priviez d'un mérite qui vous serait si nécessaire, et qui est presque le seul que nous puissions aujourd'hui vous offrir pour racheter vos péchés ? Car enfin, depuis que la pénitence publique est abolie, que, par la corruption des temps, il est peu d'asiles assurés pour le salut, que pouvons-nous vous imposer de plus convenable que le soin des pauvres, la visite des malades et des prisonniers, et les autres œuvres de miséricorde ? Ne semble-t-il pas même que la Providence ait voulu pourvoir aux besoins des

pêcheurs en multipliant les maisons de charité, et en fournissant ainsi aux âmes qui ont beaucoup de dettes à payer mille occasions de s'acquitter envers Dieu ? Il a fait plus ; et, pour engager les riches à se prêter à ces sortes d'œuvres, il a permis qu'il y eût dans la capitale de ce royaume des sociétés d'hommes et de femmes du monde qui sont toutes employées au ministère des pauvres. Nous savons que, par leurs soins, les prisons s'ouvrent souvent pour l'élargissement des débiteurs, qu'on procure aux criminels des instructions et des soulagements qui les aident à supporter leur état, qu'on voit dans les hôpitaux des personnes de toutes conditions servir les malades, les édifier par de saintes lectures, les exhorter même à la mort. Eh ! que pourrions-nous donc conseiller à tant de pêcheurs qui ne peuvent porter les rigueurs de la pénitence, sinon de coopérer à ces honorables emplois ? Ah ! je dirais bien ici ce que saint Augustin écrivait à quelqu'un sur un sujet à peu près semblable : Le poids de vos fautes vous accable ; souvenez-vous, dit ce Père, que non-seulement le cœur contrit est un sacrifice agréable à Dieu, mais qu'il est dit que comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône efface le péché. Or, ajouta-t-il, quel est celui qui, voyant sa maison en feu, ne courût pas aussitôt chercher de l'eau pour l'éteindre et ne sût pas bon gré à celui qui lui en offrirait ? *Si periclitaremur incendio, ad aquam utique concurreremus quo posset extinguere, et gratularemur si quis eam de proximo offerret*. Comment donc ne nous réjouissons-nous pas de trouver tant d'occasions d'exercer les œuvres de miséricorde, pour éteindre les feux de la colère de Dieu ? *Data occasione misericordissimi operis, tanquam de oblato fonte gaudeamus, ut id quod exarserat, comprimatur*. Encore s'il n'y avait que de l'utilité en le faisant ! mais nous nous perdons si nous ne le faisons pas : *Infelicitur in periculo salutis nostræ oblatum remedium sperneremus*. Quelle folie serait-ce donc si, dans le temps même qu'on est accablé de péchés, on péchait encore en ne donnant pas ce qu'on peut donner ! *Quæ tanta dementia est, quoniam peccatum nostrum nos angit, rursus velle peccare non dando pecuniam volenti et petenti !*

Mais, dira-t-on encore, on ignore toutes les misères prétendues des pauvres. Je le sais, les maisons des riches sont de puissants retranchements que le cri du pauvre ne peut pénétrer. Dans le sein de leur abondance, au milieu des plaisirs, lorsque tout flatte, que tout réussit à souhait, ils ne peuvent penser qu'il y ait des misérables. Malheur à l'indigent qui viendra les en faire souvenir ! c'est un objet qu'il faut écarter de leur vue, et Lazare n'oserait pas aujourd'hui se tenir à leur porte. Mais qu'ils prétent l'oreille pour un moment, qu'ils fixent leurs regards sur ce petit toit qui n'est peut-être pas bien éloigné du leur, et ils verront ce que disait le prophète Jérémie des enfants qui demandent à leur mère le pain qu'elle

n'a pas : *Matribus suis dixerunt : Ubi est fruticum* (Thren., II, 12)? Vous ne connaissez pas les pauvres? Hélas! c'est peut-être leur honte qui vous les cache; mais cessez d'être fier et impitoyable, et ils ne rougiront plus de se faire connaître. Vous ignorez leurs misères? Et pourquoi fuyez-vous donc les assemblées où vous pourriez en apprendre le détail? ces assemblées qu'on peut bien appeler saintes par la piété qui les a formées, par l'esprit qui y préside, par les personnes qui les composent, par les motifs qui y attirent, par les matières qu'on y traite, par les aumônes qu'on y répand; ces assemblées qui sont dans les villes la ressource des misérables, l'aiguillon de la charité, la source de mille bénédiction; ces assemblées qu'on a vus autrefois, dit-on, si fréquentées, si respectées, si fécondes en libéralités; ces assemblées où les dames les plus qualifiées faisaient gloire de partager les plus simples ministères pour la visite et le soulagement des pauvres. Ces assemblées, dis-je, sont à peine connues aujourd'hui; il faut s'y distinguer pour s'y rendre assidu, et peut-être en est-il qui croiraient que c'est une tache pour elles de s'y être présentées. Quoi! dans une ville où l'on se flatte de probité et de vertu on verra des académies de jeu, on saura qu'il y aura eu des assemblées scandaleuses : les places publiques en ont retenti, les étrangers en ont été témoins, les ministres ont été forcés d'en faire le récit à la face des autels, l'Eglise même a levé la foudre, non pas pour écraser, mais du moins pour corriger les coupables, et dans cette même ville on aura honte de paraître dans la compagnie des justes, on craindra de passer pour charitable, et l'on se défendra du reproche d'avoir assisté aux jugements rendus pour la conservation des pauvres! Elles sont languissantes, dit-on, ces assemblées. Hé! que ne les ranimez-vous par votre présence? Ce serait votre éloge et votre mérite de relever ou de soutenir au moins une bonne œuvre que vous avouez languir. Mais non, elles ne sont point languissantes, on y voit encore briller le zèle de la charité : les ministres de Jésus-Christ, les pasteurs, les âmes élevées au-dessus de l'opinion des hommes, en font un bel ornement, et l'on admire encore comment Dieu multiplie dans leurs mains les petites aumônes qu'on y recueille.

Vous êtes donc désormais inexcusable, si vous ne faites pas l'aumône. Si je vous disais de faire asseoir les pauvres à votre table, d'exercer envers eux l'hospitalité, je ne vous dirais rien que Jésus-Christ ne vous ait recommandé, qui n'ait été pratiqué par les patriarches, dont les apôtres ne nous aient donné l'exemple, que les saints, les rois même et les empereurs chrétiens n'aient fait quelquefois. L'apôtre saint Jacques ne peut souffrir qu'on fasse acception des personnes et qu'on place honorablement un riche, tandis qu'on dit au pauvre : *Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds*; c'est, dit-il, un jugement et une conduite très-*iniques : Nonne facti estis judices cogitatio-*

num iniquarum (Jac., II, 1-4)? Mais je vous passe encore de ne pas vous assujettir à ces œuvres : vous devriez au moins y suppléer par d'autres; et pour savoir ce que vous êtes obligés de faire à cet égard, il faut que vous regardiez les pauvres comme vos amis, et qu'en les aimant, vous sachiez que vous devenez, comme dit saint Bernard, les favoris des rois : *Amicitia pauperum regum amicos facit*; et alors vous suivrez dans l'exercice de la charité les règles les plus communes de l'amitié et de la bienveillance; vous aurez une sainte sollicitude sur leur état; vous vous informerez de leurs besoins, vous vous compatirez à leurs maux, vous les consolerez dans leurs peines, vous donnerez et vous ferez ce que vous pourrez; car on n'est pas obligé de tout faire : un petit secours donné à propos, un verre d'eau froide, peut mériter beaucoup. Une grande volonté, dit saint Paul, est agréable à Dieu, qui ne demande que ce que l'on peut, et non ce qu'on ne peut pas : *Si voluntas prompta est, secundum id quod habet accepta est, non secundum id quod non habet* (II Cor., VIII, 12). De là vient que ceux qui donnent peu peuvent être aussi riches en bonnes œuvres que ceux qui donnent beaucoup, selon qu'il est écrit; que celui qui avait recueilli beaucoup de manne n'en avait pas plus que les autres, et que celui qui en recueillait peu n'en avait pas moins : *Qui multum, non abundavit; et qui modicum, non minoravit* (Ibid., 13; Exod., XVI, 18). De là vient aussi que la veuve de l'Evangile avait plus donné que les riches, parce qu'elle avait en quelque sorte donné au-delà de son pouvoir.

Le mérite de l'aumône se mesure donc sur la volonté, sur les facultés, sur les facilités. L'important, c'est de faire, comme je l'ai dit au commencement de ce discours, de la charité envers les pauvres son œuvre et son capital : elle doit entrer dans l'ordre de vos affaires; il faut que dans chaque famille elle fasse une occupation, qu'elle y soit proprement un emploi, un ouvrage; qu'on accoutume surtout les enfants à s'y appliquer, et que ce soit même une récompense de leur docilité et de leur sagesse. Commandez à vos enfants, disait à son fils le saint homme Tobie, qu'ils pratiquent la justice et qu'ils fassent l'aumône : *Filiis vestris mandate ut faciant justitias et eleemosynas* (Tob., XIV, 11). Ne détournez point les yeux d'aucun pauvre, lui avait-il dit auparavant (Tob., IV, 7); soyez charitable à proportion de ce que vous le pourrez (Ibid., 8); si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez de ce peu et de bon cœur (Ibid., 9); mangez votre pain avec les pauvres, couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus (Ibid., 17), car l'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite : *Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna omnibus facientibus eam* (Ibid., 12). C'est là, mes frères, le grand don que je vous souhaite, avec l'éternité bienheureuse qui en doit être la récompense. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE
CAREME.*Sur la mort*

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus effebator filius unicus matris suæ.

Lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était fils unique d'une veuve (Luc., VII, 12).

Nous ne sommes point surpris, mes frères, que les objets de la foi fassent si peu d'impression sur le cœur de la plupart des chrétiens ; que des hommes tout courbés vers la terre ne s'occupent point des choses spirituelles et célestes ; et que la chair et le sang ne comprennent point ce qui, étant caché en Dieu, ne peut être révélé ni connu que par son esprit. Mais ce qui étonne, et à quoi l'on ne s'accoutume point, c'est de voir ces mêmes hommes indifférents et insensibles à un objet qu'ils ont toujours sous leurs yeux, qui les assiège de toutes parts, qui est le plus opposé à leur nature, qui attend à leur être, qui détruit à leur égard tout ce qu'ils aiment le plus, qui ne se présente à eux que sous les formes les plus hideuses, qui les fait passer dans un monde nouveau et inconnu, qui décide de leur éternelle destinée, et dont il leur est absolument impossible d'éviter les approches et les rigueurs.

C'est néanmoins l'état commun des hommes d'être indifférents et insensibles à l'égard de la mort : ils la voient, ils y touchent, elle marche sur leurs pas, elle moissonne à leurs côtés leurs semblables, leurs amis et leurs parents ; elle séjourne à leur porte, elle s'insinue dans leurs maisons, ils se trouvent souvent aux prises avec elle dans les infirmités et dans les maladies ; ils s'entretiennent de ceux qu'elle leur a ravés, ils les accompagnent jusqu'au tombeau, ils renouvellent leur mémoire, ils s'assemblent pour les pleurer, ils savent qu'ils doivent bientôt les suivre. Cependant, ce même objet si terrible, si difforme, si intéressant, ne frappe, pour ainsi dire, que leurs yeux ; leur cœur n'en est point affecté ; on dirait qu'ils n'ont ni âme ni sentiment à cet égard ; que vivre et mourir est pour eux la même chose, ou que la mort a perdu ses droits dès qu'ils affectent de n'y point penser.

Lorsque nous vous considérons dans ce point de vue, mes chers auditeurs, quelle idée devons-nous avoir de vous ? Nous savons, et vous n'en doutez pas vous-mêmes, que vous mourrez bientôt ; que l'année où j'en parle est vraisemblablement la dernière pour quelques-uns ; que si la mort vous trouve criminels, elle vous laissera éternellement criminels ; que le plus grand nombre y est surpris ; que vous vivez comme ceux qui l'ont été ; que vous périrez sans retour si vous y êtes surpris vous-mêmes : et cependant nous voyons en vous une sécurité à toute épreuve, un air de tranquillité et de triomphe qui nous effraye, une stupidité qui ne se comprend point. Hé ! pensez donc que

la maison de votre corps ne tient à rien, que la moindre secousse peut vous abattre, que le feu est à votre porte, que le théâtre de votre supplice est déjà dressé, et que dès demain vous pouvez être enlevés de votre prison pour y être conduits. (1) C'est une des instructions que l'on peut tirer de ce spectacle que l'Evangile nous met aujourd'hui sous les yeux, d'un mort que l'on porte en terre, qui a été enlevé à la fleur de son âge, et qui excite en même temps les larmes d'une mère et la compassion de Jésus-Christ.

Mais lorsqu'on entreprend de vous parler de la mort, on ne sait presque par quel endroit vous la faire envisager. Si on vous la montre par ce qu'elle a de frappant et de sensible, ou par ce qu'elle a de funeste et de désespérant pour les pécheurs, on peut tout au plus troubler votre imagination, exciter vos inquiétudes, vous intimider pour quelques moments ; mais l'on s'expose en même temps à produire un effet tout contraire à nos intentions, c'est-à-dire à vous détourner de penser à un objet qui ne vous remplirait que de frayeurs et d'alarmes. Si on vous la fait voir au contraire dans ce qu'elle a d'utile et de précieux, si l'on vous expose les biens et les ressources qu'elle renferme, on vous rassure, on vous tranquillise mal à propos, on vous rend présomptueux, on vous fournit, sans le vouloir, un prétexte de retardement à vous y préparer.

Que puis-je donc faire aujourd'hui, sinon de vous présenter tout à la fois cet objet et par ce qu'il a de terrible et par ce qu'il a de consolant, de tempérer les frayeurs que la mort peut vous donner par la confiance que vous pourrez la rendre heureuse, et de modérer votre confiance par la crainte que vous devez avoir que la mort ne soit funeste pour vous ?

L'apôtre saint Paul nous fournit sur ce point deux idées qui serviront de matière à tout ce discours. D'un côté, il nous représente la mort comme étant l'effet de la punition du péché : *Stimulus mortis peccatum est* (1 Cor., XV, 56), et, d'un autre côté, il nous fait voir la mort comme étant la destruction et la ruine du péché : *Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus* (Ibid., 55) ? Ainsi, mes frères, vous verrez dans ma première partie le péché triomphant dans la mort du réprouvé : *Stimulus mortis peccatum est*, et je vous montrerai dans la seconde partie le péché vaincu et détruit dans la mort du juste : *Ubi est, mors, stimulus tuus* ? L'un meurt pour consommer et faire triompher le péché ; l'autre meurt pour absorber le péché et pour en triompher à jamais. Demandons à la Mère de Dieu qu'elle prie pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ave, etc.

PREMIER POINT.

De toutes les punitions que Dieu a exercées contre le péché, la plus authentique, la plus universelle, la plus inévitable, c'est la mort. Elle avait été le premier objet de la menace que Dieu avait faite à l'homme en

(1) Il faut passer la phrase suivante, lorsqu'on fera servir ce sermon pour le jour des Morts.

lui donnant un commandement : *Quocunque die comederis, morte morieris*. Elle devint, par la prévarication de l'homme, un tribut nécessaire imposé à toute la nature humaine. Tout ce que Dieu créa de maux pour affliger l'homme devait aboutir à la même fin : la terre ne fut plus qu'un théâtre de supplices et d'exécutions; chaque créature fut un instrument de mort; chacun fut condamné à prêter sa tête au glaive qui lui était destiné; personne n'entreprit de plaider sa cause pour empêcher l'effet de cette sentence : on ne demanda point d'être excepté de la commune destinée, on se borna à prolonger son supplice en voulant prolonger ses jours, et, avec une certitude entière de ne pouvoir éviter le coup qui doit les terminer, on mit toute sa prudence à se ménager dans une longue vie le temps de le prévoir, de le redouter et d'en sentir en détail toutes les atteintes.

Si l'on ne considérait la mort que par cet endroit, c'est-à-dire que comme la fin d'une vie criminelle et malheureuse, alors on ne pourrait pas dire qu'elle serait le triomphe du péché, parce qu'en effet le péché finirait à la mort, qu'il se détruirait lui-même en la procurant, et qu'elle serait une ressource aux pécheurs pour se soustraire à la tyrannie du péché même. Mais en donnant la mort il s'assurait sa proie et ses captifs, il précipitait sans retour les pécheurs, il les engageait dans les liens d'une seconde mort bien plus terrible que la première, il rendait leur volonté incorrigible à jamais, il les entraînait dans un gouffre de malheurs qui devaient être éternels.

Ainsi, mes frères, il est vrai que jusqu'à la mort le péché n'a pas encore triomphé, que l'état de ceux qu'il tient captifs n'est point encore un état certain, qu'ils peuvent lui être enlevés, et que les pertes qu'il fait chaque jour par la grâce de la rédemption sont une preuve que sa victoire n'est pas assurée. Mais s'il la poursuit jusqu'au dernier soupir, s'il est possesseur d'une âme à l'instant qu'elle est séparée du corps, alors le souverain Juge la lui délivre et la lui abandonne à jamais; et dès ce moment le péché la pénètre tout entière, il y efface tout ce qu'il y avait de bon, il y insinue toute sa contagion et toute sa malice; il la rend, pour ainsi dire, tout vice et tout péché, et de plus il l'afflige, il la tourmente éternellement.

C'est, mon cher auditeur, en ces deux manières que le péché triomphe à la mort du réprouvé. Premièrement, il lui fait perdre tout droit à la justice, il achève de corrompre toute sa volonté, il la confirme pour jamais dans le mal, il en prend une possession éternelle et imprescriptible. En second lieu, il la précipite dans un abîme de maux; il attire sur elle tout le poids de la colère de Dieu; il allume autour d'elle et sur sa tête tous les feux de la vengeance céleste.

Je dis qu'à la mort le pécheur n'a plus de droit à la justice, et que c'est là le premier triomphe du péché. La première preuve de la grande miséricorde de Dieu sur l'homme

après son péché est de lui avoir laissé le temps de se reconnaître, de lui avoir ménagé un reste de raison et de lumière pour sentir son état, d'avoir conservé en lui quelque trace de cette ancienne image qu'il lui avait formée, d'avoir encore offert à sa liberté affaiblie la vie et la mort à choisir, d'avoir voulu que son cœur fût encore susceptible du bien et de la justice, et de lui avoir donné le moyen de les pratiquer. Quoiqu'il se fût rendu coupable de désobéissance et de révolte, et que dès ce moment il eût mérité d'être livré à toute sa corruption, cependant le Créateur ne dédaigna pas de le chercher encore et de l'appeler : *Adam, ubi es* (*Genes.*, III, 9)? En lui reprochant son crime avec tant de bonté, il lui faisait assez sentir qu'il n'était pas irrémissible; et dans le temps même qu'il lui imposait la juste peine de sa faute, il lui faisait envisager, il lui promettait même le moyen de la réparer. Ses enfants ne furent pas exclus de cette espérance : le premier et le plus méchant de tous, lorsqu'il méditait le plus horrible attentat et qu'il était dévoré de haine et de jalousie, fut cependant averti qu'il y avait encore lieu pour lui de faire le bien et d'en recevoir la récompense : *Nonne, si bene egeris, recipies* (*Genes.*, IV, 7)? quo, s'il faisait le mal, c'était parce qu'il le voulait bien, et qu'il y avait toujours en lui un fonds de pouvoir et d'empire sur ses passions pour les réprimer et les assujettir : *Sub te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius* : Dieu lui promit même de le défendre de la mort, comme pour lui laisser le temps d'expier son crime; et il s'engagea à punir sept fois autant quiconque lui ravirait une vie dont il était indigne, mais qu'il lui laissait par miséricorde : *Omnis qui occiderit Cain, septuplum punietur* (*Ibid.*, 15). Vous n'en usâtes pas ainsi, ô mon Dieu ! à l'égard de ces esprits téméraires qui attentèrent à votre souveraineté : vous les dépouillâtes en un instant de tous les dons dont ils avaient abusé; toutes leurs lumières furent changées en des ténèbres éternelles; ils devinrent, par un effet de votre colère, immuables dans leur malice, et ils méritèrent même par ce jugement si terrible d'être nommés des esprits de malice et de ténèbres.

Cependant il faut avouer que, quoique ayant la venue de Jésus-Christ l'homme eût reçu, en vertu des mérites du médiateur futur, des secours qui le mettaient à portée d'opérer son salut, cette miséricorde de Dieu à l'égard de l'homme ne s'est bien manifestée que dans l'incarnation du Verbe éternel. Sans elle la volonté de l'homme aurait le plus souvent succombé au mal, et les dons naturels qui lui restaient n'eussent fait que le rendre inexorable. Mais depuis qu'un Dieu fait homme a relevé et ennobli notre humanité, depuis qu'il a répandu son Esprit sur la terre, qu'il nous a apporté avec la vérité une grâce abondante, qu'il a rétabli nos forces, qu'il a derechef imprimé sa loi dans nos cœurs, depuis qu'il s'est formé un peuple, un corps, une Eglise où son sang coule toujours pour nous purifier de nos péchés, où

les canaux sont toujours ouverts pour nous inviter à y recourir, où la lumière de la vérité brille toujours pour nous éclairer, où toutes les voies sont frayées pour retourner à lui, où chaque fidèle reçoit aussitôt après sa naissance le titre et le sceau de son adoption, où l'on est à la source des secours et des grâces, où il ne faut que vouloir revenir à la justice pour y rentrer en effet, depuis ce temps-là, dis-je, la justice n'est plus étrangère à l'homme; tant qu'il vit sur la terre, le péché n'a pas encore triomphé, sa déroute n'est pas impossible, son empire est mal assuré; l'homme lui-même serait bien malheureux de n'en pas secouer le joug pendant qu'il en est temps, et l'on est plus surpris de le voir encore assujéti au péché que de l'excessive miséricorde qui s'offre à lui pour l'en délivrer.

Voilà, mes frères, l'état présent de tous les pécheurs dans cette vie; et c'est le vôtre, mon cher auditeur : c'est-à-dire, qu'au milieu de la corruption du siècle, lorsqu'un déluge de crimes a inondé la terre, que le péché ravage et moissonne de toutes parts, que vous-même vous êtes absorbé, englouti dans la désolation commune, je découvre toujours en vous et hors de vous, pendant que vous vivez, un fonds inépuisable de ressources pour vous relever et pour sortir de votre esclavage. Je veux que jusqu'ici vous vous soyez abandonné au péché sans retenue et sans réserve, que vous en soyez esclave jusqu'à la tyrannie, que vous y soyez comme engagé par état et par nécessité, que tout ce qui vous environne vous sollicite et vous entraîne, que votre cœur en soit tout possédé, que tous vos sens en soient épris, que tous vos desirs vous y conduisent et vous y précipitent; qu'en un mot, le péché vous soit si familier qu'il fasse en quelque sorte votre caractère, que vous l'ayez, pour ainsi dire, converti en nature : cependant ce péché qui vous lie me paraît lui-même lié et captif : je sens qu'il n'a de force qu'autant que vous lui en donnez; qu'il ne vous tient et ne vous assujétit que parce que vous le voulez; qu'au moment que vous reprendriez possession de votre cœur, que vous remettriez en œuvre votre raison et votre foi, que vous commenceriez à agir en homme et en chrétien, je sens, dis-je, que ce péché perdrait alors tous ses droits sur vous, que ce fort armé se trouverait à l'instant dépouillé, qu'il n'aurait plus d'action ni d'empire sur votre volonté.

Et certes, quelque méchant, quelque corrompu que soit un homme, je demanderais si toute raison est éteinte en lui, s'il a perdu toutes les idées de la vertu et de la justice, si son cœur n'en a plus le goût et le sentiment, s'il ne trouve plus dans son souvenir aucunes traces de la vérité, si ses sens ne sont plus frappés d'aucun objet qui l'y rappelle, et s'il n'a pas dans sa conscience une conviction entière que c'est avec liberté et par sa volonté qu'il est esclave. Je voudrais qu'il me dît ce qui lui manque dans la religion pour l'aider à sortir d'esclavage; si la

voie à l'instruction ne lui est pas toujours frayée; si la loi n'est pas toujours sous ses yeux et à sa portée; si la rémission des péchés ne lui est pas toujours offerte; si les canaux des grâces ne sont pas toujours remplis; si le conseil, l'exemple, la gloire même que donne la vertu, ne sont pas des appuis toujours présents qui peuvent l'encourager et le soutenir? Eh! que ne pourrais-je point lui dire moi-même lorsque je sais que sa rédemption est près de lui, qu'il a en main la victime de propitiation pour ses péchés, qu'il est marqué d'un sceau qui lui donne droit à l'héritage des saints, que la foi et l'espérance dans son Libérateur le sauveraient, qu'il lui suffit de le prier pour l'attirer à lui; que des pécheurs plus coupables que lui ont été délivrés, que Dieu ne le laisse vivre que pour lui laisser le temps de demander sa délivrance; que d'ailleurs tout ce qu'il éprouve de dégoûts, de repentir et de remords, est pour lui un motif de s'élever vers son Créateur; que lorsque tout fond sous ses pieds et dans ses mains, il est invité à se tourner vers la vérité; que tous les événements lui font sentir la fragilité et le néant des choses humaines; que toutes ses passions lui sont importunes; qu'il est déchiré d'inquiétudes et de jalousies qui lui font désirer la paix des justes; que les craintes de l'éternité le saisissent par intervalle; qu'une solitude affreuse le tourmente et le désespère dans l'adversité et dans l'affliction; qu'il voudrait alors être vertueux, avoir Dieu pour consolateur et pour Père, et qu'il ne lui manque que la volonté de se soumettre à lui? Peut-on dire qu'en cet état le péché soit invincible? Sa victoire est-elle bien assurée? est-ce même à lui et à ses fureurs qu'on doit imputer ses ravages et sa tyrannie, plutôt qu'à l'ensorcellement du pécheur même qui se livre à lui?

Mais, ô mort! faut-il que tu viennes nous ravir toutes nos espérances, assurer au péché sa victoire et son triomphe, et réduire le pécheur à une impuissance éternelle de se dégager de ses liens? C'est néanmoins ce que tu fais tous les jours lorsque tu le surprends dans l'endurcissement et l'impénitence. En effet, mes frères, sans parler de cet état de faiblesse et d'inaction qui précède pour l'ordinaire les derniers moments, qui rend presque toujours le pécheur inhabile à former des pensées et des desirs pour son salut, qui le remplit de frayeurs et d'alarmes inutiles, qui lui ôte tous les moyens de connaître son Libérateur et de recourir à lui, sans vous rappeler même ce que peut-être vous avez vu quelquefois, je veux dire cet affreux désespoir de certains pécheurs qui ajoutent à leurs crimes celui de se refuser, lors de la mort, les secours, les consolations que l'Eglise leur offre, et qui semblent pour dernier excès vouloir braver le Juge devant lequel ils vont comparaître. Qui est-ce qui peut comprendre ce que le péché produit dans l'âme criminelle à l'instant qu'elle se sépare du corps? Ah! qu'on ne me parle plus alors des bonnes qualités qu'on avait

remarques en elle : il ne s'agit plus de relever ce bon cœur, cet amour de la justice, ces principes d'honneur qu'elle conservait au milieu des plus grands désordres. Alors il n'est plus temps de louer dans cette âme ce qu'on voyait en elle de semences du bien et de la vertu, de rappeler les sentiments de piété qu'elle éprouvait quelquefois, de revenir sur les projets qu'elle avait faits pour sa conversion : il est inutile de nous dire qu'elle était raisonnable, qu'elle était chrétienne, qu'elle ne méprisait pas la religion, qu'elle respectait les gens de bien, qu'elle avait du goût pour la vérité. Le péché vient dans le moment de détruire et d'anéantir ces faibles restes : maître qu'il était du cœur, il y étouffe désormais tout ce qui s'oppose à lui ; il porte son venin, sa contagion et son désespoir dans toute la substance de l'âme, il se l'assujettit tout entière, il lui ôte toute sa liberté, il la rend nécessairement mauvaise, il lui imprime comme au démon dont il est le ministre un caractère ineffaçable de vice et de malice.

Quel abîme et quelle extrémité pour une âme qui connaît toute la noblesse de son origine, toute la grandeur de son être, toute l'immensité de ses désirs, toute la capacité de son cœur, de se voir en un instant dépouillée de tout principe de bien, de tout don, de toute perfection, de tout pouvoir de s'élever vers la vérité ! Quel abîme pour cette âme d'être nécessitée à ne vouloir plus que le mal, et de se sentir subitement comme inondée et pénétrée dans toute sa nature par un torrent d'iniquité et de corruption ! et c'est peut-être ce que le prophète voulait représenter lorsqu'il disait que les douleurs de la mort l'avaient saisi et qu'il s'était vu enveloppé dans une mer d'iniquité : *Circum-dederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (Psal. XVII, 5). Quel désespoir ! surtout si l'on considère que dans ce moment de la mort tout ce qui pouvait, même au dehors, combattre le péché disparaît aux yeux du pécheur expirant. L'appellerez-vous alors un enfant de l'Eglise ? Aura-t-il part à ses prières, à son sacrifice, à ses bénédictions ? Que sont devenus pour lui les temples où il pouvait s'édifier de la piété de ses frères, la chaire de vérité, le ministère de la réconciliation, la table où il eût pu se rassasier ? Où est cette société de justes qui lui reprochait ses vices, qui lui montrait la vertu et la justice, qui lui persuadait qu'elles n'étaient pas impossibles, qui lui marquait les sentiers qui y conduisent ? Hélas ! le ciel et la terre ne lui parlent plus des miséricordes de son Dieu que pour irriter ses regrets ; il n'est plus averti de recourir à sa grâce ; les événements ne lui laissent plus entrevoir les moyens de le fléchir ; le temps de la réparation, de la conversion est passé ; tout a disparu, tout est mort pour lui, excepté le péché : tout ce qu'il entend, tout ce qu'il respire, tout ce qu'il découvre, c'est le péché ; il habite désormais la région du péché ; tous ses semblables en sont revêtus comme lui ; tous les

esprits, toutes les volontés avec lesquelles il va communiquer ne lui offrent que le péché, et il se voit condamné à former éternellement avec elles un corps de pécheurs, de maudits et de réprouvés.

Juste Dieu ! où serez-vous alors ? Quelle lumière répandrez-vous dans son âme ? quelle force lui communiquerez-vous ? quels désirs lui donnerez-vous ? Sauveur, libérateur des hommes, sous quelle forme vous présenterez-vous à lui ? Que verra-t-il dans votre humanité, dans votre croix, dans tous vos mystères ? Où trouvera-t-il ce trésor de grâces que vous lui aviez préparé ? Quelles prières vous adressera-t-il ? quelle confiance pourra-t-il avoir en vous ? Vous portera-t-il son péché pour vous inviter à le laver dans votre sang ? Vous dira-t-il qu'il vous aime, que vous êtes Jésus, qu'il est votre frère, votre disciple, votre racheté ? Osera-t-il vous raconter vos miséricordes, vous parler de son adoption, vous montrer le titre et le sceau de son alliance, vous rappeler ce que vous avez fait pour lui ? Invoquera-t-il les anges et les saints pour solliciter sa rédemption ? Prétendra-t-il s'en faire des amis auprès de vous ? Ah ! jusqu'à la mort tout était providence et protection sur lui ; il était près de Dieu, il le voyait dans tous ses ouvrages, il pouvait lui parler comme à son Père : il pouvait dire à Jésus-Christ : Vous m'avez racheté, vous êtes mort pour moi, vous avez satisfait pour mes péchés ; votre justice, votre sainteté, vos œuvres, vos souffrances, votre sacrifice, vos différents états, tous vos mérites sont à moi ; si vous voulez, vous pouvez me guérir, me purifier de mes péchés ; votre grâce est toute-puissante pour me sauver des mains de mon ennemi ; donnez-moi les forces nécessaires pour en triompher, pour résister à ses attaques, pour rompre tous les liens qui m'asservissent à son joug ; formez en moi la volonté de me soumettre à votre loi, de pratiquer votre Evangile, de faire pénitence de tous mes crimes ; soyez le roi de mon cœur, la règle de mes désirs, l'esprit de mon esprit, l'âme de toute ma vie. Il pouvait intéresser dans sa cause toute l'église du ciel et de la terre, appeler à son secours tous les saints comme ses patriarches et ses pères, et jusqu'au dernier soupir il pouvait voir dans cette multitude d'esprits qui sont devant Dieu autant d'amis qui s'offraient à combattre pour lui. Mais, ô funeste changement ! ô moment redoutable ! la mort a-t-elle frappé, qu'aussitôt toute communication, toute alliance est rompue avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec les anges et les saints ; il n'y a plus pour le pécheur ni salut ni sauveur, ni grâces ni prières, ni amour ni confiance, ni ami ni intercesseur, tout fuit de devant lui, et le péché, comme par droit de conquête et à titre irrevocable, demeure seul maître de cette âme pour la posséder et la tyranniser éternellement.

Il semble que c'était par cet endroit que le saint roi Ezéchias avait envisagé la mort lorsque, averti par le prophète Isaïe qu'elle était proche, il pria le Seigneur de la différer,

Il est vrai qu'elle n'eût pas été si funeste pour ce prince, qui dit de lui-même qu'il avait marché devant Dieu dans la vérité et avec un cœur parfait : mais sa justice ne lui parut point encore assez assurée pour oser paraître devant son juge, et l'on dirait que le cantique qu'il fit en actions de grâces de son rétablissement est une justification qu'il donne des désirs qu'il avait eus de recouvrer la santé. L'image du tombeau l'avait effrayé ; ses jours lui avaient paru trop courts pour opérer son œuvre : *Dum adhuc ordire, succidit me* : il savait que dans l'enfer on ne confesse plus le Seigneur, qu'après une vie criminelle la mort ne laisse plus de voix pour le louer, et que ceux qui descendent dans le lac ne peuvent plus prétendre à la justice et à la vérité : *Non exspectabunt qui descendunt in lacum veritatem tuam*. Il demande donc un reste de jours pour avoir le temps de connaître et de prier le Seigneur son Dieu, pour rappeler toutes ses années dans l'amertume de son cœur, pour mériter par des œuvres nouvelles un accès plus favorable auprès de son juge. Il avoue qu'en le délivrant de la mort il l'avait délivré de la perdition : *Tu autem eruisi animam meam ut non periret* ; et qu'il fallait que Dieu eût oublié ses péchés, puisqu'il l'avait préservé des horreurs de ce dernier moment : *Proiecisti post tergum tuum omnia peccata mea*. Il a triomphé du péché même en recouvrant la santé ; il en parle avec tressaillement, il assure avec confiance qu'il emploiera au service de Dieu la vie qu'on lui a rendue : *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi* ; qu'il annoncera la gloire de Dieu à ses enfants ; qu'il lui demandera le salut dans sa maison, et que jusqu'au dernier soupir et dans tous les instants il chantera ses miséricordes (*Isai., XXXVIII, 3, 19*).

Mais pourquoi les pécheurs n'ont-ils plus les mêmes sentiments et sur la vie et sur la mort ? Je ne parle pas de ceux qui n'ont jamais approché des portes de la mort ; qu'une santé vigoureuse, une jeunesse florissante rendent fiers et présomptueux à l'égard de la vie : je les laisse, quoique malgré moi, dans leur ignorance et leur aveuglement ; et comme je ne puis pas tout renfermer dans les bornes d'un seul discours, je me contente de regretter dans le secret la perte d'un temps d'autant plus précieux que Dieu le leur donne plus libéralement, et qu'il est plus favorable pour la pénitence et les bonnes œuvres. Je me contente de gémir intérieurement sur l'abus téméraire qu'ils font de tant d'exemples de morts imprévoies qui ravissent sous leurs yeux les plus jeunes et les plus vigoureux, et sur le risque qu'ils courent de vérifier eux-mêmes ce qui est dit : Que le Fils de l'homme les surprendra comme un voleur, que la mort les prendra comme au filet, et que la perdition les enveloppera avant même qu'ils y aient pensé. Mais je parle de ceux à qui des infirmités journalières, un âge assez avancé, quelques maladies peut-être assez violentes qu'ils ont essuyées, ont déjà fait sentir qu'ils étaient mortels, et je

leur demande ce qu'ils attendent pour revenir à Dieu. Oublient-ils que leur vie tient à peu de chose, qu'elle peut être emportée comme la tente d'un berger : *Quasi tabernaculum pastorum* (*Isai., XXXVIII, 12*) ? que le temps est proche auquel ils ne verront plus Dieu et où ils ne l'invoqueront plus : *Dixi : Non videbo Dominum Deum* (*Ibid., 11*) ? qu'ils demanderont en vain de nouveaux jours pour le fléchir : *Quæsi residuum annorum meorum* (*Ibid., 10*) ? qu'au moment arrivé tout accès leur sera fermé, et que ce qui leur reste aujourd'hui de vie, de force et de santé ne leur est donné, dans les desseins de Dieu, que pour réparer les années déjà écoulées ? Diront-ils que le péché a pris trop d'empire sur eux ? Mais qu'il en aura-t-il moins dans le jour de son triomphe ? O aveuglement ! vous consentez, mon cher auditeur, de vous convertir quelque jour, et vous différez votre conversion jusqu'à celui où le péché devient plus absolu ! Vous ne pouvez pas y renoncer aujourd'hui, et vous prétendez y renoncer dans le moment qui lui est réservé pour assurer son règne ! Vous voulez en quelque sorte changer la destination des temps, faire triompher le péché pendant la vie et en triompher à la mort. Vous ne dites pas, comme le saint roi dont j'ai parlé, que l'homme vivant confessera le Seigneur, et que celui qui descend dans le tombeau ne désirera plus la vérité, mais vous vous refusez à la vérité lorsque vous êtes vivant, et vous croyez vous la rendre favorable lorsque vous mourrez ! Ah ! dit Jésus-Christ, marchez pendant qu'il est jour, de peur que les ténèbres ne vous surprennent (*Joan., XII, 35*). Mais non, vous ne parlez point sincèrement lorsque vous dites que vous vous convertirez à la mort : vous savez bien que ce n'est pas là le temps favorable ; vous cherchez seulement à vous étourdir ; vous voulez jouir du présent, vous renoncez à l'éternité ; la joie du monde l'emporte sur les craintes de cet avenir redoutable, et pour quelques plaisirs insipides vous rendez votre réprobation presque certaine. Vous l'éprouverez, en effet (et je le dis en frémissant), que le péché qui serait faible contre vous si vous saviez vous revêtir des armes de Dieu, vous les fera tomber des mains dans les derniers instants. Il n'attendra pas même que vous expiriez pour consommer votre malice ; il vous inspirera le découragement et le désespoir, lors même qu'il serait encore temps d'espérer ; il fera disparaître tous les motifs de confiance ; il éloignera tout ce qui pourrait vous y ramener ; il répandra son venin dans le cœur de vos meilleurs amis pour vous détourner de penser à prévenir ses derniers coups et à réparer les anciens ; il formera comme une ligue dans vos familles pour écarter tout ce qui vous donnerait d'utiles frayeurs. Peut-être aussi qu'en vous rassurant vainement par quelque voix flatteuse il vous tendra des pièges ; il vous trompera par quelque vain fantôme de conversion ; il se cachera dans le plus intime de votre cœur, sans se faire sentir, pour éluder les coups que vous

pourriez lui porter; il se couvrira de quelques apparences de bonne volonté ou de repentir pour vous amuser, et il vous conduira par cette fausse paix dans la maison ténébreuse de votre éternité, pour vous y subjuguier à jamais.

Mais ce n'est pas seulement en faisant perdre au pécheur tout droit à la justice que le péché triomphe à la mort du réprouvé : il attire encore sur lui tout le poids de la colère divine, et il allume autour de lui et sur sa tête tous les feux de la vengeance céleste. Si l'on était instruit de sa religion, l'on saurait que depuis que le péché est entré dans le monde nous avons en lui un accusateur auprès de Dieu, un ennemi déclaré de notre bonheur et de notre repos, un prince de ténèbres, une puissance cruelle et impérieuse qui anime tout l'univers contre nous; qu'il ne tient pas à elle que tout ce qui nous environne ne se convertisse en armes et en glaives pour nous détruire; que tout ce qu'il y a de maux qui nous affligent est l'effet de son action et de sa malice; et que, si son pouvoir était aussi étendu que sa volonté, il n'y aurait rien dans le ciel ni sur la terre qui ne servît à nous tourmenter.

Mais, il faut l'avouer, ce n'est proprement qu'à cet égard qu'on pourrait dire que le péché est encore bien faible et bien retenu. Car enfin il y a des hommes qui, par rapport à la malice et à l'iniquité, semblent n'avoir rien qui les distingue des réprouvés et des démons; en qui toute justice, toute vérité, toute loi, toute raison, toute humanité, paraissent détruites; qu'on croirait être méchants et malfaisants par nature; qui aiment le mal et l'injustice pour le mal et l'injustice mêmes; et qui, si on les laissait faire, banniraient la vertu de dessus la terre et mettraient, je crois, leur bonheur à rendre le monde semblable à celui dont le saint homme Job disait qu'un désordre et des horreurs sans fin y habitaient : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job, X, 22). Combien en est-il sur qui le péché paraît avoir autant d'empire que si leur iniquité était déjà consommée; qui semblent même avoir par-dessus le réprouvé le funeste privilège de ne sentir ni remords ni regrets; dont toutes les pensées et toutes les affections sont presque continuellement inclinées vers le mal; qui ne s'avisent point de prévoir ni les temps ni les conjonctures pour sortir de leur état, et qui le regardent comme leur étoile et leur destinée! Combien en est-il aussi, parmi ceux même qui ont encore le sentiment de la justice et de la vertu (je dis ceux qui paraissent vouloir la pratiquer, qui font des efforts pour en produire quelques œuvres, qui rougissent de leurs dérèglements, qui ne sont pas ennemis de la religion, qui la professent en public, qui peut-être s'en instruisent dans le secret, qui y trouvent de la consolation et de la ressource, qui se croiraient heureux s'ils pouvaient réussir à l'aimer, et qui n'en désespèrent pas), combien en est-il, dis-je, qui se regardent néanmoins et qui se sont en effet

comme enchaînés par les passions, par les habitudes, par les affaires, par les engagements, par les emplois, par les circonstances, par les coutumes et les servitudes du siècle, et qui, sur ces prétextes, disent comme les conviés de l'Evangile : Je ne puis aller : *Et ideo non possum venire* (Luc., XIV, 20). A Dieu ne plaise que je leur dissimule les moyens qu'ils ont de se délivrer de leur esclavage! je m'en suis assez expliqué; et tant que les uns et les autres sont sur la terre, je sais que la voie leur est toujours ouverte. Mais enfin il est vrai que la plupart n'y entrent point quoiqu'ils le puissent, qu'ils n'y entreront jamais, et que, par conséquent, le péché semble s'être déjà assuré sur eux tous les droits qu'il ne devrait avoir qu'après leur mort. Mais il n'en est pas ainsi des peines qu'il prépare aux pécheurs : son pouvoir est moins absolu quant à ce point; les instruments qui pourraient lui servir à cet effet ne lui obéissent pas toujours; il faut qu'il sollicite pour s'en rendre le maître; et souvent Dieu permettra plutôt qu'il les emploie contre ses saints, pour les éprouver, que contre les pécheurs, pour les laisser dans leur impénitence.

Delà vient que, par un autre excès de malice et comme pour se venger de l'impuissance où on le réduit, cet ennemi du genre humain donne à ces mêmes instruments la vertu d'ensorceler et de corrompre. Il embellit tous les objets pour attirer les cœurs, il présente son poison dans des coupes d'or, il répand l'éclat et les délices sur toutes ces créatures qui refusent de servir à sa cruauté, il les fait aimer pour se faire aimer lui-même; et ce qui est terrible, c'est que ce qu'il perd pour un temps par l'indulgence du Créateur, qui ne lui permet pas d'affliger et de tourmenter autant qu'il le voudrait, il le regagne abondamment, par sa propre malice, en surchargeant le poids d'iniquité de ceux qu'il captive et qu'il empoisonne par ces mêmes objets.

Mais cette indulgence du Créateur n'est que pour un temps : ces mêmes créatures dont le démon s'était servi pour nous séduire espèrent non-seulement d'être délivrées de cette servitude, mais encore de servir à la vengeance de leur auteur, indignement outragé par le péché; elles gémissent, selon cette étonnante expression de l'Apôtre, elles sont comme dans les douleurs de l'enfantement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (Rom., VIII, 22); elles gémissent, dis-je, dans l'attente de ce moment où le souverain Juge les relâchera pour ainsi dire contre le pécheur, où elles rentreront dans cet ordre de justice selon lequel elles doivent punir les criminels usages auxquels elles auront servi. Elles ne demandent qu'à s'enflammer, pour consumer le coupable qui les a profanées; elles implorent la puissance de celui qui les avait créées pour sa gloire; elles le provoquent à leur imprimer une force divine, pour exterminer celui qui les a détournées à une autre fin; et elles demandent que le péché qui les a forcées

de servir à la corruption s'en serve lui-même pour dévorer et pour désespérer le pécheur.

Or quel est ce jour de délivrance pour les créatures, ce jour de triomphe pour le péché ? N'allons point, mes frères, pénétrer dans ces abîmes immenses de l'éternité; ne portons point nos vues si loin; n'attendons pas même le jour de la manifestation publique et solennelle du Fils de l'homme : le moment est proche auquel le pécheur va éprouver l'exécution de ce supplice que le péché lui prépare. Lorsque vous le voyez infirme, languissant, étendu dans un lit, frappé d'une maladie mortelle, que la mort se peint dans ses yeux et sur son visage, que vous la voyez se jouer de lui par des vicissitudes de pire et de mieux, le relâcher et le reprendre, vous devez penser que tout ce qui l'environne, le ciel, la terre, son argent et son or, ses plaisirs, ses passions, ses injustices, son propre cœur, sont autant de témoins qui n'attendent que le dernier moment pour l'accuser auprès de Dieu; que, dans l'instant qui va suivre, un poids immense de tourments et de désespoir va fondre sur lui; qu'il sera saisi tout d'un coup et emporté par un torrent de feu; que le ver rongeur de sa conscience, que tous ses crimes, comme autant de serpents qui jusqu'ici étaient endormis dans son sein, vont se réveiller à la première lueur du soleil de justice, pour l'irriter par leurs morsures; et qu'autant qu'il a commis de péchés, qu'il a pris de plaisirs criminels, qu'il a fait d'injustices, qu'il a causé de scandales, qu'il a profané de sacrements, qu'il a étouffé de bons désirs, qu'il a méprisé de secours et de grâces, qu'il a négligé de devoirs et de bonnes œuvres, autant la justice divine commande qu'on lui prépare de supplices et de sujets de pleurs : *Quantum fuit in deliciis tantum date illi tormentum et luctum* (Apoc., XVIII, 7).

Vous êtes quelquefois effrayés, mes frères, de certains maux qui affligent subitement la terre : un incendie, une inondation, un naufrage, un assassinat, un pillage de ville ou de province; vous ne pouvez penser qu'avec horreur aux ténèbres et à l'infection d'un cachot, aux douleurs d'une opération violente, à l'état d'une dure captivité, ou d'une pauvreté excessive; vous souffrez impatiemment une contradiction, une injustice, la mauvaise humeur ou l'infidélité d'un époux, l'ingratitude d'un ami, les poursuites d'un créancier, l'élévation d'un rival, la perte d'un procès, la charge d'un emploi; tout ce qui afflige, tout ce qui est pénible vous est insupportable; vous ne sauriez même soutenir quelques instants ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la plus légère infirmité, ni la plus petite privation; vous vous récriez souvent qu'on est bien malheureux dans la vie, qu'on n'y a que de la peine, que tout y est contraire, que rien ne réussit, que personne ne vous sert, que les amis vous abandonnent, que tous les maux vous assiègent de toutes parts. Mais avouez, si vous êtes sincères, que tous ces maux ne viennent jamais à la fois, que vous avez toujours votre re-

cours sur quelque chose, que vous pouvez vous consoler par quelque endroit, que d'ailleurs ces maux, quelque violents qu'ils soient, ne sont insupportables qu'à cause de votre impatience, qu'ils vous donnent quelque trêve, que vous êtes au moins flattés de l'espérance qu'ils ne dureront pas toujours.

Il est vrai, ce sont vos péchés qui vous les attirent; le reproche intérieur de votre conscience vous les rend encore plus difficiles à porter; le chagrin, la mélancolie, qui naissent du désordre de votre âme, surajoutent à votre malheur. Ennemi de la religion, dans une profonde ignorance du mystère de la croix de Jésus-Christ, accoutumé à ne vous confier que dans les hommes, à ne chercher d'appui que sur la terre, n'en trouvant plus nulle part, il faut, pour ainsi dire, que vous souffriez tout seul : et, à dire vrai, cet état me paraît affreux. Cependant il vous reste une ressource : c'est de penser que vous êtes chrétien, qu'il y a une voie pour retourner à Dieu, que celle de l'affliction est la plus sûre, qu'un changement de mœurs vous dédommagerait de toutes vos peines, que la Providence vous deviendrait favorable si vous saviez vous y soumettre; et alors vous prévoyez, dans une conversion sincère et véritable, des consolations et des joies, une paix et un bonheur que la fortune la plus éclatante ne vous donnerait pas. Voilà, du moins, ce qui reste de ressources au milieu des plus grandes douleurs pendant qu'on est vivant : et pourquoi? parce que le péché n'a pas encore triomphé. Mais à la mort le réprouvé rencontre tous les maux à la fois et ne trouve point de ressources : tout dépose contre lui, tout l'accuse, tout le condamne, tout le déchire, tout le désespère, et rien ne le rassure et ne le console; son cœur, sa conscience, ses souvenirs, pour lui tout est supplice; au dehors et au dedans, à droite et à gauche, dans le passé, dans l'éternité, il ne trouve que des sujets de pleurs; et cela dans un instant, au sortir d'une terre délicieuse où il se croyait heureux, où tout était abondant, où il commandait, où il était servi, respecté, redouté, préconisé. Dans un instant : *In momento, in ictu oculi* (I Cor., XV, 52), dans un clin d'œil, lorsqu'il pensait à ses établissements, à sa fortune, à ses alliances, à ses édifices, peut-être à ses intrigues et à ses plaisirs, il éprouve un renversement, une mort, une perte, un tourment éternel.

Ah ! péché, diffère encore d'un instant ton triomphe, et laisse-moi le temps d'exhorter ce pécheur. Mais non, tu ne lui fais souffrir dans ces moments qui précèdent sa mort toutes les douleurs dont il est accablé que pour essayer tes forces et pour le donner en spectacle : tu ne suspends tes derniers coups que pour nous insulter, et non pour le convertir; c'est toi qui l'as conduit à cet instant fatal où tu devais consommer ta victoire : il est mort, il est passé : et pendant que nous discoupons sur cette mort, que nous en parlons comme de la nouvelle du jour, que nous nous amusons à la cérémonie et aux com-

pliments, qu'on se dispute à qui partagera sa dépouille, qu'on le conduit en pompe dans son tombeau, qu'on le place fastueusement dans le séjour de la pourriture et des vers, tu le saisis et tu en triomphes pour l'éternité. Ah! que c'est donc à juste titre que tu es appelé l'aiguillon de la mort : *Stimulus mortis peccatum est*; ce n'est pas en vain que tu l'as introduite dans le monde, que tu la sollicites contre les pécheurs, que tu les empêches d'y penser, que tu la leur donnes lorsqu'ils n'y sont pas préparés, que tu les préviens souvent lorsqu'ils s'en croyaient plus éloignés. Tu n'ignores pas qu'elle est horrible, cruelle, désespérante pour eux, lorsqu'elle les surprend : *Mors peccatorum pessima* (*Psal. XXXIII, 22*); tu te jones de leur sécurité, et tu sais bien que si tu les possèdes dans ce dernier instant ils ne t'échapperont jamais.

Si vous aviez de la foi, chrétiens auditeurs, ces réflexions pourraient suffire non-seulement à vous prouver de quelle conséquence il est de vous préparer à la mort, mais à vous donner du péché une haine salutaire. Non, il ne nous est pas possible de tenir contre cette idée, que lorsque vous portez le péché en vous, vous cachez dans votre sein le persécuteur et le tyran de votre éternité; qu'aussitôt que vous le commettez, vous arrhez en quelque sorte votre perdition et votre enfer; que, tant qu'il demeure avec vous, il demande votre mort, il compte tous vos moments, il fait effort pour précipiter votre réprobation. Aussi est-il dit que les méchants ne verront pas la moitié de leurs jours : *Non dimidiabunt dies suos* (*Psal. LIV, 24*). Qu'est-ce donc que de se faire une habitude du péché, de se le rendre familier, d'en chercher les occasions, de se charger de ceux d'autrui, de passer la vie à le commettre? Ou défendez-vous, mes frères, de vous aimer, de vous intéresser à ce qui vous regarde, ou permettez-vous de voir avec dépit et avec courroux cet excès d'extravagance et de folie. Nous y sommes d'autant plus autorisés qu'en combattant le péché pendant la vie vous en triompheriez à la mort; car si je vous l'ai montré triomphant sur le réprouvé qui meurt, je puis encore vous le faire voir vaincu et détruit dans la mort du juste; c'est mon second point.

SECOND POINT.

C'est la condition des justes de tirer avantage de tout ce qui est nuisible aux pécheurs, et de faire servir à leur salut ce qui contribue à la réprobation des autres. Cependant on doit avouer que cette différence n'est bien réelle et bien marquée qu'à la mort. Car enfin, sur la terre, l'état des uns et des autres est toujours incertain; le plus juste ne peut s'assurer de ne jamais ressembler au plus méchant; le plus méchant ne doit pas désespérer d'atteindre à la perfection des plus justes. Ceux-ci tombent souvent où ceux-là se relèvent; la même tribulation, les mêmes scandales convertiront quelquefois le plus grand scélérat, et feront chanceler le

plus grand saint. L'on a vu, dans le temps des persécutions, des martyrs auparavant très-généreux succomber à la violence des tourments, et leurs bourreaux se substituer à leurs places : on a vu des villes infidèles se convertir à la foi, et des provinces très-chrétiennes embrasser l'hérésie : presque tous les temps sont marqués par de semblables exemples. Vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! pour nous tenir dans l'humiliation et la dépendance, pour nous apprendre à ne point insulter à nos frères lorsqu'ils sont moins fidèles que nous, à ne jamais désespérer de leur salut, à craindre pour le nôtre, à ne point nous enorgueillir du bien que nous faisons, à nous précautionner contre les chutes, à secourir ceux qui tombent, à avoir de la charité pour tous.

Mais cette espèce d'égalité change bien à la mort : les différences entre les uns et les autres deviennent alors certaines et immuables, et où le pécheur trouve sa perte et sa confusion pour l'éternité, le juste y reçoit son salut et sa gloire. Nous avons vu le double triomphe du péché dans la mort du réprouvé; et parce qu'elle lui fait perdre tout droit à la justice, et parce qu'elle le précipite sans retour dans un abîme de maux : nous allons voir à présent la destruction du péché dans la mort du juste; et parce qu'elle le sauve à jamais du péché même, et parce qu'elle le délivre pour l'éternité des peines que mérite le péché.

La mort du juste le sauve à jamais du péché : mais voudrais-je simplement dire par là qu'elle le met hors d'état de le commettre, qu'elle lui enlève tout ce qui en est la matière, qu'elle le délivre de ce corps corruptible, l'instrument de tous les vices; qu'elle laisse son âme dans une privation éternelle à l'égard de tout ce qui pourrait la corrompre; qu'il n'y a plus lieu pour lui à la tentation du monde et des plaisirs, des richesses, de la gloire et des espérances humaines? Hélas ! quand la mort ne produirait d'autres avantages que ceux-là, elle serait toujours désirable pour un cœur touché de la justice, qui sent sa faiblesse, qui se voit environné de périls, qui gémît sur les incertitudes et l'incertitude de sa vertu, et qui aperçoit sur tous ses pas des pièges tendus pour le faire tomber. Mais la mort du juste produit bien d'autres effets. En le dépouillant, elle achève de guérir et de convertir sa volonté; elle détruit ses mauvais amours, elle leur substitue des affections nouvelles; elle lui procure une vie sainte, divine, immortelle. Ce n'est pas, il est vrai, dans la mort du premier Adam que nous découvrons tous ces effets : je l'ai déjà dit, cette mort ne peut être que funeste et désespérante : elle est le triomphe du péché, elle lui assure sa proie et ses captifs. Mais c'est par la mort du second Adam que le vieil homme est crucifié, que le corps du péché est détruit (*Rom., VI, 6*). Jésus-Christ expirant sur la croix est la vertu toute puissante qui corrige notre volonté, qui efface notre cédula (*Coloss., II, 14*), qui nous enlève au démon, qui communique à notre âme la

sainteté et l'innocence, qui y répand le germe de la résurrection et de l'immortalité; et ce ne peut être qu'en mourant avec lui et comme lui que nous sommes à jamais purifiés de toutes nos taches, et que le péché est vraiment détruit en nous pour l'éternité.

En effet, nous trouvons dans la mort de Jésus-Christ, et par conséquent dans celle du juste qui meurt avec lui, deux principes de destruction par rapport au péché. D'un côté, l'injustice que le démon (l'auteur du péché) a commise contre Jésus-Christ en le soumettant à l'empire de la mort; et d'un autre côté, le prix de cette mort pour nous faire accepter la nôtre avec soumission et avec joie. Ces deux réflexions seront successivement la preuve de mes deux propositions : que la mort délivre le juste du péché et des peines du péché. Rendez-vous attentifs, mes frères, à ce que je vais dire, car ceci vous regarde tous : je ne perds point les pécheurs de vue, je ne les exclus point des ressources que je vais présenter aux justes, et j'ordonne mon discours et mes preuves de telle sorte que les uns et les autres y pourront découvrir un moyen sûr de rendre leur mort favorable et efficace pour leur salut.

Je dis que l'injustice que le démon (l'auteur du péché, le péché lui-même) a commise contre Jésus-Christ en le soumettant à la mort a rendu sa mort et la nôtre un principe de destruction par rapport au péché. Car enfin l'empire que le péché avait sur la mort ne regardait que les pécheurs; la loi qui les condamnait à mourir n'était que pour eux; il fallait être conçu dans la prévarication d'Adam pour y être assujéti; et la justice divine avait limité à ceux qui auraient part à sa corruption le règne tyrannique et meurtrier du démon. Si donc il entreprend de l'exercer sur quelqu'un qui ne soit pas son sujet; s'il étend sa puissance au delà des bornes qui lui ont été données; s'il ose frapper un juste, un ami, un enfant de Dieu : il n'est plus qu'un usurpateur, il mérite d'être dépouillé, il faut qu'on lui enlève ses sujets, même légitimes, et qu'on le punisse de son attentat en détruisant son règne et son empire. O conduite admirable de Dieu sur son peuple! ô charité incompréhensible du Verbe éternel! il a bien voulu être ce juste, cet enfant de Dieu immolé à la fureur du démon : il a pris notre nature fragile et mortelle afin de se rendre méconnaissable à notre ennemi; il lui a tendu un piège en se revêtant de la chair du péché; il s'est confondu avec les pécheurs pour le provoquer à le frapper injustement; il s'est, pour ainsi dire, déguisé, il lui a caché son innocence et sa divinité, pour, en se laissant attacher à la croix comme un criminel, lui enlever les criminels qu'il tenait en sa puissance, pour justifier enfin et sauver les pécheurs, en consentant que sa justice et sa sainteté fussent déshonorées par la mort qu'il endurait sur le bois. C'est le vrai sens de cette parole de saint Paul, que l'Auteur du salut s'est uni la chair et le sang pour détruire par la mort celui qui avait l'empire de la

mort : *Ipsa similiter participavit eisdem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium* (Coloss., II, 15). C'est ainsi que, selon le même apôtre, il a désarmé les principautés et les puissances; qu'il les a menées en triomphe après les avoir vaincues par sa croix; qu'en leur livrant son innocence, il a arraché de leurs mains les coupables qu'elles tenaient captifs; qu'en se laissant vaincre pour un temps par leur malice, il les en a punies par l'enlèvement de leurs dépouilles.

Connaissez maintenant, mes chers auditeurs, ce que c'est que mourir avec Jésus-Christ et mourir dans la justice. Car quels sont les criminels qu'il doit enlever au démon? Quels sont ceux en qui l'empire du péché doit être détruit? Je veux que, jusqu'à la mort, il y ait toujours pour les plus justes quelque sujet de craindre que le péché n'habite en eux; et certes, ils en ont toujours le fonds et la racine; il en sort toujours quelques mauvais fruits, il leur porte des atteintes cruelles, ils ne sont point sûrs de n'en être pas esclaves, ils peuvent le devenir. Pourquoi? parce qu'ils ne sont point encore entièrement conformes à Jésus-Christ mourant : car remarquez, mes très-chers frères, que jusqu'à la mort vous ne pouvez jamais trouver, ni dans vos œuvres, ni dans vos travaux, ni dans vos souffrances, ce caractère de conformité avec Jésus-Christ qui puisse vous assurer une justice entière et parfaite. Quelque chose que vous fassiez, à quelque épreuve qu'on vous mette, vous êtes toujours au-dessous de votre modèle; vous ne pouvez jamais dire que vous l'avez imité parfaitement dans ce que vous avez fait ou souffert; il y manque toujours quelques traits, à considérer non-seulement la disposition intérieure, mais même l'œuvre extérieure; et c'est peut-être ce que saint Paul voulait dire aux Hébreux lorsqu'il leur faisait remarquer qu'ils n'avaient point encore vaincu le péché, parce qu'ils n'avaient point encore résisté jusqu'à repandre leur sang et à souffrir la mort : *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis adversus peccatum repugnantes* (Hebr., XII, 4). Mais la mort achève en quelque sorte cette ressemblance avec Jésus-Christ : tous les traits à la fois viennent se réunir pour perfectionner le tableau; il ne reste plus rien à ajouter, nous n'avons plus rien à offrir au delà; nous donnons notre vie comme Jésus-Christ a donné la sienne; notre sacrifice est plein et entier comme celui qu'il a offert. Il ne doit donc plus y avoir de péché pour nous, parce qu'il ne doit point y avoir de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ : *Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu* (Rom., I, 8). Nous devons avoir part, autant que nous en sommes capables, à sa justice, à sa sainteté et à sa vie. Non, mes frères, je ne vous trompe point, dit encore l'Apôtre : *Fidelis sermo*; si nous mourons avec Jésus-Christ nous vivrons avec Jésus-Christ : *Fidelis sermo, si commortui sumus et convivemus* (II Tim., II, 11).

Que ce mystère nous est bien développé

par ce qui arriva sur la croix à l'un de ces criminels qui eurent part à la condamnation de Jésus-Christ ! l'un blasphémait son Sauveur, lui reprochant l'état d'ignominie et de mort où il était : il eût voulu que Jésus-Christ l'eût sauvé et se fût sauvé lui-même sans mourir ; il ne comprenait pas que la mort du Christ et de ses membres devait être le prix et la condition de leur salut commun : *Si tu es Christus, saluum fac te metipsum et nos* (Luc., XXIII, 39). Mais l'autre, plus instruit des desseins de Dieu sur ses élus, reconnut en Jésus-Christ un Dieu mourant avec les pécheurs et pour les pécheurs, il regarda comme un outrage qu'on faisait à Dieu de ne pas penser en mourant qu'on est de ces condamnés qui devaient être rachetés par la condamnation de ce Dieu qui est mort pour l'amour de nous : *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es* (Luc., XXIII, 40) ? Il confessa que la mort était dans les pécheurs la juste punition du péché même : *Nos autem juste, nam digna factis recipimus* (Ibid., 41) ; mais que cette punition se changeait en grâce par la mort de celui qui l'endurait sans l'avoir méritée : *Hic autem nihil mali fecit* ; et qu'on pouvait lui demander d'être admis dans son royaume au moment qu'on serait expiré avec lui sur le même lit : *Memento mei dum veneris in regnum tuum* (Ibid., 42). Son espérance ne fut point frustrée, et de cet autel où son Christ et son Dieu était immolé il vit partir cette parole si consolante et en même temps si décisive pour le sujet que je traite : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso* (Ibid., 43) ; parce qu'en effet, celui qui est mort, dit encore saint Paul, est justifié de tout péché : *Qui mortuus est, justificatus est a peccato* (Rom., VI, 7).

Aussi voyons-nous que cet apôtre regardait la mort comme un grand gain : *Mori lucrum* (Philipp., I, 21). Il ne trouvait point dans sa vie, dans ses travaux, dans ses souffrances un motif assez puissant pour s'assurer d'une justice parfaite ; il manquait à ses œuvres un point qui lui semblait important, il n'avait pas atteint la perfection à laquelle il aspirait : il est vrai qu'il s'était étudié à se rendre en tout conforme à la mort de Jésus-Christ pour avoir part à sa résurrection et à sa vie : *Configuratus morti ejus, si quomodo occurram ad resurrectionem que est ex mortuis* (Philipp., III, 10, 11) ; mais il sentait encore un grand vide à remplir, il n'avait point reçu l'effet entier de ses espérances : *Non quod jam acceperim, aut jam perfectus sim* (Ibid., 12) ; il lui restait encore à mourir d'une mort réelle et véritable ; il s'y avançait à grands pas par les désirs de son cœur ; c'était à ce point que devait se terminer sa vocation à la sainteté et à la parfaite imitation de Jésus-Christ : *Sequitur autem, si quomodo comprehendam, in quo et comprehensus sum Christo Jesu* (Ibid.). Tout ce qui avait précédé ne lui paraissait pas digne de son attention ni de ses souvenirs : *Ea quæ retro sunt obliuiscens* (Ibid., 13). Il n'envisageait que le

moment où il unirait son sacrifice à celui de son Sauveur ; il dilatait, il étendait son cœur jusqu'à ce terme qui lui était donné pour perfectionner et sanctifier sa course : *Ad ea vero quæ sunt prius extendens me ipsum* (Ibid.) : c'était là qu'il voulait arriver pour remplir la mesure de justice qui lui était destinée : *Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis* (Ibid., 14).

Il n'y a donc plus lieu de douter que la mort ne puisse être pour le juste l'accomplissement de toute justice ; il n'y a même que la mort qui produise cet effet plein et entier, parce qu'il n'y a que la mort qui nous rende parfaitement conformes à Jésus-Christ mourant. Comment donc pourrait-il être permis à un chrétien, je ne dis pas de l'oublier, mais même de ne la pas désirer ? A quel caractère a-t-il donc été marqué, si ce n'est à un caractère de mort ? *Mortui sumus* (Rom., VI, 2). A quelle fin a-t-il été enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, si ce n'est pour mourir ? *Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem* (Ibid., 4). A quelle condition peut-il espérer d'avoir part à sa vie ressuscitée, si ce n'est après s'être enté sur la ressemblance de sa mort ? *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (Ibid., 5). Il est vrai qu'il s'agit ici d'une mort spirituelle, intérieure et morale ; mais qu'en devez-vous conclure, sinon que, pour mourir, vous ne devez pas attendre que vous mouriez véritablement, mais qu'il faut mourir tous les jours : *Quotidie morior* (I Cor., XV, 31) ; qu'il n'y a de vraie justice que celle qui nous applique, qui nous rend semblables à Jésus-Christ mort, qui imprime à toutes nos œuvres ce caractère de mort, qui nous met dans la disposition continuelle de sacrifier notre vie pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour notre devoir, pour la vérité, pour la justice, pour notre salut ; qu'il n'y a de vraie justice que celle qui sépare et qui détache notre cœur aussi réellement de tout ce qui est terrestre et passager ; que la mort sépare notre âme d'avec le corps ; que l'effet de cette vraie justice est de nous rendre morts et insensibles aux plaisirs, à la gloire du siècle, aux biens et aux maux de la vie, à tous les événements du monde qui ont rapport au temps. Or, comme il n'y a que la mort véritable qui opère parfaitement tous ces effets, il s'ensuit que c'est à ce terme que tous les désirs du chrétien doivent aboutir, et que tout le travail de sa vie doit être un apprentissage et comme une habitude de la mort. Eh ! qu'importe que vous ayez acquis toutes les autres connaissances, que vous sachiez ce que c'est que vivre avec les hommes, avec les amis et les ennemis, avec les grands et les petits ! qu'importe qu'il y ait des hommes destinés à vous apprendre à prolonger vos jours, à vous défendre de la mort ! J'aimerais bien mieux que vous fussiez habiles et expérimentés à mourir ; et que, bien instruits sur ce point, vous n'eussiez pas tant de précautions à prendre à l'heure de la mort. Ah ! que ce moment sera favorable pour le juste

ainsi préparé ! Qu'il lève sa tête, puisque sa rédemption est proche ; qu'il se réjouisse d'être immolé avec Jésus-Christ, puisque sa justice et sa gloire vont lui être assurées ; qu'il ne regrette plus une vie où tout était incertain et chancelant ; qu'il se garde bien de jeter les yeux sur ce qu'il quitte ; qu'il marche avec confiance au-devant de l'Époux : le péché n'a plus d'empire sur lui, ses liens sont rompus à jamais, tout est consommé, et il peut désormais remettre son âme comme Jésus-Christ a fait la sienne entre les mains de son Dieu et de son Père : *Puter, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc., XXIII, 46).

Après une telle mort, quelle dette pourrait-il lui rester à payer ? En effet, nous avons dit que la mort sauvait le juste non-seulement du péché, mais encore des peines du péché. Mais je vous entends déjà m'opposer ce que croit la sainte Eglise et ce que vous devez croire vous-mêmes, qu'il y a encore pour les justes des peines à porter après la vie, que ceux qui meurent avant que d'avoir expié leurs péchés sont détenus dans le purgatoire pour achever leur pénitence, et que cette pénitence même est infiniment plus longue, plus sévère et plus redoutable que celle qu'ils eussent faite avant la mort. Nous savons par l'Écriture qu'on a offert des prières pour les morts même avant Jésus-Christ, parce qu'on supposait que ceux qui étaient morts dans la justice pouvaient encore être redevables à Dieu des fautes qu'ils n'avaient pas réparées. L'apôtre saint Paul nous dit clairement qu'au jour du Seigneur toutes nos œuvres passeront par le feu, et que celui qui aura mêlé du foin et de la paille avec l'or et l'argent ne sera sauvé qu'après y avoir passé lui-même : *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (1 Cor., III, 15). Mais, bien loin que ce que j'ai dit des peines dont la mort du juste le délivre soit contraire à cette doctrine, cela ne sert qu'à la confirmer ; car, mes frères, si la mort ne le délivre pas entièrement, ce ne peut être que parce qu'il ne sait pas profiter de toutes les ressources qu'il y pourrait trouver ; que sa disposition est un obstacle aux fruits qu'il devrait tirer de la mort ; que sa volonté ne meurt pas entièrement au mal ; qu'il n'aime pas assez pour suppléer à la peine temporelle que le péché mérite même après la justification ; qu'il n'a pas encore connu toutes les dimensions du mystère de Jésus-Christ mourant ; que son sacrifice n'est pas plein et entier comme celui de son Sauveur, et qu'il s'oppose par quelque endroit à ce que la croix et la mort de son Dieu pouvaient opérer en lui. En effet, il est certain, par l'exemple que j'ai donné de ce criminel qui fut justifié sur la croix, que dans la mort qu'on souffre avec Jésus-Christ il y a une vertu capable de remettre tout le péché et toute la peine qui lui est réservée. La solde du péché, c'est la mort : *Stipendia peccati mors* (Rom., VI, 23) ; et il suffit de mourir en Jésus-Christ pleinement, parfaitement, sans restriction et sans réserve, pour être quitte

envers Dieu, toute sentence de condamnation doit être effacée par cette mort, et il n'y a plus d'accusateur ni de témoin contre celui pour qui Jésus-Christ est mort et qui reçoit la mort dans le même esprit que lui : *Quis est qui condemnet ? Christus Jesus qui mortuus est* (Rom., VIII, 34).

N'accusons donc point la mort d'être stérile et infructueuse pour les justes : elle ne le serait pas même pour les pécheurs, s'ils pouvaient consentir qu'elle s'imprimât dans leur volonté comme elle s'imprime dans leur chair ; s'ils voulaient bien être victimes pour le péché aussi sincèrement et aussi universellement que Jésus-Christ l'a été ; s'ils offraient leurs corps, leur vie et tout ce qui est dans le monde avec la même résignation que Jésus-Christ s'est offert lui-même ; si, en embrassant la croix, toute leur âme y était véritablement attachée avec Jésus-Christ ; s'ils aimaient dans la mort les douleurs et les humiliations qui en sont inséparables ; s'ils préféraient d'être avec Jésus-Christ à toutes les douceurs de la vie et de la santé. Encore une fois, une telle mort est vraiment la solde du péché : il n'y a plus de condamnation pour celui qui meurt dans ces heureuses dispositions : il me semble que j'entends Jésus-Christ qui lui dit : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis ; et tandis que son corps va germer en terre pour la résurrection et l'immortalité, son âme va jouir par avance de ce torrent de gloire réservé à l'un et à l'autre. Mais ce qui est à remarquer, c'est que la mort de Jésus-Christ est efficace pour opérer dans les justes (ce n'est pas assez dire), pour opérer même dans les pécheurs cette disposition que je demande. Ah ! si, dans ces derniers moments, on pouvait connaître toute la vertu qui est cachée dans la croix, si l'on pouvait croire avec confiance et avec amour que Jésus-Christ expirant est la victime de propitiation pour tous les hommes, qu'il est mort non-seulement pour ressusciter à la vie ceux qui étaient esclaves du péché, mais même pour les délivrer de la crainte de la mort : *Ut liberaret eos qui timore mortis obnoxii erant servituti* (Hebr., II, 15) ; que de grâces ce sentiment de la foi n'attirerait-il pas sur le mourant ! Je veux que son cœur soit rempli de joie de se voir dans l'heureuse nécessité de faire servir à la justice les membres qui avaient servi à l'iniquité, de subir comme pécheur une loi que le juste a bien voulu accomplir pour son salut. Je veux que dans un lit de douleurs il se regarde comme cloué au même bois que son Sauveur ; qu'il imite par son silence sur tout ce qu'on ordonne de lui, le silence que, Jésus-Christ a gardé sur la croix sur toutes les insultes qu'on lui faisait : je veux que tandis que le mourant est environné de parents et d'amis qui le servent, qui le soulagent, qui compatissent à ses maux, il envie en quelque sorte à Jésus-Christ l'abandon où il était, les outrages et les opprobres dont on le chargeait. Oui, si Jésus-Christ expirant peut se graver dans son esprit et dans son cœur, il n'aura plus alors

qu'à se prêter à ses mouvements pour recevoir les plus grands dons; la mort se dépouillera pour lui de toutes ses horreurs: il verra avec joie se dissoudre une maison de terre où il était captif, et dans laquelle il avait perdu de vue son Dieu: il consentira qu'une chair qui l'a tant fatigué, qui exigeait de lui tant de soins, qui le sollicitait toujours au mal, qui le rappelait toujours à elle dès qu'il voulait s'élever jusqu'à Dieu; il consentira, dis-je, qu'elle soit jetée en terre pour prendre une forme nouvelle; il l'abandonnera à la pourriture et aux vers pour la punir de toutes ses suggestions; il aimera la liberté dans laquelle il va rentrer, il ambitionnera la félicité qui s'approche. Les douleurs qu'il ressentira pour lors augmenteront sa consolation et sa joie; il les répètera autant de traits de ressemblance avec son Rédempteur: peut-être se plaindrait-il plutôt des services qu'on lui rendra que des privations où l'on pourrait le laisser; et cette pensée à laquelle je veux qu'il s'accoutume dès aujourd'hui (aussi bien qu'à celle d'un Dieu mort pour lui mériter la grâce de mourir en lui) le consolera désormais de toutes les fautes qu'il a pu faire, et lui fera regarder la mort comme l'heureux dédommagement de toute la pénitence qu'il n'aura pas accomplie.

Mais comment pourrais-je croire que la mort produira tous ces effets en vous? Je vois d'abord que vous ne ressemblez point aujourd'hui à Jésus-Christ crucifié; vous n'avez pas encore commencé à retracer cette image dans votre âme ni dans votre vie. Vous avez, à la vérité, fait quelques œuvres; mais ce n'est point encore là Jésus-Christ mourant; je ne reconnais point la mortification, l'humilité, la patience, l'esprit de sacrifice de ce grand maître et de ce grand modèle de la mort. Dans les temps mêmes où Dieu vous avertit que vous êtes mortels, dans les jours de vos infirmités, vous ne pensez d'abord qu'aux moyens de recouvrer la santé, et vous oubliez de penser à bien mourir: l'inquiétude, le chagrin, la mauvaise humeur s'emparent de votre âme; tout vous irrite, tout vous importune; les services et les secours ne sont jamais assez prompts; vous ne trouvez rien de fait à propos; on ne vous paraît point assez touché de votre état. Si le mal vous gagne, dès lors vous n'êtes plus à vous, vous vous laissez appesantir par la douleur, votre cœur est mort et dans l'inaction: s'il a des sentiments, ce n'est que pusillanimité, que trouble, que frayeur, que défiance; vous ne savez ni aimer, ni prier, ni espérer; vous ne voyez dans Jésus-Christ mourant que l'image extérieure, vous n'embrassez dans le crucifix que le bois dont il est composé; vous ne demandez que de ne point souffrir, de ne point mourir; vous n'obéissez qu'à regret à la voix de l'Époux qui vous appelle; vous ne remettez point votre âme, vous souffrez seulement qu'on vous l'arrache; et vous voudriez qu'une telle mort achevât d'expier vos péchés et vous servît de pénitence! Ah! ce n'est point là la mort qui

vous préserve de la peine, et si je veux qu'on prie pour vous quand vous serez dans le tombeau, je crains en même temps que votre mort n'augmente vos besoins, que vous ne soyez puni de ce que vous avez si mal vécu et de ce que vous avez si mal fini vos jours.

Heureux donc, mes frères, si vous savez prévenir la mort avant qu'elle arrive et préparer votre âme à tous les sentiments qu'elle doit trouver ou opérer en vous. Il n'en est pas de la mort comme des autres épreuves ou des autres maux de la vie: tous les hommes ne sont pas destinés aux mêmes souffrances; et l'on vous pardonnerait, ce semble, plus volontiers de ne savoir pas supporter une disgrâce ou un malheur que vous n'avez pas pu prévenir. Mais pourriez-vous dire que vous ne vous attendiez pas à mourir? N'êtes-vous pas assez avertis qu'il faudra finir comme tant d'autres? les exemples ne sont-ils pas assez fréquents et assez sensibles? la chose même n'est-elle pas assez sérieuse? D'ailleurs, répare-t-on une mauvaise mort comme on répare une autre faute? L'occasion de mourir se représente-t-elle une seconde fois pour expier les imperfections de la première, et revient-on sur la terre pour recommencer à bien mourir? Ah! mes très-chers frères, autant que la mort est efficace pour abolir dans le juste toute condamnation, soit par rapport au péché, soit par rapport à la peine, pour laver et pour blanchir son âme dans le sang de l'Agneau, autant devez-vous vous intéresser pour les âmes justes qui n'ont pas su connaître à la mort toute la profondeur et toute la richesse du trésor qui leur était ouvert, en qui la mort a trouvé des taches, et qui n'ont paru devant Dieu qu'à moitié revêtues de Jésus-Christ crucifié. Elles vous crient du fond de leur prison que leurs douleurs sont extrêmes, que la main de Dieu les a frappées, qu'en qualité de frères et d'amis vous devez avoir pitié d'elles. N'allez pas insulter à leurs maux par des prières mercenaires et précipitées; ne les surchargez pas par une vaine ostentation de faste et de vanité lorsque vous vous assemblez pour prier à leurs tombeaux. Bien loin de les soulager par tout cet appareil qui orne leurs cercueils, vous provoquez la justice divine à punir plus sévèrement votre orgueil et le leur. Une âme humble qui offrira en secret le sacrifice pour les morts les servira mieux que toutes ces assemblées fastueuses qu'on attire dans nos églises, où l'on ne vient alors que pour la cérémonie, et où la curiosité conduit plutôt que la piété. Mais ce qui n'est pas moins important pour vous, mes très-chers frères, profitez de ces occasions pour penser utilement à la mort: comprenez qu'il n'y a que la mort qui fasse le vrai discernement entre les hommes; que c'est le point de vue par lequel vous devez juger de vous-mêmes; que c'est là qu'il faut se placer pour donner le prix à toutes choses, qu'elles ne sont que ce qu'elles vous paraîtront alors, et que tout votre bonheur ou votre malheur dépend de

ce seul instant. Ah! disait le prophète, depuis que j'ai connu que mes jours étaient comptés et que je me suis transporté en esprit jusqu'au point marqué où ils devaient finir : *Locutus sum in lingua mea : Notum fac mihi, Domine, finem meum (Psal. XXXVIII, 5)*; j'ai bien senti que tout était vanité : tous les hommes ensemble ne m'ont paru que de la fumée, je me suis moqué de leurs agitations et de leurs travaux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur (Ibid., 5)*. Je me suis tourné vers Dieu, je n'ai mis mon espérance qu'en lui : *Et nunc quæ est expectatio mea? Nonne Dominus (Ibid., 8)*? et je me suis caché en lui pour y posséder le bien solide et la réalité que je n'ai trouvés nulle part. C'est par ces sentiments que la mort devient précieuse devant Dieu, et c'est, mes frères, cette mort, le germe de la vie immortelle, que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

Sur le péché d'habitude.

occe magni clamavit : Lazare, veni foras ! et statim prodit qui fuerat mortuus.

Il cria à haute voix : Lazare, sortez du tombeau ! et celui qui était mort sortit à l'instant (Joan., XI, 45, 41).

Voici le miracle le plus signalé de la puissance de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle : ce devait être pour les Juifs la preuve la plus authentique de sa mission avant qu'il ressuscitât lui-même, c'était un témoignage sans réplique de la vérité de sa doctrine et de la sainteté de sa personne. Il parle, il commande, et à l'instant un mort enseveli depuis quatre jours et qui repandait déjà l'infection reprend vie et sort du tombeau. Tous les peuples en sont témoins, les ennemis même de Jésus-Christ n'osent y contredire, et l'on est forcé d'avouer que de tels prodiges lui attireront la créance de tout le monde : *Omnes credent in eum*.

Cependant, mes frères, ce miracle si singulier de la résurrection de Lazare n'est qu'un fort petit essai, une figure fort imparfaite d'un autre prodige qu'il devait opérer dans la suite des siècles ; je veux dire celui de la conversion des plus grands pécheurs : car quoique dans le changement du cœur Jésus-Christ n'agisse point sans la coopération de la volonté de l'homme, au lieu qu'il opère sans nous lorsqu'il agit sur les corps, il est vrai néanmoins que le miracle que l'Evangile nous expose est une image sensible et consolante de ce qui arrive dans la conversion de ces hommes dont je parle et qui ont vieilli dans le crime. Dès les premiers temps de l'Eglise on vit une multitude innombrable de ces morts spirituels sortir, pour ainsi dire, de leurs tombeaux et revivre à la justice. Une seule prédication des apôtres en ranimait plusieurs : la terre fut bientôt peuplée de ces nouveaux ressuscités, et leur vie parut si sainte qu'on en était dans l'admiration, qu'on n'osait presque approcher d'eux, qu'elle servait à multiplier

leur nombre et à donner à l'Eglise ce progrès immense qui la fit triompher de toutes les impiétés et de tous les préjugés du paganisme. Chaque siècle fut depuis marqué par de semblables prodiges ; des pécheurs les plus invétérés se sont convertis dans tous les temps ; quelque malheureux que soit le nôtre, nous en avons des exemples ; et la même voix qui rappela Lazare ressuscité encore tous les jours des âmes plus mortes et plus infectées que lui.

C'est là le grand triomphe de la grâce de Jésus-Christ ; c'est l'effet de cette puissance qu'il a reçue dans le ciel et sur la terre ; c'est une des grandes preuves de sa religion, et c'est pour vous, mes frères, le plus puissant motif que vous puissiez avoir de ne jamais désespérer de sa miséricorde. Il s'écria à haute voix : Lazare, sortez du tombeau ! et celui qui était mort sortit à l'instant. Ce seul récit devrait ranimer votre courage et votre confiance : mais j'ajoute encore que sa grâce a parlé au cœur de plus grands pécheurs que vous et qu'ils se sont convertis ; qu'une seule parole des livres saints, un sermon entendu avec foi, un entretien de piété auquel on aura pris goût, une lumière intérieure, une inspiration secrète, ont fait revenir quelquefois les plus désespérés ; et que tel qui se croyait sans ressource par rapport à la conversion, qui peut-être même en faisait gloire, a néanmoins été fidèle à la voix de son Seigneur qui lui a dit de se relever de son état : *Lazare, veni foras ! et statim prodit*.

Il y a longtemps, mes frères, que nous avons pensé que ce qui retarde la conversion des grands pécheurs, c'est qu'ils s'imaginent que leurs habitudes sont incurables, que leur volonté n'est plus susceptible de changement, qu'il ne leur est plus possible de se soustraire à l'empire des passions, et qu'il n'y a plus lieu d'espérer que Dieu se rapproche pour les convertir. C'est, mes chers auditeurs, pour vous préserver d'une disposition si injurieuse à la grâce de Jésus-Christ que j'ai dessein de vous montrer aujourd'hui par la résurrection de Lazare qu'il n'est point d'habitude, quelque tyrannique qu'elle soit, dont vous ne puissiez et dont vous ne deviez espérer de sortir par la vertu toute-puissante de votre Sauveur. Mais comme il est une autre sorte de pécheurs qui ne prévoyant pas les suites d'une mauvaise habitude, s'y engagent témérairement dans l'espérance de s'en délivrer quand ils le voudront, je ne dois pas les priver de l'instruction que notre évangile fournit par rapport à la difficulté de se relever quand on est dans l'habitude du péché. Ainsi, mes frères, j'attaque également et les désespérés et les présomptueux : je combats d'un côté la défiance et le désespoir de ces pécheurs abandonnés qui refusent de se relever d'une habitude criminelle, sous prétexte qu'ils ne le pourront jamais ; et, d'un autre côté, je combats la témérité de ces pécheurs aveugles qui contractent une habitude criminelle, sous prétexte qu'ils s'en relèveront un jour. Dans mon premier point je

ierai voir qu'il n'est point de degrés dans le péché qu'on puisse dire être sans ressource et sans espérance, et dans mon second point je montrerai qu'il n'est point de degré dans le péché où l'on ne doive éviter de tomber, de peur de n'en sortir jamais. En un mot, les motifs d'espérance pour les pécheurs qui sont dans l'habitude et qui voudraient s'en relever, les motifs de crainte pour les pécheurs qui ne sont pas encore dans l'habitude et qui voudraient s'y engager, c'est tout le partage de ce discours.

Mon Dieu, donnez-moi une voix assez pénétrante pour qu'elle se fasse entendre à mes auditeurs; une voix qui dise efficacement aux uns : Sortez du tombeau, et qui invite puissamment les autres à ne s'y pas précipiter. Je n'oserais dire, comme votre Fils, que vous m'exaucez toujours; mais je puis affirmer, en faveur du peuple qui m'écoute, que je vous invoquerai toujours sur lui. Faisons-le tous ensemble, mes frères, par l'intercession de la Mère de Dieu. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Il n'y a dans le péché aucun degré qu'on puisse dire être sans ressource et sans espérance : c'est la proposition que j'ai à vous prouver dans cette première partie. Mais il ne faut point ici, mes frères, que vous preniez le change; je ne m'adresse point à ces pécheurs qui ont une opposition formelle à la grâce de la conversion, qui se sont fixés par un acte libre de leur volonté dans l'état du vice, qui sont déterminés à résister jusqu'à la fin à toute lumière et à toute grâce, qui ont renoncé à leur salut, qui veulent mourir tels qu'ils sont; et quoique la grâce puisse changer leurs volontés rebelles, ils ne sont pas néanmoins ceux que l'Esprit-Saint a voulu marquer dans notre évangile. Je suppose des pécheurs qui veulent bien écouter ce qu'on leur dit, qui ne trouvent pas mauvais qu'on les exhorte à revenir de leurs égarements et qui puissent se rendre témoignage à eux-mêmes qu'ils ne haïssent pas la vérité et qu'ils n'ont pas entièrement perdu la foi. C'est à ceux-là que je dis qu'il n'est point d'abîme dont ils ne puissent sortir : je n'emploierai point d'autres preuves que celles que nous fournit l'Evangile, parce qu'en effet tout y est convaincant : suivons-le dans toutes ses circonstances.

Trois choses peuvent servir de prétexte aux grands pécheurs pour désespérer de leur conversion : premièrement, la longueur et la vieillesse de leurs habitudes; en second lieu, la faiblesse et la corruption de leur volonté; en troisième lieu, la multitude et le poids énorme des obstacles. Or la résurrection de Lazare répond à ces trois prétextes et les fait disparaître. Il était dans le tombeau depuis quatre jours : premier état de Lazare qui représente parfaitement celui du pécheur qui a longtemps vieilli dans ses habitudes. Il était mort, sans action, sans mouvement, répandant même l'infection : second état de Lazare qui nous rappelle celui du pécheur d'habitude, qui ne fait rien pour

se rapprocher de Dieu, et qui ne se livre qu'à la faiblesse de son cœur et à la corruption de sa volonté. Enfin une pierre scellait son sépulcre, il était environné de liens : troisième état qui nous fait voir le pécheur retenu par des obstacles et des difficultés qui paraissent insurmontables. Or ce Lazare enseveli depuis quatre jours, sans action et sans vie, captif sous la pierre de son sépulcre, se réveille et sort à la parole de Jésus-Christ : *Statim prodit*. Donc, quelque ancienne que soit une habitude, quelque faible que soit la volonté, quelque invincible que paraissent les obstacles, on ne doit jamais désespérer ni de la grâce de Jésus-Christ, ni de sa propre conversion. Examinons tout ceci en détail.

La longueur et la vieillesse des habitudes : premier prétexte que je dis devoir disparaître en présence de Jésus-Christ ressuscitant Lazare : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem*. Ce n'était donc plus Lazare malade et languissant; ce n'était pas non plus Lazare près de mourir; ce n'était pas même Lazare déjà mort et venant de rendre le dernier soupir : c'était Lazare dans le tombeau depuis quatre jours, abandonné à la pourriture et aux vers, sur qui la mort semblait avoir un droit assuré, une possession imprescriptible : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem*.

Vous reconnaissez-vous ici, pécheurs invétérés ? Je présume d'abord que le temps de votre innocence a été un temps fort court; votre première jeunesse fut un état d'infirmité et de langueur; la volupté commençait à vous gagner; les passions prenaient le dessus. On disait déjà de vous que la piété s'affaiblissait dans votre cœur, que toutes les semences du bien commençaient à se flétrir et à se corrompre, qu'on ne voyait presque plus en vous aucun principe de vie et de vertu : *Erat quidam languens Lazarus*. Cependant on hésitait encore sur votre état futur; on vous excusait sur la vivacité et le peu d'expérience de l'âge, on espérait que la première éducation produirait quelque jour son fruit : on se souvenait des marques que Dieu avait données de sa providence sur vous; on se flattait que les anciennes impressions de piété revivraient avec le temps, mais on ne savait pas qu'un premier péché mortel allait enfin corrompre tout le cercle de votre vie, que bientôt vous ne seriez plus retenu que par la honte et par la crainte, que mille péchés secrets vous dédommageraient de ce que vous n'osiez faire en public, que votre cœur était déjà enivré par le plaisir, et que vous vous forgiez insensiblement une chaîne de fer dont vous ne pourriez plus vous débarrasser que par miracle. Voilà, pour ainsi dire, le premier jour de votre mort et de vos funérailles; la jeunesse déjà pervertie.

Depuis ce temps-là le monde s'est présenté à vous avec tous ses charmes. Délivré de la contrainte où vous aviez été d'abord, vous n'insistiez de votre liberté que pour satisfaire tous vos désirs déréglés; vous ne refusâtes

aucun des plaisirs qui s'offrirent à vous ; vous vous fîtes une espèce d'étude des moyens de contenter vos passions, vous voulûtes éprouver de tout, et déjà vous aviez acquis une longue expérience dans le vice lorsque vous prîtes un établissement et un état. Voilà le second jour de votre mort : l'adolescence encore plus criminelle que la jeunesse.

Engagé dans le siècle, vous en adoptâtes toutes les maximes ; l'orgueil, la cupidité et l'ambition s'emparèrent de votre cœur et se joignirent à la volupté pour surcharger votre joug : vous sûtes vous partager entre les vices que ces passions vous suggéraient ; vous trouvâtes du temps pour satisfaire à toutes ; la justice ni la conscience ne vous arrêtaient jamais ; vous sûtes vous aguerir contre les remords et les agitations de votre âme ; votre intérêt, votre plaisir, une fausse gloire vous tinrent lieu de loi ; vous ne distinguâtes plus entre le crime et le crime ; et pourvu que le nom de probité et d'honneur vous restât (encore ne sais-je si vous en étiez bien jaloux), vous ne fûtes plus effrayé d'aucun excès d'injustice ou de débauche. C'est le troisième jour de votre ensevelissement dans la mort du péché : l'âge mûr encore plus dépravé que la jeunesse et l'adolescence.

Enfin, lorsque le brillant de votre vie a été passé, que vos jours ont commencé à décliner et qu'on croyait que la bienséance vous rendrait un peu plus sage et un peu plus retenu, le vice, bien loin de vous quitter, est devenu au contraire et plus tyrannique et plus déshonorant ; vos désirs ont paru plus insensés, votre cupidité plus bizarre, votre ambition plus démesurée et plus ridicule, votre libertinage plus extravagant, si je puis le dire. On a été surpris de voir vos vices, autrefois plus prudents, se donner et vous donner vous-même en spectacle, vous rendre l'objet de la risée publique ; vous ne saviez plus à quoi vous en prendre ; ne pouvant plus faire tout le mal, vous vous vantiez à tout propos de l'avoir fait, vous étiez ardent à le conseiller, et vous le portâtes à un tel point de grossièreté et d'impudence qu'à vous voir et à vous entendre on aurait pu s'en dégoûter. C'est dans ce quatrième jour de votre mort et de votre ensevelissement qu'on eût pu dire de vous à bien plus juste titre que de Lazare : *Jam fetet, quatruiduanus est enim*

Vous voyez, mes chers auditeurs, que j'ai atteint le dernier période de l'habitude. Je prends le pécheur dans cet état ; je suppose en lui une vie toute prostituée au crime, toutes les suites de cette abondance d'iniquités, quelque passion qui domine sur le tout, quelque intrigue qui depuis longtemps occupe tout le cœur, quelque crime qu'on s'est rendu comme nécessaire par l'habitude, certains vices secrets qui se sont changés en nature, un tempérament devenu en quelque sorte incorrigible ; c'est, dis-je, dans ce point-là que je prends le pécheur : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem*. C'est cet état que saint Augustin appelle

un genre de mort affreux : *Genus mortis immane mala consuetudo appellatur* ; et je dis que cet état, quelque horrible qu'il soit, n'est pas néanmoins sans ressource, du moins pour celui qui voudra m'écouter.

En effet, si quelque chose pouvait faire désespérer de la conversion d'un tel pécheur, ce serait d'abord parce qu'il a éloigné la grâce de Jésus-Christ et qu'il a lieu de craindre que Dieu ne se rapproche jamais de lui ; mais voyons par l'Evangile ce qu'il en faut penser.

Il est dit que Lazare était de Béthanie, où demeuraient Marthe et Marie ses sœurs : *Erat a Bethania de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus* ; et je vois là un grand motif d'espérance pour ce pécheur, car cette maison de Marthe et de Marie nous représente l'Eglise où nous avons tous été enfantés par le baptême, où par notre adoption nous sommes tous frères en Jésus-Christ, où il s'est réfugié, pour ainsi dire, après avoir abandonné la Synagogue, où il habitera jusqu'à la fin des siècles, comme dans son temple, sans jamais s'en séparer, où l'on entendra sa parole, où il recevra les doux parfums de la prière et les soins amoureux d'une charité tout appliquée aux bonnes œuvres, et dans laquelle il opérera toujours, par la vertu ineffable de sa grâce, des résurrections et des conversions.

Erat a Bethania de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus : Lazare était de Béthanie et de la maison de Marie et de Marthe ses sœurs ; et vous, mon cher frère, vous êtes dans l'Eglise et de l'Eglise ; c'est-à-dire que vous appartenez à une maison qui fait les délices de Jésus-Christ ; que vous êtes associé, quoique de plus loin parce que vous êtes pécheur, à tout ce qu'il y a de saints et d'élus de Dieu ; c'est-à-dire que par le baptême et par la confirmation vous avez été marqué d'un caractère ineffaçable, aimé et respecté de Dieu ; que vous avez reçu un sceau divin qui est nommé le gage du salut, qui vous donne droit d'appeler Dieu votre Père, qui vous lie à votre Sauveur, qui vous met en état de recevoir de nouveau les communications qui doivent être entre lui et vous. Vous êtes enfant de l'Eglise, et par conséquent vous avez droit à la charité de Jésus-Christ ; car Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare : *Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam et Lazarum*. Lorsqu'on le pria pour vous, on pourra lui dire : Celui que vous aimez est malade, est mort, est enseveli : *Ecce quem amas infirmatur*. Moi-même, lorsque je vous prêche, je sens que je parle à un enfant de Dieu ; je me représente tous les trésors de grâce renfermés dans la maison que vous habitez ; je sais que Jésus-Christ est près de vous ; qu'à votre droite et à votre gauche il répand mille faveurs, qu'il vous les présente à vous-même, et qu'il ne vous reste plus qu'à vouloir bien les recevoir.

Bien loin que je pense à vous exclure de sa miséricordieuse providence, je crois que c'est vous qu'il est venu chercher, que ce sont vos besoins qui l'attirent et qui le re-

tiennent au milieu de nous, que votre conversion lui donnerait plus de joie que la persévérance de mille justes. Il me semble que je l'entends dans le ciel s'entretenir de vous avec ses anges et ses saints, leur dire, comme il fit autrefois à ses apôtres : *Lazarus, que nous aimons, est endormi : Lazarus amicus noster dormit*; les inviter à venir avec lui pour vous réveiller de cet assoupissement léthargique : *Sed vado ut a somno excitem eum*. Hé! qui sait si tout ce progrès dans le mal, qu'il a permis, n'était point pour manifester sa puissance et sa gloire? Pourquoi ne croirais-je pas que cette mort où je vous vois n'est véritablement qu'un sommeil, et que cet excès de vices ne va point à la mort? *Infirmis hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam*. Car enfin, il y a, je l'avoue, des péchés et un état de mort d'où il est difficile de revenir : *Est peccatum ad mortem* (I Joan., V, 16); et cet état c'est celui de l'incrédulité, de se séparer de l'Eglise en perdant la foi, de rompre ce dernier lien qui attachait à Jésus-Christ, de mépriser et de blasphémer ses mystères, de contredire sa parole, de la combattre de front, de ne vouloir plus être de la compagnie, de la maison et de la religion de ses saints : *Est peccatum ad mortem*. Oui, cet état fait horreur, il est par lui-même un état d'impénitence; et je dirais bien, en suivant l'idée de l'apôtre saint Jean, que je n'oserais presque ni prier, ni prêcher pour ces sortes de pécheurs : *Est peccatum ad mortem; non pro illo dico ut roget quis* (Ibid.). Mais, mon cher frère, vous n'en êtes point là; vous avez encore la foi, Dieu vous l'a conservée au milieu des plus grands désordres; vous avez toujours détesté l'impiété et le libertinage; et quand même vous auriez été autrefois assez faible pour y applaudir, ce n'était que par respect humain, par fausse complaisance; votre cœur n'a point été incrédule; s'il l'a été, ce n'était point un parti pris, vous ne vous y êtes jamais fixé, et la main de Dieu vous a retiré à l'instant du précipice où l'on voulait vous entraîner : aujourd'hui même vous aimez l'Eglise, vous aimez la religion, vous respectez son culte, vous estimez les gens de bien; vous ne pourriez souffrir qu'on vous dit que vous n'êtes pas chrétien; vous aimez à m'entendre dire à moi-même que vous êtes mon frère, que nous sommes liés par le même baptême, par le même sacrifice, par la même foi, par la même espérance. Ainsi, croyez-moi, si Jésus-Christ n'est pas venu plus tôt vous délivrer, s'il a laissé passer les jours les plus favorables de votre vie sans nous exaucer : *Ut audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus*, c'est qu'il a voulu rendre le miracle de votre conversion plus éclatant et qu'il a voulu être glorifié par votre conversion même : *Ut glorificetur Filius Dei per eam*. Je ne vous ai pas abandonné pour toujours, dit-il dans ses Ecritures : *Ad punctum in modico dereliqui te* (Isai., LIV, 7).

Il est vrai, mon cher auditeur, que, dans

des jours aussi malheureux que les nôtres, où le vice, le blasphème et l'incrédulité sont portés à leur comble, il semblerait que Jésus-Christ ne devrait plus habiter parmi nous, que c'est en vain que nous l'invoquons, et que nous ne devrions plus espérer de ces résurrections éclatantes, de ces miracles de grâce. Mais il n'y a qu'un défaut de foi qui puisse suggérer ces pensées; les disciples encore imparfaits pouvaient parler ainsi : Maître, comment retourneriez-vous dans un lieu où l'on voulait vous lapider? *Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc* (Joan., XI, 8)? Mais il y a douze heures dans le jour : *Nonne duodecim sunt horæ diei* (Ibid., 9)? Jésus-Christ connaît les temps et les moments, et c'est faire trop d'honneur aux méchants que de croire que c'est sur le plus ou le moins de leur malice que Jésus-Christ mesure sa charité pour son Eglise et pour les âmes. Si quelquefois il se cache, c'est pour revenir bientôt; son peuple lui est toujours cher, il s'en occupe toujours, il pense toujours à s'en rapprocher : Allons, disait-il, retournons en Judée : *Eamus in Judæam iterum* (Ibid., 7). Il y vint en effet comme il l'avait dit; il voulut même que les Juifs ses ennemis fussent présents quand il opérerait le miracle; il prévint bien qu'ils s'en scandaliseraient, qu'ils en prendraient occasion de l'accuser, et que dès ce jour-là ils penseraient à le faire mourir. Mais il n'a point d'égard à leur malice; il cherche Lazare qu'il aimait; il vous cherche vous-même, mon cher frère; il vient à vous; il vous dit par un de ses prophètes que votre dernier état n'est pas sans espérance : *Et est spes novissimis tuis, ait Dominus* (Jerem., XXXI, 17); et je dirais volontiers, comme lui, que je me réjouis de ce qu'il ne s'est point approché plus tôt, afin que nous connussions par le miracle de votre changement le souverain pouvoir qu'il a sur les cœurs : *Gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi*. L'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs est donc un premier motif d'espérance qui répond au premier prétexte que l'on se fait sur la longueur et la vieillesse des habitudes : *Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam et Lazarum*; car, dit saint Augustin à cette occasion : Seigneur, lorsque vous aimez, vous n'abandonnez pas : *Non enim amas, et deserts*.

Mais je vous entends me répondre au fond de votre cœur qu'il est vrai que tous les trésors de Jésus-Christ vous sont ouverts, que tous les mystères de la rédemption sont pour vous, que vous en pourriez user comme bien d'autres, que vous vous sentez même quelquefois intérieurement excité à y recourir, mais que votre cœur n'est point touché, que votre volonté ne peut se tourner au bien, qu'elle rampe toujours à terre, qu'elle est dévorée par le ver des cupidités et des vices, qu'elle n'a ni action ni vie pour se relever, qu'elle n'a aucun goût pour la vertu, qu'elle n'en aime point les pratiques, qu'elle ne sait ni comment il faut prier Jésus-Christ, ni ce qu'il

faut lui demander : second état du pécheur représenté par celui de Lazare mort sans sentiment, sans mouvement, sans connaissance : *Lazarus mortuus est*. Mais que notre évangile répond bien à ce second prétexte et que j'y découvre de motifs d'espérance ! Pendant que le mort repose dans le sépulchre tout est en mouvement dans la maison de Marthe et de Marie, on ne s'occupe que de lui. Dès le moment qu'il fut malade, ses sœurs avaient aussitôt envoyé à Jésus-Christ ; depuis sa mort elles étaient dans la douleur et dans les larmes, elles attendaient avec une sainte impatience le retour de celui qui pouvait les consoler, elles marchent au devant de lui dès qu'il arrive, elles ne l'entretiennent que de la perte qu'elles ont faite, elles reconnaissent sa puissance, elles excitent sa charité, elles le conduisent au sépulchre, elles lui représentent l'état du mort, elles prêtent leur ministère à tout, et, par cette sollicitude qu'elles ont pour Lazare, elles mériteront de le recouvrer bientôt vivant et agissant comme elles.

Eh bien ! mon frère, vous n'avez donc ni volonté, ni cœur, ni action ? Mais ignorez-vous que dans cette maison où vous êtes mort il est encore des vivants qui prient, qui parlent et qui travaillent pour vous ? Seconde ressource que j'ai à vous offrir, second motif d'espérance : les prières que les saints dans l'Eglise, et que l'Eglise offre elle-même à Jésus-Christ pour les pécheurs.

Quoique Jésus-Christ habite toujours avec elle, cependant il n'y opère qu'autant qu'il est invoqué. Mais comme il y a des âmes qui ne le font pas par elles-mêmes, il répand dans celles qui sont plus proches de lui un esprit de charité, de désirs et de prières qui reflué sur celles qui en sont plus éloignées. Comme tous ses membres ne sont qu'un corps avec lui et qu'il aime ce corps, qu'il le sanctifie, qu'il le sauve, de même il conserve et il augmente dans ceux de ses membres qui sont vivants une santé et une vigueur qui servent au rétablissement de ceux qui sont malades ou morts. C'est là proprement ce qu'on appelle la communion des saints, par laquelle les forts soutiennent les faibles, les sains concourent à la guérison des malades, les membres vivants communiquent la vie aux morts. Ainsi, mes chers auditeurs, ne pensez pas que les justes qui sont dans l'Eglise ne soient justes que pour eux. Lorsque Dieu les remplit de sa grâce, c'est non-seulement pour les sanctifier eux-mêmes, mais encore pour les mettre en état de répandre, si je puis parler ainsi, sur les terres voisines des influences et une fécondité qui produisent des fruits de vie. Les prières, les bonnes œuvres, la pénitence d'une seule âme contribuent quelquefois à la conversion de beaucoup d'autres, et c'est un sentiment très-conforme à l'analogie de la foi que, lorsque Dieu suscite en certains temps et en certains pays des saints d'un ordre supérieur, c'est par des vues d'une grande miséricorde pour les pécheurs.

Mais ce qui doit nous faire plus d'impres-

sion et nous rassurer davantage par rapport aux pécheurs, c'est que nous voyons que tout ce qui se fait dans l'Eglise est le plus souvent pour eux ; que presque toutes les lois, toute la discipline de l'Eglise, toutes ses prières ont rapport à eux. Combien parlons-nous d'eux dans le sacrifice, dans l'office public, dans les psaumes que nous récitons ! Pour qui sont érigés ces temples, ces tribunaux, ces autels, cette chaire même ? A qui adressons-nous la parole lorsque nous prêchons ? Quelles sont les vérités que nous nous appliquons à développer ? Nous voyons-on faire des discours bien sublimes, expliquer des mystères qui ne puissent être entendus que des spirituels ? Ne semble-t-il pas au contraire que nous abandonnions les justes, que nous affectons de passer tout ce qui ne servirait qu'à leur instruction, et que nous ne soyons occupés qu'à ramener et à convertir les pécheurs ?

C'est, mes frères, ce zèle que Dieu suscite dans son Eglise en leur faveur qui nous est fidèlement tracé par ce qui est rapporté de Marthe et de Marie. Lazare est mort et ne demande rien, mais ses deux sœurs demandent pour lui : l'une, qui représente par son état la vie occupée au travail et aux bonnes œuvres, attire l'attention du Sauveur et fait sortir de sa bouche cette parole consolante : *Voire frère ressuscitera : Resurget frater tuus* ; l'autre, qui nous figure la vie de prières, achève ce que la première avait commencé ; et l'une et l'autre, aidées par les gémissements et par les larmes de ceux qui étaient avec elles, excitent dans l'âme du Sauveur ce trouble et ce frémissement qui nous préparent au miracle : *Jesus ergo ut vidit eam plorantem et Judæos qui venerant cum ea plorantes, infremuit spiritu et turbavit seipsum*.

Qu'on se garde donc bien de me dire qu'il n'y a point d'espérance pour ces grands pécheurs qui composent nos auditoires ; que, n'ayant point d'oreilles pour entendre, toutes nos prédications leur sont inutiles. Une voix intérieure me répond que plusieurs de mes frères ressusciteront : *Resurget frater tuus* ; que Jésus-Christ ne sera pas toujours inflexible, qu'il écouterà les prières de son Eglise, et que, comme un saint évêque disait à sainte Monique au sujet du jeune Augustin : Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse : *Fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat*. Je veux qu'il y ait des pécheurs plus abandonnés que les autres, qui, n'étant connus et approchés que par d'autres pécheurs souvent plus morts et plus désespérés qu'eux, aient moins de ressources parce qu'on prie moins pour leur salut. J'avoue qu'il est des familles de malediction dont Jésus-Christ semble ne point approcher, où l'on ne l'appelle point, où l'on ne l'invoque jamais, où tout est mort, sans vigueur et sans action. J'avoue encore que les conversions y sont plus rares et plus difficiles, et je plains ceux qu'une malheureuse naissance engage dans des sociétés si perverses et si perdues. Mais qu'ils ne rom-

pent point la communication qu'ils ont avec l'Eglise, qu'ils se confient dans ses prières, qu'ils participent de cœur et de volonté à tout ce qui s'y fait de bien, qu'ils implorent la charité des justes et des saints : alors on peut encore exciter la compassion de Jésus-Christ pour eux ; l'Eglise ne les oublie pas, peut-être même gémit-elle davantage sur leurs maux ; et peut-être encore que le Sauveur de tous, voyant nos larmes et nos vœux, frémissa et se troublera lui-même en leur faveur : *Jesus ergo ut vidit eam plorantem, infremuit spiritu et turbavit seipsum.*

A Dieu ne plaise néanmoins, chrétiens auditeurs, que, pour relever l'efficacité des prières et des œuvres que font les vivants, je décharge les morts de l'obligation d'employer ce qu'ils ont de vie pour agir et pour prier eux-mêmes ! En effet, dans tout ce que l'évangéliste rapporte, il a eu dessein de les instruire non-seulement de ce qu'ils devaient espérer, mais encore de ce qu'ils devaient faire. La confiance que l'Esprit-Saint veut leur inspirer n'est point une confiance paresseuse ni présomptueuse. Il faut que dès qu'ils sentent les approches de Jésus-Christ, ils aillent comme Marthe au devant de lui par les bonnes œuvres, par les œuvres de charité et de pénitence : *Martha ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi.* Ah ! qu'il fait beau voir un pécheur se préparer à la grâce de la justification par d'abondantes aumônes, par l'accomplissement des devoirs de son état, par des mortifications et par des jeûnes ! et tandis que dans le secret de son cœur il déplore ses égarements et sa propre mort, comme faisait Marie à l'égard de Lazare : *Maria autem domi sedebat* ; qu'il fait beau, dis-je, le voir aller au-devant de toutes les œuvres et de tous les travaux qu'on pourrait lui imposer ! *Martha ut audivit, occurrit illi.* Je veux qu'au premier signal que je lui donne de la miséricorde que Jésus-Christ est près de lui faire il se lève à l'instant et qu'il ait recours à lui : *Surgit cito et venit ad eum* ; je veux qu'il ne s'occupe point tellement de son malheur et de son désordre que cela puisse l'empêcher de reprendre courage en la présence de son Sauveur ; je veux qu'il avoue que tous ses maux ne viennent que de ce qu'il l'a connu trop tard : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* ; je veux qu'il sache que Jésus-Christ a la plénitude de la résurrection et de la vie, qu'il est lui-même vie et résurrection : *Ego sum resurrectio et vita* ; je veux qu'il comprenne bien que non-seulement les justes et les vivants qui croiront en Jésus-Christ ne mourront jamais : *Omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum* ; mais que les morts mêmes vivront par cette foi et cette confiance : *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* Le croyez-vous, pécheurs ? Ah ! voilà votre salut bien avancé. Au moment que vous aurez dit du fond du cœur, avec une ferme foi, une foi vive, que Jésus-Christ est Fils de Dieu et qu'il est venu dans le monde pour racheter

les pécheurs, pour vous racheter vous-mêmes et pour vous sauver : *Utique, Domine, ego credidi* : dès lors je tiens votre conversion pour assurée : vous n'aurez plus qu'à redoubler vos prières, car c'est à la prière que Jésus-Christ veut tout accorder. Les œuvres sont nécessaires, mais elles ne suffisent pas ; Marthe doit appeler Marie à son secours : *Vocavit Mariam sororem suam silentio.* C'est ainsi que Jésus-Christ l'ordonne : *Magister adest et vocat te.*

Que ceux donc qui connaissent peu l'économie du salut fassent tout consister en pratiques humaines, en dévotions purement arbitraires ; qu'ils croient, comme les Juifs, qu'il n'y a d'autre ressource que de s'effrayer, de se troubler, de répandre des larmes : Elle va, disaient-ils, au sépulcre pour pleurer : *Vadit ad monumentum ut ploret ibi.* Pour nous, nous admirerons la prudence de Marie qui court au devant de son Sauveur, qui le reconnaît et qui l'adore en cette qualité : *Cecidit ad pedes ejus* ; qui rend hommage à sa charité et à sa puissance. Nous nous en tiendrons à la parole du Sauveur même, qui dit que c'est par une foi vive, animée de l'esprit de confiance et d'amour que les morts, et les morts de quatre jours, ressusciteront : *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*

Mais vous me direz toujours que votre cœur ne peut former tous ces sentiments ; et moi je vous répondrai que vous devez au moins les désirer, que vous devez souhaiter qu'on les forme pour vous, que vous devez vous unir à ceux qui les ont, et que, selon la belle remarque de saint Augustin, si vous aimez véritablement dans les autres ce que vous ne pouvez faire et ce que vous ne faites pas uniquement parce que vous ne le pouvez pas, alors vous êtes censés le faire en ceux qui le peuvent et qui le font en effet : vous en tirez le même avantage que si vous le faisiez vous-mêmes ; leurs dispositions vous deviennent propres, leurs œuvres sont vos propres mérites : *Quod alter minus potest, in eo qui potest, facit, si in altero diligit quod ideo quia non potest, ipse non facit.* Ces paroles, mes frères, sont bien consolantes ; elles sont conformes à ce qu'avait dit le prophète, qu'il prenait part à tout le bien qui se faisait : *Particeps ego sum omnium timentium te* (Psal. CVIII, 63) ; et elles sont la preuve complète de ce que j'ai dit, que les prières que l'Eglise offre à Jésus-Christ pour les pécheurs sont une ressource qui répond au second prétexte, que l'on n'a ni force ni volonté pour agir et pour prier.

Il reste aux pécheurs d'habitude un dernier retranchement ; c'est de dire que les obstacles sont invincibles, que les liens sont indissolubles. Ils avoueront, comme Marthe et Marie, que s'ils eussent connu Jésus-Christ avant que de s'engager dans ce gouffre de vices, ils eussent pu avec sa grâce s'en préserver : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Mais ils ne

comprennent point qu'il leur soit possible d'en sortir : ils voient pour ainsi dire des montagnes au-dessus de leurs têtes, des chaînes pesantes qui les tiennent captifs, et ils ne reconnaissent aucune puissance, ni dans le ciel, ni sur la terre, qui soit capable de les délivrer. Mais je n'ai qu'à leur opposer les paroles mêmes de Jésus-Christ : Ne vous ai-jepas dit que si vous avez la foi vous verrez la gloire de Dieu : *Nonne dixi tibi quoniam, si credideris, videbis gloriam Dei ?* Je pourrais leur rappeler ce que Marthe disait à Jésus : Je sais que Dieu vous accordera à cette heure, à cette heure que Lazare est enseveli, retenu dans la mort et dans l'infection depuis quatre jours, je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez : *Sed et nunc scio quia quacunque poposceris a Deo dabit tibi Deus.* Enfin, ce seul mot de Jésus-Christ à son Père : Je sais que vous m'exaucez toujours : *Ego autem sciebam quia semper me audis ;* ce seul mot, dis-je, ferait toute ma réponse.

La puissance de Jésus-Christ dans la conversion des pécheurs est donc un troisième motif d'espérance qui répond au troisième prétexte qui se tire de la multitude et du poids énorme des obstacles. Mais j'ai relevé ce pouvoir de Jésus-Christ dans une autre occasion ; j'en ai fait un motif puissant de se confier en lui au milieu des plus grandes difficultés.

Dites-moi désormais, mes chers auditeurs, tout ce qui vous retient ; représentez-moi tout ce qui met obstacle à votre conversion ; parlez-moi de ce profond abîme où vous êtes engloutis : je n'aurai qu'à vous opposer ces premiers articles de votre créance : Je crois en Dieu le Père tout-puissant et en Jésus-Christ son Fils unique. Il nous l'a promis, que, si nous croyons, nous verrons la gloire de Dieu : *Nonne dixi tibi quoniam si credideris, videbis gloriam Dei ?* et cette gloire consiste à faire ce qui semblait impossible et désespéré.

L'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs, les prières que l'Eglise offre à Jésus-Christ pour les pécheurs, la puissance de Jésus-Christ sur son Eglise dans la conversion des pécheurs, sont les motifs d'espérance que l'Evangile offre à ceux qui sont dans l'habitude et qui voudraient s'en relever. Il n'est donc point de degré dans le péché qu'on puisse dire être sans ressource ; c'est ce que je viens de montrer : il n'est point de degré dans le péché où l'on ne doive éviter de tomber, de peur de n'en sortir jamais ; les motifs de crainte pour les pécheurs qui ne sont pas encore dans l'habitude et qui voudraient s'y engager, c'est mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est point de degré dans le péché où l'on ne doive éviter de s'engager, de peur de n'en sortir jamais ; c'est la proposition qui me reste à expliquer. Rien de plus admirable dans la religion que cet accord de vérités qui paraissent contradictoires, qui servent à l'instruction de toutes sortes de pécheurs,

quoique d'un ordre très-différent, et qui inspirent des sentiments toujours justes, lors même qu'elles semblent se combattre. Tout est à espérer pour le pécheur qui est dans l'habitude et qui voudrait s'en relever ; tout est à craindre pour le pécheur qui n'est pas dans l'habitude et qui voudrait s'y engager. Ces deux propositions sont également vraies ; et ce qui est remarquable, c'est qu'elles se prouvent par le même évangile et par le même événement. Trois sortes de prétextes de découragement et de défiance que se forme le pécheur qui est dans l'habitude nous ont semblé devoir disparaître en présence de Jésus-Christ ressuscitant Lazare, et Lazare ressuscité par Jésus-Christ va convertir ces mêmes prétextes en raisons solides pour détourner le pécheur de s'engager dans l'habitude. Commençons par le dernier de ces prétextes, qui consiste dans la multitude et le poids énorme des obstacles : je dis que c'est le premier motif de crainte qui devrait retenir le pécheur dès les premiers accès du vice.

C'est, dis-je, la première considération que devrait faire celui qui est comme suspendu entre le vice et la vertu, dont le cœur n'est point encore fixé ni pour l'un ni pour l'autre, qui dispute pour ainsi dire avec lui-même sur le choix qu'il fera de l'une de ces deux routes si opposées. Je voudrais surtout qu'un jeune homme qui se trouve partagé entre ces deux partis, Dieu et le péché, voulût bien pénétrer jusque dans l'avenir, pour y découvrir les suites déplorables d'un engagement de vices qui se présente à lui. Hélas ! j'appliquerais bien ici ce que dit l'Ecriture, qu'entre les choses que j'ignore il en est une qui m'est plus impénétrable ; c'est le terme où doit aboutir la voie que prend un jeune homme : *Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus ignoro... , viam viri in adolescentia* (Prov., XXX, 18, 19).

En effet, qui est-ce qui peut savoir ce qu'un premier crime va lui former d'obstacles et de liens, à quelle espèce de nécessité il sera réduit, dans quel abîme de maux et de désordres il se trouvera peut-être engagé malgré lui ? Ce sont ces affreuses extrémités si communes dans le monde, ces états presque désespérés où l'on a été conduit peu à peu par un enchaînement de vices ; c'est ce que Jésus-Christ déplorait autrefois sur le tombeau de Lazare : *Et lacrymatus est Jesus ;* c'était là le sujet de ce frémissement et de ce trouble qu'il excitait en lui-même : *Infremuit spiritu et turbavit seipsum.* Lazare était malade, il est vrai ; mais toutes les avenues étaient ouvertes pour aller jusqu'à lui : on entre aujourd'hui chez Marthe et Marie, et l'on ne le trouve plus ; Jésus-Christ lui-même semble ignorer où il est : Où l'avez-vous mis ? dit-il, où est-il caché ? où faut-il aller pour le rencontrer ? *Ubi posuistis eum ?* Ce fut ainsi que Dieu demandait autrefois à Adam : Où êtes-vous ? *Adam, ubi es* (Genes., III, 9) ? A quel état vous êtes-vous réduit vous-même ? Et c'est ainsi qu'on pourrait encore interroger tant de pécheurs qu'une

longue suite d'événements, des progrès rapides dans l'abîme des vices ont rendus comme inaccessibles à la lumière de Dieu et à l'opération de sa grâce. Qu'êtes-vous devenu, mon cher frère, depuis ce premier moment où votre innocence vint à échouer? où est-ce que l'impureté vous a précipité? où vous a conduit ce premier pas que votre ambition et votre orgueil vous ont fait faire vers la fortune? *Ubi posuistis eum?* Lorsque je vous connus, on pouvait vous aborder, il n'y avait point encore de barrières formées pour vous empêcher de sortir de l'état où je vous trouvais, le champ était libre pour vous échapper, et je vous montrais mille sentiers pour vous détourner du précipice où je vous voyais courir. Mais aujourd'hui je vous cherche et vous avez disparu : *Ubi posuistis eum?* vous êtes devenu l'esclave d'un monde où je ne puis plus pénétrer; vous habitez une région que je ne connais point, vous vous êtes précipité dans un abîme sans fond où je ne saurais vous donner du secours : c'est une caverne ténébreuse où vous êtes enseveli; mille obstacles m'en interdisent l'entrée; toutes les routes pour en sortir vous sont fermées à vous-même; un mur impénétrable nous divise; une pierre immobile couvre votre sépulture : *Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei*

Pour rompre, mes chers auditeurs, le danger de cet état et ce que c'est qu'un engagement où tout s'oppose à la conversion, vous devez remarquer que la grâce de Jésus-Christ n'opère pour l'ordinaire les résurrections qu'après les avoir préparées par un ordre et une suite de circonstances qui placent le pécheur à propos et qui le mettent en état d'entendre la voix de Dieu et de recevoir les influences de son esprit. La conversion du cœur est toujours un miracle, mais c'est pour l'ordinaire par des moyens naturels que Dieu nous y dispose. Il écarte les occasions du péché, il rompt les liens qui nous y tenaient attachés, il nous met pour ainsi dire sous ses yeux et sous sa main pour avoir action sur nous. Où l'avez-vous mis? dit-il, *Ubi posuistis eum?* pour faire entendre qu'il voulait voir Lazare avant que de lui commander; et c'est ce que Marthe et Marie comprenaient bien lorsqu'elles lui répondirent : Seigneur, venez et voyez : *Domine, veni et vide*. C'est encore ce qui est bien plus marqué par l'ordre que donne Jésus-Christ d'ôter la pierre de dessus le tombeau : *Ait Jesus : Tollite lapidem*. Jusque-là ce n'avait été que trouble, que frémissement et que larmes, parce qu'en effet il ne devait point y avoir de résurrection tant que ces obstacles subsisteraient : mais dès que la pierre est ôtée, ce n'est plus qu'actions de grâces, désormais il est exaucé, et le mort va ressusciter : *Tulerunt ergo lapidem ; Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit : Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me*.

Mais ce que je ne dois pas oublier, et ce que Jésus-Christ a voulu encore nous faire sentir, c'est que cette œuvre d'écartier les

obstacles, c'est l'homme qui doit la faire. Dieu se charge en quelque sorte du changement de notre cœur, mais il nous charge nous-mêmes de nous y disposer; et je crois apercevoir dans notre évangile cette différence entre la conversion et la préparation. En effet, Dieu agit par lui-même lorsqu'il veut ressusciter Lazare : *Vocemagna clamavit : Lazare, veni foras!* mais il commande qu'on agisse lorsqu'il veut lever les obstacles : *Ait Jesus : Tollite lapidem*. La coopération de Lazare dans sa résurrection paraît lorsqu'il se lève au premier commandement qu'on lui fait : *Et statim prodit*; la puissance de Jésus-Christ se manifeste dans l'ordre qu'il donne d'ôter la pierre : *Ait Jesus : Tollite lapidem*. Mais il faut avouer que l'opération de l'homme paraît plus dans ce dernier : *Tulerunt ergo lapidem*, et que l'opération de Dieu paraît davantage dans la résurrection : *Vocemagna clamavit : Lazare, veni foras!*

Tout ceci supposé, je dis qu'il n'est point de péché, point de démarche vicieuse qui ne puisse vous susciter des obstacles et des difficultés que vous ne pourriez vaincre que très-difficilement, et qui vous mettront hors d'état d'entendre la voix du Sauveur lorsqu'il voudrait vous rappeler. Au moment que vous violez la loi de Dieu, vous commencez une carrière qui peut mettre une distance infinie entre le ciel et vous : ce premier faux pas vous conduira peut-être à des extrémités dont vous ne reviendrez plus; déjà s'élève autour de vous des rochers escarpés que vous ne pourrez franchir. En vain l'esprit du Seigneur nous dira-t-il pour lors : Levez la pierre : *Tollite lapidem*; dégagez cette âme, si vous le pouvez, de cette servitude où elle s'est réduite; retirez-la du milieu de cette Babylone où elle se perd; faites-lui rompre ces liaisons étroites qui sont la cause de ses malheurs; arrachez-la à ces occasions, à ses emplois, à ces alliances, à ces dignités, à ces relations qui lui ont rendu le péché comme nécessaire : *Tollite lapidem*; il est vrai, je suis assez puissant pour la ressusciter; mais où est-elle? *Ubi posuistis eum?* Séparez-la de tout ce faste, de tout ce luxe, de tout cet embarras où elle est comme ensevelie : *Tollite lapidem*; montrez-la-moi dans un état où je puisse l'approcher, où je puisse lui parler : *Tollite lapidem*. En vain, dis-je, invoquerons-nous alors la grâce de Jésus-Christ; la pierre sous laquelle vous serez enfermés lui sera comme impénétrable; nous n'aurons pas les mains assez puissantes pour la lever; peut-être même n'aurons-nous pas le courage de le tenter; votre état passera nos lumières et nos forces; nous parlerons, nous appellerons, nous chercherons du secours, nous déploierons votre sort, les obstacles rendront tous nos efforts inutiles, et nous aurons la douleur de voir que Jésus-Christ, étant près de vous, vous laissera néanmoins pourrir dans votre sépulture, et cela par votre faute, parce que la pierre en est scellée, que vous l'avez vous-même cimentée, et que vous nous avez mis dans

l'impuissance de vous aborder et de vous montrer à votre Sauveur : *Veni et vide*. Premier motif de crainte pour le pécheur qui n'est pas encore dans l'habitude et qui voudrait s'y engager, la multitude et le poids énorme des obstacles par lesquels il pourra être arrêté.

Mais quand il serait vrai que par une providence de miséricorde les obstacles ne deviendraient pas tels que je les ai représentés, le genre de mort dont vous serez atteint ne rendra-t-il point votre volonté inhabile et immobile pour toute sorte de bien ? C'est un second prétexte de découragement auquel nous avons répondu à l'égard du pécheur qui est dans l'habitude ; mais c'est une seconde raison solide de ne pas s'y engager, et un second motif de crainte pour le pécheur qui n'y est pas encore.

En effet, mes très-chers frères, quoique l'état de Lazare fût un état de mort, un état qu'on pouvait croire désespéré, cependant il avait encore la forme humaine, on eût pu le reconnaître à son visage, il n'y avait que le dedans qui fût corrompu ; le corps était dans son entier, tous les sens étaient marqués, il lui restait des mains et des pieds qu'on pouvait ranimer, il n'était point encore changé en terre et en poussière, c'était le corps de Lazare, et on pouvait l'appeler de son nom : *Lazare, veni foras !* Mais il n'en est pas ainsi de la plupart des pécheurs qui s'engagent dans l'habitude : la mort a déjà tout détruit, elle a causé comme une dissolution générale de toutes leurs facultés et de tout leur être, elle a défiguré et le dedans et le dehors, il ne reste aucune trace de ce qu'ils ont été, tout est changé, tout est perverti ; vous ne les retrouvez plus, vous ne les reconnaissez plus ; c'est un amas de pourriture et de corruption ; vous ne savez plus ce qui pourrait en eux reprendre mouvement et vie.

Me trompé-je, mes chers auditeurs ? et ne vivez-vous pas au milieu de ces morts qui ne ressemblent plus au reste des hommes, qui ne se ressemblent plus à eux-mêmes, en qui vous ne voyez aucun vestige de cette sagesse, de cette bonté primordiale que le péché originel n'a pas même entièrement effacé de notre âme ? Lorsque vous jetez les yeux sur un certain monde, je dis un monde de tout état, de tout âge, de tout sexe, n'êtes-vous pas surpris de n'y trouver aucune conformité, je ne dis pas avec ce que la foi, la religion, l'esprit de vérité, mais avec ce que la nature même a pu vous donner d'impression de justice, d'amour pour le bien, d'inclination pour la vertu ? Lorsque vous voyez et que vous apprenez les injustices, les infidélités, les trahisons, les ennuies, les débauches, les brutalités, les abominations et les horreurs qui se commettent tous les jours, lorsque vous voyez et que vous apprenez la fureur et l'impudence avec lesquelles des hommes, des femmes, une grande partie de la jeunesse se portent aux excès les plus honteux, alors ne croyez-vous pas que votre nature est périée en eux, et pourriez-vous définir quelles sortes d'êtres ce sont ? Tout

cela, mes frères, n'est-il pas une preuve sensible de cette extrémité de mort où le péché peut porter une âme ? Si vous les eussiez connus ces pécheurs, il y a quelques années, peut-être les eussiez-vous trouvés comme les autres hommes ; le péché n'avait pas encore anéanti tout bien et tout honneur en leurs personnes : aujourd'hui vous n'y découvrez plus rien, vous n'y reconnaissez pas un trait de l'ancienne image.

Mais quand nous n'aurions pas de ces sortes d'exemples, ce que je vois à l'égard des pécheurs d'un ordre plus commun, ce que vous éprouvez vous-même, mon cher frère, ne vous démontre-t-il pas que dès que le péché est maître du cœur, il porte la mort et la corruption dans l'homme entier ? Quel ravage l'habitude ne fait-elle point dans une pauvre âme ! Que dis-je, l'habitude ! quel ravage un seul péché d'impureté n'y cause-t-il pas ! il n'est pas un seul replis où ce vice ne pénétre ; l'esprit en est tout infecté, les pensées s'y portent sans cesse, les affections y sont continuellement entraînées, les sens lui sont toujours ouverts, l'imagination en reçoit des traces ineffaçables, la mémoire en est tout occupée ; on le porte sur le front et dans les yeux, on le respire, on l'exhale partout, les lèvres et les oreilles en sont empoisonnées ; la démarche, la contenance, les ajustements l'annoncent ; les discours qu'une pudeur purement humaine ne permet pas de tenir, on les désigne par ses manières et par ses regards : en un mot, c'est une gangrène universelle qui gagne tout l'homme ; souvent il n'y reste rien de ce qu'il y avait auparavant de spirituel et de céleste ; on n'y voit aucun jour pour y faire entrer la vérité ; on n'y trouve aucune partie susceptible de vie, aucun reste de raison qu'on puisse éclairer, point de sentiments qu'on puisse ranimer, point de bon cœur qu'on puisse y exciter : ce n'est plus un mort reconnaissable que je puisse appeler par son nom, qui ait encore des organes capables de recevoir des impressions, des yeux pour me voir, des oreilles pour m'entendre ? Que serait-ce s'il était encore dévoré par le ver de la cupidité, de l'ambition, de la vanité, de la vengeance et de toutes les passions ? Quand vous m'offrez de ces sortes de pécheurs pour leur rendre la vie, à qui voulez-vous que je parle, à qui faut-il que je m'adresse ? de quoi sont-ils capables ? que peuvent-ils entendre ? Tel est l'effet de l'habitude : dès que l'âme s'enveloppe, pour ainsi dire, dans la chair, qu'elle épuise tous ses sentiments à désirer ou à goûter toutes sortes de plaisirs corporels, qu'elle veut toujours ramper, souvent elle perd tout principe de vie, d'action, de mouvement pour le bien. Hélas ! quelquefois, dans un âge encore tendre, aidé d'une éducation chrétienne, lorsque tout concourt à le rappeler, ce jeune homme, libre de tout engagement, sans embarras d'affaires, sans soin, sans sollicitude, n'étant retenu par aucun obstacle, est déjà dans un tel degré d'endurcissement que rien ne lui fait impression : c'est un tombeau scellé, un cœur durci

par les ardeurs de la cupidité ; il n'écoute rien, il ne répond à rien, il ne se ranime point, il ne se réveille point : que sera-ce lorsqu'une longue suite de désordres aura perverti toute sa nature et toute sa raison ?

Ah ! il ne faudra plus parler alors de tous les avantages et de toutes les ressources qui sont dans l'Eglise : on peut dire en quelque manière que le bien qui s'y fait ne le regarde plus ; ces secours que nous lui offrons sont désormais inutiles. Hé ! qu'importe qu'il y ait des vivants qui agissent et qui prient pour lui ? déjà il ne peut les souffrir, il voudrait les mettre eux-mêmes au nombre des morts, les faire entrer dans son tombeau, les associer à sa pourriture et à sa corruption ; bien loin d'estimer et de respecter leurs œuvres, il fait la guerre à tout ce qui a l'apparence de vertu ; il ne reconnaît plus pour ses frères ceux qui sont à Jésus-Christ ; une mère chrétienne qui s'opposerait à ses désordres lui semblerait une marâtre ; une épouse chaste serait indigne de sa tendresse ; sa maison est fermée à tout ce qui porte avec soi l'odeur de la piété. C'est un mort, mais ce n'est plus Lazare, frère de Marthe et de Marie ; c'est l'ennemi de toute bonne œuvre, de toute œuvre de charité et de pénitence, de tout exercice de religion.

Les prières de l'Eglise : je le sais, on ne l'oublie pas, on les offre pour lui ; mais quel intérêt y prend-t-il ? a-t-il jamais formé un seul désir pour elle ? se trouve-t-il heureux d'être né dans son sein ?

Les prières de l'Eglise : mais le voyez-vous jamais communiquer avec elle ? lorsque ses temples sont ouverts pour le recevoir dans ses jours les plus saints, le voit-on arriver pour s'unir à son sacrifice solennel et à ses offices publics ? ne sont-ce pas souvent ces temps-là mêmes qu'il choisit pour vaquer à des œuvres serviles, à son jeu, à ses plaisirs, à ses intrigues ? s'il y paraît, n'est-ce point pour y braver la piété de ses frères et pour interrompre leurs sacrifices ? Ah ! ces prières, ces sacrifices deviennent plutôt son crime que sa ressource ; c'est sa malédiction plutôt que sa grâce ; le mépris qu'il en fait, les sacrilèges qu'il y commet, forment son impénitence et son endurcissement.

Oui, mes chers frères, ce que j'ai regardé dans mon premier point comme un motif d'espérance pour les pécheurs me désespère maintenant à l'égard du plus grand nombre. Lorsque je vois que des jours consacrés par l'Eglise à la prière et aux bonnes œuvres, on en fait des jours de spectacles, de jeu, de chasse, de voyages ou de visites ; que ce sont les temps que l'on destine à parler d'affaires, à conclure ses marchés, à solliciter ses paiements, à avancer ses procès, quelquefois à exercer ses débauches ; lorsque, de plus, j'aperçois toutes ces irrévérences qui se commettent dans nos temples, alors je me dis à moi-même : Grand Dieu ! faut-il que les morts, bien loin de recevoir la vie de nous, s'occupent à nous ravir ce qui nous en reste ! faut-il que nos richesses soient l'occasion de leur ruine ; qu'en se sé-

parant de nous et de nos prières, ils s'excluent de la participation de tant de biens qui leur sont offerts, et que, bien loin que nous puissions contribuer à leur résurrection, ils attirent au contraire sur l'Eglise et sur les âmes ces mortalités aujourd'hui si répandues, et que le Saint-Esprit appelle des maux incurables : *Pessima plaga tua, insanabilis fracturata tua* (Jerem., XXX, 12). Voilà, mon cher auditeur, ce que je crains lorsque vous vous engagez dans la carrière des vices, parce qu'en effet je vois que presque tous ceux qui courent devant vous se sont précipités dans ce malheur. Une volonté qui résiste au bien : second motif de crainte pour le pécheur qui voudrait s'engager dans l'habitude

Mais il en est un troisième qui est que par la longueur et la vieillesse de l'habitude il n'en vienne à s'exclure pour toujours des fruits inestimables de la charité de Jésus-Christ, en se séparant par l'incrédulité et l'irrégion de la communion qu'il doit avoir avec son Eglise. Je n'ai, mes frères, qu'une réflexion bien naturelle à faire sur ce point, et je la tire de ce que nous avons vu arriver de notre temps. Nous pourrions marquer la date où le libertinage est devenu le bel air du monde, où l'on a commencé à tenir des écoles publiques d'impiété et d'athéisme ; où non-seulement dans les compagnies du monde, mais encore dans certains rendez-vous publics où l'on se rassemble sans se connaître, des personnes de tout âge et de toute condition, les femmes mêmes ont affecté de paraître ne rien croire ; où enfin l'on a pu impunément et publiquement attaquer, critiquer, blasphémer, anéantir même, si cela se pouvait, la religion. Les jours qui avaient précédé n'étaient pas exempts de tout désordre sur ce point, mais ce désordre était plus caché et beaucoup moins répandu. D'où est venu le changement, et quand est-ce qu'il a commencé ? Vous le diriez mieux que moi, mes frères ; c'a été lorsque le crime et la volupté ont eu une libre carrière, que l'adultère n'a plus été pour les femmes mêmes un crime déshonorant ; que mille autres horreurs sont devenues plus communes, et que la cupidité fit, surtout dans cette capitale, cet éclat qui jeta un si grand ridicule sur nos concitoyens. Nous nous souvenons que dans ces temps-là les sacrements et les exercices les plus saints de la religion furent beaucoup plus abandonnés ; tous les pasteurs se plaignirent que les pâques étaient beaucoup moins fréquentées, et l'on sentit dès lors ce que la religion allait perdre de son lustre et de sa fécondité. Or, mes frères, ce que vous avez vu arriver dans le public, ne dois-je pas le craindre pour le particulier ? En effet, être impudique et être incrédule sont aujourd'hui deux vices qui ne se séparent presque plus, s'abandonner à toutes ses passions et se moquer de la religion sont le caractère de notre siècle, et cette cruelle alliance de l'impiété avec le crime est devenue si commune que je n'oserais pas répondre qu'une jeune personne,

quelque éducation qu'elle ait eu, qui s'engage aujourd'hui dans le monde, croira demain en Dieu : que sais-je même s'il est nécessaire d'être du monde ou dans le monde pour cela. Mais il faut que je m'arrête, et que je jette le voile sur des iniquités que je voudrais, mes frères, que vous et moi nous pussions ignorer.

Après cela prêchons des résurrections et des conversions. Il y en aura toujours, mais ce ne sera que dans la maison de Marthe et de Marie; c'est la seule que Jésus-Christ aime : Lazare, qui en est, quoique mort, peut se flatter d'être aimé de lui. Tout le reste peut bien être à ses yeux un objet de compassion et de larmes; les sentiments de son âme sainte ne sont pas éteints pour eux; et lorsque nous pensons que les portes de son Eglise leur sont encore ouvertes, que ses sacrements sont encore pour eux, et que le temps qu'il leur donne pourrait être encore, s'ils le voulaient, un temps de conversion, nous dirions volontiers : C'est ainsi qu'il les a aimés : *Ecce quomodo amabat eum*. Mais qu'il est à craindre que ces larmes ne soient semblables à celles qu'il répandit sur Jérusalem : *Flevit super illam* (Luc., XIX, 41), et que, pour n'avoir pas connu le temps de sa visite, ils ne deviennent bientôt l'objet de ses vengeances!

Craignez donc le péché, mes très-chers frères, et redoutez-en surtout l'engagement et l'habitude : un premier crime, une fausse démarche, trahir sa conscience dans une occasion délicate, tout cela peut être le premier anneau d'une chaîne de réprobation. Mais si malheureusement vous êtes engagés, ne désespérez pas : rappelez les motifs de confiance que je vous ai donnés, appelez Jésus-Christ à votre tombeau, et souvenez-vous que je vous ai dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu. Puissiez-vous, mes frères, devenir la mienne en profitant de ce discours, puissions-nous tous aller contempler dans le ciel celle de Jésus-Christ! Je vous la souhaite. Amen.

SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Panegyrique de la sainte Vierge.

Gloriam præcedit humilitas

L'humilité précède la gloire (Prov., XV, 33).

Ce n'est pas, mes frères, dans Jésus-Christ seul que cette vérité fut accomplie. Après l'avoir représentée dans sa personne, il devait encore l'imprimer et la reproduire dans ses membres; il devait en faire le caractère propre de son corps mystique, en marquer comme d'un sceau tous ses élus; ramener à ce point tout le détail de sa morale, tout l'ordre de sa mission, toute l'économie de la rédemption des hommes. L'humilité précède la gloire : maxime que l'esprit humain ne peut comprendre, que combattent tous les préjugés de l'amour-propre, que le cœur charnel rejettera toujours, mais maxime qui prend sa source dans la raison éternelle, maxime que le péché nous rendit

encore plus nécessaire, maxime qui devint pour l'homme pécheur la règle de ses mœurs, le principe de ses espérances, sa ressource dans ses malheurs, et le fondement ferme et inébranlable de son salut.

Mais en qui cette maxime s'est-elle manifestée avec plus d'éclat qu'en celle qui reçoit aujourd'hui dans son sein le Verbe éternel? Marie entre toutes les femmes est choisie pour concevoir le Verbe de Dieu, pour enfanter le Sauveur du monde, pour être mère du Fils unique du Père. Honorée de ce titre glorieux, le Saint qu'elle avait porté, qu'elle avait nourri, l'inonda, pour ainsi dire, de toutes ses grâces et de toute sa sainteté. Enfin il la reçut avec lui, il la plaça au-dessus des trônes et des dominations, il l'environna de toutes ses splendeurs, il la pénétra de tout l'éclat de sa gloire.

Cette idée générale vous fait voir, mes frères, que, sans me borner au mystère que nous honorons aujourd'hui, j'ai dessein d'embrasser dans un même sujet tout ce qui peut servir à vous faire connaître la gloire de Marie. Mais tous les différents progrès de son élévation furent précédés par des progrès égaux d'abaissement : les uns furent toujours la mesure des autres, et les prodiges de gloire que Dieu opéra en elle furent la juste récompense des prodiges d'humilité qu'elle avait elle-même opérés.

C'est donc, mes frères, pour honorer Marie, et en même temps pour vous instruire, que j'ai dessein de considérer non-seulement la gloire de sa maternité, mais encore la gloire de sa sainteté et celle de sa félicité. L'humilité a précédé dans Marie ces trois sortes de gloires. L'humilité a été la préparation à sa maternité; ce sera mon premier point : l'humilité a été le fondement de sa sainteté; ce sera mon second point : l'humilité a été la source de sa félicité; ce sera mon troisième point. Pour obtenir de Dieu la grâce de traiter cette matière d'une manière digne de la grandeur du sujet, adressons-nous à Marie, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus commun ni de plus important dans la morale chrétienne que la nécessité de l'humilité, mais on peut dire qu'il n'est rien dont on connaisse moins les principes et les conséquences. Tout notre savoir sur ce point se réduit souvent à quelques idées confuses, peu propres à corriger la vanité de nos pensées et les désirs orgueilleux de nos cœurs. Cependant, mes frères, il ne faut que faire un peu d'attention aux règles les plus communes de la justice due au Créateur pour comprendre qu'il n'y a que l'humilité qui rétablisse l'ordre que le péché a troublé, qui remette l'homme dans la place qui lui convient, et qui restitue à Dieu tous les honneurs et les hommages qui lui sont dus. Tout notre crime fut de nous déplacer, de monter jusqu'au trône de Dieu, de lui disputer sa souveraineté et ses droits sur nous. Créés dans la dépendance, soumis à ses lois, nous voulûmes lui ressembler,

nous rendre maîtres de nos destinées, disposer souverainement de nos volontés, user de tout sans son aveu, détourner sur nous l'amour et les respects qui ne sont dus qu'à lui, et dès lors nous méritions d'être précipités. Sortis du rang qui nous était marqué, il fallut descendre de celui où notre orgueil nous avait mis, et il était juste qu'ayant voulu nous élever jusqu'à Dieu nous fussions renversés jusqu'au plus profond des abîmes.

C'est la justice que Dieu se devait à lui-même, et qui n'eût fait que des malheureux, s'il ne nous eût pas fourni dans les humiliations de son Fils un moyen efficace de la lui rendre nous-mêmes. Dès qu'un Dieu a pu s'abaisser jusqu'à prendre la forme d'un criminel et jusqu'à en subir la peine et la confusion, dès que nous pouvons nous-mêmes partager avec lui ses ignominies et ses douleurs, dès lors nous accomplissons toute justice, et nous rendons plus d'honneur à Dieu par nos abaissements qu'il ne s'en est procuré par ses vengeances. L'homme que la justice de Dieu humilie n'est humilié que dans sa propre personne et sans son consentement ; mais l'homme qui s'humilie par la miséricorde de Dieu s'humilie dans la personne même de Jésus-Christ, et par sa propre volonté. Aussi l'humiliation forcée du pécheur réprouvé sera-t-elle éternelle, parce qu'elle ne satisfera jamais la justice de Dieu ; mais l'humiliation volontaire du pécheur pénitent devient une satisfaction dès le moment qu'il l'exerce. L'humiliation du réprouvé ne sera jamais suivie de la gloire ; l'humiliation du pénitent la produira toujours. Je dis plus : l'humilité que l'esprit de Jésus-Christ forme dans le cœur de l'homme pécheur rend Dieu plus honoré qu'il ne l'eût été par toute l'obéissance de l'homme innocent. Il faut donc que la gloire qui récompense l'humilité chrétienne surpasse la gloire qui eût couronné l'obéissance humaine. En effet, il n'est point de prérogatives auxquelles le vrai humble de cœur ne puisse prétendre, il n'y a rien de trop dans le ciel pour le récompenser, et Dieu seul est capable de le glorifier comme il le mérite.

Ces principes, une fois bien établis, nous servent merveilleusement à développer le secret de Dieu dans les différents degrés de gloire dont il a revêtu Marie. C'était déjà un grand honneur pour l'homme de lui donner un sauveur, un pontife, un chef qui fût Dieu ; de lui préparer dans les humiliations de ce Dieu anéanti le germe fécond d'une gloire divine ; de s'engager, en l'associant à ses ignominies, à l'associer à son esprit, à sa filiation, à sa royauté ; et la nature humaine ainsi divinisée était, ce semble, assez instruite de ce que Dieu pouvait faire pour la relever des abaissements où Jésus-Christ venait la réduire. Cependant ses richesses ne sont pas épuisées : il est un prodige de gloire qu'il réserve à la terre, qu'on n'eût osé demander, que son esprit défia autrefois d'imaginer pouvoir jamais sortir ni du plus haut des cieux, ni du plus profond de la terre (*Isai.*

VII, 11) ; c'est qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé le Fils du Très Haut (*Ibid.*, *14*). C'est-à-dire que Dieu, qui ne donne jamais sa gloire à personne, la donnera néanmoins à une créature en faveur de l'humilité. C'est-à-dire que le Fils de Dieu sera le fils de Marie ; que celui qui dans l'éternité procède de la substance du Père sortira, dans le temps, de la substance de Marie ; que Marie portera dans son sein celui que le Père engendra dans le sien ; que le même Dieu nous sera donné par le Père et par Marie ; que Marie sera sa Mère unique sur la terre, comme le Père est son Père unique dans le ciel. Le dirai-je ? c'est-à-dire que celui qui est Fils de Dieu sans dépendance sera fils de Marie et dépendra d'elle. C'est-à-dire que c'est dans Marie que s'offrira le premier et le vrai sacrifice de la religion ; qu'elle fournira le temple et l'autel où la seule victime agréable à Dieu commencera à être immolée ; que cette victime sera nourrie et engraisée du sang de Marie ; que Dieu verra dans Marie toute sa gloire renfermée ; qu'il y reconnaîtra son Fils ; qu'il sera loué en elle, adoré, glorifié comme il le mérite ; que toute sa colère, toute sa justice céderont à cet objet, et que tout ce qu'il pourra jamais se procurer d'honneur et d'adoration dépendra de celui que Marie aura porté. C'est-à-dire enfin que toutes les richesses du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité, se réuniront en Marie, sortiront de Marie comme de leur trésor, fructifieront du sein de Marie comme du fond qui les aura produites.

Mais cette gloire de la maternité divine de Marie, sur quel fondement Dieu l'établit-il ? Je l'ai déjà dit, mes frères : c'est sur celui de l'humilité. Le seul état de Marie, la bassesse de sa condition, l'obscurité de sa vie la rendaient déjà bien propre à l'accomplissement des desseins de Dieu, et il fallait qu'elle justifîât éminemment l'ordre de la conduite du Tout-Puissant dans la vocation de ses saints ; cette économie de providence dont parle saint Paul lorsqu'il dit que ce n'est pas la multitude des grands et des riches que Dieu choisit, mais qu'il se sert de ce qui paraît de plus vil et de plus méprisable pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant (*I Cor.*, *I, 26, 27*). Qui l'eût cru qu'une vierge qui, par ce titre, semblait s'exclure elle-même de l'honneur qui lui était destiné ; qu'une fille inconnue, reste caché d'une famille autrefois illustre, mais alors presque sans nom et sans crédit, que l'épouse d'un artisan, habitante d'une ville décriée parmi sa nation (*Joan.*, *I, 46*), d'une province qu'on croyait ne pouvoir jamais enfanter de prophète (*Joan.*, *VII, 52*) ; que Marie, enfin, dont le nom seul méprisé devait faire douter un jour de la sainteté et des miracles de celui qui serait sorti d'elle ; qui l'eût cru, dis-je, que Marie serait cette femme annoncée dès le commencement du monde, figurée en tant de manières, prédite par les prophètes, l'espérance de tous les patriarches ; cette femme que Moïse s'était hâté de venir admirer comme une merveille

inouïte: *Videbo visionem hanc magnam* (Exod., III, 3); qu'il avait reconnue comme une terre sainte, dont un homme mortel ne devait point approcher; cette femme que l'on révélerait comme un prodige nouveau créé sur la terre, qui renfermerait dans les bornes de son chaste sein un homme parfait dès sa conception: *Femina circumdabit virum* (Jerem., XXXI, 22); cette femme, enfin, qui devait être inaccessible à tout autre qu'au Dieu d'Israël: *Eritque clausa principi* (Ezech., XLIV, 2), et où il devait établir son trône: *Princeps ipse sedebit in ea* (Ibid., 3)? C'est, mes frères, que dans la personne de Marie tout attirait les regards de Dieu, que sa bassesse et son humilité provoquaient la puissance divine pour opérer en elle de si grands miracles, et qu'anéantie aux yeux de Dieu elle faisait violence à sa miséricorde pour mériter d'entrer en partage de ce qu'il y a en lui de plus grand, de plus admirable, de plus incompréhensible; je veux dire, de sa divine fécondité.

En effet, dans l'incarnation, qui est le premier événement qui nous a fait connaître Marie, je remarque tous les traits de cette humilité que Dieu venait récompenser. Marie est choisie entre toutes les créatures pour lui donner naissance; un ange vient lui annoncer les grands desseins de Dieu sur elle. Vous avez, lui dit-il, trouvé grâce devant le Seigneur (Luc., I, 30); vous serez unie d'opération avec lui pour engendrer dans le temps un Fils qui sera le Fils du Très-Haut (Ibid., 35); sa vertu féconde se répandra en vous et vous revêtira de son ombre, et celui qui naîtra de vous dans le temps est celui qui naît de Dieu dans l'éternité: *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei* (Ibid.). Une vertu commune aurait tout d'un coup cédé à une ambassade aussi flatteuse; mais Marie ne peut la recevoir sans trouble et sans inquiétude; elle redoute les louanges qui lui viennent de la part de Dieu même; elle se refuse à la joie d'un témoignage qui cependant ne pouvait pas être suspect; elle se tient en garde contre la vérité même qui ne s'ouvre qu'à elle sur son éloge et qui ne l'expose point au grand jour: *Cogitabat qualis esset ista salutatio*.

Les hommes, accoutumés à s'applaudir, toujours grands à leurs propres yeux, toujours pleins de leurs bonnes qualités, ne sont point étonnés de recevoir les louanges que leur amour-propre leur a souvent dictées; ils en imaginent encore plus qu'on ne leur en dit; on ne les surprend point quand on paraît les estimer; ils s'accordent toujours avec leurs approbateurs, et leur âme doucement flattée ne se met guère en peine de se défendre du piège qu'on lui tend. Mais Marie, toujours occupée de sa propre bassesse aussi bien que des grandeurs de son Dieu, ne veut point être troublée dans sa possession; elle ne peut point admettre des pensées qui ne lui sont point familières, et elle craint que sa vertu, en passant par la bouche des hommes, ne se souille et ne se corrompe.

Ce n'est pas tout: elle avait, ce semble,

par le vœu de la virginité, renoncé à la gloire de donner naissance au Messie: sacrifice d'autant plus généreux qu'elle était de la tribu et de la famille dont il devait sortir, que ce Messie était attendu tous les jours, que le temps marqué par les prophètes était arrivé; et elle avait déjà pensé ce que son fils devait dire dans la suite à son occasion, qu'il était plus avantageux de faire la volonté de Dieu et de pratiquer sa parole que de le concevoir et de le nourrir. Mais voici que Dieu lui-même semble relâcher de ses propres droits, et l'appeler comme il appela autrefois Abraham, lorsque ce patriarche était près d'immoler son fils; l'appeler, dis-je, pour lui annoncer qu'il est content de son sacrifice: Vous concevrez, vous enfanterez un Fils, il sera grand, le Fils du Très-Haut; c'est de vous qu'il doit naître, parce que David doit être son père, parce que c'est dans la maison de Jacob qu'il doit régner. Ne convenait-il pas de répondre d'abord comme ce patriarche: Me voici? Pourquoi différer un consentement qu'elle n'eût donné qu'à Dieu? Que lui importait-il de savoir comment cette merveille s'opérerait? L'honneur d'une fécondité divine ne l'eût-il pas dédommagée de celui de la virginité? Mais non, la gloire qui lui est offerte et qu'on lui assure ne la flatte pas plus que lorsque cette gloire était incertaine et éloignée. Marie est moins occupée des magnifiques promesses qu'on lui fait que de celles qu'elle a faites elle-même, et sans rejeter la glorieuse prérogative que Dieu lui présente, elle refuse au moins de déroger à l'humble sacrifice qui la lui a méritée: *Virum non cognosco* (Luc., I, 34).

Que dirons-nous encore? que ce miracle inouï d'unir en elle la qualité de mère avec celle de vierge n'effraya point sa foi; elle ne se rejeta point sur les contradictions apparentes, elle n'alléqua point l'impossibilité d'une pareille union de deux qualités aussi opposées, elle ne se fit point honneur d'une résistance opiniâtre, elle crut tout ce que Dieu voulut lui découvrir, et elle rendit enfin cette réponse de respect et de soumission qui fut le commencement de sa plus grande gloire, le principe de notre rédemption, la source de tous les biens: Voici la servante du Seigneur: *Ecce ancilla Domini*; qu'il me soit fait selon votre parole: *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Ibid., 38).

O parole de Marie: *Fiat*, que de biens vous nous procurez! Le Créateur tira autrefois du néant tous les êtres par une semblable parole: *Fiat* (Genes., I, 3). A cette voix la lumière sortit des ténèbres, le soleil et les astres éclairèrent l'univers, la terre ouvrit son sein pour produire les plantes et les fruits, toute la nature devint féconde, la mer et les airs enfantèrent des habitants (Ibid., 6, etc.) Mais, hélas! de quoi nous servirent toutes ces créatures? Cette lumière ne fut employée qu'à éclairer nos crimes; ce soleil et ces astres ne servirent qu'à manifester notre honte; la terre nous eût plus favorisés si elle nous eût engloutis avant notre péché;

elle ne fit par sa recondité que prêter la matière de notre désobéissance : en un mot, Dieu après avoir prononcé ce mot : *Fiat*, s'en repentit (*Genes.*, VI, 6), et peu s'en fallut que le monde ne retombât dans son premier néant.

Mais, ô honté ! ô puissance de Dieu sur Marie ! à peine a-t-elle prononcé cette même parole : *Fiat*, que le désordre causé par le péché est détruit ; un ciel nouveau paraît au-dessus de nous ; la vraie lumière dissipe toutes nos ténèbres ; la terre de nos cœurs devient féconde ; nous devenons nous-mêmes de nouvelles créatures, et Dieu, qui obéit à cette voix, non-seulement aperçoit que tout ce qu'il a fait dans ce nouveau monde est bon, mais encore qu'il en fera l'objet éternel de ses complaisances.

Fiat mihi : c'est donc par Marie que nous recevons le médiateur qui nous réconcilie, la victime qui expie nos crimes, le pontife qui prie pour nous, la rançon qui nous délivre, le médecin qui nous guérit, le pasteur qui nous nourrit, le chef qui nous anime et qui nous conduit, le premier-né qui nous ouvre le ciel. *Fiat* : cette seule parole me rappelle tout le mystère de ma rédemption, c'est le premier anneau de cette suite immense de grâces dont Dieu a comblé le monde. L'effusion du Saint-Esprit, l'Evangile prêché aux nations, la foi plantée dans tout l'univers, la réunion des deux peuples, l'idolâtrie renversée, l'Eglise formée et triomphante, les élus rassemblés de tous les coins du monde, tous ces objets se réunissent dans ce premier point de vue du *Fiat* de Marie, et l'on dirait que par ce seul mot elle eût ordonné tous ces grands effets de la mission de l'Homme-Dieu. *Fiat* : ô parole ! vous me serez toujours présente ; je me souviendrai que c'est à vous que je dois la grâce qui m'a sanctifié, la vérité qui m'a instruit, la miséricorde qui m'a pardonné mes péchés, le pain céleste qui me soutient, l'héritage qui fait l'objet de mes espérances.

C'est, mes frères, cette éminente prérogative de servir ainsi à la gloire de son Dieu que Marie voulut sans doute exprimer dans la suite par les premières paroles de ce magnifique cantique que nous pouvons regarder comme le plus illustre monument de sa piété, ce cantique que l'Eglise a consacré et qu'elle anime, pour ainsi dire, par ces chants et ces cérémonies augustes, aussi bien que par cet encens dont elle l'accompagne.

Magnificat anima mea Dominum (*Luc.*, I, 46). *Magnificat* : jusqu'ici mon âme avait recueilli en elle toutes les grandeurs de son Dieu, elle les adorait en secret, et elle s'était condamnée à les méditer en silence ; mais puisqu'il vient de manifester son œuvre et que sa vertu est déjà sortie de moi, il ne m'est plus permis de me taire, je veux exalter sa puissance et glorifier son saint nom : *Magnificat anima mea Dominum*. Ma joie et mes transports, je ne vous retiens plus : éclatez et publiez, s'il est possible, tout ce que je sens pour le Dieu mon sau-

veur que je porte avec moi : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (*Ibid.*, 47). Je bornais tous mes désirs à être sa fidèle servante, je n'implorais que les regards de sa compassion pour moi ; vile créature à ses yeux, je le priais de me souffrir et de recevoir mes faibles hommages. Mais, ô mon cœur ! bien d'autres faveurs vous étaient réservées : il semble que Dieu ait oublié toutes les autres créatures, qu'il se soit oublié lui-même pour ne s'occuper que de vous ; et il a trouvé dans votre bassesse le motif de ce choix qu'il vient de faire pour relever sa propre gloire : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Ibid.*, 48). Que ce moment sera glorieux pour moi ! tous les peuples de l'univers qui connaîtront ce que je suis, l'annonceront partout : les pères le transmettront à leurs descendants, un siècle l'apprendra à l'autre, et les dernières générations en conserveront le précieux souvenir : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (*Ibid.*). Eh ! comment l'oublieraient-elles ? jamais Dieu ne parut plus puissant et plus magnifique que dans l'œuvre qu'il vient d'opérer en moi. Toute sa gloire dépend de celui que je renferme dans mon sein : Je suis moi-même par sa grâce un prodige plus grand que le monde entier qu'il a créé. Que toute la nature se taise pour laisser parler le miracle qu'il vient de faire sur moi ; qu'on dise partout que je suis vierge et mère tout à la fois ; que j'ai pu concevoir le Dieu de l'univers ; que l'enfer a vu en moi son vainqueur, la terre son rédempteur, le ciel son seigneur et son roi, Dieu lui-même le restaurateur de son culte ; et l'on saura pour lors qu'il est tout-puissant et que son nom est saint : *Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (*Ibid.*, 49).

Mais ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que cette gloire dont Marie rendait ainsi à Dieu ses actions de grâces n'ait été qu'une gloire extérieure. Marie était déjà remplie de grâce, le Seigneur était avec elle, elle surpassait toutes les autres femmes par ses vertus avant que de les surpasser par sa dignité, et la gloire que Dieu lui procure aujourd'hui n'est que la récompense de son humilité.

En effet, n'admirez-vous pas ici, mes frères, cette espèce de combat de Dieu avec Marie ? ne vous semble-t-il pas même que Marie est forte contre lui ? que l'humilité de Marie est plus puissante pour soumettre Dieu à ses pieux désirs, que les honneurs qu'il lui fait ne le sont pour triompher de son humilité ? Peut-être aurions-nous cru que Dieu, dans une œuvre aussi importante que celle de l'incarnation de son Verbe, devait commander en maître, opérer souverainement sans consulter sa créature, lui marquer un nouvel ordre de vertus sans avoir égard au choix qu'elle en avait fait : mais non ; il respecte en elle ses vertus mêmes ; elles le mettent dans l'obligation de descendre jusqu'à elle : on dirait que c'est lui qui prie et qui sollicite ; qu'il a besoin de se con-

cilier le cœur et la volonté de Marie ; qu'il veut ménager sa confiance, la rendre l'arbitre de ses conseils, lui soumettre ses propres arrêts, en attendre l'exécution du consentement qu'elle y donnera, lui devoir toute sa gloire, et accomplir parfaitement en elle ce que son prophète avait prédit, c'est-à-dire, qu'il ferait la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet* (Psal. XLIV, 19)

O humilité ! puissions-nous sentir aujourd'hui ce que vous préparez et ce que vous procurez à ceux qui vous possèdent ! Puissiez-vous, mes frères, bien comprendre à quel degré d'honneur cette vertu peut vous porter ! ou plutôt connaissez au moins que l'orgueil est la cause de tous vos maux et le premier de tous vos désordres. Hélas ! si les anges visibles du Seigneur qui vous sont envoyés pour vous parler de sa part voulaient vous définir et vous annoncer à vous-mêmes ce que vous êtes, pourraient-ils vous dire que vous êtes remplis de grâce et que Dieu est avec vous ? Oseraient-ils vous promettre que vous serez revêtus de la vertu du Très-Haut, que vous aurez Jésus-Christ en vous, et que vous pourrez le nommer efficacement votre Sauveur : *Vocabis nomen ejus Jesum* (Luc., I, 34) ? Nous voudrions bien vous l'assurer, mon cher auditeur ; et quelque grand que fût le miracle de votre conversion, il n'est pas impossible : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Ibid., 37). Mais vous nous fermez la bouche, parce que vous ne savez pas vous humilier. Quelle apparence y a-t-il donc que Dieu vienne guérir les plaies de votre cœur, lorsque vous demeurerez toujours enivré de l'amour de vous-même, que vous sciez toujours également sensible à la gloire du siècle, et que vous serez toujours aussi délicat que vous l'êtes sur les plus légères humiliations ? Comment la grâce viendrait-elle vous chercher, lorsque vous vous manquez au premier devoir de justice, et que vous vous tenez toujours si éloigné de la place qui vous convient ; lorsqu'au lieu de sentir votre indignité et votre misère, vous n'êtes rempli que de présomption ; lorsqu'à peine il vous reste le plus léger souvenir de votre péché ; lorsque vous trouvez mauvais qu'on vous le reproche ; lorsque, sans consulter votre état et vos dispositions, vous vous croyez toujours digne de recevoir en vous votre Sauveur ; lorsqu'enfin vous n'êtes pas plus effrayé de la justice de votre Juge que si vous ne l'aviez jamais offensé ? Vous aviez commencé à relever nos espérances ; cette habitude vicieuse était presque rompue : j'étais près de vous dire que bientôt vous porteriez en vous votre Rédempteur. Mais tout cet édifice s'écroule, parce que vous en avez ruiné le fondement, qui était l'humilité : vous avez prêté votre cœur à un désir d'ambition, à une pensée d'orgueil, à une impression de révolte et de vengeance. Vous voilà donc retombé dans la poussière, livré à toute la corruption de vos anciens vices, et Dieu, qui vous tendait la main, vous a repoussé, vous

a précipité, parce que vous avez refusé l'occasion qu'il vous offrait de vous abaisser, de vous humilier vous-même. Ah ! que puis-je donc vous dire, sinon que Dieu ne sera point avec vous, que vous serez toujours l'esclave du démon, toujours maudit entre les pécheurs ; que cette malédiction s'insinuera en vous, qu'elle vous couvrira de son ombre et de ses horreurs, et qu'elle vous environnera comme un vêtement : *Sicut vestimentum quo operitur* (Psal. CVIII, 19), jusqu'à ce qu'il plaise à la miséricorde divine de corriger et de consumer l'enflure de votre cœur. Mais essayez de devenir humble, et tous les trésors de grâce et de gloire vous seront ouverts, parce que dès lors vous rentrerez dans l'ordre de la justice, et il n'y aura plus rien à quoi vous ne puissiez prétendre : Dieu lui-même descendra jusqu'à vous, et vous communiquera tout ce qu'il y a en lui de perfections et de richesses.

Venez aussi prendre part à nos instructions, vous qui croyez être appelés au sacerdoce ou aux charges de l'Eglise : comprenez ce qu'il faut être pour reproduire Jésus-Christ sur la terre, pour enfanter son corps mystique, pour donner au monde sa vérité, sa grâce et son esprit. L'état de Marie avant l'incarnation, et ce qui se passe dans l'incarnation même, nous fait voir non-seulement que nous devrions être sans péché pour accepter l'honneur qu'on nous fait de nous élever au sacerdoce, mais encore que ce ne sont pas les richesses et les qualités extérieures que Dieu choisit pour accomplir son œuvre ; que de grands honneurs selon le monde sont plus souvent un titre d'exclusion que de vocation ; que pour être digne de cette éminente qualité de prêtre, il faudrait en quelque sorte y avoir renoncé par le sentiment de notre propre indignité ; qu'il n'y a que Dieu et ses anges visibles qui puissent nous y appeler, et qu'il faut craindre et hésiter quand ils nous appellent ; qu'une plénitude de grâces, une communication intime avec Dieu, une bénédiction qui surpasse celle des autres enfants des hommes sont la seule préparation qui puisse nous rassurer ; qu'il faut longtemps traiter, examiner, interroger avant que de céder, et que la seule obéissance aux ordres de Dieu doit fixer nos délibérations et arracher notre consentement.

Et vous, prêtres du Seigneur, reconnaissez en même temps dans le mystère de l'incarnation vos titres et vos privilèges. L'ange qui vous a dit au moment de votre ordination : *Recevez le Saint-Esprit*, vous a revêtus comme Marie de la vertu du Très-Haut. Le Saint qui sort de vous par l'instruction, par la consécration, par l'imposition des mains, est appelé le Fils de Dieu. Oui, mes frères, s'il y a tant de rapport entre Marie concevant Jésus et le Père engendrant son Fils, il y a encore un plus grand rapport entre le ministère des prêtres et la dignité de Marie. C'est de Marie qu'a été formé le corps naturel de l'Homme-Dieu, ce sont les prêtres qui forment son corps mystique. Marie ser-

vit à la formation de son corps, les prêtres forment son esprit dans les âmes. Marie l'enfanta une fois, les prêtres l'enfantent tous les jours. Si le Père engendra la Sagesse, les prêtres nous la transmettent. Le Verbe qui a créé le monde est la parole du Père, le Verbe qui instruit le monde est la parole des prêtres. Dieu dit, et tout se fit dans la nature; les prêtres parlent, et tout se fait dans la grâce. Le Fils est un avec son Père, les prêtres ne sont qu'un avec le Fils. Ce que fait le Père, le Fils le fait aussi; ce que font les prêtres, le Fils le fait par eux. O Dieu! puissions-nous honorer dignement un aussi saint caractère, et perfectionner cette ressemblance que nous avons avec vous et avec Marie, en tâchant de posséder en nous la vérité que nous transmettons, et l'humilité que nous enseignons aux autres!

Vous venez de voir, mes frères, que l'humilité avait préparé Marie à la gloire de sa divine maternité; avançons et voyons comment l'humilité a été le fondement de sa sainteté et de sa félicité : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Etre mère du Verbe éternel, donner un sauveur au monde, concevoir et nourrir la victime qui devait racheter l'univers, ce n'était pas encore là, mes frères, la plus grande gloire à laquelle Marie devait être élevée. C'eût été peu que l'esprit du Très-Haut l'eût environnée et l'eût revêtue de son ombre, si l'âme de Marie n'eût été pénétrée de cet Esprit; et le privilège d'une divine fécondité n'eût été pour elle qu'un vain titre, si elle n'eût pas reçu en même temps l'impression vive et abondante d'une divine sainteté.

C'est une étrange illusion du cœur humain de mettre sa gloire dans des honneurs extérieurs, de s'estimer à proportion de l'éclat qui l'environne, de se considérer toujours du côté de ce qui n'est que près de lui, mais qui ne tient point à lui, et de former l'idée de sa propre grandeur sur des avantages qui n'ajoutent et qui ne changent rien en lui. Tel est le funeste préjugé, je ne dirai pas des hommes de ce siècle qui tirent leur gloire de ce qui fait leur confusion, mais de la plupart de ceux mêmes qui semblent connaître mieux le prix des choses. Il y a en nous un principe d'erreur qui nous porte à appliquer aux hommes ce qui n'orne que les dehors; à nous représenter l'appareil de gloire qui les suit comme faisant partie de leur être et à juger qu'ils sont grands parce qu'ils sont portés par des appuis étrangers qui servent à les relever. Une éminente dignité, des vertus qui n'ont que de l'éclat, certaines qualités qui figurent et qui représentent, quoiqu'elles n'aient rien de vrai ni de solide, nous impriment du respect pour celui qui en est pourvu. Si nous possédons nous-mêmes de semblables dehors en tout ou en partie, nous en sommes agréablement flattés; et quoique nous soyons réellement les mêmes qu'auparavant, nous croyons changer lorsque nous ne changeons, pour

ainsi parler, que de vêtement et de décoration. Cependant, mes frères, la vraie gloire de l'homme ne consiste point dans le spectacle; il n'est plus grand que les autres qu'autant qu'il est meilleur et plus parfait qu'eux; c'est dans la justice et dans la droiture de son cœur qu'on doit chercher la matière de son éloge; c'est par ses désirs, par sa volonté, par son amour qu'il faut le mesurer : plus il approche de l'Être infini qui est son modèle, plus il approche de la vraie grandeur; il croît à proportion que ses pensées et ses sentiments sont conformes aux pensées et à la sagesse de Dieu, et il ne participe à sa gloire qu'autant qu'il participe à sa justice. C'est à ce seul égard qu'il nous est permis de vouloir ressembler à Dieu; ce n'est que dans cette vue qu'il nous a créés à son image : ce n'est point orgueil, c'est perfection de notre part que d'atteindre le plus haut qu'il nous est possible en ce genre; il faut même souhaiter d'être en ce sens parfait comme lui; ce serait dégénérer que de se borner; et l'homme est si grand, qu'il peut et qu'il doit même aspirer à être divinisé dans le ciel pour l'éternité.

Or, mes frères, c'est cette conformité à l'ordre et à la justice qu'on appelle sainteté. Dieu est saint parce qu'il est essentiellement cet ordre et cette justice : nous devenons saints nous-mêmes, lorsque nous entrons par notre amour dans cette justice et dans cet ordre. Ce fut aussi cette conformité qui fit sur la terre la plus grande gloire de Marie : le Verbe, qu'elle avait revêtu de notre humanité, la revêtit à son tour de toute la sainteté qui pouvait convenir à une créature; en donnant un corps à la Sagesse éternelle, elle reçut en échange son esprit, son onction et sa grâce; et il était juste que celle qui avait porté dans son sein toute la splendeur du Père et toute l'image de sa substance la conçût encore plus heureusement dans son cœur.

C'était déjà une grande prérogative pour Marie d'avoir, même dès sa conception, été exemptée de la tache originelle qui nous est commune à tous. C'était encore un insigne avantage pour elle d'avoir reçu une justice qui la mettait à couvert des faiblesses et des fautes inséparables de notre nature. Ne contrister jamais l'Esprit de Dieu, ne s'écarter en rien de sa volonté et de sa loi, pouvoir toujours lui dire qu'on l'aime sans se tromper, posséder toujours son innocence sans diminution et sans altération, ne point pécher, c'est, mes frères, un si grand bien que Marie est la seule à qui l'on puisse l'attribuer sans témérité. Cependant cette gloire, qui ne fut jamais accordée à aucun homme (et l'on comprend qu'il ne s'agit point ici de l'Homme-Dieu), cette gloire, dis-je, qui est une si noble portion de l'héritage céleste, qui couronne dans les saints tous les dons de Dieu, cette gloire que les plus hautes vertus et la charité la plus abondante ne peuvent leur mériter pour cette vie, cette gloire enfin qui fait le prin-

cipal objet de leurs désirs, et qu'ils ne peuvent acheter que par la dissolution entière de leurs corps ; cette gloire, dis-je, ne fut en Marie que le premier présent de la grâce et le premier degré de sa sainteté.

En effet, il paraît par le cantique dont j'ai déjà parlé, que dès que Marie fut devenue mère de Dieu, elle entra dans tous les conseils de sa sagesse et de sa justice. Elle vit tout ce qu'il y avait en lui de mystères cachés par rapport à la rédemption du monde ; elle reçut tout le rejaillissement de cette lumière créée et substantielle qu'elle renfermait dans son sein ; elle comprit dès lors tout ce que sa vérité avait prédit dans ses Ecritures, c'est-à-dire que la miséricorde de Dieu se répandra de race en race sur ceux qui le craignent : *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum* (Luc., I, 50). Mais elle aperçut en même temps ce concert admirable de justice et de miséricorde par lequel l'une en sauvant ses droits ne déroge point à ceux de l'autre : elle vit que malgré cette miséricorde, Dieu n'en avait pas moins déployé la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo*, lorsqu'il avait fallu punir les superbes qui voulaient attenter à sa gloire : *Dispersit superbos mente cordis sui* (Ibid., 51) ; elle comprit que c'était par un effet de la justice de Dieu que ceux qui étaient trop puissants et qui avaient fait mauvais usage de leur autorité, avaient été renversés et déplacés avec ignominie pour laisser triompher les humbles : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* (Ibid., 52) ; elle vit que la miséricorde de Dieu avait cru devoir remplir de biens ceux qui étaient affamés : *Esurientes implevit bonis* ; mais qu'en même temps sa justice avait exigé qu'il enlevât aux riches tous les biens dont ils ne s'étaient servis que pour lui disputer sa puissance : *Et divites dimisit inanes* (Ibid., 53) ; elle rendit hommage à la miséricorde de Dieu de ce que dans l'économie de sa conduite sur les hommes et dans les différences qu'il devait mettre entre les générations, il avait pris Israël sous sa protection : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ* (Ibid., 54) ; accomplissant de cette manière la promesse qu'il en avait faite à nos Pères : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula* (Ibid., 55). C'est ainsi que Marie en glorifiant son Seigneur de toutes les merveilles qu'il a opérées en elle, et de celles qu'il opérera en faveur des hommes jusque dans l'éternité, a fait voir qu'elle avait elle-même reçu les impressions de la justice et de la sagesse de Dieu.

Mais ne pensez pas, mes frères, que cette impression de justice et de sainteté que reçut Marie, ne fût qu'une impression passagère. Marie avait déjà eu la gloire de la communiquer et de la répandre dans la maison d'Elisabeth ; sa bouche s'était à peine ouverte, qu'elle avait déjà transmis dans le cœur de Jean-Baptiste une portion abondante de la joie du Saint-Esprit dont elle était remplie : *Ut facta est vox, exsul-*

tavit in gaudio infans in utero (Ibid., 41). Mais de plus, son âme ne perdit jamais rien de ce qu'elle avait déjà connu : *Conservabat omnia verba hæc* (Luc., II, 19) ; elle en fit la nourriture continuelle de son cœur : *Conferens in corde suo*, et elle fut toujours ce jardin fermé et cette fontaine scellée où l'Époux devait reposer : *Hortus conclusus soror mea sponsa, fons signatus* (Cant., IV, 12).

Dès ce moment, mes frères, je n'aurais plus besoin de rien ajouter à l'éloge de la sainteté de Marie. Dans quelque situation que vous la considériez désormais, il vous semblera toujours que tous les trésors de la rédemption se réunissent en elle ; que chaque mystère de l'Homme-Dieu opère dans son âme toute la grâce qui lui est propre : *Conservabat omnia*. Prenez-la dès le moment qu'elle eut conçu le Sauveur : allez avec elle à Bethléem ; étudiez-la dans l'étable au milieu des pasteurs ; entrez au temple lorsqu'elle vient s'y purifier ; suivez-la en Egypte ; ramenez-la à Nazareth ; placez-vous au milieu des docteurs lorsqu'elle y retrouve son Fils ; demeurez avec elle pendant les trente années qu'il lui fut soumis ; considérez-la dans les différentes occasions où les évangélistes la reproduisent pendant la vie publique du Sauveur ; soyez avec elle témoins de tous les miracles de son Fils ; mais surtout transportez-vous sur le Calvaire ; ne perdez aucune des paroles, et s'il se peut, représentez-vous tout le détail des douleurs et des dispositions du Christ attaché à la croix ; recevez avec elle son dernier soupir : et vous penserez que toutes les grâces que notre pontife préparait dès lors à son Eglise par tous ces différents mystères, et qu'il devait ensuite repartir dans ses membres, se répandirent toutes sans exception et avec abondance dans le cœur de Marie, comme dans le dépôt où elles devaient être gardées pour l'Eglise même dont elle était la figure : vous penserez qu'elle conserva toujours précieusement toutes ces grâces, et qu'elle les représenta toutes à son Fils avec usure le jour auquel elle fut glorifiée : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*.

Trouvez-vous à présent, mes frères, que la gloire que Marie tire de sa sainteté vaut bien celle qu'elle a tirée de sa maternité ? Ce que je sais, c'est que l'humilité ne fut pas moins le fondement de l'une, qu'elle avait été la préparation à l'autre. Je dis bien plus : Marie pouvait être humble sans devenir mère, mais Marie ne put pas être humble sans devenir sainte, ni devenir sainte sans être humble. L'humilité et la sainteté furent toujours en proportions égales dans sa personne, et dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici à sa gloire, j'ai toujours senti que c'était son humilité qui me le fournissait.

Hé ! quelle autre disposition eût pu produire en elle des mystères qui ne furent que des mystères d'humiliation ? Que pouvait-elle conserver et repasser dans son cœur, sinon les abaissements de son Fils ? et jus-

qu'ou ne dut-elle point porter une vertu qui avait pour principe et pour modèle l'anéantissement prodigieux d'un Dieu fait homme, d'un Dieu crucifié ?

Ainsi, mes frères, faudrait-il un discours entier pour vous faire apercevoir tous les caractères de l'humilité de Marie; nous ne pourrions pas même y réussir. Etrangers que nous sommes à l'égard de cette vertu, nous ne nous connaissons guère aux traits qui la représentent, et peut-être avons-nous la plusieurs fois sans réflexion et sans sentiment ce que les évangélistes nous ont tracé au sujet de l'humilité de Marie. D'ailleurs il n'en est pas de l'humilité comme des autres vertus; celles-ci se hâtent de se produire; le cœur qui les conçoit ne peut pas se contenir; la charité même, qui est la plus parfaite de toutes, est moins sobre et moins réservée sur ce point; les plus grandes œuvres, celles qui sont les plus éclatantes, ne sauraient encore la satisfaire; elle ne se borne jamais, elle tend toujours à se répandre le plus loin qu'il lui est possible; elle marche souvent avec bruit, et il n'est pas difficile de la reconnaître. Mais il n'en est pas de même de l'humilité: cette vertu se renferme toute dans le cœur; son caractère propre est de ne vouloir point paraître; la lumière la trouble et la déconcerte; elle aime à marcher dans les ténèbres; elle gagne toujours à n'être point aperçue; elle craint d'être trahie; et souvent elle tire plus de services des défauts qu'elle laisse voir, que des vertus qui l'accompagnent.

Il faut donc l'avoir bien connue pour la discerner; et quiconque ne la possède pas ne l'aperçoit presque jamais où elle est. C'est ainsi que nous voyons sans étonnement le silence de Marie sur le mystère que Dieu avait opéré en elle par la mission de l'ange. Nous entendons dire de sang-froid que Joseph conçut des soupçons contre elle, qu'il voulut la renvoyer, et que ce fut de la honte d'un ange qu'il apprit le secret de Dieu. La vertu de Marie n'entre, ce semble, pour rien dans cet événement; l'évangéliste ne nous fait rien observer; et cependant ce qu'il ne dit pas, que Marie fut fidèle à Dieu, qu'elle subit sans se plaindre toute la confusion dont elle se vit chargée, qu'elle préféra l'humiliation que son Sauveur lui procurait, à la consolation de s'ouvrir à un époux qui l'aimait, qui était juste, qu'elle avait pris pour gardien et pour témoin de sa virginité; et qu'elle ménagea moins dans cette occasion l'honneur de cette même virginité dont elle venait de paraître si jalouse, que l'avantage que Dieu lui offrait d'une humilité qu'elle estimait encore plus; ce point, dis-je, dont l'évangéliste ne dit rien et qu'il abandonne à nos réflexions, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable et de plus héroïque dans Marie.

Nous la verrons de même arriver à Bethléem pour obéir à l'édit de l'empereur; on nous dira qu'elle ne trouva point de place dans l'hôtellerie, qu'elle déposa son Fils dans une crèche; que tandis que tout le reste du

monde ignorait le trésor qu'elle gardait, quelques pasteurs la trouvèrent dans une étable. On nous apprendra les sinistres desseins qu'un roi cruel forma contre ce non-vel enfant; l'on nous fera remarquer que ce fut Joseph qui en fut instruit, qui reçut l'ordre pour le temps et le lieu de la retraite, qui régla le départ et le retour; nous lirons que les jours de la purification étant accomplis, Marie se confondit avec les autres femmes, qu'elle offrit le présent des pauvres, qu'on lui fit voir alors l'épée qui devait un jour percer son âme, qu'on ne l'entretint que des amertumes auxquelles elle serait livrée. A de semblables traits ne devons-nous pas, mes frères, reconnaître jusqu'à quel point Marie aima la pauvreté, l'obscurité et la souffrance; combien elle savait dès lors conformer ses desirs et ses sentiments aux dispositions intérieures de l'enfant qui lui était confié; et quelles furent sa dépendance et sa soumission à abandonner tous ses privilèges, et à recevoir aveuglément de la part d'un homme les ordres les plus durs qui lui parurent venir de Dieu.

Qui de nous s'êtes jamais édifié de son exactitude aux pratiques d'une loi à laquelle elle n'était point soumise, et qu'elle savait même devoir être bientôt abolie? Avons-nous jamais bien compris quel mérite c'était pour Marie de s'assujettir à des devoirs qui n'avaient rien d'éclatant; de préférer un ordre établi, quoique peu nécessaire pour elle, aux distinctions qu'elle pouvait se procurer, et de subir une servitude qui ne l'honorait point devant les hommes, plutôt que d'user d'une liberté qui aurait été pour eux un sujet de scandale?

Avons-nous jamais considéré cette obscurité mystérieuse, cette sorte de délaissement dans lequel Marie a passé sa vie? Jésus-Christ la fait toujours marcher dans la voie des humiliations; toujours Marie se soumet à ses ordres; elle ne tire aucun avantage de tout ce qui se passait de glorieux pour son Fils; elle ne partage avec lui que ses abaissements; et cette éminente sainteté dont elle était pourvue ne sert qu'à lui faire supporter avec joie l'obscurité où il semble la laisser.

Enfin, qui de nous a jamais bien senti ce qui se passa dans le cœur de Marie, lorsqu'elle suivit son Fils sur le Calvaire? Quelle sorte de générosité la conduisit au pied de la croix! Quelle fut la vertu qui lui fit soutenir ce spectacle d'un Fils tout couvert de plaies et crucifié comme un criminel! Quelle force ne lui fallut-il pas pour entendre tous les outrages qu'on vomissait contre lui, pour recueillir toutes les gouttes de sang qu'il répandit, pour attendre sans se troubler les derniers moments du sacrifice de notre Dieu! Jusqu'à quel point son âme dut-elle être formée à la douleur et à l'humiliation, pour ne recevoir de son Fils expirant qu'une parole qui pourrait paraître plutôt une parole de mépris que de consolation: *Mulier, femme*; et pour se voir réduite à n'être appelée que la mère du dis-

ciple : *Ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26) ! Mais soit que nous le sentions ou que nous n'en soyons pas assez pénétrés, il n'en est pas moins vrai que toutes les richesses, toute la gloire, toutes les vertus de Marie sortirent de son humilité comme de leur propre fonds; que sa grâce fut l'humilité; que sa sainteté n'eut pour fondement que l'humilité : *Gloriam præcedit humilitas*.

Disparaissez ici, probité humaine, vains fantômes de vertus, faux éclat de la piété pharisaïque : vous ne nous en imposerez plus; le seul exemple de Marie confondra toujours la multitude de vos sectateurs. Tous ces grands noms de justice et de vérité, toutes ces nobles qualités de l'esprit et du cœur, tout cet appareil d'actions héroïques ne seront jamais que des ornements de théâtre, des voiles fastueux d'une âme sordide et vicieuse, si l'humilité n'en compose pas le fonds et la substance. Eh ! qu'importait-il à la terre qu'un Dieu se fît homme, si ce n'eût été que pour nous enseigner des vertus extérieures, et ne nous prescrire que des devoirs de pure cérémonie ? Les seules lois du paganisme nous en auraient encore plus appris sur cela que nous n'eussions pu en pratiquer. Mais le secret de l'Evangile devait être de porter sa vertu jusque dans le cœur; d'en réprimer la vanité et la présomption, de placer ce cœur, de le situer convenablement selon son état, de le détruire et de l'anéantir dans tout son être. Jusque-là tout ce qu'on appelle piété, probité, religion, n'a rien de vrai ni de solide. Je ne jugerai donc plus désormais de vous par les dehors de votre personne. Vous pourrez être exempt de vices, vous serez irréprochable dans vos mœurs, vous ordonnerez sagement toute votre conduite, vous serez fidèle à toute la lettre de la religion, vous exercerez enfin tant de jeûnes et tant de mortifications qu'il vous plaira, je n'en suis point ébloui; je suspens mon jugement jusqu'à ce que je sache si vous avez renoncé à vous-même, si vous n'avez plus de volonté propre, si vous êtes petit comme un enfant, si vous êtes enseveli avec Jésus-Christ, si votre âme est disposée à vous faire vivre dans l'obscurité et dans l'oubli, si enfin vous êtes mort à l'égard des louanges et des mépris. Il est vrai que la vertu et la sainteté de Marie ne présentent rien d'éclatant ni dont nos sens soient frappés; cependant sa vertu et sa sainteté sont le plus grand prodige de grâce que l'incarnation du Verbe ait opéré, parce que cette vertu et cette sainteté ont été le plus grand prodige et le triomphe de l'humilité.

Il me resterait, mes frères, à vous entretenir de la félicité de Marie, et à vous faire voir que la grâce de la résurrection de son Fils ne l'empêcha pas d'achever sa vie dans la même obscurité. Mais cette circonstance sert encore à nous apprendre que nous ne devons point chercher ailleurs quodans l'humilité de Marie le principe de la gloire dont elle jouit dans le ciel : *Gloriam præcedit humilitas*. Hé! quelle gloire! Nous

disions autrefois que Jésus-Christ n'avait qu'un Père dans le ciel; mais aujourd'hui il y a un Père, il y a une Mère. Si les anges voient le Fils dans le sein du Père, ils voient la Mère dans le sein du Fils; comme le Père aime et exauce son Fils, le Fils aime et exauce sa Mère; ce que le Père dit à son Fils : *Asseyez-vous à ma droite* (*Psal.* CIX, 1), le Fils le dit à sa Mère. Ce qui est dit du Fils qu'il a été couronné de gloire et placé au-dessus de tous les ouvrages de Dieu, on peut encore l'affirmer de la Mère; la gloire et la couronne leur sont communes comme l'ont été les humiliations et les douleurs. Ah! dit saint Bernard, si l'œil n'a jamais vu, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que le Seigneur a préparé à ceux qu'il aime, qui est-ce qui pourra dire ce que le Seigneur a préparé à celle qui l'a engendré : *Quod præparavit gignenti se quis loquatur?* Jugeons-en, mes frères, par les honneurs que Dieu a voulu qu'on rendît à Marie sur la terre; jamais gloire ne fut mieux établie que la sienne. On a vu l'Eglise prendre sa défense dans les conciles, chanter ses louanges dans tous ses offices, établir sa dévotion dans tous les coins du monde; partout on a érigé des temples en son honneur; des sociétés et des villes sans nombre l'ont prise pour leur patronne; et vous savez que ce royaume lui fut depuis plus d'un siècle particulièrement consacré.

Ne craignons donc point de rendre à Marie le culte et les hommages qui lui sont dus; on ne ravit rien à la gloire du Fils lorsqu'on honore la Mère. Mais plutôt, chrétiens auditeurs, comprenez que ce n'est que par la voie de l'humilité que vous arriverez à la gloire de l'éternité. C'est l'orgueil qui vous a précipités et qui vous retient dans la damnation, c'est l'humilité qui vous élèvera à la grâce de la rédemption. Il n'est point nécessaire de vous fatiguer à chercher des moyens de salut; il en est un qui, à le bien prendre, supplée à tous les autres, et qui ne peut être suppléé par aucun : il est à la portée de tout le monde, il convient à tous les états, il est de tous les temps et de tous les âges; sans lui tout vous devient inutile; au milieu du monde ou dans la retraite, eussiez-vous fait les plus généreux sacrifices, si vous ne savez pas vous humilier, vous n'avez encore rien fait pour votre salut. Peut-être vous flattez-vous d'être parvenus à un grand degré de perfection, parce que vous honorez Marie, que vous la regardez comme votre protectrice, et que vous lui offrez souvent vos prières; mais fausse religion, pure hypocrisie; si vous n'honorez pas en elle (et vous ne l'honorez pas si vous ne l'imites pas), si, dis-je, vous n'honorez pas en elle la vertu qui a fait son véritable caractère. Elle n'avoue pour enfants et pour disciples que ceux qui la cherchent au pied de la croix; c'est dans les plaies de son Fils qu'elle reçoit nos vœux et nos hommages; c'est là qu'il faut pénétrer pour lui parler et pour nous faire entendre; hors de là elle ne

nous connaît plus. Puissions-nous, mes frères, y demeurer avec elle, y boire avec goût le calice des ignominies de notre Sauveur, et être associés dans le temps à toutes ses humiliations, pour le suivre comme Marie dans la gloire éternelle que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur le scandale.

Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum : Jesus autem abscondit se, et exivit de templo.

Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple (Jean., VIII, 53).

Quel scandale, mes frères, de voir des hommes captifs dans les liens du péché, jeter des pierres au Sauveur, qui vient leur annoncer leur délivrance ! Quel aveuglement de leur part de mépriser les secours que le Libérateur vient leur offrir, et de l'obliger même à s'éloigner d'eux !

Cette conduite que vous blâmez dans les Juifs est cependant l'image naturelle de ce qui arrive tous les jours dans le monde. On y voit des ennemis irréconciliables de Jésus-Christ non-seulement l'accabler par leurs iniquités, mais encore s'opposer de front à sa doctrine et s'efforcer d'en empêcher les progrès. On y trouve de ces pécheurs attirés dont tout l'emploi est de s'opposer au bien, qui mettent partout des pierres d'achoppement, qui soufflent le venin du crime à ceux qui les approchent, qui leur communiquent leur propre malice, et qui les entraînent avec eux dans la perdition.

Détestable ministère de se prêter ainsi au démon pour perpétuer l'iniquité et pour la rendre féconde, de faire la guerre à Dieu même, de lui ravir ses adorateurs, de s'établir les meurtriers des âmes, et de les conduire dans le précipice. C'est là néanmoins l'office de tous les pécheurs scandaleux : ils sont les anges de Satan, c'est de lui qu'ils tiennent leur mission, c'est à son profit qu'ils négocient le crime, c'est Satan lui-même transformé pour perdre et pour damner plus sûrement les hommes.

Ce mal, je veux dire le scandale, que Jésus-Christ appelle un mal nécessaire (*Matth.*, XVIII, 7), ne demanderait peut-être de nous que des larmes. Hé ! tous les efforts de notre zèle en arrêteront-ils jamais le progrès ? Cependant j'essaierai aujourd'hui d'en faire voir toute l'énormité, et vous comprendrez peut-être que de tous les maux, c'est le plus grand et le plus à craindre. Mais, remarquez, mes frères, que sous l'idée du scandale je renferme généralement tout ce qui met obstacle au bien et ce qui est au prochain une occasion de chute : je combats également le scandale que l'on donne de propos délibéré, et le scandale que l'on donne sans le savoir par le mauvais exemple et par le dérèglement de ses mœurs ; et je dis que c'est un péché des plus énormes, soit qu'on l'examine dans le pécheur qui le produit, soit qu'on en juge par rapport au prochain qui en reçoit le dommage.

Le scandale (et c'est ici que j'expose mon dessein), le scandale est un grand péché, parce qu'il est dans le pécheur qui le donne la marque et l'effet d'une malice consommée ; vous le verrez dans mon premier point : le scandale est un grand péché, parce qu'il porte au prochain le préjudice le plus funeste et le plus irréparable ; je vous le montrerai dans le second. Pour traiter utilement une matière aussi sérieuse et aussi importante, adressons-nous à Marie, et disons-lui avec l'ange : Ave, etc.

PREMIER POINT.

Le péché étant le souverain mal suppose une souveraine malice dans celui qui le commet. Qu'est-ce, en effet, mes frères, que commettre le péché ? C'est prendre pour sa dernière fin la créature et le néant par préférence au souverain bien ; c'est déclarer que Dieu n'est ni digne de notre amour, ni capable de remplir nos desirs ; c'est vouloir qu'il ne soit pas Dieu, ou qu'il y ait d'autres dieux que lui ; c'est user en maître de ses dons ; c'est le déshonorer par ses propres bienfaits. Le pécheur ravit à Dieu le droit de créateur, de maître et de juge : il ne reçoit point sa loi, il n'attend rien de lui, il ne craint point ses menaces, il se joue de ses châtiments. Le pécheur est un profane qui se plonge dans l'infamie et dans l'iniquité ; c'est un sacrilège qui souille un temple saint ; c'est un parjure qui viole ses serments les plus solennels ; c'est un adultère qui prostitue au démon un corps qui n'appartient qu'à Dieu ; c'est un enfant dénaturé qui se révolte contre son père ; c'est un perfide qui rompt et qui foule aux pieds les titres de son alliance ; c'est un esclave qui frappe son Sauveur et qui le crucifie. O excès, ô malice du péché, que vous êtes à craindre ! Cependant qui pourrait le croire ? il est encore un autre excès plus grand que le péché même ; c'est de le produire au dehors, de l'inspirer, de le faire commettre. Car enfin il y a des prévaricateurs qui rougissent de leurs prévarications ; qui ne pouvant être vertueux, produisent au moins à l'extérieur les apparences de la vertu ; et qui, par respect pour elle, empruntent son visage pour couvrir la corruption de leur cœur. On en voit quelques-uns qui supportent et qui honorent encore dans les autres l'éclat de la piété, que la beauté de la religion n'irrite et n'effarouche point, qui enfin aimant mieux captiver en eux-mêmes leurs passions et leurs vices, que d'en répandre sur autrui le venin et la contagion. Malheureux débris, restes infortunés d'une innocence perdue, pussiez-vous faire revivre dans de tels pécheurs la grâce que vous y faites regretter !

Mais dans le scandale, je trouve deux caractères bien différents, qui sont le dernier excès de l'impiété, et qui en comblent la mesure. Premièrement le pécheur scandaleux fait voir qu'il n'a point honte de son péché, et qu'il est pécheur pour ainsi dire par honneur. En second lieu, lorsqu'il inspire la

crime, il témoigne qu'il fait le mal pour le mal même, et qu'il cherche moins à se satisfaire par le plaisir qui accompagne le péché, qu'à détruire la vertu par le péché même qui produit le plaisir. Ceci, mes frères, demande toute votre attention.

Je dis que le premier excès de malice qui se trouve dans le scandale, c'est que le pécheur scandaleux n'a point honte de son péché; et je parle surtout ici de cette espèce de scandale qu'on donne sans le savoir par le mauvais exemple, et par lequel les hommes rendent seulement leurs iniquités publiques. Comme il n'y a dans le péché que noirceur et turpitude, la première impression qui en naît doit être la honte et la confusion : ce sont là, pour ainsi dire, ses traits; c'est par là qu'il se peint; c'est le signe dont il se sert pour nous avertir qu'il est avec nous. Si, pour nous séduire, il se pare avec dignité; si quelquefois il fait marcher devant lui le plaisir et la gloire; c'est un fantôme qui ne couvre point sa difformité, c'est une ombre qui laisse toujours entrevoir les horreurs dont il est revêtu. A peine est-il maître du cœur, qu'il répand sur lui toute sa laideur; l'âme s'en trouve toute teinte, elle n'ose plus se voir, elle s'empresse de sortir hors d'elle-même, et son tourment est de ne pouvoir y réussir. Tel est pour l'ordinaire l'état d'une âme lorsqu'elle est en proie au péché. De là cette précaution de chercher la solitude pour le commettre; de là ces soins que l'on prend de lui assurer les ténèbres et l'oubli, dès qu'il est commis; de là ces amertumes qui nous dévorent quand il est exposé à la lumière. Je vous le demande, mes frères, ces impressions s'effacent-elles d'elles-mêmes? Est-il naturel de ne les pas sentir; et suffit-il pour cela d'être pécheur dans un ordre commun?

Cependant c'est à cet excès qu'il en faut venir pour être pécheur scandaleux; c'est-à-dire qu'il faut que la passion ne laisse plus voir dans le crime que ce qui le rend aimable, que toutes les facultés de l'homme et tous ses sens en soient épris, et que la vivacité du plaisir suspende tout autre sentiment : il faut qu'il n'y ait plus ni lumière dans l'esprit pour apercevoir les difformités et les suites honteuses du vice, ni religion dans le cœur pour arrêter le torrent qui se hâte de se déborder et de tout inonder au dehors. Produisez ici, pécheurs, contre vous-mêmes les preuves de ce que j'avance. Quand est-ce que vous avez levé l'étendard du dérèglement, et que, sevrés des premières instructions de la passion, vous avez dépouillé tous les dehors de la vertu, et secoué le joug importun d'une piété apparente? Mystères d'iniquité autrefois connus de Dieu seul, qui n'aviez pour témoins que les antres les plus reculés et les nuits les plus sombres, qu'on couvrait encore avec quelque soin du voile de la religion; vous avez enfin vu le jour, vos horreurs ne sont plus des secrets de conscience : du cœur de ce libertin, comme d'un temple de profanation, elles se sont communiquées à tout ce qui l'environne, et

d'un mal caché et sans conséquence, elles sont devenues une contagion publique. Pourquoi ce changement? Ah! c'est que vous avez aveuglé cette âme sur toutes vos infamies, vous avez étouffé tous ses remords; et par ces voluptés dont vous avez payé ses hommages, vous l'avez ensorcelée sur le hideux spectacle que vous traînez après vous.

Ce que je dis ici, mes frères, n'est-il pas une peinture de ce qui arrive tous les jours? Vous vous étonnez de voir dans le monde tant de pécheurs d'éclat, tant de gens qui font gloire d'être sans religion, qui se croient honorés de la réputation d'hommes licencieux et sans pudeur. Vous me demandez pourquoi la jeunesse est si scandaleuse. Ce jeune homme, dites-vous, ne garde point de mesures, il s'affranchit de toutes les règles de la bienséance, il sollicite partout des complices et des témoins de ses débordements, il veut l'emporter en libertinage sur ceux de son âge; et si ses propres péchés ne lui suffisent pas, on l'entend s'imputer quelquefois ceux mêmes qu'il n'a pas commis. Vous ne comprenez pas comment il peut se faire que ce fils en qui vous n'aviez connu aucun défaut, soit devenu tout d'un coup si hardi à commettre le crime; vous vous récriez sur la licence de ses discours et sur le dérèglement de ses mœurs. Hé, mon Dieu! je n'en suis pas surpris : le vice qu'il porte aujourd'hui marqué sur le front était depuis longtemps empreint dans son âme; ce feu qui vous paraît un incendie avait déjà gagné tout le cœur; et il n'est devenu au dehors si impétueux et si violent, que parce que tout était pris au dedans.

Mais, ajoutez-vous, cette personne si respectable par son état et son caractère, cette femme dont le nom est si connu, comment est-elle si peu jalouse de son honneur? Comment ne s'aperçoit-elle pas des jugements désavantageux que l'on forme sur son compte? Ce ne sont que railleries et que médisances à son sujet; c'est la fable de toute une ville; les gens de bien ne peuvent même s'en taire : peut-on ainsi se dégrader et se déshonorer soi-même? Oui, mes frères, on le peut; mais c'est lorsque la mesure est comblée : c'est que cette même personne est toute inondée au dedans de vices et de passions; il n'y a plus de digues assez fortes pour retenir ce déluge de crimes commis dans le secret. Bienséances de l'âge, de la condition et du sexe, vous n'êtes alors que de faibles et impuissantes barrières.

Tel fut autrefois l'effet de l'impudicité des deux vieillards qui attentèrent à la chasteté de Susanne. Le commencement de l'iniquité ne fut pas l'aveu mutuel qu'ils se firent de leur détestable passion; ils en rougissaient : *Erubescabant indicare sibi concupiscentiam suam* (Dan., XIII, 11). Ce n'étaient d'abord que des visites de bienséance, mais trop fréquentes dans la maison de l'époux; ensuite des regards désordonnés; enfin leur cœur fut empoisonné d'un amour honteux. Jusque-là tout se passait dans le secret, leur âme

était encore capable de contenir la passion qui les blessait. Mais en avalant tous les jours l'iniquité avec fureur, bientôt ils en regorgèrent. Ils conçurent chacun secrètement le dessein d'accomplir leur mauvais désir ; mais toujours ils se retrouvèrent et se déconcertèrent l'un l'autre. Alors que feront-ils ? Quel moyen de se satisfaire ? Ah ! c'est de surmonter toute honte et de se communiquer leur adultère complot. Dès ce moment tout leur est permis, tout leur devient facile, il n'est plus rien qu'ils ne tentent : *Confessi sunt, et tunc in communi statuerunt* (*Ibid.*, 14). Dès lors la violence, le faux témoignage, l'injustice, l'homicide, tous les crimes à la fois sont employés de leur part.

C'est ainsi, pécheurs, que tous vos scandales et tous vos désordres naissent aujourd'hui (permettez-moi le terme) de cette espèce d'impudence qui vous a fait franchir pour la première fois toutes les règles de la bienséance. Et que voulez-vous que je pense de vous quand je vous vois donner dans tous les plaisirs et dans tous les excès du monde corrompu ; lorsqu'au lieu de gémir des scandales du siècle, vous vous en rendez vous-mêmes les auteurs et les protecteurs ; que, sans respect pour les maximes de l'Evangile, et sous les yeux de tant de justes dont la piété vous condamne, vous vous faites citer pour exemples d'une vie molle et voluptueuse ? Que dois-je répondre, lorsqu'on me dit que dans une famille où toutes vos démarches sont éclairées, où tous les yeux se rencontrent et se trahissent mutuellement, vous venez de vous donner en spectacle par une liaison scandaleuse, par une noire injustice, par une avarice sordide ? De quel prétexte est-ce que je couvrirai ce front avec lequel vous soutenez les regards de tout un peuple qui crie à la licence sur ces académies de jeu où vous trafiquez de toute la fortune de vos familles ; sur ces assemblées profanes où vous déployez toutes les enseignes du vice ; sur ces débauches publiques où les excès de la bonne chère sont les moindres péchés ? Que faut-il que j'oppose à ces railleries dont on vous flétrit à cause du ridicule contraste qui paraît en vous d'un état grave et imposant, avec des airs mondains si mal assortis et une vie de plaisirs ? Ah ! puis-je croire qu'après avoir ainsi dépouillé toute honte, vous soyez des prévaricateurs d'un jour, qu'il y ait encore beaucoup de religion dans votre âme, et que vous ne fassiez que commencer l'œuvre de votre damnation.

Voilà, chrétiens, le premier excès de malice qui caractérise le scandale, et qui varie selon les différentes passions ; excès qui consiste à ne plus sentir les remords et la honte du crime, excès qui est la source de toutes les iniquités, excès enfin que le Seigneur reproche à son peuple comme la cause de tous ses maux et de toutes ses disgrâces : *Frons meretricis facta est tibi ; noluit erubescere ; quamobrem prohibita sunt stillæ pluviarum* (*Jerem.*, III, 3). Mais cet excès,

quelque grand qu'il soit, n'est rien cependant en comparaison d'une autre sorte de malice qui se trouve souvent dans le scandale, c'est de vouloir le mal pour le mal, et de chercher non-seulement pour soi le plaisir et le fruit du péché, mais d'aimer dans les autres le péché même et le ravage qu'il y cause. Et j'attaque ici cette autre espèce de scandale que l'on donne avec réflexion.

C'est sans doute, mes frères, un grand désordre que l'homme s'oublie jusqu'au point de trahir sa conscience et de s'exposer à un malheur éternel ; le tout pour quelques plaisirs d'un moment, ou pour quelque honneur frivole, ou par le désir de se procurer quelque avantage temporel. C'est le crime de la plupart de ceux qui prévariquent contre la loi de Dieu. Les uns, emportés par la violence de leurs passions et comme par une espèce d'ivresse, se livrent à plusieurs vices honteux, et tâchent de se dédommager par le présent, de félicités futures auxquelles ils renoncent ; les autres, possédés par des vues de fortune ou d'ambition, ne discernent ni le bien ni le mal ; tout leur est bon pourvu qu'ils réussissent ; celui-ci fait une injustice, parce qu'elle sert à l'établissement de sa maison ; celui-là se venge de celle qu'on lui fait, parce qu'il croit que la vengeance est honorable ; quelques-uns ont pour objet de suivre la mode et de se conformer au siècle. Mais il est presque incroyable, selon la remarque de saint Augustin (*Confess.*, lib. II, c. 5), qu'il y ait des pécheurs qui veuillent être méchants par le seul plaisir de l'être : ce Père va même jusqu'à dire que ce citoyen si célèbre par ses révoltes, et dont un auteur avait écrit qu'il était cruel sans intérêt, n'aima néanmoins jamais ses crimes, mais seulement les biens qu'il s'en promettait. En effet, mes frères, quoique le péché ait fait dans l'homme d'étranges ravages, il n'a pas éteint en lui tout amour de l'ordre ; la justice lui plaît et le réjouit encore, dès qu'elle n'est point compromise avec ses passions ou ses intérêts : et le profane qui disait qu'il faisait toujours le mal, ajoutait en même temps qu'il connaissait et qu'il approuvait le bien. Est-il donc fort aisé de comprendre qu'il puisse y avoir des hommes qui aient dépouillé cette bonté naturelle, ces restes d'équité, et qui, outre le plaisir qui enchante, aiment encore dans le crime l'iniquité qui tue ? Quel monstre est-ce donc que celui qui réunit en soi un principe de raison et de droiture, une âme formée sur le modèle de la sagesse même, avec une opposition actuelle à toute sagesse et à tout bien, et une volonté déterminée au mal, parce qu'il est mal ? Cependant ce prodige incroyable, ce monstre qu'on ne peut trouver, vous l'allez voir, chrétiens, se produire dans le pécheur scandaleux.

Je n'ai point ici besoin de l'exemple du jeune Augustin, qui avoue qu'il fut lui-même ce prodige, lorsque, de concert avec de jeunes débauchés, il fit ce larcin si cé-

lèbré dont il gémit dans ses Confessions : *Condimentum erat facinus* (Lib. II, c. 6). Je ne susciterai pas non plus le témoignage de cette jeunesse de Carthage, dont le même Père décrit les abominables forfaits, et qui se nommaient eux-mêmes destructeurs : *Eversores*. Lors, dit-il (Lib. III, c. 3), que quelque jeune étranger arrivait dans cette ville, aussitôt, comme une troupe de furieux, ils venaient insulter à sa pudeur. Ce n'était ni le plaisir, ni l'intérêt du crime qui les attirait, il leur était devenu insipide par l'habitude; mais ils étaient dominés par la maligne joie de voir périr par le crime même ceux qui ne l'avaient pas encore goûté. Vous pensez peut-être, mes frères, que je vais m'élever ici contre la jeunesse de notre siècle qui les imite, contre ces destructeurs qui ne se montrent en public que pour faire des leçons de débauche, qui présentent partout le venin de la volupté, qui peignent le vice jusque dans leurs yeux, qui l'animent, pour ainsi dire, dans leurs personnes, et qui se repaissent malignement du succès de cette action tragique qu'ils donnent sans cesse au public : *Inde pascendo malevolas lätitias suas* (Ibid.). Ah! si les invectives et les anathèmes pouvaient les blesser et les convertir, je les emploierais volontiers, et vous le permettriez peut-être, chrétiens auditeurs. Je leur dirais toujours avec saint Augustin, qu'ils ne diffèrent en rien du démon, qui, ne pouvant être heureux dans le mal, s'occupe à faire des malheureux : *Nihil est illo actu similis actibus demoniorum*; et que c'est la souveraine abomination de faire ainsi consister son bonheur dans la perte et dans le malheur d'autrui : *Quid est detestabilius quam de malo alterius mera diaboli similitudine latari* (Ibid.)? Mais non, je dois supposer qu'il n'est point de ces sortes de pécheurs dans cette assemblée.

C'est à vous-même, mon cher frère, que j'en veux venir, à vous qui êtes pécheur avec moins de brutalité, et qui vous damnez avec plus d'honneur. C'est de vous que je parle quand je dis que les scandales que l'on donne naissent pour l'ordinaire de cette sorte de malignité qui, sans aucun intérêt de passion, fait trouver de la satisfaction dans le mal. Eh! d'où vient que vous êtes toujours en guerre avec la piété, que vous vous déclarez l'ennemi de toute justice, que l'ombre même de la vertu vous effraye et vous met en alarmes? Il s'élève sous vos yeux par une miséricorde dont vous devriez tirer avantage, un exemple de probité, c'est un homme vertueux qui remplit tous les devoirs de sa charge, qui est assidu aux exercices de sa paroisse, qui ne prend point de part aux plaisirs du siècle : c'en est fait, il devient votre adversaire, il faut le décrier : *Venite, et percutiamus eum lingua* (Jerem., XLIII, 18). Il n'est sorte de bien auquel vous ne trouviez à redire; vous êtes toujours prêt, comme le pharisien, à traverser l'œuvre de Dieu; la liberté de vous parler est dans vos pasteurs un zèle indiscret; la sainte exactitude dans les ministres de la réconciliation

est une sévérité outrée; la chaste modestie dans le sexe est une hypocrisie affectée. Il n'est permis devant vous ni de prier avec recueillement, ni de pratiquer la pénitence, ni d'exercer la charité, ni d'observer même les règles les plus inviolables de l'Eglise. Mais que vous importe? Est-ce sur votre compte qu'on rend à Dieu tous ces hommages?

Si ce n'était pas le plaisir de mal faire qui vous possède et qui vous anime, vous verrait-on si ardent à semer la division, tantôt par des rapports injurieux, et tantôt par des conseils de trouble et de sédition? On vous consulte sur une injure qu'on a reçue, sur un différend, sur un procès intenté; vos réponses seront-elles des réponses de paix? Direz-vous à cette femme qu'elle ne doit opposer aux caprices de son époux que de la douceur et de la complaisance; à cet homme irrité, qu'il faut vaincre le mal par le bien? Non; vous soufflerez vous-même le feu qui n'est déjà que trop allumé, vous vous épuiserez en réflexions sur les circonstances de l'insulte, vous donnerez à l'ennemi des intentions qu'il n'a pas; vous fabriquerez même tous les ressorts de la vengeance, et cela sans autre intérêt que de contenter votre malignité. Ah! que l'usage du monde nous en apprendrait encore, s'il nous était permis de le voir de plus près. C'est à vous, mon cher auditeur, d'achever ce portrait commencé, et de nous dire jusqu'où va la malice des pécheurs. Apprenez-nous avec quelles couleurs il faut représenter cette affectation d'étaler tous les attraits de la volupté en présence des jeunes personnes; cet enjouement avec lequel on leur explique les secrets des plus criminelles intrigues, et ce malheureux plaisir qu'on trouve à introduire dans un jeune cœur une honteuse passion. Peignez-nous au naturel le caractère de ces hommes empressés à répandre partout le venin et le libertinage de leurs opinions; à censurer la sévérité de la morale évangélique, à réclamer contre ceux qui s'en déclarent les défenseurs, à publier les fautes des ministres qui la déshonorent.

Pour nous, mes frères, qui ne voyons tous ces objets que de loin et en petit, nous ne laissons pas que d'y découvrir une malignité damnable. Nous appellerons toujours iniquité consommée, jalousie diabolique, péché contre le Saint-Esprit, cette opposition au bien, ces murmures contre la piété, ces pièges tendus à l'innocence, ces scandales donués avec réflexion.

Je dis iniquité consommée; car, mes frères, chaque pécheur a son cercle de vices auquel il revient : les uns en embrassent plus que d'autres; il en est qui se bornent à peu. Mais si ceux-ci sont affermis dans le mal, s'ils s'y trouvent bien, s'ils en font trophée; leur mesure est remplie : ils sont moins criminels en apparence, mais ils sont plus difficiles à convertir. Ainsi tant que le plaisir seul vous séduit et vous enchante, fussiez-vous le plus vif et le plus emporté de tous les hommes, je

vous rappellerai toujours à votre bon cœur ; je ranimerai en vous ces étincelles de raison, ces lueurs mourantes qui vous feront apercevoir la beauté de la loi de Dieu et la difformité du vice. Mais vous n'avez plus ni ce bon cœur ni cette raison ; il ne vous reste plus d'amour pour le bien ; la loi de Dieu vous déplaît en tout, vous la persécutez même hors de vous ; vous aimez sans intérêt le mal qu'elle condamne : dites-moi quel progrès vous restait-il à faire dans l'iniquité ? Peut-être y a-t-il de plus grands pécheurs que vous ; mais, encore un coup, il n'en est pas de plus endurcis ; et c'est là le comble du mal.

Jalousie diabolique : hé ! qu'est-ce qui fait aujourd'hui le caractère du démon ? N'est-ce pas de tenter les hommes et de se donner des semblables ? N'est-ce pas son désespoir qui a introduit la mort dans le monde, qui y remue toutes les passions, qui y fait régner le péché ? Et n'est-ce pas ce que vous y faites vous-mêmes ? Ah ! les réprouvés dans les enfers sont plus équitables que vous : le mauvais riche du sein de l'abîme demande encore la conversion de ses frères ; mais vous, vous en seriez troublés, vous la verriez avec dépit, vous y apporteriez des obstacles.

Enfin c'est le péché contre le Saint-Esprit. Hé ! mes frères, y pensez-vous ? C'est l'Esprit de Dieu qui fait les saints ; c'est lui qui répand la charité, qui inspire toutes les vertus, qui est l'âme de toutes les bonnes œuvres ; c'est lui qui forme le zèle dans les pasteurs, la fidélité dans les ministres, l'humilité et la componction dans les pénitents, la pureté parmi les vierges, l'innocence dans les enfants, l'amour de la vérité dans les prédicateurs ; c'est par lui que l'Eglise triomphe, que l'Evangile est annoncé, que Dieu est honoré, que le péché est détruit, que le nombre des élus se multiplie : et vous pécheurs scandaleux, vous devenez ses adversaires dans tous ces chefs ? L'Esprit de Dieu établit la piété, et vous en retardez le progrès ; il communique la charité, et vous la détruisez ; il enseigne la vérité, et vous la décriez ; il donne l'amour des vertus, et vous n'inspirez que des vices ; il fait des saints, et vous faites des prévaricateurs ; il combat le péché, et vous le mettez en honneur ; il donne des enfants à Dieu, et vous les rendez au démon ; il multiplie le nombre des élus, et vous augmentez celui des réprouvés. Hé ! n'est-ce pas là résister à l'Esprit de Dieu et l'attaquer de front ? Ah ! mes frères, tout péché tel qu'il soit, peut, je l'avoue, être pardonné ; il n'est point de crimes que la charité de Dieu ne puisse couvrir, et quand vous réuniriez en vous toutes les iniquités du monde, il est dans les trésors de Dieu des miséricordes capables de les effacer. Mais redoutez ce que dit Jésus-Christ : si vous blasphémez contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire si vous combattez contre ses œuvres, si vous êtes jaloux de ses victoires, si vous retardez ses progrès, si vous travaillez à le détruire, si vous le persécutez ; ah ! c'est un crime qui dans l'ordre commun n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre : *Non remittetur*. Hé ! comment l'Esprit de Dieu, tant

que vous le méprisez et que vous l'outragez, vous sauverait-il et vous convertirait-il ? Mais si le scandale est un grand péché dans celui qui le donne, il est encore un crime énorme par rapport au prochain, à qui il fait un tort funeste et irréparable : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Dire que le crime est à son comble, que l'iniquité est consommée, que le péché est en quelque sorte irrémissible ; n'est-ce pas, mes frères, finir le portrait et lui donner ses dernières couleurs ? Cependant tout ce que nous avons dit jusqu'ici du scandale n'en est qu'une légère ébauche : ce ne sont là que ses premiers traits ; et s'il a dû vous paraître si énorme quand nous vous l'avons fait voir en lui-même, que sera-ce lorsque nous vous l'aurons exposé dans ses suites ? Je ne prétends point vous effrayer par des exagérations : la vérité toute seule, représentée sans fard et sans ornement, fera le fond de mes preuves. Deux effets funestes du scandale par rapport au prochain : le premier, de faciliter le péché ; l'autre, de le rendre irréparable : ou plutôt ce n'est qu'un même effet considéré sous deux différents regards, et par rapport à la grandeur du mal, et par rapport à la difficulté de le réparer. Premier effet du scandale : il facilite le péché ; car, mes frères, sans séparer davantage les deux sortes de scandales dont j'ai parlé dans ma première partie, remarquez, s'il vous plaît, que de tous les mouvements qui portent l'homme au péché, il n'en est pas de plus violent ni de plus prompt que celui que lui donnent l'exemple ou la sollicitation des méchants. Alors tout en lui s'ébranle et se porte où on le conduit : ses passions que l'on rallume, ses sens qui en sont frappés, son penchant pour l'imitation que l'on détermine, sa raison qui y trouve sa justification. En vain le rappellera-t-on à sa religion et à sa foi ; le bruit confus des séducteurs qui l'environnent l'endort et l'étourdit : il croit être en sûreté parce qu'il est accompagné. Le pécheur autorisé n'a plus rien qui l'épouvante ; il dément ses propres remords, il a honte de sa timidité, il se laisse entraîner, il court, il se précipite.

Qu'est-ce donc qu'être auteur du scandale, sinon de porter la mort dans le sein de son frère, et de se rendre complice de son malheur ? Hé quoi ! chrétiens, cette espèce d'homicide vous paraît-elle mériter quelque grâce ? Quoi ! dans les Etats les moins policés il y aura des lois sévères contre les malfaiteurs, on punira du dernier supplice un seul larcin ou un seul homicide, on sera reçu en justice à demander une réparation infamante d'un léger affront ; et vous croiriez que dans le royaume de Jésus-Christ dont Dieu est le législateur, dont les lois sont la charité, dont le tribunal est la justice essentielle, dont tous les biens sont éternels, dont tous les sujets sont frères, il vous sera permis d'empoisonner impunément, de ravager, de faire mourir pour l'éternité ? et qui ? des âmes rachetées par le sang d'un Dieu ; des âmes qu'il chérit, qu'il favorise, qu'il

veut sauver? Non, non, pécheurs, il n'en sera pas ainsi : le sang de vos frères répandu avec tant d'inhumanité crie encore plus fort que celui d'Abel, et ces Caïns de nos jours seront à jamais en butte à la vengeance divine : *Sanguis fratris tui clamat ad me de terra* (Genes., IV, 10).

Ces principes supposés nous donnent lieu de tirer deux conséquences qui renferment de grands motifs de crainte et un grand fonds d'instructions pour vous, mes chers auditeurs. Première conséquence : il s'ensuit que l'énormité du scandale peut recevoir des accroissements infinis ; premièrement à proportion du péché, dont il est l'occasion ; car si le péché est mortel, s'il déshonore Dieu davantage, s'il fait plus de ravages dans une âme, vous ne doutez pas que celui qui en est l'auteur et le promoteur ne soit chargé de tous ces excès. *Oeil pour œil, dent pour dent*, dit Dieu dans ses Ecritures (*Exod.*, XXI, 24). Donc, si vous faites mourir l'âme de votre frère, si la mort que vous lui procurez est plus cruelle et plus désespérée, si le jugement qu'il éprouvera en devient plus sévère, vous donnerez âme pour âme ; tous les coups que vous lui portez retomberont sur vous ; son supplice sera le vôtre. Que je vous plains ! ô vous qui ne voulant rien de médiocre dans le vice, donnez à quiconque veut vous écouter, des leçons de toutes les impiétés que l'incrédulité peut suggérer, et des raffinements les plus outrés des passions. Que je vous plains ! vous qui vous rendez le conseiller ou le médiateur d'une injustice atroce, qui prêtez votre ministère à une intrigue d'abomination ; vous enfin qui êtes toujours armé de mille morts pour les porter dans les âmes, et qui dans tout votre extérieur n'exhalez qu'iniquité et que contagion. Que je vous plains, de provoquer une justice qui a plus de traits pour vous punir, que vous n'en avez pour perdre les âmes et pour les corrompre !

En second lieu, l'énormité du scandale croît à proportion que le péché dont il est l'objet se communique plus aisément, et qu'il est plus difficile de s'en défendre. Si le poison que vous préparez est prompt et n'attend point le remède, n'en êtes-vous pas plus inhumain de le souffler ? Si la passion que vous favorisez est plus délicate et plus contagieuse, n'en êtes-vous pas plus coupable d'y donner lieu ? Venez donc maintenant, venez justifier, si vous le pouvez, ce commerce criminel qui se fait dans le monde de tout ce qui peut irriter et assaisonner la volupté. Dites, si vous l'osez, que ces spectacles, ces assemblées mondaines, où tout jusqu'au silence parle le langage de la passion, que ces chants voluptueux qui amollissent le cœur et qui insinuent doucement le vice, que ces libertés profanes, que ces lettres où le cœur s'explique avec tant d'artifice, que ces regards meurtriers par lesquels on se renvoie avec tant de fureur les traits les plus empoisonnés, que ces peintures que vous exposez dans vos maisons, que ces entretiens où chacun se pique d'exprimer plus vivement et avec plus

de grâce ce qu'on ne sent déjà que trop : dites, dites que tout cela se peut faire sans péché et sans scandale ? Appelez, si vous le voulez, morale outrée, délicatesse mal entendue, ces reproches si souvent réitérés aux femmes du monde sur leurs ajustements et leur immodestie. Traitez de scrupuleux et de dévots ceux qui leur diront qu'il n'y a ni modes, ni bienséances, ni prétextes qui puissent ôter la qualité de péché mortel à ces malheureux usages qu'on n'ose nommer, à ces vêtements immodestes qui n'ont pour principe que la vanité, pour objet et pour fin que l'impureté. Pour moi, j'ose avancer avec saint Chrysostome, qu'une femme se rend coupable d'adultère, si elle est l'occasion d'un mauvais désir par ces sortes d'habillements ; que c'est en vain qu'elle alléguera pour sa défense qu'elle n'a pas elle-même ces mauvais désirs, puisque pour condamner celui qui a préparé le poison, il n'est pas nécessaire qu'il l'ait bu lui-même ; et quo quand même ces sortes de modes, son luxe et ses parures ne produiraient pas toujours l'effet que je dis, il suffit qu'elles en soient une occasion prochaine, selon cette règle de saint Augustin, que tel qui a pu être une occasion de mort et de péché, ne laisse pas que d'être homicide, quoique personne n'ait péché. Et qu'on ne dise pas qu'il y a des conditions et des âges où l'on est dispensé de ces règles, puisqu'il n'est point d'usages ni de maximes qui puissent prévaloir contre ce principe établi par saint Paul, que si par une action qui serait même indifférente on est à son frère une occasion de chute, il faut s'en priver pour toujours. A plus forte raison doit-on se refuser à des coutumes insensées et ridicules par elles-mêmes, qui incommode, qui sont des appâts au crime, qui sont elles-mêmes des crimes. Et pour finir cet article que je n'ai peut-être que trop étendu, je conclus qu'une mère qui donne ou qui permet à sa fille ces sortes d'habits lorsqu'elle peut s'y opposer, que les personnes qui les font, lorsqu'elles ont intention de contribuer à ces malheureuses modes, se rendent responsables de tous les péchés qui en sont les suites. Et que n'en arrive-t-il pas ? Car c'est, mes frères, un troisième degré d'énormité que reçoit le scandale, quand il est plus universel et qu'il donne la mort à un plus grand nombre de personnes.

Je ne m'arrête point à prouver une vérité assez claire d'elle-même : ce que je prétends dire seulement, c'est qu'il y a des gens qui n'ayant commis en apparence que fort peu de péchés, porteront néanmoins dans l'éternité un poids égal d'iniquités à celui des plus grands pécheurs, et de plusieurs pécheurs à la fois. En effet, chrétiens, il n'en est pas de la justice de Dieu comme de celle des hommes : celle-ci ne s'exerceant que sur les corps, et ne démêlant pas toujours le plus ou le moins dans le crime, ne punit pas dans une rigoureuse proportion. Mais celle de Dieu qui voit tout, qui pénétre tout, qui mesure tout avec la plus exacte équité, s'exécute sur des âmes capables de toutes sortes

d'impressions ; c'est-à-dire, que celles qui auront participé aux crimes de plusieurs éprouveront en elles toutes les vengeances que Dieu partagera à l'égard des autres. Vous venez de répandre une calomnie qui exerce la malignité de toute une ville ; votre maison est le rendez-vous public de tous les jeux, de tous les bals, de tous les divertissements profanes ; vous avez engagé un fils, un parent, un ami, dans un ministère où son ignorance et ses désordres feront le scandale et la perte d'un million d'âmes : vous serez autant de fois victime, que vous en aurez offert vous-mêmes ; et tous ces crimes dispersés se rassembleront pour vous écraser. Justice de mon Dieu ! que deviendront entre vos mains ces malheureux pères de l'hérésie ou de l'impicité, ces corrupteurs du monde entier qui, pour se donner dans les siècles les plus reculés des enfants de leur malice, l'ont immortalisée dans leurs écrits ? Pourront-ils suffire aux feux que vous leur préparez, et aux foudres qu'ils auront mérités ?

Ce que nous disons ici du scandale, par rapport à la multitude des personnes qui en reçoivent le dommage, nous fait assez voir ce qu'on en doit penser par rapport à la qualité des personnes qui le donnent, et c'est en quatrième lieu ce qui le rend plus énorme, parce que c'est ce qui le rend plus accrédité. Il y a des pécheurs sans nom dont la vie et les désordres sont sans conséquence pour les autres hommes, qui, par des déréglemens excessifs, sont tombés dans un décri universel, et qui, n'ayant pour tout mérite que beaucoup de hardiesse et d'impudence, peuvent moins se flatter de se donner des semblables, que de s'attirer l'indignation et le mépris de ceux qui les approchent. Mais vos richesses, vos distinctions, votre charge, votre ministère, vous élèvent et vous mettent en vue, vous tenez un rang distingué dans le monde, quelques bonnes qualités vous ennoblissent et ornent le théâtre sur lequel vous êtes exposé. Ah ! que vous allez produire de maux si la religion et la piété ne soutiennent pas votre caractère. C'est pour cela que saint Augustin (*Confess.*, lib. VIII, c. 2-5) se répand dans des excès de joie et de reconnaissance au sujet de la conversion de l'illustre Victorin, qu'une vicillesse respectable, une science profonde, une noblesse distinguée avaient rendu l'ornement de Rome ; et qui, à la faveur de ces titres, avait été dans le paganisme le corrupteur général, comme le modèle et le docteur de ses concitoyens. C'est, dit-il, une riche conquête remportée sur le démon, et sa défaite est d'autant plus complète, qu'on lui a enlevé un instrument par lequel il donnait la mort à plus de personnes : *Plus hostis vincitur in eo de quo plures tenet* (*Ibid.*, c. 4). Hé ! mes frères, qu'est-ce qui donne cours aujourd'hui à la licence et aux scandales ? Qu'est-ce qui accrédite tous les divertissements profanes ? Qu'est-ce qui met en honneur les plus honteuses voluptés ? Ah ! si l'on renvoyait tous ces excès au petit peuple,

qui de vous oserait se les permettre ? Mais personne n'en rougit, parce que ce sont les gens de qualité, peut-être ceux qui possèdent des charges, quelquefois les dames de distinction, qui les approuvent et qui en font gloire, et la probité du monde va même souvent jusqu'à les excuser. Dans quel détail n'entrerais-je point s'il fallait vous exposer tous les désordres que produit l'autorité de père, de maître, de magistrat, d'homme riche, de noble, de seigneur ! Vous comprendriez bientôt cet arrêt prononcé par les divines Écritures, que ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur : *Judicium durissimum his qui præsumunt, fiet* (*Sap.*, VI, 6).

Enfin l'énormité du scandale se mesure sur la qualité des personnes qui le reçoivent. Il est des âmes fortes que rien ne peut ébranler, que les tentations perfectionnent et sanctifient, et dont le zèle et la piété s'enflamment à proportion de l'impicité et de la corruption des méchants. C'est toujours un crime, comme ce sera dans l'éternité le désespoir du monde, d'avoir été en cette manière l'instrument de leur justice. Mais de scandaliser les faibles, d'abattre la vertu chancelante, de corrompre l'innocence qui ne peut ni fuir ni se défendre, c'est un attentat d'une espèce particulière, et contre lequel il semble que Jésus-Christ ait principalement voulu s'élever. Si quelqu'un, dit-il, est un sujet de chute à un seul de ces petits qui croient en moi : *De pusillis istis qui in me credunt* (*Matth.* XVIII, 6) ; alors il nous avertit qu'il n'y en a pas un seul, *Unum*, dont il ne doive venger horriblement la perte : et pour nous donner une idée de ce supplice, il en prend le modèle sur ce qui peut frapper davantage les sens et l'imagination, comme d'être précipité dans la mer avec une meule suspendue au cou : *Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus*. Je voudrais, mes frères, avoir le temps de faire l'application de cette vérité dans toute son étendue et de vous montrer quel crime c'est de persécuter l'innocence dans les enfants, d'abuser de la simplicité de leur âge pour les corrompre et d'être pour eux une occasion de damnation, ou par les mauvais exemples qu'on leur donne, ou par les leçons d'iniquité qu'on leur imprime. J'exciterais d'un côté ou votre compassion sur l'état d'inaction et de faiblesse où ils sont pour résister aux impressions que vous leur donnez, ou votre respect pour les dons de Dieu dont ils sont pourvus, pour la grâce baptismale qui les rend purs, pour l'Esprit-Saint dont ils sont les temples, pour le sang de Jésus-Christ dont ils sont tous couverts, pour les titres qui les font héritiers d'un royaume éternel ; et d'un autre côté, je vous exposerais toutes les suites du premier crime que vous leur faites commettre : un esprit borné qui se remplit d'abord de toutes les idées du vice, une imagination faible qui en reçoit de profondes traces, un cœur sensible qui goûte le plaisir à longs traits et sans remords, un corps délicat dont tous les res-

sorts se détraquent et n'ont de mouvement que pour le crime et la passion. Peut-être gémirions-nous amèrement sur ces enfants infortunés qui ont d'abord sucé dans une femme étrangère un lait d'iniquité qu'un domestique ou quelque libertin a peut-être achevé de corrompre, et qui, ayant depuis trouvé pour toute ressource dans la maison paternelle une éducation toute profane et beaucoup de vices à imiter, apportent ensuite dans le monde de quoi fournir à toutes les cupidités et à tous les désordres qui y sont en crédit. Enfin nous nous récrierions : *Malheur au père, malheur à la mère, malheur au serviteur, malheur au libertin, malheur à tous ceux qui les ont pervertis* : que n'eussent-ils été tous ensemble abîmés dans les mers avant que de commettre un tel crime !

Ce que nous avons dit des enfants doit s'appliquer à tous ceux qui, soit par ignorance, soit par la faiblesse de leur esprit, soit par la crainte de vous déplaire, soit par l'intérêt qu'ils ont de vous approuver et de vous imiter, sont comme forcés d'épouser tous vos préjugés et toutes vos erreurs, de se conduire selon vos maximes, d'embrasser tous vos sentiments. Mon Dieu ! combien voit-on tous les jours de gens sans étude, sans lumières, sans caractère, décider témérairement sur des dogmes qu'ils n'entendent point, se rendre les échos de quelque maître d'erreur ; triompher sur de fausses opinions qu'on leur aura débitées avec hardiesse, répandre avec religion des calomnies qu'on leur aura fait recevoir, faire le procès à tous ceux que leurs séducteurs n'aiment pas. Vous êtes à plaindre si vous abusez de leur faiblesse et de leur crédulité.

Mais il est temps de venir à la seconde conséquence qu'il faut tirer de nos principes, c'est qu'autant que le scandale facilite le péché, autant est-il vrai de dire que le nombre des scandales mêmes et des pécheurs scandaleux est infini : car, mes frères, ne pensez pas que la corruption générale du monde, les sacrilèges, les impudicités, l'irrégion et les autres abominations soient les seuls scandales à craindre. J'avoue que l'Eglise, toute belle qu'elle est, s'en trouve déshonorée, que ses ennemis s'en servent pour la décrier, que les libertins s'en prévalent, que les lâches s'en autorisent, que les faibles en sont ébranlés, que les prétendus parfaits y trouvent de quoi s'enorgueillir. Je sais que les irrévérences seules qui se commettent dans nos églises sont à nos frères égarés un prétexte pour blasphémer nos mystères, pour se scandaliser de notre foi et pour nous demander où est donc le Dieu que nous faisons profession d'adorer et de croire présent sur nos autels : *Ubi est Deus eorum* (Psal. CXIII, 10) ? Au moins le peuple fidèle, les âmes timorées déploreront ces excès et ne les imiteront pas.

Mais il est d'autres scandales particuliers dont on s'aperçoit moins, et qui sont aussi contagieux et peut-être aussi criminels. Qui est-ce qui peut compter les scandales donnés

par la seule conversation ? Je ne parle que des entretiens ordinaires et qui paraissent indifférents : que de mauvais préjugés n'en rapporte-t-on pas ! On n'y relève d'autre mérite que celui de s'avancer dans le monde, on n'y appelle heureux que ceux qui réussissent dans leurs entreprises, l'ambition et la vengeance y prennent le nom de vertus, on y condamne tout ce qui combat les maximes du siècle, chacun y décide pour l'usage et pour la coutume, et par ces communications mutuelles de sentiments, on se persuade enfin les plus pernicieuses erreurs, on les inspire à ses enfants, on s'en entretient avec ses amis, on agit comme on a parlé. L'omission de ses devoirs dans chaque état n'est-elle pas un scandale ? N'est-ce pas établir l'irrégion que de mépriser, comme on fait, tout ce qu'il y a de saint dans le christianisme, les pratiques communes de prières et de lectures dans les familles, les exercices de la paroisse, l'usage des sacrements ? On ne finirait point si on voulait parcourir toutes les fautes dont on se rend coupable par son exemple, par sa facilité, par ses conseils, par son silence, par sa lâcheté. On irait même jusqu'à représenter aux personnes vertueuses qu'un zèle indiscret, un refroidissement dans la charité, des préventions outrées, un ressentiment pour les injures, une trop grande ardeur pour leurs intérêts, la bizarrerie de leur conduite, la délicatesse dans leur genre de vie, mille autres défauts encore deviennent un sujet de triomphe pour les libertins : d'où je concluais enfin qu'il n'y a personne qui ne doive dire avec le prophète : Pardonnez-moi, Seigneur, les fautes qui me sont étrangères : *Ab alienis parce servo tuo* (Psal. XVIII, 14).

Mes frères, j'ai prouvé plus que je n'avais promis, puisque j'ai fait voir non-seulement que le mal était grand, mais qu'il était commun. J'aurais encore à vous montrer qu'il est irréparable ; c'est le dernier trait d'énormité sur lequel je ne puis m'étendre. Je vous prie seulement de considérer trois choses : premièrement qu'en matière de scandale, si nous avons en main les armes du péché, nous n'en avons pas toujours le remède ; en second lieu, que le nombre de ceux qui pèchent par notre faute est quelquefois si grand qu'il est impossible de les connaître et plus encore de les guérir ; en troisième lieu, que les scandales donnés s'étendent pour l'ordinaire à des temps si éloignés, qu'on ne doit pas espérer d'y atteindre.

Quant au premier article, j'avoue que vous pouvez faire beaucoup de mal. Oui, pécheurs, vous pouvez communiquer vos iniquités à plusieurs ; vous pouvez damner bien des âmes ; et ne vous en glorifiez pas, car le démon a bien pu perdre tout le genre humain. Mais entreprenez de réparer le mal que vous avez fait, essayez de rappeler ces âmes perverties : ah ! tous les anges du ciel et tous les saints de la terre n'y réussiraient pas sans la grâce de Jésus-Christ. Vous commencez à vous apercevoir, vous qui êtes père, qui avez manqué à beaucoup de do-

voirs dans l'éducation de vos enfants ; vous ouvrez enfin les yeux sur le caractère d'iniquité, sur les vices de ce fils que vous avez idolâtré. Je vous trouve heureux d'être ainsi détrompé ; mais il n'est plus temps , les habitudes sont formées , et cette noble éducation dont vous vous promettiez de si beaux fruits aboutit à vous procurer bien des alarmes et peut-être bien des malédictions.

Quant au nombre, hé ! qui peut connaître les prévarications et les crimes qui se commettent aujourd'hui sur votre compte, soit par les scandales que vous avez donnés dans votre jeunesse, soit par ceux que vous donnez encore tous les jours ? Réparez si vous le pouvez les pertes qu'on a faites au jeu, les emportements auxquels on s'est livré, les impuretés commises à votre occasion.

Quant au temps, je n'en veux pour exemple que ces livres de perdition qui enseignent l'art d'allumer des passions et de commettre des crimes. Oui, peut-être que dans les derniers temps il y aura encore des péchés mis sur le compte des auteurs qui composent ces livres, sur celui des marchands qui les vendent, sur celui des libertins qui les prêtent, sur celui des pères de famille qui les conservent avec connaissance de cause. Appliquez ceci, chrétiens, à tous les autres péchés qui se transmettent par l'exemple, et comprenez une bonne fois le sens de ces paroles de Jésus-Christ : *Væ homini illi per quem scandalum venit* (Matth., XVIII, 7) ! Malheur à l'homme par qui le scandale arrive, malheur, souverain malheur, et pour l'énormité du crime, et pour les suites du crime, et pour l'impossibilité de réparer le crime. Malheur, parce que le scandale est le comble de l'iniquité et le sceau de la réprobation. Malheur, parce qu'il est la marque du plus profond endurcissement. Malheur, parce qu'il est juste que celui qui a pris le glaive péricule par le glaive. Malheur, parce qu'il n'est point de cris que Dieu entende mieux que ceux d'un sang répandu et d'une âme immolée par le péché. Malheur, et malheur éternel, et autant de fois malheur qu'il y aura de malheureux, complices et victimes du scandale. Ah ! remplissez donc, pécheurs scandaleux, remplissez la mesure de vos pères : *Implete mensuram patrum vestrorum* (Matth., XXIII, 32) : vous avez hérité d'eux l'iniquité dont vous faites profession ; ils sont coupables de votre perte, c'est ce qui fait leur tourment dans les enfers, et le monde de nos jours sera le supplice du monde des siècles passés. Mais il faut à votre tour que vous soyez les pères d'un monde qui sera aussi votre désespoir : *Implete*. Faites passer à vos successeurs vos vices et vos dérèglements ; enchérissez sur ces usages profanes ; donnez-vous des enfants qui vous imitent jusqu'aux dernières générations : *Implete*, afin que tout le sang répandu retombe sur vous, et que dans cette cuve mystérieuse de la colère de Dieu, dont parle l'Apocalypse, foulée hors de la ville sainte, et où le sang coule avec tant d'abondance que les chevaux en ont jusqu'aux

mors : *Exivit sanguis usque ad frenos equorum* (Apoc., XIV, 20), vous soyez abîmés, noyés, submergés pour l'éternité.

Finissons, mais en finissant qu'attendez-vous de moi, mes frères ? Faut-il que j'affaiblisse quelques-unes des vérités que j'ai prêchées ? Je ne le puis pas. Ah ! si je vous disais que le monde tel qu'il est avec ses scandales se sauverait, que les coutumes qui y sont établies ne conduisent pas à l'enfer, qu'il y a beaucoup à espérer pour les pécheurs scandaleux, ne deviendrais-je pas moi-même un scandaleux prédicateur ? Mais quoil le salut n'est donc pas pour tout le monde ? O aimable et douce vérité ! Oui, mes frères, il est pour tout le monde ; il est même pour les pécheurs scandaleux, mais à des conditions que vous pourriez exécuter, et que je prévois bien que vous n'exécutez pas. Il serait pour vous si, par le jeûne du carême, vous expiez les scandales que vous avez déjà donnés ; il serait pour vous, si l'on vous voyait paraître dans les assemblées de charité, dans les maisons des pauvres, dans les lieux de prières, aussi fréquemment et avec la même hardiesse que vous avez paru aux spectacles et dans les assemblées profanes ; il serait pour vous si, au mépris des invectives et des railleries du monde, vous dépouilliez, à l'exemple de la pécheresse, tous ces ornements de vanité pour vous revêtir de la modestie et de la simplicité. Enfin le salut serait pour vous si, vivant au milieu du monde, sans participer à ses maximes et à sa corruption, vous vous donniez des imitateurs de vos bonnes œuvres, qui glorifieraient le Père céleste, et qui vous recevraient dans les tabernacles éternels, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur les caractères et les avantages de l'humilité.

Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, attulit alabastrum unguenti, et sans retro secus pedes ejus lacrymis corpit rigare pedes ejus, et capitis capitis sui tergebat, et unguento ungebat.

Une femme de la ville, qui était célèbre par ses désordres, vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfums et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux et y répandait ce parfum (Luc., VII, 37, 38).

On reconnaît ici, mes frères, le véritable caractère de la pénitence, et tous les actes d'humilité que nous voyons aujourd'hui dans la pécheresse sont la preuve authentique de la conversion solide qui s'opérait dans son cœur. Une femme aussi connue que l'était celle dont il s'agit, dans un temps où Jésus-Christ avait beaucoup d'ennemis et de contradicteurs, était, ce semble, dispensée de lui rendre tant de témoignages publics de douleur et d'amour. Ne pouvait-elle pas lui faire part en secret de toutes ses dispositions, s'abaisser devant lui lorsqu'elle serait sans témoins ; éviter un éclat qu'on ne manquerait pas de condamner, qui serait le sujet des discours et des railleries de toute une ville, que peut-être même on regarderait plutôt

comme une affectation inutile que comme un exemple à imiter ? Ne pouvait-elle pas enfin attendre des moments plus favorables pour faire à Jésus-Christ un sacrifice entier de tous ces ornements de vanité qui avaient été la source et la matière de ses vices ?

C'est ainsi que nos pénitents composent presque toujours avec Dieu, se font un point capital de ne pas faire parler le monde, s'imaginent qu'un des premiers devoirs, quand on se donne à Dieu, est de faire en sorte que personne n'en soupçonne rien, et croient pouvoir allier la disposition d'un cœur contrit et humilié avec le même extérieur de vanité et les mêmes apparences de la liberté mondaine.

Mais nous serons aujourd'hui détrompés, si nous voulons l'être. Nous apprendrons de la pécheresse de l'Evangile à mépriser tous les jugements du monde, dès qu'il s'agit de revenir à Dieu; à fouler aux pieds toute la vanité du siècle pour nous assurer une solide conversion, et à reconnaître comme la marque décisive de la sincérité de notre retour l'humilité qui nous fait embrasser les œuvres les plus humiliantes de la pénitence, à la vue même du monde le plus critique et le plus médisant.

C'est, mes frères, cet exemple de la pécheresse qui me donne lieu d'employer un discours entier à vous faire bien connaître en quoi consiste l'humilité qui est inspirée par la pénitence, et à vous faire sentir en même temps tous les avantages que vous pouvez en retirer. Lorsque Dieu parle, dans ses Ecritures, de la juste vengeance qu'il tire des orgueilleux, il ne se contente pas de dire qu'il les précipite du haut des cieux et de ce trône où ils avaient voulu se placer. Dieu les regarde même comme indignes du rang qu'ils occupaient sur la terre; et l'enfer est la seule place où la justice divine les range et les réduise : *Quomodo cecidisti de colo, Lucifer, corruisti in terram? Verumtamen ad infernum detraheris in profundum lacu* (Isai., XIV, 12, 15).

Il faut donc que la justice de l'homme, qui doit prévenir celle de Dieu et lui être subordonnée, réprime non-seulement l'orgueil qui l'élève jusqu'à Dieu même, mais il faut encore que cette même justice de l'homme le fasse descendre jusqu'à ce point d'anéantissement où le péché l'a réduit. Ce serait peu que de lui avoir assigné le rang qu'il doit tenir en qualité de créature, il faut encore lui marquer sa place en qualité de pécheur. Il faut lui faire voir que l'humilité qui nous justifie ne se borne pas à nous remettre dans la dépendance où nous devons être à l'égard de l'Etre suprême, à reconnaître toute la souveraineté qu'il a sur nous, à nous soumettre à ses volontés, à lui rendre gloire de ses dons, à nous oublier nous-mêmes, et à nous anéantir afin de le faire honorer et aimer seul de ses créatures, mais encore que l'humilité doit s'étendre jusqu'à nous faire porter toute la confusion et toute la peine du péché.

C'est dans ce point de vue que je considère

l'humilité, et c'est à l'expliquer que je vais employer ce discours. Ainsi, mes frères, j'examinerai dans mon premier point quels sont les caractères de l'humilité qui convient à un pénitent. Et dans mon second point, je considérerai les effets de cette humilité par rapport à la conduite. En un mot, quels doivent être les sentiments d'une âme qui connaît son péché; quelle doit être la conduite d'une âme humiliée sous le poids du péché : c'est ce que je me propose de vous faire connaître après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, à qui nous allons dire : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT

Pour bien comprendre jusqu'où nous devons porter l'humilité, il faudrait, mes frères, que nous fussions bien pénétrés de l'état affreux et déplorable où le péché nous a réduits. A considérer l'homme dans sa première origine, il n'est rien dans ce monde visible qui lui soit comparable; on le voit placé entre Dieu et les créatures. Etabli pour commander aux créatures et pour les assujettir à son usage, le soleil et les astres n'ont de lumière que pour lui : la terre qui le porte n'ouvre son sein que pour lui prodiguer ses trésors : tout conspire à le rendre heureux, tout obéit à sa voix : chaque partie de cet univers le reconnaît pour son maître et pour son roi, et honore en sa personne l'image de son auteur : les créatures qui sont sous lui ne résistent point à l'impression de sa sainteté; elles ne soupirent point après la délivrance d'un esclavage qui leur est glorieux parce qu'il est juste. L'homme lui-même, ainsi placé, jouit de tous les droits que lui donne son innocence : il est maître de tous ses sens et de tous ses desirs; il n'est rien en lui qui combatte contre la loi de son esprit; il sait où est son vrai bien, il le contemple et le goûte à loisir : la justice et la vérité sont toujours à sa bienséance; il consulte la sagesse sans effort, il l'écoute sans craindre l'illusion, il la pratique sans violence, il jouit de ses douceurs sans altération. Plus heureux encore dans sa destinée, il voit à découvert toute sa félicité future; il sent qu'il est immortel, qu'on ne peut lui ravir malgré lui sa récompense; et l'immense éternité ne lui présente qu'une gloire qu'il peut obtenir par le saint usage de sa liberté.

Mais à peine le péché s'est-il introduit dans son âme, qu'aussitôt il perd de vue son bonheur et son Dieu. La vérité se retire dans une lumière inaccessible, son esprit se couvre de ténèbres, son cœur se voit condamné à ramper sur la terre; il cherche dans la poussière de quoi se dédommager de la perte qu'il a faite, mais il ne trouve partout que vanité et qu'affliction d'esprit : le bien qu'il veut saisir, ou lui échappe, ou le remplit d'amertumes; tout lui résiste, tout s'arme contre lui : la terre se hérise de ronces et d'épines, elle semble ne lui rendre qu'à regret le grain qu'il lui confie; les herbes et les

plantes lui cachent toutes leurs vertus ; plusiers ne lui présentent que la mort et le poison : l'air qu'il respire, les fruits qui le nourrissent, altèrent sa substance et travaillent à le détruire ; les animaux ou bien fuient devant lui, ou lui deviennent redoutables ; le ciel enfante le tonnerre pour l'écraser ; les saisons n'ont pour lui que des rigueurs : toute la nature devient un secret pour lui ; il faut qu'il la force pour en tirer les moindres services ; elle ne se soumet que par contrainte à la violence de l'art ; elle se hâte de consumer tous les ouvrages de ses mains : son propre corps se rend son plus mortel ennemi ; il se révolte, il le fait souffrir, il l'accable, il le tyrannise, il l'occupe tout entier, il lui inspire des désirs horribles, il corrompt toutes ses facultés, il pervertit son jugement, l'enivre de passions honteuses ; et ce corps, après l'avoir bien tourmenté, s'use, dépérit, lui échappe et devient enfin la pâture des vers. Mais ce n'est encore là que le commencement de ses malheurs : son âme, toujours immortelle, ne voit devant elle qu'un avenir effroyable ; l'éternité ne lui offre que des supplices, un feu jaloux s'enflamme pour le dévorer : l'enfer le demande avec impatience et se dilate pour le recevoir ; toutes les puissances des ténèbres conjurent sa perte, elles se plaignent à Dieu de ses retardements, et Dieu lui-même, dont il est un objet d'horreur, s'occupe tout entier à le punir et à le tourmenter.

Ces idées, quoique communes, n'en sont pas moins dignes d'être méditées ; car, mes frères, s'il est vrai, comme la foi nous l'apprend, que le péché soit commun au père et aux enfants, la destination et le supplice doivent être aussi communs : renfermés avec lui dans la même masse de corruption, nous sommes renfermés dans la même malédiction ; ce qu'il devint par sa volonté, nous le sommes par nature : *Natura filii iræ* (Ephes., II, 3). Et tout ce que l'on peut dire d'Adam au moment de sa prévarication, on le doit dire de nous au moment de notre naissance. Il est vrai que Jésus-Christ nous a rétablis dans nos droits, qu'il a relevé nos espérances, qu'il nous a approchés de Dieu, qu'il nous a rendu la grâce et la vérité, qu'il a vaincu l'enfer et la mort, qu'il nous a ouvert les portes du ciel, qu'il nous a préparé son royaume, qu'il nous a faits ses héritiers. Mais cette rédemption n'est qu'une rédemption commencée : nous ne sommes, à proprement parler, sauvés qu'en espérance : si le péché ne règne pas en nous, il y vit toujours ; les feux éternels ne sont pas éteints, le ciel peut se refermer. Hé ! qui peut s'assurer de n'en être pas exclu ? Hélas ! tout nous menace de notre perte future ; les fléaux dont Dieu nous afflige, le dépérissement de notre foi, la corruption générale des mœurs, les chutes de nos frères, nos péchés passés, nos infidélités journalières, nos tentations, notre faiblesse, notre concupiscence, notre conscience elle-même.

C'est, mes frères, dans ces principes que je trouve le fondement solide de la vraie hu-

milité, et que je découvre toutes les règles qu'on doit lui prescrire. Qu'on ne se contente donc pas de nous dire qu'il ne faut point que l'homme s'élève jusqu'à Dieu ; qu'on ne doit point se glorifier en soi-même, se prévaloir de ses avantages, mettre sa joie dans l'estime et les respects des hommes. Il se présente ici une morale bien plus étendue : car enfin la justice qui nous sauve veut de plus que nous sentions ce que nous sommes par le péché avant que d'en être délivrés ; et c'est de ce sentiment même qu'elle fait dépendre notre délivrance. Or, je le demande, quelles doivent être les pensées, les vœux, les sentiments, les désirs les plus familiers d'un criminel tel que je l'ai représenté, d'un criminel qui d'ailleurs a de la foi, qui redoute la justice de son juge et qui veut l'apaiser par une satisfaction proportionnée ? Je crois l'avoir trouvé, dit saint Bernard : *Puto quia invenimus quomodo humiliat homo seipsum* (Serm. 20, de Diversis) ; je veux qu'il ait toujours l'œil sur la vérité qui l'abaisse, qui le condamne, qui le place où il doit être : *Dico autem ut adhæreat humilianti se veritati*. La vérité lui dit qu'il est coupable ; que, pris dans sa nature, il est un monstre aux yeux de Dieu, un objet de colère et de vengeance : il faut donc que toutes ses pensées et tous ses jugements se mesurent à cette règle. La vérité lui reproche non-seulement le crime de son origine, mais encore toutes les suites de ce crime, les égarements de son esprit, les désirs honteux de son cœur, les excès où il s'est porté, les injures qu'il a faites à l'esprit de la grâce : il faut donc que jamais il ne perde de vue cet objet, qu'il sente toujours sa honte et sa confusion, que son péché soit toujours devant lui. La vérité lui apprend que la colère divine est toujours prête à le perdre, qu'il y a en lui un homme qu'elle poursuit sans miséricorde ; que cet homme est condamné ou à périr dans ce monde, ou à souffrir éternellement dans l'autre ; que ce corps de péché qu'il traîne avec lui est un ennemi qui peut traverser la miséricorde de son juge ; que chaque faute que ce corps lui fait commettre est un titre qui peut obliger Dieu à se retirer de lui ; et qu'ayant toujours si près de soi l'objet des vengeances célestes, il est toujours en péril d'être écrasé par la foudre qui est suspendue sur sa tête : il doit donc toujours être attentif à en parer les coups et à en étudier, si j'ose dire, sans cesse les mouvements. La vérité lui fait connaître qu'il est capable de toute iniquité ; qu'il peut devenir plus criminel que les plus scélérats d'entre les hommes ; et que par conséquent il n'a aucune raison légitime de vouloir s'élever au-dessus d'eux. La vérité lui assure qu'il n'a la grâce que par miséricorde, qu'il la porte dans un vase fragile, et qu'elle peut se tourner en malédiction ; que ce qu'il en perd chaque jour sollicite son jugement ; et que ses plus grandes vertus, ses plus hautes qualités, ses talents les plus distingués, déposeront peut-être un jour contre lui : il est donc de la justice qu'il tremble sous le poids de ses vertus mêmes, qu'il s'humilie des

dons de Dieu; qu'il en demande sans cesse le bon usage, qu'il accuse ses ingratitude, qu'il redoute tout ce qui ne le rend pas meilleur; et que ses larmes, ses soupirs et son humble prière soient le premier acte de sa reconnaissance. La vérité l'avertit que la terre n'est plus à lui, que ses biens ne lui sont que prêtés, qu'il mérite d'en être dépouillé, que leur abondance lui est nuisible et dangereuse; que d'ailleurs, bien loin que les créatures fussent le servir, elles devraient fondre sur lui, le briser, le réduire en poussière; que ces fléaux qu'il éprouve quelquefois, les famines, les maladies, les rigueurs des saisons, les stérilités, les mortalités, sont comme les efforts que la nature fait pour venger la cause de Dieu et pour punir le péché de l'homme; que la mort est inévitable, qu'elle peut le surprendre à chaque instant, que la poussière et les vers sont son héritage: il faut donc que l'homme supporte avec patience toutes les privations, qu'il reçoive ses biens avec gratitude, qu'il les relâche avec soumission, si on les lui ravit; qu'il se juge indigne du pain qu'il mange, qu'il le trempe de ses larmes, qu'il adore la justice divine dans tous les événements fâcheux; qu'il étouffe tout murmure contre la Providence; qu'il pense plus à la remercier de ce qu'il possède, qu'à se plaindre de ce qu'il a perdu. Il faut qu'il se regarde comme prêt à mourir chaque jour, à être chassé de la compagnie des hommes, à descendre dans l'horreur d'un tombeau et à être foulé sous les pieds de ses frères. Enfin la vérité lui fait entendre que plusieurs de ses semblables, déjà morts, sont enveloppés dans les flammes éternelles; qu'ils n'étaient pas, dans leur origine, plus criminels que lui; que la plupart de ceux avec qui il vit subiront le même sort; que plusieurs de ses amis et de ses proches y seront peut-être renfermés; qu'il y serait lui-même s'il fût mort il y a quelques années; qu'il n'est pas bien sûr qu'il en soit échappé; qu'entre deux éternités si étrangement opposées, il ne peut décider à laquelle il aboutira; que si le ciel vient à lui manquer, l'enfer est son seul partage; et que la grâce qu'il a eue pour se sauver peut lui échapper comme elle a échappé à plusieurs justes qui n'en ont pas profité.

Après cela je vous laisse à penser, mes frères, quel sentiment cette dernière réflexion doit produire sur vous, quel jugement vous devez porter des peines et des humiliations de la vie, si c'est un grand malheur que de souffrir en ce monde, si les ténèbres d'un cachot, l'ignominie d'un échafaud, un martyre de plusieurs années, remplaceraient dignement une malheureuse éternité, et s'il est si déraisonnable d'aimer et d'embrasser des croix qui nous en délivrent. Ce sont là, mes frères, les vues et les pensées qu'on trouve renfermées dans ces paroles de saint Bernard : *Puto quia invenimus quomodo humiliat homo seipsum. Dico autem ut adhæreat humilianti se veritati : proinde carebo deinceps quam sollicitè potero, durtiam cordis; sentiam et plangam dolorem meum;*

ero vir videns paupertatem meam in virga indignationis ejus (Loc. supra cit.).

Ces sentiments sont si justes et en même temps si nécessaires, que le prophète, qui connaissait assez le prix de l'espérance, n'osait néanmoins se départir de son humiliation et de ses craintes. Tous les psaumes sont marqués à ce caractère d'humilité et d'abaissement sous les yeux de son Juge. Tantôt il est enfoncé dans une bête profonde (Ps. LXVIII, 3); la tempête l'a submergé, ses iniquités ont formé au-dessus de sa tête comme une montagne qui l'accable (Ps. XXXVII, 5, 6); tantôt il se reconnaît rempli de pourriture et de corruption à cause de son extrême folie, il ne reste rien de sain dans sa chair, il n'y a plus aucune paix dans ses os (*Ibid.*, 4). Ici il se représente dans un frémissement continu, toute sa vie se passe à pleurer et à gémir (Ps. XXX, 10, 11); ses yeux, son âme, ses entrailles, sont toutes troublées par la colère; il trempe son lit de ses larmes (Ps. VI, 7); ce ne sont pas des soupirs, mais des rugissements (Ps. XXXVII, 9). Il se fatigue à crier, sa voix en est enrouée (Ps. LXVIII, 4). Là il avoue qu'il n'entend plus les calomnies qu'on vomit contre lui, qu'il n'ouvre non plus la bouche que s'il était muet, et qu'il n'a rien à répliquer (Ps. XXXVII, 14, 15); qu'il est prêt à tout souffrir, qu'il sera toujours occupé de la pensée de son péché (*Ibid.*, 18, 19); qu'enfin il est affligé et humilié jusqu'à l'excès (*Ibid.*, 9), et qu'il ne veut point qu'on lui donne de consolation (Ps. LXXVI, 3).

Mais ces sentiments, qui sont les seuls qui puissent servir de fondement à notre espérance, comment s'accordent-ils avec les nôtres? Car enfin ce que le prophète a exprimé, il l'a dit au nom de tous les pénitents, il a parlé pour toute l'Eglise; et l'Eglise elle-même ne nous met si souvent ces divins cantiques dans la bouche, elle n'en a formé nos prières les plus communes, que pour nous rendre propres tous ces sentiments. Encore une fois je le demande, quel rapport ont-ils avec les nôtres? Hélas! la dureté de cœur dont parle saint Bernard, et qui nous cache notre pauvreté : *Cavebo durtiam cordis, ero vir videns paupertatem meam*; cette dureté, dis-je, est peut-être le vice le plus commun. Je ne sais comment il arrive que notre humiliation, qui, selon l'Ecriture, est toujours au milieu de nous, ne pique et n'excite point notre sensibilité. Je vois, il est vrai, des âmes touchées de quelque désir de servir Dieu; j'en trouve qui ont du zèle pour sa gloire, qui aiment sa vérité, qui paraissent quelquefois animées de sa charité; mais il n'en est guère en qui la justice et la foi aient produit ces impressions dont j'ai parlé. Les unes ne savent que dire à Dieu dans la prière; elles ne peuvent trouver de sujet de méditation et de réflexion, elles sont contentes de leur état, elles se savent bon gré de je ne sais quelle paix de conscience, elles ne comprennent point ce qu'elles auraient à craindre de la justice divine; elles se persuadent que Dieu a oublié leurs fautes, parce

qu'elles ne s'en souviennent plus; elles ne doutent point de leur pénitence, elles ne redoutent point leur propre faiblesse, elles ne s'imaginent point que la rechute leur soit possible; il ne faut ni efforts ni discours pour les consoler; on n'a pas besoin de les rassurer sur le passé; elles n'ont jamais de difficultés sur le présent, elles n'ont point de sollicitude par rapport à l'avenir. Les autres ne s'avisent point de penser qu'on doive recevoir en paix la croix et les humiliations, qu'on soit obligé de supporter les contradictions et les injures, qu'on soit injuste de se plaindre des maux que l'on souffre, qu'il y ait tant d'inconvénients à se garantir des travaux de la vie, qu'il faille regarder comme un gain les privations et les douleurs, et que leur bonheur dépende de la violence qu'elles souffriront et des larmes amères qu'elles répandront.

Où sont ceux qui aient jamais fait entrer dans leurs pratiques de piété une vive reconnaissance d'être nés dans la pauvreté, d'être obligés ou de servir ou de dépendre, d'être oubliés ou abandonnés; qui aiment à se donner pour tels qu'ils sont, à être repris de leurs fautes, à les avouer quand il le faut, à en souffrir la peine et la confusion? Où sont ceux qui se plaignent de l'injustice qu'on fait à la vérité en les aimant et en les honorant, qui se croient déplacés quand ils sont revêtus de quelque autorité, qui soient toujours par le sentiment du cœur au niveau de la cendre et de la poussière, et qui soient aussi jaloux de la justice qui doit les faire regarder comme les rebuts du monde que de celle qui doit faire respecter en eux les dons de Dieu? Hélas! le dirai-je? Je sens même qu'en parlant de l'humilité on se fait entendre de peu de personnes, que ces vérités n'entrent guère dans le cœur, que l'esprit les conçoit à peine, et que s'il est difficile d'en parler, il est encore plus difficile d'en convaincre : c'est la remarque de saint Augustin : *Scio quibus viribus opus sit ut persuadeat quanta sit virtus humilitatis*. Cependant il n'y a que présomption et qu'injustice dans une âme où ces sentiments ne se trouvent point; et tel qui ne les éprouve pas en quelque degré n'a rien appris de Jésus-Christ.

Mais autant qu'il est difficile de les introduire dans un cœur, autant sont-ils efficaces pour régler toute la conduite; et ce sont ces sortes d'effets qu'il faut examiner.

L'humilité est une vertu qui embrasse toute la vie des hommes, qui se répand sur tout le détail de leurs œuvres, qui donne la forme à toute leur conduite. Une âme qui s'est placée dans ce point où nous l'avons mise, et qui vit de cette foi qui lui représente sa misère et son état, n'a plus besoin qu'on lui dise comment elle doit régler toutes ses actions; et la même leçon qui lui apprend à être humble lui fournit en même temps les principes les plus importants de la morale. C'est ainsi que lorsque nous nous représentons un homme qui entre dans le monde chrétien avec cette qualité d'humble

de cœur, nous sentons quelle est l'impression que toute sa conduite en doit recevoir, jusqu'où il doit porter la pénitence et le travail, comment il doit user de tout, comment il faut qu'il traite avec les hommes : nous composons son air, ses manières, ses discours, tout son extérieur; nous comprenons alors comment toutes les maximes évangéliques peuvent avoir lieu à son égard. Toutes les vertus à la fois viennent s'offrir, si j'ose dire, en personne; et la morale chrétienne trouve en lui sa justification pleine et entière.

En effet, mes frères, si je vous demandais ce que vous pensez de la vie que doit mener un homme de ce caractère; si vous croyez qu'il pût passer ses jours dans l'oisiveté et dans les délices, qu'il lui fût permis de rechercher un état pour y vivre commodément et à l'aise, qu'il dût, sous prétexte de sa naissance et de ses biens, se dispenser du travail, se donner abondamment ce que l'usage du monde semble permettre aux riches et aux nobles, abandonner aux solitaires et aux religieux les pratiques de la pénitence et de la mortification, concevriez-vous cette affreuse disproportion entre les sentiments que nous avons marqués et une telle conduite? Que penseriez-vous d'un homme qui aurait honte de la pauvreté ou de la bassesse de son origine, qui craindrait le reproche de manquer de beaucoup de choses, qui se répandrait en murmures contre les malheurs de son état, qui accuserait la Providence sur les pertes qu'il a faites, sur quelque défaut naturel, sur quelques infirmités survenues? Le croiriez-vous bien pénétré du sentiment de ce qu'il mérite par son état de pécheur?

Si vous le voyiez traiter durement ses frères, sans compassion pour leurs misères, sans indulgence pour leurs défauts; les mépriser à cause de quelques privations de talents; dédaigner leur conversation et leur compagnie à cause de quelques faiblesses qui leur échappent, ou parce qu'il les voit oubliés et abandonnés; si l'on vous disait qu'il ne peut se contenter de l'obscurité de sa condition, qu'il ne veut point des fonctions et des emplois qui ne le fassent point assez connaître, qu'il ne sait point s'assujettir à des études ou à des détails qui à la vérité ne l'honorent pas, mais qui peut-être dans son état seraient nécessaires, qu'il ne demande conseil à personne, qu'il veut disposer en tout de sa conduite, qu'il n'obéit point à ceux qu'il n'aime pas, qu'il est entier dans ses sentiments, qu'il ne peut souffrir qu'on le contredise, qu'il n'avoue jamais qu'il s'est trompé, qu'il s'irrite contre quiconque le lui dit, reconnaissez-vous à ces traits l'humble sentiment qu'il doit avoir de son esprit et de toute sa personne?

Si vous vous aperceviez qu'il est délicat sur la moindre raillerie, qu'il a toujours la réponse prête sur un mot échappé, qu'il ne sait point pardonner une injure; s'il venait se plaindre à vous avec amertume de cœur qu'on l'a oublié dans une rencontre, qu'on

a manqué de reconnaissance, qu'on l'a traité froidement, qu'on a mal reçu une prière, qu'on ne lui a pas confié un secret, qu'on a renoncé à son amitié; s'il vous faisait paraître de l'aigreur sur un reproche qu'on lui a fait; s'il s'excusait opiniâtrément sur une faute qu'il a commise; si même vous le voyiez tout hors de lui sur une fausse imputation, sur ce qu'on n'a pas, en le repre-nant, assez ménagé le ton et les manières, auriez-vous une grande idée de son humi-lité? Non, mes frères, je vous l'avoue, je ne comprends pas quelquefois comment, avec des sentiments de piété, des lumières sur la religion, des désirs même de pénitence, on peut être si sensible, si délicat sur les moi-n-dres préférences, si soigneux d'avoir tou-jours ce qu'il y a de meilleur, d'être mieux placé qu'un autre, d'avoir toujours son rang dans l'estime et dans l'amitié du prochain, si attentif à parer les plus légères humiliations, si industrieux à s'en relever, si impi-toyable contre quiconque nous offense. Sur cela je me demande souvent : Avons-nous de la foi? connaissons-nous l'Evangile? où est la religion? Mais, dira-t-on, c'est que les hommes sont injustes; on m'a fait tort; si j'eusse été coupable, je l'aurais souffert; de la part d'un autre j'y aurais été moins sensi-ble. Les hommes sont injustes; on a eu tort, je le veux; mais Dieu, qui l'a permis et qui veut que vous le souffriez, est-il injuste? Quoi! le Fils de Dieu, le Saint des saints, n'a pas craint de dire qu'il fallait, qu'il était même nécessaire qu'il souffrit beaucoup; ce n'a été qu'après avoir été méprisé, calomnié, persécuté, trahi, flagellé, crucifié, abandonné même de son Père, qu'il a dit que tout était consommé : et, à dire vrai, depuis qu'il s'était chargé de notre cause, il n'y avait rien de trop dans ses humiliations, il était juste qu'il s'y soumit, et la justice ne fut ac-complie qu'au moment qu'il rendit le der-nier soupir. Hé! quelles indignités ne souf-fre-t-il pas tous les jours dans l'eucharistie sans se plaindre? Au contraire, nous qui sommes les coupables, que Dieu pourrait abandonner sans injustice, qu'il pourrait effacer du livre de vie, qu'il pourrait con-damner à l'enfer, nous nous plaignons, nous nous irritons d'un rien, d'une parole, d'un signe, d'un ton de voix. Vers de terre, indi-gnes créatures que nous sommes, *si le bois vert a été traité si cruellement, que doit-ce être à l'égard du bois sec* (Luc., XXIII, 31)?

Encore si, en condamnant l'injustice du prochain, c'était sa faute qui vous fût sensi-ble, je louerais votre zèle; mais vous la lui pardonnez quand elle ne vous regarde pas, vous n'êtes sensibles qu'aux coups qui por-tent sur vous; et si quelquefois vous entrez dans les passions et les murmures de vos frères, ce n'est pas parce que vous les ai-mez, mais c'est plutôt pour vous venger des plaies qu'on a faites à votre amour-propre. Mais vous tenez un certain rang, vous avez un nom, vous êtes connu depuis longtemps : un homme comme vous ne doit pas être traité de la sorte. Ah! tel que vous soyez,

vous êtes indigne de vivre si vous pensez que votre rang, votre nom, votre réputation, votre autorité, doivent vous mettre à cou-vert des humiliations. C'est parce que vous avez un nom que vous avez besoin d'être humilié, et vous n'honorerez jamais mieux votre caractère et vos vertus que lorsque vous paraîtrez aussi jaloux de la justice ri-goureuse qu'on doit à votre personne que de celle qu'on doit à vos vertus mêmes. Asseyez-vous à la dernière place, revêtez-vous de la douceur et de la modestie qui conviennent à une âme qui se connaît, faites sentir que vous vous occupez peu de vous-même, que la patience, réglée par la cha-rité et par la prudence, soit votre caractère dominant, et l'on vous dira de monter plus haut, on respectera en vous ce que l'on doit, et votre humilité vous rendra plus re-doutable que vos hauteurs et votre fierté.

Voilà donc, mes frères, où il en faut ve-nir : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phi-lip., II, 8). Jusque-là, c'est-à-dire si, par le sentiment du cœur, par les désirs de notre âme, nous ne sommes pas conformes à Jésus-Christ en ce point, si, par l'impression de son Esprit, nous ne tendons pas continuellè-ment à décroître, à nous rabaisser, à nous cacher, à nous humilier, à souffrir, nous manquons au caractère essentiel de la pré-destination. Je sais que la nature ne porte point là, et je ne prétends pas ici donner le nom de péché à la sensibilité et aux secous-ses que produisent les humiliations et les douleurs; mais je dis que la piété doit nous faire supporter les humiliations : heureux si nous pouvions même nous y complaire et les rechercher! heureux si nous en connais-sions bien le prix! heureuse enfin la pau-vreté d'esprit qui non-seulement réprime toutes les saillies de l'orgueil, mais qui nous désapproprie de notre amour-propre et de nous-mêmes jusqu'au point de nous faire accepter avec joie toutes les humiliations et tous les maux de la vie! C'est ce qui fait partie des avantages de l'humilité, qui fe-ront la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Il y a certaines idées générales qui peu-vent beaucoup servir à nous faire aperce-voir les grands biens que nous pouvons nous promettre de l'humilité. La première est que notre rédemption a commencé par l'humilité : un Dieu qui a conçu le dessein de s'abaisser et de s'anéantir est la première pierre jetée pour ce grand ouvrage; le pre-mier moment où il se consacra aux humiliations fut la première époque de notre salut. Sans cela toute la terre était en désolation, toute la nature était inondée de crimes et de maux, tous les hommes restaient dans l'aveuglement, toute communication avec Dieu était rompue; il n'y avait qu'iniquité, que condamnation, que réprobation, que mort éternelle. Mais à peine le Verbe se fut-il présenté, après le péché, pour offrir à Dieu une satisfaction convenable, que la grâce commença à être rendue à l'homme,

en vertu des mérites futurs de l'Homme-Dieu ; à peine le Verbe se fut-il fait chair, à peine la Sagesse incréée se fut-elle revêtue de notre mortalité, à peine le Fils de Dieu eut-il pris la forme de serviteur, à peine Dieu lui-même fut-il descendu jusqu'à notre misère et à nos faiblesses, que tout l'univers changea entièrement de face : la vérité parut dans le monde avec tout son éclat, la grâce se répandit avec profusion, Dieu fut adoré, le rachat de l'homme fut consommé, le péché fut détruit, le salut nous fut rendu, la terre fut réconciliée avec le ciel. O effets admirables de l'humilité d'un Dieu ! que vous êtes déjà un grand préjugé des fruits que nous espérons trouver dans la pratique de cette vertu ! Car enfin (et c'est une seconde idée générale qui nous découvre par avance les grands avantages de l'humilité), si l'homme n'a pu trouver Dieu en s'élevant jusqu'à lui par l'orgueil, il peut maintenant le trouver en descendant jusqu'à lui par l'humiliation. Dieu dans sa gloire et dans sa majesté ne fut pour l'homme présomptueux qu'un vengeur redoutable ; mais Dieu, dans l'humiliation et dans l'anéantissement, est pour l'homme qui s'abaisse et qui s'anéantit jusqu'à lui un sauveur et un rédempteur aimable. C'est, mes frères, la sage économie de notre salut. Depuis notre péché, Dieu aurait toujours été inaccessible sans cette humiliation : l'homme, qui le cherchait dans le ciel pour s'asseoir sur son trône et le déplacer, n'y devait rencontrer que la foudre qui servirait à le précipiter. Retombé sur les créatures, il n'y aurait trouvé que le mensonge, le péché et la corruption ; mais depuis que son Créateur s'est fait créature et qu'il a pris l'apparence du péché pour lui, il retrouve, je ne dis pas dans le péché, mais dans la ressemblance humiliante du péché, son repos, sa paix, son bonheur et son Dieu. Ici, mes frères, se présente encore une troisième réflexion qui nous montre du premier coup d'œil toute l'efficacité et tout le fruit de l'humilité : car, en s'unissant ainsi et en se rendant semblable à son Dieu humilié, l'homme ne sort plus de sa place, mais plutôt il y rentre ; il est dans l'ordre, il est dans la justice, et il répare surabondamment, par la grâce de son Sauveur anéanti, tout le désordre de sa présomption et de son orgueil.

Ces réflexions sur les grands biens qu'a produits l'humilité d'un Dieu, sur l'avantage de trouver son Dieu dans l'humiliation et sur la justice dans laquelle l'homme est rétabli par l'humiliation même, ces trois réflexions, dis-je, sont comme la source d'où vont partir toutes les vérités que je vais vous exposer.

J'appelle d'abord ici le pécheur, parce que c'est pour lui principalement que le remède a été apporté. C'est sans doute, mes frères, un état bien triste que celui d'un cœur qui se voit submergé par le péché, qui se sent entraîné au mal par le poids de sa misérable volonté, qui n'a ni force ni courage pour se relever de ses chutes, qui ne découvre dans sa religion que des motifs de terreur, qui ne

peut pas lever les yeux au ciel sans y voir la foudre suspendue pour l'écraser, qui ne peut pas penser à l'avenir sans frémissement et sans horreur, que les plus légères idées de la mort troublent et déconcertent, et qui se voit à chaque moment exposé à être précipité dans les derniers malheurs. Que je vous plains, vous qui sentez votre mal et qui n'en connaissez pas le remède ! Cependant il est dans votre main, il est toujours présent : c'est l'humilité. Premier avantage : l'humilité efface le péché, elle convertit le cœur, elle réconcilie avec Dieu.

Qui n'eût cru que David était réprouvé sans ressource lorsque, après avoir mené pendant cinquante ans une vie de grâce et de sainteté et après avoir reçu de Dieu les faveurs les plus signalées, il se rend coupable d'un adultère et d'un homicide, crimes qu'on ne commet pour l'ordinaire que dans le dernier excès de l'endurcissement ? Et, en effet, le repos où il vécut pendant un an depuis son péché témoignait assez, ce semble, que sa mesure était déjà comblée. Cependant il ne prononce qu'une parole, et une parole d'humiliation : *Peccavi Domino* (II Reg., XII, 13). Il ne demande point, comme Saül, qu'on l'honore devant son peuple (I Reg., XV, 30) : il veut bien être couvert de toute la honte de son crime ; il consent que le soleil éclaire une iniquité qu'il avait eu tant de soin de dérober à sa lumière. Aussitôt il est rétabli en grâce : ce monstre énorme de péché se dissipe et s'anéantit, tous les feux de la colère divine sont éteints, et il recouvre dans ce moment toute son innocence : *Transiit Deus peccatum tuum* (II Reg., XII, 13).

Ninive était déjà condamnée à périr, l'arrêt était publié sans restriction, un prophète jaloux de ses prédictions l'avait annoncé avec assurance, et Dieu lui-même le lui avait ordonné : c'en est fait ; Ninive sera détruite, le jour en est fixé : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (Jonas., III, 4). Ninive s'humilie, le roi descend de son trône et s'assied sur la cendre, tous les peuples sont revêtus de sacs, chacun dans cet excès d'affliction se croit indigne de boire et de manger, et dès lors toutes les menaces de Dieu sont révoquées, il n'a plus que des pensées de miséricorde, et, plutôt que de se refuser à l'humilité, il souffrira qu'on l'accuse de manquer à sa vérité.

Une femme connue dans une ville à titre de pécheresse n'aurait dû, ce semble, passer de cet état de désordre à une conversion parfaite que par de grandes épreuves ; mais qu'elle va trouver un chemin bien abrégé ! Elle porte aux pieds du Sauveur sa vanité, son faste, sa mollesse, son cœur, et toute sa personne : elle lui parle, elle le prie, elle lui demande sa grâce, elle s'en juge indigne, elle n'ose même se faire voir, elle était derrière lui : *Stans retro* : l'assemblée devant qui elle comparait condamnera sa démarche, toute la ville la chargera de mépris et d'insultes : n'importe, elle ne connaît qu'une place qui lui convienne ; elles y maintiendra

contre toutes les vaines pensées de l'amour-propre; elle veut être humiliée avec son Sauveur, et plus bas que lui, s'il était possible. Que de péchés lui sont dès lors pardonnés! que de grâces inondent son cœur! que de charité le Sauveur même y répand dans ce seul instant! beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé, parce qu'elle s'est beaucoup humiliée.

Toutes les conversions que l'Histoire sainte nous présente seraient, si on pouvait les rapporter, autant de preuves de la vérité dont il s'agit. L'humilité a tant de pouvoir auprès de Dieu qu'il semble en avoir respecté les moindres actes dans les plus grands pécheurs. N'avez-vous pas vu, disait-il à un de ses prophètes en parlant du plus méchant de tous les princes, n'avez-vous pas vu Achab humilié devant moi : *Nonne vidisti humilitatum Achab coram me* (III Reg. XXI, 29)? Non; puisqu'il s'est ainsi humilié à cause de moi, je ne ferai point tomber sur lui pendant sa vie les maux dont je l'ai menacé.

Quel est le pécheur qui pourrait dire maintenant que la ressource lui manque? Opposez-moi tous les prétextes qu'il vous plaira, étalez toutes les difficultés d'une bonne conversion, racontez-moi des péchés sans nombre, d'énormes prévarications, des attentats, si vous voulez, et des sacrilèges : je l'avoue; si vous êtes orgueilleux, si vous marchez tête levée, si vous aimez la gloire, si vous craignez la confusion et le mépris, si vous refusez d'avouer votre péché, s'il ne vous humilie point, votre péché même vous demeurera, et je sens comme vous l'inutilité de tous vos efforts. Mais descendez de cœur et d'esprit dans la place que je viens de vous marquer, dites, mais de ce langage que Dieu entend : *Peccavi Domino*, et votre âme dans ce moment devient plus blanche que la neige. Ah! que la seule confession bien sincère et bien humble de nos fautes a quelquefois opéré de grandes conversions! Vous savez, Seigneur, que nous vous en avons souvent rendu nos actions de grâces, et que plus le pécheur affectait de s'humilier, plus nous admirions les progrès si subits de la vertu sur son cœur.

Que sera-ce quand le pécheur même accomplira tous les autres devoirs de l'humilité, et que du tribunal où il a subi son jugement il ira s'exécuter lui-même à la vue des hommes par tous les exercices de l'humiliation! Et c'est ici que je découvre le second avantage de l'humilité, qui est de suppléer à la satisfaction immense que Dieu pourrait exiger pour le péché.

Quoique le péché soit pardonné, la justice divine n'est pas pour cela satisfaite : il faut une pénitence qui expie la faute, et il n'y aura jamais rien de trop dans les plus grandes rigueurs de la pénitence pour celui qui a des crimes à se reprocher. C'est un sentiment que nous devrions nous rendre bien familier, que, quand nous avons péché, nous ne devrions plus avoir pour partage sur la terre que les larmes, la cendre et le cilice; que ce que l'on peut imaginer de privations,

d'amertumes et de douleurs temporelles, n'égalerait jamais ce que Dieu serait en droit de nous demander, et qu'à l'égard de plusieurs la mort ne suffirait pas pour accomplir la satisfaction qu'ils doivent à Dieu. En effet, nous savons par la foi que Dieu lui-même dans l'autre vie doit achever de punir les âmes qui, quoique justifiées, porteront à son tribunal (et qui est-ce qui n'en portera pas?) des dettes de pénitence qu'elles n'auront pu acquitter en ce monde. Cependant la faiblesse humaine est telle aujourd'hui qu'on ne sait plus qu'imposer aux pécheurs. Tous n'ont pas une vocation pour la pénitence du cloître; la faiblesse de l'âge, la délicatesse contractée par l'éducation, les infirmités, les bienséances même sont au plus grand nombre un titre pour se dispenser des grandes austérités. Ces rigueurs autrefois si communes parmi les chrétiens se tourneraient presque aujourd'hui en scandale. Toute la vie des pécheurs justifiés se passe à peu près comme celle des justes qui n'ont jamais péché mortellement, et l'Eglise se voit forcée de laisser à Dieu le soin d'exiger lui-même la satisfaction qui lui est due. Que nous serions à plaindre si nous n'avions dans l'humilité de quoi accomplir par nous-mêmes cette satisfaction! Par cette vertu nous nous trouvons unis avec Jésus-Christ, et dès lors toutes ses souffrances nous sont imputées. Plus nous descendons par l'abaissement du cœur, plus nous approchons de lui en ce point, plus la portion de ses mérites devient abondante pour nous. Rentrés dans l'ordre de la justice, nous échappons à ses rigueurs, il perd en quelque sorte ses droits sur nous, et notre âme, anéantie à ses yeux, l'oblige d'épargner le reste de la personne.

C'est ce qu'il semble que Jésus-Christ ait voulu nous insinuer par la parabole de l'enfant prodigue (*Luc.*, XV, 11). Il était de la tendresse du père de le recevoir lorsqu'il arriva; mais n'était-il pas aussi de sa justice de le reprendre et de le punir? Ne fallait-il point lui faire acheter sa grâce? A peine paraît-il que ses premiers privilèges lui sont rendus; on accourt, on l'embrasse, on se hâte de le revêtir de la plus belle robe, on le fait asseoir à table, on le traite mieux que celui qui n'avait jamais désobéi, et il n'est plus désormais parlé que de concerts et de réjouissance. Eh! mes frères, que ces humbles paroles : J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; que ces paroles, dis-je, nous doivent être précieuses, puisqu'elles ont mérité une si grande abondance de miséricorde! Vous donc qui avez péché, vous demandez qu'on se relâche de la sévérité des règles; mais auparavant souffrez que je parle à votre cœur : Où le placez-vous? Quel est son langage? A qui se compare-t-il? Avoue-t-il sa faute? Veut-il sincèrement être traité comme pécheur? Se croit-il indigne des biens de son Père? Consent-il d'en user en esclave et en étranger? Ah! dès lors on le dispense de ce qu'il ne pourra pas faire; il ne perd rien en

ne pratiquant pas ce qui est au-dessus de ses forces ; ses désirs, ses amertumes et sa composition lui valent tous les châtimens. C'est qu'en effet, ô mon Dieu ! l'âme qui est triste à cause de la grandeur du mal qu'elle a commis, qui marche courbée et abattue et dont les yeux sont dans la défaillance, vous rend la plus grande gloire que vous puissiez recevoir : *Anima quæ tristis est super magnitudinem mali et incedit curva et infirma, et oculi deficientes, et anima esuriens dat tibi gloriam et justitiam Domino (Baruch, II, 18)*. Non, le feu jaloux de l'enfer n'honore point tant la justice de Dieu que le feu de la charité qui dévore toute l'effluve d'une âme et la réduit en cendres. L'un ne peut faire aimer la justice, l'autre fait qu'on l'adore et qu'on s'y soumet ; car si l'humilité supplée aux satisfactions que nous ne pouvons pas faire, elle nous fait d'ailleurs recevoir avec joie celles qui sont à notre portée. Troisième avantage de cette vertu, de nous faciliter la pratique de la pénitence.

On comprend aisément qu'un cœur qui n'est point humilié peut trouver mauvais que Dieu l'afflige et le châtie ; encore moins ce cœur entreprendra-t-il lui-même de se mortifier. Comment un homme qui n'a point d'idée de la sainteté et de la justice de son Dieu, qui ne sent point ses propres misères, qui ne craint point pour lui-même, qui s'aime et qui s'applaudit, qui se trouve bien de ce qu'il est, comment, dis-je, pourrait-il se résoudre à souffrir ? comment ne serait-il pas en garde contre tout ce qui peut le blesser ? comment ne s'irriterait-il pas sur les maux qu'on pourrait lui faire ? Mais l'humilité qui fait qu'on se méprise et que l'on se hait ne s'intéresse plus au mal que souffre un ennemi qu'elle a donné à l'homme. Disons-nous : elle s'intéresse à le charger, à le tourmenter, à le mortifier ; elle se satisfait en l'immolant à Dieu ; elle se plaît dans ses douleurs et dans ses croix ; elle demande avec des gémissemens qu'on ne l'épargne pas ; elle met à profit tout ce qu'il a déjà souffert ; et ce qui est encore plus que tout cela, elle sanctifie et elle consacre tout ce qu'elle lui fait endurer.

Vous trouvez qu'il est dur de manquer de beaucoup de choses, que les infirmités sont pour vous une grande tentation, qu'il est impossible de souffrir sans se plaindre le mépris et les insultes. Vous n'avez pas le courage de rien entreprendre ; vous reculez toujours pour la moindre pénitence ; le jeûne le plus mitigé vous fait peur ; vous ne sauriez vous résoudre à vous priver de la plus petite commodité ; la dépendance, la contrariété, l'uniformité, le travail, le peu de succès, la retraite, les plus saints exercices, tout cela vous pèse et vous fatigue. Mais que le moindre degré d'humilité, le plus léger sentiment de ce que vous êtes devant Dieu et de ce que vous méritez, un simple regard de foi sur la difformité et les besoins de votre âme, relèveraient bien votre courage et vous rendraient douces et agréables des croix et des pénitences si salutaires ! C'é-

tail ce sentiment d'humilité qui faisait dire à l'Apôtre qu'il aimait ses souffrances, qu'il se glorifiait dans ses faiblesses, qu'il mettait sa joie et qu'il trouvait sa satisfaction dans les outrages, dans les nécessités, dans les afflictions pressantes qu'il endurait pour Jésus-Christ.

Cette dernière réflexion, mes frères, nous conduit naturellement à la connaissance d'un quatrième avantage de l'humilité, qui est d'être un germe fécond de toutes les vertus chrétiennes. C'est ce petit grain qu'un homme sème dans son champ, c'est la plus petite de toutes les semences : mais elle germe, elle croît, elle devient un arbre, et les oiseaux du ciel viennent se reposer sous son ombre. En effet, dès que l'humilité a pris dans le champ de notre âme, il n'est rien dont nous ne soyons capables ; je n'imagine aucune vertu qui ne puisse partir de là, tout ce qu'il y a de grand et d'héroïque dans la vie évangélique en sort comme de sa racine : car que ne peut point faire un homme à qui la justice de la foi a fait perdre tout amour de lui-même et de sa propre excellence, qui ne prend plus d'intérêt ni à la gloire humaine, ni au mépris qu'on peut faire de lui, qui veut bien être réputé le dernier des hommes, qui se perd et qui s'anéantit tout entier dans les mains et dans la providence de son Dieu ? L'outragez-vous, vous lui rendez service, bien loin d'attirer son indignation : le laissez-vous dans l'oubli ou le calomniez-vous, vous ne sauriez le mettre au-dessous de la place qu'il a déjà choisie. Quelle impression la crainte et l'espérance humaine pourraient-elles faire sur son cœur ? Qu'est-ce qui pourrait le rebuter dans les devoirs dont vous le chargez ? Qu'est-ce qui pourrait l'effrayer dans ses entreprises ? S'il exerce son zèle, il se fera des ennemis ; mais il ne veut être ni aimé ni approuvé que quand Dieu le jugera nécessaire pour sa gloire. S'il se consume dans le travail de ses fonctions, il abrégera ses jours ; mais son corps et sa vie est celui de tous ses biens qu'il méprise le plus. Employez-le à servir le prochain, et vous verrez jusqu'où son humble charité sera capable de le porter ; s'il s'impacientera de ses défauts, s'il l'abandonnera pour ses ingratitude, s'il mesurera ses soins sur le profit ou la gloire qui lui en reviendront. Tous les hommes, les pauvres, les enfans, les plus grands pécheurs, tout à son gré est plus grand que lui : il est le serviteur de tous, il doit souffrir de tous et pour tous, il est digne d'être immolé pour le bien et le salut de tous : enfin toutes les vertus humaines, la douceur de la société, les ménagemens pour ses frères, la vivacité pour ses amis, le respect pour ses supérieurs, la patience et le bon cœur pour tout le monde, le courage de tout entreprendre quand il le faut, la sagesse et le conseil dans l'exécution, le travail infatigable dans les emplois, toutes ces différentes qualités seront en lui le fruit de l'humilité. Il ne sera ni prévenu de ses sentimens, ni précipité dans ses démarches, ni téméraire dans ses décisions, ni emporté dans ses disputes, ni amer dans ses répri-

mandes, ni prompt à juger, ni indiscret à parler, ni entêté à soutenir ce qu'il aura avancé : son extérieur, son ton de voix, ses yeux, sa contenance, son vêtement même, tout parlera en sa faveur.

Mais si l'humilité est la mère de tant de vertus, elle en est aussi la tutrice et la gardienne; cinquième avantage qui consiste à assurer au cœur le mérite et la possession. Toutes les vertus tirent leur prix de l'esprit qui les forme en nous : plus il y a de l'homme dans les actions que nous faisons, plus elles perdent de leur mérite : l'amour-propre est l'ennemi irréconciliable du bien et du vrai; il souille, il altère tout ce qui l'approche : s'il fait agir, c'est toujours pour une mauvaise fin; s'il tire avantage de ce qui s'est fait, il le gâte et le rend inutile, il ternit tout l'éclat des grandes actions, il flétrit les plus belles vertus; tôt ou tard il leur substitue les vices. Or l'humilité est le grand préservatif contre l'amour-propre; elle veille toujours sur lui, elle le captive, elle le resserre, elle l'anéantit, et dès lors l'esprit de Dieu se rend le maître absolu du cœur, il y établit sa demeure, c'est lui qui le remue, qui le fait agir. Rien ne s'y perd, parce que l'Esprit-Saint est toujours le principe de tout ce qui s'y fait; rien n'y périlite, parce que l'Esprit-Saint y domine comme dans son temple. Mon Dieu! qu'une âme est donc bien gardée quand elle est gardée par l'humilité! sans elle tout est au pillage, toutes les richesses d'un cœur se perdent et se dissipent, l'or et les pierreries précieuses se changent en paille, et les plus belles œuvres ne sont plus que de la boue aux yeux de Dieu.

Ah! tel que vous soyez, vous avez peut-être remporté de grandes victoires sur vous-même; votre cœur vous rend témoignage que vous avez fait à Dieu bien des sacrifices; vous lui avez souvent rendu grâces de ce que vous n'étiez plus comme le reste des hommes (*Luc.*, XVIII, 11); peut-être vous flattez-vous d'avoir dans votre trésor bien des œuvres de justice; peut-être encore vous croit-on plus riche que je ne saurais l'exprimer. Mais je ne puis penser à vous que je ne me rappelle le sort de ce pharisien qui en disait autant que vous; votre justice mal gardée s'est écoulée comme l'eau; j'aimerais mieux moins de richesses et plus de précaution; le pécheur qui se sent et qui s'humilie est bien mieux partagé : *Descendit hic justificatus ab illo* (*Ibid.*, 14). Le dirai-je? sans l'humilité il n'est point de tentation que vous ne deviez appréhender, il n'est point de vices dont vous ne soyez capable; et pour ne rien dissimuler, l'impureté est d'ordinaire le fruit de l'orgueil; vous vous élevez jusqu'à Dieu, et Dieu permettra que vous soyez précipité dans la boue et dans l'ordure; ou, si vous y êtes déjà, vous vous débattrez en vain pour en sortir tant que vous serez orgueilleux.

Je ne finirais pas si je voulais achever de parcourir tous les autres avantages de l'humilité : il n'y a que Dieu qui sache les faveurs dont il honore une âme qui en est pourvue; à quel degré de sainteté, de lumière

et de grâce il l'élève, et de quelle récompense il doit la couronner. Tout ce que je sais, c'est que l'humilité a mérité à une créature d'être la mère de son Dieu : je dis plus, l'humilité l'a préparée à sa maternité, et sa grande gloire dans le ciel est moins le fruit de sa dignité que de sa bassesse.

Je ne suis donc plus surpris si on me dit que toute la science de l'Evangile se réduit à l'humilité; que c'est là toute la doctrine chrétienne; que toute notre force consiste dans l'humilité, que Dieu ne regarde, n'élève et ne glorifie que les humbles. Non, mes frères, ne cherchons plus des motifs de confiance dans nos œuvres extérieures; tout ce dehors est équivoque; l'édifice de notre salut ne peut avoir d'autre fondement que l'humilité. C'est donc à la former, à la perfectionner dans notre cœur, que consiste tout le travail de la milice chrétienne. Faites des plans de conduite, agitez-vous, consultez, prenez parti comme il vous plaira; il n'y aura jamais pour vous ni espérance ni salut que dans l'humilité. Mais aussi il n'y aura jamais que sainteté, que bonheur et que gloire dans l'humilité : elle couvrira tous les défauts, elle ennoblira toutes les vertus, elle les conservera précieusement, elle les rendra fécondes, elle les remplacera avantageusement, et elle nous conduira enfin dans le royaume éternel pour y être glorifié avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

AUTRE SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur les œuvres de la pénitence.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum; cui autem minus dimittitur, minus diligit.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on remet moins aime moins (*Luc.*, VII, 47).

Il est donc décidé, mes très-chers frères, que les pécheurs ne sont réconciliés avec Dieu qu'à proportion de l'amour qu'ils ont pour lui, que la grâce de la conversion se mesure sur ce même amour, que le cœur est toujours dans le péché lorsqu'il n'aime point, et que le progrès aussi bien que la perfection de la pénitence dépendent du progrès et de la perfection de l'amour. La parole est positive : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*; la pécheresse de notre évangile a beaucoup aimé, et c'est pour cela, dit Jésus-Christ, que beaucoup de péchés lui sont pardonnés.

Mais, hélas! qu'il est aisé de prendre le change, de s'imaginer qu'on aime Dieu lorsqu'on aime encore la vanité et les plaisirs, de croire qu'on a changé de volonté parce qu'on a changé de décoration, de s'applaudir sur sa pénitence quoique l'on n'ait qu'un amour stérile et sans œuvres, ou que des œuvres mortes et sans amour! Erreur funeste qui remplit l'Eglise de tant de fausses conversions, qui fait des présomptueux plutôt que des pénitents, qui égare les pécheurs des sentiers de la justice, bien loin de les y ramener, qui les endurent au lieu de les sauver. Ne cherchons donc point ailleurs que

dans notre évangile la lumière et la vérité qui doivent nous détromper : tout y parle, tout y est décisif; et j'ose me promettre que si les pécheurs qui composent mon auditoire veulent de bonne foi revenir à Dieu et assurer leur conversion, ils aimeront à découvrir dans toutes les circonstances de l'événement que je vais leur retracer les conditions essentielles de la vraie pénitence.

Comme le dessein de l'Esprit de Dieu dans le récit qu'il nous fait de la conversion de la pécheresse est de former des pénitents, nous y voyons se renouveler avec avantage ce qui se passa dans la formation de l'homme innocent. Dieu lui donna d'abord un corps organisé qui pouvait être vu et discerné entre cette multitude d'autres corps qu'il avait créés : ensuite il y répandit un souffle de vie qui anima ce même corps et qui fut le principe de toutes ses opérations : *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (Genes., II, 7); et par là, dit l'Ecriture, l'homme devint vivant et animé : *Et factus est homo in animam viventem*. C'est ainsi qu'en considérant la pécheresse nous sommes frappés non-seulement de toutes les œuvres qui sont comme le corps de la pénitence, mais encore de l'esprit qui dirige les mêmes œuvres et qui les anime. Mais comme un seul discours ne pourrait pas suffire à traiter ces deux points avec tout le détail dont ils sont susceptibles, je me contenterai d'examiner aujourd'hui quelles doivent être les œuvres de la véritable pénitence. Prions Dieu, mes frères, de nous éclairer sur un sujet si important, et, pour obtenir ses lumières, adressons-nous à celle qui est appelée le refuge des pécheurs, et disons lui : *Ave, Maria*, etc.

POINT UNIQUE.

Il ne s'agit point ici, mes frères, de déterminer de quelle sorte de péchés était coupable cette femme dont il est parlé dans notre évangile. C'est un point inutile au dessein que je me propose; il nous suffit de savoir que c'était une femme pécheresse, mais pécheresse avec scandale : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*; et ce que je pourrais remarquer à cette occasion, c'est que l'Esprit de Dieu, ne nous manifestant rien de plus à ce sujet, a voulu peut-être nous faire entendre que l'exemple qu'il nous met devant les yeux est pour toutes sortes de pécheurs, et qu'il n'en est aucun qui ne puisse et qui ne doive en profiter. Peut-être encore qu'en attirant à lui une femme connue par ses crimes il avait en vue d'apprendre à ce sexe qu'à quelque extrémité de vices qu'il soit abandonné, quelque incorrigible qu'il paraisse, quelque obstacle qu'il trouve à sa conversion, surtout lorsqu'on ne peut y parvenir sans éclat, il y a toujours lieu à la miséricorde, pourvu qu'on subsiste toutes les conditions auxquelles on peut l'obtenir.

Or, mes très-chers frères, entre ces conditions, celles que l'Evangile nous présente d'abord, c'est de produire des œuvres qui soient non-seulement le signe et le fruit de

la pénitence, mais qui en fassent une partie essentielle : car comme dans l'homme l'âme, quoique la plus noble partie, n'est pas la seule qui le constitue, et que sa nature et son essence consistent dans l'union d'un corps avec cette âme pour ne faire ensemble qu'un tout qui est animé, de même aussi pour que la pénitence puisse véritablement mériter le nom de pénitence, il faut qu'elle ait un corps et un esprit qui ne soient qu'un tout : l'un sans l'autre n'est plus la pénitence, c'est une pénitence morte et infructueuse. J'ajoute que comme dans l'homme le corps est ce qui se manifeste d'abord, ce qui le fait connaître, ce qui nous le représente, ce qui nous sert à découvrir ce qui se passe en lui, et que ce fut par là que Dieu commença à le créer, de même aussi pour bien discerner la pénitence, il faut que les œuvres précèdent, qu'elles parlent, qu'elles s'expliquent, pour ainsi dire, et il convient aux ministres qui sont destinés à la prêcher aux hommes, et à la former dans leurs cœurs, de commencer par ce qu'il y a d'extérieur et de sensible, et d'indiquer quelles en doivent être les proportions et l'harmonie.

Mais avant que de proposer les règles qu'on doit suivre par rapport aux œuvres de la pénitence, je voudrais, mon cher auditeur, m'assurer de vos sentiments et de votre foi sur la médiation de celui qui est en même temps l'auteur et le modèle de la pénitence même. Il y avait une femme pécheresse, mais cette femme savait aussi qu'il y avait sur la terre un Sauveur pour les pécheurs, qu'on ne s'approchait point de lui sans trouver miséricorde, qu'il avait la vertu de remettre les péchés, et que la grâce du pardon dépendait uniquement et de sa volonté et de la confiance qu'on avait en lui. Peut-être l'avait-elle cherché plusieurs fois sans le trouver, peut-être que son cœur soupirait depuis longtemps pour le moment auquel elle pourrait s'abaisser à ses pieds : sa foi et son amour s'étaient, pour ainsi dire, exercés à le désirer, elle le demandait à tout le monde, et l'on peut croire qu'elle avait éprouvé ce que dit l'épouse dans le Cantique : Je me lèverai, je parcourrai tous les sentiers, toutes les places publiques pour chercher celui que j'aime : *Surgam et circuibo civitatem, per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea* (Cant., III, 2). Mais les pécheurs à qui nous parlons ne sont pas si bien instruits. Quoique élevés dans une religion qui ne parle que de Jésus-Christ, qui nous le montre partout, qui porte son nom, ils ont l'esprit et le cœur fermés à ce qu'on leur dit de lui. Connaître Jésus-Christ, chercher Jésus-Christ, se confier en Jésus-Christ, attendre tout de Jésus-Christ, c'est de tous les points de la morale le plus difficile à persuader. A voir la défiance et la pusillanimité de la plupart des pénitents, vous diriez que le Sauveur n'est plus, que ses mérites sont épuisés, que sa charité est anéantie, que sa grâce n'a plus ni vertu ni efficace, que sa médiation et ses promesses ne s'étendent plus jusqu'à nous, qu'il n'entend plus les

prières, qu'il ne les exauce plus. Je ne sais même si la plupart des pécheurs ne s'imaginent point que la conversion doit être l'ouvrage de la nature, qu'on met ordre à sa conscience à peu près comme on met ordre à ses affaires, qu'on réforme ses mœurs comme on réformerait son domestique, qu'on exerce la pénitence comme on exerce un art et une profession : et la plupart, ne voyant dans la pénitence même que ce qu'elle a d'âpre et de rude, se sentant effrayés des suites que peut avoir dans le monde un changement de conduite, vivant dans une ignorance énorme du mystère et de l'économie de la rédemption, ne sachant où prendre des forces pour se soutenir dans des voies si difficiles, la plupart, dis-je, abandonnent tout, se déterminent à courir le risque de la réprobation, et désespèrent de jamais rien entreprendre pour leur salut.

Ah! que la pécheresse avait bien d'autres sentiments! Elle pouvait être alarmée à la vue de ses crimes, et redouter une conversion qui l'obligerait à de grands sacrifices : mais elle voyait en Jésus-Christ son Dieu et son Rédempteur; elle savait que c'était de lui que devaient sortir la justice et la sainteté; que rien n'était impossible à ceux qui avaient recours à lui : la puissance et la miséricorde de Jésus-Christ étaient la réponse à toutes les difficultés qui se présentaient à elle. Peut-être disait-elle comme un prophète : Celui qui me justifie est près de moi, qui est-ce qui pourrait s'opposer à mes desirs : *Juxta est qui justificat me, quis contradicet mihi* (Isai, L, 8)? Hé! mon cher auditeur, connaissez donc vos avantages et ne dites plus : Qui est-ce qui montera dans le ciel pour en faire descendre Jésus-Christ? qui est-ce qui descendra dans l'abîme pour rappeler Jésus-Christ d'entre les morts (Rom., X, 6-9)? Il est dans votre cœur par la foi que vous avez reçue; il est dans votre bouche par la confession que vous en faites. Il ne s'agit donc que de le voir, de le sentir, de le connaître. Hélas! de le connaître; ce n'est peut-être pas là ce qui vous manque : vous êtes instruit, mais votre cœur et votre volonté résistent à pratiquer ce que vous connaissez et ce que vous croyez : le monde, les passions, les plaisirs vous retiennent. Mais malgré tout cela, si la foi est bien imprimée dans votre cœur, je ne crains plus de vous effrayer en vous marquant les proportions qu'il faut donner à ce que j'ai appelé le corps de la pénitence. Je dis les proportions : car, mon cher auditeur, vous devez supposer que la loi qui vous condamne à la pénitence n'est point une loi arbitraire; elle a sa source dans une justice immuable et éternelle; Dieu lui-même en est l'auteur et le principe; c'est lui qui en poursuit l'exécution. De là vient que la pénitence qui en est l'objet ne doit point non plus être une pénitence de caprice et de fantaisie : elle a pour chacun de nous ses mesures et ses proportions; et c'est ce que le divin Précurseur, qu'on peut regarder comme le premier apôtre et le premier prédicateur de la pénitence, a voulu

nous apprendre lorsqu'il nous dit d'en produire de dignes fruits : *Facite ergo fructus dignos penitentiae* (Matt., III, 8).

Mais quelles sont donc ces proportions et ces mesures? Je n'ai besoin pour vous répondre que de vous demander ce que c'est que le péché, quels en sont les effets, à quoi il vous expose. Soit que je le considère par rapport au coupable qui le commet, soit que je l'examine par rapport au prochain qui en souffre, soit enfin que je l'envisage par rapport à Dieu qui en est offensé; je ne vois que dommages et qu'injustices à réparer, et j'exige que la pénitence que vous en faites satisfasse à tout ce que vous devez à vous-même, à tout ce que vous devez au prochain, à tout ce que vous devez à Dieu.

Et premièrement à ce que vous devez à vous-même. Quand vous n'auriez par devant vous, mon cher auditeur, que les suites funestes du péché originel, je trouverais dans le fond de votre corruption toutes les preuves de la nécessité de la pénitence et toutes les mesures que nous cherchons pour savoir jusqu'où on doit la porter. Dès le premier coup d'œil je vois en vous une nature toujours portée au mal, un corps de péché qui vous appesantit et qui vous fait ramper sur la terre, une imagination qui ne vous présente que des fantômes, des sens toujours ouverts pour introduire dans votre cœur toute l'infection des objets qui vous environnent, une racine toujours vivante de toutes sortes de crimes, un rejeton de mauvaise volonté qui ne demande qu'à se développer. Dès que vous suivez vos premières impressions, je vous surprends en faute et en désordre. Les pensées subites, les désirs que vous n'avez point examinés sont presque toujours contraires à la loi : si vous parlez naturellement, si vous agissez comme de vous-même et sans vous contraindre, vous vous écarterez de la règle; et sans la grâce de la foi et de la justice, qui peut-être vous retient, je vois que vous seriez capable de toutes sortes d'excès. M'en faudrait-il davantage pour me décider sur l'ordre que je dois mettre dans votre vie et sur la violence que je dois vous faire pour arrêter ce torrent de passions qui vous inonde? Cette seule réflexion me suffirait pour vous retrancher tout ce qui flatte la vanité, la cupidité, la sensualité : je vous interdrais tout ce qui n'est que pour le luxe et l'ostentation; je supprimerais tous les vains ornements des femmes, toutes les superfluités qu'on trouve dans les meubles et dans les équipages, toute la délicatesse des tables; je n'aurais garde d'approuver les spectacles, ni les lectures, ni les assemblées profanes, et je vous ferais voir qu'après avoir renoncé à tous les excès du jeu, de la bonne chère, des folles dépenses, en se bornant au simple nécessaire, en observant toutes les règles de l'Eglise sur la mortification et sur le jeûne, on devrait craindre encore que l'usage le plus légitime des objets extérieurs n'altérât quelquefois la vertu et l'innocence qu'on se flatte de posséder.

Mais ce n'est pas à ces termes que nous

en sommes ; la pécheresse de notre évangile avait bien d'autres désordres à réparer que ceux de la commune origine ; et je ne crois pas, mon cher auditeur, que vous soyez surpris que je me serve de son exemple pour vous prouver que vous avez besoin vous-même d'une autre pénitence que de la pénitence commune.

Il paraît que cette femme avait eu toutes les passions et tous les vices de son sexe. Elle était sans doute du nombre de celles qui sont à la mode dans le monde ; le péché était, à le bien dire, son caractère : *Mulier peccatrix*, c'est-à-dire qu'elle vivait au milieu de son peuple sans joug et sans loi, sans respect pour le Dieu de ses pères ; une femme sans religion et sans pudeur, ne craignant point de passer pour ce qu'elle était ; uniquement occupée du soin de plaire, de s'attirer des adorateurs ; bien exercée dans l'art de se parer ; se partageant également entre le pénible et long travail de préparer dans le secret le spectacle qu'elle voulait donner au monde, et le doux plaisir de promener fastueusement chaque jour dans le public les fruits de son travail. Vous l'eussiez vue comme une de ces divinités frivoles qu'on adore et que peut-être on méprise en même temps ; comme une de ces femmes qui sont tout ensemble l'objet de la curiosité et de la raillerie, qui sont à la fois l'admiration et la fable d'une ville, qu'on recherche avec empressement et dont on se moque ensuite avec liberté, et qui amusent différemment les compagnies selon qu'elles sont ou présentes ou absentes ; vous l'eussiez vue enfin comme une de ces femmes qui se font porter en pompe dans toutes les places pour se faire regarder, qui se disputent à l'envi la gloire de corrompre les cœurs, et qui ne sont occupées qu'à se faire rendre des hommages.

Qui voudrait entreprendre de réformer une femme de ce caractère devrait, ce semble, désespérer du succès : car enfin, que trouveriez-vous en elle qui ne fût un obstacle à toute vertu et à tout bien ? Un esprit léger et frivole qui n'a jamais rien conçu ni rien pensé de solide et de sérieux, qui sait à peine qu'il y a une religion, qui en ignore les premiers principes ; qui n'est rempli que d'amusements et de bagatelles, de modes et de parures, de contes et de fables, d'intrigues et de folies ; un cœur enivré par la vanité, par la volupté, par l'amour du monde ; un corps accoutumé à la mollesse, à la délicatesse, à un usage immodéré et licencieux de tout ce qui flatte les sens. Cependant l'exemple que nous avons devant les yeux est une preuve bien convaincante qu'il n'y a rien d'impossible à la grâce de Jésus-Christ : mais en même temps cet exemple nous est une leçon bien parlante que la pénitence, pour être sincère et véritable, doit réparer tout le désordre d'une âme, et donner à un pénitent une forme capable de recevoir la grâce de la justice et de la sainteté.

En effet, je vois la pécheresse qui ne s'occupe plus que de Jésus-Christ, qui paraît

l'avoir cherché longtemps, qui s'applique tout entière à lui dès qu'elle l'a trouvé ; qui semble ne voir plus personne, n'avoir plus d'attention à tout ce qui est autour d'elle, ne plus examiner ni les lieux, ni la circonstance : elle sait qu'il est chez un pharisien à un repas, elle y vient à l'instant ; elle ne pense ni au caractère de ceux qui sont présents, ni à ce qu'on pourra lui faire d'insultes ; on dirait qu'il n'y a plus rien au monde pour elle que Jésus-Christ ; elle entre, elle se tient derrière lui, elle n'aperçoit que lui ; et l'on voit assez par sa conduite qu'au lieu de ces vaines et frivoles occupations qui remplissaient tout son temps, elle donne aujourd'hui tous ses soins à ce qu'il y a de plus important pour elle, je veux dire à sa conversion et à son salut.

Il n'y a donc point ici à délibérer, mes très-chers frères, sur le premier moyen de pénitence qu'il faudrait employer pour réparer le désordre de votre vie, et pour satisfaire à ce que vous vous devez à vous-mêmes. Tant que je vous ai vus livrés au monde et à ses plaisirs, esclaves volontaires des plus honteuses habitudes, capables des vices les plus grossiers, ennemis déclarés de la piété et de l'évangile, je n'ai jamais été en peine pour découvrir la cause de tous ces excès. Vous avez pu donner dans toutes les folies du siècle, porter la vanité, l'ambition, le luxe jusqu'à l'extravagance ; vous déshonorer vous-mêmes par une impiété et un libertinage sans mesure ; peut-être même blasphémer votre foi et votre religion par des discours licencieux, et vous armer contre vos propres remords d'une incrédulité affectée, sans que j'en aie été surpris. A peine avez-vous été vos maîtres, que vous avez écarté de vos esprits tout ce qui pouvait vous rappeler à Dieu. Le souvenir des vérités que vous aviez apprises dans l'enfance vous a été importun ; vous vous êtes hâtés d'effacer et d'éteindre toutes les idées, tous les sentiments de la piété ; les exercices les plus communs de prières et de lectures vous sont devenus étrangers ; et par un progrès étonnant de négligence sur ce point, peut-être en êtes-vous venus à cette extrémité (je ne crains pas de le dire), non-seulement de ne savoir plus même les éléments que vous répétiez autrefois, mais de n'avoir aucune règle de mœurs, aucun principe de conduite. Quel sujet aurais-je donc de me récrier et sur le dérèglement de votre vie et sur l'endurcissement de vos cœurs, si ce n'est qu'en vous refusant ainsi à tous les moyens de vous instruire de la vérité et de vous préserver des chutes, vous avez rendu votre état plus affreux et plus déplorable ? Eh ! que peut être en effet un esprit qui ne conçoit jamais rien de spirituel, qui ne converse jamais avec Dieu ni avec soi-même, qui s'est, pour ainsi dire, condamné à un éternel silence avec son propre cœur, qui jamais n'approfondit aucune vérité de la religion, qui redoute sa propre foi et les lumières de sa conscience, qui regarde comme son ennemi quiconque voudrait l'en rapprocher,

qui appréhenderait de connaître un seul homme de bien, qui n'a point de confident raisonnable et éclairé de son secret, qui n'essaye point de se soutenir ou de se relever par des pratiques de religion, par des entretiens de piété, par des examens sérieux de sa conduite : comment n'eussiez-vous pas été les esclaves de toutes les maximes du monde, lorsque vous n'en aviez aucune dans l'esprit à leur opposer ? Quelle force pourriez-vous trouver en vous-mêmes pour résister au mal, lorsque vous étiez dépouillés de toutes les armes et de toutes les ressources que vous eussiez pu trouver dans la prière ? Quelle apparence que vos chaînes pussent se rompre, lorsque vous ne parliez point à votre libérateur et que vous ne le connaissiez pas même ? Que peut être une vie remplie d'amusements et vide de toutes les œuvres de religion, sinon une vie toute charnelle et tout opposée à une vie chrétienne ? Que faut-il donc que je vous propose aujourd'hui, mon cher frère, pour réparer tout le désordre de votre âme, si vous voulez vous convertir ? Ne vous attendez à rien moins, sinon que je vais vous retrancher tous les plaisirs frivoles, tous les amusements inutiles, tous les objets sensuels qui ont jusqu'ici possédé votre cœur ; que je vais, dis-je, vous retrancher tout cela, pour vous appliquer à l'étude de Jésus-Christ, à des exercices sérieux, à des occupations propres à vous rendre Dieu présent, à des lectures qui puissent fixer votre attention et vos pensées aux saintes règles de l'Évangile, vous ouvrir, pour ainsi dire, l'esprit aux vérités de la religion, vous rendre intelligent pour connaître les voies de la justice et du salut.

Et ne m'opposez point que vous avez toujours redouté de trouver des gens qui ne font grâce sur rien, qui voudraient qu'on vécût au milieu du monde comme des solitaires, qui convertiraient volontiers les maisons et les familles en communautés et en cloîtres, et qui exigeraient que par une vie toute singulière on se rendît la risée et la fable du genre humain. Ne semblerait-il pas, mes frères, lorsqu'on parle de la sorte, que ce sont les ministres de la pénitence qui ont fait les lois du christianisme ; que chacun d'eux dans son tribunal est l'arbitre des maximes de l'Évangile ; que ce qu'ils prescrivent est l'effet de leur caprice et de leur fantaisie, et que leur autorité seule aussi bien que leur volonté sont la règle de leurs jugements ? Si l'on use envers vous d'une rigueur opposée à l'esprit de Jésus-Christ, si la grâce qu'on vous refuse sur les adoucissements et les condescendances que vous demandez est légitime, si l'on exige au delà des règles de l'Évangile, si l'on vous prescrit des devoirs qui ne soient pas nécessaires au salut, je consens que vous vous souleviez contre nos décisions. Mais appellerez-vous une grâce lorsque nous vous permettrons des amusements et des plaisirs qui pervertissent votre cœur, qui enivrent tous vos sens, qui donnent lieu tous les jours à de nouveaux péchés ? Est-ce une grâce que

l'on vous fera lorsqu'on vous laissera vivre au gré de vos désirs, qu'on vous passera des pertes de temps, des intempérances de jeux et de délices, des liaisons et des intrigues, des conversations et des spectacles qui éloignent toutes les pensées de l'éternité, qui ferment toutes les entrées de votre âme à la vérité et à la vertu, qui vous rendent incapable de tout bien, et qui peut-être ne s'accorderaient pas avec la vertu et la justice païennes ? Parce que vous n'êtes ni solitaire ni religieux, nous n'oserons plus vous prescrire la prière, la méditation de la foi, l'étude des vérités chrétiennes, la connaissance de vos devoirs ; nous vous dispenserons d'apprendre les principes et les règles des mœurs ; nous vous laisserons ignorer Jésus-Christ et sa religion ; nous craignons de vous occuper à des exercices saints et sanctifiants ; et parce que vous êtes du monde, nous ne pourrions vous obliger à vous nourrir et à vous édifier des maximes qui vous préserveraient de sa contagion ! Ces exercices, dites-vous, ne conviennent qu'à des religieux. Ah ! que la pécheresse avait bien d'autres prétextes que vous pour se dispenser de recourir à Jésus-Christ et de paraître s'occuper de lui : ses liaisons et ses engagements n'étaient pas les seuls obstacles qu'il fallait vaincre ; il s'agissait de choisir en quelque sorte un contre-temps, une circonstance peu propre à donner le spectacle d'une conversion et d'une réforme ; il fallait comparaître dans une assemblée de pharisiens, ennemis déclarés des pécheurs, jaloux de la gloire de Jésus-Christ, censeurs impitoyables de tout ce qui n'était pas conforme à leurs préjugés. Cependant, dès qu'elle connaît qu'il y a un Sauveur dans le monde, elle le cherche sans différer : ce n'est ni le temps ni la circonstance qui décident de ses démarches : elle a besoin de le voir et de le connaître ; il faut qu'elle l'intéresse à ses maux, qu'elle l'attendrisse sur l'état de son âme, qu'elle entende sa voix pour s'instruire de ses obligations, et qu'elle répare tout le désordre de son cœur, toute la vanité de ses pensées, toutes les illusions de son esprit, tous les caprices de sa volonté, par une application vive au mystère et à la personne de son Sauveur. Dès lors il n'y a plus de prétextes qui puissent la retarder : la nécessité de son salut l'emporte sur les bienséances, ses véritables besoins lui tiennent lieu de raisons contre tous les discours des hommes, et l'intérêt de sa conscience lui fait perdre en quelque sorte le sentiment de tout ce qui l'environne.

Après un tel exemple faudra-t-il que je vous écoute lorsque vous me direz qu'il n'est pas encore temps ; que vous avez un engagement pris, une famille, un époux, des amis à contenter, le monde à ménager, des bienséances à observer ; que vous sentez bien ce qu'il faudrait faire, mais que vous êtes liés ? Et moi je vous réponds : *Ut cognovit* ; la lumière qui découvrit Jésus-Christ à la pécheresse fut le motif de sa démarche ; elle comprit qu'une occasion manquée pou-

vait ne plus se retrouver, qu'il y a du péril à retarder sa conversion, qu'une infidélité à la grâce de la pénitence peut l'éloigner pour toujours; que si l'on attend que le monde approuve pour se déterminer, il faut donc ne se déterminer jamais; et que quand il s'agit du salut, il n'est plus question d'examiner ce que les hommes en pourraient dire.

Mais, objecterez-vous, je veux bien ne plus commettre de crimes; du moins ne me refusez pas l'usage des plaisirs permis; n'exigez pas que je me donne un ridicule dans le monde; ne m'obligez pas à des pratiques et à des œuvres qui ne conviennent point à mon état. Vous ne voulez plus commettre de crimes. Mais est-ce là toute la pénitence? Ne faut-il donc point réparer les péchés commis? Vous ne voulez plus commettre de crimes? Et moi je dis que vous voulez les commettre encore, puisque vous aimez encore les sociétés et les plaisirs qui en ont été l'occasion, que vous vous refusez aux pratiques qui pourraient vous en préserver, que vous dédaignez de vous occuper de la vérité qui vous apprendrait à vous en corriger, que vous renoncez à la connaissance et à l'étude de Jésus-Christ, qui peut seul vous les pardonner. Que je n'exige pas, dites-vous, que vous vous donniez un ridicule dans le monde. Ah! vraiment, vous nous faites là un portrait du monde bien propre à vous justifier de l'attachement que vous avez pour lui. Il est donc ridicule à un chrétien, à une chrétienne, d'apprendre leur religion dans le monde, de savoir leur Evangile, d'être instruits des règles de la morale? Il serait donc ridicule à une mère de famille d'avoir des heures marquées pour ses exercices de piété; de se retirer chaque jour dans l'intérieur de son oratoire pour nourrir son âme, pour parler à Dieu, pour gémir de ses fautes, pour étudier ses obligations, pour prévoir les dangers? Il serait donc ridicule d'édifier sa maison par des prières et des lectures communes, par la fidélité à se rendre aux offices publics, par son attention et sa modestie dans nos temples, par la fréquentation des sacrements? Eh! mes chers frères, ne nous opposez point le ridicule que le monde croit trouver dans la piété. Lorsque vous voudrez disputer sur ce point, nous ne serons point en peine de décider où est le ridicule. Le monde lui-même serait un sujet fécond pour exercer notre critique, et la plupart de ces hommes et de ces femmes qui redoutent tant le prétendu ridicule de la vertu devraient bien s'apercevoir de celui que nous aurions à leur reprocher. Vous craignez de vous donner un ridicule dans le monde, et sur ce prétexte vous voulez qu'on vous dispense de toutes les pratiques qui seraient nécessaires pour nourrir votre piété et votre pénitence. Ah! je vois bien que si vous eussiez été soumis à ce prince de Babylone qui fit un édit public pour défendre à ses sujets d'offrir leurs prières à aucun Dieu, tel qu'il fût, si ce n'est à lui-même, vous eussiez été assez lâches sans doute pour obéir à cet ordre sa-

crilège. Vous vous fussiez bien gardés d'imiter le saint prophète Daniel, qui, au mépris d'une défense aussi impie, ouvrait les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, fléchissait les genoux à trois différentes heures du jour, adorait son Dieu et lui rendait ses actions de grâces (*Dan.*, VI, 10), et, de peur d'être aperçus, vous eussiez plutôt été idolâtres que vous ne vous fussiez exposés à mourir pour confesser votre religion. Je sais bien qu'il est encore aujourd'hui dans le monde, comme alors à Babylone, des ministres d'impiété qui ne peuvent souffrir qu'on adore Dieu et qu'on ait de la religion: un époux quelquefois ne permettra point à son épouse de fréquenter l'église, d'assister aux saints mystères. Mais une âme pénitente ne craint pas de souffrir lorsqu'il s'agit du devoir, et si le monde lui défend d'exercer la piété, elle n'en est que plus hardie et plus généreuse à la manifester.

Ces exercices, dites-vous, ne conviennent point à mon état. C'est donc à dire que les devoirs de la piété sont des exercices d'état et de condition, qu'on n'est pas chrétien parce qu'on n'est pas religieux, et qu'on est dispensé de se servir des moyens du salut parce qu'on est plus exposé à se perdre? Ils conviendraient à des religieux dont la vie est censée pure et innocente; mais ils ne vous conviennent pas, parce que vous avez l'imagination, le cœur, la volonté, tous les sens infectés de la noirceur des vices; parce que votre esprit n'a jamais été fixé à rien de solide; parce que vous vous êtes plus éloignés de Dieu, que vous avez eu plus d'opposition à sa vérité, que vous avez vécu dans une plus grande ignorance de ses lois, que vous avez plus irrité sa justice par vos péchés, et que vous avez besoin d'une plus abondante miséricorde pour en obtenir le pardon. Non, mes frères, je ne vous condamne pas à toutes les pratiques des cloîtres; je vous permets toutes les bienséances raisonnables, pourvu qu'elles ne soient ni des péchés ni des occasions prochaines de péché. Je ne vous refuse pas même les plaisirs et les délaissements permis. Mais j'exige que vous donniez à votre vie une forme qui sente le christianisme; qu'il y ait dans vos maisons une odeur de piété qui se répande sur ce qui vous approche, sur vos enfants et sur vos domestiques; que vous fassiez place dans votre esprit et dans votre cœur aux vérités et aux maximes qui doivent régler votre conduite; que vous corrigiez la vanité de vos pensées et de vos desirs par la méditation des saintes règles de la religion, et que vous vous procuriez une juste confiance d'obtenir le pardon de vos péchés par une prière fervente, attentive, soutenue, persévérante. La pécheresse ayant su que Jésus-Christ était dans la maison du pharisien, elle y vint, et elle se tenait à ses pieds; elle les arrosait de ses larmes, elle les essuyait de ses cheveux, elle y répandait ses parfums. Voilà, pécheurs, le premier modèle que vous devez suivre dans les œuvres de la pénitence, pour accomplir la justice que

vous vous devez à vous-mêmes; c'est-à-dire, que la première œuvre de pénitence est de vous occuper à tous les exercices de piété qui puissent réparer les pertes de vos âmes et attirer sur vous les miséricordes dont vous avez tant de besoin : *Stans retro secus pedes ejus lacrymis cœpit rigare, et unguento ungebant.*

Mais il faut, en second lieu, que les œuvres de la pénitence satisfassent à la justice que vous devez au prochain; et c'est en effet ici que nous devons encore plus admirer la pénitence de notre pécheresse. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, ceux même qui pensent à leur conversion, c'est de s'imaginer que leurs désordres passés n'ont été nuisibles qu'à eux-mêmes, qu'ils sont sans conséquence pour le reste des hommes; que n'ayant cherché qu'à se procurer du plaisir et non à faire du mal, ils ne répondent point de celui que les autres ont fait à leur occasion; et que, pourvu qu'ils deviennent sages et réguliers, ils ne sont point chargés de contribuer à la sagesse et à la réformation des autres. Une femme du monde bien idolâtre d'elle-même, livrée à la mollesse et aux plaisirs des sens, possédée de la passion d'exceller en faste et en parure, ne se propose guère, je crois, d'inspirer à son sexe de le lui disputer sur tous ces points : peut-être même éprouve-t-elle un secret dépit de voir qu'il en est d'autres qui la surpassent; et quoiqu'elle soit elle-même très-fidèle à copier les modes et les usages du monde, elle ne s'avise point de penser qu'elle serve d'exemple pour les autoriser. S'il en est qui portent le dérèglement jusqu'à vouloir corrompre les cœurs, elles ne s'imputent que le plaisir qu'elles y cherchent, et non le crime auquel elles donnent lieu; et je prévois qu'à la première accusation qu'elles feront de leurs désordres, elles n'y feront point entrer cette multitude d'énormités que leur conduite et leurs discours ont dû produire.

Ce que je dis ici, mes frères, n'est point particulier à ce sexe. Une malheureuse illusion est répandue dans presque tous les esprits, que chacun n'est que pour soi; que les vices ne chargent que ceux qui les commettent; que c'est à chacun à faire ce qu'il lui plaît, à se défendre comme il pourra, à porter ou à secouer son fardeau sans examiner ce qu'il y a à perdre ou à gagner pour les autres. De là toutes ces conversions timides et secrètes qui n'ont lieu que dans le tribunal, qui ne réforment presque rien pour l'extérieur, qui n'édifient personne, dont on rougirait sur le moindre soupçon que d'autres en pourraient avoir, et qui, bien loin de répandre l'odeur de la pénitence et de la piété, laissent au prétendu pénitent presque toute la forme et tout le dehors des vices.

Cependant, mes chers auditeurs, votre propre expérience devrait vous avoir appris que ce n'est pas dans sa seule corruption que l'on trouve le principe des vices; qu'il est des personnes à qui l'éducation et l'exemple en apprennent plus que la nature

même; que les racines de mal que nous avons dans le cœur ne se développent souvent que parce qu'elles sont comme cultivées par le torrent des coutumes; qu'on se forme pour l'ordinaire sur ce que l'on voit et sur ce que l'on entend; qu'on force même quelquefois ses inclinations et son caractère pour prendre les passions qui sont à la mode, et qu'on se fait un art pénible d'imiter des vices qu'on n'aurait peut-être jamais trouvés dans son propre fond.

Qu'est-ce en effet que le monde, sinon un amas d'hommes corrompus qui s'encouragent au mal les uns les autres, qui s'efforcent à l'envi de décharger les vices de la honte qui les couvre, en leur sollicitant de complices adorateurs, qui s'enhardissent à les commettre par l'exemple de la multitude, et qui se font de la coutume et de la mode une loi qui les subjuge et qui les tyrannise? Or, tout cela, mes frères, est une suite du péché. Un des plus grands effets qu'il produise dans le monde, c'est de rendre presque tous les esprits si petits et si frivoles, que vous ne sauriez les fixer à quoi que ce soit qui demande un peu de réflexion. Dès que vous voulez les élever à quelque chose de sérieux; que vous leur parlez de vérité, de justice, de religion; que vous voulez les inviter à se considérer eux-mêmes, à connaître leur destination et leur fin, à porter leurs vues au delà de tous ces objets qui les amusent, et à étudier l'économie de leur rédemption; dès lors il ne vous comprennent plus. Aussi de quoi s'entretiennent-ils? Ils savent bien vous raconter un petit événement, égayer une compagnie par quelques jeux d'esprit sur ce qui se passe dans une ville, former leur jugement sur ce qu'ils ont vu au spectacle ou dans les assemblées, médire du prochain avec saillie et enjouement; ils vous écouteront lorsque vous répondrez sur le même ton; en un mot, toutes leurs conversations sont des redites d'amusements et de puérilités. Ce serait un recueil à faire à la honte du genre humain, que de rassembler tout ce qui se dit dans les repas, dans les promenades et dans les cercles. Après que chacun s'est beaucoup épuisé en inutilités, la disette devient pour l'ordinaire si grande que, pour délasser une compagnie, il faut presque toujours et du premier abord suppléer à la conversation par le jeu : c'est le premier honneur qu'on croit devoir faire à un homme qui entre, comme si l'on supposait qu'il n'a rien à dire de bon ni de raisonnable et qu'on n'a rien à lui répondre. Pendant que les uns s'amusement de cette manière, il en est d'autres qui, discoureurs hardis sur la religion, en parlent décisivement; esprits forts et dédaigneux qui ne la trouvent pas à leur gré, quoiqu'ils ne l'aient jamais approfondie.

C'est cette malheureuse disposition des esprits et des cœurs, cette facilité à recevoir les impressions des plus criminels usages, qui rend le scandale si contagieux et si énorme; c'est ce qui donne au monde ce caractère de malédiction dont Jésus-Christ l'a

chargé : *Vae mundo a scandalis* (Matth., XVIII, 7) ! c'est ce qui fait que Babylone, dont il est dit qu'elle a fait boire à toutes les nations de sa coupe empoisonnée, que tous les peuples ont trafiqué avec elle de ses richesses et de ses délices, qu'elle s'est enivrée du sang des justes (Apoc., XVIII, 3) ; c'est, dis-je, ce qui fait que Babylone sera précipitée dans l'abîme, comme une meule qui tomberait dans la mer : *Hoc impetu mittetur Babylon, quia in nefeciis tuis erraverunt omnes gentes* (Ibid., 21, 23). Mais ce qui est ici à remarquer, c'est que cette ville impie est comparée à une femme présomptueuse qui se glorifie dans le pouvoir qu'elle a sur les cœurs : *Sedeo regina et vidua non sum* (Ibid., 7) ; à une femme qui par l'éclat de ses richesses et de ses parures attire à elle une multitude d'adorateurs, et qui répand à droite et à gauche la contagion de ses désordres. Je me contente, mes frères, de vous laisser entrevoir ce que j'en pourrais conclure contre le luxe, contre l'immoralité des femmes du monde, et sur la véritable cause des scandales dont il est rempli. Ce que je dirai seulement, c'est que la pécheresse paraît avoir été marquée à tous ces caractères que le Saint-Esprit attribue à cette femme superbement vêtue qui portait écrit sur le front le mystère de son iniquité, dont il est dit que les grands et les princes se sont corrompus avec elle, qu'elle est mère de toutes sortes d'abominations : *Mater fornicationum et abominationum terre* (Apoc., XVII, 5). Ce n'était pas seulement une simple famille, un quartier qui se ressentait de ses dérèglements, toute la ville en était infectée : *In civitate peccatrix* : les justes en gémissaient, les faibles s'y laissaient surprendre, les méchants s'en autorisaient, les étrangers en prenaient occasion de blasphémer la religion de son peuple ; elle avait été sans doute l'âme de tous les plaisirs, l'appât de tous les crimes, le conseil et le modèle de toute la licence de ses concitoyens : *In civitate peccatrix*.

Dans cet état lui eût-il suffi pour réparer tant de maux de les confesser furtivement à Jésus-Christ, de s'exercer à des soupirs et à des larmes dont personne n'eût été témoin, de se retrancher à ne plus commettre de certains crimes qui sont l'horreur de la nature, et de laisser entrevoir quelque changement en se réduisant à des pratiques secrètes qu'il eût fallu conjecturer sans qu'on en pût être édifié ? Non, mes très-chers frères, elle comprit qu'elle devait être pénitente dans la ville comme elle y avait été pécheresse, qu'elle devait à tout son peuple une réparation solennelle, que son exemple devait être une leçon parlante de vertu et de réforme. Elle ne dédaigna point d'humilier authentiquement aux pieds du Sauveur son orgueil et sa fierté, de venir en public lui faire hommage de son faste et de ses richesses. Il fallait qu'on sût qu'elle renonçait désormais à tout ce qui avait servi de matière à ses désordres, à quel usage elle employait les ornements de sa vanité, le peu de cas qu'elle

faisait de toute la pompe dont elle avait paru revêtue. Elle regarda comme un devoir essentiel de dissiper tous les doutes qu'on eût pu avoir sur sa foi et son amour pour Jésus-Christ. Elle se déclara son disciple, au mépris de toutes les bienséances du monde. Il fallut enfin qu'elle rendît à tous les pécheurs un témoignage que les difficultés de la conversion ne sont pas insurmontables ; que tous les temps sont bons, pourvu que l'on ait une volonté sincère ; que souvent, lorsque les hommes condamnent, c'est alors que Dieu s'approche, et que l'on n'est jamais plus assuré de sa justice que lorsqu'on sait mépriser leurs jugements et leurs insultes.

Mais est-ce à notre siècle qu'il faut montrer de tels exemples ? On a bien vu dans les premiers temps les pécheurs se soumettre à des pénitences qui, par leur publique austerité, couvraient toute la honte que le crime avait faite à l'Eglise : le zèle et l'humilité des pénitents la dédommageaient de l'opprobre qu'elle recevait de la part des coupables. On n'eût osé lui reprocher les vices qui se commettaient dans son sein, parce qu'elle eût opposé les sévères punitions qu'elle ordonnait pour les expier ; et peut-être trouvait-elle autant de gloire dans le spectacle de tant de pécheurs qui attendaient leur pardon avec larmes que dans la sainteté des justes qui n'en avaient pas le même besoin.

Mais aujourd'hui nos pénitents sont plus jaloux du secret de leur conversion que de celui de leurs crimes mêmes. Une femme du monde qui dit vouloir changer de vie n'a point honte des souvenirs qu'elle a laissés de toutes ses criminelles intrigues : elle ne redoute point les discours que l'on tient sur les excès de son jeu, sur la vanité de ses parures, sur la liberté de ses discours, sur la mollesse et l'inutilité de toute sa vie : elle soutiendra sans peine la vue de tant de témoins et de tant de complices qui lui rappellent et qui lui reprochent toute l'impiété et tout le libertinage de ses mœurs, et le ministre de Jésus-Christ est souvent le seul dont elle appréhendera l'œil et la censure. Mais pour ce qui est de sa pénitence, c'est un mystère qu'elle n'oserait découvrir : elle consent qu'on sache qu'elle était du monde et qu'elle en avait tous les vices, mais il faut qu'on ignore qu'elle les condamne et qu'elle y renonce : elle ne se croit point chargée ni d'honorer l'Eglise qu'elle a contristée, ni d'édifier les pécheurs qu'elle a corrompus par ses scandales : elle ne s'impute point que des milliers d'âmes périssent par sa faute, qu'on se soit porté à mille crimes à son occasion, qu'on se soit autorisé dans toute sorte de lubricité par son langage et ses exemples, qu'une famille entière soit tombée dans la désolation, qu'un époux se soit abandonné aux plus grands excès, que tout un domestique, les enfants même, en aient été pervertis. Elle n'entre point dans tout ce détail ; elle croit pouvoir faire son œuvre à part, sans réparer tout ce désordre : elle veut bien ne plus donner de ces énormes scandales, mais elle laisse les anciens pour ce

qu'ils sont ; et toute la satisfaction qu'on en peut attendre , c'est qu'on saura qu'elle a choisi un directeur et qu'elle va quelquefois à l'église.

Je vous le demande, mes frères, est-ce donc là une conversion ? est-ce là le corps de la pénitence ? Consultons la pécheresse. Ce parfum qu'elle apporte : *Attulit alabastrum unguenti* ; et qui embaume toute la maison, cette effusion qu'elle en fait sur les pieds de Jésus-Christ, est l'image de cette odeur de piété, de cette édification publique que la pénitence doit répandre.

Ah ! si vous entendiez bien ce que c'est que ce parfum que la pécheresse apporta et qui embauma toute la maison : *Attulit alabastrum unguenti*, vous sauriez qu'un des premiers effets d'un véritable changement, c'est de porter partout l'édification et le bon exemple. Je veux que, si vous êtes convertis, vous vous hâtiez de publier ce que Dieu a fait pour vous, que toute votre conduite annonce le miracle de sa grâce sur votre cœur, que toutes vos œuvres soient pour les pécheurs une invitation à la pénitence, que vous mettiez tous vos soins à regagner à Dieu autant d'âmes que vous en avez livré au démon ; que tout ce que vous avez communiqué de vices trouve dans votre pénitence son remède et sa réparation ; qu'on voie en vous toutes les vertus contraires aux passions dont vous avez infecté le monde ; que, lorsque j'opposerai les lois du christianisme à toutes les folles maximes du siècle, je puisse vous proposer pour modèle, et dire comme Jésus-Christ le fit au pharisien : *Vides hanc mulierem*, voyez-vous cette femme ? Apprenez donc aujourd'hui par son exemple que ce que vous appelez bienséance est une véritable prévarication ; qu'il n'est point nécessaire qu'une femme d'honneur, de quelque condition qu'elle soit, passe son temps dans sa maison à se défigurer le visage et à préparer tout cet appareil lubrique et embarrassant ; qu'il n'est d'aucune utilité pour le public qu'elle abandonne l'éducation de ses enfants, le soin de sa maison, pour venir figurer aux spectacles et dans les compagnies, pour y rendre compte de ce qu'elle a lu dans un roman, pour y perdre son temps et son argent au jeu, pour s'attirer l'admiration d'une jeunesse frivole et insensée : *Vides hanc mulierem* ? Que l'exemple de cette femme soit pour vous une leçon et un témoignage qu'on peut être riche et de qualité et avoir de la religion ; qu'on peut soutenir son rang et conserver beaucoup de modestie dans sa parure, dans son équipage, dans sa table et dans ses meubles ; que plus le monde est excessif sur tous ces points, plus les riches et les nobles (s'ils sont chrétiens et pénitents) doivent combattre ces coupables excès ; que c'est à eux qu'il appartient de faire honorer l'Évangile et la piété, en fixant à de justes bornes l'usage des biens du monde ; qu'ils doivent être plus sobres que les autres, parce qu'ils en ont plus abusé ; que n'étant guère capables de grandes austérités, ils doivent au moins y suppléer

par de grandes aumônes ; que c'est aux pieds de Jésus-Christ (qui sont les pauvres) qu'on doit porter ce qu'on retranche sur la vanité et sur le luxe ; et que plus on a accrédité les vices par sa dignité, par sa naissance et par ses richesses, plus on doit se préparer de ressources contre la malédiction divine dans l'humilité, la charité, la retraite, la prière et les larmes.

Ah ! quand vous me fournirez tous ces motifs d'éloge et d'édification, je commencerai à reconnaître votre pénitence. Mais n'attendez pas notre témoignage lorsque vous n'aurez d'autre mérite que d'avoir accusé en secret vos vices et d'avoir un peu calmé les soupçons qu'on en avait. Je ne puis accorder les idées que l'Évangile nous donne d'une vraie conversion avec tout cet attirail de vanité que vous conservez encore, avec tous ces amusements qui remplissent votre temps, avec toutes ces fréquentations qui vous détournent de vos véritables devoirs ; et bien loin qu'on s'édifie de votre conduite, je crains que vos semblables ne se préviennent contre la pénitence en voyant que vous la prenez si mal, et que vos conducteurs vous y autorisent peut-être par trop d'indulgence. Il faut enfin que la pénitence satisfasse à ce que vous devez à Dieu : car enfin, mes frères, il n'y a véritablement que lui qui soit offensé par le péché : c'est lui qui le pardonne, comme c'est lui qui a droit de le punir : c'est à lui, par conséquent, que la satisfaction doit se rapporter, et c'est dans les idées de sa souveraine justice que nous devons chercher les proportions et les mesures qu'il faut donner à la pénitence.

Or, c'est ici, mes frères, que nous pouvons triompher en vous proposant les véritables règles de l'Évangile sur l'usage que l'on doit faire du monde, de ses biens et de ses plaisirs. Si je vous disais qu'en qualité de chrétiens, baptisés dans la mort de Jésus-Christ et rachetés par sa grâce, vous devez regarder comme de la boue tout ce faste et tout cet éclat du siècle présent ; qu'il ne vous est pas permis d'en jouir pour la vanité et pour le plaisir ; que c'est la nécessité seule qui doit régler l'usage que vous en faites ; que ce que vous appelez bienséances de condition a ses bornes dans l'utilité publique, et non dans la fantaisie et les passions des particuliers ; et qu'il y aurait plus de bienséance, au milieu d'un monde chrétien, à modérer ses dépenses et à retrancher tout ce luxe qu'à irriter les gémissements des misérables que vous frustrez des secours qui leur sont dus ; si je vous disais que pour le seul intérêt public, pour le bien des familles, les femmes ne devraient être connues dans le monde que par l'assiduité qu'elles auraient dans leur maison, par l'éducation qu'elles donneraient à leurs enfants, par le soin qu'elles prendraient de prévenir et d'arrêter le libertinage de leurs domestiques ; que ce qui nous donne une jeunesse si efféminée, si peu propre au travail, si contagieuse pour les mœurs, c'est qu'elle ne voit dans presque toutes les familles que des mères qui se re-

posent, qui se parent, qui jouent, qui ont une cour toujours ouverte aux fainéants, pour ne rien dire de plus; si j'ajoutais que leurs mains doivent être exercées au travail, que la piété doit faire leur caractère, que tout leur extérieur doit représenter la modestie et la retenue, et que tout leur soin doit être de rendre leur maison aimable à leurs époux par le bon ordre qu'elles y entretiendront, par la paix qui y régnera, par la douceur et la patience avec laquelle elles sauront tout supporter, alors me reprocheriez-vous d'excéder en fait de morale? Jésus-Christ, les apôtres qui nous ont donné cette morale étaient-ils injustes? et nous faudrait-il toujours essayer votre critique, parce que nous vous réduirons à devenir chrétiens et raisonnables?

Mais si ce faste et cet éclat ont été l'appât de plusieurs crimes, si ces dépenses en luxe, en jeu et en bonne chère ont privé vos serviteurs de leur salaire, vos créanciers de leur paiement, les pauvres des assistances que vous leur deviez, si ces prétendues bien-séances d'état vous ont fait franchir toutes les lois de la justice, de la charité, de la modestie chrétienne; si la mollesse où vous avez vécu vous a rendu susceptible de tous les vices; si ces plaisirs que vous appelez indifférents vous ont fait négliger tous vos devoirs d'état et de religion; si ces assiduités dans les cercles et les compagnies mondaines ont donné lieu à des intrigues criminelles; si vous avez porté l'impiété jusqu'à faire des temples du Seigneur le théâtre de votre orgueil; si la célébration de nos mystères a été pour vous la circonstance la plus favorable pour ravir à Dieu l'adoration qui lui est due; si l'on peut vous imputer toute la corruption qui règne dans toute votre famille, depuis le chef jusqu'au dernier des serviteurs; si vos discours ont été infectés du libertinage de votre esprit et de la dépravation de votre cœur; en un mot, si tous les membres de votre corps, toutes les œuvres de votre vie, tout le détail de votre conduite ont été pour l'iniquité, que faut-il que je vous propose? Selon les règles de la plus exacte justice, je devrais vous dire que puisque vous êtes sortis de l'ordre en abusant des biens créés, vous ne pouvez y rentrer qu'en vous en interdisant l'usage immodéré, et en ne vous en servant que pour l'étroite nécessité; que comme autrefois le veau d'or qu'avaient adorés les enfants d'Israël fut réduit en poussière, et que ses cendres détrempées dans de l'eau leur furent données pour breuvage, de même il faut que vous fassiez le sacrifice de toutes vos vanités et que vous buviez toute la honte de ce déponillement où vous méritez d'être réduits; que vous exécutiez contre vous-mêmes ce dont le Seigneur menace les filles de Sion. Elles se sont élevées (nous dit-il par un prophète), elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains; elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches : *Ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant, et plaude-*

bant, et composito gradu incedebant (Isai., III, 16); c'est pour cela que le Seigneur fera tomber tous leurs cheveux, qu'il leur ôtera leurs chaussures magnifiques, que leurs parfums seront changés en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs riches ornements en un cilice : *Erit pro suavi odore fector, pro zona funiculus, pro crispanti crine calvitium, pro fascia pectorali cilicium* (Ibid., 24). Il faudrait enfin que vous prévinssiez ce terrible jugement porté contre Babylone : Faites-la pleurer et souffrir autant qu'elle a été dans les délices : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (Apocal., XVIII, 7).

Si après cela je reviens à la pécheresse, je vois qu'elle ne dément en rien cette rigoureuse sentence. Ses yeux, jadis ouverts à la vanité sont désormais une source de larmes : *Lacrymis cepit rigare pedes ejus*; sa bouche, auparavant si médisante et si cruelle, si profane et si impie, se tourne sur la poussière et s'applique sur les pieds de son libérateur : *Osculabatur pedes ejus*; ses parfums se perdent à terre et servent de libation et d'hommage à celui qu'elle a outragé par son luxe et sa mollesse : *Unguento ungebat*. Ses cheveux, l'instrument de son orgueil et de son libertinage, sont employés à l'usage le plus servile et le plus bas : *Capillis capitis sui tergebat*.

Mais en le prenant à votre égard sur un ton si sévère, qu'en pourrais-je attendre, sinon de ces reproches si rebattus et si injustes, que nous fermons les voies du salut en le rendant impossible, que les règles que nous donnons sont impraticables, et que nous désespérons les pécheurs au lieu de les attirer? Ah! c'était le pharisien qui les eût désespérés, en privant la pécheresse de la seule ressource qui lui restait, en refusant à Jésus-Christ la vertu efficace et toute-puissante de lui remettre ses péchés, en dédaignant avec une indigne jalousie les hommages qu'elle lui offrait, en condamnant le rigoureux et humble sacrifice qu'elle lui faisait de toutes ses vanités. Car on a beau se faire illusion, il n'y a de véritable paix de conscience, d'espérance solide que dans la pratique exacte de la loi de Dieu. Ces demi conversions qui laissent aux pécheurs tous les objets de leurs désirs, ces condescendances affectées pour les passions ne tranquillisent point les âmes. Le cœur réclame en secret contre ces conduites complaisantes qui permettent tout; et ceux qui ont de la simplicité et de la droiture se sentent toujours inquiets et embarrassés, jusqu'à ce qu'ils aient appris aux pieds de Jésus-Christ les véritables règles qu'ils doivent suivre.

N'importe, mes très-chers frères, je veux bien oublier pour un instant tout ce que les saints livres nous disent de la pénitence qu'on doit faire dans la cendre et dans le cilice; je passe tous les exemples qu'ils nous en mettent devant les yeux; je tairai tout ce que, dans les premiers siècles, l'Eglise a prescrit d'austérités et de pratiques pour chaque pécheur; l'obligation qu'elle nous impose

encore aujourd'hui de nous instruire de ses canons pénitentiaux ; je ne vous rapporterai point ce que le concile de Trente décide contre les ministres qui n'imposent pas à leurs pénitents des satisfactions proportionnées ; je ne relèverai pas même ce que ce concile leur déclare : que ces satisfactions doivent non-seulement avoir pour fin de procurer une vie nouvelle aux pécheurs et un remède à leurs infirmités, mais encore de punir et de venger leurs crimes passés : *Habeant præ oculis ut satisfactio quam imponunt, non sit tantum ad novæ vitæ custodiam et infirmitatis medicamentum, sed etiam ad præteritorum peccatorum vindictam et castigationem* (Sess. 14, cap. 9). Je vous demande au moins (et en vous parlant ainsi je ne laisse pas de demeurer convaincu que, si je ne vous croyais obligés à rien de plus, je mériterais une censure), je vous demande, dis-je, que vous fassiez au moins le bien que vous n'avez pas fait, et que vous ne fassiez plus le mal que vous avez fait ; que si vous n'avez pas encore la force de vous réduire à la pénitence, vous vous réduisiez aux lois les plus communes du christianisme.

Oui, si vous consacrez aujourd'hui à la chasteté le corps que vous avez livré à l'impureté ; si vous n'êtes plus ni médisant, ni joueur, ni intempérant ; si vous ne parlez plus le langage de la volupté et de l'impiété ; si vous n'êtes ni fastueux, ni ambitieux, ni injuste, ni emporté ; si vous restituez tout le bien mal acquis ; si vous payez le salaire à qui vous le devez ; si vous vous réconciliez avec vos ennemis ; si vous rendez la réputation à quiconque vous l'avez ravie ; si vous ne fréquentez plus ni le bal ni le spectacle ; si vous êtes plus jaloux de rendre vos filles modestes et vertueuses que de les ériger en idoles et de les mettre sur les rangs pour en faire des mères plus frivoles, plus superbes, plus mondaines, plus infidèles que vous ; si on commence à connaître Dieu dans votre maison, si quelquefois on y parle de lui, si on le prie et si on l'adore, si l'on fréquente la paroisse, si l'on sanctifie les fêtes, si l'on observe les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, si l'on y emploie son temps, si chacun s'applique à son œuvre, si l'on y fait l'aumône, si l'on vit frugalement, si l'on retranche toutes les dépenses superflues, tout ce qui n'est que pour l'ostentation, plus encore tout ce qui blesserait la pudeur, les peintures déshonnêtes, les livres dangereux ; en un mot, si vous m'accordez d'accomplir désormais les vœux de votre baptême, de vivre sur la terre en étranger et en voyageur, d'user de tous les biens présents comme n'en usant point, de ne vous attacher qu'à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Evangile, à la vérité ; d'observer tous les commandements ; de remplir tous les devoirs de père, d'époux et de maître ; de rendre la justice, de pardonner les injures, de supporter avec patience les contradictions de la vie, de ne rien relâcher de vos obligations par la crainte de souffrir ; si, dis-je, vous m'accordez tous ces points, alors je m'aveugle sur tout le reste, je ne vous chicane plus sur les

proportions de la pénitence, parce que je sais qu'alors elles ne vous échapperont pas, et que même ce qu'il vous en coûtera pour pratiquer les œuvres les plus nécessaires de la justice en fera vraiment pour vous des œuvres de pénitence.

Et après tout je puis bien avoir pour vous la même condescendance que le Seigneur avait lorsqu'il disait à son peuple : *Purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, examinez tout avant que de juger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, et après cela venez : quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige* (Isai., 1, 16-18).

Qu'avez-vous à répondre, mes chers auditeurs, sinon que vous êtes bien injustes de vous tant récrier sur les règles de pénitence que nous vous donnons, puisque tout se réduit presque aux règles de la piété et de la justice ? Puissent, mes frères, celles que nous venons de vous annoncer, d'après l'exemple de la pécheresse, produire en vous des œuvres capables de vous conduire à la bienheureuse éternité, que je vous souhaite l'Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

OU

LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les afflictions.

Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus et soror Matris ejus.

La Mère de Jésus et la sœur de sa Mère se tenaient debout au pied de la croix (Jouan., XIX, 25).

Voilà, mes frères, le précis de toute la morale, le sommaire de toutes les vertus, l'abrégé de toute la perfection évangélique, et en même temps l'éloge le plus accompli qui fut jamais. *Marie et sa sœur se tenaient auprès de la croix* ; elles y recevaient toutes les impressions d'amertumes et de souffrances que notre Médiateur y endurait pour notre salut ; elles entraient dans toutes les dispositions du pontife qui les y avait attirées ; elles s'immolaient elles-mêmes avec la victime égorgée sur cet autel, et elles s'appliquaient à recueillir toutes les grâces que le Sauveur nous y préparait.

Peut-être, chrétiens, êtes-vous surpris que je fasse ici mention de Marie et de sa sœur ; mais c'est qu'il fallait que Marie, en suivant Jésus-Christ à la croix et en s'associant sa sœur, nous instruisit nous-mêmes de l'obligation où nous sommes de l'y suivre, et qu'elle vérifiât ce que le prophète avait dit, qu'elle se tiendrait à la droite de l'époux comme la reine, et que plusieurs autres vierges y seraient amenées après elle : *Astitit regina a dextris tuis ; adducentur regi virginæ post eam* (Psal. XLIV, 10, 15). Mais, hélas ! nous ne sommes plus dans ces temps où la croix attirait à elle des peuples entiers, où tous les fidèles en portaient le caractère dans le cœur et sur le front, et où la grâce de ce mystère éclatait dans tous les états et dans tous les âges par les vertus éminentes qu'elle

communiquait à toute l'Eglise. Aujourd'hui elle n'opère plus parmi nos chrétiens; ils sont indifférents pour les trésors qui y sont renfermés; ils ne connaissent plus Jésus-Christ crucifié; sa croix est devenue pour eux un sujet de scandale, et ce qui devait être leur rédemption et leur salut est, pour la plupart, un objet d'aversion et d'horreur.

Entendez-le donc une bonne fois, vous tous qui avez été baptisés dans la mort de Jésus-Christ (*Rom.*, VI, 3). Comprenez qu'il n'y a d'espérance pour vous que dans la croix; que ce n'est que par la croix que vos péchés vous seront remis; que c'est sous les ombres de la croix que vous pourrez vous défendre de la puissance des ténèbres, et qu'il ne vous reste que cet asile pour vous soustraire aux traits enflammés de la colère divine.

Mais ne pensez pas, mes frères, que je ne veuille ici vous montrer la croix que comme un objet d'adoration et de respect: il ne vous suffit pas de la regarder par la pensée de l'esprit comme le fondement de votre espérance: vous ne serez point unis à elle, et elle ne vous sauvera point, si vous n'en faites l'objet de votre imitation. Développons ce point capital de la religion, et profitons de l'exemple de Marie, qui, représentant toute l'Eglise au pied de la croix, nous représente aussi et nos plus importants devoirs envers la croix même et les richesses inestimables que nous en retirons. *Marie se tenait debout au pied de la croix*: je découvre dans ces seules paroles deux vérités essentielles qui feront le partage de ce discours: la nécessité des souffrances, l'esprit des souffrances. Nous devons comme Marie compatir aux douleurs de Jésus-Christ crucifié; voilà la nécessité de souffrir; j'en ferai la matière de mon premier point. Nous devons comme Marie nous unir aux dispositions de Jésus-Christ crucifié; voilà l'esprit dans lequel nous devons souffrir; ce sera le sujet de mon second point. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui eut tant de part aux souffrances de l'Homme-Dieu, et disons-lui, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Il n'est point de vérité dont la preuve nous soit plus sensible que celle qui nous impose la loi de la souffrance. L'état misérable où nous gémissons nous en avertit sans cesse; les maux qui nous environnent en sont les témoins toujours subsistants; tout l'univers ne nous prêche autre chose. Eh! mes frères, qu'y voyons-nous en effet, sinon des instruments de supplice, une conspiration générale des créatures pour nous affliger, un principe d'action et de force en chacune d'elles pour nous détruire? A peine sommes-nous entrés dans le monde qu'il nous a fallu subir une loi de malédiction et de mort. Le premier air que nous avons respiré s'empressait de nous dévorer; on eût dit que la nature se repentait de nous avoir produits, et qu'elle se hâtait de nous rejeter de son sein. Aujourd'hui, plus vigoureux en appa-

rence, nous ne sommes point réconciliés avec elle; nous lui sommes à charge; nous ne trouvons partout que travaux, que peines et qu'afflictions: nous y succomberons enfin, et jusque-là nous serons à nous-mêmes notre propre tourment; nous verrons dépérir nos corps sans pouvoir réparer leur ruine; notre esprit nous affligera par des craintes et des défiances; notre cœur sera peut-être notre plus grand ennemi; nous finirons dans les douleurs et dans les amertumes. Pourquoi donc dans cet état si violent ne cherchons-nous point à pénétrer la cause de nos maux? Notre âme si parfaite était-elle créée pour être ainsi malheureuse? devait-elle servir de jouet à tant d'êtres qui ne la valent pas? et comment arrive-t-il qu'avec un désir immense du bonheur elle soit toujours frustrée de ce qu'elle cherche? Vous le comprendriez, chrétiens auditeurs, si vous faisiez réflexion aux idées les plus communes de l'ordre et de la justice. Dès que le saint homme Job eut été frappé, il se souvint du crime de son origine; il eût voulu que ce premier péché n'eût jamais été commis; il sentit bien que c'était Dieu qui le punissait: *Si non ille est, quis ergo est* (*Job*, IX, 24)? Il avoua qu'on ne pouvait disputer contre le Créateur; que, quelque juste qu'on fût, on devait le conjurer de pardonner; que si nous entreprenons nous-mêmes de nous excuser, notre propre bouche nous condamne; et que si nous disons que nous sommes innocents, nous serons bientôt convaincus d'être coupables: *Si innocentem ostendero, pravam me condemnabit* (*Ibid.*, 20).

Tels devraient être nos sentiments à la vue des maux qui nous accablent: au lieu de murmurer contre la Providence qui les permet, nous devrions penser aux péchés qui nous les ont attirés. Ce n'est pas assez dire: nous devrions nous souvenir que ce ne sont encore là que les prémices de nos malheurs; que de plus grands châtiments sont réservés aux coupables s'ils ne rentrent pas dans l'ordre; et qu'autant qu'il y a de justice dans le souverain juge à nous punir aujourd'hui, autant y a-t-il de miséricorde de sa part lorsqu'il nous punit avec tant de réserve. Oui, mes frères, depuis que l'homme est sorti du rang qui lui était marqué, depuis qu'il s'est élevé jusqu'à Dieu, depuis qu'il a troublé toute l'harmonie de cet univers en faisant servir à sa vanité ces créatures qui n'avaient été formées que pour faire glorifier leur auteur, il n'est aucun supplice qu'il ne mérite; il faut que ces créatures mêmes se déclarent contre ce perturbateur public; que tout ce qui l'environne lui fasse une guerre ouverte, et que le Dieu qu'il a outragé le tienne, pour ainsi dire, dans la souffrance jusqu'à ce qu'il ait réparé le désordre qu'il a causé.

Vous êtes quelquefois étonnés, chrétiens auditeurs, de ces menaces terribles que Dieu fait aux pécheurs dans ses Ecritures: vous ne sentez point la proportion qui se trouve entre le péché et les ardeurs des feux de l'enfer: vous ne concevez pas par quelle loi on

peut vous condamner à des tourments si affreux pour des actions qui ne durent que quelques instants. Mais pensez donc qu'un seul péché est un renversement de tout ordre et de toute justice; qu'en cessant d'aimer Dieu vous l'attaquez dans tout ce qu'il est, vous le déplacez, vous le détroné, vous l'anéantissez autant qu'il est en vous; qu'en aimant les créatures au delà de ce qui vous est ordonné vous changez toute leur destination; et que dès lors vous êtes dignes, selon la plus exacte équité, que Dieu s'arme de toute sa force pour venger vos prévarications, qu'il tire de ses trésors toutes ses flèches pour les lancer contre vous; que tout ce qui vous approche vous frappe et vous châtie à cause du mauvais usage que vous en avez fait; et que si les supplices de l'enfer doivent être éternels, c'est parce qu'ils ne sont pas encore assez puissants pour expier toute l'énormité de votre attentat. Ne vous plaignez donc plus de ce que vous souffrez aujourd'hui. Si le souverain modérateur n'avait pas eu sur vous des pensées de miséricorde; s'il ne vous eût pas donné un pontife pour s'opposer à sa colère, pour se charger de toutes vos iniquités, pour recevoir sur lui-même tous les traits de sa vengeance, il y a longtemps que cette terre qui vous porte vous aurait engloutis, que ce soleil qui vous éclaire vous aurait consumés, et que le monde entier vous aurait écrasés sous ses ruines.

Mais, ô don inestimable ! ô charité incompréhensible ! nous avons un médiateur qui a porté toute notre malédiction, qui a subi dans sa personne toute la rigueur de notre jugement, qui, comme un pécheur public, a ressenti toutes nos douleurs, et qui, étant Dieu, a donné à ses souffrances un prix qui supplée abondamment à l'éternité de celles que nous méritons. Que la raison humaine se confonde d'avoir osé se révolter contre le mystère de la croix; d'avoir traité de folie et de faiblesse ce qu'il y eut jamais en Dieu de plus sage et de plus fort, et d'avoir méconnu ce qui sera toujours le principe unique de notre délivrance. Jésus-Christ rassasié d'opprobres, attaché à un bois infâme comme un criminel, donné en spectacle à tout l'univers, éprouvant dans son âme et dans sa chair tout ce qu'un Homme-Dieu pouvait endurer; Jésus-Christ, dis-je, représente admirablement le véritable état où les pécheurs devraient être réduits, et il les sauve en même temps des mains de cette justice qui les y condamnerait. Voilà, chrétiens, ce qui suspend aujourd'hui les fléaux de la colère à venir; c'est ce qui retient dans la servitude ces créatures impatientes de vous exterminer; c'est le fondement de l'espérance que vous avez d'obtenir votre réconciliation. Mais, ne vous y trompez pas, Jésus-Christ sur la croix ne délivre que ceux qui y sont attachés avec lui : ses douleurs doivent être réparties sur tous ses membres; et s'il n'y en eut aucun dans son corps naturel qui n'en ressentît les atteintes, il veut aussi qu'elles se distribuent sur tout son corps mystique.

Disons mieux : les souffrances du chef ne sont encore qu'une portion de celles que Dieu exige du Christ entier; le calice plein d'amertumes qui lui a été préparé, n'est pas épuisé : *Fax ejus non est exinanita* (Psal. LXXIV, 9) : la justice divine le tient en main pour le faire boire aux pécheurs : *Calix in manu Domini plenus mixto; bibent omnes peccatores terræ* (Ibid.) : cette justice le répandra à droite et à gauche sur son Eglise jusqu'à la fin des siècles : *Inclinavit ex hoc in hoc* : et il faudra, selon l'expression de l'Apôtre, que les saints achèvent dans leurs personnes ce que Jésus-Christ n'a pas accompli dans la sienne : *Adimpleo ea quæ desunt passionem Christi in carne mea* (Coloss., I, 24).

C'est, mes frères, ce secret de la conduite de Dieu qui nous est expliqué par Marie, lorsqu'elle assiste au sacrifice de la croix. Jésus-Christ avait dit que lorsqu'il y serait élevé il attirerait tout à lui. Cette promesse s'accomplit en ce jour. Marie dans sa personne tient la place de toute l'Eglise; elle est comme le dépôt qui reçoit le trésor des souffrances et des mérites du Médiateur; elle sent tout le contre-coup des traits qui l'ont frappé; elle pourrait dire, comme saint Paul, qu'elle est crucifiée avec lui (Gal., II, 19) : c'est le même glaive qui perce et la Fils et la Mère, et si Marie ne l'éprouve pas dans son corps, son âme en est toute pénétrée, selon la prédiction qui lui en avait été faite : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc., II, 35).

Ici, mes frères, se démontre efficacement la loi que j'établis, et qui nous est imposée, de compatir à Jésus-Christ crucifié : et remarquez qu'il ne s'agit pas de s'affliger des maux qu'on lui a fait souffrir, de concevoir des sentiments stériles sur les outrages dont on l'a chargé, de s'exciter à l'indignation contre l'excessive cruauté de ses ennemis. *Ne pleurez point sur moi*, disait-il aux filles de Jérusalem (Luc., XXI, 28); c'est ce que Marie avait bien entendu. Elle compatit, parce qu'elle s'immole comme Jésus-Christ; elle compatit, parce qu'elle souffre avec lui; elle compatit, parce qu'elle accepte au nom de tous les souffrances que Dieu leur départira jusqu'à la fin des siècles; elle compatit, parce que c'est la cause de toute la nature humaine qui se juge à ce tribunal; elle compatit, parce qu'elle devait nous apprendre à tous à compatir à Jésus-Christ crucifié : *Stabat juxta crucem Jesu*.

Reprenons toutes ces idées, et donnons de l'ordre et du jour à nos preuves. Je dis que nous sommes tous obligés de souffrir avec Jésus-Christ; premièrement, parce que c'est pour notre péché que Jésus-Christ souffre dans sa personne; et en second lieu, parce que toutes les souffrances pour le péché n'ont pas été accomplies dans la personne de Jésus-Christ.

1^o C'est pour notre péché que Jésus-Christ souffre dans sa personne. He ! mes frères, c'est tellement pour notre péché qu'il avait été possible que le Rédempteur en eût eu en lui-même quelqu'un à expier, il n'aurait

pu s'approcher de Dieu, et son sacrifice n'eût été d'aucun prix. Le Saint des saints outragé par le péché ne devait traiter de notre réconciliation qu'avec un pontife qui fût saint lui-même (*Hebr.*, VII, 26); la moindre tache n'aurait fait qu'exciter ses vengeances; il voulait être prié par un médiateur qu'il pût écouter, en qui il mît sa complaisance et qui fût digne de le fléchir. C'est ce que l'Apôtre a exprimé lorsqu'il a dit que le prêtre de la nouvelle loi devait être parfait : *Sermo jurisjurandi qui post legem est, Filium in æternum perfectum* (*Ibid.*, 28).

Qu'y avait-il donc en Jésus-Christ qui dût attirer sur lui cette abondance de colère dont il fut accablé? Ah! c'était notre nature que Dieu avait reconnue en lui, et dès lors il s'était souvenu de tous nos péchés; il les lui imputa comme à celui seul qui pouvait les porter; il mit sur lui tout le détail de nos crimes, il le brisa dans ce corps d'infirmité dont il l'avait revêtu : *Voluit contere eum in infirmitate* (*Isai.*, LIII, 10); et il avait mis au milieu de nous un homme saint, un Homme-Dieu, parce qu'il avait cru sa gloire intéressée à tirer de lui une satisfaction que l'excellence de sa personne le mettait en état de lui payer.

Ah! pourquoi, s'écrie un prophète, votre robe est-elle teinte de rouge? Pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir (*Isai.*, LXIII, 2)? C'est, répond le Sauveur, parce que le sang des peuples a rejailli sur moi que tous mes vêtements en sont tachés, et que le temps de racheter les miens est venu : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea; annus redemptionis meæ venit* (*Ibid.*, 3, 4). Pourquoi ces ignominies dont Jésus-Christ est tout couvert? Pourquoi cette couronne d'épines, ces clous, ce côté ouvert, ce corps meurtri, sans forme et sans beauté, ce bois honteux auquel il est attaché? C'est parce que nos péchés ont passé jusqu'à lui, qu'il en est tout environné; que partout où Dieu les voit, même dans son propre Fils, il faut qu'il sévisse et qu'il éclate; et que le sang qu'il a pris de nous doit être répandu jusqu'à la dernière goutte comme une libation et un hommage fait à cette majesté suprême : *Sanguis eorum aspersus est super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi* (*Ibid.*, 3).

Pourriez-vous maintenant me demander avec bienséance, chrétiens rachetés par ce sang, si vous êtes obligés de souffrir? Hé! demandez-moi plutôt pourquoi vous n'êtes pas à la place de l'innocent qui souffre, pourquoi ces clous ne vous ont pas percés, pourquoi vos corps n'ont pas été déchirés et ensanglantés plutôt que cette chair si sainte et si pure, pourquoi votre sang coule encore dans vos veines pendant que la terre est inondée de celui d'un Dieu, pourquoi toutes ces ignominies dont on le charge ne retombent pas sur vous; pourriez-vous enfin me demander pourquoi vous n'expirez pas sous les coups de cette justice qui frappe votre Rédempteur? Ah! il n'est que trop

vrai ce que ce Rédempteur lui-même disait en se plaignant par la bouche du même prophète : J'ai été seul à fouler le vin sans qu'aucun homme d'entre les nations fût avec moi : *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum* (*Ibid.*); j'ai regardé à mes côtés, et il n'y avait personne pour m'aider; j'ai cherché, et je n'ai point trouvé de secours : *Circumspexi, et non erat auxiliator; quæsi vi, et non fuit qui adjuvaret* (*Ibid.*, 5).

En effet, mes frères, ce secours qu'il vous demande, ce sont les croix qu'il veut que vous portiez pour l'aider à calmer la justice de son Père; il cherche autour de lui, dans le sein de son Eglise, parmi ses propres frères, quelqu'un qui souffre avec lui : *Circumspexi, quæsi vi*; il vous dit du haut de ce bois où il est attaché que ce sont vos dettes qu'on lui a imputées; il vous présente des événements, il vous suscite des occasions pour donner matière à votre pénitence; mais vous êtes de ces nations qui n'approchent point de lui : *De gentibus non est vir mecum*, vous fuyez de devant cette croix où il vous invite. Loin de lui prêter le secours et la consolation qu'il vous demande, vous l'affligez par votre vie toute sensuelle; vous ne vous présentez devant lui qu'avec un cœur tout possédé de l'amour des plaisirs, vous lui laissez le soin de parler pour votre réconciliation sans vous mettre en peine de contribuer au paiement de vos propres dettes. En vain vous l'expose-t-on dans cet état d'humiliation et de douleur, on dirait que cet objet ne vous intéresse point, toute votre attention est d'en écarter la pensée. Votre grand art est de ne point souffrir, votre grande gloire est de n'entrer pour rien dans les misères publiques; vous refusez même de les voir et de les connaître, vous rebutez ceux qui viennent vous les exposer dans leurs personnes; et non-seulement vous n'aidez pas Jésus-Christ en partageant leurs maux et les siens, mais vous ne l'aidez pas même en partageant vos biens avec eux : *Circumspexi, et non erat auxiliator*.

Dirait-on que ce sont des pécheurs qui en usent ainsi? Pourrait-on penser que ce sont des chrétiens qui ont déshonoré ce nom auguste par des iniquités sans nombre, qui n'ont plus qu'un pas à faire jusqu'à la réprobation éternelle, qui sont d'ailleurs la cause véritable des fléaux qui nous affligent aussi bien que des maux dont leur Sauveur a été rassasié, qui attirent toutes ces désolations dont la terre est inondée, qui sont eux-mêmes la plus grande désolation de l'Eglise? Ah! qu'ils sachent que Jésus-Christ ne prend point sur lui leurs péchés dès qu'ils ne participent point à sa croix. En leur présentant son calice, il leur offrait en même temps sa justice et ses mérites, il voulait trafiquer avec eux de ses humiliations et de ses douleurs, il s'appropriait leur condamnation en leur communiquant ses souffrances. Mais ils ne voient pas que ce trafic était bon et le seul qui pouvait réparer leurs pertes; ils gardent leurs pro-

pres crimes en ne recevant pas la portion qui leur était destinée ; la croix ne les sauve point parce qu'ils ne la possèdent point, et pour ne vouloir pas porter dans le temps avec Jésus-Christ le poids de la colère divine, ils le porteront tout seuls dans l'éternité.

Et ne me dites pas, mes frères, que vous n'êtes point de ceux qui ont coûté à Jésus-Christ tant de travaux et tant de souffrances, que vous ne voyez point en vous de ces péchés énormes qui méritent que vous souffriez avec lui, que l'innocence de votre vie vous donne droit de marcher plus à l'aise loin du Calvaire, et que n'ayant que de petites fautes à y porter vous ne devez en rapporter que de légères croix.

Ah ! que je voudrais savoir ce que vous appelez innocence de vie, petites fautes. Peut-être qu'en examinant les choses de près nous ne conviendrions pas des termes ; car le monde est si corrompu, le débordement des crimes est tel, l'irrégion et le libertinage sont si universellement répandus, qu'on peut aujourd'hui paraître irréprochable avec beaucoup de vices, et que ce qui eût été dans le premier âge de l'Eglise une vie toute païenne fait la sainteté et l'innocence de notre siècle. Vous ne voyez point en vous de grands péchés ? mais à qui devez-vous cet insigne privilège, si ce n'est à la croix de Jésus-Christ ? Ignorez-vous qu'il n'est aucun péché qui soit de lui-même étranger à votre nature, que vous les avez tous apportés en naissant, qu'ils résident tous dans votre chair, qu'ils vous environnent de toutes parts, qu'ils sont, pour ainsi dire, à votre porte, qu'à la moindre ouverture que vous leur donneriez ils entreraient pêle-mêle dans votre âme, qu'ils y ont déjà leurs racines, et que par-dessus tout, le plus grand des vices est de ne point tenir à Jésus-Christ crucifié et d'épargner l'homme de péché qui doit être crucifié avec lui ?

Car, mes frères, et c'est ici la seconde raison de la nécessité de souffrir, toutes les souffrances pour le péché n'ont pas été accomplies dans la personne de Jésus-Christ. Il est vrai que lui seul a la source du mérite des souffrances mêmes, que lui seul peut les sanctifier et leur donner leur prix. Mais dans les desseins de Dieu, il n'était pas le seul qui dût les porter. Remarquez ceci, chrétiens, et tâchez de pénétrer l'économie de votre rédemption. Dès que le Verbe éternel eut pris notre nature, il voulut former avec nous une étroite société, il se donna des frères qui ne devaient être qu'un cœur et qu'une âme avec lui, il se composa une famille dont il fut le chef. C'était un corps dont les membres différents devaient être unis par les mêmes liens, qui devaient être animés de la même vie, recevoir leurs accroissements du même principe, s'intéresser à la gloire et à la perfection du tout, compatir mutuellement à leurs besoins et à leurs maux ; qui d'ailleurs devaient tous avoir la même religion, rendre à Dieu le même culte,

remplir les mêmes devoirs, contribuer chacun selon ses forces à la réparation générale et faire à Dieu tous ensemble une sainte violence pour en obtenir miséricorde. Mais ce qui est encore plus à observer, c'est que ces frères et ces membres n'ont été donnés à Jésus-Christ qu'au prix de sa mort : il fallait qu'on lui percât les mains et les pieds avant qu'il pût dire : *Je vous louerai au milieu de mon Eglise* (Psal. XXI, 23) ; sa famille ne devait être nombreuse qu'autant qu'il livrerait son âme pour le péché ; et saint Paul ne lui fait dire : *Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés* (Isai., VIII, 18 ; Hebr., II, 13) qu'après avoir déclaré que l'auteur du salut devait être consommé par les souffrances (Hebr., II, 10).

Voilà donc, mes frères, des enfants engendrés sur la croix, une famille entière qui sort de ce lit nuptial. Or, se pouvait-il faire que dans cette famille on se divisât de mœurs et de sentiments, que le chef fût couronné d'épines et que les membres fussent dans les délices ; que le Maître et le Dieu de la maison se nourrit d'amertumes, tandis que les enfants s'engraïsseraient dans le repos et la volupté ? D'ailleurs, mes frères, quand je dis que Jésus-Christ nous a engendrés sur la croix, ne pensez pas que cette naissance nous ait rendus hommes parfaits. Tout le temps de notre vie est, pour ainsi parler, une conception et une génération continuelle ; nous ne sortons des plaies de Jésus-Christ crucifié qu'à moitié formés, encore enfants ; l'esprit que nous recevons de lui nous laisse toujours un corps de péché, la vie qui nous est donnée ne tend qu'à le détruire ; l'homme nouveau ne prend de vigueur qu'autant qu'il le mortifie, et l'on n'atteint à l'âge parfait que lorsqu'on l'a anéanti dans toutes ses parties.

Comprenez-vous maintenant, chrétiens, comment il est vrai qu'il manque quelque chose aux souffrances du Rédempteur, et que ce qui leur manque ne peut être accompli que par les souffrances des rachetés ? Il ne manque rien, il est vrai, aux mérites de Jésus-Christ, ils sont surabondants, tout le prix de la rédemption est dans son sang ; mais ce prix et ces mérites ne sont que pour lui former des membres, pour les faire croître, pour les conduire à la félicité, pour rendre leurs travaux méritoires et non pas pour les dispenser de souffrir dans le temps. Dès qu'ils lui sont unis, ils entrent dans tous ses devoirs, comme ils participent à sa gloire ; Dieu ne les reconnaît qu'autant qu'il les voit immolés sur le même autel, ils n'auront de vie qu'autant qu'ils se cachent dans ses plaies. C'est de là qu'il recevra leurs satisfactions, leurs hommages, leurs prières et leur religion ; s'ils s'en écartent, ils demeureront tributaires à la justice divine ; les mérites de Jésus-Christ, quoique infinis et surabondants, ne leur seront point appliqués ; et s'ils n'achèvent pour leur part ce qui manque à sa Passion ils ne seront plus que des membres morts dignes d'être retranchés à jamais.

C'est ainsi que s'expliquent encore ces paroles de notre évangile : *Stabat juxta crucem Jesu*. Marie se tenait debout auprès de la croix, parce qu'elle était la plus noble partie de ce corps mystique formé sur la croix même, parce que le représentant tout entier, elle accomplissait au nom de tous les membres qui devaient le composer ce qui manquait aux douleurs du Chef; et quand Jésus-Christ lui disait, en parlant de saint Jean : *Voilà votre fils* (*Joan.*, XIX, 26), il voulait lui faire entendre que le trésor de souffrances et de mérites qu'il lui confiait n'était pas pour elle seule, mais qu'il se distribuerait comme par héritage à tous ceux qui entreraient dans sa filiation.

Assemblez-vous ici, peuples d'adorateurs de la croix, vous tous qui, sous la loi et sous la grâce avez préféré à tous les trésors les opprobres de Jésus-Christ, rendez-nous témoignage de la vérité que j'annonce. On vous a vus passer par les plus rudes épreuves; votre vie était une mort continuelle, elle s'est écoulée dans les amertumes, dans la pauvreté et dans les douleurs; vous étiez un objet de risée et de mépris, on vous traitait comme les derniers des hommes, vous dont le monde n'était pas digne. Les antres ou les cachots étaient votre séjour le plus ordinaire, vous ne paraissiez en public que pour être en butte à la contradiction; on vous traduisait de tribunal en tribunal, on vous traînait sur des échafauds, tous les éléments étaient employés à vous tourmenter, toutes les lois de l'humanité étaient oubliées dès qu'il s'agissait de vous faire souffrir, et l'on exerçait sur vos corps des tourments qu'on n'eût jamais connus si vous n'eussiez jamais existé. Si les hommes ont mieux traité quelques-uns d'entre vous, Dieu lui-même ne les a pas épargnés: le plus innocent de tous, celui qui fut déclaré n'avoir point de pareil sur la terre, a été néanmoins le plus éprouvé. Quelques autres, jaloux de l'honneur de vous ressembler, n'attendaient pas les croix et les afflictions, mais ils les provoquaient; ils avaient leur tribunal où ils se condamnaient à des rigueurs inouïes, ils se rendaient les ministres de leur propre supplice, ils s'exécutaient eux-mêmes par les pénitences les plus affreuses. Ah! sans doute vous ne pensiez pas alors que les souffrances ne fussent que pour le Rédempteur, que ses ignominies lui fussent personnelles, que sa croix et ses douleurs fussent un spectacle de simple admiration. On n'avait point encore imaginé que ses mérites étaient imputés sans qu'on fût obligé de lui être conforme, qu'on pouvait obtenir sa propre réconciliation par la simple pensée qu'il avait souffert pour les hommes. Non, vous saviez qu'il n'avait réservé que les contradictions et les larmes à ses disciples, que ce titre n'était donné qu'à ceux qui porteraient sa croix à sa suite, que ses élus étaient marqués à ce caractère, et qu'il n'y a de juste confiance que pour ceux qui se hâtent de l'imprimer en eux.

Eh bien! mon cher auditeur, parlez-moi maintenant de ce que vous souffrez, représentez-moi les malheurs des temps, toutes vos afflictions domestiques; étalez-moi toutes les rigueurs que vous éprouvez par le dérangement de votre fortune, par la pauvreté, par les maladies, par l'ingratitude de vos amis, par les poursuites de vos créanciers, par les travaux de votre condition. Je pourrais vous dire que vous n'avez que ce que vous méritez, que ce sont vos péchés qui ont irrité le ciel contre vous, que Dieu vous punit de tous vos désordres et de tous vos scandales, et que vous devez vous attendre à bien d'autres châtiments, si vous ne l'apaisez par la pénitence. Mais j'aime encore mieux vous avertir que ce sont là les restes du calice de Jésus-Christ qui vous sont présentés, que c'est la part qui vous était réservée des souffrances de votre Sauveur, que c'est le prix de votre rédemption qu'on vous met en main. Me croirez-vous si j'ajoute que vous êtes heureux d'être ainsi marqué au caractère des enfants; que vous pouvez vous flatter d'être associé à cette nombreuse postérité qui a été donnée à Jésus-Christ, que vous y occuperez un rang d'autant plus illustre, que vous aurez plus de croix à porter et que tout votre soin doit être de les endurer dans l'esprit et dans les sentiments de Jésus-Christ? car il ne suffit pas de souffrir avec lui, comme Marie, il faut encore vous unir comme elle à ses dispositions. La nécessité des souffrances, j'ai tâché de la prouver; l'esprit des souffrances, c'est mon second point.

SECOND POINT.

Ce qu'il y a de plus important dans le mystère de la croix n'est pas de se bien convaincre de la nécessité de souffrir. Quand même vous n'en seriez pas instruits, chrétiens auditeurs, vous ne la subiriez pas moins. Votre vie serait toujours traversée de mille afflictions et de mille inquiétudes. Des événements fâcheux, des révolutions imprévues, des disgrâces ruineuses, des affaires accablantes, des remords cuisants, des dégoûts amers viendraient vous troubler successivement dans la possession des plus grands plaisirs. Le vide seul que vous y trouveriez, la crainte de les perdre, les infirmités qui peuvent vous en séparer, la mort qui tôt ou tard doit y mettre fin, tout vous les rendrait insipides; et votre cœur insatiable, n'y trouvant pas toute sa félicité, serait moins sensible à ce qu'il en possède, qu'à ce qui pourrait lui en manquer. Quoi! dit un prophète, ceux qui ne semblaient pas mériter de boire du calice de l'affliction seront néanmoins contraints d'en boire, et vous demeureriez impunis, comme si vous étiez innocents? Vous aurez, mes frères, sous vos yeux une multitude de bons pauvres qui languissent de maladies et de misère, des familles innocentes que Dieu éprouve par toutes sortes de désolations; vous saurez qu'il y a eu des saints qui ont été traités avec la dernière cruauté, et vous

trouverez étrange que la Providence verse sur vous quelques gouttes de ce calice ? vous prétendrez pouvoir vous soustraire aux traits d'une justice que vous seuls avez irritée, et qui ne punit que vos péchés dans les saints qu'elle afflige ? *Eccce quibus non erat judicium ut biberent calicem, bibentes bibent, et tu quasi innocens relinqueris* (Jerem., XLIX, 12) ? Non, ajoute le Seigneur, vous ne serez point traité comme innocent, et vous partagerez au moins des maux que vous devriez porter tout seul : *Non eris innocens, sed bibens bibes*.

Ce n'est donc pas appesantir votre joug, ni rendre votre condition plus malheureuse, que de vous inviter à compatir à Jésus-Christ crucifié : et à dire vrai, si vous êtes ennemis de la croix, je ne comprends point comment vous pouvez supporter votre état. Dès que je vous vois souffrir, je ne devine point quelle est votre consolation et votre ressource ; je n'imagine dans votre âme que de cruelles amertumes ; votre situation me fait peur, et vous me représentez par avance les horreurs et le désespoir de l'éternité. Ainsi, mes frères, ce qu'il y a d'essentiel pour vous, c'est d'apprendre à bien souffrir : c'est à quoi tendent tous les principes que j'ai établis dans ma première partie ; et en vous développant les règles de justice qui vous condamnent à la croix, j'ai voulu vous préparer à entrer dans les dispositions nécessaires pour la porter utilement. Or, mes frères, il faut chercher ces dispositions dans le cœur de Jésus-Christ.

Nous avons dit premièrement que c'était pour notre péché qu'il avait souffert dans sa personne ; il faut donc que ce que nous souffrons dans la nôtre, nous le portions en expiation du péché. Nous avons ajouté en second lieu que Jésus-Christ n'avait pas accompli dans sa personne toutes les souffrances pour le péché ; il faut donc que nous acceptions avec gratitude et avec amour ce qu'il plaît à Dieu de nous imposer pour en combler la mesure. Esprit de pénitence, première disposition pour bien souffrir ; esprit de reconnaissance et d'amour, seconde disposition qui doit sanctifier les souffrances.

Esprit de pénitence : ce fut là ce qui fixa Marie au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu*. Elle reconnaît dans son Fils tout le corps du péché. Chaque plaie qu'on fait à ce Fils lui représente quelque trait du péché. Cette chair toute meurtrie l'avertit que l'homme depuis le péché est corrompu dans toute sa nature : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (Isai., I, 6). Le sang qui coule de toutes parts et qui se répand sur la terre, lui rappelle cette vie de grâce et de sainteté que l'homme a perdue en s'attachant aux créatures. Ce visage défiguré lui met devant les yeux l'ignominie dont ce même homme a déshonoré l'image de son Créateur. Elle voit tout le vice de l'orgueil humain dans la couronne d'épines, tout l'excès de notre pauvreté dans la nudité de ce criminel public, tout l'affaiblissement de notre volonté dans les clous qui le

tiennent attaché : ces yeux éteints sont pour Marie l'image de ces ténèbres où l'homme s'est réduit, ces mains ouvertes et étendues lui marquent l'insuffisance de toutes nos œuvres, ces pieds percés et retenus lui manifestent l'impuissance de tous nos désirs. Elle sait que son Sauveur s'étant chargé de toutes nos dettes a dû les payer jusqu'à la dernière obole ; que chacun de nos crimes l'a surchargé de tout son poids, qu'il les a vus dans le détail, que son cœur en a le vif sentiment, et qu'il n'en est pas un seul dont il n'expie toute la malice.

Péché qui triomphais alors du juste et de l'innocent, qui provoquais sur lui toute la colère divine, qui animais toutes les créatures à le tourmenter, qui répandais toutes tes fureurs dans le cœur de ses ennemis pour l'exterminer, que tu fus accablant pour celui de Marie ! que de difformités, que d'horreurs elle aperçut en toi ! ton glaive fut vraiment pour elle un glaive de douleur, tes excès furent son supplice, tes noirceurs furent son martyre. Ce n'est plus la mort d'un Fils, c'est l'image de tes désordres qu'elle déplore ; et elle se console des maux que tu lui fais souffrir, parce que tu te détruis toi-même en l'immolant, et qu'elle ne s'immole avec lui que pour te détruire.

Ce sont là, chrétiens auditeurs, les sentiments que la croix de Jésus-Christ devrait produire dans vos âmes : je dis la croix de Jésus-Christ, soit que vous la considériez comme l'autel sur lequel il est sacrifié, soit que vous y soyez sacrifiés avec lui. Que peut-il en effet vous arriver de mal, qui ne vous parle de votre péché ? Rassemblez sous une même idée toutes les désolations qui ont affligé la terre en divers temps ; formez-vous le tableau de tous les malheurs dont les hommes peuvent être atteints dans cette vie ; imaginez tout ce que la guerre, la peste et la famine ont jamais fait de ravages ; représentez-vous les maux que pourraient produire les tempêtes, les incendies, les inondations ; entrez dans le détail de ce que chacun de vous peut avoir à souffrir selon les différentes conditions et les différentes vicissitudes par lesquelles il peut passer : je dois vous le dire et vous devriez l'apercevoir, ce sont tous vos désordres qui se peignent dans tous ces événements, et qui vous font sentir tout le désastre qu'ils ont fait dans votre âme.

Vous avez vu depuis peu votre fortune renversée ; l'héritage de vos pères a été malheureusement dissipé ; à peine trouvez-vous votre subsistance dans le peu qui vous en reste ; vos enfants vous demandent du pain, et vous ne pouvez leur en donner ; toutes les ressources vous sont fermées pour rétablir vos propres affaires ; la nécessité et les malheurs des temps surajoutent à votre affliction. Ah ! si vous aviez de la foi, vous tourneriez tous vos sentiments sur cette indigence où vous fûtes réduit la première fois que vous succombâtes au péché ; vous vous souviendriez que dans ce seul moment toutes vos richesses, tous vos mérites vous fu-

rent enlevés; que vous perdiez tout à la fois la grâce qui vous avait sanctifié, les vertus qui en étaient le fruit, l'héritage auquel elle vous donnait droit. Vous sentiriez tout votre malheur de n'avoir aujourd'hui ni l'esprit de prière, ni la force de rien entreprendre, ni lumière pour vous conduire, ni courage pour résister aux tentations. Vous plaindriez votre sort de voir que vos enfants ne trouvent en vous aucune ressource contre la contagion des vices; que vos exemples sont plus capables de les corrompre que de les corriger; que la vérité n'entre point chez vous, que Dieu n'est point connu dans votre domestique. Vous vous serviriez de cette épreuve où Dieu vous met pour gémir sur la désolation de votre âme; vous vous feriez de vos privations un moyen de recouvrer vos richesses spirituelles; vous demanderiez à Dieu qu'il remplaçât votre fortune par les dons de sa grâce, et vous consentiriez, vous et vos enfants, de demeurer pauvres des biens de la terre, pourvu qu'il vous rendit riches de ceux du ciel, qu'il vous ouvrît les voies d'une conversion solide et stable, et qu'il vous fît rentrer dans vos droits à la couronne qui vous était préparée.

On vient de vous faire une injustice, on vous a décrié dans l'esprit d'un protecteur puissant en qui vous espériez; on a méconnu vos services; vos rivaux ont été préférés; vous vous êtes vu supplanté peut-être par vos amis mêmes; on ne pense plus à vous, on ne vous écoute plus; ou bien une famille entière est liguée contre vous, c'est une guerre domestique qu'il faut soutenir; vous êtes en butte à la dureté d'un époux, à l'ingratitude d'un fils; une vie si remplie d'amertumes vous paraît insupportable. Eh! que vous devriez bien plus vous affliger d'avoir excité contre vous la haine de Dieu et des anges, d'avoir par vos excès et vos scandales éloigné tous les gens de bien, d'avoir livré votre âme au démon, de vous être assujéti à la tyrannie de mille passions honteuses, de vous voir déchiré au dedans de vous par une multitude de désirs criminels, et l'occasion serait bien favorable de réparer tous ces outrages faits à Dieu par ceux qu'on vous fait souffrir. Mais, mon cher auditeur, le péché vous est devenu si familier, que vous n'en apercevez plus les horreurs et le danger; vous avez accoutumé votre âme à le commettre sans remords; vous le croyez moins affreux parce qu'il est plus commun; vous ne le sentez pas, parce qu'il s'est rendu en quelque sorte votre élément; vous le regardez comme une nécessité de votre nature ou de votre condition; il vous importe peu que Dieu en soit offensé, parce que Dieu ne vous est point connu; les suites ne vous effrayent point, parce que vous ne vous renfermez que dans le temps; et, loin d'en solliciter le pardon, vous ne poussez des plaintes et des gémissements que pour avoir un peu plus de liberté et d'aisance pour le commettre. Faut-il s'étonner après cela si les afflictions irritent vos impatiences, si vous murmurez de ce qui pourrait

être votre ressource, si vous vous fermez les dernières voies qui vous étaient offertes pour revenir à Dieu, et si vous vous endurcissez sous les coups dont il ne vous frappe que pour vous corriger?

Ah! que celui-là était bien mieux instruit et bien mieux inspiré, qui disait qu'il n'avait point d'oreilles pour entendre tout ce qu'on vomissait contre lui, ni de langue pour s'en plaindre! (*Psal. XXXVII, 14.*) Aussi ne répliqua-t-il rien aux malédictions dont Séméï le chargea; il ne vit dans ce sujet révolté que le ministre des vengeances divines. Laissez-le faire, disait-il à ses officiers, le Seigneur lui a ordonné de maudire David, et je n'en dois pas demander la raison, je n'ose même y penser; peut-être aura-t-il égard à mon affliction, et me fera-t-il quelque bien pour ces outrages que je reçois aujourd'hui: *Si forte respiciat afflictionem meam, et reddat mihi bonum pro maledictione hac hodierna.* (*II Reg., XVI, 10, 12.*) Mon Dieu! faut-il que sous une loi de grâce nous soyons plus impénitents que ne l'étaient autrefois les Juifs sous une loi de crainte! Ils recouraient à vous dès que vous les affligiez; les fléaux de votre colère les ramenaient à leur devoir; ils se souvenaient de vos miséricordes quand vous exerciez sur eux votre justice: *Cum occideret eos, quærebant eum et revertebantur, et rememorati sunt quia Deus adjutor est eorum* (*Psal. LXVII, 34, 35*). Mais aujourd'hui il n'est aucun fleau qui puisse rappeler nos chrétiens. Comment faut-il donc, ô mon Dieu! que vous les traitiez? Si vous leur donnez des biens, ils s'en servent pour vous offenser; si vous les leur enlevez, ils blasphèment contre vous; tout est pour eux une occasion de chute et de révolte. Et en effet, mes frères, de quel côté que je jette les yeux, je vous trouve toujours ou ingrats ou impénitents. Si j'aborde les heureux du siècle, je ne vois parmi eux que faste, que mollesse, que volupté, qu'irrégion: si je descends chez les pauvres et les malheureux, je ne découvre que défiance, que murmure, que désespoir. Eh quoi! sera-t-il dit que tous les moyens de salut vous seront inutiles? hé! que gagnez-vous en murmurant? que ne gagneriez-vous point par la patience? Un seul jour d'amertumes pourrait réparer, si vous le vouliez, mille jours de prospérité dont vous avez abusé. Un cœur pénitent s'écrierait alors, comme Daniel dans la captivité: *Nous avons péché, nous avons fait des actions impies; la justice est de votre côté, ô Seigneur! et pour nous, il ne nous reste que la confusion: exaucez-nous donc, apaisez votre colère; ne différez plus pour l'amour de vous-même* (*Dan., IX, 3, 7, 19*); et dès lors, mes frères, vous entendriez au fond de vos cœurs cette parole consolante qui fut adressée au même prophète pour tout Israël: Le péché sera bientôt pardonné, la justice sera rendue, et les desseins de la miséricorde divine seront accomplis: *Ut consummetur pravitas, et finem accipiant peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna.*

[*Dan. IX, 24.*] Mais non, vous ne voulez point de la justice à ce prix ; vous consentez que vos péchés ne vous soient point remis, pourvu que la Providence soit favorable à vos désirs ; vous n'admettez point cet ordre de conduite qu'elle garde envers les pécheurs : vous implorez une miséricorde aveugle qui ne suppute point avec vous, qui s'exerce contre toute justice ; ou plutôt vous ne reconnaissez ni justice ni miséricorde : vous n'avez sur votre conversion ni crainte ni espérance ; et, ce qui est bien déraisonnable, c'est que par votre endurcissement vous ne vous délivrez pas des maux, et que vous en perdez tout le mérite. Que dis-je, vous en perdez tout le mérite ? ils rendent souvent votre endurcissement même presque incurable.

Hé ! comment en vous supposant tels oserais-je vous prêcher qu'on doit non-seulement les porter en esprit de pénitence, mais encore en esprit de reconnaissance et d'amour ? Ainsi, mes frères, avant que de vous prouver ce dernier point, il faut que je m'assure de votre religion, que je sache quelles sont vos vues sur votre salut. Car, je l'avoue, si vous ne reconnaissez d'autre félicité que celle qui passe avec le temps si vous pensez que votre capital est de vous faire une vie aisée et tranquille, si vous n'avez ni désirs ni sentiments à l'égard des biens éternels, je perds le temps à vous parler des souffrances ; et tout ce que je pourrais vous annoncer des avantages que l'on en retire et de la reconnaissance que vous en devez avoir vous paraîtrait un songe. Je vous le demande donc, mon cher auditeur, avez-vous de la foi ? voulez-vous appartenir à Jésus-Christ ? désirez-vous sincèrement votre conversion ? redoutez-vous les jugements de Dieu ? cherchez-vous à le fléchir ? sollicitez-vous un témoignage de votre élection éternelle ? souhaitez-vous d'assurer votre salut ? je puis désormais tout dire ; et vous conviendrez sans peine que tout ce que vous avez appelé des malheurs et des afflictions est, dans la vérité, le plus grand bien qui vous puisse arriver, et le plus digne sujet de votre gratitude et de votre joie. Remarquez, mes frères, que de tous les maux dont l'homme peut être atteint sur la terre, je n'en excepte que le péché ; et je dis qu'à juger des choses par les idées de la foi, il n'en est aucun qui ne soit pour vous le signe de la plus grande miséricorde. Si je ne craignais de vous faire perdre de vue la principale preuve dont je dois me servir, savoir que tout ce que nous endurons n'est que l'accomplissement des souffrances de Jésus-Christ, je vous demanderais s'il est un seul des biens dont vous êtes privés aujourd'hui, qui n'ait été pour vous une occasion prochaine du péché ? Est-ce une épouse que vous perdez ? mais les années que vous avez vécu avec elle, les avez-vous passées selon les règles du sacrement de mariage ? Ne vous rappelez-vous pas les péchés dont l'attachement que vous avez eu pour cette épouse a été la cause, et que vous ne vous reprochiez

point alors. Est-ce un fils sur qui vous fondiez les espérances de votre maison ? mais que vous êtes heureux de ce que la Providence ne lui a pas laissé le temps de se corrompre sous vos yeux, ou par vos exemples, ou par les téméraires engagements où votre ambition devait le faire entrer. Quel usage avez-vous fait de vos biens, de votre crédit, pour regretter ce que quelques révolutions vous en ont fait perdre ? Cette santé, cette vigueur que vous regardez comme un si grand avantage, méritent-elles que vous vous affligiez aujourd'hui de leurs décroissements ? et n'est-ce pas une grâce spéciale que Dieu vous a faite de ce que vous trouvez dans vos infirmités des prétextes pour vous défendre des excès auxquels vous vous portiez, et de n'avoir plus la force d'offenser Dieu ? Ah ! dans ce temps si favorable à votre gré, je vous ai vu manquer à tous vos devoirs : chaque démarche était une prévarication, presque toutes vos œuvres étaient des péchés. D'ailleurs il fallait pour vous conduire sagement une multitude de délibérations, des règles toujours prêtes pour vous éclairer sur tout ce que vous aviez à faire, des précautions sans fin pour ne point vous tromper dans ce que vous entrepreniez. Toutes les vertus vous étaient nécessaires pour agir et pour parler à propos : au lieu qu'aujourd'hui, dans l'affliction et dans la souffrance, il ne vous reste qu'un devoir à remplir, du moins en ce qui regarde l'affliction même ; vous n'avez point à consulter, vous n'avez que deux vertus à pratiquer, la patience et la soumission à Dieu. Mais ne nous écartons point de la croix de Jésus-Christ. Si vous m'avez bien compris, mon cher auditeur, vous devez entrevoir qu'il n'y a rien de si grand dans le monde qu'un homme qui souffre chrétiennement. Je ne lui dirai plus que ses péchés lui sont pardonnés, que l'arrêt de sa condamnation est effacé, que sa récompense lui est assurée ; je ne m'arrêterai point à lui prouver qu'il est du nombre des enfants de Dieu, que sa vertu n'est plus équivoque, qu'il a reçu le dernier trait de ressemblance avec son Sauveur. Mais, ô grâce ! ô privilège ! il devient en quelque sorte Sauveur lui-même ; il est la ressource de l'Eglise, il fournit au trésor commun, il contribue à la rédemption, il attire les grâces du ciel, il suspend les fléaux de la colère divine, il mérite pour ses frères, il acquitte leurs dettes.

O Mariel que de richesses nous gardiez-vous au pied de la croix, lorsque vous dilatiez toute votre âme pour y recueillir toutes les souffrances de votre Fils ! Tout votre mérite, il est vrai, émanait de lui, et vos amertumes n'eurent de prix que celui qu'il leur donna : mais combien ce que vous reçûtes devint-il fécond en vous ! que de fruits nouveaux nous furent alors préparés ! La croix dans votre cœur ne fut-elle pas ce grain de sénévé jeté en terre, qui devait nous produire ce grand arbre sous lequel nous nous reposerions ? Ne rendiez-vous pas avec usure au Rédempteur ce talent

qu'il vous confiait ? et ne présentait-il pas à son Père vos douleurs avec les siennes, comme un hommage commun qui devait nous être utile à tous ?

C'est ainsi, mes frères, qu'on a toujours regardé dans l'Eglise les souffrances des saints comme un principe de grâces et de bénédictions sur l'Eglise même ; et quand nous n'aurions pas le témoignage de saint Paul qui nous dit qu'il souffre pour elle (*Coloss.*, I, 24), qu'il se réjouirait d'être immolé pour perfectionner le sacrifice de notre foi (*Philip.*, II, 17), ne savons-nous pas que l'Eglise a souvent imputé aux pénitents les souffrances des martyrs ; que c'est à l'effusion de leur sang qu'elle a toujours attribué sa fécondité et sa perfection ; qu'elle s'est crue ennoblie et sanctifiée par les austérités qui se pratiquaient dans les monastères, et qu'elle respecte encore aujourd'hui comme sa partie noble et comme sa principale ressource ceux d'entre ses membres qui sont les plus affligés.

Vous donc, qui que vous soyez, qui gémissiez sous le poids des afflictions mêmes, connaissez vos prérogatives. C'est vous qui perpétuez sous nos yeux le mystère de la croix, qui en recevez les fruits les plus abondants, qui les transmettez à l'Eglise. Depuis que mon Sauveur s'en est expliqué, je ne doute plus que ce ne soit lui qui ait faim et soif dans vos personnes ; c'est lui qui est pauvre, captif, malade avec vous et en vous. Je sais qu'en compatissant à vos maux je compatis à ses douleurs ; que mon salut dépend de ce que j'aurai de sentiments sur ce que vous souffrez, et que je m'exclus de la rédemption si j'en le reconnais et si j'en le respecte pas en vous. Ce sont mes péchés qui l'ont attaché à la croix, et ce sont mes péchés qui attireront sur vous les maux que vous endurez ; mais c'est vous qui m'aidez comme lui à satisfaire à la justice de Dieu. Vos souffrances font partie de ma pénitence, ma gloire et ma sûreté consistent à vous avoir pour amis. Il est donc de mon intérêt de vous ménager, de vous secourir, de vous consoler, de vous apprendre à bien souffrir. Plus vous serez patients dans vos maux, plus vos mérites rejailliront sur moi, et quand je vous prêcherai la soumission et la reconnaissance, c'est autant par le désir que j'aurais de tirer avantage de vos vertus, que pour vous en procurer à vous-mêmes. Que puis-je donc vous dire, sinon ce que l'Apôtre adressait aux fidèles dans l'affliction ? Relevez vos mains qui sont languissantes ; affermissez vos genoux qui sont affaiblis : *Remissas manus et soluta genua erigite* (*Hebr.*, XII, 12) ; ces moments de tribulation opéreront en vous un poids de gloire : c'est par la douleur et par la mort qu'on arrive à la résurrection. *Le monde se réjouit aujourd'hui pendant que vous êtes dans la tristesse ; mais viendra le jour que votre tristesse sera changée en joie* (*Joan.*, XVI, 20). Hé ! après tout, qu'y a-t-il de nécessaire pour vous, sinon de vous sauver ? que pouvez-vous désirer de plus que de rendre votre vocation certaine ? Si vous

n'étiez éprouvés vous pourriez douter de vos vertus ; tout ce que vous feriez de bien serait équivoque. Mais désormais Satan ne vous reprochera plus de servir Dieu par intérêt et par un esprit mercenaire (*Job*, I, 9) ; vous le confondrez au tribunal de la souveraine justice.

Pour vous, mes frères, quel fruit tirerez-vous de ce discours ? Pourrais-je espérer que désormais vous aurez des idées plus justes sur les maux et les adversités de la vie ; que vous les regarderez comme le legs que votre Sauveur vous a fait en mourant ; que vous vous convaincrez enfin qu'une vie où il n'entre point de souffrances ne saurait être une vie chrétienne ; que ce n'est qu'au pied de la croix que vous pouvez recevoir le salut qui vous est promis ? C'est donc là que je vous invite à venir le chercher. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la communion.

*Ubi vis paremus tibi comedere pascha ?
Où voulez-vous que nous vous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque* (*Math.*, XXVI, 17) ?

C'est à vous, mes frères, que j'adresse ces paroles que les disciples disaient au Sauveur ; c'est à vous que je demande quel est le lieu où nous pourrions introduire l'Agneau immolé et caché dans le sacrement de nos autels : je sollicite dans tous les cœurs une place pour le recevoir ; je viens inviter toutes les âmes à la communion de l'eucharistie ; je viens leur manifester le commandement que cet agneau leur fait de ne point se refuser à la grâce qu'il leur prépare. Hé ! n'est-ce pas, mes frères, dans ce saint temps le cri universel de l'Eglise ? n'est-ce pas ce qu'elle vous fait entendre lorsqu'elle expose à vos adorations cette victime sacrée ? et vous-mêmes ne représentez-vous pas votre soumission à ses ordres lorsque vous venez vous prosterner à ses pieds, et que vous le recevez avec respect comme le sceau de votre réconciliation. Cependant, hé ! tout se passe à l'égard de plusieurs en dévotion purement de devoir : les cœurs ne sont point véritablement touchés du désir de recevoir Jésus-Christ ; ils ne lui offrent point de place, ils ne se persuadent point qu'il leur soit si important de participer souvent à la victime qu'on leur présente ; la communion leur paraît seulement une œuvre de commandement, et tandis que Jésus-Christ s'épuise en charité pour se donner à eux, ils n'ont que du dégoût et de l'indifférence pour le don précieux qui leur est offert.

C'est, mes frères, ce dégoût et cette indifférence pour la communion, que je combats aujourd'hui : crime d'un côté très-commun, et de l'autre très-peu connu ; et c'est à en faire voir l'énormité que j'emploie tout ce discours. Je montrerai que l'indifférence pour la communion est après le sacrilège le plus grand excès que vous puissiez commettre par rapport à la divine eucharistie ; et cela par deux raisons qui feront la ma-

tière de mes deux réflexions : premièrement parce que c'est une des plus grandes ingratitude envers Jésus-Christ, et en second lieu, parce que c'est une des plus grandes injustices contre nous-mêmes. Excès d'ingratitude envers Jésus-Christ dans celui qui néglige la communion; excès d'injustice contre soi-même dans celui qui se retire avec dégoût de la communion : c'est tout le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria, etc*

PREMIER POINT

Pour comprendre l'excès d'ingratitude on tombe celui qui néglige la communion, il faut considérer premièrement la multitude des grâces que Jésus-Christ nous offre dans l'eucharistie, en second lieu la nature de ces grâces, en troisième lieu la manière dont il nous les offre.

Je dis premièrement que la multitude des grâces que Jésus-Christ nous offre dans l'eucharistie prouve l'ingratitude de celui qui s'en éloigne par indifférence : car, mes frères, l'eucharistie est la représentation de tous les mystères de l'Homme-Dieu; elle est l'abrégé de notre rédemption, et le trésor universel des grâces que Dieu a faites aux hommes par son Fils.

C'est une maxime fondée sur la foi, que non-seulement nous ne pouvons être sauvés que par Jésus-Christ, mais que tous ses mystères en particulier ont été pour nous une source de salut. Chacun des états où il s'est trouvé a porté sa grâce avec soi; chacune de ses actions nous a mérité quelque nouveau secours, et toutes les circonstances de sa vie, de ses souffrances et de sa mort ont été efficaces pour notre rédemption. Il fut Sauveur au moment qu'il fut conçu; toutes les pensées et tous les mouvements de son âme concoururent à notre réconciliation; chaque parole qu'il proféra, chaque prière qu'il offrit à son Père, chaque outrage qu'on lui fit souffrir, chaque goutte de sang qu'il répandit fut la rançon de notre délivrance. Or, mes frères, l'eucharistie nous représente tous ces différents mystères, et en rassemble toutes les grâces. Elle représente l'incarnation, puisque Jésus-Christ s'y reproduit en corps et en âme. Elle nous rappelle l'état de son enfance, puisqu'il se soumet à la volonté de ses ministres qui le consacrent, qui le transportent, qui le distribuent comme il leur plaît. Nous retrouvons dans l'eucharistie une peinture de la vie publique de Jésus-Christ et de sa conversation parmi les hommes, puisqu'il est encore au milieu d'eux, qu'il y opère les mêmes merveilles, qu'il y guérit encore les malades spirituels, qu'il y prêche et qu'il y communique toutes les vertus. L'eucharistie est aussi une commémoration de sa mort; son corps et son sang y sont représentés séparés, quoique véritablement unis; nous y voyons encore notre divin Sauveur exposé comme mort, quoique réellement vivant; il s'y offre encore comme une victime de pro-

pitiation pour les péchés; il présente ses prières à son Père avec des cris puissants; il lui demande miséricorde pour ses ennemis; il lui dit encore : *Pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (Luc., XXIII, 34). Sa sépulture se trouve aussi marquée dans l'eucharistie par le silence et l'obscurité où il demeure. Nous y trouvons sa résurrection, puisqu'il y est impassible et glorieux. Nous y reconnaissons enfin son ascension, puisque c'est principalement par ce sacrement qu'il nous ouvre le ciel, qu'il nous donne droit à la gloire que nous y devons posséder, et que par la communion il élève et il transporte avec lui nos âmes jusque dans ce séjour de bonheur.

C'est ainsi, ô Pontife éternel, que par un excès d'amour vous prolongez à notre égard jusqu'à la fin des temps la mission que vous avez reçue de votre Père. Vous aviez fidèlement rempli cette mission pendant votre vie souffrante; vous aviez même averti en mourant que tout était accompli, et par votre résurrection et votre ascension vous aviez paru vous retirer du milieu de nous pour vous mettre en possession de la gloire que vous aviez acquise par vos souffrances. Cependant, comme si cette gloire vous était à charge, ou qu'il manquât quelque chose à votre sacrifice, je vous retrouve tous les jours sur nos autels revêtu de toutes les humiliations de votre premier avènement. J'ai, comme votre sainte Mère, le glorieux avantage de vous porter et de vous concevoir dans mon sein : j'ai l'honneur, comme Siméon, de toucher de mes propres mains le Verbe fait chair; de vous adorer en qualité d'Enfant, comme firent les pasteurs à la crèche; de vous présenter mes maladies et mes infirmités à guérir, comme les peuples qui vous suivaient; de vous accompagner jusqu'au Calvaire, comme les saintes femmes; de me tenir au pied de votre croix et d'assister à votre sacrifice, comme le disciple bien-aimé; de voir encore se renouveler en quelque sorte l'effusion que vous fîtes de votre sang au jour de votre mort, et de participer à toutes les grâces de ces mystères. Vous avez voulu même nous distinguer de ceux qui furent témoins de ces différents états de votre vie voyageuse, en réunissant dans un seul sacrement ce que vous ne montrâtes autrefois que par mesure et par succession, et en nous appliquant tout à la fois, si nous le voulons, toutes les grâces de la rédemption.

Avions-nous assez pensé, mes frères, à cette charité excessive de notre Sauveur? ou plutôt ne comprenons-nous pas maintenant quel serait l'excès de notre ingratitude, si nous dédaignons de porter la main dans ces trésors immenses qui nous sont ouverts? Ah! si ce fut une faiblesse et une lâcheté dans les disciples d'abandonner leur Maître lorsqu'on le conduisait au supplice; si ce fut un crime de la part de Pierre de le renoncer dans le temps de sa Passion, et de se priver ainsi, au moins pour ce moment, du fruit des souffrances et du sacrifice de notre Sauveur; que serait-ce si par indifférence nous nous

privions des fruits de tous ses états et de tous ses mystères ? C'est néanmoins ce qui arrive lorsqu'on néglige de se préparer à la participation de l'eucharistie, et qu'on se contente par dégoût et par répugnance le noble devoir de s'en approcher. On refuse par là non-seulement une grâce particulière, une portion des trésors acquis par Jésus-Christ, et quelques effets de ses mérites et de ses souffrances ; mais on refuse tout Jésus-Christ, on rejette tout à la fois le Rédempteur et la rédemption, on méconnaît son Dieu, son Sauveur, son Libérateur, on le renonce dans le temps même qu'il paraît plus et Libérateur et Sauveur ; et pour le dire en un mot, comme l'eucharistie est l'accomplissement de tous les mystères de notre salut et le dernier effort de l'amour de Jésus-Christ, de même le mépris ou l'indifférence pour l'eucharistie est après le sacrilège le dernier effort et le comble de l'ingratitude.

Je sais, mes frères, qu'on pourrait ici me répondre qu'on ne refuse point d'adorer Jésus-Christ dans ce divin sacrement, qu'on vient souvent lui rendre hommage au pied de ses autels, qu'on assiste volontiers au sacrifice qui s'offre tous les jours dans nos temples ; qu'on aime à mêler ses chants à ceux de l'Eglise pour honorer cette sainte victime. Ah ! plutôt à Dieu qu'on ne vît jamais la piété se ralentir à cet égard, que nos églises ne fussent jamais abandonnées dans le temps de la prière et du sacrifice, que nous fussions incommodés et pressés par la multitude des peuples lorsque nous célébrons les saints mystères, et que ces lieux si respectables fussent toujours l'asile le plus fréquenté. Mais, ô piété ! vous ne trouvez plus guère d'entrée dans les âmes ; on n'emprunte plus de vous que la posture et le fantôme, on ne vous connaît que par les dehors, et ceux qui vous confessent des lèvres portent souvent leur cœur bien loin de vous. Hélas ! le dirai-je ? le culte extérieur même a bien dégénéré ; nos temples sont souvent abandonnés ; on trouve presque toujours nos prières et nos sacrifices trop longs ; on s'en dispense sans nécessité ; on a toujours des affaires plus importantes que celle d'assister à la célébration des mystères de notre salut ; on regretterait quelques moments qui y seraient employés : si on y assiste, on les déshonore par son immodestie ; nos plus grandes solennités mêmes ne sont pas les jours où Jésus-Christ est plus glorifié, et ces nombreuses assemblées dans nos églises ne sont pas celles où l'on commet moins d'irrégularités.

Je veux cependant, mes frères, que notre dévotion soit plus ardente et plus sincère ; je dis toujours que si elle se borne au simple spectacle et à la simple adoration, que si nous ne désirons pas efficacement de communier à la victime qui s'immole à nos yeux, nous manquons à un devoir essentiel de reconnaissance envers Jésus-Christ : je dis un devoir essentiel, non-seulement à cause de la multitude des grâces qui nous sont offertes

dans l'eucharistie, mais à cause de la nature même de ces grâces. C'est une seconde raison qui prouve l'ingratitude de celui qui se retire par dégoût de la communion. En effet, la grâce renfermée dans l'eucharistie est non-seulement une grâce de moyen pour arriver à la fin de notre rédemption, mais elle est elle-même la fin de toutes les grâces. Ceci, mes frères, demande votre attention. En effet, quelle est la fin de notre rédemption et de toutes les grâces que Jésus-Christ nous a méritées ? c'est de nous rapprocher de Dieu, de nous unir à Dieu, de rétablir cette communication intime de Dieu avec l'homme que le péché avait détruite, de ne former entre Dieu et nous qu'un même esprit et un même cœur. Car c'est une vérité, et la première de toutes les vérités de la morale, que notre cœur n'est fait que pour Dieu, qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu ; que toute sa lélicité consiste à aimer Dieu, à posséder Dieu, à jouir de Dieu. Tout ce qui n'est point Dieu n'est pas digne de nous ; notre cœur se dégrade, s'avilit, se déshonore et se rend malheureux en s'unissant à tout autre objet : en un mot, tout le désordre du cœur, c'est de vouloir posséder quelque chose qui ne soit pas Dieu ou sans rapport à Dieu. Qu'avait fait le péché ? Il avait divisé l'homme d'avec Dieu, il avait détourné son cœur vers les créatures, il avait forgé des liens qui tenaient son âme captive dans l'amour des biens terrestres ; il fallait donc que Jésus-Christ, pour être véritablement Sauveur et libérateur, nous rendît à Dieu, nous rapprochât du cœur de Dieu, nous fît rentrer dans la possession de Dieu. Donc, si je trouve un sacrement qui opère cette union, qui me restitue tout mon Dieu, qui ne fasse de Dieu et de moi qu'un même tout, alors ma rédemption est complète autant qu'elle peut l'être dans cette vie, dès lors je n'ai plus rien à désirer sur la terre, et je possède tout ce que Jésus-Christ m'a mérité par sa mission et ses souffrances.

Or, mes frères, c'est le caractère particulier de la divine eucharistie ; c'est sa vertu spéciale ; c'est son effet propre de former entre Dieu et nous, je ne dis pas seulement une union de ressemblance et de figure, mais une union vraie, réelle et substantielle : c'est-à-dire que la substance et la vie de notre âme se trouvent par la communion comme abîmées et confondues dans la substance et la vie de Dieu même ; c'est-à-dire que l'Esprit de Dieu devient l'esprit de notre âme, que la vie de Dieu devient la vie de notre âme, et que les pensées et la volonté de Dieu deviennent les pensées et la volonté de notre âme. Je leur ai communiqué, disait Jésus-Christ à son Père après avoir donné à ses apôtres la communion de son corps et de son sang, je leur ai communiqué la même gloire, c'est-à-dire le même esprit et la même vie que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes une même chose ; je suis en eux comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés en l'u-

nité : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum* (Joan., XII, 23).

En effet, mes frères, qu'est-ce que la foi nous apprend que nous recevons quand nous participons à la divine eucharistie ? Ne nous dit-elle pas que nous recevons substantiellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Et comment les recevons-nous ? est-ce par la simple vue, par la simple pensée de l'esprit ? n'est-ce pas par forme de manducation et à titre d'aliment ? c'est-à-dire, que comme le pain que nous mangeons devient notre propre substance, se transforme en sang, en esprit et en chair, que c'est cette nourriture qui donne à notre corps sa consistance et son mouvement, qu'elle lui est tellement propre, que ce n'est plus qu'un même corps et un même être avec lui ; ainsi par la manducation de l'eucharistie le cœur de Jésus-Christ devient le nôtre, la plénitude de la divinité qui est en lui se répand jusqu'à nous, il demeure en nous et nous demeurons en lui ; c'est la même vie qui passe du chef jusque dans les membres ; c'est un tout qui est animé par le même esprit ; et le chrétien ainsi déifié par la présence de son Sauveur ne forme plus, selon les belles et nobles idées de saint Augustin, qu'un seul Jésus-Christ avec Jésus-Christ même.

O union du cœur de Dieu avec le mien, que vous me paraissiez digne de ma reconnaissance et de mes empressements ! Le juif se glorifiait autrefois de ce qu'il n'y avait point de nation, quelque puissante qu'elle fût, qui eût des dieux si proche d'elle que son Dieu était proche de lui (*Deut.*, IV, 7) ; mais ce peuple ne le voyait que par des signes et dans des figures ; il adorait Dieu, mais il ne le possédait pas ; son Dieu était près de lui, mais il n'était pas en lui ; et Moïse, par tous ses sacrifices, par toutes ses cérémonies et par tous ses sacrements, n'a jamais pu que le figurer et le représenter aux sens. Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ de se faire joir dans le cœur de l'homme, d'y introduire et d'y établir le Dieu de l'homme même ; d'ériger ce cœur en temple et en sanctuaire où Dieu habite et où il opère ; de répandre en lui l'être et la vie de Dieu, afin que Dieu lui-même fût tout en tous : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (I *Cor.*, XV, 28) ; et c'est ce que j'ai appelé la fin de toutes les grâces, le terme de notre rédemption.

Aussi l'eucharistie qui produit tous ces effets est-elle nommée par Jésus-Christ la vie éternelle : *Qui manducat meum carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam eternam* (Joan., VI, 53). C'est par l'eucharistie que commencent notre gloire et notre félicité : et toute la différence qui se trouve entre l'état présent du chrétien qui communie à la table de Jésus-Christ, et celui des bienheureux qui le possèdent dans le ciel, c'est que dans l'état présent le chrétien reçoit la vérité enveloppée d'un voile et sous l'ombre d'un sacrement, au lieu que dans le ciel cette même vérité se communique aux bienheureux sans ombre et sans voile.

Qu'on vienne nous dire après cela qu'on peut se passer de l'eucharistie ; qu'il n'est pas nécessaire de communier souvent ; qu'il suffit de satisfaire au précepte de l'Eglise sur la communion, sans aspirer à rien de plus ; qu'on veut bien s'acquitter des autres pratiques de la religion, mais que celle-ci demande trop de préparation ; que les affaires et les embarras de la vie y sont un obstacle, et que toutes communions si fréquentes ne sont qu'une dévotion mal entendue. Vous expliquer ainsi, mon cher auditeur, n'est-ce pas donner à entendre que vous ne voulez point de la vie éternelle, puisque vous vous souciez peu du sacrement qui la contient. Vous avez du loisir pour vos occupations temporelles, mais vous ne trouvez point de temps pour vaquer à votre salut ; et avoir avec soi son Sauveur, sa rédemption et son Dieu, est selon vous une dévotion populaire et peu solide. Ah ! si lorsque je vous vois séparé de la communion, je sentais que c'est la crainte seule et le respect pour la communion même qui vous en éloignent ; si je pouvais croire que votre âme est pénétrée de douleur et d'amertume sur les péchés qui vous en rendent indigne ; si je vous voyais occupé à former des désirs et des actes de religion qui pussent vous y disposer ; si vous veniez souvent répandre votre cœur dans le tribunal de la pénitence et le décharger par la confession de vos fautes ; si vous étiez plus attentif sur vous-même, plus appliqué à réformer votre conduite ; en un mot, si vous saviez allier tout à la fois un saint tremblement, un éloignement respectueux à l'égard de l'eucharistie, et un désir efficace de venir vous rejoindre à votre Dieu, et des préparations qui pussent nous en répondre ; alors je me rendrais peut-être à vos raisons, je louerais du moins les motifs de religion qui vous retiendraient. Mais vous ne communiez point, et vous n'en avez aucun désir : les jours, les semaines, quelquefois les mois se passent sans que vous ayez seulement la pensée de vous y préparer ; vous ne trouvez point d'inconvénient dans cette espèce d'excommunication ; vous accumulez tous les jours de nouveaux péchés qui sont un obstacle à la réception du sacrement ; vous trouveriez bon que l'Eglise vous en dispensât, même à Pâques ; et il paraît bien que sans le précepte de l'Eglise vous ne communieriez jamais, puisque vous ne communiez que lorsqu'elle vous en fait un précepte.

Voilà, mes frères, ce que j'appelle une énorme ingratitude ; car toute cette conduite de tiédeur, de relâchement, d'indifférence pour nos saints mystères, est pour moi un langage qui me dit que vous ne voulez point de Dieu ; que vous pouvez vous passer de son amour et de ses plus tendres embrassements ; qu'il peut donner ses richesses à d'autres ; qu'il n'y a point chez vous de place pour le recevoir ; que votre cœur est mieux occupé, que Jésus-Christ n'est pas digne que vous renouiez pour lui à vos habitudes et à vos passions ; et que ce serait vous exposer à faire parler de vous, que de

vous asseoir si souvent à sa table. Ce que je dis ici, mes frères, convient principalement à notre sexe, qui, par une misérable disposition d'esprit ou par une éducation plus libre, a moins de pente à la piété que l'autre sexe. On voit les maris abandonner à leurs épouses le soin de venir à l'Eglise, d'assister aux mystères et aux instructions, de vaquer à la prière, de fréquenter les sacrements : et au lieu qu'en bons pères de famille ils devraient animer tout leur domestique à la vertu, exercer leurs enfants à louer Dieu, à le prier en commun, à pratiquer les exercices de la religion, ils sont souvent le plus grand scandale de leur maison et le plus grand obstacle au bien qu'on voudrait y faire.

Mais pour revenir à notre sujet, si l'on néglige la communion, c'est que l'on n'a point de foi, que l'on n'examine rien, que l'on n'est touché de rien ; et cette insensibilité pour les biens de la foi entraîne dans les précipices éternels. Ici, mes frères, se présente la troisième raison qui prouve l'ingratitude de celui qui n'a que de l'indifférence pour la grâce de l'eucharistie : cette troisième raison est la manière dont Jésus-Christ nous offre cette grâce même.

Le royaume des cieux est comparé dans l'Evangile à un grand festin que le père de famille prépare à plusieurs personnes. Les conviés sont pressés, sollicités de s'y rendre ; des ministres sont envoyés de toutes parts dans les carrefours, dans les places publiques, sur les grands chemins et le long des haies, pour attirer, pour forcer même d'y entrer tous ceux qui se présenteront : les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux doivent y être amenés ; enfin la salle des noces doit être remplie (Luc., XIV, 16, etc.). Cette parabole, mes frères, exprime admirablement les désirs ardents de notre Père commun pour nous faire entrer dans son royaume. C'est sous le symbole d'un festin qu'il nous le représente, pour nous faire entendre que, comme les princes ne peuvent donner de témoignages plus sensibles de leur affection pour leurs favoris que de les faire asseoir à leur table, et que c'est le privilège des plus chers confidents, il veut aussi lui-même nous traiter tous en confidents et en favoris, nous introduire comme ses plus chers amis dans le sanctuaire de son cœur, nous nourrir éternellement de sa vérité et de sa gloire, et nous enivrer de ce torrent de délices dont il est lui-même le principe et la source. Mais ce qui n'est dans l'Evangile qu'une simple figure du royaume éternel que nous attendons, est dans l'eucharistie la vérité et la réalité même. Un homme a fait un grand festin : *Homo quidam fecit cœnam magnam*. C'est un homme, *homo* ; ce seul mot me rappelle toute la tendresse de mon Dieu ; c'est un homme qui est tout à moi, qui s'est chargé de toutes mes dettes, qui a porté tous mes péchés, qui a attaché à la croix ma condamnation ; *homo*. Cet homme qui est en même temps mon Créateur, mon roi, mon Sauveur et mon

Dieu, a bien voulu encore me préparer un grand festin : *Homo quidam fecit cœnam magnam*. Je me souviens du jour et de la circonstance où la table en fut dressée ; c'était dans le temps que toutes mes iniquités allaient fondre sur lui, c'était dans le moment qu'il allait être écrasé et brisé pour mes offenses ; et je fus aimé jusqu'au point que mes offenses mêmes, qui jamais ne lui furent plus présentes, ne firent qu'exciter son amour. Mais quel est donc ce grand festin ? Je n'y vois pas, il est vrai, la pompe et la magnificence du siècle ; on n'y étale point les ornements d'une cour toute mondaine ; le maître du festin n'y paraît point avec éclat ; le mets qu'il y sert ne flatte point les sens ; il prit du pain et il dit : *Ceci est mon corps* ; il prit le calice en disant : *Ceci est mon sang* (Matth., XXVI, 26, 28). Voilà tout l'appareil de ce grand repas. Mais ce sont ces faibles apparences qui m'invitent à aller prendre ma place. Ah ! si l'on exposait à mes yeux toute la richesse qui est sur cette table, si celui qui y préside se faisait voir à moi tel qu'il est, je n'oserais m'y présenter : mais c'est du pain, et sous ce pain apparent est en même temps et le Dieu qui me nourrit et la nourriture céleste qu'il me donne ; c'est un pain, le pauvre peut donc y prétendre aussi bien que le riche, le laboureur comme le seigneur, les jeunes comme les vieillards, les pécheurs même, s'ils se convertissent, aussi bien que les justes. C'est un pain, et celui qui nous le donne l'a appelé notre pain ; un pain qui nous appartient et auquel nous avons droit : *Panem nostrum*. C'est un pain, non-seulement pour les jours de solennité et de joie, mais c'est un pain de chaque jour, c'est ce pain qu'il nous est ordonné de prendre et de manger : *Accipite et manducate* ; et c'est là que je vois se vérifier à la lettre cette autre circonstance de la parabole, que plusieurs ont été invités à ce festin : *Et vocavit multos*. Car enfin à qui s'adressent ces paroles, Prenez et mangez, sinon à tous ceux qui les entendent prononcer chaque jour au saint sacrifice ? Non, mes frères, jamais nous ne consacrons le corps de Jésus-Christ que nous ne proférions ces paroles : *Accipite et manducate*, et nous ne l'exposons à vos adorations qu'après avoir invité tous les assistants à le manger : *Manducate ex hoc omnes*.

Hé ! que vous marquent cet autel toujours subsistant, ce tabernacle toujours dressé, cette table toujours préparée, ces ornements exposés à vos yeux, ce ciboire, ces pains sacrés que l'on n'épuise jamais, ces ministres toujours présents ? Pourquoi nous est-il ordonné d'aller vous recevoir à la table sacrée dès que vous nous y appelez ; de vous avertir chaque fois que c'est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; de vous distribuer ce pain sans garder aucun ordre de naissance et de condition ; de le porter dans vos maisons, si la maladie vous empêche de venir le chercher ? Que signifie cette prière que vous faites si souvent : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque*

jour, par laquelle nous commençons et nous finissons tous nos offices, que nous faisons retentir hautement dans la célébration des mystères? Ne sont-ce pas là autant de voix qui vous crient, comme l'époux dans le livre des Cantiques, mangez, mes chers amis, venez boire dans la coupe que je vous présente, enivrez-vous de ce vin céleste : *Comedite, amici, bibite et inebriamini, carissimi* (Cant., V, 1).

Je vous le demande, mes frères, Jésus-Christ pouvait-il mieux vous marquer les désirs de son cœur par rapport à la communion, et ne trouvez-vous pas la vérité de cette parole de Jésus-Christ même dans l'Apocalypse : Me voici à la porte et j'y frappe; si quelqu'un entend ma parole, j'entrerai chez lui et je le ferai asseoir à table avec moi : *Cænabo cum illo, et ipse mecum* (Apoc., III, 20). Nous voilà donc tous invités et pressés de prendre part à ce festin, aussi bien que les conviés de notre parabole. Ah ! qu'il nous sera aisé pour lors de parler à Jésus-Christ cœur à cœur; il me semble que dès que je serai reçu à cette table j'y pourrai traiter familièrement de tous mes intérêts, y demander tous mes besoins, m'y consoler de toutes mes peines, y apprendre tout ce que je dois savoir. Cette idée d'un repas, d'un repas commun, d'un repas de chaque jour, d'un repas de favori et de confident, et les instances qu'on me fait pour y prendre part, me font entendre qu'on est encore plus jaloux de mon amour que de mes adorations; que je dois plus espérer que craindre; qu'on me réserve des grâces de distinction; et je croirais volontiers qu'on ne dérobe à mes yeux toute la majesté et toute la gloire qui sont renfermées dans ce sacrement, que pour tromper en quelque sorte mon cœur et l'attirer doucement à ce banquet divin.

Il fallait, ô Sauveur de mon âme ! que cette même âme vous fût bien chère, puisqu'en resserrant ainsi dans le secret d'un sacrement toutes vos splendeurs, vous avez voulu vous exposer à tous les outrages que vous deviez y recevoir par les sacrilèges et les profanations, plutôt que de m'intimider par l'éclat même de vos splendeurs. Mille bouches impures vous reçoivent tous les jours; des âmes encore souillées par le péché vous associent insolemment avec le démon qui est en elles; et vous vous taisez, vous ne lancez point votre foudre; vous souffrez tout sans vous plaindre, pour épargner à mon cœur des frayeurs qui pourraient l'éloigner de vous. Vous ne me laissez pour motif de mes justes précautions que la foi de votre sainteté cachée; mais pour votre amour, vous l'exposez à mes sens, en me présentant les apparences d'un pain, et l'on dirait que vous craignez de me distraire de ce doux objet, puisque vous m'ôtez la vue sensible de toute la gloire qui vous environne.

Voilà donc, mes frères, la parabole du festin accomplie dans l'eucharistie, et votre ingratitude pour un si grand bienfait achève d'en remplir toute la vérité. En vain nous vous avertissons que l'heure est venue, que

vous êtes attendus, que tout est prêt : *Quia parata sunt omnia* (Luc., XIV, 17); vous opposez toujours des excuses frivoles : *Ceperunt simul omnes excusare* (Ibid., 18). Vos intérêts temporels, les engagements de vos passions, prévalent sur le devoir de la reconnaissance. Il faudrait, pour venir communier, rompre des liaisons criminelles, corriger des habitudes d'excès et de débauche, faire des restitutions, se réconcilier avec cet ennemi, réparer tous les scandales, donner un nouvel ordre à toute votre vie, retrancher tout ce faste excessif, tout ce luxe qui vous accompagne; renoncer à ces jeux et à ces spectacles; rentrer dans votre domestique pour en corriger les abus, faire pénitence de tous vos désordres, remplir votre temps d'occupations utiles, abandonner d'ambitieuses poursuites; que sais-je? il faudrait vous réformer et vous renouveler tout entiers. Mais non, il vous en coûterait trop : vous aimez mieux qu'on vous excuse : *Rogo te, habere me excusatum* (Ibid.); vous courez à votre péché plutôt que de venir à votre Sauveur; vous irez peut-être même jusqu'à trouver mauvais qu'on vous appelle, qu'on vous presse de vous préparer à la Pâque; vous affligerez, vous décrierez les ministres qui voudraient vous faire une salutaire violence : *Tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt* (Matth., XXII, 6). Mais ne vous y trompez pas; on ne refuse point impunément ce repas; d'autres prendront votre place, et aucun de ces ingrats n'entrera dans la salle du festin éternel : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam* (Luc., XIV, 24).

Pour vous, vrais disciples de Jésus-Christ, je vous adresserai les paroles que ce divin Sauveur dit à ses apôtres après le discours qu'il avait fait aux Juifs sur la communion de son corps et de son sang. Quelques-uns de ses disciples en avaient été scandalisés, et disaient entre eux : *Ces paroles sont bien dures, et qui est-ce qui peut les écouter* (Joan., VI, 21)? Ils se retirèrent même de sa suite et ils n'allaient plus avec lui (Ibid., 67); mais Jésus dit aux douze apôtres : Ne voulez-vous pas aussi me quitter? *Nunquid et vos vultis abire* (Ibid., 68)? Mon cher auditeur, voudriez-vous refuser le présent que vous offre votre Sauveur? seriez-vous capable de l'abandonner lorsqu'il vous parle de festin et de joie? et regarderiez-vous comme un joug trop pesant les préparations qu'il faut faire pour y participer? *Nunquid et vos vultis abire*? Mais je vous entends; vous me répondez secrètement, comme fit alors le premier d'entre les apôtres : *A qui irions-nous? Où trouverions-nous ailleurs notre consolation et notre paix? et pourrions-nous nous séparer de celui qui a non-seulement les paroles de la vie éternelle, mais qui est lui-même la vie éternelle: Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Ibid., 69)? En effet, ce serait non-seulement une énorme ingratitude envers Jésus-Christ, mais ce serait encore un excès d'injustice que vous exerceriez contre vous-même. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans mon second point.

SECOND POINT.

L'excès d'ingratitude de ceux qui renoncent par dégoût et par indifférence à la communion eucharistique est déjà une preuve bien certaine de l'injustice qu'ils exercent envers eux-mêmes par cette malheureuse disposition. Il en est de cette espèce d'offense comme de toutes les autres : elle retombe nécessairement sur nous-mêmes ; elle nous laisse dans notre indigence et dans notre péché ; elle rend inutile pour nous le grand œuvre de la rédemption ; elle sollicite l'indignation et l'abandon de Dieu, et elle fait de notre Sauveur un juge inflexible et un vengeur redoutable. Cependant, chrétiens, en considérant dans le détail, soit les besoins de notre âme, soit les fruits qui sont propres à l'eucharistie, vous comprendrez plus aisément qu'il faut avoir renoncé à son propre salut, pour mépriser un secours aussi nécessaire pour le salut même que l'est celui de la communion. Je dis un secours nécessaire : car quoique je sache, mes frères, qu'on peut être sauvé sans la participation actuelle et sacramentelle du corps de Jésus-Christ, lorsque par certaines causes naturelles on se trouve hors d'état d'en approcher, il est toujours certain que c'est un secours nécessaire, de nécessité de précepte, et de précepte divin, qu'il faut non-seulement communier à Pâques, pour satisfaire au commandement de l'Eglise, mais qu'il est encore d'autres circonstances dans la vie où le précepte divin nous y oblige ; que par conséquent toute privation à cet égard, pour être excusable, doit être supplée par des désirs efficaces et par des vœux ardents de le recevoir ; que le fréquent usage de ce sacrement doit être conseillé aux chrétiens, et que ceux qui aiment véritablement leurs âmes ne peuvent trop désirer, trop demander d'y participer souvent.

L'état de notre âme, dans cette vie, est un état de pèlerinage. Nous sommes tous étrangers et voyageurs sur la terre. Nous avons un long chemin à faire, de grands travaux à essayer, de rudes épreuves à soutenir, des obstacles difficiles à surmonter, des ennemis redoutables à vaincre. Ce n'est qu'à travers beaucoup de périls que nous pouvons arriver au terme, et il n'est pas même bien sûr que tous ceux qui courent la même carrière reçoivent la couronne et la récompense. Dans cette situation si triste et si déplorable, notre âme avait besoin d'une nourriture qui la soutint, d'une arme et d'un bouclier qui la défendissent, d'un gage de son bonheur futur qui la garantît de la pusillanimité et de la défiance. Or, mes frères, l'eucharistie a ces trois caractères. Elle est une nourriture qui entretient et qui augmente les forces de l'âme, pour marcher avec courage au milieu des travaux et des périls de la vie : elle est un préservatif qui la défend contre les tentations et les chutes : elle est un gage de la gloire future, qui lui assure en quelque sorte sa persévérance et sa couronne.

Je dis premièrement que l'eucharistie est une nourriture qui entretient et qui augmente nos forces ; et dès lors vous verrez si c'est

aimer son âme que de lui refuser cette nourriture. Il en est de notre âme par rapport à la vie spirituelle comme de notre corps par rapport à la vie temporelle. Celui-ci, quoique vivant et animé quand il entre dans ce monde, périrait bientôt si on ne remplaçait pas tous les jours par la nourriture ce qu'il perd de sa substance. L'air qui nous environne le dévore ; le mouvement et l'agitation l'épuisent ; le travail le consume ; il s'use, il déperit dans le repos même. Il faut donc sans cesse le renouveler, le remettre en vigueur, lui restituer ses forces perdues. Que serait-ce, s'il était tous les jours exposé aux ardeurs du soleil, qu'il lui fallût soutenir quelques travaux excessifs, qu'il eût de longues courses à faire ; et que par-dessus tout cela, de fréquentes et de rudes maladies eussent altéré sa santé et son embonpoint ? C'est ainsi, chrétiens, que votre âme qui renaît par le baptême et qui ressuscite par la pénitence a besoin encore d'une nourriture qui entretienne et qui fortifie la vie qu'elle a reçue. Hélas ! on ne saurait dire combien cette vie de notre âme est faible et languissante, et dans quels périls on est continuellement de la perdre. Notre âme même, depuis le péché, tend, pour ainsi dire, toujours vers la mort ; le feu de la concupiscence l'altère, les passions la consomment, les plaies qu'elle reçoit l'énervent et l'affaiblissent : souvent, après des chutes énormes, il lui reste des infirmités dont elle ne guérit point ; elle n'a qu'un léger souffle de vie que le moindre vent de la tentation peut dissiper ; et cependant, malgré toutes ces faiblesses, il faut qu'elle coure dans la voie pénible des commandements, qu'elle se roidisse contre un torrent qui l'entraîne, qu'elle se fatigue à combattre des ennemis qui l'attaquent de toutes parts, qu'elle s'épuise à parer les coups qu'on lui porte, et qu'elle fasse de violents efforts pour se relever de ses chutes journalières. Seriez-vous donc assez inhumain, mon cher auditeur, pour lui refuser un vin qui ranime son cœur et qui le réchauffe ? Seriez-vous assez injuste pour la priver d'un pain qui lui rend toutes ses forces, qui la rétablit, qui la rend saine, qui renouvelle toute sa substance ? *Vinum latifcet cor hominis, exhilaret faciem in oleo, et panis cor hominis confirmet* (Psal. CIII, 15). Le voyageur après sa course, le soldat après le combat, le laboureur après le travail de la journée, en useraient-ils ainsi ? et ne soupçonneriez-vous pas de désespoir et de frénésie celui qui, épuisé par les ardeurs du soleil ou par des fatigues excessives, rebuterait les mets ou le breuvage qu'une mère tendre lui offrirait ? Or, mes frères, ce pain et ce vin que votre mère, qui est l'Eglise, vous présente, c'est l'eucharistie. Jésus-Christ ne s'en est-il pas expliqué en termes bien formels ? *Le pain que je dois vous donner*, dit-il, *c'est ma propre chair. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ma chair est véritablement viande, et mon sang est vraiment breuvage. Celui qui me mange, vivra aussi par moi* (Joan., VI, 52-58).

Ainsi, mes frères, si vous me demandez ce qu'il faut faire pour avancer dans la piété, pour croître dans l'amour de Dieu, pour vivre dans un esprit de pénitence, je vous répondrai que vous devez vous approcher souvent de la sainte table; que la communion est cette huile divine qui ferme toutes les plaies de l'âme, qu'elle l'aide merveilleusement à porter le joug de Jésus-Christ, qu'elle la console dans toutes ses peines, et que c'est principalement dans la communion de son corps et de son sang que Jésus-Christ veut qu'elle vienne chercher auprès de lui son repos et son soulagement : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth., XI, 28). Je vous ferai remarquer que c'est par la force de ce sacrement qu'autrefois les martyrs ont livré leurs corps aux plus affreux supplices; qu'ils étaient remplis de joie dans le temps même qu'on les déchirait; et que c'est à la participation du sang de Jésus-Christ que saint Cyprien attribue le courage qui les portait à répandre le leur pour Jésus-Christ même : *Ideirco quotidie calicem sanguinis Christi bibitis, ut possitis et ipsi propter Christum sanguinem fundere*. Je vous dirai que tout ce que vous avez aujourd'hui de bonne volonté, de bons sentiments, de goût pour la prière et pour la parole de Dieu, de zèle pour votre salut, vous le devez pour la plupart à vos communions. Je vous rappellerai ces jours de solennité et de joie où l'espérance seule et la pensée de la communion vous soutenaient; où pendant le sacrifice vous brûliez d'une sainte ardeur de tout entreprendre, de tout souffrir pour celui qui allait se donner à vous; où après la communion vous faisiez mille protestations de ne jamais vous séparer du Dieu dont vous étiez les temples. J'ajouterai que ce qui engendre la tiédeur, ce qui donne naissance au relâchement, ce qui affaiblit les meilleures résolutions, en un mot ce qui conduit à la mort de l'âme, c'est la privation et le dégoût de ce pain sacré : *Omnem escam abominata est anima eorum, et appropinquaverunt usque ad portas mortis* (Psal. CVI, 18).

Mais je veux que sans la communion vous ayez d'ailleurs assez de nourriture pour vous soutenir, avez-vous des armes pour vous défendre contre les attaques du démon, et pour résister à toutes les tentations auxquelles vous êtes exposés? Hélas! mes frères, je ne sais quelles sont vos armes; mais ce que je sais, c'est que non-seulement vous n'avez ni zèle, ni ardeur pour la piété; que le courage vous manque toujours, dès qu'il s'agit d'entreprendre quelque chose pour Dieu; que votre âme languit dans une paresse continuelle à l'égard de votre salut; que tout vous coûte, la prière, le jeûne, l'aumône, la pénitence, les saints exercices, mais encore que vous succombez à toutes les tentations. La moindre occasion de péché vous entraîne; un seul exemple, un simple conseil vous fait tomber dans les plus grandes fautes; il ne vous faut qu'une légère injure pour exciter en vous la colère la plus

violente; il ne vous faut qu'une petite adversité pour vous exciter à la défiance et au murmure; que dis-je! une simple pensée vous fait quelquefois commettre les crimes les plus honteux. Ah! si lorsqu'il a plu à Dieu de vous toucher et de vous convertir, vous aviez pris pour règle de fréquenter les sacrements plusieurs fois dans l'année et de vous mettre en état de communier souvent, tous ces péchés, dont il vous semble aujourd'hui si difficile de vous défendre, n'oseraient approcher de vous : car c'est le second caractère de l'eucharistie, d'être un préservatif contre les tentations et les rechutes.

Nous lisons dans l'Écriture (*Exod.*, XII) que Dieu voulant frapper les Égyptiens de la dernière plaie, et en exterminer tous les premiers-nés, commanda à tous les Israélites d'immoler et de manger l'agneau chacun dans sa famille; de prendre de son sang et d'en teindre le haut des portes des maisons où ils le mangeraient, afin, ajouta le Seigneur, que lorsque l'ange passera pour faire mourir les Égyptiens, il distingue toutes les maisons teintes de ce sang, et qu'il épargne tous ceux qui auront mangé de cet agneau. Aussi arriva-t-il que toutes les maisons des Égyptiens furent affligées : il ne s'en trouva aucune où il n'y eût un mort, tandis qu'Israël fut préservé des mains de l'exterminateur; figure bien naturelle, mes frères, des effets que doit produire l'Agneau caché dans le sacrement de nos autels. Hélas! il n'y a presque pas aujourd'hui dans le monde une maison où il n'y ait un mort; quelquefois dans une même maison tout est mort par le péché, tout est ravagé : *Neque enim erat domus in qua non jaceret mortuus*. L'exécuteur des vengeances divines, qui est le démon, porte le glaive partout : c'est une désolation universelle; le crime s'introduit dans tous les cœurs, et nous ne voyons plus que des âmes qui périssent misérablement. Ah! si elles avaient été dignes de manger l'Agneau, si tous les cœurs avaient été marqués du sang de cette victime, qu'ils nous auraient épargné de larmes! l'ennemi n'eût osé attaquer ces âmes, et elles n'eussent point été frappées d'une plaie mortelle. *Cum viderit sanguinem in superliminari transcendet ostium domus, et non sinet percussorem ingredi domos vestras et ledere*.

En effet, mes frères, n'est-ce pas par son corps et par son sang que Jésus-Christ a triomphé de toutes les puissances de l'enfer? Ce corps, aujourd'hui revêtu de toute sa gloire, serait-il moins puissant pour vaincre le péché et le mettre en fuite, qu'il ne le fut lorsqu'il était encore revêtu de notre mortalité? sa seule présence dissipait une légion de démons. Qu'y a-t-il entre vous et nous, s'écriaient-ils en le voyant? Êtes-vous donc venu pour nous détruire? *Venisti perdere nos* (*Luc.*, IV, 34)? Que sera-ce maintenant qu'il les a tous enchaînés, qu'il a pris toutes leurs dépouilles? Ah! qu'une âme qui possèdera en soi le corps de mon Sauveur sera forte pour résister à la tentation, et qu'elle pourra bien dire efficacement comme le Sau-

veur même à l'esprit immonde qui voudrait la séduire : *Obmutesce* (*Ibid.*, 35) : Tais-toi, retire-toi !

Comprenez donc une bonne fois, mon cher auditeur, quel est le bien dont vous vous privez, quand vous négligez la communion. Vous dites quelquefois qu'il est bien difficile de se sauver dans le monde, qu'on ne peut se soutenir au milieu de la corruption du siècle, que les tentations sont si fortes et si fréquentes, qu'on se lasse d'y résister; qu'on est toujours dans l'occasion prochaine. Mais que n'agissez-vous conséquemment? Vous êtes toujours exposé aux tentations : que n'avez-vous donc toujours avec vous le Sauveur qui pourrait vous défendre contre elles? Vous devriez être tout couvert du sang de l'Agneau : Jésus-Christ devrait vous être aussi présent que le glaive que porte le soldat; et jamais le démon ne devrait vous attaquer que vous ne pussiez lui montrer en vous son vainqueur et son destructeur. C'était le conseil que donnait saint Ambroise : Ayez toujours avec vous, disait ce Père, le corps de Jésus-Christ, afin que l'ennemi, voyant votre âme si bien gardée, s'enfuit et se retire. Nous sortirons, dit saint Chrysostome, de la table eucharistique comme des lions qui exhalent le feu, et qui se rendent redoutables aux démons : et David, par un esprit prophétique, rendait grâce à Dieu de ce que la table qu'il lui avait préparée était comme un retranchement et un asile qui le mettait à couvert de tous les efforts de ses ennemis : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me* (*Psal.* XXII, 5). Mais, non, vous braveriez les dangers, sans secours, sans appui; vous exposerez votre âme au pillage, sans armes, sans bouclier; vous serez en proie à toutes les passions, sans que jamais nous puissions vous persuader de venir solliciter auprès de Jésus-Christ la victoire que vous pourriez remporter, et il faut que nous ayons éternellement la douleur de voir que vos âmes se perdent et se damnent au milieu des secours les plus puissants que la religion vous fournit.

Enfin l'eucharistie est un gage de notre immortalité et de la gloire que nous attendons. *Celui*, dit Jésus-Christ, *qui mange ma chair, je le ressusciterai au dernier jour* (*Joan.*, VI, 55) : comme s'il eût voulu dire qu'en nous donnant son corps il voulait en même temps nous donner le germe de la vie glorieuse. *Tous ceux*, dit saint Paul, *qui mangent de ce pain, annoncent la mort du Sauveur jusqu'à ce qu'il vienne* (*I Cor.*, XI, 26); comme pour nous faire entendre que le corps et le sang de Jésus-Christ sont les arrhes de sa venue. L'eucharistie, disent les Pères, est un remède d'immortalité, un antidote contre la mort; et saint Cyrille nous avertit que c'est par l'union de nos corps avec celui de Jésus-Christ que nous recevons le principe de la vie incorruptible que nous attendons dans le ciel.

Me voilà donc, pour ainsi dire, payé par avance lorsque je reçois Jésus-Christ; son

sang qu'il me communique est comme l'obligation et l'engagement du salaire qu'il m'a promis. Il est vrai que quand je pense à la justice et à la sainteté de mon juge je m'attends que condamnation et que mort, je ne trouve en moi ni mérite ni vertu qui puissent me rendre digne de la couronne, je ne sais à quel droit je pourrais demander une place dans le royaume des cieux; mes péchés m'en rendent indigne, ma faiblesse me fait craindre qu'il ne se ferme pour moi. Mais si je suis muni de mon Sauveur, de mon Rédempteur, si j'ai soin de communier à son corps, si mon âme se trouve comme noyée dans son sang précieux, et si j'ai le bonheur de faire cette grande action avec des dispositions saintes, et d'en conserver le fruit, alors je serai hardi à comparaître devant lui, je délierai, si j'ose le dire, sa justice de frapper sur moi, et j'étalerai tous mes droits, fondés sur le gage précieux que je représenterai. Mais pour vous, qui vous privez si volontiers de ce gage, qui le perdez presque au moment que vous l'avez reçu, et qui passez des années entières sans le redemander, quels sont vos droits, pourrait vous dire le Père céleste, si vous paraissiez aujourd'hui devant lui? montrez vos titres, vous dirait-il; je ne vois pas avec vous mon Fils, vous n'êtes pas marqués à son sceau, je ne vous reconnais pas, retirez-vous de moi. Tant il est vrai que c'est être cruel envers soi-même que de se priver par indifférence de la grâce de la communion.

Concluons-nous, mes frères, de ce discours qu'on doive sans préparation, sans discernement, avec un esprit tout rempli des affaires du monde, avec un cœur tout possédé de l'amour des biens de la terre, s'approcher de la communion; qu'on est en droit d'exiger des confesseurs qu'incontinent après qu'on a porté au tribunal de la pénitence les crimes les plus énormes ils nous admettent à la table sacrée; que ce serait une sévérité outrée de demander à certains pécheurs, et à des pécheurs d'habitude, un temps d'épreuve pour s'assurer de leur conversion, avant que de leur distribuer le pain de l'eucharistie? A Dieu ne plaise que je veuille vous proposer des conséquences aussi énormes !

Non, chrétiens, je suis si éloigné d'autoriser la présomption qui porterait certaines âmes imparfaites, languissantes, sujettes à des péchés griefs, à communier souvent, que si j'avais entrepris de traiter des dispositions à la communion, je vous aurais fait voir que parmi ceux qui communient fréquemment il en est plusieurs qui ne sont pas disposés suffisamment, même pour communier rarement; et que l'état de relâchement, l'état de tiédeur dans lequel un grand nombre de chrétiens passent leurs jours est un obstacle à la communion fréquente, obstacle qu'ils ne peuvent faire cesser que par une vie nouvelle.

Quelle est donc la conclusion que je veux tirer? C'est que le désir le plus familier de notre cœur doit être de communier; quo

nous devons faire tous nos efforts pour nous rendre dignes de participer fréquemment à nos saints mystères ; que nous devons souhaiter de nous en approcher souvent, et que nous devons le faire toutes les fois qu'un directeur éclairé le jugera convenir aux besoins de notre âme ; que c'est à cette fin que vous devez rapporter toutes vos prières, toutes vos confessions, toutes vos bonnes œuvres, tous vos travaux, tout le règlement de votre vie ; que si c'est un crime horrible d'approcher indignement de l'eucharistie, c'est encore un péché digne de la damnation de s'en éloigner par une négligence et par un mépris notables ; je le dis d'après saint Bonaventure : *Accedere indigne, horrendum ; non accedere ex notabili negligentia vel contemptu, damnabilis est culpa* ; que par conséquent délibérer si l'on communiera ou si l'on ne communiera point, comme sur une action indifférente, se déterminer par pure paresse à ne le point faire et pour éviter les préparations qu'il faudrait y apporter, c'est une faute qui peut avoir des suites terribles ; que ces délais de négligence et de dégoût à participer à ce sacrement doivent entrer dans l'examen que vous faites de vos consciences, lorsque vous venez les déposer au tribunal de la pénitence ; qu'il peut y avoir de l'illusion dans cette règle qu'on se fait de ne communier qu'un certain nombre de fois dans l'année ; que, selon la doctrine des saints, nous devons tendre à vivre tous les jours de manière que nous puissions être dignes de communier tous les jours : *Sic vive, ut quotidie merearis accipere*, dit saint Ambroise : *Sic vivamus, ut ab altari non separemur*, dit saint Augustin. Nous concluons enfin que ceux-mêmes qui se retirent par respect de la communion, hors les temps fixés par l'Eglise pour communier, ne peuvent le faire avec sûreté qu'après avoir pris l'avis d'un sage directeur, et qu'ils doivent suppléer à la communion même par une plus grande humilité, par des œuvres plus abondantes de piété, par de plus fréquents exercices de pénitence, par une pureté plus entière de cœur et de conduite.

Voilà, mes frères, le précis de mon discours, telle est la morale que j'ai voulu vous faire entendre. Toute autre conséquence qui préjudicierait au respect qu'on doit à ce sacrement, qui irait à justifier ces communions d'habitude qui se font sans zèle, sans discernement, sans préparation, sans changement de conduite, je la désavoue, je la réprouve. Je finis en vous adressant ces paroles de Jésus-Christ à Zachée : Hâtez-vous de venir à moi, car je veux aujourd'hui habiter dans votre maison : *Festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere* (Luc., XIX, 5). Cet homme s'était distingué par son zèle à voir le triomphe de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem ; le Fils de Dieu voulut le récompenser en l'honorant de sa présence. Nous vous voyons également accourir avec joie dans nos temples pour adorer Jésus-Christ caché dans l'eucharistie, lorsqu'on l'expose à votre foi et à votre piété ; mais cela ne suffit pas encore pour répondre à la charité de votre

Salvateur. Il vous dit par ma bouche que non-seulement il veut être vu et adoré, mais qu'il veut être reçu et devenir votre nourriture. Hâtez-vous donc de lui préparer la maison de vos cœurs. Hâtez-vous de vous convertir, afin que Jésus-Christ s'étant rendu maître de vos âmes par la communion de son corps et de son sang, il les rende éternellement heureuses par la communion de sa gloire. Je vous la souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE MERCREDI SAINT.

Sur la cérémonie de l'absoute et sur la loi de la confession.

Amen dico vobis, quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.

Je vous dis en vérité que tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (Matth., XVIII, 18).

Il y a donc sur la terre, mes frères, des juges établis pour remettre les péchés, il est un tribunal où les pécheurs doivent comparaître, il est une justice qui s'exerce sur eux, il est des jugements auxquels ils sont soumis, il est des lois que les juges eux-mêmes sont obligés d'observer. La parole de Jésus-Christ est précise : *Tout ce que vous délierez sur la terre*, dit-il à ses apôtres et à tous leurs successeurs, *sera délié dans le ciel* ; comme s'il leur eût dit : Je vous fais part de mon autorité et de mon pouvoir sur les pécheurs, je vous confie pour eux ma justice et mes jugements ; vous serez les distributeurs des grâces que je veux leur faire ; vous parlerez, vous agirez pour moi et en mon nom ; le tribunal où vous serez assis sera formé sur le modèle de celui que j'occupe moi-même ; vous prononcerez dans le même esprit et selon les mêmes règles que je prononce dans le ciel, les lois nous seront communes, et, comme je veux me conformer à vos jugements, j'exige aussi que vous vous conformiez aux miens : *Quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo*.

C'est ce pouvoir, chrétiens auditeurs, que l'on appelle le pouvoir des clefs, pouvoir que les évêques dans la personne des apôtres ont reçu immédiatement de Jésus-Christ et dont ils ont la plénitude, pouvoir que les prêtres ne peuvent exercer que sous leur autorité et leur juridiction, pouvoir que nous recevons, il est vrai, par l'ordination que les évêques nous confèrent, mais qui est lié jusqu'à ce qu'ils nous donnent mission pour en user, et qui enfin, par cette mission qu'ils nous donnent, nous met en état d'exercer les fonctions de juges par rapport à la portion du corps mystique de Jésus-Christ qu'ils nous assignent.

C'est ce même pouvoir que l'Eglise a toujours reconnu, qu'elle a toujours regardé comme d'institution divine, auquel elle a soumis tous ceux de ses enfants qui s'étaient exclus du royaume des cieux par le péché ; pouvoir qu'elle exerçait autrefois avec une publicité et une authenticité qui servaient à retenir les pécheurs, qui leur assuraient encore mieux leur réconciliation, qui rendaient leur justice plus solide et plus dura-

ble, et qui nous font regretter encore ces beaux jours de sa discipline.

La cérémonie qui vous assemble ici ne s'est conservée que pour vous rappeler à ces jours heureux, chrétiens auditeurs. Ces restes de discipline ancienne sont comme des gages des désirs que cette même Eglise aurait encore de la rétablir; elle voudrait vous les inspirer à vous-mêmes; elle vous apprend que son esprit ne change point, et elle exige que si vous n'êtes plus soumis à la perfection des lois, vous observiez au moins religieusement ce qu'elles ont d'essentiel.

La confession, ou publique ou secrète, précéda toujours l'absolution publique qu'on donnait aux pécheurs; et dans les temps mêmes où l'Eglise était plus captive, où les persécutions semblaient devoir altérer sa discipline, elle ne consentit jamais que les pénitents fussent absous, à moins qu'ils n'eussent confessé leurs péchés. C'est ce point essentiel dans la doctrine de la pénitence qui faisait le sujet principal des lettres de saint Cyprien à son peuple ou au clergé de Rome, et il regarda toujours comme un sacrilège de donner la communion aux pécheurs avant qu'ils eussent fait la confession de leurs crimes.

C'est, mes frères, dans le même esprit que j'ai dessein de vous expliquer brièvement les motifs de cette loi qui vous oblige à confesser au moins secrètement tous vos péchés avant que d'en recevoir la rémission dans le tribunal de la pénitence. Nous verrons en peu de mots que la loi de la confession est une loi infiniment juste et qu'elle est infiniment sage; et ma vue en ce point, mes frères, est de vous inviter à y recourir souvent, de vous faire envisager les grands avantages que vous y pouvez trouver, et de vous apprendre à profiter et de l'absolution que vous recevez immédiatement des prêtres, et de la cérémonie dont vous allez être témoins. Demandons les lumières du Saint-Esprit.

POINT UNIQUE.

Il n'est dans l'Eglise aucune loi qui révolte davantage les pécheurs que celle qui leur impose l'obligation de confesser leurs péchés, de dévoiler tout le secret de leur âme, et d'attendre leur absolution de la volonté et de la bouche d'un homme semblable à eux. Je ne parle pas seulement de l'impie et de l'incrédule, qui regardent cette pratique comme une invention humaine, qui font semblant de croire que c'est la politique qui en a introduit l'usage, et qui, par un égarement d'esprit qui est inconcevable, voudraient nous persuader qu'une loi dont on ne peut pas marquer l'époque depuis Jésus-Christ, qui est incontestablement observée dans toutes les églises du monde catholique, qui fut reconnue comme divine dans le dernier concile général, qui d'ailleurs trouve tant d'opposition dans le cœur humain, qui certainement n'entra jamais, pour quoi que ce soit, dans les principes que les législateurs ont donnés pour le gouvernement des

Etats, que les princes chrétiens eux-mêmes avaient intérêt d'abolir, puisqu'ils devaient y être soumis, qui néanmoins a assujéti à son autorité tous les fidèles de toute nation et de toute condition, je ne parle point, dis-je, de ceux qui voudraient nous persuader que cette loi n'est que l'effet d'un caprice, d'une erreur d'esprit et d'une vaine superstition, mais je parle de plusieurs chrétiens qui ne reconnaissent point la justice de cette loi, qui la regardent comme un joug insupportable, qui en retardent toujours l'accomplissement, qui ne l'observent presque jamais qu'à moitié, qui critiquent ses observateurs fidèles, et qui, sous prétexte de l'abus qu'on en peut faire, voudraient qu'on en dispensât les hommes, et s'en dispensent eux-mêmes dès que la bienséance et le respect humain peuvent le leur permettre.

Cependant, chrétiens auditeurs, je ne crains point de le dire, cette même loi est si juste et si sage qu'elle peut être regardée comme une des plus grandes marques de la vérité, de la sainteté, de la divinité de notre religion. Non-seulement il n'y avait qu'un Dieu qui pût y soumettre les hommes, mais il n'y avait qu'un Dieu qui pût la leur proposer, et pour peu qu'on veuille faire attention à ce que le pécheur lui doit et aux plaies qu'il fallait guérir, on conviendra sans peine que c'est par une dispensation et une économie divine que cette loi nous a été imposée.

J'ai dit qu'elle était juste et qu'elle était sage, et c'est sur cette justice et cette sagesse que j'établis sa nécessité, car je ne veux point ici perdre le temps à vous prouver par des arguments qu'elle est de droit divin. Je ne vous dirai point que le précepte en est clairement marqué dans l'Evangile par ce pouvoir dont j'ai parlé et que Jésus-Christ donna à ses apôtres de remettre ou de retenir les péchés. Je ne vous dirai point que ce pouvoir ne serait plus qu'un pouvoir chimérique, si les pécheurs étaient dispensés de les déclarer. Je ne m'arrêterai pas à vous faire sentir que le plus grand nombre des péchés étant secrets et intérieurs, il eût été inutile d'établir des juges pour en connaître, si les coupables n'étaient pas tenus de les accuser, et que les pasteurs n'auraient point véritablement les clefs du royaume des cieux, si on pouvait s'en ouvrir l'entrée avant leur jugement et leur absolution. Vous ne demandez pas non plus que je charge mes preuves de cette longue chaîne de tradition qui démontre que l'Eglise a toujours cru que la grâce de la pénitence pour les péchés mortels ne pouvait être accordée qu'à ceux qui les auraient confessés et qui en auraient été absous par l'évêque ou par le prêtre. J'en reviens toujours, et je me borne à dire que cette loi est infiniment juste et infiniment sage, parce que, d'un côté, elle est de toutes les peines la plus proportionnée au péché; c'est ce qui en prouve la justice: et que, d'un autre côté, elle est de tous les moyens le plus propre pour guérir

et pour convertir le pécheur ; c'est ce qui en découvre la sagesse.

Et premièrement, la justice de Dieu ne pouvant jamais se démentir, il faut que le jugement qu'elle exerce sur le péché, avant que de le pardonner, ait pour modèle celui qu'elle doit exercer dans l'autre vie pour le punir. Or, la première peine que Dieu exercera après la mort contre le pécheur sera de mettre tous ses crimes en évidence, de les lui montrer dans toute leur énormité, de le forcer à se reconnaître coupable, de prononcer ensuite une sentence qu'il puisse avouer et qui le réduise à se condamner lui-même au supplice qu'il a mérité. Ce qui fait le péché, c'est de ne vouloir point de juge ni de maître, de se soustraire à la loi de son Créateur, et de se livrer aveuglément à sa propre volonté et à ses désirs corrompus. Le pécheur se renferme pour ainsi dire en lui-même, il veut jouir de sa liberté, il prétend n'être responsable à personne de son cœur ni de sa conduite, il garde son âme pour lui, il fait ce qui lui plaît, il est juge de ses propres actions, il est à lui-même sa règle et sa loi. De là vient que, s'il peut réussir à ne plus craindre les hommes, à n'avoir plus besoin d'eux, à les dominer et à les assujettir, il ne garde plus de mesure, il ne respecte pas même les lois humaines, il franchit les bornes de la bienséance, il devient prévaricateur public, il ne rougit de rien. Que faut-il donc faire pour le retenir et le réduire, pour le soumettre et pour le punir ? Il faut que son juge le cite à son tribunal, qu'il lui montre qu'il a un maître, qu'il lui étale la loi qu'il devait suivre, qu'il lui fasse avouer qu'il s'est révolté, qu'il est sujet à la peine portée par la loi même, qu'on peut le faire souffrir ; il faut enfin qu'il attende en criminel son jugement et son supplice de la volonté de celui qui le tient et qui le domine.

C'est ce qui arrivera, je l'ai déjà dit, au moment de la mort des pécheurs ; et n'est-ce pas aussi pour accomplir cette justice que Dieu, voulant punir même dès cette vie les crimes qui l'avaient offensé, a voulu les reprocher aux coupables et les manifester, afin de leur en faire sentir toute la confusion ? *Vous l'avez fait dans le secret*, disait-il à David, *et moi je l'exposerai à la lumière du soleil* (II Reg., XII, 12). Il était donc juste qu'en ouvrant aux hommes une voie de réconciliation et un moyen de prévenir le jugement éternel, il érigeât sur la terre un tribunal où ses ministres, agissant en son nom et comme pour lui, exigeraient des pécheurs l'aveu de leurs crimes, porteraient la lumière jusque dans les replis les plus secrets de leur âme, démêleraient leurs dispositions les plus cachées, et dans le cas où les pécheurs eux-mêmes se laisseraient approfondir, répandraient leur cœur avec humilité, déclareraient leurs prévarications selon toutes leurs circonstances ; il était juste que les mêmes pécheurs soumissent leurs prévarications au jugement des ministres de Jésus-Christ, et ne prétendissent à l'absolution

qu'après avoir accepté la peine qui leur serait imposée.

Il est vrai qu'il y a une différence entre le jugement que nous exerçons dans le temps et celui que Dieu exercera dans l'éternité. Celui de Dieu est un jugement de rigueur ; c'est par la force et par la puissance qu'il triomphera de ses ennemis ; sa lumière sera une lumière dévorante, sa justice une justice de contrainte, et les volontés seront soumises malgré elles à son tribunal. Mais ici-bas nous invitons et nous ne forçons point, nous attendons les pécheurs sans les contraindre, nous les jugeons ; parce qu'ils le veulent bien, notre tribunal est un tribunal de miséricorde : c'est la charité et non la force qui y triomphe des cœurs, ce ne sont pas des feux que nous préparons, c'est de l'eau que nous présentons ; et si quelquefois l'Eglise emploie ses armes pour punir ceux qui récusent notre jugement, ce ne sont que des armes spirituelles qui ne font violence à personne. Cependant il est toujours certain qu'il faut comparaître à ce tribunal pour obtenir la grâce qui y est offerte ; qu'il n'y a ni rémission ni miséricorde pour le pécheur qui ne s'y accuse pas lui-même ; qu'en se refusant à la justice établie par le libérateur on ne peut se soustraire à la justice du vengeur des crimes, et que par conséquent, de toutes les peines, la plus juste devait être de prévenir, par une confession humble et volontaire au tribunal de la réconciliation, la confession forcée et désespérante du réprouvé au tribunal de la colère.

Cette loi de justice est si profondément gravée dans le cœur que c'est presque toujours la première qui se réveille dès que l'on veut se convertir. Le sentiment de regret que David eut de son péché en produisit aussitôt la confession : *Peccavi* (II Reg., XII, 13) ; J'ai péché. Les retours de l'enfant prodigue sur lui-même lui firent naître à l'instant le désir de s'accuser : *J'irai trouver mon père*, disait-il, *et je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc., XV, 18). La seule honte du crime, la seule crainte d'en être puni en arrachent souvent l'aveu au coupable ; et le plus scélérat des hommes, celui qui trahit son maître, se hâta de s'en décharger par la confession publique : *Peccavi tradens sanguinem justum* (Matth., XXVII, 4).

Ah ! combien de fois, mon cher frère, avez-vous désiré de pouvoir vous soumettre à cette loi humiliante ? Ne vous semble-t-il pas que toute justice serait accomplie si vous pouviez triompher de vous-même et de votre orgueil sur ce point ? et dans les temps où vous fîtes peut-être quelques avances pour votre conversion, n'éprouviez-vous pas en vous une sorte d'impatience de vous faire écouter ? ne vous sentiez-vous pas dévoré de remords cuisants jusqu'à ce que vous l'eussiez obtenue ? Peut-être même que dans certains moments de ferveur et de zèle vous eussiez consenti d'accuser publiquement tous vos péchés, et la même grâce qui en formait en vous la douleur vous sollicitait vivement d'en manifester la honte. Cela vient, mes frè-

res, de ce que la loi parle d'elle-même, et que la justice en est si sensible que le coupable qui se repent ne peut pas y résister.

Aussi la vraie confession mérite-t-elle de sa nature le pardon et la réconciliation : Dieu lui-même n'y résiste pas ; le seul désir qu'on en a le fléchit et l'apaise. *J'ai dit : Je confesserai mon iniquité contre moi* (c'est le prophète qui parle), *et vous me l'avez, ô mon Dieu ! aussitôt pardonnée* (Psal. XXXI, 25).

Mais remarquez, mes frères, que je dis la vraie confession ; car tout aveu du crime n'accomplit pas la justice dont il s'agit. Vous ne prétendriez pas sans doute, lorsque vous vous vantez de vos désordres, en mériter le pardon. Si vous ne faites que nous les raconter sans en être contristés et humiliés, si vous n'en sentez pas l'énormité, si vous n'êtes pas résolus de mourir plutôt que de les commettre, vous ne les avouez point véritablement ; vos lèvres semblent vous accuser, mais votre cœur vous excuse et vous justifie ; et voilà ce qui nous retient quelquefois à l'égard de votre absolution. Cette habitude qui fait toujours la matière de vos confessions, vous ne la confessez point, puisque vous l'aimez toujours, et je juge que vous l'aimez toujours, puisque vous y retombez toujours. D'ailleurs cette accusation que vous me faites m'explique-t-elle, me développe-t-elle toute la cause que je dois juger ? toutes les circonstances paraissent-elles à découvert ? puis-je dire que le criminel me soit connu pour ce qu'il est, que tous les faits et délits aient été examinés dans le détail, qu'il n'y ait pas un seul point capital qui échappe à la connaissance de votre juge, et que le cœur où le crime a été conçu se soit montré par toutes ses faces ? Ah ! si je vous voyais agir, si je vous entendais parler, je vous trouverais bien différent de ce que vous me dites de vous-même, et je suis sûr que vous, qui croyez être si sincère dans toutes vos accusations, vous seriez bien fâché que je fusse témoin de toutes vos œuvres. Et comment accuseriez-vous exactement des péchés dont vous n'avez pas même d'idée ? comment instruiriez-vous une cause dont vous ne connaissez pas le fonds et l'essentiel ? comment exposeriez-vous ce que vous vous dissimulez à vous-même, et que pourriez-vous dire de l'état de votre âme lorsque ce livre est scellé pour vous ? Hélas ! lorsque vous vous présentez, je vous trouve presque toujours rempli de préjugés ; il me semble que vous ne connaissez point l'esprit de l'Evangile, que vous ne pénétrez point les véritables règles de la morale. Vous croyez juste et licite ce que vous voyez autorisé par l'usage, vous vous justifiez à vous-même la plupart de vos prévarications, vous fermez les yeux sur vos vices les plus essentiels, et, à l'exception de quelques crimes grossiers que vous ne pouvez excuser et qui ne sont pas même votre passion dominante, que vous abandonnez volontiers à la censure de vos juges, à l'exception, dis-je, de tout cela, vous tenez comme sous le sceau ce qui vous distingue, et vous êtes en garde pour

n'être point aperçu dans le vrai point de vue où vous devez vous mettre.

Hé ! quel jugement puis-je donc prononcer sur vous lorsque je ne vous vois que dans un faux jour ou dans un lointain qui ne me représente rien que de confus, où je ne vois que quelques traits ébauchés de la corruption de votre cœur, quelques œuvres d'abomination que tout le monde sait peut-être et que j'ignorais seul ! Ah ! le caractère de Jésus-Christ ne nous suffit pas pour démêler ce chaos de vices dont vous supprimez le récit. Nous aurions encore besoin de sa lumière, et alors nous vous dirions : Allez examiner votre conscience sur les règles de sa vérité ; instruisez-vous de tout ce que vous devez à Dieu, de toutes les lois de la justice que vous devez au prochain, de toutes les obligations de votre état, de tout ce qu'exigent de vous les différents rapports que vous avez dans la société, ou plutôt souffrez que je vous y rappelle moi-même, et, à dire vrai, quand vous serez bien converti, vous avouerez qu'il faut revenir sur presque toutes vos confessions, que le trouble que je jette dans votre âme n'est point un trouble inutile, et que je n'en use ainsi que pour vous assurer un calme et un repos véritables.

Car, mes frères, c'est le fruit de la bonne confession de guérir exactement les plaies de l'âme et d'y établir une paix solide ; et c'est ce qui prouve que la loi est non-seulement juste, mais qu'elle est infiniment sage. Et en effet, si cette loi ne subsistait pas, qu'est-ce que deviendrait le souvenir que vous devez avoir de vos péchés pour les expier ? où serait l'humiliation et la douleur que vous devez en ressentir ? En les confessant, vous ouvrez les plaies de votre âme, vous en faites sortir le venin qui la consume. Parce que je me suis tu, disait le prophète, la corruption a gagné jusqu'à la moelle de mes os : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea* (Psal. XXXI, 3). D'où vient qu'Ephraïm, ajoute un autre prophète, n'enfant point, que tous ses désirs sont stériles, qu'il est semblable à une femme qui ne peut mettre son fruit au monde ? Ah ! c'est que son cœur est fermé, que son iniquité y est comme engagée sans en pouvoir sortir, que son péché demeure secret : *Colligata est iniquitas Ephraim, absconditum peccatum ejus ; dolores parturientis venient ei* (Ose., XIII, 12, 13). Mais, remarque saint Grégoire, lorsque l'abcès vient à s'ouvrir, c'est alors qu'on le guérit : *Cum putredo quæ intrinsecus fervet, ejicitur, ad salutem dolor aperitur*. Or, dit-il, c'est la confession des péchés qui produit cet effet : *Quid est aliud confessio peccatorum, nisi quadam ruptio vulnrum* ? Et c'est la réponse à une difficulté que vous nous faites souvent lorsque vous nous dites qu'il en coûte bien plus aujourd'hui pour obtenir la rémission de ses péchés qu'il n'en eût coûté sous la loi ancienne. Mais, sans prétendre vous avouer qu'il ne fallait point alors confesser ses péchés, la vraie pénitence était-elle bien com-

mune dans ces temps-là ? Avait-on pour se convertir les mêmes ressources que vous avez aujourd'hui ? Je veux que les pécheurs ne fussent point soumis à la loi que vous condamnez ; mais que leur en revenait-il ? qu'ils ne pouvaient presque jamais s'assurer de leur réconciliation ; qu'ils n'avaient point de sacrement qui fût vraiment efficace pour la leur procurer ; qu'ils n'avaient guère de frein qui pût les retenir ; que personne ne les aidait, ne les encourageait à agir, ne leur apprenait à ménager les impressions de la grâce, ne les décidait sur ce qu'il fallait faire pour expier exactement leurs fautes ; que les secours qu'ils avaient étaient bien différents des nôtres ; qu'on ne leur disait point : Vos péchés vous sont remis ; qu'on ne calmait point leurs remords et leurs troubles, et qu'ils mouraient sans savoir s'ils avaient obtenu leur pardon. Mais aujourd'hui, par la confession à laquelle on vous assujettit, vous apprenez à sonder votre propre cœur, à veiller sur vos pensées, à approfondir les lois qui doivent vous servir de règle. Alors vous êtes retenus par la crainte de charger vos accusations, vous êtes invités à vous souvenir de vos fautes, à vous en humilier lorsque vous les confessez ; on vous les fait connaître, on excite dans votre cœur la confusion salutaire que vous en devez avoir, on vous indique les moyens de vous en préserver ; on vous soutient, on vous porte, on soulage votre joug, on vous console, on vous rassure, on vous met en état de marcher tout seuls. La loi est dure, mais il est bien doux d'attendre et de recevoir un témoignage extérieur qu'on est réconcilié, de s'entendre dire qu'on est absous, et de penser que cette parole et ce jugement opèrent ce qu'ils signifient. La loi est dure : c'est comme si vous disiez que c'est un malheur pour les États et pour les particuliers qu'on ait perfectionné l'art de guérir les maladies ou les plaies, qu'on n'était point auparavant exposé à souffrir de si rigoureuses opérations, qu'il ne fallait point essayer de ces remèdes pénibles et incommodes, et que ces nouvelles découvertes ont fait grand tort à la société.

La loi est dure, mais ceux qui vous l'imposent y sont soumis comme vous, ils en ont besoin comme vous. En leur accusant vos péchés, vous ne leur apprenez que ce dont ils sont capables eux-mêmes ; en leur montrant votre cœur, ils reconnaissent dans le leur la racine des mêmes vices ; ils ne se croient pas meilleurs que vous parce que vous avez commis ces crimes, et leur propre expérience est un motif pour eux de ménager votre faiblesse, d'estimer la vertu qui vous porte à l'avouer, de condescendre à tous vos besoins, de calmer toutes vos craintes, de vous attendre avec patience. La honte vous retient ; chose étrange ! Vous avez jusqu'ici méprisé le jugement du public sur tous les excès auxquels vous vous abandonniez ; je vous ai vu moi-même donner dans toutes les folies du siècle ; je vous ai entendu discourir imprudemment et en in-

sensé sur toutes les maximes du monde, et vous ne redoutiez point alors mes pensées et mes jugements, peut-être même avez-vous quelquefois affecté de les mépriser, en me forçant d'entendre les discours libertins que vous teniez, et aujourd'hui que vous commencez à vous en repentir, que vous méditez une conversion que je sollicite depuis longtemps, vous avez honte de vous avouer coupable ! Ah ! je savais que vous l'étiez, j'avais au moins lieu de le soupçonner, mais je ne savais pas, et vous me l'apprenez aujourd'hui, que vous êtes pénitent ; mon cœur, percé de douleur sur tous vos désordres, s'en console par l'aveu que vous m'en faites ; plus vous êtes criminel, plus j'admire votre courage d'oser le confesser ; vous avez dilaté mon âme en m'ouvrant la vôtre, et je vous distingue désormais d'entre cette multitude de pécheurs qui vous ont imité dans vos dérèglements, mais qui ne sont pas assez généreux pour imiter votre repentir.

Ne dites donc plus que la loi est trop sévère, ou bien faites-moi voir des cœurs convertis qui ne s'y soient point assujettis. Tâchez de me convaincre, si vous pouvez, que vous savez vous conduire vous-même, que vous n'avez pas besoin d'être averti ni décidé sur vos devoirs, que vous êtes en état de les pratiquer sans qu'on vous y exhorte, que vous pouvez faire pénitence sans en apprendre les règles et les proportions, que vous pouvez vous assurer de la rémission de vos péchés sans avoir entendu votre jugement, et qu'en un mot votre conversion ne dépend du ministère de personne. Mais non, mon cher frère, depuis que vous avez ajouté à vos autres crimes celui de mépriser le secours que Dieu vous offrait ; que vous vous êtes accoutumé à passer les années entières sans recourir au tribunal de la pénitence ; que, dans les accusations que vous faites, vous retenez toujours dans votre âme ce péché qui vous ronge, parce que vous n'osez le dire, non-seulement vous ne vous convertissez pas, mais vos maladies augmentent sensiblement ; vous donnez un libre cours à vos vices, vous chargez de plus en plus le poids qui vous tient couché par terre, vous perdez de jour en jour le peu de forces et de bonne volonté qui vous restaient, et si Jésus-Christ ne vient à vous pour opérer un miracle, je tiens votre guérison manquée, et votre perte est assurée.

La loi de la confession est donc infiniment sage, et votre sagesse consiste à la bien observer. Je ne crains point de vous le dire : toute la conduite de votre vie dépend de vos confessions, et j'en suis si convaincu qu'en vous voyant agir l'on serait en état de juger si vous remplissiez ce devoir comme il faut et si l'on vous conduisait selon les véritables règles. Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, faites votre capital dans ces saints jours de vous disposer à la confession pascale ; ne vous trompez pas vous-mêmes sur un devoir si important ; examinez votre conscience à la lumière de la vérité ;

rappelez souvent cette parole de saint Paul, qu'avant de manger le pain eucharistique, l'on doit s'éprouver soi-même : *Probet autem seipsion homo* (1 Cor., XI, 28), et tâchez de mériter par une confession bien sincère et bien humble que Dieu ratifie dans le ciel non-seulement l'absolution secrète que vous recevrez des ministres que vous aurez choisis pour vos juges, mais celle encore qui va vous être publiquement conférée. Cette absolution publique n'est point, il est vrai, un véritable sacrement pour vous, puisqu'elle n'a point été précédée de la confession, mais la parole et les prières dont elle sera accompagnée pourront attirer sur vous l'esprit de componction, et vous mettre en état de recevoir dignement l'absolution sacramentelle dans le tribunal de la pénitence. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

In eo in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.

C'est des peines et des souffrances par lesquelles il a été éprouvé qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés (Hebr., II, 18).

Il n'en est pas, mes frères, de la passion de Jésus-Christ comme des autres événements que l'histoire nous présente. Ces événements ont pu chacun dans leur temps servir de spectacle aux hommes, ils ont été pour chaque siècle comme les jeux de la Providence dans l'administration de l'univers, mais ils n'y ont rien changé essentiellement pour les siècles à venir ; notre condition n'en est aujourd'hui ni pire ni meilleure, notre véritable sort n'en dépend point, et nous pourrions même les ignorer sans conséquence. Mais la mort de l'Homme-Dieu a fait la destinée du monde entier. Chaque circonstance de ce mystère portera sa vertu jusque dans les temps les plus reculés, ce sera toujours là le point de vue par lequel on pourra juger de l'état de tout le genre humain, les suites en seront éternelles, et c'est de la part que nous y prendrons que dépend tout notre bonheur. Il est donc juste, mes frères, que nous fixions nos regards sur cet objet, que nous dirigions vers lui toutes nos pensées, que nous y invitions même tous les cœurs, que nous leur ouvriions les trésors qui y sont renfermés, et que nous leur apprenions à profiter des grands secours qui leur sont offerts.

Le péché fut toujours regardé comme le grand fléau de la nature. Dès que la terre en fut infectée, elle vit tout son état changer, elle devint un nouveau monde, il lui fallut subir d'autres lois, tous les êtres reçurent une nouvelle destination ; l'homme, auteur de tout le mal, perdit par là ses plus beaux dons, et dans les temps les plus éloignés de son origine, plusieurs de ses descendants se demandèrent avec surprise les uns aux autres quelle était donc la cause du malheur étrange de leur condition. Or, c'est dans la

passion de Jésus-Christ qu'on en voit non-seulement l'explication, mais encore la réparation. Elle est à son tour la grande ressource de la nature, le principe d'un nouvel ordre, la vertu créatrice d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle, le rétablissement et le salut des hommes, le grand fléau et la destruction du péché. C'est donc par cet endroit que nous devons la considérer. Mais, pour le faire avec succès, il faut remarquer que c'est dans l'homme que le péché a établi son trône ; que c'est de là qu'il lance tous ses traits, qu'il exhale toute sa contagion, qu'il porte partout le trouble et la confusion. C'était donc dans l'homme qu'il fallait l'attaquer, c'était dans ce fort qu'il fallait pénétrer pour lui enlever toutes ses déonilles, c'était là le théâtre de la guerre qu'on devait lui déclarer, ce devait être enfin là le champ de sa défaite.

Trois choses étaient nécessaires pour consumer cette entreprise ; et pour détruire le péché dans l'homme, il fallait premièrement briser son âme par les plus vives et les plus humiliantes amertumes du péché, il fallait en second lieu lui faire souffrir les peines que le péché mérite, il fallait enfin faire mourir l'homme au péché. La douleur du péché, la punition du péché, la mort au péché : voilà, mes frères, la destruction du péché même, et c'est ce que nous trouvons dans la passion de Jésus-Christ. Elle est la vertu toute-puissante qui forme dans l'homme la douleur et la contrition du péché ; ce sera mon premier point : elle est le principe efficace qui donne à l'homme le courage de souffrir pour le péché ; ce sera mon second point : elle est la source divine qui fait mourir l'homme au péché ; ce sera mon troisième point. L'ordre seul des circonstances nous servira à développer ces trois vérités.

Nous trouverons dans l'agonie de Jésus-Christ au jardin le modèle et la grâce de la douleur que nous devons concevoir du péché : la patience de Jésus-Christ au milieu des outrages reçus dans Jérusalem nous apprendra et nous aidera à souffrir pour le péché ; le crucifiement et la mort de Jésus-Christ sur le calvaire nous instruiront et nous fortifieront pour mourir au péché. Par là se vérifieront ces paroles si remarquables : Que c'est des peines et des souffrances par lesquelles Jésus-Christ a été éprouvé qu'il tire la vertu de secourir ceux qui sont tentés : *In eo in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.*

O Sauveur immolé pour le péché ! à qui aurions-nous recours pour le détruire ? vous seul en avez été le vainqueur ; vous seul avez en main l'arme puissante qui doit l'exterminer. Cette croix où vous êtes attaché est le signe de votre victoire ; elle doit être aussi l'instrument de la nôtre. Je l'adore, je l'embrasse, je veux y demeurer avec vous pour y faire mourir mon péché ; je la présente à votre peuple pour le délivrer des siens, et je l'invite à s'unir à moi pour obtenir qu'elle soit à jamais pour nous tous notre rédemption et notre salut. C'est dans

cette vue que nous chanterons avec l'Eglise la prière ordinaire : *O Crux ! ave, etc.*

PREMIER POINT.

Pour bien entrer dans le mystère de la passion de Jésus-Christ, il faudrait avoir compris toute l'étendue des devoirs d'un médiateur qui se charge de notre cause envers Dieu et qui veut accomplir la justice que nous lui devons pour le péché. La médiation, pour être pleine et parfaite, suppose d'abord une connaissance entière, acquise par le sentiment et par l'expérience, de tous les états et de tous les intérêts de ceux pour qui l'on sollicite. Il faut premièrement compatir à tous leurs maux et en sentir tout le contre-coup. Qui ne connaîtrait que d'une vue vague et indéterminée les maux que l'indigence traîne après elle ne pourrait pas former des desirs proportionnés à la qualité de ces maux mêmes. Ceux qui n'ont jamais éprouvé ce que c'est que l'exil ou la prison n'ont point, pour ainsi parler, de mesure exacte pour régler leurs sentiments à cet égard. Il faut avoir essuyé les périls que l'on court en mer ou dans les batailles pour plaindre au juste ceux qui y sont exposés, et l'on sait cette parole célèbre qu'un auteur fait dire à quelqu'un que l'expérience des maux lui avait appris à secourir les malheureux.

Il était donc convenable que le médiateur, que l'intercesseur pour une cause dont Dieu était le juge, qui était portée à un tribunal où l'on ne se méprend point, où l'on ne devait accorder que ce qui serait sollicité, une cause par conséquent qu'il fallait connaître dans le dernier détail ; il était, dis-je, convenable que l'intercesseur de cette cause se la rendît propre, qu'il s'en chargeât lui-même, qu'il fit une épreuve détaillée de tous les besoins du criminel dont il prenait les intérêts, et que, hors l'ignorance et le péché, il participât à toutes les douleurs et à toutes les infirmités auxquelles le pécheur était condamné, le tout afin de se porter ensuite à demander pour le pécheur une délivrance sans réserve.

Ce n'est pas encore tout. Pour intercéder utilement, il ne suffit pas de connaître par expérience toute l'étendue, tout le détail des maux, il faut en second lieu embrasser tout le repentir des coupables, il faut prendre tous les sentiments, toutes les dispositions qui peuvent fléchir l'offensé, et comme il s'agit toujours ici d'un juge qui ne relâche rien de ses droits, il faut qu'il voie dans le cœur de celui qui veut l'apaiser toutes les différentes impressions que la connaissance du mal et le désir de la délivrance peuvent y produire. Ce sont ces deux devoirs que l'apôtre saint Paul a exprimés lorsqu'il a dit que l'auteur du salut devait être en tout semblable à ses frères pour être un pontife compatissant et fidèle auprès de Dieu : *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum* (Hebr., II, 17).

Ces principes sont comme la clef de tout ce qu'il a plu à Dieu de nous manifester par

ses Ecritures au sujet des sentiments de Jésus-Christ dans sa passion ; ils servent à expliquer tout ce détail de souffrances auxquelles notre Rédempteur s'est soumis, et nous y découvrons d'une première vue comment l'Esprit de notre Rédempteur même, lorsqu'il nous est communiqué et que nous agissons conformément à ses inspirations, accomplit en nous toute justice, et nous délivre, selon la parole de saint Paul, de la loi du péché et de la mort : *Lex spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis...., ut justificatio legis impleatur in nobis* (Rom., VIII, 2, 4).

En effet, mes frères, le premier moyen qui restait à l'homme pour réparer le péché était d'en bien ressentir toutes les horreurs, d'en redouter vivement toutes les suites et de se soumettre sans réserve à la justice qui en avait été offensée ; c'est proprement là ce qu'on appelle la contrition. Elle doit premièrement donner au cœur un vif sentiment de l'énormité du péché ; en second lieu, une crainte humiliante des suites du péché ; en troisième lieu, une soumission aveugle à la justice outragée par le péché. C'est à ces conditions qu'on commence à réparer le péché même, et c'est ce que Jésus-Christ va éprouver en lui avec une exactitude et dans un degré qui rempliront ce premier devoir de la satisfaction qu'on doit à Dieu.

Un vif sentiment de l'énormité du péché ; c'est le premier caractère de la contrition. Le temps était enfin venu auquel le Fils de l'homme devait consommer son œuvre. Après avoir instruit ses disciples des vérités du salut et leur avoir donné des marques signalées de son amour, il sort du lieu où ils étaient assemblés avec lui, comme fit autrefois David fuyant de Jérusalem avec un petit nombre de serviteurs, il passe le torrent de Cédron, il monte la montagne des Oliviers, et, prenant avec lui trois de ses apôtres, confidents ordinaires de ses secrets, il entre dans le jardin où il avait coutume de prier. Aussitôt son âme, frappée du souvenir de ce premier péché qui fut commis dans un autre jardin, et qui devint la cause fatale de tous nos malheurs, son âme se laisse pénétrer d'une tristesse profonde ; tout le désordre de la nature humaine vient se représenter à lui, tous les crimes ensemble le surchargent de tout leur poids, il en est comme accablé, et celui qui avait sollicité avec tant de zèle l'accomplissement de son baptême (*Luc.*, XII, 50) semble aujourd'hui succomber sous sa douleur et ne pouvoir pas contenir les premiers sentiments qu'elle lui fait éprouver : Mon âme, dit-il, est atteinte d'une tristesse mortelle : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI, 38).

Je n'oserais inviter à ce spectacle ces pécheurs indifférents que rien ne rappelle à leurs propres péchés, qui, ayant toujours sous leurs yeux les complices de leurs désordres, les lieux où ils les ont commis, les objets qui en ont été l'occasion, ont le cœur fermé aux reproches que leur en font toutes

les créatures qui les environnent; je n'oserais pas plus appeler ici ces pécheurs qui conservent encore les coupables souvenirs de leurs désordres passés, qui en savourent encore les indignes pensées, qui en ont le cœur assez rempli pour oser les raconter et s'en faire honneur, et qui ne s'affligent peut-être que de n'en avoir pas assez commis, ou de n'être plus en état d'en commettre. Hélas ! où sont même les pénitents qui aient ces retours amers sur leurs anciens vices, qui entendent bien tout ce que la nature entière leur dit du péché de leur père et des leurs, qui trouvent pour ainsi dire partout leurs désordres écrits, qui se croient toujours avertis de s'en attrister et qui saisissent toutes les occasions d'y penser pour les pleurer et les expier ? Qu'ils apprennent au moins aujourd'hui à s'en souvenir une bonne fois, et à prêter leur cœur au repentir et à la tristesse qu'il plaira à Jésus-Christ de leur communiquer.

Mais la soutiendrez-vous, chrétiens auditeurs, cette tristesse, et devez-vous être admis à un secret que Jésus-Christ même refuse à plusieurs de ses apôtres ? Tenez-vous à l'écart, leur disait-il, pendant que j'irai prier. Ah ! pussiez-vous encore, mes frères, le suivre d'aussi près qu'eux, et recevoir ces légères impressions qu'ils ressentirent de la douleur de leur maître. Mais quelle douleur ! il ne fut pas nécessaire à Jésus-Christ d'emprunter un secours étranger, de prononcer de longs discours, de se remplir de beaucoup de pensées, pour former ses sentiments. La tristesse de Jésus-Christ fut l'effet de l'esprit de grâce dont il était rempli ; la lumière divine lui fit voir le péché, il le vit tel qu'il est, il le vit tout entier, et dans le moment il en fut saisi ; la crainte, l'ennui, l'amertume viennent l'attaquer comme à l'envi ; il cède à ces mouvements, il en reconnaît la justice, et autant que le péché a de difformité et de noirceur, autant son âme est-elle facile à prendre toutes les formes humiliantes dont elle est capable : *Capit pavere, tædere et mæstus esse* (Marc., XIV, 33 ; Matth., XXVI, 37).

O vous qui craignez de trop connaître votre état, qui redoutez vos propres remords, qui traitez d'illusions ces craintes subites que vous sentez quelquefois au dedans de vous, qui éludez toujours l'examen de votre propre cœur, qui cherchez dans le tumulte à vous étourdir sur ces reproches intérieurs de votre conscience, vous encore qui en demeurez toujours au simple remords, qui avouez vos frayeurs sans en chercher le remède, et qui aimez mieux soutenir seuls les amertumes que le péché vous cause, que de recourir à celui qui pourrait vous consoler et vous guérir, venez vous instruire ici du soin qu'on doit avoir de nourrir sa componction, et du moyen qu'il faut prendre pour la rendre utile.

Capit pavere : C'est d'abord un sentiment de crainte et de frémissement. Hé ! qu'aurait pu produire la vue d'un monstre aussi énorme que le péché ? Mais aussi qui pour-

rait dire sous quels traits il se montra ? Ce ne sont pas ici de ces dehors suborneurs qu'il emploie pour surprendre et pour attirer ; ce ne sont pas ces caresses séduisantes dont il se sert pour gagner les cœurs, ni ces belles apparences sous lesquelles il cache pour l'ordinaire son injustice et son désordre ; ce ne sont pas non plus ces prétextes controuvés, ce langage menteur, cet extérieur hypocrite avec lequel il osa tenter autrefois le Sauveur même dans le désert. Le péché se dépouille aujourd'hui de ce masque enchanteur, il paraît à découvert, et comme pour se venger de la guerre que l'Homme-Dieu est venu lui déclarer, il décharge à plomb sur lui tous ses traits meurtriers ; ne pouvant corrompre son âme, il y insinue toutes ses amertumes, il s'arme et se hérise de toutes ses pointes pour la percer de toutes parts, il la pénètre jusqu'à la moelle, et il la réduit à cet état que le prophète a exprimé lorsqu'il a dit : Mes entrailles sont émues, mon cœur est renversé dans moi-même : *Conturbatus est venter meus, subversum est cor meum in me-metipso* (Thren., I, 20).

O âme de Jésus si sainte et si divine ! qu'envisagiez-vous donc alors dans le péché ? Pourquoi ces frayeurs que je remarque en vous ? Vous venez de dire que ce prince du monde n'avait aucun droit sur vous : *In me non habet quidquam* (Joan., XIV, 30), et cependant vous paraissiez tremblant dès qu'il se montre. Ah ! c'est son empire sur moi que vous redoutiez, c'est pour moi que vous frémisiez, c'est mon péché même qui vous donnait toutes ces alarmes. Mon péché ! puis-je le nommer sans frémir avec vous ? Mon péché ! c'est-à-dire mes attentats contre mon Dieu, ma désobéissance envers mon souverain, ma révolte contre mon roi, mon ingratitude à l'égard de mon bienfaiteur, ma perfidie envers celui qui m'a aimé. Mon péché ! c'est-à-dire que j'ai préféré la créature au Créateur, que j'ai fait mon dieu de ce qui ne l'est pas, que j'ai voulu être dieu moi-même, que j'ai asservi à ma vanité ce qui ne m'appartenait point, que je me suis rendu l'arbitre de mon sort, que j'ai mis ma confiance en moi-même, que je n'ai fait que ma volonté. Mon péché ! c'est-à-dire que j'ai blessé la justice par mon désordre, la vérité par mon mensonge, la sainteté par mes noirceurs, la sagesse par mes égarements, la miséricorde par mes indignes mépris. Mon péché ! c'est-à-dire que j'ai renversé tout ordre : Dieu n'était plus mon dieu, mon âme n'en avait plus l'image, ma destinée n'était plus la même ; le ciel n'était plus mon partage, les créatures ne m'annonçaient plus la gloire de mon Auteur, je rampais à terre, j'en faisais le lieu de ma félicité, j'abusais de mes sens, de mon esprit, de toutes mes facultés ; je n'agissais plus que par instinct, je désavouais la loi de mon propre cœur, je cherchais à me séduire, je craignais d'être immortel, je m'avisais jusqu'à la condition des bêtes. Ah ! mon péché ! si tu fus si cruel à mon Sauveur, que durent être à son âme tous les péchés à la

fois? Cette multitude d'horreurs qui inondent la terre, ce détail de débordements et de sacrilèges qui couvrent sa surface; tous ces monstres qui se conçoivent successivement dans les cœurs jusqu'à la fin des siècles; ce joug insupportable d'iniquités dont il parle lui-même dans ses Ecritures et qui lui faisait sentir tout son poids; ces chaînes multipliées qui serraient son cou et qui meurtrissaient son dos : *Vigilavit jugum iniquitatum mearum; convolutæ sunt et impositæ collo meo* (Thren., I, 14). Il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui fût capable de tous les sentiments que le péché, qui est infini en énormité et en nombre, devait produire dans le Médiateur.

Aussi, mes frères, Jésus-Christ, par sa puissance divine, s'abandonne-t-il à toutes ses impressions. De la crainte il passe à l'ennui, de l'ennui à une tristesse mortelle : *Cœpit pavere, tædere et mæstus esse*. Son cœur se plie, se replie, se transforme, se fond et se dissout à la vue de cette multitude d'objets; il en a une idée distincte, il les voit dans toutes leurs formes, chacun se fait sentir à lui, et il vérifie ce qu'il avait prédit par son prophète, qu'il agiterait, qu'il bouleverserait son propre esprit : *Exercitabar et scopebam spiritum meum* (Psal. LXXVI, 7).

Je vous l'ai dit, pécheurs, voilà votre modèle, puisque ce sont vos péchés mêmes qui causent tout ce désordre. Au lieu de vous défendre de vos remords, au lieu d'étouffer vos propres sentiments, votre premier soin devrait être de les écouter, de les fomentier, de chercher des motifs pour les réveiller quand ils vous échappent. Et n'ayez point honte de cette sorte de faiblesse, puisque votre Maître n'a point eu honte de la sienne : Mon âme, disait-il, est triste jusqu'à la mort. Ne rougisiez donc pas d'être pénitents, déclarez hardiment que vous l'êtes, dites, dites volontiers s'il est vrai que la grâce ait fait en vous ces impressions, dites-le pour réparer tous vos scandales, dites-le, et que le respect humain ne vous retienne point; dites que votre vie passée vous fait horreur, que votre état vous alarme, que vos passions vous sont à charge, que vous vous ennuyez de vos vices, et que vous voulez mourir de repentir et de tristesse de toutes vos prévarications : *Tristis est anima mea usque ad mortem*.

Mais voici des leçons plus importantes, et Jésus-Christ ne s'explique sur sa douleur que pour nous rendre attentifs à ce qui va suivre. C'est à nous que s'adressent ces paroles : Demeurez ici et veillez avec moi; *Sustinete hic et vigilate mecum* (Matth., XXVI, 38). Hê! que verrons-nous? Sera-ce un de ces hommes que la vue de leurs désordres décourage et désespère, de ces pécheurs qui craignent que leurs péchés ne soient forts contre Dieu même, qui se croient trop coupables pour se présenter devant lui et pour obtenir leur pardon? Ah! notre Médiateur connaît mieux que nous la puissance et la miséricorde du Père céleste; il sait que le plus grand des crimes est de se défier du pouvoir de Dieu sur les cœurs; que l'abon-

dance de l'iniquité peut être effacée par une surabondance de grâce (Rom., V, 20); que la crainte dans un coupable doit produire la prière et l'espérance. Il s'écarte un peu, parce qu'en effet la solitude est ici nécessaire : *Progressus pusillum* (Matth., XXVI, 39). Alors il se prosterne, il s'humilie, il se confond avec la cendre et la poussière, et de cet état d'abaissement auquel la justice condamne tous les pécheurs il élève son cœur vers le ciel, il offre sa prière, il sent que désormais il peut être exaucé; il reconnaît dans notre juge la qualité d'un Père; il implore sa charité plus encore qu'il ne redoute sa justice; l'amour et l'espérance forment dans son âme des cris puissants, et la voix de ses desirs est plus forte que celle de sa douleur : *Laboravi clamans, dum spero in Deum meum* (Psal. LXVIII, 4).

L'entendez-vous, pécheurs défiants et pusillanimes? *Pater, Pater mi* (Matth., XXVI, 39). Je veux que le Dieu que vous avez offensé soit un vengeur redoutable, je veux que vous soyez inondés de vices et de désordres, que ce soit une mer, un abîme, une boue profonde où vous soyez ensevelis; votre Sauveur le disait comme vous : *Infixus sum in limo profundum* (Psal. LXVIII, 3). Mais écoutez donc : *Pater, Pater mi*; et si vous doutez que ce soit en votre nom qu'il le dise, remarquez qu'il vient à vous pour vous réveiller de votre léthargie, pour vous reprocher votre découragement.

Qu'auriez-vous à répondre, mes frères, à ses amoureuses sollicitations? *Et ignorabant quid responderent ei* (Marc., XIV, 40). Opposeriez-vous toujours l'énormité et la multitude de vos crimes? Ah! c'est parce que vos crimes sont énormes que vous devez en espérer le pardon. Tous les crimes ensemble dont Jésus-Christ était chargé ne l'empêchèrent point de répéter toujours : *Pater, Pater mi*. Il s'écriait autrefois par la bouche de son prophète : *Vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont grands* (Psal. XXIV, 11); et son apôtre a dit de lui que ses cris avaient été exaucés (Hebr., V, 7). Mais je vois ce qui vous retient : vous craignez les suites d'une conversion solide, les rigueurs de la pénitence vous effrayent, vous n'osez penser à cette réforme, à ce renouvellement de vie qui seraient nécessaires. De là qu'arrive-t-il? Que votre componction se perd, que vos yeux s'appesantissent, que vous retombez dans l'engourdissement, que votre conversion s'évanouit, que votre péché vous demeure, et que vous éprouvez ce que Jésus-Christ redoutait pour vous lorsqu'il disait : Que je ne sois point englouti dans l'abîme, et que la bouche du puits ne se ferme point sur moi : *Non absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum* (Psal. LXVIII, 16).

Voilà donc le premier caractère de la contrition dont nous trouvons le modèle et la grâce en Jésus-Christ, un vif sentiment de l'énormité du péché. J'ai dit, en second lieu, une crainte humiliante des suites du péché, et c'est, mes frères, ce qui mérite encore

plus notre attention dans l'agonie de Jésus-Christ au jardin. En effet, s'il y avait seulement de l'énormité dans le péché, le Médiateur n'eût trouvé dans ses souffrances qu'un motif de consolation, son calice eût été pour lui un breuvage moins amer, et les grands fruits de son sacrifice en eussent tempéré toute la rigueur. Mais il y a ici quelque chose de plus, et le cœur de Jésus-Christ s'intéresse pour un objet qui le réduit à craindre son sacrifice même. Remarquez ceci, chrétiens auditeurs : le péché est d'une telle nature que sa réparation semble être d'autant plus complète dans ceux à qui Dieu le pardonne, qu'elle est inutile au plus grand nombre. Ceci vous surprend peut-être ; mais suivez-moi, je vous prie, et vous en conviendrez.

Vous avez entendu au commencement de ce discours que, pour réparer le péché d'une manière proportionnée, il faut que le cœur qui en est chargé conçoive des sentiments et une religion qui répondent à toutes les horreurs et à toutes les suites du péché même, et qu'il est nécessaire que l'âme pénitente se multiplie en autant de formes que ce monstre a causé de maux. Je ne puis mieux exprimer ma pensée sur ce point qu'en rappelant ce que saint Paul disait aux Corinthiens, que la tristesse selon Dieu qu'ils avaient ressentie avait produit en eux beaucoup de vigilance, d'indignation, de crainte, de désirs, de satisfaction et de zèle (II Cor., VII, 10, 11). C'est donc à dire que Dieu ne voulait admettre d'intercession que celle d'un cœur qui représenterait au vrai et avec fidélité tous les différents mouvements que la vue distincte des maux qu'a produits le péché devait y faire naître. Or les suites naturelles du péché étaient d'attirer sur l'homme une malédiction éternelle, et de l'assujettir pour jamais à toutes les puissances des ténèbres. S'il y a pour lui quelque espérance de miséricorde, cette miséricorde même est essentiellement gratuite ; en quelque mesure que Dieu la donne, il en fait toujours plus que le pécheur n'en mérite. D'ailleurs, le désordre du péché entraînait avec soi un bouleversement général, l'homme devenait capable de toutes sortes de maux, et le monde entier était en enfer si la rédemption n'eût été promise au moment de la prévarication. Donc, mes frères, le cœur pénitent, surtout si c'est le cœur du Médiateur, ne peut bien réparer le péché qu'autant qu'il conçoit des sentiments conformes à tous ces différents effets. Oui, mes frères, si vous me demandiez pourquoi Dieu, qui veut sauver tous les hommes, permet cependant que non-seulement il y ait des pécheurs depuis que Jésus-Christ est mort, mais qu'ils soient en si grand nombre, pourquoi ils commettent tant de désordres, pourquoi la plupart meurent impénitents, je vous répondrais que Dieu ayant prévu que tous les hommes ne seraient pas également usage des mérites de Jésus-Christ, il les laisse dans leurs désordres et leur impénitence, afin de mettre sous les yeux des justes les maux que le péché a produits, de leur en inspirer plus d'horreur et de leur en

faire craindre les suites. En un mot, mes frères, imaginez tous les maux, tous les crimes, tous les scandales, tous les malheurs qui fondent sur les pécheurs : je dis que Dieu se sert de tous ces événements pour perfectionner les sentiments des justes. C'est par une justice redoutable que Dieu laisse les méchants dans la perdition, car il n'en est pas la cause ; mais par une miséricorde pleine de sagesse il fait tourner leur impénitence même au profit des justes, et c'est peut-être là le sens de ces paroles d'un prophète : Depuis que vous êtes devenu agréable à mes yeux, la plus grande marque que je puisse vous donner de mon amour, c'est d'abandonner des hommes, des peuples entiers pour votre salut : *Ex quo honorabilis factus es in oculis meis et gloriosus, ego dilexi te, et dabo homines pro te, et populos pro anima tua* (Isai., XLIII, 4).

Cette digression, mes frères, était nécessaire, parce qu'elle sert à expliquer cette opposition que Jésus-Christ fit paraître pour consommer son sacrifice. C'est qu'il vit dès lors que ses ignominies et sa mort, en produisant pour les justes qui persévéreront dans la justice, une rédemption complète, seraient un sujet de ruine pour les pécheurs impénitents. Entendons-le parler : Mon Père, mon Père, vous me voyez ici devant vous, la face contre terre, noyé d'amertumes et de douleurs ; ce n'est pas que je redoute la mort ni les supplices qui doivent la précéder. Vous savez que dès mon entrée dans le monde je vous ai offert mon corps comme une victime dévouée à l'immolation (*Hebr.*, X, 5 ; *Psal.* XXXIX, 7). Vous avez toujours vu dans mon cœur un désir ardent de mon baptême (*Luc.*, XII, 50) ; je me suis senti pressé de l'accomplir. Quand j'ai prédit les outrages qu'on devait me faire souffrir, je n'en ai point paru alarmé (*Matth.*, XVI, 21), je suis même venu au-devant, j'ai repoussé avec zèle, j'ai traité de tentateur et de Satan un de mes plus chers apôtres qui voulait m'en détourner (*Ibid.*, 23) ; c'est qu'alors je ne considérais que la gloire que vous en deviez retirer, que le salut que je devais procurer aux hommes. Mais, mon Père, mon Père, vous me présentez aujourd'hui le péché, non-seulement dans toutes ses horreurs, mais encore dans toutes ses suites ; vous me faites envisager ma passion comme devant être le scandale de plusieurs ; vous faites passer en revue devant moi ce monde entier d'infidèles, d'ingrats, de faux chrétiens, de pécheurs endurcis qui fouleront aux pieds mon sang, ma grâce, mes mérites ; vous déployez à mes yeux tout le spectacle de ce déluge d'iniquités qui inondera mon Eglise ; vous me faites voir des hommes qui, instruits de ma doctrine, convaincus par mes miracles, invités par mes exemples, ayant sous leurs mains cette multitude de secours et de grâces que je vais leur mériter, à qui je ne demande que de se confier en moi, que d'attendre de moi leur délivrance et leur salut, vous me les faites voir, dis-je, se jouant de ma religion, sans sentiments pour moi, plus criminels, plus impies

que des païens qui ne vous ont jamais connu. Ce n'est pas tout : vous ouvrez devant moi le trésor de colère que vous leur préparez ; vous voulez que je me rende leur accusateur et leur juge ; vous me montrez ma mort comme le signe et le titre de leur condamnation , et vous m'offrez la croix comme devant être le plus cruel instrument de leur supplice. Ah ! mon Père, que ce commandement est dur ! S'il était possible qu'un calice si amer s'éloignât de moi , s'il était possible ? ah ! vous pouvez tout, si vous voulez : *Si vis* ; que je ne le boive point : *Transfer calicem istum a me* (*Luc.*, XXII, 42) ! parce qu'en effet ce calice même me représente au naturel celui que vous devez faire boire aux pécheurs ; que les horreurs de mon supplice sont l'image de celui que vous leur préparez ; que votre jugement sur moi est dicté sur le modèle de celui que vous exercerez contre eux, et que votre persévérance à me poursuivre n'est que l'imitation de votre inflexibilité à les punir.

Ici, chrétiens, ne me convient-il pas d'emprunter les paroles que Jésus-Christ adressait à ses trois apôtres, et de vous reprocher l'indolence où je vous vois, tandis que votre Sauveur est saisi d'alarmes pour vous ? Quoi ! vous vous endormez dans une paresse criminelle, vous n'avez aucune inquiétude sur votre état, vous ne comprenez pas ce que vous auriez à craindre pour l'avenir ! Parce que vous avez paru suivre Jésus-Christ au jardin, que vous avez éprouvé quelque léger repentir, vous êtes désormais rassurés ; vous ne sauriez tant vous contraindre ; cette vigilance, ces prières, ces pratiques que nous vous demandons vous semblent trop longues : *Sic non potuistis una hora vigilare* (*Matth.*, XXVI, 40). Tant de précautions vous sont à charge ; vous croyez pouvoir vous défendre des vices au milieu des occasions, malgré votre relâchement, malgré votre inutilité et votre mollesse. Hé ! pensez donc que l'esprit est prompt à former des résolutions, mais que la chair est faible (*Ibid.*, 41). Voyez les dangers auxquels vous êtes exposés. Considérez que tout se déclare pour vous faire périr, que vos semblables ont déjà succombé, que vous êtes dans un temps qu'on peut vraiment appeler l'heure et la puissance des ténèbres (*Luc.*, XXII, 53), et que vous devez redoubler de ferveur pour n'être pas vaincus par la tentation ; que d'ailleurs il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant (*Hebr.*, X, 31), et que si la croix de Jésus-Christ ne vous sauve pas, elle sera cette pierre qui vous brisera et qui vous réduira en poussière (*Matth.*, XXI, 44).

Cependant voilà que cette âme divine est comme absorbée dans sa douleur, sa force paraît l'abandonner ; ce combat violent qu'elle éprouve en elle affaiblit tous ses sens ; mais sa prière ne s'affaiblit point, elle reçoit au contraire de nouveaux accroissements : *Prolixius orabat* (*Luc.*, XXII, 43) ; et elle devient si enflammée qu'elle ouvre les pores de sa chair, qu'elle la fond, pour ainsi dire, en présence de ce Dieu si terrible, et qu'elle en fait

sortir une sueur mêlée de sang qui se répand par terre (*Ibid.*, 44), comme pour étaler et pour payer par avance la rançon qu'il offre pour tant de péchés.

Ces efforts redoublés m'apprennent, ô Jésus ! que vous voulez au moins obtenir pour moi ces grâces et ces mérites que les méchants mépriseront, et que plus vous paraîtrez faible à la vue de tant de coupables qui abuseront de votre sang, plus vous êtes fort à solliciter pour vos saints une rédemption entière et complète. Hé ! n'est-ce pas pour recevoir et pour exaucer votre prière qu'un ange vous fut envoyé ? et ne serait-ce pas là cette consolation qu'il vint vous donner ? Ne vîtes-vous pas alors cette abondance de miséricordes répandues sur vos élus, comme par dédommagement de ce que les méchants en perdraient ? et ce soin que votre Père prend de vous soutenir dans votre affliction ne marque-t-il pas qu'il vous accorde surabondamment pour les uns ce que l'impénitence des autres devait leur faire rejeter ?

Nedites donc plus, ô Sauveur de mon âme ! comme autrefois, que vous n'avez pu trouver de consolateur dans vos peines (*Psal.* LXVIII, 21). Il est vrai, vous n'en trouvez point parmi ce monde de pécheurs et d'impies dont vous déploriez le sort ; ceux qui furent l'objet de vos plus vives amertumes en sont aujourd'hui les moins susceptibles, et peut-être que plusieurs de ceux à qui j'en parle n'en devriendront que plus endurcis. Mais, ô Jésus ! n'êtes-vous pas consolé et ranimé par la joie que vos anges mêmes vous témoignent de la conversion des pécheurs que votre sang a sauvés ? Un seul de ces pécheurs qui revient à vous ne vous vaut-il pas des milliers d'impénitents qui croient n'avoir pas besoin de votre secours ? et les justes ne se perfectionnent-ils pas par ces mêmes douleurs que vous concevez aujourd'hui sur ceux qui ne le sont pas ? Ah ! l'impiété et l'injustice des méchants donnent un grand lustre aux vertus des justes, et ils sont heureux de pouvoir multiplier, ennoblir et consommer leur religion par l'exercice de tant de vertus qui les sanctifient d'autant plus qu'ils éprouvent les mêmes amertumes et les mêmes vexations que vous. Ce sont là, mes frères, les sentiments d'une âme vraiment pénitente : elle sait allier une crainte vive des jugements de Dieu et une sainte sollicitude sur sa persévérance avec une humble confiance qui lui fasse recevoir toutes les consolations que Dieu lui envoie et qui la rassure contre les périls au milieu desquels elle est obligée de marcher.

Enfin le troisième caractère de la douleur de Jésus-Christ au jardin fut une soumission aveugle à la justice outragée par le péché. En effet, ces vifs sentiments de l'énormité du péché, ces craintes humiliantes des suites du péché lui laissèrent toujours une liberté parfaite pour accepter tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner sur lui. Que dis-je ? ce furent ces sentiments et ces craintes mêmes qui le rendirent obéissant jusqu'à la mort.

Il avait toujours fini sa prière par ces paroles qui expriment toute la religion de son

âme et qui devaient un jour faire le caractère essentiel de la nôtre, paroles qui sont la marque décisive de la vraie contrition, le point fixe où l'on doit ramener toute la pénitence, l'unique moyen de satisfaire à Dieu : Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne : *Veruntamen non mea voluntas, sed tua, fiat* (Luc., XXII, 42).

Et certes, chrétiens auditeurs, la volonté de l'homme étant la cause de tous les maux, le fonds où le péché a été conçu, le champ maudit qui l'a produit, il ne peut y avoir de véritable satisfaction envers Dieu qu'autant que cette volonté se sacrifie elle-même pour lui. Aussi le premier sacrifice que l'Homme-Dieu ait offert au nom des pécheurs est celui de la volonté humaine; quelque sainte qu'elle fût dans le Rédempteur, il suffisait que ce fût la volonté de l'homme pour qu'elle dût être immolée à Dieu; il n'est entré dans le monde que pour cela (Joan., V, 30; VI, 38); c'est à ce seul point que se réduit tout l'ordre, toute l'économie de sa mission.

Mais quand est-ce qu'il convenait davantage que cette immolation fût faite, si ce n'est dans le temps où le péché redoublait tous ses efforts et renouvelait tous ses attentats, où le Médiateur en découvrait toute l'énormité, où il en sollicitait le pardon, où il s'agissait de fléchir la colère du souverain Juge, où d'ailleurs la volonté de l'homme semblait être plus intéressée à se défendre, où elle avait plus de prétextes de se révolter, et où il était plus important que nous fussions instruits jusqu'où nous en devons porter le sacrifice?

Il n'y avait rien de si naturel que de fuir la douleur et la mort. Jésus-Christ étant revêtu de l'humanité devait éprouver nos terreurs à l'égard des supplices qui lui étaient réservés. Ces désirs humains, ces craintes de nature à l'égard des pécheurs qui profaneraient son sang, étaient justes et saintes; mais il était encore plus juste que l'homme fût soumis à Dieu, que la créature adorât sa sagesse et ses jugements, et que le pécheur acceptât toute la rigueur de la sentence prononcée contre lui.

Voilà, mes frères, l'explication de cette prière unique que Jésus-Christ fait aujourd'hui : Que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. On s'imagine quelquefois que pour prier utilement, surtout quand on commence à se convertir, il faut beaucoup penser, se répandre en beaucoup de paroles, épuiser son esprit en réflexions, pour former dans son cœur des désirs qu'on puisse présenter à Dieu. Hé! mes frères, il n'y a qu'une bonne parole à dire, une bonne prière à faire : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (Matth., XXVI, 39). Jésus-Christ avait dit autrefois qu'il fallait parler peu en priant, parce que notre Père céleste connaît tous nos besoins (Matth., VI, 7) : ici il nous en donne l'exemple, et dans un temps où le secours de Dieu était plus nécessaire, où il fallait prier pour tout le genre humain, offrir une satisfaction proportionnée à tous les péchés du monde, dans un temps enfin où il ne s'a-

gissait de rien moins que d'obtenir une rédemption complète, il ne dit que deux mots : *Fiat voluntas tua* (Matth., XXVI, 42); il les dit plusieurs fois : *Oravit eundem sermonem dicens* (Ibid., 44); et sa prière la plus longue et la plus fervente se réduit à ce seul point : *Veruntamen non mea voluntas, sed tua, fiat* (Luc., XXII, 42). C'est qu'en effet, dès qu'on est soumis à la volonté de Dieu, tout est dit, tout est accordé, et désormais on peut tout espérer, on peut tout entreprendre, on est capable de tout souffrir.

Me demandez-vous maintenant, chrétiens auditeurs, à quelles marques vous pourrez connaître si votre pénitence est sincère? Peut-être vous dirait-on que c'est lorsque vous vous absteniez de ces vices énormes qui remplissent le cercle de votre vie, lorsque vous aurez déchargé fidèlement et avec larmes votre conscience dans le tribunal, et qu'on vous aura vus exacts observateurs des pratiques communes de la religion. Pour moi, mes frères, j'estime toutes ces œuvres, et je les dis nécessaires, mais je suspends mon jugement jusqu'à ce que je sache si vous avez fait à Dieu un sacrifice entier de votre volonté, si vous vous abandonnez sans réserve à la sienne, si vous acceptez sincèrement et sans restriction toutes les épreuves par lesquelles il lui plairait de vous faire passer. C'est à ce point-là que je fixe votre conversion, c'est ce qui me décide sur votre changement; tout ce que vous pouvez faire d'ailleurs n'est bon qu'autant qu'il part de là ou qu'il y conduit : *Veruntamen non mea voluntas, sed tua, fiat*.

Aussi, mes frères, voyons-nous que la plupart de ceux qui paraissent se convertir sont presque toujours arrêtés dès qu'il s'agit de faire ou de souffrir quelque chose pour Dieu. Ils trouvent toujours des raisons pour se défendre de la pénitence ou pour murmurer aux premières épreuves. Il n'en fut pas ainsi de notre Sauveur : dès que l'heure est venue, il met en œuvre les sentiments qu'il a pris dans sa prière : *Allons, dit-il à ses apôtres, levez-vous; le Fils de l'homme va être livré; celui qui doit me trahir est près d'ici* (Marc., XIV, 41, 42). Mais où iront-ils ces faibles disciples qui n'ont point prié, qui ne se sont point préparés à la tentation, qui ont pris si peu de part aux dispositions de leur Maître? Ah! pauvres disciples, continuez à dormir (Ibid., 41), reposez-vous; ou plutôt fuyez, cachez-vous, ne présumez point de vos forces; ne courez point le risque d'une épreuve qui sera l'écueil de votre fidélité, et qui deviendrait la cause de votre perte, si votre Sauveur ne revenait bientôt à vous pour vous relever des chutes que vous allez faire. Cependant il n'y a plus à différer; il faut marcher, l'ordre de Dieu se déclare, et Jésus-Christ va commencer l'exercice de son obéissance par subir le plus indigne attentat qui fût jamais. N'importe, il faut faire voir que le témoignage qu'il a rendu de sa soumission n'était point un simple témoignage de paroles, il faut montrer que ses désirs sur l'accomplissement de la volonté de son

Père ne sont point des désirs stériles, et que sa prière n'est point un mouvement passager et inefficace. Il lui suffit que l'heure soit venue : jusque-là il pouvait demander que le calice s'éloignât de lui, il avait dû auparavant se soustraire à ses ennemis lorsqu'ils voulaient ou le lapider ou le précipiter. Mais ici il n'y a plus de précautions à prendre, toute sa prudence est d'aller où Dieu l'appelle, et il nous apprend que dans tout ce qui se présente à faire ou à souffrir notre raison doit toujours être la volonté de Dieu, et que c'est en l'accomplissant qu'on accomplit toute la loi : *Quomodo ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri* (Matth., XXVI, 54).

Des dispositions si saintes et si divines en Jésus-Christ ne sont-elles pas, mes frères, une grande richesse pour nous ? n'est-ce pas dans ce trésor que nous pouvons puiser la vraie contrition des péchés ? et ne commencez-vous pas à apercevoir la vérité de ces paroles, que c'est des peines et des souffrances par lesquelles Jésus-Christ a été éprouvé qu'il tire la force de nous secourir : *In eo in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*. Mais avançons, et après avoir vu comment la passion de Jésus-Christ est la vertu toute-puissante qui forme dans l'homme la douleur du péché, voyons, en suivant toujours les circonstances de ce mystère, comment il est le principe efficace qui donne à l'homme le courage de souffrir pour le péché : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est rien, mes frères, de plus important que de se bien convaincre que l'homme ne pouvait rentrer en grâce avec Dieu sans passer par la souffrance. Dès qu'il eut péché, il n'y eut point de fléau qui ne dût tomber sur lui ; chacun des attributs de Dieu blessé par sa prévarication fournissait un trésor inépuisable de colère pour l'accabler ; une jalousie divine et insatiable se préparait à convertir en armes et en glaives tout ce qui existe, pour le percer et le briser ; il n'était aucune créature qui ne se hâtât de prêter son ministère ; les plus viles et les plus méprisables devaient insulter à son malheur, se rassasier de ses chairs, s'abreuver de son sang, et (ce qui est terrible à penser) fournir dans ses tourments à l'éternité de Dieu une satisfaction éternelle.

Ainsi, mes frères, convenait-il de sauver l'homme autrement que par les souffrances ? Cette question est facile à résoudre. Outre que Dieu le voulait ainsi, quelle sorte de sagesse en effet, qui pour remettre l'homme dans l'ordre, eût renversé tout ordre et toute justice ! qui eût dépouillé l'Être suprême de ses droits les plus inaliénables, pour décharger ce perturbateur public du soin de lui donner une satisfaction proportionnée ? et pouvait-il entrer dans les vues de Dieu d'arrêter les efforts que faisaient toutes les créatures pour écraser ce monstre, afin de le gratifier du privilège d'avoir péché sans conséquence ? Ah ! non-seulement

il était nécessaire que l'homme souffrit avant que de rentrer en grâce, mais il fallait de plus que les souffrances qui lui mériteraient la réconciliation réparassent tout le désordre de son crime et acquittassent tous les droits de la vengeance divine.

Vous voyez ici, mes frères, quel besoin nous avions d'un médiateur qui fût assez fort pour porter sur lui-même cet excès de souffrances proportionné à nos péchés. Dès qu'il se mettait à notre place, qu'il se chargeait de toutes nos dettes, qu'il se rendait l'interprète et le pontife de toute notre religion, tous les traits de la vengeance divine devaient tomber sur lui, tout ce corps de péché dont il était revêtu provoquait la souveraine justice à le briser dans sa faiblesse (Isa., LIII, 10), et à donner à son âme, par un torrent d'ignominies et de douleurs, une forme capable de remplir tous les devoirs de la réparation. C'est ce qui est exprimé par ces paroles de saint Paul, qu'il était convenable que l'Auteur du salut fût consommé par les souffrances (Hebr., II, 10), parce qu'alors tous ses états de faiblesse et d'humiliation nous étant communiqués par l'esprit qui serait répandu en nous, nous accomplissions toute justice, et nous devenions avec lui enfants d'un même Père.

Mais à quelles conditions ces souffrances de Jésus-Christ nous deviennent-elles propres, si ce n'est aux conditions mêmes dont il nous donne l'exemple ? J'en remarque trois principales, qui sont comme le remède à trois défauts essentiels et ordinaires à ceux qui souffrent. Le premier de ces défauts, c'est de s'irriter et de s'aigrir sur ce que l'on souffre ; le second, c'est de manquer de fidélité à Dieu pour s'exempter de souffrir ; le troisième, c'est de perdre courage et de se laisser abattre par ce que l'on souffre. Or Jésus-Christ va être pour nous un modèle de patience et de douceur dans la souffrance, première condition pour souffrir utilement ; un modèle de fidélité à Dieu dans la souffrance, seconde condition ; un modèle de courage et de force dans la souffrance, troisième condition. Nous ne sommes point encore, mes frères, sortis du jardin, et il est juste que nous nous y arrêtions encore un moment, parce que c'est là que nous trouvons d'illustres preuves de la douceur et de la patience de Jésus-Christ.

Lorsqu'il eut fini sa prière et qu'il parlait encore à ses disciples, un des douze : *Unus de duodecim* (Matth., XXVI, 47), instruit de tous les mystères de l'Homme-Dieu, témoin de ses miracles, convaincu de sa sainteté, participant de sa puissance, associé à son sacerdoce ; un homme, non, c'est un démon depuis longtemps reconnu pour tel par Jésus-Christ même : *Unus ex vobis diabolus est* (Joan., VI, 71) ; un homme, et pourquoi ne lui conserverions-nous pas ce titre, puisqu'on trouverait peut-être encore des hommes qui lui ressemblent ? un homme prévenu de tant de bienfaits, averti si souvent avec tant de bonté du dérèglement de son cœur, arrive dans ce jardin où son maître l'avait

plusieurs fois appelé avec les autres disciples pour traiter familièrement avec lui. Il arrive comme envoyé par ce qu'il y avait de plus déclaré et de plus furieux contre Jésus-Christ ; il vient après avoir sollicité lui-même ce honteux et cruel ministère, après avoir mis à prix la liberté de son Rédempteur, après avoir choisi les complices et les exécuteurs de son crime : *Cum accepisset cohortem* (Joan., XVIII, 3) ; après leur avoir donné toutes les sûretés pour réussir dans leurs desseins meurtriers, non content de les conduire, se portant encore à les conseiller : *Ducite caute* (Marc., XIV, 43) ; il arrive. Mais quoi ! la vue de son maître, le souvenir de ses merveilles, le sentiment de son innocence, l'horreur de son propre crime, rien ne pourra-t-il le retenir ? Non, il arrive le premier : *Antecedebat eos* (Luc., XXII, 47) ; il ne diffère pas d'un moment : *Confestim* (Matth., XXVI, 49) ; il s'approche de Jésus, il le salue, il l'embrasse, et par cette indigne trahison il le fait connaître et il se rend coupable de tous les attentats qui vont se commettre. Hélas ! mes frères, si Jésus-Christ n'eût vu dans Judas que Judas lui-même, je serais moins surpris de sa patience et de sa douceur à recevoir le baiser de ce traître. Mais il était d'autres perfidies plus grandes encore qu'il découvrirait dans celle-ci. Il y voyait par avance l'abus sacrilège que l'on ferait de son corps et de son sang ; il apercevait dans un seul homme cette multitude d'hypocrites qui, dans les différents siècles, sous une apparence de zèle pour la religion et pour la justice, cacheraient un scandaleux mépris pour l'une et pour l'autre. C'est ainsi que dans ce magnifique psaume où Judas est dépeint avec toutes ses couleurs il est parlé de lui comme s'ils étaient plusieurs : *Os dolosum super me apertum est ; locuti sunt adversum me lingua dolosa* (Ps. CVIII, 1, 2). Où est donc ici votre force, ô Jésus ? où est cette puissance qui a opéré tant de prodiges ? Hé ! vous l'avez en main, puisque vous renversez même vos ennemis d'une seule parole. Vos apôtres n'ont pas encore perdu courage, ils s'offrent de combattre pour vous (Luc., XXII, 49). Des légions d'anges, vous le dites vous-même, viendraient à votre secours si vous le vouliez (Matth., XXVI, 53). Mais ce n'était pas ici le temps de juger et de punir. Il fallait expier les surprises que la cupidité fait aux pécheurs en leur proposant les vices sous des dehors flatteurs, en les attirant par la douceur des plaisirs, en les entraînant dans la perdition par le faux éclat des biens qu'elle leur offre ; il fallait réparer cette première séduction qui fut faite au premier homme lorsque le serpent l'attira dans ses pièges par des paroles pleines de tromperie ; il fallait que nous apprissions à déplorer le malheur des méchants sans leur insulter, à être plus touchés des crimes qu'ils commettent que de l'injure que nous en recevons, à supporter leurs perfidies sans les outrager, à opposer la charité à leur haine, à leur reprocher leur

injustice pour les corriger, et non pour les décrier ; il fallait que nous nous souvenions qu'en qualité de pécheurs nous méritons les plus durs traitements, que nous sommes haïssables encore plus qu'on ne nous hait, et que nous n'avons point d'amis plus vrais ni plus solides que ceux qui nous font beaucoup de mal. *Amice*, disait Jésus-Christ (Ibid., 50), Mon ami, que venez-vous faire ? de quels crimes vous chargez-vous ? vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ? *Osculo Filium hominis tradis* (Luc., XXII, 48).

Ces amonreuses paroles, aussi bien que le miracle que Jésus-Christ fit en le renversant, ne firent que l'endurcir, parce qu'en effet les paroles et les miracles ne convertissent guère les ennemis du bien, les hypocrites et les prévaricateurs volontaires de la justice. Mais ces mêmes paroles sont le témoignage le plus authentique de la charité du Sauveur, le plus parfait modèle de la nôtre, et la source la plus abondante de la grâce la plus rare, qui est celle de souffrir l'ingratitude et l'infidélité de ses amis et de ses proches. Ah ! désormais, après une telle épreuve, faut-il être surpris si Jésus-Christ n'emploie que la douceur pour se défendre de cette troupe effrénée qui vient pour le prendre, s'il refuse de combattre contre elle, s'il blâme la témérité de son disciple qui veut repousser la violence, s'il condamne la révolte contre l'autorité, s'il s'y soumet lui-même, s'il se laisse lier sans résistance ?

Suivons-le, chrétiens auditeurs, et en considérant d'un côté dans les outrages qu'on va lui faire endurer ce que nos péchés méritent, nous continuerons de nous instruire de l'autre par sa patience dans quel esprit et avec quelle soumission nous devons le souffrir.

Le plus grand et le plus terrible fléau de la colère divine sur les pécheurs, c'est le jugement qu'il prononcera contre eux au grand jour de ses vengeances lorsque, cités à son tribunal, il leur faudra subir l'examen rigoureux de leur vie et la sentence irrévocable de leur condamnation. Quel tourment pour eux de voir leur juge environné de toute sa gloire, revêtu de toute sa puissance, ayant avec lui tous les ministres de sa justice, portant en main le flambeau de la lumière divine pour éclairer, pour manifester les secrets des cœurs !

Toutes les créatures alors seront appelées pour rendre témoignage contre le pécheur ; on l'interrogera lui-même sur tout le détail de ses œuvres, on lui exposera toutes les noirceurs de son âme, on le mettra aux prises avec sa propre conscience ; les princes des ténèbres se réuniront pour lui reprocher ses crimes ; les moindres actions, les plus légères paroles lui seront rappelées ; tout déposera contre lui, personne ne prendra sa défense ; ses meilleurs amis le méconnaîtront, le désavoueront ; il sera convaincu par sa propre bouche. En vain voudrait-il s'excuser sur son innocence et ses vertus prétendues, elles disparaîtront comme l'ombre à la lumière du Soleil de justice, elles seront réputées de véritables vices par le motif qui

les aura produites ; il entendra de toutes parts solliciter son jugement et son supplice, toutes les ressources lui seront fermées ; il aura la douleur de se voir préférer ceux qu'il croyait plus coupables que lui, mais à qui Dieu aura fait miséricorde ; on insultera à son malheur, on le rassasiera d'opprobres, on le montrera comme un objet de risée, et après lui avoir fait porter toute la honte de son orgueil et de sa présomption, le Juge qui l'avait aimé et qui eût voulu le sauver le livrera enfin aux exécuteurs de sa vengeance, pour lui faire subir une mort éternelle.

Est-ce, mes frères, la peinture du dernier jugement que je viens de vous faire, ou le récit de ce que Jésus-Christ souffre aujourd'hui pour nous et à notre place dans Jérusalem ? Toutes les circonstances de sa passion ne sont-elles pas une image parlante de l'état affreux du pécheur au dernier jour, et ne voit-on pas sensiblement que c'est pour nous en préserver que notre divin Sauveur se soumet à un tel excès d'humiliations ? La trahison de Judas (nous l'avons déjà remarqué) représentait la séduction du péché ; et Jésus-Christ a accepté la trahison sans se plaindre, pour réparer la séduction. Les outrages qu'on va lui faire et le jugement qui sera prononcé représentent la punition du péché, et Jésus-Christ souffrira avec patience ces outrages et ce jugement pour nous garantir de cette punition.

Le conseil des Juifs attendait l'issue de l'entreprise de Judas ; tous les prêtres avec les scribes et les anciens du peuple étaient assemblés dans un même lieu, et cette circonstance, mes frères, nous représente ce que nous voyons tous les jours arriver dans le monde. S'agit-il de faire le mal, tout le monde en est, chacun se croit obligé de prêter son suffrage ; on concerte, on complot pour se soutenir, on cherche à mettre le plus grand nombre dans ses intérêts. S'agit-il au contraire du bien et de la justice, chacun se sépare et se tient à l'écart, on ne veut entrer dans rien, on craint de se commettre, on s'en remet sur autrui du soin de parler et d'agir : Ce n'est pas mon affaire, dit-on, je n'en suis pas chargé, on ne m'appelle point, on ne m'interroge point. C'est ainsi que les disciples avaient eux-mêmes pris la fuite et abandonné leur maître lorsqu'on l'amena devant Caïphe : *Duxerunt ad Caïpham principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant* (Matth., XXVI, 57).

C'est dans une telle assemblée que Jésus-Christ paraît lié et garrotté comme un criminel. Cependant la seule procédure qui venait d'être faite contre lui était déjà un grand préjugé de son innocence. On n'avait osé le prendre pendant le jour, parce que l'injustice eût été d'abord trop manifeste ; on ne l'avait encore chargé d'aucun délit, on avait employé le crime et la perfidie pour le trouver. N'importe, on veut le perdre, et cela suffit pour se saisir de lui et le croire coupable. Il est donc amené, et d'abord on l'attaque sur la doctrine, on appelle des témoins, on écoute sans examen tous ceux

qui veulent parler contre lui, on rapporte mal quelques-unes de ses paroles, on les interprète malignement : *Hic dixit : Possum destruere templum Dei* (Ibid., 61). Qui de nous, mes frères, ne se serait pas soulevé contre de tels outrages ? qui de nous ne se serait pas répandu en injures et en invectives ? Mais Jésus-Christ, qui portait dans sa personne la ressemblance de nos crimes, qui entendait au fond de son âme les reproches du souverain Juge contre nos véritables prévarications, écoute en silence les calomnies dont on le charge, et il impute sur nos vrais désordres les fausses accusations qu'on forme contre lui : *Jesus autem tacebat* (Ibid., 63). C'est ainsi qu'un cœur chrétien reconnaîtrait dans l'injustice des hommes la justice de Dieu ; il avouerait que, pour une légère faute qu'on lui impute fausement, on lui passe de véritables vices qui sont ignorés ; il se jugerait digne des plus honteux reproches s'il était connu pour ce qu'il est, et jusqu'à ce que la gloire de Dieu ou l'édification du prochain y fussent intéressés, il imiterait persévéramment l'humble silence de son Sauveur : *Jesus autem tacebat*.

Cependant, comme les témoins ne s'accordaient pas et que leurs dépositions n'étaient pas suffisantes, ses juges n'osent encore prononcer (Marc., XIV, 56-59). Mais bientôt on lui fera un crime de sa fermeté ; il suffira pour cela qu'il ait parlé librement, qu'il ait affirmé sans crainte une vérité qu'on veut étouffer : Ah ! il est digne de mort, il faut le perdre (Matth., XXVI, 66). On l'abandonne désormais aux insultes publiques, on excite les officiers et les valets à le charger d'ignominies, on lui crache au visage, on le traite comme un insensé, on lui bande les yeux, on le frappe, et, à force de le maltraiter, on se persuade qu'il est coupable.

Quand je vous considère, ô Jésus ! entre les mains de ces furieux, tranquille et sans parole, je ne sais si je dois être plus touché de l'état malheureux du pécheur réprouvé entre les mains des démons (état que cette affreuse circonstance de votre passion me représente) que de la délicatesse de ces faux chrétiens qui, menacés des mêmes malheurs, ne peuvent consentir à pardonner une injure, blasphèment contre la loi qui ordonne le pardon, entretiennent des haines éternelles et les communiquent à leurs enfants. Mais que penser de ceux qui, quoique nés dans une religion dont l'âme est la charité, se portent à laver un léger affront dans le sang de leur frère ; qui regardent comme une maxime capitale, comme un point d'honneur, de se venger par l'épée d'une parole insultante ou d'une vivacité à contre-temps ? Vous aviez, ô Dieu de la paix ! défendu de se servir du glaive contre d'injustes agresseurs qui venaient pour vous prendre ; vous n'aviez opposé que de la modération à l'insulte d'un domestique qui avait porté sa main sacrilège sur votre visage (Joan., XVIII, 22, 23), affront que les pécheurs pour qui vous l'avez enduré ne pardonneraient pas de nos jours : ici vous supportez sans vous plaindre les

derniers outrages. Hé quoi ! les maximes du monde prévaudront-elles contre de si saints exemples ? et n'avez-vous pas permis qu'on exerçât sur vous toutes ces indignités, pour confondre par un excès de douceur ces excès de vengeance que les lois mêmes du paganisme n'eussent pas autorisés ?

Mais il était encore d'autres ignominies réservées à Jésus-Christ. Sauver des gentils aussi bien que des Juifs, il fallait qu'il souffrît de la part des uns et des autres pour leur mériter à tous la rédemption et le salut ; car c'est en ce point plus qu'en tout autre que sa charité se manifeste, de faire servir le péché commis contre lui au salut de ceux qui en sont coupables.

Ce conseil des prêtres et des anciens du peuple fut enfin terminé par une nouvelle injustice : et pour assouvir leur haine contre l'innocent, ils ont recours à l'autorité séculière, ils le traduisent devant Pilate et ils sollicitent contre lui un jugement de mort (*Matth.*, XXVII, 2).

Ici, mes frères, vous serez sans doute surpris de trouver tant de droiture, d'équité et de compassion dans un juge païen. Vous admirerez d'un côté les précautions de Pilate pour ne point se tromper dans le jugement qu'il doit prononcer, et de l'autre la fureur envenimée et persévérante des Juifs qui ont livré l'innocente victime. Cependant ils sont encore fidèles observateurs de leur loi, ils n'entreront point dans le palais, de peur qu'étant devenus impurs ils ne puissent pas manger la pâque (*Joan.*, XVIII, 28) ; image sensible de ces faux dévots qui, sous de spécieuses apparences, cacheraient de pernicieux desseins ; qui s'attacheraient à des bagatelles, tandis qu'ils nourriraient dans leur cœur des haines irrémédiables ; qui feraient sonner bien haut la règle et l'exactitude, lorsqu'ils déchireraient sans ménagement la réputation de leurs frères ; qui seraient scrupuleux sur la lettre, et qui négligeraient la justice et la miséricorde qui en sont l'esprit.

Quel est le crime, demande Pilate, dont vous accusez cet homme (*Ibid.*, 29) ? Cette question les embarrasse ; ils ne répondront d'abord que par des termes vagues : Si ce n'était pas un méchant, disent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré (*Ibid.*, 30). Mais enfin il faut dire quelque chose ; et que diront-ils ? C'est un perturbateur public : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram* (*Luc.*, XXIII, 2). Ce n'est pas encore assez : C'est un révolté, un violateur des droits du prince, qui défend de payer un tribut ; calomnie manifeste, puisqu'il avait enseigné le contraire ; mais c'est qu'il suffisait qu'il eût rappelé les peuples à l'obéissance qu'on doit à Dieu pour en prendre occasion de le soupçonner de désobéissance à l'égard du prince. Ce n'est pas tout : Il sème en tous lieux, ajoutent-ils, une doctrine nouvelle ; tout retentit depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem de ses séditieuses prédications : *Docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc* (*Ibid.*, 5).

Ne semblerait-il pas, mes frères, que, s'ils étaient de bonne foi, ils devraient se contenter d'avoir formé leurs accusations, sans solliciter le jugement ? Convenait-il aux ministres de la religion de provoquer la sévérité d'un gouverneur idolâtre ? Ne fallait-il pas abandonner au juge le soin d'examiner la cause, et ne devaient-ils pas souhaiter que l'accusé fût trouvé innocent ? Non, la haine dans un cœur hypocrite ne garde plus de mesures ; Pilate leur paraît trop indulgent ; ils suivront Jésus-Christ devant Hérode, ils chercheront du secours dans la cruauté de ce prince : *Stabant principes sacerdotum constanter accusantes eum* (*Ibid.*, 10).

Nous avons, chrétiens auditeurs, admiré le silence de Jésus-Christ dans le conseil des Juifs ; ici nous n'avons point de termes pour relever celui qu'il garde chez Pilate et devant Hérode. Dans le conseil il lui eût été inutile de se justifier ; mais ici les juges sont plus équitables. L'un veut connaître avant que de prononcer, il ne demande que des moyens de défense : *Quid fecisti* (*Joan.*, XVIII, 35) ? il est porté à la miséricorde, il voudrait tirer de cet accusé quelque parole qui pût décider en sa faveur. L'autre ne pense qu'à lui demander des prodiges (*Luc.*, XXIII, 8), et loin de vouloir le condamner, il se prépare à l'honorer. Un seul mot l'eût pleinement déchargé et eût confondu ses ennemis. Mais non, il se souvient toujours que c'est pour les pécheurs qu'il est ainsi traité ; il sait qu'un pénitent doit être plus jaloux de satisfaire à la justice de Dieu que de défendre la sienne, qu'il vaut mieux quelquefois épargner aux méchants la honte qu'ils méritent que de se priver de la gloire de souffrir, et qu'un silence de soumission fait souvent plus d'honneur à la religion que les disputes et les discours. Il est vrai qu'Hérode le méprisait (*Ibid.*, 11) ; mais il ne s'agissait pas pour Jésus-Christ de se faire estimer de ce prince. Une vaine ostentation de talents et de mérites, des louanges mendiées sont un faible dédommagement dans l'affliction ; les vrais disciples de Jésus-Christ font peu de cas des souffrances qui leur attirent quelque gloire, et pourvu que celle de Dieu n'y perde rien, ils aiment l'ignominie qui accompagne les souffrances mêmes. C'est ainsi que Jésus-Christ reçut en silence les insultes qu'Hérode lui fit, et cela parce qu'elles ne dérogeaient point au témoignage qu'on avait déjà rendu de son innocence.

Il ne restait plus à Pilate que deux voies pour le délivrer. La première était de profiter de la coutume de relâcher un criminel à la fête de Pâques (*Matth.*, XXVII, 15), afin de mettre Jésus-Christ en concurrence avec un insigne voleur, et pour les porter par là à consentir qu'il lui fût préféré (*Ibid.*, 16) ; l'autre voie était d'accorder quelque chose à leur haine en le punissant par la flagellation (*Ibid.*, 18). Mais ce gouverneur, qui connaissait la haine des Juifs contre Jésus-Christ, ne savait pas que c'était l'innocence, une vertu sans tache, une sainteté reconnue

qu'on persécutait en lui; que d'être irréprochable dans ses mœurs est un crime que l'orgueil et l'envie ne pardonnent point; que des impies et des scélérats trouveraient plutôt grâce devant des scribes et des pharisiens qu'un homme de bien dont la piété leur fait ombrage; que les vexations qu'on lui fait souffrir ne font qu'exciter leur haine, et qu'elle n'est satisfaite que lorsqu'il n'est plus en état de la leur reprocher.

Pilate leur demande donc lequel des deux ils veulent choisir, ou Jésus, ou Barabbas. Que ce parallèle est humiliant, surtout si l'on fait attention à tout ce qu'il signifie! *Quem vultis dimittam vobis, Barabbam an Jesum* (*Ibid.*, 17)? A voir agir nos chrétiens, à considérer cette vicissitude continuelle de bien et de mal, cette facilité à suivre toutes les impressions qu'on leur donne, il me semble que je les entends dire : Pour qui voulez-vous que je me déclare, pour Jésus-Christ ou pour le péché? *Quem vultis dimittam vobis?* Toute leur vie se passe dans cet étrange alternative de vertus et de vices : aujourd'hui à Jésus-Christ, demain au démon; maintenant dans nos temples ou au tribunal, et bientôt aux spectacles et dans les assemblées profanes; et ils savent allier une certaine volonté d'être chrétiens avec une misérable condescendance pour déferer à ce que le monde exige d'eux. Mais quel nom donner à l'injure qu'on fait à Jésus-Christ lorsqu'on se déclare ouvertement contre lui, qu'on s'élève contre sa morale, qu'on s'anime mutuellement à blasphémer contre sa religion, qu'on ose par des discours libertins déshonorer sa foi et ses mystères, qu'on fait trophée de sa propre incrédulité, et qu'on veut ériger sur les débris de son Evangile les folles maximes du siècle? *Exclamavit simul universa turbadicens: Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam* (*Luc.*, XXII, 18)! Image trop sensible de ce complot funeste, de cette guerre tumultueuse qu'on forme dans le monde contre Jésus-Christ; c'est à qui parlera plus insolemment contre ses vérités saintes; chacun se porte pour juge de son Evangile. En vain nous opposons la sainteté de ses dogmes, la justice de ses règles, la certitude de ses promesses; nous dirions volontiers comme Pilate : *Quid enim mali fecit* (*Matth.*, XXVII, 23); ou plutôt quel avantage ne trouverait-on pas à le suivre? Et ne devrait-il pas nous captiver sous sa puissante autorité? *Ecce rex vester* (*Joan.*, XIX, 14). Non, il condamne les passions, il tend à les assujettir; c'est pour cela qu'il faut le proscrire, et l'on préfère à un joug si doux et si honorable la honteuse servitude d'un tyran tel qu'est le monde : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.*, XVIII, 40). Ah! je conçois qu'il fallait que Barabbas fût délivré et que Jésus fût condamné, parce que la condamnation de Jésus-Christ devait être le prix de la délivrance du pécheur; mais fallait-il que le pécheur délivré abandonnât Jésus-Christ, pour faire de nouveau triompher le péché? Vous le souffrez, ô mon Sauveur! et la patience que vous faites paraître aujourd'hui m'étonne

plus que je n'admire celle qui vous fit supporter l'indigne préférence d'un voleur à vous. Mais par quelque endroit que je la considère, elle m'apprend à ne m'irriter jamais des injustes préférences qu'on pourrait faire à mon préjudice, à ne me préférer moi-même à personne, à bien comprendre que les plus scélérats peuvent devenir meilleurs que moi, qu'ils seront peut-être absous pendant que je serai condamné, et je me porterai par-là à me livrer, s'il le faut, et à me sacrifier pour le bien et le salut de mes frères.

Il ne reste donc qu'un moyen de sauver Jésus-Christ; car cette populace continue de demander Barabbas pour le délivrer et Jésus pour le crucifier. Il est vrai qu'elle ne s'y porte pas d'elle-même, les princes des prêtres l'ont soulevée (*Marc.*, XV, 11); c'était le moyen le plus propre pour étouffer la voix de l'innocence; des cris tumultueux, des séditions populaires tenaient lieu de formalités; l'imposture et la calomnie pouvaient triompher alors, et la justice y perdait tous ses droits. Pilate y succombe lui-même, tout équitable qu'il paraît, et pour calmer cette troupe insensée il compose avec elle, il consent qu'on punisse l'accusé, pourvu qu'ensuite on le renvoie : *Corripiam ergo illum et dimittam* (*Luc.*, XXIII, 22). Il le condamne à la flagellation, il l'abandonne à des soldats qui le revêtent d'une robe ignominieuse, qui lui mettent une couronne d'épines sur la tête et un roseau entre les mains pour insulter à sa royauté, qui se prosternent par dérision, qui lui donnent des soufflets, qui lui crachent au visage, qui en font leur jouet (*Matth.*, XXVII, 26, etc.).

C'est après toutes ces insultes et dans cet état d'opprobres que Pilate le montre aux Juifs pour les exciter à la compassion. Voilà l'Homme, leur dit-il : *Ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5). Dans cette parole, mes frères, qu'il y a de vérités que Pilate ne connaissait pas! Voilà l'Homme : c'est-à-dire, chrétiens, voilà la vraie image du pécheur. Mais que vois-je quand je le considère ce pécheur? Ce n'est plus cet homme autrefois si grand, si parfait dans son origine, l'image de son Créateur, doué des plus beaux dons; je le cherche, pour ainsi dire, en lui-même, et je ne le trouve plus. Il est en proie à une multitude de démons qui l'ont rendu un monstre hideux, qui l'ont environné de péchés plus rouges que l'écarlate. Voyez-le depuis les pieds jusqu'à la tête; il est tout couvert de plaies, déchiré de passions honteuses; à peine y découvre-t-on la trace de la main qui l'a formée : *Ecce Homo*. Il n'est rien en lui qui ne porte la marque de son crime; son orgueil en a fait un objet de risée; il est inondé de vices; son âme en est horriblement défigurée. Tous ces caractères de justice et de vérité qui étaient en lui sont effacés, et ce qui lui reste des marques de son ancienne dignité fait aujourd'hui sa honte et sa confusion : Voilà l'Homme; *Ecce Homo*. Ah! c'est ici qu'il faut dire : *Tolle, tolle* (*Ibid.*, 13)! Crucifiez-le, parce qu'en effet

nous avons une loi, et c'est la loi de l'Évangile, selon laquelle doit mourir cet homme de péché qui s'est élevé jusqu'à Dieu et qui a voulu lui être semblable : *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit* (*Ibid.*, 7). Voilà, chrétiens, ce qui rendait Jésus-Christ si patient dans ses ignominies ; il consentait à tous ces outrages, parce qu'il ne pensait qu'au péché dont il portait toute la ressemblance, péché que son Père poursuivait en lui, et il nous apprenait que dans tout ce que nous souffrons nous devons toujours envisager et la justice divine qui doit un jour punir si sévèrement le pécheur, et la loi qui nous condamne à crucifier et à détruire le vieil homme : *Crucifige, crucifige eum* (*Luc.*, XXIII, 21). Première condition pour souffrir utilement ; la patience et la douceur dans la tribulation.

J'ai dit en second lieu, la fidélité à Dieu dans la tribulation ; car, mes frères, c'est l'épreuve qui fait connaître les vrais disciples de Jésus-Christ, lorsque la crainte ou même la violence des maux ne les ébranle point dans l'accomplissement de leurs devoirs. Vous l'avez vu, chrétiens auditeurs, dans le conseil des Juifs, plein de douceur, se condamnant lui-même au silence sur les impostures dont on le charge. Mais est-il nécessaire de parler et de rendre témoignage à une vérité fondamentale sur laquelle on l'interroge, n'attendez pas de lui cette lâcheté criminelle qui ne reconnaît plus de devoirs, dès qu'il y a du danger à les remplir, cette fausse prudence qui sacrifie toujours les intérêts de Dieu de peur de s'exposer, ni cette sagesse toute humaine qui compte parmi les expédients celui de trahir sa conscience. Non, Jésus-Christ, entre les mains de ses ennemis, connaissant toute la jalousie qu'ils avaient dans le cœur et toute la puissance qu'ils avaient en main, prévoyant que son témoignage ne ferait que les irriter : *Si vobis dixero, non credetis mihi neque dimittetis* (*Luc.*, XXII, 67, 68) ; n'ignorant pas non plus qu'ils ne voudraient entrer dans aucune discussion avec lui, qu'ils n'examineraient point la vérité de ses réponses et qu'ils ne chercheraient qu'à le trouver coupable : *Si et interrogavero, non respondebitis mihi* (*Ibid.*, 68) : Jésus-Christ, dis-je, est interrogé par le grand-prêtre ; et ceci se passe si sérieusement et avec des formalités si respectables que vous diriez que cet hypocrite est vraiment touché des intérêts de la religion. Il interpose le saint nom de Dieu, il parle avec gravité, il demande : *Etes-vous le Christ, Fils de Dieu* (*Matth.*, XXVI, 63) ? Une âme timide aurait au moins gardé le silence, aurait fait semblant de mépriser une semblable question, aurait donné le change ; mais Jésus-Christ qui savait que toute notre rédemption devait être fondée sur la foi de sa divinité, que notre salut en dépendrait, que sa mort ne nous serait utile que parce qu'elle devait être la mort d'un homme Dieu, Jésus-Christ enfin qui voulait de plus mériter à son Église des défenseurs de ce dogme contre les hérétiques qui le

combattraient dans la suite, répond avec assurance : Oui, vous l'avez dit : *Tu dixisti* (*Ibid.*, 64) ; et sa réponse n'est point une réponse échappée, il ne croit point avoir assez fait en parlant une fois, il le dira aussi souvent qu'il sera interrogé : *Tu ergo es Filius Dei ? Ego sum* (*Luc.*, XXII, 70) ; il présentera cette vérité par toutes les faces, il la fera voir par l'endroit même qui devait le plus irriter ses juges, en leur disant qu'il serait un jour le leur : *Amodo videbitis Filium hominis venientem in nubibus caeli* (*Matth.*, XXVI, 64). Qu'avez-vous à répondre à cet exemple, faux sages et faux prudents ? Est-ce dans cette école que vous avez appris à taire ou à modifier les vérités les plus essentielles de la religion de peur d'offenser les hommes et de nuire à votre repos ? Et depuis quand s'imaginent-on qu'on puisse prêcher l'Évangile sans contradiction, combattre les passions des hommes sans les irriter, faire son devoir sans s'exposer à la censure et à la haine ? Depuis quand serait-il vrai qu'il est beau d'être toujours honoré, toujours aimé, toujours favorisé, tandis que Dieu est offensé, que ses mystères sont profanés, et que sa foi dépérit de toutes parts ?

Ah ! quand je vous vois agir, lâches et timides serviteurs de Jésus-Christ, je me représente Pierre dans la cour ou dans le vestibule du grand prêtre, conversant avec des hommes qui l'épiaient, qui examinent son port et son extérieur, qui veulent savoir ce qu'il est et ce qu'il pense. Il a promis, il est vrai, qu'il serait fidèle, il voulait mourir avec son Maître, il a montré du courage dans une occasion, il a tiré l'épée pour le défendre, il l'a suivi de loin, il s'est même exposé au milieu de ses ennemis ; mais ce courage était tout humain, et il ne s'était porté à venir chez le grand prêtre que par un mouvement de présomption. Vous étiez, lui dit-on, avec *Jésus de Galilée* (*Ibid.*, 69) : Non, répond-il par trois fois ; car une fausse démarche, un engagement déjà pris (surtout quand la crainte a saisi le cœur, qu'on a étouffé les remords de sa conscience) sont une raison de soutenir ce qu'on a avancé : alors il n'est plus de prévarication dont on ne soit capable ; et ce faible disciple se rendra parjure, emploiera l'imprécation et le serment pour affirmer qu'il n'a jamais connu cet homme, qu'il n'est point son disciple (*Ibid.*, 72, 74). Peut-être, mes frères, vous a-t-on vu suivre Jésus-Christ, vous avez paru vous attacher à lui ; peut-être quelquefois avez-vous parlé courageusement pour défendre ses intérêts ; mais parce qu'aujourd'hui vous appréhendez de souffrir... : et quoi souffrir ? Sont-ce les supplices, la mort, la perte de vos biens ? Non, ce n'est point tout cela, mais simplement les railleries de quelques faux amis, la contradiction d'une famille, les yeux de quelques domestiques : vous aurez honte de la piété, de la charité, de la pénitence. Non, direz-vous (et vous le direz en parlant comme le monde, en agissant comme le monde), je ne suis pas si

exact ni si sévère que vous m'avez cru, je ne suis pas disciple de l'Evangile : *Non sum* (*Luc.*, XXII, 58). Non, vous ne l'êtes pas en effet; car je ne compte guère sur ce que vous venez me dire dans un tête-à-tête sur les promesses que vous me faites d'être à Dieu, lorsque je sais d'ailleurs que vous ne risquez jamais rien pour Jésus-Christ, que vous rougissez de lui dans toutes les occasions, qu'à la première épreuve vous trahissez tous vos devoirs, et que ce qui vous décide sur votre religion, c'est la crainte de souffrir. Ah ! Pierre fut heureux d'être sensible à ce regard intérieur de Jésus-Christ qui le frappa (*Ibid.*, 61) ; mais qu'il est à craindre que, si cet exemple ne vous convertit pas, vous ne vous endurcissiez dans votre perfidie, que de déserteurs de l'Evangile vous n'en deveniez les ennemis déclarés ! et peut-être l'esprit de Dieu n'a-t-il permis qu'on nous fît le récit de la mort désespérée de Judas immédiatement après la conversion de Pierre (*Matth.*, XXVII, 3, 5), que pour nous faire entendre qu'en continuant de renoncer Jésus-Christ, on en vient bientôt à le trahir et à le livrer, et qu'on s'attire une malédiction sans retour.

Faut-il encore, mes frères, vous montrer Jésus-Christ en présence de Pilate, rendant gloire à son propre ministère (*Ibid.*, 11), avouant hardiment la qualité dont on lui faisait un crime, et affirmant sans équivoque et sans ménagement la vérité pour laquelle on sollicitait sa condamnation (*Joan.*, XVIII, 33-37) ? Il eût pu dire qu'il n'était point roi, dans le sens que Pilate l'entendait. Mais il était trop important qu'on sût qu'il l'était d'une manière supérieure à tous les rois de la terre, et qu'il mourait pour l'établissement de son règne. Son témoignage, il est vrai, ne préjudicie point à l'autorité du prince; car de tous les législateurs, c'est Jésus-Christ qui l'a le mieux établi. Cependant on doit s'en servir comme d'un prétexte pour l'accuser de révolte; et quoique Pilate connaisse l'illusion, il fera droit sur son aveu pour le condamner. N'importe, Jésus-Christ est venu pour manifester sa vérité, il remplira sa mission jusqu'à la fin, et il en sera le premier martyr et la première victime.

Aussi son témoignage devant Pilate a-t-il paru à saint Paul le motif le plus puissant pour inviter son disciple Timothée à se rendre fidèle à son ministère. Entendons-le bien une bonne fois : *Præcipio tibi coram Christo Jesu qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato, ut serves mandatum sine macula* (I. *Tim.*, VI, 13, 14). Mais ce n'est pas là votre compte, mon cher auditeur. Dans cette contrariété de conduite de Jésus-Christ et de Pilate, de Jésus-Christ fidèle à Dieu dans la souffrance, et de Pilate infidèle à son devoir de peur de souffrir, vous laisserez, quoique chrétiens, Jésus-Christ pour ce qu'il est, et vous prendrez Pilate pour votre modèle. Venez voir, vous tous qui avez quelque autorité dans le monde, ce que peut la crainte

dans un cœur qui a d'autres intérêts que ceux de la justice.

Vous pensiez peut-être que la seule probité humaine vous suffirait pour vous défendre contre l'iniquité; vous vous prévaliez d'une certaine droiture de cœur, de quelques bonnes intentions, d'un peu d'amour pour le bien; mais c'est qu'on ne vous avait pas encore mis à l'épreuve; vous ne saviez pas ce que c'est que de voir son repos et sa fortune en péril; vous ne vous étiez point vu en compromis avec les grands. Instruisez-vous donc, et comprenez qu'il n'est point de crimes, point d'injustices dont on ne soit capable dès qu'on craint les hommes. Peut-être que le respect humain n'aurait pas suffi à Pilate pour condamner Jésus-Christ; l'injustice était trop criante : ce même respect pouvait tout au plus lui inspirer d'accorder quelque chose à la haine et à l'envie, de favoriser un peu ces furieux et un peu l'innocence de l'accusé, de se relâcher sur l'exactitude de la justice, et de ne pas l'abandonner tout entière. Mais l'intéresse-t-on sur sa fortune, lui fait-on appréhender César (*Joan.*, XIX, 12), dès lors l'iniquité se consomme, et malgré ses convictions, contre son propre jugement, il condamne celui qu'il avait déjà commencé à persécuter injustement par la flagellation : *Jesum autem flagellatum tradidit eis* (*Matth.*, XXVII, 26). Ah ! que nous avons bien besoin de l'exemple de Jésus-Christ pour l'opposer à cette prévarication et sa fidélité dans sa souffrance devrait bien vous apprendre, mes frères, que les souffrances mêmes ne vous seront utiles qu'autant que vous demeurerez fidèles à Dieu; que c'est la gloire du juste de souffrir pour la justice; qu'il vaut mieux que le bien que vous faites vous attire des tribulations que si les tribulations vous portaient à faire le mal. Hé ! comment expieraient-elles vos offenses, si elles donnaient lieu à de nouveaux péchés ?

Enfin, la troisième condition dont je nedis que deux mots, c'est de ne point se laisser abattre par les souffrances; car, mes frères, ce que nous remarquons le plus parmi nos chrétiens, c'est que, dès qu'ils sont affligés, ils ne sont plus capables de rien. Alors on ne pense plus qu'à sa douleur; l'âme y est comme absorbée, elle ne peut plus ni vouloir ni réfléchir; elle ne saurait vaquer à quoi que ce soit, tous ses sentiments lui échappent, ses pensées fuient loin d'elles, elle ne se connaît plus. De là qu'arrive-t-il ? Qu'on demeure dans l'indigence au milieu des plus grandes richesses; qu'on manque à sa religion, lorsqu'elle devrait être plus présente; qu'on se laisse accabler où il faudrait se relever, et qu'on se prive du mérite le plus nécessaire, le plus précieux, le plus abondant. Il n'en fut pas ainsi de notre divin Sauveur. Vous le voyez au milieu des souffrances et des ignominies, toujours appliqué à son œuvre. Dans son agonie il ne perd point l'attention qu'il doit avoir sur ses disciples; lorsqu'on le trahit et qu'on le lie, il pense encore à leur sûreté. Si un offi-

cier lui donne un soufflet chez le grand prêtre, on voit par la sagesse de sa remontrance qu'il est toujours maître de son âme et de ses pensées. La présence de ses ennemis ne préjudicie point à l'exactitude de ses réponses, et pendant qu'on l'accable d'outrages, il porte au loin sa charité sur le disciple qui le renonce. Considérez-le chez Pilate, son courage ne se dément point, il se tait et il parle à propos, il dit tout, et il ne dit que ce qu'il faut; son juge en est dans l'étonnement, sa grandeur d'âme fait sa justification.

Si nous le suivons hors de Jérusalem (ah! c'est en effet ici, chrétiens, qu'il faut le suivre. Heureux cet étranger qui fut choisi pour porter sa croix avec lui (*Luc.*, XXIII, 26) ! Heureux nous-mêmes si, non contents de le suivre des yeux de la foi, nous aimions à partager avec lui son fardeau car, comme c'est sa croix qui nous sauve, les nôtres, si nous les portons dans son esprit, le consolent et le soulagent). Voyez-le, mes frères, la croix n'appesantit point son cœur, et pendant que des femmes ne montrent que de la faiblesse, s'abandonnent aux larmes, ne s'occupent que de ses maux, il les voit, il les instruit, il leur dit ce qu'il faut envisager dans les souffrances (*Ibid.*, 27, etc.). Vous le considérerez bientôt sur la croix prêt à rendre le dernier soupir, faisant tranquillement ses dernières dispositions. Mais, chrétiens, ce qui vous trompe et ce qui vous affaiblit, c'est que vous regardez l'état de la tribulation comme un état violent. Ah! si vous aviez de la foi, si vous connaissiez ce que c'est que Dieu, ce que c'est que le péché, si vous saviez à quel prix le salut vous est promis, si vous aviez bien entendu ces paroles : *Puisque le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec* (*Ibid.*, 31) ? vous ne seriez troublés, effrayés, alarmés, que lorsque vous n'êtes pas dans la douleur; vous vous trouveriez hors de votre place dès que vous ne seriez plus dans l'humiliation, et vous recevriez en paix et avec reconnaissance tous les fléaux de Dieu comme des témoignages de son amour. Reutrés alors, pour ainsi dire, dans votre élément, vous tiendriez votre âme entre vos mains, et vous l'appliqueriez à tout ce qui conviendrait dans l'état où vous seriez. Et qu'on ne me dise pas que cela est impossible. Oui, mes frères, cela est impossible à ceux qui ne tiennent point à Jésus-Christ, qui n'ont point l'esprit de Jésus-Christ, qui ne participent point à Jésus-Christ. Mais soyez chrétiens d'effet aussi bien que de nom, et vous ressentirez, même dans les plus grandes afflictions, la vérité de ces paroles, que c'est des peines par lesquelles il a été éprouvé qu'il tire la force de secourir ceux qui sont tentés. Eh! quelles seraient les peines qu'il n'ait pas portées lui-même et dont nous ne trouvions en lui la consolation et le remède : *In eo in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*. Vous avez vu, mes frères, que la passion de Jésus-Christ est la vertu toute puissante qui forme dans l'homme la

douleur et la contrition du péché; qu'elle est le principe efficace qui donne à l'homme le courage de souffrir pour le péché. Achevons et montrons brièvement que la passion de Jésus-Christ est aussi la force divine qui fait mourir l'homme au péché : c'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde (*Rom.*, V, 12), et c'est la mort qui en chasse le péché. Comme c'est dans la chair qu'il habite, il se détruit dès qu'elle est crucifiée, il s'affaiblit à proportion qu'on la mortifie; il est condamné au moment qu'on la fait mourir. Aussi Jésus-Christ a-t-il pris la chair du péché, afin que, lorsqu'elle serait attachée à la croix, la cédule de notre condamnation y fût attachée avec lui (*Coloss.*, II, 14); que la dissolution de son corps fût la destruction du péché, et que le sang qu'il répandrait servît à l'expier : *De peccato damnavit peccatum in carne* (*Rom.*, VIII, 3). Il ne suffit donc pas, chrétiens, de se repentir du péché, de souffrir pour le péché, il faut encore mourir au péché et pour le péché. Je dis mourir au péché, c'est le premier degré de la justice; c'est cette mort qui a été opérée en nous par le baptême, mort qui consiste à ne le plus commettre, à ne le plus aimer, à le poursuivre sans relâche dans cette chair où il habite, à réprimer cette chair, à la dompter, à la mortifier. J'ai dit encore qu'il fallait mourir pour le péché, parce qu'en effet le péché vit toujours jusqu'à la mort, que la mort en est la solde (*Rom.*, VI, 23), et qu'on n'est entièrement mort à lui que lorsque l'on meurt pour le réparer. Considérons Jésus-Christ opérant en nous cette double mort.

Nous sommes enfin arrivés sur le Calvaire, et ce que je remarque d'abord, c'est qu'on présente à Jésus-Christ du vin mêlé de fiel (*Matth.*, XXVII, 34) pour, d'un côté, le fortifier contre les tourments qu'on allait lui faire endurer, et, d'un autre côté, pour le priver de la douceur qu'il eût pu trouver dans ce soulagement. Vous le refusâtes, ô Jésus! parce qu'en effet ce n'était pas dans les créatures que vous deviez trouver votre force, et parce que vous vouliez marquer à vos disciples qu'ils devaient s'accoutumer à se passer des consolations de la terre, à faire peu de cas de tous les appuis humains, à ne pas négliger la mortification dans le temps même que Dieu les afflige. Vous vouliez leur faire voir que les coupes de Babylone ne sont que des coupes empoisonnées; que le vin que le monde leur prépare est mêlé d'amertume; que ce qu'il donne, part d'une main ennemie contre laquelle il faut être en garde; que ce qu'on reçoit de lui ne porte avec soi que peines, qu'inquiétudes et que remords, et qu'il faut mourir à ses vanités et à ses douceurs pour mourir véritablement au péché.

Cependant ses bourreaux commencent à exercer sur lui les dernières rigueurs. Ce corps adorable est étendu sur la croix sans résistance (*Luc.*, XXIII, 33), comme l'agneau

qu'on se prépare à égorger sur l'autel. Le vrai Isaac se laisse lier sur son bûcher, ses membres cèdent et obéissent à tous les efforts qu'on fait pour les tourmenter; ces mains si bienfaisantes, ces pieds qui se sont fatigués à chercher les pécheurs, sont déchirés par les clous dont on les perce; on l'élève, on l'expose entre deux voleurs: le voilà en spectacle aux anges et aux hommes.

Peuples de l'univers, venez, voyez désormais quelles sont les passions qui pourront tenir devant cet objet, quels sont les péchés qu'on peut épargner. Si nous écoutons l'apôtre saint Paul, nous saurons que *notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que tout le corps du péché fût détruit* (Rom., VI, 6). Si nous revenons sur Jésus-Christ même exposé en croix, nous verrons ce corps de péché captif, souffrant, humilié, couvert d'opprobres, sans force, sans vigueur, condamné à mourir. Si nous examinons tout ce qui se passe dans cette sanglante exécution, nous ne trouvons aucune partie de ce vieil homme qui ait été ménagée, et nous en concluons que la mort au péché ne souffre point d'exception, qu'il n'y a ni ménagement à garder, ni composition à faire.

Que l'orgueil vienne se représenter ici et recevoir sa sentence. J'aperçois, il est vrai, un titre de gloire: *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (Joan., XIX, 19), je vois une couronne sur la tête, un trône sur lequel Jésus-Christ est élevé; mais quelle royauté, quelle couronne, quel trône! C'est en vous rapprochant de tous ces objets que je veux être consulté sur votre état et sur vos devoirs, hommes vains et ambitieux; c'est là que je veux vous donner toutes mes instructions, c'est à ce tribunal que je vous appelle. Je vous ai vus jusqu'ici remplis de l'amour de vous-mêmes, vous parer de titres fastueux, vous revêtir de pompe et de magnificence, assujettir à votre vanité tout ce qui vous environne, ambitionner les places les plus éminentes, dominer tyranniquement sur tout le monde; fiers, altiers, impitoyables, porter vos regards jusque dans le ciel, voulant être des dieux sur la terre, reconnaissant à peine celui de qui vous dépendez. A quoi vous rédirons-nous au pied de cette croix, et que ramporterez-vous de cet orgueil qui vous domine? Si je forme là toutes vos pensées et tous vos sentiments, je vous dirai qu'étant plus élevés que les autres vous devez vous regarder comme plus grands pécheurs; que les plus grandes places sont souvent le trône des plus grands vices; que vous tenez peut-être le premier rang parmi les criminels qui sont à votre droite et à votre gauche, et que lorsqu'on vous a placés sur ce siège de gloire que vous occupez, on vous a fait entrer dans la société des plus méchants: *Et cum iniquis deputatus est* (Marc., XV, 28; Isai., LIII, 12). Vous devez penser que les titres que vous possédez ne sont que des engagements à servir les hommes et à vous sacrifier pour eux; que ces

places, ces trônes où l'on vous voit, ne doivent être pour vous que des théâtres de peines et de travaux; que vous ne devez sentir dans les couronnes que vous portez que les épines dont elles sont chargées, et que tous les cœurs vous contestent vos qualités et votre rang, si vous ne les tenez du souverain Modérateur qui a bien fait tout ce qu'il a fait, et si vous ne les employez pour sa gloire. J'ajouterai que vous devez être préparés à toute la censure publique; que ce qui doit vous décider sur votre conduite, c'est l'utilité et non l'opinion des peuples; que l'amitié ou la haine des grands ne doit jamais être le motif ni le principe de vos démarches; que les humiliations qu'on vous procure, les calomnies dont on vous accable, les insultes qu'on pourrait vous faire, doivent servir de contrepoids à l'orgueil qui pourrait vous corrompre, et que, comme vous ne devez jamais rechercher la grandeur par les vues de l'ambition et de la vanité, de même aussi vous ne devez jamais en descendre par découragement et par la haine des souffrances.

Vous, riches avares et insatiables, et vous, pauvres impatients et désespérés, recevez ici votre instruction ou votre condamnation. Vous, dis-je, riches avares, est-ce auprès de cette croix que vous avez appris à vous enrichir des biens de vos frères, à partager leurs dépouilles, à les vexer par des usures, à leur refuser leur salaire, à retarder le paiement de vos dettes? Il est vrai que je trouve ici l'image de vos désordres; je vois des bourreaux qui se disputent l'héritage d'un innocent qu'ils ont opprimé, je les vois acharnés sur une proie qu'ils ont envahie, je les vois risquer au sort le bien qu'ils ont usurpé (Joan., XIX, 23, 24), et je me représente dans leurs personnes ceux d'entre vous qui acquièrent par toutes sortes de voies, qui font leur divinité de la fortune. Mais c'est à Jésus-Christ crucifié, et non à ses meurtriers que je vous rappelle; apprenez de lui, par l'abandon qu'il fait de ses habits, le mépris que vous devez avoir pour les biens les plus nécessaires; voyez si pour quelques légers avantages il est permis de fatiguer vos frères par des procès, s'il vous convient de blasphémer contre la Providence, lorsque vous voyez vos biens passer à des usurpateurs, et si la loi d'un Dieu exposé nu sur une croix peut tolérer ces attachements criminels à ce que vous possédez. Il avait dit pendant sa vie qu'on devait relâcher sa robe à celui qui nous enlèverait notre manteau (Matth., V, 40), il avait lui-même confié son argent à un voleur; ici il abandonne tous ces vêtements, il aperçoit le pillage qu'on en fait, il se livre lui-même: et vous, pauvres et indigents, vous murmurerez de votre pauvreté même, vous trouveriez mauvais qu'on vous traitât comme Jésus-Christ a été traité, et vous vous désespéreriez sur les rigueurs d'un état que vous devriez estimer depuis que votre Sauveur l'a choisi lui-même!

Produisez ici vos haines et vos vengeances

ces, esprits inflexibles et intraitables. Ou renoncez à la rédemption, ou avouez que depuis qu'un Dieu a pardonné à ses ennemis (*Luc.*, XXIII, 34), depuis qu'il vous a offert votre réconciliation malgré toutes vos offenses (*Matth.*, V, 44), depuis qu'il a prié pour vous et pour tous ceux qui l'ont mis dans l'état où vous le voyez, avouez qu'il n'est point d'injures que vous ne deviez oublier, point d'ennemis que vous ne deviez aimer, point de persécuteurs pour qui vous ne deviez prier. Ah! dès que vous m'opposerez cette insulte qu'on vous a faite, ce bruit injurieux qu'on a répandu contre vous, cette vexation où l'on vous tient, je vous dirai de prêter l'oreille à cette parole qui est l'expression de la plus ardente charité et qui en renferme tous les devoirs : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Pour vous, voluptueux, sensuels, délicats, immortifiés, amateurs des aises et des commodités de la vie, vous semblez ici les moins épargnés. Interrogez-moi maintenant sur tout ce corps de votre vie : mais souvenez-vous que nous sommes au pied de la croix, car hors de là je ne vous entends plus, je ne vous reconnais plus. Que demandez-vous ? Ce n'est pas sans doute ce qu'il faut penser de cet abîme de volupté dans lequel vous vous noyez, de cette brutale incontinence dans laquelle tous vos sens sont prostitués. Femmes du monde, vous n'exigez pas de moi que je délibère sur le jugement que je dois porter de ces parures dont vous faites tout votre mérite, de ces airs travaillés avec tant de soins pour séduire et pour corrompre les cœurs, de cette mollesse éternelle dans laquelle vous entretenez vos corps. Ah! retirez-vous d'ici, loin de la croix, si vous y conservez des vices de cette nature. Mais ce que vous pourriez me demander, mes chers auditeurs, serait, si en accordant à votre corps tous les soulagements qui se présentent, en donnant à vos sens ce qui flatte leur curiosité, en vivant commodément et à l'aise sans vous priver jamais de quoi que ce soit, vous pouvez accomplir la pénitence que vous méritez, et vous faire reconnaître pour les disciples de Jésus-Christ crucifié. Ah! Jésus, répondez vous-même, car on nous accuse toujours d'être trop sévères; votre Évangile même ne suffit pas pour les convaincre; parlez-nous du haut de cette croix où vous êtes attaché : pour quelle chair sont ces plaies dont on vous a meurtri ? que voulez-vous expier par ce visage défiguré ? quels crimes voulez-vous réparer par ces mains percées de clous ? à quels excès cette bouche desséchée doit-elle remédier ? quelles énormités ce lit sur lequel vous êtes étendu doit-il effacer ? Que toute la nature humaine parle ici et qu'elle s'explique ; qu'elle nous dise ce que le Sauveur a épargné en elle, ou plutôt qu'elle avoue qu'il n'est rien qu'elle ait pu soustraire aux douleurs et aux ignominies de la croix.

Aussi, mes frères, voyez-vous que Jésus-Christ, qui voulait nous montrer qu'aucun pécheur ne devait se croire exclu du salut,

qu'aucun péché n'était irrémissible, nous donne un exemple de sa charité et en même temps de la puissance de sa croix dans la personne d'un criminel, d'un homme peu susceptible de conversion, d'un homme jusqu'alors impénitent (*Luc.*, XXIII, 40, etc.). Non, mes frères, je ne dois pas le dissimuler ; et puisque c'est aujourd'hui un jour de miséricorde et de salut, je dois vous dire (et c'est vous dire que tout péché a été détruit sur la croix, puisque celui dont il s'agit ici est un de ceux que Dieu pardonne moins, l'impénitence jusqu'à la mort), je dois vous dire que les plus grands pécheurs, ceux qui ont été les plus obstinés, les plus endurcis, peuvent et doivent toujours espérer dans leur dernière heure. Il est vrai, j'en vois un qui meurt dans son péché (*Ibid.*, 39), et il fallait que la croix de Jésus-Christ nous corrigeât de la fausse sécurité qui nous fait retarder notre conversion jusqu'à la mort : mais il fallait encore que cette croix nous précautionnât contre la défiance et le désespoir dans ces derniers moments. Il fallait de plus qu'elle formât nos idées sur les caractères de la vraie pénitence à la mort. C'est ici un coupable qui reconnaît dans les souffrances les signes de la colère de Dieu sur les pécheurs, et qui se rappelle à lui dans la tribulation : *Neque tu times Deum quod in eadem damnatione es* (*Ibid.*, 40) ; c'est un pécheur qui sent qu'il mérite ce qu'il souffre : *Nam digna factis recipimus* (*Ibid.*, 41) ; c'est un pénitent qui reconnaît toute la sainteté de son Médiateur et qui sait que ce sont nos péchés qu'il expie sur la croix : *Hic autem nihil mali fecit* ; c'est un homme racheté qui se confie uniquement dans la grâce de son Sauveur, qui ne s'occupe dans ses douleurs que de l'éternité, qui ne demande point à vivre, mais à mourir pour se réunir à son Dieu : *Memento mei cum veneris in regnum tuum* (*Ibid.*, 42) ; enfin c'est un élu qui connaît Jésus-Christ, et que Jésus-Christ connaît, c'est à ce prix qu'il est reçu dans le paradis, car la mort que l'on souffre dans ces sentiments peut expier tous les crimes à la fois : *Hodie*, lui dit Jésus-Christ, *mecum eris in paradiso* (*Ibid.*, 43).

Mais voici que l'heure arrive de mourir pour le péché. Que toute l'Eglise soit attentive à ce spectacle : Marie qui tient ici sa place lui en donne l'exemple. Que les disciples bien-aimés s'approchent et qu'ils contemplent ; Jean au pied de la croix les représente tous (*Joan.*, XIX, 25-27). Que l'Eglise se souvienne que c'est par la vertu de la croix qu'elle est devenue mère. Que les disciples sachent que c'est à l'ombre de la croix qu'ils deviennent vrais enfants de l'Eglise. Que la mère et les enfants ne se glorifient que dans la croix, et tandis que les impies crucifient Jésus-Christ par de nouveaux péchés, se scandalisent de sa croix, insultent à sa croix, que les enfants et la mère adorent et bénissent, et qu'ils recueillent avec soin tous les fruits de la croix.

Je l'ai dit, chrétiens auditeurs, il faut mourir pour achever de réparer le péché ;

jusque-là tout est à craindre. Tant que le pécheur vit, la justice combat contre la miséricorde; la satisfaction n'est complète que lorsque la victime est égorgée et que la sentence de mort est exécutée. C'est cette économie de justice sur le Rédempteur qui explique ces paroles si mystérieuses : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (Math., XXVII, 46; Psal. XXI, 1)? C'est comme s'il disait : Mon Dieu, mon Dieu (car je n'envisage ici que votre justice qui me punit), vous voyez tout ce que j'ai souffert jusqu'ici; n'est-il pas temps que vous me délivriez? ne devriez-vous pas récompenser maintenant mon obéissance, comme vous fîtes autrefois celle d'Isaac sur le bûcher en le sauvant de la mort? Pourquoi faut-il que je réunisse dans ma personne et la soumission de ce fils et le sacrifice de la victime qui lui fut substituée? quelles sont donc les causes de cette persévérance à vouloir que je meure? que ne m'accordez-vous maintenant le salut que je vous demande et pour moi et pour mon Eglise? pourquoi m'abandonnez-vous à toutes les rigueurs de ces derniers moments?

L'on dirait, mes frères, que Jésus-Christ ignore les motifs de cette sévérité, mais il les avait expliqués par son prophète : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* (Psal. XXI, 1). Ah! c'est que les péchés dont je suis tout couvert méritent la mort; que l'arrêt prononcé : *Morte morieris* (Genes., II, 17), doit être littéralement exécuté; que la réconciliation ne doit jamais être assurée avant cette exécution, et que la miséricorde peut être traversée jusqu'à ce que la chair descende dans le tombeau. Eh bien! mon Dieu, frappez; je consens de mourir, mais il faut que vous me ressuscitiez. J'ai crié vers vous pendant le jour, et comme vivant encore, et vous ne m'avez pas exaucé : *Clamabo per diem, et non exaudies* (Psal. XXI, 3), mais si je vous prie pendant la nuit comme immolé et comme mort, vous ne pouvez plus me rien refuser : *Et nocte, et non ad insipientiam mihi* (Ibid.).

Jésus-Christ connaît désormais que tout est accompli, le voilà satisfait, il finira son sacrifice, et de peur qu'il n'y manque quelque chose il dira : J'ai soif; *Sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio* (Joan., XIX, 28; Psal. LXVIII, 22). Ah! j'ai soif. Que nous direz-vous ici, vous qui avez violé sans égard la loi de l'abstinence et du jeûne? vous qui, loin d'accomplir les Ecritures ou les ordonnances de l'Eglise, n'avez pas même observé les bienséances; qui par des repas délicieux et ambigus et par des raffinements de sensualité avez fait d'un temps de pénitence un temps de voluptés et de scandales; comment vous excuserez-vous? *Sitio* : vous devriez bien l'entendre, vous qui avez sous vos yeux tant de pauvres en qui Jésus-Christ crucifié souffre la faim et la soif, et vous pourriez vous souvenir de cette soif éternelle que le mauvais riche souffre dans les enfers. Mais, peuple chrétien, écoutez, écoutez :

Sitio ; ce sont des âmes que Jésus-Christ demande : maître de toutes les grâces, il cherche des cœurs sur qui il puisse les répandre : *Sitio* ; son trésor lui pèse, parce qu'il ne trouve presque personne qui veuille le recevoir. Il avait dit autrefois à une pécheresse : *Donnez-moi à boire* (Joan., IV, 7); il vous le dit maintenant sur la croix, pécheurs : Je ne désire que votre conversion; venez donc me désaltérer. Ah! si vous connaissiez le don de Dieu (Ibid., 10); si vous saviez tout le prix de ma mort, si vous compreniez tout ce que je puis désormais, si vous pouviez voir quel est celui qui vous demande à boire, vous lui en demanderiez vous-même, et il vous donnerait tout son sang, qui est vraiment cette eau rejaillissante jusqu'à la vie éternelle (Ibid., X, 14). Mais qu'arrivera-t-il? que nous ne verrons dans ces temps de Pâques que des spectateurs de la croix qui présenteront à Jésus-Christ des corps et des cœurs, des vases pleins de corruption. On paraîtra s'empresse à le soulager par des pratiques extérieures, des confessions, des communions; nos temples se trouveront remplis : *Vas ergo erat aceto plenum* (Joan., XIX, 29). Mais quel soulagement pour lui, ou plutôt quelle surabondance de douleur? des hypocrites, de faux pénitents, de véritables juifs, des profanateurs et des sacrilèges. Mais qu'entends-je? *Consummatum est* (Ibid., 30), tout est accompli; c'est-à-dire que tandis que l'iniquité se consomme, que les méchants mettent le sceau à leur réprobation, Jésus-Christ consomme sa charité; c'est-à-dire que Dieu est apaisé, que les figures font place à la vérité, que les cieus sont ouverts, que la terre se renouvelle, que les cœurs se brisent, que les morts vont ressusciter : *Consummatum est*.

Ici, chrétiens, gardons le silence, prêtons l'oreille à cette voix qui va retentir; c'est la dernière que Jésus-Christ profèrera sur la croix, mais elle est puissante. C'est une voix qui se fait entendre au trône de Dieu; c'est une voix que l'on respecte dans le ciel, qui va opérer mille prodiges. Ah! pût-elle remuer tout cet auditoire! pût-elle ouvrir tous ces sépulchres remplis d'infection, ressusciter tous ces morts spirituels, fendre tous ces cœurs de pierre! pût-elle nous apprendre à tous ce que c'est que notre âme, à qui elle appartient, à quoi elle est destinée! *Pater*, mon Père! Dieu n'est plus un juge inflexible, c'est un père tendre et miséricordieux. Il est donc permis de s'approcher de lui; nos âmes sont à lui, il les reconnaît toutes dans son Fils, et il les recevra surtout à la mort, si nous les lui remettons : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc., XXIII, 46; Psal. XXX, 6), et baissant la tête, il rendit l'esprit (Joan., XIX, 30).

Ne semblerait-il pas que tout est ici désespéré, que le Rédempteur étant mort, il n'y a plus lieu à la rédemption, que tout ce grand œuvre soit manqué, que l'enfer soit vainqueur, que la malice des hommes ait triomphé, que nous rentrions dans la perdition,

que toutes les promesses sont inutiles ? Ah ! moment de la mort de mon Sauveur, que vous êtes précieux pour moi ! ô jour, vous serez le premier des jours, parce qu'en effet c'est de ce jour et de ce moment que dépend tout mon salut. C'est cette mort qui satisfait à Dieu, qui expie tout mon péché, qui le détruit pour jamais, qui efface ma condamnation, qui confond tous mes ennemis, qui m'arrache de leurs mains, qui me ressuscite à la vie, qui me rendra glorieux et immortel.

O mort ! où est donc ta victoire ? où est ton aiguillon (I Cor., XV, 55) ? Tu pourras encore, il est vrai, triompher pour un temps des pécheurs justifiés, comme tu as triomphé du Juste qui les a sauvés, mais ton triomphe sera ta défaite. En détruisant leurs corps, tu te détruiras toi-même, puisque tu détruiras le péché dont tu es la solde ; en les jetant en terre, tu les feras germer pour l'immortalité. Mais tu mérites bien qu'ils te soient enlevés ; tu as osé attenter à leur Dieu, tu n'as pas su discerner l'innocent d'avec le coupable, tu l'as fait descendre dans le tombeau avec les autres morts, et tu n'as pas vu que tu renfermais ton vainqueur dans ton sein, que tu ne lui ouvrais les portes que pour te laisser ravir tes dépouilles (Luc., XI, 21, 22), et qu'en le compromettant avec lui, tu serais forcée de lui relâcher tes captifs. Cependant il te l'avait prédit, il t'avait même défiée de résister à la force et au tranchant de ses armes. N'accuses donc que toi de ta déroute, et vas subir dans l'abîme dont tu es sortie la honte et le désespoir de ne t'en relever jamais. Voilà, mes frères, les fruits de la mort de Jésus-Christ, de nous faire mourir au péché et de nous faire réparer le péché par la mort : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.*

Je le demande maintenant, chrétiens, y a-t-il à nos maux quelque remède qui ne nous ait pas été préparé dans la passion de Jésus-Christ ? Qu'y a-t-il dans le péché qu'il n'ait combattu et qu'il n'ait détruit ? Quel est le sacrifice qui ait manqué à sa religion ? Quel est le prix, quelle est la dignité qu'il faudrait ajouter à ses mérites ? Jugez donc de ce que doit être l'homme formé par la grâce et par l'esprit d'un tel médiateur ; s'il est un seul pécheur qui doive désespérer de son salut, s'il y a une seule tentation que nous ne puissions vaincre, une seule épreuve que nous ne puissions soutenir ? Non, ce n'est pas trop dire que d'affirmer avec l'apôtre saint Pierre qu'en recevant l'esprit de Dieu nous avons reçu tout ce qui peut former la vraie vie et la vraie piété ; que Dieu en nous le donnant nous a communiqué les plus grands dons et les grâces les plus précieuses, et que par ces grâces mêmes il nous a rendus participants de la nature divine (II Petr., I, 3, 4). Puissiez-vous, mes frères, recueillir aujourd'hui ces grâces, et en embrassant la croix de votre Sauveur, recevoir ces dons pour gages de votre résurrection et de votre immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Sur la résurrection du chrétien.

Consepulti sumus cum illo, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vite ambulemus.

Nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ, afin que comme il est ressuscité d'entre les morts par la gloire et la puissance de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle (Rom., VI, 4)

S'il nous suffisait, mes frères, de croire le mystère auguste de la résurrection de Jésus-Christ, ce serait assez pour moi de vous en marquer les circonstances et d'en étaler à vos yeux toute la gloire. Je vous dirais que le Fils unique de Dieu, après avoir consommé ses humiliations et ses souffrances, devait rentrer dans l'état de splendeur et de majesté dont il avait paru déchoir pour notre salut ; qu'il était juste qu'ayant été comme vaincu par la mort, il la vainquit à son tour ; et que le triomphe qu'il remporterait sur elle, fût le gage et le modèle de celui qu'il devait remporter sur le démon, sur l'enfer et sur le péché.

Je vous ferais un récit fidèle de tout ce que les évangélistes nous en rapportent. Je vous représenterais ce Dieu, non plus comme un Dieu humilié et anéanti, chargé de toutes les iniquités du monde, rassasié d'opprobres, exposé aux insultes d'une populace, élevé en croix entre deux voleurs, réduit au silence et à l'obscurité du tombeau ; mais comme un Dieu qui se ressuscite lui-même, qui sort du sépulcre par sa propre vertu, qui glorifie son humanité sacrée, qui la met en possession des droits qu'elle a acquis par ses souffrances, qui la fait triompher de tous les efforts de ses ennemis, qui la rend impassible et immortelle, et qui, par cet effort de puissance, finit et consomme le grand ouvrage de notre rédemption.

Mais la foi de la résurrection n'est pas le seul fruit que nous devons tirer de la résurrection même. Il faut encore que nous ressuscitions avec Jésus-Christ, que nous triomphions comme lui de l'enfer et du péché, et que nous vivions aussi réellement par la grâce que Jésus-Christ vit par sa gloire.

C'est une maxime qu'il n'est pas permis aux chrétiens d'ignorer, et que l'apôtre saint Paul a eu soin de nous développer, que, *comme Dieu était dans son Fils pour réconcilier le monde avec lui, de même aussi nous étions tous en Jésus-Christ pour être réconciliés avec Dieu (II Cor., V, 19)*. Les différents états par lesquels notre Rédempteur a voulu passer, les différents mystères de sa vie sur la terre ne lui sont pas personnels ; ils nous deviennent propres, et par ressemblance de nature qu'il a prise avec nous, et par la communication de l'esprit que nous avons reçu de lui. Comme nous avons été ensevelis en lui, nous avons aussi été ressuscités et glorifiés en lui, notre vie est cachée en lui, et nous reposerons éternellement en lui : *Convivificavit nos in Christo,*

et conresuscitavit, et consedere fecit in cælestibus (Ephes., II, 5, 6).

Cherchons donc, mes frères, dans le mystère de la résurrection de Jésus-Christ le modèle de la nôtre. Nous le trouvons tracé dans ces paroles de l'Apôtre : Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts : *Christus surrexit a mortuis* ; ces paroles qui expriment deux caractères de la résurrection du Sauveur, qui nous marquent deux devoirs de la vie ressuscitée, et qui vont faire tout le partage de ce discours. *A mortuis* ; Jésus-Christ n'est plus dans la mort ni parmi les morts : il faut donc pour ressusciter avec lui, n'être plus dans le péché ni parmi les pécheurs ; ce sera mon premier point. *Surrexit* ; il vit d'une vie triomphante et immortelle : il faut donc vivre d'une vie de grâce et de sainteté, et qui soit persévérante ; ce sera mon second point. En un mot, renoncer au péché et aux occasions du péché ; premier caractère d'une véritable résurrection : mener une vie de justice et de sainteté, et la mener jusqu'à la fin ; second caractère d'une solide résurrection. C'est ainsi que nous marcherons dans une vie nouvelle à l'exemple de Jésus-Christ : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus*. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en chantant avec l'Eglise : *Regina cæli*, etc.

PREMIER POINT.

Il semble, mes frères, que Dieu en punissant le péché par la mort, ait voulu représenter par cette punition l'état malheureux du péché même. La mort est un dérangement qui se fait dans les parties nobles du corps, et qui oblige l'âme à s'en séparer : c'est une révolution générale qui ôte au corps tout sentiment, toute force et toute action. Ce qui se passe autour de lui ne l'intéresse plus, il n'aperçoit plus les objets qu'on lui présente, le trait le plus éclatant ne saurait le ranimer, si on le blesse, il est insensible ; ce n'est plus qu'une vile portion de matière destinée à la pourriture, dont la vue et l'odeur sont insupportables et qu'on se hâte d'ensevelir sous la terre, pour en étouffer les horreurs et la contagion. En un mot, la mort est une espèce de destruction et d'anéantissement qui fait disparaître l'homme à nos yeux et qui le rend invisible.

Or, chrétiens, si vous aviez de la foi, vous découvririez des effets à peu près semblables dans le péché. Dès qu'il s'introduit dans une âme, il y fait un ravage universel, il y produit un bouleversement général ; il la corrompt dans toute sa substance, il pervertit toutes ses facultés ; elle ne fait plus d'usage de son jugement, son propre cœur lui échappe ; tous ces grands objets de la religion, le jugement d'un Dieu, les supplices de l'éternité, les horreurs d'un enfer ne la touchent plus ; elle n'écoute plus la voix de la grâce qui la rappelle à son devoir, le bruit de la divine parole ne la réveille point, souvent même elle est insensible aux maux dont Dieu la frappe pour la punir.

Ce n'est plus cette âme formée à l'image de son Créateur, ce ne sont plus ces traits si

marqués de justice et de vérité qu'il avait imprimés en elle : elle est toute défigurée ; c'est un spectre, c'est un monstre affreux, et plus affreux aux yeux de Dieu que tout ce que nous pouvons comprendre. Le corps qu'elle habite n'est plus qu'une prison où elle est renfermée, une sépulture où le ver des passions et des vices la ronge et la dévore, où elle devient elle-même toute charnelle ; d'où il sort une odeur de mort et de corruption qui se répand sur la plupart de ses œuvres et qui les infecte, et qui ôte aux autres (quelque bonnes qu'elles puissent être) le titre glorieux de méritoires de la vie éternelle, avantage que l'état de justice tout seul peut donner. Enfin le péché dans l'âme est une espèce d'anéantissement à l'égard de Dieu qui n'y reconnaît plus son ouvrage, et qui la rejetterait loin de lui, si sa miséricorde ne s'intéressait encore pour elle. O état, ô mort, que vous êtes horribles ! état néanmoins qui compose la plus grande partie du monde, état où nous avons été nous-mêmes par notre naissance, souvent encore par notre choix : *Et hæc fuistis* (I Cor., VI, 12).

Qu'est-ce donc, mes frères, que ressusciter par rapport à l'âme ? Si l'on s'en tenait à l'usage et aux décisions pratiques de la plupart des hommes, il faudrait dire que ressusciter à la grâce, c'est se parer de quelques beaux dehors, de quelques apparences de conversion, se couvrir pour un temps du voile de la modestie et de la vertu, se donner par artifice quelques mouvements de piété, se confesser, communier, former au hasard quelques actes de pénitence. Pour moi je réponds que s'il n'y a rien de plus, ce n'est que le fantôme d'une âme ressuscitée, et que pour être véritablement vivant aux yeux de Dieu il faut premièrement quitter le péché.

Car, enfin, mes frères, dirait-on qu'un corps est vivant parce qu'on l'a embaumé, qu'on l'a paré, qu'on a peint son visage avec quelques couleurs, et qu'on peut lui donner certains mouvements par le moyen de quelques ressorts ? Ah ! c'est toujours un cadavre, c'est un mort. Mais afin qu'il vive, il faut qu'il rentre dans sa situation naturelle, que tous ses organes reprennent leur action et leur force, que le sang coule dans ses veines avec le même ordre et la même économie ; que l'âme s'y réunisse, qu'elle règle toutes ses actions, et que tout ce qui paraît au dehors soit l'effet de la vie dont elle est intérieurement animée. C'est ainsi, mes frères, que pour recouvrer la vie de la grâce il faut que l'âme rentre dans l'état dont elle a été dépourvue par le péché, qu'elle reprenne sa première forme, qu'elle recouvre les traits augustes que le péché avait effacés, qu'elle écoute et qu'elle obéisse à la voix de l'Esprit-Saint, qu'elle suive les lumières et les mouvements de ce divin Esprit qui l'éclaire et qui l'anime, et qu'elle manifeste dans ses actions la vertu et le don qui habitent en elle.

Il est dit dans l'Evangile que Jésus-Christ, après sa résurrection, se trouvant au milieu de ses disciples, les jeta d'abord dans l'effroi et qu'ils crurent voir un fantôme : *Conturbati* ;

et conterriti existimabant se spiritum videre (Luc., XXIV, 37). Hélas ! combien d'apparitions qui se font tous les jours de faux ressuscités, qui ne font voir que des ombres ambiguës de conversion ! Les parties nobles, le cœur, la volonté, tout est encore au même état ; le ver des péchés les consume toujours ; la charité ne les anime point, ils ne sont point réunis à Dieu, ils ne sont point vivants à ses yeux. C'est néanmoins un bel extérieur, quelques mouvements semblables à ceux des vivants ; ils semblent marcher comme les autres, ils font même quelquefois plus de bruit, et on en est étonné, mais qu'ils se laissent approcher, qu'ils se laissent approfondir, tout ce spectacle se résout en fumée ; ce n'était qu'un fantôme : *Existimabant se spiritum videre*.

Il n'en fut pas ainsi du Sauveur ressuscité : il s'approche de ses disciples, il leur montre ses pieds et ses mains : Touchez et voyez, leur dit-il : un esprit, un fantôme n'a ni chair ni os : *Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet* (Ibid., 29). Voilà, mes frères, ce qu'il faut que vous soyez en état de me répondre lorsque je vous interroge sur votre changement ou que je m'approche de vous pour savoir ce que vous êtes ; il faut, dis-je, que vous me répondiez : *Ego sum*, c'est moi, oui, c'est moi tel que j'étais dans ma première innocence. Il est vrai, j'étais descendu dans l'horreur d'un sépulcre, j'ai été tout couvert de l'ordure des péchés, je ne me connaissais plus moi-même, j'avais fait alliance avec la mort, j'étais dévoré de passions honteuses qui se disputaient l'empire de mon cœur, mon âme était en proie à toutes sortes de démons, une pierre fatale fermait mon tombeau, la lumière du soleil de justice ne faisait plus sur moi ces impressions vives que j'éprouvais avant mon péché, à peine mes yeux étaient-ils frappés de ses traits, la vérité ne se faisait entendre que faiblement à mes oreilles, et ma volonté demeurait dans l'assoupissement ; mais mon Dieu a eu pitié de ma faiblesse, une voix forte est sortie du sein de sa miséricorde, il m'a prévenu de l'abondance de sa grâce, j'en ai suivi les mouvements, j'ai surmonté tous les obstacles, les anges du Seigneur ont levé la pierre, et tous mes liens se sont rompus. En vain j'étais gardé de toutes parts par des hommes qui s'opposaient à ma délivrance ; on voulait me retenir, chacun s'empressait de me saisir et de m'entraîner encore dans la mort lorsque je voudrais m'échapper ; tout le monde se préparait à m'accabler de reproches, à me faire rentrer dans mon sépulcre dès que je reprendrais vie ; mais la grâce a vaincu en moi et avec moi toutes ces difficultés : j'ai percé cette foule d'ennemis, je les ai confondus, je suis sorti triomphant, et me voici : *Ego sum*. Oui, c'est moi, et je ne vous trompe point : mes ténèbres se sont dissipées, je vois désormais la vanité, le néant des faux biens, l'illusion des plaisirs, l'injustice des passions, l'énormité du péché. La lumière divine a répandu pour moi, sur tous les objets, un jour qui me les fait apercevoir tels

qu'ils sont, et mon esprit a reçu de nouveau toute l'empreinte de cette image que Dieu a formée en moi et que mon péché avait rendue méconnaissable. Mes désirs ne sont plus désordonnés, mon cœur n'est plus divisé ni corrompu par ses anciennes passions, mon âme n'est plus déchirée de remords, ma volonté ne se partage plus, elle s'est rapprochée de Dieu, elle s'est réunie à lui ; c'est lui qui la remue, qui règle tous ses désirs, qui lui donne tous ses mouvements. Sondez, et voyez si ce n'est pas son esprit qui produit en moi cette consistance et cette fermeté dans le bien ; mes mains sont toujours prêtes aux œuvres qu'il me présente à faire, mes pieds sont fermes dans les voies qu'il m'a montrées : *Vide manus meas et pedes meos, quia ipse sum*. Je ne redoute point la discussion ni l'examen, je consens que l'on approche. Peut-être est-il de faux ressuscités, des fantômes de pénitents, mais je sais que ce sont des ombres vides qui disparaissent à la première lueur du jour, que ce sont des images qui trompent les sens, qui n'ont rien de réel, et qu'il n'y a que les enfants et les insensés qui s'y laissent surprendre. Pour moi, ce n'est pas ainsi que je veux être, je ne cherche point à tromper, encore moins à me tromper moi-même : *Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet*. Encore un coup, je suis ressuscité : voyez en moi les plaies de la pénitence, mon cœur est encore marqué de ce trait invisible de la grâce qui en a tiré tant de larmes ; j'en veux porter toute ma vie la cicatrice, et elle sera le signe de ma victoire et de mon triomphe : *Infer digitum tuum huc, et mitte in latus meum* (Joan., XX, 27). Ce ne sont pas vos lèvres, chrétiens auditeurs, qui doivent tenir ce langage, mais c'est votre conduite elle-même qui doit nous en répondre.

Ah ! quand nous le verrons, nous nous écrierons pour lors vers Dieu : *Dominus meus et Deus meus* (Ibid., 28) ! Mon Dieu, mon Seigneur, je reconnais le miracle de votre main toute-puissante, je confesse que vous êtes le Dieu de nos cœurs, que vous les changez quand il vous plaît. Oui, je vois bien que vous avez rendu la vie à mon âme : ce n'était pas un mort de trois jours, c'était un mort de plusieurs années ; mais votre voix a été assez forte pour le réveiller ; vous l'avez ressuscité du tombeau de ses vices, je vous en bénirai éternellement : *Dominus meus et Deus meus*. Mais aussi, plus incrédules que ce disciple dont j'emprunte les paroles, si le mort est toujours dans le tombeau, si cette âme est toujours partagée par de vains désirs, si elle est toujours couchée sur la terre, si on y voit encore le ver de l'orgueil, de la jalousie, de la vengeance, de l'ambition, de l'amour du monde ; si elle est froide et sans mouvement pour les choses de Dieu, si le bruit des vérités ne la réveille point, s'il n'y a point de cicatrices ni de marques de pénitence, alors elle aura beau nous apparaître et nous éblouir de quelques couleurs empruntées, nous ne croirons point que le mort est ressuscité : *Nisi videro fixu-*

ram clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam (Ibid., 25).

Mais je vois, mes frères, quelle est ici la cause de tout le mal : c'est que, par une illusion grossière dont vous êtes incapables sur ce qui regarde la vie du corps, vous pensez qu'à l'égard de l'âme la vie et la mort ne sont pas incompatibles. Vous vous imaginez que la justice et le péché peuvent s'allier ensemble, qu'on peut s'allier à Dieu sans cesser d'être au démon, et que, sur le fait de la pénitence, il suffit de représenter au dehors, sans changer de sentiments et de dispositions. Or, pour vous faire sentir, mon cher auditeur, non pas l'extravagance de cette idée (car elle est palpable), mais le fait que je vous impute, n'est-il pas vrai que jusqu'ici vous avez fait consister toute votre justice à remplir le devoir extérieur de la Pâque; que vous avez regardé l'absolution du prêtre comme la marque infaillible de votre réconciliation; que sur l'aveu que vous avez fait de vos péchés, vous avez cru qu'ils étaient remis, indépendamment de ce que vous pouviez avoir dans le cœur d'habitude et de penchant pour les commettre de nouveau; que c'est uniquement ce qui vous a rassuré pour vous présenter à la table de la communion, et que bien pourvu de ces deux sacrements (qui, à le bien dire, n'ont été à l'égard de plusieurs que deux énormes sacrilèges), sans examiner le fond de vos dispositions, vous êtes rentré chez vous content, tranquille, sans reproche, bien persuadé que vous aviez recouvré la justice et l'innocence. Cependant je sais, et peut-être ne l'ignorez-vous pas vous-même, que la vie que vous menez est un péché continu. Je ne voudrais prendre de votre vie même que vos omissions, la seule négligence sur l'éducation de vos enfants, le seul oubli de Dieu dans lequel vous vivez, la seule indolence que je vois en vous pour vous instruire des vérités du salut, pour remplir les devoirs de votre état, votre défaut de charité envers les pauvres, votre inattention sur tout votre domestique, les manquements réitérés, la dispense que vous vous accordez par rapport aux œuvres de pénitence qui vous seraient si nécessaires pour tant de péchés commis. Vous n'avez, jusqu'ici, sur tous ces points rien changé dans votre conduite, vous n'êtes pas disposé à y rien changer désormais; cependant vous avez fait vos pâques, et vous en êtes content : n'est-ce pas là vouloir réunir la justice et le péché?

Que sera-ce si je me rejette sur vos œuvres, sur votre vie molle et sensuelle, sur votre intempérance, sur vos impuretés, sur vos injustices, sur vos médisances et vos calomnies, sur vos liaisons, sur vos intrigues, sur vos scandales, sur la liberté que vous vous donnez d'autoriser toutes les maximes du monde, de décrier les saintes règles de l'Évangile, de vous prêter à toutes les modes, d'être de toutes les assemblées, d'applaudir à tous les discours de libertinage? Que sera-ce si j'examine le fond de votre cœur, la vanité de vos

pensées, l'ambition et le dérèglement de vos désirs, votre attachement aux biens de ce monde, vos murmures contre la Providence, votre dépit et vos jalousies contre ceux que vous appelez plus heureux que vous; vos jugements téméraires, vos haines et vos vengeances? Alors puis-je croire que vous n'êtes pas dans le péché? Cependant, je le répète, vous avez fait vos pâques; vous eussiez trouvé fort mauvais qu'on vous les eût différées; vous avez cherché les directeurs que vous avez crus les plus propres à vous distribuer libéralement cette espèce de justice; vous imputeriez à sévérité l'obligation qu'on vous imposerait de revenir sur tous ces articles. Eh! mes frères, si vous ne pratiquez pas la religion, au moins ne lui insultez pas; ne lui faites pas cet outrage de croire qu'elle approuve cet indigne mélange de vie et de mort, de péché et de justice, et si vous avouez que vous êtes encore dans le péché, avouez donc aussi que ces pâques ne vous ont point ressuscités, que vous êtes morts et que vous l'êtes d'autant plus que vous avez profané les sacrements de la vie. Et qu'on ne dise pas non plus ici que j'en impose. Ah! plutôt à Dieu que le scandale fût moins visible! mais je n'ai qu'à ouvrir les yeux, tous ces tristes objets se présentent à la fois. Si j'entre dans nos temples, j'y vois les peuples courir en foule aux tribunaux, et des tribunaux à la table sacrée. Alors je voudrais admirer cette ferveur et ce zèle, je me porte dans ce moment à bénir le Seigneur de cette abondante moisson; mais aussitôt je me demande : tous ces hommes ont-ils jeûné le carême, ou vont-ils y suppléer par un autre, ou par des bonnes œuvres qu'ils sont en état de faire? Toutes ces femmes ne sont-elles plus sujettes à la vanité et à l'immodestie? ont-elles réparé tous les scandales qu'elles ont causés par leurs frivoles ajustements, ou sont-elles au moins dans une disposition sincère de les réparer? toutes ces bouches qui vont recevoir le Dieu de la sainteté sont-elles pures? tous ces corps sont-ils chastes? en un mot, sont-ce des pénitents ou des pécheurs qui s'approchent ainsi de leur Dieu? Ah! que ne puis-je le dissimuler! mais lorsque je retourne dans le monde et que je vois ce qui s'y passe, tout m'effraie, tout m'alarme, et je crains que ces temps de miséricorde et de salut ne soient devenus, par les profanations qui s'y sont faites, des temps de colère et de malédiction.

Il en faut donc, mes frères, revenir à ma proposition, que pour vivre à la grâce il faut n'être plus dans la mort du péché : *A mortuis*; c'est le premier sens que nous avons donné à cette parole. Mais j'ai ajouté qu'il fallait n'être plus dans l'occasion du péché : c'est une seconde manière d'expliquer cette même parole, et c'est un second devoir de la vie ressuscitée dont Jésus-Christ nous donne le modèle dans la sienne : *Sur-rexit a mortuis*.

Les évangélistes rapportent que quelques femmes éant allées au sépulchre pour y porter leurs parfums, elles n'y trouvèrent point

le corps de Jésus-Christ, et que des anges leur reprochèrent leur imprudence de chercher un homme vivant dans le séjour des morts : Allez, leur dirent-ils, il n'est plus ici : *Non est hic* (Luc., XXIV, 6). Ce serait peut-être, mes frères, le témoignage qu'on pourrait rendre à quelques-uns d'entre vous qui ont fidèlement répondu à la voix qui les a appelés d'entre les morts; vous n'êtes plus au milieu d'eux, c'est en vain que l'on vous y cherche : *Quid queritis viventem cum mortuis?* On le dit peut-être tous les jours dans vos familles, on le dit dans ces compagnies toutes profanes de morts spirituels parmi lesquels vous avez conversé; ne le cherchez plus parmi nous : *Non est hic*. Cette femme qu'on voyait si fréquemment dans ces assemblées de jeux, dans ces promenades publiques où elle ne se montrait que pour étaler sa vanité, vous ne la trouverez plus là; vous ne la verrez plus aux spectacles, vous ne la rencontrerez plus confondue avec cette multitude de flatteurs et d'adorateurs qu'elle abusait : *Non est hic*. Ceux même qui, comme les Juifs, avaient, pour ainsi dire, scellé la pierre de votre sépulcre, qui s'étaient le plus opposés à vos pieux desseins, qui voulaient vous détourner de l'heureux parti que vous avez pris, attestent et racontent votre changement : *Nuntiaverunt quæ facta fuerant* (Matth., XXVIII, 11); favorables préjugés d'une bonne et solide conversion! mais on pourrait encore s'y tromper; car, hélas! lorsque le corps n'est plus parmi les morts, le cœur s'y trouve quelquefois; l'esprit se promène encore et erre à l'aventure dans les lieux où l'on a péché; on se rapproche encore le plus que l'on peut, par l'imagination, de tous les faux biens et de tous les vains objets dont on a joui; on aime encore les commerces qui lient avec les pécheurs, on les entretient en mille manières; l'on préfère de prétendues bienséances à la sûreté de son âme, et quelquefois à l'édification dont on est redevable à ses frères.

Cependant, chrétiens auditeurs, souvenez-vous que votre résurrection est toujours équivoque, jusqu'à ce que vous ayez entièrement renoncé à tout ce qui peut renouveler les idées et les plaies du péché. Lorsque Jésus-Christ ressuscita Lazare, il ne dit pas : Lazare, vivez; mais il s'écria d'une voix forte : Lazare, sortez du tombeau; *Lazare, veni foras* (Joan., XI, 43), pour nous faire entendre qu'il n'y a point de différence entre vivre et quitter le séjour des morts. En effet, mes frères, voyons-nous les vivants habiter dans les sépulcres? respire-t-on volontiers l'air des tombeaux? s'approche-t-on des morts pour les embrasser? Tel qui en userait ainsi serait indigne de la société des vivants, serait déjà mort civilement et mourrait bientôt d'une mort véritable. Que puis-je donc vous dire, mes frères, dans ce jour où j'entreprends de vous aider à ressusciter à la vie de la grâce? Peut-être n'aurions-nous besoin d'employer qu'une voix commune pour vous faire sentir l'énormité de vos vices et pour vous porter à y renoncer.

Vos cœurs y sont peut-être déjà disposés par les instructions que nous vous avons données, et j'ose me flatter que plusieurs d'entre vous ont au moins recouvré un commencement de vie; mais que je crains que vous ne soyez encore liés par mille engagements fâcheux, que la force ne vous manque pour lever la pierre qui vous tient captifs, et que vous n'ayez encore les oreilles fermées à la parole que je voudrais vous faire entendre. Ah! qui me donnera cette voix puissante qui pénétra jusqu'à Lazare : Lazare, sortez : *Veni foras*.

Car n'est-il pas vrai, mon cher auditeur, que c'est là ce que vous trouvez de plus difficile dans votre conversion? Peut-être consentez-vous de ne plus commettre tels et tels crimes; vous voulez bien aller jusque-là; mais si nous portons l'exactitude plus loin; si nous exigeons que vous vous sépariez de ces compagnies où vous n'avez jusqu'ici respiré et exhalé que le vice; si nous prétendons vous réduire à ne plus voir le monde (je dis le monde corrompu), à écarter de vos maisons tout ce qui pourrait l'y attirer, à vous faire de votre famille comme une société à part où l'on ne s'occupe plus qu'à louer Dieu, à s'instruire de sa religion, à vaquer au travail et à ses devoirs; ah! c'est pour lors que nos voix se trouvent faibles, et que ces prétendus ressuscités ne nous obéissent plus. Cependant n'avouerez-vous pas que ce sont ces compagnies, ce monde, ces occasions qui vous avaient donné la mort, que cette vie faible que vous croyez avoir recouvrée est dans un péril évident, et qu'il vaudrait presque autant que vous fussiez morts que de vivre dans cet esclavage où je vous vois?

Vous me direz peut-être qu'il est impossible de faire autrement; que les bienséances, vos propres affaires vous lient nécessairement au monde; que vous êtes d'une condition où il faut représenter; qu'en vous retirant de tout commerce, vous préjudicieriez à l'établissement de vos enfants; que vous êtes redevable à un époux, à vos enfants même de toutes ces complaisances, et que vous seriez exposé à la censure publique si vous vous rendiez à ce que nous vous demandons. Ah! Seigneur, vous l'aviez bien prévu que nos chrétiens se défendraient de pratiquer votre loi sur de pareils motifs, que plusieurs renonceraient à leur salut pour des raisons aussi frivoles! et leurs prétextes me rappellent aujourd'hui cette parabole des conviés qui s'excusèrent de venir à la salle du festin : l'un, sur ce qu'il avait épousé une femme; l'autre, sur sa maison de campagne; d'autres, sur d'autres affaires (Luc., XIV, 16, etc.). Non, cette parabole même exprime bien la rigueur de vos jugements contre les pénitents de nos jours, mais elle n'exprime pas toute leur indifférence pour vous. Ce n'est pas la nécessité qu'ils nous opposent, ce sont les jugements du public, les discours insensés d'un monde qu'ils méprisent peut-être.

Ah! qu'il me soit donc permis de m'écrier : *Veni foras*; éloignez-vous d'un monde qui

ne peut que vous rendre et criminels et malheureux. Je vous le dis à vous tous, parce que vous n'y trouverez que contagion et que mort ; et ne me parlez plus de bienséances, car s'il est quelquefois bienséant de voir le monde, il ne l'est jamais de s'exposer à se damner. Non, je ne croirai point que vous êtes vivants, si vous habitez dans la région de la mort ; je ne me persuaderai point que vous êtes chrétiens, si je vous vois d'intelligence avec les pécheurs ; je ne reconnaitrai point en vous l'esprit de la grâce, si vous respirez toujours l'odeur des vices. Ah ! quoi qu'il en coûte, *Veni foras* ; dès qu'il s'agit de résurrection et de salut, je ne me rends à aucune raison. Vous perdrez votre crédit, vos affaires en souffriront, le monde en parlera ; ce n'est pas là ce qui me touche, c'est la vie de votre âme : il me suffit que vous ne puissiez la conserver au milieu de toutes ces occasions, je me récrierai toujours : *Veni foras*.

Tout ce que je dis ici, mes frères, est d'une grande étendue et pourrait me fournir un détail infini. Alors vous comprendriez qu'il ne vous est plus permis d'entretenir ces amitiés de pur amusement qui vous engagent à des parties criminelles, à vous absenter de votre domestique, à négliger vos propres affaires ; que vous devez vous interdire ces lectures qui familiarisent votre esprit avec les idées les plus libertines, qui replongent votre imagination dans la fange et dans la boue, et qui s'insinuent doucement dans le cœur. Vous sauriez de quelle importance il est de ne pas rechercher témérairement toute sorte de protection de la part des grands, de vous éloigner de ceux que vous ne pourriez mettre dans vos intérêts sans vous exposer à flatter leurs passions, à prendre part à leurs plaisirs, à approuver leurs désordres. Vous verriez combien vous êtes intéressés, vous qui par votre condition êtes destinés à servir ; vous verriez, dis-je, combien vous êtes intéressés à ne pas vous attacher à des maîtres sans mœurs qui voudraient vous rendre les ministres de leurs crimes, qui ne vous présenteraient que des vices à imiter, qui vous empêcheraient de pratiquer les devoirs de la religion, qui ne vous laisseraient pas le temps de vous instruire, et qui trouveraient mauvais qu'on eût auprès d'eux de la piété. Vous concluriez, vous qui cherchez un état et un établissement, que vous devez éviter avec grand soin les professions où l'on est comme forcé de concourir aux péchés d'autrui, où l'on ne connaît ni les lois de Dieu ni celles de l'Eglise, où l'on n'a jamais le loisir de prier, où l'on se croit dispensé de tous les exercices communs du christianisme. Enfin, vous tous, vous mettriez un long espace entre vous et le péché, et vous vous conduiriez de telle sorte que nous pourrions répondre que vous êtes vivants, qu'on ne vous voit en société qu'avec les vivants, et que nous ne nous sommes point trompés quand nous avons cru que vous étiez véritablement ressuscités. Mais il ne suffit pas de n'être plus dans le péché ni dans l'occasion

du péché, il faut encore vivre persévéramment dans la sainteté et dans la justice : c'est mon second point.

SECOND POINT.

C'est un article des plus remarquables dans la doctrine de saint Paul que la vie nouvelle que Jésus-Christ a reçue par sa résurrection a deux caractères essentiels : le premier, c'est d'être toute pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* (Rom., VI, 10) ; le second, c'est d'être immortelle : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (Ibid., 9) ; c'est l'explication qu'il donne lui-même aux paroles sur lesquelles j'ai formé tout le plan de ce discours : *Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris* (Ibid., 4) ; Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire et la puissance de son Père ; et ce qui est à observer, c'est qu'ici le même apôtre nous fait regarder cette résurrection miraculeuse comme le modèle de la vie ressuscitée que nous devons mener sur la terre : *Ita et nos in novitate vite ambulemus* (Ibid.). Il est donc deux devoirs de la vie ressuscitée : le premier, c'est de vivre pour Dieu : *Vivit Deo* ; le second est que cette vie soit persévérante : *Jam non moritur*.

Je dis d'abord que la vie ressuscitée doit être toute pour Dieu : *Vivit Deo*. Car il faut remarquer, chrétiens auditeurs, qu'au lieu que la vie naturelle nous est communiquée par une opération toute humaine et que ce sont les hommes qui nous la donnent, c'est par une force et une action divines que nous recevons la vie de la grâce. C'est sur la terre que nos corps sont conçus, c'est de la terre qu'ils sont formés, c'est en terre qu'ils doivent rentrer ; mais c'est dans le ciel que nos âmes prennent naissance, c'est du sein de Dieu qu'elles sortent, c'est à Dieu qu'elles doivent retourner. Nous recevons de nos parents selon la chair le sang qui nous anime ; mais c'est de Dieu que nous recevons l'esprit de sainteté qui nous fait vivre. C'est ainsi que Jésus-Christ reçut d'une vierge la vie mortelle et passible à laquelle il avait voulu se réduire, et la vertu du Très-Haut avait tiré du plus pur sang d'une créature le corps qu'il devait lui donner. Mais pour ce qui est de sa vie ressuscitée, il ne la reçoit que de son Père ; toute la puissance divine s'y emploie et s'y manifeste, les hommes n'y ont aucune part : *Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris*. Il était donc juste qu'une vie toute de Dieu retourât à Dieu, fût toute entière cachée en Dieu, et par une conséquence nécessaire, il faut que la vie du juste formée sur ce modèle soit toute consacrée à Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo*.

Je dis ceci, mes frères, parce qu'en effet je sens que ces résurrections où il n'y a que l'esprit de l'homme, qui ne s'opèrent que par des raisons toutes humaines, où il n'entre que des vues d'intérêt et d'amour-propre ; qui sont l'effet de quelques renversements de fortune, de quelques dépits secrets, de quelques passions plus délicates et plus tranquilles ou d'une imagination qui cherche

à se satisfaire par l'éclat d'une vie nouvelle et d'une vertu qui se fasse respecter ; je sens, dis-je, que ces résurrections ne forment presque jamais qu'une vie qui peut paraître moins terrestre et moins charnelle, mais qui n'est pas cette vie vraiment nouvelle, cette vie divine que nous vous demandons.

Cependant, mes frères, je le répète, la vie d'un homme ressuscité doit être toute pour Dieu. Nous n'avons qu'à considérer Jésus-Christ après sa résurrection. Les divines Ecritures nous insinuent qu'il se rendait presque toujours invisible : s'il se montrait quelquefois, ce n'était que pour la consolation de ses disciples, pour leur apprendre les vérités du salut, pour les entretenir du royaume de Dieu. Lorsqu'il apparut à Madeleine, il lui fit bien comprendre qu'il était tout occupé de son retour vers son Père. La première parole qu'il lui dit au moment qu'elle le reconnut fut qu'il n'avait plus de commerce avec les hommes, qu'on ne devait plus s'attendre qu'il communiquât avec eux de cette manière grossière et sensible dont on l'avait vu avant sa mort, et qu'elle se trompait si elle croyait pouvoir converser et traiter avec lui comme avec un homme mortel : *Noli me tangere* (Joan., XX, 17) ; que quand la foi de son ascension l'aurait rendue elle-même spirituelle et vivante à Dieu, il lui permettrait de l'approcher : *Nondum enim ascendi ad Patrem meum* ; que pour lui, il se regardait comme étant déjà dans le ciel, comme montant à Dieu, quoique demeurant encore sur la terre ; qu'il voulait que ses apôtres le connussent en cette qualité, qu'ils sussent même que cet état leur devait être commun avec lui, puisque son Dieu et son Père était aussi le leur : *Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* (Joan., XX, 17). Ce fut néanmoins dans cet intervalle qui suivit sa résurrection jusqu'à son ascension qu'il institua plusieurs de ses sacrements, qu'il confirma ses apôtres dans la foi, qu'il régla la destinée de quelques-uns, qu'il leur ordonna de prêcher son Evangile, qu'il leur prédit la venue du Saint-Esprit ; mais toutes ces œuvres ne se rapportaient immédiatement qu'au règne de Dieu, qu'il était venu établir. Ce n'était plus en homme qu'il agissait et qu'il parlait, mais il parlait comme un Homme-Dieu assis à la droite de Dieu, qui ne conversait qu'avec Dieu.

Enfin, mes frères, cette vie ressuscitée du Sauveur, pendant cette sainte quarantaine qui représentait la vie du juste sur la terre, n'était pas différente de celle dont il jouit maintenant dans son Père. Non-seulement il n'était plus revêtu de la ressemblance du péché, il ne paraissait plus environné de notre mortalité, mais il possédait déjà toute la gloire qui devait être la suite de ses mérites et de ses souffrances, et il ne parut demeurer parmi les hommes que pour leur apprendre qu'il était rentré dans tous ses droits par sa résurrection.

Donc, mes frères, s'il est vrai que nous

soyons ressuscités et vivifiés en lui (car il n'y a, selon saint Paul, comme nous l'avons fait observer d'abord, de vraie vie ni de vraie résurrection que celle qui s'opère en Jésus-Christ : *Convivificavit nos in Christo, et conresuscitavit* (Ephes., II, 5, 6), il faut que nos cœurs et nos volontés, quoique dans des corps encore mortels, soient aussi véritablement unis à Dieu et vivent aussi réellement dans le ciel que Jésus-Christ était alors vivant et reposant en son Père.

Loin d'ici ceux qui prétendraient que pour vivre aux yeux de Dieu, il suffit de ne plus commettre des actions de péché ; qu'il ne reste plus rien à faire à celui qui a cessé d'être méchant, et qu'on est bon dès qu'on ne fait plus de mal. Hélas ! combien en est-il qui sont contents d'eux-mêmes, parce qu'ils n'ont plus de passions visiblement criminelles ; qui semblent morts au péché, mais qui ne vivent point encore pour Dieu ; qui n'agissent point selon les mouvements de la grâce ; dont les actions ne portent point avec elles l'impression d'une vertu divine. Leur conduite est une énigme, on ne sait ce qu'ils sont ; ils paraissent irréprochables par rapport au vice, mais ils n'ont point l'esprit de Jésus-Christ ; ils ne font ni bien ni mal ; on n'aperçoit point en eux cette activité que produit le feu de la charité pour les bonnes œuvres et pour les exercices de piété ; ils ne portent point le caractère des vertus ; ils n'ont point le zèle de la gloire de Dieu, ce zèle qui fait aimer tout ce qui regarde son culte, qui s'intéresse sur les plus légères offenses qu'on commet contre lui, qui évite avec soin tout ce qui peut lui déplaire, qui s'empresse de procurer l'établissement de son règne, qui profite de toutes les conjonctures, et qui répand partout et en toute manière la bonne odeur de Jésus-Christ.

Et ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que ce que je blâme ici ce soit l'application que vous donnez à vos propres affaires, le soin de vos familles, les sages prévoyances pour l'établissement de vos enfants ou pour la sûreté de vos revenus, les fonctions extérieures de vos charges, les services que vous rendez à vos amis et à vos proches, en un mot, toutes ces occupations temporelles qui remplissent votre temps, ou ces travaux par lesquels vous vous procurez les nécessités de la vie présente ; car le monde est d'ordinaire assez déraisonnable pour se justifier des excès qu'il commet et pour nous imputer à nous-mêmes des excès de sévérité dans la morale que nous prêchons. On se représente la piété dans un point de vue où personne ne peut atteindre, on s'imagine que nous ne voudrions faire que des contemplatifs, on fait semblant de croire que nous ne proposons que des règles impraticables ; et pour s'autoriser à ne rien faire de ce que nous demandons, on suppose que nous demandons ce qu'il est impossible de faire.

Non, mes frères, je veux que vous demeuriez chacun dans votre état, pourvu que votre état ne soit pas criminel par lui-même, ou ne soit pas pour vous une occasion in-

faillible de péché. Je veux que vous fassiez tout ce que vous faites, même ce qui a rapport au temps, pourvu que la loi de Dieu n'y soit pas blessée. J'aime à vous voir occupés au travail, assidus à tous vos emplois, actifs et industrieux pour vos amis et pour vous-mêmes ; mais ce que j'exige aussi, c'est que, comme vous l'apprend saint Paul, vous fassiez tout cela pour Dieu, que vous le fassiez comme ne le faisant point (I Cor., VII, 29-31), c'est-à-dire que votre âme n'en soit pas accablée ; que vous estimiez toutes ces occupations, toutes ces affaires, tous ces travaux, tous ces intérêts, à leur juste valeur ; que vous vous souveniez que cela passe et n'est que pour le temps, et que, tandis que votre corps se remue, agit, se fatigue pour les choses visibles, vous dirigiez votre esprit et votre cœur vers celles que vous ne voyez pas. Je demande que vous donniez le dehors aux nécessités temporelles, mais que votre âme soit appliquée aux affaires de l'éternité. Je veux qu'en tout et partout vous ne fassiez rien que par l'amour de l'ordre et par la soumission à la volonté du Père céleste ; que dans tout ce que vous entreprenez, le devoir, votre salut, la gloire de Dieu soient votre objet et votre fin. Il faut que je puisse juger par votre égalité d'âme, par votre désintéressement, par votre retenue, par votre patience, que vous ne cherchiez point votre félicité dans ce monde ; que vous n'êtes touchés de rien ici-bas, sinon de ce qui vous approche ou de ce qui vous éloigne du terme où vous devez tendre ; que vous ne vous affligiez que du péché, que vous ne vous réjouissiez que de ce qui a rapport à votre sanctification, que vous passiez sur cette infortunée terre comme sur un feu, que vous vous regardiez comme des voyageurs qui ne se soucient ni du bien ni du mal de leur pèlerinage, pourvu qu'ils arrivent au port. Enfin il faut que je sente dans toutes vos œuvres et dans toute votre conduite que vous avez pris pour maxime ces paroles de Jésus-Christ ressuscité : Je m'en vais à mon Père : *Ascendo ad Patrem meum*.

Mais, hélas ! comment est-ce que j'en pourrais juger ainsi ? car dès que je vous vois agir ou que je vous entends parler, vous ne me laissez pas le temps de délibérer sur le jugement que je dois faire de vous. Non-seulement vous ne m'entretenez que des malheurs des temps, ou de vos prétentions, ou de ce qui flatte votre vanité et votre curiosité, mais je vois que toute votre vie est pour la terre, que vous n'êtes sensibles qu'aux biens et aux maux présents, que vos œuvres ne se rapportent point à Dieu, que vous n'êtes point occupés de votre salut, que vous êtes sans prévoyance et sans desirs pour l'éternité. Tout se réduit dans le secret de vos familles à former ensemble des projets pour le temps, à répandre des plaintes amères sur les événements de la vie, à tenir des propos inquiets et chagrins sur l'état de vos affaires, à vous agiter sans fin sur ce qui regarde vos intérêts temporels, et dans

tout ce que vous faites, dans tous les arrangements que vous prenez, il n'y entre jamais rien pour Dieu. Quelle impression de piété votre présence, votre conduite portent-elles sur vos enfants et sur vos domestiques ? qu'apprennent-ils auprès de vous ? quels desirs, quels sentiments conçoivent-ils sur ce qu'ils vous voient faire ? S'accoutume-t-on à votre école et sous vos yeux à prier, à s'instruire, à souffrir patiemment, à mépriser les biens et les plaisirs du monde, à exercer la charité, à faire de son salut son unique occupation ? Peut-être comptez-vous pour beaucoup ces confessions et ces communions par intervalle, ces messes et ces prédications entendues, ces offices auxquels vous assistez ; mais est-ce là le corps de votre vie ? prétendez-vous que c'est là ce qui doit vous caractériser ? Si je vous voyais partout ailleurs remplis de votre religion, l'appliquer à tout, la distribuer et la répandre sur tous ceux qui vous approchent, la représenter dans vos personnes à ceux qui dépendent de vous, profiter des occasions de parler du règne de Dieu, vous servir de votre autorité pour l'établir, vous prêter selon votre état aux œuvres de charité, vous opposer au mal dès que vous le pouvez ; en un mot, si vous étiez de ces hommes qu'on n'approche point sans ressentir aussitôt l'odeur de piété qu'ils portent avec eux, en qui la vertu se fait respecter, qui paraissent toujours occupés de quelque bonne œuvre, qui répandent un air de religion sur leurs actions les plus indifférentes, qui parlent toujours hardiment le langage de la vérité ; ah ! pour lors nous reconnaitrions cette vie ressuscitée, nous croirions que pendant que vous agissez et que vous conversez sur la terre, vos âmes habitent dans le ciel ; que vous allez à Dieu sincèrement, et que non-seulement vous êtes morts aux péchés : *Mortui estis*, mais que (comme le disait saint Paul à tous les fidèles) votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss., III, 3). Mais ce n'est plus ainsi que vous voulez exercer la religion : vous avez vos jours pour la pratiquer, vous la renfermez toute dans ces courts moments que vous destinez à venir à l'église, hors de là vous ne la connaissez plus ; et vous voulez que je croie que vous en avez, que vous êtes convertis, que vous vivez pour Dieu, que vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ !

Mais quand il serait vrai, mes chers auditeurs, que vous auriez pris ces sentiments, et que vous auriez donné à toute votre conduite cette forme que je demande, j'hésiterais encore à prononcer ; je voudrais savoir si cette prétendue résurrection est durable ; car c'est un second caractère de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, d'être immortelle, comme c'est un second devoir de la nôtre d'être persévérante : *Jam non moritur* (Rom., VI, 9).

Je ne prétends donc point ici attaquer de nouveau ces déplorables et sacrilèges usages d'allier la participation des choses saintes

avec une vie toute profane; de faire succéder les sacrements aux crimes, et les crimes aux sacrements; de se partager entre la religion et le vice, d'avoir un temps pour l'un et pour l'autre; de s'abandonner au péché par l'espérance de s'en confesser, et de se confesser sans dessein de quitter le péché. Je ne répéterai point tout ce que j'ai dit dans la première partie de ce discours contre ceux qui pourraient croire que Jésus-Christ a institué des sacrements pour les tranquilliser dans leurs vices, pour favoriser leurs passions et pour leur assurer l'impunité. Mais ce que je dis à présent, c'est que si vous avez été assez heureux pour être ressuscités avec Jésus-Christ dans ce saint temps de Pâques, c'est, mes chers auditeurs, un point capital de votre conduite pour l'avenir, de mettre tous vos soins à rendre votre résurrection durable et persévérante. Ah! dit l'Apôtre, comment est-ce que nous qui sommes morts au péché (*Ibid.*, 2), nous pourrions nous résoudre à revivre encore pour lui? Ignorons-nous que c'est dans la mort de Jésus-Christ que nous avons été justifiés? que Jésus-Christ n'est mort qu'une fois : *Mortuus est semel* (*Ibid.*, 10), que sa mort et sa nouvelle vie sont le modèle de notre mort et de notre résurrection, et que comme il vit en Dieu son Père pour l'éternité, c'est aussi pour l'éternité que nous devons vivre en lui : *Ita et vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu* (*Ibid.*, 11).

Mais, ô vérité! vous serez encore un mystère caché à la plupart des chrétiens, ils s'abuseront toujours, parce qu'ils ignorent les premiers principes de la religion, et parce qu'ils se flatteront toujours de trouver dans l'indulgence des ministres assez de ressource pour se réconcilier aisément avec Dieu. Je vous l'avoue, chrétiens auditeurs, vos préjugés sont déplorables, et ils le sont d'autant plus qu'on ne peut les excuser. Si je vous voyais la même crédulité et la même confiance sur ce qui regarde vos intérêts temporels, si vous manquiez de raison, de prévoyance et de lumières pour les choses de la vie; je croirais volontiers que vos illusions sur l'affaire de votre salut seraient des illusions de nature et de caractère d'esprit; mais quand je vois la différence de conduite que vous tenez et pour vos intérêts présents et pour ceux de l'éternité, je ne sais plus comment vous justifier, et tout ce que j'ai la douleur de conclure, c'est que le grand nombre se perd et se damne, et qu'il y a très-peu d'élus.

Quoi qu'il en soit, il demeure pour vrai qu'on n'est point ressuscité avec Jésus-Christ si on ne commence pas par renoncer au péché et aux occasions du péché, et dans ce cas là-même la résurrection est équivoque, si l'on ne fait pas de continuels efforts pour vivre persévéramment jusqu'à la mort dans la justice et la sainteté. Ne vous effrayez point cependant de cette morale, mes chers auditeurs, ou si vous en êtes effrayés, rassurez-vous en pensant que vous avez une

ressource toute prête dans la résurrection même de Jésus-Christ. Son triomphe est un gage de celui que vous pouvez remporter sur vous-mêmes; votre foi (je vous l'ai déjà dit), votre confiance en lui peuvent vous sauver; les difficultés ne doivent point vous arrêter, parce qu'il n'y a rien de difficile avec le secours de sa grâce: il a vaincu l'enfer, la mort et le péché, et c'est pour vous que cette victoire a été remportée. Unissez-vous donc à lui, attachez-vous à lui, n'espérez qu'en lui, et souvenez-vous de cette promesse infailible: que celui qui croit en lui ne périra point, mais qu'il aura la vie éternelle que je vous souhaite (*Joan.*, III, 15). *Amen*

SERMON

POUR LE JEUDI DE PAQUES.

Sur le péché

Nonne hæc oportuit pati Christum?

Ne fallait-il pas que le Christ souffrit tout cela (*Luc*, XXIV, 26)?

Ce sont ces paroles, mes frères, qui nous expliquent toute la passion de notre Sauveur. Jusqu'à sa résurrection tous ces grands événements n'étaient que des mystères; la raison humaine ne pouvait pas comprendre que le Fils unique de Dieu, le Créateur et le Seigneur de l'univers, qui fait trembler la terre d'un seul de ses regards, fût livré entre les mains des hommes, condamné, traîné au supplice comme un criminel, élevé en croix entre deux voleurs, exposé aux insultes du peuple, ne laissant plus qu'un corps sans vie et sans mouvement; mais Jésus-Christ après sa résurrection apprend lui-même à deux de ses disciples et sans se faire connaître à eux qu'il était nécessaire que le Christ souffrit toutes ces choses : *Hæc oportuit pati Christum*.

Ne cherchons donc plus, mes frères, la cause de ces grands événements dans la malignité des Juifs, dans la perfidie d'un apôtre, dans la honteuse complaisance d'un juge, dans la cruauté des bourreaux. C'est le péché qui a été la seule et véritable cause des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, parce que la terre n'offrant point de victime assez pure pour opérer la réparation du péché, et Jésus-Christ s'étant chargé de toutes les iniquités des hommes, il était juste que chaque circonstance de sa passion concourût à la réparation du péché : *Nonne hæc oportuit pati Christum?* Ces paroles, mes frères, suffisent pour me découvrir toute l'énormité du péché, puisqu'il a fallu qu'un Dieu en devint lui-même la victime. C'est donc à vous parler du péché que je vais employer ce discours. Je me propose de vous le faire bien connaître; je vous apprendrai quel est cet ennemi qui vous tient captifs, je vous représenterai sa difformité, je vous ferai le détail de tous ses ravages, je vous montrerai la force de ses armes, pour vous porter ensuite à rompre toutes les communications que vous avez avec lui; je vous enseignerai à vous délier de toutes ses tentations, à lui

fermer toutes les avenues de vos cœurs, et à lui résister avec persévérance.

Jésus-Christ, dans la prière qu'il nous a dictée, nous indique pour dernière demande et comme le sommaire de toutes celles qui précèdent, d'être délivrés du mal, parce qu'en effet ce mal (qui n'est autre chose que le péché) s'oppose à tout le bien que nous sollicitons dans cette même prière. Or ce bien que nous demandons et qui renferme tous les biens, puisque la prière dont il s'agit renferme toutes les autres, ce bien, dis-je, a deux rapports, l'un à Dieu, et l'autre aux hommes. Le péché s'oppose à tout le bien que nous demandons par rapport à Dieu; ce sera mon premier point. Le péché anéantit tout le bien que nous demandons par rapport à nous; ce sera mon second point. En un mot, l'opposition du péché à Dieu, et le préjudice que le péché porte à l'homme, c'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Nous demandons dans la prière dominicale trois sortes de biens par rapport à Dieu : la glorification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté. Or, mes frères, le péché tend à anéantir ces trois sortes de biens : il déshonore Dieu, il retarde son règne, il s'oppose à sa volonté. Entrons en matière, nous allons voir d'étranges désordres.

Je dis en premier lieu que le péché déshonore Dieu. Il ne s'agit pas ici d'examiner ce qui se passe dans le cœur des pécheurs; et quoique je n'imagine rien de plus affreux que cet assemblage de pensées criminelles, de désirs impies, de sentiments d'irrégion qui se forment ou contre la loi de Dieu, ou contre sa justice, ou contre sa providence, ou contre sa miséricorde, ou même contre son existence; quoique je sois effrayé de la seule idée de toutes ces âmes sacrilèges qui effacent en elles tous les traits de ressemblance qu'elles avaient avec la Divinité, qui transforment en boue et en terre tous les caractères de beauté, de pureté, de sainteté que le Créateur avait imprimés en elles; quoique l'on sente son cœur se soulever à la seule pensée de toutes ces profanations secrètes qui se font du sang de Jésus-Christ, des grâces de sa rédemption, des dons de son esprit; quoique autant de pécheurs que l'on conçoit dans le monde, on conçoive autant de cœurs et de volontés armées contre Dieu, cependant j'aime mieux vous laisser à vous-mêmes le soin de pénétrer dans tout ce détail, ou plutôt j'aime mieux attendre que Dieu le manifeste dans le grand jour de son jugement, que de vous fatiguer par une revue si exacte. Je n'examine que ce que je vois; je considère le monde tel qu'il frappe mes sens; j'ouvre les yeux, et tout d'un coup j'aperçois une conspiration générale contre le nom et la gloire de Dieu.

Cette gloire du Tout-Puissant ne serait bien établie que lorsqu'il paraîtrait que ce

n'est point le hasard, mais la sagesse souveraine qui gouverne le monde; qu'elle préside à tout ce qui se fait dans l'univers, qu'elle dicte tous les arrêts qui se prononcent, qu'elle inspire toutes les entreprises, qu'elle entre dans tous les conseils; que les royaumes, les provinces et les villes s'administrent sous son autorité, qu'elle est toujours à la tête de toutes les sociétés, de toutes les assemblées, de toutes les familles; qu'elle sait placer et maintenir chaque chose dans son ordre, donner à la vertu le rang qui lui convient, la faire éclater à propos, lui soumettre tous ses ennemis, réduire le vice à l'obscurité et à la confusion qu'il mérite, retraire tous ses divins attributs dans tous les ouvrages de ses mains, représenter partout sa sainteté, sa vérité, sa charité, sa patience, sa justice, se peindre et se montrer comme en raccourci dans ce monde d'hommes que Dieu a créés à son image. Le nom de Dieu ne serait bien connu et bien sanctifié qu'autant que toutes les voix en retentiraient, qu'on exalterait sa religion, qu'on mettrait son culte en honneur, qu'on ferait de la terre entière et de chacune de ses parties un temple où il serait adoré, loué, consulté, obéi de tous; que chacun s'empresserait de lui donner des adorateurs, de le bien faire connaître, de faire aimer ses ordonnances, et de le rendre vraiment le Dieu de tous les esprits et de tous les cœurs.

Or le péché vient malheureusement renverser tout ce grand projet, et faire de cet univers un chaos confus, où l'on voit à peine quelques légères traces de justice et de loi; où tout paraît dépendre de la volonté et des différentes passions des hommes; où il n'y a presque ni sagesse ni conseil qui président à rien; où la fantaisie et l'intérêt paraissent décider de tout; où nous sommes bien ou mal, selon que nous sommes poussés par quelque force bizarre qui nous plice ou qui nous déplace; où ceux qui souffrent sont souvent ceux qui le méritent le moins; où les plus emportés et les plus furieux sont les mieux avantagés et les plus honorés; où tous sont aux mains les uns avec les autres, se disputant quelques pailles, quelques poudres de terre, se déchirant gratuitement et pour le seul plaisir de le faire par des médisances et des calomnies, s'égorgeant mutuellement pour une parole de travers, pour la moindre marque de mépris, quelquefois par le seul principe d'honneur; où celui qui regorge de biens enlève au pauvre ou à l'orphelin le peu qui lui reste, et voit mourir devant lui celui qui n'a pas de pain, sans le soulager, sans y compatir même; où l'on s'abandonne chacun aux désirs insensés de son cœur; où l'on fait gloire des actions les plus honteuses; où les plus grandes extravagances, les succès les plus infâmes, les abominations de la nature, les injustices les plus criantes passent pour industrie et pour bel esprit; où l'on met sa sûreté à se placer au rang des bêtes; où l'on paraît triompher lorsqu'on a réussi à désavouer son Dieu, sa conscience, sa propre raison; où il est beau d'anéantir

son propre être, de ne vouloir point le honneur dont on ne peut étouffer le désir, et pour lequel on est créé, et d'abandonner son âme au hasard de subir les maux dont on est menacé; où l'on n'est vertueux que par tempérament, par occasion, par intérêt; et où enfin la plupart des vertus bien approfondies ne sont que de véritables vices. A voir le monde en cet état, dirait-on que c'est un Dieu qui le gouverne, qu'il voit ce qui s'y passe? Pourrait-on penser qu'il y a une intelligence et une sagesse qui en dirigent tous les ressorts, une providence qui en administre tous les événements, une justice qui en distribue toutes les parties; que les hommes qui se remuent sont son ouvrage et son image: et autant que cette harmonie qui règne dans les créatures inanimées annonce sa gloire, autant ne semble-t-il pas que les hommes la flétrissent et la déshonorent?

C'est ainsi que le plus religieux de tous les hommes avouait que les pieds avaient pensé lui manquer lorsqu'il voyait l'état du monde, la paix et la prospérité des pécheurs (*Psal.* LXXII, 2); lorsqu'il leur entendait dire: Est-il possible que Dieu connaisse ce qui se passe: *Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso* (*Ibid.*, 11)? Il était inondé de ses propres larmes, parce qu'on lui demandait avec insulte: Montrez-nous votre Dieu; *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie: Ubi est Deus* (*Psal.* XLI, 4)?

Cependant il est une religion qui paraît avec éclat. On voit des temples érigés à la gloire de Dieu, on offre un sacrifice pour l'honorer, on chante ses louanges dans des assemblées nombreuses, on y célèbre les plus augustes mystères, on y annonce les vérités les plus saintes, en un mot, on y parle de Dieu. Mais lorsque j'examine les choses de près, je vois dans ces temples tant d'irrévérence et d'irréligion, des mystères si indignement traités par ceux qui y assistent, des prières prononcées ou chantées si rapidement, qu'on m'induirait plutôt à croire que tout s'y fait par dérision, et que les plus proches de Dieu s'imaginent qu'il n'entend pas ce qu'ils lui disent.

Mais quand même je trouverais de la piété et de la religion dans ces temples, je pourrais ici me plaindre de ce que lorsque vous vous assemblez dans cette église pour entendre la parole de Dieu, vous n'y gardez pas toujours la modestie, la retenue, le silence qui conviendrait au lieu même où vous entrez et à l'action que vous venez y faire. Il y a longtemps que nous pensons, et on nous l'a dit même quelquefois, que les nombreux auditeurs ne sont pas une preuve bien assurée que nos discours produisent beaucoup de fruit. La dissipation et le tumulte qui précèdent et avec lesquels nous paraissions devant vous prouveraient au contraire qu'on estime peu la vérité que nous venons prêcher. Je ne suis pas plutôt sorti des temples et les portes n'en sont pas plutôt fermées, que je rentre dans une terre de malédiction. Ces hommes que je voyais prosternés il n'y a

qu'un moment, publiant à haute voix les louanges de leur Dieu, attentifs aux oracles qu'on leur annonçait de sa part, se représentent à moi sous une forme bien différente. Il n'y a plus de Dieu pour eux dès qu'ils sont à leurs affaires, à leurs plaisirs, dans leurs familles, avec leurs amis. Non contents de dire dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu (*Psal.* XIII, 1), ils le disent dans toute leur conduite; et je soutiens que si l'athéisme prenait aujourd'hui le dessus dans le monde, il n'y aurait presque rien à changer dans sa forme et dans ses mœurs. Ah Dieu! faut-il que le péché insulte ainsi à la gloire de votre nom!

Ce portrait, mes frères, n'est-il pas ressemblant? et ne seriez-vous point vous-mêmes du nombre de ces profanateurs du nom de Dieu? Ce que je sais, c'est que chaque péché que vous commettez est un attentat contre sa majesté, un témoignage que vous rendez du mépris que vous faites de lui, une sorte d'assurance que vous donnez qu'on peut l'offenser impunément. Ce serait là, chrétiens auditeurs, une de ces vues qui devraient vous retenir et vous détourner du péché. Car, dites-moi, n'entrez-vous pas vous-mêmes dans la conjuration générale lorsqu'on vous voit vous conformer à toutes les maximes du monde? toute votre vie ne réclame-t-elle pas contre votre foi?

Pourrait-on croire, en vous examinant, que vous connaissez Dieu, que vous comptez sur ses promesses, que vous craignez ses jugements, que vous respectez ses oracles? Est-on fort porté par vos exemples à l'aimer et à l'adorer? Quelle est l'action de votre journée dont je puisse être édifié, qui me rappelle à quelques-unes des vérités chrétiennes, qui me fasse estimer la morale de Jésus-Christ, qui m'invite à pratiquer sa religion? Au milieu de ces scandales qui inondent la terre, lorsque je sais que le nom de Dieu est blasphémé partout, que je me vois comme banni de la société du monde par la crainte que j'ai d'y voir et d'y entendre les insultes que l'on fait à Dieu, qu'on impute à faiblesse le culte intérieur que je tâche de rendre à mon Seigneur, que je me sens distrait de penser à lui par tous les objets qui m'environnent, je cherche quelqu'un qui me ranime et qui m'encourage; je voudrais qu'on me parlât de lui, qu'on m'élévât à la considération de ses grandeurs, qu'on m'apprît à dépendre de sa providence, à redouter sa justice, à me confier dans sa grâce, à espérer ses récompenses. Mais non: l'on m'entretient de toute autre chose, on ne m'offre que des objets de vanité, on entreprend de me passionner pour des intérêts temporels, on craint que je ne m'explique moi-même, on m'arrête toujours sur la terre, et je me vois réduit à dire dans le secret et dans l'amertume de mon cœur comme le prophète Elie: *Seigneur, les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance et ils ont détruit vos autels; à peine reste-t-il quelqu'un qui vous adore et qui vous soit fidèle* (*III Reg.*, XIX, 10)

Mais si le péché s'oppose à la glorification du nom de Dieu, il s'ensuit qu'il retarde nécessairement l'avènement de son règne, et c'est le second désordre que nous déplorons. Le règne de Dieu est le règne de sa justice, de sa vérité, de son esprit, de sa grâce, de sa religion. Le règne de Dieu est le triomphe de la croix, son empire sur tous les cœurs, sa vertu efficace et opérante dans les âmes. Le règne de Dieu est la sanctification complète et la réunion parfaite de tous les élus en lui, l'assujettissement de tous ses ennemis, l'impuissance de leurs efforts, la déroute entière du prince du monde. Ce règne est la fin de la mission de Jésus-Christ; c'est le fruit de tous ses travaux, c'est le complément de toute la félicité des hommes; il est nécessaire qu'il se consume et qu'il se perfectionne un jour : *Oportet illum regnare* (I Cor., XV, 25). Tous les efforts du démon, toute la puissance humaine n'empêcheront pas qu'il n'arrive : jusque-là il se hâte de se produire; tout est dans les gémissements et dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à cette manifestation : *Parturit usque adhuc* (Rom., VIII, 22); toutes les créatures même inanimées le sollicitent avec impatience, l'esprit de Dieu nous le fait désirer d'une manière ineffable; et Dieu lui-même, en le prédisant et en nous y rappelant sans cesse dans ses Ecritures, semble être impatient jusqu'à ce qu'il arrive. Et d'où vient donc qu'il n'arrive point, si ce n'est parce que le péché y met obstacle? C'est ce serpent infernal qui souffle partout le feu de la révolte, qui fait crier hautement : Nous ne voulons point qu'il règne sur nous. *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc., XIX, 14). C'est ce monstre qui ravage toutes les œuvres de Dieu, qui détruit quelquefois en un jour tout le bien établi depuis longtemps, qui à droite et à gauche déracine des moissons entières, qui empoisonne les terres où l'on a jeté les semences de la vertu, qui vomit partout dans toutes les contrées, dans toutes les sociétés son venin et sa contagion, pour y éteindre, pour en détrôner la vertu et la piété. C'est cet ennemi déclaré des enfants de Dieu, qui chaque jour en diminue le nombre, qui attend à leur âme pour les attirer à lui, qui les fait souffrir lorsqu'ils refusent de se rendre, qui va les chercher jusque dans les asiles les plus reculés et les plus saints pour les séduire et pour les corrompre, qui introduit furtivement ses ministres partout pour leur tendre des pièges, qui emploie toute la nature pour en détruire les précieux restes, et qui voudrait en effacer jusqu'au souvenir.

Y aviez-vous pensé, mes chers frères, à ce désordre du péché? et ne craignez-vous point pour vous cette sentence dont le Roi des cieux nous a tracé le modèle dans l'Evangile? cette sentence qu'il prononce contre ses ennemis qui se sont refusés à sa domination : Qu'on les amène, dit-il, et qu'on les fasse mourir devant moi : *Veruntamen inimicos meos illos qui noluerunt me regnare*

super se, adducite huc et interficite ante me (Ibid., 27).

Et en effet, chrétiens auditeurs, que faites-vous lorsque vous péchez, sinon de dire à Jésus-Christ que vous ne voulez point que son règne arrive, que son joug vous est insupportable, que vous renoncez à son empire? Il est cet homme dont la naissance est plus noble que tout ce qu'il y a d'illustre et de noble sur la terre : *Homo quidam nobilis* (Ibid., 12). Pendant qu'il y a fait son séjour, il y a paru vaincu par la malice des hommes; mais échappé de leurs mains et ressuscité par sa propre vertu, il est monté aux cieux, qui est ce pays éloigné que les hommes ne connaissaient point, dont l'entrée leur était fermée pour jamais; il y est monté pour reprendre possession de son royaume, et pour venir ensuite recueillir ses dépouilles, et ramener avec lui les captifs qu'il aurait pris : *Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum et reverti* (Ibid.). De cet état de gloire, de ce trône de majesté où il est placé, il a envoyé son Esprit, il a fait descendre son Eglise, il lui a dicté ses ordonnances, il lui a communiqué sa grâce, il lui a donné des ministres pour prendre des hommes, pour se former des sujets, pour les soumettre à son joug et pour les rendre ensuite participants de la gloire et des richesses de son règne. Vous êtes, mes frères, ces sujets et ces serviteurs sur lesquels il a jeté les yeux, et ce n'est pas tant sur vos corps qu'il a voulu dominer que sur vos esprits et sur vos cœurs. Il s'était préparé dans vos âmes un temple où il devait être adoré, et lorsque cette cité dont vous êtes membres aurait été formée, il l'aurait élevée de la terre, il l'aurait placée dans les cieux, il l'aurait enrichie de ses dons, il en aurait fait ses délices éternelles. Mais vous êtes de ces citoyens rebelles qui le désavouent et qui le haïssent : *Cives autem ejus oderant eum* (Ibid., 14). A peine avez-vous entendu parler de lui, à peine avez-vous su parler vous-mêmes, que vous avez dit : Je ne veux point qu'il règne sur moi : *Nolumus eum regnare super nos*. Le premier péché que vous avez commis a été une désertion; chaque jour a été marqué, si je puis le dire, de quelque acte d'hostilité; vous avez fait alliance avec son ennemi, vous avez dit : Je ne servirai point : *Dixisti : non serviam* (Jerem., II, 20). Ce n'est pas tout : vous vous êtes depuis donné des complices, vous avez fait vous-mêmes des déserteurs, vous avez inspiré à d'autres votre indépendance et votre révolte; votre langage exhale encore aujourd'hui partout la désobéissance contre Dieu, et l'on sent bien que vous craignez les approches de son règne.

C'est, mes frères, une conduite inexplicable que cette opposition des pécheurs et des libertins au règne de Dieu et de sa religion. Ce règne ne s'établit point par la force; ceux qui le favorisent n'enviennent point les prospérités du monde, ne se défendent point contre ses injustices; ils se contentent de le soutenir sans passion et sans intérêt, d'y attirer

les hommes par insinuation et par douceur ; ils n'y emploient point les armes et la violence : et cependant ce règne si doux, si aimable, si heureux, est celui qui a le plus d'ennemis ; on s'anime à le décrier, on s'intéresse à le détruire ; dès qu'il s'établit quelque part, dès que quelqu'un y paraît entrer, on s'irrite contre lui ; il y a des époux qui le persécutent dans leurs épouses, des pères dans leurs enfants, des amis dans leurs amis, quelquefois des brebis dans leurs pasteurs, presque tous les méchants dans les gens de bien. Ah ! c'est que le péché n'est entré dans le monde que pour anéantir ce règne, s'il le pouvait, et qu'il ne peut dans un même cœur compatir avec lui. Mais ses efforts seront inutiles, sa défaite n'en sera que plus honteuse ; et tous ces esclaves du péché, ces partisans de son empire, ces révoltés et ces corrupteurs subiront malgré eux la domination de ce roi qu'ils ont méconnu ; ils seront foulés à ses pieds, et une mort éternelle sera la punition de leur attentat : *Verumtamen inimicos meos illos qui noluerunt me regnare super se, adducite huc et interficite ante me.*

Enfin le péché s'oppose à la volonté de Dieu : c'est le troisième désordre. Ah ! ce fut là son premier attentat. Pourquoi, disait-il, Dieu a-t-il fait un commandement ? *Cur præcepit Deus* (Genes., III, 1) ? À peine eut-il obtenu l'infraction de ce premier ordre du Créateur, qu'il se mit en possession du cœur de l'homme pour y effacer toutes les impressions de la loi, pour y étouffer tous les remords, pour y allumer des passions qui l'aveuglèrent, pour l'enivrer de vices qui le transporteraient hors de lui-même. Cela ne lui suffisait pas encore : il fallait ériger en religion les erreurs qu'il lui inspirait, faire annoncer par de faux oracles les dogmes pervers dont il l'avait imbu, lui donner des dieux qui approuveraient ses égarements, et le tranquilliser par l'exemple même de ceux qu'il adorait comme ses maîtres.

Cette loi intérieure étant ainsi obscurcie, Dieu entreprend de se montrer. Il ne donne que des ordres secrets à Abraham et à un petit nombre d'amis qu'il se choisit : on dirait que voulant être obéi, il craint de heurter de front l'indocilité humaine ; et quoique résolu de se former un peuple à qui il manifesterait ses volontés, il s'y prépare pendant plusieurs siècles depuis qu'il eut parlé à ce patriarche, comme s'il eût douté du succès de ses desseins. Enfin la loi est écrite sur des tables ; mais pendant qu'il la dicte, le péché va porter la sédition parmi le peuple qui l'attend ; l'on se joue par avance de ses commandements ; et Dieu s'explique à son serviteur, comme s'il désespérait de gagner un peuple si mal préparé à l'obéissance. Le serviteur lui-même, qui venait d'apaiser son Dieu, ne peut tenir au spectacle d'une révolte si universelle et si indigne : la loi qu'il porte avec lui, lui paraît désormais inutile, il en brise les tables, et il faut recommencer (*Exod.*, XXXII). Mais que deviendra la loi des secondes tables ? elle ne fera qu'irriter le pé-

ché, sans le corriger ; ce sera pour lui une occasion plus favorable d'exciter tous les mauvais desirs de l'homme, de porter partout la séduction, de faire voir ce qu'il est et ce qu'il peut : *Ut appareat peccatum* (Rom., VII, 13), et de devenir par le commandement une source plus abondante de crimes : *Ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum* (*Ibid.*).

Il ne reste plus qu'un moyen, c'est d'effacer de nouveau la loi dans les cœurs ; et c'est ce que Dieu a fait en envoyant son propre Fils revêtu d'une chair semblable au péché, en faisant naître ce Fils d'une vierge exempte de la tache du péché, et en condamnant par l'immolation du péché, le péché même : *Damnavit peccatum in carne* (Rom., VIII, 3). Mais le croirait-on, sion ne le voyait, que cette loi scellée du sang d'un Dieu, cette loi annoncée par la sagesse éternelle, confirmée par ceux qui l'ont entendue, attestée par tant de prodiges, que cette loi si pure, qui convertit les âmes (*Psal.* XVIII, 8), qui donne l'intelligence aux petits, qui répand la joie dans les cœurs (*Ibid.*, 9), qui porte une si vive lumière dans les esprits ; que cette loi plus désirable que l'abondance de l'or et des pierres précieuses, plus douce que le miel (*Ibid.*, 11) ; que cette loi dont il est dit qu'elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants (*Hebr.*, IV, 12), et que l'on serait docile à ses impressions ; qu'il eût cru, dis-je, que cette loi trouverait encore parmi ses disciples le péché qu'elle a condamné ? qui l'eût cru qu'on verrait, je ne dis pas des hommes qui refuseraient de la croire, des Eglises qui feraient schisme avec elle, des nations entières qui la renonceraient après l'avoir embrassée ; je ne dis pas non plus de prétendus fidèles qui en disputeraient, qui s'efforceraient de la convaincre de sévérité et d'injustice, qui lui préféreraient les maximes insensées du monde, qui prétendraient qu'elle doit plier sous les usages du siècle, et qui la feraient passer pour impossible dans une nation dont les pères l'ont pratiquée avec tant de zèle, l'ont soutenue par tant d'écrits, l'ont transmise au prix de leur vie ; mais qui l'eût cru que ceux qui l'écoutent avec respect, qui la lisent tous les jours, qui la portent sur eux, la pratiqueraient si peu, ne la consulteraient presque jamais dans leurs entreprises, mépriseraient quelquefois ses exacts observateurs, donneraient des conseils à son préjudice, corrompraient son langage, auraient honte de la défendre ? Ah ! comment les hommes sont-ils devenus si méchants et si corrompus, qu'on pourrait douter, ô mon Dieu ! si c'est votre loi ou le péché qui triomphe ?

C'est en effet à cette extrémité que le péché nous a réduits. Par lui nous voyons presque tous les hommes marcher dans leurs voies, ne faire que la volonté de leur chair et de leurs pensées, ne suivre que leurs fantaisies, n'agir que par impression ou par intérêt, secouer le joug de toutes les lois, se soutenir mutuellement dans leur infraction, se révolter même contre les volontés parti-

culières de Dieu sur eux, accuser sa providence, se plaindre de sa conduite, lui prescrire ce qu'il doit faire, s'inquiéter sur ce qu'il fera, vouloir le soumettre à ses vains désirs; et c'est en vous, mon cher auditeur, que le péché produit tous ces désordres. Ah! quand il ne s'opposerait qu'à votre sanctification, il blesserait la volonté de Dieu dans un point capital, puisque cette volonté n'a pour objet que votre sanctification même: *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra* (1 Thess., IV, 3).

En faudrait-il davantage, mes frères, pour vous faire haïr l'auteur de tant de désordres? Vous vous étonnez de ce que Dieu n'approche point de vous, de ce que votre âme est aride et dans l'indigence, de ce que vous n'éprouvez ni ferveur ni désir, ni volonté ni force pour le bien, de ce que les tentations et les épreuves vous trouvent toujours faibles pour y résister: vous vous plaignez de ce que le Seigneur ne bénit point vos entreprises, de ce que sa providence semble vous avoir délaissés; de ce qu'il permet que vos affaires tombent en déroute, que vos enfants soient devenus votre tourment et votre croix, que vous ne trouvez au dedans et au dehors que sujets d'afflictions. Eh! comment Dieu s'approcherait-il? comment vous bénirait-il, lorsque vous avez avec vous son ennemi, que toute votre âme est livrée à lui, que vous ne fréquentez que les lieux où cet ennemi domine, que vous ne parlez que son langage, que vous traitez avec lui de tous vos intérêts, que vous le faites entrer dans tous vos conseils, et que vous le mettez, pour ainsi dire, de tous vos projets, de tous vos plaisirs, de toutes vos affaires? Mais non, la sagesse n'habitera point avec vous: tout s'oppose aux grâces qu'elle voudrait vous faire; votre cœur lui sera toujours fermé par votre faute, et elle vous laissera dans la servitude que vous avez préférée à la liberté et aux biens qu'elle vous offrirait. Mais ce n'est pas assez de vous donner pour motif l'opposition du péché à Dieu, il faut encore vous marquer le préjudice qu'il porte à l'homme; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Pour réussir dans le détail qui me reste à vous faire des désordres du péché, il ne sera pas nécessaire, mes frères, de faire des recherches éloignées, ni de me transporter dans des pays ou dans des siècles inconnus dont les maux et les désolations nous intéresseraient peu. C'est sur notre terre et sous vos yeux que tout se passe; le spectacle est à notre portée; nous avons nous-mêmes pour la plupart été enveloppés dans la ruine commune; et le récit des malheurs que cause le péché n'est que l'histoire de notre déroute, ou même peut-être la peinture de notre état présent. Je ne sais si ce que nous avons représenté des outrages que le péché fait à Dieu a un peu ranimé votre zèle. C'est assez l'usage d'entendre dire avec indifférence que Dieu est bien offensé: c'est là un de ces inconvénients dont on ne prétend point ré-

pondre; notre inquiétude ne va pas jusque-là; et le cœur ne s'accoutume guère à former des gémissements et des désirs sur ce point.

Demander à Dieu que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté s'accomplisse, cette demande sera reçue pour formule de prières; mais elle ne prouvera pas qu'on sent, qu'on entend même ce que l'on dit: c'est un langage des lèvres qui n'exprime rien, qui ne part point de source, qui ne s'interprète point par la conduite; et ce qu'il y a de primitif et de fondamental dans la morale est peut-être ce dont on s'occupe le moins.

Quoi qu'il en soit, mes frères, si le péché ne vous paraît pas encore assez énorme par l'endroit par lequel je vous l'ai montré; si les intérêts de Dieu ne sont pas assez pressants pour provoquer votre courage et pour vous faire entreprendre la guerre dont je viens ici vous donner des leçons, jetez les yeux sur vos frères morts; considérez cette multitude de cadavres au milieu desquels vous marchez; laissez-vous attendrir sur ce monde de malheureux qui tombent à vos pieds, qu'une légion d'anges exterminateurs massacrent de toutes parts, qui périssent impitoyablement et sans ressource; ou plutôt considérez-vous vous-mêmes, et voyez l'état affreux où vous êtes réduits; car par rapport à nous, je dis que le péché attaque l'homme dans les trois sortes de biens que nous demandons à Dieu: donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses, ne nous laissez point succomber à la tentation. C'est-à-dire que le péché ravit à l'homme tous les dons de Dieu, ou les lui rend inutiles, qu'il attire sur lui toute la colère divine, qu'il le livre à toute la rage de ses ennemis.

Le péché dépouille l'homme de tous les dons de Dieu; c'est le premier désordre que nous déplorons. Il ne faudrait pour le représenter au naturel que rappeler ce changement qui se fit dans l'homme lorsqu'il eut passé de l'innocence au péché. Hélas! ce qui nous reste encore de notre indigence, depuis même que nous avons été réparés par la grâce de Jésus-Christ, nous en dirait assez si nous voulions l'entendre. Les ténèbres de notre esprit, le vide et les inquiétudes de notre cœur, la corruption de notre chair, la faiblesse de notre nature, la pente que nous éprouvons sans cesse vers le mal, les plaies profondes que les objets sensibles font en nous, les cruelles atteintes qu'ils portent à notre âme, les victoires journalières que nos ennemis remportent sur nous; je dirai même, les douleurs auxquelles nous sommes exposés, la conspiration générale de toutes les créatures pour nous faire souffrir et pour nous détruire, leur résistance à nous servir, les efforts qu'elles font pour nous échapper, la dissolution de nos corps, notre mortalité, tous ces maux à la fois contre lesquels il faut lutter sans cesse suffiraient pour nous faire sentir que nous ne sommes pas ce que nous devrions être, qu'on nous a ravi de riches dépouilles, qu'on a pris sur nous de

grands avantages ; et nous emploierions ce qui nous reste de vie, d'action et de facultés, à haïr l'ennemi qui nous a réduits à cette prodigieuse misère.

Mais ce n'est encore là qu'une première défaite, une destinée qu'on peut corriger, un mal qui n'est pas sans ressource. Cette pauvreté même bien connue et bien sentie peut devenir un fonds inépuisable de richesses ; et ceux qui ont profité de la grâce de la rédemption y trouvent un sûr moyen de reprendre surabondamment tous leurs avantages. Son effet propre, je dis l'effet de la grâce sanctifiante, c'est de restituer à l'homme ce qu'il avait reçu dans sa première origine, de revêtir son âme de la gloire et de la vertu divine, de lui communiquer sa justice et sa sainteté, d'en former un édifice spirituel où Dieu habite, de le lier et de l'associer à son propre Fils, de le nommer de son nom, de lui donner sa vie et son esprit, de ne faire qu'un tout avec lui.

Un cœur que la grâce a rétabli se trouve tout d'un coup inondé de biens ; il est le membre vivant d'un corps dont Jésus-Christ est le chef ; il participe à sa force, à ses qualités, il reçoit ses accroissements. L'Eglise, qui est ce corps, lui renvoie toutes les bénédictions qui lui viennent de son époux ; elle le nourrit de sa vérité, elle l'engraisse de sa chair, elle lui fournit des remèdes à toutes ses infirmités, elle le fortifie par ses sacrements, elle le purifie par son sacrifice, elle l'encourage par les exemples qu'elle lui montre, elle le contient par ses lois, elle le soutient par ses prières, elle l'enrichit des mérites, elle lui met en main les titres et les arrhes de sa félicité future ; toutes ses demandes sont exaucées, toutes les œuvres qui partent de l'esprit qui l'anime sont méritoires pour la vie éternelle, ses actions les plus indifférentes peuvent être des vertus.

Ah ! l'on peut bien dire que le pain de chaque jour ne lui manque jamais. Le monde entier, toutes les créatures se hâtent de le servir, le soleil lui donne sa lumière pour éclairer ses bonnes œuvres, la nuit lui prête son silence et son obscurité pour vaquer à la prière, la terre lui expose ses biens pour l'élever à son Créateur, elle lui en fournit pour exercer sa charité, elle l'en prive quelquefois pour consommer sa pénitence ; les malheurs d'autrui donnent lieu à sa compassion ; les bienfaits des hommes provoquent sa gratitude, leur haine et leurs outrages excitent sa patience, leur indifférence et leur mépris lui procurent l'humilité, tous les événements perfectionnent sa religion ; les infirmités de son corps, les peines intérieures de son esprit sont la matière de sa satisfaction ; sa mortalité est le payement de toutes ses dettes ; il convertit en mérites les tentations de ses ennemis, leurs blessures le rendent plus fort, leurs victoires passées le rendent plus vigilant, leur persévérance à l'attaquer le rendent plus dépendant de Dieu et de sa grâce ; enfin il n'est rien de ce qui existe qui ne soit pour lui ; Dieu l'aime et le chérit comme la prunelle des yeux ; Jésus-

Christ le fait reposer dans son sein ; les anges veillent à sa garde ; les saints intercèdent pour lui et lui préparent une place ; le ciel lui ouvre ses trésors ; la terre fournit matière à toutes ses vertus ; l'enfer en fournit à tous ses triomphes ; et ce qui manque aujourd'hui à sa félicité contribue à la lui faire désirer, à la lui assurer, à la rendre un jour plus complète.

Mais, ô désolation ! lorsque je considère cette âme au milieu de son abondance, je vois arriver le péché. Ce ne sont d'abord que de légères attaques, quelques coups qui semblent portés au hasard, quelques petits avantages remportés ; elle tient bon quelque temps, elle se répare à moitié, elle reprend un peu de ce qu'on lui a enlevé, elle dispute encore sur l'essentiel ; mais l'ennemi gagne toujours, ses forces augmentent, les assauts deviennent plus fréquents ; elle se lasse de résister ; c'est désormais une place ouverte de toutes parts ; elle se livre, le péché entre, tout est au pillage ; cette abondance de richesses est consumée en un instant ; j'en cherche les restes, et ils ne sont plus.

Ah ! vous qui vous êtes misérablement rendus, et qui, après avoir un peu combattu, avez enfin perdu courage, vous qui êtes devenus les esclaves du péché, vous reconnaissez-vous aujourd'hui ? Je ne vous interroge point sur ce que la foi seule pourrait vous apprendre de ce changement d'état ; car ce n'est plus par les yeux et à la lumière de cette foi que vous voyez, elle est morte en vous, et plaise à Dieu que vous n'en veniez pas au point de la bannir entièrement ! Je ne vous demande point ce que sont devenus pour vous ces beaux noms d'amis et d'enfants de Dieu, de membres vivants de Jésus-Christ, de temples de son esprit, d'héritiers de son royaume, de maison spirituelle, de pierres vivantes, de race choisie, de peuple conquis, ce langage est désormais pour vous un langage barbare, une spiritualité où vous ne comprenez rien, un mystère qui vous surpasse. Je ne vous demande pas non plus où sont les titres de votre héritage, les gages de votre félicité, la gloire que vous tiriez du sceau dont vous êtes marqués. Mais peut-être sentez-vous au moins qu'au lieu des pensées saintes qui vous occupaient, vous n'en avez que d'impures et de profanes ; que votre imagination ne conçoit plus que des monstres ou des chimères, que votre cœur n'a plus de goût pour la vérité, que ses impressions pour le bien sont effacées, que sa force l'a abandonné, que ses remords ne lui servent plus, qu'il ne sait comment s'échapper de l'abîme dans lequel il se noie, que les saints exemples l'incommodent, que les instructions l'endurcissent, que les sacrements ne lui sont plus une ressource, que les lois ne le contiennent plus, que la chair le domine, qu'il y a un mar de séparation entre Dieu et lui, qu'il ne sait plus rien demander, que le ciel retire ses influences, que tout ce qui l'environne le sollicite au mal, qu'il s'empoisonne de tout ce qui l'approche, qu'il n'a plus sa paix et sa joie, qu'il se trou-

ble et se chagrine sur tout, qu'il a honte de lui-même, qu'il a presque perdu l'espérance, qu'il ne peut envisager tranquillement l'éternité. Hélas! je vous dirais bien ici, mon cher frère, ce que disait cet ange de l'Apocalypse : Je vous conseille d'acheter de l'or pour vous enrichir, et des vêtements pour cacher votre honte : *Suadeo tibi emere aurum ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, ut non appareat confusio nuditatis tue* (Apoc., III, 18). Mais non, quand le péché domine bien une âme et qu'elle s'en est fait une habitude, elle se trouve bien avec lui; elle l'achèterait plutôt que sa délivrance, aux dépens de son repos, de son honneur, de sa conscience, de son salut, de son Dieu, de son éternité.

Dans cet état de servitude où le péché l'a conduite et où je la suppose (car je vous prie, mes frères, de bien remarquer que je ne parle point ici de ceux qui feraient des efforts pour sortir du péché), je vous laisse à penser ce que seront désormais à l'égard de cette âme la croix et le sang de Jésus-Christ; quelle part elle aura au mérite des saints; de quoi lui serviront la doctrine, les sacrements, le sacrifice, les règles de l'Eglise; quel usage elle fera du monde ou de la solitude, des biens et des maux, de l'abondance et de la pauvreté; de la gloire et des humiliations, de ses amis et de ses ennemis, de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. Tout ce qu'elle a fait de bien est oublié; toutes ses vertus sont anéanties; toutes ses œuvres sont un airain sonnant; ses prières, un son qui frappe l'air; les grâces qu'elle reçoit, un sujet de condamnation. Elle n'est plus qu'un sarment qui n'est bon à rien, un bois mort qu'il faut jeter au feu, une poussière que le vent emporte.

Cette désolation, mes frères, qui vous paraît sans doute si horrible (car si vous n'en étiez pas effrayés, ce ne pourrait être que parce qu'elle serait parvenue jusqu'à vous), cette désolation, dis-je, qui vous paraît si affreuse lorsqu'on vous la représente dans un seul sujet, que serait-elle si je vous la montrais en grand et que je vous fisse voir toute l'Eglise, toutes les sociétés, toutes les familles, toutes les conditions, les villes et les campagnes, les asiles les plus saints inondés de ces pauvres dépouilles; si j'exposais à vos yeux ce monde de misérables et d'indigents; si je vous montrais cette grande cité de Dieu qui a perdu presque toute sa beauté, où la justice est si rare, la foi si affaiblie, la piété si décriée, le ministère si infructueux? Ah! ce serait pour lors que vous vous récrieriez, comme le prophète : *Comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle* (Thren., IV, 1)? *comment les enfants de Sion qui étaient si éclatants et revêtus de l'or le plus pur, sont-ils devenus semblables à des vases de terre* (Ibid., 2)? *Les ennemis de la ville sainte ont porté leurs mains à tout ce qu'elle avait de plus désirable* (Thren., I, 10). Oui, mes frères, la corruption que le péché a introduite parmi les chrétiens est telle, qu'à

peine se souvient-on de son ancien éclat; à peine croirait-on qu'elle ait été si richement ornée; ses vertus éminentes, les prodiges de grâces qui s'opéraient au milieu d'elle sont effacés de la mémoire des hommes; on ne la reconnaît plus.

Mais il est étrange qu'après avoir fait le récit des plus affreux désastres, nous soyons réduits à dire que ce n'est encore là que le commencement des maux que le péché traîne après lui, ses premiers essais et comme les premiers jeux de sa violence et de sa fureur: car non-seulement il dépouille l'homme de tous ses biens, mais il attire encore sur lui toute la colère et toute l'indignation divine.

On sait assez que la colère de Dieu n'est pas comme dans l'homme un trouble, un mouvement désordonné, mais que c'est une justice souveraine infiniment éclairée, par laquelle Dieu connaît tout le dérèglement du péché, le punit selon une exacte proportion, et condamne celui qui l'a commis à tout le malheur qu'il mérite; c'est la définition qu'en donne saint Augustin : *Ira Dei non utique animi perturbatio, sed justa fixaque vindicta*. Mais c'est précisément cette idée qu'on nous donne de la colère de Dieu qui la rend infiniment plus terrible. Un mouvement violent qui ne serait ordonné par aucune règle, que la passion conduirait et non la raison, ne serait pas si redoutable que cette sagesse infinie qui examine et qui juge dans un si grand détail, qui, dans un plein repos, supprime et compare tout, qui suit toutes les proportions, et qui s'en tient invariablement aux règles d'une justice qui voit tout et qui peut tout. Oui, mes frères, cette justice et cette sagesse, en tant qu'elles s'exercent sur le péché, deviendraient presque un objet désespérant si on pouvait les connaître dans toute leur étendue; et je suis bien sûr qu'en raisonnant conséquemment sur les idées que la raison et la foi nous donnent de Dieu, nous ne tiendrions pas un seul instant contre la seule pensée de ce que mérite et de ce qu'il se prépare un homme qui n'est pas dans l'ordre.

Quoi qu'il en soit de ce que cette vue pourrait nous donner de sentiment et de frayeur, il est certain qu'au moment où le péché est commis il provoque cette justice tout entière sur le coupable, il l'applique à lui, il la recueille comme dans un trésor où se trouve renfermé tout ce qu'il y a en Dieu de vie, d'action et de puissance pour affliger et pour tourmenter. Je n'aurais besoin pour éclaircir un peu ceci que d'employer ces expressions sans nombre des divines Ecritures, par lesquelles Dieu nous manifeste et nous développe son cœur à l'égard des pécheurs. Ce n'est pas seulement une douleur intérieure dont il est pénétré, un repentir de les avoir créés (Genes., VI, 6); il ne se contente pas de dire qu'il hait, qu'il déteste, qu'il a en abomination, qu'il ne peut souffrir, qu'il vomit de son cœur; mais c'est une fureur, une plénitude de colère, ce sont des frémissements : *Frendet* (Is. i., V, 29), des

hurlements : *Rugiet*, des cris semblables au bruissement de la mer : *Sonabit quasi sonitus maris* (*Ibid.*, 30); il est devenu comme un lion furieux, comme une ourse à qui on a enlevé ses petits (*Ose.*, XIII, 7, 8), comme un feu dévorant (*Isai.*, XXXII, 27); il est dans les douleurs de l'enfantement, il ne peut plus tenir, il est près d'éclater (*Isai.*, XLII, 14); on dirait qu'il ne se suffit pas à lui-même; il est armé de toutes parts; il a un glaive qui est pénétrant comme la foudre et qui doit dévorer les chairs, des flèches qu'il envenimera de sang; tout le fiel des dragons, tout le venin des aspics est renfermé dans ses trésors (*Deut.*, XXXII, 41, 42); il a à son service la famine, la peste, les tempêtes, les dents des bêtes féroces, la rage des animaux les plus intraitables (*Eccli.*, XXXIX, 35, 36); son jour doit être un jour cruel; le ciel en sera troublé, la terre changera de place, le soleil et les astres en perdront leur lumière (*Isai.*, XIII, 9, 10) : et le tout à cause du péché.

Je pourrais encore vous faire remarquer que ce qui échappe seulement de ce trésor de colère préparé aux pécheurs, que ce qui regorge et qui découle sur eux comme par avance de ces vases pleins de la fureur du Tout-Puissant, leur annonce d'étranges malheurs. La malédiction répandue sur toute la terre par la désobéissance d'un seul homme, ces punitions éclatantes exercées contre des villes et des empires, des royaumes ravagés pour le péché de leurs princes; une nation autrefois chérie, maintenant dispersée, abandonnée, l'opprobre de toutes les autres, pour un énorme attentat commis; que sais-je! car le détail en est immense: de vastes provinces à qui la religion a été enlevée pour des péchés qu'on ne connaît pas; dans le christianisme même, des sociétés où le dérèglement paraît incurable, des familles de réprobation où le vice se communique d'âge en âge, partout une corruption de mœurs, un torrent d'opinions et de coutumes auquel on ne peut plus résister; en un mot, l'état général du monde entier : sont-ce donc là des signes équivoques de la colère de Dieu? et contesterions-nous au péché l'effet malheureux de la mettre en œuvre? Ah! son image seule, je dis l'image du péché, a attiré tous les traits de cette justice sur celui qui en était revêtu : Dieu l'a persécuté à outrance dans son propre Fils; la voix des crimes dont il s'était chargé s'est opposée à ce qu'il fût délivré de la mort (*Psal.* XXI, 2).

Qu'on ne me demande donc plus ce qu'est devant Dieu un cœur où le péché réside et où il a pris racine. Je n'ai pas besoin de monter aux cieux pour y connaître les jugements qui se prononcent contre lui, pour y mesurer toute la puissance qui se prépare à le punir, pour y entendre les anathèmes dont on le charge, ni de descendre dans les abîmes pour y voir les tourments qu'on lui destine, les feux qui doivent le consumer, l'attente générale des démons qui sollicitent son supplice. Je ne rappellerai pas même

l'idée que tout ce que je vois autour de lui forme à son sujet dans mon esprit : je me refuse volontiers à la pensée qui se présente quelquefois, que tous ces objets qui l'environnent sont autant d'instruments préparés pour le faire souffrir, que ce qu'ils ont d'activité doit être employé contre lui, qu'ils ne demandent tous qu'à s'exercer sur ses chairs, qu'ils sont impatients de fondre sur lui, et que ce n'est que par une espèce de miracle que la foudre ne l'extermine pas, que son toit ne l'écrase pas, que son feu ne le consume pas, que son pain ne l'empoisonne pas, que la terre ne l'engloutit pas. Mais je ne juge de lui que par ce que je vois. Ce péché qui le tyrannise le revêt de malédiction. L'esprit malin envoyé de Dieu le saisit et le déchire, lui donne des remords qu'il ne peut étouffer, lui dicte sa condamnation. La Providence se déclare contre lui, permet qu'il se livre à des occasions de nouvelles chutes, qu'il contracte des engagements qui comblent la mesure de ses crimes, qu'il s'aveugle sur tous ses désordres, qu'il s'endurcisse dans l'iniquité, qu'il arrive à l'impénitence finale; et c'est ainsi que s'explique cette parole de saint Paul : Il n'y a que colère et indignation sur les cœurs opiniâtres qui refusent de se rendre à la vérité et qui s'abandonnent à l'injustice : *Iis qui sunt ex contentione, qui non acquiescunt veritati, credunt autem iniquitati, ira et indignatio* (*Rom.*, II, 8).

Voilà, mes frères, de quels gens le monde est rempli. Son éclat, ses grandeurs, ses richesses, ne nous en imposent point, son faste ne nous éblouit point. Nous découvrons à travers tout ce bel extérieur des victimes sans nombre de la colère de Dieu. La plupart de ces hommes qui se remuent, qui marchent avec fierté, qui mettent tout en mouvement, qui nous intimident par leur puissance, qui se nourrissent de la graisse de la terre, qui s'enivrent de plaisirs, qui paraissent contents, qui réussissent dans tous leurs projets, ne sont à nos yeux que comme un bois sec dans les mains de Dieu, des faisceaux de paille qu'il doit jeter au feu. Nous le voyons, nous en gémissons, nous en avons compassion, et nous déploions amèrement le péché qui cause tant de malheurs.

Enfin, il livre l'homme à toute la rage de ses ennemis. Mais n'en avons-nous pas assez dit? et faudrait-il encore représenter toute la tyrannie que le démon exerce sur une âme qu'il possède? Le Seigneur avait prédit à son peuple que lorsqu'il serait infidèle, ses ennemis lui seraient porter un joug de fer jusqu'à ce qu'il en fût écrasé. Mais ces paroles n'expriment pas encore la dure servitude d'une âme qui est dans le péché. Ce ne sont plus de légères impressions dans l'esprit, des tentations par intervalle, des émotions de cœur sur certains objets, quelques idées importunes du mal : ce sont des coups mortels redoublés, c'est une violence qui ne donne presque point de trêve. Toujours des images vives, des at-

traits séduisants, un torrent qui entraîne et qui ne tarit point. Une légion d'esprits attaque ce pauvre cœur de toutes parts : les uns le séduisent par de fausses idées, les autres le tranquillisent par l'espérance d'un mieux qui ne vient point : ceux-ci assiègent tous les sens, ceux-là le conduisent dans des pièges funestes : quelques-uns écartent les secours, d'autres lui parlent par les mauvais exemples et les maximes corrompues : il en est qui lui forment des liens qu'il ne peut presque plus rompre, les autres lui inspirent le désespoir : tantôt ils l'induisent à des sacrilèges pour consommer sa malice, tantôt ils éteignent sa foi pour lui ôter toute ressource : tous enfin se jouent de sa faiblesse, accumulent sur sa tête des péchés sans nombre, et presque toujours lui portent le coup de la mort au milieu de ses dérèglements.

Ah ! péché, n'est-il pas juste que je te suscite des ennemis, puisque tu en donnes tant à l'homme. Non, mes frères, je n'ai rien outré : un peu de foi, un peu d'expérience de ce qui se passe dans le monde, vous en diront plus que tout cela. Dans quel esprit direz-vous donc désormais : *Délivrez-nous du mal* ? dans quel sentiment le ferez-vous dire à vos enfants ? Il ne s'agit pas ici de s'effrayer outre mesure, il faut recourir au Libérateur ; il n'a vaincu le péché, il n'a chassé le démon que pour nous mériter la force de le repousser et de le vaincre. Le premier rayon de grâce auquel vous ouvrirez votre cœur, mon cher auditeur, sera un préjugé de votre victoire prochaine ; mais voici ce que vous ferez pour vous en rendre digne. Vous vous garderez bien de vous compromettre avec le péché, de le faire, pour ainsi parler, entrer sur vos terres, de le laisser approcher de vous, de lui ouvrir jamais les avenues de votre cœur ; vous lui ravirez tous les avantages qu'il aurait pris sur vous, vous le noierez dans vos pleurs, vous l'affligerez dans votre chair, jamais vous ne souffrirez qu'il déshonore en vous l'image de Dieu, qu'il profane le temple de son Esprit, qu'il répande ses traits difformes sur le caractère de chrétien que vous portez, qu'il entre pour quoi que ce soit dans vos démarches et dans vos discours ; vous ne lui permettrez point de disputer à Dieu l'empire sur votre cœur, d'enlever à la grâce une seule des dépouilles qu'elle a prises sur lui, de retarder le règne parfait de la charité dans votre âme ; la volonté de Dieu ne sera jamais traversée en vous par les suggestions du péché, il sera mort et sans action quand il s'agira d'accomplir la loi, de suivre la vocation divine, de vous soumettre à la Providence.

Vous demanderez sinueusement à Dieu qu'il augmente en vous ses dons ; vous les conserverez précieusement ; vous vous servirez de tout ce que vous avez en main pour résister au péché ; vous vous rendrez digne par le jeûne, par la pénitence, par l'aumône et par le pardon des injures, d'obtenir que Dieu vous pardonne les vôtres ; vous

éviteriez toutes les occasions du péché ; vous n'exposerez point votre âme au démon ; vous aurez recours à la croix de Jésus-Christ pour triompher du péché ; vous ne négligerez pas non plus de l'attaquer dans les autres, selon vos forces et selon les occasions ; vous lui opposerez toujours des exemples édifiants, une improbation ouverte de son langage, une tristesse amère sur tous les progrès que vous lui verrez faire : votre premier désir, quand vous entrerez dans une société, dans une alliance, dans un engagement d'amitié ou d'emploi, sera que le péché en soit pour jamais exclu ; vous demanderez sans cesse de ne séjourner jamais avec lui sous le même toit ; vous l'intimiderez par votre seule présence ; enfin vous le combattrez si généreusement jusqu'à la fin, que vous puissiez recueillir dans l'éternité le fruit de toutes vos victoires. Je vous le souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la conscience.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit : Pax vo is.

Jésus vint et se tint au milieu de ses disciples, et il leur dit : La paix est avec vous (Journ., XX, 19).

Qu'elle est aimable, mes frères, qu'elle est consolante cette parole de Jésus ressuscité : *La paix est avec vous* ! c'est-à-dire que le scandale de ses ignominies et de sa mort est réparé, que le salut promis à Israël est accompli, que l'inimitié entre Dieu et les hommes est détruite, que la cédule de mort est effacée, que le décret de condamnation est aboli, que les princes des ténèbres sont désarmés, que Dieu est rendu à l'homme, et avec Dieu toute la félicité dont l'homme même est capable : *Pax vobis*. Cette parole fut d'abord annoncée par Jésus-Christ à ses disciples, parce qu'en effet la rédemption devait commencer par eux : ministres de la paix, ils devaient la recevoir les premiers, et il était juste que les prémices du salut fussent données à ceux qui en devaient être les prédicateurs et les héritiers. Mais remarquez, mes frères, que Jésus-Christ renferme sous le terme de paix toute la grâce du salut même, comme s'il eût voulu nous faire entendre que c'est à pacifier nos cœurs, à rétablir dans les consciences le calme et la joie, à réconcilier l'homme avec lui-même, à finir cette guerre intestine que les passions ont suscitée en lui, à dissiper ses craintes et ses alarmes, à lui assurer un repos qu'il ne peut trouver dans le péché, et à lui donner un gage certain de la paix dont il doit jouir éternellement ; que c'est, dis-je, à former cette paix dans les âmes que se réduit tout le salut qu'il est venu apporter au monde. C'est à ce seul point de vue que l'apôtre saint Paul réunit tous les effets de la grâce du Rédempteur : Il est venu, dit-il, annoncer la paix : *Veniens evangelizavit pacem* (Ephes., II, 17). La première parole portée aux hommes au jour heureux de la naissance d'un Sauveur avait été une parole de paix : *In terra pax* (Luc., II, 14) : tout le mi-

nistère de la nouvelle alliance se termine là : *Speciosi pedes evangelizantium pacem* (Rom., X, 15); et toute la récompense promise à ceux qui en observent les lois, c'est la paix : *Pax super illos* (Galat., VI, 16).

C'est aussi, mes frères, à vous parler de cette paix du cœur, de ce calme heureux de la bonne conscience, que je borne tout ce discours. Je viens vous dire (hélas! oserais-je vous le dire comme Jésus-Christ à ses disciples?) : La paix est avec vous. Mon cher auditeur, ne nous démentez pas : que votre cœur puisse s'entendre dire qu'il est en paix, et que vos consciences ne réclament point contre une voix qui s'accorde avec leur tranquillité. Je viens du moins vous la souhaiter, cette paix ; je viens en faire l'éloge ; je viens vous inviter à en faire l'unique objet de vos vœux ; en un mot, je viens vous annoncer que de tous les biens la bonne conscience est le plus solide que vous puissiez vous procurer sur la terre, et cela par opposition à la mauvaise conscience. Je commencerai par les maux que celle-ci traîne après elle, et je finirai par les avantages de celle-là.

Ici, mes frères, je n'ai besoin que de votre propre cœur. Trois sortes de maux peuvent en troubler la paix et le repos : les reproches intérieurs sur ce que vous avez fait par le passé ; les incertitudes et les perplexités sur ce que vous devez faire dans le présent ; les alarmes et les inquiétudes sur ce que vous deviendrez dans l'avenir. Or je dis que la bonne conscience est l'unique remède à ces trois maux ; elle peut seule vous calmer sur le passé, elle peut seule vous éclairer pour le présent, elle peut seule vous tranquilliser sur l'avenir. Il n'y a de calme par rapport au passé que dans la bonne conscience, vous le verrez dans mon premier point. Il n'y a de sûreté pour agir et pour vous déterminer dans le présent que dans la bonne conscience ; je vous le montrerai dans le second point. Il n'y a de repos et de tranquillité à l'égard de l'avenir que dans la bonne conscience ; ce sera la matière d'un troisième point. Le sujet, mes frères, est intéressant, et j'espère le traiter avec d'autant plus de succès, que je prendrai toutes mes preuves dans vos propres sentiments. Demandons auparavant les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre les vérités que j'ai dessein d'établir, il faut d'abord déterminer ce que c'est que la conscience en elle-même. La conscience est une application de l'âme à la loi intérieure gravée dans le fond du cœur ; c'est un jugement pratique sur ce que la justice nous dicte de faire ou de ne pas faire. De là vient que, selon saint Thomas, la conscience exerce ordinairement trois fonctions : premièrement, elle rend témoignage à la loi ; en second lieu, elle excite à pratiquer la loi ; en troisième lieu, elle reprend ou elle excuse lorsque nous l'avons ou violée ou

pratiquée. Or, mes frères, la bonne conscience est celle qui, sur le témoignage qu'elle rend à la loi, nous porte efficacement à faire ce qu'elle ordonne, et approuve le bien qu'elle nous a fait faire. La mauvaise conscience au contraire est celle qui, combattue dans ses jugements et vaincue dans ses sollicitations, accuse, désavoue, condamne.

Ces maximes supposées, je dis qu'on ne peut trouver de repos et de calme par rapport au passé que dans la bonne conscience. Car enfin quelle peut être la situation d'une âme qui a toujours avec elle un témoin, un accusateur et un juge ; qui porte au dedans de soi un flambeau qui éclaire toutes ses fausses démarches ; qui, lorsqu'elle a prévariqué, s'entend toujours dire : Voilà ce que vous deviez faire, et voilà ce que vous avez fait ; à qui on répète sans cesse les crimes qu'elle a commis, cette injustice, cette impureté, ce sacrilège ; c'était ici, c'était là, c'était en telle circonstance. Qui est-ce qui pourrait soutenir de pareils reproches ? Un criminel resserré dans une prison, qui verrait toujours à ses côtés son juge et son bourreau, que l'on entretiendrait continuellement de son crime et de sa mort, qui s'entendrait lire sans cesse l'arrêt de sa condamnation, à qui l'on exposerait les instruments et l'appareil de son supplice, ce criminel, dis-je, passerait-il des jours fort heureux ? Tel, et mille fois plus triste, est l'état d'une mauvaise conscience. Ce bourreau intérieur nous frappe, nous agite, nous tourmente et nous exécute, pour ainsi dire, avant le temps.

Les païens même, en qui la loi naturelle était presque éteinte, n'ont pas été épargnés à cet égard. Ces lueurs mourantes de la vérité et de la raison qui les éclairaient encore par intervalles, leur fournissaient assez de jour pour leur faire apercevoir la difformité du crime, et ils nous ont quelquefois dépeint le supplice d'un cœur coupable qui s'accuse et qui se condamne, comme le plus affreux et le plus redoutable de tous les supplices : *Impii penam hant non judicis, sed angore conscientie*. La justice des tribunaux, disent-ils, n'imagine rien de plus horrible : et celui même d'entre les païens dont je rapporte les paroles se console des maux qu'un de ses ennemis lui faisait souffrir, et s'en croit bien vengé par les remords que cet ennemi en ressent. Vous êtes, lui dit-il, dans les détresses et à la gêne, vous êtes accablé de vos propres crimes, et toutes vos injustices sont autant de furies qui vous déchirent le jour et la nuit : *Ut furia, sic tue tibi occurrunt injurie*.

Or, si une conscience païenne, une conscience qui ne voit la loi qu'à travers de sombres nuages et sous des caractères presque effacés, dont la voix est étouffée et comme amortie par le cri des passions et de l'exemple ; si, dis-je, une conscience païenne est néanmoins un tourment pour celui qui la porte, que doit être une conscience éclairée par la foi, qui a reçu des impressions nouvelles de plusieurs vérités, où l'Esprit de

Jésus-Christ a répandu par intervalle le grand jour de l'Evangile, dont le témoignage est soutenu de tant de voix qui parlent de tous côtés; que sera-ce, dis-je, que cette conscience, si elle trouve en nous de quoi nous reprendre et nous condamner? Je vous en fais le juge, mon cher frère, et sans recourir ici à l'exemple de tant de pécheurs qui dans le monde parmi les embarras des affaires, les douceurs des plaisirs, les distractions d'une vie tumultueuse, avouent néanmoins que leur péché les rend toujours malheureux; sans vous rappeler même à ces temps de ténèbres et d'égarements où vous sentiez combien il était dur de regimber contre cet aiguillon secret qui vous tourmentait; verriez-vous aujourd'hui de sang-froid dans votre âme un péché mortel, une seule impureté, un crime caché qui n'aurait point été confessé? et ne vous rendez-vous pas cette justice que, quelque pénible que soit l'accusation qu'on fait à un homme de sa honte et de son infamie, on y reviendrait plutôt mille fois que de se voir encore livré à ce tyran impitoyable de nos cœurs? Aussi saint Augustin, qui savait bien ce que c'était qu'une mauvaise conscience, ne craint point de dire que la peine et les horreurs qu'elle éprouve l'emportent non-seulement sur celles des plus ténébreux cachots, mais même sur celles de l'enfer : *Horrendis et pœnalibus tenebris omnes non tantum carceres, sed etiam inferos, vincit scelerati hominis conscientia*.

Et ne pensez pas, mes frères, que ces coups intérieurs ne frappent que pour un temps et par mesure : on ne doit attendre de cet ennemi ni paix ni trêve, on ne lui fait point illusion, on ne le charme point, on ne l'élude point; plus on veut s'endurcir, plus il nous déchire; il empoisonne tous les plaisirs, il aigrit tous nos maux, et souvent il se plaît à nous tourmenter lorsque la consolation nous serait plus nécessaire. Ce fut dans un temps de malheur et de désastre que les frères de Joseph se ressouvirent de leur inhumanité. Accusés du crime de trahison par leur frère même qu'ils ne connaissaient pas encore, détenus dans les liens comme des espions, se croyant déjà condamnés au supplice, à qui auront-ils recours? sera-ce à leur propre conscience? Leur cœur leur fut alors un tourment plus cruel que celui qu'ils attendaient : ils virent toute la cruauté qu'ils avaient autrefois exercée contre Joseph, ils n'eurent de voix que pour s'affliger mutuellement de leur attentat : Nous avons péché, disaient-ils, contre notre frère; nous ne l'écoutâmes point lorsqu'il nous pria d'avoir compassion de lui; nous souffrons aujourd'hui, et c'est avec justice : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum* (*Genes.*, XLII, 9-22).

Y eut-il jamais une conscience moins susceptible de remords que celle du roi Antiochus? S'élevant par son orgueil, dit l'Ecriture, au-dessus de la condition de l'homme, il s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer et de peser dans une balance les plus hautes montagnes (*II Mach.*, IX,

8). Mais attendons le temps de ses malheurs, lorsque frappé d'une main invisible il éprouvera dans son corps une douleur cruelle, que les vers en sortiront comme d'une source, que ses chairs tomberont par lambeaux : ce sera pour lors que son âme sera déchirée par ses propres pensées; qu'il entrera, mais avec désespoir, dans la connaissance de lui-même, qu'il sera cruellement averti de ce qu'il est (*Ibid.*, 9, etc.). Alors il appellera tous ses amis, et ne pouvant contenir ses amertumes et ses douleurs : A quelle affliction, dira-t-il, suis-je réduit! en quel abîme de tristesse me vois-je plongé! Tout mon mal est dans mon propre cœur, toutes mes cruautés se représentent à moi : j'ai emporté de Jérusalem toutes ses dépouilles, j'ai exterminé sans sujet tous les habitants de la Judée; l'excès de ma tristesse plus encore que celui de ma maladie me fait périr maintenant dans une terre étrangère : *Ecce perco tristitia magna in terra aliena* (*I Mach.*, VI, 9-13).

Oui, mon cher auditeur, si vous êtes coupable, ce sera dans un temps d'humiliation, de contradiction, de maladie, de pertes de procès, de renversement de fortune, que cet ennemi de vous-même, qui n'est autre que vous-même, viendra vous insulter. Lorsque vous pleurerez un fils ou une épouse, lorsque vous verrez avec douleur échouer un projet d'ambition, lorsque toutes vos affaires tomberont en désordre, lorsqu'un rival viendra vous supplanter, ce sera pour lors que vous direz : Je me souviens de tous les maux que j'ai faits : *Nunc vero reminiscor malorum quæ feci* (*Ibid.*, 12); mon irrégion, mes sacrilèges, mes injustices sont tout mon supplice.

O qui que vous soyez, qui vous rassurez sans raison sur votre état, qui paraissez contents lorsque vous ne devriez pousser que des rugissements, qui vous complaisez dans vos songes, et qui les réalisez comme il vous plaît, je vous renvoie à ces moments de solitude, à ces temps de silence et d'obscurité, à ces intervalles de noirceur et de mélancolie. Il est vrai, je vois sur votre front beaucoup de hardiesse, vos yeux annoncent une grande joie, et toute votre conduite me répond que rien n'est capable de vous ébranler. Mais tout cet extérieur ne m'en impose point : plus je vous vois errer hors de vous-même, plus je sens que vous craignez votre propre cœur; et pendant que je gémis sur vos illusions et sur vos égarements, je sais que votre conscience me venge quelquefois plus que vous ne voudriez du mépris que vous faites des vérités que je vous annonce.

Il est vrai qu'il se trouve des pécheurs qui savent se distraire de ce triste objet : la compagnie des hommes, l'agitation des emplois, les différents amusements de la vie, les joies immodérées, peut-être même les excès du vice, les calment par intervalles; ils peuvent s'étourdir quelque temps par beaucoup d'affaires, par de grandes entreprises, par des spectacles, par un abandon entier à la volupté; quelquefois par le secours de l'ignorance, des préjugés, des maximes corrom-

pues, des mauvais exemples, des lectures ou des discours de libertinage, des principes d'incrédulité, ils réussissent à tromper leur propre cœur. Mais il en est de ces illusions comme des songes de la nuit; un réveil important les fait disparaître, ce n'est qu'un sommeil interrompu, ils ne dorment qu'à demi, et ce ver rongeur ne se repose que pour les déchirer plus cruellement.

Eh! d'où vient que nous voyons souvent dans le monde des pécheurs si prodigés de maximes relâchées, qui s'épuisent à chercher des preuves qui achèvent d'éteindre la religion de leur cœur, qui n'aiment que les livres qui puissent corrompre le jugement intérieur de leur foi; qui, dès que nous les abordons, nous parlent de leurs doutes, nous attaquent sur notre morale et sur notre Evangile? Ah! je ne m'y trompe pas, je ne crois point qu'ils doutent ni qu'ils méprisent; mais j'aperçois tout leur embarras; la vérité qui leur parle au cœur les importune, ils voudraient nous trouver faibles à la leur prouver; et certes, il souffriraient volontiers que nous différassions d'eux sur des sentiments qui ne touchent point à la conscience; ils supporteraient une philosophie qui ne serait pas conforme à la leur, ils ne trouveraient pas mauvais que nous n'eussions pas sur les systèmes du monde la même opinion qu'eux. Mais contre l'Evangile et contre la foi ils veulent un parti qui soit fort; il leur faut de puissants adversaires pour combattre contre eux-mêmes; ils pensent qu'en parlant le langage de l'erreur, ils réussiront à s'en convaincre. Croyez-moi, mon cher auditeur, leurs lèvres les servent mal; ils seront incrédules, mais ce ne sera que par la superficialité de l'esprit, et cette vérité intérieure leur reprochera toujours et leur crime et leur infidélité.

Ce que je dis ici de l'incrédule, je l'applique à tout pécheur qui veut charmer son mal. Cet ennemi domestique ne le quittera point, il l'interrompra dans ses occupations et dans ses études, il se mêlera dans ses entretiens, il l'accompagnera dans ses voyages, il le troublera dans son sommeil, et il le forcera ou à céder ou à chercher sa ressource dans le désespoir. Encore si dans le temps où il se fait sentir nous pouvions toujours apercevoir où il nous blesse et y porter la main; mais hélas! parce que nous avons négligé les premières plaies, ce serpent a pénétré jusqu'à la moelle des os, et il forme quelquefois dans l'âme une maladie universelle dont nous n'apercevons plus le principe. Il y a des consciences toujours agitées, sans savoir pourquoi. C'était d'abord un péché connu, une disposition criminelle qu'on apercevait en soi: on s'est endormi là-dessus, on a fait depuis de nouvelles chutes dont on ne s'est point relevé, il naît ensuite une certaine obscurité dans l'âme; on ne voit plus ni le principe, ni le progrès, ni l'étendue de son mal; on sent bien qu'on est malade, mais on ne sent point où il faut porter le remède; on essaie des œuvres et des vertus qui nous rétablissent, et ce n'est point

cela; on se voit avancer vers la mort, et l'on ne guérit point; on éprouve toujours des remords qui ne s'expliquent jamais; et l'on meurt enfin avec une persuasion intérieure qu'on ne porte devant Dieu que des œuvres de péché.

Seigneur, préservez-moi d'un état si funeste. Eh qu'il nous ne trouvons partout qu'affliction d'esprit, notre vie est un combat continu, nous ne voyons hors de nous que sujets d'amertume et de douleur. Nous voudrions quelquefois, pour nous délasser, rentrer dans notre propre cœur; et semblables à ces hommes qui, après les fatigues de la journée, viennent goûter dans le sein de leur famille et dans le secret de leur maison des joies pures et innocentes, nous voudrions, dans ce secret de notre âme, nous reposer à loisir de nos peines et de nos travaux, et nous consoler avec notre propre conscience. Que deviendrons-nous si cette ressource nous est ôtée, si nous trouvons en nous tout en désordre, si nous n'entendons que des cris, des accusations et des reproches? C'est néanmoins la punition ordinaire d'un cœur coupable. Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu! et il est juste que l'âme qui vous offense trouve dans son offense même son supplice et sa peine: *Jussisti, Domine*, vous disait un de vos saints; *jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus*.

Toutes ces réflexions, mes frères, vous font assez comprendre quel est le prix d'une bonne conscience. Car enfin, s'il est dur d'être toujours repris, n'est-il pas bien doux d'être toujours approuvé, de sentir que l'on est dans l'ordre, de porter écrites dans son cœur les preuves de son innocence, et de pouvoir s'approcher de la vérité qui réside au dedans de nous sans craindre ses regards et ses menaces? C'est cette situation si douce et si tranquille que le prophète décrit si admirablement lorsqu'il compare son âme à un lieu de délices où il se complait et où il se promène, pour ainsi dire : *Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ* (Psal. C, 2). Il n'y voit que des objets qui le consolent, il ne craint point d'envisager de trop près le tableau de sa vie, il l'expose à la lumière de Dieu : *Non proponēbam ante oculos meos rem injustam; non adhæsit mihi cor pravam* (Ibid., 3).

Ah! donnez-moi un homme dont la jeunesse ait toujours été innocente, qui n'ait point connu de ces vices honteux qui infectent l'âme et qui la corrompent, qui ait toujours été fidèle à la loi, qui dans toutes ses démarches ne consulte que sa religion, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, et qui ne soit altéré que de sa justice : ou, si vous voulez, il a péché, mais ses larmes, ses confessions, sa pénitence, ont déjà lavé toutes ses iniquités; il est tout appliqué à venger sur soi l'honneur de Dieu, il aime avec d'autant plus d'ardeur qu'il a été plus rebelle. Que cet homme parle et qu'il se montre : et je soutiens qu'il n'est point sur la terre de plaisir plus véritable que celui dont il jouit. Il se retranche, je l'avoue, tout autre plaisir; il

ne prend point de part aux joies et aux amusements du monde ; les honneurs du siècle ne sont point pour lui ; je veux même qu'il souffre beaucoup par les combats intérieurs qu'il a à soutenir contre lui-même ; je veux qu'il soit exposé comme les autres hommes à toutes les misères de la vie, qu'il soit pauvre, qu'il soit infirme, qu'on le méprise, qu'on le persécute, qu'on le supplante, qu'on le trahisse ; je veux encore qu'il soit dans l'exil ou dans les chaînes, qu'on le traîne sur un échafaud, qu'on le tourmente et qu'on le déchire : je défie l'univers entier d'inventer et de fournir des plaisirs qui vailent les siens.

En effet, c'était par sa conscience que le saint homme Job se consolait de ses douleurs ; ses amis voulaient en vain le détourner de cet objet, en vain s'efforçaient-ils de répandre sur son cœur des noirceurs qui n'y étaient point. Il n'abandonne point sa justice, il en fait sa joie et sa ressource ; tous ses maux lui deviennent supportables dès qu'il sent que Dieu ne punit point en lui de crimes : *Donec deficiam, non recedam ab innocentia mea; justificationem meam quam cepi tenere, non deseram; neque enim reprehendit me cor meum in omni vita mea* (Job., XXVII, 5, 6).

C'est ainsi, mes frères, je le répète, que les vrais fidèles se soutiennent dans leurs peines et dans leurs travaux : tout leur est bon, pourvu que leur conscience soit saine ; ils ne redoutent que le péché. En quelque lieu, en quelque situation qu'ils se trouvent, ils sont toujours constants ; on ne les voit point se livrer à des plaintes et à des murmures ; leurs prières, leurs occupations, leurs plaisirs sont toujours tranquilles ; ils ne cherchent point au dehors leur félicité ; ils ne méditent point des changements d'état, des établissements plus honorables. Leur mieux n'est ni plus de liberté, ni plus de repos, ni plus de richesses ; mais ils cherchent leur bonheur dans un meilleur cœur, dans une piété plus affermie, dans une fidélité plus inviolable à la vérité et à la volonté de Dieu.

O mon cœur ! puissiez-vous la désirer, cette paix ! puissiez-vous la posséder, cette aimable paix qui est le fruit de la piété ! puissiez-vous le posséder, ce repos de l'âme, ce silence de la conscience, selon l'expression d'un prophète : *Erit opus justitiæ pax, et cultus justitiæ silentium* (Isai., XXXII, 17). Remarquez ce terme, mes frères, *Silentium* : c'est-à-dire que tandis que le pécheur entend toujours son cœur qui murmure, qui se plaint, qui crie à l'injustice, qui réclame contre les plaies qu'on lui fait, qui dit hautement qu'on le damne et qu'on le perd, le juste, au contraire, jouit d'un silence et d'un repos que rien ne peut troubler. Mais non, la conscience du juste lui parle toujours ; elle lui dit ce qu'il doit faire, elle l'éclaire sûrement pour le déterminer dans le présent. Car non-seulement il n'y a de calme par rapport au passé que dans la bonne conscience, vous venez de le voir ; mais il

n'y a de sûreté pour agir et pour se déterminer dans le présent que dans la bonne conscience. J'ajoute qu'il n'y a de repos et de tranquillité sur l'avenir que dans la bonne conscience. Ce sont mes deux derniers points, que je réunirai dans un seul, de peur d'être trop long.

SECOND POINT

La loi de Dieu a deux caractères essentiels : premièrement, elle est la lampe qui éclaire nos pas : *Mandatum lucerna est, et lex lux* (Prov., VI, 23) ; et en second lieu, elle est la justice qui doit nous juger : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum* (Joan., XII, 48). Cela supposé, mes frères, mes deux dernières propositions s'expliquent aisément et nous fournissent un grand fonds d'instruction. Car premièrement nous voyons que pour connaître la loi, pour nous déterminer sur ce que nous devons faire ou sur ce que nous devons éviter, nous n'avons point de moyen plus sûr que d'écouter et de suivre la bonne conscience ; en second lieu, que nous ne pouvons espérer de jugement favorable de la loi qu'autant que nous jouissons d'une bonne conscience. Tâchons de développer ces deux vérités, dont l'une est la règle de notre conduite, l'autre, le préjugé de notre destinée.

Je dis, en premier lieu, que pour connaître la loi et pour nous déterminer dans la conduite de la vie, nous n'avons point de voie plus sûre que celle d'une bonne conscience. Pour le comprendre, mes frères, il suffit de se rappeler le principe si connu et si conforme au sentiment intérieur, que la loi a été comme empreinte dans l'âme de l'homme dès son origine. Non-seulement il la connut par les lumières de sa raison, mais il en reçut l'impression dans sa volonté pour la pratiquer ; il vit la vérité, et il se sentit porté à la suivre. Le péché même, dont le propre effet fut de mettre tout en désordre, respecta néanmoins dans l'homme ces caractères d'ordre et de justice que le doigt de Dieu y avait écrits. Le péché put bien répandre des ténèbres sur l'esprit de l'homme pour l'empêcher de les apercevoir, il put bien donner à son cœur des mouvements contraires ; mais la lumière luisait toujours dans les ténèbres, l'impression vers la vérité n'était pas détruite, et il fallut même que le mensonge en prit le masque et le visage pour le surprendre et pour l'attirer. C'est, mes frères, cette loi de vérité qui a dicté aux sages du paganisme ces grandes maximes d'équité répandues dans leurs livres ; c'est elle qui a conduit la plume des législateurs dans la description des lois ; c'est par elle qu'on rend la justice dans les tribunaux, que l'on condamne ou que l'on absout ; c'est à la faveur de cette lumière que l'on discerne ce qui est juste et ce qui ne l'est pas ; c'est d'elle enfin que naissent ces secousses subites, ces premiers cris du cœur, lorsque nous faisons le mal ; et ces amertumes qui dévorent le coupable sont comme la verge dont la loi, qui marche toujours avec lui, se sert pour le punir.

Et qu'on ne dise pas que c'est l'instruction et l'éducation qui ont donné au cœur ces impressions; car je demanderais qui est-ce qui a fait le plan de l'éducation qu'on nous a donnée, si ce n'est pas cette loi intérieure dont je parle? Il est vrai que nos pères ont appliqué nos esprit à cette lumière, et qu'il nous fallait des moniteurs pour nous rendre attentifs à cette voix secrète. Mais c'est cette voix même qui a parlé à nos pères et à nos moniteurs, comme c'est elle aussi qui nous fait juger de la vérité de ce qu'ils nous en ont rapporté.

Ces maximes, qui peuvent d'abord paraître abstraites, sont néanmoins l'expression de nos vrais sentiments, et ce sont ces maximes mêmes que Dieu voulut inculquer à son peuple lorsqu'il lui dit: Le commandement que je vous donne n'est point au-dessus de vous, il n'est point éloigné de vous, il n'est point dans le ciel, il n'est point au delà des mers pour vous donner lieu de vous excuser en disant: Qui est-ce qui pourra l'apporter jusqu'à nous? mais il est tout proche de vous, il est dans votre bouche et dans votre cœur: *Juxta est sermo valde, in ore tuo et in corde tuo* (Deut., XXX, 11, 14). Aussi le caractère de l'alliance chrétienne, qui devait remettre l'homme dans la voie de la justice, était-il de le rappeler à son propre cœur. Là il devait voir écrite en gros caractères la loi qui devait l'instruire; et dès qu'il rentra dans ce secret de son âme, il n'eut plus besoin d'être averti de connaître et d'adorer le Seigneur: *Non docebit vir proximum suum, et ultra vir fratrem suum, dicens: Cognosce Dominum* (Jerem., XXXI, 34).

C'est sur ce principe que l'apôtre saint Paul, qui relève avec tant de force le pouvoir de la grâce, ne fait pas de difficulté de dire que les gentils qui n'avaient point été soumis à la loi des Juifs, mais qui depuis avaient été convertis à la foi, pratiquaient naturellement ce que la loi ordonne: *Naturaliter ea quæ legis sunt, faciunt* (Rom., II, 14); comme s'il eût voulu dire qu'ils suivaient en cela l'impression et la pente de leur cœur. Eh! ne le dit-il pas clairement lorsqu'il ajoute qu'ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi, qu'ils font voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur âme, que leur conscience en rend témoignage par la diversité des réflexions et des pensées qui les accusent ou qui les défendent: *Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum* (Ibid., 15)?

Il est donc vrai, mes frères, que tout ce qu'il y a d'illusion dans notre imagination, de préjugés dans nos pensées, d'erreurs dans nos jugements, vient de ce que nous n'écoutons point notre propre conscience: peut-être même qu'accoutumés à ne la consulter jamais, trop intéressés à étouffer une voix qui ne vomirait que des reproches, qui ne commanderait que des choses dures, qui n'annoncerait que des malheurs, environnés d'ailleurs d'une multitude d'autres voies, plus éclatantes et plus sensibles, plus favorables aux passions, plus flatteuses pour

l'amour-propre, quelques-uns ont réussi à méconnaître ces cris du cœur et à se mettre hors d'atteinte des lueurs importunes de cette vérité. Etat terrible que l'on a peine à comprendre, et qui démontrerait moins la fausseté de nos principes qu'un endurcissement horrible et un abandon effroyable de Dieu. Mais tel que vous soyez, qui sentez ces vérités ou qui ne les sentez pas, je vous rappellerai toujours à votre propre conscience, assuré que je suis qu'elle vous parlera dès que vous voudrez l'écouter.

Je dis donc, mes frères, que si vous voulez savoir ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est raisonnable; si vous demandez des lumières pour vous déterminer à un parti convenable, à un genre de vie qui soit conforme à l'ordre; si vous voulez prononcer un jugement vrai sur votre conduite, vous devez interroger votre propre cœur; c'est à ce livre et à ce tribunal que je vous renvoie. Il est vrai que le monde, vos prétendus amis, vos propres passions, une certaine raison peut-être qui n'en mérite pas le nom, vous donneront des leçons toutes contraires. Vous trouverez partout des imposteurs qui vous flatteront; plusieurs voix s'élèveront de concert pour vous égarer et pour vous tromper; elles décideront toutes pour votre justification: mais croyez-moi, ramenez toujours tout à la conscience, c'est là que vous devez, pour ainsi dire, tenir votre conseil, former toutes vos délibérations, prononcer tous vos jugements, et c'est sur les arrêts qui y seront rendus que vous devez régler toute votre conduite.

Je ne voudrais, mon cher auditeur, pour vous rendre sensibles toutes ces vérités, que vous prendre un moment à l'écart et, seul à seul avec vous, traiter de bonne foi et sans déguisement avec votre propre cœur. Je choisirai volontiers le plus prévenu et le plus endurci; j'entrerai, s'il me le permet, dans le secret de son âme, là nous écarterons tout ce que les passions, l'amour du plaisir, les idées du monde, les engagements qu'il a contractés, peuvent y avoir répandu de préjugés et de ténèbres: je porterai le flambeau dans tous les recoins de cette conscience, je frapperai, pour ainsi dire, à toutes les portes, j'attaquerai tous les endroits sensibles, je lui demanderai d'abord: Qu'est-ce que votre âme vous dit sur cet avenir qui doit suivre la mort? vous voudriez croire qu'elle périclit avec le corps, mais ne réclame-t-elle point contre ces indignes jugements? ne s'intéresse-t-elle point dans l'arrêt que vous prononcez contre elle? n'éprouvez-vous pas souvent ou qu'elle vous flatte par l'idée de ce qu'on dira de vous sur la terre lorsque vous n'y serez plus, par l'idée de l'usage que vos enfants feront de vos biens, de l'honneur qu'ils rendront à votre mémoire, de la gloire de votre nom qu'ils perpétueront? ou bien n'éprouvez-vous pas que votre âme vous afflige par des redites sans fin sur ce qu'elle deviendra, sur le risque que vous lui faites courir, sur la cruauté que vous exercez contre elle en l'exposant brutalement, sur un

doute formé avec beaucoup de peine et après coup, à des malheurs irréparables? au moins vous sollicite-t-elle de vous éclaircir sur un point aussi important : mais vous ne la calmez point sur son inquiétude, lorsque vous ne lui donnez que des décisions brusques, mendiées dans l'école du libertinage et des passions; elle sent qu'elle peut-être malheureuse et que peut-être elle le deviendra. Les amertumes qui la dévorent quelquefois l'avertissent qu'elle n'est pas insensible; que si l'Evangile est vrai, elle a tout à craindre; qu'un enfer n'est point un mal indifférent; qu'un *peut-être* est une faible ressource, et que, ne pouvant au moins démontrer qu'elle est mortelle, elle doit savoir ce qui arrivera, si elle ne l'est pas.

Si je suis maître une fois de ce premier poste, ah! que nous irons loin! La place m'est ouverte, la conquête est sûre, et l'on sera bientôt rendu. Armé de toutes parts de mes maximes, de ma foi et de mon Evangile, je marcherai hardiment au-devant de tous les préjugés; je forcerai tous les retranchements et toutes les barrières, je montrerai Dieu avec sa justice et sa vérité, avec ses récompenses et ses vengeances; je présenterai toute ma religion à découvert; nous parlerons de la plaie du péché, nous étalerons en détail tout le désastre qu'il a fait dans cette âme; nous examinerons de près quelle sorte de félicité il lui a procurée; nous verrons toute l'infamie dont il l'a déshonorée: nous arborerons ensuite l'étendard de la croix; nous relèverons la miséricorde qui peut nous sauver; nous indiquerons le médiateur qui nous réconcilie, nous publierons les conditions de paix; nous soumettrons même au jugement de notre adversaire l'Evangile et la loi que nous donnerons; nous comparerons maximes avec maximes, et bientôt je serai réduit au silence pour laisser parler le cœur déjà gagné. Alors il m'apprendra lui-même comment je dois juger de toutes ces impuretés de jeunesse, de ces désordres tant de fois réitérés, de cette mollesse, de ces jeux, de ces spectacles, de cette mondanité: il estimera selon leur juste valeur ce qu'on appelle les établissements, les grandes fortunes, les talents extérieurs, le bel esprit, les belles manières du monde: il décidera par lui-même les questions les plus importantes qu'on pourrait lui faire sur la satisfaction qu'il doit à Dieu, sur l'usage qu'on doit faire des biens présents, sur la médiocrité chrétienne, sur les devoirs de son état, sur l'exercice de ses fonctions, sur les motifs qu'il y faut apporter, et cette conscience auparavant si ténébreuse et si corrompue deviendra dans le moment que je la ferai parler, ma lumière et mon instruction. Ne l'avez-vous pas éprouvé, ministres du Seigneur? n'avez-vous pas quelquefois trouvé des pécheurs qui, après une vie fort désordonnée, découvriraient dès les premiers jours de leur conversion et d'une première vue toute la morale chrétienne, et vous faisaient observer des vérités qui peut-être avaient échappé à vos réflexions?

Mais je ne vous quitte point, mon cher auditeur, et je veux que votre propre cœur soit toujours le seul témoin qui dépose contre vous, et le seul adversaire qui triomphe aujourd'hui de vous-même. Ces faux jugements que vous répandez dans le monde avec tant de hardiesse ne diffèrent-ils point de ceux que vous formez, lorsque vous exposez votre conscience au tribunal de la pénitence? Votre conduite ne change-t-elle point de face lorsque vous l'approchez ainsi de la loi de votre cœur? Comment, si vous êtes touché de Dieu, parlez-vous alors de toutes vos fautes? la vérité ne prend-elle point à votre égard un visage nouveau? Combien de fois, sur une remontrance vive et touchante, avez-vous dit: Cela est vrai? et la morale, que vous accusiez hier de dureté et d'injustice, ne vous paraît-elle pas aujourd'hui dans la bouche d'un confesseur éclairé, la justice et la sainteté même?

Les maximes que nous annonçons dans la chaire, vous les avouez dès qu'elles partent de là. Il est vrai qu'en conversant avec vous, nous n'oserions nous parler sur le ton sur lequel nous vous prêchons: vous qualifieriez de mauvais réformateur quiconque l'entreprendrait; nos conseils vous paraîtraient des songes; et dans ces cercles du monde où vous permettez qu'on vous débite largement l'erreur et le mensonge, l'Evangile de la vérité ne s'y montre point sans contradiction. Mais ici vous nous souffrez, vous nous écoutez; vous aimez qu'on vous développe la morale; vous savez bon gré à quiconque vous l'a bien prouvée; nos invectives ne vous irritent point, et le meilleur discours à votre avis est presquetoujours celui qui vous a le mieux combattu.

Eh quoi! si votre cœur ne se sentait pas porté à nous croire, nous entendriez-vous de sang-froid? pourriez-vous sérieusement nous voir échauffés à vous débiter des fables; et n'approuveriez-vous pas plutôt le prédicateur qui favoriserait vos maximes et vos usages? Mais non, vous sentez bien alors que la religion bien entendue est faite pour le cœur, et que sans les passions on serait forcé de l'aimer et de la pratiquer.

Il est donc vrai, mon cher auditeur, que vous pourriez être à vous-même votre loi et votre maître; que vous avez au dedans de vous votre tribunal et votre justice; que la vérité avait été écrite dans votre âme avant qu'on l'exposât à vos yeux, et que qui voudrait aujourd'hui l'écouter, avouerait, non pas qu'elle n'était pas chez lui, mais seulement qu'il n'y pensait pas.

Donc il faut suivre la conscience pour agir et pour se déterminer sûrement; vérité fondamentale, vérité que l'Ecriture nous enseigne avec des termes si précis et si énergiques: *In omni opere tuo crede ex fide anime tue; hoc est enim conservatio mandatorum* (Eccli., XXXII, 27): dans toutes vos œuvres, *in omni*; écoutez votre âme, *crede anime tue*; soyez-lui fidèle, *crede ex fide*; car c'est ainsi qu'on garde les commandements de Dieu; *hoc est enim conservatio mandato-*

rum. Vous voulez savoir s'il est permis d'assister aux spectacles, si la morale de l'Evangile peut s'accommoder de ces différents amusements que vous vous permettez, si les usages et la bienséance ne pourraient point les autoriser; mais pourquoi vous fatiguez-vous à chercher sur ce point des directeurs et des casuistes? vous trouverez en vous, quand vous le voudrez, la décision toute formée: consultez votre âme: *Crede ex fide animæ tuæ.* Il se présente une charge importante, mais périlleuse pour le salut, pour laquelle il faut de grands talents, des connaissances fort étendues, une longue expérience; mais vous relèverez par cette charge la dignité de votre nom et de votre famille; vous balancez entre l'intérêt et la crainte de ne pas réussir; vous vous épuisez en consultations et en recherches, parce qu'en effet vous espérez trouver dans la multitude des consultants, des juges favorables à votre intérêt et à votre ambition. Mais qu'est-ce que vous dit votre conscience? *Crede ex fide animæ tuæ.* Il faudrait, pour soulager une famille, placer un fils dans l'état ecclésiastique, lui procurer un bénéfice; les amis offrent leur crédit, l'occasion est belle et séduisante; mais ce fils a d'autres inclinations et d'autres vœux; son insuffisance et ses dérèglements vous sont connus: quel parti prendrez-vous? Vous venez me consulter, mais je demande quel a été, si vous êtes chrétien, le premier cri de votre cœur: voilà la décision: *Crede ex fide animæ tuæ.* Enfin vous voulez des principes de conduite pour régler votre domestique, pour mettre de l'arrangement dans vos affaires, pour élever vos enfants, pour remplir dignement vos emplois: je consens, et je vous en fais même un devoir, que vous consultiez l'Evangile, les exemples des saints, les personnes vertueuses: toutes ces lumières doivent être comme la lampe qui éclairera la loi écrite dans votre cœur; mais ce sera cette loi même écrite dans votre cœur qui jugera de tout ce que vous aurez lu ou entendu: *Crede ex fide animæ tuæ: hoc est enim conservatio mandatorum.*

Remarquez, mes frères, que je ne parle pas ici d'une conscience qu'on s'est faite à soi-même, et que nos passions, nos vaines subtilités, notre imagination ont, pour ainsi dire, créée en nous. Je parle de ces premiers mouvements du cœur, de ces avertissements secrets, qui dans une personne instruite de sa religion, précèdent ordinairement l'examen et la discussion; de ces mouvements qui se démêlent ensuite à la lumière de la foi, des divines Ecritures et des décisions des saints; de ces mouvements qui nous portent à éclaircir de bonne foi par la consultation, ce qui dans son principe était obscur et comme mal énoncé. Vous faites une faute, vous omettez un devoir, vous prenez un mauvais parti; votre cœur se révolte à l'instant; et voilà ce que j'appelle la conscience de la loi, la bonne conscience, celle enfin que vous devez suivre: toute autre qui n'est fondée que sur de grands raisonne-

ments ou sur de vains fantômes que l'imagination a formés est toujours sujette à réversion.

Pendant cette conscience de la loi, qui d'une part est si sûre, et qui de l'autre est si proche de vous, nous ne pouvons vous y ramener; votre propre cœur est toujours votre plus grand ennemi, vous ne daignez jamais entrer en discussion avec lui; vous voulez un autre conseil et un autre juge. En effet, comment vous défendez-vous des maximes que nous vous annonçons? comment répondez-vous à nos sollicitations et à nos reproches? est-ce par des raisons prises dans le sentiment intérieur de votre âme? est-ce par conscience et par conviction? Il est vrai que nous vous entendons nous dire quelquefois que les usages du monde vous autorisent, que la nécessité ou les bienséances de votre condition vous excusent, que vos engagements sont trop forts; qu'on se rendrait ridicule si on réformait sa conduite; que la dévotion ne fait que des hypocrites, et n'attire que des mépris; que d'ailleurs nous ne vous demandons beaucoup que pour avoir peu; que la vie serait insupportable, si vous vous rendiez à toutes nos maximes; que vous trouvez des directeurs qui ne sont pas si sévères, et qu'il est impossible que Dieu réprouve tant de monde. Mais remarquez, mes frères, que vos raisons sont toujours étrangères, toujours prises hors de vous. Cependant, pour répondre juste, il faudrait nous dire: Vous vous trompez, vos maximes sont fausses, mon cœur me dit que je suis dans l'ordre, que ma conduite est régulière, que je puis mourir avec confiance et paraître avec sûreté devant Dieu tel que je suis. Mais non, vous parlerez et vous agirez toujours au hasard; vous vivrez d'imagination, de fantaisie et de préjugés; vous changerez de religion comme de modes; vous avancerez sans savoir où vous aboutirez; et votre âme toujours incertaine se verra livrée à des inquiétudes mortelles sur un avenir qui la désespère: car s'il est vrai qu'il n'y a de sûreté pour se déterminer dans le présent que dans la bonne conscience, parce qu'en effet elle est la loi de notre conduite, il n'y a aussi de tranquillité par rapport à l'avenir que dans la bonne conscience, parce qu'elle sera la règle du jugement qui sera prononcé sur nous. C'est ma dernière proposition que le temps ne me permet pas d'étendre et d'éclaircir comme je le voudrais.

Qu'il me suffise donc, mes frères, de vous faire observer qu'il n'y a que Dieu qui ait pu écrire dans votre cœur la loi qui vous condamne; que la parole qui vous dicte votre sentence ne peut partir que de son tribunal, et que ces avis secrets que vous entendez au-dedans de vous-mêmes ne sauraient être que des impressions de son esprit. Car enfin vous n'avouerez d'abord que ce n'est point le monde qui vous inspire ces sentiments, les passions ne les favorisent point, l'amour-propre ne cherche qu'à s'en défendre: deviendriez-vous de gaieté de cœur votre propre accusateur et votre bour-

reau? Mais ce sont, direz-vous, des terreurs d'imagination; ce sont des fantômes qui tiennent de la faiblesse de l'esprit; les esprits forts savent bien s'en garantir. Mais, mon cher auditeur, ces prétendus fantômes, la raison ne les réalise-t-elle jamais? Quoi! les justes et les saints ne seraient donc plus à votre avis que des visionnaires? les voilà réduits par arrêt du monde et de ses partisans à se repaître de chimères, à rêver toute leur vie sur des songes et des illusions, à n'être sages que par imagination et par erreur, et selon vous la prudence est devenue aujourd'hui le partage des passions et des vices. Ah! certes, il fait beau voir le monde se vanter d'avoir de la sagesse et de la raison! Qu'il nous cache, s'il le peut, ses horreurs et ses excès; qu'il efface de notre souvenir les honteux événements qu'il nous fournit tous les jours; qu'il jette le voile sur ses iniquités et ses injustices: et alors nous verrons si on peut l'écouter. C'est, dites-vous, notre imagination qui nous séduit. Mais, hélas! qu'elle est sainte et heureuse cette imagination qui, en effrayant les hommes, leur apprend en même temps à être chastes, tempérants, équitables; les réduit à s'aimer mutuellement, à se servir de cœur et d'affection, à se pardonner leurs injures! Qu'elle est heureuse cette imagination qui inspire aux grands l'humanité et la modestie, aux riches la charité et la compassion, aux pauvres la patience et la confiance, aux juges l'amour de la justice, aux époux la fidélité conjugale, aux pères et aux maîtres la douceur et la vigilance, aux enfants et aux serviteurs l'affection et l'obéissance! C'est, dit-on, faiblesse d'esprit. Ah! nous nous glorifions d'être faibles à ce prix: *Nos infirmī, vos autem fortes*: notre faiblesse, c'est de mépriser vos plaisirs, de fouler aux pieds toutes vos grandeurs, d'avoir horreur de vos vices, de sentir tout le vide de la félicité présente, de démêler toutes vos erreurs, de donner le prix à toutes vos richesses, d'élever nos âmes jusque dans le ciel, d'y chercher notre trésor, de consulter l'ordre et la vérité, de vouloir être immortels, et d'attendre un royaume qui ne finira point. Je l'avoue, c'est cette même prétendue faiblesse d'esprit qui nous effraye sur votre destinée, qui nous représente un juge redoutable, qui nous fait craindre ses jugements sur vous, et qui nous désole sur le mépris que vous en faites.

Donc, mon cher auditeur, puisque c'est la même loi qui vous instruit et qui vous juge, il s'ensuit que si elle est divine dans ses préceptes, elle est divine dans ses jugements; que c'est la même main qui écrit et votre règle et votre sentence, que ces frayeurs que vous éprouvez sont la foudre que la loi traîne après elle, et que l'Esprit qui vous agite n'est autre que le Dieu qui vous condamnera. Quand Saül eut été reprouvé, l'Écriture remarque qu'un Esprit invisible le tourmentait, et que c'était le Seigneur qui l'avait suscité: *Exagitabat eum spiritus nequam a Domino* (I Reg., XVI, 14); ceux mêmes qui

approchaient ce prince en rendirent témoignage: *Spiritus Dei malus exagitat te* (Ibid., 15). Voilà, pécheurs, ce que c'est que ce trouble qui vous afflige sur l'avenir: c'est un Esprit importun, mais c'est l'Esprit même de Dieu: *Spiritus Dei malus*. Ces caractères que vous voyez écrits dans votre âme ne sont que les premiers essais de votre condamnation. Les sages du monde n'y comprennent rien, ils ne peuvent les interpréter; mais je vous répondrai, comme Daniel à Balthazar: Vous vous êtes élevé contre le Dominateur du ciel et de la terre, vous avez adoré des dieux d'or et d'argent, vous n'avez point rendu gloire au Dieu qui tient dans sa main votre âme et tous les moments de votre vie: c'est pourquoi il a envoyé les doigts de cette main qui a écrit ce qui est ici marqué: *Idcirco ab eo missus est articulus manus quem scripsit hoc quod exaratum est* (Dan., V, 24): c'est-à-dire que tous vos péchés sont comptés, que la mesure en sera bientôt comblée, que vous serez pesé dans la balance, et que si vous ne faites pénitence vous serez condamné à être pour jamais séparé du Dieu de votre cœur.

Où en serez-vous, mon cher auditeur, si on ne vous interprète cette Écriture que quand vous serez au lit de la mort et lorsqu'il n'y aura plus de temps pour vous? Et si quelquefois, dans le sein de la prospérité et de la santé, l'avenir incertain vous jette dans l'inquiétude et dans l'alarme, que sera-ce quand vous verrez cet avenir près de vous, et que la terre, fondant sous vos pieds, vous entrerez dans cet abîme de l'éternité? Ah! que la bonne conscience serait pour lors une grande richesse! On ne verra point le juste en ce moment se plaindre de ses douleurs, interroger avec inquiétude sur sa destinée, s'attendrir sur les pleurs d'une famille qu'il va quitter, mendier de toutes parts des prières pour obtenir sa guérison; on n'entendra point de ces soupirs et de ces regrets qui, dans les pécheurs mourants, prouvent souvent plutôt le désordre de l'âme que sa conversion; il ne faudra pas de ces discussions immenses qui ne rassurent presque jamais le coupable, parce qu'elles sont presque toujours imparfaites; ce ne seront point de ces efforts de zèle formés par la seule crainte du danger, de ces promesses magnifiques, mais impuissantes; de ces larmes abondantes sur un Christ crucifié, qu'on redoute alors plutôt qu'on ne l'aime. Il ne s'agira pas dans de pareils moments d'enfanter avec peine de ces actes équivoques d'amour ou de douleur, de mettre ordre à des restitutions qu'on n'a plus le temps de faire, de désirer des réparations de scandales qui sont souvent impossibles, d'appeler mille fois un confesseur dont la parole et l'absolution même ne tranquillisent pas. Alors le cœur innocent n'a pour partage que la confiance: il craint, je le veux, la sainteté de son Juge et les reproches de son Père, mais c'est toujours avec amour: il promet, mais il sent bien que les mérites de son Sauveur l'ont pleinement acquitté; les fautes passées l'avertissent que la mort qui les ex-

pie et qui les finit vaut mieux encore que la vie qui les multiplie et qui les rend nécessaires : il marche au devant de l'Époux, parce que sa lampe est vivante et bien fournie ; il ne demande pas qu'on lui donne du temps pour se pourvoir de l'huile de la charité et des vertus, et si son humilité lui cache ses bonnes œuvres, la vérité les avoue et lui dit : Vous avez bien combattu, vous avez achevé la course que vous deviez fournir, vous avez gardé la fidélité à votre Dieu ; il ne vous reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui vous est réservée. Ces idées ne sont-elles pas bien consolantes ? et ce moment pour le juste ne serait-il pas préférable à mille siècles de la félicité et de la gloire humaines ?

Mais que la situation du pécheur sera différente ! La lumière divine commencera dès lors à le pénétrer ; sa conscience préviendra le jugement de Dieu ; on ne le condamnera pas, mais il se condamnera lui-même, et sa cause se trouvera instruite lorsqu'il comparaitra à ce tribunal suprême d'un Dieu vengeur. Aussi, mes frères, voyons-nous que quand Dieu même parle du jour de ses justices, il se représente presque toujours comme soumis au jugement de sa créature ; toute sa sévérité se réduit à écarter les illusions et les préjugés, à séparer son criminel de la multitude des séducteurs et à le livrer à son propre cœur : Je vous conduirai, dit-il, dans un désert, je vous mettrai à l'écart, j'éloignerai de vous tous les peuples : là nous traiterons seul à seul, et vous me jugerez vous-même : *Adducam vos in desertum populorum, et iudicabor ibi vobiscum facie ad faciem* (Ezech., XX, 35). Si vous avez fait quelque bien, dit-il ailleurs, faites-moi ressouvenir de tout ; plaidez chacun notre cause, et proposez tout ce qui pourrait servir à vous justifier : *Reduc me in memoriam, et iudicemur simul ; narra si quid habes ut justificeris* (Isai., XLIII, 26).

O conscience qu'on ne veut point écouter, qu'on tâche de charmer ici-bas par le son des instruments, par le bruit flatteur des opinions humaines, par les cris redoublés des passions et de l'exemple, que vos coups me semblent devoir être terribles ! Hé quoi ! je ne puis faire aujourd'hui un seul moment ma volonté sans essayer vos reproches les plus amers ; vous me frappez pour la moindre faute, vous me punissez des plus légères prévarications, et dans le temps que je vous tiens entre mes mains, que je vous console par mille prétextes apparents qui semblent me justifier, que je m'efforce de vous dérober mes faiblesses et mes chutes, que pour vous apaiser je vous parle du bien que je crois faire, vous avez toujours la verge en main pour me tourmenter. Que serez-vous donc dans les mains de Dieu, lorsque mes fausses vertus auront disparu, que vous m'approcherez de la sainteté de mon Juge, que vous me comparerez, non avec mes idées et mes fantaisies, mais avec la loi que vous portez avec vous ? Ah ! du moins, si l'enfer pouvait me cacher de devant vous ; mais, ô mon cœur ! que je crains que vous ne soyez vous-même mon enfer ! Oui, les flammes dévorantes me

sont moins redoutables que vous ; j'appréhende votre œil plus encore que les ardeurs du feu, et je crois que je les souffrirais si vous vouliez m'épargner. Mais je vous entends : vous me dites qu'il est encore temps, que vous ne me châtiez que pour me corriger ; vous voulez que je traite avec vous de ma conduite et de mes dispositions, que je me rende docile à votre voix, que je sois fidèle à suivre vos inspirations, et vous m'offrez à ce prix la joie et la consolation que j'ai perdues par mes révoltes : *Si in via Dei ambulasses, habitasses utique in pace sempiterna* (Baruch., III, 13).

Ah ! mes frères, disons donc avec le prophète : J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au dedans de moi, parce qu'il annoncera la paix pour son peuple, pour les saints et pour tous ceux qui rentrent au fond de leur cœur : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam et super sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor* (Psal. LXXXIV, 9). Il annoncera la paix, parce qu'en effet il n'y verra plus les crimes qui les sonillaient ; il annoncera la paix, parce qu'il fixera vos irrésolutions et vos incertitudes ; il annoncera la paix, parce qu'il ne vous annoncera plus qu'un avenir heureux. Puissiez-vous, mes frères, la recevoir aujourd'hui, cette paix ! *Pax vobis* ; puisse-t-elle être le fruit de toutes les instructions que je vous ai faites pendant ce carême ! Mais pour vous engager à la désirer je crois ne pouvoir mieux finir qu'en empruntant ces paroles d'un prophète : *Quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam* (Jerem., II, 18) ? Qu'iriez-vous chercher dans la voie de l'Égypte ? serait-ce pour y boire de l'eau bourbeuse ? Que vous seriez donc à plaindre, mes chers auditeurs, si vous quittiez les voies de Dieu pour prendre celles du péché et de la mort ! Oui, si les douceurs des plaisirs, si les amusements du siècle présent, si les fausses maximes du monde vous attirent et vous surmontent ; si vous prêtez vos cœurs à la vanité, à l'intérêt, à la recherche des prospérités et de la gloire humaines ; si vous vous laissez entraîner au torrent de la coutume et de l'exemple ; si vous formez vos sentiments sur les préjugés dominants du monde, vous ne vous déballerez que dans une eau bourbeuse : *Quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam* ? Vous serez semblables à ceux qui, après avoir pris un breuvage corrompu, éprouvent des soulèvements de cœur, des dégoûts, des amertumes plus importunes quelquefois que les douleurs les plus aiguës : car c'est ainsi que le prophète s'explique, lorsqu'il ajoute : *Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te* (Ibid., 19) : votre péché, vos vices et vos excès seront toujours devant vous. Hélas ! je m'attends bien que quelques-uns d'entre vous oublieront tout et mépriseront peut-être les maximes que nous leur avons données, qu'ils franchiront les règles que nous avons établies, qu'ils entendront au dedans d'eux-mêmes comme le bourdonnement importun des voix que nous

avons fait retenir, et que s'il leur arrive de se rendre indociles aux vérités qu'ils auront connues, s'ils nous les renvoient comme n'étant propres qu'à donner matière à des sermons, et non pas à régler leurs sentiments et leur conduite, ils ne réussiront point à se préserver des remords qu'elles leur susciteront, et je m'assure qu'au lit de la mort elles s'armeront de toutes leurs pointes pour les tourmenter.

Ainsi, mes frères (pour me servir toujours de l'autorité du prophète Jérémie), voici le conseil que j'ai à vous donner; voici ce que vous dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus : State super vias (Jerem., VI, 16)*. Il est bien des voies qui se présenteront à vous; vous serez souvent attirés à marcher dans les voies larges et frayées de la cupidité; mais croyez-moi, ne jugez point de la sûreté des chemins par la multitude de ceux qui y marchent. Depuis que la vérité éternelle nous a déclaré avec quelque sorte d'étonnement que la voie du salut est étroite, c'est déjà un terrible préjugé de condamnation que de marcher en grande compagnie : les sentiers les plus connus et les moins battus sont communément les meilleurs. Considérez donc avec attention les différentes routes, et avant que de prendre parti interrogez bien où sont les sentiers où nos pères ont marché, que Jésus-Christ et les apôtres nous ont indiqués : *State super vias et videte, et interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona (Ibid.)*; afin que vous marchiez vous-mêmes constamment et persévéramment, *et ambulate in ea*; et que vous trouviez par ce moyen la paix et le rafraîchissement de vos âmes, *et invenietis refrigerium animabus vestris (Ibid.)*, non-seulement pour le temps, mais encore pour l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la grandeur et la certitude des biens éternels.

Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram : qui enim hæc dicunt, significant se patriam inquirere.

Tous ces saints : que nous honorons sont morts dans la foi, et ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre : car ceux qui parlent ainsi témoignent assez qu'ils cherchent une autre patrie (Hebr., XI, 13-14).

Il n'est pas nécessaire d'avoir de la foi pour croire que nous ne sommes pas pour toujours sur la terre, que notre vie est renfermée dans d'étroites bornes, que nous tendons sans cesse à la mort, et que tous ces objets sensibles, tous ces biens que nous possédons, toutes ces créatures qui nous environnent, nous échapperont dans peu, s'enfuiront de devant nous, se perdront à notre égard dans un éternel oubli. Mais il faut de la foi pour confesser qu'il y a une autre patrie après laquelle nous devons soupirer, que la terre n'est qu'un passage pour nous conduire à une meilleure vie, que nous sommes dans le monde à titre de voyageurs dont les espérances s'étendent au delà des

temps, et que notre séjour ici-bas est moins une demeure qu'une course pour arriver au terme d'une éternelle et souveraine félicité.

Ce fut cette foi qui distingua de tout le reste des hommes les justes et les patriarches de l'ancienne loi. Ils voyaient, quoique de loin, le bonheur qui leur était promis; ils consentaient d'être traités en étrangers. Je ne fais que passer parmi vous, disait Abraham : *Advena sum et peregrinus apud vos (Genes., XXIII, 4)*. Les jours de mon pèlerinage, disait Jacob, sont de cent trente ans : *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt (Genes., XLVII, 9)*. C'est ainsi qu'ils confessaient qu'ils étaient étrangers sur la terre; et dès lors, ajoute saint Paul, ils faisaient voir qu'ils cherchaient leur véritable patrie : *Qui enim hæc dicunt significant se patriam inquirere (Hebr., XI, 14)*. C'est dans cette même foi que sont morts tous les saints que nous honorons en ce jour, c'est par elle qu'ils ont méprisé tous les avantages et les plaisirs du siècle, c'est par elle qu'ils ont refusé d'être délivrés des maux qu'on leur faisait souffrir, et qu'ils ont tourné toutes leurs espérances du côté d'un bonheur plus grand et plus durable : *Non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem (Ibid., 35)*.

Ne réussissons-nous donc jamais, chrétiens auditeurs, à vous désabuser de cette malheureuse illusion qui vous cache le néant des créatures, qui vous étourdit sur l'instabilité des choses humaines, et qui vous aveugle sur le peu de durée de ce monde que vous habitez? Vous verrons-nous toujours courir après des biens qui ne peuvent remplir le vide de vos cœurs, et qui vous rendent toujours ou criminels ou malheureux? Elevés dans le sein d'une religion qui ne vous parle que d'un royaume éternel et qui vous ouvre la voie pour y parvenir, aurez-vous toujours le cœur assez appesanti pour ne pas connaître votre véritable destinée, et ne viendrons-nous jamais à bout d'exciter en vous l'amour que vous devriez avoir pour celle à laquelle vous êtes appelés?

Ah! mes frères, c'est dans ce jour qu'il nous convient de faire de nouveaux efforts pour dissiper toutes vos ténèbres et pour vous faire entrer dans la voie du souverain bonheur. Une foule de témoins vient à notre secours : tous les saints, tous les habitants de la cour céleste m'offrent leur témoignage pour vous convaincre et pour vous faire envisager leur gloire. Nous y trouverons deux principaux motifs qui doivent nous faire aimer les biens de l'autre vie, la grandeur de ces biens, la certitude de ces biens. Ces biens sont souverainement grands; ils rendent donc souverainement heureux : premier motif qui doit exciter nos desirs, et qui fera le sujet de mon premier point. C'est un Dieu qui les promet; ils ne peuvent donc nous manquer : second motif qui doit ranimer notre foi et qui fera le sujet de mon second point. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'intercession de Marie. Ave, etc.

PREMIER POINT.

Pour être véritablement heureux, il faut premièrement être exempt de toutes sortes de maux, et en second lieu posséder la plénitude de tous les biens. Or, vous allez voir, mes frères, que ces deux avantages forment le caractère de la félicité du ciel. Tous les maux, soit intérieurs, soit extérieurs, seront bannis pour jamais de ce bienheureux séjour. Ce qui rend notre condition malheureuse sur la terre, c'est de n'y pouvoir goûter aucune consolation qui ne soit mêlée d'amertumes. Il n'en est pas ainsi de vos tabernacles, ô mon Dieu! les joies qu'on y goûte ne sont susceptibles d'aucune altération, et vous croiriez manquer à vous-même si, dans toute cette éternité où vous vous appliquez à rendre vos saints heureux, il était un seul instant où leur bonheur ne fût pas parfait et accompli. En effet, qu'est-ce qui pourrait troubler ce bonheur? infirmités de la nature, nécessités de la vie, vicissitude des âges, tout cela ne sera plus connu dans le ciel. Délivrés que nous serons de ce corps mortel qui exige de nous de si vils et de si pénibles assujettissements, délivrés de ce corps qu'il faut sans cesse réparer par la nourriture, délasser par le sommeil, soulager par les remèdes, fortifier par l'exercice, toute notre affaire sera de goûter notre félicité. Vous ne le comprenez guère sans doute, vous dont l'âme est esclave des sens, et qui, vous faisant honneur de ne vous distinguer en rien des bêtes, faites dépendre votre plaisir des soins que vous prenez à flatter un corps qui tôt ou tard sera la pâture des vers. Cependant n'en écoutez pas moins un récit qui ne vous présente jusqu'à présent que la plus légère idée de l'éternelle félicité.

Il n'y aura plus ni enfance ni vieillesse. Dès le premier moment que nous naîtrons dans cette céleste patrie, devenus tout d'un coup des hommes parfaits, comme autrefois Adam dans le paradis terrestre, nous ne devrons point nos connaissances à l'étude et aux veilles; notre raison ne sera point tardive, et elle n'attendra point sa perfection de l'éducation et de l'expérience; la succession des temps ne l'affaiblira pas non plus; recevant sans peine, quoique sans mesure, la lumière dont Dieu l'éclairera, elle n'usera point ses forces, et elle ne succombera point sous le poids de gloire dont elle sera chargée. Loin de là ces peines intérieures, ces dégoûts, ces inquiétudes, ces craintes, ces remords qui émoussent ici-bas la pointe de tous les plaisirs et qui vont chercher le cœur de l'homme dans le sein même de la joie pour le troubler et le déchirer; car c'est le sort de tous les heureux de la terre, et le monde n'en fait point d'autres. Ce libertin sur le visage duquel vous voyez les ris et la joie dépeints ne découvre pas tout ce qu'il ressent dans le fond de son âme; il ne vous dit pas qu'il est accablé en secret par les liens qu'il s'est lui-même forgés, et que, poursuivi sans cesse par l'image affreuse de ses désordres aussi bien que par la crainte des supplices qui le menacent, il a regretté

plus d'une fois le moment où il a succombé. Mais les consolations du ciel étant pures et innocentes, nous en jouirons sans remords et sans chagrin. Exempts du malheureux penchant au mal que nous éprouvons sur la terre; délivrés de cette tyrannique concupiscence qui nous met toujours aux prises avec les ennemis de notre salut; purifiés de toutes les souillures que nous aurons contractées; sûrs de notre justice, affermis pour toujours dans le bien, qu'aurions-nous à craindre et qu'est-ce qui pourrait nous inquiéter? Plus de ces pensées importunes de vanité, de vengeance, d'avarice, d'ambition à repousser, plus de désirs charnels à étouffer, plus de scandales à réparer, plus d'occasions à éviter, plus de tentations à vaincre. Mon Dieu, quelle heureuse situation! et qui est-ce qui pourrait la comprendre!

Mais ce n'est pas tout : non-seulement il n'y aura rien en nous qui s'oppose à notre bonheur, tout sera paisible au dehors, et rien de ce qui nous afflige sur la terre ne pourra corrompre les ineffables délices dont nous serons rassasiés. Nos ennemis ne nous dresseront plus d'embûches, nos amis ne nous trahiront plus, le monde ne nous persécutera plus; l'envie, la médisance, la calomnie, les injustices, la violence, la perfidie, l'intérêt, l'impiété, seront pour jamais relégués dans les enfers. O qui que vous soyez qui êtes maintenant dans l'affliction; pasteurs qui gémissiez sous le poids de vos emplois, qui voyez avec larmes vos travaux et vos peines pour la conversion des âmes devenir inutiles par le mépris que l'on fait de votre ministère, encore un moment, et vous serez délivrés de tous ces soins; magistrats qui protégez le pauvre contre le crédit, la fortune et les menaces du grand, vous n'aurez bientôt plus de sollicitations à essayer, de puissances à ménager, de disgrâces à craindre, et vous verrez triompher sans opposition la justice pour laquelle vous aurez si généreusement combattu; artisans qui, sous l'obscurité d'un toit que vous n'avez point acquis aux dépens d'autrui, portez avec patience et avec résignation tout le fardeau de la pauvreté et du travail, ne perdez pas courage, vous êtes attendus dans un royaume où il n'y aura plus que richesses et que repos, et d'où vous verrez le malheur de ceux qui ne vous auront pas soulagés. Ames justes et pénitentes, vous ne pouvez ici-bas, il est vrai, aimer Jésus-Christ, ni faire le bien en sûreté; les hommes décrient ou inquitent même quelquefois votre vertu; la croix que vous portez leur paraît une folie; le Dieu que vous servez est presque universellement abandonné et cruellement outragé à vos yeux; vous voyez les crimes et les relâchements se multiplier à l'infini, les maximes de l'Évangile décréditées, les sacrements et les plus saints mystères profanés, la religion presque méconnue; vous le voyez, et vous en gémissiez; consolez-vous, ce douloureux spectacle disparaîtra, et dans le ciel vous adorerez, vous louerez,

vous bénirez Dieu sans interruption, sans obstacle, sans que votre charité soit jamais ébranlée ni par l'envie ni par l'exemple des méchants.

En ai-je dit assez, mes frères, et dois-je me repentir de n'avoir pas ajouté au portrait que j'ai fait l'exemption des calamités publiques dont Dieu se sert quelquefois pour faire éclater contre nous les premiers feux de sa colère, et qui sont comme les prémices de ce calice amer dont il doit abreuver les pécheurs pendant l'éternité? je veux parler de ces maladies, de ces famines, de ces guerres qui désolent nos campagnes, qui dépeuplent nos villes et qui sont la semence de tant de désordres. Mais non : l'on sait assez que dans le séjour de la gloire où il n'y aura que des vertus à récompenser, Dieu n'y permettra pas des maux qui ne peuvent être que des effets de sa fureur et que la punition de nos crimes et de notre impénitence. C'est donc ainsi que s'accompliront à l'égard des justes ces paroles de Jésus-Christ à saint Jean dans l'Apocalypse : Ceux que vous voyez, lui dit-il, ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par de grandes afflictions ; ils ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'agneau ; mais c'en est fait, ils sont maintenant devant le trône de Dieu ; celui qui est assis sur le trône les couvrira comme une tente ; ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ni aucune autre chaleur ne les incommoderont plus (*Apoc.*, VII, 14, 16) : Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux ; la mort n'existera plus ; il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni tribulations, parce que le premier état sera passé : *Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt* (*Ibid.*, XXI, 4). O cité bienheureuse ! quand est-ce que nous serons appelés de cette vallée de larmes et que nous habiterons en vous ? Premier caractère de la félicité du ciel, elle est sans mélange d'aucun mal, mais elle renferme encore la plénitude de tous les biens ; seconde circonstance qui la rend plus aimable et qui doit nous porter à la désirer avec encore plus d'empressement.

C'est en vain que nous voulons être heureux ici-bas, il manquera toujours quelque chose à notre bonheur : les biens mêmes que nous possédons ne sont que des biens fantastiques et imaginaires qui nous amusent comme des enfants pendant quelque temps, mais qui ne remplissent jamais le vide de notre cœur. Dans le ciel nos songes seront dissipés ; nous serons heureux, non pas parce que nous croirons l'être, mais parce que nous posséderons en effet tous les biens, et que ces biens sont les seuls réels et véritables. Et pour vous conduire par degrés à la connaissance de ce bonheur, établissons d'abord pour principe que l'homme est fait pour connaître et pour aimer. Je dis premièrement pour connaître. De là cette ardeur insatiable de savoir : de là cette curiosité impatiente et démesurée à laquelle tant de gens sacrifient les plus belles années de leur vie,

leurs biens, leur santé, et même leurs autres passions : de là cette joie qui se fait sentir lorsqu'à travers des ténèbres qui nous offusquent nous avons aperçu quelque nouvelle vérité : de là enfin ce mépris naturel que nous avons pour tous ceux qui vieillissent dans une honteuse ignorance, et qui, soit par nécessité, soit par libertinage, se bornent, comme les bêtes, à connaître ce qui peut servir à la conservation ou au plaisir du corps.

J'ai dit, en second lieu, que nous sommes faits pour aimer : aussi voyons-nous que l'âme ne peut jamais se suffire à elle-même, qu'elle cherche sans relâche des objets qui l'occupent, et que ses différentes passions ne sont que les différentes formes de son amour. Cela supposé, mes frères, il est facile de comprendre que la plénitude de notre bonheur consiste à connaître tout ce que nous pouvons connaître et à aimer tout ce que nous sommes capables d'aimer. Or c'est ce qui arrivera dans l'éternité ; notre connaissance et notre amour auront pour objet un Etre capable de remplir la vaste étendue de notre esprit et de notre cœur.

Ce ne sera rien pour nous de savoir ce qui est maintenant l'objet des études et de la vanité de ceux qu'on appelle les beaux esprits du siècle, d'être instruits de l'histoire de tous les temps, de connaître toute la nature et le bel ordre de l'univers. Connaître Dieu, le voir face à face, tel qu'il est ; admirer ses divines perfections, son immensité, son éternité, son indépendance, sa justice, sa sainteté : voilà la science des saints. Ils pénétreront dans ses secrets ; ils sauront les desseins qu'il a eus dans l'incarnation de son Fils, dans la conduite qu'il a tenue sur son Eglise, dans l'ordre de sa providence sur tous les hommes. C'est alors que ces hauts mystères que nous n'apercevons maintenant que comme dans un miroir et en énigmes se développeront à nos yeux ; nous connaîtrons la génération éternelle du Fils dans le sein du Père, cet amour mutuel qui produit le Saint-Esprit, cette unité adorable dans la trinité de ses personnes. Le croiriez-vous ? (ô mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme pour l'élever à cet excès d'honneur, et que pourrait-il désirer de plus ?) le croiriez-vous, mes frères, que vous connaîtrez Dieu comme il vous connaît : *Tunc cognoscam sicut et cognitus sum* (*1 Cor.*, XIII, 12) ? et cette connaissance sera le fondement de cet amour infini que vous lui porterez et qui fera votre principale béatitude.

Ici, mes frères, je devrais interrompre mon discours pour emprunter les sentiments et la voix de ceux qui, familiarisés depuis longtemps avec Dieu, goûtent par avance les douces joies que l'amour divin répand dans une âme, et qui sont comme les arrhes de ces torrents de plaisirs qui enivreront les saints jusqu'à la fin des siècles. Ah ! si l'épouse des Cantiques pouvait s'exprimer à ma place, après vous avoir fait au naturel le portrait de l'Époux qu'elle aime, peut-être vous ferait-elle comprendre, en exprimant

les délices qu'elle trouve à l'aimer, la plénitude de celles dont ce même amour vous comblera dans l'éternité. Mais sans remonter si haut, interrogeons les saints qui vivent au milieu de nous; demandons à cette âme fidèle qui, délivrée des affections terrestres, vit toujours dans la présence de celui pour qui elle soupire, et qui, soit dans la retraite, soit dans le monde, sait se faire sur la terre un paradis où elle communique avec Dieu, demandons-lui si elle préférerait toutes les joies, toutes les richesses, toute la gloire, tous les royaumes même du monde à une seule des consolations qu'elle reçoit au milieu des afflictions, des misères et des contradictions de la vie. Ah! elle nous répondra qu'un seul jour avec Dieu vaut mieux que mille partout ailleurs : *Melior est dies una in atriis tuis super millia* (Psal. LXXXIII, 11). En effet, les disciples sur le Thabor veulent y établir des tentes : Etienne voit le ciel ouvert, et les pierres dont on l'accable ne le blessent plus : Paul, ravi au troisième ciel, ne sait si c'est en corps et en âme : et je n'en suis pas surpris. Si les hommes charnels trouvent tant de plaisirs à aimer un bien qui n'en a que l'apparence, qui doit périr, que l'on ne peut posséder sans crainte et sans remords, si, dis-je, ils y trouvent tant de plaisirs, jusqu'à en perdre la raison et se damner éternellement pour en jouir un moment, faut-il s'étonner qu'une âme soit abîmée dans la joie lorsqu'elle aime et qu'elle possède son souverain bien?

Or je vous le demande, mes frères, si quelques gouttes de ces rosées célestes causent dans l'âme des impressions si vives qu'elles font regarder comme de la boue tous les biens de l'univers et qu'elles la rendent insensible à tous les maux de la vie, que sera-ce de cet océan où elle se plongera, où elle se noiera, pour ainsi dire, sans jamais l'épuiser? De là cette abondance de paix dans laquelle, selon l'expression du prophète, les justes se réjouiront : *Delectabuntur in multitudine pacis* (Psal. XXXVI, 11); de là cette plénitude de biens dont nous serons rassasiés : *Replebimur in bonis domus tuæ* (Psal. LXIV, 5); de là enfin cette fertilité qui remplira les champs du Seigneur : *Campi tui replebuntur ubertate* (Ibid., 12) : c'est-à-dire que tous les biens à la fois, l'union, la charité, la justice, la vérité, la sainteté, la gloire, les richesses s'y trouveront dans une abondance qui ne laissera plus rien à désirer : et ce qui mettra le comble à notre bonheur, c'est qu'il sera éternel. Posséder, aimer, adorer Dieu éternellement; être pour toujours dans la joie, dans les honneurs, dans les plaisirs; le monde, tout flatteur qu'il est, nous promet-il une telle félicité? Et ne croyez pas, mes frères, qu'en jouissant de tous ces biens nous éprouverons cette satiété qui fait que l'on se lasse ici-bas de tous les plaisirs et qu'ils ne subsistent plus à notre égard. Il n'est pas surprenant que celui qui ne puise que dans une eau trouble et bourbeuse ne se désaltère jamais; qu'une âme qui désire nécessairement d'être heu-

rense ne trouve point son bonheur où il n'est pas, et que, venant à découvrir la fausseté et le néant du bien qu'elle avait d'abord saisi, elle demeure vide et sans force.

Mais le sein de Dieu est un fonds inépuisable; c'est une source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, où l'âme altérée sans fin se désaltérera sans fin. Découvrant à chaque moment de nouvelles beautés, ses joies se renouvelleront à chaque moment. De même que ceux que la curiosité amène dans les palais des grands ne s'ennuient de les contempler que lorsqu'ils cessent d'apercevoir quelque objet nouveau, de même aussi ne pourrons-nous jamais cesser d'admirer en Dieu ses divines perfections, puisque dans toute l'éternité il sera toujours nouveau sans cesser d'être le même.

A tout ce que nous venons de dire, ajoutons encore une réflexion : c'est que, tandis que Dieu nous remplira intérieurement de consolations, tout contribuera au dehors de nous à notre félicité. En effet, quels transports de joie n'éprouverons-nous pas à la vue de tous ceux qui composeront la cour céleste lorsque, reposant avec Abraham, Isaac et Jacob, nous aurons le plaisir de nous compter parmi cette nombreuse postérité que Dieu leur avait promise! Quelle consolation pour un ministre de Jésus-Christ qui se verra environné de tous ceux qui lui devront leur salut, qu'il aura convertis dans le tribunal par l'exactitude de sa morale, dans la chaire par la force de ses prédications, au saint autel par la ferveur de ses prières! Quelle consolation pour une mère de famille de partager sa félicité avec ce fils qu'elle a élevé avec tant de soin et qu'elle a sauvé avec tant de peine de la corruption du monde! Quelle consolation pour cet homme riche qui s'étant fait des amis avec des richesses d'iniquité, sera non-seulement reçu par eux dans les tabernacles éternels, mais qui les entendra sans cesse demander à Dieu pour lui le centuple, et s'écrier chacun par reconnaissance : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été dans les prisons ou dans les hôpitaux, et vous êtes venu me visiter!

Que sera-ce d'entendre éternellement chanter les merveilles du Dieu qui nous aura sauvés, de voir ce bois sacré de la croix par lequel nous aurons été rachetés, ces plaies, ce côté ouvert de Jésus-Christ où nous aurons puisé les semences de notre vie immortelle! de toucher ce corps adorable, la victime immolée pour nos péchés, la rançon de notre délivrance, et le gage de notre salut!

Le malheur même des réprouvés servira à la félicité des élus. Oui, ce marchand qui brûlera éternellement dans l'enfer pour avoir brûlé sur la terre du désir déréglé de s'enrichir, pour n'avoir pas restitué ce qu'il a gagné par tromperie, pour avoir, sous prétexte de son négoce, négligé le soin de sa famille et de ses enfants, ce marchand

sera la consolation de celui que cette damnable coutume d'acquérir du bien par des voies que la loi de Dieu a prosrites n'aura point entraîné.

Cette femme qui expiera dans le fond des abîmes son amour pour le jeu, son affectation et sa vanité dans ses habits, les pièges qu'elle a dressés par ses immodesties à des âmes que Jésus-Christ avait rachetées, augmentera le bonheur de celles qui, inconnues au monde, n'y auront paru que pour l'édifier par leur piété, par leur pudeur et leur modestie. Ce père cruel qui, pour un vil intérêt ou pour la satisfaction d'une épouse injuste, aura forcé la vocation de ses enfants, et qui entendra sans fin les reproches pleins de rage qu'ils lui feront d'avoir causé leur damnation en les destinant à des états auxquels le Seigneur ne les appelait pas, ce père cruel comblera la mesure de la joie de celui qui, plus instruit de sa religion et de ses devoirs, aura laissé à Dieu un droit qu'il revendique et qu'il ne veut communiquer à personne. Ce jeune homme qui, pour avoir sacrifié à la volupté et à la débauche des années si précieuses et qui auraient dû être l'apprentissage de la vertu, sera, avec les complices de ses impuretés et de ses intempérances, rongé par un ver qui ne meurt point, donnera un nouveau lustre à la gloire de celui que les plaisirs n'auront point corrompu, ou qu'une heureuse et prompt conversion aura retiré du précipice. Enfin tous les élus, soit parce qu'ils verront les maux qu'ils auront évités, soit parce que le Dieu qu'ils auront servi sera dignement vengé, se réjouiront, se complairont, trouveront leur bonheur dans la perte des méchants : *Latabitur justus cum viderit vindictam* (Psal., LVII, 11).

Ne pénétrons pas plus avant, mes frères, et puisque l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu et que le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment (I Cor., II, 11), contentons-nous de le désirer en silence et de travailler à le mériter par nos bonnes œuvres. Nous venons de voir les motifs qui doivent exciter nos desirs, voyons maintenant ceux qui doivent ranimer notre foi et nos espérances. C'est un Dieu qui promet ces biens; ils ne peuvent donc nous manquer : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans raison, mes frères, que j'entreprends de réveiller dans le cœur des fidèles la foi des biens éternels. A voir cette avidité avec laquelle on court vers les biens de ce monde et cette répugnance que l'on a pour la croix de Jésus-Christ, ne semble-t-il pas qu'on croit ou que Dieu n'est point assez riche pour nous dédommager, ou qu'il n'est point assez fidèle dans ses promesses, ou qu'il n'est point assez bon pour vouloir nous sauver? trois erreurs qui font injure à sa puissance, à sa vérité et à sa miséricorde, et que je vais tâcher de détruire en vous faisant voir premièrement que quelque grande que soit la récompense que Dieu nous

promet, il est assez puissant pour nous la procurer; en second lieu, que ses promesses de donner son paradis à ceux qui le servent sont inviolables; enfin qu'il n'est personne qui ne doive croire que Dieu veut le sauver. Renouvez, s'il vous plaît, votre attention.

Dieu est riche et puissant pour nous récompenser. Eh quoi! mes frères, toutes les créatures n'en sont-elles pas un témoignage authentique? Que signifie donc ce grand ouvrage de l'univers? Pourquoi Dieu a-t-il donné au firmament cette vaste étendue qui paraît inutile? Pourquoi a-t-il donné à cette multitude innombrable de corps qui roulent sur nos têtes une si prodigieuse grandeur pour ne produire qu'une faible lumière? Pourquoi a-t-il donné à la terre ce nombre infini d'animaux et de plantes dont il semble que la nature se serait bien passée, sinon pour nous faire voir que rien ne lui coûte et que les trésors de sa puissance sont inépuisables? Lisez, mes frères, ce livre ouvert à tous les hommes, et vous y apprendrez la vérité de cette parole du prophète : *Sa magnificentia est elevata au-dessus des cieux* (Psal. VIII, 2). N'est-ce pas lui qui fait lever tous les jours son soleil? N'est-ce pas lui qui donne aux campagnes la fécondité et qui vous procure tous vos besoins? Ne fournit-il pas même à votre superflu, à la délicatesse et à l'intempérance de vos tables, à la richesse de vos habits, aux excès de votre jeu, aux dépenses que vous faites contre sa volonté, et cela malgré les outrages qu'il en reçoit? Vous le savez, c'est lui qui nourrit les oiseaux, qui embellit les lis et les roses, qui orne de fleurs les champs et les parterres dont il ne doit néanmoins attendre aucune reconnaissance: et après cela croirions-nous que celui qui, par un pur don, sans aucun mérite de notre part, a fait une si étrange profusion de richesses, en manquerait lorsqu'il s'agirait de payer ce que l'on fait pour sa gloire? Quelles assurances peut demander avec honneur et avec justice un serviteur qui dès le premier jour qu'il entre dans la maison de son maître se voit tout d'un coup comblé de biens? Et l'univers entier ne sera-t-il pas une assez bonne caution que Dieu pourra récompenser ce rien que nous faisons pour lui? Inutilement le pécheur dit-il que c'est en vain que l'on sert Dieu et que c'est sans profit que l'on garde ses commandements : *Vanus est qui servit Deo; et quod emolumentum quia custodivimus præcepta ejus* (Malach., III, 14)?

Mais y avait-il donc beaucoup plus à gagner en servant le monde, et ces pompes et ces vanités dont il fait parade pour nous séduire nous promettaient-elles une félicité bien solide? Grand Dieu! est-il possible que l'on aime ainsi à se tromper, et que, parmi des hommes qui se disent chrétiens, il y en ait d'assez insensés pour aimer mieux s'exposer à un malheur éternel de peur de perdre un plaisir présent que de perdre le plaisir par l'espérance d'un bonheur sans fin et sans mesure! C'est que l'on doute apparemment que

si vous êtes assez puissant pour récompenser nos mérites, vous soyez assez fidèle pour nous tenir parole. Mais vos promesses sont inviolables; second motif qui doit ranimer notre foi.

C'est une étrange extrémité d'être réduit à prouver que la vérité même ne peut pas nous tromper, et il est bien à craindre que le témoignage d'un homme ne trouve point de créance dans l'esprit de ceux que les promesses réitérées d'un Dieu ne sont pas capables de convaincre. Aussi, mes frères, quand nous entreprenons de montrer que sa parole est infaillible, c'est moins pour convertir les libertins que pour soutenir les justes.

Sur quoi pourrions-nous fonder nos soupçons et nos défiances? Ah! quand même il ne nous aurait rien promis, nous devrions tout espérer. Sa justice, qui veut que le crime soit puni, veut aussi que la vertu soit récompensée; et il est aussi nécessaire que Lazare qui a souffert sur la terre repose éternellement dans le ciel, qu'il est nécessaire que le mauvais riche qui a eu sa consolation dans ce monde soit éternellement brûlé dans les enfers (*Luc.*, XVI, 23). Cependant, ô bonté suprême de notre Dieu! pour suppléer à notre faiblesse ou à notre ignorance, pour réveiller notre foi, pour ranimer nos espérances, il nous avertit, il nous assure qu'un héritage éternel nous attend, que nous y sommes appelés par droit de filiation, et qu'il ne souhaite rien plus que de nous en faire part. Tout l'ancien Testament ne nous prêche que cette vérité: le serment fait à Abraham, le peuple choisi, l'arche d'alliance, le tabernacle, la terre promise, Jérusalem, le temple, le Saint des saints sont autant d'assurances et de gages que Dieu nous donne de sa promesse. Je dis le serment fait à Abraham; car c'est la pensée de saint Paul, ce savant et ce zélé prédicateur de l'espérance des biens à venir, que Dieu, n'ayant point de plus grand que lui par qui il pût jurer, jura par lui-même: *Per me ipsum juravi* (*Hebr.*, VI, 13; *Genes.*, XXII, 16); et cela pour faire voir aux héritiers de la promesse la fermeté inébranlable de sa résolution, et afin que nous eussions une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et dans l'acquisition des biens qui nous sont proposés par l'espérance: *Volens Deus ostendere immobilitatem consilii sui, interposuit iusjurandum, ut fortissimum solatium habeamus, qui confugimus ad tenendam propositam spem* (*Hebr.*, VI, 17, 18).

Oserons-nous après cela porter le blasphème jusqu'au point d'attribuer à Dieu ce que nous regardons parmi les hommes comme le plus odieux de tous les crimes; je veux dire le parjure? Impies qui, sans discernement, sans religion, à la honte du christianisme, prenez à chaque moment Dieu à témoin pour une bagatelle et souvent pour une fausseté, jugerez-vous de lui par vous-mêmes? croirez-vous qu'il méprise son nom comme vous le méprisez, et que ce qu'il a promis sur sa foi à la face de toute la terre puisse jamais manquer? Quoi! les mystères

de notre Sauveur, ses souffrances, sa croix, sa mort, son sang seraient donc inutiles? Ces grands ouvrages de la vocation des gentils, de l'établissement de l'Eglise, de la prédication de l'Evangile, n'auraient servi qu'à nous tromper? notre Dieu, si jaloux de sa gloire, aurait-il donc voulu s'exposer aux reproches éternels de sa créature? Que lui diraient Abraham et tous les patriarches qui renoncèrent pour lui à leur patrie, et qui, par un désintéressement et une obéissance inconnues jusqu'alors, servirent d'exemple à toute la terre de la confiance qu'on doit avoir en lui? Quelles plaintes ne lui feraient pas les prophètes de les avoir forcés à mentir de sa part à des peuples entiers, et à souffrir pour une fausseté les persécutions et la mort? Soutiendrait-il les murmures que ne manquerait pas de lui faire entendre cette troupe innombrable d'apôtres, de martyrs, de vierges, de saints solitaires qui lui diraient éternellement, les uns, qu'ils ont porté partout son Evangile et qu'ils lui ont procuré des adorateurs dans l'espérance de recevoir l'effet de ses promesses; les autres, qu'ils lui ont rendu témoignage par le sacrifice de leur sang pour établir son règne et pour cimenter son Eglise, parce qu'ils croyaient trouver une meilleure vie; celles-là, qu'elles lui ont consacré leurs corps et leurs âmes, et qu'elles ont méprisé tous les avantages du siècle sur la parole qu'il leur avait donnée que de plus grands biens les attendaient dans le ciel; ceux-ci, qu'ils avaient tout quitté, parents, amis, biens, honneurs, espérances, pour avoir le centuple; qu'ils ont passé des vingt, trente, quarante et cinquante années dans la prière, dans les jeûnes, dans les veilles, dans le travail, dans la pénitence, pendant que du fond de leur retraite ils ne voyaient au milieu du monde que joie, que consolation, que gloire, que repos dont ils auraient pu jouir s'ils eussent voulu, et qu'ils n'ont abandonné tout cela que pour lui plaire, que pour lui obéir, que pour mériter la récompense qu'il leur était promise? Est-il naturel que Dieu eût voulu s'exposer à de pareils reproches?

Enfin quel intérêt avait-il de contracter cette dette et de s'engager avec nous? espérait-il de recevoir quelque honneur de nos services et de nos adorations? Non, mes frères; croyez-moi, Dieu n'avait pas besoin de nous. Que les impies ne se flattent point: il importait peu à la gloire de cet Etre suprême de les voir détruire leur idole et fléchir le genou devant lui pour le reconnaître: s'ils ne lui eussent point appartenu comme à leur Père et à leur Dieu, ils ne pouvaient lui échapper comme au vengeur de leurs crimes.

Que dirons-nous donc maintenant de l'injustice de ces pécheurs obstinés qui, par leur persévérance dans le mal, dans la recherche des plaisirs défendus, dans l'amour du monde, dans le mépris qu'ils font de tout ce qu'on leur dit de l'autre vie, donnent lieu de soupçonner qu'ils doutent de la fidélité de Dieu, et que peut-être ils ont perdu la foi des biens à venir? Que pouvons-nous penser

de cet homme mondain, de cette femme dont la vie molle, oisive, inutile, si ennemie des règles de l'Evangile, est un témoignage toujours exposé aux yeux qu'ils ne croient point en celui qui promet de récompenser éternellement la pénitence qu'il exige de tous les disciples d'un Dieu crucifié? Mais laissons au Seigneur le jugement de ces sortes d'incrédules : ils seront un jour assez punis de leur infidélité, et le désespoir qu'ils éprouveront pour s'être privés volontairement de cette félicité que nous leur proposons vengera suffisamment la vérité dont ils auront paru douter. Achéons de consoler les âmes trop timides, et de prouver notre dernière proposition, qu'il n'est personne qui ne doive croire que Dieu veut le sauver : troisième motif qui doit ranimer notre foi.

Premièrement les promesses de Dieu nous regardent tous personnellement. Eh ! quel sujet aurions-nous d'en douter ! sommes-nous exceptés du contrat qu'il a fait? y donne-t-on la préférence à d'autres qu'à ceux qui en tiendront les conditions ? le sujet y est-il distingué du prince, le particulier du magistrat, le pauvre d'avec le riche, l'artisan d'avec le noble ? tous n'y sont-ils pas renfermés ? Bien plus, nous étions tous présents à ses yeux quand il dictait ce contrat. Oui, Seigneur, c'est à moi que vous parliez quand vous disiez à Abraham, à Isaac et à tous les autres patriarches que vous vouliez les introduire dans une terre nouvelle. Tout ce que vous avez promis à votre peuple par votre serviteur Moïse, je le tiens comme dit à moi-même, et je sais que lorsque Jésus-Christ mon Sauveur assurait le royaume des cieux aux pauvres d'esprit, la consolation à ceux qui pleurent, la miséricorde à ceux qui sont miséricordieux, une abondante récompense à ceux qui souffrent pour la justice, le salut à ceux qui persévèrent, il prévoyait qu'un jour je lirais son Evangile, et que la vue de ces biens qu'il me faisait espérer serait pour moi un puissant motif de travailler à les mériter.

Mais que nous avons bien d'autres preuves de la charité et de la bonne volonté de Dieu pour nous ! Apprenez, vous qui n'y avez peut-être jamais pensé, ce qu'il a fait pour votre salut, et vous comprendrez avec quel empressement il le désire. Ce n'était pas assez pour lui de vous avoir donné son propre Fils, de l'avoir chargé de tous vos péchés et de l'avoir condamné à vous racheter au prix de son sang, cette grâce était commune à tous les hommes, mais il a voulu vous distinguer. Pour cet effet il vous a fait naître de parents chrétiens, afin de vous mettre à portée d'apprendre sa religion, de vous nourrir de sa parole et de ses sacrements, de participer à ses grâces, et de recevoir l'application des mérites de la mort de Jésus-Christ. Sont-ce là les caractères d'un ennemi qui conjure notre perte ou qui nous méprise ? Mais ces bienfaits sont peut-être encore trop communs. Avec quelle sagesse et quelle prudence vous a-t-il procuré tout ce qui pouvait contribuer à votre sanctifi-

cation, cette éducation chrétienne, ces instructions répétées, ces bons exemples qui vous ont si souvent sollicité à la vertu ! Avec quel soin et quelle miséricorde a-t-il détourné tout ce qui pouvait s'opposer à votre salut, cette liaison que vous étiez sur le point de faire, cette tentation à laquelle vous auriez succombé, cet engagement que vous auriez contracté sans réflexion, cette visite que vous avez manquée et qui devait être ou l'écueil de votre innocence ou la mesure de votre péché ! Combien de fois depuis vos chutes vous a-t-il présenté des occasions de vous relever ! Cette disgrâce, cette maladie, la perte de ce procès, la mort de cet époux, la perfidie de cet ami, l'ingratitude de ce fils, ces mauvais succès qui ont excité vos murmures, Dieu ne les avait permis que pour vous faire sentir que vous étiez pécheurs. N'a-t-il pas tenu à vous de profiter de ces remords qui vous ont déchiré, de ces craintes qui ont troublé votre repos, de ces grâces qui vous ont excité, de cette mort prompte qui a surpris sous vos yeux cet homme au milieu des mêmes plaisirs que vous recherchez, de l'absence de ce libertin devant qui vous n'osiez projeter votre changement, des lumières de ce directeur que Dieu n'avait peut-être amené du coin du royaume que pour votre conversion ? Encore une fois, ne tenait-il pas à vous de profiter de tous ces secours que la divine Providence vous a offerts ? Peut-être même ne permet-elle maintenant que je vous parle que pour vous toucher et vous forcer de mettre la main à l'œuvre que vous renvoyez depuis si longtemps, et que vous ne commencerez peut-être jamais si vous ne la commencez pas aujourd'hui. Enfin, si Dieu n'avait pas à cœur votre salut, pourquoi différerait-il votre condamnation ? Il sait que votre mort serait la fin de tous les outrages que vous lui faites et le commencement de ses vengeances : cependant il attend, il temporise, il crie à vos oreilles, il veut encore qu'on vous épouvante par la terreur de ses jugements, et qu'on vous dise que l'enfer est ouvert sous vos pieds pour vous engloutir. Dirait-on d'un homme qu'il veut nous frapper, s'il nous avertissait longtemps auparavant de prévenir les coups qu'il doit nous porter ? Ah ! ne dites donc plus que Dieu ne veut pas vous donner son paradis ; dites plutôt que vous n'en voulez pas vous-mêmes.

Ranisons un peu notre courage, mes frères ; et à la vue des miséricordes de Dieu sur nous travaillons, mais de bon cœur et avec une pleine confiance, à mériter des biens qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir. Et pour achever mon dessein, permettez-moi de faire encore trois courtes réflexions avec lesquelles je finis. La première est qu'en perdant la félicité dont je viens de parler vous tombez nécessairement dans le plus effroyable de tous les malheurs. Le paradis ou l'enfer, voilà l'alternative. Ecoutez-le bien, jeunes gens qui ne pensez qu'à la débauche, en qui le désir et l'espérance, je dirais presque la folie des biens à venir, sont entièrement éteints ;

filles et femmes du siècle dont toutes les pensées n'ont pour objet que la bagatelle, dont toutes les années se passent à des riens, à méditer de nouvelles modes, de nouveaux ajustements, de nouveaux arts de plaire et de séduire, de nouveaux papiers; qui que vous soyez, qui êtes contents sur la terre, qui ne demandez rien davantage, et qui, par la possession d'un fantôme qui s'évanouit, d'une fumée qui passe, d'un bien qui vous échappe, vous vous trouvez assez bien partagés : écoutez-le bien. Vous êtes sourds aux promesses d'un Dieu; vous vous mettez peu en peine de ses récompenses; vous vous passerez de ces biens éternels. Vous ne voulez point de son paradis : à la bonne heure, vous ne l'aurez pas non plus; il saura bien à qui le donner. Mais en serez-vous quittes pour en être privés? Mon Dieu, je l'émis quand j'y pense : tourments, regrets, rage, désespoir, mort éternelle, voilà votre sort. O hommes aveugles et insensés, que vous êtes à plaindre !

La seconde chose à laquelle nous ne saurions réfléchir, c'est que, quelque motif que nous ayons d'espérer, il ne faut pourtant pas s'y tromper, le ciel s'achète plus chèrement que l'on ne pense. Que le monde se justifie tant qu'il voudra; qu'il cherche dans la multitude, dans la coutume, dans la nécessité prétendue, dans sa propre faiblesse, des raisons de croire qu'il se sauvera; qu'il explique à son gré la morale de Jésus-Christ; qu'il nous assure contre la parole d'un Dieu que ce chemin large qui mène à la perdition aboutira au ciel; nous ne serons point jugés sur ces interprétations et sur ces opinions que l'amour-propre a si adroitement introduites; il sera toujours vrai que sans l'humilité, sans la pauvreté d'esprit, sans le renoncement à toutes les choses de la terre, sans l'amour de la croix, sans la pénitence, nous n'aurons point de part au royaume des cieux. Ouvrons l'Evangile, et nous verrons que celui qui nous propose ces vertus est le premier à les pratiquer (*Act.*, I, 1), et qu'il ne reprend lui-même le droit qu'il a d'entrer dans sa gloire qu'après avoir subi la nécessité qu'il s'était imposée de souffrir (*Luc.*, XXIV, 26). Parcourons encore tous les siècles, si nous voulons, et nous trouverons que ceux qui ont été animés du désir des biens du ciel n'ont jamais cru pouvoir y arriver que par la même voie. N'assurons donc plus notre salut sur de faux préjugés; ne disons plus comme font ordinairement ces honnêtes gens du monde, ces demi-chrétiens dont toute la piété consiste à n'être point sujets aux grands crimes, et qui d'ailleurs étudient avec soin tous les moyens de se procurer leurs aises et leurs commodités; ne disons plus comme eux : Dieu ne nous damnera pas pour si peu de choses; mais disons plutôt : Dieu ne nous sauvera pas pour si peu de choses.

Enfin, pour dernière réflexion, n'oublions jamais que quelque chose que nous fassions pour Dieu, ce n'est rien en comparaison de ce qu'il nous promet : *Non sunt condignæ pas-*

siones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis (*Rom.*, VIII, 18). En effet, quel parallèle ! une légère peine et un bonheur infini, un moment et une éternité. Représentez-vous, si vous le pouvez, une âme dans cette multitude de siècles qui n'auront jamais de fin, apercevant de loin ce petit instant, ce point de vie pendant lequel elle aura été humble, chaste, mortifiée, pénitente, séparée du monde : croyez-vous qu'alors elle regrette ce qu'elle aura souffert ? Voilà, mes frères, ce qui a soutenu les saints ici-bas : ils n'étaient pas d'une nature différente de la nôtre; ils avaient comme nous péché dans Adam; ils avaient un corps fragile, mortel, sujet aux infirmités comme le nôtre; ils n'espéraient pas un autre paradis : pourquoi donc ont-ils été plus pénitents que nous ? ah ! c'est qu'ils ont eu plus de foi que nous et une plus haute idée des biens du ciel. Si nous voulons en jouir avec eux, travaillons à les imiter : c'est la grâce que je vous souhaite. Amen

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

Sur la mort.

Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors stimulus tuus? Stimulus autem mortis peccatum est.

O mort ! où est ta victoire ? o mort, où est ton aiguillon ? Or le péché est l'aiguillon de la mort (1 *Cor.*, XV, 55, 56).

Nous ne sommes point surpris, mes frères (et le reste au jeudi de la IV^e semaine de carême, ci-dessus, col. 1099, jusqu'à la fin du sermon).

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le jugement dernier.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté (*Luc.*, XXI, 27).

Il semble, mes frères, qu'on ne puisse rien ajouter au portrait que l'Ecriture nous fait de l'effroyable désolation qui doit arriver dans les derniers jours du monde. Lorsque tout paraîtra tranquille, que les hommes jouiront des biens et des plaisirs de la vie, que les pécheurs diront que les choses sont comme elles étaient dès le commencement et qu'il n'y a rien à craindre (II *Petr.*, III, 4), tout d'un coup, à la voix de Dieu l'univers sera ébranlé, le ciel se repliera comme un livre, le soleil et la lune se couvriront de ténèbres, les étoiles tomberont pêle-mêle, la terre ne pourra plus soutenir ses habitants, elle les agitera par ses secousses comme pour les rejeter loin d'elle, la mer ne connaîtra plus de bornes, les fleuves et les fontaines seront changées en absinthe, des sons formidables retentiront de toutes parts, on aura devant les yeux un gouffre affreux d'où s'élèvera une fumée qui obscurcira le monde entier. Tantôt ce seront des lions et des autres animaux préparés pour tourmenter les hommes, tantôt des anges armés de faux qui

moissonneront à droite et à gauche : ici c'est un pressoir où l'on foule le vin de la fureur du Tout-Puissant ; là c'est une cuve immense d'où le sang sort avec une telle abondance que les chevaux en ont jusqu'aux mors. Enfin c'est une grande voix qui sort du trône et qui s'écrie : C'en est fait, tout est passé ! *Factum est* (Apoc., VI, 12-14 ; VIII, 10, 11 ; IX, 2-19 ; XIV, 15-20 ; XVI, 17). Cette désolation, mes frères, qui pourra la voir sans sécher de frayeur ? *Arescentibus hominibus præ timore* (Luc., XXI, 26).

Cependant tous ces objets à la fois ne m'effraient point comme celui-ci : *Videbunt Filium hominis cum potestate magna et majestate*. C'est le Fils de l'homme assis sur son tribunal, c'est le juge des vivants et des morts, c'est le souverain arbitre des âmes, c'est celui qui peut les précipiter dans le feu : nous le verrons : *Videbunt*. Hé ! que viendra-t-il faire ? O jour redoutable ! ô moment terrible ! il viendra pour examiner les consciences, pour exercer ses jugements, pour prononcer un arrêt décisif et irrévocable.

O vous qui êtes déjà morts ou qui mourrez dans le péché, puissiez-vous être écrasés par la chute des montagnes, puissiez-vous être ensevelis sous les ruines du monde, plutôt que de voir la colère de cet Agneau ! Mais non : vous serez appelés, vous serez examinés, vous serez condamnés, et vous essuierez toute la présence et toute la majesté du Dieu que vous n'avez pas voulu voir lorsqu'il se montrait à vous dans ses miséricordes.

Il est juste, mes frères, de vous exposer une vérité à laquelle vous êtes si intéressés. La crainte des jugements de Dieu étant le commencement de la sagesse et le premier pas de la conversion, que puis-je faire de plus convenable que de vous inspirer cette crainte au commencement de ce saint temps, et de profiter de notre évangile pour vous mettre sous les yeux un objet que tous les saints ont regardé comme le plus capable de ramener les pécheurs à la justice et de les soutenir dans les voies de la pénitence ?

Videbunt Filium hominis : voilà l'objet que je vous prie d'envisager aujourd'hui par avance : Jésus-Christ assis sur son trône pour juger toutes les nations. Hélas ! tous vos désordres ne viennent que de ce que vous en détournez vos esprits et vos cœurs. Essayons donc de vous y rappeler. Pour y parvenir je ne vous parlerai point de cette gloire qui revêtira notre Dieu : je laisse tout cet appareil de grandeur et de puissance qui effraiera toutes les créatures ; ce ne sont ni les richesses ni les ornements du tribunal que je veux vous dépeindre : je ne considère que la justice du juge qui y est assis et qui doit nous juger.

Justice formidable pour deux raisons qui feront les matières de ce discours : parce qu'elle est infiniment éclairée, ce sera mon premier point ; parce qu'elle est infiniment rigoureuse, ce sera le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique les attributs de Dieu (*et le reste au lundi de la première semaine de carême, ci-dessus, col. 793, jusqu'à la fin du sermon.*)

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Pour saint Jean-Baptiste.

Hic est de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam ante te.

C'est de Jean-Baptiste qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon ange, qui préparera la voie où vous devez marcher (Matth., XI, 10)

C'est, mes frères, tout l'éloge de Jean-Baptiste, et en même temps toute sa mission, que d'avoir préparé la voie à Jésus-Christ. Ce mystère caché en Dieu dans les précédents siècles, ce mystère inconnu aux enfants des hommes, devait enfin se dévoiler et se manifester pour leur salut. Il fallait que cette lumière qui ne luisait que dans les ténèbres en sortît avec éclat ; que la sagesse éternelle, jusqu'alors fugitive et inaccessible, se représentât à la terre ; que le Verbe de Dieu se fît homme pour habiter parmi nous, puisque notre rédemption dépendait de ce que nous pourrions voir de sa gloire. Tout ce qui avait précédé ne l'avait aperçu et montré que sous des ombres : la loi et les prophètes ne l'avaient annoncé que de loin : les plus justes, qui l'avaient reconnu par avance, faisaient d'inutiles efforts pour l'envisager de plus près (Exod., IV, 13) : et Moïse, qui l'avait demandé avec tant d'instances, avait à peine obtenu la permission de l'entrevoir en passant.

Jean-Baptiste était destiné à finir cette nuit qui nous dérobaît le Christ, à ouvrir le jour auquel notre Libérateur devait paraître, à réunir les deux testaments, à former lui-même le passage heureux de la figure à la vérité, à prédire et à montrer ce Messie attendu, à être tout à la fois le dernier de ses prophètes et le premier de ses évangélistes, et à le toucher de si près qu'il pût enfin nous l'annoncer et nous dire : Le voilà. Ah ! si Jean ne fut pas la vraie lumière, quel rejaillissement et quelle impression n'en reçut-il pas en marchant si près d'elle ? ce qu'il en devait annoncer dans l'exercice de son ministère ne demandait-il pas qu'il en fût tout pénétré ? n'en fut-il pas le miroir fidèle ? les princes et le peuple ne pensèrent-ils pas s'y méprendre ? ne fut-il pas réputé être le Christ qu'il venait montrer, de même que le Christ fut réputé dans la suite être celui qui l'avait précédé ?

Ne soyons donc pas surpris, mes frères, si l'Evangile nous parle aujourd'hui de Jean-Baptiste comme de l'ange envoyé de Dieu pour préparer la voie de notre rédemption, puisque Jésus-Christ paraissait déjà dans la personne de son précurseur. Jean-Baptiste le représentait si fidèlement et en parlait d'une manière si positive qu'en croyait déjà le posséder. Comme dans ce saint temps l'Eglise fixe souvent notre attention sur la personne de saint Jean-Baptiste et qu'elle

nous parle souvent de lui dans les évangiles de l'Avent, j'ai cru ne pouvoir mieux entrer dans l'esprit de l'Eglise ni vous amener plus heureusement à vous préparer à l'avènement de Jésus-Christ qu'en vous faisant un portrait fidèle de son précurseur.

Ce discours sera donc, à proprement parler, un éloge de saint Jean-Baptiste, et rien ne peut mieux commencer cet éloge que le propre témoignage de Jésus-Christ, qui nous apprend dans notre évangile que Jean-Baptiste a été envoyé comme l'ange qui devait préparer la voie du salut. Mais si Jésus-Christ a bien voulu rendre un témoignage si avantageux de son précurseur, Jean-Baptiste avait déjà rendu témoignage du mystère que l'Eglise va bientôt célébrer ; il avait vu Jésus-Christ : *Ego vidi, et testimonium perhibui.* (Joan., 1, 34). Ce qui dans sa bouche ne fut qu'un simple exposé de sa grâce et de sa mission est, dans le vrai sens de l'Esprit-Saint qui le lui a dicté, le plus grand et le plus auguste panégyrique.

Ego vidi : Jean-Baptiste a vu Jésus-Christ, parce que, comme le dernier de ses prophètes et son héraut immédiat, il devait recevoir toute l'abondance de sa lumière, de sa vie et de sa vérité. *Testimonium perhibui.* Jean-Baptiste a rendu témoignage à Jésus-Christ, parce que, comme le premier de ses évangélistes, il devait être le modèle du zèle et de la fidélité de tous les autres. En un mot, et c'est tout le plan de ce discours, ce que Jésus-Christ a manifesté de lui-même à Jean-Baptiste, ce sera mon premier point : ce que Jean-Baptiste nous a manifesté de Jésus-Christ, ce sera mon second point. Mais ce ne doit point être ici, mes frères, un éloge stérile. Si la grâce de Jean-Baptiste a été de bien connaître Jésus-Christ, je veux vous faire voir qu'il n'y a pour vous de véritable grâce que celle qui peut vous faire avancer dans cette connaissance : *Ego vidi.* Si la gloire du ministère de Jean-Baptiste a été de faire connaître Jésus-Christ, je veux vous montrer qu'il n'y a d'office glorieux que celui qui a pour objet de manifester Jésus-Christ et d'étendre cette connaissance : *Testimonium perhibui.* Jean-Baptiste qui voit Jésus-Christ sera pour nous une leçon d'en faire notre unique étude : Jean-Baptiste qui rend témoignage à Jésus-Christ sera pour nous un modèle de fidélité et de courage pour l'annoncer : *Ego vidi, et testimonium perhibui.* Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. Ave, etc.

PREMIER POINT.

Celui des évangélistes qui (et le reste ci-dessous, au Panégyrique de saint Jean-Baptiste).

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA

SAINTE VIERGE.

Sur le péché.

In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.

La sagesse n'entrera point dans une âme maligne, et elle

n'habitera point dans un corps assujéti au péché (Sap. 1, 4).

Il n'en faut plus douter, mes frères, il ne peut y avoir d'alliance entre Dieu et le péché ; l'un et l'autre n'habitent point ensemble ; une même âme ne peut admettre en même temps le vice et la justice : un corps assujéti au mal ne devient point le temple de la Sagesse ; le Seigneur l'a déclaré authentiquement : *In malevolam animam non introibit Sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* Cependant la Sagesse elle-même devait habiter sur la terre, et la terre était toute infectée du péché : la Sagesse devait se revêtir de la nature humaine, et cette nature était toute corrompue ; la Sagesse devait prendre un corps dans le sein d'une créature, et il n'y en avait aucune où le péché n'eût habité. Serons-nous donc exclus du salut que cette Sagesse doit apporter ? le péché qui domine ici-bas la retiendra-t-il toujours dans le ciel ? ses promesses seront-elles anéanties lorsqu'il nous est plus nécessaire qu'elle les accomplisse ? et refusera-t-elle de nous racheter parce que nous sommes plus malheureux et plus esclaves ? Non, mes frères, ses ressources ne sont pas épuisées ; elle se préparera elle-même sur notre terre criminelle un temple qui sera digne de la recevoir ; elle le rendra inaccessible au péché longtemps avant que d'y établir son trône ; elle le remplira de son esprit et de sa grâce avant que d'y habiter ; elle en fera un paradis et un ciel qui n'obscurciront point sa gloire lorsqu'elle viendra nous visiter, et elle l'enrichira de tant de trésors qu'elle pourra même y trouver le prix et la rançon de notre délivrance.

Reconnaissez-vous ici, chrétiens auditeurs, l'incomparable Marie ? N'est-elle pas ce temple, ce paradis et ce ciel préparés depuis longtemps pour recevoir et notre Dieu et notre Sauveur ? Son âme ne fut-elle pas exempte de toute tache avant même qu'elle fût formée, afin de mériter avant le temps l'honneur qui lui était destiné ? et son corps, avant même que d'être organisé, ne devint-il pas déjà, par la sainteté qui lui fut communiquée, un fonds assez fertile pour fournir à notre pontife la chair sainte qui devait nous servir d'hostie ? O prodige de la puissance et de la miséricorde divine ! nous voudrions éclater aujourd'hui en actions de grâces et pouvoir vous représenter à Dieu comme un gage de ce qu'il doit faire en notre faveur, nous voudrions pouvoir lui dire que notre terre n'est plus indigne de ses regards, et qu'il est un sanctuaire où il peut se retirer pour nous préparer les dons qu'il voudra nous faire. Mais, mes frères, comme nos éloges ne peuvent rien ajouter à la gloire de Marie, bornons-nous à devenir jaloux de la leçon qui nous est faite par ce prodige même. Nous y apprenons à détester un ennemi que notre Libérateur n'a pu souffrir en celle qui devait être sa mère ; et tâchons de profiter de l'exemple qu'il nous donne en exemptant Marie de tout péché, afin de nous

faire concevoir du péché même toute la haine et toute l'horreur qu'il mérite.

C'est donc, mes frères, à vous parler du péché que je vais employer tout ce discours. Je me propose de vous le faire bien connaître : je vous apprendrai quel est cet ennemi qui vous tient captifs ; je vous représenterai sa difformité, je vous ferai le détail de tous ses ravages ; je vous montrerai la force de ses armes, pour vous porter ensuite à rompre toutes les communications que vous avez avec lui ; je vous enseignerai à vous délier de toutes ses tentations, à lui fermer toutes les avenues de vos cœurs, et à lui résister avec persévérance.

Jésus-Christ, dans la prière qu'il nous a dictée, nous indique pour dernière demande et comme le sommaire de toutes celles qui précèdent d'être délivrés du mal, parce qu'en effet ce mal, qui est le péché, s'oppose à tout le bien que nous sollicitons dans cette même prière. Or ce bien que nous demandons et qui renferme tous les biens, puisque la prière dont il s'agit renferme toutes les autres, ce bien, dis-je, a deux rapports, l'un à Dieu et l'autre aux hommes. Le péché s'oppose à tout le bien que nous demandons par rapport à Dieu ; ce sera mon premier point : le péché anéantit tout le bien que nous demandons par rapport à nous ; ce sera mon second point. En un mot, l'opposition du péché à Dieu et le préjudice que le péché porte à l'homme, c'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui fut préservée du péché. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Nous demandons dans la prière (*et le reste au lundi de Pâques ci-dessus, col. 1224, jusqu'à la fin du sermon*).

SERMON

POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la vanité.

Miserunt Judæi sacerdotes et levitas ad Joannem ut interrogarent eum : Tu quis es ? Et confessus est, et non negavit ; et confessus est quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites auprès de Jean pour lui demander : Qui êtes-vous ? Il l'avoua et ne le nia pas ; il confessa qu'il n'était pas le Christ (Joan. 1, 19, 20).

De tout ce que l'évangile nous apprend en ce jour au sujet de saint Jean-Baptiste, il n'y a peut-être, mes frères, aucune circonstance où la vertu et la sainteté du précurseur de Jésus-Christ aient plus éclaté que dans celle-ci. La vie qu'il avait menée jusqu'alors, la prodigieuse austérité de sa pénitence, la pureté et les caractères singuliers de sa doctrine, l'attente où les peuples étaient pour lors du Messie, tout concourait à insinuer qu'il le pouvait bien être lui-même. C'était l'impression qu'en avaient prise la plupart de ceux qui avaient assisté à son baptême, et ses propres disciples avaient peine à s'en défendre. Ce fut à cette occasion que les Juifs lui firent une députation solennelle pour savoir de lui quelle était sa

véritable mission. Qui êtes-vous ? *Tu quis es ?* Etes-vous le libérateur du peuple de Dieu ? Etes-vous le Christ que nous attendons ? Une telle demande aurait bien flatté l'orgueil humain ; la circonstance eût été bien favorable, tout invitait Jean-Baptiste à accepter les titres qu'on était prêt de lui adjuger. Cependant il ne s'oublie pas, il ne perd point de vue son être et sa mission : il avoue qu'il n'est pas le Christ : *Et confessus est quia non sum ego Christus.*

Mais ne recevra-t-il pas au moins les autres qualités qu'on va lui offrir ? Les prophéties qui avaient annoncé la venue d'Elie le regardaient lui-même et le cachaient sous ce nom : il avait l'esprit de ce prophète, il en exerçait les fonctions ; son ministère même demandait qu'il se fit reconnaître en cette qualité pour rendre les esprits attentifs au Messie qui devait le suivre. On le presse de se déclarer, c'est une autorité légitime qui l'interroge : Etes-vous Elie ? *Elias es tu ?* Sa réponse deviendra authentique ; on prendra parti sur ce qu'il va dire. N'importe, il n'est point Elie en personne, et cela lui suffit pour dire qu'il ne l'est pas : *Et dixit : Non sum.* Le titre de prophète lui paraît encore trop glorieux pour qu'il puisse l'accepter : *Propheta es tu ? Et respondit : Non.*

Après une pareille épreuve de sa modestie, que pourrait-on attendre de saint Jean-Baptiste, sinon qu'il tirerait du moins quelque avantage de la vérité, qu'il la présenterait d'une manière favorable pour s'accréditer lui-même, qu'il rendrait les esprits attentifs aux qualités réelles dont il était revêtu. Le précurseur d'un Dieu humilié et anéanti devait, mes frères, nous donner d'autres leçons. Qui êtes-vous donc ? Il faut, lui disait-on, que vous parliez sans déguisement : nous sommes chargés d'apprendre tout ce qui vous distingue, c'est sur notre témoignage qu'on doit juger de vous. Toute sa réponse se réduit à avouer qu'un prophète a parlé de lui, mais comme d'un son qui retentit, d'une voix qui se perd en l'air, d'un bruit qu'on ne fait qu'entendre et qu'on oublie quand il est passé : *Ego vox* : et cette parole indique un autre que celui qui la profère, elle ne laisse de trace que pour faire connaître celui qui doit venir.

Suivons-nous toujours cette conduite, nous qui sommes engagés dans le ministère de la parole de Dieu ? Lorsque nous cherchons à l'annoncer, n'est-ce pas quelquefois pour faire briller notre esprit, pour montrer notre capacité, pour faire voir que nous sommes dignes de parvenir aux dignités de l'Eglise ou de participer à ses biens temporels ? et sommes-nous toujours en état de nous dire à nous-mêmes que c'est à annoncer Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, que nous nous croyons uniquement appelés ?

Instruisons-nous donc tous ici, mes frères. Apprenons par l'exemple de saint Jean-Baptiste à réprimer en nous tous les mouvements de la vanité, et à nous défendre

d'un vice qui serait le plus grand obstacle à l'avènement de Jésus-Christ dans nos cœurs. C'est donc de la vanité que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui, et, pour la combattre, j'emploierai les mêmes armes que Dieu employa lui-même pour faire sentir à Adam, le premier des hommes orgueilleux, sa prévarication et sa révolte. D'abord Dieu lui fit voir l'énormité de son crime, ensuite il lui en fit subir la honte. Cette conduite de Dieu à l'égard du premier homme me fournira tout le partage de ce discours. Dans mon premier point je vous exposerai le crime de la vanité, et le frivole de la vanité fera le sujet de mon second point. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Pour connaître les principes (*et le reste le mardi de la II^e semaine de carême ci-dessus, col. 868, jusqu'à la fin du sermon*).

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVEC.

Sur les caractères et les avantages de l'humilité.

Omnis mons et collis humiliabitur, et videbit omnis caro salutare Dei.

Toutes les montagnes et toutes les collines seront aplanies, et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu (Luc., III, 5).

Ces paroles, mes frères, nous découvrent tout l'effet de la mission de Jésus-Christ sur la terre. A son avènement tout l'orgueil de la nature humaine va être abaissé : *Omnis mons humiliabitur* ; l'intérieur de nos âmes va être rempli de l'esprit de Dieu : *Omnis vallis implebitur* ; les routes obliques et détournées de nos cœurs vont être redressées : *Erunt prava in directa* ; c'est alors que nous pourrions voir Jésus-Christ et participer au salut qu'il vient apporter dans le monde : *Videbit omnis caro salutare Dei*.

Puis donc que vous nous apprenez, ô mon Dieu ! que l'abaissement de l'orgueil est l'époque de votre manifestation parmi les hommes, et que vous nous indiquez l'humilité comme la principale vertu qui peut nous conduire à voir en vous notre Sauveur, ne devons-nous pas nous appliquer à préparer en nous votre naissance en travaillant à chasser de nos cœurs cet orgueil qui nous précipite du ciel, qui nous en interdit pour jamais l'entrée, et dont la fin serait nécessairement de nous attirer, mais trop tard, ce reproche que vous avez mis dans la bouche du prophète Isaïe : *Quomodo cecidisti de celo, Lucifer, qui mane oriebaris* (Isaï., XIV, 12).

Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ? Te voilà néanmoins précipité de cette gloire dans le plus profond abîme de l'enfer : *Verumtamen ad infernum detraheris in profundum lacu* (Ibid., 15).

Nous trouvons, mes frères, dans l'humilité un moyen bien sûr de nous soustraire à de pareils reproches : elle nous apprend non-seulement à réprimer en nous l'orgueil par

lequel nous voulons nous élever jusqu'à Dieu, mais encore elle nous fait descendre jusqu'à ce degré d'anéantissement où le péché nous a réduits. Elle nous apprend que c'est encore trop pour nous que de nous tenir dans le rang que nous devons occuper en qualité de créatures, et qu'il faut nous réduire à celui où nous nous trouvons placés en qualité de pécheurs : elle nous découvre les principes de notre anéantissement dans la conduite de Jésus-Christ, qui, après avoir pris lui-même la forme de l'homme pécheur, s'est humilié jusqu'à la mort de la croix : elle nous apprend enfin que c'est par l'abaissement de nous-mêmes que nous pouvons aspirer au bonheur de recevoir le salut qui nous est apporté : *Omnis mons et collis humiliabitur, et videbit omnis caro salutare Dei*.

C'est donc dans ce point de vue que je vais aujourd'hui considérer l'humilité. Je vous ferai voir d'un côté jusqu'où l'on doit la porter, et de l'autre je vous montrerai les grands fruits qu'on doit en attendre. En un mot, les caractères de la vraie humilité seront la matière de mon premier point, et dans le second j'exposerai les avantages de l'humilité. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Pour bien comprendre (*et le reste au jeudi de la Passion ci-dessus, col. 1088, jusqu'à la fin du sermon*).

SERMON

POUR LE SAINT JOUR DE NOËL.

Sur la nouvelle naissance du chrétien.

Natus est vobis hodie Salvator; et hoc vobis signum, inveniatis infantem.

Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, et la marque à laquelle vous le reconnaîtrez, c'est que vous trouverez un enfant (Luc., II, 11, 12).

Quel est celui d'entre vous, mes frères, qui, à ce seul nom d'un Sauveur nouvellement né, ne prendrait pas part à la joie de toute l'Eglise ? Qui est-ce qui, dans ce seul événement, ne découvrirait pas par avance tous les mystères de la rédemption, ne le regarderait pas comme un présage des grands biens que nous devons recevoir, et ne porterait pas sa vue sur cette longue suite de merveilles que Dieu doit opérer pour le salut du monde ? Il vous est né un Sauveur, c'est-à-dire, que le ciel confie à la terre ce qu'il a de plus précieux, que Dieu vient chercher les pécheurs, que les péchés seront effacés, que le règne du démon sera détruit, que la mort sera vaincue, que notre réconciliation est proche, et que nous allons rentrer dans les droits que nous avions sur le royaume des cieux. Vous adorez dans ce nouvel enfant votre roi, votre législateur, votre modèle, votre rançon, votre victime, votre pontife : vous apercevez dans un même point de vue tout ce qu'il va faire et souffrir pour vous ; vous vous le représentez dans tout le cours de sa vie mortelle, accomplissant les desseins de son Père sur la rédemption des hommes : vous croyez déjà le voir dans sa pas-

sion, chargé de nos iniquités, rassasié d'opprobres, expirant sur une croix, et nous préparant par sa mort la voie à la résurrection et à l'immortalité ; vous commencez à prévoir l'Eglise naissante, formée par l'effusion de son Esprit, les succès prodigieux du ministère apostolique, les progrès si rapides de l'Evangile dans tous les pays, et dans celui même où vous devez naître un jour les ressources abondantes qui doivent vous être offertes dans les sacrements, les sublimes dignités où vous deviez être élevés d'amis et d'enfants de Dieu, de membres et de cohéritiers de son Fils, et vous vous récriez dans ce moment : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Luc., IX, 14).

Mais est-il possible d'embrasser un si vaste sujet ? Qu'il me suffise aujourd'hui de vous avoir fait souvenir qu'il vous est né un Sauveur : *Ortus est vobis hodie Salvator* ; et souffrez que je fixe votre attention sur les premières marques qui vous sont données pour le reconnaître, c'est que vous trouverez un enfant : *Hoc vobis signum, invenietis infantem*.

En effet, ne semble-t-il pas que Jésus-Christ, en entrant dans le monde sous la forme et la faiblesse d'un enfant, ait voulu commencer sa mission par se rendre le modèle de tous les nouveaux régénérés en lui par la grâce et la pénitence ? Oui, je crois voir à Bethléem et dans la crèche, non-seulement l'enfant Jésus, mais encore tous ceux qui, sortis depuis peu du néant du péché, viennent de naître, et sont, pour ainsi dire, enfants avec lui. J'y vois tous les nouveaux pénitents, et je m'attends bien de les reconnaître à cette marque : *Hoc vobis signum, invenietis infantem*. Comme les premiers jours de la conversion sont infiniment précieux, j'ai cru, mes frères, devoir dans ce discours, que je ne diviserai point, vous apprendre ce que doit être un homme qui a reçu une nouvelle naissance à l'imitation de Jésus-Christ. C'est ce que nous allons développer avec la grâce de ce nouvel enfant, après que nous aurons imploré l'intercession de celle qui a coopéré si merveilleusement à ce mystère. *Ave, Maria*, etc.

POINT UNIQUE.

Marie étant à Bethléem ne trouva pas de place dans l'hôtellerie : l'enfant qu'elle portait dans son sein ne put souffrir ces lieux tumultueux où les merveilles qu'il voulait opérer dans ces premiers moments auraient été ou trop connues ou trop contredites ; où même, pour plaire au prince qui régnait alors, on eût éteint peut-être à l'instant la vie que ce nouveau roi des Juifs venait commencer sur la terre. Il choisit donc un lieu obscur, séparé du tumulte et des dangers, la demeure de ces animaux qui, selon la pensée d'un prophète, sont, par leur fidélité à obéir à la voix de leur maître, le symbole de tous les vrais fidèles : *Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui* (Isai., 1, 3).

Déjà vous vous voyez dépeints dans cette

première circonstance, vous qui, conçus dans le sein de l'Eglise, avez enfin commencé à vivre de cette vie intérieure que le péché vous avait fait perdre. Cette conversion tant méditée ne pouvait s'exécuter au milieu du tumulte et des embarras du monde : les desirs d'être à Dieu, que vous portiez dans votre cœur comme le fruit de l'opération du Saint-Esprit, ne pouvaient éclore au milieu de la corruption et des plaisirs du siècle. Mille fois vous aviez entrepris de réformer votre conduite sous les yeux de cette multitude de sujets et d'esclaves du démon, mais vous ne pouviez résister à leur violence ; la vie nouvelle que vous croyiez avoir reçue était bientôt étouffée par leur cruauté, et Jésus-Christ, conçu en vous par les bons desirs que vous formiez, expirait presque au moment de sa naissance.

Il est vrai que, pour vous rassurer contre vos propres remords, on vous a vus quelquefois agir et parler comme les vivants. Une exemption de certains vices grossiers et scandaleux, quelques pratiques extérieures de religion, une sorte d'exactitude à vous approcher des sacrements, un peu de fidélité aux devoirs de votre état, et peut-être même quelque zèle pour Dieu, pour la vérité et pour la justice, vous donnaient un air et quelque apparence de vie ; mais votre cœur vous rend aujourd'hui témoignage qu'il était encore pour lors retenu dans la mort du péché, qu'il était dévoré par le ver de la cupidité et de l'orgueil, que les passions le captivaient dans ces viciennes habitudes, et que ces légers efforts de conversion étaient, selon l'expression de l'Ecriture, semblables à ceux d'une mère dont l'enfant est arrivé à terme, mais qui ne peut le mettre au monde : *Venerunt filii usque ad partum, et vires non habet parturiens* (IV Reg., XIX, 3). C'est, mon cher frère, que les occasions vous étaient toujours présentes, que les objets vous rappelaient toujours à vos propres vices, que l'air contagieux que vous respiriez empoisonnait votre âme au premier instant qu'elle reprenait vie, que vous aviez autour de vous des ennemis attentifs à vous poursuivre dès que vous voudriez leur échapper, et que le langage, les maximes, les coutumes du monde, portaient toujours dans votre âme une impression de mort.

Vous me paraissez quelquefois fort impatients de réussir dans certains projets ; vous avez des vues pour certains établissements, certaines alliances ; ces établissements vous donneraient de grandes ouvertures pour votre fortune, vous procureraient des amis puissants, vous mettraient en état de donner à vos affaires un ordre et une stabilité qui vous rendraient la vie douce et agréable ; vous êtes encouragés par l'exemple de beaucoup d'autres qui ont eu le même succès ; vous voyez tous les hommes prévenus des mêmes idées, chacun pense à ses intérêts, c'est à qui se placera plus avantageusement ; vous regardez cette espèce d'émulation comme un exemple que vous pouvez suivre ; et comme à Bethléem chacun se bâtaient de se

loger plus commodément dans les hôtelleries qui étaient ouvertes aux étrangers, vous vous croiriez heureux si vous pouviez parvenir à tels desseins avant que d'être prévenus par d'autres. Mais, hélas ! qui est-ce qui peut se promettre que ce prétendu succès ne serait point l'écueil de sa vertu, que cet engagement ne l'exposerait pas au péril de manquer sa conversion et son salut, et que dans cette alliance, dans cet emploi, dans cette fortune, il ne trouverait pas un obstacle invincible au bien qu'il voudrait faire ? Ah ! tout me fait craindre pour vous, mes frères, au milieu de ce monde et de ce tumulte que vous cherchez. L'état de votre âme, votre caractère particulier, les faiblesses auxquelles je vous vois sujets, m'avertissent que ce que vous appelez bonheur et fortune serait pour vous une grande tentation, et que ce que vous croyez permis en soi deviendrait néanmoins pour vous la cause de votre perte. Vous l'avez déjà vu, mon cher auditeur : Jésus-Christ voulut être exclu de l'hôtellerie de Bethléem, pour vous apprendre que c'est souvent une grande grâce que de ne pas réussir dans le monde, que de manquer sa fortune est quelquefois un moyen de trouver le salut, et que quand les hommes nous rejettent, c'est alors que Dieu nous prend et nous protège.

En effet, depuis que ce pécheur a renoncé à cette misérable servitude, que loin du bruit et des compagnies du siècle il a laissé les morts ensevelir les morts, que retiré dans l'intérieur de sa famille, de son propre cœur, inconnu désormais à cette multitude confuse de séducteurs, il a pu dilater son âme pour recevoir plus abondamment l'esprit de grâce et de lumière que Dieu lui destinait, et qu'il est enfin rentré en lui-même, le temps est arrivé pour lui d'enfanter le fruit qu'il avait conçu : *Impleti sunt dies ut pareret* (Luc., II, 6).

Ah ! que ce serait une grande joie pour les pasteurs qui veillent sur leurs troupeaux s'ils apprenaient que dans leur Eglise, figurée par Bethléem, il y a beaucoup de ces nouveaux enfants de la grâce, qu'il y a des hommes échappés à tout le tumulte dont ils sont environnés, qu'il y en a même parmi les plus distingués qui se sont rabaissés jusqu'à la crèche et à l'enfance de Jésus-Christ, et si, au milieu de cette multitude de pécheurs et d'impénitents qui composent leur troupeau, ils pouvaient démêler quelque enfant du vrai David qui se fût sauvé de cette corruption si générale ! Mais à quelle marque le reconnaîtrait-on ? Il n'en est point d'autre que celle que les anges donnèrent aux pasteurs : *Invenietis infantem*, vous trouverez un enfant. Je vois dans l'enfance de Jésus-Christ venant au monde deux caractères qui peuvent être d'une grande instruction. Le premier, c'est que Jésus-Christ par cet état se met dans la nécessité de souffrir tous les délais que cet âge lui cause par rapport à l'exercice de son ministère et à la consommation de son œuvre.

Pour bien comprendre ceci, remarquez, je

vous prie, mes chers auditeurs, que Jésus-Christ, dès sa naissance, n'eût d'autres motifs que celui d'annoncer la gloire de son Père et d'opérer le salut des hommes. Il vit d'abord tout ce qu'il avait à faire dans le monde ; il vit la terre inondée de crimes ; il se vit chargé lui-même de toutes les iniquités qui y étaient répandues ; il comprit dans ce moment qu'il était destiné à réparer tous les outrages faits à notre Dieu, que c'était sur lui que la justice divine se reposait de tous ses droits, que les hommes n'attendaient que de lui leur rédemption et leur salut, qu'il n'était venu que pour leur apporter la lumière, et qu'ils ne seraient sauvés que par son baptême et son sacrifice. Dès lors il se sentit pressé de le consommer, et il semble qu'il demandait à son Père d'abrégier ses retardements lorsqu'il lui disait, dès son entrée dans le monde, qu'il était écrit à la tête du livre qu'il serait la victime substituée aux anciens sacrifices. (*Hebr.*, X, 5-7 ; *Psal.* XXXIX, 8).

Cependant il se soumet aux lenteurs de la Providence sur lui, il entre dans un âge qui l'éloigne étrangement des fonctions de son ministère, où il ne peut ni parler ni agir, et dont les années semblent être perdues pour sa mission.

Sentez-vous, mes frères, la morale importante que je veux tirer de cette première circonstance ? A peine a-t-on commencé de se donner à Dieu et de renaitre en Jésus-Christ qu'aussitôt on veut être homme parfait ; on se croit capable de recevoir des faveurs que Dieu ne donne qu'à ses plus fervents et à ses plus anciens amis ; on s'empresse de participer au saint baiser du Seigneur avant les épreuves et les préparations convenables ; on est surpris de n'avoir pas les vertus que l'exercice d'une longue et sainte vie peut à peine nous procurer ; on se décourage sur ses fautes ; on hasarde de son propre choix des pénitences indiscrettes ; on se livre à des réflexions et à des contentions d'esprit qui ne sont que le fruit d'une imagination qui s'échauffe ; on voudrait n'avoir point de tentations et ne plus sentir les restes de ses anciens péchés ; on se croit perdu, parce qu'on n'éprouve pas toujours de la ferveur et des goûts intérieurs : dispositions qui partent souvent d'un cœur qui craint la difficulté et la longueur du chemin, qui présume trop de la miséricorde de Dieu, quoique l'Écriture nous avertisse d'attendre ses moments : *Sustine sustentationes Dei* (*Eccl.*, II, 3), qui veut jouir des douceurs du royaume céleste avant que d'avoir bu le calice, et qui se met à la première place avant que de s'être assis à la dernière.

Dispositions qui produisent l'indocilité et l'entêtement, qui jettent dans la débauche, parce qu'on n'obtient pas ce qu'on avait attendu, qui répandent dans le cœur des alarmes excessives sur l'avenir, et qui portent quelquefois une âme à tout abandonner plutôt que de subir les retardements que demande l'exercice de la vertu : dispositions que saint Bernard, l'un des plus éclairés

d'entre les Pères sur l'état différent des âmes, appréhendait pour lui-même, lorsqu'il disait qu'il ne prétendait pas tout d'un coup devenir parfait, mais qu'il voulait arriver par degrés à la perfection même : *Nolo repente fieri summus; paulatim proficere volo.*

Ah! qu'un véritable enfant de Dieu sait bien profiter de cette maxime! Il aperçoit sans se troubler tous les dangers auxquels une nouvelle vie est exposée, il sent sans impatience toutes les faiblesses de son âge, je veux dire les imperfections de sa propre vertu; il endure avec courage les rigueurs de la saison, c'est-à-dire, les lenteurs de Dieu, ses propres dégoûts et ses amertumes : *Nolo repente fieri summus.* Il comprend que son état est un état de larmes et de douleurs; il ne s'étonne point des efforts qu'il faut qu'il fasse pour les moindres œuvres, et il tire de sa faiblesse actuelle des motifs de mettre en Dieu toute sa confiance : *Nolo repente fieri summus.* Il se console de ce que ses yeux encore faibles ne peuvent pas bien distinguer les objets; il ne se plaint point de n'avoir pas la lumière et la force des parfaits; il ne tente point de marcher sans être soutenu. Si le malin esprit l'attaque et lui porte des coups, il répand sans défiance et avec amour ses larmes dans le sein du Pasteur charitable qui le porte et qui le conduit : s'il tombe, il appelle aussitôt à son secours, et il demande qu'on le relève; il souffre qu'on essuie ses pleurs et qu'on le console, et il ne s'obstine point quand on lui dit qu'il n'a rien à craindre : *Nolo repente fieri summus.*

S'il pense quelquefois à ce qu'il fera dans la suite, il n'est pas moins occupé de se conserver le peu de vie qu'il a; il ne compte point les jours et les années qu'il a encore à passer avant que d'être fort; il consent, s'il le faut, de se ressentir jusqu'à la fin de ses jours des premières douleurs de son enfement, et de réparer le passé par un combat continu et persévérant contre son imagination, contre sa propre chair, contre sa cupidité, contre ses pensées et contre ses inclinations corrompues : *Nolo repente fieri summus.*

A Dieu ne plaise néanmoins que je prétende calmer ici les justes remords de deux sortes de personnes : les unes, qui se mettraient peu en peine de croître et d'avancer, et qui se borneraient à la petite mesure des vertus qu'elles possèdent; les autres, qui prendraient de véritables chutes pour de simples imperfections, et qui se consoleraient de n'être pas parfaites, sous prétexte qu'elles ne font que commencer à vivre.

Quant aux premières, j'avoue qu'elles doivent supporter les faiblesses de leur enfance, mais je ne dis point qu'elles doivent toujours demeurer dans l'enfance : *Paulatim proficere volo.* C'est par degrés qu'il faut croître, mais il faut croître. On doit être enfant, mais on doit se fortifier de jour en jour comme Jésus-Christ : *Jesus proficiebat sapientia et etate* (Luc., II, 52). Si vous n'êtes pas encore bien humbles, il faut que vous le

deveniez : vous ne pouvez pas faire de rudes pénitences, mais il faut que vous vous exerciez de plus en plus à celles qui sont à votre portée : vous êtes faibles contre les tentations, mais il faut que les victoires d'un jour soient une préparation à de plus grands combats : vous n'avez pas toutes les vertus, mais vous devez les acquérir; et comme Jésus-Christ vit au moment de sa naissance tout ce qu'il souffrirait un jour, il faut de même que vous vous promettiez avec la grâce de Dieu d'être, de souffrir, d'entreprendre tout ce qu'il demandera de vous : *Paulatim proficere volo.* En un mot, mes frères, il faut que nous puissions dire en quelque sorte de notre enfance dans la vertu ce qu'un prophète a dit à l'égard du Sauveur nouvellement né : *Parvulus natus est nobis* (Isai., IX, 6), Il nous est né un enfant. Mais que de grandeurs et de richesses renfermées sous ce voile si simple! On ne voit rien, il est vrai, en lui qui ne soit commun; on ne l'entend point parler, on ne remarque en lui que des signes certains de naissance et de vie; il ne paraît avoir d'action et de mouvement que pour recevoir le lait qu'on lui donne, pour se soumettre à tout ce qu'on exige de lui, pour souffrir qu'on l'aide et qu'on le porte : mais que les apparences sont favorables pour la suite! que de dignité, que de solidité l'on peut se promettre de sa vertu! qu'il sera admirable lorsque sa force et sa sagesse se développeront aux yeux des hommes! *Parvulus natus est nobis, et vocabitur nomen ejus Admirabilis.*

A l'égard des hommes de la seconde espèce, je veux dire ceux qui prendraient de véritables chutes pour de simples imperfections, j'ai dit, mes frères, que mon dessein n'était pas d'autoriser la présomption de ces prétendus convertis qui n'ont point encore la vie ni l'esprit de Jésus-Christ. Non, nous n'appellerons point imperfections, simples faiblesses, défauts de fragilité, ces attaches criminelles aux occasions du péché, ces retours continuelles vers les objets de nos passions, cette préférence que l'on donne au monde ou à ses intérêts temporels au préjudice de la sûreté de sa conscience et de l'œuvre de son salut. Nous ne croirons pas qu'on soit enfant en Jésus-Christ lorsqu'on l'offense encore, quoique plus rarement, par des péchés mortels, lorsqu'on veut allier les usages profanes du siècle avec les exercices de la piété et de la pénitence, lorsqu'on veut mêler les fausses maximes de l'honneur et de l'ambition avec celles de l'Evangile, lorsqu'on ne connaît d'autres vertus que de n'avoir plus de vices honteux. Nous ne croirons pas qu'on soit enfants en Jésus-Christ lorsqu'on prétend composer avec Dieu, être du monde, pourvu qu'on n'en imite pas les grands excès; lorsqu'on voudra donner toute liberté à ses sens, contenter sa curiosité, sa vanité, sa sensualité, pourvu qu'il n'y ait rien de grossier ni de scandaleux. Je ne reconnais point pour enfants en Jésus-Christ ceux qui veulent se permettre les spectacles, les assemblées profanes, sous prétexte qu'ils n'y

forment pas des désirs évidemment criminels; ceux qui, en un mot, veulent se faire honneur de la vertu sans en essayer les rigueurs et les amertumes. Non, ce ne sont pas là ceux que j'ai prétendu consoler aujourd'hui, parce qu'en effet leur état n'est pas celui que Jésus-Christ nous représente dans la crèche de Bethléem. Je ne reconnais pour enfants en Jésus-Christ que ceux qui travaillent à détruire toutes les habitudes du vice, dont le cœur est vivant à Dieu et pour Dieu; qui, à l'exemple de Jésus-Christ, lui ont dit sincèrement : Me voici, je viens pour faire votre volonté; qui ne balancent plus entre la cupidité et le devoir; qui consentent de s'interdire tout ce que la loi défend, qui mettent leur salut au-dessus de tout, et qui sont disposés à embrasser tel genre de vie qui sera nécessaire pour s'assurer leur réconciliation et leur paix auprès du souverain Juge. C'est à ceux-là que j'ai cru parler; et tout ce que je pourrais dire aux autres se réduirait à leur conseiller de passer à Bethléem, d'y recueillir la grâce d'une nouvelle vie que le Sauveur leur y prépare, de lui offrir toute leur âme comme le seul présent qui soit digne de lui, et d'y étudier attentivement tous les caractères d'une véritable et solide conversion.

La seconde chose que je remarque dans l'enfance de Jésus-Christ, c'est la dépendance où il se met à l'égard de sa sainte Mère et de saint Joseph. A peine Marie l'a-t-elle mis au monde, qu'elle dispose de lui comme une mère fait de son enfant; je ne vois pas qu'il échappe d'entre ses bras, qu'il résiste aux mouvements qu'on lui donne; il ne manifeste point ses volontés, il n'indique point les temps et les moments, il obéit aveuglément, sans qu'on sache de lui ce qu'il veut ou ce qu'il ne veut pas, il ne voit que l'ordre de son Père, il n'adore que sa volonté dans la conduite qu'on tient à son égard; et comme il sait que celui à qui il est confié n'exécute que les desseins de Dieu sur lui, il suit en tout ses mouvements et ses impressions.

O état humiliant de mon Sauveur, que de leçons vous faites à nos nouveaux pénitents! il ne s'agit pas ici de ces sortes de chrétiens qui n'ont d'autre conseil pour la conduite de leur âme que leurs préjugés et leurs passions, qui ont leurs maximes toutes formées pour se diriger eux-mêmes dans l'exercice de leurs emplois, dans l'éducation de leurs enfants, dans l'administration de leur négoce, qui savent ce qu'ils doivent se permettre ou s'interdire, qui jugent souverainement de la morale, qui décident jusqu'où on doit la porter, qui ne prétendent point, en s'approchant des ministres du Seigneur, se donner des conducteurs et des maîtres, qui en usent comme par cérémonie et parce qu'il le faut, mais sans conséquence; qui permettent qu'on leur parle de Dieu, mais sans les obliger à rien, qui réduisent toute l'autorité de leurs juges à leur imposer quelques prières, pourvu qu'ils s'en retournent absous, qui recherchent les tribunaux

où tout passe sans examen, et qui s'imaginent que Dieu et sa justice souveraine se soumettent à des jugements qu'on mépriseraient s'il ne s'agissait que d'affaires temporelles. A Dieu ne plaise que nous mettions au rang des pénitents de si indignes profanateurs de nos plus saints mystères! Non : j'appellerais plutôt cette conduite une insulte faite à la religion, un scandale dans l'Eglise, un fléau de Dieu, une cause de malediction, une source et un principe d'impénitence dans le troupeau de Jésus-Christ.

Peut-être voudriez-vous me mettre aux mains avec une sorte de pénitents dont le monde est rempli, et que nous voyons en certains temps, en certaines circonstances particulières accourir à nos tribunaux. Un parti qui se présente, un établissement que l'on va faire, une charge où l'on doit entrer, les font enfin souvenir qu'ils sont chrétiens, les mettent dans la nécessité de donner au public une preuve qu'ils sont d'une religion, leur fournissent la pensée de se retirer pour quelques jours pour examiner une conscience noyée de crimes, et pour se rappeler à l'usage d'un sacrement qu'ils ont pour ainsi dire perdu de vue depuis plusieurs années. Alors ils disparaissent du milieu de vous, ils ont le courage de se rapprocher des ministres du Seigneur, ils sont appliqués à faire la revue de leur âme, et ils se préparent à déposer aux pieds du prêtre l'état général de leur vie. Ce moment étant arrivé, on ne croit pas pouvoir le différer, malgré le besoin qu'on aurait d'une plus grande méditation; mais ce n'est pas sur les besoins de son âme qu'on croit devoir mesurer le temps de sa préparation, c'est sur ses affaires et sur les conjonctures. Voilà donc ce prétendu pénitent conduit à notre tribunal par des vues temporelles. Là il décharge à la hâte cette conscience qu'il ne s'est pas seulement donné le temps de connaître; et ce cœur rempli de ténèbres, d'inflection et d'horreur, se croit à l'instant purifié et changé. Alors il n'hésite plus de se rengager dans le monde, il n'y redoute aucune tentation, il ne s'avise point de prévoir aucun danger dans l'état qu'il embrasse, il croit avoir acquis dans ce court espace de temps toute la lumière et toute la force nécessaires pour se soutenir dans les voies de la justice : et ce qui coûte à d'autres toute la vie a été pour lui l'ouvrage d'un jour.

Non, mes frères, ce n'est point avec de tels pénitents que j'ai à traiter aujourd'hui, parce que je ne les mets point au nombre des vivants, et que ces démarches si précipitées, qui peuvent bien être une tentative de conversion et mériter en cela quelques louanges, ne sont pas néanmoins la conversion même. Je parle de ceux qui se sont donné le temps de finir leur œuvre; qui, plus raisonnables et plus religieux que ceux dont je viens de parler, sont pénétrés de la grandeur des sacrements, connaissent la nécessité de la pénitence, et sont persuadés que l'action la plus importante pour un pécheur est de choisir un directeur qui an-

nonce également par la sainteté de ses instructions et de sa conduite la vérité des préceptes que nous devons pratiquer.

Ce sont ces sortes de chrétiens que j'invite à considérer Jésus-Christ entre les bras de sa Mère et sous la garde de saint Joseph. Jésus-Christ eût pu paraître dans le monde sans passer par le sein d'une vierge; il eût pu se refuser aux soins d'un homme qui n'avait même aucune part à sa naissance; il était assez instruit des volontés de son Père, sans qu'il eût besoin de les apprendre de qui que ce soit; il était en état de discerner si le gardien de son enfance le conduirait bien, sans qu'il lui en fallût un qui ne dût rien lâire que par les ordres de Dieu. Cependant, comme il nous fallait un exemple d'humilité, de simplicité, de docilité pour cet état d'une naissance nouvelle, il a voulu qu'une mère le conçût et le portât longtemps avant que de l'enfanter; il n'a pas dédaigné le lait qu'elle lui offrait; il s'est abandonné sans réserve aux personnes que son Père lui avait données pour le conduire; il les avait choisies lui-même, parce qu'il savait bien qu'elles ne le conduiraient que suivant les lumières qui leur viendraient du ciel; et l'Evangile nous fait remarquer que dans un âge même plus avancé il leur était encore soumis (*Luc.*, II, 51).

Ne me forcez pas, chrétiens auditeurs, de vous faire l'application de tout ceci. Vous le sentez aussi bien que moi : ce qui vous perd, c'est que, même avant que de naître, vous vous sevez de toute obéissance; vous craignez un censeur et un supérieur : quoique vous paraît rempli de l'Esprit de Dieu vous intimide et vous rebute; vous attachez l'idée de sévérité à ce que vous sentez bien n'être qu'exactitude et fidélité à la règle; vous tâchez de vous persuader que cette même exactitude est plutôt un caractère des personnes, une manière de penser qui leur est particulière, qu'une impression de vérité dans ceux à qui vous l'attribuez. Il n'est pas question, mes frères, d'examiner qui est-ce qui est sévère ou qui est-ce qui ne l'est pas, mais il faut savoir qui est-ce qui pense d'après Jésus-Christ et selon l'esprit de l'Evangile, et l'œuvre de votre conversion est assez importante pour que vous n'en confiez pas le soin au premier venu. Ce n'est pas tout : si vous avez été assez heureux pour rencontrer un homme de Dieu dont vous puissiez faire un ange tutélaire, que puis-je vous dire, sinon de lui abandonner votre âme, de recevoir de lui la nourriture qui vous convient, de respecter ses décisions comme si elles émanaient immédiatement de Dieu, de ne point l'affaiblir par des difficultés et des résistances sans fin, de recevoir en paix et d'exécuter avec soumission les ordres qu'il vous donne, et de regarder comme la marque la moins équivoque d'une véritable pénitence ce silence du cœur sur toute la conduite qu'on tient à votre égard ?

Eh! mes frères, si vous voulez vous conduire vous-mêmes, faites donc voir que vous connaissez les voies de la justice et de la pé-

nitence. Mais vous vous décidez vous-mêmes sur toutes sortes de points : vous n'avez aucun avis à demander, vous savez à quoi vous en tenir, vous vous passeriez volontiers de pasteurs, de prédicateurs, de directeurs, et si tous les chrétiens avaient les lumières et l'expérience dont vous vous flattez, vous reprocheriez, je crois, à Jésus-Christ de les avoir établis dans son Eglise. Mais que ces dispositions sont déplorables! je dis déplorables, en vous qui marchez avec tant de confiance : et lorsque vous voudrez entrer en examen sur tout le corps de votre vie, il ne sera pas difficile de vous convaincre que vous n'avez que de très-faibles idées de la morale de Jésus-Christ, que vous manquez à des points essentiels de la loi, et que toutes les maximes sur lesquelles vous vous êtes si bien décidés sont comme autant de démentis donnés à Jésus-Christ même. Hélas! quand je n'examinerais que le fond de vos dispositions, j'y verrais du premier coup d'œil que le conseil vous manque sur des articles très-importants. Savez-vous seulement les dispositions dans lesquelles on doit être pour approcher des sacrements et quelle grâce chaque sacrement répand sur nous? Avez-vous compris ce que c'est que d'être mort et enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, quelle est cette vertu suréminente que la confirmation a dû nous donner pour ne point rougir de lui, ce que c'est qu'un cœur contrit et humilié qu'on doit porter au tribunal de la pénitence, à quoi vous vous engagez quand vous communiez au sacrifice et au corps de Jésus-Christ? Le mariage, qui fait l'état commun et général du monde, et dont la profanation est un des grands scandales, comme elle est la pierre d'achoppement d'une infinité de chrétiens, vous est-il seulement venu dans l'esprit d'en examiner devant Dieu la sainteté et les devoirs? Ne regarderiez-vous pas comme une chose nouvelle si je vous disais que vous représentiez par cet état même ce qu'il y a de plus saint et de plus intéressant dans l'univers, je veux dire l'union de Jésus-Christ avec son Eglise (*Ephes.*, V, 23-32); que la règle que vous devez suivre, c'est l'amour que Jésus-Christ a pour elle et qu'elle a pour Jésus-Christ; que tout ce qui altère la chasteté conjugale est d'un genre d'énormité qui passe beaucoup d'autres crimes dont on aurait horreur, et qu'un père et un époux n'ont point d'autre modèle pour conduire leur famille que Jésus-Christ au milieu de son troupeau. Vous sentez jusqu'où je pourrais vous conduire, et que sur chaque point de la morale on pourrait vous convaincre que vous êtes véritablement enfant, et que vous auriez plus besoin qu'un autre d'être instruit et en quelque manière porté. Je vous l'avoue, mes frères, à vous considérer seulement de loin, j'ai par devers moi mes preuves et ma conviction que la plupart d'entre vous ne marchent point dans la voie : que serait-ce si je vous voyais de plus près? il faudrait sans doute bien rabattre de la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes, reprendre, pour ainsi dire,

tout votre édifice sous œuvre, et vous remettre avec humilité et avec soumission sous la conduite d'un guide qui vous servit de mère et qui vous donnât le lait qui peut vous rétablir.

Ah! disait le prophète : *Vous savez, Seigneur, que je ne me suis point élevé au-dessus de moi-même (Psal. CXXX, 1); j'ai aimé toujours à être petit, à être enfant sous la main de mon maître et de mon roi; et si j'avais voulu secouer ce joug, j'eusse cru mériter le sort d'un enfant que l'on sevrerait avant le temps du lait de sa mère: Si non humiliter sentiebam, sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea (Ibid., 2)*

J'aurais pu, mes frères, vous faire remarquer dans l'enfance de Jésus-Christ bien d'autres caractères qui désigneraient le véritable enfant de la grâce. J'aurais aimé à vous représenter cet état d'obscurité où le Sauveur a voulu naître; je m'en serais servi pour vous inviter à cacher votre trésor quand vous l'avez trouvé, à vous rendre édifiants sans faste et sans orgueil, à vous revêtir d'une grande simplicité et d'une grande modestie; je vous aurais dit de n'user des privilèges de votre condition que pour votre condition même, et jamais pour votre personne; de gémir sous le poids de ces bienséances qui permettent quelquefois des ornements et un éclat que Jésus-Christ n'a point connus; de les resserrer dans les bornes les plus étroites, de retrancher tout ce qui ne serait qu'un appât à votre vanité, et de vous dédommager dans le secret, par des privations, de ces apparences de bienséance qu'il faut quelquefois présenter au monde. La pauvreté et la souffrance où je vois Jésus-Christ dès son entrée sur la terre m'auraient donné lieu d'inviter les pauvres et les affligés à se consoler aux pieds de cet enfant; je leur aurais dit que les pauvres ont été les premiers appelés à sa crèche, qu'il est particulièrement le sanctificateur de la pauvreté, et qu'il n'est point de trésor qui soit comparable à une pauvreté soufferte dans l'esprit de la foi. Enfin, mes frères, je vous aurais inspiré à tous de prendre part à toutes les grâces de ce mystère, pour avoir part ensuite au salut que Jésus-Christ vient nous apporter et que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

Sur l'endurcissement du pécheur.

Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis.

C'est par un entêtement déplorable et par une incircumcision de cœur et d'oreilles que vous résistez toujours au Saint-Esprit (Act., VII, 51).

Ce n'est pas seulement en imitant les actions des saints que nous pouvons les honorer, c'est encore en recueillant avec soin toutes leurs paroles et en nous édifiant par les instructions qu'elles renferment. Il n'y eut jamais de discours plus véhément que

celui que saint Etienne prononça dans cette assemblée des Juifs où on le fit comparaître pour le juger. Rempli de l'Esprit divin, il entreprit de persuader à ses juges même que la religion qu'ils persécutaient était la fin de tous les événements qui s'étaient passés sous la loi; que leur loi même les préparait au Messie qu'ils refusaient de reconnaître, et que la vérité qu'on leur prêchait se trouvait toute renfermée, comme sous des ombres, dans les actions les plus éclatantes de leurs patriarches et de leurs prophètes: il leur rappela les exemples les plus illustres d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de Moïse, de David et de Salomon; il leur exposa toute la conduite que le Seigneur avait tenue envers son peuple, il parcourut les différents états par lesquels Dieu avait fait passer ce peuple, il leur rapporta quelques-unes de ses paroles, et il leur fit entendre que s'ils avaient bien connu l'esprit dans lequel toute cette longue histoire de leur religion avait été écrite, ils ne se déclareraient pas les ennemis de ce Christ qu'on leur annonçait. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez pas l'esprit ouvert pour découvrir un si grand mystère, la dureté de vos cœurs est à l'épreuve de tout, les plus vives lumières ne vous éclairent point, et votre vice dominant est de résister aux plus fortes impressions du Saint-Esprit: *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus vos semper Spiritui sancto resistitis.*

Hélas! mes chers auditeurs, je voudrais bien que nous n'eussions jamais de pareils reproches à vous faire, que le Messie déjà venu, l'Evangile qu'il vous a laissé, les saints exemples qu'il a tracés dans son Eglise, les vérités qui vous sont enseignées, les grâces dont vous êtes inondés, les secours puissants qui vous sont offerts, je voudrais, dis-je, que toute votre religion eût triomphé de l'endurcissement où je vois beaucoup de pécheurs; je souhaiterais que leurs oreilles fussent bien ouvertes à la parole divine, et que leur cœur se laissât fléchir par l'Esprit qui les invite à la conversion et à la pénitence. Mais ce n'est pas leur faire injure que de leur dire avec saint Etienne: *Dura cervice et incircumcisis cordibus vos semper Spiritui sancto resistitis.* Les uns, trompés par les maximes et les usages du monde, entraînés par un torrent rapide qui ne leur permet pas de se reconnaître, se hâtent sans réflexion de se perdre avec la multitude; les autres, retenus par des passions toujours vives, toujours nouvelles, épuisés par des désordres qui dévorent toute la substance de leur cœur, liés et comme gardés de tous côtés par des habitudes qui ne donnent ni paix ni trêve, ne trouvent point d'issue pour en sortir, et ne l'essaient même pas; quelques autres, dans une espèce d'éloignement et comme à l'écart de toute vérité et de toute instruction, dans une longue ignorance des maximes évangéliques (ignorance que l'éducation a commencée, que la licence de l'âge a favorisée, que le tumulte des affaires a depuis rendu presque nécessaire), commet-

tent le péché sans remords et se damnent sans inquiétude

Dans cet état funeste, le pécheur aveugle ne se connaît plus, la religion ne le relie plus, la vérité ne l'instruit plus, la conscience ne le trouble plus, et il achève tranquillement de combler la mesure de ses crimes et d'augmenter les trésors de la colère du Tout-Puissant; état d'endurcissement où l'on arrive par des progrès imperceptibles, où l'on s'engage presque toujours sans retour, où l'on meurt pour l'ordinaire sans repentir.

C'est, mes frères, pour vous précautionner contre cette affreuse extrémité que j'ai dessein d'en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions. Je parlerai de l'endurcissement du cœur; je vous présenterai des motifs et des moyens pour l'éviter; je vous ferai voir ce qui peut vous y conduire et ce qui doit vous porter à le craindre. En un mot, quelles sont les causes de l'endurcissement du cœur; vous le verrez dans mon premier point. Quels sont les effets de l'endurcissement du cœur; je vous le montrerai dans le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, et disons avec l'ange : Ave, etc.

PREMIER POINT.

Quand je parle du pécheur endurci (*et le reste au III^e dimanche de carême, ci-dessus, col. 925, jusqu'à la fin du sermon.*)

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur les grandeurs de Jésus-Christ.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus (*Luc., II, 21.*)

Si l'on vous proposait, mes frères, un moyen efficace de vous préserver des maladies et de la mort même, si quelque ange descendu du ciel vous offrait un asile pour vous mettre à couvert de tous les maux qu'on peut vous faire, s'il apportait avec lui de grandes richesses pour vous sauver tous de l'indigence, pour acquitter toutes vos dettes, pour fournir à tous vos besoins; s'il venait annoncer aux criminels quelque puissante ressource pour fléchir leur juge, pour se laver de leurs crimes, pour faire ouvrir leur prison, pour se délivrer du supplice; comment recevriez-vous une nouvelle si intéressante? de quels transports de joie votre cœur ne serait-il point épris! avec quel zèle ne vous porteriez-vous pas à venir entendre ce qu'on voudrait vous dire et à recevoir les biens qui vous seraient offerts!

Mais plus grande encore et plus agréable est la mission que je viens exercer aujourd'hui. J'apporte des richesses bien plus abondantes, j'annonce une délivrance et un salut beaucoup plus désirables. Le nom de Jésus est le trésor que j'ai avec moi, ce nom adorable que le Saint-Esprit a appelé dans ses Écritures une puissante protection: *Turris fortissima nomen Domini* (*Prov.,*

XVIII, 10); ce nom dont il est dit qu'il est le seul par lequel nous puissions être sauvés (*Act., IV, 12*); qu'il est au-dessus de tous les noms; que tout fléchit devant lui dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (*Philipp., II, 9, 10*); c'est ce nom que le Verbe incarné reçoit aujourd'hui, et que je dis devoir être, mes frères, votre richesse, votre asile, votre réconciliation, votre justice, votre délivrance et votre salut. Tel est le riche objet que l'évangile nous commande aujourd'hui de considérer attentivement: *Vocatum est nomen ejus Jesus*: et c'est pour obéir à cette voix que je me propose d'en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions.

Mais quel plan nous formerons-nous pour faire entendre tout ce que nous en sentons et tout ce que vous en devez savoir? S'il ne s'agissait, mes frères, que d'exciter votre admiration et vos respects, mon sujet me fournirait assez de grandeurs et de merveilles pour y réussir: mais comme il s'agit du grand objet de votre religion, je cherche où je dois le fixer. En parlant de Jésus, qui est le grand œuvre de Dieu à l'égard de l'homme, je dois déterminer le point où aboutissent tous les devoirs de l'homme envers Dieu: en un mot, je dois dire ce que Jésus est à l'homme, et ce que l'homme doit être à Jésus. La première idée qui s'offre à moi avant que d'entrer en matière, c'est la malédiction du péché. Or le péché, dès qu'il fut commis, produisit trois effets funestes à l'égard de l'homme: le premier fut de lui ravir son vrai bien, de lui cacher son Dieu et d'établir un mur de séparation qui devait le lui dérober pour jamais: le second fut de l'aveugler sur la voie qui pouvait l'en rapprocher, de substituer la vanité et le mensonge à la vérité et à la justice qui pouvaient le ramener vers Dieu: le troisième fut de mettre dans l'homme les plus grands obstacles à l'égard du retour, en le rendant esclave du démon.

Or Jésus est le grand réparateur qui remédie à ces trois maux. Il s'offre à son Père pour expier le péché que l'homme a commis, il met sous les yeux de la majesté divine une hostie digne d'elle, et par là il rend à l'homme tout à la fois et le Dieu qui fait son bonheur, et la vérité qui lui en ouvre la voie, et la grâce qui l'y ramène. Voilà les biens inestimables que l'Homme-Dieu a procurés à l'homme pécheur: avantages qui ont eu leur effet par avance, et dont plusieurs ont profité sous la loi de nature et celle de Moïse, mais dont il était réservé de jouir tout autrement et avec bien plus d'abondance après la venue de Jésus-Christ. Aussi je me propose principalement de vous les développer sous ce dernier point de vue, qui nous intéresse singulièrement, et voici comment je m'explique. Par l'union des deux natures divine et humaine, Jésus rend à l'homme son Dieu: voilà d'abord l'objet de la religion. Par sa doctrine et par sa vie, Jésus rend à l'homme la vérité et la justice: voilà la règle de la religion. Par les mérites de son sacrifice, Jésus ouvre à l'homme un trésor de

grâces et fait cesser sa captivité : voilà la ressource de la religion. Ainsi Jésus considéré dans cet admirable composé d'un Dieu-Homme sera le sujet de mon premier point : Jésus considéré dans sa vie et dans sa doctrine sera la matière du second point : Jésus considéré dans son sacerdoce et sa royauté fera le sujet d'un troisième point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Qu'un Dieu soit homme (*et le reste au 11^e dimanche de carême ci-dessus, col. 848, jusqu'à la fin du sermon*).

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Sur la foi.

Cum natus esset Jesus... ecce magi ab Oriente venerunt Hierosolimam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus, et venimus adorare eum.

Jésus étant né... des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? car, dirent-ils, nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer (*Math., II, 1, 2*).

C'est ici, mes frères, que commence notre vocation à la foi. L'étoile qui paraît en ce jour est le premier signal de notre conversion; ce jour même est la première époque de notre réunion à l'Israël de Dieu; ces mages sont les premiers nés des frères que le Seigneur devait susciter d'entre les nations à son Fils; c'est en eux que se développe la miséricorde que le Sauveur venait apporter à tous les gentils.

Je vous le demande, mes frères, si nous estimons le douloureux de notre rédemption, si notre foi nous est chère, si nous aimons une grâce qui nous rend le salut si proche, cette solennité doit-elle nous paraître indifférente? et n'y aurait-il aujourd'hui dans l'Eglise d'autre joie que celle par laquelle il plaît aux enfants du siècle de déshonorer cette même solennité?

Il est vrai que nous sommes écrits comme par sort dans cette généalogie des enfants de la foi: l'on dirait que c'est la nécessité seule de notre naissance qui nous a faits chrétiens. La religion nous est échue comme nos autres héritages, sans efforts et sans travail de notre part. Nous croyons en Jésus-Christ comme par droit de succession, et cette étoile qui nous éclaire est comme le soleil de nos contrées dont nous jouissons à titre commun.

Mais qu'il la gratuité de cette grâce la rend-elle moins précieuse? sommes-nous moins favorisés parce qu'il nous en coûte moins? et Dieu mérite-t-il moins de reconnaissance parce qu'il donne avec moins de réserve? Ah! mille fois heureux ce jour où ce soleil si longtemps caché s'est montré aux nations! heureux le moment où Dieu a dit plus amoureusement pour nous que dans la première création : Que la lumière soit faite, et où la lumière même incarnée a éclairé nos premiers pères! Heureux nous-mêmes d'avoir été compris dans cette race

choisie qui en devait descendre, et d'être comme eux les enfants du jour et de la lumière!

Il est donc juste, mes frères, que nous célébrions aujourd'hui avec un saint concert de louanges et d'actions de grâces cet anniversaire de notre adoption, que nous allions avec les mages à Bethléem honorer le berceau de notre foi, et que nous étudions auprès d'eux ce premier modèle que nous y trouvons de l'usage que nous devons faire de notre foi même.

C'est principalement à cette dernière idée que je m'arrête. Mon dessein est non-seulement de faire ici l'éloge de la foi, mais plus encore d'en apprendre les devoirs : nous les verrons marqués dans la conduite de ces premiers fidèles. Je découvre en eux trois caractères qui nous montrent trois devoirs importants de la foi : ils reconnaissent d'abord l'étoile du Sauveur : *Vidimus stellam ejus* : ils se soumettent à cette lumière ; premier caractère ; ils marchent, ils se conduisent par cette lumière : *Venimus* ; second caractère : ils arrivent dans le lieu que la lumière même leur a marqué ; ils trouvent l'Enfant ; sa bassesse ne les rebute point ; leur foi reçoit de nouveaux accroissements ; elle se perfectionne, elle se consomme : *Pro-cidentes adoraverunt* ; troisième caractère. Nous devons nous soumettre à la foi, premier devoir ; nous devons marcher selon la foi, second devoir ; nous devons croire et persévérer dans la foi, troisième devoir. La soumission à la foi, la vie de la foi, l'accroissement et la perfection de la foi, voilà, mes frères, la morale que je prétends tirer des événements de ce jour. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

De toutes les voies que la Sagesse divine pouvait employer pour ramener l'homme au salut, il semble, mes frères, qu'il n'y en avait pas de plus convenable que celle de la foi. D'un côté, l'obscurité de la foi le punissait des premières prévarications de sa raison ; et d'un autre côté, la certitude de la foi le conduisait sûrement au terme où sa raison même ne pouvait pas le faire arriver. Il avait abusé de sa lumière naturelle ; il s'en était servi pour s'élever contre Dieu ; il avait détourné ses yeux de ce flambeau qui lui montrait les perfections de son Créateur ; il avait oublié l'empire que l'Etre suprême avait sur lui ; il avait perdu de vue la gloire qu'il fallait chercher en Dieu seul. Dès lors il n'avait plus vu sa dépendance, il avait trouvé son bonheur en lui-même, il n'avait admiré que sa propre grandeur, et il n'avait fixé ses regards que sur les beautés viles et périssables des créatures dont il avait fait sa félicité.

A peine l'homme eut-il consommé son péché, que ce jour de sa raison fut presque entièrement éteint ; les ténèbres se répandirent en lui. Non-seulement il se cacha devant son Dieu, mais Dieu à son tour ne se montra plus à lui comme auparavant. S'il ne fut

pas entièrement privé de ses dons, quel usage fit-il de ce qu'il en reçut? Il répandit sur les êtres créés les idées qui lui restaient de la Divinité, il se méconnut lui-même, et sa raison ne fut le plus souvent pour lui qu'un principe et une source d'erreurs.

Il fallait sans doute remédier à ce double mal, punir le crime de sa raison et la ramener de ses égarements. Or, c'est ce double remède que la foi nous prépare. Premièrement, elle captive, elle assujettit la raison. Notre péché fut de ne vouloir pas voir ce qui était exposé à nos yeux : il faut donc que notre justice consiste aujourd'hui à nous faire croire ce que nous ne pouvons pas voir. Tout le partage de la raison doit être de subir sans cesse le reproche que sa foi lui fait de sa révolte, de lui remettre tous ses droits et de captiver ses lumières sous son joug : voilà la punition.

En second lieu, la raison ne pouvait plus nous servir de guide : le grand objet de notre culte échappait à ses recherches ; environnés des ténèbres et des ombres de la mort, nous marchions au hasard, et nous n'étions capables que de nous tromper et de nous précipiter. La foi se substitue, elle prend le flambeau en main, elle redresse toutes nos voies ; elle nous montre, quoique de loin et sous des ombres, le terme où nous devons tendre ; nous marchons sûrement, parce que c'est son esprit qui nous conduit : *Tanquam a Domini Spiritu* (I Cor., III, 18) ; nous jugeons de tout avec assurance ; *judicat omnium* (I Cor., II, 15) ; et au milieu de nos ténèbres, nous savons certainement ce que nous ne voyons pas : voilà la guérison.

Mais voici un autre principe dont j'ai besoin pour établir la vérité que je me propose de vous faire entendre. Ce principe est que non-seulement les caractères de sagesse qui se manifestent dans la foi sont pour nous un motif de soumission, mais qu'ils sont encore l'efficacité de la foi même ; et c'est ici une de ces différences essentielles entre la foi et la raison qui nous doit faire infiniment mépriser celle-ci à l'avantage de l'autre. Il est vrai, je puis par le secours de ma raison étudier toute la nature ; je fixerai sur ce que je vois le cours des astres et leurs révolutions ; je réussirai peut-être à deviner comment se forment les métaux ; je saurai comment la terre fournit l'aliment aux plantes ; j'expliquerai, si l'on veut, tous les phénomènes de l'univers. Mais que m'importent toutes ces découvertes ? Soit que je les sache ou que je les ignore, l'économie du monde n'en sera pas moins réglée, le soleil n'en fera pas moins sa course, la terre n'en sera pas moins féconde, et toute ma science n'ajoutera rien à ce bel ordre qui y est établi.

Mais que la foi a bien une autre vertu et une autre efficacité non-seulement je connais Dieu par la foi (et cet objet vaut plus lui seul que tout ce que la raison peut me découvrir), mais elle m'approprie en quelque sorte le Dieu que je connais et le Rédempteur de tous les hommes dans lequel je crois,

et par là elle me développe et m'assure tout à la fois ma félicité.

Voilà donc, mes frères, où la foi nous conduit ; sans elle l'homme éprouve en lui un vide affreux qu'il ne peut remplir ; il veut être heureux, et il ne sait où prendre son bonheur ; il erre sur tous les objets, et il n'en est aucun qui le contente ; il invoque le ciel, et il n'y voit que des créatures muettes ; en un mot, il ne sait trouver dans le monde de quoi faire cesser ses incertitudes. Mais le jour de la foi commence-t-il à se montrer, aussitôt il se réveille ; il voit non-seulement les objets, mais encore la foi les lui rend propres en quelque manière (*Hebr.*, XI, 1) : elle lui donne un Dieu, un Sauveur ; elle fixe sa destinée ; et c'est ce que j'appelle l'efficacité de la foi.

Ce sont là, mes frères, les raisons sur lesquelles j'établis l'obligation de se soumettre à la foi, à la justice de la foi, à l'efficacité de la foi ; et ce sont ces raisons mêmes qui relèvent infiniment la foi de nos mages. Instruits jusqu'alors dans l'étude d'une philosophie toute humaine, ils s'étaient prévalus de leur propre raison, ils s'étaient égarés dans leurs vains raisonnements ; leur sagesse n'avait été qu'une véritable folie, parce qu'ayant connu Dieu ils n'avaient pas cru en lui, ils ne l'avaient pas glorifié comme Dieu (*Rom.*, I, 21, 22). Aujourd'hui l'étoile du Sauveur se montre à eux ; ils lui soumettront toutes leurs pensées, ils ne lui opposeront point les subtilités de leur philosophie : leur raison, il est vrai, ne démontre point le rapport d'une étoile qui paraît dans le ciel avec la naissance d'un Libérateur ; elle ne comprend pas même qu'elle ait besoin du Libérateur ; elle se voit soutenue dans sa résistance par les préjugés de tout un peuple qui méconnaît ce nouvel astre. N'importe, ils feront hommage de tous leurs vains prétextes à cette lumière céleste ; ils ne chercheront point à se défendre de ses impressions par l'inévidence de ce qu'elle leur montre : c'est une étoile miraculeuse et divine, et cela leur suffit ; ils y trouvent la solution de tous leurs sophismes ; ils profitent de ce que Dieu leur présente, sans se plaindre de ce qui leur est caché ; ils n'accusent point la justice divine, ils ne demandent point pourquoi cette étoile ne convertit pas tous ceux de leur nation, ils ne pensent qu'à jouir de leur propre bonheur, ils se croient heureux de pouvoir marcher sûrement à l'aide de ce secours, et ils se trouvent assez favorisés d'apprendre en un seul moment ce que toutes leurs recherches n'avaient pu leur découvrir, ce qu'il leur était si important de savoir, ce qui fixait leur religion ; je veux dire, qu'il y avait un Christ et un Rédempteur.

Il me suffirait, mes frères, de me servir de cet exemple pour condamner les pernicieuses maximes de nos frères égarés qui appellent de leur foi à leur propre esprit, qui soumettent à leurs fantaisies la vérité de Dieu, qui rapportent tout à la raison humaine, et qui prennent la servante et l'esclave pour l'ar-

bitre et la maîtresse du règlement de la maison.

Nous serions encore trop heureux si dans l'Eglise même nous n'avions à décrier que ces esprits libertins qui, pour remédier aux remords d'une conscience perdue, secouent le joug importun de la foi, se font comme un lit de repos de leur incrédulité, et s'imaginent follement anéantir l'objet de la foi. Mais ce n'est point à ces sortes de pécheurs que j'en veux. J'attaque le fidèle lui-même, et je lui reproche mille infidélités dont il ne s'aperçoit point, ou plutôt je cherche à l'instruire et à lui apprendre quelle est la soumission qu'il doit à sa foi.

Soumission de pénitence : je veux dire que nous devons chercher dans la foi le remède à l'orgueil de notre esprit, et subir avec patience l'empire absolu qu'elle prend sur notre raison. Le monde est plein de gens qui usent de la foi comme n'en usant pas : elle ne les gêne point, elle ne les captive point, parce qu'ils n'y pensent point, et que souvent même ils croient la religion comme les nouvelles du temps ou les histoires du monde. Les obscurités où il a plu à Dieu de cacher ses vérités ne les humilient point, soit parce qu'ils s'intéressent peu aux vérités mêmes, soit parce qu'ils n'en jouissent pas moins de leurs propres préjugés : ils aperçoivent l'étoile, ils en disputent peut-être, comme purent faire ceux qui virent dans l'Orient celle de nos mages, et ils en demeurent là. Mais un cœur vraiment chrétien se fait un mérite de sa foi, il s'en sert comme d'une satisfaction des orgueilleuses révoltes de sa raison, il cherche à s'en instruire, il veut en dépendre dans tous ses points : il croit par respect et par religion, il ne se plaint point du secret de Dieu, il n'entreprend point d'y pénétrer, il ne porte point une main profane sur ce voile sacré qui lui cache ses mystères. Moins il comprend, plus il adore, plus il s'abaisse, plus il croit, et par le silence auquel il condamne son propre esprit il se venge sur lui de ses erreurs et de ses prévarications : premier caractère de soumission qui répond à ce que j'ai appelé la justice de la foi.

Soumission d'assurance et de fermeté, qui consiste à croire sans inquiétude et sans résistance : et c'est avec raison, mes frères, que j'établis une maxime qui trouve tant d'opposition dans le cœur, et que la licence des préjugés et des raisonnements humains s'efforce d'anéantir. Ce n'est pas l'hérétique seul qui veut toujours voir ce qu'il croit, qui demande un autre prodige que celui d'une tradition non interrompue, qui doute, qui varie sur chaque point. Il y a dans tous les hommes, dans ceux même que la foi semble avoir fixés, un fonds d'incrédulité, un désir secret d'interroger sur tout, une malheureuse pente à se laire des difficultés sur les autorités les plus marquées. On voudrait en quelque sorte soumettre Dieu aux usages de nos écoles ; il faudrait, à notre avis, qu'il prouvât tout ce qu'il nous dit ; et celui qui par légèreté croit souvent sur le témoignage

d'un homme faillible sera quelquefois plus téméraire qu'un autre pour résister à l'autorité infaillible de Dieu.

De là naissent ces doutes criminels sur la foi, ces chicanes sur certains articles que l'on ne peut comprendre, certaine confiance à proposer ses difficultés, cette liberté de lire des livres qui combattent ou qui semblent affaiblir nos dogmes, et peut-être une joie secrète de ne pas penser comme les autres et d'être plus hardi dans ses sentiments. Ici, mes frères, se présente à moi ce déluge d'opinions dont on a inondé l'Eglise. La forme des raisonnements qu'il a fallu prendre pour combattre les ennemis de notre foi a donné aux esprits une malheureuse fécondité pour subtiliser sur tous les dogmes ; et ces armes, originairement fabriquées à l'avantage de la religion, plusieurs les ont tournées contre la religion même.

Ah! mes frères, qu'un enfant de la foi gémit amèrement de tous ces désordres ! il fait plus, il veille sur sa foi même, il ne la commet point avec les raisonnements, il juge de toutes les opinions par la foi, et non pas de la foi par les opinions. Mais par dessus tout il profite de tous ces exemples pour se délier de sa propre raison ; il interroge ses Pères : *Interroga patrem tuum* (*Deut.*, XXXII, 7), et non sa philosophie ; il n'ajoute rien à la parole de Dieu manifestée par l'Eglise : *Non addetis ad verbum quod vobis loquor* (*Deut.*, IV, 2) ; il se souvient que l'autorité seule (je dis l'autorité de l'Eglise) doit nous déterminer sur l'explication des grands mystères de la religion, et que ce n'est qu'après s'être rendu docile à cette voix qu'on peut apprendre combien est raisonnable ce qu'on a cru avant que de raisonner : *Omnibus*, dit saint Augustin, *bona magna et occulta discere cupientibus non aperit, nisi auctoritas, januum per quam, cum docilis factus fuerit, tum demum discet quanta ratione prædita sint ea quæ secutus est ante rationem* : second caractère de soumission qui répond à la certitude de la foi.

Enfin, soumission d'amour et de reconnaissance, qui nous fait estimer notre foi, au mépris de tout autre bien et de tout autre intérêt. Et certes, mes frères, qu'avez-vous au monde de plus précieux que votre foi ? Je ne vous dirai point qu'elle est ce don ineffable qui vous a associés au corps mystique de Jésus-Christ ; qu'elle est la fille aînée de votre cœur, comme l'appelle saint Augustin : *Primogenita cordis nostri fides est* : je ne vous rappellerai point par quels travaux et à quel prix elle vous a été transmise, quel soin vos pères ont eu de vous la conserver, et par quelle suite immense d'événements il est arrivé que vous vous êtes trouvés placés dans son sein. O Providence, que ne vous dois-je point pour un si grand bienfait ! Un seul événement manqué, j'eusse peut-être manqué la foi ; mais tout a été si bien ordonné que je m'en trouve aujourd'hui pourvu sans peine et sans travail.

Je n'exposerai pas non plus à vos yeux cette multitude de nations chez lesquelles

cette étoile ne paraît point; cette préférence de miséricorde sur tant de peuples qui n'ont en naissant d'autre péché que le péché commun, qui seraient aussi fidèles que nous s'ils étaient aussi favorisés, et que nous ne surpassons peut-être aujourd'hui que par le crime de l'ingratitude.

Mais je m'en tiens, mes frères, à ce que j'ai dit d'abord de l'efficacité de la foi. Parcourez le ciel et la terre, rassemblez tout ce qui flatte l'ambition des hommes, et voyez si vous trouverez un trésor qui vaille votre foi. Vous aurez beau me vanter vos richesses, votre noblesse, tous vos avantages humains : je vous trouve toujours malheureux. Mais avez-vous la foi, en pratiquez-vous les œuvres, vous possédez tous les trésors : avec ce gage précieux, vous pouvez tout espérer; vous approchez de Dieu, vous l'appellez votre Père, et il vous regarde comme un de ses vrais adorateurs. Tout ce que vous avez d'espérance au salut serait mal fondé si vous n'aviez pas la foi. Si vous voulez vous convertir, c'est parce que vous avez la foi : c'est dans la foi que vous trouvez la consolation dans vos maux, la force dans les tentations, la solution de toutes vos difficultés, la règle de toute votre conduite. En quelque lieu que vous soyez, quelque état que vous embrassiez, si vous y portez votre foi, vous y trouverez, si vous voulez, Dieu, Jésus-Christ, votre salut.

O foi divine! ma richesse et ma gloire, ma force et mon appui, mon espérance et ma ressource, ma justice et mon salut, vous me serez toujours précieuse! Jusqu'ici j'avais aimé mon repos et mes biens, j'e voulais être heureux dans ce monde, j'estimais les honneurs et la faveur du siècle; mais, ô mon aimable foi! depuis que je vous connais, je ne désire plus rien sur la terre, je vous fais le sacrifice de tout ce que j'y pourrais posséder, je veux être tout entier votre victime : on me ravira la liberté et la vie plutôt que je vous abandonne. Hélas! je perdrais le plus grand de tous les biens en vous perdant; au contraire, je vous annoncerai partout, je vous publierai sur les toits, je vous porterai, s'il le faut, aux nations les plus barbares. Jamais il ne m'arrivera de rougir de vous; vous serez gravée sur mon front : on ne mettra point en question si je suis de votre parti; on ne vous attaquera jamais devant moi impunément; je serai à vous à la vie et à la mort. Heureux si je pouvais mériter d'expirer sur un échafaud pour votre défense! Voilà, mes frères, ce que j'ai appelé se soumettre à la foi par amour et par reconnaissance, soumission qui répond à l'efficacité de la foi. Mais il faut encore vivre selon la foi; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Si Dieu ne nous avait donné la foi que pour exercer nos esprits et pour satisfaire notre curiosité, ce serait assez pour nous de croire, nous pourrions borner nos soins à étudier la foi. Ceux qui la connaîtraient mieux seraient dès lors plus fidèles, et nous aurions dans l'Eglise autant de saints que

nous avons de défenseurs de sa doctrine et de sa morale. Mais il s'en faut bien que la soumission de l'esprit à la foi ne soit le seul devoir que nous devons lui rendre.

Lorsque l'étoile parut en Orient, les desseins de Dieu n'étaient pas de fournir aux astronomes un nouveau sujet de dissertations et de disputes. C'eût été peu si elle n'eût donné qu'une connaissance stérile de la naissance d'un Sauveur; et si nos mages, après l'avoir connue, eussent négligé de marcher à sa lumière, nous les plaindrions aujourd'hui de l'avoir connue à leur condamnation. Mais ils furent plus prudents que nous ne le sommes : ils ne s'occupèrent point à discuter vainement sur l'étoile; il n'est point dit qu'ils perdirent le temps à prouver par des arguments et par des inductions ce que c'était, ou, s'ils le firent, ce ne fut que pour amener avec eux ceux qui voulurent la reconnaître : *Ecce magi ab Oriente venerunt*. La religion de leurs esprits devint dans le même moment la religion de leur cœur et la règle de leur conduite. Il est né un Sauveur, l'étoile le montre : non-seulement il faut le croire, mais il faut marcher à l'instant; il faut porter chacun ses présents, il faut adorer ce Dieu nouveau-né. Voilà ce que d'autres n'auraient pas compris, ce qu'on n'aurait pas manqué d'éluder sur mille prétextes apparents, ce qui parut même peut-être ridicule à ceux qui le virent; mais voilà ce qui fit le grand mérite de la foi de ces nouveaux chrétiens et ce qui fait la confusion de ceux de nos jours : *Vidimus et venimus*.

En effet, mes frères, la foi, figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui, a deux caractères essentiels qui nous montrent deux devoirs renfermés dans ce que j'ai appelé la vie de la foi. Le premier caractère est d'être féconde de sa nature, de se produire, de se manifester par des œuvres; et pour le comprendre, remarquez, je vous prie, que l'Esprit-Saint, qui est l'auteur de la foi, est par lui-même un esprit d'amour et d'action; il n'éclaire l'âme que pour la réchauffer, la ranimer, la mouvoir, lui faire produire des fruits de vie; c'est un soleil qui doit lui donner la fécondité par ses influences; et si quelquefois il n'y produit rien, c'est parce que cette terre de notre cœur n'est que pierres ou épines, que tout y est en friche, et que ces rayons, si vifs et si ardents par eux-mêmes, ne pénètrent point jusqu'à la moelle, ou qu'ils n'y trouvent ni suc ni racines.

Cela supposé, mes frères, ne doit-on pas dire que le premier devoir renfermé dans la vie de la foi, c'est d'être animé, de se mouvoir, de produire des fruits par la foi même? Une foi qui n'agit point dans le cœur est non-seulement une foi morte (*Jac.*, II, 17), mais c'est une foi qui ne fait que le rendre plus criminel; c'est un rayon qui le dessèche et qui le dévore, c'est une lumière qui manifeste sa corruption, c'est un jour répandu sur sa malignité et sur sa honte : en un mot, c'est la foi des démons (*Ibid.*, 19),

et elle deviendra bientôt, comme la leur, sa condamnation et son désespoir.

Cette vérité si connue, si rebattue, si terrible dans ses conséquences, quelle impression, mes frères, a-t-elle faite jusqu'ici sur nos esprits? où sont les œuvres de notre foi? qui d'entre nous pourrait dire comme les mages : Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus : *Venimus et vidimus?* Hélas ! n'avions-nous pas reçu la foi par le baptême? ne l'avons-nous pas connue par l'éducation et l'instruction? *Vidimus*; mais qu'a-t-elle opéré dans ces temps d'erreurs et d'égarements? La plupart ne montreraient peut-être que des œuvres d'infidélité, une vie toute païenne, une foi plus criminelle que l'incrédulité même.

Aujourd'hui que nous sommes plus éclairés et plus instruits, nous chercherons en vain des fruits de la foi, nous n'en trouverons presque point. Je vois, il est vrai, des prédicateurs de la foi, des écrivains de la foi, de zélés défenseurs de la foi; nous ne manquons point de gens qui nous ouvrent les Écritures, qui annoncent Jésus-Christ avec liberté, qui nous disent : Allez, informez-vous bien de ce qui regarde cet enfant : *Ite et interrogate diligenter de puer*; mais où sont ceux qui viennent à sa crèche? Toutes ces connaissances ne produisent que des livres et des écrits, des dissertations et des sermons; et ce sont des œuvres que cet enfant demande pour présent, c'est la prière, c'est la pénitence, c'est l'humilité, c'est la pauvreté, c'est la conversion du cœur, c'est la charité. Ah! malheur à nous de posséder ainsi un trésor qui ne nous sert de rien, d'avoir avec nous, comme les Juifs, les témoignages de notre endurcissement, et d'avoir entre nos mains les titres de notre condamnation!

C'est là cependant, mes frères, l'état déplorable où notre foi est réduite aujourd'hui. Cette lumière placée sur le chandelier pour éclairer toute la maison, pour la rendre brillante, pour y attirer toutes les nations, est devenue, par la corruption de nos mœurs, le scandale universel. On a vu dans les premiers temps de l'Eglise les chrétiens respectables par la sainteté de leurs mœurs; ils prouvaient leur foi par leurs actions (*Jac.*, II, 18), ils dissipaient l'incrédulité par l'éclat et la multitude des saints qu'il y avait parmi eux, et ils n'étaient un objet de haine pour les païens que parce qu'on trouvait dans leurs mœurs le témoignage authentique de la vérité de leur doctrine. Grand Dieu! les temps sont bien changés. C'est aujourd'hui l'incrédulité qui nous condamne, ce sont nos ennemis qui nous défient, plusieurs se sont séparés de nous sous prétexte de nos désordres, nous ne pouvons plus les ramener que par la voie de la controverse; on leur a soustrait celle de l'exemple, qui était cependant la plus abrégée, et par un terrible jugement sur eux et sur nous, nous sommes, sans y penser, leurs meurtriers, et ils seront un jour nos accusateurs.

Quoi qu'il en soit, mes frères, je conclus

toujours qu'il n'y a de foi justificante et méritoire que celle qui opère; que la foi stérile ne nous sauve point; que chaque degré de lumière est un nouveau titre de condamnation pour celui qui ne fait rien, et qu'à le bien prendre, se damner sans la foi n'est pas toujours un aussi grand malheur que se damner avec elle.

Un second caractère de la foi, c'est d'être seule la règle de nos mœurs; d'où j'infère un second devoir qui consiste non-seulement à opérer par la foi, mais encore à n'opérer que par elle, et c'est ce que j'appelle proprement la vie de la foi. Je dis que la foi est la seule règle de nos mœurs; car, mes frères, on ne peut douter qu'il n'y ait une raison souveraine, une sagesse sur laquelle tout se mesure; Dieu lui-même la consulte et la suit, elle marche toujours avec lui : *elle était présente lorsqu'il préparait les cieux et qu'il posait les fondements de la terre; c'est d'elle que viennent le conseil et l'équité, la prudence et la force; les rois règnent par elle, c'est par elle que les législateurs ordonnent ce qui est juste; il n'y a d'heureux que ceux qui marchent dans ses voies, qui veillent tous les jours à l'entrée de sa maison et qui se tiennent à sa porte comme pour recevoir ses ordres; celui qui l'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut de la bonté du Seigneur* (*Prov.*, VIII). Or, mes frères, cette sagesse ne se trouve véritablement que dans la foi, non-seulement parce que c'est la foi seule qui nous la montre dans tout son jour, mais encore parce que la foi lui rapporte tout.

J'avais besoin, mes frères, de ce principe pour prouver qu'il ne faut agir que par la foi, qu'il ne faut vivre que de la foi : elle doit être, pour ainsi dire, notre élément; elle doit nous être aussi familière que l'air que nous respirons.

Que ces vérités, mes frères, sont fécondes par les conséquences qu'on en peut tirer ! mais hélas ! qu'elles sont terribles pour nous ! Car enfin de quoi vivons-nous ? Si j'interrogeais ici chacun de vous en particulier, si je m'interrogeais moi-même, en vérité, je ne sais qui d'entre nous oserait répondre. Je passerais volontiers sous silence toutes les actions visiblement criminelles, et, quoique dans la plupart des chrétiens elles composent presque tout le corps de la vie, je consens de n'en point parler. On sait assez que c'est la cupidité qui les forme; c'est la vie de tous les pécheurs, c'est la vie des démons, et plaise à Dieu que ce ne soit point la nôtre ! Mais je demande quel est le principe des actions qui paraissent indifférentes, de celles mêmes qui semblent bonnes ? Vous avez embrassé un état de vie, vous êtes engagés dans le monde, vous êtes liés par les nœuds du mariage, vous avez embrassé l'état ecclésiastique ou la vie religieuse; mais est-ce par la foi que vous avez fait ce choix ? Vous avez projeté une affaire, vous sollicitez un emploi, vous prenez une charge, vous élevez un fils pour un état que vous choisissez ; mais est-ce la foi qui détermine tou-

tes vos vues, qui préside à toutes vos entreprises, qui règle toutes vos actions, qui vous dirige dans votre domestique, qui ordonne tout le plan de votre conduite ? est-ce sur les idées de la foi que vous formez tous vos jugements, que vous mesurez toutes vos paroles ? en un mot, est-ce par la foi et pour la foi que vous agissez ? Avouons-le, mes frères, nous vivons d'imagination, de fantaisies, d'opinions, de coutumes, de préjugés, de volonté propre. Cependant le *juste vit de la foi* (*Hebr.*, X, 38), c'est-à-dire, mes frères, que toutes ses actions sont des actions de foi, n'ont pour principe que la foi, n'ont pour règle que la foi. S'il entreprend une affaire, s'il fait une démarche, s'il se fixe à un emploi, s'il s'occupe à une étude, c'est par des vues de foi : son repos et son travail, son silence et ses paroles, sa retraite et ses fonctions sont déterminées par la foi. Faut-il conseiller, reprendre, corriger, c'est toujours sa foi qu'il consulte ; c'est sa foi qui étend ou qui borne sa douceur et ses rigueurs, sa condescendance et sa fermeté ; il juge de tout selon les idées de la foi, il ne connaît d'autre langage que celui de la foi, il condamne ce que la foi condamne, il approuve ce qu'elle approuve, il permet ce qu'elle permet, il tolère ce qu'elle tolère ; en quelque situation qu'il se trouve, sa foi le conduit toujours ; s'il commande, c'est selon la foi et par un esprit de foi ; s'il dépend, c'est sur la foi qu'il mesure son obéissance ; s'il est riche, s'il est noble, s'il est honoré, il use de tout selon les règles de la foi ; s'il est pauvre, s'il est affligé, si on le fait souffrir, il reçoit tout, il profite de tout selon les idées de la foi. Enfin, mes frères, la foi est sa lumière, son étoile, son guide ; elle préside à tout, elle ordonne de tout ; c'est la foi qui le place, c'est la foi qui le remue, c'est la foi qui distribue ses actions les plus communes, ses visites, ses conversations, ses repas, son sommeil, ses dépenses, ses plaisirs ; il n'y a pas jusqu'à son maintien, ses regards, sa démarche, son ton de voix qui ne soient mesurés, ordonnés, réglés par la foi : *Justus ex fide vivit*.

Après cela, mes frères, marchons toujours dans nos voies, suivons tous nos préjugés, faisons notre volonté en tout ; entreprenons, agissons au hasard, consultons nos caprices, notre amour-propre, nos intérêts ; laissons-nous entraîner par la coutume, par les maximes, par les vains discours des hommes ; allons toujours le train du monde, poursuivons notre route, vivons à nos manières et selon l'usage, ne changeons rien dans nos idées et nos projets ; tenons-nous-en au parti déjà pris, et par dessus tout tranquillisons-nous ; laissons parler vainement la foi, laissons-nous condamner : il n'en sera pas moins vrai que celui qui ne vit point de la foi n'a point la justice, et qu'une vie qui n'est pas nourrie, soutenue et animée par la foi, porte avec elle un caractère de réprobation. Mais finissons et pronvons en peu de mots l'obligation de croître et de se perfectionner dans la foi : c'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

L'état de la foi n'est qu'un état d'enfance ; l'homme parfait ne se trouve que dans le ciel ; la vie présente est le temps de croître et de se fortifier jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même connaissance du Fils de Dieu, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV, 13). De toutes les illusions, la plus dangereuse dans la piété est donc de se borner à la mesure présente, de se fixer, pour ainsi dire, à l'âge où l'on se trouve, et de forcer en quelque sorte la nature de sa foi en voulant la réduire à une petitesse et à une imperfection dont elle se hâte par elle-même de se délivrer chaque jour.

J'aurais ici, mes frères, bien des choses à vous dire pour vous prouver cette obligation où nous sommes tous d'affermir, d'augmenter, de perfectionner notre foi ; je vous la représenterais d'abord sous l'idée de ce grain dont parle Jésus-Christ (*Matth.*, XIII, 31), qui paraît petit dans son commencement, mais qui devient fort étendu dans ses suites et dans ses progrès. Vous la verriez désignée par cette semence qu'un homme jette dans son champ ; le grain germe, l'herbe se déploie, ensuite vient l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi, et il est dans sa maturité au temps de la moisson : *Ultro enim terra fructificat, primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica, et cum produxerit fructus statim mittit falcem, quoniam adest messis* (*Marc.*, IV, 26, etc.). Je vous ferais remarquer que comme nous ne savons jamais la mesure de force et de perfection que Dieu demande d'un chacun de nous, il s'ensuit que nous devons tendre toujours à ce qu'il y a de plus parfait (*Hebr.*, VI, 1), de peur que nos œuvres ne soient pas trouvées pleines devant le Seigneur (*Apoc.*, III, 2), et que, pesés à sa balance, nous ne soyons trop légers (*Dan.*, V, 27). Enfin j'insisterais sur ces paroles remarquables de l'apôtre saint Paul qui, étant parvenu sur le point de finir une vie épuisée par le travail de la foi, nous avertit qu'il n'est point encore parvenu où il tend, qu'il court incessamment vers le bout de la carrière, qu'il s'efforce d'atteindre où le Sauveur Jésus l'a destiné en le prenant, et qui veut que les plus parfaits soient dans les mêmes sentiments : *Quicumque ergo perfecti sumus, hoc sentiamus* (*Philipp.*, III, 13, 15).

Mais je m'en tiens à une seule réflexion que je tire de la conduite de nos mages. Ils avaient eu sans doute de grandes épreuves à soutenir depuis le moment auquel ils furent éclairés par l'étoile jusqu'à leur arrivée dans Jérusalem. Que d'obstacles à surmonter ! les préjugés de la religion, l'incrédulité de leurs concitoyens, la longueur d'un voyage, l'incertitude apparente de trouver ce qu'ils cherchaient ; mais rien ne les avait arrêtés : cependant j'ose dire que les grands

efforts de leur foi n'en étaient qu'un léger essai. D'autres épreuves leur étaient réservées ; et si leur foi n'y eût pas été bien préparée, bientôt on les aurait vus s'en retourner et se repentir de leur foi même. Et certes, mes frères, une foi qui se fût bornée à croire sur le témoignage extérieur d'une étoile, à dépendre de sa lumière, à chercher le Sauveur dans le lieu et sous l'appareil où leurs conjectures pouvaient le leur représenter, qu'aurait-elle fait cette foi lorsque l'étoile s'éclipsa pour nos mages, qu'ils furent privés de ce secours extérieur, qu'il fallut soutenir toutes les incertitudes où cette privation semblait les réduire ? qu'aurait-elle fait lorsqu'il fallut se produire à la cour d'un prince jaloux et soupçonneux, publier hautement qu'il était né un roi des Juifs, déclarer qu'on venait l'adorer, et s'exposer à toutes les accusations de sédition ou de folie que cette confession publique devait leur attirer ? qu'aurait-elle fait lorsqu'ils virent la maison de ce Dieu en qui ils avaient cru ? qu'aurait-elle fait enfin lorsqu'ils trouvèrent un enfant pauvre, abandonné de tout le monde, méconnu de son propre peuple, de ceux même qui l'attendaient, et dont l'incrédulité semblait devoir leur faire penser qu'ils pourraient bien se tromper eux-mêmes. Encore un coup, qu'aurait-elle fait cette foi ? eût-elle résisté à toutes les épreuves, et serait-elle devenue la matière de nos éloges et le modèle de la nôtre ?

Il fallait donc que leur foi, qui n'avait d'abord surmonté que des difficultés communes, se préparât à de plus grandes par des accroissements insensibles et par une fidélité toujours soutenue ; et c'est ainsi, mes frères, qu'il est dans la vie certaines conjonctures, certains temps ténébreux, certains états d'orages et de tempêtes, où une foi commune, peu éprouvée, ne peut se soutenir. Jusque là on est édifié, on l'estime, on la loue, on ose même espérer de nouveaux fruits et de nouveaux succès ; mais la tentation fait bientôt voir que ce n'était qu'un roseau faible que le moindre vent devait agiter, que les fruits ne tenaient guère à l'arbre faute de racines, et que l'arbre lui-même n'avait ni assez de vie, ni assez de force pour résister aux inondations. C'est ici, mes frères, à mon avis, une des plus fortes preuves, et qui nous intéresse davantage, de l'obligation de croître dans la foi. Il n'est pas nécessaire de chercher des exemples dans les temps les plus reculés : je ne vous rappellerai point celui du prince des apôtres qui, seul avec les disciples de son maître, confesse hautement que son maître est le Fils de Dieu, mais qui ensuite le renonce devant ses ennemis.

Combien voyons-nous de chrétiens qui dans le calme et dans la prospérité se distinguent par leur piété et par leur zèle ! On dira d'une personne qu'elle a de la vertu, qu'elle aime son devoir, qu'elle élève assez bien ses enfants, qu'elle sait régler son domestique, qu'elle n'est pas indifférente pour les pau-

vres : tout le monde lui applaudit et la canonise par avance. Mais attendons le temps de la tribulation, lorsqu'il surviendra quelque affliction domestique, quelque dérangement dans les affaires, quelque persécution de la part d'un ennemi, quelque infirmité durable, ou au contraire lorsqu'il se présentera quelque occasion séduisante de pourvoir un fils ou une fille au préjudice de la conscience, d'accroître sa fortune par des moyens équivoques, d'acquiescer la faveur d'un grand par quelque injustice : ah ! que je crains que cette vertu tant louée, mais si peu cultivée, ne se flétrisse au premier soufuffle et n'échoue au premier orage !

Hélas ! mes frères, on ne saurait dire combien il y a aujourd'hui de tentations auxquelles un chrétien peut être exposé dans le cours de sa vie : souvent il en est une dernière plus forte que les autres, à laquelle Dieu nous attend et qui décidera de notre salut. Eh ! que deviendra pour lors la foi de ces imparfaits qui rampent toujours sur la terre, qui se fixent dans un certain état de bassesse et d'infirmité, qui ne font presqu'en rien et qui disent toujours : *C'est assez ?* S'agit-il aujourd'hui de porter un jugement sur eux, on ne les condamnera peut-être pas, je le veux ; on dira même : Il a de bonnes qualités, je crois qu'il a des mœurs ; on excusera sur l'âge, sur le tempérament, sur l'éducation, la plupart de ses défauts ; mais je les attends lorsqu'il faudra remplir des devoirs pénibles, incommodes, inutiles pour la fortune et la réputation ; lorsqu'il s'agira de renoncer à des espérances et à des établissements où la conscience serait engagée ; lorsque, pour faire le bien, il faudra paraître singulier, se faire des ennemis, sacrifier ses intérêts ou sa santé, et, pour tout dire, lorsqu'il faudra mener la vie d'un chrétien, d'un homme consacré à Dieu, à la prière et au travail ; d'un homme de pénitence, de détachement et de retraite ; d'un homme enfin qui n'est appliqué qu'à sa foi et qui ne tient à rien sur la terre.

Ah ! mes frères, je dirai volontiers à ceux à qui nous verrons une vertu solide et soutenue, un désir sincère de se perfectionner, un amour persévérant de la vérité et de la justice, je leur dirai : Ne vous effrayez point, ne vous alarmez point ; *Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces* (I Cor., X, 13). Mais pour tous ceux en qui nous apercevons un caractère de relâchement et de mollesse, d'indifférence pour les choses de Dieu, de tranquillité et de repos dans une vie de dissipation, de fantaisie et d'amusement, quoique la promesse de Dieu vous regarde aussi, leur dirai-je, vous serez éprouvés, vous serez tentés, mais vous succomberez, et ce sera par votre faute.

Tâchons donc, mes frères, de nous affermir de plus en plus dans la foi, en sorte que nous vivions selon son esprit ; elle développe à nos yeux l'objet de notre espérance, elle l'étend, elle lui donne du corps ; et ce qui est de plus, elle nous l'assure si nous som-

mes fidèles à suivre les maximes qu'elle nous enseigne. A mesure que nous croîtrons dans la foi, Dieu se rendra plus présent à nous, nous nous appliquerons de plus en plus à sa vérité, nous réussirons à ne voir en toutes choses, à ne consulter que sa volonté, à avoir toujours devant les yeux l'éternité, les biens à venir, la récompense qui nous est promise. Plaise au Seigneur que cette étoile que je vous ai montrée aujourd'hui vous conduise comme nos mages à Jésus-Christ! qu'elle vous porte à étudier sa religion, son Evangile, ses mystères, sa morale et surtout son état d'enfance, de pauvreté, d'humilité, de dépendance, afin qu'après lui avoir offert vos présents, qui sont vos desirs, vos résolutions, vos actions, la conversion de vos cœurs, vous preniez désormais la route que Dieu vous marquera, et que vous puissiez tous ensemble arriver au terme de la bienheureuse éternité que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Emittes Spiritum tuum, et creabuntur.

Vous enverrez votre Esprit, et toutes choses seront créées de nouveau (Psalm. CIII, 50)

Ne suffisait-il donc pas, mes frères, que Dieu, pour faire éclater les richesses de sa puissance, eût une fois formé le monde? Fallait-il encore qu'il promît d'en créer un nouveau, comme s'il eût manqué quelque chose à la perfection du premier? Vous le savez : le péché avait tellement défiguré ce premier monde, qu'il était de la sagesse divine de réformer son ouvrage. Il est vrai que les crimes qui souillaient l'univers avaient été autrefois comme noyés dans le déluge, et que la terre ainsi renouvelée aurait dû, ce semble, reprendre sa première beauté et se revêtir une seconde fois des caractères de son Auteur. Mais, hélas! les eaux dont elle avait été inondée avaient puni le péché sans le détruire : les hommes, se multipliant de nouveau, le multiplièrent à proportion; et Dieu, connu d'un petit peuple qui souvent le servait par crainte et en murmurant, était presque méconnu de tout le reste du monde. Laissera-t-il donc le monde en cet état? mais sa justice ne le permet pas. Le punira-t-il encore? mais il ne le changerait pas en le punissant. L'anéantira-t-il entièrement? mais c'est son ouvrage. Que fera-t-il donc? Il enverra son Esprit, et toutes choses seront créées de nouveau : *Emittes Spiritum tuum, et creabuntur.* Nouveau ciel, nouvelle terre, nouveau peuple, nouvelle loi, nouvelles mœurs, nouveaux hommes.

Le ciel, fermé jusqu'alors pour la plupart des hommes, leur ouvrira désormais tous ses trésors; la terre, de maudite qu'elle était auparavant, deviendra une terre de bénédiction; il naîtra, non pas un peuple charnel, mais une famille d'enfants spirituels; toute la loi sera réduite au précepte de l'amour. L'idolâtrie passera pour une abomination; la sagesse du monde, pour une folie; l'ambition

des conquérants, pour une faiblesse; l'éclat et la pompe des richesses, pour une amorce du péché. La croix ne sera plus regardée comme un opprobre et une infamie : elle se placera sur la tête des rois, et en fera le plus bel ornement. Enfin les hommes seront transformés en d'autres hommes : on verra des pauvres et des ignorants parler diverses langues; des faibles entreprendront la conquête du monde; ils iront attaquer les puissances de la terre, renverser les idoles, soumettre à un joug inconnu les peuples les plus barbares, et fonder un nouvel empire, au mépris des supplices et de la mort.

Voilà, mes frères, ce que le Saint-Esprit est venu faire aujourd'hui : c'est là, dis-je, un de ses caractères les plus marqués de tout créer de nouveau; et ce qui arrive à l'égard des apôtres nous aidera à connaître ce que chacun de nous doit éprouver en lui. Or, entre les différents changements que le Saint-Esprit opéra en eux, j'en distingue trois principaux, qui seront la matière de ce discours.

Premièrement, ils virent sur eux comme des langues de feu : *Dispersitque linguæ tanquam ignis (Act., II, 3)*; et saint Grégoire remarque que ce feu extérieur n'était que la figure de celui qui les brûlait intérieurement : *Foris apparentibus linguis igneis intus facta sunt corda flammantia* : premier caractère du Saint-Esprit, d'opérer dans le cœur et de l'enflammer; ce sera ma première réflexion. Secondement, remplis du Saint-Esprit, ils commencèrent à parler : *Et cœperunt loqui (Ibid., 4)* : second caractère, de délier la langue et de la mouvoir; ce sera ma seconde réflexion. Enfin il se faisait par eux beaucoup de miracles : *Per manus apostolorum fiebant prodigia multa (Act., V, 12)* : troisième caractère, de fortifier la main et de la faire agir; ce sera ma troisième réflexion. Le cœur, la langue et la main doivent rendre témoignage au Saint-Esprit : le cœur par le changement de notre amour, la langue par le changement de nos paroles, la main par le changement de nos œuvres. C'est là, mes frères, tout mon dessein; mais, pour le remplir dignement, souffrez que je demande pour moi à l'Esprit même qui doit être le sujet de nos réflexions une de ces langues de feu qu'il fit paraître sur les premiers prédicateurs de sa grâce, et pour vous, mes frères, ces heureuses dispositions qu'ils trouvèrent dans leurs premiers auditeurs. Adressons-nous à celle qui fut remplie de ce même Esprit, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Je dis que le changement entier du cœur est le premier témoignage que nous devons rendre au Saint-Esprit. Lorsque le démon voulut introduire le péché dans le monde, il ne trouva que le cœur de l'homme qui en fût capable, mais en même temps il le trouva bien propre pour ses desseins. Comme le cœur est le vrai temple où Dieu aime à être adoré sur la terre, qu'il est la partie noble et essentielle de l'homme, que c'est lui qui

dispose des autres facultés, qu'il est le siège de toutes les passions et le principe de tous les mouvements de l'âme et des actions mêmes de son corps, il n'était pas surprenant que l'ennemi de notre bonheur adressât là ses premiers traits. Hé! que de maux n'ont point suivi! La blessure du cœur a causé la mort de l'homme entier. Tout ce qu'il y a de ténèbres dans son esprit, de libertinage dans ses pen-ées, de corruption dans ses désirs, de révoltes dans sa chair, tout cela est le triste effet de cette première plaie. Le cœur de l'homme est-il perverti, l'homme devient un monstre d'iniquités, un objet d'exécration; et le Créateur, qui ne se repent jamais de ses dons, se repent néanmoins d'avoir fait l'homme.

Ce fut donc par le cœur que la rédemption méritée par Jésus-Christ et consommée par le Saint-Esprit devait commencer; et le renouvellement de l'univers dépendait de la réformation du cœur humain. Et certes, toutes les promesses que Dieu a faites dans ses Écritures pour la nouvelle création se réduisent à celle-ci : Je vous donnerai un cœur nouveau : *Dabo vobis cor novum* (*Ezech.*, XXXVI, 26); et c'est, mes frères, cette promesse qui s'accomplit aujourd'hui. Ce n'est point dans le changement des lois de la nature que nous découvrons la puissance et la vertu du Saint-Esprit : il n'a point marqué aux astres une nouvelle route; il n'a point donné au soleil un nouvel éclat; la terre, les mers et tous les éléments sont demeurés dans le même état; l'homme même, dans son corps, n'a point encore été renouvelé. Cet Esprit divin ne fait en ce jour que changer les cœurs : c'est le premier effet de sa mission : *Compuncti sunt corde* (*Act.*, II, 37); et par ce seul miracle qu'il fait sur les hommes, il en fait de nouvelles créatures.

Ce qui fut vrai, mes frères, dans le jour de la Pentecôte l'est encore tous les jours par rapport à nous. Comme nous ne sommes pécheurs que par le cœur et la volonté, c'est par le cœur et la volonté que l'Esprit de Dieu commence notre conversion; c'est là qu'il opère; il en corrige tout le désordre, il y réprime les passions, il y place un autre amour : en un mot, il donne, il crée un cœur nouveau : *Dabo vobis cor novum*.

Notre cœur est donc le premier témoin qu'il faut interroger; il n'appartient qu'à lui de nous répondre de ce que nous sommes : tout autre témoignage doit nous être suspect. Qui que vous soyez qui voulez savoir par quel esprit vous êtes conduits, qui souhaitez connaître si vous êtes de ces nouvelles créatures que l'Esprit-Saint a formées, ne vous arrêtez pas sur la surface de votre âme, ne consultez pas des signes trompeurs et équivoques, déliez-vous d'un changement d'état et de conduite, d'un renouvellement qui n'est peut-être qu'extérieur; mais pénétrez jusqu'à votre cœur, appelez-en à son tribunal, et vous jugerez par ce que vous y verrez de ce que vous souhaitez apprendre. Or, que devez-vous y voir pour porter un jugement qui vous soit favorable? Ah! mes frères, que

je crains que vous ne trouviez ici de grands sujets de condamnation!

Dans les jours malheureux de vos égarements, il n'était pas difficile de discerner les sentiments et les impressions de votre cœur; peut-être n'en avez-vous pas encore perdu la pensée; vous pleurez encore les péchés qu'il vous a fait commettre, vous êtes surpris des excès où il vous a portés, et vous le condamnez sans peine sur toutes les œuvres par lesquelles il vous a déshonorés. Mais aujourd'hui, dans un état peut-être de règle et de piété, vous avez peine à prononcer, vous hésitez encore sur sa disposition et son amour, et il n'est pas si certain qu'il est changé, qu'il est certain qu'il a été corrompu.

Cependant, sans prétendre ici intéresser en rien la vérité de foi que l'Écriture nous apprend, que les plus justes ne savent s'ils sont dignes d'amour ou de haine (*Eccle.*, IX, 1), et sans vouloir jeter dans les consciences un trouble inutile, je dis qu'un cœur qui ne voit point en lui de changement, qui aime ce qu'il a aimé, et qui en réformant le dehors n'a fait que se couvrir d'un masque, sans toucher aux désirs et aux passions qui le dominaient, je dis, en un mot, qu'un cœur qui se reconnaît encore aux impressions volontaires et consenties de son premier esprit n'a point reçu celui de Jésus-Christ et n'a point été créé de nouveau.

Car, mes frères, la création suppose deux choses : premièrement que ce qui n'existait pas auparavant existe maintenant, et en second lieu que ce qui existe porte en soi les caractères de celui qui l'a créé. Je dis d'abord qu'afin qu'un cœur soit créé de nouveau, il faut qu'il ait en lui un être et des qualités qui n'y étaient pas auparavant. Dieu, en formant en nous son esprit, nous donne des pensées, des désirs, des affections que nous n'avions pas; et comme dans la première création il appela les choses qui n'étaient pas, il dit : Que la lumière soit faite, et la lumière sortit des ténèbres; ainsi, dans le nouveau monde formé par le Saint-Esprit, le cœur chrétien sort du néant; Dieu parle, et le nouvel homme vit et respire. Je dis plus : il y a cette différence entre la création du premier homme et celle du nouveau que, pour former le premier, il suffisait au Créateur de lui donner l'être et le mouvement qu'il n'avait pas, au lieu que, pour la formation de l'homme nouveau, il a fallu détruire et anéantir avant que de créer. Le chrétien ne renaît que des cendres de l'homme ancien, et celui-ci doit être crucifié et mourir avant que celui-là ressuscite et soit animé. Pour juger donc si Dieu a répandu sur vous ce souffle de vie, il faut, mes frères, que votre cœur éprouve non-seulement des impressions nouvelles, des sentiments et des penchants que vous n'aviez pas, mais il faut encore que vous n'éprouviez plus les penchants et les impressions que vous aviez. Votre cœur avant votre conversion était passionné pour les plaisirs et les amusements du monde; il ne dirigeait ses actions et son mouvement que vers le péché; son amour

et sa haine, ses désirs et ses craintes n'avaient pour objet que la terre; la vanité était son dieu; il était fier, jaloux, soupçonneux, inquiet, ambitieux; il nourrissait des antipathies secrètes; toutes sa substance s'épuisait à former des désirs criminels; il n'était jamais content de ce qu'il avait ni du mal qu'il avait fait: voilà le monstre qu'il a fallu détruire, voilà ce que vous étiez et voilà ce qu'il faut n'être plus. Mais voici ce que vous n'étiez pas et ce que vous devez être aujourd'hui. Vous n'aviez ni amour de Dieu, ni crainte de ses jugements, ni respect pour sa loi, ni sensibilité pour les mouvements de sa grâce; vous ne connaissiez ni la pénitence qui expie le péché, ni la prière qui attire la miséricorde, ni l'humilité qui la conserve, ni la charité qui la mérite, ni les vertus qui en sont le fruit; jamais vos vœux ne se portèrent vers les biens éternels; vous n'aimiez point la vérité, vous n'aviez aucun zèle pour la justice, vous n'étiez point touchés des misères de vos frères, vous ne demandiez rien pour eux, vous ne les serviez point pour l'éternité. Où étaient alors l'abnégation de vous-mêmes, l'amour des souffrances, la patience dans les épreuves, la joie dans les privations, la confiance en la Providence, la soumission aux volontés de Dieu? Voilà cependant l'homme nouveau tel qu'il doit être. Mais, hélas! à le bien prendre, tel qui se croit converti n'a fait que changer de décoration, le fond du cœur est toujours le même, et qui verrait ce qui se passe dans son âme y trouverait toujours le même esprit, les mêmes penchants, le même amour. Peut-être dirait-on de cet homme: Il vivait au milieu du monde, il était de tous les plaisirs, et il vit aujourd'hui dans la retraite; il faisait des actions de péché, et il fait maintenant des actions de vertu: mais pour son cœur il n'est point différent; c'est toujours un cœur orgueilleux, un cœur enflé de désirs profanes, un cœur plein de jalousie, également susceptible d'avarice, de malignité, de colère, de vengeance, de vanité. Où est donc cette nouvelle créature, et pourquoi appelle-t-on de ce nom ce qui n'appartient qu'à l'homme ancien?

En second lieu, la création suppose que ce qui existe porte en soi les caractères de celui qui l'a créé. Quand Dieu voulut former le premier homme, il se consulta lui-même, il contempla ses propres perfections, il y trouva le modèle et l'idée du nouvel être qu'il allait créer: Faisons, dit-il, l'homme à notre image, donnons-lui notre ressemblance, imprimons-lui notre caractère, et qu'on nous reconnaisse aux traits que je vais marquer en lui: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Genes., I, 26). En effet, l'homme paraît sur la terre, et l'on découvre aussitôt la trace de la main qui l'a produit; c'est un portrait qui rend fidèlement le Dieu dont il est l'ouvrage: *Ad imaginem Dei creavit illum* (Ibid., 27). L'homme lui-même en est surpris, il s'admire, il s'y méprend, il oublie qu'il n'est que l'ombre et la ressemblance, et cette ressemblance

lui paraît si parfaite qu'il veut être dieu lui-même: *Similis ero Altissimo* (Isai., XIV, 14). Or, mes frères, si cet être naturel que Dieu a donné à l'homme représente si bien la main qui l'a formé, que doit-il en être de cet être spirituel et surnaturel que nous recevons par la grâce et l'habitation du Saint-Esprit en nous? Qu'est-ce qu'un cœur que cet Esprit divin aura créé, sinon l'image et le portrait fidèle de cet Esprit même?

Et en effet, lorsque l'Écriture nous dépeint celui qui doit sortir de la racine de Jessé (Isai., XI, 1), elle se contente de marquer les caractères de l'Esprit qui reposera sur lui. On saura ce qu'est le Christ dès que l'on connaîtra quel est l'Esprit qui l'anime: *Il sera plein de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété aussi bien que de la crainte du Seigneur* (Ibid., 2, 3); parce que l'Esprit qui l'aura formé possède toutes ces perfections. C'est ainsi que l'on saura ce que c'est que le chrétien et que l'on jugera si l'Esprit de Dieu habite en lui. Ne me demandez donc point si vous l'avez reçu, mais plutôt interrogez quels sont ses caractères, et bientôt votre doute sera levé, votre question sera résolue. L'Esprit divin, vous venez de l'entendre, mes frères, est un Esprit d'intelligence, c'est-à-dire, un Esprit qui connaît les mystères et les vérités de Dieu, qui les pénètre par sa lumière, qui s'y applique et qui s'en nourrit: *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei* (I Cor. II, 10). Le cœur qui le possède doit donc être un cœur toujours appliqué à la vérité, qui s'en instruit, qui la médite, qui en fait son astre et sa lumière. L'Esprit de Dieu est un Esprit de sagesse, c'est-à-dire, un Esprit qui non-seulement voit la vérité dans son Église qu'il en a rendu la dépositaire, mais encore qui ne la contredit point, qui n'en dispute point, qui ne la soumet point aux opinions humaines. Le cœur qui en est animé doit donc se reposer dans cette vérité, l'aimer dans tous ses points, lui soumettre tous ses préjugés et sa raison même, ne la point commettre avec les vaines subtilités de l'esprit humain; juger des opinions et des usages par la vérité reçue, et non pas de la vérité en elle-même par les usages et les opinions; condamner ce que la vérité reçue condamne, approuver ce qu'elle approuve, et appeler à son tribunal de tout ce qu'il entend, de tout ce que ses opinions ou ses passions lui suggèrent, de tout ce qu'il avait jugé lui-même.

L'Esprit de Dieu est un esprit de conseil, c'est-à-dire, un esprit qui agit toujours selon la règle de l'ordre et de la justice, qui opère toutes choses dans le temps et de la manière qu'il le faut, qui se sert utilement du bien et du mal, qui porte l'un jusqu'au point de maturité où il doit aller, qui arrête à propos les progrès de l'autre, qui rapporte et ramène tout à sa fin. Le cœur qui en est rempli n'agit donc point au hasard; la foi le conduit dans toutes ses voies, il marche à cette lumière: ce n'est ni l'exemple ni ce qu'on lui débite qui le détermine; l'Église

est son conseil ; il va où elle l'appelle ; il ne perd point de vue le terme où Dieu a dit qu'elle le ferait arriver ; si on veut d'un côté l'en détourner, il y revient de l'autre, il suit toujours son guide, et arrive enfin.

L'Esprit de Dieu est un esprit de force, c'est-à-dire, un esprit qui s'élève au-dessus de tout, qui franchit tous les obstacles, qui surmonte toutes les difficultés, qui ne chancelle point, qui ne plie point, qui ne se lasse point. Le cœur qui en est possédé n'est donc ni incertain, ni chancelant, ni dépendant des passions humaines. Il se met au-dessus des usages du siècle, il met sa gloire à les mépriser : rien ne peut l'arrêter dans sa course, rien n'est capable de l'en détourner, et tous les attraits du monde ne sauraient captiver ses desirs, ses vues, sa volonté, son amour, ni son zèle.

L'Esprit de Dieu est un esprit de science, c'est-à-dire, un esprit qui estime les créatures ce qu'elles valent, qui sait qu'il n'en dépend point, qui connaît leur fragilité, leur inconstance, leurs révolutions, leur destination, leur peu de durée, qui en use quand il le faut, qui les laisse quand il lui plaît, qui n'en sent ni le besoin ni la privation, qui les soumet aux desseins de Dieu, qui les domine sans en être dominé. Un cœur qui a reçu cet esprit n'est donc point ébloui par leur éclat, il en aperçoit le néant et le vide, il ne les aime ni ne les redoute, il en use comme n'en usant point, il ne s'étonne point quand elles lui échappent, il ne comprend point qu'elles lui soient nécessaires, il les possède sans attachement, il les quitte sans regret.

Enfin l'Esprit de Dieu est un esprit de piété et de crainte du Seigneur, c'est-à-dire, un esprit qui, étant l'amour de Dieu même, se repose en lui, se nourrit de son essence, reconnaît toutes ses perfections, lui rapporte toutes ses opérations, n'agit que par sa volonté, ne s'écarte jamais de son ordre. Ainsi un cœur que l'Esprit-Saint a formé aime Dieu de toutes ses forces, respecte tous ses commandements, adore sa justice, révere sa sainteté, implore sa miséricorde, se soumet à sa providence, le remercie de ses bienfaits, se confie dans sa grâce, s'intéresse pour sa gloire, confesse sa vérité ; sa religion fait toute sa consolation, tout son appui, toute son espérance, toute sa lumière, toute sa félicité ; il ne craint que d'offenser son Dieu, de violer sa loi, de perdre son amour ; enfin Dieu est son tout, il voit Dieu en tout, il le reconnaît partout, il lui rend grâces de tout, il lui obéit en tout.

Toutes ces vérités supposées, où trouverons-nous maintenant de ces nouvelles créatures, de ces images fidèles de l'Esprit divin, de ces cœurs convertis et créés par sa grâce ? Ah ! je pourrais bien prendre à témoin de la vertu et de l'efficacité du Saint-Esprit ces premiers hommes qui en reçurent dans ce jour les premières impressions, ces Pères de notre foi qui apprirent en un moment toute vérité, qui en furent comme enivrés, qui en devinrent les disciples et les prédicateurs zélés, qui l'annoncèrent avec courage, qui

la défendirent au péril de leur vie. Je me servais utilement de l'exemple de ces chrétiens convertis *qui n'étaient qu'un cœur et qu'une âme* (Act., IV, 32), *qui persévéraient dans la prière, qui distribuaient tous leurs biens, qui résistaient avec force aux persécutions* (Act., II, 42-43). Je vous proposerais encore celui de cette multitude de saints qui depuis ont rendu dans l'Eglise témoignage au Saint-Esprit par la fermeté de leur foi, par l'étendue de leurs lumières, par la vivacité de leur zèle, par le mépris qu'ils ont fait des souffrances et de la mort. Je ferais passer sous vos yeux ces peuples entiers de fidèles que la pureté de leurs mains, les saints excès de leur charité, leur patience infatigable, leur prodigieux désintéressement, les efforts généreux de leur pénitence rendaient redoutables à leurs ennemis même. Mais de nos jours toutes ces nuées de témoins se sont presque dissipées, ces images vivantes du Dieu de nos cœurs se sont comme perdues et égarées, nos chrétiens ne les représentent plus.

En effet, mes frères, où est aujourd'hui l'Esprit de Jésus-Christ ? où se manifeste-t-il ? A voir le monde tel qu'il est, dirait-on que c'est l'Eglise chrétienne qui fut formée par le Saint-Esprit ? Voyons-nous les fidèles fort instruits des vérités du salut, fort appliqués à étudier leur loi et leur Evangile, fort empressés à en connaître les devoirs ? La religion, hélas ! ne trouve plus d'entrée dans les esprits ni dans les cœurs ; on lui a substitué l'ignorance et l'incrédulité : les pères ne l'apprennent plus à leurs enfants, on ne s'en entretient plus dans les familles, on aurait honte d'en parler dans les conversations, si ce n'est peut-être pour la décrier et pour la combattre. S'il est encore des chrétiens qui la croient et qui la savent, où sont le conseil et la force pour la pratiquer ? Ah ! le siècle nous fournit assez de ces sages et de ces prudents qui concertent bien une entreprise, qui conduisent bien une affaire, qui profitent de tout pour leurs desseins et leur ambition ; il est des hommes courageux qui sacrifient tout à la gloire humaine, que les obstacles ne retardent point, que les périls n'effrayent point, que les fatigues ne rebutent point ; mais s'agit-il du salut, toute notre prudence nous échappe, toute notre force nous manque, chaque pas que nous faisons nous éloigne de la voie ; nous hasardons, sur le premier prétexte, notre conscience et notre éternité ; la moindre difficulté nous étonne ; une ombre nous fait peur ; un regard, une raillerie, un rien nous met en alarmes, et souvent l'on se damne par la seule crainte de faire parler.

Vous-mêmes, mes frères, qui vous flattez sans doute d'avoir reçu le Saint-Esprit et d'être en grâce avec Dieu, si je vous demandais, pour finir notre détail, si vous avez l'esprit de science, de piété et de la crainte du Seigneur, que me répondriez-vous ? Pourriez-vous assurer que vous avez dit une bonne fois et que vous l'avez dit de bon cœur : *Malheur au monde : Vae mundo* (Matth., XVIII, 7) ; que vous jugez sainement de tous

ses plaisirs; que vous savez donner le prix à tout; que la gloire humaine ne vous flatte point; que les richesses ne vous tentent point; que vous n'aspirez à rien de ce qui est sur la terre; que vous ne mettez point votre confiance dans l'homme; et que l'éclat et la pompe dont il se pare vous semblent aussi méprisables que l'ordure et la pousière : *Arbitror ut stercora* (Philipp., III, 8). Etes-vous bien sûrs que vous aimez Dieu, que vous souffririez tout, que vous perdriez tout pour lui, que votre religion est votre unique ressource, et que vous ne cherchez de paix, de repos et de consolation qu'en elle? Enfin est-il bien certain que vous craignez d'offenser Dieu plus que toutes choses, que vous ne consentiriez jamais au péché pour le plus grand intérêt, que vous l'empêcheriez aux dépens de tout si vous le pouviez, que vous détestez sincèrement celui que vous avez commis, et que vous voulez le punir avec rigueur jusqu'à la mort? Je m'en rapporte à vous-mêmes; mais avançons, et après avoir vu les changements que le Saint-Esprit doit opérer dans le cœur, voyons quels sont les changements qu'il doit opérer dans les paroles et dans les œuvres; c'est le sujet de mes deux derniers points, que je réunirai ensemble de peur d'être trop long.

SECOND POINT.

Toutes les passions, mes frères, ont leur langage; le cœur ne serait plus pour elles un lieu d'empire et de domination, mais une prison odieuse, si on leur ôtait la liberté de se produire par la langue; et comme la plus vive flamme s'éteint nécessairement lorsqu'elle ne trouve point par où s'exhaler, il ne faut aussi pour les amortir que leur fermer cet unique passage par lequel elles se communiquent. *La bouche parle de l'abondance du cœur* (Matth., XII, 34), dit Jésus-Christ; il arrive même que la langue, fidèle interprète de la passion, la trahit quelquefois, et l'on est alors surpris de voir exposé à la lumière ce que l'on avait pris beaucoup de peine de se cacher à soi-même. De cette liberté à manifester ses pensées et ses sentiments naissent deux maux inévitables; le premier, c'est que le jour que nous donnons à nos passions, lorsque nous parlons selon leurs mouvements et leurs impressions, les irrite, les favorise, les imprime plus fortement dans l'âme, les rend plus criminelles. Un cœur qui ne s'est point encore ouvert n'est pas encore un cœur endurci; mais dès que la parole a produit le péché conçu dans le cœur, pour lors la racine se forme, s'étend et se fortifie; la volonté l'embrasse mieux, le serre, le nourrit, lui ouvre tous ses replis. Hélas! un discours, une conversation indiscrette, un mot échappé, rendent quelquefois volontaire et criminelle une pensée qui n'était qu'une tentation. C'était sans doute ce que Jésus-Christ voulait nous faire entendre lorsqu'il disait que tout ce qui entre dans l'homme ne le rend pas coupable, mais que c'est ce qui en sort; comme s'il eût dit que toutes les idées et toutes les impressions qui parvien-

nent jusqu'à l'âme par les objets extérieurs ne la corrompent pas toujours, parce qu'elles n'y demeurent pas; mais que, dès qu'elles en sortent par la parole, elles y prennent racine, et que le venin gagne jusqu'au cœur : *Non quod intrat in os coinquinat hominem; sed quod procedit ex ore, hoc coinquinat hominem* (Matth., XV, 11).

Le second mal qui arrive de cette liberté d'exprimer ses passions, c'est que la langue qui les énonce les porte encore jusque dans le cœur des autres; c'est un instrument perçant, mobile, flexible, qui insinue partout le poison dont il est infecté. L'apôtre saint Jacques ne lui attribue rien moins que de grands incendies (Jac., III, 5); il l'appelle un monde d'iniquité (*Ibid.*, 6), un mal inquiet et intraitable (*Ibid.*, 8), un feu qui dévore tout, et qui tire de l'enfer toute son activité : *Inflammata a gehenna* (*Ibid.*, 6).

C'est, mes frères, par toutes ces raisons que, lorsque le Saint-Esprit s'est rendu maître d'un cœur, il commence par s'assurer de la langue; il met une garde à notre bouche, et sur nos lèvres une porte qui les ferme exactement : *Ostium circumstantiæ* (Psal. CXL, 3). Peut-être n'effacera-t-il pas tout d'un coup toutes les traces que le péché aura laissées dans l'âme; peut-être que, pour nous faire sentir les amertumes du vice, il n'en écartera pas toujours les idées importunes; et qu'après avoir dompté nos passions, il en tolérera quelquefois les efforts et les révoltes secrètes. Mais captives sous sa douce loi, elles ne se répandront point sur nos lèvres, elles n'exhaleront plus ni fumée, ni étincelle : c'est là, dis-je, mes frères, une des principales opérations du Saint-Esprit en nous, de réprimer notre langue, de réformer notre langage, d'étouffer la voix des passions, et de fermer ce canal qui les communique et les répand partout.

Ce serait donc en vain que quelqu'un viendrait me dire qu'il a reçu le Saint-Esprit, que sa grâce a opéré dans son cœur une conversion parfaite, qu'il hait le péché qu'il a commis; il aurait beau se flatter de n'être plus ni esclave du monde, ni livré à ses plaisirs, ni sensible à ses honneurs; peut-être me ferait-il encore le détail de ses bonnes œuvres, de ses prières, de ses aumônes, du règlement de sa vie : je récuse tous ces témoignages jusqu'à ce que je l'aie entendu parler; je veux, avant que de juger, interroger ses lèvres, je veux être de ses conversations, je veux savoir ce qu'il dit dans le monde, les maximes qu'il y débite, les louanges qu'il y donne, comment il y parle du prochain, ce qu'il approuve et ce qu'il blâme, les conseils qu'il donne à ses amis; et dès lors sa cause est instruite, je n'ai plus qu'à prononcer.

Cependant, mes frères, l'illusion est telle aujourd'hui, qu'avec un langage tout séculier on croit être chrétien et homme de bien : on se persuade qu'on a quitté la région du péché parce qu'on n'en fait plus les œuvres, tandis qu'on en conserve la langue : on n'a point, dit-on, d'ambition; on ne s'intéresse

plus aux affaires du siècle; on est content de sa condition; on est revenu de tous les égarements de la jeunesse. Mais qu'il me serait aisé de prouver que le cœur est toujours collé à ces objets. Eh! ne l'éprouvez-vous pas vous-mêmes lorsque l'on vous voit raconter vos plaisirs et vos égarements passés, lorsque toutes vos maximes sont à l'avantage des passions, que vous parlez avec estime des richesses et des établissements du monde, que vous appelez heureux ceux qui les possèdent; que vous décriez ceux qui les méprisent? Vous pardonnez, dites-vous, à celui qui vous a fait de la peine; vous ne lui souhaitez point de mal, vous êtes disposé à le servir : mais pourquoi revenez-vous sans cesse sur l'injure qu'il vous a faite? pourquoi ces plaintes amères, ces censures éternelles de sa conduite et de ses défauts? pourquoi vos lèvres sont-elles toujours prêtes à vomir contre lui le venin de vos railleries, de vos médisances, de vos soupçons injurieux? Ah! qu'il s'en faut bien que l'esprit de Dieu ne se serve de tels interprètes! Il mettrait, si nous l'avions dans le cœur, un frein à notre langue; il nous apprendrait à nous taire, et nous pratiquerions cet avis du Sage : Faites une balance pour peser vos paroles, et ne prétez jamais votre bouche à l'injustice : *Verbis tuis facito stateram, et frenos ori tuo rectos* (Eccli., XXVIII, 29).

Mais si le Saint-Esprit retranche le langage des passions, il donne encore celui de la charité; il fait parler quand il le faut, et il tire de nos cœurs, selon ses desseins et pour sa gloire, des langues de feu. Il y a même cette différence entre l'esprit du monde et celui de Jésus-Christ, qu'au lieu que celui-là est souvent forcé de se taire ou par honte ou par intérêt, celui-ci au contraire ne se dissimule jamais, et forme de cette liberté à se déclarer un de ses plus beaux et de ses plus divins caractères. C'est ainsi qu'il parla autrefois par la bouche des prophètes, et que dans un temps où tout était à craindre pour eux il les rendait les organes de ses vérités. Non-seulement il instruisait, mais il menaçait, il fulminait, il prédisait les maux les plus terribles; et Jonas ne put par la fuite se sauver des aiguillons de cet esprit qui l'animait, et qui l'obligea enfin de prêcher dans Ninive l'entier renversement de cette superbe ville. C'est ainsi que les apôtres, qui auparavant avaient été timides à confesser Jésus-Christ, n'eurent pas plutôt reçu son Esprit qu'ils commencent à parler, à publier les merveilles de Dieu, à faire profession authentique de leur foi. Ni les menaces de leurs ennemis, ni la férocité des tyrans, ni les supplices les plus cruels, ni la crainte d'une mort honteuse, ne les empêcheront point de dire ce qu'ils ont vu et entendu; ils ne sont plus maîtres de leur langue : *Non possumus quæ audivimus et vidimus non loqui* (Act., IV, 20). C'est ainsi que les âmes renouvelées par le Saint-Esprit annoncent leur conversion par une sainte abondance de paroles, et que, sollicitées

d'une part à cacher par humilité le trésor qu'elles portent, elles sont de l'autre comme forcées de le produire.

Je vous le demande, mon cher auditeur, si vous êtes rempli de cette force de l'Esprit divin, entendrez-vous sans rien dire la médisance et la calomnie? les maximes du monde oseront-elles se compromettre avec vous? l'impiété et l'irréligion parleront-elles en votre présence? Ah! vous saurez bien venger la piété des traits odieux qu'on s'efforcera de répandre sur elle; vous serez éloquent quand il s'agira de parler pour Jésus-Christ; vos paroles seront redoutables à l'iniquité et au mensonge; vos lèvres ne prononceront que la sagesse, n'énonceront que la justice, n'exhaleront que la charité : la vérité sortira de vous de toutes parts; vous ne pourrez vous abstenir de dire ce que vous aurez entendu au fond de votre cœur : *Non possumus quæ audivimus et vidimus non loqui*. Si vous êtes époux et père, les murs de votre maison retentiront des saines maximes que vous y établirez, des instructions que vous donnerez à vos enfants, des remontrances que vous ferez à vos domestiques; Dieu n'y sera jamais offensé que vous ne vous éleviez aussitôt, quoiqu'avec prudence, contre le coupable : votre parole sera toujours comme un glaive qui en écartera le péché : l'Evangile s'expliquera dans votre bouche selon toutes les circonstances et tous les événements : chaque âge, chaque sexe, chaque condition dans cet intérieur de votre famille recevra de vous toutes les leçons qui lui conviennent, votre langue sera l'oracle de tout ce petit peuple, vous y prierez en public, vous y lirez les lois de Dieu écrites dans les Livres saints; vous y prêcherez plus utilement que nous ne faisons dans nos chaires.

Si vous êtes juge, tous vos suffrages seront marqués du sceau de la justice : l'iniquité aura beau se parer de la noblesse, de la grandeur et des richesses, vous la dissiperez par vos regards, vous lui porterez le coup mortel par vos arrêts.

Que vous dirai-je encore? que la vérité sera toujours votre loi vivante dans l'amitié, dans l'autorité, dans les emplois : le respect humain, la fausse complaisance, les fades railleries, les jugements insensés des hommes, leur crédit ni leur puissance, ne corrompent et ne retiendront jamais vos discours dans les conversations, ni vos avis dans les assemblées publiques, ni vos décisions dans les consultations. Enseignés par l'onction même de l'Esprit de Dieu, vous ne pourrez vous refuser à ses impressions; son langage vous deviendra naturel, vous le parlerez librement, sans déguisement, sans altération : *Non possumus quæ audivimus et vidimus non loqui*.

Vous êtes, mes frères, quelquefois surpris de ce que vos pasteurs ou vos conducteurs déclament contre vos vices, vous reprennent vivement dans le tribunal, s'opposent authentiquement à vos erreurs et à vos désordres : vous traitez d'imprudence la liberté

avec laquelle ils vous parlent. Mais s'il en est de ces prétendus imprudents, accusez-en l'esprit dont ils sont remplis ; car c'est la vertu propre de cet esprit de ne pouvoir se taire sur les intérêts de Dieu. Quiconque n'éprouve point ces opérations ne l'a point reçu : et comme, selon la doctrine de saint Paul, la foi ne donne point le salut si on ne la confesse de bouche (*Rom.*, X, 10), c'est en vain qu'on se flatte de la plénitude du Saint-Esprit si elle n'influe pas sur les paroles.

Mais, hélas ! on peut encore s'y tromper : la cupidité n'usurpe-t-elle pas quelquefois le langage de la charité ? Dieu reproche à l'impie de raconter ses justices (*Psal.* XLIX, 16) ; Balaam, l'ennemi du peuple de Dieu, ne laisse pas que de le bénir (*Num.*, 23) ; le démon lui-même a publié hautement que Jésus-Christ était le Fils de Dieu (*Luc.*, IV, 41). On voit des chrétiens qui parlent exactement de la religion, qui sont éloquents à invectiver contre les vices, qui donnent d'utiles conseils pour la conduite de la vie, et qui cependant n'ont point l'esprit de Jésus-Christ. C'est qu'il ne suffit pas de parler ; il faut agir : troisième témoignage du Saint-Esprit, le changement et la sainteté des œuvres.

Il n'y a jamais eu d'hérétiques plus déraisonnables que ceux qui, dans les derniers siècles, ont soutenu que les œuvres n'étaient point nécessaires pour la justification : mais cette erreur, toute grossière qu'elle est, n'a pas tellement passé aux communications schismatiques qu'elle n'ait encore sa racine dans le cœur de la plupart des fidèles. Combien en est-il qui, par un excès de spiritualité, se persuadent que l'Esprit divin, qui est invisible, peut opérer dans l'âme sans se manifester au dehors ? Dieu se contente, dit-on, de la disposition du cœur, il ne veut être adoré qu'en esprit ; les œuvres d'ailleurs ne sont que des signes trompeurs et équivoques ; et tel qui en fait beaucoup n'en est ni plus saint ni plus juste. C'est ainsi que la plupart des pécheurs, à qui il en coûterait trop pour changer toute l'économie de leur vie, s'autorisent dans leur impénitence, prennent pour une vraie conversion ce qui n'en est que le fantôme, et réussissent à se sauver des remords de leur conscience. Cependant, mes frères, c'est un oracle contre lequel rien ne peut prescrire, que tout arbre qui ne produit pas de bons fruits est certainement mauvais, puisqu'il doit être jeté au feu (*Matth.*, VII, 17, 18) : donc tout homme qui ne fait point de bonnes œuvres, qui ne réforme rien dans sa conduite, dont toute la piété consiste en idées, en bons désirs, en vaines spiritualités, n'a point en lui la racine de la charité, n'a point reçu le Saint-Esprit.

Je dis plus, il faut que la plénitude du Saint-Esprit produise en nous un changement dont on soit surpris et qu'on ait peine à nous reconnaître : *Fiebant prodigia multa* (*Act.*, V, 12). Les apôtres faisaient plusieurs prodiges : non-seulement ils guérissaient les

malades, ils chassaient les démons, ils ressuscitaient les morts ; mais leur zèle, leur courage, leur humilité, leur patience, leur détachement, leur charité, tout était miraculeux en leurs personnes. Oui, mes frères, le renouvellement de nos mœurs, s'il est vrai que notre cœur soit possédé de l'Esprit de Dieu, doit paraître une espèce de prodige. C'est, par exemple, un prodige qu'un cœur qui est épris des biens du monde, des commodités de la vie, des établissements humains, les rejette loin de lui, en use sobrement, les sacrifie à son devoir, en fasse la matière de sa charité et de sa pénitence. C'est un prodige qu'une âme nourrie dans la mollesse et la délicatesse, qui était oisive pour les choses de Dieu, qui rapportait tout à son plaisir et à son repos, devienne laborieuse, se captive sous la loi de la mortification, se plie sous le joug de l'assujettissement, refuse à ses sens tout ce qui passe les bornes de l'étroit nécessaire, se réduise aux privations que l'Evangile lui prescrit, fasse son capital de la prière, des exercices de piété, du bon emploi de son temps, des devoirs de son état. C'est un prodige qu'un esprit orgueilleux qui était possédé de l'amour de lui-même, qui tenait à sa propre volonté, qui ne reconnaissait point de maître, qui voyait tous les hommes au-dessous de lui, qui se rendait le juge et le censeur de leur conduite, qui ne pardonnait point leurs défauts, qui ne souffrait point leurs mépris ni leurs railleries, se déplace d'où il est monté, se remette à l'égalité, se compose à la douceur et à la modestie, supporte d'être repris, se soumette à l'humiliation, consente d'être contredit, se réprime quand on le blesse, parle toujours favorablement d'autrui, prévienne par bonté ceux même qui ne l'aiment pas et qu'il peut gagner, se rende affable et secourable à tout le monde. Ce sont là des prodiges, j'en conviens, mais ce sont des prodiges que le Saint-Esprit doit opérer. S'il ne nous a pas donné la vertu de guérir les malades, nous devons avoir celle de compatir à leurs maux, de prier pour eux, de les visiter et de les secourir autant que notre état le permet ou l'exige : si nous ne ressuscitons pas les morts, exerçons notre charité à l'égard des vivants : empêchons au moins de mourir tant de pauvres qui gémissent sous nos yeux ; donnons-leur de notre substance pour leur rendre la vie, et mettons notre prudence à nous faire des amis avec le bien que nous possédons, plutôt qu'à le ménager pour quelques vaines satisfactions. Enfin, si nous ne pouvons chasser le démon des corps des possédés, efforçons-nous de lui enlever les âmes dont il est le maître. O vous qui avez été pour vos frères une occasion de chute et de péché, qui pourrait dire par quelles œuvres il vous faudra réparer un tel attentat ! Chaque action de votre vie doit être désormais un pas vers le bien, un hommage rendu à Dieu, une leçon toujours vivante de la piété. Ce n'est pas votre âme seule que Dieu vous demande ; il veut que, par l'éclat de vos ver-

tus, par la ferveur de vos prières, par la sagesse de vos conseils, par les exercices de votre ministère, vous lui restituiez, vous lui représentiez au centuple ce que vous lui avez ravi par vos scandales.

Quand nous verrons tous ces changements, nous croirons pour lors que le Saint-Esprit est descendu. Je le répète, il faut des miracles qui annoncent sa venue, et il en faut beaucoup : *Fiebant prodigia multa*; il faut une vraie création : *Et creabuntur*, et une création dans les bonnes œuvres : *Creati in operibus bonis* (Ephes., II, 10). C'est donc s'abuser que de penser que quelques prières un peu plus longues, quelques légères aumônes jetées au hasard, quelques soupirs échappés pour faire semblant de pleurer des péchés dont on ne se repent point, forment un renouvellement de mœurs. Concluons et disons qu'il est bien des chrétiens qui se flattent injustement d'avoir reçu le Saint-Esprit, et que, s'il est venu pour eux, c'est pour faire connaître leur endurcissement et leur impénitence. Que me reste-t-il à faire, mes frères, sinon de vous inviter à l'attirer dans vos cœurs par la ferveur de vos desirs? N'ajoutez pas, comme le Juif incrédule, au crime d'avoir crucifié Jésus-Christ celui de rejeter le témoignage de son Esprit. Ne mettez pas par votre impénitence le sceau à votre réprobation. Que ces jours de bénédiction soient aussi pour vous des jours de conversion. Demandez au Saint-Esprit qu'il imprime en vous ses divins caractères, qu'il vous donne un cœur nouveau, plein du zèle de Dieu et de votre salut, des lèvres capables d'annoncer sa gloire et ses miséricordes, et des mains qui, par leurs bonnes œuvres, rendent témoignage que vous êtes les enfants de Dieu, afin que, portant à son tribunal les précieux gages de sa grâce, vous jouissiez à jamais de son héritage, que je vous souhaite. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Ego vidi, et testimonium perhibui.

Je l'ai vu, et je lui ai rendu témoignage (Joan., I, 34).

C'est, mes frères, l'éloge abrégé de Jean-Baptiste d'avoir connu Jésus-Christ et de l'avoir fait connaître. Ce mystère, caché en Dieu dans les précédents siècles, ce mystère inconnu aux enfants des hommes devait enfin se dévoiler et se manifester pour leur salut. Il fallait que cette lumière, qui ne luisait que dans les ténèbres, en sortît avec éclat; que la sagesse éternelle, jusqu'alors fugitive et inaccessible, se représentât à la terre; que le Verbe de Dieu se fit homme pour habiter parmi nous, puisque notre rédemption dépendait de ce que nous pourrions voir de sa gloire. Tout ce qui l'avait précédé ne l'avait aperçu et montré que sous des ombres; la loi et les prophètes ne l'avaient annoncé que de loin; les plus justes, qui l'avaient reconnu par avance, faisaient d'inutiles efforts pour l'envisager de plus près; et Moïse, qui l'avait demandé avec tant

d'instances, avait à peine obtenu la permission de l'entrevoir en passant.

Jean-Baptiste était destiné à finir cette nuit qui nous dérobaît le Christ, à ouvrir le jour auquel notre Libérateur devait paraître, à réunir les deux Testaments, à former lui-même le passage heureux de la figure à la vérité, à prédire et à montrer ce Messie attendu, à être tout à la fois le dernier de ses prophètes et le premier de ses évangélistes, et à le toucher de si près, qu'il pût enfin nous l'annoncer et nous dire : Je l'ai vu : *Ego vidi*. Ah ! si Jean ne fut pas la vraie lumière, quel rejaillissement et quelle impression n'en reçut-il pas en marchant si près d'elle ! Ce qu'il en devait annoncer dans l'exercice de son ministère, ne demandait-il pas qu'il en fût tout pénétré ? N'en fut-il pas le miroir fidèle ? Les princes et le peuple ne pensèrent-ils pas s'y méprendre ? Ne fut-il pas réputé pour le Christ qu'il venait montrer, de même que le Christ dans la suite fut réputé pour celui qui l'avait précédé ?

Ego vidi; Jean-Baptiste a vu Jésus-Christ, parce que, comme le dernier de ses prophètes et son héros immédiat, il devait recevoir toute l'abondance de sa lumière, de sa vie et de sa vérité. *Testimonium perhibui*; Jean-Baptiste a rendu témoignage à Jésus-Christ, parce que, comme le premier de ses évangélistes, il devait être le modèle du zèle et de la fidélité de tous les autres. En un mot, et c'est tout le plan de ce discours, ce que Jésus-Christ a manifesté de lui-même à Jean-Baptiste, ce sera mon premier point; ce que Jean-Baptiste nous a manifesté de Jésus-Christ, ce sera le second. Mais ce ne doit pas être ici, mes frères, un éloge stérile. Si la grâce de Jean-Baptiste a été de bien connaître Jésus-Christ, je veux vous faire voir qu'il n'y a pour vous de véritable grâce que celle qui peut vous faire avancer dans cette connaissance : *Ego vidi*. Si la gloire du ministère de Jean-Baptiste a été de faire connaître Jésus-Christ, je veux vous montrer qu'il n'y a d'office glorieux que celui qui a pour objet de manifester Jésus-Christ et d'entendre cette connaissance : *Testimonium perhibui*. Jean-Baptiste, qui voit Jésus-Christ, sera pour nous une leçon d'en faire notre unique étude : Jean-Baptiste, qui rend témoignage à Jésus-Christ, sera pour nous un modèle de fidélité et de courage pour l'annoncer : *Ego vidi et testimonium perhibui*. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. Ave, etc.

PREMIER POINT.

Celui des évangélistes qui a traité avec plus de profondeur le mystère de Jésus-Christ nous le représente sous les deux points de vue par lesquels il nous était nécessaire de le connaître : premièrement, selon sa divinité, comme étant l'image substantielle et coéternelle du Père, la sagesse qu'il a consultée dans toutes ses œuvres, le modèle sur lequel il a fait tout ce qui est créé, l'idée qui présidait à toutes ses opérations, recevant de lui la plénitude de la vie

qu'il devait répartir dans tous les êtres, et la lumière essentielle par laquelle tous les esprits devaient être éclairés (*Joan.*, I, 1-5). Ensuite il nous le fait voir comme sortant du sein de Dieu, revêtu de notre humanité, conversant avec nous (*Ibid.*, 14); nous manifestant sa gloire comme à travers un voile, modérant l'éclat de sa grandeur sous l'ombre de la chair mortelle qu'il avait prise, et nous donnant la grâce comme de la main à la main, par une communication que le lien d'une nature commune formait entre lui et nous. C'est qu'en effet, mes frères, l'Evangile étant un Evangile de salut, il fallait qu'il nous fit connaître celui qui, en cette double qualité de Fils de Dieu et de Fils de l'Homme, était l'auteur de notre salut même. Sans le péché, ce Verbe, cette sagesse, cette lumière, ce Fils de Dieu était à notre portée; nous n'étions point éblouis de l'éclat de sa gloire; la justice originelle nous mettait en droit de nous approcher de lui, de vivre de sa vie, de recevoir l'effusion de sa sainteté, de participer à sa raison souveraine, sans passer par aucun milieu; et unis à lui par l'état d'innocence, comme l'image à son modèle, nous n'avions plus rien à lui demander, sinon qu'il nous assurât pour toujours notre bonheur, et qu'il nous fixât pour toujours dans ce point d'élévation où il nous avait créés.

Mais dès que nous voulûmes nous séparer de lui, être à nous-mêmes notre propre conseil, posséder sans lui notre vie, notre raison et notre lumière, cette première alliance de notre âme avec la vie et la lumière de Dieu fut rompue: il ne nous en resta que quelques lueurs et quelques impressions qui pouvaient tout au plus nous faire regretter ce que nous avions perdu, ou qui n'étaient que de légères semences de ce que nous devions en recouvrer: heureux encore dans son malheur le premier des pécheurs, d'apprendre, au moment de sa prévarication, que le Verbe de Dieu serait un jour rendu à sa postérité, et de prévoir par avance le moyen dont Dieu se servirait pour se rapprocher de nous. Car, mes frères, nous ne pouvions plus prétendre à la possession de cette vie qui est en Dieu, de cette lumière et de cette raison souveraine, à moins que Dieu lui-même ne trouvât dans sa toute-puissance quelque moyen de nous restituer son Verbe sans intéresser sa justice et sa sainteté.

Or, c'est cette double connaissance du Verbe de Dieu et du moyen qu'il devait prendre ou qu'il a pris pour nous réunir à lui qui a toujours fait et qui fera à jamais le bonheur de l'homme depuis son péché: connaissance nécessaire, sans laquelle nous demeurerions pour toujours dans la mort; connaissance qui a deux objets, Dieu et l'homme réunis dans la même personne, connaissance par conséquent qui ne peut être partagée. Connaître Dieu sans connaître qu'il s'est fait homme, c'est l'état du philosophe; connaître l'homme sans savoir qu'il a été prédestiné à la qualité de Fils de Dieu (*Rom.*, I, 4), c'est le partage de l'Antechrist (*I Joan.*, II, 22), caractère de réprobation dans l'un

et dans l'autre; mais connaître dans le même sujet le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, c'est le salut, c'est la vie éternelle (*Joan.*, XVII, 3), connaissance d'autant plus estimable que le mystère est plus incompréhensible; que Dieu, en nous le proposant, nous a fait voir le dernier excès de sa charité et de sa puissance, nous a manifesté ce qu'il y a de plus profond en lui.

Mais cette connaissance n'avait dû être d'abord distribuée que par mesure et par succession: ce grand ouvrage de la sagesse divine était assez important pour mériter que Dieu en fit les essais et nous les présentât longtemps avant que de l'exposer au grand jour. Il fallait d'un côté accoutumer les hommes à le croire, en le traçant dans les différents événements qui devaient le précéder, et, d'un autre côté, le leur faire désirer en le leur annonçant de loin. Ce fut aussi l'économie de la conduite de Dieu sur tout le genre humain. Tout ce qui se passa dans l'univers jusqu'à l'incarnation du Verbe nous amenait à cette connaissance: tout fut une figure plus ou moins sensible de ce prodige futur: toute la nature en parlait dès le premier âge du monde; et dans ces temps de la plus profonde ignorance et de la corruption la plus universelle, Dieu parut comme impatient de le montrer, en le désignant par des images qui le rendaient au naturel. La loi fut particulièrement destinée à le prédire: un peuple entier fut comme le tableau où tous les traits en furent marqués; chaque parole des prophètes, chacune de leurs actions le représentait par quelque endroit. Ainsi Jésus-Christ, semblable à Jacob, qui, sortant du sein de sa mère, ne montra d'abord que la main, puis la tête, et ensuite les autres membres (*Genes.*, XXV, 26), Jésus-Christ, dis-je, sortant du sein de son Père, avant que de paraître tout entier, a fait voir dans la personne des patriarches et des prophètes une partie de son corps, comme la main qui tenait au chef et qui annonçait sa naissance future: c'est la belle remarque de saint Augustin: *Premisit in sanctis patriarchis et prophetis quandam partem corporis sui, qua velut manu se nasciturum esse prænuntiabat.*

Mais voici le dernier qui le précède, celui qui va terminer cette longue suite de prophètes, ce grand appareil, cette pompe auguste de saints qui marchaient devant lui. C'est Jean-Baptiste dont il est prédit qu'il préparerait la voie devant sa face, et qu' aussitôt l'on verrait paraître le Seigneur que nous attendons (*Malach.*, III, 1): privilège qui, l'approchant immédiatement du Messie, le mettait à portée de connaître son visage, de recevoir toutes ses influences, de participer à toute sa lumière, de le contempler tout entier et tel qu'il est. Les autres prophètes ne l'avaient aperçu, pour ainsi dire, que dans un lointain et en petit, dans un point de vue où les traits paraissaient confondus, où l'on n'en découvrait qu'une partie: mais Jean-Baptiste en est assez près pour les distinguer tous: ce ne sont plus quelques rayons échappés

pés, c'est toute la gloire du Verbe incarné qui se répand sur lui. Aussi entre les enfants des hommes n'y en eut-il jamais avant Jésus-Christ de plus grand que Jean-Baptiste (*Matth.*, XI, 11), parce qu'il n'y en eut point de plus éclairé sur le mystère de l'Homme-Dieu, et que la connaissance qui lui en fut donnée surpassait tout ce que Dieu lui-même en avait jamais manifesté.

En effet cette connaissance fut marquée par trois caractères qui devaient la rendre complète et suréminente. Connaissance d'inspiration, parce que ce fut Jésus-Christ qui la lui communiqua immédiatement par le don de son Esprit : connaissance d'amour, parce que ce fut par cette connaissance même qu'il voulut le sanctifier : connaissance d'épreuve, parce qu'il devait le rendre un témoignage vivant et un miroir fidèle de tous ses différents états et de ses mystères, en les lui faisant éprouver à lui-même.

Je dis que Jean-Baptiste connut Jésus-Christ par une inspiration immédiate de son Esprit. C'est une erreur grossière de prétendre qu'on puisse juger de la religion par sa propre intelligence, et que les mystères de Dieu doivent être du ressort de la raison humaine. Indigne présomption du philosophe, de consulter dans cette sorte de recherche une sagesse mille fois réprouvée, d'employer une prudence toute charnelle à sonder ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans l'Être suprême, de soumettre Dieu à un tribunal dont presque toutes les décisions sont autant de folies et d'extravagances ! Non, chrétiens, les ténèbres ne doivent point juger la lumière. L'esprit humain ne sera jamais capable de pénétrer dans les secrets de la Divinité ; et comme il n'y a que l'esprit de l'homme qui connaisse ce qui est dans l'homme, il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse approfondir ce qui est en Dieu (*1 Cor.*, II, 11). Mais ce qui est vrai en général de tous les mystères l'est encore plus de celui de l'anéantissement du Verbe. C'est ce grand œuvre que les princes du monde n'ont jamais connu (*Ibid.*, 8) qui sera toujours la folie ou le scandale des prudents selon la chair ; mais que l'Esprit de Dieu dans un cœur qui le possède, saura bien expliquer, dont il lui manifestera toutes les dimensions, que saint Paul avouait avoir compris par la révélation qui lui en avait été faite (*Ibid.*, 10), et dont il dit que l'homme spirituel pouvait juger dans toutes ses parties : *Spiritualis judicat omnia* (*Ibid.*, 15). Or voilà ce qui distingue, ce qui relève Jean-Baptiste ; partout où on le considère, toutes les fois qu'on l'entend parler, on sent la vertu qui est en lui ; on le voit entrer par l'Esprit qu'il a reçu, dans les profondeurs de l'Être divin (*Ibid.*, 10) ; sa science est vraiment cette science spirituelle qui mesure, qui compare les choses spirituelles (*Ibid.*, 13). Ah ! c'est que Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ lui-même, l'avaient inondé de cette sagesse, de cette lumière qui demêle ce qu'il y a de plus caché dans la Divinité : *Spiritum sapientie et revelationis in agnitione ejus* (*Ephes.*,

I, 17) ; Dieu lui avait donné ces yeux du cœur qui le voient à visage découvert : *Illuminatos oculos cordis* (*Ibid.*, 18) ; et en lui confiant sa mission, il lui avait parlé familièrement, sans interprète, comme tête à tête : *Qui misit me, ille mihi dixit* (*Joan.*, I, 33).

C'est ce qu'avait prédit l'ange qui avait annoncé sa naissance : Il sera rempli du Saint-Esprit : *Spiritu sancto replebitur* (*Luc.*, I, 15). Ce ne sera pas une impression passagère, un mouvement subit, quelques lueurs qui disparaissent, une onction qui distille goutte à goutte ; ce sera une effusion à pleines mains, une abondance de lumières, une communication de la Divinité qui le pénétrera, qui le transformera, qui le diviniserà : *Spiritu sancto replebitur*. Mais ce n'est pas tout : il ne faudra pas qu'on croie que les hommes y ont eu quelque part.

Avant que ses parents puissent lui parler et l'instruire, il sera arrivé à la mesure d'un âge parfait ; l'Esprit de vérité lui aura appris tout ce que Jésus-Christ doit dire dans la suite : *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris sue*. Ne pourrait-on pas conclure de cet exemple qu'on ne peut guère devenir l'oracle et le défenseur des vérités de Dieu qu'on ne les ait en quelque sorte sucées avec le lait ; que pour être digne de les annoncer, il faudrait avoir été, pour ainsi dire, conçu et enfanté avec elles ; qu'une science tardive de l'Evangile qu'on n'a point prise dans l'éducation, qui est entée sur un esprit nourri dès l'enfance des préjugés du siècle, ne peut être que superficielle, et par conséquent ordinairement inutile à l'Eglise, peu propre à répandre la lumière, à lui rendre témoignage et à la communiquer aux âmes.

Mais pourquoi me honner à la prophétie de l'ange ? Nous trouverons dans son accomplissement une plus grande matière d'éloge pour notre saint et un plus grand sujet d'instruction pour nous. *Je sais un homme*, disait l'apôtre saint Paul en parlant de lui-même, *qui a été enlevé jusque dans le ciel, et qui a entendu des choses qu'il n'est permis à personne de proférer* (*II Cor.*, XII, 2-4) ; mais nous en savons un autre près duquel le ciel même s'est abaissé, que le Verbe en personne est venu chercher pour lui découvrir ses plus grands secrets, et qui a attiré Dieu à lui pour le voir et pour l'entendre. Vous comprenez, mes frères, que je veux parler de l'entrevue de Marie avec Elisabeth.

A peine Elisabeth eut-elle entendu la voix de Marie : *Ut audivit* (*Luc.*, I, 41), que le commerce fut ouvert entre les deux enfants : l'un donne sa vie et sa lumière, et l'autre la reçoit. L'époux parle au cœur de Jean-Baptiste, et Jean-Baptiste, l'ami de l'époux (*Joan.*, III, 29), qui se tient déjà debout et qui l'écoute, tressaille de joie à sa parole : *Exsultavit in gaudio infans* (*Luc.*, I, 44). Remarquez, mes frères, qu'il ne s'agit point ici de grâce reçue sans connaissance et sans réflexion. La lumière que Jésus-Christ porte dans l'âme de son précurseur éclaire et perfectionne sa raison : il se réjouit, parce qu'il sent sa délivrance, qu'il voit toute la diffor-

mité du péché qu'on vient d'effacer en lui, qu'il connaît déjà celui qui baptise dans le Saint-Esprit : *Exsultavit in gaudio*. Il se réjouit pour rendre hommage à ce Dieu qui vient de l'Orient pour le visiter (*Ibid.*, 78) ; il se réjouit pour annoncer que le Seigneur s'est souvenu de son alliance (*Ibid.*, 72), que le rédempteur promis aux prophètes et à la maison de David est arrivé (*Ibid.*, 69), que ceux qui étaient assis dans l'ombre de la mort vont être éclairés (*Ibid.*, 79), que le salut va être rendu à Israël, et l'Esprit qui lui révèle tous ces grands mystères se répand dans son sein avec tant d'abondance qu'il a de quoi en donner à sa mère jusqu'à l'en remplir elle-même : *Repleta est Spiritu sancto Elisabeth* (*Ibid.*, 41), comme Zacharie en sera lui-même inondé à la naissance de cet enfant : *Repletus est Spiritu sancto* (*Ibid.*, 67). Plénitude partout : plénitude dans l'enfant, plénitude dans le père, plénitude dans la mère ; mais plénitude que le père et la mère reçoivent de l'enfant, qui leur fait dire ce qu'il ne peut encore exprimer par lui-même, qui fait pousser à la mère les cris qu'il doit faire un jour entendre dans le désert : *Exclamavit voce magna* (*Ibid.*, 42), et qui, déliant bientôt la langue du père, lui communiquera le don de prophétie, et le rendra la voix et le précurseur de son fils, comme son fils sera la voix et le précurseur du Messie.

O grâce ! ô gloire de Jean-Baptiste ! Les apôtres, destinés encore plus que lui à faire connaître Jésus-Christ, les apôtres conversant avec leur Maître, témoins de ses miracles, le reconnaissent à peine, hésitent encore sur ce qu'il est, l'oublient dans sa passion ; ce n'est qu'après la glorification de Jésus-Christ même, à travers un vent impétueux, au milieu des ébranlements, qu'ils sont remplis du Saint-Esprit. Jean-Baptiste au contraire, encore enfant, privé de tous ses sens, resserré dans le sein ténébreux d'une mère, au premier abord, dans le silence d'une simple visite, sans effort, sans résistance, voit toute la gloire du Verbe fait chair, comme celle du Fils unique du Père (*Joan.*, I, 14), quoique dans son état passible et mortel, lui rend témoignage, et révèle tous ses mystères.

Ah ! qu'on se réjouisse donc à sa naissance (*Luc.*, I, 14), que tous les peuples voisins accourent à ce nouveau prodige (*Ibid.*, 58), que chacun admire avec effroi les dons miraculeux répandus sur cet enfant (*Ibid.*, 65, 66), surtout qu'on ne l'appelle point d'un nom commun ; ce n'est pas des hommes qu'il doit le recevoir, qu'on le nomme *Grâce*, *Miracle de la grâce*, *Précurseur et Prédicateur de la grâce*.

C'est ce que signifie le nom de *Jean*, et par son heureuse naissance apprenez vous-mêmes, mes frères, combien un mariage chrétien, une justice exacte dans les deux époux, une union chaste et légitime, un saint concert de prières, des desirs bien purs et bien sincères de mettre vos enfants dans la voie du Seigneur, peuvent attirer sur eux de bénédictions. Que l'exemple d'Elisabeth soit pour

vous une leçon de n'admettre dans vos maisons que des personnes vertueuses, qui n'altèrent en rien les sentiments de piété que vous inspirez à vos enfants, qui ne leur donnent que de saints exemples, et qui, dans les discours qu'elles leur tiennent, leur rendent aimable et utile l'éducation que vous leur donnez. Hélas ! l'éducation que vous leur donnez ! Eh ! en reçoivent-ils quelque-une ? Lorsque je les considère, je dirais volontiers de plusieurs d'entre eux, mais dans un sens bien différent, ce qu'on disait de Jean-Baptiste nouvellement né : Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Que de scandales pour les fidèles ! que de sujets d'amertume pour l'Eglise ! quelle condamnation pour ceux qui les ont nourris ! Ah ! la main de Dieu est véritablement sur eux, mais c'est pour punir dans leurs personnes les vices de leurs pères, et afin qu'ils en comblent la mesure.

Encore s'ils étaient assez forts eux-mêmes pour se faire au milieu de leurs familles une retraite dans laquelle leur cœur, par une protection particulière, fût comme gardé et retranché contre la corruption du siècle : *Erat in desertis* (*Luc.*, I, 80) ; alors ils pourraient comme notre saint recevoir de Dieu immédiatement ce que vous leur refusez, et renouveler dans nos jours ce grand miracle dont parle l'Ecriture, et qui se fit au jour de la révolte de Coré, que pendant que leurs parents périraient ils échapperaient à leur ruine : *Factum est grande miraculum, ut Core pereunte, filii ejus non perirent* (*Num.*, XXVI, 10, 11). Jean-Baptiste habita les déserts pour assurer à son cœur toute la portion de l'Esprit qu'il avait reçu, pour croître et se fortifier dans la connaissance du mystère qui lui était révélé, pour s'occuper uniquement de Dieu et du ministère auquel il était destiné, et pour faire voir dans la suite que c'était Jésus-Christ seul qui l'avait instruit : *Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel*.

De combien de grâces et de lumières ne fut-il point encore favorisé dans ce séjour de trente années qu'il fit dans un désert ! Vous dites souvent, mes frères, que, pour nous rendre habiles dans l'art de vous conduire et de vous prêcher, nous devrions vous avoir un peu fréquentés ; que l'usage du monde perfectionnerait nos talents et nous donnerait ceux que nous n'avons pas. Détrompez-vous, chrétiens auditeurs, le silence des forêts en apprit plus à Jean-Baptiste que n'eût fait le tumulte des villes. La familiarité avec Dieu, la contemplation et la prière, lui valurent toute l'expérience qu'on voudrait trouver en nous. Hélas ! cette expérience nous fut presque toujours fatale. En fréquentant le monde, nous ne l'attirons pas, mais il nous attire ; il ne nous écoute pas, mais nous l'écoutons ; nous épousons ses erreurs, et nous oublions les vérités ; nous ne l'édifions pas, mais il nous corrompt, et par-dessus tout, nous perdons toujours à en être trop connus, et nous ne gagnons rien à le bien connaître. C'est du ciel qu'il faut que nous paraissions sortis, comme Jean-Bap-

tiste; c'est de Dieu que nous devons emprunter des armes pour vous combattre : et alors nous pourrions d'autant mieux vous ramener de vos égarements que dans la retraite nous nous serons plus remplis de la justice et de la vérité qui les condamnent.

Mais qu'est-ce que cette connaissance, toute sublime, qu'elle est, si elle ne produit pas l'amour de Dieu dans nos cœurs? second caractère de saint Jean, connaissance d'amour : *Quand j'aurais pénétré*, disait saint Paul, *tous les mystères, que je serais pourvu de toutes les sciences et que ma foi serait assez forte pour transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien* (I Cor., XIII, 2). Mais s'il était permis d'ajouter à ces paroles, je dirais que sur le fait de la religion il n'y a que la charité qui soit vraiment lumineuse; qu'une science qui n'a point gagné jusqu'au cœur, qui ne l'a point dilaté, qui ne corrige point ses amours, n'a ni profondeur ni solidité, et qu'on ne connaît bien la vérité qu'autant qu'on l'aime. L'amour de Dieu est un grand maître qui donne plus à l'esprit qu'il ne reçoit de lui. Dès qu'il est possesseur de la volonté, il communique l'intelligence, il ouvre les yeux de l'âme, il rapproche les objets les plus éloignés, il y répand un jour serein, il fait voir en un moment ce qui était le plus incompréhensible. C'est ainsi que les divines Écritures, en marquant le caractère le plus essentiel de la nouvelle alliance, qui devait être d'imprimer la charité dans le cœur, ont eu soin de nous dire qu'elle y graverait la loi (*Jerem.*, XXXI, 33), qu'elle y porterait la lumière, et que le frère n'aurait plus besoin d'être enseigné par le frère. C'est ainsi que le Prophète, en se récriant sur l'amour que Dieu lui avait donné pour ses préceptes (*Psal.* CXVIII, 97), avoue qu'il avait plus appris à cette école qu'à celle deses maîtres (*Ibid.*, 99), et qu'il surpassait en intelligence les sages et les vieillards (*Ibid.*, 100). C'est ainsi que Salomon, en nous déclarant qu'il avait toujours aimé la sagesse, *Hanc amavi* (*Sap.*, VIII, 2), se rend ce témoignage, qu'elle lui avait donné la véritable science de tout ce qui existe : *Dedit mihi horum quæ sunt scientiam veram* (*Sap.*, VII, 17).

A ces traits ne reconnaissez-vous pas Jean-Baptiste, chrétiens auditeurs? ou si vous en pouviez douter, le témoignage de son Maître vous serait-il suspect? Il était, nous dit-il, une lampe ardente et luisante : *Lucerna ardens* (*Joan.*, V, 33) : il ne fut pas de ces prophètes qui n'obéissaient qu'en esclaves, comme Balaam, à l'esprit qui les avait saisis (*Num.*, XXII, 35-38), ou qui, ne parlant point d'eux-mêmes, comme Caïphe dans la suite, n'entendaient point les paroles que Dieu leur mettait sur les lèvres (*Joan.*, XI, 51). Ce fut à son cœur que Jésus-Christ adressa d'abord tous les traits de sa lumière divine; il s'était haté d'y allumer le feu de son amour : *Ille erat lucerna ardens*, et dès lors il en sortit un éclat qui rejaillit sur toute son âme, qui lui fit voir à découvert toute la gloire de son Sauveur, le transfor-

ma dans la même image, selon les expressions de l'Apôtre (II Cor., III, 18), le fit avancer de clarté en clarté, et le rendit vraiment une lampe ardente et luisante : *Ille erat lucerna ardens et lucens*.

Ah! s'il n'avait pas aimé, l'eussions-nous vu se déclarer authentiquement l'ami de l'époux : *Amicus sponsi* (*Joan.*, III, 29)? se réjouir à son arrivée; toujours attentif à le chercher pour le faire connaître; l'épiant comme au passage pour le montrer; jaloux à l'excès (si on peut le dire) de se rabaisser pour en relever la gloire; exact à se renfermer dans les bornes qui lui étaient prescrites, pour ne point donner le change; adroit à détourner tout ce que la conformité des mœurs et de la vie pouvait faire naître de soupçons à son avantage; reprochant à Jésus-Christ même lorsqu'il le baptisait, de ce qu'il se méconnaissait et donnait lieu de le méconnaître; parlant de lui selon tout ce qu'il était; insistant sur ce que les yeux de la chair ne pouvaient point voir en lui, marquant les signes qui lui avaient été révélés pour le distinguer; disant toujours : Le voilà, dès qu'il paraissait; le désignant enfin par l'endroit qui pouvait le rendre plus aimable et le faire suivre, je veux dire, comme l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde (*Joan.*, I, 29).

C'est une tentation bien délicate pour l'amour-propre que celle de s'élever soi-même sous prétexte d'accréditer son ministère; de se maintenir dans l'opinion des hommes comme pour honorer sa dignité; d'accepter les louanges les plus injustes sous l'apparence de l'utilité publique, de recevoir un honneur qu'on n'a point cherché; de laisser au moins les esprits en suspens sur les avantages qu'ils nous attribuent; de se réserver quelque portion d'une gloire qui semble même venir de Dieu, et de s'affliger lorsqu'elle nous est enlevée.

Je ne suffirais pas, mes frères, à développer ici toute la vertu de Jean-Baptiste, et l'on dirait que du sein de Dieu où il habite il s'oppose encore aux éloges que je voudrais lui donner. Mais non, je ne ferai point violence à l'esprit dont il fut rempli : le simple récit de ce que Dieu lui-même a dicté en dira plus que nos réflexions. Tout ce qu'il y a de grands et de savants dans Jérusalem lui font une solennelle ambassade (*Ibid.*, 19, etc.) : l'attente où l'on était du Messie faisait désirer que ce fût lui; l'éclat de sa vertu, la force de sa prédication, la singularité de son baptême, semblaient le dire à tout le monde; nier qu'on fût le Christ, c'était en quelque sorte nier qu'on fût envoyé de Dieu, parce qu'en effet on n'en espérait plus d'autre avant lui; et dans l'opinion des scribes et des docteurs, tout ministère nouveau était illusion; un prestige dont on fascinait les yeux, une témérité punissable, dès que ce n'était point le ministère du Messie ou de quelques-uns des prophètes qui avaient déjà paru. *Pourquoi baptisez vous*, lui disait-on, *si vous n'êtes pas le Christ* (*Ibid.*, 25)? D'ailleurs, il était interrogé par des pharisiens, gens or-

gueilleux qui ne cherchaient qu'à le rabaisser, à décrier sa mission, à proscrire son baptême : *Qui missi fuerant, erant ex phariseis* (*Ibid.*, 24)

Cependant non-seulement il ne le nia pas, mais il le confessa, et le confessa à plusieurs reprises : *Je ne suis pas le Christ* (*Ibid.*, 20). Que lui restait-il à faire? Le doute était levé; on ne pouvait plus s'y tromper; il l'a dit : *Je ne suis pas le Christ*; et il lui est permis, ce semble, de dire désormais tout ce qu'il est. Non, mes frères, il craignit encore que ce qui lui resterait de gloire ne fût usurpé sur celle de son Maître. Les peuples étaient depuis longtemps accoutumés à se donner au premier venu : un Elie qui réparait, un prophète qui revient, eût attiré tous les esprits : c'était au Messie qui allait paraître qu'il fallait les appliquer. *Non*, répondit encore Jean-Baptiste, *je ne suis point Elie, je ne ne suis point un prophète* (*Ibid.*, 21), confession qui, dans la rigueur des termes, n'énonçait que la vérité, mais qu'un plus faible amour pour Jésus-Christ n'eût point hasardée; qui semblait dégrader son propre ministère dans un point des plus honorables, tel que celui de précéder le Messie dans l'esprit et la vertu d'Elie (*Luc.*, I, 17), et de l'indiquer par révélation, dans un point, dis-je, si essentiel, que le Messie lui-même lui restituera dans la suite avec avantage ce qu'il se refuse aujourd'hui (*Matth.*, XI, 9). *Qui êtes-vous donc? Je suis une voix qui se perd en l'air*; une voix qui crie et qui se fait entendre, mais qui ne doit fixer l'attention qu'à ce qu'elle énonce, à la chose qu'elle exprime, au Verbe dont elle est l'organe : *Ego vox clamantis* (*Joan.*, I, 22, 23).

Ne soyez donc pas surpris, mes frères, si vous le voyez un jour, pour détromper ses propres disciples et les détacher de sa personne, les renvoyer à Jésus-Christ et au témoignage de ses œuvres, leur rappeler sans cesse tout ce qu'il leur en a dit, réprimer leur jalousie sur la différence des ministères, les reprendre de ce qu'ils envient au Messie la gloire qui éclate en lui, la foule qui le suit, l'excellence de son baptême, et leur adresser ces paroles qui devraient, mes frères, être à jamais votre devise dans vos charges et dans l'usage que vous faites de votre crédit, de votre puissance, de votre autorité : paroles qui expriment tout l'amour de Jean-Baptiste, et qui représentent en abrégé toute la disposition d'un ministre fidèle de la charité, de la vérité et de la justice : Il faut qu'il croisse, et que je diminue : *Illum oportet crescere, me autem minui* (*Joan.*, III, 30); parce qu'en effet, dès que Dieu est glorifié et que Jésus-Christ est connu, il n'est pas fort important que nous le soyons, et que, de même que la parole n'est plus nécessaire aussitôt que la pensée est entendue, de même aussi le Verbe étant manifesté, la voix de Jean-Baptiste ne devait plus retentir.

Or, mes frères, c'est cet amour de Jean-Baptiste pour son Maître que j'ai dit être la source de ses abondantes lumières, amour qui l'appliqua à Jésus-Christ, qui le lui fit

étudier, qui le lui fit comprendre, et qui, en l'éclairant pour Israël, devait aussi le sanctifier pour lui-même. Je ne vous attaquerai point ici, vous que la haine des vérités a rendus incrédules aux vérités mêmes; qui pour vous défendre des traits qu'elles vous portent, armez toute votre raison pour les combattre, et qui, étant intéressés à ce qu'elles ne soient pas, faites tous vos efforts pour vous dissimuler ce qu'elles sont; votre état est déplorable, et il ne nous surprend pas; il faut que la vérité vous fuie, puisque vous la blasphémez. Mais c'est à vous, chrétiens, que je dis que vous ne pouvez bien connaître qu'en aimant. Ah! il n'est pas étonnant que vous ne compreniez pas la religion, que vous en parliez si mal, que vous hésitiez sur tout, que votre foi vous laisse toutes vos ténèbres. Aimez, et vous comprendrez; convertissez-vous au Seigneur, et le voile qui vous le cache sera levé (*Eccli.*, II, 10). La charité, dit saint Paul, surpasse la science (*Ephes.*, III, 19), parce que c'est la charité qui la donne, qui l'étend, qui la sanctifie. Cette charité une fois répandue dans vos cœurs, elle résoudra tous vos doutes, elle vous éclaircira tous les mystères, elle sera votre conseil, votre flambeau et votre lumière. Connaissance d'amour dans saint Jean; second caractère. Mais il en est un troisième, c'est une connaissance d'épreuve, c'est-à-dire qu'il éprouva en lui tous les différents états et tous les mystères de Jésus-Christ, afin d'être son prophète et son précurseur par sa vie, comme il devait l'être par sa doctrine.

L'Ecriture nous apprend que celui qui n'a point été éprouvé n'a rien appris : *Qui non est tentatus, quid scit* (*Eccli.*, XXXIV, 9)? La vérité a ses dimensions et ses voies qu'il faut avoir parcourues pour les bien connaître; la religion est un infini qu'on ne découvre qu'autant qu'on y marche; et la sagesse divine, dans l'économie des mystères, ne se démontre qu'à ceux qui la cherchent. Mais le Verbe incarné était encore plus incompréhensible, s'il ne se fût imprimé et reproduit dans les âmes. Ceux d'entre les patriarches et les prophètes qui ont été les plus éclairés sur le mystère de son premier avènement sont ceux dont les actions ont été des portraits plus fidèles de ses états futurs. *Abraham mérita de voir son jour* (*Joan.*, VIII, 56) par le sacrifice qu'il offrit de son fils Isaac; il le recouvra, dit saint Paul, comme d'entre les morts, en figure de la résurrection : *Unde cum et in parabolam accepit* (*Hebr.*, XI, 19), David avait connu tout le détail de ses douleurs et de sa passion, parce que David par ses maux et ses tribulations l'avait copié au naturel. Mais avouons-le, chrétiens, Jean-Baptiste est plus grand que les autres prophètes par cet endroit; et s'il a connu tout ce qu'était Jésus-Christ, on peut dire que c'est parce qu'il l'a tout éprouvé en lui-même, jusqu'à donner lieu de le prendre pour le Messie.

Je laisse à d'autres le soin de faire le parallèle des différents événements qui ne sont, à

le bien dire, que les richesses superflues, les ornements ajoutés au tableau. Je ne relèverai point les circonstances communes à Jésus-Christ et à Jean-Baptiste, comme d'avoir été tous deux annoncé par le même ange, et presque dans les mêmes termes; d'avoir été conçus l'un par une vierge, l'autre par une femme stérile, tous deux par miracle; d'avoir reçu chacun leur nom, et un nom mystérieux, avant que de naître; d'avoir exercé chacun leur mission dans le sein de leurs mères; d'avoir prophétisé par leurs bouches; d'avoir attiré tous deux à leurs berceaux ou des adorateurs, ou des admirateurs; d'avoir fait dire d'eux qu'ils croisaient en esprit et en grâce, comme si c'eût été en proportion égale; de s'être cachés tous deux pendant trente ans avant que de commencer leur ministère; d'avoir ouvert tous deux leurs prédications par les mêmes paroles; de s'être tous deux formés des disciples; d'avoir eu chacun leur baptême; de s'être rendu témoignage l'un à l'autre. Mais il se présente ici quelque chose de plus grand et de plus digne de votre attention.

Tout le mystère du Messie, dans son état passible et mortel, est de crucifier et d'anéantir par la pénitence l'homme de péché. Le Verbe n'en a pris la forme que pour nous apprendre, en le soumettant à la douleur et à la mort, ce que nous en devons faire. La mortification et la croix distinguent Jésus-Christ de tous les législateurs du monde : c'est la parole abrégée que Dieu a créée sur la terre (*Rom.*, IX, 28; c'est le sommaire de l'Evangile (*Isai.*, X, 23, sec. LXX); c'est ce qui est écrit du Messie à la tête du livre : *In capite libri scriptum est de me* (*Psal.* XXXIX, 8). Hors ce point là, il n'y a plus ni Sauveur ni salut pour le genre humain. Mais où fixerons-nous l'époque de cette doctrine? quel est le premier qui mérite de servir de preuve de cette vérité? Jusqu'à Jean-Baptiste les prophètes et la loi n'ont fait que la prophétiser : *Omnes prophetæ et lex usque ad Joannem prophetaverunt* (*Matth.*, XI, 13); mais elle n'a commencé à avoir son accomplissement entier que dans le temps et dans la personne de Jean-Baptiste : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cælorum vim patitur* (*Ibid.*, 12). Ne semblait-il pas, mes frères, que Jésus-Christ en parlant ainsi, se refuse à lui-même la gloire d'avoir jeté les premiers fondements de l'Evangile : *Ex eo regnum Dei evangelizatur* (*Luc.*, XVI, 16); que c'est à son précurseur que l'on doit remonter pour le bien entendre; et qu'étant obligé, pour l'économie de son ministère, de rendre sa vie plus commune, il veut que l'on consulte Jean-Baptiste pour découvrir dans sa conduite le dénouement de ce grand secret inconnu jusqu'alors? *Qui habet aures audiendi, audiat*, dit-il à ce sujet (*Matth.*, XI, 15).

Ah! désormais il n'y a donc plus lieu d'être surpris; tous les états d'humiliations, d'amertumes et de mort en Jésus-Christ s'expliquent dans la personne de son précurseur. Nous apprendrons à cette école, si

nous voulons être chrétiens et vrais disciples de l'Evangile, ce qu'il faut penser des plaisirs du monde, du faste des cours, des richesses et des divertissements profanes; nous saurons s'il est permis de se vêtir mollement, de nourrir avec délicatesse, de flatter par toutes sortes de sensualités un corps de péché. En voyant Jean-Baptiste nous connaissons ce que c'est que de crucifier sa chair, de mortifier ses sens, de se réduire à des privations, d'écarter loin de soi tous les objets de la vanité et de la cupidité; de souffrir avec patience les mépris, la pauvreté, les douleurs, les injustices. Le désert où il habita, les peaux dont il fut revêtu, les sauterelles dont il vécut, cette abstinence excessive, jusqu'à ne manger jamais de pain et ne boire jamais de vin, *Neque manducans panem, neque bibens vinum* (*Luc.*, VII, 33), jusqu'à faire dire qu'il ne mangeait ni ne buvait : *Neque manducans, neque bibens* (*Matth.*, XI, 18), son martyre, sa mort, seront comme le commentaire de la doctrine de Jésus-Christ, l'expression vive et fidèle de son état sur la terre et de nos devoirs envers lui; de sorte, chrétiens, que Jésus-Christ et Jean-Baptiste doivent être regardés comme un même docteur qui nous parle, un même modèle à suivre, une même voix qui se fait entendre dans les places publiques et qui nous reproche de ne pas l'écouter : *Similis est pueris sedentibus in foro, qui clamantes coequalibus dicunt : Cecinimus* (*Ibid.*, 16).

Je comprends maintenant ce que signifie cette parole : *Ego vidi* (*Joan.*, I, 34), Je l'ai vu. Jean-Baptiste a vu Jésus-Christ; il l'a vu souffrant et crucifié à ses yeux, parce qu'il l'a trouvé imprimé en lui. Son propre cœur le lui a enseigné, sa propre conduite a été son interprète; il eût fallu qu'il se fût méconnu lui-même pour ne le pas connaître. Mais je comprends bien aussi, mes frères, pourquoi vous ne le connaissez pas; c'est parce que vous ne l'avez point avec vous, et que vous ne le représentez point : *Ipsi vos probate* (*II Cor.*, XIII, 5). Ne voyez-vous pas, disait l'apôtre saint Paul, que Jésus-Christ est en vous? Mais il faut dire aux chrétiens de nos jours : Ne voyez-vous pas qu'il n'y est point. Dans quelque état que je vous considère, dans l'adversité ou dans la prospérité, riches ou pauvres, esclaves ou libres, Jésus-Christ est absent de vous. Sa volonté n'est point la vôtre; ses pensées, ses jugements, ses maximes ne sont point les vôtres; vous mettez toujours une distance infinie entre lui et vous, et peut-être qu'en vous examinant je n'y découvrirais pas un seul trait de ressemblance. Vous ne comprenez pas son Evangile et sa morale; mais essayez, faites sa volonté, et vous reconnaîtrez sa doctrine; prêtez-vous à son seau divin, à l'esprit de sa grâce; souffrez qu'il grave son image dans vos cœurs; soyez fidèles à sa loi, et dès lors il s'expliquera, il se manifestera à vous : *Manifestabo ei meipsum* (*Joan.*, XIV, 21), et de plus vous serez en état de le prêcher et de l'annoncer : c'est la seconde partie de l'éloge de notre

saint. Ce que Jésus-Christ a manifesté de lui-même à Jean-Baptiste, vous venez de le voir ; ce que Jean-Baptiste a manifesté de Jésus-Christ, c'est mon second point.

SECOND POINT.

C'est une réflexion fort judicieuse de saint Augustin, que Dieu n'éclaire jamais une âme qu'il ne lui inspire en même temps le désir et les moyens d'éclairer les autres, et qu'il ne s'en serve comme d'un instrument pour l'édification et le salut de quelqu'un :

Hæc est lex divinæ providentiæ, ut nemo a superioribus adjuvetur ad cognoscendam et percipiendam Dei gratiam, qui non ad eamdem puro affectu inferiores adjuverit. C'est qu'en effet, mes frères, depuis que Dieu est sorti de lui-même et que le Verbe s'est manifesté, tout ce qui en reçoit les impressions se hâte de le produire : *La Sagesse*, dit l'Écriture, *fait entendre ses cris au dehors, et sa voix retentit dans les places publiques* (Prov., I, 20). Mais il faut l'avouer, il eût été bien plus difficile à Jean-Baptiste de la renfermer en lui-même, non-seulement parce qu'il la connut mieux, qu'il en fut plus rempli, qu'il n'était venu que pour lui rendre témoignage, mais encore parce que l'état dans lequel il devait la montrer était plus nouveau, plus admirable, plus glorieux à Dieu et plus utile à l'univers. Il est même fort étonnant (et c'est peut-être ce qu'il y a eu de plus parfait et de plus divin dans Jean-Baptiste) que, voyant des yeux de la foi ce prodige du Verbe incarné, et sachant que déjà la terre le possédait, il ait pu retenir ses cris et sa voix pendant trente ans, souffrir avec tant de patience les délais de Dieu, et contenir dans le silence d'un désert une merveille que les anges du ciel, moins intéressés, ce semble, à la manifester, avaient néanmoins annoncée dès qu'elle eut paru ; merveille qui devait procurer tant d'honneur au premier qui la publierait, dont la nouvelle devait apporter au monde de si grands et de si heureux changements, qui avait été sollicitée pendant plusieurs siècles, et que tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de saints et de prophètes avaient accusée de lenteur et de retardement.

Mais non, le silence de Jean-Baptiste crie autant que sa voix : sa longue et profonde retraite est une preuve parlante de l'état d'anéantissement et d'obscurité où le Messie devait paraître. C'est du fond de ce désert que sortent ces vérités si essentielles, que notre premier devoir est de nous cacher, que Dieu a ses temps et ses moments qu'il ne faut pas prévenir, qu'on ne doit jamais rien entreprendre que par son ordre, et que le plus grand de tous les crimes, la source de tous les désordres, le grand fléau de l'Eglise est la fausse vocation, l'intrusion prématurée des ministres de la paix et des prédicateurs de la vérité..

Ah ! je commence à croire que Jean-Baptiste eût préféré cette manière d'instruire à la gloire d'une prédication plus solennelle, qu'il redoutât le ministère public comme la tentation la plus dangereuse pour l'amour-

propre ; qu'il eût consenti volontiers que Jésus-Christ fût connu sans être lui-même employé à le faire connaître, et qu'il eût mieux aimé se sanctifier seul que de risquer de perdre son âme, sous prétexte de l'utilité de ses frères.

Apprenez-le donc, vous qui ne cherchez qu'un vil intérêt ou une gloire temporelle dans le choix que vous faites d'un état ; qui ne consultez ni vos talents ni vos forces, moins encore la vocation de Dieu dans les poursuites ou l'acceptation que vous faites des emplois ; apprenez que dans le christianisme Dieu seul doit être le distributeur des charges, qu'on n'y doit entrer que selon l'esprit et dans les vues de Jésus-Christ, et que vous ne les exercerez jamais chrétiennement si sa parole ne s'est fait entendre à vous : *Factum est verbum Dei super Joannem* (Luc., III, 2). Mais apprenez que, dès que le champ vous est ouvert, tout ce que vous faites dans le monde, tous les titres qui vous donnent quelque rapport au prochain, tous les services que vous rendez, tous les ministères que vous exercez, doivent avoir pour fin d'avancer le règne de Jésus-Christ et de le faire connaître.

Jean-Baptiste l'avait connu par inspiration, et c'est ce qui le rendit si fidèle à publier tout ce qu'il avait appris de lui : il l'avait connu par amour, et c'est ce qui lui donna tant de zèle à le manifester : il l'avait connu par épreuve, et c'est ce qui lui fournit tant de courage pour le défendre. Fidélité dans le témoignage, zèle dans le témoignage, fermeté dans le témoignage : trois caractères qui finissent l'éloge de notre saint et qui sont une grande leçon pour vous, mes chers auditeurs.

Fidélité dans le témoignage : et comment n'eût-il pas été fidèle à dispenser ce qu'il avait reçu si abondamment ? Le même esprit qui possédait son âme devait aussi se répandre sur ses lèvres, et la plénitude de son cœur devait toute refluer au dehors. A peine en eut-il reçu l'ordre d'en haut que, renonçant au repos de sa retraite et de sa contemplation, il parut sur les bords du Jourdain, il en parcourut tout le pays. Mais voici un nouveau genre de prédication : ce n'est point une parole froide et languissante, un discours affecté et de pure cérémonie ; c'est un cri puissant qui retentit de toutes parts, qui porte l'effroi jusqu'au fond des cœurs, qui articule les plus hautes merveilles, qui publie tout le secret de Dieu, qui fait tomber le voile qui cachait la lumière, et qui met au grand jour et en évidence l'Évangile de notre salut.

En effet, qu'y a-t-il d'important dans la doctrine chrétienne que Jean-Baptiste n'ait développé ? N'est-il pas le premier à qui nous sommes redevables d'avoir connu le grand mystère de la Trinité ? En parle-t-il moins clairement que Jésus-Christ même ? Ne nous dit-il pas que le Père aime son Fils, qu'il lui a mis toutes choses en main (*Joan.*, III, 35), qu'il lui donne son esprit sans mesure (*Ibid.*, 34) ? N'est-ce pas de lui que nous ap-

prenons que le Fils est envoyé par le Père (*Ibid.*) ; que c'est sa parole qu'il nous annonce (*Ibid.*, 32) ; qu'il ne dit que ce qu'il a vu et entendu de lui ; qu'il baptise dans le Saint-Esprit (*Matth.*, III, 11), et par conséquent qu'il le donne aussi bien que lui ; que ce Fils est avant tous les temps ; que c'est du ciel qu'il est descendu ; qu'il est au-dessus de tout (*Joan.*, III, 31) ; que les créatures sont indignes de lui rendre les moindres services (*Ibid.*, 27) ; que la vie éternelle consiste à croire en lui (*Ibid.*, 35) ; que sans cette foi on demeure dans la haine de Dieu ; qu'il est plein de grâce et de vérité (*Joan.*, I, 17) ; que nous devons tous la recevoir de sa plénitude (*Ibid.*, 16) , que c'est à lui qu'il appartient de juger le monde, de faire le discernement du grain d'avec la paille, de recueillir l'un dans son grenier, et de précipiter l'autre dans le feu éternel (*Matth.*, III, 12) ?

O voix ! ô cri de Jean-Baptiste depuis que je vous ai entendus, je me trouve instruit de toute ma rédemption ; je vois à découvert et sans énigmes mon Rédempteur ; je sais que c'est celui dont les prophètes ont parlé (*Joan.*, I, 43) ; qu'il est le Christ par excellence ; qu'étant Dieu dans l'éternité, il s'est fait homme dans le temps ; qu'il s'est rendu victime pour tous mes péchés ; qu'il est l'agneau de Dieu qui doit être immolé pour les expier (*Ibid.*, 29). C'est par vous que je connais qu'il est vraiment Sauveur (*Joan.*, IV, 4), Sauveur choisi de Dieu (*Luc.*, XXIII, 35), Sauveur qui peut être vu des yeux de la chair (*Luc.*, II, 30 ; III, 6) ; qu'il est venu pour nous frayer la voie de la justice ; qu'il est lui-même cette voie (*Joan.*, XIV, 6), qu'il redressera toutes les nôtres ; qu'il abaissera tout ce qui s'oppose à son règne dans nos âmes (*Luc.*, III, 5) ; qu'il en remplira les vides affreux ; et qu'en leur donnant le Saint-Esprit, il y répandra le feu de la charité. Je comprends qu'il est cet Epoux qui doit sortir de son lit (*Psal.* XVIII, 6) et parcourir toute la terre pour se donner une épouse, pour former son Eglise, pour en rassembler les membres ; qu'il l'aime, qu'il la porte dans son sein (*Ephes.*, V, 25-29), qu'elle est à lui, et qu'il la comble de ses grâces ; que notre plus grande joie doit être d'y avoir été admis, d'y demeurer attachés, d'obéir à ses lois, de participer à ses sacrements, de recevoir d'elle le pain de la vérité qui lui est confié ; qu'il faut être à elle pour être ami de l'Epoux, pour entendre sa voix, pour recevoir sa vie ; et que la perfection du bonheur est de vivre et de mourir dans l'union de l'esprit qui découle de l'Epoux dans l'épouse : *Hoc ergo gaudium meum impletum est* (*Joan.*, III, 29).

Approchez, pécheurs, et vous apprendrez de Jean-Baptiste toute la doctrine de votre salut. Vous saurez que vous êtes par nature enfants de colère (*Ephes.*, II, 3), les enfants de ce serpent qui trompa votre premier père ; qu'une justice redoutable vous menace si vous ne vous convertissez ; que le temps est court, que le Dieu vengeur est prêt de vous

retrancher de la terre et de vous exterminer ; que tout ce que vous pouvez avoir ici-bas de titres et de qualités ne vous en préservera pas ; et que si vous êtes infidèles à la grâce qui vous a faits enfants de Dieu, membres de Jésus-Christ, héritiers du royaume où repose Abraham, il saura bien vous remplacer par d'autres, et se susciter des élus, s'il le faut, des pierres mêmes. Mais ne désespérez point ; la ressource à tous vos maux vous est indiquée : un vrai repentir, un changement de cœur et de volonté, un baptême de larmes, une confession sincère de vos fautes, opéreront votre réconciliation. Cependant vous pourriez encore vous y tromper ; il n'est point de véritable repentir qui ne doive produire des fruits. Ce n'est que par des satisfactions proportionnées que vous obtiendrez votre pardon ; chaque crime commis doit être réparé par des œuvres contraires. En vain vous vous flatteriez d'être convertis, en vain vous vous défendriez de la loi de la pénitence : si vous n'en produisez pas de dignes effets, tels que vous soyez, en quelque condition que vous vous trouviez, vous serez jetés dans le feu comme un tronc sec et stérile.

Et vous, riches, instruisez-vous de la loi de l'aumône. Comprenez que les pauvres sont les héritiers, que dis-je ? les usufructiers naturels de vos biens ; qu'ils doivent en jouir avec vous comme par indivis ; que tout ce que vous avez de trop leur appartient, et que la distribution de votre superflu doit être le premier effet et le premier signe de votre pénitence.

Je ne finirais point si je voulais ici faire passer en revue tous les états que Jean-Baptiste a instruits. Il entendit tous ceux qui l'interrogèrent ; il décida toutes les questions ; il sut démêler ce qu'il y avait de licite dans les emplois d'avec l'abus qu'on en pouvait faire ; il donna les règles d'une exacte justice (*Luc.*, III, 10-14) : mais par dessus tout il apprit à tout le monde que le règne de Jésus-Christ n'était point de la terre, mais du ciel ; qu'on ne devait point attendre de lui une félicité temporelle, mais éternelle ; que c'était à cela qu'il appliquerait tous les esprits ; que c'était là qu'il dirigerait toute sa morale, qu'il rapporterait tous ses mystères : *Appropinquavit regnum celorum* (*Matth.*, III, 2). En un mot, la prédication de Jean-Baptiste fut une analyse complète de l'Evangile, un précis exact de la loi nouvelle, le sommaire de ce que nous devons croire et pratiquer : de sorte, chrétiens, que, comme Jésus-Christ a dit qu'il avait enseigné tout ce qu'il avait appris de son Père (*Joan.*, VIII, 26), nous pouvons dire que Jean-Baptiste nous a fait connaître tout ce qu'il avait appris de Jésus-Christ ; et voilà ce que j'ai appelé fidélité dans le témoignage. Et certes, quel est le serviteur fidèle, dira un jour Jésus-Christ lui-même, si ce n'est celui qui distribue le pain de la parole selon la mesure qui lui en est donnée et dans le temps qui lui est marqué (*Matth.*, XXIV, 45) ? Heureux Jean-Baptiste de ce que son Maître, en

arrivant, l'a trouvé agissant de la sorte. Heureux nous-mêmes si nous étions, chacun dans notre état aussi fidèles à profiter de toutes les occasions de parler de Dieu, à défendre ses maximes et à en instruire tous ceux qui sont commis à nos soins; si nous rapportions à l'avancement de son règne tout l'exercice de nos emplois; si nous faisions servir à cette fin les droits que peuvent nous donner l'autorité, le rang, les distinctions, la noblesse, la réputation, l'amitié, le mérite et la vertu. Mais il faut pour cela du zèle; et c'est le second caractère du témoignage que Jean-Baptiste rendit à Jésus-Christ.

Il suffit d'être sensible à la gloire et de s'aimer beaucoup soi-même pour remplir les emplois avec dignité et avec exactitude, lorsqu'ils sont honorables par eux-mêmes, que leur objet intéresse et flatte le public, que les grandes récompenses y sont attachées et que le succès en peut être éclatant. Mais se consumer dans le travail, lorsqu'il est ingrat; se consacrer aux œuvres les plus basses, sans espérer d'autre salaire que le travail même; servir des hommes peu capables de reconnaître les services, et par le seul amour du devoir; c'est la vertu solide, la vraie grandeur d'âme, la sincère et pure charité. Jean-Baptiste est un grand modèle en ce genre. La parole qui lui était confiée n'était encore qu'une lettre qui ne portait point la grâce avec elle; le baptême qu'il donnait n'était qu'une cérémonie figurative; tout son ministère, une simple préparation à la nouvelle alliance. Il fut destiné à précéder le Messie attendu: mais en quel état et sous quelle forme devait-il le montrer? Ah! si c'eût été avec cet appareil, cet air de triomphe, cette magnificence et cet éclat que les Juifs demandaient, je serais moins surpris de voir ce précurseur l'annoncer avec tant de bruit. Quel autre eût osé se charger de dire du plus pauvre et du plus humble de tous les hommes, d'un homme confondu avec la populace, qui venait au baptême comme les pécheurs, que c'était le Rédempteur promis, le Restaurateur de l'univers, le Fils de Dieu? Les prophètes anciens avaient pu prédire avec honneur ses humiliations futures; et quand même on eût osé les démentir, ils pouvaient justifier leurs prédictions par des miracles. Mais Jean-Baptiste sorti du désert, inconnu jusqu'alors, avec la seule parole, sans autre miracle que celui d'une vie angélique, Jean-Baptiste se charge d'annoncer ce que les Juifs ne croiront pas dans la suite quand ils le verront; il affirme ce qu'à peine on pouvait comprendre dans le ciel; il vient rabaisser le ministère de Moïse devant un peuple qui avait mis en lui toute sa confiance; il veut qu'on reconnaisse la plénitude de la grâce et de la vérité dans celui qui écoutait comme les autres et qui n'avait point encore parlé (*Joan.*, I, 16, 17), et il sollicite des adorations pour un homme qu'il dit être dans la foule et qui semble n'oser paraître.

En vain, peuple incrédule, pharisiens et docteurs orgueilleux, vous contesterez à

Jean-Baptiste son autorité, vous disputerez sur sa mission (*Ibid.*, 24, 25), vous le traiterez de possédé du démon (*Luc.*, VII, 33), vous n'étoufferez point sa voix, vous ne ralentirez point son zèle; vous aurez beau lui opposer la dureté de vos cœurs, la force de vos préjugés, le dérèglement de vos mœurs, il n'en sera que plus hardi à vous reprocher vos vices, à vous menacer de la colère à venir, à vous proposer les règles les plus dures de la pénitence; vous ne le croirez pas, vous le mépriserez: mais ce n'est ni sur votre docilité ni sur vos respects qu'il ordonne l'exercice de son ministère. Il sait que si vous n'en profitez pas aujourd'hui, quelques-uns d'entre vous en profiteront dans la suite (*Joan.*, X, 42) et avoueront la vérité de tout ce qu'il a dit du Messie, qu'à la fin des temps sa parole convaincra l'incrédulité de vos enfants, réunira avec eux les cœurs de vos pères (*Luc.*, I, 16, 17; *Malach.*, IV, 6), rappellera les désobéissants à la prudence des justes, et préparera dans votre nation, infidèle aujourd'hui, un peuple parfait pour le second avènement, et cela lui suffit. Il ne veut point jouir de sa gloire dans ce monde, il consent de ne point recueillir ici-bas ses propres succès: la volonté de Dieu est sa loi, la gloire du nom de Jésus-Christ est son objet. Ne croyez pas même qu'il abuse de la confiance de ses disciples; ne disputez point avec eux sur son baptême (*Joan.*, III, 26); il saura bien le secret de les attacher à son maître, il les lui renverra dans le temps même de sa prison (*Matth.*, XI, 2), lors, ce semble, qu'il aurait un plus grand besoin d'être consolé par eux; il ne cessera point de les instruire; sa parole n'est point enchaînée, elle ne s'éteindra qu'avec sa vie.

C'est un défaut ordinaire dans les grandes charges de négliger certains détails qui n'honorent point et qui sont rebutants par eux-mêmes. Dès qu'on se sent du mérite ou de la réputation, on commence à se rendre rare, on devient inaccessible, on se renferme dans sa propre fierté, l'on s'en sert comme d'un rempart pour écarter les petits et les faibles: souvent les plus zélés se refuseront aux pauvres, aux ignorants, aux enfants, aux pécheurs, sous prétexte qu'il n'y a rien à gagner, qu'on y perd son temps, que la vérité n'entre guère dans ces sortes d'esprits. Mais transportons-nous sur les bords du Jourdain, et nous verrons si l'on y fait quelque distinction des grands et du peuple, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres; si le ministre qui y sert paraît incommodé de la multitude qui vient à lui, s'il dédaigne les plus grands pécheurs, s'il a honte d'écouter les plus décriés du côté de l'honneur. Ah! qu'il est admirable de voir notre saint converser avec des soldats, instruire des publicains, entrer dans tout le détail des mœurs, s'appliquer à chaque condition, et nous donner un exemple de la charité la plus pure, la plus désintéressée et la plus éminente. Mais il faut encore du courage et de la fermeté dans le témoignage: troisième et dernier caractère qui termine l'éloge de notre saint.

C'est sans doute à ce dernier trait de l'éloge de Jean-Baptiste que vous m'attendez, mes chers auditeurs : mais j'ose à peine y toucher, de peur de le défigurer ; vos propres idées surpassent tout ce que je pourrais lui donner d'ornements. Vous ne voudriez pas que je relevasse notre saint par l'accès qu'il eut auprès du prince qui régnait alors dans la Galilée, que je lui fisse un mérite de sa réputation dans une cour où l'on ne voulait que du nouveau et du miraculeux, et où la vertu ne pouvait pénétrer qu'à la faveur du grand et de l'éclatant qui l'accompagnait. C'est ainsi que l'on se réjouira quelque jour à l'arrivée du Messie par l'opinion qu'on en a dans le monde (*Luc.*, XXII, 8, 11), et qu'il en sera indignement classé dès qu'on n'y trouvera pas ce merveilleux qu'on y cherchait. La réputation de Jean-Baptiste s'y soutint un peu plus longtemps, parce que c'était là qu'il en devait être le martyr. Mais comment s'y soutint-elle ? Ah ! quel l'occasion était favorable de ménager la faveur des grands pour accréditer son ministère, pour donner de l'autorité à ses premières prédications, pour s'attirer la créance des peuples ! Il passait dans l'esprit d'Hérode pour un homme juste et saint (*Marc.*, VI, 20), il en était craint et respecté, il avait part à sa confiance, il lui était utile par les sages avis qu'il lui donnait. N'était-il pas convenable de conserver ces avantages pour l'intérêt même de la vérité et du bien public ? Ne pouvait-il pas dissimuler pour quelque temps, attendre les moments heureux pour attaquer la passion favorite, s'épargner une persécution inévitable ? Que gagnait-il à dire ce qu'on ne voulait point entendre ? Les grands et les riches se convertissent-ils ? et ne vaut-il pas mieux en tirer le bien que l'on peut que de se rendre inutile en les blessant par quelque endroit sensible ?

Prudence humaine ! que vous eûtes ici un beau champ pour tromper un cœur moins généreux que celui de Jean-Baptiste ! vous n'aviez pas besoin de le tenter du côté des avantages humains, il n'en fut jamais susceptible ; vous trouviez dans sa religion et dans son zèle de quoi le surprendre, et vous aviez en apparence de grands succès à lui offrir de sa discrétion et de ses ménagements. Mais vous ne lui en imposerez point : plus vous êtes séduisante, plus vous serez confondue. Que lui importe que vous le condamnerez, pourvu qu'il rende son témoignage et qu'il accomplisse son œuvre ? *Non licet tibi* (*Ibid.*, 18). Que de détours une âme timide n'eût-elle point employés pour exprimer ce qui est renfermé dans ces paroles : Il ne vous est pas permis d'avoir pour femme celle de votre frère. Mais depuis quand osa-t-on dire aux grands que quelque chose leur fût défendu, qu'ils fussent soumis à des lois, qu'ils dussent reconnaître un supérieur et un maître ? *Non licet tibi*, il ne vous est pas permis ; mais vous permettait-on à vous-même de le dire et de le dire en face ? Attendez qu'on vous le demande : si vous ne flattez pas, ne censurez pas ; si vous censurez, faites-le avec

précaution, imitez au moins les prophètes vos prédécesseurs, qui ne reprenaient les grands qu'en énigmes et en paraboles. *Non licet tibi* ; vous attaquez par là deux puissances à la fois ; vous irritez tout une cour, vous donnez avantage aux ennemis de la vertu, vous faites triompher la flatterie et l'iniquité, et, sans aucune apparence de succès, vous exposez votre liberté et votre vie. *Non licet tibi* ; il ne vous est pas permis : vous l'avez dit, on le sait, n'insistez plus, et abandonnez le reste à Dieu.

Mais non : vous êtes la voix du Messie ; il faut qu'elle retentisse partout où vous êtes avec force et avec éclat : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia* (*Psalm.*, XXVIII, 4) ; il faut qu'après avoir ébranlé les déserts elle brise les cèdres, et qu'après avoir tonné sur les eaux elle révèle ce qu'il y a de plus noir et de plus ténébreux : *Revelabit condensa* (*Ibid.*, 9). Hérode n'est pas instruit par votre témoignage, mais nous le sommes par votre fermeté ; les hommes en devinrent alors plus méchants, mais Dieu en est aujourd'hui plus glorifié.

Ainsi, mes frères, qu'êtes-vous allés voir, je ne dis plus dans le désert, mais au pied du trône ? un roseau agité par le vent (*Matth.*, XI, 7, etc.), une âme lâche et rampante, un servile adulateur ? Je l'avoue, c'est là qu'on les trouve. Mais Jean-Baptiste n'y est pas pour y faire sa cour ; c'est un Elie en courage et en vigueur, plus grand qu'Elie par le supplice qui va terminer sa mission. Non ! le char qui enleva Elie ne fût pas si éclatant que la prison qui reçoit Jean-Baptiste. La gloire d'Elie ressemble plus il est vrai à celle du Christ qui doit juger le monde, mais la gloire de Jean-Baptiste ressemble plus à celle du Christ qui doit le racheter ; et si Jean-Baptiste fut digne d'être appelé un Elie par son courage, Elie sera digne à la fin des temps d'être appelé un Jean-Baptiste par sa mort.

Enfin, mes frères, nous touchons au dernier moment qui doit finir une si belle vie. Mais à qui sera-t-elle sacrifiée ? Ah ! prince infortuné ! faut-il que ce soit à une impudique, à une comédienne, à une adultère ? Vous en avez fait le serment : mais quelle religion que celle qui viole tous les droits de l'humanité pour soutenir un engagement insensé ? Hérode a promis la moitié de son royaume (*Matth.*, XIV, 3, etc.) ; qu'il la donne, et qu'il conserve Jean-Baptiste. La tête qu'on lui demande vaut tous les royaumes ensemble ; il livre ce qui n'est pas à lui, et certes ses remords sauront bien le lui dire : il croira toujours voir Jean-Baptiste ; il craindra qu'il ne ressuscite pour lui reprocher ses désordres, son sacrilège et sa cruauté.

Mais autant que ce sacrifice fut impie de la part d'Hérode, autant fut-il religieux de la part de Jean-Baptiste. C'est là le vrai baptême qu'il avait demandé : *Ego a te debeo baptizari* (*Matth.*, III, 14) ; ses desirs sont exaucés. Jésus-Christ avait plié sa tête sous Jean-Baptiste qui le baptisait ; Jean-Baptiste plie aujourd'hui la sienne sous Jésus-Christ

qui l'immole. Jean avait baptisé Jésus-Christ dans l'eau; Jésus-Christ baptise Jean dans le sang. Jésus-Christ baptisé par Jean représentait les pécheurs; Jean baptisé par Jésus-Christ représente le Sauveur. Jean qui baptise Jésus-Christ voit la plénitude du Saint-Esprit en lui; Jésus-Christ qui baptise Jean, la lui communique. Jean-Baptiste entend la voix du Père qui dit de son Fils : *Voici mon bien-aimé* (*Ibid.*, 17); Jésus-Christ donne à Jean-Baptiste la dernière preuve de son amour. Le baptême de saint Jean sur Jésus-Christ fut un acte de l'humilité du Sauveur; le baptême de Jésus-Christ sur saint Jean est une récompense.

Ces paroles, chrétiens, ne sont-elles pas expliquées : *Testimonium perhibui*, j'ai rendu témoignage? Cette tête encore fumante dans le bassin où on la porte ne les rend-elle pas même plus solennelles? Ce corps étendu par terre ne fait-il pas bien voir, comme celui d'Elisée, que Jean-Baptiste était un vrai prophète? *Mortuum prophetavit corpus ejus* (*Eccli.*, XLVIII, 14). Attendez, disciples fidèles d'un si fidèle témoin, ne l'ensevelissez pas encore : laissez-nous le temps de le contempler et de comprendre que la marque qui distingue les vrais témoins de l'Evangile sont les stigmates de Jésus-Christ (*Galat.*, VI, 17), sa mort imprimée dans notre chair, et ses ignominies peintes sur notre front. C'est par des sacrifices pour la justice, pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, que le zèle et la fidélité sont mis en évidence. Ah ! j'entends maintenant la prophétie qui fut faite sur notre saint : *Erit magnus coram Domino* (*Luc.*, I, 15) : Il sera grand devant le Seigneur ; parce qu'en effet la vraie grandeur consiste dans le sacrifice, qu'il n'y a de gloire solide qu'à être foulé aux pieds et à devenir l'opprobre du monde pour Jésus-Christ, et que tout l'honneur que Dieu a fait rendre à Jean-Baptiste est autant le fruit de son triomphe en mourant que du miracle de sa naissance. Puisseons-nous, mes frères, mériter ce dernier trait de ressemblance avec Jésus-Christ, être crucifiés et mourir avec lui : c'est cette gloire que je vous souhaite. Amen

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT PIERRE.

Simon Petrus, servus et apostolus Jesu Christi, iis qui cœqualem nobiscum sortiti sunt fidem.

Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui sont participants comme nous du précieux don de la foi (II Petr. I, 1).

N'y aurait-il donc, mes frères, qu'une manière de louer les saints ? Nous conviendrait-il dans l'éloge que nous en faisons de consulter le goût de nos auditeurs plutôt que leur intérêt ; de chercher à leur plaire plutôt qu'à les instruire ; de satisfaire leur curiosité plutôt que de servir à leur utilité ? Un prédicateur du premier d'entre les apôtres doit être, au gré du public, un grand panégyriste. On exige qu'il déploie tout son art pour mettre dans leur jour les vertus éminentes d'un saint aussi recommandable que saint Pierre. On veut admirer plutôt que s'édifier.

Non, chrétiens ; mon dessein est moins de vous parler de saint Pierre que de le faire parler lui-même. C'est sa propre bouche qui le louera, c'est sa parole qui vous instruira : mon texte a dû vous l'annoncer : *Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui sont comme nous participants du précieux don de la foi*. Et certes, nous ne pouvons mieux l'honorer qu'en l'écoulant ; il a droit comme notre chef et notre prince de nous enseigner. Ses leçons toujours vivantes doivent être plus efficaces que les nôtres : sa mission fut de confirmer ses frères dans la foi de Jésus-Christ, sa grâce fut de convertir les cœurs. Un éloge de sa vertu serait toujours la parole de l'homme ; mais sa doctrine est la parole de Dieu : et nous sommes d'un côté si frappés de ce que huit mille personnes se convertirent à ses deux premières prédications, et de l'autre de ce que nos discours ne produisent presque aucun fruit, que j'ai cru dans cette solennité devoir emprunter sa voix pour essayer de dompter la dureté des cœurs et de ramener les pécheurs de leurs égarements.

Les deux lettres que la Providence nous a conservées de lui, et que l'Eglise reconnaît avoir été dictées par le Saint-Esprit, sont le fonds où je puiserai toutes les vérités que je dois vous dire aujourd'hui. Vous y verrez tout le précis de la doctrine de Jésus-Christ ; vous y apprendrez en abrégé tout ce que vous devez savoir, et vous y découvrirez dans un seul point de vue tout ce qui concerne la destination, les devoirs, les épreuves et les ressources d'un chrétien.

En effet, la vie chrétienne suppose d'abord une destination et des devoirs : l'apôtre saint Pierre vous expliquera l'un et l'autre avec une netteté capable d'éclairer les plus aveugles. La vie chrétienne suppose encore des épreuves et des ressources : saint Pierre vous les développera avec une force qui doit toucher les plus endurcis. Le chrétien est destiné à une vie immortelle ; mais il a des lois saintes qu'il doit observer pour l'obtenir. Le chrétien doit se préparer à des tentations ; mais il a des secours puissants pour en triompher. Ainsi, mes frères, dans mon premier point saint Pierre vous montrera votre fin et vos obligations, et dans mon second point il vous exposera vos dangers et vos ressources. Prions-le qu'il nous obtienne cette plénitude de l'esprit divin qui rendit sa parole si puissante, et que cette même parole dans notre bouche ne perde rien de sa force et de son efficace. Marie qui était avec lui lorsqu'il reçut cet esprit, portera nos vœux communs aux pieds de son Fils lorsque nous lui aurons dit : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT

Il n'est rien, mes frères, de plus frivole que tout ce qui se dit et tout ce qui s'écrit pour les enfants des hommes. Si nous lisons les livres qu'on a faits, ou les discours qu'on a prononcés, soit pour nous apprendre les événements du monde, soit pour nous donner les principes des sciences humaines, soit pour nous élever à la plus sublime philosophie,

soit pour perfectionner les beaux-arts, soit même pour former les mœurs, pour établir et pour expliquer les lois, pour nous instruire des sages maximes du gouvernement, nous voyons d'abord que tous ces auteurs sont des hommes comme nous; que c'est par un tour d'esprit, par un caprice d'imagination et par un goût particulier qu'ils se sont portés à mettre leurs ouvrages au jour; qu'ils n'ont puisé leurs connaissances que dans la commune raison, et qu'ils ne nous disent rien qu'un autre homme n'eût pu trouver s'il eût fait les mêmes recherches. J'examine ensuite quelle est la fin de toutes ces sciences; je me mets moi-même à l'épreuve pour voir si j'en suis plus heureux et plus sage, si elles m'ont appris à me connaître, si elles ont servi à débrouiller cette confusion d'idées, de sentiments et de désirs que j'éprouve dans mon âme; si elles répondent à toutes les questions que je me fais sur cet Etre invisible sous la main duquel je me trouve, sur cet infini en durée et en immensité où je m'efforce de pénétrer, sur cet état de captivité, de souffrances et de misères où je suis réduit, sur ce combat continuel que je suis obligé d'essuyer entre ma raison et ma cupidité, sur cette tyrannie que mes passions exercent contre mon propre-esprit, sur cette incertitude qui m'accable de ce que je suis, où je vais, ce que je deviendrai; enfin sur tout: et après cet examen je serais tenté de regretter le temps que j'aurais employé à ces mêmes sciences, parce qu'en effet elles nous laissent tels que nous étions, que nous n'y découvrons rien de ce qui nous est le plus important à savoir, qu'elles ne nous guérissent point de nos véritables maux, qu'elles ne remplissent point le vide de notre cœur, que tout le fruit que nous en retirons se borne à une vie très-courte, et que ceux même qui en sont imbus sont quelquefois les plus déraisonnables, les plus injustes, les plus malheureux; qu'elles ne leur servent qu'à faire un personnage dans le monde, à flatter leur vanité, à nourrir leur présomption.

Que serait-ce si l'on se rejetait sur tout ce qui se débite ou dans les tête-à-tête, ou dans les compagnies? Si l'on entendait les conseils que les amis se donnent, les projets qu'ils se communiquent, les folles espérances dont ils se nourrissent mutuellement, si l'on savait tout ce que l'on inspire aux enfants, ce qu'on leur promet, à quoi on les porte, l'on ne pourrait s'empêcher d'avouer qu'il faut que les hommes soient bien petits et bien insensés pour se repaître de tant de chimères, et pour s'animer ainsi les uns les autres à courir après des biens si fragiles, si incertains, et qui sont la source de tant de crimes et de tant de maux.

Mais lorsqu'on parle aux enfants de Dieu on le prend sur un ton bien différent. L'on excite notre attention par le nom auguste de celui qui a fait les cieux et la terre; l'on se déclare ministre et envoyé de sa part; l'on s'annonce comme son interprète et son organe; l'on veut être écouté comme lui. Ce qu'on nous enseigne répond parfaitement à

la dignité de cette ambassade: nous reprenons vie; nous nous retrouvons nous-mêmes à la première parole qui nous est adressée; une lumière divine se répand dans notre âme; elle nous découvre et nous explique tout; nous sommes élevés, ennoblis, consolés, pleins d'espérance, heureux pour jamais, tels en un mot que notre cœur désire d'être.

Nous allons le vérifier, mes très-chers frères, par la doctrine du grand apôtre saint Pierre, doctrine que je vous ai promis de vous développer. Il semblerait d'abord que le premier état de celui qui nous parle devrait être un motif de ne pas l'entendre. Convient-il à un homme pauvre, ignorant, appliqué à un travail bas et servile, d'entreprendre de nous instruire? Mais aussi n'est-ce pas déjà un grand préjugé que ce même homme soit devenu le chef et le prince d'un peuple innombrable, qu'il ait été reconnu pour tel par toute la terre, que tout l'univers ait fait gloire de se réunir à lui comme à son centre, et que la même parole qu'il nous prêche aujourd'hui soit devenue par sa seule vertu la foi et la religion du monde entier? Nous voilà donc convaincus par avance que tout ce qu'il va nous dire est véritable; et l'accomplissement de la prédiction qui lui fut faite, lorsqu'il était encore simple pêcheur, que l'Eglise serait établie sur la foi qu'il a professée, comme sur un fondement inébranlable (*Matth.*, XVI, 18), cet accomplissement, dis-je, est un miracle si sensible, si continuel, tellement à la portée de tous les esprits, que dès lors il suffit à saint Pierre de parler pour qu'il mérite d'être écouté.

Pierre, apôtre de Jésus-Christ. Il pourrait nous dire qu'il a reçu son nom de celui même qui l'envoie, que ce nom est comme le titre de sa mission, le gage de la vérité et de l'efficacité de sa parole. Il est apôtre de Jésus-Christ, et il accepta ce ministère par la seule autorité de celui qui le lui confiait; il ne s'y porta point de lui-même, il n'y fut engagé par aucune vue d'intérêt ni de passion: on le condamna à tout quitter pour l'exercer; on ne lui promit que des travaux et des persécutions; il tira toute sa force du regard et de la parole de son Maître: *Intuitus eum Jesus dixit: Tu vocaberis Cephaz* (*Joan.*, I, 42); et dès les premiers essais de son apostolat il exerçait déjà un souverain empire sur l'enfer et sur les démons. Il est apôtre de Jésus-Christ, et en cette qualité il a conversé avec lui, il l'a suivi dans toutes ses courses, il a été témoin de tous ses miracles, il a connu tout le détail de sa vie, il a reçu l'intelligence de tous ses mystères, il en a vu l'accomplissement. Vous dirai-je qu'il est apôtre de Jésus-Christ, et apôtre privilégié non-seulement par sa primauté, mais encore par la confiance particulière de son Maître; qu'il vit sa gloire, qu'il en fut comme enivré? et ne nous avertit-il pas lui-même qu'il a entendu la voix du Père céleste lorsqu'il rendait témoignage que Jésus-Christ était son Fils bien-aimé? Il est apôtre de Jésus-Christ: par où donc doit-il commencer, sinon par annoncer le règne de Dieu, selon l'ordre qu'il

en reçut : *Euntes autem prædicate dicentes quia appropinquavit regnum cælorum* (Matth., X, 7).

Vous apercevez déjà, chrétiens auditeurs, la dignité de votre origine et le bonheur de votre destinée. Ce nom de Jésus-Christ qui envoie ses apôtres pour prêcher le règne de Dieu vous fait souvenir que le Fils éternel du Père, la Sagesse incréée, le Verbe qui est en Dieu, Dieu lui-même, a paru au milieu de vous pour vous montrer d'autres biens et pour vous élever à une autre gloire que celle que vous desiriez. Mais que ce mystère ne vous étonne point : vous pouviez être indignes par votre péché que Dieu s'approchât de vous, mais vous ne l'étiez pas par votre destination : vous n'avez été par cette cohabitation que rétablis et réparés, vous n'avez fait que recouvrer un bien pour lequel vous étiez créés. Je reconnais là votre première destination, qui était d'être unis à Dieu ; et j'ai moins de peine à comprendre cette charité qui l'a fait descendre jusqu'à vous, que l'aveuglement et l'ingratitude de ceux qui voudraient que sa providence ne s'étendît point sur nous, qu'elle nous laissât ramper sur la terre, qu'elle nous abandonnât à notre corruption et à notre malheureux sort.

Il est vrai que l'état où il s'est réduit semble combattre les idées que j'avais de sa grandeur et de sa gloire. Je ne savais pas qu'un Dieu pût s'humilier et s'anéantir jusqu'à ce point ; je ne m'attendais pas à le voir sous la forme d'un pêcheur, recevoir sur lui-même tous les traits de la vengeance que je mérite ; mais depuis que j'en suis instruit, sa puissance et sa sagesse m'en paraissent plus adorables ; je conçois que ma condamnation aussi bien que mon péché me demeureraient si je n'avais pas pour médiateur, pour pontife et pour avocat auprès de mon juge, un Dieu mourant, un Dieu crucifié ; je vois que tous ceux qui ne croient pas en lui ne marchent point dans la vérité, n'ont point d'idée de la vraie justice, sont dans la malédiction et dans l'esclavage des vices, qu'ils vivent et meurent sans espérance ; et par l'idée que j'ai de la sainteté et de la justice infinie de Dieu, aussi bien que par l'épreuve que je fais de la servitude de la chair et du péché, je ne sens point comment j'eusse pu être sauvé sans ce moyen qu'il a pris pour me racheter.

Ah ! je prête désormais l'oreille à tout ce qu'on pourra m'apprendre de ce médiateur, de ce Dieu fait homme : je consens de le regarder comme la caution publique de tout le genre humain ; j'aime à le voir à la tête d'une multitude d'enfants qu'il assemble autour de lui, dont il porte dans son corps toutes les offenses, dont il éprouve toutes les infirmités ; je souffre qu'on me dise que le juste meurt pour les injustes, qu'il les présente lui-même à son Père : *Ut nos offerret Deo* (I Petr., III, 18), qu'il répare par sa mort toute l'injure de leur péché, et qu'étant ressuscité par sa propre vertu il leur distribue son Esprit pour leur communiquer sa

force divine, pour leur fournir tout ce qui peut former la vraie vie et la vraie piété, pour les associer à sa justice, à son innocence, à ses mérites, à son royaume, à sa divinité même (II Petr., I, 3, 4).

Qu'est-ce donc, mes frères, que d'avoir été choisis pour entrer dans cette famille sous la conduite d'un tel chef ? Je passe sur le glorieux privilège dont parle notre apôtre : privilège qui consiste en ce que nous avons été connus de Dieu dans l'éternité, que nous avons été l'objet des pensées du Père céleste : *Electis secundum præscientiam Dei Patris*, (I Petr., I, 1, 2), et que nous avons reçu le don précieux de la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce qui peut expliquer dignement tous les avantages attachés à ce don de la foi ? qui est-ce qui peut dire comment elle nous lie au Verbe incarné, pour n'être avec lui qu'un esprit et qu'un tout, et pour entrer en partage de sa résurrection, de sa puissance et de sa gloire ? Il n'y avait que saint Pierre qui pût bien l'exprimer par cette pierre angulaire, cette pierre choisie et précieuse (I Petr., II, 4-6 ; *Isai.*, XXVIII, 16), pierre vivante à laquelle se réunissent plusieurs autres pierres pour former en l'honneur du Très-Haut un édifice parfait, une maison spirituelle, un temple incorruptible où la religion est une, sainte, agréable à Dieu, où tous ceux qui y entrent publient d'une commune voix et par un même esprit la grandeur et le pouvoir de celui qui les a appelés des ténèbres à son admirable lumière (I Petr., II, 9).

Ici, chrétiens auditeurs, ne vous représentez-vous pas cette ville sainte dont parle un autre apôtre, cette Jérusalem nouvelle descendue du ciel et parée comme une épouse qui veut plaire à son époux (*Apoc.*, XXI, 2) ; cette cité appelée le tabernacle de Dieu (*Ibid.*, 3) ; cette cité environnée de la clarté de Dieu, dont Dieu lui-même connaît toutes les dimensions, dont il compte toutes les pierres (*Ibid.*, 3, 11, etc.) ? Ces pierres sont toutes d'un grand prix à ses yeux ; elles ont chacune leur nom et leurs propriétés : c'est la gloire de Dieu qui éclaire cette ville ; c'est l'agneau qui en est la lampe (*Ibid.*, 23) ; son trône s'y trouve, ses serviteurs lui obéissent ; ils y voient son visage, ils portent son nom écrit sur le front (*Apoc.*, XXII, 3, 4).

O Dieu ! que de prérogatives cachées sous ces paroles ! Que le chrétien est grand de servir ainsi à un si riche édifice ! Quelle gloire peut-on désormais lui attribuer qui passe sa portée ? Que peut-on lui promettre qui ne lui soit proportionné ? Sera-t-il surpris de voir qu'on rende gloire à Dieu de l'avoir sanctifié par son esprit (I Petr., I, 2), de l'avoir arrosé du sang de son Fils, de l'avoir approché du pasteur et de l'évêque de son âme (I Petr., II, 25), de l'avoir renouvelé par la parole du Dieu vivant (I Petr., I, 23), de l'avoir racheté par la mort de l'agneau sans tache (*Ibid.*, 18, 19) ? Sera-t-il surpris d'entendre relever cette excessive miséricorde qui lui a donné en Jésus-Christ ressuscité une naissance nouvelle, une vive espérance

de posséder un héritage qui lui est réservé dans les cieux ; héritage où rien ne se détruit, ne se corrompt, ne se flétrit (*Ibid.*, 3, 4) ? Sera-t-il surpris de remporter le salut comme la fin et le prix de sa foi (*Ibid.*, 9), d'être gardé par la foi même (*Ibid.*, 5), et d'être soutenu par la vertu de Dieu pour arriver à cette fin ? L'étonnera-t-on lorsqu'on lui dira que ce salut lui fut prédit et préparé longtemps avant qu'il fût manifesté (*Ibid.*, 10, etc.) ; que le monde entier dès son origine l'annonçait et le figurait ; que toute la loi en fut le tableau ; que tous les saints en étaient occupés ; que les prophètes l'attendaient avec impatience, qu'ils épiaient les temps et les conjonctures où il devait paraître (*Ibid.*, 11) ; qu'il fut depuis Jésus-Christ prêché par toute la terre (*Ibid.*, 12) ; que le Saint-Esprit descendit du ciel sur les ministres qui devaient le publier ; que le Fils de Dieu n'a détruit la mort et n'a été placé à la droite de Dieu que pour nous en faire part : *Qui est in dextera Dei deglutiens mortem, ut vitæ æternæ hæredes efficeremur* (I *Petr.*, III, 22).

Je sais, mes frères, que plusieurs de ceux même qui devaient entrer dans la structure de cet édifice, qui par le baptême se trouvaient unis à la pierre angulaire, l'ont depuis rejetée par le crime et l'infidélité ; qu'ils se sont heurtés contre elle ; qu'elle les a fait tomber ; qu'elle est devenue pour eux un sujet de ruine (I *Petr.*, II, 4-8). Mais qu'ils nous disent ce qu'ils ont retrouvé en se désunissant d'avec elle. Qu'est-ce que sont tous ces hommes en qui la religion de Jésus-Christ est éteinte ? les voilà donc renfermés dans le temps, livrés à toutes les vicissitudes de la vie humaine, obligés de s'attacher à des biens qui leur échappent, ne pouvant parler à Dieu, étrangers à toutes ses promesses, n'espérant rien de sa providence. Quel état ! et comment ne sont-ils pas eux-mêmes effrayés d'être entraînés vers la maison de son éternité sans savoir ce qu'on y trouvera ; de se sentir vicieux par un penchant presque insurmontable parce qu'on l'aime ; d'être esclaves sans espérer de délivrance ; d'être toujours au-dessous de soi-même sans pouvoir se relever ; de désirer la vérité et le bonheur, et de ne les trouver jamais ? Vous les voyez non-seulement dévorés de soucis, d'inquiétudes, de remords ; toujours mécontents, toujours incertains, ne se fixant à rien, ne sachant à quoi s'en tenir ; mais vous ne découvrez parmi eux que bassesse, que lâcheté, qu'injustice, qu'emportement, que caprice, que déraison, que vices honteux, que passions détestables ; et ceux qui ont le plus figuré dans le monde, qui ont remué toute la terre, qui ont été l'âme des grandes entreprises, qui ont paru les plus heureux, ceux-là, dis-je, se flétrissent comme l'herbe, ils se fanent comme la fleur dans les campagnes : *Omnis caro ut fenum, et omnis gloria ejus tanquam flos feni* (I *Petr.*, I, 26).

Mais si vous me demandez ce que c'est que le chrétien et ce qu'il espère, je vous

répondrai que ce monde, tout vaste qu'il est, ne le renferme point, qu'il n'y attend rien, qu'il n'y demande rien, que la gloire et les richesses du siècle ne le tentent point, que la puissance des hommes ne l'effraie point, que tout ce qui se passe sur la terre lui paraît comme une scène qu'on joue et qui ne durera pas ; que les acteurs n'en sont à ses yeux que des personnages comiques qui ne peuvent amuser que les enfants et les insensés ; que le spectacle entier lui semble un de ces rêves un peu violents où tout se présente en confusion, où les idées et les impressions changent d'instant en instant, où le grand et le beau disparaissent presque au moment qu'on les aperçoit, et qui finissent en laissant un grand vide et une grande lassitude : je vous répondrai que le chrétien pénètre au delà de ce voile qui lui cache son Dieu ; que l'honneur, la gloire et la vertu de Dieu même reposent sur lui ; que l'Esprit de Dieu est sa vie (I *Petr.*, IV, 14), la volonté de Dieu sa règle, la justice de Dieu son conseil, la loi de Dieu sa lumière, la puissance de Dieu son appui, la providence de Dieu sa consolation, la vérité de Dieu ses délices, la grâce de Dieu sa richesse, l'amour de Dieu son bonheur ; la gloire, le royaume de Dieu, Dieu lui-même, l'unique objet de ses espérances.

Et qu'on ne croie pas que ce soit ici un caprice particulier, une chimère d'imagination, une pensée de philosophe ; et qu'on ne s'imagine pas que l'homme étant aussi faible, aussi corrompu qu'il l'est, ne puisse pas s'élever jusque-là. Non, mes frères, depuis que le Verbe s'est fait chair, nous ne sommes point étonnés de nous voir si grands et si élevés. La foi qui nous lie à Jésus-Christ nous fait triompher du péché, de l'enfer, du monde, de notre propre chair, de nos passions et de nos vices. Comme nous ne sommes par cette foi même qu'un cœur et qu'une âme avec Jésus-Christ, nous nous trouvons enrichis de son trésor, nous noyons tous nos vices dans son sang, nous empruntons sa force pour résister à toutes les tentations ; nous offrons à Dieu sa prière, son sacrifice, sa religion ; nous formons nos pensées, nos désirs et notre amour d'après lui ; et cette union si intime que nous tâchons de cimenter de plus en plus nous porte à désirer non-seulement d'agir, de souffrir et de mourir en lui, mais de ressusciter, de monter aux cieux et d'être assis à la droite de Dieu avec lui.

Aussi, mes frères, vous voyez avec quelle confiance nous disons si souvent que nous attendons la résurrection des morts et la vie éternelle : vous voyez avec quelle confiance nous parlons des tabernacles de Dieu, de la sainte Sion, de la Jérusalem céleste, comme d'un bien qui nous est propre : vous voyez avec quelle confiance nous croyons que dans le ciel on s'intéresse pour nous, qu'on nous y prépare une place, qu'on s'y réjouit de nos œuvres et de nos progrès, qu'on nous assiste dans nos combats, qu'on y sollicite notre persévérance : vous voyez avec quelle

confiance nous y vivons déjà nous-mêmes ; et la mort nous paraît douce, parce qu'elle nous fait passer de ce long et malheureux exil dans cette bienheureuse patrie. Voilà le chrétien, fût-il le plus vil et le plus misérable aux yeux des hommes. Ah ! béni soit donc Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir appelés à un héritage éternel et incorruptible ; ce sont les paroles de notre Apôtre : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui regeneravit nos in spem vivam, in hereditatem incorruptibilem* (1 Petr. 1, 3, 4). Béni soit Dieu d'avoir ressuscité et glorifié son Fils, afin que nous missions notre foi et notre espérance en Dieu : *Ut fides vestra et spes esset in Deo* (Ibid., 21), et que nous pussions lui dire comme le prophète : *Spes mea in Deo est* (Ps. LXI, 8). Et certes, ce désir et cette espérance ne le tirent point de son ordre, ne surpassent point sa capacité : il est assez grand pour se mesurer à ce bonheur ; il s'en trouve rassasié, il n'en cherche point d'autre, il ne se partage plus ; et dans ce lieu de repos où il s'est placé, il dit comme le même prophète : J'y habiterai éternellement : *Hæc requies mea in sæculum sæculi* (Psal. CXXXI, 14).

Qu'est-ce qu'un envoyé de Dieu rempli de ces idées peut inspirer à des chrétiens qu'il sait être animés de la même espérance ? quelles lois peut-il leur faire ? à quels devoirs peut-il les obliger ? C'est ici, mes frères, le triomphe de la religion de Jésus-Christ, de donner des préceptes si purs et si relevés, que l'incrédulité elle-même, si opiniâtre à rejeter les preuves les plus palpables de cette religion, ne peut se refuser à celles qui se tirent de la sainteté de ses lois. Mais ce qui est encore plus admirable et ce qui formerait une démonstration complète si on cherchait de bonne foi à connaître le vrai, c'est que ces lois ont un tel rapport avec le dogme, que si le dogme était faux, la loi même paraîtrait frivole, et que dès qu'on avoue la justice et la sainteté de l'une, on doit avouer la vérité et la certitude de l'autre.

S'il n'y a point pour l'homme d'héritage à attendre après cette vie, s'il n'a point de commerce avec Dieu, s'il est sans Christ et sans libérateur, il est injuste de vouloir captiver ses désirs et ses pensées : sa raison, lorsqu'elle combat ses passions et ses vices, ne doit plus être regardée que comme un tyran dont on peut secouer le joug : la loi même de la nature n'est plus qu'une chimère qu'on peut détruire : il n'y a plus de règle de mœurs. Que son cœur se répande sur tous les objets, qu'il se permette tous les plaisirs sans distinction, qu'il se porte aux excès les plus honteux ; que puis-je lui dire pour le retenir dès qu'il se croit renfermé dans le présent, dès que le temps de la jouissance est si court, et que d'ailleurs il ne reconnaît aucune force qui agisse sur son âme et qui puisse aider sa volonté ? Vous pourrez bien le détourner de tout ce qui intéresserait son repos et sa vie, vous lui interdirez tout ce qui nuirait à son plaisir ou à sa for-

tune, et ce qui en abrégierait le cours et la durée : hors cela ne lui parlez ni de justice, ni de vérité, ni de compassion, ni même d'amitié, parce que toutes ces lois le gênent et le resserrent. Qu'il n'ait d'égard ni pour l'autorité, ni pour la société, ni pour le sang, ni pour l'alliance ; qu'il oublie qu'il est citoyen, père, époux, maître, fils, serviteur ; qu'il ne reconnaisse aucun devoir ni de la condition, ni des emplois, ni du sexe ; il veut être heureux, et son temps est court ; qu'il boive et qu'il mange ; qu'il trahisse tout le monde ; qu'il enlève le bien d'autrui ; qu'il soit fourbe, calomniateur, faux témoin, cruel, impitoyable, fornicateur, adultère, infâme, pourvu qu'il y trouve son plaisir et son bonheur, et qu'il n'y ait aucun risque pour lui, qu'il fasse toutes ces choses, puisque, suivant son système, il mourra demain (1 Cor., XV, 32).

Comprenez, mes chers auditeurs, quelle sorte de gens sont ceux qui ont renoncé à toute religion, quel siècle est celui où ils peuvent se montrer impunément, et si ce n'est pas leur faire grâce que de s'en tenir à leur égard au mépris et à l'indignation. Et remarquez que je n'ai rien outré ; toutes ces conséquences sont nécessaires, et elles se vérifient dans la pratique. C'est ainsi que dans le livre de la Sagesse nous voyons les méchants se proposer de commettre toutes sortes de crimes ; et leur raison, dit l'auteur sacré, c'est qu'ils n'ont point cru qu'il y eût de récompense à espérer pour les justes, et qu'ils n'ont fait nul état de la gloire qui est réservée aux âmes saintes : *Neque mercedem speraverunt justitiae, nec judicaverunt honorem animarum sanctarum* (Sap., II, 22). Oui, mes frères, si vous demandiez pourquoi tant de fraudes, tant de désordres, tant d'abominations, on pourrait vous répondre que c'est parce que la plupart de ces hommes qui en sont coupables n'attendent rien après cette vie, ne croient ni en Dieu ni en Jésus-Christ.

Mais appelons la religion à notre secours ; je dis la religion telle qu'elle se professe dans l'Eglise catholique, selon tous les articles de sa foi : alors je m'offre de démontrer que toute la morale en sort comme de son principe, et que si l'on convient que cette morale est juste, vraie, essentielle, il faut nécessairement que l'on m'accorde jusqu'à un point tous les dogmes de cette religion.

Aussi l'apôtre saint Pierre, en établissant notre renaissance en Jésus-Christ, notre rédemption par son sang, notre sanctification par son esprit, notre espérance par sa résurrection, notre gloire par notre union avec lui, nous propose-t-il en même temps tous les devoirs de la vie chrétienne. Est-il rien de si raisonnable que de dire à l'homme qu'il ne peut trouver son bonheur sur cette terre, qu'il n'y doit être que pour un temps fort court, qu'il n'y fait que passer, que les biens qu'il y trouve sont indignes de lui, et que, s'il désire toujours lors même qu'il en jouit, c'est une preuve certaine qu'ils ne

sont point à sa mesure ; que sa gloire consiste à posséder son âme, à se rendre maître de ses pensées et de ses desirs, à réprimer ses mouvements et ses impressions, à résister à la violence qu'il éprouve dans sa chair (I *Petr.*, II, 11), à se modérer dans l'usage de toutes les choses de la vie, à secouer toute servitude des passions, à se conserver pur et sans tache au milieu de la corruption du siècle ?

Est-il rien de si sage qu'une loi qui veut qu'on se nourrisse de la vérité et de la justice, qu'on soit droit et simple dans ses voies, qu'on préserve son cœur de toute haine, de toute jalousie, de toute dissimulation (*Ibid.*, 1) ? Que peut-on demander de plus juste, sinon qu'on regarde tous les hommes comme ses frères, qu'on les aime de cœur et d'affection (I *Petr.*, I, 22), qu'on soit compatissant à leurs maux, qu'on les secoure dans leurs besoins, qu'on les traite avec douceur, qu'on leur pardonne leurs injures, qu'on ne se préfère point à eux (I *Petr.*, III, 8) ? Trouvera-t-on étrange qu'on invite ceux qui commandent à gouverner avec charité, à faire faire le bien par amour, à se concilier les volontés plutôt qu'à les subjuguier (I *Petr.*, V, 1, 3) ; qu'on encourage les serviteurs à obéir par inclination et par devoir, à supporter la dureté des maîtres, à les respecter et à les craindre lors même qu'ils semblent le mériter moins (I *Petr.*, II, 18) ? Nous fermera-t-on la bouche lorsque nous dirons aux époux de ne rien exiger de leurs épouses qui soit contraire à la loi de Dieu, de se renfermer dans les bornes de la chasteté conjugale : *Cohabitanes secundum scientiam* (I *Petr.*, III, 7), de ne point abuser de la faiblesse du sexe, mais de l'honorer par des ménagements de sagesse et de justice ? Les femmes trouveraient-elles mauvais que nous leur apprissions à orner leur âme de pudeur et de modestie, à regarder tous les ornements extérieurs, la frisure des cheveux (c'est l'expression de l'Apôtre), les enrichissements d'or, les autres parures, comme la marque d'un cœur appauvri, d'une âme agitée de frivoles desirs, d'un cœur livré à la corruption (*Ibid.*, 3, 4) ? Auraient-elles de la peine à s'entendre dire qu'elles doivent avoir pour leurs époux une obéissance qui leur fasse aimer la piété, qui les gagne à la vertu, qui soit plus puissante que la parole même pour les attirer au bien (*Ibid.*, 1, 2), et que ce sont ces références mutuelles qui éloignent des familles les troubles et les dissensions, et qui assurent la paix de l'âme ?

En quoi pourra-t-on nous reprendre lorsque nous exigerons que chacun se tienne dans son ordre, qu'on soit soumis aux puissances, qu'on honore les rois, qu'on obéisse à ceux qui gouvernent sous leur autorité, qu'on se souvienne qu'en cela on honore Dieu et qu'on lui obéit (I *Petr.*, II, 13, 17) ? Que celui qui n'a point de religion, qui ne connaît point Jésus-Christ, qui n'espère et ne craint rien pour l'autre vie, me rende

raison de toutes ces maximes ; qu'il m'en prouve la justice si Dieu n'en est pas l'auteur, qu'il entreprenne de m'y soumettre si ma récompense ne s'étend point au delà du temps. Ah ! je comprends que je dois être saint, parce que le Dieu qui est près de moi est saint (I *Petr.*, I, 15, 16) ; que mon âme, qui est son temple, ne doit admettre aucun désir charnel et corrompu ; que la parole qui m'a régénéré étant éternelle, j'en dois faire l'unique objet de mes recherches (*Ibid.*, 23-25). Je sais ce qu'on me dit lorsqu'on me défend de me livrer à mes anciennes passions, qu'on m'exhorte à ne point imiter les païens dans leurs débauches, à vivre sans reproche au milieu des méchants, à fermer la bouche à la calomnie par une abondance de bonnes œuvres et à faire honorer Dieu par toutes sortes de vertus (I *Petr.*, IV, 2-4 ; II, 11, 12). Tous les devoirs de la charité s'expliquent et se développent par ce seul principe, que nous ne sommes qu'un Christ et qu'un temple avec Jésus-Christ, que nous tenons à un même chef, que nous vivons de la même vie, que nous avons la même espérance, que nous sommes héritiers du même royaume. Si nous craignons de trahir notre conscience, si nous ne nous livrons point à l'injustice, si nous sommes humbles, doux, modérés ; si nous souffrons patiemment les contradictions et les injures, si nous ne rendons point le mal pour le mal, si nous souhaitons à ceux qui nous haïssent toutes sortes de bénédictions et de biens : *Sed e contrario benedictes* (I *Petr.*, III, 9), si nous parlons un langage saint et sanctifiant (I *Petr.*, IV, 11), si nous distribuons sans envie ce que nous avons reçu de lumière et de grâce, si nous dispensons avec sagesse le don de Dieu (*Ibid.*, 10), si nous remplissons tous les devoirs de notre ministère, si nous sommes prêts à rendre compte de nos dispositions et de notre conduite, de nos raisons et de nos motifs : *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea quæ in vobis est spe* (I *Petr.*, III, 15) : alors nous dirons, comme l'Apôtre dont j'emprunte toute cette morale, qu'il y a un juge des vivants et des morts (I *Petr.*, IV, 5) ; que son jugement et notre fin ne sont pas éloignés (*Ibid.*, 7) ; qu'il vaut mieux être condamné des hommes, pourvu qu'on soit vivant à ses yeux : *Ut judicentur secundum homines in carne, vivat autem secundum Deum in spiritu* (*Ibid.*, 6) ; que nous nous flattions d'avoir part à son élection ; que nous voulons mettre tous nos soins à nous l'assurer par nos bonnes œuvres (II *Petr.*, I, 10) ; que nous faisons gloire de ressembler à notre chef et à notre Rédempteur ; que l'espérance d'entrer dans son royaume nous console et nous soutient dans les épreuves, dans le travail, dans l'exercice de la charité, dans l'accomplissement de nos devoirs, et nous nous rappelons sans cesse cette parole de notre Apôtre : *Abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi* (II *Petr.*, I, 11).

Je sais, mes très-chers frères, qu'à juger des choses par la conduite de la plupart des chrétiens, tout ceci pourrait paraître une chimère; qu'il en est très-peu qui puissent nous montrer la conformité de leurs œuvres avec leur foi; que toutes leurs raisons sont prises de ce qui a rapport au temps; et je n'ai pas besoin de les interroger pour me convaincre qu'ils n'attendent point les biens éternels, qu'ils ne connaissent point le mystère de Jésus-Christ, qu'ils ne tiennent point à lui, qu'ils ne sont point de ces pierres vivantes bâties sur ce fondement dont parle l'Apôtre : *Ad quem accedentes lapidem vivum et ipsi tanquam lapides vivi superedificamini* (1 Petr., II, 4, 5). Toutes ces femmes si appliquées à orner leur corps, si fastueuses et si immodestes dans leurs parures, ne me diront pas sans doute qu'elles en usent ainsi parce qu'elles espèrent en Dieu : *Sic enim aliquando et sanctæ mulieres sperantes in Deo ornabant se* (1 Petr., III, 5). Tous ces hommes ambitieux qui préfèrent toujours l'intérêt à la justice, qui sont toujours occupés de la gloire et des plaisirs du siècle, ne me répondront pas qu'ils se regardent comme étrangers et voyageurs sur la terre, qu'ils attendent avec une espérance parfaite la grâce qui leur est promise pour l'avènement de Jésus-Christ : *Sobrii perfecte sperate in eam quæ offertur vobis gratiam* (1 Petr., I, 13); ils ne me diront pas qu'ils rendent gloire dans leurs cœurs à la sainteté du Seigneur leur Dieu : *Dominum Christum sanctificate in cordibus vestris* (1 Petr., III, 5), et qu'ils se souviennent de la promesse qu'ils ont faite de garder une conscience pure pour être sauvés par la résurrection de Jésus-Christ : *Conscientiæ bonæ interrogatio in Deum per resurrectionem Jesu Christi* (Ibid., 21). Ces haines, ces divisions, ces jalousies, ces vengeances ne sont point d'une âme qui s'est rendue chaste par un amour tendre pour ses frères : *Animas vestras castificantes in fraternitatis amore* (1 Petr., I, 22, 23), et qui se croit arrosée du même sang, engendrée par la même parole, appelée au même héritage. En un mot, la vie du monde combat et déshonore toute la religion de Jésus-Christ : mais ce monde même renferme encore des chrétiens qui croient en Jésus-Christ et qui pourraient justifier tous les articles de leur foi par la pureté de leurs sentiments et par la sainteté de leurs mœurs.

Mais non-seulement la vie chrétienne a sa destination et ses devoirs, elle a encore ses épreuves et ses ressources : c'est ce que l'apôtre saint Pierre va nous montrer dans mon second point, qui sera très-court.

SECOND POINT.

Il s'en faut bien, mes frères, que la vie chrétienne soit à couvert des dangers et des épreuves; que, dès qu'on est à Dieu et qu'on tient à Jésus-Christ, on n'ait plus d'ennemis à combattre, de contradictions et de douleurs à essuyer, d'obstacles à surmonter. Au contraire, le premier devoir du chrétien est de s'y préparer; c'est sa première vocation de combattre et même de remporter la victoire.

Comme Jésus-Christ est venu pour dompter le fort armé et que ce n'a été qu'en lui enlevant ses dépouilles qu'il a pu se former un peuple et se construire un édifice, il n'a fait qu'exciter contre lui et contre ses saints la jalousie de cet ennemi du genre humain, il l'a rendu en quelque sorte plus hardi à le persécuter dans ses membres, et il a voulu que ces membres eux-mêmes eussent à se défendre de ses fureurs pour estimer davantage le bienfait de leur délivrance et de leur triomphe. C'est ainsi qu'il disait autre fois à Simon-Pierre que Satan avait demandé de le cribler comme le grain, et que ce n'était qu'en priant pour lui qu'il avait mérité sa conversion et sa persévérance (*Luc.*, XXII, 31). Or, ce même apôtre nous donne lieu de considérer trois sortes d'épreuves que cet esprit de ténèbres nous suscite dans cette vie, et il nous marque en même temps les ressources que nous trouvons dans la religion pour les surmonter. Premièrement, le démon nous attaque par ses suggestions; en second lieu, par l'exemple et les discours des méchants; enfin, par les contradictions et les maux qu'il nous fait souffrir.

Je dis qu'il nous attaque par ses suggestions, et c'est ce que saint Pierre exprime avec tant d'énergie par ce rugissement d'un lion qui tourne autour de nous comme pour dévorer sa proie : *Tanquam leo rugiens circumquærens quem devoret* (1 Petr., V, 8); expression qui nous représente tout à la fois la force, la haine et l'adresse de cet ennemi de notre salut. Il est certain qu'il exerce sur cette terre un cruel empire, qu'il dispose avec une sorte de souveraineté de tous ces objets qui nous environnent, qu'il s'en sert pour nous séduire et pour nous perdre. Il est appelé le prince du monde (*Joan.*, XII, 31; XIV, 30; XVI, 11), la puissance de l'air, celui qui régit ce siècle ténébreux : ses traits sont des traits enflammés (*Ephes.*, II, 2; VI, 12-16); il sollicite contre nous la vertu même de Dieu; il nous attaque de toutes parts; il assiège tous nos sens; il agit sur notre imagination; il donne à tous les objets les couleurs les plus propres à corrompre notre volonté; il épie tous les endroits favorables pour s'y insinuer : *Circumquærens quem devoret*. Vous ne sentez point toutes ces violences, vous n'éprouvez point tous ces assauts, vous qui vous êtes rendus ses esclaves volontaires; et quoique votre péché soit le fruit de ses tromperies, que vos passions et vos vices soient le charme qu'il a jeté sur vous, cependant vous n'entendez point ses rugissements, vous n'êtes point effrayés de ses fureurs, vous n'apercevez point le filet où il vous tient captifs. Mais quel est le cœur chrétien qui ne s'afflige des résistances qu'il faut opposer à cet ennemi de tout bien, qui ne reconnaisse avec amertume cette force qu'il entraîne au mal comme malgré lui, et qui ne soit saisi de frayeur en voyant tous ces pièges sur lesquels il est obligé de marcher? Que de pensées importunes s'opposent au bien qu'il voudrait faire! que d'illusions qui

lui cachent ses vrais devoirs ! que de pesantement pour les accomplir ! A peine s'est-il relevé de ses chutes qu'aussitôt il se sent ébranlé et comme poussé à en faire de nouvelles ; un esprit invisible le rappelle à tout le mal qu'il a fait ; il répand dans son cœur la tristesse et le dégoût ; il le partage par des inquiétudes, de vaines alarmes, de frivoles desirs, des projets insensés. Ah ! c'était ce danger continu de perdre la justice qui faisait dire à notre Apôtre qu'il fallait qu'un chrétien fût prudent en tout et vigilant dans la prière : *Estote prudentes, et vigilate in orationibus* (I Petr., IV, 7). Il se souvenait de la témérité qui l'avait lui-même fait tomber dans le précipice ; il se rappelait cet assoupissement criminel que son Maître avait condamné en lui dans le temps de la tentation, et qui avait été suivi de cette chute énorme qu'il déplora depuis avec des larmes si amères. Il connaissait par lui-même que l'orgueil et la trop grande confiance dans ses propres forces sont la cause de tous les maux, que ce n'est que par la grâce et le regard intérieur de Jésus-Christ qu'on peut être préservé du péché, et que l'espérance dans son secours est la seule arme par laquelle on puisse se défendre des suggestions de l'esprit malin. Qu'il fait beau entendre saint Pierre inviter les chrétiens à s'humilier sous la puissante main de Dieu, à jeter dans son sein toutes leurs sollicitudes, à ne pas s'exposer imprudemment à la tentation, à user de toutes choses avec une exacte tempérance, à veiller sur tous les mouvements du cœur, et à se fortifier dans la foi pour résister avec courage à toutes les attaques de notre ennemi (I Petr., V, 6-9) !

Ne dites donc plus, mon cher auditeur, que la piété vous semble impossible, que les assauts sont trop violents pour se soutenir dans l'exercice des vertus chrétiennes, que vous n'avez point assez de ressources pour vous défendre de cette abondance de tentations auxquelles vous êtes exposé. J'avoue que la vie chrétienne n'est pas exempte de ces tentations mêmes, que vous porterez toujours en vous la racine de tous les péchés, que l'enfer même sera ligué contre vous, qu'une légion de démons vous attaquera de tous côtés, que vous ne ferez jamais le bien sans résistance ; et si vous étiez capable de l'oublier, je ne craindrais point de vous avertir derechef qu'un lion rugissant tourne autour de vous pour vous dévorer. Mais la foi d'un Dieu tout-puissant, d'un médiateur dont les mérites sont infinis, la défiance continuelle de vous-même, la prière persévérante, tout cela n'est-il pas un bouclier impénétrable ? *Revêtez-vous*, disait l'apôtre saint Paul, *des armes de Dieu*, et alors vous triompherez : n'avez-vous pas pour défense *la ceinture de la vérité, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque de l'espérance, l'épée de la parole de Dieu* (Ephes., VI, 11-17) ? Quelles expressions, mes très-chers frères ! c'est comme si l'Apôtre nous disait que Dieu lui-même nous a fabriqué les armes que nous devons porter au combat, que

ces armes ont une vertu divine pour vaincre les plus puissants ennemis, qu'elles nous environnent, qu'elles nous couvrent de toutes parts ; que lorsque nous voulons nous en servir il ne reste aucun jour pour pénétrer jusqu'à nous ; que la tête, le cœur, les mains et les pieds sont en sûreté sous l'ombre de ces mêmes armes. Mais vous êtes faibles et vous succombez, parce que non-seulement vous aimez le péril, que vos sens sont ouverts à tous les objets, que vous usez de tout sans discrétion et sans retenue, que vous languissez dans la prière, mais encore parce que vous ne vous nourrissez point de la vérité et de la justice, que vous ne sentez point ce que vous pouvez avec la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, que votre foi n'est que dans l'esprit et n'anime point votre cœur, que la parole de l'Evangile ne vous est point familière, et que vous ne portez point en tête et sur le front cette espérance que saint Paul appelle le casque du salut : *Galeam salutis assumite* (Ibid., 17).

Encore si l'esprit malin n'employait que ses propres forces pour vous attaquer ; mais il a encore sur la terre ses ministres et ses envoyés pour étendre son empire, pour prendre des âmes, pour les engager dans ses liens. Eh ! mes très-chers frères, vous ne l'éprouvez que trop. Tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez n'est-il pas une tentation ? et la peinture affreuse que fait l'apôtre saint Pierre de cette multitude de scandales qui devaient un jour affliger l'Eglise (II Petr., II) ne trouverait-elle pas sa juste application dans le monde où vous vivez ? Les chrétiens autrefois n'avaient point à se défier les uns des autres : chacun était à son frère un exemple à imiter, une leçon toujours vivante ; leurs discours étaient chastes, leur vie était sans reproche ; et quiconque se joignait à eux était sûr de trouver non-seulement une doctrine pure et sainte, une discipline exacte, des règles de mœurs constantes et uniformes, mais un appui, un soutien dans leur conduite édifiante et dans cette noble émulation par laquelle ils s'excitaient mutuellement à la pratique des plus éminentes vertus. Les temps sont bien changés. Quoique l'Eglise soit toujours sainte, que sa foi soit sans altération, sa doctrine exposée aux yeux de tout l'univers ; quoiqu'il y ait encore des justes répandus partout comme pour perpétuer la pureté de sa morale, cependant les scandales s'y sont multipliés à un tel excès, qu'on n'ose décider s'il y a moins de danger aujourd'hui pour un chrétien de vivre au milieu du siècle qu'il n'y en avait autrefois de vivre parmi les infidèles. Aurait-on jamais pu penser qu'au milieu de l'Eglise, dans le sein de la religion, on dût trouver à chaque pas des hommes toujours prêts à blasphémer contre Dieu, à faire des leçons de libertinage et à détourner les âmes de la voie de la vérité ?

S'il y en a de moins corrompus, quel est le fidèle qui ne gémît pas d'avoir à combattre tant de maximes de relâchements, d'enten-

dre toujours le langage de la cupidité et des passions, de voir régner partout le sordide intérêt, les infâmes voluptés, les excès du luxe et de la vanité profane, d'être toujours aux prises avec le monde dès qu'on veut vivre selon l'Evangile? Est-il un seul état où l'on ne trouve de ces maîtres de mensonge dont parle saint Pierre : *Erunt in vobis magistrimendaces* (II Petr., II, 1), de ces enfants de malédiction qui ne suivent que les mouvements de la nature, qui font consister la félicité à passer chaque jour dans les délices, qui ont les yeux pleins d'impureté et d'adultère, et qui attirent à eux, par des amorces trompeuses, les âmes légères et inconstantes (Ibid., 12-14)? Où faut-il se réfugier pour avoir de la piété, pour se convertir à Dieu, pour faire pénitence, pour garder la modestie sans contradiction? Où est-il permis de rendre la justice, de dire la vérité, d'observer les règles de l'Eglise sans blâme et sans reproche? Maximes du monde, impressions de l'exemple, torrent de la coutume, que vous êtes puissants pour entraîner les cœurs! qui peut résister à la violence que vous faites aux âmes! Que de périls, que de pièges pour un chrétien qui s'y trouve exposé! et peut-être en est-il plusieurs dont l'état ne diffère guère de celui dont il est dit qu'il demeurerait parmi un peuple infâme, et qu'il était tourmenté dans son âme juste par les actions détestables qui offensaient ses oreilles et ses yeux (Ibid., 7, 8). Hélas! c'est cette contagion et cette violence qui s'opposent toujours au bien que nous voudrions faire, qui font échouer tant de conversions, qui rendent inutiles tons nos conseils, qui nous affaiblissent peut-être nous-mêmes dans l'exercice du ministère, et qui nous font craindre le juste reproche d'avoir fait céder la vérité à la vanité, la loi à la coutume, l'Evangile de Jésus-Christ aux préjugés du monde.

C'est une réflexion que nous faisons souvent lorsque nous nous examinons sur nos devoirs et sur nos fonctions. Nous savons que nous sommes envoyés de Dieu, que nous devons parler comme il ferait lui-même : *Tanquam Deo exhortante per nos* (II Cor., V, 20), que nous devons conduire les âmes par sa vertu et dans son esprit : *Tanquam ex virtute quam administrat Deus* (I Petr., IV, 11), et que nous sommes chargés de le faire honorer en tout : *Ut honorificetur Deus per Jesum Christum* (Ibid.). Nous avons de plus les prophètes et la loi, l'Evangile, les écrits des apôtres, la tradition de nos pères dont il ne nous est pas permis de nous écarter; et nous nous rappelons souvent cette parole de saint Pierre, que nous devons nous arrêter à tous ces oracles comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur : *Cui bene facitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II Petr., I, 19); ou bien nous rappelons cet autre passage dans lequel le même Apôtre dit que la parole de Dieu ne dépend point de l'interprétation humaine, que ce ne sont point nos usages et nos maximes qui décident de la vérité. Cependant

avons-nous la liberté d'assujettir les chrétiens, je ne dis pas à la pratique des conseils évangéliques, à la perfection de la vertu, mais à ce qu'il y a de plus important et de plus indispensable dans la loi? Je n'entrerais, mes frères, dans aucun détail sur ce point; mais qu'on veuille de bonne foi comparer la conduite des plus honnêtes gens du monde, la délicatesse des tables, le luxe des appartements, la magnificence des équipages, le faste et la pompe des habits, l'inutilité et la mollesse de toute la vie, qu'on compare, dis-je, tout cela avec l'humilité, la simplicité, la pénitence, le renoncement tant recommandé dans l'Evangile, et qu'on nie dise ensuite si Jésus-Christ reconnaîtrait sa doctrine et sa morale dans tout ce superflu qu'on veut que nous tolérions aujourd'hui. D'où vient cela, mes très-chers frères, sinon parce que la corruption du siècle a prévalu, que les coutumes du monde sont un torrent qui emporte tout, et que les plus fidèles aujourd'hui se croient en droit de le suivre aveuglément? Mais non : le vrai chrétien n'oubliera point la loi, et ce sera sa ressource contre cette sorte de tentation. Cette parole que Pierre entendit sur la montagne au jour de la Transfiguration (II Petr. I, 18) et dont il fit sa règle dans l'exercice de ses fonctions : *Ipsium audite* : Ecoutez-le (Ibid., 17, et Matth., XVII, 5); cette parole, dis-je, sera le principe de toutes ses démarches; toutes les fois qu'on le condamnera sur sa vie austère et retirée, il opposera les préceptes de son Sauveur : *Memores sitis præceptorum Domini et Salvatoris* (II Petr., III, 2). Il se souviendra que la multitude des prévaricateurs ne peut jamais justifier les prévarications; que Dieu n'épargnera pas les pécheurs, sous prétexte qu'ils sont en grand nombre; que tous ces hommes si déclarés aujourd'hui et si forts contre lui passeront bientôt, et qu'il saura bien dans peu délivrer ses saints de la tentation : *Novit Dominus pios de tentatione eripere* (II Petr., II, 9).

Mais il en est une troisième qui paraît encore plus forte et qui est l'écueil ordinaire de la vertu; c'est la contradiction et les maux. Cependant il est étonnant que ce que notre Apôtre appelle une grâce : *Hæc est gratia apud Deum* (I Petr., II, 20), nous soyons obligés de l'appeler une tentation. Aurions-nous oublié que nous sommes appelés à la souffrance : *In hoc vocati estis* (Ibid., 21), que notre Maître n'a point choisi d'autre voie pour entrer dans sa gloire, et que c'est par sa croix qu'il a voulu être non-seulement notre Sauveur, mais notre docteur et notre modèle? Ah! qu'il convenait bien à saint Pierre d'instruire les fidèles sur ce point! Il avait vu Jésus-Christ attaché à la croix, il avait souffert mille opprobres pour la gloire de sa vérité, il avait été dans les chaînes pour son Evangile, et il prévoyait que bientôt il serait immolé pour la gloire du nom chrétien. Ecoutez-le donc, mes très-chers frères, lorsqu'il vous dit que vous devez être remplis

de joie lorsque Dieu permet que pendant cette vie si courte vous soyez affligés de plusieurs maux (I *Petr.*, I, 6); qu'il n'est rien de plus agréable à Dieu que de souffrir patiemment les outrages et les injustices (I *Petr.*, II, 19, 20); que Jésus-Christ ayant souffert dans sa chair (I *Petr.*, IV, 1), vous devez être armés de cette pensée qu'en souffrant ainsi on se purifie de tout péché; qu'on ne doit point être surpris si Dieu nous éprouve par le feu des afflictions, et que les afflictions mêmes sont un sujet de glorifier Dieu (*Ibid.*, 16).

Il est vrai que l'esprit de ténèbres, en nous suscitant ces afflictions, se propose de nous faire tomber, et qu'il sollicite contre nous, comme autrefois contre le saint homme Job (*Job.* I, 9-11; II, 4, 5), de violentes épreuves pour triompher de notre vertu et de notre foi. Je sais encore que la crainte de souffrir, que la souffrance même en abat plusieurs; qu'il est beaucoup de chrétiens qui succombent à la tribulation, et qu'on veut être aujourd'hui disciple de l'Evangile sans passer par les épreuves auxquelles il nous prépare. Mais quoi! ce même Evangile n'est-il plus l'Evangile de la croix et de la pénitence? Jésus-Christ crucifié n'est-il plus la loi vivante du christianisme? et parce que les chrétiens devenus plus méchants ont plus besoin de souffrir, en seraient-ils plus dispensés? Non, mes frères, en suivant l'esprit de notre Apôtre, je n'appellerai plus les souffrances une tentation; je dirai plutôt que c'est une grande tentation que de n'avoir rien à souffrir; qu'une vie qui n'est point traversée ne ressemble guère à la vie chrétienne; que, quelque vertu que l'on ait, elle est équivoque si elle n'expose point à la contradiction et à la peine, et qu'il ne suffit pas de faire le bien au milieu de l'abondance, de l'approbation et des succès. Ne m'objectez donc plus ce que vous aurez à souffrir si vous êtes fidèles à la loi que je vous impose; ne me parlez point de la censure du monde, des mauvais traitements qu'il vous faudra essayer. La première loi et la plus essentielle, c'est de souffrir: c'est là votre gloire, votre justice, votre ressource et votre sûreté.

Voilà, mes frères, quelle est la doctrine de saint Pierre: puissiez-vous l'étudier et l'approfondir, en faire la règle constante de votre conduite, y chercher votre lumière et votre consolation! puissiez-vous, comme il le dit lui-même en finissant, croître dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur! *Crescite in gratia et cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi*, pour avoir part à sa gloire dans l'éternité. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE

Gustavit et vidit quia bona est negotiatio ejus.

Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon (Prov., XXXI, 18).

C'est, mes frères, un tragique spectacle

aux yeux de la foi de voir cette multitude d'insensés qui trafiquent de leur âme avec le monde et le démon, qui achètent le temps en renonçant à l'éternité, qui, pour un peu de fumée, rejettent des biens solides, et qui, embrassant le fantôme au lieu de la réalité, se plaisent dans leur songe et s'efforcent de le faire durer toute leur vie. Jusqu'à quand, ô enfants des hommes! aurez-vous donc le cœur appesanti (*Psal.* IV, 3)? Ne comprendrez-vous point que la vanité et le mensonge que vous aimez vous récompenseront mal de vos pénibles recherches, et que la poussière de la terre ne mérita jamais de faire votre félicité? C'est avec Dieu seul qu'on peut traiter avec profit et avec sûreté. Les vains amusements du siècle, ces beaux noms de grandeur, de gloire et de prospérités mondaines n'ont point de place, il est vrai, dans le traité qu'il fait avec nous: l'univers entier ne paierait pas à son gré les moindres services qu'on lui rend: des richesses plus durables doivent être le prix de celles que nous lui offrons. Il semble même, ô mon Dieu! que vous accusiez en secret les retardements de votre miséricorde; plus généreux que le père de famille, vous n'attendez pas la fin du jour; chaque instant de travail reçoit aussitôt son salaire; et par les consolations et les secours que vous nous donnez, vous diminuez non-seulement le poids de la chaleur, mais vous avancez notre ouvrage, vous le conduisez à sa perfection, vous réservant toujours néanmoins l'honneur et la récompense du succès.

C'est, Mesdames, ce que la glorieuse et l'illustre Thérèse avait appris plus que tout autre par sa propre expérience. Jamais peut-être on n'aima et on ne servit Dieu plus parfaitement, et jamais Dieu ne répandit ses dons et ses faveurs avec plus d'abondance. Thérèse est tout entière à Jésus-Christ, et Jésus-Christ se donne tout entier à elle; enfin ils communiquent si intimement l'un avec l'autre, qu'il semble que ce soit principalement pour Thérèse que l'Esprit-Saint a dit qu'elle a goûté et qu'elle a vu que son trafic est bon. C'est ce que je vais tâcher de faire voir dans toute la suite de ce discours. L'examen des vertus intérieures de Thérèse et des dons excellents dont il a plu à Dieu de l'enrichir fera le sujet de mon premier point; les fruits des vertus de Thérèse et les merveilles que Dieu a opérées en sa faveur feront la matière de mon second point. Dans l'un et dans l'autre nous justifierons la vérité des paroles de mon texte: *Gustavit et vidit quia bona est negotiatio ejus*. Au reste, mes frères, ce sera moins ici un panégyrique qu'une instruction. Peut-être même, pour mieux me conformer aux désirs et à l'esprit de notre sainte, mêlerai-je au récit de ses vertus celui de ses défauts, dont ses vertus mêmes ont tiré par la suite un nouvel éclat; de sorte que, dans quelque point de vue que l'on considère notre sainte, elle sera également l'objet de votre admiration et le modèle de votre piété. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'interces-

sion de Marie, en lui disant avec l'ange : Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Quand on ne juge de la vertu que par les dehors, il est facile, mes frères, de s'y tromper. Le faux mérite brille quelquefois plus aux yeux que le véritable; les actions les plus éclatantes peuvent être des fruits de la cupidité; et ce que nous admirons nous paraîtrait peut-être digne de mépris si le voile, venant à se rompre, nous laissait entrevoir cet abîme impénétrable du cœur humain. Mais ici rien de suspect : ce ne sont pas seulement de belles apparences qui aident nos conjectures sur l'éminente sainteté de Thérèse; c'est son intérieur qui nous est manifesté; c'est là que nous pouvons contempler toute la beauté de son âme : *Omnis gloria filiae regis ab intus* (Psal. XLIV, 14). Tâchons donc de pénétrer jusque dans ce sacré tabernacle, tâchons d'en découvrir toutes les richesses, et faisons (comme autrefois l'historien sacré fit du tabernacle ancien) un détail simple, mais fidèle des commencements, des progrès et de la perfection de ce chef-d'œuvre de la grâce.

Dès l'âge de six ans, dans un temps où l'âme, à peine capable de se livrer aux objets des sens, est encore moins en état de se porter vers les choses spirituelles, Thérèse eut de l'inclination et du goût pour la vertu. Née de parents justes et craignant Dieu, elle profita d'abord de ce rare avantage, et apprit par là aux enfants qui en sont pourvus l'estime et l'usage qu'ils en doivent faire. Les exemples d'un père doux, charitable, compatissant envers les pauvres, appliqué aux bonnes œuvres, furent les premières sources où elle puisa les maximes de la piété, et les soins que sa mère prit de lui inspirer l'amour de la prière, et surtout la dévotion envers la sainte Vierge, attirèrent dans son cœur les prémices de ces faveurs abondantes que le ciel lui préparait.

Ses amusements les plus familiers étaient la lecture des bons livres; elle n'avait de curiosité que pour s'instruire des actions des saints; et soupirant déjà après le bonheur dont ils jouissent, elle chercha dans leur vie la voie nécessaire pour y parvenir. Dès lors son âme se remplit des pensées et des desirs de l'éternité : être heureux pour toujours lui parut un bien que les plus dures macérations des anachorètes et les tourments les plus cruels exercés sur les martyrs n'avaient pas encore assez payé : de là ces projets qu'elle forma, tantôt d'aller mendier le martyre chez les infidèles, et tantôt de se retirer dans les déserts pour s'y martyriser elle-même par la pénitence, craignant toujours de ne pas assez mériter le souverain bonheur auquel elle aspirait. C'est ainsi, pères et mères, que vous verriez croître des saints parmi vos enfants s'ils recevaient au milieu de vous des exemples et des leçons de sainteté. Quelle est votre imprudence de laisser passer une saison favorable, après laquelle ils ne doivent recueillir que ce qu'on y aura semé! Vous vous privez

vous-mêmes de l'honneur et du mérite de former des serviteurs à Jésus-Christ, et vous vous chargez de tous les désordres qui succèdent d'ordinaire à une jeunesse qu'on n'a pas assez cultivée. Apprenez que Thérèse n'eût peut-être jamais été sainte si, dans la maison de ses parents, elle n'eût pas appris de bonne heure à le devenir.

Il faut pourtant l'avouer : cette piété naissante pensa faire naufrage; ces premières lueurs de la grâce, qui promettaient un jour si beau et si serein, commencèrent à s'obscurcir; ce ne furent plus les mêmes inclinations pour le bien, les exercices de piété devinrent moins fréquents, le souvenir de Dieu s'effaça peu à peu et fit place à d'autres pensées, un soin excessif de parer son corps fit oublier à Thérèse celui d'orner son âme; ces frivoles ajustements si recherchés des filles mondaines, et qui occupent toute la capacité de leur esprit, devinrent chez elle une passion.

Pourquoi ce changement, le croiriez-vous? un rien ce semble : quelques entrevues avec des jeunes gens de son âge, entrevues presque nécessaires : c'étaient de ses parents; pouvait-on les chasser de la maison? Il n'est pas dit qu'elle les y attirât; il ne se passait même rien d'indécent : ils s'entretenaient ensemble du monde, de leurs connaissances, de leurs petites affections. Le poison subtil des romans contribuant peut-être aussi à ce dérangement, plusieurs heures du jour et de la nuit même étaient employées à cette lecture. Mais quel mal y avait-il dans tout cela pour une fille d'esprit et de grande naissance? Ne fallait-il pas qu'elle apprît la politesse et les manières du monde pour y paraître avec honneur? Elle n'avait point de mauvaise intention, et elle aurait été bien fâchée de rien entreprendre contre sa vertu et sa réputation. Que faisait-elle d'ailleurs en cela que sa mère ne fit comme elle? Cependant il n'y a plus qu'un pas à faire, et le péril devient évident. La raison en est simple, mes frères : c'est que ce qui paraît d'abord un rien est souvent, et surtout dans les jeunes gens, la source de très-grands maux; c'est que, selon une pensée de saint Augustin qui trouve ici son application, ces sortes de lectures et de discours ne font d'abord, il est vrai, qu'une légère égratignure, mais cette égratignure devient une plaie qui s'envenime et qui à la fin conduit au tombeau : *His auditis sermonibus tanquam in superficie radebar, quos tamen quasi ungues scalpentium fervidus tumor et sanies horrida conseqnebatur.*

Hé quoi! n'y a-t-il donc plus de ressource pour Thérèse? sa perte est-elle donc assurée? Ah! mes frères, quel bonheur pour une âme lorsque Dieu lui tend les bras! Non, il ne souffrira pas que cette jeune épouse qui lui a engagé sa foi demeure plus longtemps exposée : dans une maison religieuse où la sage prévoyance de son père la conduit, elle trouvera le remède à ses faiblesses. Heureuses retraites si nécessaires aux jeunes filles que l'on veut élever dans la piété! mais re-

traites que l'on ne choisit point aujourd'hui avec assez de discernement, et où quelquefois les enfants, bien loin d'oublier le monde, en contractent souvent toutes les passions. Rien de semblable à craindre pour notre sainte : en divorce avec le siècle, elle commence à le haïr; l'esprit qu'elle a contristé, mais qu'elle n'a pas éteint, lui rend ses premières faveurs; elle conçoit des désirs qui prévalent sur toutes les folles pensées qui l'occupaient; l'état religieux, que le démon avait eu soin de lui dépeindre sous une forme triste et rebutante (parce qu'en effet c'était là le champ de la victoire qui devait être remportée sur lui), l'état religieux, dis-je, n'a plus rien d'effrayant pour elle; si quelquefois elle délibère, c'est pour mieux se rassurer. Elle se détermine enfin; mais point de précipitation dans sa conduite, point de vues humaines dans la démarche qu'elle fait. Ce n'est pas un père qui la force, ce ne sont point les caresses importunes d'une prieure qui la retiennent, ce n'est point un certain amour pour la nouveauté qui l'attire, ce n'est pas une fougue de dévotion mal entendue qui la surprend : Thérèse prend l'habit de la religion; mais c'est après l'avoir comme essayé, mesuré et pesé avec sa vertu.

Arrêtons-nous quelque temps, mes frères, sur les commencements de la vie retirée de notre sainte : c'est ici que Dieu répand dans son cœur de nouvelles semences de sainteté. N'attendez pas de Thérèse ce zèle de novice qui s'use et se consume dans des œuvres indiscrètes de mortification; qui, donnant souvent à une jeune religieuse plus de présomption que de mérite, lui fait préférer ses orgueilleux caprices aux sages ménagements de sa supérieure, et qui, cherchant continuellement à se satisfaire par beaucoup de mouvement et d'agitation, ôte à l'âme le temps de rentrer en elle-même et de s'unir à Dieu. C'est son intérieur que Thérèse s'empresse de régler; l'exercice de l'oraison, dont elle n'avait fait jusqu'alors qu'un léger apprentissage, devient son occupation la plus ordinaire; elle s'accoutume déjà à traiter avec Dieu; et dans les premiers entretiens, qu'elle réitère sans cesse malgré les amertumes qu'elle y trouve, elle ne laisse pas que de lui ravir des grâces assez abondantes pour la soutenir et la fortifier. Vous l'eussiez vne mettre son plaisir à pratiquer les exercices les plus humiliaants de la règle dans les heures qu'elle aurait autrefois employées à la vanité; vous l'eussiez vue envier à ses compagnes les croix et les maladies que Dieu leur envoie, souffrir elle-même avec une patience incroyable celles qui lui surviennent et qu'elle a même désirées.

Si les infirmités l'obligent à quitter son monastère, quelle violence ne lui faut-il pas faire pour l'en arracher! quelles impatiences ne ressent-elle point pour y retourner! Dégoûtée des oignons de l'Égypte, tout ce qui semble l'en rapprocher lui fait peine, et parmi les maux effroyables qu'elle endure, l'obligation où elle est de vivre encore parmi les

hommes fait son plus cruel tourment. Est-elle de retour dans le lieu de sa retraite, son amour pour Dieu ne fait que s'enflammer. Toujours elle veut parler de lui : elle le cherche tantôt dans la prière, tantôt dans la lecture, tantôt dans les sacrements, et quoique, par une humilité sans exemple, elle souffre avec peine les consolations qui accompagnent dans son âme la présence de son Créateur, elle voudrait pourtant ne le perdre jamais de vue.

Ainsi Thérèse passa les trois ou quatre premières années de sa vie depuis son entrée en religion. Que manque-t-il à sa piété? Ecoutez, qui que vous soyez, qui par choix ou par état faites profession d'une vie plus réglée, plus austère que celle que mène le commun du monde, et apprenez à vous défier d'une vertu mêlée d'imperfections, ou qui n'est pas encore affermie. Ces mêmes années qui paraissent si remplies seront un jour, et avec raison, le sujet des larmes et de l'humiliation de notre sainte. Elle n'est pas encore pleinement dépouillée de l'amour d'elle-même; elle craint les réprimandes, elle ne peut souffrir les mépris; d'ailleurs peu de reconnaissance pour les grâces sans nombre que le ciel répand sur elle, peu d'attention pour éviter les fautes vénielles, un cercle continué de confessions et de rechutes, tout cela rend encore sa piété chancelante et met son salut en danger; ce sont ses termes : Je crois, dit-elle, que, si je fusse morte pour lors sans confession, mon salut était fort douteux.

En effet, qu'arriva-t-il? ce qui arrive tous les jours : ces petits relâchements la conduisirent à de plus grands; des visites de prétendue bienséance auxquelles chacun donne un si beau nom pour autoriser sa dissipation, un commerce fréquent de civilité et de conversation avec les honnêtes gens du monde, tout cela dessécha son cœur. Alors, ne trouvant plus de goût dans l'oraison, elle y renonça : en vain ses compagnes blâmaient-elles sa conduite, en vain en paraissait-on quelquefois scandalisé, son amour-propre prévalut; elle s'étourdit contre tout ce qui lui reprochait ses infidélités, et Dieu qui l'appelait se trouva lui-même rebuté. Ah! que cet état de tiédeur me fait craindre pour elle. Mais attendons : elle nous donnera un des plus beaux, des plus rares exemples de conversion.

Il n'est pas extraordinaire que des gens qui ont passé leur vie dans le désordre viennent enfin à s'en lasser : la laideur du péché rend quelquefois le pécheur insupportable à lui-même; la foudre qui va le frapper l'effraie et l'intimide; saisi par la crainte de la mort, des jugements de Dieu, des peines éternelles, il s'abat et se laisse vaincre : David succombe sous le poids de ses iniquités; la vue d'un Dieu irrité engage le publicain à demander miséricorde, et Madeleine ne devient grande pénitente que parce qu'elle a été grande pécheresse. Mais un changement de vie dans une âme qui n'a ni vices ni vertus n'est pas si ordinaire. En effet,

quel serait le motif de ce changement ? On n'a point de crimes à se reprocher : sera-t-on damné pour des actions qui paraissent d'elles-mêmes indifférentes ? On ne décrie point le prochain par des calomnies ; on a horreur de tout ce qui blesse la chasteté ; on pratique même de bonnes œuvres ; on s'acquitte passablement de ses devoirs communs ; on aime les gens de piété ; on se sent quelque zèle contre les libertins ; d'ailleurs , se dit-on à soi-même : Nous ne sommes pas des saints ? Eh ! les saints n'ont-ils pas eu leurs défauts ? Funeste disposition dont le démon fait trophée par avance, parce qu'il est assuré de sa victoire, mais disposition qui va signaler la toute-puissance de Dieu et la force de Thérèse.

Jusqu'ici trompée par des conseils pervers, elle avait cru pouvoir n'être à Dieu qu'à demi : autorisée dans ses défauts par trop d'indulgence, elle ne pensait point à réformer sa vie. Tous ces plaisirs et ces entretiens, lui disait-on, vous sont permis. Tels nous voyons la plupart des gens du monde ne consulter, comme Achab, que de faux prophètes qui sachent accommoder la vérité aux passions (II Reg., XXII, 6). Hé quoi ! n'y a-t-il donc point dans Israël de prophètes du Seigneur que nous puissions interroger (*Ibid.*, 7) ? O aveuglement ! nous les haïssons parce qu'ils nous disent la vérité (*Ibid.*, 8) ; aveuglement, encore un coup, qui entretient la plupart des désordres et qui conduit presque infailliblement à l'impénitence. Voulez-vous donc vous convertir, pécheurs, qui que vous soyez ? cherchez un conducteur fidèle : *Inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum* (Tob., V, 4) : c'est la première démarche de la conversion.

A peine Thérèse a-t-elle ouvert son cœur à celui qu'elle avait cherché pendant longtemps (car, hélas ! il n'est que trop vrai, ce que saint François de Sales nous dit, qu'entre dix mille directeurs, il est difficile d'en trouver un bon), à peine a-t-elle trouvé cet homme unique, qu'heureusement déabusée elle entre dans la voie qu'on lui fraie : rendue docile à la voix de Dieu, partout elle croit l'entendre, dans l'oraison, dans les prédications, dans la lecture. Les Confessions de saint Augustin, que le hasard lui met entre les mains, semblent dictées pour elle : elle croit y voir la peinture de ses défauts, elle veut y trouver aussi le modèle de sa conversion ; fondant en larmes, elle se répand en desirs et en résolutions : dès lors se rompent les liens qui l'attachent au monde. Vains amusements, dangereuses folies du siècle, vous aurez beau vous plaindre de sa fuite, et lui dire comme à Augustin : *Dimittisne nos* (Confess., lib. VIII, c. 11) ? Est-ce que vous nous abandonnez ? Pensez-vous être heureuse sans nous ? *Putasne sine istis poteris* ? Elle n'a plus désormais d'oreilles ni de sentiments pour vous. En effet, je commence à la voir appliquée à réparer les pertes qu'elle a faites, à ranimer dans son âme le feu de la charité qui était presque éteint, à retracer ces traits effacés de candeur et de sainteté,

et à remplacer par beaucoup d'humilité et de retraite le décroissement que les compagnies mondaines avaient causé à ses vertus. Non, mes frères, ne craignons plus de pénétrer dans son cœur : avançons, étalons hardiment toute la beauté et la magnificence de ce temple ; nous n'y trouverons plus rien désormais qui en gâte l'économie ni qui en corrompe la richesse.

Quelle éminence de vertus se présente d'abord à nous ! Un grand amour pour l'oraison fut, comme l'on sait, le premier don qui lui fit mériter tous les autres. Son exercice continuuel était de se tenir comme Madeleine aux pieds de Jésus, de répandre son cœur en sa présence, d'écouter sa parole, de se remplir de son onction ; exercice dont elle comprit la nécessité et les avantages, mais que l'on méprise aujourd'hui avec une liberté, ou du moins que l'on traite avec une indifférence qui doit alarmer notre zèle. Car enfin quelle place l'oraison a-t-elle parmi les actions du commun du monde ? ou plutôt comment en parle-t-on ? comme d'un exercice fort inutile, d'une occupation de mystique, d'une pieuse fainéantise qui ne fait que des hypocrites ou de faux dévots. Ainsi reléguée dans les communautés, la meilleure portion de la piété devient le sujet des fades railleries et des mépris injurieux des gens du monde. Quoi donc ! ce qui doit faire notre plus bel emploi dans le ciel est-il indigne de nous occuper sur la terre, et n'est-ce pas renoncer à la joie future que d'en dédaigner ici-bas les arrhes et les avant-goûts ? Oui, mes frères, c'est y renoncer ; et puisqu'il faut vous le dire, l'oraison est un moyen de salut presque nécessaire : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem* (Psalm. CXVIII, 92) : Si je n'eusse médité votre loi, dit le prophète, j'étais perdu. Sans ce secours notre esprit se dissipe, notre cœur se dessèche, nos péchés s'accroissent, nos habitudes se fortifient, la charité s'amortit ; on tombe dans l'oubli de Dieu, la tentation vient ; nous n'y étions pas préparés, nous succombons.

Que Marthe appelle donc toujours Marie à son secours : c'est, mes frères, ce que fit Thérèse, c'est aussi ce qui l'a sanctifiée ; disons mieux, c'est ce qui l'a rendue une des plus grandes saintes que nous ayons dans l'Eglise. Qui est-ce qui porta jamais plus loin l'obéissance ? Convaincue que c'était Dieu qui l'inspirait, ne soumit-elle pas toujours ses inspirations aux lumières de ses directeurs ? contredit-elle jamais leurs décisions ? et après les entretiens qu'elle avait eus avec Jésus-Christ (faveur signalée dont elle a souvent été honorée), ne s'efforça-t-elle pas de se persuader que c'étaient des illusions du démon, parce que son confesseur le lui disait : bien différente de certaines personnes dévotes qui, opiniâtres par religion, disputent sans cesse avec leurs directeurs, qui, de ce qu'elles croient follement avoir appris aux pieds du crucifix, font la règle de leur conduite préférablement aux sages avis qu'on leur donne, et qui, donnant à quelques rêveries le nom

d'inspirations, prétendent en imposer à des ministres habiles qui ont la charité de les entendre. Notre sainte fut toujours docile jusqu'au scrupule, et elle aimait mieux s'exposer à être trompée par trop de soumission que de suivre par entêtement et sans guide les lumières de Dieu même.

Si nous en venons à son humilité, quel prodige ! Je ne parle point des combats qu'elle eut à soutenir pour se défendre d'écrire elle-même ce que nous rapportons de sa vie. Je passe sous silence les sollicitations pressantes qu'elle fit pour obtenir qu'il lui fût permis de mêler dans son ouvrage le récit de ses fautes. Je ne m'arrête pas non plus à ces réflexions qu'elle fait sans cesse sur son indignité, sur sa faiblesse et sur ses ingratitude ; ces dispositions, quelque rares qu'elles soient et quelque excessives qu'elles aient été dans Thérèse, lui sont néanmoins communes avec d'autres saints. Mais n'avoir de sentiments pour les honneurs et pour les louanges qu'autant qu'il en faut pour s'affliger en les recevant, être à l'épreuve, ou plutôt n'éprouver jamais de ces petits aiguillons de joie dont le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, dit dans une de ses lettres qu'il se sentait agréablement piqué lorsqu'on le louait, souhaiter d'être plutôt enterrée toute vive (ce sont les paroles de notre sainte) que de voir mettre au jour et en évidence une seule des merveilles qui s'opéraient dans son âme, s'il devait lui en revenir quelque gloire, c'est un don que Thérèse n'a presque partagé avec personne. Je ne l'entends point s'écrier comme David : Seigneur, ne vous ressouvenez point de mes iniquités ; mais par un excès incompréhensible d'humilité, pénétrée des douleurs les plus vives et les plus terribles qui lui sont causées par les grâces et les consolations qu'elle ne croit pas mériter, elle prie Dieu qu'il veuille bien ne pas oublier si tôt les péchés qu'elle a commis. De là sans doute cet empressement qu'elle fit toujours paraître pour les souffrances. Cette vertu qui semblait être née avec elle, comme nous l'avons déjà remarqué, s'était tellement rendue maîtresse de son cœur qu'elle dit en quelque endroit de ses ouvrages que Dieu ne doit pas lui tenir compte de ce qu'elle souffre, parce qu'elle y trouve trop de joie.

O vous qui ne prenez de la piété que ce qu'elle a de doux et de tranquille, qui sous les ailes de la dévotion couvrez adroitement toute la délicatesse mondaine dans laquelle vous vivez, et qui ne donnez à Dieu que ce qui ne coûte rien à votre amour-propre, venez vous instruire à cette école, et apprenez par l'exemple que je vous propose à joindre la mortification à la prière ! En vain auriez-vous été, comme saint Paul, ravis au troisième ciel, en vain Jésus-Christ vous aurait-il parlé dans l'oraison comme à Thérèse, si vous ne châtiez votre corps et si vous ne le réduisez en servitude (1 Cor., IX, 27), craignez d'être rejetés. J'ose même le dire : les sécheresses que vous éprouvez

dans l'oraison sont souvent un effet de votre lâcheté ; et si dans ces moments vous ne recevez rien de Dieu, c'est parce qu'il ne reçoit jamais rien de vous : solides et importantes vérités dont Thérèse eut soin de se remplir et qu'elle répand à chaque page dans ses écrits.

Mais que sa foi me paraît admirable ! Ne dirait-on pas que c'est l'esprit du grand Apôtre qui parle en elle lorsqu'elle dit que, quand même elle croirait voir les cieux ouverts, toutes les révélations du monde ne seraient pas capables de lui faire changer de croyance. Comptez, si vous le pouvez, toutes les autres vertus dont Dieu l'avait gratifiée : je passe à celle de toutes qu'elle a portée à un point de perfection qui la met dans un rang des plus élevés ; c'est son amour pour Jésus-Christ. Que ne puis-je vous la faire voir, mes frères, tantôt enivrée de ces douceurs célestes, n'ayant plus de vie que dans son divin Maître : *Vivo ego, jam non ego* (Galat., II, 20), tantôt désirant de se fondre comme de la cire aux approches de ce feu sacré. Je voudrais vous la représenter dans ces lassitudes mortelles qui lui faisaient regretter de ne pouvoir encore continuer de se reposer à l'aise dans le sein de son chaste Epoux. C'est alors que, considérant toutes les grâces qui sont répandues sur ses lèvres, elle forme de violents desirs de se rendre de plus en plus agréable à ses yeux. Qu'on ne nous vante donc plus cette sorte de piété que l'on croit devoir borner ou à quelques affections véhémentes vers Dieu, ou à des œuvres de pénitence ou de charité souvent mal placées. Combien y a-t-il de ces âmes qui, faisant beaucoup de choses, ne font cependant jamais rien de ce qu'elles doivent ! On voit de leur part de longues prières, des veilles et des jeûnes fréquents, de grands empressements pour le soulagement des pauvres ; mais pour ce qui est de leurs devoirs, de ces œuvres attachées à l'état, et qui n'ont rien d'extraordinaire ni d'éclatant, les mêmes âmes sont toutes de glace. Qu'il s'en faut bien que notre sainte ne tombe dans cet excès ! Toute brûlante qu'elle est du désir de se consumer pour Dieu, jusqu'à s'écrier tantôt qu'elle veut ou souffrir ou mourir pour lui, et tantôt qu'elle est prête à confondre tous les ennemis de son nom et de sa gloire, elle demeure néanmoins dans son ordre, et elle aime mieux une vertu obscure, mais soumise à lui, que l'éclat d'une dévotion qui n'a pour guide que le caprice. Ainsi le même amour qui formait en elle ces impétuosités savait aussi les contenir dans de justes bornes.

Après cela, mes frères, faut-il s'étonner que Jésus-Christ l'ait comblée de tant de faveurs, et que, par une libéralité digne d'un Dieu, il l'ait comme accablée de ses dons ! Vous fîtes bien voir en sa personne, ô mon Dieu ! la vérité de ces paroles de votre prophète : *Dilata os tuum et implebo illud* (Psal. LXXX, 2), qu'il n'y a qu'à vous ouvrir son cœur, et que vous avez dans votre sein des richesses inépuisables pour le

remplir. Oui, chrétiens, le sein de Dieu n'est fermé pour nous que parce que notre cœur est fermé pour lui. Mais essayons de nous détacher des créatures qui nous occupent, et bientôt nous recevrons tout de sa plénitude. Vous avez vu quelles étaient les vertus intérieures de Thérèse, voyons maintenant quels en ont été les fruits; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Tant de merveilles devaient-elles demeurer ensevelies, et Dieu n'aurait-il répandu tant de trésors dans l'âme de la bienheureuse Thérèse que pour l'enrichir elle seule? Les desseins de la Providence vont bientôt se développer, et par ce qui nous reste à considérer de la vie de notre sainte, nous comprendrons que ces lumières et ces grâces dont elle fut remplie étaient destinées à éclairer toute l'Eglise et à y produire des fruits immortels de bénédiction et de salut. Car, mes frères, deux choses ont signalé sa vertu et en ont été d'illustres effets : savoir ses instructions et ses travaux. Quoi de plus surprenant! une simple religieuse appelée à une vie de retraite et de silence, sans étude, sans autre caractère que sa piété, entreprendre de traiter les matières les plus sublimes, de nous découvrir ce que la théologie a de plus subtil, de nous rendre sensibles des mystères que l'esprit ne peut pas comprendre. C'est qu'il est des âmes privilégiées en qui Dieu ne considère ni le sexe ni la condition, qu'il tire de l'ordre commun et par qui il veut faire voir qu'il est dans tous les hommes l'Auteur de la science : *Qui docet hominem scientiam* (Psal. XCIII, 10). C'est qu'une charité vive et abondante cherche naturellement à se répandre, semblable à un fleuve qui, étant grossi par les pluies, ne peut plus se contenir dans son propre lit, et se hâte d'arroser les champs qu'il environnent.

Telle fut notre illustre sainte : remplie d'une surabondance de grâces et de lumières, il fallait pour les soulager qu'elle les communiquât au dehors; son amour captif devait enfin franchir les bornes que la bienséance lui avaient auparavant prescrites. Il ne lui suffirait pas même de publier de vive voix les vérités qu'elle a entendues; sa charité embrasse tous les siècles, et elle croit devoir à Dieu cette reconnaissance, d'immortaliser par ses écrits les bienfaits qu'elle a reçus de lui.

Mais n'est-ce point un zèle présomptueux qui l'anime? et certes il serait dangereux de s'y méprendre. Quel désordre ou dans l'Eglise ou dans les communautés, si chacun prétendait s'ériger en docteur et en réformateur des mœurs, si des particuliers sans mission, sans vocation, se mêlaient de décider, d'instruire et de reprendre, sous prétexte qu'ils ont peut-être plus de science et de charité! Tant que Dieu n'emprunte point notre ministère, le silence doit être notre partage; c'est aussi ce que Thérèse eut soin de pratiquer; elle conserva longtemps dans son cœur ce qui lui était révélé : mais Dieu lui

commande-t-il de parler, il n'y aurait plus en elle d'humilité à se taire, et ce serait une infidélité punissable de laisser dans l'obscurité des dons qu'il veut qu'ils soient manifestés. Mais est-ce une simple fille qui parle, ou un nouvel évangéliste qui va rétablir sur la terre l'amour de Jésus-Christ et de ses humiliations? n'est-ce point un prophète envoyé de Dieu pour nous expliquer les mystères qui sont cachés dans son sein? n'est-ce point un apôtre qui vient nous frayer les routes presque inconnues de la véritable vertu et de la perfection? Vit-on jamais plus de sublimité dans les pensées, plus de solidité dans les principes? car c'est le premier caractère que je remarque dans les ouvrages de Thérèse. Ce n'est point une imagination échauffée qui vient nous débiter ses rêveries, ce n'est pas une fausse spiritualité qui cherche à nous en imposer par des discours qu'on ne peut comprendre, ce n'est pas enfin une subtilité d'un génie qui s'épuise par des réflexions détachées et sans ordre, mais c'est un esprit vraiment éclairé qui nous conduit pas à pas; s'il s'élève quelquefois jusqu'aux nues comme un aigle, ce n'est qu'en nous montrant le chemin pour l'y suivre. Est-il une seule vertu dont elle n'ait pas connu les différents degrés? Les forts et les faibles, les savants et les ignorants ne peuvent-ils pas également s'instruire à son école?

Mais où avait-elle puisé toutes ces connaissances? Le voulez-vous savoir, vous qui, après une étude de plusieurs années, êtes vous-mêmes surpris du peu de progrès que vous avez fait dans la science du salut? Elle les a puisées dans la méditation et dans la retraite : loin du commerce du monde elle s'est entretenue avec Dieu, elle a prié, elle a étudié Jésus-Christ crucifié, elle s'est nourrie des vérités qu'elle apprenait dans ce livre sacré : ne tenant plus à rien sur la terre, rien ne dissipait ses sens, rien n'affaiblissait les impressions que l'Esprit divin faisait en elle : et voilà le secret pour se rendre habile dans la connaissance de sa religion, c'est-à-dire de ne se point prodigier au dehors, plus prier que lire, méditer souvent, interroger l'Esprit qui enseigne toutes les vérités, se les persuader vivement, et pratiquer même fidèlement celles qu'il inspire. Ah ! pour lors, prédicateurs, directeurs, qui que vous soyez, qui êtes chargés de distribuer le pain de la parole, toutes les difficultés s'aplaniront : vous parlerez de Dieu avec liberté, votre cœur toujours plein sera toujours prêt à se répandre; et pour me servir de l'expression de l'Ecriture, les paroles de sagesse découleront de votre bouche comme la pluie : *Et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ* (Eccli., XXXIX, 9). Mais ce qui caractérise encore plus particulièrement les ouvrages de notre sainte, c'est l'onction dont elle les a remplis. Eh ! mon Dieu, nous ne manquons pas de nos jours de gens qui instruisent avec poids, qui reprennent avec autorité, qui conseillent avec prudence, qui prêchent avec érudition; mais où sont ceux

qui fassent toutes ces choses d'une manière capable de changer le cœur? Où est le prédicateur qui ait assez d'onction pour convertir son auditoire? Où est le maître qui donne des règles assez sûres à ses disciples pour leur procurer le salut? Ce furent là cependant les motifs qui animèrent Thérèse lorsqu'elle écrivit ses livres. Donner une âme à Dieu était à son gré l'action la plus héroïque : eût-il fallu endurer mille morts, brûler jusqu'au dernier jour dans les feux du purgatoire, devenir, comme saint Paul le demandait, anathème pour sauver un seul pécheur, elle eût, selon propre aveu, accepté le sacrifice avec joie. Quels effets ne doivent pas produire de tels sentiments!

Aussi, mes frères, chacune de ses paroles porte dans le cœur je ne sais quelle tendresse à laquelle on ne peut résister. Oui, depuis qu'elle m'a dépeint le monde, je ne puis que le haïr : elle m'a fait sentir combien la croix était aimable; par son secours je trouve dans la pauvreté une source inépuisable de richesses, et je n'ai qu'à ouvrir ses livres pour me convaincre que les mépris, l'humiliation et l'obscurité doivent être désormais toute ma gloire. J'en atteste toute votre piété, Mesdames : qu'est-ce qui vous soutient dans cette mortification, ce recueillement, ces austérités, cet esprit d'humilité et de charité, dont l'odeur du fond de votre cloître se répand dans toute l'enceinte de notre ville? N'en doutons pas, ce sont les discours vivants de votre illustre patronne. Elle avait bien prédit qu'après sa mort on en verrait les fruits : nous les voyons en effet avec admiration. Vous les recueillez vous-mêmes, chrétiens, si vous connaissez le prix des livres qui les produisent. Ah ! si je n'avais fait aujourd'hui qu'exciter votre curiosité à les lire, je m'applaudirais de ce succès, persuadé qu'entre les fidèles il n'en est point qui n'y trouve de puissants motifs et des règles sûres pour s'avancer dans la vertu et pour entretenir sa piété. Eh ! n'est-ce pas le témoignage que l'Eglise leur rend lorsqu'en ce jour elle nous fait demander à Dieu la grâce d'être nourris de la doctrine céleste dont ils sont remplis : *Ut celestis ejus doctrinæ patibulo nutriamur* : premier fruit de la piété de Thérèse, ses instructions. Mais ce n'est pas encore assez pour son zèle; ses travaux et les soins de sa réforme vont bientôt le couronner.

L'esprit de retraite était banni depuis longtemps des monastères du Carmel : quelques relâchements que le défaut de clôture y avaient introduits étaient un obstacle à la perfection à laquelle doivent tendre des filles qui se consacrent à Dieu. En fallut-il davantage pour exciter le zèle de notre sainte, elle qui savait par sa propre expérience les ravages que causent souvent parmi les religieuses ces restes de liaisons qu'elles peuvent avoir avec le monde, et ces adoucissements avec lesquels l'amour-propre cherche toujours à corrompre la sainte sévérité des règles ! Mais quel remède apportera-t-elle à ce mal ? proposera-t-elle une réforme à ses

compagnes ? ah ! c'est un point auquel il ne faut pas toucher. Une réforme ! quelle nouveauté ! Mais c'est un bien à procurer, Dieu y sera servi, et peut-être empêchera-t-on par là bien des désordres : n'importe, la chose est nouvelle, il n'y faut pas penser : c'est ainsi que l'on raisonne

Un homme d'autorité entreprend-il de corriger quelques abus, aussitôt on se soulève contre lui, on le traite de zèle outré et d'imprudent. Sans considérer si les inconvénients de la nouveauté prévalent sur le bien qui en reviendrait, on se fait un mérite de s'opposer à ses pieux desseins ; et ce qui est terrible, les gens de bien s'y laissent quelquefois surprendre. Mais quoi ! ne reste-t-il donc aucune ressource aux saintes impatientes de Thérèse ? Ici, mes frères, se présente une riche matière pour son éloge et un rare modèle de courage et de vertu. Je me figure d'abord une Judith qui sort d'un lieu de retraite, de prières, de pénitences, et qui, revêtue d'une nouvelle force, se prépare à quelque grand exploit. En effet, c'est une nouvelle cité que Thérèse va fonder au travers d'une foule d'ennemis qui s'opposeront à ses entreprises : je parle de ce premier monastère d'Avila dont elle forme le plan. Quel projet ! une fille sans appui, sans bien, sans crédit, médite les fondements d'un nouvel édifice. Quelle folie ! quelle extravagance ! diront les prudents du siècle : mais que ce projet est sage et qu'il est bien conduit !

Cependant à peine se met-on en devoir de l'exécuter, que le démon suscite une foule d'obstacles pour le renverser : le tumulte s'excite dans toute la ville ; les secours promis viennent à manquer ; les supérieurs rétractent leurs permissions ; on vient jusqu'à délibérer si on renfermera la sainte ; on veut la déferer à l'Inquisition ; on l'accuse même au conseil du prince : ne va-t-elle pas céder à cet orage ? Ah ! profane politique, prudence humaine, vous allez être confondues. Thérèse demeure intrépide : assurée du succès par la bouche de Jésus-Christ même, elle méprise les efforts des hommes, elle espère contre l'espérance, elle croit sur la parole de Dieu (à l'imitation d'Abraham) qu'elle sera la mère d'une nombreuse famille ; elle croit, et sa foi ne sera point trompée. Et certes, chrétiens, l'œuvre de Dieu ne s'accomplirait jamais si les difficultés et les obstacles étaient pour nous une raison de l'abandonner. Où serait maintenant l'Eglise si les persécutions avaient effrayé ceux qui l'avaient fondée ? Oui, ce serait démentir la vérité même et détruire un des plus solides fondements de la religion que de prétendre qu'on ne doit faire d'autre bien que celui qui ne trouve point d'opposition. Je dis plus ; les désordres qui profanent aujourd'hui le corps mystique de Jésus-Christ, les vices répandus dans presque tous les états, les relâchements introduits dans la plupart des ordres, que sais-je ? tous les maux auxquels on ne peut plus remédier ne viennent que de ce qu'on a trouvé le secret d'appeler et de faire passer

pour sagesse ce qui n'est en effet qu'une pernicieuse et damnable lâcheté.

A Dieu ne plaise cependant que j'approuve ce zèle amer qui ne consulte aucune règle, qui n'épargne personne, qui ne sait point se revêtir des caractères aimables de la charité, qui enfin décrédite souvent la vertu et fait échouer les plus belles entreprises : je n'estime et je ne conseille que ce zèle qui est courageux sans témérité, éclairé sans présomption, constant sans opiniâtreté, et qui, ne cédant jamais dans les affaires où le devoir est marqué et où il s'agit du salut, s'accommodant néanmoins aux circonstances des temps et des personnes, attend les moments de Dieu, et prépare les succès par beaucoup de prudence et de douceur. C'est l'exemple que notre sainte nous donne : vous la voyez tantôt dans l'agitation et dans le travail, lorsqu'elle trouve une voie pour avancer son ouvrage; tantôt dans le repos et dans le silence, lorsque les conjonctures et les difficultés le demandent; jamais inquiète, toujours soumise à la Providence, elle persévère malgré les obstacles, se défiant cependant de ses propres lumières, et étant résolue d'abandonner mille monastères (ce sont ses termes) si dans toute sa conduite il devait y avoir la moindre imperfection.

Mais n'est-il pas temps, ô mon Dieu ! que vous vous déclariez en sa faveur ? et sa vertu n'a-t-elle pas été assez éprouvée pour mériter que vous mettiez vous-même la dernière main à un ouvrage qu'elle n'a entrepris que pour votre gloire, ouvrage que votre esprit lui-même paraît avoir conduit, et dont elle n'attend l'accomplissement que de vous ? Déjà je vois les contradictions et les résistances se dissiper : le pape autorise la réforme par ses bulles; cette réforme est approuvée par le prince; la fondation se conclut, et au milieu d'une grande ville s'élève le fameux monastère de Saint-Joseph, qui fut depuis le père et le modèle de tant d'autres : car, ô bonté suprême ! vous donâtes plus à la fidélité de Thérèse qu'elle n'avait demandé, vous multiplâtes sous ses yeux les fruits de ses travaux, et en fortifiant son zèle vous augmentâtes aussi sa joie et sa récompense. Appelée dans plusieurs villes d'Espagne, chacun veut y recevoir sa loi; les hommes mêmes viennent s'y ranger; seize ou dix-sept monastères sont établis en peu de temps par ses soins; et bientôt le nom et les enfants de Thérèse passeront dans d'autres royaumes catholiques de l'Europe, y feront l'admiration des peuples, l'édification de l'Eglise, l'honneur de l'état religieux, pour tout le monde une source de grâces et de bénédictions.

Douterons-nous après cela, mes frères, que Thérèse ayant été si richement récompensée sur la terre, Dieu, qui compte pour rien tout ce qu'il fait pour nous ici-bas, ne l'ait aussi récompensée à proportion dans le ciel ? Et ne devons-nous pas croire que ce poids de grâces et de faveurs dont elle a été accablée, comme nous l'avons dit, a opéré un poids immense de gloire dans l'éternité ?

Je passe sous silence tous les miracles par lesquels le ciel a fait connaître combien il estimait le trésor qu'il renferme. Hé ! n'en est-ce pas un continué que cette sévérité constante et non interrompue dans laquelle, malgré l'affaiblissement presque général de la piété et de la vertu dans tous les états, la règle établie par sainte Thérèse s'est jusqu'à présent soutenue ? Y souffrirait-on jamais d'adoucissement ? Aujourd'hui, parmi les carmélites, même pénitence, même désintéressement, même charité, même fuite du monde que dans leur origine, et nous savons de la bouche même de quelques-uns de ceux qui ont l'honneur de leur confiance, qu'il s'y trouverait encore des Thérèse si Dieu voulait les manifester. Car l'intention de cette illustre fondatrice en faisant cet établissement fut en même temps de fournir de la part de chacune de ses religieuses un modèle de vertu, et d'offrir aux personnes de son sexe une retraite et une ressource contre les dangers du monde.

J'avoue, dit-elle à ses religieuses, que je ne puis voir tant d'âmes se perdre sans en être outrée de douleurs. O mes filles en Jésus-Christ ! aidez-moi à prier Notre-Seigneur qu'il veuille bien remédier à un si grand mal ; c'est pour ce sujet que nous sommes ici rassemblées ; c'est l'objet de notre vocation, c'est le juste sujet de nos larmes ; c'est à quoi nous devons nous occuper ; c'est où doivent tendre tous nos desirs. Et certes, Mesdames, vos prières ne durent jamais être plus ferventes, puisque la justice de Dieu ne parut jamais plus irritée. Hélas ! tout ne nous dit-il pas que l'arrêt de notre condamnation est peut-être dicté ? Allez donc trouver Assuérus, disait Mardochee à Esther, et intercédez pour le peuple : ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du roi, non, ne pensez pas que parce que vous êtes séparées du monde, aimées de Dieu, favorisées de ses plus doux entretiens, vous sauverez seules vos âmes, si les nôtres se perdent par votre faute : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis Judæis* (Esther, IV, 13) : et qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevées à la dignité d'épouses de Jésus-Christ, afin d'être prêtes d'agir et à prier dans un temps où la religion est si négligée ? *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris ut in tali tempore parareris* (Ibid., 14) ? C'était là, encore un coup, ce qui animait la vertu de Thérèse ; et c'est aussi, chrétiens, ce qui doit exciter notre piété. Glorieuse sainte, inspirez-nous ce zèle de la maison de Dieu dont vous fûtes dévorée, obtenez de Dieu pour nous cet esprit de retraite et de charité qui vous rendit si agréable à ses yeux, afin qu'après avoir été les fidèles imitateurs de vos vertus sur la terre nous devenions les compagnons de votre gloire dans la bienheureuse éternité. Amen.

SERMON

POUR LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien aimé est à moi, et je suis à lui (Cant., II, 16).

Pouvais-je mieux exprimer vos sentiments, ma chère sœur ? et ce sacrifice extérieur qu'offrait autrefois l'épouse des Cantiques n'est-il pas le plan et le modèle que vous suivez à l'égard du sacrifice que vous accomplissez aujourd'hui ? Ce divorce que vous avez fait depuis longtemps avec le monde, ce renoncement à tous les enchantements du siècle, ces inclinations pour la vertu, cette piété tendre et solide qu'on a vu croître en vous avec tant de succès, tout nous disait assez que vous vouliez être la servante du Seigneur. Mais ce que nous voyons aujourd'hui, et la cérémonie qui nous assemble ici, nous marque que vous aspirez à d'autres honneurs, et que cette longue familiarité que vous avez eue avec le divin Maître doit enfin se terminer par devenir sa bien-aimée et son épouse. Heureuse alliance où l'on contracte avec Dieu même, où le Maître et le Seigneur se dépouille de ces noms pour prendre ceux d'ami et d'époux ! alliance par laquelle on est (non comme Eve l'était d'Adam) l'os de ses os, mais l'esprit même de son esprit : alliance dont les conditions sont l'amour réciproque, dont le Saint-Esprit est le lien, dont les fruits sont la bienheureuse éternité.

Voilà, ma très-chère sœur, ce que la foi et la vérité nous découvrent dans la démarche que vous faites aujourd'hui : vous vous engagez envers Dieu, et Dieu s'engage envers vous : vous prenez Jésus-Christ pour votre héritage, et vous devenez vous-même l'héritage de Jésus-Christ : votre bien-aimé est à vous, vous êtes à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. Que les hommes charnels donnent tant qu'ils voudront à cet engagement les noms de servitude, de captivité, de disgrâce, il n'en sera pas moins vrai que vos liens deviennent votre gloire, que votre esclavage vous acquiert une couronne, et que vous entrez dans la condition la plus noble et la plus honorable qui fût jamais. C'est de cet engagement considéré du côté de Dieu et de votre part que j'entreprends de vous faire voir les avantages et les obligations ; car enfin, si Dieu se donne à vous avec tant de générosité, il est aussi des conditions à observer dans le don que vous lui faites de vous-même. Les avantages de l'alliance que Dieu fait avec vous, ce sera mon premier point : les obligations de l'alliance que vous faites avec Dieu, ce sera le second. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

Les avantages que Dieu vous procure par l'alliance qu'il fait avec vous, ma très-chère sœur, sont premièrement l'éloignement du monde ; en second lieu, une plus grande abondance de grâces, enfin la paix et la joie du cœur. Dieu vous sauve des périls du monde, et il vous met à couvert de ses tempêtes, il vous prépare des secours pour

vaincre les ennemis que vous aurez encore à combattre, il se dispose à répandre dans votre âme les consolations célestes, compagnes fidèles de la vertu et de la piété.

Je dis en premier lieu que Dieu vous délivre des périls du monde et qu'il vous met à couvert de ses tempêtes. Hélas ! nous ne saurions trop le déplorer, et de nos jours plus que jamais le monde peut être appelé une mer immense couverte d'ennemis, où les orages sont continuels, où les écueils se présentent à chaque instant, où les abîmes sont toujours ouverts, où le soleil de la justice ne se montre presque jamais, où à peine trouve-t-on des pilotes pour se conduire et un port où l'on puisse aborder, où enfin il est bien difficile de ne pas faire naufrage. Quelle étrange situation pour une jeune personne qui se destine au monde d'être, dès les premières démarches qu'elle y fait, exposée à tant de dangers, d'avoir à combattre tout à la fois la cupidité qu'on irrite par les espérances dont on la flatte, la vanité qu'on fomenté par les louanges dont on l'amuse, la volupté qu'on allume par les objets qu'on lui présente ! Tantôt c'est une mère qui, sous prétexte de rendre sa fille aimable, lui fait en même temps oublier la modestie chrétienne et la pare de tous les instruments du péché, tantôt c'est une multitude d'adorateurs qui empoisonnent son cœur et qui le corrompent. Je sais, ma très-chère sœur, que, nourrie dès votre enfance avec le lait de la sagesse, et instruite de tous les devoirs de piété par l'exemple d'une famille où l'on ne vous présentait que des vertus à imiter, ces tentations n'auraient pas été un piège pour vous, et que vous aviez dans votre propre cœur des sûretés qu'on ne trouve guère ailleurs. En entrant dans le monde on vous aurait appris à le mépriser et à le haïr. Mais qui est-ce qui aurait pu vous répondre que les suites auraient été aussi heureuses ? Les eaux de cette mer demeurent quelquefois suspendues et ouvrent à une jeune personne un passage qui paraît d'abord assuré. Mais qu'il y a de témérité à s'y engager sans une protection visible et sans un ordre particulier de la Providence !

A peine est-on entré dans le monde, qu'on se voit assiégé de toutes parts, ce ne sont que difficultés et qu'obstacles à surmonter ; l'embaras des affaires, le torrent de l'opinion et des fausses maximes, les mauvais exemples et les scandales, le peu d'honneur que l'on rend à la vertu, tout conspire à décourager une âme et à la surprendre. L'embaras des affaires : ah ! il n'est pas difficile de s'occuper de ses devoirs lorsqu'on est déchargé des soins temporels, et c'est pour lors que l'on peut dire, dans la plus exacte vérité, que le salut est la seule affaire que l'on ait à poursuivre. Une vierge, dit saint Paul, ne pense qu'au Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit ; mais au contraire celle qui a un époux, ajoute-t-il, s'occupe des affaires du monde : *Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi* (I Cor., VII, 34). Et certes, chrétiens, n'est-ce pas ce que vous

l'épandez lorsque les ministres du Seigneur se plaignent à vous de l'oubli que vous faites de Dieu et du peu de temps que vous donnez aux intérêts de votre conscience? Une famille à entretenir, des enfants à élever et à pourvoir, des biens à ménager, tout cela joint aux différents chagrins qui naissent à chaque pas, le mauvais succès d'une affaire, la dureté d'un époux, le dérèglement d'un fils, les poursuites d'un créancier, quelquefois un bouleversement entier de fortune, dont on se voit menacé : prétextes frivoles à la vérité dont chacun se sert pour autoriser ses négligences et ses omissions, mais qui doivent, ma chère sœur, vous faire estimer le bonheur de votre retraite. Oui, quand en renonçant au monde vous n'auriez fait autre chose que d'éviter ses chagrins, ses peines et ses amertumes, vous auriez toujours un juste sujet de rendre grâces au Dieu des miséricordes et de lui dire avec le prophète : *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum*; Béni soit le Dieu de bonté qui m'a donné l'intelligence (*Psal. XV, 7*).

Mais ce n'est pas là le plus redoutable piège que vous aviez à craindre. Le torrent de l'opinion et des fausses maximes est une autre espèce de tentation bien plus funeste que la première : *Vae tibi, flumen humani moris!* disait autrefois saint Augustin : Malheureux torrent de la coutume, qui pourra te résister? *quis resistet tibi?* En effet, ne faut-il pas une vertu et un courage plus qu'héroïques pour suivre inviolablement les règles de l'Evangile si fort négligées dans le monde, et pour combattre par le témoignage de ses propres œuvres les préjugés favorables à l'amour-propre et autorisés par la multitude? Est-il si aisé d'être pénitent, lorsque tout le monde nous en dispense? de mépriser les honneurs et les richesses, lorsqu'on voit tout le monde les aimer et les rechercher? Renoncera-t-on aisément à l'immodestie et à la vanité, lorsqu'on s'empresse de nous persuader que ces règles ne sont plus pour ces temps-ci, ou que les personnes de condition en sont exceptées? Sera-t-il aisé d'être chaste où l'on entend souvent le langage de la dissolution? Aura-t-on enfin assez de force pour se roidir sans cesse contre l'exemple et la coutume? car c'est une troisième tentation qui doit encore vous faire aimer la solitude. Je parle, ma chère sœur, de ces scandales qui couvrent la surface de la terre, et qui, toujours présents à une personne du monde, servent, je ne dis pas seulement à corrompre ses mœurs (car enfin au milieu des excès où sont montées l'injustice, l'impureté, l'irrégularité, on peut encore trouver des personnes effrayées de l'horreur de ces vices), mais je parle de ces scandales qui, par la comparaison que l'on fait volontiers de soi-même avec les autres, contribuent à autoriser la vie molle, sensuelle, inutile que l'on mène, et qui donnent lieu de faire passer pour une conduite honnête et vertueuse ce qui n'est qu'abomination devant Dieu. Ainsi le pharisaïsme est juste à ses propres yeux, parce qu'il se compare au publicain; ainsi l'indif-

férence pour le salut, l'omission de la prière, la perte du temps, la recherche des aises et des commodités de la vie, la médisance, le désir de s'élever, ne sont pas des crimes, parce qu'on en connaît de plus grands; on n'est ni injuste ni adultère (*Luc., XVIII, 9, 10*), et cela suffit à la plupart; on se tranquillise sur son état, et après avoir vécu en honnête païen on meurt content.

Déplorable illusion, que tu causes de ravages! illusion dont il est d'autant plus difficile de se défendre qu'on craindrait de s'exposer à la censure si on se distinguait par l'austérité de sa vertu; dernière tentation dont Dieu vous délivre, ma chère sœur, en vous faisant renoncer pour jamais à la société des mondains. Hélas! on n'est point auprès d'eux vertueux impunément, et la piété innocente, quoique sévère critique de leurs actions, les trouve toujours prêts à se déchaîner contre elle. C'est à leur gré une faiblesse d'esprit, une hypocrisie, la dernière ressource pour ceux que le monde abandonne. Dès là ces respects humains qui retardent les progrès de tant d'âmes, cette lâcheté dans les exercices de religion, ces retours vers la créature, ces violemens de la loi de Dieu contre les remords de la conscience; de là enfin cette pusillanimité dont le prophète disait que Dieu l'avait délivré dans la solitude : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine : expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate* (*Psal. LIV, 8, 9*).

Cessez donc après cela de nous plaindre, ô vous qui faites de ce monde votre idole! une des plus solides consolations dans nos retraites est de n'avoir plus de commerce avec lui. Ce n'est pas là, ma très-chère sœur, que Dieu borne ses faveurs pour vous; des grâces plus fortes, des secours plus abondants sont le second avantage qu'il vous offre par l'alliance qu'il fait avec vous.

Il est vrai que séparée du monde vous ne serez pas à couvert de toutes sortes de tentations. Le serpent entreprit de tromper le premier homme dans le paradis terrestre; le peuple choisi a eû des ennemis à combattre dans la terre promise; Jésus-Christ lui-même a été tenté dans le désert. C'est ainsi que le démon, ne pouvant plus vous attaquer à force ouverte, va peut-être déployer tous ses artifices et vous dresser tous les pièges que sa malice pourra lui inspirer. Le monde même, comme pour braver votre piété et pour solliciter encore quelques soupirs en sa faveur, viendra quelquefois se montrer à vous et vous rappeler le souvenir des faux biens auxquels vous renoncez. Mais qu'avec les armes de Dieu il vous sera aisé de vaincre tous les efforts de l'ennemi! Secours au dehors, grâces au dedans, le Seigneur sera toujours à votre droite, selon l'expression du prophète : *A dextris est mihi, ne commovear* (*Psal. XV, 8*).

J'ai dit secours au dehors. Eh! quelles pourraient être les tentations dont vous ne trouviez aussitôt le remède? Serait-ce la séparation de tout ce que vous aviez de plus

cher dans le monde? mais la société d'une troupe de vierges, que la charité vous fera nommer plus véritablement vos mères et vos sœurs que ne le pourraient faire les lieux de la chair et du sang, vous consolera. Serait-ce le dégoût de la piété et des exercices d'une vie toujours cachée et toujours uniforme? mais l'exemple, l'habitude même de faire le bien vous soutiendront. Seraient-ce ces différentes faiblesses dont les plus justes ne sont pas exempts, et qui rendent quelquefois, surtout dans les communautés, la compagnie des autres ennuyeuse et désagréable? mais la patience avec laquelle on supportera vos défauts vous fera aisément supporter et oublier ceux d'autrui. Seraient-ce ces scrupules et ces doutes sur ce qu'on doit faire ou ne pas faire qui inquiètent assez souvent les personnes vertueuses? mais la règle, qui vous prescrit vos devoirs et qui en marque l'ordre et les moments, fixera vos incertitudes.

Ce n'est pas encore tout : convaincue que les autres sont plus parfaites que vous, on ne vous verra point vous applaudir de votre vertu, et vous ne direz point : C'est assez ; vos fautes les plus légères vous paraîtront des chutes dangereuses, et votre humilité aura toujours de quoi se nourrir et se fortifier. Ah! que vous saurez parfaitement régler vos actions les plus communes selon la vérité et la justice, lorsque, persuadée qu'on est toujours attentif à vous observer, vous craindrez et la honte de mal faire, et peut-être celle d'être reprise. Que manquera-t-il à votre piété lorsque, libre de toute contrainte, elle pourra s'exercer en mille manières, selon les différents goûts que l'Esprit-Saint lui donnera? Si vous aimez la pénitence, on ne s'opposera point à votre zèle ; si la prière fait vos délices, on enviera votre honneur, bien loin de le troubler ; et si votre charité s'étend jusqu'à s'intéresser pour le salut des âmes, il vous sera permis de faire à l'égard des enfants confiés à vos soins la fonction d'apôtre et de ministre de la charité de Jésus-Christ.

A tous ces moyens extérieurs, si nous ajoutons les grâces intérieures dont Dieu vous comblera, quelle doit être votre confiance! Si sa miséricorde vous a si sûrement conduite dans les sentiers de la justice, si sa grâce a tant fait pour vous dans un temps où vous n'aviez presque encore rien fait pour lui, si elle semble même s'être épuisée en ce jour en vous faisant renoncer à tous les sentiments de la nature pour vous consacrer à son service, que sera-ce lorsque vous serez engagée envers lui par le vœu d'une fidélité sans retour! Dieu vous a choisis entre toutes les nations qui sont sur la terre, afin que vous fussiez son peuple chéri, disait autrefois Moïse aux Israélites pour animer leur espérance ; sans aucun mérite de votre part et par le seul motif de l'amour qu'il vous portait, il vous a tiré de la servitude de Pharaon ; les bénédictions du ciel ne seront plus désormais que pour vous : *Benedictus eris inter omnes populos* : vous ne par-

ticiperez point aux calamités de l'Égypte, et tous vos ennemis seront exterminés devant vous ; ne craignez donc plus et ressouvenez-vous des faveurs que vous avez reçues de sa bonté : *Noli metuere, sed recordare quæ fecerit Dominus Pharaoni* (*Deuter.*, VII, 6-18). Et certes, ô mon Dieu! où devez-vous davantage manifester les trésors de vos miséricordes, que dans ces lieux de retraite où le seul désir de vous servir fait chercher un asile, où par l'adoration, par l'amour, par la reconnaissance, on s'empresse à l'envi de rendre hommage à votre suprême majesté?

Comprenez-vous assez, ma très-chère sœur, que Dieu est comme engagé à vous défendre et à vous sauver, et que tandis qu'il fait éclater partout les effets de sa vengeance en permettant l'irréligion et la damnation des mondains, il vous ménage ses plus douces faveurs, et il se prépare dans votre âme une demeure où il puisse, si j'ose ainsi parler, servir à ses miséricordes et se reposer des soins de sa justice?

Quelle sera pour lors votre situation? Une joie et une paix intérieures qui vous feront goûter par avance la vie et les plaisirs du ciel : troisième avantage qui vous est procuré par l'alliance que Dieu fait avec vous. Le monde, je l'avoue, est crucifié pour vous, ma très-chère sœur, comme vous êtes crucifiée pour le monde (*Galat.*, VI, 14) ; vous n'aurez plus de part à ses joies et à ses plaisirs, vous renoncez pour jamais aux biens qu'il vous promettait, et il ne vous sera plus désormais permis que de vous glorifier dans la croix de Jésus-Christ (*Ibid.*). La vie que vous vous engagez de mener jusqu'au dernier soupir est une vie de retraite, de détachement, de mortification ; votre corps n'est plus qu'une victime destinée au sacrifice, et votre âme, captive sous la loi de Dieu et sous la règle à laquelle vous vous soumettez aujourd'hui, ne sera plus maîtresse de ses humeurs, de ses inclinations, de ses caprices, ni même de sa raison ; en un mot, c'est un joug que vous prenez, c'est un fardeau dont vous vous chargez. Mais, ô mon Sauveur! vous ne nous avez pas trompés lorsque vous nous avez dit que votre joug est doux et votre fardeau léger (*Matth.*, XI, 30). Oui, ma chère sœur, c'est cette croix même qui fera votre félicité, et cette retraite, ce détachement, cette captivité, ce sacrifice, seront la source et la mesure des consolations dont Dieu vous remplira : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Psal.* XCIII, 19).

En effet, rien n'est plus consolant que de jeter les yeux sur ses fautes passées lorsqu'on les expie par la pénitence. Ah! que la foi qui connaît l'énormité du péché, qui sait qu'il ne peut demeurer impuni, que la justice divine veut être vengée, que la foi, dis-je, trouve de contentements au milieu des peines qui sont attachées à la religion! Ainsi une religieuse bien remplie de cet esprit de foi qui voit son corps se flétrir par les macérations, son esprit s'asservir par l'obéissance, ses passions se contraindre par une règle

dure et austère, son amour-propre se mortifier par des humiliations fréquentes, sa curiosité se rebuter par une loi qui la sépare des créatures et qui la resserre dans la solitude, une religieuse, dis-je, compte alors tous ses moments de plaisir par les peines qu'elle endure; elle se plaint de ce que Dieu lui en prodigue si peu; elle se complaît dans cet état de croix, parce qu'elle sait que c'est autant de retranché sur ses fautes passées et présentes, et elle redit sans cesse ces paroles du Prophète : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* ; à proportion des maux que j'ai soufferts, vos consolations, ô mon Dieu ! se sont répandues dans mon âme.

Lorsqu'à ces idées viendront se joindre celles des promesses futures et l'espérance de l'héritage auquel vous êtes appelée, y aura-t-il pour vous des croix trop dures et trop pénibles ? Ah ! vous regarderez avec un œil de mépris et de dédain tout ce que vous quittez en vous séparant du monde, et vous ne pourrez vous lasser d'admirer combien la bonté de Dieu veut bien vous dédommager de la perte de ces sortes de biens par la jouissance d'un bonheur éternel ; votre conscience ne vous reprochant point ces crimes qui déshonorent le temple de Dieu, vous ne serez point troublée par la vue des jugements à venir, vous verrez mourir vos sœurs devant vous sans vous effrayer, vous préviendrez vous-même ce terme par la vivacité et l'impatience de vos désirs.

Si vous souffrez dans votre âme, vous vous souviendrez en même temps que vos peines les plus légères sont toutes comptées, que les maux de cette vie n'ont point de proportion avec les biens de la vie future, et que ce moment si court des tribulations opère en vous le souvenir éternel d'une souveraine et incomparable gloire (*Rom.*, VIII, 18). Si vous soupirez sous la pesanteur de votre corps, vous saurez que votre prison n'est que pour un temps, et que, dès que cette maison de terre viendra à se dissoudre, Dieu vous donnera dans le ciel une autre maison qui durera toujours (*II Cor.*, V, 1). Enfin, si la mort vient s'offrir à vous, qui est-ce qui peut comprendre la joie et la paix dont vous serez alors remplie ? Soyez attentifs, ô vous qui le souvenir amer de cette heure fatale qui doit mettre fin à vos plaisirs et à vos désordres alarme et désespère ! Ah ! que le sort d'une religieuse en ce moment est digne d'envie ! Tout le détail de sa vie se présente à ses yeux : elle n'y voit que des œuvres de justice ; ses péchés passés ne l'inquiètent plus, parce qu'elle les a réparés par la pénitence, et qu'elle s'en est heureusement servie comme d'un contrepoids à la vanité ; et tandis que le démon fait un dernier effort pour la troubler, l'Esprit consolateur, cet esprit qui lui a été donné pour gage (*Ibid.*, 5), la rassure et lui fait dire comme au grand Apôtre : J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé à mon Dieu la fidélité que je lui avais vouée, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de jus-

tice qui m'est réservée : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (*II Tim.*, IV, 7, 8). Ces idées ne sont-elles pas bien consolantes et ne rendent-elles pas une religieuse d'autant plus heureuse qu'elle est plus éprouvée ? *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Psal.* XCIII, 19).

C'est à vous maintenant, chrétiens, que je m'adresse : qu'avez-vous à comparer à de tels avantages ? La liberté, me direz-vous peut-être, car c'est sur ce point qu'on se récrie toujours. La liberté ? c'est-à-dire que vous êtes libres de contenter toutes vos passions et de vous procurer tous les plaisirs que le monde peut vous fournir. La liberté ? je le comprends, mes frères, on voudrait peut-être nous faire entendre qu'il est permis à une fille du monde de vivre sans règle et sans loi ; qu'elle peut à son gré étaler sa vanité, son luxe, son immodestie ; partager tout son temps entre le jeu, les visites, les lectures profanes, se faire une religion à sa mode, et n'en avoir qu'autant qu'il en faut pour ne point passer pour impie ; en un mot, qu'elle peut, hélas ! on ne le fait que trop, qu'elle peut se damner avec liberté sans que personne la contredise. J'avoue que cette liberté dont vous vous glorifiez est bannie des cloîtres ; mais cette fille du monde pourra-t-elle aussi aisément penser à l'affaire de son salut, mener une vie de pénitence et de mortification ? Voilà ce que l'on peut faire dans les maisons religieuses, et ce que vous avouez la plupart être presque impossible dans le monde. La liberté ? il est vrai, les vœux de la religion engagent dans la servitude ; mais cette servitude pour qui est-elle dure ? sera-ce pour des personnes accoutumées à porter depuis longtemps le joug de Jésus-Christ, et préparées par la prière, la retraite, les exercices de piété aux rigueurs de la pénitence ? Eh quoi ! l'on plaindra une vierge chrétienne qui, après une vocation longtemps éprouvée, se consacre à Dieu pour mener une vie de paix et de tranquillité, tandis qu'on voit tous les jours sans s'émouvoir et même avec plaisir des personnes du monde contracter par passion, par intérêt, par caprice, des alliances dont les nœuds sont aussi indissolubles que les vœux de la religion sont inviolables, et s'engager dans un état dont l'abus est si ordinaire, dont les devoirs sont infinis, dont les croix, et quelquefois le désespoir, sont le premier fruit ? Ah ! ma chère sœur, laissons les mondains avec leur prétendue félicité, et avouons qu'il n'y a de plaisir et de bonheur qu'à contracter avec Dieu. Vous avez vu les avantages qu'il vous procure par l'alliance qu'il fait avec vous ; voyons maintenant les obligations que vous contractez par l'alliance que vous faites avec lui : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Être appelé à la sainteté et être saint sont deux choses bien différentes, ma très-chère sœur. On peut être introduit par l'ordre du Père de famille dans la salle des noces de

l'Époux sans avoir la robe nuptiale (*Matth.*, XXII, 9, etc.); et l'Apôtre qui nous invite à nous rendre dignes de notre vocation, nous fait assez entendre que celle qui est la plus marquée n'est pas décisive pour le salut (*Ephes.*, IV, 1). Telle fut autrefois la vocation de Saül à la royauté (*II Reg.*, IX, X); telle fut la vocation de celui qui trahit notre divin Maître, telle est encore aujourd'hui la vocation de bien des chrétiens; telle enfin celle de quelques âmes que Dieu conduit dans la retraite, mais à qui la retraite même devient par leur faute une occasion de perte et de damnation. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vos grâces, toujours fécondes par elles-mêmes, se perdent quelquefois en passant par nos mains, et que par la plus grande de toutes les ingrattitudes, nous anéantissons tous les desseins de miséricorde que vous avez sur nous. Vous me prévenez sans doute, ma chère sœur, et vous comprenez par avance de quelle importance il est de répondre à toutes les faveurs que vous recevez aujourd'hui de la bonté divine. Dieu vous sépare pour jamais du monde, et il vous sauve des dangers qui s'y rencontrent: vous ne devez donc pas quitter le monde avec regret, et votre engagement dans la religion doit être fait avec plaisir et avec joie. Le Seigneur étale pour vous toutes les richesses de ses libéralités par les différents secours qu'il vous offre; il faut donc par reconnaissance vous donner tout entière à lui, et votre engagement doit être sans réserve. Enfin il vous promet une joie et une paix intérieures qui vous feront trouver dans ce monde-ci, le centuple de ce que vous avez quitté, et qui seront comme un gage du bonheur qui vous est promis dans l'autre vie: vous devez donc travailler à conserver cette paix, et votre engagement doit être sans retour.

Je dis premièrement que votre engagement doit être fait avec plaisir et avec joie. Je n'ai garde, ma chère sœur, de m'étendre ici sur le malheur de celles à qui la religion et le cloître sont une ressource à la dureté, à la violence, aux menaces d'un père ou d'une mère injustes; je ne parle pas de ces personnes dont toute la vocation est d'être nées un peu plus tard, de ces vierges qui dès le sein de la mère ont été destinées, par une cupidité qui pour être commune n'en est pas moins damnable, à être par force ce qu'elles ne sauraient être par vertu: *De matris utero sic nati sunt, aut facti sunt ab hominibus*, dit Jésus-Christ (*Matth.*, XIX, 12). Non, ma chère sœur, ces reproches ne vous regardent pas. Au contraire, si nous avions quelques reproches à faire à ceux qui étaient chargés devant Dieu de l'examen de votre vocation, ce serait d'avoir peut-être été trop timides dans le jugement qu'ils en portaient, et d'avoir pour s'en assurer, comme fit autrefois Moïse pour lui-même (*Exod.*, II, 1-14), demandé trop de signes à Dieu. Ainsi quand je dis que vous devez vous donner à Dieu avec plaisir et sans répugnance, je parle de ces contradictions que

sont quelquefois dans le fond de son cœur nue novice au moment de sa profession. On s'est éprouvé longtemps, il est vrai; on a consenti; le parti est pris; on est enfin convaincu que le Seigneur demande la victime, et cependant on est encore effrayé du vœu que l'on va faire; on n'approche de l'autel de son sacrifice qu'en tremblant; cette cérémonie, cet appareil, cette multitude de fidèles assemblés troublent et agitent, et il semble que l'on craint encore le repentir. Mais, ma chère sœur, votre oblation pour être agréable à Dieu, doit partir d'une volonté bien affermie et non chancelante; elle doit être par conséquent à l'épreuve de ces sortes d'agitations. Eh! n'est-ce pas, ô mon Dieu, l'exemple que vous vouliez nous donner, lorsqu'après avoir surmonté les cruelles secousses dont votre âme divine fut volontairement agitée à la vue des tourments que vous alliez endurer pour nos péchés, vous marchâtes au devant de vos ennemis, vous vous livrâtes entre leurs mains, et vous vérifiâtes ce qu'avait dit de vous un prophète, que vous ne seriez offert que parce que vous le voudriez: *Oblatus est quid ipse voluit* (*Isai.*, LIII, 7).

Que ce sera un spectacle digne de Dieu, ma très-chère sœur, que cette fermeté et cette assurance avec lesquelles vous consommerez votre sacrifice, lorsque vous penserez que c'est du Maître au monde que vous allez vous consacrer, que vous prenez un Dieu pour héritage, et que vous quittez la vanité et le néant des créatures pour le souverain bonheur, la terre pour le ciel, le temps pour l'éternité! Qu'il vous doit paraître glorieux de choisir pour maître, pour époux et pour ami ce Dieu de bonté, dans un temps où tout le monde l'outrage et le persécute; et de pouvoir remplacer, si j'ose ainsi parler, tant d'âmes qui l'abandonnent pour se livrer au démon! Ah! que ce jour soit à jamais un jour de solennité et de bénédictions: *Mensis iste principium mensium, primus erit in mensibus anni* (*Exod.*, XII, 2).

Tels doivent être les sacrifices que nous faisons à Dieu; tels seront jusqu'à la fin de votre vie tous ceux que vous lui offrirez, ma très-chère sœur. Vous lui sacrifierez généreusement comme Abel ce que vous avez de plus précieux; vous serez toujours prête à répondre comme Abraham: *Adsum*, Me voici (*Genes.*, XXII, 1); vous souffrirez sans vous plaindre, comme Isaac, que l'on vous lie au joug de la plus exacte obéissance, quo l'on vous éprouve et que l'on vous immole, s'il est nécessaire, par les plus rudes pénitences. Vous étendrez vos mains (car pourquoi ne vous appliquerais-je pas ici, à vous dont nous connaissons la parfaite résignation; pourquoi, dis-je, ne vous appliquerais-je pas au moins en quelque sens ce que Jésus-Christ prédisait à un apôtre encore faible?), vous étendrez vos mains, un autre vous ceindra, et vous serez conduite (*Joan.*, XXI, 18), mais sans aucune résistance, par des voies dures et pénibles à la nature. Ah!

il ne faut qu'un cœur qui aime pour comprendre ce qui peut produire cette soumission et cette joie : il ne faut que cette charité qui tolère tout, qui espère tout, qui supporte tout (I Cor., XIII, 7); charité qui eût honoré Dieu par les souffrances, qui les fait regarder comme le supplément et la consommation de la passion de Jésus-Christ; charité, en un mot, qui vous fera dire comme au grand Apôtre : *Placeo mihi in infirmitatibus meis, in angustis pro Christo* (II Cor., XII, 10) : Je me réjouis dans les maux et dans les afflictions que je souffre pour Jésus-Christ. Première condition de votre engagement; il doit être fait avec plaisir et avec joie.

En second lieu il faut qu'il soit entier et sans réserve. Si le premier et le plus grand commandement pour un chrétien est d'aimer Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, c'est-à-dire de l'aimer souverainement, de n'avoir de pensées, de désirs, d'affections que pour lui, de fouler aux pieds tout ce qui est hors de lui ou qui ne se rapporte point à lui; je vous le demande, ma très-chère sœur, pour qui ce précepte est-il? Si ce précepte est pour tout le monde, n'est-il pas plus indispensable pour ceux qui se consacrent plus particulièrement à Dieu? Car enfin remarquez ceci, je vous prie : qu'est-ce que se consacrer à Dieu par les vœux de la religion? C'est renouveler et confirmer les vœux de son baptême; c'est s'ensevelir une seconde fois pour mourir non plus au péché, mais à toutes les créatures; c'est reconnaître par un acte authentique que non-seulement on ne se repent point des promesses qu'on a faites, mais que l'on veut même se mettre en état et comme dans la nécessité de s'en acquitter; c'est s'avouer solennellement disciple de Jésus-Christ; c'est faire publiquement profession de la perfection évangélique; en un mot, c'est déclarer qu'on n'a plus de vie qu'en Dieu et pour Dieu.

Ces réflexions supposées (et plaise au Seigneur qu'elles vous aient donné une juste idée de la sainteté et de l'excellence de l'état religieux) il n'est pas difficile de comprendre qu'elle étendue doit avoir à votre égard le précepte d'aimer Dieu de tout votre cœur et de vous donner à lui sans réserve : car dès lors j'en conclus que si en vertu de la première promesse on ne peut sans se rendre parjure, jouir des créatures pour elles-mêmes, y mettre son repos et sa félicité, faire des honneurs et de la fortune du siècle la fin de ses désirs; ce n'est pas une infidélité moins criminelle de chercher dans le cloître de quoi suppléer à la jouissance de ces créatures qu'on a quittées, de travailler à s'y procurer une vie aisée, commode, exempte de travaux et de croix, d'y ambitionner des honneurs et des dignités que l'esprit seul du monde peut faire rechercher, et de conserver encore des intelligences avec le monde même. Partage d'ailleurs injurieux à la souveraineté de Dieu; car enfin celui à qui le ciel et la terre ne suffisent pas pour le

contenir, devant qui tout l'univers n'est qu'un atome, et tous les hommes ensemble qu'un pur néant, doit-il être mis en compromis avec de viles créatures, pour disputer la conquête d'un cœur qui lui appartient déjà par tant de titres? Croirons-nous donc, vers de terre que nous sommes, croirons-nous lui trop donner que de nous donner tout entiers à lui?

Partage injurieux à sa miséricorde, puisque l'on viole à son égard la loi d'égalité qui doit s'observer dans tous les traités. Nous avons tout reçu de Dieu : et certes, ma chère sœur, si nous voulions rappeler toutes les faveurs par lesquelles il a signalé envers vous ses miséricordes, nous vous ferions apercevoir qu'il n'en est dans ses trésors aucune à laquelle vous n'ayez eu part. Cependant nous usons de réserve envers lui, nous retenons une partie de ce rien que nous avons à lui donner; et toute notre vie se passe à délibérer sur la part que nous lui ferons. Quelle injustice!

Partage dont le démon se rend pour l'ordinaire le médiateur, parce qu'il n'est point de ruses qui lui réussissent mieux. Il relâche quelquefois de ses droits prétendus pour ravir à Dieu plus sûrement des âmes qui semblent s'être données à lui. Semblable à cette femme qui demandait à Salomon le partage d'un enfant qu'elle avait voulu enlever : *Nec mihi, nec tibi, sed dividatur* (III Reg., III, 26); cet ennemi de notre salut consent que l'on sauve les dehors et les apparences, pourvu qu'on lui conserve les affections du cœur. Ah! s'il voulait tromper une vierge chrétienne, il la laisserait volontiers renoncer au monde, se dépouiller de tous ses ornements de vanité, prendre un habit de pénitence, embrasser un état de retraite et de silence, faire vœu de suivre une règle dure et austère, mais il exigerait en même temps qu'elle conservât toujours au milieu du cloître les inclinations du siècle : *Nec mihi, nec tibi, sed dividatur*. Ain-i elle serait superbe, elle se prévaudrait de sa naissance pour exiger des distinctions, elle s'entreprendrait de sa famille, elle se ferait honneur parmi ses sœurs des visites qu'elle reçoit, elle se plaindrait à ceux qui la tirent de sa solitude qu'on la néglige et qu'on l'abandonne, elle donnerait même à des conversations inutiles et toutes mondaines les heures qu'elle doit donner à la prière; en un mot, elle ne serait ni tout entière à Dieu, ni tout entière au monde : *Nec mihi, nec tibi, sed dividatur*.

Dans l'intérieur de sa solitude le démon s'efforcerait toujours de la partager; il lui représenterait la plupart de ses exercices comme des inventions de l'esprit humain et des œuvres de surrogation; il la rassurerait sur ses manquements, il la rendrait curieuse et critique sur les défauts des autres, d'ailleurs toujours prête à les détourner du bien, à les porter au murmure, à blâmer la conduite de sa supérieure, à répandre son chagrin et son fiel dans l'esprit de celles d'entre ses compagnes qui vou-

draient l'écouter : c'est à ce prix que le malin esprit lui permettrait de se donner à Dieu : *Nec mihi, nec tibi, sed dividatur*. Il est vrai, ma très-chère sœur, que vous n'avez point ici de semblables exemples à appréhender. La piété et la régularité qui font le caractère de la communauté dans laquelle vous vous engagez vous mettent à couvert de ces sortes de tentations. Mais pourquoi n'aurais-je pas essayé de découvrir les pièges de l'ennemi commun de notre salut ? pourquoi n'aurais-je pas eu soin de vous rappeler que notre Dieu est un Dieu jaloux, qu'il ne peut souffrir qu'on le serve à demi et qu'on l'associe avec des objets étrangers : *Cave ne obliviscaris pacti Domini tui, quia Dominus Deus tuus est Deus æmulator* (Deuter., IV, 23, 24). Votre engagement doit donc être sans réserve ; seconde condition.

Enfin il doit être sans retour. L'on sait assez que les vœux solennels de religion sont un engagement pour toute la vie : et certes, une alliance faite avec Dieu même peut-elle être moins sacrée que les alliances du monde, et la figure serait-elle à cet égard plus excellente que la vérité ? Aussi ne m'arrêterai-je point à prouver la justice de cette loi qui vous renferme pour toujours dans le cloître, et l'obligation où vous êtes de vous y soumettre. Quand je dis que votre engagement doit être sans retour, j'entends que vous devez conserver jusqu'à la fin le même zèle pour Dieu, la même fidélité à vos devoirs, le même amour pour votre état.

Rien de plus ordinaire parmi les personnes nouvellement engagées dans la profession de la vie religieuse qu'un vil empressement pour toutes les pratiques qu'leur sont prescrites. Vous diriez que le zèle de leur salut et de la gloire de Dieu les dévore, et qu'elles doivent faire d'admirables progrès dans le chemin de la perfection ; mais, hélas ! que leurs vertus durent peu, ce sont des fleurs que le vent des tentations brûle et dessèche bientôt, et tous ces exercices de piété n'ont pas plutôt perdu à leur égard cet air de nouveauté qui les fait aimer, que le dégoût s'empare de leur cœur, et éteint insensiblement les ardeurs de ce feu qui semblait devoir durer toujours. Mon Dieu, comment se peut-il faire que l'on s'ennuie ainsi de vous aimer ? Que l'impie coure avec rapidité dans la voie de l'iniquité, qu'il dise : Je ne servirai point, qu'il refuse un joug dont il n'a point senti les liens ? je le plains. Ah ! s'il connaissait le don de Dieu, s'il savait combien le Seigneur est doux, peut-être viendrait-il chercher auprès de lui le repos et la sûreté de son âme.

Mais que celle qui a goûté les dons du ciel, qui a été éclairée de l'Esprit-Saint, qui a éprouvé ses plus douces consolations (Hebr., VI, 4, 5), disons tout, qui a fait alliance avec Jésus-Christ même, qui, par le vœu qui l'unit à lui, est devenue sa bien-aimée et son épouse, se lasse de ses faveurs, perde courage à l'écouter et à le servir, et fasse par ses tiédeurs comme autant de déclarations qu'elle se repent de s'être donnée à lui,

qu'elle ne peut trouver de solide bonheur en sa présence, et qu'elle préfère les oignons de l'Égypte au miel et au lait dont elle pourrait se nourrir dans cette terre promise, comprenez-vous quel est l'excès d'une telle ingratitude ? Ah ! je ne suis pas surpris, ô mon Dieu ! si de telles âmes ne sont point propres pour votre royaume, et si vous nous déclarez que celui qui regarde derrière soi ne doit jamais y entrer (Luc., IX, 62) ; car, ma chère sœur, l'outrage que nous faisons à Dieu en le quittant retombe sur nous-mêmes. Êtes-vous donc si insensés, dit l'Apôtre écrivant aux Galates, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissiez par la chair ? sera-ce donc en vain que vous avez tant souffert ? *Tanta passi estis sine causa* (Galat., III, 3, 4) ? Et certes, que ferait une religieuse qui s'affaiblirait dans la piété, qui se dégoûterait de ses devoirs, qui se relâcherait de sa première ferveur ? elle perdrait tout le mérite de ses vertus : ce serait en vain qu'elle aurait renoncé à sa liberté, qu'elle se serait asservie au joug pénible de la dépendance, tout lui deviendrait inutile ; ses retraites passées, ses prières, ses communions, son obéissance, ses pratiques de pénitence, Dieu ne lui en tiendrait plus de compte. Ah ! ma chère sœur, si jamais (permettez-moi de supposer ici ce que nous ne craignons point de votre part), si jamais on devait voir en vous quelque relâchement, que n'aurions-nous point à vous reprocher ? Nous vous représenterions tout le bien que vous avez pratiqué ; ce généreux mépris que vous avez témoigné pour le monde lorsqu'il vous sollicitait de vous donner à lui ; cette fermeté qui vous a fait résister aux empressements d'une famille dont vous faisiez la joie et les espérances ; nous vous rappellerions tantôt les délais que vous consentiez de souffrir pour envisager votre sacrifice plus à loisir, tantôt cette ardeur, et, si j'ose le dire, ces impatiences de l'accomplir, lesquelles vous faisaient dire souvent, comme le Sauveur : Combien me sens-je pressé jusqu'à ce que mon sacrifice se consume ! *Quomodo coarctor usque dum perficiatur* (Luc., XII, 50) ! Enfin nous ne nous lasserions point de regretter la perte de tant de bonnes œuvres : *Tanta passi estis sine causa*. Mais c'est trop vous parler des motifs de persévérer jusqu'à la fin, il me suffit de vous présenter quelques préservatifs contre l'inconstance ou l'affaiblissement, et c'est par ces réflexions que je vais finir.

Premier préservatif : une profonde humilité ; humilité qui, effaçant en vous toute vanité et tout amour-propre, vous rendra toujours votre vertu suspecte, vous fera douter de la pureté de vos intentions, et vous inspirera de compter peu sur quelques pratiques de pénitence : humilité qui vous portera à étudier sans cesse les désirs de votre cœur, à en régler tous les mouvements, et à préférer l'ornement de votre âme à l'éclat vain et trompeur d'une piété toute extérieure et d'un zèle tout humain : humilité qui, épuisant toute votre attention à l'égard

de vos propres défauts, vous fermera les yeux sur les faiblesses d'autrui, et vous les fera supporter avec patience : humilité qui vous rendra le joug de l'obéissance doux et aimable, qui vous fera respecter dans vos supérieures l'autorité de Dieu qui y réside, et qui étouffera ces révoltes du cœur contre ces réprimandes et ces avis qui dans une religieuse imparfaite troublent l'amour-propre et le déconcertent.

Second préservatif : un détachement universel de tout ce qui n'est point de votre état et n'a point de rapport à votre salut : vertu que je fais consister non-seulement à ne plus vous informer des affaires du siècle, à laisser les morts ensevelir les morts (*Luc.*, IX, 60), et à témoigner tant d'indifférence pour le monde, qu'il en ait aussi pour vous ; mais encore à ignorer même tout ce qui se passe parmi vos sœurs, à ne souffrir jamais qu'on vous parle de leurs défauts, à ne prendre part aux murmures et aux différends que l'esprit de discorde pourrait semer que pour les déplorer ou les apaiser. Je dis plus (et c'est en ce point que l'on connaît la prudence d'une religieuse), elle doit éviter la recherche de ces emplois tumultueux des communautés, et, sans préjudice de l'obéissance, écarter adroitement tout ce qui peut amortir en elle l'esprit de retraite et de prière.

Troisième préservatif : une exactitude inviolable à réparer toutes les pertes de la charité, à se relever dès que l'on sent que l'on est tombé. Hélas ! un défaut essentiel sur lequel on ne s'examine point, une faute un peu considérable que l'on s'est pardonnée, et qu'on n'a peut-être pas bien expliquée à un confesseur, ô Dieu qui connaissez les consciences, ne sont-ce pas là les causes ordinaires du relâchement des âmes consacrées à votre service ? De là les communions plus rares, moins fréquentes, souvent infructueuses ; de là l'omission de la prière, le dégoût des exercices, la dissipation, l'oubli de Dieu, le violement de ses devoirs les plus indispensables.

Enfin, pour dernier préservatif, rappelez-vous sans cesse les devoirs et l'esprit de votre état, les obligations que vous avez contractées, les desseins de Dieu sur vous, lorsqu'il vous a conduite dans la solitude. Redites-vous souvent, comme saint Bernard le pratiquait à l'égard de lui-même : *Ad quid venisti ?* Pourquoi suis-je ici ? quelle est ma vocation ? Mon salut, voilà mon obligation : l'Evangile, voilà ma règle. Si je fusse demeurée dans le monde, je n'aurais pas été dispensée de travailler à cette affaire, de m'acquiescer de ces promesses, de suivre cette loi. Mais l'aurais-je fait ? Hélas ! j'aurais peut-être été entraînée par le torrent, je n'aurais travaillé que pour le temps, j'aurais violé mes serments, j'aurais suivi les coutumes du siècle. Le Seigneur a pourvu à ma sûreté, il m'a mise à couvert dans sa maison : *Abcondit me in tabernaculo suo* (*Ps.* XXI, 3). Là, délivrée de tous embarras, on ne me prescrit d'autre occupation que ma propre

sanctification : les promesses nouvelles que j'ai faites ne servent qu'à me faciliter l'accomplissement des premières ; et si la religion me prescrit des règles, ce n'est que pour me faire mieux goûter celles du christianisme. Que dois-je donc faire ? *Ad quid venisti ?* Me serait-il permis de m'occuper ici de quelque autre pensée que de celle de l'éternité ? Pourrais-je sans crime regretter le monde et ses plaisirs auxquels j'ai doublement renoncé ? Pourrais-je mépriser des pratiques si étroitement liées à celles que la loi de Dieu m'impose ? *Ad quid venisti ?* Non, mon Dieu ! je veux désormais oublier tout autre soin que celui de mon âme ; je serai fidèle à mes promesses, et ma nourriture sera de faire votre volonté en toutes choses (*Joan.*, IV, 34), afin qu'après avoir été sur la terre du nombre de vos disciples, je puisse en partager avec eux la récompense. Je vous la souhaite. Amen.

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRES-EXCELLENT PRINCE, MONSIEUR LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE, FILS UNIQUE DU ROI,

Prononcée dans l'église des RR. Pères cordeliers de la ville de Troyes, en l'année 1711.

Domine, non est exaltatum cor meum... neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.

Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil.... je n'ai point non plus marché d'une manière pompeuse et élevée au-dessus de moi (Psal. CXXX, 1).

Ce sont, Messieurs, les paroles du prince qui fut la gloire d'Israël. Choisi de Dieu pour être le conducteur de son peuple, guidé lui-même par un prophète, craint et respecté des ennemis de Juda, ayant relevé plus d'une fois le courage et les forces de sa nation abattue et alarmée, joignant d'ailleurs à tous ces avantages celui d'être aimé et de faire par avance les délices des grands et des peuples, témoins de tant de merveilles, pouvait-il encore douter qu'il fût suscité du Seigneur pour régner sur eux ? Cependant il doute, il craint toujours que son cœur ne lui en impose, et que, séduit par les dehors éclatants du trône, il ne se persuade enfin qu'il y est effectivement appelé. Cherchant donc dans la droiture de sa conscience de quoi fixer ses incertitudes, et n'y trouvant qu'un fonds de tendresse pour les peuples qu'il devait gouverner et un attachement sincère pour le prince auquel il devait succéder, il s'écrie : Vous le savez, ô mon Dieu ! mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil ; j'ai vécu dans votre maison comme le plus simple des Israélites : *Domine, non est exaltatum cor meum* : content de la situation où vous m'avez placé, je me suis fait une loi d'attendre en paix vos moments et de régler mes sentiments et ma conduite sur votre seule volonté : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.*

A ces traits vous reconnaissez sans doute, Messieurs, le prince qui fait aujourd'hui le sujet de nos larmes. Né dans le sein de la grandeur, destiné à porter une couronne

qu'il voyait soutenue et relevée par les plus grands prodiges de magnanimité et de vertu dans la personne du roi son père, choisi dès sa jeunesse pour combattre un ennemi que la force et l'habileté rendaient également redoutable à ce royaume, comblé d'ailleurs de ces bénédictions que l'Écriture promet aux princes fidèles en perpétuant leur mémoire dans leurs enfants, père d'un roi qui parmi les troubles que l'hérésie lui suscite, soutient si glorieusement une illustre monarchie, quel autre prince que celui que nous regrettons eût pu contenir comme lui son âme parmi tant de sujets de gloire ?

Cependant, Messieurs, au milieu de tant de titres, l'avons-nous jamais trouvé différent de lui-même ? fut-il jamais des occasions où il ne nous parût pas affable, ouvert, bienfaisant, populaire ? Quand est-ce que la vanité trouva quelque accès dans son cœur ? Sa bonté naturelle ne prévalut-elle pas toujours ? Ne l'avons-nous pas vu parmi nous comme un de nous ? Son port, ses regards, ses manières, tout en lui ne semblait-il pas nous dire : Mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil : *Non est exaltatum cor meum* ?

Si nous le considérons dans le sein de la famille royale, c'est là que son véritable caractère paraît dans tout son jour. Fut-il jamais aucun prince qui donnât un plus bel exemple du respect que l'on doit à un père ? Dévoué au roi comme le plus humble et le plus affectionné des sujets, il mit au nombre de ses prospérités personnelles les longues années dont le ciel favorise notre monarchie. Respect, docilité, soumission à ses ordres, ce sont là les grandes leçons qu'il fit pendant sa vie aux princes, ses enfants, qu'il fit au monde entier ; ce sont là les sentiments qu'il fit gloire de porter jusqu'au tombeau : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me*.

Voilà, chrétiens, tout le plan de l'éloge funèbre de TRÈS-HAUT, TRÈS-POISSANT, ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSIEUR LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE, FILS UNIQUE DU ROI, fils digne de la couronne par ses grandes qualités, fils accompli par son respect inviolable pour la personne sacrée du roi, son père : la France perd en lui un prince qui devait faire un jour son bonheur ; le roi perd en lui un fils qui, par son attachement sincère et respectueux, faisait sa plus douce consolation : c'est tout le sujet de ce discours.

Fasse l'Esprit de vérité que je soutienne fidèlement le caractère dont il m'a revêtu : qu'il ne permette pas qu'à la face de ses autels et au milieu des redoutables sacrifices que l'on vient d'interrompre pour m'entendre, je déshonore mon ministère par des pensées humaines ou par quelques-unes de ces louanges profanes qui ne servent souvent qu'à nous faire perdre de vue le prince chrétien. Mais faites plutôt, ô mon Dieu ! que je ne retrace ici que des objets capables de nous édifier et de nous instruire, et qu'en cherchant à nous consoler, nous nous sentions plus efficacement portés vers vous qui devez être notre unique consolation.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus beau et de plus magnifique dans le monde que la dignité des rois. Maîtres souverains du reste des hommes, arbitres de la vie et de la mort, dispensateurs des lois, pères des peuples, destinés à faire le bonheur de ceux qui leur sont soumis, ne dirait-on pas que l'Auteur de l'univers a pris plaisir de se peindre en eux, et qu'après avoir privé l'homme de sa présence pour le punir de son péché, il a du moins voulu lui laisser dans la personne des rois une image abrégée de sa grandeur et de sa puissance ? *Ego dixi : Dii estis* (Psal. LXXXI. 6). Que de qualités ne faut-il point réunir en soi pour soutenir un tel caractère, et par combien de vertus doit-on se préparer à un ministère si noble et si relevé ? Mais aussi quelles espérances un peuple n'est-il pas en droit de concevoir ? quelle félicité ne doit-il pas se promettre lorsque le ciel, dans sa miséricorde, prend soin de lui former des princes qui doivent un jour le gouverner avec justice, avec modération et avec bonté ?

Hélas ! je vois déjà vos plaies se rouvrir par l'application que vous faites de ces réflexions générales au prince que nous pleurons. Déjà vous vous le représentez prévenu dès sa naissance de toutes les bénédictions d'en-haut, et lorsque croyant apercevoir dans ses traits les présages de notre félicité future nous nous récriâmes tous comme à la naissance d'un autre Samuel, que Dieu se servirait de lui pour juger son peuple et qu'il l'élèverait comme son Christ : *Dominus judicabit fines terræ, et dabit imperium regi suo, et sublimabit cornu Christi sui* (I Reg., II, 10).

Mais louons-nous dans monseigneur le dauphin ces premières lueurs de raison qui par les soins que l'on prend de l'enfance des princes, ou peut-être par un privilège de la nature, sont pour l'ordinaire moins tardives en eux que dans les autres hommes ? Non, Messieurs ; après en avoir rendu grâces au souverain dispensateur des vertus, rapportons-en ensuite la gloire à l'auguste monarchie qui sut si bien cultiver celles que toute la France reconnut dès lors dans notre jeune prince. Que de sagesse, que de grandeur dans les projets que le roi forma pour perfectionner et pour faire croître ces précieuses semences ! l'aurait-il tant soit peu touché de cette douce et flatteuse pensée, qu'étant devenu le plus grand des rois, il lui suffisait d'avoir transmis au prince son fils le sang dont il était lui-même animé pour lui transmettre en même temps ce vaste génie qui prend tout dans son propre fonds, et qui fait les règles au moment qu'il les suit ? Ah ! c'est en vain que pour louer les rois on leur fait croire qu'ils trouvent dans leur origine la source de leurs vertus : ils sont hommes comme nous, la nature a également besoin chez eux d'être cultivée, et leurs âmes privilégiées ne sortent point des mains du Créateur plus parfaites que celles du reste des mortels.

Aussi notre auguste monarchie se fit-il un devoir de veiller à l'éducation du jeune

prince; ce fut à cela qu'il sembla même vouloir borner toute sa gloire. Bien différent en ce point de cet empereur romain qui, pour se faire regretter et pour faire chérir plus sûrement sa mémoire, se choisit un successeur rempli de vices. Louis, au contraire, doué de toutes les vertus qui font la grandeur du prince et le bonheur des sujets, aurait voulu, s'il était possible, se former un successeur encore plus grand que lui. Tandis qu'il donne des lois à presque toute l'Europe, qu'il médite les plus vastes entreprises, qu'il est occupé à dissiper les efforts d'un ennemi jaloux, qu'il est obligé de se multiplier en autant d'endroits qu'il a d'armées, ici pour gagner des batailles, là pour forcer les places les plus redoutables, en un mot, pour triompher partout, il ne perd point de vue Monseigneur, il s'applique à lui choisir les plus habiles maîtres; non content de former en lui un cœur et des mœurs dignes d'un roi qui devait lui succéder, il veut aussi qu'on l'instruise dans toutes les sciences morales et politiques, si nécessaires aux souverains.

C'est vous qui fûtes chargé de ce soin, prélat illustre dont les doctes écrits seront toujours infiniment chers à la religion, dont vous fûtes un si zélé défenseur. M. Bossuet fut celui sur lequel le roi jeta les yeux pour lui confier une éducation si précieuse et qui promettait de si beaux fruits; ce fut avec lui qu'il partagea une si glorieuse entreprise. Et certes, puisque Dieu avait destiné ce prélat respectable à combattre pour la foi de l'Eglise, ne méritait-il pas d'être chargé de l'instruction de celui sur qui l'Eglise même fondait ses plus douces espérances? Il en était digne sans doute; mais aussi le prince qu'il devait instruire était digne des soins et des leçons d'un si grand maître.

Que de talents ne parurent point dans cette âme vraiment royale, lorsque l'étude des lettres commença à se développer! Quelle naïveté dans ses réponses! Quelle solidité dans ses jugements! Quelle justesse dans ses réflexions! Quelle vivacité dans ses pensées! Quelle noblesse dans ses sentiments! Vit-on jamais des progrès plus rapides? Toutes ces sublimes connaissances que les esprits ordinaires n'acquîrent qu'imparfaitement et par degrés, ne les embrassa-t-il pas toutes à la fois par l'étendue de son génie? Et ne croyez pas, Messieurs, que ce soit ici un de ces savants oisifs qui sont plutôt accablés du poids de leur érudition qu'il n'en sont aidés pour la conduite de la vie. Notre jeune prince rapportait toutes ses études à la fin pour laquelle Dieu semblait l'avoir fait naître. Déjà il s'instruisait par les mœurs et les actions des différents princes que l'histoire lui présentait, il suivait les héros dans toutes leurs démarches; avec eux il réglait ses occupations, il se choisissait des amis, il discernait les flatteurs. Tantôt, comme s'il eût été à la tête d'une armée, il dressait un camp, il livrait une bataille, il déconcertait les mesures d'un ennemi, il rassurait des troupes effrayées, il profitait d'une victoire, il dou-

nait la paix aux peuples subjugués, et, ce qui est plus admirable, c'est qu'en même temps que sa naissance et son devoir l'obligeaient à s'instruire des privilèges et des charges du sceptre, son cœur ne lui inspira jamais l'empressement de le porter.

Mais que prétends-je louer ici? Science profane, politique de ce monde, vous n'avez point de part à cet éloge comme vous n'en eûtes point aux vues qui ordonnèrent le plan d'une si belle éducation. En élevant notre prince on fut bien éloigné de vouloir former en lui un de ces héros de chair et de sang qui mesurent leur grandeur sur leur autorité, qui réduisent toute leur prudence à connaître les routes les plus cachées de la perfidie et du mensonge pour exécuter plus sûrement leurs ambitieuses entreprises, qui, entêtés de la soumission et des respects qu'on leur rend, se persuadent follement qu'ils sont d'une nature différente des autres hommes, et qui font de leurs personnes comme autant de divinités sur la terre. Non, l'éducation de Monseigneur eut un objet tout contraire: on travailla uniquement à former en sa personne un héros chrétien; on voulut préparer en lui un modèle aux princes, un successeur au roi, un protecteur à la religion.

En effet, que de semences de vertus ne s'était-on pas appliqué à répandre dans son âme, ou plutôt avec quel soin n'avait-on pas cultivé celles qu'on y avait trouvé déjà formées? La lecture des livres saints avait fait pendant son enfance sa principale étude, c'est dans ces sources divines qu'il avait puisé des principes de probité et de gouvernement, et par cette familiarité qu'il avait contractée avec les vérités de Dieu, il s'était accoutumé à régler sur elles sa politique et ses sentiments. O vous qui en fûtes le témoin et le dépositaire, et qui, dans ce fameux mémoire qu'un grand pape vous demanda, nous faites le détail des qualités et des progrès du prince que vous instruisiez, n'admirez-vous pas cette adresse avec laquelle il ramenait tout à la religion? Point de grandeur, disait ce jeune prince, dans les actions des conquérants qu'autant qu'il y a du christianisme; et un jour qu'on louait devant lui Alexandre d'avoir entrepris avec tant de courage la défense de la Grèce contre les Perses, il répliqua sans hésiter qu'il serait bien plus glorieux à un roi chrétien de s'armer contre l'ennemi de la chrétienté qui ravageait alors l'Empire.

A de pareils traits n'ouvrirez-vous pas les yeux, grands du monde, sur l'éducation de vos enfants? L'Ecriture, l'Evangile de Jésus-Christ, cette loi si pure, si sublime, si capable de faire des impressions durables sur un cœur innocent et sur un esprit que le vice n'a point encore séduit, sera-t-elle toujours la seule loi qu'ils ignorent? Moyens d'acquérir des richesses, d'étendre leur domination, de dissimuler une injure, de se défaire d'un rival, de s'étourdir sur l'avenir, c'est ce qu'ils apprennent dès l'enfance. On croit avoir beaucoup fait quand on les élève comme des citoyens de l'ancienne Rome; on s'applique

à leur en faire admirer les actions les plus remarquables, sans avoir la précaution d'en blâmer devant eux le principe, et tout le fruit qu'ils tirent des exemples de tous ces grands hommes se réduit souvent à en contracter les vices sans en acquérir les vertus. Il n'en fut pas ainsi de vous, prince qui faites aujourd'hui l'objet de nos regrets. Instruit dès vos plus tendres années à l'école d'un Dieu humble, patient et anéanti, c'est là que vous prîtes les premières idées de la vraie grandeur ; et ne serions-nous pas aveugles et injustes si nous cherchions ailleurs que dans une source si pure la cause de cette bonté qui fit toujours votre caractère ? Oui, Messieurs, monseigneur le dauphin fut bon et populaire, non-seulement par un heureux naturel, mais encore par raison et par discernement.

Quelle maxime en effet fut plus digne de ses réflexions que celle dont il s'était nourri dans les saintes Écritures, lorsqu'il y avait appris que la bonté est l'apanage des princes, que la douceur et l'affabilité des grands sont comme la rosée qui se répand sur l'herbe et qui la rend féconde : *Sicut ros super herbam, ita et hilaritas regis* (Prov., XIX, 12). Monseigneur trouva dans l'étendue de son génie et dans la bonté de son cœur de quoi pénétrer les conséquences d'un pareil principe. C'est là qu'il découvrit que les souverains ne sont élevés au-dessus des autres hommes que pour être plus en état d'apercevoir et d'écarter les coups qui menacent leurs sujets, qu'il y aurait peu de gloire pour eux à borner leur empire aux corps et aux biens ; qu'ils doivent principalement s'appliquer à étudier tous les dehors et tous les caractères par lesquels l'amour des princes peut se communiquer et se faire connaître ; c'est là enfin qu'il puisa cet admirable précepte, que les cœurs des peuples sont le véritable trône des rois.

Heureux les grands et tous ceux qui commandent, s'ils avaient bien compris tous les secrets de cette politique prudente et sublime ; politique qui est la marque d'un grand cœur, qui caractérise presque toujours le vrai mérite, et qui est la seule que la vertu emprunte pour l'ordinaire, parce qu'elle n'a besoin d'aucun secours étranger pour se faire respecter ; politique qui n'ôte à la dignité des puissants tout l'éclat dont elle est environnée que pour mieux laisser admirer leurs personnes, et qui rend toujours abondamment à l'autorité ce qu'elle lui coûte ; politique qui détourne souvent bien des revers et qui prépare les grands succès. Que n'en fûtes-vous instruit, prince infortuné, qui autrefois par votre dureté ourdîtes la trame de tous les malheurs de Juda et d'Israël, et qui vîtes partager un royaume florissant qu'une réponse un peu plus douce vous aurait conservé : *Videns populus quod noluisse eos audire rex, respondit ei dicens : Que nobis pars in David, vel que hereditas in filio Isai* (III Reg., XII, 16) ?

Que celui que nous pleurons connut bien.

Messieurs, cette admirable politique ! Partout où nous le suivrons, n'en remarquerons-nous pas toujours en lui les nobles caractères ?

A la cour, quelqu'un eut-il jamais lieu de se plaindre d'avoir eu auprès de lui des rebus à essayer ? fallait-il pour arriver jusqu'à sa personne brigue ses audiences par de serviles assiduités auprès de ses officiers ? Se prévalut-il jamais de la majesté du trône qui rejaillissait sur lui pour accabler quelque ennemi ? et fit-il jamais usage de sa grandeur, sinon pour solliciter des grâces et pour en obtenir ?

Parmi ses amis, quelle tendresse, quelle cordialité ! Là, par une honnête liberté, il se délassait dans le particulier des honneurs importuns qu'on lui avait rendus en public : là se répandait généreusement et sans réserve toute la bonté de son cœur ; et banissant ces hommages qui étaient dus à son rang, il n'exigeait alors d'autres devoirs que ceux que l'amitié ne peut refuser sans injustice.

Dans sa maison, était-ce un maître, était-ce un ami ? J'en atteste les larmes que vous répandîtes sur ses lèvres mourantes, ô vous qui eûtes le bonheur de le servir pendant sa vie ! Dans ces tristes moments où le cœur s'explique au naturel, que de témoignages ne rendit-on point à sa douceur et à son humanité ! Les uns, dans un morne silence et se livrant à leur douleur, rappelaient en détail tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus ; les autres, plus impatientes, faisaient retentir plutôt par des cris que par des paroles qu'ils perdaient le meilleur de tous les maîtres. Hé ! qui ne sait ce dernier trait de cet officier infortuné qui, ne prenant pour guide et pour conseil que la douleur souvent ennemie des bienséances, alla confier ses sentiments et ses soupirs à l'obscurité des forêts et au silence de la nuit ?

A la ville, vous le représenterai-je accompagné des acclamations des peuples qui se hâtent de voir, de contempler, d'admirer celui qu'ils croient devoir faire un jour leur bonheur ; se montrant lui-même plein de tendresse pour eux, parlant aux uns, faisant aux autres des signes d'amitié et de complaisance, répandant ses largesses sur tous : ces marques de bonté n'étaient point équivoques, Messieurs, dans le prince que nous pleurons ; elles n'étaient pas l'effet d'une vaine ostentation d'affabilité ; il ne cherchait pas à amuser la légèreté d'une populace. Non, monseigneur le dauphin aimait sincèrement les peuples ; du sein même de son abondance il jetait des regards favorables sur les malheureux. Combien de fois l'a-t-on entendu plaindre les maux que la nécessité des guerres ou la dureté des temps apportaient avec elles ? Ah ! ces maux que nous n'avons, il est vrai, que trop mérités par nos péchés, il les partageait avec nous par la compassion, il y remédiait par ses conseils, il les soulageait par ses libéralités.

Dans les armées..... Mais où me conduit

mon sujet ? Ici, Messieurs, permettez-moi de l'interrompre : d'autres exploits viennent frapper mon esprit ; et lorsque je me préparais, ce semble, à achever le portrait d'un prince rempli de bonté, je trouve en lui un conquérant armé de la foudre qui renverse l'ennemi, qui abat les plus fortes places, qui sème partout la terreur de son nom. Philisbourg, que son assiette et ses fortifications rendaient presque imprenable, Philisbourg qui avait autrefois résisté à dix-huit mois de siège, et que ce fleau de l'Allemagne, Gustave de Suède, avait pu à peine ébranler, Philisbourg, au seul nom du dauphin, s'effraye, se trouble, s'alarme ; ni sa garnison, ni ses munitions ne la rassurent ; Manheim et Franckendal succombent sous les mêmes feux : tout plie, tout cède au bras victorieux de notre prince.

C'est un général instruit de tout le détail de son armée. Vous le voyez, tantôt dans les sièges présidant à tous les travaux, visitant toutes les attaques, répandant partout cette grandeur d'âme dont il était animé ; tantôt surprenant l'ennemi par la promptitude de ses marches, tantôt le fatiguant par sa lenteur, prévenant toujours ses desseins avant presque qu'il les eût concertés. France, ce fut à la sagesse de ce prince que tu fus redevable d'une partie de tes succès. Dans les dernières années de cette guerre que la piété de notre monarque crut devoir lui faire entreprendre en faveur d'un roi malheureux, la victoire semblait déjà menacer d'abandonner nos étendards ; les efforts incroyables des puissances alliées nous les rendaient redoutables ; nos ennemis ligués osaient même nous défier au combat, et ils retranchaient déjà du nombre de nos conquêtes les plus grandes villes que nous avions prises sur eux. Mais vains projets, Monseigneur paraît à la tête de ses troupes, sa valeur et son nom tiennent lieu d'une forte armée ; l'ennemi demeure oisif, et toute sa prudence s'use et se consume à former des desseins qu'il ne peut exécuter.

Mais laissons là le capitaine et le conquérant ; les éloges que Monseigneur mérite à ce titre sont plus dignes d'un discours profane que de la sainteté de la chaire. Il nous convient mieux d'admirer en lui le prince doux et compatissant.

Au milieu des troubles de la guerre, dans un temps où l'on n'est occupé que de victoires, de sang répandu, de désirs de gloire et d'immortalité, la tendresse, l'affabilité, la clémence suivent toujours notre dauphin. Il connaissait le soldat aussi bien que l'officier, il entraînait dans tout le détail des besoins de l'un et de l'autre, et de cette même main dont il terrassait l'ennemi coulait une source de bienfaits sur tous ceux qui partageaient avec lui le péril et la gloire. Y eut-il jamais aucune action de bravoure qu'il laissât sans récompense ? Et tel qui aurait voulu acheter au prix de tout son sang l'honneur de combattre sous ses yeux n'était-il pas surpris de se voir lui-même payé de ses services ?

Loin de notre prince ces maximes pernicieuses, que tout doit être immolé à la gloire du général, et que les victoires ne sont pas trop payées par le sang le plus précieux d'un Etat. Monseigneur cherchait une autre gloire ; il savait l'art de conserver le soldat sans épargner l'ennemi. C'était, selon lui, échouer dans une entreprise que de la faire réussir par le carnage, et il disait comme David : Que le Seigneur me soit propice ; je ne boirai point le sang des hommes ni le péril de leurs âmes : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hoc ; num sanguinem hominum istorum et animarum periculum bibam* (II Reg., XXIII, 17) ? Aussi s'appliquait-il à conserver ces restes infortunés d'une action ou d'un siège, qui souvent, pour échapper à la mort, n'en sont pas moins à plaindre par les maux qu'ils endurent. Une blessure reçue était un titre pour mériter son attention et ses libéralités, et si l'on souffrait la maladie, on était du moins par ses soins à couvert de l'indigence. Ce fut ainsi que Monseigneur le dauphin sut gagner le cœur des troupes, comme il s'était attiré celui des peuples, et qu'en ménageant adroitement des intérêts si différents, il fit ce que peu de princes avaient fait avant lui, c'est-à-dire se faire également aimer de tous.

O Dieu ! qui reçûtes avec tant de bonté les vœux que vous fit ce royaume, il y a quelques années, lorsque vous rappelâtes des portes de la mort le prince qu'il pleure aujourd'hui, vous avez rejeté ces mêmes vœux dans le temps de votre colère : nos péchés se sont multipliés, et le ciel est devenu pour nous un ciel d'airain : nos projets ont été renversés, nos espérances confondues, l'objet de nos desirs vient de nous être enlevé. J'adore vos jugements, Seigneur ; car comment oserais-je les approfondir, moi qui ne suis que cendre et que poussière ? Mais qu'en reconnaissant de bonne foi la justice de vos châtiments, il nous soit permis de sentir toute l'étendue de nos pertes. Non, Messieurs, monseigneur le dauphin n'était pas seulement digne de la couronne par ses grandes qualités, c'était encore un fils accompli par son respect inviolable pour la personne du roi : c'est ce qui me reste à vous montrer.

DEUXIÈME PARTIE.

La docilité, le respect, la soumission des enfants, sont pour l'ordinaire la récompense de la vertu et de la piété des pères ; mais surtout à l'égard des rois, c'est la marque la plus sûre de la protection du Tout-Puissant. Comme il n'y eut, Messieurs, aucun prince qui méritât mieux cette faveur du ciel que notre monarque, il n'y en eut aussi jamais qui fût un plus auguste témoignage de la miséricorde de Dieu sur lui que notre dauphin.

Faut-il vous rappeler les premières années de ce prince ? D'abord il est saisi d'étonnement à la vue de la gloire et de la majesté du roi, son père ; il le contemple, il l'étudie, et il ne se souvient qu'il est héritier de sa couronne que pour se rendre digne

de la porter aussi glorieusement que lui. Que ne puis-je pénétrer avec vous dans ces retraites où le père et le fils, débarrassés du tumulte et des agitations de la cour, formaient ensemble un admirable concert de préceptes et de la plus respectueuse soumission à les suivre, spectacle digne d'être exposé à tout l'univers ! Un grand roi, en instruisant son fils, traçait lui-même sans y penser l'histoire de sa vie. Dans ces entretiens dont l'éducation du prince était l'objet, Louis ne pouvait se dispenser d'y faire entrer non-seulement ses victoires, mais encore les secrets de sa prudence, les ressources de sa politique, les généreux efforts de sa piété ; en un mot, toutes ces vertus qui lui sont trop naturelles et trop familières pour qu'il pût puiser ailleurs les instructions qu'il donnait à son fils. Le prince, à son tour, fixait ses regards sur un modèle si magnifique, et se promettait par avance de faire voir un jour à toute l'Europe qu'il était non-seulement le fils, mais encore le disciple de Louis.

Au reste, ne croyez pas que tout cela ne fut l'effet que de ces premières impressions que l'enfance reçoit sans peine, et que ces heureuses dispositions fussent le fruit de l'autorité royale et paternelle dans le cœur de notre jeune prince plutôt qu'un juste discernement des hautes qualités de son héros. Non, Messieurs, cette vénération et ces sentiments, la raison seule les avait formés, la raison seule les fit croître avec l'âge. Monseigneur, devenant même alors plus à portée de considérer de ses propres yeux ce qu'on n'avait fait que lui ébaucher par des leçons, trouvait sans cesse de nouveaux sujets d'admiration dans son modèle, et se tenait heureux d'avoir à la suite des préceptes de si grands exemples à imiter. Il n'en demeura pas là ; il voulut que les princes ses enfants ne s'en proposassent point d'autres, et il les renvoya à la source où il avait puisé lui-même toutes ses vertus.

Ne vous rappelez-vous point ici, Messieurs, cette sage et prudente générosité qui le fit renoncer aux droits qu'il avait sur leur éducation. Le titre et la tendresse de père semblaient devoir s'opposer à ce dessein. Je me trompe ; il crut ne paraître jamais père plus tendre qu'en se dépouillant à cet égard de l'autorité paternelle, puisque c'était au roi qu'il l'abandonnait toute entière. Mais qu'il fut bien récompensé de ce noble désintéressement, lorsqu'il eut lieu de s'apercevoir qu'on ne faisait que le retracer lui-même dans ses fils ! Et certes, toute l'Europe ne tarda guère à l'y reconnaître : l'un, par sa prudence, par son zèle et par sa piété, accrut nos espérances de voir un jour en lui un successeur aussi digne de Monseigneur que Monseigneur était digne lui-même de succéder à notre monarque ; l'autre, sur le trône d'Espagne, faisant la joie et la félicité de ses peuples, n'est-il pas aujourd'hui une preuve illustre qu'on ne travailla pas en vain à le former exactement sur le prince que nos pleurons ? tous enfin exprimèrent

ses vertus, et c'est le prix que méritèrent son respect et sa soumission pour le roi, son père : *Qui honorat patrem suum, jucundabitur in filiis* (Eccli., III, 6).

Fut-il jamais, en effet, un fils plus obéissant et plus soumis ? Quand est-ce que nous l'avons vu former quelque entreprise sans le consentement et les ordres du souverain ? N'est-ce pas toujours sur les volontés du roi qu'il régla ses moindres démarches ? et regarda-t-il comme une gêne et une contrainte l'obligation qu'il s'était imposée de vivre à la cour comme le plus humble des sujets ?

Qu'il est difficile à un jeune prince destiné à la couronne et environné de flatteurs de ne pas se prévaloir de ses droits pour se répandre en murmures ! L'impatience où il serait de porter le sceptre, ou l'envie qu'il aurait de faire souhaiter son règne, pourraient quelquefois lui donner un esprit d'inquiétude et d'ambition ; alors il prêterait l'oreille aux censeurs du gouvernement, et il s'expliquerait lui-même d'autant plus librement dans le secret, qu'il serait plus obligé de se dissimuler dans le public. Le caractère de monseigneur le dauphin était, Messieurs, bien éloigné de ce défaut. Sa sagesse, qui le rendait capable de commander à plusieurs peuples, il la borna à respecter celle du prince, et il ne profita de son élévation que pour apprendre par son exemple à tout le royaume jusqu'où doit aller la soumission d'un sujet fidèle à l'égard de son souverain.

Que je voudrais vous le représenter dans ces conseils où réside l'esprit le plus pur de l'Etat, où le monarque sonde et éprouve la prudence des plus expérimentés de sa cour, et d'où partent ces lois et ces arrêts qui décident de la fortune publique ! Ah ! que d'autres que moi sauraient bien relever ce glorieux combat de vertus qui se passait alors dans l'âme de notre illustre défunt ! Tendre pour les peuples, mais toujours zélé pour les besoins communs, son cœur se partageait longtemps entre ces deux sentiments, jusqu'à ce qu'enfin l'intérêt et la raison du prince le missent d'accord avec lui-même.

Faut-il encore pénétrer plus avant et découvrir des replis plus cachés de son cœur ? Combien de nobles desirs étouffés, de projets flatteurs sacrifiés, d'intérêts de gloire méprisés par obéissance ? Toutes ces vues de politique et d'ambition qui font souhaiter aux grands de se distinguer par des actions éclatantes, la valeur qui lui était naturelle, ces desirs vifs et empressés qu'il avait de prodigier son sang pour l'honneur de son père et le repos des peuples, tout cela donna-t-il jamais la moindre atteinte à sa soumission ? Le séjour de la cour, les travaux de la guerre, tout lui convenait, pourvu qu'il obéît.

Siéons-le encore une fois à la tête des armées ; ce n'est plus son courage et son intrépidité qu'il faut admirer. Il fut grand, e l'avoue, quand il lança des foudres ; mais il fut encore plus grand quand il sut les suspendre. Pourrir au danger quand le devoir y appelle, attaquer, forcer l'ennemi lorsqu'il serait honteux de reculer, n'exécuter même

dans ses exploits que les ordres qu'on reçoit d'autrui, et non ses propres vues, vaincre, non pour soi ni pour sa fortune, mais seulement pour son roi, c'est peut-être ce qui lui fut commun avec les plus grands généraux; mais refuser la gloire quand elle se présente, se priver de l'honneur d'une action lorsque le succès en est presque certain, être près de tout acabler et de tout perdre, et cependant se modérer, ou sont les héros qui aient connu ce genre de vertu? Mais aussi on sont les princes qui ressemblent à notre dauphin par la soumission? On craint pour ses jours, on lui défend de s'exposer; c'en est assez, les armes lui tombent des mains, et il répond qu'il vaut mieux manquer à la victoire que de manquer à l'exemple de la plus exacte obéissance.

Après des traits si marqués, ajouterai-je encore qu'il soumettait même aux ordres du roi sa bonté et sa tendresse à ses proches, aussi bien que sa valeur; que s'il accordait des grâces, ce n'était qu'après les avoir demandées, et qu'il ne craignait rien tant que de donner à croire qu'il en était l'auteur et la source?

Mais passerons-nous sous silence ce qui fut une des plus grandes preuves de cette grandeur d'âme qui ne l'abandonna jamais? Il s'agissait d'exécuter un testament aussi glorieux à la maison de France que favorable à l'Espagne. Le fils était nommé, mais le droit était pour le père; une couronne qui disputait presque de prix avec celle qui l'attendait, l'espérance qu'il conservait de pouvoir un jour reconqu岸re ce qu'il semblait quitter, un si beau prétexte d'ailleurs pour se soustraire à la dépendance si elle ne lui fut plus devenue naturelle, tous ces motifs si capables de révéler les moins ambicieux trouvèrent-ils place dans le grand cœur de monseigneur le dauphin? Tout le royaume était dans l'attente sur un événement qui intéressait, qui alarmait déjà tous les peuples. On craignait de perdre ce qu'on avait de plus cher, le silence même du monarque, qui fit attendre assez longtemps ses oracles et sa décision, jetait l'inquiétude dans les esprits. Cette voix, acoustique à prononcer sur la fortune de presque toute l'Europe, n'ose s'expliquer sans interroger le dauphin. Accourez, vils esclaves d'une ambition démesurée, et venez apprendre jusqu'où peuvent aller la modération et la vertu dans le rang le plus élevé. Notre prince, qui jusqu'alors avait caché ses sentiments, pour les exprimer plus authentiquement dans l'occasion, va se décider dans des termes jusqu'à présent inconnus à la vertu même: *Ma gloire, dit-il, sera de pouvoir être tout à moi: Le roi mon père, le roi mon fils.* O réponse digne d'être immortalisée par des monuments éternels, vous avait-on jusqu'alors entendu sortir de la bouche d'aucun prince appelé à autant de grandeurs?

Mais achevons, et ne refusons pas les dernières couleurs au portrait de notre héros. Souffrez, Messieurs, que je vous rappelle ces jours d'amertumes et de trouble où nous nous crûmes privés de notre roi. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée! une maladie cruelle qui fait dans son cours des progrès d'autant plus funestes qu'ils sont plus cachés déconcerte la science des médecins; les plus habiles et les force de recourir aux remèdes les plus dangereux. Dans ces circonstances où le courtois se transforme pour l'ordinaire et se prépare à jouer un personnage nouveau, on l'on s'étudie à attirer les regards du successeur, où le successeur lui-même pourrait être quelquefois tenté de prévenir des hommages que le prince malade n'est plus en état d'exiger, observons monseigneur le dauphin. L'inquiétude de son cœur est peinte sur son visage; ses larmes prouvent ses sentiments; tantôt au pied des autels, on le voit offrant ses vœux et ses soupirs à l'Auteur de la vie et de la mort; tantôt il anime, il soutient par son exemple tous ceux qui travaillent à sauver les restes d'une vie qu'il chérit si tendrement. Mais quelque grands que soient ces traits, nous en avons encore de plus illustres à vous présenter.

On emploie le fer et le feu pour la guérison de notre monarque: Monseigneur, présent à ce spectacle, sent et

éprouve toutes les circonstances de cette sanglante opération. On le regarde, on l'envisage; tous les cœurs, comme pour le consoler et pour se consoler eux-mêmes dans cette alarme universelle, semblent déjà le reconnaître pour leur maître. Mais non, il n'est que le compagnon; que dis-je? il est le modèle de leur douleur; il l'augmente en eux par la sienne propre; il la ressent non-seulement comme le dernier, mais comme le plus affectionné des sœurs: il sort, il disparaît, et laisse à tous les assistants ce témoignage, que tous les trônes du monde ne le dédommageraient jamais de la perte d'un si bon père et d'un si grand roi.

Après des preuves si authentiques de sa fidélité et de son attachement, ne méritait-il pas toute la tendresse que le monarque avoit pour lui? Ah! si le roi-prophète troubla autrefois la joie d'une victoire par les pleurs amers qu'il répandit sur un fils rebelle, écoutent-ils inutiles, ces soupirs et ces cris qui ont retenti depuis le même jour qu'à nous, qui ont reachévé de nous convaincre que si la France avoit le plus grand de tous les rois, monseigneur le dauphin avoit eu le meilleur de tous les pères?

Mais ne dois-je pas craindre, Messieurs, que vous ne me reprochiez de n'avoir, pour ainsi dire, loué jusqu'ici dans notre prince que des qualités humaines, et qu'à l'occasion d'un discours dont la religion doit toujours être le principe, vous ne m'imputiez d'avoir cherché à exciter vos regrets et votre admiration par des vertus toutes humaines? A Dieu ne plaise cependant que vous et moi, Messieurs, ayons de telles pensées, et que du haut de la chaire de vérité j'aie voulu vous présenter la coupe du mensonge et de l'erreur.

En effet, ces premières années de monseigneur le dauphin si pleines et si édifiantes, ces précieuses semences du christianisme reçues dans un cœur si docile et si bien préparé, ne nous donnent-elles pas au contraire cette juste confiance que toutes les vertus qui depuis ont paru en lui, cette popularité, cet attachement inébranlable au roi ont été les fruits? Ah! que n'a-t-il été enlevé de ce monde d'une manière moins précipitée! que ne lui a-t-il été permis d'ajouter pour dernier trait à si mémoire d'instruire les grands par sa sagesse, et de calmer ainsi les troubles qu'un amour tendre pour sa personne avait excités dans le fond de nos cœurs! que n'aurions-nous point à vous dire de notre côté sur la fin glorieuse de ce véritable héros, qui sembla s'être déjà préparé à ce passage par la célébration de la dernière pâque! Mais non, mon Dieu, une mort plus lente et plus préparée n'aurait point dans vos desseins éternels sur sa personne; vous avez voulu qu'il disparût à nos yeux avec la rapidité d'un éclair. *Vixit enim diluculo, et subito probas illum* (Job, VII, 18).

En nous rappelant par un exemple si sensible la fragilité des grandeurs humaines, je rejetez pas les prières et les vœux que nous vous faisons pour ce prince; et si à ce moment terrible où il a paru devant votre trône vous avez pu lui imputer des fautes qu'il n'a pas suffisamment expiées, faites, ô mon Dieu! qu'après les larmes qu'il en a versées devant vous, le corps et le sang de votre Fils, que nous allons vous offrir pour lui, le fassent repaître à vos yeux avec cette innocence que vous exigez de ceux qui vous possèdent. Consolez en même temps l'homme de votre droite, votre Christ et votre oint; donnez-lui tout le temps de réparer ses pertes, et de se former un successeur qui soit un jour à juste titre le fils aimé de votre Eglise. Consolez enfin ce peuple, sauvez-le des nouveaux fléaux qui semblent le menacer; arrêtez la malice de nos ennemis; abattez ces enfants de l'hérésie, non pas pour les briser et pour les perdre, mais pour les soumettre à votre empire; ramenez ces jours de paix et de bénédiction qui paraissent inséparables d'un si beau règne; et tout à ce royaume une tranquillité parfaite, afin que tous les cœurs étant saintement réunis vous louent et vous bénissent à jamais. Ainsi soit-il.

TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

VIES DES DEUX ABRÉS TERRASSON.	9-10
SERMONS D'ANDRÉ TERRASSON.	
Sermon pour le mercredi des Cendres.—Sur la pensée de la mort.	<i>Ibid.</i>
Sermon pour le premier jeudi de carême.—Sur l'affaire	

du salut.	28
Sermon I pour le quatrième dimanche de carême.—Sur l'au-début.	341
Sermon II pour le quatrième dimanche de carême.—Sur le détachement des biens de ce monde.	361
Sermon pour le lundi de la quatrième semaine de carême.	

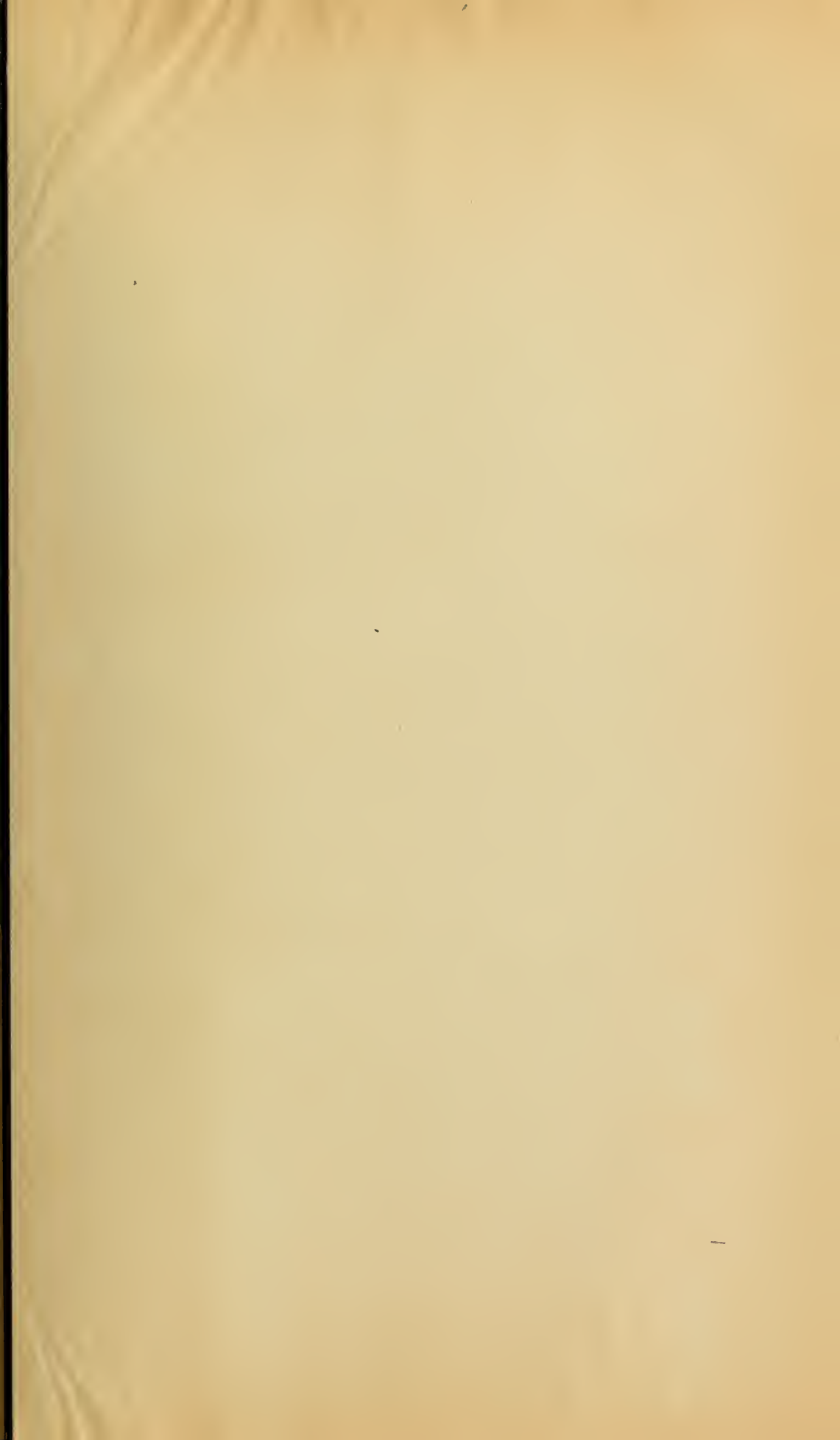
Carême.—Sur le sacrifice de la messe.	580
Sermon pour le premier vendredi de carême.—Sur l'amour des ennemis.	44
Sermon pour le premier dimanche de carême.—Sur le jeûne.	61
Sermon pour le lundi de la première semaine de carême.—Sur le jugement dernier.	76
Sermon pour le mardi de la première semaine de carême.—Sur le respect dans les églises.	91
Sermon pour le jeudi de la première semaine de carême.—Sur la prière.	105
Sermon pour le vendredi de la première semaine de carême.—Sur le délai de l'absolution.	125
Sermon I pour le deuxième dimanche de carême.—Sur l'obligation de n'écouter que Jésus-Christ.	141
Sermon II pour le deuxième dimanche de carême.—Sur la vocation.	158
Sermon pour le lundi de la deuxième semaine de carême.—Sur l'impénitence finale.	174
Sermon pour le mardi de la deuxième semaine de carême.—Sur la charité.	186
Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême.—Sur le mauvais riche.	198
Sermon I pour le vendredi de la deuxième semaine de carême.—Sur les difficultés du salut.	215
Sermon II pour le vendredi de la deuxième semaine de carême.—Sur la pénitence pratique.	229
Sermon pour le samedi de la deuxième semaine de carême.—Sur l'évangile de l'enfant prodigue.	244
Sermon pour le troisième dimanche de carême.—Sur l'usage qu'on doit faire de sa langue.	262
Sermon pour le lundi de la troisième semaine de carême.—Sur la connaissance de soi-même.	277
Sermon pour le mardi de la troisième semaine de carême.—Sur le mélange des bons avec les méchants.	293
Sermon pour le jeudi de la troisième semaine de carême.—Sur la sainteté.	310
Sermon pour le vendredi de la troisième semaine de carême.—Sur la confiance et la correspondance que l'on doit à la grâce.	325
Sermon pour le jeudi de la quatrième semaine de carême.—Sur l'éducation des enfants.	395
Sermon pour le vendredi de la quatrième semaine de carême.—Sur le péché d'habitude.	411
Sermon pour le dimanche de la Passion.—Sur la parole de Dieu.	427
Sermon pour le lundi de la semaine de la Passion.—Sur la croix.	445
Sermon pour le jeudi de la semaine de la Passion.—Sur l'évangile de la pécheresse.	462
Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion.—Sur la crainte des hommes.	476
Sermon pour le dimanche des Rameaux.—Sur la communion pascale.	495
Discours sur la cérémonie de la Cène, prononcé dans un hôpital de pauvres malades.	505
Sermon pour le vendredi saint.—Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	508
Sermon pour le jour de Pâques.	512
Sermon pour le lundi de Pâques.—Sur la sanctification des fêtes.	549
Sermon pour le mardi de Pâques.—Sur le chrétien.	565
Sermon pour le dimanche de Quasimodo.—Sur la vraie et la fausse paix.	581
Sermon sur le mystère de l'incarnation.	597
Sermon pour le jour de Noël.	610
Sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge.	626
Sermon pour la fête de la Purification de la sainte Vierge.	630
Sermon pour la fête de tous les saints.	637
Sermon pour la fête de saint Vincent.	675
Sermon pour la fête de saint Louis.	693
Sermon pour une profession religieuse.	710

SERMONS DE GASPARD TERRASSON.

Sermon pour le jour de la Purification de la sainte Vierge.—Sur le sacrifice.	752
Sermon pour le mercredi des Cendres.	740
Sermon pour le premier jeudi de carême.—Sur l'affaire	

du salut	757
Sermon pour le premier dimanche de carême.—Sur l'excellence et la gloire de l'Evangile.	775
Sermon pour le lundi de la première semaine de carême.—Sur le jugement dernier.	72
Sermon pour le jeudi de la première semaine de carême.—Sur la Cénacle, ou sur la foi en Jésus-Christ.	809
Sermon pour le vendredi de la première semaine de carême.—Sur les conversions commencées et non achevées.	828
Sermon pour le deuxième dimanche de carême.—Sur les grandeurs de Jésus-Christ.	817
Sermon pour le mardi de la deuxième semaine de carême.—Sur la vanité.	857
Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême.—Sur l'enfer ou le mauvais riche.	885
Sermon pour le vendredi de la deuxième semaine de carême.—Sur le travail.	907
Sermon pour le troisième dimanche de carême.—Sur l'endurcissement du pécheur.	925
Sermon pour le mercredi de la troisième semaine de carême.—Sur la fausse justice.	959
Sermon pour le jeudi de la troisième semaine de carême.—Sur l'emploi du temps.	955
Sermon pour le vendredi de la troisième semaine de carême.—Sur la Samaritaine.	971
Sermon pour le quatrième dimanche de carême.—Sur l'aumône.	987
Sermon pour le jeudi de la quatrième semaine de carême.—Sur la mort.	1009
Sermon pour le vendredi de la quatrième semaine de carême.—Sur le péché d'habitude.	1055
Sermon pour la fête de l'Annonciation.—Panégyrique de la sainte Vierge.	1055
Sermon pour le dimanche de la Passion.—Sur le scandale.	1071
Sermon I pour le jeudi de la semaine de la Passion.—Sur les caractères et les avantages de l'humilité.	1058
Sermon II pour le jeudi de la semaine de la Passion.—Sur les œuvres de la pénitence.	1106
Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion.—Sur les afflictions.	1126
Sermon pour le dimanche des Rameaux.—Sur la communion.	1144
Sermon pour le mercredi saint.—Sur la cérémonie de l'absoute et sur la loi de la confession.	1162
Sermon pour le vendredi saint.—Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	1171
Sermon pour le jour de Pâques.—Sur la résurrection du chrétien.	1218
Sermon pour le lundi de Pâques.—Sur le péché.	1224
Sermon pour le dimanche de Quasimodo.—Sur la conscience.	1242
Sermon pour la fête de tous les saints.—Sur la grandeur et la certitude des biens éternels.	1261
Sermon pour le jour des morts.—Sur la mort.	1276
Sermon pour le premier dimanche de l'Avent.—Sur le jugement dernier.	1291
Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.—Sur saint Jean-Baptiste.	1278
Sermon pour le jour de la Conception de la sainte Vierge.—Sur le péché.	1279
Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.—Sur la vau té.	1291
Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent.—Sur les caractères et les avantages de l'humilité.	1245
Sermon pour le jour de Noël.—Sur la nouvelle naissance du chrétien.	1294
Sermon pour le jour de saint Etienne.—Sur l'endurcissement du pécheur.	1295
Sermon pour le jour de la Circumcision.—Sur les grandeurs de Jésus-Christ.	1297
Sermon pour le jour de l'Épiphanie.—Sur la foi.	1299
Sermon pour le jour de la Pentecôte.	1315
Panégyrique de saint Jean-Baptiste.	1327
Sermon pour le jour de saint Pierre.	1349
Panégyrique de sainte Thérèse.	1367
Sermon pour la profession d'une religieuse.	1386
Oraison funèbre du dauphin.	1398





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

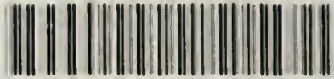


a39003 001908382b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 2 9
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 VC29
CDD MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047754

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	01	03	7